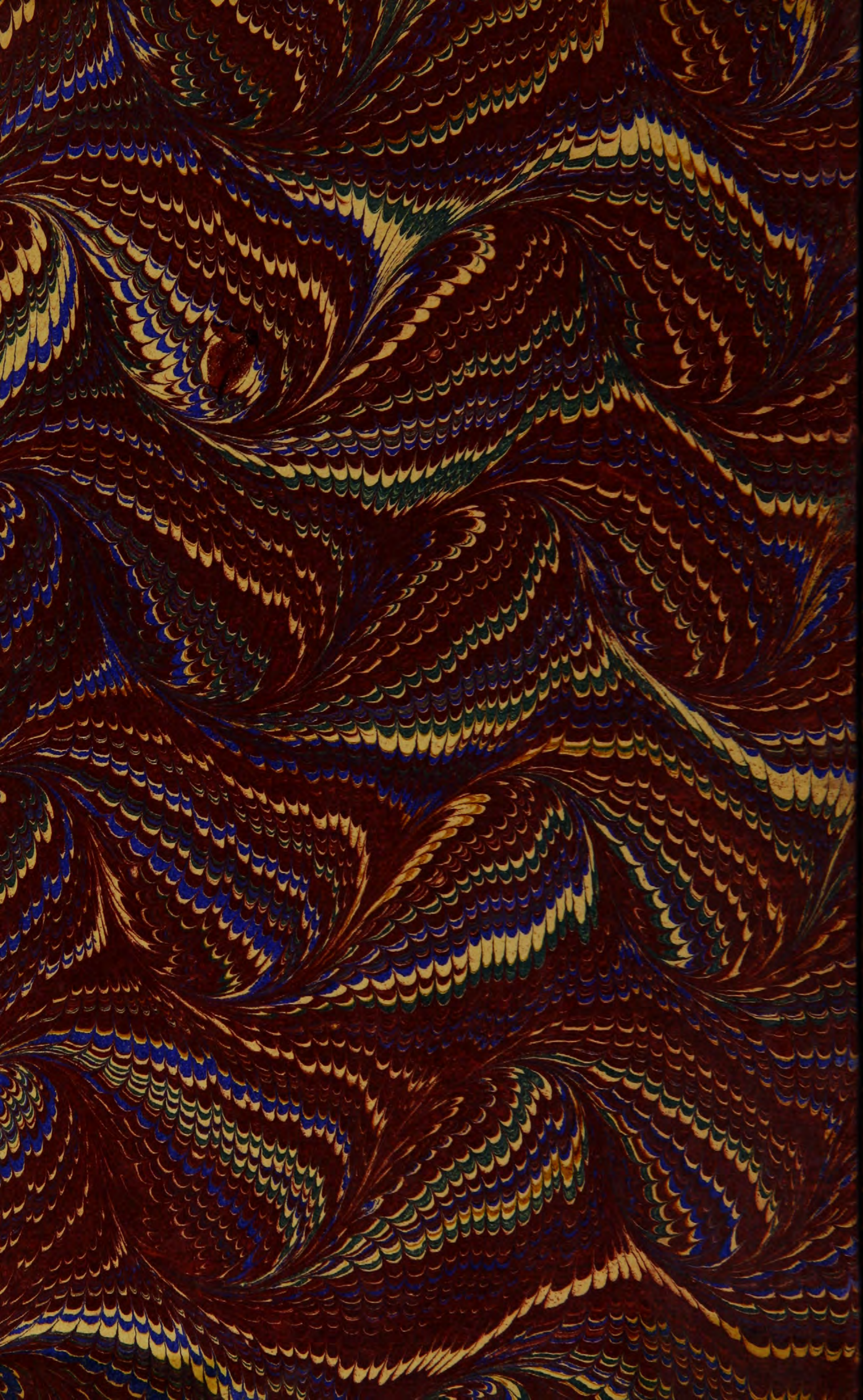
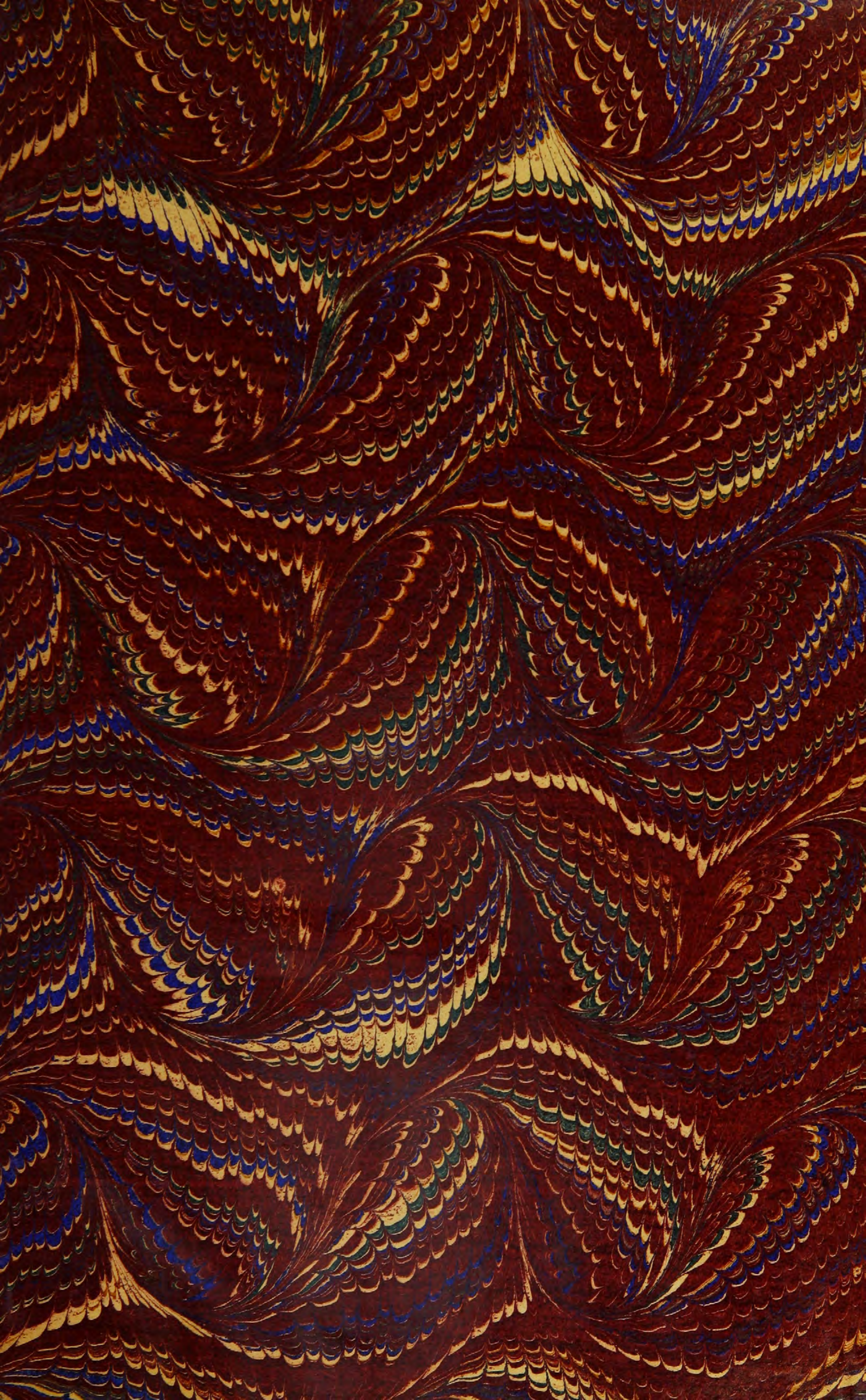




RELATIONS

DES JÉSUITES

RELATIONS

DES JÉSUITES

CONTENANT

CE QUI S'EST PASSÉ DE PLUS REMARQUABLE DANS LES MISSIONS DES PÈRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DANS LA

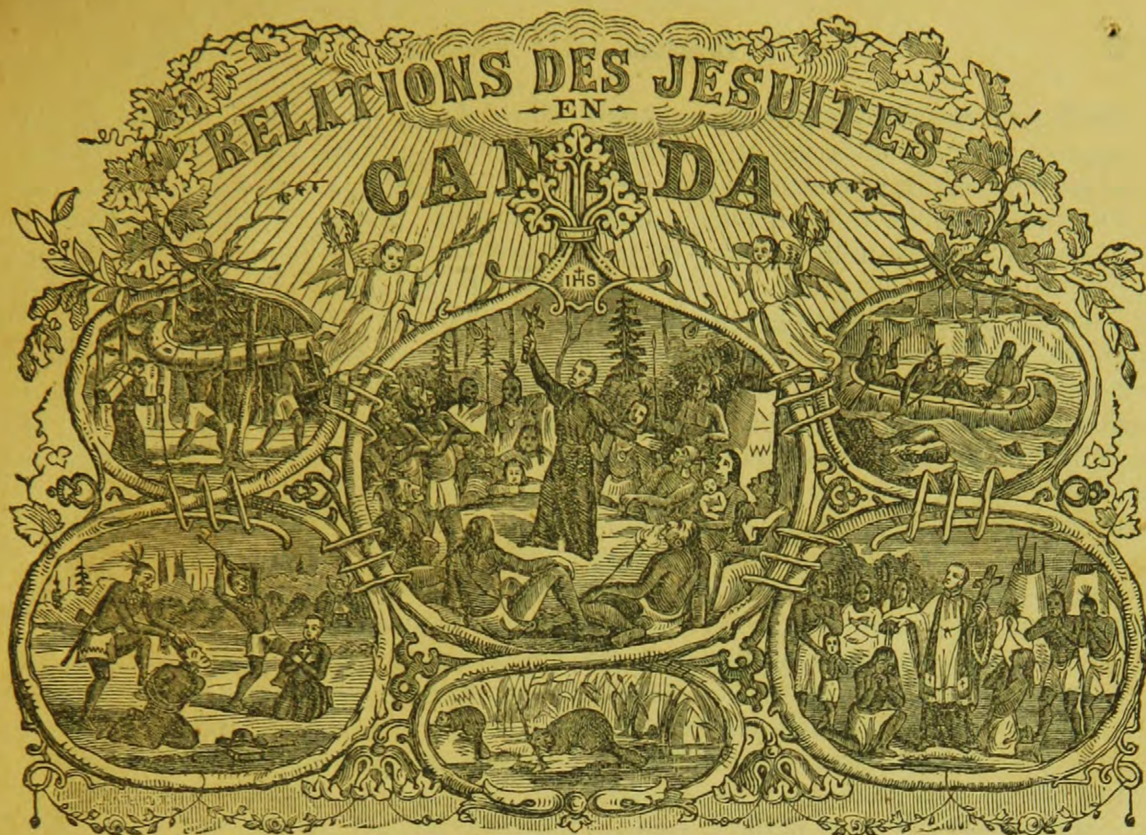
NOUVELLE FRANCE

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU GOUVERNEMENT CANADIEN

VOLUME II

Embrassant les années de 1642 à 1655.

QUÉBEC
AUGUSTIN COTÉ, ÉDITEUR-IMPRIMEUR
PRÈS DE L'ARCHEVÊCHÉ
—
1858



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNÉE 1642.

ENVOYÉE

AV R. P. IEAN FILLEAV, Prouincial de la Compagnie de Iesus de la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

LES affaires de ce païs m'ayant obligé d'enuoyer en France vn de nos Peres, pour representer l'estat auquel les courses des Hirocois reduisent cette Eglise naissante, ie me persuaday que celuy qui auoit le plus trauaillé à l'establir, seroit plus propre pour faire entendre l'importance du secours qui nous estoit necessaire pour s'opposer aux efforts de ces Barbares. Et en effect ie ne me suis pas trompé: car pendant ce peu de temps qu'il a seiourné en France, il a veu plusieurs personnes de qualité, ausquelles il a faict connoistre les grandes richesses spirituelles que l'on peut esperer de ces vastes contrées, où se retrouue vn nombre quasi innombrable de Nations, qui n'attendent que la publication de l'Euangile pour embrasser la Foy et reconnoistre leur Createur ; et que cela auroit esté executé au moins en partie, n'estoient les grands obstacles que nous forment les demons, qui voyans que tous les François qui sont en ces derniers

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1643.

confins du monde, viuent beaucoup plus saintement qu'ils ne faisoient en France, et que les Sauuages, leurs anciens suiects, vont quittants de iour en iour, arment leurs supposts pour la deffence de leur Empire.

Or pource qu'il falloit vn puissant secours, pour reprimer l'insolence de ces demons, il estoit necessaire qu'il s'addressast à des personnes qui eussent et l'affection et le pouuoir pour tout ce qui regarde ce nouueau monde : il s'addressa donc à Madame la Duchesse d'Eguillon, qui prend si bonne part à la Conuersion des peuples de ce païs, que, par vne deuotion toute particuliere qu'elle a au sang tres-adorable de Iesvs Christ, elle a fondé vne maison de Misericorde, pour y receuoir les Sauuages malades, et leur faire ressentir les effects de ce sang precieux. Ce fut donc elle qui entreprit d'en parler à Monseigneur le Cardinal de Richelieu, et luy representer les dangers où se trouuoit la Foy de Iesvs-Christ et la Colonie des François en ces contrées, si on ne s'efforçoit de resister aux Hiroquois : ce qui luy succeda si heureusement, qu'elle obtint vn puissant secours contre nos ennemis.

Auec ce secours, le Pere s'embarqua fort consolé d'auoir remarqué en France tant de zele pour le salut des pauures Sauuages, non seulement dans l'esprit de ceux qui sequestrez du monde, font profession d'vne vie toute consacrée à l'auancement du seruice de Dieu, mais encore en plusieurs autres personnes de qualité, qui non contentes de luy tesmoigner la part qu'elles prenoient en la Conuersion des peuples de ce païs, ont de plus voulu contribuer à l'entretien des Missionnaires, et fournir de quoy arrester les Sauuages errans et vagabonds. Dieu, qui se plaist en ces œuures de charité, ne manquera pas de leur en tenir compte, et de les recompenser au centuple. La ioye que les François et Sauuages ont senty par deça à la venuë de ce secours, n'est pas conceuable : la crainte qu'on auoit des Hiroquois auoit tellement abbattu les cœurs, qu'on ne viuoit que dans les apprehensions de la mort ; mais si tost que la nouuelle fut venuë qu'on alloit dresser des fortifications sur les auenuës des Hiroquois, toute crainte cessa, chacun reprit courage et commença à marcher teste leuée, auec autant d'asseurance que si le Fort eust desia esté basty.

Il est vray que ces fortifications auront d'excellens effets ; mais comme ils ne tranchent point le mal par la racine, et que les Barbares font la guerre à la façon des Scythes et des Parthes, la porte ne sera point pleinement ouuerte à Iesvs Christ, et les dangers ne s'éloigneront point de nostre Colonie, iusques à ce qu'on aye ou gaigné ou exterminé les Hiroquois.

Du reste i'espere que Vostre Reuerence aura vne solide ioye et consolation dans le commencement de sa charge, si elle peut trouuer le loisir de ietter les yeux sur la Relation que ie luy enuoye : elle y verra sainctement accomplis les desirs qu'elle fait paroistre dans la lettre auec laquelle il luy a pleu nous consoler et encourager.

Il est vray que cette ioye sera detrempée de quelque tristesse, voyant la rage des Hiroquois, vray fleau de nostre Eglise naissante, qui perdent et consomment nos Neophytes auec les armes et le feu, et qui ont iuré vne cruelle guerre à nos François. Ils bouchent tous les passages de nostre grande Riuiere, empeschent le commerce de ces Messieurs et menacent de ruiner tout le pays. Le Pere Iogues, s'il n'a esté tué sur le champ en la defaite des Hurons, est prisonnier entre leurs mains, auec deux de nos domestiques François, et vingt-trois Hurons Chrestiens ou Catechumenes pour la plus part. Cela, graces à Dieu, ne nous a point abbatu le courage, ny fait perdre l'esperance de la conuersion de ces Peuples, mais seulement nous oblige d'auoir recours aux prieres et saincts sacrifices de V. R. que ie luy demande tres particulierement, comme estant, De V. R.

Tres-humble et tres-obeissant seruiteur,

Barthelemy Vimont.

A Kebec, ce 4. d'Octobre 1642.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat general du païs.

Le premier vaisseau qui est arriué cette année à Kebec donna vne fausse alarme, et ternit la ioye que la venuë des Nauires à coustume de causer dans le cœur des François et des Sauuages. La flotte du Sel, disoit-il, a esté deffaicte par les Dunquerquois, et Monsieur de Courpont qui trauersoit la Manche à mesme temps a esté pris et coulé à fonds, si bien qu'on faisoit tous ceux de l'equippage ou morts ou prisonniers. Cette nouuelle affligeoit tout le monde; mais quand on sceut que tous les vaisseaux estoient arriués à bon port, le contentement fut d'autant plus doux que la tristesse auoit esté plus sensible. Toute la Colonie a passé l'hyuer en bonne santé. Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, tousiours l'aimable et tousiours l'aimé, tient tout dans la paix, dans le repos et dans le bon ordre; chacun l'honore et le respecte auec plaisir; s'il y a quelque mécontent, c'est son interest dereglé et sa passion qui le tourmente. Nous n'auons point icy d'autres ennemis que nous mesme, le reste est peu de chose. Les procés, l'ambition, l'auarice, la saleté, les desirs de se venger, qui sont les demons de l'Europe, ne paroissent quasi point icy, nos bois ne sont pas propres peur allumer leurs feux.

Les bleds ont esté fort beaux; quelques habitans en recueilloient maintenant plus qu'ils n'en auoient besoin pour la nourriture de leur famille et de leur bestial, qui se porte tres-bien en ce païs cy. Le temps viendra que tous en auront. *Labor improbus omnia vincit.* Les trauaux sont grands, on ne peut sans peine faire vn nouueau païs. Les saisons de cultiuer la terre sont icy plus courtes qu'en France, quoy que nous soyons en mesme degré d'eleuation que la Rochelle.

La vertu, la douceur et la ioye ont fait leur seiour dans les maisons dediées à Dieu. Des filles tendres et delicates, qui craignent vn brin de neige en France, ne s'estonnent pas icy d'en voir des montagnes. Vn Frimas les enrhumoit en leurs maisons bien fermées, et vn gros et grand et bien long hyuer armé de neiges et de glaces depuis les pieds iusques à la teste, ne leur fait quasi autre mal, que de les tenir en bon appetit. Vostre froid humide et attachant est importun; le nostre est plus piquant, mais il est quoy et serein et à mon aduis plus aggreable quoy que plus rude.

Nous auons ça bas quatre demeures ou residences: nostre R. P. Superieur et le Pere Iacques de la Place ont fait leur seiour plus ordinaire à Kebec; le Pere Edmon Masse et le Pere Anne Denoüe à nostre Dame des Anges; le Pere Iean de Brebeuf, le Pere de Quen et le Pere Ioseph du Peron à S. Ioseph; le Pere Iacques Buteux et le Pere Ioseph Poncet aux Trois Riuieres. Tous nos peres et nos freres ont ioüy d'vne aggreable et paisible santé; chacun a trauaillé selon sa vocation saintement: le grand Maistre les recompensera à la fin de la iournée selon le prix et la valeur de leurs actions.

Pour conceuoir le bon ou le mauuais estat du pays, il ne faut pas seulement ietter les yeux sur les François qui en font la plus saine partie, mais encor sur les Sauuages qui nous sont amis et qui nous sont ennemis. Ceux cy, que nous appellons Hiroquois, ont fait les demons à leur ordinaire: ils ont esté en campagne l'Hiuer, le Printemps et l'Esté; ils ont massacré plusieurs Hurons et plusieurs Algonquins; ils ont pris des François, ils en ont tué, ils tiennent vn de nos Peres prisonniers, on a mis à mort de leurs gens. Ie deduiray tout cecy en particulier plus bas, ie n'ay maintenant que quatres paroles à dire: si on n'a la paix auec ces Barbares, ou si on ne les destruit, le pays n'est pas en bonne posture, la porte sera tousiours fermée à Iesus Christ dans les Nations plus hautes, et les chemins seront tousiours infestés de ces lutins. Mais parlons de choses meilleures, voyons en general les de-

portemens des nouueaux Chrestiens, notamment de S. Ioseph qu'on appelle vulgairement Sillery.

La frequentation des Sacremens, l'auidité qu'ont ces bons Neophytes de la parole de Dieu, l'obseruance qu'ils rendent à ses commandemens, leur diligence pour assister à la saincte Messe tous les iours, les chastimens qu'ils commencent d'exercer sur les delinquants, leur zele pour la deffense et pour l'amplification de la foy, sont autant de marques que Iesus Christ s'affermit dans leur cœur. Tous les matins et tous les soirs on sonne pour les prieres qui se font publiquement dans la Chapelle par l'vn des Peres. Ceux qui vont à la chasse prient Dieu tous en commun dans leurs Cabanes, l'vn d'eux prononçant tout haut les prieres, et les autres le suiuans mot à mot. Ils n'entreprennent aucun voyage qu'ils ne se mettent bien auec Dieu, et la premiere action qu'ils font à leur retour, c'est d'entrer en la chapelle et de luy rendre graces de les auoir conserués ; s'ils passoient vn mois sans purifier leur cœur dans les Sacremens de Penitence et d'Eucharistie, ils se plaindroient au pere qui les corrige; il les faut moderer en ce point, les conseruer dans le respect qu'ils doiuent à ces grands mysteres. C'est leur donner de la ioye que de leur annoncer le iour d'vne feste solennelle ; ils taschent de les remarquer par les saisons. Ils demandent vn Catalogue des iours, ou vn petit Calendrier, notamment quand ils vont à la chasse ou en marchandise pour vn temps vn peu notable ; ils effacent les iours marqués l'vn aprés l'autre, remarquans fort bien ceux qui ne sont point de trauail, ils recognoissent les iours de ieusnes et d'abstinences de viandes pour les garder estroitement, s'ils en ont le moien.

Ils ont horreur de leurs anciennes superstitions. Si quelqu'vn les inuite à quelque danse ou à quelque festin qui ne soit pas dans la modestie Chrestienne : Nous aymons la priere, respondent-ils, nous auons quitté ces folies, pour iamais plus ne les reprendre. En voila suffisamment pour cognoistre en gros l'état de ces bons Neophytes; venons au detail, et descendons plus en particulier.

CHAPITRE II.

Des bonnes actions et des bons sentimens des nouueaux Chrestiens.

Non omnis qui dicit mihi Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum: Ceux qui inuoquent le sainct Nom de Dieu, n'entreront pas tous au Royaume des Cieux ; ce n'est pas assez de leuer les mains au Ciel, il faut qu'elles soient pleines de hyacinthes, pour presenter vn sacrifice agreable à Dieu ; en vn mot, il faut des actions et non des paroles seulement pour estre le bien venu en Paradis. Reconnoissons nos Chrestiens à leurs œuures.

Le iour de Pasques tombe ordinairement au temps que les Sauuages font leur prouision de chair d'Elan. Quelques-vns d'entr'eux auoient tant d'enuie de se communier en ce grand iour, qu'ils abandonnerent le lieu de leur chasse et de leur secherie, et tirerent droit à Kebec, où ils pensoient arriuer le Samedy Sainct, mais le mauuais temps les en empescha. Le iour suiuant, on les vit paroistre dés le matin sur le fleuue glacé, s'écrians aux approches : C'est auiourd'huy que Iesvs-Christ est ressuscité, il est ainsi marqué dans nostre papier : nous sommes venus pour nous confesser et pour nous communier. Ils se iettent dans la Chapelle des Vrsulines, demandent si la Messe est dite ; quelques-vns eurent assez de temps pour se confesser, on differa les autres au lendemain.

C'est vn plaisir de voir quelquesfois ces bonnes gens aborder à Kebec ou à S. Ioseph, dans leurs petits Nauires d'escorces, qu'ils emportent sur leurs épaules ou sur leurs testes hors du courant de l'eau, puis s'en vont à l'Eglise, et entendent la saincte Messe. Cela fait ils remettent leur Nauire à l'eau, se

rembarquent et s'en retournent sans mot dire au lieu de leur pesche ou de leur chasse, bien ioyeux d'auoir rendu à Dieu et à son Eglise le deuoir d'vn bon et fidele Chrestien. I'apprends que nos François ont esté extremement edifiez cet hyuer, voyans ces nouuelles plantes chargées du fruict d'vne prompte obeissance, au premier son de la cloche à l'Eglise.

Ie n'ay guere veu (dit le Pere de Quen, qui m'a mis ces mémoires en main), depuis que ie suis en la Nouuelle France, des iours plus fascheux et plus rigoureux que celuy de sainct André de l'année precedente : la neige tomboit en abondance, et le vent la poussoit comme des tourbillons ou comme vne pluye blanche, mais si épaisse qu'on ne voyoit ny le Ciel ny la terre. Ie croyois que nos Chrestiens qui s'estoient retirez dans le bois à cause du froid et pour se disposer à leur grande chasse, ne viendroient point à la Messe ce iour-là, ils en estoient assés dispensez pour l'iniure du temps et pour la difficulté des chemins ; ie fus bien estonné quand ie vy toute la Chapelle remplie : ie loüay leur courage, et leur fis entendre que ces actions si genereuses estoient bien agreables à Dieu.

Ie croy, poursuit le Pere, que c'est de cét adorable Sacrifice, que ces bonnes âmes tirent des lumieres pour recognoistre la beauté de nostre creance, et des forces pour resister aux attaques de leurs compatriotes, et de la charité pour leur porter compassion et les attirer à la participation de leur bon-heur. Ce nous est, disent-ils, vn regret bien sensible de voir nos Parens et nos Alliez dans vn opiniastre esclauage de Sathan. Ils se moquent de nous ; mais nous ne les haYssons pas pourtant. Nous abhorrons leurs façons de faire, nous detestons leurs superstitions, sans vouloir aucun mal à leurs personnes. Ils sont fachez de ce que nous croyons en Dieu ; mais ils ont beau faire, la priere nous est plus chere que la vie, nous mourrons plus tost que de la quitter.

Les Neophytes de Sainct Ioseph, ayans appris la mort des Algonquins par les Hiroquois, voulurent consoler ceux qui restoient de la défaite, suiuant leurs anciennes coustumes, qu'ils sanctifierent d'vn zele vrayement Chrestien. Ils font vn grand festin, inuitent tous les hauts Algonquins qui les estoient venus voir, leur portent trois paroles, c'est à dire, leur font trois presens : le premier fut donné pour essuyer les larmes qu'ils versoient sur la mort de leurs gens ; le second, pour faire reuiure le neueu de l'vn des principaux Algonquins ; le troisiéme, qui estoit le plus beau, fut donné pour attacher à la priere ceux qui sembloient y auoir presté l'oreille et qui ne l'auoient pas encor embrassée, et pour les inuiter tous à receuoir la Foy de Iesvs-Christ. Ces hauts Algonquins, que Dieu va contraignant d'auoir recours à luy par des fleaux qui les exterminent, aggreerent les deux premiers presens, et mirent le troisiesme en sequestre pour deliberer par entr'eux s'il le falloit accepter : car qui touche vn present parmy les Sauuages, s'engage à faire ce que dit le present. Vn de la bande, voyant que ce present parloit de Dieu et qu'il inuitoit ceux à qui on le faisoit de le prier, dit tout haut : Ie n'ay plus de teste, ie ne sçaurois prier ; les Hiroquois, m'ayant osté la teste, m'ont rauy l'esprit : ie ne vis plus, tous mes compatriotes sont morts. Quand ie verray de grandes chaudieres boüillantes remplies de la chair de nos ennemis, quand mon estomach et mon ventre en seront farcis, alors l'esprit me reuiendra. La rage et la vengeance, qui sont l'appanage des Demons, regnent dans les cœurs de ces Barbares, qui de loups deuiennent des agneaux, quand le Baptesme les a reuestus de la grace de Iesus-Christ.

Vne petite escoüade de ces bons Neophytes, voulant faire paroistre que la Foy n'oste point le courage à ceux qui l'embrassent, prennent resolution d'aller à la guerre auec les payens. Chacun s'y dispose de son costé : les Chrestiens ont recours à Dieu ; les payens font des festins et des danses pleines de superstitions, ils crient, ils chantent, ils heurlent, ils font mille postures d'hommes

enragés pour s'animer contre leurs ennemis : les voila tous partis de compagnie. A peine sont ils à my-chemin que les enfans de Belial s'esloignent des enfans de Dieu, ou par mespris ou par crainte d'entrer dans le pays de leurs ennemis ; ils quittent la pensée de chasser aux hommes, s'addonnant aux massacres des bestes. Nos bons Neophytes, poursuiuans leur pointe, decouurent secrettement vne bande d'Hiroquois proportionnés à leurs forces. Ils s'arrêtent tout court, consultent par ensemble s'ils les prendront vifs ou s'ils les mettront à mort, en cas que Dieu leur donne la victoire ? D'vn costé la gloire de ramener des prisonniers viuans, leur frappe les yeux : c'est le plus doux plaisir dont puisse ioüir vn Sauuage, de traisner aprés soy son ennemy lié et garroté, pour en faire vn spectacle de ioye et de triomphe dans son pays ; d'autre costé ces bons Neophytes, se doutans bien qu'ils ne pourroient arrester la rage et la fureur de leurs compatriotes qui se dechargeroit sur ces victimes de mort, iugerent qu'il valoit mieux leur oster la vie tout d'vn coup, que de remporter la gloire d'hommes vaillants aux despens d'vne cruauté diabolique qu'on leur feroit souffrir : ils se lancent donc sur leur proye, tuent ceux qu'ils ont à la rencontre, et se voyant maistres de leurs corps et de leur bagage, se iettent à deux genoux par terre, rendent grace à Dieu de la victoire, enleuent les dépoüilles et la cheuelure de leurs ennemis vaincus, et s'en reuiennent triomphans à sainct Ioseph, visitants la maison de Dieu deuant que d'entrer dans leurs Cabanes. Cela donna de la confusion aux infideles, qui se gaussoient d'eux dans leurs tintamarres, disans qu'à faute d'imiter leurs hurlemens ils n'approcheroient pas de leur proüesse.

Vn Chrestien gardoit en cette sorte l'abstinence de viandes és iours que l'Eglise l'ordonne : s'il prenoit du poisson sur la sepmaine, il le faisoit secher et le gardoit pour ces iours là ; si la pesche ne luy estoit pas fauorable, il acheptoit du pain des François, dont il se contentoit pour tout mets auec vn peu d'eau ; s'il estoit à la chasse dans les bois, et qu'il n'eust que de la viande, il enduroit la faim tant qu'il pouuoit, puis se voyant contraint de manger pour ne point mourir, il se mettoit à genoux et disoit à Dieu : Toy qui as tout faict, pardonne moy si ie t'offense, ie n'en ay point d'enuie, tu scais bien que c'est à contre-cœur et par contrainte que ie mange de la chair ; tu ne veux pas que ie meure, il faut donc que ie mange : ie le vay donc faire au nom du Pere, et du Fils, et du sainct Esprit.

Ce mesme Neophyte ayant rencontré vne femme Chrestienne bien malade esloignée de nos habitations, il luy rendit tous les deuoirs possibles : il se trouue à sa mort, luy donne les bons aduis que Dieu luy inspire, et pendant que les femmes l'enseuelissent il fait la fosse, il bastit vne Croix le mieux qu'il peut, la plante à vn bout du Sepulcre, faict apporter le corps et l'ayant posé tout proche de la Croix, il fait mettre tout le monde à genoux et parlant à haute voix, il prononce cette priere : Toy qui as tout faict, ayes pitié de cette femme qui vient de mourir, elle croyoit en toy, fais luy misericorde, oublie ses pechez, et porte son âme au Ciel ; et toy bonne femme qui es morte, prie pour nous ; quand tu seras là haut, prie pour ceux qui sont baptisez, afin qu'ils gardent la foy, prie pour les autres, afin qu'ils croyent en celuy qui a tout faict. Sa priere acheuée, tous les Chrestiens qui estoient presens reciterent leur chapelet pour cette pauure creature ; cela faict, ce bon Neophyte couure la fosse, recite encore deux fois son chapelet deuant que de partir du lieu, puis s'en va dans la Cabane de la deffuncte, où il parle si hautement de la vie eternelle, et du bonheur de cette femme, en ce qu'elle estoit morte Chrestienne, qu'ils en demeurent tous consolés.

Quand il sortoit de sa Cabane pour aller à la chasse, il attachoit vn petit Crucifix qu'on luy a donné, sous vn morceau d'écorce en forme d'appenty, et parloit à Dieu, les deux genoux en terre et les mains iointes : Toy qui peux tout, donne moy à manger ie t'en prie,

nourris mes gens, ils sont à toy, tu les as formés ; rien ne t'est impossible, donne leur à manger, ils te disent comme moy, donne nous à manger, tu es nostre pere, ils disent vray, car tu es nostre pere ; si tu nous donnes à manger nous croyons tousiours en toy, si tu n'en donnes point, tu es le maistre, nous ne laisserons pas de croire en toy et de t'obeyr et de t'aymer.

Vne bonne vieille disoit à l'vne de ses filles qui tiroit à la mort : Mon enfant, crois bien fort en celuy qui a tout fait, *Sounka Sounka, bien fort bien fort,* tu iras au Ciel, et là tu ne mourras plus, tu verras celuy qui est nostre pere, il te donnera vne vie toute nouuelle qui ne se consommera iamais. Courage, ma fille, tes peines finiront bien-tost, dans peu de temps tu seras bien aise. Quand tu seras dans la maison de celuy qui est maistre de la vie, tu luy diras : Ayés pitié de ma mere, ayez pitié de mes freres et de mes sœurs, afin qu'ils viennent icy auec moy. Dis luy qu'il prenne de bonnes pensées pour nous. Apres la mort de cette enfant, cette bonne vieille rencontrant le pere qui l'auoit baptisée, luy dit : Ma pauure fille à qui vous auiez donné le baptesme, est au Ciel, elle a bien obey à Dieu ; ce n'estoit point vne babillarde, ny vne coureuse, elle ne se mettoit point en colere, elle estoit toute paisible, elle ne mécontentoit personne. Depuis qu'elle fut Chrestienne, son chapelet ne luy sortoit plus des mains ; c'est pourquoy ie luy ay pendu au col à sa mort et l'ay enseuely auec elle dans son tombeau. Ie suis vn peu triste de ce que ie ne la voy plus ; mais i'ay bien plus de regret de l'vn de mes petits enfans, qui est mort sans baptesme. Et lors soupirant elle adioustoit : Helas, où sera ce pauure petit enfant ?

Vn nouueau Chrestien, ayant commis quelque offense, aborde vn pere auec ces paroles : Ie suis triste, i'ay fasché Dieu ; si ie sçauois ce qu'il faut faire pour l'appaiser, ie l'appaiserois : dites le moy, mon pere, car ie suis triste. La douleur dont son cœur estoit oppressé paroissoit sur son visage. Il falloit, luy dit le Pere, te mettre à genoux aussi-tost que tu as recognu ton peché, et prier Dieu qu'il te le pardonnast pour l'amour qu'il porte à son fils, qui est mort pour toy. I'ay fait cela, repart ce bon Neophyte, mais helas ! c'est peu de chose pour appaiser le grand Capitaine que i'ay fasché. En disant ces paroles, les grosses larmes luy tomberent des yeux, les soupirs et les sanglots sortant de sa bouche luy osterent la parole, et luy firent differer sa Confession au lendemain. Il ne pouuoit proferer que ces trois mots, i'ay fasché Dieu.

Vn autre alla bien plus auant ; voicy comme en parle le Pere Buteux, qui m'a donné ce memoire : Ce bon homme m'attendit à genoux vne grosse demy-heure aprés ma Messe, et voyant que ie voulois sortir, il m'arreste : I'ay fasché Dieu, ie me veux Confesser. Il me paroissoit tout transporté de douleur : M'estant souuenu la nuict de mon peché, disoit-il, ie me suis leué, i'ay entré dans les bois, et couppant des sions d'arbres, ie me suis si long-temps battu et fustigé que ie n'en pouuois plus ; quand ie me seray confessé, i'ay bien enuie d'en faire dauantage, tu me diras ce qu'il faut faire pour payer Dieu et pour l'appaiser. Ie l'entens de Confession, dit le Pere, il estoit touché iusques aux larmes, ie luy donnay vne penitence trois fois plus rude que ie n'aurois faict à vn François pour vne mesme offense. Est-ce là, me fit il, tout ce que tu m'ordonnes pour vn si grand peché ? fais moy porter quelque chose qui me déchire le corps, commande moy de ieusner ; ne crains point, ie t'obeiray, i'ay fasché Dieu, ie le veux appaiser. Le Pere luy repart : Ie ne veux pas que tu ieusnes auiourd'huy ny demain : ce sont des iours de reiouïssances, on fera festin dans vos Cabanes pour l'arriuée du Pere le Ieune, que Dieu nous a rendu. C'est pour cela, dit ce bon homme, qu'il faut que ie ieusne, afin que ie souffre dauantage : i'ay fasché Dieu, il ne faut pas que ie me rejouysse auec les autres, ie m'absenteray bien aisement de ces festins, et si ie m'y doibs trouuer, ie feray bien semblant de manger sans que personne s'en apperçoiue. Ce bon Penitent pouuoit bien dire :

Dolor meus in conspectu meo semper, mes yeux enuisageants mon offense ne voyent que des obiets de douleur.

Ce n'est pas tout, il me vint trouuer en ma chambre, si tost que ie fus arriué, pour me faire part de ses regrets ; du moins ie coniecture que c'est le mesme, dont le Pere fait mention en son memoire. Il me monstre ses mains toutes sanglantes, il s'estoit faict des taillades bien cuisantes aux doigts, et comme ie luy en demandois la raison : Ah mon Pere, ie suis bien triste, i'ay fasché Dieu et ie suis cause que d'autres l'ont fasché, ie me suis decouppé les doigts pour leur monstrer qu'il ne falloit pas faire ce que i'ay faict, et pour leur apprendre que ceux qui sont baptisés ne doiuent plus commettre aucune mauuaise action.

Vn autre papier qu'on m'a mis entre les mains parle en cette façon : L'vn des deux Capitaines de la residence de S. Ioseph est si touché de Dieu et si zelé pour la foy, qu'il ressent les moindres fautes que ses gens commettent, il n'a point de repos qu'il n'y ait mis ordre. Il n'y a pas long-temps que se venant consoler auprés de l'vn des Peres qui sont en cette residence, il luy disoit : Ie ioüy d'vne paix et d'vn repos tranquille dedans mon âme, quand ie voy que mes gens honorent la priere, il me semble que mon cœur est en vn banquet ; mais quand ie vois quelqu'vn s'ecarter du droit chemin, ie m'afflige, mon cœur n'est point à son aise, il est comme vn homme qui est mal assis, ie ne dors plus d'vn bon sommeil, ie ne fais que songer aux moyens d'y apporter remede. Sa femme, qu'il a gagnée à Dieu, ne luy cede pas maintenant en piété ; estant malade il y a quelque temps, vn Pere l'alla visiter auec le Sieur Giffart, qui sert de Medecin à Kebec. Apres luy auoir touché le poulx et consideré sa maladie, il luy fit dire qu'elle prist courage, qu'elle ne s'attristast point, pour ce que sa maladie n'estoit point mortelle. Cette femme, regardant le Pere comme estonnée, luy dit : Cet homme sçait-il bien que ie suis baptisée ? Il le sçait bien, dit le Pere. Pourquoy donc, replique-elle, me dit-il que ie prenne courage, et que ie ne m'attriste point, et que ie n'en mourray pas ? Dieu n'est-il pas mon Pere ? est-ce pas luy qui determine de ma vie ? pourquoy donc m'attrister de ce que fera mon Pere ? Qu'il en fasse comme il voudra, il est le Maistre ; ie suis Chrestienne, ie ne m'attristeray point. Le Medecin n'attendoit pas vne telle réponse d'vne femme qui est née dans la barbarie ; il y en a de plus experts en France que luy, à qui on n'a iamais fait vne semblable réponse.

Vn Sauuage nouuellement baptisé, se voyant assailly et viuement piqué sur quelque different qu'il auoit auec l'vn de ses compatriotes, retint sa parole, et sentant que son cœur bondissoit : Tout beau, disoit-il en soy-mesme, il vaut mieux perdre ce que l'on me dispute et tout ce que i'ay de vaillant, que de salir mon Baptesme. Il s'en alla de ce pas trouuer le Pere qui l'auoit baptisé, pour luy demander ce qu'il feroit à son cœur, qui vouloit estre meschant. Le Pere fut bien edifié de sa bonté. Dieu benisse tous ceux qui par leurs prieres ou par leurs secours, font tomber la pluye du Ciel sur cette nouuelle vigne : en verité elle porte de bons fruits.

Vn ieune Sauuage, marié depuis peu de temps, se sentit tenté de quitter sa femme, et cette pensée le iette dans vne profonde tristesse. Le Diable luy represente le plaisir qu'il y a de changer vne femme qu'on haït, en vne autre qu'on aime. Son bon Ange luy fait voir que la contrainte qu'on se fait dans les temps, est recompensée d'vn bonheur eternel. Il se souuient de la parole qu'il a donnée à Dieu et à son épouse, il veut estre fidele, et neantmoins il se sent porté à l'infidelité : il s'en va trouuer son Directeur, et le prie de chercher quelque remede à sa tentation, qu'il estime estre vn grand peché. Le Pere le mene deuant le Sainct Sacrement, le fait prier Dieu. Il demande qu'on l'entende en Confession ; les grosses larmes luy tombent des yeux. La simple pensée de changer de femme luy paroist vn si grand crime, qu'il prie qu'on l'enuoye en prison, et qu'on le mette en vne basse fosse, ou qu'on le fasse publique-

ment fustiger. Se voyant éconduit de sa demande, il se glisse dans vne chambre proche de la Chapelle, et auec vne corde qu'il rencontre, il se frappe si rudement par tout le corps, que le bruit en vint iusques aux oreilles du Pere : il accourt et luy defend vne si rude penitence. Le Diable qui n'aime point l'esprit de mortification le quitta bien tost, et sa tentation s'éuanoüyt.

Nous auons tousiours creu que les mariages des Sauuages nous donneroient de la peine : la liberté de tenir plusieurs femmes, et d'en changer quand on veut, est vn grand obstacle à la Foy, mais il n'est pas insurmontable ; la grace est plus puissante que la nature. Monsieur le Cheualier de Montmagny, voulant donner vne grande idée de ce Sacrement à ces bons Neophytes, honore assez souuent leurs mariages, faisant dresser vn beau festin le iour de leurs nopces, où se trouuent quelques vns des principaux de nos François, apres auoir assisté aux sainctes ceremonies de l'Eglise. Là on ne manque pas de parler de la stabilité du Mariage, de l'importance qu'il y a d'obeir à Dieu en ce poinct. Les Capitaines Sauuages sont les premiers à donner de la crainte aux nouueaux mariés, de se separer : ces bonnes gens ont vne candeur et vne simplicité qui seroit bien nouuelle en France. Le Prestre qui fait les ceremonies de ce Sacrement, estant sur le poinct de tirer le consentement des deux parties, s'il se rencontre là quelque Sauuage de consideration et zelé, il s'écrie tout haut : Attends, mon Pere, ie veux parler. Là dessus s'addressant à l'époux et à l'épouse, qui sont debout deuant l'Autel, il leur dit : Prenez garde, il n'y a plus qu'vn pas à faire ; si vous vous auancez dauantage, il n'y a plus moyen de reculer. Vostre parole est vn lien qui vous va unir si étroitement, qu'il ne vous sera plus permis de le coupper : fermez la bouche, si vous ne voulez point estre liez ; si vous parlez que vos paroles soient de fer, que iamais elles ne se rompent. Vous estes encore libres, personne ne vous force ; mais si vous parlez, nous vous contraindrons de garder vostre parole. Or sus parlez donc, ou vous taisez à la bonne heure. Puis se tournant vers le Prestre : Poursuis, mon Pere, poursuis, i'ay finy mon discours. Cette rondeur ressent ces vieux Siecles dorez, où la nature marchoit reuestuë d'vne simplicité plus agreable que tous les artifices des Nations les plus polies.

Puis que ie suis tombé sur ce sujet, i'en feray la conclusion de ce Chapitre. Voicy vne nouuelle façon de se rechercher en mariage. On a dit autrefois qu'vn Sauuage Payen faisant l'amour à vne fille, l'alloit voir la nuict, luy demandoit en secret si elle l'auoit pour agreable ; si la fille répondoit qu'elle ne se vouloit pas marier, le ieune homme ne passoit pas outre ; si elle répondoit qu'il ne falloit pas s'addresser à elle pour cette affaire, il faisoit ses poursuites. Or comme nous auons puissamment crié contre cette façon de faire, les Chrestiens l'ont improuuée ; si bien qu'ils s'addressoient à nous pour demander vne fille. Mais voicy comme quelques-vns se comportent à present : ils peignent vn ieune homme et vne ieune fille sur vne écorce se tenans par la main, en la posture qu'ils sont dans l'Eglise quand ils se marient, et le seruiteur enuoye ce tableau à sa maistresse par quelqu'vn de ses amis.

Or iaçoit que ce portrait ne soit pas d'Appelles, la fille neantmoins entend bien ce qu'il veut dire. Si elle agrée le ieune homme, elle prend le tableau ; si elle dit qu'elle n'entend rien à cette peinture, c'est à dire que le ieune homme se doit pouruoir ailleurs, et qu'il a son congé ; et n'ayez pas peur qu'il s'aille battre en duel contre celuy qu'il verra estre le bien-venu : il a plus de cœur que de se laisser gourmander à la passion qu'il auoit pour vne fille : c'est foiblesse de vaincre par le tyran de l'amour, ou par le demon de la haine. Ce seruiteur éconduit ira congratuler à son camarade, qui sera bien venu aupres de sa maistresse.

CHAPITRE III.

Continuation des bons sentimens et des bonnes actions des Chrestiens.

L'vn des Peres qui enseignent les Sauuages en la residence de S. Ioseph, lisant certain iour vne liste des pechez ausquels ces peuples sont sujets deuant leur Baptesme, comme il vint à parler de leurs superstitions, des inuocations qu'ils faisoient des Demons, ou des Genies du iour, d'vn certain pacte tacite qu'ils ont auec le Diable, par le moyen d'vne pierre mysterieuse, dont on a parlé autrefois, vn bon Chrestien s'écria : Voila, mon Pere, ce qui se garde encore parmy nous ; allons dans les cabanes, cherchons par tout, nous trouuerons quelques-vnes de ces petites Idoles cachées ; personne ne s'en sert auprés de vous, mais ceux qui en ont, les portent auec eux dans les bois ; le Diable les tente, et leur fait croire qu'ils seront mal-heureux s'ils les iettent, qu'ils ne feront pas bonne chasse, et par ce moyen il les tient tousiours à la cadene: Ie ne dis pas cecy pour aucun mal que ie leur souhaitte ; le desir que i'ay qu'ils éloignent les Demons de leurs cabanes, et qu'ils prennent le chemin le plus droit du Paradis, me fait tenir ce discours.

Cét homme est si zelé pour la conuersion des Sauuages, qu'il s'en alla ce printemps bien auant dans les terres vers vne Nation qui n'aborde quasi point les François, pour leur faire des presens et pour les inuiter à embrasser la Foy de Iesvs-Christ ; il y fut desia l'an passé auec vn tres-heureux succés. Voicy comme le Pere Ragueneau m'en escrit cette année : Nos Hurons qui l'Esté passé allerent en traitte à Ond8ta8aka (ie croy que ce sont les peuples du Saqué où alloit ce bon Neophyte), nous ont rapporté que soir et matin ils voyoient faire les prieres, et qu'on y chantoit les mesmes choses que Charles Thondatsaa auoit entendu chanter aux Chrestiens de S. Ioseph. D'où les Hurons conclüent que ces peuples croyent en Dieu, et que la Foy est desia en possession de tous les pays Septentrionnaux. *Dominus benedicat*, sans doute conuertissans bien vne nation, on aduance beaucoup la conuersion des autres, ausquelles mesme on ne trauaille pas. I'en suis tout conuaincu aussi bien que V. R. Ce sont des paroles du Pere.

Ce mesme Neophyte a vne deuotion toute particuliere aux images des saints ; il en a quelques vnes qu'il conserue auec vn tres grand soing. Les despliant certain iour deuant l'vn de nos François, il les baisoit toutes auec vne grande humilité ; mais quand il vint aux Crucifix, il le baisa trois fois : Voila, disoit-il, le portrait de celuy que i'ayme par dessus toute chose. Il luy rendoit vn si grand honneur, qu'on voyoit bien qu'il auoit de l'amour pour celuy qui en a tant eu pour tous les hommes.

Ce pauure homme, se voyant lié auec vne femme autant éloignée de la Foy que son mary l'honore, la quitta en vn beau matin, se seruant du priuilege que luy donne sainct Paul. Quelques Chrestiens s'en formalisent ; ils luy reprochent qu'il ne croit que du bout des levres ; qu'vn vray Chrestien ne doit iamais abandonner sa femme. Le voilà tout affligé : car il ne peut auoir d'amour pour vne femme qui n'en a point pour Dieu, et qui d'ailleurs a vn naturel altier et fort superbe. Sa tristesse luy dure iusques à la nuict, et l'empesche de prendre vn bon sommeil ; à chaque fois qu'il se réueille, il prie Dieu qu'il luy fasse connoistre sa volonté, se disposant à reprendre sa femme ou à la rebuter, selon qu'il luy plairoit d'en ordonner. Il s'endort fortement dans cette pensée, et voit en songe vne troupe de François et deux Peres de nostre Compagnie, qui luy disoient ; Quitte cette femme, elle ne veut point auoir d'esprit. S'estant réueillé là dessus, il se tient dans la resolution de iamais plus ne l'aborder, en ayant vne auersion nompareille. Comme il vit neantmoins que quelques-vns s'en edifioient mal, il dit au Pere qui le dirige : Si vous me commandez de m'asseoir vne autre fois aupres de celle qui

s'est si souuent moquée de Dieu, et qui m'a traité long-temps comme son valet, ie quitteray mes sentimens pour prendre les vostres : ie ne fais point d'estat de mes songes ny de mes inclinations, ie pourrois me fouruoyer si ie suiuois mes pensées et mes affections ; ie marcheray en asseurance tandis que ie me laisseray conduire par celuy que Dieu m'a donné pour guide. Le Pere fut estonné voyant ce courage et cette solidité dans l'âme d'vn homme dont la douceur n'a aucun rapport à l'acrimonie d'vne femme gausseuse et méprisante. Ie prie Dieu qu'il luy change cette humeur. Elle se fait maintenant instruire à bon escient, auoüant qu'en effet elle s'est mocquée des prieres, qu'elle en auoit de l'horreur, mais que son âme estant changée, elle a pris d'autres sentimens. Le bon Neophyte s'est remis aupres d'elle, à condition qu'il la quittera pour iamais si elle ne tient ferme en la Foy.

Vne petite fille ayant tres-bien répondu aux demandes du Catechisme, le Pere qui l'interrogeoit luy donnant quelque petite recompense, dit tout haut, pour l'encourager à bien faire vne autre fois, qu'il estoit marry de ce qu'il ne trouuoit rien dans ses thresors qui fust digne de reconnoistre vne si belle et si riche réponse : vne femme Sauuage l'entendant s'écria : Helas ! mon Pere, c'est vn grand thresor que l'instruction : vous faites cét enfant bien riche, quand vous luy apprenez à connoistre Dieu ; il vaut mieux sçauoir le chemin du Ciel que de posseder tous les biens de la terre. Ie croy que cette bonne femme estoit parente de celle qui dit tout haut à nostre Seigneur : *Beatus venter qui te portauit et vbera quæ suxisti.* Elle goûtoit cette verité de l'Ecriture, *Omne aurum, in comparatione illius, arena est exigua.*

Vne autre femme aueugle piqua viuement vn Infidele qui se gaussoit des Chrestiens : ce miserable, voyant que ces bons Neophytes s'embarquoient vn Dimanche au matin pour venir entendre la grande Messe à Kebec, s'embarqua aussi en mesme temps, et au depart il s'écria : I'ay plus d'amour que vous autres pour mes parens. Et monstrant de sa main le lieu où le Soleil se couche : C'est là où sont allez mes Ancestres, c'est là où ie veux aller, c'est là où doiuent aller mes compatriotes qui ont de l'esprit, et non pas dans vos Eglises. Cette bonne aueugle l'entendant, luy repartit : Si tu as tant d'amour pour tes compatriotes, pour quoy les as tu abandonnez cét hyuer à la mercy des Hiroquois ? tu auois peur d'estre chauffé ? si si tu auois de l'esprit, tu craindrois bien dauantage le feu d'Enfer où tu dois aller, que le feu des Hiroquois : tu n'es pas fait pour neant ; celuy qui t'a creé te payera en monnoye de feu ou de gloire apres ta mort. Cette bonne aueugle voit bien clair és choses de la Foy, sa vie est fort innocente.

Victor 8echkiué, voulant aller en traite, se vint presenter au Sacrement de Penitence. Apres auoir fait ses deuotions, il dit à son Confesseur : Mon Pere, prie Dieu pour moy et pour ma femme et pour mon enfant : ie sçay par experience ce que peut la priere faite sans feintise. Tu vois ma petite fille, Dieu me l'a donnée deux fois : estant cet hyuer dans les bois pour faire nostre grande chasse, elle tomba malade, en sorte que ie n'en attendois plus rien que la mort ; ma femme ne faisoit que pleurer : Les larmes, luy dis-je, ne ressusciteront pas vostre enfant : ayons recours à celuy qui nous l'a donnée, et le prions de nous la donner encor vne autre fois. Ils se mirent à genoux et firent cette petite oraison, plus pleine de cœur que de paroles : Toy qui as tout fait et qui conserues tout, c'est toy qui as formé cét enfant et qui nous l'as donnée : elle est malade, tu la peux guerir, gueris-la donc si tu veux ; si elle vit, elle croira en toy, elle t'obeïra quand elle sera grande ; si tu ne la veux pas guerir, ie ne laisseray pas de croire en toy ; ie n'en diray pas vn mot dauantage car tu es le Maistre, fais tout ce que tu voudras. Le lendemain, disoit le bon Neophyte, ma fille estoit en aussi bonne santé que tu la vois maintenant.

Les Sauuages retournans de leur grande chasse, l'vn de nos Peres as-

sembla les principaux, et leur dit, qu'il estoit fort edifié de ce qu'ils remedioient aux desordres qui se rencontrent de temps en temps parmy eux, mais qu'il s'étonnoit comme ils permettoient qu'vne ieune femme baptisée ne demeurast point auec son mary. Le Capitaine sous la iurisdiction duquel estoit cette femme, répondit, qu'il auoit tenté toutes sortes de voyes pour la remettre en son deuoir et qu'il auoit perdu ses peines; qu'il feroit neantmoins encor vn effort. Au sortir de cette assemblée, dit-il, consulte tes gens en particulier et leur demande ce qu'il faut faire dans cette desobeïssance. Ils concluënt tous à la rigueur : Les bons aduis ne luy ont peu donner de l'esprit, vne prison luy en donnera, disoient-ils. Deux Capitaines ont commission de l'amener à Kebec, et de prier Monsieur le Gouuerneur de la faire mettre dans vne basse fosse. Ils se mettent en deuoir d'executer leur mandement, ils entrent dans la cabane où elle estoit ; mais les ayant apperceus et se doutant du faict, elle s'échappe et s'enfuit dans les bois, et eux apres. L'ayant attrappée, ils luy declarent qu'elle est condamnée à vne prison, iusques à ce que l'esprit luy soit venu. Comme elle se vouloit défaire de leurs mains ils la lient et la transportent dans vn canot pour la mener à Kebec. Quelques ieunes hommes Payens, voyans cette violence, qui est en horreur aux Sauuages, et plus éloignée de leurs façons de faire que le Ciel n'est éloigné de la terre, vserent de menaces, témoignans qu'ils tuëroient celuy qui mettroit la main sur cette femme ; mais le Capitaine et ses gens, qui estoient Chrestiens, répondirent hardiment, qu'il n'y auoit rien qu'ils ne fissent et qu'ils n'endurassent pour faire rendre obeissance à Dieu. Cette resolution ferma la bouche aux Infideles. La femme fut conduite à Kebec ; mais quand elle vit qu'il falloit entrer dans vne basse fosse ou dans la maison de son mary, elle prie bien humblement qu'on la remeine à Sainct Ioseph, promettant qu'elle se rendroit de là en auant plus obeissante. Ces actions de iustice ne donnent en France aucun étonnement, pource que c'est l'ordinaire de proceder par ces voyes ; mais parmy ces peuples où chacun se croit aussi libre dés sa naissance, que les bestes sauuages qui courent dans leurs grandes forests, c'est vn prodige ou plus tost vn miracle, d'y voir vn commandement absolu, ou quelque action de rigueur et de iustice. Quelques Sauuages, ayans appris qu'en France on mettoit à mort les malfaicteurs, nous ont bien souuent reproché que nous estions des meschans, que nous faisions mourir nos compatriotes, que nous n'auions point d'esprit. Ils demandoient si les parens de ceux qu'on condamnoit à la mort, n'en tiroient point vengeance. Les Infidelles sont encore dans les mesmes sentimens ; mais les Chrestiens connoissent de plus en plus, l'importance qu'il y a d'exercer la iustice.

Vn certain Neophyte fort zelé pour la Foy, pressant vne action de pieté, vn autre luy dit : Arreste toy, on t'en voudra mal, ceux qui ne sont point baptisés te haïront. Il n'importe, respondit-il, ie ne crains point la mort, qu'ils me tüent, qu'ils me massacrent, ie ne quitteray pas vne bonne action pour leur impieté, ma vie n'est pas si precieuse que la Foy.

I'ay faict mention dans la Relation precedente d'vn certain Huron, nommé Charles Tsondatsaa, qui fut baptisé l'année derniere en la petite Eglise de S. Ioseph ; ce bon Neophyte est venu cette année auec quelques autres de ses compatriotes, visiter les Chrestiens de cette Eglise. Ces bonnes gens leur ont faict mille caresses : ils les ont inuitez aux festins, et apres plusieurs témoignages de bien veillance iusques à se faire des presens reciproques les vns les autres, vn Capitaine de S. Ioseph les arresta apres les prieres publiques qui se font tous les iours en la Chapelle, où les Hurons et les Algonquins assistoient, et addressant sa parole à Charles Tsondatsaa, luy dit : Mon frere, tu sçais bien que tu fus baptisé l'année passée dans cette Eglise, c'est icy que tu fus faict nostre frere, il faut que ie te dise les pensées qu'auoit mon cœur, lors que ie te vy remonter en ton pays : Cét homme

est baptisé, disois-je à part-moy, il est faict enfant de Dieu, voila qui va bien ; mais que deuiendra-il quand il sera auec ceux de sa nation qui ne croient point en Dieu ? comment resistera-il aux attaques qu'on luy liurera de tous costés? I'auois cette pensée-là de toy. Mon âme estoit en l'air sans appuy, ne sçachant ce que tu deuiendrois. I'ay eu de la crainte pour toy tout l'Hyuer ; ie souhaitois le Printemps pour apprendre de tes nouuelles. Quand on m'a dit que tu descendois, et que tu viuois en bon Chrestien, ma crainte s'est esuanouïe, mon âme s'est affermie, mon cœur s'est resiouy : Voylà vn braue homme, i'auois cette pensée là de toy ; mais c'est Dieu qui a faict tout cela, disoit mon cœur, c'est Dieu qui luy a donné de la force et du courage, c'est luy qu'il en faut remercier. C'est, mon frere, ce que nous auons faict pour l'amour de toy.

A cette petite harangue, Charles répondit en cette sorte : Mon frere, depuis mon Baptesme ie n'ay iamais chancelé en la Foy ; mes pieds ont tenu ferme, mon corps n'a point branslé ; ie n'ay point eu de pensée de quitter la priere, et ie ne la quitteray iamais : c'est celuy qui porte la terre, comme tu dis, qui m'a aydé ; il est tout prest de m'ayder encor, car il est bon. Ie voudrois bien que tous mes Compatriotes fussent dans la mesme volonté ; ils y viendront petit à petit, i'en connois plusieurs qui honorent la priere ; mais nous sommes enuiron vne trentaine d'hommes faits, qui ne branslons non plus que vous autres, nous auons tenu ferme cét Hyuer contre les assauts des mescreans ; on nous a liuré mille combats, nos esprits n'ont point esté renuersés : sus donc, mon frere, prend courage, et tous tes gens aussi ; ne soyés plus en crainte, la moitié de nous mesmes ne croit pas seulement, nous croyons tous entiers : priés Dieu pour nous pendant nostre voyage. Cela dit, ils se separerent.

Les Chrestiens de S. Ioseph passerent encor plus auant : ayans appris que le Reuerend Pere Vimont montoit aux Trois Riueres, et qu'il trouueroit là des Hurons Chrestiens, ils le prierent de faire porter auec soy quelques pacquets de leurs viandes boucanées pour en faire vn banquet à ces bons Neophytes, en temoignage de l'amour et de l'affection qu'ils auoient pour eux. Cela se fit en nostre maison, auec la ioye de ces nouueaux enfans de Dieu, qui furent d'autant plus edifiés de cette charité, qu'elle n'est pas commune parmy les Barbares, lesquels n'aiment que leur nation, faisant vn extreme mespris des autres.

Ie conclüeray ce chapitre par vn acte de reconnoissance aussi naïf, qu'il est naturellement expliqué. Monsieur le Gouuerneur montant à la riuiere des Hiroquois, pour donner ordre qu'on y commençast les fortifications dont i'ay déja parlé, vn Capitaine Chrestien l'alla trouuer et luy tint ce langage : Nous autres Sauuages, comme nous n'auons pas esté esleués en vostre pays, nous ne sçauons pas les honneurs qu'on rend aux grands Capitaines qui trauaillent pour la deffence du pays : ie ne sçais donc ce que ie dois faire et encore moins ce que ie dois dire, ie cherche et ie ne trouue rien sur ma langue que ces deux paroles : Va t'en, grand Capitaine, et parts à la bonne heure, sois le Maistre de la terre et le Conseruateur du pays : Celuy qui peut tout et qui est tout bon, soit tousiours auec toy ! Voyla ce que me dit ma langue, mais voicy ce que i'ay dans ma pensée : Pleust à Dieu que nous fussions icy vne grande trouppe, et que de toutes nos voix, il ne s'en fist qu'vne forte et puissante, laquelle se faisant entendre par tout l'vniuers, prononçast ces paroles : Adieu, le conseruateur du pays à la bonne heure que tu entreprennes nostre deffense, va t'en heureusement et retourne auec plus de ioye, afin que nous puissions tous nous escrier : Il est de retour nostre Capitaine, il est de retour le Conseruateur du pays ; c'est par son moyen que les femmes et les enfans, que tout le monde est encore en vie : car sans sa protection l'ennemy nous auroit empeschés de planter, de cultiuer et de recueillir nos bleds. Voila ce que ie souhaiterois qui te fust dit par tous les hommes de ces contrées ; mais quoy nous n'auons

plus de voix, les maladies et les ennemis ont arraché nos langues, nous te disons neantmoins encore vne fois : Adieu, le Conseruateur du pays, celuy qui a tout faict soit le guide et la conduite de ton vaisseau. Cette éloquence n'est pas tirée de la Rhetorique d'Aristote ou de Ciceron, mais d'vne escole plus aimable et plus candide.

Monsieur le Gouuerneur leur ayant témoigné de la ioye de leurs bonnes volontez, leur demanda ce qu'ils pretendoient faire durant l'Esté : Tu ne dois point faire cette interrogation : tu es nostre Capitaine, commande, il y a long temps que nous sommes resolus de t'obeyr. C'est la response qu'ils luy firent et qui fermera ce Chapitre.

CHAPITRE IV.

De quelques Baptesmes en la Residence de Sainct Ioseph.

On a baptisé enuiron cent personnes cette année. Si le nombre n'est pas si grand que la precedente, il ne s'en faut pas étonner : car la plus part des Sauuages qui sont en cette residence, sont desia Chrestiens, et les Hiroquois empeschent fortement que les peuples qui sont dans les terres, ne se viennent ioindre à ces bons Neophytes : ils ont effaré vne bonne partie des Algonquins, qui estoient aux Trois Riuieres ; mais les fortifications qu'on a commencées les pourront rappeller. Entrons en discours. Vn homme de consideration parmy les Sauuages, s'estant fait instruire en la foy, souhaittoit le Baptesme auec ardeur; comme il vit qu'on le retardoit pour l'esprouuer, il s'adresse au Pere, et luy parle en ces termes : Pourquoy remettez-vous mon Baptesme iusques au printemps? vos pensées ne vont pas droit, vous me iettez encore dans les attrappes et dans les filets des Demons : voicy le temps de nostre chasse qui s'approche, ie m'en vay dans les bois pour faire ma prouision de chair d'Elan ; le Diable, voyant bien que ie ne suis pas encore enfant de Dieu, m'attaquera derechef et me pressera fortement de reprendre mes anciennes superstitions et les malices que i'abhorre maintenant : le moyen que ie luy resiste estant seul ? Ie tomberay infailliblement, si ie n'ay Dieu pour mon Protecteur, et ie ne le puis auoir que par mon Baptesme. Pourquoy donc me refusez-vous ce bon-heur, puis que ie crois en luy de toutes mes forces et de toute l'estenduë de mon pouuoir ? Vous iugez peut estre à ma façon que ie suis superbe, que ie me laisse emporter à ma colere ; ne mesurez pas mon cœur à ma parole : si ma voix est rude, mon cœur est doux ; ie n'ay iamais dit qu'vne parole rude à ma premiere femme, i'en estois par apres si confus que ie ne sçauois où me mettre : ne craignez point que ie sois changeant ; mon mariage aura de la constance aussi bien que ma foy ; la femme que i'ay maintenant est Chrestienne, vne mesme creance nous liera iusques à la mort.

Le Pere, voyant cette grande disposition, le baptisa ; le Sieur Oliuier commis General de Messieurs de la nouuelle France, le nomma Emery. Si tost que son cœur fut purifié dans le sang de l'Agneau, la ioye s'en empara, et le desir de donner des preuues de sa constance luy firent apporter les dernieres Reliques de ses superstitions : c'estoit vne Pierre qu'ils tiennent bien precieuse, enueloppée dans vn fin Duuet ; ils s'imaginent qu'elle leur porte bon-heur, qu'elle les rend heureux ou à la chasse ou au ieu, ou à la guerre, comme i'ay souuent remarqué ailleurs. S'adressant donc au Pere : Voila, dit-il, ce que nous cherissons dauantage, i'ay trouué cette Pierre dans la gorge d'vn Elan. Ie la conseruois auec amour, ie la regardois comme mon appuy ; mais maintenant que ie suis enfant de Dieu, toute ma confiance est en luy. I'auois pressé le Pere le Ieune de me baptiser deuant qu'il s'embarquast pour aller en France ; il me demanda si ie n'auois point auec moy quelque petit Manit8, ie luy dis que non, ie mentois ; i'auois encore de

l'attache à cette superstition, que ie deteste maintenant.

Eustache K8kinap8 ieune Sauuage âgé d'enuiron trente ans, paroissoit autrefois grand gausseur, et par consequent fort éloigné de la foy, car l'esprit de Dieu ne s'accorde pas bien auec vn esprit altier et bouffon. Le Baptesme l'a metamorphosé, il doit son bon-heur à son frere Charles Meïachka8at, homme vrayement Chrestien, Predicateur de Iesvs-Christ. Depuis son Baptesme il a tellement poursuiuy son frere, qu'il luy a fait quitter ses erreurs pour embrasser la verité ; voicy comme il l'exhortoit vn peu deuant son Baptesme : Mon frere, ie ne vous parle plus de nos anciennes façons de faire, vous auez quitté toutes les resueries ; il n'y a plus qu'vn poinct qui vous maistrise, c'est le ieu ; voila vostre passion et vostre demon : il le faut quitter tout à fait, si vous voulez estre bon Chrestien, et du moins en retrancher l'excez de telle sorte qu'il ne vous gourmande iamais ; faictes presentement cette resolution deuant que de mettre le pied dans l'Eglise pour y estre fait enfant de Dieu, determinés vous fortement de quitter la partie. Si tost que vous sentirez que vostre cœur veut estre meschant, ne permettez point qu'il s'echauffe sur le ieu, quittez tout, il vaut mieux tout perdre que de fascher Dieu. Nous auons coustume auparauant que de verser les eaux Sacrées du Baptesme sur les Catechumenes, de leur faire produire quelques actes de douleur et d'amour : Charles, voyant son frere sur le poinct de les receuoir, s'écrie : Mon frere, dites au plus profond de vostre âme, ce que ma bouche va proferer : Ouy mon Dieu, vous voiés mon cœur, ie croy en vostre S. Parole, c'est tout de bon que ie vous veux obeir, la resolution en est prise : comment pourrois-ie mentir, puisque vous voiez tout ? Oubliés mes pechez, faites moy misericorde, ie ne vous veux plus fascher, vous estes bon, vous ne rebutés point ceux qui ont esperance en vous, Cha8erimit8, Cha8erimit8, ayez pitié de moy, ayez pitié de moy. Ce bon Catechumene estoit à deux genoux, les mains iointes, les yeux collés au Ciel, repetant comme vn petit enfant de mot à mot, tout ce que son frere luy faisoit dire, auec vn sentiment tout plein de deuotion. Sa femme, qui n'auoit guere d'inclination au Baptesme, voyant son mary Chrestien, voulut bien tost apres iouyr du mesme bon-heur, qui luy fut aussi accordé.

Il n'est pas iusques aux ieunes gens, qui ne vueillent quasi par force obtenir le Baptesme, afin d'entrer au Ciel par violence. Vn ieune Algonquin demandoit le Baptesme depuis deux ans ; comme on le voit d'vne humeur esueillée, on craint qu'il ne s'oublie de son deuoir ; par fois on le rebute, d'autres fois pour ne le ietter dans vn trop grand éloignement, on luy donne quelque esperance. Ce bon garçon tient toujours ferme, il demande, il presse, il fait si bien qu'on luy promet le Baptesme dans certain iour. Le voila dans vne ioye qui luy change le visage, il est eloquent en actions de graces : Mon cœur, fait-il, ne se comprend pas, il ne sçait ce qu'il dit, tant il est satisfaict. Puis la crainte de ne pas ioüir si tost de ce bonheur le saisissant : Ie voy bien ce que c'en est, vous me tromperés aussi bien que le Pere qui est allé en France, il m'auoit promis le Baptesme, il ne me l'a point donné : vous en ferez tout de mesme. On a beau l'asseurer, il est tousiours dans le doute. Le iour venu comme on l'alla appeller, il sortit de sa Cabane tout pensif : Vous me tromperez encor, s'écrie-il, seroit ce bien tout de bon que vous m'accordez cette faueur ? Comme il vit qu'on y procederoit à bon escient, c'est lors que son âme ressentit ce que sa bouche ne pouuoit dire. Il se comporte maintenant en vray fils de l'Eglise du grand Dieu.

Vn autre plus ieune Sauuage, qui auoit esté nostre Seminariste, lors que nous pensions qu'il falloit commencer par la ieunesse, sans se mettre beaucoup en peine de ces vieilles souches, desquelles on n'attendoit ny feüilles, ny fleurs, ny fruict, pressa si bien son Baptesme qu'il l'emporta le iour du glorieux S. François Xauier, Apostre des Indes Orientales.

Le pauure enfant au sortir du Seminaire, se trouuant parmy des mauuaises compagnies, auoit quitté toutes les pensées de la Foy, voir mesme il sembloit l'auoir en horreur, disant nettement aux Peres qui luy en parloient, qu'il ne vouloit iamais estre baptisé. La graine de l'Euangile iettée dedans son âme et cachée pour vn temps, ayant receu vne Rosée du Ciel et vn Rayon fauorable, germa secrettement, poussa par apres au dehors, et puis porta des fruicts. Ses parens le veulent empescher d'estre Chrestien, il tient si ferme qu'il l'emporte, et pour marque que sa conuersion venoit d'en haut, il change en vn moment de compagnie : auparauant qu'il fut baptisé, il estoit honteux en la presence des Chrestiens, il ne frequentoit que ceux qu'il croioit ennemis de la Foy ; si tost que son cœur fut touché, il s'éloigne des païens et prend pour camarades les enfans de Dieu et de son Eglise.

I'ay parlé dans les relations precedentes, d'vn certain Sauuage lequel ne se pouuoit resoudre au Baptesme, quoy qu'il approuuast la doctrine de Iesus-Christ. Ie mourray, disoit-il, si tost que ie seray Chrestien. Il en donnoit cette raison : Quelque temps apres la mort d'vn ieune François, qui a donné le nom à l'vn de mes enfans baptisés, comme i'estois dans vne grande maladie, ie vy son âme qui m'inuitoit au Ciel. Estant reuenu à moy, ie conclud que ie ne manquerois pas d'y aller si tost que la porte me seroit ouuerte. Or comme vous me disiés que le Baptesme estoit la porte du Ciel, ie ne me hastois pas tant d'y entrer, voyant qu'il falloit passer par la mort : le chemin n'est guere agreable, quoy que le terme en soit rauissant ; mais c'en est faict, ie suis resolu à la mort en me resoluant au Baptesme, vous me dictes bien que cette porte de la vie, ne me conduira pas à la mort : en arriue ce qui pourra, le Baptesme estant vne chose de telle importance, ie donneray volontiers ma vie pour iouïr des biens qu'il apporte à vne âme. Il ne manquera pas d'espreuues et de tentations deuant que d'en venir là ; le diable l'assaillit par des songes, qui sont toute la Theologie de ces pauures Barbares. Vn iour estant allé à la chasse des Castors, comme il vouloit prendre son repos, il entendit vne voix, à ce qu'il raconte, qui luy dit : Tu es mort, si tu te fais baptiser. Adioustés à cela vn erreur qu'il auoit dans la teste aussi bien que quelques autres Sauuages, sçauoir est que les Chrestiens nouuellement baptisés sont bien tost attaqués de la mort ou de quelque puissante maladie, s'ils s'écartent tant soit peu des promesses qu'ils font à Dieu, de garder ses volontés : or comme il ne pensoit pas auoir assez de force pour garder les Loix du Christianisme, et pour rendre vne si parfaicte obeyssance, il regardoit le Baptesme du mesme œil qu'on regarde la mort ou la maladie.

C'est vn grand present qu'vne femme vertueuse ; le bon Sauuage auoit receu cette faueur du Ciel, sa femme agissoit auprés de Dieu et des hommes pour sa Conuersion. Deuant qu'elle fut baptisée, elle auoit vne crainte estrange que son mary ne l'abandonnast ; si tost qu'elle se vit dans la liberté des enfans de Dieu, elle perdit tellement cette apprehension qu'elle parloit mesme de le quitter, s'il ne se rangeoit dans le Bercail de Iesus-Christ. Lors qu'il luy tesmoignoit quelque amour ou quelque acte de bienveillance : Ie m'estonne, disoit-elle, comme vous pouués m'aymer, puis que i'ay vne creance si differente de la vostre : que ne me chassés vous, pour prendre quelque Payenne qui aille auec vous dans les feux ? Cela n'est pas bien, que nous allions aprés nostre mort en des lieux si differens, vous dans les Enfers, et moy dans les Cieux. Elle le gagnoit par douceur, luy apprenoit à prier Dieu soir et matin, et à reciter son Chapelet ; comme il chantoit parfois en resuant dans son sommeil, elle l'éueilloit, de peur qu'il ne dist quelque chanson superstitieuse. Cet homme, qui croioit au fond de son cœur que les veritez qu'on luy preschoit estoient solides, et qui d'ailleurs ne se pouuoit deffaire de cette pensée, que le Baptesme luy ouuriroit plus tost la porte du Ciel qu'il n'auoit enuie d'y aller,

souffroit d'étranges presses et de grandes gehennes d'esprit ; mais enfin apres les tranchées de quatre ans d'esclauage, il enfante sa liberté, il prend cette resolution : Quand ie deburois mourir, il faut que ie sois baptisé. Il l'est maintenant par la grace de nostre Seigneur, et le Baptesme ne l'a pas encore mis en Paradis : ie prie Dieu qu'il l'y mette quelque iour. Le pauure homme auoit bien peur de trouuer trop tost ce qui n'arriue que trop tard aux bonnes âmes. *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est?* Disoit vn bon cœur. A peine auoit il pris vne nouuelle naissance, *in aqua et Spiritu sancto*, qu'il s'écria parlant à celuy qui l'auoit faict Chrestien : Mon Pere, vous m'auez deliuré du feu, vous m'auez obligé plus sensiblement que si vous me deliuriés des mains des Hiroquois armées de feux pour me consommer : le feu qui ne s'esteint iamais, est bien plus ardent que celuy qui ne peut viure sans aliment. Me voila, disoit-il, dans le bon chemin, le Ciel viendra quand il voudra.

A quelque temps de là, les Demons le voulurent encor troubler par quelque songe, il s'en vint en vn matin trouuer le Pere, et luy dit : Si ie croyois à mes resueries, ie serois bien épouuanté : i'ay veu cette nuict dans mon sommeil l'vn de vos domestiques, le couteau en la main, tout prest de me tuer. Ie luy criay deuant qu'il m'abordast : As-tu dessein de m'oster la vie ? Ie l'ay en effet, me répondit-il. Cela prouient-il de ton chef, ou de la malice de quelque autre personne ? Les Peres auec qui ie demeure m'ont commandé de te mettre à mort. Approche donc, luy dis-je, massacremoy, ie ne quitteray point la Foy, quoy qu'ils me fassent perdre la vie. Ie m'arreste tout court, et luy se iettant sur moy, me donne deux grands coups de couteau. Ie m'éueille en sursaut tout troublé d'vn songe si funeste. Le Pere voulant diuertir son imagination de la crainte, tourna dextrement ce songe en risée : Voyons, dit-il, si les coups sont mortels. Celuy que tu as veu dans tes resueries est Chirurgien, appellons le pour panser les playes qu'il a faites, et pour y appliquer du baûme. Ceux qui estoient presens se mirent à rire, et la malice du Diable s'en alla en fumée.

Ie concluëray ce Chapitre par le Baptesme de deux Sauuages, ausquels la mort d'vne femme et d'vne sœur ont donné la vie. En verité Dieu est étonnant, sa bonté n'a point de limites, et sa puissance est sans bornes. Ce qui a éloigné et qui éloigne encore quelques Sauuages de la Foy, c'est cela mesme qui en attire quelques autres. Vne ieune femme Chrestienne, doüée d'vn bon naturel enrichy de la grace, mourut en ses couches. On luy fait ses funerailles auec honneur au Cimetiere de S. Ioseph. Apres cette ceremonie, vn des Peres qui ont soin des Sauuages, se transporte dans la cabane de la defuncte, pour consoler les parens, fait vn discours du bonheur des Chrestiens : Nous ne mourons qu'à demy nous autres, disoit-il ; il n'y a que le corps de cette bonne femme qui soit reduit à la mort et au tombeau : son âme est viuante, estant lauée des eaux du Baptesme ; s'estant repentie de cœur, et confessée de ses offenses, nous croyons qu'elle est montée toute pure dans les Cieux, veu mesme qu'elle a enduré fort patiemment les douleurs de sa maladie. Il ne faut pas pleurer ceux qui sont dans les plaisirs, mais bien ceux qui ne croyent point en Dieu, car ils descendent en la maison des flammes et des Demons. Le frere de cette pauure femme nouuellement enterrée, au lieu de reprocher au Pere que le Baptesme auoit fait mourir sa sœur, fut touché : Il est temps de se rendre, fit-il ; ie combats depuis deux ans, il me faut laisser vaincre à Dieu. On le baptise, on le nomme Victor. C'est estre victorieux que d'estre vaincu dans ce combat. Sa femme veut estre de la partie, elle se monstre aussi zelée que son mary pour luy tenir compagnie en la Foy et en la grace. Ie prie Dieu qu'elle luy tienne en la gloire.

Le mary de cette ieune femme Chrestienne qui mourut, voulant donner la vie à son enfant, estoit à la chasse, pendant ce funeste accident : estant de retour on luy dit que sa femme est dans

le tombeau, que les Peres l'ont secouruë à sa mort ; qu'ils l'ont honorée à ses funerailles, et qu'ils ont grandement consolé ses parens, asseurant qu'elle estoit en lieu de delices, et qu'il ne falloit pas s'attrister de son bon-heur. Le ieune homme demeure d'abord tout estonné, la tristesse et la ioye partagent son cœur. Il sort tout à l'heure de sa cabane, s'en va au Cimetiere, se met à deux genoux sur la fosse ou sur le tombeau de sa femme, joint les deux mains et fait cette priere : Toy qui as tout fait, loge dans ta maison celle que tu m'auois donnée ; ie ne veux point d'autre lieu que celuy où tu as mis son âme, ie te promets que ie me feray baptiser. Il se leue, s'en va droit en nostre petite maison, entre les mains jointes dans la chambre de l'vn de nos Peres : Tu sens bien mon cœur, luy dit-il, tu penetres dans ma pensée : ma femme estoit fille de Dieu, elle est au Ciel, c'est là où ie veux aller apres ma mort : haste-toy de me baptiser, ie ne veux point aller au pays des Demons, le Ciel est ma patrie. Le Pere, craignant que l'amour d'vne femme ne le touchast plus fortement que le desir de plaire à Dieu et iouyr de sa gloire, luy parle premierement de se faire instruire, l'éprouue assez long temps pour voir si la pensée du Baptesme ne s'effacera point auec la pensée de sa femme. La tristesse se diminuë, et son desir accroist de iour en iour. Enfin se voyant pressé d'aller à la chasse, comme on le remettoit en vn autre temps, il passe la grande Riuiere ; mais vn remords luy touchant le cœur, il rebrousse chemin, s'en vient à Kebec : Ie m'en vais, dit-il au Pere qui estoit là, pour vn assez long temps dans les bois, ie ne sçaurois passer outre sans Baptesme : que sçait-on ce qui me peut arriuer ? Ie suis perdu si ie meurs sans cette grace : baptise-moy, ie te prie, ne me fais point languir dauantage. Le Pere voyant cette ferueur, comme d'ailleurs il estoit bien instruit, luy donna l'accomplissement de ses desirs, luy faisant porter le nom d'Augustin. Il a passé l'hyuer auec de ieunes frippons, qui n'ont en rien ébranlé sa foy et sa constance. Il prenoit souuent la Croix de son chapelet, disant ces paroles : Iesvs, fortifie-moy, aye pitié de moy, éloigne de moy les Demons qui me veulent tromper : toute mon esperance est en toy. *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitauit et fecit redemptionem plebis suæ.*

CHAPITRE V.

Continuation des Baptesmes.

Tout le monde ne va pas au Ciel d'vn mesme air : les vns y vont gayement quoy que par la croix, les autres quasi par force, *Compelle eos intrare.* Voicy vne ieune fille qui est entrée en l'Eglise de Dieu à coups de baston, ie ne sçay quelle voye nostre Seigneur luy fera tenir pour entrer en son Paradis.

Vn ieune homme Payen desia marié, la recherche et la veut auoir pour seconde femme ; cette fille en l'absence de ses parens s'y accorde. Eux bien estonnez, à leur retour tancent la fille, et disent au ieune homme : Qu'estant marié, il ne doit pretendre à vne seconde femme ; que la polygamie n'est plus en vsage à Sainct Ioseph, où la plus part des Sauuages sont Chrestiens ; que leur parente ne se mariera iamais qu'elle ne soit baptisée, et qu'elle n'épousera iamais qu'vn Chrestien. Ce compagnon estant frappé d'vn amour aueugle, congedie sa premiere femme, demande qu'on l'instruise ; mais les parens, se doutans bien que tout cela ne procedoit que d'vne âme de chair, enuoyent la fille au Seminaire des Vrsulines, pour y estre instruite en la crainte de Dieu. Elle y demeure vn mois entier, auec satisfaction de part et d'autre. Ces bonnes Meres ont de l'industrie à gaigner le cœur des Sauuages. Enfin ses plus proches parens ayans besoin de son seruice, la rappellent ; l'amour déreglé ne s'arrache pas d'vn cœur en si peu de temps. La fille n'auoit pas grande ardeur, mais le ieune homme brusloit. A peine est-elle de retour, qu'il la cajolle :

on se défie, on la veille, la passion est precipitée. Ce ieune frippon la rencontrant sur le soir, la poursuit ; elle, ne pouuant esquiuer ce rencontre, se glisse dans vne maison Françoise : il entre apres elle, l'entretient vn assez long-temps. Dans le retardement on croit qu'elle est enleuée, qu'elle a de l'affection pour cet homme : on se fasche contre elle, et au moment qu'on la menace, elle paroist dans sa cabane. Ses parens, ialoux de son absence en vne heure si induë, poursuiuent leurs plaintes : ils s'assemblent trois ou quatre pour luy faire son procez, tous plaidoient contre elle, et le premier qui parla se seruit de ces termes : On nous enseigne que Dieu aime l'obeissance. Nous voyons les François dans cette pratique ; ils font vn tel cas de cette vertu, que si quelqu'vn d'entr'eux vient à y manquer, il est puny sans delay ; les parens chastient leurs propres enfans, et les maistres leurs seruiteurs ; ils font cela pour appaiser Dieu, qui est offensé par la desobeissance, pour rendre la ieunesse plus sage et plus souple, et pour donner de la crainte aux meschans ; puis nous sommes Chrestiens aussi bien que les François, il faut faire ce qui est agreable à Dieu aussi bien qu'eux. Vous sçauez qu'il y a desia long-temps que nous defendons à l'vne de nos filles, d'aimer vn certain ieune homme Payen ; nous l'auons éloignée quelque temps pour luy faire perdre cette affection, nous l'auons fait instruire pour estre baptisée, elle n'a point encor d'esprit : ie croy que la rigueur luy en donnera, mais ie ne sçay quel chastiment on luy pourroit donner.

Vn autre prenant la parole : Si elle estoit, dit-il, ma propre fille, il y a long temps qu'elle auroit de l'esprit, ou qu'elle seroit hors du monde. On luy a defendu de parler à ce ieune homme, elle n'a pas obey : il la faut chasser de nos cabanes, et defendre à tous ceux qui sont icy de la reuoir ou de luy donner à manger. Voilà vn bon zele, mais il n'est pas *secundùm scientiam :* il ne connoist pas assez la foiblesse d'vn pauure cœur humain ; cela tient plus de la rigueur d'Elie que de la douceur de Iesvs-Christ. Vn troisiéme opinant plus fauorablement, dit : Que la faute n'estoit point si griefue, et qu'il suffisoit de fustiger la fille, et qu'il ne falloit point conclure à sa mort, sur vn suiet à la verité d'importance, mais non pas si criminel. La voix de ce dernier fut suiuie : on appelle la fille, on luy intime sa sentence, on luy dit qu'elle se resolue à estre fustigée, pour ne s'estre pas renduë obeissante. Cette pauure creature baisse les yeux en terre sans mot dire. A quelque temps de là, elle dit à vne personne de confiance, que lors qu'elle se vid condamnée à ce supplice, elle disoit au fond de son cœur : Eh bien, ie souffriray cela patiemment pour mon offense, i'obeiray sans replique ; peut estre que quand on verra ma patience et mon obeissance en chose si fascheuse et si inusitée parmy nous, qu'on m'accordera le Baptesme, que ie demande il y a si long-temps ; si ce chastiement me fait ioüyr de ce bien, il me causera vn grand bon-heur.

La sentence portée, il ne fallut point de Sergens ny d'Archers pour la conduire au lieu du supplice. On luy dit qu'elle se trouue le lendemain à Kebec ; elle s'y en alla tout froidement auec ses compagnes. Celuy qui l'auoit condamnée à cette amende, luy-mesme luy fit payer : il arme sa main d'vne poignée de sions ou de verges bien friandes, et luy en donne bien serré sur les épaules, en la presence de plusieurs Sauuages. La pauure patiente ne fit paroistre aucun signe de douleur, si bien de honte et de confusion.

Ce Iuge et cét exécuteur de Iustice tout ensemble, adiouste vne petite harangue à ce chastiement : Vous auez veu, dit-il aux ieunes filles qui regardoient ce spectacle, le traitement que ie viens de faire à vostre compagne : le mesme et vn plus rigoureux vous attend si vous n'estes obeissantes. Voilà la premiere punition de main-mise, que nous ayons exercée sur ceux de nostre Nation ; nous sommes resolus de continuer, s'il se trouue quelqu'vn parmy nous qui se rende desobeissant ou refractaire. Les yeux et les oreilles de ces

pauures filles estoient frappez à mesme temps d'vn éclair et d'vn tonnerre qui leur faisoient craindre qu'vn semblable carreau de foudre ne tombast sur leurs testes ou sur leurs épaules; tout se passa dans l'étonnement.

L'année precedente les nouueaux Chrestiens firent mettre vn Sauuage en prison : cette année ils ont fait dauantage, car cette punition me semble bien seuere pour la premiere. Ceux qui connoissent la liberté et l'independance de ces peuples, et l'horreur qu'ils ont du joug et de la seruitude, diront qu'vne petite touche du Ciel et vne petite grace est plus forte et plus puissante que les canons et les armes des Roys et des Monarques, qui ne les pourroient fléchir.

Il semble qu'apres cette vergongne, il ne falloit qu'vne cauerne à cette pauure fille : elle s'en va au sortir de son supplice, trouuer l'vn des Peres qui ont soin des Sauuages et luy demande le Baptesme aussi froidement que si rien ne se fust passé, et auec vne telle instance, qu'il en demeura tout estonné et fort satisfait. La conscience d'auoir souffert cette peine auec vn grand cœur, luy donnoit plus de liberté de parler, que l'affront ne luy causoit de honte : vne saincte action faite dans l'ignominie, réjouit l'âme aussi bien que celle qui se fait dans la gloire. Le Pere l'examine, la trouue tres bien instruite ; il veut neantmoins differer son Baptesme ; mais comme elle s'estoit sousmise à ce tourment dans l'esperance que son humilité et son obeissance obtiendroient cette faueur, elle presse fortement, protestant que iamais elle n'aura d'affection pour aucun Payen, et ne donnera plus de sujet de tristesse à ses parens. Eh bien donc, luy fit le Pere, trouuez-vous demain matin en l'Eglise des Meres Vrsulines. La voilà plus remplie de ioye de cette parole, que de melancholie d'auoir esté si mal traitée.

Elle s'en retourne dans sa cabane toute gaye, et deuant que le Soleil fust leué, elle auoit desia fait vne demie lieuë de chemin, pour se trouuer auec ses compagnes au lieu qu'on luy auoit assigné. La Mere Superieure bien estonnée de la voir si remplie de ioye de si bon matin, luy en demande la raison : Ie dois estre baptisée auiourd'huy dans vostre Eglise : voilà le sujet de ma venuë et de mon contentement. Mais sçauez-vous bien que c'est que Baptesme, luy repart la Mere ? C'est vne eau, répond-elle, qui lauera tous mes pechez, qui embellira mon âme et qui me fera enfant de Dieu. Ce qui se passa hier, ne vous a-il point laissé quelque reliquat de tristesse dans l'âme ? La pensée que i'auois de souffrir pour Iesvs-Christ, me fit boire cette honte auec plaisir, et le contentement que ie ressens à present du bon-heur que ie vay posseder, ne peut souffrir aucune tristesse dans mon cœur. Le Pere arriue là dessus, il se dispose à la faire Chrestienne, l'interroge, elle répond auec ioye, la baptise ; elle fut nommée Angele.

Ce procedé fut approuué de ceux qui aiment la priere, c'est à dire des Chrestiens ; mais les Infideles ne le peurent supporter, ils accusent les Neophytes de cruauté. Le ieune homme qui estoit passionné pour cette fille, et qui se voyoit priué d'vne proye qu'il auoit desia deuorée dans son cœur, fume de colere, il se va plaindre à son pere, qui estoit pour lors aux Trois Riuieres, luy dit que les Chrestiens l'ont mal traité, qu'il en veut auoir la raison. Cét homme plein de fureur se transporte aussi-tost à Sainct Ioseph, ne menace pas moins que d'assommer vne partie de ceux qui croyent en Dieu : on luy fait voir que son fils se plaint à tort, qu'on ne luy a fait aucun affront, et que s'il honore la priere, comme il en fait le semblant, il a sujet d'estre content du chastiment qu'on a fait à la fille ; mais cela n'appaise point la fureur d'vn homme extraordinairement passionné.

Monsieur le Cheualier de Montmagny, nostre Gouuerneur, tousiours semblable à soy mesme, et tousiours zelé pour l'amplification de la Foy, le fit appeller, et luy fit dire par son interprete, qu'il se donnast bien de garde de rien attenter contre les Chrestiens ; qu'il ne les peut attaquer qu'à moins de choquer sa propre personne ; qu'il n'est qu'vne

mesme chose auec tous ceux qui croyent en Iesvs-Christ, et qu'il aime la priere. Cette predication faite dans vn Fort armé de canon, eut effet. Pour conclusion la Foy triompha de l'impieté, et Dagon se vid abattu deuant l'Arche, et Belial vaincu par Iesvs-Christ.

I'ay dit cy-dessus que les Hiroquois auoient écarté les Sauuages des Trois Riuieres à la reserue d'vn petit nombre, desquels le Pere Buteux, qui a fait sa demeure plus ordinaire en cette residence, parle en cette sorte : Nous auons eu peu de familles cét hyuer ; ce peu neantmoins nous a contentés, pour auoir presté l'oreille auec fruict à la parole de Dieu ; tous ont esté baptisez grands et petits, et apres le Baptesme, ils ont frequenté les Sacremens, auec toute la satisfaction qu'on pourroit desirer.

Le premier de cette petite bande, qui est homme de consideration parmy les siens, m'ayant long-temps prié de le baptiser, ie paroissois n'auoir point d'oreilles pour luy : plus il me pressoit, plus ie le renuoyois rudement, pour éprouuer sa constance. Luy, ennuyé de ce rebut, me dit vn certain iour : Ie ne perdray point courage pour vostre refus. Vous n'estes pas seul à qui Dieu a donné le pouuoir de baptiser : ie descendray là bas, et ie trouueray d'autres Peres qui me seront plus fauorables et qui auront de meilleures volontez pour moy que vous n'auez ; ie crains neantmoins dans le retardement, de tomber en quelque faute qui me rende indigne du Baptesme. Si i'estois enfant de Dieu, il me donneroit des forces pour marcher droit : i'ay peur encore que le malin Esprit ne se serue de mes Compatriotes, ennemis de la priere, pour me rappeller à mes anciennes façons de faire. Si i'estois Chrestien, la resolution seroit prise ; ils perdroient leurs forces, et i'augmenterois en courage ; ie ne pourrois plus douter qu'il ne fallust obeïr à Dieu : et voilà pourquoy ie vous presse de me baptiser. Qui sçait, luy dis-je, si vous ne demandez point le Baptesme par quelque consideration temporelle ? Quoy donc ? repartit-il, ne suis-je pas chasseur ? ma vie depend-elle des François ? suis-je malade ou en necessité ? Non, non, ce n'est point l'attente des biens de la terre, qui me fait embrasser vostre creance, mais vne crainte de tomber dans les tourmens preparez à nos offenses, et vn desir d'aller au Ciel apres ma mort. Ie sens vne telle ardeur pour ioüir de ce bien, que quand ie sçaurois que la mort suiuroit mon Baptesme, ie tiendrois ferme sans reculer d'vn seul pas. Cette ferueur animée par la resistance qu'on luy faisoit, l'a mis dans l'accomplissement de ses souhaits. A peine estoit il Chrestien, qu'on luy apporta nouuelle qu'vn bon nombre de Sauuages de sa nation, auec lesquels il s'estoit voulu retirer sur la fin de l'Automne, auoient esté pris, tuez, massacrez, bruslez, rostis et bouillis par les Hiroquois : Ah mon Dieu, s'escria-il, que vous ay-je fait, de m'auoir arresté icy bas, parmy vos enfans, où i'ay éuité la mort du corps, et trouué la vie de l'âme ! c'estoit fait de moy pour iamais, si ie fusse monté la haut comme i'en auois le dessein. Il entre tout de ce pas en la Chapelle, comme saisi de fraieur, et tout rempli de recognoissance, il remercie Dieu d'vne faueur et d'vne grace si signalée et si particuliere.

C'est vne consolation bien douce de voir maintenant auec quelle Charité, les Chrestiens procurent le Baptesme aux pauures malades qu'ils voyent en danger de mort. Il y a peu d'années qu'il nous falloit courir apres eux ; encor quand on les auoit attrappez, on ne les pouuoit mettre dans la voye de leur salut : les Neophytes bien zelés nous deliurent à present d'vne partie de ces soins. Ce n'est pas vn petit creue-cœur, d'entendre que des âmes, estans toutes proches des portes du Paradis, soient precipitées dans le fond des abysmes : quantité de Sauuages, ayant negligé ou mesprisé le Baptesme, lors qu'ils le pouuoient receuoir, sont morts bien loin de nous auec ces regrets et auec ces plaintes : Que ne suis-ie maintenant aupres des Peres, ie ne mourrois pas comme vn chien. Les bons Chrestiens les secourent dans cette extremité. En voicy deux exemples.

Vne trouppe de Sauuages s'estoient retirez dans les bois pour faire des canots ; vne pauure femme tombe soudainement dans vne si grande foiblesse, qu'on la tient pour morte : les Chrestiens commanderent aussi-tost à deux ieunes hommes de s'embarquer pour aller querir vn Pere afin de la baptiser. Il falloit voguer plus de trois lieuës sur l'eau en pleine nuict. Les ieunes gens rament de toutes leurs forces, ils arriuent à Sainct Ioseph, demandent vn Pere auec empressement : le Pere Buteux, qui se trouua pour lors en cette residence, prend auec luy vn ieune Chirurgien, et court apres sa proye ; il arriue aux Cabanes enuiron vne ou deux heures apres minuict, trouue la malade sans poux, vne grande evacuation de sang luy auoit osté les forces et la parole ; le Chirurgien luy donne vne potion cordiale, elle reuient à soy, le Pere la veut instruire : mais vn Sauuage Chrestien et rauy de la voir encore en vie, luy parle de Dieu auec vne telle éloquence, que le Pere prenoit plaisir de l'escouter, et tous les autres Sauuages l'admiroient. Le iour cependant s'approche, et le Pere voyant la malade hors de danger, fait prier Dieu dans la cabane, donne vn petit mot d'exhortation à tous les assistans, puis demande qu'on le reporte à S. Ioseph, pour dire la saincte Messe. Iean Baptiste Etinechk8at, qui s'estoit monstré le plus zelé pour le salut de cette pauure femme, luy dit : Comment, mon Pere, vous n'auez pas encore fait ce pourquoy on vous a fait venir, et vous parlés de vous en retourner : demeurés s'il vous plaist, ne quittez point cette pauure femme qu'elle ne soit Chrestienne. Le Pere luy dit, que le Chirurgien assuroit qu'elle n'en mourroit pas, et qu'on la baptiseroit auec les sainctes Ceremonies et auec plus de fruit, quand ils seroient de retour à S. Joseph. Cette raison le contenta, et le Pere s'embarque auec les Nochers dans vne escorce façonnée en gondolle, bien ioyeux de voir tant de Charité en ces bons Neophytes.

Voicy vne autre exemple de ferueur et de zele, qui n'a pas tant de paroles ; mais il y a bien autant de substance.

Vn ieune Algonquin, estant descendu ce printemps à Tadoussac, tombe malade ; croiant que sa maladie estoit mortelle, il s'écrie : Helas ! si i'estois à Kebec, ie ne mourrois pas sans Baptesme. A cette voix deux Chrestiens l'embarquent, luy font faire trente six ou quarante lieuës, sur le grand fleuue, malgré la pluie, les vents et les vagues, exposant le corps pour sauuer l'âme.

Pour conclusion, ie puis asseurer qu'il y a peu de Sauuages, de ceux qui frequentent ordinairement la residence de S. Ioseph, qui n'ayent enuie d'embrasser la Foy de Iesus-Christ, et ceux-là et les autres viendront auec le temps ; ie dicts auec le temps, nostre ardeur Françoise voudroit quasi recueillir, deuant que d'auoir semé.

CHAPITRE VI.

Du Baptesme de deux Hurons, qui ont passé l'hyuer à Kebec.

Les affaires de la mission retenant à Kebec le Pere Iean de Brebeuf, tres versé en la langue Huronne, on inuita quelques Hurons de ceux qu'on iugeoit moins éloignez de la Foy, de passer vn hyuer aupres de luy, afin de se faire profondement instruire ; la difficulté du retour dans vne saison qui commençoit deja de faire sentir les rigueurs d'vn froid qu'on dit auoir esté tout extraordinaire cette année, sembloit leur deuoir faire accepter cette offre. Mais Dieu auoit ietté les yeux sur deux pauures brebis égarées, qu'il vouloit ramener à sa bergerie : sa prouidence est aussi adorable qu'elle est secrete. On prie quelques-vns de ces pauures Barbares de demeurer ; ils n'ont peu ioüyr de cette faueur, on les éconduisit. Quelques-vns estans desia partis, retournent sur leurs pas, mais on les renuoye ; on vouloit choisir les esprits les mieux faits, et pour y prendre garde de trop prez, il n'en resta ny bon ny mauuais ; les voila

tous partis. Ils auoient desia faict plus de cinquante lieuës, quand vn nommé Atondo, et vn autre appellé Okhuk8andoron, quittent leurs compagnons rebroussent chemin, et s'en viennent retrouuer les François. Leur dessein n'estoit pas de se faire instruire ; mais Dieu les renuoyoit pour le subiet : ils craignoient la rigueur du froid, et Dieu les vouloit éloigner de l'ardeur des flammes ; ils venoient pour prendre quelque plaisir, allant à la chasse auec les Sauuages de ça bas, et eux mesmes ont esté pris heureusement, et arrestez dans des pieges qui les ont mis en liberté. On les fit descendre à S. Ioseph proche de Kebec, où estoit le Pere de Brebeuf ; il n'y auoit plus d'apparence de les congedier, le froid les auroit égorgés en chemin. Ils sont receus à bras ouuerts, comme ayans leurs patentes signées de la Charité, et de la bonté du grand Dieu ; le Pere les entreprend auec sa douceur ordinaire et auec vn succez plus heureux beaucoup, qu'on n'attendoit.

Si-tost que les deux bons Sauuages furent éloignez du bruit et du tumulte de leurs danses, leurs yeux et leurs oreilles changeans d'obiets, leur cœur changea d'affection. On dit que le pur amour demande vn cœur tout pur, c'est à dire vn cœur tout vuide et desoccupé, la Foy en fait quasi de mesme : à mesme temps qu'vn esprit se détache de ses erreurs, la Foy s'en empare et luy fait voir des veritez rauissantes. Nos deux Hurons, qui n'auoient presté l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ dans leur pays, que pour l'abhorrer et pour s'en moquer, voyans des Sauuages bâtis comme eux, detester leurs anciennes superstitions, et mener vne vie toute nouuelle, sont touchez, ils approuuent cette saincte nouueauté, ils l'honorent, ils sont curieux d'apprendre, les voila en appetit, ils considerent en repos les veritez Chrestiennes, ils se font dire et redire les prieres ; enfin ils agissent auec Dieu, ils luy parlent, et il leur répond, ils demandent, et il les exauce : bref, la Foy entre la premiere dans leur âme, l'esperance la suit, l'estonnement l'accompagne, et tous trois produisent la recognoissance. Comment est-ce, disoient-ils, que Dieu nous a ramenez ça bas pour le cognoistre ? et pour ouyr parler de choses si grandes ? pour estre instruis de ses volontez et de ses commandemens ? C'est le grand maistre de la vie, il luy faut obeyr.

Pour moy, disoit Atondo, i'ay esté pris autres-fois des Hiroquois, ie m'échappay de leurs mains, et mon camarade fut mis à mort ; ie tombay certain iour du haut d'vn arbre, et ie fis tant de soubresauts que i'en debuois mourir : est-il possible que Dieu m'ait voulu conseruer la vie, pour le cognoistre et pour ioüir de tant de biens dedans le Ciel, dont on nous parle ? Quoy donc, verray-ie mon fils en ce lieu de plaisir et de gloire ? son âme y est desia. C'est vous qui l'auez baptisé, disoit-il au Pere. L'estime de ce bon-heur croissoit tous les iours en eux, à mesure qu'ils en recognoissoient la grandeur.

En vn mot, estant bien instruicts, ils demandent le Baptesme, le Pere de Brebeuf les éprouue : ils sont constans, ils protestent que iamais ils n'auront aucun commerce auec les superstitions et auec les malices de leur pays, qu'ils auront l'esprit constant quand ils seront Chrestiens, et qu'ils n'apprehenderont plus aucun danger. On les baptise solennellement ; Monsieur de Maison-neufue appelle Paul celuy qui se nommoit Atondo, et Mademoiselle Mance donna le nom de Iean Baptiste à Okhuk8andoron ; ils répondirent hardiment à toutes les demandes qu'on leur fit. Si-tost qu'ils furent lauez de ces eaux Sacrées, ils rendirent mille actions de grace à Monsieur le Gouuerneur et aux François des caresses et des bien-faits et des secours qu'on leur auoit rendus pendant tout l'hyuer : Mais la plus grande faueur, et la plus signalée que vous nous ayez pû faire, disoient-ils, c'est de nous auoir accordé le sainct Baptesme et de nous auoir faict porter deux beaux noms, que nous caresserons et que nous cherirons iusques au tombeau. Nostre cœur ne peut contenir la ioye que nous ressentons, de nous voir deliurez de l'Enfer ;

nous ne voyons plus d'accidens ny de mort qui soit à craindre ; nous viuons dans l'esperance de posseder de si grands biens apres cette vie. Vous apprendrez, disoient-ils, l'an prochain des nouuelles de nos deportemens, et vous sçaurez que nous aurons vescu conformément à la promesse que nous en auons faite en nostre Baptesme.

Ie prie Dieu qu'il benisse leurs saintes resolutions. Les bonnes gens, dit le Pere, se sont tres bien comportez pendant tout l'hyuer : ils n'ont derobé personne (c'est vn miracle qu'vn Huron ne soit point larron), ils se sont volontiers occupez dans quelque trauail, ou diuertis par la chasse, ils se sont montrez fort recognoissans du bon accueil qu'on leur a fait, ils se sont volontairement et fort étroitement abstenus de viande depuis leur Baptesme, qui fut en Caresme, iusques à Pasques ; nonobstant les grandes occasions qu'ils eurent de rompre cette abstinence, ils ieusnoient les iours qu'on leur permettoit ; ils estoient fort portez à la priere, et grandement auides des discours et des instructions qui touchoient leur salut ; ils se Confesserent et Communierent à Pasques pour la premiere fois ; Monsieur le Gouuerneur les fit mettre à ses costez à la sainte Table, pour leur témoigner l'estat qu'il faisoit de cette viande adorable, et de ce mystere tout plein d'amour.

Voicy les raisons qui ont induit ces deux bons Neophytes, à embrasser nostre creance : premierement les attraits et le bon accueil de Monsieur le Cheualier de Montmagny, assaisonnés de quelques presens faits en bonne saison, leur gagnoient le cœur, et leur donnoit de l'estime d'vn homme qu'ils voyoient fort honoré de nos François. Considerans d'ailleurs qu'il ne faisoit que des choses qui regardent l'éternité, et qu'il n'aymoit que ceux qui les embrassent, cela leur faisoit croire que la Foy estoit quelque grandeur, puis qu'vn tel Capitaine la respectoit auec tant d'amour, honorant ceux qui la preschent et qui la reçoiuent.

Secondement, les actions des nouueaux Chrestiens de S. Ioseph les rauissoient : ils contemploient des hommes de mesme paste qu'eux et de mesme estoc, se contenter d'vne seule femme, fouler aux pieds leurs anciennes superstitions, ne commettre aucun viole, viure comme des agneaux, estre portez à la priere, deuenus charitables. Ils en voyoient baptiser de temps en temps auec solennité, on faisoit publiquement des mariages en leur presence dans la Chapelle : tout cela frappant leurs yeux, touchoit fortement leur cœur.

En troisiesme lieu, la pieté de nos François, et nommément des meres Vrsulines et des Hospitalieres, qu'ils n'eussent iamais pû comprendre s'ils ne l'eussent veuë de leurs propres yeux et ressenty en leurs propres personnes, leur a donné vn grand concept de nostre Religion. C'est en effet vne entreprise hardie pour des filles tendres et delicates, de brauer les dangers de l'Ocean, pour venir porter la Croix de Iesus-Christ en ce bout du monde : ce courage monstre que le Dieu pour l'amour duquel on quitte la douceur pour viure dans la rigueur, est vn grand Dieu. Vne petite fille Huronne qui estoit au Seminaire des Meres Vrsulines, fort zelée pour le salut de sa nation, les a fort touchez.

I'ay tousiours creu que le zele d'vn Gouuerneur, la bonté des François, la pieté des nouueaux Chrestiens, la Charité des Religieuses, deuoient seruir de leuain pour faire leuer vne grande masse : le bruit de ces nouueautez se respand dans tous les peuples de ces contrées, et ces vertus fructifieront vn iour dans des lieux bien plus hauts que Kebec. Si nos grands fleuues estoient libres, les nations les plus éloignées viendroient contempler ces merueilles, et dés à present il n'y descend aucun Sauuage qui ne veuille voir les filles Vierges. L'explication du commandement de nostre Seigneur, de s'aymer les vns les autres quoy qu'on soit de diuerses contrées, fit souuent dire à nos deux Hurons : Oh que cela est beau ! que ces veritez sont agreables ! Ils les admiroient d'autant plus, que tous ces peuples n'ont quasi point d'amour que pour leur nation ; ils se respectent grandement les

vns les autres, mais ils font vn tres grand mespris de tous les estrangers.

Deux veritez principalement toucherent viuement ces deux nouueaux Chrestiens, lors qu'ils n'estoient encor que Catechumenes. L'vne estoit : Sans la Foy et sans l'obseruation des commandemens de Dieu, ils se deuoient resoudre à brusler eternellement dans les brasiers d'vn feu veritable, celuy que nous voyons de nos yeux, n'en estant que la peinture. A iamais, disoient-ils ! brusler à iamais ! Si nous ne pouuons tenir le bout du doigt dans vn petit feu qui n'est que peinture, qui n'a ny force, ny vigueur, ny durée, à comparaison de ces flammes deuorantes et éternelles ; que ferons nous si nos crimes nous y iettent ? L'vn d'iceux estant à Kebec, la veille du grand S. Ioseph, patron de la nouuelle France, comme on faisoit des feux de reiouyssance en son honneur, il fut si épouuanté, voyant que le feu s'emparoit en vn instant d'vne machine artificielle, qu'il s'enfuit soudain cherchant vn abry contre ces flammes : cette vaine crainte appresta à rire à toute la compagnie. Ce bon homme voyant voltiger ces feux, ne sçauoit où se mettre ; l'assurance des François l'étonnoit autant que la viuacité des flammes, que le tonnerre des canons et que la vitesse des fusées. Cette peur luy fit du bien, et luy en fait encor quand il y pense : Si vn petit feu-folet qui disparoit en vn instant, m'a tant espouuanté, quelle sera l'horreur de ces brasiers de l'Enfer, qui ne s'éteindront iamais ! Brusler éternellement ! c'est, disoit-il, vn long terme, c'est ce qui m'estonne.

L'autre verité qui les a portez à Dieu, c'est le peu de durée de cette vie et la bassesse des creatures : Nous ne sommes icy que comme dans vne Cabane de passage, nous courons à la mort, nous n'emporterons rien auec nous ; ces biens pour lesquels nous trauaillons tant, s'échappent de nos mains, et on nous en promet d'eternels : nous serions de grands fous de les mespriser. Les viures que vous nous donnez, faisoient-ils, se consument, nos robes s'vsent, nos bonnets se deteignent et perdent leur lustre et leur beauté, tout se passe, tout s'altere ; le bon-heur du Ciel ne se changera iamais, à ce que vous dites : il faudroit n'auoir point d'esprit pour ne pas aspirer à ces grands biens. Vne si riche nouuelle et vne si grande verité touche bien vn cœur nouuellement éclairé de la Foy. Le 6. de May, ces deux nouueaux enfans de Iesus-Christ quitterent la residence de S. Ioseph, pour remonter aux Hurons. Les Chrestiens de cette bourgade encommencée, les voyans sur leur depart, leur rendirent ce témoignage de leur amitié : ils font apporter la chair d'vn grand Elan bouccanée, et vn autre gros paquet de viande ; puis l'vn des principaux prenant la parole immediatement apres les prieres qui se font publiquement dans la Chapelle, leur dit : Mes freres, nous auons vne ioye tres sensible de vous voir maintenant enfans de Dieu ; il n'y a rien dequoy nous fassions plus d'état que du Baptesme et de la priere : pour vous donner vn gage assuré de l'amour que nous vous portons et du contentement que nous auons de voir nos freres par les eaux du Baptesme, voicy vn Elan que nous vous presentons, accompagné des morceaux que nous tenons les plus delicats dans nos festins : c'est vn petit soulagement dans les fatigues d'vn long chemin que vous auez à faire. Au reste nous nous promettons que vous serez fermes et constans dans la Foy, nous attendons cela de vostre courage ; mais nos desirs vont encor plus auant, nous souhaitterions que par vostre entremise toute vostre bourgade ioüist du bon-heur que vous auez trouué ça bas parmy nous, afin que nous ne fussions plus qu'vn cœur et qu'vne bouche.

A cette harangue, plus eloquente en Algonquin que ie ne l'ay couchée en François, Paul Atondo repartit encor plus elegamment en son langage : Mille actions de graces, mes freres, de vos presens ; ils parlent, ils publient vostre bonté ; ils ne seront pas muets en nostre pays. Nous n'y toucherons point dans le cours de nostre voyage : il faut que tout le pays les voye, que les principaux en goustent dans vn festin que nous

ferons, où vostre amour et vostre liberalité seront les principaux mets. Nous vous remercions aussi des caresses que vous nous auez faites pendant tout cét hyuer : vous nous auez inuitez à vos festins ; il n'y a Maison ny Cabane où nous n'ayons esté receus auec ioye, tout le monde nous a témoigné du cœur et de l'amour. Pour ce qui concerne la creance que nous auons embrassée auec vous, c'est vne affaire importante qui regarde le Ciel, nous quitterons la vie plus tost que la Foy. Il me semble que ie ne voy plus rien à craindre ça bas en terre, puisque ie ne voy plus rien à perdre : quitter la vie pour ioüir d'vn bon-heur eternel, ce n'est pas vne perte, c'est vn riche acquest. Il y a quatre ans qu'Achiaudase et Oracha, c'est ainsi qu'ils nomment le Pere Ierôme l'Alemand et le Pere Charles Garnier, nous estans venus voir dans nostre Bourgade pour nous instruire, me presserent de me faire baptiser : leurs discours ne me plaisoient pas ; ie leur enuoyois mes neveux et mes niepces pour les occuper, pour moy ie rejettois cette affaire, iugeant qu'il en falloit remettre la deliberation en autre temps ; mais pour le present, mon cœur sent vn tel plaisir et vne telle force, qu'il m'est aduis que rien ne peut ébranler ma Foy. Ce que ie dy de moy, vous le deuez penser de mon compagnon, puis qu'vne seule bouche vous dit les pensées et les resolutions de nos deux cœurs. Nous auons conclud par ensemble, qu'aussi-tost que nous aurons mis le pied dans nostre pays, nous ferons vn festin le plus solennel qu'il nous sera possible, et là nous declarerons publiquement deuant les plus apparens de nostre Bourgade, que nous sommes baptisez, que nous renonçons à toutes nos folies, que nous abhorrons nos anciennes façons de faire pleines de superstitions ; que la conclusion est prise de viure et mourir dans l'obeissance de la Foy que nous auons embrassée, et qu'on ne nous parle plus de ce qui nous en pourroit éloigner. Ce n'est pas tout, nous presserons viuement nos concitoyens de se faire baptiser. I'ay quantité de parens, plusieurs neveux et plusieurs niepces, i'offre tout cela à Iesus-Christ ; i'espere qu'ils seront les premiers qui me presteront l'oreille. Apres cette harangue, les Neophytes tout remplis de ioye, se separerent pour se reuoir vn iour dedans les Cieux, s'ils ne se rencontrent plus dessus la terre. *Benedictus Deus in donis suis, et sanctus in omnibus operibus suis.*

CHAPITRE VII.

De l'Hospital.

Le bel ordre qui se garde dans les maisons de l'Hospital de Dieppe et de Vannes, est rauissant. Nostre Hospital de Canadas, pour estre au milieu de la Barbarie, n'a pas moins de pieté : disons-en deux mots en ce Chapitre, que ie tireray des memoires que la Mere Marie de S. Ignace a tracez.

Elle commence par vne tres-humble reconnoissance et par des actions de graces toutes cordiales enuers leur chere Fondatrice Madame la Duchesse d'Aiguillon. Que ferions-nous, dit-elle, sans les secours extraordinaires de cette Dame ? ses dépenses en ces derniers confins du monde sont excessiues ; les pierres dont on dresse les bastimens, sont plus cheres que le marbre, quoy que personne ne les vende. Le nombre des Sauuages, qui a esté plus grand cette année en la bourgade encommencée de Sainct Ioseph, nous a fait exercer la charité enuers trois cens personnes ou enuiron, comprenant les malades et valetudinaires, et les pauures qui ont besoin de nostre secours. Il ne nous est pas possible de ne point étendre le cœur et la main vers ces bons Neophytes, qui nous ont donné autant de consolation cette année, et encore plus, puis qu'ils estoient en plus grand nombre que les precedentes. La charité du Reuerend Pere Vimont, et des autres Peres qui ont cultiué ces nouuelles plantes, nous a seruy d'vn puissant attrait pour exercer

nos fonctions auec ioye et auec plaisir. Mais descendons plus en particulier, et disons deux mots des malades ; la mort en a fait passer six au Ciel. Les dernieres paroles de leur vie sont pour l'ordinaire les oraisons qu'on leur fait faire pour l'application du sang de l'Agneau sur les grandes âmes qui leur procurent le mesme bien.

Vn ieune garçon, âgé d'enuiron quinze ans, fut porté à l'Hospital ; il n'estoit point baptisé et ne paroissoit point dans la disposition de l'estre deuant sa mort, car il estoit ou tourmenté de grandes conuulsions ou plongé dans vn sommeil lethargique, si bien qu'on ne pouuoit auoir aucune raison de luy. Les Meres luy donnent vne potion pour luy réueiller les sens : si tost qu'il eut auallé le breuuage, il ouure les yeux et regarde les assistans ; le voila plein de connoissance. On luy demande s'il ne veut pas estre baptisé : Ouy da, répondit-il, adioustant d'autres paroles qui témoignoient son desir. A peine a-il donné son consentement, qu'il retombe dans des conuulsions plus violentes qu'auparauant. On croit qu'il expire, on le baptise tout sur le champ. Ses parens, quoy que Payens, s'écrient : Nous voilà contens, car c'est pour le salut de son âme que nous l'auons amené, et non pas pour la guerison de son corps. La mort qui sembloit le vouloir engloutir, luy donna encor le loisir de faire vn grand amas de merites, deuant que de le faire passer au Ciel. On luy fait prendre la meilleure nourriture qu'on peut en ces pauures contrées : il reprend ses forces, on luy donne les sainctes ceremonies du Baptesme en la Chapelle de l'Hospital, auec le nom de Daniel. Au bout de trois semaines ou vn mois, qu'il eut esté secouru auec des cœurs pleins de charité, le bon ieune Neophyte s'en retourne voir ses parens. La fluxion le reprend à quelque temps de là auec plus de rigueur qu'auparauant ; il tombe dans vne hydropisie mortelle, il est auec cela trauaillé d'vne si grande oppression qu'il fut deux mois entiers sans se pouuoir coucher, demeurant tousiours en son seant dans vne mesme posture. Il estoit deffait comme la mort mesme ; il souffroit des douleurs tres visibles, et cependant iamais nous ne l'entendions plaindre, disent les Meres, il ne demandoit aucun secours ny aucun soulagement ; il est vray que son mal estoit tres-amer, mais sa patience n'estoit que douceur. Il se communia souuent pendant sa maladie, et tous les iours il purifioit son âme dans le Sacrement de Penitence, tant il estoit amoureux de la pureté. Il gouste maintenant la verité de ces paroles : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Vn autre Sauuage, couuert de playes mortelles depuis les pieds iusques à la teste, se voyant dans cette maison de charité, se comportoit iustement comme cét impie, qui prioit Dieu qu'il eust pitié de son corps, mais pour son âme, qu'il en fit comme il luy plairoit ; celuy-cy ne vouloit point ouyr parler du Baptesme, sinon à condition que Dieu luy rendist la santé. Les Peres qui visitent l'Hospital, le voyans dans cette opiniastreté, le quitterent pour quelque temps sans luy parler de son salut. Vne bonne femme Chrestienne l'allant visiter, l'entretient si à propos de la briefueté de cette vie, des recompenses et des chastimens qui nous attendent en l'autre, qu'il ouure les yeux, demandant le Baptesme auec instance. On l'éprouue quelque temps, il perseuere dans sa demande, on luy accorde, il meurt, et en mourant il fait voir qu'il estoit du nombre des predestinez. Les misericordes de Dieu sont étonnantes, ses iugemens sont des abysmes : vn Barbare en vn moment est laué dans le sang de l'Agneau, et dans vn autre moment il passe de l'extremité de la bassesse dans vn tres-haut degré de gloire, et du bout d'vn precipice éternel il entre dans vne asseurance qui ne sera iamais ébranlée.

Vn ieune enfant âgé de dix ou douze ans, qui auoit receu le nom de Guillaume en son Baptesme, estant tombé malade, fut transporté en cette Maison de misericorde : si tost qu'il y fut, il ne ietta quasi plus les yeux sur ses parens, qui l'auoient retiré comme par force de nostre Seminaire. Son contentement

estoit de voir le Pere qui l'auoit instruit, d'ouyr parler de Dieu et de luy presenter ses petites prieres. Il auoit vn Parrain en France, homme de merite et de condition, qui prendra plaisir de voir passer de cette vie dans la Maison du grand Dieu, vn petit Ange mortel, muny de tous les Sacremens de l'Eglise, animé d'vne deuotion qui semble surpasser son âge. Ayant receu l'Extreme-Onction, on luy fait baiser vne Croix d'argent, enrichie d'vne piece de la vraye Croix, qu'vne Dame de l'Abbaye de Fonteurault a donnée à Iesus-Christ, pour estre presentée à tous ceux qui mourroient en l'Hospital de la Nouuelle France. Ce pauure enfant la prend, l'embrasse, la caresse, l'apostrophe auec des paroles si tendres et affectueuses, qu'il nous attendrissoit, dit la Mere qui a couché les memoires. Il demande qu'on la luy pende au col, on luy obeït; mais comme il baissoit à veuë d'œil et qu'on craignoit que ce gage qui luy estoit si cher ne le blessast, on luy voulut oster, veu mesme qu'on croyoit qu'il eust perdu le sentiment. S'estant apperceu qu'on luy rauissoit son thresor : Laissez-moy, dit-il, mon Iesvs. Et embrassant derechef et baisant cette saincte Relique et ce signe adorable de nostre redemption, il rend son âme à celuy qui l'auoit donnée pour luy en vne Croix. *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum eius.*

Les trois autres qui ont finy leurs iours en nostre Hospital, poursuit la Mere, sont partis de ce monde apres auoir receu tous leurs Sacremens ; et ie dirois quasi volontiers que leur pieté, leur deuotion et l'innocence de leur vie depuis leur Baptesme, nous ont laissé des marques asseurées de salut. Disons deux mots des bons sentimens de ceux qui ont trouué la santé du corps et l'embonpoint de l'âme en cette petite Maison.

Vn ieune homme, allant à la saincte Messe, se laissa tomber si rudement en chemin, qu'il demeura tout court sur la place : on court à luy, on l'enleue, on le porte à l'Hospital, on le fait panser. Le premier étourdissement du corps estant passé, on luy dit que son mal n'est pas mortel : Ce n'est pas, répond-il, à quoy ie pense : ie me mets peu en peine de la vie ; i'ay dit à Dieu dans ma cheute, fais tout ce que tu voudras, determine de moy si tu veux que ie meure, i'en suis content, ie seray bien aise de te voir. Pourrois-je bien estre marry d'aller au Ciel ? que fais-je ça bas en terre ? ce n'est pas mon pays. Ce ieune homme ne ressembloit pas à celuy qui ne vouloit pas aller au festin, disant : *Vxorem duxi, ideo habe me excusatum :* I'ay pris femme, dispensez-moy de la quitter si tost. Il n'y auoit que huict iours qu'il s'estoit marié, et il estoit des-ia tout prest de quitter les nopces de la terre pour aller aux nopces de l'Agneau dans le Ciel.

Vne femme vrayement Chrestienne, fit vn tel mépris de la vie, dans l'esperance qu'on luy donnoit de sa guerison, qu'elle étonna tous les assistans : car à mesme temps elle auoit ses deux petites filles à ses deux costez, dont la plus ieune n'a pas plus d'vn an ; cét enfant ne trouuant pas dequoy étancher sa soif dans le sein de sa mere, se tuoit de pleurer ; l'autre, qui a peu moins de quatre ans, iettoit des larmes capables d'attrister vn bon cœur : cette mere paroissoit si tranquille dans sa maladie et dans les pleurs de ses enfans, qu'on l'eust prise pour insensible. Elle ne l'estoit pas neantmoins, disent les Meres : car elle faisoit son possible pour les faire secourir, nous les recommandant auec vn cœur de mere. Voilà vos Meres, disoit-elle à l'aisnée, elles ne vous abandonneront point ; soyez bien obeissante. Cette pauure petite commençoit desia de nous reconnoistre, et de nous salüer autant de fois que nous entrions dans l'Hospital. Dieu a rendu la santé à cette bonne femme, qui mene vne vie fort innocente.

On disoit certain iour à vn pauure malade, que c'estoit fait de sa vie ; que son mal estoit plus fort que les remedes, et que le regime qu'on luy ordonnoit, ne seruoit qu'à luy donner vn peu de trefue auec la mort. Eh bien, fit-il, ma vie n'est pas en ma disposition ; que celuy qui a tout fait en ordonne comme

il luy plaira, il en est le Maistre : viure ou mourir, estre sain ou malade, me sont vne mesme chose. Vne autre fois, parlant de l'obeissance que les malades doiuent rendre à ceux qui les gouuernent : Que ie demeure icy, disoit-il, ou qu'on me reporte en nos cabanes, ie garderay tousiours ce qu'on m'aura ordonné, ie veux respecter mon corps, et ne luy point donner ce qui luy seroit nuisible, puis que Dieu ne le veut pas en effet. Si les Sauuages luy apportoient quelques petits fruicts, il demandoit permission d'en vser ; et si on luy répondoit que les fruicts nuisoient à sa santé, il n'y touchoit pas, ayant cette force sur soy bien extraordinaire à vn Sauuage de temperer ses appetits. Ce ieune homme a fait rencontre d'vne femme doüée de tres-beaux talens ; elle est extremement douce et vereconde, charitable au possible. Son mary a toujours esté malade depuis qu'ils sont ensemble : cela ne l'a point éloignée selon la coustume ordinaire des Sauuages ; elle luy a rendu toutes les visites et toute l'assistance qu'on pourroit attendre d'vne femme nourrie au milieu de l'Europe, auec vne modestie et vne charité tout à fait rauissante.

Deux pauures femmes aueugles passent vne grande partie de l'année en la Maison de Dieu ; toutes deux sont fort portées à la vertu, mais il y en a vne particulierement qui gouste Dieu d'vne bonne façon. S'estant retirée pour vn temps parmy les siens, vn Sauuage l'attaqua viuement et la poursuiuit longtemps, luy promettant merueilles si elle vouloit condescendre à ses affections tres-impures : iamais cette femme, quoy qu'assez ieune, ne bransla ; elle tint tousiours ferme, rebuttant constamment cét homme perdu. Il luy represente sa pauureté, luy dit qu'elle est sans appuy et qu'il luy donnera toute sorte d'assistance : I'aime mieux, répond elle, estre pauure que de fascher Dieu : ie ne suis point delaissée comme vous dites, les filles de la maison de Charité sont mes bonnes Meres ; ie ne manque point de secours aupres d'elles. Ces actions sont des fruicts de l'arbre de vie ; il n'y a que Iesus-Christ qui puisse donner cette constance aux François et aux Sauuages, aux Romains et aux Barbares.

Ie m'oubliois quasi d'vn François attaqué d'vne hydropisie, qui fut iugée mortelle du Medecin. Les bonnes Religieuses, l'ayans receu en l'Hospital, le traiterent auec tant de soin et tant de charité, iusques à chercher par tout ce qui le pouuoit soulager, qu'il en guerit, si bien qu'il est maintenant homme de bon trauail. Quelqu'vn luy demandant par apres comme il se portoit, et quel traitement il auoit receu de ces bonnes Filles, il fut vn peu de temps sans parler ; puis les larmes luy tombant des yeux : Helas Monsieur ! fit-il, ie ne meritois pas d'estre receu dans vne si saincte Maison : les soins que les bonnes Meres ont eu de moy et la charité qu'elles ont exercée en mon endroit, me confondent et m'attendrissent quand i'y pense.

Il n'est pas seul porté d'affection et de reconnoissance vers ces bonnes âmes, les Sauuages les aiment vniquement, ils se glorifient de les auoir aupres d'eux. Noël Negabamat, l'vn des deux Capitaines de S. Ioseph autrement de Sillery, l'a souuent témoigné au R. P. Superieur, le suppliant pour marque de son amour, de luy donner son departement dans l'vne des maisons qu'on a fait bastir pour les Sauuages proche de l'Hospital. La charité et la liberalité que cette Maison fait paroistre à l'endroit des malades, luy ont fait souhaiter le voisinage. Ceux qui demeurent en mesme endroit, ont choisi leur sepulture dans l'emplacement de ces bonnes Meres, en témoignage de leur affection. Quoy qu'il n'y ait rien à craindre pour le present dans les maisons de Kebec ny de S. Ioseph, si neantmoins il arriue quelque fausse alarme des Hiroquois, aussi-tost les Sauuages courent à l'Hospital pour asseurer leurs Meres, disent-ils, des preuues de la bonté de leur cœur.

Ie serois trop long de rappeller tous les sentimens qu'ont les bonnes Meres de la docilité et de la patience de leurs malades. Il faut auoir de bons yeux pour

ne voir que Iesus-Christ dans les Sauuages. *Gratior est pulchro veniens in corpore virtus.* Ie sçay bien que la vertu est aimable par tout; mais elle est plus agreable sous la panne et sous le satin, et dans des âmes et des corps bien polis, que sous des haillons et dans des personnes qui ne connoissent point d'inciuilitez, pour ce qu'ils n'ont pas seulement les premiers principes de la ciuilité. Que les Hospitalieres aiment constamment des malades et des pauures, et les Vrsulines des Seminaristes et des femmes Sauuages, dans lesquels on ne void que Iesus-Christ tout pur, sans aucun attrait qui flatte les sens, c'est vn attrait dont ie n'attens la perseuerance que de Iesus-Christ mesme. Leur sexe n'a pas cette constance, il peut tout neantmoins aussi bien que S. Paul, en celuy qui le soustient et qui le fortifie.

Elles se réjoüissent maintenant de voir la ferueur des nouueaux Chrestiens: Leur deuotion nous rauit, disent-elles, leur pieté nous tire les larmes des yeux, leur visite nous donne des contentemens bien doux. C'est vne ioye pleine de tendresse, dit la Mere de l'Hospital, de voir ces bons Neophytes accompagner le Sainct Sacrement qu'on porte aux malades, le flambeau en la main; de voir ces pauures gens venans de la chasse, prendre logis dans la Salle de nostre Hospital, et d'y passer plusieurs iours auec vne paix et vne intelligence admirable. Leurs licts sont bien tost preparez, nous n'en auons precisément que ce qu'il en faut pour vn petit nombre de malades: ils iettent quelques bouts de peaux sur le paué, et ayans fait leurs prieres, ils dorment aussi bien là dessus que sur la plume et sur le duuet. Si le bon Dieu nous enuoye quelques matelas et quelques couuertures, il nous deliurera du creue-cœur que nous auons de les voir plus durement coucher en nostre maison que dans leurs cabanes.

Nos plaisirs sont de les secourir: nous auons donné cette année plus de quatre cens cinquante medecines, nos drogues sont épuisées, mais nos cœurs sont encore tout entiers pour nous réjouir du Baptesme de ces bonnes âmes. Vne vingtaine ont esté faits Chrestiens cette année, tant en nostre Hospital qu'en nostre Chapelle: n'est-ce pas pour chanter le *Te Deum laudamus* de bon cœur? Douze familles des principales entre les Sauuages, se sont venuës loger en quatre maisons qu'on a basties tout proche de la nostre: c'est bien pour nous faire aimer la demeure de S. Ioseph. Nostre petite Eglise leur sert de Paroisse et d'Oratoire; ils la remplissent assez souuent et la Salle des malades, et nos cœurs, d'vne deuotion tres douce et tres sensible.

Les Sauuages, qui ne sçauoient que c'estoit de visiter les malades, apprennent le mestier de charité. Nous voyons quelques bonnes femmes excellentes Hospitalieres: elles transportent les malades, les secourent, les soulagent et leur apprestent mieux leurs sagamités, ou le manger, à leur mode, que nous autres. L'vne de nos tristesses bien sensibles est de voir la pauureté du pays: on ne tuë que tres rarement du bestial; les restaurans, les consommez et les autres nourritures succulentes, capables de remettre vn malade, et mille autres douceurs dont la France abonde, ne se rencontrent point en nostre Maison. Voilà de sainctes pensées, voilà des affections bien pures, des actions bien nobles et vne charité toute d'or. Ie leur souhaitte vne riche perseuerance: *Qui perseuerauerit vsque ad finem, hic saluus erit.* Nous auons tout sujet d'attendre cette gloire.

Ce n'est pas tout, on instruit ces bonnes gens dans nostre Chapelle et dans nostre Salle. I'y ay compté par fois, dit la bonne Mere, iusques à cinquante et soixante filles. Le R. P. Superieur et le Pere de Quen ont fait le Catechisme en diuers temps; les Sauuages s'y trouuoient tres volontiers, recommandans à leurs enfans de nous visiter afin que nous leur remissions en memoire ce que les Peres leur auoient enseigné. Ils leur racontoient ordinairement quelque belle histoire, que les enfans rendoient le lendemain si fidellement que i'eusse souhaitté qu'on les eust ouys du milieu de la France, afin

que les François participassent à l'admiration qu'ils nous donnent. Il n'y a question si haute et si releuée dont vne fille soit capable, que les ieunes Neophytes ne conçoiuent et n'en rendent raison tres-pertinemment. On en baptisa vne entre autres, âgée d'enuiron vingt ans : son cœur fut comblé d'vne telle ioye, qu'il paroissoit quasi à son visage qu'on luy venoit d'ouurir le Ciel ; elle demeura auec nous le reste du iour, ne pouuant se soûler de nous dire le contentement que ressentoit son âme, de se voir lauée de toutes ses offenses, et d'estre mise au nombre des enfans de Dieu. I'iray, disoit-elle, tous les iours à la Saincte Messe, i'aimeray Dieu de tout mon cœur, ie le prieray souuent ; i'éloigneray toute malice de ma pensée, et si ie tombe en quelque offense, ie me confesseray tout aussi-tost. Nostre Seigneur luy donne la grace de tenir ferme dans ces sainctes resolutions. *Amen, Amen.*

CHAPITRE VIII.

Du Seminaire des Vrsulines.

Autant qu'il est difficile de rencontrer des filles seculieres, armées d'vn bon dot, pour soustenir le Seminaire des Sauuages estably à Kebec, sous la conduite des Meres Vrsulines ; autant seroit il aisé de trouuer des Religieuses professes, toutes prestes de trauerser l'Ocean, et de donner leur vies pour le salut de ces pauures enfans ; et s'il en falloit vn aussi grand nombre que saincte Vrsule conduisoit de Vierges en Bretagne, ie croy que la France les pourroit fournir, tant il y a de zele et d'ardeur en toutes leurs maisons. Non seulement les Vrsulines, mais vn grand nombre d'autres Religieuses de diuers ordres, bruslent d'vn feu tout pur de venir consacrer leurs trauaux à Iesus-Christ en ce nouueau monde, et consumer leurs vies sur l'Autel de la Croix. *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt,* tout ce qui est bon, n'est pas expedient : desirer vn grand bien, sans empeschement, et auec vne douce indifference et vne humble soumission aux volontez de Dieu, c'est vne marque que le S. Esprit en est l'Autheur.

Quoy que c'en soit, il ne semble pas à propos d'exclure aucun monastere de Religieuses Vrsulines, de quelque endroit ou congregation qu'il soit, d'enuoyer en cette nouuelle vigne de nostre Seigneur quelque professe de sa communauté ; mais pour autant qu'on n'en peut pas tirer de toutes les maisons, n'en estant pas besoin d'vn si grand nombre, il en faudroit laisser le choix entier à ceux de qui cette affaire depend, sans plaintes et sans ialousie, acceptant comme de la main de nostre Seigneur, ce que ces personnes de vertu et de verité en auroient determiné deuant Dieu.

Il est plus que tres raisonnable, que tous les Couuents d'Vrsulines de France soient unis de cœur et d'affection au petit Seminaire de Canadas. Il y a quelques iours qu'vne personne de bon sens disoit, qu'il seroit tres facile de faire subsister le petit Seminaire de Kebec, et d'amplifier le nombre de leurs Seminaristes Sauuages : Il faudroit, disoit cet homme d'esprit, que toutes les filles qui se rendent Vrsulines en France, donnassent à leur entrée vne pistole d'aumosne à ce petit Seminaire ; si elles en donnoient deux, on ne les refuseroit pas ; et par ce moyen il n'y auroit aucune Vrsuline qui ne cooperast au salut des Sauuages. Voila vn moyen de faire preuue de la verité de leur zele. Que si elles veulent ioüir de cette benediction (c'est ainsi que ie l'appelle, pour ce qu'il est impossible que le Ciel ne recognoisse ce qui se faict pour l'application du sang de Iesvs-Christ), elles auront aysement cognoissance de celuy qui traitte en France les affaires de ces bonnes filles et de leur Seminaire, par l'entremise de la Mere Superieure des Vrsulines de Paris ou de Tours. Mais entrons en matiere.

Comme on eut demandé aux Vrsulines

ce qui touche leur Seminaire, pour l'inserer dans la Relation, voicy ce que la Superieure respondit au Pere qui luy en fit la demande.

Mon Reuerend Pere, ie vous enuoye quelques petites remarques pour satisfaire à l'obeyssance. I'ay eu de la difficulté à m'y resoudre, pour ce que si on vouloit dire toutes les choses, qui peuuent donner de l'edification dans les actions de nos filles, ce ne seroit iamais faict ; vous sçauez d'ailleurs le gros du Seminaire, et combien il y entre des filles tant passageres que sedentaires ; vous sçauez, dis-je, mieux que moy, si Dieu peut estre glorifié dans les petits seruices que ses seruantes luy rendent en la personne des pauures petites Sauuages. Ie sçay bién que nous sommes peu satisfaites de tout ce que nous faisons, n'estant que des seruantes inutiles, moy tres particulierement, comme vous en auez tres bonne cognoissance ; c'est ce qui me faisoit souhaitter que vous ne fissiez aucune mention de nous : suffit que Dieu qui est nostre Pere, sçache auec quel amour nous seruons nos Neophytes ; c'est assez que luy seul cognoisse ce qui se passe dans cette petite maison, sans qu'il soit produit aux yeux des hommes ; nous sommes trop heureuses que nos petites fatigues, se passent à la seule veüe de nostre Maistre, qui est si bon qu'il nous faict esperer le pardon de toutes nos fautes : aydez-moy en particulier à l'obtenir de sa bonté, etc. Cette lettre a semblé digne de ce lieu. Venons au detail.

On auroit de la peine à croire que de petites filles Sauuages, se rendissent ponctuelles aux temps des prieres et des instructions, si les yeux ne voyoient cette verité : il n'y a naturel si farouche que la douceur, la grace et l'éducation ne polisse. On entend souuent auec plaisir ces petites Sauuages, entonner vn motet dans le Chœur des Religieuses pendant l'éleuation du S. Sacrement, et mesme encore chanter quelques fois auec elles pendant leurs Vespres. Il n'y a pas de doute que si on auoit dequoy en loger vn nombre, qu'on les rendroit aussi adroittes et aussi gentilles que nos Europeannes. Ce n'est pas ce qu'on cherche à present, mais bien de grauer dans leurs cœurs l'Amour et la crainte de celuy dont elles ont maintenant connoissance ; c'est à quoy visent les trauaux de ces bonnes Meres, auquels nostre Seigneur semble donner sa benediction.

Ces enfans ont de si grandes inclinations à la pureté, que si elles sortent pour se promener, elles fuyent la rencontre des hommes, et sont si soigneuses de se couurir auec vne telle decence, que leur maintien s'éloigne bien des façons de faire des Sauuages. Vn François presentant la main à vne Seminariste pour la conduire, comme on luy reprochoit par risée, que voulant estre tousiours vierge, elle s'estoit laissée toucher la main à vn homme, cette enfant se mit à pleurer ; elle entre en colere contre celuy qui l'auoit conduite, s'en va vne et deux fois lauer ses mains, pour effacer tout le mal qu'elle pourroit auoir contracté par cette action innocente, ayant belle peur que cela ne l'empeschast d'estre Vierge. Comme on ne cognoissoit point sa pensée, et qu'on redoubloit de temps en temps ce petit reproche : Ne me dites plus cela, repliqua-elle la larme à l'œil : i'ay tant laué mes mains qu'il n'est possible qu'il soit resté quelque chose, du mal qu'il m'auroit peu causer. Cette innocence est pleine de recreation.

Deux petites filles Seminaristes, s'étant retirées chez leurs parens, les suiuirent dans leur grande chasse l'hyuer dernier : l'vne faisoit prier Dieu dans la Cabane, et l'autre faisoit chanter des cantiques spirituels, que les Meres leur auoient appris en langue Algonquine ; le temps qu'elles auoient de reste de leurs petites occupations, elles l'employoient à lire et à escrire. Les Seminaristes ont vne telle passion pour l'escriture, qui si par fois on leur refuse de s'aller promener, elles demandent que pour le moins on leur permette d'écrire.

Ces deux pauures petites, qui estoient à la chasse auec leurs gens, auoient des regrets si sensibles de se voir si long-

temps priuées des Sacremens de Confession et de Communion, qu'elles témoignerent leur douleur par des lettres toutes pleines d'affection et de pieté, qu'elles écriuirent par deça.

Il ne se passe iamais quinze iours, qu'elles ne demandent à se confesser ; elles font tous les soirs vne exacte recherche de leur conscience, mais auec vne telle candeur, qu'elles disent publiquement les fautes qu'elles ont remarquées en leur examen ; que si elles en oublient quelqu'vne qui ait paru au dehors, celle qui en aura la connoissance dira tout haut : Ma Sœur, vous ne vous souuenez pas de telle faute ; demandez-en pardon à Dieu. Ce procedé ne les offense point ; le bon accord et la bonne intelligence qu'elles ont par ensemble, leur est quasi naturelle.

La petite Marie Magdeleine (c'est l'vne des premieres Seminaristes) ayant esté aduertie d'vne faute d'enfant, dont elle ne se donnoit pas de garde, fut saisie d'vne tristesse, qui parut sur son visage iusques à ce qu'elle se fust confessée, faisant voir que la douleur d'auoir fasché Dieu la touchoit plus que la confusion et la honte d'auoir failly.

Deux de nos Filles âgées d'enuiron huict à neuf ans, dit la Mere, ont pressé quasi vn an durant leur Maistresse de les disposer à la Communion ; se voyans rebutées, elles s'adressent à moy, me suppliant auec beaucoup de caresses de leur accorder cette faueur. Leur ayant dit qu'elles estoient trop ieunes, elles ne perdent point courage. Le Reuerend Pere Vimont les estans venuës voir pendant l'Aduent, pour leur donner quelque instruction, elles se iettent à ses pieds et le coniurent de leur donner Nostre Seigneur, du moins au temps de Pasques. Le Pere leur promit qu'elles iouyroient de ce bon-heur si elles estoient bien sçauantes. Il n'est pas croyable combien cette réponse les réjoüit ; mais la peur qu'elles eurent de ne pas bien répondre aux interrogations qu'on leur deuoit faire de ce grand mystere, les porta à me venir trouuer tous les iours, pour me prier à iointes mains de les instruire. Enfin elles ont iouy de leur desir ; Nostre Seigneur s'est emparé de leurs cœurs. La preparation et la ferueur qu'elles ont apportée à cette action toute diuine, nous donnoit autant d'étonnement que d'edification.

Comme c'est nostre coustume de nous retirer par fois huict ou dix iours pour faire les exercices spirituels, c'est à dire, pour traiter auec Dieu des affaires de l'eternité, les Sauuages ne nous voyans point, disent que nous nous cachons. Les Meres s'estans donc cachées en cette sorte, la petite Seminariste Huronne se voulut aussi cacher : elle se retire dans vn petit bocage qui est dans la closture, se fait vne espece de cabane et passe vne bonne partie de la iournée à prier Dieu. L'vne de ses compagnes l'ayant trouuée, luy demande ce qu'elle fait là : Ie me cache, fit-elle, comme les Meres, pour prier Dieu pour moy, pour vous, pour les François et pour les Sauuages. Celle-cy le va dire à ses compagnes ; elles accourent aussi-tost, elles se font toutes vne petite maison de feuillages, excepté les deux plus ieunes ; elles se renferment dans cette verdure, gardant le silence, employant vne bonne partie de leur temps à faire prieres, à reciter leur Chapelet, auec autant d'affection que des personnes meures et plus âgées.

Le iour du Vendredy Sainct, les petites Seminaristes, voyans ieusner les Meres plus rigoureusement qu'à l'ordinaire, les voulurent imiter : elles cachent donc ce qu'on leur donnoit à manger, les vnes se contentent d'vn peu de pain boüilly dans de l'eau toute pure, les autres ne mangent que du pain tout sec, sans iamais vouloir faire collation le soir. Ce n'est pas tout, elles se iettent aux pieds de la Mere, et la prient de leur permettre de prendre la discipline : le congé donné, ces pauures enfans firent paroistre vne ferueur qui ne ressentoit rien de l'humeur des Barbares. On ne leur permet cette deuotion que tres rarement, et apres des importunitez aussi agreables à Dieu que la mortification mesme.

Vn iour entr'autres supplians et pressans auec vne importunité extraordinaire

qu'on leur accordast cette faueur, on leur demanda pourquoy elles vouloient prendre sur elles vn chastiment si rigoureux, elles répondirent : Que nostre Seigneur l'auoit pris le premier, et que ses souffrances leur donnoient des desirs de souffrir pour le salut de ses compatriotes et pour leurs propres offenses. Ces sentimens ne viennent pas dans le iardin de la nature, sans estre bien arrosez de la grace.

I'ay dit cy-dessus que deux Hurons auoient passé l'hyuer à Kebec ; l'vn des motifs qu'ils eurent d'embrasser la Foy de Iesus-Christ, fut de voir le zele d'vne ieune Seminariste leur compatriote. Cette enfant âgée d'enuiron treize à quatorze ans, leur parloit de Dieu et de la grandeur de nos mysteres, auec vne si douce eloquence naturelle, tirée de l'affection de son cœur, que ces bonnes gens en estoient puissamment touchez, en sorte que l'vn de leurs plaisirs estoit de la visiter de temps en temps. L'vn d'eux, considerant la ferueur de cette ieune Chrestienne, la voulut esprouuer : comme il estoit sur le poinct d'estre baptisé, et qu'il voyoit que cette enfant en estoit dans la ioye, il fait du refroidy, il dit qu'il a de la peine à croire ce qu'on enseigne, et qu'il ne pense plus au Baptesme. A ces paroles voilà cette ieune fille en feu, elle entre dans vne saincte cholere, elle s'écrie : Que penses-tu faire, miserable ! qui est-ce qui a troublé tes pensées ? veux-tu aller dans l'Enfer auec les Demons ? Peut-estre que tu mourras cette nuict, et que tu te trouueras auec eux auant qu'il soit iour, le Diable t'a renuersé la teste. Ce bon homme paroissoit aussi froid que cét enfant estoit bruslante ; il fait semblant que tout cela ne le touche point, et qu'il ne se soucie plus de croire en Dieu : la pauure petite s'en prend à ses yeux ; elle quitte cét homme, s'en va trouuer les Meres tout éplorée : Il est perdu, disoit-elle, ie suis triste, il ne veut plus croire en Dieu ; le Diable l'a trompé, il ne veut plus aller au Ciel. Puis redoublant sa voix et vsant de menaces, auec vn tour de teste qui monstroit sa douleur et son zele : Si i'eusse peu rompre la grille, disoit-elle, ie l'aurois battu. Que cette ferueur est innocente ! que le Dieu du Ciel est aimable !

Les Meres ayans découuert la feinte de cét homme, la voulurent consoler, mais elle n'en pouuoit croire ; il fallut que le Pere de Brebeuf l'asseurast que cela s'estoit fait par artifice.

Il ne venoit aucun Huron à Kebec, que la ieune fille ne le preschast, et souuent auec fruit. En voicy vn exemple authentique. Vn Pere de nostre Compagnie écriuant du pays des Hurons, à la Mere qui a instruit cette petite Huronne, luy tient ce langage : I'espere que Dieu benira vostre petite Terese : vos exemples luy seruiront toute sa vie, plus que tout ce qu'on luy pourroit dire. Quelques Hurons du Bourg de S. Ioseph, qui descendirent l'an passé à Kebec, sont retournez si satisfaits de quelques entretiens qu'ils ont eus auec elle, qu'ils ne sçauoient ce qu'ils deuoient plus admirer, ou vne petite fille Huronne qui leur preschoit vn Dieu, vn Paradis et vn Enfer, ou les sainctes filles qui l'auoient instruite et qui luy auoient tourné l'esprit vers le Ciel. C'est ainsi qu'ils m'en parloient cét Hyuer. Et dans vne autre lettre : Deux de nos Neophytes sont remontez çà haut tellement edifiez de la vertu et de la saincteté qu'ils ont remarquée là bas, et principalement en vostre Maison, qu'il y a vn plaisir nompareil de les entendre sur ce sujet, et notamment sur les louanges de Terese. Elle est, disent-ils, si constante, si bien instruite, si aimée, si feruente en la Foy, qu'à la voir on ne diroit pas qu'elle fust Huronne : ce sera le plus grand esprit des Hurons quand elle sera de retour ; celle qui l'a instruite est sans doute vn des plus grands esprits de la France. En vn mot, ce qu'ils ont veu parmy les Chrestiens de Kebec, leur fait condamner la folie des Hurons, et leur fait benir Dieu de les auoir éclairez du flambeau de la Foy : i'espere qu'ils continuëront ça haut à bien faire. Ce sont les paroles du Pere. La vertu parle sans dire mot, elle est comme les Cieux, *qui enarrant gloriam Dei*, qui publient la

grandeur de Dieu en toutes sortes de langues, sans mot dire.

Cette bonne femme Seminariste Huronne estant aux Trois Riuieres, écriuit vn mot de sa main à la Mere Superieure : le voicy rendu en François, comme elle l'a couché en Huron.

Ma bonne Mere, ie suis sur le poinct de partir. Ie vous remercie de ce que vous auez eu tant de soin de moy, et de ce que vous m'auez enseigné à bien seruir Dieu. Seroit-ce pour peu de chose que ie vous remercie ? Iamais ie ne m'en oublieray.

Deux iours apres qu'elle eut mis cette lettre entre les mains du Pere Ioseph du Peron, elle fut prise des Hiroquois auec ses parens, et auec le Pere Isaac Iogues, et deux de nos François.

Si ie ne reconnoissois vne autre conduite sur la terre que celle des hommes, ie dirois que la premiere Seminariste que les Meres Vrsulines ont euë du païs des Hurons, seroit la derniere, et qu'il n'y auroit plus rien à esperer de ce costé là. Ie ne sçay pas le futur, ie ne fus iamais Prophete ; mais ie sçay bien que si Dieu nous gouuerne tousiours comme il a commencé, elles en doiuent attendre d'autres en son temps de ce mesme pays-là, pourueu qu'elles ayent dequoy les nourrir.

Ie trouue dans leur memoire, que l'vne de leurs filles Algonquines s'en estant enfuye chez ses parens, ne fut pas loin que la tentation qui l'auoit fait sortir en cachette, la quitta : elle ouure les yeux, reconnoist sa faute, retourne au Seminaire, prie qu'on la reçoiue, mais on luy fait la sourde oreille ; elle insiste, on la rebutte : la pauure enfant se glisse dans la Maison auec les Seminaristes passageres, se va ietter aux pieds de la Mere Superieure, la coniure à iointes mains de la tenir comme auparauant au nombre des Seminaristes sedentaires : On m'a sollicitée, disoit-elle, de vous quitter ; i'ay mal fait, ie ne m'enfuiray plus, ie seray obeïssante ; c'est tout de bon que ie veux estre instruite. On luy fait grace, on l'admet dans la Maison, on l'habille à la Françoise, elle garde sa parole, donnant à connoistre que Dieu et son cœur auoient parlé aussi bien que sa bouche.

Nous ne parlons point, dit la Mere qui a fourny ces memoires, de nos Seminaristes passageres, ny de leurs bons sentimens, ny des visites frequentes et continuelles d'vn tres-grand nombre de Sauuages, ny des petits secours que nous leur rendons incessamment ; il n'est pas quasi possible de les voir si riches, et si pauures des biens de la terre, sans se réjoüir de leur bon-heur, et sans soulager leurs miseres. Nous ne faisons aucune mention des grands témoignages d'affection qu'ils nous rendent, nous voyans en ces contrées pour les secourir. Nous ne disons rien de ceux qui ont esté faits Chrestiens en nostre petite Chapelle, des instructions que nous leur donnons à nostre grille et dans le lieu où nous enseignons nos Seminaristes. Il y en a qui se viennent consoler auec nous sur leurs petites affaires ; d'autres nous visitent pour s'entretenir des grandeurs et des bontez de Dieu. Nous laissons tous ces bons sentimens pour le gros de la Relation, nous contentant de dire deux mots des Seminaristes que nous auons incessamment auec nous dans nostre closture. Ces filles qui viendront quelque iour apres nous, et qui n'auront pas veu l'étrange incommodité que nous receuons d'vn petit coin de maison, où il faut faire toutes les fonctions d'vn grand Monastere, ignoreront peut-estre nos ioyes aussi bien que nos peines.

CHAPITRE IX.

Du dessein de Messieurs de Montreal.

Vn grand homme de bien, n'ayant iamais veu la Nouuelle France que deuant Dieu, se sentit fortement inspiré d'y trauailler pour sa gloire. Ayant fait rencontre d'vne personne de mesme cœur,

ils enuoyerent l'an 1640. vingt tonneaux de viures, et d'autres choses necessaires pour commencer en son temps vne nouuelle habitation en l'Isle de Montreal. L'année derniere ils firent passer quarante hommes commandez par le sieur de Maison-neufue, Gentil-homme Champenois, pour ietter les fondemens de ce genereux dessein. Cette entreprise paroistroit autant temeraire, qu'elle est saincte et hardie, si elle n'auoit pour base la puissance de celuy qui ne manque iamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au bransle de ses volontez; et qui sçauroit ce qui se passe pour faire reüssir ce grand affaire, iugeroit aussitost que Nostre Seigneur en est veritablement l'autheur. Mais disons deux mots de cette Isle, deuant que de passer outre.

On compte depuis l'emboucheure du Golphe de Sainct Laurens, iusques au Forillon de Gaspé, où le Golphe se rétressit et se fait riuiere, soixante lieuës; depuis le Forillon de Gaspé iusques à Tadoussac, quatre-vingts dix lieuës; depuis Tadoussac iusques à Kebec, quarante lieuës; depuis Kebec iusques aux Trois Riuieres, vingt-huict ou trente lieuës; depuis les Trois Riuieres iusques au Fort de Richelieu, qu'on bastit sur la Riuiere des Hiroquois, douze lieuës; depuis cette Riuiere iusques à Montreal, douze autres lieuës : si bien que depuis l'emboucheure du grand fleuue et du Golphe Sainct Laurens, iusques à cette Isle, on y compte prés de deux cens lieuës; et toute cette grande étenduë d'eau est nauigable, en partie par de grands Vaisseaux, en partie par des Barques.

L'Isle de Montreal a enuiron vingt lieuës de tour; elle est baignée d'vn costé du grand fleuue Sainct Laurens, et de l'autre de la riuiere des Prairies. Ces deux grands fleuues se ioignans ensemble, font comme deux lacs ou deux grands estangs. Aux deux bouts de cette Isle, il y a quantité d'autres Isles plus petites, fort agreables; la plus belle apres l'Isle de Montreal, c'est l'Isle de Iesvs. Il sort des terres vne autre petite riuiere du costé du Nord, nommée des François la riuiere de l'Assomption, et des Sauuages 8taragauesipi, laquelle se iette dans cette grande étenduë d'eau qui se rencontre à la pointe plus basse de Montreal. Toutes ces eaux se rassemblans et marchans de compagnie, prennent le nom du grand fleuue Sainct Laurens; quinze lieuës plus bas, tout aupres de l'emboucheure de la riuiere des Hiroquois, qui vient du costé du Midy, ce grand fleuue s'ouure et se dilate derechef, et fait le lac que nous appellons de Sainct Pierre, qui peut auoir quatre ou cinq lieuës de large, et sept ou huict de long, est parsemé de quantité de belles Isles; d'vn costé et de l'autre il se rétressit, pour reprendre vne autre fois le nom du fleuue de S. Laurens, à deux lieuës ou enuiron plus haut que l'habitation et que le fleuue des Trois Riuieres.

Mais pour remonter à nostre Isle, ie diray en passant que l'aspect d'vne belle montagne qui s'y rencontre, luy a fait porter le nom de Montreal ou Mont-royal.

Iacques Cartier, qui est le premier de nos François qui l'a découuerte, écrit qu'il y rencontra vne ville nommée Ochelaga. Cela s'accorde bien à ce qu'en disent les Sauuages, qui la nomment Minitik 8ten entag8giban, l'Isle où il y auoit vne ville ou vne bourgade; les guerres en ont banny les habitans.

Elle donne vn accés et vn abord admirable à toutes les Nations de ce grand pays : car il se trouue au Nord et au Midy, au Leuant et au Couchant, des riuieres qui se iettent dans les fleuues de Sainct Laurens et dans la riuiere des Prairies qui enuironnent cette Isle; de sorte que si la paix estoit parmy ces peuples, ils pourroient aborder là de tous costez. *Omnia tempus habent,* tout se fera auec le temps.

Ces Messieurs qui entreprennent de faire adorer Iesus-Christ dans cette Isle, firent cét Hiuer dernier vne action vrayement Chrestienne. Ce sont personnes de vertu, de merite et de condition, gens qui font profession de seruir Dieu publiquement (que ces termes me sont agreables, seruir Dieu publique-

ment), ne rougir point pour les bassesses de Iesus-Christ, et ne se point enfler pour les grandeurs de la terre. Ces Ames d'élite s'estans rassemblées en la grande Eglise de Nostre Dame de Paris, ceux qui portent le sainct charactere, disent la saincte Messe, et les autres se communierent à l'Autel de cette Princesse tout chargé de miracles ; ayans le Sauueur du monde auec eux, ils dédierent et consacrerent à la Saincte Famille l'Isle de Montreal, desirans qu'elle se nommast doresnauant Nostre Dame de Montreal. Mais écoutons, s'il vous plaist, ce qu'vne personne de vertu, qui se cache aux hommes et qui est bien connuë des Anges, escrit sur ce sujet.

Puis qu'on desire quelque instruction plus ample des particularitez de cette Societé, voicy ce que i'en puis dire. Enuiron trente-cinq personnes de condition se sont vnies pour trauailler à la conuersion des pauures Sauuages de la Nouuelle France, et pour tascher d'en assembler bon nombre dedans l'Isle de Montreal qu'ils ont choisie, estimans qu'elle est propre pour cela, leur dessein est de leur faire bastir des maisons pour les loger, et défricher de la terre pour les nourrir, et d'établir des Seminaires pour les instruire et vn Hostel-Dieu pour secourir leurs malades. Tous ces Messieurs et Dames s'assemblerent vn Ieudy vers la fin du mois de Feurier de cette année 1642. sur les dix heures du matin en l'Eglise de Nostre Dame de Paris, deuant l'Autel de la Saincte Vierge, où vn Prestre d'entre eux dit la saincte Messe, et communia les associez qui ne portent point le Charactere. Ceux qui le portent celebrerent aux Autels qui sont à l'entour de celuy de la Saincte Vierge : là tous ensemble ils consacrerent l'Isle de Montreal à la Saincte Famille de Nostre Seigneur, Iesvs, Marie et Ioseph, sous la protection particuliere de la Saincte Vierge ; ils se consacrerent eux mesme, et s'vnirent en participation de prieres et de merites, afin qu'estans conduits d'vn mesme esprit, ils trauaillent plus purement pour la gloire de Dieu et pour le salut de ces pauures peuples, et que les prieres qu'ils feront pour leur conuersion et pour la sanctification d'vn chacun des dits Associez, soient plus agreables à sa diuine Majesté. Nous esperons tous que vostre Reuerence embrassera cet ouurage, et qu'elle ira en personne aider ces pauures Infideles, pour leur faire connoistre leur Createur.

Ces Messieurs me permettront de leur dire en passant, qu'on ne mene personne à Iesus-Christ que par la Croix ; que les desseins qu'on entreprend pour sa gloire en ce pays, se conçoiuent dedans les dépenses et dedans les peines, se poursuiuent dedans les contrarietez, s'acheuent dedans la patience, et se couronnent dedans la gloire.

La precipitation dans cette affaire ne vaut rien ; le zele y est excellent, la bonne conduite extremement requise, et la patience mettra la derniere main à ce grand ouurage.

Le quinziéme d'Octobre de l'année derniere 1641. iour dédié à la memoire de Saincte Terese, vniquement aimée et amante de la Saincte Famille, Monsieur le Gouuerneur, le R. P. Vimont et plusieurs autres personnes bien versées en la connoissance du pays, arriuerent au lieu qu'on a choisi pour la premiere demeure qui se doit faire dedans cette belle Isle, que i'appellerois volontiers l'Isle Saincte, puis que tant d'Ames d'élite l'ont si sainctement consacrée à la Saincte Famille.

Le dix-septiéme de May de la presente année 1642. Monsieur le Gouuerneur mit le sieur de Maison-neufue en possession de cette Isle, au nom de Messieurs de Montreal, pour y commencer les premiers bastimens : le R. P. Vimont fit chanter le *Veni Creator,* dit la saincte Messe, exposa le Sainct Sacrement, pour impetrer du Ciel vn heureux commencement à cét ouurage : l'on met incontinent apres les hommes en besongne ; on fait vn reduit de gros pieux pour se tenir à couuert contre les ennemis.

Le vingt-huictiéme de Iuillet vne petite escoüade d'Algonquins passant en ce quartier là, s'y arresterent quelques iours : vn Capitaine presenta son fils au

Baptesme âgé d'enuiron quatre ans : le Pere Ioseph Poncet le fit Chrestien, et le sieur de Maison-neufue et Mademoiselle Mance le nommerent Ioseph, au nom de Messieurs et de Mes-dames de Nostre Dame de Montreal. Voilà le premier fruit que cette Isle a porté pour le Paradis, ce ne sera pas le dernier, *Crescat in mille millia.*

Le quinziéme d'Aoust on solemnisa la premiere Feste de cette Isle-Saincte, le iour de la glorieuse et triomphante Asomption de la Saincte Vierge. Le beau tabernacle que ces Messieurs ont enuoyé fut mis sur l'Autel d'vne Chapelle, qui pour n'estre encor bastie que d'écorce, n'en est pas moins riche. Les bonnes Ames qui s'y rencontrerent se communierent. On mit sur l'Autel les noms de ceux qui soustiennent les desseins de Dieu en la Nouuelle France, et chacun s'efforça de bannir l'ingratitude de son cœur et de se ioindre auec les Ames sainctes qui nous sont vnies par des chaisnes plus precieuses que l'or et que les diamans, chanta le *Te Deum* en action de graces, de ce que Dieu nous faisoit la grace de voir le premier iour d'honneur et de gloire, en vn mot la premiere grande Feste de Nostre Dame de Montreal ; le tonnerre des canons fit retentir toute l'Isle, et les Demons, quoy qu'accoutumez aux foudres, furent épouuantez d'vn bruit qui parloit de l'amour que nous portons à la grande Maistresse ; ie ne doute quasi pas que les Anges tutelaires des Sauuages et de ces contrées n'ayent marqué ce iour dans les fastes du Paradis. Apres l'instruction faite aux Sauuages, se fit vne belle Procession apres les Vespres, en laquelle ces bonnes gens assisterent, bien étonnez de voir vne si saincte cèremonie, où on n'oublia pas à prier Dieu pour la personne du Roy, de la Reine, de leurs petits Princes et de tout leur Empire ; ce que les Sauuages firent auec beaucoup d'affection. Et ainsi nous vnismes nos vœux auec tous ceux de la France.

Apres la Feste on fut visiter les grands bois qui couurent cette Isle ; et estans amenez à la montagne dont elle tire son nom, deux des principaux Sauuages de la trouppe, s'arrestans sur le sommet, nous dirent qu'ils estoient de la nation de ceux qui auoient autrefois habité cette Isle ; puis en étendant leurs mains vers les collines qui sont à l'Orient et au Sud de la montagne : Voilà, faisoient-ils, les endroits où il y auoit des Bourgades remplies de tres-grande quantité de Sauuages ; les Hurons, qui pour lors nous estoient ennemis, ont chassé nos Ancestres de cette contrée, les vns se retirerent vers le pays des Abnaquiois, les autres au pays des Hiroquois, et vne partie vers les Hurons mesmes, s'vnissans auec eux ; et voilà comme cette Isle s'est renduë deserte. Mon grand-pere, disoit vn vieillard, a cultiué la terre en ce lieu-cy ; les bleds d'Inde y venoient tres-bien, le Soleil y est tres-bon. Et prenant de la terre auec ses mains : Regardez, disoit-il, la bonté de la terre, elle est tres-excellente. On ne s'oublia pas là dessus de les inuiter et de les presser de retourner en leur pays, et de leur declarer le dessein des Capitaines, qui enuoyent icy du monde pour les secourir, leur promettant qu'on les aideroit à bastir de petites demeures, et à defricher la terre dont ils ont perdu l'habitude, s'estans quasi rendus errans de sedentaires qu'ils estoient. Ils promirent qu'ils traitteroient de cét affaire en leur pays. L'vn d'eux nommé Atcheast, pere du petit Ioseph, homme qui paroist paisible et qui a fait rencontre d'vne femme aussi posée que luy, asseura qu'il retourneroit au Printemps auec toute sa famille. Les autres estoient dans la mesme volonté ; mais ils n'oserent iamais donner parole de s'arrester icy pour défricher la terre, la crainte des Hiroquois leurs ennemis, leur donne trop de terreur ; non pas qu'ils ne soient asseurez aupres de nos habitations, mais ils n'oseroient s'écarter pour leur chasse ou pour leur pesche. Les ennemis peuuent aisément venir aux aguets et dresser des embusches à ceux qui s'écartent tant soit peu des lieux de defense : si bien que i'ay de la peine à croire qu'il y ait iamais grand nombre de Sauuages à Nostre Dame de Montreal, que les Hiroquois ne soient domptez, ou que nous

n'ayons la paix auec eux. Il faut esperer que cela se pourra faire, nonobstant les difficultez presentes. On sollicitera tant le Ciel en l'vne et l'autre France, qu'en fin le Dieu du Ciel et de la terre donnera sa benediction à cette pauure terre, *Et videbit omnis caro salutare suum. Amen, Amen.*

CHAPITRE X.

De la mission de Saincte-Croix à Tadoussac.

Pour faire porter de bons fruits à cette nouuelle vigne, il faudroit dresser vne Maison à Tadoussac, où deux Peres de nostre Compagnie descendroient au Printemps, et n'en sortiroient qu'à l'Automne : ils feroient autant de bien aux François qui sont là tout l'Esté, qu'aux Sauuages ; ils rallieroient quelques petites Nations qui sont éparses çà et là dans les terres, qui ne demandent pas mieux que d'estre instruites. Cette Maison ne nuiroit pas au dessein de Messieurs de la Nouuelle France, pour plusieurs raisons ; joint que les Sauuages de Tadoussac, ceux du Sagné, les Bersiamites, les Papinachi8ekhi prient auec instance qu'on la fasse bastir, asseurans que les peuples plus éloignez y aborderoient de tous costez pour y estre instruits, et par mesme moyen, pour iouir du commerce des François. Mais venons au sujet de ce Discours.

On a desja remarqué que les nouueaux Chrestiens de Sainct Ioseph ont donné les premieres atteintes aux Sauuages de Tadoussac. Au commencement qu'ils leur parlerent de Dieu, ils furent mocquez et baffoüez comme des gens qui n'auoient point d'esprit, d'auoir quitté leurs anciennes façons de faire. Ces bons Neophytes souffrans auec patience et auec vne douce humilité les iniures et les affronts qu'on leur faisoit, toucherent le cœur des Infideles d'autant plus fortement, qu'ils ne desisterent point de leurs exercices, nonobstant tous les rebuts qu'ils souffroient de leurs Compatriotes. La Foy a du pouuoir, quand elle fait rencontre d'vn bon cœur. Ces Barbares admirans petit à petit la beauté de nostre creance, vindrent prier à Kebec qu'on leur enuoyast quelqu'vn pour les instruire : on leur accorda vn Pere l'année passée ; ils ont rechargé au Printemps, et le Pere Iean de Quen, qui a connoissance de la langue Montagnaise, leur a esté donné : escoutons ce qu'il nous dira de son voyage. Les Sauuages, dit-il, témoignerent vne ioye vniuerselle à mon arriuée ; ils me dresserent vne cabane à part, qui seruit de Chapelle et de maison tout ensemble. I'y celebrois tous les iours la saincte Messe, où tous les Chrestiens assistoient. I'y faisois l'eau benite ; tous les Dimanches i'y ay baptisé quelques Catechumenes auec les ceremonies de l'Eglise. I'y assemblois les hommes et les femmes, et les enfans par diuerses bandes à part, pour les instruire. Il s'y trouua cinquante Chrestiens, qui se confesserent à la Pentecoste. Les fatigues qu'on souffre parmy ces peuples, sont adoucies par les doux fruits qu'on recueille de la semence qu'on iette dans leur cœur.

Ces bonnes gens, voulans faire quelque distinction entre les iours communs et les iours qu'on respecte, comme ils parlent, s'assembloient les Festes et les Dimanches apres le disner dans leur Chapelle d'écorces, pour reciter tout haut leur Chapelet auec le Pere ; et apres auoir rendu ce petit tribut à Nostre Dame, ils chantoient vn Hymne en son honneur, composé en leur langue. Si quelqu'vn, pour quelque empeschement, ne pouuoit assister au diuin Sacrifice, il reparoit cette perte si tost qu'il estoit libre, par vne priere qu'il venoit faire en cette petite Eglise, où il recitoit son Chapelet à deux genoux deuant que d'en sortir.

Le Pere leur disant qu'à la verité c'estoit chose bien agreable à Dieu d'entendre tous les iours la saincte Messe, neantmoins qu'il ne se faschoit pas quand on s'en absentoit les iours de

trauail, l'vn d'entr'eux prenant la parole, luy dit : Mon Pere, ne nous dy point que Dieu n'est pas fasché si nous n'assistons point à la saincte Messe ; dy-nous seulement qu'il agrée que nous nous y trouuions : cela suffit pour nous y faire venir ; les paresseux se pourroient preualoir de la moitié de ton discours.

Les prieres se font le soir et le matin dans les cabanes, auec vne telle consolation de ces bonnes gens, que quelques Sauuages du Saguené, se voulans embarquer pour retourner en leur pays, vinrent querir le Pere dés le poinct du iour pour les faire prier Dieu deuant leur depart. Il n'y a pas longs-temps que les Sauuages auoient encor de la honte de prier Dieu publiquement ; maintenant on ne rougit plus pour se mettre à genoux, pour ioindre les mains, pour prier hautement ; c'est vn blasme de n'aimer point la priere. Ce changement donne bien de la consolation à ceux qui ont veu l'horreur qu'auoient ces Barbares de nostre saincte Foy, et les risées qu'ils faisoient de ceux qui la preschent. Le Diable ne laisse pas encor de donner des terreurs à quelques-vns. Ce malheureux esprit leur auoit persuadé que le Baptesme leur estoit fatal ; qu'ils ne pouuoient quitter les coustumes de leurs Ancestres, sans quitter la vie. Cette tromperie regne encor dans les cœurs de quelques-vns. Le Pere voulant baptiser quelques ieunes garçons de la trouppe qui estoient bien instruits et qui auoient desiré ce Sacrement ils se retirerent au poinct qu'on les vouloit faire Enfans de Dieu. L'vn d'eux retourna bien tost apres, incité par ses camarades, qui le menaçoient de l'Enfer. L'autre fut plus endurcy : Ie suis mort, faisoit-il, si ie me fais baptiser : depuis que i'en ay eu la volonté, mon œil a commencé à me faire mal (vne fluxion luy estoit tombée sur l'vn de ses yeux) ; si ie me fais Chrestien, c'est fait de moy, ie ne verray pas le Printemps prochain, ie mourray cét Hyuer dedans les bois. *Vnus assumetur, alter relinquetur* : le choix et le rebut que Dieu fait des hommes est dans les tenebres, aussi bien que dans l'equité.

I'ay parlé cy-dessus du Baptesme d'vn nommé Emery Tchames. Ce bon Neophyte se retire ordinairement à Tadoussac ; s'il continuë comme il a commencé, il aidera puissamment ses Compatriotes à se ranger sous les drappeaux de la verité. Ie l'ay veu souuent, dit le Pere, vne demie heure entiere apres les prieres communes, priant Dieu les mains jointes et les genoux en terre, posture tres-penible aux Sauuages, auec vne telle ferueur, qu'on voyoit bien que son cœur alloit plus viste que ses levres. La nuict me promenant à l'entour des cabanes, ie l'ay par fois apperceu dans cette posture, sans qu'il eust connoissance que ie le regardasse. Son oraison faite en secret, estoit bien connuë de celuy qui change des pierres en des enfans d'Abraham quand il luy plaist. Dieu l'éprouua par vne maladie, qui luy donna sujet de se fortifier en la Foy. Le Diable prit son temps, il le voulut troubler dans son sommeil. Il vid en songe vne personne qui luy disoit : Fais vn festin à tout manger ; si tu veux guerir, mets des plumes d'Aigles sur ton corps en la façon que ie te diray : tu es mort si tu n'obeïs ; sur tout ne prie plus, c'est la priere qui te fait malade. Ce bon homme fut bien étonné à son réueil. Les Sauuages n'ont point de plus forte creance que les songes, ce sont leurs Oracles, ausquels ils obeissent comme à vne souueraine Diuinité. Il raconte à sa femme ce qu'il a veu. Il n'importe, fait-il, que ie meure, iamais ie ne reprendray ce que i'ay quitté ; c'est le Diable qui me veut tromper, i'éprouueray s'il a du pouuoir sur moy. Quand ie verrois la mort deuant mes yeux, ie n'obeiray iamais à ce qu'il m'a commandé, ie veux estre fidelle à Dieu, à la vie et à la mort. Vn songe en France n'est qu'vn songe, mais c'est icy vn poinct de Theologie, ou vn article de Foy : il faut vne grace bien forte pour le faire mépriser. Enfin ce bon Neophyte guerit ; Nostre Seigneur luy ayant rendu la santé, il mena ses deux enfans en la cabane du Pere, les exhorta fortement à bien viure, à se rendre obeissans et à se faire instruire pour le Baptesme.

Ie ne vous contrains point, disoit-il, d'embrasser la Foy, cela se doit faire auec vne franche volonté ; mais si vous voulez consoler vostre Pere, entrez dans le chemin du Ciel, où ie suis à present : i'ay de la peine à vous voir dans les tromperies du Diable, dépeschez vous d'estre enfans de Dieu ; ie sçay bien qu'on vous fera long-temps demander le Baptesme, pour la crainte qu'on a que vous ne vous mariez à quelque Infidele, mais ie pense auoir assez d'authorité sur vous pour empescher ce coup.

L'inconstance des mariages, et la facilité de se repudier les vns les autres, font vn grand obstacle à la Foy de Iesus-Christ ; on n'ose baptiser les ieunes gens, quoy qu'ils soient tres-bien disposez, pour ce que l'experience nous apprend que la coustume de quitter vne femme ou vn mary fascheux, est puissante. Vne bonne femme auoit vne fille âgée d'enuiron quinze ans ; la fille estoit mieux instruite que la mere, pour ce qu'elle auoit plus de memoire. Le Pere donna le Baptesme à la mere, et le refusa à la fille ; mais c'estoit chose agreable de voir la fille seruir quasi de Maraine à sa mere : car cette bonne vieille ne se souuenoit quasi plus des réponses qu'elle deuoit faire ; sa fille luy suggeroit, auec vne grande ioye de voir sa mere Chrestienne, et vne tristesse d'estre priuée du mesme bon-heur. Cette bonne femme estant baptisée disoit à sa fille, quand elle ne pouuoit assister à la Messe pour ses infirmitez : Mon enfant, va-t'en dire au Pere qu'il prie pour moy en la Chapelle, et que si i'y pouuois aller, que ce seroit toute ma consolation. Les festins à tout manger, les Sorciers, les tambours, les chansons et les danses superstitieuses ne paroissent quasi plus. Les pierres sortileges qui rendent les hommes heureux au jeu ou à la chasse, n'ont plus de credit que parmy quelques opiniastres, qui ne les produisent qu'en cachette, craignans d'estre mocquez des fideles. Ils apprehendent mesme de chanter et de danser en leurs festins, de peur d'approcher de leurs anciennes superstitions. Vn Neophyte, estant prié de chanter et de danser en vn banquet où il y auoit des Sauuages de quelques autres Nations, se leua debout, et dit ces paroles deuant que de commencer : Vous sçauez tous que i'ay receu la Foy ; c'est vn present de celuy qui a tout fait, que i'espere de conseruer iusques au dernier soûpir de ma vie ; i'ay mis bas toutes nos anciennes superstitions pour en iouyr, ie les ay renuersées pour iamais plus ne les redresser : que si vous me voyez maintenant chanter c'est par vne pure recreation, et pour bienueigner les nouueaux hostes qui nous sont venus voir. Là dessus il entonne sa chanson.

Les Sauuages chantent pour l'ordinaire les vns apres les autres en leurs festins ; et pendant que l'vn d'eux crie ou chante tant qu'il peut, les autres répondent par vne forte respiration, ne poussans que cette voix au fond de l'estomach, Ho, ho, ho, frappans auec leurs cuillers ou auec des bastons sur leurs plats d'écorces, ou sur quelque autre chose. Ils gardent vne assez bonne cadence, s'accordans bien dans leurs chants et dans leurs danses. Apres que le Neophyte dont ie viens de parler, eut acheué sa chanson, vn autre Chrestien entonna la sienne ; mais ayant apperceu le Pere dans la cabane, il s'écrie au milieu de son chant : Mon Pere, si ce que ie fais est mauuais, dites-le moy, ie le quitteray presentement sans passer plus auant. Le Pere, voyant bien qu'il n'y auoit aucune superstition en ce banquet, luy permit d'acheuer sa chanson.

Pendant le sejour que fit le Pere à Tadoussac, quelques canots de diuerses Nations y aborderent bien diuersement disposez pour la Foy. Quelques Algonquins de l'Isle extremement superbes, et par consequent fort éloignez de Dieu, apporterent du détourbier à la publication de l'Euangile ; les festins à tout manger, les tambours, les danses, les jeux recommencerent à leur arriuée. Le Pere attaqua le Capitaine qui toleroit ces desordres, iusques à se bander publiquement contre luy ; les Sauuages de Tadoussac, se sentans appuyez de l'authorité et du zele du Pere, barricaderent les portes de leurs cabanes, pour em-

pescher la ieunesse de commettre aucune insolence. Ces Barbares ont vne coustume tres-abominable : si quelques guerriers, ou quelques ieunes gens passent en quelque quartier où il y ait des Sauuages, il leur est permis d'aller visiter la nuict les cabanes, et d'aborder les filles. Or iaçoit que le plus souuent tout se passe en simples discours, comme il s'y commet aussi des desordres, nous crions puissamment contre ces façons de faire : si bien que les Chrestiens et les Catechumenes, et mesme encor ceux qui ont quelque bonne inclination pour la Foy, resistent à cette impudence. Or les Sauuages de Tadoussac, n'osans pas defendre publiquement l'entrée de leurs cabanes à la ieunesse Algonquine, faisoient ranger toutes les filles en vn quartier à part, commandans aux ieunes Montagnais de coucher à l'entrée des cabanes, qu'ils fermoient contre leurs coustumes, car iour et nuict les cabanes sont ouuertes, n'ayans le plus souuent qu'vne peau volante pour toute porte. Ils attachoient aussi des sonnettes aux autres endroits par où on pouuoit entrer, afin que ce bruit réueillast ceux qui seroient dans la cabane, et que ces impudens se voyans découuerts, s'en retournassent sans passer plus auant. Les autres canots qui vinrent du Sagné et d'autres quartiers, apporterent des hommes bien plus modestes, des esprits plus posez, en vn mot des âmes ausquelles il semble qu'il ne manque qu'vn peu de secours temporel, pour estre predestinées. Quelques-vns d'eux ayans ouy parler des grands biens de l'autre vie, et des horribles tourmens qui sont preparez aux Infideles, disoient au Pere : Que ne venez-vous nous instruire en nostre pays ? Vous faites plusieurs iournées de chemin, pour courir apres des peuples qui vous fuyent, qui sont remplis de superstitions, en vn mot qui vous méprisent et qui vous haïssent ; et vous nous abandonnez, nous autres qui sommes quasi à vostre porte, qui vous honorons et qui souhaittons embrasser ce que vous enseignez. I'ay des-ia entendu quelque chose de vostre creance, dit leur Capitaine, Iesus m'a guery d'vne maladie qui m'alloit porter au tombeau. Vn Sauuage de Sainct Ioseph proche de Kebec, s'estant trouué auec moy il y a deux ans, m'enseigna qu'il falloit auoir recours à luy dans nos besoins ; qu'il estoit bon et qu'il estoit tout puissant. Me voyant donc à deux doigts de la mort, ie le priay de m'assister : il me guerit, et ceux qui estoient frappez du mesme mal que moy et qui ne l'inuoquerent pas, en moururent. Si on pouuoit dresser vne petite maison à Tadoussac, comme i'ay dit, tous les reliquats de ces petites Nations qui sont dans les terres, se viendroient là faire instruire, et le commerce des François n'en seroit que meilleur.

Or iaçoit qu'on ne puisse pas bien aisément instruire ny recueillir les Sauuages sans ce petit accommodement, le Pere ne laissa pas neantmoins de les inuiter à se trouuer tous les ans à Tadoussac ; et pour mieux garder la coustume de ces peuples, il mit vn present entre les mains d'vn Chrestien, pour estre fait au nom de tous les Neophytes de Sainct Ioseph : car comme il a esté dit souuentefois és Relations precedentes, les presens sont les paroles de ce pays. Ce bon Neophyte diuisa le present en deux, et quand tout le monde fut entré en la cabane où se deuoit tenir l'Assemblée, il commence sa harangue en ces termes : Il n'y a pas long-temps que nous n'auions point d'yeux, nous étendions les mains comme des aueugles, et nous ne trouuions rien qui ne nous portast dans des precipices ; non seulement nos paupieres estoient fermées, mais nos oreilles estoient aussi bouchées, nous n'entendions rien de ce qui se dit au Ciel. Enfin la parole a percé nos oreilles, et dessillé nos yeux. Pleust à Dieu que vous vissiez ce que nous voyons et ce que nous entendons, et ce que nous admirons ! Ces choses sont aussi étonnantes qu'elles sont veritables. Ce n'est pas moy qui les vous declarera, ce sera le Pere qui est venu icy pour vous instruire ; et afin que vos oreilles ne resistent point à ses paroles, il vous presente par mes mains des poinçons ou

des alesnes, pour les percer. Là dessus il tire le premier present, et le iette deuant ceux qu'il inuitoit à embrasser la Foy. Apres cela, il continuë sa harangue : Ce n'est pas assez d'auoir les oreilles percées, et d'écouter ce qu'on vous dira ; il faut quitter vos anciennes coustumes et vos superstitions : car il ne faut pas mesler les choses bonnes auec les mauuaises. Ie ne vous inuite à rien que nous n'ayons fait : nous auons bruslé tous nos chants, toutes nos danses, toutes nos superstitions et tout ce que le Diable auoit enseigné à nos ancestres, afin que vous brusliez aussi les vostres auec autant de facilité. Voicy du petun que le Pere vous presente, que vous mettrez en feu ; en le consommant, vous consommerez vos anciennes façons de faire pour en prendre de meilleures. Et en disant cela, il tire quelques pains de petun qui composoient le second present.

Le Capitaine répondit auec vne grande modestie ; Vous me traitez comme vne personne de consideration, cependant ie ne suis qu'vn petit grain de poudre. C'est vn Capitaine à qui nous parlons, vous auez, dit-il, cette pensée là de moy, et vous vous trompez, ie suis vn homme en peinture. Il y a long-temps que ie vy, mais ie n'ay que cela, que ie suis viuant ; ie n'ay point d'esprit et ie ne preuoy pas quand i'en pourray auoir ; ie voudrois que quelqu'vn m'en pûst donner, afin de pouuoir reconnoistre les biens que le Pere et vous tous m'auez faits. Mes oreilles sont desia percées, ie me rends à sa semonce, ie vay brusler toutes mes vieilles coustumes ; mais ie n'ay pour le present que ma voix. Quand ie seray de retour en mon pays, ie feray l'ouuerture de vostre proposition à mes gens ; i'espere qu'ils la receuront, et que ma voix grossira, et que mes oreilles s'agrandiront pour vous écouter et pour vous remercier de vos presens. Voilà comme se termina cette Assemblée.

Nous nous sommes tousiours icy persuadez, que la Foy se répandroit petit à petit dans toutes ces contrées par l'entremise des premiers Sauuages conuertis. Vous verrez par la lettre que nous en écrit de Miskau le R. Pere Richard, que nous ne nous sommes pas trompez. Il dit donc dans la lettre qu'il a écrite par deça, que les peuples de la Baie de Chaleurs, qu'ils nomment Restg8ch, et d'autres encore qui sont plus éloignez, se veulent entierement conuertir, et s'arrester pour cultiuer la terre, à l'imitation des Neophytes de Sainct Ioseph proche de Kebec. Les allant visiter ce Printemps, dit le Pere, ie fus fort consolé à la veuë d'vne grande Croix qu'ils auoient plantée deuant leur cabane. Ils me presserent de demeurer auec eux pour les instruire, m'asseurans que c'estoit tout de bon qu'ils vouloient croire en Dieu. Ils me dirent encore, que ie fisse venir des ouuriers de France pour les aider à bastir de petites demeures, et qu'ils leur donneroient des pelleteries en payement de leur trauail. Mais qui voudroit demeurer auec vous autres, leur dit-il ? Pourquoy non ? répondit-il, notamment si on ne nous vend plus de vin ny d'eau de vie. Escris en France et mande aux Capitaines qu'ils enuoyent icy des vaisseaux ; qu'on n'apporte plus de ces poisons qui nous perdent, qui nous ostent l'esprit et nous font mourir deuant nos iours ; qu'on fasse icy comme à Kebec, où il n'est pas permis de vendre aux Sauuages de cette eau de feu. Ils auoient prié que la Barque qui les va voir pour le commerce, n'apportast point de ces boissons ; mais nos François ne se sçauroient tenir d'en vendre et les Sauuages d'en acheter quand l'occasion s'en presente, notamment la ieunesse, qui commet mille insolences dans son yurongnerie. Les plus âgez auoient asseuré qu'ils mettroient aux fers ceux qui s'enyureroient.

Vn ieune homme fort et robuste, ayant perdu l'esprit dans ces boissons, entra tout nud dans la cabane où se tenoit l'Assemblée, fit vne brauade au Capitaine, le défiant de le lier ou de le faire lier d'vne chaisne de fer qu'il portoit luy mesme sur ses épaules, menaçant de tuer le premier qui l'aborderoit. Helas! ne sçauriez-vous, m'écrit le Pere, trouuer quelque remede à ces desordres ? ie ne doute nullement que ces pauures

peuples ne suiuissent l'exemple de vos Montagnais, si ces Messieurs, de qui le commerce dépend, vouloient empêcher qu'on ne leur vendist plus de ces eaux de mort. Ie n'ay pas l'honneur de les connoistre ; peut-estre ne sont-ils pas informez de ces desordres. Ceux qui entretiennent le commerce auec nos Sauuages sont loüables, car ils ne permettent point qu'on leur apporte de ces mal-heureuses boissons. Ie ne croy pas que ceux qui les debitent, reçoiuent iamais de grandes benedictions du Ciel, puis qu'ils mettent vn obstacle au Sang de Iesus-Christ, l'empeschant de sanctifier ces pauures Ames. Les Sauuages m'ont dit souuentefois qu'ils n'achetoient pas nos boissons pour aucun goust qu'ils y trouuassent, ny pour aucune necessité qu'ils en eussent, mais simplement pour s'enyurer, s'imaginans dans leur yuresse qu'ils sont personnes de consideration, prenant plaisir de se voir redouter de ceux qui ne goustent point de ce venin. Or ie demande s'il est permis à vn Chrestien de vendre à vn Sauuage ce qui le rend comme vne beste, ce qui le change en vn Lion et qui l'empesche de receuoir la Foy de Iesus-Christ. Des Sauuages de ces quartiers-là ont apporté iusques à Tadoussac des barils tout pleins d'eau de vie ; de Tadoussac ils sont venus iusques à Kebec, et ont causé cette année de trés-grands desordres parmy nos Sauuages. Voilà comme ce venin se communique. Mais acheuons la lettre du Pere : Le flambeau, dit-il, qui est allumé à Kebec, éclatte iusques icy ; ceux qui ont approché de sa lueur, en disent des merueilles, loüans les trauaux de nos Peres enuers les Montagnais. Ie vous prie de m'enuoyer les prieres et les exercices de deuotion qu'on leur fait faire : vne partie de nos Sauuages entendent la langue Montagnaise. Enuoyez-moy aussi, s'il vous plaist, les Cantiques spirituels que vous leur faites chanter. Mais quoy ? ces chansons tiennent-elles de l'air des chansons Sauuages ? Ie demanderois encor volontiers le *Pater*, l'*Aue* et le *Credo*, tournez en vostre langue. Ie souhaitterois bien dauantage si ie ne craignois d'estre importun. Ce sont les paroles du Pere, qui confirment que ces peuples parmy lesquels nous trauaillons, attireront les autres à la connoissance du grand Dieu. Si tost que les Hurons auront pleinement receu Iesus-Christ, le feu se portera dans les grandes Nations du Midy. Le Diable qui preuoit ces grands biens, employe tous ses Demons et tous ses supposts pour nous fermer la porte.

CHAPITRE XI.

Des Fortifications commencées sur la Riuiere des Hiroquois, et des guerres de ces Peuples.

Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, ayant appris que sa Majesté et son Eminence enuoyoient des hommes pour fortifier le pays, fit aussitost disposer la charpente d'vne Maison, deuant mesme que les vaisseaux qui deuoient apporter les ouuriers eussent paru, se doutant bien que si on attendoit leur venuë, qu'ils ne pourroient loger deuant l'Hyuer au lieu où l'on desire poser ces fortifications. Pendant que les charpentiers trauaillent à Kebec, il monte quarante lieuës plus haut ; il s'en va visiter la Riuiere des Hiroquois, remarquer vne place fort propre pour bastir vne Forteresse qui commande l'emboucheure de ce fleuue, par où il se gorge dans la grande riuiere de Sainct Laurens ; il fait monter des barques qui portent les choses necessaires pour ce dessein. A peine a-il commencé, que les Hiroquois veulent étouffer cét ouurage en sa naissance, comme nous dirons tout maintenant, quand i'auray parlé de ce que ces Barbares ont fait pendant l'Hyuer, et mesme encor au Printemps, pour venir à leurs petites guerres de l'Isle ; ie dis petites, pource qu'ils viennent par escoüades et par surprises, mais cela est bien si importun qu'il n'y a combat auquel on ne

voulust plus tost descendre, que de se voir tousiours en danger d'estre surpris de ces voleurs, lesquels ne font la guerre qu'à la façon des larrons, qui assiegent les grands chemins, ne se découurans point qu'ils ne voyent leurs auantages : suiuons-les donc dans leurs courses.

Sur la fin de l'Automne de l'année passée, les Sauuages qui estoient aux Trois Riuieres, craignans l'abboyement des chiens, se ietterent dans la gueule des loups : ne se tenans pas asseurez aupres des François, ils se diuiserent en deux escoüades, dont l'vne descendit à S. Ioseph proche de Kebec, où Nostre Seigneur leur a conserué à tous la vie du corps et donné à quelques-vns la vie de l'âme ; l'autre monta bien haut dans le pays des Algonquins, où les Hiroquois les ont esté massacrer. Deux prisonniers échappez des griffes de ces Barbares, ont raconté ce qui suit : Nos ennemis, disoient-ils, nous ont rapporté qu'ils estoient sortis deux cens hommes bien armez de leur pays ; qu'ils s'estoient diuisez en deux bandes, dont l'vne deuoit venir épier et surprendre quelques François, aupres de l'habitation des Trois Riuieres, mais la mort de deux des plus hardis de leurs Capitaines qui suruint en chemin, fut pris à mauuais augure et leur fit croire que ce mal-heureux presage auroit son effet s'ils passoient outre : ils s'en retournerent donc en leur pays sans rien faire. L'autre escoüade marche sur les glaces et sur les neiges, s'auance iusques à l'Isle, surprend quelques cabanes de Sauuages, tuë ceux qu'ils trouuent au premier rencontre, et en emmenent de viuans tant qu'ils peuuent en leur pays, pour estre le joüet de leur risée, et la pasture des flammes et de leur estomach. Nous estions de la partie, disoient les deux pauures miserables, garrotez comme le reste des prisonniers ; nos ennemis nous faisoient mille interrogations en chemin ; ils nous parloient de ceux qui portent des robbes noires ; ils nous demandoient combien de François estoient morts au combat qu'ils rendirent l'année precedente aux Trois Riuieres, et quand nous leur disions, que tant s'en faut qu'aucun y mourust, que personne n'y receut aucune blessure, ils nous appelloient des menteurs : Nous tuasmes, nous faisoient-ils, plus de cent François (et cependant il n'y en auoit que soixante et cinq en cette escarmouche) ; nous les retournerons voir ce Printemps, au nombre de sept cens combattans, pour compter combien il y en a encor de reste. Pour toy, mon oncle, disoient-ils au plus âgé des deux, tu es mort, tu iras bien tost au pays des âmes ; tu leur diras qu'elles prennent bon courage, qu'elles auront en bref bonne compagnie, car nous allons enuoyer en ces quartiers tout le reste de ta Nation ; cette nouuelle que tu leur porteras leur sera fort agreable. C'est ainsi qu'ils se gaussoient d'vn vieillard qui n'a pas moins de malice qu'eux, mais qui a plus de finesse. Les Hollandois, auec lesquels nous trafiquons, adioustoient-ils, nous ont promis du secours contre les François, nous les irons voir bien armez.

Ces deux prisonniers se sauuerent bien tost apres leur prise, mais voicy des femmes à qui les Hiroquois auoient donné la vie, lesquelles ayans passé le reste de l'Hyuer auec ces Barbares, se sont enfin échappées de leurs mains et de leur pays. Escoutons-les parler de leur mes-auenture. *Quis talia fando temperet à lacrymis ?* dit le Pere Buteux, à qui l'vne de ces pauures captiues en a fait le recit.

Ces pauures Algonquins estoient en leur pays cabanez au fond de leurs grands bois, en vn lieu où peut-estre les Hiroquois n'auoient iamais esté ; voilà pourquoy ils ne pensoient qu'à leur chasse, et non à se defendre de ces Barbares ; lesquels ayans découuert les pistes de ces chasseurs, les approchent à la dérobée pour les massacrer dans leur premier sommeil, la nuict commençant de couurir les arbres et les hommes de ses tenebres, et d'enseuelir la plus part de ces bonnes gens dans le repos. Vne femme en se couchant s'écrie : C'est fait de nous, les Hiroquois nous tuent. Ie ne sçay par quel instinct elle profera ces paroles ; quoy que c'en

soit, à mesme temps ces tigres entrent les armes à la main dans leur cabane, en saisissent quelques-vns par les cheueux, d'autres par le milieu du corps. Quelques-vns s'éueillans au bruit et se voulans mettre en defense, sont aussitost massacrez. La guerre fut bien tost faite : les Hiroquois trouuans ces pauures gens desia liez du sommeil et de la peur, les garrottent auec de bonnes cordes, hommes, femmes et enfans, et en moins d'vne heure se rendent maistre de leur vie, de leurs petites richesses et de leurs cabanes. Se voyans victorieux, ils dressent leur soupper dans la maison des vaincus. Les vns apportent du bois, d'autres vont querir de l'eau ; on met les grandes chaudieres sur le feu. La boucherie n'est pas loin. Ils démembrent ceux qu'ils viennent de massacrer, les mettent en pieces et les iettent pieds et jambes, bras et testes dans la marmite, qu'ils font boüillir auec autant de ioye, que les pauures captifs qui restoient en vie, auoient de creue-cœur voyans que leurs compatriotes seruoient de curée à ces Loups-garoux. Les femmes et les enfans pleuroient amerement, et ces demy-Demons prenoient plaisir à ces chansons lugubres. Le soupper estant cuit, ces loups deuorent leur proye ; qui se iette sur vne cuisse, qui sur la poitrine. Les vns sucent la moëlle des os, les autres ouurent vne teste pour en tirer la ceruelle. En vn mot ils mangent les hommes auec autant d'appetit et plus de ioye que les chasseurs ne mangent vn Sanglier ou vn Cerf.

Pendant ce beau festin, le iour s'approche ; ces loups, estans remplis d'vne viande qu'ils tiennent pour delicate, emmenent leurs prisonniers. Vne femme nommée Kicheuig8k8e, ne pouuant suiure la bande, fut assommée sur le champ. Plusieurs hommes et plusieurs femmes souhaitoient son bonheur, car elle en fut quitte pour bien peu. Pour moy, disoit celle qui a raconté cette histoire, si i'eusse esté baptisée, i'aurois estimé à faueur de mourir de la sorte ; mes yeux n'auroient pas esté contraints de voir les horribles spectacles et les cruautez étranges qu'ils ont veus.

Entre toutes les femmes prisonnieres, nous estions trois qui auions chacun vn petit enfant d'enuiron deux mois ; nous n'auions pas fait grand chemin que ces mal-heureux nous les rauirent. Ah mon Pere ! disoit-elle, ne t'étonne pas si ie pleure maintenant, ie iettay bien d'autres larmes quand ils arracherent de mon sein mon pauure petit fils : mais helas ! si ie ne sçauois que tu nous porteras compassion, ie ne passerois pas outre. Ils prirent nos petits enfans, les attacherent à vne broche, les presenterent au feu et les firent rostir tout vifs deuant nos yeux. N'estoit que i'espere que vous autres François, tirerez vengeance de ces cruautez, ie ne pourrois parler. Ces pauures petits ne connoissoient pas encor le feu, quand ils en sentirent l'ardeur : ils nous regardoient et se tuoient de pleurer ; nostre cœur se fendoit les voyans tout nuds brusler à petit feu ; nous nous efforcions de les retirer, mais en vain, car nos liens et ces Barbares nous en empeschoient. Hé ! tuez-les, disions-nous ; tuez-les, méchans que vous estes ; que vous ont fait ces petits innocens ? Ils n'auoient point d'oreilles, point de pitié ; ils se rioient de nos larmes et de nos vains efforts. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des loups. Apres qu'ils eurent fait mourir ces pauures petits par le feu, ils les tirerent de la broche où ils estoient liez, les iettent dans leurs chaudieres, les font boüillir et les mangent en nostre presence. Ie vous confesse, dit le Pere, qui nous a mandé cette tragedie, que voyant les larmes de cette pauure mere, et entendant ces cruautez inouïes, *Commota sunt viscera mea*, ie fus touché iusques au cœur. Mais poursuiuons nostre chemin ; suiuons ces prisonniers, et voyons quel accueil on leur fera dans les bourgades Hiroquoises.

Quand cette bande lugubre arriua au grand Sault de la chaudiere (c'est vn fleuue qui se precipite tout à coup dans la Riuiere des trois prairies, au dessus de Montreal), vne femme prisonniere, voyant vn endroit de ce fleuue qui n'étoit point glacé, se iette dedans par desespoir, aimant mieux perir dans les

eaux que de mourir dans le feu ; la rapidité du courant la reietta d'abord. Les Hiroquois accourent, la veulent sauuer d'vn precipice pour la ietter dans vn abysme ; mais l'ayans trouuée aux abois, ils l'assommerent et luy couppent la teste, emportans sa cheuelure. Ie serois trop long si ie m'arrestois à toutes les particularitez de leur chemin, hastons-nous.

Les victorieux et les vaincus continuans leur route, deux ieunes hommes prirent le deuant pour donner aduis de la victoire. Aussi-tost vn grand nombre de personnes viennent au deuant iusques à vne iournée de chemin, les femmes apportent du bled d'Inde et d'autres viures qu'elles presentent à ces guerriers. Il fallut faire halte à la veuë de ces viuandieres : on fait danser les prisonniers hommes et femmes, et la nuict se passa dans ces cris de réjouissance.

Le lendemain arriuans proche d'vne Bourgade, ils trouuerent vne grande cabane toute preparée, elle estoit meublée de feux et de braziers qu'on auoit faits en diuers endroits. Quelques Demons y attendoient les prisonniers qu'on amenoit en triomphe, liez et garrotez comme de pauures victimes de la mort. Vn monde d'hommes, de femmes et de petits enfans, les enuironnoient, faisans retentir l'air d'vn son aussi lugubre aux vaincus, qu'il estoit agreable aux victorieux. Entrans dans cét Enfer, on les saluë de grands coups de baston ; on leur passe vne corde au poignet de la main, que les plus robustes d'entr'eux serrent auec vne fureur enragée. Cette douleur est tres-sensible. On les taillade par les bras, on les découppe par le dos et par les épaules ; on leur couppe les doigts, aux vns plus, aux autres moins, non auec vn couteau, mais auec des écailles de poisson, afin que le tourment soit plus cruel, plus long et plus sensible. Cette pauure creature qui s'est sauuée, a les deux pouces couppez, ou plus tost hachez. Quand ils me les eurent couppez, disoit-elle, ils me les voulurent faire manger ; mais ie les mis sur mon giron, et leur dis qu'ils me tuassent s'ils vouloient, que ie ne leur pouuois obeir.

Apres ce premier salut ils leur apporterent à manger pour leur donner nouuelles forces, afin de les tourmenter plus long temps, et en faire leurs joüets comme les Demons font des âmes damnées. Ils commandent aux hommes de chanter, et aux femmes de danser. Ils nous déchirent et arrachent nos robes, disoit cette pauure creature, ils nous exposent toutes nuës à la risée et aux cris de toutes leurs Bourgades ; ils nous font danser en cette posture aux voix et aux chants de nos compatriotes. *Musica in luctu importuna narratio.* Helas ! quelle ioye peut auoir vn cœur en vne danse au milieu des Demons ?

Adrian Earimitag8sitch (c'estoit vn braue Chrestien, homme bien fait, lequel, comme s'il eust pressenty son mal-heur, auoit fort pressé le Pere Buteux de le baptiser deuant qu'il remontast en son pays : Pource, disoit-il, que ie pourray tomber entre les mains de mes ennemis), ce bon Neophyte, estant captif aussi bien que les autres, et ayant receu commandement de chanter les femmes, n'entonna auec ses camarades que des chansons Hiroquoises ; dequoy les Barbares s'étonnans, luy demanderent pourquoy il ne chantoit point à la façon des Algonquins. Il n'y a plus, dit-il, d'Algonquins, nous sommes maintenant François ; les François sont nos vrais amis. Ie croy, remarque le Pere, qu'il vouloit dire que les Algonquins se faisoient tous Chrestiens, et qu'il ne pouuoit s'exprimer qu'en disant qu'ils estoient amis des François. On luy couppa les doigts, non de trauers comme les autres, mais de long, pour luy donner plus de douleur : en vn mot, on le fit mourir en homme de consideration, c'est à dire, auec des tourmens plus exquis. Il dit à quelque ieune femme Algonquine, qu'il apperceut vn peu deuant sa mort : Si vous voyez iamais les François, dites-leur que ie les aime en mourant, et que ie me souuiendray d'eux au dernier periode de ma vie, et de ce qu'ils m'ont dit et de ce qu'ils m'ont enseigné. On fit mourir les prisonniers en diuerses

Bourgades, c'est pourquoy cette bonne femme ne les vid pas tous souffrir. Escoutons ce qu'elle a de reste à nous dire de ceux qu'elle a veus.

La nuict s'estant passée dans les ioyes et dans les tristesses, on fit dés le matin monter ces pauures patiens sur vn grand échaffaut dressé tout exprés, afin qu'ils peussent estre veus de tout le monde, et qu'il n'y eust ny petit ny grand qui ne vist de ses yeux les nouuelles cruautez qu'on leur deuoit faire endurer. Ces Demons s'arment de flambeaux et de tisons ; les plus petits les appliquent sous les pieds de ces miserables, par les ouuertures de l'échaffaut ; les autres les portent aux cuisses et costez, en vn mot, aux endroits les plus sensibles ; on commande aux femmes captiues de brusler leurs marys et leurs compatriotes : elles répondent, qu'elles n'en feroient rien. Il n'y eut que la fille d'vn nommé A8essenipin, appellé des François le Charbon, qui brusla indifferemment les hommes et les femmes captiues. Elle s'imaginoit que cette cruauté luy donneroit la vie, mais au contraire, elle luy causa vne mort plus rigoureuse qu'aux autres. Vn des prisonniers ne faisant paroistre aucun signe de douleur dans le fort de ses tourmens et de ses supplices, les Hiroquois piquez de rage de voir sa constance, qu'ils prennent à mauuais augure, car ils croyent que les âmes des guerriers qui méprisent leur rage leur feront bien payer la mort de leurs corps, voyans, dis-je, cette constance, ils luy demandent pourquoy il ne crioit point : Ie fais, répond-il, ce que vous ne feriez pas, si on vous traitoit auec la mesme fureur que vous me traittez : le fer et le feu que vous appliquez sur mon corps, vous feroient crier bien haut et pleurer comme des enfans, et ie ne bransle pas. A ces paroles ces tigres se iettent sur cette victime à demy bruslée ; ils luy enleuent la peau de la teste, et iettent sur son crane tout sanglant, du sable tout rouge et tout brûlant de feu ; ils le precipitent en bas de l'échaffaut, et le traînent à l'entour des cabanes. En cét équipage il paroissoit comme vn monstre ; il n'auoit que du sang et du sable ardent pour des cheueux ; ses yeux et toute sa face estoient couuerts de feux et de sang ; son corps tout tailladé et tout rosty, ses mains sans doigts : en vn mot, *non erat vulneri locus ;* les playes se couuroient les vnes les autres. Cét objet qui eust donné de l'horreur aux hommes, donnoit de la ioye à ces Demons, qui pour dernier acte de leur cruauté fendent la poitrine à ceux qu'ils veulent mettre à mort, leur arrachent le cœur et le foye qu'ils font rostir, leur couppent les pieds et les mains, les font cuire partie sous la cendre, partie auec vne broche deuant le feu ; bref ils les font rostir et boüillir, et puis les mangent auec vne delicieuse rage. *Homo homini lupus ;* l'homme deuient vn loup enuers vn homme, quand il se laisse gouuerner aux Demons. Helas ! seroit-il bien possible, que le Pere et les François, dont ie vay bien tost parler, fussent traittez de la sorte par ces Barbares, qui les ont pris et emmenez depuis peu en leur pays !

I'apprends qu'ils ne tuerent que les hommes et les femmes plus âgées, donnans la vie à vne trentaine des plus ieunes pour viure dans leurs pays et se marier, comme si elles y auoient pris leur naissance. Les deux qui se sont sauuées, s'attendoient au mesme supplice qu'elles voyoient faire aux autres ; mais on leur dit qu'elles n'en mourroient pas, qu'on se contentoit de les auoir bruslées auec des flambeaux et tailladées par tout le corps.

La fureur de ces lions s'estant appaisée dans le sang de leurs ennemis, ces pauures femmes resterent auec leurs blesseures et auec leurs brusleures, sans y mettre autre emplastre ny appliquer autre remede que la patience. Elles passent l'Hyuer dans les souffrances et dans les tristesses, comme de pauures esclaues, entendans tous les iours les rodomontades que faisoient ces Barbares contre les François et contre les Algonquins, qu'ils veulent entierement exterminer, à ce qu'ils disent, se sentans appuyez et armez des Hollandois.

Au Printemps, trois cens Hiroquois se disposans à la guerre, on se sert de

ces femmes pour porter leurs farines ou leurs munitions de bouche. L'occasion se presentant de se sauuer, elles l'empoignent, se glissent dans ces grandes forests, se perdent le plus qu'elles peuuent dans ces bois pour se mieux retrouuer. Elles passerent les premiers dix iours sans manger ; au bout desquels ayans fait rencontre de quelques bestes sauuages, qu'vne escoüade d'Hiroquois qui venoit en guerre auoit tuées et à demy mangées, en enleuerent de longues pieces qui leur firent grand plaisir. Elles faisoient du feu auec des fusils de bois de cedre, qui sont fort communs aux Sauuages. Elles prirent par apres quelques Castors, passerent de grandes riuieres, souffrirent des peines et endurerent des trauaux capables de tuer des hommes. En fin elles arriuerent quasi toutes nuës aux Trois Riuieres ; leur pauure corps estoit tout déchiré des halliers et des fatigues du chemin, et leur âme accablée de crainte et de peur d'estre rencontrées de leurs ennemis qui battoient la campagne, ou plus tost qui courroient les grandes forests. Si tost qu'elles virent leurs compatriotes, elles se mirent à pleurer. Le Pere Buteux arriuant là dessus : Ah mon Pere ! firent-elles, Dieu nous a bien secouruës, nous l'auons prié tous les iours de nostre captiuité, c'est luy qui nous a deliurées. A ces paroles toutes les femmes Chrestiennes qui les écoutoient donnerent mille loüanges à Dieu, exaltans leur Foy et leur croyance. Voilà ce qu'ont fait les Hiroquois cét Hyuer.

Ce Printemps ils ont fait des courses dans la nation d'Iroquet ; voicy ce que i'ay appris du succés de leurs armes. Estant monté aux Trois Riuieres, ie vis arriuer l'vn des Capitaines de cette nation, nommé Gariaradi ; aux approches des cabanes, il s'écria par trois fois à pleine teste : Ho ho. Le silence s'estant fait par tout : Les Hiroquois, dit-il, nous ont tuez ce Printemps : ils ont enleué deux familles ; mon neveu est du nombre, disoit ce Capitaine. C'est la coutume de ces Peuples de faire retentir à leur arriuée, les bonnes ou mauuaises nouuelles.

Cét Esté, c'est à dire le second iour du mois d'Aoust, douze Canots de Hurons, remontans en leur païs, et remenans auec eux le Pere Isaac Iogues, qui estoit descendu ça bas pour les affaires de la Mission, furent attaquez et deffaicts d'vne trouppe d'Hiroquois, armez par les Hollandois de bonnes arquebuses, desquelles il se seruent aussi bien que nos Europeans. Le Pere fut pris de ces Barbares auec deux ieunes hommes François, qui l'accompagnoient ; vingt trois Hurons furent en partie massacrez, en partie liez, et garrotez auec le Pere, pour estre conduits au païs de ces Barbares, qui en feront peut estre vne curée plus sanglante que les chiens ne font d'vn cerf. Dieu soit beny à iamais du courage qu'il a donné au Pere, et de la pieté qu'il a départy à ces deux ieunes hommes François : si ces tigres les bruslent, s'ils les rotissent, s'ils les font boüillir, s'ils les mangent, ils leurs procureront de plus doux rafraischissemens en la maison du grand Dieu, pour l'amour duquel ils s'exposoient à ces dangers. Voila le prix et la monnoye auec laquelle Iesus-Christ a acheplé le salut des Grecs et des Barbares : c'est auec la mesme monnoye qu'il leur faut procurer l'application de son sang. Vne partie des Hurons faits prisonniers sont Chrestiens, peut-estre qu'ils donneront quelque bonne impression de la foy du grand Dieu à ces peuples, qu'on gagneroit pour le Ciel aussi aisement que les autres, si les Hollandois, qui se sont habituez en la coste de l'Acadie qui appartient au Roy, n'en empeschoient l'abord et l'accez aux Predicateurs de l'Euangile.

On enuoyoit par ces douze Canots, le petit ameublement de nos Peres qui sont aux Hurons, et la plus grande partie de ce qui estoit necessaire pour leurs Chapelles, pour leurs viures et pour les besoins de trente trois personnes que nous entretenons en cette extremité du monde, pour procurer la conuersion de ces peuples : tout cela est tombé entre les mains de ces barbares. *Deus dedit, Deus abstulit : sit nomen Domini benedictum.*

Ces pauures Peres regretteront sur tout les lettres que plusieurs personnes de merite leur escriuoient : les Hiroquois les ont iettées ça et là sur le bord de la riuiere, les eaux les ont emportées, et ainsi les voila priuez de la douce communication de ces personnes d'élites et de vertu ; les voleurs de grands chemins leur ont desrobé cette consolation.

Vnze canots de Hurons chargez d'hommes et de pelleteries, descendans aux Trois Riuieres, s'arresterent quasi à mesme temps dans vne Isle, à cinquante lieuës au dessus de Nostre Dame de Montreal, pour chasser au cerf et aux vaches Sauuages : ils mirent en embuscade vne partie de leurs hommes, pour se ietter sur les bestes qui se lanceroient dans la riuiere. Pendant que la plus grosse trouppe s'en alloit courant et criant dans cette Isle, pour espouuanter ces animaux, les Hiroquois suruenant se iettent sur cette embuscade, et l'enleuent en vn moment ; leurs camarades bien estonnez veulent courir apres, mais craignans que les ennemis ne fussent en nombre et qu'ils ne leur dressassent quelque embusche dans les bois, ils abandonnent leurs compagnons à la mercy des loups, et se diuisans en deux bandes, les vns remontent aux Hurons, et les autres descendent aux Trois Riuieres, pour donner aduis que les chemins estoient assiegez en diuers endroits. *Pene zelaui super iniquos pacem peccatorum videns:* iamais ny les Algonquins ny les Hurons n'ont eu tant de recours à Dieu qu'ils ont maintenant, et iamais ils n'ont esté accablez de plus grands mal-heurs ; plus nous auançons dans la Foy, et plus auant marchons-nous dans les Croix ; il semble que tout veut perir, au temps peut-estre que Dieu veut tout sauuer : c'est par ces desespoirs qu'il nous conduit dans l'esperance, et sa main puissante nous soustient plus fortement dans les boule-uersemens.

Ce bon Ioseph tant signalé parmy les Hurons, n'eut pas plus tost commencé de prescher Iesus-Christ à ses compatriotes, qu'il se vid miserablement massacré dans vne surprise de ses ennemis. Ce coup deuoit, selon les apparences humaines, confirmer son frere dans l'éloignement et dans l'auersion qu'il auoit de nostre creance : au moment que nous pensions qu'il deust fulminer contre Iesus-Christ, c'est en ce moment qu'il se fit baptiser en son nom.

A peine est-il Chrestien, que le voilà dans la ferueur ; il deuient Predicateur aussi bien que son frere. *Iudicia Dei abyssus multa :* il nous vient voir ça bas, il fait des actions d'vn vray enfant de Dieu ; nous ayant consolé par sa presence, il s'en retourne en son pays ; le lendemain qu'il nous quitte, il est pris, lié et garroté, et emmené des Hiroquois ; et pour augmenter son malheur et nostre tristesse, il remenoit auec soy sa petite niepce, tres-bien instruite au Seminaire des Meres Vrsulines, auec esperance qu'elle feroit merueilles en son pays ; cette petite brebis est deuorée de ces tigres. Quand les Iuifs virent Iesus-Christ mort, ils ne s'attendoient pas de voir sortir de son Sang vne armée de geans Chrestiens, qui ont fait adorer son sainct Nom dans tout l'Vniuers. *Periculis fluminum, periculis latronum, periculis in itinere, periculis in ciuitate, foris pugnæ, intus timores :* c'est par là que sainct Paul a presché Iesus-Christ ; c'est dans la foiblesse que Dieu triomphe de la force ; c'est par les dangers qu'il nous mene dans l'asseurance, et par la bassesse qu'il nous fera monter à la grandeur : l'Ancienne France donnera secours à sa Cadette ; ceux qui ont le pouuoir en main, tiendront à honneur de l'employer pour Iesus-Christ et passer outre.

Le 13. iour d'Aoust Monsieur le Gouuerneur arriua à la riuiere des Hiroquois, pour commencer ce Fort au lieu qu'il auoit designé. On fait joüer les haches dans cette grande forest ; on renuerse les arbres, on les met en pieces, on arrache les souches, on designe la place, on y dit la premiere Messe. Apres la benediction faite, les canons retentissent, vne salue de mousquets honore ces premiers commencemens sous les auspices de nostre grand Roy, et sous la faueur de son Eminence. Sept iours apres le premier coup donné, comme tout le monde s'oc-

cupoit à dresser vne pallissade pour se mettre à couuert de l'ennemy, vne trouppe de trois cens Hiroquois, se glissant à pas de larrons dans ces forests, donna bien de l'exercice ; et si Monsieur le Gouuerneur n'eust esté present, tous les ouuriers estoient taillez en pieces. Ces Barbares se diuiserent en trois bandes ; et nonobstant qu'ils vissent trois Barques à l'ancre, ils se ietterent sur nous auec vne fureur si étrange, qu'il sembloit qu'ils deussent tout enleuer d'vn premier coup. Aussi tost chacun court aux armes ; vn Caporal nommé Du Rocher estant en garde, voyant qu'ils mettoient desia le pied dans le retranchement, s'auance la teste baissée auec quelques Soldats et les repousse courageusement. Les balles de mousquets et d'arquebuses sifflent de tous costez. Monsieur le Gouuerneur, estant sur l'eau dedans son Brigantin, se fait porter au plus tost à terre sur vn batteau ; il entre dans le reduit, qui n'estoit pas encore en estat de se bien defendre. Nos François sont bien étonnez de voir le courage et la resolution d'vn ennemy qui passe, dans l'esprit de ceux qui ne le connoissent pas, pour timide, et qui fait des actions d'vne tres-grande hardiesse : bien attaqué, bien defendu. Vn grand Hiroquois, portant vn pennache ou vne espece de couronne de poil de cerf, teint en écarlatte, enrichy d'vn collier de pourcelaine, s'auançant trop, est couché par terre tout roide mort d'vne mousquetade. Vn autre receut sept postes dans son bouclier, et bien autant dans son corps. Nos François estans animez, se ruënt auec vn tel carnage, qu'ils font lascher pied à ces Barbares : l'vn d'eux grandement blessé, iette son arquebuse et se sauue, l'autre abandonne sa masse d'armes ; plusieurs quittent leurs boucliers, trouuans plus d'asseurance en leurs pieds qu'en leurs rondaches. Ils firent neantmoins leur retraitte auec conduite, se retranchans dans vn Fort qu'ils auoient sécretement dressé à vne lieuë ou enuiron au dessus de nous. On trouua par apres des haches et d'autres armes, que les blessez auoient laissées, auec du sang qui rougissoit leur trace. Nos Soldats les loüoient de leur generosité, ne pensans pas que des gens qui portent le nom de Sauuages, eussent les armes si bien en la main : tel s'auança pour mettre le pied dans vne barque, d'autres tirerent dans la redoute par les meurtrieres mesmes ; vn Caporal, nommé Des lauriers, fut tué, et le sieur Martial, Secretaire de Monsieur le Gouuerneur, receut vn coup d'arquebuse dans l'épaule ; trois autres François furent blessez, dont l'vn a vn coup qui luy passe d'vne joüe à l'autre.

Cét assaut, qui dura assez long-temps, eut deux bons effets : l'vn fut d'arrester ces Barbares, et de les empescher non seulement de venir chercher nos Sauuages Chrestiens iusques aupres de nos portes, mais encor de venir surprendre les Hurons et les Algonquins, qui passent tous les iours dans ce grand fleuue pour nous venir visiter ; de plus, nos Soldats apprirent qu'il se falloit défier d'vn ennemy, qui fond comme vn oiseau dessus sa proye, qui fait la guerre en larron, et qui attaque en vaillant homme.

On ne manqua pas de faire entendre aux Sauuages qui estoient assemblez aux Trois Riuieres, ce qui s'estoit passé. On leur monstra les dépoüilles de l'ennemy ; on leur fit entendre que le dessein du Roy et de son Eminence dans ces fortifications, n'estoit que pour défendre ceux qui reçoiuent nostre saincte Foy ; que ces grands Capitaines obeissoient à Dieu, qu'ils honoroient la priere, qu'ils n'auoient besoin d'aucune chose du pays des Sauuages ; que leur seule et vnique pensée dans les secours qu'ils leur donnoient, n'estoit autre que de leur faire reconnoistre et adorer le Dieu du Ciel et de la terre. Vn Capitaine prenant la parole : C'est à ce coup, dit-il, que vous estes vrayement nos amis, puis que vous défaites nos ennemis. I'ay quasi creu iusques à maintenant, que vous auiez quelque secrette intelligence auec les Hiroquois ; mais le sang que vos armes ont tiré de leurs veines, condamne mes paroles. Le iour suiuant, cét homme, jadis tres-meschant et tres-ennemy de la Foy, nous vint trouuer et nous dit :

Ie m'en vay querir le Capitaine de l'Isle ; si iusques à maintenant mes oreilles ont esté boûchées, elles seront doresnauant ouuertes ; ma bouche a plus de méchanceté que mon cœur n'en auoit. Ie trouuois bon dans le fond de mon âme ce que vous enseigniez, mais ie ne pouuois pas m'y sousmettre : c'est maintenant tout de bon que ie veux embrasser la priere.

Les autres Algonquins qui sont descendus aux Trois Riuieres, ont promis des merueilles. S'ils tiennent leur parole, le Ciel s'en réjoüyra, puis qu'il s'interesse en la conuersion d'vn pecheur.

Enfin ce lieu où logeoit la crainte, sera vne maison d'asseurance. Ces Barbares, remontans en leur pays, dépeignoient leurs victoires sur les arbres qui bordoient l'emboucheure de leur Riuiere ; ils plantoient sur ses riues les testes de ceux qu'ils auoient massacrez ; ils griffonnoient le visage de leurs prisonniers ; la figure du pauure Pere Isaac Iogues y paroissoit entre les autres, et maintenant on y voit le grand Estendart des predestinez. C'est vne haute Croix, que Monsieur le Gouuerneur fit éleuer sur les ruines de leurs trophées, iustement le iour de l'Exaltation de la Saincte Croix, auec vne pieté et vne consolation tres-sensible de nos François. *In hoc signo vinces,* Iesus-Christ sera nostre victoire.

Apres la prise du Pere Isaac Iogues par les ennemis, auec deux ieunes hommes François, vn Algonquin tint ce discours au Pere Iacques Buteux : C'est à ce coup qu'on verra bien si les Hiroquois vous craignent, s'ils ont peur de vos arquebuses, s'ils redoutent vos canons, ou bien s'ils vous méprisent : si tost que ton frere sera arriué en leur pays, les Capitaines s'assembleront, et si le nom François leur fait peur, voicy comme ils parleront : Ne mangeons point la chair des François, cette chair n'est pas bonne à manger, c'est vn poison qui nous fera mourir si nous en goustons ; remenons-les à leurs freres et à leurs compatriotes : voilà ce qu'ils diront s'ils vous craignent, et au Printemps ils rameneront ton frere et les deux François qu'ils tiennent prisonniers. Que si au contraire ils vous ont à mépris, ils s'écrieront à la veuë de ton frere, et des François qui l'accompagnent : Ça mangeons, voyons quel goust a la chair des François ; aualons-les tout entiers. Là dessus ils les brusleront, ils leur feront souffrir mille tourmens, ils les mettront en pieces, ils les ietteront par quartiers dedans de grandes chaudieres, ils les mangeront auec delices, tout le monde en voudra gouster ; et quand ils seront bien saouls : Voilà de bonne viande, diront-ils, cette chair est delicate, il en faut manger. Vn Capitaine haranguant excitera la ieunesse d'aller à la chasse des François, pour faire de semblables festins dans leur pays ; alors il n'y aura habitation de François où ils ne viennent dresser des embusches pour les surprendre et les mener à leur boucherie. Cela s'appelle parler et agir en Sauuage. Ie voy peu de personnes de nous autres, qui ne soient dans le danger d'auoir pour sepulchre l'estomach de ces Barbares, si Dieu ne nous met à l'abry des hautes puissances.

CHAPITRE XII.

De leurs coustumes et de leurs superstitions.

Il se trouue des Sauuages chargez d'autant de noms que quelques Europeans sont chargés de diuers tiltres et diuerses qualitez. Donc de mesme qu'en France, il y a des noms propres pour des hommes, et d'autres pour les femmes : ainsi en est il parmy les Sauuages, le nom d'vn homme ne se donne point à vne femme ; il semble que la nature a enseigné cette distinction à toutes les nations de la terre. Ces noms sont tirez pour la plus part des choses naturelles, comme des animaux, des Poissons, des Saisons, en vn mot de tout ce qui tombe sous les sens : l'vn s'appellera Arim8chtig8an la teste de Chien, l'autre Dechin-

kinagadich vn petit Bouclier, l'autre 8mithikens l'Epine, et ainsi du reste.

On donne le nom à vn enfant quelque temps apres sa naissance ; passant de l'enfance en l'adolescence, il change de nom comme les Romains changeoient de robe ; il prend vn autre nom en l'âge viril, et puis encor vn autre en la vieillesse : si bien qu'ils en ont de rechange selon leurs âges. Echappant de quelque danger ou sortant de quelque grande maladie, ils prennent vn nom qu'ils croyent leur debuoir estre de meilleur augure que celuy qu'ils auoient. Les Sorciers ou Deuins feront quelquefois changer de nom à quelque malade, s'imaginant quasi que la mort ou le Manitou qui vouloit attaquer cét homme, ne le connoistra plus sous vn nouueau nom. En vn mot ils croyent qu'il y a des noms mal-heureux et d'autres bien-heureux ; vn songe est capable de faire changer le nom à vn homme. On a dit souuent qu'on faisoit reuiure les trepassez, faisant porter leurs noms aux viuans ; cela se fait pour plusieurs raisons : pour resusciter la memoire d'vn vaillant homme, et pour exciter celuy qui portera son nom à imiter sa generosité, pour tirer vengeance des ennemis, car celuy qui prend le nom d'vn homme tué en guerre s'oblige de venger sa mort ; pour secourir la famille d'vn homme mort, d'autant que celuy qui le fait reuiure et qui le represente porte toutes les charges du deffunct, nourrissant ses enfans comme s'il estoit leur propre Pere, en effect ils l'appellent leur Pere, et luy ses enfans. Vne mere ou vn parent qui ayme tendrement son fils ou sa fille, ou quelqu'vn de ses proches, le fait resusciter par vne affection de le voir auprés de soy, transportant l'amour qu'elle portoit au deffunct à celuy ou à celle qui se charge de son nom ; cette ceremonie se fait en vn festin solemnel en presence de plusieurs conuiez. Celuy qui fait reuiure le trepassé, fait vn present à celuy qui doit prendre sa place : il luy met par fois vn collier de pourcelaine au col ; s'il l'accepte il prend le nom du trepassé, et se met à danser le beau premier pour marque de resiouissance. Il n'y a point de Nations qui n'aspirent à l'immortalité ; mais il n'y a que les vrais Chrestiens qui l'obtiennent.

Vn homme qui aimoit sa femme, ou vne femme son mary, et qui respecte ses alliez, sera quelquefois trois ans sans se remarier, pour témoigner son amour ; que s'il se marie bientost apres sa mort, sans s'estre accordé auec les amis de la deffuncte, le plus proche de ses parens le pillera et luy ostera tout ce qu'il possede au premier rencontre, et cét homme se laissera emporter tout son bagage sans mot dire, telle estant la coustume du pays.

Les presens parmy les peuples font toutes les affaires du pays : ils essuient les larmes, ils appaisent la colere, ils ouurent la porte dans les pays étrangers, ils deliurent les prisonniers, ils resuscitent les morts. On ne parle quasi et on ne respond que par des presens : c'est pour cela que dans les harangues, le present passe pour vne parole. On fait des presens pour animer les hommes à la guerre, pour les conuier à la Paix, pour attirer vne famille ou vne nation à venir prendre place et demeurer auprés de vous, pour satisfaire ou payer ceux qui ont receu quelque iniure ou quelque blessure, notamment s'il y a eu du sang répandu. Les presens qu'on fait pour la mort d'vn homme qui auroit esté massacré, sont en grand nombre ; et remarquez, s'il vous plaist, que ce n'est pas ordinairement l'assassin qui les fait, mais ses parens, sa bourgade ou sa nation, selon la qualité ou la condition de celuy qui a esté mis à mort. Ne pensez pas neantmoins que ce procedé donne quelque liberté aux esprits mutins de faire vn mauuais coup, tant s'en faut : la peine dans laquelle vn meurtrier iette tout vn public, les retient puissamment. Aioûtez que s'il est rencontré des parens du deffunct deuant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ sans autre forme de iustice.

Les presens parlent, comme i'ay dit ; ils sont tous significatifs. Ceux qui deliurent vn prisonnier de guerre, luy font trois presens, comme trois colliers de Pourcelaine, pour briser les trois

liens dont il est garroté, l'vn par les jambes, l'autre par les bras, et le troisiesme par le milieu du corps.

Si quelques Sauuages étrangers passent par les terres d'vn Capitaine nouuellement mort, et non encor resuscité, on les arreste, on leur dit que le corps du deffunct trauerse la Riuiere, c'est à dire, qu'il faut faire des presens pour le releuer, pour rendre le passage libre et pour arrester les pleurs de ses amis. Ils ont des medecines naturelles qu'on peut appeller interieures et exterieures : les interieures consistent en des potions, qu'ils tirent de quelques simples, sans les composer ny les mesler ; ils pilent par exemple de petites branches d'vne espece de Sapin, les font boüillir et en boiuent le suc ou le ius, qui leur sert de vomitoire ; ils font le mesme des branches de Cedres, d'vne espece de racine semblables aux naueaux de France, d'autres petites branches d'vn bois fort amer, d'vne espece d'ozeille sauuage et de quelques autres simples, dont nous n'auons point de connoissance.

Voicy vne partie de leurs remedes exterieurs, s'ils ont quelque tumeur en quelque endroit que ce soit, ils vsent d'vne espece de scarification, decoupans la partie malade auec vn cousteau, ne pouuans croire que pour guerir la teste il faille saigner le bras. Ils mettent parfois sur la scarification quelques herbes ou quelques racines pilées, pour seruir d'onguent restringeant, quand le sang est suffisamment escoulé.

Voicy vne inuention que la France n'a pas encore trouuée. Vn homme, ayant perdu l'vn de ses yeux par vne fluxion, se guerit en cette sorte : il arrache cet œil, et met en sa place l'œil d'vn Aigle ; mais comme il ne remplissoit pas toute la concauité, il le change en vn œil de Tortuë. Cét œil estant troublé et luy faisant voir les obiets confusément, il le iette et se sert de l'œil d'vn Huart (c'est vn oyseau de Riuiere) ; cét œil estoit si vif qu'il luy faisoit voir le fond des lacs et des fleuues sur lesquels il nauigeoit, et luy decouuroit tous les poissons, grands et petits, qui s'y rencontroient. Comme il passoit sur des abysmes d'eau, la distance espouuantable de son petit canot iusques au fond de ces abysmes luy donnoit tant de terreur, qu'il fut contraint de quitter cét œil d'oyseau et de prendre l'œil de son Chien, qui s'adapta si proprement qu'il s'en seruit le reste de ses iours auec autant de facilité que de son œil naturel. C'est vne femme aueugle qui raconte cette histoire de son grand Pere : elle n'est non plus croyable en ce qui touche les yeux, qu'en ce qui concerne les couleurs.

La Relation de l'an 1634. rapporte que les Sauuages s'imaginent que la Lune est mariée au Soleil, qu'elle en a vn fils, et quand elle le prend entre ses bras, qu'elle paroist Eclipsée. D'autres disent qu'elle souffre de grandes douleurs et qu'elle est en danger de mort, quand elle paroist dans cette noirceur ; il y en a qui se mettent à danser ou à chanter pour luy donner quelque soulagement. Ils prennent les Eclipses pour des augures de mortalité, de guerre ou de maladie ; mais cét augure ne precede pas tousiours le mal-heur qu'il pronostique, il le suit parfois : car les Sauuages ayant veu l'Eclipse de Lune qui a paru cette année 1642. dirent qu'ils ne s'estonnoient plus du massacre que les Hiroquois auoient fait de leurs gens pendant l'hyuer : ils en voyoient la marque et le signe, mais vn peu trop tard pour s'en donner de garde.

A propos de cette Eclipse, voicy ce qu'en disent ceux qui l'ont obseruée à Kebec à S. Ioseph et aux Trois Riuieres : le 4. d'Auril sur les sept heures et demie du soir, la Lune commença de se couurir, et l'Eclipse fut toute pleine enuiron les huict heures et trois quarts ; elle demeura en cét estat iusques à dix heures et vn quart du soir, et pour lors elle commença petit à petit à se decouurir.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ

EN LA MISSION DES HVRONS.

DEPVIS LE MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1641. IVSQVES AV MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1642.

Enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

Mon Reverend Pere,

Les premieres Années qu'on a trauaillé pour la Foy dans ce Païs, les maladies nous ayant obligés d'employer le plus fort de nos soins plustost pour des Ames qui s'enuoloient incontinent au Ciel, que pour les Adultes en santé qui pussent former vne Eglise au milieu de cette Barbarie, on nous écriuit de France qu'on attendoit des Adultes qui receuans la Foy la laissassent pour heritage à leur posterité. Il a pleu à nostre Seigneur cette derniere Année, donner l'accomplissement à des desirs si raisonnables, par vn bon nombre d'Adultes qui non seulement ont embrassé la Foy, mais ont passé par les épreuues qui nous ont fait connoistre que les Anges y ont plus trauaillé que nous, et que nous pouuons esperer que cet Ouurage estant du Ciel, ira se perfectionnant de plus en plus iusqu'au poinct que le souhaitent ceux qui demandent que Dieu soit adoré par toute la Terre. C'est ce que nous esperons particulierement de l'assistance des saincts Sacrifices et prieres de V. R. et par son moyen, de celles de toute la Prouince, ausquelles nous nous recommandons de toute nostre affection.

De V. R.

Seruiteur tres-humble et tres-obeissant en N. S.

Hier. Lalemant.

De Saincte Marie aux Hurons,
ce 10. de Iuin 1642.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat du pays et du Christianisme en general.

Les fleaux de Dieu se sont fait sentir les vns apres les autres à ce pauure Peuple Barbare : la terreur et l'effroy de la Guerre ont suiuy apres les maladies mortelles qui dans les Années precedentes mirent le deuil et la desolation par tout. Des troupes qu'ils auoient mises sur pied pour aller battre l'Ennemy dans ses terres, les vnes ont esté dissipées par la mauuaise intelligence qui se trouua parmy eux, les autres ont esté mises en fuite, aucunes y sont presque demeurées tout entieres dans les embusches qu'on leur auoit dressées : en vn mot quasi toutes leurs entreprises ne leur ont esté que funestes.

Diuerses bandes ennemies s'estans coulées dans le Païs, à la faueur des bois et de la nuict, y ont par tout et quasi en toutes les saisons de l'Année, fait des massacres d'autant plus redoutables, que pas vn ne s'en voit exempt ; les femmes mesmes et les enfans à la mammelle n'estans pas en asseurance à la veuë des palissades de leurs Bourgs ; et mesme quelquefois tel ennemy aura bien le courage, estant tout nud et n'ayant qu'vne hache à la main, d'entrer de nuict luy seul dans les Cabanes d'vn Bourg, puis y ayant fait quelque meurtre de ceux qu'il y trouue endormis, de

prendre la fuite, pour toute defense contre cent et deux cens personnes qui le poursuiuront vn et deux iours entiers.

De plus, lors que nos Hurons descendent aux Trois Riuieres ou à Kebec, pour y porter leurs Castors, quoy que tout ce chemin ne soit remply que de saults et de precipices, et que souuent on y fasse naufrage, toutefois ils y craignent bien moins les dangers de l'eau que du feu : car toutes les années les Hiroquois leur dressent de nouuelles embusches, et s'ils les prennent vifs, ils exercent sur eux toute la cruauté de leurs supplices ; et ce mal est quasi sans remede, car outre qu'allans pour le trafic de leurs pelleteries, ils ne sont pas équipez pour la guerre, les Iroquois ayans maintenant l'vsage des armes à feu, qu'ils acheptent des Flamans qui habitent leurs Costes, vne seule décharge de cinquante ou soixante arquebuses, est pour donner l'épouuante à mille Hurons qui descendroient de compagnie, et les rendre la proye d'vne armée ennemie qui les attendroit au passage.

Nous esperons que le Ciel applanira ces hautes Montagnes, qui seroient pour arrester en peu d'Années non seulement tout le commerce des Hurons auec nos François, mais aussi le cours de l'Euangile. Au moins on nous fait entendre de France, que ceux à qui Dieu a donné le pouuoir de tout faire ce qu'ils entreprennent, et dont la pieté s'estend plus loin que les bornes de l'Europe, jettent quelquefois leur pensée sur les necessitez de ce Païs, et enuisagent le Salut de ces pauures Peuples, comme vn Ouurage qui n'est pas indigne de leurs soings, puis qu'il a cousté aussi cher au Sauueur de nos Ames que la conuersion des autres Peuples de la Terre.

Pour ce qui est de l'Estat du Christianisme en ces Contrées, ie puis dire auec verité que l'Eglise s'y fortifie en nombre et plus encore en Saincteté ; que le sainct Esprit y trauaille visiblement autant peut estre qu'en aucun lieu de ce Nouueau Monde, et qu'en des personnes nourries dés le berceau parmy les exemples de Vertu et de Religion, on admireroit la Foy, la Pieté et le courage, dont nous sommes témoins en quelques-vns de nos Barbares, qui ne respirent rien plus ardemment que le Ciel, depuis que Dieu a pris possession de leur cœur. Aussi iamais nous n'auons veu plus clair dans la façon de les instruire, et iamais l'Euangile n'a esté icy annoncé plus paisiblement, que depuis enuiron huict mois.

Ces faueurs nous venant du Ciel, et sans doute par les merites de tant de sainctes Ames, qui font mille fois plus aupres de Dieu pour la Conuersion de ces Peuples, que nous-mesmes qui y sommes employez, il n'y a que celuy seul qui connoist le secret des cœurs, qui sçache asseurément quelle part vn chacun y a ; mais les causes moins esloignées estant d'ordinaire les plus connuës, ie me tiens obligé de reconnoistre que Nous et les Anges Tutelaires de ce Pays, deuons beaucoup à la Pieté de Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, qui non content de nous maintenir fortement dans les fonctions de nostre Ministere au milieu de ce Peuple Infidele, trouue aussi des moyens dignes de sa prudence, d'y authoriser les veritez de nostre Foy.

Nos Barbares, pour Barbares qu'ils soient, ne laissent pas d'auoir appris dans ce liure de la Nature, les voyes de se maintenir et conseruer contre leurs Ennemis : ils ont des affidez et pensionnaires parmy les Nations estrangeres, qui leur découurent les desseins qui se forment contre eux, qui leur donnent aduis des Armées qui sont en campagne et des routes qu'elles doiuent tenir. Mais la coustume du Païs est que celuy qui donne ces aduis, enuoye quelque present assez considerable pour asseurer la verité de ses paroles.

Conformément à cette coustume receuë parmy ces Peuples, Monsieur le Gouuerneur ayant consideré que les presens qu'on auoit faits par le passé aux Hurons descendans en Traite, n'auoient esté que sous le titre de l'alliance qu'on desiroit faire auec eux, jugea, l'Esté dernier, que les presens qu'il leur feroit, pourroient auoir meilleur effet

s'ils leur estoient donnez sous ce titre : Que les Veritez que nous leur preschons estoient tres-asseurées. En effet iamais presens n'ont esté plus auantageux pour la Foy : car outre qu'au retour des Canots, tout le Païs ayant appris ce qui s'estoit passé là bas, conceut que les choses que nous venons leur annoncer sont receuës par toute la Terre pour Veritez tres-asseurées (ce que souuent plusieurs ont reuoqué en doute, à cause que les premiers François qu'ils ont conneus, disoient-ils, ne leur auoient point parlé de Dieu), nous en auons de plus tiré cet auantage, que iamais nous n'auons eu plus d'audience dans tous les Bourgs et Cabanes où nous auons esté pour enseigner ces Peuples.

CHAPITRE II.

De la Maison ou Residence fixe de Saincte Marie.

Nous auons esté cette Année icy dans les Hurons quatorze Prestres de nostre Compagnie ; mais à peine nous voyons-nous vn mois entier reünis tous ensemble. Nous nous sommes ordinairement dissipez, principalement durant l'Hyuer, qui est le fort du trauail pour la Conuersion de ces Peuples. Hüict de ce nombre ont trouué leur employ dans les quatre principales Missions Huronnes, que nous auons pû cultiuer cette Année. Les Algonquins qui habitent icy proche de nos Hurons, ont occupé le trauail de trois autres. Nos Peres ainsi diuisez chacun dans le soin de la Mission qui luy est écheuë en partage, m'ayans obligé de me joindre à eux, tantost vn mois en vn endroit puis en vn autre, selon les occasions qui se sont presentées, ie n'ay pas eu de demeure asseurée : et ainsi le soin de cette Residence est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au Pere Isaac Iogues et au Pere François du Peron.

C'est vne consolation bien sensible à tous nos Missionnaires, apres les fatigues soit de l'Hyuer soit de l'Esté, de se rendre en cette Maison, pour vaquer à eux-mesmes et respirer vn peu plus librement auec Dieu dans ce repos d'esprit, pour par apres retourner au mesme trauail auec plus de vigueur. Outre cela, ils en tirent vn notable aduantage des Conferences qu'ils y font tous ensemble, tant des lumieres et des moyens que Dieu leur ouure pour faciliter l'instruction et la Conuersion des Sauuages, que des nouuelles connoissances qu'ils ont receuës pour s'auancer en vne Langue où il faut estre et Maistre et Escholier tout en mesme temps.

Cette mesme Maison, estant le centre du Païs, a bien souuent la consolation de receuoir les Chrestiens qui y viennent de diuers endroits pour y faire leurs Deuotions plus en repos que dans les Bourgs, et dans cette espece de Solitude, y conceuoir plus à loisir les sentimens de Pieté et de Religion. Nous leur auons dressé pour cet effet vn Hospice ou Cabane d'écorce, où Dieu nous donne les moyens de loger et nourrir ces bons Pelerins dans leur propre Païs. Durant l'Esté, de quinze en quinze jours, il s'en trouue tousjours bon nombre qui de quatre et cinq lieuës s'y rendent dés le Samedy, pour passer sainctement le Dimanche, n'en partant que le Lundy matin. Le Dimanche suiuant nous les déchargeons de cette peine, nos Peres allans chez eux vn et deux jours auparauant pour les disposer aux Deuotions de ce sainct Iour. Et ainsi par ces visites alternatiues, on les entretient doucement dans l'exercice du Christianisme, dont, l'Hyuer, demeurant plus assiduëment auec eux, on a tasché de leur donner de plus solides connoissances.

Si dedans les Missions quelque Adulte en estat de santé, est jugé digne du Baptesme apres toutes les épreuues qu'on a tirées de luy, c'est en cette Maison qu'on le renuoye pour derechef y estre examiné et receuoir auec solennité ce Sacrement qui le fait Enfant de l'Eglise.

Nous auons reserué la plus grande part de ces Baptesmes aux Festes de Noël, de Pasques et de la Pentecoste,

d'où nos Chrestiens qui s'y sont assemblez de toutes parts, n'ont sorty chaque fois qu'auec vn accroissement sensible de leur foy. L'éclat exterieur dont nous taschons d'accompagner les Ceremonies de l'Eglise, la beauté de nostre Chapelle qui passe en ce Païs pour vne Merueille du Monde (quoy qu'en France ce ne seroit que pauureté), les Messes, les Sermons, les Vespres, les Processions et les Saluts qu'on a faits en ce temps-là, auec vn appareil qui surmonte tout ce que iamais ont veu les yeux de nos Sauuages : tout cela fait vne impression dans leur esprit, et leur forme vne idée de la Majesté de Dieu, qu'on leur dit estre honorée d'vn culte mille fois plus auguste par toute la Terre.

Le nombre de ceux qui ont receu le Sainct Baptesme a esté de plus de six-vingt personnes. Ie croy que Dieu a receu les prieres qu'ils ont offertes pour ceux qui demeurans en France, font passer iusques en ce Nouueau Monde les effets de leur Charité pour cooperer sainctement au Salut de ces Peuples et achepter ces pauures Ames, qui, quoy qu'elles leur coûtent, ont coûté mille et mille fois plus cher au Sang de Iesvs-Christ. Quand i'entends les aumosnes qui se fournissent pour cet effet ; quand ie lis les Memoires des deuotions publiques de plusieurs Maisons Religieuses, qui nuict et jour tout le long de l'Année, n'ont ce semble rien plus à cœur que de hâter les Misericordes de Dieu sur ces pauures Sauuages ; quand j'apprens que des particuliers, qui ne veulent auoir que les Anges du Ciel pour témoins de leur Charité, se consomment en toute façon pour en auancer les momens ; quand ie voy tant de jeusnes, tant de veilles, tant d'oraisons, tant de cilices et tant de sainctes cruautez, qui ne peuuent partir que d'vn cœur enflammé d'vn Amour sacré, en vn mot tant de feu qu'autre que le sainct Esprit ne peut allumer dans les cœurs : ie confesse qu'il ne m'est pas possible entendant tout cela, d'entrer en deffiance, et qu'aussi-tost ie douterois d'estre au lieu où ie suis, que de douter que Dieu, qui donne luy-même ces desirs, ne veuille accorder ces demandes si justes, et que le temps ne soit venu qu'il veut donner à Iesvs-Christ ce qu'il luy a promis, la Conuersion de ce qui luy reste de Gentils, ausquels ses Diuines Souffrances ont esté inutiles par tant de Siecles.

Entre ceux que nous auons Baptisez solennellement en cette Maison, vn nommé Ahatsisteari du bourg de Sainct Ioseph, a esté le plus considerable : son courage et les exploits qu'il fait toutes les Années contre les Ennemis, le font passer pour le premier Guerrier qui soit dans le Païs. Il n'y a pas encore vn an qu'ayant fait rencontre de trois cens Iroquois, il les mit tous en fuite et en prit quelques-vns captifs, quoy que de son costé ils ne fussent que cinquante, dont il estoit le Chef. Et l'Esté precedent, lors qu'il trauersoit vn grand lac qui separe les Hurons de leurs Ennemis, ayant apperceu nombre de grands Canots Iroquois qui venoient fondre sur luy, ses Compagnons ne songeans qu'à la fuite : Non, non, dit-il, mes Camarades, allons nous-mesmes les aborder. Estans venus aux approches, il saute luy seul et tout nud dans vn grand Canot d'Ennemis, il fend la teste au premier qu'il rencontre, en jette deux autres dans l'eau, et s'y precipite soy-mesme, renuerse en mesme temps le Canot et tous ceux qui estoient dedans ; puis apres nageant d'vne main, il tuë et massacre de l'autre ceux qu'il rencontre prés de soy. Ce spectacle si inopiné remplit d'effroy les autres Canots Ennemis, qui se voyans vaincus dans leur victoire, auant mesme que d'auoir combattu, prennent la fuite, redoutans ce courage. Mais luy, estant remonté dans son Canot, poursuit ceux qui restoient en l'eau, et les amene victorieux dans le Païs. En vn mot, la vie de cet homme n'est qu'vne suite de combats, et depuis son enfance, ses pensées n'ont esté que de guerre : aussi est-ce par là que Dieu l'a fait Chrestien.

Iamais il n'a monstré d'alienation de nostre Foy, et il y a plus de trois ans qu'il nous demandoit le Baptesme ; mais ne pouuans pas le resoudre à quitter quelques Superstitions, ordinaires parmy

les Infideles, nous ne pouuions luy accorder. En fin les Peres qui ont eu le soin de la Mission de Sainct Ioseph, luy ayans donné cet Hyuer les dernieres instructions, et luy leur ayant satisfait, il vint à Pasques plaider sa cause : I'ay la Foy dans le fonds de mon cœur, disoit-il, et mes actions l'ont fait assez paroistre tout le long de l'Hyuer. Dans deux iours ie pars pour la guerre : si ie meurs en la meslée, dites-moy où ira mon âme, si vous me refusez le Baptesme ? Si vous voyez dedans mon cœur aussi clair que le Grand Maistre de nos vies, ie serois déja du nombre des Chrestiens, et la crainte des flammes d'Enfer ne m'accompagneroit pas, maintenant que ie vay enuisager la Mort. Ie ne puis me Baptiser moy-mesme ; tout ce que ie puis, est de vous declarer sincerement les desirs que i'en ay : aprés cela, si mon âme est brûlée dans les Enfers, vous en serez la cause. Mais quoy que vous fassiez, ie prieray tousjours Dieu, puis que ie le cognois ; et peut-estre qu'il me fera misericorde, car vous dites qu'il est meilleur que vous. Mais d'où te sont venuës les premieres pensées de croire ? luy repartit vn de nos Peres. Auant mesme que vous fussiez dans le Païs, répondit-il, ie m'estois veu eschapé de mille perils où mes Compagnons demeuroient ; ie voyois bien que ce n'estoit pas moy qui me tirois de ces dangers : i'auois cette pensée, que quelque Genie plus puissant qui m'estoit inconnu, me prestoit vn secours fauorable (quoy que les Hurons attribuent à leurs songes les causes de tout leur bon-heur) ; i'estois conuaincu que tout cela n'estoit que sottise, mais ie n'en sçauois pas dauantage. Lors que i'ay entendu parler des Grandeurs de Diev que vous preschez, et de ce que Iesvs-Christ a fait estant sur Terre, ie l'ay reconnu pour celuy qui m'auoit conserué, et me suis resolu de l'honorer toute ma vie : allant en guerre, soir et matin ie me recommandois à luy, c'est de luy que ie tiens toutes mes victoires, c'est en luy que ie croy, et ie vous demande le Baptesme, afin qu'aprés ma mort, il ait pitié de moy.

Eust-on peu donner vn refus à cet Homme ? Nous le baptisâmes publiquement auec quelques autres le Samedy Sainct, et luy donnâmes le nom d'Eustache. Puis ayant fait ses Deuotions le iour de Pasques, il partit pour la Guerre auec quelques-vns de nos meilleurs Chrestiens, qui n'estoient demeurez que pour celebrer ce sainct Iour, quoy que les Troupes ausquelles ils deuoient se joindre, fussent déja parties. Mais auant que de se separer, se voyans assemblez vn nombre de personnes assez considerables de diuerses Nations, ils voulurent d'eux-mesmes tenir Conseil. Voicy en peu de mots les resolutions qui s'y prirent.

Ne soyons plus qu'vn corps et qu'vn esprit, puis que nous seruons tous le mesme Maistre : quand quelqu'vn passera par vn Bourg où il y aura quelque Chrestien, qu'il n'aille pas loger ailleurs ; quand quelqu'vn sera affligé, qu'il trouue sa consolation chez les autres ; ne découurons pas aux Infideles mutuellement nos fautes, mais qu'on reconnoisse par l'amitié que nous aurons les vns enuers les autres, que le Nom de Chrestien est vn nœud plus estroit que les liens de la Nature.

Témoignons à nos Parens, qui ne sont pas de mesme Foy que nous, fussent-ils nos peres et nos enfans, que nous ne voulons pas que nos os apres nostre mort, soient meslez ensemble, puis que nos âmes seront eternellement separées, et que nostre amitié ne continuëra pas plus loin que cette vie.

S'il y a chose au monde qui soit saincte parmy les Hurons, c'est le droit de leur Sepulture. Leur soin surpasse de beaucoup en cecy tout ce qu'on fait en France : ils y font des profusions estranges, selon leur portée, et se dépoüillent eux-mesmes pour reuêtir leurs Morts, et conseruer precieusement les os de leurs Parens, afin de reposer apres leur mort en mesme lieu. Iamais nous n'eussions crue que nos Chrestiens eussent deu renoncer si tost à ce droit d'amitié, fondé si fortement dans la Nature ; mais la Foy est vn glaiue qui

separe l'âme d'auec le corps, et les enfans des Peres.

Ne profanons pas, adioûterent ces bons Chrestiens, les Mysteres qu'on nous enseigne, quand nous voyons des âmes de chiens et de bestes brutes, ains publions par tout les auantages de la Foy ; mais sur tout que nostre vie et nos exemples fassent connoistre que nous auons la Foy plus auant que sur le bout des léures.

Diev benisse ces bons propos. Quoy qu'il en soit, nous voyons plus clair que iamais, que le Ciel veut faire quelque chose. Il a ses âmes destinées pour le Paradis, autant dans ce Païs Barbare que dans l'Europe ; pas vne ne perira, quand mesme elle seroit dans le milieu de nos plus cruels Ennemis et en vn lieu dépourueu de toutes les voyes de Salut ; nous la mettrons dans le Ciel lors mesme qu'elle semblera plus esloignée de son bon-heur. En voicy vn exemple :

L'Esté dernier, quelques Captifs de guerre furent diuisez par le Païs, afin que chaque Nation pust se venger sur ces pauures victimes des pertes de leurs Parens encor toutes sanglantes, qui animoient leur cruauté. Nos Peres y coururent sans delay, les vns au Bourg de la Conception, les autres à celuy de Sainct Michel, les autres poussent plus auant, et apres treize ou quatorze lieuës de chemin le plus dangereux, pour la cruauté des Iroquois, qui soit dans les Hurons, à peine arriuerent-ils de iour, vne heure auant l'execution. Il faut fendre la presse, receuoir les iniures et entendre mille blasphemes contre Diev d'vne troupe d'impies qui s'opposent au bon-heur de leurs Ennemis, et voudroient leur faire endurer en leur âme autant de supplices qu'ils en font souffrir au corps ; mais l'amour d'vne âme à qui on veut ouurir le Ciel, se fait chemin par tout. Tous ces pauures Captifs ouurent bien tost et leur cœur et leur esperances aux nouuelles du Paradis ; les feux dont ils sentent déja la cruauté leur font apprehender plus viuement les flammes de l'Enfer : ils reconnoissent Diev, luy demande misericorde, et dans ce dernier acte tragique de leur vie, reçoiuent des gages asseurez du bon-heur qui les attendoit dans le Ciel. Helas ! seray-ie seul qui ioüiray de ce Bien ? s'écrioit doucement le plus ieune de tous à peine âgé de dix-neuf à vingt ans ; auez-vous eu pitié de mes compagnons de supplice ? leur a-t-on annoncé ces Veritez si importantes et si inconnuës ? En vn mot, la Charité le presse déia plus que la douleur d'vne main qu'on luy auoit tout fraischement coupée.

En mesme temps quasi tout le Païs estoit animé contre nous. Par tout on ne crioit qu'aux Traistres, et sans doute il y auoit grand suiet de le croire. Dés l'Hyuer precedent, que le Pere Iean de Brebeuf estoit allé en Mission dans la Nation Neutre, le bruit auoit couru qu'en ce voyage les Ennemis ayans traité secrettement auec luy, l'auoient corrompu par presens, et qu'on verroit en son temps les funestes effets de cette trahison. Au retour de cette Mission, le cours de nos affaires nous obligea d'enuoyer à Kebec le mesme Pere. Pour cet effet nous équipâmes deux Canots de quatre François et six Sauuages, tant Chrestiens que Catechumenes, qui ayans les premiers descendu la Riuiere, échaperent heureusement trois rencontres des troupes Iroquoises dans lesquelles tomberent cinq Canots de Hurons qui suiuoient vn ou deux iours apres. Le bruit confus de ces nouuelles fit passer pour veritez certaines les soupçons de l'Hyuer, qui déja auoient alteré les esprits ; mais plus encore, quand quelque temps aprés vn malheureux Huron, qui ayant brûlé ses liens s'estoit eschapé des mains des Iroquois, maintint publiquement auoir entendu de la bouche des Ennemis, les intelligences secretes qu'ils auoient auec nous, adioûtant mesme que le Pere de Brebeuf leur auoit parlé au rencontre et receu d'eux de nouueaux presens pour salaire de sa trahison, les ayans aduertis que là mesme ils attendissent au passage quelques Canots qui le suiuoient d'vn iour, et que c'estoit vne proye asseurée pour eux.

En suite de cela, est-ce merueille qu'on eust de mauuais desseins contre

nous? mais qui met sa confiance en Dieu, entend en asseurance le bruit de ces tempestes. Sa protection est si sensible sur nous, et son amour si continuel, pour nous preseruer des perils qui nous enuironnent de toutes parts, que cela seul nous feroit croire asseurément qu'il veut faire misericorde à tous ces Peuples, puis que ce ne peut estre que pour eux qu'il nous conserue d'vne Prouidence si forte et si amoureuse. En fin le temps, et le retour des Hurons qui estoient descendus de compagnie auec le Pere de Brebeuf, dissiperent toutes ces calomnies.

CHAPITRE III.

De la Mission de Saincte Marie aux Ataronchronons.

Cette Maison de Saincte Marie porte aussi le titre de Mission, à raison de quatre Bourgs assez proches qui en sont dependans. Le Pere Pierre Chastelain en a cultiué deux, de sainct Loüis et de sainct Denys. Le Pere Pierre Pijart a eu le soin des deux autres, de saincte Anne et de sainct François Xauier.

Le Pere Pierre Pijart trouua d'abord les esprits fort reuesches, qui luy fermoient et leurs oreilles et leurs Cabanes, refusans d'escouter ce qu'ils n'entendoient qu'auec vn esprit de blaspheme. Mais en fin sa patience les a apriuoisez pour la plus part, et en a conduit quelques-vns iusqu'à ce poinct qu'ils connoissent la verité, et se plaignent d'euxmesmes de n'auoir pas assez de forces pour embrasser vn si grand bien.

Le Pere Pierre Chastelain a par tout esté bien venu, et entr'autres ayant fait rencontre de quelques bons esprits, leur a fait penetrer si auant la saincteté de nos Mysteres, qu'ils en parlent tres-hautement, iusqu'à instruire et toucher les autres. Mais ce fruict n'est pas meur, et leur Foy n'est pas encore assez forte dans l'occasion pour en faire estat, comme de personnes gagnées à Dieu; c'est à luy de faire le coup, et nous deuons estre contens d'auoir jetté et arrousé cette Semence.

Les Peres n'estans pas obligez de faire aucun sejour dehors, veu la proximité des Bourgs, outre les courses qu'ils y ont faites, ont eu le moyen de vacquer à la reception des Chrestiens et à l'instruction de plusieurs infideles, qui passans par cette Maison y reçoiuent des enseignemens que quelquefois on n'eust pas pû ailleurs leur donner auec tant d'aduantage. Souuent le Cerf reçoit le coup de mort en vn endroit et tombe aux abois loin de là : souuent aussi nous auons veu qu'vn Infidele aura receu le coup de vie en cette Maison, qui estant retourné dans son Bourg, se jette entre les bras des Missionnaires qui y sont et leur demande le Baptesme. Pourueu qu'vn iour nous les voyons tous dans le Ciel, n'importe où Dieu leur aura fait misericorde.

CHAPITRE IV.

De la Mission de la Conception aux Atignaoüantan.

Le soin de cette Mission est tombé en partage au Pere François le Mercier et au Pere Paul Ragueneau ; et c'est dans le principal Bourg de cette Mission, qui en porte le nom, où nous auons recueilly les fruicts de la Foy, les plus meurs qui nous ayent paru dans ce Païs, depuis qu'on y a ietté la semence de l'Euangile. Aussi est-ce en ce Bourg où depuis quelques années nous auons appliqué plus fortement nostre trauail. Ie puis dire qu'on y void, par la grace de Dieu, vne Eglise formée, et des Chrestiens qui viuent non seulement dans l'exercice de la Foy, mais qui triomphent au milieu du regne de Sathan, de l'impieté mesme. Ie ne dis pas que tout le Bourg soit conuerty, ny que le nombre des Chrestiens y surpasse celuy des

Infideles, mais ie veux dire que leur courage, leur zele, leur fidelité, leur constance se rendent victorieux de tout ce qui s'oppose à leur vertu, et donnent cent fois plus de credit à la sainctelé de nos Mysteres que nos paroles et nos exemples. On y a veu tous les Chrestiens combattus par les puissances les plus fortes qui soient dans le Païs, et le mesme iour a esté témoin de leur Victoire, sans que pas vn ait succombé, quoy que chacun fust attaqué separément, sans sçauoir le courage et la resistance des autres.

Ce fut au milieu de l'Hyuer, que tout estoit remply de superstitions diaboliques et que les puissances d'Enfer s'estoient fait rendre deux iours entiers vn hommage continuel, promettant la guerison d'vne malade. Le plus impie qui soit dans le Bourg auoit entrepris cette cure, auec l'aide de son Demon; mais voyant tout son art sans effet, il se plaint de ce que les Chrestiens ne paroissoient point dans vne Feste si publique, et sur tout il demande qu'vn nouueau Chrestien, nommé Charles Tsondatsaa, joigne sa voix auec la sienne pour inuocquer plus fortement l'assistance du Demon qui deuoit rendre la santé à cette malade. C'est le plus noble employ des Capitaines d'obeir à ces Imposteurs. On tient Conseil, l'affaire est jugée d'importance, les principaux sont deputez par le public pour attaquer en mesme temps tous les Chrestiens.

Charles est tout étonné de voir trois des plus considerables Capitaines entrer en sa Cabane. Mon Dieu, s'écrie-t-il dans le fonds de son cœur, arrestez l'effort de ces esclaues de Satan, qui viennent me porter quelque chose de sa part; conseillez-moy, mon Dieu, dans ce rencontre. Il ne sçait pas ce qui les amene, mais il se doute bien qu'estans dans le plus fort de ces ceremonies d'Enfer, l'esprit de ces malheureux n'est possedé que du Demon. Bonjour, mes freres, leur dit-il: puisque vous me venez voir, c'est à moy à vous entretenir. Ie vous diray les pensées que i'auois de vous autres, il n'y a pas long-temps. Ie vous porte compassion: vous obeissez à vn maistre le plus infame qu'il y ait au monde, vous employez tous les iours vostre voix à proclamer ses commandemens; ce n'est pas vous qui commandez, mais luy. Que tout le monde ne croyt-il? et vous-mesmes, que ne croyez-vous les premiers? ce seroit bien alors que vous seriez veritablement Capitaines, qui obeissans à Dieu seul, rendriez nostre Païs le plus heureux du monde. Apres cela, comme il ne manque pas d'esprit ny de langue, il leur declare l'equité des commandemens de Dieu, la verité et la grandeur de ses promesses et le malheur eternel de tous ceux qui refusent de luy obeir.

Comme il ne trouuoit point de fin, Messieurs les Capitaines auoient bien de la peine à trouuer quelque entrée fauorable. En fin le plus hardy s'auance: Mon frere, luy dit-il, ie ne viens pas icy tout seul, ny de mon propre mouuement, le Conseil nous a enuoyez pour te porter vne parole; mais ie n'ose parler. Non, ce n'est pas moy qui te parle, mais toutes ces Cabanes. As tu veu cette malade languissante? elle n'en peut plus et n'a de voix qu'autant qu'il luy en faut, pour te dire: Tsondatsaa, ayes pitié de moy. Tout le public s'est employé depuis deux iours pour elle, mais nos remedes sont sans force, n'estans pas animez de ta voix; vn tel, desire que ce soit toy qui preside auec luy à la ceremonie: ne refuse pas au Public cette faueur, pour vn iour seulement.

Mes freres, leur replique-t-il, vous sçauez que ie croy; cette Cabane est saincte: si ie pechois, quel exemple donnerois-ie aux autres qui sont sur le poinct d'estre Baptisez? Commandez-moy, quand nous irons en guerre, de me jetter dans le peril: quand ie serois moy seul, ie feray teste à l'Ennemy; mais plustost mourir que pecher.

Mon frere, luy dit vn Apostat, ce n'est pas vn mal sans remede: nous venons de parler aux robes noires qui t'enseignent; il est vray qu'ils ne veulent pas t'exhorter à nous obeir en ce poinct, mais ils nous ont promis que demain ils t'effaceront ton peché. Courage donc, et

ne crains pas vn peché qui demain ne sera plus, quand tu te seras Confessé.

Le Diable est bien rusé ; mais vn cœur qui a pour sa deuise, Plustost mourir que de pecher, n'est pas pour estre pris dedans ces pieges. Le combat n'en demeura pas là, mais toûjours ce nouueau Fidele est semblable à soy-mesme. Ils tâchent en fin de corrompre sa Femme, mais ils trouuent par tout vn genereux refus.

A mesme temps vn Capitaine plus fougueux que ceux-cy, estoit entré en la Cabane de quelques autres Chrestiens. Il s'adresse au plus jeune de tous : Mon nepueu, s'écrie-t-il d'vne voix infernale, fais tréue pour vn iour de la Foy, nostre Païs se perd, les malades se meurent, où fuirons-nous pour éuiter la mort ? pourquoy vous retirez-vous de nos danses ? pourquoy refusez-vous de rendre cette charité au Public ? Ce sont les Chrestiens qui nous tuënt, puisqu'ils ne nous veulent pas secourir. Viens, mon nepueu, danser auiourd'huy, et demain tu reprendras les exercices de la Foy.

Ce ieune Chrestien répond à tout cela sans dire mot. Il met sa teste entre ses jambes, selon la coustume du Païs, c'est à dire qu'il n'en fera rien. Le Chef de la Cabane n'est pas content de ce simple refus, il veut vne protestation plus viue de la Foy qui regne dans toute sa Famille : Tu perdras icy ton temps, dit-il au Capitaine, les enfans mesmes ne t'obeiront pas : le Diable n'a point icy d'empire, où Diev seul est le Maistre. Ie porte la parole pour tous, sçachant bien que leur Foy est semblable à la mienne ; on peut bien tous nous massacrer, mais non pas extorquer de nous cet hommage que vous rendez au Diable.

Ce Capitaine entre en fureur, redouble ses cris, ses menaces et ses blasphemes contre Dieu. En fin il est contraint de quitter la partie, voyant mesme que les enfans le regardoient d'vn œil aussi asseuré que s'il les eust simplement visitez.

Il n'y eut pas vne Cabane, où habitast quelque Chrestien, qui ce iour là ne rendist témoignage que leur Foy estoit plus forte que le pouuoir de tous les Capitaines. Il n'y eut pas mesme iusqu'à vn pauure petit Homme, nommé Mathias Atiessa, qui estant le rebut de tous ceux de son Bourg, eut toutefois assez d'esprit et de courage pour arrester l'insolence d'vn Capitaine qui le vouloit forcer à luy obeir en ce poinct. Cesse de croire, luy dit en fin ce Capitaine, apres mille efforts inutiles. Et moy et mon fils, répondit-il, nous mourrons plustost. Mais si ton fils tombe malade ? Plustost, répond le pere, ie le verray mourir, que de me seruir de vos remedes et danses diaboliques. Que te donnent ces Robes noires pour croire de la sorte ? Le Paradis, replique-t-il. Tu parles bien resolument pour vn Gueux ; encore s'ils te donnoient quelque robe pour te couurir. Ie seray riche dans le Ciel ; mais à ce que ie vois, répondit-il au Capitaine, qui autrefois auoit témoigné quelque volonté pour la Foy, c'est justement cela qui t'empesche de croire, tu ne songes qu'à la vie presente et non pas à l'Eternité. Ce pauure Homme a plus de bonne volonté que d'esprit ; mais si Diev rend les langues des Enfans disertes, ce n'est pas d'auiourd'huy qu'il donne aux âmes les plus foibles, dequoy confondre ceux qui pensent estre des plus forts esprits de la Terre.

Le soir estant venu, ce fut à ces Chrestiens vne consolation bien sensible, de sçauoir l'vn de l'autre ce qu'il leur estoit arriué. Les Diables, disoit Charles, ont paru aujourd'huy dedans ma Cabane, oüy, trois Diables d'Enfer, mais reuestus de chair ; ils ont voulu la renuerser, mais Diev l'a soûtenuë. C'est ainsi qu'ils en donnent toute la gloire à Diev.

Ces attaques n'ont pas esté pour vn iour seulement, ce seroit en estre quitte à trop bon marché. A peine y a-il aucun iour en l'année, que quelque Demon ne se fasse rendre vn hommage particulier ; mais comme dans le Christianisme chaque Sainct ayant eu son iour, il se fait vne Feste plus celebre où tous les Saincts sont honorez de Compagnie, de mesme aussi dans ce Païs, chaque Demon ayant esté honoré à son tour, il se fait durant l'Hyuer vne solennité publique, où les Demons se font tous

honorer en mesme iour. On appelle cette celebrité Ononhoüaroia, ou renuersement de teste, parce que toute la jeunesse, et mesme les femmes et enfans, courent comme des furieux, exigeans qu'on obeïsse à leurs Demons, en leur faisant present d'vne chose qu'ils proposent auec enigme et qui leur a esté dictée en songe.

On n'a pû cette année tirer de nos Chrestiens aucuns de ces hommages, ils en ont refusé constamment mesme tous leurs intimes. Ce pauure Mathias, dont ie viens de parler, s'est veu arraché de la place, il a escouté les menaces qu'on luy faisoit et a consideré la hache déja leuée dessus sa teste, sans iamais auoir ouuert la bouche pour dire vn mot qu'on vouloit tirer de luy.

Vne heure apres, on fit le mesme à vn autre Chrestien, nommé Pierre Andation, et le mesme silence en fut aussi toute sa plainte. Sa Femme, Chrestienne comme luy, qui le tenoit d'vn bras pour arrester celuy qui le tiroit auec violence, l'accuse doucement quelque temps apres de n'auoir pas eu assez d'asseurance, puisque la suëur luy en estoit venuë par tout le corps. Vn des Peres se trouuant là heureusement, eut la consolation d'estre témoin de toute cette fidelité.

Ce n'est pas seulement dans les Hommes, que se rencontre cette force : la Foy ne trouue point de difference entre les sexes, elle affermit aussi le courage des Femmes. L'Esté dernier, le plus fameux Magicien qui soit dans le Païs fut consulté, quel succés on deuoit esperer des bleds qui estoient sur terre. Il répondit deux choses : Premierement, qu'il falloit que chacun allast tous les iours dedans son champ, jetter du petun dans le feu, et l'y consommer en l'honneur du Demon qu'il adore, criant à haute voix cette formule : Escoute, Ciel, gouste de mon petun, ayes pitié de nous.

Secondement, il ordonna que pas vn n'allast cueillir du chanvre (c'est le temps où on va d'ordinaire cueillir dans les campagnes desertes, vne certaine herbe sauuage dont on fait du fil à retz) ; et ce malheureux adiousta, que si en cela on manquoit à obeïr à son Demon, tous les bleds estoient perdus. Le commandement est incontinent proclamé par les Capitaines. Mais les Chrestiens ne sont pas pour sacrifier au Diable, plustost resolus de mourir de faim : et deux sœurs, qui s'estoient donné parole d'aller le lendemain cueillir du chanvre, croyans qu'elles ne pourroient pas sans peché rompre cette partie, y vont teste baissée et en reuiennent à la veuë de tous les Infideles. Les Capitaines en reçoiuent les plaintes, ils vont crier par tout le Bourg, qu'il ne falloit pas esperer vne heureuse recolte, que les Chrestiens seroient cause de la famine, et qu'il estoit bien vray que la Foy estoit la ruine du Païs. Tous accusent ces pauures innocentes ; mais le cœur d'vn Fidele ne craint que Dieu et le peché. Nous ne sçauons si Diev a voulu recompenser leur Foy et punir l'impieté des autres, mais nous auons esté témoins que la plus part du bled ne vint pas à maturité, et de ceux nommément qui auoient sacrifié au Diable, nos Chrestiens ayans fait vne recolte assez heureuse.

Quelques mois par apres, lorsque le Bourg trembloit de peur de l'Ennemy : Ne nous venez pas secourir, nous disoient ces deux bonnes sœurs, quand bien les Iroquois viendroient brûler nos palissades, puisque les Capitaines excitent tout le monde au seruice du Diable. Mais ie ne sçay si leur zele n'estoit point du genre de celuy de ces deux Freres Boanerges, au moins auoient-elles quelque chose de plus, puisqu'elles mesmes eussent pery dans l'embrasement de leur Bourg.

CHAPITRE V.

Quelques bons sentimens de quelques Chrestiens de cette mesme Mission.

Ce n'est pas seulement en public que les Chrestiens ont fait paroistre leur fidelité : le Ciel en veut auoir des preuues,

dont quasi luy seul veut estre témoin. Vn nommé Ioseph Teondechoren, auoit vne fille de neuf à dix ans, qu'vne maladie soudaine emporta lors qu'il s'y attendoit le moins. Incontinent les Infideles luy reprochent que cette mort est vn fruict de la Foy, qu'il auoit embrassée depuis le massacre de feu Ioseph Chihoâtenhoüa son frere ; qu'autrefois sa femme estoit morte vn jour apres qu'on l'auoit baptisée, quoy qu'à l'heure de son Baptesme elle fust pleine de santé ; en vn mot, que sa Famille se voyoit depeuplée depuis qu'on y auoit admis la Foy. Ayant appris cette nouuelle, vn Pere va pour le consoler ; mais vn cœur qui reçoit les consolations de Dɪᴇᴠ mesme n'a pas besoin d'autre consolation. Il m'est aduis, disoit ce bon Chrestien, que ie voy ma fille joyeuse deuant moy ; sa mort m'a plus consolé que sa vie, mon esprit n'en a point esté alteré : il y a quelque temps que ie l'auois donnée à Dɪᴇᴠ, il en a disposé, elle estoit plus à luy qu'à moy. Ie ne fay pas beaucoup d'estat de la vie que nous roullons icy bas sur terre, ie ne prise que l'Eternité et les entretiens qu'à iamais nous aurons ensemble.

Marie Aonetta, vefue de feu Ioseph Chihoâtenhoüa, cet insigne Chrestien, se comporta auec vn semblable courage, la mort luy ayant osté vne petite fille de trois ans, nommée Geneuiefue, qui souuent durant sa maladie monstrant le Ciel disoit qu'elle cherchoit son pere et vouloit aller auec luy. Les Peres qui estoient pour lors à la Conception, quinze iours ou trois semaines deuant sa mort, la voyant griefuement malade, s'aduiserent de dire quelques Messes Votiues en l'honneur de sa bonne Patronne saincte Geneuiefue, pour la prier de procurer à cette petite creature ce qui seroit pour son mieux, ou la vie, ou la mort en cet estat d'innocence. Il semble que cette bonne Saincte leur voulut faire sentir qu'elle auoit oüy leur requeste, la vie estant restée à cette petite fille iusqu'au troisiéme iour de l'an, iour de la feste de la Saincte, que cette petite Geneuiefue expira. C'estoit la premiere qu'vn de nos Peres auoit baptisée arriuant au Païs, et à laquelle, par vœu, il auoit donné ce Nom, auec prieres à cette bonne Patronne que comme elle deuenoit la Gardienne de cette premiere grace, il luy pleust faire en sorte que par son moyen elle obtînt la derniere. Sa mere Aonetta, ayant assisté à l'enterrement de sa fille, voyant que ses parens Chrestiens s'arrestoient à pleurer sur la fosse de son feu mary, ne put arrester les plus vifs sentimens de son cœur. A quoy bon toutes ces larmes, leur dit-elle ? taschons à les suiure là haut dedans le Ciel ; faisons y vne famille tout entiere de Saincts, seruons tous Dieu fidelement : que les mescroyans recognoissent que nostre Foy n'est pas morte auec les deffunts, et que l'esperance du Paradis est capable d'arrester nos larmes.

Vn ieune Homme, Chrestien estant dans vn voyage, fait rencontre d'vne femme infidele, qui le sollicite à ce qu'il ne peut luy accorder qu'auec interest de sa conscience : Tu es vne chienne, luy respondit-il, retire toy de moy. Mais que crains tu dedans ces bois? repart cette impudente, personne ne nous void. Mais le grand maistre de nos vies a les yeux arrestez sur nous, luy replique ce bon fidele, et c'est celuy-la que je crains.

Vn bon Neophyte estoit allé en vn bourg voisin, en vn festin celebre, où les guerriers qui y sont inuitez s'animent mutuellement par leurs chansons à faire quelque acte de valeur. Au sortir de cette assemblée, estant déja bien tard, vne femme luy prend la main et l'inuite à loger chez-elle. I'ay déja, luy dit-il, pris mon logis ailleurs. La nuict t'empesche de me recognoistre, repart cette affaitée, c'est en cette maison où tu as autrefois logé. Oüy dea, dit-il, mais alors ie n'estois pas Chrestien. Dieu sçait lequel des deux fut le plus estonné. Quoy que c'en soit, ce bon Neophyte craignant que dans cette occasion, le Diable ne le tentast plus fortement, se resolut de conseruer sa victoire en fuyant. Il part toute nuict de ce bourg, et arriue sur la minuit en sa Cabane, où on ne l'attendoit qu'au lendemain.

Vn Chrestien s'estoit resolu de jeusner, par deuotion, vn mois entier. A peine a-il commencé que les chasseurs retournent des bois, chargez de chairs d'ours et de cerfs. Autant de festins qui se font par toutes les Cabanes, ce sont autant de tentations bien fortes pour vn homme qui en tout autre temps est contraint par necessité de mener vne vie plus austere que celle du caresme. On l'inuite au festin, deux, trois ou quatre fois le iour ; mais crainte de se voir engagé dans quelqu'vn qui pût rompre son jeusne, il se priue de tous les autres, où souuent il n'y auoit que du poisson. On le presse de n'estre pas si austere à soy-mesme, et les Peres luy disent, que sans scrupule, il peut remettre sa Deuotion à quelque autre saison, puisqu'il n'y est pas obligé. Il est vray, respondit-il, que ie mangerois volontiers de la chair ; mais aujourd'huy, ie suis bien aise de m'en estre hier abstenu, et quand le mois sera passé, la consolation m'en sera tout entiere : chaque fois que ie considere que mon jeusne sera recompensé à iamais dans le Ciel, ie n'y sens plus de peine.

Ie ne sçay pas, disoit le mesme en vne autre occasion, ce qui se passe dans mon âme, mais ie n'ay point plus grand plaisir que lors que ie prie Dieu. I'attends le temps de la priere, comme vn homme qui a grand faim se dispose à vn repas qu'il voit qu'on luy prepare. Quand on m'inuite à vn festin proche du temps de la priere, ie n'ay garde de m'y engager.

Il me semble, disoit vne certaine, que quelqu'autre que moy parle dedans mon cœur. Lors que ie suis à trauailler dedans mon champ, sans cesse il m'est aduis que quelqu'vn m'aduertit que j'offre mon trauail à Dieu. Quoy que souuent ie l'aye fait, il ne cesse pas de parler ; souuent ie differe long-temps, et il me presse dauantage. Plus ie le fay et plus ie ressens vn plaisir que ie ne puis dire, et toutefois ie suis en cela comme ces paresseux qui ne font pas ce que toûjours ils sont obligez de faire.

Vn pauure Homme, seul Chrestien de toute sa Famille, est tourmenté de ses parens, qui le pressent de quitter la Foy. Ils le chassent de leurs Cabanes, ils luy refusent à manger, ils luy reprochent la mort d'vne sienne niepce, qui auoit esté baptisée. Il reste sans support, il est contraint de faire ce qui est de l'office des Femmes. On se mocque de luy, on le rebute des Compagnies, on luy suscite des querelles, et si quelquefois on l'appelle en quelque festin, il se trouue des insolens qui crient tout haut, qu'il ne falloit pas l'inuiter parce qu'il est Chrestien et qu'il porte malheur où il va, qu'il doit bien se resoudre à mourir plus tost qu'il ne pense, et qu'on l'assommera comme vn Sorcier. N'importe, a répondu souuent ce bon Chrestien à toutes ces menaces, ie persisteray dans la Foy, pas vn ne me la peut rauir ; plus ie suis pauure, moins ie perdray à la mort, et ceux qui me méprisent trouueront apres cette vie, que ie seray plus riche qu'eux : ils ont leur cœur en terre, et mes desirs sont dans le Ciel, depuis que ie suis baptisé.

Ce pauure Homme fit cet Hyuer vn acte de Charité qui luy pensa coûter la vie, et qui mit dans le chemin du Ciel vne âme qui estoit bien proche de l'Enfer. Ils estoient en voyage ; apres cinq ou six lieuës de chemin dans les neiges, vne sienne niepce qui les suiuoit est arrestée par la rigueur du froid. Le soir ayans pris leur giste au milieu de cette campagne, ils s'aperçoiuent que cette fille manque, ils se doutent de ce qui est arriué : ce bon Chrestien part au mesme moment pour aller secourir sa niepce. Apres vne traite assez longue il trouue cette pauure fille toute roide au milieu des neiges : il la charge sur ses épaules, la charité luy fait doubler ses pas, mais enfin il n'a plus de forces luy-mesme, il succombe sous la pesanteur de ce faix, et demeure par le chemin. Vn de nos domestiques qui estoit de la bande, voyant le iour finy, a crainte que ce Chrestien se soit esgaré : il va suiure ses pistes dans l'obscurité de la nuict. Il le trouue en prieres, qui ne pouuant passer plus outre, se disposoit à bien mourir. La fille n'auoit plus ny mouuement ny connoissance. Ce ieune

homme, François, se dépoüille pour couurir ce pauure Chrestien, et se charge de ce fardeau mourant. Ils demandent l'assistance de Dieu, ils luy offrent leur vie, et apres bien des peines souffertes, ils arriuent au giste. On approche du feu cette fille plus que demy-morte ; elle n'a ny poulx ny sentiment. Pour toute medecine ils luy versent dedans la bouche de la neige fonduë en eau : en fin elle reuient à soy, mais c'estoit pour bien-tost mourir. On eut toutefois tout le temps de l'instruire à loisir pour receuoir le sainct Baptesme. Et si elle est maintenant dans le Ciel, elle est redeuable de son Salut à ce charitable Chrestien : car ses paroles entroient plus auant dans son cœur, et luy ne pouuoit se lasser de l'animer dans l'esperance du Paradis.

Vne Chrestienne racontoit vn iour à vn de nos Peres, vne glorieuse victoire qu'elle auoit remportée sur le Diable, pensant s'accuser d'vn grand peché. I'ay porté, disoit-elle, le Diable dedans mon corps quasi vn iour entier. Sans cesse il parloit dans mon cœur et y mettoit des pensées deshonnestes. I'allois et ie venois à mon trauail, tâchant de le quitter ; mais il estoit si attaché dedans mon âme, que par tout il venoit auec moy. As-tu prié, te voyant ainsi attaquée ? Non, disoit-elle, ie n'ay pas bien prié : sans cesse ie ne songeois qu'à Dieu et au feu qui brûle dans l'Enfer. Ie disois toûjours, Non, ie ne veux point pecher ; mais nonobstant ie pechois toûjours, et le Diable rendoit sans cesse mon âme mal-faite : c'est sans doute qu'alors ie ne priois pas bien. Mais en quoy pechois-tu ? Le Diable, disoit-elle, eust-il esté le maistre, si ie n'eusse peché ? ne s'en fust-il pas fuy, si i'eusse prié comme il faut? Mais en fin, comment a-t-il cessé de te tourmenter de la sorte ? Apres auoir souuent dit et redit les prieres que ie sçay, répondit-elle, ne sçachant plus que faire, i'ay dit de toutes mes forces IESOVS, TAÏTENR, IESVS, AYEZ PITIÉ DE MOY ! Et au mesme moment, mon âme a cessé d'estre mal-faicte : c'est comme cela que ie deuois prier dés le commencement.

Vne autre, ayant remarqué qu'vn certain Infidele venoit souuent en sa Cabane, se trouua vn jour interieurement fort confuse, se voyant regardée de cet Homme d'vne façon qui luy fit soupçonner quelque mauuais dessein. Elle tourne incontinent son cœur à Dieu, et se resout de ne pas jetter mesme vne œillade vers le costé d'où elle craignoit l'Ennemy, et dés le soir ne manqua pas de découurir le tout au Pere qui la conduisoit, luy adioustant qu'elle auoit pensé que cette découuerte affoibliroit le Diable, qui ne luy vouloit que du mal, et taschoit à l'induire au peché, pour par apres luy faire perdre la Foy.

Vne fille Chrestienne estoit interrogée, si dans la licence que prennent icy les ieunes gens, elle n'auoit point presté l'oreille à quelque mauuais discours : Pas vn ne me parle, répondit-elle, sinon que souuent on me dit que ie suis trop melancholique ; mais à cela ie ne replique rien, seulement ie prie DIEV dans mon cœur, afin qu'il me garde, parceque i'ay crainte de pecher. Ils ne sçauent pas mes pensées, adiousta-t-elle, ie ne fais paroistre ma ioye que dans ma Cabane, lorsque ie suis auec mes sœurs et mes parens. Quand ie vay quelque part, ie change de visage : ie tiens la veuë baissée, le front ridé, et tasche de paroistre triste, afin qu'aucun ne trouue abord aupres de moy.

Il n'y a que DIEV qui puisse donner ces desirs de la pureté en des cœurs et en vn Païs où l'impureté ne paroist qu'auec gloire : mais quand la Foy est dans vn cœur, elle y fait des changemens estranges. Nous l'allons voir dans le Chapitre suiuant.

CHAPITRE VI.

Des Deportemens de quelques Chrestiens en particulier, de cette mesme Mission.

Ioseph Teondechoren, auant son Baptesme, estoit vne masse de chair qui couuroit vne âme aussi épaisse que son corps. Tous les iours on luy preschoit les mysteres de nostre Foy, et il ne pouuoit les entendre. Il voyoit des exemples de saincteté deuant ses yeux, en vn frere moins âgé que luy, qui ne respiroit que le Ciel, et luy n'auoit que des pensées de terre. Depuis la mort de ce sien frere, prenant son nom Ioseph, il a tellement herité de sa Foy, de son esprit et de son zele, qu'on void bien que c'est vn coup du Ciel.

Il y a quelque temps qu'vn nombre d'Infideles, apres auoir admiré ses discours et le zele dont il leur parloit des choses de la Foy, plus encore sa vie, qui depuis son Baptesme a esté sans reproche : Mais, s'écrierent-ils, que t'ont-ils fait les Robes noires, pour t'auoir changé de la sorte ? Ils m'ont tiré, leur repartit ce bon Chrestien, tout le mal qui estoit en mon âme. Croyez tous comme il faut, et vous l'éprouuerez mieux que ie ne puis vous le dire ?

Vne autrefois, rendant compte de sa conscience au Pere qui le gouuerne : Il me semble, disoit-il, que nous ne sommes qu'vn, Diev et moy : ou il me suit, ou ie le trouue par tout où ie vay ; il ne me seroit pas possible de me separer d'auec luy. Ie voy bien, quand ie peche, qu'il y est ; mais quoy que ie n'aye point d'esprit, ie voy continuellement vn changement dedans mon âme. Quasi chaque iour ie dis en moy-mesme, me voila bien ; et le lendemain, i'ay pitié de ce que i'estois, me voyant deuenu tout autre.

Vn iour qu'il parloit à vn vieil Sauuage, des plus riches du Bourg, mais des plus attachez au seruice du Diable : Mon oncle, luy disoit-il, tu crois estre bien riche, tu es vn gueux, et plus miserable que moy : si ie suis pauure, ie suis content dedans ma pauureté ; et toy, tu n'as iamais ton esprit en repos. Si on te disoit des iniures, et si on médisoit de toy, cela te troubleroit, et toutes tes richesses ne te gueriroient pas : pour moy, i'ay le cœur disposé à tous les maux qui me peuuent arriuer ; ie me réioüirois me voyant dans l'opprobre, et mesme en cet estat ie serois plus heureux que toy. Ie ne songe qu'au Ciel, et tout ce que ie voy en Terre, soit de bien, soit de mal, me semble comme vne fumée qui naist, et puis s'éuanoüit en vn moment. Ie n'ay pas toûiours esté dans ces pensées, adioûtoit-il, peut-estre en ay-ie esté plus esloigné que toy. Si iamais tu as recours à Dieu de tout ton cœur, il est tout prest de te faire les mesmes graces.

Vn nommé René Sondihouâne, vn des premiers Fideles que nous ayons eu, nous fait bien voir par ses deportemens, qu'il est enseigné d'vn autre Maistre que de nous. Souuent, dit-il, ie me réueille au milieu de la nuict, ie songe à Dieu, et sans y prendre garde, ie trouue la nuict écoulée plus doucement que ie n'eusse fait dans vn profond sommeil. Ie ne sçay qui me met les pensées que i'ay dans le cœur, mais il m'est impossible de repeter ce que mon cœur me dit. Souuent de iour il va dans la Chapelle et y demeure en oraison les heures entieres, sans auoir eu aucune distraction d'esprit. Vn soir qu'il faisoit vn froid excessif, vn de nos Peres, l'en voyant sortir tout tremblant, long-temps apres qu'il y estoit entré, n'ayant pour tout vestement qu'vne peau d'ours qui ne luy couuroit que la moitié du corps, le tença doucement d'estre demeuré si long-temps en son Oraison, veu la rigueur du froid. Ie suis entré tout nud, n'ayant qu'vne petite priere à faire, répondit simplement ce bon homme, âgé du moins de soixante ans ; mais ayant commencé, dit-il, ie ne me suis pas apperceu que i'y fusse long-temps, et ie ne songeois pas que i'y auois grand froid. Souuent choses semblables luy arriuent, il les fait exprés pour meriter dauantage et se punir soy-mesme. Pour

quoy, dit-il, ne ferois-ie pas souffrir quelque chose à mon corps ? ie luy rends ce qu'il fait souffrir à mon âme : il m'a troublé l'esprit durant que ie priois, et faisoit que mon âme s'ennuyoit parlant à Dieu, peu s'en est fallu que ie n'aye tout quitté là : si cela demeuroit impuny, il me feroit toûiours le mesme.

Vn iour estant entré seul dans la Chapelle, se mettant à prier, il sent vne personne se mettre à genoux prés de luy ; il est surpris, mais son étonnement redouble, entendant vne voix inconnuë, dire les mesmes prieres que luy. Apres vn temps assez notable, il se laisse emporter à la curiosité, et comme il faisoit sombre là dedans, il demande qui c'est : personne ne répond, et toutefois il sent encore cette personne prés de soy ; il auance sa main pour la reconnoistre ; mais cela disparoist tout d'vn coup. Estant sorty de là, il dit à vn des Peres, qu'vne chose prodigieuse luy estoit arriuée, et raconte le tout. Qu'as-tu fait, luy dit-on, apres l'auoir cherché ? I'ay repris ma priere, répondit-il, et ie me suis trouué en mesme estat qu'auparauant ; seulement i'ay pensé que tu m'enseignerois ce que ce pourroit estre, car ie n'ay point d'esprit. Nous n'en sçauons pas en ce poinct plus que luy ; mais nous n'ignorons pas que Dieu se plaist à parler auec les âmes les plus simples.

Vne nuict, ce bon-homme apres s'estre long-temps entretenu sur les grandeurs de Dieu, s'y trouua sans y penser, engagé dans la profondeur d'vn Mystere dont il ne trouuoit point d'issuë. Mais comment, disoit-il, se peut-il faire qu'vn Pere et vn Fils, soient de mesme, sans estre le mesme ? Si Dieu le Pere est vrayement Pere, se produit-il soy-même, puis qu'il ne produit pas vn autre Dieu ? C'estoient des tenebres pour luy, plus obscures que celles de la nuict. Le iour estant venu, il vint chercher lumiere sur son doute. Mais, luy dit-on, quelle pensée as-tu euë là dessus ? Qu'eussé-ie pensé autre chose, respondit-il, sinon que Dieu n'est pas vn Homme comme moy ? Si vn chien, disois-ie en moy-mesme, vouloit songer quelles sont les pensées des Hommes, que deuroit-il dire autre chose, sinon que l'Homme n'est pas tout de mesme qu'vn chien. Dieu ne seroit pas tout-puissant et ce qu'il est, si ie pouuois comprendre quel il est.

L'An passé, vn de nos Catechumenes, nommé Tsondatsaa, estant descendu à Kebec auec le Pere Iean de Brebeuf, satisfit tellement dans tout le chemin, que Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, luy ayant voulu parler, et ayant reconneu son esprit, et entendu les desirs qu'il auoit de se voir baptisé, trouua que nous estions trop rigoureux de luy refuser vne demande si saincte. Ce qui nous auoit arresté, estoit que nous craignions que ce Sauuage, estant des plus engagez dans les superstitions du Païs, et Chef de bande en ce mestier, n'eust pas assez de force pour nous tenir la parole qu'il nous donnoit ; qu'au moment qu'il seroit baptisé, il abandonneroit tout ce que Dieu a deffendu : nous eussions souhaitté de luy qu'il eust commencé, mesme auant son baptesme. Quoy qu'il en soit, l'effet nous a fait reconnoistre que ce fut vn mouuement de Dieu qui porta Monsieur le Gouuerneur à desirer de le voir baptisé, et luy-mesme d'estre son Parrain. Ie croy que la Relation de l'An passé auoit fait quelque mention de son Baptesme, qui se fit là bas à Kebec ; et ainsi ie n'en diray rien, crainte de redites.

Cet heureux Neophyte, nommé Charles en son Baptesme, n'est pas si tost arriué icy en son Païs, qu'il inuite tous les principaux de son Bourg. Mes freres, leur dit-il, vous voyez vn Chrestien, qui plustost mourra que de quitter la Foy. C'est au Grand Maistre de nos vies auquel ie me suis engagé de promesse ; iamais le Diable, et tout ce qui vient de luy, n'auront aucun pouuoir sur moy. Que pas vn n'ait desormais à m'inuiter à quelque peché que ce soit, s'il n'est tout resolu de remporter vn refus. Ie vous veux deliurer, et moy aussi, de peine, vous donnant à tous cet aduis. Mes biens, ma vie et mon courage sont à vous, pourueu qu'on n'exige rien de

moy qui soit contre Dieu. Ie n'en sçais pas beaucoup, mais ie m'offre d'enseigner tous ceux qui auront quelque desir de m'imiter. Ie voy bien que ie vous abandonne dans les coustumes du Païs; i'y ay esté aussi auant que vous : si vous auez quelque regret que ie vous quitte, suiuez moy, et nous serons plus liez que iamais par-ensemble.

Depuis ce temps-là, il a fait tout ce qu'il auoit dit. Ce seroit en peu de paroles assez le loüer, si nous n'auions autre dessein ; mais ie croy qu'on en donnera toute la gloire à Dieu, entendant quelque chose plus en particulier de ce bon Neophyte.

L'aduertissement du Sage est bien veritable : Que celuy qui commence à vouloir seruir Dieu, doit preparer son âme aux attaques de la tentation. La Cabane de ce nouueau Chrestien se trouue bien-tost assaillie de toutes parts. Vn sien nepueu tombe malade, et tous desesperent de sa santé ; on luy vient apporter la nouuelle de la mort d'vn autre, noyé dans les eaux ; le Diable entre dans le corps d'vne sienne niepce infidele, et la rend frenetique. Ses plus proches parens forment vn party contre luy, et la querelle en vient quasi iusqu'au meurtre de part et d'autre. Moins que cela est capable d'abattre vn cœur que Dieu ne soustient pas ; mais lors qu'on met en luy toute sa confiance, il viuifie, apres auoir mortifié. Ces querelles s'étouffent heureusement ; le Diable quitte cette femme ; la nouuelle de mort de ce sien nepueu en fin se trouue fausse, et rend la santé à celuy que tous, hormis vn de nos Peres, auoient abandonné.

Ce bon Chrestien est si touché de tant de graces, que pour reconnoistre la main dont il les receuoit, il promet de bastir vne Chapelle plus grande que celle qui est de present dans le Bourg, où tous les Chrestiens se pourroient plus facilement assembler.

Le Diable n'en demeure pas là. Quelque temps apres, vne autre de ses niepces d'enuiron quatre ou cinq ans, tombe malade ; le bruit court que cette maladie est du genre de celles que procure vn certain Demon, qui iamais ne s'apaise qu'apres qu'on luy a fait hommage d'vne danse, dont ce nouueau Chrestien estoit le Chef, auparauant que d'estre baptisé. Mais, dit-il, qu'elle meure plustost que i'aye recours à l'assistance d'vn ennemy juré de Dieu.

Vn iour qu'il estoit absent, tous ceux de la Cabane sont supris de voir cette fille, quasi reuenuë en santé, retomber tout d'vn coup malade et à l'extremité. Elle perd le jugement et la parole, et on n'attend plus que le dernier souspir. Charles retourne bien fatigué de son voyage, assez auant dedans la nuict : il n'entend que des pleurs, et apprend de ses yeux ce que pas vn n'a le courage de luy dire. Vous pleurez, leur dit-il, sa mort, et moy ce qui m'attriste le plus, est qu'elle ne soit point baptisée : demain matin les Peres doiuent estre de retour icy, mais l'enfant n'aura plus de vie, ayons donc nostre recours à Dieu. Disant cela, il sort et va assembler promptement les plus principaux Chrestiens du Bourg, leur represente sa peine, leur disant : Helas ! quelqu'vn de vous autres ne sçait-il point les paroles sacrées qu'il faut dire pour baptiser? On me les a apprises, répond Ioseph Teondechoren. Allons donc de ce pas, dit Charles, voila mon esprit grandement soulagé. Ils entrent tous de compagnie dans cette Cabane desolée, ils y font leurs Prieres ; Ioseph baptise cet enfant, qui tire à la mort ; puis se retournant vers l'Assistance, dit : Arrestons maintenant nos larmes, consolons-nous, son âme est en asseurance, elle s'enuolera dans le Ciel, où elle priera Dieu pour nous : pour moy, adioûta-il, ie me tiens bien-heureux d'auoir quatre de mes enfans en Paradis, et ie les inuoque auec consolation. Charles prend la parole, et s'adressant à la mere de l'enfant baptisé, qui alors estoit encore Catechumene : C'est toy, luy dit-il, qui dois ressentir plus particulierement ce bien-fait, remercie Dieu pour ton enfant, de la grace qu'elle vient de receuoir par le Baptesme : compte la, si tu veux, pour morte, mais tu la dois tenir pour bienheureuse dans le Ciel. Non non, reprend

Ioseph, Dieu en disposera ; il peut, s'il veut, luy rendre la santé : prions-le tous qu'en cela sa volonté soit faite. Ils font derechef leurs Prieres, puis apres se retirent chacun chez soy. Le lendemain matin les Chrestiens s'estans assemblez à l'ordinaire dans la Chapelle : La baptisée est-elle morte ? demandent-ils à Charles. Nenny, dit-il, Dieu a eu pitié de nous, elle est maintenant dedans la Cabane, et se portera bien. Dieu sçait quelle ioye se répandit dedans les cœurs de ces bons Fideles, qui sur l'heure luy en rendirent toute la gloire.

Si cette guerison a quelque chose d'extraordinaire, il n'y a que le Ciel qui sçache à la foy de qui on le doit attribuer. Quoy qu'il en soit, la Foy de ce courageux Neophyte se fait assez connoistre dans ses œuures. Parlant à quelques Infideles : Ce n'est pas de iour seulement que ie croy, disoit-il, et que ie suis tout resolu de me voir massacrer plustost que de quitter la Foy : ie croy mesme la nuict au plus profond de mon sommeil ; ie refuse en dormant, d'obeir à mes songes, et n'y a pas beaucoup de nuicts que ie voyois tout le Païs bandé contre moy seul, pour me faire abandonner la Foy, ie refusay tous leurs presens, ie me mocquay de leurs menaces, et me sentois plus courageux que iamais ie ne fus au combat contre mes Ennemis.

Il y a du plaisir à l'entendre parler des auantages de la Foy. Est-il auec des jeunes gens qui n'ont le cœur rien qu'à la guerre : I'ay compassion de vous, dit-il : tout le long de l'Esté vous viuez au milieu des perils, et vous tremblez de crainte, comme si déja l'Ennemy vous brûloit ; le feu que vous craignez n'est qu'vne peinture de l'Enfer. On en est quitte pour vne ou deux nuicts, tombant entre les mains des Iroquois, et encore quelquefois on s'échappe : dans l'Enfer on y brûle pour vne éternité, et pas vn iamais n'en est sorty. Que ne redoutez-vous ces flammes impitoyables ? Vous allez en guerre pour faire paroistre vostre courage, et ie ne sçay si vous sçauez ce que c'est qu'estre courageux. On a eu quelque estime de moy, mais ie confesse que ie craignois allant aux coups, et qu'il n'y auoit que la crainte d'estre jugé coüard, qui me donnoit quelque courage. Croyez d'vne bonne sorte, et vous sentirez vostre cœur tout autre dans le peril. Ce n'est pas que ie veuille prodiguer ma vie, mais deux choses m'asseurent : Premierement, que c'est Dieu seul qui en disposera ; secondement, que si ie meurs, ie seray heureux dans le Ciel. Auant que d'estre baptisé, mon corps et mon âme trembloient dans les dangers ; maintenant mon âme est en lieu d'asseurance, quoy que mon corps redoute le peril.

Se trouue-t-il en d'autres Compagnies : Auant, dit-il, que ie fusse tout resolu de me ranger du party de la Foy, on me croyoit heureux ; i'auois trois sorts bien éprouuez : l'vn me donnoit bon succés à la chasse ; l'autre estoit pour la pesche, et le dernier seruoit dedans mes Traites. I'ay tout jetté ces sorts dedans le feu, de peur d'y estre precipité moy-mesme ; i'ay abandonné toutes les danses, où vous sçauez le pouuoir que i'auois ; ie me suis priué en suite de la plus part des festins du Païs. Vne femme qui maintenant s'adresseroit à moy, n'en remporteroit que les coups. Vous pensez que i'aye fait du fol, d'auoir quitté ce que vous estimez le bon-heur de la vie, mais c'est vous qui me faites pitié. Mon jugement est preferable au vostre, puisque i'ay esprouué en moy ce que vous estes, et vous n'esprouuez pas ce que ie suis. Faites-vous tous Chrestiens d'vne bonne façon, et alors ie seray sans réponse si vous me démentez. Mais croyéz-moy, vous estes tous miserables, et le Diable vous traite comme nous faisons nos Captifs : nous n'auons pour eux que des caresses, vn iour deuant leur mort, lors mesme que nostre esprit n'est remply que de cruautez, dont par apres nous prenons tout nostre plaisir à leur faire sentir la rigueur.

Iamais ie n'aurois fait, de raconter des discours qui n'ont point de fin : car ce sont ses entretiens les plus ordinaires. Et sans doute, si pour estre Chrestien, il suffisoit d'estre conuaincu des veritez de nostre Foy, il feroit quasi autant de

Chrestiens qu'il trouue d'Auditeurs. Mais ceux qui luy ont dit, Nous sommes resolus de te suiure, n'ont pas tous son courage, quand leurs œuures doiuent confirmer leurs paroles. Toutefois dans sa seule Cabane, il y en a déja plus de douze qui sont baptisez, et si neantmoins estoit-ce l'vne des plus attachée du Païs au seruice du Diable.

N'est-ce pas témoigner qu'on estime la Foy, estant au plus fort de sa pesche, éloigné de cinq lieuës, de quitter tout et venir en courant, crainte de manquer vn Dimanche à la Messe? Il y en a beaucoup en France qui eussent pris plaisir de le voir arriuer tout nud, sa robe en pacquet sous le bras, crainte de la moüiller durant vn orage de pluye. Ce spectacle n'a rien de sauuage qu'au jugement des yeux ; mais l'esprit de la Foy y considere ie ne sçay quoy, qui donneroit de la confusion à plusieurs bons Chrestiens.

S'il auoit soin de seruir Dieu, Dieu auoit soin de luy. Il y eut sept iours de tempeste, qui ne permettoit nullement qu'on mist le canot en l'eau, pour aller leuer les retz qui estoient tendus : ce mauuais temps luy donnoit le loisir de prier dauantage. Le calme estant venu, les Infideles trouuerent leurs filets tous rompus et emportez de cet orage, et luy trouua les siens au mesme lieu où il les auoit mis sains et entiers.

Cela et semblables exemples, qui souuent sont arriuez à nos Chrestiens, sont des Leçons bien à la portée de leurs sens, qu'il fait bon auoir recours à Dieu. Vn jeune enfant Chrestien fut cet Hyuer surpris bien auant dedans la nuict, dans vne campagne de neiges ; le froid, qui tous les Hyuers arreste et fait aussi mourir au milieu des chemins les personnes les plus robustes, l'abat quasi dedans ces neiges. Ie suis mort, s'écrie-t-il, Iesvs, ayez pitié de moy. Il sent à l'instant vne chaleur qui fortifie ses membres, et le fait plustost courir que marcher lentement. Apres vne traite de chemin assez longue, il retombe en foiblesse : son recours est à sa priere, Iesvs, ayez pitié de moy. Ses forces se redoublent au mesme moment, et il continuë sa course. Souuent ses forces s'affoiblissent, mais chaque fois il repete la mesme Priere, et éprouue le mesme secours. En fin sur les deux heures apres minuict, il arriue en sa Cabane, et tous benissent Dieu de l'auoir conserué ; mais luy s'accuse qu'au milieu de ses courses, il auoit perdu la memoire de celuy qui luy donnoit ces forces pour courir.

Vne Chrestienne, venant d'vn festin, se sentit attaquée de la fiéure ; elle craint que ce ne soit quelque sort qu'on ait jetté dedans son plat : Car, disent-ils, c'est là le temps que prennent subtilement les Sorciers pour les faire mourir. Nenny, dit le mary, qui croit bien, ne craint point le Diable. N'as-tu pas prié Dieu auant que de manger ? I'estois seule Chrestienne, répondit candidement la femme, i'ay eu peur qu'on se mocquast de moy. Tu as donc juste occasion de craindre, repartit le mary : qui a honte de Dieu, ne merite pas que Dieu luy aide.

A ce propos, vn bon Enfant s'accusoit il y a quelque temps, qu'estant injurié, il s'étoit mis en grande cholere et auoit rendu injure pour injure. Et qu'as-tu dit? luy demanda le Pere qui luy parloit. Vn tel, répondit-il, qui n'a pas encore d'esprit (c'est à dire, qui ne croit pas encore), s'est escrié en me voyant : Voila la Foy qui marche. Ie n'ay pu supporter cela, et luy ay reparty aussi en me mocquant de luy : Voila le songe, voila la danse, voila le Diable qui marche. Tu es vn poltron, m'a-t-il dit, tu crains le feu d'Enfer. Oüy dea, ie le crains, luy ay-je répondu. Viens en nostre Cabane, et saute dans le feu que ie t'y feray, et là tu me feras paroistre ton courage ; et alors tu auras raison de m'appeller poltron. Tu ne crains pas le feu quand il est bien loin de toy. Ce bon Enfant croyoit auoir commis quelque grand peché.

Vne ieune fille âgée de quinze à seize ans, estant allée couper du bois auec ses compagnes Infideles, s'accusoit pareillement de les auoir tancées, parce qu'elles disoient des choses deshonnestes. Tu deuois les quitter là, luy dit-on. Aussi

ay-ie fait, répondit-elle ; et estant toute seule vn peu esloignée d'elles, ie disois en moy-mesme, Helas ! que ne croyent-elles ? elles sont sans esprit : ie profite autant comme elles en terre, mon bois est aussi bon que le leur, et outre tout cela, ie merite le Ciel, cependant qu'elles se damnent de la sorte.

CHAPITRE VII.

Exercices ordinaires des Chrestiens de la mesme Mission.

Quelques robustes que soient nos corps, disoit vn iour vn de nos Sauuages Chrestiens à quelques Infideles qu'il enseignoit, si nous manquons de nourriture, nos forces manquent, et vn enfant nous pourroit terrasser : quelques resolutions que prenne nostre cœur, si la grace de Dieu ne fortifie puissamment nostre âme, le moindre heurt nous fait tomber, et sans difficulté le Diable nous renuerse. Ie sentois ces foiblesses, leur disoit-il, auparauant que d'estre baptisé; mais depuis ce temps-là, ie sens mon âme de plus en plus remplie de forces : parce que Dieu va augmentant sa grace à ceux qui continuent à bien faire. Puis que nos Sauuages d'eux-mesmes reconnoissent cette verité, nous pouuons bien dire apres eux, que si Dieu leur a donné quelque courage, ce n'a esté qu'en suite de leur fidelité dans les exercices de la Foy.

Dés le matin, quelque rigueur de froid qu'il fist, Hommes, Femmes et Enfans remplissoient la Chapelle pour entendre la Messe, auec autant de deuotion que si chaque iour leur eust esté vn iour de Feste ; le leuer du Soleil est la cloche qui les aduertit. Ils ne sortoient point de ce lieu, qu'on ne leur eust donné à tous en commun quelque aduis pour passer plus chrestiennement le reste de la iournée.

Pendant le iour, les Peres alloient les enseigner dans leurs Cabanes, non seulement leur Catechisme, mais toutes les veritez les plus importantes de nostre Foy, le tout estant tellement disposé en questions et réponses, selon la portée des Sauuages, qu'il n'y a quasi chose aucune dont ils ne soient capables. C'est vn plaisir d'estre en cecy témoin de leur ferueur. On verroit des Vieillards, des ieunes Hommes, des Femmes et des Enfans, n'auoir point de recreation plus sensible que de se faire interroger, et se répondre les vns aux autres ; et ce qui nous console le plus, est qu'il n'y a point d'autre attrait, ny esperance d'autre recompense pour eux que celle du Paradis. Tel, âgé de cinquante et de soixante ans, rencontrant vn Enfant, luy dira : Mon nepueu, tu as vn bon esprit, enseigne-moy, fais-moy suër à te répondre. La femme interrogera le mary, le fils enseignera pareillement sa mere, et si elle manque à bien répondre, il se mocquera d'elle, la menaçant de ne la plus instruire, puisqu'elle ne veut pas retenir ce qu'on luy veut apprendre ; et le bon est, que la mere ne s'en faschera pas. Il a raison, dira-t-elle, de me tancer, car ie n'ay pas bien retenu ma leçon.

Auant que ie fusse baptisé, nous disoit vn certain, ie m'ennuyois souuent nonobstant tous les diuertissemens du Païs, que ie recherchois autant qu'vn autre ; maintenant estant seul, ie repete à part-moy les belles choses qu'on m'enseigne, et ie m'entretiens dans les desirs d'en sçauoir dauantage. Ce sont là mes plaisirs, mes danses, mes festins, et tout ce que i'ay abandonné pour desormais embrasser la Foy.

Tandis qu'on faisoit dans le Bourg l'Ononhoüaroia, dont cy-dessus il a esté parlé, et que les Infideles se demandoient par enigme leurs desirs, c'est à dire, celuy de leur Demon, nos Chrestiens s'assembloient pour se proposer aussi leurs desirs. Pour moy, disoit l'vn, ie desire aller au Ciel ; et moy, disoit l'autre, ie souhaiterois de voir tous nos Freres qui sont dans ce Païs, Chrestiens, et qu'ils fussent rassemblez tous dans vne Bourgade où le peché n'eust point d'entrée ; quand à moy, disoit vn troisieme, ie voudrois voir tout le Païs bien

conuerty; et moy, disoit vn autre, si on me vouloit fendre la teste d'vn coup de hache pour me faire trouuer le desir de ces Diables, ie me laisserois massacrer plustost que de parler vn mot; pour moy, disoit le suiuant, ie parlerois bien haut, et voicy ce que ie dirois au fol qui me proposeroit son enigme : Tu desires brûler dans le feu, auec le Diable dont tu recherches les desirs, jette toy dans ces braziers, ton desir et le sien sera accomply. Lors qu'ils se recreoient de la sorte, ces insensez ne laissoient pas de passer à trauers de la Cabane, et tel deuenoit sage, s'arrestant à ces bons discours.

Le fruict de ces bonnes instructions nous a paru à l'œil si sensiblement, que nous en esperons encore beaucoup d'auantage : car comme la pluspart des Chrestiens possedent les principales veritez de nostre Foy, par ces questions et réponses faciles, ils font bien plus que nous pour instruire les autres Sauuages; et au moins auons-nous cette consolation, que si la pluspart ne sont pas baptisez, ce n'est pas manque qu'ils ne sçachent tout ce qui est necessaire pour l'estre.

Les Hurons eurent cet Hyuer vne veritable crainte, en suite d'vne fausse alarme qui leur estoit venuë, qu'vne armée d'Iroquois estoit sur le point d'enleuer le bourg de Kontarea, principal bouleuard du Païs. Ceux de la Conception nous firent demander si nous ne les Baptiserions pas tous lorsque l'Ennemy paroistroit ; que pour eux ils desiroient aller dans le Ciel apres la mort. Cela monstre qu'ils connoissent la verité ; mais en France aussi bien qu'aux Hurons, il n'y en a que trop, qui viuans en Barbares, voudroient bien apres, mourir bons Chrestiens.

Lors que le Soleil se recouche, il aduertit les Chrestiens de se rassembler en la Chapelle. Les Peres qui ont soin d'eux y sont pour l'ordinaire; mais c'est quelqu'vn des plus anciens Chrestiens, qui chacun à son tour, de Semaine en Semaine, preside à cette Assemblée, dit tout haut les Prieres ; les autres le suiuant, et à la fin, lors que les Peres sont absens, il exhorte tous les autres à bien faire les deuoirs de Chrestien.

Les Samedis, tous se confessent pour se bien disposer au sainct Iour (c'est ainsi qu'ils nomment le Dimanche), auquel auant la Messe, on leur fait vn petit Sermon. Quoy que tous se soient confessez, toutefois d'ordinaire on ne les fait communier qu'vne fois chaque mois. Ie me souuiens d'auoir leu dans les Epistres de ce grand Apostre de l'Orient sainct François Xauier, que des Indiens, tant noirs que blancs, dont il auoit baptisé des milliers, il n'y auoit quasi que les Enfans et tres-peu d'autres qui se sauuassent. Plus ie considere les Epistres de ce grand Sainct et plus il me semble que ces Peuples icy où nous sommes en l'Inde Occidentale, sont plus capables des mysteres de nostre Foy ; au moins les sentimens de Dieu entrent plus auant dedans leurs cœurs, quand vne fois ils se sont conuertis. S'il plaist au Ciel continuer ses benedictions sur les autres, et en faire d'aussi bons Chrestiens que sont ceux qu'il nous donne pour le present, ie dirois auec asseurance, que la pluspart et quasi tous seront du nombre des Eleuz.

La vraye Foy fait de grands Miracles; elle change vn cœur barbare en vn cœur selon le cœur de Dieu. On le void plus clairement dans la tendresse de leur conscience qu'ailleurs. Tel s'accuse de ce que la nuict s'étant resueillé, crainte du froid, il n'a osé tirer le bras de dessous sa robe pour faire le signe de la Croix, se contentant de le faire sur sa poitrine. Ie me suis comporté comme feroit vn Infidele, dira vn autre : estant à mon trauail, i'auois déja donné huict ou neuf coups dessus vn arbre pour l'abattre, sans demander l'assistance de Dieu. I'ay enduré du froid, dira vn autre, comme les bestes qui sont dedans les bois. Il veut dire, qu'il n'a pas offert à Dieu, ses petites souffrances. Que s'ils tombent sur la Semaine en quelque peché plus grief, ils viendront souuent à l'heure mesme s'en accuser ; et quelquefois il y a plus de saincteté que de mal en ce en quoy ils pensent auoir esté grandement criminels. Tu sçauras,

diront-ils, que ie me suis trouué au Conseil, où on a resolu de faire vne telle danse, pour apaiser le Diable ; y estant engagé par surprise, sans en pouuoir sortir, i'ay demandé pardon à Dieu, i'ay bien dit des injures au Diable, et me suis endormy. Lors qu'on s'est leué pour sortir, ie me suis resueillé, et ay dit aux Capitaines qu'ils auoient tort de m'inuiter à semblables Conseils, puis qu'ils sçauent bien que ie n'ay que de l'horreur pour les Demons.

Vn ieune Enfant pensoit estre perdu, quelques iours apres son Baptesme : Ie viens d'entendre, disoit-il, de méchantes paroles ; ie haïssois ces choses là de tout mon cœur, et priois Dieu qu'il n'effaçast pas mon Baptesme ; ie leur disois qu'ils se teussent, que le Grand Maistre les puniroit, et qu'il les entendoit bien ; nonobstant ce que ie leur disois, ils se mocquoient de moy.

Vn Chef de Cabane Chrestienne, vn iour ayant repris sa sœur, encore Catechumene, d'vn zele vn peu trop actif : Hé quoy, luy disoit-il, veux-tu donc estre miserable, et que moy seul ie sois heureux ? tu fais ce qui merite que iamais on ne te baptise. Cette pauure femme s'en prend à ses yeux, elle pleure sa faute et luy en demande pardon, le priant de ne le pas dire aux Peres. Ma sœur, i'ay peché plus que toy, luy répond ce bon Chrestien : car estant Baptisé, ma personne est sacrée, et mon peché en est plus grand ; mais c'est l'amour que ie te porte qui m'a ainsi mis en cholere. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui donne cet horreur du peché, et n'y a pas d'autre lumiere que la sienne, qui esclaire vne âme à reconnoistre iusqu'aux petites fautes.

Vn Infidele demandoit vn iour à vne Chrestienne, ce qu'ils alloient faire l'vn apres l'autre dans la Chapelle ; et elle luy ayant répondu simplement, qu'ils alloient se confesser de leurs pechez : Et comment, dit-il, pechons-nous ? pour moy, ie ne reconnois point de pechez. Il ne faut pas s'en étonner, repartit cette bonne femme, ta vie n'est qu'vne suite continuelle de pechez, comment les distinguerois-tu ? Nous autres qui auons la Foy, nous sommes tousjours sur nos gardes, et par ainsi nous reconnoissons bien nos fautes.

Lors qu'ils se doiuent confesser, ils se preparent auec vn soin tout à fait loüable. On verra quelquefois la femme et le mary, qui tous deux se demandent leurs fautes, s'aduertissent de ce qu'ils ont peché le long de la semaine, et s'apprennent comment il s'en faut accuser. Ie croy que le Ciel prend plaisir à leur simplicité. D'autrefois on verra le pere contre son enfant, le fils contre sa mere, et toute vne Famille qui s'accuseront les vns les autres, quand les Peres qui les vont instruire entrent dans la Cabane. Mon fils, dira la mere, n'a pas voulu nous faire prier Dieu, s'en est-il confessé ? Oüy dea, répond l'Enfant, ie ne l'ay pas voulu, car tandis que ie fais les Prieres, vous ne faites que badiner : soyez sage, et ie vous feray prier Dieu. Oüy, mais tu n'as pas obey, dira le pere. Il est vray, répondra le fils, mais vous auez aussi peché, car ce matin vous auez raconté vn songe que vous auiez eu la nuict. En vn mot, c'est vne diuision toute pleine de paix, c'est vne guerre aimable que la Foy apporte dans vne Maison.

Puisque nous sommes sur la Confession, ie ne puis rapporter en lieu plus conuenable, vne pensée d'vn Chrestien Sauuage, qui m'a semblée digne d'estre couchée icy. On luy auoit enseigné que les pechez estans vne fois effacez, iamais ne retournoient, mais que la Grace perduë par le peché, nous est renduë quand nous nous confessons. Cherchant en son esprit la cause de cette difference, voicy le raisonnement qu'il faisoit : La Grace, disoit-il, est comme vne belle robe de Castor, dont Dieu nostre pere va reuestant l'âme de ses bons enfans. Quand vn de nos enfans nous a faschés, nous luy ostons sa belle robe et le laissons tout nud ; mais nous ne iettons pas la robe dans le feu, c'est vne chose trop precieuse, nous la reseruons quelque part, pour luy rendre, quand il voudra nous obeyr. De mesme Dieu, quand nous auons peché, despoüille nostre âme de sa grace, mais il ne veut pas que

cette grace soit perduë, elle luy est trop precieuse, il la conserue cherement dedans ses thresors, tout prest de nous la rendre quand nous luy demandons pardon. Mais le peché est vne chose si difforme, que Dieu en a horreur ; quand nous nous confessons, il l'aneantit tout à fait : voudroit-il mettre dans ses thresors vn monstre si hideux ? ce n'est donc pas merueille, que iamais il ne retourne dans nostre âme, en estant vne fois effacé. Si ce raisonnement n'est pas receu dedans l'Eschole, on doit excuser vn Barbare, qui iamais n'a leu sainct Thomas.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Sainct Ioseph aux Attingueenongnahak.

Cette Mission est échuë en partage au Pere Charles Garnier et au Pere Simon le Moine, qui ont fait leur residence plus ordinaire dans le bourg de Sainct Ioseph. A peine y sont-ils arriuez, qu'ils apprennent qu'vn petit enfant au berceau, est abandonné assez loin dedans la campagne, comme vne proye dont la mort auoit déja pris possession. Ils y courent de mesme pas, et trouuent cet enfant qui tiroit à la fin, le baptisent et l'enuoyent au Ciel accroistre le nombre des Eleus.

Peu de iours aprés, entrant en la cabane du plus grand Magicien qui soit dans cette Nation, ils apperçoiuent vne fille de treize à quatorze ans, qui se mouroit. Ils iugent bien qu'en vne cabane si maudite, où le Diable est le maistre, pour tirer cette victime de ses mains, il faut y proceder doucement, et instruire l'enfant sans témoigner le vouloir faire. Ils font monstre d'vne image de Nostre Seigneur, qui agrée à la mere de cette malade, et prennent occasion là dessus, de parler des grandeurs de Dieu, du Paradis et de l'Enfer, et des veritez principales de nostre foy. Dés le moment que cet infame Magicien entendit parler du Baptesme, il se met à vomir mille blasphemes contre Dieu. Nos Peres voyent assez, qu'il est temps de découurir nettement leur dessein. Que dis-tu là dessus ? demandent-ils à la malade : veux-tu à iamais estre brûlée dans l'Enfer ? Non, non, s'écrie ce suppost de Satan, resolument elle ne sera pas baptisée ; sortés de ma Maison. Sa pauure fille languissante, qui iusqu'alors n'auoit dit pas vn mot, prend d'elle mesme la parole. Ce n'est pas vous, dit-elle, courageusement à son pere, qui en cela disposerez de moy : ie desire, sans delay, estre baptisé, car ie veux aller dans le Ciel. A cette réponse, que pas vn n'attendoit, ce malheureux demeure sans parole ; mais la mere de l'enfant parle pour le mary. Ce n'est pas, s'escrie-elle, vne maladie ordinaire qui fait mourir ma fille, c'est vn tel Demon qui la tuë depuis quatre mois ; c'est à luy seul et à nos danses que nous auons recours : auec cela tu ne peux pas la baptiser. Pour quoy non? répond la malade, ie deteste tous les demons, ie renonce à nos danses ; et toy ie te prie, ne me refuse pas le Baptesme, dit-elle au Pere qui la venoit d'instruire. Quand Dieu vient posseder vn cœur, il n'a ny oreilles, ny sentiment pour tout ce qui est de plus tendre dans la nature. C'eût esté vne cruauté de refuser à cette âme l'entrée du Paradis, où le Sang de Iesus-Christ et son courage luy auoient donné droit ; mais il falloit que la grace remportast vne glorieuse victoire. Ma fille, luy dit le Pere qui la venoit d'instruire, ta demande est bien raisonnable, mais ie ne dois pas exposer le Baptesme, à le voir profané. Auant cela il faut que tes parens me promettent de ne plus auoir recours au Diable et aux danses pour ta guerison. Ne crains pas cela, replique cette enfant, plustost ie mourray, que de le permettre. Puis donc que tu le desires, luy disent ses parens, qu'il te baptise s'il veut, nous n'aurons plus iamais pour toy recours à ces remedes, si toy-mesme tu ne le demandes. Ce fut vne consolation bien grande, et pour celuy qui confera

ce sainct Baptesme, et pour celle qui le receut, de voir et de sentir ce que fait le sainct Esprit dedans vne âme, quand il la prepare pour soy. Oüy, disoit cette fille au moment que les eaux du baptesme la rendoient innocente, ie deteste tous mes pechez : grand maistre de nos vies, ayés pitié de moy. Elle mourut bien tost apres.

Ces âmes, et quelques semblables, ayant esté aussi-tost dans le Ciel, qu'elles ont trouué l'entrée de l'Eglise, n'ont pas eu besoin de grande assistance. Aussi n'est-ce pas pour elles, qu'on a employé le plus fort du trauail. Le principal soin a esté de former les Chrestiens Adultes, qui y composent vne petite Eglise, qui cette année s'est veuë accruë en nombre et plus encore en Saincteté.

Vn de ces bons Chrestiens estoit malade depuis l'Esté ; il fut soudainement guery à la venuë des Peres qui alloient les instruire, soit pour la ioye qu'il en receut, ou plustost selon son sentiment, pour s'estre confessé.

Le mesme iour vne Femme d'enuiron septante ans, entendant les enfans qui crioient dans le Bourg, Les deux vestus de noir arriuent, fut aussi deliurée d'vne fiéure qui la tourmentoit. Ie gueriray, s'écria-t-elle, ie verray mes Freres. Au mesme moment elle recouure la santé, elle sort pour la premiere fois, et apporte pour remerciement aux deux Peres, vn pain cuit sous la cendre.

La Foy de cette bonne femme, nommée Anne Outenen, depuis trois ans qu'elle fut baptisée, a esté tousiours s'augmentant, et sa pieté est si sensible, qu'il est aisé de voir que Dieu est dans son cœur. Elle ieusne souuent, et quelquefois iusqu'à la nuict, particulierement le Samedy, pour se disposer au sainct Iour. Elle a vne affection si tendre pour nous et pour tous les Fideles, que chaque fois qu'elle en entend mal parler, elle se sent saisie dans le cœur, et n'en peut quelquefois retenir ses larmes. Vn des principaux Capitaines ayant dit qu'il falloit massacrer les Chrestiens, et en suite vn sien frere la sollicitant fortement d'abandonner la Foy : Qu'on commence par moy, dit-elle, la Foy m'est plus precieuse que la vie ; ie vay luy presenter ma teste, et il verra que ie suis preste de receuoir le coup. Le chaud, le froid, les afflictions, les maladies, les peines et les tristesses, elle offre tout à Dieu, pour la remission de ses fautes, s'estimant criminelle même dans les pechez d'autruy. Elle en a telle horreur, que quelquefois elle n'a peu coucher en sa cabane, parce qu'alors elle y eust veu Dieu offensé ; elle couchoit dehors. Et vne fois ayant sceu que quelques-vns d'vne confrairie diabolique, auoient couché dessus sa natte, iamais depuis elle n'a voulu s'en seruir. Est-elle à son trauail bien loin dedans les champs, la Priere est son plus grand repos : elle dit son Chapelet, et sa seule deuotion luy a enseigné de se tourner le corps et l'esprit vers nostre Chapelle de Saincte Marie, où repose le tres-Sainct Sacrement : Parce, dit-elle, que ie me sens attirée de ce costé là.

Vne femme Infidele receut en songe commandement de son Demon, de contracter amitié auec vne femme Chrestienne. Pour commencer cette alliance, sçachant qu'vn chien qu'elle auoit chery estoit mort, elle luy en fait present d'vn autre (c'est comme si en France on donnoit à vn amy vn beau cheual d'Espagne) ; outre cela, elle la prie d'agreer vne, couuerture qu'elle luy enuoya, et pour la soulager en son ménage, luy fait apporter quelque charge de bois. Puis inuitant et le mary et la femme au festin, publiquement, l'amitié s'y noüa, qui estant tres-auantageuse à cette Famille Chrestienne, leur causa vne ioye bien sensible. Mais depuis ayant sceu que tout cela ne s'étoit fait que pour obeïr au songe de cette femme Infidele, ce fut lors que ces bons Chrestiens commencerent à trembler. Le Diable, disoient-ils, a quelque dessein sur nous ; ces presens qu'il nous a procurés, seront nostre malheur. Oüy bien, dit le mary, si nous voulions les retenir ; mais ils ne coucheront pas en ma maison. Aussi-tost dit, aussi-tost fait : il commande qu'on remporte le bois, il prend et le chien et la couuerture, puis allant

trouuer cette femme Infidele, luy dit : Ie te viens rendre tes presens : tu sçais bien que nostre Cabane est Chrestienne ; cette alliance que tu veux contracter auec nous, n'ayant pour autheur que le Diable qui te l'a commandé en songe, nous pecherions de luy obeïr en cela. Ie ne sçay si les Casuistes eussent esté si rigides en cette occasion. Quoy qu'il en soit, ce coup là estoit difficile ; mais il n'y a point de lien d'amitié que la Foy ne separe plustost que de nous voir separez d'auec Dieu.

C'est ce que disoit vn Chrestien de ce mesme Bourg, se voyant sur le poinct d'estre abandonné de sa femme et de ses enfans, par les poursuites d'vne belle mere, qui le voyant Chrestien, ne le pouuoit supporter chez elle. Non, disoit-il, ie n'eusse iamais pensé, que chose au monde m'eust peu separer de ma femme : il y a quinze ou seize ans que nous sommes ensemble, cinq enfans que nous auons eus, me sembloient autant de liens qui rendroient nostre mariage indissoluble ; elle et moy apres auoir receu le sainct Baptesme, auons promis à Dieu de iamais ne nous separer ; maintenant elle a quitté la Foy, ou au moins pour complaire à sa mere, elle n'a plus le courage d'en faire profession ; elle ne laisse pas de m'aimer, et ie l'aime aussi, et toutefois sa mere la contraint de m'abandonner, si ie n'abandonne la Foy : cette diuision m'est sensible, mais i'y suis resolu plustost que iamais me separer d'auec Dieu.

Ce bon Chrestien a vn fils de douze à treize ans, qui a imité le courage de son pere. On a fait le possible afin qu'il desistast de la Foy ; on a tâché de le corrompre par douceur, par menaces, et par les rigueurs qu'on a peu. En fin, se voyant tourmenté d'vne grand-mere, qui nuict et iour ne luy donnoit aucun repos, esperant emporter de luy qu'il desistast des exercices de Chrestien, comme auoit fait sa mere : Sçachez, dit cet enfant à cette Megere d'Enfer, qu'on me peut bien brusler tout vif, voila mes bras, mes pieds, et mon corps tout disposé à le souffrir ; mais iamais ie n'abandonneray la Foy.

Ces resolutions ne sont pas dans la portée de la nature : aussi est-ce celuy seul pour qui on fait ces bons propos, qui donne en mesme temps la force d'executer tout ce qu'il exige de nous. Les Infideles mesmes ne sont pas à le connoistre, et à se plaindre en mesme temps de leur misere. Les Demons, disoit vn certain, nous commandent des choses impossibles : ils ne nous donnent pas pour faire festin, et veulent qu'on en fasse ; ils nous obligent quelquefois, si nous voulons euiter quelque grand malheur, à leur offrir ce que nous n'auons pas, ny ne pouuons auoir. N'est-ce pas ou se mocquer de nous, ou qu'ils se plaisent à nous voir miserables ? Mais le Dieu des Chrestiens ne leur commande rien qui ne leur soit possible, et s'ils y manquent, c'est de leur volonté. C'est en cela, disoit-il, que ie reconnois qu'il est luy seul le Maistre de nos vies, puis qu'il ne veut que nostre bien. Ie prie le sainct Esprit, que cette connoissance ne serue point vn iour à la condamnation de cet Homme, qui nonobstant cela ne rend pas encore à Dieu toute la gloire qu'il void bien luy estre deuë.

Les meilleurs esprits des Hurons, ne sont pas ceux qui se rendent plus tost aux veritez qu'ils recognoissent : de simples femmes sont bien souuent plus tendres aux sentimens du sainct Esprit. Vne bonne Chrestienne, ayant vn iour assisté au Sermon qui s'estoit fait de la Resurrection, ne peut contenir en son cœur la ioye dont elle estoit remplie. C'est cela, s'écria-elle à toute l'assistance, qui fait que nous croyons ; c'est dans cette esperance, que nous souffrons en patience les médisances et les iniures : on nous menace de la mort, on dit qu'il faut massacrer les Chrestiens ; qu'ils nous tuent s'ils en ont l'asseurance, vn iour ie resusciteray dans ce corps qu'ils auront assommé.

Vne autre, aagée d'enuiron quatre-vingts-ans, attendant l'heure de la mort, apres auoir receu l'absolution, supplia, qu'on la leuast à son seant, pour prier Dieu auec plus de respect. Puis d'vne voix mourante : Iesvs, dit-elle, ayez

pitié de moy, tirez moy dans vostre Paradis ; ie suis contente de mourir, ie n'aspire qu'au Ciel, Iesvs ayez pitié de moy. Dieu auoit preserué cette bonne Femme, tout le long de sa vie, dans vne pureté tout à fait rare en ce Païs ; et depuis son baptesme, elle s'estoit conseruée dedans l'innocence, ne prenant point plus grand plaisir, qu'à prier Dieu, quoy qu'elle ne sceût quasi que ces deux mots. Iesovs taïtenr ; Iesvs ayez pitié de moy.

Ie fus touché il y a quelque temps, entendant raconter vn trait de charité, que ie ne puis obmettre. Vne pauure Chrestienne, âgée d'enuiron soixante ans, ayant oüy parler de la ferueur qui se voit en France, pour enrichir les lieux de deuotion, et que plusieurs se dépoüilloient pour offrir à Nostre Seigneur tout ce qu'ils ont, se sentit en mesme temps touchée d'vn semblable desir ; et quoy que la saison fut froide, n'ayant rien de precieux qu'vne robe de Castor, dont elle estoit couuerte, s'en estant dépoüillée : I'en fay, dit-elle, vne offrande à Nostre Seigneur, ce sera pour tapisser nostre Chapelle, quand on l'aura accommodée ; si i'auois quelque chose de plus, ie le donnerois de bon cœur, afin que Dieu ait pitié de moy.

CHAPITRE IX.

Persecutions des Chrestiens de la mesme Mission.

Les Chrestiens et Catechumenes de cette Mission, auoient passé quasi tout l'Hyuer dans des épreuues de leur foy, qui nous faisoient assez paroistre, que le Ciel trauailloit plus fortement à leur instruction, que les Hommes. Les enseignemens qu'on leur donnoit, entroient si doucement dans leurs esprits, et y faisoient des impressions si viues, que nous fusmes étonnez au bout d'vn et deux mois, qu'ils eussent plus profité dans les connoissances de nos Mysteres, et dans les sentimens de Dieu, qu'on n'eût osé attendre, apres le trauail d'vne et de deux années ; mais manque de Chapelle et de lieu separé des vsages de la vie commune, ils auoient ce regret d'estre priuez du Sacrifice de la Messe, et du plus sainct de tous les Sacremens, sinon aux grandes Festes de l'Année, ausquelles nous taschons de faire assembler la plus part de nos Chrestiens, dans nostre Maison de saincte Marie, pour y faire leurs deuotions ; aux autres temps, il falloit qu'ils se contentassent de s'assembler dans la Cabane de quelqu'vn des Chrestiens, et là y faire leurs Prieres, en la presence mesme des Infideles, qui, selon la coustume du Païs, entrent quand il leur plaist, en quelque Cabane que ce soit, et y sont témoins de tout ce qui s'y passe. C'estoit estre exposé aux railleries de mille langues médisantes, qui blasphement contre ce qu'ils ignorent. En effet, on commence à médire d'eux ; on les appelle Marian par mocquerie, à cause que souuent on entendoit dans leurs Prieres, le Nom de la tres-Saincte Vierge. On dit publiquement qu'ils ont des sorts pour causer des naufrages, et que leurs Chapelets et Medailles font vomir et l'âme et le sang à ceux qui les enuisagent d'vn certain aspect.

Sur la fin de l'Hyuer, vn des meilleurs Chrestiens consacra vne partie de sa Cabane, pour en faire vn lieu de deuotion. On y bastit, de quelques planches et escorces, vne Chapelle assez raisonnable, et on commença, à la Sainct Ioseph, à donner aux Chrestiens la consolation d'y entendre la Messe. Mais ce fut lors que les persecutions redoublerent. Ce sera là, dit-on, le malheur du Païs ! On veut chasser tous les Chrestiens du Bourg, et mesme leurs plus proches parens leur disent, qu'ils aillent se loger ailleurs, ou qu'ils abandonnent la Foy, s'ils ont quelque amour de la vie. Vn des chefs du Conseil, dit le mot à l'oreille à vn de ses nepueux, Onhoüa Etsitenroutaoüa, Nous vous allons arracher de la terre, racine empoisonnée. C'est le mot dont les Hurons menacent ceux qu'ils soupçonnent d'estre Sorciers, quand ils les veulent massacrer.

Vn nommé Estienne Totihri, quoy que des mieux apparentez du Bourg, se trouua plus auant dans la persecution, comme il estoit le plus feruent dedans la Foy, et que cette Chapelle estant bastie dans sa cabane, on s'attaquoit plus viuement à luy ; mais ny luy, ny toute sa famille, ne bransla pas pour toutes ces menaces. Oüy dea, dit-il, ie sortiray tres-volontiers, si les Peres qui nous instruisent, abandonnent le soin de ce Bourg ; mais ce ne sera que pour les suiure en quelque lieu qu'ils aillent : ie suis plus attaché à eux qu'à ma Patrie et à tous mes parens, puis qu'ils nous portent les paroles d'vn bonheur éternel. Ie ne crains point la mort, depuis que Dieu a ouuert mon esprit, et m'a fait voir des choses plus importantes que la vie de ce corps, sur qui seul on peut auoir quelque dessein. Qu'on tuë ma mere, ma femme, mes enfans et mes freres, ie verray apres eux, venir fondre sur moy le coup de mon bonheur. Mon âme ne tient pas à mon corps, vn moment peut les separer ; mais iamais on ne me rauira la Foy.

C'est vne consolation bien grande, d'estre tesmoin de la ferueur de toute sa famille. Ce sont eux qui ont le soin d'assembler les Fideles, les encourager et instruire en l'absence des Peres, et qui ont l'œil sur ce petit Troupeau, auec vne fidelité et vn zele tout à fait Chrestien. Au plus fort mesme de ces persecutions, vne femme se mouroit, ayant refusé le baptesme à nos Peres, qui la vouloient instruire : Hé quoy, dit ce Chrestien, faut-il que cette âme se perde ? Il va trouuer cette malade : Ma bonne mere, luy dit-il, si vous sçauiés le haut prix de la Foy, vous auriés plus de desir d'estre enseignée, que nous de vous instruire ; mais quoy que ie ne sois pas appelé, ie ne puis pas me taire, crainte qu'vn iour, vous ne m'en fissiez les reproches, lors que vous seriez dans les flammes éternelles de l'Enfer. Le peu de temps qui vous reste de vie, suffit pour vous deliurer de ce grand malheur, qui n'est pas plus éloigné de vous que la mort. Il tâche en suite de cela, à émouuoir ce cœur ; mais c'estoit vn cœur de rocher, qui n'ayant eu en la santé, que des blasphemes contre Dieu, mourut le mesme iour dans son impieté, et fit connoistre à ce bon Chrestien, que le don de la Foy n'est pas vn present de la terre, et que Dieu seul est celuy qui touche les cœurs.

Vn autre Chef de famille, nommé Thomas Saoüenhati, n'a pas eu de moindres coups à supporter. Mais la Foy, disoit-il, est trop auant dedans mon âme, on ne peut pas me l'arracher, tandis qu'il me restera le moindre mouuement de vie. Ce bon homme autrefois nous auoit assez contentés ; mais dans quelques rencontres où Dieu voulut esprouuer sa fidelité, la chair auoit esté plus forte que l'esprit, et quoy que iamais depuis son Baptesme, il n'ayt perdu la Foy, il n'osa toutefois continuer dedans l'exercice, lors qu'on menaçoit les Chrestiens, il y a deux ans, de les massacrer auec nous. Cette année icy il s'est remis en son deuoir, et s'est comporté si genereusement en diuerses rencontres, qu'il a fait voir aux Infideles que quand Dieu nous appuye, nos foiblesses passées font paroistre auec plus d'éclat la force de la Grace, puisque pour lors ce qui estoit l'objet de nostre crainte, est l'entretien de nos desirs.

L'experience que nous auons icy de l'esprit des Sauuages, nous rend fort reseruez à les recevoir au Baptesme, et plus encore à leur permettre l'vsage de la Communion. C'est toutefois de là que la plus part de nos Chrestiens ont receu ce courage, et nommément les deux derniers dont ie viens de parler, y ont senty vn changement si soudain de leur cœur, qu'ils en furent tout hors d'eux-mesmes ; et depuis nous auons veu dans leurs actions, la verité de leurs paroles. Ce n'est point vn mensonge que Iesvs-Christ soit en l'Hostie, nous dit vn iour Estienne, ie l'y sentis le iour de Noël apres auoir communié ; mais ie ne sçay si depuis ce temps-là, il demeure tousiours dedans mon cœur : car bien souuent faisant toute autre chose, ie me sens tout changé, comme s'il y auoit dedans moy-mesme quelqu'vn qui me parlast, et souuent ie luy parle, sans

dire mot : il me répond, et ie voy bien pour lors qu'il entend mes desirs.

Ie ne doute plus maintenant des veritez qu'on nous enseigne, dit fort souuent Thomas, lors qu'il exhorte les autres Chrestiens à tenir ferme dans la Foy : à l'heure mesme que ie communiay, ie sentis Iesvs-Christ dans mon cœur, et i'aperceu à mesme temps que c'estoit luy qui m'éleuoit à soy, et m'enseignoit ce que iamais ie n'auois sceu comprendre. I'auois esté iusqu'alors comme vn homme qui s'égare ou qui craint de s'égarer au milieu de la nuict ; mais maintenant ie marche en asseurance comme nous faisons en plein iour. Croyez, dit-il, tout ce qu'on nous enseigne, mais sur tout croyez fermement que Iesvs-Christ entre dans nostre cœur lors que nous mangeons le Pain sacré.

Les calomnies contre la Foy redoublerent apres Pasques ; et ce fut lors que les Chrestiens connurent plus éuidemment que iamais, que toutes ces tempestes sont suscitées par les Demons. En voicy l'occasion. Vn Capitaine du bourg de Sainct Ioseph, nommé Astiskoüa, apres auoir donné satisfaction aux Peres qui l'enseignoient, et auoir instamment demandé le Baptesme, fut appellé pour se trouuer en l'Assemblée des Chrestiens et Catechumenes, qui se fit à Pasques, en nostre Maison de Saincte Marie. Comme il est d'vn bon esprit, et que la Foy sembloit estre dedans son cœur, ses sentimens n'auoient rien de sauuage, ses discours estoient pleins de zele et de ferueur, ses resolutions tout à fait dignes d'vn Chrestien ; mais comme il n'y a que Dieu qui connoisse le secret des cœurs, aussi par tout, ses sainctes Prouidences sont autant cachées qu'admirables. Cet homme se presentant pour entrer dans l'Eglise, sent vne force occulte qui le repousse violemment ; il tente pour la seconde et la troisiéme fois, il ne void pas pourtant ce qui l'arreste, ains tousiours il se sent repoussé. En mesme temps son esprit est troublé, sans toutefois qu'il le paroisse ; il void tous les Chrestiens entrer, et luy seul ne peut neantmoins auancer vn pas. En vain sa Femme qui estoit venuë auec luy, le presse de suiure les autres ; en vain aussi il se fait force pour surmonter cette resistance inuisible, il est enfin contraint de reculer : il sort donc de la Maison sans dire mot. Apres trois lieuës ou enuiron de chemin, il fait paroistre ce qu'il est : il entre furieux dans les bourgs de Sainct Iean et de Sainct Ignace, enfonce les Cabanes, brise les portes, rompt les Canots, et pas vn ne l'ose aborder.

Il crie qu'vn Diable luy est entré dans le corps, que ce Demon luy auoit dit qu'il le prist pour son pere, qu'il suiuist ses conduites, et s'asseurast qu'il auoit de l'amour pour luy, mais qu'il falloit resolument tuër tous les François, qu'eux seuls ruinoient tout le Païs. On ne peut retenir ses fougues : il va courir dedans les bois, il trouue son chemin par tout ; les ronces et les épines deschirent tout son corps, mais ne peuuent pas l'arrester.

Apres de longs égaremens, il arriue en son Bourg, il bat, il frappe, il veut tuër tous ceux qu'il rencontre. En fin on le saisit, on le lie, et on l'interroge ; c'est tousiours ce Demon qui parle, cet ennemy de Paix. Les Chrestiens estans de retour, le lendemain de Pasques, trouuent tout le Bourg en émeute. On dit, on crie qu'il faut massacrer les François. Il faut donc me tuer auec eux, s'écrie Estienne Totihri : s'ils sont coupables, ie ne suis pas plus innocent qu'eux ; car ie voy bien que c'est à la Foy qu'on en veut. Ce Demoniacle rompt ses liens, force ceux qui le tiennent, se iette luy-mesme dans le feu, ne veut ny boire ny manger, disant que son Demon luy a ainsi ordonné.

Mais il cherche nommément les Chrestiens. Il trouue vne bonne Femme en son chemin : C'est l'eau, luy dit-il, que vous aimez vous autres Chrestiens, puis que vous prisez tant vostre Baptesme. Et en mesme temps il luy verse quantité d'eau dessus la teste. Les autres qu'il rencontre, n'en sont pas quittes pour si peu de chose ; il brise tout dans les Cabanes ; on luy ferme les portes, mais il monte dessus les toits. Il va pour rompre la Chapelle, il leue les écorces dont elle

estoit couuerte, il cherche Estienne, et luy reproche qu'il est Chrestien. Il se iette dessus vn autre, et estant armé de tisons : C'est sur toy, luy dit-il, que ie me veux venger, il faut que ie te brusle. Ce bon Chrestien se recommande à Dieu, se resigne à sa saincte volonté, et s'étant resolu à tout, presente à ce possedé ses deux bras joints ensemble et tout nuds, pour estre bruslez. Courage, luy dit-il, brusle moy si tu veux. A ces mots ce Furieux s'arreste, passe plus outre, et va decharger vne partie de sa fureur.

Vn Infidele de nos meilleurs amis, Capitaine de ce mesme Bourg, vient en haste nous donner aduis de tout ce qui se passe, nous prie de ne pas paroistre si tost, crainte d'vn plus grand malheur. Mais ce petit Troupeau de Fideles auoit besoin de son Pasteur. Les Peres y courent, trouuent cette pauure Eglise bien auant dedans les souffrances, et plus encore dans la crainte de ce qui deuoit suiure ; mais tous ces pauures Chrestiens sont disposez à tout souffrir pour l'amour de Dieu, et s'animent les vns les autres, dans les esperances du Paradis, qu'on ne pouuoit pas leur rauir.

Comme cet homme possedé auoit quasi esté cinq ou six iours sans boire ny manger, sans reposer ny dormir, les Peres craignent qu'il ne meure sans assistance ; ils s'y transportent pour voir ce qu'ils y pourroient faire. A leur venuë ce Furieux se sent tout appaisé, il entend leur discours ; mais pour toutes choses ils n'en remportent que des coups et des marques de sa folie, et voyent bien que c'est à Dieu seul qu'il faut renuoyer l'issuë de cette affaire.

En fin apres quelques iours, cette possession cesse, le Diable quitte sa demeure. Ce pauure homme est tout honteux, lors qu'on luy dit ce qu'il a fait : il vient nous trouuer en nostre Maison, nous raconte, autant qu'il peut s'en souuenir, les commencemens de son mal, les operations du Demon dessus luy, témoigne qu'il n'a perdu ny la Foy, ny les desirs de se voir baptisé, nous demande pardon de tout ce qu'il a fait, si toutefois on peut luy imputer quelque crime, où sa volonté n'a eu aucune part, et dans lesquels il a souffert plus qu'aucun autre. Nous ne nous sommes pas resolus de rien precipiter en ce Baptesme ; le temps nous donnera plus de connoissance. Nous esperons auec l'aide de Dieu, que tout reüssira à la confusion des Demons, et au bien de cette petite Eglise.

CHAPITRE X.

De la Mission de Sainct Iean Baptiste, aux Arendaenhronon.

Dieu a tellement reüny le plus fort de Chrestiens qui sont en ce Païs dans les Missions de la Conception et de Sainct Ioseph, les deux parties les plus considerables des Hurons, que neantmoins il se retrouue bon nombre tant de Chrestiens que de Catechumenes, çà et là dispersez en plusieurs autres endroits. Cela nous a obligez, quoy que nous soyons au milieu d'vn Peuple sedentaire, d'y faire vne Mission Errante, qui eust le soin de cultiuer ces âmes, qui ont d'autant plus besoin de secours qu'elles se voyent priuées de l'exemple des autres Chrestiens.

Le Pere Antoine Daniel et le Pere Ioseph Marie Chaumonot, ayans eu ce departement, ont demeuré tantost en vn bourg, tantost en vn autre, selon le trauail qu'ils y trouuoient ; toutefois leur plus long seiour ayant esté dans les Bourgs des Arendaenhronon, cette Mission en a porté le nom.

Auant que nous eussions la connoissance de ces Peuples, telle que le temps nous l'a donnée, ne voyant aucun culte qu'ils rendissent à quelque fausse Diuinité, nous jugions que leur conuersion en seroit d'autant plus facile ; puis que comme sur vne table rase, n'y ayant rien à effacer, on y pourroit sans resistance imprimer les idées d'vn vray Dieu, et les conduire au respect et à l'adoration qui luy est deüe par toute la Terre. Mais l'experience nous a fait voir

qu'ils sont remplis de Superstitions diaboliques, prenans leurs Songes pour leurs Diuinitez d'où dépend le bonheur de leur vie. Outre cela, nous voyons qu'ils reconnoissent des Genies plus puissans qui disposent des affaires publiques, qui causent les Famines, qui ont le maniement des Guerres, et donnent la Victoire à ceux qui se rendent plus souples à leurs volontez.

Ce n'est pas seulement vne fausse opinion qui ait pris pied dans leur esprit, l'ayant receüe par tradition de leurs Ancestres ; mais souuent ces Demons ne se rendent que trop visibles, et se donnent en sorte à connoistre, qu'ils n'en peuuent douter. Ondoutaehte, qu'ils reconnoissent pour le Dieu de la Guerre, leur apparoist fort souuent ; mais comme il est terrible, ce n'est iamais qu'auec effroy, empruntant quelquefois le visage d'vn homme forcené de rage, d'autrefois d'vne femme qui n'a que des traits de fureur.

Cet Hyuer, vn ieune homme enuiron de trente ans, vit entrer sur le soir vn spectre en sa Cabane, en forme d'vne Megere, armée de tisons et de flammes, qui s'escrioit qu'on le bruslast. Son esprit est troublé aux horribles regards de cette furie enragée ; il entre luy-même en fureur, se iette dans les feux qui estoient allumez ; et quoy qu'il se brûlast, il n'en ressent point la douleur. Il chante continuellement plusieurs iours, ou plustost il pousse sans cesse des hurlemens terribles, sans toutefois perdre rien de sa voix. En fin on saisit cet homme forcené, on interroge ce Demon de fureur qui l'anime et qui le possede. Il répond qu'il demande en offrande vne armure sauuage, qui le couure de pied en teste, vne enseigne de muzeau de loup, et quelque autre équipage de guerre. Ces choses n'ayant peu luy estre fournies, cette Megere apparoist pour la seconde fois, tenant par les cheueux vne teste effroyable, et criant que c'estoit la teste d'vn certain Capitaine Iroquois. En suite, il apperçoit la ceruelle d'vn homme, encore toute sanglante ; et en ce mesme temps il luy fut dit, que c'estoit la ceruelle d'vn autre de leurs Ennemis, qui toutes les années est la terreur de nos Hurons. C'est ainsi que vous eussiez emporté les dépoüilles de ces Capitaines Iroquois, et des troupes que cet Esté ils mettront en campagne, pour vous faire la guerre, s'écrie cette Furie.

I'estois venuë d'Onontaé (c'est vne Nation ennemie des Hurons), mais puis qu'icy on me refuse les honneurs que i'attendois de receuoir, ie vay de ce pas à Agnée (c'estoit vne autre Nation Iroquoise, la plus voysine de Kebec), et là ie seray honorée. A ces mots ce Monstre disparut, et laissa l'épouuante et la crainte dans le cœur des Hurons.

Nous verrons cet Esté, si ces menaces auront eu quelque mauuais effet. Quoy qu'il en soit, il est asseuré que souuent les paroles de ces Demons se trouuent veritables. Puis que ie m'y voy engagé, en voicy vn exemple qui merite de trouuer icy place.

Vn certain, qui nous presse de le Baptiser, n'estant encore âgé que de quinze à seize ans, s'estoit retiré dans les bois, pour s'y disposer par vn ieusne, à l'apparition de quelque Demon. Apres auoir ieusné seize iours, sans manger, mais beuuant seulement de l'eau, il entendit tout d'vn coup, cette voix qui venoit du Ciel : Prens le soin de cet homme, et qu'il mette fin à son ieusne. A mesme temps il apperçoit vn vieillard d'vne rare beauté, qui descendant du Ciel, s'approche de luy, et l'enuisageant d'vn regard fauorable : Courage, luy dit-il, i'auray soin de ta vie, c'est vn bonheur pour toy de m'auoir pris pour Maistre : tous les Demons qui hantent ces contrées n'auront pas le pouuoir de te nuire. Vn iour tu verras ta cheuelure blanche comme la mienne. Tu auras quatre enfans : les deux premiers et le dernier seront masles, et le troisiéme sera vne fille ; apres cela ta femme te tiendra lieu de sœur. Finissant ces paroles, il luy presente vn morceau de chair humaine toute cruë. Ce ieune enfant en ayant horreur, destourne vn peu la teste : Mange donc de cecy, dit le vieillard, luy presentant vn morceau de graisse d'ours. L'ayant mangé, ce

Demon se retire, remontant vers le Ciel, d'où il estoit venu. Du depuis il luy est souuent apparu et luy a promis assistance ; de ce qu'il luy auoit predit, quasi le tout est arriué. Cet homme a eu quatre enfans, dont le troisiéme a esté vne fille ; apres cela vne certaine infirmité l'a obligé à la continence, que le Diable demandoit de luy. Du reste, il est de tres-bonne santé, et quoy qu'il approche de sa vieillesse, il a passé plusieurs maladies contagieuses sans en auoir esté atteint. Il a tousiours esté tres-heureux à la chasse : de sorte que lors qu'il estoit dans les bois, entendant quelque nombre de crys du Ciel, ce luy estoient des marques qu'il prendroit autant d'ours ; et d'autrefois voyant luy seul quantité de cerfs et de biches entrer en la Cabane, il en donnoit aduis aux autres, qui veritablement trouuoient le lendemain dedans leurs pieges le mesme nombre qu'il leur auoit dit. Il attribuë ce grand bonheur qu'il a toûjours eu dedans ses chasses, à ce morceau de graisse d'ours que ce Demon luy auoit fait manger, et juge de là qu'il auroit eu vn pareil succez à la guerre, s'il eust mangé ce morceau de chair humaine qu'il refusa.

Semblables choses sont si communes en ce Païs, que ce n'est pas merueille que ces pauures Barbares soient si fortement attachez au seruice du Diable, qu'ils luy fassent des Sacrifices d'Ours, de Cerfs et de Chiens, qu'ils bruslent et consomment en son honneur. Mais s'il arriue quelquefois que ses promesses se trouuent veritables, le plus souuent aussi il les deçoit et les precipite tout à fait dans le malheur.

Les Arendaenhronon l'éprouuerent l'Esté passé. Auant qu'ils allassent en guerre, le Diable leur auoit promis qu'ils auroient la victoire sur leurs Ennemis, en suite d'vne impudicité publique dont ils luy auoient fait hommage, et toutefois ils y furent vaincus. Les Chefs de cette guerre infortunée estoient vn Capitaine dont autrefois il a esté parlé, nommé Atironta, et vn sien frere Aëotahon, tous deux suffisamment instruits des choses de la Foy, et qui souuent nous auoient demandé le Baptesme ; mais parce qu'il leur manquoit encore quelque disposition necessaire pour cet effet, nous n'auions pû leur accorder. L'vn fut pris et bruslé par les Ennemis, et l'autre s'échappa. Nous esperons que le premier aura trouué misericorde auprés de Dieu, au moins on nous a asseuré qu'il eut recours à sa Bonté, lors qu'il se vid dans ce malheur.

Celuy qui s'échappa de la meslée, a reconnu cette faueur venir du Ciel, dont il auoit imploré l'assistance auant que de combattre, et d'où il attendoit son plus puissant secours, ayant constamment refusé de rendre au Diable les hommages impudiques qu'auoient fait ceux qui demeurerent en ce rencontre. Auant que de partir, vn Demon luy estant apparu en songe, luy auoit fait cette menace : Tu te repentiras de t'estre separé de moy, ie te feray sentir les veritables cruautez du feu des Iroquois, puis que la crainte d'vn feu imaginaire de l'Enfer te fait trembler et te fait quitter mon seruice. Mais Dieu qui iamais n'abandonne les siens, ny mesme les pauures miserables qui mettent en luy leur confiance, ayant deliuré ce bon Catechumene, lors qu'il se voyoit à deux doigts du malheur dont le Diable l'auoit menacé, luy a appris que tous les Demons ne peuuent rien sur nostre vie, quand nous les méprisons pour honorer celuy qui seul au monde doit estre redouté.

Vne Grace de Dieu bien receuë, en attire beaucoup d'autres apres soy. Ce Guerrier estant de retour, se met en si bon estat, que nous ne pûmes pas luy refuser le sainct Baptesme. On luy donne le nom de Iean Baptiste, pource qu'il estoit le premier Adulte de la Mission dediée à ce Sainct qui eust esté admis en l'Eglise en estat de santé.

C'est la coustume en ce Païs d'inuiter au festin ses amis et tous les principaux du Bourg, lorsque quelqu'vn veut témoigner au Public quelque grande ioye ou tristesse ; la compagnie des Conuiez est quelquefois de deux, trois et quatre cens. Ce Neophyte n'est pas si tost Chrestien, qu'il veut publiquement se

faire reconnoistre pour tel : il prepare vn festin magnifique à leur mode. Tout le monde estant assemblé : Mes Camarades, leur dit-il, ie ne suis plus ce que vous estes, et ce qu'autrefois i'ay esté, vn esclaue des Songes et des Diables que vous honorez. Ie quitte leur seruice, i'abandonne leurs pernicieuses ceremonies, ie me separe entierement d'auec vous, m'estant donné à vn plus puissant Maistre. Vous sçaurez maintenant que ie suis baptisé, et que ie ne rougiray iamais d'estre appellé Chrestien. I'admire vos courages, d'estre sans crainte et de ne point trembler de peur, aux nouuelles qu'on nous apporte de ces feux Eternels, qui bruslent à iamais au centre de la Terre ceux qui durant leur vie n'ont pas adoré cet Esprit Tout-puissant, qui d'vn mot a creé et la Terre et les Cieux. Pour moy ie confesse ma lascheté : ces nouuelles m'ont d'abord fait trembler, et l'horreur qui me saisit lors que i'y pense, m'a fait à juste raison prendre la resolution d'euiter ce malheur, maintenant qu'il est en mon pouuoir. Si vous craignez autant que moy le feu des Iroquois, excusez-moy, pardonnez à ma lascheté, si ie crains mille fois dauantage le feu d'Enfer, qui est cent-mille fois plus dangereux et plus cuisant. Non, non, mes Freres, ie n'ay plus de courage, quand on viendra m'inuiter au peché, ie trembleray de peur et d'apprehension, en cela ie vous laisseray tout seuls dans le peril ; mais s'il faut attaquer l'Ennemy, s'il faut venger la mort de nos parens, s'il faut defendre le Païs, ie vous tiendray fidele compagnie, ie ne fuyray pas le danger, et i'espere que le courage ne me manquera pas à l'occasion.

Depuis ce temps là, ce nouueau Chrestien a eu des attaques bien fortes. Souuent on a tasché de l'engager dans les superstitions du Païs, et tousiours il a resisté, iusque là mesme qu'vn sien fils estant tombé malade, et luy iamais n'ayant voulu permettre qu'en sa Cabane on eust recours à ces remedes diaboliques, sa femme l'a abandonné, luy a enleué cet enfant, et a pris vn autre mary. Sa chasteté n'a pas eu de moindres assauts. En vn Païs où les femmes et les filles n'ont rien qui les retiennent, où la pudeur que la nature a donnée pour defense à leur sexe, passe pour vn opprobre, où par honneur elles sont obligées de se deshonorer, il est bien difficile à vn ieune homme qui toute sa vie s'y est veu engagé, de parer à ces coups, lors qu'il veut faire vne retraite. Mais la crainte de Dieu a esté toute sa defense. En vain on l'a sollicité : il a refusé des presens, et a tremblé de peur, selon qu'il auoit dit, lors qu'il s'est veu fuyant le danger de perdre ce que la seule Foy luy auoit appris de cherir plus que le plaisir et la vie. Ie marche par le Bourg, a-t-il dit quelquefois parlant mesme à des Infideles, comme sur vne terre ennemie : ie crains le rencontre des femmes, comme celle d'vn Iroquois ; encore vn Ennemy me fait-il moins de peur, car ie l'enuisage auec asseurance ; mais ie n'ose leuer la veuë, lors qu'vne Femme vient a moy.

En ce Païs, il n'en va pas des Noms affectez aux Familles, de mesme qu'en Europe : les enfans ne portent pas le nom du Pere, et n'y en a aucun qui soit commun à toute la Famille, chacun a le sien different ; en telle sorte neantmoins que s'il se peut faire, iamais aucun Nom ne se perd ; ains quand quelqu'vn de la Famille est mort, tous les parens s'assemblent et deliberent ensemble lequel d'entr'eux portera le nom du deffunct, donnant le sien à quelque autre parent. Celuy qui prend vn nouueau nom, entre aussi dans les charges qui y sont annexées, et ainsi il est Capitaine, si le defunct l'estoit. Cela fait, ils retiennent leurs larmes, ils cessent de pleurer le mort, et le mettent en cette sorte au nombre des viuans, disans qu'il est resuscité et a pris vie en la personne de celuy qui a receu son nom, et l'a rendu immortel. De là se fait que iamais vn Capitaine n'a d'autre nom, que son predecesseur, ainsi qu'autrefois dans l'Egypte, tous les Rois portoient le nom de Ptolemée.

Cette élection donc des Capitaines, ou comme parlent les Hurons, la resurrection des defuncts, ne se faisant

qu'auec pompe et éclat, lors qu'il fallut resusciter le frere de ce nouueau Chrestien, c'est à dire, lors qu'il fallut créer vn nouueau Capitaine, on conuoqua tous les principaux du Païs, et nous y fusmes inuitez, comme à vne ceremonie où les François auoient vne grande part, puis qu'il estoit question de faire reuiure le nom d'Atironta, celuy qui autrefois le premier des Hurons auoit descendu à Kebec, et lié amitié auec les François. Les Nations estans assemblées, on nous defera cet honneur, de choisir qui nous voudrions, pour prendre et ce nom et la charge de Capitaine. Nous renuoyâmes ce choix à la discrétion et prudence des Parents. Nous jettons donc les yeux sur vn tel, dirent-ils, nous monstrans Iean Baptiste, et ne desirons point que son nom soit dauantage d'Aëoptahon, mais Atironta, puis qu'il le resuscite.

Cela fait, chaque Nation fit ses presens, qui, selon la coustume sont diuersement qualifiez. Les vns faisans leur don, disent qu'ils prennent le bras du defunct pour le retirer du tombeau ; les autres, qu'ils soustiennent sa teste, crainte qu'il ne retombe. Vn autre, faisant tousiours quelque nouueau present, adioûtera d'abondant, qu'il luy donne des armes pour repousser les Ennemis. Et moy dira vn quatriéme, j'affermis la Terre sous luy, à ce que pendant son regne elle soit inébranlable. De nostre part, nous fismes trois presens, et produisans le plus considerable : Ce present, dismes-nous, est pour rendre la Voix au defunct, mais vne Voix qui ne soit plus l'instrument des Demons à proclamer et commander des Ceremonies defenduës, ie dis vne Voix digne d'vn Chrestien, qui aime et encourage tout le monde à la defense du Païs, à la destruction de l'Impieté et à la publication du sainct Euangile. A ces mots toute l'assistance répondit : Ao ! qui chez eux est la marque d'vn sentiment d'approbation. Dieu benisse ce nouueau Capitaine Chrestien, et luy donne la grace de faire tout le bien dont il est capable.

Quelques autres ont esté baptisez en estat de santé ; mais nous n'y allons qu'auec choix, iugeant que nous deuons dans ces commencemens estre plus reseruez à les admettre dedans l'Eglise, afin qu'elle en soit plus saincte.

Entre les autres Bourgs de cette Mission, celuy de sainct Michel paroissoit en ces commencemens tout remply d'esperances ; la pluspart se faisoient instruire, et il sembloit que la Semence qu'on jettoit lors dans ces cœurs y auoit pris quelque racine. Mais le Diable y ayant sursemé son yvroye, ie veux dire, que plusieurs ayans receu en songe commandement de leur Demon, d'auoir recours aux superstitions anciennes du Païs, s'ils vouloient éuiter les malheurs dont on les menaçoit, tout ce bon grain fut bien tost estouffé ; au moins le peu qui a resté, n'a pas eu cette vigueur que nous souhaitons en tous ceux qui passent en nostre estime pour solides Chrestiens. Volontiers ils croyoient en Dieu, pourueu que le Diable les asseurast que Dieu dist vray. Ie suis tout disposé à embrasser la Foy et me faire Chrestien, quelque horreur que i'en aye, nous disoit vn de ces pauures esclaues de Satan, pourueu que mon Songe me le commande. En effet, rien ne leur semble difficile quand il faut obeïr au Songe.

Ie pourrois dire en verité, que le Songe est en effet le Dieu de ces pauures Infideles, puis que c'est luy qui commande dans le Païs, que luy seul s'y fait obeïr, et qu'il y est par tout honoré ; et que s'ils ont des craintes, des esperances, des desirs, des passions et des amours, quasi le tout se fait en suite de leurs Songes. Vn certain auoit songé, au plus profond de son sommeil, que les Iroquois l'auoient pris et le brusloient comme vn Captif. Il n'est pas si tost resueillé, qu'on tient Conseil sur cette affaire. Il faut, dit-on, essuyer le malheur de ce Songe. Incontinent les Capitaines font allumer douze ou treize feux dans le lieu où ils auoient coustume de brusler leurs Ennemis : chacun s'arme de tisons et de torches enflammées ; on brusle ce Captif de Songe, il crie comme vn enragé ; lors qu'il éuite vn feu, il retombe tout incontinent dans vn autre. Il fait de la sorte trois fois le tour dans

la Cabane, et lors qu'il passe ainsi tout nud comme la main, chacun luy applique ses flambeaux allumez, en luy disant : Courage, mon Frere, c'est de cette façon que nous auons pitié de toy. Pour conclusion, on luy ouure vne issuë afin qu'il sorte de la captiuité. En sortant il se saisit d'vn chien qu'on luy tenoit tout preparé, il le charge à l'instant sur ses espaules et le porte par les Cabanes comme vne victime sacrée, dont il fait vne offrande publique au Demon de la guerre, le priant qu'il agrée cette feinte, au lieu de la verité de son Songe ; et afin que ce Sacrifice soit entierement consommé, on assomme ce chien, on le grille et on le rostit dedans les flammes, et apres toutes ces choses, on le mange dans vn festin public, en la mesme façon qu'ils ont coustume de manger leurs Captifs.

A peine auroy-je peu le croire, si ie ne l'auois veu de mes yeux, quoy que ie sceusse bien que le Diable est vn maistre cruel, et qui mesme n'épargne pas dés cette vie, ceux qu'il tient sous sa seruitude. Mais ce qui est de plus déplorable en ces pauures gens, est qu'ils cherissent cette malheureuse captiuité, encore qu'ils sentent et voyent leur misere pour la pluspart, et qu'ils soient contraints d'auoüer eux-mesmes, que le joug de la Foy n'est que douceur pour ceux qui l'embrassent. Ils en ont maintenant des exemples deuant leurs yeux si manifestes, qu'ils ont esté contraints d'en rendre à Dieu la gloire, sans toutefois luy rendre les veritables hommages qu'ils voyent luy estre deus.

L'Esté dernier, quelques guerriers du mesme Bourg de sainct Michel, s'en retournans des terres Ennemies, se virent accueillis d'vn orage extremement furieux, au milieu d'vn grand lac d'enuiron vingt lieuës de largeur, qu'ils ne pensoient plus qu'à la mort, leurs petits Canots faits d'écorces, n'estans pas pour resister dans ces tempestes. Ils chantent tous vne chanson lugubre, comme ils ont accoustumé de faire en guerre lors qu'ils sont dans le desespoir de la vie ; et cependant les vagues les surmontans, leur Canot se remplit, et ils attendent à chaque moment de se voir submergez ; les Demons qu'ils auoient inuoqués à leur aide, ne leur prestans pour lors aucun secours. Vn seul Chrestien estoit de cette compagnie : Mes Camarades, leur dit-il, vos voix se noyent dans ces orages, elles ne vont pas jusques aux Enfers, où bruslent ces malheureux Demons qu'en vain vous appellez, qui ne vous peuuent entendre : pour moy, i'auray recours à mon Dieu, car ie sçay bien qu'il est par tout, et qu'assurément il écoutera ma Priere ; et s'il veut, il nous fera misericorde, quoy que vous l'ayez offensé. Il dit à celuy qui estoit assis au gouuernail, qu'il cede pour vn temps aux vagues, afin que luy qui estoit au deuant du Canot, eust moyen de prier Dieu d'vn esprit plus rassis, n'ayant pas à parer aux flots, qui sans relache les battoient. Il n'a pas si tost finy sa Priere, et fait vn vœu à Dieu où sa deuotion le porta sans presqu'il y eust pensé, que le Canot se trouue en repos, que les vagues s'appaisent, et que l'endroit par où ils passent se rencontre aussi vny qu'vne glace, quoy que de part et d'autre le vent continuast tousiours dans sa fureur, et qu'il y eust de la tempeste assez pour abysmer mille Canots s'ils y auoient esté.

Les Infideles adorent au mesme moment ce grand Dieu des mers et des vents ; et depuis fort souuent ils ont rendu auec admiration témoignage à la verité, confessans ingenuement qu'ils deuoient leur vie à la Priere de ce bon Chrestien, nommé Iean Armand Andeoüarahen. C'est vn jeune homme qui ayant demeuré deux ans au Seminaire des Hurons, qu'autrefois nous auions à Kebec, apres y auoir esté baptisé, remonta icy haut, plein de zele et de Foy, il y a enuiron quatre ans ; et depuis ce temps là, quoy qu'il ait tousiours vescu parmy les Infideles, dans vn âge assez sujet aux débauches et à l'inconstance, jamais neantmoins sa Foy n'a pû estre ébranlée, et par tout où il s'est trouué, il a tenu à tres-grande gloire et honneur d'estre reconneu pour Chrestien.

Vne autrefois étant en guerre échauffé au combat, il s'enfonça si auant dans les

dards et les flêches des Ennemis, qu'il fut abandonné des siens dans le plus fort de la meslée : ce fut alors qu'il se recommanda plus particulierement à Dieu. Il sentit pour lors vn secours si present, que du depuis, appuyé sur cette mesme confiance, il est tousiours le premier et le plus auant dans les perils, et iamais ne pâlit, pour quelque danger qu'il enuisage. Ie voyois, disoit-il, comme vne gresle de flêches venir fondre sur moy, ie n'auois point d'autre bouclier pour les arrester, que la croyance seule que Dieu disposant de ma vie, il en feroit selon sa volonté. Chose étrange ! les flêches s'écartoient à mes deux costez, ainsi, disoit-il, que fait l'eau lors qu'elle rencontre la pointe d'vn vaisseau qui va contre marée. En effet, ses compagnons qui le tenoient pour mort, furent tout étonnez de voir qu'il s'estoit retiré d'vne si furieuse décharge sans aucune blessure.

CHAPITRE XI.

Diuerses choses qui n'ont pû estre rapportées aux Chapitres precedens.

Pour satisfaire au desir de quelques personnnes qui nous ont demandé quelque obseruation des Eclypses que nous remarquerions en ce Païs, en voicy vne de lune fort remarquable, qui nous apparut le soir du quatorziéme d'Auril de cette presente Année 1642. Le commencement ne nous pût estre asseuré, à cause que la Lune, qui alors se leuoit, estoit encore cachée des bois. La fin de l'Eclypse fut à dix heures huict ou neuf minutes. Et ainsi, suiuant le calcul de Noël Duret, qui a supputé cette Eclypse dans ses Ephemerides, pour le Meredien de Paris, nous sommes distans de Paris, de cinq heures et demy quart. Car il met la fin de cette Eclypse, à l'esgard de Paris, le quinziéme d'Auril, à trois heures et vn quart.

L'an passé, nous auions fait Mission aux Kionontatehronon ou Nation du petun, et mesme nous auions poussé iusqu'aux Attioüendaronk, appellés Nation Neutre. Mais apres auoir consideré combien grand estoit l'obstacle au dessein que nous auions, de la publication et progrez de l'Euangile en ces contrées, les calomnies que les Barbares qui sont plus proches de nous, semoient et faisoient courir par tout de nos personnes et de nos fonctions, nous auons iugé plus à propos pour le present, de rallier nos forces, et ne pas estendre nos trauaux à ces Nations plus esloignées, eu égard particulierement au petit nombre d'Ouuriers, que celles qui nous sont plus voysines ne soient gaignées, au moins pour la plus part, et ne se soient rendües aux veritez que nous venons leur annoncer. L'experience semble nous faire voir, que cette voye est la meilleure et la plus auantageuse à la conuersion de ces Peuples, qui sans doute se reduiront facilement les vns apres les autres, lors que ceux aupres desquels nous trauaillons, s'estans faits bons Chrestiens, prescheront plus fortement que nous, et de parole et encore plus efficacement par leurs exemples.

Nous n'auons laissé de faire quelques voyages à la mission des Apostres, n'ayans pas peu ny deu entierement abandonner quelques Chrestiens, que Dieu nous y auoit donnés. La Foy a de grands effets dans les cœurs, et des attraits mille fois plus puissans, que toutes les douceurs et les charmes de la nature. Quelques-vns de ces pauures Chrestiens, s'estans retirez en ce Païs, et approchez de nous, benissent Dieu chaque iour, de se voir, disent-ils, moins éloignez du Paradis, estans moins éloignez de ceux qui leur ont ouuert ce chemin. Quelques autres, qui sont restez, nous viennent quelquefois voir ; et nous aussi de fois à autres auons pris le temps de les visiter. Le Pere Charles Garnier et le Pere Pierre Pijart ont fait ces courses si à propos pour quelques âmes qui n'attendoient que leur venüe pour s'enuoler au Ciel, qu'il eust semblé que leur voyage eust esté à dessein pour les Baptiser, quoy que ce ne fust qu'vn

hazard, si toutefois il y a du hazard dans cette Prouidence éternelle, qui va disposant nos pensées, nos desseins, nos voyages et tous nos mouuemens, pour le salut de ses Esleus.

En l'vne de ces courses, on fit rencontre de quelques Capitaines de la Nation Neutre, ou Mission des Anges, qui nous inuiterent à les retourner voir. Mais outre l'absence du Pere Iean de Brebeuf, qui ayant eu cette mission pour son partage, estoit à Kebec, où le cours de nos affaires nous auoit obligés de l'enuoyer, il semble que trauaillant plus fortement à la conuersion des Hurons, nous auançons en mesme temps la conuersion des autres ; et ainsi nous attendrons le temps et les moments du Ciel, pour entreprendre ces voyages, et sur tout, le renfort d'Ouuriers.

Ie ne puis icy retenir ma plume, et il faut que mon cœur se descharge sur ce papier. Les sentimens de compassion que i'ay pour tous ces pauures Peuples qui sont à l'entour de nous, qui ont des âmes aussi precieuses aux yeux du Fils de Dieu, que celles qui liront cette Relation, au moins luy ont-elles autant coûté, et son Sang et sa vie ; la necessité que ie voy d'vn present et puissant secours, pour cooperer à leur Salut, auec les Anges Tutelaires de ces Contrées ; l'esprit de Dieu et la fidelité à ses Graces dont nous sommes témoins en la plus part de ceux que le sainct Esprit a vne fois touchez ; les esperances plus grande que iamais, que tous tant que nous sommes icy auons conceuës depuis vn An, que le temps est venu que la Gloire de Dieu apparoistra dans ce Nouueau Monde : tout cela fait que nous crions à l'aide, que nous demandons assistance. Ce n'est pas pour le temporel, car ce n'est pas à nous de pouruoir en ce point, mais à celuy qui nous employe, qui y a engagé la verité de sa parole. Nous auons grand besoin d'Ouuriers. Ce sont ceux-là que nous appellons à nostre secours, ce sont là les plus riches presens que nous attendons de la France. Qui que ce soit qui se sente appellé du Ciel, quelques auantages qu'il puisse auoir, soit de Nature, soit de Grace, ie le puis asseurer qu'il trouuera icy de l'employ plus qu'il n'aura de vie, et que plus il aura quitté dans le desir de ne trouuer icy que des croix et des peines, plus il benira Dieu de l'auoir amené en vn Païs aussi abondant dans les consolations du Ciel, qu'il est sterile pour les biens de la terre.

Aimer Dieu, faire beaucoup, bien souffrir, et s'estimer au bout fort inutile, ie croy que ce sont les quatre Elemens pour faire vn bon Ouurier des Hurons, et ce sont ces gens là que nous appellons au secours : car il est vray qu'il se trouue des difficultez quasi insurmontables pour la Conuersion de ces Peuples.

Estre Capitaine parmy eux, et estre Chrestien, c'est ioindre le feu et l'eau, tout l'employ des Capitaines n'estant quasi que d'obeir au Diable, de presider à des Ceremonies d'Enfer, d'exhorter la jeunesse à des danses, des festins, des nuditez et à des impudicitez tres-infames.

Estre Chrestien, et se condamner à mourir sans se defendre contre les maladies, il semble que ce soit le mesme, tous leurs remedes estans ou veritables sortileges, ou tellement remplis de superstitions defenduës, qu'ils ne peuuent presque se guerir, qu'en commettant vn crime.

L'esperance qu'ils ont dans leurs chasses, leurs pesches, et leurs traites auec les Nations estrangeres, n'est fondée le plus souuent que sur des sorts et characteres ; tellement qu'ils se persuadent qu'en embrassant la Foy, ils se condamneront à iamais de ne s'y voir heureux.

La plus part des Festins, qui sont la douceur du Païs, sont autant de sacrifices au Diable, ou bien seront meslez de quelque autre impieté. Il faut vne Foy bien viue pour s'en bannir soy-mesme, et se resoudre à jeusner vne bonne partie de l'Année plus estroitement qu'au pain et à l'eau : car hors de ces Festins, leur ordinaire n'est souuent que du bled rosty dans les cendres, ou reduit en farine detrempée dans l'eau.

La licence dans les Mariages est si

grande, et la liberté de se quitter dés la moindre occasion tellement receuë pour Loy fondamentale de ces Peuples, que quelque Chrestien que ce soit, pour lors mesme qu'il se marie, s'expose à vn danger de se voir le lendemain de ses Nopces, obligé de garder tout le reste de la vie la continence. Que fera donc vn ieune homme Chrestien, si le mesme iour de ses Nopces, sa femme abandonnant la Foy, rompt aussi par mesme moyen ce lien sacré? Elle prendra aussi tost party ailleurs ; et deust-il brusler mille et mille fois, il faudra qu'il vieillisse vierge, sans iamais en auoir fait vœu. L'Eglise n'a point icy de glaiue ; vne femme qui l'auroit fait ainsi, n'en seroit point blâmée parmy les Infideles. Nous auons esté plusieurs fois dedans ces craintes, et auons admiré la resolution tout à fait genereuse et tout à fait saincte de quelques-vns qui se voyoient à la veille de cette misere ; mais le bon Dieu a arresté ces coups, et a beny iusqu'à maintenant la charité de ceux qui ont voulu contribuer par leurs Aumosnes, à l'affermissement des Mariages des Chrestiens. Nous craignons plus pour l'aduenir : car nous voyons bien que nos soins, nos aumosnes, et tous les secours que nous pouuons esperer de la terre, ne peuuent pas arrester ce malheur, si le Ciel ne lie luy-mesme et les cœurs et les affections. A cet effet, nous auons fait vn vœu à Dieu en l'honneur de sainct Ioseph, Patron de ce Païs.

En fin il se trouue des cœurs tellement endurcis dans leur impieté, que ne pouuans pas resister à la verité qu'ils reconnoissent, au lieu de se sousmettre à Dieu, ils entrent dans des rages, et refusent d'escouter ce qu'ils voudroient bien ne pas craindre.

Si tu veux me parler de l'Enfer, disent-ils quelquefois, sors promptement de ma Cabane : ces pensées troublent mon repos, et m'inquiettent dans mes plaisirs. Ie voy bien qu'il y a vn Dieu, dira quelqu'autre, mais ie ne puis souffrir qu'il punisse nos crimes. Vn certain se voyant vn iour trop pressé, disoit à celuy qui le venoit instruire : Ie suis content d'estre damné ; en luy portant vn coup de cousteau, qui toutefois ne luy déchira que la sotane. En vn autre Bourg, vne femme qui ne vouloit pas écouter la parole de Dieu, s'estant bouché les oreilles, ietta des cendres toutes rouges au visage d'vn de nos Peres qui parloit à elle, s'écriant qu'elle deuenoit folle, quand elle entendoit ses discours. Non, disoit vn impie que ses parens auoient saisi lors qu'il vouloit tuër vn de nos Peres qui estoit allé dans sa Cabane pour confesser vne malade, non, disoit-il, ie ne veux pas entendre ce qu'ils nous preschent de l'Enfer. Ce sont des imposteurs, qui n'ayant point en ce Païs d'autre defense, que la crainte d'vn feu imaginaire de l'Enfer, nous intimident de ces peines pour conseruer leur vie, et arrester le coup que déja nous deurions auoir fait, si nous auions quelque resolution.

Sans doute ces oppositions sont bien grandes à la grace du Christianisme ; et de cœurs rebelles iusqu'à ce point au sainct Esprit, en faire des Fideles, des Saincts, et si besoin est des Martyrs, c'est vn ouurage qui surpasse nos forces. Mais tout cela n'est rien à Dieu : le Ciel est plus remply de Criminels, que d'Innocens. Si autrefois d'vne eau infecte et d'vn bourbier puant, on a tiré des flammes pures pour consommer les Sacrifices, la main de Dieu n'est en rien raccourcie depuis ce temps là. Il vaincra cette dureté : sa Bonté est plus grande que nos malices ; et si ce Peuple est miserable, où fera-t-il paroistre dauantage ses Misericordes ?

Nous auons maintenant des Chrestiens disposez à mourir pour la Foy, qu'autrefois ils auoient en horreur. La pureté a trouué place dans leurs cœurs ; ils ont plus d'amour pour le Ciel, que iamais ils n'en ont eu pour les biens de la terre ; en vn mot, où le peché a plus esté dans son regne, la Grace y est plus abondante. Pourquoy n'espererons - nous pas le mesme de ceux qui restent à conuertir ? Si ce n'est que les faueurs du Ciel soient espuisées, ou que le Sang de Iesvs-Christ n'ait pas merité dauantage.

Non, disoit vn Huron Chrestien, parlant aux Infideles, tout ce Païs se verra

quelque iour conuerty. Tous ceux qui s'y opposent, se trouueront alors trop foibles : car ils portent la parole du Diable, et nous celle de Dieu. Qui le doit donc emporter des deux ?

Vne Femme priant vn iour vn de nos Peres de la venir instruire, disant qu'elle estoit resoluë de croyre : Cela n'est pas possible, adioûta son Mary : tu es d'vne humeur si fascheuse, que personne ne la peut supporter. La Foy me changera, repartit cette pauure Femme : ils appriuoisent bien leurs chiens ; quand ils m'auront bien instruite, ils viendront à bout de moy.

En effet l'experience nous fait voir que la grace du Baptesme opere puissamment dans vn cœur. La nuict auant que d'estre baptisé, disoit vn certain Neophyte, ie n'en peus pas dormir de ioye. Ie passay tout ce temps à me resoudre deuant Dieu, de tout abandonner ce qu'il nous a deffendu. Ie me sentois assez de forces et de courage pour toutes les autres choses, les Femmes seules me faisoient peur : il me sembloit voir des visages aupres de moy qui me faisoient trembler ; mais enfin ie me confiay que Dieu me changeroit dans le Baptesme, et ie n'ay pas esté trompé, car iamais depuis vne femme ne s'est adressée à moy pour la seconde fois.

Vne Chrestienne se voyant malade, auec son petit enfant, qui ne succçoit plus que du laict contagieux au lieu de bonne nourriture : Auant que d'estre baptisée, disoit-elle, ie me fusse affligée dans mon mal ; mais depuis que la Foy m'a fait reconnoistre que cette vie n'est rien, ie laisse faire à Dieu ; si c'est sa volonté, ie suis contente de mourir. Ie ne demande la santé ny pour moy ny pour mon enfant ; mon esprit est maintenant tout en repos, car Dieu sçait bien ce qui m'est necessaire.

Vne fille de quinze à seize ans, apres auoir esté trois iours entiers dans les douleurs d'vn mal de costé, estant interrogée si quelquefois elle n'auoit point témoigné ou conceu quelque impatience dans la force de son mal : Nenny, répondit-elle, tant s'en faut : ie priois Dieu que la douleur continuast, si c'estoit sa volonté : par ce que durant ce temps là i'auois plus de plaisir dans les pensées du Paradis, et ne songeois quasi à autre chose. I'ay appris par occasion, que cette mesme Fille, le iour qu'on massacra feu Ioseph Chihoatenhoüa son oncle, qui luy tenoit lieu de pere et de mere, à la premiere nouuelle qu'elle en eut, ne pouuant arrester ny ses cris ny ses larmes, ny contenir ses mains qu'elle ne s'arrachast les cheueux, n'auoit point toutefois en bouche d'autres paroles que celle-cy : Non, ie ne lairray point pour cela de croire. Mon Dieu, ayez pitié de moy ; qu'on nous massacre tous et qu'on me tuë moy-mesme, iamais ie ne vous abandonneray.

Charles Tsondatsaa, dont il a esté parlé cy-dessus, instruisant vn iour quelques Infideles, des auantages de nostre Foy, apres auoir long-temps parlé de la Bonté et de la Puissance de Dieu, s'adressa au plus considerable de l'Assemblée : Si, disoit-il, ie te donnois la disposition de moy-mesme, aurois tu bien le courage de me ietter dans les dangers, preuoyant mon malheur ? Tous les Chrestiens, adiousta-t-il en suite, disent à Dieu tous les iours dedans leurs Prieres, qu'il dispose et de leur âme et de leur vie, selon sa volonté : est-il pour nous trahir, luy qui n'a pas vn cœur estroit comme le tien ? Il nous protege et nous conserue, car il a de l'amour pour ceux qui le craignent. Que quelque affliction nous arriue, dit-il encore, ne croyez pas vous autres Infideles, qu'il nous ait oubliés : il nous ayme en nous affligeant ; car au lieu d'vn feu éternel que nos pechez ont iustement merité, il se contente d'vne peine, qui quelque grande qu'elle paroisse, est tousiours tres-petite, puis qu'elle trouue fin auec nostre vie.

Quoy qu'il m'arriue, continuez toûjours dans la Foy, disoit vn iour le mesme à toute sa Famille, lors qu'il partit pour marcher en guerre il n'y a pas vn mois : nous ne deuons pas croire en intention de iamais ne mourir, mais pour resusciter vn iour à la gloire Eternelle.

Si ie suis pris des Ennemis, et si ie

suis bruslé, disoit-il en continuant, à vn de nos Peres, tu prieras Dieu pour moy; et ie luy offriray mes tourmens, afin qu'il recompense ta charité.

Ces bons sentimens sont dignes d'vn Chrestien. Mais si Dieu fait leuer son Soleil autant pour les Impies comme pour les iustes, il fait aussi par mesme moyen sentir les effets de sa Grace et de sa Bonté au cœur mesme des plus Infideles.

Deux ieunes hommes du Bourg de Sainct Ioseph, ayans esté pris Captifs en guerre par les Iroquois, auoient déja perdu toute esperance de la vie, dans l'attente des mesmes cruautez dont ils auoient veu tourmenter leurs autres Compagnons de malheur. Déja les ongles leur auoient esté arrachez, et quelques doigts coupez ; on leur auoit grillé les jambes et les bras, et fait vomir le sang à force de coups de baston qu'on leur auoit donnés sur les reins et sur l'estomach ; lors qu'ils trouuerent moyen de s'échapper durant la nuict. Mais fuyant vne mort, ils en trouuoient vne plus longue, portans outre la crainte, vn ennemy domestique auec eux, vne faim enragée qui iour et nuict les tourmentoit. Au bout de trois iours ils se voyent reduits dans le desespoir. Ce fut alors qu'vn d'eux commença à songer à nous. Camarade, dit-il à l'autre, les François sont des gens qui ne perdent iamais esperance ; ils ont recours dans leurs miseres et necessitez, à celuy qu'ils disent auoir tout fait et estre le Maistre de nos vies : ayons recours à luy. Celuy-cy ne voyoit pas que ce remede fust assez efficace pour l'extreme necessité et le desespoir dans lequel ils estoient ; mais neantmoins tout autre secours leur manquant, il est contraint de recourir à Dieu auec son Compagnon. Escoute, dirent-ils : Toy qui as fait le Ciel et la Terre, c'est à toy maintenant à qui nous parlons. Nous ne t'auons pas honoré, parce que nous n'auons pas eu d'esprit : pardonnes-nous nos fautes ; et puis que rien ne t'est impossible quand tu le veux, tire-nous de cette misere ; ayes pitié de nous. Ils sont fortifiez apres cette Priere, et sentent auoir assez de courage pour continuer leur chemin. Apres vne assez longue traite, ils trouuerent en terre quelques racines, et mangerent quelques herbes, en sorte qu'ils laisserent leur faim tout entiere. Mais, Camarade, dit celuy qui le premier auoit songé à nous, souuiens-toy que les François remercient Dieu apres auoir fait leur repas. Oüy dea, repart l'autre, souuent ie les ay veus, mais c'est apres auoir mangé vn grand plat de Sagamité ; mais icy n'ayans que de l'eau et ce que mangeroient des bestes, dequoy remercierions-nous Dieu ? Toutefois son compagnon l'emporte, ils font leur Priere selon que la necessité les enseignoit, et se trouuerent apres plus vigoureux. En fin apres vingt iours et dauantage de chemin, ils arriuent en ce Païs, ou ayans rencontré dés leur abord vn de nos Peres, ils luy raconterent tout ce qu'il leur estoit arriué pendant leur voyage. Et nous ont fait connoistre que tel blaspheme et vomit rage contre Dieu, qui par apres le benit et l'adore, lors qu'il a pleu au sainct Esprit faire pousser les fruicts à la Semence que nous auons iettée dans vne terre qui sembloit infertile.

Quelques Infideles, deuans aller en guerre, il n'y a pas long-temps, commencerent à songer à leur âme, autant ou plus qu'à leur corps, et pour estre assurez de trouuer à leur mort la Grace qu'ils refusoient pendant leur vie, demanderent à vn de nos Chrestiens qui deuoit estre de la partie, s'il ne sçauoit pas bien les paroles qu'il falloit dire pour baptiser. Oüy dea, répondit-il, mais ie ne puis pas m'en seruir qu'en la necessité. C'est assez pour nous, repliquerent-ils ; si d'auenture quelque malheur nous arriue, tu nous baptiseras. Nenny, dit le Chrestien, il n'est pas temps alors de se mettre au seruice de Dieu, quand nous perdons les esperances de la vie : il abandonne à l'heure de la mort, ceux qui ne luy ont iamais voulu obeïr qu'en ce temps là ; ie feray comme luy, ie me mocqueray de vous en cette extremité. Le zele de ce bon Chrestien estoit vn peu trop rigoureux, aussi l'auons-nous

bien instruit comme il se doit comporter en semblables rencontres.

Ces Infideles commencerent à trembler, l'entendant parler de la sorte. Ils n'ont point de repos qu'ils ne nous soient venus trouuer, ils nous supplient de les vouloir instruire, nous demandent d'estre baptisez, nous asseurans qu'ils croyoient tout ce que nous preschions ; que s'ils se sont mocquez des feux d'Enfer, ils n'ont pas pourtant laissé de les craindre, et d'estimer heureux ceux qui ont le courage de faire ce que Dieu commande. On commence donc à les enseigner ; ils viennent deux, trois et quatre fois le iour, pour auancer leur instruction. Mais nous n'exposons pas si facilement le Baptesme ; nous voulons vne Foy esprouuée par les œuures, auant que de les admettre en l'Eglise. Nous les remettons apres le retour de leur guerre. Au moins, nous dirent-ils, se voyans ainsi reculez, dites à tous les Chrestiens auec qui nous allons, qu'ils nous enseignent par le chemin, et qu'ils ne nous soient pas si cruels que de nous refuser le Baptesme, s'il se peut, auparauant que de mourir. Priez Dieu qu'il ait pitié de nous ; et en cas que par malheur nous deuions mourir sans Baptesme, qu'il nous ouure l'esprit, afin que nous detestions auparauant tous les pechez de nostre vie, comme vous nous auez enseigné.

Il est veritable que la voix de Dieu se fait entendre quand il veut ; qu'il n'y a point de cœurs insensibles à ses touches, quand il luy plaist : il rompt mesme les Cedres du Liban, il fend les pierres et brise les rochers. Et quelques barbares que puissent estre ces Peuples, il sera adoré dans ce Nouueau Monde, et se fera des Temples où le Diable s'est fait adorer par tant de siecles. Mais pour cela il faut des Ouuriers, et de bons Ouuriers : Dieu nous en enuoye, s'il luy plaist.

CHAPITRE XII.

De la Mission du Sainct Esprit aux Algonquins plus voysins des Hurons.

En ce Païs et auec des Peuples qui ne sont pas plus differens de nous pour le Climat et pour la Langue, qu'ils le sont en leur naturel, leur procedé, leurs opinions, et tout ce qui peut estre en l'Homme hormis le corps et l'âme, il faut du temps pour se reconnoistre soy-mesme, et plus encore pour y mettre les connoissances et les idées d'vn Dieu qui iamais n'y a esté nommé, d'vne Loy qui iamais n'y a esté receuë, d'vne façon de vie toute contraire à celle qu'ils ont tousiours menée depuis deux, trois et quatre mille ans. Maintenant l'experience du passé nous fait voir vn assez grand iour dans les moyens qu'il faut tenir pour la Conuersion des Hurons ; mais il faut confesser que nous sommes encore dans de grandes tenebres, pour ce qui concerne les Algonquins qui habitent en ces Contrées, plus éloignées du Fort de nos François.

C'est vne vie errante de gens dissipez ça et là, selon que la chasse et la pesche les meine, tantost dedans les bois, tantost sur les rochers, ou dans les Isles au milieu de quelque grand lac, tantost sur le bord des riuieres, sans toict, sans maison, sans demeure asseurée, ny sans recueillir rien de la terre, sinon ce qu'elle donne en vn Païs ingrat à ceux qui ne l'ont iamais cultiuée. Il faut suiure ces Peuples si on veut les rendre Chrestiens ; mais comme ils se diuisent toûjours, on ne peut se donner aux vns, qu'en s'éloignant des autres.

L'an passé, nous n'auions icy que deux de nos Peres, pour la langue Algonquine, le Pere Claude Pijart et le Pere Charles Raymbault. Comme la Prouidence de Dieu leur auoit amené à nos portes, durant l'Hyuer, les Nipissiriniens, dont ils auoient commencé l'instruction, ces Peuples nous quittans, les glaces estant fonduës, les mesmes Peres les suiuirent.

S'il y a des dangers dans cette vie errante, plus sur les eaux que sur la terre ; s'il y a des peines à souffrir dans ces maisons volantes ; si durant les ardeurs de l'Esté, il y a des fatigues à faire des voyages où vous ne trouuez point de giste, point de viures, point de meubles, que le peu que vous y portez, et où mesme souuent vous vous voyez contraint de vous charger, en trauersant les terres, du Canot qui vous a porté sur l'eau ; si quelque chose plus penible que tout cela, est difficile à la nature, le Ciel ne manque pas en ces besoins, et on voit dans l'experience qu'il n'est pas tousiours vray, que le corps fatigué appesantisse l'âme. Quoy qu'il en soit, les deux Peres y demeurerent tout l'Esté, continuans à instruire ces pauures Peuples. Mais d'vn Barbare, faire vn Chrestien, ce n'est pas l'ouurage d'vn iour. La semence qu'on iette vne année dans la terre, ne porte pas si tost son fruict ; c'est beaucoup auancer que de reconnoistre son monde, d'entrer dans les esprits, de se faire à leur langue, à leurs coustumes, à leur façon de vie, et s'il est besoing, se faire Barbare auec eux, pour les gaigner à Iesus-Christ.

Ce n'a pas esté vn petit attrait, pour adoucir ces Peuples, et effacer de leur esprit les mauuaises impressions qu'on leur auoit données des veritez de nostre Foy ; que Dieu ait tellement beny le trauail de nos Peres, que de plusieurs enfants griefuement malades, ausquels ils confererent le Baptesme, tous soient reuenus en santé. Aussi estoit-ce les parens, qui voyans cette benediction du Ciel sur ces petits Chrestiens, leur procuroient au plus tost ce bonheur, lors qu'ils les voyoient en danger.

Sur la fin de l'Esté, ces Peuples tournerent toutes leurs pensées à celebrer leur feste des morts, c'est à dire à recueillir les os de leurs parens defuncts, et pour honorer leur memoire, leur procurer vn sepulcre plus honorable que celuy qui depuis leur decez les auoit renfermez. Cette solennité parmy les Peuples Errans de deça, ayant des coustumes assez considerables, bien differentes de celles de nos Hurons, qu'on a peu voir dans les Relations precedentes, peut-estre sera-on bien ayse d'en apprendre encore quelques particularitez que ie pourray deduire en ce lieu.

Le iour estoit donné pour le commencement de Septembre, à toutes les Nations confederées, qui y sont inuitées par Deputez exprés. Le lieu destiné à ce sujet fut en vne Baye du grand Lac, esloignée des Hurons enuiron de vingt lieuës. Y ayant esté conuié, ie creus que ie deuois me seruir de l'occasion que Dieu me presentoit, de conspirer à vne plus estroite vnion auec ces Barbares, pour y trouuer à l'aduenir plus de moyen d'y auancer sa Gloire. Le nombre des personnes qui s'y trouuerent, estoit d'enuiron deux mille.

Chaque Nation, auant que de mettre pied à terre, pour faire son entrée auec plus de magnificence, dispose ses Canots tout de front, et attend qu'on luy vienne au deuant. Lors que le Peuple est assemblé, le Chef se leue au milieu du Canot, et declare le dessein qui l'amene ; puis chacun iette en proye vne partie de ses richesses. Les vnes flottent dessus l'eau, les autres vont au fonds. La ieunesse y accourt : l'vn se saisira d'vne natte ouuragée, comme sont en France les tapisseries, l'autre de quelque Castor, qui d'vne hache, qui d'vn plat, qui de Pourcelaine, ou de quelque autre chose, selon l'adresse d'vn chacun et le bonheur qui luy en vient. Ce n'est que ioye, que cris, qu'acclamations publiques, dont les Rochers qui bordent ce grand Lac, rendent vn Echo qui l'emporte au dessus de toutes ces voix.

Les Nations assemblées et diuisées chacune en leur seance, on met en veuë les Robes de Castor, les peaux de Loutre, de Caribou, de Chat sauuage et d'Orignac, les Haches, les Chaudieres, la Pourcelaine, et tout ce qu'il y a de precieux en ce Païs. Chaque Chef de Nation fait son present à ceux qui font la Feste, donnant à chacun des presens les noms qui leur semblent les plus conuenables. Pour nous, les presens que nous fismes, ne furent pas pour essuyer leurs larmes et les consoler dans la mort des defuncts, mais pour souhaiter aux viuans

le mesme bonheur que nous esperons dans le Ciel, apres qu'ils auront reconnu le mesme Dieu que nous seruons en Terre. Cette qualité de present les étonna d'abord, n'estant pas selon leurs formules ; mais nous leur fismes entendre que la seule esperance que nous auions de les voir Chrestiens, nous faisoit cherir leur amitié.

En suite de cela, ce fut vn plaisir qui n'eut rien de sauuage, de voir au milieu de cette Barbarie vn Ballet dansé par quarante personnes, au son des voix et d'vne espece de tambour, auec vn accord si heureux, qu'ils rendoient tous les tons les plus agreables de la Musique.

La danse eut trois parties : la premiere se passa en la representation de diuerses rencontres d'ennemy, homme à homme ; l'vn poursuiuant son ennemy, la hache en main, pour luy porter la mort ; à mesme temps, il semble la receuoir luy-même, perdant son auantage ; il le reprend, et apres mille feintes, toutes en cadence, terrasse en fin son homme, et retourne victorieux. Vn autre, dans des mouuemens differens, fait son escrime l'espée en main ; celuy-cy est armé de fléches, son ennemy se pare d'vne rondache, qui le couure, et luy porte vn coup de massuë. Ils font trois diuers personnages, pas vn n'est armé de mesme façon ; leurs gestes, leurs mouuemens, leurs pas, leurs œillades, en vn mot, tout ce qui se void, est different en vn chacun, et dans vn rapport des vns aux autres tellement accomply, qu'il eust semblé qu'vn même esprit eust reglé ces mouuemens sans regle.

A peine ce combat est finy, que les Musiciens se leuent, et pour vne Seconde Partie, on void vn gros de danse, premierement de huict, puis de douze, puis de seize, tousiours multiplians à proportion, hastans et retardans leurs pas suiuant les voix qui les mesurent.

Les Femmes suruiennent à l'impourueu, qui firent vne Troisiéme Partie de ce Bal, qui fut aussi agreable que les autres, et n'eut rien de moins pour la modestie. Les habitans du Saut, venus pour cette Feste, de cent ou six-vingt lieuës, estoient Acteurs en ce Ballet.

Il y auoit vn May planté, d'vne hauteur assez raisonnable. Vn Nipissirinien estant monté au haut, y attacha deux prix, sçauoir vne Chaudiere, et vne peau de Cerf, inuitant la jeunesse à faire paroistre son agilité. Outre que le May estoit sans écorce et fort lissé, il le graissa pour en rendre la prise plus difficile. Il ne fut pas plustost descendu qu'il y eut presse à y monter ; qui perdit courage au commencement, qui à moins, qui à plus de hauteur, et tel se voyant quasi arrriué iusqu'au haut, qui tout d'vn coup se voyoit en bas. Personne n'y pouuant arriuer, il y eut vn Huron qui se garnit d'vn couteau et de cordes, et ayant fait ses efforts raisonnables iusqu'à la moitié du May, eut recours aux finesses · il tire son couteau, entaille l'arbre, y arreste sa corde, puis faisant vn estrier, il se soustient et se leue plus haut ; il fait tant, qu'il arriue iusqu'aux prix qui estoit là pendus, nonobstant les huées et les clameurs de toute l'Assistance. S'en estant saisi, il se laisse couler en bas, se rembarque pour descendre à Kebec où son voyage le menoit.

Ce desordre porta les Capitaines Algonquins à vne plainte Publique, qui estant iugée raisonnable, les Hurons se taxerent à vn present de Pourcelaine, pour reparation de cette injustice, qui faisoit pleurer les âmes des defuncts.

En suite de cecy, on proceda à l'élection des Chefs Nipissiriniens. Les suffrages estans recueillis, le grand Capitaine se leua, et les appella chacun par leur nom. Ils parurent couuerts de leurs belles robes.

Ayans receu leurs Commissions, ils firent largesse d'vne quantité de Castors et peaux d'Orignac, pour se faire connoistre et estre receus auec applaudissement dans leurs Charges.

Cette Election fut suiuie de la Resurrection des Personnes de marque decedées depuis la derniere Feste : c'est à dire, que selon la coustume du Païs, on transporta leurs noms à quelqu'vn de la parenté, pour en conseruer la memoire.

Le iour suiuant, les Femmes s'occupent à parer superbement vne Cabane, courbée en berceau, longue enuiron de cent pas, dont la largeur et la hauteur estoient à proportion.

Quoy que les Richesses de ce Païs ne soient pas recherchées dans les entrailles de la Terre, et que pour la plus part ce ne soient que les dépouilles des Animaux, si toutefois elles estoient transportées en Europe, elles y auroient leur prix. Les seuls presens que firent les Nipissiriniens aux autres Nations, auroient cousté en France, quarante, voire cinquante mille francs.

Apres cela, les mesmes Femmes apporterent les os de leurs Morts dans cette Salle magnifique. Ces os sont renfermez dans des caisses d'écorce, couuerts de robes neufues de Castor, enrichies de colliers et écharpes de Pourcelaine.

Aupres de chaque Mort, les femmes s'estans assises à terre, en deux rangs opposites, on void entrer les Capitaines qui seruent de Maistres-d'Hostel, pour apporter les plats de seruice. Ce Festin n'est que pour les Femmes, à cause qu'elles témoignent estre plus auant dans le deuil.

En suite, vne douzaine d'Hommes, les voix les mieux choisies, entrent au milieu de la Cabane, et commencent vn chant fort lugubre, qui estant secondé des Femmes, dans les reprises, fut extremement doux et triste.

L'horreur de la nuict ne seruoit pas peu à ce Deuil ; et les tenebres qui n'étant esclairées que d'vne lumiere mourante de deux feux qu'on auoit allumez en chacun bout de la Cabane, receuoient ces plaintes et souspirs. Le sujet de la lettre contenoit vne sorte d'hommage fait au Demon qu'ils inuoquoient, luy adressant leurs plaintes. Ce chant continua toute la nuict dans vn grand silence des Assistans, qui n'auoient ce semble que du respect et de l'admiration pour vne ceremonie si saincte.

Le matin suiuant, ces Femmes firent vne distribution de bled, de souliers sauuages et autres petits meubles qui sont de leur ressort et dependent de leur industrie. Leur chant tousiours plainctif et entre-coupé de souspirs, sembla depuis s'adresser aux âmes des defuncts qu'elles congedioient, comme il sembloit auec vn grand regret, par l'agitation continuelle d'vn rameau qu'elles tenoient en main, crainte que ces pauures âmes estans surprises de l'effroy de la guerre et de la terreur des armes, leur repos n'en fust troublé : car en mesme temps on aperçoit vn gros d'Armée qui descendoit d'vne Montagne voisine, auec des cris et hurlemens effroyables, courans premierement en rond, puis en ouale ; et apres mille autres figures, en fin viennent fondre à l'entour de la Cabane, et s'en rendent les Maistres, les Femmes ayans quitté la place comme à des Ennemis.

Ces Guerriers deuiennent Baladins apres cette Victoire. Chaque Nation à son tour eut la Salle du Bal, pour y faire paroistre son adresse, iusques à ce que les Capitaines Algonquins, Maistres des Ceremonies, entrerent dix ou douze en ordre, portans des farines, des castors et quelques chiens tout vifs, dont ils preparerent vn Festin magnifique pour les Hurons. Les Nations Algonquines furent traitées à part, comme aussi leur Langue est entierement differente de la Huronne.

En suite se firent deux Assemblées. L'vne des Algonquins, qui auoient esté inuitez à cette Solennité, ausquels on fit des presens differens selon les degrez de l'Alliance que les Nipissiriniens auoient auec eux. Les ossemens des Morts passerent entre les presens qui furent faits aux plus intimes Amis, et furent accompagnez de robes les plus precieuses, et des colliers de pourcelaine, qui est l'or, les perles et les diamans de ce Païs.

La seconde Assemblée fut celle des Nations Huronnes, où les Nipissiriniens nous donnerent la premiere Seance, les premiers titres d'honneur et témoignages d'affection, au dessus de tous leurs Confederez ; et là se firent de nouueaux presens, et en si grand nombre qu'il n'y eut aucun Capitaine qui se retirast les mains vuides.

La Feste s'acheua par quelque prix

qu'on donna à la force du bras, à l'adresse du corps, et à l'agilité. Les femmes mesmes firent partie de ce combat, et le tout se passa auec tant de moderation et retenuë, qu'à moins de le voir, on n'eust iamais creu estre au milieu d'vne assemblée de Barbares, tant ils se portoient de respect, mesme en contestant la victoire.

Mais pour ne nous pas égarer trop loin, reuenons aux affaires de Dieu. La plus heureuse de toute l'Assemblée, fut vne pauure Vieille, d'enuiron quatre-vingts ans, qui paroissoit aux yeux des Hommes, la plus proche de son malheur. Depuis vn long-temps, elle auoit perdu l'vsage de la veuë, et ne pouuant pas soustenir le peu qui luy restoit de vie, elle estoit contrainte de suiure ses enfans quelque part qu'ils allassent. Iamais le Nom de Dieu n'estoit venu iusqu'à elle ; mais quand le sainct Esprit veut s'emparer d'vn cœur, il est bien-tost gagné. Cette Femme prend feu aux premieres nouuelles de son Salut ; elle se veut du mal d'auoir esté toute sa vie dans l'ignorance des Veritez qu'on luy propose ; elle deteste ses pechez, demande le Baptesme, et ne veut plus songer qu'au Ciel. Le Pere Claude Pijart la baptise ; il apperçoit en mesme temps vne ioye si sensible sur son visage, qu'il est aisé de voir que Dieu opere puissamment dans son cœur. Ainsi ne pouuoit-elle assez se conjoüyr de son bonheur ; et pour témoingner le ressentiment qu'elle en auoit, elle presente en don vne peau de Castor, n'ayant rien de plus precieux ; mais le Pere la refusa, estant trop richement payé de voir vne âme si tost disposée pour le Ciel.

Dans ce concours de tant de Nations assemblées, nous nous efforçames de gagner l'affection des plus considerables, par quelques festins et presens. En effet, les Paüoitigoüeieuhak nous inuiterent de les aller voir en leur Pais, (c'est vne Nation de la Langue Algonquine, esloignée des Hurons de cent ou six-vingt lieuës, tirant vers l'Occident, que nous appellons les Habitans du Sault) : nous leur promismes vne visite, pour voir quelle disposition il pourroit y auoir, afin de trauailler à leur Conuersion, veu nommément que nous apprenions qu'vne certaine Nation plus esloignée, qu'ils appellent Pouteatami, auoit abandonné son Païs, et s'estoit venuë refugier auec les Habitans du Sault, pour s'éloigner de quelque autre Nation ennemie, qui les vexoit par des guerres continuelles. Nous jettâmes les yeux sur le Pere Charles Raymbault, pour entreprendre ce voyage, et parce qu'en mesme temps quelques Hurons deuoient estre de la partie, le Pere Isaac Iogues y fut destiné, pour agir auec eux.

Ils partirent de nostre Maison de Saincte Marie, sur la fin de Septembre, et apres dix-sept iours de nauigation sur ce grand Lac, ou mer douce, qui vient baigner les terres des Hurons, ils aborderent au Sault, y trouuerent enuiron deux mille âmes, et s'asseurerent des nouuelles d'vn grand nombre d'autres Peuples sedentaires, qui iamais n'ont connû les Europeans, et iamais n'ont entendu parler de Dieu, entr'autres d'vne certaine Nation Nadoüessis, située au Noroüest ou Oüest du Sault, à dix-huict journées plus auant. Les neuf premieres se font par le trauers d'vn autre grand Lac, qui commence au dessus du Sault ; les neuf derniers iours, il faut monter vne Riuiere qui coupe dans les terres. Ces Peuples cultiuent la terre à la façon de nos Hurons, recueillent du bled d'Inde et du Petun. Leurs Bourgs sont plus gros et de plus de defense, à raison des guerres continuelles qu'ils ont auec les Kiristinons, Irinions, et autres grandes Nations qui habitent les mesmes Contrées. Leur Langue est differente de l'Algonquine, et de la Huronne.

Les Capitaines de cette Nation du Sault, inuitent nos Peres à faire quelque sorte de demeure parmy eux. On leur fait entendre que cela n'est pas impossible, pourueu qu'ils fussent disposez à receuoir nos instructions. Apres auoir tenu Conseil, ils répondirent qu'ils desirent grandement ce bon-heur ; qu'ils nous embrasseront comme leurs Freres, et qu'ils feront profit de nos paroles. Mais

il nous faut des Ouuriers pour cet effet ; il faut auparauant tascher de gagner les Peuples qui nous sont plus voysins, et cependant prier le Ciel qu'il haste les moments de leur conuersion.

Le Pere Charles Raymbault ne fut pas plustost de retour de ce voyage du Sault, qu'il se rembarque dans vn autre Canot pour aller chercher les Nipissiriniens au lieu de leur Hyuernement, et continuer leur instruction. Le Pere René Menard, qui fraischement nous estoit venu au secours, se joignit auec luy ; car nous jugeames à propos de retenir le Pere Claude Pijart, afin de ne pas entierement abandonner quantité d'autres troupes Algonquines qui toutes les Années viennent hyuerner icy dans les Hurons.

Le Lac se trouua si émeu, les vents si opiniastres, les tempestes si grandes, que ce Canot fut contraint de relascher à nostre Port d'où il estoit party, et les glaces suruenant incontinent apres, rendirent ce voyage impossible. Le Pere Charles Raymbaut tomba des lors griefuement malade, et depuis n'a pas eu vn iour de santé.

Quantité d'Algonquins aborderent à mesme temps proche de nostre Maison, auec dessein d'y passer l'Hyuer, Dieu voulant donner de l'employ aux deux Peres de la Langue Algonquine, qui restoient en santé, et sauuer par mesme moyen quelques âmes qu'il auoit choisies pour le Ciel : car la maladie ayant emporté plusieurs enfans, ie ne sçay s'il en est mort vn seul, sans auoir receu le Baptesme, quelque opposition que souuent les parens y ayent pû apporter.

Vn pere, craignant qu'on ne baptisast son enfant, auoit tousiours tenu sa maladie cachée. Le Pere Menard veut entrer dans cette Cabane ; on le rebute brusquement. Il se doute de ce qui estoit, il y retourne deux et trois fois ; tousiours ce Barbare est à la porte comme vn Cerbere, qui en defend l'entrée. Le Pere allant visiter en quelque autre Cabane, se sent interieurement poussé de retourner d'où si souuent il s'étoit veu chassé. Il y entre sans resistance, il ne trouue plus que la femme de ce Barbare, luy estant sorty pour aller au festin ; il luy demande des nouuelles de son enfant, elle dit qu'il est mort. En fin apres quelques discours qui adoucirent son esprit, elle leue vne robe qui cachoit ce petit innocent, qui rendoit les derniers souspirs, et prie le Pere de n'en pas approcher, parce que son mary luy auoit defendu. C'eust esté perdre vne trop belle occasion de faire vn Ange du Paradis de ce petit agonisant : il n'est pas si tost baptisé, sans que la mere s'en pûst apperceuoir, que son âme s'enuole au Ciel.

S'il y eut de la peine à sauuer les Enfans, l'instruction qu'on donnoit aux Adultes, ne fut pas moins penible. C'étoient gens ramassez, qui n'auoient iamais rien entendu que du mal de nous : leur esprit estoit tout remply de soupçons et de craintes ; les veritez de nostre Foy estoient descriées aupres d'eux ; en vn mot, ils ressembloient à ces malades, qui ont horreur de ceux qui leur veulent rendre la santé. Quand on n'auroit rien gaigné autre chose que de leuer tous ces soupçons, de dissiper ces craintes, et de gaigner leur amitié, l'Hyuer n'eust pas esté mal employé. Outre cela, il n'y en a pas vn qui n'ait esté suffisamment instruit ; au moins auons-nous cette consolation, que s'ils s'écarterent de nous, dés que le Printemps fut venu, ils ont remporté auec eux assez de connoissances des choses de la Foy pour se sauuer, ou bien en cas qu'ils en abusent, pour justifier les misericordes de Dieu.

Le Pere Claude Pijart fit aussi quelques courses pendant l'Hyuer, à dix ou douze lieuës d'icy, pour instruire quelques troupes passageres d'Algonquins. Outre les enfans qu'il enuoya au Ciel par les eaux du Baptesme, il confessa quelques Chrestiens, qui auoient esté instruits et baptisez à Kebec et aux Trois Riuieres. C'est vne consolation bien grande, de voir de pauures gens, sans Eglise, sans Sacremens, sans Sacrifice, sans Predicateur, sans Instruction, sans liures, enfin priuez de tout secours, au milieu des forests, menans vne vie au dehors, plus semblable à celle des bestes qu'à celle du reste des Hommes, non-

obstant tout cela se conseruer dedans la Foy, continuer dans la crainte de Dieu, dans les sentimens de pieté, viure dans l'innocence.

Ils prioient Dieu publiquement, chantoient des Cantiques de Deuotion, composez en leur Langue, professoient hautement la Foy, benissoient Dieu de leur auoir ouuert l'esprit pour le connoistre, et ne respiroient plus qu'à vn seiour proche les François, où ils peussent estre pleinement instruits, et viure dans les exercices d'vne vie vrayement Chrestienne, dont ils ont gousté quelque temps la douceur. Mais les Iroquois ont tellement remply toutes ces Contrées de frayeur, que ces pauures Chrestiens sont contraints de se bannir eux-mesmes, et viure dedans les bois, jusqu'à ce que quelque bras plus puissant ait reprimé l'insolence de leurs Ennemis.

Les Peres Claude Pijart et René Menard, nous quittent à la fin d'Auril, pour retourner aux Nipissiriniens en leur Païs, pour continuer à les instruire : car c'est la Nation qui semble la moins esloignée de la Foy, de tous ces Peuples Errans.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et Escheuin de nostre bonne ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année mil six cent quarante deux, enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Reuerend Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, Superieur de la Residence de Kebec,* et ce pendant le temps et espace de cinq années consecutiues : Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 9. Ianuier 1643.

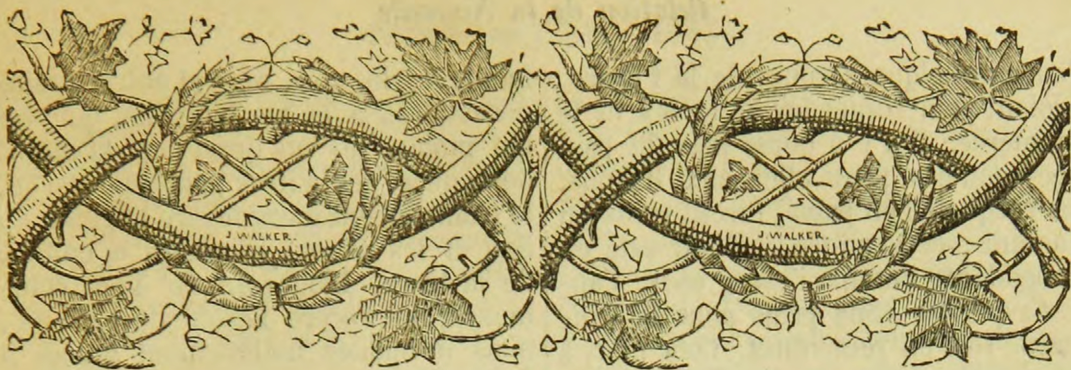
Par le Roy en son conseil,

DEMONCEAUX.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous Iean Filleav Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et Escheuin de la ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 7. Ianuier 1643.

IEAN FILLEAV.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

EN L'ANNÉE 1643.

ENVOYÉE

AV R. P. IEAN FILLEAV, Prouincial de la Compagnie de Iesus de la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE, SVPERIEVR DE TOUTE LA MISSION. (*)

Pax Christi.



VOSTRE REVERENCE,

N'aura pas cette année tout le contentement accoustumé de la Relation : car la meilleure partie, qui est celle des Hurons, a esté prise par les Hiroquois, auec les lettres de nos Peres, en vne défaite de 40. Hurons, qui arriua le 9. de Iuin dernier, prés de Montreal. Le Pere Isaac Iogues, qui est captif parmy les Barbares, nous escrit du dernier de Iuin, qu'elle est tombée en ses mains auec plusieurs lettres de nos Peres des Hurons. Ie ne sçay s'il pourra bien l'adresser à Vostre R. par quelque voye que nous ne sçauons pas ; ie ne doute nullement qu'elle ne soit pleine de grande consolation. Nous auons aprins en gros, que les principaux Hurons commencent à gouster à bon escient les choses de Dieu, et se disposer au Baptesme, qu'enuiron cent ont esté choisis cette année pour estre receus au nombre des enfans de Dieu. I'ay veu cette année aux Trois Riuieres les Hurons Chrestiens commencer à faire bande à part, et publiquement ; de maniere qu'il y auoit d'vn costé la bande des Croyans, qui grossit tous les iours et fait profession publique du Christianisme, et de l'autre celle des Infideles, qui commence à diminuer d'estime et de hardiesse. I'enuoye à Vostre R. la Relation de çà-bas, laquelle fournira des exemples de vertu, et des accroissemens du Christianisme remarquables ; mais ce sera à l'ordinaire, auec l'amertume de plusieurs mauuaises nouuelles prouenantes de la part des Hiroquois, lesquels sans doute, si nous

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1644.

n'auons quelque secours de la France, seroient pour ruiner icy et la foy et le commerce. Il n'y a quasi plus de passages ouuerts pour aller aux Hurons, nos pacquets l'an passé, furent prins en montant ; cette année, ils l'ont esté en descendant. Comme i'escry cecy, i'apprens que les voila prins pour la troisiesme fois en remontant. Cela nous a obligés d'enuoyer à vostre R. le Pere le Ieune, comme experimenté de longtemps aux affaires de ces contrées, pour le remonstrer plus efficacement à ceux qui ont de l'affection pour ce pauure pays. C'a esté l'aduis et le souhait de Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur, et de tous les habitans, qui m'en ont instamment prié. Ie ne doute nullement que la charité de vostre R. n'embrasse efficacement l'affaire de Dieu et du salut de ces peuples delaissés depuis tant de siecles : nous experimentons tous les ans des effects rares de son affection cordiale et paternelle ; sur tout i'implore le secours de ses SS. SS. et de tous nos PP. et FF. qui sont sous sa charge.

CHAPITRE PREMIER.

De la Residence de Quebec, et de l'estat de la Colonie.

La Colonie des François est le premier moyen et l'vnique fondement de la conuersion de tous ces peuples : on ne peut mieux ny plus efficacement procurer leur salut qu'en secourant cette peuplade, laquelle graces à Dieu, va peu à peu croissant, surmontant les grands empeschemens qui s'y rencontrent comme sont l'eloignement des secours d'Europe, le peu de gens de trauail, la difficulté du commerce, la longueur de l'Hyuer, qui couure la terre cinq, voire six mois, de neiges ; nonobstant tout cela chaque famille Françoise, au moins pour la plus part, fait maintenant sa petite prouision de froment, seigle, pois, orge et autres grains necessaires à la vie humaine, qui plus qui moins, les vns quasi pour la moitié de l'année, les autres pour vne partie, et commencent à cognoistre le genie du lieu et les saisons propres à la culture de la terre. L'ouurage est bien commencé, il a encore besoin de secours ; mais il auance notablement graces à Dieu. Vous voyez de plus en chaque maison quantité d'enfans, bien-faits et de bon esprit, et ce qui est de principal, en tous vn desir ardent de leur salut, et vne estude particuliere de la vertu. Il semble que la resolution de se donner entierement à Dieu naist auec la pensée de s'establir en la Nouuelle France. Ce n'est pas vne petite faueur de Dieu, sur le pays ; elle a tousiours paru et paroist encore de nouueau plus que iamais en la personne de Messieurs de la Compagnie de Montreal, et de tous ceux qui demeurent pardeça en leur habitation. La France en void vne partie, nous voyons icy l'autre. Au reste il seroit difficile d'expliquer les soins et les peines que Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur a pris et prend encor tous les iours pour applanir les difficultez de la Colonie ; tout autre auroit cent fois perdu courage. Le Pere Bressany a eu soin cette année de l'instruction des François de Quebec ; il s'en est dignement acquitté, et a fait vn fruict notable par ses Predications. Le Pere Enemond Masse l'a assisté ; et quoy que cassé d'aage, il a genereusement trauaillé, suppleant aux forces par son courage, auec grande edification de tous les habitans. Le Pere de Brebeuf et moy venions toutes les Festes et Dimanches de Sillery à Quebec, pour les aider à entendre les Confessions, et pour faire vn mot d'exhortation aux François, et contribuer à la consolation de tous.

Nostre Seigneur a appellé à soy cette année le Pere Charles Raymbault ; c'est le premier Religieux de nostre Compagnie qui soit mort en ces quartiers icy. Il auoit vn zele tres-grand pour l'establissement de la Colonie Françoise, et pour la conuersion de ces peuples. Il auoit procuré en France quelques années

les affaires de nostre Mission auec beaucoup de prudence et de charité ; son zele le porta à demander auec instance d'estre du nombre des ouuriers de cette nouuelle Eglise, ce qui luy fut accordé. Il fut enuoyé il y a quatre ans aux Hurons, à la Requeste de nos Peres qui sont là, qui cognoissoient sa prudence et son courage ; ils esperoient s'en seruir pour la descouuerture de quelques nations plus esloignées, et comme la langue Algonquine y est necessaire, on l'enuoya aux Nipissiriniens, peuples Algonquins, auec le P. Claude Pijart, où les voyages et les trauaux sont incroyables. Il y gaigna vne maladie lente qui le consommoit peu à peu ; ce qui obligea nos Peres de l'enuoyer icy-bas, où la commodité de viures et de remedes est plus grande ; mais nostre bon Dieu le trouua mur pour le Ciel, il mourut l'an passé le 22. d'Octobre 1642. aprés vne langueur de trois mois, qu'il passa dans vne grande tranquillité d'esprit, vne entiere conformité à la volonté de Dieu, et vne consolation bien particuliere de mourir en la Nouuelle France, et d'auoir gaigné son mal en trauaillant pour le salut des Sauuages. Monsieur le Gouuerneur, qui estimoit sa vertu, desira qu'il fust enterré prés du corps de feu Monsieur de Champlain, qui est dans vn sepulchre particulier, erigé exprés pour honorer la memoire de ce signalé personnage qui a tant obligé la Nouuelle France.

I'adiousteray icy vn mot de la vie et de la mort de Monsieur Nicollet, Interprete et Commis de Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France ; il mourut dix iours apres le Pere, il auoit demeuré vingt-cinq ans en ces quartiers. Ce que i'en diray seruira pour la cognoissance du pays. Il arriua en la Nouuelle France, l'an mil six cents dixhuict. Son humeur et sa memoire excellente firent esperer quelque chose de bon de luy ; on l'enuoya hiuerner auec les Algonquins de l'Isle, afin d'apprendre leur langue. Il y demeura deux ans seul de François, accompagnant tousiours les Barbares dans leurs courses et voyages, auec des fatigues qui ne sont imaginables qu'à ceux qui les ont veües ; il passa plusieurs fois les sept et huict iours sans rien manger, il fut sept semaines entieres sans autre nourriture qu'vn peu d'escorce de bois ; il accompagna quatre cents Algonquins, qui alloient en ce temps là faire la paix auec les Hiroquois, et en vint à bout heureusement. Pleust à Dieu qu'elle n'eust iamais esté rompuë, nous ne souffririons pas à present les calamitez qui nous font gemir et donneront vn estrange empeschement à la conuersion de ces peuples. Apres cette paix faite, il alla demeurer huict ou neuf ans auec la nation des Nipissiriniens, Algonquins ; là il passoit pour vn de cette nation, entrant dans les conseils forts frequents à ces peuples, ayant sa cabane et son mesnage à part, faisant sa pesche et sa traitte ; il fut enfin rappellé et estably Commis et Interprete. Pendant qu'il exerçoit cette charge, il fut delegué pour faire vn voyage en la nation appellée des Gens de mer, et traitter la paix auec eux et les Hurons, desquels ils sont esloignés, tirant vers l'Oüest, d'enuiron trois cents lieuës ; il s'embarqua au pays des Hurons auec sept Sauuages. Ils passerent par quantité de petites nations, en allant et en reuenant ; lors qu'ils y arriuoient, ils fichoient deux bastons en terre, auquel ils pendoient des presens, afin d'oster à ces peuples la pensée de les prendre pour ennemis et de les massacrer. A deux iournées de cette nation, il enuoya vn de ces Sauuages porter la nouuelle de la paix, laquelle fut bien receuë, nommément quand on entendit que c'estoit vn European qui portoit la parole. On depescha plusieurs ieunes gens pour aller au deuant du Manitouiriniou, c'est à dire de l'homme merueilleux ; on y vient, on le conduit, on porte tout son bagage. Il estoit reuestu d'vne grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de fleurs et d'oyseaux de diuerses couleurs. Si tost qu'on l'apperceut, toutes les femmes et les enfans s'enfuïrent, voyant vn homme porter le tonnerre en ses deux mains (c'est ainsi qu'ils nommoient deux pistolets qu'il tenoit). La nouuelle de sa venuë s'espandit incontinent aux lieux circonuoisins :

il se fit vne assemblée de quatre ou cinq mille hommes ; chacun des principaux fit son festin, en l'vn desquels on seruit au moins six-vingts Castors. La paix fut concluë ; il retourna aux Hurons, et dela à quelque temps aux Trois Riuieres, où il continua sa charge de Commis et Interprete auec vne satisfaction grande des François et des Sauuages, desquels il estoit esgalement et vniquement aymé. Il conspiroit puissamment, autant que sa charge le permettoit, auec nos Peres, pour la conuersion de ces peuples, lesquels il sçauoit manier et tourner où il vouloit d'vne dexterité qui à peine trouuera son pareil. Monsieur Oliuier, Commis General de Messieurs de la Compagnie, estant venu l'an passé en France, le dit sieur Nicollet descendit à Quebec en sa place, auec vne ioye et consolation sensible qu'il eut de se voir dans la paix et la deuotion de Quebec. Mais il n'en ioüit pas long-temps : car vn mois ou deux aprés son arriuée, faisant vn voyage aux Trois Riuieres pour la deliurance d'vn prisonnier Sauuage, son zele luy cousta la vie, qu'il perdit dans le naufrage. Il s'embarqua à Quebec sur les sept heures du soir, dans la chalouppe de Monsieur de Sauigny, qui tiroit vers les Trois Riuieres ; ils n'estoient pas encor arriuez à Sillery, qu'vn coup de vent de Nord-Est, qui auoit excité vne horrible tempeste sur la grande riuiere, remplit la chalouppe d'eau et la coula à fond, apres luy auoir fait faire deux ou trois tours dans l'eau. Ceux qui estoient dedans n'allerent pas incontinent à fond, ils s'attacherent quelque temps à la chalouppe. Monsieur Nicollet eut loisir de dire à Monsieur de Sauigny : Monsieur, sauuez-vous, vous sçauez nager ; ie ne le sçay pas. Pour moy ie m'en vay à Dieu ; ie vous recommande ma femme et ma fille. Les vagues les arracherent tous les vns aprés les autres de la chalouppe, qui flottoit renuersée contre vne roche. Monsieur de Sauigny seul se ietta à l'eau et nagea parmy des flots et des vagues qui ressembloient à de petites montagnes. La chalouppe n'estoit pas bien loin du riuage ; mais il estoit nuict toute noire, et faisoit vn froid aspre, qui auoit desia glacé les bords de la riuiere. Le dit sieur de Sauigny, sentant le cœur et les forces qui luy manquoient, fit vn vœu à Dieu, et peu aprés frappant du pied il sent la terre, et se tirant hors de l'eau, s'en vint en nostre maison à Sillery à demy mort. Il demeura assez long-temps sans pouuoir parler ; puis enfin il nous raconta le funeste accident, qui outre la mort de Monsieur Nicollet, dommageable à tout le pays, luy auoit perdu trois de ses meilleurs hommes et vne grande partie de son meuble et de ses prouisions. Luy et Mademoiselle sa femme ont porté cette perte signalée dans vn pays barbare, auec vne grande patience et resignation à la volonté de Dieu, et sans rien diminuer de leur courage. Les Sauuages de Sillery, au bruit du naufrage de Monsieur Nicollet, courent sur le lieu, et ne le voyant plus paroistre, en tesmoignent des regrets indicibles. Ce n'estoit pas la premiere fois que cet homme s'estoit exposé au danger de la mort pour le bien et le salut des Sauuages : il l'a faict fort souuent, et nous à laissé des exemples qui sont au dessus de l'estat d'vn homme marié, et tiennent de la vie Apostolique, et laissent vne enuie au plus feruent Religieux de l'imiter. Douze iours aprés leur naufrage, le prisonnier pour la deliurance duquel il s'estoit embarqué, arriua icy. Monsieur des Roches commandant aux Trois Riuieres, suiuant l'ordre de Monsieur le Gouuerneur, l'auoit racheté. Il mit pied à terre à Sillery, et de là fut conduit à l'Hospital pour estre pansé des playes et blessures que les Algonquins luy auoient faites apres sa capture : ils luy auoient emporté la chair des bras, en quelques endroits iusques aux os. Les Religieuses hospitalieres le receurent auec beaucoup de charité, et le firent panser fort soigneusement, en sorte qu'en trois semaines ou vn mois, il fut en estat de retourner en son pays. Tous nos Neophytes luy tesmoignerent autant de compassion et de charité que les Algonquins de là haut luy auoient montré de cruauté : ils luy donnerent deux bons Sau-

uages Chrestiens, pour le conduire iusques aux pays des Abnaquiois, qui sont voisins de sa nation. Charles Meiaschaouat assez cogneu és precedentes Relations, et dont ie feray encor mention cy-aprés, fut vn des deux destinez à le remener; il fut rauy d'aise de faire ce voyage, et auoir cette occasion de pouuoir parler de nostre saincte foy aux Abnaquiois et autres nations voisines. Au reste tout l'hyuer s'est passé à Quebec, dans la paix et la deuotion accoutumée ; mais tout le Printemps n'a esté qu'vne continuation de plusieurs nouuelles affligeantes du costé des Hiroquois, apres lesquelles sont suruenuës les plus tristes et les plus funestes qui eussent iamais peu nous arriuer : c'est la mort du grand Louys le Iuste, qui a autant attristé les Sauuages Chrestiens que les François, ceux-là ne s'estimants pas moins ses naturels subiets que ceux-cy. Aussi a-on tousiours tasché de les obliger à le recognoistre pour leur souuerain, et à conseruer pour luy leur affection tout entiere ; la souuenance des presens qu'il leur auoit faits autrefois estoit encore si fraische, qu'à la premiere nouuelle qu'ils en eurent, on les vit tous abattus ; nous eusmes peine à les consoler, n'ayant pas moins besoin de consolation qu'eux, dans la perte d'vn si bon Prince. Ils s'appaiserent vn peu quand on leur dit qu'il viuoit encore en la personne de son fils, qui auoit succedé à ses Estats et à sa Couronne, et s'en allerent prier Dieu pour luy.

A cette triste nouuelle, on en adiousta vne autre qui renouuella l'affliction : ce fut le decez de Monsieur le Cardinal Duc, qui outre le soin qu'il auoit pour l'ancienne France, n'oublioit pas la nouuelle, laquelle parmy ses grandes difficultez et parmy ses dangers, respiroit au souuenir et aux promesses de ce grand cœur, et attendoit auec ioye et esperance vn secours necessaire, lors qu'on nous annonça sa mort. Quand nous nous souuenions cet Hyuer de ce que Madame la Duchesse d'Eguillon, et Madame la Comtesse de Brienne, qui ont tousiours si puissamment porté les interests de la Colonie et des Sauuages, nous en escriuoient, et les secours trescertains que nous en esperions, les plus grands maux nous sembloient bien petits ; mais il a pleu à Dieu en disposer autrement par des secrets de son infinie sagesse qui nous sont incognus. I'espere pourtant que nous ne serons point frustrez de nos esperances, puisque les personnes ausquelles la diuine prouidence a mis en main le Gouuernement de la France, n'ont pas moins de zele et de pouuoir qu'ils auoient pour secourir ces pauures contrées, et contribuer à la conuersion de ces peuples, nous en sommes bien asseurez ; nous ne doutons aucunement que la diuine bonté, qui a fait succeder nostre ieune Roy aux grandeurs de son pere, ne le fasse aussi heritier du zele qu'il auoit pour le salut de nos Sauuages et de toutes ces nations.

Nous sommes aussi bien certains de la bonne volonté et affection de la Royne Regente : nous en auons eu iusques à present des tesmoignages trop euidens, pour ne pas receuoir vne consolation sensible et des esperances bien grandes parmy tant de fascheux accidens. En vn mot elle nous monstre vn cœur de mere.

Nous receumes toutes ces tristes nouuelles à la sainct Iean, par le vaisseau de Miscou, qui donna iusques à Tadoussac ; les autres nauires de la flotte ont tardé cette année plus que iamais, ce qui nous estoit vn notable surcroist d'affliction, et aux Sauuages aussi. Nous commencions à craindre quelque nouueau malheur. En fin Dieu nous les donna en l'heureux iour de l'Assomption de nostre-Dame. Comme nous allions commencer la Messe, deux voiles parurent à vne lieuë de nostre port. La ioye et la consolation saisirent le cœur de tous les habitans ; mais elle redoubla bien fort quand vne chalouppe nous vint donner la nouuelle des personnes qui y estoient : le Pere Quentin auec trois braues ouuriers Religieux de nostre Compagnie, et tres-propres à la langue, sçauoir, les Peres Leonard Garreau, Gabriel Druillet et Noël Chabanel. Il y auoit aussi trois Religieuses bien choisies, et dont le courage surpasse le sexe, sçauoir,

la Mere Marie de S. Geneuiefue, et la Mere Anne de S. Ioachim, Hospitaliere de la maison de Dieppe, et la Mere Anne des Seraphins, Vrsuline du Conuent de Plermel en Bretagne, il a fallu vne grande force à ces bonnes filles pour surmonter les dangers de l'Ocean, la crainte du pays Barbare, et les discours importuns de ceux qui ont voulu les destourner en France d'vne si saincte entreprise. Monsieur d'Ailleboust, tres-honneste et tres-vertueux gentil-homme, associé en la Compagnie de Messieurs de Montreal, auec sa femme et sa belle sœur, de pareil courage et vertu, estoient dans vn de ces deux nauires. Toute cette saincte troupe aborda à Quebec, et se vint consacrer à Dieu et au salut des Sauuages, sous la protection et la faueur de l'Emperiere de l'Vniuers. I'oubliois la pieté d'vn honneste Prestre, nommé M. Chartier, qui grossissoit la troupe, et est venu se donner au seruice des Meres Vrsulines, auec desir et dessein de seruir Dieu en ces pays le reste de ses iours, et contribuer ce qu'il pourra de force et d'industrie pour le salut des Sauuages.

CHAPITRE II.

Du Seminaire des Vrsulines.

Puisque les Meres Vrsulines sont establies à Quebec, ie mettray icy en suite ce qui les regarde. Ce Seminaire est vn des plus beaux ornemens de la Colonie, et vne ayde signalé pour l'arrest et conuersion des Sauuages. Elles allerent en leur noueau logis, quittant celuy qu'elles tenoient à loüage le 21. Nouembre l'an passé, iour auquel la tres-saincte Vierge se consacra à Dieu dans le temple. Leur bastiment est grand et solide, fait à chaux et à sable. Elles ont trouué vne assez belle fontaine dans les fondemens du logis, qui leur est extremement commode. Elles sont en lieu d'asseurance autant qu'il est possible dans le Canada, estant placées à 80. ou 100. pas du fort de Quebec. Elles ont eu tousiours vn assez bon nombre de filles Sauuages, tant pensionnaires arrestées que passageres, outre les petites filles Françoises, et quantité de Sauuages, hommes et femmes, qui les vont souuent visiter et receuoir quelque secours et instruction. Voicy en particulier ce qui s'est passé cette année dans cette saincte maison. Les petites filles seminaristes ont excellé dans le soin de se preparer à la saincte Communion, elles l'ont ordinairement demandée 8. iours auparauant que s'en approcher. Elles employoient ce temps à s'y disposer ; elles se iettoient quelquefois à genoux deuant leur maistresse, pour tesmoigner leur desir, et luy declarer les intentions qu'elles auoient pour appliquer la saincte Communion, laquelle regarde tousiours la conuersion de leurs compatriotes et le bien de ceux qui leur font des charitez en France. Il y en a lesquelles outre les prieres ordinaires et l'examen qu'elles font le soir, employent encore vn bon espace de temps à prier en leur particulier, auant que se coucher. Ces prieres particulieres s'adressent d'ordinaire à la saincte Vierge. C'est vn grand coup pour leur salut que de leur donner cette deuotion.

Elles disent quelquesfois aux rencontres fort naïfuement les prieres iaculatoires qu'elles font. Ma Mere, disent-elles, ie parle fort souuent à Dieu dans mon cœur ; ie prends grand plaisir à prononcer les saincts noms de Iesus et Marie. Elles sont fort facilement touchées du remords de leurs pechez, et les declarent fort candidement à leurs maîtresses, et n'ont aucun repos qu'elles ne s'en soient confessées. Les Religieuses les ont veuës plusieurs fois s'arrester à dresser leur intention auant que commencer leurs actions particulieres, et prononcer tout haut le nom de Dieu ou de la Vierge, ou de quelque Sainct qu'elles vouloient honorer pour lors.

Vne Sauuagesse, estant venüe demeurer au seminaire pour quelques iours, afin de se disposer au sainct Baptesme, qu'elle souhaitoit auec ardeur, edifia

grandement les Religieuses par sa ferueur. Elle les pressoit sans cesse pour estre instruite de ce qui estoit necessaire ; elle alloit mesme trouuer toutes les petites pensionnaires les vnes apres les autres, pour repeter ce qu'on luy auoit donné à apprendre. Vne Religieuse l'ayant trouuée vn iour qu'elle sautoit de ioye, luy en demanda la cause. Le Pere, dit-elle, m'a asseuré que ie serois bien-tost baptisée, et que i'auois bien appris.

Vne Seminariste, nommée Barbe, ayant esté rudement reprise de sa faute : I'ay bien merité cela, dit-elle, car moy qui suis instruite et baptisée, ie fais bien vne plus grosse faute, que celles qui faillent et ne sçauent pas encore les prieres.

Cette enfant a d'excellens sentimens de Dieu ; ie luy ay souuent parlé moymesme hors du seminaire, elle a l'esprit vif, et le iugement fort bon, et l'humeur docile. Elle appartient à vn homme fort grossier et charnel, et qu'on n'a peu encore admettre au baptesme pour ce subiect ; il le souhaite, mais il ne veut pas encore quitter ses mauuaises habitudes. Dés que cette enfant sçait qu'il s'approche du seminaire, elle se va cacher. On la trouua vn iour en vn coin toute transie de crainte pour ce subiect. On luy demande ce qu'elle a : C'est Kimichsamisman (cet homme s'appelle ainsi), qui me veut amener ; que feray-ie ? on ne prie point Dieu dans sa cabane ; si mesme il en auoit enuie, sa femme l'en empescheroit ; on ne fait que du mal là dedans, il n'y a du tout qu'vne personne qui y prie Dieu : ie ne veux point sortir d'auec vous que ie ne sçache lire et escrire, et tout ce qui est necessaire pour aller au Ciel ; pouruoyez moy quand ie seray grande, afin que ie puisse viure auec les bons Chrestiens de Sillery sans crainte de cet homme.

Vne petite fille aagée de huict ou neuf ans, sortit du seminaire l'Automne dernier, pour retourner auec ses parens, et hyuerna auec eux prés du fort de Richelieu. Le Printemps venu, ils retournent : cette pauure enfant vint prier les Meres de la reprendre ; elles la refuserent d'abord pour quelques iustes raisons, et nommément pource que ses parens la vouloient auoir. Elle se met à pleurer, et veut demeurer et malgré eux et malgré les Religieuses, on la renuoya pourtant ; elle reuint peu apres, on la refuse derechef, en fin elle prend l'occasion de la Procession du S. Sacrement pour retourner la troisiesme fois. Les Religieuses faisoient ce iour-là festin aux Sauuages ; ses parens y estoient, et lors qu'ils s'en voulurent aller à Sillery, la fille s'eschappe d'auec eux, et se va coucher aupres la porte des Meres, et leur dit : Ie veux estre instruite, ayez pitié de moy, ie n'ay que faire de mes parens pour ce subiet, la pluye suruient, elle ne se remuë point pour cela. Elle eust passé la nuict, si ses larmes n'eussent obligé les Religieuses de luy ouurir la porte de la maison, où elle entra comme dans vn paradis. La pauure enfant n'a pas l'esprit des plus vifs du monde, elle fait ce qu'elle peut, sa bonne volonté supplée au defaut de l'esprit.

Nous auons appris des nouuelles de la petite Therese Huronne qui a demeuré deux ans en ce seminaire, et fut prise l'an passé par les Hiroquois, auec le Pere Iogues et auec son oncle, appellé Ioseph, lequel s'est eschappé à ce Printemps des mains des Hiroquois. I'en parleray cy-apres plus au long. Il vint à Quebec apres sa deliurance, et alla salüer les Meres Vrsulines. Voicy ce qu'il racontoit de sa niepce captiue. Elle n'a point de honte, disoit-il, de son Baptesme. Elle prie publiquement Dieu, elle dit qu'elle croit, elle se confesse souuent au Pere Iogues ; elle m'obeyssoit en tout. Ie l'exhortois souuent de bien faire, et de ne perdre point courage : Ie vous suis bien obligé, mes Meres, disoit le pauure homme, des bonnes instructions que vous luy auez données, elle ne les oublie point, elle sçait tout ce que vous enseignez, elle parle au Pere Iogues toutes les fois qu'elle le void ; cela n'empesche pas qu'elle ne soit grandement triste, viuant parmy nos cruels ennemis. Elle a bien enduré du froid et des incommoditez l'Hyuer ; elle a esté fort

malade, mais Dieu luy a rendu la santé. Ie luy disois souuent: Aye courage, cette vie est courte, tes trauaux prendront fin, et tu seras bien-heureuse au Ciel, si tu perseueres. Elle n'a point de chapelet, elle se sert de ses doigts pour le dire, ou de petites pierres qu'elle met à terre à chaque *Aue Maria* qu'elle dit. Elle me parloit souuent de vous. Helas, disoit-elle, si les filles vierges me voyoient en cet estat parmy ces meschans Hiroquois qui ne cognoissent pas Dieu, qu'elles auroient pitié de moy. Ce bon Ioseph racontant cecy aux Religieuses, estoient accompagné de trois ou quatre autres Hurons qui s'estoient eschappez auec luy.

Le parloir de ces bonnes filles sert souuent de classe, les Sauuages de dehors y venant expres les voir, et demander à estre instruits, ou reciter les prieres ; il y en a qui ont pris le temps que les enfans faisoient les prieres ou l'examen, pour entrer au parloir ou en la Chapelle, et se ioindre à leur deuotion. Les Atikamegues, qui sont peuples Montagnets du costé du Nord, pendant le temps qu'ils ont seiourné aupres de Quebec, ont esté souuent visiter les Religieuses pour escouter ou apprendre quelque bon mot ; ils entroient au parloir soir et matin auec importunité mesme, pour repeter leurs prieres ou le Catechisme. Les frais qui suiuent ces sainctes visites et instructions necessaires, sont grands et ineuitables, et ne cedent peut-estre gueres à ceux qu'on fait pour les seminaristes arrestées : d'ordinaire apres l'instruction, il faut soulager la faim de ces pauures gens. Ie ne dis rien icy de Madame de la Pelterie : car il y eut vn an au Printemps qu'elle alla à Montreal pour assister au commencement de cette nouuelle et saincte habitation. Les Religieuses ont fait aggrandir cette année leur corps de logis, pour auoir vne Chapelle, et loger dauantage de Religieuses et Seminaristes. Il est vray que cette augmentation n'est bonnement que commencée, il y reste plus à faire qu'il n'y a de fait ; la patience gagnera tout. Cette vertu est le miracle du Canada.

CHAPITRE III.

De la Residence de Sillery, et comme les Sauuages y ont passé l'année.

La bourgade de sainct Ioseph, dite Sillery, distante de Quebec de deux petites lieuës, est composée d'enuiron 35. ou 40. familles de Sauuages Chrestiens qui s'y sont arrestez, et y demeurent toute l'année, excepté les temps de leur chasse. A ceux-cy se viennent souuent ioindre plusieurs de ceux qui sont encore errans, partie pour receuoir quelque secours, partie pour estre instruicts dans les mysteres de nostre saincte foy. Ce nombre semblera petit à ceux qui ne cognoissent pas ce que c'est qu'vn Sauuage errant, mais assez grand à ceux qui en ont la cognoissance, et sçauent la vie que menoient auparauant ces pauures miserables. Au reste, quoy qu'il soit petit, il n'a pas laissé d'auoir vne grande efficace, car c'a esté comme la semence du Christianisme parmy cette grande Barbarie. La bonne odeur des Sauuages qui s'y sont retirez et y font publiquement l'exercice de Chrestien, s'est répanduë de tous costez. Depuis Tadoussac et Miskou iusques aux Hurons, quasi tous parlent de les imiter. Ces familles arrestées sont composées de deux sortes de personnes : les vns Montaignets, les autres Algonquins. Les Montaignets sont ceux qui ont leur pays plus prés de Quebec, et s'appellent ainsi à raison de nos hautes Montaignes ; les Algonquins sont de plus haut. Les derniers sont de deux sortes : les vns sont de l'Isle et de diuers lieux, tirant vers les Hurons ; les autres sont voisins des Montaignets, et comme meslez auec eux. La cognoissance de Dieu et le commerce des François de Quebec a rendu ceux-cy plus souples et plus dociles ; les autres, quoy que presque tous ruinez et reduits à rien, sont demeurez dans vn orgueil estrange, et nous ont donné iusques à present de grands empeschemens à la conuersion des autres Algonquins et des Hurons mesmes, qui

doiuent passer par leur pays pour venir icy bas. Nous n'auons encore pour toutes ces familles arrestées que quatre petites maisons à la Françoise, ausquelles nous en allons Dieu aidant cet Automne ioindre deux autres commencées dés l'Hyuer dernier, par le moyen de quelques aumosnes qu'on nous a données pour ce subiect. Ce sont quelques personnes signalées en vertu et en merite de nostre ancienne France, qui ont entrepris en particulier l'auancement de quelques-vnes de ces familles ; c'est vn œuure de charité excellemment bien appliqué. Nous en disposons encore vne autre pour le Printemps prochain, qui sera dediée à sainct François ; celuy à qui elle est promise porte desia le mesme nom : c'est le souhait et la deuotion d'vne personne de merite de nostre ancienne France, qui a de l'affection pour nos Sauuages, et a choisy cette famille pour luy faire du bien et la tenir comme sienne. Ces maisons sont basties moitié de nostre costé, et moitié du costé de l'Hospital, qui est separé d'auec nous d'vne colline ou platon large d'enuiron soixante pas. Les Montaignets ont choisy nostre costé ; les Algonquins ont pris celuy de l'Hospital. Les principaux Sauuages sont logez en ces maisons à la Françoise ; les autres se cabanent à leur façon sous des escorces, chacun du costé de son party, attendant qu'on leur puisse aussi procurer quelques petits bastimens, comme à leurs compagnons. La principale vtilité de ces maisons sont les petits greniers où ils serrent leurs viures et leur petits meubles, qui auparauant se dissipoient et se perdoient faute de lieu à les conseruer. On n'a pas peu en faire dauantage : car à proportion des maisons, il faut aider à deserter des terres à ceux qui sont logez. Du commencement nous auions moyen de nourrir huict hommes de trauail à Sillery ; ils sont à present reduits à quatre, et encore nous escrit-on de France que le fond de la donation de feu Monsieur de Sillery destiné à leur entretien, est arresté en France. Ie ne sçay que penser la dessus, sinon que toute cette affaire est l'œuure de Dieu. C'est sa bonté et puissance qui luy ont donné commencement, et luy donneront maintenant tel progrez qu'il voudra. Ie suis bien certain d'vne chose, qu'il est encore plus difficile de le continuer et maintenir, qu'il n'a esté de le commencer.

Or voicy comme les Sauuages ont passé leur année à Sillery. Les nauires leuerent l'anchre de deuant Kebec le 7. d'Octobre de l'an passé 1642. Leur depart fait icy vn merueilleux silence, et applique chacun à sa famille dans vne tranquillité profonde.

Nos Sauuages de Sillery auec quelques autres qui s'estoient ioins à eux, continuerent leur pesche d'Anguille qu'ils auoient commencée quelque temps auparauant. C'est vne tres-fertile moisson que Dieu fait cüeillir tous les ans à Kebec et aux enuirons, depuis le commencement de Septembre iusques à la fin d'Octobre, dans la grande riuiere de S. Laurens ; il s'y en trouua pour lors vne quantité prodigieuse. Les François la salent, les Sauuages la boucanent ; les vns et les autres en font prouision pour l'Hyuer. Les Sauuages quittent leur petites maisons pour faire cette pesche, et se cabanent à vne portée de mousquet, afin que les ordures de poisson qu'on accommode, ne les infectent pas. Estant là ils venoient tous les iours à la saincte Messe, quoy qu'ils eussent souuent passé la nuict à la pesche ; vn de nos Peres leur faisoit vn mot d'exhortation auant la Messe ; le soir le mesme Pere alloit aux cabanes les faire prier Dieu. Leur pesche estant finie, qui fut sur le commencement de Nouembre, ils retournerent à leurs maisons, et emplirent leurs petits magasins de poisson boucané. Ceux qui n'ont pas encore de maison se cabanerent chacun de leur costé. Ils ne furent pas plus tost ramassez, que treize canots de la nation des Atikamegues les vinrent voir pour hyuerner auec eux, et se faire instruire. Ils se logerent du costé des Montaignets, prés de Iean Baptiste, qui en est le Capitaine. Le Pere Buteux, qui estoit descendu des Trois Riuieres pour hyuerner à Sillery, eut charge de l'instruction

des vns et des autres, c'est à dire des Montaignets et des Atikamegues. Ils demeuroient ensemble, comme parlant mesme langue. Le Pere Dequen eut pour sa part les Algonquins à enseigner. Voicy l'ordre qu'on y a tenu tout l'hyuer. Le Pere Dequen alloit tous les matins à l'hospital, au quartier des Algonquins, dire la Messe : hommes, femmes et enfants, tous s'y trouuoient; la Chapelle et la salle des malades estoit souuent remplie. Auant la Messe le Pere prononçoit tout haut les prieres en leur langue, que chacun repetoit aussi tout haut. Apres il leur expliquoit au long vn des mysteres de nostre saincte Foy. La Messe estant dite, le Pere alloit par les cabanes enseigner en particulier ceux qui deuoient estre baptisez, ou qui se disposoient à communier. Apres midy, ie prenois le soing de faire le catechisme aux enfans Algonquins. Ils s'assembloient à la salle des malades auec autant d'assiduité et de ferueur que ceux de nostre France ; si leur arrest estoit aussi solide, ils ne leur cederoient en rien. Le prix du catechisme estoit vn cousteau ou vn morceau de pain, d'autrefois vn chapelet, quelquesfois vn bonnet, ou vne hache aux plus grands et au plus sçauans ; c'est vne belle occasion de soulager la misere de ces pauures peuples. Les parens estoient rauis de voir la ferueur de leurs enfans, qui alloient par les cabanes faire monstre de leur prix. Le soir le Pere Dequen retournoit à la Chapelle, où ils s'assembloient derechef pour faire les prieres. Le Pere s'approchant de l'Hospital crioit tout haut : Venez tous aux prieres. A ce cry chacun sortoit en silence et couroit à la chapelle, où les prieres duroient enuiron vn quart d'heure, et l'instruction autant, le tout en grande modestie et deuotion. Voyant les Sauuages en cet estat, ie me suis fort souuent estonné de la paresse d'vne infinité de Chrestiens de nostre ancienne France, qui n'ont iamais peu se resoudre de donner à Dieu vn demy quart d'heure le soir à genoux pour faire leur priere. Ie ne sçay ce qu'ils respondront au iugement de Dieu.

Les Religieuses Hospitalieres entonnoient souuent aux prieres et au catechisme quelque hymne en langue Algonquine. Les Sauuages se plaisent fort au chant et y reüssissent tres bien. D'ordinaire aussi elles prenoient les filles à part pour leur faire le catechisme en la salle des malades, ou à leur grille, pendant qu'on instruisoit separement les garçons, afin que tous peussent dire leur leçon, car si on en omettoit quelqu'vn, il se mettoit à pleurer. Distribuant vn iour vn pain aux enfans apres le catechisme, i'en presentay à vn qui me refusa de le receuoir, et se mit à pleurer, disant : Comment veux-tu que ie mange, n'ayant rien dit ? Quand ils estoient dans la necessité, le catechisme estoit suiuy d'vn petit festin ou sagamité pour soulager leur faim. Les Religieuses contribuoient à leur tour aux despenses necessaires, et vniuersellement parlant outre le soing et le secours des malades, elles ont exercé vne singuliere charité tout le long de l'année enuers ces familles arrestées, nommément enuers les Algonquins qui sont de leur quartier ; elles en ont eu souuent deux ou trois cabanes des plus pauures sur les bras : c'est chose incroyable des despenses qu'on est obligé de faire en ces rencontres ; la misere et la necessité est telle que la conscience y est obligée. Voila pour les Algonquins.

Le Pere Buteux a gardé le mesme ordre pour les Montaignets et Atikamegues, excepté que les derniers s'estant retirés vn peu auant dans les bois sur vne petite montagne proche de Sillery, il estoit obligé d'y aller tous les iours apres la Messe et sur le soir, où il assembloit les hommes et les femmes à part. Les neiges estoient hautes de trois à quatre pieds. Ie l'ay veu plusieurs fois retourner le soir estant ià nuict auec vne lanterne à la main, que le vent impetueux luy arrachoit ou esteignoit, et puis le renuersoit dans les neiges de haut en bas de la montagne : cela peut estonner ceux qui l'ont cogneu en France infirme au dernier point, et presque tousiours valetudinaire. Ie remarqueray en vn Chapitre à part ce qui

s'est passé de plus notable au Baptesme des Atikamegues.

Voila comme les Sauuages ont passé la premiere partie de l'hyuer. Sur la my-Ianuier, les neiges estant desia grandes et fortes, ils decabanerent tous de Sillery, et allerent enuiron à vn quart de lieuë de Kebec, pour y faire leurs traisnes, et commencer leur premiere chasse ; ils y demeurerent enuiron trois semaines. Le Pere Buteux suiuit les Atikamegues, et alla loger dans leurs cabanes. Ces bonnes gens furent rauis d'aise de le voir logé chez eux, et s'écrierent tous : En verité tu es de nostre nation, en verité tu nous aymes. Ils faisoient tous les iours vn quart de lieuë pour venir à Quebec entendre la Messe, nonobstant la rigueur du froid et des neiges ; pour l'ordinaire ils entroient dans la Chapelle des Vrsulines, où le Pere Buteux les enseignoit. Ils alloient aussi fort souuent au parloir des Religieuses, et demandoient à repeter leurs prieres, afin de les mieux apprendre. Les Vrsulines leur tesmoignerent toute sorte de charité, leur donnerent tous les iours à manger apres la Messe, ou l'instruction, et n'espargnerent rien de ce qu'elles auoient pour les assister, et cooperer à leur conuersion. Elles n'en font pas moins tout le long de l'année aux Algonquins et Montaignets, quand ils vont à Quebec. Ce sont des frais ineuitables à ceux qui ont entrepris l'ayde des Sauuages. Ils decabanerent tous sur le commencement de Feurier, et entrerent dans les grands bois pour la chasse de l'Orignac. Le lendemain de leur depart, comme i'allois de Quebec à Sillery, ie trouuay vne seule cabane de douze ou treize infirmes, vieillards et enfans, que les Sauuages m'auoient recommandés le soir auparauant et prié de les enuoyer à l'Hospital. Comme ils me virent passer, ils leuerent leurs escorces, et me suiuirent comme ils peurent, et s'en vinrent à l'Hospital passer leur hyuer partie dans la salle des malades, partie dans vne cabane proche de l'Hospital. Les Sauuages ne demeurerent gueres que deux mois en leur grande chasse ; plusieurs retournerent pour les festes de Pasques. Chasque cabane porte d'ordinaire vn papier, qui marque les iours de feste, afin qu'ils s'abstiennent du trauail, sinon en cas de necessité, et employent plus de temps à la priere. Iean Baptiste auec sa bande retourna le Mercredy sainct, et se trouua fort à propos le lendemain au lauement des pieds, qui se fit à l'Hospital et les consola fort. On choisit 12. hommes et 12. femmes ; nous lauasmes les pieds des hommes, et les Religieuses les lauerent aux femmes, puis leur firent à tous vn festin magnifique selon le pays. Cinq Hurons qui ont hyuerné à Sillery et y ont fait vn petit seminaire, admirerent cette celebrité, que le Pere de Brebeuf leur expliqua (ils ne manquent pas de raconter ces nouuelles en leur pays). Sur la fin d'Auril tous les Sauuages se trouuerent rassemblés : chacun retourne en son quartier et dresse sa cabane, fait son petit magasin, passe ses peaux, et vient à l'instruction, où l'on garde le mesme ordre qu'à l'automne. Quand la terre est entierement descouuerte de neiges, chacun visite son champ et commence à le cultiuer. C'estoit vn contentement de les voir aller au trauail apres auoir entendu la saincte Messe, et puis venir tous les soirs faire les prieres à la Chapelle, et entendre l'instruction. Mais ce contentement ne dura gueres. Car à peine auoient-ils acheué de semer leur bled d'Inde, que les bruits des courses et rauages des Hiroquois les obligerent de faire vn petit gros de guerriers, et aller au fort de Richelieu et aux Trois Riuieres pour s'opposer à leurs ennemys. Mais les funestes nouuelles de la mort du Roy et de Monseigneur le Cardinal, et en suite le manque des secours d'armes et soldats qu'on esperoit de France les firent redescendre à Sillery tout tristes, et comme les nauires tardoient beaucoup, et que les viures leur manquoient, ils se diuiserent par petites bandes, et allerent à la chasse vers Tadoussac, s'esloignans tousiours de leurs ennemis, et attendans les nauires.

CHAPITRE IV.

De la façon de viure des Chrestiens de Sillery.

Pendant le temps que les Sauuages ont esté à Sillery, ils y ont frequenté les Sacremens auec autant d'assiduité et de ferueur que nos François à Quebec ; ils ont pris aussi vn singulier plaisir d'aller quelquefois à Quebec se communier et se ioindre à cette sacrée Table auec nos François, dont la deuotion les resiouyt et edifie grandement.

Quoy qu'on fasse le soir les prieres publiques en la Chapelle, plusieurs pourtant ne laissent pas de les faire encore vne ou deux fois en leur cabane, et tout haut ; ce qui a donné subiet de les appeller les Cabanes des Priants.

Les petits enfans estans malades, les parens les apportent quelquefois à la Chapelle, et les presentent à Dieu, comme à celuy qui en est le maistre, et le tout auec vne grande resignation. C'est à vous Seigneur, cet enfant, disent-ils, faites en comme il vous semblera bon, ie vous l'offre. Voicy les termes propres d'vne mere qui auoit sa fille malade : Mon Dieu, vous pouuez tout ; si vous voulez ma fille guerira, si vous ne voulez pas, i'en suis contente : faites ce qu'il vous plaira, i'aymeray tousiours ce que vous ferez. Dieu leur rend quelquefois la santé, en consideration de cette saincte resignation, quelquefois aussi en la vertu de l'eau benite qu'on leur donne à boire. En voicy vn exemple. Vn ieune Sauuage de Tadoussac fut atteint d'vne forte pleuresie ; au bout de six ou sept iours, ses gens l'apporterent de Tadoussac, aux Religieuses Hospitalieres à Sillery, c'est à dire de quarante lieuës loin : on le panse auec grand soin, on le saigne deux ou trois fois ; mais le mal est plus fort que les remedes. Ce pauure garçon, se voyant desesperé, se leue comme il put, se traisne à la Chapelle, fait ses prieres ; le Pere qui se trouua là, luy fait boire de l'eau benite, et recite l'Euangile sur luy, puis le renuoye en son lit, il commence aussi-tost à se mieux porter, et dans peu de temps sort de l'Hospital en santé, auec l'estonnement de ses Compatriotes.

Les Sauuages sont fort peu recognoissans de leur naturel, sur tout enuers les Europeans : le Christianisme les forme peu à peu à cette vertu. Monsieur le Gouuerneur retournant l'an passé du fort de Richelieu, apres l'assaut rude et inopiné que les Hiroquois y donnerent, et où ils furent fort mal traitez, nos Sauuages allerent de leur propre mouuement le saluër, et porterent deux presens, l'vn pour le remercier de ce qu'il auoit exposé sa vie pour eux et auoit chassé leurs ennemis, l'autre pour essuyer nos larmes de la prise du Pere Iogues et de nos hommes par les Hiroquois.

Vn de nos principaux Chrestiens, discourant auec vn Sauuage nouuellement descendu à Sillery, vit vn de nos Peres qui passoit par là : Voilà, dit-il, ceux qui nous enseignent et nous apprennent le chemin du Ciel, ils n'espargnent rien pour cet effet : ils s'appauurissent pour nous, ils deuiennent malades pour nous ; si tu passes icy l'Hyuer, tu cognoistras par effet la verité de ce que ie te dis. Ce qu'ils nous enseignent est d'importance : ils nous deffendent tout ce qui est mauuais, les festins à tout manger, l'inuocation des demons, la croyance aux songes, la multiplicité des femmes dans le mariage, et en vn mot toutes nos meschantes coustumes qui nous damnent et nous iettent dans vn feu apres la mort. C'est vn feu, disoit-il, qui ne s'esteindra iamais, dont celuy qui nous eschauffe icy sur terre n'est qu'vn leger crayon, il est espouuantable dans sa durée eternelle ; ceux qui y vont bruslent sans esperance d'en sortir.

Vne femme ayant ouy discourir du Purgatoire, et qu'il y auoit peu de personnes qui allassent en Paradis sans passer par le feu, fut touchée et se mit à prier Dieu instamment pour sa fille defuncte depuis peu. Le Pere, sçachant sa deuotion, luy demanda ce qu'elle faisoit pour sa fille defuncte : Ie dis tous

les iours trois Chapelets, dit-elle, l'vn pour ma fille, et deux pour le Pere qui est mort il y a quelques iours (c'estoit le Pere Raymbault). Et pourquoy deux pour ce dernier, et vn seulement pour ta fille, luy repart le Pere ? S'il est vray, dit-elle, ce que vous enseignez, que peu de gens vont au Ciel sans aller auparauant dans le Purgatoire, ce Pere qui vient de mourir, quoy que tres homme de bien, y aura peut-estre esté pour quelque temps, et ie dis deux Chapellets pour luy, afin que Dieu le deliure au plus tost, et qu'estant au Ciel il prie pour ma fille : ses prieres la feront plus tost sortir que les miennes.

On aura assez remarqué és precedentes Relations que la grande tentation des Sauuages, est que le Baptesme et la priere les font mourir. Vn certain appellé François Kok8eribabougouz, voyant vn de nos Peres entrer dans sa cabane, l'attaque et luy demande s'il ne sçait pas enfin la cause pourquoy ils meurent ainsi tous, depuis quelques années qu'on leur a parlé de nostre foy. Il insinuoit assez clairement que la priere et le baptesme en estoit la cause, et parloit auec orgueil et mespris de la foy. Il est assez hautain de son naturel. Le Pere se sentit obligé de refuter le discours de cet homme, comme meschant et scandaleux, et reprendre quant et quant son orgueil et sa superbe ; mais au lieu de s'humilier, il tire son Chapelet et le iette au feu, en la presence de tous ceux de la cabane et du Pere mesme. Nos bons Neophytes ayans entendu cette action, en furent entierement indignez : ils vont le trouuer, et luy remontrent viuement sa faute, et l'incitent à faire penitence ; mais la crainte et la confusion le retenoit. Ils retournent deux et trois fois, et font si bien qu'il se presente pour receuoir telle penitence qu'on iugeroit conuenable : on assemble les Sauuages à la Messe dans la Chapelle de l'Hospital. Il estoit cabané fort proche. On le fait demeurer à la porte, comme indigne d'entrer à l'Eglise; apres quelque espace de temps on l'appelle, il se met à genoux deuant l'Autel, demande pardon à Dieu et à la tres-saincte Vierge, puis à tous ses Compatriotes qu'il auoit scandalisez, les coniure de l'ayder par leurs prieres à satisfaire à Dieu pour sa faute, ce qu'ils firent tout haut et tous ensemble. Apres on luy commande de baiser trois fois la terre : le pauure homme touché de regret tient sa bouche collée contre terre, iusqu'à ce qu'on le force de se releuer. Le Pere luy donne vn autre chapelet en signe de sa reconciliation, et tous assistent à la saincte Messe auec vne ioye et deuotion sensible. A la fin Noel Tek8erimatch, Capitaine des Algonquins, se leue et parle ainsi à ses gens en ton fort et haut : Mes nepueux, resiouyssons-nous, nostre frere estoit entre les mains du Diable, et s'il fust mort, l'Enfer estoit sa demeure pour iamais, et Dieu l'en a deliuré ; il estoit mort et le voila viuant, resiouyssons-nous de ce que nous sçauons maintenant les moyens d'appaiser la colere de Dieu, perseuerons dans la priere, et quoy qu'il semble que nous mourions tous, croyons fortement et sincerement iusques à la mort, et ayons esperance en celuy qui a tout fait. Apres cette petite exhortation, le Pere leur donna la benediction à tous, et les renuoya fort contens et ioyeux. Cet homme s'est tres-bien comporté depuis ce temps là ; toute sa famille est Chrestienne. Il me presse à present de luy faire vne petite maison pour l'an prochain.

Le iour de sainct Iean l'Euangeliste, il fit vn temps fort rude ; le froid, les vents et la neige sembloient vouloir tout perdre, c'est chose espouuantable de voir l'air en ces temps là. Les Sauuages estoient pour lors cabanés sur la montagne dans les bois ; on ne croyoit pas qu'ils pussent venir à la Messe : on enuoya leur dire qu'ils n'y estoient pas obligez ; que si les plus robustes vouloient venir, qu'ils le pouuoient par deuotion, mais tous y vinrent à leur ordinaire. Vne vieille Algonquine demeura dans sa cabane pour garder quelques petits enfans, et se comporta comme si elle eust esté à la Messe : elle estendit vne image de nostre Seigneur, se mit à genoux deuant auec les enfans, recita son chapelet, se leua comme on

fait à l'Euangile, adora nostre Seigneur comme on fait à l'eleuation, chanta comme ils ont accoustumé apres la Messe : si bien que quand le Pere l'alla voir, elle luy dit qu'elle auoit esté à la Messe dans sa Cabane, le Pere l'interrogea comment, et apprit ce que ie viens de dire.

Vne femme Chrestienne, appellée Louyse, auoit vne fille malade qu'elle cherissoit comme sa vie propre, elle la porta à l'Hospital ; les Religieuses qui aymoient sa mere à raison de sa vertu, n'y espargnerent rien ; mais nonobstant les remedes sa maladie redoubloit. Deux Sauuagesses payennes la viennent voir, puis se tournant vers la mere là presente et fort affligée, luy promettent de guerir sa fille, si elle veut permettre qu'elles la pansent à leur façon, c'est à dire qu'elles la chantent, la soufflent, et la ionglent auec leurs tambours : Mais il faudroit, disent-elles, la porter dans les bois : car autrement ceux qui ont des robes noires le sçauroient, et nos medecines seroient inutiles ; au reste tiens pour certain que ta fille guerira, si tu nous obeis. A Dieu ne plaise, repartit cette bonne Chrestienne, que l'on fasse quelque chose à ma fille, qui soit contre la loy de Dieu, ie craindrois bien plus tost que cela ne la fist mourir, et quand mesme ie sçaurois qu'elle gueriroit de vos medecines, ie ne le permettrois pas, puis que Dieu le deffend : il n'importe que ma fille meure, pourueu qu'elle aille au Ciel. Ces deux femmes sortirent bien estonnées, et ne parlerent plus de rien. Il pleut à Dieu d'appeller à soy cette petite creature, et d'esprouuer la constance de la mere, laquelle en demeura affligée au possible, mais nullement esbranlée en la foy, quoy que ce soit la troisiesme qu'elle a perduë depuis qu'elle a receu le Baptesme. Cette espece d'affliction se retrouuant en quantité de familles Chrestiennes, est-ce pas vne puissante espreuue que Dieu leur enuoye, et à nous aussi ? Sa fille mourut dans les bois : car ayant en fin receu quelque soulagement à l'Hospital, sa mere qui estoit obligée à quelque voyage, la traisna à leur façon, comme elle peust ; le mal redoublant dans les bois l'emporta. Elle n'estoit aagée que de huict ou neuf ans. Sa mere rapporta son corps à Sillery pour estre enterré auec ses parens. Elle nous dit qu'elle auoit admiré les pensées et discours de sa fille à la mort : premierement elle tesmoigna qu'elle eust bien desiré de voir encor vne fois vn des Peres, pour receuoir vn mot de consolation en ce passage, que neantmoins elle se console en Dieu ; apres elle remercia sa mere du soin et de la peine qu'elle auoit pris d'elle, pendant tout le cours de sa maladie, et luy promit en recompense de prier Dieu pour elle apres sa mort. Son frere aisné l'estant venu voir, elle luy recommanda de faire estat de la foy et des prieres, et comme elle auoit apprins qu'il n'estoit pas bien auec sa femme, elle le coniura de la supporter en son humeur, qu'il se gardast bien de la quitter iamais, qu'il eust patience, que luy qui estoit homme se deuoit monstrer plus sage. Ie ne sçay pas où cet enfant de neuf ans au plus auoit appris tout cela, le S. Esprit la faisoit parler par dessus son aage.

A peine croira-on ce que ie vay dire d'vn Neophyte Sauuage, puis qu'il s'en rencontre si peu parmy nos Chrestiens d'Europe qui le peussent faire. Vn ieune Sauuage Chrestien fut puissamment tenté par vne femme qui le poursuiuit dans les bois, et le sollicita à mal faire auec autant d'impudence que de charmes et d'attraits, elle y employa tout. Le bon ieune homme luy resiste fortement, la reprend, luy remonstre que Dieu voit tout, qu'il les regarde : cela ne la rend pas plus sage, elle redouble iusques à deux et trois fois ; le diable trauaille de son costé, et ioint ses forces auec celles de la femme, attaque le cœur de ce pauure Neophyte, excitant en luy la passion et le pressant viuement : le voila tenté dehors et dedans. Il resiste pourtant courageusement, inuoque l'assistance de Dieu, et puis sentant que le danger croissoit, s'enfuit dans les bois, et abandonne cette malheureuse creature ; estant lors seul et à l'escart, se met à genoux, prie Dieu, luy

demande pardon, prend des verges, et se despoüillant nud, se chastie rudement par tout le corps. C'estoit au milieu des neiges, et au cœur de l'Hyuer, que les arbres fendent de froid ; mais la peur d'auoir manqué, et la crainte de la tentation le font resoudre à cette penitence. Il n'en demeure pas là, il court à Quebec, où il auoit entendu que le Pere qui confesse les Sauuages estoit allé, il entre chez nous tout desolé, et se iette aux pieds du Pere, luy raconte sa tentation et le danger où il a esté, auec autant de regret que s'il eust commis le peché ; les souspirs et les larmes entrecoupoient toutes ses paroles. Il demande penitence : Mon Pere, dit-il, ne m'espargnez pas ; ie vous prie, dites moy ce qu'il faut faire pour appaiser Dieu : ie suis tout prest de vous obeïr, quand vous me donneriez vne penitence capable de m'oster la vie : ô Dieu que ie mourrois volontiers pour cela ! Le Pere le consola fort, estant luy-mesme grandement consolé d'vne telle ferueur, et le renuoya auec vne penitence bien legere, et semblable à celle que plusieurs Ss. ont imposée en tel cas.

Les Chrestiens de Sillery ont contribué notablement de paroles et d'exemple à la conuersion des Atikamegues. Ils prenoient le temps de faire les prieres publiquement en leur cabane, quand les Atikamegues les venoient voir ; ils deffendoient aux ieunes gens de cette nation de visiter la nuict les filles qu'ils recherchoient en mariage, selon leurs vieilles coustumes ; ils ne les inuitoient iamais aux festins, que pour parler de Dieu et de la priere. Comme tous les principaux, tant de cette nation que de ceux de Sillery, estoient vn iour assemblés en vn festin (ces festins ne consistent d'ordinaire qu'en deux chaudieres de bleds d'Inde auec vn morceau d'orignac ou de castor), Iean Baptiste, qui auoit esté autheur [de la venuë] des Atikamegues, prit la parole, et dit : Ie ne sçauois autrefois ce que vouloient dire les François, quand ils nous parloient de Dieu, ie pensois qu'ils mentoient ; mais i'ay recogneu qu'ils disent vray, et qu'en effet il y a vn Maistre qui a tout fait, et qui gouuerne tout, et qui doit chastier les meschans d'vn feu eternel, et recompenser à iamais les gens de bien au Ciel. Le Capitaine des Atikamegues témoigna vn grand contentement de ces paroles, et exhorta tous ces ieunes gens a bien apprendre ce que on leur enseigneroit.

Nous auons baptisé ça-bas enuiron cent Adultes, sans les enfans. Voicy les paroles d'vn des chefs de Tadoussac, l'Automne passé, en la Chapelle des Vrsulines, auec quelques-vns de ses gens ; il parloit en vn conseil de Sauuages auant son Baptesme : Il y a trois ans que i'escoute les Peres auec attention, et approuue leurs discours ; i'ay pour cela attendu à me faire baptiser iusques icy, parce que le Baptesme est vne chose importante à laquelle il faut serieusement penser : quand on est vne fois baptisé, on ne peut plus reculer, il faut marcher droit et viure en bon Chrestien : quelques-vns vous disent, hastez vous de me baptiser, et puis au bout d'vn mois ou deux, ils perdent leur ferueur et ne font quasi plus d'estat de leur Baptesme. Ie sens mon cœur qui me dit qu'il voudroit estre Chrestien, il y a long temps ; il ayme la priere, et neantmoins il n'ose vous presser : c'est donc à vous, mes Peres, d'en disposer ; voyez, esprouuez moy, et si vous me iugez tel qu'il faut, vous me ferez vn plaisir extreme de me mettre au nombre des Chrestiens, et ie tascheray d'estre fidele à Dieu. Ie ne suis pas seul, voicy plusieurs de mes gens qui attendent la mesme faueur : interrogez les tous les vns apres les autres, et voyez si ie dis la verité, et si eux-mesmes sont disposez comme il faut. Apres son Baptesme et celuy de sa femme, il fut marié solennellement à l'Eglise ; quatre autres de ses gens auec leurs femmes receurent la mesme faueur des deux Sacremens de Baptesme et du Mariage.

Ie croy qu'il ne sera pas mal à propos de fermer ce Chapitre par vne lettre qu'vn Neophyte Chrestien a dictée de soy-mesme pour estre enuoyée en France à vn homme de consideration son bien-faicteur : voyez ses propres termes et la façon de s'enoncer.

I'admire ce que vous faites, de ce que vous vouliez
Nimakaterindam Ka tien, ka dich
auoir pitié de moy, de ce que vous vouliez auoir
oha8erimien ka 8ich cha8erimach
pitié de ma femme et de mes enfans, nous ne sommes
Ni8 gaié ninithanisak Nikok8atisimin
pas capables de vous remercier : celuy qui tout fait,
Ki nak8mirang missi Ka Kichit8tch
c'est celuy qui vous payera ; tous les iours nous prions
mi Ke kichik8k kachigakir kigagar8nta-
pour vous. I'ay dit au Pere Vimont : Ecriués
m8rimin Nitira Pere Vimont Nassina-
vous, car ie n'y entends rien : ie vous donne
hiker kir ketna nikikerindan, kimirir
mon sac à Petun, fût-il ainsi qu'autre chose ie vous
nikachtipitagan, katira kotak nita miri-
puisse donner. Vous luy escrirés : Mon enfant
ram kiga massinahama8a. Ninitchanis
Iacques qui se nomme, remercie vostre fils
Iacques ka irintch 8nak8mar khik8isis
Ioseph qui est appellé ; il priera pour
Iosephet ka irintch 8ga gagar8ntama-
luy. Vous faites bien de ce que vous voulez auoir
8ar. K8eratch entien ka 8ich Cha8e-
pitié de nous : fortement nous croyons. Fût-il ainsi que
rimiang s8nka nitep8etamin kat nita
nous vous puissions voir en vostre pays, nous nous
apmirang endrakieg niga kichka-
verrons au Ciel. Il vous expliquera tout
bantimin 8ak8ing kiga ir8tamak8a ka-
le Pere le Ieune. Ie suis comme demeurant
kina Pere le Ieune k8nt ni8intikemack
auec les filles de l'hospital, ce n'est que comme vne
ik8esensak k8nt peiik mi-
maison, tout aupres nous demeurons ; tousiours
ki8am pechkhich nit'apimin eapitch
ie les honoreray. Nous sommes bien aises
niga manatchihock, nimir8erindamin
de ce qu'il en est arriué deux, vne qui
Ninch ka michaga8atch peiik Ka
est petite, l'autre qui est grande ;
agachinchitch Kotak Ka Kin8sitch
cela va bien de ce qu'elles sont arriuées, afin qu'elles
K8eratch Ka michaga8atch itchi Ki-
nous enseignent et afin qu'elles ayent
kinohama8iiamint8a gaie itchi cha8e-
pitié de nous. Nous sommes bien aises de ce
rimiia mint8a. Nimir8erindamin Ka
qu'elles ont compassion des malades : car nous au-
cha8erima8atch eak8siritii Ketna mi-
tres nous n'auons point cette coustume, nous nous
ra8int nitichirini8akisimin Nipaki-
abandonnons nous autres, quelquefois nous estran-
ritimin nira8int Nanik8t8n8z nipis
glons les malades ; voila autrefois
kit8nebirenanak eak8sitiik mi ta8ch
comme nous faisions : voila pourquoy nous som-
echirini8akisiang mi ka 8ntchi mir8e-
mes bien aises de ce qu'elles sont arriuées icy les
rindamang ka michaga8atch 8ndoire ka
vestuës de blanc : depuis qu'elles sont arriuées, c'est
8abakoretiik ki ak8 michaga8atch
depuis ce temps-là qu'elles ont compassion de nous.
mi ak8 cha8erimiiomint8a.
Nous admirons de ce qu'elles ont quitté
Nimakaterindamin ka nagatahant
leur pays. Ie suis aagé, ie ne puis plus
88atch endraki8atch Nisa sikis ka mi-
trauailler ; pleust à Dieu qu'vn European
ninita arokesi kat peiik 8emichtig8ch
m'aydast à defricher la terre.
8itchihitch itchi Kitikeian.

CHAPITRE V.

Continuation du mesme subiect.

Estienne Pigarouich, dont il est parlé aux precedentes Relations, nous a donné cette année des tesmoignages de son zele et de sa vertu aussi remarquables que iamais. Il arriua vn iour vne querelle dans vne famille Chrestienne entre le mary et la femme ; ils se frapperent assez rudement. Estienne entre en la cabane et parle au mary en cette sorte : Il faut que les hommes ayent plus d'esprit que les femmes, et qu'ils domptent mieux leur colere : vn bon moyen d'appaiser vne femme quand elle crie, c'est de ne luy dire mot, ou bien sortir de la cabane, et la laisser crier toute seule ; ie me suis bien trouué de ce remede. Quelquefois ie fais encor mieux : au lieu d'en sortir, ie luy fais vne leçon fort doucement : Est-ce là, luy dis-ie, ce qu'on vous enseigne tous les iours ? eh bien fasche toy, mais sçache que tu prends le chemin de l'Enfer, et que tu seras bruslée pour ta colere. Ie trouue souuent qu'elle s'appaise et se prend à rire.

Cet homme, parmy son zele, est ioyeux et agreable. Il estoit vn iour dans vne cabane de Sauuages, où l'on parloit de ce que les Peres auoient enseigné touchant le Sacrement de Confession ; il se

mit à leur faire vne question à tous, les vns apres les autres, sçauoir : si pour les pechez qu'ils auoient commis, on leur donnoit pour penitence de se ietter du haut du grand sault de Montmorency en bas (c'est vn precipice d'eau qui tombe d'vne Montagne prés Quebec), le feroient-ils ? Ils respondirent tous qu'ouy, pourueu qu'on leur enioignist. Et moy aussi, dit-il, qui suis le plus grand pecheur de tous ; ie redoute l'Enfer, et crains fort que mes pechez ne m'y attirent : ie me soucie peu que mon corps soit englouti dans l'eau, mais ie souhaite ardemment que mon âme aille au Ciel.

La stabilité du mariage est vn des poincts des plus difficiles dans la conuersion et arrest des Sauuages, nous auons bien de la peine à l'obtenir et à la maintenir. Vne ieune femme voulant abandonner son mary sans iuste subiect, les principaux et plus zelez Sauuages s'assemblerent, et prierent Monsieur le Gouuerneur de leur permettre de faire vne petite prison à Sillery, et y enfermer quelque temps cette femme, et la mettre en son deuoir. Estienne Pigarouich en prend la commission, et la faict saisir, et comme elle fut à la porte de la prison, il luy tint ce discours : Ma niepce, prie bien Dieu toute la nuict, tu auras du loisir, demande luy que tu deuiennes sage, et que tu ne sois plus opiniastre ; endure cette prison pour tes pechez, prends courage : si tu veux estre obeyssante, tu n'y demeureras pas long-temps. Elle entre fort paisiblement, se laissant conduire comme vn agneau, et demeura là toute la nuict à plate terre sans feu et sans couuerture, c'estoit le second iour de Ianuier, au plus rude temps de l'hyuer. Le lendemain matin, le Pere de Quen la fut visiter auec Estienne, et luy fit donner vn peu de pain et de la paille pour se reposer. Le Pere la voulut faire sortir vn peu de temps pour se chauffer en vne chambre prochaine, puis la remettre en son cachot ; mais le Sauuage luy dit qu'elle deuoit endurer cela pour ses fautes, et luy mesme l'encouragea à porter patiemment cette penitence. Sur le soir pourtant on iugea à propos de la deliurer : c'estoit assez pour donner de la terreur à cette pauure creature, et vn petit commencement de police à ces nouueaux Chrestiens, ioint que la melancholie se mettant dans l'esprit d'vn Sauuage, il en vient à de grandes extremitez et souuent à vne mort violente. Le chastiment a seruy à cette ieune femme et à plusieurs autres.

Le mesme Estienne Pigarouich s'en vint trouuer vn de nos Peres, le lendemain de Noël de grand matin, et luy dit : Voila ma feste, voila le iour de mon patron S. Estienne, que pourray-ie faire pour l'honorer ? Le Pere luy donna quelques enseignemens, et sur tout luy fit voir comme S. Estienne auoit parlé feruemment de Dieu, et donné sa vie pour la foy : il s'en va, et apres auoir entendu la Messe et Communié deuotement, il inuite plusieurs Sauuages baptisez et autres aussi, en vn festin qu'il leur fit en l'honneur de sainct Estienne son Patron. Puis il leur parle ainsi : Vous sçauez assez mon nom de Baptesme, et vous auez ouy raconter auiourd'huy à la Messe ce qu'a fait sainct Estienne, estant en ce monde : pleust à Dieu que ie l'imitasse en sa vie et en sa mort, comme ie fais en son nom ; à tout le moins ie le veux faire en quelque chose, c'est à dire parlant de Dieu et de la foy : c'est donc ce que ie fais maintenant, vous conuiant et coniurant tous, que nous viuions et mourions en la foy, que nous auons professée ; et pour vous autres qui n'estes pas baptisez, le festin est pour vous faire cognoistre mon nom de Baptesme, c'est Estienne. Ouy i'ayme le nom d'Estienne, aussi m'est il plus honorable que celuy de Pigarouich : on ne cognoist le dernier qu'icy proche, parmy quelque nombre de Sauuages que nous sommes ; si ie passois la mer, et que l'on me demandast mon nom, on ne m'entendroit pas, si ie disois Pigarouich, mais si ie nommois Estienne, incontinent on sçauroit que ie suis amy de Dieu et de tous ceux qui prient, et que ie porte vn nom qui est chery et prisé au Ciel et par toute la terre. C'est donc en consideration de ce nom et de

celuy dont nous faisons auiourd'huy la feste que ie fais festin. Nous autres quand on nous donne le nom de quelqu'vn qui est mort, pour en conseruer la memoire, on nous oblige par consequent dés l'heure mesme d'imiter celuy que nous faisons reuiure : ne vous estonnez donc pas si ie parle maintenant et prends la hardiesse de vous enseigner, ie ne le fais que dans le desir que i'ay que tous nos gens embrassent la foy, et obeyssent à Dieu, et c'est ce que desiroit sainct Estienne, en enseignant ceux de sa nation. Plusieurs festins faits de la sorte cette année n'ont pas peu seruy à confirmer la ferueur de nos Chrestiens. Au reste ils ne consistent pour l'ordinaire qu'en vne grande chaudiere ou deux de bled d'Inde, ou pois, auec vn quartier d'orignac ou de castor, selon le nombre des conuiez, et ils les font pour s'entre-soulager en leur pauureté, et se faire la charité les vns aux autres : si bien que faire vn festin, c'est icy à present le mesme que donner à manger à ceux qui sont en necessité, et exercer vn acte de misericorde.

Nos Algonquins Chrestiens allerent vn iour à la chasse auec quelques ieunes gens Atikamegues nouuellement arriuez, et qui n'auoient encor guere d'affection pour la foy ; ils virent la piste de deux orignaux qui alloient l'vn à gauche, l'autre à droict. Vn des Atikamegues dit à nos Chrestiens : Qui sera-ce de vous autres Chrestiens, qui nous baillera à manger ? lequel tuërez-vous des deux orignaux ? Estienne entendit bien que cet homme vouloit taxer la priere, et mettoit son esperance en ses superstitions, auec lesquelles il pretendoit inuoquer le demon, et faire bonne chasse : il prit donc la parole, et dit : Ce n'est pas nous qui donnerons à manger, c'est celuy qui gouuerne tout, nous esperons en luy, et non pas en nos iambes ny en nos tambours : s'il veut que nous prenions les premiers des orignaux, cela arriuera, nonobstant vos Iongleries ; s'il veut que ce soit vous qui en preniez, il sera ainsi. Nous allons le prier qu'il nous assiste, et puis qu'il en dispose comme il voudra. Alors il fit mettre tous ses compatriotes à genoux, et les fit prier Dieu. Les Atikamegues partirent les premiers pour suiure les pistes d'vn de ces deux orignaux ; mais en vain, ils furent obligez de retourner sans auoir rien rencontré, aprés vne extreme lassitude. Les Algonquins partirent seulement sur le haut du iour, et sur le midy ils attrapperent la beste qu'ils suiuoient, et la tuerent, puis retournants sur les pistes des Atikamegues, trouuerent encore l'autre, et la mirent à mort, et retournerent fort ioyeux vers les Atikamegues, leur laissans à tous vne tres-bonne odeur de nostre saincte foy, et vn desir du Baptesme.

Vn des premiers Sauuages de Tadoussac, nommé Achille en son Baptesme par Monsieur le Cheualier de l'Isle, s'arresta à Sillery, et y faisoit vne des meilleures familles. Quelque temps apres auoir esté baptisé, il fut attaqué d'vne maladie languissante, qui luy dura plus de deux ans et demy, pendant lesquels il tesmoigna tousiours vne grande constance en la foy, et vne grande resignation à la volonté de Dieu ; le mal redoublant, on le porte à l'Hospital, là où il exerce des actions de vertu signalée. Il est meur pour le Ciel, Dieu l'appelle à soy ; les Sauuages en demeurerent extremement affligez : car il estoit remarquable parmy eux, et l'aymoient fort. Estienne Pigarouich, les voyant tous assis autour du defunct desolez au possible, et les testes baissées en signe de tristesse, leur dit : Mes freres, prenez courage, ne vous attristez pas trop, nous n'auons pas embrassé la foy, afin de viure long-temps çà-bas dans la terre, mais afin de bien viure et d'aller au Ciel ; l'excez de la tristesse ne vaut rien, et desplaist à Dieu, et vous apportera du mal : que vostre tristesse soit courte et moderée. Ne croyez vous pas que l'âme de cet homme qui vient de mourir et a creu fortement en Dieu, est au Ciel, ou y sera bien-tost ? pourquoy donc pleurez vous ? ne faut-il pas que nous mourrions tous ? cette vie n'est pas plus longue que le bout du doigt ; mais celle que nous attendons n'a point de fin :

c'est ce que nous enseigne la priere; faites en estat, et la gardez constamment parmy toutes les fascheuses rencontres. Ce discours partant d'vn cœur feruent, et prononcé d'vn ton ferme, essuya les larmes de ces pauures gens, et leur fit leuer les testes qu'ils tenoient baissées entre leurs mains.

Charles Meiask8at nous fournit encor cette année dequoy consoler ceux qui ayment nos Sauuages. Il est de Tadoussac, et reside à Sillery, en vne des maisons basties à la Françoise. Il arriua d'vn voyage des Trois Riuieres, peu de iours apres la mort de Monsieur Nicollet; la premiere nouuelle qu'il entendit, fut celle-là. Il leue incontinent les yeux au Ciel, prie Dieu pour son âme, va droict à nostre Eglise dire son Chapelet pour le defunct, et delà à la Chapelle de l'Hospital, où il en fit autant, puis il vient nous voir chez nous, et trouuant le Pere de Quen en meilleure santé qu'il ne l'auoit laissé en partant, il luy dit ces mots : Mon Pere, i'ay prié Dieu pour vous tous les iours, ie luy ay dit : Mon Dieu, guerissez le Pere qui nous enseigne, si vous voyez que cela soit bien; que si vous voulez qu'il meure, faite qu'il aille droict au Ciel. Aprés cela, il demanda au Pere ce qu'il falloit faire pour expier entierement vne faute dont il s'estoit desia confessé. Le Pere luy expliqua les trois sortes de satisfactions, l'aumosne, l'oraison et le ieusne. Le lendemain il s'en va à l'Hospital voir les malades, l'vn desquels luy demanda vn drap: il sort sans delay, s'en va à Quebec, achete vn drap au magasin, et l'apporte à ce malade. Il a depuis tousiours continué cette charité enuers les pauures et les infirmes, et prend vn singulier plaisir à les consoler et leur parler de Dieu.

L'an passé, estant en Caresme dans les bois pour y faire sa chasse et sa prouision de viande boucanée, il faisoit sa cuisine à part, afin de ne point manger de viande en Caresme. Vn iour comme il faisoit cuire vn peu de poisson dans vne petite chaudiere, sa femme qui n'est pas Chrestienne, et qui est d'vne humeur hautaine, ietta de dépit vne poignée de cendre dans la chaudiere, se mocquant de luy et des prieres : nostre bon Charles, sans se fascher ny dire vn seul mot, vuide la chaudiere, va querir de l'eau et la remet sur le feu, iettant par cet acte de patience vn bon verre d'eau sur la cholere et l'orgueil de sa femme, qui n'osa depuis rien faire.

Voyant son frere qui s'en alloit à la chasse, et quelques autres Algonquins Chrestiens qui alloient au fort de Richelieu, il leur donna à tous chacun vne brassée de pourcelaine, large de trois doigts (c'est vn present de valeur parmy eux), afin qu'ils fissent tousiours estat de la priere, et prissent garde de ne se point perdre parmy les Algonquins de là haut ; puis tirant son frere à part (il s'appelle Eustache, et est fort bon Chrestien), il luy bailla son Crucifix, et luy dit : Mon frere, priez tousiours deuant le Crucifix, et puis quand vous aurez prié, baisez-le auec amour et respect; souuenez vous de moy en vos prieres, et prenez courage ; reuenez le plus tost que vous pourrez, afin d'estre enseignez; souuenez vous que Dieu est par tout, et qu'il vous void tousiours, ne faites rien de mal, gardez les Dimanches et les Festes, ayez à cet effect vn papier qui les marque. Pour moy, ie ne sçay encor où i'iray, ie feray ce que me dira celuy qui commande icy, ie ne dispose pas de ma personne, et ie ne le veux pas faire : car ie sçay que Dieu veut que nous despendions de ceux qu'il a mis çà-bas en sa place. I'iray à la chasse du costé qu'il me dira, puis ie remmeneray le prisonnier en son pays, si on m'en donne la commission. Au cas que ie ne vous voye plus, ie vous fais heritier de tout mon petit meuble, de mon lict, de mes rets, de mes plats François; vous estes desia auec moy en possession de la petite maison Françoise, que les Peres nous ont donnée. Si ie vay iusques au pays des Abenaquiois auec le prisonnier que ie dois quitter là, ie voudrois bien auoir vn interprete, pour leur parler de Dieu et de la foy : ie le ferois bien volontiers.

Cet homme semble plein de l'esprit de Dieu en ses paroles et en ses actions.

Dieu luy accorda son desir ; car il eut pour compagnon de son voyage vn ieune homme natif du pays des Abenaquiois mesme, et qui parle fort bien leur langue, et est bon Chrestien : ils ont tous deux remené le prisonnier, et ont hyuerné aux Abenaquiois, où Charles a efficacement presché la loy de Dieu. Mais comme ces gens n'ont cognoissance ny commerce auec autre personne qu'auec quelques Anglois habituez là, et sont forts subiets à l'yurongnerie, par le moyen de la boisson qu'ils traitent auec les heretiques et auec les nauires de la coste, les discours de nostre bon Chrestien n'eurent pas tant d'effet ; vn des Capitaines Abenaquiois pourtant l'a suiuy et a protesté qu'il abandonnoit son pays pour resider icy et se faire instruire, afin d'estre baptisé. Il y trauaille maintenant et semble d'vne humeur docile, et desirer fortement le Baptesme : l'issuë le fera voir. Il le faut esprouuer à loisir, l'experience nous apprend icy et aux Hurons que la multitude de Sauuages baptisez et peu esprouuez ne sert pas beaucoup à l'auancement du Christianisme ; nous voyons à l'œil qu'vn Sauuage bien esprouué, bien conuerty et constant en sa resolution, fait beaucoup plus pour estendre la foy et attirer toute vne nation, qu'vne multitude lasche et inconstante.

Nostre bon Charles, estant aux Abenaquiois, fut auec eux visiter les Anglois en leur habitation ; il les prenoit pour des François, ils ne sçauent pas encor distinguer les Europeans, ny de nation, ny de religion : Charles donc croit aller voir des François. Estant entré, il tire son Chapelet, et en fait monstre : vn Anglois prend la parole, et luy dit : C'est le Diable qui a trouué ce que tu tiens, c'est vne inuention du demon. Charles sans se troubler le regarde, et luy dit : Mais c'est le diable qui le fait parler et luy met ses paroles en la bouche. Tu mesprises le fils de Dieu et sa Mere. L'Anglois ne sceut que dire, voyant vn homme si resolu, et qui n'entend autre raison que sa foy. Charles tire derechef vne belle image, car il est fourny de toutes les instructions de deuotion : l'heretique le voyant luy monstra vn vieil linge à terre et luy dit : Ce que tu tiens ne vaut pas mieux que cela. Charles le regarde derechef, et luy dit : Crois-tu que Dieu te voye et t'entende ? Sçais-tu bien que tu brusleras dans l'enfer, puis que tu mesprises ce que Dieu a fait et ordonné. Depuis ce temps-là les heretiques le laisserent en paix.

Ce bon homme a eu la consolation de voir baptiser le Capitaine Abenaquiois qui le suiuit. Ce Chapitre estoit desia escrit, quand ce Proselyte pressant son baptesme se vit enrichy d'vn surcroy de faueur qu'il n'attendoit pas : car Monsieur le Cheualier de Montmagny voulut estre son Parain, au nom du Grand Maistre de Malte. Ce Prince vrayment zelé pour Iesus-Christ, luy rescriuant, l'exhorte de continuer son zele, et de redoubler sa ferueur, pour la gloire du Roy du Ciel et pour le seruice de sa Maiesté tres-Chrestienne, qui l'honorant, comme il dit, d'vn Gouuernement temporel, le fauorise bien dauantage, luy donnant vn employ où il y a tant de Couronnes à amasser pour l'Eternité : aussi est-il vray que ce braue Cheualier ne laisse perdre aucune fleur ny aucune perle qui puisse seruir pour les estoffer.

CHAPITRE VI.

De la venuë des Atticamegues et de leur Baptesme.

Les Atticamegues sont vne des Nations que nous auons au Nord ; ils demeurent à trois ou quatre iournées du grand fleuue dans les terres. L'automne passé 1642. treize canots, faisant enuiron soixante personnes, descendirent en traite aux Trois Riuieres ; c'estoient mesnages entiers, contre l'ordinaire de ces peuples, qui n'enuoyent que les plus robustes en ces voyages, à raison de l'extreme difficulté des chemins. Mais comme ils

auoient vn dessein plus releué que celuy de la traite, et qui leur estoit inspiré de Dieu, les familles entieres en voulurent iouyr. En voicy l'occasion. Iean Baptiste, Capitaine des Montagnets, et resident à Sillery, et qui tire son origine du pays des Atticamegues, fut touché d'vn zele et desir de leur Salut. Il inuita donc leur Capitaine auec presens selon la coustume, pour venir voir l'habitation de Sillery et les deserts qu'on leur a faits, et ensemble entendre parler de la Loy de Dieu : ils accepterent les presens et se resolurent d'obeyr. Le Pere Buteux qui estoit aux Trois Riuieres, quand ils y arriuerent, les confirma dans leur resolution ; ils descendent donc à Sillery sur le commencement de Nouembre 1642. et se cabanent prés de Iean Baptiste. Tous nos Chrestiens les receurent auec beaucoup de charité : chacun se cotise pour leur fournir leur petite prouision d'anguilles et de bled d'Inde. Voicy la façon : vn des principaux Neophytes sort de sa cabane, fait vne criée publique de la part du Capitaine, remonstrant la venuë de ces bonnes gens et leur dessein : cela suffit, chacun court à son petit magasin, prend vn bon paquet et leur porte sans delay et gayement. Le Capitaine Atticamegue auec cinq ou six des plus remarquables, s'en vient à Quebec pour saluer Monseigneur le Gouuerneur, et luy rendre raison de leur arriuée. Iean Baptiste et Noel Tek8erimatch auec deux de nos Peres les accompagnerent ; ils remonstrent donc comme Iean Baptiste leur a parlé de nostre saincte foy et du secours que les François leur donnoient, du grand soing que Monsieur le Gouuerneur prend de ceux qui veulent croire en Dieu, que c'est ce qui les a amenez ; qu'apres auoir esté instruits et baptisez, ils retourneroient en leur pays porter les nouuelles à leurs Compatriotes. Monsieur le Gouuerneur les receut auec beaucoup d'affection, les encouragea d'escouter les Peres, et bien apprendre ce qui estoit de leur Salut ; puis ioignant les effects aux paroles, leur fait donner vne bonne prouision de pois et de galette. Ils s'en retournent à Sillery tous rauis de ioye, et se mettent à estudier auec ardeur le Catechisme et les prieres ; le Pere Buteux fut leur maistre. La moitié ont esté baptisez ; tous les autres sont Catechumenes et dans vn fort desir du mesme bon-heur. Mais on les differe pour de iustes raisons : il est bon d'esprouuer long-temps les Sauuages, sur tout quand on se doute que l'interest temporel les porte, ou qu'ils sont plus attachez à leurs erreurs ; il n'y a nation, pour barbare qu'elle soit, qui n'ayt ses superstitions. Ceux-cy dont il est question, mettent toute leur confiance en leurs tambours, leurs festins et leurs sueries, qu'ils font pour inuoquer le manitou et pour chasser la maladie et la faim. Ces erreurs, qui ne semblent que des niaiseries, les possedoient puissamment ; ils ne croyoient pas eux-mesmes s'en pouuoir iamais deffaire. Ils approuuoient pour la plus part la priere, comme chose bonne et necessaire, mais au reste ne vouloient pas quitter leurs superstitions, croyans que c'estoit s'exposer aux miseres qu'ils redoutoient le plus ; l'exemple des Chrestiens de Sillery, et l'instruction continuelle les a desabusez et leur a peu à peu arraché cette sottise de l'esprit auec les instrumens dont ils se seruoient pour les pratiquer. La marque la plus certaine que quelqu'vn vouloit donner de sa bonne volonté, estoit d'apporter son tambour aux Peres qui les enseignoient ; plusieurs le firent dés le commencement de l'hyuer et se rendirent capables d'estre enrolés au nombre des enfans de Dieu. Ie toucheray icy ce qui s'est passé de plus remarquable au Baptesme de quelques-vns.

Le premier qui y fut receu, fut vn appellé Anikoutchi, nommé Michel en son Baptesme ; c'est vn ieune homme aagé d'enuiron 25. ans, qui a apporté vn soin incroyable à se faire instruire et à receuoir ce qu'on luy disoit : toutes ses pensées n'estoient que de la priere, voire ses songes ; si bien qu'en dormant, il luy sembloit escouter quelque instruction, ou repeter ce qu'il auoit appris. Vn iour le Pere, le voulant moderer, luy dit qu'il ne vînt pas souuent,

et qu'il se degoûteroit de la priere, si on l'instruisoit si long-temps : Ne crains pas cela, dit-il, tu ne m'en sçaurois tant dire comme i'en desire ; ie me puis bien souler de viande ou d'autre chose, mais non pas de ce qui touche la foy : c'est ce qui me plaist, c'est ce que ie cheris par dessus toutes les choses du monde ; tout ce que ie vois de beau parmy vous autres François ne me touche point, il n'y a que vostre foy et vostre façon de prier Dieu, qui me rauit le cœur ; ie ne souhaite que cela de vous. Comme il eut appris qu'vn certain, dont ie parleray cy-apres, auoit apporté son tambour au Pere, il s'y en vient aussi, et luy dit : Comment, tu ne m'as pas demandé le mien ? le voilà, ie l'auois desia ietté ie ne sçais où ; dis moy s'il y a quelque autre chose à quitter, afin d'estre mieux disposé à mon Baptesme ; dis le moy au plus tost, car ie suis prés de l'executer. Ie ne me soucie plus de ce que pourroient dire de moy ceux de ma nation : ie ne voudrois pas en toute autre chose leur desplaire ; mais en ce qui est de la foy et du seruice de Dieu, il m'importe peu de leur plaire ou déplaire. Ils se mocquent de moy, de ce que ie vay quelquefois coucher chez vous, ie ne m'en mets guere en peine, ie le fais pour gagner le temps et l'occasion : tu n'as pas de loisir le long du iour, que tu visites les Cabanes ; la nuict tu as le temps de m'enseigner. Vn soir tout tard, le Pere retournant des Cabanes où il auoit fait l'instruction, tomba du haut en bas d'vne montagne fort glissante, et enfonça dans les neiges ; la cheute fut assez rude et dangereuse. Ce bon ieune homme, qui l'accompagnoit afin d'apprendre tousiours quelque bon mot, le voyant en cet estat, et vne petite lanterne à sa main, pour se sauuer des precipices de glaces et de neiges, s'écria : O que les Sauuages qui ne veulent pas croire, ne voyent ils la peine que vous prenez pour eux ! ils iugeroient par là que la priere est vne chose de consequence. Et en effect plusieurs de ses compatriotes estoient touchez, voyans qu'on ne s'espargnoit ny soir ny matin parmy des chemins et des temps si rudes, pour les enseigner. Ce ieune homme donc fut choisi auec vne ieune fille sa parente, aagée d'enuiron quinze ans, fort modeste, d'vn bon esprit, et bien instruite, afin d'estre comme les premices de la foy entre les autres de cette nation du Nord. Nous priasmes Monsieur le Gouuerneur d'honorer leur baptesme et de seruir de Parrain ; il le fit fort volontiers, et choisit pour cet effect l'Hospital, consacré au precieux sang de Iesus-Christ. Les principaux Sauuages s'y trouuerent tous. Ce ieune homme et cette ieune fille estoient rauis d'aise de leur bon-heur ; ils respondirent à toutes les questions et interrogations auec vne hardiesse et modestie qui ne ressentoit rien du Sauuage. Monsieur le Gouuerneur donna le nom de Michel au ieune homme ; nous esperons que le glorieux Archange protecteur de toute l'Eglise, estendra son bras et sa force pour la deffence de ces nouueaux Chrestiens du Nord et de ces peuples les plus delaissez du monde. La fille fut nommée Marie. Apres le baptesme, Monsieur le Gouuerneur fit vn festin remarquable pour le pays, à quarante des premiers Sauuages. Les Atticamegues le remercierent et luy tesmoignerent vn grand contentement de voir cet heureux commencement parmy leur nation. En voicy vn autre qui n'a pas tesmoigné moins d'ardeur et de courage en son Baptesme : c'est vn appellé Antoine ou Oüabakoüachits, aagé d'enuiron cinquante ans ; ce fut luy qui le premier de tous apporta son tambour au Pere. Apres l'auoir ouy discourir vn soir à l'ordinaire des choses de Dieu, il s'écria tout haut : Il est vray, tu as raison, et ie proteste deuant tous ceux qui m'écoutent que ie ne veux plus auoir de recours au diable, ny à mes superstitions, ie les desauoüe et en quitte tous les instruments, et veux estre baptisé : tiens, voilà mon tambour. Il le iette deuant tous, et comme ce fut le premier qui fist publiquement et hardiment cette action, il fut fort loüé de tous les Chrestiens. Cet homme a de grands sentiments des choses de Dieu et de la foy : Il n'y a rien, disoit-il vn iour, qui

m'attriste tant que de voir que i'ay si long-temps obey au diable, et n'ay pas cognu celuy qui a tout fait et qui conserue tout; et i'ay si peu de chose pour l'honorer et le prier. Ah ! que ne suis-ie comme mes enfans, qui estans, encor ieunes, ont l'esprit vif et la memoire bonne, pour retenir ce qu'on leur enseigne. Ie me veux souuent fascher contre eux de ce qu'ils ne m'enseignent pas tant comme ie voudrois. C'estoit vn plaisir de voir cet homme aagé de cinquante ans se faire instruire par vne sienne petite fille de dix ans : il la faisoit seoir aupres de luy, repetoit apres elle son *Pater*, son *Aue* et toutes les prieres, se faisoit interroger du Catechisme, comme vn Escolier par son Maistre. Il fut baptisé à nostre-Dame des Anges, auec vne singuliere consolation de nos Peres qui y assisterent. Il faisoit vn froid violent, et tel que plusieurs en ont eu quelquefois les bouts des pieds et des mains gelés ; il demeura les mains iointes pendant toutes les ceremonies du Baptesme, et respondit tousiours auec vn sentiment de deuotion et d'humilité qui paroissoit en tout son exterieur. On baptisa apres luy son fils, aagé de sept ou huict ans ; il voulut encor assister à toute la ceremonie, et l'encourager par paroles et par gestes à se comporter modestement en cette action. A la fin il luy dit : Mon fils, prends courage, c'est maintenant qu'il faut estre ennemy de tout ce que Dieu deffend, c'est maintenant qu'il faut estre sage ; apprend bien les prieres et les retiens, afin de me les enseigner. Cet homme est vn des plus considerables des Atticamegues.

En voicy vn troisiesme appellé Oüeratchenon, qui merite icy place : c'est le cousin de Michel, duquel i'ay parlé cy-deuant. Il est d'vn naturel hardy et entrant, ce qui a fait differer son Baptesme assez long-temps ; mais les grandes instances qu'il en a faites, luy ont ouuert la porte : il est vray que l'on auroit de la peine à croire tout ce qu'il a fait pour paruenir à son dessein. Du commencement qu'il eut resolu de poursuiure le baptesme, il alla chercher son tambour, enseuely ie ne sçay où dans les neiges, et vint trouuer le Pere : Tiens, luy dit-il, voilà ce qui a esté autrefois ma plus grande attache : puis que ie le quitte, i'abandonne toutes mes superstitions, ne crains point de me baptiser. Ie suis marié, ma femme veut estre baptisée, mon fils l'est desia, et ma mere aussi : qui t'empesche donc de me faire le mesme ? Sois asseuré de moy, ie n'auray iamais honte de professer la foy ; depuis que ie sçais les prieres, ie les ay fait dire publiquement chez moy le matin et le soir : dis moy si tu desires encor quelque chose, ie le feray. Ie te veux encor esprouuer, luy dit le Pere. Il patienta quelque temps, puis interposa par plusieurs fois les Religieuses, afin d'interceder pour luy, et voyant qu'on differoit encor, il va trouuer le Pere en particulier et luy dit : Or çà si ie meurs sans baptesme, à qui en sera la faute ? tu en respondras à Dieu : car ie le souhaite auec ardeur, i'ay fait tout ce que tu m'as dit, i'ay appris tout ce que tu m'as enseigné, ie le sçay par cœur, et me voila prest à en faire encor dauantage et mourir plus tost que rien faire contre la foy, ou la quitter : et apres tout cela tu me refuses ; et que feray-ie, s'il me faut demeurer tout cet hyuer sans estre baptisé et courir les dangers de mon salut? i'ayme mieux hyuerner icy aupres de toy, si tu en es content. Enfin il fit tant qu'il obtint le Baptesme, et fut nommé Iean ; il s'est tres-bien comporté depuis ce temps là. Vn iour de Dimanche, sur le tard, le Pere entrant dans sa cabane, le trouua recitant son Chapelet fort deuotement. Sa priere estant finie : C'est, dit-il, pour satisfaire à la faute que i'ay faite de n'auoir pas auiourd'huy assisté à la Messe, estant allé depuis cinq iours à la chasse pour nourrir ma famille. Le Pere luy dit qu'il n'y auoit point de faute, puis qu'il n'auoit peu retourner à temps. Il est vray, dit-il, mais pourtant il faut satisfaire de ce que ie n'y ay pas assisté. Vn sien camarade se plaignant à luy de ce qu'il ne sçauoit pas les prieres, et ne les pouuoit retenir : Ce n'est pas merueille, luy dit-il : car tu ne crois pas

fermement et de cœur ce qu'on t'enseigne, et ainsi tu ne te mets pas en peine de l'apprendre ; ton esprit ne s'y applique qu'à demy. Pour moy ie suis asseuré dans mon cœur, que ie crois et tiens pour certain tout ce que l'on nous enseigne, et ainsi i'employe toutes mes forces pour le comprendre et le retenir. Et en effect il s'appliquoit auec tant d'effort qu'il conceut et apprit par cœur tout le *Pater* en moins d'vne demy-heure. Au reste qui cognoistra les Sauuages, s'estonnera de la liberté qu'il eut à reprendre son camarade : car ie diray en passant, que c'est vne chose estonnante du respect que les Sauuages se portent en ce poinct l'vn à l'autre : quoy qu'ils soient priuez de l'humilité, et ayent vne entiere liberté de faire et dire tout ce qu'ils veulent dans leurs cabanes, toutefois en ce qui est de se reprendre, ils y vont auec vne circonspection et prudence estrange.

Deux autres furent baptisez en la Chapelle des Vrsulines, Guillaume Pataoüabi et Anne sa femme, tous deux aagez d'enuiron vingt-cinq ans. Il se sont rendus signalés non seulement à apprendre les prieres, mais encor à les enseigner aux autres. Quand le Pere commença de les instruire, ils comptoient les poincts et les demandes sur leurs doigts ; mais le nombre venant à surpasser celuy des doigts, ils les marquoient sur des escorces, faisants certaines figures qui leur representoient le sens de quelque article, et s'appliquoient auec grande contention pour le comprendre et le retenir, et puis l'enseigner aux autres. La femme auoit encor sa mere, aagée d'enuiron cinquante ans, d'vn fort bon naturel et qui sembloit née pour la deuotion, mais au reste qui auoit vne extreme peine à retenir ce qu'on luy enseignoit. Cette femme donc se mit à ayder sa mere auec vn grand zele ; cette bonne vieille aussi s'y appliqua de cœur : en sorte qu'auec le secours de sa fille, elle apprit par cœur en moins de trois ou quatre iours le *Pater*, l'*Aue* et le *Credo*. Le mary n'en fit pas moins de son costé : car ayant vn sien frere d'vn esprit grossier, mais de bonne volonté, il passoit la meilleure partie du iour à rebattre aupres de luy les prieres et l'instruction, et à les luy faire repeter auec vne patience admirable et qui ne pouuoit proceder que d'vne vraye charité. Depuis leur Baptesme, ils nous ont donné de beaux exemples de vertu.

Le mary, entrant vn iour en sa cabane, vit vn tambour fait à la Françoise, il le prend et le met en pieces, disant : Ie sçay bien que cela n'est pas mauuais, mais pourtant il ne le faut pas garder, de peur de faire resouuenir les autres de leurs tambours et superstitions defenduës. Il n'y a rien, disoit-il vn iour, qui ne me fasse resouuenir de Dieu, de quelque costé que i'aille ; ie ne peux rien voir qui n'ayt esté fait de luy, et où sa puissance et sa bonté n'apparoissent: la veuë des creatures me sert pour croire qu'il y a vn Dieu qni les a faictes, et pour l'aymer. Comme il fut prest à partir pour retourner en son pays, le sieur Tronquet, qui auoit esté son parrain, luy fit vn present : ce bon Sauuage demeura quelque temps sans mot dire, puis se tournant vers le Pere Buteux, là present, luy tint ce discours : Ie ne sçay en quelle consideration cet honneste homme fait ce present : si c'est pour m'inuiter à garder la Foy, il ne faut que le feu d'Enfer pour m'arrester et me tenir en mon deuoir ; si c'est afin que ie me souuienne de luy, ie ne m'en sçaurois oublier, si ie n'oublie le nom de Guillaume qu'il m'a donné et que ie cheris infiniment ; si c'est pour monstrer sa liberalité en mon endroit, ie ne peux autre chose que le remercier, ce que ie fais de cœur, et le prie de croire que iamais ie ne quitteray la foy en laquelle il m'a seruy de parrain. Ceux qui estoient là presens, n'attendoient pas sur le champ cette response d'vn Sauuage.

Le Capitaine des Atticamegues ne fut pas baptisé pour lors. Il auoit bonne volonté, mais non pas toutes les dispositions necessaires. Sa femme le deuança et obtint le Baptesme par sa ferueur et sa constance, et depuis gagna si bien son mary qu'elle le faisoit prier Dieu

soir et matin, et l'obligea doucement de quitter son tambour, qu'on croyoit qu'il n'abandonneroit iamais qu'à la mort, tant il y estoit attaché et se vantoit d'auoir conserué sa vie et celle de ses gens par les longleries qu'il faisoit auec cet instrument. Or quoy qu'il le quittast, on differa pourtant iusques au printemps son Baptesme, afin de le rendre plus solide. Voicy vn cas de conscience que sa femme proposa au Pere, lors qu'elle estoit preste à partir : Si mon mary, dit-elle, qui n'est pas encor baptisé, veut faire quelque festin où le Diable soit honoré, ie seray obligée selon nostre coustume d'apprester la chaudiere, que feray-ie là dessus ? Ce sera bien fait, dit le Pere, de n'y pas mettre la main, et de dire à ton mary que tu as renoncé au Diable, et qu'il en doit faire autant. Que si neantmoins tu iugeois qu'il te deust molester ou s'alterer contre la Foy pour ce subiet, tu pourrois te comporter comme à l'ordinaire, sans pretendre autre chose qu'obeyr à ton mary et luy apprester à manger. Arriue qui voudra, dit-elle, ie suis toute resoluë de n'en rien faire, celuy qui a tout faict me donnera des forces.

Vn bon vieillard (c'estoit le plus aagé de la troupe), s'estant venu confesser auant que partir, dit au Pere : C'est pour la derniere fois que ie te parleray : mon corps s'en va en pourriture, ie le laisseray dans les bois ; mais mon âme ne peut mourir : prends courage à prier Dieu pour moy. Pense en ton cœur que ie seray mort auec la Foy et le desir d'aller au Ciel : quoy qu'il arriue ie ne reprendray iamais mes superstitions. En verité ie te remercie de mon baptesme et de m'auoir appris le chemin du Ciel, que te rendray-ie pour la peine que tu as de m'enseigner ? si i'auois des forces pour aller à la chasse, ie te ferois present du premier Orignac que ie tuërois ; il ne me reste rien qu'vn petit sac à petun, que i'ay orné et enioliué comme tu vois : le voilà, ie te le donne. Le Pere luy respondit en souriant : Ie t'enseigne pour Dieu et pour l'amour que ie porte à ton âme, et non pour tes biens : garde le, i'attens la recompense de Dieu ; aye courage et perseuere constamment afin d'aller au Ciel.

Vne bonne vieille apres son Baptesme ayant ouy raconter quelque chose des grandeurs de la France, dit au Pere : Ie croy que tout ce que vous dites de vostre pays est vray, mais ce n'est pas ce que ie desire le plus, i'ayme mieux le Paradis que tout cela. Si i'y suis vn iour comme i'espere, ie verray tout le monde, et ce qui est encor de plus beau que le monde : en verité ie soupire apres cette maison eternelle, et voudrois y pouuoir mener tous mes gens auec moy ; ie brusle d'vn desir de les voir tous conuertis. O que ie voudrois bien sçauoir tout ce que tu sçais ! i'enseignerois mes enfans et mes nepueux, qui sont là haut dans les bois, où ils viuent comme des bestes. Prends courage, toy qui es amy de Dieu, à nous enseigner. O si tu te pouuois embarquer au printemps auec nous, tu nous instruirois dans nostre pays ; que ferons-nous sans Messe, sans Confession et sans maistre ? Ce dernier sentiment, auquel nous ne pouuions pas encor satisfaire, estoit commun à tous ces pauures gens, et nous tiroit les larmes des yeux ; mais pourtant ce n'estoit pas ce qui nous affligeoit le plus. Le peu de moyen que nous auions de les defendre eux et les autres Sauuages contre les Hiroquois leurs ennemis, nous donnoit bien plus viuement au cœur, et detrempoit la ioye que nous auions de leur conuersion, d'vne amertume extreme : i'en parleray cy-apres. Ie reuiens encor vn peu à cette bonne vieille. Quand on faisoit les prieres, elle ne pouuoit permettre qu'aucuns de ses Compatriotes fussent assis ; elle les exhortoit à ioindre les mains et se tenir modestement, et si c'estoient des enfans elle prenoit elle mesme leurs mains et leur faisoit ioindre durant les prieres. Voyant entrer le Pere en sa cabane, elle dit à son fils : Voicy le Pere, prends courage et faits ce que tu as resolu. Au mesme temps le ieune homme tire ses deux tambours et les donne au Pere auec ces paroles : Tiens, voila mes tambours, ie les quitte. La mere adiousta :

Cela veut dire qu'il renonce au Diable, et demande le Baptesme. Cela est vray, dit le fils, et ie croy qu'on me l'accordera, quand ie sçauray les prieres ; mais puis que ie te donne la chose en laquelle i'esperois beaucoup pour ma consolation, il faut aussi que tu me donnes vne chose que tu cheris grandement, ie veux dire vn Chapelet, pour honorer la Mere du Fils de Dieu. Le Pere luy en promit vn, si tost qu'il auroit appris à le dire, ce qui fut bien tost fait. Il n'est pas croyable combien ces bonnes gens sont portés à cette deuotion de dire leur Chapelet en l'honneur du Fils de Dieu et de sa tres-saincte Mere, et combien ils sont passionnés d'en auoir, sur tout qui soient vn peu gros et beaux, pour les porter pendus à leur col. Voicy vne chose qui fera honte à plusieurs enfants de France : le Pere demandoit vn iour à vne petite fille si elle vouloit aller au Ciel : Et où voudrois-ie aller donc, fit-elle ? Mais, dit le Pere en riant, les filles qui n'obeïssent point à leurs parens comme toy ne vont pas au Ciel. Et comment dis tu cela toy, puis que tu pries et que tu enseignes qu'il ne faut pas mentir ny detracter ? tu fais l'vn et l'autre, tu ments et tu parles mal de moy : car ie ne desobey iamais à mes parens, et n'ay garde de le faire à present que ie cognois Dieu et ayme la priere. La Mere, qui estoit là presente, la seconda ; vn autre se mit de son costé et toute la cabane eust esté contre le Pere, s'il n'eust confessé qu'il auoit dit cela en riant et pour l'esprouuer.

Les enfans qu'on a baptisés à l'vsage de raison, ont donné des tesmoignages d'vn bon esprit, ils conçoiuent promptement, retiennent aisement, et se sont rendus fort assidus au Catechisme ; ce qui n'a pas peu seruy pour les plus grands, qui ont appris les prieres des plus petits. Il est arriué souuent que le Pere voulant apprendre le *Pater*, l'*Aue* et le *Credo*, à des personnes aagées, ils luy disoient : Ie sçay desia tout cela, mon fils ou ma fille me l'ont appris. Ce moyen a tres-bien reüssi ; mais il faut auoüer que le grand desir qu'ils ont eu d'apprendre, et leur bon naturel, y ont bien seruy. Le Pere entrant le soir en la cabane du Capitaine pour y faire les prieres et l'instruction, on alloit incontinent aux autres cabanes les aduertir ; chacun venoit, tous se mettoient à genoux, ioignoient les mains et fermoient les yeux pour prier et repeter auec plus d'attention ; si quelqu'vn ne quittoit pas incontinent la besongne qu'il auoit en main, il estoit rudement repris. Vne petite fille ayant voulu mettre vn pruneau en sa bouche qu'on luy auoit donné pour auoir bien répondu, trois ou quatre la frapperent sur le champ et la firent quitter ; vne autre fille aagée de sept ans, voyant sa sœur aisnée badiner auec ie ne sçay quoy qu'elle tenoit en sa main, luy arracha disant : C'est le Diable qui te met cela en main. Quand le Pere expliquoit quelque poinct, chacun marquoit sur ses doigts, si tost qu'il ouuroit la bouche ; c'estoit vn plaisir de les voir tous leuer les mains en l'air et plier les doigts selon le nombre des propositions qu'il faisoit, et comme cela n'estoit pas assez capable d'aider la memoire, la plus part peignoient ou faisoient des marques sur des escorces auec de la peinture rouge. A la fin ils persuaderent au Pere de figurer luy-mesme sur vn papier ce qu'il leur deuoit expliquer : il faisoit donc certaines marques ou lettres qui signifioient le sens des choses ; chacun voyant le papier attaché au haut de la cabane le deuoroit des yeux. Le Pere auec vne baguette leur montroit ce que vouloit dire chaque lettre ou figure ; aprés qu'il auoit parlé, ceux qui pensoient auoir compris, prenoient la baguette, et en repetant, faisoient comme ceux qui expliquent des enigmes : cette façon iointe à leur ferueur et bonne volonté, ne seruoit pas peu à leur faire comprendre les mysteres de nostre saincte Foy. Les Chrestiens de Sillery estoient remplis de ioye de voir vn tel succez parmy leurs alliés, et y contribuoient de leur costé puissamment. Vn entre autres alloit vn iour criant tout haut autour des cabanes : Atticamegues, prenez courage, croyez fermement ; si c'est tout de bon que vous croyez, vous priserez la Foy par dessus toutes les choses du monde : nous l'ex-

perimentons maintenant en nous autres, nous qui croyons desia depuis quelques Années ; nous sentons combien c'est vn grand bon-heur de cognoistre Dieu et sçauoir le chemin du Ciel. Les femmes Algonquines en faisoient autant de leur costé. Le Pere en rencontra vn iour vne appellée Angelique, qui les exhortoit ; il l'encouragea et luy dit : Tu fais bien, continuë. Elle repart : Ie le fais de bon cœur ; mais que sçauroit dire vne pauure vieille comme moy, sinon de leur apprendre à dire le Chapelet, et de le reciter moy-mesme pour eux. Cette humilité estoit loüable ; mais au fonds quand nous l'entendions expliquer les mysteres de nostre saincte Foy, elle nous rauissoit. Elle demandoit souuent aux Peres : Eh bien que font les Atticamegues ? croyent-ils fermement ? sçauent-ils les prieres ? pleust à Dieu qu'eux et tous les Sauuages eussent vn cœur semblable au mien, ils auroient enuie d'aymer Dieu dauantage qu'ils ne font. Cette bonne vieille a quelques parens Atticamegues ; elle a voulu aller hyuerner auec eux dans leurs pays, pour les ayder à prier Dieu et à retenir ce qu'ils auoient appris. Le soir auant qu'ils partissent pour leur grande chasse, le Pere Buteux leur fut dire à Dieu : tous s'assemblerent en vne cabane, et luy tesmoignerent des ressentimens capables de fendre le cœur. Il les consola et leur fit voir le changement que Dieu auoit operé en eux, la grande obligation qu'ils auoient d'en remercier la diuine bonté et de l'aimer, la fidelité qu'ils luy auoient promise, les chastimens dont Dieu puniroit ceux qui abandonneroient la Foy et se comporteroient mal dans le Christianisme ; puis il leur fit deux presens pour les faire ressouuenir de deux choses : le premier fut vn Crucifix, pour les aduertir de conseruer la Foy toute leur vie, et se souuenir que le fils de Dieu estoit mort pour eux ; le second fut vn baston sec qui n'estoit bon qu'à mettre au feu, adioustant que ce seroit le mesme de ceux qui n'obeïroient pas à Dieu, qu'ils seroient comme vn bois mort, et brusleroient à iamais dans l'Enfer. A la fin se firent les prieres auec vne grande ferueur ; le Pere distribua des Catalogues à plusieurs, pour cognoistre les iours de feste et les garder. Les femmes attendoient le Pere au sortir de la cabane pour luy dire à dieu. La femme du Capitaine prit la parole et la meslant de larmes, luy dit : En verité nous auons vn grand regret de te quitter, et que ferons nous sans maistre dans les bois ? à Dieu, Pere Buteux, et que fera vne pauure idiote comme moy sans messe, sans confession et sans aucun qui nous enseigne ? Les autres femmes n'en disoient pas moins, et toutes dirent à Dieu les mains iointes criant : Prie Dieu pour nous et pour nos parens. Il fallut enfin que le froid et la nuict les separast. Voila vne partie de ce qui s'est passé de plus considerable en l'instruction et au Baptesme des Atticamegues pendant l'hyuer ; ils sont retournez au printemps aux Trois Riuieres, pour iouïr des Sacremens et apprendre de plus en plus les choses de la Foy, et faire baptiser ceux qui estoient les mieux disposez, entre lesquelles a esté le Capitaine auec deux de ses filles mariées. Ie ne sçay si i'auray loisir d'en dresser vn memoire auant le depart des Nauires. Quand la donation de feu Monsieur de Sillery n'auroit iamais produit autre bien, ie crois qu'il est tres-satisfait dans le Ciel : il est vray que Dieu a donné dés le commencement sa benediction sur le Christianisme de Sillery, et continuë tousiours à verser ses graces sur les Sauuages Chrestiens qui y resident. Mais leur arrest y est puissamment combattu de deux costez : l'vn est la peur des Hiroquois, qui vont croissant en armes, en forces et en cruauté ; l'autre est la pauureté du pays et des Sauuages qui les rend errans, et les oblige à courir pour chercher leur vie, et ie ne sçay si on pourra continuer les secours et les moyens qu'on nous donne pour remedier à ce mal, et faire vn arrest qui puisse estre stable de soy-mesme. La benediction que Dieu a donnée sur les commencemens, nous fait esperer vn bon progres et vne heureuse fin.

CHAPITRE VII.

Des Hurons qui ont hyuerné à Quebec et à Sillery.

Le Seminaire des Hurons qui auoit esté estably à nostre-Dame des Anges il y a quelques Années, pour esleuer des enfans de cette nation, fut interrompu pour de iustes raisons et nommement par ce que l'on ne voyoit pas de fruict notable parmy les Sauuages, commen-çant l'instruction d'vn peuple par des enfans, l'experience nous l'a faict cognoistre ; voicy vne occasion qui nous a obligés de restablir comme vne nouuelle façon de Seminaire, mais plus aisée et pour des personnes plus aagées et plus capables d'instruction. Dieu veuille que les courses des Hiroquois ne nous empeschent pas de continuer.

Vn ieune homme de ceux qui auoient esté autrefois au premier Seminaire des Hurons à Nostre Dame des Anges, s'étant trouué en vne grande tempeste, au milieu de leur grand lac, fit vœu à Dieu s'il reschappoit, de mener vne vie plus reglée et plus parfaicte. Son vœu est exaucé, il est deliuré contre toute apparence humaine ; il va trouuer nos Peres qui estoient aux Hurons, et leur communique son vœu et sa resolution. On y pense, on delibere, on se resout enfin de le tirer hors de son pays, où il estoit en plus grand danger, et de l'enuoyer ça bas, afin qu'il fust mieux aydé, et qu'il peust voir l'exemple des François et des Algonquins de Sillery ; on luy donna pour compagnon vn autre ieune homme Huron, lequel desiroit de se faire Chrestien. Ils arriuerent tous deux à Sillery, l'an passé, le mois de Septembre. Ce fut à cette occasion que i'arrestay derechef le Pere Iean de Brebeuf, qui auoit hyuerné icy l'an precedent et qui n'estoit pas encor remonté, afin de les instruire et d'en prendre la charge. Plusieurs autres ieunes gens Hurons qui estoient descendus en traite, se presenterent aussi à nous pour estre receus et estre instruits ; mais le peu de viures que nous auions ne nous permettant pas d'en admettre dauantage, vne partie d'iceux fut contrainte de s'en retourner en leurs pays, et l'autre de se ioindre aux Algonquins pour aller pendant l'hyuer à la chasse ou à la guerre auec eux.

Toutesfois la charité de Monsieur le Gouuerneur et des Meres Hospitalieres nous a donné moyen d'en adioindre trois aux deux premiers, et baptiser ceux qui chez nous ne l'estoient pas ; auec l'ayde que i'ay dit, nous en auons logé et entretenu quatre, et vers le Printemps vn sixiesme qui est suruenu. Tous vniuersellement parlant, nous ont fort edifiés : ils estoient tousiours des premiers à la Messe et aux prieres, et en sortoient les derniers ; au soir et au matin, ils ne manquoient pas de faire leurs prieres assez longues à deux genoux, soit qu'ils fussent à la maison, soit qu'ils fussent dedans les bois à la chasse ; plusieurs fois le iour ils alloient à la Chapelle, pour prier Dieu et saluër le sainct Sacrement ; ils n'eussent eu garde de rien encommencer sans auoir fait au prealable le signe de la Croix. Tous depuis leur Baptesme n'ont pas manqué de se confesser et communier au moins tous les Dimanches, et plusieurs d'entre eux s'alloient confesser si tost qu'ils pensoient auoir commis quelque faute vn peu notable. Tout le long de l'hyuer, ils alloient tous les Dimanches à Quebec pour assister à la grande Messe, à quoy ils n'ont pas manqué, quelque temps qu'il ayt fait, quoy qu'il y ait enuiron deux lieuës, et qu'il fallust partir pour l'ordinaire auant le iour, pendant la rigueur de l'hyuer ; mais le desir de plaire à Dieu, et le contentement qu'ils receuoient à voir la deuotion de nos François assemblés en l'Eglise, faisoit qu'ils ne trouuoient rien difficile. De plus la paix et l'vnion en laquelle ils ont vescu par ensemble, et auec nos François et les Sauuages Algonquins, et les seruices qu'ils rendoient volontiers, monstroient assez ce que peut la force de la foy et de la grace diuine, quand elle s'est emparée des cœurs mesmes Sauuages. Voila ce

qui a esté commun à tous, voicy ce qu'il y a de particulier. Celuy qui a donné occasion à toute l'affaire est vn nommé Armant Ande8araken, qui n'a pas peu seruy par ses exemples et ses paroles à l'instruction des autres, et à les encourager à bien faire. Nostre-Seigneur luy a communiqué par interualle de grands desirs de son salut, et mesme quelquefois d'abandonner le monde et d'entrer en Religion, laquelle il cognoist fort bien et distingue d'auec la vie commune ; mais elle demande vne longue espreuue, estre Sauuage et estre Religieux sont choses qui semblent bien repugnantes ; toutefois la grace de Dieu et le temps pourront tout apporter. Ce ieune homme vint vn iour de cet Hyuer trouuer le Pere Brebeuf, à la fin de sa Messe, et luy tint ce discours : Mon Pere, i'ay grande enuie de bien faire et de me sauuer, i'ay entierement resolu cela : car ie crains ces feux qui bruslent incessamment sous terre, et qui ne s'éteignent iamais. Pour paruenir où ie pretens, ie voudrois bien demeurer tousiours auec vous, et ne retourner point aux Hurons, où il y a grande peine de se sauuer : les occasions de pecher sont frequentes dedans nos bourgades ; la liberté y est grande. Ie suis pourtant determiné d'obeyr et de faire tout ce que le Pere Superieur ordonnera : s'il me commandoit d'aller aux Hyroquois, i'irois tres-volontiers sans aucune escorte, et mesme s'il me commandoit de me ietter à corps perdu dedans cette riuiere qui passe là deuant, ie le ferois aussi tost. C'est ainsi qu'il parloit, ne regardant pas à la chose qui de soy est illicite, mais simplement au commandement : Au reste, disoit-il, que le Pere Superieur me dise ce qu'il me conuient faire, ie suis asseuré que ce sera la volonté de Dieu, et par ainsi i'y acquiesceray. Archiendassé, c'est à dire le Pere Hierosme Lalemant, qui est Superieur aux Hurons, m'a adressé à luy. Ie sçay bien que vous auez encor d'autres Superieurs en France ; mais c'est luy qui tient icy la place de Dieu, et qui me dira ce qu'il faut que ie fasse. Le Pere Superieur luy fit dire, qu'il loüoit fort son dessein et sa deuotion, qu'il perseuerast courageusement, que nous aurions tousiours vn soin tres-particulier de luy, que pour ce qui est de demeurer là bas chez nous, on y penseroit et on le recommanderoit à Dieu, et qu'il fist le mesme de son costé. On consulta apres les prieres faites, et on trouua meilleur qu'il retournast encor en son pays, et qu'estant craignant Dieu comme il est, et assisté de nos Peres, ce seroit le meilleur pour luy et pour les Compatriotes. Il s'est estudié fortement à la mortification de ses mouuemens et inclinations : souuent il se sentoit porté à disputer, et quelquefois il s'emportoit à quelques paroles ; mais incontinent il rentroit en soy-mesme et se taisoit tout court, se souuenant qu'il auoit resolu de bien faire. Vn iour ayant eu quelque different auec vn de nos François, non seulement il s'alla incontinent confesser, mais il alla demander pardon à celuy qu'il auoit offensé, en l'embrassant tendrement, et du depuis il luy a rendu tous les seruices qu'il a peu.

Le premier qui a profité de ses exemples, a esté vn ieune homme nommé Saoüaretchi, qui estoit descendu auec luy. Il est d'vn excellent naturel, doux, paisible, obeïssant, laborieux, et doüé d'vn bon esprit ; au moyen dequoy il a promptement appris toutes les prieres. Il fut baptisé la veille de Noël, en la Chapelle des Meres Vrsulines, et nommé Ignace par Monsieur Martial Piraube, et la nuict mesme de cette grande Feste, il fit sa premiere Communion, et depuis ce temps-là il a tousiours continué à se confesser et communier tous les Dimanches auec beaucoup de deuotion. Son desir à se faire instruire, a paru notamment en ce poinct : ses camarades vers le commencement du Caresme, ayant pris resolution d'aller à la chasse de l'orignac, il dit pour luy qu'il n'iroit pas, et qu'il n'estoit pas venu de si loin pour aller à la chasse, mais afin de cognoistre Dieu et apprendre à le seruir, et qu'il ne faisoit estat d'aucune autre chose que de cela ; que c'est ce qu'il pretendoit remporter à son retour, non

pas des peaux d'orignac, ou autres choses. Sa deuotion particuliere a esté de ieusner tous les Samedis, pour se disposer à la Communion du Dimanche et à effectuer promptement tout ce qui luy estoit commandé. Le Baptesme de ce ieune homme nous fait esperer la conuersion de beaucoup d'autres : car outre qu'il est fort exemplaire et fort zelé, il appartient à vne des plus grosses et nombreuses familles des Hurons, qui desia est toute affectionnée à la foy, et qui n'attend, ce semble, que le Baptesme de ce ieune homme, pour se ietter aprés luy dedans ces sainctes eaux.

Enuiron la my-Ianuier, vn des autres Hurons qui auoient pris party parmy les Algonquins de l'Isle, et qui auoient demeuré iusques alors auec eux aupres du fort de Richelieu, descendit exprés à Sillery, pour se faire instruire en la foy. Le bourg d'où il est natif se nomme Arrente, il est nepueu d'vn des Capitaines; mais ce qui le rend encor plus recommandable, est qui est extremement doux et souple à tout. Il a l'esprit et le iugement fort bon, doux et obeïssant au possible.

Les Meres Hospitalieres l'ont logé et nourry, auec vne charité qui embrasse toutes sortes de nations. C'est merueille combien il leur a donné de contentement, dans tous les seruices qu'on a desirez de luy, lesquels il a rendu auec vne gaité, promptitude et constance, qui feroit honte à plusieurs François. Son affection enuers la foy s'est renduë remarquable non seulement en ce qu'il venoit constamment soir et matin trouuer le Pere pour se faire instruire, mais aussi en ce qu'ayant esté instruict de quelque nouuelle priere ou leçon, il la repetoit et ruminoit et tant et si longtemps, qu'il la sçauoit auant que de partir : en sorte qu'il n'estoit nullement besoin de luy redire deux fois vne même chose. Il ne manquoit point tous les soirs et tous les matins d'aller dans la Chapelle de l'Hospital, pour y faire ses prieres, et y demeuroit vne bonne espace de temps. Il fut baptisé à l'Hôpital le 8. de Mars, et nommé Pierre par Monsieur de Repentigny, qui luy a tousiours depuis tesmoigné beaucoup d'affection.

Enuiron la my-Feurier, deux autres ieunes hommes Hurons, natifs du même bourg que le precedent, et poussez du mesme desir de se faire enroller au nombre des Chrestiens, abandonnerent aussi les Algonquins au fort de Richelieu, pour s'en venir chercher le Pere de Brebeuf, afin d'estre par luy instruits. Nous les receumes encor chez nous ; faute de lieu nous fusmes contrains de les loger auec nos ouuriers. L'vn se nommoit Atarohiat, et l'autre Atokouchioüani. L'enuie d'estre au plus tost baptisés, leur enflamma tellement le desir de se faire instruire, qu'ils eurent appris toutes les prieres et le Catechisme en fort peu de temps, et l'vn d'iceux, esmeu de ce vehement desir d'apprendre, ne voulut pas se diuertir pour aller à la chasse auec ses Camarades, disant : Le temps que nous auons pour demeurer icy, est trop court, ie desire l'employer à me faire instruire, et puis d'ailleurs ie n'ay pas la plus heureuse memoire du monde. Ie ne suis pas descendu icy pour aller à la chasse et pour manger de la viande ; si i'auois eu enuie d'en manger, ie n'auois qu'à demeurer auec les Algonquins, là-haut à Richelieu, là ou la chasse est bien meilleure qu'icy. Voyant qu'ils sçauoient bien les prieres, ils demanderent si ardemment le Baptesme, disant entre autre chose, qu'ils craignoient qu'allant souuent dans les bois, sur les eaux et autres lieux dangereux, il ne leur arriuast quelque malheur, qu'enfin on leur accorda ; ce fut dans l'Eglise de Quebec, où ils furent baptisez fort solemnellement le iour de l'Annonciation de nostre-Dame, auquel aussi ils communierent pour la premiere fois, selon l'vsage de l'Eglise. Monsieur de Sainct Sauueur donna le nom de Ioseph à Atarohiat, et Monsieur de la Vallée, celuy de René à Atokouchioüani.

I'ay dit qu'on les auoit baptisez le plus solemnellement qu'on auoit peu, et ce à dessein, parce que cela a beaucoup d'effect sur les esprits des Sauuages, et

n'est pas enuers eux vn petit motif de credibilité. A ce propos, aprés le Baptesme de ces deux derniers, le Pere de Brebeuf ayant mené tous les Hurons chez Monsieur le Gouuerneur pour le remercier de tant de bien et d'honneur qu'il leur faisoit, il leur demanda en sa presence à tous, les vns apres les autres, qui est ce qui les touchoit le plus et les portoit dauantage a embrasser la foy, le premier dit que ce qui le frappoit dauantage estoit de considerer la toute-puissance de Dieu, à qui rien n'est impossible, et de penser aux œuures merueilleuses qu'il a faites depuis le commencement du monde, comme est d'auoir tiré du néant tant de creatures, d'auoir fait passer les enfans d'Israël au trauers de la mer rouge à pied sec, les auoir nourry de la Manne l'espace de quarante ans, auoir rassasié plusieurs mille personnes auec cinq pains et deux poissons, auoir resuscité le Lazare, mort de quatre iours, et vne infinité d'autres merueilles semblables.

Vn autre dit que ce qui le touchoit bien fort estoit de voir des hommes et des filles Religieuses, quitter leur pays où ils estoient bien à leur aise et sans danger, pour venir en des lieux où il n'y a que des dangers et des incommoditez incroyables, et tout cela pour les instruire et les gagner à Dieu.

Mais la pluspart respondit, que ce qui leur donnoit dauantage dans les yeux estoit de voir tout ce que l'on faisoit pour honorer Dieu. Quand nous voyons, disoient-ils, tout le monde s'assembler icy les Dimanches et les Festes, pour ouyr la Messe et pour prier Dieu, quand nous voyons les Confessions et Communion frequente et pratiquée auec tant de deuotion, quand nous considerons ce que l'on fait pour les Sauuages, comme on leur faict des champs, comme on leur bastit des maisons, comme on les assiste au corps et en l'âme, c'est ce qui nous fait dire que la foy est vne chose importante, et que ce que vous enseignez est veritable. Vers le Printemps il en arriua vn sixiesme, qui auoit esté baptisé en passant par Montreal, auec quelques Algonquins. Il logea pour l'ordinaire à l'Hospital, auec Pierre son Camarade, et tascha de recompenser auec sa ferueur le peu de temps qu'il auroit, et de se faire instruire auant son Baptesme. Il a donné toute sorte de contentement au Pere Brebeuf, le peu de temps qu'il a peu l'auoir pour son Maistre. Voylà l'estat auquel ont esté nos cinq ou six pensionnaires Hurons, qui seroient sans doute en plus grand nombre, si les moyens estoient plus grands. Au reste vne chose leur a causé de la crainte et donné de la peine, sçauoir le retour en leur pays : Car, disoient-ils, tandis que nous serons icy parmy vous, il ne nous est pas quasi possible d'offenser Dieu, voyant tant de bons exemples de vertu et point de vices ; mais en nostre pays, c'est tout au contraire, on ne sçait que c'est que de bien faire, c'est vn chaos de confusion et de desordre. Et puis, disoient les derniers baptisez, il n'y a quasi encore personne en nostre bourg, ny des circonuoisins, qui ait solidement embrassé la foy, nous sommes les premiers et les vniques. C'est ainsi qu'ils parloient et qu'ils representoient le danger auquel ils se croyoient d'offenser la diuine Maiesté : et en effect ils ont iuste subiet de craindre, et nous aussi : et quand bien quelqu'vn d'eux viendroit à trebucher, il ne s'en faudroit pas estonner. Nous esperons toutefois en la diuine bonté qu'elle les conseruera, et qu'elle perfectionnera ce qu'elle a commencé. Ils partirent tous vers la my-Iuin, pour retourner en leur pays, en la compagnie d'enuiron six-vingts autres Hurons, qui estoient venus en traite. Cette façon de Seminaire est aisée, et se peut faire à petits frais et est excellente, choisissant nombre de ieunes gens de vingt ou vingt-cinq ans, de bonne volonté et bon esprit, et les cultiuant vn Automne et vn Hyuer parmy nos François et nos Chrestiens Algonquins, leur faisant voir et gouster la profession du Christianisme parmy nous et parmy des gens de leur pays mesme, et puis les renuoyant sous la garde et la conduite de nos Peres qui sont aux Hurons ; mais ie ne sçay si la rage des

Hiroquois ne nous priuera point de cette consolation, et eux d'vn si grand bonheur. Si les Hurons estoient gagnez, la nation des Neutres, et autres voisines, ne tarderoit gueres à suiure. Les Hurons qui sont venus en traitte, nous ont dit que ce sont à present les principaux du pays qui se font instruire.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Tadoussac.

Il y a trois ans que nous commençames cette Mission. Nous allions chercher des nations bien loin et quittions là nos voisins, cela prouenoit de leur mauuaise disposition et de l'auersion qu'ils tesmoignoient aux choses de la foy ; mais depuis quelques années Dieu en ayant touché d'entre eux fortement, ils sont venus souuent nous voir et demander d'estre instruits, puis en fin nous ont priez et coniurez d'aller en leur pays passer quelques mois de l'année, ce qui a tres-bien reüssi : en sorte que quantité de petites nations circonuoisines, esmeuës du bruict et de l'exemple de ces premiers, sont sorties de ces grandes forests du Nord, comme de pauures brebis esgarées et perduës, pour chercher elles-mesmes le Pasteur, et se sauuer de la gueule des loups. Ces paures gens, ayant ouy la parole de Dieu et gousté sa douceur, s'en retournoient d'auec nos Peres en leur pays, pleins de regret et de déplaisir de n'auoir personne qui cultiuast cette semence celeste qu'ils emportoient en leurs cœurs ; chacun au moins remettoit de retourner le Printemps et l'Esté, et prioit le Pere qui les enseignoit de reuenir aussi luy-mesme en ce temps-là. Madame la Duchesse d'Aiguillon, nonobstant les estranges suiets de douleur et tristesse qu'elle a eus, et qui eussent abattu le courage d'vne infinité d'autres, n'a pas laissé d'estendre ses soins et ses affections ordinaires sur nos Missions, et nommément sur celle-cy de Tadoussac. Le Pere Charles Lalemant m'escrit de France, qu'entendant les larmes et les plaintes des Sauuages de ces quartiers-là, sur ce qu'ils auoient si peu souuent des personnes pour les instruire, elle a fourny dequoy entretenir cette année, les Peres necessaires à cette mission. Auant que nous eussions eu cette nouuelle, nous auions preuenu ses pensées, et le Pere de Quen y estoit allé dés le Printemps, auec vn heureux succez : en voicy le sommaire.

Si tost que les Sauuages eurent entendu la nouuelle que le Pere venoit en Canot, ils enuoyerent vne troupe de ieunes gens au deuant auec vne chaloupe qu'ils auoient, pour l'embarquer, et comme il mit pied à terre, ils firent tous paroistre vne merueilleuse ioye auec des reproches amoureuses d'vn trop long retardement contre la parole qu'il leur auoit donnée de se trouuer à Tadoussac dés le commencement du Printemps ; puis ils se mirent à luy raconter ce qu'ils auoient fait en l'attendant. Car voyant qu'il tardoit, ils auoient choisi vn ieune Sauuage fort bon Chrestien venu de Sillery depuis peu, et l'auoient estably maistre des prieres ; il auoit appris à Sillery celles du matin et du soir auec la façon de dire le Chapelet. Le Capitaine luy parla, et luy fit entendre comme il auoit eu charge du Pere, si tost que les Sauuages seroient arriués à Tadoussac au Printemps, de les assembler tous dans vne grande cabane deux fois le iour, le matin et le soir, pour y prier Dieu publiquement ; qu'ils ne sçauoient encore gueres de choses ; que pour luy, ayant hyuerné à Sillery, il auoit eu la commodité d'apprendre, et auoit veu la pratique des prieres ; qu'ils supplioient d'en prendre la charge, que tous seroient obligés de luy obeïr. Apres luy auoir tenu ce discours, il luy mit vn grand fouët de corde à gros nœuds entre les mains, pour toucher sur ceux qui manqueroient de se trouuer aux prieres.

De plus par vne simplicité innocente, voyant que ceux qui instruisent parmy nous, portent vne couronne à la teste,

ils luy en firent vne, pensant que cela fust necessaire. Ce bon Neophyte exerça sa charge auec vn grand zele et vn grand soing, les assemblant tous soir et matin, prononçant tout haut les prieres, recitant auec eux le Chapelet, et leur enseignant ce qu'il sçauoit, auec vn grand contentement de tous ces bonnes gens et vne grande edification de quelques François qui estoient descendus au Printemps de Quebec à Tadoussac. Le Pere les congratula fort à ces bonnes nouuelles, et prit ce ieune garçon pour son compagnon, ne luy ostant rien de sa charge que la Couronne qu'il auoit à la teste.

La premiere chose que fit le Pere, fut vne criée par toutes les cabanes, qu'on amenast tous les enfans auant l'vsage de raison qui n'estoient pas encore baptisez, afin de leur conferer ce Sacrement, ce qui fut bien-tost executé par la diligence et pieté des parens, qui en furent rauis d'aise ; ils les amenerent à la Chapelle. C'est vne pauure masure bastie à la haste par les François, qui font la descharge des Nauires à Tadoussac, et qui à faute d'autre lieu, sert de Chapelle. Cela fait, le Pere assemble en particulier tous les Chrestiens, et leur fait exhortation ; tous se confessent auec vne singuliere consolation et deuotion ; il ne donna pourtant à cet abord la Communion qu'à ceux qu'il iugea les plus capables. Ils assistoient tous les matins aux prieres et à la Messe, entendoient l'instruction qui se faisoit à l'Euangile, apres laquelle les Catechumenes sortoient. La plus grande partie du iour se passoit à enseigner en particulier les hommes et les femmes, à faire le Catechisme aux enfans, à disposer ceux qui demandoient le Baptesme, à apprendre par cœur le *Pater*, l'*Aue*, le *Credo*, et ce qu'il faut dire soir et matin, dequoy ils sont tres auides. Sur la fin du iour ils s'assembloient derechef en la Chapelle ; le Pere faisant vn cry au milieu de ce petit village portatif, vous eussiez veu tous ces pauures gens, hommes et femmes, grands et petits, sortir à la foule de leurs taudis, quitter leur besongne et leurs ieux, et courir à la Chapelle pour faire les prieres et escouter la doctrine Chrestienne. Tous ceux qui n'estoient pas encore baptisez, pressoient auec importunité pour obtenir ce bon-heur. Ils s'entr'encourageoient et se demandoient l'vn à l'autre : Quand seras-tu baptisé? Vn d'entr'eux, fameux sorcier, disoit vn iour au Pere : Ie voy bien que vous differez tousiours mon baptesme à dessein, vous croyez que ie le demande par feinte et sans desir de quitter mes mauuaises coustumes que vous me reprochez ; il n'importe, differez tant que vous voudrez, esprouuez-moy tant qu'il vous plaira, enquestez-vous de ma vie, ie ne perdray pas pourtant courage, ie ne laisseray pas d'esperer et vous importuner, et assister aux prieres. Le Pere le consola et luy donna esperance, mais il n'osa pas s'y fier encore : ie l'ay desia dit plusieurs fois, on ne sçauroit trop long temps esprouuer les Sauuages, ils en font beaucoup mieux par aprés. Le Pere se resolut donc de poursuiure leur instruction et leur espreuue, et les differer quasi tous à la venuë des vaisseaux ou à l'Automne. Il choisit pourtant deux hommes et deux femmes, chefs de deux bonnes familles, qui viuoient fort paisiblement, pour leur conferer ces eaux salutaires ; tous leurs enfans estoient desia baptisez. Vn de ces quatre s'entretenant vn iour familierement auec le Pere, luy racontoit quelque traits de la diuine Prouidence sur sa vie : I'ay tousiours esté heureux à la chasse, disoit-il : quand i'allois visiter les attrapes que i'auois faites pour prendre des Castors et des Ours, ie trouuois tousiours ma proye et ne retournois iamais vuide ; cela m'étonnoit fort, veu que mes camarades ne prenoient souuent rien. Ie disois à part moy : Mais qui est celuy là qui me donne à manger si liberalement ? sans doute il m'ayme et me veut du bien : ie le voudrois bien cognoistre pour l'en remercier. Là dessus vous ayant entendu parler, comme il y a vn Dieu qui a tout fait et qui gouuerne tout, i'ay pensé incontinent que c'estoit celuy qui me donnoit à manger, et m'attiroit à sa cognoissance par ce soing qu'il auoit de

moy. Ie n'osois pas pourtant vous demander le Baptesme, n'estant pas encor assez instruit, et doutant mesme à part moy, si ie pourrois executer ce que vous nous apprenez, viuant vne bonne partie de l'année dans les bois, où nous sommes contraints de chercher nostre vie. Mais à present que ie suis suffisamment instruit, et que vous m'asseurez que ie peux honorer ce grand Dieu par tout, et dans les bois mesmes, attendant qu'il en ordonne autrement, ie desire l'aymer et le seruir toute ma vie, et vous prie de me donner le Baptesme, qui en est l'entrée. Cet homme donc fut baptisé auec sa femme, et en suite furent mariez en face d'Eglise, auec cet autre mesnage dont i'ay fait mention. Vne ieune veufue fort bien disposée, les suiuit, et tous ensemble tesmoignerent vne deuotion et ioye singuliere. Le Pere auoit prié Monsieur Marsolet, qui estoit party deuant luy pour venir à Tadoussac, que s'il rencontroit quelque malade à la mort, il le baptisast. Si tost qu'il y fut arriué, il va par les cabanes, il trouue vn pauure vieillard qui combattoit auec la mort, depuis quelques iours, et n'attendoit qu'vn heureux moment de la diuine Prouidence pour luy ceder. Le sieur Marsolet luy parle, l'instruict, luy demande s'il veut estre baptisé, que le Pere luy en a donné commission : C'est ce que i'attens, dit-il, et ce que ie desire pour partir de ce monde. On le baptise, et incontinent apres il meurt et s'en va au Ciel prendre la place que cette eau sacrée luy donna. Vn enfant tomba malade le lendemain de son Baptesme : ses parens l'aymoient vniquement, c'estoit toute leur consolation. On appelle le Pere de Quen pour le visiter, et prier Dieu pour sa santé : il y va, il trouue ce pauure enfant fort mal, et son pere et sa mere tristes au possible ; ils n'estoient pas encore Chrestiens, et le pere estoit vn vieillard fort addonné aux songes et superstitions. Le P. de Quen fait quelques prieres pour le malade, et tasche de consoler le pere et la mere ; mais tout cela auoit peu d'effect. Voicy entrer de bonne fortune vn des Neophytes de Sillery qui auoit emmené le Pere à Tadoussac ; il s'addresse au vieillard et l'exhorte de mettre son esperance en celuy qui a tout fait, que luy seul peut rendre la santé à son fils, et non pas le Diable ennemy de tous les hommes, mais que s'il desire d'estre exaucé, il faut qu'il renonce au pacte qu'il a auec ce malin esprit, qu'il abandonne ses superstitions et qu'il donne presentement au Pere les instruments dont il se sert. Ie l'ay desia fait, repond-il, i'ay ietté mon tambour et ie vendis hier aux François vne robe superstitieuse que i'auois fait peindre, comme ie l'auois veuë en songe, pour ma santé. Voilà qui va bien, repart le Neophyte, mais il faut encore donner le sac que vous tenez caché, c'est là où est le reste de vos maudits instruments. A ce mot ce bon homme fut surpris, c'estoit luy arracher le cœur que de luy enleuer ce paquet, où il auoit enueloppé le reste de sa magie ; mais qu'eust-il fait ? il craignoit plus la mort de son fils encore que la perte de ce sac. Il le prend donc et le met entre les mains du Pere, tremblant de tout le corps comme s'il eust deu perdre tout ce qu'il auoit au monde. Alors le Pere commande à tous les Sauuages de se mettre à genoux et prier Dieu pour la santé de cet enfant ; ils le font, et pendant vn Crucifix au dessus de sa teste, à la place du sac de magie, il plûst à Dieu que la fiévre diminuast deslors, et le lendemain l'enfant estant guery, ses parens l'emmenerent à l'Eglise fort consolez, et prierent le Pere de les instruire et disposer au Baptesme, ce qu'il fit ; mais il n'osa pas encore leur confier le Sacrement, remarquant en eux de fois à autres quelque attache à leurs songes et superstitions.

Voicy en suite de cette histoire vne action genereuse de ce bon Neophyte, qui auoit charge des prieres auant l'arriuée du Pere. Comme le vieillard eust donné son sac de magie, ce ieune Chrestien se souuint que le Pere auoit prêché le iour d'apparauant, qu'il ne falloit point estre hypocrite, ny croire à demy, et donner seulement vne partie de ses instrumens diaboliques, cachant l'autre,

qu'il falloit tout donner, qu'il iroit luy-mesme vn de ces iours en faire la visite par les cabanes : ce bon Neophyte donc à la veuë du sac du vieillard, se sent poussé de l'esprit de Dieu, s'en va subitement dans toutes les cabanes, foüille tous les paquets, visite tous les sacs, emporte sans resistance luy seul toutes ces despoüilles du demon, les porte à la Chapelle, et en fait vn present à Dieu. Le Pere, tout ioyeux de cet heureux coup, appelle les principaux Sauuages, leur fait vn festin, se console auec eux, et leur monstrant en vn monceau tous ces miserables instruments : Voila leur dit-il, ce qui retient le Diable parmy vous ; voila les cordes dont il vous lie : sus mettez y le feu, bruslez-les. Le Pere leur fait vn present de petun, et chacun allumant son calumet, iette le feu quand et quand dans ces meubles d'impieté ; puis ayant tous ensemble remercié Dieu, et chanté vne chanson en signe de resioüissance, ils s'en vont fort contents.

Outre les superstitions, ils ont encore d'autres vices qui nous donnent bien de la peine : ils sont passionnez au dernier point de la boisson, et s'enyurent facilement quand ils en peuuent traiter ; de là s'ensuiuent les pechez deshonnestes, sur tout en la ieunesse. Ceux qui leur vendent du vin ou de l'eau de vie, font vn tort irreparable à leur salut. Vn Neophyte zelé fit vn traict hardy sur ce subiect. Le Pere ayant vn iour acheué son exhortation, ce Chrestien se leua et demanda permission de dire vn mot à l'assemblée. Ouy da, dit le Pere, parlez, nous vous escouterons. C'est vn bruict qui court, fit-il, que la ieunesse se desbauche à present, qu'on va voir les filles la nuict, que les filles deuiennent follastres et sans esprit, qu'il y a des hommes parmy nous qui veulent auoir deux femmes, ce n'est pas là ce que nous auons promis à Dieu, il faut empescher que le mal n'aille plus auant : pour moy ie ne veux pas faire du Capitaine, ny encore moins du Docteur ; mais i'ay de la peine à tenir mon cœur et ma langue, quand ie vois qu'on ferme les yeux à vn mal cognu. Il faudroit que ceux qui sçauent ces coureurs de nuict et ces personnes qui ne se contentent pas d'vne femme, les declarassent publiquement. Vne bonne vieille qui estoit au Sermon, touchée de la crainte de Dieu, prend la parole et nomme tout haut ceux qu'elle cognoissoit. On sort sur le champ de la Chapelle, on s'assemble dans la plus grande cabane, on y appelle le Pere, vn Neophyte va luy-mesme chercher les garçons et les filles qu'on auoit nommez et d'autres qu'on soupçonnoit, les oblige d'entrer ; on les interroge tous, ils auoüent franchement deuant toute l'assemblée telles visites, mais ils protestent que ce ne sont que recherches de mariage accoustumées parmy eux. Si cela est, dit nostre bon Chrestien, declarez vos affections à vos parens, prenez leur aduis et celuy du Pere, de peur que vous ne vous repentiez quand vous serez liez dans le mariage, et qu'ainsi vous ne vous quittiez auec scandale ; visitez-vous le iour et non la nuict : la foy et la priere nous deffendent cette coustume. Ils le promirent et s'en allerent fort contents de part et d'autre. Cela n'a pas peu seruy.

Ce mesme Neophyte fut blessé l'Automne dernier, par la cheute d'vn gros arbre qui tomba sur luy, tout au trauers du corps, et le mit en danger de sa vie ; Dieu le deliura pourtant, quoy qu'il luy soit resté vne douleur d'estomach continuelle. Si tost qu'il se fut retiré de ce mauuais pas, il remercia Dieu de luy auoir conserué la vie, et s'humilia quand et quand, reconnoissant que ce mal luy estoit arriué pour chastiment de sa faute, de ce que commençant son trauail il ne l'auoit pas offert à Dieu, selon sa coustume, et proposa de ne plus rien entreprendre sans l'auoir presenté à Dieu et imploré auparauant son assistance. Le Pere estant arriué à Tadoussac, il le vint incontinent trouuer pour se confesser, puis s'entretint auec luy des bons sentimens que Dieu luy auoit donnez pendant l'Hyuer : Ie vous diray franchement, dit-il, la pensé que i'eus quand ie fus blessé, afin que vous la redressiez si elle n'est pas bonne. Ie disois à Dieu : Seigneur, ie voudrois bien

guerir et viure iusques au Printemps, afin de voir encor vne fois les Peres qui m'ont instruict. Ie sçay, mon Dieu, que ie vous ay offensé et qu'il y a quelque chose dans mon cœur qui vous déplaist; si ie meurs auant la venuë du Pere, ie ne pourray me confesser, et cela m'empeschera peut-estre de vous aller voir au Ciel: voilà ce qui m'afflige et qui fait que ie vous demande la prolongation de ma vie iusques au Printemps, où ie verray le Pere s'il garde sa promesse ; faites neantmoins, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira, vous estes le maistre de la vie, ie vous demande pardon des pechez que i'ay commis, ie desire d'y satisfaire, et dés maintenant ie me resous de ne point manger tout ce iourd'huy pour chastier ma chair ; ie sentiray la faim dans l'abondance de viande que nous auons à present, afin d'appaiser vostre colere. Il adiousta que ce iour-là qu'il auoit ieusné, il l'employa quasi tout en prieres, et nommément à reciter son Chapelet, en se pourmenant seul dans les bois au plus grand froid de l'hyuer et sans approcher du feu. Le Pere l'encouragea fort à la perseuerance et au zele qu'il auoit pour empescher les vices ; il en fit autant enuers les Capitaines et les principaux Sauuages. Il ne demeura pas plus d'vn mois et demy en cette mission, laquelle les Chrestiens de Sillery me contraignirent d'interrompre; depuis i'y ay enuoyé le Pere Buteux à l'arriuée des nauires, afin de continuer ce sainct ouurage, et nommément pour empescher les desordres de la boisson, que les Sauuages traictent en cachette auec les François qui sont dans les nauires, nonobstant les deffenses et les chastiments de Monsieur le Gouuerneur : la passion de quelque pelleterie les aueugle et les fait tomber en cette faute, qui perd les âmes et les corps de ces pauures peuples. Ils s'apperçoiuent bien eux-mesmes que la boisson leur cause des maux infinis. C'est pourquoy les Chrestiens ont prié nos Peres de faire tout ce qu'ils pourroient pour empescher que les François ne traitassent ny vin ny eau de vie à leur gens. Monsieur de Courpon, Admiral de la flotte, y apporta toutes les diligences possibles dés son arriuée, faisant paroistre vne ioye bien sensible de la conuersion de ces pauures peuples; luy-mesme a voulu estre le Parrain de quelques-vns. Voicy vn mot que m'en escrit de Tadoussac le Pere Buteux. Les Sauuages d'icy sont fort bien ; les Capitaines me contentent grandement; mais il y a bien à craindre que le vin et l'eau de vie ne fassent de grands maux: i'y apporteray tout le remede possible; i'attendray pour cet effect iusques apres l'Assomption de nostre-Dame à m'en retourner. Ie m'en vais en baptiser quelques-vns à cette arriuée des vaisseaux, desquels nous auons eu nouuelle, ce iourd'huy septiesme d'Aoust à midy. Voila pour le present l'estat de la mission de Tadoussac, qui est l'entrée de toutes les autres qui sont dans cette grande riuiere. Les Sauuages de Gaspé et Miskou, qu'on rencontre encore deuant eux, venant de France, en ont eu le bruit, et commencent à souhaiter la foy et souspirer aprés leur salut. Voicy ce qu'en escrit au Pere le Ieune, le Pere Richard, qui demeure à Miskou, auec le Pere Lionne arriué cette année de France.

M. R. P.

Ie remercie affectueusement V. R. des escrits qu'elle m'a enuoyés de la langue Montagnese, i'en feray Dieu aidant mon profit. I'en ay parcouru quelque chose ou i'ay remarqué quasi la mesme façon de s'enoncer, quoy que les mots soient tout autres parmy les Sauuages de ces costes. Ie vous ay desia escrit par N8dagaro, vn de nos bons Sauuages, qui s'en va voir ses parens et amis par de-là, car il se dit Montagnés. I'espere que l'exemple de ses Compatriotes et les instructions de nos Peres luy seront vtiles. Il a de bonnes volontez, prie volontiers Dieu, se comporte sagement, reçoit les aduis et instructions Chrestiennes qu'on luy donne. Ie le tiens pour l'vn de ceux qui receura des premiers la Foy. Ie desirerois qu'il apprehendast l'importance de son Salut et du moyen de l'obtenir, et ne se flattast point du

pretexte de prier Dieu, comme si cela suffisoit à le faire homme de bien ; ie vous le recommande. Quantité de nos Sauuages non seulement de cette Baye, mais de toute la coste, montent à Tadoussac ; quelques-vns, particulierement des ieunes, pourront donner iusques à Quebec et par delà, pour aller en guerre contre les Hiroquois. Ie me resiouïs que sans y penser ils trouuent de grandes occasions d'entrer en cognoissance de la Foy. La Mission de Tadoussac aura vn beau champ à trauailler, qui donnera son fruict en son temps : tost ou tard la parole de Dieu aura son effect. Que diriez-vous que ie confessay il y a quelque temps vne pauure femme qui auoit esté baptisée par le R. P. Biard au commencement que les François habiterent ces costes. Cette pauure creature, estant tombée malade, au commencement de l'hyuer, fut contrainte de suiure ou plus tost se laisser porter et traisner apres ses gens dans les bois, où elle languit tout l'hyuer. Au Printemps ie la reuis en pauure estat, desseichant et mourant peu à peu. Nous la secourusmes de ce que nous auions. I'appris cependant qu'elle auoit esté baptisée au Port Royal ; son fils me l'asseure, elle me le confirme et m'en donne des marques et touche des circonstances qui me le font croire. Ie l'instruis de nouueau és mysteres de la Foy. Ie la confesse, elle s'en va auec quelques siens parens qui arriuerent là, et peu de iours apres on nous rapporta son corps, que nous enterrasmes auec les ceremonies de l'Eglise : ainsi la Prouidence diuine conduisit cette pauure creature au poinct de son bon-heur par des voyes et rencontres admirables. V. R. se souuient-elle du rencontre qu'elle eut l'an passé d'vne partie de nos Sauuages? C'estoient des guerriers, qui ne laisserent pourtant de se vanter de prier Dieu ; ils m'ont fait recit de l'accueil qui leur fut fait, mais ceux qui demeurerent, firent plus sagement. Estant venus icy, ils m'obligerent de tenir la parole que ie leur auois donnée de les aller voir l'esté, s'ils se trouuoient ensemble. Ie ne leur peus refuser. Ie fus auec nostre garçon ; ils me bastirent promptement vne cabane approchante de la forme de nos bastimens, qui deuoit principalement seruir de Chapelle, où ils s'assembloient soir et matin pour faire les prieres que ie commençois, et ils me suiuoient mot à mot. Apres le signe de la Croix, ie recitois en Latin le *Pater*, puis en leur langue la mesme oraison ; i'adioustois vne priere en leur langue contenant les principaux actes qu'ils deuoient faire, toutes lesquelles prieres ils disoient apres moy. Le soir i'adioustois vn petit mot d'instruction Chrestienne, ce que ie ne pouuois si commodement le matin : car les femmes, les enfans et ieunes gens n'estoient pas si matineux que les hommes, qui se diligentoient d'acheuer leurs canots ; si bien qu'il fut à propos de les assembler dés le grand matin pour prier Dieu ; et puis sur les sept ou huict heures les femmes et la ieunesse se rangeoient à la Chapelle pour faire le mesme. La disette et la necessité les obligeoient d'acheuer promptement leurs canots ; si est-ce pourtant qu'ils ne voulurent pas y trauailler le Dimanche, mais demeurerent en repos, et se couurirent de leurs plus beaux vestements. On les pourra à mon aduis aisement maintenir dans l'obseruance des commandemens de Dieu et de l'Eglise, lors principalement qu'on sera auec eux. Ils ont cette pensée qui est veritable, que faire profession d'adorer Dieu, c'est mener vne vie irreprochable. Vn ieune garçon me desroba vn peu de Petun que i'auois pour les gratifier ; lors que cela fut descouuert : Comment, disoient-ils, il prie Dieu, et il desrobe ! C'est le premier larcin que i'ay veu parmy eux : car ils ont les mains fort nettes du bien d'autruy. Vn autre me parlant d'vn certain qui fait estat de prier Dieu, et s'amusoit pourtant à boire : Comment, dit-il, cela s'accorde-il bien, prier Dieu et s'enyurer? que ne luy reproches-tu? que ne prend-il exemple sur vous autres Peres ? Ie les ay trouués assez curieux : ils m'ont fait quantité de questions sur des choses artificielles et naturelles, la cognoissance desquelles les a si fort resiouïs qu'ils se flattent d'vne esperance

d'estre bien tost sçauans en tout, par nostre moyen. Ils nous aiment et respectent, et nostre consideration les retient en deuoir. Ie t'obeiray, me disoit vn iour vn des plus renommez de la coste, et si tu demeures auec nous, ie ne m'amuseray plus à boire ; ie te croiray et suiuray tes aduis. Nous verrons si luy et les autres sont hommes de parole : car vn grand homme de bien nous fournit trois hommes pour aller bastir vne petite maison parmy eux ; nous l'allons commencer dans vne riuiere qu'ils appellent Nepegig8it à 18. lieuës de cette habitation. Si i'eusse sceu cela, i'en eusse peut-estre retenu quelques-vns qui s'en vont voyager et passer l'esté d'vn costé et d'autre. Il y a pourtant tel qui m'a donné parole de se ranger auprés de nous, lors qu'il entendra que nous y bastirons ; tel m'a reproché le trop de délay que nous y apportions. Il y a, disoit ce Capitaine, long temps que tu nous promets de venir auec nous, et maintenant que voicy le Printemps tu nous remets encore ; pour moy ie ne fais point comme cela, quand i'ay dit vne chose, elle vaut faicte. Ces bonnes gens ne cognoissent pas les difficultez de semblables entreprises. Monsieur Desdames, Capitaine icy depuis quatre ans, a tousiours fort obligé cette Mission, mais particulierement cette année, pendant la maladie du R. Pere Dolbeau, qui a été longue et dangereuse. Il en fut attaqué à Noël, et a traisné et languy tout l'hyuer dans de grandes et diuerses douleurs ; au Printemps, ie veux dire enuiron le mois d'Auril, ces douleurs le quittant l'ont laissé dans vne impuissance des bras et des mains qui ne luy permet de celebrer la saincte Messe. Or pendant tout ce temps, Monsieur Desdames l'a si charitablement et puissamment assisté en tout, qu'il luy doit en partie la conseruation de sa vie. Cependant la Prouidence de Dieu qui gouuerne toutes choses efficacement et doucement, voulant retirer le Pere Dolbeau de ce pays icy, pour s'en seruir ailleurs selon ses desseins, a conduit icy le Pere Lyonne par des voyes bien particulieres, pour prendre sa place, et trauailler en cette vigne fructueusement. Il est vray qu'il estoit pour les Hurons; mais voyant la necessité où nous estions, et qu'il estoit à propos que le Pere Dolbeau retournast en France pour la conseruation de sa vie et recouurement de sa santé, comme il ne cherche que Dieu et ne se soucie pas du lieu où il trauaille à sa gloire, il a volontiers consenty et aggreé de demeurer icy. Ie le recommande affectueusement aux SS. SS. et prieres de Vostre Reuerence, ce que fait aussi de Vostre Reuerence,

Le Seruiteur tres-humble en N. S.

André Richard.

Non seulement les Sauuages de ces quartiers-là ont ouy parler de nostre saincte Foy, mais aussi quantité de petites nations du Nord, dont voicy les noms : les Kakouchakhi, ceux qui se trouuent à Maouatchihitonnam, c'est le lieu où les Hurons font leurs assemblées, venans traitter auec les Nations du Nord ; les Mikouachakhi, les Outakouamiouek, les Mistasiniouek, Oukesestigouek, Mouchaouaouastiirinioek, Ounachkapiouek, Espamichkon, Astouregamigoukh, Oueperigoueiaouek, Oupapinachiouek, Oubestamiouek, Attikamegouek. Les Chrestiens de Sainct Ioseph et de Tadoussac ont porté le nom de Iesus-Christ dans toutes ces petites Nations, auec lesquelles ils ont quelque commerce. Le iour qu'ils commencent de voir, croistra auec le temps iusques à son Midy.

CHAPITRE IX.

De l'Hospital.

Tout le Canada a fondu en deuil à la nouuelle de la mort du Roy et de Monseigneur le Cardinal ; mais cette maison de Misericorde en a plus de subiect qu'aucun autre, veu la tristesse arriuée en suitte à Madame la Duchesse d'Eguillon, qui en est la fondatrice. Sa douleur a

percé viuement le cœur de ces bonnes Religieuses, qu'elle a cheries comme vne mere ses enfans, et ie ne sçay quand leurs larmes s'essuyeront ; mais enfin il faut que la resignation et conformité à la volonté de Dieu, que cette Dame pratique si hautement parmy des accidens si funestes, appaise aussi et calme le cœur des Religieuses : nous deuons esperer que la diuine bonté remediera à tous ces malheurs. Dieu est Pere des affligez et des pauures, il en a vn soin particulier et y prend ses delices ; et ceux qui ont à present le pouuoir en main, imitent fortement cette charité de Dieu, comme ils en tiennent la place ça bas en terre, nous le sçauons bien. Mais venons à ce qui s'est passé en cette maison de Misericorde. Outre l'ornement et la consolation qu'elle donne à toute la Colonie, elle sert d'vn fort appuy à l'arrest des Sauuages, et emporte vne bonne partie des frais et du fardeau : la Bourgade de Sillery est encore petite, mais ie doute fort si sans cette maison qui s'y est establie, elle eust peu arriuer à l'estat où elle est, et ie ne sçay encore si elle pourroit subsister sans cet aide. Il en a bien cousté des incommoditez à ces bonnes filles : la iournée d'vn homme, qui ne reuient pas icy à moins de trente et quarante sols, a esté souuent employée pour aller à Quebec querir vn peu d'herbe, ou vne demie douzaine d'œufs pour les malades. Mais le desir qu'elles ont eu d'exercer leurs fonctions enuers les Sauuages, et contribuer à leur arrest, selon l'estenduë de leur vocation, les a fait abandonner leur bastiment de Quebec, auec toutes ses commoditez, comme il les auoit fait abandonner la France, veu nommément que les François estant malades n'ont pas de peine d'aller à Sillery ; mais les Sauuages malades sont incapables d'aller à Quebec, et ainsi c'eust esté vn Hospital de Sauuages sans Sauuages. La peur des Hiroquois, n'ayant pas empesché tant d'honnestes personnes de l'vn et de l'autre sexe d'aller à Montreal et autres endroits de la grande Riuiere, pour y consacrer à Dieu si sainctement leur vie, quoy que les Hiroquois en soient voisins et rodent tout autour, n'a pas deu auoir effect à vne lieuë ou deux de Quebec, pour empescher vne communauté Religieuse de ses fonctions et d'vn bien pour lequel seul elle venoit en ce nouueau monde, et que les Sauuages desiroient ardemment. Au reste leur bastiment de Quebec s'acheue peu à peu, afin que s'il suruient quelque accident, elles puissent selon la prudence et le conseil s'y retirer, et si les François se multiplient dauantage, elles puissent faire vn petit Hospital separé pour leurs secours, qui ne nuiroit pas à celuy des Sauuages et aduanceroit la Colonie.

Les Religieuses ont receu et assisté cette année en l'Hospital, enuiron cent Sauuages de diuerses nations, Montagnez, Algonquins, Atticamegues, Abnaquiois, Hurons, ceux de Tadoussac et du Saguéné et de quelques autres nations plus esloignées. A l'heure que i'escris ce memoire, il y a vne femme affligée d'une maladie lente, que le Pere Buteux y amena dernierement, retournant de Tadoussac, laquelle est de plus de treize ou de quatorze iournées auant dans les terres du Saguéné, et est venuë à dessein non seulement d'estre secouruë en son mal, mais de cognoistre Dieu et de voir l'exemple des François. Cinq ou six ouuriers François ont aussi esté soulagez en cette maison de charité ; ils auoient esté frappez du mal de terre au fort de Richelieu, et en danger d'en mourir, s'ils n'eussent trouué vn bon secours. Voilà ce qui est du general de cette maison : venons à ce qui est de particulier plus remarquable, les miseres et les maladies des Sauuages me rendront plus long que ie ne voudrois. I'ay desia parlé cy-dessus de la mort d'vn appellé Achille, Sauuage ; en voicy quelques particularitez qui regardent l'Hospital. Lors qu'il commença de s'aliter, il estoit cabané dans les bois à deux cens pas de Sillery. Le P. Buteux, l'allant visiter vn matin, le trouua à genoux aux pieds de son lit, c'est à dire sur le bout d'vne escorce ou d'vne couuerture, deuant vn crucifix qu'il auoit pendu à sa cabane. Il pria le Pere de s'asseoir vn

peu et de luy donner loisir d'acheuer sa priere, apres laquelle il se confessa auec vn grand sentiment de deuotion, puis dit au Pere : Ie ne m'attriste pas de ma maladie, mais deux choses me font de la peine : l'vne est que ie ne puis plus dire mon Chapelet, la teste me manque en vne si longue priere ; l'autre est que ie suis esloigné de l'Eglise, et ne peux aller à la Messe. Le Pere luy dit que pour son Chapelet il n'en deuoit pas estre en peine, que c'estoit assez qu'il en dist vne dizaine par interualle, ou mesme fist quelque autre priere plus courte pour se recommander à Dieu et se resigner à sa volonté, et quant à ce qui est de son esloignement de l'Eglise, qu'il donneroit ordre qu'on l'apportast à l'Hospital, ou à vne cabane tout proche, d'où il pourroit assister à la Messe quand il auroit vn peu de forces. Le Pere en aduertit les principaux Sauuages, qui l'apporterent incontinent à l'Hospital, et luy dresserent aussi vne petite cabane tout proche de la porte, afin de s'y retirer s'il vouloit. Il edifia extremement les Religieuses et les Sauuages par sa patience et sa deuotion. Quand on luy apporta le viatique, il estoit en cette petite cabane ; les Sauuages accompagnerent le precieux Corps de nostre Seigneur, et enuironnerent le petit taudis auec vne merueilleuse pieté et modestie : depuis ce temps-là nostre malade ne parla plus que du ciel et de l'eternité ; il forçoit souuent sa voix, et s'ecrioit tout haut pour former les actes de vertu qu'on luy recommandoit. Il demanda au Pere qui l'assistoit s'il verroit pas au Ciel sa fille morte depuis peu, et ceux qu'il auoit aimez çà bas en terre ? Le Pere l'asseura qu'ouy, et que tous les gens de bien s'entre-verroient et se communiqueroient dans le Ciel : cette response le consola fort. Vne heure auant que mourir, il coniura instamment le Pere d'exhorter les François et les Sauuages à ce qu'ils priassent Dieu pour son âme, si tost qu'il seroit passé de cette vie ; ce qui luy fut liberalement accordé : car il n'eut pas plus tost expiré, que les Sauuages s'assemblerent et porterent son corps en la Chapelle [priant] autour de luy. Le Pere de Quen y estoit, qui les consola dans leur tristesse : car cet homme estoit vn des plus considerables. La constance et vertu de la femme est remarquable aussi bien que celle du mary : si tost qu'ils eurent receu tous deux le sainct Baptesme, Dieu les esprouua et affligea par la mort d'vne fille qu'ils aymoient vniquement ; peu apres, le mary tombe malade, languit deux ans et demy, et meurt ; il restoit vn fils aagé de quatre ans à cette bonne veufue pour toute consolation, huict iours aprés que son mary est mort, l'enfant est attaqué de maladie et meurt entre les bras de sa pauure mere : auec tout cela elle est ferme et constante en la *foy*, et dit qu'elle y mourra, que Dieu est le Maistre, qu'il est bon, et qu'elle aymera tousiours ce qu'il ordonnera. Elle demeure maintenant auec vn sien frere nommé Thomas, fort bon Chrestien et vit dans vne grande patience et humilité. Vn iour, comme ie voulois aller à Quebec en Canot, ie la priay de me mener auec vn autre Sauuage qui estoit là ; elle me respondit : Vrayement c'est bien à moy d'entreprendre cela maintenant, et qui suis-ie à present ? vne poignée de terre inutile.

On a parlé souuent, dans les precedentes Relations, de Pierre Tregatin : sa vertu l'auoit rendu recommandable. Quelque temps auant qu'estre baptisé, il estoit demeuré boiteux d'vne blessure qu'il se fit en courant dans les bois ; ses gens l'auoient abandonné au coin d'vne anse ou pointe de terre, où nos Peres le trouuerent à demy mort, sans cabane et sans viures, et sans autre habit qu'vn morceau de couuerture qui luy couuroit vne partie du corps. Ils le porterent chez nous et le traicterent le mieux qu'ils peurent, et apres l'auoir instruit, le baptiserent ; enfin les Religieuses venant en Canada, il trouua vne heureuse demeure en la maison de charité. Il y passa deux ou trois Hyuers, pendant lesquels nos Peres conferoient auec luy de la langue Algonquine, et luy apprenoient ensemble les choses de Dieu : de maniere qu'il les entendoit

parfaictement bien, et qui plus est y conformoit sa vie et seruoit de vray Predicateur par ses paroles et ses exemples.

Les Sauuages en vne de leurs assemblées l'establirent Capitaine ou Maître des Prieres ; c'estoit à luy dans les Conseils de parler des affaires de Dieu, de remontrer ce qui estoit expedient là dessus, et aduertir ceux qui manqueroient publiquement à leur deuoir, sur tout aux prieres. Le premier iour de Septembre, il tomba malade et fut apporté à l'Hospital, et y mourut au bout de trois Sepmaines qu'il employa à se preparer à la mort, auec des actes de vertus heroïques. Il se confessoit fort souuent ; il appelloit chaque iour au moins vne fois, vn de nos Peres pour parler de Dieu et et de sa conscience : Ie ne me soucie point de viure, disoit-il, ie n'ayme point mon corps, i'ayme la mort, de bon cœur ie la souhaitte quand il plaira à Nostre Seigneur. Il communioit souuent ; mais il redoubla sa deuotion et sa ferueur pour sa derniere communion, apres laquelle il demanda aussi et receut l'Extreme-Onction. Il pria les Religieuses qu'elles le fissent enterrer à la Françoise, dans vn drap simplement. Il prit son petit fils, aagé seulement de six mois, entre ses bras, luy donna sa benediction, et dit qu'il le donnoit à nos Peres pour estre instruit. Deux heures auant sa mort, il appella la Mere Superieure, et luy dit : Ningay Ninnip, ma Mere, c'est à ce coup ie vay mourir : fais prier Dieu pour mon âme, ce n'est point icy nostre pays, nostre demeure est au Ciel : i'espere que Dieu m'y mettra. Il demanda le Crucifix et l'apostropha auec des paroles si amoureuses, qu'il tira les larmes des Religieuses ; il fut pris d'vne défaillance pendant ces Colloques, et en vn instant alla de la terre au Ciel.

Vn nommé Marc-Antoine, duquel on parla l'an passé, entre les malades, n'a point releué de sa maladie qui le consomma, en sorte qu'il ne luy restoit que les os et la peau, laquelle mesme se destachoit en diuers endroits du corps ; mais il auoit tousiours le visage gay et ioyeux. Il estoit logé dans vne cabane à la porte de l'Hospital. Toute sa maladie ne fut qu'vne continuation de patience et de deuotion ; on le faisoit prier Dieu sans cesse, neantmoins il estoit impossible de le contenter en ce poinct ; il enuoyoit à tous propos sa femme aux Religieuses leur dire : Venez, celuy qui est malade veut prier Dieu. Les Religieuses craignoient de le lasser, mais au contraire il se plaignoit qu'on ne le faisoit pas prier Dieu, et quoy que les prieres qu'on luy faisoit dire fussent longues, il les repetoit tousiours auec ferueur aussi bien à la fin qu'au commencement ; iamais on ne l'entendoit dire c'est assez. Il auoit tousiours son Chapelet, et si par hazard il luy tomboit ou s'esgaroit, il falloit renuerser le lict et la cabane pour le chercher ; quand il n'eut plus assez de force pour le dire, il le pendit à son col et le touchoit sans cesse auec les mains, et prenoit vn singulier plaisir qu'on le recitast aupres de luy. Il ne passoit aucun iour qu'il ne priast Dieu pour leurs bienfaicteurs et pour ceux qui auoient estably cette maison de charité ; c'est la priere qu'il faisoit actuellement quand il entra en l'agonie, laquelle l'emporta si doucement qu'à peine le vit-on passer. Il seroit difficile d'expliquer les soings qu'en prenoit sa femme, et les charitez qu'elle luy a renduës l'espace d'vn an ou deux qu'il a esté malade ; les Religieuses en demeuroient extremement edifiées, et l'assistoient elle-mesme auec grande affection.

Vne bonne veufue appelée Louyse, vrayement Hospitaliere d'affection (nous en auons parlé autrefois), auoit vne sienne fille nommé Vrsule, qui estoit mariée à vn Capitaine de Tadoussac : cette ieune femme tomba malade, et apres deux ou trois ans de langueur, s'alita enfin à Sillery, et se vint retirer à l'Hospital, demeurant tantost dans la salle commune, tantost dans la cabane proche. Ses langueurs se terminerent en des douleurs violentes. Sa bonne mere en eut des soins inimaginables ; mais le premier estoit de l'exhorter à la patience : Ma fille, disoit-elle, souffre paisiblement, ne te fasche pas, afin que

tu ne donnes point d'entrée au peché, et au malin esprit dans ton cœur, et que tu ailles au Ciel. Ma fille, pense ainsi de Dieu : Il a tout faict, il gouuerne tout; il m'ayme, ie suis contente de ce qu'il m'enuoye la maladie, ie croiray tousiours en luy, ie l'aymeray tousiours : voilà ce que tu penseras en ton cœur. Il fut necessaire de luy donner le viatique ; elle estoit lors en sa cabane prés la porte de l'Hospital. La bonne Louyse orna cette petite maison d'escorces, comme vne oratoire, mais tout à la Sauuage : elle tendit tout autour des robes de Castor et d'Orignac toutes neufues et bien matachiées, elle mit la plus belle sur le lict de la malade, elle couurit tout le plancher de feuillage, et le haut de la cabane aussi, elle alla aux Religieuses emprunter vn Crucifix et deux chandeliers auec les cierges, et les mit proche du lict de sa fille ; tout le voisinage accompagna le S. Sacrement auec grand respect et deuotion. La malade, entendant sonner la clochette qui sert de signal, pria sa mere de la dresser sur son lict, afin d'honorer le Corps de Nostre Seigneur. Si tost qu'elle eut communié, sa mere s'approcha et luy dit : Or sus, ma fille, c'est maintenant que I. C. est en ton cœur, prends courage, remercie le fortement. Et puis appellant vne des Religieuses, elle luy dit : Ayde la à faire ses prieres. Elle pressa qu'on luy donnast l'Extreme-Onction, apres laquelle elle mourut fort tranquillement. Sa mere la fit enterrer auec toute la solennité possible à vn Sauuage, et mit dans sa fosse tout ce qu'elle auoit de plus precieux en Castor, Porcelaine et autres meubles dont ils font estat, et comme les Religieuses luy remontroient sa pauureté et celle des Sauuages, et que cela ne seruoit de rien aux morts, elle luy dit : Et vous autres vous auez bien enterré vostre sœur Religieuse (c'estoit la mere de saincte Marie, morte il y a deux ans) auec son bel habit et auec tout l'honneur que vous auez peu : si ce que ie fais offensoit Dieu, ie le quitterois ; mais puis que Dieu ne le deffend pas, ie veux honorer les morts. Il pleust à Nostre Seigneur esprouuer encor vne autre fois cette bonne veufue : elle auoit desia perdu deux filles, vne troisiesme tomba incontinent malade, et comme c'estoit le commencement de l'hyuer et de leur chasse, elle pria sa mere de la mener auec elle dans les bois, où elle mourut peu apres, mais auec la pieté et les sentimens de deuotion dont i'ay parlé cy-deuant. Suffit de dire icy que cela n'esbranla point la bonne Louyse, laquelle rapportant le corps de sa fille de dedans les bois, et le donnant aux Religieuses pour le faire enterrer prés de sa sœur, leur dit : Ie ne suis point triste, ie me resiouïs dauantage de l'asseurance que i'ay que mes filles sont au Ciel, que ie ne ferois de les voir viure en ce monde : Dieu est nostre Pere à tous, ie l'aymeray et tout ce qu'il fera. Ce sentiment excellent de la conformité à la volonté de Dieu est bien auant imprimé dans le cœur de plusieurs de nos Neophytes.

La femme d'vn appellé Vincent Xauier, fils du premier Sauuage errant qui s'est arresté à Sillery, tomba malade vn an apres son mariage, et languit plus de deux ans; enfin elle fut contrainte de garder le lict. Elle vint à l'Hospital, où elle surpassa encor la patience des autres : car pendant tout le temps qu'elle y fut, on ne l'entendit iamais demander chose aucune, ny se plaindre, excepté le dernier iour de sa vie, et encor fort peu, quoy que d'ailleurs elle fust d'vn esprit fort vif et agissant. Elle auoit tousiours à son costé vne sienne petite fille aagée de deux ans et demy, et quoy qu'elle fust pressée de mal, elle ne laissoit pas de la faire prier Dieu au temps accoustumé, et de l'instruire ; comme elle se sentit proche de sa fin, elle appella son mary, luy parla auec beaucoup d'affection, et puis luy bailla sa petite fille, qu'elle ne voulut plus voir depuis ce temps là, ne pensant qu'à bien mourir : ce qu'elle fit heureusement, ayant receu tous ses Sacremens. Sa fille demeura quelque temps à la maison de son Pere ; mais comme il alloit souuent à la chasse, la pauure enfant demeuroit comme abandonnée ; ceux qui la gardoient n'en

auoient pas de soing. Elle s'eschappoit et entroit pour l'ordinaire à l'Hospital, où les Religieuses la caressoient et luy donnoient à manger ; son Pere enfin la mena aux Vrsulines, lesquelles la receurent auec toute sorte d'affection : elle y est à present et donne vne fort bonne esperance. Voila comme ces deux communautez s'entre-soulagent et dépensent auec grande charité ce qu'elles reçoiuent de nostre ancienne France, pour le bien et la consolation de ces pauures peuples.

Vne femme appellée Marguerite, auoit vn mal de iambes depuis plusieurs années qui la contraignoit de passer tous les hyuers à l'Hospital, ou dans vne cabane proche. L'Hyuer dernier elle eut enuie de suiure les chasseurs pour manger de la viande fraische (on n'en void encor guere en ce pays icy sans chasse) ; son mary la charge sur sa traîne, et la tire gayement apres soy tous les iours sur des montagnes de neiges. Mais sa iambe se pourrissant, il la ramena à l'Hospital : ils auoient grande peur que l'ordure et la puanteur de ses playes n'empeschast les Religieuses de la receuoir ; mais ils furent bien-tost deliurées de leur crainte, quand ils virent que ces bonne filles la receuoient auec plus de ioye que les autres. Si tost qu'elle fut arriuée, elle demande à se confesser ; la gangrene se mit en son mal, et l'emporta en peu de temps, apres auoir receu deuotement tous ses Sacremens.

Vne ieune veufue nommée Charité, fort pauure, mais tres-vertueuse, auoit trois enfans baptisez : l'aisné s'estoit marié, sa femme et luy estoient malades, les deux autres estoient assez infirmes, la bonne Charité seule estoit forte et vigoureuse. Elle s'en vient cabaner tout l'Hyuer prés de l'Hospital, pour estre secouruë ; elle ne demeure pas pourtant oyseuse : elle fait l'Hospitaliere elle mesme et rend toute l'assistance possible à cette pauure troupe, elle va au bois et à l'eau, elle fait la cuisine, elle passe les peaux, elle fait les souliers ; si on tuë quelque Orignac à trois et quatre lieuës, elle prend sa traisne, et va querir son fardeau sur les neiges. Sa belle fille estoit la plus malade, et n'estoit pas encore baptisée et n'en tesmoignoit pas mesme enuie : elle prie Dieu sans cesse pour elle, elle l'exhorte, elle importune nos Peres et les Religieuses, pour l'encourager à la foy, enfin elle obtint de Dieu ce quelle demandoit : car cette ieune femme, deux iours auant que mourir, enuoya son mary chez nous à dix heures du soir frapper à la porte, et demander vn Pere ; i'y allay auec le Pére Buteux. Dieu luy auoit changé le cœur : elle presse pour estre baptisée. Helas, disoit-elle, est-il pas temps ? hastez-vous, ie veux estre baptisée, ie le souhaite ; ce n'est pas pour auoir la santé du corps, ie ne me soucie pas de la vie, ie demande le baptesme pour obeïr à Dieu et aller au Ciel. Si tost qu'elle l'eut obtenuë, elle en tesmoigna vne grande ioye, nonobstant ses violentes douleurs, et mourut incontinent apres dans le contentement.

C'est assez parlé des morts, disons vn mot de ceux qui ont logé tous en cette maison, ou y ont recouuré la santé. Les deux aueuglesses qui s'y retirent souuent, y ont passé l'hyuer dernier ; elles auoient chacune vne petite fille pour les conduire, dont la plus aagée qui estoit de neuf à dix ans, auoit vn esprit excellent et la memoire heureuse : elle apprit tout le Catechisme et les prieres en fort peu de temps. Vn iour elle fit vne faute qui sembla assez grosse à nostre aueuglesse, laquelle a la conscience fort tendre ; elle la reprit rudement, et luy ordonna de ne point sortir de l'Hospital tout ce iour-là : elle obeït exactement, et mesme ne changea pas de place qu'on ne luy eust commandé. Elle disoit quelquefois aux Religieuses : Regarde cet enfant, elle est ma parente, ie l'ayme comme ma fille ; mais ie n'ayme point son corps, c'est son âme que i'affectionne. C'estoit vn grand contentement d'entendre comme elle luy expliquoit les mysteres de nostre saincte foy, et les belles instructions qu'elle luy donnoit. Elle va quelquefois aux Trois Riuieres passer vne bonne partie de

l'esté, et y faict vn grand fruict parmy ces infideles.

Vn ieune homme Huron, comme i'ay dit cy-dessus, a hyuerné en cette maison de Charité. Voicy ce que i'en ay appris de particulier, depuis les Chapitres precedents. Le iour qu'il fut baptisé en la Chapelle de l'Hospital, il se leua dés deux heures du matin, employant tout ce temps là à prier Dieu, iusques à son Baptesme, qui fut sur les neuf ou dix heures. Depuis qu'il fut Chrestien, sa deuotion redoubla : il se leuoit assez matin, mettoit tout le temps en prieres iusques à la Messe, qui se disoit enuiron les sept heures et demie ; le soir estant retourné d'auec le Pere Brebeuf, où il auoit desia faict les prieres auec les Hurons ses camarades, il les recommençoit auec les Algonquins en la salle des malades ; et puis pour la troisiesme fois, il entroit dans la Chapelle des Religieuses, et y demeuroit souuent pendant tout le temps de leurs Matines, et si de hazard la Chapelle estoit fermée, il se mettoit à genoux à la porte, et quelque bruit qu'on fist dans l'Hospital, il demeuroit à faire ses prieres paisiblement.

Voicy comme le Socoquiois fait prisonnier par les Algonquins dont i'ay parlé cy-dessus, arriua en cette maison, le neufiesme de Nouembre l'an passé : si tost qu'il fut debarqué vis à vis de l'Hospital, les Sauuages de Sillery allerent au deuant pour le receuoir auec Charité ; ils le menerent en toutes leurs maisons et cabanes, l'vne apres l'autre, et le firent danser en toutes, mais auec douceur et amitié ; il obeït par tout, quoy qu'il eust le corps tout couuert de playes et blessures. Apres cela deux des principaux Sauuages l'amenerent à l'Hospital, où il fut receu des Religieuses auec grande ioye. On appelle le Chirurgien ; toute la salle se trouua pleine de Sauuages pour voir en quel estat estoient ses playes : il auoit tous les ongles arrachez, de trois doigts coupez tout nouuellement le pus en sortoit, les vers y fourmilloient, il auoit vn pied percé d'outre en outre auec vn baston, il auoit les deux poignets des mains liez iusques aux os auec des cordes, et le corps bruslé et percé d'alesnes en diuers endroits. Ie me trouuay à ce spectacle ; la premiere veuë nous fit transir. Il endura qu'on le pansast, sans iamais dire vn seul mot, ny monstrer aucun signe de douleur ; il declaroit par signes la façon dont on l'auoit ainsi traicté, sans tesmoigner aucun mescontentement contre ceux qui l'auoient mis en ce piteux estat. Il y auoit de bonne fortune à l'Hospital, vn malade Abnaquiois baptisé, et appellé Claude, qui entendoit bien le Socoquiois : ce pauure miserable fut extremement consolé de sa rencontre, et comme il s'estonnoit à l'abbord de voir les Religieuses luy tesmoigner tant de charité, ce bon Chrestien luy expliqua comme toute leur occupation n'estoit que d'assister et secourir les pauures et les malades, et qu'elles gardoient toute leur vie, la virginité : cela luy frappa l'esprit. Il fut remis en assez peu de temps et renuoyé en son pays, pour tesmoigner l'affection des François et Sauuages enuers luy : ce sont autant d'auancouriers de l'Euangile que Dieu enuoye à ces peuples.

Quatre Hurons estant descendus des Trois Riuieres à Sillery, vn deux rechappé nouuellement des mains des Hyroquois tomba malade. Ses camarades l'amenerent à l'Hospital, et y logerent aussi eux-mesmes, n'ayant point d'autre retraite ; ces bonnes gens tesmoignerent sur leur visage vne grande ioye de rencontrer si à propos vn lieu de charité. La maladie de leur compagnon en vint à l'extremité, on le desesperoit ; desia deux d'entr'eux ne bougeoient de ses costez pour l'assister. Cette charité ne leur est pas ordinaire ; les choses de Dieu gaignent peu à peu sur leurs cœurs. Quand les Religieuses donnoient quelque chose au malade, tous les trois autres ne manquoient iamais de les en remercier à leur façon ordinaire, ho, ho, ho ; s'il le falloit leuer ou remuer, ils se presentoient incontinent, et quelquesfois luy ont soustenu la teste ou le corps, quatre ou cinq heures de suite sans se lasser. L'vn d'entr'eux sçauoit les prieres ; il estoit auec les deux autres en la Chapelle soir et matin pour les dire,

puis s'en alloit en faire autant prés de ce malade, qui prioit incontinent qu'on le dressast sur son lit, pour les dire auec plus de respect. Il pleust à Nostre Seigneur luy rendre la santé et leur donner moyen à tous de retourner en leur pays. Ie ne dis rien du Catechisme qu'on a fait en ce lieu vne bonne partie de l'année, tantost aux malades, tantost aux pauures, tantost aux enfans : i'en ay parlé cy-dessus ; ie diray seulement que le desir que les Sauuages grands et petits ont d'apprendre le Catechisme et les prieres, fait souuent vne Chapelle et vne Escole de la salle des malades, aussi bien que de nostre maison de Sillery. Ils entrent sans cesse et disent : Enseigne moy, fais-moy prier Dieu. Vne Religieuse est assés et sainctement occupée à satisfaire à ces visites et importunitez pieuses ; et en effet outre celles qui assistent les malades, il en a fallu establir d'autres pour ceux qui demandent à reciter les prieres et apprendre le Catechisme ; la commodité du lieu y sert beaucoup, les maisons de ces bonnes gens touchent au bastiment de l'Hospital et n'ont qu'vne cour commune. Ils entrent à tout propos quand ils sont à Sillery, et disent : Ie veux prier Dieu, ie veux apprendre, instruy-moy. O que cette importunité est agreable ! quoy qu'elle attire par necessité des frais notables ; mais que faire, toute la Mission n'est que pour cette fin, cela console et estonne tout ensemble, en vn pays et en vn lieu depourueu de tout. Voicy ce que la Mere Superieure escriuoit sur ce subiect, en vne lettre, il y a quelques iours : Ie ne sçay, dit-elle, ce que nous ferons auec le temps : les Sauuages sont pauures, ils sont subiects à vne infinité de maladies ; leur vertu n'en est pas moindre, mais leur secours en est plus difficile. Les Hospitaux de France ont esté fondez par les Roys, les Princes et les Princesses bien richement, et auec tout cela ils ne subsisteroient pas, si les Euesques et les personnes de merite n'y faisoient de bonnes aumosnes, si les Parlemens et les Presidiaux n'y appliquoient les amendes : l'Ocean nous exclud de tous ces secours ; il se trouue en France des personnes qui entreprennent icy sainctement vn et deux Seminaristes, d'autres l'entretien et soulagement d'vne famille Sauuage, mais peu de personnes pensent à l'entretien d'vn malade et à le fournir de linges ou de couuertures. Dieu a des voyes qui nous sont inconnuës, et ces moyens se trouueront quand il luy plaira. Quelques honnestes personnes nous l'ont fait esprouuer cette année : Dieu en soit à iamais beni. Nous estions au bout, la necessité de logis et la misere des pauures nous auoit obligés à des debtes : nostre chere fondatrice, nonobstant le subiect de ses douleurs, n'a pas laissé d'appliquer ses soins, et nous en deliurer de la plus grosse partie ; sa charité ne s'est iamais lassée, nostre consolation est qu'elle en voit les fruits tres-agreable, et en iouyt auec nous. Voila les pensées de ces bonnes filles parmy leur pauureté.

Ie veux finir ce Chapitre par les paroles que le bon Charles Meiaskoüat a souuent tenuës aux malades, les venant visiter quand il est à Sillery : Vous autres, dit-il, qui estes malades, n'estimez pas que la maladie soit vne chose mauuaise ; ne pensez pas en vostre cœur : Voila qui va mal de ce que nous sommes affligez. Mais pensez ainsi de Dieu : C'est nostre Pere à tous ; il nous a faits, il nous ayme : c'est pour nostre bien qu'il nous enuoye la maladie, il nous mettra dans le Ciel et nous donnera vne vie qui ne meurt iamais. Voila ce que vous penserez de Dieu. Ayés donc courage, ne vous attristez pas, croyez fortement ; ce que vous endurez prendra bien-tost fin, mais vostre ioye durera à iamais dans le Ciel.

CHAPITRE X.

De ce qui s'est passé aux Trois Riuieres et au Fort de Richelieu.

Ie mets ces deux lieux en vn Chapitre, parce qu'ils ont couru mesme risque des Hiroquois, et ont receu les mesmes

Sauuages, lesquels ont passé l'année, partie en vn de ces lieux, partie en l'autre ; ceux qui ont demeuré en ces deux habitations, ont esté les Algonquins d'en haut, autant superbes et difficiles à gouuerner, comme i'ay desia remarqué, que ceux de deuers Quebec sont humbles et dociles. L'an passé, incontinent apres le depart des Nauires, qui fut le septiesme d'Octobre, i'enuoyay le Pere le Ieune demeurer aux Trois Riuieres, pour voir s'il pourroit dompter l'Orgueil de ces gens là, et les reduire à Iesus-Christ : son zele et sa vertu assez cogneuë me donnerent aisement cette pensée. Il n'y fut pas plus tost arriué, que ces miserables luy donnerent bien de l'exercice. Les deux principaux chefs estoient vn appellé Te-s8esatch, homme rusé, superbe, ennemy des façons de faire des François et du Christianisme ; l'autre estoit vn apostat nommé Abdon, plein d'esprit, mais meschant et hardy. Ces deux hommes gouuernoient les Algonquins d'en-haut, et taschant à leur ietter le mesme esprit qui les possedoit, feignoient par interualle d'aymer la Foy et les François, et puis ils faisoient tout le contraire en particulier et souuent en public ; il y auoit neantmoins parmy la troupe quelques âmes choisies de Dieu. L'an passé le 19. d'Octobre, Abdon auec sa troupe retournant de la guerre, amena aux Trois Riuieres vn prisonnier qui n'estoit pas Hiroquois, mais leur voisin et amy : les voila incontinent dans la resolution de le brusler. On leur remontre qu'il ne faut pas multiplier les ennemis, et qu'ils deuoient maintenant quitter toutes ces cruautez ; mais ils se mocquent du Pere et de tous ceux qui leur en parlent, percent vn pied à ce pauure homme auec vn baston, luy arrachent les ongles des doigts à belles dents ; il tendoit la main et donnoit les doigts comme si il n'eust rien senty. Ils luy lient les deux poignets des mains auec des cordes à neuds coulans, et quatre ieunes hommes tiroient et bandoient les cordes de toutes leurs forces, deschirants et emportants la chair des bras iusques aux os : la douleur le fait tomber en foiblesse ; ils cessent de le tourmenter, luy iettent de l'eau, luy donnent à manger pour le faire reuiure aux tourments. Le bois estoit desia preparé pour le brusler, et la nuict de cette tragedie s'alloit commencer ; mais le soir, de bonne fortune il arriua vn canot de Quebec, auec des lettres de Monsieur le Gouuerneur au sieur des Rochers, qui commande aux Trois Riuieres, afin qu'il rachetast et deliurast le prisonnier, ce qu'il fit auec bien de la peine : car la rage et la vengeance possedoient le cœur de ces Barbares. Cette affaire expediée, le Pere s'applique à l'instruction des Sauuages, s'oppose aux mutins, et encourage à la perseuerance ceux qui auoient bien commencé ; le mal-heureux Test8oaths deffendoit publiquement à ses gens qu'ils n'allassent à la messe. Le Pere estant vn iour prés de la dire, et voyant que personne ne venoit, il sort de l'Eglise, et ayant apperceu de loing quelques ieunes filles qui s'approchoient auec crainte, il leur demande pourquoy elles n'entroient pas ? Le Capitaine a crié publiquement, disent-elles, qu'il tueroit ceux qui y viendroient. Venez, dit le Pere, ne craignez rien, les François vous deffendront. Vne estant entrée, les autres suiuirent, et enfin tous vinrent à la Messe. Ils ne tarderent guere aux Trois Riuieres : aussi n'y sont-ils pas encore residens, et n'y ont aucune maison stable. Sur la fin de Nouembre, ils prirent quelque resolution d'aller à Montreal pour y faire leur chasse pendant tout l'hyuer ; mais ayant entendu que quelques-vns de leurs compagnons qui y estoient allés peu de temps auparauant redescendoient pour demeurer au Fort de Richelieu, ils les allerent trouuer pour hyuerner là tous ensemble et se tenir compagnie soit à la chasse, soit à la guerre. Ce seroit vn grand bon-heur que ces gens là se peussent vne fois fixer et arrester en quelque bonne habitation, comme les autres ont fait à Sillery. Le Pere le Ieune, faisant l'office d'vn bon pasteur, va apres son troupeau et le suit, quittant les Trois Riuieres pour tirer auec eux vers Richelieu. Comme ils estoient en chemin,

vn certain Sauuage bon Chrestien fait vne criée à cinq cabanes, que le Pere accompagnoit : Escoutez moy tous, dit-il, voicy de pauures veufues qui viennent hyuerner auec nous, elles viennent pour auoir à manger, il les faudra secourir de nostre chasse. Escoutez moy derechef : ie vois bien que nous ne sommes pas au bout de nos mal-heurs, nous auons des gens de bien auec nous, et nous n'en sommes pas meilleurs : voicy vn homme qui a passé le grand Ocean pour parler pour nous, afin qu'on nous assistast, mais nous ne l'escoutons pas comme il faut ; le mal-heur vient de ce que nos Capitaines ne croyent pas en Dieu ; que s'il en donne aduis en son pays, le Massinaigan (c'est à dire leur Escriture) empeschera le bien qu'on nous procure. Sus donc vous autres qui croyez en Dieu, et vous qui auez enuie de croire, vnissons nous et tenons ferme pour la foy, et escoutons le Pere. Cela dit, il s'embarque, et arriue le mesme iour au fort de Richelieu. Le sieur de Chamflour, qui y commandoit, receut le Pere auec vne affection toute extraordinaire, qu'il a continuée tout l'hyuer, le secourant fortement dans le dessein d'attirer ces peuples à Iesus-Christ. Le Pere de Noüe, qui y estoit pour auoir soin des François, fut rauy d'aise d'auoir auec soy le Pere pour enseigner les Sauuages. Voicy leur occupation pendant l'hyuer et l'ordre qu'ils gardoient tous les matins. Au point du iour le Pere de Noüe disoit la Messe, à laquelle assistoient les François et les Sauuages Chrestiens. Le sieur de Normanuille (c'est ce ieune homme qui a esté autrefois pris des Hiroquois, et qui fit l'an passé le voyage de France auec le Pere le Ieune) leur faisoit faire les prieres tout haut au commencement de la Messe ; il entend fort bien la langue. Pendant ce temps là le Pere en enseignoit quelques-vns en particulier, ou les escoutoit de confession, puis les menoit à la Chapelle, où il leur disoit la Messe et faisoit communier ceux qui en estoient capables, et ainsi il les prenoit tous les vns apres les autres ; la Messe estant finie, il assembloit quelques ieunes gens pour leur faire le Catechisme. La plus grande partie du iour leur petite chambre estoit pleine, et ce n'estoit quasi qu'vne instruction continuelle. Sur le soir, le Pere prenoit vne partie des cabanes, et le sieur de Normanuille l'autre, et ainsi on faisoit prier tout le monde ; la priere estoit ordinairement suiuie d'vne exhortation et d'vn cantique en leur langue. Voila l'ordre qu'ils ont gardé pendant l'hyuer, iusques à ce que les Sauuages quitterent ce lieu pour aller à Mont-Royal et aux Trois Riuieres. Voyons quelques actions particulieres.

Vn Sauuage Chrestien estant malade, tomba dans vne grande foiblesse, on le pensoit mort ; sa tante qui l'assistoit luy demanda s'il ne se souuenoit de rien pendant cette foiblesse, et où il pensoit aller apres sa mort, ou auec ses parens deffuncts ou auec les croyans : il monstra le Ciel auec la main, puis s'efforçant de parler : Ie m'en vay là, dit-il, i'ay veu le lieu où ie dois aller. Là-dessus il meurt. Vne femme Chrestienne, visitée la nuict et fortement sollicitée par vn meschant homme, repartit : Tousiours ie respecte mon Baptesme, et ie ne veux iamais fascher Dieu.

Vn Dimanche, le Pere ayant confessé ceux qui vouloient communier, comme il retardoit à dire la Messe, retenu par cette occupation, vn Payen fit festin, et y conuia la plus part des Chrestiens qui s'estoient confessez ; ils y vont tous et pas vn ne se trouue à la Messe qu'on alloit dire. Le Pere bien estonné demande où estoient ceux qui se vouloient communier ; les autres respondirent tout haut qu'ils estoient au festin. Cela le fascha d'abord, il crie contre eux et contre leur coustume, il loüe ceux qui estoient presens et blasme les absens ; mais il luy fallut bien-tost apres changer de ton et de note, car la seconde Messe estant sonnée, voicy tous les conuiez qui viennent dire au Pere qu'ils communieroient à cette Messe-là : Comment, dit le Pere, ne venez vous pas du festin ? Ouy dea nous en venons, mais nous n'auons point mangé, nous auons gardé tout le mets qu'on nous a donné, et l'auons porté à nos familles sans y

gouster. Le Pere surpris par cette réponse, leur rendit autant de loüange qu'il leur auoit donné de blasme : car il ne pensoit pas qu'on demeurast à ieun au milieu du festin.

Voicy vne action pleine de constance en vn aage tendre : vne ieune fille aagée d'enuiron sept ans, ioüant auec ses compagnes, receut vn coup de pierre au front tirant vers le nez, qui luy en couppa la chair iusques aux os. Estant toute remplie de sang, elle se presente à son Pere, lequel sans s'esmouuoir ny crier contre ceux qui auoient blessé sa fille, l'enuoya à celuy qui panse les François, et continua vne partie qu'il auoit commencé au ieu. On l'ameine droict chez nous, on appelle le Chirurgien, lequel ayant visité la playe, dit qu'il la falloit coudre ; la crainte qu'on auoit que l'enfant ne peust supporter la douleur, nous fit resoudre d'appeller son Pere. Il vient ayant perdu la partie et sans en estre de plus mauuaise humeur ; on luy dit qu'il faut recoudre la playe de son enfant et que cela luy fera bien du mal : Nitanai Chibiner, ma fille, luy dit-il, souffre constamment, monstre que tu as du courage. La pauure enfant se presente au Chirurgien armé de fil et d'esguille ; il faict plusieurs poincts de cousture à la chair, sans que iamais elle dist vn seul mot, ny branlast, quoy qu'elle ne fust ny liée, ny tenuë ; seulement elle roidissoit le bras, et encor non pas à toutes les fois qu'on luy perçoit la chair : ce qui se faisoit auec grande difficulté à cause du mauuais endroit où estoit la blessure. Ce courage en vn enfant de sept ans est remarquable.

Vn ieune Chrestien vint dire au Pere : Ie ne puis plus durer icy, il faut que i'aille là-bas à Sillery, auec les croyans : on m'a rompu mon Chapelet, on se mocque de moy, quand ie prie Dieu, on me faict mille niches, permettez moy de loger chez vous en vostre maison, iusques à ce que les choses soient paisibles.

Le Pere appella vn ieune homme Chrestien qui se gouuernoit assez mal ; le menace des chastimens de Dieu, et l'inuite à se recognoistre. Comme il ne disoit mot, le Pere luy demande ce qu'il pensoit : l'ay vne pensée qui ne vaut rien, dit-il. Le Pere l'excite à ouurir son cœur : Respond moy, auparauant dit-il : vn tel, est-il damné ou sauué ? Il parloit d'vn autre ieune homme Chrestien, mort depuis peu, qui s'estoit mal comporté vn temps, et auec lequel il auoit grande amitié. Le Pere fut estonné de cette demande et ne respondit pas. Le Sauuage recharge : Dis moy, vn tel est-il damné ? Non, dit le Pere, car il s'est recognu à sa mort. Ie pensois, dit-il, qu'il fust damné, et pource que ie l'aymois, ie voulois courir mesme fortune que luy ; mais s'il est sauué, il faut que ie m'amende : car ie veux estre auec luy apres ma mort. A quatre iours delà il se vint confesser et nous dit : Il y a quatre iours que ie pense sans cesse à ma conscience, ie ne veux plus offenser Dieu. La bonté diuine se sert de toutes sortes de moyens pour le salut de ses esleus.

Vne petite escoüade de Sauuages voulut partir pour aller à la guerre, au pays des Hiroquois : vn de la troupe qui estoit Chrestien les amena aux Peres pour entendre vn mot d'exhortation, apres laquelle il prit luy-mesme la parole, et s'adressant aux Chrestiens, leur dit : Prenons courage, mes freres, tenons ferme, faisons tous les iours nos prieres, ne soyons point honteux : si l'vn de nous prie seul, la honte enfin le fera taire ; si nous prions tous ensemble, nous en serons plus forts, et peut-estre qu'à nostre exemple les Payens prieront comme nous. Comme ils furent prés de partir, ils allerent tous ensemble à la Chapelle, et leur priere finie, se rendirent sur le fleuue glacé ; là ils se mettent en rond, et leurs Capitaines les ayant haranguez, ils chantent et dansent à la veuë des François qui estoient dans le fort. Il les faisoit beau voir vestus à la soldate et quasi en masquarade de France : les vns auoient le visage peint de rouge, les autres de bleu, les autres de noir, quelques-vns de toutes les couleurs ; ils auoient des espées emmanchées en forme de demy-pique ; plu-

sieurs auoient des corcelets, piqués et entrelacez de petits bastons ; les autres auoient des boucliers faits de bois, il y en auoit quelques-vns qui auoient des arquebuses, tous auoient les pieds armez de bonnes raquettes pour courir sur les neiges. Leurs iambes sont les pouruoieurs de leur armée ; ils ne mangent pour l'ordinaire en chemin que les animaux qu'ils rencontrent et qu'ils tuent. Ils auoient auec eux vne femme qui s'estoit sauuée l'an passé des mains et du pays des Hyroquois, laquelle les deuoit mener aux endroits où les ennemis ont accoustumé de faire leur chasse pendant l'Hyuer. Les voilà donc partis gayement, sans apprehension des trauaux horribles et du froid insupportable, n'ayans autre retraicte que les bois, ny autre lict que la neige et la glace, et estant contraints de passer plusieurs iours sans faire du feu, de peur d'estre découuerts. Les Chrestiens firent constamment leurs prieres en chemin ; mais les Payens, qui auoient promis de ne faire aucune superstition, consulterent le diable à leur mode, approchans du pays des ennemis, et ils se diuiserent et firent deux petites bandes dont l'vne eut quelque succez, l'autre fut surprise la nuict dans son sommeil, sans faire le guet. Au bruict de l'ennemy et aux coups des arquebuses, chacun s'esueille, et se voyant rudement attaqué, prend la fuite : quelques-vns furent tuez sur la place, les autres s'eschapperent à demy nuds, quelques-vns eurent les pieds gelez iusques aux os. Ils rencontrerent de bon-heur l'habitation de Montreal, où ils furent receus auec beaucoup de charité, sans cela ils estoient morts, et ce fut aussi vn coup heureux pour leur âme, comme ie diray cy-apres. Cette ieune femme qui les conduisoit se sauua pendant la meslée ; elle ne reuint que long-temps apres les autres, fuyant loing dans les bois. Elle n'auoit ny bonnet, ny souliers, ny manches, ny bas de chausses ; pour tout habit elle n'auoit qu'vn bout de couuerture, qui à peine luy couuroit la moité du corps contre le froid extreme. Elle marcha trente iours en cet estat sur la neige, sans voir vne estincelle de feu ; on ne sçait ce qu'elle a peu manger durant ce temps-là ; elle passa vis à vis de l'habitation de Montreal, de l'autre costé de la grande Riuiere, et y demeura six ou sept iours à crier tant qu'elle pouuoit, afin qu'on la vinst passer ; mais voyant qu'elle n'estoit pas entenduë, elle fut en fin contrainte de tirer vers le fort de Richelieu, où elle arriua à demy-morte. La charité des François luy rendit la vie et les forces : Cent hommes, disoient quelques-vns, fussent morts des trauaux qui n'ont peu tuër vne femme.

Vn des Algonquins de l'Isle ayant rencontré vn des Chrestiens de deuers Quebec, il en fut si bien edifié qu'il passa quasi toute la nuict à l'entendre parler de Dieu ; arriuant de là à Richelieu, il va trouuer le Pere, et luy raconte cet entretien qu'auec beaucoup de consolation ce bon homme faisoit. Il me disoit : Courage, quittons nos vieilles coustumes, nous voyons bien que nous estions des aueugles, nos yeux commencent de s'ouurir, ne les fermons plus : cette vie n'est pas longue, ne fais plus aucune mauuaise superstition, deffie toy de tes Compatriotes, les Algonquins de là-haut, ils ne sont pas portez à la foy, et tous ceux qui semblent parmy eux approuuer les prieres, ne les ayment pas : garde toy de les imiter, et si tu veux croire, fais-le de cœur. Voila, dit-il, les discours que m'a tenus cet homme, nous y auons employé vne bonne partie de la nuict : cela me tient bien au cœur.

Toutes ces bonnes actions estoient grandement trauersées par la meschante vie de ces miserables Algonquins d'en haut, ce n'estoient que superstitions parmy eux, ce n'estoient qu'iniures et calomnies enuers nos Chrestiens. Le Pere auec sa petite troupe de fideles les combattoit puissamment, tantost à force de raisons, tantost en se riant de leurs sottises : cela les faisoit mourir de dépit. C'est chose estrange, disoient-ils, que depuis que la priere est entrée dans nos cabanes, nos anciennes coustumes ne nous seruent plus de rien ; et cependant nous mourrons tous à cause que nous les quittons. I'ay veu le temps,

disoit vn d'eux, que mes songes estoient vrays : quand i'auois veu des orignaux ou des castors en dormant, i'en prenois ; quand nos Deuins sentoient venir l'ennemy, celà se trouuoit veritable, on se disposoit à le receuoir ; maintenant nos songes et nos propheties ne sont plus veritables, la priere nous a tout gasté. D'autres s'en prenant à nous des chastiments que Dieu leur enuoyoit, disoient : Nous voyons bien que Dieu est fasché contre nous, et qu'il a raison, car nous ne faisons pas ce qu'il dit, d'autant qu'il nous semble difficile, nous luy desobeïssons, et ainsi il entre en colere contre nous et nous tuë ; mais vous autres vous en estes la cause, car si vous demeuriez en vostre pays sans nous parler de Dieu, il ne nous diroit mot, puisque nous ne le cognoistrions pas, ny ses volontez : vous feriez donc bien mieux de vous en retourner en vostre pays et de demeurer en repos : car c'est vous qui nous tuez ; deuant que vous vinssiez icy, les François ne disoient point tant de prieres, ils ne faisoient que le signe de la Croix, et encor tous ne le sçauoient pas faire, ils n'auoient point toutes ces prieres que vous introduisez : c'est vous qui auez amené toutes ces nouueautez et qui les apprenez aux Sauuages, et leur renuersez la ceruelle et les faictes mourir. Et encor si vous n'appelliez aux prieres que de dix iours en dix iours vne fois, on auroit quelque relasche ; mais vous n'auez esgard ny à pluye, ny à neige, ny à froid, tous les iours on vous entend crier aux prieres : c'est chose estrange que vous ne pouuez demeurer en repos. Le Pere leur remonstroit que si on ne les enseignoit et qu'on les laissast dans le repos qu'ils disent, ils brusleroient eternellement dans l'Enfer, et que le danger de leur Salut nous obligeoit de les presser ; mais la plus part s'opiniastroient dauantage et enrageoient de dépit contre le Pere, et disoient qu'il estoit plus grand sorcier que leurs gens, qu'il en falloit deffaire le pays, qu'ils auoient assommé trois sorciers à l'Isle qui n'auoient pas tant faict de mal que luy. On eut quelque peur qu'ils n'executassent leur mauuaise pensée ; mais la diuine bonté ne le permit pas, ains au contraire elle tira de grands biens de leur malice : car cet apostat dont i'ay parlé cy-deuant, voyant ce refroidissement des François, et sur tout de Monsieur de Chamflour enuers luy et enuers tous ceux qui persecutoient la Foy, feignit de s'y monstrer affectionné, et donna quelque tesmoignage de se vouloir conuertir. Le sieur de Chamflour pour l'obliger dauantage, luy donna dequoy faire festin à ses gens : c'est là d'ordinaire qu'ils manifestent leurs volontez ; mais ce miserable au lieu de se declarer du party de Iesus-Christ, se monstra plus que iamais du party du Diable, et cria dans le festin contre la priere et contre ceux qui se faisoient baptiser. Cette perfidie dépleut extremement non seulement aux Sauuages Chrestiens, plusieurs desquels estoient du banquet, mais encor aux Payens mesmes, dont l'vn des principaux et qui auoit esté des plus obstinez vint chez nous se declarer ouuertement et demander le Baptesme : Mon pere, dit-il, ie suis du nombre des croyants, c'en est faict à present il y a long-temps que ie vous escoute, ie ne vous ay iamais dit Baptisez moy, ie le dis maintenant, ie ne peux souffrir la perfidie de cet homme, ie veux estre baptisé et le contrecarrer s'il ne se rend. Le Pere luy respondit : Vous venez en bon temps demander le Baptesme, quand il est persecuté ; c'est la marque d'vn bon cœur : faictes festin et declarez vostre volonté. Il n'y manque pas ; les conuiez assemblés, il s'escrie : Il y a plus de cinq ans que ie resiste à Dieu ; ie trouuois bonne la doctrine que les Peres enseignoient, mais elle me sembloit difficile, et ne pouuois me resoudre de la suiure : le coup est ietté, c'est tout de bon, ie veux estre baptisé et obeyr à Dieu ; c'est pour vous declarer mon dessein que ie vous ay inuitez. Il employa encor quelque temps à se faire instruire, et puis fut baptisé auec beaucoup de consolation de son costé et du nostre.

Vn autre Sauuage, dont la femme estoit desia Chrestienne, le suiuit au

baptesme auec vne sienne petite fille. Celuy-cy estoit d'vn fort bon naturel et doux, vif au reste et des meilleurs coureurs d'entr'eux. Auant qu'il fust baptisé, le sieur de Normanuille luy demanda s'il n'auoit iamais eu auersion de la Foy : Ouy, dit-il, quand on me parloit de Dieu, ie me riois ; maintenant c'est tout mon contentement d'en entendre parler, et ie suis fasché en mon cœur quand ie vois quelqu'vn qui ne veut pas escouter sa parole : il me semble que depuis que ie veux croire, ie deuiens cholere et que ie le seray tout à faict quand ie seray baptisé : car ie ne pourray supporter qu'on dise rien contre Dieu et qu'on mesprise la priere. Le malheureux apostat mouroit de depit de voir ces bonnes actions que Dieu tiroit de ses mauuais desseins ; la bonté et iustice diuine se firent lors paroistre ensemble sur cet homme, par l'entremise de la mere des misericordes, à qui on eut recours : car on prioit Dieu sans cesse pour luy. Au plus fort de son impieté, le voila saisi en vn instant par tout le corps d'vne douleur si perçante et si violente, qu'elle approchoit de la rage et de la fureur : il est entierement abattu, mais non pour cela gagné encore à Dieu ; le corps est dompté, mais l'âme persiste en sa malice. On enuoye appeller le Pere pour le voir, il y vient et le regarde comme vn obiect de la cholere de Dieu, et dans des postures d'vn homme qui souffre vn petit Enfer : Ce n'est point la maladie qui me tient, disoit-il, ie n'y auois aucune disposition ; c'est le Demon qui me cause ces douleurs, par l'entremise de quelqu'vn on me procure la mort. Il vouloit accuser le Pere d'estre cause de son mal ; son frere qui estoit là present en disoit autant. Le Pere se mit là dessus à declarer comme la Loy de Dieu nous deffendoit de procurer et mesme desirer du mal à personne, qu'il offenseroit Dieu s'il leur souhaittoit la maladie ou la mort, qu'au contraire il souhaittoit et procuroit leur bien, qu'au reste il se pouuoit bien faire que cette maladie ne fust pas naturelle, que Dieu voyoit tout, qu'il iettoit les yeux sur luy quand il crioit contre les prieres, qu'il escoutoit toutes ses paroles, qu'il penetroit dedans son cœur ; qu'il luy donnoit ce coup pour luy faire recognoistre sa faute, que les douleurs qu'il souffroit et estimoit insupportables n'estoient rien en comparaison des horribles supplices qu'il souffriroit aux Enfers s'il continuoit dans ses perfidies ; que s'il vouloit se recognoistre, Dieu n'estoit que douceur et luy feroit misericorde. Cela fit impression sur son esprit : il supplia le Pere de prier Dieu pour luy et de l'enseigner. Le mal luy dura quelque iours, pendant lesquels nos Peres l'assisterent de tout leur possible et le recommanderent instamment à la tres-saincte Vierge ; il guerit soudainement comme il estoit soudainement tombé malade. Depuis ce temps-là, il ne fit plus rien contre la Foy, ains au contraire il se mit à la proteger ; l'autre chef aussi nommé Tess8eatch fut espouuanté et n'osa remuer dauantage. Sur la fin de Feurier, ils partirent tous deux du Fort de Richelieu, auec vne petite trouppe de leurs gens, pour aller à l'Isle de Montreal, ils arriuent à l'habitation nommée Ville-Marie, sur le commencement de Mars 1643, là où les Peres du Perron et Poncet qui y ont hyuerné, les voyant plus souples, et qui tesmoignoient vne particuliere affection à ce lieu et souhaittoient de s'y habituer, trouuerent à propos de les baptiser auec plusieurs de leurs gens, comme nous verrons au Chapitre suiuant.

CHAPITRE XI.

De ce qui s'est passé à Montreal.

C'est à present que l'on voit les vœux de l'ancienne France exaucez, et que le temps de grace est venu en ce bout du monde, où la sagesse et bonté diuine commence à se faire sentir si benignement dans les cœurs, que sans bruit et sans voix, les anciens habitans de ces contrées y sont inuitez et attirez fortement par les chaisnes d'amour que le

seul S. Esprit imprime dans leurs cœurs : ils enuoyent icy de toutes parts, leurs couriers pour nous asseurer qu'ils se veulent rendre aux touches du Ciel et s'arrester pour ce subiect en ce lieu tous de compagnie. Nos PP. des Hurons nous ont escrit que les Sauuages de leur quartier y auroient deuancé les François, s'ils y eussent peu trouuer vn lieu d'asseurance ou azile tel que celuy qui y est desia à present, quoy que petit, en comparaison de ce qui est à esperer à l'auenir. Ils mandent qu'ils sont perpetuellement à en parler, et que tost ou tard ils y viendront tous, nonobstant la crainte des Hiroquois, si l'on y est fort de secours temporel contre l'ennemy : voila de belles moissons.

Le gros des François qui sont icy, est composé de gens bien differens à la verité de condition d'aage et de naturels, pour estre quasi tous de diuers pays, mais ils ne sont qu'vn en volonté, visans tous à vn mesme but de la gloire de Dieu et au salut de ces pauures Sauuages, et ie puis dire que leur vertu a seruy à la conuersion de plusieurs qui ont esté gagnez à Dieu par l'affection qu'ils leur ont tesmoignée. Croyriez vous bien que plusieurs des ouuriers qui trauaillerent icy, dés leur depart de France ne se sont proposé autre motif que celuy de la gloire de Dieu et de leur salut, en vn lieu retiré des occasions de mal faire ? la seule pensée qu'ils contribuent autant qu'ils peuuent au salut des âmes, les fait trauailler de si bon courage, qu'il ne leur arriue iamais de se plaindre. Aussi ont ils esté conduits par vn Gentilhomme de merite, que Dieu semble auoir tres-particulierement inspiré et appellé pour le seruir en ce lieu, tant il a d'affection et pour l'establissement de la Colonie et pour le salut des Sauuages : il me suffit de dire que c'est Monsieur de Chomedey de Maison-neufue, sa modestie ne me permettant pas d'en dire dauantage.

Depuis le départ des vaisseaux de l'an passé 1642. vne des choses des plus remarquables qui se trouue dans l'habitation de Montreal, est la grande vnion et la bonne intelligence de tous ceux qui y demeurent. Il y a enuiron cinquante cinq personnes de diuers pays, de differentes humeurs, de diuerses conditions, et tous d'vn mesme cœur et dans vn mesme dessein de seruir Dieu. Chacun s'est si bien acquitté de son deuoir enuers Dieu et les hommes, qu'on n'a trouué aucun subiect de se plaindre, l'espace de dix mois entiers : le commandement a esté doux et efficace, l'obeïssance aysée, et la deuotion aymée de tous vniuersellement. Si bien que celuy qui commande dans cette habitation a receu vne satisfaction grande de ces gens, tant des sujets que de leur Capitaine, et ceux qui gouuernent l'Eglise vn contentement entier des vns et des autres. On y a frequenté les Sacremens auec profit, escouté la parole de Dieu auec assiduité, et continué les prieres ordinaires auec edification : l'exemple de M. de Maisonneuue et des autres personnes de consideration qui sont-là, n'ont pas peu contribué à cela. Les Sauuages voyans vne si grande paix entre les François, en ont esté bien edifiez, ont aymé leur vertu et en ont bien parlé.

Dieu nous a fait voir le soin qu'il a de cette habitation, la deffendant cet hyuer contre les eaux, qui par vne creüe extraordinaire la menacerent d'vne ruine totale, s'il n'en eust par sa prouidence arresté le cours : elles couurirent vn peu de temps les prairies et les lieux voisins du fort ; chacun se retire à la veüe de cette inondation qui s'augmentoit tousiours, dans l'endroit le plus asseuré. On a recours aux prieres ; Monsieur de Maison-neufue se sent poussé interieurement d'aller planter vne Croix au bord de la petite riuiere, au pied de laquelle est bastie l'habitation, qui commençoit à se déborder, pour prier sa diuine Maiesté de la retenir dans son lieu ordinaire, si cela deuoit estre pour sa gloire, ou de leur faire cognoistre le lieu où il vouloit estre seruy par ces Messieurs de Montreal, afin d'y mettre le principal establissement, au cas qu'il permît que les eaux vinssent à perdre ce qu'on venoit de commencer. Il proposa aussi-tost ce sentiment aux Peres, qui le trouuerent bon : il l'escrit sur vn

morceau de papier, le fait lire publiquement afin qu'on recognust la pureté de son intention, s'en va planter la Croix que le Pere benit, au bord de la riuiere auec l'escrit qu'il attache au pied, s'en retourne auec promesse qu'il fait à Dieu de porter vne Croix luy seul sur la montagne de Mont-royal, s'il luy plaist accorder sa demande. Les eaux neantmoins ne laisserent pas de passer outre, Dieu voulant esprouuer leur foy. On les voyoit rouler de grosses vagues, coup sur coup, remplir les fossez du fort, et monter iusques à la porte de l'habitation, et sembler deuoir engloutir tout sans resource : chacun regarde ce spectacle sans trouble, sans crainte, sans murmure, quoy que ce fust au cœur de l'hyuer, en plein minuict, et lors mesme qu'on celebre le Naissance du Fils de Dieu en terre. Le dit sieur de Maison-neufue ne perd pas courage, espere voir bien-tost l'effet de sa priere, qui ne tarda guere, car les eaux apres s'estre arrestées peu de temps au seüil de la porte sans croistre dauantage, se retirerent peu à peu, mettans les habitans hors de danger et le Capitaine dans l'execution de sa promesse.

Il employe sans delay ses ouuriers, les vns à faire le chemin, les autres à couper les arbres, les autres à faire la Croix ; luy-mesme met la main à l'œuure pour les encourager par son exemple. Et le iour estant venu, qui fut le iour des Roys, qu'on auoit choisi pour cette ceremonie, on benit la Croix, on fait Monsieur de Maison-neufue premier soldat de la Croix, auec toutes les ceremonies de l'Eglise : il la charge sur son espaule, quoy que tres-pesante, marche vne lieuë entiere chargé de ce fardeau, suiuant la Procession, et la plante sur la cime de la montagne. Le Pere du Perron y dit la Messe, et Madame de la Pelleterie y communia la premiere.

On adore la Croix et de belles Reliques qu'on auoit enchassées dedans, et depuis ce temps-là, ce lieu fut frequenté par diuers pelerinages. Ainsi il semble que le zele, la deuotion et la charité de tous ces Messieurs qui se sont associez en France à ce pieux et noble dessein, s'est respanduë et communiquée à tous ceux qui ont demeuré par de-ça en leur habitation, lesquels ont esté touchez bien particulierement de Dieu, et ont tesmoigné auoir receu beaucoup de faueurs et graces du Ciel, puisque la vie qu'ils y ont menée l'Hyuer a esté vne image de la primitiue Eglise. Tous y ont vescu auec ioye, souffrans les incommoditez d'vne nouuelle demeure, en vn pays desert, où pas-vn n'a esté malade, ce qui ne s'est encor iamais remarqué en aucune nouuelle habitation par deçà. Le lieu est beau, la terre grasse, et les prairies en quantité ; les Sauuages s'y plaisent extremement et y demeureroient volontiers, si on auoit osté le danger des ennemis, ou mesnagé la paix auec eux : sans cela ie ne vois pas qu'il y ait moyen que les Sauuages s'y puissent fixer et arrester, ny que les Hurons ayent la liberté d'y descendre, ny que la colonie des François y puisse prosperer. Ie suis obligé de parler auec cette sincerité.

Quant aux Sauuages qui ont frequenté cette habitation, voicy ce que m'en escrit le Pere du Perron, qui y a passé tout l'Hyuer : Ie puis dire auec verité qu'ils n'ont pas plus tost commencé à cognoistre la pureté du dessein de Messieurs de Montreal, qu'ils en ont esté touchez viuement ; la croyance qu'ils ont quasi par tout que Montreal n'est estably que pour le seul bien des Sauuages, est le plus fort attrait que l'on aye icy pour les porter à Dieu ; ce sont des chaisnes d'amour qui nous les attachent fortement, et font qu'on ne trouue plus de resistance dans leurs cœurs comme par le passé. Ils disent tous que c'est icy où ils veulent croire et estre baptisez, et non seulement ceux qui ont desia eu le bon-heur d'y demeurer ou passer, mais mesme ceux des nations plus esloignées au dessus de nous, par le seul recit qu'ils en ont ouy. Voicy ce qui s'est passé de plus remarquable à leur regard.

Sur la fin de Feurier arriua à Montreal vne bande de vingt cinq hommes allans à la guerre contre les Hyroquois, et les femmes et enfans s'arresterent

icy. A deux ou à trois iours de là voicy encore venir vne autre bande pour la chasse, laquelle y est si excellente, que les Sauuages nous disent tous qu'ils y auroient demeuré il y a long-temps en grand nombre, s'ils y eussent eu comme à present vn lieu de refuge contre les Hiroquois, nos proches voisins. Celuy qui conduisoit cette bande, a esté le premier homme qui a esté baptisé et marié en face d'Eglise : il se nomme 8masasik8eie, et par son nom de baptesme Ioseph, pour luy faire porter le nom que ces Messieurs de Mont-Royal ont donné pour les Sauuages de la premiere famille. Celuy-cy n'auoit point encore paru à Mont-Royal, il venoit pour le cognoistre ; il l'eut fait en moins d'vn iour, car ayant entendu le dessein de cette habitation, il en fut soudain touché, tesmoigna le desir qu'il auoit de s'arrester enfin apres tant d'années de vie vagabonde, aggrea les propositions qu'on luy fit, d'vn champ et de deux hommes qui y trauailleroient vne année entiere pour le mettre en train ; il demanda instamment d'estre instruit : comme on vit que cet homme y alloit tout de bon, sans differer on le mena sur les lieux, où il choisit luy-mesme la place, et y met tout aussi-tost ses deux hommes en besoigne. Il souhaittoit fort que son oncle, Capitaine de la nation de l'Isle, celebre parmy ces nations et nommément celles d'en haut, nommé Tess8ehas, et des François le Borgne de l'Isle, fust aduerty de la gratification qu'on luy faisoit, et nous prioit d'en escrire par nos premieres lettres çà-bas aux Trois Riuieres, où il deuoit aller. Le bon-homme fut bien estonné de voir son desir accompli quasi aussi-tost qu'il l'eust conceu : car peu de temps aprés Tess8ehas arriue sur les glaces, vient droit au Fort, et nous surprit. D'abord, il dit qu'il venoit pour se faire instruire et baptiser, et entendant ce qu'on venoit de faire à son nepueu, promet de s'arrester icy, et luy et les siens ; à 7. ou 8. iours de là, son nepueu 8masasik8eie, se voyant pressé par ses gens de partir le lendemain pour aller à la chasse, n'y voulut point aller sans Dieu : ainsi il en parla à sa femme, et nous viennent prier de compagnie qu'on les baptise et marie ce mesme iour, ce que nous fismes auec les circonspections et instructions requises, et à ce necessaires en tel cas. M. de Maison-neufue, auec l'heritage de la premiere famille, luy donna le nom de Ioseph, et Madame de la Pelletrie sa Marraine vne arquebuse, sa femme surnommée en sa langue Mitig8k8e fut nommée Ieanne par M. de Puiseaux. De là nous tirons ces deux Sauuages à part pour leur parler particulierement de Dieu, et entrans dans la chambre de M. de Maison-neufue, où estoient les plus considerables, ces bonnes gens commencerent en leur presence à nous tesmoigner la ioye de leur cœur de se voir Chrestiens et François, disoient-ils, iusques à en souhaitter l'habit et la demeure, et pour marque de la grace qu'ils auoient receuë, nous les vismes qu'ils s'entredisoient l'vn l'autre, contre la resolution de tous leurs gens qui deuoient partir le lendemain : Retardons nous autres icy deux iours pour pouuoir fester pour la 1. fois auec les François, le Dimanche, qui estoit le iour suiuant.

Le 9. iour de Mars, le Borgne de l'Isle premier Capitaine de tous ces pays, et sa femme, apres les dispositions requises pour le Baptesme, le receurent enfin auec admiration de tous nos François, et de tous ces gens qui auoient veu autrefois cet homme si esloigné de ce qu'il faisoit, s'estimant à present heureux du nom de Chrestien qu'on luy alloit donner. Monsieur de Maison-neufue auec Mademoiselle Mance, le nommerent Paul, et sa femme fut nommée Magdelaine par Madame de la Pelletrie et Monsieur de Puiseaux. Toutes les ceremonies en furent faites auec grande solennité à cause du grand progrés qu'on en doit esperer pour la gloire de Dieu. Le Pere Poncet parla à tout le monde de la grande bonté de Dieu enuers cet homme : les larmes de ioye qui parurent sur plusieurs visages firent bien cognoistre que les cœurs estoient remplis de contentement ; le Pere ne pouuoit quasi parler tant il estoit touché.

Apres qu'ils eurent receu la benediction du Mariage, Monsieur de Maison-neufue donna vne belle arquebuse à Paul auec les choses necessaires pour s'en seruir, les fit disner auec nous, et apres disner fit vn grand festin à tous les Sauuages, où tous les François assisterent, qui estoient si resiouys qu'il n'est pas possible de plus, de voir vne si grande misericorde de Dieu. L'on a tousiours estimé que le gain de cet homme estoit plus à priser que d'vn grand nombre d'autres, iamais on n'a douté que s'il se conuertissoit vne fois, qu'il ne fist parfaictement bien, veu les grands talents naturels que Dieu luy a donnés. Auparauant qu'il fut Chrestien, Dieu luy auoit fait vne grande grace, à sçauoir de permettre que ses enfans fussent baptisez, et outre cela il a esté cause que beaucoup d'autres l'ont esté, lesquels sont presque tous morts, et pour luy il ne le vouloit point estre du tout ; d'autre costé il a beaucoup retardé la gloire de Dieu, les Sauuages prenant exemple sur luy, mais il y a apparence qu'il le reparera.

Voicy le chemin dont Dieu s'est seruy pour le tirer à soy, lequel est bien au dessus de toute prudence humaine : car lors que l'on ne pensoit à rien moins que de le voir icy, veu l'auersion qu'il en auoit tesmoigné sur la fin de l'esté, le voila cependant arriué icy le premier iour de Mars ; il frappe à la porte de la chambre de Monsieur de Maison-neufue. Ioseph son nepueu, que i'enseignois en ma chambre, et qui nous auoit dit deux heures auparauant, qu'il eust bien desiré que le Borgne son oncle eust sceu ce bon traittement qu'il auoit receu de nous, et qu'il souhaitteroit qu'on luy en escriuist : il ne pouuoit croire qu'il fust venu, auparauant que l'auoir veu, tant il le croyoit estre esloigné de venir icy. Le Borgne nous dit qu'estant party de Richelieu pour aller aux Trois Riuieres, il auoit tout d'vn coup pris resolution de venir icy auec sa femme et sa fille, nonobstant les dangers : L'vnique sujet qui m'ameine, dit-il, c'est la priere ; c'est icy où ie desire prier, estre instruit et baptisé ; que si vous ne l'aggréez pas, ie m'en iray aux Hurons, où les robes noires qui y sont autour des Algonquins m'enseigneront comme i'espere.

Monsieur de Maison-neufue, touché de voir cet homme, et resolu de n'espargner aucune chose qui fust en son pouuoir pour la conuersion de ce pauure Sauuage, nous supplie de luy dire de sa part que s'il auoit enuie de se faire instruire et s'arrester, il n'auoit que faire d'aller plus loin qu'en ce lieu cy, où il l'assisteroit de tout son possible et l'aymeroit comme son frere : cet homme luy tesmoigna beaucoup de ressentiment de ces offres. Cependant nous taschasme de ne perdre aucun moment de temps pour trauailler à sa conuersion, de laquelle deslors il nous donna bonne esperance, assistant tousiours aux prieres et instructions et à tous les baptesmes de tous ses gens. Il procedoit, tant auec Monsieur de Maison-neufue qu'auec nous, auec si grande prudence qu'il n'est pas possible de l'exprimer : on l'a veu escouter des deux heures ce catechisme que nous luy disions sans dire vn seul mot, pour mieux penser à ce qu'il auoit à faire. Il tesmoignoit tant de desir d'estre instruict qu'il se faisoit instruire de tous indifferemment, disant son *Pater* auec les vieilles et enfans : Ma fille, disoit-il, n'a pas d'esprit, de ne me vouloir pas enseigner ce qu'elle sçait. C'estoit là son vnique et importante affaire, et autrefois indigne, à son aduis, de ses pensées, il portoit ses gens à faire comme luy : en vn mot Dieu, qui vouloit estre le Maistre de ce cœur, luy donna de grandes dispositions pour la foy ; en suitte dequoy il nous dit : Ie n'ay iamais promis là-bas de me faire baptiser, mais de me faire instruire ; mais à present ie vous le promets. La nuict ensuiuant, il dit à ses gens la resolution qu'il auoit prise et la parole qu'il auoit donnée ; il passa le reste de la nuict à haranguer tous les Sauuages, où il dit des merueilles de la foy pour les encourager tous, improuua son procedé passé, et dit qu'il esperoit que Dieu l'aideroit estant Chrestien, à mieux faire à l'aduenir. Le lendemain il nous vint trouuer le Pere Poncet et moy, nous

demande instamment le Baptesme, que nous luy accordasmes pour le voir dans la meilleure disposition que nous l'aurions peu iamais souhaitter. Ça, me dit alors ce bon homme plein de ioye de cette bonne nouuelle, meine nous en ta chambre, ma femme et moy, pendant que les autres s'en iront à la Messe du Pere, tu nous instruiras là de ce que nous deuons respondre à la ceremonie du Baptesme, ça haste-toy : car il y en aura iusques à la nuict, tant il te faudra baptiser de personnes : tu auras assez affaire aussi bien que le Pere, pource tout le long du iour ne peut satisfaire à mes gens, qui veulent tous estre baptisez. A quoy luy ayant satisfaict, il les mene à l'Eglise, les met entre les mains du Pere, qui auant qu'en partir les fit enfans de Dieu, leur versant l'eau et le S. Esprit sur la teste. En suitte Monsieur de Maison-neufue, pour l'arrester icy, luy donna la mesme condition qu'il auoit fait à Ioseph, et met deux hommes pour trauailler pour luy, qui auec les deux autres faisoient quatre, et s'il eust peu, eust fait encore dauantage pour vne affaire de telle importance. Si tost qu'il a esté baptisé, l'on a recognu tout visiblement de tres-grands effects de la grace de Dieu sur luy. Nous prenions plaisir à le considerer et entendre parler des bons sentimens que le S. Esprit luy donnoit, touchant la grace du Baptesme ; l'on voyoit en luy vn visage d'autant plus resolu à tenir bon pour la foy, qu'il y auoit esté long temps fort contraire : au lieu que Paul Tess8ehat estoit l'homme du monde le plus superbe auparauant son Baptesme, si tost qu'il a esté Chrestien, Dieu luy donna la douceur et l'humilité d'vn petit enfant, se faisant instruire, mesme par sa petite fille, auec vne douceur nompareille et simplicité Chrestienne, qui le rend souple à toutes nos volontez. Il est si zelé et ardent à apprendre ce qui luy est necessaire pour son salut, qu'il trouuoit les iours trop courts, et couchoit souuent chez nous, afin de se faire instruire pendant la nuict ; iamais ie n'ay veu vn homme auoir tant d'affection d'estre instruict : il apportoit vne diligence et application nompareille à apprendre par cœur les prieres, en prononçant tous les mots sur ses doigts, y passant les nuicts entieres ; nous ne pouuions le lasser quoy que nous y fussions quelquefois iusques à la minuict. Il parloit souuent à tous ses gens d'embrasser la foy, refutoit l'ignorance de nos mysteres qu'ils apportoient en excuse, par son exemple qu'il leur alleguoit, leur disant que quand ils seroient baptisez, ils apprendroient plus aisément. Il recognoissoit auec estonnement qu'il y auoit quelqu'vn dedans luy qui l'instruisoit et luy suggeroit ce qu'il deuoit dire à Dieu : souuent il arriue des merueilles en ces bonnes gens, sans qu'ils s'en apperçoiuent.

Ce bon homme nous disoit qu'autant de fois qu'il s'esueilloit la nuict, il prioit pour ses ieunes gens qui estoient à la guerre : La priere que ie fais, disoit-il, ie la repete comme apres vn autre qui m'enseigne interieurement : car ie ne sçay encore rien pour parler à Dieu. Voicy comme ie dis : Toy qui as tout fait, aide à nos ieunes gens, deffends-les contre nos ennemis : tu peux tout, donne leur courage pour les vaincre : Voilà qui seroit bon si nos ennemis croyoient en toy, pour les aider aussi bien que nous, qui esperons en toy ; ils ne t'honorent point, abandonne-les, et nous deffends nous autres, qui voulons maintenant croire en toy. Deux ou trois iours apres son Baptesme, allant à la chasse auec vn ieune Huron qu'il tient chez soy par charité depuis l'Esté passé, se voyant bien auant dans le iour sans auoir rien pris, il se met à genoux et prie en cette sorte : Toy, grand esprit, qui cognois tout, ne vois-tu pas bien que ie n'en pourray venir à bout si tu ne m'aides ? tu peux tout, aide moy donc. Et à l'instant voila qu'il entend du bruit, le suit et tuë auec son compagnon deux vaches et vn orignac. Sa ferueur aux prieres est incomparable : il n'est pas plus tost appellé qu'il vient premier, et appelle et presse les autres de s'y rendre promptement ; il se rend si souple à tout, que mesme il n'osoit partir pour aller icy autour à la chasse,

à cause que nous luy auions dit qu'on l'instruiroit plus amplement apres son Baptesme, il n'est honteux aux Catechismes que l'on fait en public, de repeter comme vn enfant ce qu'il sçait du *Pater*, et excite ses gens à y respondre hardiment : bref il se trouue à tout ce que nous faisons en l'Eglise, à tous les Baptesmes de ses gens ; les Festes, apres que nous auions chanté les Vespres, il nous venoit aussi solliciter de le faire prier et chanter à part. Il experimentoit la douceur de l'esprit du Christianisme, et nous disoit que les cruautez qu'ils exerçoient contre leurs ennemis, luy desplaisoient ; il ne cessoit de louër la charité de M. de Maison-neufue nostre Capitaine, la bien-veillance des Dames qui sont icy, la bonté de tous nos gens, et la douceur dont nous vsions enuers eux, et que ce qu'ils entendoient dire d'vn Dieu plein de bonté et misericorde pour les hommes les rauissoit, et que ce qui les auoit le plus touchés estoit la cognoissance qu'on leur donnoit de la bonté de Dieu, et que c'estoit cela qui les auoit tous gagnez, et faisoit qu'ils estoient tous en nostre disposition. Il conceuoit de grandes esperances de la conuersion des autres peuples, ausquels i'espere que son exemple ne seruira pas de peu pour les ranger à l'obeïssance de la foy. En vn mot il s'est comporté icy en vray Chrestien.

Vn certain soir, estant venu en nostre sallette, il se mit imperceptiblement à y prescher deux bonnes femmes qui y estoient. Le discours qu'il leur tint estoit rauissant, et comme la plus forte raison qu'elles alleguoient pour n'estre pas encore baptisées, estoit qu'elles n'estoient pas instruites, il leur respondit : Quand vous serez baptisées, vous en apprendrez en vn iour plus que vous n'en eussiez fait en quinze iours, car Dieu vous y aidera. Il ne veut pas aller à la chasse auec les autres hommes, quoy qu'il en soit pressé par les siens mesmes : Si i'y vais, disoit-il, toutes les femmes et enfans m'y voudront suiure, i'ayme mieux demeurer pour leur donner le moyen d'estre instruits aupres de vous autres, et moy aussi. En effet il le fit, se rendant assidu à toutes les instructions publiques et particulieres, et pressant luy-mesme les autres. Que ne fit-il autour de son ieune Huron qu'il entretient ? il luy redisoit tout ce qu'il entendoit et sçauoit de nos mysteres, il estoit rauy de le voir en la disposition de vouloir estre Chrestien comme luy : enfin il fit si bien que nous le baptisasmes, apres auoir remarqué en luy la disposition necessaire en tel cas. Il fut nommé Ioseph ; comme on luy demandoit en destail, s'il croyoit les articles du *Credo*, il respondit en vn mot de bon cœur : Ie crois tout. L'on voyoit sur son front ie ne sçay quelle ioye si extraordinaire, que chacun des François le vouloit voir pour en tirer de la consolation ; sa modestie et ses mains continuellement iointes de si bonne façon, nous parloient assez, et faisoient voir qu'il prisoit grandement la grace qu'il alloit receuoir.

Vn ieune homme de la nation d'Iroquet, nommé China8ich, merite qu'on en dise vn mot en passant ; il y a vn an à ce Printemps qu'il descendit de son pays et vint aux Trois Riuieres, esquippé en guerre, auec vne vingtaine de ses gens, et entr'autres le Capitaine des Nipissiriniens, nommé 8ikass8mint. Ce ieune homme ayant parmy ses gens, reputation de vaillant et bon chasseur, estoit desia recommandable, et son humeur gaye tout ce qu'il se peut, et libre, le faisoit aimer de tous aux Trois Riuieres. Il m'auoit tesmoigné pendant vn ou deux mois vn grand desir de croire, et venoit fort souuent nous voir pour estre instruit. Aussi tost qu'il fut icy : Eh bien, dit-il, c'est tout de bon qu'il faut que tu m'enseignes et que tu me baptises, i'en ay vne si grande enuie, que ie feray tout ce que tu me diras, iusques là mesme que si tu me dis que ie quitte mon Demon qui me faict prendre à la chasse tout ce que ie veux, ie suis prés à le faire, quoy que ie l'ayme bien ; i'ay ieusné sept iours entiers sans rien manger du tout pour l'auoir, ie l'ayme comme mon corps. Aussi est-ce ainsi qu'il l'appelloit. Ce fut icy où ceux qui y estoient presents

virent vn grand effort du Diable sur cet homme pour destourner le coup de pied qu'il luy vouloit donner : car il commença à l'instant à tourner les yeux en la teste et deuint pensif, nous regarda affreusement, ioignant tousiours pourtant les deux mains, et continuant à me respondre assez doucement et pertinemment à ce que ie luy demandois ; mais iamais nous ne pûmes tirer de luy qu'il renonçast sur l'heure à son ennemy caché, et comme nous le pressions de nous le donner, qu'autrement il ne seroit point baptisé. Voila qui seroit bon, disoit-il, s'il paroissoit ; il est dans moy sans que ie le voye, quelquefois il m'apparoist en songe, de nuict, comme vne femme nuë, et me parle quelque mot tout bas ; quand ie suis dans les bois, si ie pense que ie veux tuër telle beste, aussi tost i'en vois vne, ie cours et la tuë. Mais quoy, luy dis-ie, ne le sens tu point maintenant? Non non, dit-il, mais ie le crains à present. Prends courage, luy dismes-nous, Dieu t'aidera, espere en luy, apres ton baptesme toutes ces craintes s'esuanouyront. Le Diable, qui le possedoit sans qu'il s'en apperceust, l'empescha de nous donner pour ce iour la parole de consentement que nous luy demandions pour renoncer à son Demon ; l'exemple de Paul Tess8ehat qui fut baptisé le lendemain, le fortifia enfin et le fit retourner à nous apres midy, nous demandant auec de tres grandes instances le baptesme, et promettant en suitte de bonne façon de renoncer entierement et quitter son Diable et toutes ses iongleries defendues, ce qu'il fit courageusement ; apres quoy on le baptisa et nomma Iacques. Aussi tost apres, d'affreux qu'il estoit auparauant, il parut gay et ioyeux au possible, il ne sçauoit quelle chere nous faire, il nous rendoit tous les offices qu'il pouuoit ; il dit à Monsieur de Maison-neufue que s'il vouloit, il demeureroit tousiours icy pour seruir d'interprete aux Hurons, pour les instruire, afin qu'ils fussent baptisez. Puis-ie aller à la guerre contre les Hiroquois, me demanda-il ? Ouy, dismes nous. Et si i'en prenois quelqu'vn, et qu'on le voulust tourmenter, que ferois-ie ? y contribuois-ie du mien ? non, dit-il de soymesme, ie le tuerois sur le champ. Ce sont là des effets bien grands de la grace receuë par le Baptesme, depuis lequel il s'est tousiours comporté en vray Chrestien ; ie luy ay veu faire icy des traits rauissans pour la foy. Mais la crainte de m'engager en de trop longs discours où ie me iette imperceptiblement, m'empesche d'en dire autre chose.

Apres le Baptesme de ceux-cy, nous nous sentismes incontinent obligez le Pere Poncet et moy, à satisfaire aux instantes demandes de quantité d'autres personnes, et ce, en vn temps que nous les pensions plus esloignez de nous faire telles propositions, puisque c'estoit au retour d'vne bande de quinze guerriers, qui auoient esté mis en fuitte par l'ennemy qui les auoit surpris la nuict, où il y en eut 4. tant pris que tuez, et quelques-vns de blessez, des onze qui retournerent tout nuds et delabrez, et sans armes, auec la croyance ferme que Pieskaret et huict autres de leurs gens qui faisoient vne petite bande à part, à vne demie-iournée d'eux et plus proche du pays de l'ennemy, auoient esté tous surpris ou tuez sur la place, asseurans en auoir veu les armes entre les mains des Hiroquois qui les auoient attaquez. Ce fut icy à tous vn grand subiet de consternation, et vn pauure temps à gaigner quelque chose pour la foy aupres des Sauuages : ceux qui les cognoissent, sçauent assez que semblables rencontres leur donnent sujet de renuerser le Christianisme, attribuans tous leurs malheurs au Baptesme ; on n'ose pas seulement dire vn mot pour lors, crainte de donner occasion à quelque estourdy de dire ou faire quelque chose mal à propos pour la foy. Cependant comme les affaires de Dieu sont d'vne telle nature, que souuent ce que la raison humaine y pense contraire, c'est iustement ce dont il en tire plus de gloire, nous pouuons dire qu'il en a fait de mesme icy : car nous auons plus tiré de profit de leur mal-heur que de leur prosperité. Tous ces pauures guerriers ne sont pas plus tost de retour, qu'ils

demandent les vns apres les autres, qu'on les instruise et baptise, et ceux entre autres qui auoient esté des premiers à faire des iongleries et se seruir du Diable pour leur gueule, estoient les plus feruents à nous en presser ; nous estions tous estonnez qu'entrans en leur cabane sans leur vouloir quasi rien dire, ils nous y incitoient et nous donnoient de belles occasions de parler de Dieu, de recourir à luy dans la necessité. Venés souuent nous visiter, disoient-ils, nous sommes tous resolus à croire en Dieu et à luy obeyr. Le temps nous tardoit de voir icy de retour Paul Tessouehat, qui estoit fraischement allé à la chasse pour deux ou trois iours, afin de remarquer comme il se comporteroit : on craignoit qu'il ne parlast au desauantage de la Foy ; mais tant s'en faut il prit de là occasion, ainsi que i'entendis moy-mesme de dehors, de prescher ses gens en sa cabane. Il auoit plus de subiect de s'affliger qu'aucun, car outre quatre de ses fort proches parents, il voyoit vne partie de ses gens perdus ; cependant parmy toutes ses afflictions, il tint tousiours ferme en la priere et ne manqua point d'assister à son ordinaire à toutes les choses que nous faisions en l'Eglise, et tesmoignoit dans son affliction beaucoup de consolation, de voir que ses gens se portoient à l'imiter au bien ; il ne nous seruit pas peu à les encourager à tenir bon. Ils firent si bien, que dans le reste du mois de Mars, il y en eut assez bon nombre à qui en conscience on ne pouuoit refuser cette grace, pour estre tres-bien disposez.

Dés aussi-tost qu'on s'apperceuoit de quelque petit meslange d'interest temporel en ceux qui se rengeants au bien nous demandoient le Baptesme, c'estoit assez pour nous lier les mains, ainsi qu'il arriua au frere de Ioseph, à Michaketchits et plusieurs autres, qui faisoient voir par là qu'ils n'apprehendoient pas assez la grace du Baptesme, comme la plus grande faueur qu'on leur pust faire. Ie m'oubliois quasi d'vn bon trait de Paul Tessouehat. Dans le ressentiment qu'il auoit des obligations de son Baptesme, il s'en vint treuuer Monsieur de Maison-neufue pour le remercier de ce qu'il l'y auoit aydé de si bon cœur, et luy dit que pour luy il vouloit acheuer le reste de ses iours aupres de luy, voulant par vne demeure continuelle recompenser le peu de temps qu'il auoit à viure, et que quand il voudroit aller en traitte aux Trois Riuieres, qu'il luy demanderoit congé, et sçauroit de luy s'il l'auroit pour agreable. Monsieur de Maison-neufue le remercia de ce tesmoignage d'affection, et luy dit qu'il ne desiroit pas le gesner, et qu'il pouuoit aller hardiment où il luy plairoit et pour tant de temps qu'il voudroit, qu'il ne l'en aymeroit iamais moins, iugeant bien pour la gloire de Dieu que cette liberté estoit plus auantageuse : en effect elle le rauit et nous l'attacha plus fortement que iamais.

Ie dirois volontiers icy vn mot d'vn chacun en particulier, pour faire voir plus clairement que ce n'est pas l'industrie humaine qui a operé en cette affaire, mais Dieu seul, qui se sert des personnes, des lieux et des temps, comme il luy plaist et à sa façon, contre la prudence humaine ; la crainte de m'engager en vn trop long discours m'arreste.

Sur le commencement d'Auril, vne bonne partie des Sauuages estans partis pour aller dans les bois, tant pour la chasse des Castors que pour y faire des Canots, Paul estant resté auec quelque autre, voila qu'on apperçoit à l'autre bord de la riuiere quelques personnes qui descendoient à nous, et cherchoient passage pour passer sur les glaces ; on ne tarda pas à recognoistre par le nombre que c'estoit la bande de Piescaret et de ses gens, qu'on auoit pleurés comme morts, lesquels retournans victorieux auec vne teste de l'ennemy, venoient changer le deüil en ioye. Paul enuoye querir ceux qui estoient fraischement partis, delegue diuers Ambassadeurs vers ceux qui estoient dans les bois, on reçoit les victorieux, on les traitte, on danse auec eux ; Paul demande qu'on les fasse tous prier de compagnie dans la Chapelle. A quelque temps de là, il reuient chez nous auec Pieskaret, et

deux ou trois autres des plus considerables, demandans à parler à Monsieur de Maison-neufue. Piescaret fit le rapport du resultat de leur conseil tenu le soir en leur cabane ; mais Paul, ayant cognu que cet homme auoit deduit l'affaire tout d'vne tire et auec embarras de paroles, se mit luy-mesme à nous en redire les poincts d'vne façon nette et claire : Que ce qui estoit arriué dans cette derniere guerre, où ils auoient perdu quatre personnes et les armes de la plus part des autres, les mettoit en vn estat de changer l'ordre de leurs affaires qu'ils s'estoient proposez ; que là dessus ils auoient resolu d'aller tous aux Trois Riuieres, où les autres estoient, iusques à la fin de l'esté, tant pour faire tuos ensemble le deuil des morts que pour deliberer en commun ce qu'ils feroient là dessus ; de plus qu'ils vouloient voir pour la derniere fois si on leur tiendroit la promesse de leur donner secours contre nostre ennemy commun.

Enfin pour conclusion ces bonnes gens comme personnes qui se sentoient grandement obligés, commencerent à faire des remerciments à leur mode fort gentils ; ils ne sçauoient que dire ny que faire pour tesmoigner le ressentiment qu'ils auoient de la courtoisie et bien-veillance de Monsieur de Maison-neufue. Il y a trois ans, disoit Paul, que i'auois ouy parler de ce dessein, nous l'admirions et desirions, et maintenant nous voyons ce que nous attendions. Monsieur de Maison-neufue pour response à leur conseil, leur fit entendre qu'ils estoient en pleine liberté, ne les desirant prés de soy que pour leur bien, et que toutefois et quantes qu'ils viendroient icy, ils y trouueroient tousiours vn cœur ouuert et prest à leur donner tous les secours et faueurs possibles ; qu'ils allassent hardiment où il leur plairoit. Ils partent donc tous le lendemain pour les Trois Riuieres, sur les glaces, qui commençoient de toutes parts à se desprendre et l'estoient desia vis à vis de nous ; et ce dés aussi-tost apres le retour de Piescaret et de sa bande, laquelle ne fut pas plus tost passée sur la glace, que le grand chenail se rompit et boucha le passage à l'ennemy, qui, ainsi que nous auons appris du depuis par les Hurons sauués des mains des Hiroquois, poursuiuirent ceux-cy, et fussent même venus iusques à nos portes, sans les glaces qui deriuoient desia bien fort. De tous les Sauuages il ne nous en demeura qu'vn nommé Pachirini, qui estoit arresté par les pieds. Depuis leur défaitte, il auoit tousiours voulu demeurer chez nous auec deux autres malades, dans le petit Hospital que nous y auions dressé pour les blessez, tant pour y estre mieux pansez, que pour y estre mieux instruicts : en effect et luy et les autres y receurent les guerisons du corps et de l'âme. Ce dernier, le mesme iour qu'il fut baptisé, qui fut le Ieudy sainct, receut aussi en mesme temps le Sacrement de l'Eucharistie, qu'il ne pouuoit receuoir de sa vie en meilleure disposition. Il nous seruit icy pendant sept ou huict iours, qu'il resta apres les autres, à faire quelques découuertes de pays icy autour : nous fusmes auec luy à l'autre bord de nostre grande riuiere, où tant soit peu au dessus de nous à l'embouchеure d'vne petite riuiere assez profonde, il y a les plus beaux lieux du monde pour les habitations Françoises. Tout foisonne en prairies, force chasse et pesche, les arbres fort beaux, tres bonne terre, il n'y a que l'ennemy à craindre, et de basse eau le portage des viures ; mais plus bas il y a de mesme costé de tres-belles Isles de grand abord propres à estre habitées.

Ie ne diray rien icy de plusieurs autres baptesmes d'enfans qui furent faits icy l'Automne passé et à ce Printemps : contentons-nous de dire qu'à Montreal autant qu'en aucun autre lieu, Dieu y a fait sentir de tres-grands effets de sa grace, tant sur les Sauuages que sur les François, ainsi que nous auons veu cy-deuant.

Nous auons veu fraischement Montreal auoir esté l'azile des Hurons refugiés, et le salut de quantité d'autres de diuerses nations où l'on a commencé à le cognoistre et souhaitter le bonheur d'y estre, nommement ces nations d'en

haut, si nous en croyons à ce que nous en escriuent nos Peres des Hurons, et nommement ceux qui y sont pour les Algonquins, dont voicy les propres termes.

Nous auons recogneu par experience que Ville-Marie peut beaucoup pour contribuer à la conuersion des Sauuages, nommement Algonquins, ayant en main les biens-faicts qui sont des charmes puissants sur les âmes grossieres et telles que sont celles de nos Canadois. Il n'y en a point qui aye tant entendu parler de l'accueil que l'on y fait aux Sauuages, que celuy qui les a veus au retour, et a eu son departement d'hyuer à leur rendez-vous ordinaire dans les Hurons: ie ne doute nullement qu'apres ce qu'ils m'en ont dit, si le lieu auoit plus d'asseurance, qu'ils ne quittassent pour tousiours ce pays icy, pour composer à Mont-Royal vne bourgade, et y amasser ceux de l'Isle et les autres nations esparses, qui se voyent estre la proye des ennemis icy et sur la riuiere où ils ont leurs habitudes : ils ne demandent pas mieux que d'auoir vn lieu de refuge asseuré où ils puissent viure, et se ramasser. Cela sera, comme i'espere, et ne sçauroit estre assez tost pour le bien d'vne nation, la plus pauure et miserable que i'aye veuë.

Il y a icy autour de nous quantité d'Algonquins qui ne cherchent que rendez-vous asseuré, où ils puissent chasser et viure hors des dangers des ennemis, où ils sont à toute heure. Ils viennent icy haut pour chercher lieu de refuge, ne le trouuant pas sur la grande riuiere, où sont toutes leurs habitudes ; s'il n'eust faict si chaud à Mont-Royal, ils y seroient desia, et y eussent deuancé les François, ce lieu leur agreant plus que tout autre. Maintenant qu'ils vous y croyent, ils ne parlent d'autre chose, et quand ils nous voyent, ils n'ont autre entretien. C'est là, disent-ils, où nous voulons obeyr à Dieu, et non pas icy. Ie ne doute point de leur recit, que ce qu'ils y virent l'an passé en remontant icy n'aye beaucoup aydé à esbranler leurs cœurs, et pense que si l'affaire est bien conduite, dans peu d'années les Sauuages se rangeront à Ville-Marie en beaucoup plus grand nombre qu'ils ne sont à Sillery. Ce ne sçauroit estre assez tost pour eux et pour nous : car, quand bien les Mataouachkariniens, Onontchateronons, Kinonchepirinik, 8e8eskariniens, ceux de l'Isle, et autres, qui parlent l'idiome de là bas et s'vnissent icy l'hyuer proche des Hurons, iroient à Mont-Royal, nous aurions encore outre les Nepissiriniens, Archirigouans, Archouguets, tous les Algonquins vniuersellement du lac des Hurons, qui sont encore en grand nombre. C'est à vous autres qui estes sur les lieux d'auiser aux moyens d'attirer ces peuples et les conseruer.

La liberalité sans doute est la meilleure chaisne qu'on puisse apporter à gaigner leurs cœurs, nommement dans la misere où ils sont, car ie n'ay point veu d'Algonquins si pauures et necessiteux que ceux-là. Ce sont d'ailleurs gens fort traitables.

Voila deux eschantillons de lettres de nos Peres des Hurons que i'ay rapportez mot pour mot, qui nous font cognoistre que le dessein de Mont-Real est de grande consequence pour la conuersion de ces pays : les grandes esperances qu'on en a conceuës par le passé, ne seront pas vaines, Dieu aidant, et pour moy ie crois qu'on n'en sçauroit tant conceuoir de bien qu'il y en a et aura à l'aduenir.

CHAPITRE XII.

Des Courses des Hiroquois, et de la captiuité du Pere Iogues.

Il y a deux sortes d'Hiroquois : les vns voisins des Hurons, et en pareil nombre qu'eux, ou mesme plus grand, ils s'appellent Sant8eronons ; autrefois les Hurons auoient le dessus, à present ceux-cy l'emportent, et pour le nombre et pour la force : les autres demeurent entre les Trois Riuieres et les Hiroquois

d'en haut, et s'appellent Agneronons ; il n'y a en ceux-cy que trois villages, faisant enuiron sept ou huict cens hommes d'armes ; l'habitation des Hollandois est proche d'eux, ils y vont faire leur traictes sur tout d'arquebuses ; ils en ont à present trois cents, et s'en seruent auec adresse et hardiesse. Ce sont ceux-cy qui courent sur nos Algonquins et Montagnets, et guettent les Hurons par tous les endroits de la Riuiere, les massacrants, les brûlants, et emportants leur pelleterie, qu'ils vont vendre aux Hollandois pour auoir de la poudre et des arquebuses, et puis rauager tout et se rendre maistres par tout ; ce qui leur est assez facile, si la France ne nous donne secours : car diuerses maladies contagieuses, ayant consommé la plus grande partie des Montagnets et Algonquins qui nous sont voisins, ils n'ont rien à craindre de ce costé là, et d'ailleurs les Hurons qui descendent, venants en traicte, et non en guerre, et n'ayants aucune arquebuse, s'ils sont rencontrez, comme il arriue d'ordinaire, ils n'ont autre deffense que la fuitte, et s'ils sont pris, ils se laissent lier et massacrer comme des moutons. Les années precedentes, les Hiroquois venoient en assez grosses troupes en certains temps de l'Esté, et laissoient apres la Riuiere libre ; mais cette année presente ils ont changé de dessein et se sont diuisez en petites troupes de vingt, trente, cinquante et de cent au plus, par tous les passages et endroits de la Riuiere, et quand vne bande s'en va, l'autre luy succede. Ce ne sont que petites troupes bien armées, qui partent sans cesse les vnes apres les autres du pays des Hiroquois pour occuper toute la grande Riuiere et y dresser par tout des embûches, dont ils sortent à l'impourueu et se iettent indifferemment sur les Montagnets, Algonquins, Hurons et François. On nous a escrit de France que le dessein des Hollandois est de faire tellement harceler les François par les Hiroquois, qu'ils les contraignent de quitter et abandonner tout et mesme la conuersion des Sauuages. Ie ne puis croire que ces Messieurs de Hollande, estant si vnis à la France, ayent cette malheureuse pensée ; mais la pratique des Hiroquois y estant si conforme, ils doiuent y apporter remede en leur habitation, comme M. le Gouuerneur a fait icy, empeschant souuent nos Sauuages d'aller tuër des Hollandois, ce qui leur est tres-facile ; autrement ils auront de la peine à se purger et se mettre hors du tort. Or voicy le miserable succez des courses des Hiroquois cette année.

Le 9. de May dernier, si tost que les glaces furent parties de dessus la grande Riuiere, huict Algonquins, descendans de deuers les Hurons dans deux canots, tous chargez de pelleterie, se mirent à terre, vn matin à quatre lieuës des Trois Riuieres pour faire vn peu de feu. Il auoit gelé assez fort toute la nuict, et ils auoient ramé pendant les tenebres, craignant la surprise de leurs ennemis. A peine auoient-ils esté demie heure à se rafraischir, que dix-neuf Hiroquois sortent du bois et se iettent sur eux, tuent deux hommes, et emmenent les autres captifs, auec toute leur pelleterie. Le Pere Buteux auoit passé par là il n'y auoit que deux iours dans vn canot, accompagné de trois Hurons. C'est miracle comme il ne fut apperceu et pris auec ses compagnons. Les dix-neuf Hiroquois n'estoient pas seuls, on en apperceut d'autres à six ou sept lieuës au dessus, tirant vers le fort de Richelieu.

Vn mois apres, qui fut le neufiesme de Iuin, vne autre bande de quarante fit son coup à Mont-real et aux enuirons. Ils estoient en embuscade à demy lieuë au dessus de l'habitation du Mont-real dans l'Isle mesme, à cent pas de la Riuiere ; ils y auoient dressé vn petit fort dés leur arriuée, qui fut peu de iours auparauant ; de là ils guettoient les Hurons sur la Riuiere, et les François du Mont-real sur terre, pour en surprendre quelques-vns à l'escart, autour de l'habitation. Tout leur reüssit à souhait : car le susdit iour neufiesme de Iuin, ils apperceurent soixante Hurons descendans dans treize canots, sans arquebuses et sans armes, mais tous chargez de pelleteries, qui venoient au Mont-real, et de là aux Trois Riuieres, à

leur traitte ; ils portoient les lettres de nos Peres des Hurons et vne copie de leur Relation. Les quarante Hiroquois sortent du bois, se iettent dessus, les espouuantent de leurs arquebuses, les mettent en fuitte, en prennent vingt-trois prisonniers, auec leurs canots et la pelleterie ; le reste se sauue et tasche de gagner l'habitation du Mont-real. Les Hiroquois ne s'arrestent pas là : ils baillent leurs vingt-trois prisonniers tout nuds à garder, à dix de leurs camarades bien armez, et en enuoyent dix autres se ietter sur cinq François qui trauailloient à vne charpente, à deux cents pas de l'habitation, tandis que les vingt qui restent se presentent deuant le fort, et y donnent vne fausse attaque par vne descharge de plus de cent coups d'arquebuses ; ce qui donna loisir aux autres dix de surprendre nos cinq François, dont ils en assommerent trois, à qui ils escorchent la teste et enleuent les cheuelures, et emmenent les deux autres captifs, puis se vont reioindre à leur compagnons, et tous ensemble se rendent à leur fort, où les deux François furent liez et mis auec les Hurons captifs. Les Hiroquois passerent la nuict à se resioüir de leur prise, et en consulter ce qu'ils feroient. Le matin venu, ils se rüent sur les prisonniers Hurons, et en assommerent treize, quasi sans choix ; ils en reseruent dix en vie auec nos deux François, et puis s'en vont aux canots prendre des robes de Castor sans nombre, et apres en auoir chargé tout ce qu'ils pouuoient, en laissent encore plus d'vne trentaine sur la place, et passent ainsi la Riuiere, triomphans de ioye et chargez de riches despoüilles. Nos François de l'habitation les regardent trauerser sans y pouuoir apporter aucun remede. Huict ou dix iours apres, vn des deux François prisonniers se sauua à la fuitte, feignant à son hoste d'aller chercher du bois pour faire la chaudiere ; il rapporta que les Hiroquois ne leur auoient fait aucun mal depuis leur prise, et ne les auoient tenus liez que deux iours, qu'ils leur signifioient qu'ils auoient desia des François prisonniers, et que tous ensemble labouroient la terre en leur pays. Au reste en ces rencontres et attaques, il ne faut pas parler de sortir sur l'ennemy : car comme on ne sçait pas leur venuë ny leur nombre, et qu'ils sont cachez dans les bois, où ils sont duits à la course bien autrement que nos François, les sorties ne seruiroient qu'à souffrir de nouueaux massacres, car d'ordinaire vne petite partie attaque, et l'autre demeure en embuscade dans le gros du bois.

Ceux des Hurons qui se peurent sauuer à la fuitte, arriuerent file à file à l'habitation du Mont-real, partie sur le soir, partie le lendemain, tout nuds, et donnerent des nouuelles de leur funeste accident, apprenant aussi le nostre ; on m'a escrit du Mont-real, que les cinq François qui ont esté pris ou tuez, comme s'ils eussent preueu leur mort, s'y disposoient par des actes signalez de vertu, et par la frequentation des Sacrements, dont ils s'estoient approchez peu de iours auparauant, et quelques-vns le iour mesme de leur prise.

Pendant que cette troupe de quarante estoient à Mont-real, et y faisoient ces rauages, vne autre de pareil nombre estoit dans le lac Sainct Pierre, au dessous du fort de Richelieu, et le douziesme de Iuin se vint camper dans vn ancien fort, faict il y a quatre ans par les Hiroquois, à trois ou quatre lieuës des Trois Riuieres, du costé mesme de l'habitation. Ils auoient auec eux trois ou quatre Hurons, pris l'an passé auec le Pere Iogues, entre lesquels estoient deux freres de ce grand Ioseph, [connu] par la Relation des Hurons et par sa vertu : tous deux s'eschapperent de la bande des Hiroquois, et s'en vinrent sur le soir aux Trois Riuieres, où de bonne fortune, ils trouuerent le Pere de Brebeuf, à qui ils raconterent force nouuelles : Que le Pere Iogues estoit encor en vie ; que l'an passé apres sa prise, pouuant s'enfuyr, il ne le voulut pas faire, pour ne se separer pas des Hurons captifs ; qu'apres le combat, il baptisa tous les prisonniers, qui n'attendoient que la mort et ne respiroient que le Ciel ; que sur le champ le Pere et les

deux François Cousture et René Goupil, receurent plusieurs coups de poing et coups de baston ; mais que le pire traictement qu'on leur fist, fut à la rencontre de deux cents cinquante Hiroquois qui retournoient de leur attaque de Richelieu, où ils perdirent cinq de leur gens, et plusieurs furent blessez ; on ne les lia pas pourtant par les chemins, qu'à leur entrée dans le village, qu'on les mit tous en chemise, et on leur fit plusieurs affronts et outrages ; qu'on leur arracha la barbe, qu'on leur enleua les ongles, leur bruslant apres les bouts des doigts dans des calumets tout rouges de feu, qu'on couppa le poulce gauche au Pere Iogues, qu'on luy escrasa auec les dents l'index de la main droitte, dont pourtant il se sert vn peu à present ; qu'ils donnerent la vie à tous les Hurons, excepté à deux qui furent bruslez ; que la petite Therese Seminariste des Vrsulines estoit fort recherchée en mariage, qu'elle auoit demeuré prés de son oncle, nommé Ioseph, qui est celuy qui s'estant eschappé, racontoit toutes ces nouuelles au Pere de Brebeuf ; que René Goupil se promenant prés du village auec le Pere Iogues, et priant Dieu tous deux ensemble, fut assommé d'vn coup de hache par vn Hiroquois qui venoit d'apprendre la mort de quelques-vns des siens, tuez au fort de Richelieu ; que le Pere Iogues voyant tomber René à ses pieds, se mit à genoux et presenta sa teste à l'Hiroquois, qui se contenta d'en auoir tué vn ; que Guillaume Cousture dans le combat ne voulut pas s'enfuyr ny se separer d'auec le Pere ; que le Pere a demeuré tout l'hyuer en la cabane d'vn Capitaine Hiroquois, sans auoir esté donné à personne apres la prise, contre leur coustume, et qu'ainsi il leur est tousiours libre de le faire mourir ; qu'il a passé l'hyuer auec vn seul capot rouge pour tout habit, ayant neantmoins liberté d'aller aux trois Villages, consoler et enseigner les Hurons et les captifs ; que les Hiroquois ne l'entendoient pas volontiers parler de Dieu, que Cousture à eu le pied gelé de froid ; que deux Hollandois, dont l'vn estoit monté à cheual, estoient venus au village où estoit le Pere Iogues, et auoient tasché de le rachepter, mais que les Hiroquois n'auoient voulu y entendre ; qu'vn des Hiroquois de cette bande auoit esté chargé d'vne grande lettre par le Pere Iogues pour nous donner ; que les Hiroquois parloient de les ramener, mais que luy ny les autres n'en croyoient rien.

Voicy ce que Ioseph racontoit de soy mesme : Ie priois Dieu continuellement, disoit-il au Pere Brebeuf, mes doigts me seruoient de chapelet que ie parcourois tous les iours ; ie faisois mon examen, et confessois mes pechez à Dieu, comme quand ie me confesse à vous autres ; ie m'entretenois sans cesse auec Dieu, et luy parlois en mon cœur comme si nous eussions esté deux qui eussent parlé ensemble, et ainsi ie ne m'ennuyois point ; si quelquefois on me donnoit à faire festin, ie le faisois sans aucune ceremonie, et les Hiroquois me laissoient faire. Ie connois bien que Dieu m'a sauué la vie : car ayant esté donné à des gens qui n'auoient pas assez de moyens pour me sauuer la vie, donnant des presens selon nostre coustume, il fit qu'ils ne m'accepterent pas, et que ie fus pour la seconde fois donné à vn autre qui auoit le moyen et la volonté de me deliurer de la mort. Si tost que ie pensois auoir peché, i'allois trouuer le Pere Iogues pour m'en confesser. Pour ce qui est du Pere, disoit-il, il fait ses prieres tout ouuertement ; mais pour nous il nous disoit que nous priassions tout bas, que les Hiroquois n'auoient pas encore de l'esprit. Le Pere, adioustoit-il, leur parle de Dieu, mais ils ne l'escoutent pas ; il n'a qu'vn petit liure de prieres, et Cousture l'autre. Il adiousta encore qu'il auoit esté deux fois à l'habitation des Flamands, et son frere quatre fois, d'où il racontoit beaucoup de choses de leur traittes, maisons, etc. Mais ce qu'il auoit remarqué sur tout, c'est que comme on luy eut donné à manger et qu'il eut fait le signe de la Croix, vn Hollandois luy dit que cela n'estoit pas bien : Et en effect, dit-il, ils ne le font pas comme vous : ils petunent et boiuent sans cesse ; i'attendois,

dit-il, au soir qu'ils allassent prier Dieu ensemble comme vous faictes, mais il n'y venoient point. Voila ce que Ioseph raconte.

Reuenons à la bande de nos Hiroquois d'où il s'estoit eschappé auec son frere et vn autre troisiesme qui arriua peu apres. Les Hiroquois, ne voyant plus les trois Hurons, et se doutants de ce qui estoit, qu'ils s'estoient retirez aux Trois Riuieres, creurent estre descouuerts, et s'en retournerent en leur pays; mais en mesme temps d'autres leur succederent dans le mesme lac S. Pierre au dessus des Trois Riuieres : en sorte que les Hurons qui s'estoient sauuez à Mont-real et qui descendoient aux Trois Riuieres, furent derechef rencontrez et poursuiuis ; mais il pleust à Dieu les deliurer quoy qu'auec des peines infinies : car la plus part quittant leurs canots, se ietterent dans les bois, et vinrent tout nuds aux Trois Riuieres par des chemins effroyables. Quelques autres Hurons captifs des années precedentes, qui estoient auec ces dernieres bandes d'Hiroquois, s'eschapperent et vinrent aux Trois Riuieres, et confirmerent tout ce que leurs compagnons auoient dit, nommement qu'on parloit dans le pays, d'amener le Pere Iogues et le rendre aux François ; mais comme on cognoist la perfidie des Hiroquois, personne n'en croyoit rien. Monsieur le Gouuerneur pourtant, qui souhaittoit la deliurance du Pere, et la paix, si elle estoit raisonnable, equippa quatre chalouppes, et s'en alla preparé pour la guerre ou la paix, aux Trois Riuieres, et de là au Fort de Richelieu, pour voir si les Hiroquois se presenteroient ou sur la riuiere ou deuant les habitations ; mais rien ne parut : si tost qu'ils appercœuoient les chalouppes, ils entroient plus auant dans les bois, et les chalouppes passées, ils retournoient sur le bord de l'eau, guettoient les Algonquins et Hurons. Monsieur le Gouuerneur mettoit souuent pied à terre pour remarquer leur trace et voir s'il en rencontreroit quelque trouppe dans leurs Forts accoustumez, pour les y attaquer. A deux lieuës au dessus de Richelieu, il trouua vn chemin fait de nouueau dans le bois, qui tenoit enuiron deux lieuës, par où les Hiroquois trauersoient et couppoient vne pointe de terre pour venir de leur riuiere dans celle de S. Laurens, portants leur canots et bagage sur leur espaules, et ne point passer deuant le Fort de Richelieu. Si Monsieur le Gouuerneur eust eu les soldats qu'il esperoit de France, il eust sans doubte donné iusques dedans le pays des Hiroquois, auec 200. ou 300. Algonquins et Montagnets qui s'offroient à luy faire compagnie, et ie croy que c'eust esté auec vn tres bon effect, et qu'il eust contrainct ces Barbares orgueilleux à vne paix honneste, ou les eust entierement domtez. Il ne faut pas que ce que i'ay dit cy-dessus donne de la terreur extraordinaire : quand les Hiroquois ont rencontré de la resistance, ils ont lasché le pied aussi tost ou plus tost que les autres. Les Algonquins estant en nombre raisonnable, les ont faict souuent trembler et fuyr. Reuenons à leurs courses de cette année, nonobstant lesquelles les Algonquins ne laissoient pas d'aller à la chasse. Ils ne peuuent se passer de ces exercices sans mourir de faim, la terre ne leur donne pas encore assez. Il vaut autant, disent-ils, mourir de la main ou du fer des Hiroquois que d'vne cruelle faim. Le 30. Iuillet, sept ieunes Algonquins allerent à la chasse vers Mont-real, ils estoient quasi tous Chrestiens ; ils rencontrerent deux canots Hiroquois, l'vn desquels, où il y auoit douze hommes, courut incontinent sur eux : ces bons ieunes hommes ne s'espouuanterent point. Le Pere le Ieune leur auoit dit en partant : Si vous fuyez la mort, vous la trouuerez ; si vous la cherchez, elle vous fuyra : recommandez-vous à Dieu si vous rencontrez les ennemis. Ils se seruent de ce conseil, ils prient Dieu feruemment en leur cœur, et nagent droict tant qu'ils peurent vers les Hiroquois, qui deschargent sur eux dix ou douze coups d'arquebuse, sans autre effect que de percer vn canot et blesser vn Algonquin par le pied ; les Algonquins s'aduancent tousiours et deschargent

deux ou trois arquebuses qu'ils auoient, et renuersent deux Hiroquois blessez à mort dans leur canot, et les contraignent de se mettre tous à terre et de se retirer. Si ces ieunes Algonquins eussent eu de la pouldre pour continuer et poursuiure dauantage, ils eussent tué la plus part de la bande, mais nous auons tousiours eu peur d'armer trop les Sauuages. Pleust à Dieu que les Hollandois eussent fait le mesme, et ne nous eussent pas forcez à donner des armes mesme à nos Chrestiens : car iusques à present on n'en a traitté qu'à ceux-là.

Le 15. d'Aoust vingt Algonquins partirent des Trois Riuieres pour aller à la chasse vers Richelieu. Estant dans le lac S. Pierre, à sept ou huict lieuës de l'habitation, à l'emboucheure d'vne riuiere appellée sainct François, ils se diuiserent en deux bandes pour chasser mieux : l'vne qui estoit composée de douze, rencontre incontinent vingt Hiroquois bien armés ; les voila aux prises, premierement auec les arquebuses, les Hiroquois en auoient au double, puis auec l'espée, enfin auec le cousteau : quelques-vns de part et d'autre sont tuez, les Algonquins se voyants plus foibles, prennent la fuitte ; trois auec vn Huron qui se trouua en leur compagnie, sont faits prisonniers, ils en bruslerent vn, Dieu fit la grace à 2. autres qui estoient Chrestiens de s'eschapper ; ils nous rapporterent que les Hiroquois estoient quasi tous blessez, et quelques-vns à mort. A mesme temps que cela se passoit dans le lac de S. Pierre, il y auoit 2. autres trouppes d'Hiroquois qui rodoient autour du Fort de Richelieu. Ils auoient auec eux vn Huron captif, mais Hiroquois d'affection ; celuy-cy se mit seul dans vn canot et s'aduança vers le Fort, et demanda à parler : on le reçoit, on le fait entrer, on luy demande qui il est, et ce qui l'ameine ; il respond qu'il est Hiroquois et qu'il veut traitter de paix pour luy et pour ses compagnons, il presente quelques castors à cet effect. On luy demande s'il a nouuelle du Pere Iogues ; il tire vne lettre de sa part et la presente, puis demande à s'en retourner : on luy dit que la lettre s'adresse à Monsieur le Gouuerneur qui est à Kebec, ou aux Trois Riuieres, et qu'il faut qu'il attende response. Il demande qu'on tire vn coup de canon, ce qu'on fit, et incontinent ses camarades paroissent en 3. ou 4. canots ; ils nagent tousiours pour venir vers le Fort. On leur crie qu'ils s'arrestent par trois ou quatre fois ; à quoy n'obeyssant point, on tire sur eux, ce qui les contraignit de se mettre à terre, et s'enfuyr dans les bois, abandonnants leurs canots et bagage. On ne sçait point s'ils ont esté tués ou blessés.

Peu de iours apres, vne trouppe d'enuiron 100. Hiroquois parut au mesme lieu dans onze grands canots, ils auoient passé au dessus Mont-real, y estoient demeurez plusieurs iours en embusches, s'estoient presentez deuant l'habitation, et soubs couleur de quelque signe de paix, auoient tasché d'attirer prés d'eux quelques Algonquins de la nation d'Iroquet, qu'on auoit enuoyés parlementer de loing, sur lesquels ils deschargerent en trahison plus de cent coups d'arquebuse, mais grace à Dieu sans effect ; ils estoient depuis descendus à Richelieu, où se voyans descouuerts, ils se retirerent. Voicy la copie de la lettre du Pere Iogues escrite des Hiroquois, que ce Huron dont i'ay parlé apporta et donna à Monsieur de Champflour : elle s'addresse à Monsieur le Gouuerneur, c'est vn grand dommage que les trois autres qu'il nous escriuoit auparauant ont esté perduës.

Monsieur, voicy la 4. que i'escris depuis que ie suis aux Hiroquois. Le temps et le papier me manquent pour repeter icy ce que ie vous ay desia mandé tout au long. Cousture et moy viuons encor. Henry (c'est vn de ces deux ieunes hommes qui furent pris à Mont-real) fut amené la veille de sainct Iean, il ne fut pas chargé de coups de baston à l'entrée du village comme nous, ny n'a point eu les doigts couppez comme nous ; il vit et tous les Hurons amenez auec luy dans le pays. Soyez sur vos gardes par tout : tousiours nouuelles trouppes partent, et faut se persuader que iusques dans l'Automne, la riuiere

n'est sans ennemis. Il y a icy pres de trois cents arquebuses, sept cents Hiroquois ; ils sont adroits à les manier. Ils peuuent arriuer aux Trois Riuieres par diuers fleuues ; le Fort de Richelieu leur donne vn peu plus de peine, mais ne les empesche pas tout à faict. Les Hiroquois disent que si ceux qui ont pris et tué les François à Mont-real, eussent sceu ce que vous auez faict en retirant le Sokokiois que vous auez deliuré des mains des Algonquins, ils n'eussent pas faict cela. Ils estoient partis au milieu de l'hyuer et deuant que la nouuelle en vînt ; neantmoins tout fraischement il est party vne trouppe, et l'homme de Mathurin (le Pere Brebeuf le cognoist bien) y est, et conduit la bande comme à nostre prise de l'an passé. Cette trouppe desire et a dessein de prendre des François, aussi bien que des Algonquins. Que nostre consideration n'empesche de faire ce qui est à la gloire de Dieu. Le dessein des Hiroquois, autant que ie peux voir, est de prendre s'ils peuuent tous les Hurons, et ayant mis à mort les plus considerables et vne bonne partie des autres, ne faire des deux qu'vn seul peuple et vne seule terre. I'ay vne grande compassion de ces pauures gens, dont plusieurs sont Chrestiens, les autres Catechumenes, et disposez au Baptesme : quand est-ce qu'on apportera remede à ces malheurs? quand ils seront tous pris ? I'ay receu plusieurs lettres des Hurons auec la Relation prise auprés de Montreal. Les Hollandois nous ont voulu retirer, mais en vain ; ils taschent de le faire encor à present, mais ce sera encor comme ie croy auec la mesme issuë. Ie me confirme de plus en plus à demeurer icy tant qu'il plaira à Nostre Seigneur, et ne m'en aller point, quand mesme l'occasion s'en presenteroit. Ma presence console les François, Hurons et Algonquins. I'ay baptisé plus de soixante personnes, plusieurs desquels sont arriuez au Ciel. C'est là mon vnique consolation et la volonté de Dieu, à laquelle tres volontiers ie conioincts la mienne. Ie vous supplie de recommander qu'on fasse des prieres et qu'on dise des messes pour nous, et sur tout pour celuy qui desire estre à iamais,

Monsieur,

Vostre tres-humble seruiteur
Isaac Iogues de la Compagnie de Iesvs.

Du village des Hiroquois,
le 30. Iuin 1643.

Cette lettre a plus de suc que de paroles ; la tissure en est excellente, quoy que la main qui en a formé les characteres soit toute dechirée ; elle est composée d'vn stile plus sublime que celuy qui sort des plus pompeuses écoles de la Rhetorique. Mais pour mieux cognoistre les richesses de celuy qui l'a tracée, il en faut considerer la pauureté. Quelques Hurons faits prisonniers auec ce bon Pere, s'estans sauués ce printemps dernier des mains des Hiroquois, nous ont fait conceuoir la riche liberté de ce pauure captif, et nous voulans depeindre les bassesses où les hommes l'ont ietté, nous ont donné vne belle idée de ses grandeurs. Les Hiroquois l'ayant pris le 2. iour d'Aoust 1642. le traisnerent en leur pays auec des cris et des huées de Demons qui emportent leur proye ; il fut salué de cent bastonnades à l'entrée de la Bourgade où il fut premierement conduit ; il n'y eut fils de bonne mere qui ne iettast la patte ou la griffe sur cette pauure victime : les vns le frappoient à grands coups de cordes, d'autres à coups de bastons, les vns luy tiroient et emportoient les cheueux de la teste, les autres par derision luy arrachoient le poil de la barbe. Vne femme, ou plus tost vne Megere, luy prend le bras et luy couppe, ou plus tost luy scie auec vn cousteau, le poulce de la main gauche : elle fait vn cerne et s'en va rechercher la iointure, auec moins d'industrie, mais auec plus de cruauté qu'vn boucher n'en exerceroit sur vne beste morte ; bref elle luy descharne et enleue tout le gros du poulce. Vn autre luy mord vn des

doigts de la main droite, offense l'os, et rend ce pauure doigt perclus et inutile ; d'autres luy arrachent les ongles, puis mettent du feu sur l'extremité de ces pauures doigts despoüillés pour rendre le martyre plus sensible. A tous ces maux le pauure Pere n'eut point d'autre Medecin ny d'autre Chirurgien que la patience, point d'autre vnguent que la douleur, point d'autre enueloppe que l'air qui enuironnoit ses playes ; ce n'est pas tout, ces Barbares luy arrachent sa soutane, ils le despoüillent, et pour couurir sa nudité, luy iettent vn bout d'vne vieille peau, chargée de saleté et de puanteur. Il s'en couure la moitié du corps, il a les pieds et les iambes nuës, les bras nuds, la teste nuë ; il a pour maison des écorces, la terre est son lit et son matelas ; le bout d'vne peau ou d'vn capot qui luy sert de robe pendant le iour, luy sert encor de couuerture pendant la nuict ; son viure n'est pour l'ordinaire composé que d'vn peu de farine de bled d'Inde boüillie dans l'eau sans sel ; ses oreilles sont battuës de mille gausseries, de mille brocards et de mille iniures, que ces Barbares vomissent contre les François et contre les Sauuages Chrestiens, et contre nos alliez. Prens courage, mon nepueu, luy dira vn Capitaine en se gaussant, ne t'afflige point, tu verras bien tost icy quelques-vns de tes freres qui te viendront tenir compagnie. Nos guerriers ont enuie de manger de la chair des François, tu en pourras gouster auec nous. Voila comme on nous a depeint ce Martyr viuant, ce Confesseur souffrant, cet homme riche dans l'extreme pauureté, ioyeux et content dans le pays des douleurs et de la tristesse, en vn mot ce Iesuitte vestu à la Sauuage, ou plus tost à la sainct Iean Baptiste. Ruminons ie vous prie ces paroles : « Que nostre consideration, dit-il, n'empesche point de faire ce qui est à la gloire de Dieu. » C'est à dire, n'ayez point d'égard à ma vie, regardez moy comme vn homme desia mort : ie sçay bien que si vous traitez mal les Hiroquois, ie suis massacré, ie ne me compte plus entre les viuants, ma vie est à Dieu, faites tout ce que vous iugerez de plus à propos pour sa gloire. Que Iesus-Christ est puissant dans vn bon cœur ! sa bonté ne se laisse pas vaincre, elle fait gloire de triompher dans le plus grand abandon. « Ie me confirme de plus en plus, adiouste-il, à demeurer icy tant qu'il plaira à nostre Seigneur, et à ne m'en point aller quand mesme l'occasion s'en presenteroit. » Que cette generosité est agreable à Dieu ! cet homme dont tous les sens n'ont que des obiets de douleur, dit qu'il ne se sauueroit pas quand il le pourroit faire. « Ma presence, poursuit-il, console les François, les Hurons et les Algonquins. » Il y a deux François captifs auec ce bon Pere, quantité de Hurons et quantité d'Algonquins, dont quelques-vns sont Chrestiens, et les autres ont enuie de l'estre : voudriez-vous bien que ce cœur plein de feu, que ce Pasteur plein d'amour abandonnast ses oüailles ? certes il n'est point larron ny mercenaire, pour commettre vne si grande perfidie. Encore que ces paroles nous ayent tiré les larmes des yeux, elles n'ont pas laissé d'augmenter la ioye de nostre cœur ; il y en a qui luy portent plus d'enuie que de compassion : quitter les creatures pour Dieu, ce n'est pas vn mauuais change. « I'ay baptisé plus de soixante personnes. » Nous croyons que ce sont des Hurons et des Algonquins ses concaptifs, et peut-estre encore quelques petits enfans Hiroquois mourans, qui prient Dieu dans les cieux pour leurs parens. « C'est là mon vnique consolation, et la volonté de Dieu, à laquelle tres volontiers ie conioints la mienne. » Voicy de riches paroles ! mais encore qui pourroit consoler ce pauure Pere, sinon celuy qui luy est resté seul, et que tout l'Vniuers ne luy sçauroit rauir ? Les deux François qui sont auec le Pere nous donnent de l'estonnement, celuy notamment qui se nomme Guillaume Cousture : ce ieune homme se pouuoit sauuer, mais la pensée luy en estant venuë : Non, dit-il, ie veux mourir auec le Pere, ie ne le sçaurois abandonner, ie souffriray volontiers le feu et la rage de ces tygres pour l'amour de Iesus-Christ, en la compagnie de mon

bon Pere. C'est parler en homme vrayement fidelle ; aussi ne s'estoit-il pas ietté dans ces dangers, pour aucune consideration temporelle. La lettre porte qu'il estoit party des Hiroquois vne troupe conduite par l'homme de Mathurin, c'est à dire par vn Huron pris des Hiroquois, et qui a perdu l'affection de son pays et de ses compatriotes, ausquels il fait la guerre maintenant ; comme il sçait les endroits où ils doiuent passer, il les va attendre et surprendre au passage. Ce fut ce miserable renié qui deffit les Hurons, auec lesquels le Pere se rencontra ; on l'appelle l'homme de Mathurin, pour ce qu'il ramena des Hurons, deuant qu'il fust pris des Hiroquois, vn braue ieune homme qui portoit ce nom, lequel apres s'estre bien comporté auec nos Peres en ce bout du monde, est repassé en France pour se donner à Dieu dans le sainct Ordre des Reuerends Peres Capucins, où il a fait profession.

Au reste cette lettre estoit escrite partie en François, partie en Latin, partie en langue Sauuage, afin que si elle tomboit entre les mains de quelque autre, que de celuy auquel elle s'adressoit, il ne pût aisément descouurir les bons aduis que le Pere nous donne.

Monsieur le Gouuerneur, qui estoit aux Trois Riuieres, fit response à la lettre du Pere Iogues ; ie luy escriuis aussi bien au long, et enuoyay le Pere Brebeuf à Richelieu pour conferer auec ce Huron sur son retour aux Hiroquois. Mais le pauure homme nous mit en vne nouuelle peine bien grande : car craignant que les Hiroquois dans le pays ne le prissent pour espion, et pour auoir quelque intelligence auec nous, il declara tout net qu'il ne retourneroit plus aux Hiroquois, mais aux Hurons, et n'y eut moyen de luy persuader autre chose : si bien que nous demeurasmes priuez de cette consolation, et le Pere Iogues encore plus que nous, n'ayant aucune response ny nouuelle de nostre pays, et peut-estre en danger d'estre mis à mort, sur le soupçon que les Barbares auront qu'on aura fait quelque mal au Huron captif qui estoit de leur bande. I'espere pourtant que nostre bon Dieu qui l'a conserué iusques icy, continuera ses misericordes, et se seruira de la vertu de ce Pere, pour le salut de ces peuples et pour quelque bon effect que sa diuine prouidence cognoist.

CHAPITRE XIII.

De quelques remarques touchant les Hurons.

Le Chapitre precedent nous donne la conclusion des choses plus memorables qui se sont passées depuis Tadoussac iusques à Mont-real, il falloit maintenant parler des Nations plus hautes ; mais les Iroquois nous ayans rauy la Relation et les lettres que nos Peres qui sont en ces contrées plus esloignées, escriuoient aux personnes qui les honorent de leur amitié et de leur secours, nous ayans, dis-ie, enleué ce petit tresor, nous ont contraint de garder le silence. Neantmoins quelques François, et quelques Sauuages de nos alliez, marchans par apres sur les brisées de ces Barbares, nos ennemis, ont recueilly quelques papiers qu'ils auoient iettez dans les bois, ou qui leur estoient eschappez des mains, et nous les ayans fait tenir en France, nous en auons recueilly ce qui suit, pour consoler ceux qui s'interessent auec tant d'amour en la conuersion de ces pauures peuples, et pour leur donner vne petite cognoissance de ce que nostre Seigneur va operant dans cette extremité du monde.

Ie ne sçay, dit l'vn de ceux dont les lettres sont venuës iusques à nous, à quoy seruiroit de m'estendre sur la consideration de ce que Dieu a permis nous estre arriué : cela est inconceuable à ceux qui ne sont pas sur les lieux. Car, pour ne parler point du Pere Iogues, ie vous diray que les deux François qui l'accompagnoient, nommez Guillaume Cousture et René Goupil, qui ont esté pris

auec le Pere par les Iroquois, estoient deux ieunes hommes incomparables en leur genre, et tres-propres pour ces pays-cy ; et si la flotte de Hurons Chrestiens et des Catechumenes qu'ils accompagnoient, et qui a esté prise et defaite à mesme temps, fust arriuée saine et sauue, comme nous l'attendions, la conuersion du pays sembloit presque infaillible : ce sont des secrets que nous ne verrons que dans l'eternité. Croyriez vous bien neantmoins, que iamais nous n'auons pris plus de courage, tant pour le spirituel que pour le temporel ? La Relation vous en fera voir les particularitez. Si on pouuoit remedier aux courses des Iroquois et les contraindre à vne bonne paix, nous verrions en peu de temps de notables progrez en ces contrées pour le Christianisme : c'est où ie ne voy goutte, si ce n'est par des voyes qui approchent du miracle, si bien qu'il nous faut ietter les yeux vers le Ciel, pour attendre les arrests de la diuine prouidence, et ce qu'il en plaira à ceux de qui la chose depend.

Le Pere qui nous parle en ces termes, sçauoit bien le desastre qui estoit arriué l'année precedente à la flotte des pauures Hurons ; mais il ne pouuoit pas preuoir que ses lettres passeroient par les mains des Iroquois, que la Relation qu'il nous enuoyoit seroit rauie, que tous les Hurons qui descendoient seroient les vns massacrez, les autres menez prisonniers dans le pays des Iroquois, et les autres poursuiuis et despoüillez iusques à la chair. « Iamais, dit-il, nous n'auons pris plus de courage, tant pour le spirituel que pour le temporel. » Ie n'entends que la moitié de ces paroles : ie conçois fort bien ce redoublement de cœur et d'esprit, qui fait trouuer la ioye au milieu des angoisses, et la paix dans l'ardeur de la guerre ; ie sçay bien que Dieu ne se laisse pas vaincre, et que i'aymerois mieux estre secouru de luy tout seul, que de toutes les creatures ensemble : ce qui se passe dans l'abandon se peut bien sentir, mais la langue n'a pas de parole pour l'exprimer ; les ioyes interieures sont plus tost des ioyes de l'esprit que du corps. Ie n'entends pas comme ces pauures Peres peuuent prendre courage pour le temporel, puis que tout ce que le Pere Iogues leur portoit fut enleué auec luy par les Iroquois, et que tout ce qu'on leur enuoyoit cette année a esté pris et pillé par les mesmes. Quel courage peuuent-ils auoir dans le temporel qui leur manque ? Ie sçay bien que leur resolution est de tenir ferme iusques au bout, et d'aller plustost nuds comme le Pere Iogues, que de lascher pied ; ils ont desia quelque rapport auec luy, car leur maison pour la plus part du temps n'est bastie que d'escorces, et leur viure n'est pour l'ordinaire que de la boüillie de farine de bled d'Inde, cuitte dans l'eau, sans sel et sans autre ragoust que l'appetit : certes ie ne voy pas quel plaisir temporel ils puissent prendre dans ce traitement. Mais ie vous confesse et vous donne parole, que l'accroissement de l'esprit recompense bien les deffauts que souffre le corps, et que Dieu opere plus parfaitement et plus doucement par soy-mesme que quand il se sert de ses creatures. Poursuiuons nos lettres.

« Nos Catalogues vous feront voir nos besoins ; ce que ie demande plus particulierement est qu'on nous enuoye de braues ouuriers pour auancer l'ouurage que nous auons en main, et pour succeder auec le temps à ceux que l'aage et les accidents de cette vie peuuent rendre moins vtiles. »

Il faut que ie dise en passant que le corps est limité, mais que l'esprit ne l'est pas : celuy qui a couché ces lignes sçait bien ce qu'on souffre pour le peu de secours qu'on a dans ce bout du monde, et cependant il demande encore des compagnons de son courage et de sa ioye : car les trauaux pris pour Iesus-Christ portent ces fruicts. Passons outre.

« Tandis que la Riuiere sera assiegée de toutes parts par les Iroquois, i'auray bien de la peine d'enuoyer de nos Peres à Kebec, de peur de les exposer aux prises de l'ennemy : perdre vn ouurier tout fait et tout formé pour ces contrées, c'est perdre vn precieux tresor ; et si mesme encore nous pouuons nous

dispenser de faire descendre quelques-vns de nos hommes là bas, nous le ferons. Que s'il n'est pas en nostre pouuoir, il les faudra sacrifier aussi bien en descendant qu'on fait en montant : car de pouuoir subsister icy sans secours d'hommes, il seroit tost ou tard impossible. »

Les Iroquois se sont tellement respandus sur le grand fleuue de S. Laurent et sur la riuiere des Prairies, qu'il n'y a point d'asseurance depuis le lac de S. Pierre, qui est vn peu au dessus des Trois Riuieres, iusques bien loing au delà de Mont-real : ces Barbares se cachent, tantost en vn endroict, tantost en l'autre, se iettans à l'improuiste sur les François, sur les Hurons et sur les Algonquins, quand ils voyent leur auantage : si bien qu'on n'oseroit quasi nauiger tout l'Esté sur ces beaux fleuues, si on ne fait des Carauanes, comme dans l'Arabie, ce que nous ne pouuons pas faire, pour nostre petit nombre.

« Pour nos missions dans les Bourgades des Hurons, nous les auons continuées à l'ordinaire. Nous ne fusmes iamais si heureux, ny iamais si malheureux : la prise du Pere Iogues, de nos François, et de nos Hurons Chrestiens et de nos Catechumenes, nous fait ressentir nos malheurs ; et ce qui s'est passé cette année pour l'amplification de la foy, publie dans la Relation nostre felicité. Nous entrons de plus en plus dans la possession des biens que nous venons acheter en ce bout du monde, au prix de nostre sang et de nos vies : ie voy de plus grandes dispositions que iamais à la conuersion totale de ces peuples, que nous attaquons des premiers, et que nous entreprenons d'emporter pour seruir de modele et d'exemple à ceux qui se conuertiront par apres. En vn mot nos petites Eglises vont tousiours croissant en nombre de personnes et en vertu. Les affaires de nostre Seigneur s'auancent à proportion des disgraces qu'il nous enuoye : à peine se rencontroit-il cy-deuant parmy nos Chrestiens deux ou trois guerriers ; mais depuis la prise de ce braue Neophyte, nommé Eustache, le plus vaillant de tous les Hurons, nous auons compté en vne seule bande, iusques à vingt-deux Croyans, tous hommes de cœur, la plus part Capitaines ou gens de consideration. L'vsage des arquebuses refusé aux Infideles par Monsieur le Gouuerneur, et accordé aux Neophytes Chrestiens, est vn puissant attrait pour les gaigner ; il semble que nostre Seigneur se veuille seruir de ce moyen, pour rendre le Christianisme recommandable en ces contrées. »

Vne autre lettre parle en ces termes.

« Dieu nous console fortement par l'auancement du spirituel, qui est le seul attrait qui nous amene icy. La foy fait vn progrez notable parmy les Hurons : on auroit de la peine de croire qu'il se rencontre tant de solidité, tant d'innocence, et tant de tendresse en des cœurs Sauuages, si la verité ne nous enseignoit que Dieu a des bontez et des misericordes aussi bien pour les Sauuages que pour les autres nations de la terre. Il a ietté les yeux cette année sur les Nipisiriniens, par le Baptesme solemnel de quelques-vns plus auancez en aage, outre quelques petits enfans, à qui ces eaux sacrées ont ouuert les portes du Ciel. »

Ne passons pas s'il vous plaist legerement les yeux sur ces fragments de lettres. Tout n'est pas ruiné puis que nous ne perdons que l'accessoire, et que le principal demeure en son entier. Trois braues ouuriers sont morts quasi à mesme année. Le Pere Charles Raimbault, qui auoit vn cœur plus grand que tout son corps, quoy qu'il fust d'vne riche taille ; il meditoit le chemin de la Chine, au trauers de nostre Barbarie, et Dieu l'a mis dans le chemin du Ciel. Le Pere Iean Dolbeau, que la paralysie auoit attaqué dans les trauaux ; le nauire qui le reportoit en France, ayant esté pris par trois fregates ennemies, comme les vainqueurs le pilloient, on laissa tomber du feu dedans les poudres qui firent voler dans la mer nos amis et nos ennemis : le pauure Pere fut noyé dans la mer, bien-heureux d'auoir donné sa vie dans vn si genereux employ, et d'auoir passé par le feu et par

l'eau, pour entrer dans vn repos et dans vn rafraischissement eternel ; il menoit vne vie saincte dans les grandes forests, et maintenant il ioüit de la gloire des Saincts dans ces demeures eternelles. Le Pere Ambroise Dauost, repassant pour son aage et pour la foiblesse de son corps, estant bien souuent attaqué du scorbut, a esté emporté sur la mer d'vne fiévre qui ne l'a point quitté iusques à ce qu'il ait esté enseuely dans les ondes. Il estoit tousiours auec Dieu pendant sa vie : il auoit vne patience de fer, ou plus tost vne patience toute d'or, ou vne patience de Iob, et en sa vie, et en sa maladie, et en sa mort ; la rigueur de la fiévre, les incommoditez du vaisseau, le deffaut de Chirurgien, de Medecin et de remedes, et des autres soulagemens qui se trouuent en terre, et qu'il n'a point rencontrez dans son nauire, les douleurs qu'on souffre en ces extremitez, ne luy ont iamais ouuert la bouche, ny delié la langue, pour se plaindre ; il estoit accoustumé à suiure plus tost les volontez et les inclinations des autres que les siennes. Il auoit vne si grande habitude à prendre la conduite de Dieu, et à receuoir de sa main tout ce qui luy arriuoit, que iamais il ne demanda rien en toute sa maladie, et iamais aussi ne refusa rien de tout ce qu'on luy vouloit faire prendre, et iamais n'esconduisit personne de ce qu'on desira qu'il fist. Ces vertus ne sont pas communes. Outre la mort de ces trois personnes d'eslite, la prise et le mauuais traitement qu'on a fait au Pere Isaac Iogues et à trois de nos François, dont l'vn a esté assommé par les Iroquois, la deffaite des Chrestiens et des Catechumenes Hurons, le vol qu'on a fait de tout ce qu'on enuoyoit l'an passé et encore cette année aux pauures ouuriers Euangeliques qui sont és nations plus hautes, les hazards, les perils, les embusches où ces braues Athletes se iettent tous les iours, les morts continuelles, ne sont que l'accessoire ; le principal est que Dieu soit cognu, qu'il soit aimé, que la foy se plante et s'amplifie : c'est la parole ou la pierre precieuse, pour laquelle il faut vendre, donner, prodiguer sa vie et son sang ; ceux-là sont bien heureux qui font ce riche aquest à si bon prix !

Puis que ie suis en train, il faut que ie donne quelque liberté à mon cœur et à ma plume ; ie touche deux points en passant deuant que de conclure ce chapitre : tous deux me semblent bien considerables. Le premier est que ce feu et cette ardeur de prodiguer son sang pour Iesus-Christ, se communique à de ieunes hommes qui auroient traisné leur miserable vie dedans les vices, s'ils estoient restez en France, et qui passent pour des Saincts en ce nouueau monde. Celuy qui a esté assommé des Iroquois, nommé Goupil, estoit vn braue Chirurgien, qui auoit dedié sa vie, son cœur et sa main au seruice des pauures Sauuages ; il a demeuré quelques années à S. Ioseph, où l'odeur de ses vertus, notamment de son humilité et de sa charité, resioüit encore les François et les Sauuages qui l'ont cognu. Quand on luy parla d'aller aux Hurons, son cœur s'espanoüit à la pensée des dangers qu'il alloit encourir pour son maistre ; enfin il a donné sa vie pour son amour. Mais voicy qui accroist nostre estonnement : vn autre ieune Chirurgien bien versé dans son art et bien cognu dans l'Hospital d'Orleans, où il a donné des preuues de sa vertu et de sa suffisance, a voulu prendre la place de son camarade ; il est passé en la Nouuelle France, et moy qui escris ce dernier chapitre, le voyant sur le poinct de monter aux Hurons, ie luy representay tous les perils où il s'alloit ietter : Ie preuois tout cela, me dit-il : si mes desseins ne tendoient qu'à la terre, vos paroles me donneroient de l'espouuante ; mais mon cœur ne voulant que Dieu, ne craint plus rien. Là dessus il s'embarque auec trois ieunes Hurons Chrestiens, resolus à tout ce qu'il plairoit à Nostre Seigneur leur enuoyer ; nous croyons qu'ils ont passé à la desrobée au trauers des ennemis, nous n'en auons point encore d'asseurance. Au temps que les Hurons estoient plus animez contre les François et contre nos Peres, et qu'ils machinoient leur mort, on demanda à quelques ieunes hommes descendus de ces Nations plus

hautes, s'ils n'estoient pas bien satisfaits d'estre deliurez de ces grands dangers, où la malice des Barbares les auoit iettez ; [ils respondirent que les Peres] prodiguans si liberalement leurs vies pour la gloire de nostre Seigneur, qu'ils estoient encore tout prests de leur aller tenir compagnie et de mourir auec eux. Leur parole ne fut pas vn simple son formé de leurs lévres ; ils remonterent la mesme année, et s'exposerent de nouueau dans les perils qu'ils auoient euitez : ces sentiments et ces actions ne sont pas du creu de la nature.

Ie veux dire en second lieu, que les Sauuages ont tous les subiets que le raisonnement purement humain leur peut suggerer d'auoir de l'esloignement de la foy, ou plus tost de la rebuter ; c'est en ce point que Dieu fait voir que la conuersion de ces peuples est son ouurage. Depuis que nous auons publié la loy de Iesus-Christ dans ces contrées, les fleaux se sont iettez comme à la foule. Les maladies contagieuses, la guerre, la famine sont les tyrans qui ont voulu rauir la foy aux fideles, et qui l'ont fait haïr des infideles. Combien de fois nous a-on reproché, que par tout où nous mettions le pied, la mort y entroit auec nous ? combien de fois nous a-on dit qu'on n'auoit iamais veu de calamitez semblables à celles qui ont paru depuis que nous parlons de Iesus-Christ ? Vous nous dites, s'escrient quelques-vns, que Dieu est plein de bonté, et lors que nous nous rendons à luy, il nous massacre. Les Iroquois, nos ennemis mortels, ne croyent point en Dieu, ils n'ayment point les prieres, ils sont plus meschans que les Demons, et cependant ils prosperent ; et depuis que nous quittons les façons de faire de nos ancestres, ils nous tuent, ils nous massacrent, ils nous bruslent, ils nous exterminent de fond en comble. Quel profit nous peut-il reuenir de prester l'oreille à l'Euangile, puis que la mort et la foy marchent quasi tousiours de compagnie ? Il se trouue des Chrestiens qui respondent genereusement à ces plaintes : Quand la foy nous feroit perdre la vie, est-ce vn grand malheur de quitter la terre pour estre bien-heureux au Ciel ? si la mort et la guerre esgorgent les Chrestiens, elle n'espargne non plus les infideles. Ouy, mais, repartent les autres, les Iroquois ne meurent point, et cependant ils ont la priere en horreur. Auant que les nouueautez parussent en ces contrées, nous viuions aussi long-temps que les Iroquois ; mais depuis que quelques-vns ont receu la priere, on ne void plus de testes blanches, nous mourons à demy aage.

Dieu se comporte en vostre endroit, leur dit quelqu'vn, comme vn pere enuers son enfant : si son enfant ne veut point auoir d'esprit, il le chastie pour luy en donner ; l'ayant corrigé, il iette les verges au feu : vn pere ne se met pas tant en peine de ses valets que de ses enfans. Dieu vous regarde comme ses enfans, il vous veut donner de l'esprit : il se sert des Iroquois comme d'vn foüet pour vous corriger, pour vous donner de la foy, pour vous faire auoir recours à luy. Quand vous serez sages, il iettera les verges au feu, il chastiera les Iroquois s'ils ne s'amendent. Helas ! disent quelques-vns, que n'a-il commencé par les Iroquois ? que ne taschoit-il de leur donner premierement de l'esprit ? nous en auons desia tant, et eux n'en ont point du tout. Il est le Maistre, leur dit-on, il fait tout ce qu'il veut ; il vous prefere aux Iroquois, il vous aime bien dauantage, puis qu'il donne vne vie toute pleine de plaisirs à ceux d'entre-vous qui meurent apres le Baptesme, et qu'il precipite tous les Iroquois dans les feux, pas vn d'eux ne croyans en Dieu. Aprés tout on ne void quasi aucun Payen, pour opiniastre qu'il ayt esté pendant sa vie, qui ne demande le Baptesme à la mort, et nonobstant toutes ces calamitez, ces pauures gens ne laissent pas d'embrasser Iesus-Christ. Ces mêmes fleaux et ces mêmes reproches se rencontroient iadis en la primitiue Eglise. Les humiliations sont les fourriers qui marquent les logis du grand Dieu, et la tribulation nous attire plus fortement et auec bien plus d'asseurance que la consolation : il faut abattre l'orgueil et la superbe de ces

peuples, pour donner entrée à la foy. Mais reuenons à nos lettres.

« Nous voyons bien que si on n'arreste les Iroquois, nous ne pouuons pas longtemps subsister ; nous ferons neantmoins, ie ne dis pas le possible seulement, mais l'imaginable, pour ne point quitter prise, nous disposants neantmoins à receuoir les ordres qu'il plaira à sa diuine Maiesté de nous prescrire. »

Si les Iroquois ne retardoient point le progrez de l'Euangile, s'ils ne tenoient point les auenües d'vne infinité de peuples qui sont dans les nations plus hautes, et qui n'ont iamais ouy parler de Iesvs-Christ, s'ils ne menaçoient point la Colonie d'vne honteuse ruine, et l'Ancienne France d'vne espece d'infamie, de n'auoir peu donner de secours à sa cadette contre vne poignée de Barbares, en vn mot s'ils ne tuoient que les corps sans endommager le salut des âmes, nos malheurs nous sembleroient tolerables ; mais qui cognoist la valeur du sang de Iesvs-Christ cognoist le prix et la valeur d'vne âme. Acheuons ce discours, voicy quatre paroles d'vn enfant escrites à son pere, qui n'ont guere de douceur pour les sens, mais beaucoup pour l'esprit : c'est vn Religieux de nostre compagnie, qui parle à ses plus proches, et qui leur demande, « S'ils ne luy portent point de compassion d'auoir esté priué du bon-heur qu'a receu le Pere Isaac Iogues, tombant entre les mains des Iroquois. Ce Pere, dit-il, n'a fait ce voyage qu'vne seule fois, et il a fait rencontre de ce bon-heur. Ie suis descendu six fois à Kebec, et six fois remonté par les mesmes chemins, sans faire ce bon rencontre. Ie ne sçay ce que nostre bon Dieu me garde ; mais ie m'estimerois bien-heureux d'auoir trouué vn rencontre pareil, apres auoir passé toute ma vie à son sainct seruice. La rage de nos ennemis augmente nostre merite, et leurs feux nostre gloire ; lors que nous entrerons dans les Cieux par cette porte, nous aurons plus de force pour les attirer ; ie les y souhaitte de bon cœur, ne les appellant nos ennemis, qu'en tant qu'ils empeschent la propagation de la foy. »

Voicy pour conclusion le sentiment d'vn Sauuage Chrestien, auquel comme on reprochoit qu'il estoit pauure, pource qu'il croyoit en Dieu : « Quand bien cela seroit, respondit-il, ie m'en resiouyrois, pource que mes richesses sont au Ciel ; mais toy qui me fais ce reproche et qui n'as point la foy, tu seras nonobstant tous tes biens, pauure et miserable, et buslé dans les flammes toute vne eternité. Il faudroit, dit celuy qui a couché ce bon sentiment dans ses lettres, venir passer icy quelques années pour faire cas et estime de la foy, dont nous ne cognoissons pas la valeur pour l'auoir receuë comme par heritage. »

CHAPITRE XIV.

De la deliurance du Pere Isaac Iogues et de son arriuée en France.

Cette nouuelle sera d'autant plus agreable qu'elle estoit moins attenduë. On ne parloit plus de ce pauure Pere, qu'à la façon qu'on parle des morts. Quelques-vns le croyoient bruslé et deuoré des Iroquois, d'autres le regardoient comme vne victime qui n'attendoit plus que le cousteau et la dent des Sacrificateurs de Moloc. En effect le Dieu des abandonnés l'a sauué par vne Prouidence toute particuliere, au moment qu'il estoit destiné au feu et à ces autres cruautés qui passent la malice des hommes ; il est viuant, et si ses mains sont raccourcies, son cœur est aggrandy, les souffrances de son corps n'ont point diminué la force de son esprit. Nous l'attendons de iour à autre. Si l'Imprimeur n'estoit pas si pressé, nous apprendrions de sa bouche les douces voyes que Dieu a tenuës pour le deliurer ; la lettre qu'il rescrit de sa captiuité au Pere Charles Lalemant, nous en parle assez amplement ; mais elle ne satisfait pas à toutes les demandes que nous luy pourrions faire. Suiuons-la neantmoins, car elle merite bien sa place dans ce Chapitre.

« Ie party le propre iour de la Feste de nostre bien heureux Pere sainct Ignace, de la Bourgade où i'estois captif, pour suiure et accompagner quelques Iroquois qui s'en alloient premierement en traitte, puis en pescherie. Ayans fait leur petit trafic, ils s'arresterent sept ou huict lieuës au dessous d'vne habitation des Hollandois, placée sur vne riuiere où nous faisions nostre pesche. Comme nous dressions des embusches aux poissons, arriue vn bruit qu'vne escoüade d'Iroquois retournée de la chasse des Hurons, en auoit tué cinq ou six sur la place, et amené quatre prisonniers, dont les deux estoient desia bruslez dans nostre Bourgade, auec des cruautez extraordinaires ; à cette nouuelle, mon cœur fut transpercé d'vne douleur tres-amere et tres-sensible, de ce que ie n'auois point veu, ny consolé, ny baptisé ces pauures victimes : si bien qu'apprehendant qu'il n'arriuast quelque autre chose de semblable en mon absence, ie dy à vne bonne vieille femme, qui pour son aage et pour le soin qu'elle auoit de moy, et pour la compassion qu'elle me portoit, m'appelloit son nepueu, et moy ie l'appellois ma tante, ie luy dy donc : Ma tante, ie voudrois bien retourner en nostre Cabane, ie m'ennuye beaucoup icy. Ce n'estoit pas que i'attendisse plus de douceur et moins de peine en nostre Bourgade, où ie souffrois vn martyre continuel, estant contraint de voir de mes yeux les horribles cruautez qui s'y exercent ; mais mon cœur ne pouuoit souffrir la mort d'aucun homme, sans que ie luy procurasse le sainct Baptesme. Cette bonne femme me dit : Va t'en donc, mon nepueu, puis que tu t'ennuies icy ; prends dequoy manger en chemin. Ie m'embarquay dans le premier canot qui remontoit à la Bourgade, tousiours conduit et tousiours accompagné des Iroquois ; arriués que nous fusmes en l'habitation des Hollandois, par où il nous falloit passer, i'apprends que toute nostre Bourgade est animée contre les François, et qu'on n'attendoit plus que mon retour pour nous brusler ; voicy le subiect de cette nouuelle. Entre plusieurs bandes d'Iroquois qui estoient allez en guerre contre les François, contre les Algonquins et contre les Hurons, il s'en trouua vne qui prit la resolution d'aller à l'entour de Richelieu pour espier les François et les Sauuages leurs alliés ; vn certain Huron de cette bande, pris par les Hiroquois et habitué parmy eux, me vint demander des lettres pour les porter aux François, esperant peut-estre en surprendre quelqu'vn par cette amorce ; mais comme ie ne doutois pas que nos François ne fussent sur leurs gardes, et que ie voyois d'ailleurs qu'il estoit important que ie leur donnasse quelques auis des desseins et des armes et des desloyautez de nos ennemis, ie trouuay moyen d'auoir vn bout de papier pour leur escrire, les Hollandois me faisants cette charité. Ie cognoissois fort bien les dangers où ie m'exposois, ie n'ignorois pas que s'il arriuoit quelque disgrace à ces guerriers, qu'on m'en feroit responsable et qu'on en accuseroit mes lettres ; ie preuoyois ma mort, mais elle me sembloit douce et agreable, employée pour le bien public et pour la consolation de nos François et des pauures Sauuages qui escoutent la parole de Nostre Seigneur. Mon cœur ne fut saisi d'aucune crainte à la veuë de tout ce qui en pourroit arriuer, puis qu'il y alloit de la gloire de Dieu : ie donnay donc ma lettre à ce ieune guerrier, qui ne retourna point. L'histoire que ses camarades ont rapportée, dit qu'il la porta au fort de Richelieu, et qu'aussitost que les François l'eurent veuë, qu'ils tirerent le Canon sur eux, ce qui les espouuanta tellement que la plus part s'enfuyrent tout nuds, qu'ils abandonnerent l'vn de leurs canots, dans lequel il y auoit trois arquebuses, de la poudre et du plomb, et quelque autre bagage. Ces nouuelles apportées dans la Bourgade, on crie tout haut que mes lettres ont esté causes qu'on les a traittez de la sorte ; le bruit s'en repand par tout, il vient iusques à mes oreilles : on me reproche que i'ay fait ce mauuais coup ; on ne parle que de me brusler, et si ie me fusse trouué dans la Bourgage au retour de ces gens de guerre, le feu,

la rage et la cruauté m'auroit osté la vie. Pour redoublement de malheur, vne autre trouppe reuenant d'aupres de Mont-real, où ils auoient dressé des embusches aux François, disoit qu'on auoit tué l'vn de leurs hommes, et qu'on en auoit blessé deux autres : chacun me faisoit coulpable de ses mauuaises rencontres ; ils estoient comme forcenez de rage, m'attendans auec impatience. I'escoutois tous ces bruits, m'offrant sans reserue à nostre Seigneur, et me remettant en tout et par tout à sa tres-saincte volonté. Le Capitaine de l'habitation des Hollandois où nous estions, n'ignorant pas le mauuais dessein de ces Barbares, et sçachant d'ailleurs que Monsieur le Cheualier de Montmagny auoit empesché les Sauuages de la Nouuelle France de venir tuër des Hollandois, m'ouurit les moyens de me sauuer : Voilà, me dit-il, vn vaisseau à l'ancre, qui partira dans peu de iours, iettez vous dedans secretement ; il s'en va premierement à la Virginie, et de là il vous portera à Bordeaux, ou à la Rochelle, où il doit aborder. L'ayant remercié auec beaucoup de respect de sa courtoisie, ie luy dis que les Iroquois, se doutans bien qu'on auroit fauorisé ma retraicte, pourroient causer quelques dommages à ses gens. Non, non, répond-il, ne craignez rien, l'occasion est belle, embarquez-vous, iamais vous ne trouuerez de voye plus asseurée pour vous sauuer. Mon cœur demeura perplexe à ces paroles, doutant s'il n'estoit point à propos pour la plus grande gloire de nostre Seigneur, que ie m'expose au danger du feu et à la furie de ces Barbares pour aider au salut de quelque âme. Ie luy dis donc : Monsieur, l'affaire me semble de telle importance, que ie ne vous puis respondre sur le champ : donnez-moy, s'il vous plaist, la nuict pour y penser, ie la recommanderay à nostre Seigneur, i'examineray les raisons de part et d'autre, et demain matin ie vous diray ma derniere resolution. M'ayant accordé ma demande auec étonnement, ie passay la nuict en prieres, suppliant beaucoup nostre Seigneur, qu'il ne me laissast point prendre de conclusion de moy-mesme, qu'il me donnast lumiere pour cognoistre sa tres-saincte volonté, qu'en tout et par tout ie la voulois suiure, iusques à estre bruslé à petit feu. Les raisons qui me pouuoient retenir dans le pays estoient la consideration des François et des Sauuages : ie sentois de l'amour pour eux, et vn grand desir de les assister, si bien que i'auois resolu de passer le reste de mes iours dans cette captiuité pour leur salut. Mais ie voyois la face des affaires toute changée.

Premierement, pour ce qui regardoit nos trois François amenez captifs dans le pays aussi bien que moy, l'vn d'eux appellé René Goupil, auoit desia esté massacré à mes pieds : ce ieune homme auoit la pureté d'vn Ange. Henry, qu'on auoit pris à Mont-real, s'en estoit enfuy dans les bois. Comme il regardoit les cruautez qu'on exerçoit sur deux pauures Hurons rostis à petit feu, quelques Iroquois luy dirent qu'on luy feroit le mesme traictement, et à moy aussi quand ie serois de retour : ces menaces le firent resoudre de se ietter plus tost dans le danger de mourir de faim dans les bois ou d'estre deuoré par quelque beste sauuage, que d'endurer les tourmens que ces demy-Demons faisoient souffrir ; il y auoit desia sept iours qu'il ne paroissoit plus. Quant à Guillaume Cousture, ie ne voyois quasi plus de moyen de l'aider : car on l'auoit mis en vne bourgade esloignée de celle où i'estois, et les Sauuages l'occupoient tellement deçà delà, que ie ne le pouuois plus rencontrer. Adioustez que luy-mesme m'auoit tenu ce discours : Mon Pere, taschez de vous sauuer ; si tost que ie ne vous verray plus, ie trouueray les moyens d'euader. Vous sçauez bien que ie ne demeure dans cette captiuité que pour l'amour de vous : faites donc vos efforts de vous sauuer, car ie ne puis penser à ma liberté et à ma vie, que ie ne vous voye en asseurance. De plus, ce bon ieune homme auoit esté donné à vn vieillard qui m'asseura qu'il le laisseroit aller en paix, si ie pouuois obtenir ma deliurance. Si

bien que ie ne voyois plus de raison qui m'obligeast de rester pour les François.

Pour les Sauuages i'estois dans l'impossibilité et hors d'esperance de les pouuoir instruire : car tout le pays estoit tellement animé contre moy, que ie ne trouuois plus aucune ouuerture pour leur parler ou pour les gagner, et les Algonquins et les Hurons estoient contraints de s'esloigner, comme d'vne victime destinée au feu, de peur de participer à la haine et à la rage que me portoient les Iroquois. Ie voyois d'ailleurs que i'auois quelque cognoissance de leur langue, que ie cognoissois leur pays et leur force, que ie pouuois peut-estre mieux procurer leur salut par d'autres voyes qu'en restant parmy eux. Il me venoit en l'esprit que toutes ces cognoissances mourroient auec moy, si ie ne me sauuois. Ces miserables auoient si peu d'enuie de nous deliurer, qu'ils commirent vne perfidie contre le droict et la coustume de toutes ces nations. Vn Sauuage du pays des Sokokiois, alliez des Iroquois, ayant esté pris par les haults Algonquins, et mené prisonnier aux Trois Riuieres ou à Kebec, fut deliuré et mis en liberté, par l'entremise de Monsieur le Gouuerneur de la Nouuelle France, à la sollicitation de nos Peres. Ce bon Sauuage voyant que les François luy auoient sauué la vie, enuoya au mois d'Auril, deux beaux presens, afin qu'on deliurast pour le moins l'vn des François. Les Iroquois retinrent les presens, sans en mettre pas vn en liberté, deloyauté qui est peut-estre sans exemple parmy ces peuples : car ils gardent inuiolablement cette loy, que quiconque touche ou accepte le present qu'on luy fait, doit executer ce qu'on luy demande par ce present ; c'est pourquoy quand ils ne veulent pas accorder ce qu'on desire, ils renuoyent les presens ou en font d'autres en la place. Mais pour reuenir à mon propos, ayant balancé deuant Dieu, auec tout le degagement qui m'estoit possible, les raisons qui me portoient à rester parmy ces Barbares ou à les quitter, i'ay creu que nostre Seigneur auroit plus agreable, que ie prisse l'occasion de me sauuer. Le iour estant venu, i'allay salüer Monsieur le Gouuerneur Hollandois, et luy declaray les pensées que i'auois prises deuant Dieu : il mande les principaux du nauire, leur signifie ses intentions et les exhorte à me receuoir et à me tenir caché, en vn mot à me repasser en Europe. Ils répondent, que si ie peux vne fois mettre le pied dans leur vaisseau, que ie suis en asseurance, que ie n'en sortiray point que ie ne sois à Bourdeaux, ou à la Rochelle. Sus donc, me dit le Gouuerneur, retournez-vous-en auec les Sauuages, et sur le soir ou dans la nuict, derobez vous doucement et tirez vers la riuiere, vous y trouuerez vn petit bateau que ie feray tenir tout prest, pour vous porter secrettement au Nauire. Apres mes tres-humbles actions de graces à tous ces Messieurs, ie m'esloignay des Hollandois pour mieux cacher mon dessein ; sur le soir ie me retiray auec dix ou douze Iroquois dans vne grange, où nous passasmes la nuict. Auparauant que de me coucher, ie sorty de ce lieu pour voir par quel endroit ie pourrois plus facilement eschapper. Les chiens des Hollandois, estans pour lors destachez, accourent à moy ; l'vn d'eux grand et puissant se iette sur ma iambe, que i'auois nuë, et me l'offensa notablement : ie rentre au plus tost dans la grange, les Iroquois la ferment fortement, et pour me mieux garder, se viennent coucher aupres de moy, notamment vn certain qui auoit quelque charge de me veiller. Me voyant obsedé de ces mauuais corps, et la grange bien fermée et entourée de chiens, qui m'accuseroient si ie pretendois sortir, ie creu quasi que ie ne pourrois euader ; ie me plaignois doucement à mon Dieu, de ce que m'ayant donné la pensée de me sauuer, *Concluserat vias meas lapidibus quadris, et in loco spatioso pedes meos,* Il en bouchoit les voyes et les chemins. Ie passay encore cette autre nuict sans dormir ; le iour approchant, i'entendy les coqs chanter. Bien-tost apres vn valet du laboureur Hollandois qui nous auoit hebergés dans sa grange, y estant entré par ie ne sçay quelle porte, ie l'abordav

doucement et luy fis signe, car ie n'entendois pas son Flamand, qu'il empêchast les chiens de iapper : il sort incontinent, et moy apres, ayant pris au prealable tout mon meuble qui consistoit en vn petit office de la Vierge, en vn petit Gerson, et vne Croix de bois que ie m'estois faite pour conseruer la memoire des souffrances de mon Sauueur. Estant hors de la grange, sans auoir fait aucun bruit, ny esueillé mes gardes, ie passe par dessus vne barriere qui fermoit l'enclos de la maison, ie cours droit à la riuiere où estoit le Nauire : c'est tout le seruice que me pût rendre ma iambe bien blessée, car il y auoit bien vn bon quart de lieuë de chemin à faire. Ie trouuay le batteau comme on m'auoit dict ; mais la mer s'estant retirée, il estoit à sec. Ie le pousse pour le mettre à l'eau ; n'en pouuant venir a bout pour sa pesanteur, ie crie au Nauire, qu'on amene l'esquif pour me passer, point de nouuelle : ie ne sçay si on m'entendoit, quoy que c'en soit, personne ne parut. Le iour cependant commençoit à descouurir aux Iroquois le larcin que ie faisois de moy-mesme, ie craignois qu'ils ne me surprissent dans ce delit innocent : lassé de crier, ie retourne au batteau, ie prie Dieu d'augmenter mes forces ; ie fay si bien, le tournant bout pour bout, et le pousse si fortement que ie le mets à l'eau ; l'ayant faict flotter, ie me iette dedans et m'en vay tout seul au Nauire, où i'aborday sans estre descouuert d'aucun Iroquois : on me loge aussi-tost à fond de cale, et pour me cacher, on met vn grand coffre sur l'escoutille. Ie fus deux iours et deux nuicts dans le ventre de ce vaisseau, auec telle incommodité que ie pensay estouffer et mourir de puanteur. Ie me souuins pour lors du pauure Ionas, et ie priay nostre Seigneur, *Ne fugerem à facie Domini*, que ie ne me cachasse point deuant sa face, et que ie ne m'éloignasse point de ses volontez, ains au contraire, *infatuaret omnia consilia quæ non essent ad suam gloriam* : Ie le priois de renuerser tous les conseils qui ne tendroient point à sa gloire, et de m'arrester dans le pays de ces infideles, s'il n'approuuoit point ma retraicte et ma fuite. La seconde nuict de ma prison volontaire, le Ministre des Hollandois me vint dire que les Iroquois auoient bien fait du bruict, et que les Hollandois habitans du pays auoient peur qu'ils ne missent le feu dans leurs maisons, ou qu'ils ne tüassent leurs bestiaux. Ils ont raison de les craindre, puis qu'ils les ont armez de bonnes arquebuses. A cela ie responds : *Si propter me orta est tempestas, projicite me in mare* : Si la tempeste s'est esleuée à mon occasion, ie suis prest de l'appaiser, en perdant la vie : ie n'auois iamais eu de volonté de me sauuer au preiudice du moindre homme de leur habitation. Enfin il me fallut sortir de ma cauerne : tous les Nautonniers s'en formalisoient, disans qu'on m'auoit donné parole d'asseurance au cas que ie pusse mettre le pied dans le Nauire, et qu'on m'en retiroit au moment qu'il m'y faudroit amener si ie n'y estois pas ; que ie m'estois mis en danger de la vie en me sauuant sur leur parole, qu'il la falloit tenir quoy qu'il en coustast. Ie priay qu'on me laissast sortir, puis que le Capitaine qui m'auoit ouuert le chemin de ma fuitte me demandoit ; ie le fus trouuer en sa maison, où il me tint caché. Ces allées et ces venuës s'estant faites la nuict, ie n'estois point encore descouuert : i'aurois bien pû alleguer quelques raisons en tous ces rencontres ; mais ce n'estoit pas à moy à parler en ma propre cause, si bien à suiure les ordres d'autruy, que ie subissois de bon cœur. Enfin le Capitaine me dit qu'il falloit doucement ceder à la tempeste et attendre que les esprits des Sauuages fussent addoucis, et que tout le monde estoit de cet aduis. Me voila donc prisonnier volontaire en sa maison, d'où ie vous rescry la presente. Que si vous me demandez mes pensées dans tous ces rencontres, ie vous diray.

Premierement que ce Nauire qui m'auoit voulu sauuer la vie, est party sans moy.

Secondement si Nostre Seigneur ne me protege d'vne façon quasi miraculeuse, les Sauuages qui vont et viennent

icy à tous moments me descouuriront, et si iamais ils se persuadent que ie ne sois point party, il faudra de necessité me remettre entre leurs mains : or s'ils auoient vne telle rage contre moy auant ma fuitte, quel traitement me feront-ils, me voyant retombé dans leur pouuoir ? ie ne mourray point d'vne mort commune : le feu, la rage et les cruautez qu'ils inuentent m'arracheront la vie ; Dieu soit beny pour iamais. Nous sommes incessamment dans le sein de sa diuine et tousiours adorable prouidence. *Vestri capilli capitis numerati sunt, nolite timere, multis passeribus meliores estis vos : quorum vnus non cadet super terram sine patre vestro.* Celuy qui a soin des petits oiseaux de l'air, ne nous met pas en oubly. Il y a desia douze iours que ie suis caché, il est bien difficile qu'vn mauuais iour ne vienne iusques à moy.

En troisiesme lieu vous voyez les grands besoins que nous auons de vos prieres, et des saincts Sacrifices de tous nos Peres, procurez nous cette aumosne par tout, *Vt reddat me Dominus idoneum ad se amandum, fortem ad patiendum, constantem ad perseuerandum in suo amore et seruitio :* afin que Dieu me rende propre et bien disposé pour l'aimer, qu'il me rende fort et courageux pour souffrir et pour endurer, et qu'il me donne vne genereuse constance pour perseuerer en son amour et en son seruice. C'est ce que ie souhaitterois vniquement, auec vn petit Nouueau Testament d'Europe. Priez pour ces pauures nations qui s'entrebruslent et qui s'entremangent, à ce qu'elles viennent enfin à la cognoissance de leur Createur, pour luy rendre le tribut de leur amour. *Memor sum vestri in vinculis meis* : ie ne vous oublie pas, ma captiuité ne peut enchaisner ma memoire.

Ie suis de cœur et d'affection, etc.

De Renselaerivich,
ce 30. d'Aoust 1643.

Dans vne autre lettre escrite au même Pere Charles Lalemant, du 6. Ianuier de cette presente année, il parle en ces termes :

Nunc scio verè quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu Herodis, et de omni expectatione plebis Iudæorum. Enfin ie suis deliuré. Nostre Seigneur a enuoyé l'vn de ses Anges pour me tirer de la captiuité. Les Iroquois s'estans rendus à l'habitation des Hollandois, vers la my-Septembre, apres auoir fait beaucoup de bruict, ont enfin receu des presens, que le Capitaine qui me tenoit caché leur a faits, iusques à la concurrence d'enuiron trois cent liures, que ie m'efforceray de recognoistre : toutes choses estant pacifiées, ie fus enuoyé à Manhatte, où demeure le Gouuerneur de tout le pays. Il me receut fort humainement ; il me donna vn habit, et puis me fit monter dans vne barque, qui a trauersé l'Ocean au milieu de l'Hyuer. Ayant relasché en Angleterre, ie me mis dans vne autre barque de Charbonnier, qui m'a porté en basse Bretagne, auec vn bonnet de nuict en teste, et dans l'indigence de toutes choses, en la mesme façon que vous arriuastes à S. Sebastien, mais non pas degouttant d'vn second naufrage.

Voicy encore vne autre lettre, que le Pere a rescrite à vne personne qui luy portoit plus d'enuie que de compassion, et qui auroit bien souhaité d'estre son compagnon de fortune.

En fin mes pechez m'ont rendu indigne de mourir parmy les Iroquois : ie vis encore, et Dieu veuille que ce soit pour m'amender ; pour le moins ie recognoy comme vne grande faueur de ce qu'il a voulu que i'aye enduré quelque chose : ie dis souuent auec ressentiment, *Bonum mihi quia humiliasti me, vt discam iustificationes tuas.* Ie party le cinquiesme de Nouembre de l'habitation des Hollandois, dans vne barque de cinquante tonneaux, qui me rendit à Falmuth en Angleterre, la veille de Noël, et i'arriuay en Basse Bretagne, entre Brest et S. Paul de Leon, le propre iour

de Noël, assez tost pour auoir le bien d'entendre la Messe et faire mes deuotions. Vn honneste Marchand, m'ayant rencontré, m'a amené et defrayé iusques à Rennes, où ie suis arriué ce iourd'huy veille des Rois. Quel bon-heur apres auoir demeuré si long-temps parmy des Sauuages, apres auoir conuersé des Caluinistes, des Lutheriens, des Anabaptistes et des Puritains, de se voir parmy des seruiteurs de Dieu, dans l'Eglise Catholique ! de se voir en la compagnie de Iesus ! c'est vne petite idée des contentemens que nous receurons quelque iour dans le Paradis, s'il plaist à Dieu, lors que *dispersiones Israelis congregabit.* Quand est-ce que Dieu retirera sa main de dessus nos pauures François et nos pauures Sauuages ? *Væ mihi, vt quid natus sum videre contritionem populi mei !* Mes pechez et les infidelitez de ma vie passée ont beaucoup appesanty la main de la diuine Maiesté, iustement irritée contre nous. Ie supplie V. R. de m'obtenir de nostre Seigneur vne parfaite conuersion, et que ce petit chastiment qu'il m'a donné, me serue selon son dessein, à me rendre meilleur. Le Pere Raimbault, le Pere Dolbeau et le Pere Dauost, sont donc morts? ils estoient meurs pour le Paradis, et la Nouuelle France a perdu en vne année, trois personnes qui y auoient beaucoup trauaillé. Ie ne sçay si on a receu cette année vne coppie de la Relation des Hurons. Le premier exemplaire fut pris auec les Hurons, qui descendoient aux François, au mois de Iuin, et me fut rendu au pays des Iroquois auec vn gros paquet de lettres que nos Peres des Hurons enuoyoient en France ; si i'eusse creu que Dieu m'eust voulu deliurer, ie l'aurois porté auec moy quand i'allay visiter les Hollandois ; tout est demeuré en la Cabane où i'estois. Vne autre fois ie seray plus long, en voilà assez pour le premier iour de mon arriuée.

A Rennes, ce 5. de Ianuier 1644.

Ie croyois que la fin de cette lettre seroit la conclusion de ce Chapitre ; mais en voicy encore vne autre qui donnera quelque iour aux precedentes. Ie les couche suiuant l'ordre du temps qu'elles nous sont enuoyées, sans auoir esgard s'il n'y aura point quelques redites, l'Imprimeur ne permettant pas d'en tirer vne suitte de discours.

« Comme ie priois le Pere Isaac Iogues de nous raconter les particularitez de sa prise et de sa captiuité, il m'a respondu qu'il en auoit escrit assez amplement ; mais pource que ie m'apperçois tous les iours qu'il est si reserué à parler de soy qu'il peut auoir omy plusieurs belles particularitez, voicy ce que i'en ay tiré de sa bouche à diuerses fois. Apres le combat des Hurons, qui fut bien-tost suiuy de leur deffaite, ce bon Pere se trouua en lieu où il n'estoit pas hors d'esperance de se sauuer de leurs mains, mais il en perdit bien-tost la volonté : car s'estant pris garde que les principaux Chrestiens de l'Escoüade qui l'accompagnoit, estoient pris auec vn François, il appella luy-mesme et fit venir à soy les Iroquois, ausquels il se donna genereusement, afin de pouuoir assister ces pauures captifs. Aussi-tost qu'il fut rendu, ils le despoüillerent, ne luy laissant que sa chemise ; ils luy arracherent les ongles des doigts, excepté deux. Il fallut faire en suitte vn voyage d'enuiron dix iours auec de grandes fatigues et de notables incommoditez de la faim, ces Barbares manquans de viures. Approchant du pays enuiron d'vne iournée, il fut cruellement bastonné et tous ses concaptifs par vne bande de deux cens Sauuages. On leur fit le mesme traitement à l'entrée de trois Bourgades : si bien que pendant trois iours qu'on les mena en triomphe, de Bourgade en Bourgade, ils receurent vn nombre sans nombre de bastonnades. Comme ces Barbares estoient fort animez contre les François, et qu'ils tenoient le Pere pour vn de leurs principaux Capitaines, la furie des coups tomboit plus particulierement dessus luy. On les faisoit monter pendant le

iour sur des eschaffaux pour estre exposez à la risée et à l'insolence de ces Barbares. La nuict on les retiroit dans les Cabanes, où les enfans les tourmentoient auec des cendres bruslantes et auec des charbons ardens. Le quatriesme iour de leur arriuée, on couppa le poulce gauche au Pere iusque à la racine, on luy escrasa et brusla le bout des doigts dont on auoit arraché les ongles, l'index gauche paroist auoir esté à demy bruslé, auec vn fer chaud, il en est demeuré vn petit estropié, ayant le mouuement libre des autres qui luy sont restez. Le sixiesme iour ils l'attacherent à deux pieux, comme s'ils l'eussent voulu brusler ; les cordes estoient si serrées qu'il s'en alloit dans peu de temps tomber en deffaillance, lors qu'vn ieune Iroquois touché de compassion et de pitié, le delia. Cette charité fut recognuë du Ciel : car quelques mois apres, le Pere l'ayant comme par hazard rencontré bien malade, l'instruisit et le baptisa, et peu de temps apres il mourut. On dit qu'vn bien faict n'est iamais perdu, mais celuy-là a esté bien recompensé.

Le septiesme iour on les aduertit que c'estoit le dernier de leur vie, et qu'on commenceroit à les brusler sur le soir ; ils tinrent neantmoins vn grand conseil sur cette affaire, pendant lequel le Pere rallie ses gens, comme vn bon Pasteur ses brebis, donne courage aux Chrestiens, les instruit des moyens de faire profit pour le Ciel de ces horribles cruautez, baptise quelques Hurons encore Catechumenes, et lors qu'ils attendoient leur derniere sentence, les Barbares sortans de l'assemblée, leur disent qu'ils n'en mourroient pas ; ils furent neantmoins quatre mois entiers, traitez comme des victimes destinées aux supplices. En fin le Pere ayant donné aduis de sa prise aux Hollandois, qui sont habituez sur la coste prochaine des Iroquois, le Gouuerneur de tout le pays rescriuit au Capitaine qui commande en l'habitation plus voisine des Iroquois, qu'il s'efforçast de le retirer, et les autres François ses concaptifs. Il fit quelques presens à ces Barbares, ce que firent aussi quelques Sauuages d'vne nation voisine, pour auoir esté obligez à Kebec par les François : ces presens addoucirent vn petit les Iroquois, si bien qu'ils donnoient liberté au Pere d'aller et de venir où il vouloit, ce qui luy donna occasion de baptiser enuiron septante personnes, tant enfans qu'adultes, dont la plus part sont au Ciel. Il entretenoit aussi par ce moyen les Hurons captifs dans la piété. Ces bonnes actions qui l'auoient fait resoudre à ne se point sauuer, le pouuant faire, addoucissoient grandement la rigueur de sa captiuité. Les Iroquois cependant ne vouloient point oüir parler de sa deliurance, s'imaginans que pendant qu'ils retiendroient le Pere, les François de Kebec et d'autres lieux circonuoisins n'oseroient leur faire aucun mal quand ils viendroient à la chasse des Hurons et des Algonquins ; mais le Pere, mesprisant sa vie, rescriuit aux François, que sa consideration ne les empeschast point de faire tout ce qui seroit à la plus grande gloire de nostre Seigneur, ne voulant pas estre l'occasion que quelques François ou quelques pauures Sauuages fussent surpris et massacrez par ces Barbares. En fin ce pauure Pere estant arriué en Angleterre, comme luy-mesme l'a mandé, les Hollandois descendirent à terre pour s'aller vn petit rafraischir de la mer et d'vn long voyage ; quelques voleurs Anglois, entrans dans la Barque, et n'ayants trouué que le Pere tout seul, la pillerent, et luy rauirent et emporterent le manteau et le chapeau que les Hollandois luy auoient donné. Vous aurez pû voir par les siennes, en quel esquipage il arriua en France. Pour conclusion, il est aussi gay comme s'il n'auoit rien souffert, et aussi zelé pour retourner aux Hurons, parmy tous ces dangers, comme si les perils luy estoient des asseurances ; il s'attend bien de repasser vne autre fois l'Ocean pour aller secourir ces pauures peuples, et acheuer le sacrifice encommencé.

A Rennes, ce 14. de Ianuier.

CEVX qui croyent que les Iesuistes vont en ce bout du monde pour faire trafic de peaux de bestes mortes, les tiennent fort temeraires et depourueus de sens, de s'aller exposer à de si horribles dangers pour vn bien si raualle. Il me semble qu'ils ont vn cœur plus genereux, et que Dieu seul et le salut des âmes est capable de leur faire quitter leur patrie et la douceur de la France, pour aller chercher des feux et des tourmens au milieu de la Barbarie. Pour autant neantmoins que cet erreur de commerce se pourroit glisser dans l'esprit de ceux qui ne les cognoissent pas, on a iugé à propos d'apposer icy vne attestation authentique, qui fera voir combien ils sont esloignez de ces pensées. Si ceux qui en parlent auec liberté pour ne les cognoistre pas, se trouuoient auec eux en ce nouueau monde, ils changeroient bien de langage, et se faisans compagnons de leurs souffrances et de leur zele, ils se troueroient vnis et liez, de mesmes affections, et ces chaisnes pourroient estre eternelles, puisque le vray amour et la vraye charité passe au delà des temps : c'est assez, finissons par vn tesmoignage veritable et des-interessé, qu'on peut tirer de la bouche de personnes honorables, qui l'ont marqué de leurs noms et confirmé de leur seing.

DECLARATION de Messieurs les Directeurs et Associez en la Compagnie de la Nouuelle France.

Les Directeurs, et Associez en la Compagnie de la Nouuelle France, dicte de Canada : ayans sceu que quelques personnes se persuadent et font courir le bruit, que la Compagnie des Peres Iesuistes a part aux embarquemens, retours et Commerces qui se font audit païs, voulans par ce moyen raualer et supprimer l'estime et le prix des grands trauaux qu'ils entreprennent audit païs, auec des peines et fatigues incroyables, et au peril de leur vie, pour le seruice et la gloire de Dieu, dans la Conuersion des Sauuages à la foy du Christianisme, et Religion Catholique, Apostolique et Romaine ; En quoy ils ont faict et font tous les ans de grands progrés, dont ladite Compagnie est tres-particulierement informée, ont creu estre obligez par deuoir de la Charité Chrestienne, de des-abuser ceux qui auroient cette creance, par la declaration et certification qu'ils font par les presentes, que lesdits PP. Iesuistes ne sont associez en ladite Compagnie de la Nouuelle France, directement ny indirectement, et n'ont aucune part au trafic des marchandises qui s'y faict ; En foy de quoy la presente declaration a esté signée desdits Directeurs et Associez, Et scellée du sceau de ladite Compagnie. A Paris en l'Assemblée ordinaire d'icelle, le premier iour de Decembre mille six cent quarante trois. Ainsi signé. De la Ferté, Abbé de saincte Magdeleine. Bordier, Margonne, Beruyer, Robineau, Tabouret, Berruyer, Verdier, Fleuriau, Caset, Bourguet et Clarentin, et scellé d'vn Cachet.

Collationné à l'Original par moy Conseiller, Secretaire du Roy, maison et Couronne de France.

IOLLY.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin de nostre bonne ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France en l'année* 1642. et 1643. *enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Reuerend Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, Superieur de toute la Mission*, et ce pendant le temps et espace de cinq années consecutiues : Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer le dit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par le dit Priuilege. Donné à Paris, le 24. Decembre 1643.

Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous Iean Filleav Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin de la ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 14. Ianuier 1644.

IEAN FILLEAV.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1643. ET 1644.

ENVOYÉE

AV R. P. IEAN FILLEAV, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE, SVPERIEVR DE TOUTE LA MISSION. (*)

MON REVEREND PERE,

Ce nous est vne consolation bien sensible de receuoir tous les ans des lettres de Vostre R. qui sont autant de tesmoignages authentiques de l'affection qu'elle a pour la conuersion de ces peuples, et des effets signalez de son amour en nostre endroit ; elles ne seruent pas peu à nous encourager pour poursuiure le dessein que nous auons d'attirer à la connoissance et amour de Dieu toutes les Nations de ces contrées, qui sont plus grandes en nombre qu'on ne se persuadoit au commencement : nous en descouurons tous les ans de nouuelles qui ne sont point errantes et vagabondes, et qui pourroient seruir d'vn iuste employ à ceux qui ont du zele pour leur salut. Deux cents mille Algonquins les attendent, et si leur zele n'est point borné, il pourra s'estendre à plusieurs autres Nations qui sont au Midy de nostre grand fleuue ; et s'ils ne sont contens de cela, ils pourront s'auancer iusques au Couchant, où ils trouueront assez d'exercice pour le reste de leur vie. Ils verront que ces peuples ne sont pas si barbares qu'ils n'ayent l'esprit capable d'instruction et vn cœur susceptible des maximes de l'Euangile ; que si quelqu'vn auoit d'autres sentimens, la Relation que i'enuoye à V. R. de ce qui s'est passé icy cette année, le pourra desabuser : elle y verra de bons et de mauuais succez, et remarquera que Dieu va tousiours exauçant de plus en plus les prieres qu'on fait en France pour nos pauures Sauuages, et qu'il va

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1645.

benissant les secours qu'on leur donne. Elle connoistra d'autre part que les ennemis du salut de ces peuples veillent tousiours à leur ruine et s'efforcent de les perdre, ce qui nous oblige de recourir plus particulierement à elle pour luy demander le secours et assistance des prieres et saincts Sacrifices de nos Peres et Freres, et specialement celle de V. R. de qui ie suis,

Tres-humble et tres-obeyssant seruiteur,

BARTHELEMY VIMONT.

A Kebec, ce 5. de Septembre 1644.

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat general des Chrestiens de la Nouuelle France.

L'ESTAT où se void maintenant reduite cette Eglise naissante est capable de tirer des yeux de tous ceux qui l'ayment, des larmes de tristesse et de ioye. Car d'vn costé c'est vne chose pitoyable de voir perir deuant nos yeux ces pauures peuples à mesure qu'ils embrassent la Foy ; et de l'autre nous auons suiet de nous consoler voyant que les miseres qui les accueillent de toutes parts, ne seruent qu'à faire souhaitter la foy à ceux qui iusques à present l'auoient mesprisée, et la fortifier et faire paroistre auec plus de gloire dans les cœurs de ceux qui desia l'auoient receuë. Nous voyons bien que Dieu est le Fondateur de cette Eglise, aussi bien que de la primitiue : car il l'a fait naistre comme celle-là dans les trauaux, et croistre dans les souffrances pour la couronner auec elle dans la gloire.

La maladie, la guerre et la famine sont les trois fleaux dont il a pleu à Dieu frapper nos Neophytes, de puis qu'ils ont commencé à l'adorer et se sousmettre à ses Loix. A peine eurent-ils oüy parler de la Doctrine que nous leur preschons, et commencé à receuoir cette diuine semence, qu'vne maladie contagieuse s'espandit dans toutes ces nations, et en moissonna la plus saine partie. Cette maladie n'eut pas plustost cessé, que la guerre, qui iusques alors leur auoit esté si aduantageuse qu'ils s'estoient rendus Maistres du pays de leurs ennemis et les auoient battus par tout, commença, et a continué depuis à leur estre si funeste qu'ils y ont perdu tous leurs meilleurs guerriers, ont esté chassez de leur propre pays, et ne font plus maintenant autre chose que fuyr la cruauté des Iroquois, qui ne laissent pas neantmoins de les attrapper bien souuent et en faire d'horribles massacres.

En suitte de ce malheur estans contrains de quitter les bois les plus commodes à la chasse, qui sont au Midy du grand fleuue, et suiets aux courses de leurs ennemis, ils sont tombez entre les mains d'vn autre ennemy non moins cruel, qui est la faim, laquelle en a ramené plusieurs du milieu des forests à nos portes, pour nous demander l'aumosne en vn temps auquel ils auoient accoustumé d'estre tous les iours dans les festins. Nous en auons veu qui ont couru dans les bois dix, quinze et vingt iours sans rien manger que quelque bout d'escorce ou de peau : d'autres se sont resolus de passer la grande riuiere en vn temps auquel elle rouloit par tout des rochers et des montagnes de glace pour entrer dans les bois du Midy, nonobstant l'apprehension de leur ennemis, disant qu'ils aimoient autant mourir du feu des Iroquois comme de faim ; et comme si le malheur les eust accompagnez par tout, apres auoir couru parmy les glaces et les neiges mille hazards de perdre la vie, ils sont retournez sans auoir mangé autre chose que les cordes de leurs raquettes. Ceux qui ont le moins souffert, sont vne partie des Chrestiens de Sillery et de Tadoussac, qui pour n'estre pas incommodez en leur chasse par les Iroquois, sont entrez dans les bois du Midy trois mois plus tost

qu'à l'ordinaire, et sont allez si auant que les Iroquois ne les ont peu rencontrer, quoy qu'ils les ayent cherchez comme on a reconneu par leurs pistes. Cela a esté cause que les Meres Hospitalieres et nos Peres de Sillery ont eu sur les bras pendant tout l'Hyuer plus de quarante Sauuages, la plus part infirmes et vieillards qu'il a fallu nourrir auec de grands frais, et qui autrement fussent morts de faim et de misere dans les bois sans aucune assistance corporelle ny spirituelle.

Tous ces accidents ont tellement esclaircy nos Sauuages, que là où l'on voyoit il y a huict ans, quatre-vingts et cent cabanes, à peine en voit-on maintenant cinq ou six ; et tel Capitaine qui commandoit pour lors à huict cents guerriers, n'en compte plus à present que trente ou quarante, et au lieu des flottes de trois ou quatre cents Canots, nous n'en voyons plus que de vingt ou trente ; et ce qui est pitoyable, c'est que ces restes de Nations consistent quasi toutes en des femmes veufues ou filles qui ne sçauroient toutes trouuer vn mary légitime, et qui partant sont en danger de souffrir beaucoup ou de faire de grandes fautes.

Ce comble de miseres qui les accablent, deuroit ce me semble les fortifier dans la creance qu'ils auoient dés le commencement, que la priere les faisoit mourir ; que nous estions des sorciers, qui auions coniuré contre leurs vies ; que nous auions des intelligences secretes auec leurs ennemis. Mais celuy qui est le Maistre des cœurs leur donne d'autres pensées, et leur fait reconnoistre et aduoüer publiquement au milieu de leurs afflictions, que la main qui les frappe est celle du vray Dieu qu'ils n'auoient pas encore conneu, et dont les iugemens sont aussi secrets comme ils sont equitables. Nous auons cependant grand sujet de loüer Dieu de ce qu'il tire sa gloire de l'affliction de ce pauure peuple, et la fait seruir auantageusement à sa conuersion. Quoy qu'il ne soit point dans le monde aucune nation plus pauure que celle-cy, il n'en est pas neantmoins de plus orgueilleuse : lors qu'ils estoient dans la prosperité, nous ne pouuions quasi les aborder ; les François estoient des chiens, et tout ce que nous leur prêchions estoit des fables. Mais depuis que les afflictions les ont humiliez, et que la necessité les a rendus plus dependans des François, et leur a fait esprouuer les effects de la charité Chrestienne, ils ont ouuert les yeux, et voyent maintenant plus clair que iamais qu'il n'y a point d'autre Diuinité que celle que nous leur preschons. En effect de tous ceux qui ne sont pas encore Chrestiens il n'y en a presque point qui ne rende pour le moins exterieurement vn tesmoignage public de l'estime et approbation qu'il fait de nostre creance : car si on les interroge s'ils croyent ce que nous leur disons, et s'ils ne veulent pas estre baptisez, ils respondent qu'ils croyent en effect et qu'ils souhaittent le Baptesme ; que s'ils ne sont pas encore tous disposez à receuoir la Foy, ou si quelques-vns mesme l'abandonnent, c'est tousiours en aduoüant à la gloire de Dieu que ce que nous preschons est vray, mais difficile. Ce n'est plus maintenant vne chose honteuse parmy eux de professer le Christianisme, de prier Dieu le soir et le matin en presence des infideles mesmes. La grace va tous les iours adoucissant leur ancienne barbarie. Le mestier des Iongleurs et des Sorciers perd son credit peu à peu, les nations esloignées, attirées par l'odeur de nos bons Chrestiens, s'approchent de nous pour ioüyr de la mesme faueur que reçoiuent celles qui nous sont plus proches. Ils commencent à s'appriuoiser à nos coustumes ; les difficultez qu'ils ont à se sousmettre aux lois Chrestiennes s'applanissent de plus en plus, la vertu et l'honnesteté est maintenant parmy eux en veneration ; ceux mesme qui la pratiquent le moins ne laissent pas de l'honorer exterieurement. Ils connoissent maintenant et detestent plusieurs choses sous le tiltre de vice, qu'ils estimoient auparauant et loüoient faussement comme des vertus. Enfin la verité triomphe de l'erreur, et le Prince

des tenebres est contraint de ceder la place au Roy de gloire et de lumiere.

Ce n'est pas à dire que tout soit fait. Nous auons plus de peine à conseruer nos Chrestiens qu'à les acquerir. Leur vie errante est vn grand empeschement à la vertu, et neantmoins les difficultez qu'il y a pour les arrester sont quasi insurmontables. Les terres que nous leur défrichons, les maisons que nous leur bastissons, et les autres secours spirituels et corporels que nous taschons de leur rendre les arrestent vn peu, mais non pas tout à fait. La colonie des François qui est à vray dire le fondement du Christianisme en ces contrées va tousiours croissant, mais lentement, n'estant pas assistée de l'ancienne France assez puissamment. Les Algonquins de l'Isle et ceux de la Nation d'Hiroquet apres tant d'années d'instruction ne sont pas à la verité si insolens comme auparauant ; mais aussi ils ne sont pas si humbles comme il faudroit pour estre capables du Baptesme. Les exemples de quelques-vns d'entre eux qui ont quitté la Foy ou l'ont profanée par des actions indignes, nous empeschent d'en baptiser plusieurs qui se presentent. Les mariages nous donnent encore bien de la peine. Nous sommes tous enuironnez de Nations qui ne nous ont encore iamais veus ; si le grand fleuue est vne fois libre, il nous donnera l'entrée dans des Nations innombrables et grandement peuplées, dont quelques-vnes ont desia ouy parler de nous, et nous souhaittent. En vn mot nous ne faisons que commencer ; mais nous esperons que ces heureux commencemens auront d'heureux progrez, et que Dieu consommera enfin l'ouurage qu'il a entrepris, puis qu'il est à sa gloire.

CHAPITRE II.

De quelques Baptesmes en la residence de Sainct Ioseph.

Dieu est tousiours admirable dans la predestination de ses esleus, ses desseins sont secrets et ses pensées cachées, mais l'execution en est merueilleusement efficace. Nous l'auons veu en la personne d'vn Capitaine Abnaquiois, que Dieu a tiré du milieu d'vne Nation tout infidele et bien esloignée de nous, pour le mettre dans le sein de son Eglise. Il y a trois ans qu'il estoit venu à Sillery pour offrir à nos Sauuages des presens en satisfaction de la mort d'vn Algonquin que ceux de sa Nation auoient tué. Nos Chrestiens accepterent les presens, les parens du defunct essuyerent leurs larmes, et la Paix fust renoüée entre ces deux Nations. Vn de nos principaux Neophytes harangua pour annoncer cette paix, et adiousta à la fin, parlant au Capitaine Abnaquiois qui estoit entremetteur de la paix, que pour rendre leur amitié asseurée et immortelle, il falloit qu'il renonçast à ses superstitions et qu'il embrassast la creance dont ils faisoient maintenant profession. Si tu veux, luy dit-il, lier nos deux Nations par vne parfaite amitié, il faut que nous croyons tous le mesme : fais-toy baptiser, et procure que tes gens fassent le mesme, ce lien sera plus fort que tous les presens. Nous prions Dieu, et ne reconnoissons point d'autres amis ny freres que ceux qui prient comme nous. Comment aimerions-nous ceux que Dieu haït ? Or Dieu haït ceux qui ne prient pas : si tu veux doncques nous auoir pour freres et pour amis, apprends à prier comme l'on nous a enseigné. Ces paroles firent vne telle impression dans l'esprit du Capitaine Abnaquiois qu'il promit de retourner à Sillery l'Esté prochain pour se faire enseigner. En effet il s'acquitta de sa promesse, et parut icy au commencement de l'Esté auec huict Canots, lors qu'on se preparoit pour aller à la guerre contre les Iroquois, où il fut emmené, et estant de retour, il commença à presser fortement son Baptesme. Ses gens firent quelque insolence qui fut cause qu'on parla de les chasser. Il prie Monsieur le Gouuerneur qu'on luy permette de demeurer auec trois de ses gens : on le luy accorde. Il se fait instruire, il assiste aux Prieres soir et matin, il entre souuent dans

l'Eglise pour visiter le Sainct Sacrement et luy demander la grace d'estre bientost baptisé. Le Pere Dequen le rebute diuerses fois pour l'esprouuer, alleguant qu'il faut vaquer aux autres qui sont plus pressez que luy et mieux disposez, qu'il est estranger, et qu'on ne se fie point à sa parole. Il respond à tout cela, que s'agissant du salut de son âme, il est autant pressé que les autres estant autant en danger de se perdre comme estoient les autres qui poursuiuoient leur Baptesme ; qu'il sçait desia les Prieres et le Catechisme, l'ayant appris de Charles Mejask8at, auec qui il auoit demeuré pendant l'Hyuer ; que pour estre Estranger il ne doit pas estre rebuté, puis que le Paradis est fait aussi bien pour ceux de sa Nation que pour les autres ; qu'il n'est pas vn enfant pour se desdire, qu'il a quitté son pays et renoncé à sa charge de Capitaine pour estre instruit, qu'il veut demeurer tousiours auec les Chrestiens de Sillery pour conseruer la Foy, apres qu'il aura fait vn voyage en son pays, et pourueu à ses petites affaires. Le Pere voyant son courage et sa perseuerance apres vne longue espreuue luy donna le contentement qu'il desiroit, et le mit au nombre des enfans de Dieu. Monsieur le Gouuerneur le nomma Iean Baptiste. Apres son Baptesme, il vint trouuer le Pere Dequen et luy dit qu'il n'auoit iamais ressenty vne ioye pareille à celle de ce iour : Non, dit-il, ie ne serois pas si ioyeux quand on m'auroit retiré des mains des Iroquois. Helas ! nous croyons qu'il y est tombé. Il s'en alloit à son pays pour prendre congé de ses parens, et dire à Dieu à ses gens, il nous auoit promis de parler hautement et hardiment en faueur de la foy, et comme i'escris cecy, vn Canot d'Abnaquiois vient d'arriuer par la même riuiere par laquelle il s'en alloit, qui ne l'a point rencontré, mais bien plusieurs pistes d'Iroquois, et vn de leurs Canots qu'ils ont laissé, apres s'estre saisis, comme l'on croit, de celuy de ce pauure Chrestien ; il estoit en compagnie d'vn Catechumene de sa Nation qui auoit de grandes ardeurs et dispositions à la Foy. Dieu soit beny de tout ; nous ne deuons pas foüiller dans ses conseils, mais les adorer tous auec respect.

Vn vieillard de la Nation d'Hiroquet, fameux Sorcier et grandement expert dans toutes les superstitions de sa Nation, qui en est toute pleine, ne pouuant suiure ses gens à la chasse, fut obligé de s'arrester à Sillery, où les Meres Hospitalieres luy firent la charité de le nourrir dans leur Hospital pendant tout l'Hyuer auec plusieurs autres infirmes et malades. La charité est parfaitement éloquente dans son silence, les œuures font bien plus d'impression sur les esprits que toutes les plus exquises paroles. Aussi est-ce le plus fort argument de credibilité que nous ayons pour toucher les cœurs des Sauuages. Ce pauure vieillard se voyant seruy et assisté si charitablement par ces bonnes Meres, et considerant le soing et les grands frais auec lesquels elles soignoient les autres malades et infirmes sans aucune esperance de recompense, et oyant dire qu'elles auoient quitté leurs parens et vn si beau pays pour venir secourir icy les pauures et les malades, conceut vne grande idée de la bonté et saincteté de nostre Religion, et se sentit esmeu à l'embrasser. Ces bons mouuemens estant assistez des bonnes paroles qu'il oyoit dire, et de l'instruction qu'on luy faisoit, le firent resoudre à demander d'estre instruit et disposé au Baptesme. Son aage ne luy permettoit pas d'auoir beaucoup d'esprit ny de memoire ; neantmoins il s'appliqua auec tant de ferueur et de contention à apprendre les Prieres, qu'il en vint à bout dans trois iours, au grand estonnement de tous les autres et de soy-mesme qui desesperoit auparauant de sçauoir rien apprendre. Il ne restoit qu'à luy faire rendre vn poil qu'il conseruoit cherement et adoroit comme vne petite diuinité. C'est vn poil, disoit-il, que i'ay arraché de la moustache du Manitou, c'est ce poil qui m'a conserué la vie dans mille hazards où ie me suis rencontré de la perdre ; ie me fusse noyé cent fois sans ce poil. C'est luy qui m'a fait tuer des orignaus, qui m'a preserué

des maladies, et m'a fait viure si long-temps ; i'ay gueri auec ce poil des malades, il n'y a rien que ie ne fasse auec ce poil : me le demander, c'est me demander la vie. Il fallut bien du temps et de la patience pour desabuser ce pauure vieillard ; le Diable le tenoit fortement par ce poil, et luy persuadoit viuement qu'il estoit mort s'il s'en défaisoit. Mais enfin le Sainct Esprit fut le maistre. Ie crois que ie mourray, dit-il, quand i'auray rendu mon poil, mais il n'importe, ie le donneray : i'ayme mieux mourir et aller en Paradis que de viure plus long-temps et aller en Enfer. Quand la volonté est gaignée, l'entendement ne fait pas de grandes resistances. Apres cette genereuse resolution, il fut aisé de luy persuader qu'il n'en mourroit pas, et que sa vie n'estoit pas attachée à ce poil, mais à la Prouidence d'vn Dieu plus fort que son Manitou. Le Ieudy Sainct les Sauuages estans tous assemblez pour assister à la ceremonie du lauement des pieds, et du festin qu'on leur deuoit faire ensuite dans l'Hospital, ce bon Catechumene se resolut enfin de se défaire de son poil et en faire vn sacrifice à Dieu : il prend son sac à petun, et en tire vn autre plus petit, et de cettuy-cy vn troisiesme gentiment ouuragé à leur mode, et bigarré de Porc-Epi qu'il me met entre les mains. Ie l'ouure et le trouue remply de duuet, au milieu duquel ce poil estoit enueloppé : Brusle, me dit-il, afin qu'il ne me brusle, ie haïs et deteste le méchant Manitou, ie ne le crains point, ie renonce et à luy et à tout ce qui luy appartient. Apres cela ie n'ay rien à te donner ny à quitter, ce poil estoit mon thresor, toute ma malice estoit attachée-là : baptisez-moy. Nous luy accordasmes ce bon-heur le Samedy Sainct, iour deputé particulierement à la ceremonie du Sainct Baptesme. Monsieur de Sainct Sauueur le nomma Bonauenture, il monta quelque temps apres aux Trois Riuieres, là où ceux qui l'auoient conneu, le voyant prier Dieu, s'estonnerent de ce grand changement, et comme ils luy demandoient si en effet il aymoit la Priere : Il faut bien, dit-il, que ie l'ayme, puis que pour l'amour d'elle i'ay donné mon poil. Et interrogé derechef quelle chose l'auoit conuerty, il respondit que c'estoit la Charité qu'il auoit esprouuée chez les Filles qui sont habillées de blanc : il vouloit dire les Hospitalieres.

Nous baptisames bien-tost apres vn ieune homme de la mesme Nation, auquel arriua vne chose assez notable auant son Baptesme. Il estoit allé à la chasse auec ses compagnons, et auoit couru plusieurs iours dans les bois sans rien trouuer ; la faim les pressoit tous viuement, lors que cettuy-cy qui n'estoit encore que Catechumene et n'auoit receu quasi aucune instruction se retira à l'escart, se mit à deux genoux dans la neige, et esleuant les yeux et les mains au Ciel : Mon Dieu, dit-il, aye pitié de moy, i'ay bien faim : tu le sçais bien, ie voudrois tuer vn orignac ; ie n'en ay iamais tué, ie n'en vois point : si tu veux pourtant, i'en tueray bien-tost vn. C'est toy qui les as faits, et tu les as faits pour nous : si tu ne le veux pas, n'importe ; mais ne me laisse pas mourir, car ie ne suis pas encore baptisé, et ie le veux bien estre. Dieu aggrea cette priere faite auec tant d'ingenuité, de confiance et de resignation : il voit incontinent la piste d'vn orignac, il court apres, il l'attrappe, le tuë, se remet à genoux dans la neige, remercie son bien-faicteur, et luy destine la meilleure partie de sa prise qu'il luy offrit à son retour en la personne des malades de l'Hospital.

Les autres Baptesmes que nous auons faits icy ne sont remarquables par aucune circonstance extraordinaire, ie ne puis neantmoins m'empescher de coucher icy quelques bons sentimens de ces nouueaux enfans de Dieu. Pierre Oumenabano s'est disposé à son Baptesme auec vne ferueur extraordinaire ; on ne pouuoit l'enseigner assez, ny assez faire prier Dieu : dés qu'il commença à estre Catechumene, il eut vne deuotion particuliere au Sainct Sacrement, qu'il visitoit plusieurs fois soir et matin. Sa priere estoit, Iesus aye pitié de moy, qu'il repetoit cent fois, ne

sçachant dire autre chose. Il regarda soigneusement toutes les sortes de reuerences qu'on fait au Sainct Sacrement, et autant de fois qu'il entroit et sortoit de la Chapelle, il les faisoit toutes l'vne apres l'autre, et celles des Prestres, et celles des hommes, et celles des femmes, et interrogé pourquoy il en faisoit tant : Ie voudrois, dit-il, honorer Dieu autant que font tous les autres ensemble. Quelques-vns ne pouuoient s'abstenir de rire, il persistoit tousiours neantmoins dans sa deuotion ; ie crois que Dieu agreoit cette simplicité. Apres son Baptesme il continua dans sa deuotion au Sainct Sacrement, le visitant souuent et repetant continuellement ces paroles : Iesus, ie te remercie, Iesus, ie te remercie. Il dit vn iour au Pere qui l'instruisoit, et le repeta par apres fort souuent : Ie suis bien mal : outre les escroüelles qui me desseichent, i'ay beaucoup d'autres incommoditez qui me trauaillent. Ie suis content de mourir si Dieu le veut ; mais neantmoins ie serois bien aise de viure long-temps si Dieu le vouloit. Estant interrogé pourquoy il auoit ce desir : Ce n'est pas, dit-il, pour ioüyr des plaisirs de cette vie, car ie n'en gouste point, ny ne les souhaitte, mais afin de pouuoir remercier Dieu long-temps et le seruir. Ie ne commence qu'à le connoistre ; ie n'ay encore rien fait pour luy, ie voudrois bien faire quelque chose pour son amour, et auoir beaucoup de temps pour le seruir, et apprendre à le bien prier. Le Pere luy dit qu'il feroit tout cela en Paradis mieux qu'en terre : Mais, dit-il, en Paradis on n'a point de peine à seruir Dieu, et il en a tant eu pour nous. Ce bon Neophyte disoit en sa langue ce que Sainct Augustin disoit en vne autre. *Sero te cognoui, bonitas antiqua, sero te amaui.*

Ioseph Memench, ieune garçon de la Nation des Nipissiriniens, estant encore Catechumene, et voyant qu'on differoit de le baptiser, nonobstant qu'il fust suffisamment instruict, en demanda la raison. On luy respondit qu'on apprehendoit qu'il ne fust pas assez constant, et que remontant en son pays, il n'abandonnast la Foy. Cette parole l'affligea sensiblement ; il s'addresse au Pere qui l'instruisoit : Escrits-luy, dit-il, au Pere Vimont. Voyla ce que tu luy escriras : Pere Vimont, Memench est triste, de ce qu'on ne veut pas le baptiser, il semble qu'il perd courage, il te veut parler afin que tu le fasses baptiser ; escoute-le, voicy comme il te parle : I'ay quitté mon pays et mes parens pour venir icy, et y estre baptisé : car quelle autre chose serois-ie venu chercher icy où ie n'ay aucun parent, ny aucune connoissance ? Ie sçais toutes les Prieres et tout le Catechisme ; si ie suis vne fois baptisé, ie ne veux point remonter là-haut où sont les meschans, ie demeureray icy auec les bons ; ie suis ieune, mais ie sçay pourtant ce que ie fais, ie conserueray la Priere toute ma vie, ie ne mens point : commande-donc qu'on me baptise ; si tu ne le veux pas faire, ie seray triste, ie m'en retourneray en mon pays où ie mourray peut estre sans Baptesme, tu en seras la cause : voila ce que te dit Memench. Ce n'est pas mal dit pour vn Sauuage de quinze ans. Il voulut estre luy-mesme le porteur de la lettre, pour plaider sa cause en propre personne, et il la plaida si bien qu'il la gaigna. Monsieur de Godefroy luy fit l'honneur de luy donner le nom de Ioseph.

CHAPITRE III.

Des bons sentimens et actions des Chrestiens de Sainct Ioseph.

Pour donner vne idée generale des Chrestiens de Sainct Ioseph, il suffit de dire en peu de mots, que cette petite trouppe qui fait son sejour dans cette residence est le leuain de cette nouuelle Eglise, et la plus belle perle de la Couronne que Iesus-Christ s'est acquise dans ce nouueau Royaume. Ce sont eux qui ont receu les premiers la Foy, qui l'ont portée dans les autres Nations, et qui la soustiennent maintenant par tout

par leurs paroles et bons exemples ; quand on parle de reformer quelque mauuais Chrestien, on le met en la compagnie de ceux-cy, de laquelle ceux qui sont les plus feruens ne sçauroient se separer, sans ressentir quelque refroidissement de leur ferueur. Si quelquesfois ils se trouuent meslez auec les Algonquins et autres Nations plus hautes, on les distingue assez par la profession publique qu'ils font de toutes les vertus Chrestiennes, et par l'auersion qu'ils tesmoignent auoir de tout ce qui ressent leur ancienne barbarie. Aussi leur reputation est estenduë dans toutes ces contrées, et fait vn merueilleux esclat parmy toutes les Nations qui accourent icy pour voir ce qu'elles ont oüy dire du changement admirable que la Foy opere dans des cœurs qui auparauant n'estoient rien moins barbares que les leurs. Nous attribuons ce bon-heur, apres Dieu, aux deux Capitaines qui commandent à ces bons Neophytes, Noël Tek8erimatch et Iean Baptiste qui embrassent et poussent les affaires de la Foy auec vn zele et vne prudence qui surpassent tout ce qu'on peut esperer d'vn Sauuage. Iean Baptiste se contente d'agir et ne parle pas beaucoup. Noël est puissant en ses paroles aussi bien qu'en ses actions. Ie rapporteray icy quelques-vns de ses discours, où l'on verra les lumieres et les sentimens que Dieu luy donne.

Vn iour le Pere Dequen faisant festin à nos Neophytes à l'occasion du Baptesme d'vn Sauuage, à mesure qu'il leur rapportoit selon leur coustume les diuers mets dont estoit assaisonnée la sagamité, ils respondoient à vn chacun par autant de ho ! qui sont des cris de ioye, qu'ils arrachent du fonds de la poictrine. Mais à la fin quand il leur eut dit que le sujet du festin estoit le Baptesme d'vn de leur gens, ils esleuerent la voix et ietterent non vn, mais trois cris, ho, ho, ho. Cela donna occasion à Noël de parler en faueur de la Foy, et de dire à ces gens :

A la bonne-heure, que vous vous fassiez tous baptiser, et que vous desiriez tous de croire en Dieu. La Doctrine que les Peres nous preschent est excellente. Tout ce qu'elle contient est parfaitement raisonnable ; elle ne ressemble pas à nos anciennes fables, qui sont remplies de sottises et d'extrauagances. C'est vrayement vn Dieu celuy qu'on nous presche. Les promesses qu'il nous fait sont rauissantes, les supplices dont il menace les meschans sont espouuantables, mais iustes et équitables. Pour moy ie vous asseure que i'estimay et aymay cette doctrine dés qu'elle me fut proposée ; et quoy que i'aymasse ma reputation et ma vie, neantmoins ie l'ay embrassée nonobstant la crainte que i'auois pour lors de perdre l'vne et l'autre : ie voyois que tous les iours nous allions mourant, et que la mort moissonnoit plustost les Chrestiens que les infideles. Ceux qui croyoient pour lors passoient pour des esprits foibles : N'importe, disois-ie en mon cœur, à la bonne-heure que ie sois mesprisé et que ie meure, ie veux croire, puis que c'est la volonté de Dieu qui est preferable à la reputation et à la vie. C'est Dieu qui m'a fortifié contre ces vaines apprehensions : hastez-vous de vous faire baptiser, vous qui ne l'estes pas encore, ne craignez pas la mort ny le mespris, la Priere n'en est pas la cause, c'est elle qui nous donne la vie et qui nous met dans la possession de la vraye gloire.

Voicy vn autre de ses discours à l'occasion d'vn mariage. Vn Capitaine de la Nation des Abnaquiois, baptisé depuis peu, recherchoit en mariage vne fille Chrestienne. Noël estant consulté sur ce sujet, apres auoir demandé du temps pour y penser, respondit qu'il n'estoit point d'aduis qu'on se hastast, dans l'apprehension qu'il auoit de l'inconstance de ce Capitaine ; mais cettuy-cy ayant persisté long-temps dans sa recherche, et donné toutes les asseurances qu'on pouuoit esperer de sa fidelité, Noël et les autres Capitaines et principaux Chrestiens consentirent à cette alliance, laquelle se fit publiquement dans nostre Chapelle auec toutes les solemnitez de l'Eglise. Apres que le Pere eust fait vn petit discours pour exhorter à l'amour coniugal ceux qui

venoient de receuoir la Benediction Nuptiale, Noël Tek8erimatch print la parole, et se tournant vers l'assemblée :

Ne vous estonnez pas, leur dit-il, si i'ay differé si long-temps à consentir à ce mariage, c'est vne chose de grande importance que le mariage des Chrestiens, et qui est extremement contraire à nos humeurs et à nos coustumes : nous aymons auec passion la liberté, nous nous plaisons à changer de femme, et quelquesfois nous en voudrions auoir plus d'vne. Tout cela est contre les loix du mariage des Chrestiens, c'est vn affaire auquel il ne faut pas se precipiter ; ie connois l'humeur de nos filles, qui sont volages, et ont de la peine à demeurer tousiours attachées à vn mary ; ie sçay d'ailleurs que les Abnaquiois sont sujets à quitter et changer leurs femmes, et à en retenir plusieurs ensemble. Pour toy tu n'as pas tousiours esté fort sage, ie sçay que tu as couru de nuict les Cabanes, il semble que tu as plus d'esprit depuis ton Baptesme ; mais il falloit t'esprouuer, i'apprehendois qu'il n'y eust pas assez de sincerité et de fermeté en tes paroles, et ie ne suis pas encore tout à fait hors de cette apprehension. Souuiens-toy de ce que tu as dit maintenant : nous l'auons ouy, si tu nous trompes, nous t'en ferons de sanglans reproches deuant Dieu et deuant les hommes. Tu as eu loisir de penser à ce que tu deuois faire, tu n'es pas vn enfant pour t'en desdire, respecte ton mariage, qui n'est pas profane comme celuy des infideles, mais sainct et religieux ; sois fidele à Dieu et à ta femme. Si tu fais ce que ie te dis, Dieu t'aymera, et nous aussi : prends courage, ne te fie-pas à toy-mesme, prie Dieu, espere en luy, il t'aydera.

Cette harangue prononcée en bons termes et auec ardeur beaucoup plus confusément et efficacement qu'elle n'est icy couchée, fut escoutée auec attention de toute l'assemblée, et donna à tous les Sauuages qui estoient là presens en bon nombre, du respect et de la veneration enuers le Sacrement de Mariage, principalement au nouueau marié, qui respondit à Noël en ces termes.

Tu dis vray, le Mariage des Chrestiens est vn affaire de grande importance, et auquel il ne faut pas se precipiter : i'y ay pensé meurement auant que d'en parler, et ay prié Dieu souuent sur ce sujet, ie n'ay iamais trouué mauuais que vous esprouuassiez ma constance, et quoy qu'il me sembloit que vous n'agreassiez pas ma recherche, ie ne me suis pas pourtant rebuté ; mais ie me fasche de ce que vous doutez encore de ma fidelité. Il est vray que ie suis d'vne Nation volage et sujette à ses plaisirs ; mais ne sçauez-vous pas que ie suis baptisé, et que i'apprends depuis longtemps par vos exemples comme ie dois viure ? I'aduouë que deuant mon Baptesme ie n'estois pas assez sage, mais depuis que ie suis baptisé, ie ne crois pas auoir donné aucun sujet de scandale ; i'espere que celuy qui m'a fait la grace comme à vous autres d'estre baptisé, me donnera aussi la mesme force qu'il vous donne, pour luy garder la foy que ie luy ay promise dans mon mariage : ie vous promets derechef que ie garderay inuiolablement la parole que ie vous ay donnée et que ie respecteray mon mariage comme vne chose saincte, et ne le profaneray iamais par aucune action contraire au deuoir auquel il m'oblige. A tant le tout, et en effet il a gardé sa parole, en telle sorte que c'est vn des plus heureux et paisibles mariages que nous ayons faits parmy les Sauuages. Mais continuons à ouïr les discours de nostre Noël.

Apres que les Sauuages de Sillery furent reuenus de leur grande chasse, les Capitaines et principaux Chrestiens furent saluër Monsieur le Gouuerneur ; Noël fit le compliment au nom de tous les autres, auquel Monsieur le Gouuerneur respondit (tesmoignant le contentement qu'il auoit de les voir, et d'apprendre leurs bons deportemens pendant leur hyuernement) ; apres quoy il adiousta qu'il n'estoit pas content de tous, et qu'il y en auoit quelques-vns qui donnoient du scandale par leurs mauuaises actions. Le Pere Dequen, qui seruoit d'interprete en cette occasion, ayant exposé aux Sauuages le

mescontentement que receuoit Monsieur le Gouuerneur de ces mauuais Chrestiens, sans les nommer, Noël luy repartit : Parle clair. Le P. Dequen s'explique, sans nommer neantmoins ceux dont il estoit question : Noël replique : Ie te dis derechef que tu parles clair et que tu nommes ceux qui sont meschans. Le Pere les nomme, et leur dit que c'est Estienne Pigaroüich et François Kosk8eribag8g8ch, qui entretiennent des concubines au lieu de leurs femmes legitimes qu'ils ont abandonnées. Noël pour lors s'abandonnant à son zele ordinaire : Ie voulois sçauoir, dit-il, si ce n'estoient point de mes gens sur qui i'eusse de l'authorité, i'y eusse pourueu. Pour ceux-cy, ie ne suis point leur Capitaine, mais ie haïs leur malice et deteste leur compagnie, ie n'ay iamais approuué les actions qu'ils ont faites contre la Foy, et la fidelité de leur mariage : ie les improuue et les condamne, ils n'ont point d'esprit, les femmes le leur ont osté, peut-estre qu'ils le recouureront si on les chastie. Ils retourneront bientost de la chasse, ils voudront cabaner à Sillery, ils auront besoin du secours des François : mais il faut les chasser bien loing de nous, ie ne souffriray point qu'ils s'approchent de mes cabanes, ny eux, ny ceux qui les supportent, ils nous corromproient par leurs mauuais exemples. Pour toy, dit-il, parlant à Monsieur le Gouuerneur, ne te laisse point fleschir par les prieres qu'ils te feront, ferme tes oreilles et n'escoute point leurs paroles ; s'ils témoignent quelque repentance de leur faute, et s'ils s'offrent à en faire satisfaction, ie suis d'aduis qu'on les esprouue pendant vn an, durant lequel temps ils demeureront bannis de Quebec et de Sillery, et esloignez de leurs concubines, et apres cela on pourra les admettre dans l'Eglise et leur faire misericorde.

Ce discours de Noël fust suiuy de celuy d'vn autre Capitaine de Tadoussac qui se trouua en cette assemblée. Ie suis bien aise, dit-il, de voir comme vous traittez les meschans. Vous m'apprenez comme ie me dois comporter en semblables occasions ; quand ie seray à mon païs, ie feray comme ie vous vois faire : si quelqu'vn de mes gens veut estre meschant, ie le chastieray en telle sorte qu'il seruira d'exemple aux autres, et moy-mesme si ie veux estre meschant, ie desire qu'on me chastie plus seuerement que tout autre, ie veux qu'on me degrade de la qualité de Capitaine, qu'on me foüette, qu'on me pende, ou qu'on me iette dans la riuiere. Quiconque offense Dieu merite la mort : il faut croire tout de bon ou ne s'en mesler pas. Les meschans gastent les bons ; ce meslange ne vaut rien, c'est vne contagion qui s'espand et se dilate peu à peu iusques à ce que tout est infecté. De quoy nous sert d'estre baptisez si nous n'obeyssons ? on nous a dit souuent que le Baptesme ne sert qu'à vne plus grande damnation quand on le deshonore par des mauuaises actions. Ie veux estre obey quand ie commande, et ie me fasche si mes gens se reuoltent contre mes ordres : et Dieu n'a-il pas plus de sujet d'estre irrité contre nous si nous ne luy obeïssons pas ? ie feray que mes gens seront sages, ou eux, ou moy y perdrons la vie.

Si le zele de ces deux Capitaines tient vn peu de celuy des enfans de tonnerre, il ne laisse pas de proceder d'vn bon principe et d'estre loüable en des cœurs barbares, qui n'auoient pas auparauant d'ardeur ny de sentiment que pour la chair et pour le sang.

Ie ne puis obmettre vn autre discours que fit Noël à la nouuelle de la prise du Pere Bressany et des Hurons. Le Pere Dequen leur ayant fait vn discours sur ce sujet, pour leur monstrer que cét accident et tant d'autres malheurs estoient des effets de la cholere de Dieu, iustement irritée par la meschanceté des mauuais Chrestiens et des infideles qui ne vouloient pas obeïr à sa parole, Noël voulut parler à son tour : il commande que personne ne sorte de la Chapelle et qu'on ferme la porte.

Tu dis vray, dit-il, ce sont nos pechez qui ont mis le Pere Bressany et les Hurons entre les mains des Iroquois ; ce

sont nos pechez qui peut estre maintenant les chargent de coups de bastons, leur arrachent les ongles, leur coupent les doigts, leur mettent les tisons dans les flancs et les bruslent à petit feu ; qu'on ne die pas que c'est la priere qui est cause de ces malheurs, ce seroit vn autre peché capable d'attirer de plus grandes maledictions de Dieu sur nos testes ; c'est nous-mesme qui exterminons nostre Nation, et celle des Hurons et des François. Comment est-ce que Dieu ne nous chastieroit pas ? Il y a si long-temps qu'on nous enseigne et qu'on nous presche la crainte et l'amour de Dieu, et il s'en trouue encore parmy nous qui s'enyurent, qui font des festins à tout manger, qui consultent les Demons, luy font des Sacrifices et renouuellent leurs anciennes superstitions ; moy-mesme, qui dans la qualité que ie porte de Capitaine, deurois donner de bons exemples aux autres, particulierement ayant esté tant instruit, ie ne laisse pas pourtant d'estre meschant et peut estre plus que tous les autres ; apres cela faut-il s'estonner si les Iroquois nous consument, il est vray que nos ennemis sont meschans aussi bien que nous, mais neantmoins nous sommes plus coupables qu'eux, parce que nous sommes instruits et eux ne le sont pas ; si on les enseignoit comme l'on nous enseigne, ils croiroient peut estre plus fortement que nous ne faisons. Nous ne croyons qu'à demy, et nos actions desmentent nos paroles ; c'est ce qui irrite Dieu contre nous. Il est temps que nous l'appaisions, si nous voulons conseruer ce peu qui nous reste de nostre Nation, et il n'est pas difficile de l'appaiser. Il est bon, il est nostre Pere, c'est à regret qu'il nous chastie : si nous conspirons tous à l'aymer et à luy obeyr, il aura pitié de nous. Prenez courage, ne laissez pas d'aymer la priere, quand bien elle nous deuroit causer la mort ; mais i'espere qu'au contraire, si nous l'aymons elle nous donnera la vie, non seulement l'éternelle, mais aussi la temporelle. Dieu nous chastie pour nous rendre sages : il cessera de nous chastier quand nous cesserons d'estre meschans. Voila ce que i'auois à vous dire.

Cette harangue prononcée par ce Capitaine auec vne ferueur extraordinaire estonna les meschans, et consola les bons qui se trouuerent en cette assemblée, et peut estre fortifia quelque cœur qui chanceloit, car comme il est homme d'authorité parmy ses gens, et en reputation de personne prudente, ses discours font vne merueilleuse impression sur les cœurs de tous les Sauuages.

Ie n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter toutes les autres harangues qu'il a faites en faueur de la Foy, car il ne laisse passer aucune occasion de parler sur ce sujet, et il en parle tousiours auec plus d'energie et de force que nous ne sçaurions exprimer par nos paroles. Au reste sa vie est conforme à sa parole. Il n'entreprend rien d'importance qu'il n'ait auparauant consulté Monsieur le Gouuerneur et nos Peres ; sa cabane ne souffre point que de bons Chrestiens, il tient sa famille dans la crainte et dans le respect, il est le premier aux prieres et s'interesse singulierement en tout ce qui regarde le progrez du Christianisme en ses contrées. Disons vn mot de Iean Baptiste Etinechka8at, qui est le Capitaine des Montaignets et Attikamegues qui font leur seiour ordinaire à Sainct Ioseph.

La response qu'il fit à ce Capitaine Abnaquiois duquel nous auons parlé, tesmoigne l'estat qu'il fait de la Foy. Ce Capitaine auant que d'estre baptisé recherchoit vne de ses parentes en mariage, il luy enuoya pour ce sujet par vn autre Sauuage vn beau collier de Pourcelaine. Iean Baptiste respondit froidement : Nous ne vendons pas nos filles, mais nous les donnons en mariage à des gens qui font profession de la Foy comme nous. Et puis fit reporter le present sans y toucher. Ce Capitaine estant par apres baptisé, et continuant dans sa recherche, Iean Baptiste, apres auoir long-temps esprouué sa constance et sa fidelité, luy donna tout le contentement qu'il desiroit, tesmoignant par cette action que s'il n'auoit auparauant agreé son alliance, c'estoit seule-

ment parce qu'il n'auoit pas encore la Foy.

Vn autre ieune Sauuage, bon Chrestien, nommé Alexis, de la Nation des Nipissiriniens, recherchant vne de ses filles en mariage, comme il n'entreprend rien non plus que Noël sans le consentement de nos Peres, il nous vint consulter sur ce sujet. Ce ieune homme, dit-il, m'agrée à cause de sa bonté et vertu, mais i'apprehende vne chose : c'est qu'il est parent du Capitaine des Nipissiriniens, et doit succeder à sa charge, ie crains que cela ne le rende superbe, et que l'ambition de paroistre Capitaine ne l'oblige de monter là haut et retourner en son pays apres la mort de l'autre, et qu'en suite il perde l'affection qu'il a maintenant pour la priere : car la superbe est vn grand empeschement à la Foy, et i'estime plus auoir vn gendre pauure et mesprisé, mais bon et vertueux, que glorieux et superbe Capitaine.

Voicy vne autre marque du mespris qu'il fait de l'honneur, et de l'humilité qu'il porte dans le cœur. Ie voudrois bien, disoit-il vn iour au Pere Dequen, me pouuoir demettre de ma charge de Capitaine en faueur de Philippe Saka-p8am : elle luy appartient par droit de naissance estant fils de Capitaine ; que si ie l'ay receuë et conseruée iusques à present, c'est parce qu'il estoit trop ieune pour la pouuoir exercer apres la mort de son pere, mais puis qu'à present il a l'aage et les forces suffisantes pour s'acquiter de cét office et en faire tous les deuoirs, i'estime qu'il est raisonnable qu'il en iouysse. Ie ne veux pas retenir ce qui n'est pas à moy, outre qu'il faut icy des Capitaines qui soient vigoureux, qui puissent discourir en faueur de la Foy, et qui ayent de l'authorité enuers les ieunes gens, et toutes ces qualitez sont beaucoup plus aduantageusement en luy qu'en moy, qui n'ay point d'esprit, ny de paroles, ny dequoy me donner du credit et de l'authorité ; et puis ie ne me pique point de ces honneurs, ie les mesprise dans mon cœur, ie crains encore de rendre compte des actions et deportemens de mes gens, ie serois bien aise qu'vn autre que moy en respondist. A quoy le Pere n'ayant pas respondu conformement à sa volonté, il s'en retourna fort affligé. La superbe estant le plus grand vice de ces Sauuages, ce n'est pas peu que cettuy-cy soit arriué à ce degré d'humilité que de hayr ce qui est de plus auguste et esclatant parmy eux. Il nous fera voir maintenant comme l'humilité Chrestienne n'est point contraire à vn franc et genereux courage.

Deslors qu'il eust ouy la nouuelle de la prise du Pere Bressany, des Hurons, et de plusieurs Algonquins, il forma incontinent le dessein d'aller à la guerre pour tirer raison des Iroquois de tous ces affronts et dommages. Voicy les raisons qu'il nous en rendit dans le conseil qu'il tint auec nous sur ce sujet.

C'est vne chose honteuse, dit-il, que les Iroquois nous battent par tout, et que nous demeurions sans sentiment et sans faire autre chose que fuir : on dit maintenant auec sujet que nous ne sommes plus des hommes, mais des femmes, et ce qui me pique dauantage, c'est que les infideles et quelques mauuais Chrestiens disent publiquement que c'est la priere qui nous rend poltrons et qui abbat nos courages. Depuis qu'on fait estat de prier Dieu, nous n'auons plus de cœur, disent-ils. Il faut leur monstrer qu'ils ont menty, et que tant s'en faut que la Foy nous rende timides, qu'au contraire c'est elle qui anime nos cœurs au milieu des plus grands dangers et nous baille du courage dans nostre plus grande foiblesse. Il ne faut pas souffrir que la Foy soit deshonorée par les mensonges et calomnies des meschans.

Ce qui m'oblige encore de faire la guerre, c'est la prise du Pere Bressany : il est vn de ceux qui viennent de si loing pour nous instruire, et qui nous ayment tant, il s'est exposé pour nous à ce danger, ses freres sont affligez de sa prise, il faut les consoler et essuyer leurs larmes par la prise de quelque Iroquois. Peut estre encore reprimerons-nous l'insolence de nos ennemis, si nous remportons quelque aduantage

sur eux, comme il sera facile dans la methode que ie veux tenir pour faire cette petite guerre, et parce que Dieu hayt les meschans, et qu'il ne benist pas leurs desseins, ie ne veux souffrir en ma compagnie que de bons et fideles Chrestiens ; nous serons peu, mais i'espere que nous serons plus forts, que si nostre bande estoit grossie d'vn grand nombre de guerriers, ou infideles, ou mauuais Chrestiens. Voila mon dessein, si le Capitaine des François et nous autres l'agrée, ie suis resolu de l'executer.

En voila assez pour reconnoistre la bonté et le zele de Iean Baptiste. Que si ces deux Capitaines dont nous venons de parler ont tant de vertu, de prudence et de zele pour la Foy, il est aisé de iuger quels sont les deportemens de nos Chrestiens de Sillery, ausquels ils commandent et seruent de regle et d'exemple. Nous verrons cecy plus en particulier et en destail dans le Chapitre suiuant.

CHAPITRE IV.

Continuation des bons sentimens et actions des Chrestiens de Sainct Ioseph.

Aussi-tost que les Nauires eurent leué l'anchre de deuant Quebec pour retourner en France, la meilleure partie des Sauuages de cette residence leuerent leurs escorces pour aller à la chasse de l'orignac, anticipant de trois mois le temps ordinaire de leur depart, de crainte des Iroquois qui les auoient menacez de les venir attaquer iusques dedans nos portes, et qui leur eussent osté la liberté de chasser bien auant dans les bois, s'ils n'eussent preuenu le temps auquel ils ont accoustumé de se mettre en campagne et venir en guerre. Comme ils s'embarquoient ils ne peurent s'empescher de nous tesmoigner les ressentimens qu'ils auoient de se separer de nous pour si long-temps. Nous sommes tristes, nous disoient-ils, de vous quitter : qui nous enseignera dans les bois ? Si quelqu'vn de vous autres nous pouuoit accompagner, cela nous consoleroit ; mais puisque cela ne se peut, nous tascherons de faire le mieux qui nous sera possible : nous prierons Dieu souuent, nous respecterons les iours de Feste, nous croirons tousiours fortement ; nous sommes bien aise que nous ayons vn petit François en nostre compagnie pour estre tesmoin de nos actions, il vous rapportera à nostre retour l'estat que nous faisons de la priere. Priez Dieu pour nous.

C'est vn effect merueilleux de la grace que des hommes nez dans la plus cruelle barbarie qui soit sur la terre, esleuez dans la liberté de toute sorte de vice, qui se sont nourris souuent du sang et de la chair des hommes, baptisez depuis peu de iours, conseruent neantmoins l'innocence et la grace de leur Baptesme pendant six mois sans instruction et sans Sacrement, auec plus de facilité et de perfection que ne font beaucoup de Chrestiens en France et ailleurs parmy tant d'aydes et instrumens de salut. Ie crois que le Ciel prend plaisir de voir ces bonnes ames adorer Dieu au milieu des bois, où si souuent le diable auoit esté adoré et d'ouyr retentir ces vastes deserts des noms de Iesus et de Marie, qui auparauant ne resonnoient que des cris et hurlemens effroyables.

Leur premiere et derniere action de la iournée, c'est de fleschir les genoux deuant vn Crucifix ou vne Image qu'ils attachent à vne escorce, et faire là leurs prieres. Ils celebrent les Dimanches et les Festes, s'abstenans de la chasse et faisant des prieres plus longues ; il y en a qui parmy les grands trauaux et fatigues de leur chasse obseruent les ieusnes commandez. Ils ont recours à Dieu dans leurs necessitez et ne manquent pas de reconnoistre sur le champ les graces qu'ils reçoiuent de sa main liberale. Mais voyons des actions et sentimens plus particuliers.

Il y auoit trois mois que ces bons Neophytes couroient chassans dans les

bois et diuisez en diuerses trouppes, lors que plusieurs familles qui ne s'estoient veuës depuis l'Automne, se rencontrerent en vn mesme lieu où la premiere chose qu'ils firent fut de confronter les papiers que nous leur auions donnez pour reconnoistre les iours de Feste qu'ils doiuent celebrer auec respect : la resjouyssance ne fut pas petite, voyant qu'ils se rencontroient tous au mesme iour, et que pas vn n'auoit oublié à reconnoistre et honorer le Dimanche. Charles Mejask8at tousiours semblable à soy-mesme, c'est à dire tousiours zelé pour la Foy, prit la parole : Mes freres, dit-il, il n'y a pas icy de Peres pour nous enseigner et faire prier Dieu ; ne laissons pas de prier tous ensemble puisque la commodité se presente, ie crois que vous ne manquez pas à vous acquitter soir et matin de vostre deuoir ; mais puisque Dieu agrée et benit l'vnion des prieres, prions-le en commun. Vn chacun s'y accorde, on dit les prieres, on chante vn Hymne en leur langue. Apres cela ce braue Neophyte leur fait vn petit discours de la presence de Dieu. Mes freres, dit-il, ie n'ay point d'esprit, ie ne retiens point ce qu'on nous enseigne, ie ne suis pas Capitaine pour entreprendre de haranguer ; ie crois neantmoins que vous agréerez que ie vous die ce que Dieu m'inspire : Ne vous persuadez pas qu'estans esloignez de l'Eglise et errans parmy les bois, vous soyez esloignez de Dieu : il est par tout, il nous escoute et nous void aussi bien icy comme à Sillery : c'est vne grande folie de croire qu'il ne nous void pas ; c'est encore vne plus grande folie de croire qu'il nous void et de mal faire ; on peut bien se cacher des hommes, mais non pas de Dieu. Nous auons honte de faire de sales actions deuant les hommes, n'auons-nous pas honte d'en faire deuant Dieu. Souuenez-vous donc que Dieu est par tout et qu'il le faut honorer en tout lieu, comme nous croyons qu'il nous cherit, qu'il nous conserue et nourrit en tout lieu. Il a soin de nous dans les bois, il nous baille des orignaus, il nous habille, il nous chausse, il nous loge, il nous nourrit : honorons-le donc dans les bois, et faisons icy ce que nous faisons dans les Eglises, car Dieu merite d'estre honoré par tout, puis qu'il est par tout le mesme et qu'il nous fait du bien par tout. Il poursuiuit ce discours fortement et efficacement : qui eust iamais attendu cela d'vn Barbare ? Mais il n'y a point de barbarie qui resiste à l'esprit de Dieu.

Voicy vn effet de sa charité qui s'étend aussi bien sur les corps que sur les âmes. Dans ce rencontre de Sauuages dont ie viens de parler, il se trouua vne vieille femme qui auoit bien de la peine à marcher ; ce bon homme en eut pitié, et la chargeant sur sa traisne auec tout son meuble, la traisna sur les neiges plusieurs iours, et puis se deuant separer, incita ceux de cette bande où estoit la malade, de luy continuer la mesme charité qu'il auoit exercée enuers elle.

Vn autre nous racontoit qu'il auoit esté grandement tenté dans les bois par le malin esprit : Ie sentois, disoit-il souuent, quelqu'vn qui me parloit dans le cœur de la sorte : Il y a long-temps que tu ne t'es pas confessé, ton âme est maintenant toute sale, tu ne la sçaurois sallir dauantage : fais ce que ie te dis, tu vois ta femme qui languit depuis tant de temps, elle t'empesche de vaquer à la chasse, prends vn tambour, inuoque le Manitou, vse de tes anciennes iongleries ; peut estre elle guerira, tu auras le loisir de chasser et tuer des orignaus, et puis si tu veux, tu te confesseras et tu seras laué à mesme-temps de cette faute aussi-tost et aussi facilement que des autres : quoy que tu fasses, tu ne laisserois pas d'aller en Enfer si tu mourois maintenant. I'eus de la peine, dit-il, à vaincre cette pensée qui me venoit souuent dans l'esprit, ie priay Dieu, et puis ie dis à celuy qui me parloit dans le cœur et me vouloit rendre meschant : Tu mens : si mon âme est sale, ie ne la dois pas sallir dauantage ; si ie dois estre damné, i'ayme mieux que ce soit pour vn seul peché que pour deux ; ie n'offenseray iamais Dieu pour guerir ma femme ou pour auoir de la chair. Ie n'auois qu'vn

regret, disoit-il, c'estoit de voir ma femme dans vn danger continuel de mourir sans confession. Ie disois souuent à Dieu : Aye pitié de ma femme, ie ne demande pas que tu la guerisses, ta volonté soit faite, mais ie te prie de luy conseruer la vie iusques à ce qu'elle se soit confessée. Dieu m'a exaucé, me voicy de retour de la chasse et ma femme a assez de vie pour se confesser, il est vray que ie n'ay rien, n'ayant peu faire autre chose pendant l'Hyuer que traisner ma femme apres les chasseurs ; mais n'importe, Dieu est bon, il me nourrira. Celuy qui gouuerne la conscience de ce bon Chrestien, le trouua quasi aussi innocent apres six mois passez dans les bois comme il estoit quand il y entra. Dieu soit loüé qui fait triompher si parfaitement sa grace de tous les efforts de l'Enfer.

Vn autre rendant compte de ses deportemens pendant l'Hyuer : nous auons, disoit-il, obserué exactement les Dimanches et les Festes, nommement celles qu'on respecte particulierement et mesme la nuict où l'on prie si longtemps, (c'est la veille de Noël). Mais encore que fistes-vous, leur dit-on ? Personne ne dormit cette nuict, on ne fit autre chose que prier Dieu : il y en eut tel qui recita sept ou huict fois son Chapelet.

La prouidence de Dieu a tesmoigné souuent dans les bois le soin qu'elle a de ces bonnes gens. Toute la prouision qu'ils emportent auec eux quand il vont à la chasse, consiste en quelque sac de bled d'Inde et quelques paquets d'anguilles boucanées, c'est bien peu pour six mois ; ils attendent le reste de la main de Dieu qui esprouue quelquesfois leur confiance et la foy qu'ils ont en sa bonté. Il est arriué souuent qu'ils ont couru plusieurs iours sans rencontrer aucune beste : mais ils n'ont pas plus tost fleschi le genoüil dans la neige pour inuoquer son assistance, qu'ils en ont reconneu les effets, et trouué dans l'extreme necessité de quoy soulager leur faim tres-abondamment.

Vne femme Chrestienne auoit vne de ses filles extremement malade ; apres auoir languy long-temps, en fin elle tombe dans des symptomes et conuulsions de mort ; la mere a recours à Dieu, luy recommande sa fille auec tant de foy et de deuotion que Dieu l'exauça, et rendit à la malade en l'espace d'vne nuict vne tres-parfaite santé.

Voila comme nos Sauuages se comportent dans les bois, cela monstre que si les Demons n'en sont pas sortis, les bons Anges y sont les plus forts, et que le temps est venu auquel Dieu veut sanctifier cette barbarie, et verifier la parole de son Prophete : *Populus quem non cognoui, seruiuit mihi. In auditu auris obediuit mihi.*

Dés que la riuiere commença à estre libre par le depart des glaces, nos chasseurs s'embarquerent pour nous reuenir voir : vne tempeste furieuse s'estant esleuée comme ils estoient au milieu du grand fleuue, nous les pensa rauir. Ce danger ne leur fut pas si sensible comme la perte qu'ils firent d'vne chaloupe que nous leur auions prestée, apprehendant le desplaisir que nous pourrions conceuoir de cette perte : mais Noël Tek8erimatch les consola bien-tost dans l'asseurance qu'il leur donna que les Peres croyoient fortement, et que quiconque croit fortement ne se soucie point des biens de la terre, et ne craint de perdre rien que Dieu.

La premiere action qu'ils firent à leur abord fut de nous demander si ce iour là n'estoit pas la veille de celuy qu'on respecte (c'est ainsi qu'ils appellent le Dimanche) ; cela fut trouué vray. En suite de cela ils mettent pied à terre, entrent dans la Chapelle, font leur deuotion, nous mettent entre les mains les corps de cinq ou six petits enfans baptisez, et morts depuis dans les bois, empaquetez proprement dans des escorces, pour estre enterrez auec les ceremonies de l'Eglise, et autant d'autres nouuellement nés pour estre baptisez, puis adioustent parlant au Pere qui les gouuerne : Tiens-toy prest pour nous confesser. Il fallut veiller cette nuict et les autres ensuiuantes pour satisfaire à leur deuotion ; il y en auoit tel qui se vouloit confesser en vn iour deux et

trois fois, disant que c'estoit pour reparer la faute qu'il auoit commise ayant demeuré si long-temps sans se confesser. Ce nous est vne consolation bien sensible de voir d'vn costé le zele et l'ardeur auec laquelle ils s'approchent de ce Sacrement, et de l'autre l'innocence et la pureté de leur vie.

CHAPITRE V.

Continuation des bons sentimens et actions des Chrestiens de Sainct Ioseph.

Le zele de Charles Meiaska8at est autant agreable que feruent. Il auoit pris auant que d'estre baptisé vne femme qui estoit d'vn naturel extremement superbe et violent, et n'auoit aucune disposition à la Foy ; cependant il se rend digne du Baptesme et le reçoit, et elle demeure tousiours opiniastre dans son infidelité. Il tasche de l'adoucir et de la disposer peu à peu à la Foy auec vne patience admirable : il en vint à bout, la voila qui presse fortement son Baptesme et l'obtient ; on parle de les espouser en face de l'Eglise, et donner à leur mariage la qualité et la grace du Sacrement, ils s'y accordent tous deux, ils s'en vont à l'Eglise pour receuoir la benediction du Prestre, qui demande premierement à Charles s'il agrée vne telle pour femme. Attends vn peu, respond Charles, et se tournant vers sa femme : Mais-toy, luy dit-il, seras-tu encore superbe, desobeyssante, cholerique comme tu as esté par le passé ? responds moy ; car si tu ne veux estre plus sage, ie ne t'agrée point pour ma femme, i'en trouueray bien vne autre. Elle luy respond toute confuse, qu'elle sera plus sage à l'aduenir. Parle plus haut, replique Charles, on ne t'entend pas ; quand tu te fasches tu cries comme vne folle, et tu fais maintenant la petite bouche. Il fallut que cette pauure femme criast bien haut et protestast publiquement qu'elle seroit obeyssante à son mary, et viuroit auec luy dans la douceur et auec toute sorte d'humilité : Voila qui est bien, dit Charles, pourueu que tu fasses ce que tu dis, autrement tu me donneras occasion de me fascher ; et si ie me fasche, i'iray en Enfer et toy aussi. Puis s'adressant au Pere : Continuë, dit-il, ie suis content, ie l'aymeray tousiours comme ma femme vnique et legitime. Dieu a beny ce mariage visiblement, et nous n'auons point veu de plus sensible changement qu'en cette femme qui est maintenant deuenuë vn vray aigneau et a des sentimens de deuotion tres-solides et tres-affectueux.

Voicy vn autre effet du zele de ce mesme Neophyte qui est tout feu dans les choses de Dieu. Il a quelque connoissance du pays des Abnaquiois et de leur langue, depuis quelques voyages qu'il y a faits. Il a pris la resolution d'y retourner cette année, non pour autre fin que pour leur prescher Iesus-Christ, il nous vient communiquer son dessein. Il n'y a point de Peres chez les Abnaquiois, nous dit-il, personne ne les enseigne, vous autres n'y pouuez pas aller, i'ay pitié de ces pauures gens qui se damnent : ie m'en vais les voir, ie leur apprendray ce que vous m'auez appris. On luy demanda qu'est-ce qu'il leur enseigneroit ? Là-dessus il fit vn Sermon tres-iudicieux qui comprenoit les principaux mysteres de nostre Foy, et les maximes les plus considerables de l'Euangile : Voila, dit-il, ce que ie leur prescheray. Ie n'ay point d'esprit, mais si Dieu se veut seruir de moy, il m'en donnera et nous ferons tous deux des merueilles. Apres cela il s'embarque dans vne pauureté vrayement Apostolique ; apres deux iournées de chemin son compagnon l'abandonne, et il se trouue seul dans son canot. Il s'en retourne froidement à Sillery en chercher vn autre ; il s'embarque derechef et nage fortement pendant deux iours, apres lesquels son canot se rompit ; il s'en reuient à Sillery en prendre vn autre. Cependant quelques Abnaquiois arriuent de leur pays et racontent qu'ils

ont veu en chemin quantité de pistes d'Iroquois : cela n'estonne point nostre Apostre. On luy veut dissuader son voyage en luy proposant le danger où il s'expose, il s'en mocque. Ie ne crains pas les Iroquois, ie ne crains que Dieu : s'il veut il me conseruera ; s'il ne le veut pas, il sçait bien pourquoy, ie ne me soucie pas d'estre pris, bruslé et mangé pour vne telle occasion. En suite de cela il se confesse, demande vn Crucifix, le baise et se iette dans son escorce ; il auoit desia esté en toutes les maisons Religieuses pour se recommander à leurs prieres. Dieu le conserue et benisse son dessein ; mais le voisinage des Anglois met de grands obstacles à la conuersion de cette Nation, pour laquelle ce bon Neophyte à tant de zele. Dieu trouuera des voyes que nous ne sçauons pas pour faire entrer la Foy dans cette Nation, et en tant d'autres où l'entrée nous a esté fermée iusques à present.

Ie crois qu'on pourroit faire vn iuste Liure des bons sentimens et actions de cét homme : il est admirable quand on le met à discourir sur les choses de Dieu, il a la conscience extremement tendre ; les seules pensées qu'il a de faire du mal, quoy qu'il les chasse incontinent auec horreur, luy sont criminelles, il pense souuent s'accuser d'vn grand peché, quand il dit vn acte heroïque de vertu qu'il a pratiqué : il s'accusera par exemple comme d'vn grand peché d'auoir eu la pensée de manger de la chair vn Vendredy, n'ayant aucune autre chose, quoy qu'il aye detesté cette pensée, et passé tout ce iour sans rien manger. Ce luy est indifferent de s'accuser en confession ou hors de confession. Il fut inuité vn Samedy au soir à vn festin où il y auoit de la chair : il eut quelque desir d'en gouster, mais il se mortifia bien-tost : il coucha toute la nuict auec sa chair sans y mordre, et le lendemain il ne manqua pas de s'accuser de cette faute innocente. C'est vn plaisir de l'oüyr crier quelquesfois parmy les cabanes quand il appelle les autres aux prieres : car il se glorifie du tiltre de Capitaine des prieres, et s'acquitte excellemment de cet office. C'est assés de cestuy-cy : nous n'aurions iamais fait, et il est assez conneu par tout.

Il y en a qui pratiquent de bonne grace les œuures de misericorde, visitant les malades, les consolant et leur donnant à manger. Vn certain ayant ouy dire l'estat que Dieu fait de cette sorte de bonnes œuures, entre soudain dans l'Hospital et y trouuant des malades sans esperance de guerison. Ne perdez pas courage, mes freres, dit-il, ne soyez pas tristes de ce que vous deuez bien-tost mourir, cette vie est pleine de miseres. Apres celle-cy vous en aurez vne autre pleine de contentemens qui sera éternelle ; nous mourons tous les iours, et quand nous acheuons de mourir, nous ne mourons pas totalement. Il n'y a que la moitié de nous-mesme qui meure, et la plus basse et chetifue : l'âme ne meurt point, ce n'est que le corps, lequel encore doit ressusciter vn iour : pensés à cela, et vous ne serés pas tristes.

Vn autre leur disoit : Pourquoy vous affligés vous de ce que vous mourez ? vostre corps n'est pas à vous, il est à Dieu qui vous l'a donné : vous n'estes pas les maistres de vos vies, c'est Dieu seul qui en est le maistre, il est raisonnable, qu'il en dispose comme bon luy semble. Confessez - vous seulement, mettez vostre âme en bon estat, et puis n'apprehendez rien.

Vne bonne vieille, ayant ouy dire dans vne exhortation que Dieu aggreoit grandement qu'on donnast à manger aux pauures, s'en va incontinent dans sa cabane, prend le meilleur morceau de chair qu'elle eust, et le porte aux malades de l'Hospital. C'est vn acte genereux à vn Sauuage de donner ainsi sa chair gratuitement et pour l'amour de Dieu.

Les Sauuages ayment leurs enfans auec des passions estranges, et la perte qu'ils en font est l'vnique dont ils tesmoignent du ressentiment. Il s'est trouué neantmoins vne femme courageuse qui, apres en auoir perdu trois, et voyant le quatriesme languissant, ne s'estonnoit point : Voila l'vnique enfant

qui me reste, disoit-elle vn iour à vn de nos Peres : i'en ay perdu trois, cestuy-cy mourra bien-tost ; ie suis aagée et sans mary : n'importe, Dieu le veut ainsi, il est le maistre, ie ne laisseray pas de l'aymer et seruir.

Cette mesme femme de laquelle nous parlons a vn zele admirable de la pureté des filles : lors que la ieunesse reuient de la guerre, elle prend le soin de les ramasser toutes et les enfermer pendant la nuict sous la clef ou dans les maisons que nous leur auons basties à la françoise, ou dans les greniers où ils serrent leurs prouisions. Vn soir comme nous faisions les prieres dans nostre chapelle, elle entre brusquement et nous haste de sortir ; nous trouuasmes qu'elle nous appelloit au secours contre quelques ieunes gens qui se promenoient pres d'vne maison où quelques filles estoient enfermées : ce fust assez pour les chasser de Sillery, où les moindres soubçons en cette matiere sont criminels.

Vn de nos Peres ayant tesmoigné à vne fille fort innocente, ensuite de quelques discours et rapports, qu'il craignoit quelque chose touchant son honneur, et l'aduertissant d'y prendre garde, elle se mit à pleurer et se retira dans sa cabane, là où ayant raconté à ses parens le sujet de ses pleurs, tous se mirent à pleurer auec elle et passerent toute la nuict en larmes, iusques à ce que le lendemain, le Pere ayant sceu ce qui s'estoit passé, les consola en les asseurant qu'il ne doutoit point de l'innocence de cette fille, mais ce qu'il luy auoit dit n'estoit que pour luy faire apprehender dauantage ce qui pouuoit nuire à sa pureté.

Il y en a plusieurs qui s'accusent comme d'vn grand peché de ce que quelques ieunes hommes leur ont parlé de se marier, quoy qu'elles ayent répondu froidement à cela que cette affaire ne despend pas d'elles, mais de leurs parens. Vne bonne femme estant grandement malade, demanda instamment qu'on ne la despoüillast aucunement apres sa mort, mais qu'on la laisse enuelopée dans sa robe de Castor comme elle estoit alors. Vn soir vne troupe de ieunes filles vindrent crier à nostre porte. Mon Pere, aye pitié de nous. On leur demande qu'est-ce que c'est? Nous auons peur, disent-elles, de quelques ieunes gens qui ne sont pas sages, nous ne sommes pas en asseurance dans nos cabanes, ferme-nous à la clef dans quelqu'vne de ces petites maisons. Il y en a qui rendent compte de leur conscience, s'accusent comme d'vn grand peché de hayr grandement vn homme qui leur a dit quelque parole trop libre. Ces scrupules sont supportables en des filles, et font voir l'estat qu'on fait icy de la pureté, là où auparauant à peine en connoissoit-on le nom. C'est assez de ce sujet ; voicy comme nous traitons ceux qui font quelque faute publique.

Vn Chrestien, d'ailleurs innocent et fort homme de bien, s'estoit enyuré non tant par sa faute que par celle d'vn François qui l'auoit inuité à boire : il fallut qu'il satisfist à Dieu qu'il auoit offensé, et aux hommes qu'il auoit scandalisez. Le Pere Dequen luy fit vne bonne reprimande à la fin de la Messe en presence de tous les Sauuages, luy enioignit de baiser trois fois la terre et de ieusner trois iours consecutifs, ce qu'il accomplit auec humilité et edification de tous les assistans. Outre cela, il fut obligé de payer l'amende qu'on a taxé par le consentement mesme des Sauuages à ceux qui s'enyurent ; il fut au fort pour cét effet, où apres auoir esté derechef repris par Monsieur le Gouuerneur de sa faute, il ietta trois Castors à terre : Voila, dit-il, que ie iette ma meschanceté, ie ne suis pas marry de bailler mes Castors, mais ie suis marry de les bailler pour ce sujet, i'ay fasché Dieu et perdu son amitié, c'est ce qui m'afflige et non pas la perte de mes Castors ; c'est la premiere fois que ie me suis enyuré, ce sera la derniere ; celuy qui m'a fait boire n'a point d'esprit, mais ie ie ne deuois pas luy obeyr, ie te deuois aduertir : voila ce que ie feray vne autre fois, quand cela m'arriuera. Ces rigueurs sont douces à nos Chrestiens et ne laissent pas neantmoins d'estre efficaces.

Ie mettray icy vn ou deux traits pour faire voir le respect qu'ils portent aux choses sainctes. Vn Chrestien auoit perdu dans les bois vn Crucifix qu'on luy auoit donné ; il creut auoir offensé Dieu griefuement, quoy qu'il fust innocent dans cette perte. Il part soudain pour venir à Sillery, il rencontre vn de nos Peres : Ie suis triste, luy dit-il, i'ay fasché Dieu, haste-toy, ie me veux confesser. Ce crime pretendu le pressoit si fort qu'il en fit vne confession publique sur le champ, n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fust aux pieds du Confesseur : I'ay perdu, dit-il, mon Crucifix, depuis cette perte ie suis extremement affligé, que feray-ie pour appaiser Dieu ?

Vne bonne vieille ayant trouué son Chapelet qu'elle auoit perdu : O que ie suis aise, disoit-elle, d'auoir trouué mon Chapelet ! il y a deux iours que ie l'auois perdu ; pendant tout ce temps, il m'a semblé que i'auois mal au cœur, non seulement à cause de la perte que i'auois faite, mais aussi parce que ie ne sentois plus la croix me battre sur le cœur, comme elle faisoit d'ordinaire lors que ie portois mon Chapelet pendu au col. Ces sentimens monstrent qu'il n'y a plus de barbarie dans ces cœurs, puis que l'amour de la Croix y est.

Ie finiray ce Chapitre par l'édification publique qu'ont donnée les Chrestiens de Sillery allant à la guerre contre les Iroquois ; le rendez-vous estoit aux Trois Riuieres, où il se trouua six-vingts Guerriers, parmy lesquels il y auoit quelques mauuais Chrestiens et plusieurs infideles. Les nostres voulurent tousiours cabaner à part pour n'auoir aucune communication auec les meschans. Quelques-vns de ceux-cy firent vn festin de guerre, où ils introduisirent, selon leur ancienne coustume, des filles nües. Ceux des nostres qui s'en doutoient n'y allerent point, les autres qui y allerent innocemment detesterent cette impieté, et en tesmoignerent de vifs ressentimens. Monsieur de Chamflour, Gouuerneur des Trois Riuieres, chastia tous ceux qui auoient trempé dans cette faute par vne peine corporelle en les chassant de son Fort, et le Pere Brebeuf d'vne peine spirituelle en les chassant de l'Eglise. La veille de leur depart, ceux-cy passerent toute la nuict en des festins superstitieux, en des danses et en des cris et hurlemens effroyables, les nostres la passerent dans la Chapelle en priant Dieu et se confessant. Si leur pieté a paru en se disposant à la guerre, leur courage n'a pas moins paru en y allant : voicy le tesmoignage qu'en rend le Pere Buteux, qui les a veus à Montreal et est descendu auec eux aux Trois Riuieres. Ils estoient, dit-il, les premiers à s'embarquer pour aller à la descouuerte de l'ennemy et entrer bien auant dans les bois aux lieux les plus dangereux, ils alloient par tout la teste leuée sans aucune demonstration de crainte ; mais i'ay admiré encore dauantage la bonté de leur courage, les voyant prier Dieu parmy les infideles sans aucun respect humain. Lors que ie prenois mon Breuiaire pour prier Dieu, celuy qui commandoit dans cette chaloupe et les autres Chrestiens à son exemple prenoient leur Chapelet, qu'ils recitoient deuotement lors que le vent les exemptoit de se seruir de l'auiron. Ceux qui les voyoient dans cette posture, quoy qu'infideles faisoient autant d'estat de leur vertu, comme ils conceuoient de mespris des autres qui ayant esté baptisez ne viuoient pas conformement à leur profession : tant il est vray que la vertu a de grands attraits pour se faire aimer, mesme parmy les barbares.

CHAPITRE VI.

De l'Hospital.

Les Iroquois, qui sont les vrais tirans et les persecuteurs de cette nouuelle Eglise, ont ietté la terreur cette année dans le pays. Ils estoient diuisez ce Printemps dernier en dix bandes esparses çà et là sur la grande Riuiere pour escumer tout ce qu'ils rencontreroient. L'vne de ces bandes prit le Pere Bressany et

les Hurons qui le conduisoient en leur pays au dessus des Trois Riuieres ; vne autre escoüade, ayant massacré trois François à Mont-Real, en emmena deux autres captifs, qu'ils ont depuis bruslez dans leur pays au rapport d'vn Huron qui s'est eschappé de leurs mains. Plusieurs Sauuages de la residence de S. Ioseph espouuantez, eurent sujet de craindre que ces ennemis ne descendissent plus bas, et pour cela se retirerent qui deçà, qui delà, ce qui obligea les Religieuses Hospitalieres, auec l'aduis de Monsieur le Gouuerneur, des Peres et des habitans, de ceder au temps et de se transporter en leur maison de Kebec, non sans vne grande incommodité, pour ce que cette maison n'auoit encor que les quatre murailles et la couuerture, mais aussi elles emporterent cette consolation auec elles que les Sauuages sains et malades auoient acquis l'habitude et familiarité de cette saincte maison, et perdu la difficulté de les venir trouuer à Kebec en leurs necessitez et maladies.

Noël Tek8erimath, Capitaine de Sillery, s'estant retiré aux Trois Riuieres pendant ces bruits, pria le Pere Brebeuf qui y estoit pour lors d'escrire aux Religieuses Hospitalieres que si tost que les semences seroient faites, elles se retirassent à Kebec et y menassent aussi auec elles toutes les femmes, enfans et vieillards iusques à son retour. Cela ne peust pas s'executer entierement, mais quand les Religieuses quitterent Sillery, toutes les femmes Sauuages vinrent à Kebec dresser deux cabanes prés de la maison des Religieuses, l'vne pour les hommes qui trauailloient au bastiment, l'autre pour les malades, attendant qu'il y eust vne sale faite pour ce sujet, et ne manquerent pas d'enuoyer incontinent deux ou trois de leur gens qui estoient malades et qui ont encore esté suiuis de quelques autres. Les Sauuages les visitent à tous propos, et les pressent de paracheuer quelque lieu commode pour passer l'Hyuer, et se garantir des neiges et des glaces.

Leur charité a secouru cette année plus de 35. malades, dont le Ciel en a pris dix, et outre ces malades, plusieurs Sauuages ont passé les deux ou trois iours en cette maison de misericorde pour s'y faire purger et medicamenter, voulans preuenir quelque maladie dont ils se sentoient menacez. Ce n'est pas là encore tout l'exercice de charité de ces bonnes meres, la maison de Dieu fait du bien aux pauures aussi bien qu'aux malades : plusieurs vieillards, plusieurs femmes et plusieurs enfans leur sont demeurez deux ou trois mois sur les bras pendant l'Hyuer, et fussent morts de miseres sans ce secours. C'est vne necessité, mais aussi vn contentement de s'espuiser en ces rencontres. Comme la pluspart de ces pauures gens estoient Chrestiens, ils ont donné vne grande édification aux Religieuses ; en voicy quelques actions particulieres.

On a souuent parlé dans les relations precedentes d'vne bonne femme aueugle nommée Helene ; sa mort a donné vne sainte approbation aux actions de la vie qu'elle a menée depuis son Baptesme. Vn excez peu blasmable l'a iettée dans le tombeau : se sentant attaquée d'vne forte fiéure, elle dit aux Meres Hospitalieres : La tristesse que ie ressens voyant la dureté des Algonquins de l'Isle mes compatriotes, et le scandale qu'ils donnent aux autres Sauuages par le mespris qu'ils font de la Foy me fera mourir ; si i'entre dans leur cabane pour raconter quelque Histoire Saincte ou pour les inuiter à prier Dieu, ils se moquent de tous les aduis qu'on leur donne, ils mesprisent la priere comme s'ils estoient independans de Dieu ; leur malheur me touche si viuement le cœur que i'en suis triste iusques au mourir : voila, disoit-elle, la cause de ma maladie. Vn grand Sainct dit que toute chose doit auoir sa mesure et sa reigle excepté l'amour qu'on porte à Dieu ; cette bonne âme auoit trop de zele en sa ferueur et estoit trop pressante. I'ay, disoit-elle, vne grande consolation quand ie vay visiter les Sauuages d'icy bas, ils prennent plaisir d'entendre parler de Dieu, ie leur raconte l'Histoire d'Abraham, de Moyse, et les autres que i'ay retenuës dans l'instruction qu'on m'a

donnée (en effet elle estoit aussi sçauante dans les mysteres du vieil Testament que plusieurs femmes des plus capables de nostre France); ils prennent tous plaisir d'ouyr parler de choses si rauissantes, ils se mettent à genoux tous les soirs et ils prononcent les prieres tout haut, chacun me suit auec beaucoup de modestie ; mais ils manquent encore en vn point pour la pluspart, c'est que ie voudrois qu'apres leur priere ils gardassent le silence, qu'ils ruminassent ce qu'ils ont dit à Dieu, et qu'ils s'endormissent en pensant à luy ; or vne bonne quantité ne laisse pas de parler et de s'entretenir apres qu'ils ont prié Dieu, cela m'afflige vn petit, car ie voudrois qu'ils fissent encore mieux qu'ils ne font.

Elle adioustoit que depuis qu'elle estoit deuenuë aueugle et qu'elle s'estoit rangée à la foy, elle auoit tousiours esté trauaillée de quelque maladie ; le diable prenoit de là occasion de luy suggerer cette pensée : Mais d'où vient que depuis que ie connois Dieu et que ie l'aime si particulierement, ie suis tousiours dans les souffrances, et voila des femmes qui se portent si bien et qui le mesprisent ? Aussi-tost, il luy venoit vne autre pensée: C'est l'amour de mon Dieu qui fait cela pour m'esprouuer et pour me faire paier mes debtes icy bas, afin que ie ne sois point tourmentée en l'autre vie : voila comme il traite ses amis. Cela luy donnoit des desirs de souffrir, en sorte que ne pouuant ieusner le Caresme, et croyant que les souffrances estoient agreables à Dieu, elle luy disoit : Si ie ne puis ieusner, ie peux endurer : ie vous offre les douleurs de ma maladie.

Ie n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter le nombre des prieres que faisoit cette bonne âme ; elle auoit vne deuotion amoureuse enuers Nostre Seigneur, elle aimoit cordialement la saincte Vierge, elle s'adressoit souuent à son bon Ange et à saincte Helene dont elle portoit le nom, faisant des colloques auec vn languague qui est bien venu au Ciel ; sur tout se voyant charitablement assistée non seulement elle remercioit les Meres qui la seruoient, mais elle ne manquoit point de dire souuent ces paroles : Mon Dieu, determinez de ma vie, vous estes le maistre ; ayez pitié de ceux qui ont pitié de moy, secourez tous ceux qui nous secourent, et sur tout éleuez au Ciel la personne qui a fait bastir cette maison où on reçoit les pauures malades, éleuez-y aussi tous ses amis. Min8kitch, ainsi soit-il.

Elle auoit vne grande deuotion d'entendre la saincte Messe, enuoyant aduertir certain iours les bonnes Meres qu'elle se trouuoit si mal qu'elle ne pouuoit aller seule à la Chappelle, on luy répondit qu'elle n'estoit point obligée d'assister à la Messe dans vne si grande maladie ; mais deuant que la response luy fust renduë, deux femmes Sauuages l'estant venuës voir, elle s'y fit traisner et l'entendit à deux genoux, et pour marque que sa ferueur la soustenoit, ses deuotions finies, elle n'en pouuoit plus tombant en deffaillance, si bien qu'à peine la peut-on reporter sur son lict d'où elle disoit à Dieu, les iours qu'on ne luy permettoit pas d'aller à la Chapelle : Tu sçais bien que ie suis malade et que ie suis triste de ne pouuoir entrer dans la maison des prieres, et elle prenoit pour lors son Chapelet et se tournant vers l'Eglise le recitoit auec toute l'attention qu'elle pouuoit auoir.

Elle demanda quelle opinion auoit le Medecin de sa maladie ; on luy dit qu'il auoit bonne esperance de sa santé : C'est à Dieu, fit-elle, d'en determiner, qu'il fasse ce qu'il voudra, ie ne seray pas marrie de le voir. Comme elle vit que les remedes la tourmentoient sañs effect, elle en eut auersion, neantmoins elle les prenoit disant qu'il falloit obeyr.

Elle estoit dans vne ardeur bruslante, la colique la pressoit quelquefois viuement, et si dans ses angoisses il luy eschappoit quelques paroles de chagrin, aussi-tost elle demandoit pardon : C'est le mal, disoit-elle, qui parle, ie veux obeyr à Dieu, priez-le qu'il aye pitié de moy. C'est chose bien remarquable que iamais sa maladie ne l'empescha d'instruire et de parler de Dieu à ceux ou celles qui la venoient visiter, et mesme

encore par fois elle enseignoit quelque chose de sa langue aux Meres qui l'assistoient. Elle auoit de grandes affections de mourir Religieuse ; comme on ne iugeoit pas à propos de luy accorder sa demande, on luy promit pour sa consolation qu'on l'enterreroit aupres de la Mere de saincte Marie, qui est passée de ce monde dans l'estime d'vne haute vertu. On luy dit aussi qu'on l'enseueliroit à la Françoise : cela luy donna vne ioye si sensible qu'elle ne se pouuoit contenir. Elle auoit neantmoins encore vn regret, c'estoit de mourir deuant que les Sauuages fussent retournez de leur grande chasse, desirant leur tesmoigner le contentement qu'elle ressentoit d'auoir embrassé la foy de Iesus-Christ ; elle demanda cette faueur à Dieu, qui luy fut accordée : car ils arriuerent 2. iours deuant sa mort, et l'estant venus visiter elle déploya son zele et sa rhetorique, elle se met sur son seant et les sentant à l'entour de son lict elle leur dit d'vne voix ferme : A la bonne-heure que ie vous parle encore vne fois deuant ma mort, i'auois desiré cela tres-ardemment, ne croyez pas que ie sois triste quoy que vous me voyez malade et toute mourante, mon cœur est plein de ioye de ce que ie m'en vay au Ciel ; ô que ie remercie Dieu de bon cœur de ce que ie suis baptisée et de ce qu'il m'a fait la grace de croire tousiours en luy depuis que ie suis Chrestienne ! ie meurs dans ce contentement là ; soyez fermes en la foy, ie prieray Dieu pour vous quand ie seray en Paradis, afin que vous perseueriez en son Eglise, priez-le aussi qu'il m'ayde à bien mourir. I'ay vne consolation toute particuliere de ce que mes bonnes Meres m'ont promis que ie serois enterrée aupres de la Religieuse qui mourut il y a 3. ans. A ce discours les Sauuages respondirent à leur ordinaire ; ho, ô, ô, pour marque qu'ils approuuoient tout ce qu'elle auoit dit ; plusieurs luy parlerent en particulier, et tous luy donnant le dernier adieu, s'en retournerent fort satisfaits. Nous sommes grandement faschez, disoient-ils, de la mort de cette bonne femme, elle sçauoit toutes les prieres, elle nous instruisoit et nous parloit souuent de Dieu dans nos cabanes ; nous l'aymions tous.

Le Pere Superieur la voyant baisser notablement luy donna le sainct viatique et en suitte l'Extreme-Onction, et luy recommanda de s'occuper tant qu'elle pourroit dans l'amour de celuy qu'elle alloit voir. Se sentant affoiblir : c'est à ce coup, dit-elle, ie me meurs. Et ioignant les mains et leuant les yeux au Ciel, elle perdit la parole, mais non pas l'oüye, si bien que comme on luy suggeroit quelques actes d'amour et de confiance, elle monstroit en serrant la main des Meres qui l'approchoient, qu'elle prenoit plaisir en ces sainctes actions ; elle passa au Ciel dans cette douceur, nous laissant vn riche exemple des bontez de l'esprit diuin. Les Religieuses Hospitalieres, qui aymoient vniquement cette bonne femme pour sa vertu, luy firent vn seruice le plus solemnel qu'elles peurent, auquel assisterent les Sauuages qui se trouuerent pour lors à Sainct Ioseph.

Le 12. d'Octobre, vne autre femme nommée Marie 8ki8ichun8k8e rendit l'âme à Nostre Seigneur dans le mesme Hospital, apres vne maladie de trois mois, causée en partie pour la perte de son mary Chrestien tué par les Iroquois. Sa patience fut insigne : elle brusloit d'vn feu qui luy consommoit la langue et le gosier et toute la poitrine, elle dessecha comme vn squelette ; iamais neantmoins elle ne manqua de rendre ses petits deuoirs à Dieu soir et matin, elle n'eust pas cru estre Chrestienne si elle n'eust fait ses prieres. Le Pere Superieur la consolant sur ses angoisses, elle s'escria d'vne voix fort dolente : Ie n'apprehende point la mort, ie ne me fasche point de ce que Dieu ordonnera de moy, mais i'ay des regrets bien sensibles de laisser cette pauure petite orpheline (monstrant vne seule enfant qui luy restoit) sans aucun secours. Le Pere luy promit qu'il l'aideroit, et les Hospitalieres luy firent faire vne petite robe au plus tost, ce qui consola tellement cette bonne Mere qu'elle embrassa son enfant auec des tendresses admirables ; puis la donnant à vne femme

Sauuage, luy dit : Prends-la pour ta fille et ne l'apporte plus, de peur que cela ne resueille mes douleurs. Quelque temps deuant sa mort, elle demanda à se confesser. Ie me suis faschée, disoit-elle, ie desire qu'on me fasse venir vn Pere. Ce fut la derniere confession de sa vie, car bien-tost apres elle perdit la parole, ne laissant pas par vn signe de ses yeux de tesmoigner qu'elle entendoit ce qu'on luy disoit et qu'elle exerçoit les actes qu'on luy suggeroit. Estant encor aux Trois Riuieres deuant qu'elle descendist à l'Hospital, elle dit à vn Pere qui la consoloit : Ie m'en vay à sainct Ioseph, ie me logeray aupres de l'Hospital, et ie demeureray le reste de mes iours auec les croyans, ie m'approcheray d'Helene qui sçait toutes les prieres (c'est cette bonne femme dont nous venons de parler), elle m'instruict profondement. En effect cette bonne femme aueugle a aidé beaucoup de personnes à voir et embrasser la vertu et les verités de nostre creance.

Vne ieune fille d'vne Nation qui tire plus vers le Nord que Tadoussac, estant venuë voir les Sauuages de ce quatier là, tomba malade ; on la fit apporter de 40. lieuës loin en cet Hospital, où elle a demeuré 4. ou 5. mois malade. C'est chose estrange que cette âme qui auoit tousiours esté dans la barbarie estoit neantmoins doüée d'vne douceur si aimable qu'on la gouuernoit aussi facilement qu'vn petit enfant ; quoy qu'elle eust des douleurs tres-sensibles et tres-ennuyantes, iamais elle ne se plaignoit, iamais elle ne demandoit rien, elle agreoit auec vn visage gay et serein tout ce qu'on luy donnoit, ses delices estoient de prier Dieu, et quoy qu'elle fust debile, elle ne vouloit rien prendre qu'elle n'eust entendu la Messe. Ayant desir de communier, elle souffrit beaucoup pour ioüir de cette faueur : car estant bruslée d'vne soif qui la consommoit, elle endura toute la nuict cette peine sans iamais vouloir prendre une goutte d'eau, elle en fut si foible que cette communion luy seruit de viatique. Le Pere Dequen la consolant apres la Messe, les Meres s'apperceurent qu'elle defailloit, le Pere luy donne au plus tost l'Extreme-Onction, et ce petit Agneau laué depuis peu dans le sang de Iesus-Christ, s'en alla auec son vray pasteur dans le Ciel.

Vn ieune Attikamegue (c'est vne nation qui est au Nord des Trois Riuieres) auoit trois grandes playes mortelles et vne violente fievre qui l'oppressoit de temps en temps ; ces grandes maladies ne luy desroboient point la paix de son âme ny la serenité de son visage. Aux moindres petits seruices qu'on luy rendoit, il tesmoignoit des actions de graces pleines de cœur. Comme il n'auoit pas esté profondement instruict, sa maladie nous ayant obligez de le baptiser promptement, il ne sçauoit que quelques prieres qu'il recitoit si souuent auec son Chapelet, qu'on eust dit qu'il n'auoit rien au monde de plus cher : en effect si dans son sommeil, son Chapelet luy eschapoit, il n'auoit point de repos qu'on ne l'eust cherché et qu'on ne luy eust rendu ; comme on vit que sa maladie luy donnoit le temps d'estre instruict de la Communion, dont il n'auoit point encor eu de connoissance, on luy en parla : mais on n'eut pas si-tost entamé ce discours que le voyla en ferueur, il presse à toute heure ces bonnes Meres de l'instruire ; si quelque Sauuage le vient voir, il luy demande s'il est admis à la Communion ; s'il respond que ouy : Tu sçais donc bien ce que c'est, sied toy là et m'instruy ; car ie veux communier deuant que de mourir. En effect, il mourut le lendemain qu'il eust receu son Sauueur.

Vn nommé Charles K8erasing, fils d'vne bonne veufue nommée Charité, estoit seul chasseur de sa famille composée de dix personnes. Il a esté trois ans malade ; enfin s'estant retiré à l'Hospital, iamais on ne l'entendit plaindre, iamais il ne tesmoigna aucune tristesse ny ennuy de son mal ; il estoit tres-bien instruict, c'est pourquoy il n'estoit pas besoin de luy remettre en memoire son petit deuoir. Il perdit la veuë 8. ou 9. mois deuant son trespas, ses douleurs augmenterent, mais sa patience ne diminua iamais : enfin elles en vindrent à tel point qu'on ne pensoit pas qu'il les

peust supporter deux iours sans mourir, et il les endura encor trois semaines entieres et dauantage. Il prononçoit par fois le S. Nom de Iesvs, comme en criant et en se plaignant, dans ses plus grandes presses ; mais aussi-tost qu'on luy parloit de Dieu, il s'arrestoit tout court, prenant vn singulier plaisir dans les discours de pieté, et quelquefois il disoit aux assistans : Encor que vous m'entendiez crier, ie ne suis pas neantmoins fasché, ie ne suis point las de souffrir, c'est la douleur qui a ses saillies, ie veux ce que Dieu veut, c'est à luy d'ordonner de ma vie. Il passa de ce monde muny de tous les Sacremens de l'Eglise.

Le 5. d'Auril, vn nommé Alexis Piminak8auich Algonquin, quitta cette vie pour entrer dans vne autre meilleure et de plus grande durée. Ce pauure garçon estoit d'vn naturel assez vif, mais la grace temperoit bien son ardeur. Vn an ou enuiron deuant son trespas, s'estant rencontré aux Trois Riuieres auec ses camarades qui traittoient auec leur rage ordinaire vn pauure prisonnier, il se retira doucement d'auec eux ; ils se gausserent de luy, ils luy osterent son Chapelet le mirent en pieces, en vn mot, ils firent ce qu'ils peurent pour l'induire à tourmenter auec eux ce pauure miserable ; ce ieune homme s'enfuit et se retira dans nostre maison, suppliant le Pere qui estoit-là de luy donner le couuert et de l'aider à trouuer vne commodité pour retourner auec les croyans de sainct Ioseph ; le Pere s'y employa. Ce bon garçon, ne se contentant pas de viure à la façon des Neophytes, qui gagnent le cœur de ceux qui les connoissent, tesmoigna vn desir de passer en France pour apprendre la langue et employer le reste de ses iours au seruice de Nostre Seigneur sans se marier ; la mort le prit dans ce desir et dans l'exercice des vertus Chrestiennes. Il auoit vn grand soin de purifier son âme dans le Sacrement de Penitence, et de s'approcher de son Sauueur autant de fois qu'on luy permettoit ; peut-estre que cét amour luy obtint la grace de ioüyr deuant son trespas de tous les Sacremens que Dieu a laissez en son Eglise pour le soulagement et pour la sanctification de ses enfans, et qu'il puisa dans ces diuines fontaines les eaux de grace qui luy donnerent vne mort aussi douce que celle d'vn petit enfant.

Vn autre ieune garçon aagé d'enuiron 16. ans, nous a laissé des exemples d'vne patience de fer : vn abcez s'estant formé dans sa teste et en suitte estant deuenu paralitique, son pauure corps commença à se pourrir deuant que d'estre en terre, les vers luy sortoient par les oreilles, sa peau estoit toute déchirée et ses membres s'en alloient quasi en lambeaux. Ie vous laisse à penser de combien de douleurs estoit enuironné ce pauure garçon ; on ne le pouuoit remuer ny tourner, ny toucher qu'il ne souffrist dans l'extremité, cependant il ne disoit que deux mots Kitak8chsin, vous me faites mal, et il le disoit si doucement qu'on eust dit qu'il parloit pour vn autre. Il n'auoit de l'esprit qu'autant qu'il en falloit pour souffrir patiemment et pour prier Dieu ; la viuacité qu'il faisoit paroistre en santé, et qui auroit donné vn indice d'vne âme colere et impatiente, ne parut plus dans sa maladie, sinon pour demander qu'on luy fist dire les prieres que nous enseignons aux nouueaux Chrestiens. Ayant esté muny de tout le secours qu'on donne aux enfans de Dieu, il nous quitta, chargé des merites d'vne riche patience.

Vne femme desia aagée fut portée à l'Hospital pour y trouuer son salut éternel, car selon les apparences humaines elle couroit des risques d'vne reprobation quasi certaine, si elle n'eust trouué ce refuge. Il faut confesser que Dieu exerce vne estrange prouidence, et qu'il tient des voyes tres-cachées sur ce pauure peuple : les Peres qui sont venus icy des premiers ont veu cette femme mariée à vn Capitaine de grande authorité parmy ceux de sa Nation, elle auoit vne famille grosse et florissante, vne parenté nombreuse, quantité d'alliances, elle a veu de ses yeux toute cette splendeur reduite au neant, ne laissant apres vne quantité

d'enfans qui luy sont morts qu'vne fille aueugle, laquelle ne luy donnoit pas trop de contentement; ces grands coups deschargez du Ciel sur la teste d'vne pauure femme qui demeuroit parmy des impies, lesquels attribuent à nostre creance tous les fleaux et toutes les calamitez qui accablent les Sauuages depuis qu'ils ont receu la Foy, estoient capables non seulement de luy donner de grandes secousses, mais aussi de la terrasser et de la perdre de fond en comble, si elle n'eust esté secouruë ; mais comme elle auoit grandement bien secouru et fortifié ses enfans et ses alliez à l'heure de la mort, ayant vn soin qu'ils mourussent en vrais Chrestiens, nostre Seigneur l'a voulu prendre en vn lieu où elle fust grandement assistée. Le diable luy liura plusieurs attaques, mais elle auoit cela de bon qu'elle ouuroit aisement son cœur, et nonobstant ses tentations elle prioit Dieu fort volontiers ; sa bonté luy a accordé à la mort ce qu'elle auoit procuré aux autres, nous laissant dans la croyance qu'elle auoit trouué grace deuant ses yeux.

Cette maison de Charité n'a pas eu soin des grandes personnes seulement, mais elle a soulagé les plus petits enfans, auec cette charge qui est de surcroist en la Nouuelle France qu'il faut nourrir et heberger les meres pendant qu'on secourt leurs enfans, car elles ne les quittent point de veuë. Ces pauures femmes voyant souffrir ce qu'elles ont de plus cher passeront les iournées entieres sans dire vn seul mot si on ne leur parle, les enuisageant auec des tendresses affligeantes ; elles mesmes les enseuelissent et les portent en la Chapelle en attendant qu'on les mette en terre, se tenant par force vn longtemps deuant l'Autel à prier Dieu. Vne Religieuse se persuadant vn iour que ces bonnes meres prioient pour leurs enfans, leur dit : Vous n'auez que faire de presenter vos prieres à Dieu pour ces petits innocens, ce sont des Anges deuant sa face. Nous le sçauons bien, respondent-elles, c'est nostre ioye que nos enfans ne sentent point le feu deuant que d'aller au Ciel, nous pensons aux contentemens qu'ils ont, et nous les supplions en nostre cœur de se souuenir de nous aupres de Dieu.

Comme on faisoit tous les soirs les prieres à l'Hospital, où les Sauuages voisins se trouuoient, quatre ou cinq femmes estant restées apres les autres, dirent à la Mere qui vouloit esteindre les cierges de la Chapelle : Attends vn petit, ma Mere, nous n'auons pas acheué nos prieres : auiourd'huy on a enterré vne femme Chrestienne, nous voulons prier Dieu pour elle. Leur deuotion dura vne bonne heure, ces actions consolent bien fort ces bonnes âmes qui recueillent dés cette vie le fruict de leur charité, ayant veu de leurs yeux quantité de sainctes actions qui se sont faites dans leur Hospital.

On a baptisé plusieurs personnes ; entre autres vn vieillard y ayant passé l'Hyuer monstra vne ferueur extraordinaire à apprendre les mysteres de nostre creance et à faire entrer dans sa memoire les prieres et l'exercice d'vn vray Chrestien ; il ne se lassoit point de les dire et redire incessamment. Enfin son assiduité et sa diligence luy obtindrent vne faueur dont il ne cognoistra la beauté qu'au Ciel.

D'autres, ayant appris que Dieu aggreoit qu'on luy presentast les premices de toutes choses, prirent les plus beaux faisceaux d'espics de leur bled d'Inde, que nous leur aidons à cultiuer, et les allerent presenter sur l'Autel auec plus de cœur que de compliments.

Les petites filles Sauuages voisines de l'Hospital vont visiter souuent les Religieuses, les suppliant de les instruire : on leur faict reciter le Catechisme, on les interroge, on les fait prier Dieu, et il y en a de si constantes qu'il les faut plustost reprendre d'estre importunes que de manquer de diligence. Comme les Religieuses donnoient certain iour quelque petite recompense à celles qui auoient bien retenu ce qu'on leur auoit enseigné, et qu'on voulust aussi presenter quelque chose à leurs compagnes, elles repartirent, fort bien : Interrogeznous et nous demandez comme aux

autres, et si nous disons bien, nous prendrons vos presens.

Voila en quoy ces bonnes Religieuses se sont occupées cette année, voila leurs exercices outre leur fonctions ordinaires dont elles s'acquittent sainctement : si le deffaut des petits soulagemens qu'on a en France, si la pauureté et la disette, si les incommoditez d'vn nouueau pays aydent à faire des saincts, elles y auront bonne part.

CHAPITRE VII.

Du Seminaire des Vrsulines.

L'arriuée des vaisseaux a augmenté la ioye de ce petit seminaire luy rendant saines et sauues deux braues Vrsulines qui se sont moquées aussi bien que les autres des dangers de la mer, et qui pour toutes les fatigues d'vn long voyage n'ont iamais tourné la teste en arriere. Le choix de ces deux bons subjects a esté fait par Monseigneur l'Archeuesque de Tours, lequel estant supplié par la Superieure du petit Couuent de Kebec, de leur enuoyer du renfort, douta quelque temps s'il confieroit aux longs dangers de l'Ocean des filles qui viuoient icy dans l'asseurance ; mais voyant que le chemin estoit desia frayé et qu'il ne pouuoit sans quelque reproche de sa bonté refuser vne demande si raisonnable et si saincte, n'estant pas bien seant de laisser vn tel ouurage imparfait, il y voulut luy mesme contribuer ses soins et ses affections. Il se transporte en la maison des Vrsulines de Tours, il escoute celles qui auoient plus de feu et plus de zele pour cette mission, et apres les auoir diligemment et sainctement examinées, il donne sa benediction à sœur Anne de Saincte Cecile et à sœur Anne de Nostre Dame, et pour tesmoignages des desirs qu'il a de soustenir ce petit Seminaire, il fait conduire ces deux bonnes filles dans son propre carosse iusques à Poitiers. Ses affections ne se renferment pas dans l'enceinte de son Diocese, son cœur est plus grand que le Iardin de la France, il fait esperer aux pauures Sauuages vne partie de ses bontez ; mais disons deux mots de l'employ de ces bonnes Ames.

Les Vrsulines ont de petites écolieres Françoises, elles en ont aussi de pensionnaires, et le païs se peuplant dauantage augmentera leur employ ; elles ont des seminaristes sedentaires, elles en ont de passageres tirées des cabanes des Sauuages. Leurs grilles sont par fois visitées des nouueaux Chrestiens et des bons Neophytes qui les vont voir pour entendre parler des choses du Ciel. Il y a des filles en cette maison qui parlent Algonquin, d'autres qui parlent Huron, elles honorent Nostre Seigneur en plusieurs langues, et sa bonté leur donne occasion de debiter la science qu'il leur a départies, leur enuoyant des personnes qui apprennent par leur moyen à le connoistre et à l'aimer.

Cette année vne seminariste qui auoit desiré ardemment d'estre Religieuse est passée de cette vie dans vne meilleure ; elle se nommoit Agnès Chab8ek8echich. Ses parens l'ayant retirée du seminaire pour se seruir de son petit trauail, comme elle estoit desia grande, il arriua qu'en nauigeant dans leur petits canots elle tomba dans la grande riuiere ; son beau frere, l'ayant apperceuë, se iette à l'eau et la retire de la mort, car elle couloit desia à fonds ; il sauua aussi ses compagnes qui estoient dans le mesme nauffrage. Or comme on ne rechauffe point cette pauure fille que le froid d'vne saison desia bien rude auoit portée à deux doigts du trespas, elle ne fit que trainsner iusques enuiron les festes de Noël qu'elle prit vne nouuelle naissance en Paradis. Elle donna beaucoup d'edification aux Sauuages dans le peu de temps qu'elle fut auec eux. Comme elle auoit vne belle voix, elle leur chantoit des Cantiques spirituels qu'on luy auoit appris au seminaire, elle se rendoit obeïssante et sa deuotion aggreoit extremement à ces bons Neophytes ; quand ceux qui l'assistoient luy eurent

annoncé la nouuelle de sa mort voyans la rigueur de sa maladie, elle rentra dans soy-mesme, puis tirant vn profond soupir : Helas, ie voudrois bien, dit-elle, me pouuoir confesser, ie ne sens rien qui me presse la conscience, mais ie souhaitterois bien fort neantmoins d'estre assistée par quelque Pere. Il n'y auoit pas de moyen pour lors, car ses parens l'auoient menée auec eux dans leurs grandes chasses ; vn ieune François qui accompagnoit cette escoüade de Sauuages Chrestiens pour apprendre leur langue, s'en reuint si édifié et si estonné de tous tant qu'ils estoient, et notamment de la belle mort de cette ieune seminariste, qu'il en consola bien fort tous ses parens qui nous l'ont raconté. Elle produisoit des actes de douleur d'auoir fasché Dieu, mais auec des tendresses si grandes que les Sauuages en estoient touchez ; elle auoit tousiours en main et deuant ses yeux son liure de prieres, car elle lisoit fort bien, et quand sa veuë vint à s'affoiblir, elle se seruoit de son Chapelet pour entretenir ses petites deuotions ; ses parens enterrerent auec elle son liure et son Chapelet pour marque de sa pieté et de l'amour qu'elle auoit enuers Dieu et enuers la saincte Vierge. Comme on leur demandoit s'ils n'auoient point de regret de sa mort : Non, dirent-ils, elle est trop bien morte, nous la croyons bien-heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bon-heur. C'estoit vn excellent esprit, Dieu luy a accordé de mourir vierge comme elle l'auoit desiré, nonobstant qu'elle eust esté recherchée de quelque François et de quelques Sauuages.

Vne bonne femme Chrestienne, ayant eu deux filles d'vne ventrée, demandoit il n'y a pas long-temps à vn des Peres de nostre Compagnie si les Meres Vrsulines ne voudroient pas bien prendre l'vn de ses enfans, n'ayant pas le moyen de les nourrir tous deux ; le Pere luy repartit qu'il estoit trop petit n'estant encore qu'au maillot : Il est vray, répondit-elle, que les Religieuses n'ont point de laict, mais elles ont tant de charité et tant d'esprit qu'elles trouueront bien le moyen de luy sauuer la vie. Elle disoit cela à mon aduis à raison que les Vrsulines ont eu auec elles trois petites orphelines ausquelles il falloit quasi faire l'office de nourrices. Il y en a vne autre qui n'a que trois ans, et qui a esté trois mois de l'année percluse de tous ses petits membres, si bien qu'elle n'auoit que la langue libre ; vous diriez que la raison a notablement preuenu le temps qu'elle se descouure és autres enfans, et que les benedictions du Ciel luy ont esté données en abondance, elle a esté voüée à Dieu par son pere et par sa mere dés sa premiere naissance : il n'y a rien de si obeyssant, rien de si complaisant, c'est vne humeur composée de succre et de miel, tant elle est douce, ce qui n'a pas peu seruy pour soulager les peines de ses maistresses, car il falloit qu'ils la tinssent quasi iour et nuict sur leurs bras. Lors que ses douleurs plus pregnantes luy tiroient les larmes des yeux, si on luy disoit, c'est assez pleuré, priez Dieu, elle se mettoit à chanter l'*Aue Maria* ou quelque autre priere. Il arriua que l'vne de ses maîtresses fut contrainte de la leuer quatre fois pour vne nuict ; le lendemain matin on luy dit : Charité, c'est ainsi qu'elle se nomme, vous auez bien donné de la peine à vostre mere. Il est vray, dit-elle, mais ma mere est bien patiente, elle m'a fait comme elle feroit à Iesus. Cette enfant qui n'a que trois ans fait plusieurs actions qui la font admirer : les Meres ne chantent quasi rien au Chœur que cette petite innocente ne retienne quelque verset, variant les chants et les entonnant aussi gentiment qu'vne grande personne ; cela console bien fort ces bonnes Religieuses de voir de si gentilles inclinations en des Sauuageons si peu cultiuez depuis tant de siecles.

Comme les seminaristes sedentaires sont vestuës à la Françoise, demeurant auec les pensionnaires Françoises, on tasche par fois de leur donner de l'émulation : on en a fait communier cette année vne petite bande d'vnes et d'autres ; vne maistresse a pris soin des Françoises, et vne autre a pris le soin

des filles Sauuages ; elles ont employé six semaines à les instruire et à les disposer plus particulierement à cette premiere Communion. Ces enfans firent paroistre tant d'affection et tant de ferueur que ces bonnes meres en estoient dans l'estonnement, les voyant conceuoir et gouster les choses de Dieu d'vne façon toute particuliere. I'aduouë, disoit la Mere Superieure, qui les interrogeoit pour reconnoistre si elles estoient capables de receuoir ce pain celeste, qu'elles ont surpassé mon attente, les voyant instruites et touchées au delà de mes esperances. Le temps de leur communion approchant, leur maistresse voyant que leur desir augmentoit, leur dit qu'il leur manquoit encor quelque chose pour plaire à celuy qu'elles vouloient receuoir ; ces pauures creatures se croyans quasi rebutées, demandoient en pleurant ce qu'il falloit donc faire : on leur parle d'vne confession generalle, qui ne pouuoit pas estre de beaucoup d'années, non seulement pour ce qu'elles sont encor ieunes, mais parce qu'il n'y a pas long-temps qu'elles sont baptisées, on les instruit là dessus, elles s'y comportent en personnes meures et touchées de Dieu, se confessans auec beaucoup de tendresse et auec beaucoup de ressentiment de leurs pechez ; s'étant ainsi disposées, elles vont trouuer leur Maistresse et luy disent : Il n'y a plus rien dans nostre cœur, tout le mal en est dehors, c'est à ce coup que Iesus y viendra. On leur accorde ce qu'elles auoient tant demandé et tant attendu ; de verité Nostre Seigneur ne fait point de distinction du Barbare ou du Grec, il agit en ce Sacrement selon la disposition de nostre cœur. Ces petites âmes en firent paroistre les effects : Pleust à Dieu, disoit l'vne, que celuy qui m'est venu voir demeurast tousiours auec moy. O que i'ay ressenty vn grand desir de iamais ne l'offenser, disoit l'autre ! Fust-il ainsi, adioustoit sa compagne, que iamais ie ne retournasse aux cabanes des Sauuages, i'ay trop peur de fascher Dieu.

A peine auroit-on creu que les filles Sauuages se deussent iamais assuiettir à tous les exercices d'vne classe comme font les Françoises, on n'eust iamais pensé dans les premiers commencemens qu'il eust fallu parler de correction à des enfans qui iamais n'en reçoiuent de leurs parens ; cela se fait neantmoins et auec fruict, et maintenant elles s'y accoustument, soit par l'exemple des Françoises, soit que leur esprit se rende petit à petit plus souple. La Mere Superieure en ayant veu quelqu'vne commettre vne faute, recommanda à sa Maistresse d'en tirer le chastiment ; la pauure enfant se monstra plus contrite et plus affligée de sa faute que de la peine : elle se vint ietter aux pieds de la Superieure apres la correction auec des regrets si sensibles qu'il la fallut consoler.

Comme on disoit certain iour aux Seminaristes que les corps des bien-heureux auroient d'autant plus de gloire qu'ils auroient souffert ça bas auec plus de patience, et que la grandeur des souffrances seroit la mesure de leur beauté : Voyla qui va bien, respondirent-elles, les Sauuages seront donc bien releuez au Ciel, car ils souffrent beaucoup, notamment pendant l'Hyuer ; cela nous donne enuie d'estre malades, afin d'endurer dauantage pour auoir plus de gloire. Elles offrent à Nostre Seigneur leurs petits trauaux et leurs petites peines, elles dressent leurs pensées et leurs intentions auant que de commencer leurs petits ouurages ; que si la chose est penible, elles s'arrestent par fois vn peu de temps pour faire vne petite priere et vne petite eleuation de cœur au Ciel. Elles passent encore plus auant, car pour entretenir cette ferueur, il y en a tousiours quelqu'vne qui reueille les autres, s'escriant tout haut : Faisons tout pour l'amour de Nostre Seigneur, mes sœurs, faisons tout pour son amour. Cette deuotion les tire petit à petit de la paresse et de la liberté qui n'est que trop naturelle aux Sauuages.

Deux Seminaristes, ayant esté enuoyées en quelque endroit, et s'estant arrestées plus de temps qu'il n'en falloit pour la commission qu'on leur auoit donnée, ne respondoient rien à leur

Maistresse qui les tançoit, iusques à ce qu'elle leur vinst à demander à quoy elles auoient employé leur temps : Nous nous sommes arrestées, dirent-elles, à penser et à parler des souffrances du Fils de Dieu, car cela est bien estrange qu'il se soit fait homme pour endurer et pour payer son Pere : il aime bien les hommes, puis qu'il a tant pasty pour leurs pechez. Ie pense souuent à cela pendant la Messe, disoit l'vne des deux. Et moy, disoit l'autre, i'y pense aussi, et ie me donne à luy, et ie le prie qu'il dispose de moy comme il voudra.

Ie n'aurois pas pensé que les Sauuages fussent si constans à prier pour quelques personnes quand ils l'ont entrepris : vne ieune fille, aagée peut-estre de douze ans, disoit au Pere qui est retourné cette année de France : Il ne s'est passé iour que ie n'aye prié pour toy. Le Pere ne la croyant pas, luy demande ce qu'elle disoit à Dieu ; aussi-tost sans broncher, elle luy dit promptement : Voicy comme ie luy parle : Mon Dieu, ayez pitié de nostre Pere, conseruez-le, empeschez qu'il ne fasse naufrage par vn trop grand vent ou par de trop grandes vagues, menez-le en son pays, et le ramenez : vous pouuez tout. Voyla toute sa Rhetorique, qui vaut mieux que celle de Ciceron.

Il y a vne ieune Seminariste qui n'a point manqué depuis trois ans de prier Dieu à la saincte Communion pour Madame de la Peltrie, Fondatrice du Seminaire ; les autres font le mesme pour les personnes qui leur font du bien en particulier dont on leur donne aduis. Mais à propos de Madame de la Peltrie, quand ces petites plantes la virent de retour au Seminaire, apres quelque sejour qu'elle a fait à Montreal, elles ne pouuoient contenir leur ioye ; c'est bien pour lors qu'elles la regardoient pour leur vraye Mere qui les a tousiours bien cheries et bien aimées. Or ce n'est pas seulement à l'endroit de ces ieunes enfans que ces bonnes meres employent leur zele : des femmes toutes faites, et mesme encor d'autres personnes les vont visiter à leurs grilles, et les supplient de leur donner quelque instruction ; d'autres laissent leurs filles comme en depost pendant quelques mois qu'ils vont faire leurs grandes chasses, ce qui les accommode entierement : car ils n'ont point la peine de les traisner apres eux dans les bois, ils sont bien asseurez que leurs enfans ne souffriront ny la faim ny le froid pendant qu'elles seront auec ces bonnes meres, et ce qui vaut mieux que tout le reste, ils se resioüyssent de ce qu'on leur apprend le chemin du Ciel. Vne pauure femme voulant à ce propos laisser sa fille auec les autres, cét enfant ne peut demeurer si long-temps esloignée de sa mere ; elle pleure, elle s'afflige, bref on la renuoye à ses parens. La mere s'en attristant, disoit : Ma fille n'a point d'esprit, i'esperois qu'elle m'enseigneroit ce qu'elle auroit appris aupres de ces bonnes Meres pendant cét Hyuer, et me voila frustrée de mon attente. Vne autre sienne parente disoit à l'enfant : Pleust à Dieu que ie fusse en aage d'estre auec les Religieuses, i'aurois plus d'esprit que toy, car ie ne les quitterois pas que ie ne fusse instruite. Pour conclusion ces deux bonnes femmes se rendirent assiduës cinq ou six semaines pour venir entendre parler de la doctrine de Iesus-Christ, et puis il fallut suiure ceux qu'elles ne pouuoient quitter.

Vne autre femme baptisée depuis quelques années s'en alla exprez chez les Meres et demanda qu'on l'instruisist du mystere du tres-sainct Sacrement. I'ay esté long-temps absente de Sainct Ioseph, disoit-elle, ie ne me suis point trouuée aux instructions, i'ay perdu la memoire de ce que ie dois sçauoir. A chaque article que luy expliquoit la bonne Mere qui luy fut donnée pour maistresse : Voila iustement ce qu'on m'auoit enseigné, ie n'ay point d'esprit, ie ne sçaurois retenir ce qu'on me dit, en verité tu me fais plaisir, ie te remercie. Ah que i'estois affligée autre fois, adioutoit-elle quand quelqu'vn de mes enfans venoit à mourir ! ie ne pouuois me consoler en façon du monde ; mais depuis que ie suis baptisée, ie n'ay plus ces ennuis, car ie dy en mon cœur : Dieu a de l'esprit, il est bien sage, il est

bon, il sçait tout ce qu'il fait, peut-estre qu'il voit de loin que si mon enfant viuoit plus long-temps il ne croiroit plus en luy et qu'il seroit bruslé, voila pourquoy il le prend de bonne heure, laissons le donc faire, car mon enfant n'est pas mal d'estre auec luy ; quand i'en voy mourir quelqu'vn, ie dy : O Dieu, détermine de moy aussi si tu veux, fais tout ce que tu voudras de mes enfans ; tu me veux peut-estre esprouuer, tu veux voir si ie croy en toy : quand tu m'affligerois cent fois dauantage i'y croyray tousiours, ie t'aymeray et t'obeïray tousiours, ie veux tout ce que tu veux, et puis m'addressant à mon enfant, ie luy dy : Prens courage, vas-t'en voir Dieu, et quand tu le verras, dis luy : ayez pitié de ma mere, prie-le pour moy afin que i'aille au Ciel auec toy, ie prieray pour ton âme afin que tu ne sois pas long-temps en Purgatoire.

Sa maistresse luy parlant à ce propos des Indulgences qu'on pouuoit gagner auec vne médaille, elle s'escria auec autant de ioye comme si elle eust trouué vn thresor : Voyla pour la premiere fois que i'entends parler de cette doctrine ; en verité, ma mere, disoit-elle, tu me fais plaisir, ie te remercie, ô ce que tu dis est bon ! ie m'en souuiendray tous les iours de ma vie, notamment quand ie communieray. Elle prit la médaille qu'on luy donna auec vn sentiment tout plein de reconnoissance : Il ne se passera iour que ie ne prie Dieu qu'il te recompense de la peine que tu as prise de m'enseigner.

Quelques Hurons, estant descendus cét Hyuer à sainct Ioseph, ne manquoient iamais de deux iours l'vn d'aller visiter celles qui parlent leur langue pour estre instruits en nostre creance, notamment sur l'Adorable mystere du sainct Sacrement ; ils auoient plus d'vne lieuë de chemin à faire pour aller à cette escole ; ny le vent, ny la neige, ny le froid, ny le mauuais temps ne les en ont iamais empeschez, et par fois ils demeuroient deux et trois heures dans le parloir, nonobstant la rigueur du temps, sans iamais parler d'autre chose que de leur Catechisme, quoy qu'on leur offrit à manger et qu'on les inuitast de s'aller chauffer dans la maison voisine, rien ne leur sembloit plus pressé ny de plus grande importance que de se faire instruire : la ferueur du disciple aide par fois à rechauffer le cœur de son maistre.

Ie ne finiray point ce Chapitre que ie n'aye encor touché vne autre occupation des Vrsulines de Canada, c'est l'exercice des œuures de misericorde corporelle ; il faut aider les corps qui veut gagner les esprits. Si-tost que les vaisseaux furent partis, plusieurs Seminaristes passageres se presenterent si pauures et si mal vestuës qu'il fallut leur donner dequoy se couurir, et ce qu'on leur donna auroit seruy à plus de vingt Seminaristes sedentaires ; elles desroberent aux vnes ce que la charité vouloit qu'on donnast aux autres. Cette année on les a bien empeschées de commettre vn semblable larcin : car on ne leur a point ou fort peu apporté d'étoffes. Le deffaut du temporel retarde beaucoup le spirituel.

Ce n'est pas tout, plusieurs Sauuages de l'Isle, de la Nation d'Iroquet, et d'autres endroits s'estans campez assez proche de Kebec, alloient tous les iours en la Chappelle des Vrsulines, où le Pere Dequen leur faisoit l'aumosne spirituelle ; on en a baptisé quelques-vns en cette petite Eglise apres les auoir suffisamment instruits. Or comme la misere accabloit ce peuple, l'aumosne spirituelle estant faite, suiuoit la corporelle : les Meres au sortir du Sermon donnoient à manger à quatre-vingts personnes, charité qu'elles ont continuée enuiron six semaines durant. Voicy la reconnoissance de ce bien fait : les femmes venoient encor en d'autres temps visiter les Meres, elles entroient dans la Classe des filles Sauuages, où l'on ne cessoit de leur apprendre à prier Dieu ; les hommes entroient aux parloirs pour le mesme suiet, leur ferueur payoit et recompensoit la bonté des Meres, et comme vn bien-fait dispose vn bon cœur à en faire vn autre, ils ne pouuoient renuoyer ces bonnes gens sans vne seconde aumosne : le moyen de voir de grands corps affamez sans les

secourir ; qui donne à Dieu doit ouurir son cœur et ses mains pour receuoir, il veut estre le Maistre et auoir le dessus en tout. Qu'il soit beny au delà des temps et de l'éternité.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'est passé à l'occasion de quelques Apostats.

Quoy que cette nouuelle Eglise soit dans la ferueur de ses commencemens, elle ne laisse pas pourtant de souffrir des scandales de quelques mauuais Chrestiens, Satan faisant tous ses efforts pour reprendre les places que Iesus-Christ a conquestées sur luy, et se maintenir dans la possession d'vn pays où il a regné paisiblement pendant tant de siecles. Nous auons neantmoins sujet de nous consoler dans ce malheur, sur ce que ces scandales ne sont pas soufferts, et que bien souuent ils reüssissent à la gloire de Dieu qui les a permis, et à la confusion du Demon qui les a suscitez. La source de tous ces scandales n'est autre que la liberté qu'ont tousiours euë nos Sauuages, et qu'ils voudroient bien retenir, d'auoir autant de femmes que bon leur semble, et de les quitter selon leur fantaisie : d'où vient que de toutes les loix Chrestiennes que nous leur proposons, il n'en est point qui leur semble si rude comme celle qui defend la polygamie et qui ne permet pas qu'on rompe les liens d'vn iuste mariage. Comme ils haïssent extremement tout ce qui choque tant soit peu la liberté, ils ont de la peine à plier le col sous vn ioug qu'il n'est pas licite de changer ny de quitter, et ne regardent plus le mariage des Chrestiens comme vn ayde et vn soulagement de la vie humaine, mais comme vne seruitude pleine de desplaisir et d'amertume : c'est ce qui empesche la pluspart des infideles d'accepter la Foy, et l'a fait perdre à quelques-vns qui l'auoient desia embrassée. Il y en a plusieurs, grace à Dieu, qui nous donnent toute sorte de contentement sur ce sujet, gardant exactement toutes les loix du Mariage, sans peine et auec la benediction du Ciel. Il s'en est trouué neantmoins deux cette année qui ont causé du scandale en cette matiere, et ont beaucoup troublé la Paix de cette petite Eglise.

Le premier s'appelle Estienne Pigarr8ich, le second, François Kok8eribag8g8ch. Celuy-là auant son Baptesme estoit vn des plus fameux Sorciers de sa Nation, et qui donnoit plus de peine à ceux qui trauailloient à sa conuersion ; mais enfin, apres auoir reconneu et embrassé apres plusieurs combats la verité de nostre creance, il la professa auec autant d'ardeur comme il l'auoit auparauant combattuë. C'estoit luy qui appelloit et amenoit les autres aux prieres, qui chastioit les meschans et qui prêchoit nostre doctrine dans les Eglises et dans les cabanes auec vne ferueur et eloquence qui n'auoit rien de barbare. Il continua dans ce zele tandis qu'il fut en la compagnie des Chrestiens de Sainct Ioseph ; mais s'estant separé de ceux-cy pour monter aux Trois Riuieres où se trouuoient pour lors les Algonquins de l'Isle ses compatriotes et ceux d'Hiroquet, qui sont deux Nations extremement insolentes, orgueilleuses, pleines de superstitions et de libertinage, il se laissa bien-tost corrompre auec son compagnon par ces mauuaises compagnies ; en sorte que tous deux quitterent leurs femmes legitimes auec l'exercice de la Foy, et prindrent chacun vne concubine.

Le 25. de Decembre, iour de la Natiuité de Nostre Seigneur, le Pere Iean de Brebeuf, qui iusques à lors n'auoit rien peu gagner sur les esprits de ces deux Apostats, enuoye querir Estienne pour l'aduertir que c'estoit le lendemain qu'on solemnisoit la feste du Sainct dont il porte le nom, et qu'en ce iour il deuoit mettre fin à ses desbauches, et se remettre dans le deuoir d'vn bon Chrestien. Il vient et apres auoir ouy le sujet pour lequel on l'auoit appellé, se retire sans dire autre chose, sinon que

c'estoit perdre du temps que de luy parler de cette matiere. Ce fut neantmoins vn coup de flesche qui luy entama le cœur, et y fit vne playe dont il reuint bien-tost chercher le remede.

Ce fut le lendemain, iour de sainct Estienne son Patron qu'il reuint sans estre appellé, et dit au Pere : Ie parle tout de bon, ie ne ments point, i'ay resolu de mettre fin à mes desbauches : depuis que i'ay quitté Dieu, ie n'ay pas eu vne bonne heure. Ie suis piqué nuict et iour des remords de ma conscience, les flammes que vous nous preschez sont tousiours presentes à mon esprit, ie ne vois iamais de feu, que ie ne me souuienne de celuy d'Enfer, et ie me figure qu'il n'est allumé que pour moy ; mille pensées me troublent l'esprit et me percent le cœur : i'ay esté instruit auec tant de soin, dis-ie en moy-mesme, i'ay protesté mille fois que i'aymerois mieux perdre la vie que d'abandonner la priere, i'enseignois les autres, i'asseurois ceux qui bransloient, i'encourageois ceux qui craignoient, ie chastiois les meschans, et me voyla décheu maintenant et deuenu le plus abominable de tous. Dieu me haït, le malin esprit me possede, et ie ne puis attendre autre chose que de brusler eternellement : dans ces pensées qui ne me quittent iamais, ie m'estime indigne de viure ; il y a trois iours que ie ne mange rien, ie ne sçaurois subsister dans cét estat, il faut que demain ie me confesse, et puis ie demeureray auec toy si tu l'agrées, pour m'escarter des occasions qui me perdent ; tu m'obligeras encore de me prester vn habit François, qui me fera souuenir que ie ne dois plus viure en Infidele, mais en Chrestien. Ie descendray bien-tost à Sainct Ioseph, escrits au Pere Vimont qu'il me reçoiue dans sa maison, afin que ie ne sois pas contraint de retourner dans les cabanes de nos gens, où les mauuaises compagnies auec la foiblesse de ma nature acheueroient de me perdre.

Le Pere Brebeuf, esmeu de ce discours, luy accorde ce qu'il demande, et le retire dans nostre maison, où estant visité par vn des principaux nommé Salomon, il luy desclare la resolution qu'il auoit prise, le suppliant de luy pardonner la faute qu'il auoit commise et le scandale qu'il auoit donné, et le loüant de ce qu'il croyoit fermement nonobstant les contradictions et mauuais exemples des Infideles, parmy lesquels il conuersoit ; à quoy Salomon respondit fort à propos, loüant le dessein d'Estienne et l'exhortant à la perseuerance.

Le 28. de Decembre, iour de sainct Iean apres auoir passé toute la nuict sans dormir dans la recherche et douleur de ses pechez, il se confessa auec toutes les marques exterieures d'vne vraye penitence, et ayant demeuré en priere hors de la Chappelle iusques apres la Predication, enfin il entre vestu d'vn habit François, se met à genoux deuant l'Autel, baise la terre, puis se leue, et se tournant vers les François et Sauuages, il harangua en cette sorte.

Ie suis celuy qu'on appelle Estienne Pigaroüich, celuy qui iadis auoit tant d'affection pour la priere, qui a esté instruit auec tant de soin, qui a esté baptisé des premiers de nostre Nation, qui preschoit la Foy aux autres, qui chastioit les meschans, et qui par apres est deuenu le plus meschant de tous, et s'est changé en vn miserable Apostat : ie n'ay pas honte de confesser ce que vous sçaués desia ; mon peché a esté public, ie veux aussi que ma penitence soit publique, et que tous ceux qui croyent sçachent que ie deteste mon impieté et que i'ay vn extreme regret du scandale que i'ay donné. Apprenez cela de moy, que c'est vne chose espouuentable d'estre ennemy de Dieu et coupable de damnation éternelle : depuis que ie suis en cét estat, ie n'ay iamais dormy en repos et ie n'ay iamais veu de feu que ie n'aye esté troublé de cette pensée : Pourras-tu souffrir le feu d'Enfer, dont celuy-cy n'est qu'vn ombre ? et tu ne le sçaurois éuiter mourant dans l'estat où tu es. Si l'apprehension de ce feu donne tant de peine, que sera-ce de le ressentir en effet, et d'estre entouré et penetré de ces flammes ? Ie ne merite pas que vous me pardonniez le mauuais exemple et le

scandale que ie vous ay donné : i'espere neantmoins que vous aurez pitié de moy et que vous m'accorderez le pardon que ie vous demande. Ie me sousmets entierement à la discretion des Peres qui nous gouuernent pour estre chastié selon qu'ils ordonneront, ie ne refuseray aucune penitence. Vous, tels et tels, qui croyez fermement et qui respectez la priere, i'estime vostre courage et loüe la fidelité que vous gardez à Dieu : ne suiuez pas le mauuais exemple que ie vous ay donné, mais continuez à bien faire. Et vous, ieunes gens qui n'estes pas encore baptisez, ou qui deshonorez vostre Baptesme par vos libertinages, si vous auez suiuy mon exemple et imité mon peché, imitez aussi ma penitence, craignez Dieu, et apprehendez l'Enfer que vous auez merité et que vous ne pouuez éuiter si vous ne changez de mœurs et de vie ; ne desesperez pas de la bonté de Dieu, si quelqu'vn en deuoit desesperer, ce seroit moy qui ay tant abusé de ses graces, mais neantmoins i'espere en sa misericorde. Priez Dieu pour moy afin que ie puisse appaiser sa colere que i'ay tant irritée par mes pechez.

Voyla le Sommaire de la harangue de ce Sauuage, dit le Pere Brebeuf, qui nous a donné ces memoires ; ie suis extremement marry, adiouste-il, que ie ne puisse repeter mot à mot tout ce qu'il dit, mais ny ie n'ay peu le bien comprendre, ny ne l'ay peu bien sçauoir des interpretes, lesquels apres auoir repeté ce que dessus, dirent qu'il n'estoit pas possible de redire ce qu'il auoit dit ; et qu'eux et tous ceux qui se meslent de parler la langue des Sauuages ne font que begayer en comparaison de cét homme, et qu'il auoit aussi bien dit comme le Pere de Bressany venoit de bien prescher. Ce que ie puis dire, c'est que sa façon, sa deuotion et toute son action toucha extremement tous les François et tous les Sauuages, et tira mesme les larmes des yeux de plusieurs qui l'escoutoient.

Apres que cestuy-cy eust harangué, vn des principaux Chrestiens prit la parole. Mon frere, dit-il, nous sommes grandement consolez de voir que tu as recouuert l'esprit que les femmes t'auoient osté : ie haïssois ta malice et ne pouuois souffrir le scandale que tu nous donnois, maintenant i'estime et loüe ton courage. Ne perds point cœur, repare ta faute, souuiens-toy de ce que tu viens de dire, ne ments point ; ie tourne maintenant toute mon indignation contre quelques ieunes gens qui persistent dans leurs desbauches. Mes nepueux, iusques à quand n'aurez vous point d'esprit ? Serez-vous tousiours fols ? Vous mentez quand vous dites que vous croyez en Dieu, ceux qui croyent fermement ne sont pas libertins comme vous estes ; imitez celuy qui vient de parler, il vous a gastez peut-estre par son mauuais exemple, maintenant que sa penitence vous remette dans vostre deuoir ; ce sont ceux de la Nation d'Iroquet qui nous rendent méchans, rapportant icy leurs anciennes superstitions et mauuaises coustumes : fussent-ils bien loin de nous. Prenons courage tous tant que nous sommes, appaisons Dieu, afin qu'il nous fasse part de ses misericordes.

Paul Tess8ehats Capitaine des Algonquins de l'Isle, approuua ce que cestuy-cy venoit de dire, et adiousta qu'il falloit parler plus amplement de ces affaires. Apres cela Estienne disoit que tandis qu'il estoit dans sa mauuaise vie, il luy sembloit qu'il estoit lié comme vn prisonnier de quantité de cordes, mais qu'à present il luy sembloit estre en liberté. Il continuë dans ces bons sentimens, et parle souuent hautement tant à l'encontre de soy-mesme et de ses desbauches passées, qu'en faueur de la vertu et de la priere, iusques à ce qu'il partist des Trois Riuieres auec tous ses compagnons pour descendre à Sillery.

Ce fut en ce voyage que s'oubliant de ce qu'il auoit promis, et abusant des lumieres et sentimens que le sainct Esprit luy auoit donnez, il recheut dans son peché, soit qu'il fust sollicité à cela par les discours et mauuais exemples non seulement des Infideles, mais mesme de quelques mauuais Chrestiens qui l'accompagnoient, soit parce que c'est vn

esprit violent et en qui la mauuaise coustume auoit ietté de profondes racines, tant y a que le Pere Bressany qui estoit party deux iours apres ceux-cy pour descendre à Kebec, les ayant rencontrez en chemin et s'estant informé d'Estienne, trouua qu'il auoit repris sa concubine, et ne fut pas satisfait des responses qu'il luy fit.

La malice de cét homme et celle de quelques autres mauuais Chrestiens, infideles et sorciers qui se trouuoient en cette trouppe, et s'estoient comportés insolemment aux Trois Riuieres, nous fit resoudre auec Monsieur le Gouuerneur de leur faire vn mauuais accueil pour leur tesmoigner l'horreur que nous auons des meschans, et leur faire apprehender dauantage leur faute.

La crainte des Iroquois et la famine les contraignoit de descendre à Kebec, où ils esperoient d'estre protegés par le voisinage des François, et receuoir de leur charité qu'ils auoient tousiours experimentée en semblables occasions quelque soulagement à la faim qui les pressoit. Mais ils furent bien estonnés à leur abord de voir que ceux là qui auparauant leur monstroient vn visage serein et les receuoient à bras ouuerts et ne leur refusoient rien, ne leur paroissoient alors qu'auec des visages courroucés, ne leur parloient qu'auec des iniures, et leur fermoient la porte comme à des excommuniés. Ils se presentent premierement à nostre maison de Sillery, et on les chasse apres vne verte reprimande ; ils vont chez les Meres Hospitalieres, et on les renuoye. Ils presentent des malades, et on ne les accepte pas ; ils s'en vont par les maisons des habitans, et on leur ferme par tout la porte. Ils veulent entrer dans l'Eglise, et on leur en deffend l'entrée ; ils ont recours à Messieurs du Magazin, et on les rebute ; ils crient qu'ils meurent de faim, et personne ne leur donne à manger ; ils iettent des castors, des colliers de Pourcelaine et tout ce qu'ils auoient de plus precieux pour auoir vn morceau de pain, et on reiette leurs presens. Ils se mettent en estat de cabaner proche des François, et Monsieur le Gouuerneur leur fait faire deffense de s'approcher et d'auoir aucune communication auec les François, iusques à ce qu'ils ayent chassé les deux Apostats et satisfait pour les fautes commises aux Trois Riuieres.

Les Sauuages mesmes qui se trouuerent pour lors à Sillery ne leur firent pas meilleur accueil que les François. Ils ne les voulurent point admettre dans leurs cabanes, quelques-vns se retirerent dans nos maisons pour n'estre pas obligez de conuerser auec eux, les autres s'escarterent parmy les bois pour estre plus esloignez de leur compagnie, pas vn ne leur offrit à manger, ils ne daignoient pas mesme leur parler, sinon pour leur faire des reproches de leur meschanceté ; ils voulurent entrer en des cabanes où il n'y auoit que des femmes, qui n'estans pas assez fortes pour chasser ces mauuais hostes, courent à nostre maison pour auoir main forte ; d'autres se barricaderent dans vne petite maison que nous leur auons basty à la Françoise. Vne femme Chrestienne qui auoit esté abondonnée par vn de ces Apostats, apres vn legitime mariage, ayant appris que son mary la vouloit venir voir, se retranche dans vn coin de cabane, et s'arme d'vn cousteau, resoluë de le tuer s'il s'approche ; vne autre à qui l'esprit et l'aage donnoit beaucoup d'authorité, ayant esté visitée par quelques-vns de ces nouueaux venus qui estoient ses compatriotes et ses proches parens, leur dit librement : Vous n'estes point mes parens, depuis que vous auez quitté la priere, ie ne connois point d'autres parens que les vrais Chrestiens, ie haïs vostre malice. Ne craignez-vous pas l'Enfer ? il y a si long-temps qu'on vous enseigne et vous n'estes pas encore sages ! c'est la superbe et les femmes qui vous empêchent d'auoir de l'esprit : ne vous estonnez pas si les François vous traittent mal, ils haïssent vostre meschanceté, quoy qu'ils ne haïssent pas vos personnes ; soyez gens de bien, et ils vous aimeront et assisteront, mais ce qui est le principal, Dieu vous aymera.

Cette rigueur eut vn excellent effet,

et fit que les deux Apostats qui attiroient toute cette haine sur eux et sur leurs compagnons, furent abandonnez de tous les Sauuages, lesquels firent tous vne protestation publique qu'ils haïssoient la meschanceté de ces deux Apostats, qu'ils n'approuuoient point leurs actions et qu'ils ne les souffriroient point en leur compagnie ; ceux mesmes de la Nation d'Iroquet qui sont encore quasi tous infideles, se sequestrerent des mauuais Chrestiens, et vindrent trouuer Monsieur le Gouuerneur, auquel le Capitaine de cette bande fit vne assez iudicieuse remonstrance.

Nous nous sommes grandement étonnez, dit-il, de la façon auec laquelle on nous a traitez à nostre arriuée : la pluspart de mes gens qui sont icy n'auoient iamais veu les François, et n'estoient venus que dans l'asseurance que ie leur donnois, de l'affection que les François nous portoient. Les François, leur disois-ie, sont nos freres, ils nous cherissent plus que ne font nos parens mesmes, c'est pour nous qu'ils ont quitté les richesses et les plaisirs de leur pays, c'est vne Nation toute bien-faisante, leur Capitaine nous ayme : allons les voir, mes neueux, ce sont eux qui nous protegeront et qui conserueront ces miserables restes de nostre Nation qui sont eschappées de la rage, de la faim et de la cruauté des Iroquois ; il y a parmy eux des hommes qui enseignent des merueilles de l'autre vie, nous apprendrons leur doctrine, nous croirons comme eux et nous ne ferons plus qu'vn peuple. C'est ce que ie leur disois, me persuadant de trouuer maintenant les François dans la mesme affection qu'ils auoient tousiours euë pour nous. Mais maintenant qu'ils ne voyent que des visages courroucez, et n'entendent que des paroles d'outrages, et que toutes les portes leur sont fermées, et qu'ils meurent de faim, sans que personne leur porte compassion, ils disent que ie suis vn menteur, que ce ne sont pas ces François bien-faisans, desquels ie leur auois parlé : Ou bien, disent-ils, si ce sont les mesmes, ils ne nous connoissent pas, et comme ils voyent de nouueaux visages, peut-estre nous prennent-ils pour des Iroquois. Falloit-il que nous vinssions de si loin pour mourir de faim ! que leur auons-nous fait pour estre traittez de la sorte ?

En effet, ie ne sçay à quoy attribuer la rigueur qu'on exerce enuers nous : est-ce parce que nous estions auec quelques Algonquins qui ont quitté la priere ? Mais nous n'en sommes pas la cause. Nous detestons leur malice, et si nous estions baptisez comme eux, nous nous garderions bien de tomber dans ces fautes. Est-ce donc parce que nous ne prions pas encore ? et que nous conseruons les anciennes coustumes de nostre païs ? mais ce n'est pas nostre faute : pour moy, il y a plus de trois ans que ie demande le Baptesme, et les Peres ne me l'ont voulu iamais accorder ; pour ce qui est de mes gens, la pluspart d'eux n'auoit encore veu les François iusques à present. Ordonne maintenant ce que tu veux que nous fassions, et nous t'obeyrons : regarde nos bras, ils n'ont plus de chair, ce ne sont que des os reuestus de peau ; ce peu d'hommes que tu vois icy à l'entour de moy, sont les restes d'vne des plus fleurissantes Nations qui fussent dans ces contrées. Si tu n'as pitié de nous, nous serons bien-tost reduits au neant, et les autres Nations qui sont voysines, et chez lesquelles la bonté et valeur sont dans vne haute estime sçauront que nous sommes morts parce que tu n'as pas eu pitié de nous.

En disant cela, il iette vn paquet de vingt Castors, parce que ces peuples ne parlent iamais sans presens. Ce n'est pas là, dit-il, vn present que ie t'offre, voyla bien dequoy pour appaiser vn tel Capitaine ! mais tu verras par là nostre pauureté, et peut-estre auras-tu compassion de nous.

Monsieur le Gouuerneur luy respondit qu'il auoit tousiours eu beaucoup d'affection pour luy et pour sa Nation, dans la croyance qu'il auoit qu'il se feroit Chrestien auec ses gens ; mais que maintenant il haïssoit sa malice et non pas sa personne, parce qu'il le voyoit esloigné des dispositions de la Foy, et

reconnoissoit qu'il ne demandoit le Baptesme que par ceremonie ; qu'il y auoit long-temps qu'on l'instruisoit et qu'on auoit de l'inclination à le baptiser, mais qu'il s'en estoit tousiours monstré indigne, continuant dans ses iongleries et superstitions, et ayant encore depuis peu de iours desbauché vne femme Chrétienne qu'il auoit prise pour femme, ne se contentant pas de deux autres qu'il retenoit ; que s'il desiroit estre amy des François, il falloit qu'il quittast cette femme Chrestienne qu'il auoit desbauchée, qu'il n'en retinst qu'vne des deux autres, auec laquelle il demeureroit tousiours, et qu'il se separast des Apostats ; qu'apres cela il seroit bien venu parmy les François, et y receuroit toute sorte de contentement. Luy et ses gens tesmoignerent qu'ils s'accordoient à tout cela par leur ho, ho, qu'ils redoublerent à la veuë des presens que leur fit M. le Gouuerneur. Paul Tes-s8ehas, Capitaine des Algonquins de l'Isle, voulut pareillement faire sa paix auec Monsieur le Gouuerneur, mais parce qu'il auoit supporté et fauorisé les deux Apostats contre le deuoir auquel l'obligeoit la qualité de Capitaine et de Chrestien, il souffrit la confusion d'estre renuoyé honteusement de la porte du Fort en satisfaction de sa lascheté, ce qui l'obligea à se declarer ennemy des Apostats et faire des soumissions assez fascheuses à vn homme de son humeur.

Cependant les deux Apostats demeurerent errans et vagabons sans maison et sans compagnie, mais non pas sans de grands remords de conscience, particulierement Estienne Pigaroüich, comme il tesmoigna vn iour au Pere Dequen, duquel ayant esté accueilly vn iour assez froidement : Hé quoy, dit-il, il n'y a point donc de misericorde pour moy ? Voulez-vous que ie courre dans les bois comme vn Loup-garou, abandonné de Dieu et des hommes ? I'ay manqué, ie l'aduoüe, mais pour cela faut-il me ietter dans le desespoir ? Suis-ie vn Ange pour ne pas pescher ? les François ne faillent-ils pas quelquesfois ? Vous nous preschez souuent que Dieu fait misericorde à ceux qui se repentent et confessent leurs fautes : me voila tout prest à confesser les miennes et à les expier par quelque penitence qu'il vous plaira. Pourquoy me refuserez-vous ce que vous accordez aux autres ? Ce ne sont pas les chastimens dont vous me menacez qui m'effrayent, ce n'est ny la faim, ny la prison, ny le foüet que ie crains, ie suis content de demeurer en prison pendant tout l'Hyuer, faites-moy mourir de faim si vous voulez. Ie ne crains que l'Enfer, où le desespoir me precipite, si vous ne me faites misericorde.

Le Pere luy respond que s'il a bonne volonté de confesser son peché et s'en corriger, il entendra volontiers sa confession, mais qu'il ne peut l'admettre si tost dans l'Eglise auec les autres Chrestiens, à cause du scandale qu'il a donné, et qu'il faut qu'il en fasse plus tost vne penitence publique, et qu'il donne des preuues de sa constance et fidelité pendant les trois mois qu'il doit passer à la chasse de l'orignac dans les bois ; que si au printemps ses compagnons rendent bon tesmoignage de ses deportemens, il sera remis dans l'Eglise, et iouyra de toutes les autres faueurs communes à tous les Chrestiens. Il s'y accorde et prend iour du Pere pour se confesser, mais la mauuaise habitude eut plus de force sur son esprit que la grace : il se presente au iour determiné et aduoüe ingenument que son cœur n'estoit pas bien resolu de quitter son peché, qu'il preuoyoit bien qu'il y retomberoit pendant l'Hyuer, et que dans cet estat, il ne vouloit pas se confesser pour ne se rendre pas plus coupable. Le Pere, ne pouuant gagner autre chose sur son esprit, le renuoye.

En effect il continua dans ses desbauches pendant le reste de l'Hyuer, ce qui fut cause qu'à son retour il ne fut pas mieux accueilly qu'à l'autre fois, et fut contraint derechef de demeurer separé des François et des Sauuages comme vn excommunié sans oser paroistre que la nuict, ressentant tousiours les mesmes remords de conscience, et ne perdant iamais la memoire de l'Enfer qui le piquoit viuement ; la honte qu'il auoit d'auoir si souuent violé les promesses

qu'il auoit faites si solemnellement, l'empescha à ce coup de se presenter à aucun de nos Peres, il resolut neantmoins de quitter sa concubine et reprendre sa femme legitime, apres quoy il remonta aux Trois Riuieres auec le reste des Sauuages pour aller en guerre, et ce fust là où l'apprehension du danger qu'il alloit encourir, ioincte à la crainte continuelle de l'Enfer qui le suiuoit par tout, fit vn dernier effort sur son esprit, et l'obligea d'aller voir le Pere Brebeuf, auquel il representa apres auoir auoüé et detesté son inconstance et infidelité, le danger où il s'alloit exposer, l'apprehension qu'il auoit du feu éternel, le desir qu'il auoit de bien faire, comme il auoit desia abandonné sa concubine et repris sa femme legitime, qu'il protestoit de n'abandonner iamais plus, et le coniura apres tout cela de ne luy refuser point l'absolution de ses fautes, et de mettre son âme en repos, s'offrant à toute sorte de penitence.

Le Pere Brebeuf n'osant pas se fier à vn esprit si inconstant, et d'ailleurs desirant luy faire apprehender dauantage sa faute, le renuoye sans le vouloir exaucer. Estienne employe la faueur des François pour ce mesme effect, mais le Pere tient bon : il supplie que puis qu'on ne le veut pas escouter, on luy baille pour le moins vne lettre de faueur pour pouuoir se confesser à Richelieu où à Montreal ; le Pere Brebeuf la luy accorde : il arriue enfin à Montreal, où il rencontra le Pere Buteux, qui nous escrit de la sorte.

Estienne Pigaroüich, estant arriué icy auec le reste de nos guerriers, me vint trouuer incontinent, et me pressa longtemps et fortement d'auoir pitié de son âme : ie luy dis que s'il vouloit se confesser et remettre en son premier estat, il falloit qu'il se sousmist à tout ce que ie luy dirois : Ie le feray, dit-il, et fallust-il me percer de ce cousteau que ie porte. Ce n'est pas, luy respondis-ie, ce que ie desire de toy, ie me contente de cecy. Premierement, que tu cries tout haut hors des cabanes, selon la coustume, que tu as tres-mal fait et que tu desapprouues tout ce que tu as dit et fait au scandale de la priere et des Chrestiens. Secondement, que tu die hautement et publiquement que tu quittes la compagnie de ceux qui ne prient pas, et qu'en effect tu les quittes et te ranges auec ceux de Sillery qui font estat de prier Dieu. Troisiesmement, que dans la Chappelle tu demandes pardon à deux genoux à tous ceux qui sont baptisez, et que tu les supplies de prier Dieu pour toy et te pardonner. Auant que faire ce dernier, il faut que tu te disposes à la confession, et apres l'auoir faite et demandé pardon aux Chrestiens, tu feras en quatriesme lieu la discipline publiquement en satisfaction de tes fautes, pour affliger ta chair et monstrer par effect le ressentiment que tu as de ton peché : voila ce que ie desire de toy. S'il n'y a que cela, me dit-il, asseure toy que ie l'accompliray de point en point : il le fit en effect au dela de ce que i'eusse peu souhaiter. Il harangua proche des cabanes, auoüa son peché, protesta qu'il en estoit marry, renonça à la compagnie des meschans, promit de n'adherer qu'à celle des bons ; apres cela il se confessa auec toutes les marques d'vne vraye penitence. Ie n'ay iamais ouy Sauuage mieux parler, ny plus hardiment qu'il fit en l'Eglise l'espace d'vn quart d'heure. La substance de son discours fut à remonstrer l'énormité de sa faute, et l'importance de tenir ferme en la Foy, que cela estoit preferable à toutes les choses du monde, qu'on ne prist pas exemple sur luy, si on ne se vouloit perdre, qu'on ne se fiast pas trop en soy mesme, et qu'on tinst pour tout asseuré, qui si on quitte Dieu, on sera quitté de luy, et qu'on ne pourra retourner à luy si ce n'est par vne particuliere faueur de sa bonté ; qu'au reste on ne creust pas que ce qu'il en faisoit, estoit pour se remettre aux bonnes graces des François, ou pour crainte de la mort temporelle, que ce n'estoit que l'éternelle qu'il craignoit : c'est pourquoy il supplioit et les Peres et les Sauuages de là bas, mesme les Algonquins d'en haut (s'il y en auoit quelqu'vn qui eust la Foy dans son cœur), de prier Dieu pour luy ; que Dieu estoit bon, et qu'il esperoit en sa misericorde ; que

desia il s'estoit confessé, mais que pour tesmoigner qu'il quittoit tout de bon sa meschanceté, et la confiance qu'il auoit en soy-mesme, il en donnoit vne marque en iettant son cousteau par la fenestre ; qu'il pouuoit dire neantmoins en verité qu'il n'en auoit iamais fait de mesme de la priere, quelque mine qu'il eust faite à l'exterieur, qu'il l'auoit tousiours aymée et conseruée en son cœur, et que de fois à autre en cachette il estoit demeuré long-temps en priere.

Apres cette harangue il s'approche de moy, met son chapeau et sa chemise bas, et tenant la discipline qu'on luy auoit baillée auant que d'entrer : Ce n'est pas là, dit-il, dequoy deschirer ma chair, qu'on apporte quelque instrument plus rude : ie ne me feray pas grand mal auec cestuy-cy, ou qu'vn autre prenne la discipline, et qu'il me flatte moins que ie ne feray. Ie luy dis là dessus que Dieu desiroit plus la contrition de cœur, que l'effusion de sang, qu'il se donnast seulement cinq coups ; ce qu'il fit deuant les Sauuages et François : Voila ce qu'a fait Estienne Pigaroüich. De sçauoir ce qu'il fera, il n'appartient qu'à Dieu, comme il n'y a que luy qui sçache s'il est vrayement contrit ; ce qu'il a fait à l'exterieur semble estre vn tesmoignage assez grand d'vne entiere conuersion, et particulierement en sa confession, où du commencement il fut si long-temps à pleurer, que ne pouuant parler il fallust luy dire qu'il taschast de reprimer ses larmes. Auec tout cela peut-estre qu'il retombera, il le craint et m'a prié de faire en sorte qu'il ne fust pas où est cette miserable femme qui luy a serui de pierre de scandale : ie luy ay dit que i'en escrirois à vostre Reuerence, et que s'il retomboit là bas, on le mettroit en prison. Il s'est accordé à cela tres-volontiers, et à demander encore pardon à ceux qui sont là bas, en vn mot à faire tout ce qu'on luy dira. A son exemple, le grand sorcier et quelques autres se sont conuertis, et confessez auec beaucoup de satisfaction de leur costé et du mien. Dieu leur donne à tous la perseuerance. A tant le Pere Buteux : ie prie tous ceux qui liront cecy de recommander à Dieu particulierement ce pauure homme duquel nous venons de parler, car il peut seruir et nuire beaucoup à l'auancement de la Foy en ces contrées.

CHAPITRE IX.

Du Seminaire des Hurons aux Trois Riuieres, et de leur prise auec celle du Pere Ioseph Bressany, par les Iroquois.

Le Seminaire des Hurons que nous entretenons icy a esté cette année extraordinairement heureux, et à parler humainement, extraordinairement malheureux : il a esté à vray dire extraordinairement heureux en ce qu'il a esté composé de six excellens Neophytes, dont les vns se sont singulierement perfectionnez en la Foy qu'ils auoient desia embrassée, les autres l'ont receuë auec de tres-bonnes dispositions, et tant les vns que les autres ont donné et receu toute sorte de satisfaction pendant tout le temps qu'ils ont seiourné auec nous.

Il a esté d'vn autre costé extraordinairement malheureux, en ce que ces pauures Chrestiens sortans de nos mains sont tombez en celles des Iroquois, pour seruir de proye aux flammes et à leurs estomachs affamez de la chair et du sang de tous ces peuples qui nous escoutent. I'ay dit que ce Seminaire auoit esté en cette consideration extraordinairement malheureux humainement parlant, car nous deuons adorer tous les desseins de la Prouidence diuine, et esperer qu'elle tirera sa gloire, et le bien de ces peuples des estranges afflictions dont elle les frappe. Peut-estre que l'accident qui est arriué à ceux-cy n'est qu'vn malheur imaginaire dans nos pensées, et vn veritable bonheur dans celle de Dieu, qui auoit attaché leur predestination à leur prise, et au genre de mort que ces Barbares leur auront fait souffrir. Nous auons sujet

de le coniecturer de la sorte par les témoignages qu'ils nous ont donnez d'vne parfaite probité, tandis qu'ils ont seiourné auec nous.

Quatre d'iceux estoient partis de leur pays dés l'Automne passée, pour venir hyuerner ça bas et y estre instruicts à loisir, esperant de profiter beaucoup des bons exemples tant de nos François que des Sauuages Chrestiens, dont ils auoient appris la vertu et les bonnes mœurs par le rapport de leurs compagnons qui auoient hyuerné icy les années precedentes et qui en auoient esté grandement touchez. La crainte des Iroquois, de la faim et de plusieurs autres grands dangers et trauaux qu'il faut souffrir dans vn si long voyage, ne fut pas assez forte pour les empescher de venir chercher cette perle de l'Euangile, qui est preferable à tous les biens de la terre, et qu'on ne sçauroit achepter trop cherement, mesme auec la perte de la vie. Les deux autres estoient deux prisonniers qui vindrent se ietter entre nos mains apres s'estre eschappez de celles des Iroquois, qui les auoient tenus prisonniers, l'vn depuis la prise du Pere Iogues, par qui il fut baptisé, l'autre depuis la funeste défaite des Hurons aupres de Montreal, causée par vne insigne lascheté et trahison des Iroquois, qui ayant attiré les Hurons dans leur Fort sous pretexte de paix et amitié, en massacrerent les vns, et firent les autres prisonniers, à la reserue de fort peu qui se sauuerent tout nuds à Montreal.

Ces six Hurons se rendirent par vn heureux rencontre aux Trois Riuieres, au commencement de Nouembre apres s'estre sauuez de diuers hazards. Ils y trouuerent le Pere Brebeuf qu'ils cherchoient, et qui les receut dans nostre maison, et prit le soin de leur instruction et nourriture, assisté puissamment des liberalitez de Monsieur le Gouuerneur, qui n'espargne rien en semblables actions, comme aussi de celle de Monsieur de Chamflour qui commande au Fort et habitation des Trois Riuieres, et mesme des reuerendes Meres Hospitalieres, qui estendent bien souuent leur charité hors de l'enceincte de leur Hospital, particulierement en faueur des Hurons.

Incontinent apres leur arriuée, ils s'appliquerent à apprendre les prieres et le Catechisme auec vne ardeur qui ne pouuoit prouenir que du sainct Esprit ; les plus auancez aydoient les plus reculez, et ceux qui estoient plus ignorans reconnoissoient volontiers les plus sçauans pour leur maistres ; ils passoient dans ces commencemens la meilleure partie de la nuict à dire et repeter continuellement ce qu'ils auoient appris pendant la iournée. L'vn d'eux, qui auoit l'esprit plus grossier, et la memoire moins heureuse que les autres, desesperoit quasi au commencement de pouuoir rien apprendre ; neantmoins aydé de la grace de Dieu, et encouragé par les paroles du Pere et par les bons exemples et discours de ses compagnons, il perseuera si heureusement à se faire instruire, qu'il apprit non seulement les prieres et le Catechisme, mais encore plusieurs autres choses, non sans vn grand estonnement de soy-mesme. Ils assistoient tous les Dimanches au Catechisme qu'on faisoit aux François en la Chapelle, et bien qu'ils fussent assez aagez, ils auoient neantmoins vne singuliere satisfaction de respondre publiquement de ce qu'ils auoient appris pendant la semaine auec l'admiration des François et de nos Sauuages : enfin ils profiterent tant en l'espace de deux mois, et donnerent tant de tesmoignage de leur bonne volonté, que le Pere qui les instruisoit iugea à propos de conferer le Baptesme à ceux qui ne l'auoient pas encore receu, et suppléer les ceremonies aux autres ; ce qui se fit au grand contentement de ces bons Neophytes.

Depuis ce temps-là iusques au iour dedié à la memoire du glorieux sainct Ioseph, ils se disposerent à la saincte Communion par des frequentes Confessions, et par vne telle innocence et probité de vie, que bien souuent le Pere qui gouuernoit leur conscience estoit obligé de leur faire redire des pechez de la vie passée pour auoir quelque matiere

d'absolution ; car apres s'estre examinez diligemment, vn chacun disoit ingenuëment et sans vanité : Pour moy, ie ne me souuiens point d'auoir offensé le souuerain Maistre de nos vies. Comment pourrions-nous l'offenser icy parmy tant de bons exemples et instructions ? Ce n'est point icy où demeure le méchant Oki, c'est dans nos villages que le Demon et le peché regnent ; si nous pouuions tousiours demeurer auec vous, nous serions heureux et nous espererions de conseruer tousiours l'innocence de nostre Baptesme ; c'est pour cela que nous sommes descendus icy, afin d'apprendre par vos discours et exemples à seruir Dieu : nous n'aurions point d'esprit si nous l'offensions parmy tant de faueurs que nous receuons de luy, car c'est luy qui nous fait tout le bien que vous nous faites.

Pendant tout l'Hyuer ils furent troublez de songes espouuantables, capables de les effrayer et les faire tomber dans leurs anciennes superstitions, s'ils n'eussent esté bien fermes en la Foy ; mais en cela comme en toute autre chose, ils auoient vne pratique familiere d'offrir tout à Dieu et se resigner entre ses mains : Seigneur, disoient-ils, vous estes le souuerain Maistre de nos vies, faites-en ce qu'il vous plaira, ie vous offre tout ce dequoy ces songes me menacent : ie suis prest de l'accepter, si vous en ordonnez de la sorte, il ne me peut arriuer que du bien en suiuant vos ordres, car vous estes mon Pere, et vous m'aymez parfaictement. Ils ieusnerent tous six le Caresme tout entier, dans le desir qu'ils auoient de satisfaire à Dieu pour leurs pechez passez, et dans cette même consideration qui leur estoit fort familiere, ils taschoient à supporter ioyeusement toutes leurs peines. S'ils alloient à la chasse, s'ils alloient pescher sous les glaces, s'ils entreprenoient quelque voyage, ce qu'ils ont fait plusieurs fois pour nous faire plaisir pendant les rigueurs de l'Hyuer : Mon Dieu, disoient-ils, nous vous offrons cette peine et tout le mal que nous allons souffrir, c'est pour vous plaire et pour satisfaire à vostre Iustice, pour nos pechez. Quelqu'vn d'eux ayant esté par deux fois mal traité par vn de nos François, il ne s'en vengea point et ne respondit aucun mot, ny ne s'en plaignit à personne, mais dit seulement en son cœur : Mon Dieu, i'accepte volontiers ce desplaisir, et ie vous l'offre de bon cœur en satisfaction de mes pechez, et à vostre gloire ; peut-estre luy ay-ie donné occasion de se fascher, encore bien que ie n'aye eu aucunement l'intention de le faire. C'est ainsi que ces braues Seminaristes que Dieu alloit disposant doucement à la mort ou à l'esclauage, s'entretenoient pendant l'Hyuer dans la pratique de plusieurs sainctes et vertueuses actions.

Enfin le Printemps estant venu, et la riuiere commençant à estre vn peu libre par le depart des glaces, ils resolurent de s'embarquer pour retourner en leur pays, promettans d'y parler hautement en faueur de la Foy, et de rendre leurs parens et compatriotes participans du mesme bonheur qu'ils auoient receu aupres de nous. En effect, il y auoit de grandes apparences qu'ils eussent fort auancé la Foy dans leur pays, estant desia quasi tous hommes faits et de bon esprit, bien instruicts et grandement zelez pour la conuersion de leurs gens, parmy lesquels quelques-vns d'eux auoient beaucoup d'authorité, et particulierement vn qui auoit esté desia choisi pour estre Capitaine de guerre ; outre cela ils deuoient parler auantageusement des François et de nos Peres, qui les auoient chargez de beaux presens et tesmoigné toute sorte d'affection. Mais toutes ces esperances ont esté vaines, et si nous n'en auions d'autres plus solidement establies sur la prouidence de Dieu, nous aurions sujet de craindre que l'accident arriué à nos Seminaristes ne gastast tous nos affaires dans les Hurons, au lieu de les auancer, ces peuples se pouuant figurer par tant de mauuais éuenemens ausquels nous donnons ce semble quelque occasion, que nous leur apportons tous ces malheurs, et que nostre compagnie est fatale à leur ruine et desolation ; s'ils n'ont pas ces pensées, c'est par vne speciale Pro-

uidence de Dieu qui pousse nos affaires en confondant nos inuentions et industries, et en nous ouurant d'autres voyes que nous ne connoissions pas. Tant y a que nos Neophytes s'embarquerent dans trois canots le 27. d'Auril auec le Pere Ioseph Bressany Italien de Nation et natif de la Ville de Rome, que nostre Reuerend Pere General nous auoit enuoyé icy il y a deux ans, et vn ieune garçon François qu'on enuoyoit pour seruir nos Peres ; on ne croyoit pas qu'il y eust encore grand danger sur la riuiere, et nos Hurons particulierement estoient dans cette pensée, que les glaces n'estans pas encore entierement parties, les Iroquois n'auroient pas eu le loisir de venir de leur pays, outre qu'ils s'imaginoient que la Paix auroit desia esté concluë entr'eux et les Iroquois, suiuant vn pourparler qu'on auoit commencé sur ce sujet auant qu'ils partissent de leur pays ; ce qui nous obligea à hazarder plusieurs paquets pour nos Peres des Hurons, dans la necessité qu'ils souffrent apres tant de pertes.

Toutes ces asseurances n'empescherent pas que le Pere et les Hurons ne se disposassent comme des personnes qui deuoient bien-tost mourir ; tous estoient resolus indifferemment à la vie ou à la mort, mais plus tost à la mort qu'à la vie, la diuine Prouidence leur donnant interieurement quelque presentiment de ce qui leur deuoit arriuer, non sans quelques indices exterieures, car le canot du Pere Bressany fit naufrage à vne lieuë des Trois Riuieres, en vn lieu où il n'y auoit aucun danger, et en vn beau temps ; le voisinage de la terre sauua tout ce qui estoit dedans, mais cét accident les arresta, et les obligea de coucher au deça de l'entrée du Lac, d'où estant partis le lendemain ; le froid et les grandes neiges qui tomberent les retarderent beaucoup et ne leur permirent pas de passer la riuiere Marguerie, esloignée de six lieuës des Trois Riuieres ; où les Hurons ayant tiré quelques coups de fuzil sur des Outardes, se firent reconnoistre par trente Iroquois qui n'estoient pas loin de là, et qui leur dresserent vn embuscade au de là de la riuiere, derriere vne pointe, laquelle ils deuoient doubler : si bien que le troisiesme iour apres leur depart, le canot où estoit le Pere Bressany et qui alloit le premier, estant arriué à cette pointe, se vid incontinent attaqué par trois canots Iroquois, à la veuë desquels le Pere commanda qu'on ne combattist pas, la partie n'estant pas esgale ny en hommes ny en armes. Les ennemis s'approchent et se saisissent du Pere et des deux Hurons qui l'accompagnoient, et les declarent leurs prisonniers.

Cependant les deux autres canots Hurons taschent de se sauuer à la fuite, et desia ils estoient si esloignez qu'ils pensoient estre hors du danger, lors qu'ils apperceurent apres auoir doublé vne autre pointe, deux autres canots Iroquois bien armez qui les attaquent. A cette rencontre, vn de nos Hurons nommé Bertrand Sotrioskon voulut se seruir de son fuzil, mais il fut preuenu par vn Iroquois qui le coucha roide mort dans son canot, et espouuanta si fort les autres qu'ils se laisserent prendre sans autre resistance.

Les ennemis mettent pied à terre auec leurs prisonniers, rompent tous les paquets où estoient les necessitez de nos Peres, qui n'ont rien receu depuis trois ans, deschirent les lettres qu'on leur enuoyoit, partagent le butin esgalement et se iettent sur le corps de celuy qui fut tué, luy arrachent le cœur de la poitrine, luy enleuent la cheuelure, luy coupent les leures et les parties les plus charnues des cuisses et des iambes, les font boüillir, et les mangent en presence des prisonniers ; mais tandis que ces Barbares traitoient ce corps de la sorte, il est croyable que Dieu couronnoit son âme de gloire dans le Ciel en recompense de sa Foy, pureté et innocence de laquelle le Pere qui gouuernoit sa conscience rend ce tesmoignage, que depuis son Baptesme il n'auoit iamais offensé Dieu griefuement, et qu'il auoit pratiqué plusieurs actions genereuses de vertu.

Ils ne firent alors aucun outrage au Pere Bressany, ny aux autres prison-

niers, qu'ils emmenerent en leur pays, à la reserue d'vn qui se sauua à demy chemin, c'estoit Henry Stontrats homme meur d'aage et d'esprit, et tres excellent Chrestien, qui nous a raconté toutes les circonstances de leur prise, et nous a asseuré que les Iroquois n'auoient point encore despoüillé ny lié le Pere Bressany, et qu'ils luy auoient laissé son Breuiaire, et tout le petit meuble qu'il portoit sur soy, mais neantmoins qu'on menaçoit de le brusler à l'entrée du village, ayant esté donné en la place d'vn fameux Iroquois tué fraischement à Montreal par les François ; à quoy ce bon Pere estoit tres-bien resolu, et s'en alloit, au rapport du Huron qui s'est eschapé, ioyeux et content, consolant et animant grandement ses compagnons. Il adiouste que depuis la fin de l'Hyuer, en moins d'vn mois, dix bandes de guerriers Iroquois estoient parties de leur pays pour venir en guerre contre les François, Algonquins et Hurons : les deux premieres estoient allées au Sault de la Chaudiere, lieu fameux par les embuscades des Iroquois et defaites des Hurons ; la troisiesme au pied du long Sault ; la quatriesme au dessus de Montreal ; la cinquiesme dans l'Isle mesme de Montreal, et celle-cy estoit composée de 80. guerriers qui furent trois iours en embuscade guettant les François de cette habitation, lesquels les ayant aperceus et attaquez genereusement, enfin apres vne longue resistance en laquelle ils tuerent quelques-vns de ces Barbares et en blesserent plusieurs, furent contraints de se retirer, apres auoir perdu cinq hommes de trente qu'ils estoient, dont trois furent tuez et deux emmenés prisonniers qui depuis furent bruslez tous vifs pendant quatre iours auec des cruautez espouuantables ; la sixiesme bande composée de 40. guerriers auoit marché vers la riuiere des Prairies, où elle surprit vne bande d'Algonquins qui furent tous emmenez prisonniers, la pluspart incontinent bruslez au village des Iroquois ; la septiesme est celle qui a pris le Pere Bressany et nos Hurons, dans laquelle outre les Iroquois il y auoit six Hurons et 3. de la Nation des Loups, qui sont naturalisez Iroquois ; la huictiesme est vne compagnie de 30. qui rencontra nos prisonniers en chemin, et coupa vn doigt à Henry qui depuis s'est sauué, et vn autre à Michel Atiok8endoron, et espouuanta le Pere sans luy faire neantmoins aucun mal. Cette bande qui venoit en guerre aux Trois Riuieres deuoit laisser vne lettre qu'elle auoit receuë du Pere Bressany au bout d'vn baston sur le bord du grand fleuue, mais on n'a rien trouué sinon le canot du dit Pere qui auoit esté donné à cette bande, et depuis fut laissé et reconnu pres des Trois Riuieres. La neufuiesme est vne autre qui a paru à Richelieu, et la dixiesme est allée du costé des Hurons, outre plusieurs autres qui sont parties ou qui partiront par apres, voila ce que rapporte ce Huron eschapé, lequel s'estant embarqué peu de temps apres auec quelques autres fraischement descendus de leur pays, est tombé derechef auec tous ses compagnons entre les mains des Iroquois, lesquels ne manqueront pas de le faire mourir à leur façon, tant parce qu'il auoit desia esté destiné à la mort dés sa premiere prise, qu'en vengeance d'vn autre Iroquois tué à Montreal, tant à cause de sa fuite, qui est vn crime parmy eux qu'ils ne pardonnent pas.

Telle a esté l'issuë de nostre Seminaire des Hurons, qui nous seroit bien sensible, tant à cause de la perte de ces bons Neophytes que nous cherissions tendrement pour leur vertu, qu'à cause des grandes esperances que nous donnoit leur zele, pour l'auancement de la Foy, n'estoit que nous auons vne grande confiance en la prouidence de Dieu, qui fera reüssir cét accident et au bien de ces pauures prisonniers et à celuy de leur nation, par des voyes que nous ne sçauons pas : nous ne pouuons neantmoins que nous ne regretions la perte du Pere Bressany, excellent ouurier en ces Missions, et duquel nous attendions beaucoup, si toutesfois on peut regretter auec raison la condition d'vne personne qui souffre auec plaisir de grandes choses pour vne si belle occasion. Il a pleu à Nostre Seigneur de

nous rendre le Pere Iogues, il nous a osté le Pere Bressany, sa volonté soit faite, il est le Maistre de nos vies et de nos libertez. Ce nous sera tousiours vn grand honneur de les pouuoir sacrifier à sa gloire.

Nous estions pour estre priuez de la connoissance de tout ce qui est arriué au Pere Bressany depuis sa prise, si nous ne l'eussions appris d'vne personne digne de foy, qui a esté tesmoin oculaire de tout ce qu'il a souffert pendant sa captiuité. Cette premiere rencontre dont il est fait mention cy-dessus, s'étant ainsi passée, les Iroquois trauerserent le Lac de sainct Pierre et menerent coucher les prisonniers en vn lieu bien humide, mais fort retiré, où le Pere auec ses compagnons, tous liez et garrottez, passerent la nuict sans autre abry que le Ciel, et autre lict que la terre, ce qui leur fut ordinaire toutes les nuicts pendant le voyage. Le lendemain on le fit embarquer, et apres deux iours de nauigation ils rencontrerent vne autre bande d'Iroquois, qui tout ioyeux de cette prise, deschargerent quelques coups de bastons sur le Pere, et le menacerent de quelque plus rude traitement. Ceux-cy ayant raconté aux autres la mort d'vn de leurs compagnons des plus considerables, arriuée à Montreal, furent cause qu'on n'espargna plus le Pere, qui apres deux iours de nauigation se mit à terre, et chemina six iours pieds nuds au trauers des bois, des brossailles et des marets, à ieun iusques vers les quatre heures du soir qu'on faisoit halte pour prendre vn peu de repos ; mais on n'en donnoit guere au Pere, qui tout moüillé de la pluye, des neiges fonduës, des torrens et des fleuues qu'il falloit trauerser, estoit obligé à toutes les charges de la cuisine : on l'enuoyoit à l'eau et au bois, et s'il ne faisoit bien, ou s'il n'entendoit ce qu'on luy disoit, les coups de baston ne luy manquoient pas, non plus qu'à toutes les rencontres qu'il faisoit des Chasseurs et Pescheurs. Les six iours expirez, il se fallut embarquer sur le Lac des Iroquois, qu'ils trauerserent en 8. iours, puis ayans mis pied à terre cheminerent encore trois iours, le quatriesme iour qui estoit le quinziesme de May, sur les trois heures du soir estant encore à ieun, ils arriuerent à vn lieu où il y auoit pres de 400. Sauuages cabanez pour la pesche. A deux cents pas enuiron loin des cabanes, le Pere fut despoüillé tout nud, et les Sauuages s'estans rangez en haye de part et d'autre, armez de bastons, on luy commanda de marcher le premier au milieu de cette trouppe : il n'eut pas plus tost commencé à leuer le pied, qu'vn des Iroquois prit sa main gauche, et auec vn cousteau y fit vne grande fente entre le doigt annulaire et le petit doigt, et puis les autres deschargerent sur luy vne gresle de coups de bastons et le conduisirent de la sorte iusques aux cabanes. Là ils le firent monter sur vn eschaffaut, esleué de terre d'enuiron six pieds, tout nud, trempé dans son propre sang qui couloit quasi de toutes les parties de son corps, exposé à vn vent froid qui glaçoit le sang sur sa peau, et luy commanderent de chanter pendant le festin que l'on fit à ceux qui auoient amené les prisonniers ; le festin acheué, les guerriers se retirerent et laisserent le Pere auec ses compagnons entre les mains des ieunes gens, lesquels les firent descendre de l'eschaffaut, où ils auoient esté deux heures exposez à la risée de ces Barbares. Estans descendus, on les fit danser à leur mode, mais parce que le Pere ne le faisoit pas bien, ils le frappoient, ils le piquoient et luy arrachoient les cheueux ; cinq ou six iours se passerent dans ces passe-temps. Quelqu'vn par compassion luy ayant ietté quelque lambeau de sostanne pour se couurir, il s'en seruoit le iour, mais sur le soir on luy ostoit, et s'amassant autour de luy, l'vn le piquoit d'vn baston fort aigu, l'autre le brusloit auec vn tison, d'autres le cauterisoient auec des calumez tous rouges de feu, les enfans iettoient sur luy de la cendre chaude et des charbons ardens, puis le faisoient marcher à l'entour du feu, où ils auoient fiché de petits bastons pointus, et semé de la cendre rouge et du feu ; d'autres luy arrachoient la barbe et les cheueux,

et chaque nuict on recommençoit ce beau ieu, et on luy brusloit à la fin quelque ongle ou quelque doigt, enuiron l'espace d'vn demy quart-d'heure ; vn soir on luy brusloit vn ongle, vn autre soir le premier artere d'vn doigt, vn autre le second, ainsi ils luy appliquerent le feu aux doigts plus de dix-huict fois, et luy percerent le pied gauche auec vn baston, et cependant il falloit chanter ; ce petit ieu duroit bien iusques à deux heures apres minuict, et lors ils le laissoient-là à platte terre en lieu où la pluye tomboit en abondance, n'ayant pour couuerture qu'vne petite peau qui ne couuroit pas la moitié de son corps : vn mois entier s'est passé de la sorte.

De ce lieu il fut conduit au premier Bourg des Iroquois, et souffrit plus en ce voyage qu'au precedent, estant blessé, foible, mal vestu, peu nourri, et la nuict exposé à l'air et lié à vn arbre ; de sorte qu'au lieu de dormir il ne faisoit que trembler de froid. Estant arriué au premier Bourg, il y fut receu à grands coups de bastons qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles ; mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy mort ; ils ne laissoient pas pourtant de le frapper sur la poitrine et à la teste, et l'eussent assommé si vn Capitaine ne l'eust traisné sur l'échaffaut qu'on auoit dressé comme en la premiere rencontre. Ce fut icy qu'on luy coupa le poulce gauche et deux doigts de la main droite, luy ayant auparauant fendu la main entre le second doigt et celuy du milieu ; en mesme-temps suruint vne grande pluye accompagnée de tonnerre et d'esclairs, qui donna sujet aux Sauuages de s'enfuir, et ainsi le laisserent-là tout nud. La nuict s'approchant, on le fait venir dans vne cabane, on luy brusle le reste des ongles et quelques doigts des mains, on luy tordit ceux des pieds, on le força à manger de l'ordure et le reste des chiens, sans luy laisser aucun repos.

Apres qu'on l'eust tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mene à vn autre esloigné de deux ou trois lieuës, où estant arriuez, on luy fait souffrir derechef les mesmes tourmens, et de plus on le pend par les pieds auec des chaisnes, et puis l'ayant despendu, on luy lie des mesmes chaisnes les mains, les pieds et le col ; sept iours se passerent de la sorte, et y adiousterent de nouueaux tourmens, car ils le firent souffrir en des lieux et en des façons que la bien-seance ne permet pas d'écrire. On luy versoit du sagamité sur le ventre, et puis pour manger ce sagamité on appelloit les chiens, qui le mordoient en le mangeant. Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il deuint si puant et infect que chacun s'esloignoit de luy comme d'vne charogne, et on ne l'approchoit que pour le tourmenter, il estoit plein de pus et d'ordure, et les vers fourmilloient dans ses playes : apres tout, à peine pouuoit-il trouuer quelqu'vn qui luy donnast vn peu de bled d'Inde cuit dans l'eau. Les coups qu'il auoit receus luy auoient causé vne apostume à la cuisse qui luy empeschoit son repos, qui d'ailleurs estoit bien trauersé par la dureté de la terre sur laquelle il estendoit son corps qui n'auoit plus que la peau et les os ; il ne sçauoit comme il pourroit ouurir son apostume, mais Dieu conduisant la main d'vn Sauuage qui auoit dessein de luy donner trois coups de cousteau, fit en sorte que ce Sauuage le frappa iustement dans l'apostume, d'où il sortit du pus et du sang en abondance et ainsi le guerit. Qui eust iamais creu qu'vn homme peut tant souffrir sans mourir, abandonné *in terra aliena, in loco horroris et vastæ solitudinis,* sans langue pour se faire entendre, sans amis pour se consoler, sans Sacremens et sans aucun remede pour adoucir ses maux. Il ne sçauoit pas pourquoy les Sauuages differoient tant sa mort, si ce n'estoit peut-estre pour l'engraisser deuant que de le manger, mais ils n'en prenoient pas les moyens. Enfin le 19. de Iuin, les Iroquois s'assemblerent de tous les Bourgs au nombre de 2000. dans le Bourg où estoit le Pere, qui croyoit que ce iour seroit le dernier de sa vie ; apres l'assemblée, il pria le Capitaine qu'on luy changeast le tourment du feu en vn

autre, que pour la mort il la receuroit volontiers. Non seulement tu ne souffriras pas le feu, luy repartit ce Capitaine, mais qui plus est tu n'en mourras pas, la resolution en est prise. Ie ne sçay comme ils la prirent, mais bien sçay-ie qu'eux-mesmes s'estonnoient apres de leur resolution sans sçauoir pourquoy, comme les Hollandois et le bon Cousture qui fut pris il y a deux ans auec le Pere Iogues, et qui n'a veu le Pere Bressany qu'apres sa deliurance, l'ont rapporté.

Cette resolution prise, ils le donnerent auec toutes les ceremonies du païs, à vne bonne femme, dont le grand pere auoit esté tué autrefois dans vne rencontre par les Hurons ; cette femme le receut, mais ses filles ne le pouuoient souffrir, tant il faisoit horreur. Ie ne sçay si ce fut cela qui porta la mere à songer à sa deliurance, ou bien quelque compassion qu'elle eust de luy, ou plus tost que le voyant inutile au trauail pour la mutilation de ses doigts, elle se persuada qu'il luy seroit à charge ; tant y a qu'elle commanda à son fils de le mener aux Hollandois, et tirant d'eux quelque present le remettre entre leurs mains, ce que le fils executa fidelement.

Mais auparauant que de partir le Pere eut cette consolation de baptiser vn Huron qu'on menoit au supplice, qui luy demanda auec instance le Baptesme auparauant que de mourir, ce que le Pere luy accorda, sçachant qu'il auoit receu de nos Peres vne suffisante instruction ; mais il ne se peut faire si secrettement que les Iroquois ne s'en apperceussent, c'est pourquoy ils l'obligerent de sortir et de l'abandonner. Apres qu'il fut mort, ils apporterent ses membres en la cabane où estoit le Pere, et les ayant fait cuire, les mangerent en sa presence, et mirent la teste du mort à ses pieds, luy demandant : Hé bien, que luy a seruy le Baptesme ? Si le Pere eust peu s'expliquer en leur langue, ce luy estoit vne belle occasion pour les instruire ; ce luy fut neantmoins vne consolation bien sensible de s'estre trouué là si à propos pour le bon-heur de ce pauure Sauuage. Il partit peu apres en compagnie de ce ieune Sauuage fils de cette bonne veufue, qui le mena aux Hollandois, lesquels le receurent auec beaucoup de bien-veillance et contenterent le Sauuage au dessus de ses esperances, donnerent des habits au Pere, et apres l'auoir retenu quelque temps pour reparer ses forces le firent embarquer. Il arriua à la Rochelle le quinziesme de Nouembre de l'année 1644. en meilleure santé qu'il n'eust iamais, depuis qu'il est de nostre Compagnie.

CHAPITRE X.

De la prise de trois Iroquois.

Vne escoüade de soixante Hurons estant descenduë vers les François à dessein de combattre les Iroquois s'ils les auoient à la rencontre, arriua iusqu'aux Trois Riuieres sans trouuer aucun ennemy ; mais ils n'y furent pas long-temps qu'on leur rapporte que quelques canots auoient paru dans le Lac de sainct Pierre qui n'est qu'à deux lieuës au dessus des Trois Riuieres ; ils y courent aussi-tost accompagnez de quelques Algonquins qui voulurent estre de la partie ; n'ayant trouué que des marques et des vestiges de l'ennemy, ils montent plus haut et donnent iusqu'à Richelieu, qui est sur l'embouchcure de la riuiere des Iroquois. Estans arriuez en cette habitation, quelques-vns se reposerent, d'autres se doutans que les Iroquois ne seroient pas loin, s'embarquerent la nuict sur cette riuiere pour les aller chercher. Ils passent au trauers des sentinelles Iroquoises sans estre apperceus : trente Iroquois estoient comme en garde au dessous de leur gros, pour descouurir si quelques François ou quelques Sauuages de nos alliez ne paroîtroient pas sur l'eau ou sur la terre. Comme la nuict estoit obscure, ils ne descouurirent point ces ieunes guerriers qui montoient contre le courant de la

riuiere pour aller descouurir l'ennemy ; ils entr'ouïrent neantmoins quelque bruit, ces Hurons s'estans donc auancez, apperceurent quantité de feux dans les bois ; ayant reconnu qu'ils estoient ennemis, et coniecturans au nombre de leurs feux que la partie n'estoit pas esgale, ils se retirerent vn peu pour consulter ce qu'ils feroient. Faisans halte, ils entendirent derriere eux deux canots qui voguoient à force de rames ; ils furent bien estonnez, comme ils ne les auoient pas veus passans au milieu d'eux.

C'estoit l'embuscade de ces trente Iroquois, qui se doutans qu'il y auoit quelqu'vn sur la riuiere, en vouloit auoir connoissance ; voila donc nos Hurons entre le gros de leurs ennemis et ces deux canots bien armez. Ils tournent visage contre ceux-cy, et se battent à coups d'Arquebuses et de flesches sans grand effect, pource qu'il estoit nuict, ces deux canots se retirans auec leur gros. Vn Huron qui auoit esté pris en guerre par les Iroquois et qui auoit pris party auec eux, les quitta à la faueur de la nuict, et courant sur le bord de la riuiere, appelle les Hurons, qui estoient en doute s'ils retourneroient au combat. Apres quelque desfiance de cét homme, ils l'approchent ; il s'escrie qu'il est de leur Nation, et qu'il desire se sauuer auec eux : Combien estes-vous icy, leur demanda-il? Nous ne sommes que soixante, respondent les Hurons ; sauuez-vous, repart-il, car outre les canots que vous auez rencontrez, qui faisoient trente Iroquois, il y en a vne centaine cachez tout proche d'icy. Il ne comptoit pas ceux qui estoient espars çà et là par brigades du long de la grande riuiere. Vn autre Huron qui s'estoit caché sur le bord du bois, et qui auoit presté l'oreille aux Iroquois, leur dit que dix de cette bande de trente s'estoient destachez pour aller à la chasse des François ; ces dix chasseurs estoient tout proche du Fort de Richelieu, cachez derriere des brossailles et des arbres, où ils attendoient que les François sortissent le matin pour aller visiter des rets tenduës bien proche de leur fort. Ces guerriers sçachant cela, s'en vont pour reconnoistre cette embuscade ; l'ayant découuerte, ils taschent de l'enuironner ; mais ces espions se voyans descouuerts, se leuent comme vne volée de Perdrix effarées. N'ayant pas ny l'aisle, ny les pieds assez forts pour se sauuer tous, il en tomba trois entre les mains de nos Hurons, lesquels en donnerent vn aux Algonquins, qui commencerent à le traicter d'vne façon estrange ; comme il y auoit quantité d'ennemis à l'entour de Richelieu, ne croyant pas estre en asseurance, ils s'embarquerent tous tant Hurons qu'Algonquins pour descendre aux Trois Riuieres, où ils amenerent leurs prisonniers en triomphe. Le 26. de Iuillet sur les 4. heures du matin, on vit des Trois Riuieres vn canot qui suiuoit le courant de l'eau, et s'estant approché à la portée de la parole, on entendit la voix lugubre d'vn Algonquin qui crioit que l'vn des Hurons qui estoient venus en guerre, estoit mort ; mais il s'estoit trompé. Il est bien vray que l'vn de ces trois Iroquois, lors qu'on le prit, auoit donné vn coup de cousteau au Huron qui le saisit, et qu'on croyoit que le coup fust mortel, mais il ne l'étoit pas, quoy qu'il eust le poulmon fort offensé et qu'il en sortist vne partie, que le chirurgien couppa, et chose estrange, l'ayant iettée par terre, vn Huron la ramassa, la fit griller et la donna à manger à cét homme blessé, qui l'aualla en chantant : voila vne medecine bien extraordinaire.

Bien-tost apres, on ouyt de loin des voix d'allegresse ; on vit paroistre sur la grande riuiere douze ou quinze canots, qui s'en venoient doucement au gré de l'eau, portant enuiron quatre-vingts soldats qui frappoient de leurs auirons sur le bord de ces canots, chantans tous ensemble, et faisans danser les prisonniers à la cadence de leurs voix et de leur bruit ; ils estoient tous assis dans ces petits batteaux d'escorce, excepté les trois pauures victimes, qui paroissoient par dessus les autres, qui chantoient aussi courageusement que les victorieux, faisans paroistre au bransle de leur corps et au regard de leurs yeux

que le feu et la mort qu'ils attendoient, ne leur faisoient point de peur.

Tout le monde sortit pour voir ce Triomphe de Sauuages ; la ioye possedoit l'âme des vainqueurs, et la douleur affligeoit les vaincus. Ayant tous mis pied à terre, on les mene dans les cabanes des Algonquins : quelques-vns se iettent sur celuy qu'on leur auoit donné, ils luy arrachent les ongles, luy coupent plusieurs doigts, luy bruslent les pieds auec des pierres ardentes. Monsieur de Chamflour qui commande en cette habitation, leur enuoye dire qu'ils s'arrestent, qu'il faut donner aduis à M. le Cheualier de Montmagny, Gouuerneur du pays, de la prise de ces prisonniers, et que l'affaire est d'importance.

A peine peut-on empescher la rage de ces esprits vindicatifs au dernier point ; car ce pauure miserable ayant esté donné en la place d'vn braue Algonquin pris et bruslé des Iroquois ; tous ceux qui aimoient cét homme mort ; deschargeoient leur colere sur ce demy-viuant.

Monsieur le Gouuerneur estant arriué, assembla les principaux Algonquins ; mais comme leur vengeance auoit desia destiné cette victime au feu, ils respondirent que c'estoit fait de sa vie, que le bucher estoit desia preparé, qu'ils le traiteroient à la façon qu'ils sont traitez par les Iroquois quand ils tombent entre leurs mains ; en effet, il auroit esté bruslé la mesme nuict, si Monsieur de Montmagny ne leur eust fait parler d'vn bon accent. On arresta donc la violence de leur fureur, et tacitement on conseilla aux Chrestiens de representer à leurs compatriotes l'importance de l'affaire, et qu'on pouuoit traiter de paix par l'entremise de ces captifs, que la paix estoit le bien et le salut de tout le païs. Cette premiere furie estant appaisée, ils se rendirent plus traitables.

On parle aussi aux Hurons de rendre leurs prisonniers ; mais ils font la sourde oreille. Quelques Sauuages voyans les desirs de Monsieur le Gouuerneur, luy font entendre leur façon de deliurer leurs prisonniers : ils luy presentent trente-deux ou trente-trois brins de paille, disans qu'vn pareil nombre de presens parleroit plus efficacement pour la deliurance de ces prisonniers, que les bouches les plus éloquentes du monde, et que c'est ainsi que se comportoient ceux qui vouloient faire la paix. En effet, les festins, les presens et les harangues font tous les affaires des Sauuages. Monsieur de Montmagny voyant cela, fit estaller dans la cour du fort par vn beau iour, trois grands presens, composez de haches, de couuertures, de chaudieres, de fers de flesche et de choses semblables ; là dessus, il fait appeller les Chefs et les principaux des Algonquins et des Hurons, qui estoient pour lors aux Trois Riuieres. Ayans pris place chacun de son costé, il leur fit expliquer par son Truchement ce que vouloient dire ces presens. Il les auoit desia fait presser puissamment, et leur auoit representé par de fortes raisons qu'il estoit tres important qu'ils fissent la paix auec leurs ennemis, et que l'vnique moyen estoit de rẽnuoyer vn de ces captifs, qui disposeroit ses compatriotes à vn bon accord et à vne bonne paix entre toutes ces Nations. Les Algonquins qui s'estoient montrez si fascheux au commencement, firent apporter leur prisonnier qui ne pouuoit plus marcher, et l'vn de leurs Capitaines prenant la parole, dit qu'ils vouloient viure en bonne intelligence auec les François, veu mesmement que plusieurs d'entre eux estoient de mesme creance, qu'ils ne pouuoient rien refuser à Monsieur le Gouuerneur, qu'ils nommoient leur Capitaine, que ce n'estoit pas les presens qui les portoient dans cette obeïssance, mais le desir que le païs fust libre, et que tous les peuples ioüissent d'vne profonde paix. Ils ne laisserent pas de prendre ce qui estoit destiné pour la deliurance du prisonnier ; vray est que la pluspart de ces dons n'estoit pas pour eux, mais pour essuyer les larmes des parens de celuy à l'âme duquel deuoit estre sacrifiée cette pitoyable victime, qui se voyant eschappée du feu qu'on luy auoit preparé, deuoroit des yeux son liberateur, repetant plusieurs fois ce nom que ces peuples luy ont donné,

Onontio, Onontio, c'est à dire, grande montagne, grande montagne, repandant sa ioye et produisant toutes ses actions de graces par vn seul mot, qui en vaut dix mille.

Quant aux Hurons, la veuë des presens ne les toucha point ; au contraire, ils tesmoignerent de la tristesse, estans faschez de ne pouuoir accorder ce qu'on leur demandoit auec tant de presse et tant de raisons. Vn de leurs Capitaines se leuant, s'escria tout fasché : Ie suis homme de guerre et non pas vn marchand, ie suis venu pour combattre, et non en marchandise ; ma gloire n'est pas de rapporter des presens, mais de ramener des prisonniers, et partant ie ne puis toucher à vos haches ny à vos chaudieres ; si vous auez tant d'enuie d'auoir nos prisonniers, prenez-les, i'ay encore assez de cœur pour en aller chercher d'autres ; si l'ennemy m'oste la vie, on dira dans le païs qu'Onontio ayant retenu nos prisonniers, nous nous sommes iettez à la mort pour en auoir d'autres. Celuy-cy ayant ietté son feu, vn autre Capitaine qui est Chrestien, nommé Charles, parla bien plus modestement. Ne te fasche pas, Onontio, dit-il à Monsieur le Gouuerneur ; ce n'est pas vne desobeïssance qui nous fait agir de la sorte, mais la crainte de perdre l'honneur et la vie. Tu ne vois icy que de la ieunesse, les anciens de nostre païs determinent des affaires ; si on nous voyoit retourner au païs auec les presens, on nous prendroit pour des marchands auaricieux, et non pas pour des guerriers. Nous auons donné parole aux Capitaines des Hurons, que si nous pouuions prendre quelques prisonniers, que nous les leur remettrions entre les mains : tout de mesme que ces soldats qui t'enuironnent te rendent obeïssance, aussi faut-il que nous autres rendions nos deuoirs à ceux de qui nous dependons. Le moyen de souffrir le blasme de tout vn païs, qui sçachant que nous auons pris des prisonniers, ne verra que des haches et des chaudieres. Les presens que tu nous fais sont plus grands qu'il ne faut pour mettre ces hommes en liberté, et ton desir seul suffiroit pour les auoir si la crainte d'estre tenus pour des âmes lasches et pour des étourdis qui n'obeïssent pas à ceux qui les commandent, ne nous portoit à les conduire iusqu'au païs. Vous me direz que les Algonquins ont donné leur prisonnier, et que nous pouuons donner les nostres ; ie responds que les principaux des Capitaines Algonquins sont icy, que ceux qui concluent leurs affaires sont presens, et qu'ils ne dependent de personne, et ainsi leur action ne peut estre improuuée ; mais la nostre sera condamnée, et on nous regardera comme des gens sans esprit d'auoir determiné d'vne affaire de telle consequence sans auoir consulté les anciens du païs. Vous monstrez par vos raisons, que la paix est desirable, que c'est le bien du païs que la riuiere soit libre : nous sommes dans les mesmes pensées ; c'est pourquoy nous n'auons fait aucun mal à nos prisonniers, nous les traitons doucement, desirant de les auoir pour amis ; nous esperons bien que nos Capitaines ne contrarieront pas les volontez d'Onontio, ils accorderont quelque chose à nos desirs ; quand nous leur dirons que nous voulons la paix, ils ne nous feront pas rougir ; mais si nous traitions cette affaire sans leur auoir representé ces prisonniers, ils nous couuriroient le visage de honte. Il n'y va pas seulement de nostre honneur, mais encore de nostre vie ; le bruit est que la riuiere est pleine d'ennemis, si nous en rencontrons de plus forts que nous, aussi-tost nous ferons leuer debout nos prisonniers et nous leur ferons déclarer tout haut le bon traitement qu'Onontio leur a fait, les grands presens qu'il a offerts pour leur deliurance, et les bonnes volontez que nous auons pour eux ; ils tesmoigneront que nous ne leur auons fait aucun mal, que nous les menons au païs pour traiter de la paix, et ainsi nos captifs nous sauueront la vie dans ce mauuais rencontre.

Cette harangue prononcée d'vne façon affable et serieuse, fortifiée de toutes ces raisons et de plusieurs autres, qui sont eschappées de ma memoire, fit répondre à Monsieur le Gouuerneur qu'il

n'auoit que faire des prisonniers sinon pour traitter la paix, et que si les Hurons la vouloient traitter, qu'il estoit content, mais qu'ils ne manquassent pas de parole en choses si importantes.

En suite de ces discours, on fit venir les deux autres prisonniers ; on leur fait ietter les yeux sur ces presens qu'on faisoit pour leur deliurance ; on leur declare combien grande estoit la bonté des François, et qu'Onontio les traittoit bien d'vne autre façon qu'ils n'auoient traitté ses gens qu'ils auoient pris : ayans aduoüé que cela estoit vray, l'vn d'eux se leue au milieu de toute l'assemblée, et auançant deux pas auec ses liens, il enuisage le Soleil, puis rabbaissant ses yeux sur les assistants auec vn regard tout plein d'asseurance, il s'écrie parlant à Monsieur le Gouuerneur : Ce sera ce Soleil, ô Onontio, qui rendra tesmoignage de tes bontez en nostre endroit, et qui descouurira par tout tes liberalitez. Puis se tournant du costé de son pays : Escoutez moy, dit-il, vous qui commandez dans le païs des Iroquois, vous Capitaines de ma chere patrie, prestez moy l'oreille, soyez bons et courtois doresnauant, et taschez de reconnoistre par effect ce que les François ont offert pour ma deliurance, et encore que ie meure, ne soyez pas ingrats. Non, non, repartit vn Capitaine Huron, tu n'en mourras pas ; comme nous ne sommes point dans la volonté de t'oster la vie, tu ne dois pas estre dans le desespoir de ioüir bien-tost de la liberté ; tu arriueras sain et sauf dans le païs des Hurons, et tu en sortiras sans souffrir aucun mal ; nous esperons te ramener icy auec ton compagnon, afin d'applanir la terre, et de rendre douce toute la grande Riuiere. Prenez tous deux courage, et n'oubliez iamais ce que les François ont fait pour vous.

Le resultat de ces conseils ou assemblées fut, qu'on creut que si les Hurons entreprenoient de traiter la paix, qu'ils le feroient plus efficacement que les François, ayant plus de connoissance que nous des façons d'agir des Sauuages; la seule vengeance et la rage de quelque particulier est à craindre, car vne fantaisie fera descharger vn coup de hache sur ces prisonniers, et voila toutes les esperances de la paix à bas, Dieu veüille conduire cette affaire pour sa plus grande gloire.

Enfin ces Hurons estans prests de retourner en leur païs, Monsieur le Gouuerneur, voyant que les Iroquois prenoient ou massacroient quasi tous ceux qui descendoient vers les François, leur donna plus d'vne vingtaine de braues Soldats du nombre de ceux que la Reyne a fait passer cette année en ce païs cy, lesquels sont montez auec eux pour hyuerner dans leurs bourgades, et pour leur seruir d'escorte l'an prochain quand ils voudront descendre à Kebec. Croiriez vous bien que quelques-vns de ces Soldats, qui auoient esté autrefois assez mauuais garçons, nous tesmoignerent que ce n'estoit pas le lucre ny l'esperance d'aucun gain qui leur faisoit entreprendre vn voyage où ils trouueront à qui parler pour les difficultez du chemin ; mais ils protestoient que le desir de trauailler de leur mestier pour la Foy et de donner leur vie pour vn si grand suiet, les portoit à se confier à ces barbares ; il est vray que le R. Pere Iean de Brebeuf est remonté auec eux, il entend la langue Huronne, il les soulagera beaucoup, aussi bien que le Pere Leonard Garreau et le Pere Noël Chabanel, qui s'en vont en ces quartiers-là pour aider à la conuersion des Algonquins, voisins des Hurons, qui demandent instamment qu'on les enseigne ; mais on ne peut pas satisfaire à tous ces pauures peuples ; les Iroquois, et les grandes dépenses en vn païs si esloigné apportent de grands obstacles au salut de ces âmes abandonnées.

CHAPITRE XI.

Des bons deportemens des Atikamegues.

De toutes les nations que nous cultiuons icy, nous n'en reconnoissons point

qui ait plus d'inclination et de disposition à la Foy, que celle des Atikamegues. Quoy que ce soit la moins instruite, c'est celle neantmoins qui nous donne de plus solides marques d'vne bonté vrayement Chrestienne. Le petit nombre des ouuriers Euangeliques que nous auons icy, et la multitude des Residences et Missions qui nous occupent, n'a pas permis qu'on les allast voir en leur païs, et depuis deux ans qu'ils partirent de Sillery, ils n'ont paru qu'aux Trois Riuieres et en passant. Neantmoins dans ce defaut d'instruction et assistance spirituelle, ils ont conserué la Foy et la ferueur de leur pieté, le sainct Esprit suppleant à nostre defaut et leur seruant de Maistre, comme il est aisé à iuger par les bons sentimens et actions dans lesquelles ils ont perseueré depuis leur depart de Sillery. En voicy quelques particularitez.

Aucun d'eux n'a oublié les prieres qu'on leur auoit enseignées, et ceux là mesme qui ne les sçauoient pas, les ont apprises. Ils ont gardé les Dimanches aussi religieusement que s'ils eussent esté parmy les François. Dés le Samedy au soir on donnoit l'ordre pour solemniser ce sainct iour auec tout le respect possible. Vn des principaux Chrestiens crioit hautement par les cabanes qu'vn chacun fist sa petite prouision de bois, et preparast tout ce qui luy estoit necessaire pour le iour suiuant, afin qu'on ne fust pas obligé de le violer par aucun trauail qui fust defendu. Le Dimanche matin, ils s'assembloient tous dans vne cabane, et pendoient à vne perche plantée au milieu, vn Crucifix en bosse, qu'vn chacun adoroit les genoux en terre et les mains iointes, auec autant de respect comme s'ils eussent esté deuant l'Autel où se garde le sainct Sacrement. Ils disoient là deuotement tout ce qu'ils sçauoient de prieres, apres lesquelles ils recitoient ensemble hautement tout le chapelet, et puis vn chacun se retiroit chez soy. Que si quelqu'vn n'auoit rien à manger, il eust plus tost ieusné tout ce iour que d'aller à la pesche ou à la chasse, bien qu'on leur eust enseigné que Dieu ne les obligeoit pas à ces rigueurs. Vne bonne femme ne pouuant discerner de deux iours quel estoit celuy du Dimanche, pour ne se tromper pas, ne trauailla point pendant ces deux iours, et s'imposa cette penitence pour vne faute innocente, de reciter à chacun de ces deux iours deux fois le chapelet, et les passer tous deux sans rien manger.

Vn autre Sauuage donna aussi assez à connoistre l'estat qu'il faisoit du sainct Dimanche, et le desir qu'il auoit de l'honorer. Passant vn saut auec sa famille, il fut emporté par la violence du courant, et eut bien de la peine à se sauuer auec ses enfans ; son meuble et par consequent tout son bien fut englouty dans les ondes. Ce n'est pas ce qu'il regrette le plus ; son papier qui luy seruoit de Calendrier pour reconnoistre les Festes, luy est plus à cœur que tout le reste. Mais c'en est fait, il est perdu, que ferons-nous, dit-il à sa femme qui n'estoit pas encore Chrestienne ? Ayons confiance en Dieu, taschons de prendre quelques Castors en chassant, et puis nous descendrons aux Trois Riuieres ; le Pere qui y est nous donnera vn autre Massinahigan, aussi seray-ie bien aise de me confesser par mesme moyen. En effet il vient, et rencontrant le Pere Buteux sur le bord de leur fleuue : Ie viens de bien loin, luy dit-il, c'est pour te demander vn autre Massinahigan, celuy que tu m'auois donné a esté perdu dans mon naufrage. On luy en donne vn autre, il se confesse, et s'en retourne content.

Vne femme Chrestienne de la mesme nation, estant interrogée comment elle faisoit parmy les bois pour suppleer à la Messe qu'elle n'entendoit pas : Ie me persuade, dit-elle, que ie suis tantost dans l'Eglise de Sillery, tantost en celle de l'Hospital, vne autre fois en celle des Vrsulines, et puis à celle de Quebec auec les François, et dans cette pensée ie recite mon chapelet, disant à Dieu que si i'estois presente en quelqu'vn de ces lieux, i'assisterois à la Messe par effect comme i'y assiste par desir : qu'il sçait bien que ie me priue de cette consolation pour son amour et celuy de

mes compatriotes, lesquels ie ne pourrois instruire comme ie fais, si ie ne les suiuois dans les bois, et ainsi ie le prie de m'aider comme il feroit si effectiuement i'assistois à la Messe dans l'vne de ces Eglises où ie suis presente par desir et par pensée.

Vne autre estant surprise d'vn grand mal de gorge qui l'empeschoit de proferer aucune parole, disoit à Dieu dans le fond de son cœur : Toy qui sçais tout, tu vois bien ma pensée. Si ie desire recouurer ma santé et la parole, ce n'est pas pour mon plaisir, mais afin de pouuoir respondre aux prieres auec les autres, et principalement pour pouuoir enseigner ce que ie sçay aux autres qui ne le sçauent pas. C'est pour cela que ie te demande d'estre guerie. Tu feras pourtant ce que tu voudras. Tout cecy nous asseure que la Foy est bien auant dans ces cœurs, puisque le zele de la gloire de Dieu et le respect des choses sainctes y est graué si profondement. En voicy vne autre marque.

Ces bons Sauuages estans partis au milieu de l'Hyuer de Sillery, s'en allerent chassant dans les bois, et s'approchans tousiours de l'emboucheure de leur fleuue, où estant arriuez, ils se trouuerent meslez auec plusieurs autres qui n'estoient pas encore Chrestiens, et dont quelques-vns mesme n'auoient iamais oüy parler de la Foy. Le nombre des mescreans estant beaucoup plus grand que celuy des fideles, il semble qu'il deuoit auoir plus de force et d'authorité ; neantmoins cettuy-cy preualut en sorte que les mescreans se laisserent persuader par les discours et exemples des bons, à quitter leurs tambours, iongleries, festins à tout manger, et à venir tous ensemble aux Trois Riuieres pour se faire instruire. Ils descendirent donc au nombre de trente-cinq canots bien fournis. La premiere chose que firent les Chrestiens fut d'entrer dans nostre Chapelle et y amener les autres ; apres quoy ils demanderent de tenir Conseil auec Monsieur des Rochers, qui commandoit pour lors au fort des Trois Riuieres, et auec le Pere Buteux, auquel le Capitaine parla en cette sorte. Escoute ma parole, toy qui sçais bien le Massinahigan ; tiens, regarde ce que tu vois là, ce sont les lettres que i'enuoye au Capitaine des François qui est à Quebec. Mes ieunes gens les porteront, mais toy qui as plus d'esprit qu'eux, escris-luy ce que ie te diray. L'an passé, il nous fit vn beau present pour nous donner de l'esprit ; nous en auons receu vn peu. Nous voulons répondre à son present embrassant la Foy, et nous luy tesmoignons que ce que nous disons est veritable par cette lettre que tu luy enuoyeras (c'estoit vn paquet de Castors). Il poursuit : On nous a fait plaisir de nous enseigner et baptiser cet hyuer passé, nous en faisons des remercimens et demandons la continuation de ce bien par cette autre lettre (c'estoit vn autre paquet de soixante-quatre Castors). Vous auez pitié de nous, adiousta-il, les ennemis troubloient nostre riuiere par leurs courses, vous la bouchez par le moyen des forts que vous bastissez contre les Iroquois. Voila dequoy affermir ces forts, et en disant cela il iette vn autre paquet de Castors. Il ne reste plus, dit-il, qu'à viure comme freres et ne se pas quereler, puisque nous prions tous. Mais parce que cela est difficile quand il s'agit de traite, voila des peaux pour adoucir les esprits. Et il iette vn quatriéme paquet de Castors.

Nous répondismes à tous ces presens, et luy fismes entendre qu'on ne les enseignoit pas sous espoir de quelque recompense, au contraire qu'on desiroit les assister corporellement aussi bien que spirituellement. Ie le sçay bien, dit-il, mais ce n'est que pour vous faire voir que nous ne mentons point, lors que nous disons que nous voulons fortement embrasser la Foy. Ie parle au nom de tous ceux qui sont icy, qui sont de mesme aduis que moy.

Si les paroles de ce Capitaine promettent beaucoup, ses actions ne le démentent pas. Il auoit esté fort mal traité par vn soldat François, qui l'auoit poussé, renuersé et traisné par terre ; cette iniure faite à vn Sauuage de credit parmy ses gens, deuant qui cela se

passoit, luy deuoit estre sans doute fort sensible selon la nature, et s'il n'eust eu la Foy bien auant dans le cœur, ne pouuant se venger de son ennemy, il s'en fust pris à la religion, comme ont fait quelques autres en semblables occasions, qui l'ont abandonnée par despit, au moins pour quelque temps. Mais l'affection qu'il portoit à la priere et l'estime qu'il en faisoit luy fit souffrir cet affront genereusement, et remporter vne glorieuse victoire sur soy-mesme. Il s'addressa au Pere Buteux, et luy demanda s'il sçauoit bien ce qui luy estoit arriué. Oüy, respondit le Pere, ie le sçay. Il est vray, repliqua-il, qu'on m'a fait tort, mais la Foy que i'ay dans le cœur, et que ie desire conseruer, m'empesche d'en auoir aucun ressentiment. Ie pardonne volontiers à ce soldat, il n'a pas d'esprit, il ne faut pas pour cela que ie luy ressemble, ny que ie quitte la priere, ou que ie pense que tous les François ne valent rien, parce qu'vn n'est pas bon. Mon cœur est en paix. Asseure toy que ie n'ay aucune mauuaise pensée ; si ie suiuois mon naturel ie ferois vn mauuais coup, mais ie ne veux pas fascher Dieu. Ceux qui connoissent l'humeur des Sauuages, et combien la vengeance leur est naturelle, admireront cette action et aduoüeront que la grace de Dieu fait d'estranges changemens dans leurs cœurs.

La femme de ce mesme Capitaine nous a grandement edifiez. Elle estoit frappée d'vne dangereuse maladie ; se trouuant dans cet estat dans les bois, elle pria son mary de la porter aux Trois Riuieres, où estant arriuée, elle fit appeller le Pere Buteux, auquel elle tint ce discours : Tu vois en quel estat la maladie m'a reduite ; elle ne me laisse rien de libre que la parole, de laquelle ie me sers, non pas pour te demander quelque chose, mais seulement pour me confesser. C'est à ce dessein que i'ay desiré qu'on me portast icy. Depuis mon Baptesme, ie n'ay eu gueres de santé, mais ie n'ay iamais creu pour cela que mon mal prist sa source de la priere, comme disent quelques-vns qui n'ont pas d'esprit. Ie crois fortement, et le mal que ie souffre ne me fera iamais quitter la Foy. Ie seray malade tant qu'il plaira à Dieu. Si tu connois que la mort s'approche de moy, ne me cache pas la verité, ie ne crains pas la mort. Mais ie seray bien aise de sçauoir si elle est proche, afin que i'apprenne ce qu'il faut faire pour bien mourir. La plus grande plainte qu'elle faisoit pendant qu'elle fut aux Trois Riuieres, estoit de ce qu'on ne la visitoit pas assez souuent pour l'enseigner et disposer à la mort. Elle venoit tous les iours à la Messe, quoy qu'auec de grandes difficultez, tantost se traisnant par terre, d'autres fois s'appuyant sur son baston, ou se faisant porter par sa fille. Il fallut luy defendre absolument de se donner cette peine, pour le moins les iours ouuriers. Il a pleu à nostre Seigneur de luy prolonger la vie pour l'exemple des autres et pour meriter dauantage. Aussi est-elle grandement vtile à ceux de sa nation, ayant vn soin tres-particulier de les faire prier Dieu par tout où elle se trouue. L'adieu qu'elle dit au Pere Buteux à son depart fut pathetique. Adieu donc, luy dit-elle, ie m'en vay mourir dans les bois, ie ne te reuerray iamais plus que dans le Ciel, ie te recommande ceux de nostre nation. Ne viendras-tu iamais dans nostre païs pour les instruire ? que t'auons nous fait pour nous abandonner de la sorte ? Il y a si longtemps qu'on t'inuite, tous nos gens desirent de croire. Il ne tient qu'à toy qu'ils ne soient tous baptisez. Prends courage, viens chez nous, et au plus tost ; ayes pitié de tant d'âmes qui se perdent, prie Dieu pour moy. Ie n'ay plus qu'vne demande à te faire, c'est que tu fasses communier ma fille. Il me semble que ie m'en irois plus contente et de ce lieu et de ce monde, si ie la voyois participer à ce Sacrement : elle n'est plus folle comme elle estoit auant son Baptesme ; ne crains pas, elle est toute autre. En effet elle disoit vray. Cette fille auant son Baptesme estoit extremement remuante et volage, maintenant sa modestie est admirable et l'a fait iuger digne de ce Sacrement, qui

est le pain des grands et le vin qui fait germer les Vierges.

Il ne restoit plus en cette famille qu'vn ieune homme de vingt ans à baptiser, on n'osoit luy confier ce Sacrement, apprehendant ce qui est à craindre en tous les autres ieunes hommes, qu'il ne se mariast contre les loix de l'Eglise, mais enfin son importunité luy fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Pere Buteux estoit pour lors assez occupé, et feignoit encore de l'estre dauantage. Il le renuoyoit souuent à dessein pour l'esprouuer ; cela ne le rebutoit pas, il reuenoit cinq et six fois le iour pour estre instruit, et ne s'inquietoit point quand on le faisoit attendre, s'occupant pour lors à dire son chapelet et repeter à part ce qu'on luy auoit appris, et persistoit demandant tousiours la mesme chose. Quand sera-ce que ie seray baptisé ? Ie ne partiray pas d'icy, ny mon oncle, (c'estoit le Capitaine de cette nation) que ie ne sois baptisé. Il le fut, et le zele qu'il a monstré cet hyuer à enseigner ses compatriotes a fait voir que c'est l'esprit de Dieu qui le poussoit à demander si fermement le Baptesme. Il s'est rendu catechiste parmy ceux de sa nation, et son zele et capacité a suppleé au defaut de son aage pour exercer cette fonction.

Les plus considerables de cette nation suiuent le branle de leur Capitaine et de sa famille. Ils s'apperceurent que quelques ieunes folastres d'vne autre nation entroient la nuict dans leurs cabanes ; ils prierent le P. Buteux d'empescher ce desordre. Dis-leur de nostre part, firent-ils, que nous ne prions pas à demy, ou par feintise, et partant que nous ne sçaurions supporter les libertez de leurs ieunes gens. S'ils veulent faire mal, que ce soit parmy ceux de leur nation et non pas chez nous, où nous auons droit d'empescher ces desordres. Dieu et le Diable ne s'accordent pas bien dans vne mesme cabane. Fais en sorte que leurs Capitaines fassent vne criée publique pour arrester l'insolence des ieunes gens.

Ils ne se contentent pas d'empescher le mal quand l'occasion s'en presente, ils procurent encore du bien aux autres peuples, soit en les enseignant et exhortant par eux mesmes, soit en nous les amenant pour estre instruits. Quelques-vns de la nation des Ouramanichek estant descendus ici en traite, les principaux des Atikamegues les amenerent incontinent chez nous. Escoutez, leur dirent-ils, ce qu'on vous dira, et sçachez que c'est la chose la plus importante de toutes celles qui vous touchent. C'est ce que nous estimons, et que vous deuez estimer vniquement : ne vous estonnez pas si vous ne conceuez pas d'abord ce qu'on vous dira ; on vous repetera souuent la mesme chose, et enfin vous aurez de l'esprit si vous en voulez auoir. Ie crois que ceux-cy porteront des nouuelles de la Foy plus haut vers le Nord, à plusieurs autres peuples qui ne nous sont pas encore conneus, et auec lesquels ils traitent.

La bonté de Dieu est admirable dans les changemens qu'elle fait tous les iours dans les cœurs de ce peuple. Vn Sauuage n'auoit iamais voulu permettre autrefois qu'on baptisast vn de ses enfans ; craignant que le Baptesme ne luy causast la mort. Estant arriué quelque temps aprés aux Trois Riuieres, il fit de grandes instances au Pere Buteux pendant plusieurs iours pour le baptesme de trois de ses enfans. Vne femme pareillement qui auoit d'autrefois rebuté le mesme Pere et empesché de baptiser vn de ses enfans qui mourut sans baptesme dans les bois, vient par aprés le presser d'elle mesme pour estre baptisée auec quatre autres de ses enfans. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Paul Ouetamourat, craignant que luy et ses gens ne retournassent à leurs superstitions qu'ils auoient quittées à Sillery, ordonna qu'on n'appellast point festin quand ils s'inuiteroient mutuellement, et qu'on ne mangeroit pas ensemble, mais qu'vn chacun ayant receu sa part dans son plat, se retireroit chez soy. Il y auroit à craindre, disoient-ils, que le Diable ne nous trompast, et d'vn festin d'amitié ne nous induisist peu à peu à vn festin de superstition. Le bon homme ayant rencontré vn ieune garçon

de ses parens malades, le prit et le porta par des saults et precipices effroiables iusques aux Trois Riuieres, où il le mit entre les mains du Pere Buteux pour receuoir de luy le Baptesme, auquel luy-mesme l'auoit desia tres-bien disposé. Il parla souuent et incita par son exemple les autres vieillards à parler publiquement en faueur de la Foy, et neantmoins il n'estoit encore que Catechumene. Mais il desiroit auec tant d'ardeur d'estre baptisé, que le Pere Buteux estant entré vn iour dans sa cabane, et l'ayant trouué extraordinairement triste et affligé, comme il luy en demandoit la raison : N'ay-ie pas suiet, dit-il, de m'attrister? tu m'auois promis de m'enseigner souuent, et tu ne m'as pas dit mot auiourd'huy. Que sçay-ie ce qui m'arriuera ? peut-estre les Iroquois sont-ils proches. Ie suis en danger de mourir sans baptesme, ou de le receuoir auec fort peu de connoissance et de fruict, si tu ne te hastes de m'enseigner. Il fallut luy donner cette consolation, et le baptiser auec ses deux filles, dont l'aisnée est d'vn naturel grandement porté à la deuotion, qu'elle a communiquée à son mary, le rendant autant affectionné à la priere qu'il en estoit esloigné auparauant, et aliene. Elle se seruit d'vne sainte tromperie pour haster son Baptesme, persuadant au Pere qu'elle s'en iroit bien tost dans les bois. Voy tu bien, luy dit-elle, ie me dispose à partir au premier iour, ie commence à plier mes escorces, ie mourray sans baptesme, et tu en auras du regret aussi bien que moy. Attends, luy dit le Pere Buteux, tu n'as pas plus de haste que ton Pere. Ie sçay les prieres mieux que luy, repliqua-t-elle, pourquoy l'attendrois-ie ?

Si on eust accordé le Baptesme à tous ceux qui le demandoient, ils seroient desia quasi tous baptisez. On n'a peu neantmoins le refuser à vne bonne femme, qui à vray dire semble vne autre saincte Monique, ayant autant de zele pour le baptesme de son fils que celle-là en auoit pour la conuersion de S. Augustin. Aussi en vint-elle à bout, et fut baptisée auec son fils, auquel pendant les ceremonies elle repetoit souuent : Prends courage, mon fils, fais bien, dis en ton cœur, ie renonce à toutes mes meschancetez, ie ne veux pas aller dans les feux, ie desire estre bien-heureux et amy de Dieu. A mesme temps furent baptisez trois ieunes garçons, dont le dernier estoit vn petit orphelin, le plus ieune de tous, mais non pas le moins feruent. Et comment, disoit-il, pourquoy ne seray-ie pas baptisé ? ie sçay les prieres, ie suis auec mon grand frere où l'on prie Dieu, ie ne suis descendu icy que pour estre baptisé, à quoy tient-il que ie ne le sois ? Il plaida sa cause si efficacement qu'il la gagna.

Voicy deux ou trois marques de la bonté du baptesme de quelques adultes. I'estois suiette, disoit vne femme, auant mon baptesme à dire de mauuaises paroles ; depuis quatre à cinq mois que ie suis baptisée, ie ne sçache pas d'en auoir dit qu'vne, et encore ce fut par surprise et sans dessein. Cette mesme femme discourant vn iour auec vne autre de la cruauté des Iroquois, et du danger qu'il y auoit de tomber entre leurs mains : Il en sera, dit-elle, ce qui plaira à Dieu. Auant mon baptesme, ie n'estois iamais sans peur ; maintenant mon cœur est en asseurance, n'importe que ie sois prise, bruslée et mangée : cela passé, aprés cela ie ioüiray d'vne vie qui ne passera iamais.

Vne autre demandant au Pere Buteux quelque remede contre vne fluxion qui l'incommodoit fort ; estant interrogée s'il luy seroit fascheux de mourir maintenant : Ouy, dit-elle, non pas que ie craigne la mort, mais parce que i'ay si mal seruy Dieu iusques à present. C'étoit vn acte d'humilité en cette femme, car elle est vne excellente Chrestienne. Vne autre à qui on demandoit si elle aimoit Dieu et la priere plus que la vie, respondit qu'oüy. Car dit-elle, si quelqu'vn me vouloit tuer ou faire quitter la priere, ie luy dirois : Tue moy, à la bonne heure, i'iray au Ciel.

Il arriua trois ou quatre diuerses fois pendant que le Pere instruisoit dans nostre Chapelle les Sauuages, qu'on donna l'alarme, comme si les Iroquois

eussent paru. Le Pere sortit pour voir ce que c'estoit, et les auditeurs demeuroient attentifs à repeter ce qu'on venoit de leur enseigner sans ietter seulement la veuë dehors, et attendoient paisiblement le retour de leur Maistre.

Ils abhorrent tellement leurs anciennes iongleries, qu'vn Chrestien malade s'estant mis à chanter la nuict en resuant, les autres qui l'entendirent, l'esueillerent soudain, luy disant qu'il faisoit mal d'obeïr au Diable.

Vn ieune homme battit sa femme à cause de quelque desobeïssance, et luy fit sortir le sang des narines : le Pere Buteux en estant aduerty l'enuoye querir, il respond qu'il falloit attendre qu'il eust expié sa faute, ce qu'il feroit le lendemain dés qu'il seroit iour, estant pour lors trop tard pour le faire. En effet, le lendemain il fut se confesser de grand matin, et s'offrit à en faire vne penitence publique, et d'estre foüetté ou bastonné publiquement par la main des François, qu'il auoit scandalisez par cette action. Il en fut quitte à meilleur marché, et se reconcilia chrestiennement auec sa femme. Voila vne petite partie des bons sentimens et actions des Atikamegues, qui sont communs à plusieurs Chrestiens de cette nation. Depuis ces remarques que nous venons de coucher, ils ont passé quasi vn an tout entier sans estre instruits qu'vne ou deux fois fort legerement et en passant, nos Peres estant occupez ailleurs : ils ont neantmoins continué dans leur ferueur, comme nous escrit le Pere Brebeuf qui les a veus ce Printemps aux Trois Riuieres. Les Atikamegues, dit-il, sont descendus icy en nombre de neuf canots la veille de Pentecoste. Ils sçauoient bien que le lendemain estoit vn Dimanche qu'on respectoit extraordinairement. Dés qu'ils eurent mis pied à terre, ils demanderent de prier Dieu dans nostre Chapelle et de se confesser. Le Capitaine mesme demanda de communier, disant qu'il s'y estoit preparé durant tout l'hyuer. Vn ieune homme se confessa par trois diuerses fois, craignant tousiours d'auoir oublié quelque chose. Ceux qui ne sont pas encore baptisez demandent fort instamment le Baptesme. Ils promettent de descendre encore icy sur la fin de Septembre, et desirent de rencontrer vn Pere qui les instruise. En voila assez pour verifier ce que i'ay dit au commencement de ce Chapitre, que cette nation a de grandes inclinations et dispositions à la Foy.

CHAPITRE XII.

De la Mission de Saincte Croix à Tadoussac.

Le Pere Buteux succeda l'Esté passé au Pere Dequen dans le soin de cette Mission ; le Pere Dequen l'a cultiuée cette année. Voicy les memoires du Pere Buteux, qui n'ayant pû estre couchées dans la derniere Relation pour estre venuës trop tard, ne doiuent estre obmises dans celle-cy.

Arriuant à Tadoussac, il trouua vn bon nombre de Sauuages Chrestiens et Payens. Ceux-là estoient dans l'attente d'vn de nos Peres pour ioüir du bien de la saincte Messe et des Sacremens, la plus grande part de ceux-cy desiroient voir des Peres qu'ils n'auoient pas encore veus, et dont ils auoient tant oüy parler. Les Chrestiens et Catechumenes continuoient dans les exercices de pieté, comme à prier Dieu soir et matin, reciter le Chapelet, chanter des Cantiques spirituels, s'assembler trois fois à la Chapelle les Dimanches et les Festes, et autres semblables fonctions spirituelles, qui les entretiennent en deuotion. Le respect, l'obeïssance, la ferueur et l'assiduité auec laquelle ils s'acquittent de ces saints exercices est telle, que les François qui les ont veus, mesme les Heretiques les ont admirez, et ont dit qu'on ne croyoit pas en France ce qu'ils ont veu de leurs yeux. Entre autres, vn Capitaine d'vn nauire de la Religion pretenduë, estant entré par curiosité dans la Chapelle pour y voir prier les Sauuages, fut si surpris les voyant

fléchir les genoux et faire le signe de la Croix, qu'il se mit luy mesme à genoux et fit le signe de la Croix auec eux. Descendons plus en particulier.

Nous auions souuent desiré que ceux qui ont quelque authorité particuliere parmy les Sauuages, et que l'aage ou la valeur rendent considerables, embrassassent la Foy et en fissent vne genereuse profession, pour la persuader plus facilement à la ieunesse, qui suit ordinairement les sentimens de ceux qui luy commandent. Nostre Seigneur a exaucé par tout nos desirs, et nous fait voir maintenant auec plaisir des Capitaines Barbares, qui n'auoient eu iusqu'à present d'authorité qu'en faueur du vice et de la cruauté, deuenir des Apostres et Predicateurs tres-zelez pour la gloire du Dieu qu'ils ne commencent qu'à connoistre. En voicy vn exemple.

Le Pere Buteux ayant fait vn discours aux Sauuages pour leur enseigner ce que Dieu demandoit d'eux, et ayant insisté particulierement sur ce que Dieu desiroit que les Capitaines qui tiennent sa place eussent son honneur en recommendation, empeschant le mal qui le deshonore, vn Capitaine se leue et luy dit : Attens, Pere Buteux, ne sors pas, escoute moy, ie veux parler, et vous ieunes gens, escoutez. Voicy la resolution que i'ay prise dés mon baptesme, et que ie renouuelle maintenant : ie veux aimer tant que ie viuray celuy qui a tout fait, ie veux m'abstenir de tout ce qu'il defend, et veux que tous ceux qui me reconnoissent pour Capitaine s'en abstiennent. Escoute toy mesme, Pere Buteux, et regarde ce que diront et ce que feront nos ieunes gens. Si quelqu'vn deshonore la priere par quelque parole ou action mauuaise, ordonne toy mesme le chastiment, et ie le feray subir à celuy qui sera coupable, ils l'accepteront d'eux mesmes si ie le commande, et quand la faute meritera qu'vn autre y mette la main, si mesme il en faut venir iusques là que de les pendre, comme l'on fait en France, ie le feray moy mesme si aucun autre ne le veut faire. Quelque faute que mes gens commettent contre Dieu, ie les puniray comme le Capitaine des François punissoit les siens. Escoutez, mes neueux, escoutez, mes freres, ieunes et vieux, ie le dis, ie le feray, et rien ne m'en empeschera, non pas mesme la crainte de la mort : il faut mourir tost ou tard, si ie meurs de cette façon ie ne mourray pas d'vne autre, et pourrois-ie mourir d'vne mort plus glorieuse, qu'en defendant l'honneur de nostre grand Capitaine ? Ie ne diray iamais comme quelques yurognes, que la priere fait mourir ; si bien que ie veux mourir pour la defense de la priere. Voila ce que ie dis et ce que ie pense, pensez y de vostre costé. Du discours que le Pere vient de nous faire, i'ay pris ce qu'il auoit dit pour moy, et y ay respondu. Voyez ce que vous auez à faire touchant ce que luy et moy venons de dire pour vous.

Cette harangue animée d'vne voix extraordinairement forte, et assistée de la grace du S. Esprit qui l'auoit inspirée, fit vne merueilleuse impression dans les cœurs des auditeurs, autant qu'on pouuoit iuger de l'estonnement qui paroissoit sur leur visage. Vn François qui estoit present et n'entendoit rien de ce qui se disoit, fut neantmoins autant attentif que tout autre, rauy du zele du Predicateur, et de l'attention des auditeurs. En effet ceux qui connoissent la liberté des Sauuages, et la peine qu'ils ont à souffrir toute sorte de violence, s'estonneront de la hardiesse de cet homme, et du silence des autres, mais non pas ceux qui sçauent ce mot de l'Apostre, *vbi spiritus Domini, ibi libertas*, et qu'il n'y a point d'empire sur les cœurs ny plus doux ny plus fort que celuy de la grace.

Vne femme dangereusement malade demandant quand elle se confesseroit, le Pere luy determina le iour, et l'asseura qu'il iroit la confesser dans sa cabane ; mais elle ne l'attendit pas, et ne pouuant cheminer, se traisna sur le ventre iusques à la Chapelle. Le Pere la voyant hors d'haleine, luy demanda pourquoy elle estoit venuë : le respecte, dit-elle, la Confession, ma cabane n'est pas vn lieu conuenable à la sainteté de ce mystere, i'auray icy plus de deuotion.

Mais, repliqua le Pere, tu te mets en danger de mourir ? Hé bien, dit-elle, à la bonne heure que ie meure, le Baptesme a effacé de mon esprit toutes les apprehensions de la mort, puisque tu nous enseignes qu'il y a vne autre vie, d'où sont bannies toutes les souffrances, et où se rencontre toute sorte de plaisirs, ie n'aurois point d'esprit si ie craignois la mort.

La sœur de cette bonne femme auoit vne petite fille griefuement malade. Le Pere luy demanda : Quelle est ta pensée voyant ta fille mourante ? Quelle pensée pourrois-ie auoir, dit-elle, sinon qu'elle est à Dieu, et qu'il en disposera comme il luy plaira. C'est ta fille, luy dis-ie, elle t'appartient plus qu'à moy, ie te l'offre de bon cœur. Ie ne te demande point qu'elle viue, ny qu'elle meure, mais que tu fasses ce que tu veux. Si elle vit, à la bonne heure, elle croistra, elle aura de l'esprit, ie l'enseigneray, elle croira en toy, elle t'aimera. Si elle meurt, à la bonne heure, elle est baptisée, elle est encore innocente, elle te verra au Ciel et sera bien-heureuse. C'estoit bien assez pour vne pauure femme baptisée depuis cinq iours, mais le S. Esprit est vn grand Maistre, et il semble qu'il se plaist particulierement à se communiquer à ces bonnes âmes dans lesquelles il trouue la simplicité qu'il aime tant, et qui est vne excellente disposition à ses lumieres. Ayes bonne volonté, disoit cette mesme femme à vne sienne compagne, et Dieu t'aidera. Le iour que ie fus baptisée, ie ne sçauois pas mon *Credo*, ie n'auois peu l'apprendre, ie priay Dieu, et le lendemain m'estant esueillée, ie le dis toute seule. Celuy qui l'instruit de la sorte interieurement, la renforce pareillement contre les aduersitez, et luy donne autant de courage qu'il luy en faut pour supporter vne extreme pauureté, et la perte qu'elle a faite depuis peu de son mary et de trois petits enfans.

Vne autre, voyant le Breuiaire du Pere, luy disoit vn iour : Deuine ce que ie pense, i'ay enuie de desrober, ie voudrois sçauoir ce que tu sçais, et tout ce qui est dans ton liure, si ie te pouuois desrober tout cela, ie ne cesserois de prier Dieu. Mais quoy, luy dit le Pere, ne sçais-tu pas bien ton chapelet ? Oüy dea, respondit-elle, ie le sçay bien. Ne le dis tu pas ? Ie le dis trois fois chaque iour, le matin pendant la Messe, aprés midy, et le soir auant que de me coucher. C'est assez, luy dit le Pere, continuë. Aussi ferai-ie ; mais si outre cela ie sçauois quelque autre chose, ô que ie serois aise ! Ainsi ne te lasse point de m'enseigner.

En voicy vne autre qui n'est pas moins feruente, elle a vn zele admirable pour le respect qu'on doit porter aux choses saintes, et ne sçauroit souffrir qu'on parle tant soit peu pendant les prieres, ou qu'on y commette la moindre immodestie. Lors que le Pere confessoit, elle se tenoit à la porte de la Chapelle, et disoit à ceux qui entroient pour se confesser : Escoute, ne cache rien, dis tout, et sois bien marry d'auoir offensé Dieu : voila comme il faut dire tes pechez, et la posture en laquelle tu te dois mettre. Aprés leur confession, elle les faisoit mettre à genoux et escoutoit ce qu'ils disoient, pour voir s'ils sçauoient les prieres, et s'ils ne les sçauoient pas, elle les disoit auec eux pour les leur apprendre. Vn iour comme le Pere se plaignoit qu'il n'auoit rien à mettre de l'eau benite pour la Chapelle, cette bonne femme incontinent aprés la Messe, s'en va faire vn petit bassin d'écorce, qu'elle pendit à vn clou à l'entrée de la Chapelle. Ie croy que Dieu agrea son present autant que celuy des Princes, la bonne volonté suppleant le prix que luy ostoit la matiere.

Sa fille fut contrainte de s'en aller dans le Sagné à la sollicitation des parens de son mary. Elles ne se separerent pas sans pleurer ; le suiet de ces larmes estoit que la fille seroit priuée d'instruction, des sacremens et de la consolation d'assister aux prieres communes. Sa mere luy procura tout son petit meuble de deuotion, vn papier pour reconnoistre les festes, et les iours d'abstinence de chair, deux chapelets, afin que si elle en perdoit vn, elle pust se seruir de l'autre, et luy ayant re-

commandé l'affection à la priere, luy dit adieu.

Le sainct Esprit mene les hommes par diuerses voyes. Vn Sauuage Chrestien apprehendant la compagnie de quelques Infideles, qui peut-estre luy eussent donné occasion d'offenser Dieu, s'en alla tout seul auec sa femme chasser tout l'hyuer dans les bois. Vn autre au contraire par principe de charité se iette dans vne compagnie meslée de Chrestiens et infideles pour auancer la gloire de Dieu, trauaillant à la conuersion des meschans, et retenant les bons dans leur deuoir. Ie te viens dire adieu, dit-il au P. Buteux, iusques au Printemps, et me recommander à tes prieres, ie vois bien le danger où ie m'expose me separant de toy. Il me semble, lors que ie me vois esloigné de vous autres, que ie suis comme vn enfant grandement foible qui n'est soustenu de personne. Neantmoins ie me resous à suiure nos gens, pour tascher à les conseruer dans leur deuoir, et disposer ceux qui ne sont pas encore baptisez à se rendre dignes du Baptesme. Pour cet effect ie te demande premierement vn Crucifix deuant lequel nous puissions faire nos prieres, de la bougie pour brusler en l'honneur du Crucifix, vn papier où tu marqueras les iours ausquels on doit s'abstenir de chair, les Dimanches et les Festes, et particulierement la nuict de Noël, afin que nous la passions en prieres, vn chapelet, car bien que i'en aye vn, ie le puis perdre dans les bois, ou quelque autre peut perdre le sien : que si tu sçais quelque autre chose necessaire, donne-la moy, et enseigne moy comment ie me dois comporter. Ce bon ieune homme disoit cela quasi la larme à l'œil, et auec vne tendresse de deuotion tres-particuliere. Voicy vn autre trait de ce mesme ieune homme assez remarquable. Lors que les vaisseaux furent arriuez à Tadoussac, le Pere Buteux s'addressa à luy pour l'enuoyer à Quebec en porter la nouuelle, luy representant les offres qu'on faisoit à celuy qui entreprendroit ce voyage, et luy tesmoignant qu'il seroit bien aise que cela luy escheust, puis qu'il estoit assez mal couuert. A ce discours il s'arreste vn peu, et puis regardant le Pere : Ie feray, luy dit-il, tout ce que tu voudras. Mais que penses-tu me voyant ainsi mal vestu ? Tu te figures peut estre que c'est par necessité, ou faute d'industrie à prendre des Castors ? Tu te trompes, ie n'ay encore dit mon dessein à personne qu'à toy. Sçache que ie suis bien aise d'estre mal vestu, afin de n'auoir pas suiet de vaine gloire, et pour estre mesprisé, et imiter Iesus-Christ qui a esté si pauure. Mais ie m'estonne fort que toy qui nous enseignes qu'il faut aimer la pauureté, tu me parles neantmoins d'auoir vne bonne robe, et de me la procurer, comme si c'estoit vne meilleure chose d'estre bien vestu que de l'estre pauurement. Si doncques ie t'obeïs, c'est à cause que Dieu me le commande, et non pas pour aucune autre consideration.

Il s'imagina que la couronne que nous portons sur la teste influoit beaucoup pour faire prier Dieu les autres, et estoit necessaire à ceux qui se meslent d'instruire. Il s'en fit faire vne semblable aux nostres, et prenant vn foüet de corde s'en alloit par les cabanes appellant les autres aux prieres, et frappant ceux qui n'obeïssoient pas promptement. Ie fais, disoit-il, l'office des Peres, allons viste, il est temps de prier Dieu. C'estoit bien en effect ce que faisoient nos Peres d'appeller les Sauuages aux prieres, mais non pas de frapper. Aussi n'estoit-il pas necessaire : car à peine auoient-ils oüy la voix du Pere qui les appelloit, qu'ils respondoient incontinent, ho, et le Capitaine sortant de sa cabane redoubloit la criée et se faisoit promptement obeïr.

Quoy que les Capitaines des Sauuages soient fort mal obeïs de leurs gens, pource qu'ils n'vsent point de violence, cettuy-cy neantmoins s'est acquis tant d'authorité depuis son Baptesme, que personne ne luy ose refuser l'obeïssance. Vn ieune homme n'executoit pas vn iour assez promptement ce qu'il luy auoit commandé, Hé comment, luy dit-il, tu pries et tu n'obeïs pas. Viens

ça que ie te donne trois coups de baston sur le dos. Cettuy-cy s'approche, les reçoit paisiblement et s'en va faire ce qui luy estoit commandé.

Le Pere desirant qu'on portast la brique qu'on auoit amenée pour bastir la maison de Tadoussac, le Capitaine commanda à tout son monde de trauailler. Quelques-vns se chargeant trop, le Pere les en voulut aduertir et moderer leur ferueur : Laisse nous faire, dirent-ils, c'est la pratique de ce que tu nous disois hier lors que tu nous exhortois de faire des mortifications pour nos freres qui ne sont pas baptisez, à l'exemple des François qui en font tant à nostre occasion. Cecy fait voir que les ames des Sauuages sont capables de la perfection autant que celles des Europeans. En voicy vne autre marque.

Le Pere Buteux auoit fait vn petit discours de la pureté d'intention qu'il faut auoir en toutes ses actions. Vn iour aprés il oüit quelques femmes qui s'entretenoient sur ce suiet. As-tu bien retenu, disoit vne, ce qu'on nous disoit hier? Oüy, dit l'autre, mais neantmoins i'ay beu vne fois sans faire le signe de la Croix, et offrir cette action à Dieu. Et moy, dit vne autre, i'estois à demy chemin pour aller querir du bois, lors que ie n'auois pas encore pensé à Dieu. Ie n'ay pas manqué à cela, disoit celle qui auoit fait l'interrogation, mais ie n'ay pas remercié Dieu en retournant du bois, et i'ay encore ioüé auiourd'huy vn peu de temps sans offrir cette action à Dieu.

Parmy ces bons Chrestiens il s'en trouua d'autres qui n'auoient encore iamais veu aucun de nos Peres, et oyant discourir le Pere qui les enseignoit des choses de la Foy, s'escrierent, ô que ce que tu nous dis est admirable ! et à quoy pensons nous ? Il y a si long-temps que nous viuons et nous n'auons pas encore connu celuy qui nous a faits. Ce n'est pas tout, dit le Pere, il faut quitter vos tambours, vos pierres et vos iongleries. Pour moy, dit vne bonne vieille, ie n'ay point de tambour, ny de pierre, ie n'ay qu'vn embrion de Cerf seiché. Le manitou me le donna cet hyuer passé durant vne grande maladie, de laquelle il m'a guery. Ce n'est pas le bon manitou, dit le Pere, si tu veux estre baptisée, il faut brusler cet embrion, et reconnoistre vn autre conseruateur de ta vie, qui est le Dieu que nous prêchons, et qui te bruslera éternellement si tu ne crois pas en luy. Tiens donc, dit-elle, le voila. Brusle-le toy mesme, et baptise moy. Elle le fut auec sept ou huict autres de sa cabane.

Tous les autres ne se rendent pas si aisement, il y en a que Dieu pousse dans son Eglise à coups de bastons. Tesmoin, vn ieune garçon qui estoit l'vnique qui restoit à baptiser d'vne grande famille : il demandoit bien le Baptesme, mais ses actions démentoient ses paroles. Il alla à Miskou au printemps, où la traite de la boisson se permet au grand preiudice de la Foy. Il s'enyure auec quelques autres ; vn de la bande entre en furie, fait le Demon deschainé, menace de tuer, frappe tous ceux qu'il rencontre, renuerse les cabanes, personne ne luy respond, il prend vne arquebuse, la leue en haut et en descharge trois ou quatre grands coups sur la face de celuy dont ie parle : il luy abbat quatre ou cinq dents, luy casse la machoire d'vn costé, luy fend la levre et luy couure tout le visage de sang et de playes. On croit que c'en est fait, et le pis est que luy mesme estant yure ne connoist pas son malheur. Enfin il reuient à soy, on le panse si bien qu'il en guerit, mais en telle sorte qu'il demeurast défiguré, sans que ceux qui l'auoient connu le peussent reconnoistre, non pas mesme à la voix. Voila vn effect de l'yurognerie, qui fut pourtant heureux en luy, et peut-estre vn effect de sa predestination. Car reconnoissant la main secrete qui l'auoit frappé, il commença à la redouter, et se mit dans l'estat qu'il falloit pour receuoir le Baptesme, que M. de Courpon Admiral de la flotte honora, comme il auoit fait plusieurs autres, de quelques coups de canon.

La protection diuine esclate sur nos Neophytes aussi bien que la iustice. Vne ieune femme baptisée à mesme

iour s'en alla le lendemain auec vn autre et vn petit enfant emmailloté chercher des fruicts du païs. A son retour son canot renuerse, que fera-t-elle? de laisser perir son enfant, ce luy est vne affliction plus sensible que de perdre la vie ; de le vouloir sauuer, c'est perdre la mere et l'enfant. Elle se recommande à Dieu, et se met à nager d'vne main et à pousser de l'autre la planche où estoit lié l'enfant à leur mode, qui par malheur auoit la face tournée et plongée dans l'eau. Dieu eut pitié de tous deux, quelques François qui n'estoient pas loin courent au secours et sauuent ce petit Moyse. La mere le porte soudain à l'Eglise, et remercie celuy dont elle et son fils tiennent la vie.

Ie finiray ce Chapitre par le raisonnement d'vn Sauuage, qui peut-estre desabusera quelques personnes de France qui veulent faire passer nos Sauuages pour des hommes qui n'ont rien d'humain que la face. D'autres qui en font vn peu plus d'estat, les comparent à certains bons païsans qui demeurent muets lors qu'on parle d'autre chose que de leurs bœufs et de leur charruë. Nous auons couché dans cette Relation et dans les precedentes plusieurs de leurs discours et harangues qui tesmoignent le contraire. Ie le confirmeray icy par vn petit discours philosophique d'un Sauuage non encore baptisé. Le Pere Buteux parloit vn iour dans vne cabane de l'immortalité de l'âme, apportant des raisons de conuenance, tirées mesme de quelques-vns de leurs principes : comme de ce qu'ils disoient autres fois que les âmes des trespassez vont habiter dans vn village au Soleil couchant, où elles chassent aux Castors et aux Eslans, font la guerre, et font les mesmes operations qu'elles faisoient en cette vie par le ministere des sens. Aprés ce discours, ce Sauuage qui n'auoit encore iamais oüy parler nos Peres de cette matiere, prenant la parole : Dequoy te mets-tu en peine, dit-il, de nous prouuer cela ? Il faudroit estre fol pour en douter. Nous voyons bien que nostre âme est autre que celle d'vn chien : celle-là n'a de l'esprit que par les yeux et les oreilles, et ne connoist rien sinon ce qui tombe sous ses sens ; mais l'âme d'vn homme connoist plusieurs choses qui ne s'apperçoiuent point par les sens, et ainsi elle peut agir sans le corps et sans les sens. Que si elle peut agir sans le corps, elle peut estre sans le corps. Doncques elle n'est pas corporelle, et partant immortelle. Ie n'examine pas la verité de toutes ces consequences, ie rapporte seulement la suite de son raisonnement, qui ne prouenant que de la seule force du sens commun de cet homme, sans aucune estude, est suffisant pour faire croire que les Sauuages que nous cultiuons ne sont pas des satyres errans par les bois, et que la parole du Prophete est veritable, que Dieu a imprimé dans les âmes les plus barbares vn charactere de raison qui est vn rayon emané des lumieres de sa face. Voila ce qui se fit l'an passé de plus remarquable en cette Mission : voyons maintenant quels fruicts on y a recueilly cette année.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la Mission de Saincte Croix à Tadoussac.

On cultiue cette pauure petite vigne pendant l'Esté afin qu'elle porte du fruict pendant l'Hyuer. C'est à dire qu'vn Pere de nostre Compagnie se trouue en ce quartier là si tost que ces peuples s'y assemblent, pour les instruire, iusques à ce qu'ils s'en aillent à leurs grandes chasses et à leurs grandes pesches de Castor et de l'Eslan, et des autres animaux qui leur seruent de nourriture ; l'Hyuer ils en mangent la chair, et l'Esté ils en vendent les peaux aux François qui viennent trafiquer en ces contrées.

Si tost que le cours de la riuiere a esté libre, et que les glaces n'en ont plus fermé le passage, vne escoüade de

Sauuages de Tadoussac s'en vint à Kebec dans vne chaloupe, pour demander et pour emmener vn Pere auec eux, tant pour entendre de confession les nouueaux Chrestiens, que pour enseigner ceux qui ne l'estoient pas encore, en vn mot pour leur enseigner le chemin du Ciel. Le Pere Iean Dequen leur fut accordé ; ils l'enleuent dans leur bateau, et l'emmenent au plus tost, pour la maladie d'vn Capitaine qui ne vouloit point mourir sans Baptesme. Cet homme n'étoit pas proprement de Tadoussac, il y auoit deux ans que les Chrestiens nouuellement regenerez dans le sang de Iesus-Christ luy auoient fait vn present afin qu'il amenast ceux de sa nation qui sont plus auant dans les terres pour entendre parler de l'Euangile ; le peu de connoissance qu'on luy donna de cette doctrine toute celeste le fit resoudre de se venir presenter luy mesme tout malade qu'il estoit. Si tost qu'il vit le Pere, le voila plein de ioye, et encore qu'il eust la mort entre les dents, comme l'on dit, il voulut estre porté à la Chapelle afin de receuoir le Baptesme auec toutes les sainctes ceremonies, conuiant tous ses gens de s'y trouuer pour rendre vn tesmoignage public de l'estat qu'il faisoit de la Foy et de la priere. Voila par où le Pere commença sa Mission.

Le Capitaine de Tadoussac ne fut pas moins content de sa venuë que ce bon Neophyte. Il fit le soir vne belle harangue en ces termes : Réioüissons-nous tous, voila nostre Pere arriué, il est auec nous, vous sçauez combien il nous aime, il ne sera pas icy pour vn peu de temps, nous en ioüirons tous. Que tout le monde assiste aux prieres tous les iours, et à l'instruction qu'il nous donnera, confessons nos pechez nous qui sommes baptisez, et puis tâchons de marcher droit, ne l'attristons point pendant qu'il est auec nous. Tout ce monde répondit à ce discours par vn cry public, pour marque qu'ils auoient volonté d'obeïr au desir de leur Capitaine, et de ioüir du bon-heur qu'ils receuoient de la presence du Pere.

Aprés cette commune réioüissance, les Sauuages commencerent à rendre compte de tout ce qui s'estoit passé pendant leur grande chasse de l'hyuer. Ils ont coustume de demander vn papier ou vn Calendrier pour reconnoistre les iours qu'on respecte : c'est ainsi qu'ils nomment les Dimanches et les Festes. Ils disoient donc que leur coustume estoit d'estendre ces iours-là et de mettre en veuë vne belle grande image dans la plus belle cabane, d'allumer deux cierges comme on fait dans nos Chapelles, de s'assembler tous et de chanter des Hymnes et des Cantiques spirituels, de faire leurs prieres à haute voix, et de reciter leur chapelet, et de prester l'oreille à ceux qui leur parlent quelquefois de la priere, c'est à dire de la doctrine de Iesus-Christ. Si quelqu'vn a commis quelque defaut qui soit venu à la connoissance des autres, il est asseuré que le Pere en sera aduerty : c'est pourquoy ils s'en accusent les premiers, et si par quelque negligence ils ont manqué à ces prieres publiques, ils s'en confessent auec autant de regret comme feroient de bonnes ames qui auroient manqué à la saincte Messe. Ces bonnes gens racontoient qu'ils auoient fait rencontre d'vne troupe d'Algonquins, dont quelques-vns auoient esté baptisez vn petit à la haste, lesquels les inuiterent à des festins superstitieux, mais ces Neophytes n'y voulurent iamais assister. Ils s'estonnoient que ces gens qui se disoient Chrestiens ne se mettoient point à genoüil le soir et le matin pour prier Dieu, et ce qui les indigna bien fort, fut que dans le debris de leurs cabanes delaissées ils trouuerent des images qu'ils auoient iettées là, ou du moins oubliées ; ils les ramasserent et les rapporterent au Pere Dequen auec vne grande reuerence. Il ne se faut pas precipiter ny trop haster de baptiser les Sauuages, ny croire à la ferueur de quatre iours.

Aprés que le compte des choses qui s'estoient passées publiquement depuis qu'ils n'auoient veu aucun Pere fut rendu, il fallut descendre plus en particulier ; ils se preparent tous à la confession. La France ne sçauroit croire auec quelle candeur, netteté et connoissance

de leurs fautes les Sauuages se confessent, c'est ce que nous n'eussions quasi osé esperer. Les parens amenent leurs enfans pour ioüir de cette benediction ; ils les instruisent de ce qu'ils doiuent dire, leur remettent leurs fautes en memoire, ils leur font faire la penitence qu'on leur donne.

Certain iour vne bonne femme disoit à sa fille, en sorte que le Pere qui n'étoit pas loin le pouuoit entendre : Allez vous confesser, ma fille, dites tout, n'oubliez rien, accusez-vous que vous estes vne opiniastre, que vous aimez trop à ioüer, que vous n'estes pas assez portée à prier Dieu soir et matin ; allez, soyez triste d'auoir offensé Dieu, et ne le faschez plus.

Vn bon Sauuage, voyant que son fils assez ieune ne se mettoit point à genoüil aprés la confession, se douta qu'il auroit oublié ce qu'on luy auroit ordonné pour la penitence ; il s'en alla tout simplement le demander au Pere afin d'en faire resouuenir son fils, et de luy faire accomplir : le Pere ayma la candeur et la bonté de ce Neophyte, et donna l'instruction necessaire à son fils.

Vne bonne mere, ne voyant pas sa fille parmy les autres qui s'alloient confesser, l'alla querir et luy dit qu'il ne falloit pas qu'elle fust priuée de ce bonheur. Sa fille, quoyque mariée, ne fut point honteuse de cet aduertissement que luy donnoit sa mere ; elle s'en va à la Chapelle, et encore que ces bonnes gens soient assez portez à receuoir les Sacremens, sa mere ne sortit point de l'Eglise qu'elle n'eust veu de ses yeux sa fille au pied du Confesseur.

Le Pere, ayant oüy de confession tous les Chrestiens, et ayant repeu de la saincte communion tous ceux qui en estoient capables, s'occupa fortement à leur imprimer dans l'esprit la crainte de Dieu, et à engendrer Iesus-Christ dans l'ame de ceux qui ne l'auoient pas encore receu dans les eaux du Baptesme. Il a baptisé quarante personnes dans le peu de temps qu'il a esté à Tadoussac. Les meres apportent elles mesmes leurs enfans, et si quelque Sauuage arriue de quelque endroit plus esloigné, les femmes plus deuotes prennent garde s'il n'y a point dans la troupe quelques enfans qui ne soient pas encore baptisez, afin d'en donner aduis au Pere. Quelques-vns d'entre eux ne sçauroient souffrir qu'on laisse vn enfant sans baptesme, tant ils ont peur qu'ils ne meurent sans ce Sacrement ; d'autres disent par vne charité erronnée, qu'il ne se faut pas haster, que ces enfans seront peut-estre meschans, et que Dieu se fâchera qu'on leur aie donné le Baptesme. Ils adioustent que leurs parens n'estans pas Chrestiens feront peut-estre des superstitions, et commettront des crimes qui causeront la mort à leurs enfans, et puis on accusera le Baptesme, on criera que la Foy tuë les hommes, et que la priere est mauuaise. Le Pere les appaisa aisement, leur faisant voir la grande necessité de ce bain celeste.

Toutes les personnes adultes qui ont esté purifiées dans ces eaux salutaires ont receu vne pleine instruction, elles ont tesmoigné de grands desirs de viure conformement aux loix de Iesus-Christ et de son Eglise. On n'accorde pas ce Sacrement de salut et de lumiere à tous ceux qui le demandent. Il y a trois ans qu'vn certain iongleur presse qu'on le baptise, il sçait toutes les prieres, il a connoissance des principaux articles de nostre croyance, il est venu depuis peu à Sainct Ioseph pour se lier auec les principaux de cette Residence ; mais comme on se défie de son esprit assez leger, et que l'on craint la cheute, on luy a tousiours refusé ce qu'il demande.

Tadoussac est le premier port où s'arrestent les vaisseaux qui viennent de France. C'est icy où les Sauuages virent arriuer le Pere Paul le Ieune qui retournoit vne autre fois de France, où les affaires de ces pauures peuples l'auoient fait repasser. Dieu sçait auec quelle ioye et auec quel contentement ils le receurent. Ceux de Tadoussac l'allerent aussi tost visiter dans le nauire qui le portoit. Noël Negabamat, l'vn des principaux Capitaines des Sauuages de Kebec l'allant embrasser, luy fit cette petite harangue vrayement Chrestienne : Voila qui va bien, mon Pere, que tu sois de

retour, ie suis descendu exprez de Kebec pour te voir ; ayant appris des premiers vaisseaux que tu deuois retourner, ie me suis mis en chemin pour te voir le premier ; nous auons tous prié pour ton voyage, nous disions à celuy qui a tout fait : Conserue nostre Pere, ouure les oreilles de ceux à qui il doit parler en son païs, et dirige ses paroles afin qu'elles aillent tout droit, et que pas vne ne soit perduë. C'est luy qui t'a conduit, c'est luy qui t'a ramené, c'est luy qui a calmé la mer : ô que nous sommes contens de ce que tu parois encore vne fois en nostre païs ! Cela consola fort le Pere, qui mettant pied à terre augmenta sa ioye, voyant cinq Sauuages que le Pere Dequen luy presenta pour les faire enfans de Dieu. Madame de la Pelterie, qui s'estoit transportée à Tadoussac pour voir la ferueur de ces Neophytes, fut la marraine de quelques-vns ; les deux Vrsulines nouuellement arriuées, descendans du vaisseau pour la premiere fois depuis qu'elles s'estoient embarquées à la Rochelle, furent extremement consolées de voir de leurs yeux ce qu'elles auoient souhaité depuis vn long-temps auec tant d'ardeur.

I'excederay la longueur d'vn Chapitre si ie m'estends dans les doux sentimens de pieté de ces nouuelles plantes, et dans la ferueur de leur deuotion. On a de coustume de les appeller le matin à la saincte Messe, et de les assembler vne autre fois deuant la nuict pour leur faire reciter quelques oraisons et notamment le chapelet. Le Pere Dequen leur faisoit reciter fort posément, et à chaque dizaine leur faisoit chanter vn Cantique spirituel, si bien que cela tirant en longueur, il se voulut contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les ietter dans le dégoust ; mais ces bonnes gens s'en apperceuans s'écrierent : Il semble que nous ne soyons Chrestiens qu'à demy : disons tout, mon Pere, disons tout, ne seruons pas Dieu à demy. Oüy mais, repart le Pere, quelques-vns d'entre vous sont peut-estre pressez de quelque affaire : Que ceux-là sortent qui sont appellez ailleurs, répondirent-ils ; pour nous c'est la raison que nous n'obmettions rien de nos prieres. Comme cette deuotion leur est fort agreable, elle se communique iusques aux plus petits enfans, lesquels voyans quelque fois leurs parens sortir de leurs cabanes sans leurs chapelets, leur crient qu'ils ne l'oublient s'ils vont à la maison de priere.

Quelques Sauuages que nous appellons du Sagné, pource qu'ils viennent voir les François par vn fleuue qui porte ce nom, ayans veu prier leurs compatriotes, pressoient si ardemment et si importunément qu'on leur enseignast à prier celuy qui a tout fait, que le iour mesme de leur depart ils venoient trouuer le Pere, et se mettant à genoüil auec vne simplicité toute rauissante, ils luy faisoient reciter les prieres pour les grauer plus auant dans leur memoire ; les ayant recitez deux ou trois fois, ils les rouloient dans leur esprit, portant leur bagage sur le bord de l'eau où ils se deuoient embarquer ; s'ils oublioient quelque mot, ils quittoient tout et s'en courroient au Pere, ils se iettoient vne autre fois à genoüil, demandant qu'on leur fist encore dire les prieres. Vn Chrestien de Tadoussac, les ayant veus dans cette ferueur, leur dit : Prenez courage, mes amis, si vous aymez la priere, celuy qui a tout fait ne vous abandonnera pas ; allez à la bonne heure, priez-le tous les iours, sur tout n'ayez plus de communication auec les Demons, et taschez de retourner icy au printemps prochain, afin que vous soyez bien instruits.

Le Pere instruisant vne autre escoüade d'vne petite nation venuë du profond des terres, leur monstroit l'image d'vne ame damnée. Vn bon Neophyte, l'ayant oüy discourir sur ce suiet, poussé d'vn zele du salut de ces bonnes gens, s'écrie : Donnez moy, mon Pere, donnez moy cette image et me laissez parler. Il la prend, et s'adressant à tout l'auditoire : Regardez, leur dit-il, ce tableau, vous ne connoissez pas celuy que vous y voyez dépeint : c'est vn Magicien, c'est vn batteur de tambour tel que vous estes pour la pluspart. Voyez-vous

comme il est enchaisné. Regardez ces flammes qui l'enuironnent et qui le bruslent, il est tout plein de rage et de fureur : voila comme vous serez, voila comme vous traitera le Demon à qui vous obeïssez. Le Capitaine de cette escoüade, espouuanté de ce discours, luy repartit tout haut : Il est vray que ie me suis meslé autrefois de ce mestier, mais ie l'ay ietté par terre, i'ay bruslé mon tambour et tous les instrumens dont ie me seruois, i'ayme la priere, et vous declare que ie veux estre instruit auec mes gens.

Vne bonne femme Chrestienne, estant bien auant dans lès bois auec vn sien fils attaqué d'vne maladie qui donnoit de l'exercice à la Mere aussi bien qu'à l'enfant, consola bien fort le Pere, luy expliquant comme le pauure ieune homme estoit party de cette vie pour aller au Ciel. Ie disois souuent à mon fils, racontoit cette pauure mere : Prends courage, mon enfant, souffre patiemment tes douleurs, tu les vas bien-tost changer en des contentemens éternels, ne crois tu pas en Dieu ? ne te souuiens tu pas bien qu'on t'a enseigné qu'il y a vne autre vie, et que ceux qui aiment Dieu seront bien-heureux ? Ie m'en souuiens tres-bien, repartit le malade, mais helas ! ie suis bien triste de ne me pouuoir confesser, ah ! que ie me confesserois volontiers s'il y auoit icy quelque Pere ! Ne t'afflige pas, mon enfant, Dieu te fera misericorde, aime-le, il est tout bon, sois marry de l'auoir fasché. I'ay vne grande esperance en sa bonté, repliquoit ce pauure garçon, ie mourray dans cette esperance qu'il aura pitié de moy. Et iettant ses yeux sur cette pauure mere qui s'affligeoit voyant que son fils l'alloit quitter : Ne vous faschez point ma mere, luy disoit-il dans ses douleurs ; ne pleurez point ma mort, puisque ie vay dans vne meilleure vie que celle que ie quitte, recommandez mon ame à Dieu afin qu'elle ne s'écarte point du bon chemin. Enfin ce bon enfant estant mort, les Sauuages qui estoient là presens l'enterrerent ; ils se mirent à genoüil sur sa fosse, firent leurs prieres et reciterent leurs chapelets pour le soulagement de son ame.

Le Pere qui les instruisoit, s'estant trouué mal, se ietta sur son lict, c'est à dire sur vne peau d'Ours estenduë sur la terre. Vn Chrestien le venant visiter fit en son endroit vne partie des choses qu'il luy auoit veu pratiquer visitant les malades, il se mit à genoüil au cheuet de son lict, leue les yeux au Ciel et presente cette priere à Dieu d'vne voix assez haute : Toy qui as tout fait, tu vois bien que nostre Pere est malade : or sus guery le donc, car nous auons besoin de luy, c'est luy qui nous instruit et qui nous enseigne comme il faut croire en toy. Cela dit, il prend son chapelet et le recite en l'honneur de la sainte Vierge, mais comme il estoit vn peu long, et que le Pere auoit besoin de repos, sa maladie prouenant peut-estre d'vn trop grand trauail, il congedia ce bon Neophyte, et le remercia de sa visite.

Quelques Sauuages ayant oüy parler des œuures satisfactoires et des penitences et macerations du corps, dirent qu'il falloit aussi qu'ils appaisassent Dieu, que ceux qui estoient baptisez le faisoient : les vns choisirent le ieusne, les autres se chastierent eux mesmes et se battirent auec des espines, pour payer celuy qui a tout fait, comme ils parlent, et pour se venger de ceux qui l'ont offensé. Ces penitences furent particulieres, mais en voicy vne publique.

Comme il n'est pas possible d'arrester l'auarice de quelques François, lesquels nonobstant les defenses et les dangers d'estre chastiez, ne laissent pas de vendre de l'eau de vie ou du vin aux Sauuages ; aussi est-il tres-difficile d'empescher que ces barbares qui ne sont point accoustumez à ces boissons ne s'enyurent par fois. Quelques Chrestiens estans tombez dans ce desordre, le Pere les voulut publiquement chastier pour donner exemple aux autres. Il est bon, en ces premiers commencemens, de punir les pechez publics par quelque penitence publique, pour faire entendre aux Infideles que l'Eglise ne souffre point ces defauts. Quant aux François et aux autres Chrestiens qui n'attribuent

point les fautes à la doctrine et à la Religion, mais aux personnes qui les commettent, on se contente de leur donner des penitences en particulier ou en secret. On fit donc tenir ces bonnes gens par trois iours consecutifs à la porte de la Chapelle, auec defenses d'entrer dedans, comme estant indignes de communiquer auec les autres ; on les voyoit à genoüil hors de l'Eglise. Et quand on auoit instruit ceux qui estoient entrez, on faisoit prier ces penitens hors de l'Eglise, ils ne manquerent iamais tous ces iours là de se trouuer soir et matin au lieu qu'on leur auoit destiné ; cela donnoit de l'edification aux Sauuages et de l'edification aux François, qui venans à la Messe et les rencontrans à genoüil auprés de l'Eglise, benissoient Dieu de leur constance. Il y auoit entre autres vn Catechumene, qui pour l'apprehension qu'il auoit que sa faute ne l'empeschast d'estre receu au S. Baptesme, se monstroit beaucoup plus feruent que les autres. Il se fit Chrestien le iour de S. Ignace, et le nom de ce grand Sainct luy fut donné. Se sentant obligé de la faueur que le Pere luy auoit faite, il le vint trouuer aprés son baptesme, et luy dit en luy faisant vn petit present : Tu me fais vn tres-grand plaisir, ie n'ay pas moyen de le reconnoistre, le peu que i'offre part d'vn tres-bon cœur. Si i'auois de grands biens ie les voudrois tous donner pour receuoir le S. Baptesme. Le Pere le remercia et luy fit entendre qu'vn tel present ne demandoit aucune recompense.

Les mariages à la façon des Chrestiens passent pour des miracles chez les Infideles, c'est vn ioug bien dur et bien fascheux aux hommes de chair. Les Chrestiens s'y accommodent petit à petit. Les ieunes gens y ont bien de la peine. Ceux qui ont la Foy plus forte pressent les autres de les retarder iusques au printemps que le Pere viendra en Mission ; et quand il est auec eux on recherche ceux qui sont en disposition de se lier ensemble, afin que cela se fasse deuant son depart : les parens ont cette deuotion de faire tenir leurs enfans debout dans la Chapelle, c'est à dire de les faire marier en face de l'Eglise. Et pource que l'espoux et l'épouse sont debout l'vn auprés de l'autre deuant le Prestre, s'ils veulent sçauoir quand quelqu'vn se mariera, ils demandent quand on le fera tenir debout à l'Eglise.

Vn ieune garçon et vne veufue estans amenez à l'Eglise pour se marier, les publications estoient faites, il ne falloit plus que leur consentement en presence du Curé et des témoins ; comme on le demanda au garçon, il ne voulut iamais respondre. Le Pere ferme son liure, declare tout haut qu'il n'y a rien de fait, qu'ils ne sont point mariez, personne ne s'en estonne, chacun s'en retourne chez soy.

Vn Capitaine ne garda pas ce profond silence, car comme on luy eust demandé son consentement, et qu'il l'eust donné, sa femme comme plus vergongneuse ne respondit pas assez viste, il luy dit : Prenez garde à ce que vous direz, ie ne vous dissimule point mes humeurs, ie suis vn homme prompt et colere, ie me fais seruir, ie veux que ma femme m'obeïsse : ne vous engagez pas mal à propos, considerez si vous voulez me prendre auec ces qualitez. Cette femme ayant donné son consentement verifia le Prouerbe qui dit, que qui espouse vn mary espouse ses humeurs. Au reste cet homme est d'vn tres-bon naturel.

Il est temps de terminer ce Chapitre. Le Pere estant occupé dans cet employ, aussi saint qu'il est penible, fut rappellé à Kebec. Les Sauuages, en ayant eu le vent, s'en plaignent : Pourquoy nous quittes-tu ? tu es nostre Pere iusques à nostre depart, voila tant de monde à instruire, nous sommes tes enfans, ne nous abandonne pas. Enfermons-le dans la Chapelle, disoient quelques-vns, iusques à ce que la chaloupe qui l'attend soit partie. Fût-il ainsi qu'il s'éleuât vn vent qui le contraignist de rester auec nous. Enfin il se fallut separer, auec promesse de se reuoir quand il plairoit à nostre Seigneur.

CHAPITRE XIV.

De la creation d'vn Capitaine à Tadoussac.

Le desir de l'immortalité regne dans les esprits des Sauuages aussi bien que dans l'ame des nations plus policées ; quand vn homme de merite parmy eux est enleué par la mort, ils le resuscitent et le font reuiure à la façon qu'on a remarqué dans les Relations precedentes. Voulant donc retirer du tombeau vn de leurs Capitaines, voicy les ceremonies qu'ils garderent.

On donne aduis aux nations voisines de se trouuer, si elles l'ont pour agreable, au lieu où se doit faire cette action, ou bien on prend vn temps où ordinairement ils s'entreuisitent. Le monde estant assemblé, on dresse vn beau festin dans la plus grande cabane, où tous les principaux Sauuages sont inuitez. Pendant que le festin se prepare, on crée le Capitaine en cette sorte.

Celuy qui est le Maistre des ceremonies tient auprés de soy quelques personnes plus remarquables qui luy seruent d'officiers, ils étallent premierement et mettent en veuë les presens qu'on doit faire aux Capitaines des nations qui se trouuent à cette creation. Ils estendent par aprés quelques peaux d'Eslan bien passées, et bien douces, et bien peintes à leur mode, pour seruir de siege ou de trône à ce nouueau Capitaine. Cela fait, celuy qui le doit creer l'enuoye querir par deux de ses officiers, ils le vont prendre dans la cabane où il s'entretient auec quelques-vns de ses proches en attendant qu'on le fasse venir ; l'vn des deux le prend par la main et le conduit au lieu qui luy est preparé, l'autre luy oste modestement la robe qu'il porte, et le couure d'vne autre bien plus belle et plus riche, il luy passe au col vn grand collier de porcelaine, luy met en main vn beau calumet et luy presente du petun pour en vser. Tout cela se fait si grauement et dans vn si profond silence, qu'on prendroit ces hommes pour des statuës qui se remuent sans parler.

Le Capitaine estant reuestu selon sa qualité, vn troisiesme officier richement couuert et peint par le visage selon leur coustume, se leue tout debout, et faisant l'office d'vn Herault declare le suiet de toute la ceremonie. Que tout le monde demeure en paix, s'écrie-t-il, ouurez vos oreilles et fermez vos bouches, ce que ie vay dire est d'importance. Il s'agit de resusciter vn mort et de faire reuiure vn grand Capitaine. Là dessus il le nomme et toute sa posterité, il rapporte le lieu et le genre de la mort, puis se retournant vers celuy qui doit succeder, il rehausse la voix : Le voila, dit-il, couuert de cette belle robe. Ce n'est plus celuy que vous voyiez ces iours passez, qui se nommoit Nehap. Il a donné le nom à vn autre Sauuage, il s'appelle Etouait (c'estoit le nom du defunct), regardez-le comme le vray Capitaine de cette nation, c'est à luy à qui vous deuez obeïr, c'est luy que vous deuez escouter, et que vous deuez honorer. Pendant que ce Heraut discoure, tous les assistans sont dans vne grande retenuë, on ne dit pas vn mot, ce nouueau Capitaine se tient dans vne grauité qui ne sent rien de son barbare.

Bref cet homme, poursuiuant son discours, addresse sa parole aux principaux des diuerses nations, et touchant les presens qui leur sont destinez et posez en vn lieu eminent, il leur dit, nommant les Capitaines les vns aprés les autres : Vn tel, ce collier de porcelaine fera entendre à vostre nation qu'il y a vn Capitaine dans Tadoussac, et que Etouait est resuscité. Monstrant vn paquet de Castors, il dit à vn autre : Ce present qui vous est destiné publiera dans vostre païs que nous auons vn Chef, et que la mort n'a point exterminé le nom d'Etouait. Ce Heraut toucha autant de presens qu'il y auoit de Chefs de diuerses nations ; mais remarquez qu'ils n'estoient pas tous égaux, les vns estoient plus riches que les autres, comme il y a des nations plus ou moins estimées parmy eux. Le discours acheué, le Heraut s'assit comme pour se

reposer, et vn autre officier prit ces beaux dons et les distribua selon qu'ils auoient esté destinez. Cela fait, le Heraut reprend la parole : Resioüissons-nous, la premiere action de nostre Capitaine est de nous inuiter tous au festin. Et en disant cela, il leur monstre les chaudieres remplies de bled d'Inde, de pruneaux et de raisins. On se met à chanter et à danser, chacun selon la coustume de sa nation, les Capitaines finissant leurs chansons, disent vn petit mot à la loüange de celuy qu'on vient de resusciter ; l'vn s'escrie : Prenons courage, ce braue homme sauuera le païs. L'autre adiouste, que sa liberalité bannira la pauureté et fera viure longtemps ceux qui seront sous sa conduite. Resioüissez vous ieunes gens, chantoit vn autre, vous auez vn braue Capitaine qui vous enseignera à dompter nos ennemis. Le Pere se trouuant en cette ceremonie, fut honoré d'vn present aussi bien que les autres, c'est pourquoy il voulut dire son petit mot. C'est maintenant, fit-il, que Iesus-Christ sera honoré dans Tadoussac, et qu'il sera reconnu dans ces vastes forests, puisque le Capitaine est Chrestien, et qu'il fait plus d'estat de sa Foy que de sa vie. Il poursuiuit son discours qui fut escouté auec vn grand silence et auec vne approbation de toute l'assistance.

Le Capitaine qui iusques alors n'auoit point ouuert la bouche que pour y mettre son Calumet ou son petunoir, qui sert d'entretien et de contenance aux Sauuages, dit à toutes les nations qui estoient là presentes : Ie ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites, ie ne meritois pas le nom d'vn homme qui ne deuoit pas mourir, d'vn homme que vous aymiez tant, et que vous honoriez d'vn si grand respect. Cet homme auoit deux conditions qui me manquent, il estoit liberal et tout plein d'esprit et de conduite, vous me donnerez cette seconde qualité par vos bons conseils, et ie m'efforceray de trouuer la premiere par mon industrie : si celuy qui a tout fait me donne quelque chose, ie vous asseure qu'il sera plus à vous qu'à moy. Ces quatre paroles estant prononcées, on commence le festin ; on fait entrer les femmes et les filles, on danse, on se resioüit, on mange, tout se passe sans debat, sans dispute, sans insolence. Pour conclusion, vn vieux Capitaine enfoncé dans les montagnes du Nord, qui paroissoit à Tadoussac pour la premiere fois, animant sa parole fit cette petite harangue : La faim et la misere a tué vne partie de mes gens dans les grands froids où nous habitons, mais nous ne craindrons plus doresnauant, le Capitaine Etouait va bannir tous nos malheurs par ses liberalitez. Ie porte les marques de ses bontez (il monstroit le collier qu'on luy auoit donné), ie le feray voir à ceux qui sont eschappez de la mort pour leur donner enuie de se venir ranger sous vn si braue Capitaine. Puissiez vous viure longues années, braue Capitaine, puissiez vous conseruer ceux qui sont sous vostre conduite.

Cette harangue finie, chacun se retire en son quartier, et ce Capitaine resuscité voulant commencer sa charge fit venir à soy les principaux de sa nation et quelques pauures veufues, et sur l'heure mesme leur donne ce qu'il auoit de meilleur en sa cabane. A l'vn il donne vne couuerture, à l'autre vne robe de Castor, à celuy-cy vn Calumet, à ces autres vn sac de bled d'Inde, aux pauures femmes quelques peaux de Castor pour se faire des robes. Il donna à quelques guerriers son espée, son poignard et son pistolet, et puis les congedia auec ces trois mots : Tandis que ie viuray, ie vous assisteray et vous aideray de tout mon pouuoir. Voila les reuenus des charges des Seigneurs et des principautez des Sauuages.

Au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

Mon Reverend Pere,

La premiere coppie de la Relation de nos Peres des Hurons de l'an passé, ayant esté surprise par les Iroquois, la seconde me vint trop tard entre les mains pour l'enuoyer à vostre Reuerence, les vaisseaux estant desia partis : ie l'enuoye cette année, auec vne nouuelle Lettre venuë de leur part, touchant ce qui s'est passé depuis de leurs affaires en general : La presente n'étant à autre fin, ie me recommande tres-humblement à ses SS. SS. et prieres,

De V. R.

Tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. Seigneur.

Barthelemy Vimont.

De Kebec, ce 1. de Septembre, 1644.

RELATION

De ce qui s'est passé de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus

AUX HVRONS

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

DEPVIS LE MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1642. IVSQVES AV MOIS DE IVIN DE L'ANNÉE 1643.

Adressée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

Mon Reverend Pere,

La premiere piece qui l'an passé nous vint de France, fut le tableau d'vn Crucifix, qui nous donna en mesme temps ces deux pensées, que nous deuions nous disposer et nostre Eglise à quelque Croix plus pesante qu'à l'ordinaire, et en suite qu'il falloit esperer que le sang du Sauueur du monde répandu pour ces barbares aussi bien que pour nous, leur seroit plus abondamment appliqué, en vn mot que nos croix iointes à celle de Iesus-Christ auanceroient le salut de ces peuples. La suite de cette Relation fera voir à V. R. que nos pensées n'estoient pas beaucoup esloignées des desseins de Dieu ; qu'en effet il nous a esprouuez, qu'il nous a rauy ce qui paroissoit icy haut de plus florissant pour la foy, que nos meilleurs Chrestiens sont morts, les vns de maladie, les autres massacrez par les ennemis ; et que ce qui estoit de plus choisi a esprouué la cruauté des

Iroquois, auec le Pere Isaac Iogues et deux autres de nos François. Mais aussi V. R. y verra en mesme temps que Dieu a tiré nos auantages de nos pertes, que nostre Eglise y est accreuë et en nombre et en sainteté ; que plusieurs Capitaines et gens d'authorité ont pris le party de la Foy ; que le feu est aux quatre coins du païs, et que le Christianisme y trouue plus d'honneur et plus de respect que iamais. Ie prie nostre Seigneur de ne nous pas épargner ces croix, de nous en enuoyer quantité de semblables, et nous éprouuer iusqu'au sang, pourueu qu'il n'en tire pas moins sa gloire, et que nos vies consommées en son sainct seruice aillent tousiours luy augmentant ce Royaume des cœurs qu'il s'est acquis par le merite de son sang. Ce sont les desirs de tous nos Peres qui sont icy, et à quoy nous auons besoin des prieres de toute la France. Nous supplions V. R. de nous les procurer, et d'y ioindre plus particulierement les siennes et ses SS. SS.

De V. R.

Tres-humble et obeïssant seruiteur en nostre Seigneur,

HIEROSME LALLEMANT.

Des Hurons, ce 21. de Septembre 1643.

CHAPITRE PREMIER.

De l'estat du païs.

Le fleau de la guerre qui cy-deuant a emporté bon nombre de ces peuples, a continué si fortement depuis vn an, qu'on peut dire que ce païs n'est qu'vne image de massacres.

A peine auois-ie terminé la precedente Relation, qu'vne troupe de barbares Iroquois, ayant surpris vne de nos bourgades frontieres, n'y pardonna à aucun sexe, non pas mesme aux enfans, et reduisit le tout en feu, à la reserue d'vne vingtaine de personnes, qui trouuant iour au milieu de ces flammes et des fléches ennemies, nous vint apprendre en mesme temps leur ruine, que la venuë de cet orage qui disparut auant le leuer du soleil. C'estoit le bourg le plus impie et le plus reuolté contre les veritez de la foy de toutes ces contrées, et qui plus d'vne fois auoit dit aux Peres qui les alloient instruire, que si tant est qu'il y eust vn Dieu vengeur des crimes, ils le défioient de leur faire sentir son courroux, et qu'à moins que cela ils refusoient de recognoistre son pouuoir.

Quasi en mesme temps nos Hurons partoient en armée pour aller au rencontre de quelque autre troupe ennemie. Ils consultent vn fameux Magicien pour receuoir ses ordres. Ce suppost de Satan se fait bastir vn tabernacle tenebreux de deux ou trois pieds de hauteur et autant de largeur, le remplit de cailloux enflammez de feu, et se iettant au milieu de cette fournaise, commande qu'on l'y tienne enfermé iusqu'à ce que son Demon luy ayt donné response. Il chante ou plus tost heurle là dedans, comme vne ame damnée, toute l'armée Huronne dansant autour de luy et rendant l'echo de sa voix, afin qu'elle soit entenduë iusqu'au plus profond des Enfers. En fin le magicien change de ton, et s'escrie d'vn accent tout remply de ioye : Victoire ! victoire ! ie voy les ennemis qui viennent à nous du costé du midy, ie les voy qui prennent la fuite, ie vous voy tous mes camarades qui les prenez captifs. A ce mot vn chacun se prepare et cherche plus ardemment des cordes pour lier l'ennemy, que des armes pour le combattre. Iamais ce magicien ne parla plus asseurément, iamais on ne rendit plus volontiers à son Demon les hommages qu'il desiroit, et iamais les infideles ne triompherent auec plus d'insolence qu'à ce iour, que leur impieté l'emportoit au-dessus de la foy de quelques bons Chrestiens qui les auoient repris d'auoir recours à des Demons impuissans de les assister. Ils

partent au mesme moment et courent du costé du midy, suiuant l'aduis du magicien.

Les seuls Chrestiens s'arrestent longtemps sans parler, ne pouuans se resoudre d'obeyr à vn conducteur si impie. Enfin l'vn d'eux des plus feruens s'addresse à Dieu au milieu de ces crys de victoire. Mon Seigneur, luy dit-il, il s'agit icy de vostre honneur, c'est vous seul qui estes le maistre de nos vies, et qui disposez des victoires : si les promesses du Demon se trouuent veritables, luy seul en tirera sa gloire, et vostre nom en sera blasphemé. Ie vous offre ma vie pour estre tué de l'ennemy plus tost que de me voir victorieux en cette façon. Aprés cela il s'adresse aux autres Chrestiens, et quoy que le plus ieune de la troupe, son zele luy fait prendre l'authorité de leur parler. Mes freres, leur dit-il, nous pecherions de suiure la route qu'a monstrée le Demon, tirons plus tost vers l'occident d'où plus souuent les ennemis abordent : si Dieu nous veut fauoriser, le diable n'aura point de part à sa gloire ; si nos camarades infideles ont le succez qu'ils se promettent, renonçons y tous de bon cœur, plus tost que de rien deuoir à leur impieté. Aussi-tost il est obey, les infideles suiuant leur route d'vn costé, les Chrestiens vont de l'autre.

Ie ne sçay si Dieu eut esgard aux prieres de ce ieune Chrestien ; quoy qu'il en soit, sans qu'il luy en coustast la vie, les Infideles et leur Demon se trouuerent confus : ils rencontrerent en effet l'ennemy, mais ils n'en tuerent pas vn seul, la perte entiere ayant esté de leur costé, et la peur les ayant tellement saisis, que quoy qu'ils fussent six fois en plus grand nombre, toute l'armée se dissipa, et là se terminerent les desseins de leur guerre.

En suite de cela, tout le long de l'esté ce n'estoient rien que nouueaux bruits de massacres arriuez l'vn sur l'autre iusqu'au cœur du pays, et proche des bourgades plus esloignées de l'ennemy, sans que iamais on n'ait pû prendre que deux de ces Auenturiers, qui s'étant aduancez trop indiscretement furent surpris dans leurs embusches. Ce furent des victimes destinées pour le feu, et vn obiet de la cruauté naturelle à toutes ces Nations barbares ; mais c'estoient des ames destinées pour le Paradis. Ils n'eurent pas plus tost entendu les paroles des Peres qui y coururent pour les instruire, qu'ils se rendirent aux veritez de nostre foy, receurent le Baptesme, et chantoient dans le plus fort de leurs supplices qu'ils seroient heureux dans le Ciel ; mais plus cruelle en deuenoit la rage des Hurons infideles, qui n'ayant pû empescher leur bonheur, quelque opposition qu'ils y eussent apportée, vouloient leur faire souffrir en cette vie vne image des peines que souuent on leur dit qu'endurent les ames en enfer.

Sur la fin de l'esté, nous receusmes enfin la nouuelle du malheur arriué dessus la riuiere en la défaite et en la prise de quelques-vns de nos François, et d'vne flotte des Chrestiens plus choisis que nous eussions dans les Hurons, qui reuenans des Trois Riuieres tomberent dans les embusches d'vne troupe Iroquoise, ainsi qu'on l'aura pû apprendre comme ie croy, par la Relation de l'an passé enuoyée de Kebec. Crainte d'vser maintenant de redites, ie ne parleray point de ce desastre, seulement ie diray que la perte des personnes qui y demeurerent a esté le coup le plus sensible qui iusqu'icy soit arriué au Christianisme des Hurons.

Nous auons passé enuiron l'espace d'vn an dans l'incertitude des choses qui leur pourroient estre arriuées, dans la crainte que ces barbares n'eussent exercé dessus eux la cruauté de leurs supplices, dans les desirs d'en sçauoir les particularitez et les choses qui auroient rendu leurs souffrances plus precieuses aux yeux de Dieu, enfin dans les esperances que quelqu'vn d'eux à qui on auroit pû donner la vie, s'eschapant de sa captiuité, nous en apporteroit des nouuelles asseurées qui nous feroient benir la bonté de Dieu dedans toutes nos pertes. Ces attentes n'ont pas esté sans leur effet, le plus fidele et le meilleur de nos Chrestiens Ioseph Taon-

dechoren ayant trouué moyen de s'échaper des mains de l'ennemy, et estant enfin arriué icy aux Hurons au commencement du mois d'Aoust, vn an apres sa prise, qui dans le recit qu'il nous a fait des choses dont il a esté témoing plus qu'oculaire, nous a fait reconnoistre que Dieu tire le bien du mal, et que sa diuine prouidence va disposant esgalement et les biens et les maux pour le salut et la gloire de ses Esleus.

Le iour auant leur prise, comme preuoyans leur malheur, si toutefois il le faut ainsi appeller, ils s'estoient confessez et auoient tenu vn conseil exprés pour s'animer les vns les autres. Hé quoy, mes freres, auoit dit le plus ancien de tous, y auroit-il quelqu'vn de nous qui desistast de croire en Dieu quand bien il se verroit bruslé des ennemis ? nous auons embrassé la foy pour estre heureux là haut au Ciel, et non pas icy bas en terre. Tous promettoient d'estre fideles à Dieu : l'vn disoit que la pensée du Paradis adouciroit ses peines ; vn autre adioustoit à cela que ces tisons ardents et ces haches enflammées de feu qu'on luy appliqueroit sur le corps, luy renouuelleroient la memoire du feu d'enfer qui brusle à iamais les pecheurs. Eustache Ahatsistari, ce Capitaine Neophyte et la terreur des ennemis, dont l'an passé ie parlay dans la la Relation, ayant pris la parole : Mes freres, leur dit-il, si ie tombe entre les mains des Iroquois, ie ne puis esperer de vie, mais auant que mourir ie leur demanderay ce que viennent apporter les Europeans en leur terre, des haches, des chaudieres, des couuertes, des arquebuses, voila tout ; ie leur diray qu'on ne les ayme pas, qu'on leur cache la plus precieuse marchandise que les François nous donnent sans la vendre ; qu'on nous vient annoncer vne vie éternelle, vn Dieu qui a tout fait, vn feu qui est sous terre preparé pour tous ceux qui ne l'honorent pas, vn lieu de bonheur dans le Ciel, vn seiour immortel de nos ames et de nos corps qui resusciteront impassibles. Aprés cela ie leur diray que c'est là ma consolation ; qu'ils exercent sur moy toutes leurs cruautez ; qu'ils pourront à force de supplices arracher l'ame de mon corps, mais non pas cette esperance de mon cœur, qu'aprés ma mort ie seray bien-heureux. C'est ainsi que ie les prescheray lors qu'ils me brusleront. Aprés cela il s'addresse à Charles Tsondatsaa : Mon frere, luy dit-il, si Dieu permet que ie sois pris des ennemis, et que toy tu t'eschappes, estant arriué au pays, va trouuer de ma part mes freres et mes parens ; tu leur diras que s'ils ont de l'amour pour moy, et encore plus pour eux mesmes, ils embrassent la Foy, ils adorent cette diuine Maiesté qui est inuisible à nos yeux, mais qui se fait sentir dans le plus profond de nos ames lors que nous ne refusons pas ses lumieres, et que nous soumettons nos volontez à ses commandemens. Dy-leur que ie suis conuaincu des veritez de nostre foy, et que pour vn iamais nous serons separez d'ensemble s'ils ne suiuent le party de Dieu ; que luy seul est mon esperance, et qu'en quelque lieu que ie sois ie veux viure et mourir en luy.

Le lendemain, ce bon courage n'eut pas plus tost veu l'ennemy, qu'il se mit en prieres, et parmy les crys du combat on entendit sa voix qui surmontoit les autres : Grand Dieu, c'est à vous seul que i'ay recours. Il fut pris le premier de tous, comme il s'estoit plus auancé, mais ce grand Dieu qu'il inuoquoit l'a secouru d'vne façon bien plus aymable, car il mourut en bon Chrestien, et parmy toutes les cruautez qu'il souffrit du depuis auant son dernier supplice, iamais il ne fit paroistre qu'vn courage plus fort que les tourmens, et digne des enfans de Dieu.

Le P. Isaac Iogues fut aussi pris tout des premiers, comme en effet il ne songeoit pas à se sauuer soy mesme, mais à pouruoir au salut de tant de pauures ames, pour lesquelles Dieu le reseruoit. Au moins ce fut là sa premiere pensée au moment que parut l'ennemy, de baptiser son Pilote, qui seul de ce canot n'estoit pas encore Chrestien. Cette action est la derniere qu'il ayt faite estant encore en liberté, mais Dieu l'a telle-

ment benie, que ce bon Neophyte qui du depuis se sauua du peril, ne peut comprendre l'excez de cette charité, il la raconte à tout le monde, il se console et benit Dieu de l'auoir appellé en l'Eglise par vne voye que iamais il n'eust esperé ; il ne peut oublier ce iour, il s'en confirme dans la foy, et excite les autres à croire par ce motif de charité. Il faut, dit-il, que ces gens qui nous viennent instruire ne doutent aucunement des veritez qu'ils nous enseignent, il faut bien que Dieu seul soit leur vnique recompense, Ondesonk (c'est le nom qu'auoit icy dans les Hurons le P. Iogues) s'oublia de soy mesme à la veuë du danger, il ne pensa qu'à moy, et me parla de me faire Chrestien. Les balles d'arquebuse frisoient nos oreilles, la mort estoit deuant nos yeux, il songeoit à me baptiser, non pas à se sauuer : c'est qu'il m'aimoit plus que soy mesme et qu'il ne craignoit pas la mort, pensant que si ie mourois sans baptesme, i'estois perdu pour vn iamais.

Ce Chrestien baptisé au milieu des alarmes, et à la veuë de mille cruautez ineuitables à celuy qui l'enfantoit en Iesus-Christ, a du depuis icy receu les ceremonies du baptesme, et le nom de Bernard, que Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur luy auoit destiné, lors qu'eschapé des mains des Iroquois, et retournant icy il se trouua à la benediction du fort de Richelieu, et à la Messe qui s'y celebra pour la premiere fois le iour de S. Bernard. Son surnom est Atieronhonk. Il s'est du depuis tellement comporté, que nous voyons en sa personne qu'il n'appartient qu'à la charité de faire des miracles, d'vn infidele et d'vn barbare vn excellent Chrestien.

Mais reuenons au Pere. Lors qu'il se vit entre les mains de l'ennemy, comme ils vouloient le lier à leur ordinaire. Non, leur dit-il, ces François et Hurons que vous auez pris auec moy sont les liens qui me tiendront vostre captif, ie ne les quitteray qu'à la mort, ie les suiuray par tout, et tenez vous tout asseurez de ma personne, tandis qu'il en restera quelqu'vn d'eux parmy vous. Il le dit de si bon accent à ces barbares, qu'ils virent bien qu'il parloit plus de cœur que de bouche, et ainsi ils se contenterent pour lors de le bastonner puissamment et luy arracher quelques ongles des mains, puis le laisserent en liberté. Mais ses pas, ses mouuemens et ses pensées estoient toutes pour ces pauures Hurons captifs : il ne songea qu'à leur salut, et Dieu donna tant de benediction à vn zele si saint et si actif au milieu des souffrances, que dés ce premier iour de sa captiuité il baptisa quatorze Hurons, dont vn mourut à l'heure mesme entre ses mains, ayant esté blessé à mort en ce rencontre ; il confessa les autres qui estoient desia Chrestiens, et les anima tous à souffrir genereusement et pour Dieu les cruautez qui leur estoient ineuitables, n'y en ayant aucun qui ne s'estimast heureux dans son malheur, de voir vn homme qui auoit si tost enleué tous leurs cœurs et leur rendoit le chemin du Ciel si court et si facile.

Le Pere alloit tousiours continuant ces exercices de charité, et ce d'autant plus ardemment qu'il sçauoit bien que le temps s'approchoit des plus grandes souffrances. En effet aprés enuiron six ou sept iournées de chemin, ils firent rencontre d'vne troupe de trois cens guerriers Iroquois, qui despoüillerent nos François, et exercerent mille cruautez en leur endroit, et dessus les Hurons. On leur arrache à tous les ongles, on coupe aux vns les doigts, on transperce aux autres les mains, et pour tarir le sang on leur applique sur leurs playes des tisons et des torches ardentes, des pierres toutes rouges de feu ; on leur scie les bras auec des cordes qu'on leur fait entrer iusques aux os. On leur decoupe les cuisses à coups de cousteaux et d'espées. Enfin il n'y en eut pas vn qui ne receust quasi autant de coups qu'il y auoit là d'Iroquois, à la reserue de deux ieunes enfans et d'vne ieune fille qui reuenoit du Seminaire des Vrsulines de Kebec, qui ne furent point offensez. Ce fut là le premier traitement de ces pauures captifs, qui tousiours animez par le Pere, benissoient Dieu

dans leurs souffrances, et se preparoient à quelque chose de plus cruel.

Trois iours aprés, ils arriuerent aux bourgades ennemies, où on se comporta auec tant de rage en leur endroit, qu'il n'y eut aucune partie de leurs corps qui ne fut offensée. Ces barbares firent marcher nos François les premiers, afin qu'ils receussent les premieres décharges. En suite on les fit monter tout nuds sur vn eschaffaut preparé qui estoit à l'entrée du Bourg. Ils y demeurerent depuis le matin iusques au soir ; et pour commencer ce ieu de cruauté, vn vieillard fameux magicien parmy ces nations Iroquoises, qui leur a promis depuis plusieurs années qu'elles se rendroient victorieuses de tous leurs ennemis, monta tout le premier sur ce theatre. C'est, dit-il, les François que i'ay pour ennemis, les Hurons ne meritent pas ma colere, i'ay de la compassion pour eux. Et en disant cela, il bastonne rudement nos François les vns apres les autres, puis ordonne à vne femme de monter et de couper le poulce au Pere : Car c'est icy celuy que ie hais le plus, adiousta-t-il. Aprés cela, vn tourment succede à vn autre, et toute la iournée ne fut qu'vn spectacle de cruauté. Le lendemain il fallut recommencer tout de noueau ; mais i'ay horreur de parcourir tous ces tourmens, quoy qu'ils soient plus horribles à souffrir que non pas à escrire. Il suffit pour nous consoler, de sçauoir que Dieu anima tellement le Pere d'vn courage tout à fait heroïque, qu'au lieu de se plaindre dans le plus fort de ces barbares cruautez, il esleuoit les yeux au Ciel, d'où il attendoit son secours, offrant luy mesme sans resistance aucune les parties de son corps, sur lesquelles ces bourreaux vouloient descharger la rage de leur cœur, et iamais ils ne peurent tirer de sa bouche aucun cry, comme s'il eust esté insensible à toutes ces souffrances.

Enfin on resolut de ne le faire pas mourir, on luy donna la vie aussi bien qu'aux deux autres François, et à la pluspart de tous ces bons Chrestiens Hurons. Il n'y eut qu'Eustache Ahatsistari qui fut bruslé et mis à mort, et auec luy vn sien neueu, qui depuis son Baptesme n'auoit point quasi eu d'autres paroles en bouche, mesme dedans ses chansons, sinon qu'il alloit estre heureux dans le Ciel. C'estoit vn ieune homme des plus accomplis qui fust icy dans les Hurons, et qui ayant tousiours fait promesse à son oncle de l'accompagner dans les plus forts dangers de la guerre, ne pouuoit mieux le suiure que iusques dans le Ciel, qui ne pouuoit longtemps luy estre differé, ayant trouué si proche de sa mort vn si heureux Baptesme.

En mesme temps que le Pere arriua aux bourgades ennemies, il trouua moyen de baptiser quatre autres Hurons captifs, qui auoient esté pris le mesme iour que luy, mais à soixante lieuës plus haut dans la riuiere, dont l'vn fut bien tost bruslé, aprés auoir receu les eaux du sainct Baptesme.

Du depuis le Pere a cultiué courageusement cette vigne qu'il auoit arrosée de son sang au point de sa naissance, et qui dans ce temps d'orages et de tempestes ne semble pas pouuoir croistre dans l'esprit de la foy, que parmy les souffrances de sa captiuité. C'estoit à ces bons Chrestiens vne affliction bien sensible de voir leur bon Pere dans les miseres et les incommoditez tout le long d'vn Hyuer tres-fascheux, qui n'auoit pour tout habit qu'vn morceau d'vne couuerture, qui à peine luy couuroit la moitié du corps, et que le feu de sa charité obligeoit, au plus fort des plus grandes froidures, de se traisner de bourg en bourg, pour y visiter les enfans qu'il auoit enfantez en nostre Seigneur. Mais aussi il faut confesser, nous adiouste Ioseph Taondechoren, que ses discours animez de cette charité, au milieu de toutes ces souffrances, enflammoient tous les cœurs, et leur faisoient priser le bon-heur qu'ils possedoient dans leur captiuité, que Dieu leur eust donné vn homme qui leur seruoit et de pere et de mere, de consolateur et de tout, en vn lieu où toute consolation leur manquoit, sinon celle que Dieu leur donnoit par sa bouche. Il alloit souuent les confesser et les instruire,

en vn mot il faisoit l'office d'Apostre, et pouuoit dire aprés S. Paul, *Verbum Dei non est alligatum, ideò omnia sustineo propter electos.* La parole de Dieu ne peut estre captiue, et ie souffre tout pour le salut des ames predestinées, que Dieu a choisies et mises en liberté par mon moyen au milieu de mes liens et de leurs chaisnes.

Nous ne sçauons pas où tout cela aboutira, et iusqu'où ces barbares luy permettront de viure, seulement sçauons-nous qu'il attend la mort de iour en iour et d'heure en heure, et que tandis qu'il luy restera vn brin de vie il l'employera pour l'auancement de la gloire de Dieu, et fera vne Mission plus glorieuse que la nostre au milieu de nos plus cruels ennemis, puis qu'elle y est plus remplie de croix et herissée d'épines. *Sugit mel de petra, oleumque de saxo durissimo.* Il n'appartient qu'au grand Maistre que nous seruons de tirer des amertumes la douceur, et de fléchir les cœurs plus endurcis que la pierre et le diamant.

I'obmets des choses bien considerables qui sont arriuées à cette Eglise souffrante dans la seruitude des Iroquois. Ie ne parle point aussi de la mort d'vn de ces deux François qui furent pris captifs auec le Pere, et lequel fut tué sur la fin de l'Automne par la passion d'vn particulier Iroquois. Ie crains de repeter icy ce qui en auroit esté dit dans la Relation de Kebec, et me reserue à l'an prochain à en rapporter dauantage, n'ayant pas le temps maintenant de le faire, et toutefois y ayant quantité de choses qui meritent de n'estre pas obmises, puis qu'elles sont à la gloire de Dieu.

CHAPITRE II.

De la Maison et Mission de Saincte Marie.

Quoy que cette Maison ne soit pas la demeure ordinaire des Peres de nostre Compagnie qui sont icy dans les Hurons, c'est toutefois le lieu où ils se rendent de fois à autres aprés le trauail des Missions, dans lequel autrement on ne pourroit pas subsister.

Le secours que l'an passé nous demandions de Kebec et de France, non seulement nous a manqué, mais de quatorze que nous estions, le Pere Isaac Iogues et le P. Charles Raimbaut estans descendus à Kebec, et le premier estant tombé entre les mains des ennemis, le second ayant esté emporté d'vne maladie naturelle, nostre nombre s'est veû reduit à douze, dont dix ont trouué leur employ dans les Missions Huronnes et Algonquines, et ainsi le soin de la Maison est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au P. François le Mercier et au P. Pierre Chastelain.

Cette Maison n'estant pas seulement pour receuoir les nostres, mais estant vn abord continuel de toutes les nations voisines, et plus encore des Chrestiens qui y viennent de toutes parts pour diuerses necessitez, mesme pour y mourir auec plus de repos d'esprit, et dans les veritables sentimens de la Foy, nous nous sommes veus obligez d'y faire vn hospital pour les malades, vn cemetiere pour les morts, vne Eglise pour les deuotions du public, vne retraite pour les pelerins, enfin vn lieu plus separé, où les infideles qui n'y sont admis que de iour au passage, y puissent tousiours receuoir quelque bon mot pour leur salut ; il faut en ce pays plus qu'en aucun lieu de la terre, se rendre tout à tous pour les gagner à Iesus-Christ.

Cet hospital est tellement separé de nostre demeure, que non seulement les hommes et enfans, mais les femmes y peuuent estre admises, Dieu nous ayant donné quelques bons domestiques capables de les secourir en leurs maladies, en mesme temps que nous les assistons pour le bien de leur ame. Si ce soing est suiet à des peines, les fruicts nous en ont esté si sensibles, que nous souhaiterions vn nombre de malades encore plus grand que nous n'auons eû, le trauail deust-il croistre au centuple. Cette Maison est vrayement la maison

de Dieu et non pas des infirmes, disoit vn Sauuage Chrestien nommé Thomas Sa8enhati du bourg de S. Ioseph : iamais ie n'auois reconnu que la maladie fust vn bien, et maintenant ie la prefere à la santé ; les dons du Ciel me sont venus auec mon mal, et c'est icy que Dieu me fait connoistre que luy seul est capable de contenter tous nos desirs. Ie ne souhaite pas la vie, qui me retarde la possession des grands biens que la Foy me fait esperer ; ie ne recherche pas la mort, car celuy seul qui est le Maistre et de nos corps et de nos ames doit disposer de ce qui est à luy ; mais quand il luy plaira m'appeller de ce monde, il m'est aduis que ie suis prest d'obeyr à ses volontez.

Dieu alloit disposant ce Chrestien non pas à mourir en nostre Maison, où il fut l'espace d'vn mois, mais à vne mort moins preueuë, qui le trouua preparé pour le Ciel peu de iours aprés. Ils estoient allez enuiron quarante personnes cueillir quelques herbes sauuages dont ils font vne espece de fil à rets qui leur sert pour la pesche. La nuict dans le plus fort de leur sommeil, vne vingtaine d'Iroquois se vient ietter sur eux, en massacre les vns, prend les autres captifs, quelque nombre s'estant sauué plus heureusement à la fuite. Nostre Chrestien tomba des premiers sous la hache de l'ennemy. Il ne preuoyoit pas sa mort, mais il n'eust pû s'y disposer plus saintement. Allant en ce lieu, il ne parloit par le chemin que des biens qu'apporte la Foy à vn cœur qui l'embrasse ; il exhortoit ses camarades à se rendre Chrestiens, afin, leur disoit-il, que nous allions de compagnie au Ciel. Tout le soir et vne partie de la nuict accommodant sa chanure, il offroit son trauail à nostre Seigneur auec tant de ferueur, que ne pouuant pas retenir cette deuotion en soy mesme, sa voix faisoit entendre aux infideles les paroles que son cœur addressoit à Dieu. Vn Capitaine de son bourg qui coucha cette nuict prés de luy, et se sauua de ce massacre, nous a rapporté que le voyant parler si ardemment de Dieu, il luy disoit : Mon amy, donne moy ta Foy. Ce bon Chrestien luy sousrioit sans luy respondre ; mais en effet il le fit heritier de ses vertus et de sa foy incontinant aprés sa mort ; et du depuis ce Capitaine a pris son nom dans le Baptesme, et s'est tellement comporté que nous benissons Dieu de ce que par des voyes esloignées de nos preuoiances, il enrichit en mesme temps et auec auantage l'Eglise et triomphante et militante des Hurons. Nous deuons parler en son lieu de ce Capitaine nouuellement conuerty nommé Thomas Sondak8a des plus considerables de tout ce pays.

Vne femme Chrestienne du bourg de la Conception, estant allée visiter ses plus proches parens à douze lieuës de nostre Maison, s'y sentit attaquée d'vne maladie qui ne sembloit pas dangereuse. Ie ne sçay d'où luy vint le presentiment de sa mort ; quoy qu'il en soit elle se remit en chemin. Ie vous quitte, dit-elle à ses parens, parce que ie veux mourir parmy les fideles et proche de mes freres qui portent les paroles de la vie éternelle. Ils m'assisteront à la mort, et ie desire qu'ils ayent soin de ma sepulture : ie resusciteray auec eux, et ne veux point auoir de part auec les os de mes parens defuncts, qui ne me seront rien dedans l'eternité. Ie n'ayme que la Foy et ceux qui sont aymez de Dieu. Ie le prie qu'il vous esclaire, et qu'aprés ma mort vous soyez tous plus sages que vous n'estes durant ma vie. Si vous voyiez ce que ie voy ! mais Dieu ne fait pas à tout le monde cette grace. Là dessus elle monte en canot, arriue le mesme iour au bourg de la Conception, et sans s'arrester en sa propre maison, fait à pied trois lieuës qui luy restent, et vient se rendre icy. Dieu seul dresse les pas de ses esleus et tient leurs cœurs entre ses mains. Cette bonne Chrestienne depuis son baptesme auoit esté vne des perles de cette Eglise, mais plus elle s'approchoit de la mort, plus elle deuenoit precieuse. Si ie craignois la mort, nous disoit-elle, ie ne penserois pas croire vn Paradis qui m'attend. Il n'y a rien en terre qui retienne mon cœur ; si i'ay agreé la mort de mes enfans dans la pensée qu'ils alloient dans

le Ciel, pourquoy refuserois-ie de mourir, deuant ioüyr d'vn semblable bon-heur? ie m'aymerois moins qu'eux, puisque ie me voudrois moins de bien. Sa patience fut en tout heroique en cette maladie qui fut longue et accompagnée d'excessiues douleurs, et elle fit en tout paroistre vn courage digne d'vne ame vrayement Chrestienne.

A peine auoit-elle aucun mouuement lors que ie luy portay le viatique, mais sa foy luy donna des forces ; elle sort de son lict, se iette à deux genoux en terre, et d'vne voix mourante : Icy, mon Seigneur, s'escria-t-elle, ie croy fermement que c'est vous qui venez pour me visiter, ie meurs dans cette Foy et dans le repentir d'auoir esté vn si long-temps sans vous connoistre, ayez pitié de moy. Plusieurs des assistans ne purent contenir leurs larmes, elle seule faisoit paroistre sur son visage la ioye que ressentoit son cœur, et les contentements d'vne ame qui ne respiroit que le Ciel. Elle tomba le lendemain dans vn assoupissement mortel, et n'eut plus ny d'yeux ny d'oreilles, sinon lors qu'on luy parloit de prier Dieu, car alors reuenant à soy, elle prenoit plaisir iusque dans l'agonie d'adorer celuy dont elle ioüyt maintenant.

Elle estoit grosse de cinq mois, et c'estoit là nostre vnique regret que la mort d'vne si saincte mere priuast son fruict du bon-heur que nous luy souhaitions. Nous fismes vn vœu d'vne Neufuaine en l'honneur de saincte Anne, afin qu'elle luy obtinst le Baptesme. Il plut à Dieu exaucer nos prieres au point mesme que nous en auions perdu l'esperance. Cet enfant vint au monde, et n'eut de vie qu'enuiron vn demy quart d'heure, mais toutefois assez pour le faire viure à iamais dans le Ciel. Nous le nommasmes Ignace en son baptesme, la mere suiuit bien-tost ce petit Ange, et leurs corps s'accompagnerent iusqu'au tombeau.

Ce fut lors que nous nous vismes obligez de consacrer vn cemetiere auprés de nostre Eglise, qui deuoit receuoir pour ces premices vn si heureux depost. L'enterrement fut solemnel, et si remply de deuotion, que les Chrestiens qui estoient accourus chez nous au bruit de cette mort, n'en sortirent que les larmes aux yeux et les desirs au cœur de viure et de mourir comme elle.

Ce n'est pas tout, cette bonne femme a plus fait dans le Ciel pour ses parens qu'elle n'auoit fait en terre. Ils ont tous desir de la suiure, et desia vne sienne sœur qui gouuerne toute la famille a voulu preuenir les autres, et a receu dans le baptesme le nom de la defuncte.

En suite de cela, les Chrestiens qui sont morts tant au bourg de la Conception qu'au bourg de Sainct Ioseph à cinq lieuës de nostre Maison, ont desiré estre enterrez chez nous. Et la deuotion des viuans a esté si feruente, que les grands froids du plus fort de l'hyuer, et la hauteur des neiges n'ont pû les empescher d'apporter dessus leurs espaules vne charge qu'ils ne trouuoient qu'aymable, dans la pensée qu'ils rendoient ce dernier deuoir à des corps qui vn iour deuoient resusciter auec eux dans la gloire.

De plus tous les Dimanches de l'esté de quinze en quinze iours, et les grandes festes de l'année c'a esté vne consolation bien sensible de voir arriuer en cette Maison de dix et douze lieuës à la ronde les Chrestiens, qui s'y assembloient souuent pour trois ou quatre iours, au moins ceux à qui la force et l'aage le permet. C'est alors que se voyant tous d'vn esprit, ils se parlent au cœur, ils s'animent les vns les autres, ils tiennent des Conseils pour auancer le Christianisme, pour establir la Foy dans leur pays, et y voir Dieu seul adoré. Les sermons ne leur manquent pas, et nous taschons alors de les mettre dans la pratique de ce qui est de plus sainct en l'Eglise : car ie puis dire en verité, que iamais ie n'ay veu en France des gens sans lettres plus susceptibles des mysteres de nostre Foy. Ils les penetrent auec tant de viuacité, et en tirent des sentimens si solides des choses du Ciel, que cela seul m'est vne conuiction d'esprit que Dieu veut estre reconnu au milieu de cette barbarie, qu'il y a ses esleus, et que deussions nous y mourir

mille fois, il faut que l'Euangile y soit presché. Et vrayement c'est icy que nous voyons à l'œil, que sa main n'est pas racourcie, et que des pierres et des cailloux il en tire, selon qu'il luy plaist, des enfans d'Abraham, des ames choisies pour le Ciel. En vn mot il n'y a point de cœur barbare, quand la Foy en a pris possession.

De plusieurs qui se sont presentez au Baptesme, nous en auons differé vn grand nombre pour les éprouuer dauantage, et accroistre par ce delay l'estime qu'ils doiuent auoir de nos mysteres. Ceux qui nous ont paru plus choisis et mieux disposez à receuoir le charactere des enfans de Dieu font plus d'vne centaine, qui d'vn costé ayant deuant les yeux l'exemple et la ferueur des anciens Chrestiens, ont beaucoup moins de peine de suiure ce qu'ils voyent desia pratiqué, et d'ailleurs estant mieux informez des veritez de nostre Foy, se trouuent aussi plus forts contre les tentations qui cy deuant esbranloient les meilleurs courages, et ont causé la ruine de plusieurs qui auoient assez bien commencé. Que puis-ie rechercher autre chose que le Paradis, respondoit vn Catechumene, maintenant excellent Chrestien ? Si vous me promettiez vne longue vie, ie vous dementirois publiquement, n'y ayant pas vn qui ne sçache que les meilleurs Chrestiens, aprés auoir perdu tout le support de leurs enfans, eux mesmes ont esté rauis de la mort, au plus fort de leur aage. D'esperer que la Foy m'apporte des richesses, ou les contentemens de cette vie, aurois-ie perdu la memoire de cette flotte de Chrestiens, sur qui fraischement le malheur est tombé ? les vns souspirent maintenant sous la cruauté des supplices et la fureur des Iroquois, qui n'a pour eux rien que des flammes ; les autres ont esté trop heureux de se sauuer tout nuds de ce peril. Non non, adioustoit-il, ie ne voy rien dessus la terre qui m'attire à la Foy. C'est vn feu que ie ne voy pas, mais que ie crains, ce feu qui brusle dans l'enfer, qui fait que ie suis resolu d'obeir à Dieu : c'est vn paradis que ie croy sans le voir qui me fait Chrestien.

Le soin de la Mission qui porte le nom de cette Residence, et qui comprend les bourgades les plus voisines est escheuë en partage au P. Pierre Piiart. Comme le nombre des Chrestiens n'y est pas si considerable, que nous ayons iugé à propos de leur bastir vne Chapelle dans leurs bourgs, c'est en cette Maison qu'ils se rendent les Festes et Dimanches pour y faire leurs deuotions. Vn iour d'hyuer que les vents estoient déchaisnez, que l'air estoit remply de neiges, d'orages et tempestes, le Pere reprit vn de ses Neophytes d'estre venu d'vne lieuë et demie, par vne baye d'vn lac glacé, où plusieurs y demeurent quelquefois morts de froid, ou enfoncez dans les eaux, sous le plancher qui leur est infidele. Ce bon homme luy respondit : Ie ne regrette point ces pas qui me seront comptez dedans le Ciel, ie priois Dieu dedans mon chemin et luy offrois ma peine ; i'estime trop le sainct iour pour ne pas me trouuer icy. Dieu les conserue tousiours dans cet esprit.

CHAPITRE III.

De la Mission de la Conception aux Atinnia8enten.

Il semble que Dieu ne veüille establir son Eglise en ces contrées barbares, que par les mesmes voyes qui ont donné les commencemens à la Foy dans tout le reste de la terre. Ie veux dire, qu'estre excellent Chrestien, et estre en mesme temps dans les espreuues des souffrances, ce sont deux choses inseparables. Nous l'auons veu particulierement dans cette Mission, où Dieu s'est plû de nous rauir les vns aprés les autres ceux qu'il auoit le plus formez selon son cœur, où les familles les plus Chrestiennes se voyent depeuplées, où la pauureté les accueille, et tout leur manque hormis la Foy qui seule les

soustient, et qui croist à mesme mesure que croissent leurs souffrances.

Ie pense, nous disoit vn iour à ce propos vn ieune homme qui presque seul se voit resté d'vne famille nombreuse de Chrestiens que la mort ou la guerre ont enleuez à cette Eglise, ie pense, disoit-il, que Dieu veut voir si vrayement nostre Foy est sincere, et si nous desirons de luy autre chose que le Paradis. Il m'a osté l'vn aprés l'autre tout le support de mes parens, et pour m'esprouuer iusqu'au bout, il vient fraîchement de permettre que le chef de nostre famille, l'vnique appuy qui nous restoit, et tous nos biens soient tombez entre les mains des Iroquois. Ie suis à me plaindre de luy, plustost ie luy dy en mon cœur qu'il acheue de me despoüiller s'il le veut, qu'il coupe et qu'il décharne iusqu'aux os, et qu'il m'oste ma femme que i'ayme plus que moy : il me semble qu'alors ie le seruirois encore plus parfaitement, car plus les malheurs m'accueillent, les veritez de nostre Foy me semblent plus aymables, et les choses de Dieu sont plus claires à mes yeux.

Charles Tsondatsaa, qui l'an passé s'eschapa des mains de l'ennemy, y ayant perdu tout son bien, et de plus vn sien frere, et vn fils qu'il cherissoit vniquement, parlant vn iour aux Infideles : Non, disoit-il, iamais ie n'estois reuenu si riche d'aucun voyage ; mais Dieu m'a tout rauy en vn moment, à dessein de m'apprendre que tout cela n'est rien, et que c'est dans le Ciel que doiuent estre mes esperances. Vous ne sçauez, leur disoit-il, vous autres Infideles, ce qu'il faut dire et faire pour consoler vn affligé, vos paroles sont sans effet, et il n'y a rien que la Foy qui fauorise les veritables ioyes. Aprés nostre déroute, m'estant rendu aux Trois Riuieres, ie m'y vis entouré de mes freres les Chrestiens Montagnais, Algonquins et François. Tous me parloient d'vn langage inconnu, et toutefois ils consoloient mon cœur. I'en voyois l'vn qui leuant la main vers le Ciel, me disoit ce que ie conceuois sans le pouuoir entendre, et en ce mesme temps ie sentois vne main inuisible qui racommodoit mon esprit, qui appaisoit ses troubles, et me faisoit trouuer vn bonheur indicible dedans toutes mes pertes. Nostre Foy ne nous a pas esté rauie auec nos biens, elle est entiere en nostre cœur, et nostre constance fera voir à tous les Infideles que nous sommes si asseurez du Paradis, qu'à vray dire nous n'estimons rien que cela.

En effet, les anciens Chrestiens de cette Mission ont augmenté leur ferueur au milieu de toutes ces espreuues ; leur exemple a plus seruy que nos paroles pour donner vne vraye idée de la Foy à ceux qui de nouueau se sont rangez au Christianisme. Les Infideles les respectent pour la pluspart, et quantité souhaiteroit d'auoir assez de forces pour suiure leur party.

Voicy quelques actions et sentimens de pieté que ie rapporteray sans ordre, afin qu'on puisse reconnoistre ce que fait la grace en vn cœur quoy que né dans la barbarie. I'ay esté tesmoin de leur zele, y ayant passé la plus grande partie de l'hyuer auec le Pere Paul Ragueneau.

Vn Chrestien d'enuiron soixante et dix ans estant interrogé des pensées qu'il falloit auoir dans les douleurs qui nous affligent : Il n'y a pas long-temps, dit-il, que bruslant de la fievre ie ne pûs prendre aucun repos toute la nuict : alors ie remerciois Dieu, songeant que dans le Ciel ces douleurs n'auroient point de lieu ; ie luy offrois mon corps qui s'alloit ainsi consommant, et iugeois qu'il deuoit agreer cette offrande, m'imaginant que c'estoit luy qui prenoit son plaisir à me faire sentir l'ardeur du feu qui me brusloit.

Le mesme se bruslant vn iour à dessein, fut aduerty par vn de ses amis de se retirer de la flamme. Non non, dit-il, c'est ainsi que i'apprens qu'il fait mauuais offenser Dieu, si on n'est resolu de brusler dans vn feu dont iamais on ne pourra se retirer, et dont cecy n'est rien qu'vne ombre.

Vn autre quasi de mesme aage, venant aux prieres publiques, pensa se tuer d'vne cheute qui luy décharna tout

vn bras. Mon Dieu, s'escria-t-il, ie vous offre cet accident, et ie l'accepte volontiers, puis qu'ainsi vous l'auez permis. Aprés cela, il poursuit son chemin sans rien dire autre chose, entre dans la Chapelle, et iamais n'y fit ses prieres auec plus grande deuotion. Estant sorty, il nous monstre vne playe qui nous fait à tous de l'horreur : on tasche à luy donner quelque secours, mais à peine estoit-il resorty qu'il retombe pour la seconde fois, et se blesse rudement à la teste. C'est ce Dieu tout puissant que tu viens de prier, qui t'a recompensé de cette cheute, luy reprochent les Infideles. Oüy dea, replique ce bon homme, il n'a que de l'amour pour moy, et se contentera de cette douleur passagere pour la punition de mes fautes, mais il vous prepare à vous autres qui blasphemez sans cesse contre luy des supplices eternels qui n'auront que du desespoir.

Vn de nos Peres prenoit vn iour plaisir à entendre, sans estre apperceu, vn bon Chrestien malade qui exhortoit sa fille à embrasser la Foy. Oüy, ma fille, luy disoit-il, ne doute aucunement qu'il n'y ait vn Dieu que les Chrestiens adorent. Autre que luy ne pourroit me donner la consolation que ie sens maintenant dans mon mal : ie suis aussi content que si ie me voyois guery, et ie luy dis auec plaisir qu'il ordonne comme il luy plaira de ma vie, parce que ie ressens en mon cœur vne asseurance toute certaine que ie ne perdray rien perdant ce corps. C'est sans doute que nostre ame a quelque chose qui luy est plus precieux que cette vie, quelque amour que nous ayons pour elle.

Les exhortations de ce pere ont eu leur effet, il a gagné premierement sa fille à Dieu, puis vn sien fils encore plus aagé ; enfin la mere a voulu suiure ses enfans, et ils viuent tous dans vne douceur d'innocence qui se rendroit aimable au milieu de la France.

A peine y auoit-il trois iours qu'vne famille entiere auoit pris resolution d'embrasser la Foy, que la maistresse de la cabane trauaillant en plein midy en son champ auec vne de ses nieces, deux Iroquois cachez là proche dans les bois sortirent de leurs embusches, et à la veuë de tout le monde se ietterent sur elles à coups de hache, leur enleuent la cheuelure et la peau de la teste, et ayans fait leur coup se retirent à la fuite auec tant de vitesse que iamais on ne pût les atteindre. On vient de trois lieuës nous querir en haste ; nous y courons de mesme pas, assez à temps pour mettre ces pauures femmes massacrées dans le chemin du Paradis. Ce sont là, disoit l'vne, les pensées que i'auois dans mon champ : ie desirois d'aller au Ciel, et Dieu m'a pris au mot ; ie voulois viure, et maintenant ie veux mourir Chrestienne, ne me refusez pas le Baptesme. Celle-cy en a réchappé, et du depuis s'est tousiours comportée tres chrestiennement, l'autre fut bien-tost dans le Ciel.

Vne ieune femme Neophyte, sentant en ses premieres couches de cruelles tranchées n'auoit recours qu'à Dieu, ses douleurs redoublant, elle redouble ses prieres, et se deliure enfin tres-heureusement de son fruict à mesme temps qu'elle acheue son chapelet. Aprés six iours, elle se sent réueillée subitement au milieu de la nuict, et trouue son enfant qui tiroit à la fin, desia saisi d'vne froideur mortelle. Sans songer à aucun remede : Helas ! il meurt sans estre baptisé, s'escrie cette pauure mere desolée, il n'ira pas dedans le Ciel. On vient nous aduertir sur l'heure, ce petit innocent ne fut pas plus tost ondoyé dans les eaux sacrées du Baptesme, qu'il receut au mesme moment et la vie du corps et de l'ame.

Vn autre enfant dans le berceau, dont le pere et la mere estoient morts excellens Chrestiens, deuant tomber dans les soins d'vne sienne tante infidele, fut porté à dix lieuës de nous où cette tante demeuroit, et où bien-tost on le vit atteint à la mort. Les Infideles pressent fortement cette femme d'auoir recours à des remedes diaboliques. Non, leur dit-elle, c'est vn enfant destiné pour le Ciel, et le voyant à l'agonie : Dieu des Chrestiens, s'escria-t-elle, ie ne vous connois pas, mais ie vous offre cette petite baptisée, puis qu'on dit qu'elle est

vostre fille ; si ceux qui enseignent le chemin du Ciel estoient icy, ils luy diroient quelle route doit tenir son ame à la sortie du corps ; vous qui estes son pere, conduisez-là vous mesme, crainte qu'elle ne s'esgare : pour moy i'enterreray son corps en vn lieu separé, et il n'aura rien de commun auec les Infideles. Cette petite ame innocente est maintenant dedans le Ciel, et celle qui luy auoit rendu ces charitez sans quasi les connoistre, nous vint trouuer de son païs par deux ou trois diuerses fois, nous fit entendre son desir, et enfin receut le Baptesme auec tant de consolation, qu'alors son cœur se répandant par ses leures : Mon Dieu, s'écria-t-elle, seroit-il possible que iamais ie m'oubliasse de ce iour, et des sainctes promesses que ie viens maintenant de vous faire ? rien ne vous est caché, et vous voyez dans le fond de mon ame que plus tost ie foulerois aux pieds mille colliers de porcelaine que de commettre vn peché contre vous.

Vn Chrestien, quelques iours aprés son Baptesme, fit rencontre d'vne femme infidele, qui le tirant doucement par la robe, luy dit : Ie suis à toy. Tu me prens pour vn autre, luy repliqua-t-il, tu es au diable, ie n'ay point de part auec luy.

Vn ieune Payen, ayant eu souuent le refus d'vne fille Chrestienne, épia l'occasion de la trouuer seule à l'écart lors qu'elle alloit querir du bois dans la forest voisine. Pas vn maintenant ne te void, luy dit-il, pourquoy rougirois-tu de pecher auec moy ? Massacre-moy au milieu de ces bois, luy respond la fille Chrestienne, pas vn maintenant ne te void, pourquoy aurois-tu horreur de ton crime ? pour moy ie souffriray plus volontiers la mort, que de commettre le peché dont tu me sollicites. Ce fripon n'y est pas retourné. Maudite race de Chrestiens, disoit-il, en se retirant, ils sont par tout inexorables. Nous ne sçauons pas en plusieurs rencontres semblables la fidelité de nos Chrestiens, qui souuent se contentent que le Ciel seul soit leur tesmoin, si les Infideles mesme n'estoient les premiers à publier ces actions de vertu, d'aucuns en s'en mocquant comme d'vne simplicité trop grande, de perdre, disent-ils, les plaisirs d'vn aage qui iamais ne peut retourner, pour vne crainte imaginaire d'vn feu que iamais ils n'ont veu ; d'autres en sont touchez iusqu'au cœur, et n'en parlent qu'auec respect, iugeans de là que la pureté de la Foy a des plaisirs qui surpassent les sens et qui releuent vne ame au dessus du commun.

Ce propos me fait resouuenir des larmes que versoit il y a quelques iours vn ieune homme Chrestien, pleurant le peché d'vne sienne tante qui s'oublioit de son salut : Vous ne sçauez, nous disoit-il, quel tourment il y a d'auoir la Foy, et s'abandonner au peché, vous qui auez tousiours vescu dans l'innocence. Ie sçay ce qui en est, ayant demeuré quelques iours depuis mon Baptesme dans ces débauches de ieunesse ; ce m'estoit vn supplice, mon esprit n'étoit rien que trouble, et ces plaisirs de bestes n'estoient plus tels pour moy qu'ils m'auoient paru autrefois auant que i'eusse les connoissances de la Foy. I'y sentois plus d'amertume que de douceur, mon cœur n'auoit point de repos, et au milieu de ces delices, il n'y trouuoit que des degouts. C'est sans doute que Dieu est bon mesme aux meschans, qu'il a pitié de ceux qui ont esté à luy, et ne veut pas qu'aprés auoir gousté les douceurs qu'il y a dans la Foy, ils trouuent quelque paix ou contentement hors de luy. Helas, adioustoit-il, son peché luy sert de tourment, et luy donne plus de tristesse que de ioye : parlons à Dieu plus tost qu'à elle, car toutes les paroles du monde ne peuuent entrer au fond d'vne ame qui est dedans ces troubles. Elle voit son malheur, elle sent sa misere non pas assez pour en sortir, mais assez pour iamais ne iouyr d'aucun bien ny en ce monde ny en l'autre, si Dieu luy mesme ne fait le coup de son salut.

Vne Chrestienne, ayant appris qu'vn sien fils, toute sa ioye et le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains de l'ennemy, ne peut pas contenir ses larmes ; mais reuenant incontinant à soy, aprés auoir rendu à la

nature ce que le cœur transpercé d'vne mere ne pouuoit pas luy donner : Helas, mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoy n'ay-ie pas mon recours à vostre bonté, n'est-ce pas maintenant que ie dois vous tenir parole et garder dans l'affliction ce que ie vous ay promis dans la prosperité ? continuez si vous voulez à m'éprouuer, pourueu qu'en mesme temps vous augmentiez ma foy : quand bien vous m'auriez renduë la plus miserable du monde, i'espereray tousiours en vous. Passons à quelques-vns plus en particulier.

Ioseph Taondechoren, qui fraischement s'est eschappé des mains des Iroquois, me fourniroit la matiere d'vne Relation toute entiere, si i'auois le loisir de m'arrester à ce qui s'est passé en sa personne, et aux graces que Dieu luy a faites tout le temps de sa captiuité ; mais estant trop pressé, ie me contenteray de faire voir icy comme Dieu l'auoit sainctement disposé auant son depart des Hurons, aux malheurs qui depuis luy sont arriuez, et l'estat dans lequel nous l'auons veu à son retour. Ce braue Chrestien auant que de nous quitter pour descendre à Kebec, le mesme iour qu'il s'embarqua, fit à tous les Chrestiens presens vne harangue qui merite de trouuer icy quelque lieu. Mes freres, leur dit-il, me voicy sur mon depart, et peut estre iamais n'aurons nous icy bas en terre la consolation de nous voir : cela fait que ie desire vous parler, comme si ie me voyois sur le point de mourir, dans les plus veritables sentiments de mon cœur. Quelque malheur qui nous arriue, souuenons nous que nous sommes Chrestiens, que l'obiect de nos esperances est dans le Ciel, que la terre n'a rien qui soit digne de nous et capable de contenter vne ame qui s'est donnée à Dieu. L'eternité nous donnera tout le loisir de gouster cette verité, c'est assez maintenant que la Foy nous l'enseigne, quand bien les sentimens que Dieu nous donne ne nous en seroient pas des preuues. Mes freres, ne perdons iamais cette grace que vous et moy auons receuë dans les eaux sacrées du Baptesme, c'est le gage de nostre salut, la beauté de nostre ame, qui en a effacé les laideurs du peché, qui en a chassé les demons et nous a faits enfants de Dieu. Que ce soit là nostre thresor, que ce soient nos richesses, et si le diable et tout l'enfer s'efforce de nous les rauir, aymons plus nostre bien, qu'ils ne souhaitent nostre mal ; soyons iour et nuict sur nos gardes, inuoquons le secours du Ciel, l'assistance des Anges, ayons recours à la priere autant de fois que nous sentirons nostre cœur attaqué. En vn mot estimons le don de la Foy, aymons vn Dieu qui nous a aymez le premier, et que tout l'effort de nos haynes ne soit rien que pour le peché. Resoluons nous à la mort et aux douleurs de cette vie, offrons dés maintenant le tout à Dieu afin qu'il en tire sa gloire, et que pour vn moment qui nous reste à souffrir en terre, nous en receuions dans le Ciel vne recompense eternelle. Aprés ce discours que sa foy et son zele enflammoit, et qu'autre que le S. Esprit ne luy auoit pû suggerer : Mes freres, leur dit-il, mettons nous à genoux, offrons nous tous à Dieu et pour la vie et pour la mort, suiuez tous mes paroles, afin que n'ayans tous qu'vn cœur nous n'ayons aussi qu'vne langue et la mesme priere en bouche. Là dessus il s'adresse à Dieu, mais auec des sentimens de deuotion si tendres, que le cœur les gouste mieux que le papier ne les exprime.

Ce furent là ses dernieres paroles lors qu'il se separa d'auec nous il y a prés d'vn an ; et les graces de Dieu que nous voyons en luy nous font maintenant reconnoistre qu'en effet les tourmens, la captiuité et la mort n'ont rien qui puisse nuire à vn cœur vrayement Chrestien.

Remontant icy aux Hurons, Dieu de nouueau l'a voulu éprouuer. Ils estoient cent de compagnie, et ayans fait enuiron cent lieuës de chemin, ils se croyoient hors les dangers des Iroquois ; lors que cet ennemy, qui estoit aux embusches, les surprend au passage en vn lieu où la riuiere tombant en precipice d'vne hauteur espouuantable oblige nos Hurons de mettre pied à terre et porter leurs canots et leurs meubles sur leurs

espaules, pour reprendre plus haut le lict de la riuiere où elle se retrouue plus paisible en son cours. Dans l'embarras de ce passage, les Hurons furent surpris à l'impourueû et attaquez si viuement, que les premiers ayant esté ou tuez sur la place ou pris captifs de l'ennemy, les derniers perdirent courage et se sauuerent à la fuite, laissans en proye toutes leurs marchandises qui desia leur auoient cousté la mort ou la captiuité d'vne vingtaine de personnes qu'ils auoient perduë en vne autre rencontre, il y auoit fort peu de iours.

En ce combat, ce bon Chrestien eut vne espaule transpercée de part en part d'vne balle de mousquet, et comme en suite il fut abandonné sans aucune assistance de deux ou trois iours, quasi tout son sang respandu, auec la fatigue d'vn chemin qui de soy mesme fait horreur, le reduisirent dans le desespoir de la vie. Mon Dieu, s'escrioit-il, ie continuë à esprouuer que par tout vous estes mon Dieu, autant sur ces rochers où ie me voy abandonné, que vous l'estiez au milieu de ma captiuité, puisque partout mon cœur est consolé dans la seule pensée que vous estes en tout lieu tesmoin de mes souffrances. Ie m'estois eschappé des mains de l'ennemy pour mourir auprés de mes Peres qui m'ont engendré dans la Foy ; mais mon Dieu, si vous me reseruez ce plaisir pour le Ciel, soyez beny pour vn iamais ; ie meurs aussi volontiers sur ces rochers que dans le pays des Hurons, puis qu'en quelque lieu que ie meure, c'est vous seul qui disposerez de ma vie. Ces paroles iointes à sa misere toucherent enfin ses camarades Infideles, aprés que leur esprit se fut remis de l'espouuante où la terreur de l'ennemy les auoit iettez. Ils prirent soin de luy, et enfin aprés bien des fatigues ils aborderent icy en nostre Maison. Ce fut bien lors que ce bon Chrestien ne pouuoit contenir sa ioye, et les ressentimens qu'il auoit des graces de Dieu nous parurent dés son abord. Vrayement, nous dit-il pour premieres paroles, le Dieu que vous prêchez, et que ie croy est seul le tout puissant et le tout bon : il m'a conduit et protegé depuis vn an à trauers mille perils de ma vie, et s'il a voulu que mon corps ait souffert, ce n'a esté que pour faire sentir à mon ame qu'il y a des plaisirs même dans les souffrances et que rien n'est terrible à celuy qui espere en luy.

Mais les discours qu'il fit aux Infideles surpassent ce qu'on peut croire d'vn Sauuage, s'il n'estoit vray que le sainct Esprit rend disertes mesme les langues des enfans. Mes freres, leur dit-il, si vous ressentez de la ioye de me voir deliuré des cruautez des Iroquois, ie suis triste de vous trouuer encore sous la captiuité des diables, et moy mesme ie ne m'estime pas encore entierement en liberté, tandis que ie suis en ce monde, où le peché me peut rendre plus malheureusement captif que ie n'estois. Les cruautez que i'ay souffertes sont tout à fait horribles ; que sera-ce d'vn feu eternel ? mais i'ay crainte que plusieurs de vous ne se mocquent de moy en leur cœur, et ne me croyent trop simple de craindre vn feu que iamais ie n'ay veu, plus que les flammes et les tourmens que i'ay soufferts estant aux Iroquois. On m'a dit mesme que plusieurs se sont resioüis à la nouuelle de ma captiuité, qu'ils s'en prenoient au Dieu que i'adore, qu'ils disoient qu'il estoit sans pouuoir et que ie n'estois pas à plaindre dans les malheurs qui m'auoient accueilly, puisque la misere où il m'auoit abandonné retiendroit les autres de suiure mon exemple, de se faire Chrétiens et de seruir vn Maistre qui sans doute n'auroit pas la puissance ou la volonté de nous rendre heureux pour vn iamais, puisqu'il ne commençoit pas dés cette vie à nous faire sentir les effets de ce sien amour.

Mes freres, adiousta-t-il, ie ne sçay pas les desseins de Dieu dessus moy ; estant dans le plus fort de mes miseres, ie n'osois pas luy demander ny la mort ny la vie, pensant que i'estois vn enfant qui ignorois mon bien, et que luy qui estoit mon Pere auoit plus de sagesse pour ma conduite que moy mesme, et qu'il ne manqueroit point d'amour pour moy, tandis que ie ne manquerois point de confiance en luy. Me voila deliuré

quasi contre mes esperances, ie ne sçay si ce n'est point vous qui en auez esté la cause par l'horreur de vos blasphemes. Ie croy que Dieu a voulu vous confondre dans vos pensées, qu'il a voulu se iustifier en ma personne, et vous monstrer qu'il ne m'auoit pas delaissé, et que iamais il ne manquera ny de pouuoir ny d'amour pour ceux qui sont à luy. Ie croy que ceux qui se resioüissent de ma prise sentent leur cœur maintenant dans la confusion qu'ils rougissent de honte, qu'ils condamnent eux mesmes leur sagesse, voyans que Dieu a tiré sa gloire mesme de mes malheurs dont ils s'étoient seruis pour l'accuser. Ie ne sçay pas à quelle mort il me reserue, mais quelque malheur qui me puisse arriuer, ne vous en prenez plus à luy, c'est assez qu'il vous ait confondus vne fois auant vostre mort, vostre impieté ne doit pas l'obliger de faire tousiours des miracles. Si vous ne reconnoissez et son pouuoir et sa bonté en cette vie, ce sera au iour du iugement où il se iustifiera pour vn iamais, et où ceux qui auront le plus blasphemé contre luy dans les miseres qui seront arriuées aux iustes icy bas en terre, seront plus dans la confusion lors qu'ils verront les eternelles recompenses qu'il nous preparoit alors mesme qu'il sembloit nous abandonner, n'y ayant plus pour les impies que des tourmens et vn desespoir eternel.

Charles Tsondatsaa, s'estant aussi eschappé du peril où ce bon Ioseph demeura, nous a fait voir en sa personne que vrayement Dieu est bon, mesme lors qu'il afflige, et qu'à tous les cœurs qui l'ayment tout coopere pour leur bien. Ce bon Chrestien estoit vn des plus riches de son bourg, maintenant il est vn des plus pauures, mais sa foy, son zele et sa vertu n'ont iamais eu plus d'esclat : la parole de Dieu est animée dedans sa bouche, pas vn n'ose luy resister, il confond tous les Infideles, enseigne les Chrestiens, et par tout où il va, on voit en ses discours et en sa vie que l'estime des choses du Ciel, la crainte de Dieu, l'horreur du peché, et le zele du salut des ames sont les quatre elemens d'vn cœur vrayement Chrestien.

Vn iour quelques Infideles, le voyans inflexible à toutes leurs prieres, lors qu'il s'agissoit de quelque offense contre Dieu, et iamais n'ayant pû tirer de luy d'autre réponse, sinon qu'il redoutoit moins le feu que le peché, prirent dessein d'esprouuer son courage, et de voir en effet s'il seroit plus fort que le feu. Ils l'inuitent d'entrer dans vn bain (c'est vne espece de four et vne sorte d'hypocauste où incontinent tout le corps se resout en sueur, et on seroit pour y estre bien-tost estouffé, si souuent on ne la faisoit descouurir pour respirer vn air plus libre) : ce bon Chrestien qui ne sçait rien de leur dessein, prend cela comme vne faueur ordinaire à ces peuples quand ils veulent caresser quelqu'vn. Il entre dans ce bain, mais il y sent dés son abord vne chaleur si excessiue, qu'il les prie de luy permettre d'en sortir. Camarade, luy respond celuy qui l'auoit inuité, i'ay songé cette nuit qu'il falloit que tu dises trois mots en l'honneur de mon demon familier, autrement quelque malheur m'arriuera : ie te prie oblige ton amy, et si tu desires sortir ne me refuse pas trois paroles. Charles voit bien qu'on le veut obliger par force à ce que la douceur n'auoit iamais peu emporter de luy. Camarade, luy replique-t-il, le feu d'enfer est plus chaud que celuy-cy, pour éuiter l'vn ie serois fol de me ietter dans l'autre : tu pourras bien me faire icy mourir si tu veux, mais non pas tirer de ma bouche aucun mot qui soüille mon cœur. Tu sçauras que ie n'ay point de langue lors qu'il faut commettre vn peché. On le coniure de n'estre pas si roide en vne chose qui luy coustant si peu doit tellement obliger son amy ; on luy remonstre qu'il ne peut y auoir de sa faute, et que la contrainte où il est l'excusera deuant tout homme ; on luy proteste que iamais il n'en sera parlé, et que s'il redoute les reprimandes des François, ils ne pourront pas le sçauoir : Enfin si tu crains, luy dit-on, vne ombre mesme du peché, ton mal ne sera pas hors de remede, puisque tous les pechez s'effacent, et qu'on nous dit qu'il y a dans le

Ciel plus de pecheurs que d'innocens. Mes camarades, leur dit-il, ie ne crains pas les hommes ny les François, mais l'œil d'vn Dieu qui penetre et vos consciences et la mienne, et qui condamneroit ma faute quand bien toute la terre m'en loüeroit ; l'esperance que nos pechez soient effacez se doit auoir aprés qu'ils sont commis, mais non pas nous les faire commettre, si vous ne voulez excuser de folie celuy qui sous l'esperance de guerir d'vne playe mortelle se mettroit le cousteau dans le sein. Cependant la chaleur redouble, il se voit au milieu d'vn amas de pierres toutes rouges de feu et de charbons qui s'enflamment de plus en plus, et ne peut pas se remuer s'il ne veut marcher sur les braises. Mes camarades, leur dit-il, le cœur me manque, mais non pas le courage, i'estouffe icy et ne puis respirer, mais sçachez que quelque violence qu'on m'apporte, iamais ie ne plieray à vos desirs. Là dessus, celuy qui l'auoit inuité change de ton et prend celuy de la colere, vomit mille blasphemes contre Dieu, maudit la Foy et les croyans, renonce à l'amitié qu'ils auoient depuis leur ieunesse ; mais plus il entre en rage, plus il voit qu'vn courage vrayement Chrestien n'a de crainte que pour le peché. Enfin les autres Infideles se rangent du costé le plus iuste, prennent la cause de l'innocent, tancent cet insolent d'en venir à ces extremitez, et luy mesme est confus lors qu'ayant descouuert l'hypocauste, il voit ce bon Chrestien qui n'auoit plus quasi ny de poux ny de force, et qui estant sorty et reuenu à soy n'eut point d'autres paroles pour se venger de toutes ces iniures, sinon que le regardant d'vn œil aussi amy qu'à l'ordinaire : Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit et que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'vsurpent iniquement, et que nos vies ne peuuent estre mieux consommées qu'en son seruice.

I'ay parlé bien amplement dans les precedentes Relations d'vn excellent Chrestien, dont la foy, le zele et la pieté ont esté depuis cinq années vne lumiere bien éclatante en cette Eglise. Il se nomme René Sondih8annen. Ie n'en diray qu'vn mot pour le present. Cet homme va tousiours croissant dans l'esprit de la Foy, qui anime si puissamment ses actions et ses discours et plus encore ses souffrances, qu'à voir la suite de sa vie, et entendant ses sentimens, on ne peut pas douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe bien souuent les nuicts quasi entieres en la priere auec tant de douceur, qu'à peine ressent-il aucune distraction. Non, disoit-il vn iour, ce n'est pas moy qui prie, au moins ie ne sçay pas ce que ie dis à Dieu : ie voy bien qu'il me parle, mais ie ne sçay pareillement ce qu'il me dit. Il m'est aduis qu'il prend mon cœur et le retient auprés de soy, comme fait vne mere lors qu'elle caresse son enfant. Si on demande à cet enfant ce que sa mere luy a dit, il ne peut rien respondre, et ne peut dire que deux mots, qu'il ayme sa mere et qu'elle a de l'amour pour luy.

Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin de l'automne à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aisné, que seul il auoit mené auec soy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'vn mois, de luy parler plus à loisir et plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer icy quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil, il luy sembla que tout le Ciel estoit remply de tonnerres et d'esclairs; et que les foudres venoient de tous costez fondre sur luy. La crainte l'auoit saisi si puissamment, qu'il estoit dans le desespoir de sa vie. Vne personne d'vn visage inconnu, mais d'vne maiesté pleine d'amour et de douceur qui estoit descendue du Ciel, luy dit en s'approchant de luy : Prens ton chapelet, et prie Dieu. Il n'eut pas plus tost obey que ces images disparoissent et que l'orage se dissipe. Le mesme luy arriue par trois diuerses fois, il est aduerty chaque fois d'auoir recours à la mesme priere, et tousiours il en ressent le mesme effet. Le lendemain sur le midy, le Ciel qui estoit trés pur et serein se change tout d'vn coup : ce ne sont que foudres

et tonnerres, et il semble que tout cet orage vienne se descharger sur eux. Prions Dieu, dit-il à son fils, dis auec moy ton chapelet. Ils n'auoient pas finy que les nuages se retirent, le Ciel est plus essuyé que iamais, et ne voyent plus deuant leurs yeux aucun reste de cette tempeste. A quelques heures de là, le Soleil se recouure, et de tous costez les esclairs et les foudres les enuironnent. Reprenons nostre chapelet, dit le pere à son fils, Dieu veut nous obliger à la priere. Le Ciel retourne incontinent en sa beauté. Enfin pour la troisiesme fois, ils se voyent derechef accueillis de l'orage, la nuée va creuer sur leur teste, et les foudres du Ciel n'en veulent ce semble qu'à eux. Ce bon vieillard alloit encore recourir à la mesme priere, et desia tenoit en main son chapelet, lors qu'il s'auise qu'il obeïssoit à son songe. I'ay peché, dit-il à son fils, mais ça esté sans y penser, ne disons pas pour maintenant cette priere, autrement i'accomplirois mon songe : prions Dieu seulement de cœur ; s'il veut nous preseruer de cet orage, il n'est pas attaché plus à vne priere qu'à vne autre. Ie ne sçay pas si en cela il y eut quelque chose extraordinaire, mais la nuée se diuisa, et s'estant deschargée de part et d'autre proche du lieu où ils estoient, ils n'eurent pas vne goutte de pluye, et benirent nostre Seigneur de les auoir gardez.

Il arriue assez souuent plusieurs choses à ces bonnes gens, qui sans doute sont assez remarquables, mais leur simplicité fait qu'ils n'y font pas d'autre reflexion que sur l'heure, se contentant d'en auoir remercié Dieu lors qu'ils ont receu le benefice. Pour celle-cy ie ne l'ay sceuë que par rencontre, ce bon homme long-temps aprés nous ayant demandé si son peché auoit esté grief d'auoir obey du commencement à son songe, et comment en cela il se deuoit comporter selon Dieu.

Ie me suis resolu d'estre court en cette Relation, et il faut laisser place pour les suiuans Chapitres. Si ie dis que d'aucuns ont esté delaissez de leurs propres parens en haine de la Foy ; que d'autres, estant sollicitez au mal, ont imité le S. Ioseph et la chaste Susanne ; que plusieurs prennent plaisir dans les souffrances et en remercient Dieu ; que la pluspart menent vne vie aussi innocente au milieu d'vne nation toute infidele, que s'ils viuoient parmy vn peuple tout Chrestien : si i'adiouste à cela qu'ils prient tous Dieu publiquement matin et soir, qu'ils conçoiuent et goustent nos mysteres, qu'ils se confessent du moins tous les huit iours ; qu'ils sont dans la pratique des vertus et dans l'horreur du vice ; en vn mot que leur vie presche plus haut que nos paroles, et contraint les plus Infideles de respecter la Foy, quelque haine qu'ils en conçoiuent ; c'est ce qu'icy nous voyons de nos yeux, ce que Dieu opere en leur cœur, ce que le Ciel admire dans vn païs barbare, qui depuis cinq mille ans n'auoit iamais connu son Createur, et puis que le sang de Iesus-Christ a esté respandu pour eux aussi bien que pour nous, pourquoy n'espererons-nous pas que la conuersion de ces peuples ira tousiours croissant, que la Foy y sera en son regne, et que la Croix se verra enfin arborée par tout ce nouueau monde ? Ne perdez pas courage, nous disoit il y a quelque temps vn Sauuage Chrestien, nostre nombre va s'augmentant de iour en iour, celuy des Infideles s'amoindrit, la pluspart connoissent assez la verité, et sont les premiers à se mocquer des superstitions du païs, ils redoutent le feu d'enfer, les seuls respects humains retiennent ceux qui ont l'esprit mieux fait ; quand nous serons vn peu plus forts, vous verrez que tout d'vn coup ils prendront nostre party, tout nostre bourg sera Chrestien, et c'est alors que la Foy se fera iour sans resistance dans tous les autres qui ont les yeux sur nous.

Ie me souuiens à ce propos d'vne harangue que faisoit cet hyuer vn Capitaine Infidele de ce mesme bourg, inuitant ses suiets à vne danse superstitieuse du païs, et encourageant en mesme temps les Chrestiens de tenir bon dedans leur Foy. Courage, mes neueux, disoit-il, vous autres qui n'auez point de Foy venez à cette danse que nos an-

cestres ont honorée, venez guerir vne malade qui vous demande ce secours. Courage, adioustoit-il, vous qui estes Chrestiens, retirez-vous dans vos cabanes qui sont sainctes, ie n'y mets pas le pied auiourd'huy que nous pechons, nous n'auons point d'esprit, ne nous imitez pas et soyez plus sages que nous. S'il est veritable ce qu'a dit la mesme Verité, que tout Royaume qui se diuise contre soy mesme est proche de sa ruine, ne pourrois-ie pas dire icy que le Royaume de Satan n'est pas loin de sa decadence, puisque ceux qui sont plus engagez en son party trauaillent eux mesmes à leur perte, soustenans le party de Dieu ?

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Ioseph aux Atingueennonnihak.

Il semble que le Ciel voulut partager auec nous dans la defaite de cette flotte de Chrestiens qui l'an passé tomberent entre les mains des Iroquois, ou pour mieux dire, il semble que le dessein de Dieu ne fut autre que de moissonner ce qui estoit de plus meur pour l'eternité, et ne nous laisser de ce nombre que ceux dont il vouloit faire à chacune des Eglises de ce païs vn Predicateur pour la Foy. Ce fut la pensée que leur donna à tous le premier sentiment de leur cœur, et le salut qu'ils se donnerent les vns aux autres, lors qu'ils se virent eschappez du peril. Allons, ce direntils, publier les grandeurs de celuy qui nous a deliurez, et si nous y manquons, renonçons à la vie, resoluons-nous tous de mourir ; car maintenant nous ne viuons plus pour nous mesmes, mais pour prescher la Foy et rendre nostre païs Chrestien. Dés l'heure mesme ils en firent promesse à Dieu, et du depuis leur zele nous a bien fait connoistre, que cet esprit de verité qui souffle où il luy plaist, ne met aucune difference entre le Barbare et le Grec, et se fait des Apostres en quelque lieu qu'il se veuille faire adorer.

Ie commenceray ce Chapitre par l'vn de ces Chrestiens nommé Estienne Totiri. Remontant icy haut aprés la perte quasi de tout son bien qu'il venoit de faire proche des Trois Riuieres au rencontre des Iroquois, il apprit pour premiere nouuelle que sa mere estoit decedée depuis son depart. Son cœur en fut touché d'abord, comme il l'aymoit vniquement ; mais ayant rompu son silence, il s'enquit auant toutes choses si elle estoit morte en bonne Chrestienne ? Oüy, luy dit-on. A ce mot il ioignit les mains, et esleuant les yeux au Ciel : Mon Dieu, dit-il, qui pourroit se plaindre de vous ? elle est heureuse dans le Ciel, et maintenant elle ne peut plus vous offenser. Pourueu que moy et mes parens mourions tous dans la Foy, ie ne puis regretter ny pour eux ny pour moy cette vie. Hastez s'il vous plaist nostre mort, puisqu'ainsi vous hasterez nostre bonheur. Estant arriué en son bourg, les Chrestiens qui venoient pour le consoler se trouuerent plus desolez que luy, aussi fut-ce luy qui les consola. Mes freres, leur dit-il, ne parlons pas de ce que i'ay perdu, mais songeons aux grands biens qui nous attendent dans le Ciel ; vos larmes aussi bien que les miennes se changeront en ioye, et les Infideles connoistront sur nos visages que nous auons la Foy et l'esperance du Paradis dedans le cœur : entrons dans la Chapelle et loüons Dieu de tout.

C'est luy qui est le gardien de cette Chapelle, où tous les Chrestiens et Catechumenes viennent prier soir et matin ; et comme plusieurs ont besoin d'instruction, il prend le soin des hommes en l'absence ou trop grande occupation des Peres qui ont charge de cette Mission ; et sa femme qui ne luy cede en rien, soit en esprit, soit en vertu, prend le soin d'instruire les femmes auec tant d'amour et de ioye que c'est vn plaisir de les voir dans vne sainte ialousie d'auancer chacun de son costé les affaires de Dieu. Sur iour il visite tous ceux qu'il iuge auoir quelque bonne disposition, et leur tient des discours si animez de cet esprit qui le possede, qu'il

penetre iusqu'au fond de l'ame, et fait sentir aux autres vne partie de ce qu'il sent. Aussi iamais ne va-t-il enseigner qu'il ne rentre en soy mesme, et ne demande à Dieu qu'il luy mette la parole en bouche : Car, dit-il, ie voy bien que ce n'est pas moy qui leur parle, mais ie sens qu'on me dit au cœur des choses dont ie ne puis exprimer que la moindre partie.

I'ay douté si ie deuois icy rapporter vne vision, ou si vous voulez vn songe de cet homme ; quelque nom qu'on luy donne, voicy le rapport que luy mesme en fait. Ie voyois, disoit-il, vne croix dans le Ciel toute empourprée de sang et nostre Seigneur estendu dessus, la teste à l'Orient, les pieds à l'Occident. Ie voyois vne foule de monde qui s'aduançoit de l'Occident, que nostre Seigneur attiroit par des regards d'amour, et qui n'ayant osé s'approcher de sa teste sacrée, se tenoient en respect aux pieds. Demeurant en silence et tout estonné au milieu de cette compagnie, i'entendy vne voix qui me commanda de me mettre en prieres : ie le fis dans vn sainct effroy, et sentois en mon âme des mouuemens et de crainte et d'amour qui surpassent toutes mes pensées. Il a eu cette mesme vision par trois diuerses fois, mais ie n'en eusse pas fait plus d'estat que d'vn songe, n'estoit que les impressions qu'elle a laissées dedans son cœur sont au dessus de la nature. Il faut que ces peuples d'Occident aillent adorer la croix de Iesus-Christ. Nous verrons en son lieu comme il a esté cet hyuer dans la nation neutre, comme il a presché la Foy : cependant il me suffit de dire qu'il ne veut et ne peut quasi parler d'autre chose.

Sa femme, ses freres, ses enfans, tout se ressent de cet esprit. Dieu est leur entretien, le Paradis leur esperance, leur crainte n'est que pour le peché, enfin si les benedictions de la terre leur manquent, celles du Ciel y decoulent abondamment. Il n'y a pas iusqu'à vne petite fille à peine de trois ans, qui ne participe à ces graces. Cet enfant a tellement succé la pieté auec le laict, qu'elle respond publiquement du Catechisme, sçait ses prieres et prend plaisir à denoüer sa langue beguayante parlant de Dieu et des beautez du Paradis, parce que n'entendant quasi que semblables discours, à peine pourroit-elle aimer autre chose.

Le P. Charles Garnier et le P. Simon le Moyne ont eu le soin de cette Mission. Le nombre des Chrestiens y est accrû notablement. Entre ceux qui ont receu le S. Baptesme, ont esté trois Capitaines de consideration. Le premier se nomme Thomas Sondak8a. Il auoit des desirs, il y a desia quelques années, de se faire Chrestien, iamais n'auoit eu que de l'amour et pour nous et pour les choses de la Foy, et tousiours a vescu dans vne innocence morale et vne bonté qui le rendoit aymable à tous ; mais comme il voyoit les Chrestiens mal voulus, et que d'ailleurs sa charge l'obligeoit de tenir la main aux superstitions du païs, qui font la plus grande part de leurs Conseils, son courage n'estoit pas assez fort pour vouloir tout de bon ce qu'il ne vouloit qu'à demy. Aprés la mort d'vn sien amy Chrestien, dont i'ay parlé dans quelqu'vn des premiers Chapitres, Dieu luy toucha plus fortement le cœur : il commence à se faire instruire, il prend goust aux choses du Ciel, et se resout à embrasser publiquement la Foy. Le Diable là dessus l'espouuante en songe ; tantost il voit deuant ses yeux vn Capitaine de ses anciens amis, qui reuenant de l'autre monde luy reproche son peu d'amour, de vouloir ainsi se separer pour vn iamais de tous ceux qui auoient tant d'amour pour luy. Vne autre fois, il aperçoit vn visage inconnu, qui luy met en bouche vn morceau qui doit le rendre bien heureux ; et en effet se réueillant, il trouue sur sa langue ie ne sçay quoy qu'il ne peut reconnoistre, qu'vn Huron Infidele eust tenu pour vne marque de bon-heur, et qu'il eust conserué comme vn present de quelque Demon familier : car c'est ainsi que les demons se communiquent en ces païs sous des formes empruntées, tantost d'vn ongle de hibou, tantost d'vne peau de quelque serpent monstrueux, ou de choses semblables qui apportent auec

soy le bon-heur pour la pesche et la chasse, pour le trafiq et le ieu ; d'aucuns mesmes sont en vsage comme des philtres pour attirer à soy l'amour.

Nostre Catechumene estoit desia trop auant dans les sentimens de la Foy pour s'estonner de ces menaces, ou se rendre aux promesses du Diable. Il renonce à tout ce commerce d'enfer, son recours est à Dieu ; et depuis son Baptesme tous ces phantosmes disparurent. Il fait incontinent profession publique de la Foy, refuse d'assister aux Conseils où il s'agiroit de quelque chose defenduë par les loix de Dieu, et veut que tout le païs sçache qu'il prefere les deuoirs de Chrestien à toute autre chose ; et le bon est qu'en tout cela, quoy qu'il fasse paroistre vn courage vrayement heroïque, foulant aux pieds tous les respects humains, qui ne regnent pas moins icy qu'en France, c'est toutefois auec vn esprit de douceur si aymable, que les plus ennemis de la Foy ne peuuent rien reprendre en luy. Aussi a-t-il à cœur cette vertu de mansuetude, comme la voye la plus puissante de gagner les Infideles à Iesus-Christ.

Mes freres, dit-il souuent aux Chrestiens qu'il exhorte, preschons aux Infideles par nos exemples, et sur tout prenons garde à ne les pas aigrir. Vn esprit alteré se reuolte contre soy mesme et contre Dieu ; la verité ne luy paroist qu'au milieu d'vn nuage, et il ne peut auoir d'amour pour la vertu, quelque beauté qu'elle ayt, tandis qu'il la regarde comme ennemie de son peché. Gagnons-les à Dieu par amour, supportons leur foiblesse, ayons compassion de leurs fautes, ne parlons point si vous voulez de nos mysteres, pourueu que nous rendions nostre vie si aymable par son innocence, qu'ils soient contraints en nous aymant d'aymer la Foy.

Le second de ces Capitaines se nomme Mathurin Astisk8a. C'est vne humeur toute contraire à celuy dont ie viens de parler : ce n'est qu'ardeur, ce n'est que feu et flamme, et comme il est d'vn excellent esprit et naturellement eloquent, il ne peut contenir son zele, il faut qu'il reprenne le vice, qu'il fasse la guerre au peché, qu'il confonde les Infideles, qu'il se mocque de tous leurs demons, qu'il parle des grandeurs de Dieu, des beautez de la Foy, du miserable estat des hommes en cette vie si l'attente d'vn bon-heur eternelle n'adoucissoit leurs peines, ne moderoit les craintes ineuitables d'vne mort qu'ils ont tousiours deuant les yeux, et ne contentoit les desirs insatiables qu'ils ressentent de se voir bien-heureux. Mon cœur, dit-il, est tout à Dieu, et ne songeant qu'à luy, ie ne puis parler que de luy. Le Ciel et la terre et les eaux, tout m'inuite à le loüer sans cesse ; et quand mesme ie cesserois de regarder les ouurages qu'il a exposez à nos yeux pour se faire connoistre, iamais ie ne cesseray de l'aymer. Mais ce qui est d'excellent en cet homme, ses actions parlent plus haut que ses paroles. Il a renoncé à sa charge de Capitaine, crainte de s'y voir engagé à quelque offense contre Dieu : sa mere, sa femme, ses parens, tout son bourg s'est bandé contre luy ; rien de tout cela ne l'a peu esbranler. La pauureté, nous disoit-il, ne m'estonnera pas: Dieu me seruira de parens et de mere, et luy seul sera mon appuy. Que ma femme s'éloigne de moy et me rauisse mes enfans ; ie les ayme en effet plus que chose du monde, mais iamais leur amour n'empeschera celuy de Dieu. Mon cœur est disposé à tout, vn regard vers le Ciel me fait paroistre comme vn rien tout ce que ie voy sur la terre, et la Foy que i'ay d'vn enfer me fait enuisager les miseres de cette vie comme de petits maux qui ne meritent pas nos craintes, lors qu'il est question d'euiter vn malheur eternel. Enfin sa patience a gagné les plus Infideles, son courage les a contraints d'aduoüer que la Foy esleue vn cœur au dessus et des biens et des malheurs de cette vie ; et sa ioye qui paroissoit dans le plus fort de toutes ces trauerses leur a fait reconnoistre qu'il y a des plaisirs en l'homme autres que ceux du corps, et où les sens n'ont point de part.

Le troisiesme de ces Capitaines Neophytes est chef d'vne bande d'enuiron trois cens hommes de guerre, qui de-

meuroient à vne iournée des Iroquois plus proches des Hurons ; mais se voyans trop exposez à l'ennemy, ils abandonnerent leur païs il y a enuiron cinq ans, amenerent icy leurs familles, et depuis se sont répandus çà et là dans les bourgades Huronnes. Ce Capitaine se nomme Martin Tehoachiak8an. C'est vn courage qui ne respire que la guerre, et sa vie n'est qu'vne suite de combats. Il estoit amy intime de ce grand guerrier Eustache Ahatsistari dont nous auons desia parlé, et luy auoit promis de son viuant qu'il le suiuroit en la Foy. Mais le malheur arriué à ce sien amy si peu de temps aprés qu'il auoit receu le Baptesme, nous faisoit croire que ces promesses n'auroient pas leur effet, que plustost il auroit auersion de la Foy, qu'il redouteroit le Baptesme, et seroit confirmé dans vne opinion commune en ces païs, que se faire Chrestien c'est renoncer à cette vie et appeller à soy la mort. Dieu toutefois a tiré nos aduantages de nos pertes : ses voyes sont éloignées de nos pensées, et il veut que la mort d'vn Chrestien soit la semence et le germe d'vn autre. Ce fut alors que ce Capitaine encore Infidele se sentit plus touché au cœur, qu'il commença à redouter plus le feu d'enfer que la mort, et que la pensée de se voir vn iour bienheureux dans le Ciel auec l'ame de cet amy qu'il regrettoit, luy en fit prendre le chemin. Non, disoit-il au Pere qui l'instruisoit, tu m'aurois desia baptisé si tu voyois mon cœur, tu serois conuaincu que ie desire bien faire, et que quoy qu'il arriue, ie veux viure et mourir Chrestien. Veux-tu donc que ie sois damné, adioustoit-il vne autre fois ? ie suis continuellement ou à la chasse dans les bois, ou aux prises auec l'ennemy, en quelque part que i'aille, ie suis en danger de ma vie, et le feu plustost que la vieillesse consommera cette charogne que tu voy : que deuiendra mon ame si tu n'effaces mes pechez ? veux tu que d'vn malheur ie me precipite en vn autre, et que ie meure sans estre baptisé ?

Ayant eu iour pour son Baptesme, il assembla ses gens : Mes neueux, leur dit-il, les ennemis sont à nos portes, se sauue qui pourra : reprochez moy si iamais vous m'auez veu paslir au milieu des perils ; mais à ce coup ie vous confesse que i'ay perdu courage, ie me retire du malheur, me suiue qui voudra, nos affaires sont au desespoir. On iuge à l'entendre parler qu'vne armée ennemie est aux frontieres du païs, qu'il en a eu quelque aduis asseuré : les vns songent aux armes, les autres à la retraite, tous sont saisis de crainte. Enfin, les voyant dedans l'émotion, il reprend la parole. Mes neueux, leur dit-il, ie ne crains pas les Iroquois, ie redoute les cruautez plus inhumaines des demons de l'enfer, d'vn feu qui iamais ne s'éteint ; ie vous quitte sans vous quitter, ou plustost ie quitte vos sottises, i'abandonne nos mauuaises coustumes, ie renonce dés ce moment à toute sorte de peché, et sçachez que demain ie seray Chrestien.

Ces Baptesmes de personnes si considerables en ont attiré plusieurs autres, mais ce qui nous console dauantage, est de voir que l'esprit de la Foy prenne tousiours de plus en plus l'ascendant dans leurs ames, que la grace trouue entrée dans leurs cœurs autant que dans les nostres, et que pour estre nez barbares ils n'en sont pas moins bons Chrestiens.

Mon fils, disoit vn iour vn de ces bons Sauuages à vn sien fils qu'il exhortoit au bien, maintenant que ie suis au monde, ie crains que ta foy ne soit appuyée sur la mienne. Quoy qu'il m'arriue, ne desiste iamais du seruice de Dieu, et quand bien ie serois massacré, dy tousiours d'vn mesme visage : Nostre Pere qui es au Ciel. Ne songe pas à moy disant cette priere, mais souuiens-toy que celuy-là ne peut mourir qui doit estre l'vnique appuy et de ta foy et de la mienne, qui est ton Pere et le mien, et qui seul doit soustenir tes esperances, quand bien tu te verrois abandonné de tous les hommes. Ie ne sçay pas si Dieu auoit donné à ce bon Sauuage quelque veuë de sa mort prochaine, quoy qu'il en soit, il fut assassiné peu de iours aprés d'vne bande Iroquoise ; et l'enfant à peine aagé de

quatorze ans a tellement suiuy la vertu de son pere, ces dernieres paroles ont fait tant d'impression dedans son ame, que ie ne puis douter que cet esprit diuin qui touche fortement d'vne extremité à l'autre, et va disposant toutes choses auec douceur pour le salut de ses esleus, n'eust animé et le cœur et la voix de ce pere, afin qu'en mesme temps il le disposast à vne saincte mort, et le fils à vne saincteté de vie digne du nom de Chrestien, et de la Foy que tousiours il a du depuis conseruée malgré sa mere et tous ses parens Infideles, en vn aage qui ne peut auoir de resolution pour vn suiet si esloigné des sentimens de la nature, sinon celle qui vient du Ciel.

Cet enfant n'a pas esté seul vexé de ses parens à cause de la Foy : plusieurs ont eu besoin d'vn semblable courage. Tel a esté contraint de se voir errant çà et là, et de chercher ailleurs sa vie, estant chassé de sa cabane où on ne pouuoit le supporter dans l'exercice de Chrestien. D'autres se sont bannis eux mesmes de leur propre maison, se sont priuez des contentemens de la vie et du support de leurs parens, aymans mieux renoncer aux douceurs de cette amitié, et abandonner cet appuy de la nature, que de soüiller la beauté de la grace qu'ils auoient receuë au Baptesme. Car plus, disoient-ils, nous sentons d'inclination pour nos parens, moins d'horreur auons-nous naturellement de leurs fautes, et plus aussi deuons nous craindre qu'en les aymant nous n'aimions enfin leurs pechez.

Tous les Chrestiens de cette Mission ont esté fortement dans l'espreuue, principalement sur la fin de l'hyuer. Car comme leur nombre s'estoit rendu considerable, qu'ils tenoient bon à ne point vouloir assister aux superstitions du païs, qu'en suite de cela ces ceremonies diaboliques estoient delaissées de plusieurs, que les débauches deuenoient vn peu refroidies, on redoubla les calomnies contre la Foy : qu'elle tendoit à la subuersion du païs, que les malades demeuroient sans secours, que la guerre alloit tout rauageant de plus en plus, que la famine les menaçoit, que les plus innocentes recreations (c'est ainsi qu'ils appellent leurs crimes) ne trouuoient plus quasi de lieu, et que par tout où se rencontroit vn Chrestien, il falloit ou rougir de honte, ou abandonner la pensée du peché ; que leurs ancestres ne viuoient pas dans ces reserues, qu'en ce temps là le païs estoit florissant, que tous les malheurs les accueilloient depuis qu'on auoit commencé de publier icy la parole de Dieu, que les croyans (c'est icy le nom des Chrestiens) deuoient ou bien se retirer à part, ou conseruer leur Foy dans le fond de leur ame, sans condamner si publiquement les coustumes de leurs peres ; qu'il ne falloit plus les inuiter ny aux conseils, ny aux festins, qu'on deuoit rompre le commerce auec eux, ou plustost si on vouloit conseruer le païs, assembler sans delay vn Conseil general pour faire renoncer la Foy ou de gré ou de force à ceux qui se trouuoient desia dans ce party. En vn mot, les calomnies en viennent si auant, et cette haine contre la Foy est renduë si publique, que les Chrestiens, qui du commencement ne croyoient pas que les affaires en deussent venir à ce point, iugerent qu'il falloit au plustost coniurer cet orage.

Ils s'assemblent pour cet effet et cherchent les moyens de parer à ce coup ; mais plus ils parlent là dessus, plus ils y voyent d'obscurité. Enfin l'vn d'eux prend la parole : Mes freres, leur dit-il, ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, c'est à luy d'appaiser ces tempestes, et à nous de souffrir auec ioye, ou du moins auec patience autant qu'il le voudra. Voila les sentimens que Dieu me donne, faites moy part des vostres, puisque nos cœurs n'estans qu'vn dans la Foy, ne doiuent auoir rien de secret lors qu'on s'attaque à nous comme Chrestiens. Pour moy, dit l'vn, lors que i'entends ces calomnies, et que les iniures me suiuent, ie passe mon chemin, ie pense que ces pauures Infideles sont comme des chiens qui aboyent. Que m'importe quoy qu'ils disent ou fassent contre moy, pourueu que i'aille au Ciel. Ie me tourne vers eux, replique vn autre, ie leur dis qu'ils

prennent courage, qu'ils continuent à me maudire, que Dieu me fait du bien lors qu'ils me font du mal, et qu'en me disant ces iniures, ils attirent sur moy vn amas de benedictions qui leur sont inconnuës. Mon cœur, dit vn troisiéme, voudroit bien quelquefois se venger, mais quand ie songe que Iesus-Christ estant sur terre a plus enduré que cela, ie me console, et ie le prie qu'il me donne du courage iusqu'à la fin. Chacun auance ses pensées, et aprés tout ils reconnoissent que Dieu est tousiours semblable à soy mesme, qu'il est le Dieu de paix et le Dieu de consolation, et que plus on endure pour luy, moins on s'estonne des souffrances.

Pour conclusion : Mes freres, leur dit Estienne Totiri, puis qu'en cette assemblée vous me regardez comme vostre Capitaine, voicy le resultat de ce Conseil, et la pensée que Dieu me donne : Ne craignons rien que le peché.

Ie ne sçay pas où aboutiront ces orages, mais ie ne suis pas hors d'esperance de voir en ces païs, dans peu d'années, des martyrs pour la Foy, et peut estre ne serons-nous pas les premiers. La ferueur de quelqu'vn de ces bons Neophytes meritera cette faueur du Ciel ; au moins i'en voy que Dieu ce semble va disposant à cette grace, qui mesprisent leur vie et enuisagent cette mort comme vne recompense de ce qu'ils font et voudroient faire pour l'auancement de la Foy. Quoy qu'il en soit, ces desirs ne sont pas dans la portée de la nature, et les voyant dedans vn cœur barbare, nous sommes contraints de reconnoistre que c'est vn ouurage de Dieu, qu'il y trauaille plus que nous, et qu'il veut en tirer sa gloire ; c'est à nous de le suiure et d'affermir sur luy nos esperances, quelque opposition que l'enfer et la terre puissent apporter à la conuersion de ces peuples.

Ie m'estois reserué sur la fin de ce Chapitre à rapporter quelques sentimens de ces bons Chrestiens, mais la crainte de la longueur me les fera obmettre ; c'est assez que le Ciel les voie, et que l'Eternité nous donne tout le loisir de benir l'Autheur de ces graces, qui par tout est luy mesme riche et abondant en ses misericordes. Encore vne ou deux choses auant que le finir.

Vn bon homme aagé de soixante ans, sa femme et deux de leurs enfans, tous Chrestiens, ayant appris qu'vne de leurs parentes se mouroit au milieu des bois, et qu'vn petit enfant encore à la mamelle ne pouuoit suruiure à sa mere, furent touchez de charité et du desir de sauuer et la mere et l'enfant au moins pour le Ciel. Ils se font tous instruire de la formule du Baptesme, partent de compagnie dans vn temps bien fascheux sur la fin de l'hyuer, font trois iournées entieres de chemin sur des neiges profondes, et la pluspart sur les glaces d'vn lac, qui estant percées çà et là estoient remplies d'autant de precipices. A peine faisoient-ils cent pas sur ce lac, qu'ils ne se vissent en danger de mort, et mesme quelques-vns enfoncerent bien auant dedans l'eau. Enfin aprés bien des trauaux et bien des craintes, ils trouuent cette pauure femme malade, baptisent son enfant, secourent et l'vn et l'autre des rafraischissemens qu'ils ont portez ; et ie ne doute point que le Ciel ne prist plaisir à cette charité, et que Dieu n'ait voulu la benir. Maintenant et la mere et l'enfant sont pleins de vie, et cette famille Chrestienne va s'auançant de iour en iour dans les sentimens de la Foy. Non, disoient-ils à leur retour, iamais nous n'eussions crû qu'il y eust des plaisirs si remplis de douceur au milieu des perils, nous craignions tous la mort quasi à chaque pas que nous faisions dessus ces glaces, mais cette crainte estoit aimable, nous estions en mesme temps et dans la peur et dans la ioye, et iamais nous n'auons prié Dieu de si bon cœur et auec tant d'amour ; nous n'osions luy demander ny la mort ny la vie. Mon Dieu, luy disions nous sans cesse, vous voyez nostre cœur, et pourquoy nous sommes en chemin, disposez de nos vies selon vos volontez ; que nostre peine vous aggrée, aprés cela quoy qu'il arriue, nostre esprit est content ; si nous nous noyons dedans ces eaux, nous serons heureux dans le Ciel.

Nous auons introduit icy dans les Hurons que les Chrestiens portassent leur chapelet au col comme vne marque de leur Foy ; nous en voyons de bons effets. Ie ne sçay, disoit vn iour vne femme infidele à vn ieune Chrestien, ce qui a pû changer la beauté de ton naturel : depuis que tu portes ce chapelet, tu n'es plus ce que tu as esté, et moy mesme ie n'ay pas l'asseurance de te porter ces paroles de douceur dont autrefois tu m'as si souuent preuenuë : c'est sans doute que ce chapelet t'ensorcele ; oste-le de ton col et ie te parleray. En effet la deuotion que ressentent tous nos Chrestiens, soit à dire leur chapelet, soit à le porter sur eux comme vn gage sacré de ce que Dieu leur est, et de ce qu'ils veulent luy estre, cet amour qu'ils ont pour la Vierge, merite que le Ciel les protege d'vn secours plus puissant, qu'il soit leur bouclier et leur defense, notamment pour la chasteté, en vn païs où on met au rang des vertus d'estre impudique. Mais sur tout les Festes et Dimanches ils s'assemblent sur le midy pour le reciter tous ensemble, ils le font à deux chœurs se répondant les vns aux autres auec tant de douceur, qu'on voit bien que leur ame a des attraits particuliers à cette sorte de priere.

Ie finiray ce Chapitre par vne mort d'vne Chrestienne, qui sans doute aura esté tres-precieuse aux yeux de Dieu : elle se nommoit Christine Tsorihia et auoit esté baptisée en l'année 1639. Elle estoit mere de cet excellent Chrestien dont i'ay desia parlé, Estienne Totiri ; et ie puis dire en verité, que depuis le moment de sa conuersion elle auoit esté tousiours montant dans la pratique des vertus les plus hautes qui soient au Christianisme, mais sur tout dans vn amour des souffrances et afflictions de cette vie, qui, disoit-elle, luy sembloient pleines de douceur, depuis qu'elle auoit sceu que ce corps affligé deuoit enfin ressusciter pour ioüir d'vne gloire qui n'auroit point de fin. Elle receut ses Sacremens auec des sentimens de pieté remplis d'amour ; entre autres elle sentoit vne affection tres-tendre enuers la saincte Vierge. Ie ne doute point que dans le Ciel elle ne gouste à iamais les fruits de cette deuotion ; mais ie ne sçay si mesme auant la mort elle n'en a point ressenty les douceurs ; au moins voicy ce qui luy arriua quelques heures auant que de mourir : lors qu'elle estoit proche de l'agonie ayant desia perdu l'vsage et le sentiment de la veuë, elle s'escria tout d'vn coup comme estonnée et rauie dans l'admiration : O mon fils, ne voy-tu pas cette rare beauté de cette grande Dame éclatante en lumiere qui est icy à mon costé ? ne-voy tu pas ce beau liure qu'elle porte ouuert entre ses mains? n'entens-tu pas ces paroles d'amour ? ô qu'elle me parle bien mieux que nos freres les François, que ses discours penetrent bien plus auant dedans mon cœur, qu'elle est aymable et qu'il fait beau la voir ! Cette bonne femme parloit à vn de ses enfans excellent Chrestien, nommé Paul Okatak8an. Ma mere, vous resuez, luy dit ce ieune homme, ie ne voy rien, et vous comment pourriez vous voir ce que vous dites ayant desia les yeux fermez ? Non, non, mon fils, replique cette mere, ie ne me trompe aucunement, ny ne te veux tromper. Regarde de l'autre costé ces ieunes François qui l'accompagnent, les plus beaux que i'aye iamais veus, que leurs habits sont riches ! mais plustost preste l'oreille à ce que me dit cette Dame, ô qu'il fait beau la voir ! Là dessus elle encline à la mort. Elle fut la seconde enterrée en nostre Cemetiere de saincte Marie, y ayant esté transportée de son bourg où elle mourut, esloigné de six lieuës, ainsi que de son viuant elle l'auoit desiré.

Nous auons esté plus de huict mois sans sçauoir cette particularité de sa mort, son fils Paul n'ayant pas tenu plus de compte de cette vision que d'vne resuerie, dans la pensée qu'il auoit qu'il ne pouuoit y auoir d'autre veuë que celle des yeux. Vn iour par vn rencontre il raconta le tout à son aisné Estienne Totiri, qui enfin nous le declara il y a quelques iours sur le point qu'il estoit de partir pour la guerre,

nous disant qu'il croyoit pour luy que ces ieunes François d'vne beauté si rare estoient des Anges du Ciel qui tenoient compagnie à la tres-saincte Vierge, pour qui sa mere auoit eu des deuotions si tendres.

CHAPITRE V.

De la Mission de Sainct Michel aux Tahontaenrat.

L'an passé nous receumes les premieres nouuelles de Quebec par deux Hurons, qui y ayant hyuerné remonterent cy haut sur la fin du printemps, aborderent à nos portes, nous rendirent quelques paquets de lettres qu'ils auoient sauuez d'vn naufrage où ils firent perte de tout leur bien : Mais, dirent-ils, nous n'auons pas perdu ce que nous estimons plus que nos biens et que nos vies. Le Pere Brebeuf a esté nostre maistre, la Foy a trouué entrée dans nos cœurs, les exemples que nous auons veus des François et des Algonquins conuertis, le zele et la charité des saintes filles Religieuses, l'amour que les Capitaines François portent aux Chrestiens, et ces femmes de grand courage qui ont passé les mers pour auancer les momens de nostre conuersion, l'appuy qu'Onontio donne à la Foy (c'est Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur), et l'estime qu'il en fait paroistre par dessus toutes choses, sa vertu que nous voyions aussi souuent que son visage : tout cela, disoient-ils, sont des preuues qui nous ont contraints d'aduoüer que les veritez que tant de monde nous annonce meritent vniquement d'estre adorées, et qu'il faut que le Dieu des Chrestiens soit vrayement tout puissant, puisque tant de personnes de merite s'employent si saintement en son seruice. En vn mot, dirent-ils, nous estions descendus à Quebec Infideles, et nous en reuenons Chrestiens.

Ils estoient tous deux du bourg de S. Michel, l'vn se nomme Paul Atondo, l'autre Iean Baptiste Aotiok8andoron. Aussi-tost qu'ils y furent arriuez, on les accueille de toutes parts, on leur demande leur fortune. Paul Atondo prend la parole, comme il est Capitaine : Sçachez, mes freres, leur dit-il, que i'ay promis à Dieu de viure et de mourir en son seruice, que ie suis baptisé, que ma gloire est d'estre Chrestien. Si i'ay esté d'vn naturel fascheux, et si plusieurs m'ont redouté, attendez quelques mois à porter iugement de moy, les François en me baptisant ont tiré tout le mal qui estoit en mon ame, mon cœur est tout changé, et vous verrez que la douceur est entrée dans mon esprit auec la Foy. Faites vous baptiser, mes freres, que tous craignent l'enfer, nos malheurs cesseront, nous n'aurons plus de traîtres en nos conseils qui reçoiuent pension de l'ennemy pour luy descouurir nos desseins, le larcin sera banny d'auec nous, on ne sçaura que le nom de l'enuie, la médisance n'osera paroistre, nos haynes ne seront plus que pour le vice, et d'vne terre de malheur nous en ferons vn païs de benediction. Là dessus, il prend vn Crucifix en main : Mes freres, adiouste-t-il, i'ay creu auec vous que c'estoit là celuy qui nous causoit les maladies, et qui dépeuploit nos bourgades, i'ay esté des premiers à dire que les regards en estoient venimeux et apportoient la mort. Nos pechez ferment nos yeux à la lumiere, la Foy a fait tomber les tayes qui causoient mon aueuglement : maintenant c'est ce Crucifié que i'adore, c'est luy seul que ie reconnois pour maistre de nos vies, pour auteur de nostre salut.

Ce changement d'vn homme qu'on eust creu deuoir estre vn des derniers à embrasser la Foy estonne les esprits, mais sa constance leur donna plus d'admiration quelques iours aprés. Le malheur tout d'vn coup l'accueille, la mort luy rauit vn enfant qui estoit son vnique ; vne niepce, qui en ce païs est vn appuy plus asseuré à vn homme que ses propres enfans, est emportée en mesme temps de maladie ; deux Iroquois cachez derriere vn arbre sortent

de leurs embusches, assassinent au milieu de son champ vne sœur qui seule luy restoit. Ces desastres m'eussent estonnez si ie n'auois la Foy, dit-il aux Infideles, et c'est maintenant que ie voy que les richesses d'vn Chrestien ne sont pas hors de luy, qu'il porte son thresor en son cœur, et que l'esperance du Ciel affermit plus vne ame que tous les malheurs de la terre n'auront de force pour l'abattre. Il restoit encore à sa sœur assez de vie pour son salut ; ce bon Neophyte luy parle du Paradis et de l'Enfer, luy fait detester ses pechez, elle souhaite le Baptesme ; luy qui n'auoit iamais fait ce mestier la recommande à Dieu, la baptise autant qu'il le peut, et afin, disoit-il, que plus asseurément elle soit baptisée, il luy fait renouueller ses actes, et renouuelle son Baptesme iusqu'à cinq et six fois. Mais tous n'eurent pas plus d'effet l'vn que l'autre : car quoy que l'eau ne manquast pas à son Baptesme, il auoit oublié la formule, ou iamais ne l'auoit apprise. Tu es le Maistre de sa vie toy qui as fait le ciel et la terre, n'importe qu'elle meure pourueu que son ame soit bien-heureuse dans le Ciel : c'est toy qui as mis la Foy dans son cœur, et maintenant ie la baptise, afin que luy faisant misericorde tu luy effaces ses pechez. Voila les paroles dont il se seruoit au Baptesme. Mais ce Dieu de misericorde qui iamais ne manque aux esleus eut égard à sa charité et à la Foy sincere de cette pauure femme, qui auoit plus de desir d'estre toute à luy à la mort, qu'elle n'auoit de regret de la vie ; les forces luy reuiennent vn peu, ce feruent Neophyte court cinq lieuës d'vne mesme haleine pour venir en nostre Maison querir quelqu'vn des nostres. Deux de nos Peres y courent en haste, trouuent cette femme toute disposée pour le Ciel, où son ame s'enuola bientost aprés auoir esté baptisée.

Ie ne fais pas moins d'estat de Iean Baptiste Aotiok8andoron, que de Paul Atondo : il est vray qu'il n'est pas de si grand credit, qu'il a moins de paroles, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché, et nous voyons en son procedé ie ne sçay quoy qui paroist plus animé du S. Esprit. Quoy qu'il en soit, ces deux bons Neophytes et quelque nombre de Chrestiens qui estoient desia dans leur bourg auec plusieurs Catechumenes, nous presserent si fortement sur la fin de l'Automne de faire vn plus long seiour auec eux, de les instruire plus à loisir, et ne pas les priuer de la mesme consolation que nous donnions aux bourgs de la Conception, de S. Ioseph et de S. Iean Baptiste, que nous ne peusmes resister à de si saints desirs. Il y fallut dresser vne Chapelle et y establir vne Mission plus à demeure que nous n'auions fait iusques alors.

Le Pere Ioseph Marie Chaumonot et le Pere François du Peron en ont eu le soin, et Dieu m'a donné la consolation enuiron deux mois de l'hyuer d'y voir les premieres ferueurs de cette Eglise.

Les Chrestiens se voyant reünis aprés le retour de leurs pesches et voyages, firent vn Conseil entre eux pour s'animer plus puissamment au bien, et s'y obliger de nouueau par vne protestation publique de leur Foy. En suite ayant appellé ceux qui se disposoient au Baptesme : Mes freres, leur dirent-ils, ce n'est pas sur vos levres qu'on doit reconnoistre la Foy qui est dans vostre cœur, vos œuures en seront des témoins plus fideles que vos paroles ; quittez dés maintenant la pensée que vous auez d'estre Chrestiens, si vous n'estes tous resolus d'en maintenir le nom par la pureté de vos vies. Vous auez à combattre les Demons de l'enfer, qui tant de siecles nous ont tenus dans leur captiuité, nous auons autant d'ennemis de nostre salut qu'il y a d'hommes en ces contrées, faites estat que vos peres et meres et mesme vos enfants sont ceux que vous auez le plus à craindre, renoncez aux mouuemens de la nature, et n'escoutez pas vostre cœur qui le premier vous trahira si vous vous fiez trop à luy : en vn mot, estre Chrestien, mes freres, c'est detester le mal, et plustost mourir que pecher. A ces paroles, les Catechumenes s'escrient qu'ils estoient donc Chrestiens, qu'ils sont tous resolus de croire en Dieu et

luy obeïr iusqu'à la mort. En effet ils presssserent de telle façon leur Baptesme qu'on ne pût pas le differer. Mais il faut que la Foy trouue partout des resistances, et si elle ne prend sa naissance dans la persecution, il est à craindre qu'elle n'ait pas assez de vigueur pour se soustenir elle mesme, deuant naistre dans les actions de sainteté.

Quelques Algonquins de l'Isle ayant hyuerné cette année aux Hurons, vn de leurs Capitaines appellé Ag8achimagan, et par les François le Charbon, ne manqua pas de faire icy vn coup de son mestier. Cet homme malheureux, plus noir en l'ame mille fois que le nom qu'il porte, et vray boutefeu contre la Foy et les François, estant arriué au bourg de sainct Michel, y assemble secretement les Capitaines : Mes freres, leur dit-il, i'ay tousiours eu autant d'amour pour vous que de hayne contre les Iroquois nos ennemis communs, dont vous sçauez que l'an passé ie ressenty la cruauté, m'estant veu deux fois leur captif, et ayant chaque fois eschapé de leurs mains lors qu'ils estoient à la veille de me brusler tout vif. I'entends que vostre bourg est esbranlé par les discours des robes noires, que plusieurs ont desia receu le Baptesme, qu'vn plus grand nombre le souhaitent, et que vous mesmes prestez l'oreille à ces discours qui charment en effet à l'abord. Mais sans doute vous ignorez, mes freres, où aboutiront ces promesses d'vne vie eternelle. I'ay esté parmy les François à Quebec et aux Trois Riuieres, ils m'ont enseigné le fond de leur doctrine, ie n'ignore rien des choses de la Foy ; mais plus i'ay aprofondy leurs mysteres, et moins y ay-ie veu de iour. Ce sont des fables controuuées pour nous donner de veritables craintes d'vn feu imaginaire, et sous vne fausse esperance d'vn bien qui iamais ne nous doit arriuer, nous engager dans des malheurs ineuitables. Ie ne parle pas sans en auoir l'experience. Vous auez veu il y a quelques années les Algonquins en si grand nombre que nous estions la terreur de nos ennemis ; maintenant nous sommes reduits au neant, les maladies nous ont exterminez, la guerre nous dépeuple, la famine nous va poursuiuant en quelque lieu que nous allions. C'est la Foy qui nous apporte ces malheurs ; qu'ainsi ne soit lors que ie descendis il y a deux ans à Quebec pour voir où auroit abouty la Foy des Montagnets et Algonquins qui auoient receu le Baptesme, on me fit voir vne maison remplie de borgnes et de boiteux, d'estropiats et d'aueugles, de squelettes toutes décharnées et de gens qui tous portoient la mort sur leur visage. Ce sont là les appanages de la Foy, c'est cette Maison qu'ils estiment (il parloit de l'hospital basty proche de Quebec pour les malades), ce sont ces gens-là qu'ils caressent, parce que se resoudre à estre Chrestien, c'est prendre le party de toutes ces miseres. Outre cela, il faut s'attendre de n'estre plus heureux ny à la pesche ny à la chasse. Enfin, mes freres, adiousta-t-il, si aujourd'huy ie voyois tout vostre bourg Chrestien, ie suis content d'estre estimé le plus grand imposteur du monde s'il en restoit aucun de vous qui ne fust mort auant la fin de la troisiesme année. Pour moy i'ay presenty ces malheurs de la Foy, en vain l'ay-ie predit à ceux qui ayant refusé de me croire, ont trop tard aprés leurs miseres reconnu qu'ils estoient trompez. Aucun Chrestien s'est-il eschappé comme moy des mains de mille morts qui m'estoient preparées ? si leur Dieu est en effet le Tout-puissant, pour quoy les laisse-t-il dedans l'opprobre, que ne rompt-il leurs chaisnes, que n'est-il leur liberateur ? que ne fait-il paroistre en vn païs où il veut estre reconnu, que vrayement il fait bon de l'auoir pour son Souuerain ? Mais puisque ceux qui refusent de l'adorer sont plus heureux que ne sont ses suiets, si vous auez, mes freres, quelque reste de sentiment et d'amour pour vous mêmes, pour vos enfans et pour vostre patrie, choisissez auec moy de le prendre plus tost pour ennemy que pour amy.

Ce malheureux disgracié de la nature, estant plus que demy sourd, portoit en sa personne la response à sa plus forte calomnie. Mais n'y ayant pas vn qui

soustinst le party de Dieu, et qui luy demandast si c'estoit ou sa foy ou son impieté qui luy causast cette disgrace, et luy eust rauy ses enfans, ses freres et ses neueux, que la mort auoit trouués dedans les bois, lors qu'ils fuyoient auec luy les semonces qu'on leur faisoit de leur salut, il esbranla tellement les esprits, et leur donna des craintes si puissantes de ces malheurs dont il les menaçoit, que la terreur en fut incontinent respanduë dans le bourg. Les impies triompherent alors, les foibles perdirent courage, et plusieurs qui sembloient n'estre pas esloignez du Royaume de Dieu prirent dessein d'attendre et de voir quel succez auroit la Foy dans les autres qui y demeuroient engagez. Les Chrestiens cependant tiennent bon, leur courage s'anime, ils parlent aussi haut que iamais, et nous voyons en cette Eglise que si le Diable a du pouuoir sur ceux qui ne sont pas sortis encore de sa captiuité par le sacrement du Baptesme, ces eaux sacrées esleuent vne ame au dessus des craintes terrestres, et font qu'elle ne redoute que Dieu et le peché.

Ie voy bien que ie diray vne partie des mesmes choses qu'aux precedens Chapitres, si ie veux icy rapporter les sentimens des Chrestiens de cette Mission : car nostre Seigneur leur donne les mesmes affections et les mesmes volontez. Ie diray seulement en passant que Dieu a aussi donné à cette Eglise vn Predicateur de sa nation, et si vous voulez vn Apostre qui soustient dignement son party, il se nomme Barnabé Otsinonannhont. Cet homme a tousiours esté des plus considerables de toute sa nation à cause de sa naissance (car ils ont icy leur noblesse aussi bien qu'en France, et en sont aussi ialoux) ; mais son esprit qui est tout à fait excellent, et son courage qui l'a rendu la terreur du païs ennemy, l'ont fait plus remarquable. En vn mot, il est de ces personnes qui portent sur le front ie ne sçay quoy digne d'empire, et à le voir vn arc ou vne espée en main, on diroit que c'est vn portrait animé de ces anciens Cesars dont nous ne voyons en Europe que des images toutes enfumées : la Foy en a fait vn excellent Chrestien. Nous dirons dans quelqu'vn des suiuans Chapitres comme il a esté cet hyuer prescher le nom de Dieu dans les parties plus esloignées de la Nation Neutre. Auant que de partir d'icy, et depuis son retour, par tout où il se trouue, il faut que l'impieté soit confonduë et Dieu glorifié. Il touche iusqu'au cœur et parle si fortement des mysteres de nostre Foy, que les plus infideles qui l'entendent à loisir sont contraints d'aduoüer qu'ils souhaiteroient que tout le païs fust Chrestien ; mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit nostre Seigneur ne se rangeoient pas de son party. C'est assez, et nous deuons nous contenter qu'appellant à la Foy tout le monde, ceux-là seulement s'y reduisent qui ont la marque des esleus.

Auant que de finir ce Chapitre, ie ne puis oublier vne chose assez remarquable, qui arriua il y a quelque temps à ce bon Chrestien. Il estoit au milieu d'vn grand lac dans vn petit canot d'escorce en compagnie des Infideles : vne tempeste les surprend, le Ciel est tout couuert de tonnerres et d'esclairs, et l'eau d'autant de precipices qu'ils voyent de vagues deuant eux. Aprés auoir en vain espuisé et leur industrie et leur force pour resister à la tempeste, ils en viennent au desespoir, ils inuoquent vn certain Demon nommé Iannaoa, qui disent-ils, s'estant par desespoir ietté autrefois dans ce lac, y excite tous ces orages lors qu'il se veut venger des hommes, et les appaise aprés qu'on luy a rendu quelque hommage ; ils iettent en son honneur du petun dedans l'eau, qui est en ces contrées vne façon de sacrifice. Courage, mes camarades, leur dit ce bon Neophyte, nous perirons bien-tost, puisque vous appellez le malheur à vostre aide ; pour moy ie mourray volontiers plustost que de deuoir ma vie à des Demons pour qui ie n'ay que de la haine. Malheureux, luy disent ces Infideles, inuoque donc ton Dieu, et nous reconnoistrons son pouuoir s'il nous deliure de la mort. Le canot cependant fait eau, les vagues viennent fondre sur

eux, et celuy qui gouuerne abandonne le soin de son vaisseau et sa vie. Barnabé là dessus s'escrie : Grand Dieu, qui estes obey des tempestes, ayez pitié de nous. A ce moment la furie des vents s'appaisa, ces montagnes d'eau s'aplanissent, ils voyent vn calme sur tout le lac si fauorable à leur dessein, qu'incontinent ils aborderent. Mais quoy, ces esprits Infideles en refusent la gloire à Dieu, ils disent que c'est le Demon qu'ils ont inuoqué qui a exaucé leurs prieres, et que c'est là son ordinaire de les retirer du peril lors qu'ils sont plus auant dans le desespoir. Aprés tout la famine les presse, ils n'ont point d'autres prouisions que leur arc et leurs fléches : Que ton Dieu te fasse prendre vn cerf, disent-ils à ce bon Chrestien, puisque tu dy qu'il est aussi puissant dans les bois que sur l'eau. Que vos Demons, leur respond-t-il, vous fassent tuer auiourd'huy quelque vache sauuage. Ils sortent chacun de son costé, et vont chercher dans ces vastes forests dequoy subuenir à leur faim. A peine Barnabé auoit-il fait vn quart de lieuë, qu'il trouue à son rencontre vn ieune cerf, il le perce de ses fléches, il le dépoüille sur la place, se charge de ce doux fardeau, retourne au lieu où estoit leur bagage, prepare le souper qui attend tous les autres absents. Sur le soir mes chasseurs arriuent plus affamez et moins chargez qu'ils n'estoient partis : le Chrestien les attend au chemin, et comme ils ne luy voyent que son carquois en main : Ton Dieu, luy disent-ils, a esté sourd pour cette fois à tes prieres ; quelque autre iour que tu auras esté plus heureux, alors il t'aura entendu. Non, non, dit-il, nous ne viuons qu'à ses despens, vostre impieté ne l'a pas empesché de nous faire du bien ; mais vous meriteriez de mourir icy de famine ; il vous traite comme vn bon pere fait de meschants enfans qu'il espere quelque iour deuoir se reconnoistre.

CHAPITRE VI.

De la Mission des Anges aux Atioüendaronk ou Nation Neutre.

Le peu de nombre que nous sommes estant à peine suffisant pour cultiuer les bourgades qui nous sont plus voisines, nous n'auons peu continuer l'instruction de la Nation Neutre, où il y a deux ans que nous iettasmes les premieres semences de l'Euangile. Quelques Chrestiens Hurons y ont esté en nostre place, y ont fait le deuoir d'Apostres, et peut estre auec plus de succés pour le present que nous n'eussions fait par nous mesmes.

Estienne Totiri du bourg de S. Ioseph, accompagné d'vn sien frere, s'estans arrestez dans les bourgades plus frontieres, trouuerent des oreilles si disposées à les entendre, qu'à peine auoient-ils trois ou quatre heures dans la nuict pour prendre leur sommeil. Ils portoient leur chapelet au col, et comme la curiosité picque autant ces peuples barbares, qu'elle fait en Europe les Nations plus ciuilisées, cette nouueauté en des personnes qui d'ailleurs en tout leur ressemblent, faisoit qu'à chaque bourgade on leur en demandoit la raison. C'est, disoient-ils, vne marque que nous reconnoissons pour maistre celuy qui seul a creé le Ciel et la terre. Il nous est inuisible, quoy qu'il remplisse tout le monde, et que luy seul soustienne toutes choses, ainsi que l'ame remplit nos corps, les viuifie et les soustient, quoy qu'elle-mesme iamais ne paroisse à nos yeux. En suite ils alloient deduisans les principaux mysteres de la Foy. Mais ce qui touchoit dauantage ces peuples, estoit la crainte de ces feux qu'on disoit leur estre inéuitables, s'ils n'adoroient ce grand maistre de la nature. Et pourquoy donc, repartoient-ils, n'a-t-on continué de nous venir instruire ? pourquoy nous donnez-vous la connoissance de ce malheur qui nous attend, si on ne vient en mesme temps pour nous en deliurer ? autrement nous donnant cette

crainte que iusqu'icy nous n'auions pas, c'est pour nous rendre miserables dés cette vie, auant que nous le soyons en l'autre.

Barnabé Otsinnonannhont, excellent Chrestien du bourg de S. Michel, ayant penetré iusqu'au fond du païs, y a fait vn plus long seiour, et comme il est de grande authorité parmy ces peuples, son zele y a donné bien plus de iour aux veritez de nostre Foy, et son exemple a presché plus fortement que ses discours. Il refusa publiquement des desirs d'vne femme effrontée qui demandoit de luy ce que sa conscience ne luy pouuoit permettre, quoy que les coustumes de ces païs l'y condamnassent, et qu'on appelle icy vertu, ce qui deuant Dieu n'est qu'vn crime. Il a eu mille combats à rendre contre ceux mesme qu'il cherissoit le plus, ayant tousiours constamment refusé d'obeyr à leurs songes, qui est le Dieu de tous ces peuples. Et comme on luy reprochoit que la Foy estoit vn ioug insupportable, l'obligeant de rompre ainsi les droits de l'amitié, et le priuant des plus grands plaisirs de la vie : Non, disoit-il, si pour aller en Paradis ie sçauois vn chemin couuert de precipices, i'irois teste baissée et m'estimerois trop heureux de mourir en la peine. A quelque prix que nous gagnions vn bon-heur eternel, nous ne l'auons qu'à bon marché.

Enfin lors qu'il fut prés de son retour, il se vit obligé de donner le Baptesme à vne sienne fille qu'il laissoit en ce païs-là, où il a grand nombre de parens : Mais souuiens-toy ma fille, luy disoit-il, de conseruer precieusement la grace que tu reçois par le Baptesme. Quand le Diable ou les langues impies te pousseront au mal, pense que Dieu te voit, quoy que ton pere soit absent ; et si cette consideration ne t'arreste, resouuiens-toy au moins de celle-cy : Que la plus grande douleur que tu puisses causer à ton pere, est de commettre vn peché qui te doiue à iamais separer d'auec luy.

Sur la fin de l'hyuer, vne bande d'enuiron cent personnes de ces peuples de la Nation Neutre sont venus nous visiter en ce païs. Ils y ont veu l'Eglise naissante des Hurons, se sont informez de nos Chrestiens des choses de la Foy ; nous les auons instruits nous mesmes, et s'il faut croire à leur parole, ils s'en sont retournez auec vn regret que nous ne leur tenions compagnie, et des promesses que leur païs ne fera pas de resistance à receuoir la Foy, aussi-tost qu'ayans suffisamment fait bréche icy dans les Hurons, nous aurons le moyen de donner iusqu'à eux. Dieu veüille que cette semence porte fruicts en son temps.

Ces peuples de la Nation Neutre ont tousiours guerre auec ceux de la Nation du Feu encore plus esloignez de nous. Ils y allerent l'Esté dernier en nombre de deux mille, y attaquerent vn bourg bien muny d'vne palissade, et qui fut fortement defendu par neuf cens guerriers qui soustinrent l'assaut ; enfin ils le forcerent aprés vn siege de dix iours, en tuerent bon nombre sur la place, prirent huit cens captifs, tant hommes que femmes et enfans, aprés auoir bruslé soixante et dix des plus guerriers, creué les yeux et cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par aprés ils abandonnent à leur conduite, afin qu'ils traisnent ainsi vne vie miserable. Voila le fleau qui depeuple tous ces païs : car leur guerre n'est qu'à s'exterminer.

Cette Nation du Feu est plus peuplée elle seule que ne sont tous ensemble ceux de la Nation Neutre, tous les Hurons et les Iroquois ennemis des Hurons : elle contient grand nombre de villages qui parlent la langue Algonquine, qui regne encore plus auant. La vie nous manquera plustost que des nations nouuelles à conquester à Iesus-Christ ; et il faut que la Foy adoucisse ces peuples, ainsi qu'elle commence d'apriuoiser ceux de mesme langage qui habitent vers le Septentrion. Au moins quelques Hurons dignes de foy, qui tous les ans vont trafiquer auec des nations Algonquines qui y sont respanduës çà et là, nous ont fait le rapport qu'ils en ont troué de Chrestiens qui se mettent à genoux comme nous, ioignent les

mains, regardent vers le Ciel, prient Dieu soir et matin, deuant et aprés le repas ; et la meilleure marque de leur Foy, est qu'ils ne sont plus meschans ny deshonnestes comme ils estoient auparauant. Ils les appellent Ondoutaoüaheronnon. Ce sont peuples enuiron cent lieuës dans les terres au dessus du Saguené tirant au Nort, qui ayans receu quelque instruction les vns à Tadoussac, les autres aux Trois Riuieres, où ils ne vont que comme des oiseaux de passage, portent dedans leurs bois, leurs lacs et leurs montagnes solitaires la Foy et la crainte de Dieu, qui trouue son seiour par tout.

CHAPITRE VII.

De la Mission de Sainct Iean Baptiste aux Arendaronnons.

Le Pere Antoine Daniel a continué dans le soin de cette Mission, qui cette année a eu dans son ressort les bourgs de S. Iean Baptiste et de S. Ioachim, et vn troisiesme esloigné d'enuiron six lieuës, qui porte le nom de S. Ignace. Dieu a par tout augmenté le nombre des Chrestiens et des Catechumenes ; mais pour rapporter quelque chose plus en particulier de cette Eglise.

Vn bon vieillard Chrestien aagé de plus de cent ans, ayant appris que les ennemis s'approchoient de son bourg pour l'enleuer par force, se resioüissoit au milieu des frayeurs publiques et des pleurs qu'il entendoit de tous costez, disant aux Infideles qu'à ce coup il alloit estre heureux, et ioüir des plaisirs que sa Foy luy faisoit esperer.

Dans ce mesme esprit de la Foy vne femme Chrestienne qui venoit de perdre la veuë et sentoit des douleurs quasi insupportables, chantoit au plus fort de son mal que la pensée du Paradis adoucissoit ses peines, que sa misere troueroit vne fin, mais que la ioye qu'elle esperoit dedans le Ciel iamais ne finiroit.

Vn ieune homme Chrestien qui l'an passé se voyant poursuiuy d'vne bande Iroquoise, s'estoit ietté quasi par desespoir derriere vn arbrisseau où il trouua la vie lors qu'il n'attendoit que la mort, nous racontoit qu'au milieu de ses craintes il fut tout sur le point d'appeller l'ennemy, songeant qu'aprés la mort il seroit heureux dans le Ciel. Mon Dieu, disoit-il dans le fond de son cœur, c'est vous qui me cachez icy, l'ennemy est à vingt pas de moy, si vous n'aidiez à me couurir, serois-ie icy en seureté ? Disposez de ma vie selon qu'il vous plaira. Si ie sçauois vos volontez, ie me presenterois moy mesme, et leur dirois qu'ils me bruslassent, et alors ie vous offrirois mes tourmens. Ie ne vous demande, mon Dieu, rien que le Ciel, où ie puisse à iamais vous voir comme vous me voyez maintenant. Ce ieune homme est venu bien souuent de dix et douze lieuës pour entendre la Messe ; et comme c'estoit en vn temps dangereux pour la crainte des ennemis, et que nous luy disions qu'il auoit tort de s'exposer à ce peril sans bonne compagnie : Eh quoy, nous disoit-il, Dieu n'est-il pas auec moy ? si ie suis tué en chemin, pourrois-ie mieux mourir ? N'irois-ie pas droit dans le Ciel ? Puis-ie craindre la mort, quoy que ie marche au milieu des perils, m'entretenant dans ces pensées.

Les parens d'vn ieune Neophyte, luy ayant proposé vn party qui luy estoit aduantageux, luy demanderent si la fille luy agreoit. Vous ne regardez qu'au dehors, leur dit-il, ce que ie veux aimer ne se voit point des yeux. A-t-elle de bonnes pensées pour le Ciel ? Est-elle disposée de mourir en la Foy ? Son cœur est-il à Dieu ? Aimera-t-elle son salut ? Si cela est, ie l'aime ; sans cela, iamais elle ne me sera rien.

Vn Capitaine Chrestien des plus considerables du bourg de S. Iean Baptiste, ayant parlé publiquement en faueur d'vn songe de quelque sien amy, en fut incontinent touché au cœur. I'ay fasché Dieu, dit-il au Pere, mon peché merite punition ; et comme il a esté public, ne crains point de m'ordonner vne penitence publique, parle et ie t'obeïray.

Le Pere luy ordonne d'estre huict iours sans se trouuer à aucun festin. C'estoit le condamner à vn ieusne plus estroit qu'au pain et à l'eau, et l'obliger plus de dix fois le iour de respondre à tous les Infideles, qu'il faisoit penitence de son peché. Quelquefois il estoit plus de trois heures aprés midy auant qu'il eust rompu son ieusne, à cause que les festins qui se faisoient en ṣa propre cabane empeschoient le repas ordinaire. Le Pere s'en estant aperceu voulut luy relascher sa penitence. Mon frere, luy repartit ce Capitaine, tu n'as pas assez de courage, tu te defies trop de nous autres ; non, non, ne mollis point. Ie prens plaisir à me punir de mon peché, il faut acheuer iusqu'au bout : quiconque offense Dieu est trop heureux d'en estre quitte à si bon marché.

Ie pensois finir ce Chapitre par la conuersion d'vn magicien le plus fameux qui soit en ces païs. La crainte de l'enfer auoit ce semble touché son cœur : desia il auoit ietté publiquement dedans le feu ses characteres, il auoit protesté en la presence mesme des Infideles, que iamais les Demons n'auroient plus de part auec luy, que Dieu seul meritoit d'estre adoré de tous les hommes, que les Diables en effet ne conspirent qu'à nostre malheur. Mais auant qu'il eust receu le sainct Baptesme, il est retourné à son vomissement ; et la honte qu'il a maintenant d'auoir décredité son art, fait qu'il blaspheme contre Dieu plus horriblement que iamais, qu'il se donne à tous les Demons, quoy que de fois à autres sa conscience l'ayt pressé de venir nous demander pardon. Ie prie nostre Seigneur qu'il en tire sa gloire ; mais pour dire la verité, il semble que ce malheureux soit du nombre des reprouuez ; en vn mot il voudroit bien estre tout à Dieu dans le Ciel, et tout au Diable sur la terre.

CHAPITRE VIII.

De la Mission de Saincte Elizabeth aux Algonquins Atontrataronnons.

Les Iroquois qui se font craindre sur le grand fleuue de S. Laurent, et qui tous les hyuers depuis quelques années ont esté dans ces vastes forests, à la chasse des hommes, ont fait quitter aux Algonquins qui habitoient les costes de ce fleuue, non seulement leur chasse, mais aussi leur païs, et les ont reduits cet hyuer à se ranger icy proche de nos Hurons pour y viure plus en asseurance ; si bien que s'estant trouué vne bourgade entiere de ces pauures Nations errantes et fugitiues auprés du bourg de Sainct Iean Baptiste, nous nous sommes veus obligez de leur donner quelque assistance, et de ioindre pour cet effet au P. Antoine Daniel qui auoit soin de la Mission Huronne, dont i'ay parlé dans le Chapitre precedent, le P. René Menard, qui ayant suffisamment l'vsage de l'vne et l'autre langue, auoit en mesme temps le soin de cette Mission Algonquine, à laquelle nous auons donné le nom de Saincte Elizabeth.

Dans ce ramas de peuples qui d'ordinaire n'ont point d'autre maison que les bois et les fleuues, il s'est trouué dix ou douze Chrestiens qui autrefois ont esté baptisez aux Trois Riuieres ou à Kebec, et d'autres qui iamais n'auoient oüy parler de Dieu.

Le Pere aprés quelques visites n'eut pas beaucoup de peine à leur gagner à tous le cœur. Prens courage, luy disoient-ils, tu dis vray qu'il est raisonnable d'auoir recours à ce grand Maistre de nos vies : enseigne nous ce qu'il faut dire pour qu'il entende nos prieres ; ne te lasse point de parler, et iamais nous ne serons las de t'entendre ; quoy que nous n'ayons pas tant d'esprit, ne laisse pas d'auoir pitié de nous. *Afflictio dat intellectum,* la misere a ce semble ouuert leur esprit ; et si la crainte des Iroquois ne rendoit la demeure proche des François redoutable, ie croy qu'en

peu d'années on en feroit vn peuple tout Chrestien. Au moins deferent-ils beaucoup à nos paroles, et la pluspart se rendent souples à la raison.

Le Pere ayant appris qu'vn Infidele auoit deux femmes, dont l'vne estoit Chrestienne, parle à cet homme de la griefueté de sa faute, de la grandeur de Dieu qu'il offensoit, et des peines d'enfer qui luy estoient ineuitables s'il continuoit dans ce peché. Mon frere, repart l'Infidele, ie reconnois la verité de ce que tu m'enseignes, mais ie ne me sens pas encore assez fort pour obeïr entierement à Dieu ; ie luy obeïray en partie, et dés maintenant ie renonce à l'vne de ces femmes, et ne veut retenir que celle qui croit en Dieu, prie-le qu'il ait pitié de moy.

Vne mere Infidele commandoit à sa fille de se trouuer à vn festin superstitieux, où les ceremonies demandent qu'on n'y assiste que tout nud. Le Pere Menard, ayant entendu ce commandement impudique, reprend et la mere et la fille. Nos Capitaines nous le commandent, repliquent-elles : Oüy, mais Dieu le defend, et ce feu qui brusle à iamais les pecheurs sera vostre supplice si vous refusez de luy obeïr. A ce mot ces femmes demeurent sans replique, et n'oserent pas mesme sortir de leur cabane pour aller voir cette ceremonie, ayant appris que Dieu y seroit offensé.

Vne femme Infidele estant tombée griefuement malade, on luy dit que nous auions recours à Dieu en nos afflictions, comme à celuy qui nous en pouuoit deliurer ; qu'elle le priast de tout son cœur, et que peut estre il auroit pitié d'elle. Le mesme Pere qui l'auoit enseignée, passant par là deux iours aprés, et s'étonnant de la veoir trauailler aussi fortement que les autres, cette femme l'appelle, luy dit qu'il n'est pas vn menteur, que vrayement Dieu est tout puissant, et que l'ayant prié, en mesme temps elle s'est veuë guerie. Puis luy parlant plus en secret, elle adiouste que son esprit estoit en peine, que le méchant Manitou luy estoit apparu la nuict, l'auoit menacée de la mort si elle ne luy faisoit vn sacrifice, et que publiquement elle n'aduoüast tenir de luy la vie. Tu sçais, luy repartit le Pere, que Dieu seul t'a guery, n'obeis pas à ce Demon qui cherche les moyens de te perdre pour vn iamais. Non, non, replique cette femme, ie veux honorer Dieu, ie le prieray toute ma vie, et iamais ie ne m'oublieray de luy. Elle est tres-bien disposée au Baptesme, et toute sa famille n'est pas esloignée du Royaume de Dieu.

D'aucuns suiuoient le Pere de cabane en cabane, ne pouuans se lasser de l'entendre parler de Dieu ; d'autres le venoient trouuer reglément tous les soirs et matins, quelque orage et tempeste qu'il y eust au plus fort de l'hyuer, quoy que ces cabanes Algonquines fussent esloignées du bourg de S. Iean Baptiste vn quart de lieuë de tres-mauuais chemin ; et c'estoit vne consolation à nos Peres de voir en leur Chapelle Dieu adoré en mesme temps en ces deux langues differentes, Huronne et Algonquine, et par des peuples qui n'auoient rien de commun que la Foy.

La conduite de Dieu s'est particulierement fait paroistre sur quelques-vns qui ont receu le sainct Baptesme, et entre autres sur vn guerrier qui receut dans ces eaux sacrées le nom d'Antoine. Cet homme s'est eschappé plus de huit fois des mains de l'ennemy, et depuis son enfance sa vie n'a esté qu'vne suite de combats et d'auentures qui succedoient les vns aux autres. Encore depuis peu, il n'y a pas six mois, qu'estant entre les mains des Iroquois qui auoient desia commencé d'exercer dessus luy leur rage, il trouua le moyen de couper ses liens et se sauuer tout nud dans le plus profond de la nuict, faisant plus de cent lieuës dans des routes égarées, n'ayant pour toute nourriture que les herbes et les racines qu'il trouuoit dans le milieu des bois. Dés lors, dit-il, ie remerciay Dieu sans le connoistre, car iamais ie n'auois receu d'instruction ; seulement il y a quelques années qu'vn de mes camarades me dit qu'il y auoit vn grand Maistre de tout ce monde qu'il falloit adorer. Ie m'estois oublié de luy, mais lors que ie me vis miserable, il fut tout

mon refuge, i'attendois de luy du secours, et me voyant eschapé des terreurs de la mort et des feux qui m'estoient preparez, ie reconnus qu'à luy seul i'étois obligé de ma vie. Le Pere l'ayant entendu parler de la sorte quasi en mesme temps qu'il arriua : Mais sçais-tu, luy dit-il, les desseins de Dieu dessus toy ? Ce n'est pas assez que tu le reconnoisses, mais il veut que tu l'aimes, et que luy ayant obey icy bas sur la terre, tu sois heureux à iamais dans le Ciel. Ces paroles entrerent si auant dans l'ame de ce pauure captif si souuent eschapé de la mort, que dés lors il prit feu, se resolut d'estre Chrestien, et du depuis quelque resistance qu'il ayt trouuée, quelques difficultez qui se soient presentées, iamais il ne s'est dementy de ses saintes resolutions.

Vn autre quasi de mesme aage qui luy tint compagnie au Baptesme, prit le nom de René. Ce ieune homme ne fut pas plus tost retourné de la chasse qu'il vint trouuer le Pere. Efface moy, ie te prie, mes pechez, luy dit-il, nous sommes dans de continuels dangers de nos vies, où irois-ie n'estant pas baptisé ? ie crains plus l'enfer que la mort, ie suis tout resolu de seruir Dieu, et quoy qu'il arriue, iamais ie ne l'offenseray : il voit la sincerité de mon cœur, et ie croy qu'il est content de moy, ne me sois pas plus rigoureux que luy. En effet ses actions n'ont point dementy ses paroles, et tousiours il s'est comporté en Chrestien mesme auant que de l'estre.

CHAPITRE IX.

De la Mission du S. Esprit aux Algonquins Nipissiriniens.

Quoy que la langue Huronne ait vne tres-grande estenduë et soit commune à quantité de peuples que la Foy n'a iamais esclairez, elle se trouue toutefois tellement ramassée au milieu d'vne infinité de Nations respanduës çà et là à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy, qui toutes ont l'vsage de la langue Algonquine, qu'il semble que les peuples de la langue Huronne ne soient quasi que comme au centre d'vne vaste circonference remplie de peuples Algonquins. Et ainsi nostre peine n'est pas de trouuer icy de l'employ, mais plus tost dans le peu d'ouuriers que nous sommes, de nous resoudre en quelle part nous deuons plustost appliquer nos trauaux.

Finissant la Relation de l'an passé, ie dy que le P. Claude Piiart et le P. René Menard s'estoient depuis peu de iours embarquez auec les Nipissiriniens pour continuer de les instruire en leur païs, esloigné du lieu où nous sommes enuiron de soixante et dix lieuës. Ils y ont demeuré depuis le mois d'Auril iusqu'au mois de Septembre ; ou pour mieux dire ils ont suiuy tout ce temps-là ces peuples sans demeure, dans les bois, dans les fleuues, dans les rochers et dans les lacs, n'ayans pour abry qu'vne escorce, pour paué qu'vne terre humide, ou la pente de quelque rocher inegal, qui sert et de table et de siege et de lict, de chambre et de cuisine, de caue et de grenier, de Chapelle et de tout. En vn mot on y mene vne vie où on apprend bien tost que la Nature se contente de peu ; et s'il faut quitter sa maison, en quelque lieu qu'on aille, il se trouue qu'on n'a rien perdu, et qu'en moins d'vne demie heure on s'est basty vn logement entier.

Les Peres commencerent leur instruction par les principaux Capitaines, *sed non hos elegit Dominus ;* mais Dieu ne commence pas ses ouurages par ce qui éclate le plus. Il faut qu'vne pauure vieille aueugle l'emporte, et reçoiue toute la premiere les benedictions qui decoulent du Ciel. La grace s'empara de son cœur et changea bien tost la nature : c'estoit vn esprit orgueilleux et plein de raillerie, qui se mocquoit des choses de la Foy. Dieu ne l'eut pas si tost touchée qu'elle ne fust plus ce qu'elle estoit ; ses paroles ne sont que douceur, elle respecte nos mysteres, elle souhaite le Baptesme ; enfin l'ayant

receu, et se voyant dans le bon-heur des enfans de Dieu, elle ne songe qu'au Ciel. C'estoit vn plaisir, disent nos Peres, de la voir le iour qu'elle venoit pour estre baptisée, par vn temps assez rude, par vn chemin de roches où elle s'esgaroit à cause de son aueuglement, et où sans doute elle eust perdu courage si sa ferueur ne luy eust rendu ces peines agreables, et ces esgaremens pleins d'amour.

Vne femme infidele en trauail d'enfant estoit depuis deux iours dans le desespoir de la vie. Les Medecins ou plustost les Sorciers du païs ayans épuisé tout leur art, et iugeans que la mere et l'enfant n'en pourroient reschaper, vinrent trouuer nos Peres. Est-il donc vray, leur dirent-ils, que celuy que vous honorez soit plus puissant que nos Demons ? qu'il fasse paroistre son pouuoir, priez-le qu'il resuscite cette femme qui a perdu le iugement, et va perdre la vie ; au moins qu'elle se deliure de son fruict auant que de mourir. S'il entend vos prieres, vous disposerez de l'enfant, vous le pourrez instruire, vous luy donnerez le Baptesme et pas vn ne vous resistera. Nos Peres se transportent où estoit la malade, la recommandent à Dieu et aux prieres de S. Ignace. Ce grand Sainct fut bien-tost exaucé ; sur l'heure mesme cette femme mourante se deliure tres-heureusement de son fruict, l'enfant se trouue plein de vie, la mere reuient en santé, tous en donnent la gloire à Dieu et reconnoissent que c'est luy qui seul merite d'estre adoré.

Il n'est pas difficile de faire que ces peuples ayent recours à Dieu dans leurs necessitez ; et si les Heretiques, qui veulent que la Foy sans les œuures nous iustifie, venoient en ces païs enseigner leur erreur, ils trouueroient nos Sauuages de tres-bon accord auec eux : car pourueu qu'on les laisse viure en barbares, ils se feront bien-tost Chrestiens. Mais quand nous leur disons que pour honorer Dieu et estre heureux au Ciel, il faut abandonner le vice, viure en homme et non pas en beste, songer plus à nos ames qui sont immortelles, qu'à vn corps qui pourrira aprés la mort, enfin qu'il faut les bonnes œuures auec la Foy, c'est ce qui leur semble fâcheux, ce qui les espouuante et les rebute de la sainteté de nos mysteres, et cela seul nous les rend ennemis.

Nos Peres l'esprouuerent bien-tost au milieu de ce peuple errant, car lors qu'il fallut en venir au point, décrediter le vice, reprendre ceux qui auoient deux femmes, defendre le recours aux superstitions diaboliques, ce fut lors qu'ils trouuerent plus de resistance, qu'il y eut à combattre plus fortement, que les supposts du Diable et ceux qui passent icy pour Magiciens se rendirent plus insolens à blasphemer contre la Foy, à vser de menaces, et faire quelque chose de plus. Quiconque vienne icy doit apporter son ame entre ses mains, et attendre la mort peut estre autant de la rage d'vn Algonquin ou d'vn Huron, que d'vn ennemy Iroquois. Vn barbare qui ne craint aucune iustice ny de Dieu ny des hommes, a bien-tost fait vn mauuais coup.

Vn de ces supposts de Satan s'estant vn iour mis en colere contre vn des Peres, se ietta furieusement sur luy, et l'ayant terrassé estoit aprés pour l'étrangler. Le Pere, appellant Dieu à son secours, fut entendu de quelqu'vn qui de bon-heur n'estoit pas esloigné, et qui ayant horreur d'vne meschanceté si noire, se ietta sur cet homme, luy arracha la proye des mains, et enfin arresta son crime.

Ces resistances n'empeschoient pas que quelques-vns, mesmes des principaux, ne goûtassent les choses de Dieu, ne se fissent assiduëment instruire, et n'eussent recours aux prieres qu'ils faisoient dans vne Chapelle qui n'auoit rien de riche qu'vn Autel où les Anges adoroient tous les iours ce qu'ils voyent de plus auguste dans le Ciel. Mais nos Peres, ne voyans pas encore en tout cela rien d'assez fort pour les fondemens d'vne Eglise, qui doiuent estre solides, si on veut bastir quelque chose qui soit de durée, et ayans appris que ces peuples deuoient hyuerner icy dans les Hurons, se resolurent de ne baptiser rien que ceux qu'ils voyoient en danger de

mort, et differerent à esprouuer les autres pendant tout le cours de l'hyuer.

En effet sur la fin de Decembre, non seulement les Nipissiriniens, mais aussi plusieurs autres de ces Nations errantes et de mesme langue Algonquine qui habitent sur les riuages de nostre mer douce, arriuerent quasi à nos portes, dresserent leurs cabanes assez proches de nous ; et le Pere Claude Piiart, qui seul alors nous restoit de la langue Algonquine, continua de les instruire.

Le premier qui receut le Baptesme en estat de pleine santé, fut vn Capitaine de guerre nommé Alimoueskan. C'estoit vn naturel fougueux et superbe, principalement en nostre endroit. La Foy en a fait vn agneau et l'a rendu mesconnoissable. Il prit le nom d'Eustache lors qu'il se fit Chrestien, et du depuis il a tourné tellement son courage à se vaincre soy mesme, à mespriser les railleries des Infideles, à resister à leurs attaques, que quelques efforts qu'ayent apportez les plus ennemis de la Foy pour l'engager à quelque faute, iamais ils n'ont peu rien gagner sur luy. Vn iour qu'on l'entraisnoit par force en vn lieu dont sa seule Foy luy pouuoit donner de l'horreur, voyant qu'il n'eust peu vaincre en combattant, il se deliura par la fuite des mains de ceux qui vouloient le perdre en l'aimant. Souuent il a quitté les compagnies pour ce suiet ; il a sorty brusquement des festins au milieu des ceremonies, quoy que parmy ces peuples cela soit iugé pour vn crime. Mais, disoit-il, i'aime mieux estre criminel aux yeux de tous les hommes qu'aux yeux de Dieu. Il prie publiquement soir et matin en sa cabane, et ne rougit en aucun lieu de paroistre Chrestien. Comme quelques railleurs luy reprochoient que sa Foy le rendoit esclaue, et que c'estoit trop s'abaisser d'obeïr au Pere qui l'enseignoit : Eh bien, dit-il, ie ne veux plus luy obeïr, mais ie veux obeïr à Dieu duquel il porte la parole. Ie n'ay plus qu'vne crainte en ce monde, disoit-il vne fois, de perdre la grace du Baptesme, c'est l'entretien de mes pensées, et le desir qui regne le plus dedans mon cœur.

Vne faueur du Ciel en attire bien-tost vne autre, et les graces de Dieu ne s'arrestent pas à vn seul. Celuy qui suiuit au Baptesme ce Capitaine, fut appellé Estienne, son surnom est Mangouch. C'est vn homme d'vne fort douce humeur, qui auoit desia connoissance de nos mysteres pour auoir quasi tousiours esté le Maistre de nos Peres en la langue ; mais il les sçauoit sans les croire, et ce qu'il auoit entendu du Paradis et de l'Enfer iamais n'auoit fait de bréche en son cœur.

Quand Dieu anime vne parole, elle a mille fois plus d'effet que la plus forte Rhetorique des Aristotes et Cicerons. Le P. Charles Raymbaut, passant l'Esté dernier par les Nipissiriniens, languissant d'vne maladie dont il mourut, estant arriué à Kebec, ne dit que trois lignes à cet homme qui percerent son cœur. Mangouch, luy dit-il, tu voy bien que ie m'en vay mourir, c'est maintenant que ie ne voudrois pas te mentir ; ie t'asseure qu'il y a là bas vn feu qui bruslera eternellement les mescroyans. Cet homme auoit entendu mille fois cette verité, mais alors il la redouta : il demeura sans repartie, quoy que son cœur fust plus fortement agité que iamais. Sans doute, conclud-il deslors en soy mesme, cela est vray, il faut que i'obeïsse à Dieu ; mais qui dénoüera les liens qui me tiennent enchaisné ? En vn mot il se sentoit trop foible, et voyoit sa misere sans pouuoir encore en sortir.

Enfin la grace a acheué son coup. Cet hyuer lors qu'vn certain des plus considerables de toute la Nation, que Dieu auoit touché tout le premier, perdit courage, et refusa sur le point d'estre baptisé le bon-heur des enfans de Dieu, celuy-cy prit sa place, fut tout changé en vn moment ; il brisa tout d'vn coup ses chaisnes, rompit le nœud de sa captiuité, se mit à prier Dieu publiquement, renonça aux superstitions du païs, se mocqua de tous ceux qui s'opposerent à son dessein ; et il parut en sa personne, qu'en vn moment le S. Esprit donne plus de force à vn cœur dont il veut prendre possession, qu'il n'estoit remply de foiblesse lors qu'il estoit

abandonné aux laschetez d'vne nature corrompuë.

Sa ferueur est accruë depuis son Baptesme ; il va tousiours montant dans cet esprit de Foy qui anime son zele, qui enflamme sa charité, qui viuifie tout ce qu'il fait, et par tout le donne à connoistre pour excellent Chrestien. Il a gagné sa femme à Dieu, et luy mesme l'instruit pour la disposer à la grace. Non, dit-il quelquefois, ie ne sens plus de peine à rien, toutes choses me sont faciles, et il m'est aduis que ie marche dans vn chemin tout applany sçachant ce que ie sçay. Quand mesme ceux qui m'ont instruit se banderoient tous contre moy, et me chasseroient de la compagnie des Chrestiens, i'aurois recours à Dieu, il seroit ma conduite, et tousiours ie viurois dans l'esperance que voulant estre tout à luy, quoy que fissent les hommes, luy seul auroit pitié de moy.

Quelques autres personnes sont ébranlées de ces exemples, et donnent esperance de quelque bon succez ; mais nous ne iugeons pas qu'il faille se presser auec des Sauuages, ny leur confier la saincteté de nos mysteres sans quelque forte espreuue. Cependant on ne laisse pas d'enuoyer tousiours dans le Ciel des ames innocentes, et quelquefois auec tant de bon-heur qu'il est aisé de voir que les conduites de la diuine prouidence sont par tout adorables, et en tout lieu remplies d'amour pour ses Esleus. Ce sont autant d'Aduocats dans le Ciel, autant d'intercesseurs auprés de Dieu, qui enfin fleschiront sa misericorde et attireront sa benediction sur ces peuples.

LETTRE DE M.DC.XLIV.

—

MON REVEREND PERE,

I'adressois l'an passé la Relation à vostre Reuerence, mais les porteurs ayans esté pris ou défaits en chemin par les ennemis, les Anges du Ciel la conduisirent heureusement entre les mains du P. Isaac Iogues, pour luy seruir de quelque consolation dans sa captiuité, et luy faire voir les fruicts de ses trauaux et souffrances Apostoliques. Nous en enuoyasmes depuis vne seconde copie, nous ne sçauons encore ce qu'elle est deuenuë. Nous auons tout suiet de craindre que les mesmes accidens n'arriuent cette année ; c'est pourquoy pour essayer toutes les voyes possibles de faire sçauoir à vostre Reuerence de nos nouuelles, n'ayant peu encore receuoir des memoires plus amples de nos Peres, pour vne nouuelle Relation, voicy par auance vn mot qui pourra donner quelque idée de l'estat present des affaires de Dieu en ce païs.

La guerre y a continué ses rauages ordinaires pendant l'Esté : les Iroquois ennemis de ces peuples ont bouché tous les passages et les auenuës de la Riuiere qui conduit à Kebec ; et de ceux que la necessité des marchandises de France auoit contraints de fermer les yeux à ces dangers, plusieurs y sont demeurez ; les autres pour la pluspart sont retournez tout nuds ou percez d'arquebusades, aprés auoir eschapé sept ou huit fois les mains et la cruauté de ces barbares.

La desolation n'estoit pas moindre sur le païs : de pauures femmes se sont trouuées presque tous les iours assommées dans leurs champs ; les bourgs dans les alarmes continuelles, et toutes les troupes qui s'estoient leuées en bon nombre pour aller donner la chasse à l'ennemy sur les frontieres, ont esté défaites et mises en déroute, les captifs emmenez à centaines, et souuent nous n'auons point eu d'autres courriers et porteurs de ces funestes nouuelles, que de pauures malheureux eschapez du milieu des flammes, dont le corps demy bruslé et les doigts des mains coupez, nous donnoient plus d'asseurance que leur parole mesme, du malheur qui les auoit accueilly eux et leurs camarades.

Ce fleau du Ciel en estoit d'autant plus sensible qu'il estoit accompagné de celuy de la famine, vniuerselle parmy toutes ces Nations à plus de cent lieuës

à la ronde : le bled d'Inde, qui est icy l'vnique soustien de la vie, y estoit si rare que les plus accommodez à peine en auoient-ils pour ensemencer leurs terres ; plusieurs ne viuoient que d'vn peu de gland, de potirons et de chetiues racines qu'ils alloient souuent chercher bien loin en des lieux de massacre, et qui n'estoient battus que des pas de l'ennemy.

Nous auons tiré cet auantage de la necessité publique, que Dieu par vne prouidence toute particuliere nous ayant pourueus à suffisance de bled du païs, nous a en mesme temps donné vne belle occasion de faire connoistre à nos Chrestiens par des effets bien sensibles, l'étroite vnion que nous contractons auec eux par l'esprit de la Foy. Nostre maison, dans laquelle nous auons vne espece d'hospital hors de nostre appartement, leur a tousiours esté ouuerte ; ils y sont venus se rafraischir de temps en temps les vns aprés les autres, pour trauailler par aprés plus aisément à leurs champs. Les Infideles ont esté viuement touchez de cette charité inusitée parmy eux, et plusieurs en sont deuenus excellents Chrestiens.

Des moyens estudiez par la prudence humaine sont trop bas pour conduire des entreprises que Dieu regarde comme siennes. La guerre, la famine, les persecutions, toutes ces tempestes qui sembloient plus que iamais deuoir abattre le Christianisme, l'ont puissamment estably. Contre l'ordinaire des années precedentes, nos Peres ont eu autant et plus d'employ pendant l'Esté que durant l'Hyuer : nos Missions ont esté changées en Residences, les Chapelles agrandies par tout ; faute de cloches, il nous a fallu prendre de vieux chaudrons à l'instance et à la sollicitation de nos Chrestiens ; les cimetieres ont esté benis, les processions dans les bourgs, les funerailles selon la coustume de l'Eglise, les Croix erigées et adorées solennellement à la veuë des barbares.

Les anciens Chrestiens menent vne vie irreprochable et pleine de sainteté ; les bons sentimens que Dieu leur donne plus que iamais nous font connoistre que le Sainct Esprit prend tous les iours vne nouuelle et plus forte possession de leurs cœurs. Ils font l'office de Dogiques en l'absence de nos Peres, dans leurs guerres et leurs chasses estans mesmes en grandes troupes, font faire les prieres publiques, et marcher le seruice diuin aussi exactement que s'ils estoient dans leur Eglise ; instruisent et baptisent auec beaucoup de satisfaction et edification dans les dangers ; remplissent les Nations estrangeres où ils vont en marchandise de l'odeur de leur vertu, y preschent la sainteté de la loy Chrestienne, font naistre par tout le desir de ioüir du bon-heur qu'ils possedent, et nous ouurent insensiblement la porte à plusieurs grands peuples qui ne pouuoient entendre nostre nom sans fremir, et ne nous auoient regardez par le passé, que comme des personnes qui leur portoient malheur.

Pour ce qui est des nouueaux Chrestiens, le nombre en a esté notablement plus grand cette année que les precedentes. Les Infideles mesmes humiliez et rendus plus dociles par l'affliction, nous semblent beaucoup moins éloignez du Royaume de Dieu. Enfin le corps des Chrestiens aprés de fortes épreuues du Ciel, se va rendant considerable et commence à emporter le dessus en quelques bourgs. Surquoy vn des plus notables de ce païs, se plaignant vn iour à vn Capitaine Chrestien, de l'empire que prenoit insensiblement la Foy sur les coustumes de leurs ancestres, et disant qu'il seroit à propos de s'opposer au plus tost au cours de l'Euangile : Cela eust esté bon dans les commencemens, dit ce braue Neophyte, mais maintenant que les choses sont si auancées, cette entreprise seroit tout à fait au dessus des forces humaines : il nous sera plus aisé à nous de conuertir ce qui reste encore dans l'infidelité, qu'à vous de nous faire quitter nostre resolution et abandonner la Foy.

Dieu verifie ce bon courage ! auant que d'en venir à ce point, nous auons encore de puissans obstacles à rompre ; l'instabilité inueterée dans les mariages ne seroit pas vn des moindres, sans

la charité de quelques personnes, ausquelles nous sommes redeuables d'vn bon nombre de familles Chrestiennes, que nous n'aurions iamais gagnées à Dieu sans ces assistances temporelles ; et nous auons tous suiet d'esperer que nos Eglises iront tousiours croissans par tout, tandis que ces sources de pieté ne tariront point : vn mariage bien establу nous donne souuent quinze ou seize Chrestiens.

Mais la plus forte espine que nous ayons, est que les ennemis de ces peuples, ayans le dessus par le moyen des arquebuses qu'ils ont de quelques Europeans, nous sommes maintenant comme inuestis et assiegez de tous costez, sans pouuoir soulager la misere d'vne infinité de peuples qui viuent encore dans l'ignorance du vray Dieu, ny receuoir mesme du secours de la France qu'auec des peines incroyables. Nous attendons vniquement du Ciel l'aplanissement de ces difficultez, et les prieres et les vœux qu'on fera pour nous et pour tant de pauures Barbares, seront sans doute les assistances les plus asseurées qu'on nous puisse rendre. Au moins si le malheur des temps empesche que tous les effets de la charité de tant d'ames saintes ne viennent iusques à nous, tant de larmes qu'elles versent nuict et iour deuant les sacrez Autels, leurs souspirs et leurs gemissemens penetreront, malgré la rage des Iroquois, iusques au plus haut des Cieux, pour y crier misericorde en faueur de tant de Nations racheptées du precieux sang du Fils de Dieu. Nous saluons tous humblement vostre Reuerence, et nous recommandons affectueusement à ses SS. SS. et PP.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce dernier de Mars, 1644.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy, et de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin et Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, és années* 1643. et 1644. *enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Reuerend Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, Superieur de toute la Mission*, et ce pendant le temps et espace de dix ans consecutifs : Auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 14. Decembre 1644.

Signé par le Roy en son conseil,

CRAMOISY,

et séellé du grand Séel en cire iaune.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous IEAN FILLEAV Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand-Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, et ancien Escheuin et Consul de la Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Faict à Paris le 15. Decembre 1644.

Signé IEAN FILLEAV.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE

ÈS ANNÉES 1644. ET 1645.

ENVOYÉE

AV R. PERE PROVINCIAL de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. BARTHELEMY VIMONT, DE LA MESME COMPAGNIE, SVPERIEVR DE LA RESIDENCE DE KEBEC. (*)

MON REVEREND PERE,



VOILA nostre Relation que i'enuoye encore cette année à vostre Reuerence, le R. P. Hierosme Lallemant nostre Superieur étant arriué si tard, qu'il ne luy a pas esté possible d'y vacquer : ie croy que les nouuelles de cette année donneront de la consolation à vostre Reuerence et à tous ceux qui prennent quelque part dans les affaires de l'établissement du Royaume de Dieu en ces contrées ; il plaira à vostre Reuerence nous ayder à en remercier la diuine Bonté, et à obtenir les graces necessaires pour nous rendre dignes de ses faueurs.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

BARTHELEMY VIMONT.

De Kebec, ce 1. d'Octobre 1645.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Estat general de la Mission.

DIEV soit beny dans le temps et dans l'Eternité, le sang respandu pour IESVS-CHRIST dans les pays des Iroquois, meslé auec les prieres et les vœux de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1646.

tant d'ames sainctes qui s'interessent pour l'amplification de son Royaume en ce nouueau Monde, nous a enfin produit la Paix auec ces Barbares. Le P. Isaac Iogues et le P. François Bressany à son retour ont embrassé comme amis ceux qui ont dechiré leurs corps, arraché leurs ongles et coupé leurs doigts, en vn mot ceux qui les ont traitez en tygres ; ce coup est venu du Ciel, nous verrons tantost comme la chose s'est passée. Voila vne grande porte ouuerte aux Croix et à l'Euangile, dans plusieurs Nations fort peuplées, pourueu qu'on y puisse entretenir des ouuriers Euangeliques. Pendant que Monsieur le Cheualier de Montmagni nostre Gouuerneur traittoit cette Paix auec sa prudence ordinaire, le pays possedoit vn autre bonheur dont il n'a eu connoissance qu'à la venuë des vaisseaux. Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France voulant procurer la conuersion des Sauuages, et amplifier la Colonie Françoise, luy ont remis entre les mains le trafic de la Pelleterie, que Sa Majesté leur auoit accordé, n'ignorant pas que la force des François sera l'apuy des nouuelles Eglises qu'on tasche d'engendrer à Iesvs-Christ dans cette extremité du Monde. Or comme cette Colonie est encore en son enfance, Messieurs de Montreal, zelez pour la conuersion de ces peuples, ont aussi fait paroistre l'excez de leur amour et de leur charité enuers la Colonie Françoise. La Reyne, dont les bontez ne sont point limitées par les bornes de l'Europe, s'est nettement declarée la Mere et la Protectrice de ses sujets François et Sauuages de ces contrées. Toutes ces benedictions sont d'autant plus douces qu'il y a d'amertumes dans vn pays tout remply d'horreur et de barbarie ; car il faut auoüer que ces peuples sont extremement esloignez de la courtoisie Françoise, et qu'il faut des Heros, des Hercules, et des Geans pour combattre des Monstres, des Hydres et des Demons. Les Sauuages qui se trouuent ordinairement dans toutes nos habitations, depuis Tadoussac iusques à Montreal, ont esté cultiuez auec vn grand soin et auec beaucoup de peines en diuers endroits. Les Vrsulines et les Hospitalieres se sont acquittées de leurs fonctions auec des ioyes et des contentemens dignes de leurs courages ; celles-cy ont esté affligées par de longues maladies de leurs Sœurs, et les premieres ont trouué vn nouuel employ pour l'instruction des Sauuages. Les femmes Chrestiennes demanderent à vn Pere de nostre Compagnie s'il n'y auroit pas de moyen que quelqu'vne de ces bonnes Meres vinst demeurer auec elles pour les faire prier Dieu ; cela n'estant pas dans la bienseance, elles leur enuoyerent l'vne de leurs Seminaristes, qui s'est fort bien acquittée de son petit deuoir.

Les Peres de nostre Compagnie ont trauaillé auec succez. Les Sauuages de plusieurs petites Nations se sont petit à petit approchés, et le bruit de l'Euangile se va respandant iusques dans le fond des plus espaisses forests, où la Barbarie fait son repaire. Nous ne parlerons point en particulier des diuerses residences ny des diuerses Missions de nostre Compagnie, de peur d'vser de redites, les choses qui se passent de nouueau ont tant de rapport auec celles qui ont desia esté escrites, que le danger du degoust nous rendra succints de plus en plus : si bien que nous ne toucherons en cette Relation que quelques sentimens et quelques actions des plus feruens Chrestiens, sans specifier s'ils sont de Montreal, de Sainct Ioseph, ou de Tadoussac ; et en suite nous verrons les Ceremonies qui se sont faites dans le traitté de la Paix auec les Iroquois. Comme nous estions dans cette aymable occupation, qui depuis long-temps auoit plustost esté l'objet de nos souhaits que de nos attentes, Dieu nous voulut donner la ioye toute entiere : car le Reuerend Pere Hierosme Lallemant est venu prendre la charge de toute nostre Mission, auec vne bonne troupe de Hurons, parmy lesquels il y auoit vne trentaine de braues Chrestiens qui ont tenu les premiers rangs dans les harangues et dans les affaires qu'on a concluës auec les Iroquois. Que le Dieu d'Israël soit beny à iamais pource qu'il nous a comblez de ses plus grandes mi-

sericordes : il sçait abaisser et releuer quand il luy plaist, mais au bout du compte ce nouuel esclat est vn rayon de la Montagne de Thabor ; où on ne parle que des excés de Iesvs-Christ, il ne faut pas sucrer nos trauaux, le salut des hommes s'est operé en la Croix, on ne sçauroit le procurer par autre voye ; c'est par ce chemin seul qu'on ameine les ames à Dieu, et qui n'y veut point entrer, n'a que faire de paroistre parmy les Sauuages.

CHAPITRE II.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

I'vseray de redites si ie fais mention des prieres que font les Chrestiens tous les soirs et tous les matins. Leur chasse et les Iroquois les ont esloignez de l'Eglise pendant tout l'hyuer ; mais ny les hommes ny les Demons ne les ont pû empescher de rendre à Dieu leur petit deuoir. Ils emportent auec eux dans les bois vn memoire ou vn petit catalogue des iours de Feste, qu'ils gardent auec beaucoup de respect pour des hommes nés et nourris dans les forests comme des bestes. Ils s'assemblent tous dans vne Cabane, font leurs prieres publiquement, ils chantent quelque Cantique Spirituel, et l'vn d'eux tiendra par fois quelques discours sur quelques points de nostre creance ; ces assemblées n'empeschent pas que chacun ne prie encore en sa cabane à son réueil et à son coucher. S'ils sont proches de l'Eglise, la cloche les appelle tous les iours à la Messe, et les fait venir sur le soir aux prieres et à l'instruction. Cela va son train en sorte neantmoins que les vns marchent bien plus viste que les autres.

Retournant de leur longues chasses, ils se confessent ordinairement deux fois deuant que de se communier ; ils disent pour raison que leur memoire est courte, qu'ils n'ont point de papier ny d'encre comme nous pour marquer leurs fautes, et que s'ils en obmettent quelques-vnes par oubly à la premiere confession, qu'ils s'en pourront souuenir à la seconde, quelques-vns se seruent des grains de leurs Chapelets pour memoire locale. Vne bonne femme, doüée d'vne aussi grande simplicité qu'elle a peu de memoire, abordant vn Pere luy dit auec vne ingenuïté toute aymable : Voilà tous mes pechez (elle monstroit enuiron vne dixaine de son chapelet), ils sont tous sur ces grains, disoit-elle, et les maniant les vns aprés les autres comme si elle eust fait sa priere, elle s'accusoit comme coupable de beaucoup de choses innocentes.

Vne autre enuoye son mary pour s'excuser si elle ne venoit point à la sainte Table comme elle auoit promis. Elle a oublié, disoit son mary, vn gros peché. Et ie croy qu'il auoit charge de le dire au Pere ; mais cette bonne femme estant venuë elle mesme, le Pere la fit communier, ayant reconnû la crainte et la simplicité innocente du mary et de la femme.

Vn ieune homme, ayant ordre de se communier, car pour l'ordinaire ils ne s'approchent point de ce diuin Sacrement qu'on ne leur permette, se vint aussi excuser, disant qu'il vouloit preparer son cœur et ieusner plusieurs fois, et s'attrister long-temps de ses pechez deuant que de receuoir son Seigneur. Quelques-vns prient leur Confesseur de leur enioindre de bonnes Penitences, de les faire ieusner, tesmoignans de grands regrets d'auoir fasché Dieu, comme ils parlent.

Vn Capitaine, ayant trouué le moyen d'auoir du vin, en donna à boire à quelques-vns de ses amys ; l'vn d'eux s'enyura. Cela nous estant rapporté, nous crions contre ce desordre. Ce Capitaine vint trouuer le Pere qui a soin de la residence, et luy dit : C'est moy qui ay commis le peché ; ne criez point, ie vous prie, contre ce pauure homme, c'est moy qui en dois faire la Penitence. Le Dimanche suiuant, tout le monde estant allé à la Messe, ce Capitaine se mit à

genoüil deuant l'Autel, et leuant sa voix, s'écria : Toy qui as tout fait, ie t'ay fasché, ayes pitié de moy, ne prends point de meschantes pensées pour mon peché, ie le deteste, ie suis bien marry de l'auoir commis. Là dessus il iette vn collier de deux ou trois mille grains de Porcelaine sur le marchepied de l'Autel : Voila pour reparer ma faute et secourir les pauures. Voila pour empêcher que personne ne me suiue dans vn si mauuais exemple. Ie suis triste iusques au fond de mon cœur d'auoir fasché Dieu. Le Pere qui estoit desia vestu pour commencer la Messe, se tourna vers le peuple et expliqua aux François qui se trouuerent present, ce que disoit ce bon Neophyte, cela les edifia tous et en toucha quelques vns. On luy rendit vne partie de son present, et on employa l'autre pour le secours de quelques necessiteux.

La faute qui suit me semble plus coupable, mais aussi semble-elle plus fortement reparée. Quelques Sauuages Chrestiens, ayant trouué ce Printemps vn vaisseau Basque au dessus de Tadoussac, achepterent du vin, et quelques-vns en burent auec excez. Le Pere qui a soin d'eux, ayant appris ce desordre, leur dit qu'ils n'entreroient point à l'Eglise qu'ils n'eussent expié leur offense. Ils se tindrent tous à la porte vn iour de Feste, que les François et les Sauuages y entroient, le lieu estant fangeux : car il pleuuoit actuellement pour lors. Ils se mirent à deux genoux dans la fange ; le Pere donnant charge qu'on apportast quelques planches, de peur qu'ils ne salissent leurs habits : Non, mon Pere, disent-ils, nous en meritons bien dauantage, nous auons fasché celuy qui a tout fait. Ils demandent publiquement pardon à Dieu, se reconnoissant indignes d'entrer dans son Eglise ; ils prierent neantmoins qu'on eust pitié d'eux, et qu'on les receust en la compagnie des autres. Priez pour nous, disoient-ils, à ceux qui estoient dans l'Eglise. On fit en effet vne petite Oraison publique, puis le Pere leur dit que Dieu estant plein de bonté, leur permettoit l'entrée en sa Maison. Quelques-vns entrent aussi-tost ; mais d'autres se fâchans contre eux-mesmes de leur faute, se mirent dans l'eau fangeuse qui estoit hors l'Eglise, et s'écrierent : Nous n'entrerons pas, mon Pere, nous auons trop fasché Dieu, il n'importe que nous soyons dans la fange, et que la pluye tombe sur nous, nous sommes indignes d'estre en la compagnie de ceux qui ayment Dieu. Le Pere fut surpris et attendit voyant cette ferueur, il les laissa faire, si bien qu'ils passerent tout le temps de la Messe dans cette action d'humilité et de Penitence. Ces deuotions sont bonnes dans vne Eglise naissante, afin que les Payens connoissent que les pechez des Chrestiens ne prouiennent pas de leur doctrine, mais de leur foiblesse.

Ce n'est pas tout, le Capitaine de cette escoüade, voulant subir la mesme ignominie que ses gens, disant qu'encore qu'il ne se fust pas enyuré, que neantmoins il auoit bû et qu'il estoit coupable, la conclusion fut, que quelques-vns entrans dans l'Eglise, ietterent sur le marche-pied de l'Autel quelques aumosnes qui seruirent pour donner à manger aux plus pauures.

Apres cette Penitence, l'vn de ces bons Neophytes, venant visiter le Pere en particulier, luy disoit auec vn oppressement de poitrine : Falloit-il que i'offensasse Dieu si lourdement, ie n'auois pas encore soüillé mon Baptesme, ie ne m'estois pas encore beaucoup écarté du chemin ; le Diable m'a trompé, la boisson m'a renuersé l'esprit. Ie n'ay point de bien quand ie pense à mon peché. Il poussoit ces paroles entrecoupées de sanglots qu'il taschoit de cacher, mais la tristesse le decouuroit.

Ie ne sçay, disoit vn autre, si ce qui m'anime est bon : quand ie suis en la Chapelle et que ie pense à mes pechez, les larmes me viennent aux yeux, ie sens mon visage tout moüillé, et ie dis en moy-mesme, c'est mon cœur qui doit pleurer et non pas mes yeux : cela est-il bon ? disoit-il, car cela m'arriue assez souuent pour les pechez que i'ay commis deuant mon Baptesme. Ie sens ces mesmes regrets quand ie voy que mes gens n'obeyssent pas bien à Dieu.

Vne femme veufue fort pauure et delaissée, se maria à la façon des Sauuages, elle se laissa cajoler par vn Payen qui la trompa ; elle eut vn tel regret de sa faute, qu'apres en auoir demandé pardon publiquement en l'Eglise, elle disoit au Pere que sentant les douleurs de sa grossesse elle souhaittoit la mort pour expier son crime : Ie prie Dieu tous les iours, faisoit-elle, qu'il me chastie ; quand ie voy des femmes qui se mocquent de moy, quand ie les entends se gausser de mon peché, ie dis à part moy, i'ay bien merité cela, ie ne réponds rien, ie demeure toute confuse, c'est la raison que ie souffre toute ma vie ; i'auois belle peur qu'on me chassast pour tousiours de la maison des Prieres. Comme elle alloit quelques-fois aux Vrsulines, elle esloignoit son enfant de la grille de peur qu'on ne le vist ; mais ce pauure petit s'estant vn iour produit soy-mesme par ses cris, la Religieuse qui luy parloit luy demanda innocemment si c'estoit son enfant et si elle s'estoit remariée ; la pauure femme rougit et confessa son peché auec tant de douleur et de pudeur, que cette bonne mere en resta edifiée au dernier point. Elle luy disoit qu'elle auoit esté fortement tentée de tuer son enfant et de se faire mourir soy-mesme, mais qu'elle n'auoit pas voulu offenser Dieu, et qu'il valloit mieux qu'elle beust la honte de son peché que d'en commettre vn autre.

CHAPITRE III.

Continuation du mesme suiet.

Vn bon Neophyte, ayant penetré bien auant dans les terres du costé du Nord, rencontra le Capitaine d'vne petite Nation qui n'a aucun commerce auec les François, sinon par l'entre-mise des Sauuages qui nous sont voisins. Cét homme, qui estoit allé en ce pays-là pour trafiquer, se fit de marchand predicateur : il parle de Dieu à ces noueaux hostes ; il leur fait entendre que son Fils s'est fait Homme, et qu'il est venu iusques à ce point d'amour pour ses freres que de perdre la vie sur vne Croix ; et comme il vit que ses Auditeurs prenoient goust à cette nouuelle Doctrine, il les prie de mettre la main auec luy pour dresser dans les terres ce grand Memorial de nostre Salut. Aussitost dit aussi-tost fait, ils se mettent en action, ils abattent vn grand arbre et l'ébranchent auec plus d'affection que d'industrie, ils esleuent vne grande Croix sur les riues d'vn beau fleuue où ils s'estoient rencontrez. Ie me seruy, disoit ce noueau charpentier, de quelque os de Cerf que i'appointy comme des cloux pour attacher le trauers de cette Croix, que nous plantasmes en vn lieu fort éminent et fort aisé à descouurir de bien loin. Ie leur dis que ce bois leur porteroit bon-heur, que les Demons le craignoient ; que c'est là qu'ils se doiuent assembler, et que c'est en ce lieu que ie les viendrois trouuer le Printemps prochain. Ie sentois, disoit ce bon Chrestien, vn plaisir et vne ioye dedans mon cœur trauaillant à ce saint ouurage. Ie disois à Iesus : Tu es bon, secours ces pauures peuples, tu es mort pour eux, ouures leurs yeux, fais qu'ils te connoissent et qu'ils croyent en toy. Cette ame est bien choisie, elle a des sentimens qui ne sont pas du commun.

Mademoiselle d'Alibout demandoit certain iour à vn bon Neophyte quelles pensées il auoit euës voyant les Iroquois arriuez aux Trois Riuieres pour traitter de la Paix ; à cette demande il prit son Tapabort, ioignit les mains esleuant les yeux au Ciel, il parut grandement touché : Helas, dit-il, ie disois en mon cœur, parlant à celuy qui a tout fait, ces gens ne te connoissent pas, la paix leur apportera de grands biens, car ils seront instruits, et nous serons auec eux dans le Ciel. Ie ne me resiouys pas tant de me voir deliuré de la main et de la dent de ces peuples fort cruels, comme de les voir en la disposition d'estre faits enfans de Dieu ; nous ne serons plus qu'vne mesme chose auec eux. Voila, faisoit-il,

ce que ie pensois. Monsieur d'Aliboust fut rauy voyant des sentimens si épurez dans l'ame d'vn barbare. Il faut auoüer que la grace fait d'estranges metamorphoses.

Ce mesme homme estoit estrangement addonné à petuner; cette passion est si grande qu'il se trouue des François mesmes qui vendent iusques à leurs habits pour y satisfaire. Ce nouueau Chrestien, voyant que cette fumée luy estoit inutile, s'en est tellement abstenu qu'on diroit qu'il n'a iamais aymé cette herbe. Il ne s'est pas fait seulement violence en ce point ; mais souuent il a passé les iours entiers sans rien manger du tout, pour garder le commandement de l'Eglise qui ordonne à ses Enfans l'abstinence de viande en certains iours ; pour l'ordinaire il se contente d'vn peu de pain et d'eau, ou de pois, pour rendre cette obeyssance, quoy qu'on luy fasse entendre que la necessité l'en dispense.

Vn Capitaine chrestien parlant à vn Payen qui l'estoit venu visiter et qui entreprenoit vn grand voyage, luy dit : Dy moy, ie te prie, nettement quelle est ta pensée touchant la priere : Il y a longtemps que ie t'ay dit que ie priois du fond du cœur : ie t'ay pressé autre-fois de prendre nostre creance, et tu ne m'as pas répondu ; si tu me donnois quantité de viures et de robbes, ie ne m'en resiouyrois pas, mais si tu me disois, ie croy en Dieu, mon cœur seroit espanoüy. Pour moy ie ne suis pas capable de te donner conseil, va-t'en neantmoins auec cette pensée de moy, que ie perdrois plus tost toutes choses et la vie que la Foy.

Vn impie debattant contre vn Pere sur la verité de nostre Doctrine, et apres plusieurs paroles s'escriant que nos prieres faisoient mourir les Sauuages, vn Chrestien qui estoit là present ne se pouuant plus taire esleua sa voix tout en colere : Ne parle plus en ces termes, dit-il à cét homme infidele, c'est vostre impieté qui gaste tout, c'est vostre incredulité qui nous tuë : vous retenez les Demons avec vous. Mon Pere, adioûtoit-il, i'ay tousiours eu cette pensée, que la malice et l'infidelité de ces gens-là nous perdoient, ie leur ay souuent dit, et il s'en trouue encore qui osent nous faire ce reproche.

Ce mesme Chrestien, qui est Attikamegue de nation, se trouuant dans l'assemblée de ses compatriotes, dont la plus part n'estoient pas encore baptisez, et voyant qu'vn Pere les vouloit prêcher, il le preuint pour les disposer à receuoir ce qu'on leur diroit. Mes parens, leur dit-il, vous sçauez bien qu'encore que ie sois esloigné de nostre pays ie ne laisse pas d'estre de vostre Nation; mais prenez garde que la parenté d'icy bas est bien courte : nous serons bientost separez les vns des autres, rencontrons-nous au Ciel. Escoutez le Pere, ie vous asseure que ce qu'il dit est veritable, il vous enseignera le moyen d'estre contents et bien-heureux à tout iamais.

Cét homme, qui ne se produit que dans les occasions, parlant à quelques ieunes cadets, leur disoit : Ie vous ayme parce que vous croyez en Dieu, mon plus grand contentement est de vous voir constants en la Foy. I'ay fait plusieurs folies deuant que d'estre baptisé, ne me considerez pas en ma ieunesse, mais apres mon baptesme : ie n'ay plus qu'vne femme, et ie publie hautement que ie n'en veux pas d'autre ; ne tombez pas dans les defauts que i'ay commis deuant que de reconnoistre Dieu ; vous estes mes neueux, mais ma plus forte parenté est dans la Foy. Vn tel, qu'il nommoit, quoy qu'il soit d'vne nation ennemie de la nostre ne me semble plus estranger ; ie le tiens pour mon parent, parce qu'il croit fortement en Dieu.

Vne femme s'accusoit vn iour de ce qu'elle sentoit vne alienation contre son pere ; celuy qui l'escoutoit luy en demandant la raison, elle respondit : Il n'ayme point la Foy, il ne veut pas croire en Dieu, il me semble que quelqu'vn me dit en mon cœur : Ce n'est point-là ton pere, il n'y a plus que Dieu qui soit ton pere. I'ay tasché de me forcer, mais ie ne sçaurois aimer celuy qui n'aime pas Dieu.

Il faut auoüer que Dieu à ses esleus par tout, et que la Foy a de puissans

effects dans les ames les plus sauuages. Vn ieune homme, grand chasseur et grand coureur, s'estant fort long-temps esloigné du lieu où il auoit esté instruit, a passé l'hyuer en tres-mauuaise compagnie ; mais sa constance et sa fermeté en la Foy l'ont fait marcher droit où les autres ont bronché. Il n'a pas manqué vn soir ny vn matin de faire ses prieres à genoüil et en public, tant qu'il a esté en santé, sa femme prioit auec luy. Il estoit parmy des Payens et auec des hommes demy Apostats. Ils se gaussoient de luy, ils l'excitoient à chanter des chansons superstitieuses, dont ils se seruent pour auoir recours au Demon. Ils luy reprochoient qu'il ne trouueroit aucune bonne chasse. Ce bon ieune homme n'a iamais bronché en sa creance, ny du cœur, ny de la parole, ny d'aucun geste ; l'exemple de ceux qui tomboient, les railleries de ceux qui le gaussoient n'ont iamais peu l'esbranler. Ie luy demandois si du moins son cœur n'estoit point quelquesfois secoüé ? Point du tout, respondit-il : ie sentois assez souuent de la tristesse et de la douleur de mes pechez ; mais il me semble que i'auois vne telle force dans mon cœur pour la priere et pour la Foy, que i'estois plus touché de compassion pour ces pauures gens, à cause de leur incredulité et de leur badineries, que ie n'en auois d'auersion pour les mespris qu'ils faisoient de moy. Aussi est-il vray que ce ieune homme est fils de l'vn des plus genereux Chrestiens de la reduction de S. Ioseph.

Sa femme accoucha dans ce grand esloignement. L'enfant, disoit-il, ne paroissoit quasi pas estre viuant, on me dit qu'il estoit mort, que c'en estoit fait ; ie me mis à genoux et le presentay à Dieu, le suppliant qu'il fist en sorte pour le moins qu'il peust estre baptisé : Dieu exauça ma priere, car tout soudainement l'enfant reprit vie, auec l'estonnement de tous ceux qui estoient dans la cabane.

Il se trouua dans cette Compagnie quelques Chrestiens, que l'exemple de la parole de ce bon Neophyte animerent, il les soustint et les fit perseuerer en la Foy. Et mesme il est croyable que ces demy-Apostats qui par apres firent penitence, y furent attirez par la vertu et par la constance de ce braue soldat de Iesus-Christ. Sur tout il consola vn pauure malade fort persecuté de ces impies : ils le gaussoient et excitoient à auoir recours au Demon, le bon malade dit qu'il aimoit mieux mourir. Le Pere racontant vn iour l'histoire de Iob en presence de ce bon Neophyte, il se mit à rire, entendant les reproches que luy faisoit sa femme : Voila iustement, fit-il, tout ce qu'on me crioit cét hyuer. Tu mourras, me disoit-on, si tu pries Dieu, tu ne gueriras iamais si tu ne chantes vne chanson, qui estoit pour implorer le Demon. Les Sauuages disent fort peu ce qui se passe en eux. Si on n'eust raconté par occasion l'histoire de Iob, nous n'aurions pas eu la connoissance de la generosité de ce braue Athlete.

Ie fermeray ce Chapitre par quelques actions d'vn ieune garçon nouuellement baptisé. Au commencement, disoit-il, que i'ay oüy parler de la priere, i'ay voulu mettre en pratique ce qu'on me preschoit. I'estois auec des Algonquins proches voisins des Hurons ; voulant donc le soir faire ma petite priere, tout le monde se prit à rire, plusieurs se gaussoient tout hautement de moy : Tu n'as point d'esprit, me disoit-on, à qui parles-tu ? où est-il ? le vois-tu ? te laisses-tu amuser par ces étrangers nouueaux venus ? Ie ne disois mot à tout cela. Le lendemain, voulant manger, ie commençay à prier Dieu, ils se mirent vne autre fois à rire à gorge deployée ; là-dessus l'vn de mes parens me dit : Mon neueu, tu n'as pas d'esprit, tu ne t'estonnes de rien, tu n'entends pas ces gens-là qui se mocquent de toy. Ie ne voulus pas pourtant quitter ma priere ; ils continuerent leurs gausseries : Est-il fou, disoient-ils ? Ie ne perdis pas courage pour cela, ie ne me contentay pas de croire tout seul : ie m'efforçay de gagner vne mienne petite sœur, ie la tiray à part et luy dis : Ma sœur, que dirois-tu, si on t'enseignoit à prier Dieu ? Elle me respondit : Ie ne veux pas prier, car ie mourrois ; le moyen de parler à

celuy qu'on ne voit pas. Le Pere qui m'instruisoit m'auoit donné vne petite sonnette ; ma sœur la voyant me la demande, ie luy dis que ie la luy donnerois si elle vouloit prier : Non, dit-elle, ie ne prieray point, car ie mourrois. Et si tu prends la sonnette, ne mourras-tu point ? Non ie n'en mourray pas, fit-elle. Alors ie luy repliquay : Si tu ne meurs pas pour prendre vne sonnette qui vient de la main des François, pour quoy mourrois-tu receuant d'eux la priere qui est bien meilleure ? Elle ne repartit rien pour lors ; enfin ie luy donnay ma sonnette pour la gagner, mais en ce mesme temps ie la quittay pour venir çà bas.

Ce ieune Neophyte rendant compte de sa conscience à celuy qui le dirigeoit, luy disoit quelquesfois : En verité, mon ame n'a point d'esprit : elle sort quelquesfois de son chemin sans rien dire, ie ne la sens pas partir ; et puis m'auisant tout à coup qu'elle s'esgare, ie la ramene. Quelquesfois il est si fort touché du rapport qu'on luy fait de quelques histoires sacrées, que les larmes luy tombent des yeux. Enfin il ne sçauroit souffrir vne chose qu'il pense estre griefue, qu'il ne s'en descharge au plus tost par la confession.

CHAPITRE IV.

Suite du mesme suiet.

Nous auons eu peu de malades cette année et encore moins de morts. La maladie auroit bien-tost tout esgorgé, si elle perseueroit dans la fureur où nous l'auons veuë.

Vne bonne femme vrayement Chrestienne fut prise d'vn mal assez violent ; si-tost qu'elle en sentit l'effort, elle dit à l'vne de ses compatriotes : Ie vous prie de me faire voir le Pere, ie voudrois bien me confesser et me disposer à la mort pendant que ie suis encore en mon bon sens. Le Pere l'alla visiter, et voyant qu'elle n'estoit loin de la Chapelle, il l'y fit conduire pour luy donner le saint Viatique. Vn malade parmy les Sauuages est bien-tost leué et bien-tost couché : cette pauure creature s'estant confessée, dit au Pere : Ie n'en puis plus, les forces me manquent : Ie ne suis pas triste pour me voir proche de la mort, mon corps est abattu ; mais mon ame est contente, il me semble que ie m'en vais au Ciel, rien ne me trouble, la mort ne me fait point peur. Ie souffre beaucoup, mais cela se passera bien-tost, i'ay tousiours dans l'esprit les dernieres paroles que mon fils me dit en mourant, il m'appella et me dit : Ma mere, ie m'en vay au Ciel, croyez fortement en Dieu, ne quittez iamais la Foy, ne perdez point l'esperance que vous auez en celuy qui a tout fait, pour moy ie meurs dans la creance de mon Baptesme, nous nous verrons au Ciel si vous perseuerez dans la Foy. I'ay tousiours ces paroles grauées dans mon cœur depuis la mort de mon fils, i'espere que ie le verray bien-tost : car en verité il croyoit fortement en Dieu. Elle se confessa et receut le Viatique dans vn grand oppressement de poitrine ; ce qui ne l'empeschoit pas de dire de fois à autre : Iesus, ma regle et mon Capitaine, ie croy en vostre parole : vous estes dans mon cœur, quoy que vous ne paroissiez pas, ie le croy, oüy en verité ie le croy : determinez de moy comme il vous plaira, ie vous verray, ie vous verray. Estant reconduite en sa cabane, le Pere luy porta quelque temps apres l'Extreme-Onction ; elle ne donna iamais aucun indice ny de tristesse ny de crainte, vous eussiez dit qu'elle estoit asseurée du lieu où elle alloit. En effet si nous procedons auec amour et auec simplicité deuant Dieu, nous passerons de la mort à la vie comme on passe de l'Hyuer dans le Printemps.

Vn bon Chrestien la voyant fort oppressée, luy dit : Charité, c'est ainsi qu'elle se nommoit, ne t'afflige point, i'ay tousiours eu cette pensée de toy que tu croyois fortement en Dieu ; si cela est ne t'attriste point, car tu iras bien-tost au Ciel, sois constante en la

Foy iusques au dernier souspir. Mi entian, respondit-elle, Ka nont niteponetauzin. Ie suis dans cette disposition, ie ne croiray plus à demy, ie croy tout de bon : c'est pourquoy ie ne suis point triste, ie m'en vay au Ciel, ie le croy. Elle mourut dans cette ferueur.

Quelqu'vn des Peres ayant rencontré vne femme qui portoit du bois à vn malade, luy dit apres auoir loüé sa charité : Quand vous faites quelque bonne action enuers vostre prochain, il faut que vous disiez en vostre cœur : ie m'en vay porter du bois à mon Sauueur Iesus, ie m'en vay faire du feu, ie vay luy donner à manger, ie le vay soigner et panser : car il a dit que ce qu'on feroit au moindre des siens, qu'il le recompenseroit, comme s'il estoit fait à sa propre personne. Cette pauure femme respondit : Mon Pere, ie pensois actuellement à ce que vous dites, et comme Dieu m'afflige moy-mesme, et qu'il m'a osté la pluspart de mes enfans, et que les autres sont malades, ie dis en mon cœur : Il n'importe encore qu'il m'esprouue, Aiantch nigatepouet, ie croiray dauantage, c'est à luy à determiner du tout.

Vne femme estant venuë de Tadoussac à S. Ioseph, en partie pour se confesser et communier, fit paroistre vne grande innocence. Depuis que ie suis baptisée, disoit-elle, i'ay tasché d'aimer Iesus, i'ay souuent la pensée de ne le iamais fascher ; en verité i'ayme la priere. Ie dis à part moy dans mon cœur : Ceux qui sont baptisez ne font plus de mal, ie n'en veux point faire. Sur tout, ie ne me mets point en colere quoy qu'on me fasse : ma fille est mariée à vn Payen qui est tres-colere, il l'a voulu precipiter de son canot dans la riuiere ; ie voulus entrer en colere contre luy, mais ie dy dans mon cœur : Ie fâcheray celuy qui a tout fait. Ie me retins, ie ne dis mot, i'estois seulement honteuse et confuse, voyant comme il traittoit ma fille, mais ie ne me mis point en colere.

Vn Capitaine voyant embarquer quelques personnes de ses gens, leur dit tout haut en peu de paroles à leur depart : Prenez vn escrit des Peres comme vous estes Chrestiens, et ne le dementez point, priez Dieu tous les soirs et tous le matins, ne vous mettez point en colere, vous femmes obeïssez à vos maris ; sur tout, qu'on sçache que vous aymez la priere, et que vous ne pouuez commettre aucun mal.

Vn bon Neophyte de la nation des Attikamegues, racontoit ses petites deuotions auec vne simplicité toute aimable : Quand ie songe que Dieu est par tout, ie ressens vn grand plaisir ; quand ie porte les yeux au Ciel, quand ie regarde les arbres, les oiseaux, les riuieres, les animaux, il me semble que mon cœur est tout plein de ioye, connoissant que toutes ces choses viennent du Tout-puissant. Il m'est aduis que ie suis comme vn homme riche, que ie possede beaucoup, connoissant ce que i'auois ignoré si long-temps, ie dy dans mon cœur : Ie l'admire, ie l'ayme. Et puis ie me trouue tout content et tout ioyeux.

Ce bon homme adioustoit qu'estant allé bien auant dans les terres, il rencontra quelques Sauuages qui n'auoient iamais veu de François, et qui n'auoient iamais oüy parler de Dieu. Or comme nous faisions nos prieres tous les soirs et tous les matins, ils nous escoutoient, car nous parlions tout haut, ils s'estonnoient et admiroient ce que nous disions. Ils furent surpris voyant vne petite Image qu'on nous auoit donnée. Ie me rencontray, disoit-il, vne autrefois auec des Payens qui se mocquoient de la priere ; ils nous dirent que nous priassions, et qu'eux se seruiroient de leurs tambours et de leurs chants, et qu'on verroit laquelle des deux bandes trouueroit plus tost de la chasse. Nous dismes que nous ne croyons pas en Dieu pour manger et pour viure en terre, nous ne laissasmes pas de prier Dieu qu'il nous aidast. Ces miserables penserent mourir de faim, et nous ne manquasmes point de viures. Quand i'allois à la chasse, ie me mettois à genoüil au milieu de mon chemin sur la neige, et ie disois à Dieu : Tu as fait les animaux, tu en disposes, si tu m'en veux donner ie croiray en toy, si tu ne m'en donnes

point ie ne laisseray pas de croire. Pendant que ie cheminois il me venoit en l'esprit : Où estois-tu il y a cent ans ? d'où es-tu prouenu ? tu n'estois point et te voila, en verité cela est admirable, ayme donc celuy qui a tout fait. Ie l'ayme, me semble, disoit-il.

Vn de nos Peres demandant à vn petit Sauuage aagé de cinq ans, où estoit son pere, l'enfant le monstra de la main ; mais son pere luy dit : Mon fils, regarde le Ciel, voila où est ton Pere, c'est Dieu qui est ton vray Pere. Et poursuiuant il adiousta : Ie te donne tous les iours à celuy qui a tout fait, et ie le prie de te faire religieux, afin que tu le sçaches prier : car ma plus grande tristesse en ce monde, est que ie ne sçay pas bien comme il le faut prier ; ie pense quasi tousiours à luy, et l'ayme ce me semble, mais ie ne sçay pas beaucoup de choses qu'il luy faut dire.

CHAPITRE V.

De quelques actions plus remarquables.

L'esprit de Iesus-Christ est vn esprit pur, vn esprit qui destruit la nature et qui fait viure la grace, vn esprit qui prend ses delices et son repos non dans la panne et dans le satin, mais dans vne ame enrichie d'vne amoureuse crainte. Vn ieune homme Sauuage assez disgracié de la nature, car il est rude en paroles, et ses recreations paroissent des coleres et des rebus, estant plusieurs fois sollicité secretement par vne femme payenne, il ne luy fit qu'vne seule réponse : Tu n'as point d'esprit, tu viens trop tard, ie suis baptisé, ie prie Dieu, ie ne sçaurois plus commettre ces crimes. Vn ieune garçon prié par vne fille, se mit encore mieux à couuert, car sans raisonner auec le serpent il s'enfuit comme le chaste Ioseph. Vne femme veufue assez ieune, inuitée par vn ieune homme, fut saisie de crainte et d'espouuante, s'estonnant qu'vn homme qui auoit tant oüy parler de l'Enfer, y voulût descendre pour vn plaisir si passager.

Vn bon Chrestien qui receut le nom d'Ignace en son Baptesme, tomba malade d'vne fieure violente cét esté dernier : il prie aussi-tost qu'on fasse venir le Pere pour se confesser, et voyant qu'il tardoit trop, se fait porter à la Chapelle, par vn desir qu'il auoit de soulager son ame deuant que de penser à son corps. De là on le porte dans vne petite cabane d'escorces separée des autres qui luy seruit d'infirmerie. Le Pere le visite souuent, le console, le veille la nuit, l'assiste selon son petit pouuoir de ce qu'il a dans la mission de Tadoussac, où il n'y a que ce qu'on y porte. Les Sauuages à son exemple luy rendent les mesmes deuoirs de charité ; vn entr'autres le consolant luy tenoit ce discours : Vous endurez beaucoup, mon frere, luy dit-il, prenez courage et souffrez paisiblement vostre mal, i'ay esté malade iusques à la mort cét hyuer, ie n'ay iamais demandé la santé à Dieu, ie l'ay tousiours prié de faire sa volonté en moy, et m'en suis tres-bien trouué, me voila encore sain et gaillard et dans la resolution de le seruir le reste de mes iours : faites-en de mesme et vous serez content. Puis se mit à genoüil, fit sa petite priere pour le malade et s'en retourna. Vn autre, d'abord qu'il entra dans la cabane, voyant le malade dans de grandes conuulsions, luy demanda où estoit son plus grand mal ? le malade luy faisant signe que c'estoit à l'estomach, il moüilla son pouce de sa saliue, marqua quelques signes de Croix sur cette partie, prononçant ces paroles : Seigneur, ie ne fais pas cecy en vain, i'ay appris que vous auez infiniment souffert estant attaché à la Croix : ie vous supplie qu'en consideration de ces souffrances, vous soulagiez celles de ce pauure malade. Vn autre Chrestien, voyant le malade en danger de mourir, demanda aux assistans s'il s'estoit confessé, et combien de fois depuis sa maladie ? Oüy, luy dit-on, il s'est acquitté souuent de ce deuoir. Il n'y a donc plus rien à craindre, respondit-il ; s'il perd le corps, il sauuera l'ame, qui vaut cent

mille fois mieux que le corps. Ignace témoignoit que telles visites luy estoient agreables, il prioit ses gens de l'entretenir de semblables discours. Comme il commençoit desia à se mieux porter, et qu'il eut quitté son infirmerie d'écorce pour se loger auec les autres, il luy arriua vne chose bien estrange. Il fut saisi de ie ne sçay quel enthousiasme dans le plus profond silence de la nuit, il se leue subitement sur son seant, puis se met à genoüil, leue les mains et les yeux vers le Ciel, en s'escriant : Ie viens du Ciel, ie suis guery, Iesus m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux. A ce bruit, ceux de la cabane et du voisinage s'éueillent, on vient voir ce que c'est, on demande au conualescent ce qu'il veut dire par trois et quatre fois, à toutes ces demandes point d'autre réponse que ces paroles : Ie viens du Ciel, ie suis guery, i'ay veu Iesus. Il les dit et redit toute la nuit iusques au matin qu'il prit vn peu de repos ; apres deux ou trois heures de sommeil, il se met à genoüil derechef et prie quelqu'vn de sa cabane d'appeller tous les Sauuages pour leur dire vn mot de la part de Dieu. Il ne fallut que cette parole pour leur faire croire que cét homme estoit ressuscité, ils y courent tous pour le voir et l'oüir parler. Ignace, voyant vne si belle assemblée, commence son discours comme il auoit fait à minuit. Ie viens du Ciel, mes amis, leur dit-il, Iesus m'a donné la vie, ie l'ay veu de mes yeux, il m'a fait voir des choses estranges auec commandement de vous en faire le rapport. Il m'a monstré vn grand Liure où sont escrits d'vn costé les vices qu'il a en horreur, comme l'yurognerie, le peché de la chair, la communication auec le Diable et plusieurs autres qu'il nomma, et de l'autre costé du liure, il m'a fait voir ceux qui d'entre-vous sont les plus sujets à ces pechez, chacun est escrit dans ce liure qui plus, qui moins, vous vn tel (le nommant par son nom) vous y estiez beaucoup escrit, vostre Massinahigan, c'est à dire vostre escriture, est grand, il y a quelque chose qui ne va pas bien dans vostre affaire, vous n'allez pas droit, vous n'auez pas soin de corriger la ieunesse quand elle fait mal. Vn tel, qui est baptisé, ne croit que du bout des levres, la foy qu'il a s'arreste à la gorge et ne passe pas iusques au cœur, il n'y a point d'apparence qu'il la garde long-temps. Vn tel n'est pas beaucoup escrit dans ce liure ; il est homme de bien, et sa femme aussi, tous deux vont droit au Ciel. Vn tel qui a quitté sa femme, prend le chemin de l'Enfer, et est en danger d'y aller s'il ne s'amende, car son papier est bien long, et il y a bien de l'escriture pour luy. Iamais vous ne vistes des gens plus attentifs ny vn plus profond silence. Cét homme de l'autre monde poursuit : Iesus m'a fait voir, disoit-il, à sa main droite vne chose qui n'a point son pareil en beauté, c'est vne lumiere en comparaison de qui le Soleil n'est que tenebres, vn lieu de plaisirs et de contentement, enfin le seiour de Dieu mesme et de tous les bien-heureux. C'est là où i'ay veu les enfans de nos gens, qui sont morts incontinent apres leur Baptesme, mais i'y ay veu fort peu d'hommes et de femmes Sauuages baptisez. A sa main gauche, il m'a descouuert vn feu qui m'a fait trembler de peur, dont nous parle souuent le Pere qui nous enseigne, mais qui est tel qu'il n'y a point de paroles qui en puisse exprimer la rigueur. C'est dans ce feu que i'ay veu brusler les Sauuages qui ne croyent point en Dieu, et ceux qui croyans en luy ne luy ont point obey en cette vie : i'y ay aussi veu des François, ô que le nombre est grand des vns et des autres. Iesus estoit au milieu du Paradis et de l'Enfer, il m'a monstré ses mains et ses pieds percez de gros cloux, puis m'a dit deux ou trois mots : Ignace, me disoit-il, ce que vous auez enduré pendant vostre maladie n'est rien, c'est moy qui ay souffert pendant à la Croix pour vous, moy qui suis vostre Createur et vostre Roy. Quand ie vous enuoye quelque affliction, la faim, la soif, la maladie, la pauureté, souffrez cela patiemment pour moy et à mon exemple.

En suite de cela, Ignace fit vne petite instruction à son auditoire : Il faut, mes freres, leur dit-il, nous assembler tous

les soirs dans vne grande Cabane pour chanter les loüanges de Dieu, et nous exhorter les vns les autres à le seruir fidelement. Il faut tous les matins apres vos prieres en particulier que vous sortiez de vos cabanes et que vous vous promeniez en disant vos Chapelets, et que vous imitiez le Pere qui se retire dans le bois tous les matins pour prier Dieu. N'oubliez point la benediction et l'action de graces en vos repas ; soyez soigneux de corriger vos enfans, et de faire plus d'estat de la foy que Dieu vous a donnée que de vos vies, ainsi finit le Sermon, et chacun se retira chez soy en vn profond silence.

Quoy qu'il en soit de cette vision, soit qu'elle passe pour veritable, soit qu'il n'y ait que de l'imagination, il est tousiours vray de dire qu'elle a produit de bons fruits dans les esprits de tous ceux qui en ont oüy le rapport. Les méchans en ont esté espouuantez et les bons consolez. Ie vis pour lors les pauures Sauuages de Tadoussac bien changez, dit le Pere qui a soin de cette Mission. Ie les ay veus fondre à la foule, Chrestiens et Payens, dans la Chapelle, pour y faire des prieres extraordinaires ; ie les ay veus se promener le soir et le matin disant leurs Chapelets auec vne deuotion toute particuliere ; ie les ay oüy parler à Dieu la nuit, se promenant à l'entour de la Chapelle, auec des paroles animées de deuotion, et sortant d'vn cœur qui sembloit estre veritablement contrit. Ha mon Pere ! me disoit vn des plus zelez, qu'Ignace m'a donné d'espouuante par son discours ! il me semble que ie m'éueille d'vn profond sommeil, i'ay esté aueugle iusques icy et ie commence à ouurir les yeux, il me semble que i'estois mort, et ie commence à viure auiourd'huy, et quoy que ie sois baptisé il y a desia deux estez, il m'est aduis toutesfois que ie ne l'ay pas encore receu en Chrestien. Vne chose si nouuelle fut incontinent diuulguée parmy les Sauuages de Sillery et des Trois Riuieres, dont les mieux disposez en furent viuement touchez.

Les Chrestiens de la mesme Mission firent vne faute assez pardonnable dont ils firent vne penitence publique incontinent apres à la porte de l'Eglise ; mais ayant appris du Pere qui les enseigne quelques exemples de ceux qui font penitence pour leurs pechez, dont quelques-vns ieusnent au pain et à l'eau, d'autres se flagellent quelquesfois, quelques-vns font de grandes aumosnes et de longues prieres, et d'autres meurent de regret et de douleur de leurs fautes, estimerent que la penitence qu'on leur auoit donnée à faire estoit trop petite, et que la satisfaction qu'ils auoient faite publiquement n'estoit point égale à leur delit. Ils se resolurent tous d'vn commun consentement d'en faire vne plus grande, et de se flageller à l'imitation de ces saints Penitens dont ils auoient oüy parler. Ils font sur le champ vne grande discipline de cordes assez grosses pleine de gros nœuds, qu'ils lient au bout d'vn baston pour seruir de poignée, ils la gardent toute la nuit, et le lendemain matin s'estans assemblez au son de la voix du Pere qui les appelle à la Messe, vn des plus considerables entre les Chrestiens pria tout le monde indifferemment de se trouuer à l'Eglise, aussi bien les infideles que les baptisez, pour oüyr vn mot d'importance qu'il auoit à leur dire. Il y auoit pour lors à Tadoussac 6. ou 7. nations differentes, qui se trouuerent dedans ou proche de la Chapelle : alors cét homme zelé se leua au milieu de l'assemblée et tint ce discours. Ie crains fort, dit-il, que le peuple de Tadoussac ne soit point sauué ; ie voy que c'est vn peuple trop méchant, et que iusques icy, apres tant de fautes qu'il a faites, il n'a donné aucun ou fort peu de tesmoignages de son amendement : Tenez, regardez, voila comme la terre est faite, disoit-il monstrant sa main fermée, la terre est ronde comme mon poing ; elle est par tout habitée à ce qu'on nous dit, et n'y a presque point de lieux où il n'y ait des fidelles qui croyent fortement en Dieu. Il n'y a que ce bout du monde, où l'on trouue bien peu de Chrestiens, et encore ceux qui font profession de l'estre sont si foibles dans la foy, que le Demon a bon marché d'eux quand il les attaque. Les François

qui croyent en Dieu sont comme vne forte muraille, le Diable trouue de la resistance quand il s'en approche ; mais ceux de Tadoussac sont comme ce méchant drap percé (c'estoit vn vieil drap qui seruoit de courtine à l'Eglise, faute de quelque autre chose meilleure), nous sommes, disoit-il, comme ce drap troüé, le Demon passe tout au trauers de nos cœurs, comme mon doigt fait au trauers de ce trou ; ce malin esprit fait de nous ce qu'il veut. Pour moy ie crains fort qu'il ne m'arreste en chemin et qu'il ne m'attrappe au milieu de ma course. Que si iamais ie vay au Ciel, le Pere qui nous enseigne y sera si haut qu'à peine le pourray-ie voir ; car que faisons-nous pour y aller? Or sus, ie desire monstrer plus de courage doresnauant, ie veux satisfaire pour mes fautes et marcher droit le reste de mes iours. Là-dessus il tire cette grande discipline qu'il cachoit dessous sa robe, la monstrant à toute l'assemblée, et esleuant le ton de sa voix : Ce n'est pas là le feu d'Enfer que i'ay merité, disoit-il, ce n'est qu'vne petite paille en comparaison de ce qu'on souffre là-bas dans la demeure des Demons. Quand on mettroit mon corps en sang auec ce foüet et qu'on deschireroit ma chair de coups, ie ne croirois pas pourtant auoir payé mes debtes et satisfait à la iustice de Dieu ; mais ie sçay qu'il est infiniment bon et qu'il fait misericorde à ceux qui luy demandent pardon de cœur. Tenez, dit-il au Capitaine, voila la discipline que ie vous mets entre les mains, et mes espaules nuës que ie vous presente, frappez et ne m'espargnez point. Le Capitaine obeyt sur l'heure à sa parole, et luy décharge sur le dos vne gresle de coups ; ce penitent demande humblement pardon à Dieu de ses fautes pendant qu'on le flagelle, et se iette par terre pour la baiser, et se releuant inuite tous les Chrestiens à suiure son exemple, il crie : Venez, tant que vous estes de coupables, venez vous presenter deuant l'Autel, venez satisfaire à la iustice de Dieu. On ne disputa point qui passeroit le premier, les plus proches furent les premiers, chacun s'approcha file à file pour faire sa penitence, chacun determina de ce qu'il vouloit donner et de ce qu'il vouloit receuoir ; les vns demandoient qu'on leur donnast vingt coups, les autres dix, les autres plus, les autres moins. Le Pere, qui estoit sur le point de celebrer la Messe, fut surpris à la veuë de cette nouuelle deuotion, qu'il n'attendoit pas d'vn peuple qui ne sçait encore ce que c'est que de souffrir pour Dieu. Il ne la voulut pas interrompre sur l'heure, de peur de s'opposer aux mouuemens du sainct Esprit ; mais seulement il prit garde qu'elle ne passast les termes de la prudence et qu'il n'y eust point d'excez. La penitence fut si generale, que les innocens y voulurent auoir part aussi bien que les coupables, les enfans mesmes n'y furent point espargnez, les peres et les meres les faisoient approcher de l'Autel, les despoüilloient de leurs petites robes, et prioient celuy qui tenoit le foüet en main de les chastier à discretion selon leur aage et leurs forces, alleguant que ce chastiment estoit desia deu à leur desobeyssance. Ces pauures victimes s'y en alloient de bon cœur, se mettoient à genoüil deuant l'Autel, ioignoient les mains et receuoient sans branler et sans ietter vne petite larme, les coups de foüet qu'on deschargeoit doucement sur leurs chairs innocentes. Il se trouua mesme des meres qui châtierent de leurs Chapelets à guise de discipline leurs petits enfans qui pendoient encore à la mamelle. Vn bon vieillard Chrestien qui venoit de l'habitation de Saint Ioseph, et ne faisoit que d'arriuer à Tadoussac, se trouua fort à propos à cette saincte ceremonie, il en fut si fort touché qu'il cria tout haut qu'il estoit pecheur et qu'il vouloit faire penitence auec les autres ; il s'auance en disant ces paroles, se prosterne en terre, presente ses espaules nuës, et reçoit à l'instant ce qu'il demandoit auec ferueur. Le lendemain il s'en retourne dans son canot à Sillery d'où il estoit party. Enfin celuy qui attendit le dernier fut le mieux payé : ce fut tout à dessein qu'il laissa passer les autres deuant luy et qu'il choisit le dernier rang,

afin de faire sa penitence plus à son aise et auec plus de confusion. C'est à moy, dit ce braue champion de Iesus-Christ, c'est à moy à payer à mon tour, ie suis le plus meschant, il faut que ie sois plus chastié que les autres, ie suis le plus criminel, ie veux estre le plus mocqué. Frappez sur moy hardiment, dit-il à celuy qui tenoit la discipline, tandis que ie me pourmeneray dans l'Eglise pour boire la confusion et pour estre l'opprobre du monde. Aussi-tost dit aussi-tost fait, il se promene le mieux qu'il peut par la Chapelle, et l'autre le suit tousiours frappant et flagellant, à chaque coup qu'on luy donnoit, il disoit des paroles qui faisoient quasi fondre en larmes toute l'assistance. Ie vous supplie, Seigneur, que ce que ie sens maintenant sur ma chair par les coups de foüet que ie sens, effacent les pechez que i'ay escry mal à propos sur vostre liure. Seigneur, ayez pitié de ce pauure homme, disoit-il vne autrefois, qui a merité l'Enfer, et qui vous demande pardon. Ie vous abandonne mon corps et mon ame, et vous promets de vous estre plus fidelle à l'aduenir moyennant vostre grace. Cette flagellation eust esté trop longue si le Pere n'y eust mis fin, qui les consola les voyant dans cét estat de penitence, et les asseura du pardon de leurs fautes si leurs cœurs respondoient à leurs paroles et à leurs actions ; il les aduertit qu'ils n'eussent plus à faire de penitence publique sans le conseil de leurs Confesseurs. La conclusion fut qu'il falloit mieux viure, et monstrer plus de courage à combattre le vice doresnauant, et là-dessus on pendit la discipline à vn clou de la Chapelle, pour aduertir qu'elle estoit là, pour chastier publiquement ceux qui feroient quelque scandale public.

Quatre ou cinq ieunes gens s'en estoient allez à la chasse et ne s'estoient pas trouuez à cette publique satisfaction et generale, ils ne furent pas si-tost de retour qu'on les inuita de faire comme les autres, puis qu'ils estoient coupables. Ils ne se firent pas tirer l'oreille, ils se presenterent tous au commencement de la Messe, et satisfirent au contentement et à l'edification de tous les Chrestiens.

CHAPITRE VI.

De l'hyuernement d'vn Pere auec les Sauuages.

Vne bonne escoüade de Sauuages Chrestiens se disposans pour leur grande chasse, et pour faire leur prouision de chairs d'Elan, me prierent de leur donner vn Pere de nostre Compagnie qui les accompagnast ; ils apportoient pour raison que les Iroquois les poursuiuans par tout, ils estoient contraints de s'éloigner de plusieurs iournées de la maison de prieres, et que dans leur sejour de plusieurs mois, ils souhaittoient ardemment d'auoir quelqu'vn auec eux qui leur pût administrer les Sacremens et leur enseigner le chemin du Ciel. Le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé, il fut bien-tost equippé, tout son bagage estoit renfermé dans vne petite caisse ou dans vn petit coffret qui ne contenoit que les ornemens necessaires pour dire la saincte Messe ; le voila chargé de tous ses meubles et d'vne bonne resolution de bien souffrir, car quiconque s'embarque auec ces peuples ne sera iamais logé dans tout son voyage qu'à l'enseigne de la Croix ; il eut pour compagnon vn ieune François qui ne luy pouuoit donner autre consolation que de le seruir à l'Autel. Comme le gros des Sauuages auoient pris le deuant, deux ieunes hommes l'enleuerent dans vn petit bateau d'escorce, et le porterent en peu de iours où ils s'estoient donné le rendez-vous.

Aussi-tost que ce canot parut, chacun accourt sur les riues du grand fleuue, c'est à qui tesmoignera plus de ioye de la venuë du Pere, on le caresse, non à la mode de la Cour, mais à la mode de la sincerité et de la franchise. Noël Negabamat, que ces bons Neophytes ont choisi pour leur Capitaine, harangua pu-

bliquement, declarant d'vne voix haute et forte les suiets qui auoient amené le Pere, les besoins qu'ils en auoient, les biens qu'ils pouuoient recueillir de sa presence et de sa conuersation, les obligations qu'ils luy auoient de s'estre voulu rendre compagnon de leurs grands trauaux pour les instruire : bref il exhortoit tous ses gens auec vne grande ferueur de rendre toute sorte d'obeyssance et de respect aux volontez de leur Pere.

Tous ceux qui deuoient marcher de compagnie estans rassemblés, on leue le camp, on met toutes les maisons en rouleaux, c'est à dire qu'on plie les escorces qui composent les bastimens, on quitte les bords de la grande riuiere ou le pays des poissons, pour entrer dans la region des Elans, des Cerfs, des Castors et des autres animaux, ausquels ils alloient declarer la guerre. Ie ne parleray point de leur façon de camper, ny de leurs armes, ny de leurs chariots de bagages qui ne sont autres que leurs dos ou des traineaux de bois fort legers, quand la terre est couuerte de neige ; ie ne parleray non plus de diuerses sortes de bestes qu'ils rencontrent dans leurs grandes forests, ny de leurs coûtumes ou de leurs façons de faire : tout cela est décrit dans les Relations precedentes. Ie traceray seulement vn petit crayon de la pieté et de la deuotion que ces bons Neophytes exercent dans leurs grands bois.

On ne manquoit iamais tous les soirs et tous les matins de faire les prieres en public dans vne cabane destinée à cét effet. Les peres et les meres y amenoient leurs enfans, ausquels on donnoit vne petite instruction qui les consoloit merueilleusement. Quelques-vns plus feruens desroboient de leur sommeil pour le donner à Dieu, se leuant plus tost ou se couchant plus tard que les autres pour s'entretenir auec luy dans leurs prieres.

Les hommes demandoient au Pere sa benediction deuant que de sortir de la cabane pour aller à leur chasse, les femmes en faisoient autant deuant que de s'engager dans leur trauail, et les vns et les autres remercioient nostre Seigneur à leur retour de les auoir assistez, et ceux-là mesmes qui retournoient sans auoir rien pris benissoient Dieu d'aussi bon cœur, comme s'ils eussent fait vn tres-heureux rencontre.

Lors qu'il n'y auoit plus de chasse en quelques endroits et qu'ils decabanoient pour porter plus auant dans ces grandes forests leurs pauillons d'escorces, le Pere esleuoit vn Crucifix, tout le monde se mettoit à genoux, et iettans les yeux sur cette image de vie, ils chantoient auec vne deuotion toute simple et toute rauissante, les Litanies des attributs de Dieu, ils prioient leur Sauueur d'estre leur guide et leur conducteur, et leur force dans les fatigues qu'ils alloient prendre auec amour et satisfaction de leurs pechez ; cela fait, chacun se mettoit en chemin, portans ou traisnans tout l'attirail de leur camp. Sur le midy, le Capitaine faisoit faire halte pour prendre vn petit de repos et pour reparer ses forces dans vne hostelerie couuerte de la voûte du Ciel, abbriée de deux ou trois millions d'arbres, où les sieges ne sont que de la neige, où la boisson ne couste qu'à prendre dans vn ruisseau apres qu'on en a fendu la glace, ou bien à puiser dans vne chaudiere en laquelle on fait fondre de la neige, où pour tout partage et pour tout mets vous n'auez qu'vn morceau de boucan sans pain, quasi aussi dur que du bois et aussi insipide que de la filasse. Apres tout la ioye et le contentement s'y rencontre, et ces bonnes gens sont mille fois plus satisfaits que ces bouches delicates qui ont plus d'amertumes de l'excez d'vn grain de sel, que de plaisir de la delicatesse des mets les plus friands. Enfin on sort de ces hosteleries sans mettre la main à la bourse, tout y est dans la franchise du premier siecle.

Mais pour reprendre nostre route quand le Soleil approche de son declin, on s'arreste au lieu le plus auantageux qu'on rencontre pour camper, la place choisie, chacun met bas son fardeau, on quitte sa traisne, et se mettant à genoux, on remercie Dieu de ses bontez et d'auoir conserué toute la bande, et

puis on dresse le bastiment où on doit loger, qui en deux ou trois heures est mis en sa perfection.

Le Pere a celebré la sainte Messe quasi tous les iours, et si quelqu'vn preuoyoit qu'il n'y peust assister si matin, il le venoit prier de retarder vn petit, l'asseurant qu'il se presseroit dans son ouurage.

Les Festes et les Dimanches estoient gardées tres-sainctement, ces bons Neophytes se confessoient et se communioient auec vne ioye incomparable, admirans l'excez des bontez de celuy qui ne dedaignoit pas la bassesse de leurs huttes et de leurs cabanes.

Les Sauuages ont vne deuotion particuliere à la nuit qui fut éclairée de la naissance du Fils de Dieu, il n'y eut pas vn d'eux qui ne voulust ieusner le iour qui la precede. Ils bastirent vne petite Chapelle de branches de cedre et de sapin en l'honneur de la creiche du petit Iesus ; ils voulurent faire quelques penitences pour se mieux disposer à le receuoir dans leurs cœurs en ce iour sacré, et ceux-là mesme qui estoient esloignez de plus de deux iournées se trouuerent à point nommé pour chanter des cantiques en l'honneur de l'enfant nouueau né, et pour s'approcher de la table où il a voulu estre le mets adorable ; ny l'incommodité de la neige, ny la rigueur des froids ne pût estouffer l'ardeur de leur deuotion, cette petite Chapelle leur sembloit vn petit Paradis.

Ils prierent le Pere de faire pour leur consolation et pour leur instruction dans leurs Chapelles volantes, tout ce que nous faisons dans nos Eglises fixes et arrestées, leur donnant des cendres benistes le premier iour de Caresme ; ils auoient le cœur et la bouche pleins de tres-bons sentimens de pieté. Ils receuoient les Ceremonies dans vne si grande droiture et dans vne si grande simplicité, comme des gens qui croient que tout le monde en gouste les bons effets. Ils portoient des rameaux comme des palmes de victoire tout remplis de ioye des triomphes de Iesus-Christ en son entrée dans la ville de Ierusalem.

Ayant veu celebrer à Kebec la feste du grand Sainct Ioseph, patron de toute la Nouuelle France, auec des feux de ioye, ils voulurent luy rendre cét honneur, le cedre ny les autres bois ne leur pouuoient manquer dans ces grandes forests.

Sçachans que Iesus - Christ s'estoit premierement donné aux hommes sous les especes de pain et de vin le iour qui precedoit sa mort, ils tesmoignerent de grands sentimens de son amour, et apres luy auoir rendu mille actions de graces, ils luy demanderent tres-humblement pardon tous ensemble de ce qu'ils n'auoient pas rendu tous les deuoirs de respect et d'honneur à cette adorable victime et à ce diuin Sacrifice.

Ils firent vne action le Vendredy Sainct la plus genereuse qu'on pouuoit quasi attendre d'vn Sauuage : apres auoir adoré la Croix, qu'ils firent reposer sur vne belle robe de castor estenduë en forme de tapis, se souuenans que cét aimable Sauueur auoit prié pour ceux qui le mettoient en Croix, ils luy adresserent cette petite Oraison du profond de leur cœur, parlans pour ceux qui les bruslent, qui les rostissent et qui les mangent : Seigneur, pardonnez à ceux qui nous poursuiuent auec tant de fureur, qui nous font mourir auec tant de rages, ouurez leurs yeux, ils ne voyent goutte, faites qu'ils vous connoissent et qu'ils vous ayment, et alors estans vos amys ils seront les nostres, et nous serons tous vos enfans. Ie ne doute point que tous ces bons sentimens n'ayent beaucoup contribué à la paix dont ils ioüissent maintenant. L'hyuer se passa dans ces courses assez innocentes et dans ces exercices de pieté. Si-tost que la chaleur du Printemps commença d'amollir les neiges, ils retournerent vers les riues du grand fleuue où ils auoient laissé leurs canots et leurs chalouppes. La premiere action qu'ils firent sortans de ces forests, fut de charpenter comme ils peurent vne grande Croix ; les Capitaines y mirent la main les beaux premiers, et la voulurent eux-mesmes porter sur leurs espaules iusques en vn lieu fort éminent où ils la planterent : si-tost qu'elle fut arborée,

ils adorerent en ce bois sacré celuy qui l'auoit sanctifié par sa mort, et le presenterent à son Pere en action de graces de ce qu'il les auoit tous conseruez pendant l'hyuer. Ils alloient parfois fléchir le genoüil deuant ce diuin estendard, faisans leurs petites prieres en ces termes : Seigneur, nous desirons témoigner par ce bois que nous auons erigé en vostre honneur, que vous estes le Maistre de ces grandes forests, que vous regnez sur la mer et sur la terre par le merite de vostre Croix, et que par vos souffrances vous auez payé nos debtes et effacé nos offenses.

Voilà des subiets d'vne grande consolation au milieu de la barbarie, mais certes il faut achepter ces plaisirs de l'esprit auec de grandes fatigues du corps, coucher sur la belle terre tapissée de quelques branches de sapin, n'auoir entre la teste et la neige qu'vne escorce épaisse d'vn teston, viure autant parmy les chiens que parmy les hommes, car tout est pesle mesle dans leurs cabanes, ieusner par fois les Dimanches plus rigoureusement que le Vendredy sainct, n'auoir pour boisson que celle qui est commune aux animaux les plus delaissez de la terre, ne manger pour l'ordinaire que des viandes qui ne font pas tant viure qu'elles empeschent de mourir, n'auoir pour cuisinier que la saleté, compagne inseparable de leur extreme pauureté, souffrir les gausseries et les mépris de ceux qui ne sont pas baptisez, et des enfans qui ne voyant en vn François aucune perfection de Sauuages et ne pouuant encore reconnoistre les vertus d'vn genereux Chrestien, méprise au dernier point ceux qui ne sont pas bons mulets de charge. La Philosophie et la Theologie n'ont point de cours dans ces grands arbres, les jambes des cerfs et les forces des bœufs tiennent les premiers rangs parmy ces peuples.

Tout cela auec quelques Baptesmes que le Pere a faits au milieu des bois, assaisonné de la pieté des bons Neophytes dont ie viens de parler, a donné du contentement à vn homme amateur des souffrances, mais la fumée a esté sa plus grande Croix, ce demy element ou ce mixte imparfait qui retient l'ardeur du feu, la malignité d'vn air empesté desseicha si bien les yeux de ce pauure Pere qu'il en deuint aueugle ; au commencement il ne voyoit qu'vne confusion d'obiets, sans rien distinguer en particulier, si bien que voulant sortir hors de la cabane, il passoit quelquesfois au trauers du feu placé au beau milieu de ces tanieres ; d'autrefois il tresbuchoit aux pieds de quelques-vns, apprestant à rire à ceux-là mesme qui luy portoient compassion. Enfin il perdit entierement la veuë, en sorte qu'il ne se pouuoit plus conduire. Les Sauuages surpris de cét accident voyant qu'outre la perte de ses yeux, il souffroit vne si estrange douleur qu'il en perdoit les forces, consulterent entre-eux s'ils ne l'enuelopperoient point comme vn paquet, pour l'attacher sur leurs traisnes et le tirer comme le reste de leur bagage. Le Pere les entendant se mit à rire et les asseura que s'ils luy vouloient donner vn guide qu'il auoit encore assez de vigueur pour les suiure, ils luy donnent vn enfant auquel le pauure Pere obeïssoit comme vn écolier à son precepteur. Ce n'est pas tout, ils firent vne assemblée sur sa maladie, dont le resultat fut que s'il se vouloit assuiettir à leurs remedes qu'il pourroit guerir ; ce bon Pere ne respirant que l'abandon, leur obeït veritablement à l'aueugle. Là-dessus vne femme, estant choisie pour faire cette cure, se leua de sa place et luy dit : Sors de la Cabane, mon Pere, ouure les yeux, regarde le Ciel. Ce pauure aueugle obeyt sans replique ; estant donc en la posture qu'on le demandoit, cette belle oculiste, armée d'vn morceau de canif ou de fer tout roüillé, luy racle les yeux, en sorte qu'elle en fit tomber vne petite humeur, iamais ce pauure Pere ne souffrit tant : la main de cette operatrice n'estoit pas si legere qu'vne plume, et elle n'auoit non plus de dexterité que de science.

Enfin le malade, estant desesperé de ces braues Medecins, qui auoient plus de bonne volonté que d'experience et que d'industrie, s'adresse à celuy qui luy auoit donné les yeux, et le prie de

les luy rendre vne autre fois si c'est pour sa gloire ; il conuie les Sauuages de faire la mesme demande en cas que sa veuë leur pût estre profitable : ils s'assemblent tous au lieu destiné pour faire leurs prieres, ils prennent la sainte Vierge pour leur Aduocate, le malade sçachant par cœur l'vne des Messes qui se disent en son honneur, la commença, comme s'il eust voulu dire vne Messe seiche, auec vne grande confiance que le Pere des lumieres luy donneroit quelque soulagement dans son mal. Or soit que le moment de sa guerison fust venu, ou que Dieu voulust exaucer les prieres des enfans en faueur de leur Pere par l'intercession de leur Mere, quoy que c'en soit, vn rayon brillant dessilla tout à coup les yeux de ce pauure aueugle, et luy rendit si parfaitement l'vsage de la veuë au milieu de la Messe, qu'il n'a ressenty depuis ce temps-là ny douleur ny incommodité, ny des neiges ny de la fumée, et apres plusieurs mois de souffrances, il est reuenu plein de santé en nostre maison, bien ioyeux d'auoir esté quelque temps Sauuage pour l'amour de Iesus-Christ.

CHAPITRE VII.

De quelques surprises faites par les Iroquois.

I'aymerois quasi autant estre assiegé par des Lutins que par des Iroquois, les vns ne sont gueres plus visibles que les autres ; quand ils sont esloignez on les croit à nos portes, et lors qu'ils se iettent sur leur proye, on s'imagine qu'ils sont en leur pays. Ceux qui ont habité dans les forests de Richelieu et de Montreal ont esté releuez et renfermez plus estroittement qu'aucuns Religieux ny aucunes Religieuses dans les plus petits Monasteres de la France. Il est vray que ces Croates n'ont point paru cette année à Montreal, on n'auoit pas toutesfois d'asseurance qu'ils en fussent beaucoup esloignez. Pour Richelieu, voicy comme ils s'en sont approchez.

Le 14. Septembre de l'an passé, vn soldat trauaillant par diuertissement à la portée d'vn mousquet du Fort, en vn petit champ qu'il disposoit pour y planter du bled d'Inde, quatre ou cinq Iroquois sortant d'vne embuscade se iettent sur luy sans luy faire aucun mal. Ce ieune homme, aymant mieux mourir par le fer que par le feu, se lie si fortement à vne souche et à quelques racines, que iamais ils ne purent l'en tirer ; enragez de voir sa resistance, ils luy deschargent ie ne sçay combien de coups de haches d'armes sur la teste, et voyans qu'ils estoient descouuerts du Fort, et qu'on tiroit desia sur eux, ils quittent ce pauure homme pensant l'auoir massacré : luy prenant courage voulut s'auancer vers le Fort ; mais deux Iroquuois l'apperceuant, tournerent visage, luy donnent encor deux grands coups d'épée au trauers du corps, et si la crainte d'estre surpris par les François ne les eust saisis, ils luy auroient couppé et enleué la peau de la teste auec sa cheuelure qui est l'vn des grands trophées des Sauuages. On pensoit que cét homme estoit mort, le Chirurgien accourut et arresta son sang fort à propos, s'exposant aux embuscades des ennemis qui tiroient dedans le bois : la premiere action que fit ce bon ieune homme estant remis parmy les François, ce fut de demander vn Pere pour se confesser ; cela fait, il fit son testament en faueur des pauures, ausquels il donnoit tout son petit meuble. Or iaçoit qu'il eut deux coups à la teste, deux au bras et quatre dans le corps qu'on iugeoit tous mortels, il guerit neantmoins fauorisé de Dieu.

Quelque temps apres cette surprise, on entendit dans vne Isle voisine des cris de ioye et d'allegresse redoublez par dix ou douze fois pour marque du nombre des Hurons que les Iroquois auoient pris ou massacrez vn peu plus haut que Richelieu, ceux qui resterent de cette defaite se vindrent refugier vers les François. Il y eut entre autres

vn Huron nommé Henry Aonkerati, qui nous asseura qu'il s'estoit eschappé des mains et des liens de ses ennemis, et que deux autres fois en cette mesme année Dieu l'auoit conserué dans la déroute de ses gens.

Le septiesme de Nouembre, vn ieune homme qui commandoit aux ouuriers du Fort, estant sorty seul pour tirer sur quelque gibier quasi à la porte de nos François, fut enuironné des ennemis cachez dans des brossailles, fut mis à mort tres-malheureusement. Ils le dépoüillerent tout nud et luy enleuerent la cheuelure auec la peau de la teste. Comme l'on vit que ce ieune homme tardoit, et qu'on eut apperceu deux canots Iroquois sur la grande Riuiere, on creut qu'ils l'auroient surpris et emmené vif auec eux ; on crie, on l'appelle par son nom, point de response ; on tire le canon sur les coureurs, mais en vain, trois iours apres les corbeaux croaçans à l'entour de son corps donnerent aduis du lieu où il estoit ; on y va, on le trouue estendu sur la terre, transpercé de coups d'espée, trempé dans son sang, et desia vn petit endommagé du bec des oiseaux. La guerre des Sauuages n'est non plus la guerre des François, que la guerre des Parthes n'estoit point la guerre des Romains. Les Peres qui estoient en cette habitation enterrerent ce pauure homme, et offrirent à Dieu plusieurs fois le sainct Sacrifice de la Messe, suppleans à la charité qu'auroient eu pour luy ses parens s'il estoit mort en son pays.

Le douziesme de Decembre, la terre estant couuerte d'vn pied de neige, comme on ne pensoit quasi plus à ces chasseurs d'hommes, et que le froid se faisoit sentir, sept soldats sortirent pour aller querir du bois de chauffage, ayant chargé leur traisneau et le tirant sur la neige ; vne bande de ces Lutins se ietta sur eux à l'improuiste, les plus lestes et les moins embarrassez se deprirent du cordage qu'ils auoient enlassé dans leur corps pour traisner leur charge, et se sauuerent à la course dans leur retranchement ; celuy qui estoit le plus fortement lié au traisneau fut attrapé. Ces barbares luy donnerent de grands coups de leurs masses armées d'vn fer tranchant, et l'ayant renuersé par terre, luy couperent vne partie de la peau de la teste qu'ils emporterent auec le poil. La sentinelle ayant donné aduis, on décharge des fusils sur eux, ce qui les contraignit de se retirer, croyant que ce pauure homme estoit mort. En effet il n'auoit plus de mouuement ; mais comme on eut mis le feu au canon pour le descharger sur les ennemys, il s'éueilla et commença à se traisner : on courre vers luy, on le trouue blessé à la teste de 7. ou 8. grands coups de hache d'armes que tout le monde croyoit estre mortels ; vous eussiez dit que les yeux n'estoient plus en leur place, et le sang qui le trempoit de tout costez le rendoit horriblement affreux, ayant vne partie de la teste descouuerte de son poil et de sa peau. On l'appelle, on luy parle, il n'auoit plus de connoissance, tous ses sens estoient perdus, il n'auoit plus qu'vn mouuement animal qui le faisoit traisner çà et là sans raison. Le Chirurgien, l'ayant fait porter dans le Fort, en eut vn si bon soin qu'il est maintenant en pleine santé ; il fut trois iours sans aucune connoissance et vn fort long temps en danger, à cause que le crasne estoit enfoncé et que les contusions estoient fort grandes. Depuis ce temps là, les François auoient pour cloistre vne pallissade de pieux d'vne bien petite estenduë ; mais enfin les Ambassadeurs Iroquois arriuans au commencement de Iuillet, rompirent la closture de ces pauures reclus, qui n'ayant pas tous le don d'Oraison ne prenoient pas trop de plaisir en vn si petit monastere.

CHAPITRE VIII.

De quelques prisonniers Iroquois.

La Relation de l'an passé portoit que les Hurons ayans pris prisonniers trois

Iroquois, en auoient donné vn aux Algonquins et mené les deux autres en leur pays. Les Algonquins firent present à Monsieur le Gouuerneur de celuy qui leur estoit escheu. Il estoit demy mort et demy bruslé ; mais le soin qu'on en prit le remit en santé.

Ce Printemps, quelques Sauuages en amenerent deux autres, ausquels ils ne firent aucun mal, sçachans bien que les François ne se plaisent point à la cruauté : voicy comme la chose se passa. Sept Algonquins, allant à la chasse des Iroquois, firent traisner leurs canots sur la glace iusques à Richelieu, pour prendre la riuiere qui vient du pays des Iroquois, et qui est plus tost degelée que le grand fleuue. Estant entrez dans vn grand lac d'où sort cette riuiere, ils abordent vne Isle pour y chercher leur proye ; l'vn d'eux estant aux aguets, entend tirer vn coup d'arquebuse, il en donne la nouuelle à ses camarades. Le maistre de ces chasseurs commande qu'on prenne sa refection : Mangeons, dit-il, Camarades, pour la derniere fois : car quoy qu'il arriue, il faut plus tost mourir que de fuyr. Ayant bien disné, vn nommé Makons, s'estant escarté pour descouurir l'ennemy, vit deux canots qui sembloient tirer droit à eux. Ce sont, rapporta-il, des guerriers : Tant mieux, repliqua vn bon Chrestien, nommé Bernard, homme de bien et courageux, il y a plus d'honneur de vaincre des gens armez que des courreurs de bestes. Diescaret qui conduisoit cette petite escoüade se va mettre iustement où ces deux canots venoient aborder. Le premier qui portoit sept hommes, approchant et ne pensant point à cét embuscade, se vit salüé de six coups d'arquebuses, qui furent si adroitement deschargez qu'ils renuerserent six hommes, et le septiesme se sauua à la nage, tirant vers l'autre canot qui venoit derriere. Ce canot ayant pris ce fuyard, ne perdit point cœur, il se destourne de sa route pour aller aborder l'Isle par vn autre endroit et combattre à terre ; mais nos Algonquins leur vont coupper chemin par dedans le bois. Ils estoient huit soldats dans ce second batteau, bien deliberez de venger la mort de leurs gens ; mais vn coup d'arquebuse renuersant l'vn de ces guerriers, fit aussi renuerser le canot dans l'eau ; comme ils auoient pied, ils reprennent courage, ils se presentent pour aborder la terre, nos Algonquins leur vont à la rencontre, ils se battent vaillamment de part et d'autre. Mais Dieu donnant l'auantage à nos gens, ils renuerserent quatre Iroquois dans l'eau et les massacrerent à mesme temps ; les trois autres redoutans les vainqueurs, tournerent visage ; mais Bernard poursuiuit le plus grand, et luy donnant vn petit coup d'espée dans les reins, luy crie : Camarade, rends-toy, autrement tu es mort. L'autre qui estoit plus ieune, fut bientost attrapé, et le troisiesme se sauua : voila comme sept hommes en tuerent vnze et en amenerent deux prisonniers. Le combat cessé, les victorieux vont chercher les corps morts ; ils enleuent la cheuelure de leurs testes, et puis s'embarquent pour leur retour. Le plus ieune de ces deux prisonniers, estant lié trop estroittement, s'en plaignit ; vn Algonquin luy respondit : Camarade, il semble que tu ignores les loix de la guerre. Il les sçait bien, repart son compagnon, il a veu pleurer plusieurs de vos gens, pris et bruslez dans nostre pays, il ne craint point ny vos menaces ny vos tourmens. L'Algonquin croyant qu'il parloit insolemment pour vn prisonnier, luy deschargea deux ou trois coups ; mais le prisonnier ne rabaissant rien de son courage, se mit à chanter, disant que ses parens trouueroient bien le moyen de venger sa mort. Il y a peut-estre cinquante ans qu'aucun prisonnier Sauuage n'a esté si doucement traitté : on ne les battit point dauantage, on ne leur arracha point les ongles, on ne leur couppa aucun doigt, qui sont les premieres caresses que les Sauuages font à leurs prisonniers. Vn iour deuant que d'arriuer à Sainct Ioseph où ils furent amenez, Dieskaret enuoya vn ieune homme donner aduis au Pere qui a soin des Sauuages de ce lieu, qu'il arriueroit bientost, et qu'il ameneroit des prisonniers

à Monsieur le Gouuerneur et aux Chrestiens Sauuages ses amis ; on les entendit plus tost qu'on ne les vit ; car ils s'en venoient chantans dans leurs canots. Chacun accourt sur le bord du grand fleuue ; les prisonniers estoient debout dansans à leur mode au bruit des auirons et au son de la voix des vainqueurs. Les cheuelures de ceux qui auoient esté tuez au combat, attachées au bout de certains bastons, voltigeoient en l'air au gré du vent comme des flouettes ; approchant de nos riues, il se fit vne salue d'arquebusades de part et d'autre auec assez d'adresse. Iean Baptiste Etinechkaouet, les voyant tous prests de mettre pied à terre, fit faire halte, et releuant sa voix, addressa ce peu de paroles au Capitaine qui amenoit ces captifs. Nous prenons plaisir de te voir, tu t'es vaillamment comporté, chacun se resioüit de ta venuë, tu ne pouuois rien apporter de plus agreable à nos yeux que ces despoüilles de nos ennemis dont tu t'es enrichy. Tu sçais bien que nous procedons maintenant d'vne autre façon que nous ne faisions iadis, nous auons ietté par terre toutes nos vieilles coustumes : c'est pourquoy nous te receurons en paix sans faire tort aux prisonniers, sans les frapper ny endommager en quelque façon que ce soit. Ce Capitaine, se leuant debout en son canot, respondit en peu de mots : Ie suis dans vostre pensée, i'ay donné ma parole qu'on n'offenseroit point les prisonniers, resioüissons-nous paisiblement, chantons, faisons festin, dansons, voilà, disoit-il, des suiets d'allegresses, monstrant les cheuelures et les prisonniers assis parmy les Algonquins dans leurs canots. Le Pere qui auoit charge des Sauuages fit aussi sa petite harangue, loüant les guerriers de leur courage et les congratulant de leur douceur, leur remonstrant que c'estoit le propre des chiens et des loups de deuorer leur proye, mais que les hommes deuoient estre humains, notamment enuers leurs semblables ; qu'au reste il auoit donné aduis à Monsieur le Gouuerneur de leur arriuée, et qu'il auoit enuoyé vne escoüade de soldats pour les bienveigner, et là-dessus les soldats firent vne descharge de leurs armes qui plût grandement aux Sauuages. Ces complimens faits, les prisonniers descendirent des canots ; comme ils n'entendoient point la langue Algonquine, ils auoient belle peur qu'on ne les salüast à l'entrée des Cabanes à grands coups de baston, auec des coups de foüets et de cordes, auec des taillades de cousteaux, auec des tisons ardens selon leur coustume. Il n'y a pas longtemps que les Sauuages venans de la guerre et amenans des prisonniers, les filles et les femmes voyant les canots, se iettoient à l'eau toute nuës pour attrapper ce qu'elles pourroient des dépoüilles de l'ennemy. Ces insolences sont bannies de la residence de Saint Ioseph. Il n'y eut qu'vn ieune homme, encore n'estoit-il pas entierement nud, qui se lançant dans la riuiere et faisant le plongeon passa sous le canot du Capitaine, lequel pour recompense luy donna l'vne des arquebuses qu'il auoit enleuées sur les Iroquois ; tous les autres ne branslerent point, les prisonniers furent receus paisiblement comme dans leurs maisons. Les ieunes filles vindrent demander congé au Pere de danser et de se resioüyr, ce qui leur fut aisément accordé ; on planta les estendards, c'est à dire les testes volantes sur les cabanes, et tout le monde fit festin et se resioüit à sa mode.

Ie diray en passant que ce n'est pas peu auoir gaigné sur les Sauuages, d'empescher qu'ils ne deschargeassent leur colere sur ceux qui les traittent auec vne fureur diabolique quand ils les tiennent. Il se rencontra vne vieille à qui la veuë de ces nouueaux hostes faisoit bien mal au cœur ; elle n'osa neantmoins les toucher sans en auoir permission, s'addressant au Pere, elle luy dit : Mon Pere, permettez-moy de caresser vn petit les prisonniers, c'est vn terme ironique dont ils se seruent les voulant tourmenter ; ils ont tué, bruslé, mangé mon pere, mon mary et mes enfans. Permettez, mon Pere, que ie les caresse. Le Pere luy ayant reparty qu'en effet ces Iroquois l'auoient bien offensée,

mais aussi qu'elle auoit fasché Dieu, et qu'à la mesme mesure qu'elle mesureroit ses ennemis Dieu la mesureroit, qu'elle trouueroit le pardon si elle pardonnoit, et la vengeance si elle se vengeoit. Cette pauure femme ne repartit autre chose, sinon : Ie ne leur feray donc point de mal.

En ce mesme temps, le Pere demandant par rencontre à vne autre femme si elle aymoit Nostre Seigneur, cette femme qui est d'vn naturel extremement vindicatif, et qui autrefois estoit comme enragée contre les Iroquois, répondit d'vn bon accent : I'ayme Dieu plus que ie ne haïs les Iroquois : c'est ce seul amour que ie luy porte qui m'empesche de leur faire ressentir les torts qu'ils m'ont faits. Ie suis restée seule d'vne grosse famille, ie suis pauure et abandonnée, ils m'ont mise en cét estat, ayant rosty et mangé tous mes parens et tous mes amys : en effet, mon cœur veut hayr ces gens-là, disoit-elle ; mais il a plus d'amour pour Dieu qu'il n'a de hayne et d'auersion pour eux : c'est pourquoy ie ne leur veux aucun mal. Rentrons s'il vous plaist en discours.

Le second iour apres l'arriuée de ces prisonniers, Monsieur le Gouuerneur, se transportant à la residence de S. Ioseph bien accompagné, entra dans nostre petite maison, où se trouuerent aussi les vainqueurs, les vaincus et les autres Sauuages. Dieskareth parla en cette sorte : C'est à vous à qui i'addresse ma parole, vous qui n'estes qu'vne mesme chose, vous qui n'auez qu'vn mesme secret, vous qui vous parlez à l'oreille ; c'est au Capitaine des François, c'est à vous qui depuis trois ans estes deuenus François, c'est à toy Negabamat, c'est à toy Etinechkaouat, à qui i'addresse ma voix, vous n'estes qu'vn mesme conseil, escoutez-moy (il nommoit les deux Capitaines qui sont à S. Ioseph), encore que ie n'aye point d'esprit, souffrez que ie vous parle. Apres ce preambule, il expliqua le dessein qu'il auoit eu allant à la guerre, et le bon rencontre que le Ciel luy auoit fait faire, et pour conclusion il dit : I'ay veu, i'ay tué, i'ay pris, i'ay amené, les voila presens, i'entre dans vos pensées, elles sont bonnes, ie penetre dans vos cœurs, vous qui n'auez qu'vne mesme demeure, qui n'auez qu'vn mesme auis, soyez les Dieux de la terre, mettez la paix par tout, donnez le repos à tout le pays. Puis mettant la main sur les testes des prisonniers, qui estoient liez deuant Monsieur le Gouuerneur : Les voila tous entiers sans estre offensez, ie vous les liure, disposez-en selon vos pensées.

Bernard se leuant parla en ces termes: Ie confirme tout ce qu'a dit celuy qui vient de haranguer, et pour prouuer que sa parole est veritable, et que luy et moy vous donnons ces prisonniers, ie vay ietter au feu leurs liens et le cousteau qui les couppera et toute ma colere. Disant cela, il tire vn cousteau, couppe les liens, et iettant tout dans le feu : Ie n'ay plus, dit-il, de passion que pour la paix. Et ayant fait leuer debout les prisonniers, les presenta à Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur ; lequel leur fit respondre par son interprete, qu'il honoroit leur vaillance et leur courage, qu'il les auoit tousiours aimez, notamment ceux qui estoient deuenus ses freres et ses parens par le Baptesme, qu'au reste il ne vouloit pas que son action de grace pour le present qu'ils luy faisoient fust vne parole toute nuë, qu'il la vouloit reuestir de robes et armer de poudre et de plomb, parlant conformement à leur façon de s'enoncer, et là dessus, il leur fit de beaux presens. Les Iroquois, qui iusques alors auoient gardé le silence, incertains du succez de ce conseil et des harangues qu'ils n'entendoient pas, commencerent à changer de posture et de visage ; l'vn d'eux, homme grand et bien-fait se presente deuant Monsieur le Gouuerneur, s'écriant : Voila qui va bien, mon corps est deliuré de la mort, ie suis retiré du feu ; Onontio, tu m'as donné la vie, ie t'en remercie, ie ne m'oublieray iamais de ce bien-fait, tout mon pays en sera reconnoissant, la terre va estre toute belle, la riuiere sera toute calme et toute vnie, et la paix nous fera tous amys. Ie n'ay plus d'ombre deuant mes

yeux. Les ames de mes ancestres massacrez par les Algonquins sont disparuës, ie les ay sous mes pieds. Onontio, il faut auoüer que tu es bon, et que nous sommes meschans ; mais nostre colere est partie, ie n'ay plus de vigueur que pour la ioye et pour la paix. Et disant cela, il se mit à danser d'vne façon vn peu differente de celle de nos Sauuages. Il chantoit, il se remuoit, il estendoit les bras, il les esleuoit en haut comme apostrophant le Ciel, il se mettoit à genoüil, et dansoit en cette posture, leuant les yeux et les bras vers le Ciel, puis se leuant tout à coup, prend vne hache, il entre comme en furie, et en se destournant ietta sa hache au feu, disant : Voilà ma colere à bas, adieu la guerre, ie pose les armes, ie suis vostre amy pour iamais. S'il y a dans ces peuples des actions barbares, il y a des pensées dignes de l'esprit des Grecs et des Romains.

La Ceremonie faite, chacun se retira en son quartier, les prisonniers demeurerent en liberté, en sorte neantmoins que quelques soldats François les veilloient, ce que nos Sauuages mesmes ne pouuoient supporter, disant qu'il ne falloit pas craindre qu'ils se sauuassent et qu'on les tiendroit pour des poltrons en leur pays, d'auoir eu peur de ceux qui leur auoient donné la vie. I'ay souuent remarqué que les Sauuages, naturellement volages et inconstans, sont tres-feruens dans quelques coustumes de leur pays.

Cecy se passa le dix-huitiéme de May. Bien-tost apres, Monsieur le Gouuerneur, renuoyant ces Iroquois aux Trois Riuieres, ordonna au sieur de Chanflour d'équiper le prisonnier Iroquois qu'on auoit tenu tout l'hyuer, et de l'enuoyer en son pays porter les nouuelles de ce qui se passoit icy, auec ordre de dire aux Capitaines des Iroquois que Onontio se resentant de la courtoisie qu'il auoit receuë d'eux, lors qu'ils luy ramenerent deux prisonniers François, non seulement il l'auoit retiré de la main des Algonquins, mais qu'il luy auoit donné la liberté comme il auoit desia fait à vn Sokokiois leur amy et allié, qu'au reste il auoit encore deux prisonniers pleins de santé, et qu'il estoit tout prest de les rendre apres les auoir entendu parler sur ce sujet, que l'occasion d'applanir la terre et de faire vne paix vniuerselle entre toutes les Nations, estoit toute belle, qu'ils en feroient comme bon leur sembleroit. Le Chapitre suiuant nous fera voir le succez de ce voyage.

CHAPITRE IX.

Traitté de la paix entre les François, Iroquois et autres Nations.

Le cinquiesme iour de Iuillet, le prisonnier Iroquois mis en liberté et renuoyé en son pays, comme i'ay dit au Chapitre precedent, parut aux Trois Riuieres accompagné de deux hommes de consideration parmy ces peuples, deleguez pour venir traitter de paix auec Onontio (c'est ainsi qu'ils nomment Monsieur le Gouuerneur), et tous les François et tous les Sauuages nos alliez.

Vn ieune homme, nommé Guillaume Cousture, qui auoit esté pris auec le Pere Isaac Iogues, et qui depuis ce temps-là estoit resté dans le pays des Iroquois, les accompagnoit ; si-tost qu'il fut reconnu, chacun se ietta à son col, on le regardoit comme vn homme ressuscité qui donne de la ioye à tous ceux qui le croyoient mort, ou du moins en danger de passer le reste de ses iours dans vne tres-amere et tres-barbare captiuité. Ayant mis pied à terre, il nous informa du dessein de ces trois Sauuages, auec lesquels il auoit esté renuoyé. Le plus remarquable des trois, nommé Kiotscaeton, voyant les François et les Sauuages accourir sur le bord de la riuiere, se leua debout sur l'auant de la Chalouppe qui l'auoit amené depuis Richelieu iusques aux Trois Riuieres ; il estoit quasi tout couuert de Pourcelaine ; faisant signe de la main qu'on l'escoutast, il s'escria : Mes Freres, i'ay quitté mon pays pour vous venir voir,

me voila enfin arriué sur vos terres ; on m'a dit à mon depart que ie venois chercher la mort, et que ie ne verrois iamais plus ma patrie, mais ie me suis volontairement exposé pour le bien de la paix : ie viens donc entrer dans les desseins des François, des Hurons et des Algonquins, ie viens pour vous communiquer les pensées de tout mon pays. Et cela dit, la Chalouppe tire vn coup de pierrier, et le Fort respond d'vn coup de canon pour marque de resioüissance.

Ces Ambassadeurs, ayans mis pied à terre, furent conduits en la chambre du sieur de Chanflour, lequel leur fit fort bon accueil ; on leur presenta quelques petits rafraischissemens, et apres auoir mangé et petuné, Kiotsaeton, qui portoit tousiours la parole, dit à tous les François qui l'enuironnoient : le trouue bien de la douceur dans vos maisons, depuis que i'ay mis le pied dans vostre pays ie n'ay veu que de la resiouissance, ie voy bien que celuy qui est au Ciel veut conclure vne affaire bien importante, les hommes ont des esprits et des pensées trop differentes pour tomber d'accord, c'est le Ciel qui reünira tout. Ce mesme iour on enuoya vn canot à Monsieur le Gouuerneur pour l'informer de la venuë de ces nouueaux hostes.

Cependant et eux et les prisonniers qui n'estoient pas encor rendus auoient toute liberté de s'aller promener où ils vouloient. Les Algonquins et les Montagnais les inuitoient à leurs festins, et petit à petit ils s'accoustumoient à conuerser ensemble. Le sieur de Chanflour, les ayant bien traittez certain iour, leur dit qu'ils estoient parmy nous comme dans leur pays, qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux, qu'ils estoient dans leur maison. Kiotsaeton repartit à ce compliment auec vne pointe assez aiguë et assez gentile : le te prie, dit-il à l'Interprete, de dire à ce Capitaine qui nous parle, qu'il vse d'vne grande menterie en nostre endroit, du moins est-il asseuré que ce qu'il dit n'est pas veritable. Et là-dessus il fit vne petite pause pour laisser former l'estonnement ; puis il adiousta : Ce Capitaine me dit que ie suis icy comme dans mon pays, cela est bien esloigné de la verité : car ie ne serois ny honoré ny caressé dans mon pays, et ie voy icy que tout le monde m'honore et me caresse. Il dit que ie suis comme dans ma maison ; c'est vne espece de menterie : car ie suis maltraitté dans ma maison, et ie fais icy tous les iours bonne chere, ie suis continuellement dans les festins : ie ne suis donc pas icy comme dans mon pays, ny comme dans ma maison. Il fit quantité d'autres reparties qui tesmoignoient assez qu'il auoit de l'esprit.

Enfin Monsieur le Gouuerneur estant arriué de Quebec aux Trois Riuieres, apres auoir consideré les Ambassadeurs, leur donna audience le deuxiéme Iuillet. Cela se fit dans la cour du Fort où l'on fit estendre de grandes voiles contre l'ardeur du Soleil : voicy comme le lieu estoit disposé. D'vn costé estoit Monsieur le Gouuerneur, accompagné de ses gens, et du Reuerend Pere Vimont, Superieur de la Mission. Les Iroquois estoient assis à ses pieds sur vne grande escorce de prusse, ils auoient tesmoigné deuant l'assemblée qu'ils se vouloient mettre de son costé pour marque de l'affection qu'ils portoient aux François.

A l'opposite estoient les Algonquins, les Montagnais et les Attikamegues, les deux costez estoient fermez de quelques François et de quelques Hurons. Au milieu il y auoit vne grande place vn peu plus longue que large, où les Iroquois firent planter deux perches, et tirer vne corde de l'vn à l'autre pour y pendre et attacher les paroles qu'ils nous deuoient porter, c'est à dire, les presens qu'ils nous vouloient faire, lesquels consistoient en dix-sept colliers de pourcelaine, dont vne partie estoit sur leur corps ; l'autre partie estoit renfermée dans vn petit sac placé tout aupres d'eux. Tout le monde estant assemblé, et chacun ayant pris place, Kiotsaeton qui estoit d'vne haute stature se leua et regardant le Soleil, et puis tournant ses yeux sur toute la Compagnie, il prit vn collier de porcelaine en sa main, commençant sa harangue d'vne voix forte : Onontio, preste l'oreille, ie suis la bouche de tout mon

pays, tu escoutes tous les Iroquois entendant ma parole, mon cœur n'a rien de mauuais, ie n'ay que de bonnes chansons en bouche, nous auons des tas de chansons de guerre en nostre pays, nous les auons toutes iettées par terre, nous n'auons plus que des chants de resioüissance. Et là-dessus il se mit à chanter, ses compatriotes respondirent, il se pourmenoit dans cette grande place comme dessus vn theatre ; il faisoit mille gestes, il regardoit le Ciel, il enuisageoit le Soleil, il frottoit ses bras comme s'il en eust voulu faire sortir la vigueur qui les anime en guerre. Apres auoir bien chanté, il dit que le present qu'il tenoit en main, remercioit Monsieur le Gouuerneur de ce qu'il auoit sauué la vie à Tokhrahenehiaron, le retirant l'Automne passé du feu et de la dent des Algonquins ; mais il se plaignit gentiment de ce qu'on l'auoit renuoyé tout seul dans son pays : Si son canot se fust renuersé, si les vents l'eussent fait submerger, s'il eût esté noyé, vous eussiez long-temps attendu le retour de ce pauure homme abysmé, et vous nous auriez accusez d'vne faute que vous-mesmes auriez faites. Cela dit, il attacha son collier au lieu destiné.

En tirant vn autre, il l'attacha au bras de Guillaume Cousture, en disant tout haut : C'est ce collier qui vous ramene ce prisonnier. Ie ne luy ay pas voulu dire estant encore dans le pays : Va t'en, mon neueu, prends vn canot et t'en retourne à Quebec : mon esprit n'auroit pas esté en repos, i'aurois tousiours pensé et repensé à part moy, ne s'est-il pas perdu ; en verité ie n'aurois pas eu d'esprit si i'eusse procedé en cette sorte. Celuy que vous auez renuoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage. Il commença à les exprimer, mais si pathetiquement qu'il n'y a tabarin en France si naïf que ce Barbare. Il prenoit vn baston, le mettoit sur sa teste comme vn paquet, puis le portoit d'vn bout de la place à l'autre, representant ce qu'auoit fait ce prisonnier dans les saults et dans le courant d'eau, ausquels estant arriué, il auoit transporté son bagage piece à piece, il alloit et reuenoit representant les voyages, les tours et retours du prisonnier, il s'échouoit contre vne pierre, il reculoit plus qu'il n'auançoit dans son canot, ne le pouuant soustenir seul contre les courans d'eau, il perdoit courage, et puis reprenoit ses forces ; bref, ie n'ay iamais rien veu de mieux exprimé que cette action. Encore, disoit-il, si vous l'eussiez aidé à passer les saults et les mauuais chemins, et puis en vous arrestant et petunant si vous l'eussiez regardé de loin vous nous auriez consolez : mais ie ne sçay où estoit vostre pensée, de renuoyer ainsi vn homme tout seul dans tant de dangers : ie n'ay pas fait le mesme. Allons, mon neueu, dit-il à celuy que vous voyez deuant vos yeux, suis-moy, ie te veux rendre dans ton pays au peril de ma vie. Voila ce que disoit le second collier qu'il attacha aupres de l'autre.

Le troisiéme témoignoit qu'ils auoient adiousté quelque chose du leur, aux presens que Monsieur le Gouuerneur auoit donnez au captif qu'il auoit renuoyé en leur pays, et que ces presens auoient esté distribuez aux Nations qui leur sont alliées pour arrester leurs haches, pour faire tomber des mains de ceux qui s'embarquoient pour venir à la guerre, leurs armes et leurs auirons. Il nomma toutes ces Nations.

Le quatriéme present estoit pour nous asseurer que la pensée de leurs gens tuez en guerre ne les touchoit plus, qu'ils mettoient leurs armes sous leurs pieds. I'ay passé, disoit-il, aupres du lieu où les Algonquins nous ont massacrez ce Printemps. I'ay veu la place du combat où ils ont pris les deux prisonniers qui sont icy : i'ay passé viste, ie n'ay point voulu voir le sang respandu de mes gens, leurs corps sont encore sur la place, i'ay destourné mes yeux de peur d'irriter ma colere. Puis frappant la terre et prestant l'oreille, i'ay oüy la voix de mes Ancestres massacrez par les Algonquins, lesquels voyans que mon cœur estoit capable de se venger, m'ont crié d'vne voix amoureuse : Mon petit fils, mon petit fils, soyez bon, n'entrez point en fureur, ne pensez plus

à moy, car il n'y a plus de moyen de nous retirer de la mort, pensez aux viuans, cela est d'importance, retirez ceux qui viuent encore du glaiue et du feu qui les poursuit, vn homme viuant vaut mieux que plusieurs trespassez. Ayant oüy ces voix, i'ay passé outre et m'en suis venu à vous pour deliurer ceux que vous tenez encore.

Le cinquiéme fut donné pour nettoyer la riuiere, pour chasser les canots ennemys qui pourroient troubler la nauigation. Il faisoit mille gestes comme s'il eust amassé les vagues, et donné vn calme depuis Quebec iusques au pays des Iroquois.

Le sixiéme pour applanir les saults et les cheutes d'eau ou les grands courans qui se trouuent sur les riuieres sur lesquels il faut nauiger pour aller en leur pays. I'ay pensé perir, disoit-il, dans des boüillons d'eau : voila pour les appaiser. Et auec ses mains et ses bras il vnissoit et arrestoit les torrens.

Le septiéme estoit pour donner vne grande bonace au grand Lac de Sainct Louys, qu'il faut trauerser : Voilà, disoit-il, pour le rendre vny comme vne glace, pour appaiser les vents et temperer la colere des eaux. Et puis ayant par ses gestes rendu le chemin fauorable, il attacha vn collier de porcelaine au bras d'vn François, et le tira tout droit au trauers de la place pour marque que nos canots iroient sans peine en leur pays.

Le huitiéme faisoit tout le chemin qu'il faut faire par terre, vous eussiez dit qu'il abattoit des arbres, qu'il couppoit des branches, qu'il repoussoit des bois, qu'il mettoit de la terre és lieux plus profonds. Voila, disoit-il, le chemin tout net, tout poly, tout droit, il se baissoit vers la terre, regardant s'il n'y auoit plus d'épines ou de bois, s'il n'y auoit point de butte qu'on pût heurter en marchant : C'en est fait, on verra la fumée de nos bourgades depuis Quebec iusques au fonds de nostre pays, tous les obstacles sont ostez.

Le neufiéme estoit pour nous enseigner que nous trouuerions du feu tout prest dans leurs maisons, que nous n'aurions pas la peine d'aller querir du bois, que nous en trouuerions de tout fait, et que ce feu ne s'esteindroit iamais ny iour ny nuit, que nous en verrions la clarté iusques dans nos fouyers.

Le dixiéme fut donné pour nous lier tous ensemble tres-estroittement, il prit vn François, enlaça son bras dans le sien, et vn Algonquin de l'autre, et s'estant ainsi lié auec eux : Voila le nœud qui nous attache inseparablement, rien ne nous pourra des-vnir. Ce collier estoit extraordinairement beau. Quand la foudre tomberoit sur nous, elle ne pourroit nous separer, car si elle couppe ce bras qui vous attache à nous, nous nous saisirons incontinent par l'autre, et là-dessus il se retournoit et saisissoit le François et l'Algonquin par leurs deux autres bras, les tenant si ferme qu'il paroissoit ne vouloir iamais quitter.

Le vnziéme inuitoit à manger auec eux. Nostre pays est remply de poisson, de venaison, de chasse, tout y est plein de cerfs, d'eslans, de castors : quittez, disoit-il, quittez ces puans pourceaux qui courrent icy parmy vos habitations, qui ne mangent que des saletez, et venez manger de bonnes viandes auec nous, le chemin est frayé, il n'y a plus de danger. Il faisoit les gestes conformement à son discours.

Il esleua le douziéme collier pour dissiper tous les nuages de l'air, afin qu'on vist tout à descouuert, que nos cœurs et les leurs ne fussent point cachez, que le Soleil et la verité donnassent iour par tout.

Le treiziéme fut pour faire ressouuenir les Hurons de leur bonne volonté. Il y a cinq iours, disoit-il, c'est à dire cinq années, que vous auiez vn sac remply de porcelaine et d'autres presens tous preparez pour venir chercher la paix : qui vous a détournez de cette pensée ? Ce sac se renuersera, les presens tomberont, ils se casseront, ils se dissiperont, et vous perdrez courage.

Le quatorziéme fut pour presser les Hurons qu'ils se hastassent de parler, qu'ils ne fussent point honteux comme des femmes, et que prenans resolution

d'aller aux Iroquois, ils passassent par le pays des Algonquins et des François.

Le quinziéme fut pour tesmoigner qu'ils auoient tousiours eu enuie de ramener le Pere Iogues et le Pere Bressani, que c'estoit leur pensée ; que le Pere Iogues leur fut dérobé, et qu'ils auoient donné le Pere Bressani aux Hollandois, pour ce qu'il l'auoit desiré : S'il eust eu patience, ie l'aurois ramené ; que sçay-ie maintenant où il est ? peut-estre est-il mort, peut-estre est-il noyé, nostre dessein n'estoit pas de le faire mourir. Si François Marguerie et Thomas Godefroy, adioustoit-il, fussent restez en nostre pays, ils seroient mariez maintenant et nous ne serions plus qu'vne Nation, et moy ie serois des vostres. Le Pere Iogues entendant ce discours, nous dit en sousriant : Le bucher estoit preparé, si Dieu ne m'eust sauué, cent fois ils m'eussent osté la vie, ce bon homme dit tout ce qu'il veut. Le Pere Bressani nous dit le mesme à son retour.

Le seiziéme fut pour les receuoir en ce pays icy quand ils y viendroient, et pour les mettre à couuert, pour arrester les haches des Algonquins et les canots des François : Quand nous ramenasmes vos prisonniers il y a quelques années, nous pensions estre de vos amys, et nous entendismes des arquebuses et des canons siffler de tous costez : cela nous fit peur, nous nous retirasmes, et comme nous auons du courage pour la guerre, nous prismes resolution d'en donner des preuues pour le Printemps suiuant ; nous parusmes sur vos terres et prismes le P. Iogues auec des Hurons.

Le dix-septiéme present estoit le collier propre que Honatteuiate portoit en son pays ; ce ieune homme estoit l'vn des deux prisonniers derniers. Sa mere, qui estoit tante du P. Iogues au pays des Iroquois, enuoya son collier pour celuy qui auoit donné la vie à son fils ; cette bonne femme, apperceuant que le bon Pere qu'elle appelloit son neueu estoit en ce pays-cy, en fut fort resioüye et son fils encore plus ; car il parut tousiours triste iusques à tant que le P. Iogues fut descendu de Montreal, alors il commença à respirer et à se monstrer gaillard.

Apres que ce grand Iroquois eut dit tout ce que dessus, il adiousta : Ie m'en vay passer le reste de l'esté en mon pays, en jeux, en danses, en resioüissances pour le bien de la paix ; mais i'ay peur que pendant que nous danserons, les Hurons ne nous viennent pincer et importuner. Voila ce qui se passa en cette assemblée ; chacun auoüa que cét homme estoit pathetique et eloquent. Ie n'ay recueilly que quelques pieces comme decousuës tirées de la bouche de l'interprete, qui ne parloit qu'a bâtons rompus, et non dans la suitte que gardoit ce Barbare.

Il entonna quelques chansons entre ses presens, il dansa par resioüissance, bref, il se monstra fort bon Acteur, pour vn homme qui n'a d'autre estude que ce que la nature luy a appris sans regle et sans preceptes. La conclusion fut que les Iroquois, les François, les Algonquins, les Hurons, les Montagnets et les Attikamegues danseroient tous, et se resioüyroient auec beaucoup d'allegresse.

Le lendemain, Monsieur le Gouuerneur fit festin à tous ceux de ces Nations qui se trouuerent aux Trois Riuieres, pour les exhorter tous ensemble à bannir toutes les deffiances qui les pourroient diuiser. Les Iroquois tesmoignerent toute sorte de satisfaction, ils chanterent et danserent selon leurs coustumes, et Kiotsaeton recommanda fort aux Algonquins et aux Hurons d'obeyr à Onontio, et de suiure les intentions et les pensées des François.

Le quatorziéme du mesme mois, Monsieur le Gouuerneur respondit aux presens des Iroquois, par quatorze presens qui auoient tous leurs significations, et qui portoient leurs paroles. Les Iroquois les accepterent tous auec de grands témoignages de satisfaction qu'ils faisoient paroistre par trois grands cris, poussez à mesme temps du fond de leur estomach à chaque parole ou à chaque present qui leur estoit fait. Ainsi fut concluë la paix auec eux à condition qu'ils ne feroient aucun acte d'hostilité auec les Hurons,

ou enuers les autres Nations nos alliées, iusques à ce que les principaux de ces Nations qui n'estoient pas presens eussent agy auec eux.

Cette affaire estant heureusement concluë, Pieskaret se leuant, fit vn present de quelque pelleterie à ces Ambassadeurs, s'écriant que c'estoit vne pierre ou vne tombe qu'il mettoit dessus la fosse de ceux qui estoient morts au dernier combat, afin qu'on ne remuast plus leurs os, et qu'on perdist la memoire de ce qui leur estoit arriué sans plus iamais penser à la vengeance.

Noël Negabamat se leua en suitte, il mit au milieu de la place cinq grandes peaux d'Elans : Voila, dit-il aux Iroquois, dequoy vous armer les pieds et les iambes, de peur que vous ne vous blessiez au retour, s'il restoit encore quelque pierre au chemin que vous auez applany. Il en presenta encore cinq autres pour enseuelir les corps de ceux que le combat auoit fait mourir, et pour appaiser la douleur de leurs parens et amys qui ne les pourroient souffrir sans sepulture ; qu'au reste que luy et ses gens qui sont à Sillery, n'ayant qu'vn mesme cœur auec leur frere aisné Monsieur le Gouuerneur, ils ne faisoient qu'vn present auec le sien. Finalement on tira trois coups de canon pour chasser le mauuais air de la guerre, et se réioüyr du bonheur de la paix.

Quelque temps apres cette assemblée, vn Huron mal basty, abordant le Capitaine Iroquois, qui auoit tousiours agy et parlé, luy voulut ietter quelque deffiance des François ; mais ce Capitaine luy repartit gentiment en ces termes : I'ay la face peinte et barboüillée d'vn costé, et de l'autre costé ie l'ay toute nette : ie ne voy pas bien clair du costé que ie suis barboüillé, de l'autre i'ay la veuë bonne ; le costé peint est le costé des Hurons, ie n'y voy quasi goutte ; le costé net est le costé des François, i'y voy clair comme en plein midy. Cela dit, il se teut, et cét esprit malfait demeura confus.

Sur le soir, le R. P. Vimont, Superieur de la Mission, ayant fait venir les Iroquois dans nostre maison, leur fit quelques petits presens, leur donna du petun ou tabac, et à chacun vn beau calumet ou vne pippe pour le prendre. Kiotsaeton luy fit vn remerciement plein d'esprit : Quand ie suis party de mon pays, i'ay abandonné ma vie, ie me suis exposé à la mort, si bien que ie vous suis redeuable de ce que ie suis encore viuant. Ie vous remercie de ce que ie voy encore le Soleil, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien receu, ie vous remercie de ce que vous m'auez bien traitté, ie vous remercie de toutes les bonnes conclusions que vous auez prises, toutes vos paroles nous sont extremement agreables, ie vous remercie de vos presens, vous nous auez couuers depuis les pieds iusques à la teste, il ne nous restoit plus que la bouche de libre, et vous l'auez remply d'vn beau calumet et resioüye de la faueur d'vne herbe qui nous est tres-douce. Ie vous dis donc adieu, non pour long-temps ; car vous aurez bien-tost de nos nouuelles : quand nous ferions naufrage dans les eaux, quand nous serions bien submergez, ie ne croy pas que les Elemens ne rendissent quelque témoignage à nos compatriotes de vos bien-faits ; et ie m'asseure que quelque bon genie nous a deuancez, et que nos compatriotes ressentent desia vn auant-goust des bonnes nouuelles que nous leur allons porter.

Le Samedy quinziéme, ils partirent des Trois Riuieres. Monsieur le Gouuerneur leur donna deux ieunes garçons François, tant pour les aider à reconduire leurs canots, et leurs presens que pour tesmoigner la confiance qu'il auoit en ces peuples.

Le Capitaine Kiotsaeton, voyant tous ses gens embarquez, esleua sa voix et dit aux François et aux Sauuages qui estoient sur les riues du grand fleuue : Adieu, mes freres, ie suis de vos parens, ie m'en vay rapporter de bonnes nouuelles en nostre pays. Puis se retournant vers Monsieur le Gouuerneur : Onontio, ton nom sera grand par toute la terre, ie ne pensois pas reporter ma teste que i'auois hazardée, ie ne pensois pas qu'elle deust resortir de vos portes,

et ie m'en retourne chargé d'honneur, de presens et de bien-veillance. Mes freres, parlant aux Sauuages, obeyssez à Onontio et aux François, ils ont le cœur et les pensées fort bonnes, tenez-vous bien vnys auec eux et vous accommodez à leurs façons de faire, vous aurez bien-tost de nos nouuelles. Les Sauuages respondirent par vne gentile salue d'arquebusades, et le Fort tira vn coup de canon, ainsi se termina leur Ambassade. Dieu fasse reüssir le tout pour sa plus grande gloire.

CHAPITRE X.

Suite du traitté de la paix.

Il estoit necessaire pour conclure et pour asseurer la paix dans ce nouueau monde que les deputez des Iroquois, les deputez des Hurons, et les principaux Capitaines de trois ou quatre peuples Algonquins se trouuassent tous ensemble, en vn mesme endroit auec Monsieur le Gouuerneur, et que toutes ces Nations qui parlent de trois ou quatre langues differentes, qui ont des humeurs si esloignez les vns des autres, et qui depuis tant d'années se mangent, se deuorent et se bruslent comme des enragez, fissent vne action de tres-grande sagesse, et que tant de barbares inhumains trouuassent de la douceur pour s'accorder; bref, il falloit pour mettre tout dans l'asseurance que les vns allassent visiter les autres dans leur propre pays: tout cela sembloit impossible à l'industrie humaine; mais quand Dieu se mesle d'vne affaire, il ne peut manquer de conduite. Les ames saintes et espurées qui soustiennent ces pauures peuples par leurs prieres et par leurs vœux ont fait ce grand ouurage. Iamais toutes ces Nations qui ont de coustume de nous venir voir tous les ans, n'étoient descendues si tard, et si elles fussent arriuées plus tost, elles n'auroient peu remonter, les Ambassadeurs Iroquois qui tenoient le nœud de l'affaire entre les mains n'y estans pas. Nous estions tous les iours dans l'attente, philosophans de loin sur les suiets qui pouuoient causer vn retardement si extraordinaire. Il n'estoit descendu pas vn seul canot, ny des Algonquins, ny des Nipissiriniens, ny des Hurons pour nous donner quelque connoissance de ce qui se passoit en ce pays plus haut, chacun en parloit selon son genie et conformement à son inclination. Les vns disoient que tous les François qui estoient montez au pays des Hurons auec nos Peres estoient massacrez, que le Demon auoit parlé à quelques Sauuages, et par consequent qu'il ne falloit plus attendre de nouuelles de ces contrées-là, d'autres plus enclins à prendre de bonnes pensées, coniecturoient que ces peuples deuoient venir en grand nombre, et qu'il falloit beaucoup de temps pour les assembler. Cependant la saison se passoit, et nos doutes se vouloient changer en desespoir, quand tout à coup on vit paroistre sur le fleuue de sainct Laurens soixante canots de Hurons chargez de François et de Sauuages et de pelleteries. Le P. Hierosme Lallemant attendu et souhaitté depuis vne année toute entiere et dauantage, estoit dans cette belle Compagnie, qui resioüyt infiniment tous ceux qui souhaittent le bon-heur du pays, et le salut de ces peuples. Les soldats François que la Reyne auoit enuoyez l'année passée retournoient en bonne santé, plus chargez de vertu et de connoissance des veritez Chrestiennes qu'ils n'en auoient embarquez au sortir de la France. Le principaux Capitaines des Hurons ramenoient l'vn des deux Iroquois qu'ils auoient pris prisonniers l'année d'auparauant aupres de Richelieu, auec dessein de le presenter à Monsieur le Gouuerneur, comme ils ont fait, ainsi que nous allons voir. Ces Capitaines auoient ordre de tout leur pays de traitter pleinement de la paix, et de suiure les pensées d'Onontio. A mesme temps, les Algonquins des Nations plus hautes arriuerent, mais si à propos qu'on eût dit que quelque puissance su-

perieure eust enuoyé des ouuriers pour les faire paroistre à point nommé. Tout cecy se passoit aux Trois Riuieres, où il ne manquoit plus que les Iroquois, qui auoient donné parole de se trouuer dans peu de temps ; s'ils eussent retardé quelques iours, ce grand nombre de Sauuages, Attikamegues, Montagnais, Algonquins de l'Isle, de la Nation d'Iroquet, et autres Hurons se fussent bientost defilez et dissipez sans esperance de les pouuoir rallier de long-temps. Mais Dieu prenoit plaisir de les faire venir tous les vns apres les autres au moment le plus à propos qu'on eust pû choisir ; les Montagnais s'y trouuerent sur la fin du mois d'Aoust, quelques Algonquins y arriuerent quelques temps apres, les Hurons y aborderent le dixiéme Septembre, les Sauuages de l'Isle et d'autres nations y descendirent deux ou trois iours auparauant. Monsieur le Gouuerneur y monta le douziéme du mesme mois ; on n'attendoit plus que les deputez des Iroquois. Enfin le quinziéme il parut vn canot qui portoit cinq hommes de cette Nation, lesquels nous asseurerent que les presens d'Onontio auoient esté portez en leur pays pour la confirmation de la paix, et qu'en peu de iours on verroit quelques Ambassadeurs deleguez pour luy porter cette parole. En effet le dix-septiéme du mesme mois nous en vismes quatre, l'vn desquels haranguant sur le bord du fleuue selon leur coustume, donna bien de la ioye à tous les François et à plus de quatre cent Sauuages de diuerses nations qui se trouuerent pour lors aux Trois Riuieres. Monsieur le Gouuerneur les ayant apperceus de loin, enuoya au deuant vne escoüade de soldats pour empescher le desordre ; les soldats s'étant mis en haye, les Iroquois passerent au trauers sans estre oppressez d'vn grand nombre de personnes qui les regardoient de tous costez ; apres s'estre rafraischis le reste de la iournée, on tint conseil le lendemain en la façon que ie l'ay marqué au Chapitre precedent. Ie n'ay que faire de reïterer si souuent que les paroles d'importance en ce pays-cy sont des presens, suffit de dire que celuy qui harangue ne faisant point de presens, parle en ces termes : Ie n'ay point de voix, ne m'escoutez pas, ie ne parle point, ie n'ay en main qu'vn auiron pour vous ramener vn François, qui a dans sa bouche la parole de tout nostre pays. Il parloit du François dont i'ay fait mention cy-dessus, qui auoit esté pris auec le Pere Iogues, auquel les Iroquois auoient confié leurs presens, c'est à dire leurs paroles. Ce François tira dix-huit presens tous composez de porcelaine ausquels il donna cette explication.

Le premier disoit qu'Onontio auoit vne voix de tonnerre, qu'il se faisoit entendre par tout, et qu'au bruit de sa parole, tout le pays des Iroquois auoit ietté les armes et les haches, mais si loin au delà du Ciel, qu'il n'y auoit plus de bras au monde assez longs pour les retirer de là.

Le second disoit que les armes estant hors de la veuë des hommes qu'il se falloit visiter sans crainte, ioüissans de la douceur de la paix.

Au troisiéme present : Voilà, dit-il representant les Iroquois, vne natte ou vn lit pour vous coucher mollement quand vous viendrez en nostre pays ; car estans freres, nous serions confus si nous ne vous traittions pas selon vos merites.

Au quatriéme, ce n'est pas assez d'auoir vn bon lit, les nuits sont froides : Voila dequoy allumer vn bon feu et vous tenir chaudement. Marqués en passant que les Sauuages couchent ordinairement prés du feu.

Au cinquiéme : Que seruiroit-il d'auoir vn bon lit et d'estre dessus couchez chaudement si vous n'estiez bien nourris ? ce present vous asseure qu'on vous fera festin, et que vous trouuerez le pot au feu à vostre arriuée. Il parloit tousiours aux François.

Au sixiéme : Voila vn peu d'onguent pour guerir les blessures que les François se sont faits aux pieds, allans dans leurs pays heurtans contre des pierres ou contre des racines qu'on y rencontre assez souuent.

Au septiéme, il dit que depuis le lieu

où on quitte l'eau pour prendre terre, il y auoit bien trente lieuës de chemin jusques en leurs bourgades, et qu'il falloit porter tout le bagage à pied ; que les François ayans eu de la peine, ce present adoucissoit vn petit leurs espaules deschirées par la pesanteur des paquets.

Au huitiéme, voila pour donner asseurance aux François, que s'ils se veulent marier en leurs pays qu'ils y trouueront des femmes comme estans leurs amis et alliez.

Au neufuiéme, comme les Algonquins auoient dit au premier voyage des Iroquois, que les principaux de leur Nation estant absens, ils ne pouuoient donner aucune parole asseurée, ce present fut fait afin qu'ils parlassent tous, et qu'ils ne s'excusassent point les vns sur les autres ; mais qu'ils declarassent nettement leurs presens.

Au dixiéme : Voila, dit celuy qui les expliquoit, pour faire parler les Hurons, et pour tirer leurs sentimens du fond de leurs cœurs.

Le onziéme present disoit que les principaux Iroquois ne faisoient rien que petuner en leur pays, qu'ils auoient tousiours le calumet en la bouche. Ils vouloient dire qu'ils attendoient la parole des Algonquins et des Hurons.

Au douziéme, ils disoient que les ames de leurs parens tuez en guerre s'estoient si profondement retirez dans le centre de la terre, que iamais plus ils n'y pourroient penser, c'est à dire qu'ils auoient effacé la vengeance de leur cœur.

Au treiziéme, ils ont obeï à la voix de Monsieur le Gouuerneur qui auoit ordonné qu'on suspendist les armes et qu'on cachast les haches, c'est pourquoy ils ont passé tout l'esté en danses et en festins sans penser à la guerre.

Au quatorziéme, ils veulent sçauoir au plus tost s'ils continueront leurs danses, et par consequent ils desirent que les Algonquins et les Hurons se hastent de parler, c'est à dire de porter des presens en leur pays s'ils veulent la paix.

Le quinziéme estoit pour adoucir les fatigues des François qui auoient esté en leur pays, lesquels faisans diligence de rapporter à Onontio des nouuelles des Iroquois, auoient pris beaucoup de peine.

Le seiziéme prioit Onontio de faire retourner dans le pays des Iroquois vne femme de leur pays, qui auoit esté prise en guerre par les Algonquins, et donnée aux François. Cette femme fut menée en France il y a quelques années, et apres auoir esté instruite et baptisée, elle est morte au Couuent des Carmelites de Paris, auec de grandes marques de son salut, comme il a esté remarqué és Relations precedentes.

Le dix-septiéme prioit Onontio de sonder les Hurons et les Algonquins, et de dire nettement quelle estoit leur pensée touchant la paix ou la guerre.

Le dix-huitiéme estoit vne excuse de ce qu'ils n'auoient pas ramené vn petit François qu'ils tiennent encore en leur pays. Il n'est point captif, disoit-il, il reuiendra auec ceux qui porteront la parole des Algonquins et des Hurons.

Ces presens faits, le plus remarquable des Iroquois se leua, et tirant de son sac quelques presens de porcelaine, parla en ces termes.

Au premier present qu'il tenoit en la main et qu'il monstroit à toute l'assemblée, se promenant par la place, il dit que son pays estoit plein de Hurons et de femmes Algonqnines (car pour les hommes Algonquins ils ne leur donnoient iamais la vie) ; qu'au reste ces hommes et ces femmes estoient assis sur des busches ou des pieds de bois hors de leurs bourgades, c'est à dire qu'ils n'étoient point retenus et qu'ils estoient tous prests de retourner en leur pays, ainsi que le bois sec qui n'a point de racines sur lequel ils sont assis peut estre facilement transporté.

Au second present, il dit que la petite Huronne appellée Therese, qui auoit esté prise sortant du Seminaire des Vrsulines comme on la ramenoit en son pays, estoit toute preste d'estre deliurée, et que si les Hurons entroient dans la paix, qu'elle s'en retourneroit auec eux si elle vouloit, sinon qu'ils la retien-

droient comme vne enfant nourrie de la main des François, pour preparer leur manger quand ils iroient en leur pays.

Le troisiéme portoit que tous les presens que Monsieur le Gouuerneur auoit faits aux premiers Ambassadeurs auoient esté portez selon son ordre à toutes les Nations qui leur sont alliées. Il les nomma toutes.

Au quatriéme, il dit qu'Onontio auoit enfanté Ononjete, c'est vne bourgade qui leur est alliée, mais qu'estant encore enfant il n'auoit pû parler; que si M. le Gouuerneur en auoit soin, il deuiendroit grand et qu'il parleroit. Il vouloit dire, que le present fait à cette bourgade estoit petit pour traitter vne paix d'importance, et qu'il le falloit aggrandir pour auoir leur parole. Ce discours finy, l'Iroquois se mit à chanter et à danser ; il prit vn François d'vn costé, vn Algonquin et vn Huron de l'autre, et se tenant tous liez auec les bras, ils dansoient à la cadence, et chantoient d'vne voix forte, vne chanson de paix, qu'ils poussoient du fond de leur estomach.

Apres cette danse, vn Capitaine Huron nommé Iean Baptiste Atironta, bon Chrestien, se leua et harangua fort et ferme : C'en est fait, dit-il, nous sommes freres, la conclusion est prise, nous voila tous parens, Iroquois, Hurons, Algonquins et François, nous ne sommes plus qu'vne mesme chose. Ne trahy personne, dit-il à l'Iroquois, pour nous autres sçachez que nous auons le cœur droit. Ie t'entends, respondit l'Iroquois, ta parole est bonne, tu me trouueras veritable. Et puis esleuant le dernier present, il s'escria : Tout le pays qui nous separe est remply d'Ours, de Cerfs, d'Eslans, de Castors et de quantité d'autres bestes: pour moy ie suis aueugle, ie chasse à l'auenture, quand i'ay tué vn Castor, ie pense auoir fait vne grande prise ; mais vous, parlant des Algonquins, qui auez des yeux clairvoyans, vous ne faites que lancer l'épée, et voila la beste à bas. Ce present vous inuite à la chasse, nous joüirons de vostre industrie, nous ferons rostir les animaux dans vne mesme broche, et nous mangerons d'vn costé et vous de l'autre.

Vn Algonquin repartit à cela : Ie ne puis plus parler, mon cœur a trop de ioye, i'ay de grandes oreilles, et tant de bons discours y entrans à la foule me noyent de plaisir. Il est vray que ie ne suis qu'vn enfant ; c'est Onontio qui a les grandes paroles en bouche, c'est luy qui fait la terre, et qui resioüit tous les hommes.

Pour conclusion de ce conseil, Monsieur le Gouuerneur fit remercier ces trois Nations des bonnes paroles qu'elles auoient données, les exhortans de tenir ferme dans leurs desseins, et les asseurant qu'il leur seroit tousiours amy et parent fidele.

CHAPITRE XI.

De la derniere assemblée tenuë pour la paix.

Le vingtiéme du mesme mois de Septembre, fut tenuë la derniere assemblée entre les François, les Algonquins, qui comprennent plusieurs petites Nations, les Hurons et les Hiroquois. Voicy en peu de mots tout ce qui s'y passa de plus remarquable.

Monsieur le Cheualier de Montmagny ayant receu tous les presens dont il est fait mention au Chapitre precedent, les fit diuiser en trois parts, s'accommodant aux coustumes de ces peuples. Et apres auoir fait parler ses Truchemens, il en offrit vne partie aux Hurons, vne autre partie aux Algonquins, et la troisiéme fut pour les François. Notez en passant qu'il falloit parler en quatre sortes de langues, en François, en Huron, en Algonquin, et en Hiroquois. On trouue icy des Interpretes de toutes ces langues. Ces presens faits, Monsieur le Gouuerneur en fit deux autres aux Hiroquois: l'vn pour essuyer les larmes des parens de la femme Hiroquoise qu'ils auoient demandée et qui estoit morte en France;

l'autre pour reposer ses os en son païs, ou pour la faire reuiure, faisant porter son nom à quelque autre femme. De plus, il en fit encore deux autres aux Hurons et aux Algonquins, pour les inuiter de dire librement leurs pensées sur le dessein de la paix : car c'estoit luy, à proprement parler qui en estoit l'autheur et qui la procuroit à ces peuples.

A cette parole, vn Capitaine Huron se leua et dit, qu'auparauant que de respondre à la voix d'Onontio, il luy vouloit faire present de la part de tout son païs d'vn Hiroquois prisonner qu'il auoit tesmoigné desirer dés l'année precedente : il prend donc ce prisonnier d'vne main, et de l'autre il tenoit vne branche de Porcelaine en baston, et passant au trauers de la place, met ce pauure Hiroquois au pied de Monsieur le Gouuerneur, auec cette Porcelaine qui representoit son lien, marque de sa captiuité.

Monsieur le Gouuerneur, ayant agreé ce prisonnier, le fit conduire aussi-tost auec son lien de Porcelaine au quartier ou estoient assis les Hiroquois, luy donnant la liberté, et le remettant entre les mains de ses Compatriotes. Ce ieune soldat fit assez paroistre à sa mine qu'il prenoit grand plaisir de se voir doucement conduit vers son Capitaine, apres auoir eschappé le feu et la dent de ses ennemis, qui deuiennent ses amis.

Cette ceremonie faite, le Capitaine Huron respondit à la sommation de Monsieur le Gouuerneur par quatorze presens qu'il fit aux Hiroquois, dont voicy l'explication. Ces presens estoient composez de peaux de Castors, et de Porcelaine.

Au premier : Voila, dit-il, le lien du prisonnier qui s'eschappa de nos mains l'Automne passé. Vous sçaurez en passant que les Hurons auoient pris trois Hiroquois auprés de Richelieu, qu'ils en auoient donné vn aux Algonquins, lequel fut mis par apres entre les mains de M. le Gouuerneur. Ils menerent les deux autres dans leurs païs. En chemin, l'vn de ces deux prisonniers s'eschappa ; mais le froid, la faim et la misere le firent mourir dans les bois. Il estoit d'vne bourgade nommée Ononjoté, animée au dernier poinct contre les Hurons, d'autant que ces peuples dans vn combat exterminerent quasi tous les hommes de cette bourgade, laquelle fut contrainte d'enuoyer demander aux Hiroquois, nommez Agnerronons, auec lesquels nous auons fait la paix, des hommes pour se marier aux filles et aux femmes qui estoient restées sans maris, afin que leur nation ne perist point. C'est pourquoy les Hiroquois nomment cette bourgade leur Enfant ; et pource que Monsieur le Gouuerneur leur a enuoyé des presens, et fait la paix auec ceux qui les ont repeuplez, ils le nomment aussi le Pere de cette bourgade. Rentrons, s'il vous plaist, en discours. Ce Capitaine Huron offrit donc les liens de ce prisonnier eschappé pour marque qu'on ne l'auroit pas fait mourir, et qu'on auoit dessein de le mettre en liberté.

Au second present : Voila, dit-il, pour reporter les os de vostre enfant dans son païs. C'est la coustume des Hurons de décharner les os de leurs gens, et de les porter auec ceux de leurs parens, en quelque quartier du monde qu'ils meurent.

Au troisiéme : Voicy le lieu qui rassemblera ces os, et qui vous les fera rapporter plus aisément. En vn mot, il les vouloit consoler et essuyer leurs larmes à la façon des Barbares qui font des presens aux parens de leurs amis trespassez.

Au quatriéme : Pour marque que nous sommes amis, ce present fera vn chemin de vos bourgades dans les nostres.

Le cinquiéme faisoit l'ouuerture des portes de leurs villages et de leurs maisons.

Le sixiéme les inuitoit d'aller visiter quelques prisonniers Hiroquois que les Hurons tenoient en leur pays, c'estoit leur demander qu'ils portassent des presens pour les aller requerir en asseurance.

Le septiéme, comme les Hiroquois auoient dit dans l'assemblée precedente que Ononjoté estoit leur enfant, et

l'enfant de M. le Gouuerneur, et qu'il ne sçauoit pas encore parler : Voila, dit ce Capitaine, pour luy faire vn berceau, denotant que les Hurons desiroient la paix auec cette bourgade.

Le huictiéme fut donné pour faire tomber toutes les armes et toutes les haches qui se pourroient encore trouuer dans les mains des Iroquois.

Le neufiéme, pour arracher leur bouclier de dessus leur dos où ils le portent ordinairement, l'auançant ou l'éloignant comme ils veulent dans le combat.

Le dixiéme, pour mettre bas leur Etendard de guerre.

Le vnziéme, pour arrester le bruit de leurs arquebuses.

Le douziéme, pour effacer la peinture de leur visage. Les Sauuages ont coûtume, quand ils vont en guerre, de se peindre de diuerses couleurs et de se huyler ou de se graisser la teste et le visage. Voila, dit-il, pour emporter les taches de vostre visage et de vos yeux, afin que le iour soit tout beau et tout serein.

Le treiziéme fut pour briser la chaudiere dans laquelle ils faisoient boüillir les Hurons qu'ils pouuoient attraper en guerre pour les manger.

Le quatorziéme demandoit qu'on preparast vne natte, c'est à dire vn lict ou vn logis aux Hurons qui se deuoient bien-tost transporter au pays des Hiroquois.

Tous ces presens, adiousta-il, ne sont rien, nous en auons bien d'autres dans nostre pays qui vous attendent.

Les Hurons ayans respondu à la demande de Monsieur le Gouuerneur, et tesmoigné par tous ces presens qu'ils souhaitoient la paix, vn Algonquin se leua et fit quelques presens, dont voicy la signification.

Au premier, iettant vn paquet de Castors : Voila pour me faire connoistre, et de quelle nation ie suis, moy qui demeure dans des maisons volantes, bâties de petites escorces. C'est ainsi qu'ils distinguent les Algonquins errans d'auec les Hurons sedentaires.

Au deuxiéme : Ce present arrestera vos plaintes, il estouffera vos ressentimens et fera disparoistre le sang répandu dans nos riuieres et dans les vostres des Algonquins et des Hiroquois.

Ce troisiéme present nous donnera libre entrée dans vos maisons, ayans brisé les portes de vos bourgades.

Le quatriéme : Voila pour petuner les vns auec les autres, Hiroquois et Algonquins dans vne mesme pipe, comme font les amis qui prennent du tabac par ensemble.

Le cinquiéme nous fera nauiger dans vn mesme vaisseau ou dans vn mesme canot, en sorte que n'estant plus qu'vn, il ne faudra plus qu'vne mesme bourgade, vne mesme maison, vn mesme calumet et vn mesme canot. Le reste de nos paroles ou de nos presens sera porté en vostre pays. Voila comme il finit son discours.

Monsieur le Gouuerneur fit parler en suite les Interpretes, offrant vn present qui donnoit asseurance aux Hiroquois qu'il tiendroit la main que ces deux grandes nations tinssent leur parole.

Il fit encore vn autre present pour estre porté dans la bourgade d'Ononjoté, afin de donner des nouuelles à son enfant (pour s'accommoder à leurs termes), qu'il auoit desir d'embellir toute la terre, et de l'applanir en sorte qu'on peust aller par tout sans tresbucher et sans trouuer aucun mauuais rencontre.

Le Capitaine Hiroquois ayant receu ces presens, se leue et regardant le Soleil et puis toute l'assemblée : Onontio, dit-il, tu as dissipé tous les nuages, l'air est serein, le Ciel paroist à descouuert, le Soleil est brillant, ie ne vois plus de trouble, la paix a tout mis dans le calme, mon cœur est en repos, ie m'en vais bien content.

Onontio, ayant fait exhorter tous ces peuples à la constance et à la fidelité, rompit l'assemblée, et le lendemain il fit vn festin à plus de quatre cens personnes à la façon des Sauuages.

Voila qui va bien, disoient tous les conuiez, nous mangeons tous ensemble et n'auons plus qu'vn mesme plat. Le Reuerend Pere Hierosme Lallemant, qui estoit party des Hurons dans les craintes de rencontrer des Hiroquois, les vid

d'vn œil tout plein de ioye dans ces assemblées. Il estoit rauy voyant vn changement si miraculeux, il en fit benir Dieu et en public et en particulier.

Enfin le 23. de Septembre, ces Ambassadeurs Hiroquois, accompagnez de deux François, de deux Algonquins et de deux Hurons, s'en retournerent en leurs pays, laissant parmy nos Sauuages, maintenant leurs alliez, trois hommes de leur nation, comme pour hostages ou plustost pour marque d'amitié.

Que le Dieu des Dieux soit beny à iamais, que son Nom soit glorieux dans toutes les contrées de la Terre. Si ces Barbares, qui pour ne pas connoistre Dieu n'ont guere de iustice, ny de fermeté, ne troublent cette paix concluë pour les François et bien auancée pour les Sauuages, il y aura moyen d'aller souffrir pour Iesus-Christ dans vn grand nombre de peuples.

CHAPITRE XII.

De ce qui s'est passé à Miscou.

Dieu continuë ses graces sur nos pauures Sauuages : ils ouurent maintenant les yeux, desirent le Baptesme et demandent les instructions Chrestiennes ; ie ne les ay iamais veus en meilleure disposition, dit le P. Richard, nous en auons baptisé 14. depuis ma derniere, vne famille de huict personnes, et six en extremité de maladie, qui sont quasi tous morts peu apres ; entre lesquels vn ieune garçon tout plein d'esprit fit paroistre en ses responses et en sa ferueur, que c'estoit vne ame destinée pour le Ciel. Pour cette famille, elle deuoit estre baptisée dés l'an passé, mais le chef nommé Iariet, ayant fait quelques excez de boisson, donna suiet de ce retardement ; sa femme toutefois craignant de mourir dans ses couches, dont le terme estoit passé, disoit-elle, long-temps y auoit, et se trouuoit extraordinairement indisposée, desira le Baptême auant nostre depart, et l'obtint, non seulement à raison du danger où elle se trouuoit, mais aussi pour ses merites, qui la font passer aupres d'vn chacun pour la plus honneste, la plus sage et modeste de toutes les femmes Sauuages ; on differa les ceremonies au temps du Baptesme de son mary. Ce fut le 30. de Iuillet qu'on luy accorda ce bien et à toute sa famille, il fut nommé Denis par Monsieur Preuost, Capitaine pour le Roy en la marine, commandant le Nauire de S. Ioseph, et sa femme Marguerite. Cette bonne femme, non contente de respondre à tout auec la deuotion et les sentimens que le S. Esprit luy inspiroit, aydoit encore à son mary, l'exhortoit et luy suggeroit les responses ; ils receurent en suite la benediction Nuptiale, et furent admis à la table de Nostre Seigneur. Au sortir de là, Denis Iariet me dit : C'est à cette heure que tout de bon ie vais prier et seray homme de bien : i'ay regret de ma vie passée, ie hay le peché, ie veux mener doresnauant vne meilleure vie. Et tirant peu apres quantité de Porcelaine : ie suis marry, disoit-il, de me voir si pauure, ie n'ay ny Orignac, ny Castor à presenter à ces Messieurs qui nous ont tant obligez à nostre Baptesme, ie voudrois auoir dequoy reconnoistre le bien que nous auons receu, mais puis que ie n'ay rien autre chose, ie seray content s'ils daignent receuoir ce petit present de ma part. On le remercia, et se contenta-on des tesmoignages de sa bonne volonté. Il se retire donc fort satisfait et s'en retourne à Nepegigoüit pour continuer la chasse de Castor, et ayder en ce qu'il pourroit à acheuer le bastiment que Mr l'Abbé de saincte Magdelene et Messieurs les Associez pour Miskou, ont fait commencer aupres de nous pour luy et pour Ioseph Nepsuget baptisé l'an passé. Ils sont tous deux de bonne intelligence, se tiennent bonne compagnie, font leur chasse ensemble l'Esté et l'Hyuer ; ils eurent beaucoup à souffrir au commencement de l'Hyuer passé, et Dieu esprouua leur constance et courage. Ils auoient pris le quartier de leur chasse bien auant dans les bois

y pensans trouuer mieux leur compte, ils deuoient faire prouision de Saulmon, mais les gelées les preuinrent, et fermerent les riuieres, ce qui les mit desia dans la necessité ; ils roulerent comme ils peurent iusques aux Aduents, ce fut lors qu'ils se trouuerent tout à fait dépourueus de viures. Ils cherchent et chassent par tout sans pouuoir rien trouuer que quelques Porcs Espics et ce fort rarement, ils sont contraints de manger leurs chiens, leurs cuirs et souliers, et passer souuent plusieurs iours sans manger. Il arriua pendant ce temps là vne chose estrange à vn ieune François qui hyuernoit auec eux : vn iour qu'on auoit tué vn chien pour conseruer la vie à quantité de personnes qui languissoient, ce garçon n'estant pas content du peu qu'on luy auoit donné comme aux autres, se iette sur le foye de la beste que l'on auoit ietté, le fait cuir et le mange ; on l'aduertit de quitter cette viande, qu'elle luy fera tort et tomber la peau, il n'en croit rien, il continuë son repas, mais à ses despens, car il luy en cousta la peau, qui luy tomba toute par grands lambeaux sans aucune douleur, si bien qu'en peu de temps il vit sa peau toute changée. Les Sauuages ont l'experience de cét effet en ceux qui ont vsé de cette viande.

Cette affliction cependant ne dégousta point nos gens de la priere, au contraire ils y ont recours dans leur plus grande foiblesse, et en sortent à ce qu'ils m'ont dit, moins incommodez de la faim ; ils attribuent ce mal-heur à leurs pechez et reconnoissent que Dieu les punit pour leurs faute : Il est vray, disoit Ioseph Nepsuget, que nous auons donné suiet à Dieu de se fascher contre nous, mais moy principalement par mes choleres et impatiences, par mes yurogneries passées, c'est iustement qu'il nous punit ; sus recourons à luy, demandons-luy pardon, il aura pitié de nous, il est nostre Pere, il ne m'arriuera iamais plus de l'offenser, iamais plus ie ne me laisseray transporter à la cholere, ny à la boisson, ie veux contenter Dieu desormais, et estre homme de bien. En suite ils se mettent en prieres, qu'ils continuënt longuement et recommencent souuent. Enfin Dieu eut pitié d'eux, et apres les auoir laissez tremper dans cette grande famine depuis le huictiéme Decembre iusques au sixiéme Ianuier, il leur enuoya des viures abondamment et au triple des autres Sauuages. Ils tuerent premierement vn Orignac auec bien de la peine, car ils estoient extremement foibles, et à peine se pouuoient-ils soustenir ; cette nourriture leur ayant vn peu fait reuenir les forces et le courage, ils se mettent en campagne d'vn costé et d'autre, et en peu de temps ils remplirent leur cabane de viande, ils n'en sont pas ingrats, ils remercient Dieu à chaque beste qu'ils mettent bas, et à la fin de l'Hyuer racontent par tout les biens que Dieu leur a faits. Ioseph se rend aupres de nous aussi-tost que les glaces eurent laissé les riuieres libres, et Denis peu apres ; ils nous font recit du bien et du mal qu'ils ont eu pendant l'Hyuer, du soin qu'ils auoient de prier Dieu, de garder les Dimanches, et se souuenir de ce qu'on leur auoit enseigné : Pour moy, disoit Denis Iariet, pour lors Catechumene, i'ay veu souuent par experience que ie n'aduançois et ne gagnois rien pour chasser les Dimanches, mais si apres auoir chommé ce iour-là, ie me mettois le lendemain en deuoir de chasser, ie ne manquois d'y trouuer du bonheur, aussi ne feray-ie iamais rien qui y contreuienne. Il y a de la consolation à voir le soucy que ces bonnes gens ont d'obseruer les Festes et les Dimanches, ils n'auoient pas eu le loisir de mettre tout leur petit mesnage en ordre et leurs prouisions en estat et hors de danger de se gaster, si n'osoient-ils pourtant y toucher sans auoir au prealable sceu de nous si cela estoit permis ; de mesme pour les Vendredis et iours de ieusnes, ie les ay souuent veu beaucoup patir plustost que de rien faire contre l'abstinence de ces iours-là.

Mais quoy, nous sommes hommes, et les plus fermes ne sont point assurez de demeurer debout. Ce Ioseph dont nous parlons, ayant trouué moyen d'auoir quelque baril de vin, se laissa emporter

à la boisson, et en suite dans vn desordre et vne faute scandaleuse. C'est le malheur que nous déplorons icy il y a longtemps, et la liberté de cette pernicieuse traitte ruine tout, comme nous auons souuent escrit à Vostre Reuerence. Ils seroient, disent-ils eux-mesmes, desia tous Chrestiens, n'estoit la boisson qu'on leur traitte. Ce pauure homme estant reuenu à soy, fut si confus qu'il n'osoit paroistre ; mais comme sa faute estoit publique, il falloit aussi faire vne satisfaction publique, qu'il accepta volontiers, vn Dimanche matin en la Chapelle, en presence de tous, tant François que Sauuages auec de grands signes de douleur. Dieu luy veuille continuer ses graces et fortifier le courage.

Pour le reste de nos Sauuages, ils sont pleins de bonne volonté et de disposition. Plusieurs d'entr'eux, quoy qu'Infidelles, sont soigneux de procurer le Baptesme à leurs malades, nous auertissent volontiers si tost qu'ils voyent quelqu'vn en danger, et nous prient de les aller baptiser, les plus apparents font gloire d'appeller et faire venir les autres aux prieres, les assemblent, les hastent et les pressent, quoy qu'ils n'ayent pour la pluspart besoin d'esperon. Nostre Chapelle est souuent trop petite pour les tenir tous ; il faut faire les prieres à diuerses fois, et monstrent bien par leur ferueur et modestie qu'ils les goustent. En effet, depuis que nous auons mis leurs prieres en chant, ils prennent vn singulier plaisir d'y assister, et se piquent de bien chanter, aussi y en a-il qui ont de tres-belles voix, et ceux qui ont veu et demeuré à Kebec, ne trouuent point nos Sauuages moins loüables que les Montagnets. Deux personnes de consideration parmy eux, vinrent vn iour que toutes les prieres estoient acheuées, demandans qu'on les fist prier Dieu : Et où estiez-vous, leur dit-on, quand on a fait les prieres ? Pour quoy ne vous y estes-vous trouuez ? Nous n'en sçauions rien, dirent-ils, nous estions vn peu esloignez et n'en auons rien oüy : faites-nous prier Dieu, nous sommes tristes d'auoir manqué à ce deuoir. Il les fallut contenter, et apres auoir satisfait à leur deuotion, ils tesmoignerent d'effect et de paroles qu'ils estoient contens ; mais ce qui est rauissant, c'est de voir aux Catechismes qu'on leur fait, le soin et la peine que les parens prennent de rendre attentifs leurs enfans et leur inculquer ce qu'on leur enseigne, et aux grands, par ce moyen : ils prendront deuant eux leurs enfans, qu'ils cherissent tendrement, leur feront faire le signe de la Croix, leur repeteront ce que le Reuerend Pere leur dit, l'amplifieront vn peu et l'expliqueront en d'autres termes, les exhorteront à bien retenir, et n'oublieront pas de leur ietter l'horreur du peché dans l'ame. Vne troupe de Sauuages et des principaux de l'Acadie, conduite par vn braue Capitaine nommé Herout, passa par icy, s'en allant en guerre au Printemps, ils assisterent aux prieres et exhortations qu'on faisoit en leur langue dans la Chapelle de cette habitation, et tous rauis d'entendre des choses si belles et si nouuelles : Helas, disoient-ils, il y a tant de temps que nous hantons les habitations Françoises qui sont en nos costez, et iamais on ne nous a enseigné de la façon, nous ne sçauons ce que c'est de prier au moins en nostre langue, on n'instruit point nos enfans comme vous faites par deça. Quoy que c'en soit, ils s'en sont retournez dans de bons sentimens, et peut-estre que cette semence diuine portera son fruict en son temps. Au retour de leur guerre, vne partie passa par nostre Maison de Nepegigoüit, où ils se monstrerent aussi assidus et zelez pour les prieres qu'ils auoient fait à Miscou ; ils venoient se conjoüir auec nos Sauuages des beaux exploicts de guerre qu'ils auoient faits à Chichedek, Pays des Bersiamites, où ils auoient tué sept Sauuages et emmené treize ou quatorze prisonniers, la pluspart enfans. Ceux de cette Baye-cy, qui auoient pris le deuant dans le mesme dessein de leur guerre, se monstrerent bien plus reseruez et n'oserent iamais offenser quelques Canots qu'ils rencontrerent de ces quartiers-là, sur l'opinion qu'ils conceurent à leur parole qu'ils prioient Dieu. Mais ces autres moins affectionnez

à la priere et moins instruits, ne se mirent point en peine sur cela, ils se iettent sur la premiere proye qui leur tombe entre les mains, et s'en reuiennent victorieux, et desireux d'appaiser par ces massacres l'ennuy et la tristesse de tout le pays affligé de la mort de quantité de personnes decedées depuis quelques années. Ils iettent d'abord les cheuelures des pauures massacrez à terre et espandent en mesme temps la ioye par toutes les cabanes. Ce fut à qui d'entre les femmes se saisiroit la premiere de ces Trophées, chanteroit et danseroit le mieux, il n'y auoit ny pluye ny vent qui les empeschast depuis le matin iusques au soir. C'est chose estrange comme l'assiduité et continuation de ces danses et chansons pendant plusieurs iours ne les lassoit ou ennuyoit point ; mais vne fausse alarme et le bruit que l'ennemy auoit paru interrompit cette ioye, et les ietta dans les craintes et apprehensions des mains des Hiroquois, et les fit penser à la fuite : ils se retirerent tous à Miskou, où ils continuerent encore long-temps leurs funestes chansons à la cadence de ces cheuelures.

Voila pour ce qui est de nos Sauuages : pour les François, Vostre Reuerence sçait bien que nous nous employons pour les hyuernans en cette habitation, et pour plusieurs nauires pescheurs qui viennent tous les ans et demeurent tout l'Esté à ces Costes, et ie puis dire à la gloire de Dieu que cette Mission ne sert pas moins pour le spirituel à ceux-cy, qu'à ceux-là et aux Sauuages du Pays. Les predications et Catechismes, la frequence des confessions et communions, les differens et les querelles vuidez et appaisez, mesme entre les principaux qui en estoient venus iusques à vn appel, monstrent assez l'importance de ces excursions, dans lesquelles les Sauuages ont encor part, car comme ils sont volontiers aupres des nauires, nous ne pouuons assister les vns que nous n'ayons encore moyen d'ayder les autres. Mais la boisson qui s'y traite et debite impunément est le fleau de ce quartier. Quand est-ce que le Ciel y mettra remede ? Puis qu'en vain nous l'attendons de la terre, ce sera par les prieres de V. Reuerence, ausquelles ie me recommande instamment.

Lettre du Pere Hierosme Lalemant, escrite des Hurons, au R. Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus.

Mon Reverend Pere,

Ie fus priué l'an passé d'vne singuliere consolation, les lettres que V. R. m'écriuoit estant tombées entre les mains des Hiroquois nos ennemis. I'appris toutefois sur la fin de l'Esté, les ordres qu'elle auoit enuoyez : en suite desquels i'ay laissé le soin de cette Mission des Hurons au Pere Paul Ragueneau, et me suis disposé au depart de ces contrées plus hautes, pour descendre à Kebec.

Dans l'incertitude de ce qui me peut arriuer en chemin, i'ay pensé à propos d'escrire la presente auant mon depart, et la laisser icy pour estre enuoyée apres moy, afin qu'en tout cas V. R. puisse auoir mes dernieres pensées, et les sentimens que i'ay touchant la conuersion de ces Pays, apres y auoir demeuré quasi sept ans, tesmoin des trauaux des Peres de nostre Compagnie ; veu les fruicts que le Ciel en a recueilly, et les esperances que i'y laisse pour l'aduenir, si Dieu continuë ses benedictions sur ces Peuples, comme il a commencé.

Lors que i'arriuay icy dans les Hurons, les maladies contagieuses qui auoient precedé, auoient donné de l'exercice au zele de nos Peres, et les auoient obligez de baptiser quelques Sauuages dans l'extremité de leur mal. Mais vn grand nombre ayans pris leur party dans le Ciel, mourans heureusement dans l'innocence du Baptesme, la vie fut mal-heureuse aux autres, qui abandonnerent et la Foy et le nom de Chrestien, quasi en mesme temps qu'ils recouurerent la santé, excepté vne ou deux familles, qui à peine osoient leuer

la teste, au milieu d'vne terre infidelle depuis tant de milliers d'années. Mais neantmoins ce fut vn grain, qui depuis a multiplié au centuple ; et nonobstant mille persecutions éleuées contre nous, quoy que l'Enfer et ses Demons ayent excité toute leur rage, la Foy a depuis esté tousiours croissant, et en sainteté et en nombre ; elle a paru auec éclat, et fait gloire de se voir esprouuée par tout ce qui est comme plus redoutable en ce monde, au moins à ceux qui n'ayans point ce courage indomptable que donne la vraye Foy, craignent moins Dieu que les miseres. Ie veux dire que toutes sortes de mal-heurs sont venus à la foulle sur cette pauure Eglise, pour l'estouffer en son berceau.

Les maladies se sont suiuies les vnes apres les autres, et il sembloit qu'elles en voulussent plus aux Chrestiens qu'aux Infidelles, dépeuplant plus cruellement leurs familles, et pardonnant le plus souuent à ceux qui auoient refusé le Baptesme, en mesme temps que dans vne mesme cabane et dans vn mesme lict, la mort nous rauissoit les autres qui auoient embrassé la Foy. Quoy qu'en effet par cette voye Dieu accreût dans le Ciel le nombre de ses Esleus, pour lesquels seuls il a voulu que son sainct Nom soit annoncé à ces Peuples barbares, toutefois ce n'estoient pas ce semble des dispositions souhaitables pour rendre nostre Foy plus aymable et augmenter le nombre de cette Eglise militante ; c'estoit plustost pour en donner de l'auersion et de l'horreur autant qu'on en a de la mort.

Les famines ont eu leur tour ; et on a creû qu'ayant changé de Maistre et que mettant ses confiances plus tost en Dieu qu'aux Demons de l'Enfer, la Foy auoit attiré ces mal-heurs apres soy, et que celuy qu'elle adoroit, estoit ou impuissant à nous faire du bien, ou qu'il manquoit d'amour pour ceux qui vouloient en auoir pour luy.

Les guerres ont esté plus impitoyables, et quoy qu'elles ayent esté rauageant dans leur fureur plus cruellement ce Pays, sans pardonner à aucun sexe, à aucun aage ny à aucune condition de personnes, toutefois nous pouuons dire en verité, qu'il semble que Dieu ait voulu moissonner la fleur de nos Eglises par ce glaiue tranchant. Dans le cœur du Pays et aux portes des bourgs où la Foy estoit le plus dedans son regne, les Hiroquois sont venus de cent lieuës y massacrer ceux qui en estoient le soustien, et qui par l'exemple et la sainteté de leur vie, par l'ardeur de leur zele, et l'efficace des paroles enflammées que le S. Esprit animoit en leur bouche, auoient desia les qualitez d'Apostres de leur patrie, y preschans plus puissamment que nous, les grandeurs de celuy qui de barbares en fait des Saincts.

C'estoient des pertes bien sensibles à vne Eglise qui ne faisoit que de naistre ; mais celles qui ont suiuy depuis nos dernieres Relations, ont paru plus funestes, non seulement pour l'aduancement de la Foy, mais pour tous ces Pays qui vont s'affoiblissant de iour en iour, et tirent ce semble à la ruine, si quelque bras plus puissant que les nostres ou quelque coup du Ciel n'arreste l'insolence et la prosperité de leurs ennemis.

Nos Chrestiens, il y eut vn an l'Esté passé, auoient fait vne bande d'enuiron cent hommes choisis, se ioignans à quelques guerriers Infidelles, pour aller dresser des embusches sur les frontieres du Pays ennemis : ils furent rencontrez par sept ou huit cens Hiroquois, et apres le combat d'vne soirée et d'vne nuit entiere, demeurerent tous sur la place ou pris captifs, sans qu'aucun se pût eschapper.

Vn mal-heur en attire vn autre : la mesme année deux bandes de Hurons tomberent entre les mains d'autres Hiroquois plus voisins de Kebec, qui les attendent au passage sur la Riuiere qu'ils descendent pour aller trouuer les François, et traiter auec eux leurs Castors et leur pelleterie.

Et l'an passé, trois autres flottes, la pluspart des Chrétiens, trouuerent aussi sur le mesme chemin, ou la mort ou la captiuité, les vns dés leur despart des Trois Riuieres, les autres vn peu au dessous de Ville-Marie, les derniers en-

uiron soixante lieuës plus haut ; car le peril continuë cent lieuës de chemin, n'y ayant pas vn seul moment où on puisse estre en asseurance d'vn ennemy caché dedans des joncs qui bordent la riuiere, ou dans l'espaisseur des forests qui les couurent à vostre veuë, lors qu'ils vous voyent venir de quatre, cinq ou six lieuës, ayans tous le loisir de se disposer au combat, s'ils vous voyent les plus foibles ; ou de songer à leur retraite, ou demeurer cachez dans leurs embusches s'ils vous croyent les plus forts.

Vne seule bande, ayant trauersé ces dangers, retourna icy à bon port, et nous rendit le Pere Iean de Brebeuf, dont l'absence de trois ans nous auoit esté bien sensible ; et les Peres Leonard Gareau et Noël Chabanel, venus de nouueau à nostre secours, dont l'arriuée nous consola extremement dans les regrets de la perte que fraischement nous auions faite du Pere Bressany tombé entre les mains des Hiroquois. Cette bande fut escortée du secours que Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur nous enuoya tres-heureusement, non seulement pour la conseruation de ces pauures Hurons, qui couroient vn grand risque de tomber pareillement dans les embusches des ennemis, mais plus encore pour affermir ce Pays qui estoit menacé de voir en Hyuer vne armée d'Hiroquois venir rauager leurs bourgades, et traisnant apres soy vne desolation generale, mettre tout à feu et à sang ; mais la venuë de ce secours leur a fait changer de dessein. Que si cette mesme escorte de Soldats François qui est sur le point de s'en retourner, pour accompagner les Hurons qui descendront la riuiere, arriuent auec autant de bon-heur à Kebec qu'ils monterent icy l'an passé, le Ciel aura beny entierement tous les desseins de Monsieur nostre Gouuerneur. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu de conseruer tousiours à la Nouuelle France vne personne qui nous doit estre si precieuse, car ie ne croy point, depuis neuf ans qu'il en a le Gouuernement, qu'on eust peu agir auec vn plus grand zele qu'il en a fait paroistre, vne prudence plus dégagée des propres interests, vne force d'esprit et vn courage plus veritablement Chrestien, dans les difficultez quasi insurmontables qui se sont rencontrées et qui eussent abattu vn cœur moins ferme que le sien.

Mais pour reprendre mon discours, et dire à vostre Reuerence les sentimens que i'ay, touchant la conuersion de ce pays, ie luy confesseray ingenuëment, que s'il falloit iuger de l'establissement de la Foy en ces contrées, selon les veuës de la prudence humaine, à peine croirois-ie qu'il y eust lieu au monde plus difficile à sousmettre aux Loix de Iesus-Christ, non seulement à cause qu'ils n'ont aucun vsage de lettres, aucuns monumens de l'Histoire, et aucune idée d'vne Diuinité qui ayt creé le monde et ayt soin de son gouuernement, mais plus encore par ce que ie ne croy pas qu'il y ayt peuples sur la terre plus libres que ceux-cy, et moins capables de voir leurs volontez contraintes à quelque puissance que ce soit : en sorte que les Peres n'ont icy aucun pouuoir sur leurs enfans, les Capitaines sur leurs sujets, et les Loix du pays sur les vns et les autres, qu'autant qu'il plaist à vn chacun de s'y sousmettre, n'y ayant aucun chastiment dont on punisse les coulpables, et aucun criminel qui ne soit asseuré que sa vie et ses biens ne seront en aucun danger, fust-il conuaincu de trois et quatre meurtres, d'auoir receu pension des ennemis pour trahir sa patrie, ou de son propre mouuement d'auoir rompu la paix qu'on auroit arrestée par vn consentement general de tout le pays : ce sont crimes que i'ay veu commettre, et dont ie vois les autheurs tirer gloire, se vantans que les guerres qu'ils ont suscitées rendront leur nom immortel. Ce n'est pas qu'il n'y ayt des Loix et des punitions proportionnées aux crimes, mais ce ne sont pas les coupables qui en portent la peine, c'est au public à satisfaire pour les fautes des particuliers : en sorte que si vn Huron auoit tué vn Algonquin, ou quelqu'autre Huron, tout le pays s'assemble, on conuient du nombre de presens qu'il faut faire à la Nation ou

aux parens de celuy qui a esté tué, afin d'arrester la vengeance qu'ils en pourroient prendre. Les Capitaines exhortent leurs sujets à fournir ce qui est necessaire ; pas vn n'y est contraint, mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, et ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, et que le desir de la gloire et de paroistre affectionnez au bien public les inuite en semblables occasions. Or quoy que cette forme de iustice contienne tous ces peuples, et empesche ce semble plus efficacement les desordres, que ne fait en France la punition personnelle des criminels, c'est toutefois vn procedé qui n'est remply que de douceur, et qui laisse les particuliers dans cét esprit de liberté, de ne se voir iamais sousmis à Loix aucunes, et ne suiure aucuns mouuemens sinon celuy de leur volonté, ce qui sans doute est vne disposition toute contraire à l'esprit de la Foy, qui doit sousmettre non seulement nos volontez, mais nostre esprit, nos iugemens, et tous les sentimens de l'homme à vne puissance inconnuë à nos sens, à vne Loy qui n'a rien de la terre, et qui en tout est opposée aux loix et sentimens de la nature corrompuë.

Adioustez à cela que les loix du pays qui leur paroissent les plus iustes, combattent en mille choses la pureté du Christianisme, principalement en ce qui est des mariages, dont la dissolution, et en suite la liberté de songer à vn autre party, est icy plus frequente et plus libre qu'il n'est en France à vn maistre de prendre vn autre seruiteur, celuy qu'il a ne luy aggreant pas : en sorte qu'à vray dire, en leurs mariages les plus fermes et qu'ils estiment les plus conformes à la raison, la foy qu'ils se donnent n'a rien de plus qu'vne promesse conditionnelle de demeurer ensemble, tandis qu'vn chacun continuera à rendre les seruices qu'ils attendent mutuellement les vns des autres, et n'offensera point l'amitié qu'ils se doiuent ; cela manquant, on iuge le diuorce estre raisonnable du costé de celuy qui se voit offensé, quoy qu'on blasme l'autre party qui y a donné occasion.

Mais, la plus grande opposition que nous voyons en ces pays à l'esprit de la Foy, est en ce que leurs remedes contre les maladies, leurs plus grandes recreations lors qu'ils sont en santé, leurs pesches, leurs chasses et leur trafic, la prosperité de leurs champs, de leurs guerres et de leurs conseils, tout est quasi remply de ceremonies diaboliques. De sorte que la superstition ayant corrompu quasi toutes les actions de la vie, il semble que pour estre Chrestien, il faut se priuer non seulement des passetemps, qui d'ailleurs sont tout à fait dans l'innocence et des douceurs les plus aymables de la vie, mais des choses les plus necessaires, et en vn mot mourir au monde, en mesme temps qu'on veut prendre la vie de Chrestien.

Non pas qu'ayant examiné leurs superstitions de plus prés, nous voyons que le Diable se mesle et leur preste aucun secours qui surpasse l'operation de la nature ; mais toutefois ils ont recours à luy, ils croyent qu'il leur parle en songe, ils l'inuoquent à leur ayde, ils luy font des presens et sacrifices, tantost pour l'appaiser, tantost pour se le rendre fauorable, ils luy referent leur santé, leurs guerisons et tout le bonheur de leur vie, en cela d'autant plus miserables qu'ils se font esclaues du Diable sans rien gagner à son seruice, non pas mesme en ce monde, dont il est appellé le Prince, et semble auoir quelque pouuoir.

Si de moindres difficultez ont donné de la peine à conuertir des Peuples policez, et s'il a fallu des siecles entiers pour y planter la Foy, quoy que Dieu assistast pour lors ceux qui annonçoient sa parole d'vne infinité de miracles, du don des guerisons, du don des langues, des propheties et de tout ce qui est capable d'estonner la nature, et faire reconnoistre aux plus impies le pouuoir et la majesté de celuy dont on publioit la grandeur, que doit-on attendre de ces peuples barbares, n'ayant pas plû à Dieu nous benir de la frequence des miracles, et leur rendre la Foy plus

aymable par les douceurs qu'elle feroit pleuuoir du Ciel dés cette vie, sur ceux qui se sousmettroient à ses Loix, mais mesme n'ayans pas icy ces aydes temporels des secours, des bien-faits et des dons, dont aux autres contrées du monde on s'est seruy aupres des Sauuages pour procurer leur conuersion ; enfin ne pouuans pas auoir icy la force en main, et le soustien de ce glaiue tranchant qui sert sainctement à l'Eglise pour authoriser ses Arrests, soustenir la iustice et reprimer l'insolence de ceux qui foulent aux pieds la saincteté de ses Mysteres ?

La Foy n'estant pas naturelle à ces peuples, comme il semble qu'elle soit en France, où on la succe auec le laict, ce n'est quasi rien fait, d'auoir fait homme vn Chrestien. Il faut plus de combats, plus de peines et plus de sueurs pour le conseruer et retenir dedans l'Eglise, que pour l'auoir gagné à Dieu. Les tentations leur font connoistre leur foiblesse ; leur esprit n'est pas tousiours dans la ferueur ; le Ciel n'arreste pas tousiours leur veuë, la terre n'a pas perdu tous ses attraits pour eux, il est aisé dans la suite de plusieurs années qu'ils tombent dans leur foiblesse ; la grace est passagere, la nature demeure tousiours : en vn mot, ie veux dire que la perseuerance dans l'exercice de la Foy, n'est pas icy moins difficile, qu'il est en France à la pluspart de conseruer leur innocence du Baptesme, et ne point perdre par le peché la grace qui nous rend agreables à Dieu.

Adioustez à cela les fureurs d'vn ennemy Hiroquois, qui va nous fermant le passage, qui nous rauit les necessitez de la vie et les secours qu'on nous peut enuoyer en vn pays abandonné, qui tuë et qui massacre ceux qui viennent à nostre ayde, qui chaque année va croissant en son insolence, qui va dépeuplant ce pays, et qui fait prendre à nos Hurons les desseins d'abandonner leur commerce auec les François, voyans qu'il leur couste si cher, et aymans mieux se passer des marchandises de l'Europe, que de s'exposer chaque année, non pas à vne mort qui seule seroit tolerable, mais à des feux et à des flammes dont on a mille fois plus d'horreur.

Or en suitte que pouuons-nous attendre au milieu d'vne nation barbare, où nous n'aurons plus les secours de la vie, où on n'osera plus nous enuoyer le renfort d'ouuriers qui seroient icy necessaires pour y auancer les affaires de Dieu ; où tous ceux qui y resteront, seront abandonnez à la rage d'vn peuple desesperé et qui ne sera plus retenu de nous massacrer tous, par la crainte de perdre leur commerce auec les François qu'ils verront leur estre impossible, et estre pour eux entierement ruiné ; ou alors les Chrestiens qui composent cette Eglise naissante, se verront sans Pasteurs, sans Sacremens, sans Sacrifice, et hors des moyens de recourre à ceux qui seuls sont leur refuge en leurs desolations, leur appuy dedans leur foiblesse, le nœud sacré qui les lie auec Dieu, et le renfort qu'ils ont contre les puissances de l'Enfer ?

Sans doute ce sont là des craintes raisonnables, des difficultez capables d'arrester les esprits, des obstacles insurmontables à nos foiblesses, et des mal-heurs ce semble ineuitables, si la France ne fait des efforts extraordinaires pour renuerser cét ennemy qui va ruinant d'vn mesme coup, et ces peuples et la Foy qu'on leur presche. Et à dire vray, tant de mal-heurs suruenus l'vn sur l'autre, et des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenent icy, nous auroient fait perdre courage, si nous ne leuions les yeux plus haut et si le Ciel n'estoit l'appuy de nos confiances. Mais quand nous pensons que ce sont les affaires de Dieu plus que les nostres, que la Foy n'a esté fondée en aucun lieu du Monde qu'au milieu des tempestes, que tousiours Dieu s'est pleu de faire paroistre son pouuoir où il y auoit moins de l'humain, que sa main n'est pas raccourcie ; quand nous pensons que le Sang de Iesus-Christ n'a pas esté moins respandu pour ces peuples que pour le reste de la terre, et que les fruicts de son amour ne sont pas épuisez sur ceux qui l'ont desia

reconnu pour leur Sauueur, qu'il doit estre adoré de tous les peuples de la terre et loüé d'autant de langues qu'il y en a dans l'Vniuers ; quand nous voyons des Peuples qui nous enuironnent de toutes parts, et vn monde quasi entier où son sainct Nom n'a esté iamais adoré, et où toutefois il faut que l'Euangile ait penetré auant la fin des siecles, puisque Dieu y a engagé sa parole ; quand nous voyons de nos yeux ce qu'il y a desia commencé, et que luy seul y a trauaillé plus que nous, qu'il y fait tous les iours des miracles plus grands que ne seroit la creation d'vn Monde tout nouueau, changeant des cœurs de Barbares en des cœurs de Chrestiens ; enfin quand nous pensons que Dieu ne laisse iamais son ouurage imparfait, qu'il y va de sa gloire et non pas de la nostre : alors nous ne iugeons rien impossible, nous esperons contre toute esperance, nos confiances sont aussi fortes que iamais, et des gages de son amour par le passé dessus ces peuples, et de ce qu'il y fait maintenant, nous prenons asseurance qu'il ne leur manquera pas à l'aduenir.

Car nonobstant tous ces rauages de pestes, de famines et de guerres, quelque opposition qu'ayent ces peuples en leur naturel, en leurs loix et en leurs coustumes à la saincteté de la Foy, quelque Empire qu'y ayent les Demons, nous n'auons pas laissé chaque année d'en baptiser bon nombre, et encore cette derniere année plus de cent septante ; et quoy que Dieu ait disposé de la pluspart, dont plusieurs sont dans le Ciel, comme nous auons tout sujet de croire, nous auons toutefois la consolation de voir au milieu de cette barbarie sept petites Eglises, où la main de Dieu a trauaillé bien plus que nous, où l'Esprit de la Foy regne, et ne trouue rien de barbare dans les cœurs qu'il veut s'assujettir, où l'Innocence se conserue au milieu de l'impureté. Ce qui nous fait dire, sans qu'il nous en reste aucun doute, *Digitus Dei est hic.* Or si Dieu est pour nous, pourrions nous bien craindre au milieu de nos entreprises, sans nous exposer aux reproches que fit le Sauueur du monde à S. Pierre : *Modicæ fidei, quare dubitasti ?*

Mais ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, et i'ay peur que les deffiances de ceux qui sont esloignez des combats, n'arrestent le cours des victoires qu'emporte icy la Foy sur l'impieté. Ie veux dire que les doutes qu'on pourroit auoir dans la France de la conuersion de ces peuples, ne soit vn des plus grands empeschemens qu'on y pût apporter, et que Dieu ne retire ses faueurs de dessus ces pays infidelles, à cause qu'au milieu des tempestes, on auroit retiré ses confiances en luy. Car en effet il est aisé de desesperer de la conuersion de ces peuples, mesme dans ce seul preiugé qu'estans barbares, à peine d'aucuns peuuent croire qu'ils soient hommes, et qu'on puisse en faire des Chrestiens. Mais on a tort d'en iuger de la sorte, car ie puis dire en verité que pour l'Esprit ils n'ont rien de moins que les Europeans, et demeurant dedans la France, ie n'eusse iamais creu que sans instruction la nature eust pû fournir vne eloquence plus prompte et plus vigoureuse que i'en ay admiré en plusieurs Hurons ; ny de plus clair-voyant dans les affaires, et vne conduite plus sage dans les choses qui sont de leur vsage. Pourquoy donc seroient-ils incapables des connoissances d'vn vray Dieu ?

Leurs coustumes en mille choses sont en effet barbares ; mais apres tout, dans les choses qui parmy eux sont censées au nombre des mauuaises, et condamnées par le public, nous y voyons sans comparaison beaucoup moins de desordre qu'il n'y a dedans la France, quoy qu'icy la seule honte d'auoir commis le crime soit la peine du criminel. Quelle seroit donc leur innocence si la Foy regnoit parmy eux ?

Maintenant nous auons plus grande connoissance que iamais de leur langue, de leurs coustumes et des moyens qu'il faut tenir pour entrer dans leur esprit, dedans leur cœur, et les gagnant à nous, les gagner pour le Ciel. Nous trouuons beaucoup de facilité à leur expliquer les veritez de nostre Foy, qui

du commencement nous sembloient les plus ineffables à cause de la pauureté de leur langue en ces matieres, et de l'ignorance dans laquelle ils ont tousiours vescu des choses qui surpassent la portée de la veuë et des sens. Ils ne peuuent plus nous respondre, qu'en effet la Loy de Iesus-Christ que nous preschons est saincte, mais qu'elle leur est impossible, ayant veu leurs compatriotes nés dans la barbarie aussi bien qu'eux, éleuez dedans leurs coustumes, nourris dedans leurs vices, et abysmez autant qu'ils sont dedans l'impieté qui inonde tous ces pays, se retirer de ce naufrage, despoüiller la nature, se reuestir des vertus les plus sainctes du Christianisme, et n'auoir plus que de l'horreur pour les plaisirs du monde, ny de l'amour que pour le Ciel. Ils sont contrains de confesser que Dieu est le maistre des cœurs, et qu'il a plus de bonté que ne sont grandes nos malices, lors qu'ils voyent tous les iours que ceux qui ont eu plus d'auersion de nos Mysteres, sont des premiers à se rendre à la verité, que la Foy leur ouure l'esprit, et que Dieu ayant pris possession de leur ame, ils sont plus fortement touchez du bien qu'ils n'auoient d'attraits pour le mal.

La constance et longanimité de nos Peres en vne vie si penible, dans vn employ dont la nature et tous les sens ne peuuent auoir que de l'horreur, en vne affaire qui n'est pas nostre, ou au moins dont nos Sauuages voyent bien que nous ne retirons aucun profit, vn courage si inuincible dans des oppositions si puissantes aux desseins qui nous amenent icy, leur seruent maintenant d'vn tres-puissant motif, qui leur rend plus croyables et plus adorables les veritez de nostre Foy. En vn mot, ils aduoüent qu'il faut sans doute que les plaisirs du Ciel surpassent tous ceux de la terre, puisque la seule esperance d'y paruenir fait mépriser à ceux qui viuent en cette Foy, tout ce qu'il y a de plus doux en la vie, et leur adoucit les amertumes et de la vie et de la mort.

N'auons-nous pas raison apres cela de releuer nos confiances plus que iamais, et de croire que cette main toute-puissante, qui d'vn rien a produit ces commencemens, continuera dans son ouurage, que le S. Esprit benira cette heureuse semence, et qu'ayant mis luy-mesme des dispositions si aduantageuses à ce qu'on peut esperer de plus, il la rendra feconde, pour faire d'vne terre infertile et d'vn monde infidelle, vne terre de saincteté et vn monde Chrestien ?

Si nous n'auions que les Hurons à conuertir, encore pourroit-on peut-estre penser que dix et vingt mille ames ne sont pas vne conqueste si considerable qu'il faille s'exposer à tant de hazards et essuyer tant de perils pour les gagner à Dieu. Mais nous ne sommes qu'à l'entrée d'vne terre, qui du costé de l'Occident iusques à la Chine, est remplie de Nations plus nombreuses que les Hurons ; vers le Midy nous voyons d'autres Peuples innombrables où on ne peut auoir accez que par cette porte où nous sommes. Puis donc que Dieu nous a appellez les premiers pour luy cultiuer cette vigne, n'est-ce pas à nous à luy estre fidelles, auec cette patience qu'il recommande à ses Apostres : *Fructum afferet in patientia,* attendant que luy-mesme en recueille les fruicts, aux temps et aux moments qu'il luy plaira? Si nous n'auons cette consolation en ce siecle, ce nous sera vne assez grande recompense d'y auoir employé nos efforts, et quoy qu'il en arriue, au moins nous mourrons volontiers dans la pensée que ces paroles de Nostre Seigneur s'accompliront en nous : *Alius est qui seminat, et alius qui metit ;* que d'autres entreront dans nos trauaux, qu'ils ioüyront de la moisson dont nous auons ietté les premieres semences, qu'ils cueilleront les fruicts arroussez de nos sueurs et de nostre sang ; et qu'enfin Dieu tirera sa gloire et le salut de ses Esleus, des volontez que nous auons de viure et de mourir dans ce sainct employ, où nostre vocation nous engage si heureusement que ie puis dire en verité que Dieu a surmonté mes esperances, et qu'auant mon depart de ces pays des Hurons, dont l'obeyssance me rappelle,

ie voy de mes yeux accomply au bout de sept ans, ce que ie me fusse estimé heureux d'apprendre de bien loin à la fin d'vne longue vie, et que peut-estre i'eusse eu de la peine à me persuader si moy-mesme ie n'en auois esté vn témoin occulaire.

Nos precedentes Relations ont pû en donner quelque idée, et peut-estre qu'elles auront assez fait connoistre que Dieu n'a point acception de personnes, que son amour ne desdaigne point les Barbares, que ses douceurs se font sentir autant à nos pauures Sauuages qu'aux peuples les plus policez de la terre, que les graces du Ciel ne tombent pas sur les pays à proportion qu'ils ont les richesses de la nature, et en vn mot que nos Hurons ne sont pas moins nés pour le Ciel que ceux qui ont ioüy des thresors de la Foy, mille et deux mille ans deuant eux. Or depuis ce temps-là Dieu n'a pas retiré ses faueurs de dessus ces petites Eglises, il est tousiours leur Pere, et tousiours riche à l'endroit de ceux qui l'inuoquent.

C'est en deux lignes auoir dit ce qui seroit capable de fournir vne Relation toute entiere si i'auois pris dessein de descendre plus en particulier, et si la briefueté d'vne lettre ne m'obligeoit de songer à finir la presente. Mais toutefois, pour éuiter vne autre extremité, et peut-estre le blasme d'auoir esté trop court en des choses qui font paroistre les bontez de Dieu sur ces peuples, et qui nous obligent d'en loüer ses misericordes : i'en rapporteray quelques-vnes, mais sans autre ordre que celuy que la memoire confuse que i'en ay me les presentera.

Vn Chrestien, fraischement échappé de la captiuité, se voyant à son arriuée enuironné de ses parens, qui venoient pour le consoler, étonna toute l'assistance dans les paroles qu'il leur tinst. Mes amis, disoit-il, Dieu ne m'a pas abandonné dans ma captiuité, s'il faut souuent songer en luy dans les prosperitez, on doit sans cesse le prier au fort de nos miseres. On entend comme vne voix en soy qui nous respond, que les mal-heurs de cette vie ne sont rien, qu'il y a vn Paradis qui nous attend, et que la mort, qui est d'autant moins éloignée de nous, que nous sommes plus auant dedans les souffrances, nous mettra bien-tost dans la possession d'vn bon-heur que nos plus cruels ennemis ne pourront nous rauir.

C'estoient là, disoit-il, les pensées qui me consoloient au milieu des plus effroyables tourmens que les Hiroquois me firent endurer, lors qu'ils appliquoient dessus moy les feux et les flammes ardentes. Alors ie sentois bien que Dieu m'aydoit, qu'il estoit dedans moy et animoit mon cœur ; ie ne sçay comment cela se pouuoit faire, mais il est vray que mon ame ressentoit des plaisirs ineffables, à mesme temps que mon corps estoit dans le plus fort de ses douleurs. Apres ces premieres souffrances, on consulta si ie serois destiné à la mort ou si on me deuoit donner la vie : ie ne sçauois que desirer des deux, et n'osois demander à Dieu, sinon qu'il m'enuoyast ou la vie ou la mort, selon qu'il le iugeroit pour mon salut ; puisque ie n'estois qu'vn enfant et qu'il estoit mon Pere, qui seul auoit plus de connoissance de mon bien et plus d'amour pour moy que ie n'en puis auoir moy-mesme.

Quasi en mesme temps, vn autre Chrestien qui alloit à la guerre, estant interrogé comment il se comporteroit s'il estoit pris des ennemis : Ie ne puis pas, respondit-il, me promettre rien de moy-mesme, connoissant le peu que ie puis pour le bien ; mais il y a plus de six mois que ie m'interroge moy-mesme et que ie sonde la portée de mon cœur, et il me semble à chaque fois que chose au monde ne seroit capable de me faire oublier du Ciel. Dieu, disoit-il, m'a rauy quasi tous mes parens, il m'a dépoüillé de mes biens, i'attends maintenant qu'il m'esprouue en ma propre personne, et peut-estre il permettra que ie sois pris des ennemis, et que ie brusle dedans leurs feux ; i'en ay peur, il est vray, mais toutefois ie me retiens ; lors que ie luy fay mes prieres, ie luy dy seulement, qu'il void bien ce que mon cœur redoute dauantage, mais que ie

n'ose luy demander qu'il m'en deliure, si bien qu'il me conserue dans l'Esprit de la Foy et dans l'esperance du Paradis, me promettant qu'apres cela ny les feux ny les flammes des Hiroquois ne me rauiront pas les desirs que i'ay de viure et de mourir Chrestien, en quelque estat que ie me voye.

Vn autre, qui cét Esté fut pris des Hiroquois, et rompit ses liens deux heures auant qu'on le bruslast, se sauuant tout nud à la fuite, à trauers les ronces et les espines, par où les ennemis le poursuiuirent vne iournée quasi entiere, trouue qu'ayant éuité vn malheur il estoit tombé en dix autres. Il fut errant dedans les bois, trois iours sans manger, les mousquites et nuit et iour luy ostoient le repas, le perçant de leurs aiguillons depuis les pieds iusqu'à la teste ; tout son corps n'estoit plus qu'vn vlcere, et enfin il se croyoit dans le desespoir de sa vie, se voyant encore esloigné plus de soixante lieuës de toute habitation, en vn pays où les Hiroquois sont tousiours à la chasse des hommes, et où à chaque pas qu'il faisoit pour éuiter cét ennemy, il craignoit que ce ne fust celuy qui le menoit dans leurs embusches. Enfin les forces luy manquant et ne pouuant plus auancer, il s'estoit resolu de mourir sur vne roche nuë, qu'il choisissoit pour son tombeau, lors que quelques canots Hurons l'apperceurent heureusement, et le recueillirent des portes de la mort. Helas ! disoit ce bon Chrestien, ie ne songeois pas à mes maux, ou au moins ils m'étoient supportables dans la pensée que i'éuitois vn plus grand mal ; que si la crainte d'vn feu qui ne m'eust bruslé qu'vne nuit, me rendoit quasi insensible à tant de miseres, pourrois-ie maintenant, disoit-il, trouuer le ioug de la Foy difficile, et les peines qu'il faut subir au seruice de Dieu peuuent-elles nous paroistre des peines, si vrayement nous croyons qu'il y ait vn Enfer, et qu'il faut souffrir en ce monde pour ne pas souffrir vn iamais.

Lors que ie me trouuay dessous les feux des Hiroquois, disoit vn autre Chrestien, qui en auoit éprouué les rigueurs, cette pensée me consoloit, que Dieu en auoit ainsi ordonné. Mes douleurs estoient excessiues, et toutefois ie ne pouuois aucunement me plaindre de sa bonté, et quelque mal qu'il veüille permettre m'arriuer, ie croy doresnauant que ce ne peut estre que par amour, depuis qu'il me l'a fait paroistre m'appellant à la Foy et m'ayant ouuert son Paradis. Apres cela, qu'on me brusle, qu'on me tourmente, qu'on me fasse endurer mille morts, on ne pourra m'empescher de l'aymer.

Dedans ce mesme sentiment, vn bon vieillard respondit à des Infidelles qui luy reprochoient que sa Foy luy estoit inutile, puisque le Dieu qu'il adoroit ne le guerissoit point d'vne maladie douloureuse, qui luy rendoit la vie non plus vn bien dont il le deust remercier, mais vne charge insupportable : Mes amis, leur respondit-il, vous condamneriez vos paroles si vous leuiez les yeux au Ciel, où ie tasche de tenir mon cœur attaché. Vous comptez les maladies du corps au nombre des mal-heurs, et en effet elles sont vn mal-heur pour vous, qui ne connoissez point d'autre bonheur qu'en cette vie ; mais les Chrestiens les enuisagent comme vn bien, lors qu'ils pensent à ce que la Foy nous enseigne, que Dieu nous recompensera dans le Ciel selon la mesure de nos douleurs et de nos ioyes, pourueu que nous le benissions également des deux, comme en effet il en ordonne et de l'vn et de l'autre pour nostre bien, estant sans doute qu'il nous ayme dés cette vie, puis qu'il nous aymera à iamais.

La response d'vn autre vieillard aagé de 70. ans, n'estoit pas moins dans l'Esprit de la Foy, lors qu'on luy reprochoit que Dieu n'auoit aucunement pitié de luy dedans vne paralysie qui luy auoit osté l'vsage d'vn bras. Hé quoy, respondit-il, voudriez vous qu'il n'y eust point d'arbres secs dans les bois, et point de branches mortes dans vn arbre qui va vieillissant ? pour moy ie prends plaisir à voir mes membres dessecher et les approches de la mort ne m'ont plus estonné depuis que i'ay la Foy, qu'vn iour ie resusciteray pour la gloire

et que ce corps mourant doit pourrir dans la terre auant qu'il deuienne immortel.

Le mesme ayant appris qu'vn sien fils vnique, qui luy restoit pour le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains des ennemis, voyant tout le monde de sa cabane dans les pleurs à l'abord de cette nouuelle : Pour moy, dit-il, ie n'ay point de larmes pour luy, il m'auoit suiuy en la Foy, et il m'a deuancé dans le bon-heur qui nous attend apres la mort. A ce mesme moment, il vient promptement en l'Eglise à dix heures du soir, offrir à Dieu ce fils vnique, mais auec vne resignation digne d'vn cœur vrayment Chrestien. Mon Dieu, s'escria-il, que la Foy est vn don aymable et qu'elle appaise doucement les émotions d'vn cœur qui met ses confiances en vos promesses ! Vous me l'auiez donné auant que i'eusse le bonheur de vous reconnoistre pour mon Dieu et pour mon bien-faicteur ; depuis que i'ay la Foy, ie vous l'ay presenté mille fois, et vous qui penetrez le fonds des cœurs, auez connu que mon offrande n'estoit point par feintise ; vous m'auez pris au mot, receuant ce qui estoit à vous, auant mesme que ie vous l'eusse offert ; puis ie me plaindray de ce que vous auez aggreé le don que ie vous auois fait ? Soyez beny, mon Dieu, et si apres l'enfant vous daignez receuoir le Pere, ie m'offre à vous de mesme cœur que ie vous ay offert mon fils, ayez pitié et de l'vn et de l'autre. A peine auoit-il acheué sa priere, qu'vn nouueau Messager qui s'estoit trouué au combat, arriue hors d'haleine, et dit que ce fils qu'on auoit creu pour mort s'estoit eschappé auec luy, les autres estant demeurez sur la place. Ce fut comme cét Ange qui retint l'épée d'Abraham, desia leuée sur l'innocent Isaac. Mon Dieu, s'écria ce bon Pere, continuant sa priere, si i'ay receu de vostre main les mauuaises nouuelles, n'ay-ie pas suiet de vous benir de la vie de mon fils que vous me rendez comme vn homme ressuscité au moment que ie le pensois mort ? C'est vous qui l'auez retiré du peril ; mais ie vous prie que ce soit, afin que iamais il ne tombe en peché, et faites-moy la mesme grace, afin que luy et moy nous vous benissions dans le Ciel de cette faueur, et des autres que nous ne pourrons iamais reconnoistre icy bas en terre.

La Foy ne trouue point de distinction entre les sexes, et tout aage est meur pour le Ciel. Vne femme Chrestienne parlant vn iour à quelques infidelles, qu'elle exhortoit à embrasser la Foy. Helas ! leur disoit-elle, quand il n'y auroit point de Paradis apres la mort et que nostre Foy nous trompast, ie voudrois croire nonobstant pour ioüir même dés cette vie d'vne paix et d'vn repos d'esprit, qui est inconceuable à ceux qui demeurent dans l'infidelité. I'estois tous les iours remplie d'inquietudes auant mon Baptesme, les maux presens me tourmentoient, les craintes des miseres qui pouuoient m'arriuer, et qui peut-estre n'arriueront iamais, ne laissoient pas de m'affliger auant leur temps ; la nouuelle des maux passez renouuelloit en moy les tristesses et les larmes que i'auois desia essuyées, et mesme le souuenir de mes anciens plaisirs me causoit des regrets, parce qu'ils n'estoient plus, et que ie ne pouuois les regarder sinon comme perdus pour moy. Maintenant rien de tout cela ne m'afflige, mais plustost ie tire mon bien de mon mal, parce que chaque fois que les craintes, les tristesses ou les mal-heurs m'accueillent, ie pense au bon-heur que nous promet la Foy, qui n'est detrempé d'aucune amertume.

Il n'y a pas long-temps, adioustoit-elle, que ie pleurois la mort d'vn de mes freres et d'vn de mes enfans, ie n'eusse iamais creu que les larmes eussent tant de douceur : mais en mesme-temps qu'elles découloient de mes yeux, mon cœur estoit tout consolé dans la pensée, que ceux que ie pleurois étoient dedans le Ciel, et qu'vne Eternité nous ioindroit ensemble sans que la mort nous peust separer. Mais, luy dit-on, que dirois-tu si ton mary mouroit, luy qui refuse de se faire Chrestien ? Ie me consolerois, répondit-elle, dans la pensée que c'est Dieu qui doit disposer à sa volonté

de ce qui est à luy : il sçait ce qui est pour le mieux, et peut-estre qu'il attend à l'heure de la mort à luy faire vne grace dont il se rend indigne durant le cours de sa vie.

Vne ieune femme Chrestienne dans ses premieres couches n'auoit pas témoigné aucun sentiment de douleur ; comme on luy demande si en effet elle n'auoit point pasty : Helas, respondit-elle, ce sont des douleurs excessiues, mais i'auois ma pensée en Dieu, et ie songeois au bon-heur de la Foy qui m'a deliuré d'vn tourment eternel ; ie luy offrois en mesme-temps l'enfant que ie mettois au monde, et le priois que plus tost il mourust apres auoir receu le sainct Baptesme, que de permettre qu'il tombast en vn peché mortel.

Ce n'est pas que tous nos Chrestiens soient dans ces sentimens, il y en a qui n'ont pas ce courage, d'autres tombent dans le peché et font des cheutes assez funestes, quelques-vns perdent cœur au milieu de leur course ; tous ne sont pas robustes en l'esprit de sainteté. Mais ie ne sçay en quel lieu de la terre nous trouuerons tout le monde parfait ; si la semence que Iesus-Christ estoit venu ietter luy-mesme en terre, est tombée tantost sur les espines, tantost sur des rochers et en des lieux steriles ; et si vne grande partie qui estoit tombée en vn terroir fecond a esté enleuée des oyseaux auant que d'auoir produit les fruicts qu'on en attendoit, il ne faut pas nous estonner que le mesme nous arriue icy ; *Non erit discipulus super Magistrum.* C'est assez qu'vne partie vienne à maturité, et c'est beaucoup qu'en quelques-vns cette semence fructifie au centuple. Mais ie ne puis assez le dire, qu'il faut en tout vne patience à l'espreuue, qui ne se rebute de rien. Tel est maintenant des plus foibles, qui vn iour sera vn grand Sainct.

Ie me souuiens à ce propos d'vne réponse que fit il y a quelque temps vn bon Chrestien à vn de nos Peres, qui le voyant dans des sentimens d'vne perfection éminente, et s'estonnant des graces que Dieu luy faisoit, luy demanda depuis quand il estoit venu à ce poinct-là : Vous me mettez autant en peine, respondit-il, que si vous me demandiez depuis quand i'en suis venu au poinct de la grandeur que i'ay. Comme mon corps a creu depuis ma naissance, sans que ie m'en sois apperceu ; de mesme en a-il esté de ma Foy depuis mon Baptesme. Ie ne sçay pas, adioustoit-il, ce qu'il faut faire pour respondre à ces graces, ny mesme comment il faut prier, mais ce que ie ne puis me lasser de dire à Dieu lors que ie prie, est, que ie croy de tout mon cœur, et qu'il m'enuoye plustost la mort que le peché.

Vn Capitaine des plus considerables de tout le Pays, estant interrogé auant son Baptesme, si vrayement il croyoit les veritez de nostre Foy : Ma parole, dit-il, peut tromper, mais ie veux que mes actions et mes deportemens vous respondent au lieu de ma langue. Attendez que l'Hyuer soit venu, que les diables soient déchaisnez et qu'on me sollicite au peché, c'est alors que vous et moy pourrons voir sans estre trompez, si la Foy regne dans mon cœur. En effet ses actions du depuis n'ont dementy ses paroles, sa vie a esté sans reproche, et tousiours on a reconnu sa Foy dedans ses œuures. Mille fois il s'est veu attaqué de médisances et calomnies, ses parens se sont sousleuez contre luy, ses amis luy ont fait ouuertement la guerre, et en secret les beautez qui autrefois l'auoient vaincu ont entrepris en l'aymant de le perdre ; mais tousiours il a esté luy-mesme, et en tout armé de la Foy, il s'est rendu victorieux.

Peu de temps apres son Baptesme, voyant que selon le deu de sa charge de Capitaine, on vouloit l'obliger d'assister à quelques superstitions defenduës aux Chrestiens, il sortit de la Compagnie, commande en sa cabane qu'on porte ailleurs les marques de son authorité et les presens publics dont il estoit chargé. Ce ne sont pas des Royautez et des richesses immenses des Princes de l'Europe, mais c'est icy ce qu'il y a de plus éclatant en l'honneur et les thresors les plus precieux du pays. Les Infidelles s'estonnent de ce coup, son pere, sa

femme, ses parens luy demandent ce qu'il pretend faire ? Ie suis Chrestien, respondit-il, et si pour éuiter le peché il faut encore quitter la vie, mon ame ne tient rien en mon corps. Le bourg est en émeute, le conseil s'assemble là-dessus ; on luy depute les plus considerables, qui le prient de ne pas les abandonner : Ie suis Chrestien, leur dit-il pour toute response, la Foy m'est plus chere que l'honneur et les biens. On passe et la nuict et le iour pour flechir son esprit ; mais il n'a point de repartie, sinon qu'il est Chrestien. Il faut donc, disent les Anciens, se resoudre à voir nostre pays perdu, puisque nos premiers Capitaines se rangent du party de la Foy : comment empêcherons-nous ce desordre ? Vous y pensez trop tard, leur respondit-il, il falloit vous opposer aux progrez de la Foy auant qu'elle entrast dans nos cœurs ; maintenant elle y regnera malgré vous, et plustost on nous arrachera l'ame du corps, que la crainte du feu d'Enfer et le desir du bon-heur qui nous attend dedans le Ciel sortent de nostre esprit. Enfin pour trouuer iour en cette affaire dont les Anciens craignoient la dissolution de leur bourg, le premier ou du moins des plus considerâbles qui soient dans les Hurons, le Conseil resolut qu'il falloit partager cette charge, dont ce Capitaine Chrestien vouloit opiniastrement se démettre ; que quelqu'autre prendroit doresnauant le soin des choses que la Foy deffend, et qu'on le pourroit appeller le Deputé des Diables ; que le Chrestien continueroit dans le maniement des affaires publiques, et tousiours seroit reconnu pour leur vray Capitaine. On le pria de l'aggréer, puis qu'ainsi le deliurant des choses qui luy faisoient horreur, il n'auoit plus dequoy se plaindre : Oüy bien maintenant, leur dit-il, mais sçachez vne fois pour toutes, qu'vn vray Chrestien n'estime rien plus precieux que la Foy, et que la terre luy est peu de chose quand il enuisage le Ciel.

Des hommes de la sorte sont sans doute de puissants supports pour la Foy ; mais il semble que Dieu ne veüille pas que nous mettions nos confiances en autre qu'en luy seul. Nos Chrestiens, estant allez en guerre, auoient attiré auec eux deux Capitaines Infidelles des plus belliqueux du pays, et ayant entrepris de les gagner à nostre Foy, les instruisirent si heureusement l'espace de deux mois qu'ils furent en campagne, qu'ils se virent obligez de les baptiser, ne pouuant resister aux demandes pressantes qu'en faisoient ces bons Catechumenes, qui, disoient-ils, ne pouuoient plus marcher auec courage dans les terres ennemies, quand ils pensoient que chaque iour seroit peut-estre le dernier de leur vie ; que s'ils mouroient auant que leurs pechez eussent esté noyez dans les eaux du Baptesme, ils se voyoient damnez pour vne eternité, et qu'ainsi chacun de leurs pas les conduisoit autant à l'Enfer qu'à la mort.

Il fallut donc leur obeïr en vne demande si iuste. Ils se prosternent à genoux au riuage du lac des Hiroquois ; deux Chrestiens qui auoient pris soin de leur instruction les baptisent publiquement, chacun celuy qu'il auoit eu pour disciple. Ie croy que les Anges du Ciel prenoient plaisir à considerer ce spectacle de saincteté en vn lieu où iamais ils n'auoient veu Dieu adoré ; et sans doute que les Anges tutelaires de ces deux nouueaux baptisez auoient pressé cette action, preuoyans le moment de leur bon-heur et de leur mort : car l'ennemy ne fut pas long-temps à paroistre. Nos Chrestiens firent incontinent leurs prieres publiques pour se disposer au combat. Ces deux bons Neophytes se iettent à la teste de leur armée, et soustinrent long-temps l'effort de l'ennemy; enfin leur mort fut la perte de nos Hurons, et laissa la victoire entiere aux Hiroquois, qui estoient sept contre vn. Mais quoy, si nostre Eglise a perdu en la mort de ces deux Capitaines et de quantité de Chrestiens qui y demeurerent auec eux, pas vn seul n'ayant pris la fuite, ce nous doit estre assez que Dieu en ait tiré sa gloire et que le Ciel soit enrichy de nos despoüilles : *Nouit Dominus qui sunt eius.* Dieu connoist

ses Esleus et choisit le moment qu'il faut pour leur ouurir son Paradis. En voicy vn exemple qui m'a fait souuent adorer ses diuines conduites.

Vn ieune homme Catechumene, n'ayant pû obtenir de nous le Baptesme à cause que nous ne voyons pas assez clair en sa Foy, se resolut d'aller en guerre auec quelques Chrestiens. Ils font soir et matin les prieres publiques, le plus ancien des Chrestiens y preside, et les Dimanches il les exhorte à passer plus sainctement ce sacré iour, et puis qu'il ne peuuent ioüir du bon-heur de la confession, au moins qu'ils ayent recours à Dieu, detestent leurs pechez, et se tiennent prests pour la mort. Ie ne sçay pas qui pressoit si fortement ce ieune Neophyte, mais il fut plus de septante iours à solliciter son Baptesme aupres du plus ancien de nos Chrestiens, auec tant de ferueur en ses poursuites, qu'enfin on luy promit que le Dimanche il seroit baptisé. Non, disoit-il, mon ame ne respire que les eaux sacrées du Baptesme, ie deteste de tout mon cœur les pechez de ma vie passée, et i'espere que Dieu aura pitié de moy, parce qu'il a veu les desirs veritables que i'ay de viure et de mourir Chrestien. On le baptise donc ; chose estrange ! on n'auoit pas encore acheué les prieres, que les auant-coureurs apportent la nouuelle qu'ils ont apperceu l'ennemy. On court incontinent aux armes, on se iette en campagne, l'ennemy prend la fuite, on le poursuit six heures entieres, ce nouueau baptisé laisse apres soy ses camarades et aduance si puissamment qu'il se trouue engagé luy seul au milieu de trente Hiroquois, qui le percent à coups d'épée, luy enleuent sa cheuelure et continuent dedans leur fuite, sans qu'on en peust atteindre aucun.

Vn des meilleurs esprits de ce pays, et des mieux informez de la Foy, auoit six ans entiers refusé le Baptesme, nous aduoüant qu'il voyoit bien la verité, mais qu'il ne sentoit pas en soy assez de forces pour se resoudre à quitter tout de bon le peché. Vn iour enfin il vint trouuer vn de nos Peres : Maintenant, luy dit-il, ie te prie de me baptiser, mon cœur me dit que ie porteray dans le Ciel mon innocence du Baptesme, pour quoy donc differer plus long-temps ? On le baptise au commencement de l'Automne ; tout le long de l'Hyuer, les Chrestiens et les Infidelles admirent en luy la force du Baptesme. Il se priue volontairement des festins, crainte de s'y voir engagé dans quelque occasion de peché, il s'absente des compagnies ; les femmes qui auoient plus possedé son cœur n'y trouuent plus d'entrées, il n'a plus d'yeux ny de langue pour elles, le plus doux de ses entretiens est en la compagnie du Pere qui l'instruit ; l'Esté venu, il s'embarque pour descendre à Kebec, et pour dernier Adieu à sa femme et à ses enfans : Ie ne sçay, leur dit-il, si ie ne vay point à la mort, mais quoy qu'il me puisse arriuer, sçachez que ie mourray Chrestien, et si vous me cherchez estant party de cette vie, et s'il vous reste quelque amour pour moy, leuez vos yeux au Ciel, car c'est là où respire mon ame et où ie croy sans aucun doute que la Foy me conduit pour vne Eternité. En effet il fit rencontre des ennemis, et se deffendant vaillamment, il auoit desia renuersé vn de leurs Canots dedans l'eau, lors qu'vn coup d'arquebuse luy transperce la teste de part en part, et le mit dans la ioüissance du bon-heur qu'il auoit esperé, puis qu'vne vie si innocente ne pouuoit pas estre suiuie que d'vne saincte mort.

Nous sommes tesmoins tous les iours de mille rencontres semblables où nous voyons les bontez de Dieu sur ces peuples, son amour sur ces pauures barbares et les diuines Prouidences de ses Esleus, dont pas vn ne luy sera rauy, quelque opposition que l'enfer et les diables suscitent contre les progrez de la Foy.

Mais c'est estre trop long pour vne simple lettre, et le peu que i'ay dit est assez pour nous faire raisonnablement esperer que le Ciel ne retire pas ses be-

nedictions de dessus cette Eglise naissante, puis qu'il en prend vn soin si amoureux.

Des sept Eglises que nous auons icy, il y en a six à demeure. La premiere en nostre Maison de saincte Marie, les cinq autres dans les cinq principales bourgades des Hurons : de la Conception, de sainct Ioseph, de sainct Michel, de sainct Ignace et de sainct Iean Baptiste. La septiéme Eglise, dite du sainct Esprit, est composée d'Algonquins, qui ont hyuerné cette année plusieurs Nations ensemble sur le grand Lac de nos Hurons, enuiron à vingt-cinq lieuës de nous. Ce qui a obligé le Pere Claude Piiart et le Pere Leonard Gareau, destinez à leur instruction, de passer l'Hyuer auec eux, auec des peines et des trauaux inconceuables, mais non pas sans consolation, lors qu'ils voyent qu'ils vont formant des Epouses à Iesus-Christ dedans ces bois, ces lacs et ces riuieres.

Voila, mon Reuerend Pere, vne partie de ce que ie m'estois obligé de representer à V. R. en cette lettre, vne grossiere idée de l'estat où ie laisse cette Mission de nostre Compagnie dans les Hurons, et les sentimens qui m'en restent auant mon depart, apres y auoir demeuré sept ans seruiteur inutile. Car si Dieu tire sa gloire en ces Pays, et s'il y a eu quelque bien dans les commencemens de la conuersion de ces Peuples, il faut adüoer qu'apres Dieu tout est deu aux trauaux de nos Peres, dont Nostre Seigneur a voulu que i'aye esté tesmoin, voyant la ferueur de leur zele, leur courage indomptable, leur patience à tout souffrir, leur actiuité à tout faire, leur humilité dans vne vie vrayement cachée en vn monde inconnu, personnes qui d'ailleurs ne manquent pas pour la pluspart de qualitez qui les eussent rendus recommandables en France. Quand ie les voy embrasser la Croix auec plaisir, les souffrances auec ioye et les mépris auec amour, qu'ils portent chaque iour leur ame entre leurs mains, estans continuellement exposez à mille dangers de la mort, et que peut-estre la pluspart sont pour mourir au milieu des feux et des flammes d'vn ennemy cruel, qui va de iour en iour rauageant ces Pays ; quand ie voy que ces dangers les animent plustost que d'affoiblir le moins du monde leur courage, il me vient souuent en pensée que Dieu vouloit qu'vne vertu si forte, si constante et si vigoureuse, suppleast au defaut des miracles, dont il semble que sa diuine Prouidence ne veuille pas se seruir en ces siecles derniers, pour aduancer la conuersion de ces terres infidelles.

Mais quoy, le nombre de ces ouuriers est trop petit pour tant de peuple ; nous auons besoin de secours plus en cela qu'en aucune autre chose ; nous demandons de l'ayde, et nous esperons que l'Ancienne France ne le déniera pas à la Nouuelle. Il est vray que les dangers sont redoutables, et que quiconque voudra venir à nous, il doit auoir quitté dés la France tout l'amour de la vie, pour s'abandonner sans reserue à ce dont la nature peut auoir plus d'horreur. Mais c'est, ie croy, ce qui doit animer vn bon cœur au desir de venir en ces terres perduës, pour s'y perdre sainctement soy-mesme, et ne trouuer plus en ce monde rien d'aymable que Dieu. Si des personnes de merite, dont la vie est precieuse à vn Royaume tout entier, s'exposent volontiers à l'assaut d'vne bréche, qui souuent n'est pas raisonnable ; et si la mort de ceux qui ont aduancé les premiers, n'arreste pas vne Noblesse courageuse, qui la pluspart n'est picquée bien souuent que des interests d'vn honneur ou d'vn bien temporel ; sans doute que la conqueste de tant d'ames, dont chacune est vn Royaume à Iesus-Christ, la veuë d'vne recompense eternelle, et les desirs de viure et de mourir au seruice d'vn Dieu, qui le premier est mort pour nous, auront mille fois plus de force pour soustenir le courage de ceux que Nostre Seigneur voudra nous enuoyer au trauers des perils qu'il faut essuyer quoy qu'il couste, si on veut aduancer sa gloire en ces Pays, où nous voyons qu'il veut estre adoré.

C'est l'vnique demande que ie fais à V. R. en quittant ces Pays, la priant de nous procurer ce secours et nous enuoyer ceux que Dieu voudra choisir par son moyen, et c'est dans cette esperance que ie finiray la presente, la suppliant de recommander cette Mission aux prieres de tous nos Peres et Freres, et s'en ressouuenir particulierement en ses saincts Sacrifices. C'est mon Reuerend Pere, De V. Reuerence,

Le tres-humble et tres-obligé seruiteur en N. Seigneur,

HIEROSME LALEMANT.

Des Hurons, ce 15. de May, 1645.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, ès années* 1644. et 1645. *enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, par le Pere Barthelemy Vimont de la mesme Compagnie, et Superieur de la Residence de Kebec :* et ce pendant le temps et espace de sept années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 11. Decembre 1645.

Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY,

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS ESTIENNE BINET, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris le 26. Mars 1638.

Signé ESTIENNE BINET.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÈS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1645. ET 1646.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

ME trouuant obligé de rendre doresnauant vn compte plus particulier à V. R. des choses qui se passent és Missions d'icy bas, ie luy diray qu'apres auoir conferé ce que i'y ay veu depuis vn an, auec ce que i'ay remarqué là haut aux Missions Huronnes dans l'espace de plusieurs années, ie ne puis que ie ne me confirme en la creance que *digitus Dei est hic,* que c'est l'ouurage d'vne prouidence toute particuliere et d'vne bonté veritablement infinie.

I'aurois bien de la peine d'expliquer les raisons qui causent en moy ce sentiment : il y a des secrets cachez aussi bien dans les ouurages de la prouidence que dans les merueilles de la nature ; on les connoist moins qu'on ne les admire. Peut-estre que la face du pays, qui me parut toute affreuse dans la guerre, quand ie le vis pour la premiere fois, s'estant changée et deuenuë toute belle dans la douceur de la paix, forme en moy cette pensée et me donne ce sentiment ; mais cét ouurage, quoy qu'excellent, surpassant toutes nos esperances, ne seroit pas suffisant de me donner tant de satisfaction, s'il n'estoit accompagné de sa fin principale, l'establissement et l'aduancement du Royaume de Dieu.

En suite donc les Sauuages des autres nations attirez par l'odeur des premiers Chrestiens de la reduction de S. Ioseph

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1647.

à Sillery, abordent de toutes parts pour se faire instruire, et pendant que les vns cherchent la Foy, les autres croissent et s'augmentent dans la charité : en vn mot, ceux qui fuyoient Iesus-Christ et qui le regardoient comme la cause de leur mort en la terre, le viennent maintenant chercher en leurs maladies, comme la source de leur vie dans le Ciel, et ceux qui l'ont trouué, sont dans des ressentimens et des reconnoissances toutes particulieres du bon-heur qu'ils ont rencontré.

Or ayant veu les mesmes benedictions sur les nations plus hautes et plus éloignées, c'est ce qui me fait penser que le temps enfin est venu de la conuersion de ce nouueau monde, que l'esprit de Dieu veut conduire ces pauures peuples à la fin pour laquelle il les a creés, et qu'apres vne nuit de tant de siecles, la lumiere a paru sur ces contrées ; la Foy y est dans son Aurore, elle aura son ascendant, et ceux qui viendront apres nous la verront en son Midy.

Plusieurs choses, à ce que ie puis reconnoistre de plus prés, ont contribué à ce bon-heur : le bon estat dans lequel Messieurs de la Compagnie de la nouuelle France ont mis le pays et la colonie, le secours et l'assistance qu'ont donné Messieurs de Montreal, la piété et le bon exemple des habitans, et particulierement le courage, le zele et la charité des deux familles Religieuses de l'Hospital et des Vrsulines, qui, apres auoir surpassé le commun de leur condition en passant la mer, semblent tous les iours se surmonter elles-mesmes dans tous les exercices de charité enuers Dieu et le prochain qu'on peut attendre d'elles.

I'ay quelquefois pris plaisir de comparer la charité des vnes à assister iour et nuit de pauures Barbares tout chancreux et mourans, mettans en cela tout leur plaisir et contentement ; et le zele des autres à apprendre les langues et ramasser de tous costez en leur Seminaire des filles et des femmes Sauuages, pour leur exposer et debiter les marchandises du Ciel ; mais i'aduoüe que ie n'en ay pû conclure autre chose, sinon que ces spectacles estoient dignes d'attirer les yeux du Paradis sur ce pauure pays, et de le luy rendre fauorable. Dieu benisse à iamais les personnes qui fauorisent et qui soustiennent de si sainctes entreprises.

Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouuerneur, a aussi esté l'vn des principaux instrumens dont la Diuine Prouidence s'est seruie pour mettre les affaires dans le poinct et dans le iour qu'elles paroissent ; le trauail de dix ans n'a point ébranlé sa constance, ny diminué ses soins pour tout ce qui regarde l'auancement de la Religion et du bien public.

Ie ne parle point de la premiere et principale roüe qui fait mouuoir ce nouueau monde, aussi bien que l'ancien, ny des autres roües qui luy sont conjointes, et qui luy donnant et receuant d'elle vn sainct mouuement, l'impriment sur ce grand ouurage : il n'y a que Dieu qui puisse estre le prix et la recompense de ces belles et grandes ames, qui seront bien aises d'apprendre que nous auons cette année augmenté nos petites Eglises de trois cens Neophytes nouuellement baptisez.

Au reste, mon R. Pere, voicy la Relation des choses principales qui se sont passées depuis vn an : elle y verra la mort de deux des plus anciens ouuriers qu'ait eu nostre Compagnie en ces contrées, c'est le Pere Anne de Noüe et le Pere Enemond Masse. Ie ne voy icy personne de ceux qui les ont connus qui ne dise de bon cœur, *viuat et moriatur anima mea vitâ et morte iustorum istorum.* Or jaçoit que leur mort doiue donner plus d'enuie que de compassion, ie ne laisse pas de les recommander aux suffrages et aux sainctes prieres de vostre Reuerence et de toute la Prouince, comme aussi toutes nos Missions.

L'arriuée des trois Peres qu'il luy a pleu nous enuoyer de renfort, nous a bien consolez ; mais ce nombre estant desia au dessous de celuy que i'auois demandé pour les Missions Huronnes, elle peut voir le besoin que nous en auons d'autres, et le verra encore da-

uantage dans la Relation, y rencontrant les nouuelles Missions dont Dieu nous a donné les ouuertures : c'est ce que nous esperons de sa charité et du zele de nos Peres pour ces petites Eglises naissantes, que ie ne puis assez recommander aux saincts Sacrifices et aux sainctes prieres de tous en general et de chacun en particulier.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur selon Dieu,

HIEROSME LALEMANT.

De Quebek, ce 28. Octobre 1646.

CHAPITRE PREMIER.

De ce qui s'est passé entre les François, les Hurons et les Algonquins, pour la conclusion de la paix auec les Iroquois.

Il est à propos de faire quelques remarques à l'entrée de ce Chapitre, pour auoir vne idée plus nette et vne connoissance plus particuliere des affaires qu'on a traitées auec ces peuples.

Ie dy donc en premier lieu, que sous le nom d'Iroquois, nous auons iusques à maintenant compris plusieurs Nations confederées, toutes ennemies des Sauuages qui nous sont alliez : ces Nations ont leurs noms particuliers, les Annierronnons, les Onioutcheronons, les Onontagueronons, les Sonont8aëronons et autres. Nous n'auons encore proprement la paix qu'auec les Annierronnons, qui sont les plus voisins de nos habitations et ceux qui nous donnoient plus de peine ; doresnauant nous les distinguerons par leurs noms propres et particuliers afin d'éuiter la confusion.

En second lieu, outre ces Iroquois il y a d'autres Nations plus au Nord qui semblent vouloir entrer en guerre auec nos Sauuages, comme les Sokoquiois que nos Sauuages appellent Assok8ekik, les Mahingans ou Mahinganak, auec lesquels les Algonquins ont eu autrefois de grandes alliances ; mais les Iroquois Annierronnons les ayans domtez, ils se sont iettez de leur party. Il y en a d'autres, comme les Abnaquiois, qui nous sont amis.

Ie remarqueray en troisiesme lieu, que l'an passé au depart de la flotte, comme nous goustions la douceur de la paix encommencée, on nous vint apporter la nouuelle que trois Sauuages de la bourgade de S. Ioseph ou de Sillery auoient esté tuez, et quelques autres fort blessez : ce bruit détrempa nostre ioye d'absynthe, sur le doute que les Annierronnons n'eussent agy de mauuaise foy auec nous. Enfin apres toutes les perquisitions possibles, nous trouuasmes que l'vn des plus feruens Chrestiens de Sillery ou de sainct Ioseph, auoit esté traitreusement massacré auec deux ieunes garçons baptisez, que le fils de François Xauier Nenask8mat, l'vne des deux premieres colomnes de la reduction des Sauuages, auoit esté blessé à mort : en effet il est venu rendre l'ame tres-sainctement entre nos bras, apres auoir receu en l'Hospital de Kebec tous les charitables traitemens dont vn pauure malade peut estre assisté. Sa femme dans cette trahison fut laissée pour morte, on luy enleua vne partie de la peau et des cheueux de la teste, mais Nostre Seigneur luy a rendu la santé. Ce nous fut vne consolation que ces deux derniers n'expirerent pas sur la place : car ils nous asseurerent que le langage des meurtriers estoit entierement different du langage des Iroquois ; cela arresta les haches des Algonquins, qui n'auroient point manqué d'assommer quelques Annierronnons qui se trouuoient pour lors parmy eux et parmy nous. Enfin on a découuert que cét assassinat auoit esté commis par les Sokoquiois, deux desquels s'estans rencontrez quelques années auparauant dans les confins des Iroquois, auoient esté tuez par quelques soldats montagnards, et vn autre auoit esté fort mal-

traité des Algonquins, mais racheté et renuoyé dans son païs par Monsieur nostre Gouuerneur.

Le Diable preuoyant que la paix troubleroit son royaume, s'estoit efforcé de la rompre ; mais l'Ange de l'Eglise de Dieu l'a tenu à la cadene, il a fait conclure auec benediction ce qu'on a souhaité depuis tant d'années, auec vne confidente humilité et vne patience Chrestienne.

Les Iroquois Annierronnons ont chassé auec toute liberté dans les confins des Algonquins, et ceux-cy les ont veus et receus de bon œil, les ont amenez en nos habitations ; il n'y a lieu en tous ces quartiers où on n'ait veu de temps en temps quelques Annierronnons. Ceux qui sçauent l'antipathie de ces peuples et les épouuantables inclinations qu'ils ont à la vengeance, pensent voir autant de miracles qu'ils voyent de bonne intelligence entre vn Algonquin et vn Iroquois.

On escriuit l'an passé comme les Ambassadeurs Annierronnons ayans negocié auec les François sur la paix vniuerselle, s'estoient retirez en leur païs pour reporter la parole et la voix d'Onontio, c'est à dire les pensées de Monsieur nostre Gouuerneur. Le François qui auoit esté long-temps captif en leur païs, les accompagnoit, auec ordre de se trouuer en toutes leurs assemblées : voicy ce qu'il en a remarqué.

Ayant quitté les François, ils furent dix-huict iours en chemin, et trois iours apres leur arriuée dans le païs, les principaux s'estant assemblez de diuers endroits, se comporterent en cette sorte.

Auant que ces Ambassadeurs parlassent, on leur fit vn present pour adoucir le conduit de leur voix, afin que les paroles d'Onontio qu'ils auoient receuës par leurs oreilles, sortissent sans peine et sans rudesse de leur bouche. Ce present fait, le François, qui a connoissance de leur langue, et ces Ambassadeurs déployerent les presens dont ils estoient chargez, et en suite haranguerent auec la satisfaction de tout le monde ; leurs discours finis, les Capitaines firent aussi d'autres presens pour estre apportez à Onontio et à ses confederez.

Le premier seruit comme d'vn bain, dans lequel ces Ambassadeurs recrus du chemin se pouuoient delasser ; ou comme d'vn onguent qui gueriroit les blesseures que les pierres, les ronces et les balliers qu'on rencontre en vn si long voyage, auroient pû faire à leurs pieds.

Le second publioit que leur hache d'armes suspenduë en l'air sans ramener son coup iusques à la response des Hurons et des Algonquins suiuant le desir d'Onontio, auoit perdu son vsage, qu'on l'auoit iettée si loin qu'homme du monde ne la pourroit iamais retrouuer, c'est à dire que les Hurons et les Algonquins estans entrez dans la paix, les Annierronnons n'auoient plus d'armes que pour la chasse.

Le troisiéme tesmoignoit la douleur que receuoient les Annierronnons de leur miserable fille Onnie8te, laquelle méprisoit la voix de sa mere et le conseil de son pere, qu'elle estoit si insolente d'auoir encore enuoyé de ses enfans vers Montreal, pour surprendre ceux qui se trouueroient en cette contrée. Onnie8te est vne bourgade dont la plus grande partie des hommes ayant esté deconfis en guerre par les hauts Algonquins, elle fut contrainte d'appeller des Annierronnons pour se repeupler ; de là vient que les Annierronnons l'appellent leur fille. Monsieur le Gouuerneur l'ayant inuitée comme son enfant à entrer dans vne paix generale par l'entremise des Annierronnons, ceux-cy disent qu'elle est rebelle à son pere et à sa mere. Le temps amenera tout, et Dieu donnera des fruicts en sa saison.

Le quatriéme fut vn tesmoignage public de la reconnoissance de toutes les bourgades des Annierronnons, de ce qu'Onontio auoit aplany la terre et reüny les cœurs.

Le cinquiéme estoit vne action de graces au mesme Onontio, qu'ils reconnoissoient comme le Pere commun de toutes ces Nations, luy donnant mille loüanges de ce qu'il auoit rendu l'esprit

aux Algonquins ; ce que nul autre n'auoit pû faire deuant luy.

Le sixiéme estoit vne requeste qu'ils luy presentoient à ce qu'il fist allumer des feux dans toutes les habitations de son gouuernement, afin que toutes les Nations s'y venans chauffer en asseurance, puissent escouter sa voix et ioüir de son amitié ; et, en cas qu'il arriue quelque different, qu'il soit l'arbitre des Iroquois, des Hurons et des Algonquins.

Ces presens faits, on ne parla plus que de festins, que de danses et que de resioüissances publiques : on employa dix iours en ces bals et en ces festes, et puis on enuoya le François auec sept Ambassadeurs pour porter ces presens, et pour se resioüir auec les François et auec leurs alliez sur la paix concluë.

Ces Ambassadeurs estans venus par terre iusques au lac où il se faut embarquer, ne trouuerent point leurs canots ou leurs bateaux d'escorces, quelque mécontent ou quelque larron les auoit brisez ou enleuez ; si bien qu'ils furent contraints de retourner sur leurs pas pour pouruoir à leur voyage : ce retour fut vn coup du Ciel, qui nous voulut donner des preuues de la sincerité des Iroquois Annierronnons ; car à mesme temps que le François entra dans leur principale bourgade, arriuerent quelques Ambassadeurs Sokoquiois deleguez de leur nation pour faire rompre la paix entre les Annierronnons et les Algonquins. L'audience leur estant donnée, celuy qui portoit la parole harangua en ces termes : Il y a long-temps que ie vous ay entendu dire que les Algonquins estoient vos ennemis irreconciliables, et que vous les haïssez au de là du tombeau, en sorte que si vous les pouuiez rencontrer en l'autre vie que vostre guerre seroit eternelle ; comme nous sommes vos alliez, nous entrons dans vos passions et dans vos interests : voila les testes de quelques-vns que nous auons massacrez, et vn lien que nous vous presentons pour en garoter auec nous autant qu'il nous sera possible. Là dessus, ils presentent les cheuelures des Chrestiens de S. Ioseph tuez l'Automne derniere, comme i'ay dit au commencement de ce Chapitre, et vn grand collier de porcelaine qui deuroit seruir de fers pour les mettre à la cadene.

Les Iroquois respondirent auec indignation : Nous nous estonnons de vostre hardiesse, ou plustost de vostre temerité ; vous nous iettez la honte sur le visage, vous nous faites passer pour des fourbes. Onontio auec lequel nous auons traité la paix n'est point vn enfant ; si nous vous regardions de bon œil, il auroit suiet de dire : Les Annierronnons n'ont pas tué mes alliez, mais bien leur haches, ie pensois agir auec de vrays hommes, et i'ay traité auec des trompeurs et auec des fourbes.

Ce n'est pas tout, les Algonquins apprenans que les testes de leurs freres sont en nos cabanes, couperont celles de nos compatriotes qui sont en leur païs : voila les desordres de vostre temerité. Retirez-vous, cachez ces testes, emportez ces liens : comme nous n'auons qu'vn cœur, nous ne voulons qu'vne langue.

S'il y a de la tromperie dans cette action, elle est plus que tres-raffinée, et il semble que la raison conuie ces peuples à embrasser la paix. Dieu leur a donné vn sentiment que le demon de la guerre qui les auoit tousiours fauorisez, les alloit quitter ; la resolution de quelques Algonquins et Hurons, qui ayans sur la fin genereusement combattu auoient pris quelques-vns d'eux captifs, soustenoit cette pensée. En second lieu, comme il sont chasseurs et que la pluspart des animaux sont sur les marches des Algonquins, ils ont vne passion d'en tirer à leur aise et sans crainte : en effet ils ne s'y sont pas épargnez ; car on dit qu'ils ont tué plus de deux mille cerfs cét hyuer.

Troisiémement, le prisonnier Annierronnon que les Hurons auoient pris proche de Richelieu et qu'ils auoient emmené en leur païs, estant de retour en sa patrie, a parlé hautement des François ; il a fait entendre à ses compatriotes que si Onontio preste la main aux Hurons, le mal-heur tombera sur leurs testes.

Apres tout, le grand Dieu des armées est le seul et vnique autheur de cette paix, ie le prie qu'il en soit le conseruateur : nos raisonnemens estoient trop courts dans vne si grande barbarie, la fureur estoit trop allumée pour estre assoupie ou esteinte par vne conduite humaine, et nous confessons ingenuëment que si celuy qui a fait la paix ne la conserue, nous n'auons pas assez d'industrie pour retenir l'inconstance de ces Barbares dans la fermeté.

Iesus-Christ veut sauuer quelques-vns de ces peuples, et enuoye desia ses precurseurs ou ses auant-couriers, les maladies pestilentielles, les afflictions et la mort mesme : ce sont des fleaux qui humilient les ames, et qui les font recourir à celuy qui a la force en main ; les Iroquois nous croiront bien-tost, et que les Magiciens causent ces mal-heurs, mais ce seroit vne folie de chercher vn autre chemin que celuy de la Croix pour faire connoistre les grandeurs du Crucifié.

CHAPITRE II.

De la venuë de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, et de leur negociation.

Le 22. de Feurier de cette année presente 1646. sept Iroquois Annierronnons et deux Hurons, accompagnez du François dont i'ay fait mention cy-dessus, parurent à Montreal ; apres auoir resioüy cette habitation, ils descendent aux Trois Riuieres. De là on enuoye donner aduis à Monsieur nostre Gouuerneur de leur venuë : or comme ce chemin s'estoit fait sur les neiges, et que le froid faisoit encore rouler les glaces sur nostre grand fleuue, les Annierronnons s'en allerent à la chasse qui deçà qui delà, en attendant le mois de May, que Monsieur le Gouuerneur monta en cette habitation.

Le septiéme de ce mois, il leur donna audience : voicy ce qui se passa dans cette assemblée.

Le plus considerable éleuant sa voix, entonna vne chanson d'action de graces : Nous estions morts, disoit-il, et nous voila viuans : nous apportions nos testes pour estre sacrifiées aux ombres des Algonquins ou des Montagnais qui ont esté massacrez l'Automne dernier, nous doutans bien qu'on nous feroit coupables de cet assassinat ; mais Onontio, arrestant la cholere des Algonquins, a donné iour à nostre innocence. Là dessus ils tirent vn present, le iettent aux pieds des parens et des alliez des defuncts, disant que c'estoit pour nettoyer la place toute sanglante d'vn meurtre commis par trahison, protestans qu'ils n'en auoient eu aucune connoissance qu'apres le coup donné, que tous les Capitaines du pays auoient condamné cet attentat.

C'est la coustume des peuples de ces contrées, quand quelque personne de consideration parmy eux est morte, d'essuyer les larmes de leurs parens par quelque present. Ce Capitaine, ayant appris à son arriuée la mort autant glorieuse que funeste du Pere Anne de Noüe de nostre Compagnie, voulut garder la loy de son pays : il éleue les yeux au Ciel, comme se plaignant de sa rigueur, puis se tournant vers les robes noires, ietta des brasselets de Porcelaine : Voila, dit-il, pour réchauffer la place où le froid a fait mourir ce bon Pere ; mettez ce petit present en vostre sein pour vous diuertir des pensées qui vous pourroient attrister.

Ils firent en suite les presens qu'on leur auoit confiez dans leur pays, desquels i'ay fait mention au Chapitre precedent, témoignant leur ioye de se voir vnis et alliez des François, des Hurons et des Algonquins, qui sont les trois plus considerables Nations auec lesquelles ils ont traité la paix, toutes les autres estant comprises sous ces trois chefs. Ils firent quelques autres presens aux Hurons, pour leur donner aduis de se tenir sur leurs gardes, dans les chemins, iusques à ce que les hauts

Iroquois, les Ononiagueronons, les SonontSeronons et quelques autres eussent les oreilles percées, c'est à dire ouuertes à la douceur de la paix.

Bref ils offrirent vne brasse de Porcelaine pour allumer vn feu de conseil aux Trois Riuieres, et vn grand collier de trois mille grains pour seruir de bois ou d'aliment à ce feu. Les Sauuages ne font quasi aucune assemblée que le calumet auec le petun en la bouche, et comme le feu est necessaire pour prendre le tabac, ils en allument quasi tousiours en toutes leurs assemblées, si bien que c'est vne mesme chose chez eux, allumer vn feu de conseil ou tenir vne place propre pour s'assembler, ou vne maison pour s'entreuisiter, comme font les parens et les amis.

Deux iours apres cette assemblée, Monsieur nostre Gouuerneur s'accommodant fort prudemment aux façons de faire de ces peuples, fit venir ces deputez ; il agit auec eux selon leurs coûtumes. Les Hurons qui estoient là et les Algonquins ne manquerent pas de s'y trouuer.

Le François qui entend la langue Iroquoise, offrit vn present de la part d'Onontio, pour gratuler les Iroquois Annierronnons, et pour marque de l'estime qu'il faisoit de leur nation d'auoir tenu sa parole,

Il en fit vn autre pour tesmoigner le contentement qu'il receuoit, voyant la terre aplanie et la hache leuée et éloignée des testes des Hurons et des Algonquins : car pour les François, leur paix fut faite dés la premiere entreueuë.

En troisiéme lieu, on offrit vn collier de mille grains de Porcelaine, pour asseurer qu'on tiendroit allumé ce feu de conseil qu'ils auoient demandé aux Trois Riuieres, et que le bois n'y manqueroit pas, c'est à dire qu'ils seroient tousiours les bien-venus et qu'on prêteroit l'oreille aux Capitaines qui viendroient pour traitter d'affaires.

On fit vn quatriéme present, pour donner à entendre qu'Onontio desiroit voir le petit François qui seul estoit resté prisonnier en leur pays.

Et vn cinquiéme, pour faire reuenir sa fille nommée Therese, afin qu'elle preparast du bled d'Inde à leur façon, pour les festiner quand ils nous voudroient visiter.

Il a esté souuent parlé, dans les Relations, de cette fille : c'est vne Huronne, laquelle ayant esté instruite au Seminaire des Vrsulines, fut prise auec ses parens par les Iroquois, lors qu'ils la ramenoient en son pays. Les Meres Vrsulines ne pouuant supporter que cette pauure petite creature demeurast dans cette captiuité éloignée de tous les secours qui luy pouuoient ouurir les portes du salut, n'ont rien épargné et ont remué Ciel et terre pour luy procurer sa liberté.

Monsieur nostre Gouuerneur, approuuant ce grand zele et cette grande charité, n'a perdu aucune occasion de la tirer de cet esclauage, et d'y contribuer de tout son pouuoir.

Tesouëhat, appellé des Hurons et des Iroquois Ondesson, et des François le Borgne de l'Isle, voyant que nostre Interprete ne parloit plus, entonna vne chanson assez lugubre, puis leuant ses yeux au Ciel pria le Soleil d'estre le spectateur et de seruir de tesmoin de tout ce qui se passoit dans cette action, et de découurir auec sa lumiere, la sincerité de son cœur et de ses intentions. Il entonne derechef vne autre chanson, et puis éleuant sa voix, il harangue au nom de tous les Algonquins, dont il portoit la parole. La premiere fut vne protestation que la rupture de la paix ne prouiendroit point de son costé, et pour tesmoignage de cette verité, il presente deux robes de peaux d'Eslan, adioustant qu'il auoit quelque deffiance des Annierronnons, qu'il vouloit bannir par ce present.

Le second present fut aussi de deux robes, sur lesquelles se deuoient reposer ces Ambassadeurs pour se delasser du trauail de leur chemin.

Le troisiéme portoit vne humble priere à Onontio à ce qu'il ne marchast point tout seul en asseurance dans les chemins qu'il auoit applanis et frayez, mais que ce bon-heur fust aussi commun aux Algonquins et aux Hurons : en vn

mot cet homme deffiant et soupçonneux au possible, auoit peur que les François ne fissent leur paix en particulier, sans se mettre en peine des Sauuages leurs alliez.

Le quatriéme present asseuroit que les Algonquins auoient aussi posé les armes et ietté leurs haches en vne terre inconnuë à tous les hommes.

Le cinquiéme demandoit qu'on ne donnast point de fausses alarmes, que la chasse fust libre par tout, que les bornes et les limites de toutes ces grandes contrées fussent leuées, et qu'vn chacun se trouuast par tout dans son pays.

Le sixiéme asseuroit les Annierronnons qu'ils pouuoient librement se venir chauffer au feu qu'Onontio leur auoit allumé aux Trois Riuieres, que les Algonquins et les Iroquois y petuneroient auec plaisir, et que leurs pipes ou leurs calumets ne brusleroient point, c'est à dire que la peur n'y feroit trembler personne. Tous ces presens estoient composez chacun de deux robes d'Eslan, bien peintes et bien passementées à leur mode.

Le dernier comprenoit douze de ces belles robes, quatre pour chacune des trois bourgades des Annierronnons, suppliant ces peuples de donner la liberté aux enfans des Algonquins, ou mesme aux grandes personnes qui seroient encore en leur pays, auec asseurance qu'on n'épargneroit point la graisse aux estomacs de ceux qui les rameneroient, et qu'ils trouueroient des onguents pour oindre leur teste : en vn mot il vouloit dire qu'on leur feroit bonne chere, et que leur peine seroit amplement recompensée.

Ces presens acceptez, Ki8tsaeton, principal Ambassadeur des Annierronnons, apostrophant les Hurons, leur fit vn present d'action de graces de ce qu'ils n'auoient fait aucun mal aux prisonniers Annierronnons qu'ils auoient pris l'an passé ; il leur dit, comme par parenthese, qu'ils eussent bien fait de distribuer ces prisonniers aux autres nations Iroquoises leurs alliées, qu'ils les auroient obligées par cette defference d'entrer dans vne paix vniuerselle, qu'auec le temps on pourroit obtenir ce bon-heur, mais qu'ils se deuoient encore deffier d'eux sur leurs chemins.

Il leur fit vn second present, pour les inuiter à dresser vn festin aux Annierronnons qui les iroient visiter en leur pays comme leurs vrays amis, et que s'ils tardoient quelque temps, qu'ils mangeassent ce qu'ils auroient preparé, à condition de remettre incontinent le pot au feu de peur d'estre surpris, puisque l'on se disposoit à ce voyage.

Le treiziéme du mesme mois de May, Monsieur nostre Gouuerneur traita ces Deputez en la cabane d'vn Capitaine Algonquin ; on leur porta deux paroles par deux presens : la premiere n'estoit qu'vn remerciement de ce qu'ils n'auoient pas voulu accepter les testes ou les cheueleures de ses alliez par les Sokoquiois.

La seconde leur signifioit qu'il auoit resolu d'enuoyer deux François en leur pays, et qu'ils pouuoient partir dans trois iours. Ce qui fit resoudre les Algonquins de leur donner deux de leur nation pour estre de la partie.

La conclusion de ces assemblées se faisoit tousiours auec des resioüissances publiques, mais ceux qui penetroient plus auant que l'écorce, admiroient la conduite de Dieu, et luy donnoient mille benedictions de ses bontez : car il faut auoüer qu'à luy seul appartient de donner le poids aux vents, de changer le poison en medecine, la maladie en la santé, la mort en la vie, et la fureur de la guerre en la douceur de la paix. Sa bonté veuille accorder cette benediction à nostre France.

CHAPITRE III.

Recit de l'heureuse mort du Pere Anne de Noüe et du Pere Enemond Masse.

Puisque dans le Chapitre precedent nous auons fait mention de la mort du

Pere de Noüe, nous en parlerons icy plus au long, et tout ensemble de celle du Pere Masse, arriuée cette mesme année. L'vne des grandes faueurs que Dieu ait faite aux saincts Apostres et aux saincts Martyrs, a esté de les ietter dans les occasions, et comme dans vne heureuse necessité d'agir et de souffrir fortement pour leur Maistre ; les deux Peres dont ie vay parler semblent auoir participé à cette benediction.

Le 30. de Ianuier de cette presente année 1646. le Pere Anne de Noüe partit de la residence des Trois Riuieres, en la compagnie de deux soldats et d'vn Huron, pour s'en aller à Richelieu, éloigné de douze lieuës des Trois Riuieres, pour dire la Messe et pour administrer les Sacremens de Penitence et de l'Eucharistie aux François qui sont là. Toutes les riuieres et tous les lacs n'estoient qu'vne glace, et la terre estoit couuerte par tout de trois ou quatre pieds de neige à son ordinaire pendant l'hyuer. Ce bon Pere et ses compagnons, marchans sur des raquettes pour ne point enfoncer dans les neiges, ne firent que six lieuës la premiere iournée, et encore auec bien de la peine : car jaçoit que les raquettes soient vn soulagement, elles ne laissent pas d'estre comme des entraues à ceux qui n'en ont pas vn si grand vsage.

Ils se bastirent vne petite maison dans la neige, abriée des arbres et couuerte du Ciel pour passer la nuict. Le Pere ayant remarqué que les deux soldats qui l'accompagnoient pour estre nouueaux dans le païs, auoient bien de la peine de marcher auec des pieds bridez, et de traisner encore auec cela tout leur bagage apres eux, se leue enuiron les deux heures apres minuit pour gagner le deuant et donner aduis aux soldats de Richelieu de venir secourir leurs camarades. Cette charité luy a osté la vie : heureux martyre de mourir des mains de la charité ! Il quitte sa compagnie, luy donne aduis de suiure ses pistes, l'asseurant qu'on les viendroit bien-tost secourir ; il ne prit ny son fusil pour battre du feu, ny sa couuerture, ny autres viures qu'vn peu de pain et cinq ou six pruneaux, qu'on a encore trouué sur luy apres sa mort. Il faut porter en ce pays-cy, les hostelleries auec soy, c'est à dire son lict et ses viures ; pour la maison, on la trouue par tout où la nuit se rencontre.

Comme cét homme de feu marchoit sur les glaces du Lac sainct Pierre, qui se rencontre entre les Trois Riuieres et Richelieu, n'ayant pour guide que son bon Ange et la clarté de la Lune, le Ciel se couurit, et les nuées, luy dérobant son flambeau, se changerent en neige, mais si abondante que les tenebres de la nuit tousiours affreuses, l'estoient au double ; on ne voyoit ny les bords du Lac, ny les Isles dont il est parsemé en quelques endroits. Le pauure Pere n'ayant point de boussole ny de quadran pour se guider, s'esgara ; il marcha beaucoup et auança peu. Les soldats qu'il auoit quittez, se leuant pour se mettre en chemin, furent bien estonnez quand ils ne virent point les traces ou les vestiges du Pere, la neige qui estoit tombée de nouueau les auoit dérobées ; ne sçachant quelle route tenir, l'vn d'eux qui auoit esté vne seule fois à Richelieu, tire vn quadran et se guide à peu prés sur le rumb ou rayon de vent sur lequel il le croyoit estably : ils cheminent tout le iour sans qu'on leur vienne au secours ; enfin recrus du trauail, ils passent la nuit dans l'Isle de S. Ignace, non pas bien loin du lieu où estoit le Pere, mais ils n'en sçauoient rien. Le Huron, plus fait à ces fatigues que les François, se reconnoissant, donne iusques à Richelieu ; il demande si le Pere n'est point arriué, on dit que non ; le voila bien estonné, et le Capitaine de cette place encore plus, appreñant qu'il estoit party si matin pour faire seulement six lieuës. Comme il estoit nuit, on attend au lendemain matin pour enuoyer au deuant de luy, les soldats de la garnison courent, ils le cherchent du costé Sud, et il estoit du costé du Nord ; ils crient, ils appellent, ils tirent des coups d'arquebuses, mais en vain, le pauure Pere estoit bien loin de là. Pour les deux soldats qu'on attendoit, le Huron ayant dit le lieu où ils

estoient, furent bien-tost trouuez et amenez au fort. Tout ce iour se passa à courir deçà et delà, à crier et à chercher sans rien trouuer.

Enfin le 2. iour de Feurier, vn soldat assez adroit, prend deux Hurons de quatre qui se trouuoient pour lors en cette habitation, il s'en va chercher le giste où le Pere et ses compagnons auoient passé leur premiere nuit, l'ayant trouué, ces Hurons bien versez à demesler les pistes cachées sous la neige, suiuent les traces du pauure Pere, remarquant les tours et les destours qu'il auoit faits, trouuent le lieu où il auoit passé la seconde nuit depuis son depart; c'estoit vn trou dedans la neige, au fonds duquel il auoit mis quelques branches de sapin sur lesquelles il auoit pris son repos, sans feu, sans maison, sans couuerture, n'ayant qu'vne simple sotanne et vne vieille camisole. Comme ce lieu n'est pas bien frequenté des François, le Pere ne s'y peut reconnoistre ; de là il trauerse la riuiere deuant l'habitation de Richelieu, qu'il n'apperceut point, soit qu'il neigeast fort, ou que le trauail et les neiges luy eussent affoibly la veuë. Ce soldat, suiuant tousiours les pistes que les Hurons descouuroient, vid au Cap nommé de Massacre, à vne lieuë plus haut que Richelieu, vn endroit où ce bon Pere s'estoit reposé, et trois lieuës plus haut, vis à vis de l'Isle plate et la terre ferme, entre deux petits ruisseaux, ils trouuerent son corps à genoux tout roide et engelé sur la terre qu'il auoit découuerte, en ayant vuidé la neige en rond ou en cercle ; son chapeau et ses raquettes estoient auprés de luy, il estoit penché sur le bord de la neige releuée : il est croyable qu'ayant expiré à genoux, le poids de son corps l'auoit fait pencher sur cette muraille de neige ; il auoit les yeux ouuerts, regardant vers le Ciel le lieu de sa demeure, et les bras en croix sur la poitrine.

Le soldat, le voyant en cette posture, touché d'vn sainct respect, se iette à genoux, fait sa priere à Dieu, honore ce sacré depost, entaille vne croix sur l'arbre le plus proche, enueloppe ce corps tout roide et tout glacé dans vne couuerture qu'il auoit portée, le met sur vne traisne et le conduit à Richelieu, et de là aux Trois Riuieres : il croit qu'il rendit l'ame le iour de la Purification de la Vierge, à laquelle il auoit vne deuotion tres-particuliere. Il ieusnoit tous les Samedis en son honneur, recitoit tous les iours vn petit office pour honorer son immaculée Conception, il ne parloit d'elle qu'auec vn langage tout de cœur : il est croyable que cette grande et tres-fidelle Maistresse luy a obtenu cette mort si purifiante, si saincte et si éloignée de tous les secours de la terre, pour le receuoir plus hautement au Ciel.

Les soldats de Richelieu et les habitans des Trois Riuieres, ne sçauoient à qui donner leur cœur, ou à l'admiration d'vne si heureuse mort, ou à la tristesse, se voyans priuez d'vn homme qui estoit tout aux autres et rien à soy. Il fut enterré auec le concours de tous les François et de tous les Sauuages qui estoient aux Trois Riuieres. Quelques ames vlcerées ne purent cacher plus long-temps leurs playes à la veuë de ces sainctes dépoüilles ; ils se vinrent confesser au plus tost, disans qu'il leur sembloit que ce bon Pere les en pressoit ; d'autres ne pouuoient prier pour luy, mais bien se recommander à ses prieres.

En vn mot cette belle mort est le terme d'vne saincte vie ; ce bon Pere estoit fils d'vn honneste Gentil-homme, Seigneur de Villers en Priere, ou pour mieux dire, en Prairie, qui est vn Chasteau et vn village ou vn bourg distant six ou sept lieuës de la ville de Rheims en Champagne. En sa ieunesse il fut fait Page, et se trouuant en la Cour il fut sollicité par des courtisanes pour sa beauté, mais sa bonne Maistresse le conserua vierge trente ans dans le monde, et trente-trois ans en Religion ; il estoit rude et seuere en son endroit, tout de cœur pour les autres ; les choses les plus basses et les plus viles luy estoient grandes et releuées, et tout ce qui est dans l'éclat luy sembloit remply de tenebres. Il a trauaillé seize ans en

la Mission de la nouuelle France, tousiours auec courage, tousiours auec ferueur et tousiours dans vne profonde humilité. Comme il vid que sa memoire ne luy permettroit pas d'apprendre les langues, il se donna et dedia tout entierement au seruice des pauures Sauuages et de ceux qui les instruisoient, s'abaissant auec vne ardeur nonpareille aux offices les plus rudes et les plus raualez. Nos François et nos Peres s'estans rencontrez certain temps dans vne grande necessité de viures, il alloit chercher des racines par les bois. Il apprit si bien à pescher qu'il soulageoit toute vne maison par son trauail, autant innocent que charitable.

Il estoit extremement delicat en l'obeïssance, quelque empressement qu'il eût dans les affaires occurrentes, quelque difficulté qui se presentast à ses yeux, il estoit prest de tout quitter et de tout embrasser à la voix de son Superieur, sans examiner son pouuoir ou son industrie, desirant que la seule volonté de Dieu donnast le branle à ses actions, rebutant ie ne sçay quelle prudence, qui à force d'ouurir les yeux aux raisons trop humaines, les ferme à la beauté de l'obeïssance ; que s'il choquoit tant soit peu cette vertu, on luy voyoit à l'aage de soixante ans, des larmes et des tendresses d'vn ieune enfant qui auroit desagreé en quelque chose à son pere.

Quelqu'vn le voyant entrer dans la caducité, luy proposa de retourner en France pour y passer plus doucement sa vieillesse : Ie sçay bien, repartit-il, que la Mission est chargée et que ie tiens la place d'un bon ouurier, ie suis prest de la soulager et d'obeïr en tout ; mais ie serois bien aise de mourir dans le champ de bataille. Ce n'est pas que ie n'approuue la charité de ceux qui se voyans infirmes ou trop âgez pour apprendre à parler sauuage, font place à quelque bon ouurier Euangelique ; mais pour moy ie sens cette inclination d'employer icy ma vie au seruice des pauures Sauuages et de ceux qui les conuertissent, et au secours que ie peux rendre aux François. Cette benediction luy a esté accordée, le desir de souffrir a fait de son corps vne victime, l'obeïssance l'a égorgé, et la charité en a fait vn holocauste qu'elle a bruslé et consommé en l'honneur de son Dieu, qui seul auec ses Anges fut spectateur de ce grand sacrifice. A tant du Pere de Noüe.

Pour le Pere Enemond Masse, il estoit natif de la ville de Lion ; il entra en nostre Compagnie à l'âge de vingt ans, il y a trauaillé cinquante-deux, en suite desquels il est mort le douziesme de May de cette presente année, en la residence de S. Ioseph, âgé de 72. ans. Il s'est trouué dans vne grande varieté de temps et d'occupations bien differentes ; mais rien n'a paru dans le cours de sa vie, que l'ardeur qu'il auoit de souffrir dans les Missions estrangeres : c'est ce desir qui le fit entrer en nostre Compagnie ; ayant receu les Ordres sacrez, on le donna pour compagnon au R. P. Pierre Coton, Confesseur pour lors et Predicateur du Roy Henry le Grand. Le zele de conuertir les Sauuages luy faisoit preferer leurs grandes forests à l'air de la Cour ; il pressa auec tant d'amour qu'enfin il fut enuoyé en l'Acadie, auec le P. Pierre Biart. Ils s'embarquerent à Dieppe l'an 1611. et furent les deux premiers de tous les Ordres Religieux qui entrerent dans cette partie de l'Amerique, qui porte le nom de la Nouuelle France. Il n'est pas croyable combien ces deux pauures Peres souffrirent en ce nouueau monde : le gland fut quelques mois leur nourriture, ceux qui les deuoient proteger, les couuroient d'iniures ; ils furent emprisonnez et calomniez par ceux-là mesmes ausquels ils rendoient tous les deuoirs d'amour et de charité ; l'vn des principaux d'entre ceux qui les ont maltraitez, mourant par apres sans le secours d'aucun Ecclesiastique, disoit auec regret et auec douleur, qu'il payoit bien rudement les tourmens qu'il auoit fait souffrir à ces pauures Peres.

S'estans écartez de cette habitation, vn pirate Anglois les prit, et les ayant pillez, les amena dans son vaisseau ; ce nauire estant contraint d'entrer dans vn port Catholique, fut pris pour vn escumeur de mer : les Officiers de la

marine y entrent, le visitent; vne seule parole de ces deux prisonniers eust fait prendre le vaisseau et pendre tous les nautonniers ; mais non seulement ils ne parlerent point, mais se cacherent si bien qu'ils ne furent iamais apperceus ; quand les visiteurs estoient d'vn costé, les Peres se glissoient de l'autre. Les Heretiques voyant cette action, s'écrierent tout haut qu'ils auroient fait vn grand crime de tuer ces deux Innocens, comme ils l'auoient pensé faire, quand la tempeste les ietta dans ce port habité par des Catholiques.

Au sortir de là, ces pirates se retirent en Angleterre, où ils furent accusez de quelques vols ; mais eux ayant esprouué la bonté de leurs prisonniers, ils les produisirent pour tesmoins : les Peres asseurent qu'ils n'auoient point veu commettre l'action dont on les blasmoit.

Enfin ils repasserent en France en l'equipage de deux pauures gueux tout delabrez. Le P. Enemond Masse, ayant veu le pays de la Croix et les pauures Sauuages sans secours, ne pouuoit viure; son corps estoit en l'ancienne France, et son cœur en la nouuelle : voyant que les portes luy estoient fermées du costé de la terre, il prend le chemin du Ciel, comme le plus seur en toutes bonnes entreprises. Il appelle les Croix et les souffrances de ce nouueau monde sa Rachel, et dit que pour la rauoir, il s'en va seruir Dieu aussi fidelement et aussi long-temps que Iacob seruit Laban, et pour mieux affermir ses resolutions, il les escriuit dans vn papier qu'on a veu et leu à son deceu. En voicy les principaux articles.

Si Iacob a seruy quatorze ans pour Rachel, à combien plus forte raison dois-ie seruir mon cher Maistre deux fois 7. ans pour la nouuelle France, mon cher Canadas, embelly d'vne grande varieté de Croix tres-aymables et tres-adorables ? Vn si grand bien, vn si grand employ, vne vocation si sublime, en vn mot le Canadas et ses delices qui sont la Croix, ne se peuuent obtenir que par des dispositions conformes à la Croix, c'est pourquoy il se faut resoudre à garder inuiolablement ce qui suit.

1. Iamais ne coucher que sur la dure, c'est à dire sans draps, sans mattelas, sans paillasse, il en faut neantmoins auoir en sa chambre pour n'estre veu que des yeux, ausquels on ne se peut cacher.

2. Ne porter point de linge, sinon au col.

3. Ne dire iamais la saincte Messe sans estre reuestu d'vne haire : ces armes te feront souuenir de la Passion de ton Maistre, dont ce Sacrifice est le grand memorial.

4. Prendre tous les iours la discipline.

5. Toutes les fois que tu disneras sans auoir fait au prealable ton examen de conscience, quelque empeschement d'affaires que tu ayes, tu ne mangeras qu'vn dessert comme on peut faire à la collation és iours de ieusnes.

6. Tu ne donneras iamais à ton goust ce qu'il appeteroit par delices.

7. Tu ieusneras trois fois la semaine sans que personne s'en apperçoiue, sinon celuy qui en doit auoir connoissance ; comme tu ne prends ordinairement ton repas qu'à la seconde table, tu peux facilement cacher ces petites mortifications.

8. Si tu laisses sortir de ta bouche quelque parole qui choque tant soit peu la charité, tu ramasseras secrettement auec ta langue les crachas et les flegmes sortis de la bouche d'autruy.

Voila les brebis que gardoit ce Iacob pour espouser la belle Rachel, voila la monnoye auec laquelle il a achepté les Croix de la nouuelle France ; Dieu ne pût resister à tant de desir, ny éconduire vne si fidelle perseuerance : il fut renuoyé en Canadas l'an 1625. il y trouua sa Rachel, c'est à dire les Croix en abondance. Les vaisseaux manquans de venir, la famine accueillit les François qui estoient en ce pays cy ; c'est en ce temps-là que le Pere Enemond Masse et le Pere Anne de Noüe son compagnon cherchoient des racines pour conseruer leur vie, et qu'ils se firent l'vn Iardinier et Laboureur, et l'autre Pêcheur et Bucheron, pour pouuoir subsister en ce bout du monde, où les ames

ont cousté aussi cher à Iesus-Christ, que les ames des Princes et des Monarques.

La fin de cette Croix fut le commencement d'vne autre. Vn François Anglisé, ayant pris Kebec, fit repasser ce pauure Pere en France ; que fera-il ? tous ces rebuts seront-ils pas capables de luy oster la pensée et l'amour d'vne Rachel qui luy auoit paru si belle et qui estoit si laide, si difforme et si affreuse ? Les yeux et les esprits des hommes sont bien differents : ce que l'vn appelle grandeur, l'autre l'appelle bassesse ; ces rigueurs estoient la douceur et la beauté de sa Rachel. Le poltron fuit sentant les coups, et le bon soldat s'anime à la veuë de son sang.

Ce pauure Pere, se tenant comme vn banny dans son pays natal, fait vne promesse et vn vœu à Dieu tout solemnel de faire tous ses efforts pour mourir en la Croix de la nouuelle France. Dieu est le plus grand guerrier du monde, l'amour neantmoins et la perseuerance le desarment : le Pere emporta ce qu'il demandoit, il rentre dans son pays de benediction l'an 1633. il y meurt l'an 1646. tout chargé d'ans et de merites au milieu des Sauuages, au salut desquels il auoit consacré toute sa vie et tous ses trauaux. Il receut tous les Sacremens de l'Eglise, et donna des preuues à sa mort de la tendresse qu'il auoit pour sa saincte Maistresse : car ne pouuant pour son extreme debilité ny parler, ny ouurir les yeux, ny se mouuoir qu'auec de grandes peines, si tost qu'on luy parloit de la saincte Vierge ou de son cher Epoux S. Ioseph, il donnoit des indices que cela luy agreoit extremement, priant qu'on luy donnast souuent cette douce nourriture et ce restaurant qui le faisoit viure.

Ceux qui l'ont connu plus particuliement, ont remarqué en luy deux ou trois choses fort notables : il auoit vn naturel vif, prompt et ardent ; ce luy fut vn exercice de vertu tout le cours de sa vie ; cette ardeur donnoit vn feu et vne promptitude admirable à son obeïssance et à sa charité, et les cheutes qu'il faisoit par fragilité, engendroient dans son ame vne profonde humilité et vn si grand mépris de soy-mesme, qu'il se reputoit moins qu'vn chien, quand la nature luy faisoit faire quelque saillie. Il naquit auec l'amour de la mortification : car dés sa petite ieunesse il faisoit du mal à son corps, notamment quand quelque petit boüillon de cholere vouloit échauffer son cœur.

Ayant oüy parler des trauaux du grand sainct François Xauier dans les Indes, il eut quelque pensée de répandre son sang, ou du moins d'employer sa vie en quelque pays estranger pour le salut des ames. Cette pensée se change en desir, ce desir en resolution ; cette resolution croissant auec l'âge, luy fit demander l'entrée en nostre Compagnie, en laquelle il fut admis ; mais comme il auoit la veuë extremement foible, on parla de le renuoyer de la maison de probation : cela l'épouuante, il a recours à sa saincte Mere, la coniure auec vne simplicité d'enfant de luy donner vne marque de la volonté qu'elle a de sa perseuerance en la Compagnie, il prie auec ardeur, prend vn Liure, l'ouure, lit sans difficulté les plus petits caracteres ; cela le console et le surprend, et efface de l'esprit de ses Superieurs la pensée de le renuoyer. Comme c'est l'vne des espreuues que nostre Compagnie prend de ceux qui s'y veulent enrooller, de les enuoyer en quelques pelerinages demandans l'aumosne, le bon Enemond Masse y fut enuoyé aussi bien que les autres, auec les desirs du mépris et des peines qui accompagnent cette espreuue. Or il luy arriua dans son pelerinage qu'vn Ecclesiastique de pieté et de condition le receut et ses compagnons aussi, auec des témoignages d'vn respect et d'vn amour extraordinaire : luy qui ne cherchoit que le mépris et la Croix fut d'abord saisi de crainte, s'imaginant que les rebuts du monde deuoient estre la marque de l'vnion qu'il vouloit auoir auec Dieu ; il entre dans sa simplicité ordinaire, a recours à la saincte Vierge, la coniure de changer les caresses de cet honneste homme en des froideurs, et sa charité en des rebuts, et qu'il prendroit ce changement pour vn signe de sa perse-

uerance en la compagnie de son Fils. Cette priere, peut-estre moins discrete et moins reglée qu'innocente, fut oüye de la saincte Vierge : les paroles tarissent en la bouche de cet homme, son feu se change en glace, il renuoye ces pelerins par procureur sans leur ietter aucun regard. Depuis ce temps, ce bon Nouice se tint asseuré de sa perseuerance au seruice de son Seigneur et de sa bonne Maistresse, laquelle luy a fait vn present tres-particulier et tres-rare de la pureté. Les Peres qui l'ont frequenté et communiqué plus intimement, asseurent que iamais il n'a ressenty aucune rebellion en la chair. Ceux qui combattent et qui domtent cet aiguillon, comme S. Paul, ne sont pas moindres, mais il faut auoüer que c'est vne grande douceur d'estre deliuré de l'importunité de ces mouches d'Enfer.

Si sa pureté fut grande, sa charité ne fut pas moindre : elle le fit scieur d'aix et charpentier de nauire, auec le Pere Biart son compagnon ; ils firent des planches, et bastirent vne chaloupe ou vn batteau pour aller pescher de la moluë, afin de secourir l'habitation où ils estoient pressez d'vne extreme necessité. Ce bon Pere a fait toute sorte de mestiers, mais notamment celuy auec lequel on gagne le Paradis : il a si bien couru qu'il a emporté le prix ou la couronne ; il a nauigé si heureusement, qu'il est enfin arriué, mal-gré toutes les tempestes, au port d'vne glorieuse eternité.

CHAPITRE IV.

De la Mission des Martyrs commencée au pays des Iroquois.

Quand ie parle d'vne Mission Iroquoise, il me semble que ie parle d'vn songe, et neantmoins c'est vne verité ; c'est à bon droit qu'on luy fait porter le nom des Martyrs : car outre les cruautez que ces Barbares ont desia fait souffrir à quelques personnes amoureuses du salut des ames, outre les peines et les fatigues que ceux qui sont destinez à cette Mission doiuent encourir, nous pouuons dire auec verité qu'elle a desia esté empourprée du sang d'vn Martyr, car le François qui fut tué aux pieds du Pere Isaac Iogues, perdit la vie pour auoir fait exprimer le signe de nostre creance à quelques petits enfans Iroquois ; ce qui choqua tellement leurs parens, que s'imaginant qu'il y pouuoit auoir quelque sort dans cette action, ils en firent vn crime et vn martyre tout ensemble.

Adioustez que s'il est permis de conjecturer en des choses qui donnnent de grandes apparences, il est croyable (si cette entreprise reüssit) que les desseins que nous auons contre l'empire de Satan pour le salut de ces peuples, ne porteront point leurs fruits qu'ils ne soient arrousez du sang de quelques autres Martyrs. Le dessein toutesfois principal de cette denomination, est que cette Mission soit assistée du credit et faueur de ces sainctes et sacrées victimes qui ont l'honneur d'approcher de plus prés l'Agneau et de le suiure par tout. Mais entrons en discours.

Monsieur nostre Gouuerneur ayant resolu d'enuoyer deux François au pays des Annierronnons, pour leur porter sa parole et pour leur tesmoigner sa ioye et son contentement sur la paix heureusement concluë, le Pere Isaac Iogues luy fut presenté pour estre de la partie. Comme il auoit desia acheté la connoissance de ces peuples et de leur langue auec vne monnoye plus precieuse que l'or et que l'argent, il fut bien-tost accepté ; les Iroquois l'agréerent, et luy qui auoit soustenu le poids de la guerre, n'estoit pas pour reculer dans la paix. Il fut bien aise de sonder leur amitié, apres auoir éprouué la rage de leur inimitié ; il n'ignoroit pas neantmoins l'inconstance de ces Barbares, la difficulté des chemins luy estoit presente comme à vn homme qui l'auoit experimentée, il voyoit les dangers où il se iettoit ; mais qui ne risque iamais pour Dieu, ne sera iamais gros marchand des richesses du Ciel. Il fut plustost prest qu'on ne

luy eut fait la proposition. Monsieur le Gouuerneur iugea à propos d'enuoyer de plus le sieur Bourdon habitant du pays, qui monstra d'autant plus de courage pour le bien public, qu'il abandonna sa famille pour se ietter dans des hazards qui ne sont iamais petits parmy ces Barbares.

Les Algonquins, voyant qu'vn Pere s'embarquoit, luy donnent aduis de ne point parler de la Foy de prime-abord : Car il n'y a rien, disoient-ils, de si rebutant au commencement que nostre doctrine, qui semble exterminer tout ce que les hommes ont de plus cher, et pource que vostre longue robe préche aussi bien que vostre bouche, il seroit à propos de marcher en habit plus court. Cét aduis fut écouté, et l'on crût qu'il falloit traiter les malades en malades, et se comporter parmy les impies comme on fait parmy les heretiques, qu'il falloit se faire tout à tous, pour les gagner tous à Iesus-Christ.

Ils partirent le 16. de May des Trois Riuieres, et le 18. veille de la Pentecoste, ils s'embarquerent à Richelieu sur la riuiere des Iroquois : ils estoient conduits par quatre Iroquois Annierronnons, deux ieunes Algonquins les accompagnoient dans leur canot particulier chargé des presens qu'ils alloient faire pour la confirmation de la paix. Le Sainct Esprit, auquel est dedié le plus grand bourg des Iroquois, la feste duquel s'alloit commencer en l'Eglise au moment de leur depart, leur donnoit desia vn auant-goust du bon-heur de leur voyage.

Ils arriuerent la veille du S. Sacrement au bout du lac qui est ioint au grand lac de Champlain. Les Iroquois le nomment Andiatarocté, comme qui diroit, là où le lac se ferme. Le Pere le nomma le lac du S. Sacrement.

Ils le quitterent le iour de cette grande Feste, poursuiuans leur chemin par terre auec de grandes fatigues : car il falloit porter sur leur dos leurs pacquets et leur bagage, les Algonquins furent contrains d'en laisser sur le bord de ce lac vne grande partie.

A six lieuës de ce lac, ils passerent vne petite riuiere que les Iroquois appellent Oïogué ; les Hollandois qui sont placez dessus, mais plus bas, la nomment Riuiere van Maurice.

Le premier iour de Iuin, leurs guides, accablez sous leur faix et sous le trauail, quitterent le chemin qui conduit à leurs bourgs, pour passer par vn certain endroit appellé en leur langue Ossaragué ; ce lieu (au rapport du Pere) est fort remarquable pour la pesche d'vn petit poisson gros comme le hareng. Ils esperoient trouuer là quelque secours : en effet on leur presta des canots pour porter leur bagage iusques à la premiere habitation des Hollandois, éloignée de cette pesche d'enuiron dix - huict ou vingt lieuës.

Dieu a vne conduite toute pleine d'amour : sa bonté fit faire ce destour pour donner quelque secours à la pauure Therese, jadis Seminariste des Vrsulines : ils la rencontrerent en cet endroit. Le Pere luy rafraischist la memoire de son deuoir, et la confessa auec vne grande satisfaction de son ame.

Le 4. de Iuin, ils mirent pied à terre à la premiere habitation des Hollandois, où ils furent fort bien receus par le Capitaine du fort d'Orange ; ils en sortirent le seiziéme du mesme mois, accompagnez et soulagez des Iroquois qui se trouuerent en ce quartier là. Le lendemain au soir ils arriuerent en leur premiere bourgade appellée Oneugi8ré, jadis Osserrïon. Là il fallut demeurer deux iours pour estre considerez et bienveignez de ces peuples, qui venoient de toutes parts pour les voir ; ceux qui auoient autresfois mal-traité le Pere, n'en faisoient plus aucun semblant, et ceux que la compassion naturelle auoit touchez à la veuë de ses tourmens, receuoient vne ioye sensible de le voir dans vne autre posture et dans vn employ considerable.

Le 10. de Iuin, honoré par la feste de la saincte Trinité, il donna ce nom Sacro-sainct à cette bourgade. Il se fit à mesme temps vne assemblée generale de tous les principaux Capitaines et des anciens du pays : là furent exhibez les presens que le sieur de Bourdon portoit

auec le Pere ; là se trouuerent aussi les deux Algonquins qui les accompagnoient.

Le silence fait, le Pere expose la parole d'Onontio et de tous les François, marquée par les presens dont i'ay donné l'explication au Chapitre precedent ; il tesmoigne la ioye qu'on a receuë à la veuë des Ambassadeurs, et le contentement de tout le monde pour la conclusion de la paix entre les François, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins ; il asseure que le feu de conseil est allumé aux Trois Riuieres, il presente vn collier de 5000. grains de Porcelaine pour briser les liens du petit François captif en leur pays, et autant pour la deliurance de Therese ; il les remercie de ce qu'ils auoient refusé les testes des Montagnais ou des Algonquins massacrez par les Sokoquiois. Il fit en particulier vn present de 3000. grains de Porcelaine à l'vne des grosses familles des Annierronnons répanduë dans leurs trois bourgades, pour tenir vn feu tousiours allumé, quand les François les viendroient visiter.

Sa harangue fut bien écoutée et ses presens tres-bien receus ; il parla en suite pour les Algonquins, qui n'auoient pas connoissance de la langue Iroquoise et qui estoient vn peu honteux pour le defaut d'vne grande partie de leurs presens : car de 24. robes de peau d'Eslan, ils en auoient laissé 14. en chemin, comme nous auons remarqué. Le Pere les excusa sur la blesseure de l'vn de ces deux ieunes hommes, sur la pesanteur du fardeau et sur la difficulté des chemins ; il ne laissa pas de donner le sens de toutes ces paroles, de specifier tous ces presens, en sorte que l'assemblée en fut satisfaite ; si bien que par apres les Iroquois respondirent par deux presens qu'ils firent aux Algonquins, et en enuoyerent deux autres aux Hurons.

Pour ce qui concernoit Onontio et les François, en faueur desquels ils auoient fait la paix auec leurs alliez, ils respondirent auec plus de pompe et auec vn grand tesmoignage d'affection.

A la demande du petit François, ils tirerent vn collier de 2000. grains : Voila, dirent-ils, le lien qui le tenoit captif, prenez le prisonnier et sa cadene et en faites selon la volonté d'Onontio.

Pour Therese, qu'ils auoient mariée depuis sa captiuité, ils respondirent qu'elle seroit renduë, si tost qu'elle seroit de retour dans leur pays, et pour tesmoignage de la verité de leur parole, ils offrirent vn collier de 1500. grains de Porcelaine. La famille dont nous auons parlé, qui se nomme la famille des Loups, asseura les François, par vn beau present de 36. palmes de Porcelaine, qu'ils auroient tousiours vne demeure asseurée parmy eux, et que le Pere en particulier trouueroit tousiours sa petite natte toute preste pour le receuoir, et vn feu allumé pour le chauffer. Tout cela se fit auec de grands témoignages de bienueillance.

Mais quelques esprits deffians ne regardoient pas de bon œil vn petit coffre que le Pere auoit laissé pour asseurance de son retour ; ils s'imaginoient que quelque mal-heur funeste à tout le pays estoit renfermé dans cette cassette : le Pere, pour les des-abuser, l'ouurit et leur fit voir qu'il ne contenoit autre mystere que quelques petits besoins dont il pourroit auoir affaire.

Ie m'oubliois quasi de dire que le Pere ayant remarqué dans l'assemblée quelques Iroquois du pays des Onondaëronnons, il leur fit publiquement vn present de 2000. grains de Porcelaine, pour leur faire entendre le dessein qu'auoient les François de les aller voir en leur pays, et que par auance il leur faisoit ce present, afin qu'ils ne fussent point surpris à la veuë de leurs visages ; qu'au reste les François auoient trois chemins pour les aller visiter, l'vn par les Annierronnons, l'autre par le grand Lac qu'ils nomment Ontario ou Lac de S. Louys, le troisiéme par le pays des Hurons. Quelques-vns des anciens firent paroistre de la surprise à cette proposition : Il faut, dirent-ils, prendre le chemin qu'a frayé Onontio, les autres sont trop dangereux : on n'y rencontre que des gens de guerre, des hommes peints et figurez par le visage, des

masses et des haches d'armes qui ne demandent qu'à tuer, que la voye qui conduit en leur pays estoit maintenant toute belle et toute applanie, et bien asseurée ; mais le Pere poursuiuit sa pointe, ne croyant pas qu'il fut à propos de dépendre des Annierronnons, pour monter dans les Nations plus hautes, il mit son present entre les mains des Iroquois, qui promirent en presence des Onondaëronnons de l'aller presenter aux Capitaines et aux anciens de leur pays. Voila comme les affaires publiques se terminerent, dans lesquelles le Pere ne s'oublioit pas des plus secretes et des plus importantes : il ramassa quelque peu de Chrestiens qui sont encore là, les instruisit et leur administra le Sacrement de Penitence ; il fit souuent la ronde par les cabanes, visita les malades, et enuoya au Ciel par les eaux du Baptesme quelques pauures creatures mourantes, mais des riches predestinez.

Apres toutes ces assemblées, les Annierronnons presserent le depart des François, disans qu'vne troupe d'Iroquois d'en-haut estoit partie pour attendre au passage les Hurons qui deuoient descendre aux François, et que ces guerriers tireroient de là à Montreal pour venir passer deuant Richelieu, et remonter en leur pays par la riuiere des Iroquois : Nous ne croyons pas, disoient-ils, qu'ils vous fassent aucun mal quand ils vous rencontreront, mais nous craignons pour les deux Algonquins qui sont auec vous.

Le Pere leur dit là dessus fort à propos, qu'il s'estonnoit comme ils permettoient à ces hauts Iroquois de descendre dans leur district et de venir faire la guerre dans leurs limites, descendans les sauts et les cheutes d'eau qui estoient du ressort et dans les marches des Annierronnons. Nous leur en auons donné aduis, répondent-ils. Quoy donc, fit le Pere, méprisent-ils vostre parole ! ne voyez-vous pas qu'on vous imputera tous les desordres qu'ils pourroient commettre ? Ils ouurirent les yeux à cette raison et promirent d'y apporter vn remede efficace.

Pour conclusion, le Pere, nos François et leurs guides partirent du bourg de la saincte Trinité, le 16. de Iuin, ils cheminerent quelques iours par terre, non sans peine : car il faut faire comme les cheuaux d'Arabie, porter ses viures et son bagage ; les ruisseaux sont les hostelleries qu'on rencontre. Estans arriuez sur le bord du Lac du S. Sacrement, ils firent des canots ou de petits batteaux d'écorces dans lesquels s'estans embarquez, ils ramerent et voguerent iusques au 27. du mesme mois de Iuin, qu'ils mirent pied à terre à la premiere habitation des François située sur la décharge de la riuiere des Iroquois dans le grand fleuue de S. Laurens.

Voila le commencement d'vne Mission qui doit donner de l'ouuerture à quantité d'autres parmy des Nations bien peuplées. Si ces chemins sont parsemez de Croix, aussi sont-ils tous remplis de miracles : car il n'y a point d'industrie ny de puissance humaine qui ait pû changer la face des affaires si soudainement, et nous tirer du dernier desespoir où nous estions reduits ; il n'y a ny presens ny eloquence qui ait pû conuertir en si peu de temps des cœurs enragez depuis tant d'années : ie ne sçay ce qu'on ne doit point esperer apres ces coups de la main du Tout-puissant, qu'il soit beny au delà des siecles et au delà de l'eternité.

Le Pere Isaac Iogues, entierement appliqué et affecté à cette Mission, apres auoir rendu compte de sa commission, ne songeoit qu'à renoüer vn second voyage pour s'y en retourner, et sur tout auparauant l'hyuer, ne pouuant souffrir d'estre si long-temps absent de son épouse de sang. Enfin il fit si bien qu'il en trouua l'occasion sur la fin de Septembre, et partit des Trois Riuieres le 24. de ce mois, en compagnie d'vn ieune homme François et de quelques Iroquois et autres Sauuages ; nous auons appris qu'il auoit esté abandonné en chemin de la pluspart de ses compagnons et qu'il continuoit son voyage : il va à dessein d'y passer l'hyuer, et dans toutes les occasions qui se presenteront, ménager l'esprit et l'affection des Sauuages, mais sur tout les affaires de Dieu

et les richesses du Paradis ; il a bien besoin de bonnes prieres pour le succez d'vne entreprise si difficile.

CHAPITRE V.

De la residence de S. Ioseph à Sillery.

La Residence de S. Ioseph a recueilly les premiers fruits de la graine de l'Euangile semée en ce nouueau monde, elle a imité les choses bonnes, qui se communiquent d'autant plus qu'elles ont de bonté. Son flambeau a répandu sa lumiere bien loin au deçà et au delà des riues du grand fleuue, son ardeur et son feu ont fait ressentir leur chaleur dans des regions quasi inconnuës à l'Esté, où l'Hyuer tient tousiours vn magazin de neige et de glace.

Les superstitions et les Sorciers sont bannis de cette Residence, il ne reste quasi plus personne à baptiser de ceux qui s'y retirent ordinairement, le peu de Chrestiens qui la composent fait vn escadron merueilleusement puissant deuant Dieu. Leur course a porté la Foy en diuers endroits, et leur bon exemple a gagné quantité de Sauuages. Ceux de Tadoussac se mocquans d'eux au commencement, furent enfin touchez de leur patience et de leur constance ; si bien qu'ils vinrent demander à Kebec qu'on leur enuoyast des Peres pour les instruire. Cela leur fut accordé l'an 1641. depuis ce temps-là, on a tousiours continué de les visiter et de leur enseigner la vraye doctrine de Iesus-Christ. Ils l'ont embrassée auec tant de ferueur et l'ont publiée auec tant de zele dans les Nations du Nord, que ces grandes forests qui n'entendoient que les hurlemens des loups, retentissent maintenant des voix et des Cantiques de Iesus-Christ.

Les Attikamegues, qui habitent au Nord des Trois Riuieres, ont receu la Foy des Chrestiens de S. Ioseph : l'vn des Capitaines de cette residence a tiré son origine de cette nation, les visites qu'ils ont fait de part et d'autre leur ont donné vne nouuelle alliance qui regarde l'Eternité. Vne bonne veufue desia bien âgée a fait des merueilles en ce pays-là, allant visiter ses neueux et ses nieces, elle se mit à prescher auec tant de succez, et à instruire ses compatriotes auec tant de bon-heur, que plusieurs venans par apres en nos habitations pour demander le Baptesme, sçauoient non seulement les principaux articles de nostre creance ; mais encore les prieres et les petits exercices d'vn bon Chrestien. Cette pauure femme a fait trois voyages parmy ces peuples, non pas tant pour voir ses parens et ses Alliez, que pour les engendrer en Iesus-Christ. I'ayme bien mes parens et mes enfans, disoit-elle, mais ie les quitterois tous tres-volontiers, et toutes les richesses des François pour la conuersion d'vne seule ame. Ces fruicts sont sortis du parterre du glorieux S. Ioseph.

Ce n'est pas tout, les Abnaquiois que nous auons entre l'Orient et le Midy, ont fait vne telle alliance auec nos Neophytes, que quelques-vns d'entre eux s'estans fait baptiser demeurent maintenant à S. Ioseph ; et pour autant que le feu est tousiours feu, c'est à dire tousiours agissant, ces nouueaux Chrestiens prirent resolution ce Printemps dernier de faire vne course en leur païs, d'y publier la Foy, et de sçauoir des principaux de leur nation, s'ils n'auroient point pour agreable de prester l'oreille aux Predicateurs de l'Euangile : ils ont tenu leur parole, et enfin sont retournez le 14. du mois d'Aoust, et le quinziéme, apres auoir assisté à vne solennelle procession qu'on fait à Kebec ce iour là en l'honneur de la saincte Vierge, pour luy presenter la personne du Roy et tous ses Estats, le plus considerable d'entr'eux nous parla en ces termes. Ie vous auois promis ce Printemps que ie me transporterois en mon païs, que i'y porterois les bonnes nouuelles de l'Euangile, et que ie sçaurois des anciens quel amour ils pourroient auoir pour nostre creance. Comme ils ont beaucoup d'inclination pour mon

frere Noël Negabamat que voila, i'ay ietté dans leurs oreilles les paroles qu'il m'auoit mises en bouche, ie leur ay dit que mon frere faisoit grand estat de leur amitié, mais que cette amitié estoit bien courte qui se terminoit auec la vie, qu'il se falloit encore aymer apres la mort, et que s'ils ne croyoient en Dieu, leur separation seroit eternelle : ie leur ay parlé de la beauté du Ciel et des horreurs de l'Enfer. Apres m'auoir entendu, trente hommes me dirent qu'ils embrasseroient nostre creance. Dix femmes me donnerent la mesme asseurance. Tous les autres m'exhorterent de venir querir vn Pere, et qu'ils seroient bien aises de l'écouter deuant que d'engager leur parole.

Vn Capitaine qui a veu la pieté des Chrestiens de S. Ioseph, se trouuant en cette assemblée, dit des merueilles de nostre creance, protestant qu'il se feroit baptiser au plus tost, et qu'il ne souffriroit auprés de soy aucune personne qui n'eust volonté de se faire instruire. Voila, disoit cet Ambassadeur Chrestien, les pensées et les resolutions de mon païs ; voyez si vous me vouiez donner vn Pere, mes gens se doiuent assembler tous en mesme endroit pendant l'hyuer prochain, pour entendre en paix et en repos la voix de celuy que vous enuoyerez.

Cette demande a paru si saincte et si raisonnable, qu'on n'a pû l'éconduire. Le Pere Gabriel Dreuillettes, qui a desia vescu parmy les Algonquins dans leurs grandes courses, est allé passer le plus fascheux temps de l'année auec ces Abnaquiois, bien resolu de viure et de mourir en la Croix de Iesus-Christ. Il pourra pleinement satisfaire aux desirs qu'il a de souffrir, c'est ce qu'il peut attendre de plus constant et de plus asseuré parmy ces peuples. Les fruicts qu'on pourra recueillir de cette Mission auec le temps, prouiendront originairement des enfans du grand S. Ioseph : cette Mission a esté surnommé de l'Assomption.

Les Algonquins de l'Isle ont eu beaucoup d'occasion de profiter de la vertu et du bon exemple de ces premiers Chrestiens, aussi est-il vray que quelques-vns ont marché sur leurs pistes ; mais on diroit qu'vne partie de ces miserables sont dans vn sens reprouué. Les Hurons plus éloignez, descendants vers les François, ont admiré la Foy de ces bonnes ames, et quelques-vns ont esté touchez iusqu'à les vouloir imiter.

Vn Capitaine de leur nation qui a passé l'Hyuer à Kebec, disoit ce Printemps à Montreal, que les Chrestiens de S. Ioseph estoient les vrays creans. En effet, c'est le nom que leur donnent tous les autres Sauuages, et si quelqu'vn d'entr'eux veut témoigner de la ferueur : Ie m'en iray, dit-il, demeurer parmy les creans, c'est à dire parmy les Chrestiens de S. Ioseph.

Il faut confesser que si plusieurs Sauuages auoient la politesse des François, et s'ils se produisoient auec autant de graces, qu'ils rauiroient les yeux et les cœurs de ceux qui verroient le fond de leurs ames. Ils ne peuuent souffrir qu'aucun infidele demeure dans leurs cabanes, qu'il ne donne des indices de sa conuersion ; ils visitent ceux qui ont quelque different, leur donnent de bons aduis, leur font des presens pour les faire rentrer en leur deuoir ; les parens commencent de prendre vn soin tout particulier d'apprendre les prieres à leurs enfans, de les amener à confesse, de les faire souuenir de leurs pechez. Vne bonne femme disoit à sa petite fille : Mon enfant, voila les offenses que tu as commises, ne t'en oublie pas, demandes en pardon à Dieu, et me dis au retour de confesse si tu n'as rien oublié.

Leur deuotion à la saincte Messe est toute aymable et toute particuliere, ils l'entendent tous les iours auec vne grande modestie. Il n'y a Casuiste si rigoureux qui obligeast aucun homme de se transporter à l'Eglise dans les rigueurs d'vn froid étrangement picquant, lors que la distance est notable : ny les montagnes, ny les vallées, ny la longueur du chemin, ny les glaces, ny les neiges, ny le vent, ny le froid n'empeschent ny les hommes, ny les femmes, ny les enfans de venir tous les iours à

la Chapelle pour y entendre la saincte Messe. Les Peres nouuellement arriués nous disent qu'on ne conçoit nullement en France ce qu'ils voyent de leurs yeux. Ces bonnes gens viennent de fois à autre pendant le iour, visiter le sainct Sacrement ; ils apportent leurs enfans, les presentent à Dieu auec des tendresses veritablement amoureuses. Voicy la priere de quelques parens : Toy qui as tout fait, tu sçais tout, tu vois au delà bien loing tout ce qui arriuera ; voicy mon enfant, si tu connois qu'il ne veuille point auoir d'esprit quand il sera grand, s'il ne veut point croire en toy, prends-le deuant qu'il t'offense ; tu me l'as presté, ie te le rends, mais comme tu es tout puissant, si tu luy veux donner de l'esprit et me le conseruer, tu me feras plaisir.

La pauureté des Sauuages est si grande, et leurs viures si miserables, excepté quelques iours, qu'ils tuent des animaux en abondance, et encore en mangent-ils la viande sans pain, sans sel et sans autre saulce que l'appetit, qu'on n'a point creu iusques à present qu'il fallust leur parler de ieusne, ny d'abstinence de chair, sinon par deuotion. Cependant ils se rendent par fois si religieux en ce poinct, qu'ils passeront des iours entiers sans manger quoy que ce soit, plustost que de manger de la chair qui en verité est pire que le plus pauure pain du monde, tant elle est seiche et dure, ayant esté boucanée à la fumée.

Si quelqu'vn tombe dans quelque faute publique, ou il en tire luy mesme le chastiment, ou les autres ne manqueront pas de luy en faire porter la peine et la penitence. Il n'y a pas long-temps qu'vn Capitaine venant à l'Eglise, appella le Pere qui s'en alloit à l'Autel, il luy dit : Mon Pere, i'entendray la Messe hors l'Eglise, ie ne merite pas d'y entrer. Pourquoy, luy fit le Pere ? I'ay beu auec des gens qui ont excedé. As-tu excedé toy-mesme, dit le Pere ? Non, mais i'ay beu auec ceux qni l'auoient fait. Cela ne doit point empescher que tu n'entres en l'Eglise. Ie te prie, mon Pere, repart ce bon Neophyte, que ie sois puny afin que les autres hayssent la boisson qui nous perd. Au reste, qu'il pleuue, qu'il gresle, que le lieu soit sale ou fangeux, ils se tiennent découuerts à la veuë de tout le monde.

Il y auoit quelque different dans vn mesnage : la dispute se rendit publique en sorte qu'ils se vouloient quitter l'vn l'autre, selon leur ancienne coustume. Vn des principaux Chrestiens sçachant que le diuorce prouenoit plustost du costé du mari que de la femme, se leua à la fin de la Messe. Arrestez-vous, dit-il à l'assemblée, nous auons icy vn homme qui deshonore la priere, il parle de quitter sa femme, qu'il sçache que nous ne souffrirons iamais qu'il en prenne vne autre. Nous sommes Chrestiens, nous croyrons. Mais où est-il ? qu'il paroisse, ie le puniray moy mesme s'il ne rentre en son deuoir. Toute l'assistance approuua ce discours ; le Pere se tournant fut bien estonné d'entendre ce Predicateur, le coupable encore plus : il ne dit iamais mot, il s'en retourna doucement vers sa femme. Cet excés, qu'on scait bien reduire à son poinct, donne plus de ioye que de tristesse. La conclusion fut que le mari et la femme se vinrent confesser et communier au premier iour.

On a beau deffendre le commerce de vin et d'eau de vie auec les Sauuages, il se trouue tousiours quelque ame lasche qui pour tirer vn peu de poil de Castor, fait passer au clair de la Lune quelques bouteilles dans leurs cabanes. Les Capitaines crient et tempestent, mais il est tres-difficile de bannir entierement ce desordre. Quelques-vns ayans donc excedé, se voulurent punir et chastier eux-mesmes. L'vn d'eux, à l'yssuë du sacrifice de la Messe, s'écria : Mes freres, puis que vous auez eu connoissance de nostre peché, il faut que vous en voyez la penitence ; çà, çà, dit-il à ses complices, payons à Dieu ce que nous luy auons dérobé par nostre offense : ie sçay bien que ceux qui ne croyent pas se mocqueront de nous, mais il ne faut pas que leurs gausseries nous empeschent de satisfaire pour nos offenses. Cela dit, il tire vn grand foüet,

il se fait rudement fustiger par vn autre, et puis il n'épargne non plus les épaules des coupables qu'on n'auoit pas épargné les siennes. Les femmes faisoient voir ce spectacle à leurs enfans : Hé bien, leur disoient-elles, serez-vous méchans? mentirez-vous iamais? voyez comme on traite les desobeyssans.

Vn payen enueloppé dans la mesme faute, se presenta pour l'expier par la peine ; mais on luy dit que l'Eglise ne luy estoit point encore ouuerte. Ce qui consola les Chrestiens, croyans que Dieu les preferoit aux Infideles acceptant leur penitence.

Vn ieune garçon, ayant beu auec les autres, et voyant qu'on ne luy disoit mot, s'en alla par apres se plaindre au Pere de ce qu'on ne l'auoit pas puny comme les coupables, demandant du moins la permission de se battre soy-mesme en particulier. La nature apprend aux plus barbares que tout peché merite chastiment ; mais il faut aduoüer que ceux qui connoissent bien les Sauuages, qui sont éloignez depuis tant de siecles de toute soumission et de tout acte de iustice, ne sont pas peu estonnez de voir ce changement si peu attendu. Dieu veuille que cette ferueur leur dure vn long-temps.

Vn Sauuage étranger qui se trouua enueloppé dans cette penitence, demanda pourquoy les François qui commettoient les mesmes fautes, ne subissoient pas les mesmes peines. Les autres Sauuages luy respondirent, que la Iustice ou le Capitaine des François prenoit connoissance de leurs crimes, et qu'ils en auoient veu chastier de leurs yeux, mais qu'ils aymoient mieux estre punis dans l'Eglise par l'ordre des Peres.

Il est vray que ces penitences publiques sont necessaires en ces premiers commencemens, et notamment parmy des Sauuages. Premierement, pource que les Payens se scandalisent fort aisément des fautes des nouueaux Chrestiens, et si on n'en tiroit quelque châtiment public, ils attribueroient le peché, non pas tant à la personne qui le commet comme à la doctrine que les Neophytes embrassent et qu'ils professent. En second lieu, les Capitaines Sauuages n'ayans aucune Iustice reglée, ny aucune authorité de punir les defauts de leurs gens, nous sommes contrains de leur seruir de peres et de iuges, empeschans les desordres par quelques chastimens qu'ils acceptent fort volontiers ; mais les dereglemens que les vaisseaux à l'ordinaire apportent par leurs boissons, nous font abandonner cette charité et remettre à la Iustice du pays la punition des yurogneries trop frequentes, pendant qu'ils sont ancrez en nos ports.

Les Relations precedentes ont fait mention de la mort toute saincte d'vn Neophyte nommé François Xauier Nenask8mat : c'est celuy qui auec Noël Negabamat a ietté les premiers fondemens du Christianisme en la residence de S. Ioseph. Il laissa deux enfans, vn garçon et vne fille : celle-cy est mariée et mene vne vie fort Chrestienne. Son fils qui se nommoit Vincent Xauier Nipiki8igan, fut miserablement blessé à mort cet Automne dernier par les Sokoquiois, dont nous auons parlé cy-dessus : ce pauure homme fut rapporté à Kebec et conduit à l'Hospital où il a esté receu et traité auec vne grande charité ; voyant que ses playes estoient incurables, il voulut mourir auec les Chrestiens de S. Ioseph, il a rauy et en sa maladie et en sa mort tous ceux qui connoissoient les touches de son cœur. L'vne des plus estranges passions des Sauuages, c'est la vengeance contre leurs ennemis : on ne pouuoit au commencement leur persuader que ce fust bien fait de prier pour eux, ils en estoient scandalisez : Tu ne nous aymes pas, disoient-ils au Pere qui leur donnoit ce conseil ; cette priere ne vaut rien, quel bien nous peut-il arriuer que Dieu benisse ou secoure nos ennemis. Ceux qui croyent ont bien changé de langage ; celuy-cy traitreusement massacré, sans iamais auoir commis aucun acte d'hostilité contre cette nation qu'ils ne vouloient point auoir pour ennemie, non seulement pardonna à ses meurtriers, mais il pria souuent Dieu qu'il

les benist, qu'il leur fit la grace de se conuertir, et lors qu'on luy porta le Viatique, apres auoir reïteré les prieres qu'il faisoit pour eux, il promit d'vn accent qui touchoit tous les assistans qu'il se souuiendroit d'eux au Ciel et qu'il demanderoit à Dieu leur salut, et la connoissance de Iesus-Christ à toute leur nation ; cette mort a esté precieuse deuant Dieu et deuant les hommes.

Sa femme a monstré vne charité et vne constance admirable à seruir son pauure mari : elle auoit receu vn coup de hache de ces traistres, ils luy auoient enleué vne partie de la peau de la teste auec ses cheueux, bref ils l'auoient laissée pour morte, mais ses blesseures n'estant pas mortelles, si tost qu'elle se peust traisner, elle donna de l'estonnement à tous ceux qui connoissent le genie des Sauuages. Si tost qu'vn mari est en estat de ne plus recouurer sa santé, sa femme le quitte et l'abandonne, le laissant entre les mains de ses parens, s'il en a ; s'il n'en a point, elle luy auance ses iours pour le deliurer, et elle aussi de la peine que cause vne grande maladie ; le mari en fait autant à sa femme en cas pareil. Cette barbarie n'est plus parmy ceux qui reçoiuent et qui conseruent la Foy : ce flambeau leur fait voir la beauté de la charité coniugale, mais il n'oste pas pourtant les inclinations d'vne nature nourrie dedans ces habitudes depuis la naissance des siecles. Cette femme vrayement forte et fidele, pansoit tous les iours son mari, souffrant la puanteur de ses playes dont elle essuyoit continuellement le pus. Elle disoit par fois en elle-mesme : Ie sens bien que ie suis Chrestienne ; car sans cela il ne me seroit pas possible de demeurer vn iour auprés d'vn homme qui me choque les sens si rudement, et cependant ie ne sçaurois m'éloigner de luy. C'estoit sans doute vne grace bien particuliere, et vn effet du Sacrement de Mariage.

Ce pauure patient auoit vne petite fille qu'il auoit consacrée à Dieu dés le iour de sa naissance, luy promettant qu'il la porteroit à estre vierge toute sa vie. Il la donna dés sa petite enfance aux Meres Vrsulines : il n'est pas croyable combien ces bonnes Meres faisoient estat de ce petit enfançon, elles admiroient ses bonnes inclinations et la douceur de son naturel ; on eust dit que sa plus grande recreation estoit de prier Dieu, iamais en quelque humeur qu'elle fust, elle ne refusoit de le faire ; quand elle pleuroit, comme font les enfans, si on luy disoit : Prions Dieu, aussi-tost ioignant ses petites mains, elle arrestoit ses larmes et prononçoit ses prieres qu'elle sçauoit parfaitement dés l'aage de trois ou quatre ans. Son pere se voyant proche de la mort, la voulut voir : on la tire du Seminaire, on la conduit vers ce pauure mourant, on la luy presente. Elle estoit si gentiment vestuë, et elle le salua auec tant de graces qu'il en fut rauy. Il ne se peut contenir de l'embrasser, il la baise, il la prend sur son lict, la tient dans son sein, luy donne mille benedictions, luy congratule d'estre tombée en si bonne main, il luy parle comme si elle eust eu cinquante ans : Adieu, ma fille, ie m'en vay au Ciel, ne t'attriste point de ma mort, sois bien obeissante aux filles vierges, elle sont tes plus proches parentes, ne les quitte iamais : quand tu seras grande, elles te diront ce qu'il te faudra faire. Cet amour trop ardent fit mourir cette pauure enfant, elle prit la fiebvre dans l'haleine et dans la bouche mourante de son pere, comme elle estoit fort tendre, n'ayant pas plus de cinq ans, l'air corrompu s'empara bien aisément de son petit corps, et luy causa vne maladie qui l'enuoya six mois apres au tombeau.

Son pere estant mort, on en sceut bien-tost la nouuelle au Seminaire où on l'auoit reportée. Sa maistresse la mena deuant le sainct Sacrement pour la faire prier Dieu pour son ame. Ayant fait sa priere, elle se tourna elle-mesme vers sa maistresse et luy dit : Iesus sera-il pas mon pere, puisque ie n'en ay plus ? La Vierge sera aussi ma mere, et vous serez mes parentes, mon pere me l'a dit. Elle raconta aux Meres tout ce que son pere luy auoit recommandé.

Sa fievre se faisant de plus en plus

connoistre, l'allita en sorte qu'elle n'en releua plus. Elle se voulut confesser, le Pere qui l'écouta en fut rauy, ne croyant pas qu'vn enfant qu'il vouloit consoler, eust eu iamais tant de iugement. On luy demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir Nostre Seigneur, *napik nisadkiha missi kakichitdtz*, répondit-elle, entierement i'ayme celuy qui a tout fait ; et là dessus elle expira, auec la ioye et les regrets de toutes ces bonnes Meres.

L'embarras que la venuë des vaisseaux apporte, nous fit reietter le Iubilé de l'an passé en vn temps plus commode pour le gagner auec plus de repos, on le publia quelques iours deuant la naissance du Sauueur. Les Chrestiens de S. Ioseph qui n'auoient point encore oüy parler de cette deuotion, s'y preparent auec vne affection toute extraordinaire. On leur dit que les dispositions pour obtenir ce pardon, estoient le ieusne, l'aumosne, et la priere ou l'oraison : pour le ieusne, ils le garderent bien aisément ; car ils n'auoient pas beaucoup de choses à manger en ce temps-là, vn bon-heur neantmoins le rendit plus meritoire et plus remarquable. Vn chasseur ayant fait rencontre d'vn Caribou, qui n'est pas tout à fait si gros qu'vn de nos bœufs de France, le poursuiuit et le rua par terre : la famine estoit en leurs cabanes, le desir de manger de la viande fraische les tentoit fortement, iamais neantmoins aucun Chrestien n'en voulut gouster, les iours qu'on leur auoit ordonné de ieusner, non pas le Chasseur mesme ; bien dauantage, quelques Payens de sa cabane voyans cet exemple, ne toucherent non plus à cette chair, que si elle eust esté empoisonnée.

Pour l'aumosne, ils auoient plus de peine : car ils ne sçauoient que donner, l'or et l'argent n'ont point de cours parmy ces peuples, et leur pauureté les dispensa aysément d'estre prodigues. Si fallut-il pour contenter leur deuotion qu'ils accomplissent cét article. Les vns apportoient quelques grains de Pourcelaine, les autres vn petit morceau de chair ; il y en eut vn qui presenta vn petit plat d'écorce plein de raisins qu'il auoit achepté des François. En vn mot, on donna toutes leurs aumosnes à l'vn des Capitaines plus zelez pour les distribuer aux plus necessiteux.

Quant à l'oraison, ils ne manquerent pas de faire leurs Stations, et auec cela d'assister tous à vne Procession assez fascheuse et difficile qu'ils firent depuis S. Ioseph iusques à Kebec ; il y a enuiron vne lieuë et demie de chemin. Elle se fit le iour de sainct Estienne, le lendemain de Noël, par vn temps extremement froid, ils marchoient tous deux à deux en bel ordre, les enfans voulurent estre de la partie. La croix et la banniere marchoient deuant, les Peres qui ont soin de cette petite Eglise conduisoient leur troupeau ; ils entonnent des Hymnes en sortant de l'Eglise, ils continuent leur Procession, recitans leur Chapelet et faisans d'autres prieres. Arriuans à Kebec, ils rauirent les François ; leur premiere Station fut en l'Eglise des Meres Vrsulines, où ayans prié Dieu et chanté quelques Cantiques spirituels, ils tirerent droit à la Paroisse, où le sainct Sacrement estoit exposé. Ils furent receus auec des motets pleins de pieté qu'on chanta en l'honneur de celuy qu'ils venoient adorer ; lequel leur ayant donné sa benediction par les mains du Prestre, ils passerent à la troisiesme Station qui estoit à l'Hospital, où semblablement ils prierent pour les sujets contenus en la Bulle, tousiours conduits et dirigez par leurs Pasteurs. Au sortir de là, ils s'en retournent à ieun deux à deux, comme ils estoient venus, concluans la derniere action du Iubilé dans leur Eglise. Ceux qui auoient veu le pays dans sa barbarie, iettans les yeux sur vne telle deuotion, sur vne modestie si grande, voyans des Barbares faire trois lieuës à pied, dans vn froid tres-piquant et à ieun, pour gagner la remission de leurs offenses, rendoient mille loüanges au Dieu du Ciel, qui verse ses benedictions où il luy plaist.

CHAPITRE VI.

De la Residence de la Conception aux Trois Riuieres.

Les Trois Riuieres sont l'abord de tous les peuples de ces contrées bons et mauuais : on y voit de temps en temps des Sauuages de toutes les nations qui voguent sur le grand fleuue de sainct Laurens, depuis son emboucheure iusques aux Hurons et au delà ; ceste étenduë fait peut-estre quatre cens lieuës et dauantage.

Ce ramas de tant de peuples si differents fait vne grande confusion, et encore que les seuls Chrestiens soient les plus cheris des François, on est contraint de tolerer les autres et d'attendre le moment de leur conuersion.

Toutes les assemblées qu'on a faites auec les Iroquois, ont esté tenuës aux Trois Riuieres ; deux ou trois insignes Apostats s'y sont retirez ; tous les fripons des autres endroits y sont venus passer vne partie de leurs temps ; tous les curieux de sçauoir des nouuelles y abordent : ce n'est qu'vn flux et reflux qui empesche beaucoup que la Foy ne prenne racine. Les Chrestiens cependant n'ont pas laissé de donner des preuues de leur foy et de leur constance, nonobstant les mauuais exemples qu'ils ont deuant les yeux, et qui font quelquesfois trébucher les foibles.

Vn Infidelle cajola si bien vne femme Chrestienne, qu'il la prit pour sa seconde femme , les François indignez de cette action, luy deffendent l'entrée du fort et de leurs maisons : cét homme forcené s'en va dans le quartier des Sauuages, faire vn cry public contre la priere, c'est à dire contre la Foy, vsant de menaces contre tous ceux qui sortiroient de leurs Cabanes pour aller à la Messe ou à l'instruction. Vn Chrestien, entendant ce discours de sa Cabane, en sort armé d'vne saincte cholere ; il anime sa voix, il crie, il tempeste contre cét insolent, parle hautement de la foy, donne courage aux Chrestiens, proteste que les menaces des impudents ne l'ébranleront iamais ; en vn mot le Payen, voyant ce torrent, se retire, de peur que des paroles on ne vinst à la violence, n'esperant pas trouuer tant de courage parmy les siens pour le mensonge, qu'il en voyoit dans les Chrestiens pour la verité.

Vne autre fois, vn Chrestien voyant les desordres qui se commettoient dans ce mélange de toute sorte de nations, et n'ayant pas d'autres armes que sa parole pour y resister, il sortit en public, et se pourmenant selon leur coustume parmy les Cabanes de ses compatriotes, il harangua en ces termes.

Escoutez, mes freres, c'est à vous tous que i'addresse ma parole, vous sçauez que ie suis baptisé ; si quelqu'vn l'ignore, qu'il l'apprenne auiourd'huy de ma bouche : ie n'ayme ny les biens, ny l'honneur, i'ayme la priere, i'honore la Foy, ie voudrois que tout le monde l'honorast ; tout n'est rien, la creance est de prix et de valeur. Si vos oreilles estoient percées, la doctrine qu'on nous enseigne y entreroit, et si vous n'auiez les yeux fermez, vous en verriez la beauté ; on ne voit qu'insolences dans nos cabanes, les ieunes gens courent toutes les nuits, i'arresterois bien ces desordres si i'auois du pouuoir sur vous. Tenez pour constant que ces malices attireront dessus nos testes la cholere et la vengeance de celuy qui a tout fait. Pour vous autres qui auez receu le Baptesme et qui ne tenez pas vostre parole, vous estes des trompeurs ; ou renoncez à vostre foy, ou viuez conformement aux promesses que vous auez faites en vostre Baptesme. Si l'on vous retranche de l'Eglise, si on vous chasse comme des chiens, ie me banderay le premier contre vous, si vous ne quittez vos desordres. Ses paroles poussées d'vn bon accent, et par vn homme d'authorité estonna les inconstans, et consola bien fort les plus feruens et les plus courageux.

La nuit suiuante, vn Chrestien qui auoit esté banny de l'Eglise pour vn scandale public, et qui s'estoit reconcilié apres vne bonne penitence, émeu de la

force de ce discours, en fit vn autre deuant des apostasts auec vn accent tout plein de cœur. Les Sauuages sont fort retenus en leurs paroles deuant leurs compatriotes. C'est vne chose rare qu'vn Capitaine mesme se donne la liberté de reprendre les fautes de ses gens, si ce n'est peut-estre de quelque ieunesse. Cét homme parla deuant les plus huppez et deuant les plus superbes de sa nation en cette sorte : Celuy qui a promené sa parole dans la harangue qu'il nous a faite auiourd'huy, a parlé comme vne personne qui croit veritablement ; son aage et sa grande authorité meritent que les fideles et les infideles obeïssent à sa voix, et sa perseuerance en la Foy oblige tous les Chrestiens de garder les promesses qu'ils ont faites à Dieu. Pour moy qui ay donné mauuais exemples, ie ne puis donner aucun poids à mes paroles ; si neantmoins vous les regardez de bien prés, vous trouuerez qu'elles ne s'écartent ny d'vn costé ny d'autre, mais que leur route est toute droite : i'ay peché, tout le monde le sçait bien, i'en ay demandé pardon à Dieu, ie m'en suis confessé, ie croy qu'il m'a fait misericorde, et que le peu de temps qui me reste iusques à la mort, m'est donné pour faire penitence de mes crimes, ie ne puis assez admirer sa bonté. Mais ne dites pas que si vous suiuez mon exemple dans le vice, vous le suiurez par apres dans la penitence : ces paroles sont dangereuses, il les entend, il vous écoute, s'il ne m'a liuré au mauuais demon, c'est vne bonté qui m'estonne, de laquelle il n'a pas vsé enuers vne infinité d'autres qui se sont perdus. Ne dites pas aussi que vous aurez de l'esprit, quand vous aurez la teste blanche, le demon vous preuiendra, il ne sera plus temps de vouloir estre sage quand vous serez dans les feux. Les guerres, les maladies et la mort mesme, sont les punitions de nos offenses, et non pas de mauuais effects de la Foy et des prieres, comme disent quelques-vns ; c'est la priere qui dit à Dieu : Arreste ta colere, ne decoche point tes fléches dessus nous, donne nous le loisir d'auoir de l'esprit, chasse les maladies, deliure nous de la guerre. Voila ce que demandent iour et nuit les Peres pour nous autres, c'est ce qu'ils nous conseillent de faire et de pratiquer ; sans la priere de ceux qui ayment Dieu, le demon qui a enuie de nous perdre, nous auroit bien-tost precipités dans la fosse pleine de feu. Ceux-là sont bien abusez qui croyent que la priere cause les maladies et auance la mort : celuy que nous prions, c'est celuy-là mesme qui donne la santé et la vie, l'honneur qu'on luy rend ne le prouoque pas à nous faire du mal. Sus donc, que ceux qui ont peché fassent penitence auec moy, et ceux qui n'ont point saly leur Baptesme gardent constamment leur parole iusques à la mort.

Ie crois qu'il sera bien à propos de dire icy deux mots de la conuersion de cét homme. Estant sollicité par vne femme, il la prit publiquement auec sa legitime : Dieu l'ayant chastié par vne bonne maladie, il ouurit les yeux ; mais pource que l'on craignoit son inconstance, dont il auoit desia donné des indices, on le laissa fort long-temps comme vn excommunié. Il enuoya querir plusieurs fois quelques-vns de nos Peres ; à toutes ces demandes point de response : enfin comme on creut qu'il estoit veritablement touché, vn Pere le va voir dans ses grandes douleurs : Ah, mon Pere, luy dit-il, ayez pitié de moy. ie ne puis, luy repliqua le Pere, te faire entrer en l'Eglise, tu as donné vn trop grand scandale. Helas ! mon Pere, ie ne demande pas cela, ie ne suis pas digne d'y rentrer, ie demande que mes pechez soient effacez par la confession ; ie suis extremement malade, la mort me fait peur, estant encore chargé de tous mes crimes. Le Pere voyant bien qu'il n'estoit pas encore dans vn si grand danger, luy donna iour, le va trouuer au temps prefix, luy preste l'oreille : ce pauure homme tire vn petit faisceau de bois comme vne botte d'allumette, et le monstrant au Pere, luy dit : Voila tous mes pechez, ie les ay escrits dessus ces bois à nostre mode, de peur de m'en oublier. Il se confesse auec de grands regrets les yeux pleins

de larmes, la bouche pleine de sanglots, et le cœur tout remply de regrets et de douleur. Apres sa confession, il raconta au Pere comme il estoit tombé dans l'abysme de ses pechez. I'ay, disoit-il, conserué long-temps la blancheur de mon Baptesme, i'ay porté long-temps le flambeau qu'on me fit tenir tout allumé sans l'esteindre ; cette femme qui m'a perdu me recherchant, ie la fuyois au commencement, mais petit à petit ie pris plaisir en son amitié ; ie ne pensois en aucun mal, iusques-là que sentant que mon cœur vouloit estre meschant, ie la chassois d'auprés de moy, mais elle n'alloit pas loin, aussi-tost elle paroissoit deuant mes yeux : enfin ie commençay à l'aymer, mon cœur trembloit, me reprochant que ie quitterois la priere ; ie m'allois confesser aussi-tost, mais ce demon me poursuiuant me perdit. Ie vins à l'aymer tout de bon, et voyant bien que ie ne serois pas en repos auprés de vous autres, ie vous quittay et m'en allay à l'Isle, et de là aux Hurons. L'amour m'aueugloit, ie pechois quelquefois sans remords, le plus souuent la crainte saisissoit mon ame, ie m'en voulois quelquefois prendre à vous autres, tantost ie vous méprisois, puis ie vous exaltois, admirant vostre patience et vostre bonté : car vos freres qui sont dans les Hurons, font là haut ce que vous faites icy bas ; ils pacifient toutes les dissentions, ils font des presens pour appaiser les meschans, ils enseignent le chemin du Ciel. Tout cela m'estonnoit et ie disois à mon ame, tu t'en vas dans le feu, tu desobeïs à celuy qui a tout fait. Estant dans ces angoisses, ie tombe malade, me voila dans des craintes épouuantables, tous mes pechez se presentent à mes yeux comme si on me les eust dits les vns apres les autres : ie les marquay tous sur ces petits bois, ie demanday qu'on me rapportast icy bas, ie ne pensois qu'à vous autres que i'auois tant méprisez ; ie disois à Dieu, tu fais bien de me faire malade, ie t'ay quitté le premier, ie n'ay point d'esprit. Ie sentois des douleurs horribles ; ie criois dans mon mal, i'ay merité tout cela, tu fais bien, mais ne me tuë pas que ie ne me sois confessé. Ie croyois à tous coups que i'allois descendre aux païs des demons. Enfin quand ie me suis veu proche de vous autres, mes angoisses ont esté vn peu soulagées : car encore que vous me rebutassiez, ie disois tousiours, ils ont raison, ils craignent que ie ne les trompe. Nikanis, disoit-il au Pere, prie pour moy, dis luy qu'il augmente mon mal, si iamais il me prend enuie de le quitter. On le tint encore fort long-temps dans cet estat de penitent, deuant que de le faire entrer dans l'Eglise : il y est maintenant bien resolu de n'en sortir iamais. Il disoit il n'y a pas long-temps à quelques ames froides : Ah ! si vous sçauiez quel grand mal-heur c'est d'estre chassé de l'Eglise, et combien cela couste d'angoisses, vous vous donneriez bien de garde de commettre chose aucune qui vous fist iamais tomber dans ce precipice. Dieu luy veuille donner la perseuerance.

Pour rentrer dans nostre discours, les Chrestiens se voyans enuironnez de tant de difficultez, prirent resolution pour se mieux conseruer, de faire bande à part dans leur grande chasse pendant l'hyuer, et dans les autres voyages qu'ils feroient pour leur commerce. Vn François, les ayant accompagnez, nous témoigna au retour qu'il auoit esté rauy les voyant viure en vrays Chrestiens, ne manquans iamais de prier Dieu tous ensemble, gardans aussi estroitement le sainct Dimanche, comme s'ils eussent esté proches de nos petites Eglises.

Au retour de leur chasse, ils se camperent le plus prés qu'ils peurent de nostre Chappelle : les Payens s'en formaliserent, leur donnans mille brocards de ce qu'ils ne s'estoient pas voulu ioindre à eux. C'est la coustume parmy ces peuples que les filles, estant malades de leur maladie ordinaire, se separent des autres, comme faisoient les Iuifues : les Infidelles, voyant nos Neophytes vnis ensemble, leur disoient en gaussant qu'ils faisoient bien à la façon des femmes de cabaner à part. Ils souffroient patiemment ces risées, portans compassion à leur aueuglement : Que

pouuons nous apprendre de vous autres, respondit vn Chrestien, sinon des medisances et des gausseries ? ne vous étonnez donc pas si nous nous mettons à l'écart.

Il n'y a terre au monde si seiche et si aride où il ne paroisse quelque petit brin de verdure. La petite Eglise des Trois Riuieres voit, dans ce flux et reflux des Sauuages qui l'abordent, vne nation toute simple, toute candide et bien éloignée de la superbe : ce peuple vient du fonds de terre, il passe sa vie dans l'innocence de la chasse et de la pesche, ne voyant les François qu'vne ou deux fois l'année pour achepter quelques necessitez en contr'eschange de leurs pelleteries. Ils tirent leur nom du mot Attikameg, qui signifie vne espece de poisson que nous appellons le poisson blanc, pource qu'en effet il est tout luisant et tout blanc. Ces pauures poissons blancs se viennent ietter dans les filets de l'Euangile, autant de fois qu'ils approchent des riues du grand fleuue de S. Laurens. Ils composent maintenant vne petite Eglise volante, qui n'a rien de plus ferme ny de plus constant que la Foy et que l'exercice des vertus qu'ils conseruent d'autant plus aysément qu'ils sont éloignez des ennemis, qui les leur pourroient dérober.

Ils portent auec eux vn catalogue ou vn calendrier des Festes et des Dimanches, et de tous les iours de la semaine : pas vn d'eux ne s'est trompé cette année en son calcul. Outre les prieres du soir et du matin, ils s'assemblent tous les Dimanches dans vne cabane pour chanter quelques Hymnes spirituels et pour reciter tous ensemble leur chapelet ; que si quelqu'vn d'entre eux a la parole en main, il anime les autres à obeïr à celuy qui a tout fait, et à quitter leurs anciennes superstitions.

Tout l'hyuer, ils se consolent dans l'esperance qu'ils ont de se venir confesser et communier au Printemps, ils en font de mesme pendant l'Esté, se disposans de nous venir voir à l'Automne : ils découurent leur faute auec vne candeur admirable. On diroit veritablement que le peché d'Adam n'est point paruenu iusques à ces peuples, tant ils sont éloignez des malices qui se retrouuent parmy les plus ieunes enfans.

Leur premier Capitaine, nommé Paul de Tam8rat, estant arriué aux Trois Riuieres, s'en alla visiter le Pere qui a soin de cette residence et luy dit deuant tous ses gens : Mon Pere, sera-ce donc à ce coup que ie communieray ? tu m'as tousiours refusé ce bon-heur, tu m'as remis du Printemps à l'Automne ; i'ay eu peur pendant tout l'Esté de mourir deuant que l'on m'ait porté à la bouche cette nourriture de nos ames. Dieu m'a conserué la vie, me voicy de retour, que diras-tu maintenant ? ne m'afflige pas plus long-temps. Voyla le compliment que fit cét homme à son abord, plus aymable cent fois que ces mines et ces grands abaissemens de la Cour qui n'ont bien souuent que de l'apparence.

La femme de ce Capitaine, ne perdit non plus de paroles que son mary : elle amene au Pere ses deux filles, le presse tant qu'elle peut d'accorder à la mere et aux enfans ce pain de vie, elle demande qu'on l'instruise si elle ne l'est pas suffisamment. Vn Samedy au soir, le Pere l'ayant fort examinée auec quelques autres, elles creurent que c'estoit pour communier le lendemain, elles viennent donc à la Messe en nostre Chapelle, se presentent à vn Pere pour les confesser ; mais comme il n'entendoit point leur langue, il les renuoya. Elles se tirent à quartier, entendent deux Messes, demeurent en la Chapelle iusques à Vespres, le Pere qu'elles attendoient et qui auoit celebré la Messe en la Paroisse, suruenant, les trouue les mains iointes deuant l'Autel. Il leur demande ce qu'elles font-là : Nous t'attendons, mon Pere, pour nous confesser et communier. Quoy donc, fit le Pere, ne sçauez vous pas bien qu'on ne communie pas apres auoir mangé ? (il croyoit qu'elles vinssent de leur cabanes). Nous le sçauons bien, respondent-elles, nous n'auons point mangé depuis hier à midy ; nous sommes icy depuis le matin, esperans tousiours que tu nous ferois communier. Mais pour

quoy demeuriez vous si long-temps, voyans que ie venois pas ? Helas ! dit cette bonne veufue, nous y resterions volontiers tout le iour pour remercier le bon Iesus des graces qu'il nous a faites : nous y viendrons souuent, nous ne sçaurions nous ennuyer en la maison des prieres. Le Pere touché iusques aux larmes leur accorda le lendemain matin ce qu'elles souhaittoient auec tant d'ardeur.

Ayant donné iour à quelques-vns de se venir confesser, vne bonne femme se vint excuser demandant vn plus long terme pour se preparer. Comment, dit le Pere, ne sçauois tu pas bien dés hyer que tu deuois te confesser auiourd'huy? ne t'ay-ie pas veue quasi toute l'aprédisnée à la Chapelle ! qu'as-tu fait pendant tout ce temps-là ? i'ay pensé, répond-elle, à mes pechez, i'y pensay hier quasi tout le iour, i'y veux penser iusques à demain, et apres tout peut-estre que ie ne fairay pas comme il faut. Ie voudrois bien que mon cœur ne fust plus méchant du tout, ie suis bien marrye d'auoir fasché Dieu. Au reste comme ces bonnes ames ne font point de difficulté de s'ouurir, ses plus gros pechez estoient d'auoir esté trop triste voyant quelques-vns moins portez à prier Dieu, de s'estre voulu fascher contre eux. Elle se confessa auec vne candeur rauissante ; et comme le Pere luy donnoit vne penitence trop legere à son gré, elle s'en plaignit et luy dit : Ie ne laisseray pas d'adiouster d'autres prieres. En effet elle demeura plus d'vne heure à l'Eglise apres sa confession.

Elle a gagné son mari à Iesus-Christ ; cét homme, qui estoit fort rude auant son Baptesme, est deuenu docile et pliable comme vn enfant : la benediction du Ciel est veritablement sur cette famille. Cette bonne femme amena sa fille au Pere qui l'auoit baptisée pour receuoir sa benediction ; cét enfant qui n'a que trois ans portoit vn petit pacquet sur sa teste. La mere prit la parole : Voicy, mon Pere, ta petite fille qui te fait ce present, pour te faire souuenir de prier Dieu pour elle, afin qu'il luy donne de l'esprit pour bien retenir les prieres. C'estoit vne peau de Cerf gentiment accommodée, que le Pere rendit à l'enfant pour luy faire vne petite robe. La veritable innocence est parmy ces peuples ; ie dirois volontiers que dans la France on deuient ignorant pour trop sçauoir, et que pour trop vouloir on ne veut rien : car en verité ce qu'on poursuit auec tant de feu n'est rien qu'vn neant.

La belle-mere de cette bonne femme, passe encore sa bru en deuotion, en candeur et en pieté. Le Sainct Esprit luy a donné vne telle affection pour conseruer la pureté de son cœur, qu'elle ne manque pas de se confesser tous les huict iours, non pas aux prestres, car elle n'en a point dans ces grands bois, mais au Souuerain Pontife. La nuict qui precede le Dimanche, lors que tout le monde est dans vn profond sommeil, elle se leue, se met à genoux, examine sa conscience, et puis elle fait sa confession à Dieu en la mesme façon qu'elle fait deuant vn Pere : elle demande pardon, elle fait vne penitence, elle prie Dieu qu'il luy fasse la grace de se souuenir de toutes ses offenses pour les dire puis apres à son confesseur. On ne croiroit pas auec quels sentimens elle les explique : Ie suis, dit-elle, par fois vne vraye chienne, ie fais plusieurs actions sans diriger mon intention. Ie vay querir du bois sans penser que c'est pour Dieu. Ie suis comme ces pourceaux qui grongnent incessamment : car ie me plainds par fois d'vn mal de teste qui me trauaille et qui me fait souffrir assez souuent.

Elle a vne si grande tendresse de conscience que la seule ombre du peché luy fait peur. L'estime qu'elle fait des personnes qui luy parlent de Dieu et qui l'instruisent est si grande, que vous diriez qu'elle écoute vn Ange quand elle preste l'oreille à vn Pere : c'est ce qui la rend zelée pour le salut de ses compatriotes, notamment de sa famille, qui est assez nombreuse.

Son mari n'a pas moins de ferueur, il fait plus pour la gloire de nostre Seigneur dans son pays que le plus zelé

Missionnaire de la Nouuelle France. Il n'y a pas long-temps que de ieunes frippons Algonquins, estans entrez sur le soir dans sa cabane pour badiner et cajoler, il les aduertit doucement de leur deuoir ; mais voyant qu'ils ne s'arrestoient point pour sa douceur, il leur dit d'vn ton sec : Sortez d'icy, et apprenez qu'il n'y a personne en ma cabane qui ne croye et qui ne craigne Dieu. Les paroles rudes font parmy les Sauuages ce que les bastonnades seroient en France parmy les fnsolens.

La bonne vie et le zele de ces nouueaux Chrestiens répand la Foy de Iesus-Christ bien auant dans les nations plus éloignées. Des personnes qui n'ont iamais oüy parler aucun Pere de nostre Compagnie nous demandent le saint Baptesme. Quand nous les voulons instruire, nous trouuons qu'ils ont la connoissance de nos mysteres, et qu'ils sçauent les prieres et l'exercice d'vn bon Chrestien : cela, sans mentir, est de grande consolation.

Vn Capitaine d'vn pays plus haut que les Attikamegues, s'est venu presenter au Pere auec toute sa famille, pour apprendre de sa bouche ce dont il auoit oüy parler dans les grands bois de son pays. Il est demeuré tout exprez trois sepmaines aupres de luy pour se faire instruire. On n'a baptisé que sa fille aisnée, à laquelle on a donné commission d'apprendre les prieres à son pere, à son mari et à tous ceux de sa cabane. Deux canots sont arriuez d'vne autre nation dont nous n'auons point encore oüy parler : ce sont des visages nouueaux qui paroissent pour la premiere fois parmy les François. Si tost qu'ils ont mis pied à terre, ils sont venus chercher celuy qui prie et qui instruit : c'est le nom que les Estrangers donnent aux Peres, afin, disoient-ils, d'apprendre le chemin du Ciel. Cette enuie leur a pris pour auoir veu et entendu quelques Sauuages qui ont communication auec nos Neophytes. Dieu est la bonté mesme, qu'il soit beny à iamais : comme il connoist qu'il n'y a force humaine qui puisse courir ces grandes forests et ramasser ces pauures brebis égarées et cachées dans des montagnes, dans des bois et dans des froids épouuantables, il les touche luy mesme et les conduit comme par la main aux sources de la vie, qui sont les Sacrements de son Eglise.

De trente cinq Canots qui sont venus de ces contrées, on n'a baptisé que 37. ou 38. personnes. On ne sçauroit croire combien il est important de ietter de solides fondements de la Foy.

Entre ces Canots il en est venu quelques-vns d'vne nation appellée Kapiminak8etiik, lesquels nous ont asseurez que leurs voisins auoient esté visitez par des Sauuages, qui iamais n'ont paru en ces contrées, et qui iamais n'auoient veu aucune des marchandises qu'on aporte en ce nouueau monde. Ils disent plusieurs choses de la multitude des hommes de leur nation et de leurs façons de faire : nous en apprendrons des nouuelles auec le temps. Ils sont sujets du grand Dieu, ils le viendront reconnoistre aussi bien que les autres, il n'y a point de clairon si retentissant que celuy de l'Euangile, il faut qu'il se fasse entendre aux quatre coins du monde.

CHAPITRE VII.

De la Mission de saincte Croix à Tadoussac.

Ce que nous appellons Tadoussac, est nommé des Sauuages Sadilege, c'est vn lieu plein de rochers et si hauts, qu'on diroit que les Geans qui voulurent autrefois combattre les Cieux, auroient ietté en cet endroit les fondemens de leur escalade. Le grand fleuue S. Laurens fait quasi dans ces rochers vne baye ou vne ance qui sert de port et d'asseurance aux nauires qui voguent en ces contrées : nous appellons cette baye Tadoussac. La nature l'a renduë fort commode pour l'ancrage des vaisseaux ; elle l'a bastie en rond et mise à l'abry de tous les vents. On comptoit

autrefois sur les riues de ce port, trois cens guerriers ou chasseurs effectifs, qui faisoient enuiron auec leurs familles douze ou quinze cens ames. Ce petit peuple estoit fort superbe ; mais Dieu le voulant disposer à receuoir son Fils, l'a humilié par des maladies qui l'ont quasi tout exterminé. Ces coups neantmoins sont fauorables : pendant que sa iustice massacroit les corps au grand deluge du monde, sa misericorde alloit ramassant les ames penitentes ; nous pourrions dire le mesme auec proportion, que sa colere mettant à mort vne partie des Sauuages par les guerres et par les epidémies, sa bonté donnoit aux autres vne vie qu'il faudroit chercher au trauers de mille morts.

C'est ce que nous auons veu de nos yeux : car ces pauures gens battus de quantité de maladies et recrus des fatigues de la guerre, se sont enfin iettez au port de la vie et de la paix ; ils se sont rendus à Iesus-Christ, qui semble les vouloir repeupler par vn bon nombre de Sauuages qui abordent là de diuers endroits, pour voir de leurs yeux ce qu'ils apprennent par leurs oreilles, qu'il y a des hommes bastis comme eux qui préchent et qui publient les grandeurs de Dieu, et qui enseignent le chemin du Ciel. Il faut confesser que depuis cinq ans ces bons Neophytes ont excellé en ferueur et en deuotion, mais voulant cette année courir trop viste, ils ont bronché, excedans du costé qu'on n'auroit pas attendu.

Ie pense auoir leu autresfois que le sieur de Ioinuille qui a escrit la vie de S. Louys, se trouuant dans vne grande tempeste sur la mer, ses soldats et ses mattelots crians que le vaisseau alloit perir, se ietterent à ses pieds et luy demanderent l'absolution de leurs pechez : Mais pensez-vous, leur dit-il, que i'aye ce pouuoir ? Qui l'aura donc, Monsieur, répondent-ils, puis qu'il n'y a point de Prestre dans le nauire ? A cette repartie, il éleua sa voix : Or sus ie vous absous de tout le pouuoir que i'en ay, ie ne sçay pas si i'en ay, mais si i'en ay vous estes absous. Cette bonne simplicité Gauloise, quoy que iointe auec vn peu trop d'ignorance, pouuoit estre agreable à Dieu, pour l'humilité qui l'accompagnoit. Les Sauuages de Tadoussac sont tombez cet hyuer dans le mesme erreur : se voyans dans leurs grands bois éloignez de leur Pere, et souhaitans d'ailleurs auec passion d'entendre la saincte Messe, l'vn d'eux se presenta pour en exprimer les sainctes ceremonies, auec tout l'appareil et toute la deuotion que peut auoir vn esprit trop feruent ; ce n'est pas tout, le desir de se confesser les pressant, vne femme aagée voyant que les hommes ne leur prêtoient point l'oreille, se presente pour exercer cet office. Ce zele indiscret fut approuué de quelques-vns, auec plus de simplicité et d'ignorance que de Theologie, mais seulement pour les personnes de son sexe.

De cette indiscretion ils passent à vne autre : si quelqu'vn faisoit quelque faute, ils le faisoient venir publiquement en leur assemblée, et apres luy auoir reproché son peché deuant tout le monde, ils le fustigeoient auec vne cruauté qui ressentoit encore sa barbarie.

Leur ieusne passoit les deux ou trois iours sans manger : en vn mot le zele sans la science est vn mauuais guide. Leur ferueur indiscrete passa de la pieté dans la police exterieure : ils se vont imaginer que pour estre bons Chrestiens, ils doiuent viure tout à fait à la Françoise, et sur cette pensée ils font les polis, ils rendent les honneurs à leur Capitaine qu'ils voyent rendre à M. le Gouuerneur par les François, ils font vne cabane à part pour prendre leurs repas, ils dressent des tables, ils font manger les hommes ensemble, et les femmes à part ; et comme ils auoient remarqué que les François ne mangeoient pas tout ce qui leur estoit presenté, ceux qui seruoient à table, ne donnoient pas le loisir notamment aux femmes de prendre suffisamment leur refection. Personne cependant ne disoit mot, toutes ces singeries passoient pour des mysteres. Les Sauuages et les François en matiere de complimens tiennent les deux extremitez : ceux-là sont fades et roustaux dans le peu de

respect qu'ils se portent les vns aux autres, et les François sont importuns dans l'excez de leurs ceremonies, et bien souuent dissimulez dans les trop grands tesmoignages de leur amitié. La candeur rustique est preferable à vne feinte courtoisie, l'excez ne fut iamais bon en quoy que ce soit : si ces bons Neophytes le prennent, ils en seront bien-tost las.

Le Pere qui a soin de cette Mission, retournant au Printemps pour la cultiuer, trouua vn nouueau peuple : il est accueilly auec quantité de reuerences et de complimens ; il ne trouue plus de visages peints, ny de cheueux oints ou graissez, selon leur ancienne coustume : on le vient receuoir à la Françoise, auec vne grace et vne gentillesse qui n'estoit pas des plus accomplies, aussi ne faisoit-elle que de naistre : en vn mot il trouue que ces disciples auoient appris trois fois plus de choses qu'il ne leur en auoit enseigné. Quelques bonnes femmes disent qu'elles se sont confessées, d'autres qu'ils ont assisté à la Messe ; tout le monde asseure qu'on a prié en public et en particulier tout le temps de l'hyuer ; chacun rend compte de ses petites deuotions, et le pauure Pere bien estonné commence à les accuser de superbe, il reprend leur indiscretion, il leur fait entendre la griefueté de leur crime, non qu'il ne vist bien que l'ignorance et la simplicité couuroit la moitié de leurs fautes, mais pour leur donner vn preseruatif pour le futur : ces bonnes gens bien estonnez baissent la teste, ils s'en vont tous à la Chapelle pour demander pardon à Dieu ; celuy qui auoit commencé cette nouueauté, prenant la parole deuant tous les autres, s'écrie : Le diable m'a seduit et ie vous ay trompez, c'estoit fait de nous si Dieu ne nous eût rappellé au bon chemin par la voix de nostre Pere, la Foy s'en alloit perduë dans Tadoussac, et nous eussions bien-tost communiqué nostre venin aux nations du Nord qui nous viennent voir et que nous allons visiter : comme le vent se joüe d'vne paille, ainsi le demon nous ballotte et nous fait aller où il veut, quand nous sommes éloignez de nos Pasteurs. C'est moy qui luy ay presté l'oreille le beau premier, c'est moy qui vous ay empestez, mes freres, mon crime est si grand que ie n'ose quasi en esperer le pardon, chassez moy de l'Eglise, ie ne suis pas digne d'y rentrer ; le Ciel est fermé pour moy, i'ay trop offensé celuy qui est mort pour nous, que faut-il que ie fasse ? que feray-ie, mon Pere, pour de si grands pechez ? Il parloit auec tant de ferueur qu'il n'y auoit personne en cette assemblée qui ne fust touché ; les larmes couloient de leurs yeux, les regrets de leur cœur parloient vn langage bien agreable à Dieu, tous demandoient de faire penitence de leurs pechez. Le Pere leur ayant fait comprendre la griefueté de leur offense, place vne Croix en vn lieu de l'Eglise, comme on fait le Vendredy sainct, et leur ordonne d'aller faire amende honorable à Iesus-Christ, en son Image, de luy demander pardon et de protester solemnellement qu'ils ne se laisseront plus iamais aller à de semblables nouueautez ; il leur commande aussi de ieusner à la façon de l'Eglise, et de transporter vne grande Croix qu'ils auoient dressée proche de leurs cabanes, en vn lieu plus eminent et plus decent, afin d'aller là tous les Vendredis protester qu'ils reconnoissoient Iesus-Christ pour leur Sauueur et pour leur Redempteur. Tout cela fut bien-tost executé, mais deuant toute autre chose ils se confesserent auec vne candeur admirable : quelques-vns portoient de petits bastons pour se souuenir de leurs pechez ; d'autres les marquoient sur les grains de leur Chapelet ; d'autres les escriuoient à leur mode sur de petits morceaux d'écorce d'arbre ; ils donnoient tous des indices de leurs regrets et de leur penitence. La Croix que le Pere leur auoit ordonné de transporter, auoit bien enuiron trente ou trente-cinq pieds de long : le Capitaine la voulut porter luy-mesme sur ses espaules, il assemble ses gens, fait prendre les armes à quelques-vns, conduit les autres en la Chapelle, où il leur tint ce discours : Mes freres, vous sçauez que nous auons erré dedans nos

deuotions, et que nostre peché nous rend indignes de pardon ; mais celuy qui a esté pour nous cloüé en vne Croix, est tout plein de misericorde, ie ne perdray iamais l'esperance que i'ay en luy ; si nous auons quitté le vray chemin, nous y sommes rentrez, ne perdons point courage, obeïssons plus fidelement que iamais. Puis se tournant vers quelques Sauuages du Nord non encore baptisez : Mes freres, leur dit-il, tous ceux qui sont égarez ne sont pas perdus ; si nostre peché vous a scandalisez, que nostre penitence vous édifie et vous fasse dire en vostre pays que la Foy ny la Priere ne sont pas bannis de Tadoussac ; nous serons aussi fermes en la Foy que iamais, et pour moy quand vn Ange viendroit du Ciel m'enseigner vne doctrine contraire à ce que le Pere nous enseigne, ie ne le croirois pas. Pour vous qui portez encore vos pechez dans vostre ame, faites vous bien-tost baptiser, afin que nous soyons veritablement tous freres, et que nous n'ayons qu'vn Pere et vne mesme maison dans le Ciel.

Cela dit, il charge cette grande Croix sur ses espaules : la procession se commence, ils marchent tous deux à deux auec vne modestie vrayement Chrestienne. Arriuez au lieu où cet Arbre qui a porté le fruict de vie, deuoit estre planté, ils l'éleuent et le placent au bruit des coups d'arquebusades, qu'ils font retentir auec vne grande allegresse. La Croix estant plantée, ils se iettent à genoux, adorent le Crucifié en son Image, et pour conclusion le Pere leur fait entendre que pour les actions de ciuilité ou de police, qu'ils estoient libres de suiure leurs idées, pourueu qu'elles ne contrariassent point à la loy de Dieu, mais que les ordres de Dieu et de son Eglise leur deuoient estre à iamais inuiolables.

I'ay desia dit que c'est la coustume des Sauuages, quand quelqu'vn a quelque sujet de tristesse ou de douleur, ou mesme encore de colere, qu'ils luy font vn present pour soulager son cœur. Le Capitaine de Tadoussac, voyant bien que le Pere estoit triste et affligé de leur offense, voulut appaiser sa douleur auec cette petite harangue : Mon Pere, ce petit present vous est fait pour tirer du fond de vostre ame toute la tristesse que vous pourriez auoir conceuë de nos pechez et de nostre tromperie, il essuyera toute vostre douleur, et pour moy ie vous asseure que ie tiendray la main qu'vn chacun marche doresnauant par le chemin que vous nous auez monstré. Si quelqu'vn refusoit de tenir le present, il donneroit à entendre qu'il n'accorde pas ce de quoy il est requis, le meilleur est de le prendre et de l'employer au soulagement des plus pauures. Ceux qui en suitte de cette procession eurent le bon-heur de s'approcher de la saincte Table, s'y preparerent auec la priere et le ieusne, et non contens de se confesser vne fois, ils retournent ordinairement pour la seconde fois quelques iours apres leur premiere confession, de peur, disent-ils, qu'il ne reste quelque chose par oubly dans nostre ame. Cette candeur est fort ordinaire quasi à tous les Sauuages.

Vn bon Neophyte, ne se pouuant contenir apres la Communion, disoit au Pere : Mon cœur est tout autre qu'il n'estoit, ie sens ie ne sçay quelle douceur, ie ne sçay quelle ioye que ie ne puis exprimer de parole ; deuant la communion i'estois comme vn petit animal renfermé dans son trou qui n'en ose sortir : il se presente, il sort à demy, mais la peur le fait relancer dans sa taniere : voila comme i'estois deuant que d'auoir receu ce mets sacré, la confession auoit calmé mon cœur, mais il n'osoit sortir, la crainte et l'asseurance le partageoient, si tost que mon Sauueur l'a visité, il a brisé tous les obstacles, il m'a mis en liberté, vous diriez qu'il n'est plus dedans moy, qu'il vole dedans l'air tout prest de faire la volonté de Dieu, en quoy que ce soit.

Vne femme desia aagée a monstré ie ne sçay quoy de plus haut que le commun dedans ses deuotions : sa ferueur luy fit apprendre en vne demie heure vne Oraison assez longue qu'on leur fait faire apres la Communion ; à peine l'eut-on proferée deux fois qu'elle la recita mot à mot, et la fit apprendre

aux autres. Elle a vn extreme desir de sçauoir tout ce qu'il faut faire pour contenter Dieu ; elle sort de sa cabane, et se retire quelquesfois à l'écart pour faire sa priere ; son cœur parle vn langage que personne ne luy a appris : Vous sçauez, dit-elle, ô mon Dieu, que ie n'ayme que vous, que tout ce qui est sur la terre ne m'est rien, vous seul connoissez l'estonnement et la ioye que i'ay de ce que vous m'auez donné la Foy et la grace de vous connoistre, il me semble que rien du monde ne me sçauroit separer de vous, ie ne crains ny la pauureté, ny la douleur, ny la mort ; ie sens neantmoins que i'ayme ma petite fille, mais ie vous ayme bien dauantage ; car si vous la voulez, prenez-la mon Seigneur, ie ne vous quitteray pas pour cela, ny pour chose aucune qui soit au monde.

Il n'est pas croyable comme les Sauuages qui viennent des autres contrées à Tadoussac, sont estonnez : les peuples renfermez dans les froids du Nord, entendans parler de cette nouuelle creance, s'en viennent par petites troupes les vnes apres les autres. On en a compté cette année deux cens d'vne seule nation, qui voyans que des Sauuages préchent la Foy, écoutent, se presentent eux-mesmes et leurs enfans au Baptesme. Le Pere en a fait Chrestiens vne soixantaine cette année ; ils se font instruire, ils offrent leurs prieres à Dieu dans la Chapelle, qu'ils admirent, quoy qu'il n'y ait rien de si pauure : en vn mot ils viendront tous petit à petit se chauffer et se brusler au feu que Iesus-Christ est venu allumer dessus la terre. Leur vie est estrange, ils ne paroissent que quelques mois de l'année sur les riues du grand fleuue, et quelques-vns ne s'y arrestent que fort peu de iours. Tout le reste du temps ils rentrent dans ces grandes forests, pour faire la guerre aux poissons et aux bestes. Apres tout, l'experience nous apprend qu'ils menent vne vie fort innocente et qu'ils conseruent tres-bien les graces qu'ils viennent puiser dans les Sacremens de l'Eglise ; aussi faut-il aduoüer qu'ils sont éloignez de tout ce qui sert d'aliment au vice et au peché.

Le Pere, se voulant separer de ces bons Neophytes, leur laissa cinq Liures ou cinq Chapitres d'vn Liure composé à leur mode ; ces Liures n'estoient autres que cinq bastons diuersement façonnez, dans lesquels ils doiuent lire ce que le Pere leur a fortement inculqué.

Le premier est vn baston noir, qui leur doit faire souuenir de l'horreur qu'ils doiuent auoir de leurs nouueautez et de leurs anciennes superstitions.

Le second est vn baston blanc, qui leur marque les deuotions et les prieres qu'ils feront tous les iours, et la façon d'offrir et de presenter à Dieu leurs petites actions.

Le troisiéme est vn baston rouge, sur lequel est escrit ce qu'ils doiuent faire les Dimanches et les Festes, comme ils se doiuent assembler tous dans vne grande cabane, faire les prieres publiques, chanter des Cantiques spirituels, et sur tout écouter celuy qui tiendra ces Liures ou ces Bastons, et qui en donnera l'explication à toute l'assemblée.

Le quatriéme est le Liure ou le baston du chastiment, aussi est-il entouré de petites cordelettes ; ce Liure prescrit la façon de corriger les delinquans auec amour et charité : il faut accorder à leur ferueur ce qui est raisonnable, et retrancher les excez où ils se portent aysément.

Le cinquiéme Liure est vn baston entaillé de diuerses marques, qui signifie comme ils se doiuent comporter dans la disette et dans l'abondance, le recours qu'ils doiuent auoir à Dieu, les actions de graces qu'ils luy doiuent rendre, et l'esperance qu'ils doiuent tousiours auoir en sa bonté, notamment pour l'éternité.

Ces pauures gens se retirans dans les bois, se diuisent ordinairement en trois bandes : le Pere a donné au chef de chaque escoüade ces cinq Liures ou ces cinq Chapitres qui contiennent tout ce qu'ils doiuent faire. C'est vn plaisir bien innocent de voir ces nouueaux Predicateurs tenir ces Liures ou ces

bastons d'vne main, en tirer vn de l'autre, le presenter à leur auditoire auec ces paroles : Voila le baston ou le Massinahigan, c'est à dire le liure des superstitions, c'est nostre Pere qui l'a escrit luy-mesme, il vous dit qu'il n'y a que les seuls Prestres qui puissent dire la Messe et entendre les Confessions, que nos tambours, nos sueries et nos fremissemens de mammelles, sont des inuentions du manitou ou du mauuais demon qui nous veut tromper ; et ainsi de tous ces autres Liures de bois, qui leur seruent autant que les volumes les plus dorez d'vne Bibliotheque Royale : Dieu parle aussi bien aux petits qu'aux grands, leur docilité les met à l'abry des foudres qui renuersent les esprits pleins d'eux-mesmes.

CHAPITRE VIII.

De l'habitation de Ville-Marie, en l'Isle de Montreal.

La paix, l'vnion et la concorde ont fleury cette année dans l'Isle de Montreal, l'asseurance a esté parmy les François, et la crainte a troublé de temps en temps les Sauuages. Auant que d'en rendre la raison, il sera bon de remarquer que tout ainsi que sous le nom d'Iroquois, nous comprenons diuers peuples, les Annierronnons, les Onei8tcheronons, les Onontagueronons, les S8nt8aronons et quelques autres, de mesme aussi sous le nom et sous la langue des Algonquins nous logeons quantité de nations, dont quelques-vnes sont fort petites et d'autres fort peuplées, les 8a8iechkarini8ek, les Kichesipirini8ek ou les Sauuages de l'Isle, (*) pource qu'ils habitent vne Isle qui se rencontre sur le chemin des Hurons, les Onontchataranons ou la nation d'Iroquet, les Nipisiriniens, les Mata8chkairini8ek, les Sagachiganirini8ek, les Kin8chebiirini8ek, et plusieurs autres. Depuis la paix faite entre les Annierronnons, les François et leurs Alliez, il s'est troué pour l'ordinaire quelques-vns de toutes ces nations à Montreal.

Tes8ëhat, autrement le Borgne de l'Isle, Ta8ichkaron Capitaine des Onontchataronons, et Makate8anakisitch Capitaine des Mata8chkairini8ek, s'estoient resolus de demeurer là, d'y passer l'hyuer et d'y planter du bled d'Inde au Printemps, les faux bruits qui coururent que les Annierronnons n'auoient fait qu'vne paix feinte, donnerent l'alarme au camp et firent desloger Tes8ëhat et sa troupe pour se retirer aux Trois Riuieres. Les Onontchataronons, dont les ancestres ont autresfois habité l'Isle de Montreal, et qui semblent auoir quelque desir de la reprendre pour leur païs, tinrent ferme, et à leur exemple, les Mata8chkairini8ek.

A ces faux bruits il en suruint vn autre mieux fondé, qui pensa bannir de Montreal tous ces pauures Sauuages. Les Iroquois Annierronnons leur dirent que les Oneiotchronons et les Onontagueronons n'estoient point entrez dans le traité de paix qu'ils auoient fait auec les Algonquins et auec les Hurons, et partant qu'ils se tinssent sur leurs gardes, pource que ces peuples estoient partis pour surprendre les Hurons, et de là venir fondre à Montreal. La terreur en saisit quelques-vns qui s'enfuirent comme les autres. Tes8ëhat, qui s'estoit retiré des premiers, enuoye des messagers coup sur coup pour presser ceux qui restoient de descendre au plus tost, qu'autrement ils sont tous morts ; mais la chasse, comme il est croyable, les retient : en effet elle est excellente en ces quartiers, à cause que les animaux pendant la guerre, estoient comme en vn pays neutre, où les ennemis ne battoient ny la campagne ny les bois. Ces deux escoüades, ayans pris resolution de rester, nonobstant tous les dangers dont on les menaçoit, ont passé l'hyuer sans aucun mal, massacré des animaux en abondance, et cultiué quelques terres au Printemps. Cela ne s'est pas fait sans crainte et sans terreur :

(*) *Kiji-sipi-ininirrak*, les hommes de la grande riuiere.

car de temps en temps ils prenoient des ombres pour des hommes et des phantosmes pour des veritez. Il est vray neantmoins que ces peuples dont on les auoit menacez estoient en arme. Nous auons appris ce Printemps qu'ils ont quasi destruit vne bourgade d'Hurons, et que Tes8ehat remontant en son pays, a perdu l'vn de ceux qui l'accompagnoient dans vne embuscade qu'ils luy ont dressée. C'est vn ieune homme qui estant frappé d'vn coup d'arquebuse, fut rapporté à Montreal ; iamais il n'auoit receu aucune instruction, et neantmoins il ouurit tellement les oreilles aux paroles de Iesus-Christ, qu'il fit quasi croire à celuy qui le baptisa qu'il n'auoit receu ce coup de la mort que pour passer aussi-tost dans la vie par le moyen de ce diuin Sacrement, qui le porta en vn instant de la terre au Ciel. Si ces peuples ne font la paix, comme on espere qu'ils la feront, ou si les Annierronnons ne les empeschent de passer dans leurs terres, comme on les a priez, ils ne donneront aucun repos aux Sauuages qui se retireront à Montreal. Ces barbares ont tesmoigné qu'ils estoient amis des François ; mais s'ils venoient chercher des Algonquins ou des Hurons, et qu'ils n'en trouuassent point, ie ne voudrois pas qu'ils rencontrassent des Europeans à leur aduantage : car lors qu'ils viennent en guerre ils ne prennent point plaisir de retourner les mains vuides en leur pays ; ils se font bien souuent des ennemis quand ils n'en ont pas. Descendons maintenant vn petit plus en particulier : comme cette Isle est en quelque façon frontiere des Iroquois Annierronnons, elle a quasi tout l'hyuer quelques ieunes gens de ces peuples qui viennent voir par curiosité les François et les Algonquins. Ce fut vn bon-heur que le Pere Isaac Iogues se trouuast en cette habitation, car il les entretenoit dans l'affection et dans le desir de continuer la paix, les disposant petit à petit à luy prester l'oreille quand il les iroit voir en leur pays.

Ces Barbares regardoient les lieux où ils estoient venus en guerre, où ils auoient massacré des François et des Algonqnins, où ils auoient pris des prisonniers, et quand on leur demandoit comme ils auoient traité ceux qu'ils auoient emmenez en leur pays : Nous n'estions point presens, disoient-ils, quand on les emmena dans nos bourgades, on ne les a point tourmentez. Nous sçauions bien le contraire : car vn ieune Algonquin qui s'est sauué d'entre leurs mains, nous a asseurez qu'il les auoit veu brûler tout vifs, que les Iroquois n'ont iamais traité aucun prisonnier auec plus de rage, qu'ils firent tous leurs efforts pour les faire pleurer, que ces pauures François ioignoient les mains au milieu des flammes et qu'ils regardoient vers le Ciel ; que les Algonquines captiues en ce pays-là les voyant dans ces horribles souffrances, ne pouuoient contenir leurs larmes, se baissant et se cachant pour pleurer. Ce temps de fureur est passé, ces monstres se changeront en hommes, et d'hommes ils deuiendront des enfans de Dieu. Ce peuple enflé de ses victoires, est superbe iusques dans le pays de ses ennemis : l'vn d'eux disoit en chantant ces paroles en face des Algonquins : Ie voulois tuer des Algonquins, mais Onontio a arreté ma colere, il a applany la terre, il a sauué la vie à quantité d'hommes, voulant signifier que sans la paix il auroit terrassé grand nombre de ses ennemis.

Quelques autres ayans rencontré vne petite cabane d'Algonquins qui chassoient, les femmes les ayans apperceus, s'enfuirent dans le fonds des bois, excepté vne bonne vieille, qui n'ayant plus de jambes, fit de la resoluë : ces Iroquois luy crient qu'ils sont amis : A la bonne heure, répond-elle, entrez dans nostre cabane pour vous delasser. Les hommes arriuans sur le soir, trouuerent ces hostes qui se gaussoient de la crainte des Algonquins ; mais ceux-cy leur repartirent gentiment : Nous ne craignons que les méchans, vous estes bons, ce n'est pas vous qui nous donnez de la peur, mais les Onontagueronons qui manquent d'esprit, vous ayant refusé d'entrer dans le traité de paix que vous auez fait auec nous.

L'vn de ces Iroquois qui sembloit auoir quelque bonne inclination pour les Algonquins, voyant que quelques-vns d'entr'eux prioient Dieu, se glissoit ordinairement parmy eux quand ils venoient à la saincte Messe : le Pere qui la disoit s'en estant apperceu, le voulut faire sortir, il répond qu'il croit en Dieu et qu'il a vn chapelet aussi bien que les autres. Les Algonquins voyans cela, disent qu'il est Chrestien : Demandez luy, fit le Pere, s'il est baptisé, et comme il s'appelle. Qu'est-ce, repartit-il, que d'estre baptisé ? C'est, luy dit le Sauuage qui l'interrogeoit, receuoir vne eau de grande importance qui efface toutes les taches et toutes les soüilleures de nostre ame. Luy qui s'imaginoit que cette eau d'importance dont il vouloit parler, estoit de l'eau de vie, et qu'il n'y en auoit point de meilleure au monde : Ah ! s'écria-il, les Hollandois m'ont souuent donné de cette eau d'importance, i'en ay tant beu que i'en estois si yure qu'il me falloit lier les pieds et les mains de peur que ie ne fisse mal à personne. Tout le monde se mit a rire de ce beau baptesme. Il adiousta que les Hollandois luy auoient aussi donné vn nom ; l'ayant prononcé, on trouua que c'estoit vn sobriquet, comme nos François en donnent quelquesfois aux Sauuages.

Pour ce qui touche les Algonquins, le Pere qui a eu soin de cette Mission les a pressez si fortement de se rendre à Dieu et de tirer de la terre vne partie de leur nourriture, que si la crainte des Iroquois superieurs et quelque mauuais genie ne les fait remonter en leur pays, il est à croire qu'ils composeront auec le temps, s'ils sont secourus, vne petite Eglise pleine de pieté. Il ne s'est pas hasté d'en baptiser grand nombre, les Payens mesmes l'en loüent publiquement, disans que rien ne les éloignoit tant du Christianisme que la langueur de ceux dont la Foy n'a point d'ame. Les fleurs et les fruits qui se precipitent, sont souuent accueillis du froid et de la gelée.

Entre ceux qu'il a baptisez, il y en a vn qui merite vne loüange tres-particuliere : il a poursuiuy son Baptesme auec vne constance tout aymable, il a donné des preuues de sa Foy toutes particulieres, i'en rapporteray quelques-vnes confusément.

Sa femme luy voulant procurer le Baptesme, car elle est fort bien disposée, le loüoit de sa fidelité. Il ne se met point en cholere, il ne va point courir la nuict dans les autres cabanes. Helas ! dit-il, deuant que d'entendre parler de celuy qui a tout fait, ie commettois ces fautes ; mais depuis que i'ay appris que cela luy desplaisoit, ie n'y suis point tombé, il y a trois ans que ie demande le Baptesme, ie ne me fasche pas contre ceux qui me le refusent, mais bien contre moy : car i'ay beaucoup offensé Dieu. Voulant certain iour tesmoigner le desir qu'il auoit d'estre Chrestien : Ie n'ayme rien tant au monde que le petun ou le tabac, disoit-il, ie ne l'ayme plus quand on me parle du Baptesme : c'est à dire, que si pour estre baptisé il le falloit quitter, ie n'aurois plus d'enuie de petuner. Oüy, mais, luy replique Mademoiselle d'Allibout, si ta femme te vouloit empescher d'estre Chrestien, que ferois-tu ? Ie ne l'ayme pas, répond-il, i'ayme le Baptesme. C'est leur façon de s'enoncer pour témoigner leur ardeur, ie n'ayme personne, i'ayme le Baptesme. Le Pere peut bien me le refuser ; mais il ne sçauroit m'empescher de prier, et quand il me chasseroit d'aupres de luy, ie ne laisserois pas de croire en Dieu, en quelque endroit que ie me trouuasse. Ses gens l'ont souuent tenté et sollicité de se trouuer dans leurs superstitions, dans leurs festins à tout manger, dans leurs sueries, ou dans leurs estuues ; ils luy disoient qu'il n'estoit pas encore baptisé, que cela luy estoit permis : Non, dit-il, ie ne feray iamais rien qui deplaise à Dieu, quand ie ne serois point baptisé. Comme il n'estoit pas beaucoup plongé dans le vice, ce flambeau qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde, luy faisoit voir quelques rayons de sa lumiere deuant qu'il eut iamais oüy parler de Dieu. Allant à la chasse, disoit-il, ie formois cette pensée

dans mon cœur, et quelquesfois ie la proferois de ma bouche : Quiconque tu sois qui determines de la vie et de la mort des animaux, faits que i'en tuë pour ma nourriture, tu me feras plaisir. De puis qu'on m'eut instruit, ie luy parlois auec bien plus d'amour et de confiance. Poursuiuant cét Automne dernier vn ours, et ne le pouuant attraper, ie m'arreste tout court, ie me mets à genoux et fais ma priere. Mon Pere, cét animal t'appartient, si tu me le veux donner, donne-le moy, ie me leue, ie le poursuis, ie l'attrappe, ie luy lance mon espée et ie le fais demeurer sur la place.

Cét hyuer se trouuant mal au milieu des bois, il fut contraint de se coucher sur la neige ; comme il estoit échauffé, la neige se fondoit sous luy, mais le froid la tournoit incontinent en glace : se voyant dans cette extremité, il se met à genoux, pousse de son cœur ce peu de paroles : Secours moy, mon Pere, si tu veux, tu le peus faire ; mais sçache que tu ne me fascheras point si tu ne le fais pas : si i'estois baptisé, ie ne serois pas marry d'estre malade, ie ne craindrois point la mort, fais moy receuoir le Baptesme deuant que ie meure. Ces paroles dites, il se sent fortifié, il se leue, poursuit vn cerf ; mais comme les forces luy manquoient, il se met derechef à genoux : Toy qui as tout fait, donne-moy cét animal ; si tu me le veux donner tu l'as crée, il est à toy ; si tu ne veux pas me le donner, ie ne laisseray pas de croire en toy. Il n'auoit pas acheué sa priere que la beste se tourne du costé où il estoit, il se cache pour ne la point épouuanter, s'approche de son embuscade, il la tuë sans beaucoup de difficulté, puis se mettant à genoux dessus, il en remercia celuy qui luy auoit donnée.

Le Pere qui l'instruisoit se trouuant mal, il le vint visiter et luy dit : Mon Pere, conserue ta vie : si tu meurs, qui nous instruira ? qui me baptisera ? Si nous estions tous baptisez, ie ne me soucierois pas que tu mourusses et nous aussi : car la mort n'est point mauuaise pour ceux qui croyent en Dieu, puis qu'ils vont au Ciel ; mais ne te haste pas tant, mon Pere, attends que nous ayons tous de l'esprit, il y en a beaucoup qui en veulent auoir : car ils commencent de prier Dieu. Le Pere luy repartit : Tu presses tant qu'on te baptise, peut-estre que tu ne feras rien qui vaille, quand tu le seras ? Peut-estre que non, respondit-il, car ie n'ay quasi point d'esprit ; mais neantmoins si ie n'auois peur de parler en superbe, ie dirois que ie tiendray bon, et que ie seray constant, du moins i'en ay bonne enuie.

Ces espreuues ont augmenté sa ferueur et restably l'estime de nostre creance dans l'esprit des Payens. La doctrine de Iesus-Christ est adorable en soy ; mais si on ne la voit reluire dans les actions des Chrestiens, son lustre ne paroist que tenebres aux yeux des infidelles.

Ce bon Neophyte fut baptisé le iour de sainct Iean Baptiste. Monsieur d'Alibout, qui commandoit à Ville-Marie, luy fit porter le nom de ce grand precurseur de Iesus-Christ ; les François et les principaux Sauuages se trouuerent à son Baptesme. Sa modestie vrayment Chrestienne ne l'empescha pas de répondre d'vne voix forte et constante à toutes les interrogations qu'on luy fit, passant mesme les limites qu'on luy auoit prescrites, de peur de trop de longueur dans les ceremonies ; il donnoit à tous coups des marques de sa foy, protestant qu'il la conserueroit et defendroit au peril de sa vie. Quand on luy demanda s'il renonçoit à ses superstitions, au lieu de respondre par vn seul mot, il les nomma toutes en particulier deuant ses compatriotes. I'ay, dit-il, ietté par terre toutes ces sottises, i'ay quitté la pyromantie ou la diuination par le feu ; i'ay quitté les festins à tout manger ; i'ay quitté les estuues ou les sueries superstitieuses, les veuës des choses éloignées, les chansons agreables au demon ; i'ay quitté la diuination par le fremissement de la mammelle, et s'il faut abandonner quelqu'autre chose, ie suis prest de le faire : ie n'ayme rien, ie ne m'ayme pas moy-mesme, i'ayme la creance et la priere. Ce sont ses

termes. Vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta, se trouuant à son Baptesme, demanda de parler. Apres la ceremonie, la permission luy en estant faite, il apostropha nostre Neophyte en cette sorte : Mon frere, escoute moy, ie te nomme ainsi, car en verité tu es mon frere, tant pour ce que nous n'auons plus qu'vn mesme Pere, que pour autant que nous portons tous deux le nom de celuy que les croyans honorent presentement : tenons ferme en la Foy, ne t'estonne point pour les crieries de tes gens et ne te mets pas dans l'esprit qu'ils doiuent tous croire, car tu serois trompé, ils ne sont pas tous bien disposez : si tu te regles sur eux, tu seras bien-tost ébranlé. Pour moy ie t'asseure que quand ie serois persecuté de tout le monde et que ie me verrois à deux doigts de la mort, iamais ie ne reculeray en arriere. Le Neophyte luy respondit en peu de paroles fort modestes : I'espere que ie respecteray toute ma vie mon Baptesme, et que la mort n'ébranlera point ma creance. Cecy se passa deuant la Messe, que ce nouueau Chrestien entendit pour la premiere fois, auec vne tres-grande consolation. Comme il estoit fort feruent, on l'instruisit en sorte qu'il fut trouué capable de communier le mesme iour de son Baptesme. Dieu n'a aucun égard aux grands ny aux petits en la distribution de ses graces : ces deux Sacrements firent vn changement si notable en cét homme qu'encore qu'il ne fût pas ordinairement bien respandu, on remarqua neantmoins vne modestie en luy extraordinaire qui luy a continué iusques à maintenant.

Sur le soir estant venu voir le Pere qui l'auoit baptisé : C'est maintenant, disoit-il, que ie ne crains plus la mort, i'ay depuis ce matin que mes pechez m'ont esté pardonnez, vne si grande enuie de voir mon Pere, qu'il me vient des desirs de mourir ; mais que ie viue ou que ie meure, ie tascheray de ne point soüiller mon Baptesme.

Vn Chrestien vn peu plus aagé luy dit : Mon cadet, prenons courage, le chemin du Ciel semble vn petit fascheux, mais il ne l'est pas, quand on croid fortement ; c'est vne chose bien importante de le suiure et bien mauuaise de le quitter : ce n'est pas pour viure longtemps en terre qu'on nous baptise, ce qu'on nous promet est au Ciel, n'ayme donc plus ce qui est ça bas, puisque tu es baptisé pour aller là haut.

I'ay donné ma parole, i'ay, fit-il, répondu à celuy qui a tout fait, ie luy ay dit que ie croirois en luy toute ma vie, ie n'ay pas enuie de mentir. Ie l'aymois deuant que d'estre baptisé : s'il me venoit quelque songe, ie le priois d'empescher le diable qu'il ne me trompast ; s'il me venoit vne pensée de prendre vne seconde femme, il m'en venoit vne autre que ie le fascherois, et aussi-tost ie quittois ma pensée ; si i'estois malade, ie ne luy demandois la guerison que pour estre baptisé : maintenant que ie le suis, mon cœur n'a autre pensée que d'estre auec luy.

Quelques iours apres son Baptesme, vn certain Sauuage qui est en quelque consideration parmy ces gens, et qui a pris nostre Neophyte pour son fils adoptif, depuis vn assez long-temps, commit quelque insolence que le Pere iugea digne d'vne bonne reprehension. Ce barbare extremement superbe, se voulut fascher contre nostre Neophyte, l'aborda et luy dit : Si vous ne reconnoissez Dieu pour vostre Pere, ie ne vous seray plus enfant ; si vous luy obeïssez, ie vous obeïray ; si vous le quittez, ie vous quitteray : vous fuyez le Pere qui nous instruit, quand il me frapperoit, ie l'irois voir : qu'est-ce qu'il vous a iamais demandé, sinon que vous aymassiez la paix et que vous obeïssiez à celuy qui a tout fait ? Son Pere luy répondit : Pour toy, mon enfant, tu peux croire, tu peux aymer la priere, car tu n'es point méchant ; c'est en vain pour moy que ie prierois, i'ay trop de colere et trop de malice, il me faudroit aller tous les iours à confesse, et encore ne pourrois-ie m'amender.

Vn sien oncle desia bien aagé, estant arriué à Montreal, aussi-tost nostre Neophyte l'aborde, le préche, l'incite à écouter les discours du Pere, il l'amene doucement, et pour l'engager, il luy

dit : Mon oncle, iamais, si vous croyez en Dieu, ie ne me separeray d'auec vous ny en terre ny au Ciel ; vous ne serez pas si tost baptisé que ie vous obeïray en tout ce que vous voudrez ; que si vous perseuerez au seruice des demons, il nous faudra separer de bonne heure : escoutez le Pere, et vous apprendrez qu'il y a vne autre vie que celle que nous menons en terre, bien differente des contes qui nous disent que les ames s'en vont où le Soleil se couche. Cét oncle luy promit qu'il se feroit instruire, mais en ce temps-là on fit descendre à Kebec pour quelques affaires le Pere qui entendoit la langue Algonquine : celuy qui deuoit aller en sa place, tardant trop au gré de ce bon Chrestien, il monte dans son canot, fait enuiron soixante lieuës de chemin auec vn bon vieillard, vient trouuer le Pere et luy dit : Tu t'en es allé sans nous dire adieu, pendant que nous estions à la chasse, nous te venons requerir : retourne, mon Pere, tout le monde est triste là haut, chacun baisse la teste, personne ne dit mot ; ceux qui parlent, disent que tu n'as point d'esprit de quitter tes enfans. Le Pere fut touché et leur promit qu'il remonteroit, quand les vaisseaux pour lesquels il estoit descendu, seroient sur leur depart. Ce bon Neophyte, remontant à Montreal, fut saisi en chemin d'vne fievre chaude, si violente qu'il le fallut décharger du canot, comme vn corps mort. Sa femme accourt et se lamente, tous ceux qui le regardoient crioient que c'en estoit fait ; deux Sorciers et Iongleurs le viennent voir, et luy font offre de leurs chants et de leurs tambours pour le guerir : Ie suis Chrestien, respondit-il, ie ne crains point la mort : quand vostre art me pourroit guerir, ie ne m'en voudrois pas seruir. Vn Payen qui se trouua present et qui a quelque bonne inclination pour la Foy, luy dit : Ie te sçay bon gré, c'est ainsi qu'il faut garder la parole qu'on a donnée à celuy qui a tout fait. Ce pauure malade fut rapporté la veille de S. Ignace, et le lendemain matin vn Pere de nostre Compagnie l'allant visiter, luy dit, qu'à tel iour estoit mort vn grand Sainct qui auoit grandement aymé la conuersion de tout le monde, qu'il estoit puissant auprés de Dieu, qu'il luy conseilloit d'implorer son secours ; qu'au reste il s'en alloit celebrer la saincte Messe, et qu'il se souuiendroit de prier Dieu pour luy. Le malade se confesse, il a recours à Dieu par l'intercession de S. Ignace, et la fievre en vn moment le quitte : il estoit ardent comme le feu, il se trouue frais comme vn poisson, il repose fort doucement, en vn mot il est guery. Cela le toucha si fort qu'il voulut en donner la loüange à Dieu deuant ceux qui l'auoient condamné à mort, il prepare vn festin du premier bled d'Inde cultiué par les Sauuages : les conuiez croyoient que c'estoit vn festin d'adieu, et qu'il estoit aux abois ; ils entrent en sa cabane, le voyent sain et gaillard, l'écoutent auec estonnement. Ce ne sont pas, dit-il, les tambours qui m'ont rendu la vie, ie n'ay plus de commerce auec les demons ; c'est le Dieu du Ciel qui m'a retiré de la mort. Ils confesserent tous que cette guerison estoit extraordinaire, et qu'vn trespassé, comme ils le faisoient, ne pouuoit pas resusciter de soy-mesme et en si peu de temps.

Ie coucheray en passant vne gentille response que fit sa femme ; elle se nomme en sa langue Kamakate8ing8etch, c'est à dire qui a la face noire. Le Pere, voyant qu'elle se cabanoit auec ses gens sur vn petit ruisseau, luy dit en riant : Ie voy bien que tu te loges exprés sur le bord de ces eaux pour te lauer, en sorte qu'on ne te nomme plus la face noire : tu veux changer de nom, tu veux estre appellée Ka8bing8etch, c'est à dire la face blanche. Helas ! mon Pere, respondit-elle, il n'y a que les eaux du Baptesme que tu me refuses, qui me puissent faire changer de nom : cette riuiere ne sçauroit blanchir mon ame. Ce qu'elle desiroit si ardemment, luy a esté accordé depuis peu.

Pendant que le Pere estoit absent, vn ieune Chrestien se voulant marier, s'adressa à Mademoiselle d'Allibout, qui entend assez gentiment la langue Algonquine : Puisque tu nous entends

bien, luy dit-il, ne pourrois-tu pas bien suppleer au deffaut du Pere ? nous nous sommes donnez parole vne ieune fille Chrestienne et moy, ie te supplie, marie nous publiquement en l'Eglise : car le Pere nous deffend de nous marier en secret. Cette simplicité fit rire cette bonne Damoiselle, qui luy repartit, non sans quelque rougeur, qu'il falloit attendre le Pere ou descendre iusques à Kebec.

Vn vieillard aagé peut-estre de 80. ans, s'est retiré à Montreal : Voicy, dit-il, mon pays, ma mere m'a raconté qu'estant ieunes les Hurons nous faisant la guerre, nous chasserent de cette Isle, pour moy i'y veux estre enterré auprés de mes ancestres. Cét homme a esté guerrier, sa pensée estoit bien éloignée de nostre creance ; estant tombé malade, le Pere le visite, luy parle d'vne autre vie pleine de plaisirs, ou de douleurs ; mais comme il ne pensoit qu'à la terre, il n'auoit point d'oreilles ny pour le Paradis, ny pour l'Enfer. Le Pere voyant que la douceur n'entroit point dans cette ame, le préchant certain iour fort extraordinairement auec des menaces d'vn supplice eternel, cela ne l'ébranla point. Les Sauuages Chrestiens de sa cabane, épouuantez de cette opiniastreté, s'écrient : Prions pour luy, mon Pere, afin que Dieu luy donne de l'esprit, il ne sçait pas ce que c'est d'estre buslé pour iamais au pays des demons. Le Pere se met à genoux, et ensuite tous les Chrestiens, et mesme encore tous les Payens, il prie d'vne voix forte, il coniure celuy qui a tant souffert pour les hommes d'auoir pitié de ce pauure miserable, qu'on ne croyoit pas deuoir passer la nuict, tout le monde repete mot à mot la mesme priere. Ce pauure vieillard, estonné de cette façon de faire, fut touché ; les larmes luy tombent des yeux, il s'écrie en sanglotant : Ie suis meschant, ie n'ay point d'esprit, ie quitteray bien aisément les festins à tout manger, les chants supertitieux ; mais ma colere m'a rendu meschant par toute la terre, iusques aux riuages de l'autre mer : Priez pour moy, disoit-il, pleurant à chaudes larmes, afin que toutes mes malices soient effacées. Le Pere le voyant bien disposé, le caresse, le panse luy-mesme : en vn mot ce pauure homme retourne encore en santé, il dit maintenant par tout que le Pere l'a guery et qu'il luy a enseigné des choses qui le font reuiure.

Quand on luy disoit qu'il seroit vn iour dans la fleur de son aage, et que cette fleur ne flaitriroit iamais, et que le Fils de Dieu s'estant fait homme, nous auoit acquis ce bon-heur, il ne pouuoit contenir sa ioye : O Nicanis, ce que tu dis est admirable, parle bien haut et m'enseigne souuent, c'est tout de bon que ie veux croire.

On ne pouuoit deuant cette touche, luy faire reconnoistre ses offenses, il estoit le plus innocent homme du monde : I'estois bon, disoit-il, deuant que tous les Sauuages qui sont sur la terre fussent nez. Il se croyoit le plus aagé des hommes ; si tost qu'il fut touché, il parla bien vn autre langage, il se disoit le plus meschant qui fut sous le Ciel, il inuitoit tous ses gens à écouter la doctrine de Iesus-Christ ; on l'entendoit la nuict prier Dieu, reïterant par vn long-temps vne mesme priere toute pleine d'affection. Il se faisoit instruire comme vn enfant, se glorifiant quand il retenoit quelque poinct de nostre creance ; il repetoit sa leçon pendant la nuict, souhaitant de sçauoir bien-tost ce qui estoit necessaire pour receuoir le Baptesme.

Il auoit esté pris plusieurs fois des Iroquois : Ie priois, disoit-il, celuy qui nourrit et conserue les hommes, et ie croyois tousiours qu'il m'ayderoit à me sauuer, lors mesme que mes ennemis me brûloient desia.

Les abysmes de la prouidence de Dieu, sont extremement profonds. Cét homme qui a passé toute sa vie dans vne liberté de Sauuage et dans la fureur de la guerre, deuint vn petit agneau deuant sa mort, tout prest de lauer les taches de son ame dans le sang de celuy qui a voulu estre la victime et le sacrifice pour nos pechez.

L'vne des choses que nous inculquons plus fortement aux Sauuages, est d'auoir

recours à Dieu du fonds le leur cœur, de le prier dans les besoins, et de se confier en sa bonté et en sa toute-puissance : voicy ce que quelques-vns d'entr'eux nous ont rapporté.

Deux Sauuages Payens estans affamez poursuiuoient vn Cerf ; l'vn le suiuoit à la piste dans le bois, l'autre trauersoit vne riuiere glacée pour luy couper chemin. Se voyant tous deux hors d'haleine, ils se mettent à genoux, l'vn sur la neige et l'autre sur la glace, sans que l'vn sceût le dessein de l'autre ; leur priere estant faite, ils se sentent fortifiez, ils reprennent courage, poursuiuent leur proye auec plus d'ardeur, l'ayant lassée, la tuent, et se mettent à genoux sur son corps, remerciant Dieu de leur auoir donné à manger.

Deux ieunes Chrestiens, ayant poursuiuy trop opiniastrément vn Elan, sans rien porter auec eux qu'vne épée, furent quatre iours dans la neige et dans la rigueur d'vn froid estrange, sans feu et sans autre abry qu'vn meschant bout de couuerture tout vsé qui leur seruoit de robe, de lict, de feu et de maison. Se trouuans dans cette extremité, le plus foible des deux dit à son compagnon : Ie n'en puis plus, ie suis mort, se tournant vers Dieu au fond de son ame. Il nous dit apres qu'il sentit tout à coup vne chaleur qui se répandit par tout son corps, et qui luy continua toute la nuict, et par ce moyen luy sauua la vie et à son compagnon : car il le rechauffoit par cette ardeur, qui le faisoit, disoit-il, quasi suer.

Vn Sauuage Payen, et d'vn tres-mauuais naturel, voyant son enfant aux abois, vint trouuer le Pere et luy dit : Tu nous dis que ceux qui sont baptisez vont au Ciel, et qu'ils sont remplis de delices : viens donc, ie te prie, baptiser deuant sa mort mon enfant, car ie luy veux procurer ce bonheur. L'amour naturel auec vn petit grain de Foy, sont capables de faire sauuer vne ame. Le Pere luy dit : Pourquoy ne te procures tu pas ce mesme bonheur à toy-mesme ? Attends, dit-il, encore quelque temps, ie suis maintenant trop meschant. Le premier iour de l'an, on tira quelques pieces de canon dés le poinct du iour pour honorer la Feste : les Sauuages allarmez accourent, demandent ce que c'est, on leur dit qu'à mesme iour le Fils de Dieu auoit esté nommé Iesus, c'est à dire Sauueur, et que le bruit des canons donnoit à entendre qu'il le falloit honorer : Allons, se dirent-ils les vns aux autres, et luy rendons ce mesme honneur. Ils chargent leurs arquebuses et font vne salue fort gentille.

Le iour du sainct Sacrement, ils voulurent assister à la Procession : on fit marcher vne escoüade d'arquebusiers François, les Payens estoient de la partie aussi bien que les Chrestiens. Ils marcherent tous deux à deux, auec vn bel ordre et vne belle modestie, depuis la Chapelle iusques à l'Hospital, où on auoit dressé vn beau Reposoir. Il est bien difficile de voir Iesus-Christ honoré par des Barbares, sans en ressentir de la ioye iusques au profond du cœur.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie diray deux mots de grande consolation. Le Capitaine Huron, dont i'ay fait mention cy-dessus, ayant veu la beauté des bleds d'Inde de Montreal, a pris resolution d'aller querir sa famille, et d'en amener encore vne autre pour y venir faire leur demeure ; s'il continuë dans sa pensée, il ébranlera beaucoup d'Hurons, et ie ne puis douter que si les Iroquois plus hauts ne descendent point iusques à Montreal, cette Isle ne se peuple de Sauuages auec le temps, et que Dieu n'y soit honoré.

Le Pere Isaac Iogues qui est retourné aux Iroquois pour y passer l'hyuer, a dans ses ordres de faire tout son possible d'inciter à la paix tous les Iroquois superieurs, qu'il verra dans les bourgades des Annierronnons ; et en cas de refus, il a commission de presser fortement les Annierronnons de les empescher de venir sur la Riuiere des Prairies, par où passent les Hurons, bornans leurs guerres sur le grand fleuue de sainct Laurent bien loing au delà de Montreal, ou du moins de leur deffendre de ne point approcher de cette Isle, ny des pays qui sont vis à vis de leurs bourgades, comme estant en quelque

façon de leur district. Si Dieu nous accorde cette benediction, cette Isle sera le centre de la paix, comme elle a esté l'objet de toutes les guerres. La patience et la confiance emportent tout.

CHAPITRE IX.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

Vn François, ne pouuant tirer vengeance d'vn tort qu'il croyoit luy auoir esté fait, prit resolution de faire tomber en peché le plus de Sauuages qu'il pourroit, afin de perdre le pays, n'ignorant pas, non plus que ce mal-heureux Conseiller dont il est parlé dans l'Escriture, que le moyen de perdre vn peuple, c'est de le faire bander contre son Dieu : il caiole quelques filles, les inuite à boire à dessein de les enyurer pour passer d'vn crime à vn autre. Les femmes Sauuages ne sont non plus blasmées de leurs compatriotes, pour sçauoir tenir vne tasse en main que les Angloises ou les Flamandes : celles-cy ayant beu, cét impie s'approche pour les caresser ; mais vne Chrestienne qui estoit de la bande, prit la parole : Ie voy bien ton dessein, mal-heureux que tu es, c'est le peché, et non la charité qui t'anime : va, meschant, n'as-tu point de honte, toy qui es baptisé dés ta naissance, de nous porter au mal ? ne pense pas nous perdre par tes bien-faits, nous craignons celuy qui a tout fait, nous ne voulons pas l'offenser. Cét homme bien estonné perdit la parole ; Dieu le toucha par la voix d'vne femme. Il va trouuer le Pere qui a soin des Sauuages, il s'accuse ingenuement de sa faute, protestant qu'il alloit changer de vie et de brisée, et qu'au lieu de scandaliser les Sauuages, il feroit son possible pour cooperer à leur conuersion.

Vn Infidele, aymant passionnément vne fille Catechumene, la visite souuent, luy donne des indices de son amour, mais en vain : car il est tousiours constamment rebuté. Ce miserable croyant que la Foy seule conseruoit la pureté dans cette ame, ne parle plus de sa passion ; mais il s'efforce de saper doucement ce qui luy fait resistance. Il iette des brocards contre la Foy, il se gausse de ceux qui croyent à des estrangers, en vn mot il reuoque nostre creance en doute. Cette bonne fille, decouurant sa malice, luy dit : Tu te trompes bien fort, n'ayant pû m'ébranler d'vn costé, tu m'attaques de l'autre. Sçache que la priere est la chose la plus precieuse que i'aye au monde, tu m'osterois plus tost la vie que la Foy. Ce frippon estoit nepueu d'vne femme veritablement Chrestienne, qui luy seruoit de mere ; elle desseichoit tous les iours voyant ses débauches. Le Pere qui la conduisoit s'estant apperceu de son ennuy, luy en demanda la raison : Helas ! dit-elle, si quand quelqu'vn de nos amis est pris des Iroquois pour estre brûlé, nous en ressentons de la douleur quasi iusques à la mort, comment pourrois-je viure voyant l'vn de mes plus proches, lié par les demons, qui s'efforcent de le ietter dans vn feu eternel ?

Vn autre Infidele, secourant vne pauure veufue Chrestienne, luy demanda pour recompense, ce que la pudeur et la loy de Dieu deffendent de donner : Helas ! fit-elle, ce que tu desires, est hors de ma puissance, ie ne puis plus fascher celuy qui a tout fait, car ie suis Chrestienne. Oüy mais, repart-il, qui te prestera secours dans ta necessité ? où trouueras-tu des robes et des viures ? la Foy ne t'en donnera pas. Ta parole ne vaut rien, les robes et les viures ne sont pas d'importance, la Foy est de prix et de valeur. Cela dit, elle s'éloigne de cét impudent, et Dieu ne l'abandonna pas.

Comme elle est d'vne assez belle humeur, quelque temps apres vn autre l'attaqua : Tu ne sçais peut-estre pas, luy dit-elle, que ie prie et que ie suis baptisée. A ces paroles il tire vn collier de 7. ou 800. grains de Porcelaine pour l'ebloüir, elle luy repart en se mocquant

de luy : Ny toy ny tes presens ne valent rien, la parole de Dieu est considerable, si tu te veux damner, damne toy tout seul, n'en traisne point d'autres apres toy.

Vn ieune homme Chrestien auoit parlé dans les bois à vne autre femme que la sienne. Il ne fut pas si tost arriué en la demeure des François, que ceux qui l'auoient veu l'accuserent publiquement au Pere. Ce pauure homme assez coupable demande pardon de son offense, se vient confesser auec de grosses larmes, protestant que iamais plus il ne causeroit vn tel scandale. Son seul regret fut que le Pere luy auoit donné vne trop legere penitence, il demandoit permission de se battre soy-mesme.

Vne fille assez pauure, ayant esté contrainte par la necessité d'épouser vn infidele, se voyant mal-traitée pour ce qu'elle prioit Dieu, se contenta de faire ses prieres en secret, sans se mettre à genoux deuant les Payens : les Chrestiens s'en estant apperceus en sont scandalisez ; l'vn d'eux se leue publiquement dans la Chapelle, et apostrophant le Pere, luy dit : Mon Pere, écoute ma parole : cette femme que tu vois deuant tes yeux s'est laissée tromper par le diable, elle s'est mariée à vn meschant homme, qui l'a renduë folle, regarde maintenant ce que tu luy doibs dire. Puis se tournant vers elle : Viens ça, luy dit-il, leue toy, seras-tu sage doresnauant ? confesse toy et ouure les oreilles aux paroles que te dira le Pere. La pauure creature, qui auoit desia quitté ce Payen, souffrit cette confusion auec vn grand regret de son offense, elle se confessa si candidement, et donna tant de preuues de sa douleur et de sa constance en la Foy, que le Pere en fut tout edifié.

Ce zele fait que les Chrestiens se tiennent en leur deuoir, et que les Payens respectent la doctrine de Iesus-Christ, et qu'ils ne l'embrassent point qu'auec vn desir de la garder.

On ordonna à vn Chrestien qui auoit fait quelque faute en public, de baiser trois fois la terre en la Chapelle ; comme il s'en acquittoit, vne femme desia aagée, luy dit : Ne fais point cela pour satisfaire à nos yeux, il faut que tu sois marry au fond de ton cœur d'auoir fasché celuy qui a tout fait. Et iettant les yeux sur son camarade, qu'elle sçauoit estre coupable de la mesme faute, elle luy dit : Et toy, vn tel, tu penses peut-estre que ton peché n'est plus dans ton ame, pource qu'il n'est pas connu du Pere : là, là, baise la terre aussi bien que ton compagnon, tu n'es pas plus sage que luy, appaisons Dieu quand nous l'auons offensé. Ce pauure garçon n'vsa d'aucune replique, il ne se fit point tirer l'oreille, et fut plus tost à terre que la parole ne cessa en la bouche de cette femme, dont on modera doucement la ferueur.

A mesme temps vn homme se leuant, s'écria : Puisque nos fautes sont publiques, c'est bien fait d'en crier mercy à Dieu publiquement ; mon dessein n'est pas de blesser, mais de guerir : leuez-vous, vne telle, chacun sçait que vous estes vne acariastre. Vous, mon Pere, qui determinez des prieres et des fautes, ordonnez du remede necessaire pour faire reuenir l'esprit à cette fille ; elle a des compagnes qui ne sont pas plus sages que les garçons, si elles ne s'amendent, il les faudra punir aussi bien que les autres.

Vne pauure veufue, compatissant à son fils fort malade qu'elle aymoit comme l'vnique soustien de sa vieillesse, ne sçachant à quel Medecin auoir recours, vne Sorciere se presenta pour le guerir. C'estoit puissamment tenter vne pauure femme qui n'a autre appuy que son enfant ; mais la grace fut plus forte que la nature, et Dieu plus puissant que les demons. Cette bonne mere respondit doucement : Nous autres qui croyons en Dieu, ne nous seruons point de demons, i'ayme mieux perdre la veuë de mon fils que de perdre mon ame et la sienne : si ie suis pauure et delaissée, ce ne sera pas pour longtemps, il faut souffrir en ce monde pour ne point souffrir en l'autre. La Sorciere se mit en cholere entendant la response de cette pauure affligée, l'appellant vne cruelle de ne vouloir pas sauuer la vie à

son enfant ; à cela point de repartie, la patience est muette, quand ces paroles donneroient de l'aigreur.

Dieu a confondu nos pensées et renuersé les fondemens ou les principes sur lesquels nous bastissions. Nous n'arrousions au commencement que les ieunes plantes, méprisant quasi ces vieilles souches qui paroissoient incapables de porter aucun fruict, mais Dieu les a fait reuerdir tres-auantageusement. Nous auons veu des hommes et des femmes tres-aagez aussi feruens dans le Christianisme qu'vn nouice de vingt ans dans vne maison Religieuse. Vne vieille, aagée d'enuiron 80. ans, auoit vn fils tres-bon Chrestien, c'estoit le baston de sa vieillesse et l'appuy de toute sa famille ; ayant esté miserablement tué, sa pauure mere apporta six peaux de Castor pour faire prier Dieu pour son ame ; mais on luy fit l'aumosne de son propre bien : car à peine eut-on pû trouuer vne personne plus pauure. Il n'est pas croyable combien cette femme a la conscience tendre, et combien grand est le soulagement qu'elle trouue dans les Sacremens de la Penitence et de l'Eucharistie. C'est là qu'elle noye toutes ses angoisses et tous ses ennuys, c'est là où elle puise des forces pour souffrir l'absence de quantité d'enfans que la mort luy a rauy, l'ayant laissée seule dans l'extremité de son aage : en vn mot qui la veut réjoüir, il luy faut parler du Ciel ; elle a vne confiance si simple et si droite, qu'on diroit qu'elle est tout asseurée d'y entrer. Cela ne luy est pas particulier : plusieurs Sauuages marchans dans les voyes qu'on leur prescrit, se seruans des remedes que Dieu a laissez en son Eglise, s'en vont à la mort comme à l'entrée de la vie, sans peur, sans crainte, sans aucun trouble, se tenans asseurez qu'ayans gardé de bonne foy les conditions que Dieu demande dans le contract qu'il a passé auec nous de nous donner son Paradis, cette bonté supreme ne nous manquera pas de son costé. La droiture et la simplicité donnent de grandes asseurances aux ames dociles.

Vne pauure femme, souffrant de grandes douleurs dans vn corps languissant, disoit à celuy qui luy demandoit si elle n'auoit point apprehension de la mort : Pourquoy la craindrois-ie, puis qu'en mourant ie verray celuy qui a tout fait ? helas ! c'est mon bon-heur ; mais neantmoins ie ne demande rien, voicy toute ma priere : Tu es mon maistre, dispose de moy selon ta volonté, ie ne veux rien autre chose.

Ce Chapitre ressemble à ces ouurages faits à la Mosaïque, il est composé de pieces rapportées.

Vn Iroquois, faisant du Thrason, se mocquoit de la mort deuant les Algonquins : il vouloit paroistre vn Guillaume sans peur, ou comme vn Samson qui seul brauoit les Philistins dans leur propre païs. Vn Algonquin, à qui la Foy auoit desillé les yeux et donné de la modestie, luy dit : On void bien, mon cher amy, que vous ne connoissez pas bien celuy qui abaisse et qui éleue quand il luy plaist : il n'y a pas longtemps que l'ombre des Algonquins vous faisoit peur, vous les méprisez maintenant, pource que leurs pechez les ont exterminez ; mais ne faites pas le superbe, la main qui les a frappez est capable de les guerir et de vous massacrer. Ce langage nouueau en la bouche d'vn Sauuage Chrestien, n'eut point de repartie en celle d'vn superbe Iroquois.

Vne femme, ne pouuant se deliurer de ses couches, souffrit quatre iours des douleurs extremes : celles qui la gardoient accourent aux Peres, car ils sont en toutes choses le refuge et le conseil de ce pauure peuple. On leur donna quelques reliques de defunct Monsieur Bernard bien connu dans la France : à peine la gisante les eut-elle penduës à son col, qu'elle accoucha d'vn bel enfant. Cela donna bien de l'estonnement à tous les Sauuages ; si bien qu'vn autre, estant trauaillé d'vne violente fievre, et sollicité par quelques Payens d'auoir recours à leurs superstitions diaboliques, leur ferma l'oreille pour l'ouurir aux conseils des Peres qui luy firent porter cette mesme Relique. Le pauure homme, desia condamné à mort

de tous les siens, parut sain et gaillard en fort peu de temps.

C'est la coustume des Sauuages, d'assister sur le soir aux prieres dans la Chapelle, et de les faire encore dans leurs cabanes deuant que de prendre leur sommeil. Vn ieune garçon, estant à genoux en ce temps-là, tomba soudainement en syncope ; ses parens crient, l'appellent, le tirent tantost d'vn costé et tantost de l'autre, ils luy iettent de l'eau froide pour le faire reuenir à soy : ce pauure homme ne branle point, il demeure iusques à minuit sans donner aucun signe de vie. On va donner nouuelle aux Peres qu'il est mort, s'ils ne trouuent quelque nouueau remede : on luy met ces saintes Reliques sur la poitrine ; à peine les a-il touchées, qu'il ouure les yeux, reuient à soy, et donne de l'épouuante à tous les assistans, qui ne pouuoient assez remercier Nostre Seigneur d'vne guerison si soudaine.

On donna la mesme medecine à deux petits enfans malades : elle n'eut pas vn mesme effet, mais peut-estre vn meilleur. Les parens, ayans appellé la nuict precedente vn Sorcier pour chanter et pour souffler ces pauures petits, se rendirent indignes des faueurs de ce grand seruiteur de Dieu pour la santé de ces petits innocens ; mais leurs ames receuës au Ciel ioignant leurs prieres auec les siennes, obtinrent la conuersion de leurs peres et meres qui apporterent de douze lieuës loin ces petits corps pour estre enterrez auec les Chrestiens, et promirent de suiure Iesus-Christ, et de iamais plus ne se seruir d'aucunes superstitions. Le Sorcier mesme ietta son tambour au feu, se fit instruire et baptiser, et de l'heure que i'escry ces remarques, ils viuent tous dans la crainte de Dieu et dans l'obeïssance de son Eglise.

Sainct Xauier se seruoit, aux Indes Orientales, des petits enfans, pour donner la chasse aux Idoles qu'il faisoit mettre en pieces par ces mains innocentes. Le Pere qui a eu la charge de la Mission de Tadoussac, en a fait de mesme pour trouuer les tambours et les petits manitous, ou les demons cachez dans les sacs des Sauuages. Ces enfans ont rendu tous ces instrumens de superstition si ridicules qu'il n'y a plus personne qui s'en ose seruir, si ce n'est peut-estre la nuict et dans la profondeur des bois. Ces petites creatures découurent tous les mysteres de ces charlatans, ils reprennent hardiment ceux qui font quelque action messeante. Entr'autres, vne petite fille, instruite au Seminaire des Meres Vrsulines, ne manquoit point d'auertir le Pere des deffauts qu'elle apperceuoit parmy ses compagnes, auec vn zele et vne douceur enfantine toute aymable.

Vn Abnaquiois, estant tombé malade à sainct Ioseph, fut saisi d'vne fievre chaude qui le ietta bien-tost dans vn delire. Ses discours et ses responses n'auoient aucune suitte ; mais ce qui estonna ses compagnons et les autres Sauuages, fut que iamais il ne perdit la connoissance des choses qui concernoient son salut : si tost qu'on luy parloit du Baptesme, sa raison estoit toute pleine ; si vous entamiez vn autre discours, il fermoit les yeux et ne rendoit aucune response à propos. Il demanda le Baptesme par signes et par paroles, et par de grands tesmoignages qu'il en connoissoit la valeur. On l'interroge, il respond nettement et sans broncher. On l'examine, il satisfait, en vn mot on le baptise, il meurt, en nous laissant vne croyance que Iesus-Christ luy auoit conserué la raison quasi miraculeusement pour le faire entrer dans la terre de promission, apres auoir esté laué dans la mer rouge de son sang. Il plaide maintenant dans les Cieux la cause de son peuple, qui semble se vouloir faire instruire tout de bon.

Vne escoüade de Hurons estans descendus à sainct Ioseph, les Chrestiens estans dans vne grande necessité de viures, se demandoient l'vn l'autre : Pourrons-nous bien donner à manger à tous ces gens-là ? Comme ils disoient cela, en voila vne partie qui sortans de leurs petits batteaux s'en vont droit à la Chapelle, se mettent à genoux et font leurs prieres. Vn Algonquin qui estoit allé salüer le sainct Sacrement, les

ayant apperceus, vient donner aduis à son Capitaine que ces Hurons prioient Dieu. Est-il vray, fit-il ? sus, sus, il ne faut plus consulter si on leur donnera dequoy disner, ils sont nos parens, puis qu'ils croyent aussi bien que nous, et qu'ils honorent la priere. Là dessus ils se caresserent à la mode de la charité, par des actions plus tost que par des paroles.

Dieu nous épouuante quelquesfois par des ombres, pour faire exercer de veritables actions. Vne famille Chrestienne chassoit au Castor, le bon-heur qu'elle auoit dans la chasse, fut trauersé par vne terreur qui fit du mal et du bien. Voicy comme l'histoire nous fut racontée par vne femme fort honneste et fort vertueuse. Ayant pris nostre refection sur le soir, et remercié Dieu selon nostre coustume, mon mari, disoit-elle, sortant de nostre petite maison d'écorce, oüyt vn bruit, comme d'vne personne qui nous ayant reconnu, trauersoit la riuiere sur laquelle nous estions. Il demande si tous les chiens estoient dans la cabane, se doutant qu'ils pourroient bien auoir causé ce bruit : les ayant veus proche de moy, ie luy respondis que pas vn n'estoit dehors. Il preste l'oreille, il écoute ; comme ce bruit continuoit : Nous sommes découuerts, il s'écrie : Sauuez vous et vos enfans, l'ennemy nous enuironne, fuyez à la faueur de la nuict, nous soustiendrons le choc et nous mourrons icy, pour vous donner le loisir d'euader. I'embrasse aussi-tost l'vn de mes enfans, dit cette femme, ie donne l'autre à porter à vne mienne parente qui m'accompagnoit, mon mary court aux armes, le ieune homme qui chassoit auec luy se saisit en mesme temps de son épée et de son arquebuse, et pendant qu'ils se mettent en posture de combattre pour arrester l'ennemy, s'il approchoit, nous fuyons toutes éplorées nous dechirans les pieds et les jambes nuës dans les halliers, heurtans les pierres et les bois abbattus que nous rencontrions ; les tenebres augmentoient nostre frayeur. Nous auons cheminé et couru toute la nuict et tout le iour ; enfin n'en pouuans plus, nous nous sommes reposées sur le bord du grand fleuue, et par bonne auenture, voyans voguer vn canot de nos gens nous l'auons appellé. Il nous a prises et apportées icy, où il est vray que nous sommes en asseurance, mais non pas sans douleur : mon pauure mary et son parent sont pris, et peut-estre à demy brûlez et à demy rostis. Et là dessus cette pauure creature, et tous ses enfans, et ses plus proches parentes iettoient des cris et des larmes qui auroient amolly vn cœur de bronze. Le Pere qui estoit à sainct Ioseph, entendant ces cris, y court aussi-tost. Ce triste spectacle l'emeut : Quoy donc, fit-il, ces douleurs et ces cris ressusciteront-ils des hommes morts ? il faut prier pour eux, et non pas s'affliger sans mesure : Helas ! mon Pere, respondit-elle, ce qui me trouble et ce qui m'afflige iusques au fond du cœur, c'est qu'ils sont morts sans se confesser, le moyen de ne pas pleurer vne telle mort ? Ne crains point ma fille, luy dit le Pere, ie connois la vertu de ton mary, non seulement il est d'vne humeur paisible et douce, comme tu sçay ; mais ie t'asseure qu'il a vne foy tres-viue, vne tres-grande crainte du peché et vn tres-ardent amour de son Dieu : l'as-tu iamais veu en cholere ? l'as-tu veu manquer vne seule fois de faire ses prieres depuis qu'il est Chrestien ? Helas ! nenny, répondit-elle, nenny : tous les matins et tous les soirs, et à chaque fois que nous prenions nos repas, nous faisions ensemble nos prieres, nous viuions comme des enfans. Il faut confesser que cét homme a vn don de prieres qu'il n'entend pas luy-mesme, et que cette famille est l'vne des plus fauorisées du Ciel, de toutes celles qui se sont données à Iesus-Christ.

Cessons de pleurer, adiousta le Pere, prions Dieu qu'il les fortifie, s'ils sont encore viuans, et qu'il les loge en son Paradis, s'ils sont morts. Mes larmes ny mes trauaux n'ont point empesché mes prieres, repart-elle, ie t'asseure mon Pere, que dans nostre fuitte, mon cœur estoit tousiours auec Dieu ; ie ne pensois pas tant à mes peines que ie

pensois à Dieu. Ie luy disois du fond de mon ame : Loge-les auec toy, fortifie-les, aye pitié d'eux, écoute leurs prieres, éleue les au Ciel. Et maintenant dans tous les cris que tu as entendus, et dans mes plus fortes angoisses, Dieu a tousiours esté dedans mon cœur, ie luy dis en pleurant : Tu es le maistre, fais ce que tu voudras, sauue-les, voila tout ce que ie te demande, il n'importe que ie souffre, ie t'ay fasché ; mais tu es bon : aye pitié de moy, ie ne puis empescher mes larmes, mon mal est trop recent ; mais ie ne voudrois pour rien du monde fascher Dieu. Prie pour eux, mon Pere, afin qu'ils soient bien-tost au Ciel.

Ces sentimens donnerent de l'estonnement au Pere : comme ces ames sont toutes ieunes en la Foy, il craignoit quelque murmure contre le Ciel, ou quelque rage contre leurs ennemis, veu mesme que le diable s'efforce de persuader à ces peuples que nostre creance n'apporte que des mal-heurs à ceux qui quittent leurs anciennes façons de faire pour la receuoir. Adioustez à cela qu'vne femme qui est chargée de quatre petits enfans, et qui n'a pour toute richesse que les bras et les jambes de son mary, se trouue bien desolée dans vn tel rencontre ; mais la Foy est vn grand thresor, elle a de puissants effets dans l'ame de ces bons Neophytes.

Au reste, si tost qu'elle eut raconté son auenture, l'vn des Capitaines de sainct Ioseph arma bien viste vne escoüade de ses gens qu'il conduisit en la Chapelle, où ils firent cette petite priere : Iesus, prends de bonnes pensées pour nous, tu sçais bien que nous ne voulons point de mal à nos ennemis, donne leur de l'esprit afin qu'ils viuent en repos. Nous t'auons prié pour eux, mais ils ne te veulent pas écouter. Fortifie-nous, et nous ayde à leur coupper les jambes, afin qu'ils ne viennent plus nous chercher à mort. Nous croyons en toy, regarde nous, commande à tes Anges de nous accompagner afin que nous ne te faschions point. Ces paroles dites et quelques autres pleines de ferueur, ils courent à leurs canots pour s'embarquer et pour donner la chasse à leurs ennemis. A peine approchoient-ils des riues du grand fleuue, qu'ils apperceurent deux canots, l'vn desquels entendant le bruit qu'on faisoit, s'écria : Arrestez-vous, nous sommes viuans. Tout le monde accourut au lieu de s'arrester : ces deux trespassez sans mourir, ou ces prisonniers sans ennemis, disent qu'vn loup ceruier par son heurlement et par ses allées et venuës à l'entour de leurs cabanes, les a trompez. A ces paroles la guerre fut terminée, chacun se mit à rire, on reporta les armes et le bagage dans les cabanes. La desolation de ces bonnes gens se changea en ioye et en action de graces qu'ils rendirent à Nostre Seigneur. Ils croyoient que ces ennemis fussent non des Annierronnons ou des Iroquois auec lesquels la paix continuë, mais des Sokoquiois qui tuerent l'an passé quasi à mesme temps deux ou trois des meilleurs Chrestiens de sainct Ioseph, comme il a esté remarqué és Chapitres precedens ; mais on nous dit que ces peuples ne sont pas pour soustenir la guerre contre nos Sauuages, et qu'ils se tiendront en repos.

CHAPITRE X.

De quelques particularitez du pays, et autres choses qui n'ont pû estre rapportées sous les Chapitres precedens.

Vn Sauuage d'vne nation fort éloignée de Kebec, nous a dit que quand quelque personne de consideration est morte en son pays, ceux qui ont le cousteau et la hache mieux en main, taillent son portrait comme ils peuuent et le plantent sur la fosse du trespassé, oignant et graissant cét homme de bois comme s'il estoit viuant. Ils appellent cette figure *Tipaiatik*, comme qui diroit le bois ou le portrait d'vn trespassé.

Ils ont encore vne autre coustume remarquable en ce pays là. Vn homme estant mort, si son pere ou son frere, ou quelqu'vn de ses proches parens ou

de ses amis, est allé en quelque voyage bien éloigné, ils luy font sçauoir la mort de son parent ou de son amy en cette sorte : ils vont prendre la chose signifiée par le nom du defunct sur le chemin par où il doit passer : par exemple, s'il se nomme Piré, c'est à dire la perdrix, ils pendent la peau d'vne perdrix ; s'il se nomme Sik8as, c'est à dire de l'écorce de bouleau, ils en attachent vn morceau à quelque branche d'arbre, pour signifier que celuy qui portoit ce nom, n'est plus au nombre des viuans. Voicy qui semble bien estrange : si le parent a reconnu le signal, il entrera dans sa cabane sans iamais parler du defunct ny demander comme il est mort, ses parens n'en feront aucune mention : car on ne parle plus des morts, de peur d'attrister les viuans ; si toutesfois on croit qu'il n'ait pas veu le signal, on luy dira vn tel est mort, et voila tout.

Si vn Sauuage est tombé en quelque desastre, s'il a perdu quelqu'vn de ses proches, il laisse croistre ses cheueux sur son front, pour marque de son deüil et de son ennuy. Que si vous le voulez deliurer de cette peine, faites luy vn present auec ces paroles ou d'autres semblables : Voila des ciseaux pour coupper les cheueux qui pendent sur ton front. S'il touche vostre present, il couppe ses cheueux et quitte son ennuy.

On a desia dit dans les Relations precedentes, que si quelque homme de consideration ou fort aymé de ses parens est mort, on le fait resusciter en cette sorte : on offre à quelque autre le nom du defunct auec vn beau present ; s'il l'accepte, il quitte son ancien nom et en prend vn nouueau, et s'il n'est pas marié il espouse la veufue, prenant vn soin de ses enfans, comme s'ils estoient les siens propres ; que si la veufue ne l'aggrée pas, il ne laisse pas de se porter pour pere de ses enfans. Il n'y a pas long-temps que cette coustume nous donna vne fausse alarme et vn faux scandale. Le mary d'vne femme assez ieune estant mort, on fit porter son nom à vn ieune homme qui depuis peu auoit perdu sa femme : celuy-cy prend son bagage et se va loger en la cabane de la veufue, et se place auprés d'elle et de ses enfans ; comme ils estoient tous deux Chrestiens, cela nous estonna : car on disoit qu'ils estoient mariez ensemble. On appelle cette ieune femme, on luy demande si elle n'est pas Chrestienne, et si elle n'a point quitté la Foy : Ie suis Chrestienne, respond-elle, et pour rien du monde ie ne voudrois quitter la Foy. Estes-vous remariée ? Non. Vn tel ieune homme, n'est-il pas auec vous dans vostre cabane ? Oüy. Le voulez-vous espouser ? Non. D'où vient donc que vous le logez auec vous ? Ie ne l'ay point appellé, demandez à ceux qui luy ont donné le nom de mon mary, pourquoy ils me l'ont enuoyé. Le Pere qui faisoit ces interrogations ne dit que deux mots à sa predication de cette coustume, en l'improuuant comme trop dangereuse : aussi-tost deux Capitaines le vinrent trouuer, l'asseurant qu'ils faisoient cela pour secourir la veufue et ses enfans ; que s'il y auoit quelque mal, qu'ils banniroient cette façon de faire comme ils ont fait toutes les autres qu'on a iugé blasmables. On leur dit que s'ils se vouloient marier on les espouseroit, autrement qu'ils se deuoient separer ; ce qui n'empescheroit pas que ce ieune homme ne fist du bien à ces pauures orphelins : cela fut aussi-tost executé.

On donne en France vne somme d'argent ou quelque autre chose pour marier vne fille. Icy tout au contraire, vn homme voulant espouser vne fille fait des presens à ses parens. Que si la fille se marie deuant que les presens soient faits, et que le mary tarde à les faire, les parens retirent leur fille, et le mary demeure tout seul, comme s'il n'auoit point esté marié. De plus si vn Sauuage espouse vne fille d'vne autre nation ou d'vne autre bourgade que la sienne, s'il ne la renuoye quand elle est malade pour mourir aupres de ses parens, il doit enuoyer des presens pour les consoler sur sa mort.

On a bien parlé les années precedentes de quelques mouches qui brillent la nuit pendant l'Esté, comme des étoiles

ou de petits flambeaux : si vous en prenez vne par sa petite aile, et si vous la passez doucement sur vn liure, vous lirez dans le fond de la nuit comme au milieu du iour. Il est vray que ce flambeau se cache et paroist selon le mouuement de ce petit animal. Outre cette espece de mouches, il y en a d'autres qui au Printemps paroissent en quelques endroits en si grande quantité, qu'on diroit en verité qu'il neige des mouches, tant l'air en est remply ; il est vray qu'elles sont innocentes. Que si elles picquoient, comme les cousins qu'on nomme icy des maringoins, ce seroit vn des fleaux d'Egypte. Homme du monde n'oseroit porter le visage ny les mains à découuert pendant quelque peu de temps que cette pluye et ces tenebres durent : l'air en ce temps-là n'a non plus de iour que lors qu'il tombe vne neige fort druë et fort espaisse. Ie n'ay point veu à Kebec de ces armées, mais vn petit plus haut dans quelques Isles, où on trouue de quatre sortes de crapaux. Il y en a de noirs et de iaunes fort vilains, il y en a de blancs assez gros, et d'autres assez petits qui branchent comme les oyseaux ; ils grimpent sur les arbres, sautans de branche en branche, leurs pattes sont propres à s'aggraffer. Ils ont vn cry resonnant qui approche bien plus du chant d'vn oyseau que du croassement des grenoüilles. En effet le premier qu'on entendit, fut pris pour vn oyseau ; mais l'œil nous apprit que c'estoit vn crapaux. Ie ne sçay si on a remarqué qu'il y a icy des grenoüilles que quelques personnes ont prises pour des taureaux, les entendant croasser : ce bruit est prodigieux pour la petitesse de leur corps. Elles sont mediocres dans leur genre, on en voit d'autres incomparablement plus grosses qui ne font pas tant de bruit.

Il se trouue icy vne espece de cerfs differens des communs de France. Nos François les appellent des vaches sauuages ; ce sont veritablement des cerfs : leurs branches n'ont point de rapport aux cornes de nos bœufs, et leurs corps sont bien dissemblables et bien plus haut montez. Ces animaux vont en troupes ; mais pour se soulager pendant l'hyuer, ils se suiuent les vns apres les autres, les premiers frayans le chemin à ceux qui viennent apres. Et quand celuy qui rompt et qui ouure la neige est las, il se met le dernier dans la route battuë. Les cerfs en France font le mesme en passant quelque riuiere quand ils se trouuent en troupe, à ce qu'on dit, ceux-cy ne s'arrestent guiere en vn endroit marchans tousiours dans ces grandes forests. Les Eslans font le contraire, quoy qu'ils marchent ensemble, ils ne gardent point d'ordre, brouttans çà et là, sans s'éloigner beaucoup d'vn mesme giste. C'est ce qui faisoit dire il y a quelques iours à vn Sauuage qui se vouloit retirer, que les Eslans estoient des François, et cette autre sorte de cerfs errans des Algonquins ; pource que ceux-cy vont chercher leur vie deçà delà dedans ces grands bois, et les François tiennent ferme cultiuans la terre au lieu où ils font leur demeure. Outre ces cerfs il y en a de deux autres especes : l'vne qui est semblable ou qui a beaucoup de rapport à nos cerfs de France ; l'autre, qu'on croit estre cét Onager ou cét Asne sauuage de l'Escriture. Ce seroit vser de redites que d'en vouloir parler en cét endroit. Ces bonnes gens voyent maintenant en leur pays vne autre espece d'animaux, dont ils n'auoient iamais eu connoissance. Ce sont de petits taureaux et de petites genisses qu'on y a fait porter auec de grands trauaux : leur estonnement sera bien plus grand quand ils verront ces animaux labourer la terre, et traisner de gros fardeaux sur des neiges hautes de trois et de quatre pieds, sans enfoncer.

Dans ce Chapitre ie donneray place à la peur et à la force de deux femmes. Le troisiéme de Iuillet, deux femmes toutes moüillées depuis les pieds iusques à la teste, entrerent dans l'habitation de Montreal ; elles estoient abbattuës et toutes éplorées. On leur demande le sujet de leur tristesse : Comme nous descendions çà bas moy et ma fille, dit la plus aagée, nous auons apperceu des hommes que nous croyons estre de nos

ennemis : la peur nous saisissant, nous auons abandonné nostre petit bateau d'écorce et tout nostre bagage, marchans et courans huict iours entiers dans ces grands bois, de peur de tomber entre leurs mains. Qu'auez-vous mangé depuis ce temps-là, leur dit-on ? Rien du tout que des fruicts sauuages que nous rencontrions par fois, et encore ne les cueillions nous qu'en courant. Mais comment auez-vous pû aborder cette Isle sans canot ? Nous auons ramassé des bois, que nous auons liez par ensemble auec des écorces de bois blanc, nous nous sommes mises sur ces bois, ramans auec des bastons et nous confians à la mercy des eaux, aymans mieux estre noyées que de tomber entre les mains de personnes si cruelles, comme sont nos ennemis. Ces bois venant à se rompre, nous sommes tombées dans le courant, et apres nous estre bien debattuës, nous auons ratrappé nos bois qui nous ont conduit iusqu'au bord de vostre Isle. Remarquez, s'il vous plaist, qu'elles firent plus de deux lieuës sur ces bastons flottans, n'attendant que l'heure d'estre englouties dans la profondeur d'vn fleuue qui paroist comme vne mer au dessus de cette Isle. Apres tout, il ne fallut point de saignée pour les guerir de la peur : on leur donna à manger, elles firent seicher leurs robes, et les voila hors de leurs ennuys. La perte de leur canot, de leurs marchandises, de leurs viures, de tout leur bagage, ne les affligea pas beaucoup. Ce qui ne tient guere s'arrache aisément : comme les biens ne sont pas profondément logez dans le cœur des Sauuages, la perte en est moins amere, ils se rient dans les naufrages et se mocquent du feu qui consomme leurs biens.

I'ay desia pretendu vne excuse sur la bigarure de ce Chapitre, voicy vne simplicité innocente. Vn Atticamegue qui n'auoit point frequenté les François, voyant qu'vn Pere regardant vn papier prononçoit des prieres, ce Sauuage fut rauy, il s'imagine qu'il entendroit bien ce papier, il le demande : Tu n'y connoistras rien, luy dit le Pere. Comment, fit-il, il parle ma langue ? Le Pere luy donne, il le regarde, il le tourne et retourne de tous costez, puis se mettant à rire, il s'escrie en son Montagnais : *Tap de Nama Nitirinisin, Nama Ninisita8abaten*, en verité ie n'ay point d'esprit, ie n'entends point par les yeux. C'est vn beau mot qu'ils ont donné pour signifier qu'on sçait lire, *Ninisita8abaten* ; c'est proprement à dire, i'entends par les yeux. Ce mot est composé de *Ninisit8ten*, i'entends, et de *Ni8abaten*, ie voy, de ces deux mots ils en composent vn qui signifie i'entends en voyant : c'est à dire ie lis bien, ie connoy ce que ie voy. Leurs compositions sont admirables, et ie puis dire que quand il n'y auroit point d'autre argument pour monstrer qu'il y a vn Dieu, que l'œconomie des langues Sauuages, cela suffiroit pour nous conuaincre. Car il n'y a prudence ny industrie humaine qui puisse rassembler tant d'hommes pour leur faire tenir l'ordre qu'ils gardent dans leurs langues toutes differentes de celle d'Europe : c'est Dieu seul qui en maintient la conduite. Au reste il ne faut pas s'estonner qu'vn Sauuage admire l'inuention de peindre la parole des hommes ; c'est veritablement vn secret digne d'estonnement. Quoy que les Sauuages soient sujets à la crainte comme les autres hommes, et qu'ils soient moins resolus et moins courageux dans leurs attaques que nos Europeans, si est-ce qu'ils font gloire de ne point branler et de ne point reculer quand on les veut frapper, ou tout de bon ou par feinte. Vn François tenant vne pertuisane et faisant semblant d'en donner vn coup à vn Sauuage, le blessa en effet, pour ce qu'il se tint roide, sans esquiuer le coup ; il ne se fascha pas neantmoins, voyant que le François auoit fait cela en riant. Ce qui nous estonna, fut qu'il cacha sa blessure, d'où il fut par apres fort incommodé ; iamais neantmoins il ne voulut aucun mal à celuy qui l'auoit offensé, disant qu'il auoit fait cela par ieu.

On auroit peu remarquer ailleurs ce qui suit. Les voyages qu'on a faits aux pays des Annierronnons, et la commu-

nication qu'on a euë auec eux, nous ont appris vn exemple assez remarquable de la iustice de Dieu. Les deux Iroquois qui tuerent de sang froid vn pauure François, aux pieds du Pere Isaac Iogues sont morts d'vne mort inconnuë, l'vn des deux estoit le plus grand et peut-estre le plus fort homme de son pays.

Cette femme qui couppa le poulce au mesme Pere, ne l'a pas fait longue apres cette rage, et ceux qui luy rongerent les doigts, et à ses compagnons, et qui les traiterent auec plus de rage, ont esté tuez des Algonquins en leurs derniers combats. On nous dit que la mesme iustice a pris connoissance de ceux qui ont si miserablement dechiré le Pere Bressany ; le pays qui a consenty à ces cruautez est affligé de maladies qui peut-estre donneront la vraye santé à ce pauure peuple.

Voicy vn rencontre nouuellement arriué. Dix-sept soldats d'Ononiioté, s'estans mis en embuscade, blesserent à mort vn ieune garçon de la bande de Tes8ehat, Capitaine de l'Isle, comme nous auons dit cy-dessus, et en outre prirent deux femmes, dont l'vne estoit desia fort aagée. Comme ils s'en retournoient en leurs pays, traisnans auec eux ces deux pauures creatures, ils apperceurent de loin vn canot d'Hurons ; et furent à mesme temps découuerts par ceux qui conduisoient ce canot, aussi-tost les Hurons qui faisoient trente soldats, se desembarquent pour aduiser à ce qu'ils feroient. Ceux d'Ononiioté font le mesme. Les vns ne sçauoient pas le nombre des autres, les Capitaines de ces deux petites trouppes donnent courage à leurs gens, ils les exhortent à ne point reculer et à mourir plus tost que de lascher le pied. C'est la coutume de ces Capitaines, quand ils se trouuent proches des occasions, de tirer des bastons qu'ils portent exprés auec eux, et de les presenter à leurs soldats pour es ficher en terre, afin de protester par cette action que ces bastons sortiront plus tost de leur place, qu'ils ne tourneront visage. Il arriue neantmoins tres-souuent que les bastons demeurans fermes, les soldats ne laissent pas de s'enfuir. Ceux-cy ayans fiché bien auant leurs bastons et iuré à leur mode qu'ils mourroient plus tost que de bransler dans le combat, ceux d'Ononiioté viennent les premiers pour attaquer les Hurons, qui estoient derriere vne pointe. A leur abord il se fit vn grand cry de part et d'autre, selon la coustume des Sauuages, à qui ce bruit sert de trompettes et de tambours. Les Hurons, s'imaginans que leurs ennemis les preuenans estoient en grand nombre, s'enfuirent aussi-tost dans les bois, à la reserue de ceux qui tinrent ferme aussi bien que leurs bastons, resolus de mourir sur la place ; ceux d'Ononiioté, ayans reconnu que le cry des Hurons à l'abord estoit plus grand que le leur, s'enfuirent tous, sans qu'il en restast pas vn seul, les cinq Hurons qui n'auoient pas lasché le pied, se trouuerent sans amys ny ennemys, ils se regardent les vns les autres bien estonnez ; les deux femmes prisonnieres, voyans que tout le monde couroit qui deçà qui delà, se délient l'vne l'autre, et se sauuent dans les bois aussi bien que les autres. Comme ils fuyoient sans ordre, l'vne de ces femmes va rencontrer vn Huron, ils se reconnoissent ; cette pauure prisonniere raconte sa fortune, dit que ceux d'Ononiioté n'estoient que dix-sept. Le Huron tout surpris court aussi-tost aduertir ses camarades, il crie tant qu'il peut, ils se rallient, et commencent à courir et à coupper chemin à leurs ennemis ; ils font si bien qu'ils en attraperent vn qu'ils amenerent à Montreal, donnant la liberté à cette Algonquine prisonniere. Sa compagne plus aagée s'en estoit fuye si loin que iamais ils ne la purent trouuer ; elle reuient quelques iours apres toute seule auec l'estonnement des François et des Sauuages, qui admiroient comme vne vieille auoit pû trauerser tant de terre et tant d'eau, sans viures et sans batteau, n'ayant ny cousteau, ny hache, ny forces pour faire vn pont permanent ou flottant sur vne estenduë d'eau de plus de trois lieuës. L'amour de la vie ou la crainte de la mort a plus de force et plus d'industrie que le feu et le fer. Monsieur d'Allibout

s'efforça tant qu'il pût de tirer ce prisonnier des mains des Hurons, pour faire la paix auec sa nation, il offrit de grands presens pour sa deliurance ; mais voyant que ces ieunes soldats le vouloient mener en leur pays, il les pria par vn present de luy sauuer la vie, et de le ramener l'an prochain à Onontio, à dessein de faire alliance auec ces peuples par l'entremise de ce prisonnier. Quelque temps apres, trois cens Hurons estans descendus aux Trois Riuieres, Monsieur nostre Gouuerneur leur recommanda de ne point maltraitter ce prisonnier qu'on auoit mené en leur pays, et de le representer en son temps, suiuant la parole qu'en auoient donné ceux qui l'auoient entre leurs mains. Soixante braues Chrestiens Hurons parurent en cette assemblée, où de la part des Iroquois furent faits des presens pour marque qu'ils goûtoient la douceur de la paix, et pour asseurer les Hurons et les Algonquins, que s'ils tuoient quelqu'vn de leur nation dans leurs combats auec les *S8nt8aronons*, que le pays ne prendroit point leur deffense. Dans ce conseil les Hurons destinerent quelques presens pour les Iroquois, supplians Ondesson, c'est le nom qu'ils donnent au Pere Isaac Iogues, de porter leur parole à ces peuples ; ce qui leur ayant esté accordé, ce bon Pere partit bien-tost apres pour aller passer l'hyuer au pays de ces Barbares, où l'adorable Crucifié luy a fait et fera encore ioüyr des fruicts de sa Croix.

Les vaisseaux arriuez extraordinairement tard, me contraignent de mettre en ce Chapitre vne action qui meriteroit vn volume tout entier. Nous auons receu cette année vn magnifique Tableau du Roy, de la Reyne, et de Monsieur : c'est vn present Royal de cette auguste Princesse, qui ne se pouuant faire voir en personne à ses sujets nouuellement conuertis à Iesus-Christ, leur enuoye vne Image des premieres grandeurs du monde. Cette bonté est rauissante : tous les François en ont ressenty des ioyes toutes pleines de respect, et les Sauuages en ont tesmoigné de l'admiration au delà de nos pensées. Le Pere, à qui ce Tableau estoit enuoyé pour le produire à la veuë de ce peuple, ayant assemblé les principaux de ceux qui sont en la residence de S. Ioseph, leur fit vne petite harangue, témoignant que ces grandes majestez demandoient le secours de leurs prieres, pour eux et pour leurs Estats. Que ne pouuant paroistre en personne en ce nouueau monde, ils se faisoient voir dans leurs Portraits, pour asseurer par la bouche de leur Interprete, que leur plus grand desir estoit que tous les peuples de la terre reconneussent et adorassent Iesus-Christ. Or comme c'est la coustume de ne point parler en public que les presens en la main, Monsieur nostre Gouuerneur auoit donné trois robes et trois arquebuses, que le Pere offrit aux trois Capitaines qui se trouuerent en cette assemblée : Ie ne suis que l'organe, leur dit-il, de ceux que vous voyez dépeints auec tant de grace et de majesté dans ce riche Tableau : ils vous presentent des robes pour conseruer la chaleur de vostre pieté et de vostre deuotion, et des armes pour proteger la Foy et deffendre tous ceux qui l'ont embrassée et qui l'embrasseront. L'vn des Capitaines se leuant, repartit en ces termes : Mon Pere, ce que tu dis est admirable ; mais pleût à Dieu que nous puissions voir en personnes ceux qui nous rauissent en leurs portraits. Il est vray que nous les croyons quasi viuans, leurs yeux nous regardent, et vous diriez que leur bouche nous veut parler. Mon Pere, tu nous empesches d'estre reconnoissans, car tu dis des choses trop grandes : qui sommes nous pour obtenir de Dieu des benedictions pour nostre grand Capitaine, et pour son frere, et pour cette grande Capitainesse leur mere ? C'est à vous qui connoissez la priere, de parler à Dieu. Il n'y a que 3. iours que nous sommes baptisez, nous ne sçauons pas bien ce qu'il luy faut dire pour de si grands personnages ; nous l'aymons neantmoins, et nous luy dirons tout ce que nous sçauons, mais nous sçauons peu. Pour la Foy, nous la garderons et deffendrons toute nostre

vie : encore qu'il n'y ait pas long-temps que ie l'aye receuë, il me semble que ie l'ay aussi forte que si i'auois esté baptisé dés ma naissance ; mais, mon Pere, instruy-nous, et nous apprend ce qu'il faut dire à Dieu pour ceux qui nous donnent tant de secours : nostre cœur ayme, mais nostre bouche ne sçait pas ce qu'il faut dire. Là dessus ils se mirent à genoux et firent tout haut leurs prieres par plusieurs reprises, entremélant des Cantiques qu'ils chantoient auec vn accord qui n'a rien de sauuage. Cela fait, ils se leuent tous bien estonnez de ce que ces portraits les regardoient de quelque costé qu'ils se tournassent. Ils passoient et repassoient en diuers endroits, prenans garde s'ils ne verroient point mouuoir leurs yeux, puis se mettans à rire ils s'écrioient : En verité, ils nous suiuent des yeux en quelques endroits que nous allions.

Le Pere, les voyant dans l'admiration, demanda à l'vn de nos Capitaines combien de Castors il estimeroit bien vn Tableau si magnifique ? Si ie répondois, repliqua-il, ie dirois vne mauuaise parole ; il n'y a point de prix, mais bien du respect pour des choses si grandes. Les Castors ne sont rien, cela est quelque chose. Leurs yeux ne se pouuoient souler dans les regards d'vn objet si Royal. Ils expliquoient à leur mode toutes les particularitez de ce bel ouurage, témoignans des satisfactions que le papier ne peut representer. Ces actions leur donnent dans la veuë, et leur font croire que le Dieu que les Grands adorent, est grand, et que la priere passe leur estime, puisque les Roys de la terre en demandent le secours de si loin, et de leurs sujets.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AVX HVRONS,

Pays de la Nouuelle France,

DEPVIS LE MOIS DE MAY DE L'ANNÉE 1645. IVSQVES AV MOIS DE MAY DE L'ANNÉE 1646.

Enuoyée au Reuerend Pere Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

Mon Reverend Pere,

L'obligation que i'ay d'informer V. R. de l'estat du Christianisme en ces pays et de l'employ qu'y trouuent les Peres de nostre Compagnie, demanderoit de moy vne Relation plus longue que n'en ont fourny les années precedentes, si mon dessein estoit de vous faire vn recit de toutes les graces que Dieu va continuant sur nos trauaux au milieu de cette barbarie ; mais sçachant bien qu'on attend des choses nouuelles, et qu'on prendroit pour des redites les actions de ferueur et les sentimens de pieté de nos Neophytes Chrestiens, qui peuuent auoir quelque ressemblance aux faueurs que cette Eglise auroit receuës de Dieu ces premieres années,

ie me suis resolu d'obeir en cela au sentiment le plus commun, et me retrancher dans vne briéueté plus étroite, n'escriuant qu'vne partie des choses qui pourront paroistre nouuelles, quoy que ie n'ignore pas que le Ciel a bien d'autres veuës que la terre, que le couronnement des graces de Dieu est la continuation des mesmes graces, et que nostre amour, nos ferueurs, et nos fidelitez luy sont d'autant plus agreables qu'elles sont moins nouuelles. Ainsi pour les années suiuantes nous nous condamnerions volontiers au silence, s'il ne se presentoit rien de nouueau ; pourueu que nous vissions tousiours cette petite Eglise fortifiée de ce mesme esprit qui l'anime dans sa naissance, que les mesmes graces du Ciel découlassent sur elle, et que les cœurs des nouueaux Chrestiens conceussent les mesmes sentimens que nous aurons pû remarquer en ceux qui les ont precedez. Dieu sans doute en tireroit sa gloire et nous aurions suiet d'estre contens en vn ouurage où il y auroit plus du sien que du nostre ; et alors ie m'asseure que les vœux de l'vne et de l'autre France, du Ciel et de la terre se verroient richement accomplis. Nous auons besoin pour cét effet des prieres de toute la France, V. R. nous les procurera s'il luy plaist, et y ioindra les siennes et ses SS. SS.

De V. R.

Tres-humble et obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

Pavl Ragveneav.

Des Hurons, ce 1. May 1646.

CHAPITRE I.

De l'Estat du pays.

Quoy qu'à vray dire cette derniere année ne puisse pas estre appellée heureuse pour nos Hurons, toutefois leurs malheurs ayans esté moins frequents que par le passé, ie les puis comparer à ceux qui ayans esté abysmez pour vn temps dans l'orage de quelque tempeste, commencent à respirer de leur naufrage. La terre leur a esté plus liberale que l'an passé, le bled d'Inde qui est le principal de leurs richesses, estant venu quasi par tout à vne heureuse maturité. Les lacs et les riuieres leur ont fourny du poisson auec abondance. Le trafic qu'ils ont eu auec les nations éloignées, ne leur a pas mal reüssy. Tous ceux qui descendirent l'Esté dernier au magazin de Quebec et des Trois Riuieres, ayans trouué tout le chemin paisible par les soings de Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur, ont remply le pays de ioye, autant que de nos marchandises Françoises, dont ils s'estoient veus dépoüillez depuis cinq ou six ans, par les Iroquois ennemis, qui rendoient ce commerce impossible, ou du moins si terrible, qu'il a cousté la vie et des martyres de feu à la pluspart de ceux qui sont tombez entre leurs mains. Les maladies contagieuses qui alloient dépeuplants nos bourgades, les laissent maintenant en repos.

Il n'y a que la guerre qui tient les affaires en balance : car elle continue tousiours auec les quatre nations Iroquoises plus voisines de nos Hurons, n'y ayant que la cinquiesme et la plus éloignée d'icy, qui ait entré dans le traité de paix qui se commença l'an passé. Ie veux dire que dans les diuers rencontres que nos Hurons ont eus depuis vn an auec leurs ennemys, les succez de leurs armes ont esté partagez.

Dés le commencement du Printemps vne bande d'Iroquois, estant abordée proche d'vne de nos bourgades frontieres, à la faueur d'vne nuict tres-obscure, et s'estant cachée dans les bois, enueloppa vne trouppe de femmes qui ne faisoient que sortir pour le trauail des champs, et les eurent enleuées si promptement dans leurs canots, que deux cens hommes en armes qui accoururent aux premiers cris, ne peurent arriuer assez tost pour en sauuer aucune, si bien pour estre les témoins des

tristes larmes de leurs femmes, de leurs meres et de leurs enfans qu'on emmenoit captifs.

Sur la fin de l'Esté, les Iroquois et nos Hurons ayans pris la campagne de part et d'autre, et s'estant trouuez au rencontre dans le milieu des bois, nos Hurons s'estoient iettez d'vne contenance si resoluë sur l'ennemy retranché dans vn fort, où il auoit passé la nuict, que la victoire estoit dé-ja demy gaignée, si leur conduite eût respondu à leur courage. Les Iroquois demandent à parlementer, protestent qu'ils n'ont que des desseins de paix, ils iettent bas leurs arquebuses, et les lient en pacquet, pour témoigner que mesme ils n'ont pas dessein de combattre, quand bien on voudroit tous les massacrer ; ils font paroistre de grands colliers de pourcelaine qui éblouïssent les yeux de nos Capitaines Hurons, ils presentent à la ieunesse plus affamée quantité d'Orignac, des Cerfs et des Ours entiers qu'ils auoient pris faisants chemin ; ils inuitent les plus anciens à vne conference amiable, et distribuent quantité de petun, pour cependant entretenir le reste de l'armée.

Durant ce pour-parler vn Iroquois qui autrefois auoit demeuré fort long-temps icy captif dans les Hurons, et s'estoit naturalisé auec eux, mais depuis ces dernieres années auoit esté recouuré par les ennemis, leur donna luy seul la victoire. Cét homme se détache des siens, se iette dans l'armée Huronne, où ayant apperceu quelques-vns de remarque mescontens de n'auoir point esté appellez à ce conseil de paix, il iette la defiance en leur esprit, fait entendre aux vns qu'il y a de la trahison, corrompt les autres par presens, enfin il iouë si bien son personnage que, ceux-cy s'estans retirez de l'armée, et les autres ayans pris l'espouuante, tout se trouuant dans le desordre, l'ennemy reprit ses esprits et se ietta sur ceux qui ayans perdu les pensées de combattre, se virent vaincus dans leur victoire, les vns estans massacrez sur le lieu, les autres entraisnez en captiuité, la plus grande part n'ayant trouué son asseurance que dans la fuitte.

Nos Hurons aussi à leur tour ont eu du succez en leurs armes, ont mis en fuitte l'ennemy, en ont remporté des despoüilles et quelque nombre de captifs, qui ont serui de victimes à leurs flammes et aux feux de ioye qu'ils en ont fait, auec les cruautez ordinaires à ces peuples.

Ie ne parle point de diuers massacres qui se sont faits de part et d'autre, comme à la derobée ; quoy que ie ne puisse taire deux actions de courage qui meritent de trouuer icy quelque lieu.

Nos Hurons ayans eu aduis d'vne armée qui auoit dessein sur le Bourg de Sainct Ioseph, y attendoient cét ennemy bien resolus de le combattre. La ieunesse fait la garde de nuict montant au haut de leurs guerittes, et poussant diuers chants de guerre d'vne voix si terrible, que les campagnes et les forests voisines la portants encore plus loin, on ne peut pas douter qu'on ne soit preparé au combat. Quelques auenturiers Iroquois qui nonobstant ces cris, auoient secretement fait leurs approches, firent vn coup assez resolu. Voyans que le sommeil faisoit taire ces sentinelles, l'aube du iour qui commençoit à poindre leur ayant entierement osté les defiances de l'ennemy, vn d'eux grimpe seul comme vn escurieu au haut de la gueritte, y trouue deux hommes endormis, il fend la teste à l'vn, precipite le second en bas, et le iette à ses compagnons qui luy écorchent et luy enleuent la peau de la teste, tandis que le meurtrier descendoit, et se sauuerent tous d'vne course si prompte que les Hurons accourus à la voix de ceux qu'on égorgeoit, ne peurent iamais les atteindre.

Pour venger cét affront, trois Hurons quelque temps apres, firent vn coup non moins resolu. Apres vingt iournées de chemin, ils arriuent à Sonnontouan, le plus peuplé des villages ennemys ; y trouuans les cabanes fermées, ils en percent vne par le costé, y entrent dans le silence et l'obscurité de la nuict, y rallument les feux qui s'y estoient esteints : à la faueur de cette nouuelle

lumiere, chacun choisit son homme pour luy fendre la teste, leur enleuent la cheuelure à l'ordinaire des vainqueurs, mettent le feu dans la cabane et l'espouuante dans le Bourg, d'où ils se retirent auec tant de bon-heur et d'adresse que iamais plus de neuf cents guerriers ne peurent arrester leur fuitte.

Ce sont les guerres de ces peuples, dont le fleau n'a pas tombé sur les seuls infideles, plusieurs de nos Chrestiens ayans esté tuez ou pris dans ces rencontres, et nous ayans laissé cette seule consolation, que le Ciel se trouue chaque année enrichy de nos pertes.

CHAPITRE II.

De l'Estat du Christianisme.

L'idée que ie puis donner de cette petite Eglise naissante au milieu de la barbarie, est de la comparer à vne armée qui est dans le combat, et qui estant partagée en diuers escadrons, se void affoiblie d'vn costé, enfonce l'ennemy de l'autre ; et quoy qu'elle souffre des pertes, se soustient inuincible en son corps et demeure victorieuse dans le champ de bataille, non pas exterminant son ennemy, qui tousiours va renouuellant ses combats, mais se fortifiant elle mesme auec gloire, plus elle est attaquée.

Nous auons changé en residences, les Missions que nous faisions aux Bourgs de la Conception, de S. Ioseph, de S. Ignace, de S. Michel et de S. Iean Baptiste, qui ont occupé cette année dix des nostres. La Mission du S. Esprit ne peut auoir de demeure assurée, n'estant pas vne chose possible de fixer cinq ou six nations Algonquines et errantes, qui sont respanduës sur les costes de nostre grand lac, à plus de cent cinquante lieuës d'icy, et à la conqueste desquels nous n'auons pû toutefois enuoyer que deux de nos Peres. Deux autres sont demeurez en nostre maison de Sainte Marie, qui est le centre du pays et le cœur de toutes nos missions ; d'où nous taschons de fournir aux necessitez de toutes nos Eglises, et où trois fois depuis vn an nous auons eu la consolation de nous voir reünis, pour y conferer des moyens necessaires à la conuersion de ces peuples, et nous y animer mutuellement à tout souffrir et à faire ce que nous pourrons, afin que Dieu y soit adoré.

Pour moy qui reste le dernier de quinze de nos Peres qui sont icy, ie n'ay point eu de partage arresté, afin de pouuoir me détacher plus librement, parcourir toutes les missions, et demeurer en chaque lieu autant que les necessitez presentes m'obligeoient d'y faire sejour. D'où en suitte i'ay eu la consolation d'estre tesmoin des ferueurs de ce nouueau Christianisme respandu au milieu de l'infidelité, d'y admirer le courage de ces bons Neophytes, et d'y voir des sentimens de pieté si detachez de la nature, qu'il faut de necessité aduoüer que vrayement Dieu est le maistre des cœurs, que la Foy ne dedaigne point les barbares, et que le sainct Esprit ne met point la difference entre nos ames, que l'œil pourroit trouuer entre nos corps.

En chacune de ces Eglises, nous y auons basty des Chapelles assez raisonnables, nous y auons pendu des Cloches qui se font entendre assez loin, et par tout la pluspart des Chrestiens sont si soigneux d'assister à la Messe qui se sonne au leuer du Soleil, et le soir de venir aux prieres, auant mesme que le son de la Cloche les en ait aduerty, qu'il est aisé de voir que cette diligence est ensemble vne des causes et vn fruit de leur ferueur.

Les Dimanches ils redoublent leurs deuotions, s'y disposans deux et trois iours auparauant, nommement ceux qui ont dessein et permission d'approcher de la Sainte Table ; et tous les Chrestiens ayans pris cette sainte coustume de iamais ne passer la Semaine sans s'estre confessez.

Sur le Midy ils s'assemblent au son de la Cloche pour le Sermon ou Cate-

chisme, et en suitte ils disent leur chapelet, quelquefois tous de compagnie, quelquefois partagez en deux chœurs, et plus souuent se succedans les vns aux autres, afin de remplir plus sainctement tous les momens de ce saint iour.

Cette année nous auons baptisé cent soixante et quatre personnes.

CHAPITRE III.

Actions remarquables du zele de quelques Chrestiens.

Iusqu'à maintenant le zele de nos Chrestiens s'estoit, ce semble, retenu dans les cabanes au milieu de quelques assemblées, du moins n'auoit-il pas paru si publiquement et auec tant d'éclat qu'il s'est fait du depuis reconnoistre. Lors que le feu embraze puissamment vn cœur, il faut enfin qu'il se fasse ouuerture et qu'il pousse ses flammes au dehors, pour embrazer les autres des mesmes ardeurs qui le consomment.

Estienne Totiri de la Mission de S. Ioseph fut le premier qui commença. Tout le pays estoit assemblé dans le Bourg de S. Ignace pour y brusler vn pauure miserable captif, qui ayant quasi autant de bourreaux que de spectateurs, eslançoit des cris effroyables, qui alloient animants la rage et la cruauté des Hurons, bien loin de tirer de leur cœur aucun mouuement de pitié. Au milieu de ces cris et de ces feux barbares, ce bon Chrestien animé d'vn feu plus diuin, s'écrie publiquement à tout ce monde : Escoutez, infideles, et voyez en cét homme l'image du mal-heur qui vous accueillera pour vne éternité. Qui pourra de vous autres soustenir la cholere d'vn Dieu, la rage des demons, et s'apriuoiser à des flammes tousiours impitoyables, pour ceux qui auront refusé en ce monde d'éprouuer les bontez de Dieu, d'obeïr à ses loix et reconnoistre son pouuoir ?

Iamais on n'auoit entendu au milieu de ces cruautez de semblables harangues ; on est arresté des menaces si estonnantes de ce nouueau predicateur. Non, non, mes freres, adiouste-il, ne croyez pas que ie veuille arracher ce captif de vos mains, ny procurer sa liberté ; le temps de tout son bon-heur est passé, et maintenant qu'il brusle dans les flammes, la seule mort peut mettre fin à ses miseres : mes compassions sont pour vous mesmes ; car ie crains pour vous, infideles, des malheurs mille fois plus terribles, et des flammes plus deuorantes, à qui vostre mort donnera le commencement, et qui iamais n'auront de fin.

Apres auoir long-temps parlé des horreurs de l'Enfer, et sur tout de l'éternité de ses peines : Mes freres, leur dit-il, ce n'est pas encore pour vous vn malheur sans remede ; adorez ce grand Dieu qui a creé et les cieux et la terre, et tremblez à la veuë de ses iugements effroyables ; alors l'Enfer n'aura plus de flammes pour vous ; mais si la mort vous surprend dans l'infidelité, ces fournaises ardentes et ces feux sousterrains seront vostre partage, le desespoir vous saisira pour vn iamais, et alors trop tard vous croirez, estans tombez dans ce malheur, que nostre foy est veritable, que les Chrestiens ont choisi le meilleur party, et qu'ils ont raison de trembler et craindre pour vous, autant que pour eux mesmes, vn peril dont tous les hommes ne peuuent auoir assez de crainte.

Plusieurs des assistans furent touchez d'vn si sainct zele, d'autres l'appellerent folie ; mais ie ne doubte point que les Anges du Ciel ne l'allumassent puissamment, du moins parut-il efficace pour le salut de ce pauure captif, qui au plus fort de ses miseres, trouua le commencement de son bon-heur.

Estienne s'approche de luy : Mon camarade, luy dit-il, ie n'ay point de flammes et de tisons en main, ny de tourmens pour toy ; ne crains point mes approches, ie ne songe qu'à te faire du bien. Ton corps est en vn estat déplorable, ton ame est pour bien-tost s'en separer, elle seule viura pour lors, et sera capable ou de bon-heur ou de

mal-heur, selon l'estat auquel tu te trouueras à la mort. Si tu veux inuoquer auec moy vn esprit tout-puissant, qui luy seul a creé nos ames, qui veut le bien de tous les hommes et qui les ayme, il t'aymera pour vn iamais, attirera ton ame à soy, et dans le Ciel tu seras à iamais bien-heureux auec luy. Ceux qui manquent de l'honorer, n'ont point de part dans ce lieu de bon-heur, les demons qui habitent sous terre, entraînent leurs ames captiues, et comme elles sont immortelles ils leur font souffrir des cruautez et des tourmens, qui iamais ne trouueront de fin.

Ce pauure homme demy rosty, commence à respirer à ces nouuelles : Helas, dit-il, est-il donc vray qu'il y ait vn lieu de bon-heur dans le Ciel, pour ceux mesmes qui sont miserables en ce monde ? Quelques Hurons de ceux que nous auons brûlez, nous racontoient ces choses et se consoloient dans les flammes, attendans, disoient-ils, ce grand bon-heur du Ciel : nous pensions que c'estoient des fables ; est-il donc vray que ce soient veritez ?

Estienne continuë à l'instruire, et trouue vn cœur tout disposé à nos mysteres, qui ne souspire que le Ciel, et qui quatre ou cinq fois demande le Baptesme. A ces mots les Hurons infideles commencent à apporter des resistances, et à s'opposer puissamment au salut de leur ennemy, crians qu'il falloit que son ame fût brulée à iamais des Demons de l'Enfer, et que si eux mesmes pouuoient perpetuer ses peines, iamais elles n'auroient de fin. Estienne voulant haster son coup, cherchant de l'eau pour ce Baptesme, ne trouue prés de soy que des feux et des flammes. Il fend la presse et court en haste dans les cabanes querir de l'eau ; enfin ayant essuyé mille iniures et bon nombre de coups, vn chacun le poussant pour luy faire répandre son eau, sa charité fut plus forte que leur malice, et son zele se rendit victorieux de tout, et embraza si puissamment le cœur de ce pauure homme de douleurs, qu'il sembloit s'oublier de son mal, ayant receu le sainct Baptesme, et n'auoir plus de voix, sinon pour s'écrier qu'il seroit heureux dans le Ciel.

Au retour, comme les Chrestiens vouloient se conioüir auec Estienne de son zele : Helas, mes freres, leur dit-il, ie suis vn ver de terre, ce n'est pas Estienne qui a fait ce Baptesme, mais nostre Seigneur, qui fortifioit ma foiblesse et me mettoit dans le cœur les paroles qui sortoient de ma bouche : i'auois communié ce matin, et déslors i'ay senti vn feu qui me brusloit et que ie n'eusse pas pû contenir en moy-mesme ; si Dieu ne me poussoit au peu de bien que ie puis faire, ie ne serois puissant que pour le mal et le peché.

A propos de cét Iroquois baptisé, ie me souuiens du zele d'vne pauure vefue Chrestienne, nommée Anne Outennen, qui quoy que moins public, n'ayant quasi eu que Dieu seul pour tesmoin, ne me paroist pas moins aimable. On parloit de brusler vn captif ; nos Peres auoient de la peine à trouuer accez prés de luy, les Hurons infideles apportans de plus en plus tous leurs efforts pour empescher les Baptesmes de leurs ennemis. Cette bonne Chrestienne touchée du salut de cette ame, s'estant mise à prier pour elle, se sent poussée d'aller prendre vne hache, qui luy restoit, et qui estoient ses plus grandes richesses, la va secretement offrir à ceux qui auoient soin de ce captif, tâchant de leur gaigner le cœur, afin qu'ils ne s'opposassent plus au Baptesme de cét homme destiné à la mort. Mais sans doute que cette charité gaigna encore plus puissamment le cœur de Dieu, car en suitte nos Peres trouuerent non seulement vn accez fauorable aupres de ce captif, mais luy trouuerent vne ame si disposée à receuoir la Foy, qu'ils virent bien que le sainct Esprit y trauailloit plus qu'eux, et qu'il falloit qu'vn si sainct zele luy eust merité cette grace.

Quelques Chrestiens du Bourg de S. Ignace, craignans cét Automne dernier, que les Capitaines infideles ne sollicitassent les plus foibles de cette Eglise aux superstitions du pays, et ne destournassent de la foy ceux qui n'y auroient pas encore assez de fermeté, se

resolurent d'eux mesmes de preuenir la tentation. Ils vont trouuer ces Capitaines, leur portent des presens pour le fisc public, et les prient de laisser leur Eglise en repos. Nos Peres, en ayans appris la nouuelle, au lieu de s'en conioüir auec eux, tesmoignent n'en estre pas contens, et craindre au moins qu'on n'eust fait ouuerture à vne chose qui peût tirer en consequence, les infideles pouuans prendre de là sujet de vexer les Chrestiens, sous l'esperance de tirer d'eux de semblables presens.

Et quoy, Dieu ne voit-il pas nostre cœur, repartirent ces bons Chrestiens, n'est-il pas pour tenir compte de ces pertes, et nous les rendre auec vsure, et les presens que nous auons fait sont-ils plus precieux que l'ame de nos freres? Ceux qui sont foibles cét hyuer, et pour qui nous craignons la cheute, seront plus forts auec le temps et rendront à leur tour vne semblable charité à ceux qui en auront besoin. Tu nous as dit, et nous le croyons, que les biens de la terre ne sont que pour le Ciel, et que si nous n'en faisons vn bon vsage, ils seront nostre plus grand mal-heur : les pouuons-nous mieux employer que pour le salut de quelqu'vn ? Si pour nous, tu as quitté la France, tes parens, tes plaisirs, tes amis, et tout le bien que tu auois, pourquoy trouues tu mauuais que nous ayons quitté vne si petite partie du nostre ?

Dans vn des Bourgs des plus attachés de ces pays aux danses deffenduës et aux abominations infames que ceux qui passent icy pour Magiciciens ordonnent de la part des Demons, afin de détourner les mal-heurs qu'ils predisent, les Capitaines n'y voyans plus la chaleur des années precedentes, entreprirent d'y mettre remede. Ils parcourrent les ruës, crians à haute voix qu'on ait pitié d'vn pays qui se va perdant, à cause qu'on neglige les anciennes coustumes ; que la foy est trop rigoureuse de iamais ne donner de dispense à ses loix, et qu'au moins on cesse pour vne nuict et pour vn iour de faire office de Chrestien. Ils penetrent dans les cabanes, ils sollicitent tout le monde, et sur tout ceux qu'ils iugent les plus foibles en la Foy.

Vn bon Chrestien ne pouuant plus long-temps supporter cét opprobre : Eh quoy, dit-il, le diable aura des langues gagées pour son seruice, et Dieu qui est le maistre, ne sera pas seruy. Il sort de sa cabane tout transporté de zele, il va suiure ces Capitaines, entre dans les maisons des infideles et des Chrestiens, et par tout y va annonçant les menaces de Dieu contre les pecheurs et leurs crimes, auec vne eloquence et vne force de raisons si pressantes, que tous les Chrestiens demeurerent dans leur deuoir, et mesme plusieurs infideles, qui admiroient vne si sainte liberté en vn homme particulier, qui n'auoit de soy aucune authorité, sinon celle que l'amour de sa foy et de son zele luy faisoient prendre.

Nos Peres de la mission de S. Ioseph, voyans croistre le nombre de leurs morts, pour rendre leur cimetiere plus auguste, y porterent en procession vne grande croix, sortans de la Chapelle et trauersans le Bourg à la veuë de tous les infideles. Les Chrestiens qui y assistoient essuyerent beaucoup de mocqueries, des langues blasphemantes qui se rioient de leur simplicité, de porter auec tant de respect vn tronc de bois, qui en effet n'auoit point de plus rare beauté que celle qu'vne viue foy y retrouue, et qu'vn œil infidele ne peut enuisager.

Dans quelque temps de là, les enfans de ces infideles, imitans l'impieté de leurs peres, ietterent à cette croix des pierres et des ordures qui y gatterent quelque chose. Estienne Totiri, qui en l'absence de nos Peres, sert de dogique à cette Eglise, s'estima obligé de soustenir en cette iniure l'honneur de Dieu. Le soir venu il monte en haut sur le toit de sa cabane, et pour assembler tout le Bourg fait vn cry d'vne voix estonnante, semblable à ceux qui seruent de signal, lors que quelqu'vn vient d'apperceuoir l'ennemy, ou quelque armée qui haste ses approches. Tout le monde accourt à la foulle et en armes, pour entendre de quel costé vient l'en-

nemy. Tremblez, mes freres, leur dit-il, le mal est à nos portes, et l'ennemy dans nostre Bourg. On profane le cimetiere des Chrestiens, Dieu en vengera l'insolence : cessez d'irriter sa colere, arrestez vos enfans, autrement vous participez à leur crime, et la punition en tombera également sur tous. Les corps morts sont des choses sacrées, et mesme parmy vous infideles, on leur porte respect, et on fait crime de toucher à vn auiron pendu à vn sepulchre. Qu'on rompe ma maison, qu'on me frappe et qu'on me tuë moy-mesme, ie le verray sans resistance et le supporteray auec amour ; mais lors qu'on s'attaquera aux choses consacrées à Dieu, tandis que i'auray quelque reste de voix, ie vous feray sçauoir l'enormité de vostre crime, et vous diray que c'est vne chose terrible de prendre Dieu pour ennemy. En vn mot il leur parla si puissamment, que du depuis les parens ont reprimé l'insolence de leurs enfans, et se sont retenus eux-mesmes en leur deuoir.

Mais le zele des Chrestiens qui nous paroist plus efficace et plus actif, est celuy qui les porte à procurer la conuersion de ceux de leur famille. Vn pere gagnera ses enfans à Dieu, vne mere ses filles ; le mari conuertira sa femme, et la femme Chrestienne rendra son mari Chrestien ; et souuent mesmes les enfans qui les premiers ont embrassé la foy, sanctifient leurs parens infideles, auec des attraits et des charmes, que la nature fortifiée de la grace, et le Sainct Esprit leur enseigne sans autre maistre. Et le bon est, que l'experience nous apprend, que la pluspart de ceux qui sont gaignez à Dieu par cette voye, ont en leur foy ie ne sçay quoy de plus inébranlable, et qui mesme se fortifie plus tost que d'estre affoibly par la mort tant des vns que des autres.

Vn bon vieillard du Bourg de la Conception, ayant enfin gaigné à Dieu par ses discours, par ses exemples et plus encore par la force de ses prieres et de ses larmes, vne famille tres-nombreuse, sa femme, ses enfans et les enfans de ses enfans, voyant vn iour en sa maison quelque faute assez pardonnable, et plus tost vn simple manquement de ferueur qu'vn peché : Eh quoy, dit-il, sont-ce là les promesses que vous auez données à Dieu, receuant le Baptesme ? Sóngez-vous que nous sommes Chrestiens, et qu'il faut qne nostre foy paroisse dans nos œuures ? Voulez-vous en offensant Dieu me chasser d'icy ? Ie suis vieil et sans forces, mais i'auray moins de peine de traisner vne vie miserable, errant quelque part dans les bois, que de me voir aupres de vous, si vous pensez à quitter Dieu ; la mort me sera plus douce, estant abandonné des hommes, que de viure en vne maison d'impieté. Ce peu de mots entrecouppez des soûpirs et des larmes d'vn pere, vaut mieux que dix mille de nos sermons.

Le mesme, descendant l'an passé à Quebec, pour tout Adieu à sa famille, ne leur parla que de l'estime qu'ils deuoient auoir de leur foy ; et en finissant son discours : Si ie suis pris des Iroquois, dit-il, n'ayez pas la pensée que Dieu m'ait delaissé ; ie l'aymeray dedans ces feux, et vous, croyez aussi qu'il m'aura aymé dans ces flammes. Ne pleurez pas ma mort : ie verrois vos larmes du Ciel, et ne pourrois les approuuer ; puis qu'alors mes douleurs seroient toutes essuyées, et que vous manqueriez ou de foy ou d'amour pour moy, de me pleurer lors que ie serois bien-heureux : laissons les larmes aux infideles, ou du moins employons les à pleurer leur malheur ; pourueu que nous mourrions Chrestiens et que nostre ame soit pour le Ciel, qu'importe où nostre corps soit consommé, icy ou dans le feu des Iroquois ? A ces mots sa femme et ses enfans ne peuuent plus tenir leurs larmes ; ce bon vieillard est luy mesme touché, la nature ne pouuant se trahir plus long-temps soy-mesme, ils se parlent et se respondent par leurs yeux. Enfin la plus aagée des filles, prenant la parole pour tous les autres, luy respondit : Mon Pere, si vous mourez, attirez nous au Ciel, et obtenez de Dieu que nostre foy soit aussi viue que la vostre : pour moy ie quitteray plus tost la vie, que de m'oublier et de vous et de Dieu.

Les Sauuages ne sont pas si sauuages qu'on les croit en France, et ie puis dire auec verité que l'esprit de plusieurs ne cede en rien aux nostres. I'aduouë que leurs coustumes et leur naturel a ie ne sçay quoy de choquant, au moins ceux qui n'y sont pas appriuoisez et qui les rebutent trop tost, sans assez les connoistre. Mais si d'vn cheual fougueux et qui n'a rien que la nature, en le domtant on en fait vn cheual de prix, qui ne cede en rien à ceux, qui d'vn long-temps sont éleuez dans le manege, peut-on s'estonner que la foy entrant dans l'esprit d'vn barbare, corrige en luy ce qu'il y a de vicieux, et luy donne les sentimens de la raison et de la grace qu'éprouuent ceux qui sont nez dans le Christianisme. Il est vray que leur façon de s'enoncer est differente de la nostre ; mais comme la parole du cœur est la mesme dans tous les hommes, on ne peut pas douter que leur langue n'ait aussi ses beautez et ses graces autant que la nostre. Quoy qu'ils habitent dans les bois, ils n'en sont pas moins hommes. Mais reuenons à nostre suiet.

I'ay admiré souuent la constance du zele d'vne ieune femme Chrestienne, nommée Noël Aouendous de la Mission de S. Iean Baptiste, et sa pieté infatiguable à conuertir sa mere. Dieu l'éprouuoit de tous costez, et tous les malheurs l'accueilloient ; mais au plus fort de ses miseres, il sembloit, à la voir, qu'elle n'eust point de sentiment pour soy ; du moins estoient-ils étouffez dans les desirs violens que sans cesse elle ressentoit de haster cette conuersion ; et nuict et iour c'estoient ses entretiens, ses esperances, et le bon-heur qu'elle attendoit pour se consoler de ses peines, son plus grand mal, et à l'entendre, son vnique affection, estant de voir les retardemens de sa mere dans les affaires de son salut. Mais quoy, luy disoit-on, n'es-tu point affligée de te voir dans vne si grande pauureté ? Nenny, respondoit-elle, ie ne puis desirer les richesses ; ie porte mes miseres auec ioye, et ne puis demander à Dieu qu'il me mette plus à mon aise : quand il m'auroit renduë la plus riche de ce pays, pourrois-ie luy offrir quelque chose plus agreable que ma pauureté et l'estat dans lequel il me veut ? mais c'est ma mere qui m'afflige, n'ayant pas pitié de soy-mesme, et refusant la foy, qui luy vaudroit, aussi-bien qu'à moy, toutes les richesses du monde.

Enfin la constance de cette bonne fille l'espace de quatre ans, ses exhortations, ses prieres auoient conuerty cette mere infidele. C'estoit vne femme attachée au possible aux superstitions du pays, et qui tousiours auoit eu des auersions du Christianisme autant que d'amour pour sa vie, qu'elle croyoit ne pouuoir estre longue, si iamais elle embrassoit la foy.

Les iugemens de Dieu sont par tout adorables : car en effet aussi-tost qu'elle se fut renduë à la foy, vne mort si subite nous l'emporta, que les infideles nous l'ont reprochée mille fois, comme si la seule foy en eust esté la cause. Quoy qn'il en soit, celuy seul qui tient en ses mains les ames de ses éleus, et qui dispose pour leur bien des heures et des minutes de leur vie, auoit changé si à propos le cœur de cette femme, que le soir mesme auant que de mourir, comme si elle eust eu vn pressentiment de ce qui deuoit arriuer, quoy qu'elle parût en tres-bonne santé, elle adiousta d'elle-mesme aux prieres qu'elle faisoit, qu'il plust à Dieu luy donner vne heureuse mort, qu'elle n'auoit plus aucune attache pour la vie.

Dans les larmes de toute la famille, la seule fille songeant que sa mere estoit dans le Ciel, benissoit Dieu de l'auoir si tost prise à soy, et quelques iours apres estant interrogée de nos Peres, quel sentiment il luy restoit de cette mort : Ie croy, respondit-elle, que Dieu me l'a ostée, parce que ie cherchois plus à la contenter que Dieu mesme ; car quoy que ie taschasse de luy offrir tout mon trauail, toutefois le contentement de ma mere me donnoit ce semble plus de ioye, que la pensée que i'eusse deu auoir que Dieu estoit content.

Durant son deüil, qui pour les femmes consiste en ces pays à ne visiter personne, à marcher la teste et les yeux

baissés, à estre mal vestuës, mal peignées, et auoir vn visage crasseux et mesme quelquefois tout noircy de charbon, cette bonne Chrestienne ne pouuoit alors exprimer les ioyes de son cœur, c'est maintenant, disoit-elle, que ie reconnois qu'il est vray que Dieu caresse ceux que le monde méprise ; car ne me restant que luy seul, auquel ie puisse et veuille plaire depuis la mort de mon mari et de ma mere (mes freres et mes parens m'ayants abandonnée à cause que ie suis Chrestienne), ie voy bien que luy seul me suffit et qu'il me tient abondamment lieu de pere et de mere, de parens et de tout.

Finissons ce Chapitre par les larmes, mais des larmes de zele, d'vn bon Chrestien du Bourg de la Conception, nommé René Tsondihouonne. Ce bon homme n'est rien que charité et amour pour la foy ; il va parcourant les cabanes, visitant les malades, instruisant les Chrestiens, preschant aux infideles, confondant les impies ; en vn mot ie le puis appeller l'appuy de cette Eglise et l'Apostre de son pays. Cét hyuer s'estant mis à faire oraison, en suitte d'vn recit qu'il auoit entendu des fatigues et des souffrances de S. Paul, trauaillant à la conuersion des gentils, il ne pût contenir ses larmes ; et tout transporté hors de soy, s'adressant à Nostre Seigneur, luy fit ses plaintes de soy mesme, auec autant de foy et de ferueur que s'il l'eût veu de ses yeux. Oüy, mon Sauueur, luy disoit-il, il est vray que ie suis sans zele et sans amour pour vous, et que ie porte sans effet le nom de Chrestien. Ie n'ay rien souffert en ce monde et n'ay rien fait pour vous faire connoistre. Le Paradis est bien donné à ces grands Saints, qui ont versé leur sang et qui sont morts pour la deffense de la foy : Saint Paul l'a merité. Mais comment y puis-ie pretendre ne souffrant rien pour vous ? Non, mon Seigneur, ie ne le merite pas. Deliberez de ma demeure apres la mort ; ie ne lairray pas de vous benir dans les enfers, si vous m'y voulez enuoyer : i'y loüeray vos misericordes, et l'amour que vous aurez eu pour moy, et ie diray que ie m'en suis rendu indigne ; ie vous y aimeray, et alors ie vous y offriray mes peines. Faites sur moy vos volontez ; mais puisque les grands Saincts ont tant souffert pour vous dés cette vie, faites au plus tost que ie sois digne de souffrir ce qu'ils ont souffert, que ie patisse et que ie meure pour la foy.

Ce bon homme ne pensoit pas alors estre entendu, estant luy seul dans la Chapelle ; mais vn de nos Peres qui suruint à la fin de son oraison, eut assez bonne oreille pour en recueillir quelques restes, et entr'autres ce peu que ie viens de dire. Et quelque temps apres le Pere luy ayant demandé, qui luy auoit enseigné cette priere ? Personne, respondit-il, mais ie sentois dans le fond de mon cœur que Nostre Seigneur me reprochoit le peu que i'ay fait pour luy ; et me faisant connoistre en mesme temps l'amour qu'il m'a porté, et l'amour que luy ont porté S. Paul et tant de Saints Martyrs, i'auois honte de l'aymer si peu, et ne sçauois où me cacher dans cette confusion, sinon dedans l'Enfer ; ie n'en auois aucune horreur, ne songeant alors à aucune autre chose, sinon que i'eusse tout voulu souffrir pour Dieu.

Ce bon homme sera des heures et quelquefois les nuicts quasi entieres en Oraison, et d'ordinaire deux, trois et quatre fois le iour, au milieu de la Chapelle, nonobstant les plus grandes rigueurs du froid ; la teste, les pieds et les iambes toutes nuës, couuert seulement d'vne peau de quelque beste sauuage ; mais quasi tousiours auec des sentimens de deuotion si tendres et si puissans, qu'il dit n'auoir point de paroles pour nous les donner à entendre. Souuent, dit-il, ie parle et ie ne sçay ce que ie dis : on me parle dans le fond de mon ame, i'entends ce qu'on me dit, et ne puis toutefois le redire ; alors ie sens comme vn feu dans mon cœur, que ie prends plaisir d'y sentir et que ie n'ose esteindre : il me semble que ie suis tout proche de Dieu, et qu'il est plus proche de moy, et alors ie croy qu'il y a vn Dieu à cause que ie le sens. Plus ie l'ayme, plus ie le veux aymer, et

il m'est aduis que ie ne l'ayme pas. Ie crains de quitter la priere, comme vn homme affamé qui craindroit qu'on ne luy ostast ce qu'il mange ; mais plus ie continuë, plus il me semble que ie ne fais que commencer.

A tout cela nous n'auons rien à dire, sinon : *Beatus quem tu erudieris Domine, et de lege tuâ docueris eum :* car ce bon homme, depuis huict ans qu'il embrassa la foy, nous fait reconnoistre en sa vie exemplaire et plus pleine de saincteté que ne sont ses paroles, que Dieu seul est son maistre.

CHAPITRE IV.

Espreuue de la constance et du courage de cette Eglise, parmy les oppositions des infideles.

Vn des premiers Chrestiens de ce pays, parlant il y a quelque temps à vn nouueau Catechumene, qui luy demandoit quelque aduis auant que de receuoir le Baptesme, luy respondit : Mon frere, ie n'ay que deux choses à te dire. La premiere que iamais tu ne seras bon Chrestien, si tu ne souffres beaucoup d'iniures et de calomnies pour ta foy : quand tu te verras haï des infideles, mesme de ceux qui maintenant ont plus d'amour pour toy, alors resiouïs toy et pense que vrayment tu commences à estre Chrestien. La seconde que tu prennes garde à ne te pas indigner contre ceux qui te feront souffrir : prie Dieu pour eux, et dis luy dans ton cœur qu'il leur fasse misericorde et leur donne à connoistre le mal-heur dans lequel ils viuent.

En effet ce bon Chrestien auoit raison ; car il est vray que la marque la plus asseurée que nous ayons en ces pays de la foy d'vn Chrestien, est de le voir incontinent accueilly de la calomnie ; et si la foy de quelques-vns nous est douteuse, si d'aucuns apostasient, ayans receu le saint Baptesme, ce sont ceux iustement qui viuoient le plus en repos, et comme à couuert de l'orage.

Ignace Oijakonchiaronk, vn des plus riches et des plus aimez du Bourg de S. Ignace, auant qu'il eut receu la foy, ne l'a pas plus tost embrassée, qu'il a veu les affections de tout son Bourg changées pour luy ; on a cherché les occasions de l'assommer, et le coup n'ayant pas reüssi, afin de pouuoir plus impunément s'en defaire, on l'a puissamment accusé d'estre du nombre de ces Sorciers cachez, qu'il est permis à vn chacun de massacrer, comme vne victime publique, et la cause des maladies qui tirent en longueur, et dont on ne peut obtenir guerison.

Ce bon Chrestien ne s'est pas estonné, se voyant attaqué de si prez, en vne chose si sensible ; il s'est roidy contre cette tempeste, et la tentation n'a seruy qu'à faire éclater dauantage sa foy et son courage. Ie commence à connoistre, a-il dit tout publiquement, que mon cœur ne me trompe pas, et que ma foy est veritable, puis qu'elle est vn obiet de haine. Si on a pris dessein de me faire perdre ou la vie ou la foy, qu'on se haste de me massacrer au plus tost. Mon ame ne tient point à mon corps, et ie ne seray pas pour parer à ma mort ; ie baisseray la teste deuant celuy qui me voudra tuer comme Chrestien. Qu'on ne cherche point de pretextes, et qu'on ait aussi peu de crainte de faire en ma personne vn coup d'essay, que i'en ay de le receuoir : on verra que les Chrestiens ne pallissent pas à la mort, et que leur foy est à l'espreuue de ce qu'on estime de plus effroyable en ce monde.

Le bon est que son zele n'en demeura pas là. Il a conuerty sa famille, sa femme, ses enfans, ses neueux ; et depuis ce temps-là, il ne cesse de publier aux infideles les grandeurs de la foy, que tous admirent en luy, mais que ceux qui n'ont pas son courage, ne peuuent se resoudre d'achepter aux prix des calomnies dont ils le voyent persecuté.

La foy ne trouue point de distinction entre les sexes. Vne femme de ce mesme Bourg, nommée Luce Ando-

traaon, s'estant renduë Chrestienne, auoit abandonné vne certaine danse, la plus celebre du pays, à cause qu'on la croit la plus puissante sur les Demons, pour procurer par leur moyen la guerison de quelques maladies. Quoy qu'il en soit, cette danse n'est que de gens choisis, qui y sont admis auec ceremonie, auec de grands presens, et apres vne protestation qu'ils font aux grands maistres de cette Confrerie de tenir secrets les mysteres qu'on leur confie, comme choses saintes et sacrées.

Vn Capitaine fort considerable, des premiers officiers de ces ceremonies mysterieuses, estant venu trouuer cette Chrestienne, qui auoit renoncé à leur danse, l'ayant tirée à part, luy dit secretement qu'il venoit luy donner aduis du dessein qu'on auoit sur elle ; qu'en vn conseil secret qu'auoient tenu les principaux de cette danse, on auoit resolu de la surprendre cét Esté prochain en son champ, et luy fendre la teste, luy enleuer la cheuelure, et couurir par ce moyen le meurtre qu'on feroit, le soupçon en deuant tomber sur les ennemis Iroquois : que l'vnique moyen de parer à ce coup, estoit d'abandonner la foy et rentrer dans la danse dont elle estoit sortie.

Cette femme fit paroistre en cette occasion, que sa foy estoit plus forte que la mort. Ils m'obligeront, luy dit-elle, de me faire mourir pour vn si bon suiet ; et toy tu m'obliges de m'en aduertir en ami ; car maintenant ie penseray auec plus de verité que iamais, que ie suis morte au monde et que ie dois viure à Dieu seul.

Nous verrons cét Esté quels seront les effets de cette menace. Quoy qu'il en soit, les grands maistres de cette danse n'ont pas differé si long-temps à faire paroistre les desseins qu'ils ont de s'opposer aux progrez de la foy. Ils ont sollicité plusieurs Chrestiens à renoncer au Christianisme et se ranger de leur party : leurs poursuites importunes, leurs promesses, leurs menaces, et les presens qu'ils n'ont pas épargnez, en ont emporté quelques-vns des plus foibles ; mais apres tout, le petit nombre qui s'est laissé tomber, nonobstant tous ces grands efforts, nous a fait reconnoistre la viue foy de la meilleure part, et a seruy pour animer les bons Chrestiens dans l'attente d'vne guerre plus rude et d'vn combat qui aille iusqu'au sang et qui nous fasse des Martyrs, qu'ils voyent assez ne pouuoir leur manquer, s'ils continuent à estre fideles à leur foy.

Mais il semble que les infideles se défient eux-mesmes de leurs forces ; ou plus tost ils iugent bien que la foy éleue tellement vne ame au dessus de tous les mal-heurs de la terre, qu'elle ne peut auoir de crainte d'vn mal qui n'est pas eternel. Pour donc sapper les fondemens de nostre foy, ils ont tasché de les ébranler par des faussetez qu'ils controuuent et dont ils remplissent tout le pays.

Tantost ils font courrir le bruit, que quelques Algonquins sont retournez fraischement d'vn voyage fort éloigné, dans lequel s'estans égarez en des pays iusques alors inconnus, ils ont trouué des villes fort peuplées, habitées seulement des ames qui autrefois auoient vescu d'vne vie semblable à la nostre ; que là ils ont entendu des merueilles ; qu'on leur a asseuré que ce sont fables, ce qu'on dit du Paradis et de l'Enfer ; qu'il est vray que les ames sont immortelles, mais qu'au sortir du premier corps qu'ils ont eu, elles se voyent en liberté, recouurent vn corps tout nouueau, plus vigoureux que le premier, vn pays plus heureux, et qu'ainsi nos ames à la mort quittent leurs corps, à la façon de ceux qui abandonnent vne cabane et vne terre vsée, pour en chercher vne plus neufue et de meilleur rapport.

D'autres fois il est venu, dit-on, des nouuelles asseurées, qu'il est apparu dans les bois, vn phantosme d'vne prodigieuse grandeur, qui porte d'vne main des espics de bled d'Inde, et de l'autre grande abondance de poisson ; qui dit que c'est luy seul qui a crée les hommes, qui leur a enseigné à cultiuer la terre, et qui a peuplé tous les lacs et les mers de poisson, afin que rien ne peust manquer pour le viure des hommes, qu'il

reconnoissoit pour enfans, quoy qu'eux ne le reconnussent pas encore pour leur pere ; ainsi qu'vn enfant au berceau, qui n'a pas le iugement assez ferme pour reconnoistre ceux ausquels il doit tout ce qu'il est, et tout l'entretien de sa vie. Mais ce phantosme adioustoit, disoit-on, que nos ames estant separées de nos corps, auroient alors vne plus grande connoissance, qu'elles verroient que c'est de luy qu'elles tiennent la vie, et qu'alors luy rendant les honneurs qu'il merite, il augmenteroit et son amour et ses soins pour elles ; qu'il leur feroit du bien à toutes, et que c'estoient des faulsetez de croire qu'il y en eust aucune destinée pour vn lieu de supplices, et pour des feux qui ne sont point dessous la terre, dont toutefois on tasche faulsement de les épouuanter.

Enfin comme il est vray que le mensonge se déguise en mille façons, et que souuent plus qu'il y a d'impudence, plus il trouue d'entrée dans les esprits : sans chercher si au loin des nouuelles forgées, on en a fait venir de nostre maison mesme ; et ce sont celles qui ont trouué plus de creance, qui ont le plus épouuanté les simples, et qui ont fait la plus puissante rhetorique des ennemis de nostre foy. On a dit qu'vne Chrestienne Huronne, de celles qui sont enterrées en nostre cimetiere, estoit ressuscitée ; qu'elle auoit dit que les François estoient des imposteurs ; que son ame en effet estant sortie du corps, auoit esté menée au Ciel ; que les François l'y auoient accueillie, mais à la façon qu'on reçoit vn captif Iroquois à l'entrée de leurs Bourgs, auec des tisons et des torches ardentes, auec des cruautez et des supplices inconceuables. Que tout le Ciel n'est rien que feu, et que là le contentement des François est de bruler tantost les vns tantost les autres ; et qu'afin d'auoir quantité de ces ames captiues, qui sont l'obiet de leurs plaisirs, ils trauersent les mers, ils viennent en ces contrées, comme en vn pays de conqueste, de mesme qu'vn Huron s'expose auec ioye aux fatigues et à tous les dangers de la guerre, dans l'esperance de ramener quelque captif. Que ce sont les Chrestiens Hurons, Algonquins, Montagnais, qui sont ainsi brulez au Ciel, comme captifs de guerre, et que ceux qui n'ont point voulu en ce monde se rendre esclaues des François, ny receuoir leurs loix, vont apres cette vie en vn lieu de delices, où tout le bien abonde et dont tout le mal est banny.

Cette femme ressuscitée adioustoit, disoit-on, qu'apres auoir esté ainsi tourmentée dans le Ciel, vn iour entier, qui luy sembloit plus long que nos années, la nuict estant venuë, elle s'estoit sentie réueillée dés le commencement de son sommeil ; qu'vn certain, emeu de compassion pour elle, luy auoit rompu ses liens et ses chaisnes et luy auoit monstré à l'écart vne vallée profonde qui descendoit en terre, et qui conduisoit en ce lieu de delices, où vont les ames des Hurons infideles ; que de loin elle auoit veu leurs bourgades et leurs champs, et auoit entendu leurs voix, comme de gens qui dansent et qui sont en festin ; mais qu'elle auoit voulu retourner en son corps, autant de temps qu'il en falloit pour aduertir ceux qui estoient là presens, d'vne nouuelle si effroyable, et de ce grand malheur qui les attendoit à la mort, s'ils continuoient à croire aux impostures des François.

Cette nouuelle fut bien-tost répanduë par tout ; on la croyoit dans le pays sans contredit : à S. Ioseph, on la faisoit venir des Chrestiens de la Conception ; dans le Bourg de la Conception on disoit qu'elle venoit de S. Iean Baptiste, et là il se disoit que les Chrestiens de S. Michel en auoient découuert le secret ; mais que nous auions corrompu, à force de presens, ceux qui l'auoient veu de leurs yeux, et qu'ils ne l'auoient osé dire qu'à quelques-vns de leurs intimes. En vn mot, c'estoit vn article de foy pour tous les infideles, et mesme quelques-vns des Chrestiens le croyoient quasi à demy.

Là dessus on disoit merueilles ; et pour confirmer plus solidement cette verité, ils disoient qu'en effet le lieu du feu n'est pas le centre de la terre, mais bien le Ciel, où nous voyons monter et

les feux et les flammes ; on adioustoit que le Soleil estoit vn feu, et que s'il se fait sentir de si loin, s'il échauffe et s'il brule selon qu'il s'approche de nous, on ne peut pas douter qu'il ne fasse vn puissant incendie dans le Ciel, et qu'il ne fournisse des flammes plus qu'il n'en faut pour bruler tous les Hurons que les François taschent d'y enuoyer.

Ces faulsetez et semblables discours sont autant de nuages, dont le mensonge tasche sans cesse d'obscurcir les lumieres de nostre foy, qui apres tout s'en rend tousiours victorieuse, mais toutefois ne demeure iamais sans ennemy ; vn broüillart n'estant pas si tost dissipé qu'vn autre s'éleue de terre, quelquefois plus épais et plus difficile à resoudre que celuy qui l'a precedé.

Les infideles, ayans veu tous ces ressorts et tant de batteries leur reüssir auec peu de succez, ont eu recours à ce qu'ils ont iugé de plus puissant dans la nature, et à des armes dont ils ne pensoient pas que la foy peust parer les coups. Ils ont incité, mesme publiquement et au milieu de leurs festins, des filles débauchées à gaigner le cœur des Chrestiens, esperant qu'ayans perdu la chasteté, leur foy n'en seroit plus si vigoureuse et periroit dans les débauches ; mais si quelqu'vn a fait paroistre de ce costé-là, que sa foy ne l'eust pas tout à fait detaché du corps, et l'eust laissé dans le nombre des hommes, le courage de la pluspart a fait connoistre à ces tisons d'enfer, que leurs feux et leurs flammes n'ont point de prise sur vn cœur qui est possedé d'vne chaleur plus sainte. Et ce qui nous a paru de plus aimable en la pluspart de ces victoires, est que plusieurs en ces rencontres, apres auoir imité la pureté du tres chaste Ioseph, se iugeoient mesme criminels d'auoir esté l'obiet d'vne poursuitte infame.

Il faut, disoit vn d'eux la larme à l'œil, que depuis peu le diable ayt apperceu que ma foy se soit affoiblie, puis qu'il cache si peu les desseins qu'il a dessus moy : nos ennemis n'attaquent pas ouuertement vn Bourg qu'ils sçauent estre de bonne deffense. Et ayant raconté à celuy de nos Peres auquel il auoit son recours, les violences qu'il venoit de faire pour se retirer des mains de quelques impudentes : Il y a cinq ans que ie fus pris captif des Iroquois, adiousta-il, mais alors i'eus moins de frayeur, quand les ennemis se ietterent sur moy, que ie n'en ay senty à l'abord de ces malheureuses.

Voicy à ce propos vne conuersion qui me semble assez remarquable. Vne de ces filles débauchées ayant veu que toutes ses poursuittes n'auoient rien pû sur l'esprit d'vn ieune Chrestien, rentra dedans soy mesme et iugea qu'il falloit que nostre foy fust quelque chose d'excellent, puisque mesme en vn aage qui n'estime que les plaisirs, elle en donnoit de l'auersion et de l'horreur à ceux qui l'auoient embrassée. Elle s'enquesta d'vne ieune Chrestienne et luy demanda si en effet elle croyoit qu'il y eust vn Enfer, et comment elle pouuoit estre asseurée que les François qui les venoient instruire, ne leur disent point des mensonges. Ie le croy fermement, respondit la Chrestienne ; mais quand bien ce seroit vne chose douteuse, la seule pensée que peut-estre il y a vn Enfer pour ceux qui demeurent infideles, vous deuroit faire redouter vn malheur si terrible ; autrement nous auons tort allant dedans nos champs tout le long de l'Esté, de craindre les embusches cachées des Iroquois, puis que peut-estre au plus fort de nos craintes, les ennemis ne songent pas à nous.

L'infidele fut tellement touchée de la response, que du depuis cette pensée ne pût sortir de son esprit, qu'au moins il pouuoit bien se faire qu'il y eust dans les Enfers, vn feu preparé pour les infideles, et qu'en ce cas elle seroit eternellement malheureuse. Enfin au bout de deux mois, elle vient trouuer vn de nos Peres pour luy demander le Baptesme : Tu es vne débauchée, luy dit-il. I'ay enuie de ne le plus estre, répondit-elle, le feu d'Enfer m'a estonné : auant que de venir à toy, i'ay voulu m'éprouuer moy-mesme, et me suis mise dans la pratique de ce que ie veux

faire estant Chrestienne. Ie ne sçay d'où peut venir ce changement, mais ie me suis trouuée toute autre, en ce qui me donnoit le plus d'apprehension de ma foiblesse : ce que i'ay pratiqué deux mois, pourquoy ne pourroy-ie pas le continuer toute ma vie ? Quand maintenant vn ieune homme m'aborde, ie luy dis que i'ay desir d'estre Chrestienne, et qu'il ne doit rien esperer de moy ; si cela me sert de deffense, le Baptesme accroistra mes forces. Pour le faire court, cette nouuelle penitente ayant continué cinq ou six mois dans ses poursuites, auec vne ferueur extraordinaire, on n'a pû la differer plus long-temps en vne si iuste demande : elle a receu auec le Baptesme le nom de Magdeleine.

Vn ieune Huron fort craignant Dieu, qui depuis plusieurs années s'est maintenu dans le Christianisme, auec vne innocence tout à fait aimable, estant sollicité de ses parens à se marier, luy ayant esté demandé s'il connoissoit vne certaine fille qu'on parloit de luy donner pour femme : Ie n'en regarde aucune, respondit-il à vn sien oncle, car ie sçay que Dieu l'a deffendu ; ie destourne ma veuë quand quelqu'vne me paroist au rencontre : qu'on me donne, puisqu'ainsi est, qui on voudra, pourueu qu'on m'asseure qu'elle a desir de mourir en la foy et qu'elle a horreur du peché, nos amitiez seront bien-tost liées, et i'espere que ce ne sera pas pour les rompre legerement et à la façon des infideles, puisque viuans et l'vn et l'autre, dans les desirs de plaire à Dieu, nous tascherons de les rendre immortelles.

Pour finir ce Chapitre, ie diray que nos neges Huronnes ont esté blanches cét Hyuer, de la chasteté d'vn ieune Chrestien, qui sentant en son corps vn feu dont il auoit plus d'horreur que de celuy d'Enfer, et des tentations si puissantes, qu'il luy sembloit que tous les Demons d'impureté le possedassent. Ne sçachant plus quel remede apporter à vn mal qu'il ne pouuoit fuyr, ne pouuant se quitter soy-mesme, enfin transporté d'vn saint desespoir, il courrut dans vn bois prochain, se dépoüilla tout nud, se ietta dans les neges, s'y roulla vn long-temps, les baignant de ses larmes, et poussant ses prieres au Ciel auec tant de ferueur, qu'ayant perdu quasi tout sentiment, ces flammes infernalles se trouuerent entierement esteintes et laisserent son ame aussi vigoureuse apres cette victoire, qu'il trouua son corps abattu, à peine luy restant-il assez de forces pour retourner au lieu dont il estoit party ; encore apres cela ce bon ieune Chrestien n'estimoit pas auoir eu assez d'horreur de cette tentation, et s'accusoit de lascheté de n'auoir pas assez tost eu recours à ce remede.

I'en sçay plus d'vn qui se sont appliquez sur le corps des charbons et des tisons ardens, pour estouffer ce mesme feu d'Enfer, se disans à eux-mesmes, pour surmonter la tentation ; et quoy pourrois-tu malheureux supporter vn feu eternel, si tu ne peux t'appriuoiser à celuy-cy qui n'en est qu'vne foible peinture ?

CHAPITRE V.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

Il y a quelques temps que les principaux Chrestiens de nos Eglises Huronnes, s'estans trouuez de compagnie, se demanderent les vns aux autres, d'où ils se sentoient plus puissamment fortifiés dans leur foy ; et quel, à leur auis, estoit le moyen le plus efficace que Dieu leur eust donné pour resister aux tentations, euiter le peché et viure vrayement en Chrestien. Les vns disoient que sortans de la communion, ils se voyoient tout autres, et sentoient bien que Iesus-Christ estoit le maistre de leur cœur, possedoit leur esprit et les rendoit robustes. Les autres disoient qu'apres la confession, ils estoient tout renouuellés et semblables à vn voyageur qui s'estant déchargé d'vn tres-pesant fardeau, sentoit ses forces reuenir et courroit mesme en vn chemin, duquel

auparauant il n'eust pas pû se retirer. Mais la plupart se trouuerent d'accord que la priere estoit leur plus puissant support ; que de là ils tiroient leur vigueur et leur force, qu'ils s'y sentoient animez tout d'vn autre esprit, et qu'il leur sembloit que s'ils venoient à en perdre l'vsage, ils perdroient bien-tost la crainte du peché et ensuite la foy.

Quoy qu'il en soit, nous voyons que la pluspart estiment la priere, comme la vie de leur esprit et l'ame de leur foy. L'vsage leur en est si frequent et si saint, qu'ils s'accusent d'auoir entrepris quelque chose sans s'estre recommandez à Dieu, de s'estre mis dans le trauail sans luy en auoir offert les premices, et n'auoir pas ietté assez tost leurs pensées en luy, souffrans quelque douleur, receuans quelque iniure, estans saisis d'vne tristesse, accueillis d'vne maladie, ou attaquez de quelque mal.

Non, disoit à ce propos vn Huron tres-pauure, mais tres-riche en sa foy, les Chrestiens seroient les plus malheureux de la terre, s'ils ne sçauoient que Dieu les void, qu'il est témoin de leurs miseres, et qu'il écoute leurs prieres ; mais quand nous pensons que toutes nos tristesses se changeront en ioye, que Dieu nous ayme dans nos plus grandes afflictions et que nous tirerons vn bon-heur eternel de toutes nos souffrances, pourueu que nous les endurions patiemment, le recours que nous auons alors à la priere, nous console dés cette vie, et nous fait aimer comme vn grand bien ce qu'on croit vn grand mal ; ou du moins à la veuë que nous auons du Paradis et de l'Enfer, nous supportons auec douceur les afflictions de cette vie, dans cette pensée veritable que ne deuans pas estre eternelles, elles ne peuuent estre qu'vn petit mal.

Vne pauure Chrestienne estant interrogée si elle offroit à Dieu ses peines : Helas ! respondit-elle, c'est ma seule consolation : pourroit-il bien se faire qu'vn Chrestien qui croit fermement que le peu qu'il endure peut luy valoir vne eternité de bon-heur, s'il le souffre pour l'amour de Dieu, voulust perdre vne si riche recompense, ne souffrant qu'à la façon des infideles et des bestes farouches qui n'ont point la connoissance d'vn vray Dieu ?

Il y en a d'aucuns qui se seruent de leur Chapelet, pour marquer combien de fois ils auront éleué leur cœur à Dieu ; s'efforçans d'aller se perfectionnants de iour en iour en vn exercice si saint, et qui leur paroist si aimable ; et tel se trouuera, qui dans l'espace d'vne nuict aura fait deux cents fois quelque oraison iaculatoire. Quelques-vns estans dans leurs champs de bled d'Inde, afin de renouueller plus frequemment l'offrande qu'ils font à Dieu de leur trauail, prendront pour signal qui leur en doit rafraischir la memoire, quelques arbres deuant lesquels ils passent tres-souuent, et y marqueront sur l'écorce ou bien dessus la terre, vne croix qu'ils adorent chaque fois qu'ils y passent. D'autres se contenteront d'estre fideles à Dieu, autant de fois qu'il les attirera à soy dans le fond de leur ame ; et il se trouuera quelquefois que tel d'entr'eux aura esté quasi tousiours en oraison, sans penser y estre.

Ie n'ay point d'esprit, disoit il y a quelque temps vn excellent Chrestien du Bourg de la Conception, nommé Ioseph Taondechoren : si tousiours ie voulois prier Dieu, ie serois sans cesse auec luy, car ie sens bien que tousiours il attire mon cœur à soy ; ie le luy donne au mesme moment et me contente de cela, mais luy ne s'en contente pas ; ie sens qu'il me dit derechef dans le fond de mon ame, qu'il veut que ie sois tout à luy ; ie luy répond qu'il sçait bien que ie ne veux estre qu'à luy seul, qu'il fasse sur moy ses volontez et qu'il dispose de ma vie : plus ie me donne à luy, plus il me presse de ne pas luy refuser ce qu'il demande. Tout homme qui me traitteroit de la sorte, me seroit importun, et ses empressemens me le rendroient insupportable ; et toutefois ie ne puis et n'oserois me plaindre de la rigueur dont Dieu me traitte : ie voy bien que ce n'est qu'amour et bonté, et qu'il n'y a point en ce monde de plaisir semblable à celuy que ie sens, lors qu'il me laisse le

moins en repos, et me contraint mille fois de luy dire que ie suis tout à luy.

Vn autre, nommé André Ochiendarenouan, nous disoit que la chose vnique en ce monde qui luy donnoit vne plus viue idée du grand bon-heur du Paradis, estoit de penser que si dés cette vie, en disant ces deux mots, Iesus *taiteur*, Iesus ayez pitié de moy, il ressentoit tant de contentemens en son cœur, qu'ils surpassoient tous les plaisirs ensemble que iamais il eust ressenty depuis soixante et dix ans qu'il estoit au monde, il falloit bien que dans le Ciel il y eust des contentemens ineffables, puisque Dieu se reserue alors à nous faire iouyr de ses misericordes, et que les plaisirs que nous goustons, disants à Nostre Seigneur qu'il ait pitié de nous, ne sont que dans l'attente de ce grand bien que nous posséderons dans le Ciel, dont la seule esperance remplit si doucement tout nostre cœur dés cette vie.

Vne bonne Chrestienne, dans vn semblable sentiment, estonna puissamment vne de ses parentes infidele qui l'exhortoit à renoncer au Christianisme, et l'asseuroit qu'il estoit hors de doute que tout ce que nous leur preschions du Paradis n'estoit rien que des fables. Laisse-moy, ie te prie, mourir paisiblement dans mon erreur, respondit cette bonne Chrestienne : quand bien ie serois trompée, ce qui n'est pas, ce seroit vne tromperie bien aimable. Pourquoy veux-tu me rauir vn veritable bien, qui n'est pas seulement dans l'attente, et dont ie suis en possession dés maintenant : car il est vray que l'esperance du Paradis me console dés cette vie et m'adoucit tout ce qui sans cela nous y seroit insupportable.

Vn de nos Peres voyant vn bon homme fort simple, mais excellent Chrestien, qui d'ordinaire passoit vn treslong-temps en ses prieres, luy en demanda la raison. Ce bon homme luy respondit fort simplement, que la cause de cette longueur prouenoit de ce qu'il ne sçauoit pas encore bien prier Dieu, qu'il estoit souuent remply de distractions, et qu'afin que le diable ne gagnast rien sur luy et se lassast de l'interrompre, il recommençoit ses prieres, autant de fois qu'il se voyoit auoir esté distrait. Bien rarement, adioustoit ce bon homme, mon esprit arriue iusqu'à Dieu ; et alors ie ne m'apperçois pas du temps que ie mets en ma priere, car mon cœur est si transporté hors de soy, que ie ne sens ny chaud, ny froid, ny douleur, ny ennuy, et n'ay pas mesme vne pensée des choses de la terre ; mais seulement que Dieu est bon, et qu'il est bon d'estre auec luy.

Le Pere continua à luy demander à quoy estoit semblable ce grand plaisir qu'il ressentoit alors. Ie n'ay rien de semblable, respondit-il, tout ce que i'ay conceu de contentemens en ce monde, n'est rien au prix d'vn seul moment de ces delices que Dieu me fait gouster, ny les festins, ny les richesses, ny les plaisirs, dont i'ay maintenant de l'horreur, et lesquels autrefois i'estimois les plus grands du monde. Si toutefois, adioustoit-il, on me contraignoit de dire quelque chose, ie ne voy rien qui me semble si approchant de ces plaisirs du Ciel, qu'estoit celuy que ie ressentois autrefois estant le plus aspre à la chasse, lors que ie trouuois quelque cerf arresté dans mes pieges, ou ayant terrassé quelque ours que i'auois poursuiuy longtemps auec bien des fatigues.

Le mesme faisant voyage auec son fils, et ayant veu que ce ieune homme passoit l'ennuy de son chemin, chantant quelques airs indifferens : Mon fils, luy dit-il, ie voy bien que Dieu n'est pas le plus grand maistre de ton cœur ; tes pensées seroient toutes à luy, et d'vn temps auquel pas vn ne te peut interrompre, tu en profiterois pour le Ciel : les vents ont emporté ton chant et ont en mesme temps dissipé tes plaisirs ; si tes entretiens eussent esté auec Dieu, la grace que tu eusses acquise par tes prieres, te fust demeurée pour vne eternité.

Dans ce mesme esprit d'oraison, d'aucuns se mettans en chemin, euiteront les compagnies et prendront des routes écartées, afin de s'entretenir auec Dieu et n'estre point interrompus : Car, disent-ils, ce n'est pas icy comme en

France, où ceux qu'on auroit au rencontre, ne nous parleroient que de Dieu. Ces bonnes gens s'imaginent qu'en France tout le monde n'y respire que la sainctelé, que l'entretien des compagnies n'est que de Dieu, que le vice s'y tient caché et n'oseroit paroistre, et qu'il est autant difficile d'y trouuer vne personne débauchée, tout le monde y estant Chrestien, qu'il est icy dans vn monde infidele, d'y rencontrer des compagnies qui n'ayent leurs affections que pour le bien. Quoyqu'il en soit, leur vertu ne manque pas d'épreuue de ce costé là, et ceux qui veulent paroistre tousiours ce qu'ils sont, ont besoin de courage.

Vn Chrestien, s'estant trouué faisant voyage, dans vne cabane d'infideles, où par rencontre on tenoit des discours de raillerie sur nostre foy, fut tenté fortement de ne prier Dieu qu'en secret, le temps du repas estant venu ; mais s'estant apperceu de la tentation, voulant la surmonter, il se mit à crier si haut son *Benedicite*, que toute la compagnie en fut surprise. Cessez de vous estonner, leur dit-il, il faut que vous sçachiez que i'ay esté combattu de deux hontes bien differentes : la premiere estoit de vous autres, dont ie craignois les railleries ; la seconde a esté de moy-mesme, et de Dieu qui me regarde, deuant lequel i'ay eu honte de n'oser paroistre Chrestien : celle-cy a esté la plus forte, et à cause que la premiere me portoit à ne prier Dieu qu'en secret, la seconde m'a poussé à prier Dieu si haut, que tout le monde sceust que ie suis et veux mourir Chrestien, que ce dont vous vous mocquez est ma gloire et le plus grand bon-heur que i'estime en ce monde.

Vne Chrestienne, nommée Marthe Aatio, s'estant trouuée en vn voyage auec quantité d'infideles, n'obmettoit iamais de prier Dieu matin et soir, deuant et apres le repas, et de faire le signe de la Croix sur deux petits iumeaux qu'elle allaitoit, chaque fois qu'elle les faisoit taitter, quoy que les infideles la montrassent au doigt et se mocquassent d'elle. Son mary, qui n'estoit pas Chrestien, se mit aussi de la partie contr'elle, disant qu'elle estoit affamée de prier Dieu, et qu'estant dans leur Bourg, elle courroit aussi viste à la Messe, dés le premier son de la cloche, que si on l'auoit inuitée à vn festin, quittant tout-là, quelque trauail qu'elle eust en main.

Ne croyez pas que ie doiue rougir de ce reproche, répondit cette bonne Chrestienne ; vous pouuiez dire, pour assener mieux vostre coup, non seulement que ie vais aux prieres, comme si on m'auoit inuitée à vn festin, mais que i'y cours encore plus viste : car en effet les festins ne me sont quasi rien, depuis que ie sçais que nous auons vne ame plus precieuse que nos corps. Si vous autres, infideles, quittez tout pour vn bon morceau, sçachez qu'vn bon Chrestien iamais n'aura de honte de tout quitter pour la priere : vous ne songez rien qu'à la terre, et nos pensées sont pour le Ciel.

La mesme allumant du feu, vn matin qu'il faisoit fort froid, remercioit Dieu de ce qu'il auoit creé les forests et les bois, dont les hommes pussent se chauffer. Son mary voulut se mocquer d'elle : Ton pere, luy dit-il, pour lequel tu allumes ce feu, ne te remercie pas, quoy qu'il te voye ; comment es-tu si simple, de remercier Dieu que iamais tu n'as veu ? Ie suis obligée à mon pere, repartit la femme ; et le peu que ie fais en cela pour luy, n'est pas considerable ; mais les faueurs que Dieu nous fait sont continuelles, et luy n'a pû rien receuoir de nous qui l'oblige à nous faire tant de bien : c'est assez que nous sçachions qu'il nous entend et qu'il nous void, quoy que nous ne le voyons pas, afin d'estre obligez à luy faire nos remerciemens.

A ce propos, ie me souuiens d'vne repartie, autant pleine d'esprit que de foy, que fit il y a quelque temps vn Chrestien, nommé Charles Ondaaiondiont, au blaspheme d'vn infidele. Cét infidele reprochoit aux Chrestiens que si Dieu estoit tout-puissant et si ialoux de son honneur, il deuoit s'estre rendu visible, afin d'estre reconnu ce qu'il

est ; et qu'il eust deu d'vn costé ouurir son Paradis à nostre veuë, et de l'autre l'Enfer ; afin qu'en effet on eût redouté ses menaces et desiré ses recompenses, qui alors nous eussent paru veritables et n'eussent point laissé nostre esprit dans le doute ; mais que Dieu s'estant tenu caché, ou il manquoit d'amour pour nous et ne recherchoit pas d'estre honoré des hommes, ou que plus tost il falloit conclure de là, qu'il n'estoit point de Dieu au monde, et que nostre foy ne subsistoit que dans l'erreur.

O mal-heureux, luy repartit ce bon Chrestien, si tu estois aueugle, tu dirois donc qu'il n'y a point de Soleil dans le Ciel ? mais plus tost ne deurois-tu pas croire ceux qui le voyent, et tascher de recouurer la veuë, afin de iouïr d'vn semblable bon-heur ? Quittez vos vices et la corruption de vos mœurs ; alors vous cesserez d'estre infideles et vous auouërez auec nous, que vrayement il y a vn Dieu ; vous l'aimerez plus que ses recompenses, et vous iugerez raisonnable, que quiconque est si osé de l'offenser, merite des peines eternelles.

Mais quoy, luy repliqua cét infidele, auez vous donc la veuë de ce Dieu que vous adorez ? Non, luy respondit le Chrestien ; mais nous voyons toutes les choses de ce monde qu'il a creées, et nous pouuons aussi peu douter qu'il est vn Dieu, qu'vn homme sage pourroit douter que le Soleil est dans le Ciel, lors qu'il est couuert de nuées, et qu'il éclaire ce bas monde, quoy qu'on ne le voye pas : nous le verrons à découuert lors que les nuages seront dissipez, que nos ames seront dépoüillées de leurs corps.

Mais pourquoy ne s'est-il pas dés maintenant rendu visible ? Afin, respondit le Chrestien, que des personnes corrompuës comme vous, ne pussent pas le voir.

Les anciens du païs estoient assemblez cét hyuer pour l'election d'vn Capitaine fort celebre. Ils ont coustume en semblables rencontres de raconter les histoires qu'ils ont appris de leurs ancestres, et les plus éloignées, afin que les ieunes gens qui sont presens et les entendent, en puissent conseruer la memoire et les raconter à leur tour lors qu'ils seront deuenus vieux, pour ainsi transmettre à la posterité, l'histoire et les annales du pays, taschans par ce moyen de suppléer au defaut de l'escriture et des liures qui leur manquent. On presente à celuy duquel on desire entendre quelque chose, vn petit faisceau de pailles d'vn pied de long, qui leur seruent comme de ietons pour supputer les nombres et pour aider la memoire des assistans, distribuant en diuers lots ces mesmes pailles selon la diuersité des choses qu'ils racontent.

Le rang estant venu à vn vieillard Chrestien de raconter ce qu'il sçauoit, il commence à deduire la creation du monde, des Anges, des Demons, du Ciel et de la terre, auec vne suspension pleine d'esprit, qui tenoit en attente toute son assistance, estant bien auant en matiere, et toutefois n'ayant pas encore nommé le nom de celuy qui auoit fait ce grand chef-d'œuure. Lors qu'il vint à le nommer et dire que Dieu, que les Chrestiens adorent, estoit le Createur du monde, le plus ancien Capitaine des assistans luy arrache les pailles des mains, luy impose silence et luy dit qu'il a tort de raconter les histoires des François, et non pas celles des Hurons ; mais que luy va raconter la pure verité, et comment il est arriué que la terre qui estoit submergée dans les eaux, en ait esté poussée dehors, par vne certaine Tortuë d'vne prodigieuse grandeur, qui la soustient et qui luy sert d'appuy ; sans lequel la pesanteur de cette terre la feroit abismer derechef dans les eaux, et causeroit en ce bas monde vne desolation generalle de tout le genre humain.

Ce bon Chrestien, auquel on auoit imposé silence, et qui exprez auoit attendu à faire paroistre son zele, ayant donné quelque temps audience à la fable de ce Capitaine infidele, luy arrache aussi à son tour les pailles de la main : Tay-toy toy-mesme, luy dit-il, i'ay voulu t'écouter et me suis teu sans resistance, croyant que tu nous deusse enseigner quelque chose de meilleur,

et aussi veritable que ce que ie disois ; mais voyant que tu ne racontes que des fables qui n'ont point de fondement que le mensonge, i'ay plus de droit de parler que toy. Où sont les escritures qui nous fassent foy de ce que tu dis ? Estant permis à vn chacun de controuuer ce qu'il voudra, est-ce merueille que nous ne sçachions rien de veritable, puisque nous deuons auouër que les Hurons ont esté menteurs de tout temps ? Mais les François ne parlent point par cœur, ils conseruent de toute antiquité les liures Saints, où la parole de Dieu mesme est escrite, sans qu'il soit permis à aucun d'y alterer le moins du monde, s'il ne vouloit s'exposer à la confusion de se voir démenty de toutes les nations de la terre, qui cherissent cette verité plus qu'ils n'ont d'amour pour la vie.

Vn Magicien des plus fameux de ce païs, apres auoir vomy mille blasphemes contre Dieu, se vantoit insolemment qu'il estoit en son pouuoir de procurer les pluyes en temps de secheresse, les arrester lors qu'elles seroient trop abondantes, d'empescher les gelées qui pourroient nuire à leur bled d'Inde ; en vn mot il se faisoit l'arbitre des saisons de l'année, pourueu qu'on eust recours à luy et qu'on rendît hommage au Demon qu'il inuoque. Ce superbe voyant qu'vn Chrestien là present, ne témoignoit pas comme les autres aucune marque d'étonnement au recit de tant de merueilles, il le prit à party et luy dit assez grossierement qu'il estoit sans esprit, de n'admirer pas son pouuoir, et que c'estoit vne marque de sa folie de s'estre fait Chrestien.

En effet, luy repartit doucement le Chrestien, ie n'ay eu que de la compassion pour toy, entendant ton discours ; ie ne suis pas toutefois opiniastre, et suis prest d'admirer tes merueilles, pourueu que ie les voye. Fais naistre icy vne montagne, à la veuë de tout le monde qui nous entend ; alors i'auoüeray que vrayement ton pouuoir est grand ; mais si tu ne le peux pas faire, laisse moy adorer celuy seul qui a fait toutes les montagnes. Enseigne nous icy les principes de ta sagesse, nous verrons si elle est plus adorable que la sienne. Du moins si tu sçais ses commandemens, tu auoüeras qu'ils sont plus equitables que les tiens. Ce pauure Magicien fut contraint de se retirer auec sa confusion, et depuis n'y est pas retourné.

Mais ce qui estonne le plus les infideles en semblables rencontres, est qu'ils voyent que plusieurs, qui leur sembloient auparauant des esprits assez mediocres, paroissent tout changez lors qu'ils sont deuenus Chrestiens. Et en effet la foy éclaire beaucoup vn esprit, le soustien d'vne bonne cause fournit la bonté des raisons, et nos Sauuages prennent assez aisément vne tres-sainte liberté, lors qu'estans deuenus Chrestiens, ils pensent qu'ils n'ont plus à craindre en ce monde que Dieu et le peché.

Voicy vn trait de foy qui m'a pleu. Nous auions icy auerty quelques-vns d'vne eclipse de Lune, qui arriua le trentiesme de Ianuier, et dont le commencement nous parut à dix heures et quarante six minutes. I'estois alors dans le Bourg de la Conception. On ne manque pas de sortir des cabanes, pour voir si en effet l'eclipse seroit telle que nous l'auions predite. Vn bon Chrestien se mit à prier Dieu durant tout ce temps-là. Le lendemain les autres luy demandans pour quoy il n'estoit point sorty pour voir vne eclipse si remarquable ? Parce, respondit-il, qu'il m'est venu alors dans la pensée que Dieu ne nous auoit point inuité à aller voir les eclipses ; mais bien qu'il nous auoit promis qu'il auroit plus d'amour pour nous, plus nous donnerions de temps à la priere. A quoy repliquant vn autre Chrestien, que pour luy il l'estoit allé voir à dessein de se confirmer dans la creance qu'il auoit, que ce que nous leur enseignions de la future resurrection, se trouuera vn iour autant veritable que ce que nous leur auions predit de cette eclipse auant qu'elle parut : Et moy, respondit le premier, ie croy si fermement tout ce que Dieu a reuelé, et ce qu'on nous enseigne des choses de la foy, que ie n'ay point besoin d'aller

mandier dans la Lune aucun motif de ma creance. Si nous croyons ce qu'on nous dit des villes et des richesses de la France, sans iamais en auoir rien veu, pourquoy ne croiray-ie pas ce que Dieu a reuelé du Paradis, et qu'vn iour nous ressusciterons. Il faut que ceux qui nous viennent enseigner en soient plus asseurez, que des choses qu'ils ont veu en France ; puisque ce n'est que dans la veuë du Paradis qu'ils ont abandonné leurs parens, leur patrie et tout ce qu'il peut y auoir de plus aimable au monde pour venir icy auec nous traisner vne vie miserable.

Le Pere François Ioseph Bressany, que nous attendions depuis quatre ans, arriua enfin icy aux Hurons au commencement de l'Automne dernier. S'il n'eust point esté pris captif des Iroquois en son premier voyage, il sçauroit desia la langue Huronne et seroit vn ouurier formé ; mais il faut auoüer que les prouidences de Dieu sont aimables. Les cruautez que luy ont veu souffrir aux Iroquois quelques Hurons qui en sont échappez, et ses mains mutilées, ses doigts couppez l'ont rendu meilleur Predicateur que nous ne sommes, dés le point de son arriuée, et ont seruy plus que toutes nos langues, à faire conceuoir plus que iamais à nos Chrestiens Hurons les veritez de nostre foy.

Il faut, disoient les vns, que Dieu soit bien aimable et merite vrayement luy seul d'estre obey, puisque la veuë de mille morts et des supplices mille fois plus effroyables que la mort, ne peuuent arrester ceux qui nous viennent annoncer sa parole. S'il n'y auoit vn Paradis, disoient les autres, pourroit-il se trouuer des hommes qui trauersassent les feux et les flammes des Iroquois pour nous retirer de l'Enfer, et nous mener auec eux dans le Ciel ? Non, s'écrioient plusieurs, ie ne suis pas capable d'estre tenté sur les veritez de la foy ; ie ne sçay ny lire ny escrire, mais ces doigts que ie voy tronçonnez sont la response à tous mes doutes : car ie ne puis douter que celuy-là ne soit bien asseuré de ce qu'il vient nous enseigner, qui, ayant essuyé de si horribles cruautez, s'y est exposé pour la seconde fois aussi gayement que s'il n'auoit trouué dans son premier voyage que des delices en son chemin. Monstre-nous seulement tes playes, adioustent-ils au Pere ; elles nous disent plus efficacement que tu ne pourras faire quand tu sçauras entierement parler de nostre langue, que nous deuons seruir et adorer celuy dont tu attends vn iour qu'il te rendra et la vie que tu as exposée si franchement pour luy, et les doigts qu'on t'a bruslez si cruellement, en venant icy pour son seruice. C'est ainsi que la prouidence de Dieu tire sa gloire de nos pertes, et que la foy de ces bons Neophytes va s'affermissant de soy-mesme, trouuant de iour en iour de nouueaux motifs de croire les veritez que nous venons leur annoncer.

René Tsondihouanne, parlant vn iour du tres-saint Sacrement en vne assemblée de Chrestiens : Oüy, mes freres, leur disoit-il, croyons sans aucun doute que Iesus-Christ est en l'Hostie, qu'il est proche de nous et dedans nous, lors que nous communions. Il s'est voulu cacher comme vn enfant nouuellement conceu dans le ventre de sa mere. Si la mere ne croyoit pas que son enfant eust vie, lors qu'il est caché à ses yeux et qu'elle eust trop de curiosité pour le voir auant terme, iamais elle ne le pourroit voir que mort et se feroit mourir soy-mesme : ainsi quiconque refusera de croire que Iesus-Christ est en l'Hostie, s'il ne le void, iamais ne meritera de le voir. Attendons que luy-mesme veuille se découurir, et alors nons l'enuisagerons auec autant de ioye qu'vne mere void son enfant, dont elle a patiemment attendu les momens sans les precipiter.

Cette pensée me surprit beaucoup, l'entendant de la bouche de ce bon Chrestien ; mais ce qui m'estonne le plus, et ce qui me seroit incroyable, si ie ne le voyois de mes yeux, est ce que ie puis asseurer auec verité que telles pensées viennent pour la pluspart d'elles-mesmes à ces bonnes gens, sans que iamais ils les ayent entenduës d'ailleurs. Ce qui me fait auoüer que vrayement

leur foy est vn ouurage de Dieu seul, et que sa main n'est pas raccourcie en ce monde nouueau, aussi peu que dans le reste de la terre.

En passant ie diray que nos Chrestiens ne trouuent aucune peine à croire le mystere du tres-saint Sacrement. Les doutes leur viennent quasi vniquement touchant les veritez du Paradis, de l'Enfer et de la Resurrection. Depuis que i'ay creu que ie ressusciteray, nous disent la pluspart, ie n'ay aucune peine à croire le reste des veritez de nostre foy : celuy qui peut ramasser les parties dissipées d'vn corps reduit en cendre, n'a plus rien qui luy soit impossible.

En suitte d'vne foy si viue, on ne pourroit croire sans le voir quelle est l'innocence de la pluspart de ces bons Neophytes et l'horreur qu'ils ont du peché, iusques-là que plusieurs nous demandent souuent, si c'est vne chose possible de croire vn Paradis et vn Enfer, et auec cela pecher mortellement. Si qu'ayans veu quelque Chrestien commettre quelque faute notable, nous en venans faire le rapport, au lieu de nous dire qu'ils ont veu son peché : Helas, nous disent-ils, vn tel a auiourd'huy perdu la veuë du Paradis et de l'Enfer ; il s'est oublié de sa foy et qu'il y a vn Dieu ; nous l'auons veu reduit au rang des infideles qui croient que nostre foy ne soit rien que des fables.

Il y a enuiron trois ans, qu'vn Capitaine des plus considerables de tout le pays, nommé Maurice Hotiaouitaentonk du Bourg de la Conception, se fit Chrestien. Tout le pays est estonné de voir le courage et la constance de cét homme en sa foy, et plus encore son innocence qui se conserue entiere au milieu des occasions continuelles qui l'inuitent au peché. Quelques Chrestiens luy demandoient vn iour comment il pouuoit viure au milieu de tant de dangers auec vne si grande innocence. Mes freres, leur dit-il, la riuiere qui descend d'icy à Quebek n'est rien que precipices, et toutefois nous y faisons peu de naufrages parce que nous sommes toûiours sur nos gardes, et à chaque pas nous craignons de perdre et nos biens et nos vies. Plus qu'vn canot est chargé des marchandises precieuses, plus on a l'œil à esquiuer les rochers et les gouffres qui s'y rencontrent. Depuis que i'ay receu le sainct Baptesme, tout mon thresor est dans mon cœur, et ma foy sont mes plus aymables richesses. Je redoute plus le peché que nous ne craignons les naufrages ; à chaque pas ie songe que i'ay beaucoup à perdre et que ie conduis vn foible vaisseau, mais chargé toutefois des richesses qui viennent du Ciel ; ie preuoy les dangers, ie prie Dieu qu'il m'assiste, ie me defie de moy et me confie en sa bonté, et iamais ne me croiray en asseurance que ie ne sois arriué dans le Ciel. Qui n'auroit rien ou peu de chose à perdre, tomberoit assez aisément.

Nous auons commencé cette année, durant le Caresme, d'exposer à nos Chrestiens l'Euangile de chaque iour, et les fruits nous en ont paru tres-sensible. Vn bon vieillard ayant entendu l'Euangile de la femme adultere, ne pût pas reprimer ny ses cris ny ses larmes. Les assistans en sont émeus d'vne saincte frayeur ; mais ce bon homme, ne songeant à rien qu'à Dieu, s'abandonnoit à sa douleur auec autant de liberté que s'il eust esté seul. Estant reuenu à soy, on l'interrogea quelle chose l'auoit touché ? La souuenance, respondit-il, des pechez que ie commettois auant que de connoistre Dieu ! O que ne sçauois-ie point lors qu'il me voyoit, iamais ie n'eusse eu le cœur de l'offenser. I'ay senty dans le fond de mon ame qu'il me disoit le mesme qu'à la femme adultere, qu'il ne me condamneroit pas pour ce qui est de ma vie passée : et le moyen de contenir ses larmes, de voir apres tant de pechez, que nonobstant il veut m'aimer et me faire misericorde, autant que si i'eusse employé toute ma vie en son amour ?

Vn autre s'estant laissé tomber en quelque faute de surprise, vint trouuer dés le point du iour celuy de nos Peres qui l'instruisoit. Ie te prie d'auoir pitié de moy, luy dit-il, et de m'effacer au plus tost mon peché : i'ay passé toute la nuict en prieres et en larmes sans

auoir pris vn moment de sommeil. Ceux de ma cabane qui ont veu mon peché, ont esté témoins de mes larmes ; mais Dieu que i'ay offensé a connu celles de mon cœur qui ont esté les plus ameres : i'espere qu'il me fera misericorde.

Ayant receu l'absolution, il fit festin dés le iour mesme, auquel il appella les Capitaines infideles, ses parens et tous ceux qui auoient esté ou la cause ou témoins de sa cheute. Ie vous ay assemblez, leur dit-il, pour vous faire sçauoir les regrets que i'ay de ma faute, et que si i'ay peché, i'ay appris qu'vn Chrestien ne peut plus auoir de repos, ayant offensé Dieu pour aggréer aux hommes : sçachez que de ma vie ie ne suis plus pour obeïr en rien, de ce que vous, et qui que ce soit, me demandera contre Dieu.

Les larmes sont si rares en ces pays, pour ce qui est des hommes, que ie ne me souuiens pas depuis pres de neuf ans que ie vis parmy les Sauuages, en auoir veu aucun pleurer, sinon dans des sentimens de pieté, et d'vne componction si viue qu'il faut auoüer que la grace est plus puissante sur vn cœur animé de Dieu que toute la nature.

A propos de cét esprit de contrition, ie me souuiens d'vn auis que nous donna vn bon Chrestien, nommé Pierre Ahandation, qui m'a paru considerable. Nous leur recommandons souuent vne priere dans laquelle estoit renfermé vn acte de contrition. Si vous nous connoissiez dans le fond de nos ames, nous dit ce bon Chrestien, vous ne nous diriez pas que pour haïr plus parfaitement nos pechez, il faille plus tost se seruir d'vne priere que d'vne autre : ce n'est pas icy comme en France, où vous faites conscience de mentir, mesme aux hommes ; mais icy nous sommes accoustumez de tout temps au mensonge, et en suitte vous deuez craindre que nous ne mentions à Dieu mesme, luy disans faussement que nous detestons nos pechez à cause qu'ils offensent sa bonté vniquement aimable, quoy qu'en effet nostre cœur ait encore son attache au peché, ou qu'au moins nous ayons plus de crainte du feu d'Enfer, que nous n'auons de veritable amour pour Dieu. Mais plustost, sans nous donner aucune forme de priere, dites nous que nous detestions nos pechez de tout nostre çœur et de toutes nos forces, et que Dieu ne regarde pas sur nos levres, mais qu'il penetre dans le fond de nos ames sans qu'aucun le puisse tromper : alors ne nous contentans pas d'vne priere qui sortiroit de nostre bouche, mais employant tous les efforts de nostre cœur à haïr sans feintise l'énormité de nos pechez, Dieu nous fera, ie croy, misericorde, et nous efforçant de l'aymer, il nous donnera la grace de l'aymer tout de bon.

Finissons ce Chapitre par les sentimens d'vne mere en la mort d'vn enfant qu'elle auoit vnique. Mon Dieu, luy disoit-elle, ie ne puis me plaindre de vous : mille fois ie vous ay offert et ma vie et celle de ce mien enfant que i'ayme plus que moy ; si vous preniez et l'vn et l'autre, ie verrois la fin de mes maux, et la mort me seroit aussi douce qu'elle me semble maintenant amere. Mais s'il vous plaist vous contenter de la moitié de mon offrande, que puis-ie dire en ma douleur, sinon que vous estes le maistre et que c'est à nous d'obeïr. Ce m'est assez que ie viue dans l'esperance qu'vn iour vous me ferez misericorde dans le Ciel, afin que ie croye dés maintenant que tout ce qui me peut arriuer en ce monde, venant de vostre part, ne peut estre que par amour et pour mon bien.

Non, disoit d'autres fois cette pauure mere affligée, ie croy que Dieu me veut éprouuer de la sorte afin de me contraindre de recourrir à sa bonté. Hors l'affliction, i'estois comme assoupie, et souuent ie m'oubliois de luy : du depuis, ie ne songe qu'à luy à cause qu'en luy seul ie retrouue le soulagement de mes peines. D'autres fois elle se disoit à soy-mesme dans le plus fort de sa douleur : Puisque Dieu preuoyoit que ma fille deuoit mourir auant l'vsage de raison, pourquoy l'auoit-il renduë si aimable ? Pourquoy ne la prit-il à soy déslors qu'elle parut au monde et qu'elle eut receu le Baptesme ? Ma douleur en

eust esté plus supportable, et mon enfant eust esté plus tost dans le Ciel ; mais sans doute qu'il a voulu que mon amour creust auec elle, afin que me la rauissant, ce me fust vn coup plus sensible. Apres tout, disoit-elle, que ses saintes volontez soient faites ; ie desire qu'elles soient les miennes, et m'y soûmets de tout mon cœur.

Le sentiment de Ioseph Taondechoren, oncle de cette pauure mere affligée, ne me paroist pas moins aimable ; lors qu'apres la mort de deux de ses petits enfans, luy estant demandé en quel estat estoit son cœur, il respondit, que depuis qu'il estoit Chrestien, il n'auoit iamais ressenty la mort d'aucun de ses parens, si bien leurs douleurs et leurs maladies, ausquelles il ne pouuoit ne pas compatir ; mais qu'aussi-tost qu'il les auoit veus morts, sa douleur auoit entierement cessé, dans la pensée qu'ils alloient estre heureux dans le Ciel, qu'ils prenoient le deuant d'vn chemin qu'il esperoit faire luy mesme, et qu'au iour de la Resurrection, Dieu les reüniroit tous ensemble pour iamais plus ne se voir separez.

CHAPITRE VI.

Prouidence de Dieu sur quelques particuliers.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire le choix de ses éleus, et nous voyons en ces pays autant qu'en lieu du monde, que sa prouidence est si forte dans ses conduites et si douce dans son execution, qu'aucun ne perira de ceux qu'il a voulu estre l'obiet de ses misericordes, fussent-ils seuls au milieu des tenebres, et en vn lieu abandonné de tout secours.

Quantité de captifs Iroquois que nous auons baptisez au moment de leur mort, nous en font foy, lors qu'au milieu des flammes ils ont trouué la vie et se sont veus enfans de Dieu, heureux dans leur malheur, dans lequel cette diuine prouidence les auoit amoureusement engagez pour tirer leur salut de leur perte.

Il y a sept ou huict ans que nous auions icy baptisé vn Andastoëronnon (ce sont peuples de la langue Huronne, qui demeurent à la Virginie, où les Anglois ont leur commerce). Depuis ce temps-là, cét homme estant retourné en son pays, nous croyons que sa foy eust deu estre estouffée au milieu de l'impieté qui y regne, et n'ayant plus aucun support au milieu d'vne nation tout infidele, et tellement éloignée de nous, que mesme nous n'auons pû depuis cinq ou six ans en sçauoir aucune nouuelle.

Cét hyuer nous auons appris d'vn Huron qui en est retourné, que la foy de cét homme estranger est aussi vigoureuse que iamais, qu'il en fait profession publique, et continuë en son deuoir autant que s'il viuoit parmy vn peuple tout Chrestien. Nous luy auions donné en son Baptesme le nom d'Etienne, son surnom est Arenhouta.

Le Pere Iean de Brebeuf, alla sur la fin de l'Automne en vn lieu nommé Tangouaen, où demeurent quelques Algonquins et où quelques cabanes de Hurons se sont refugiées pour y viure plus à couuert des incursions des Iroquois : car c'est vn pays écarté et entourré de tous costez de lacs, d'estangs et de riuieres, qui font ce lieu inaccessible à l'ennemy. Ce fut vn voyage extremement penible au Pere et à vn ieune homme François qui l'y accompagnoit ; mais leur consolation surpassa de beaucoup leurs peines, de trouuer au milieu de ces forests perduës et de ces vastes solitudes, vne petite Eglise qu'ils estoient allez visiter, ie veux dire vne famille entiere de Chrestiens, qui trouuent Dieu dedans ces bois, qui y viuent dans l'innocence, et qui receurent ces deux hostes comme enuoyez du Ciel. Le chef de la famille, sa femme et leurs enfans ne pouuoient se contenter de ioye, de voir que leur cabane se faisoit la maison de Dieu. Tous firent deuotement les deuoirs de Chrestiens, y receurent les Sacremens, et estimerent comme sacrez

tous les momens d'vne visite si heureuse : aussi pour les remplir vtilement, tous leurs discours ne furent rien que du Ciel ; ils proposent leurs doutes au Pere, ils le tourmentent auec amour et de iour et de nuict, ils l'importunent saintement, et quelque fatigué qu'il puisse estre, d'vn voyage de cinq ou six iours, à peine luy veulent-ils permettre deux ou trois heures de repos. Echon, luy disent-ils (c'est le nom que donnent les Hurons au Pere), tu es venu icy pour nous ; nous sommes affamez, c'est à toy à nous rassasier et nous faire festin : tes discours nous donnent la vie, Dieu parle auec toy, et il nous dit au cœur ce qui sort de ta bouche.

Le Pere ayant passé quelques iours en cette solitude, fut pressé de haster son retour, craignant d'estre surpris des glaces et de l'hyuer qui commençoit, et qui en effet l'arresta en chemin et le mit en danger de mourir et de faim et de froid, et de perir dans les lacs et riuieres qu'ils auoient à passer. Ce ne fut pas sans de bien grands ressentimens de part et d'autre, que se fit cette separation ; mais le Pasteur qui a vn troupeau dispersé, est obligé de ne pas s'arrester en vn lieu ; il doit ses peines également à toutes ses brebis ; et en de semblables rencontres, nous auons la consolation de sçauoir et de voir par effet, que Dieu, qui seul est le grand maistre du troupeau, supplée en nostre absence et que ses graces et ses lumieres ne manquent point à ceux qui entendent sa voix, qui l'ont suiuie et qui veulent luy estre fideles.

Ie dois icy rapporter entre les prouidences de Dieu, celle qui nous a paru en l'appel à la foy, de deux Athistaëronnon, c'est vne nation de la langue Algonquine extremement peuplée, que nous appellons la Nation du Feu, qui iamais n'ont veu aucun European et où iamais le nom de Dieu n'a penetré ; mais il falloit qu'elle rendist hommage à Iesus-Christ, et luy offrist quelques premices de ce que nous esperons qu'elle sera vn iour toute Chrestienne. Dieu seul en connoist les momens, et nous les attendrons auec patience, puisque c'est son affaire plus que la nostre. Cependant il nous a choisi entre mille deux ieunes hommes de cette nation, qu'il a tirez de leur pays, et qu'il a appellez à la foy par des voyes toutes pleines d'amour. Nous auons donné à l'vn le nom de Louys ; le second s'appelle Michel, du nom de la Mission de Sainct Michel dans laquelle il demeure, son surnom est Exouaendaen.

Ils sont tous deux captifs de guerre, qui ayans esté pris assez ieunes, ont esté conseruez en vie et ont trouué en ce pays le bon-heur de la foy, qui leur fait cherir leur captiuité plus que iamais ils n'ont senty d'amour pour leur patrie. Sur tout la conduite de Dieu sur le second nous a paru aimable.

Il fut touché au cœur dés la premiere fois qu'il entendit parler de Dieu ; mais comme ceux qui l'auoient adopté pour fils, estoient tous infideles, nous ne nous hastions pas de luy parler si tost du Baptesme, crainte qu'il n'y fust pas assez saintement disposé ; et luy n'osoit le demander, s'en estimant indigne, ou du moins ne iugeant pas qu'estant vn pauure abandonné, nous voulussions ietter les yeux sur luy pour vne grace dont il voyoit que nous témoignions tant d'estime. Il tombe là dessus malade d'vne langueur qui l'alloit consommant, et d'vne espece de paralysie, qui nous obligea de luy parler comme à vn homme qu'il falloit au plus tost disposer pour le Ciel. Ce sont, respondit-il, les desirs de mon cœur ; et si vous attendez à me baptiser que ie meurre, volontiers ie verray la mort auiourd'huy pour me voir au plus tost Chrestien.

Ses pensées depuis son Baptesme, n'estoient plus que du Ciel, il ne goûtoit que nos mysteres et n'aimoit plus d'autres entretiens sinon de Dieu. Sa maladie alloit tousiours croissant, et pour luy rauir dans le plus fort de ses miseres, l'vnique consolation qui luy restoit en terre, Dieu permit que le Pere qui auoit soin de cette Mission, fut obligé de s'en absenter bien long-temps, sans que nous puissions y suppléer par vne autre voye, plusieurs de nos Peres estans tombez en mesme temps

malades, et les autres necessaires autre part. Durant tout ce temps-là, ce pauure languissant fut tellement abandonné des parens mesmes qui l'auoient adopté, que tres-souuent il passoit les iournées entieres sans auoir rien de quoy manger, non pas mesme quelquesfois de l'eau pour esteindre sa soif, durant les ardeurs plus excessiues de l'Esté. Dieu mesme qui se cache souuent à ceux qu'il aime dauantage, sembla se retirer de luy, ou au moins il ne voulut pas qu'alors ses graces luy fussent si sensibles.

En cét abandon si extreme, vne tristesse le saisit, qui le mit quasi au desespoir, n'ayant pas mesme vn homme auquel il peust se plaindre de son mal. Pour lors il ietta ses yeux vers le Ciel, et se ressouuenant de Dieu, il luy dit d'vne voix plaintiue, et vous aussi mon Dieu, voulez vous donc m'abandonner? A ce mesme moment il entendit comme vne voix interieure, qui luy dit pour response : Michel, ne te mets pas en peine des miseres de ton corps, souuiens-toy que ta demeure eternelle n'est pas icy, mais dans le Ciel. A ces paroles il se sent tout d'vn coup consolé et tous ses ennuis dissipez, et dit par apres au Pere qui le retourna visiter, qu'alors vrayment Dieu auoit pris possession de son cœur, qu'alors il auoit commencé vrayment de le connoistre, et que tousiours depuis il n'enuisageoit ses miseres qu'auec ioye, se souuenant qu'en effet il seroit heureux dans le Ciel.

Sur tout il auoit conceu vne affection tres-tendre enuers la Sainte Vierge et ne manquoit pas vn iour de reciter son Chapelet, mesme dans le plus fort de son mal.

Dans les discours qu'on luy auoit tenus, il auoit esté fort touché des guerisons miraculeuses qui se font à Nostre Dame de Laurette, et on luy auoit dit qu'en nostre maison de Sainte Marie, nous y gardions vne tres-belle image de cette Sainte Vierge. En suitte de cela il conceut vne viue esperance que s'il pouuoit s'y traisner ou y estre apporté, il y esprouueroit les misericordes de Dieu. Il prend son temps vn iour d'Esté, et se hazarde à faire ce qu'il n'auoit pas entrepris depuis deux ans : il sort de son Bourg, et se traisne le mieux qu'il peut, tantost à quatre pattes, tantost sur des potences ; mais les forces luy manquent bien-tost. Il s'adresse à la Sainte Vierge, et selon qu'il va redoublant ses prieres, il sent ses forces reuenir auec vn surcroist de confiance et de courage. Enfin il arriue chez nous, ayant employé plus de quinze heures à faire trois lieuës de chemin.

Entrant dans nostre Chapelle, son cœur est tout remply de ioye. C'est icy, pense-il la maison de Dieu : c'est icy qu'il me fera misericorde ; mais toutefois il n'ose demander la santé. Mon Dieu, dit-il, vous estes tout-puissant, faites vos volontez et n'ayez pas d'égard aux miennes. Mais ie croy et ne doute point que vous ne puissiez me guerir. C'estoit là toute sa priere, qu'il repetoit sans se lasser, auec vne ferueur et vn respect qui en donnoit à tous ceux qui le consideroient.

Quoy qu'il en soit, l'effet de sa priere nous fit paroistre qu'elle auoit esté exaucée : il se trouua parfaitement guery, et ce qu'il estima luy mesme plus que sa guerison, il fut alors si éclairé et si remply de Dieu, que iamais il n'auoit veu la foy si belle, iamais n'auoit veu si clairement la vanité de cette vie, iamais n'auoit tant estimé le bon-heur qu'il possedoit d'estre Chrestien : aussi estoit-ce de ces graces interieures dont il se conioüist auec nous et dont il remercioit Dieu, plus que de sa santé.

Il retourna en son Bourg dés le lendemain, sans baston et sans ayde, d'vn pied et d'vne démarche aussi ferme, que si iamais il n'eust eu aucun mal ; et du depuis, sa constance, son zele, sa deuotion, et l'amour qu'il a pour ceux qui l'enseignent et qui luy ont appris, dit-il, à connoistre son Dieu, en vn mot sa vie exemplaire et vrayement digne d'vn Chrestien, en vn aage dans lequel la nature n'a de pente qu'à la débauche, tout cela nous fait esperer qu'il n'en demeurera pas là et qu'il pourra vn iour estre Apostre de son pays, et porter vn feu plus diuin dans la nation du Feu.

Quelques-vns se rangent à la foy quasi d'eux-mesmes ; les autres ne se rendent qu'apres de longues resistances : les vns en recherchent long-temps l'entrée, et auec bien des peines, les autres se verront dans le Ciel par vn rencontre inopiné et comme par hazard. La prouidence de Dieu est égale pour tous, mais elle nous paroist plus aimable en ceux-cy, à cause que nous y voyons ie ne sçay quoy de plus diuin.

La conuersion d'vn bon vieillard aagé de quatre-vingts ans, du Bourg de saint Joseph, est de ce nombre. Vn de nos Peres estant en vne cabane d'infideles, entend sonner la cloche, qui appelloit les Chrestiens à la Messe : Il faut, dit-il, que i'aille aux prieres ; et adiouste en riant, pour vn tel (nommant ce vieillard) il n'a pas enuie d'y venir. Pour quoy non, respond l'infidele ? ça que i'aille auec toy ! Le Pere est surpris de voir cét homme qui le suit, et se presente pour entrer auec les Chrestiens ; mais comme il croit que ce ne soit qu'vn trait de gaillardise, il le renuoye pour vne autre fois. Le vieillard attend patiemment à la porte, et la Messe finie, demande qu'on ait pitié de luy et qu'au moins on luy apprenne quelque mot de priere. Le soir il se represente et continuë sans se lasser des delays qu'on luy apportoit. Enfin sa constance luy fait trouuer entrée au lieu destiné pour les Catechumenes. La feste de Noël estant venuë, cét homme presse qu'on le baptise : le Pere voulant éprouuer dauantage sa foy et differer plus long-temps son Baptesme, le renuoye à nostre maison de saincte Marie, s'il desire estre baptisé, c'estoit l'obliger à vne condition impossible au iugement du Pere, l'engageant à faire vn chemin de cinq ou six lieuës, dans le temps le plus rigoureux de l'année et par des neiges haultes de trois et quatre pieds, d'où souuent les ieunes gens les plus robustes ont peine de se retirer. Mais la foy de ce bon vieillard luy donna des forces, et toutes ces montagnes de neiges ne peurent esteindre sa ferueur.

Se voyant baptisé, il ne songe plus qu'à la mort ; il quitte les festins et les autres diuertissemens les plus licites, craignant de s'y voir engagé en quelque faute de surprise ; ses pensées ne sont que de Dieu, taschant d'apprendre les prieres et se faisant instruire auec vne simplicité d'enfant, quoy que ce fust vn homme d'excellent iugement et de consideration parmy les siens. Sa memoire luy estant infidele, en vn aage plus propre à oublier qu'à apprendre, sa bonne volonté luy fournit vn moyen qui luy seruit de liure et d'escriture. Il eut recours à ceux de sa cabane, quoy qu'infideles : Tu me feras resouuenir de ces trois mots, disoit-il à sa femme ; et toy, s'adressant à sa fille, n'oublie pas ces trois autres ; et ainsi alloit partageant à diuerses personnes ce qu'il vouloit apprendre, se le faisant repeter tres-souuent et retenant pour soy ces deux mots : Iesovs *taiteur*, Iesus ayez pitié de moy ; qui estoit son aimable priere et qu'il repetoit mille fois la iournée.

Alors tout le Bourg estant dans le plus fort des ceremonies diaboliques et d'vne solemnité superstitieuse, que les infideles nomment Onnonhouaroïa, c'est à dire, folie publique et renuersement de teste, il arriua vne puissante émeute contre les Chrestiens, et desia on auoit leué la hache sur celuy de nos Peres qui a soin de cette Mission, si vn Chrestien ne se fust ietté entre-deux pour parer ou receuoir le coup ; et en effet quelques-vns furent rudement frappez, et la hache des infideles donna quasi à cette Eglise vn martyr, mais elle ne fit son coup qu'à demy, n'ayant tiré que le sang et non pas la vie toute entiere d'vn bon Chrestien, nommé Laurent Tandoutsont.

Ce bon vieillard fraischement baptisé, à la nouuelle qu'il eut de cette émeute, se mit à chanter incontinent à la façon des captifs qui sont destinez pour les flammes, accourut vers la Chapelle où estoit le plus fort de la sedition, disant pour le suiet de sa chanson : I'iray aujourd'huy dans le Ciel, ie mourray en la compagnie de mes freres, Iesus aura pitié de moy.

En effet il estoit proche de sa mort,

mais non pas d'vne mort si violente. Il tombe apres cela malade, et aussi-tost enuoye querir le Pere, le prie de le disposer à mourir en bon Chrestien, disant qu'il ne craignoit que le peché, ou que venant à perdre le iugement, sa femme et tous ses parens infideles n'eussent recours pour sa santé au diable et aux superstitions du pays. Il les appella tous, les exhorta à embrasser la foy et leur témoigna qu'il renonçoit à toutes les choses deffenduës aux Chrestiens, qu'il desiroit estre enterré en terre Sainte, qu'il mourroit volontiers et dans vne ferme esperance d'estre à iamais bien-heureux dans le Ciel ; qu'ils redoutassent le feu d'Enfer ; qu'il ne desiroit plus qu'on luy parlast d'aucune chose de ce monde, qu'il ne vouloit songer qu'à Dieu. Et en effet, il ne rendit plus du depuis aucune response à sa femme et à ses enfans à plusieurs questions qu'ils luy firent, son cœur demeurant tout entier pour les choses du Ciel, et sa langue luy estant fidele en ce poinct iusqu'au dernier souspir, qu'il rendit apres ces paroles, qui estoient celles de son cœur : Iesus ayez pitié de moy.

Vn peu auant que de mourir, le Pere estant seul prez de luy, ce bon Chrestien luy demanda qui estoit vn ieune homme d'vne rare beauté, qui se tenoit a son costé, et qui seulement à le voir luy rauissoit le cœur de ioye. Le Pere répondit qu'il n'y auoit personne. Non, non, repartit-il, ie n'ay perdu ny les yeux, ny le iugement, ie le voy tout proche de toy, il t'accompagne, et ie connois à son visage, qu'il vient m'assister à bien mourir : ayez tous deux soin de mon ame. Nous n'en sçauons pas dauantage, mais nous n'ignorons pas que les Anges Gardiens de ces bons Neophytes ne trauaillent bien plus que nous à conduire leurs ames au Ciel.

Voicy vn coup de la misericorde de Dieu. Vn des plus grands ennemis de la foy, dans la Mission de Saint Ignace, se trouuant proche de la mort, se sent touché du Ciel, à la premiere veuë du Pere qui alloit pour luy parler de son salut. Helas, dit-il au Pere, que Dieu est bon, mesme aux impies, puis qu'il t'amene icy pour me faire vne grace à la mort dont ie m'estois rendu indigne! Ie luy demande pardon de tout mon cœur, et à toy ie te demande le Baptesme, ie deteste les pechez de ma vie passée, et ie croy fermement les veritez que vous preschez, autant que cy-deuant i'en ressentois d'horreur et que ie blasphemois contr'elles. Haste-toy de me baptiser, car si i'ay vescu en impie, ie veux mourir en bon Chrestien. Le Pere est heureusement estonné, et la maladie le pressant, il ne peut differer plus long-temps le Baptesme, apres lequel le malade tomba bien-tost comme en vne agonie mortelle.

Vne heure auant qu'il rendit l'ame, les infideles ayans pris à party le Pere, et le voulans chasser dehors, ce Moribond retourne tout d'vn coup à soy, recouure la parole, prend la cause du Pere, et son zele luy donna bien assez de forces, pour dire à ces impies d'vn accent vigoureux, qu'ils eussent eux-mesmes à sortir ; qu'ils allassent à leurs semblables leur annoncer que Dieu faisoit misericorde à celuy qui auoit blasphemé plus qu'eux ; qu'ils redoutassent ses flammes d'Enfer, s'ils n'y vouloient brûler pour vne eternité ; que pour luy, son ame s'en alloit au Ciel, qu'il y seroit à iamais bien-heureux et qu'il mouroit dans cette viue confiance des infinies bontez de Dieu. Apres cela il tourna ses paroles et ses yeux vers le Ciel, auec des colloques tout remplis de foy et d'amour, et en finissant ses prieres il acheua sa vie. Il se nommoit François Saentarendi.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Le Pere Claude Pijart et le Pere Leonard Gareau, qui auoient hyuerné auec les Algonquins sur les riuages de nostre grand lac et au milieu des neiges qui

couurent ces pays plus de quatre ou cinq mois, suiuirent ces mesmes peuples tout le long de l'Esté, sur les roches nuës qu'ils habitent, exposez aux ardeurs du Soleil, et ainsi passerent auec eux quasi toute l'année derniere.

Dieu voulut signaler le commencement de leur course par vne grace qu'il leur fit, les retirant tous deux des portes de la mort. Ils nous auoient quittez à la fin du mois de Nouembre : apres quatre ou cinq iournées de chemin, qu'ils eurent à combattre les vents, les neiges et les glaces qui commençoient à se former de toutes parts, ils se virent contrains de quitter leur canot, encore éloignez plus de trois lieuës du lieu où ils pretendoient aborder. Ils se iettent dessus ces glaces, qui pour vn temps les soustiennent auec assez de fermeté ; mais quelle asseurance sur vn paué si infidele ? En vn moment tout creue sous leurs pieds et se trouuent dans vn abisme d'eau sans fond. La terre leur manquant, ils ont recours au Ciel et à l'assistance de la tres-Sainte Vierge : à ce mesme moment vn ieune homme de nos domestiques, qui les accompagnoit, et vn de leurs Chrestiens Sauuages, qui tous deux auoient pris le deuant, sont estonnez regardant en arriere, de les voir abismez dans ces glaces ; ils craignent de perir euxmesmes plus qu'ils n'ont d'esperance de pouuoir leur donner secours, ce lieu estant inaccessible. Ils leur iettent quelques cordes du plus loin qu'ils peuuent ; mais chaque effort qu'ils font pour les retirer du naufrage, ils les voyent retomber plus lourdement dans de nouuelles ruines de cette mer glacée. Enfin Nostre Seigneur les assista lors qu'ils auoient quasi perdu toute esperance, ayans trouué vne glace assez ferme, qui les receut heureusement, d'où par apres transpercez d'eau de toutes parts et demy morts de froid, ils trouuerent toutefois le moyen de se traisner de glace en glace, de danger en danger en vn lieu d'asseurance.

Il falloit qu'ils deussent tous la vie à la tres-Sainte Vierge. Trois iours apres ce ieune homme François, qui les auoit secourus si charitablement, s'égara dans les bois, ayant perdu ses pistes et les chemins que la neige nouuellement tombée auoit entierement couuerts. La nuict venuë augmente son mal-heur : d'arrester, c'eust esté pour le transir de froid ; plus il auance, plus il s'égare, ne sçachant plus où il marchoit. Il est errant toute la nuict et iusqu'à deux heures apres midy du lendemain, iour de l'Immaculée Conception de la Vierge. Enfin n'en pouuant plus de froid, de faim, de lassitude, il s'arreste resolu à la mort. Mais pour mourir dans les sentimens de deuotion, qui alors possedoient dauantage son cœur, il eut recours à cette Mere de misericorde, luy recitant : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix :* En mesme temps il apperçoit de loin vn petit rayon de chemin et se sent vn surcroit de forces, autant qu'il en falloit pour suiuant cette route égarée, sortir de son égarement, et enfin retrouuer les deux Peres et les Algonquins qui desia l'auoient desesperé, l'ayant esté chercher par tout et n'ayans pû le rencontrer.

Là ils se firent pour eux trois vne petite cabane d'écorces de bouleau, sous laquelle ils demeurerent iusqu'à la fin des neiges, qui fut le septiéme de May, et dans laquelle ils furent consolez en leur extreme pauureté, de n'y passer aucun iour sans y dire la Messe, la constance et la ferueur de leurs Chrestiens anima leur courage ; leur ioye s'accreut à la veuë de quelques enfans qu'ils enuoierent au Ciel apres le sainct Baptesme ; et pour recompenser abondamment toutes leurs peines, il plût à nostre Seigneur les benir d'vn petit commencement qu'ils donnerent à l'Eglise des Achirigouans.

Outre les Nipissiriniens, auxquels depuis quelques années on auoit annoncé la foy, et dont quelques-vns de remarque estoient desia Chrestiens, il se trouua par bon-heur dans cét hyuernement vne autre nation d'Algonquins, nommez Achirigouans, dont le pays tire vers l'Occident, approchant des peuples du Sault, des Aoueatsiouaenronnons, c'est à dire qui habitent les

costes de la Mer ; et d'autres nations tres nombreuses, auec lesquelles ils ont leur principal commerce et de tres-grandes habitudes. . Nous souhaitions depuis long-temps de gaigner à la foy quelqu'vn de cette nation, afin par ce moyen de donner entrée à l'Euangile vers tous ces autres peuples, qui iamais n'en ont eu connoissance. Mais il falloit que ce fust Dieu qui fist le coup, et qui choisist son temps, lors que nous y pensions le moins.

Vn de ces Achirigouans, qui auoit entendu quelque chose de nostre foy, vint se presenter à nos Peres. Ie ne sçay qui me pousse, dit-il, ie ne sçay qui m'éclaire et qui me touche au cœur, mais ie voy bien que la foy est aimable, ie voy bien qu'il y a vn Dieu, et ie me sens des forces assez pour me resoudre à l'honorer et à luy obeïr en tout ce que vous me direz de sa part. Ie suis à vous, parce que ie veux estre tout à luy : dites-moy ce que i'ay à faire, et refusez moy de m'instruire, si iamais ie refuse de vous obeïr.

Nos Peres, en l'instruisant, trouuent vn esprit tout disposé à nos mysteres, vne volonté qui ne resiste à rien, et vn courage qui surmonte et qui rompt dés ce premier moment tout ce qui peut s'opposer à sa foy : ils voyent bien que le sainct Esprit est son Maistre plus qu'eux, et que rendant vn cœur si souple, il ne demande point des longueurs ny les retardemens ordinaires. Ils le baptisent au bout de six sepmaines, quoy que nous attendions en la pluspart, des épreuues d'vn et de deux ans ; ils luy donnent le nom de Leonard, son surnom Algonquin est Mixisoumat : et pour dire de luy beaucoup et quasi tout en peu de mots, du depuis on n'a pas apperceu en luy aucune ombre de faute.

Le lendemain de son Baptesme, il plût à Dieu l'éprouuer assez rudement : vn sien fils vnique encore à la mamelle, tomba grieuement malade ; tous ses parens songent aussi tost à recourir au diable et aux superstitions du pays. Ils reprochent à ce nouueau Chrestien, que sa foy commence bien-tost à attirer le malheur dessus sa famille, qu'il quitte la priere et que son enfant guerira. Non, non, dit-il, mais bien plus tost mes prieres le gueriront, si Dieu le veut. En effet il se mit en priere, et son fils recouura vne santé si prompte, que nos Peres ont iugé que la foy de ce bon Neophyte auoit merité cette faueur du Ciel.

Sept ou huict mois apres, ce mesme enfant retomba vne autre fois malade ; ce bon Chrestien voyant sa femme et tous ses parens desolez, eut recours au mesme Medecin : le soir en faisant ses prieres : Mon Dieu, s'écria-il, mon fils est plus à vous qu'à moy ; disposez comme il vous plaira, soit de sa vie, soit de sa mort, car rien ne vous est impossible. Le lendemain matin l'enfant se trouua parfaitement guery.

Vn autre iour, faisant chemin sur les glaces de nostre grand lac auec vn infidele, tous deux chargez de bled autant qu'ils pouuoieut en porter, son compagnon tomba si rudement et se blessa si fort, que demeurant estendu sur la place et saisi d'vn assoupissement profond, ce bon Chrestien ne sçauoit plus quel conseil prendre, sinon de quitter là sa charge et traisner comme il pourroit dessus les glaces cét homme estropié. Il se iette à genoux au milieu de cette campagne glacée, et leuant les yeux vers le Ciel : Mon Dieu, dit-il, vous pouuez le guerir, ie vous en prie, si vous agreez ma priere. A l'heure mesme il se vit exaucé. Son camarade reuient à soy, et se leue aussi vigoureux que si sa cheute et sa blesseure n'eust esté rien qu'vn songe. L'estonnement les saisit également tous deux ; mais le Chrestien prend la parole, et reconnoissant bien la main qui faisoit ce coup de merueille : Mon camarade, luy dit-il, i'ay prié Dieu qu'il eust soin et de toy et de moy ; c'est luy qui t'a gueri, commence auiourd'huy à reconnoistre son pouuoir, et si tu veux qu'à iamais il te fasse misericorde, suy moy dedans la foy, et fay toy instruire dés que nous serons arriuez. Ils se mettent en prieres, ils reprennent leur charge, poursuiuent leur chemin ; et cette guerison si extraordinaire fut scellée de la marque de celles qu'on doit

attribuer à Dieu seul, ramenant à nos Peres vn bon catechumene d'vn mauuais infidele.

Mais la ferueur du zele qui anima l'Eglise des Nipissiriniens hyuernante en ce mesme lieu, me paroist vn effet non moins sensible des graces abondantes du Saint Esprit, sur cette Mission, qui l'a pris nommement pour son protecteur et qui porte son nom.

Tous les Demons et tout l'Enfer s'estoient ce semble déchaisnez contre elle : les infideles et tous les parens des Chrestiens s'opposoient à leur foy auec tant d'opiniastreté, qu'vn iour se voyans tous ensemble, également lassez de tant d'attaques, ils sembloient perdre cœur et succomber dedans ces peines. Leur silence profond à tout ce que nos Peres pouuoient dire pour les encourager, leurs visages abattus et leurs soûpirs pleins de langueur, qui estoient toute leur response, monstroient assez la violence de la tentation et le peu de resolution qui leur restoit pour soustenir le reste de l'orage qui alloit tousiours augmentant. Nos Peres, voyans que leurs paroles n'entroient pas iusqu'au fond de l'ame, ont leur recours à la priere et à l'assistance du Ciel. Apres vn long silence de part et d'autre, voila tout d'vn coup ces Chrestiens éclairez tous ensemble d'vne lumiere qui leur descend du Ciel, qui remplit leur esprit et anime leur cœur d'vn courage qui leur est inconnu. Et quoy ! dirent-ils tous de compagnie, où sommes-nous ? Que pensons-nous ? Puisque Dieu se met auec nous, pourquoy craignons-nous nos foiblesses ? Allons trouuer nos Capitaines et tous les infideles, et qu'ils sçachent ce que nous sommes maintenant, ce que nous voulons estre, et quels doiuent estre ceux qui apres nous embrasseront la foy.

En vn mot, le Saint Esprit les posseda si pleinement, et la ferueur de leurs resolutions les poussa si auant dans la nuict, qu'ils la passerent quasi entiere à s'animer de ce zele qui les emportoit, ne trouuans plus que des douceurs, des plaisirs et les delices de leur cœur, en tout ce qui auparauant leur paroissoit insupportable. En suitte de cela ils se presentent d'eux-mesmes à faire vne confession generale. Ce fut bien assez à nos Peres de suiure les mouuemens du Saint Esprit : lors que Dieu parle au cœur, il vaut mieux que les hommes se taisent.

Apres leurs deuotions, ils se leuent tous animez, ils vont trouuer les principaux de leur nation ; et le plus considerable des Chrétiens, nommé Eustache Alimoueckan, prenant la parole pour tous, poussa ses sentimens auec tant de ferueur, qu'il fut aisé de voir que Dieu seul auoit fait ce changement si prompt, qui n'auoit rien de la nature.

Vn autre bon Chrestien, nommé Estienne Mangouch, voulant rendre cette resolution encore plus publique, fit vn festin fort solemnel, auquel il appella les plus notables des infideles, et ceux-là nommement qui ont soin parmy eux des ceremonies diaboliques et qui consultent les Demons. Ie vous ay appellez, dit ce feruent Chrestien, pour vous faire sçauoir nos desseins et quels nous sommes maintenant. Nous estions des demy-Chrestiens, lors que vos calomnies et la crainte des hommes nous donnoit de la peine. Perdez maintenant la pensée d'ébranler la fidelité que nous deuons à Dieu, nous serons Chrestiens tout à fait et n'aurons plus de crainte que de Dieu seul et du peché. Il leur fit vn discours bien long des excellences de la foy, du Paradis et de l'Enfer, et des commandemens de Dieu, adioustant à chaque chose deffenduë, que pour iamais ils renonçoient à ce peché et que plustost on leur arracheroit l'ame du corps, que de leur cœur vn consentement à vne offense contre Dieu.

Quelques infideles ayans voulu proposer leurs sentimens contre la foy, receurent des reparties si promptes et si pressantes, que pas vn n'osant plus s'opposer à eux, en fut contraint de loüer leur courage, n'ayant, dit-on, qu'vne chose à se plaindre d'eux, de ce que leurs parens apres leur mort, ne pourroient plus enseuelir leurs corps selon leurs anciennes coustumes. Peu

nous importe de ce qu'on fera de nos corps apres la mort, respondirent ces bons Chrestiens : quelque part où nous puissions estre, Dieu sçaura nous ressusciter ; c'est là l'appuy de nostre foy et l'vnique pensée que nous ayons pour nos corps apres cette vie.

Depuis ce temps-là, cette petite Eglise a tousiours augmenté sa ferueur, et sur tout est entrée dans des sentimens d'vne deuotion particuliere, à l'endroit de nostre Seigneur. Quand quelqu'vn me demande quelque chose, où ie voy du peché, disoit vn iour vn d'eux, ie le refuse et m'en retire auec horreur parce que i'aime Iesus ; et quand on me prie de quelque chose que ie puis accorder, ie me porte à faire plaisir, parce que i'aime Iesus, et ie songe que c'est à luy seul que ie veux plaire iusqu'à la mort.

Nos Peres n'ont pas reueu la pluspart de ces bons Chrestiens, depuis l'Automne, qu'ils furent contrains de les quitter à plus de quatre-vingt lieuës d'icy, les Nipissiriniens ayans pris dessein de se dissiper dans les bois, tout le long de cét hyuer dernier.

Le Pere Gareau tomba malade en mesme temps, d'vne forte fiévre et d'vne dyssenterie, à quoy le Pere Claude Pijart et le François qui les accompagnoit, ne peurent apporter autre remede en vn lieu abandonné de tout secours humain, sinon de trauailler quasi au dessus de leurs forces, ramant et de iour et souuent dans la nuict, portant sur leurs espaules leur canot et leur bagage dans les saults, où souuent on a assez de peine à se porter soy-mesme, pour haster au plus tost le retour de ce bon Pere, que sa maladie n'auoit pû dispenser de ramer quelques-fois, pour surmonter la rapidité des torrens qui se trouuent en chemin, et qui l'espace de douze ou treize iours que dura leur nauigation, auoit esté continuellement exposé aux ardeurs du Soleil, aux pluyes, aux vents, aux iniures de l'air et tousiours le pied dedans l'eau. Aussi arriua-t-il icy tellement abattu, que le mal surmontant nos remedes, nous le vismes en peu de iours si proche de la mort, que le iugeans tombé dans l'agonie, qui dura plus d'vn iour entier, son cercueil estoit fait, lors qu'il plust à Nostre Seigneur nous le rendre comme ressuscité, apres vn vœu que nous luy fismes en l'honneur de la tres-Sainte Vierge.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'est passé à Miskou.

Deux familles de Sauuages Chrestiens, composées de seize personnes, estoient dés l'an passé habituées en ce lieu, en deux maisons separées, et bâties à la Françoise ; vne troisiéme plus nombreuse nous est venuë trouuer au commencement de Septembre, en dessein de iouïr du mesme bon-heur ; quelques autres nous ont promis de la suiure au plus tost, et plusieurs personnes particulieres ont receu le saint Baptesme dans l'extréme necessité en cette maniere. Le premier iour de May, le Pere André Richard estoit parti de Nepigiguit dans vne chalouppe, accompagné de deux François et d'vne famille de Sauuages. Le beau temps et le prompt depart des glaces auoit fait croire que toute la coste seroit libre, comme en effet il la trouua iusqu'à l'entrée du Haure de Miskou, qu'il vit fermé d'vn grand banc de glace. De retourner il n'y auoit moyen, le vent qui estoit saulté furieusement au Nord-oüest arrestoit la chalouppe et l'entouroit cependant d'vne infinité de glaces contre lesquelles il falloit continuellement combattre ; la nuict suruient, là dessus vn danger euident de perdre la vie. L'vn des Sauuages qui n'estoit encore baptisé, quoy que suffisamment instruit, demande le Baptesme, le Pere luy accorde, puis tous d'vn commun consentement ont recours à Dieu par l'entremise de Nostre-Dame, à laquelle ils font vœu de ieusner et communier en son honneur, s'ils échappoient de ce danger. Ioseph Nepsuget reprend là-dessus courage, allege la chalouppe, iette quelques

barils de viure sur les glaçons flottans, et saultant sur les glaces, fait des pesées auec le mast soubs la chalouppe ; le vent s'augmente et presse si bien les glaces qu'elles semblerent assez seures pour se sauuer à terre ; ils y fierent leurs vies, laissants le reste à l'abandon, puis à la faueur de la Lune et de leurs auirons, qui leur seruoient par fois de pont dans le deffaut des glaces, cheminerent enuiron vne lieuë, et arriuerent à la pointe du iour à Miskou pour y remercier Dieu et la Sainte Vierge de la faueur receuë ; ce qu'ils firent tout à loisir dans nostre Chapelle. Ce fut icy que nostre Neophyte, ne pouuant se contenir, entretenoit le Pere des sentimens de son cœur. Il est maintenant temps, disoit-il, de viure en homme de bien, puisque i'ay le bon-heur d'estre du nombre de ceux qui prient : ie t'asseure que tu verras par effet, l'estime que ie fais de la priere. Il a tenu sa parole iusques à present, et s'est monstré constant en de fascheuses occasions ; quelques libertins l'ont importuné, leurs risées pourtant et leurs mocqueries, quoy que picquantes et sensibles, ne l'ont point ébranlé ; on a voulu l'obliger à manger de la chair és iours deffendus par l'Eglise, luy refusant toute autre nourriture, mais en vain ; la faim et toutes les importunitez n'ont serui qu'à faire paroistre sa constance. Il fut nommé Pierre lors qu'on luy confera les ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle.

La seconde personne baptisée cette année, est vne petite fille aagée enuiron de deux ans : sa maladie nous fit consentir au desir de ses parens qui nous l'apporterent ; elle fut nommée Louyse. Dieu voulut cette petite creature pour soy et l'appella quelque temps apres : c'est l'vnique qui est morte apres son Baptesme.

La troisiéme est vne ieune femme Montagnaise, qu'on trouua dans vne de nos riuieres, si indisposée de son corps, et si bien disposée pour ce qui touchoit l'ame, qu'on n'osa luy dénier le bien qu'elle souhaittoit, et que son mari qui est de nostre baye, luy procuroit instamment auec dessein de le receuoir luy mesme au plus tost.

Vn autre Sauuage des plus anciens de nos costes, nommé Nictouche, auoit vn bras si enflé et remply d'vlceres que les Chirurgiens François de plusieurs nauires, et les Sauuages desesperoient de sa vie, à moins que de luy couper promptement le bras, crainte que la gangrene ne gagnast iusqu'à l'épaule : ce qu'entendant l'infirme dit resolument qu'il aimoit mieux mourir que de permettre qu'on le luy coupast. Il nous demande le Baptesme, et ne l'eut pas plus tost receu, qu'il commença à se mieux porter auec l'estonnement de tous ; il iouït maintenant d'vne parfaite santé, et a promis de s'habituer aupres de nous, afin qu'on dispose toute sa famille à receuoir le saint Baptesme. Le Capitaine de nos costes, qui est desia suffisamment instruit auec sa famille, nous a promis de faire le mesme.

Ie ne sçay si ie dois mettre au nombre de nos familles Sauuages habituées, vne maison ou plustost vne cabane de charité establie proche de nous, contre nostre attente et lors que nous y songions le moins ; toutefois comme elle est composée en partie de personnes estropiées et qui ne peuuent plus marcher, elle doit estre plus sedentaire que toutes les autres, lesquelles s'éloignent de nous presque tout le long de l'hyuer pour chasser à l'Eslan, et vne bonne partie des autres saisons de l'année pour chasser aux Castors. En voicy le commencement. Vn ieune esclaue aagé d'enuiron 23. ans, Esquimau de nation, pris en guerre il y a treize ans, seruoit de valet à vne famille de Sauuages ; ce pauure captif tombe malade en la cabane de son maistre, proche de nostre nouuelle habitation, et est reduit à telle extremité qu'il ressembloit plustost à vne squelette qu'à vn homme viuant : les os auoient desia percé la peau en quelques parties de son corps, et pour comble de son mal-heur, quelqu'vn de ceux qu'il auoit nourry dans l'espace de plusieurs années, par ses fatigues de la chasse, auoit par vne cruelle compassion preparé vne corde pour luy oster

ce qui luy restoit de vie : le Pere Martin Lyonnes, qui estoit seul en nostre maison, auerti de cette resolution, s'oppose courageusement à ce qu'elle ne fust executée, remonstre que Dieu estoit griéuement offensé par semblables actions, et craignant que quelque funeste coup de hache ne tombast sur la teste de ce pauure languissant, le fait promptement porter dans nostre maison, le place sur vn lict, l'instruit, et en eut vn tel soin qu'il commença dans peu de sepmaines à se mieux porter. Il demande de retourner en la cabane de son maistre, où il n'eut pas seiourné quelques iours, qu'il retombe plus malade qu'auparauant : son infection le rendoit insupportable, on le iette hors la cabane, et est abandonné des siens. Il a recours au Pere, le fait demander, on l'assiste ; i'arriue là-dessus à Nepigiguit, nous visitons ce pauure abandonné, qui persiste à demander le Baptesme, nous acquiesçons à sa demande, et de plus luy faisons promptement dresser vne cabane dans nostre petite cour auec vn feu entretenu : ce qu'ayant consideré, son maistre qui estoit sur le poinct de partir, nous dit en presence de plusieurs Sauuages, qu'il ne pouuoit emmener quand et soy son esclaue, sans le mettre en euident danger de mourir en sa chaloupe, qu'il nous le donnoit, et nous transportoit tout le droit qu'il auoit sur luy, que nous en eussions soin et qu'il seroit tousiours nostre, s'il retournoit en santé. Cecy se passa sur la fin du mois d'Octobre, et trois mois estant écoulez, il recouura vne si parfaite santé, que l'ayant presté à vne de nos familles Chrestiennes, il tua sur la fin de l'hyuer plus d'vne douzaine d'Eslans.

Le soin que nous prismes de ce pauure abandonné donna occasion à quelques Sauuages de degrader à vn jet de pierre de nostre maison, deux femmes fort vieilles et incommodées que nous auions baptisées vn peu auparauant, l'vne desquelles voyoit iusqu'à la troisiéme generation, et si la veuë ne luy diminuoit notablement tous les iours auec l'esprit, elle verroit dans peu de temps iusqu'à la quatriéme ; l'autre n'estoit pas si aagée, mais pour le moins aussi incommodée à raison des vlceres qui luy mangeoient vne iambe ; l'vne et l'autre estoient dans l'impuissance de marcher : nous ne voulusmes pas les laisser mourir de misere deuant nos yeux, ny faire instance qu'on les rembarquast, crainte que le refus que nous eussions fait de les assister, n'eût donné occasion à ces barbares de leur décharger plustost vn coup de hache sur la teste, que de prendre la peine de les traisner sur la neige tout le long de l'hyuer. On leur dresse donc vne cabane, puis nous les pouruoyons de nourriture et quelques autres commoditez ; mais comme la nourriture n'est que la moitié de la vie en ce pays, où l'hyuer est froid extraordinairement, et que nous n'auions que deux ieunes seruiteurs pour nous fournir de bois et faire les autres choses necessaires, nous fusmes contrains de changer nos plumes en des haches, pour apprendre le métier de buscheron, afin d'entretenir iour et nuict vn feu capable d'échauffer des personnes, qui sembloient tousiours porter vn faix de glaçons. Que leurs parens furent trompez au commencement de l'Eté, lors qu'il trouuerent en assez bonne santé celles qu'ils croyoient auoir esté mises en terre il y auait plusieurs mois, ils les emmenerent quand et eux à l'Isle Percée, et à grande peine la plus vieille eut-elle esté portée à terre, que ses plus proches la rembarquerent et l'emmenerent en nostre maison, pour luy faire dés le milieu de l'Esté reprendre son quartier d'Hyuer. Vne autre, estropiée des deux iambes dés son enfance, nous fut emmenée en mesme temps, et huict iours apres vn estropié d'vn bras : voila le commencement de nostre cabane de charité, qui peut tenir lieu d'vne quatriéme famille, qui sera plus assiduë aupres de nous que toutes les autres.

Retournons au chef de nostre troisiéme famille, nommé en Sauuage Ouandagareau, qui a esté en son Baptesme appellé Ignace, par Monsieur Desdames qu'il a choisi pour son parrain, au nom de Monsieur l'Abbé de la Magdelaine et des autres Messieurs de la Compagnie de

Miskou, qui nous entretiennent nostre nouuelle habitation, establie seulement pour la conuersion des Sauuages. Cét homme auoit desia procuré par auance le Baptesme à sept de ses enfans, et maintenant il possede auec sa femme, son fils aisné et son cadet, le mesme bien qu'il auoit procuré à ses autres enfans. Le bon exemple des Montagnais auec lesquels il a accoustumé de passer vne bonne partie de l'Esté, luy a esté vn puissant motif pour s'assuiettir aux loix de l'Euangile. C'est vn homme fort doux, moderé, estimé tant de ceux de sa nation que des Montagnais, ennem des débauches et amy de tous les François ; ce qui l'a fait choisir ce Printemps auec le Capitaine de Tadoussac et le Capitaine de la Baïe des Chaleurs, pour estre mediateur de la paix entre les Betsiamites qui habitent les terres du costé du Nord à 60. lieuës au dessous de Tadoussac, et les Sauuages de nos costes et de celles de l'Acadie, qui se portoient vne haine mortelle. Cette paix fut concluë à l'Isle Percée, au commencement du mois de Iuillet, où par bonheur ie me rencontray, à dessein d'assister tant les Sauuages, que les équipages de huict Nauires François destitués de tout secours spirituel. Voicy quelle fut la disposition plus prochaine pour rendre cette paix de longue durée. Le Capitaine de Tadoussac nommé Simon Nechabeouit, ou autrement Boyer, me vint trouuer le Samedy dernier iour de Iuin, pour me prier de le reconcilier le lendemain matin luy et toute sa troupe auec Dieu, par le moyen du Sacrement de Penitence : i'acquiesce à sa pieuse demande, à condition toutefois, qu'il aduertiroit ses gens de s'expliquer en la langue Algonquine et non Montagnaise, laquelle ie n'estimois entendre suffisamment pour leur donner satisfaction. A grande peine auois-ie paré l'Autel dans la tente de l'Admiral des Nauires pour y celebrer la sainte Messe, que ce bon Capitaine se iette à mes pieds, les mains iointes auec vne grande modestie, les autres Sauuages plus aagés le suiuent, puis les ieunes gens et enfin les femmes ; ils assistent apres s'estre confessés, à la sainte Messe, à la fin de laquelle quelques-vns communierent auec les François ; ie leur fis chanter en suitte leurs prieres en langue Algonquine, et afin que les Sauuages de nos costes n'eussent occasion de se plaindre quoy qu'ils fussent peu de Chrestiens presents, ie ne laissay pas de leur faire chanter les mesmes prieres en leur langue et sur les mesmes chants. Nos François nouuellement arriués de France qui n'auoient iamais veu de Sauuages frequenter les Sacrements, et encore moins entendu chanter les prieres ordinaires de l'Eglise en langue Sauuage, pour ne frequenter nostre nouuelle habitation éloignée de trente lieuës de l'Isle Percée, furent si sensiblement touchés de deuotion que plusieurs en pleuroient de tendresse ; d'autres disoient qu'il leur sembloit estre transportés en quelque Couuent de Religieuses, tant les Sauuages chantoient melodieusement ; quelques-vns asseuroient qu'ils ne se fussent ennuyés de les entendre chanter depuis le matin iusques au soir. Ces nouueautez sont fort agreables du commencement ; mais pour nos Frnçois hyuernans qui demeurent en nos habitations, et sont accoûtumés à voir et entendre choses semblables, et à assister quelquesfois aux instructions qu'on fait toutes les Festes et Dimanches aux Sauuages de Nepigiguit, ils s'ennuiroient à la fin de si longues deuotions. Apres que ces bons Chrestiens eurent satisfait à leur deuotion, ils se disposerent à traiter de la paix plus par effet que par paroles : le Capitaine des Sauuages de nos costes auec Ignace Ouandagareau chargent vn ieune homme d'vn sac de porcelaine ; deux autres portent sur leurs espaules deux douzaines de couuertes neufues, qnelques-vns treize belles arquebuses, de la pouldre, du plomb et quelques épées plus longues et larges que les ordinaires ; puis firent tout porter dans vne grande cabane, où plusieurs Sauuages Montagnais, Algonquins, trois de la nation des Sorciers et deux Bersiamites estoient assemblés. Le Capitaine de nos costes prend la parole, au nom des Capitaines de l'Acadie et de la Baye

de Rigibouctou son parent, desquels il dit auoir commission de traiter la paix, asseurent qu'ils auoient tous banny de leurs cœurs l'ancienne inimitié, en confirmation dequoy ils offroient tous ces presens pour témoigner leur bonne affection. Simon Boyer, qui seruoit comme de truchement aux Bersiamites, respond qu'ils acceptoient les presens, qu'ils ne seroient à l'aduenir qu'vn cœur : puis fit apporter bon nombre de paquets de peaux de Castors, dont il fit present. Le reste de la iournée et quelques autres suiuantes se passerent en danses et festins. Nous esperons que cette paix contribuera beaucoup à augmenter la gloire de Dieu, veu que tous nos Sauuages semblent auoir de l'inclination à receuoir le sainct Baptesme, qu'ils recherchent comme vn souuerain remede à leurs indispositions et maladies. C'est ce que i'ay reconnu en deux Missions que i'ay faites en l'Isle Percée, comme aussi le Pere André Richard en celle qu'il fit ce Printemps en la Baïe des Chaleurs, et le Pere Martin Lyonnes en celle de la Baïe de Miramichi, d'où il retourna tres satisfait des Sauuages, qui se plaisent par tout à entendre parler des mysteres de nostre saincte Foy.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, és années* 1645. et 1646. *enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie:* et ce pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 6. Decembre 1646.

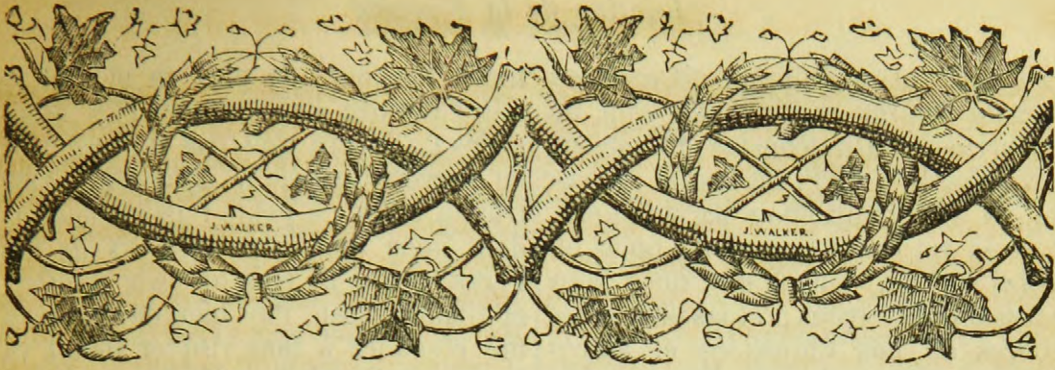
Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 8. Ianuier 1647.

Signé ESTIENNE CHARLET.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

EN L'ANNÉE 1647.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,



La Relation de cette année que i'enuoye à vostre Reuerence, seruira de confirmation, que l'estat de la vie presente est le regne de l'instabilité, du trouble et de l'obscurité, et que tous les temps et les lieux sont remplis des iugemens de Dieu incomprehensibles à nos esprits, et que les routes et les chemins de sa Diuine Majesté pour arriuer à vn but, sont bien differens de ceux que les hommes auroient choisis.

Ces deux dernieres années, les fleurs de la paix auec les Hiroquois nos ennemis, nous en auoient fait esperer des fruicts agreables et vne heureuse recolte ; mais la perfidie de ces barbares suruenant là-dessus, comme vne gresle sur vn champ prest à moissonner, semble auoir vn peu retardé et reculé nos esperances.

Le premier esclat de cette perfidie est tombé sur celuy qui le meritoit le moins, c'est le Pere Isaac Iogues, qui, comme ie le mandois l'an passé à vostre Reuerence, partit d'icy sur la fin de Septembre 1646. pour s'en retourner pour la seconde fois en sa mission des Martyrs aux Hiroquois, à dessein d'y entretenir la paix, et y mesnager l'interest et les affaires du Paradis ; mais à peine auoit-il mis pied à terre, que contre tout droict diuin et humain, il fut traitté de captif par ces barbares, luy et son compagnon, qui estoit vn ieune François seculier, battus, despoüillez et

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1648.

mis à nud, et conduits en cét estat au prochain bourg, où le lendemain de leur arriuée dix-huictiesme du mesme mois d'Octobre, le P. Iogues fut massacré, et son compagnon pareillement. Et de là cét orage croissant, nous en fusmes surpris, deuant que nous nous en fussions apperceus ; et les bourgades entieres de nos Chrestiens et autres Sauuages alliez en furent enleuez, sans parler de quelques François et Sauuages qui en furent surpris à l'escart.

En suite ces perfides, reprenant leurs anciennes routes, tiennent les aduenuës des nations plus hautes bouchées ; ce qui me fait presque desesperer de pouuoir receuoir cette année la Relation des Hurons au moins assez à temps. Dieu toutefois n'a permis que nous fussions frustrez de la consolation d'en apprendre des nouuelles par la voye des nations du Nord ; nouuelles qui nous font bien voir, que si les routes et les voyes de Dieu sont differentes de celles des hommes pour arriuer à vne fin, elles n'en sont pas moins asseurées.

Les souffrances et le massacre du Pere Iogues et de tant de bons Chrestiens, tant François que Sauuages, ne paroistront iamais aux yeux chassieux de la nature, vn moyen pour arriuer au comble de nos souhaits ; mais si, ce que nous auons tout sujet de croire, Nostre Seigneur s'en est voulu seruir comme du prix des benedictions spirituelles qu'il a versées cette année sur toutes nos Missions, et entr'autres de la conuersion et du Baptesme de plus de six cents Sauuages, que pouuons-nous desirer dauantage ? et n'auons-nous pas sujet d'adorer la Sagesse et puissance de Dieu, qui sçait tirer la vie de la mort, et de la reprobation des vns, le salut et la consommation de ses Esleus.

Les lettres donc receuës des Hurons nous apprennent, que la fidelité et ferueur de leurs Chrestiens y est plus grande que iamais ; qu'ils y ont baptisé plus de cinq cents personnes ; qu'ils ont restably et estably quelques nouuelles Missions ; bref que l'ouurage qu'ils ont commencé, prend son accroissement, et que le son de l'Euangile retentit tousiours de plus en plus et se fait entendre des Nations plus esloignées ; i'espere que tost ou tard nous en verrons le détail. Cependant ie me trouue assez en peine : ils me demandent auec tant d'instance six de nos Peres, que ie ne puis les leur refuser ; et d'autre costé i'ay bien de la peine à me resoudre à tant risquer tout d'vn coup : ne rien risquer c'est tout perdre, et on ne peut risquer auec plus d'asseurance de profit. Le courage et la bonne disposition de ceux qui sont venus de France ces deux dernieres années, et qui n'ont pû monter iusques à cette heure, donnent vn grand poids pour se resoudre d'en enuoyer plustost plus que moins. Ie prie Dieu qu'il dispose le tout pour le mieux.

D'autre part on n'a laissé eschapper icy bas aucune occasion d'y seruir le Maistre qui nous met en besogne ; c'est ce que vostre Reuerence pourra voir plus en particulier en cette Relation, qui ie m'asseure la conuaincra, que nous auons plus de besoing que iamais du secours de ses Saincts Sacrifices et Prieres, et de toute la Prouince, ausquelles ie me recommande, et toutes nos affaires en toute humilité de toute l'estenduë de mon affection.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur selon Dieu,

Hierosme Lalemant.

De Quebek, ce 20. d'Octobre 1647.

CHAPITRE PREMIER.

De la perfidie des Hiroquois.

Le 24. de Septembre de l'an passé 1646. le Pere Isaac Iogues partit des Trois Riuieres pour aller au païs des Hiroquois Agneronons, afin d'entre-

tenir la paix qu'ils auoient si solemnellement concluë, et pour cultiuer et augmenter la semence de l'Euangile qu'il auoit commencé de ietter dans cette terre malheureuse et ingratte. Deuant qu'il arriuast en ce païs-là, ce peuple auoit enuoyé des presens aux Hiroquois des païs plus hauts, que nous appellons Onondagheronons, Sont8aronons et quelques autres, afin de confirmer fortement leurs alliances, et coniurer la ruine des François et des peuples leurs alliez. Le sujet de cette perfidie prouient à mon aduis de leur humeur guerriere, qui ne peut demeurer en repos, et de la gloire et des profits qu'ils tiroient de la guerre, et de plus, de leur superstition et de la haine que les Hurons captifs leur ont donnée de la doctrine de Iesus-Christ ; ces captifs nous ayans veu l'opprobre de tout leur païs, à raison des maladies contagieuses et populaires, dont ils nous faisoient Autheurs par nos prieres qu'ils appelloient des charmes, ont ietté ces pensées dans l'esprit des Hiroquois : que nous portions les Demons, que nous et que nostre doctrine ne tendoit qu'à leur ruine : si bien qu'ils accuserent le P. Isaac Iogues en son premier voyage depuis la paix faite, d'auoir caché des sorts dans vn coffret ou dans vne petite caisse qu'il laissoit à son hoste pour gage de son retour. Le Pere, les voyans esmeus, prit cette caisse, l'ouurit deuant eux, et leur monstra et laissa tout ce qui estoit dedans. La maladie s'estant depuis son depart ietté sur leurs corps, comme nous auons appris des prisonniers Sauuages qui se sont eschappez, et les vers ayant peut-estre endommagez leurs bleds, comme tesmoigne la lettre des Hollandois, ces pauures aueuglez ont creu que le Pere auoit laissé le Demon parmy eux, et que tous nos discours et tous nos enseignemens ne visoient qu'à les exterminer. Voilà les sujets pour lesquels ils ont repris la guerre : si bien que le bon Pere Iogues massacré le dix-huictiesme d'Octobre, a eu l'honneur de symbolizer auec Iesus-Christ, estant tenu pour vn homme qui auoit le Diable auec soy , et qui se seruoit de Belzebuth pour chasser les Demons de leurs ames et de tout leur païs; ils tuerent à mesme temps vn ieune garçon qui l'accompagnoit, nommé Iean la Lande, natif de la Ville de Dieppe.

Incontinent apres ces meurtres, dont nous n'auons eu connoissance qu'au Printemps, ils se respandirent en diuers endroits pour prendre, tuër et massacrer autant de François, d'Algonquins et de Hurons qu'ils pourroient. Suiuons-les dans leurs courses, et marquons les temps de leurs attaques et de leur chasse aux hommes.

Le dix-septiesme de Nouembre de l'an passé, trois Hurons de quatre qui estoient à Montreal retournans de la chasse, nous dirent qu'ils auoient perdu l'vn de leurs compagnons, s'estans mis en deuoir quelques iours apres de l'aller chercher, ils furent pris par vne bande d'Hiroquois qui estoient en embuscade dedans cette Isle ; on nous a dit depuis qu'ils estoient captifs au païs de leurs ennemis, et qu'on n'auoit appris aucune nouuelle de leur camarade qu'ils alloient chercher.

Le trentiesme du mesme mois, iour de S. André, deux François s'estant vn petit écartez de l'habitation de Montreal, furent pris et emmenez par ces Barbares ; nous en auons demandé des nouuelles aux captifs eschappez du païs des Agneronons, ils n'en ont eu aucune connoissance, ce qui nous fait conjecturer que s'estans peut-estre desliez pour esuader, ils ont esté repris et assommez, ou qu'ils sont morts de faim et de froid dedans les bois ; ou que ces perfides, ce qui est plus probable, ne trouuans pas de viures à leur retour, car la saison estoit mauuaise, les auront tuëz et mangez en chemin : le bruit a couru qu'on auoit veu leurs cheuelures dans le païs des Hiroquois.

Le cinquiesme de Mars de cette année 1647. deux Algonquins des Trois Riuieres, estans partis auec deux femmes pour aller à quatre ou cinq lieuës de là querir la chair d'vn Eslan tué par vn Huron, furent rencontrez par vne escoüade d'Hiroquois qui les saisirent, et apprirent par leur moyen l'estat des

François aux Trois Riuieres et les endroits où les Algonquins estoient allez depuis peu pour leur grande chasse.

Le lendemain sixiesme, qui estoit le iour des Cendres, comme tous les François estoient assemblez à l'Eglise pour y commencer le Seruice de la Saincte Quarantaine, ces Barbares vindrent piller deux maisons vn petit escartez du fort, on tient qu'ils emporterent la charge de plus de quinze hommes ; plusieurs François auoient reserué en cét endroit la meilleure partie de leurs petits meubles. Au sortir de la Messe ils se trouuerent denuez d'habits, de couuertures, de poudre, de plomb et d'arquebuses, et d'autres choses semblables, ces voleurs ne leur ayans rien laissé que ce qu'ils ne pouuoient pas emporter la resignation et la patience des affligez fut excellente, et la charité des autres François rauissante. Les vns loüoient Dieu dans leur perte, et les autres l'exaltoient par leurs charitez, tel n'auoit que deux habits qui en donna vn tres-volontiers par aumosne. Vn autre ayant appris cette nouuelle, fit charger vne traisne de linge et d'habits propres pour des hommes et des femmes, et s'en alla luy mesme presenter ce secours auec sa femme, s'excusant aupres de ces pauures affligez, s'il leur offroit si peu de chose. Iamais dit vn Pere de nostre Compagnie qui se trouua present, ie ne conceu mieux la ferueur et la charité des Chrestiens de la primitiue Eglise que dans ce rencontre où chacun s'efforçoit de faire à qui mieux mieux. Ces larrons ayans mis leur butin en asseurance, se diuiserent en deux bandes pour aller trouuer les Algonquins qui chassoient, les vns du costé du Sud, les autres du costé du Nord de la grande Riuiere, comme ils auoient appris de leurs captifs les endroits où ces pauures gens s'estoient retirez, ils trouuerent aisément leurs pistes marquez dessus la neige. Ceux qui tirerent au Nord par leurs pistes vindrent en leurs cabanes ; mais tous les hommes estans à la chasse, ils ne rencontrerent que des femmes et des enfans. S'étans saisis des personnes et du bagage, sans permettre qu'aucun eschappast, dix Hiroquois s'en allerent chercher le lieu où estoient les hommes ; ils apperceurent Simon Piescaret, qui s'en reuenoit tout seul à la negligence : ils l'aborderent en trahison, connoissant fort bien que s'ils l'assailloient à découuert qu'ils auroient affaire à vn homme qui ne se rendroit pas sans combat. Comme il n'en vit que dix, il creut qu'ils venoient en amis et en visite ; c'est pourquoy il se mit à entonner sa chanson de paix, leur tesmoignant de la joye de leur venuë, ils l'abordent auec vn beau semblant ; mais vn perfide et déloyal luy lança son espée dans les reins et le transperça d'outre en outre : ce pauure homme tomba mort sur la place, ils luy enleuent la cheuelure, la rapportent aux cabanes, et aussi-tost les Hiroquois vont à la chasse des autres qu'ils eurent bien-tost rencontrez et surpris. Voilà disoit vne prisonniere, comme nous fusmes trahis, selon que nos ennemis mesmes le racontent.

Ceux qui marcherent au Sud attaquerent Iean Ta8tskaron, et quelques autres Capitaines et leur suitte. Ces pauures gens venoient de prier Dieu pour décabaner et pour s'auancer plus auant dans les bois ; ils estoient accompagnez de leurs femmes et de leurs enfans, et par consequent moins disposez pour se deffendre. Marie, femme de Iean Baptiste Manit8nag8ch, marchant des dernieres auec son enfant, les ayant apperceus comme ils se iettoient sur vn Huron qui tenoit l'arriere-garde, crie à son mary qu'il double le pas, pour donner aduis à ceux qui tenoient le deuant de se mettre en deffense : il met aussi-tost la main aux armes, et tuë le premier Hiroquois qui marchoit en teste ; mais il fut bien-tost massacré par ceux qui le suiuoient. L'ennemy se répand aussi-tost de tous costez, enuironnant ces bons Neophytes et ces Catechumenes. Bernard 8apmang8ch, homme adroit et vaillant, tuë le premier qu'il eut à la rencontre ; mais il fut bien-tost mis à mort, sans estre reconneu des Hiroquois, qui luy auroient donné la vie, comme estant de leur nation. Les Algonquins l'auoient pris assez ieune auec

vn sien frere ; tous deux estoient baptisez et tous deux bons Chrestiens. Son frere, nommé Pierre Achkameg, ayant esté repris par les Hiroquois, se trouua en ce combat ; ce fut luy qui se saisit de la femme de Iean Baptiste : laquelle l'ayant reconneu, luy demanda aussi-tost, s'il n'y auoit pas vn Pere de nostre Compagnie dans les Bourgades Hiroquoise ? Non, dit-il, on a tué les François deuant que de venir en guerre. Cette pauure femme pensoit desia à se confesser quand elle seroit arriuée au païs des ennemis. Bref il y en eut de blessez et de tuëz de part et d'autre, mais bien peu du costé des Hiroquois, pource qu'ils estoient sur leurs armes, et que les Algonquins furent surpris dans vn attirail de femmes et d'enfans, et de bagage. Si tost que les vainqueurs eurent fait rendre les armes aux vaincus, et qu'ils eurent garrotté ceux qui estoient capables de s'enfuir, ils se iettent sur les vieillards, et sur les enfans et sur les femmes, qui n'estoient pas capables de les suiure ; ils tranchent, ils coupent, ils taillent, ils brûlent, ils mettent tout à feu et à sang ; ils battent, ils frappent, ils arrachent les ongles à ceux qu'ils veulent mener en triomphe en leur païs. Vne pauure femme Algonquine, voyant vn sien parent fort blessé et craignant que les Hiroquois ne l'acheuassent, l'enueloppe sur vn traisneau, et le tire apres les ennemis tous chargez de prisonniers et de dépoüilles. Ces Barbares, auant que de se diuiser, s'estoient donnez le rendez-vous dans vne petite riuiere du lac Sainct Pierre, où ceux-cy arriuerent les premiers ; les autres qui auoient massacré Simon Piescaret parurent le lendemain, menans en triomphe leurs captifs auec des huées barbaresques ; ces pauures gens ne sçachant rien de la prise de leurs amis et de leurs alliez, se regardans les vns les autres, chargez de playes et de liens ; baisserent les yeux en terre, accablez d'angoisses et de douleur. Iean Ta8ichkaron qui estoit du nombre des prisonniers, ne perdit point cœur dans cette grande consternation ; il se leue, et d'vn regard constant il s'adresse à tous les Chrestiens et à tous les Catechumenes : Courage, leur dit-il, mes freres, ne quittons point la Foy ny la priere. La superbe de nos ennemis passera bien-tost ; nos tourmens ne seront pas de longue durée, et le Ciel sera nostre demeure éternelle, que personne ne bransle dans sa creance ; nous ne sommes pas delaissez de Dieu pour estre miserables ; mettons-nous à genoux et le prions de nous donner courage dans nos tourmens. Aussi-tost, non seulement les Chrestiens, mais encore les Catechumenes et les parens se iettent à terre, et l'vn d'eux prononçant les prieres à haute voix, tous les autres le suiuirent distinctement à leur ordinaire ; ils chanterent en suitte des Cantiques Spirituels, pour se consoler auec nostre Seigneur dans leurs angoisses. Les Hiroquois les regardoient auec estonnement; l'vn d'eux se mettant à rire, Marie Kamakate8ing8etch femme de Iean Baptiste Manit8nag8ch dit à Pierre Achkameg : Dis à tes gens qu'ils ne se gaussent point d'vne chose si Saincte ; c'est nostre coustume de prier Dieu, il châtiera ceux qui le mesprisent. Ces Barbares ayant appris ce qu'elle disoit, s'éclatterent en risée, se mocquans de la pieté et de la deuotion de leurs captifs ; Pierre Achkameg, deuenu loup parmy les loups fut touché, il baissa la teste sans mot dire, respectant les prieres qu'il auoit autrefois proferées de sa bouche. Les femmes ne furent point espouuantées de ces cris et de ces brocards ; celles qui portoient leurs enfans auec elles, leur faisoient faire le signe de la Croix, et pas vn petit ou grand ne mangeoit qu'il ne le fist en face de leurs ennemis ; ils se seruoient de leurs doigts pour reciter leur chapelet, les Hiroquois leur ayant pillé et enleué tout ce qu'ils auoient iusques aux plus petites marques de leur deuotion auant que de sortir de cette riuiere. Ils bruslerent tout vif cét homme qui auoit esté blessé, craignant qu'il ne mourust en chemin d'vne mort moins cruelle ; c'est chose estrange, comme la cruauté est douce, et quasi naturelle à ces Barbares. Nous auons appris toutes ces particularitez de

ceux qui se sont sauuez des mains et du païs de ces perfides. Ils nous racontoient qu'vn homme s'estant destaché auoit esté rattrappé dans sa fuitte, et qu'on luy auoit bruslé la plante des pieds pour l'empescher de fuyr vne autre fois. On nous a asseuré que ces Tyrans crucifierent vn petit enfant baptisé, aagé de trois ou quatre ans, luy estendant le corps sur vne grosse escorce, et luy perçant ses petites mains et ses petits pieds auec des bastons pointus. Ces cruautez inoüies nous font assez entendre que ces peuples ne sont pas loing de la mesure de leurs crimes.

Ces victimes estant arriuées dans le païs, on les receut auec les cris, auec les huées, auec les brocards, auec les bastonnades et auec les feux accoustumez ; on auoit fait dresser deux grands échaffaux, l'vn fut pour les hommes et l'autre pour les femmes, qu'on exposa tous nuds à la risée des petits et des grands. Aussi-tost qu'ils furent sur ces theatres, ils demanderent tous, et hommes et femmes à parler au Pere Isaac Iogues, tant pour baptiser les Catechumenes que pour entendre les Chrestiens de confession. Les Algonquines captiues depuis vn long-temps en ce païs-là, s'approchoient doucement de leurs compatriottes, et leur disoient qu'on auoit miserablement massacré le pauure Pere. Apres les saluades et les pourmenades dans les trois Bourgs des Agneronons, où on arrache les ongles s'il en reste encore, où on couppe les doigts, où on frappe sur les playes, en vn mot, où la rage et la fureur sont déchaisnez, on donna la vie aux femmes et aux filles et à deux petits garçons ; pour les hommes et pour les ieunes gens capables de lancer vn jauelot ou vne espée, ils furent distribuez en diuerses Bourgades pour y estre bruslez, boüillis et rostis. Le Chrestien qui faisoit les prieres publiques fut grillé et tourmenté d'vne horrible façon. Iamais au rapport d'vne personne qui le vid dans ses souffrances, il ne jetta aucun cry, ny ne donna iamais aucun signe d'vn cœur abattu ; il leuoit les yeux au Ciel du milieu de ses flammes, regardant fixement le lieu où son ame aspiroit. On commença de le tourmenter deuant le Soleil couché, et on le brusla toute la nuict, depuis la plante des pieds iusques à la ceinture ; le lendemain on le brusla depuis la ceinture iusques à la teste ; et sur le soir les forces luy manquant, on jetta tout son corps grillé dans des flammes. Cette rage passe le naturel des hommes ; les Demons y ont bonne part.

Il y auoit parmy cette ieunesse vn enfant aagé d'enuiron 15. ou 16. ans, beau comme le iour dans l'estime des Sauuages ; les Hiroquois le reuestirent de leurs plus belles robbes et l'ornerent à l'auantage, prenans plaisir de voir ses démarches et son maintien, car en effet il auoit de la grace ; quelques-vns gaignez par la tendresse de son aage et par la beauté de son corps, parlerent de luy donner la vie ; mais leur rage est trop grande contre les Algonquins : ils le despoüillerent comme les autres, et en firent leur joüet dedans les flammes. Retournons s'il vous plaist au lieu de leur prise.

La deffaite de ces pauures gens arriua le cinquiesme de Mars : cinq personnes seulement se sauuerent de la bande de Ta8izkaron ; ils vindrent les vns apres les autres aux Trois Riuieres, s'écrians que tous leurs gens estoient morts ou captifs. Deux de ces cinq estoient partis dés le grand matin pour aller à la chasse : retournans sur le soir, ils entendirent de loing de grands cris et de grandes huées, comme des personnes qui se resioüissent de leur proye et qui font danser leurs prisonniers, selon la coûtume des Sauuages ; cela les étonna, ils prestent l'oreille plus attentiuement, ils reconneurent que ces bruits ne procedoient pas de leurs gens ; c'est pourquoy tournans visage ils s'en courrurent aux Trois Riuieres donner aduis de leur deffaite. Les François furent touchez au dernier point ; ils donnerent des témoignages d'vne douleur aussi sensible, comme s'ils eussent appris la mort de leurs propres parens : les grands exemples de vertu que quelques-vns auoient donnez, et la riche disposition de la pluspart à receuoir le sainct Baptesme,

frappans leur esprit attendrissoit leur cœur ; ils faisoient des Panegyriques de ces bons Neophytes ; qui regrettoit vn Chrestien, qui vn Catechumene ; plusieurs desploroient la misere de ceux qui auoient demandé l'entrée en l'Eglise de Dieu, et qui ne l'auoient pas obtenuë, pource qu'on les vouloit tenir dans vne plus longue espreuue ; on regretta sur tout vne femme, qui deuant son depart, voyant qu'vn petit enfant à la mammelle estoit deuenu orphelin, se presenta pour le nourrir, charité bien extraordinaire pour vne payenne, à raison des grandes difficultez qu'ils ont d'esleuer leurs enfans. Leur coustume estoit jadis, quand vne femme laissoit son petit incapable de manger et de marcher tout seul, de le tuër et de l'enterrer dans le mesme sepulcre de sa mere, disans qu'aussi bien mourroit-il, si quelque nourrisse sa proche parente ne s'en vouloit charger.

Au reste il semble que Dieu auoit donné aux Algonquins des pressentimens de leur mort ; ces deux femmes qui furent prises les premieres estant parties des Trois Riuieres sans porter leurs colliers de porcelaines, retournerent sur leurs pas pour les prendre : Nous tomberons, disoient-elles, entre les mains de l'ennemy, peut-estre que nos colliers nous sauueront la vie.

Simon Pieskaret, venant prendre congé de nos Peres, leur dit : Il me semble que ie m'en vay à la mort, ie sens ie ne sçay quoy qui me dit, les Hiroquois te feront mourir ; mais ma consolation est, que ie suis reconcilié à l'Eglise et que i'iray au Ciel apres ma mort.

Bernard 8apmang8ch se confessa iusques à deux fois deuant son départ, et comme on luy demandoit la raison de ce soin si extraordinaire : On m'appelle dans les bois pour y mourir, priez pour moy, car ie ne reuiendray plus. Faites moy donner vne balle pour tuër le premier Hiroquois qui me voudra tuër. La chose arriua comme il l'auoit pensée.

Augustin Tchipak8ch tint ce discours à vn Pere : Adieu, mon Pere, pour la derniere fois, ie ne sçay quelle action de grace vous rendre pour tant de bien-faits que i'ay receus de vostre charité ; aimez-moy encore apres la mort et priez pour mon ame quand vous apprendrez que ie seray entre les mains de nos ennemis, afin que ie ne sois pas bruslé deux fois.

Vn nommé Kit8chi dit au mesme Pere : Voilà vn paquet de castors que ie te prie de donner à vn tel quand tu le verras en ce païs-cy ? Oüy, mais, dit le Pere, ces castors ne sont-ils pas à toy ? Ils n'y sont plus, respond-il : car ie me tiens desia mort.

Le Pere qui les instruisoit pendant l'Hyuer, remarqua apres leur mort que ses entretiens plus ordinaires estoient des moyens de bien mourir, comme il se faudroit comporter si on estoit pris des Hiroquois, comme il faudroit faire profit des grands tourmens qu'ils font souffrir à leurs prisonniers ; et quoy que souuent il n'eût pas dessein de leur parler d'vn sujet si triste, il se trouuoit ordinairement engagé dans ces discours sans y penser. Tous ces sentimens n'ont pas empesché leur mort, il est vray ; mais ils ont puissammant fortifié leurs ames. Dieu disposoit ses esleus par ces pensées, ausquelles on n'adioûtoit point de creance, n'estant pas données pour la vie du corps, mais pour le salut des ames. Ie sçay bien que l'inconstance des Hiroquois leur pouuoit bien donner ces deffiances ; mais comme elles estoient quasi vniuerselles, et dans les ames les plus courageuses, et que d'ailleurs elles operoient des actions de vie, des actions d'humilité, des affections d'aller au Ciel, il ne faut pas douter qu'elles ne prissent leur source du sang de Iesus-Christ, d'où prouient tout ce qui tend et qui nous conduit à nostre salut.

Pour conclusion, ces déloyaux ont souuent rodé à l'entour de l'habitation des Trois Riuieres, mais bien plus souuent à l'entour de celle de Montreal ; ce qui a fait que Monsieur d'Ailleboust s'est brauement fortifié : il est loüable en ce point, ayant mieux aymé quitter quelques ouurages particuliers fort importans, que de manquer au public. Les habitans des Trois Riuieres se sont

aussi reünis et rassemblez, afin de resister plus facilement aux courses et aux vols de ces Barbares.

Or il ne faut pas s'imaginer que la rage des Hiroquois, et la perte de plusieurs Chrestiens et de plusieurs Catechumenes soient capables d'éuacuer le mystere de la Croix de Iesus-Christ, ny arrester l'efficacité de son sang. Nous mourrons, nous serons pris, nous serons bruslez, nous serons massacrez, passe. Le lit ne fait pas tousiours la plus belle mort. Ie ne voy icy personne baisser la teste ; au contraire, on demande de monter aux Hurons, et quelques-vns protestent que les feux des Hiroquois sont l'vn de leurs motifs pour entreprendre vn voyage si dangereux.

A mesme temps que Dieu nous a battus d'vn costé, il semble nous vouloir consoler de l'autre. Nos Peres des Hurons nous ont mandé, que les Sauuages d'Andastohé, que nous croyons estre voisins de la Virginie et qui auoient autrefois de grandes alliances auec les Hurons, en sorte qu'il se trouue encore dans leur païs des gens de leurs contrées, ces Sauuages, dis-je, ont fait entendre ce peu de paroles aux Hurons : Nous auons appris que vous auiez des ennemis : vous n'auez qu'à nous dire, leuez la hache, et nous vous asseurons, ou qu'ils feront la paix, ou que nous leur ferons la guerre. Les Hurons bien ioyeux de ces belles offres, ont enuoyé vne Ambassade vers ces peuples. Le Chef de cette Ambassade est vn braue Chrestien, accompagné de huict personnes, dont quatre ont embrassé la Foy de Iesus-Christ ; il ne faut pas craindre que les enfans de Dieu et les ouuriers Euangeliques manquent de secours ; s'ils ne manquent point de courage, les croix et les souffrances sont la marque et le caractere de leur mission.

CHAPITRE II.

Quelques femmes se sauuent du païs des Hiroquois.

Il y a ie ne sçay quels charmes dans le païs de nostre naissance qui ne permettent pas aux hommes d'en perdre la memoire. Qui auoit-il autrefois de plus splendide que la ville de Rome ? ny de plus aspre que les froids et les glaces de la Scythie ? et cependant vn barbare fuyoit de cette grande ville pour retourner dans la rigueur de ces neiges. Le païs des Algonquins n'a esté depuis quelques années qu'vn champ de morts et de malades, et neantmoins les femmes que les Hiroquois mettent en liberté dans leur païs, pour les marier à leurs enfans, ont tousiours vne si grande pente et vne si grande inclination vers leur patrie, que plusieurs se iettent dans d'horribles dangers, et dans des peines et des trauaux espouuantables pour la reuoir. En voicy quelques exemples.

Le huictiesme de Iuin, parut vn canot au dessus de l'habitation de Montreal, dans lequel on ne voyoit qu'vne seule personne : s'estant approché, on reconneut que c'estoit Marie Kamakate8ing8etch, femme du braue Iean Baptiste Manit8nag8ch massacré par les Hiroquois ; cette pauure creature s'estoit sauuée auec des peines qu'on ne peut quasi exprimer. Estant conduite dans la chambre de Monsieur et Madamoiselle d'Ailleboust, ses yeux firent le preambule de sa harangue, ses larmes et ses sanglots luy déroboient la parole et donnoient de la compassion à tout le monde ; les Peres la consolent, Madamoiselle d'Ailleboust, qui estoit de sa grande connoissance, luy dit en sa langue qu'elle ne s'attristast point puis qu'elle estoit parmy ses parens et parmy ses amis : Et c'est cela mesme, dit-elle, qui renouuelle mes pleurs et qui rengrege mes ennuis, quand ie voy les personnes et les lieux où ie me suis veuë tant aymée auec mon pauure mary et mon

enfant, ie ne puis tenir mes larmes ; il y a long-temps qu'elles estoient taries, et quand ie vous ay veuë elles sont sorties de mes yeux malgré moy. Et là dessus elle regardoit d'vne veuë toute pleine d'angoisse ces bonnes Damoiselles qui la carressoient auec beaucoup de tendresse, elle faisoit bien son pouuoir de se tenir gaye ; mais il fallut donner à l'amour le loisir de respandre ses pleurs et de visiter les endroits de cette habitation, où elle auoit receu plus de joye pour y mesler l'absinthe de ses tristesses. Ayant satisfait à la nature, elle nous raconta la prise des Algonquins comme nous la venons de coucher, puis elle nous déduisit la façon dont Dieu s'estoit seruy pour la tirer du païs des Hiroquois.

Elle auoit desia esté vne fois prisonniere au païs des hauts Hiroquois, nommez Onondagheronons ; quelques Sauuages de cette nation l'ayant reconneuë dans l'vne des bourgades des Agneronons, où sa vie, apres le bruslement des hommes, sembloit estre en asseurance, luy dirent qu'elle sortist de la bourgade, qu'ils luy vouloient parler ; s'estant vn petit esloignée sur le soir, ils l'enleuerent partie de gré luy promettans merueille, partie de force, faisant voir qu'estant sortie de leur bourgade elle y deuoit retourner. Elle conneut bien qu'elle auroit fort party si elle ne s'accommodoit ; c'est pourquoy elle leur dit, qu'elle estoit preste de les suiure : ils la font cacher dans les bois auec asseurance qu'ils la viendroient reprendre le lendemain matin, ils n'y manquerent pas, ils l'emmenerent donc à Onondaghé, c'est le nom de leur bourgade ; en chemin il falloit passer par Ononïoté, d'où estoit celuy qui auoit pris cette pauure femme, et à qui elle appartenoit ; ces Barbares ayans peur qu'elle n'y fust reconnuë, luy donnerent vn sac, vn pot de terre, et vn peu de viures, et luy dirent qu'elle se retirast dans lé bois, et qu'ils la viendroient prendre le iour suiuant. La nuict venuë, elle approcha de la bourgade d'Ononïoté, où elle entendit les cris, les huées et les risées de ces Barbares, au bruslement qu'ils faisoient de l'vn de ses compatriottes. Cette pauure creature se mit en l'esprit qu'on luy en feroit autant, pource qu'elle s'estoit desia sauuée de la bourgade où on la menoit, et qu'ils ne pardonnoient quasi iamais aux fugitifs ; elle auoit aussi oüy à son départ quelques ieunes gens, qui ne croyans pas qu'elle entendist leur langue, se demandoient l'vn à l'autre quelle partie du corps ils trouueroient la plus friande ? l'vn d'eux la regardant, respondit que les pieds cuits sous la cendre estoient fort bons. Toutes ces choses luy donnerent vne crainte qui luy sauua la vie ; elle prend donc resolution de s'enfuir, et tout sur l'heure elle se met en chemin, marchant toute la nuict, tirant, non pas vers son païs : car elle se doutoit bien qu'on la pourroit découurir à sa piste ; mais elle s'en courut vers la bourgade d'Onondaghé, tenant le chemin battu, dont elle auoit bonne connoissance ; le lendemain ceux qui l'auoient rauie la chercherent, comme il est bien croyable, mais en vain. Estant arriuée proche de la bourgade, elle se cache dans les bois les plus espais, comme sont les cedrieres et les sapinieres, qui sont fort frequentes en ces contrées, elle fut là dix iours et dix nuits sans feu, au milieu des neiges, auec vne robe mince au possible, et si courte et si estroite, que ses bras et ses jambes estoient tous nuds, et le reste de son corps tres-mal couuert. Toutes les nuicts elle sortoit de sa taniere pour s'en aller chercher ou grapiller dans les champs et dessous la neige, quelques bouts d'espics de blé d'Inde eschappez de la main des moissonneurs, elle n'en trouua qu'enuiron plein deux petits plats pour la nourriture de son voyage, qui deuoit durer plus de deux mois. Cela l'espouuanta fort ; adioustez que tous les iours elle voyoit aller et venir des Sauuages, qui passoient souuent fort proche du lieu où elle estoit. Elle vit mesme les hommes qui l'auoient enleuée, non sans peur d'estre descouuerte.

Vn grand Hiroquois, ayant sa hache sur l'espaule, s'en vint vn certain iour

tout droit à elle ; la pauure femme a recours à Dieu, car elle ne l'oublioit iamais dans ses angoisses : comme elle prioit, cét homme se destourne tout à coup, se iettant dans la forest par vn autre endroit. Or comme ces craintes et ces transes continuelles l'affligeoient, elle fit ce raisonnement plein d'erreur à la verité, mais bien pardonnable à vne pauure femme Sauuage. Ie suis morte, c'est fait de ma vie, il n'y faut plus penser : de m'en aller à la bourgade pour estre bruslée, ie ne puis m'y resoudre ; de me mettre en chemin pour me sauuer, ie mourray de famine et de langueur, et peut-estre seray-ie rencontrée par quelque Hiroquois, qui me fera passer par leurs tourmens ordinaires : il vaut donc mieux mourir plus doucement. Ayant fait sa priere, elle attache sa ceinture à vn arbre où elle monte, elle fait de l'autre bout vn lacet courant, qu'elle passe à son col, et se ietta à bas : le poids du corps rompit la corde sans luy faire grand mal. Elle la racommode, l'esprouue, et ensuitte remonte vne autre fois ; mais Dieu voulut qu'elle se rompist pour la seconde fois. Elle, bien estonnée, commence à dire à part soy d'vn sens rassis ; car elle croyoit faire vne bonne action : Oüy, mais peut-estre que Dieu ne veut pas que ie meure ? asseurément il me veut sauuer la vie ; mais ie n'ay pas dequoy viure en chemin ? n'est-il pas assez puissant pour m'en faire trouuer ? allons, disoit-elle, prions-le de me conduire. Ayant fait sa priere, elle entre dans la profondeur de ces grands bois, se conduit à la veuë du Soleil, cherchant le chemin de son païs : la voilà donc errante dans vne horrible solitude. Comme il y auoit encore de la neige sur la terre, elle souffroit vne faim et vn froid intolerable, elle ne mangea en dix iours que ces bouts d'espics qu'elle auoit glanez ; les ayans consommez, elle grattoit la terre pour trouuer de petites racines, elle escorchoit les arbres pour sucer et manger la petite escorce interieure ; enfin elle rencontra dans vn lieu où des chasseurs Hiroquois auoient cabané vne petite hache qu'ils auoient abandonnée ou oubliée, cela luy sauua la vie : son industrie luy fit faire vn fusil de bois, auec lequel elle faisoit du feu pendant la nuict, et non pendant le iour, elle l'esteignoit si tost que l'aurore commençoit à poindre, de peur que la fumée ne parût et ne la descouurist. Ayant fait mes prieres, disoit-elle, ie passois la nuict à manger des tortuës que ie trouuois dans les petites riuieres, à me chauffer et à dormir. Ie cheminois et ie priois Dieu tout le iour. Que de tours et de détours elle fit dans ces horribles forests ! que d'égarements ! elle partit peut-estre au commencement d'Auril et elle n'arriua à Montreal que le huictiesme de Iuin ; elle nous disoit que deux lunes et plus s'estoient passées dans son voyage. Le mois de May arriuant, elle descouurit des chasseurs Hiroquois sans estre apperceuë ; ayant reconneu qu'ils auoient laissé leur canot sur le bord d'vne riuiere, elle se iette dedans à la desrobée et l'emmene ; mais comme il estoit trop grand pour vne personne seule, elle le raccourcit et l'accommoda proprement à son vsage. Enfin elle se trouue sur les riues du grand Fleuue de Saint Laurens. L'ayant bien consideré, elle iugea qu'elle estoit plus prés des François que de son païs, qui n'est pas loing de celuy des Hurons, et qu'il estoit plus facile de descendre que de monter, si bien qu'elle prend le courant, s'en va chassant d'Isle en Isle ; elle tuë des cerfs et des castors, elle fait vne espée de bois, elle en brusle le bout pour l'endurcir, et auec cét instrument elle prend de grands esturgeons de cinq à six pieds de long. Elle prenoit les cerfs en cette sorte : les ayant fait lancer à l'eau, elle s'embarquoit dans son petit canot les poursuiuoit aisément, et en les abordant elle leur déchargeoit de grands coups de hache sur la teste ; estans aux abois elle les tiroit à bord et s'en seruoit pour se nourrir, elle trouua quantité d'œufs de diuers oyseaux de riuieres, elle auoit encore assez de viande boucanée et quantité de ces œufs quand elle mit pied à terre à Montreal. Voyant le Pere qui l'auoit instruite : Ha ! mon Pere, luy dit-elle, que

de fois i'ay pensé en vous ! ie disois en mon cœur il prie pour moy, il me conduit dans mon voyage, il fera que ie ne m'esgare point; ie priois fort souuent celuy qui a tout fait, ie me seruois de mes doigts pour dire mon chapelet, ie pensois incessamment à ceux qui croyent et qui prient, il me semble que ie voyois *Chaouerindamaguetch*, (c'est vn nom que les Sauuages ont donné à Madamoiselle d'Aillebousl) priant Dieu pour moy en la chapelle ; enfin me voilà parmy mes parens. La ioye ayant succedé aux larmes qu'elle versa abondamment de prime abord, elle embrassoit ces Damoiselles auec plus d'affection qu'elle n'eust fait ses plus proches parents ; pour conclusion elle se confessa et communia auec beaucoup de tendresses.

Cinq iours apres son arriuée, vn canot parut qui portoit vne ieune femme de la nation des Poissons blancs ; cette bonne captiue l'ayant abordée luy raconta les miseres qu'elle auoit endurées dans sa captiuité : Mais tout ce que i'ay souffert, luy disoit-elle, n'est rien en comparaison de ce que tu souffriras en Enfer si tu n'es Chrestienne. Ie le suis, respondit-elle ; mais i'ay vn mary Payen, qui a vne autre femme auec moy, et qui hait extrememenl la priere, ie le voudrois bien quitter. Tu fais bien, luy dit-elle, car ton mary te fera quitter la Foy ; si tu en connoissois la valeur, tu la prefererois à toute autre chose, cette vie n'est pas considerable, celle que nous attendons est bien longue. La Foy est vne chose admirable, elle ramasse les nations, et de plusieurs elle n'en fait qu'vne : c'est la Foy qui fait que les François sont mes parents, ils m'ont receuë et ils me traittent comme leur parente ; c'est la Foy qui fait que ie t'ayme, quel sujet aurois-je de t'aymer? tu n'es point de ma nation, ie n'ay point d'interest que tu demeures ou que tu t'en ailles ; mais ie ne sçay comme cela se fait, ie sens bien que ie t'ayme, à cause que tu crois en Dieu, et ie ne sçaurois m'empescher de te donner vn bon conseil : si tu remontes auec ton mary dans son païs, tu seras prise des Hiroquois ; et puis tu tomberas de leurs feux dans le feu des Demons, c'est celuy que tu dois craindre. Ah si tu sçauois ce que c'est de la liberté, tu l'aymerois ! tu n'as pas senty le joug de la captiuité, et combien c'est chose dure et fascheuse d'estre pour tousiours esloignée de la priere ! ceux qui sont dans cét esclauage portent enuie aux petits oyseaux. Ah ! que souuent ie leur disois, que ne puis-je voler comme vous ! si ie voyois de loing vne Montaigne, ie luy disois en mon ame, que ne suis-je au plus haut de la cime pour me voir esloignée de ma captiuité ! La vie est vne mort à vn captif ; mais c'est bien pis apres la mort, car la captiuité est éternelle. La conclusion fut que cette ieune femme quitta celuy qui se portoit pour son mary, et qui en effet ne l'estoit pas, et enfin ces deux bonnes creatures ayant trouué vne barque qui descendoit à Kebec, se mirent dedans pour aller voir leurs parens qui demeuroient en la residence de Saint Ioseph.

Le vingtiesme du mesme mois, on entendit vne voix de l'autre costé de la riuiere, vis à vis de l'habitation de Montreal : on ne se pressa pas d'y aller, pource que les Hiroquois ont donné autrefois de ces cassades, faisans les prisonniers eschappez, pour attirer et massacrer ceux qui les iroient querir. C'estoit vne pauure captiue qui n'en pouuoit plus ; elle cria deux ou trois iours, enfin on s'approcha petit à petit, et l'ayant reconnuë on l'embarqua. Il n'est pas croyable comme cette pauure creature estoit deffaite, c'estoit vne femme puissante et en bon point deuant sa prise, elle parut pour lors si desnuée de chair, si hideuse et si foible, qu'elle estoit mesconnoissable ; elle demanda dés son entrée si le Pere qui instruisoit les Sauuages n'estoit pas à Montreal, il estoit deuant ses yeux et elle n'y prenoit pas garde, le deffaut de nourriture luy auoit alteré le cerueau, on l'auroit prise pour vn vray squelette ; comme elle n'auoit ny hache, ny cousteau, ny canot ; mais seulement vn petit bout de ie ne sçay quelle estoffe toute vsée qui ne la couuroit qu'à demy, elle auoit

souffert d'estranges trauaux. On luy donne à manger petit à petit, on la fait reposer, le lendemain ayant repris ses esprits, elle demande encore vne fois le Pere qui l'auoit instruite l'année precedente. Helas ! disoit-elle, n'est-il point icy ? Il te parla si long-temps hier au soir, luy dit l'Interprete. Faites-le venir, ie vous en prie. Le Pere l'estant allé trouuer, elle luy dit : Mon Pere, hier ie n'auois point d'esprit, ie ne me souuiens pas de t'auoir veu ; instruis-moy ie te prie, i'ay attribué ma captiuité aux resistances que ie te fis l'an passé, lors que tu me voulois enseigner, ie n'ay pas laissé de prier Dieu, quoy que ie ne fusse pas baptisée ; ie disois au profond de mon cœur, c'en est fait, ie croiray, ie me feray instruire, ie prieray tout de bon, ie ne veux pas mentir. Elle nous dit qu'il n'y auoit que deux iours qu'elle estoit accouchée quand elle se sauua des Hiroquois, que son enfant qu'elle portoit dans son sein mourut bien-tost apres, le laict luy manquant faute de nourriture. Elle adioustoit que les Hiroquois faisoient estat de venir en grand nombre, notamment à Montreal : Mais ils sont, disoit-elle, affligez d'vne maladie populaire qui en fait mourir vn grand nombre. C'est la coustume, quand quelqu'vn meurt dans leurs cabanes de le pleurer vn fort long-temps ; or comme i'estois adoptée à vne famille attaquée de cette maladie, nous ne faisions que pleurer tous les iours, et ie disois à part moy : Fut-il ainsi que ie pleurasse souuent pour le mesme sujet. Elle nous confirma tout ce que Marie nous auoit raconté de la prise des Algonquins et de la mort du Pere Iogues, adioustant que les Hiroquois contraignoient les femmes Algonquines d'appliquer des feux sur leurs compatriotes pour les brusler. Estant arriuée au sault de Saint Loüys, qui est vn petit au dessus de l'habitation de Montreal, et n'ayant point de canot pour le passer, elle lia des bois par ensemble ; mais comme elle n'auoit point de force, les liens s'estans rompus ou destachez, elle coula plusieurs fois à fond, reuenant tousiours au dessus, emportée dans des boüillons d'eau, qui luy deuoient mille fois casser la teste contre des roches, si Dieu ne l'eust tres-particulierement assistée. Deux femmes, nous disoit-elle, se sont sauuées deux iours deuant moy ; les Hiroquois enragez de ce que nous nons éuadions, disoient que si quelqu'vne s'enfuyoit encore qu'ils tuëroient toutes les autres ; comme ils ne se deffioient pas de moy à cause de mes couches, ie me sauuay plus facilement, faisant semblant d'aller querir du bois dans la forest.

Le vingt-quatriesme du mesme mois de Iuin, on entendit encore des cris à l'autre bord de la grande riuiere, on vit aussi des feux, quelques ieunes hommes y courent auec vn canot, ils trouuent ces deux femmes dont cette pauure delabrée nous auoit parlé ; or encore qu'elles ne fussent pas dans vn estat si pitoyable, pource qu'estant deux elles s'estoient secouruës l'vne l'autre, elles estoient neantmoins grandement abatuës. L'ennuy d'vne si estrange solitude est bien fascheux : n'auoir autre lit, ny autre couuert, ny autre compagnie, ny autres viures, que le lit, le couuert, la compagnie et le viure des bestes, c'est mener vne vie plus miserable que la vie des bestes ; ces deux femmes trouuerent le moyen de faire du feu, mais l'autre n'eut pas l'inuention, n'ayant point de cousteau ; bref apres qu'on les eut remises en bon point, on leur donna à chacune vne robe et vn canot d'écorces pour aller trouuer leurs maris qui estoient à Saint Ioseph proche de Kebec.

Le seiziesme de Iuillet, vne autre prisonniere parut aux Trois Riuieres, elle auoit tenu vn chemin different des precedentes ; la pauure miserable n'auoit que la peau estenduë sur les os, son regard estoit affreux, ses yeux paroissoient comme enfoncez dans vne teste de mort, on ne voyoit plus de jouës sur son visage, ses levres colées sur les machoires representoient plustost vn trépassé qu'vne personne viuante. Ayant esté charitablement receuë, elle raconta leur prise et leur voyage. Vne femme, disoit-elle, de nostre bande, craignant la fureur des ennemis me parla de se

faire mourir, ie vis bien que cela procedoit de fureur, ie luy respondis qu'il se falloit sauuer et non pas se deffaire ; mais comme c'estoit vne vraye Megere ennemie de la Foy, elle n'escouta point ce conseil : jettant la main sur son enfant, elle le massacra et le jetta aux pieds des Hiroquois ; puis ayant passé sa teste dans vn licol, elle tiroit d'vne main pour s'estrangler, et de l'autre elle se coupe le gosier auec vn cousteau. Mais helas ! elle trouua bien-tost vn feu plus deuorant que celuy des Hiroquois. Il y auoit plusieurs années qu'elle resistoit à Dieu, se bandant contre les veritez qu'on luy vouloit enseigner ; sa vie pleine de cholere et d'animosité contre la doctrine de Iesus-Christ, ne pronostiquoit qu'vn desespoir.

Nostre captiue racontoit, que Dieu luy auoit presenté plusieurs occasions de se sauuer des mains de l'ennemy deuant que d'arriuer en leurs païs : Mais helas ! disoit-elle, ie ne pouuois abandonner ma fille qui estoit prisonniere auec moy, et mieux gardée que moy. L'amour de mon enfant et l'amour de ma vie combattoient dans mon cœur ; mais enfin ma fille l'emporta par dessus moy, ie creu qu'estant arriuez dans ce païs de tourmens, ie pourrois trouuer moyen de nous sauuer toutes deux. En effet apres auoir passé par les bastonnades et par les autres tourmens, à la reception et à l'entrée des prisonniers, apres la mort de tous les hommes et de quelques femmes, on nous donna la vie. Ma fille, estant jeune et assez agreable, fut bien-tost mariée ; les Sauuages ne font point de difficulté d'épouser vne estrangere et vne captiue ; voire mesme il y en a qui les aiment dauantage, pource qu'elles sont ordinairement plus obeïssantes et plus souples. Or comme ie ne pensois qu'à ma liberté, ie vay trouuer mon pauure enfant, ie luy découure mon dessein, nous conclüons qu'il falloit sortir de la bourgade sur la minuit, ce que nous fismes assez heureusement sans estre apperceus. A peine estions nous hors des portes, qui ne fermoient point, que nous courusmes de toutes nos forces, depuis la minuit iusqu'enuiron les cinq heures du soir ; comme nous pensions vn petit respirer, nous apperceumes des Hiroquois ; la crainte nous fit retrouuer des forces, nous nous iettons à trauers des halliers, l'espouuante nous fit marcher de telle sorte que nous nous separasmes. Or ie ne sçay si nous fusmes apperceuës, ie ne sçay si ma fille est morte dans les bois, ou si elle a esté reprise par ces Barbares, quoy qu'il en soit, ie ne l'ay plus veuë depuis ce temps-là. Elle auoit preparé vn cousteau pour nostre voyage, et moy cinq petits pains cuits sous la cendre, c'est tout ce que i'ay mangé depuis ma fuitte, excepté quelques fruits sauuages que ie rencontrois de temps en temps en mon chemin. La priere estoit mon vnique consolation ; ie n'auois rien pour faire du feu, mes doigts n'estans pas assez forts pour faire vn fusil à la façon des Hurons, les guespes et les mouches m'estrangloient ; enfin Dieu me donna l'inuention de faire des bas de chausses et des manches de feüillages, pour me deffendre de leurs piquures. Nos Peres luy donnerent vne couuerture ; car à peine auoit-elle dequoy cacher la moitié de son corps, elle se confessa auec de grands ressentiments de ses offenses, témoignant d'ailleurs vne joye et vn contentement admirable de se reuoir parmy les croyans.

CHAPITRE III.

Quelques Hiroquois surpris apres vne deffaite d'Algonquins. Vne femme tuë vn Hiroquois et se sauue.

Le vingt-neufiesme de May, arriua à Montreal vn canot conduit par trois Sauuages de la petite nation des Algonquins ; ces pauures gens furent bien estonnez, apprenans la deffaitte des hauts Algonquins, dont nous auons parlé cy-dessus ; ils auoient neantmoins de fortes coniectures de la perfidie des Hiroquois. Nous auons, disoient-ils, re-

marqué cét Hyuer vne piste d'ennemis, qui nous ont approchez de bien prés, et ce qui nous a donné de l'estonnement, quelqu'vn d'eux ayant rencontré vne attrappe que nous auions dressée pour les ours, au lieu de nous attendre ou de chercher nos pistes, il a destendu l'attrappe, et tellement separé les pieces qui la composoient, que nous voyons bien qu'aucun animal n'a peu faire ce débris. C'est quelqu'vn qui nous a voulu donner à entendre que nous nous tinssions sur nos gardes, et que l'ennemy n'estoit pas loing. Cette charité n'est pas commune parmy des Barbares. Ils adioustoient qu'il s'estoit ietté vne certaine maladie sur les Caribous, qui leur faisoit vomir le sang par la gueule, demeurans tout courts quand on les poursuiuoit. Ils en ont veu iusques à cinq, six et sept tomber roides morts en vn moment ; cela les a tellement espouuantez, qu'ils ont resolu de quitter leur païs pour venir demeurer auprés des François. Dieu retire de temps en temps, ceux qui sont dans le fond des terres, où on ne peut aborder, pour les amener à sa connoissance, par le voisinage de ceux qui sont capables de les instruire. Ces pauures gens ayant peur de rencontrer les Hiroquois à leur retour, supplierent Monsieur d'Ailleboust de les secourir de quelques armes, bien resolus de se battre s'ils trouuoient des ennemis. Monsieur d'Ailleboust creut qu'il ne les falloit pas esconduire en vn sujet si important ; estans armez ils font vn tour aux Trois Riuieres, et de là remontent en leur païs sans trouuer aucun ennemy. L'vn d'eux croyant que la riuiere estoit toute libre, embarque sa femme pour voguer iusqu'à l'Isle, et donner aduis aux Sauuages de ce païs-là, que leurs parens auoient esté pris et massacrez vers les Trois Riuieres, et par consequent qu'ils se tinssent sur leur garde. Comme donc il nauigeoit dans sa petite gondole d'escorce, il apperceut de loing vn canot d'Hiroquois ; se tournant vers sa femme qui gouuernoit le canot, luy dit : Aurois-tu bien le courage de me seconder ? i'ay enuie d'aller attaquer ce canot. Il estoit peut-estre conduit par sept ou huict hommes, et luy estoit tout seul ; mais il auoit de la resolution. Sa femme luy respondit : Ie vous suiuray par tout, ie ne veux plus de vie apres vostre mort ; ils font joüer leurs auirons pour attrapper ce petit vaisseau ; mais deuant que d'estre découuerts, ils virent vn peu plus loing quatre ou cinq canots remplis d'hommes, cela les arresta, ne iugeans pas qu'il se fallut ietter temerairement dans les fers de leurs ennemis. Que fera donc ce pauure homme ? il ne veut pas fuir ; il ne peut passer outre sans mourir : Il faut, dit-il à sa femme, que ie sçache quelle prise ont faicte ces gens-là ; car ie vois bien à leur mine qu'ils voguent en gens victorieux ; asseurement ils ont pris de nos compatriottes. Il met sa femme à terre ; puis s'en allant de l'autre costé de la riuiere, comme s'il fust venu du païs des Hiroquois, il tire vn coup d'arquebuse. Les Hiroquois, ne le voyant pas bien, et croyans peut-estre que c'estoit quelque trouppe de leurs soldats qui arriuoit de nouueau en ce quartier-là, firent quarante cris, tirans quarante fois ces voyelles du fond de leur estomach *hee*. C'est assez, dit cét Algonquin, ie n'en voulois pas dauantage, ie sçay ce que ie desirois, asseurément ils tiennent quarante de nos gens prisonniers. Il rembarque sa femme, et s'en court à force de rames vers quelques hommes qu'il auoit quittez, il leur raconte ce qu'il a veu et entendu, les exhortant à suiure l'ennemy : sept ieunes hommes se presentent à luy, ils montent dans deux canots et s'en vont lestement au lieu où l'ennemy estoit. Il n'y a point de chasseurs si aspres au gibier, que les Sauuages le sont à la chasse des hommes ; il n'y a point de chat si adroit pour se tapir, et pour se cacher et pour sauter sur vne souris, qu'vn Sauuage est habile pour surprendre et pour se lancer sur sa proye : ils se glissent doucement, ils remarquent les pistes de leurs ennemis, les vont reconnoistre à pas de loup. Ils auiserent dans l'obscurité cinq cabanes ensemble : Allons, dirent-ils, tüons et mourons, vendons nostre mort. Vne seule cabane contenoit

plus de combattans qu'ils n'estoient d'assaillans ; l'ordre fut que six entreroient dans les trois plus grandes cabanes, deux en chacune, et les deux autres dans les deux plus petites. Il y auoit deux Chrestiens dans ce petit nombre, qui firent leurs prieres, comme des personnes qui croyoient aller à la mort. Sur la minuit, ils entrent l'espée à la main, ils transpercent auec vne promptitude admirable ces pauures endormis ; mais par mesgarde ils tuerent vne femme de leur nation nouuellement prise par ces Barbares ; en vn mot, ils osterent la vie à dix Hiroquois, ils en blesserent beaucoup d'autres, et deliurerent dix personnes captiues. Le combat se fit auec vn estrange tintamarre : Qui estes-vous ? disoient les Hiroquois ; les autres répondoient à coups d'espées ; les tenebres rendoient cette confusion plus horrible. Vn grand Hiroquois, percé d'vn coup d'espée, se iettant sur celuy qui l'auoit blessé, rompit l'espée en le colletant ; l'Algonquin s'estant deffait de ses mains le poursuit à coups de pierres ; l'autre l'ayant rattrappé l'alloit perdre, si son camarade suruenant ne luy eût donné vn coup qui le jetta par terre. Les prisonnieres mises en liberté, s'escrierent à leurs liberateurs : Sauuez-vous, il y a quantité d'Hiroquois proche d'icy, si le jour vous descouure vous estes perdus. A ces voix, ils arrachent les cheuelures des morts, ils jettent en la riuiere de gros paquets de castors pris sur les Algonquins par ces déloyaux ; comme ils ne les pouuoient pas emporter, ils ne voulurent pas aussi que leurs ennemis s'en seruissent. Enfin ayans embarquez les personnes qu'ils auoient deliurez, ils se retirerent en vn lieu d'asseurance. Il ne faudroit pas grand nombre de semblables soldats pour donner bien de la peine aux Hiroquois.

Ces captiues se voyans pleinement deliurées raconterent comme elles auoient esté prises. Plusieurs Sauuages des païs plus hauts, disoient-elles, s'estoient venus ranger à l'Isle pour se joindre aux Hurons qui deuoient descendre vers les François. Trente familles auoient dessein de s'arrester auprés de ceux qui enseignent le chemin du Ciel. Il n'y auoit Sauuage qui ne fust chargé de pelleteries pour achepter ses petits besoins aux magasins du païs. Vn Huron, pris depuis quelques années par les Hiroquois, s'estant fait Capitaine de ces voleurs, les a conduits au lieu où nous estions, ce qu'il a fait d'autant plus facilement, qu'il auoit vne tres-grande connoissance de toutes ces contrées. Nos gens qui ne les attendoient pas furent bien estonnez quand ils les virent les armes en la main ; ils firent au commencement quelque resistance, mais ayans veu d'abord trois de nos hommes à bas, tuez à coups d'arquebuses, ils prirent la fuitte ; l'auarice empescha les Hiroquois de les poursuiure. Leurs yeux esbloüis par le grand nombre de castors que nous auions, les fit penser au pillage, ce qui sauua la vie à quantité de monde : pour nous autres qui auions des enfans, nous fusmes bien-tost prises. Voilà, disoient-elles, comme s'est passé nostre malheur.

Outre ces dix personnes mises en liberté par ces huict Algonquins, vne Amazone prise auec les autres, s'est brauement sauuée des mains de ceux qui la tenoient captiue. Il y auoit desia dix jours que les Hiroquois la traisnoient auec les autres prisonniers ; or quoy qu'elle fust liée par les deux pieds et par les deux mains à quatre pieux fichez en terre, et disposez en croix de S. André, neantmoins elle prit resolution de se sauuer, sentant que les liens de l'vn de ses bras ne la pressoit pas trop, elle fit si bien qu'elle mit ce bras en liberté ; ce bras libre destache bien-tost les cordes qui captiuoient le reste de son corps. Tous les Hiroquois dormoient profondement ; la voilà sur ses pieds, elle passe par dessus ces grands corps enseuelis dans le sommeil. Estant toute preste de sortir, elle rencontre vne hache, elle s'en saisit, et poussée de ie ne sçay quelle fureur guerriere, elle en décharge vn coup de toutes ses forces sur la teste d'vn Hiroquois couché à l'entrée de la cabane ; cét homme se debat, d'autres s'esueillent, on allume

vn flambeau d'escorce, on voit ce miserable plongé dans son sang, on cherche l'autheur de ce meurtre, on trouue la place de cette femme vuide, et la hache de cét homme ensanglantée, chacun sort de la cabane, les jeunes gens courent de part et d'autre ; mais cette bonne femme, qui apres son coup s'estoit iettée dans vne souche creuse qu'elle auoit auparauant bien remarquée, escoute tout leur tintamarre, non sans peur d'estre descouuerte. Enfin voyant que les coureurs qui la cherchoient s'estoient jettez d'vn costé, elle sort de sa taniere et court de l'autre tant qu'elle peut ; le iour estant venu, ces Barbares font vn grand circuit pour descouurir ses pistes, ils les trouuent, ils la poursuiuent deux iours entiers, au bout desquels cette pauure creature les entendit courant tout à l'entour du lieu où elle estoit : elle creut que c'estoit fait de sa vie ; mais de bonne fortune ayant rencontré vn estang basty par des castors, elle s'y plonge, ne respirant que de temps en temps et si adroitement qu'elle ne fut point apperceuë. Enfin ces coureurs ennuyez s'en retournerent vers leurs gens desesperans de la pouuoir trouuer. Se voyant libre elle se met en chemin, passe trente-cinq jours dans les bois, sans robe et sans habits, n'ayant qu'vn petit bout d'escorce d'arbre pour se cacher à ses propres yeux. Elle ne trouue point d'autres hostelleries que des groseliers et quelques petits fruits sauuages, ou quelques racines. Elle passoit les riuieres mediocres à la nage ; quand il fallut trauerser le grand fleuue, elle rassembla des bois qu'elle attacha et lia fortement auec des escorces d'vn arbre dont les Sauuages se seruent pour faire des liens. Se trouuant dans vn lieu plus asseuré, elle marchoit sur les riues du grand fleuue, sans sçauoir bonnement où elle alloit : car iamais elle n'auoit approché d'aucune des habitations Françoises, ny peut-estre n'auoit-elle iamais veu aucun François ; elle sçauoit seulement qu'on les venoit voir par eau, si bien qu'elle n'auoit autre guide que le courant de cette grande riuiere. Les maringoins, c'est à dire les cousins, les mouches, les guespes la deuoroient, elle ne s'en pouuoit deffendre à cause de sa nudité ; enfin ayant trouué vne méchante hache, elle se bastit vn canot d'écorce pour se mettre dans le fil de l'eau et pour regarder de part et d'autre si elle ne verroit point de maisons. Ie vous laisse à penser en quel soucy elle pouuoit estre, n'ayant aucune connoissance du lieu qu'elle cherchoit, et ne sçachant pas où le grand fleuue qui la conduisoit alloit aboutir. Il est si large en plusieurs endroits, il fait de si grandes espaces ou de si grandes estenduës d'eau qu'il est difficile du milieu de son lit de voir vne maison posée dessus ses bords. Enfin ayant trauersé le lac S. Pierre qui est proche des Trois Riuieres, elle apperçoit vn canot de Hurons qui alloient à la pesche : elle se iette aussi-tost dans les bois, ne pouuant reconnoistre s'ils estoient amis ou ennemis ; adioustez que sa pudeur la fit cacher, pour ne marcher plus que la nuit. En effet elle se remit en chemin sur les huit heures du soir, à mesme temps qu'elle découurit le fort des François, à mesme temps elle fut reconnuë par quelques Hurons qui tirerent droit à elle, pour sçauoir qui elle estoit. Les voyans venir, elle quitte les bords de la riuiere, rentre dans le bois, leur crians qu'ils n'approchassent point, qu'elle estoit toute nuë, et qu'elle s'estoit sauuée des mains de l'ennemy. Vn de ces Hurons luy iette vn capot et vne espece de robe ; l'ayant vestuë, elle sort du bois et s'en vient auec eux iusqu'en la maison des François. Nos Peres la font venir, l'interrogent sur son voyage, elle raconte ce que ie viens de dire bien ioyeuse de se voir en liberté, admirant la charité de ceux qu'elle auoit tant cherchez sans sçauoir le lieu de leur demeure. Elle arriua aux Trois Riuieres le vingt-sixiesme de Iuillet toute deffaite et toute maigre. O Dieu quelles souffrances ! que l'homme est amateur de la vie ! Si ces croix estoient prises pour Iesus-Christ, qu'elles seroient pretieuses ! Elle n'auoit garde de les souffrir pour son Dieu, puis qu'elle n'en auoit iamais eu de connoissance, pour ne s'estre

iamais approchée de ceux qui distribuent le pain de vie aux pauures affamez.

Mais entrons, s'il vous plaist, dans des croix bien plus saintes, dans des souffrances ardemment desirées et dans vne mort plus aymable que la vie mesme. Il est temps de parler du massacre ou plus tost du martyre du Pere Isaac Iogues. Nos pauures Neophytes, estans conduits au païs de leurs ennemis, le demandoient auec amour, comme nous auons desia remarqué cydessus; ils vouloient tirer de ses mains et de sa bouche vn passe-port pour entrer au Ciel, où ce bon Pere arriué deuant eux moyennoit aupres de son Dieu la benediction qu'ils ont fait paroistre dans l'excez de leurs tourmens. Deuant que de parler de sa derniere souffrance, disons deux petits mots en passant des graces qui ont precedé le premier moment de son éternité. Son humilité et le peu de seiour qu'il a fait parmy nous en ces contrées plus basses, nous rauiront vne partie de sa gloire et de nostre consolation. Les Peres qui l'ont plus long-temps et plus particuliement connu au païs des Hurons, sont remplis des doux sentimens de ses vertus ; mais comme ils ne sont pas informez de sa mort, ils n'ont point encor découuert le thresor que nous pourrons voir en son temps. Commençons, s'il vous plaist, par sa premiere entrée au païs de ses amertumes et de ses douceurs, de ses mespris et de sa gloire.

CHAPITRE IV.

Comme le Pere Isaac Iogues fut pris des Hiroquois, et de ce qu'il souffrit en la premiere entrée en leur païs.

Le Pere Isaac Iogues estoit issu d'vne honneste famille de la Ville d'Orleans. Apres auoir rendu quelques preuues de sa vertu en nostre Compagnie, il fut enuoyé en la Nouuelle France l'an 1636. Il monta aux Hurons la mesme année où il demeura jusques au treiziéme de Iuin de l'an 1642. qu'il fut enuoyé à Kebec pour les affaires de cette grande et laborieuse Mission.

Depuis ce temps-là iusques à sa mort, il s'est passé quantité de choses fort remarquables qu'on ne peut sans crime desrober au public, puis qu'elles sont honorables à Dieu et pleines de consotion pour les ames qui ayment à souffrir pour Iesus-Christ. Ce qu'on a dit de ses trauaux dans les Relations precedentes prouenoit pour la pluspart de quelques Sauuages, compagnons de ses peines. Mais ce que ie vais coucher est sorty de sa plume et de sa propre bouche, il a fallu vser d'authorité de Superieur, et d'vne douce industrie dans les conuersations plus particulieres pour découurir ce que l'estime tres-basse qu'il faisoit de soy-mesme tenoit caché dans vn profond silence.

Quelque temps auant son depart des Hurons pour venir à Kebec, se trouuant seul deuant le Saint Sacrement, il se prosterna par terre, suppliant Nostre Seigneur de luy accorder la faueur et la grace de souffrir pour sa gloire. Cette response luy fut grauée au fond de l'ame auec vne certitude semblable à celle que nous donne la Foy, *Exaudita est oratio tua, fiet tibi sicut à me petisti, confortare et esto robustus.* Ta priere est exaucée, ce que tu m'as demandé t'est accordé, sois courageux et constant. Les effets qui se sont ensuiuis ont fait voir que ces paroles qui luy ont tousiours esté tres-presentes dans toutes ses souffrances estoient veritablement substantielles, paroles sorties de la bouche de celuy à qui le dire et le faire ne sont qu'vne mesme chose.

Le R. P. Hierosme Lalemant, pour lors Superieur de la Mission des Hurons, ne sçachant rien de ce qui s'estoit passé, le fit venir, et luy proposa le voyage de Kebec, affreux pour la difficulté des chemins, tres-dangereux pour les embusches des Hiroquois, qui massacroient tous les ans vn bon nombre de Sauuages alliez des François. Escoutons-le parler sur ce sujet, et sur la suitte de son

voyage. L'obeïssance m'ayant fait vne simple proposition, et non pas vn commandement de descendre à Kebec, ie m'offry de tout mon cœur, et ce d'autant plus volontiers que la necessité de l'entreprendre eust ietté quelque autre de nos Peres bien meilleur que moy dans les perils et dans les hazards que nous preuoyons tous. Nous voila donc dans le chemin et dans les dangers tout ensemble. Il nous fallut desembarquer quarante fois et quarante fois porter nos batteaux et tout nostre bagage dans les courans et dans les cheutes d'eau qu'on rencontre en ce voyage d'enuiron trois cents lieuës, et quoy que les Sauuages qui nous conduisoient fussent fort adroits, nous ne laissasmes pas de faire quelques naufrages auec vn grand danger de nos vies, et quelque perte de nostre petit bagage. Enfin trente-cinq iours apres nostre despart des Hurons, nous arriuasmes bien fatiguez aux Trois Riuieres, de là nous descendismes à Kebec. Nous benismes Dieu par tout, de ce que sa bonté nous auoit conseruez. Nos affaires estans terminées en quinze iours, nous solemnisasmes la feste de saint Ignace, et le lendemain premier iour du mois d'Aoust de la mesme année 1642. nous partismes des Trois Riuieres, pour remonter au païs d'où nous venions : le premier iour nous fut fauorable, le second nous fit tomber entre les mains des Hiroquois. Nous estions quarante personnes diuisez en diuers canots ; celuy qui tenoit l'auant-garde, ayant descouuert sur les bords du grand fleuue, quelques pistes d'hommes nouuellement imprimées sur le sable et sur l'argille, nous en donna aduis. On mit pied à terre, les vns disent que ce sont des vestiges de l'ennemy, les autres asseurent que ce sont des pas d'Algonquins nos alliez ; dans cette contention Eustache Ahatsistari, auquel tous les autres defferoient pour ses faits d'armes et pour sa vertu, s'écria : Qu'ils soient amis ou ennemis, il n'importe, ie remarque à leurs traces qu'ils ne sont pas en plus grand nombre que nous ; auançons et ne craignons rien. Nous n'auions pas encore fait vne demie lieuë, que l'ennemy caché dans des herbiers et dans des brossailles, s'esleue auec vne grande huée, deschargeant sur nos canots vne gresle de balles. Le bruit de leurs arquebuses effara si fort vne partie de nos Hurons, qu'ils abandonnerent leurs canots et leurs armes, et tout leur equipage, pour se sauuer à la fuitte dans le fond des bois. Cette descharge ne nous fit pas grand mal, personne ne perdit la vie ; vn Huron seulement eut la main transpercée, et nos canots furent brisez en plusieurs endroits. Nous estions quatre François, l'vn desquels estant en l'arriere-garde, se sauua auec les Hurons, qui l'abandonnerent deuant que d'approcher l'ennemy. Huit ou dix tant Chrestiens que Catechumenes se ioignirent auec nous ; leur ayant fait faire vne petite priere, ils font teste courageusement à l'ennemy, et encore qu'ils fussent trente hommes contre douze ou quatorze, nos gens soustenoient vaillamment leur effort ; mais s'estant apperceus qu'vne autre bande de quarante Hiroquois, qui estoient en embuscade à l'autre bord du fleuue, venoit fondre sur eux, ils perdirent courage ; si bien que ceux qui estoient moins engagez s'enfuirent, abandonnans leurs camarades dans la meslée. Vn François nommé René Goupil, dont la mort est precieuse deuant Dieu, n'estant plus soustenu de ceux qui le suiuoient, fut entouré et pris auec quelques Hurons des plus courageux. Ie contemplois ce desastre, dit le Pere, d'vn lieu fort aduantageux pour me desrober de la veuë de l'ennemy, me pouuant cacher dans des haliers et dans des roseaux fort grands et fort espais ; mais cette pensée ne pût iamais entrer dans mon esprit. Pourrois-ie bien, disois-ie à part moy, abandonner nos François et quitter ces bons Neophytes et ces pauures Catechumenes, sans leur donner le secours que l'Eglise de mon Dieu m'a confiez ? La fuitte me sembloit horrible : Il faut, disois-ie en mon cœur, que mon corps souffre le feu de la terre, pour deliurer ces pauures ames des flammes de l'Enfer, il faut qu'il meure

d'vne mort passagere, pour leur procurer vne vie éternelle, ma conclusion prise sans grandes oppositions de mon esprit, i'appelle l'vn des Hiroquois qui estoient restez à la garde des prisonniers. Celuy-cy m'ayant apperceu, n'osa m'aborder craignant quelques embûches : Approche, luy dis-ie, ne crains point, conduis moy aupres du François et des Hurons que vous tenez captifs. Il s'aduance, et m'ayant saisi il me mit au nombre de ceux que la terre appelle miserables. I'embrassay tendrement le François et luy dis : Mon cher frere, Dieu nous traitte d'vne façon estrange ; mais il est le maistre, et il a fait ce que ses yeux ont iugé le meilleur, il a suiuy son bon plaisir, que son saint Nom soit beny pour iamais. Ce bon ieune homme se confessa sur l'heure ; luy ayant donné l'absolution, i'aborde les Hurons, ie les instruy et les baptise, et comme à tous momens ceux qui poursuiuoient les fuyards en ramenoient quelques-vns, ie les confessois faisant Chrestiens ceux qui ne l'estoient pas. Enfin on amena ce braue Capitaine Chrestien, nommé Eustache, lequel m'ayant apperceu, s'escria : Ah ! mon Pere, ie vous auois iuré et protesté que ie viurois ou mourrois auec vous. Sa veuë me transperçant le cœur, ie ne me souuiens pas des paroles que ie luy dis. Vn autre François, nommé Guillaume Couture, voyant que les Hurons laschoient pied, se sauua comme eux dans ces grandes forests, et comme il estoit agile il fut bien-tost hors des prises de l'ennemy : mais vn remord l'ayant saisi de ce qu'il auoit abandonné son Pere et son camarade, il s'arreste tout court deliberant à part soy s'il passeroit outre, ou s'il retourneroit sur ses brisées ; la crainte d'estre tenu pour vn perfide luy fait tourner visage, il eut cinq grands Hiroquois à la rencontre, l'vn desquels le couche en iouë, mais son arquebuse ayant fait vne fausse amorce, le François ne le manqua pas, il le ietta roide mort sur la place. Son coup tiré, les quatre autres Hiroquois se ietterent sur luy, auec vne rage de Lyons, ou plus tost de Demons ; l'ayant despoüillé nud comme la main, ils le meurtrissent à grands coups de bastons, ils luy arracherent les ongles des doigts auec leurs dents, écrasans les extremitez sanglantes pour luy causer plus de douleur ; bref ils luy percerent vne main auec vne espée, ils l'amenerent lié et garotté en ce triste equipage au lieu où nous estions. L'ayant reconnu, ie m'eschappe de mes gardes, ie me iette à son col : Courage, luy dis-ie, mon cher frere et mon cher amy, offrez vos douleurs et vos angoisses à Dieu pour ceux mesmes qui vous tourmentent ; ne reculons point, souffrons courageusement pour son saint nom, nous n'auons pretendu que sa gloire en ce voyage. Les Hiroquois, nous voyant dans ces tendresses, demeurerent au commencement fort estonnez, nous regardans sans mot dire, puis tout à coup, se figurans peut-estre, que i'applaudissois à ce ieune homme de ce qu'il auoit tué l'vn de leurs Capitaines, ils se ietterent sur moy d'vne furie enragée, ils me chargerent de coups de poings, de coups de bastons et de coups de masses d'armes, me ruans par terre à demy mort. Comme ie commençois à respirer, ceux qui ne m'auoient point frappé s'approchans, m'arracherent à belles dents les ongles des doigts, et puis me mordans les vns apres les autres, l'extremité des deux index despoüillez de leurs ongles, me causoient vne douleur tres-sensible, les broyans et les écrasans comme entre deux pierres, iusques à en faire sortir des esquilles ou de petits os. Ils traiterent le bon René Goupil de mesme façon, sans faire pour lors aucun mal aux Hurons : aussi estoient-ils enragez contre les François de ce qu'ils n'auoient point voulu accepter la paix l'année precedente auec les conditions qu'ils leur vouloient donner.

Tout le monde estant rassemblé, et les coureurs reuenus de leur chasse aux hommes, ces barbares diuiserent entre eux leur butin, se resioüissans de leur proye auec de grands cris d'allegresse. Comme ie les vis fort attentifs à regarder et à despartir nos despoüilles, ie recherchay aussi mon partage, ie visite

tous les captifs, ie baptise ceux qui ne l'estoient pas encore, i'encourage ces pauures miserables à souffrir constamment, les asseurant que leur recompense passeroit de beaucoup la grandeur de leurs tourmens ; ie reconneus en cette visite que nous estions vingt-deux captifs, sans compter trois Hurons tuez sur la place. Vn vieillard aagé de quatre-vingts ans venant de receuoir le saint Baptesme, dit aux Hiroquois qui luy commandoient de s'embarquer, ce n'est plus à vn vieillard comme moy d'aller visiter les païs estrangers, ie peux trouuer icy la mort, si vous me refusez la vie. A peine eut-il prononcé ses paroles qu'ils l'assommerent.

Nous voila donc en chemin pour estre conduits dans vn païs veritablement estranger. Nostre Seigneur nous fauorisa de sa Croix. Il est vray que treize iours durant que nous employasmes en ce voyage, ie souffry au corps des tourmens quasi insupportables, et dans l'ame des angoisses mortelles : la faim, la chaleur tres-ardente, les menaces et la haine de ces Leopards, la douleur de nos playes, qui pour n'estre point pansées se pourrissoient iusques à produire des vers, nous causoient à la verité beaucoup de douleur, mais toutes ces choses me sembloient legeres à comparaison d'vne tristesse interieure que ie ressentois à la veuë de nos premiers et plus ardens Chrestiens des Hurons. Ie les croyois deuoir estre les colonnes de cette Eglise naissante, et ie les voyois deuenus les victimes de la mort. Les chemins fermez pour vn long temps au salut de tant de peuples, qui perissent tous les iours faute d'estre secourus me faisoient mourir à toute heure au fond de mon ame. C'est vne chose bien rude ou plus tost bien cruelle, de voir le triomphe des Demons sur des nations entieres rachetées auec tant d'amour et payées en monnoye d'vn sang si adorable.

Huit iours apres nostre despart des riues du grand fleuue de saint Laurent, nous rencontrasmes deux cens Hiroquois, qui venoient à la chasse des François et des Sauuages nos alliez. Il nous fallut dans ce rencontre soustenir vn nouueau choc. C'est vne creance parmy ces Barbares que ceux qui vont en guerre sont d'autant plus heureux qu'ils sont cruels enuers leurs ennemis, ie vous asseure qu'ils nous firent bien ressentir l'effort de cette malheureuse creance.

Nous ayans donc apperceus, ils remercierent premierement le Soleil de nous auoir fait tomber entre les mains de leurs Compatriotes, ils firent en suite vne salue d'arquebusade pour congratulation de leur victoire. Cela fait, ils dresserent vn theatre sur vne colline, puis entrans dans les bois, ils cherchent des bastons ou des espines, selon leur fantaisie ; estans ainsi armez ils se mettent en haye, cent d'vn costé et cent de l'autre, et nous font passer tous nuds dans ce chemin de fureur et d'angoisses, c'est à qui deschargera sur nous plus de coups et plus fortement, ils me firent marcher le dernier, pour estre plus exposé à leur rage. Ie n'auois pas fait la moitié de cette route que ie tombay par terre sous le faix de cette gresle et de ces coups redoublez ; ie ne m'efforçay point de me releuer partie pour ma foiblesse, partie pour ce que i'acceptois ce lieu pour mon sepulcre. *Quam diu multumque in me sæuitum est, ille scit pro cuius amore et gloria hæc pati et iucundum et gloriosum est ; tandem crudeli misericordia commoti, volentes me viuum in suam terram deducere à verberando cessarunt.* Ce sont les propres paroles du Pere, qui a couché en Latin vne partie de ces trauaux. Me voyans terrassé, ils se iettent sur moy, Dieu seul connoist et la longueur du temps et le nombre des coups qui furent deschargez sur mon corps ; mais les souffrances prises pour son amour et pour sa gloire, sont remplies de ioye et d'honneur. Voyans donc que i'estois tombé non par accident, et que ie ne me releuois point pour estre trop voisin de la mort, ils entrerent dans vne cruelle compassion, leur rage n'estoit pas encore assouuie, ils me vouloient mener tout vif en leur païs, ils m'embrassent donc, et me portent tout sanglant sur

ce theatre preparé ; estant reuenu à moy, ils me font descendre, ils me donnent mille et mille iniures, ils me font le ioüet et le but de leurs opprobres, ils recommencent leur batterie, deschargeans sur ma teste et sur mon col et sur tout mon corps vne autre gresle de coups de bastons. Ie serois trop long si ie voulois coucher par écrit toute la rigueur de mes souffrances, ils me bruslerent vn doigt, ils m'escraserent l'autre auec leurs dens, et ceux qui estoient desia deschirez ils les pressoient et les tordoient auec vne rage de Demons, ils esgratignoient mes playes auec les ongles, et quand les forces me manquoient ils m'appliquoient du feu aux bras et aux cuisses ; mes compagnons furent à peu prez traitez comme moy. L'vn de ces Barbares s'estant aduancé auec vn grand cousteau en la main droite, me prit le nez de la main gauche me le voulant couper ; mais il demeura court et comme estonné, se retirant sans me rien faire. Il retourne à vn quart d'heure de là comme indigné contre soy de sa lascheté, il me prend vne autre fois au mesme endroit ; vous sçauez, mon Dieu, ce que ie vous disois pour lors au fond de mon cœur. Enfin ie ne sçay quelle force inuisible le repoussa pour la seconde fois. C'estoit fait de ma vie s'il eust passé outre, car ils n'ont pas coustume de laisser longtemps sur la terre ceux qui sont notablement mutilez. Entre les Hurons le plus mal traité, fut ce braue et vaillant Chrestien Eustache. L'ayant fait souffrir comme les autres, ils luy couperent les deux pouces des mains, et luy fourerent par les ouuertures vn baston pointu iusqu'au coude. Le Pere, voyant cét excez de tourmens, ne peust tenir ses larmes ; Eustache s'en estant apperceu et craignant que les Hiroquois ne le tinssent pour vn effeminé, leur dit : Ne croyez pas que ces larmes prouiennent de foiblesse, c'est l'amour et l'affection qu'il me porte, et non le manquement de cœur qui les fait sortir de ses yeux : il n'a iamais pleuré dans ses tourmens ; sa face a tousiours paru seiche et tousiours gaye, vostre rage, et mes douleurs et son amour font le sujet et la cause de ses larmes. Il est vray, luy repart le Pere, que tes douleurs me sont plus sensibles que les miennes, il est vray que ie suis couuert de sang et de playes, mon corps neantmoins ne ressent pas tant ses tourmens, que mon cœur est affligé pour tes souffrances ; mais courage, mon cher frere, souuiens-toy qu'il y a vne autre vie que celle-cy, souuiens-toy qu'il y a vn Dieu, qui void tout et qui sçaura bien recompenser les angoisses que nous souffrons à son occasion. Ie m'en souuiens tres-bien, luy dit ce bon Neophyte, ie tiendray ferme iusques à la mort. En effet sa constance parut tousiours admirable et tousiours Chrestienne.

Ces guerriers ayans fait vn sacrifice de nostre sang, poursuiuirent leur route, et nous la nostre. Le dixiesme iour depuis nostre prise, nous arriuasmes au lieu où il fallut quitter la nauigation et marcher par terre. Ce chemin qui fut d'enuiron quatre iours nous fut extremement penible : celuy à qui i'estois donné en garde, ne pouuant porter tout son butin, en mit vne partie sur mon dos tout deschiré ; nous ne mangeasmes en trois iours qu'vn peu de fruits sauuages, que nous ramassasmes en passant. L'ardeur du Soleil au plus chaud de l'Esté, et nos playes nous affoiblissoient fort, et nous faisoient marcher derriere les autres : nous voyans fort escartez et sur la nuit, ie dis au pauure René qu'il se sauuast ; en effet nous le pouuions faire, mais pour moy i'aurois plus tost souffert toutes sortes de tourmens que d'abandonner à la mort ceux que ie pouuois vn petit consoler, et ausquels ie pouuois conferer le sang de mon Sauueur par les Sacremens de son Eglise. Ce bon ieune homme, voyant que ie voulois suiure mon petit troupeau, ne me voulut iamais quitter : Ie mourray, dit-il, auec vous, ie ne vous sçaurois abandonner.

I'auois tousiours bien pensé que le iour auquel toute l'Eglise se resioüyt de la gloire de la sainte Vierge, sa glorieuse et triomphante Assomption nous seroit vn iour de douleur. C'est ce qui me fit

rendre graces à mon Sauueur Iesus-Christ, de ce qu'en ce iour de liesse et de ioye il nous faisoit part de ses souffrances, nous admettant à la participation de ses croix. Nous arriuasmes la veille de ce iour sacré à vne petite riuiere esloignée du premier bourg des Hiroquois d'enuiron vn quart de lieuë ; nous trouuasmes sur ces riues de part et d'autre quantité d'hommes et de ieunes gens armez de bastons qu'ils déchargerent sur nous auec leur rage accoustumée : il ne me restoit plus que deux ongles, ces Barbares me les arracherent auec les dents, deschirans la chair de dessous et la descoupans iusques aux os auec leurs ongles, qu'ils nourrissent fort longs. Vn Huron à qui on auoit donné la liberté en ce païs-là, nous ayant apperceus, s'escria : Vous estes morts, François, vous estes morts, il n'y a point de liberté pour vous, ne pensez plus à la vie, vous serez bruslez, disposez vous à la mort. Ce bel accueil ne nous affligeoit pas au point que nos ennemis croyoient ; mon garde neantmoins me voyant tout couuert de sang, touché de quelque compassion, me dit que i'estois en vn pitoyable estat, et pour me rendre plus connoissable à la veuë de son peuple, il m'essuya la face.

Apres qu'ils eurent assouui leur cruauté, ils nous menerent en triomphe dans cette premiere bourgade, toute la ieunesse estoit hors les portes rangée en haye, armez de bastons et quelques-vns de baguettes de fer, qu'ils ont aisément par le voisinage des Hollandois. Iettant les yeux sur ces armes de la passion, nous nous souuinsmes de ce que dit saint Augustin, que ceux qui s'écartent des fleaux de Dieu, s'escartent du nombre de ses enfans : c'est pour quoy nous nous offrismes d'vn grand cœur à sa bonté paternelle pour estre des victimes immolées à son bon plaisir et à sa colere amoureuse pour le salut de ces peuples : voicy l'ordre qui fut gardé en cette entrée funebre et pompeuse. On fit marcher vn François en teste, et vn autre au milieu des Hurons, et moy tout le dernier ; nous nous suiuions les vns apres les autres par vne esgale distance, et afin que nos bourreaux eussent plus de loisir de nous battre à leur aise, quelques Hiroquois se ietterent dans nos rangs pour nous empescher de courir et d'éuiter quelques coups. La procession commençant d'entrer dens ce chemin estroit du Paradis, on entendoit vn chamaillis de tous costez ; c'est bien pour lors que ie pouuois dire auec mon Seigneur et mon maistre, *supra dorsum meum fabricauerunt peccatores,* les pecheurs ont basty et laissé des monumens et des marques de leur rage sur mon dos. I'estois nud en chemise comme vn pauure criminel, les autres estoient tous nuds, excepté le pauure René Goupil, auquel ils firent la mesme faueur qu'à moy ; plus la procession marchoit lentement dans vn chemin bien long, et plus nous receuions de coups. Il m'en fut deschargé vn au dessus des reins d'vn pommeau d'espée ou d'vne boule de fer grosse comme le poing, qui m'esbranla tout le corps et me fit perdre haleine. Voila quelle fut nostre entrée dans cette Babylone. A peine peusmes nous arriuer iusques à l'eschaffaut qui nous estoit preparé au milieu de cette bourgade tant nous estions abattus, nos corps estoient tous liuides et nos faces toutes ensanglantées. Mais par dessus tous, René Goupil estoit si deffiguré que rien de blanc ne paroissoit sur sa face que les yeux. Ie le trouuay d'autant plus beau qu'il auoit plus de rapport à celuy qui portant vne face tres-digne des regards et des plaisirs des Anges nous a paru comme vn lepreux au milieu de ses angoisses. Estant monté sur cét eschaffaut, ie m'escriay dans mon cœur : *Spectaculum facti sumus mundo et Angelis et hominibus propter Christum :* Nous auons esté faits vn spectacle aux yeux du monde et des Anges et des hommes pour Iesus-Christ. Nous trouuasmes quelque repos sur ce lieu de triomphe et de gloire. Les Hiroquois ne nous persecutoient plus que de leur langues, remplissant l'air et nos oreilles de leurs iniures qui ne nous faisoient pas grand mal ; mais cette bonace ne dura pas long-temps. Vn Capitaine

s'escrie qu'il falloit caresser les François : plustost fait qu'il n'est dit, vn malheureux se iettant sur le theatre, déchargea trois grands coups de bastons sur chaque François, sans toucher les Hurons. D'autres cependant tirans leurs cousteaux et nous ayant abordez, ils me traitterent en Capitaine, c'est à dire auec plus de fureur que les autres. La deference des François, et le respect que me portoient les Hurons me causerent cét aduantage. Vn vieillard me prend la main gauche et commande à vne femme Algonquine captiue de me couper vn doigt : elle se destourna trois ou quatre fois ne se pouuant resoudre à cette cruauté ; enfin il fallut obeyr, elle me couppe le poulce de la main gauche, on fit les mesmes caresses aux autres prisonniers. Cette pauure femme ayant ietté mon poulce sur le theatre, ie le ramassay et vous le presentay, ô mon Dieu ! me ressouuenant des sacrifices que ie vous auois presentez depuis sept ans sur les Autels de vostre Eglise, i'acceptois ce supplice comme vne amoureuse vengeance du manquement d'amour et de respect que i'auois eu touchant vostre Saint Corps ; vous escoutiez les cris de mon ame. L'vn de mes deux compagnons François, m'ayant apperceu, me dit que si les Barbares me voyoient tenir mon poulce, ils me le feroient manger et aualler tout cru, et partant que ie le iettasse en quelque endroit. Ie luy obeys à l'heure mesme. Ils se seruirent d'vne coquille ou d'vne escalle d'huitre pour coupper le poulce droit de l'autre François, afin de luy causer plus de douleur. Le sang coulant de nos playes en si grande abondance que nous allions tomber en syncope, vn Hiroquois deschirant vn petit bout de ma chemise, qui seule m'estoit restée, nous les enueloppa et ce fut tout l'appareil et tous les medicamens qu'on y mit.

Le soir venu, on nous fit descendre pour estre conduits dans les cabanes et pour estre le joüet des enfans. On nous donna pour nourriture vn bien peu de bled d'Inde boüilly dans l'eau toute pure, puis on nous fit coucher sur vne escorce, nous lians par les bras et par les pieds à quatre pieux fichez en terre en forme de Croix de saint André. Les enfans pour apprendre la cruauté de leurs parens, nous iettoient des charbons et des cendres ardentes sur l'estomach, prenant plaisir de nous voir griller et rostir : ô mon Dieu ! quelles nuits ! demeurer tousiours dans vne posture extremement contrainte, ne se pouuoir remuer ny tourner, dans l'attaque d'vne infinité de vermine, qui nous assailloient de tous costez, estre chargez de playes recentes et d'autres toutes pourries, n'auoir pas dequoy sustenter la moitié de sa vie : de verité ces tourmens sont grands, mais Dieu est immense. Au leuer du Soleil, on nous ramene sur nostre eschaffaut, où nous passasmes trois iours et trois nuits dans les angoisses que ie viens de descrire.

Ces trois iours expirez, on nous pourmene dans deux autres bourgades, où nous fismes nostre entrée comme dans la premiere ; on nous fait les mesmes salues de bastonnades, et pour encherir sur la cruauté des premiers, on nous donne de grands coups sur les os ou sur le gré ou l'arreste des iambes, lieu tres-sensible à la douleur. Comme nous sortions de la premiere bourgade, vn malheureux m'osta ma chemise et me ietta vn vieil haillon pour couurir ce qui doit estre caché, cette nudité me fut tres-sensible. Ie ne peu me tenir de faire vn reproche à l'vn de ceux qui auoient eu la plus grosse part de nos dépoüilles. N'es-tu point honteux de me voir dans cette nudité, toy qui as eu tant de part à mon bagage ? Ces paroles luy firent quelque honte, il tire vn morceau de grosse toile, dont vn paquet estoit enueloppé et me le iette. Ie la mis sur mon dos pour me deffendre de l'ardeur du Soleil, qui eschauffoit et pourrissoit mes blessures, mais cette toile s'estant collée et comme incorporée auec mes playes, ie fus contraint de l'arracher auec douleur et de m'abandonner à la mercy de l'air. Ma peau se destachoit de mon corps en plusieurs endroits, et afin que ie peusse dire que i'auois passé *per ignem et aquam,* par le froid

et le chaud pour l'amour de mon Dieu, estant sur l'eschaffaut trois iours durant comme en la premiere bourgade, il tomba vne pluye froide qui renouuella grandement les douleurs de mes playes. L'vn de ces Barbares s'estant apperceu que Guillaume Cousture, quoy qu'il eust les mains toutes deschirées n'auoit encore perdu aucun de ses doigts, luy saisit la main, s'efforçant de luy coupper l'index auec vn meschant cousteau, et comme il n'en pouuoit venir à bout il luy tordit, et en l'arrachant il luy tira vn nerf hors du bras de la longueur d'vne palme, à mesme temps son pauure bras s'enfla et la douleur en reiaillit iusques au fond de mon cœur.

Au sortir de cette seconde bourgade, on nous traisne en la troisiesme ; ces bourgs sont esloignés de quelques lieuës les vns des autres. Outre le salut et les caresses, et la reception qui nous fut faite aux deux precedentes, voicy ce qui fut adiousté à nostre supplice. Les ieunes gens fourroient des espines ou des bastons pointus dans nos playes, esgratignant le bout de nos doigts dépoüillés de leurs ongles, et les deschirant iusques à la chair viue ; et pour m'honorer par dessus les autres, ils m'attacherent à des bois attachez en croix, en sorte que mes pieds n'estant point soustenus, le poids de mon corps me donnoit vne gehenne et vne torture si sensible, qu'apres auoir souffert ce tourment enuiron vn quart d'heure, ie senty bien que ie m'en allois tomber en pasmoison, ce qui me fit supplier ces Barbares d'allonger vn petit mes liens, ils accourrent à ma voix, et au lieu de les allonger, ils les estraignent dauantage, pour me causer plus de douleur. Vn Sauuage d'vn païs plus esloigné, touché de compassion, fendit la presse, et tirant vn cousteau, couppa hardiment toutes les cordes dont i'estois garroté. Cette charité fut depuis recompensée au centuple, comme nous verrons en son lieu.

Ce coup ne fut pas sans prouidence : car à mesme temps que ie fus delié, on apporta nouuelle que des guerriers ou des chasseurs aux hommes, amenoient quelques Hurons pris de nouueau. Ie m'y transportay comme ie pûs, ie consolay ces pauures captifs, et les ayant suffisamment instruits, ie leur conferay le saint Baptesme, pour recompense on me dit qu'il falloit mourir auec eux. La sentence arrestée dans le Conseil m'est intimée, la nuit suiuante doit estre (à ce qu'ils disent) la fin de mes tourmens et de ma vie. Mon ame à ces paroles est tres-contente ; mais mon Dieu ne l'étoit pas encore, il voulut prolonger mon martyre. Ces Barbares se rauiserent, s'escrians qu'il falloit donner la vie aux François, ou plus tost differer leur mort. Ils pensoient trouuer plus de retenuë aupres de nos forts en nostre consideration. On enuoye donc dans la plus grande bourgade Guillaume Cousture, et René Goupil et moy fusmes logez ensemble dans vne autre. La vie nous estant accordée, on ne nous fit plus aucun mal. Mais helas ! c'est pour lors que nous ressentismes à loisir les tourmens qu'on nous auoit faits. On nous coucha sur des escorces d'arbres à platte terre, et pour restaurant, on nous donna vn peu de farine d'Inde, et par fois vn peu de citroüille à demy cruë. Nos mains et nos doigts estans tout en pieces, il nous falloit appaster comme des enfans. La patience fut nostre Medecin. Quelques femmes plus pitoyables nous voyoient auec beaucoup de charité, ne pouuans regarder nos playes sans compassion.

CHAPITRE V.

Dieu conserue le P. Isaac Iogues apres le massacre de son compagnon. Il l'instruit d'vne façon bien remarquable.

Lors que ces pauures captifs eurent repris quelque peu de leurs forces, les principaux du pays parlerent de les ramener aux Trois Riuieres pour les rendre aux François ; l'affaire alla si

auant qu'on la tenoit pour asseurée. Mais ne s'estans pû accorder, le Pere et ses compagnons rentrerent plus que iamais dans les affres de la mort. Ces Barbares ont coustume de donner les prisonniers qu'on ne veut pas executer à mort, aux familles qui ont perdu quelques-vns de leurs parens à la guerre. Ces prisonniers prennent la place des deffunts, et sont incorporez dans cette famille, qui seule a le droit de les tuer ou de les laisser viure. Les autres ne les oseroient offenser, mais quand ils retiennent quelque prisonnier public, comme le Pere, sans le donner à aucun particulier, ce pauure homme est tous les iours à deux doigts de la mort. Si quelque faquin l'assomme, personne ne s'en remuëra ; s'il traisne sa pauure vie, c'est à la faueur de quelques particuliers qui ont de l'amour pour luy. Voila la condition en laquelle estoit le Pere et l'vn des François : car l'autre auoit esté donné pour tenir la place d'vn Hiroquois tué en guerre.

Le ieune François, compagnon du Pere, auoit coustume de caresser les petits enfans, et de leur enseigner à faire le signe de la Croix. Vn vieillard s'estant apperceu qu'il auoit formé ce signe sacré sur le front de son petit fils, et qu'il luy prenoit la main pour luy apprendre à le former, dit à vn sien nepueu : Va t'en tuer ce chien, les Hollandois nous disent que ce qu'il fait ne vaut rien, cela causera quelque mal à mon petit fils. Ce nepueu obeyt au plus tost : comme donc il cherchoit l'occasion de commettre ce meurtre hors de la bourgade, elle se presenta en cette sorte. Le Pere Iogues ayant eu connoissance que le dessein de deliurer les François estoit rompu, et qu'en suitte quelques ieunes gens l'estoient venu chercher iusques en sa cabane pour le tourmenter et pour le traiter comme vne victime destinée à la mort, voulut preuenir et fortifier son pauure compagnon, il le conduit dans vn bocage proche de la bourgade, luy declare les dangers où ils estoient, ils font tous deux oraison, ils recitent puis apres le chapelet de la Sainte Vierge, en vn mot ils se disposent gayement à la mort, encouragez par la vertu de celuy qui ne manque iamais à ceux qui le cherchent et qui l'ayment ; comme ils retournoient vers leur bourgade parlans des biens de l'autre vie, le nepueu de ce vieillard et vn autre Sauuage armez de haches, épians l'occasion, leur vont à la rencontre ; les ayans abordez, l'vn d'eux dit au Pere, marche deuant, et à mesme temps il casse la teste au pauure René Goupil, lequel en tombant et en expirant prononça le Saint Nom de Iesus. Le Pere le voyant terrassé, se iette sur luy et l'embrasse, ces Barbares le retirent et donnent encore deux coups de hache à ce saint corps. Donnez-moy vn moment de temps, leur dit le Pere, croyant qu'ils luy feroient la mesme faueur qu'à son compagnon ; il se met donc à genoux, il s'offre en holocauste à la diuinité, puis se tournant vers ces Barbares : Faites, leur dit-il, ce qu'il vous plaira, ie ne crains point la mort. Leue-toy, repliquent-ils, tu n'en mourras pas pour ce coup, ils traisnent le mort par les ruës de la bourgade et puis le vont ietter en vn lieu fort escarté. Le Pere, luy voulant rendre les derniers deuoirs, le cherche par tout ; quelques enfans luy ayant enseigné, il le trouue dans vn ruisseau, le couure de grosses pierres pour le deffendre des griffes et du bec des oyseaux en attendant qu'il le vinst enterrer ; mais il pleut toute la nuit suiuante, et ce torrent se rendit si violent et si profond qu'il ne peut trouuer ce saint corps. Cette mort arriua le vingt-neufuiesme de Septembre de l'an 1642.

Le Printemps suiuant, quelques enfans rapportans qu'ils auoient veu le François dans vn ruisseau, le Pere s'y transporte sans dire mot, retire ces sacrez despoüilles, les baise auec respect, les cache dans le creux d'vn arbre pour les transporter auec soy, si tant est qu'on le mist en liberté. Il ne sçauoit pas encore le suiet de la mort de son compagnon ; mais le vieillard qui l'auoit fait massacrer, l'ayant inuité quelques iours apres en sa cabane, et luy donnant à manger, comme le Pere vint à donner

la benediction et exprimer le signe de la Croix, ce Barbare luy dit : Ne fais point cela, les Hollandois nous disent que cette action ne vaut rien. Sçache que i'ay fait tuer ton compagnon pour l'auoir fait sur mon petit fils, on t'en fera autant si tu continuës. Le Pere luy repartit que ce signe estoit adorable, qu'il ne pouuoit faire que du bien à ceux qui s'en seruoient, qu'il n'auoit garde de le quitter. Cét homme dissimula pour lors, et le Pere n'vsa point de reserue en cette deuotion, ne demandant pas mieux que de mourir pour auoir exprimé la marque et le signe du Chrestien. Mais reprenons la suite de nostre discours.

Ce ieune homme ou ce saint martyre, estant ainsi massacré, le Pere s'en retourne en sa cabane ; ses gens luy portent la main sur la poitrine pour sentir si la peur n'agitoit point son cœur, l'ayant trouué constant, ils luy dirent : Ne sors plus de la bourgade que tu ne sois accompagné de quelqu'vn de nous autres, on a dessein de t'assommer, prends garde à toy. Il connut fort bien qu'on le cherchoit à mort, vn Huron qui luy auoit donné des souliers par compassion les luy vint redemander : Pource, luy dit-il, que bien-tost tu n'en auras plus que faire, et qu'vn autre s'en seruiroit. Le Pere luy rendit, entendant fort bien ce qu'il luy vouloit dire.

Quelque temps apres, vn ieune Hiroquois le voulant tuer, le vint trouuer en sa cabane, et luy dit : Viens-t'en auec moy en la bourgade prochaine. Le Pere, connoissant à son maintien qu'il auoit quelque mauuais dessein en teste, luy dit : Ie ne suis pas à moy, si ceux à qui i'appartiens ou qui me gardent m'enuoyent, ie t'accompagneray. Ce malheureux n'eut que repartir, il sort et s'en va communiquer sa pensée à vn bon vieillard, qui luy deffendit cette malheureuse entreprise, auertissant le Pere, et les gardes du Pere de iamais ne le laisser sortir sans bonne compagnie.

Comme le froid de l'Hyuer commençoit à se faire sentir, vn autre Barbare demanda au Pere la plus grande partie d'vn bout de castelogne, qui luy seruoit de robe, de matelats et de couuerture. Ie te la donnerois volontiers, luy repart le Pere, mais elle est desia si courte qu'elle n'abrie que la moitié de mon corps ; si tu en couppes tant soit peu, tu me ietteras dans vne nudité messeante aux yeux de tout le monde. Ce méchant homme qui tenoit à grand mépris d'estre esconduit en quoy que ce fust par vn chien, c'est le rang qu'il donnoit au Pere, prit resolution de le mettre à mort. Il enuoye son frere pour l'attirer hors de sa cabane et de la bourgade ; mais n'en ayant pû venir à bout, il entre luy-mesme, parle secrettement au garde du Pere, et s'en va. Le lendemain matin, ce garde peut-estre espouuanté par cét insolent, enuoye le Pere aux champs auec deux femmes ; à peine sont-ils sortis de la bourgade, que ces deux femmes s'enfuyent, laissant le Pere tout seul à la mercy des loups qui le deuoient deuorer ; le meurtrier du bon René parut aussi-tost la hache à la main. Le Pere, qui voyoit tout ce jeu, et qui estoit sorty de la cabane par obeyssance, se doutant bien qu'il s'en alloit à la mort, regarde cét homme auec asseurance, et à mesme temps porte son cœur à Dieu. Chose estrange ! ce furieux s'adoucit, les forces et les armes luy tombent des mains ; il s'en retourne comme estonné et comme espouuanté sans dire aucune parole au Pere. En vn mot ce bon Pere estoit tous les iours comme l'oyseau sur la branche, sa vie ne tenoit qu'à vn filet, il luy sembloit à tous momens qu'on l'alloit couper, mais celuy qui en tenoit le bout ne le vouloit pas lascher si tost.

Quelque temps apres la mort de son compagnon, Dieu luy communiqua dans son sommeil, comme il faisoit jadis à ces anciens Patriarches, ce que ie vais raconter, c'est luy-mesme qui l'a couché par escrit de sa propre main : voicy comme il parle en langue Latine, renduë en nostre François.

Apres la mort de mon tres-cher compagnon d'heureuse memoire, lors qu'on me cherchoit tous les iours à la mort, et que mon ame estoit remplie d'angoisses,

ce que ie vay dire m'arriua dans mon sommeil.

Egressus eram à pago nostro solito meo more vt tibi Deo meo liberius gemerem, ce sont ses premieres paroles. I'estois sorty de nostre bourgade à mon accoustumée pour gemir plus librement deuant vous, ô mon Dieu, pour vous presenter mon oraison, et pour leuer la bonde en vostre presence à mes angoisses et à mes plaintes. A mon retour i'ay trouué toutes choses nouuelles : ces grands pieux qui entouroient nostre bourgade me parurent changez en des tours, en des bouleuards et en des murailles, d'vne insigne beauté, en sorte neantmoins que ie ne voyois rien qui fust nouuellement basty, mais bien vne ville toute venerable pour son antiquité. Doutant si c'estoit nostre bourgade, ie vis sortir quelques Hiroquois que ie connoissois fort bien, qui me sembloient asseurer qu'en effet c'estoit nostre bourgade. I'approche de cette Ville tout plein d'estonnement, ayant passé la premiere porte, ie vis ces deux lettres L. N. grauées en gros characteres sur la colomne droite de la seconde porte, et en suitte vn petit agneau massacré. Ie fus surpris ne pouuant conceuoir comme des Barbares qui n'ont aucune connoissance de nos lettres auroient pû grauer ces characteres. Et comme i'en cherchois l'explication dans mon esprit, ie vis au dessus dans vn rouleau ces trois paroles escrites *laudent nomen eius*. Et à mesme temps ie receus vne grande lumiere dans le fond de mon ame, qui me fit voir que ceux-là proprement loüoient le nom de l'agneau, qui dans leurs presses et dans leurs tribulations s'efforçoient d'imiter la douceur de celuy qui comme vn agneau n'auoit dit mot à ceux qui l'ayant despoüillé de sa toison, le conduisoient à la mort.

Cette veuë m'ayant donné courage, i'entre dans la seconde porte bastie de grandes pierres quarrées de toutes façons, qui faisoient vn grand portique ou vne entrée enrichie d'vne voute admirable ; continuant mon chemin i'apperceu enuiron le milieu de ce portique, vn corps-de-garde tout remply d'armes et de toutes façons, sans voir aucun soldat ; ie leur fis vne grande reuerence, me souuenant qu'on leur deuoit ce respect. Comme ie les salüois, vne sentinelle posée vers l'endroit où ie marchois, s'escrie, demeurez là : or soit que i'eusse la face tournée d'vn autre costé, ou que la beauté des choses que ie voyois occupassent fortement mon esprit, ie ne vy et n'entendy rien. Cette sentinelle redouble vne autre fois criant plus fort, demeurez là. Ie m'arreste tout court. Comment, me fit ce soldat, est-ce ainsi que vous obeïssez à la voix de celuy qui est en garde deuant le Palais royal ? il a donc fallu vous crier deux fois, demeurez là ? allons viste, paroissez deuant nostre Iuge et deuant nostre Capitaine. I'entendy ces deux mots de Iuge et de Capitaine. Entrés, me dit-il, dans cette porte, pour receuoir le chastiment de vostre temerité. Ie vous asseure, ô mon cher amy, luy repartis-je, que ie ne vous auois ny veu ny entendu, il m'entraisne sans receuoir mes excuses. La porte de ce Palais deuant lequel il estoit en faction, estoit vn petit au dessous de ce corps-de-garde, dont ie viens de parler. Ce lieu me parut d'abord comme ces chambres dorées, dans lesquelles on rend la Iustice en Europe, ou comme ces beaux endroits qu'on voit encore dans quelques anciens Monasteres où jadis les Religieux tenoient leur Chapitre. Dans cette Salle ou dans ce Palais tout rauissant, ie vis vn vieillard tout plein de majesté semblable à l'Ancien des iours, il estoit couuert d'vne grande robe d'écarlate d'vne extreme beauté, il n'estoit point assis dans son Trosne, mais il se pourmenoit doucement, rendant la Iustice à son peuple duquel il estoit separé par de riches balustres. Ie vis à la porte de ce Palais quantité de personnes de toutes sortes de conditions. Le soldat qui m'auoit conduit ayant parlé, mon Iuge sans m'entendre tire vne baguette ou vne verge, d'vn faisceau semblable à ceux qu'on portoit jadis deuant les Consuls Romains, il me frappa long-temps et rudement de cette baguette sur les espaules, sur le col et sur la teste, et

encore qu'vne seule main me frappast, ie sentois autant de douleur que ie ressenty à mon entrée dans la premiere bourgade des Hiroquois, lors que toute la ieunesse du pays estant armée de bastons, nous traita auec vne cruauté nonpareille. Iamais ie ne poussay aucune plainte, iamais ie ne iettay aucun gemissement dessous ces coups, ie souffrois auec douleur tout ce qui m'estoit appliqué, trouuant de la patience dans la veuë de ma bassesse. Enfin, comme si mon Iuge eust admiré ma patience, il quitte la verge, et se iettant à mon col, il m'embrassa, et en bannissant mes ennuys, il me remplit d'vne consolation toute diuine et entierement inexpliquable. Regorgeant de cette ioye celeste, ie baisois la main qui m'auoit frappé, et me sentant tomber comme dans vn extase, ie m'escriay : *virga tua, domine mi rex, et baculus tuus ipsa me consolata sunt*, vostre verge, ô mon Seigneur et mon Roy, et vostre baston m'ont consolé. Cela fait il me reconduit et me laisse sur le seüil de la porte.

Estant reuenu à moy, ie ne pû douter que Dieu n'eust operé des merueilles dans mon ame, non seulement pour le rapport que ces choses auoient par entre elles, mais particulierement pour le grand feu d'amour que mon Iuge auoit allumé au fond de mon cœur, dont le seul souuenir plusieurs mois apres me tiroit des larmes d'une tres-douce consolation.

La creance aussi que ma mort estoit retardée me fut plusieurs fois imprimée dans mon sommeil, m'estant aduis que ie suiuois mon tres-cher compagnon, receu dans la beatitude, ie courois apres luy par des voyes et par des destours qui me desroboient sa veuë ; d'autre fois en le poursuiuant, ie rencontrois des temples superbes dans lesquels ie me iettois attiré par leur beauté, et pendant que ie faisois oraison et que la douceur des voix que i'entendois en ces grands edifices me charmoit, ie me consolois dans son absence, mais si-tost que ie sortois de ces douceurs, ie rentrois dans les desirs de le suiure. Tout cecy est tiré quasi mot à mot du memoire de ce bon Pere, qui ne comprenoit pas pour lors que ces coups qui luy furent deschargez sur la teste par son Iuge, denotoient son retour dans ce pays où il deuoit trouuer l'entrée de la Saincte Sion, par vn coup de hache qui l'a logé auec son cher compagnon.

CHAPITRE VI.

Le Pere est donné pour valet à des Chasseurs. Il souffre, il est consolé. Il exerce son zele en ses voyages.

On donna ce pauure Pere à quelques familles pour leur seruir de valet dans leurs chasses ; il les suit dans l'entrée de l'Hyuer, il fait trente lieuës auec eux, les seruant deux moys durant comme vn esclaue. Tous ses habits ne l'abrioient pas plus que feroit vne chemise et vn meschant caleçon, ses bas de chausses et ses souliers faicts comme des chaussons de tripot et d'vn cuir aussi mince qui n'auoient point de semelles, en vn mot il estoit tout delabré, les roseaux et les glajeux tranchans, les pierres et les cailloux, les halliers par où il luy falloit passer luy descoupoient les iambes et luy deschiroient les pieds. Comme on ne le tenoit pas capable de chasser, on luy donna vn mestier de femme, c'est à dire d'aller coupper et d'apporter le bois pour entretenir le feu de la cabane. La chasse commençant à donner, il pouuoit vn petit reparer ses forces, la viande ne luy estant pas espargnée ; mais comme il vit qu'ils offroient au Demon de la chasse tout ce qu'ils prenoient, il leur dit nettement qu'il ne mangeroit iamais d'vne chair immolée au diable, si bien qu'il se contentoit d'vn peu de sagamité bien claire, c'est à dire d'vn peu de farine d'Inde boüillie dans de l'eau, et encore n'en auoit-il que rarement, pource que regorgeans de viande ils mesprisoient leur farine seiche.

Il a confessé secrettement à quelqu'vn

de nos Peres, que Dieu l'esprouua fortement dans ce voyage, qu'il se vit vn long-temps sans autre appuy que la Foy seule ; son abandon estoit si grand et la veuë de ses miseres luy paroissoit si affreuse qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Il eut recours à l'oraison ; il s'en alloit dés le matin aux bois, en apportant autant et plus qu'il n'en falloit pour l'entretien du feu qui brusle iour et nuit dans leurs cabanes. Sa tasche faite, il se retiroit seul sur vne colline couuerte de sapins, et là il passoit les huit et dix heures en oraison sans autre entretien qu'auec Dieu, demeurant pour la pluspart du temps à genoux sur la neige, deuant vne Croix qu'il auoit luy-mesme dressée ; il continua ces exercices quarante iours durant, sans maison, sans feu, sans autre abry que le Ciel et les bois, et vn meschant bout de ie ne sçay quoy, quasi aussi transparent que l'air. Ceux de sa cabane, s'estans apperceus de sa retraite, l'espierent, et croyans qu'il faisoit là quelques sorts pour faire mourir les hommes, le tourmentoient de temps en temps, luy faisans mille niches : l'vn luy presentoit son arc, faisant semblant qu'il alloit décocher ses flesches dessus luy ; l'autre l'abordoit la hache à la main, luy disant qu'il l'assommeroit s'il ne quittoit ses charmes. Ils rompirent la Croix qui luy seruoit d'oratoire ; mais il en graua vne autre sur du bois. Ils abattirent quelquesfois des arbres aupres de luy pour l'espouuanter. Retournant le soir en la cabane, il portoit encore vn gros faix de bois, et pour toute recompense ils luy reprochoient qu'il estoit sorcier, que ses prieres estoient des sortileges qui empeschoient le bonheur de leur chasse : enfin on le tenoit comme vne abomination, iusques-là que tout ce qu'il touchoit estoit comme pollu et contaminé parmy eux, si bien qu'il ne pouuoit se seruir d'aucune des choses de la cabane. Il eut les cuisses et les iambes creuassées et fenduës par la rigueur du froid, n'ayant pas dequoy se couurir.

Il eut dans cette retraite quelques communications auec Dieu, que ie traduiray fidelement du Latin de son memoire.

Il me sembla, dit-il, vn certain iour que ie me rencontrois en l'assemblée de plusieurs de nos Peres, dont i'auois honoré la vertu pendant qu'ils estoient au monde, ie n'en connus que trois distinctement, le Pere Iacques Bertric, le Pere Estienne Binet et le Pere Pierre Coton, ie les connus plus clairement les vns que les autres, selon que ie les auois plus ou moins communiquez en Europe ; ie les priois de toutes les forces de mon cœur, de me recommander à la Croix afin qu'elle me receust comme disciple de celuy qui auoit esté attaché entre ses bras ; i'apportois vne raison qui iamais ne m'estoit venuë en l'esprit lors mesme que ie faisois des oraisons ou des meditations de la Croix, i'alleguois que i'estois concitoyen de la Croix, puis que i'estois né dans vne Ville dont l'Eglise principale et Metropolitaine estoit dediée à la Sainte Croix.

Estant encore dans cette mesme retraite, ie me trouuay tout à coup en la boutique d'vn Libraire placé dans le Cloistre de Sainte Croix, en la ville où i'ay pris naissance ; ie luy demanday s'il n'auoit point quelque Liure de pieté et d'edification, il me repart qu'il en auoit vn, dont il faisoit grand estat. A mesme temps qu'on me l'eust mis entre les mains, i'entendis cette voix : Ce Liure contient *Illustres pietate viros et fortia bello pectora*, les faits et les gestes des hommes Illustres en pieté et des cœurs genereux dans la guerre, ce sont les propres paroles que i'entendis, lesquelles imprimerent cette verité dans mon ame, qu'il nous faut entrer dans le Royaume des Cieux, par beaucoup de tribulations. Or comme ie sortois de cette boutique, ie la vis toute couuerte de Croix. Si bien que ie dis au maistre du logis que ie retournerois pour en achepter, que i'en voulois auoir, i'en vis de toutes façons et en grand nombre. Ce bon Pere ne viuoit que de Croix, il ne meditoit que la Croix, il ne resuoit que de la Croix, ses lumieres estoient sur la Croix, il en fit des Litanies amoureuses qu'on a trouuées apres sa mort dans des bouts de papiers, où il auoit

aussi couché quelques mots en langage Hiroquois.

Dans cette mesme solitude où ces Barbares le tourmentoient à outrance, Nostre Seigneur, comme i'ay desia remarqué, le ietta dans vn grandissime abandon, et puis le consola en cette sorte, escoutons-le parler.

Les neiges estans desia profondes, ie me trouuay demy mort dans la faim, dans le froid, dans la nudité ; i'estois la bouë et la fange de ces Barbares, l'opprobre et le joüet des hommes, ie souffrois des angoisses mortelles dans mon ame à la veuë des negligences et des pechez de ma vie passée, les douleurs de la mort que ie deuois attendre dans peu de temps de la main de ces Barbares, à ce qu'ils me disoient, et les perils de l'Enfer m'enuironnans de tous costez. I'entendis distinctement vne voix qui condamnoit la pusillanimité de mon cœur, et qui me donnoit aduis *sentirem de Deo in bonitate*, que i'arrestasse ma pensée sur la bonté de mon Dieu, et que ie me iettasse entierement dans son sein, i'entendis ces autres paroles que i'ay creu estre de saint Bernard, *Seruite Domino in illa charitate quæ foras mittit timorem, meritum non intuetur.* Seruez Dieu dans la charité et dans l'amour qui bannit la crainte, il ne iette pas les yeux sur nos merites, mais sur sa bonté. Ces aduis m'estoient donnez fort à propos, car ie sentois bien que ie n'estois pas dans vne crainte amoureuse et filiale, mais dans vn abattement seruile ; ie n'auois pas assez de confiance, et au lieu de gemir pour mes offenses commises contre Dieu, ie m'attristois de me voir enleué du milieu de la vie et entraisné au Iugement, sans auoir enuoyé deuant moy aucunes bonnes œuures. Or ces paroles me changerent en vn moment, elles bannirent mes ennuys et me ietterent dans vn feu d'amour si vehement que deuant que d'estre retourné à moy, ie prononçay ces mots de saint Bernard auec vne grande impetuosité : *Non immerito vitam ille sibi vindicat nostram qui pro nobis dedit et suam*, ce n'est pas sans raison que celuy-là demande nostre vie, qui a liuré la sienne pour nous. Enfin Dieu eslargit si fort l'ame de son pauure seruiteur que ie m'en retournay plein de ioye dans nostre bourgade, à l'entrée de laquelle ie croyois qu'on me deust assommer.

Ayant appris que quelques vieillards vouloient retourner en leur bourgade, ce pauure Pere demanda permission de les accompagner : on l'enuoye sans fusil, sans souliers et parmy les neiges du mois de Decembre, et apres tout, on luy commande de porter dans ce chemin de 30. lieuës vn paquet de chair boucanée, qui auroit seruy de charge à vn puissant porte-faix. Il n'eut point de replique, tous les Sauuages ressemblent à des maletiers ou à des cheuaux de bagage. La charité et la patience solide fait trouuer des forces où il n'y en a point. Il se trouua dans ce voyage vne femme enceinte qui portoit aussi vn puissant fardeau et vn petit enfant. Comme on vint à passer vn ruisseau fort profond et fort rapide, et qu'il n'y auoit autre pont qu'vn arbre couché en trauers, cette femme ébranlée par sa charge, tomba dans ce torrent. Le Pere qui la suiuoit, voyant que la corde de son paquet s'estoit glissée à son col, et que ce faix l'entrainoit à fond, se iette à l'eau, l'attrappe à la nage, la desgage de son fardeau, la mene à bord, luy sauuant la vie et à son petit enfant qu'il baptisa sur l'heure, le voyant fort mal, en effet il s'enuola deux iours apres en Paradis. Ie vous laisse à penser si le froid se fit sentir à ce pauure corps extenué. Le feu qu'on fit pour cette femme ressuscitée leur conserua la vie ; ils l'auroient perduë sans ce secours.

Estant arriué à la bourgade, il n'eust pas le loisir de se rafraischir et de se reposer, on luy commande de porter vn grand sac plein de bled à ces chasseurs. Ce fardeau l'estonne, on luy iette sur les espaules ; mais il n'alla pas loing, sa foiblesse et le verglas qui le faisoient tomber à chaque pas, luy font rebrousser chemin. Ceux qui l'auoient enuoyé, le voyans de retour, le chargerent d'iniures, l'appellant vn chien, vn mal basty, qui ne sçauoit que manger, et

pour penitence ils le mettent dans la cabane d'vn homme tout pourry, par vne puante et meschante maladie, d'vn homme cruel qui luy auoit arraché les ongles en son entrée au pays, et qui au reste dans ses ordures n'auoit autre soulagement qu'vn peu de bled cuit à l'eau ; le Pere luy sert de valet quinze iours durant auec vne patience de fer et vne charité toute d'or. Enfin ceux de sa cabane estans retournez de la chasse le rappellerent ; vne ieune femme et vne ieune fille s'offrirent à luy pour le seruir à la façon du pays, luy tesmoignans beaucoup de compassion ; comme il les vit seules, les hommes estans encore absens il les remercia, ou plus tost les rebuta d'autant plus rudement qu'il s'apperceut qu'vn ieune Hiroquois les frequentoit trop librement. Ce desordre auquel il ne pouuoit remedier luy fut plus sensible que ses douleurs passées : il n'est pas croyable combien Dieu est present à ceux qui souffrent pour son nom.

Il visita pendant tout l'Hyuer auec danger de sa vie, les trois bourgades des Hiroquois, nommez Agneronons, pour consoler les Hurons captifs, pour les animer et pour les encourager de tenir ferme en la Foy, leur administrant de fois à autre le Sacrement de penitence. La mere de son garde ou de son hoste, qu'il appelloit sa tante, commença d'admirer et de respecter ses vertus, elle luy donna vne peau de cerf pour se coucher et vne autre pour se couurir. Ils auoient vn voisin tout couuert de playes ; cét homme estoit du nombre de ceux qui auoient traité le Pere auec plus de rage et plus de cruauté : comme il le vit dans cette extremité, il le visita souuent, le consolant dans sa maladie, il luy alloit chercher de petits fruits pour le regaler. Cette charité luy gaigna le cœur et augmenta le respect que ses gens luy portoient.

Sa tante le mena à la pesche enuiron le mois de Mars, son exercice fut le mesme qu'à la chasse, il fournissoit le bois de chauffage pour sa cabane, mais on le traitoit auec plus de douceur. Cette retraite hors des bourgades et du tumulte des Hiroquois, luy fut tres-agreable. Il fit vne petite cabane de branches de sapin, en forme de chapelle, où il dressa vne Croix. Cette Eglise estoit toute sa consolation, il y passoit la plus grande partie de la iournée en prieres, sans estre molesté de personne ; mais ce repos ne fut pas de longue durée. Vn vieillard voyant que son parent ne retournoit point de la guerre, creut qu'il auoit esté tué, et pour soulager ou pour honorer son ame, il luy voulut sacrifier celle du Pere. Sçachant donc qu'il estoit esloigné du bourg de quelques iournées, il enuoye vn ieune homme pour aduertir ces pécheurs qu'on auoit veu l'ennemy roder en ce quartier-là. Il n'en fallut pas dauantage pour leur donner la peur et pour les faire retourner bien viste en leur bourgade ; de bonheur pour le Pere, à mesme temps qu'il entroit dans les portes, vn messager arriua, qui apporta nouuelle que ce guerrier et ses camarades dont on estoit en peine retournoient victorieux, amenans vingt prisonniers Abnaquiois, six mois apres leur despart du pays. Voila tout le monde dans la ioye, on laisse le pauure Pere, on brusle, on escorche, on rostit, on mange ces pauures victimes, auec des resioüyssances publiques : ie croy que les Demons font quelque chose de semblable dans les Enfers, à la venuë des ames condamnées à leurs brasiers.

Depuis le mois d'Aoust iusques à la fin de Mars, le Pere fut tous les iours dans les tranchées et dans les espouuantes de la mort. Vn moindre courage fut mort cent fois d'apprehension. Il est plus aisé de mourir tout d'vn coup que de mourir cent fois. Sur la fin d'Auril, vn Capitaine Sauuage du pays des Sokokiois parut dans le pays des Hiroquois, chargé de presens, qu'il venoit offrir pour la rançon et pour la deliurance d'vn François nommé Ondesson, c'est ainsi que les Hurons et les Hiroquois nommoient le Pere Iogues. Cét homme racontoit que l'vn de ses compatriotes homme de consideration, estant tombé entre les mains des Algonquins, auoit esté fort mal traité, mais qu'Onontio et

les François auoient fait de grands presens pour le rachepter, qu'ils luy auoient sauué la vie, et là-dessus il tira des lettres du Capitaine des François, pour estre renduës à Ondesson. Cette ambassade donna du credit au Pere, et le fit regarder pour vn peu de temps d'vn œil plus pitoyable, mais ces Barbares ayans accepté les presens, ne le mirent pas pourtant en liberté, violans le droit des gens et la loy receuë parmy tous ces peuples.

Cette nouuelle bien-veillance n'empescha pas qu'vn fou n'assommast quasi ce pauure Pere : il entra de furie dans sa cabane, et luy donna deux grands coups d'vne masse d'armes par la teste, le renuersant à demy mort, et si quelques personnes ne l'eussent empesché, il luy auroit osté la vie. Il n'en fut autre chose, sinon que sa pauure tante se mit à pleurer, et depuis ce temps-là elle l'auertissoit en secret des mauuais desseins qu'on brassoit contre luy, l'incitant à se sauuer et à se tirer de cette rude captiuité. Ie diray en passant que ces fous dont il y a grand nombre en ces pays-là, et en plusieurs autres endroits de l'Amerique, sont plus tost agitez et comme possedez de quelque Demon, qui leur cause cette fureur de temps en temps, que blessez du cerueau par quelque maladie naturelle.

Au moys de May et de Iuin, le Pere écriuit diuerses lettres par des guerriers qui venoient à la chasse des hommes sur le grand fleuue de Saint Laurent, il leur disoit qu'ils attachassent ces lettres à des perches sur les riues de cette grande riuiere ; quoy que c'en soit, il en fut renduë vne à Monsieur nostre Gouuerneur à l'occasion que nous auons deduit au chap. 12. de la relation de l'an 1642. ou la coppie de cette lettre est couchée tout au long.

Enuiron ce temps-là quelques Capitaines Hiroquois, allant visiter de petites nations qui leur sont comme tributaires, pour tirer des presens, celuy qui auoit le Pere en garde estant de la partie le mena à sa suitte ; son dessein estoit de faire paroistre les triomphes des Hiroquois sur les nations mesme qui sont dans l'Europe, et Dieu pretendoit sauuer quelque ame par le moyen de son seruiteur, lequel ne manquoit pas si tost qu'il estoit entré dans quelque bourgade, de visiter toutes les cabanes et de baptiser les enfans moribonds, et mesme encore les plus grandes personnes, quand il auoit le moyen de les instruire. Allant donc de cabane en cabane, il apperceut vn ieune homme tout languissant ; celuy-cy s'addressant au Pere, luy dit : Ondesson, l'appellant du nom sauuage qu'il portoit en ces contrées, ne me connois-tu pas ? te souuiens-tu bien du plaisir que ie te fis en ton entrée, dans le pays des Hiroquois ? Ie ne me souuiens pas de t'auoir iamais veu, luy dit le Pere, mais encore quel plaisir m'as-tu fait ? Te souuiens-tu bien, repart-il, d'vn homme qui couppa tes liens en la troisiéme bourgade des Hiroquois Agneronons, lors que tu n'en pouuois plus ? Ie m'en souuiens fort bien, cét homme m'obligea grandement, ie ne l'ay iamais pû reconnoistre, donne m'en ie te prie des nouuelles si tu en as connoissance ? C'est moy mesme, repart ce pauure languissant. A ces paroles, le Pere se iette sur luy, l'embrasse, luy tesmoignant de cœur, des yeux et de la voix les ressentimens qu'il auoit d'vn tel bien-fait. Ah ! que ie suis triste, luy fit-il, de te voir en ce pitoyable estat ! que i'ay de regrets de ne te pouuoir secourir dans ta maladie ! i'ay souuent, sans te connoistre prié pour toy le grand maistre de nos vies ; tu me vois dans vne grande pauureté, mais neantmoins ie te veux faire vn plaisir plus grand que celuy que tu m'as fait. Le malade écoute, le Pere luy éuangelise Iesus-Christ, il luy fait entendre qu'il peut entrer dans vne vie de plaisir et de gloire, en vn mot il l'instruit, il croit, il donne des tesmoignages de sa creance, le Pere le baptise, et peu de temps apres il s'enuola au Ciel recompensé plus qu'au centuple de la compassion qu'il auoit portée au seruiteur de Iesus-Christ.

Les fatigues du Pere dans ce voyage de plus de quatre-vingts lieuës, furent pleinement adoucies et recompensées par le salut de son Bien-faicteur, il n'y

eut iamais d'Anachorete plus abstinent que ce pauure captif dans ce voyage, sa vie n'estoit que d'vn peu de pourpier sauuage, qu'il alloit cueillir dans les champs dont il faisoit vn potage sans autre assaisonnement que de l'eau claire. On luy donnoit bien à manger de certaines graines, mais si insipides et si dangereuses qu'elles seruoient de poison tres-present à ceux qui ne les sçauoient pas accommoder; il n'y voulut point toucher.

CHAPITRE VII.

Le Pere se sauue des Hiroquois et passe en France, par l'entremise des Hollandois ; il repasse en Canadas, où estant arriué, il fait vn voyage au pays des Hiroquois.

Au retour de ce voyage, on commande au Pere d'aller accompagner quelques pescheurs qui le menerent 7. ou 8. lieuës au dessous d'vne habitation Hollandoise ; comme il estoit occupé en cét exercice il apprend de la bouche de quelques Hiroquois qui vindrent en ce quartier-là, qu'on l'attendoit en la bourgade pour le brusler. Cette nouuelle fut l'occasion de sa deliurance, de laquelle ayant suffisamment parlé en la Relation l'an 1642. et 1643. au chap. 14. ie ne rapporteray icy que quelques particularitez dont on n'a fait que peu ou point de mention. Les Hollandois luy ayant donné la commodité d'entrer dans vn nauire, les Hiroquois s'en plaignirent; on l'en retire et on le mene en la maison du Capitaine, qui le donna en garde à vn vieillard, en attendant qu'on eust appaisé ces Barbares ; en vn mot s'ils eussent perseueré dans leur demande et rebuté quelques presens qu'on leur fit, on eust remis le Pere entre leurs mains pour estre l'obiet de leur fureur et l'aliment de leurs feux. Or comme on attendoit l'occasion de le faire repasser en Europe, il fut six semaines sous la garde de ce vieillard fort auaricieux, qui le logea dans vn vieux galetas, où la faim, et la soif, et la chaleur, et la crainte de retomber à tous momens entre les mains des Hiroquois, luy donnoient de grandes occasions de se ietter et de s'abysmer dans la prouidence de celuy qui luy auoit si souuent fait sentir sa presence. Cét homme estoit le viuandier de cette habitation ; il faisoit la lessiue tous les quinze iours, puis reportoit son cuuier au grenier, dans lequel il mettoit de l'eau qui seruoit de boisson au Pere, iusques à la premiere lessiue. Cette eau qui se gastoit bientost dans les ardeurs de l'Esté, luy causa vne grande douleur d'estomach. On luy donnoit à manger autant qu'il en falloit, non pas pour viure, mais pour ne pas mourir. Dieu seul et ses Saincts estoient sa compagnie. Le Ministre le visita quelquefois, et s'aduisant vn iour de luy demander comme on le traitoit, car iamais ce bon Pere n'en eust fait mention, si on ne luy en eust parlé, il respondit qu'on luy apportoit assez peu de choses : Ie m'en doute bien, repart le Ministre, car ce vieillard est vn grand auaricieux, qui sans doute retient la pluspart des viures qu'on vous enuoye. Le Pere luy tesmoigna qu'il estoit content, et que les souffrances luy estoient agreables depuis vn long-temps. Dans ce grenier où estoit le Pere, il y auoit vn retranchement où son Garde menoit incessamment des Sauuages Hiroquois, pour vendre quelques denrées qu'il y reseruoit ; ce retranchement estoit fait de planches si peu jointes qu'on eust aysément passé les doigts dans les ouuertures. Ie m'estonne, dit le Pere, comme ces Barbares ne m'ont cent et cent fois découuert, ie les voyois sans difficulté, et si Dieu n'eût détourné leurs yeux, ils m'auroient mille fois apperceu, ie me cachois derriere des futailles, me repliant dans vne posture violente, qui me donnoit la gehenne et torture les deux et trois et quatre heures de suitte, et cela fort souuent. De descendre à la cour du logis, ou d'aller en d'autres endroits, c'estoit me precipiter, pour ce

que tout estoit remply de ceux qui me cherchoient à mort, et pour augmentation de mes biens, c'est à dire de mes croix, la blesseure qu'vn chien m'auoit faite, la nuict que ie me sauuay d'entre les Hiroquois, me causoit vne si grande douleur que si le Chirurgien de cette habitation n'y eust mis la main, i'aurois non seulement perdu la jambe ; mais encore la vie, car la gangrenne s'y mettoit desia.

Le Capitaine de la principale habitation, appellée Manate, esloignée de celle où i'estois de soixante lieuës, ayant appris que ie n'estois pas trop à mon ayse dans ce voisinage d'Hiroquois où de Maquois, comme les Hollandois les nomment, commanda qu'on me conduisist dans son fort ; de bonne fortune en mesme temps qu'on receut ses lettres, vn vaisseau deuoit descendre, dans lequel on me fit embarquer en la compagnie d'vn Ministre, qui me témoigna beaucoup de bien-veillance. Il estoit garny de quantité de bouteilles, dont il fit largesse, notamment à la rencontre d'vne Isle, à laquelle il voulut qu'on donnast mon nom au bruit du canon et des bouteilles : chacun témoigne son amour à sa façon. Ce bon Pere fut receu dans Manate, auec de grands témoignages d'affection ; le Capitaine luy fit faire vn habit noir assez leger, et luy donna aussi vne bonne casaque et vn chapeau à leur mode. Les habitans le venoient voir, monstrans par leurs regards et par leurs paroles, qu'ils luy portoient grande compassion. Quelques-vns luy demandoient quelle recompense luy donneroient Messieurs de la Nouuelle France, s'imaginans qu'il auoit souffert ces indignitez à l'occasion de leur commerce ; mais il leur fit entendre que les pensées de la terre ne luy auoient point fait quitter son pays, et que la publication de l'Euangile estoit l'vnique bien qu'il auoit pretendu, se jettant dans les dangers où il estoit tombé. Vn bon garçon l'ayant rencontré à l'écart, se ietta à ses pieds, luy prenant les mains pour les baiser, en s'escriant : Martyr, Martyr de Iesus-Christ ; il l'interrogea et conneut que c'estoit vn Lutherien qu'il ne pût ayder pour n'auoir pas connoissance de sa langue, c'estoit vn Polonois.

Entrant dans vne maison assez proche du fort, il vit deux images au manteau de la cheminée, l'vne de la sainte Vierge, l'autre de nostre B. Louys de Gonzague. Comme il en tesmoigna quelque satisfaction, le maistre du logis luy dit que sa femme estoit catholique. C'estoit vne Portugaise menée en ce pays-là par ie ne sçay quel rencontre, elle paroissoit fort modeste et fort verecunde. La superbe de Babel à bien fait du tort à tous les hommes, la confusion des langues les a priuez de grands biens.

Vn Catholique Irlandois arriuant de la Virginie à Manate, se confessa au Pere, et luy dit, qu'il y auoit de nos Peres dans ces contrées-là, et que depuis peu l'vn d'eux suiuant les Sauuages dans les bois pour les conuertir, auoit esté tué par d'autres Sauuages ennemis de ceux que le Pere accompagnoit. Enfin le Gouuerneur du pays enuoyant vne barque de cent tonneaux en Hollande, renuoya le Pere au commencement du mois de Nouembre. Il souffrit assez dans cette nauigation, son lit estoit le tillac ou quelques cordages arrousez bien souuent des vagues de la mer. Le peu de viures et le grand froid, n'accommodoient pas vn homme assez legerement couuert, et qui auoit tant ieusné parmy des Barbares.

Ils moüillerent l'ancre en vn port d'Angleterre sur la fin de Decembre ; les Nautonniers se voulant vn petit rafraischir, s'en allerent tous dans vne bourgade, laissant le Pere auec vn matelot pour garder la barque. Sur le soir arriuent des voleurs dans vn basteau, ils entrent dans cette barque, qu'ils croyent chargée de grandes richesses pour venir d'vn voyage de long cours. Ils presentent le pistolet au Pere, mais ayans reconnu qu'il estoit François, ils ne luy firent autre mal que de luy dérober tout ce qu'il auoit, c'est à dire sa casaque et son chapeau, auec tout le bagage de ces pauures Hollandois. Celuy qui commandoit cette barque estant

aduerty de ce vol, fut bien estonné, pendant qu'il va et vient cherchant par tout les autheurs de ce forfait ; le Pere rencontra vn vaisseau François, qui luy donna dequoy viure iusqu'à ce qu'il eust trouué le moyen de repasser en France.

La veille de Noël il s'embarqua, comme vn pauure, dans ie ne sçay quel bateau où vne petite barque chargée de charbon de terre, qui le mit le lendemain en la coste de la basse Bretaigne. Le pauure Pere ayant apperceu vne petite maison toute seule, s'en va demander à ceux qui l'habitoient où estoit l'Eglise. Ces bonnes gens luy enseignerent le chemin, et croyans à sa modestie que ce fust quelque pauure Irlandois catholique, ils l'inuiterent à venir prendre sa refection en leur logis, quand il auroit fait ses deuotions. Ce qu'il accepta fort volontiers, pour la grande necessité où il estoit reduit. Il s'en va donc en la maison de Nostre Seigneur, le iour de sa naissance en terre. Mais helas ! qui pourroit exprimer les douces consolations de son ame.. Lors qu'apres auoir esté si long-temps auec des Barbares et conuersé parmy des Heretiques, il se vit auec les enfans de la vraye Eglise. Il me sembloit, disoit-il par apres, que ie commençois de reuiure, c'est lors que ie goutay la douceur de ma deliurance. S'estant confessé et communié et assisté au S. Sacrifice de la Messe, il va visiter ceux qui l'auoient si charitablement inuité ; c'estoit de pauures gens, mais doüez d'vne charité vrayement Chrestienne. Ayant veu ses mains toutes déchirées, et apprenant comme il auoit souffert ce martyre, ils ne sçauoient quelle chere luy faire. Ce bon hoste auoit deux ieunes filles, qui presenterent au Pere leurs aumosnes auec tant d'humilité et tant de modestie, que le Pere en estoit tout edifié. Ie crois qu'elles luy donnerent chacun deux ou trois sols, c'estoit possible tout leur thresor, il n'eut pas besoin de leurs richesses. Vn honneste Marchand de Rennes, s'estant rencontré en cette maison, non par hazard, mais par vne prouideuce qui conduit chaque chose à son point, ayant appris l'histoire du Pere, luy offrit vn cheual, l'asseurant qu'il tiendroit à faueur de le conduire iusqu'à la premiere de nos maisons ; cette offre si courtoise fut acceptée auec de grands sentimens de la bonté de Dieu, et auec vne douce reconnoissance de son bien-faicteur.

Enfin le cinquiesme de Ianuier de l'an 1643. il fut frapper le matin à la porte de nostre College de Rennes. Le portier le voyant en équipage d'vn homme assez bigarré en ses habits, ne le reconnut pas. Le Pere le supplia de faire venir le Pere Recteur pour luy communiquer, disoit-il, des nouuelles de Canada. Le Pere Recteur prenoit les habits Sacerdotaux pour aller celebrer la sainte Messe ; mais le portier luy ayant dit qu'vn pauure homme venu de Canada le demandoit, ce mot de pauure le toucha. Peut-estre, disoit-il à part soy, qu'il est pressé et qu'il est dans quelque disette. Il quitte donc les habits sacrez dont il estoit en partie reuestu, pour faire vne action de charité. Il le va trouuer, le Pere sans se découurir luy présente des patentes signées du Gouuerneur des Hollandois, deuant que de les lire, il fait diuerses questions au Pere sans le connoistre, et puis enfin il luy demande s'il connoissoit bien le Pere Isaac Iogues ? Ie le connois fort bien, respond-il. On nous a mandé qu'il estoit pris des Hiroquois, est-il mort ? est-il encore captif ? ces Barbares ne l'ont-ils point massacré ? Il est en liberté et c'est luy, mon R. P. qui vous parle, et là-dessus il se iette à genoux pour receuoir sa benediction. Le Pere Recteur, surpris d'vne ioye toute extraordinaire, l'embrasse, le fait entrer dans la maison, tout le monde accourt, la ioye et la consolation d'vne deliurance si peu attenduë, entrecouppe les paroles. Enfin on le regarde comme vn Lazare resuscité, qui doit aller mourir pour la derniere fois au pays où il a desia souffert tant de maux.

De Rennes il s'en vient à Paris, la Reyne ayant ouy parler de ses souffrances, dit tout haut : On feint des Romans, en voila vn veritable entremeslé de grandes auentures. Elle le voulut

voir, ses yeux furent touchez de compassion à la veuë de la cruauté des Hiroquois. Il ne fit pas long seiour en France, le Printemps venu de l'an 1644. il se rendit à la Rochelle pour repasser au pays de son martyre, où estant arriué, on l'enuoya à Montreal. Sa memoire y est encore viuante, l'odeur de ses vertus recrée et conforte encore tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoistre et de conuerser auec luy. La paix estant faite auec les Hiroquois comme on a veu dans les Relations, on tira le Pere de Montreal, pour aller ietter les fondemens d'vne Mission dans leur pays, laquelle on nomma la Mission des Martyrs. Le R. P. Ierosme Lalemant, Superieur de nos Missions, luy en ayant rescrit, voicy comme il luy répondit.

Celle qu'il a pleu à V. R. de me récrire, m'a trouué dans la retraitte et dans les exercices que i'auois commencé au départ du canot qui porte nos lettres. I'ay pris ce temps, pource que les Sauuages estans à la chasse, nous laissent ioüir d'vn plus grand silence. Croiriez-vous bien qu'à l'ouuerture des lettres de V. R. mon cœur a esté comme saisi de crainte au commencement, apprehendant que ce que ie souhaite et que mon esprit doit extremement priser n'arriuast. La pauure nature qui s'est souuenuë du passé a tremblé, mais nostre Seigneur par sa bonté y a mis et mettra le calme encore dauantage. Ouy, mon Pere, ie veux tout ce que nostre Seigneur veut au peril de mille vies, ô que i'aurais de regret de manquer à vne si belle occasion ! pourrois-ie souffrir qu'il tînt à moy que quelque ame ne fut sauuée ? i'espere que sa bonté, qui ne m'a pas abandonné dans les rencontres, m'assistera encore ; luy et moy sommes capables de passer sur le ventre de toutes les difficultez qui se pourroient opposer. C'est beaucoup d'estre *in medio nationis prauæ*, d'estre tout seul au milieu d'vne nation deprauée, sans Messe, sans Sacrifice, sans Confession, sans Sacremens ; mais sa saincte volonté et sa douce disposition vaut bien cela, celuy qui nous a conserué sans ces secours par sa saincte grace, l'espace de dix-huict ou vingt mois, ne nous refusera pas la mesme faueur à nous, qui ne nous ingerons pas et qui n'entreprenons ce voyage que pour luy plaire vniquement, contre toutes les inclinations de la nature. Il faudroit que celuy qui viendra auec moy fust bon, vertueux, capable de conduitte, courageux et qu'il voulust endurer quelque chose pour Dieu ; il seroit à propos qu'il pût faire des canots, afin que nous puissions aller et venir independemment des Sauuages.

Le seisiesme de May 1646. ce bon Pere partit des Trois Riuieres en la compagnie du Sieur Bourdon, ingenieur de Monsieur le Gouuerneur ; son voyage ayant esté décrit en la Relation precedente, ie n'en parleray pas dauantage ; le sieur Bourdon m'a dit que ce bon Pere estoit infatigable, qu'ils souffrirent extremement en ce chemin de fer. Bref, ils arriuerent aux Trois Riuieres, ayant accomply leur legation, le iour de Saint Pierre et Saint Paul, le 29. du mois de Iuin. Il arriua à Quebec auec M. Bourdon le 3. Iuillet.

CHAPITRE VIII.

Le Pere Isaac Iogues retourne pour la troisiesme fois au pays des Hiroquois, où il est mis à mort.

A peine le pauure Pere fut-il rafraischy parmy nous deux ou trois mois, qu'il recommença ses courses le vingtquatriesme Aoust. Il partit de Montreal, où il estoit monté de Quebec en Iuillet de la mesme année 1646. Il s'embarque auec vn ieune François dans vn canot, conduit par quelques Hurons, pour retourner au pays de ses croix. Il eut de grands presentimens de sa mort, ce qu'il communiqua à quelques personnes confidentes. Nous auons recouuré vne lettre qu'il escriuit à vn de nos Peres en France, vn peu aupa-

rauant qu'il nous quittast pour la derniere fois, où il en parle de la sorte.

Helas! mon tres-cher Pere, quand commenceray-ie à seruir et aymer celuy qui n'a iamais commencé à nous aymer? et quand commenceray-ie à me donner totalement à celuy qui s'est donné à moy sans reserue? Quoy que ie sois extremement miserable et que i'aye fait vn mauuais vsage des graces que nostre Seigneur m'a faites en ce pays, ie ne perds pas courage, puis qu'il prend le soing de me rendre meilleur, me fournissant encore de nouuelles occasions de mourir à moy mesme et de m'vnir inseparablement à luy. Les Hiroquois sont venus faire quelque present à nostre Gouuerneur, pour retirer quelques prisonniers qu'il auoit, et traiter de paix auec luy au nom de tout le pays; elle a esté concluë, au grand contentement des François, elle durera tant qu'il plaira à nostre Seigneur. On iuge necessaire icy pour l'entretenir et voir doucement ce que l'on peut faire pour l'instruction de ces peuples, d'y enuoyer quelque Pere. I'ay suiet de croire que i'y seray employé, ayant quelque connoissance de la langue du pays. Vous voyez bien comme i'ay besoing d'vn puissant secours de prieres estant au milieu de ces Barbares : il faudra demeurer parmy eux sans auoir presque liberté de prier, sans Messe, sans Sacrements ; il faudra estre responsable de tous les accidents entre les Hiroquois et François, Algonquins et Hurons. Mais quoy, mon esperance est en Dieu, qui n'a que faire de nous pour l'execution de ses desseins. C'est à nous à tascher de luy estre fideles, et ne pas gaster son ouurage par nos laschetez : i'espere que vous m'obtiendrez cette faueur de nostre Seigneur, et qu'apres auoir mené vne vie si lasche iusqu'à maintenant, ie commenceray à le mieux seruir. Le cœur me dit que si i'ay le bien d'estre employé en cette Mission, *Ibo et non redibo ;* mais ie serois heureux si nostre Seigneur vouloit acheuer le Sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que i'ay respandu en cette terre fût comme les arres de celuy que ie luy donnerois de toutes les veines de mon corps et de mon cœur. Enfin ce peuple-là *sponsus mihi sanguinum est, hunc mihi despondi sanguine meo,* nostre bon maistre qui se l'est acquis par son sang, luy ouure s'il luy plaist la porte de son Euangile, comme aussi à quatre autres nations ses alliez qui sont proches de luy. A Dieu, mon cher Pere, priez-le qu'il m'vnisse inseparablement à luy.

Mais il estoit trop humble pour écouter ses sentimens, et trop courageux pour reculer dans vne bonne affaire, et pour s'effrayer à la pensée ou à la veuë de la mort. Nous auons appris qu'il auoit esté massacré dés son entrée en ce pays plein de meurtre et de sang : voicy ce qu'en mande le Gouuerneur des Hollandois à Monsieur le Cheualier de Mont-Magny. Celle-cy sera pour remercier vostre Seigneurie, du souuenir qu'elle a eu de moy, faueur dont ie tâcheray à me reuancher s'il plaist à Dieu m'en conceder l'opportunité (ce sont ses termes). Au reste, i'enuoye celle-cy par les quartiers du Nord, soit par le moyen des Anglois ou de Monsieur d'Aunay, aux fins de vous aduertir du massacre que les Barbares et les inhumains Maquois ou Hiroquois, ont fait du Pere Isaac Iogues et de son compagnon, ensemble de leur dessein qu'ils ont de vous surprendre sous couleur de visite, comme vous verrez par la lettre cy-enclose, qui encore qu'elle soit mal dictée et ortographiée vous apprend à nostre grand regret, les particularitez du tout. Ie suis marry que le suiet de celle-cy n'est plus agreable ; mais la consequence de l'affaire ne m'a pas permis de me taire. Nostre Ministre d'en haut (c'est à dire d'vne habitation située au haut de la riuiere) s'est enquis soigneusement aux principaux de cette canaille, de la cause de ce mal-heureux acte ; mais il n'a peu auoir autre réponse d'eux, sinon que le Pere auoit laissé le Diable parmy quelques hardes qu'il leur auoit laissez en garde, qui auoit fait manquer leur bled d'Inde. Voila ce que ie puis écrire pour le present à vostre Seigneurie. L'incluse

mentionnée dans la precedente, escrite par vn Hollandois au Sieur Bourdon, est couchée dans les termes suiuans.

Ie n'ay voulu manquer à cette occasion, de vous faire sçauoir mon comportement. Ie suis en bonne santé, Dieu mercy, priant Dieu qu'ainsi soit de vous et de vos enfans. Au reste ie n'ay pas beaucoup de chose à vous dire, sinon comme les François ont esté arriuez le 17. de ce present mois d'Octobre 1646. au fort des Maquois, c'est pour vous faire entendre comme ces Barbares ingrats n'ont pas attendu qu'ils fussent bien arriuez dans leurs cabanes, où ils ont esté dépoüillez tous nuds sans chemises, reste qu'ils leur ont donné chacun vn brayet pour cacher leur pauureté ; le mesme iour de leur venuë ils ont commencé de les menacer, et incontinent à grands coups de poings et de bastons, disans, vous mourrez demain, ne vous estonnez pas, mais nous ne vous bruslerons pas, ayez courage, nous vous frapperons auec la hache et mettrons vos testes sur les palissades (c'est à dire sur la cloture de leur bourgade), afin que quand nous prendrons vos freres ils vous voyent encore. Il faut que vous sçachiez que c'ont esté seulement la nation de l'ours qui les ont fait mourir, la nation du loup et de la tortuë ont fait tout ce qu'ils ont pû pour leur sauuer la vie, et ont dit à la nation de l'ours, tuez-nous premierement, mais helas ! ils ne sont pas pourtant en vie. Sçachez-donc que le 18. au soir qu'ils vindrent appeller Isaac pour souper, il se leua et s'en alla auec ce Barbare au logis de l'ours. Il y auoit vn traistre auec sa hache derriere la porte, et entrant il luy fendit la teste, à l'heure mesme il luy couppa et la mit sur les palissades, le lendemain de grand matin il fit de l'autre de mesme, et ont ietté leurs corps dans la riuiere. Monsieur, ie n'ay pas peu sçauoir ny entendre d'aucun Sauuage pourquoy ils les ont tuez. Au reste leur enuie et entreprise est de s'en aller trois ou quatre cents hommes pour tascher de surprendre les François, pour en faire de mesme comme ils ont fait des autres. Mais Dieu veuille qu'ils n'acheuent pas leur dessein.

Voila mot pour mot ce que les Hollandois ont escrit, touchant la mort du Pere Isaac Iogues. L'vne de ces deux lettres est dattée du trentiesme d'Octobre, l'autre du quatorziesme de Nouembre de l'an passé 1646. elles n'ont esté renduës à Monsieur nostre Gouuerneur qu'au mois de Iuin de cette année 1647. Vn peu deuant que de les auoir receuës, quelques femmes Algonquines et vn Huron s'estant sauuez de la captiuité de ces Barbares, nous auoient bien parlé de ce massacre, mais ils n'en descriuoient pas les particularitez, nous les sçaurons encore plus amplement quelque iour.

Nous auons respecté cette mort comme la mort d'vn Martyr, et quoy que nous fussions en diuers endroits, plusieurs de nos Peres, sans sçauoir rien les vns des autres pour la distance des lieux, ne se sont pû resoudre de celebrer pour luy la Messe des trespassez, si bien de presenter cét adorable sacrifice en action de graces des biens que Dieu luy auoit eslargis ; les seculiers qui l'ont connu particulierement, et les maisons Religieuses ont respecté cette mort, se sentant plus tost portez d'inuoquer le Pere que de prier pour son ame.

C'est la pensée de plusieurs hommes doctes, et cette pensée est plus que raisonnable que celuy-là est vrayement martyr deuant Dieu, qui rend tesmoignage au Ciel et à la terre, qu'il fait plus d'estat de la Foy et de la publication de l'Euangile que de sa propre vie, la perdant dans les dangers où il se iette pour Iesus-Christ, auec connoissance, protestant deuant sa face, qu'il veut mourir pour le faire connoistre ; cette mort est la mort d'vn martyr deuant les Anges. C'est dans cette veuë que le Pere a rendu son ame à Iesus-Christ et pour Iesus-Christ. Ie dis bien dauantage, non seulement il a embrassé les moyens de publier l'Euangile qui l'ont fait mourir ; mais on peut encore asseurer qu'il a esté tué en haine de la doctrine de Iesus-Christ, voicy comment.

Les Algonquins et les Hurons et en suitte les Hiroquois, à la sollicitation de leurs captifs ont eu, et quelques-vns ont encore vne haine et vne horreur extreme de nostre doctrine, disant qu'elle les fait mourir, et qu'elle contient des sorts et des charmes qui causent la destruction de leurs bleds et qui engendrent des maladies contagieuses et populaires, dont maintenant les Hiroquois commencent d'estre affligez ; et c'est pour ce suiet que nous auons pensé estre massacrez en tous les endroits où nous auons esté, et encore ne sommes nous pas de present hors d'esperance de posseder vn iour ce bonheur. Or tout ainsi qu'on reprochoit jadis en la primitiue Eglise aux enfans de Iesus-Christ, qu'ils causoient des malheurs par tout, et qu'on en massacroit quelques-vns pour ce suiet, de mesme sommes nous persecutez de ce que par nostre doctrine qui n'est autre que celle de Iesus-Christ, nous depeuplons à ce qu'ils disent leurs contrées, et c'est pour cette doctrine qu'ils ont tué le Pere, et par consequent on le peut tenir pour martyr deuant Dieu.

Au reste il est vray que parlant humainement, ces Barbares ont des suiets apparens de nous faire ces reproches, d'autant que les fleaux qui humilient les superbes, nous deuancent ou nous accompagnent par tout où nous allons, comme ils ont deuancé et accompagné ceux qui nous ont precedez en la publication de l'Euangile ; et pour marque de la solidité des veritez adorables qu'il contient, c'est qu'enfin ces peuples ne laissent pas de se rendre à Iesus-Christ, quoy qu'il ne vienne à eux qu'auec les fleaux en la main.

Il ne faut pas mettre en oubly le ieune François qui a esté massacré auec le Pere. Ce bon garçon, appellé Iean de la Lande, natif de la Ville de Dieppe, comme a esté dit cy-dessus, voyant les dangers où il s'engageoit dans vn si perilleux voyage, protesta à son despart, que le desir de seruir Dieu, le portoit en vn pays où il s'attendoit bien d'y rencontrer la mort. Cette disposition l'a fait passer dans vne vie qui ne craint plus ny la rage de ces Barbares, ny la fureur des Demons, ny les affres de la mort.

On nous a dit que les Hiroquois voulans brusler quelque prisonnier, luy demandent s'il prie, c'est à dire s'il est baptisé ; s'il respond qu'il a receu ce diuin Sacrement, ils perdent esperance de le faire gemir dans ses tourmens, se persuadans que la Foy donne de la constance à vne ame. On dit encore qu'ils ont veu sortir de la bouche d'vn Chrestien qu'ils brusloient, ie ne sçay quoy d'éclatant qui les a épouuantez, si bien qu'ils ont connoissance de nostre doctrine, mais ils la regardent auec horreur, comme faisoient jadis les Payens dans le premier aage du Christianisme. Disons deux mots des vertus de nostre Martyr.

Il estoit doüé d'vne humilité toute rare, il ne connoissoit pas seulement sa bassesse, il desiroit d'estre traité selon son neant. Il approuuoit des sa ieunesse ceux qui le chastioient, baisant en cachette les verges et les ferules dont on se seruoit pour le corriger; estant au pays des Hiroquois, il ne pouuoit regarder sans ioye les poteaux qui soustenoient l'échaffaut où il auoit tant souffert, il les alloit baiser et embrasser, non seulement par vn amour des souffrances, mais pource qu'ils estoient, disoit-il, les instrumens de la iustice diuine pour ses crimes. Iamais la Compagnie (à son dire) n'auoit receu personne si lasche que luy, ny si indigne de l'habit qu'il portoit. Il a fallu vser d'industrie et de commandement sur luy pour luy faire declarer ce que nous auons rapporté, non qu'il fust retif à l'obeyssance, mais pource qu'en verité il auoit vn si bas sentiment de soy-mesme, qu'il n'en pouuoit parler qu'auec mespris. C'estoit l'affliger que de luy tesmoigner tant soit peu l'estime de ce qu'il auoit enduré pour Iesus-Christ. La Reyne ayant desiré de le voir, il ne pouuoit se persuader qu'elle en eust veritablement enuie, il fallut que cette bonne Princesse redoublast son commandement, pour le faire venir. C'estoit le tourmenter que de luy demander à voir ses mains toutes

déchirées. Le Pere qui estoit auec luy la derniere année de sa vie à Montreal, reconnut bien que Dieu le disposoit pour le Ciel, luy donnant des sentimens d'vn enfant, il recherchoit tous les plis et replis de sa conscience, depuis le premier vsage de sa raison iusques à lors, les declarant auec vne humilité et vne candeur d'vn petit enfant. Cela fit croire au Pere, que le Royaume des Cieux luy appartenoit et qu'il n'en estoit pas esloigné. Il demandoit la façon de bien faire son oraison, la façon de bien faire son action de graces apres la sainte Messe, non seulement pour couurir les hautes lumieres et les grands sentimens qu'il auoit de Dieu, mais par vne creance que tout ce qui partoit des autres estoit tousiours le meilleur. Il estoit vne grande partie du iour deuant le saint Sacrement, il entendoit autant de Messes qu'il pouuoit, et apres tout il n'auoit à son dire aucune deuotion, mais il vouloit recompenser le temps qu'il n'auoit pû offrir ce diuin Sacrifice, et preuenir celuy auquel il seroit priué de ce bonheur.

Le Pere le voulant soulager dans ses petits besoins, le pressoit quelquefois de prendre les choses plus propres pour soustenir ses forces. Ce n'est pas de quoy ie manque, disoit-il, ie ne veux pas, lors que ie me trouueray encore parmy ces Barbares, que ma miserable nature tourne la teste vers les maisons où elle auroit trouué ses aises. Ie n'ay besoin que des choses qui me sont purement necessaires. Estant de retour des Hiroquois, il écriuit à vn Pere de sa connoissance, qu'il eust bien desiré de passer encore vn Hyuer auec luy, pour s'exercer plus solidement qu'il n'auoit fait en la vertu ; mais i'aymerois mieux encore, adioustoit-il, retourner pour la troisiesme fois au pays des Hiroquois.

Iamais il n'eut au milieu de ses souffrances, ny dans les plus grandes cruautez de ces perfides, aucune auersion contre eux ; il les regardoit d'vn œil de compassion comme vne mere regarde vn sien enfant frappé d'vne maladie phrenetique, d'autrefois il les contemploit comme des verges dont nostre Seigneur se seruoit pour chastier ses crimes, et comme il auoit tousiours aymé ceux qui le corrigeoient, il adoroit la Iustice de son Dieu, et honoroit les verges dont il le punissoit. Ayant demandé les souffrances à Dieu, et sentant sa priere exaucée, il n'est pas croyable quelles ardeurs il ressentoit de souffrir la rage des Hiroquois pour les Hiroquois mesmes. Ie ne puis me persuader que Dieu en sa consideration ne leur donne quelque lumiere s'ils ne s'opposent à l'effort de ses bontez. Ie croy qu'estant au Ciel il a demandé à Dieu le salut de celuy qui l'a mis à mort, et qu'il luy a esté accordé : car ce pauure miserable ayant esté pris des François, a esté baptisé et mis à mort, comme nous verrons au chapitre suiuant, il donna dans ses tourmens des indices d'vne ame predestinée.

On ne sçauroit exprimer le soin qu'il auoit de conseruer son cœur dans la pureté : celuy auquel il s'est communiqué particulierement depuis son départ des Hurons iusqu'à son retour en la Nouuelle France apres sa captiuité et son voyage en Europe, asseure à la gloire de nostre Seigneur, que ses plus grandes offenses estoient quelques complaisances qu'il auoit euës à la veuë de la mort, se croyant par ce moyen deliuré des angoisses de cette vie.

Il estoit d'vn naturel assez apprehensif, c'est ce qui releue hautement son courage, et qui fait voir que sa constance venoit d'en haut ; il voyoit en vn moment toutes les difficultez qui se pouuoient rencontrer dans vn affaire, et il en ressentoit les atteintes naturelles ; ce contre-poids le tenoit dans vne profonde humilité, et luy faisoit dire qu'il n'estoit qu'vn poltron, et cependant les Superieurs qui le connoissoient, s'appuyoient dessus luy aussi fermement que sur vn Rocher. Il ne sçauoit que c'estoit de reculer dans les difficultez ; ce mot luy suffisoit (allez), il n'y a monstre, il n'y a Demon qu'il n'eust affronté auec cette parole. Chose estrange, il estoit circonspect au dernier point és affaires qui dépendoient de ses conclusions, examinant les plus petites difficultez auec des

considerations bien pesées et bien balancées. Mais si le Superieur le determinoit, il n'auoit plus de raisonnement. Dieu seul pour l'amour du quel il se fut exposé à mille dangers, luy venoit en la pensée et occupoit toute son ame.

I'ay desia remarqué qu'il ayma mieux se passer d'vn peu d'eau et de farine d'Inde, pour soustenir la moitié de sa vie (car il n'en auoit pas à demy suffisance), que de manger de la viande qu'il sçauoit estre immolée au Demon ; ce n'est pas qu'il n'eust pû garder le conseil de saint Paul, et prendre les choses qu'on luy donnoit sans s'enquester d'où elles venoient, mais il vouloit auec vn courage qui luy cousta bon, faire entendre à ces Barbares qu'il y auoit vn autre Dieu que ces Genies ou ces Demons qu'ils honoroient, pour leur pur interest temporel.

Allant visiter les Hollandois dans le temps de sa captiuité, ils l'inuitoient et le pressoient quelquefois de boire vn petit coup de ces eaux de feu, ou de ces vins bruslez dont ils se seruent ; luy les remercioit pour monstrer aux Hiroquois qui s'enyurent souuent de ces boissons, qu'il ne falloit pas toucher à ce qui causoit vn si grand mal. Vn Hiroquois, estant tombé malade, songea qu'il falloit faire ie ne sçay quelle danse ou quelque autre ceremonie pour sa santé, et qu'il falloit qu'Ondesson fust de la partie tenant son liure en main et se comportant comme font les François quand ils prient Dieu. Les Sauuages ne sçauent que c'est de refuser ce qu'vn autre a songé deuoir estre fait pour sa santé. Cette loy est commune dans l'étenduë des pays de l'Amerique, dont nous auons connoissance. On s'en va donc trouuer le Pere, on luy represente que la santé d'vn tel est entre ses mains, on ne croit pas qu'il fasse aucune difficulté d'accorder ce que tout vn monde trouue tres-raisonnable. On luy donne courage, veu mesme que cette guerison qu'ils tenoient certaine luy deuoit estre tres-honorable. Le Pere en se souriant rebutte la vanité de leurs songes. On le presse, il refuse ; d'autres messagers sont enuoyez, representant que c'est cruauté de laisser souffrir et mourir vn pauure malade. Enfin comme on vit qu'il ne vouloit point venir, on prend resolution de l'amener par force. On enuoye de ieunes gens pour le saisir ; mais comme il estoit agile et fort adroit et bien peu chargé de graisse, il esquiue de leurs mains, gaigna au pied. Ils le poursuiuent à toute force, ils trouuerent qu'il auoit des iambes de Cerf, et que s'il se fust voulu sauuer qu'il l'eust fait, puis qu'il deuançoit les meilleurs coureurs du pays. En effet la seule charité le retint parmy les Hiroquois, preferant le salut des captifs à sa vie et à sa liberté. Pour conclusion, il retourna à la bourgade auec resolution de mourir plus tost que de conniuer tant soit peu dans leurs superstitions. Nostre Seigneur voulut qu'on ne luy en parlast plus.

Quoy qu'il fust d'vn naturel prompt et sec, il sçauoit neantmoins si bien se sousmettre lors que l'humilité Chrestienne et la charité le demandoient, et prendre l'ascendant lors qu'il voyoit la gloire de son Dieu engagée, que ces Barbares luy disoient quelquefois en riant : Ondesson, c'eust esté mal fait de te faire mourir, car tu fais bien le maistre quand tu veux, et l'enfant quand on te commande quelque chose.

Plus de cent fois ils luy ont dit : Tu te feras tuer, tu parles trop hardiment ; et si dans nostre pays, où tu es prisonnier et tout seul de ton party, tu nous tiens teste, que ferois-tu, si tu estois en liberté parmy tes gens ? iamais tu ne parleras en faueur des Hiroquois. Tout cela ne l'estonnoit point ; comme il obeyssoit aux plus petits dans les choses licites pour basses qu'elles fussent, aussi resistoit-il aux plus grands, lors qu'il s'agissoit de la gloire de son maistre. Vn homme qui ne tient ny à la vie, ny à la santé, ny à la terre, qui se contente de Dieu seul et tout pur, est bien hardy. Il s'estonnoit par apres de sa liberté, mais comme il n'attendoit ny vie, ny deliurance, en vn mot comme il n'auoit rien à perdre, aussi n'auoit-il rien à craindre ny à redouter. Ce courage le faisoit honorer de ceux qui auoient plus d'esprit, et luy causoit la haine de tout

le gros, qui ne iuge que par les sens à la façon des bestes.

Il enuoya au Ciel plus de soixante personnes de cette miserable nation, leurs baptesmes estoient le lien de sa captiuité ; il se fut cent fois sauué si la prouidence ne l'eust arresté, en luy presentant de fois à autre par des rencontres admirables, le moyen d'ouurir les portes du Paradis à quelque pauure ame. Il fut inuité certain iour, d'aller voir des jeux et des danses qui se deuoient faire en vne autre bourgade, il s'y transporta en bonne compagnie ; il ne fut pas plus tost arriué, qu'il se dérobe du tumulte et de la foule pour se glisser dans les cabanes, afin de consoler les malades et les mourans, si tant est qu'il en rencontrast. Il semble que Dieu le conduisoit par la main en ce voyage. Il trouua dans vne cabane cinq petits enfans qui tendoient tous à la mort, il les baptise à son aise et sans bruit, tout le monde estant sorty pour voir ces resioüyssances publiques. Il apprit à trois iours de là que ces petits innocens n'estoient plus en la terre des mourans. O mon Dieu ! quelle fauorable rencontre ! Quel coup admirable de la predestination pour ces petits Anges qui loüent maintenant et qui benissent Dieu auec leur bon Pere ! ô quels remerciemens luy font-ils dans la sainte Sion ? ces rencontres comme i'ay remarqué retenoient le Pere dans son exil.

Il fut dans d'étranges gehennes quand il fallut prendre la resolution de se sauuer par l'entremise des Hollandois ; s'il n'eust veu que c'estoit fait de sa vie, et qu'il ne pourroit plus secourir ces pauures Barbares s'il ne se sauuoit pour les venir retrouuer vne autre fois, iamais il ne les auroit pû abandonner : mais nostre Seigneur luy prolongea la vie pour luy venir presenter vne autre fois en holocauste au lieu où il auoit desia commencé son sacrifice.

CHAPITRE IX.

Des Chrestiens de Sainct Ioseph à Sillery.

Vne personne de merite et de pieté, ayant fait vne aumosne pour dresser en ces nouuelles contrées vne petite Chapelle, sous le nom de Sainct Michel, nous nous sommes efforcez de suppleer à ce qui manquoit, pour en bastir vne petite Eglise dediée à Dieu, sous le tiltre de ce glorieux Archange. La croisée fait deux Chapelles, où la Saincte Vierge et son cher Epoux Sainct Ioseph sont honorez. Ce petit bastiment, fait tout exprés pour les Sauuages, n'a pas à la verité la magnificence de ces grands miracles de l'Europe ; mais il a quelques Paroissiens, dont la candeur et la bonté est autant et plus agreable à Dieu que l'or et l'azur de ces grands édifices. Ces bons Neophytes en sont rauis, notamment la famille dont le chef porte le nom de ce glorieux Archange, selon les desirs de ceux qui l'ont particulierement secouruë.

Leur pieté s'augmente tous les iours, la Foy prend de fortes racines dans tous ces bons Neophytes ; et si leurs corps subsistoient vn petit plus long-temps, ils composeroient vne Eglise plus riche des biens du Paradis, que des grandeurs du monde. Mais vous diriez que le Ciel est jaloux de leur demeure sur la terre, tant il les presse d'entrer dedans sa gloire.

Ie sçay bien qu'on attend tous les ans vn tribut de leurs actions, de leurs bons sentimens. Ce tribut est d'autant plus difficile à payer, qu'on demande tousiours vne monnoye nouuelle. Certes il faudroit auoir vn grand fonds, pour satisfaire à tant de desirs. Le Sainct Esprit touche les cœurs comme il luy plaist : les sentimens qu'il leur a desia donnez et qui ont veu le iour sur le papier, continuent par sa faueur et par sa grace : ie n'en rapporteray que bien peu cette année, afin de ne point tomber dans de longues redites.

Le Pere qui a eu le soing de les instruire, leur ayant parlé le iour de la feste de Saincte Catherine, de la Foy et de la constance de cette Amazone Chrestienne, vn Capitaine s'escria deuant toute l'assemblée : Voila ce que c'est, d'estre Chrestien ; c'est faire estat de la Foy et non pas de sa vie : faut-il qu'vne fille nous couure le visage de confusion ? on n'en voit que trop parmy nous qui deuiennent sourds et aueugles : ils ferment leurs oreilles aux instructions qu'on leur donne ; ils mettent vn voile deuant leurs yeux de peur de voir ce que la priere et la Foy leur commandent : prenons courage, demeurons fermes et constans ; que la faim, que la soif, que les maladies, et que la mort mesme n'ébranslent point la resolution, que nous auons prise de croire en Dieu et de luy obeyr iusques au dernier soupir de nostre vie. Ces petites harangues inopinées dedans l'Eglise mesme, ont bien souuent de plus grands effets que les plus longs discours. Le Predicateur en ces rencontres se tient bien honoré de deuenir auditeur d'vn Sauuage.

Le iour de la Purification de la Saincte Vierge, le Pere leur ayant distribué des flambeaux et donné l'explication de cette saincte ceremonie, le mesme Capitaine ne se peut tenir de faire sa petite Predication ; on ne veut point leur oster cette liberté, pource qu'elle est grandement profitable, et tant s'en faut qu'ils en abusent, qu'ils ne deuiennent tous les iours que trop retenus en ces assemblées : Ah ! mes freres, disoit-il, que nous auons d'obligation à nostre Pere de nous enseigner de si belles veritez ! conceuez vous bien ce que veut dire ce feu que vous portez en vos mains ? il nous apprend que Iesus est nostre iour et nostre lumiere ; que c'est luy qui nous a donné la Foy et la connoissance, que c'est luy qui nous découure le chemin des Cieux ; ces flambeaux nous enseignent que tout ainsi que Iesus s'est consommé ça bas pour nostre salut, employant toute sa vie pour nous sauuer, que nous luy deuons rendre le reciproque, brûlans tous les iours de son feu et de son amour, nous consommans comme ces cierges pour son seruice et pour sa gloire. Il y a parmy nous de ieunes gens, il y en a de vieux, mais tous tendent à la mort en viuant, tout se consomme, toutes choses tendent à leur fin. O que nous serions heureux si apres nous estre tous consommez pour Iesus, nous nous voyons auec luy dedans sa gloire !

La grande chasse de l'Eslan se rencontrant pour l'ordinaire enuiron le mois de Mars, les Sauuages ne se trouuent pas souuent aux Ceremonies de la semaine saincte, si la feste de Pasques n'est bien auant dans le mois d'Auril, comme il est arriué cette année. Il n'est pas croyable combien ces bons Neophytes ont esté assidus aux longues prieres qui se font en l'Eglise dans ces iours de deüil et de tristesse. Encore qu'ils ne se produisent pas beaucoup, leur deuotion neantmoins et leurs sentimens ne laissent pas de toucher et de rauir ceux qui les consideroient plus particulierement : ils prestoient l'oreille au discours de la passion du Fils de Dieu auec vn maintien qui découuroit assez la douleur et l'amour et la compassion de leur cœur ; ils l'adorerent sur le bois de la croix sans empressement, sans confusion, ioignant vne modestie exterieure, non étudiée, auec des sentimens interieurs, qu'ils ne peuuent exprimer ; les meres détachoient leurs petits enfans de leurs mamelles, pour les prosterner et pour leur faire baiser l'image de leur Sauueur ; en vn mot, la candeur, la simplicité, la bonté, qui rend ces gens vn peu trop grossiers aux yeux du monde, les conduit auec grande asseurance au port de leur salut.

Les Sauuages se voulans cabaner dans le bois pour la rigueur du froid, vne pauure femme malade, voyant qu'elle seroit éloignée de l'Eglise, s'y transporta le mieux qu'elle put, et ayant demandé vn Pere, luy dit : Ie me viens confesser pour la derniere fois. La montagne est trop roide, ie ne pourray descendre, et vous aurez trop de peine de monter, c'est pourquoy ie vous viens remercier et prendre congé de vous :

priez pour moy, mon Pere, ie ne vous verray plus en ce monde. Et moy ie vous verray, luy repart le Pere ; ie vous iray visiter en vostre cabane. Il n'y manqua pas. La pauure malade en estoit consolée en vn point qui ne se peut dire : elle luy dit vn iour : Mon Pere, ne me faites vous point communier encore vne fois deuant que ie meure ? I'en suis content, respondit-il, mais il faudroit vn petit embellir vos cabanes à la venuë d'vn si grand Capitaine ? helas ! quel ornement pourroit-on donner à vn lieu si miserable ? il vaut bien mieux qu'on me traisne en sa maison. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, deux Neophytes se presentent, ils l'enueloppent dans sa couuerture, la lient sur vn traisneau et la tirent sur la neige droit à l'Eglise ; le Pere à son entrée luy presentant le Crucifix, elle le prend, l'embrasse, le baise auec vne tendresse admirable, et quoy que la parole luy manquast, elle ne laissa pas de l'apostropher comme elle peut : Kinak8mir, Kinak8mir Ies8s, ie vous remercie, ie vous remercie, ô Iesus, de ce que ie suis baptisée ; ie serois precipitée dans les feux qui sont sous la terre, si ie fusse morte deuant le baptesme. Ie vous demande pardon, ayez pitié de moy, vous estes bon, vous me pardonnerez, ie le sçay bien. Apres s'estre confessée et apres auoir entendu la saincte Messe auec bien de la peine, on luy donna son Sauueur qu'elle souhaittoit de tout son amour. L'ayant receu, le Pere luy fit faire son action de graces mentalement pour la difficulté qu'elle auoit de respirer, elle suiuoit de la pensée et de l'affection ce qu'il luy disoit, mais enfin elle ne put s'empescher de prononcer ce peu de paroles, qu'elle poussa de son ame comme des flammes de son amour : O que vous estes bon de m'estre venu visiter ! ie ne vous vois pas maintenant, vous vous cachez, mais ie vous verray bien-tost : vous auez promis le Paradis à ceux qui sont baptisez et qui gardent la Foy et qui vous obeyssent, ie suis baptisée, i'ay gardé la Foy depuis mon baptesme, ie la garderay iusques à la mort, i'ay tasché de vous obeyr, ie vous demande pardon de mes offenses, vous l'auez promis à ceux qui se confesseroient, ie me suis confessée auec douleur. Ie souffre volontiers les grandes douleurs de ma maladie, i'attends la mort ioyeusement quand il vous plaira, ie vous ayme, ie vous verray, i'iray auec vous, et là ie vous prieray notamment pour ceux qui m'ont instruite et qui sont cause que ie suis baptisée. Le Pere la voyant hors de toute esperance de recouurer sa santé, luy parle de l'Extreme-Onction, elle la demande, on luy donne ; elle la reçoit auec vne consolation toute particuliere, luy estant auis que le Ciel ne luy pouuoit plus échapper. Il faut confesser que la simplicité engendre dans les ames de ces bons Neophytes, vne constance toute extraordinaire. Ils agissent tout rondement auec Dieu : il leur a promis le Ciel s'ils perseuerent en la Foy, quand ils sentent dans leur ame le témoignage de leur creance et le regret de leurs offences, ils se tiennent asseurez du contract qu'ils ont passé auec vn si bon Pere. Pour conclusion, on remit cette pauure femme sur sa traisne, et on la ramena en sa cabane bien ioyeuse d'auoir encore vne fois visité la maison de son Dieu deuant sa mort, qui arriua bien-tost apres.

Vne autre femme desia assez aagée malade depuis six mois, n'auoit pas vne patience si forte que celle dont ie viens de parler ; mais elle auoit rencontré vn gendre qui la soustenoit saintement dans ses angoisses. Cette pauure languissante dit vn iour au Pere qui la visitoit : Ie m'ennuye de viure, la peine que ie donne à ceux de ma cabane me fait souhaiter la mort. Son gendre l'ayant entenduë, se leua et luy repartit : Vos paroles ne sont pas bonnes, vous auez tort de souhaiter la fin de vostre vie, pour la peine que vous nous donnez : sçachez que nous vous soulagerons de bon cœur iusques à vostre dernier soupir, prenez garde que vous ne cherchiez plus tost vostre deliurance que la nostre, ne chocquez point les ordres de Dieu. Il a determiné du premier moment de vostre vie, c'est à luy

de determiner du dernier ; vous luy auez obey depuis vostre baptesme iusques à maintenant, poursuiuez constamment dans le chemin encommencé, le terme n'est pas long, ce qui reste est court, le Ciel est tout pres de vous. Comme elle se couuroit la face dans ses douleurs, il luy dit : Ostez ce voile qui vous empesche de voir le lieu ou vous deuez aspirer. Portez vos yeux et vostre cœur au pays où vous deuez aller ; dites en vous mesme regardant les Cieux, voila ma maison, voila le lieu de ma demeure éternelle ! ô que ce lieu est beau ! qu'il est rauissant ! qu'il y fait bon ! Le Ciel, adioustoit-il, c'est le premier obiet que ie regarde à mon réueil, ie ne le voy iamais que ie ne le desire, c'est toute ma ioye, la terre ne me sçauroit plus consoler.

Vne femme encore Payenne estoit en trauail d'enfant depuis trois iours, celles qui l'assistoient vindrent querir le Pere pour la baptiser deuant sa mort. Le Pere l'ayant veuë et la disposant doucement à la Foy, luy fit promettre que si elle se deliuroit de son fruit, elle procureroit fortement son baptesme et celuy de son enfant, et là-dessus l'exhorte à implorer le secours d'vn grand amy de Dieu, sainct Ignace, qui auoit deliuré plusieurs personnes de semblables dangers ; il luy fit pendre au col vne petite relique de ce grand sainct. A peine son cœur eut-il receu ces saincts aduis qu'on luy donnoit, et son corps touché le Reliquaire, qu'elle accoucha sans peine et sans douleur, auec l'étonnement de tous les Sauuages qui l'auoient desia mise au nombre des morts. Ce miracle sauua le corps et l'ame de la mere et de l'enfant.

Vn Sauuage Chrestien fit paroistre sa pieté dans vn danger où il pensa perdre la vie, marchant sur les bords du grand fleuue glacé. Ce pont si fort et si épais pour l'ordinaire, qu'il porteroit quantité de Canons sans s'esbranler, se rompit iustement dessous ses pieds. Ce pauure homme se vit en vn moment à l'eau iusques au col sans trouuer fond ; de bonne fortune comme il tiroit son bagage apres soy sur vne longue traisne, le traict ou la corde attachée au chariot d'Hyuer trauersant sur son estomach, l'empescha d'estre emporté par le courant dessous ces grands corps de glaces, et luy donna moyen de se retirer de cét abysme ; il parut au sortir de là comme vn homme basty de glaces. Ses compagnons accoururent pour le secourir, mais deuant qu'ils le touchassent, il se mit à deux genoux à demy mort sur le bord de son precipice poussant ce peu de paroles de son cœur : Toy qui as tout fait, tu m'as sauué la vie, tu m'as deliuré du naufrage, en verité ie t'en remercie. Cela dit, ses camarades luy donnent vne couuerture, le menent dans le bois, font du feu promptement et le mettent en estat de poursuiure son chemin, benissants Dieu de ce qu'il l'auoit retiré des portes de la mort.

Vn autre Chrestien ne fut pas si doucement traité dans vn danger qui paroissoit moindre, la Iustice et la misericorde luy osterent la vie par vne prouidence doucement rigoureuse. Il s'estoit tellement accoustumé aux boissons Françoises, qu'il n'épargnoit rien pour en trouuer ; or comme il ne les pouuoit porter, il donnoit du scandale à ses compatriotes. Il est vray qu'il s'étoit fait de grandes violences pour se corriger ; on l'auoit puny quelquesfois publiquement, il prenoit en gré toutes les peines qu'on luy imposoit, se voulant mal à soy-mesme, quand il auoit excedé ; mais la fragilité et la mauuaise habitude l'emportoient de fois à autre dans l'excez. S'estant donc embarqué dans vn canot d'écorce, auec vn François, pour exercer vn acte de charité, le vent trop violent renuersa leur gondole. Or comme on entroit dans l'Hyuer, le froid les saisit incontinent ; enfin ils se debattent si bien qu'ils arriuent à bord quoy qu'en diuers endroits. Le François mieux couuert fit tant qu'il attrapa vne maison Françoise, on luy fait vn bon feu, mais il fallut déchirer ses habits pour le rechauffer promptement, d'autant que le froid l'attaquoit iusques au cœur : Le pauure Sauuage, quoy que fort et allegre, gaigna bien la terre, mais comme il estoit nud et tout

gelé, il n'eut pas la force de chercher vn lieu de retraite, la marée venant à monter, l'emporta et luy osta le peu de vie qui luy restoit ; les Chrestiens de sainct Ioseph ayans appris ce naufrage, le vont chercher, ils trouuent son corps tout glacé, l'enseuelissent auec charité, et l'apportent pour le faire inhumer dedans leur cimetiere. Ils dirent tous que c'estoit vn chastiment, mais bien amoureux, pource que la veille il s'estoit confessé auec de grands regrets et auec de grands tesmoignages d'vne ame veritablement contrite.

Ie ne puis m'empescher de redire ce qui a esté si souuent couché dans les Relations precedentes, cette deuotion merite d'estre publiée cent et cent fois. Il n'y a ny froid, ny glace, ny gelée, ny neige, ny pluye, ny nudité, ny montagne, ny mauuais chemin qui puisse empescher les Sauuages de venir entendre la saincte Messe, quand ils ne sont esloignez que d'vn quart de lieuë de la Chapelle.

Vn Neophyte vrayement Chrestien, disoit à ce propos : Quand i'entends sonner la cloche qui nous appelle à la saincte Messe, mon cœur bondit de ioye, il me semble qu'on m'appelle à quelque grand festin. Cét homme de bien va souuent visiter et consoler les malades, les entretenant de discours saints et de l'esperance d'vne meilleure vie. Il luy arriua certain iour qu'ayant entamé vn discours spirituel, il demeura tout court, perdant comme on dit son étoile. Il eut quelque pensée que le Demon le vouloit troubler, il sort de la cabane, se retire à part, fait sa priere à Dieu, et en vn moment son esprit se vid tout libre et sa memoire aussi heureuse qu'auparauant : il retourna vers son malade, continuant son discours auec vne plus grande facilité qu'il ne l'auoit commencé.

Vn Sauuage baptisé depuis quelque temps, arriua l'vn des iours de cét Hyuer passé ; le Pere qui venoit de celebrer la saincte Messe ayant paru, il luy dit : Mon Pere, il faut que ie vous raconte ce qui s'est passé cette nuit en ma cabane : comme i'estois endormy, il m'a semblé qu'vn Demon s'est approché de moy, ie le voyois, ie l'entendois, il se mocquoit de ma façon de reciter le chapelet, il me contrefaisoit auec des gestes ridicules, il taschoit de me dégouster de la priere, me voulant persuader qu'elle estoit rude et fascheuse ; si tost que ie l'ay veu, i'ay fait le signe de la Croix, mais il ne s'en est point fuy, au contraire plus ie le faisois plus il me contrefaisoit ; enfin voyant son opiniastreté, i'ay fait vn effort qui m'a réueillé, ie me suis mis à luy dire des iniures : Va t'en, miserable esprit, malheureux et meschant, c'est toy qui trompes les hommes et qui les precipites dans les feux où tu brusles toy-mesme sans espoir d'en iamais sortir ; tu me voudrois bien tromper et me rendre compagnon de ta perfidie et de tes supplices : retire toy, maudit et mal-heureux, i'obeïray à Dieu toute ma vie, il t'a chassé de sa maison pour ton orgueil, va t'en et t'esloigne de ceux qui croyent en luy. Il m'a semblé disparoistre en vn moment. Ie suis demeuré tout plein de consolation, ie doutois neantmoins si ie m'estois bien comporté : car que sçais-ie, ce qu'il faut faire en ces rencontres ? Le Pere luy asseura qu'il auoit fort bien combattu, et le renuoya tout remply d'allegresse en sa cabane.

Vn Sauuage de la nation des Bersiamites, estant en danger de mort et porté à l'Hospital, on luy parla du baptesme, mais comme il auoit peu conuersé les Chrestiens, il respondit qu'il ne vouloit point encore mourir, s'imaginant que ce Sacrement de vie luy donneroit la mort. Ces bonnes filles le pressent, elles font venir vn Pere de nostre Compagnie, mais en vain ; cét homme obstiné dit tousiours qu'on le veut precipiter à la mort. Enfin on a recours à nostre Seigneur, et en vn moment cét opiniastre deuient doux, il prie qu'on ne le laisse point partir de cette vie sans estre laué dans ces eaux salutaires ; vn Pere accourt, l'examine, l'instruit, et le trouuant capable d'estre fait enfant de Iesus-Christ, fait venir de l'eau benite. Ce pauure malade voyant qu'on le vouloit baptiser dans son lit :

laissez moy leuer, leur dit-il, cette eau n'est pas commune, c'est vne eau du Ciel qui me rendra parent de celuy qui a tout fait. Estant baptisé, il embrasse le Pere, et tous les François presens auec vne ioye toute extraordinaire, et deux heures apres, il passe du pays des Sauuages dans le pays des Anges.

Ce fut vn contentement bien sensible à ces bonnes Meres, de voir leurs prieres exaucées, veu que depuis qu'elles sont en la Nouuelle France, pas vn Sauuage n'est mort en leur Hospital sans baptesme. La Mere de saint Ignace, qui est passée saintement de cette vie en l'autre, en auoit vn soing si particulier, qu'elle ne pouuoit dormir d'vn bon sommeil, si les ames de ces malades n'estoient en asseurance, autant que la charité les y peut mettre ; ces bonnes Sœurs suiuent courageusement ses traces, elles ont esté chargées de plus de quatre-vingts malades François et Sauuages, pendant le cours de l'année. C'est vn grand secours à tout le pays que cette maison de Dieu, et n'y a personne dans le pays qui ne donne mille benedictions à leur Fondatrice.

Mais puis que nous sommes tombez sur la mort de la Mere Marie de saint Ignace, ie crois estre obligé d'en dire icy quelque chose. Cette bonne Mere apres auoir conduit ses filles en Canada et les y auoir gouuernées six ans, fut frappée d'vne asme ou plustost d'vne augmentation d'asme (car elle s'en sentoit dés la France) auec vn mal continuel d'estomach qui luy causa de violentes douleurs l'espace de quinze mois, sans que iamais pour cela elle quittast le soin et le seruice des malades. Quand il y en auoit quelques-vns en danger, elle faisoit porter son lit en la salle où ils sont receus, afin de les veiller auec vne de ses Sœurs et les consoler ; que si elle n'y pouuoit aller, elle s'enquestoit plusieurs fois la nuit de leur disposition, sur tout en ce qui regarde le dernier passage de l'ame à son Createur. Quand on luy donnoit quelque viande fraische à raison de sa maladie, elle n'en mangeoit point qu'elle n'en eust fait porter aux plus malades. Elle n'a vécu que six ans et demi en la Nouuelle France, mais en ce peu de temps elle y a grandement souffert et trauaillé pour le bien de la Colonie Françoise et des Sauuages. Demy an apres son arriuée, voyant que l'establissement de l'Hospital contribuëroit à l'arrest et à la conuersion des Sauuages de Sillery, elle eut assez de courage, quoy que ce lieu fust éloigné et priué de toutes les commoditez de la Colonie Françoise, pour s'y bastir à grands frais et grandes peines, et si lors qu'elle en fust venuë à bout et que Dieu eust conuerty les Sauuages qui y residoient, les Hiroquois commencerent leurs courses et l'obligerent d'abandonner cette maison, et en commencerent vne autre à Kebec auec nouueaux frais et nouuelles peines qui eussent fait perdre cœur à toute autre ; et si tost que cette seconde fut preste, Nostre Seigneur, qui luy en reseruoit la recompense au Ciel, l'appella à soy le mesme iour que le chœur de leur petite Chapelle fut acheué et prest à y receuoir les Religieuses ; en sorte qu'elle y fut portée morte toute la premiere, et les premiers Cantiques que les Religieuses y ont entonnez ont esté autour du corps de leur chere Mere. Quinze iours auant son decez, elle pria instamment qu'on ne luy parlast plus du tout d'aucune autre chose que de Dieu et du Ciel, et elle consomma tout ce temps-là en des colloques tres-affectueux auec Nostre Seigneur Iesus-Christ et la tres-saincte Vierge, et finit sa vie en ce saint exercice aagée seulement de trente-six ans. Quoy qu'elle fust d'vne forte complexion, ses veilles et ses mortifications luy abregerent ses années pour luy donner vne plus heureuse éternité, elle mourut le cinquiesme de Nouembre l'an passé, six iours apres le depart des nauires ; elle sentoit vne satisfaction incroyable de mourir en Canada au seruice de ces pauures Barbares. Elle a esté également regrettée des François et des Sauuages, sa charité ayant gagné tous les cœurs, elle laissa ses Religieuses presque inconsolables tant pour la perte qu'elles faisoient, que pour le petit nombre qu'elles restoient, n'estant

plus en tout que cinq Religieuses tant pour le seruice des malades que pour les fonctions de la Religion ; les grands frais d'vn pays nouueau et barbare auec le nombre des pauures et malades qui s'y rencontrent, obligent à se retrancher ; nous esperons pourtant que sa place ne demeurera pas long-temps vuide, et qu'elle nous marquera du Ciel celles qui doiuent venir cette année pour la remplir. Retournons à nos Sauuages.

Ie diray cy-apres comme les Algonquins qui ont esté massacrez cét Hyuer auoient ie ne sçay quel presentiment de leur deffaite. Les Montagnets qui chassoient és enuirons de Kebec et de saint Ioseph, furent quasi en mesme temps saisis d'vne crainte qui les fit sortir des bois ; ils composoient trois bandes, et toutes ces bandes, quoy que separées les vnes des autres, furent touchées d'vne mesme frayeur quasi à mesme temps ; comme ils estoient en chemin pour gagner Kebec, arriua vn messager des Trois Riuieres qui leur dit : Sauuez-vous, tout est mort au quartier d'où ie viens, l'effroy se iette incontinent dedans leurs ames, chacun vouloit gagner le deuant : Tout beau, leur fit vn Chrestien qui a de l'autorité parmy eux, ne nous precipitons point, gardons le saint Dimanche, et demain nous partirons au petit iour, ne craignez point, Dieu nous conseruera si nous luy obeyssons ; en effet ils ne décamperent que le iour suiuant.

A peine estoient-ils arriuez, que trois Hurons de leur escoüade parurent tout effarez : Deux de nos compagnons sont pris, disoient-ils, ie m'estonne que nous n'auons tous esté massacrez ; il est croyable que l'ennemy, ayant eu connoissance par ses prisonniers du lieu où nous estions, nous aura poursuiuy, mais Dieu luy a bandé les yeux, car il n'estoit rien plus facile que de nous rencontrer. Hé bien, ne fait-il pas bon se confier en Dieu ? disoit ce braue Neophyte, qui ne voulut iamais partir le Dimanche. C'est luy qui nous a conseruez, benissons-le, et souffrons ioyeusement les fleaux qu'il nous enuoye. Pour moy, ie ne fuis point les souffrances, ie dis à nostre Souuerain Capitaine : I'ay commis tant de pechez, ie merite bien que tu me punisses, ie veux souffrir, fais tout ce que tu voudras, ie ne diray mot, et tant que ie seray en vie ie croiray en toy.

On a marié cette année vne ieune fille sortie depuis quelque temps du Seminaire des Vrsulines : ces bonnes Meres, qui ont secouru et instruit dans le cours de cette année plus de quatre-vingts filles en diuers temps, ont veritablement reussi. Leur Seminaire est vne grande benediction pour les Françoises et pour les Sauuages ; mais comme toutes les fleurs ne sont pas des roses ny des lys, comme tous les Astres ne sont pas également brillans, aussi les filles qui sortent de dessous leur conduite ne sont pas toutes égales en vertu. Celle-cy qui fut la premiere donnée à Madame de la Pelterie, leur fondatrice, est d'vn naturel doux, elle est bien establie en la Foy ; le ieune homme qui l'a épousée, n'est pas moins Chrestien que son épouse. Il l'a recherchée enuiron deux ans ; comme il vit qu'on luy monstroit bon visage, il s'alla loger dans la cabane de sa future épouse selon l'ancienne coustume des Sauuages : nos Peres luy dirent que cela n'estoit pas bien seant, aussi-tost il se retira, protestant qu'il vouloit obeyr en tout. Ie vous auoüe que cette obeyssance contre les façons de faire des Sauuages dans de ieunes gens qui s'entr'ayment, tient du miracle en l'esprit de ceux qui connoissent le genie de ces peuples.

Vn Pere de nostre Compagnie, estant arriué nouuellement à saint Ioseph, alla visiter vn malade fort pauure. Celuy-cy luy dit : Tu me fais vn grand plaisir, ie te supplie, viens moy souuent consoler dans ma maladie. Ouy, mais dit le Pere, ie n'ay pas dequoy te soulager. Ie ne te demande rien, sinon que tu m'instruises, que tu instruises ma femme et mes enfans : ie ne pense plus à la terre, mon cœur est au Ciel. Le Pere fut surpris : car cét homme estoit l'vn des plus méchans qui fust parmy les Sauuages, c'est pourquoy il luy dit : Mon cher amy, le Demon te voudra peut-

estre persuader que la Foy te fait mourir, c'est l'vne des tentations dont il tourmente les Sauuages ; mais sçache que tes excez ont reduit ton corps au point où il est. Il est vray, repart-il, mais laissons-là le corps et pensons à l'ame. Ie souffre volontiers pour mes offenses, i'espere que Dieu me fera misericorde. Certes l'esprit de Dieu souffle où bon luy semble, il n'a égard ny aux Grecs, ny aux Scythes, ny aux François, ny aux Sauuages ; ceux qui luy sont plus obeyssans sont ses plus grands amis.

Deux Sauuages Chrestiens, s'estans laissé surprendre de boisson, le Pere en sa predication reprenant l'yurognerie, qui seroit aussi commune en ces contrées qu'elle est dans le fond de la Suisse, s'il y auoit des boissons, l'vn de ces Sauuages arresta le Pere au milieu de son discours : Ce que tu dis est vray, mon Pere, ie me suis enyuré, ie n'ay point d'esprit, prie Dieu qu'il me fasse misericorde. Ie ne parleray qu'à ceux qni sont de mon pays, ce n'est point à moy à haranguer en cette bourgade, i'adresse mon discours à la ieunesse qui m'écoute : sus donc prenez exemple non sur mon peché, mais sur ma douleur, et souuenez-vous que si moy qui suis aagé ie reconnois mon crime, que vous ne deuez point dissimuler les vostres. Ie condamne l'action que i'ay faite, c'est vn precipice où ie me suis ietté, n'y tombez pas. Son complice entendant ce discours, prit la parole : C'est moy qui suis vn méchant, c'est moy qui n'ay point d'esprit, i'ay fasché celuy qui a tout fait ; ieunesse soyez plus sage, ne suiuez point le chemin où ie me suis égaré, marchez tout droit et priez auec le Pere, afin que celuy qui a tout fait prenne de bonnes pensées pour moy.

Le Pere cependant gardoit le silence, bien édifié de la ferueur de ces bons Neophytes. Toutes choses ont leur temps ; ce feu ne cessera de briller et d'échauffer que trop tost, il ne le faut pas estouffer, mais qui le voudroit allumer par violence, eschaufferoit sa bile et non l'amour de son Dieu.

Le Printemps dernier, les Chrestiens de saint Ioseph armerent trois chaloupes et quelques canots, pour aller battre non la campagne, mais la grande riuiere, et donner la chasse à l'ennemy qui paroissoit de temps en temps en diuers endroits. Ils estoient escortés de quelques François que Monsieur nostre Gouuerneur leur auoit donnez. Estans arriuez iusques à Montreal, on les festina tous auec beaucoup de bienveillance. Vn Capitaine Chrestien dit ces belles paroles pour action de graces apres le banquet : Autrefois, quand on nous auoit bien traitez, nous disions à nos hostes : Ce festin va porter vostre nom par toute la terre, toutes les nations vous regarderont doresnauant comme des gens liberaux qui sçauez conseruer la vie aux hommes. Mais i'ay quitté ces coustumes, c'est maintenant à Dieu à qui ie m'adresse quand on me fait du bien, ie luy dis ces paroles : Tu es bon, secours ceux qui nous assistent, fais qu'ils t'ayment tousiours, empesche le Demon de les aborder et nous donne place aupres d'eux en Paradis. Voila vn saint compliment.

Deux iours apres leur arrriuée, ils se rembarquerent pour descendre à Kebec. Or comme ils n'auoient point rencontré d'ennemis, ils s'imaginoient que le grand fleuue en estoit libre, c'est pourquoy ils ne se tenoient point sur leurs gardes. Vn canot conduit par deux Hurons deuançant les chaloupes fut attaqué et pris dans le lac saint Pierre par vne escoüade d'Hiroquois. Les canots qui suiuoient s'en estant apperceus, remontent incontinent vers les chaloupes ; plusieurs ieunes gens s'estoient escartez çà et là dans les Isles pour chasser aux rats musquez ; enfin s'estant rassemblez ils tirent vers l'ennemy, lequel ne croyant pas pouuoir resister à ces chaloupes se iette auec sa proye dans la forest en vn lieu inondé des eaux du Printemps, ils se fortifient comme ils peuuent. Vn Capitaine Chrestien se disposant au combat, fit vne forte harangue à ses gens, tenant en main vn Crucifix et vn Chapelet enrichy d'vne grande medaille. Vn autre, l'espée à la

main le seconda. Les François cependant se confesserent à vn Pere qui se trouua dans ce rencontre. Vn bon Neophyte voyant qu'il n'estoit pas entendu en sa langue, demanda de se confesser par interprete. Il faudroit, disoit par apres le Pere, venir du bout du monde pour voir des Sauuages peints de diuerses couleurs, parler de Dieu si ardemment et penser si soigneusement à leur salut. Or comme la nuit approchoit, on trouua bon que le Pere montast dans vn canot pour aller faire vn tour aux Trois Riuieres, et donner aduis à Monsieur nostre Gouuerneur de ce qui se passoit. Il apprit les nouuelles sur les dix heures du soir, et le lendeman il se trouua auec deux bonnes chaloupes, et dix canots de renfort au lieu où s'étoient retranchés ces Barbares. Vn Huron les voulant reconnoistre fut tué d'vn coup d'arquebuse et mangé de ces Anthropophages. Ils auoient lié leurs canots par ensemble pour n'auoir point le pied à l'eau d'autant que leur fort estoit inondé. Monsieur le Gouuerneur estant arriué, voulut reconnoistre la place. La pluye tomba en si grande abondance toute la nuit qu'on ne put mettre la main aux armes. Le lendemain au point du iour, ces oyseaux s'en estoient enuolez.

La Relation des Hurons faisoit mention l'année passée d'vn ieune homme appelé Michel, de la nation du Feu ; il amena à Kebec vne petite fille Huronne, pour estre mise au Seminaire des Vrsulines : or comme il ne pût remonter en son pays, il est demeuré depuis ce temps-là dans la petite maison du Chapelain de ces bonnes Meres. Ceux qui le connoissent n'ont point de peine de croire qu'vn miracle le guerit d'vne maladie, et qu'vne grace extraordinaire l'a appellé à la Foy de Iesus-Christ ; il n'y a rien de si innocent, rien de si candide, rien de plus modeste que ce bon Neophyte. Les Meres Vrsulines qui l'ont souuent veu et communiqué, asseurent qu'ils n'ont iamais eu aucune prise sur ses actions, tant il est moderé, iamais il n'a refusé aucun employ, pour bas et pour vil et pour éloigné qu'il pût estre des façons de faire des hommes Sauuages. Si on luy recommandoit quelque action qui se ressentist parmy eux de l'occupation d'vne femme, apres vne simple proposition fort modeste, il beuuoit cette confusion, non auec le goust d'vn Barbare, mais auec vn esprit tout Chrestien.

La Mere Vrsuline qui entend leur langue, connoissant l'innocence de sa vie, luy demanda certain iour s'il ne s'approchoit pas souuent de la saincte Table. Ie n'oserois pas, respondit-il, m'y presenter de moy-mesme, i'en ay prou de desirs, mais ie dy au fond de mon cœur : I'en suis indigne, si Marie (c'est le nom de la Mere) m'en iugeoit capable, elle me diroit : Michel, communie ; puis qu'elle ne m'en dit mot, c'est signe que ie ne le dois pas faire. Cette soumission est bien aymable.

Quelques-vns de ses camarades le pressans d'aller ce Printemps à la guerre, il leur respondit qu'il n'y pouuoit aller sans l'ordre de celuy qui le dirigeoit. Nous voyons bien, repartent-ils, que tu es vne femme et non pas vn homme. Il baissa la veuë et retint ses paroles, mais son cœur fut piqué ; il s'en alla quelque temps apres le décharger aupres de sa bonne Mere, luy racontant ses ennuis et les pensées qu'il auoit touchant la guerre. La Mere l'ayant consolé, l'exhorte à porter cette iniure en Chrestien. Ah ! Marie, respond-il, que c'est vne chose difficile à vn homme d'estre tenu pour vne femme ! Pour conclusion, il alla à la guerre et en reuint, et celuy qui entre les autres, luy auoit donné cette iniure, fut pris des Hiroquois.

Vn autre Huron, nommé Iean Baptiste, voulant aller à la chasse, et voyant qu'vn François ne luy donnoit pas quelques viures qu'il auoit achептez, se sentit émeu laissant aller quelques paroles d'impatience ou de colere ; s'en estant pris garde, il va chercher son Confesseur, ne voulant point embarquer son peché auec soy ; ne l'ayant point rencontré, il s'en court aux Vrsulines, demande la Mere qui entend leur langue ; la voyant à la grille, il luy dit

ces quatre paroles : Marie, tu diras à mon Confesseur qnand il sera de retour : Iean Baptiste a peché, il s'est mis en colere, il en est grandement marry, il se tiendra sur ses gardes pour ne plus retomber. Cela dit, il s'en va sans autre ceremonie. Estant à Sainct Ioseph, il apprend que le R. P. Hierosme Lalemant son confesseur estoit de retour à Kebec, il le va trouuer sans delay, il se confesse, il fait sa penitence, il se rembarque et s'en va à la chasse. Dieu veuille que ces bons Neophytes conseruent long-temps ce grand soin de tenir leurs consciences pures et nettes.

Vn autre Huron non encore baptisé, allant voir de temps en temps cette bonne Mere dont ie viens de parler, luy dit certain iour : Marie, mes camarades me veulent mener à la chasse, donnez-moy conseil, que dois-ie faire ? La Mere luy reparty : Si tu desires d'estre bientost baptisé, demeure, pour estre plus parfaitement instruit ; si tu n'es pas pressé de ioüir de ce bon-heur, tu peux aller à la chasse. C'en est fait, respond-il, la conclusion est prise, ie n'iray point à la chasse. Ie ne suis point resté parmy les François pour amasser d'autres richesses que celles de la Foy, ny d'autres biens qu'vne instruction plus particuliere des affaires de Dieu et de mon salut, voila l'vnique thresor que ie veux remporter en mon pays. Il fit bien connoistre que la grace auoit formé ces paroles : car il ne manqua pas vn seul iour, quatre mois durans, de venir visiter la Mere Ouarie (c'est ainsi qu'ils prononcent le nom de Marie, pour n'auoir point de M en leur langue ny autre lettre labiale) ; et pour autant que les empeschemens de la Mere ne luy permettoient pas tousiours de venir au parloir au moment qu'elle estoit demandée, il attendoit les heures entieres qu'elle fust libre sans iamais se rebuter, tant il auoit d'ardeur pour des veritez qui luy auoient esté inconnuës iusques alors. Il n'y a point de cœurs à l'épreuue de la grace, quand Dieu les veut auoir. La Barbarie perd son nom, si tost qu'elle est entrée dans l'école de Iesus-Christ ; mais le commencement d'vne bonne action et d'vne bonne vie, n'en est pas la fin et le commencement : ie prie nostre Seigneur que ceux qui reçoiuent ses benedictions les conseruent iusques au dernier moment de leur vie.

CHAPITRE X.

De la Mission de l'Assomption au pays des Abnaquiois.

Les Abnaquiois estans venus demander vn Pere de nostre Compagnie pour le mener en leur pays et pour apprendre de luy le chemin du Ciel, le Pere Gabriel Dreuilletes leur fut accordé, comme il a esté remarqué dans la Relation de l'année precedente. Il partit de Saint Ioseph ou de la residence de Sillery le vingt-neufiesme d'Aoust, conduit par vne escoüade de Sauuages. Ie ne dis rien des difficultez qu'il faut essuyer dans vn voyage de neuf à dix mois, où on rencontre des riuieres ferrées de rochers, où les vaisseaux qui vous portent ne sont que d'écorce, où les dangers de la vie retournent plus souuent que les iours et que les nuits, où les froids de l'Hyuer changent tout vn pays en neiges et en glaces, où il faut porter sa maison, son viure et sa prouision ; où vous n'auez autre compagnie que celle des Barbares, aussi éloignez de nos façons de faire que la terre est éloignée des Cieux ; où les forces du corps, dont ils sont pourueus abondamment, l'emportent par dessus toutes les beautez de l'esprit ; où il ne se trouue ny pain, ny vin, ny aucune nourriture de celles dont on se sert communement en Europe , où on diroit que tous les chemins conduisent en Enfer, tant ils sont affreux, et cependant ils menent en Paradis ceux qui ayment les Croix dont ils sont parsemez : c'est dans ses fatigues que le Pere a trouué du repos, rencontrant plus souuent des montaignes semblables à celles du Tabor et des Oliues, qu'à celle du Caluaire. Si tost qu'il fut arriué au pays

de son hoste, qui est allié des Chrestiens de Saint Ioseph, les Sauuages circonuoisins le vindrent saluër auec plus de cœur et de simplicité que de complimens, quelques malades se traisnerent plus d'vne lieuë et demie pour le voir, tous luy tesmoignoient de la bien-veillance à leur mode. Il leur rendoit le reciproque, faisant paroistre en ses paroles et en ses actions, la ioye qu'il ressentoit en son cœur, et les desirs qu'il auoit dans son ame de les secourir de toute l'estenduë de son pouuoir.

Apres ce premier abord et cette premiere communication qui se fit par interprete, le Pere s'appliqua fortement à l'étude de leur langue, qui a peu de rapport auec l'Algonquine, dont il auoit desia connoissance, et à mesme temps qu'il est escholier, il fait l'office de maistre, instruisant les malades qu'il va chercher deçà delà en diuers cantons où se retiroient les Sauuages.

Il descend tout le long du fleuue, nommé Kinibeki, conduit par vn Sauuage qui auoit connoissance des endroits où demeuroient ses compatriotes : il arriue enfin en vne habitation Angloise, bastie sur cette riuiere, où il fut tres-bien receu ; de là il remonte sur ce beau fleuue pour reuoir les malades qu'il auoit visitez, pour les instruire de plus en plus, et pour baptiser ceux qu'il verroit en danger de mort. Estant de retour au pays de son hoste, il y demeura quelque temps, se comportant tousiours en maistre quand il falloit parler des veritez Chrestiennes, et en escholier quand il falloit apprendre les rudimens d'vne langue qui luy estoit inconnuë. Le recours et la confiance qu'il eut en Dieu, luy obtindrent vne benediction quasi miraculeuse, les Abnaquiois mesme et depuis les Algonquins et les François se sont estonnez comme en vn si peu de temps il s'estoit rendu cette langue si familiere.

Sur la my-Octobre il retourne vers ses malades, qui soupiroient apres luy : car il les seruoit des deux mains, il gagnoit leurs ames, par les soins qu'il auoit de leurs corps, il les veilloit, il les seruoit, il leur portoit à manger, et si on luy donnoit quelque bon morceau, ils estoient asseurez que c'estoit pour eux. Dieu benissoit sa charité par plusieurs guerisons assez notables et bien peu esperées, ce qui le faisoit rechercher des petits et des grands. Le Sauuage qui le conduisoit, le menant vne autre fois en cette habitation Angloise, nommé Kinibeki, le fit descendre iusques en la mer de l'Acadie, où sur ces costes il visite sept ou huict habitations d'Anglois, qui le receurent tous, auec vne affection d'autant plus extraordinaire qu'elle estoit moins attenduë. Le Sauuage son guide se voyant sur les riues de la mer de l'Acadie, dans son petit canot d'écorce, conduisit le Pere iusques à Pentag8et, où il trouua vn petit hospice de Peres Capucins qui l'embrasserent auec l'amour et la charité qu'on peut attendre de leur bonté. Le R. P. Ignace de Paris, leur Superieur, luy fit tout l'accueil possible. Apres s'estre rafraischy quelque temps auec ces bons Peres, il remonte dans son bateau d'écorce, repasse dans les habitations Angloises, qu'il auoit veuës en chemin. Le Sieur Chaste luy donne des viures abondamment pour son voyage, et des lettres pour l'Anglois qui commandoit à Kinibeki, dans lesquelles il protestoit qu'il n'auoit rien remarqué au Pere qui ne fust tres loüable, qu'il n'estoit nullement porté au commerce, que les Sauuages luy rendoient ce tesmoignage, qu'il ne pensoit qu'à leur instruction, qu'il venoit procurer leur salut aux dépens de sa vie, en vn mot, qu'il admiroit son courage.

Ce Capitaine ayant receu ces lettres, et pris vne copie des patentes du Pere, luy fit toutes les caresses dont il pût aduiser, et quelque temps apres, s'en alla à Pleimot, de là à Boston, ce sont deux villes de la nouuelle Angleterre. Le Pere remonta vne lieuë plus haut que Kinibeki, où les Sauuages se rassemblerent au nombre de quinze grandes cabanes ; ils luy bastirent vne petite Chapelle de planches, faite à leur mode. C'est icy où le Pere possedant suffisamment leur langue, les instruit fortement : il leur fait entendre le suiet

qui le retenoit auec eux, et l'importance de reconnoistre celuy qui les a creez, et qui les chastiera ou qui les benira selon leurs œuures. Voyant qu'vne grande partie tesmoignoit aymer les bonnes nouuelles de l'Euangile, il leur demande trois choses pour marque de la bonne volonté et du desir qu'ils auoient de receuoir la Foy de Iesus-Christ.

La premiere fut de quitter les boissons de l'Europe, d'où s'ensuiuent de grandes yurongneries, parmy les Sauuages : les Abnaquiois promirent d'éuiter ces excez. Ils ont assez bien tenu leurs paroles.

Le Pere leur demanda en second lieu, de viure paisiblement les vns auec les autres, et d'arrester les ialousies, et les querelles qui se rencontrent entre ces petites nations. Il n'est pas croyable combien les Sauuages d'vn mesme quartier sont vnis par ensemble ; mais comme on voit en France, entre deux villes ou entre deux hameaux ie ne sçay quelles pointilles, aussi remarque-on en cette partie de nostre Amerique, de petites enuies entre les diuers cantons des Sauuages : les hommes sont hommes par tout aussi bien au bout du monde comme au milieu. Il y auoit aupres du Pere, des Sauuages de diuers endroits, c'est pourquoy il s'éleuoit de temps à autres des disputes, d'autant plus faciles à terminer qu'ils auoient promis de s'entr'aymer. Si bien que quand leurs bouches auoient esté trop ouuertes, pour parler à leur mode, et que leur langue n'auoit pas marché droit, ils se venoient demander pardon l'vn à l'autre dans la Chapelle ; voire mesme il y en eut vn, qui poussé de fureur, se battit soy-mesme en la presence de son compagnon, priant celuy qui a tout fait, de leur pardonner à tous deux leurs offenses.

Le troisiesme témoignage que le Pere exigea, fut qu'ils iettassent leurs Manit8s ou plus tost leurs Demons, ou plus tost leurs sorts phantastiques. Il y a peu de ieunes gens parmy les Sauuages qui n'ait quelque pierre ou quelque autre chose, qu'il tient comme par dependance du Demon, pour estre heureux à la chasse, ou au jeu, ou à la guerre ; cela leur est donné, ou par quelque sorcier, ou ils songent qu'ils le trouueront en quelque endroit, ou leur imagination leur fait croire que le Manit8 leur presente ce qu'ils rencontrent. Ie ne doute pas que le Demon ne se glisse dans ces badineries, mais i'ay de la peine à croire qu'il se communique à eux sensiblement, comme il fait aux sorciers et aux magiciens de l'Europe, et à quelques peuples de cette Amerique. Quoy qu'il en soit, ceux qui auoient de ces sorts ou de ces Manit8s, les tirerent de leur sac, les vns les ietterent, les autres les apporterent au Pere. Il y eut mesme quelques sorciers ou quelques Iongleurs qui bruslerent leurs tambours et les autres instrumens de leurs mestiers ; si bien qu'on n'entendoit plus dans leurs cabanes ces heurlemens, ces cris, ces tintamarres qu'ils faisoient à l'entour de leurs malades, pource que la pluspart protestoient hautement qu'ils vouloient auoir recours à Dieu ; ie dis la pluspart, et non pas tous, quelques-vns ne goûtoient point ce changement, si bien qu'ils procurerent qu'vn malade fut soufflé et chanté par ces affronteurs ; mais ce pauure homme estant bien disposé pour le Ciel, ne voulut iamais consentir à leurs superstitions, disant nettement, que s'il recouuroit la santé, qu'il la tiendroit comme vn don venu de la part de celuy qui seul la peut donner et oster quand il luy plaist.

Le Pere demeura iusqu'au mois de Ianuier, au milieu de ces quinze cabanes, instruisant en public et en particulier, faisant prier les Sauuages, visitant et consolant et secourant les malades, auec des peines grandes à la verité, mais detrempées d'vne rosée et d'vne liqueur du Ciel, qui adoucit les plus grandes amertumes. Dieu ne se laisse pas vaincre, il respand ses douceurs aussi bien sur les croix de fer, que sur les croix d'or et d'argent. Ce n'est pas vne petite ioye, de baptiser vne trentaine de personnes, disposées à la mort et au Paradis. Le Pere n'a pas encore voulu confier ces eaux sacrées, à

ceux qui estoient pleins de vie, il ne les a respanduës que sur des moribonds, dont quelques-vns sont réchappez, auec l'estonnement de leurs compatriotes.

Au commencement de l'année, comme ces bonnes gens se preparoient pour leur grande chasse, les sorciers ou les iongleurs, prenans l'occasion au poil, firent les deuins : ils publierent par les cabanes, que tous ceux qui prioient et qui croioient à ce qu'on leur auoit presché, seroient malheureux et qu'ils mourroient bien tost ; que le Patriarche, c'est ainsi qu'ils nommoient le Pere, et tous ceux qui tiendroient sa route seroient pris des Hiroquois, lesquels molestent aussi bien cette nation que les autres. Les Sauuages, qui auoient commencé de gouster les paroles de la vie éternelle, ne s'épouuanterent point de ces menaces, ils continuerent leurs prieres à l'ordinaire, et la plus grande partie se ietta du costé du Pere, pour auoir la consolation de se loger aupres de sa cabane, afin de l'entendre et de se confirmer de plus en plus dans les veritez qu'ils admirent. Les voila donc tous en campagne, ils montent huit ou dix iournées sur le fleuue de Kinibeki. Ils entrent dans vn grand lac, où ils se donnent le rendez-vous apres leur chasse. S'estans diuisez en plusieurs bandes, ils declarerent la guerre aux Cerfs et aux Eslans, aux Castors et aux autres bestes sauuages.

Le Pere instruisit tousiours son escoüade, la suiuant dans toutes ses courses, auec des trauaux trop grands pour acheter des Royaumes de la terre, mais bien petits pour procurer le Royaume des Cieux, à des ames dont le prix et la valeur doit estre consideré dans le sang de Iesus-Christ.

Leur chasse acheuée, ils se trouuerent tous sur les riues de ce grand lac, au lieu qu'ils auoient arresté. C'est icy où les sorciers perdirent leur credit, car non seulement ceux qui prioient Dieu, n'encoururent aucun desastre, non seulement le Pere et ses gens ne tomberent point dans les embusches des Hiroquois, mais Dieu les fauorisa encore d'vne heureuse chasse, et quelques malades éloignez du Pere, ayans eu recours à Dieu dans leurs angoisses, auoient receu la benediction d'vne santé fort inopinée.

Vn sorcier, estant fort malade, se voyant abandonné de tous ses gens, fit venir le Pere, le supplie de l'instruire, l'asseurant qu'il vouloit croire et prier tout de bon. Le Pere luy declare les veritez plus necessaires pour estre baptisé, le fait renoncer à son Demon, et le voyant dans vne disposition suffisante pour vn homme qu'il croyoit à deux doigts de la mort, l'anime, l'encourage et le baptise ; s'estant retiré d'aupres de luy, il se souuient qu'il ne luy auoit point demandé les outils de son mestier de Iongleur, il retourne, il rentre dans la cabane de ce nouueau Chrestien, il luy demande son tambour et ses sorts en presence de quelques Capitaines qui l'estoient venu visiter : il les donne sans contredit, priant le Pere de les ietter au feu. Si tost qu'il eust fait cette action, il sentit vn si grand soulagement qu'il creut estre guery ; en effet il ne luy resta qu'vne foiblesse de laquelle il se fit bien tost quitte.

Vn autre, ayant esté guery par la vertu de l'eau benite que le Pere répandit sur son mal, publia hautement qu'il tenoit la santé de Dieu par l'entremise de l'eau qui donnoit la vie. Mais ce pauure homme s'estant enyuré en allant visiter les Anglois, retomba dans sa premiere maladie ; il en attribua la cause à son peché : Celuy qui a tout fait, disoit-il à ses gens, m'auoit guery par sa bonté et par sa puissance, mais l'yurongnerie m'a reietté dans mon malheur.

Quelques femmes, voyans leurs enfans malades, prioient sur eux en l'absence du Pere, et nostre Seigneur ayant égard à leur confiance les exauçoit bien souuent, leur rendant leurs petits non sans action de graces, car elles publioient par tout que la priere estoit bonne, et qu'elle auoit guery leurs enfans. Deux ou trois personnes, ayans eu recours aux superstitions des Iongleurs, moururent quasi entre leurs mains ; et tous ceux qui se sont adressez à Dieu,

ont esté ou gueris ou soulagez en leurs maladies.

L'hoste du Pere estant tombé malade, les sorciers dirent qu'il en mourroit, et quand il gueriroit qu'il ne verroit pas le Printemps, qu'vn sort ou vn Hiroquois luy osteroit la vie en punition de ce qu'il auoit amené vne robe noire en leur pays. Ces faux Prophetes qui parloient sans estre enuoyez, furent trouuez menteurs. Ce bon homme plein de confiance en Dieu a esté trois fois malade et trois fois guery, non sans l'admiration de ceux qui l'auoient desia condamné à la mort. Il est vray qu'il luy arriua vne chose bien fascheuse, il n'auoit qu'vn fils qu'il aymoit comme soymesme ; cét enfant mourut, mais la crainte qu'il eut qu'on attribuast cette mort à sa creance, luy fit prononcer cette harangue en public. Son fils venant d'expirer, il sort de sa cabane, il se promene à l'entour de celles qui l'auoisinoient, criant à pleine voix : Prestez l'oreille à mes paroles, ie n'auois qu'vn fils que i'aymois plus tendrement que ma vie, il est mort. Dieu me l'a osté, il a bien fait ; car ie l'ay merité, il l'auoit guery de ses maladies, ayant peut-estre égard à mes prieres et à l'obeyssance que ie rendois à ses commandemens ; mais l'ayant offensé griefuement depuis quelque temps, il m'a iustement chastié par la mort de mon fils ; ie ne suis pas triste, ny marry de sa mort, car il est au Ciel, mais ie suis dolent d'auoir offensé celuy qui a tout fait. Si tost que ce petit enfant fut enterré, ce bon Neophyte appella ceux qui auoient assisté à sa mort et à son enterrement, leur fit vn magnifique festin à leur mode, et en suite leur distribua les plus belles choses et les meilleures qu'il eust en sa cabane, auec ces paroles : L'honneur que vous auez fait à vn enfant bienheureux, et les pechez qui l'ont fait mourir me donnent de la ioye et de la tristesse. Voila ce que ma ioye donne à vostre amour, et ce que la douleur de mes offenses me rauit pour vous en faire vne action de graces. La creance que les ames de leurs enfans sont au Ciel les console infiniment dans la douleur qu'ils ressentent de leur mort. Vne mere éplorée et comme au desespoir arrêtera soudainement ses larmes, si le Pere en la tançant amoureusement luy reproche qu'elle pleure le bonheur et la gloire de son enfant.

Pour conclusion, ces peuples ont témoigné vne grande affection au Pere : aussi disoient-ils, que sa vie estoit bien differente de la vie de leurs sorciers, et que le Dieu qu'il adoroit auoit bien vn autre pouuoir que leur Manit8. Il faut bien, disoient-ils, que le Dieu que nous annonce ce Pere soit puissant, puis qu'il guerit si parfaitement les maladies les plus grandes et les plus contagieuses, ce que ne sçauroit faire le Manit8 ou les Genies que nos sorciers inuoquent. Il faut bien que ce Dieu soit grand et qu'il ait vn grand esprit, puis qu'il fait que cét homme estranger entende et parle nostre langue en deux ou trois mois ; et les Algonquins apres auoir demeuré vn an entier parmy nous, ne la sçauroient parler. Il faut bien que ce Dieu soit bon et bien puissant, puis qu'il oste à ce Patriarche la crainte des maladies les plus contagieuses, et qu'il l'asseure contre les menaces de nos sorciers, et contre la malice de leurs charmes, dont il se mocque. Cét homme est bien dissemblable de nos Iongleurs : ceux-cy demandent tousiours, celuy-là ne demande iamais rien ; ceux-cy ne sont quasi point auec nos malades, celuy-là y passe les iours et les nuits ; ceux-cy ne cherchent que des robes de Loutres, de Castors et d'autres animaux, celuy-là ne les regarde pas seulement du coing de l'œil. Nos sorciers font bonne chere tant qu'ils peuuent ; le Pere ieusne souuent, il a passé cinquante iours auec vn peu de bled d'Inde sans vouloir gouster de la chair ; si on luy presente quelque chose tant soit peu delicat, il le porte incontinent à nos malades : certes il faut que son Dieu le soustienne bien fort, nous voyons bien qu'il est d'vne complexion assez delicate, il n'est point accoustumé à nos courses et à nos fatigues, il a mené vne vie toute sedentaire, il est considerable parmy les siens, et cependant il souffre autant et

plus que nous. Il est ioyeux dans les dangers et dans les peines d'vn long voyage et d'vn chemin de fer. Il est tousiours en action aupres de nous et aupres de nos enfans et aupres de nos malades, il est bien venu par tout. Les François de Pentagouet l'ont caressé, et ce qui est bien plus estonnant, les Anglois, qui ne sont ny de mesme pays ny de mesme langue, l'ont respecté. Tout cela fait voir que son Dieu est bon et bien puissant.

Apres quelque temps de seiour sur les bords de ce lac, ces bonnes gens descendirent à Kinibeki ; ils y menerent leur Patriarche, qu'ils aymoient tendrement. Le Capitaine de cette habitation Angloise le receut vne autre fois auec la mesme bien-veillance qu'il luy auoit desia témoignée, luy racontant comme il auoit passé l'Hyuer à Pleymot et à Boston, qu'il auoit communiqué ses patentes et la lettre du sieur Chate à vingt-quatre personnes des plus considerables de la nouuelle Angleterre, entre lesquels s'estoient rencontrez quatre de leurs plus fameux Ministres, et que tous vniuersellement auoient approuué son dessein, disant hautement que c'estoit vne bonne et loüable et genereuse action d'instruire les Sauuages et qu'il en falloit benir Dieu.

Messieurs de la Compagnie de Kinibeki m'ont donné charge, disoit ce Capitaine nommé le sieur de Houinslaud, de vous porter parole, que si vous voulez amener des François, et bastir vne maison sur la riuiere de Kinibeki, qu'ils vous le permettront de tres-bon cœur, et que vous ne seriez nullement molesté dans vos fonctions. Si vous estiez icy, adioustoit-il, plusieurs Anglois vous viendroient visiter, donnant à penser qu'il y auoit des Catholiques parmy les Anglois de ces contrées. Le Pere n'ayant point d'ordre sur cette proposition, respondit à ce Capitaine qu'il luy récriroit en son temps si la chose estoit iugée faisable. Il partit de cette habitation enuiron le vingtiesme de May, il alla visiter tous les endroits où se retiroient les Sauuages ; les malades baptisez et gueris contre toute esperance, se confesserent, il n'y eut petit ny grand qui ne tesmoignast du regret du depart de leur Pere. Tu affliges nos pensées, disoient quelques-vns, quand tu nous parles de ton depart et de l'incertitude de ton retour. Nous dirons, disoient les autres, le Pere Gabriel ne nous ayme pas, il ne se soucie pas que nous mourions, puis qu'il nous abandonne. Vne trentaine l'accompagnerent iusques à Kebec, où il arriua le quinziesme de Iuin, tout plein de santé contre l'attente de ceux qui ne sçauoient que iuger de son retardement.

CHAPITRE XI.

La venuë des Attikamegues.

Nous auons desia dit, és Relations precedentes, qu'il y a quantité de petites nations dans les terres, situées au Nord des Trois Riuieres, dont l'vne est appellée en Sauuage Attikameg8ek, et des François les Attikamegues, ou les poissons blancs, pour ce que le mot Attikamegue signifie vn poisson qui se rencontre en ce nouueau monde, auquel les François ont fait porter le nom de poisson blanc à cause de sa couleur. Tous ces peuples ne font la guerre qu'aux animaux, leur vie n'est qu'vne chasse continuelle ; la paix est profonde dans leurs grandes forests, ils se rassemblent tous, chacun en son quartier, certains iours de l'année ; et encore qu'ils ayent leurs limites, si quelqu'vn s'auance sur les terres, ou plus tost dans les bois de ses voisins, cela se fait sans querelle, sans dispute, sans jalousie. Ils ont commerce auec les Hurons, et quelques-vns auec les François ; leur rendez-vous se fait certain mois de l'année en vn lieu dont ils ont conuenu, et là les Hurons leur apportent du bled et de la farine de leur pays, des Rets et d'autres petites marchandises, qu'ils eschangent contre des peaux de cerfs, d'élans, de castors et d'autres animaux,

ceux qui communiquent les François, les abordent vne ou deux fois l'année, par le fleuue appellé les Trois Riuieres, ou mesme encore par le Sagné qui se dégorge à Tadoussac dans la grande riuiere de saint Laurens ; mais ce chemin leur est fort difficile.

Ces peuples sont simples, bons, candides, pacifiques, ils ont les mesmes superstitions que les autres Sauuages, et les mesmes Prophetes ou Deuins, que nous appellons sorciers et magiciens, pource qu'il y a bien de l'apparence que quelques-vns d'entre eux ont du commerce auec les Demons. Ils se seruent de tambours, de soufflemens, de chansons, de sueries, de festins à tout manger, de Tabernacles pour consulter les genies de l'air, de pyromantie, et d'autres telles superstitions pour guerir les malades, pour trouuer des animaux dans les bois, pour découurir si quelque ennemy n'est point entré dans leurs terres, et pour d'autres sujets semblables.

Or les Attikamegues sont pour la pluspart desabusez et détrompez de toutes ces fourbes du Demon, vne partie s'est fait baptiser, leur innocence est rauissante. Ces pauures gens, ayans appris que les Hiroquois, apres auoir massacré quantité de Sauuages, auoient dessein d'exterminer les François, n'osoient approcher de nos habitations ; mais enfin vne escoüade prit resolution de sçauoir en quel point estoient nos affaires, ils quittent leurs femmes et leurs enfans à deux iournées au dessus du fleuue des Trois Riuieres, et s'en viennent reconnoistre à la dérobée, si nos habitations n'auoient point changé de maistres : ayans trouué les François dans la ioye et dans la santé, ils sautent d'allegresse, il les abordent et les quittent à mesme temps : Nos femmes et nos enfans, disoient-ils, nous ont engagez de les aller querir au plus tost pour se confesser, en cas que les Peres fussent encore en vie, elles seront en peine iusqu'à nostre retour ; ils se rembarquent, et en peu de temps ils amenent leurs familles toutes remplies de ioye et de contentement de voir en vie ceux que le bruit auoit logez entre les morts. Ce n'est plus le seul trafic de la terre qui les ameine ; ils viennent pour receuoir les Sacremens, pour presenter au baptesme leurs enfans nouueaux nez, les Catechumenes pour estre baptisez, en vn mot, ils viennent pour rendre compte de leur conscience, et de ce qu'ils ont fait depuis qu'ils n'ont veu leurs Peres. Tout cela se fait auec vne candeur qui n'est pas quasi conceuable, qu'à ceux qui l'experimentent : les petits et les grands, les baptisez et les non baptisez sçauoient toutes leurs prieres et le petit deuoir d'vn bon Chrestien, ceux-là mesme qui iamais n'auoient veu d'Europeans, estoient instruis en sorte qu'il ne leur manquoit plus que le Baptesme.

Le Pere qui les receut ne s'estant peu trouuer le soir en leurs cabanes pour les faire prier Dieu, d'autant qu'ils estoient dans le fort, et que le pont estoit leué, apprit le lendemain de quelques François, que ces bonnes gens les auoient rauis. Ils m'ont touché et confondu, disoit l'vn d'eux ; ils ont employé vn gros quart d'heure en leurs prieres, qu'ils faisoient posément, doucement et sans bruit. Le Pere voulut éprouuer si ce que disoit ce François estoit veritable, il se trouua le lendemain dans leurs cabanes, et leur dit : Faites vos prieres comme vous les faites dans les bois, ie ne suis pas venu pour les faire, mais pour y répondre auec vous. Leur Capitaine, nommé Paul 8etam8rat, s'addressant aussi-tost à l'vn de ses gens, luy dit : Michel, puis que le Pere ne veut point parler, fais nous les prieres comme tu les fais tous les soirs. A mesme temps ce ieune homme se met à genoux au milieu de la cabane, prend son Crucifix en main, tous les autres prennent leurs Chapelets, et les mains iointes et les genoux en terre suiuent mot pour mot tout ce que disoit celuy qui recitoit les prieres ; cela se faisoit posément, d'vn ton sans fard, sans mignardise, sans affeterie, d'vn accent tout simple, tout naïf et tout remply de deuotion. Le Pere fut surpris, il ne reconnoissoit plus les prieres qu'il leur auoit

enseignées : elles estoient dans le style et dans la pureté de leur langue, elles estoient accreues de quantité d'oraisons à Iesus-Christ, à la sainte Vierge, à son glorieux Epoux saint Ioseph, à l'Ange Gardien, aux saints dont ils portent les noms, en vn mot ils faisoient paroistre que ces prieres prouenoient d'vn esprit plus haut et plus sublime que celuy des hommes.

Apres les prieres, celuy qui auoit charge d'entonner leurs Cantiques spirituels, éleuant sa voix, chacun le suiuit, et tous d'vn commun accord chanterent les loüanges de Dieu, sans ietter la veuë ny deçà ny delà, leur modestie donnoit des marques tres-douces de l'attention de leur cœur. Ie me donnay bien de garde, dit le Pere, de leur faire reciter leurs prieres les iours suiuans, ie n'eusse pas approché de tout ce qu'ils disoient ; ie me contentay de leur faire vn petit mot d'instruction, que ces bonnes gens écoutoient auec vne auidité nonpareille. Ils ressemblent à ceux qui n'ayans point mangé depuis vn long-temps, deuorent tout ce qui leur est presenté ; on ne peut saouler ces bons Neophytes tant ils sont affamez du pain des enfans de Dieu.

Apres qu'ils eurent tous satisfait en particulier pour leur conscience, et qu'ils eurent tiré de nouuelles forces dans les Sacremens de Iesus-Christ, le Pere s'enqueste quels exercices ils faisoient en commun, ils respondirent qu'ils faisoient leurs prieres tous les soirs et tous les matins, en la façon qu'il auoit veu et entendu ; mais que les iours de festes, dont ils ont bonne connoissance par les petits calendriers qu'on leur donne, ils redoubloient leurs deuotions en cette sorte.

Le Dimanche au matin au point du iour, le plus ancien d'entre nous, ou le Capitaine s'il est present, nous auertit que le iour est du nombre de ceux que nous honorons, et partant qu'il ne faut point trauailler, il permet neantmoins à ceux qui ont tendu des rets d'aller voir s'ils ont pris du poisson, puis qu'ils n'ont point d'autre nourriture, mais ne mangez point, leur dit-il, ne beuuez point, ne petunez point, que nous n'ayons fait nos prieres ; cela fait, on dispose la cabane qui doit seruir d'Eglise, on la tapisse de branches de sapin, et puis chacun prend ses plus beaux habits pour honorer la feste. Le signal donné, on entre modestement et sans bruit, les Payens ont permission de s'y trouuer, au commencement; tout le monde estant à genoux, on expose vne image au milieu de cette Eglise d'écorce, chacun ioint les mains, et tous respondent aux prieres communes, qui se font tous les iours, apres lesquelles le Capitaine s'écrie : Vous qui n'estes point baptisez, sortez : les prieres que nous allons faire ne sont que pour les Chrestiens. Là dessus ils entonnent des Cantiques ou du saint Sacrement, ou des autres veritez Chrestiennes ; et en suite ils recitent leur chapelet, en sorte qu'ils chantent tousiours le dernier *Aue Maria* de chaque dizaine. Pour conclusion on auertit les assistans d'estre fort retenu ce iour-là, de ne faire aucune action messeante, ny aucune œuure seruile, ceux qui se veulent entretenir auec Dieu plus long-temps, il leur est permis. Les femmes, qui pour l'ordinaire ont de belles voix, prennent plaisir de les sanctifier par le chant de quelques Cantiques fort deuots. Ils s'assemblent ainsi deux fois le iour, employant deux bonnes heures, notamment le matin, en ce saint exercice.

I'ay remarqué cy-dessus qu'il se fait vne certaine assemblée entre les Hurons et ces nations du Nord ; les Attikamegues s'y sont trouuez cette année au nombre de plus de trente canots. Nous leur auions donné des lettres pour les faire porter par 50. Hurons qui se trouueroient en cette assemblée, à nos Peres qui sont en leur pays, et nos Peres de ces contrées-là en auoient aussi donné à leurs Hurons pour nous les faire rendre par les Attikamegues ; ces bonnes gens ont esté fideles, ils ont donné nos lettres aux Hurons, et nous ont rendu celles qui venoient de nos Peres qui sont en ce pays-là. Les Hiroquois nous contraignent de chercher ces voyes merueilleusement écartées. Mais pour-

suiuons s'il vous plaist nostre discours. Nos Chrestiens Attikamegues se trouuans dans cette grande assemblée, ne voulurent iamais rien relascher de leurs deuotions, ils eurent quelque apprehension qu'ils seroient gaussez des Payens, mais ils deuorerent cette difficulté par vne deuotion plus feruente et plus splendide qu'à l'ordinaire.

Le Dimanche approchant, le Capitaine commande à ses gens de faire vne belle et grande cabane, qui ne seruit qu'à la priere : les ieunes hommes vont aux écorces, et les femmes et les filles aux branches de sapin, qui sont fort belles et tousiours vertes ; les vieillards, ayans basty l'Eglise, ordonnent à tous leurs gens de se couurir le plus richement qu'ils pourront pour honorer la priere. Aussi-tost dit, aussi-tost fait : ils se figurent et se peignent le visage à leur façon, de diuerses couleurs, ils prennent leurs grandes robes de Castors, de Loutres, de Loups ceruiers, d'Ecurieux noirs et d'autres animaux ; leurs enjoliuemens de brins de porc épic, teins en écarlatte, n'y manquent pas. Les femmes prennent leurs grands bracelets, et les hommes leurs coliers et leurs couronnes de porcelaine ; les Hurons et les autres peuples, voyans cét appareil, estoient bien estonnez, ne sçachans où cette pompe aboutissoit. Comme nos gens estoient sur le point d'entrer dans leur Eglise, le Capitaine Paul 8etam8rat s'écrie à tous ces peuples : Ne vous estonnez point de ce que nous faisons, nous allons prier et honorer celuy qui à tout fait, telle est maintenant nostre coustume, que pas vn de tous ceux qui ne sont pas baptisez ne mette le pied dans nostre assemblée s'il ne veut encourir l'indignation de celuy qui est tout-puissant. Chacun demeura dans le silence ; quelques Hurons Chrestiens, se trouuans dans cette grande compagnie, et voyans qu'il s'agissoit de la priere, produisent leurs Croix et leurs Chapelets, protestans tout haut qu'ils estoient Chrestiens. Le Capitaine tout remply de ioye, les embrasse et les fait entrer dans l'Eglise : là chacun chanta et pria en sa langue les loüanges du grand Dieu, et Iesus-Christ fut adoré dans le fin fond de la Barbarie, au milieu des forests qui n'estoient connuës, il n'y a pas long-temps, que des faunes et des satyres, ou plus tost des Demons et de leurs supposts. Les Payens qui n'auoient iamais rien veu de semblable, s'approchans de cette sainte assemblée, et regardans leurs postures, demeuroient tout estonnez sans mot dire ; mais leurs paroles et leurs prieres les iettoient bien plus auant dedans l'admiration, ils ne pouuoient conceuoir où ces gens, faits et bastis comme eux, auoient puisé de si hautes et de si nouuelles connoissances.

Au sortir des prieres, les Hurons Chrestiens et les Attikamegues s'entre-salüerent, se donnans courage les vns aux autres de perseuerer constamment en la Foy, ils se firent de petits presens, s'inuiterent au festin les vns les autres, tant il est vray, ce que disoit n'y a pas long-temps vne femme Chrestienne, que la Foy auoit cette puissance, de ne faire qu'vn peuple de plusieurs nations. Ce bon Michel qui fait ordinairement les prieres, s'estant pris garde qu'vn Huron Chrestien n'auoit point de chapelet, luy dit : Mon frere, peut estre que tu n'approcheras pas cette année des François, et que tu ne pourras recouurer de chapelet, ie te fais present du mien, ie verray bien-tost les Peres, i'espere qu'ils m'en donneront vn autre ; en effet il en a demandé vn au Pere, lequel voyant qu'il en tenoit vn autre en ses mains, luy voulut refuser, mais il repartit : Il m'en faut deux ; car si le mien se defile ou se rompt, ou si ie le perds, i'auray recours à l'autre. C'est l'vne de leurs prouisions innocentes.

Cét homme vrayement Chrestien à presenté cette année sa femme, sa fille et sa belle mere au baptesme, mais si bien instruites et si desireuses de receuoir cette grace, qu'à peine le Pere pouuoit-il croire ce qu'il voyoit de ses yeux ; sa belle mere, autre fois si éloignée de nostre creance, estoit si fortement touchée et si zelée pour la Foy, qu'autre que Dieu n'a pû rendre si soupple vne femme si hautaine.

Il est vray que ces bonnes gens cachez

dans le fond des forests, n'ont pas de grandes occasions de peché ; le luxe, l'ambition, l'auarice, les delices, n'approchent pas de leur pays ; la pauureté, les souffrances, le froid, la faim en bannissent ces monstres. Ils ne laissent pas pourtant d'auoir leurs tentations et leurs espreuues ; les maladies et les sorciers ou les deuins, ne laissent pas de les affliger. Le petit fils d'vn Chrestien estant tombé malade, l'vn de ces beaux medecins voyant qu'il ne guerissoit point, se presente à son pere, pour le souffler et pour le medeciner à leur mode. Le Pere l'éconduit ; mais comme la maladie se rengregeoit, le Iongleur pousse sa pointe, il fait paroistre vn grand amour enuers le pere et enuers l'enfant, si bien que cét homme s'addressant à sa femme, luy dit : Y auroit-il grand mal de laisser souffler nostre enfant à cét homme qui me promet de le guerir ? Comment, luy replique sa femme, demandes-tu s'il y a du mal en vne chose que les Peres nous ont deffenduë ? cét homme n'approchera point de mon fils, sa bouche est pleine de diable, i'ayme mieux que mon enfant meure, que d'estre guery par vn demon ; s'il meurt, il ira au Ciel ; s'il est soufflé et chanté, il ira dans les feux : ie ne souffriray iamais qu'il aborde mon fils. Cette bonne femme estoit plus zelée en ce point que sçauante, car son fils estoit vn petit innocent, à qui tous les Demons, ny tous les sorciers du monde ne pouuoient oster la grace.

Au reste son zele faisoit des merueilles, elle enseignoit les prieres à ceux qui ne les sçauoient pas. Le Pere l'escoutoit vn iour à la dérobée, comme elle instruisoit vn vieillard de septante ans, luy apprenant à se bien confesser ; ce vieillard l'écoutoit aussi attentiuement qu'on presteroit l'oreille à vn grand Prelat ; il retint si bien tout ce qui luy fut enseigné, qu'il se confessa aussi nettement comme s'il eust esté Chrestien dés son enfance. Cette femme se confessa apres luy et donna vn grand étonnement à son Confesseur. Le Dieu du Ciel est le Dieu de tout le monde, ses yeux regardent aussi bien les cabanes d'écorces, que les Palais ou les Louures de marbre. Ces pauures gens demandoient des instrumens de pieté pour déchirer leurs corps, tant ils auoient de haine et d'horreur de leurs pechez.

Vn braue Neophyte qui n'est point descendu ce Printemps, a esté fortement affligé et consolé en la maladie d'vn enfant qu'il aymoit comme son petit Benjamin, aussi luy est il né dans sa vieillesse. Ce pauure petit languissoit depuis quatre ou cinq mois, approchant tous les iours de la mort, et tous les iours son pere en faisoit vn sacrifice à Dieu : Tu me l'as donné, luy disoit-il, si tu le veux reprendre il est à toy, i'en suis bien aise puis que tu le veux ainsi, ma douleur est qu'il souffre beaucoup, c'est à toy de determiner de sa vie ou de sa mort. Vn Iongleur voyant les douleurs de l'enfant, promit au pere, que s'il luy vouloit permettre de battre son tambour et de souffler son fils qu'il le gueriroit en peu de temps. Tu le promets, luy respondit ce bon vieillard, mais tu ne le feras pas, tant pource que ie connois ton impuissance, que pour autant que iamais tu n'approcheras de mon fils ; c'est à celuy qui a donné la vie à qui il faut demander la santé, et non pas au Demon, qui ne cherche que nostre malheur. Et là dessus tesmoignant les regrets d'auoir perdu vne image deuant laquelle il faisoit ses prieres, le sorcier le pressa de luy monstrer : Ie l'auois, dit-il, enfermée dans ce sac, ie l'ay cherchée plusieurs fois auec diligence, et iamais ie ne l'ay peu retrouuer. Ceux qui racontoient cette histoire, asseuroient qu'en effet elle n'y estoit pas, et neantmoins cét homme, fourrant sa main dans son sac plus tost par contenance que par espoir de la trouuer, la rencontra dedans ses doigts ; il se leue aussi-tost, appelle ses gens, les fait tous mettre à genoux, pose l'image en lieu decent : Demandons, dit-il, à celuy qui a tout fait, la santé pour mon fils, c'est à luy de la donner ou de la refuser comme il luy plaist. Ils font leur oraison en la presence du sorcier, et l'enfant guerit auec l'estonnement des Chrestiens et des infideles.

Il semble que Dieu ait pris plaisir de benir cette pauure petite Eglise et d'en conseruer les colomnes. Les Hiroquois, ayant connoissance de l'entrée de leur riuiere, leur auoient dressé des embusches à leur retour, et s'ils fussent partis le iour qu'ils auoient determiné, ils estoient pris de ces Barbares : car les François qui les escorterent quelque temps, nous rapporterent qu'ils auoieut veu les pistes de l'ennemy, toutes nouuelles et toutes fresches. Si Dieu nous frappe d'vne main il nous soustient de l'autre, s'il nous afflige il nous console, si nous sommes persecutez de quelque Sauuages du midy, nous sommes recherchez de ceux du Nord.

CHAPITRE XII.

De la Mission de Saincte Croix à Tadoussac.

Il est certain que tous les hommes sont créez pour connoistre, pour aymer et pour ioüir de leur Dieu ; tous en ont les moyens, mais bien diuersement. Les vns sont dans l'abondance, et n'en sont pas plus riches ; les autres sont opulens dans leur disette ; vne femmelette se peut confesser à cent Prestres dans Paris, et entendre tous les iours cent Messes si elle auoit le temps, et cent Sauuages n'auront bien souuent qu'yn Prestre, et encore pour vn bien peu de temps : cela prouient de la façon de viure des vns et des autres, et de la prouidence du grand Dieu qui dispose de ses creatures comme il luy plaist, sans toutesfois manquer à pas vne. Les Sauuages errans se dispersent qui deçà qui delà dans l'Automne, et sur le Printemps ils se rassemblent, les vns à Tadoussac, les autres aux endroits qu'ils prennent pour leur pays. Les Peres qui ont soin de ces Missions les vont trouuer, pour leur faire rendre compte du passé, pour les conseruer dans le present et pour les animer à tenir ferme pour le futur. Le Pere Iean de Quen, qui a eu soin depuis quelques années de la Mission de Tadoussac, y est descendu ce Printemps. Il a esté receu à cœur ouuert de tous les Chrestiens ; mais les peuples du Nord qui luy auoient tant donné d'esperances l'an passé se sont monstrez plus froids. Nous en dirons bien-tost la raison.

Les Chrestiens voyans venir leur Pere, se resioüirent, chacun rendit compte de ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer. Ceux à qui on auoit donné des Liures de bois, c'est à dire des marques qui deuoient seruir de memoires locale aux Principaux, afin d'instruire les autres sur certains points plus importans, les representoient fidelement et sans dissimuler, disoient tout naïuement ce qui auoit esté commis contre chaque Chapitre ou chaque partie de ces Liures.

Les autres qui auoient leurs calendriers pour faire obseruer les Festes et pour faire garder les ordonnances de l'Eglise, les apportoient au Pere, pour voir s'ils ne s'estoient point trompez. En vn mot le Pere fut consolé voyant la candeur et l'innocence de ses oüailles. Il arriua vn debat agreable entre ceux qui gardoient ces Almanacs ou ces calendriers. S'estans rassemblez à Tadoussac deuant la venuë du Pere, ils confererent leurs papiers les vns aux autres, et voyans qu'ils ne s'accordoient pas ; pource que les vns celebroient le Dimanche vn iour deuant les autres, ils se reprocherent leur manquement, chacun disoit qu'il auoit fidelemeut marqué tous les iours figurez dans son papier, et cependant ils voyent du mécompte. Le procez fut renuoyé au Pere ; il ne fut pas si tost arriué qu'on luy demande quel iour il estoit ; ceux qui se trouuerent conformes à ce qu'il respondit, se gausserent amiablement des autres comme des gens qui s'estoient égarez ; celuy qui auoit gouuerné le calendrier soustient sa cause, il fait voir la suitte des iours qu'il a effacez sans y manquer. Le Pere l'ayant examiné, reconnut que les vns et les autres auoient bien compté, mais que l'erreur prouenoit du calendrier, qui estoit fautif ; ils se mirent

tous à rire, accusans auec amour la main de leur Pere, qui auoit, disoient-ils, perdu son chemin en écriuant. Il est bien aysé en tant de iours et tant de papiers qu'il leur faut donner de manquer d'vne lettre ou d'vn trait de plume.

Le Pere ayant receu ses comptes, rentre dans ses exercices ordinaires : il presche, il catechise, il exhorte en public et en particulier, il visite les cabanes, il prend garde comme se font les prieres, il les assemble tous les iours à l'Eglise, ils se disposent à la saincte Communion, se confessans auec vne candeur tout à fait aymable, en vn mot, si le Pasteur a de la peine auec vn peuple si pauure, si denué de viures, si miserablement logé, il a de la consolation voyant la bonté de son bercail.

Entre les choses qui s'estoient passées pendant l'Hyuer, la mort de quelques Neophytes a esté fort remarquable : ils ont perseueré dans la Foy iusqu'au dernier soupir ; ils ont abhorré les superstitions dans lesquelles ils auoient esté nourris : en vn mot, ils sont morts en vrais Chrestiens, vn notamment qui estoit l'appuy de cette pauure petite Eglise. Ce bon Neophyte se trouuant mal, fit appeller tous les Chrestiens de son quartier, il leur dit que son plus grand regret estoit de mourir sans confession ; mais qu'il esperoit en la misericorde de son Dieu ; qu'au reste il ne luy vouloit point cacher ses offenses, et là dessus il les dit toutes publiquement, demandant pardon à toute l'Assistance auec de grands sentimens de douleur. Ne marchez pas dedans la voye de mes offenses, disoit-il, suiuez le chemin de la Foy, perseuerez iusqu'à la mort dans la priere et dans la creance : ô que c'est vne chose douce d'aller au Ciel ! Il fit son petit testament, il ne fallut ny Tabellion, ny Notaire. Il prend son Crucifix, le donne à sa femme : Prie pour moy, luy dit-il, celuy qui a tant souffert pour nous, afin que ie ne sois point long-temps en Purgatoire, hays le peché, et sur tout ne te laisse point surprendre au demon. Quand nostre fille sera grande, ne la marie iamais qu'à vn Chrestien, souuiens-toy de cette parole. Il tire son chapelet, le presente à vne femme Chrestienne de la Reduction de S. Ioseph : Ie te supplie, luy dit-il, de donner de ma part ce chapelet à Iean Baptiste Etinechka8at, c'est vn Capitaine Chrestien, qu'il touche et qu'il manie ces grains pour moy, i'ay confiance en ses prieres et en celles de tous ses gens et de tous les Chrestiens de cette Residence. Pour le reste de son bagage qui consistoit en quelques petits meubles de Sauuage, il en fit present au Capitaine de Tadoussac. Voila tous ses biens departis sans querelle et sans procez. Ayant apperceu vn de leurs sorciers, qui s'estoit glissé dans sa cabane, il luy dit : Mon cher amy, ie suis assez meschant pour estre condamné aux flammes d'Enfer ; c'est pourquoy ie ne deurois pas ouurir la bouche pour vous parler ; mais sçachez que vous faites mal, de resister à la Foy et à la priere : la Foy est bonne, embrassez-la, faites vous baptiser au plus tost, autrement il vous en prendra mal, ce sont les dernieres paroles que ie vous donneray en cette vie. Cét homme bien estonné, baisse la teste sans rien repartir.

Le Pere ayant baptisé quelques filles et quelques femmes auec les ceremonies ordinaires de l'Eglise, vne bonne matrone croyant qu'on ne leur faisoit pas assez comprendre l'importance de cette action à sa fantaisie, leur tient ce discours : Mes niepces, vous venez de donner vne grande parole à Dieu, vous venez de renoncer au Demon, vous venez de renoncer au peché, vous auez promis de garder la Foy, ce n'est pas pour deux Hyuers, c'est pour toute vostre vie, tenez ferme, si quelqu'vn de vos gens vous presse de quitter la priere, soyez sourdes ; s'ils vous querelent, soyez muettes, ne leur dites mot ; mais parlez à Dieu et luy dites, ie croiray en toy toute ma vie.

Vn Truchement nous a raconté, qu'vne femme Chrestienne luy auoit parlé de ses afflictions, en ces termes. Dieu m'auoit donné des enfans, il me les a ostez : i'en ay perdu trois cét Hyuer, quasi en mesme temps, si ie

n'auois la Foy profondément dedans l'ame, ie croirois comme quelques-vns, que la nouuelle creance que nous auons embrassée nous fait mourir ; mais ie ne puis souffrir cette pensée dans mon cœur. Voicy ce que ie me dis à moy-mesme : Ces enfans sont au Ciel, ces petits innocens n'ont point fasché Dieu, ils sont en Paradis, tu esperes d'y aller, ne te fasche donc pas, car la vie n'est pas longue : voila ce qui me console. Il me reste encore vne fille qui estoit la plus grande de tous mes enfans, elle est malade à la mort, ie n'attends que l'heure de son trépas, c'est Dieu qui le veut ainsi, il me les a donnez, il me les oste, ie ne m'en veux ny fascher ny plaindre. Le Truchement qui entendoit ce discours fut d'autant plus touché que cette fille estoit fort gentille et bien éleuée à la façon de ces peuples. Enfin Dieu la prit aussi bien que les autres, et cette bonne femme au lieu de ietter les hauts cris d'vne mere si sensiblement affligée, se vint confesser, demandant humblement permission de communier, ce qui luy fut accordé. Cét enfant aagé peut-estre de douze ans, se fit apporter deux fois à la Chapelle, pendant le fort de sa maladie, pour se confesser, ce qu'elle fit auec tant connoissance, de iugement et de candeur, que le Pere en fut tout rauy, admirant les effets de la grace dans ces nouuelles plantes. On luy fit des obseques les plus honorables qu'on peut, sa mere l'ensseuelit auec son Crucifix qu'elle posa sur son cœur, pour marque de l'amour qu'elle auoit porté à Iesus-Christ son Sauueur.

Il est vray que la Foy de ces nouuelles Eglises, n'est pas encore fortement éprouuée par le feu et par le glaiue, elle a neantmoins ses Tyrans : ce sont les Epidémies, ce sont les morts frequentes, les guerres, les massacres, et en suite les calomnies des Payens et des sorciers ou medecins Sauuages, si bien qu'on diroit quasi parmy ces peuples, que vouloir estre Chrestien, et vouloir abreger sa vie, c'est la mesme chose. Les peuples du Nord, qui faisoient paroistre l'an passé tant de feu pour la Foy, ont esté accueillis de ces Tyrans, le Demon les a ébranlez par cette tentation.

A peine furent-ils retirez de Tadoussac, où ils auoient presté l'oreille auec amour aux veritez Chrestiennes, et presenté leurs enfans au Baptesme, que la mort se ietta sur ces petits innocens, et la maladie sur vne grande partie de leurs parens. Ce procedé de Dieu nous estonne et nous fait voir que les Croix sont pour ainsi dire, l'vnique entrée du Paradis. Il n'y a point d'éloquence humaine qui puisse persuader à vn peuple, d'embrasser vne Religion qui semble n'auoir pour compagnes que la peste, que la guerre et que la famine. C'est Dieu seul qui fait germer la Foy, qui la conserue et qui viuifie ; les hommes à la verité sont les instrumens de ce grand ouurage, ils sement, ils plantent, ils arrousent ; mais Dieu seul fait pousser les feüilles, les fleurs et les fruits.

Vn sorcier, voyant que la maladie et la mort s'attachoient plus particulierement aux enfans et aux autres baptisez, consulte le Demon pour en sçauoir la cause ; or soit qu'en effet le Demon luy parlast ou que sa malice controuuast des mensonges, il dit tout haut du milieu de son tabernacle, que le Manit8 assuroit que la Foy et la priere causoient la mort à la plus grande part de ceux qui l'embrassoient, que les Peres qui preschoient les Sauuages, estoient trompez, et qu'il ne falloit pas s'estonner s'ils abusoient ceux qui leur prestoient l'oreille. Que ce n'estoit point le Dieu des croyans qui gouuernoit la Terre, notamment leur pays, que c'étoit luy qui regissoit les Sauuages, et qu'ils mourroient bien plus souuent qu'à l'ordinaire, pource qu'ils l'auoient quitté. Quasi à mesme temps que ce Demon tenoit ce discours, vne sorciere éloignée de plus de cent lieuës de Tadoussac, assura que le Manit8 luy auoit dit, que les Sauuages qui ont esté tuez cét Hyuer aupres des Trois Riuieres, seroient massacrez, pource qu'ils l'auoient quitté. Sainct Paul a raison de dire, que nous n'en venons pas seulement aux prises auec les puissances

visibles, mais qu'il faut encore combattre des monstres qui ne paroissent point.

Ces pauures gens épouuantez et par leurs maladies et par les menaces de ces sorciers, ne regardoient quasi la Chapelle que de loin, ils ne vouloient pas que leurs enfans en approchassent, ils venoient quelquesfois aux prieres quand on les appelloit, mais auec vn maintien qui faisoit paroistre de la crainte et de la frayeur, apres tout il n'y en a pas vn qui veuille mourir sans baptesme. Vn autre magicien leur tint vn iour ce discours : Ne voyez-vous pas que nous deuenons tous malades, depuis que nous auons quitté nos anciennes façons de faire ? les prieres que nous faisons ne seruent qu'à nous faire mourir ; plus nous croyons et plus nous manquons de chasse, plus nous sommes accueillis de la famine : quittez ces chapelets et les autres marques de Chrestien que vous ont données ces robes noires, jettez tout au feu, si vous voulez éuader la mort. Ceux qui auoient la Foy en l'ame, cacherent leurs petites deuotions, de peur que les Payens ne leur ostassent, mais ils n'eurent pas la hardiesse de resister à ce blasphemateur ; il n'y eut qu'vn ieune enfant de douze ans ou enuiron qui prit la parole. Cét enfant estoit tout couuert de playes depuis la plante des pieds iusqu'à la la teste ; son pere estoit malade à la mort, sa mere et ses freres estoient trespassez depuis peu, et toutes ces afflictions leur estoient arriuées incontinent apres leur baptesme ; il ne laissa pas de rendre vn glorieux tesmoignage de la Foy. Ie suis baptisé, dit-il, ie ne quitteray iamais la priere ; ny la maladie, ny la faim, ny la mort dont ie suis menacé, ne me feront iamais quitter la creance que i'ay embrassée ; quand vous ne croiriez pas en Dieu, tous tant que vous estes, ie ne ne laisserois pas d'y croire, faites en ce que vous voudrez ; la vie n'est pas de valeur, la Foy est vne chose precieuse. Ce sont ses paroles. Toutes les nations de la terre sont données à Iesus-Christ, toutes luy seruiront, il n'y aura ny peuple, ny tribu, ny langue, dont quelques-vns ne chantent sa Iustice et les autres sa misericorde. Cét enfant fera éclater ses bontez, il disoit au Pere qui l'a baptisé : i'ay esté opiniastre, i'ay esté cholere, I'ay esté desobeïssant depuis mon baptesme, c'est la raison que ie sois malade et que ie souffre. Ie ne demande point la vie à celuy qui a tout fait, sinon pour le mieux seruir que ie n'ay pas fait.

On a apporté cette année vne petite tapisserie de droguette, pour embellir la Chapelle de Tadoussac ; on a aussi apporté vne cloche pour appeller les Sauuages au seruice de nostre Seigneur. Cét ornement a raui de ioye les Chrestiens et donné de la terreur aux Payens. L'vn d'eux ayant remarqué que cette tapisserie estoit faite en ondes, s'encourut dire à ses gens : Tenez vous sur vos gardes, ils ont exposé des ames ou des figures de serpens et de couleuures dans leur maison de prieres, n'y entrez pas : car elle est toute enuironnée des robes et des habits des Demons. Ces pauures gens, qui n'ont iamais veu que des forests, des fleuues et des montaignes, qui n'ont conuersé qu'auec les Caribous, les Elans et les Castors, ne conçoiuent les choses qu'à leur mode ; les Sauuages de Tadoussac, qui voyent ordinairement les vaisseaux François, admiroient ces estoffes. Ils prenoient vn plaisir nompareil d'entendre le son de la cloche, ils la pendirent eux mêmes aussi adroitement que pourroit faire vn artisan François ; chacun la vouloit sonner à son tour, pour voir si elle parleroit aussi bien entre leurs mains, qu'entre les mains du Pere.

Au reste nous ne nous estonnons pas de la tentation de ces pauures peuples, ils viendront aussi bien que les autres, la Croix est la marque de leur salut, et l'affliction est la plus prochaine disposition à la Foy, à la grace. Deuant que de conclure ce Chapitre, ie diray deux mots d'vn voyage que fit le P. de Quen dans le pays de la nation du Porc-espic.

Ayant appris que quelques Chrestiens estoient malades en ce quartier-là, il s'y fit conduire par deux Sauuages auec

des peines épouuantables, voicy ce qu'il nous en a récrit : Ie m'embarquay le 11. de Iuillet, dans vn petit canot d'écorce, nous trauaillasmes cinq iours durant, depuis le point du iour iusqu'à soleil couché, ramans tousiours contre des courants ou contre des torrens, qui nous faisoient bander tous les nerfs du corps pour les surmonter ; nous auons rencontré en ce voyage dix sauts ou dix portages, c'est à dire que nous nous sommes desembarquez dix fois pour passer d'vne riuiere à vne autre, ou d'vn courant trop rapide à vne autre partie du fleuue plus nauigable. Dans ces portages, dont quelques-vns sont d'vne lieuë et demie, les autres d'vne demy-lieuë, les autres d'vn quart de lieuë, il faut porter sur son dos ou sur sa teste, et le batteau et tout son équipage par des chemins qui n'ont esté faits que pour des bestes Sauuages, tant ils sont affreux ; il faut franchir des montaignes, passer des precipices cachez dans l'abysme des forests. Nous changeasmes trois fois de riuieres. La premiere où nous embarquâmes se nomme le Sagné ; c'est vn fleuue profond, il n'y a nauire qu'il ne portast, il a quatre-vingts brasses en plusieurs endroits, et pour l'ordinaire, il hausse ou baisse de dix à vingt pieds ; il est assez large, ses riues sont escarpées de montaignes affreuses, lesquelles se vont abaissans à 15. ou vingt lieuës de son emboucheure où il reçoit dans son sein vn autre fleuue plus grand que luy, qui semble venir de l'ouest. Nous voguasmes encore dix lieuës au delà de ce rencontre d'eaux, qui fait comme vn beau lac, les vents qui se pourmenent sur cette riuiere, sont tres-froids au milieu de l'Esté mesme, parce qu'elle est bordée de montaignes et qu'elle est exposée au Nor-ouest et souuent au Nord.

De cette riuiere nous passasmes à vne autre appellée Kin8gami8, laquelle se décharge dans le Sagné par des courants et par des precipices affreux. Nous fismes vne lieuë et demie trauersants vne montaigne et vne vallée pour l'aller trouuer en vn lieu nauigable, elle est bien moins rapide que le Sagné, serpentant à l'Ouest, au Sud et au Nor-ouest, elle fait vn lac qui a plus de quinze lieuës de long et quasi demy-lieuë de large.

Quittans ce fleuue nous allâmes chercher au trauers des bois, la riuiere appellée des Sauuages Kin8gamichich ; elle a son lit dans vne terre, ou vne vallée toute plate qui regarde le Nord ; ses eaux sont profondes, fort larges et toutes calmes, elles se répandent en quelques endroits par des aulnes et par des brossailles qui nous importunoient au dernier point. Nous auions nauigé contre le courant de l'eau dans les deux precedentes riuieres, nous commançasmes icy à descendre dans le lac Piouagamik, sur les riues duquel habite la nation du Porc-Epic que nous cherchions. Ce lac est si grand qu'à peine en voit-on les riues, il semble estre d'vne figure ronde, il est profond et fort poissonneux, on y pesche des brochets, des perches, des saumons, des truittes, des poissons dorés, des poissons blancs, des carpes et quantité d'autres especes.

Il est enuironné d'vn plat pays, terminé par de hautes montaignes éloignées de trois ou quatre ou cinq lieuës de ses riues ; il se nourrit des eaux d'vne quinzaine de riuieres ou enuiron, qui seruent de chemin aux petites nations qui sont dans les terres pour venir pescher dans ce lac, et pour entretenir le commerce et l'amitié qu'elles ont par entr'elles. Nous voguasmes quelque temps sur ce lac, et enfin nous arriuasmes au lieu où estoient les Sauuages de la nation du Porc-Epic. Ces bonnes gens nous ayans apperceus, sortirent de leurs cabanes pour voir le premier François qui ait iamais mis le pied dessus leurs terres. Ils s'estonnoient de mon entreprise, ne croyans pas que iamais i'aurois eu le courage de franchir tant de difficultez, pour leur amour. Ils me receurent dans leurs cabanes comme vn homme venu du Ciel : l'vn me donnoit vn petit morceau de poisson seché à la fumée, l'autre vn peu de chair boucanée ; le Capitaine me fit present d'vn Castipitagan de Castor, c'est à dire d'vne peau de cét animal, ouuerte seulement

par le col, en sorte qu'on diroit que le Castor est tout entier : Voilà, me dit-il, mon Pere, pour adoucir les fatigues de ton chemin ; nous ne te sçaurions exprimer la ioye que nous auons de ta venuë ; vne chose nous attriste, tu viens en vne mauuaise saison, nous n'auons point de rets pour pescher du poisson, et les eaux sont trop grandes pour prendre le Castor. Il ne faut point parler en ce pays-là, ny de pain, ny de vin, ny de lit, ny de maison.

Le Pere fut trois iours auec eux, confessant les Chrestiens, consolant les malades, disposant les vieillards au baptesme pour l'Esté prochain, les asseurant que si on les amenoit à Tadoussac, qu'il les viendroit trouuer iusques dans leurs cabanes, ce qui les resioüit au dernier point. Nous te ferons, luy disoient-ils, vne petite Eglise ou vne maison de prieres pour y celebrer la Messe et pour nous y administrer les Sacremens. Cette Eglise sera bastie en deux heures, dix ou douze perches et quatre ou cinq rouleaux d'écorces composeront tout l'édifice.

Vne chose resioüit le Pere auec étonnement : il trouua vne grande Croix à l'entrée du lac que les Chrestiens y auoient arborée, pour y aller faire leurs petites deuotions, et pour se souuenir de la mort de nostre Sauueur. Enfin apres auoir donné toute la consolation qu'il peut à ce petit troupeau. Il se rembarqua auec ses deux Nochers, et en trois iours ils firent ce qu'ils auoient fait en cinq, mais ce furent des iours pleins, car ils voguoient depuis trois heures du matin iusqu'à neuf ou dix heures du soir ; leur viure estoit vn peu de boucan ou vn peu de bled d'Inde, sans autre reconfort que de l'eau toute pure. Si les torrens sont difficiles à franchir en montant, ils sont bien dangereux en descendant, car il ne faut manquer que d'vn coup d'auiron pour perdre la vie. Nostre Seigneur les conserua dans les dangers qu'ils rencontrerent, et les rendit à Tadoussac bien las et bien fatiguez, mais bien ioyeux d'auoir donné quelque secours à ces pauures abandonnez.

CHAPITRE XIII.

De la Residence de la Conception, aux Trois Riuieres.

Ce lieu a et ses ioyes et sa desolation, ses douceurs et ses amertumes, il a veu des coups de la Iustice diuine et des effets de ses misericordes, commençons par la seuerité que Dieu a fait paroistre au chastiment de quelques refractaires. Trois hommes de consideration, parmi les Sauuages, mettoient quelques obstacles à l'amplification de la Foy par leur polygamie, retenant publiquement deux femmes : vn carreau de foudre lancé du Ciel, ie veux dire vn chastiment extraordinaire, a tué leurs corps et peut-estre perdu mal-heureusement leurs ames.

Le premier estoit vn ieune homme bien-fait nommé Kapimichats, il auoit espousé vne fille Chrestienne ; mais s'étant laissé surprendre d'vn fol amour, il en receut vne autre pour seconde femme. On luy parle, il escoute, son esprit semble estre touché ; mais la chair l'emporte, il persiste dans ses plaisirs. Dieu, qui attend le pecheur autant qu'il luy plaist, donna quelques mois à celuy-cy pour se reconnoistre, et puis tout à coup luy osta la vie par les mains d'vn sien ami. Tous deux estoient allez à la chasse en diuers endroits ; ce ieune frippon retournant sur le soir et passant proche de l'Isle nommée de saint Ignace, située vis à vis de Richelieu, son ami, qui estoit là aux embusches, prit dans les tenebres de la nuit, le canot de ce ieune homme pour quelque Ours ou pour quelque Eslan qui sembloit trauerser la riuiere, il décharge sur luy son arquebuse et le transperce de deux balles. Ce pauure blessé s'écrie : Ie suis mort. Son meurtrier innocent, l'ayant reconnu à sa voix, s'écrie : Ah ! mon cher amy, c'est moy qui t'ay tué. Il s'embarque, il court apres luy, l'amene à terre, luy demande pardon, protestant qu'il croyoit auoir tiré sur quelque animal, il l'exhorte à

bien mourir, mais il estoit bien tard ; le sang qui sortoit à gros boüillons de ses playes, fit sortir son ame de son corps deuant qu'elle eust esté lauée du sang du fils de Dieu.

Celuy qui le secondoit dans ce canot, et vn autre sien parent furent si espouuantez de ce coup de Iustice, que iamais ils ne purent prendre aucun repos toute la nuit : ils en passerent vne partie à genoux, demandans pardon à Dieu de leurs offenses, auec de grandes resolutions de mener vne vie toute autre qu'ils n'auoient fait iusques à ce moment.

Le second s'appelloit Chichontibik, esprit prompt et hardy, mais profondement enseueli dans la chair et dans le sang. La connoissance qu'il auoit de nostre creance le tourmentoit, il auoit dit souuent parlant d'vn Pere qui l'examinoit sur les iugemens de Dieu ; Cét homme me fait trembler, enfin il m'ostera la vie. La Foy vouloit entrer dedans son ame, mais l'attache à ces voluptez, le fit resoudre de se bander contre la Doctrine qui troubloit la douceur de ses plaisirs : il s'efforce donc d'éloigner ses gens de la priere, de l'instruction et des François, mesme disant pis que pendre de la Loy de Iesus-Christ, et de ceux qui la publient et qui la professent. A peine s'estoit-il fortement declaré, qu'il se vit affaibly d'vne maladie si prompte et si soudaine, que iamais il ne pût douter qu'elle ne fust vn fleau enuoyé de la part de celuy qui veut estre obey ; mais ô malheur ! au lieu de se reconnoistre, il se reuolte plus que iamais contre le bras qui ne le frappoit que pour le guerir ; il vomit des millions de blasphemes contre Dieu, on luy conseille de l'appaiser. On luy promet que tous ses crimes seront effacez dans les eaux du baptesme, s'il le veut receuoir, on luy fait entendre les malheurs où il se va precipiter s'il n'ouure les yeux : à cela point d'autre response, sinon que cette Loy estoit abominable qui faisoit mourir les hommes ; la rage fut la Catastrophe de sa vie. Ses deux femmes, espouuantées de cette mort si étrange et si soudaine, se conuertirent. Quelques Sauuages en furent touchez ; mais comme les oreilles ne sont pas si proches de l'ame pour ainsi dire que les yeux, il falloit que quelques Apostats et quelques Payens endurcis vissent vn autre coup pour estre ébranlez.

Ce coup arriua en la personne d'vn Apostat, nommé Ioseph 8mosotisc8chie, vulgairement appellé la Grenoüille ; ce nom qui auoit esté porté par plusieurs Capitaines de son pays, et qu'on luy auoit donné pour les faire reuiure, le rendoit superbe et insolent. Son naturel fougueux le faisoit quelquefois eschapper en des excez qui le iettoient bien auant dans le mespris ; or comme la Foy ne s'accorde pas bien auec l'orgueil, il en prit vne telle horreur qu'il ne pouuoit de temps en temps contenir ses blasphesmes. L'Automne passée, les Sauuages tomberent dans vne maladie qui les conduisoit iusques aux portes de la mort, mais il semble qu'ayant recours à Dieu, ils en reuenoient quasi par miracle ; cela consoloit fortement les bons, et touchoit saintement les méchans et les infideles. Ce miserable Apostat ne pouuoit supporter cette maladie ny sa guerison, il attribuoit le mal à nostre creance, et la santé au Demon. Il fut enfin attaqué aussi bien que les autres, cela luy fut bien sensible, il creut que la Foy luy causoit ce malheur : c'est pourquoy. comme vn de nos Peres alloit faire prier Dieu sur le soir dans les cabanes, il l'attaqua : Que fais-tu icy ? ne sçait-on pas bien par toute la terre que vous faites mourir les hommes par vos prieres ? ne voit-on pas que tous ceux qui vous escoutent perdent bien-tost la vie ? Bref, il vsa de menaces, et se tournant vers ses gens, il fait son possible pour leur persuader qu'ils deuoient quitter la Foy et boucher entierement les oreilles à nos paroles. Le Pere luy voulut repartir, mais il vit bien qu'il n'y auoit rien à gagner sur vn esprit à demy possedé ; il se retire doucement apres auoir consolé les croyans.

Sur la nuict ce fanfaron, s'imaginant qu'il alloit triompher de nostre creance, fit vn grand festin, il y inuite quantité

de monde et notamment ceux qu'il croyoit auoir peruertis par ses discours ; il tesmoigne à cette assemblée qu'il n'attend pas sa guerison par les prieres, mais bien par ses songes et par ses veuës et par les autres superstitions dont s'est tousiours seruie sa nation : Sçachez donc, dit-il, que ie gueriray si on m'accorde trois choses. La premiere est qu'on me donne vn chien auquel on fera porter le nom de quelque personne de consideration. La seconde, si on me donne vn fils adoptif qui s'appelle 8isanté, il vouloit dire (vostre santé) ayant appris ce mot des François qu'il ne pouuoit prononcer à raison qu'ils n'ont point de (v) consonante. La troisiesme, si on fait vn festin à tout manger. Si on m'accorde ces trois choses, ie suis gueri, disoit-il.

Les Chrestiens qui se trouuerent à ce banquet baisserent la teste, tesmoignant que ces songes qu'ils adoroient autrefois n'estoient plus de saison ; les Payens n'oserent resister aux desirs de cét homme, ils les accomplirent de point en point dés la mesme nuit, et auec vn si fauorable succez à ce qu'il disoit qu'il se publioit tout guery. Au leuer du Soleil, il paroist en public, il triomphe, il dit par tout que l'accomplissement de ses songes a esté la fin de sa maladie et le restablissement de sa santé ; vne fievre violente le saisit au milieu de son triomphe, le renuerse par terre, le iette dans vn delire et dans des tourmens si estranges, qu'il écumoit comme vn possedé ; ceux de sa cabane épouuantez, craignans qu'il n'assommast quelqu'vn, l'ayant lié, ietterent dessus luy vne couuerte, afin de cacher sa fureur et sa rage : voila mon thrason bien humilié. Vne bonne veufue Chrestienne, voyant toute cette tragedie, accourt en nostre maison, pour nous auertir de ce qui se passoit, on en donne aduis au Chirurgien, il y court, nous le suiuons : mais le Chirurgien, leuant la couuerte, le trouua roide mort, iettant la baue et l'écume des deux costez de la bouche comme vn homme qu'on auoit estouffé ou étranglé. Tout le monde accourt, l'étonnement se iette dans l'esprit des François et des Sauuages à la veuë d'vn spectacle si épouuantable.

Iamais nous ne vismes tant d'effroy, disent les Peres qui coururent dans cette cabane. Ce miserable preschoit hautement la Iustice de Dieu qu'il auoit méprisée. Sa bonté l'auoit ébranlé quelques années auparauant, par vne menace bien remarquable : ce fut à Richelieu, où ce perfide ayant promis qu'il protesteroit en vn festin public, qu'il se vouloit conuertir, déclama fortement contre la Foy, il fut à mesme temps surpris d'vne maladie enragée, si bien qu'il fit venir vn Pere de nostre Compagnie non pour se rendre à Dieu, mais pour luy faire entendre que s'il mouroit de cette rage, il ne mourroit pas tout seul, se croyant terrassé par les prieres ou par les sorts du Pere. Ce pauure esprit s'adoucit peu à peu par les paroles de celuy qui ne luy auoit iamais procuré que la vie. Enfin s'estant reconnu il fit son oraison à nostre Seigneur auec le Pere, promettant de se faire instruire. Chose estrange, sa maladie qui estoit venuë en vn moment, disparut en vn instant, il presta l'oreille quelque temps à la Doctrine de Iesus-Christ ; mais enfin l'ayant méprisée auec passion, il a esté puny auec vne grande Iustice.

Ce carreau de foudre en tuant vn homme en ressuscita plusieurs, les bons Chrestiens donnerent mille benedictions à Dieu, les tiedes se réchaufferent, les Apostats se reconcilierent à l'Eglise, et les Payens honorant Iesus-Christ, demanderent son sainct Baptesme, personne n'osoit plus ouurir la bouche contre la Foy, on n'en parloit plus qu'auec vne crainte et vn respect tout aymable.

Simon Pieskaret qui n'estoit Chrestien qu'en apparence et par police, le deuint tout de bon : il se confesse trois fois en vingt-quatre heures, tant la crainte des iugemens de Dieu le pressoit ; quoy qu'il fust malade, il se tenoit fort long-temps à genoux, posture fort incommode aux Sauuages ; il haranguoit incessamment en faueur de la Foy, témoignant par ses paroles qu'il estoit touché iusques au

fond du cœur ; il demandoit pardon aux François et aux Sauuages, de la vie trop libertine qu'il auoit menée ; il ne cessoit de publier les misericordes de son Dieu. Ce coup de Iustice luy fut vn coup de grace et de misericorde, car il a perseueré dans sa ferueur iusques à la mort.

Vn autre fut aussi touché, mais non pas iusques au point necessaire, pour ne plus retourner à son aueuglement. Il auoit deux femmes ; si tost qu'il eut appris la mort funeste et toute espouuantable de cét Apostat, il en congedia vne, et promit au Pere qui auoit soin de ces nouuelles plantes de se reconcilier entierement à l'Eglise. Les liens du sang et de la chair sont espouuantables, cette concubine de laquelle il a des enfans, le charma derechef, si bien qu'étant guery, car il estoit malade, il retomba dedans ses pieges ; dequoy les autres Sauuages furent si indignez qu'ils s'assemblerent pour auiser si on ne le banniroit point des Trois Riuieres : la conclusion fut qu'on luy prescriroit quelque temps pour se reconnoistre, et que si dans ces limites il ne se changeoit, on le contraindroit de s'esloigner ; il n'alla pas iusques au terme prefix, il delogea sans trompette de peur qu'on ne le chassast auec bruit.

La femme legitime de ce miserable Apostat, dont la mort a esté abominable deuant Dieu et deuant les hommes, se voyant mal traitée de son mary, le quitta pour remonter auec son beau Pere en son pays ; en chemin les Hiroquois s'étant iettez sur leur escoüade, emmenerent cette pauure miserable auec vne autre qui estoit de sa compagnie. Ces nouuelles estant apportées aux Trois Riuieres affligerent toute sa parenté, mais notamment vne femme Chrétienne : Ie ne pleure point sa captiuité, disoit-elle, ie ne regrette point son absence, mais ie ne me puis consoler sur la perte de son ame. Le Pere à qui elle racontoit ses ennuis, luy dit que c'estoit vne iuste punition, qu'elle auoit negligé les occasions de son salut. Il est vray, répond-elle, mais helas ! ses parens et notamment son mary, la iettoient dans ce malheur ; au reste, disoit-elle, i'ay vne ferme creance que Dieu luy fera misericorde, ie m'en vay luy demander pardon pour ses pechez, et afin que ma priere luy soit agreable, ie desire de me confesser et de me communier, ne m'as-tu pas enseigné que Dieu estoit tout-puissant ? quel mal y auroit-il de le prier qu'il la tirast des mains de ses ennemis ? pour moy ie presenteray tous les iours le chapelet de la Sainte Vierge à son Fils, ie le prieray à la saincte Messe d'exaucer mes prieres. Pour vous autres, qui estes bien plus puissans aupres de Dieu, demandez luy cette deliurance, et assurément vous l'aurez, ses prieres ne furent pas faites en vain, quelque temps apres on vit paroistre aux Trois Riuieres ces deux pauures captiues. Dieu sçait auec quelle ioye cette bonne Chrestienne les receut. Vne bande de Hurons allans en guerre, rencontrerent les ennemis qui tenoient ces deux pauures victimes dans leurs seps et dans leurs liens ; ils les poursuiuent si chaudement, qu'ils n'eurent pas le loisir de tuer leurs prisonnieres, deuant que de prendre la fuitte : les voila donc en liberté pour le corps, et bien-tost apres pour l'ame, pource que la plus aagée des deux se fit bien-tost instruire et baptiser, la plus ieune qui estoit femme de cét Apostast, ayant appris l'horrible mort de son mary, et se voyant hors de l'Enfer par les prieres de sa parente, fut si sensiblement touchée, qu'elle mene vne vie fort saincte et fort exemplaire ; les Hiroquois luy auoient écrasé les doigts entre deux pierres, et l'auoient si rudement traitée, qu'elle ne la fit pas longue apres son retour, mais elle donna des signes d'vne ame fort auancée à la vertu et si notables, qu'on l'eust prise pour vne personne consommée dans la pieté et dans la deuotion. La pluspart des Sauuages Chrestiens et Catechumenes, passerent vne grande partie de la nuict qu'elle mourut, aupres de son corps, faisans oraison, reïterans leurs chapelets et les autres prieres qu'on leur enseigne, les François aussi bien que les Sauuages honorerent auec affection sa sepulture. Ah ! Dieu que sa mort et sa sepulture

furent differentes de la mort et de la sepulture de son mary ! Le mary mourut d'vne mort enragée, et la femme mourut dans vne profonde paix. Le mary fut surpris, et sa femme se prepara de longue-main ; celuy-là n'eut iamais de connoissance, celle-cy ne perdit la parole ny la raison qu'au dernier souspir. Celuy-là mourut en reprouué, celle-cy en fille tres-obeïssante à l'Eglise, apres auoir receu tous ses Sacrements. Bref, elle fut enterrée auec toutes les prieres et toutes les ceremonies et tout l'honneur que le temps et le lieu et la commodité le pouuoient permettre, et son mary n'eut que la sepulture d'vn asne ; on le iette en cachette dans vn trou comme vne voirie, de peur qu'il n'empestast l'air de son corps, comme il l'auoit saly par ses vices et par son apostasie.

Ie ne puis douter, dit le Pere qui nous a donné ces remarques, que l'ame de cette femme ne soit au Ciel, en voicy vne grande et forte coniecture : comme ie luy demandois si elle ne craignoit point la mort : Point du tout, me répond-elle, mon cœur me rend témoignage que ie croy en Dieu, c'est ce qui me console et qui me fait esperer d'entrer bien-tost dedans les cieux. Si cela est, luy dis-ie, souuiens-toy dans cette maison de gloire et de plaisir, apres que tu auras remercié ton Seigneur et ton Dieu de t'auoir si amoureusement conuertie et de t'auoir logée dedans son Paradis, souuiens-toy de luy demander la conuersion de ta mere, prie-le qu'il luy donne de l'esprit et de l'amour pour la Foy. Ie n'y manqueray pas, repart-elle. Chose à la verité bien remarquable, peu de temps apres son trespas, sa mere est fortement touchée ; ie puis dire en verité que sa conuersion si subite a esté l'vn de mes plus grands étonnemens, cette femme deuint non seulement bonne Chrestienne, mais souple, docile et tres-feruente. Auant qu'elle se fust renduë à son Dieu, elle se gaussoit incessamment des prieres, c'estoit par apres tout son plaisir ; elle nous regardoit d'vn œil autant fauorable qu'elle auoit eu d'horreur et de nous et de nos paroles, sa famille à son exemple adore Iesus-Christ. On luy presenta vn parti assez auantageux pour vne sienne fille ; elle ne le voulut iamais accepter quoy qu'elle fust dans vne grande necessité, disant que Dieu ne seroit pas seruy dans ce mariage, puis que ce ieune homme n'auoit pas la fermeté d'vn Chrestien.

Vn nommé Bernard d'Apmangouy, estant tombé malade, fut fortement sollicité par ce miserable Apostast, nommé la Grenoüille, d'abandonner la Foy comme estant la cause de sa maladie et le plus puissant obstacle à sa guerison. Ta parole ne vaut rien, luy repliqua-il, celuy qui m'a donné premierement la vie me la peut rendre quand il luy plaira, il en est le maistre : qu'il me fasse selon son bon plaisir, ny la vie ny la mort ne feront pas que ie l'abandonne.

Vn autre, appellé Pierre Nanch8ak8sity, pressé par vne sienne tante de chanter vne chanson superstitieuse pour recouurer sa santé par l'entremise du Demon, luy respondit genereusement qu'il n'en feroit rien. Ouy, mais, repart-elle, tu ne gueriras iamais, c'est pour la troisiesme fois que tu es retombé dans ta maladie, ta creance ne te sçauroit guerir. Ta bouche, luy dit-il, est trop grande, les paroles en sortent trop facilement ; sçache que i'ayme mieux estre malade, que de fascher Dieu pour recouurer ma santé. Cette miserable femme, estant prise des Hiroquois, s'est desesperée, et ce ieune homme est mort bien-tost apres en vray Chrestien et en homme plein de courage.

Vn François, estant entré dans le bois, apperceut vne femme Sauuage à genoux sur la neige ; voyant qu'il n'estoit point découuert, il s'arreste pour espier ce qu'elle faisoit : il la vit le chapelet en main, les yeux au Ciel, dans vne posture extremement modeste, sans tourner la teste, ny d'vn costé ny d'autre, faisant sa priere auec vne attention tout extraordinaire ; elle s'estoit retirée au loin des cabanes pour agir et pour traiter auec son Dieu plus librement. Ce pauure homme en fut si touché, que s'en allant trouuer vn de nos Peres, il luy dit auec

vn sentiment plein de tendresse : Ne sommes nous point honteux, nous autres qui auons plus de connoissance que ces peuples, de mener vne vie si lasche et de nous comporter si froidement dans nos prieres ? cette bonne Chrestienne m'a fait vne grande leçon sans me voir et sans me parler. Vne bonne veufue Chrestienne, estant proche de la mort, laissa son fils à vne famille Françoise ; quelques-vns luy demandant la raison pourquoy elle ne le donnoit point à ceux de sa nation : Ie suis assurée, dit-elle, que mon fils sera Chrestien demeurant auec les François, c'est tout le bien que ie luy souhaitte. Le Pere qui l'alloit visiter en sa maladie, la voyant consolée dans les souffrances dont elle estoit remplie, fut sensiblement touché, entendant ces paroles sortir de sa bouche : Non ! non ie ne m'attriste pas de mes souffrances, mais bien de ce que i'ay fasché Dieu, il me regarde, il voit ce que i'endure, ie ne luy dy point qu'il prenne de bonnes pensées pour mon corps, mais bien qu'il ait pitié de mon ame ; quand le verray-ie ? quand sortiray-ie de cette vie ? Elle demanda plusieurs fois qu'on luy monstrast son cercueil, tant elle auoit peu d'apprehension de la mort, chose si rare parmy les Sauuages, qu'il n'est pas permis de nommer vn mort dans leurs cabanes. La Foy et la grace ont de puissans effets dans vn cœur fidele.

Les Onontchataronons, vulgairement appellez des François ceux de la nation d'Iroquet, qui furent instruits l'an passé à Montreal, sont descendus cette année aux Trois Riuieres ; ie feray mention de deux ou trois, qui en verité ont donné de grandes marques de leur salut et de leur predestination. Iean Baptiste Manit8nag8y, baptisé l'année precedente à Montreal, a continué sa ferueur dans les Trois Riuieres ; il n'entroit iamais dans nos maisons et iamais nous ne visitions sa cabane, qu'on ne vist la ioye s'épanoüir dessus son visage. Vous êtes veritablement nos Peres, nous disoit-il, vne mere n'ayme pas ses enfans, c'est vous autres qui nous aymez ; mais ie vous assure que ie vous ayme aussi fort tendrement ; sçachez que par tout où vous estes, c'est-là mon pays et ma bourgade, et qu'aussi-tost que ie suis absent de vous autres il me semble que ie suis dans vn pays estranger. Quand ie suis dans les bois et que vous ne paroissez point, ie dy, ie suis égaré, il faut que ie cherche mon chemin, et mon cœur regarde tousiours du costé de la maison de priere. Il proferoit ces paroles auec vne naïfueté et vne candeur qui ne ressentoit rien du Barbare. D'où vient, disoit-il, que vous me permettez bien de vous proposer mes petits besoins, et que iamais vous ne me demandez rien ? ie vous veux prier de deux choses : nous voila prests de partir pour nostre grande chasse, donnez-moy vn catalogue des iours de Festes, afin que nous les gardions dans les bois, et vn peu de sel pour vous conseruer des langues d'Orignac. Garde-les pour toy et pour ta famille, luy dismes nous. Hé ! qui meritera mieux de les manger, respondit-il, que ceux qui connoissent Dieu ? Au reste si ie sçauois le massinahigan (c'est à dire si ie sçauois écrire), ie remplirois vn grand papier des fautes que ie feray, i'escrirois aussi tous les deffauts de mes gens, pour vous en rendre compte ; ie ne crains rien, ie reprendray publiquement tous ceux qui feront quelque chose contre Dieu. Ce bon Neophyte auoit vne femme et vne belle mere, qui correspondoient sainctement à sa deuotion.

Ta8chkaron, l'vn des Capitaines de cette nation d'Iroquet, ne manqua pas d'instruction à Montreal ; mais son orgueil l'empescha de se rendre aux veritez qu'il connoissoit et qu'il approuuoit. Estant tombé malade aux Trois Riuieres, il fut fortement touché ; il demanda le Baptesme, qui luy fut accordé. Ce Sacrement, receu non à la legere, mais apres vne solide instruction, le changea de telle façon qu'on ne le connoissoit plus : on ne vit iamais Sauuage plus desinteressé, il deuint souple et humble et maniable comme vn enfant. Estant allé dans les bois pour chercher leur grande prouision de viande, il fut accompagné d'vn homme qui à sa con-

sideration auoit quitté l'vne de ses deux femmes. A peine auoient-ils commencé leur chasse, que cette seconde femme reuint trouuer son mary. Iean Ta8chkaron (c'est le nom qui luy fut donné au baptesme) ne l'eut pas si tost apperceuë, qu'il plie son bagage, se leue et s'en vient trouuer le Pere qui l'auoit baptisé, pour luy donner aduis de ce qui se passoit. Ie ne veux point, dit-il, demeurer auec vn homme qui fasche Dieu. Oüy, mais, dit le Pere, ne pourrois-tu pas bien les separer? peut-estre que la pauureté contraint cette femme de rechercher son mary. Ie tascheray, respond-il, d'en venir à bout, et ie la nourriray plustost moy-mesme, pour l'éloigner de l'occasion d'offenser Dieu. C'est ce qu'il fit auec vne charité vrayement Chrestienne. Il conserua son zele pour la Foy, iusques au dernier souspir, comme nous remarquerons en son lieu.

Vn sien parent, nommé Ouechinkinaganich, l'vn des plus mauuais naturels que i'aye point veu, s'estant bandé contre la Foy, se fit peu apres instruire, mais son inconstance le ietta dans la reuolte. La Foy, qui auoit ietté quelques racines dans son ame, commença petit à petit à s'estendre, et ce d'autant plus facilement que la maladie l'ayant terrassé, l'approchoit des feux dont il auoit peur. Vn iour le Pere, qui ne cherchoit que l'occasion de le sauuer, l'estant allé voir auec vn Chirurgien, celuy-cy touchant le poux du malade, luy dit : Tu n'as plus de vie, tu mourras bien-tost. A ces paroles (ô changement de la droite du tres-haut), cét homme commence à pleurer et se lamenter : Quoy, disoit-il, ie mourray bien-tost, et ie ne suis pas baptisé, helas ! où ira ma pauure ame ? ie croy, mon Pere, ie croy c'est tout de bon, pourquoy ne me baptises-tu pas ? que veux-tu de moy ? ie suis marry du passé, ie deteste mes offenses, ne me laisse point sortir de cette vie sans baptesme. Il dit cela d'vn tel accent que le Pere ne le pût éconduire, il luy confere ce Sacrement de lumiere, qui luy donna tant de ioye, qu'elle reiaillissoit dessus sa face. Il demeura en repos, ioüissant d'vne profonde paix ; il passa la nuict dans les loüanges de Dieu, et le matin son ame purifiée dans le sang de l'agneau, les alla entonner auec les Chœurs des Anges et des bien-heureux.

La diuersité des nations qui se rassemblent aux Trois Riuieres, causoit toutes les années ie ne sçay quelle confusion qui donnoit d'estranges peines à ceux qui instruisent les Sauuages ; il n'est pas croyable combien ces peuples si differens se sont bien accordez sur la fin de l'Automne et vne grande partie de l'Hyuer, cela ietta tous nos François dans vn profond estonnement. Dieu, qui preuoyoit leur massacre, les auoit mis dans ces dispositions toutes extraordinaires, pour ne les appeller miraculeuses, deuant qu'ils se fussent iettez dedans les bois pour faire leur grande chasse. Voicy l'ordre qu'ils auoient mis à leurs petites affaires.

Ils auoient nommé Simon Piescaret pour maintenir la paix entre les François et les Sauuages, entre les Hurons et les Algonquins qui se rencontroient auec eux ; ils luy donnerent charge de punir les delinquans et nommement ceux qui commettroient quelque deffaut contre la Religion ; c'est merueille comme il s'acquittoit fidelement de son office.

Bernard d'Apmang8y, estoit constitué pour prendre garde si tout le monde se trouuoit aux prieres publiques, soit dans l'Eglise, soit dans leurs cabanes, et pour veiller sur ceux qui commettroient quelque indecence en ce temps sacré. Quoy qu'il ne fust pas du nombre des anciens, sa Foy et sa vaillance luy donnoient la hardiesse de tenir les plus huppez dans leur deuoir. Ils dresserent vne cabane tout expres pour instruire à diuerses bandes les hommes Chrestiens, et puis les femmes, et ensuitte ceux qui n'estoient pas encore baptisez. Le commencement de leur chasse d'Hyuer fut plein de benediction, et du costé du Ciel et du costé de la terre. Les iugemens de Dieu sont des abismes. Nous auons veu par cy-deuant les fruits de ces grandes dispositions cueillis par celuy à qui cette vigne appartenoit, mais par des mains perfides et desloyales :

ainsi qu'il a plu à Dieu, ainsi est-il arriué, son sainct nom soit à iamais beni.

CHAPITRE XIV.

De la priere et de la mort d'vn Hiroquois, et de quelques autres remarques qui n'ont pû trouuer place sous les Chapitres precedens.

Les Hiroquois paroissans en diuers endroits sur les riues de nostre grand fleuue, vne escoüade de François et de Sauuages entreprit de leur donner la chasse. Il est vray qu'il est tres-difficile de ioindre ces Barbares, pource qu'ils sont toûiours aux aguets sur des pointes ou sur des caps releuez, descouurans de loin les vaisseaux et leurs Nochers pour les surprendre ou pour les combattre s'ils sont en petit nombre; que si leurs forces sont inegales, ils se tiennent cachez dans les bois sans se produire sinon par brauades lors qu'ils voyent bien que leurs iambes leur donnent l'auantage par dessus nos armes ; mais le temps viendra que les François, aguerris à la façon des Americains, troueront bien le moyen d'arrester ces coureurs.

Il n'y a pas long-temps qu'vne vingtaine de ces anthropophages donnans la chasse à quelques-vns de nos canots, vne chalouppe de nostre escoüade vint fondre sur eux, et les contraignit de gagner la terre, mais non pas de lascher pied et de s'enfuir. S'estans mis à l'abry de leurs canots, ils font vne descharge de leurs arquebuses fort à propos, et pendant que nos François cherchoient vn lieu auantageux pour descendre, ces barbares dresserent vn petit fort de bois en quatre momens, dans lequel ils se renferment auec resolution de bien combattre ; on les attaque vaillamment, mais en verité ils soustindrent le choc auec vn courage et vne dexterité non attenduë : mais au bout du compte, se croyans trop foibles pour resister aux assauts qu'ils deuoient attendre le iour suiuant, ils demanderent qu'on ne tirast point de part ny d'autre pendant la nuit, et cependant ils euaderent à la sourdine deuant la pointe du iour ; le Soleil paroissant, nos gens ne trouuerent plus d'ennemis à combattre. On cherche aux enuirons de leur redoute. Vn ieune François, plus rempli de courage qu'il n'a de corps, les voulant suiure à la piste, en trouua vn caché dans le creux d'vn arbre : on le tire de ce sepulchre pour luy en donner vn autre ; on l'interroge, il dit qu'il se pouuoit sauuer aussi bien que les autres, mais que son frere ayant esté blessé, il s'estoit caché pour le secourir ; qu'il y auoit sept Hiroquois fort blessez, et qu'il croit que deux ont esté tuez sur la place. On n'a point veu leurs corps, peut estre qu'ils les ont emportez pour les brusler selon leur coustume : on trouua dans leur reduit quelques arquebuses bien plus fortes et bien plus longues que les nostres. Deux Sauuages de nostre escoüade furent tuez, six François blessez, dont l'vn est mort quelque temps apres ; on les conduisit à l'Hostel-Dieu de Kebec, qui soulage extremement la Colonie Françoise et Sauuage ; ils ont esté pansez et soulagez fort soigneusement. Ceux qui ont mis les armes en main à ces Barbares meriteroient le chastiment deu à tous les crimes que l'auarice des vns et la furie des autres ont enfantez.

Ce pauure prisonnier fut mené premierement aux Trois Riuieres, et de là il fut conduit à Kebec pour estre liuré à Monsieur le Gouuerneur, qui le donna quelques iours apres à vn Capitaine Sauuage, auec ordre de ne le point tourmenter si long-temps qu'ils ont accoustumé, ny de ne le point mettre dans vne sale nudité, ny d'en faire curée comme des chiens. Ce pauure homme fut conduit à Sillery, le seiziesme Octobre de cette année 1647. On auoit desia commencé de l'instruire, afin qu'il mourust Chrestien. On le fit entrer dans nostre petite maison ; on luy represente fortement les supplices

et les recompenses de l'autre vie, la bonté d'vn Dieu qui a donné son Fils pour sauuer les hommes, et qu'en vertu de son sang il peut estre laué de ses crimes et entrer au Ciel. Il faut confesser que l'esprit de Iesus-Christ souffle où il luy plaist : ce pauure homme nous estonna tous, il donna de grands témoignages de sa creance, il demanda pardon à Dieu de ses offenses : Oüy ie croy, disoit-il, ie veux aller au Ciel, ie suis marry d'auoir fasché celuy qui a tout fait : Ies8s, pardonne moy, Ies8s, pardonne moy, disoit-il en sa langue. Ne doutez point, adioutoit-il, que ie ne croie de tout mon cœur ce que vous m'enseignez ; et puis qu'à vostre dire nous deuons tous paroistre deuant Dieu, reprochez-moy pour lors ma perfidie, si mon cœur n'a pas maintenant la creance que ma bouche vous fait paroistre. Ces belles dispositions attendrirent tous ceux qui estoient proches ; on le baptisa et on luy fit porter le nom du Pere Isaac Iogues, que luy mesme auoit tué, comme on a dit.

Incontinent qu'il fut baptisé, on le liura entre les mains du Capitaine Sauuage, à qui Monsieur le Gouuerneur l'auoit donné pour en tirer Iustice. Ce pauure homme, dans l'effort de ses tourmens, s'escria plusieurs fois : Ies8s, Ies8s, il ne donna aucune iniure à ceux qui le tourmentoient. C'est la coustume de ces miserables nations de faire chanter les prisonniers dans leurs supplices : celuy-cy n'vsa d'aucune brauade ny d'aucune menace ; il ne dit que ce peu de mots dans sa chanson : Antaïok, c'est le nom en Sauuage du François qui le prit, Antaïok est cause que ie vay au Ciel, i'en suis bien ayse.

Or deuant que cette victime fut conduite au sacrifice, on l'interrogea sur diuers points, dont voicy ses responses. Le Pere Isaac Iogues, dit-il, n'a point esté tué par le commun consentement des trois bourgades Hiroquoises, il n'a point esté battu ny despoüillé, mais simplement assommé. Ie diray en passant sur cét article, que nous adioustons plus de Foy aux lettres enuoyées par les Hollandois, qu'aux paroles de ce prisonnier, pource qu'on a de grandes coniectures que c'est luy mesme qui a tué le Pere, d'autant qu'vn Huron qui s'est sauué de ce pays-là, l'ayant veu entre les mains des François, luy dit : Camarade, que peux-tu attendre de ceux qui t'ont pris, ayant mal-heureusement assommé vne personne qu'ils aimoient ? De plus l'interprete luy demandant, comme s'appelloit celuy qui auoit massacré le compagnon du Pere, il le nomma sans delay ; mais quand on luy demanda le nom de celuy qui auoit osté la vie au Pere, il baissa la teste sans rien dire. On le pressa deux iours durant sans qu'il ouurît la bouche, enfin il profera le nom d'vn Hiroquois. Il adiousta que cette bonne femme, que le Pere Isaac Iogues appelloit sa tante, et de laquelle il auoit receu quelques secours, dit aux meurtriers : C'est moy-mesme que vous tuez ; que diront les deux autres bourgades, que vous n'auez point consultées sur cette mort si subite et si precipitée ?

On luy demanda qu'estoient deuenus les deux François qui auoient esté pris à Montreal ? il répondit qu'ils n'auoient point paru dans leur pays, et que leur cheuelures seulement y auoient esté apportées, il nomma les Hiroquois qui les auoient pris et massacrez. Il dit en outre que trois Hurons auoient esté pris à Montreal, et qu'on leur auoit donné la vie ; que deux s'estoient sauuez et que le troisiesme auoit dit à ses deux compagnons qui le vouloient emmener : I'ayme trop ma mere, elle m'a sauué la vie, ie ne la puis quitter. C'estoit vne femme Hiroquoise à qui on l'auoit donné en la place de ses enfans et de ses parents tuez en guerre. Ce qui suit n'a point d'autre liayson que celle que la plume et le papier me donnent.

Pendant la premiere guerre des Hiroquois, il y auoit dans Montreal vne chienne, qui iamais ne manquoit d'aller tous les iours à la découuerte, conduisant ses petits auec soy, et si quelqu'vn d'eux faisoit le retif, elle le mordoit pour le faire marcher ; bien d'auantage, si quelqu'vn retournoit au milieu de sa course, elle se iettoit dessus luy à son

retour comme par chastiment. Au reste si elle éuentoit dans la découuerte quelques Hiroquois, elle tournoit court, tirant droit à la maison en aboyant et donnant à connoistre, que l'ennemy n'estoit pas loin. Son attrait naturel estoit la chasse aux écurieux ; mais sa constance à faire la ronde tous les iours aussi fidelement que des hommes, commençant tantost d'vn costé, tantost de l'autre, sa perseuerance à conduire ses petits et à les punir, quand ils manquoient de suiure, sa fidelité à tourner court, quand l'odeur des ennemis frappoit son odorat, donnoit de l'étonnement.

La crainte des ennemis a esloigné cette année les Sauuages de Montreal ; il ne s'y est trouué que six Hurons, dont les trois ont esté pris par les Agneronons, le quatriesme s'est perdu, les deux autres l'ont eschappé belle. Ces bonnes gens ne sçauroient s'empescher d'aller à la chasse, aussi faut-il confesser que c'est leur plaisir et leur vie. S'estans écartez quelques lieuës de l'habitation, vn François qui les accompagnoit, les aydant à bastir leur cabane, en blessa vn d'vn grand coup de hache qu'il déchargea par mesgarde sur sa main ; les voila tous trois bien estonnez, ils enueloppent la playe le mieux qu'ils peuuent, tirans au plus tost vers l'habitation pour faire panser ce pauure homme, lequel sentant que la nature se vouloit plaindre pour la grande douleur qu'il souffroit, s'animoit auec ces paroles : Comment, me pourrois-ie bien plaindre d'vn coup que Dieu m'a donné, puis qu'vne vanité me feroit chanter au milieu des feux, si i'estois pris de mes ennemis ? Comme ils s'auançoient vers la maison, ils trouuerent sur la neige vne piste fraischement battuë par vne trouppe d'Hiroquois, qui venoient à la chasse des hommes à Montreal : Ah ! ie voy bien maintenant, dit ce pauure blessé, que ce coup est vn coup de la bonté de Dieu, ce n'est point vn accident, sa bonté m'a fait perdre vne main pour nous sauuer la vie à tous trois ; il est vray que nous ne sommes pas encore en asseurance, nous pouuons rencontrer l'ennemy dont nous auons veu les vestiges et les pistes, mon seul regret est que ie ne me suis point confessé il y a longtemps. Son compagnon s'attristoit bien dauantage : Que deuiendray-ie, disoit-il, moy qui ne suis pas encore baptisé ? Nostre Seigneur les preserua de mauuais rencontre. Ce pauure homme, quoy qu'assez courageux d'ailleurs, ne pouuoit souffrir la main du Chirurgien, qui en verité luy faisoit de la douleur, car la playe estoit grande, et en vn lieu bien sensible ; on luy reprocha qu'il n'auoit point de cœur : Mon bras, disoit-il, n'a point d'esprit, il se retire quand il sent la douleur, n'en faites vous pas de mesme vous autres dans vos tourmens ? L'interprete luy repliqua qn'on lioit en France ceux qui ne pouuoient souffrir la cure de leurs blessures : Hé bien, disoit-il, puisque ie suis parmy les François, il faut m'accommoder à la Françoise, liez moy et me faites garder vos coustumes. En effet, on le saisit si bien, qu'il ne pouuoit plus remuer, ny sa main, ny son bras ; iamais ce bon homme ne s'en fascha, s'imaginant qu'il se falloit accommoder aux façons de faire des François, puis qu'il demeuroit auec eux ; il endura plusieurs iours cette cure assez rude, sans donner aucun signe d'impatience.

Son camarade, ne se pouuant tenir en repos, se déroba pour aller tuer quelques castors ou quelques outardes. Approchant d'vn petit estang, il vit leuer quantité de gibier tout effaré ; il se douta bien qu'il estoit battu de quelques chasseurs. S'estant glissé dans des joncs, il entendit des cris où des chants d'oyseaux qui se respondoient les vns aux autres ; la peur le saisit, car c'est la coustume des Hiroquois et des autres Sauuages de s'entr'appeller les vns les autres par des cris de chahuans pendant la nuict, et par le gazoüillis de quelques autres oyseaux pendant le iour. S'auançant vn petit dauantage, il apperceut 7. ou 8. Hiroquois l'arquebuse sur l'épaule, chassans sur les riues de cét estang ; il se recommanda à Dieu, et si tost qu'ils eurent pris vne route, il se iette à l'opposite pour se mettre en lieu

d'asseurance. La chasse aux bestes est bien souuent vne passion, mais la chasse aux hommes est vne rage parmy ces Barbares.

Ce Huron dont ie viens de parler est l'vne des plus belles et des plus agreables humeurs qu'on sçauroit rencontrer, il se met en toutes les postures du monde pour agreer à ses hostes : il fait le soldat, le laboureur, l'artisan, auec vne si grande naifueté, qu'il estoit la recreation de tous les François, et bien souuent quand ils se rient de luy, il les gausse si adroitement qu'ils ne s'en sçauroient fascher.

CHAPITRE XV.

De l'habitation de Miskou.

L'Isle de Miskou a enuiron 7. lieuës de tour, elle est située dans le grand Golfe de sainct Laurens, par les 48. d. de latitude et par les trois cents sept de longitude ; le sol n'en est pas bon, les eaux n'y sont pas saines, les bois n'y sont ny si grands, ny si beaux qu'en la terre ferme ; elle abonde en perdrix et en lievres ; il y auoit autrefois des Eslans, mais on les a tous exterminez. Il semble qu'elle ne soit considerable que pour le trafic des peaux d'Eslans, qu'on tire en quantité des Sauuages qui habitent trois grandes bayes du continent assez peu esloignées de cette Isle. La pesche y est riche, les mouluës s'y rencontrent en abondance ; on en charge tous les ans, comme aussi dans les havres voisins, plusieurs nauires qui les portent en France, en Portugal, en Italie et en plusieurs autres endroits.

On commença l'an 1635. d'y dresser vne habitation ; les Peres Charles Turgis et Charles du Marché, y furent enuoyez pour administrer les Sacremens à vingt-trois François qui en deuoient ietter les fondements, et pour remarquer les esperances qu'on pourroit auoir de la conuersion des Sauuages. Les souffrances furent quasi l'vnique occupation de tous ces pauures gens ; la maladie les terrassa, et la mort en enleua vne grande partie. Le Pere du Marché fut contraint de repasser en France ; le Pere Turgis resista quelque temps, consolant son petit bercail, escoutant les vns de confession, fortifians les autres par les Sacremens de l'Eucharistie et de l'Extreme-Onction, enterrant ceux que la mort esgorgeoit. Mais enfin le trauail et le mauuais air qu'il prenoit aupres de ces pauures languissans, le ietta par terre aussi bien que les autres ; si fallut-il combattre iusqu'au dernier soûpir, il se fait porter vers les malades et aupres des mourans, il les anime et les fortifie, il les encourage, et apres auoir enterré le Capitaine, le Commis et le Chirurgien, en vn mot tous les Officiers et 8. ou 9. autres personnes de trauail, il y mourut luy-mesme, ne laissant plus qu'vn malade à la mort, qu'il disposa sainctement à ce passage deuant que de rendre l'esprit.

Le Pere Iacques de la Place et le Pere Nicolas Gondoin, enuoyez l'année suiuante en ces quartiers-là, à dessein de faire vne mission au Continent où se retire vne partie des Sauuages, trouuerent l'habitation des François toute desolée ; il n'y restoit que neuf personnes de vingt-trois, et encore si foibles qu'il leur fallut demeurer là pour les secourir. On nous a raconté que quelques Sauuages, touchez de compassion, tiroient les corps morts de leurs lits pour leur donner sepulture, les François n'ayans par la force de le faire. D'autres plus meschans et plus barbares, voyant tout le monde abattu, voulurent piller le magasin ; mais l'effort et l'adresse des reschappez, qui auoient plus de mine, comme on dit, que de jeu, les en empescherent. Or quoy qu'il en soit de la cause de ces maladies, il n'y a pas long-temps qu'elles sont bannies de cette Isle. Le Pere Gondoin fut contraint de la quitter ; le Pere Claude Quentin y perdit la santé qu'il vint chercher à Kebec, apres auoir enseuely vn ieune garçon qui l'assistoit ; le Pere Iean Dolbeau y deuint perclus de tous

ses membres, et comme on le reportoit en France pour trouuer vn air plus doux, il rencontra en chemin le Paradis, le feu s'estant pris dans les poudres du vaisseau qui le portoit, l'enuoya dans le Ciel.

L'an 1643. le Pere Martin Lyonne, allant aux Hurons passa par Miskou, et s'y arresta voyant que le Pere André Richard demeuroit seul, par le depart de son compagnon deuenu paralytique. Ce bon Pere suiuit bien-tost les traces et les vestiges des autres, il tomba malade l'année suiuante au mois de May, et ne fut guery qu'au mois de Septembre. On le voulut renuoyer en France, pour n'estre pas à l'espreuue de cét air assez rude, et pour crainte que l'Hyuer suiuant ne l'emportast ; mais ayant tesmoigné beaucoup de resolution pour mourir en Canada, il y demeura, et a ioüy du depuis d'vne parfaite santé, qu'il a employée à l'assistance spirituelle des François, et à la conuersion des Sauuages ; il semble auoir enseuely les maladies, car depuis ce temps-là elles n'ont point paru dans Miskou.

Le P. André Richard, s'estant trouué le plus fort de tous les Peres de nostre Compagnie enuoyez dans ce pays de croix, s'appliqua fortement à l'étude de la langue des Sauuages, il les frequenta, les suiuit, et leur tesmoigna tant de bonne volonté, qu'ils le prirent en affection. Le Pere Lyonne l'a puissamment secondé, le Pere de la Place s'estant joint auec eux, a pris sa part du trauail, et tous trois ont ietté les fondemens d'vne petite Eglise, que nostre Seigneur benira s'il luy plaist.

Monsieur l'Abbé de la Magdelaine, Chantre de la Saincte Chapelle de Paris, porté d'vn zele veritablement Chrestien, voulant cooperer à la conuersion des Sauuages, donna les moyens à ces bons Peres de bastir vne habitation en la Baye des Chaleurs dans le Port de Nipigig8it, où il les a fortement secourus auec Messieurs de la Compagnie de Miskou. Deuant que cette habitation fust en estat, les Peres y voulurent habiter pour secourir les Sauuages, qui se retirent plus ordinairement en cet endroit. Les neiges n'estant pas assez profondes pendant l'Hyuer de l'an 1644. pour arrester les bestes sauuages, vne partie de ces pauures gens mouroient de faim ; trois cabanes composées de vingt-cinq personnes se vint ietter entre leurs bras, il fallut espargner sur leur petite prouision dequoy soulager la famine de tant de monde. Ils ont depuis dressé de petites maisons à la Françoise, pour loger quelque familles instruites et baptisées par leurs soings et par leur diligence. Il semble que nostre Seigneur veuille traiter ces pauures peuples d'vne façon plus douce, que ceux des nations plus hautes : car non seulement ils ne sont point tombez en aucune affliction, depuis qu'ils ont receu la Foy, mais au contraire vous diriez qu'ils soient benis du Ciel et de la terre ; leur chasse et leur santé s'est augmentée, disent-ils, depuis leur conuersion, en sorte que les Payens s'en sont mesme étonnez, et plusieurs ont demandé le baptesme cette année ; mais on s'est contenté de l'accorder à cinq familles qui ont grossi le nombre de ces bons Neophytes. Leur changement fort notable, a donné de l'estonnement à nos François, qui n'attendoient pas si tost vn coup si puissant de la main de Dieu.

Les afflictions neantmoins ont eu leurs bons effets, elles ont amené à Iesus-Christ le chef de l'vne de ces familles : il auoit presté l'oreille à la voix des Peres qui publient sa Doctrine, mais il ne pouuoit se resoudre de l'embrasser ; enfin les croix l'ont emporté malgré ses resistances. Il tint vn iour ce discours en leur presence : Il y a quelques années qu'vne maladie contagieuse affligeant nostre pauure pays, i'en fus frappé auec plusieurs autres qui en moururent ; me voyant en danger, i'eus recours à Dieu : ie le priay de tout mon cœur de me rendre la vie, faisant vn bon propos de poursuiure mon baptême ; il me guerit, mais bien-tost apres ie m'oubliay de luy, non pas luy de moy, car pour me réueiller, il me ietta dans vn autre danger. Comme ie poursuiuois vn Eslan, ce grand animal se sentant

frappé de mon espée que ie luy darday, se tourne vers moy si promptement que ie ne pûs éuiter sa colere, m'ayant donné vn grand coup de l'vn de ses pieds de deuant, il me terrassa et me laissa pour mort : mes camarades suruenans bien étonnez, deploroient ma misere; reuenu à moy, i'ay recours vne autre fois à celuy qui m'auoit desia guery, il me resuscite encore contre l'esperance de ceux qui ne pensoient qu'à mon tombeau ; ie rentre dans mes premieres resolutions, mais la vertu me semblant trop fascheuse, et l'obeyssance aux commandemens de Dieu vn peu rude, ie ne les garday pas, ma santé me fit perdre les pensées du baptesme. Mais enfin ie n'ay pû resister au plus fort ; il m'a remis cét Hyuer au point d'où il m'auoit tiré, c'est à dire à deux doigts de la mort ; me voyant dans cette extremité, i'ay ressenty de grands regrets de mes desloyautez, ie luy ay demandé pardon, i'ay protesté que ie ne serois plus retif, il m'a resuscité pour la troisiesme fois : c'en est fait, ie luy veux obeyr ; c'est pour ce suiet que vous me voyez aupres de vous, ie n'en partiray point que mes peschez ne soient lauez dans le sang de Iesus-Christ. Il a si bien frappé à la porte, qu'elle luy a esté ouuerte ; on l'a fait Chrestien auec sa mere, auec ses freres et ses sœurs.

Vn Sorcier, voulant espouuanter vn Chrestien, luy dit : I'ay appris de mon Demon, que l'Hyuer prochain ta famille doit tomber dans vne horrible calamité, que ton petit fils mourra bien-tost, qu'il n'y a plus de chasse pour toy, et que tu vas estre miserable ; si tu veux neantmoins obeyr à mes paroles, ie detourneray ce malheur de dessus ta teste : donne moy les images que tu gardes et vne bouteille de vin, et le Demon ne te fera aucun mal. Le Chrestien luy répondit en se moquant de ses songes : I'appartiens à Dieu, que ie viue ou que ie meure, ie suis à luy, ie luy ay desia donné mes enfans, il les peut prendre quand il voudra, c'est vn bonheur pour moy, qu'ils me deuancent en Paradis, ie ne crains point ton Demon. Il est vray que son fils tomba malade bien-tost apres, et comme quelques personnes le pressoient d'obeyr au Sorcier: Ie n'en feray rien, respondit-il, qu'on porte mon fils aux Peres, et qu'ils prient Dieu pour luy, voila mon vnique recours. Sa femme l'apporta de quatre grandes lieuës loing, partie sur ses épaules, partie le traisnant sur la neige, elle se confessa et communia le iour de la Purification de la Vierge, et le lendemain remporta son petit fils sain et gaillard, Nostre Seigneur recompensant la foy de la mere par cette guerison, et la constance du Pere par vne bonne chasse pendant l'Hyuer. Le Sorcier au contraire tomba dans la pauureté et dans la disette, son arme luy creua dans ses mains, il fit peu de chasse, durant l'Hyuer et l'Esté suiuant, il fut contraint de quitter le pays pource que quelques-vns le soupçonnans d'auoir fait mourir leurs parens, le cherchoient à mort.

Deux Sauuages Chrestiens, estant partis la veille de Noël de leur cabane, pour se trouuer à la Messe de minuit en la Chapelle des Peres, esloignée de trois lieuës, rencontrerent en chemin la piste d'vn grand Ours, la famine commençoit desia dans leur cabane, et Dieu sembloit leur donner le meilleur de tous les mets dont ils font estat, car l'Ours dans leur estime passe tous les autres animaux ; ils s'arresterent vn petit pour consulter si leur deuotion l'emporteroit par dessus leur misere, veu mesmement que la neige qui tomboit pour lors les menaçoit de cacher ces vestiges : Il n'importe, dirent-ils, allons prier Dieu, c'est luy qui nous a descouuert la piste de cette beste, c'est luy qui nous la donne, il veut que nous en mangions. En effet, dit l'autre, nous pourrons bien apres poursuiure cét Ours ou quelque autre que Dieu nous peut enuoyer, mais nous ne sçaurions recouurer la feste de la naissance de Iesus, quand cette nuit sera passée. Ils s'en viennent à l'Eglise, ils s'acquittent de leur deuoir, se confessent et se communient auec beaucoup de pieté et sans precipitation, et puis auec la permission du Pere, ils reprirent leur route. Ils n'estoient pas loin qu'ils descouurent

vne autrefois la piste de cét Ours, ils la suiuent et rencontrent l'animal, ils le tuent et le font manger à leur famille, se confirmans de plus en plus en la prouidence paternelle de leur Sauueur Iesus ; car ainsi l'appellent-ils.

Vn ieune Chrestien, se voyant malheureux à la chasse, rentre dans soy-mesme : D'où me vient, faisoit-il à part soy, cette disgrace ? asseurement i'ay fasché Dieu. Il s'examine, va trouuer les Peres à leur habitation à vingt lieuës de sa cabane, il se confesse auec beaucoup de regret de ses offenses, il s'en retourne chez luy, il rencontre en chemin trois Eslans, il les poursuit, il les attrape et les met à mort, benissant Dieu de luy auoir ouuert les yeux par vne si aimable disgrace.

Vn Catechumene, ayant receu vn affront tres-sensible de l'vn de ses compatriotes, couuoit ie ne sçay quelle rancune dans son cœur, ne cherchant que l'occasion de s'en venger, et comme il estoit de consideration, il ne manquoit de boute-feux et de gens qui luy offroient leur seruice contre son ennemy. Il en descouurit quelque chose au Pere qui l'instruisoit; le Pere prenant occasion de ces paroles du *Pater*, pardonnez nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez, l'aduertit serieusement que Iesus defendoit la vengeance, qu'il chastioit rigoureusement ceux qui ne vouloient point pardonnner, et que s'il aspiroit au baptesme il deuoit regarder son ennemy comme son frere. Cét homme, admirant la beauté de cette Doctrine, la receut et la pratiqua : car si tost qu'il fut baptisé, non seulement il pardonna cette iniure, mais il promit en outre d'aimer et de proteger comme son frere celuy qui l'auoit offensé, priant le Pere de l'en asseurer de sa part.

Vne femme Chrestienne, se trouuant en la compagnie de quelques Payens, fut gaussée et mocquée sur ses deuotions ; son mary, quoy qu'enfant de l'Eglise, ne pouuant supporter ces risées, luy dit qu'elle estoit trop ardente, qu'elle deuoit moderer son zele pour ne donner suiet à ceux qui auoient de trop grands yeux, d'auoir aussi vne trop grande bouche. Ie veux croire, dit-elle, non à demy, mais entierement, ie ne me démentiray iamais d'vn seul point de la Foy que i'ay receuë de Dieu ; on a beau se rire, on a beau se gausser, rien ne m'estonne, ie suis Chrestienne. Son mary fort consolé, luy dit : Ie t'en aime dauantage, aye bon courage, ne quitte point le chemin où tu es entrée.

Cette bonne ame, pressée par ses amis de manger de la viande és iours deffendus à ceux qui ont quelque autre nourriture raisonnable, respondit que la faim ne luy donnoit pas tant de peine, que l'obeyssance aux ordres de l'Eglise luy donnoit de consolation, et comme vn de nos Peres l'aduertissoit de l'intention de l'Eglise sur ce commandement, elle luy respondit : Ie le sçauois bien, mais il me sembloit que Iesus me disoit en mon cœur : Tiens bon, tu n'en mourras pas et tu n'en seras pas mesme incommodée. En effet elle se porta tousiours fort bien, elle est infatigable au trauail.

Vne femme, estant en trauail d'enfant, et se voyant en danger de mort, eut recours à nostre Seigneur, demandant non la vie, mais le baptesme pour son enfant. Les femmes qui l'assistoient, ne croyans pas qu'elle en deust réchapper, en donnent aduis aux Peres, qui luy enuoyerent vne saincte Relique : cette femme Chrestienne, l'ayant receuë au milieu de ses grandes souffrances auec beaucoup de foy, se deliura d'vn enfant qui eut assez de vie pour receuoir le Baptesme, et assez de bonheur pour passer du sein de sa mere au sein de la gloire. Ses parents et ses voisines s'affligeans aupres d'elle, sur le trespas de ce petit Ange, elle leur dit, qu'il n'estoit pas temps de pleurer, mais de se resioüir, et qu'elle sentoit vne consolation au fond de son ame, de ce qu'elle auoit vn enfant au Ciel : I'ay demandé, disoit-elle, son Baptesme à Iesus son Sauueur et le mien, il me l'a accordé, n'est-ce pas le suiet d'vne ioye et d'vn contentement bien aymable ?

Pour conclusion, les Peres de cette Mission qui ne baptisoient les Sauuages

és premieres années que dans la necessité, commençans depuis trois ans à voir vn fruit plus ample de leurs petits trauaux, par la conuersion de plusieurs familles de Barbares, qui faisoient publique profession de nostre saincte Foy, et que leur nouuelle Eglise auoit esté depuis trois mois accruë du nombre de quarante Sauuages baptisez solemnellement, furent obligez de monter à Kebec pour y conferer auec le Superieur de toutes nos Missions ; lequel, ayant appris l'estat de cette nouuelle Chrestienté, et le desir ardent qu'auoient plusieurs Sauuages suffisamment instruits de nos saincts Mysteres pour receuoir le Baptesme, renuoya au mois de Septembre, les Peres Iacques de la Place et André Richard pour les contenter, et Hyuerner auec eux, mais ils ont esté obligez de repasser en France faute de barque, pour les transporter de l'Isle Percée, où estoit anchré le nauire qui les portoit, iusqu'à leur nouuelle habitation, bastie parmy les Sauuages de la Baye des Chaleurs. Dieu donnera à cette nouuelle Eglise aussi bien qu'à toutes les autres telle benediction qu'il luy plaira.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, sur le grand fleuue de sainct Laurens, en l'année* 1647. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie :* et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 27. Ianuier 1648.

Signé par le Roy en son conseil,

CEBERET.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 8. Feurier 1648.

Signé ESTIENNE CHARLET.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

EN L'ANNÉE 1648.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,



Voicy nostre tribut annuel, vn petit plus gros que celuy de l'année passée ; aussi l'auons-nous recueilly, non seulemeut des nations plus voisines, mais encore des plus éloignées.

Vostre Reuerence verra dans ces deux Relations vn bon nombre de Sauuages baptisez ; elle apprendra que la Foy iette ses racines bien auant dans le cœur des Croyans ; que ceux qui l'ont embrassée commencent à faire corps et à resister aux Payens qui l'attaquent, tantost à la sourdine, tantost à découuert ; qu'elle a triomphé puissamment dans les plus grands dangers ; que les Hiroquois ennemis communs des François, et des Sauuages leurs alliez, ont plus perdu que gagné cette année ; que mal-gré leurs embusches et leurs armes, nous auons fait passer du secours dans les contrées plus hautes ; du moins croyons-nous que quatre de nos Peres qui frappoient à la porte, depuis vn an ou deux, sont entrez dans le pays des Hurons auec vne vingtaine de François ; que ceux qui nous crioient à l'ayde, et que nous auons secourus autant que nous auons pû, pour ne pas perdre vne si belle occasion que celle qui se presentoit, attendoient vn plus grand nombre d'ouuriers Euangeliqnes : c'est la seule chose qu'ils desirent et souhaitent, et dont le manquement leur fera perdre les occasions de s'estendre,

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1649.

aussi bien qu'à nous icy bas de continuer quelques Missions que nous auions commencées.

Voila M. R. P. sommairement ce que vostre R. verra plus en detail dans ces Relations ; reste que ie prie tres-humblement vostre R. et tous nos Peres et Freres, de nous auoir pour recommandez à leurs saincts Sacrifices et prieres, à ce que nous soyons soigneux de nous maintenir dans la fidele correspondance de nostre part, aux desseins adorables de la Diuine Majesté sur ces pauures peuples.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, ce 15. d'Octobre 1648.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arriuée des vaisseaux.

Il fait beau voir deux personnes de merite et de vertu dans vn combat de deference, lors principalement qu'vne d'icelles met bas les interests qui le porteroient à s'en dispenser, s'il ne fortifioit son courage par quelque pensée plus haute et plus releuée que celles du commun. Si tost que Monsieur le Cheualier de Montmagny eut connoissance des volontez du Roy et de la Reyne, et qu'il eut appris par l'arriuée des vaisseaux, que leurs Majestez auoient pourueu Monsieur d'Ailleboust du Gouuernement du pays en toute l'estenduë du Fleuue de S. Laurent, non seulement il receut cét ordre auec honneur et auec respect, mais de plus il fit paroistre vne genereuse magnanimité, faisant disposer auec appareil, toutes les choses necessaires pour la reception du nouueau Gouuerneur, qui fut en suite receu par tous les ordres du pays, qui le complimenterent, et les Sauuages mesmes voulurent estre de la partie, luy faisant vne petite harangue, par la bouche d'vn Religieux de nostre Compagnie, qui les conduisoit. Si l'vn emporte nos regrets, et nous laisse vne memoire éternelle de sa prudence et de sa sagesse ; l'autre, dont la vertu desia connuë en ce nouueau monde, nous donne, ie ne diray pas seulement vne esperance, mais comme vne asseurance, que les fruits desia bien auancez meuriront, et que le Royaume de Dieu continuëra de s'étendre et de s'amplifier dans ces contrées. Il n'obmet rien pour rendre le reciproque à son Predecesseur, ne pouuant trouuer assez d'honneur pour reconnoistre le merite et la vertu de ce braue Cheualier.

Mais pour ne m'écarter de mon discours, le premier vaisseau nous ayant consolé par le retour du Pere Barthelemy Vimont, et par la venue de trois bonnes Religieuses Hospitalieres, qui resioüirent infiniment leur maison, nous attrista par le nombre des personnes malades, qu'on fit porter en cette maison de charité et de misericorde. C'est chose rare que les maladies se iettent dans les vaisseaux qui viennent en ce pays ; si la trauersée est vn peu rude pour les mers, elle n'a pas coustume d'alterer la santé des corps. Quelque mauuais air pris en France, ou les grandes chaleurs qu'ils ressentirent approchans des Açores, ou la corruption des viures mal choisis, ou tout cela ensemble leur a causé ie ne sçay quelle epidémie qui en a fait mourir quelques-vns, et en a tourmenté vn assez bon nombre. Monsieur de Repentigny fut enleué en moins de douze iours, mais auec vne benediction toute particuliere. Sa mort, dit le Pere qui l'a assisté iusque au dernier soûpir, a été precieuse deuant Dieu, tant il estoit solidement resigné à ses volontez. La plus ieune des trois Religieuses, nommée la Mere Catherine de S. Augustin, fut iusques aux portes de la mort, ou plustost iusques aux portes du Paradis ; mais son Epoux, la voulant éprouuer plus long-temps dans

les souffrances, luy rendit la santé. Sa vocation en ce nouueau monde est assez remarquable : son ardeur luy faisoit souhaitter les Croix auec amour, et son pere craignant les hazards s'opposa si fortement à son depart qu'il presenta requeste au Parlement de Roüen, pour l'empescher de sortir du Couuent de la Misericorde de Bayeux, où elle estoit Religieuse ; cette pauure petite Colombe estant dans les gemissemens, et ses parens dans la resistance, il arriua que son pere, iettant les yeux sur la Relation de l'an passé, fut si fortement touché en lisant les horribles tourmens que le bon Pere Isaac Iogues a soufferts, que cela mesme qui sembloit le deuoir plus opiniastrément confirmer dans ses oppositions, luy fit lascher prise : Est-il vray, dit-il, qu'on souffre si genereusement pour Dieu en ces contrées ? Ie desire que mes deux filles y aillent, i'en refusois vne, et ie les donne toutes deux. C'est icy où il y eut du combat. Ces deux sœurs Religieuses en mesme maison, se vouloient toutes deux sacrifier, et il n'en falloit qu'vne, le S. Esprit fit tomber le sort et la Croix sur la plus ieune, et les larmes et les regrets sur l'aisnée.

Les deux autres Religieuses, appellées la Mere Anne de l'Assomption et la Mere Ieanne de saincte Agnes, sont parties l'vne de la Communauté des Meres Hospitalieres de la ville de Dieppe, qui est la pepiniere des autres maisons, et qui nous a donné les premieres Religieuses de l'Hospital de Quebec ; l'autre est venuë de l'Hostel Dieu de Vennes en Bretagne. Dieu a brisé tous les obstacles qui leur empeschoient le passage, et les a renduës saines et sauues dans leur petite maison, qui attendoit ce secours auec impatience.

Les nouuelles qui se debitent à la venuë des vaisseaux, ressemblent assez souuent aux iours et aux années de Iacob ; s'il y en a de bonnes, il y en a bien souuent de mauuaises, nous en auons appris vne tres-fauorable pour quantité de Sauuages des nations plus hautes. Madame la Princesse respandant les bontez de son cœur iusques aux derniers confins de ce nouueau monde, s'est declarée Mere et fondatrice de la Mission surnommée des Apostres, en la nation vulgairement appellée du Petun : elle veut contribuer à la conuersion de ces peuples, et pendant que son fils Monseigneur le Prince amplifie le Royaume de France, elle veut estendre les limites de l'Empire de Iesus-Christ.

Ie veux finir ce Chapitre par la mort de deux ieunes François qui ont esté bien regrettez en ce pays, tant pour leur vertu que pour la connoissance qu'ils auoient des langues ; l'vn desquels s'appelloit François Marguerie, et l'autre Iean Amiot, qui trauersans le grand Fleuue deuant les Trois Riuieres dans vn canot de Sauuages, furent noyez à la veuë des François, sans que iamais on les pust secourir. Ils estoient tous deux vaillans et adroits, et ce qui est plus à priser que tout cela, ils menoient vne vie fort innocente au iugement de tout le pays. Vne tempeste s'estant éleuée, leur canot d'écorce qui ne valoit plus rien, s'entr'ouurit et leur fit perdre la vie.

Iean Amiot (c'est celuy qui prit l'an passé vn Hiroquois, lequel chantoit ces paroles dedans les feux : Antaiok, c'est ainsi que les Hiroquois et les Hurons le nommoient, est cause que ie vay au Ciel, i'en suis bien aise, ie luy en sçay bon gré), descendant à Quebec quelque temps deuant sa mort, pour obtenir congé de Monsieur le Gouuerneur, de mener vne escoüade de François contre les Hiroquois, il prouoqua tous les ieunes gens à la course, soit auec des raquettes aux pieds, soit sans raquettes ; quelques - vns descendirent en lice contre luy, mais il remporta la victoire. Son humeur estoit si agreable, que les vaincus mesmes luy portoient de l'amour et du respect. Il estoit adroit à destourner les mauuais discours, et à reprendre auec grace ceux qui iuroient ou qui se donnoient des imprecations, et par ce moyen empeschoit bien du mal et n'offensoit personne : car son innocence, auec l'opinion qu'on auoit de son courage, le mettoit à couuert. Il auoit vne deuotion tres-particuliere et

tres-constante à S. Ioseph, qu'il auoit prise en la maison de Sainte Marie aux Hurons, où il a esté éleué. Comme il se iettoit à toute heure dans les dangers, aux alarmes que nous donnoient les Hiroquois, il dit à vn de nos Peres : S'il arriue que ie meure, ie desire que ces bois et les autres materiaux que ie dispose pour me faire bastir vne maison, soient appliquez pour faire dresser vne petite Chapelle à l'honneur de S. Ioseph. Il auoit fait vœu de iamais ne rien refuser de tout ce qui luy seroit demandé au nom de ce grand Saint ; il luy dedioit ses courses, ses voyages, ses combats, et comme on parloit d'vn camp volant contre les Hiroquois : S'il m'estoit permis, disoit-il, de nommer cette petite armée, ie l'appellerois l'armée de Saint Ioseph. Ce chaste Epoux de la Vierge auoit obtenu à ce ieune guerrier vne pureté Angelique, ceux qui l'ont connu plus particulierement asseurent que iamais il n'est tombé en aucune coulpe mortelle. Il s'est trouué dans mille dangers, il a esté si fortement sollicité, qu'il luy a fallu laisser la robe ou le manteau aussi bien que l'ancien Ioseph. Dieu l'a voulu mettre au rang des vierges. Il estoit sur le point de se marier quand il est mort. Ses camarades s'estonnoient de sa retenuë : car il faisoit l'amour en Ange, pour ainsi dire.

Plusieurs ont creu que Dieu l'auoit rauy en sa ieunesse, afin que le credit et l'estime dans lequel il entroit par son courage et par son addresse n'altérassent son innocence, et ne fissent bresche à sa vertu.

Ie luy ay oüy raconter, qu'estant allé certain iour à la chasse, où il y auoit des Hiroquois en embuscade, il se sentit saisi d'vne grande frayeur, ce qui ne luy arriuoit iamais : car il estoit hardy au dernier point, prudent neantmoins, fondant son courage sur l'appuy qu'il auoit en Dieu. Il s'efforça plusieurs fois d'auancer, mais il ne faisoit que tournoyer dans les bois, en sorte qu'il ne pût iamais passer outre, il s'addresse à son Pere S. Ioseph, et à mesme temps il dit à vn Huron qui l'accompagnoit : Retirons-nous d'icy, il n'y fait pas bon. Le lendemain quelques Algonquins allans en ce lieu mesme, tomberent dans l'embuscade des Hiroquois. Pour conclusion, ce braue soldat de S. Ioseph a fait vingt-cinq ou trente lieuës de chemin apres sa mort, pour estre enterré en la residence de S. Ioseph.

CHAPITRE II.

De ce qui s'est passé entre les François et les Sauuages leurs alliez, et les Hiroquois.

Le dix-huictiesme de May, deux canots d'Hiroquois ayans trauersé le grand Fleuue à la veuë du fort de Montreal, se vindrent froidement desembarquer dedans l'Isle, et sans faire paroistre aucune apprehension, sept ou huit de leur bande tirerent droit au quartier des François. Monsieur de Maison-neufue, Gouuerneur de cette Isle, fit auancer quelques soldats pour les reconnoistre ; ces Barbares, les ayant apperceus, firent alte et demanderent par signe à parlementer, on leur enuoye deux Truchemens qui s'arresterent fort long-temps auec eux. Nous n'auons point de guerre auec les François, disoient-ils, nous n'en voulons qu'aux Algonquins, ceux-là seuls sont nos ennemis : oublions le passé, et renoüons la paix plus fortement que iamais. Nos Interpretes, charmez par ces beaux discours, les asseurent reciproquement de la sincerité de nos pensées et de la bonté de nos cœurs ; bref, ils vindrent iusques à ce point de confiance, que deux Hiroquois passerent dans l'escoüade des François, et l'vn des deux interpretes s'alla ioindre aux Hiroquois : car les vns et les autres ne se parloient que de loin. Monsieur de Maison-neufue, craignant quelque surprise, se transporta auec quelques soldats au lieu où se faisoit ce pour-parler, et ayant fait entendre à l'Interprete qui estoit auec les Hiroquois, qu'il taschast d'euader la

nuit suiuante, il emmena auec soy les deux Hiroquois auec dessein, quand l'Interprete se seroit sauué, de les enuoyer à Monsieur nostre Gouuerneur. Ce pour-parler estant rompu, chacun se retira en son quartier ; l'Interprete passa la nuit auec les Hiroquois, et les deux Hiroquois auec les François, ce fut à s'enquerir de diuerses nouuelles. Les Hiroquois demandent qu'est deuenu vn de leurs soldats fait prisonnier des François l'Automne dernier ? l'Interprete ne voulant pas leur declarer comme ce pauure miserable auoit esté bruslé, tascha de diuertir ce discours et d'eluder cette demande ; mais l'Hiroquois insistant, il repartit : Dites-nous, vous autres, qu'est deuenu le Pere Iogues, et vn François qui estoit allé confidemment en vostre pays sous la foy publique? Les Hiroquois, plus rusez qu'ils ne paroissoient, changerent de notte à cette repartie : Parlons de choses bonnes, replique l'vn des d'eux, vous verrez bien-tost à vos portes les plus anciens et les plus considerables de nostre pays demander la paix aux François, et pour marque de leur sincerité, ils ameneront auec eux quelque Hollandois. Il faut auoüer qu'il y a de la bonté et de la simplicité parmy les François : on écoutoit ces discours, auec autant de plaisir que s'ils fussent sortis d'vne bouche et d'vn cœur innocent.

Le lendemain, comme le Truchement ne s'estoit point sauué, soit que les moyens ne s'en fussent pas presentez, ou qu'il eust creu estre obligé de garder sa parole, à des gens qui n'en ont point, et qui font profession de nous surprendre, on fut contraint pour le degager, de rendre les deux ostages dont nous estions saisis. Les Hiroquois ayans receu leurs gens, du retour desquels leur perfidie les faisoit douter, furent épris d'vne ioye si sensible, qu'ils s'approcherent sans armes de nos François, à la reserue d'vn seul, qui fut plus deffiant que les autres : or comme nous estions en plus grand nombre qu'eux, et bien armez, il estoit bien aysé de les prendre tous, si on eust voulu.

On nous a raconté qu'enuiron ce temps-là, vn François s'estant vn petit écarté de sa maison, vn Hiroquois qui estoit aux embusches, attendit qu'il eut deschargé son arquebuse sur des tourterelles qu'il poursuiuoit, et à mesme temps il vint fondre sur luy, mais le François s'en dégagea brauement : fiez-vous aux belles paroles de ces innocens. Pour conclusion, ils firent present de leur chasse, et Monsieur de Maisonneufue leur fit gouster du pain des François ; et pour marque des bonnes volontez qu'ils auoient pour nous, ils déroberent les filets qu'on auoit tendus dans la riuiere, en vn lieu assez proche du fort, ce fut leur dernier adieu. Il ne faut pas attendre que les Hiroquois gardent iamais leur foy, s'ils ne sont retenus par quelque interest de crainte ou d'esperance, pource qu'ils n'ont point de Religion, et leur police n'est pas telle, qu'vn particulier ayant tué vn François pour son plaisir, il en doiue apprehender aucun chastiment.

Si nous auions vn bon nombre d'Hiroquois entre nos mains, et qu'en les rendant on nous amenast les principaux enfans du pays, la crainte qu'auroient les grands, qu'on ne fist du mal aux petits, les empescheroit de nous attaquer mal à propos ; mais tant qu'ils nous croiront incapables de leur faire aucun mal, ny de leur procurer aucun bien d'importance, nostre bonté ne nous mettra pas à couuert de leurs trahisons et de leurs cruautez. Continuons s'il vous plaist nostre route.

Le trentiéme du mesme mois de May, quelques canots François s'en allant visiter leurs filets tendus à l'autre bord du grand Fleuue, vis à vis du fort des Trois Riuieres, vn Hiroquois caché dans la forest, ayant apperceu leur chaloupe, se iette à l'eau pour l'aborder ; comme il estoit seul, on le receut sans aucune deffiance. Pendant qu'il fait tout son possible pour monstrer par gestes, qu'il est amy des François, vn Huron, deuenu Hiroquois dans sa captiuité, parut en terre, criant qu'on l'emmenast auec son camarade : on l'aborde, on luy tend la main, on le fait entrer dans la chaloupe, où il caresse les François qui

luy rendent le reciproque, mais auec vne bonté bien plus innocente. Sur ces complimens, leur canot conduit par trois Hiroquois leurs compagnons, se fit voir : on leur parle, on leur monstre bon visage, on leur donne du poisson, on les inuite de venir visiter les François auec leurs camarades, mais ils se tinrent tousiours sur la deffiance. La chalouppe voyant cela se retire, reportant ces deux prisonniers volontaires à Monsieur de la Poterie, Gouuerneur des Trois Riuieres, qui, les ayant mis en lieu d'asseurance, ordonne à ceux qui conduisoient la chalouppe, de retourner au plus tost auec du renfort, pour tascher d'attirer les trois autres Hiroquois. On les trouua au mesme endroit qu'on les auoit quittez : or comme ils ne croyoient pas qu'il y eut des Sauuages auec nous, ils estoient quasi sur le point de nous suiure, quand vn Huron venant à parler les espouuanta si bien qu'ils prirent la fuite. Deux Hurons et vn Algonquin qui s'estoient glissez parmy nos gens, coururent apres : l'Algonquin en attrape vn, qu'il voulut prendre vif, mais y trouuant trop de resistance, il le tuë et luy enleue la cheuelure, qu'il rapporte pour marque de sa victoire ; les deux autres se sauuerent dedans les bois.

Or apres plusieurs interrogations faites à ces deux prisonniers, le Huron a confessé, qu'ayans fait leur chasse proche de Richelieu, depuis le mois de Feurier iusques alors, ils auoient pris resolution deuant que de s'en retourner au pays, de venir casser la teste à quelques Algonquins, s'ils en eussent rencontré. Ie croy qu'ils n'auroient non plus épargné les François, s'il en fust tombé quelques-vns entre leurs mains. Pour l'Hiroquois, il a protesté qu'estant redeuable de sa vie aux François, parce qu'ayant esté pris par vn Capitaine Algonquin, Monsieur le Cheualier de Montmagny l'auoit racheté et fait mettre en liberté, dans le traité de la paix, il a, dis-ie, protesté que depuis ce temps-là il auoit eu de l'amour et du respect pour Onontio et pour tous les François, et qu'il auoit receu vn coup au bras, dont il monstroit les marques, pour s'estre opposé à celuy qui mal-heureusement a massacré le Pere Isaac Iogues ; et qu'apres la mort du Pere, il s'estoit rendu protecteur du François qui l'accompagnoit, qu'il luy auoit defendu de s'éloigner de luy, voyant bien que sa vie n'estoit pas en asseurance : Mais ce ieune homme, disoit-il, s'estant écarté pour chercher ie ne sçay quoy qu'il auoit apporté, fut assommé d'vn coup de hache par ceux qui l'espioient. I'ay tousiours eu dessein, adioustoit-il, de vous donner aduis de cette trahison, ie ne l'ay pû faire qu'à present que ie me suis ietté entre vos mains. Quoy qu'il en soit de celuy-cy, qui paroist plus reconnoissant que les autres, il ne faut pas douter que les Hiroquois ne fissent gloire de nous massacrer, s'ils pouuoient ; c'est l'vne de leurs ruses de guerre, quand ils font rencontre de quelques compagnies composées de plusieurs nations, de crier tout haut qu'ils n'en veulent qu'à l'vne de ces nations, et partant qu'ils supplient les autres de se tenir en repos pendant le combat : en vn mot ils joüent toutes sortes de personnages, pour prendre toutes sortes de personnes. Leur force est leur iustice ; leur interest est leur fidelité, et leurs fourbes leurs gentillesses. Passons outre.

Le vingtiéme de Iuin, deux canots d'Hiroquois, ayans trauersé le grand Fleuue en plein minuit, mirent pied à terre vn petit au dessous des Trois Riuieres ; quelques-vns des plus hardis, s'approchans à la desrobée, vindrent sonder doucement s'ils pourroient entrer dans vn lieu où logeoit vn François ; lequel s'éueillant, s'écria fortement qui va là ? Ces Hiroquois ayant peur se retirerent ; mais comme ils n'estoient éloignez du fort qu'enuiron la portée d'vn fusil, la sentinelle les découurit, et voyant qu'ils ne respondoient pas à ses cris, elle en donne aduis au Caporal, qui se doutant bien que c'estoient des Hiroquois, fait monter le prisonnier volontaire sur vn bastion : celuy-cy parlant en sa langue, fut entendu de ses compatriotes : Ie suis viuant, leur dit-il, les François me traitent en amy, il n'y a rien à craindre.

A ces paroles, ils demanderent qu'on leur enuoyast vne chalouppe, ce qui fut promptement executé. Ils n'oserent pas neantmoins l'aborder de si pres ; mais le chef de cette bande se ietta à l'eau pour se ioindre aux François, il fut amiablement receu et amené au fort auec son compatriote, lequel ayant les fers aux pieds, les cacha de peur de l'étonner à l'abord ; quand ils furent tous deux dans le corps de garde, et qu'on les eut fait manger, alors ouurant sa robe, il descouurit les marques de sa captiuité. Son camarade, voyant ces iartieres de fer, se sousrit, mais ce ne fut pas à mon aduis, du bon du cœur. On les laissa discourir à leur aise, ils ne nous dirent pas quelles furent les premices de leurs discours ; mais en voicy la conclusion. Nostre escoüade, dit le nouueau venu, est composée de cent hommes, dont il y en a quatre des anciens et des plus notables de nostre pays ; si vous voulez donner liberté à mon camarade, ou si vous le voulez conduire dans vne bonne chalouppe vers nos gens, il est pour en amener quelques-vns auec soy. On suiuit ses pensées. Ce prisonnier fut accompagné de deux chalouppes bien armées, et pour marque de nostre confiance, on luy permit d'entrer dans le camp de ses gens ; d'où apres vn long pour-parler, il reuint accompagné de deux de ses compatriotes, qui l'ont volontairement suiuy iusques au fort des François. Nous voila donc saisis de quatre prisonniers volontaires. Comme on les sonda plus à loisir, on reconnut qu'il y auoit de la fourberie en leurs paroles : car ils auoüerent, que cette bande n'estoit que de vingt-neuf hommes, dans lesquels il n'y auoit aucun ancien, ny aucun homme d'affaire ; que le bruit de la venuë des anciens pour rechercher la paix estoit faux, et qu'il ne se falloit fier aux Hiroquois que de bonne sorte. On iugea neantmoins qu'il seroit à propos que l'vn des quatre retournast en son pays, pour aduertir les principaux Hiroquois de la retention des trois autres, afin qu'ils ne fissent aucun mauuais coup sur les François et sur leurs alliez. Quand il fut question de choisir lequel des quatre seroit mis en liberté, ce fut à qui defereroit cét honneur à son compagnon ; ils se procuroient tous cette faueur, et pas vn ne la vouloit accepter, chacun vouloit courre le risque de sa vie auec ses camarades, qu'ils croyoient en danger parmy les François. Pour l'incertitude du succez de cette affaire, enfin ils condamnerent le plus ieune à ioüir de cette liberté : il s'embarque donc auec le premier prisonnier, pour estre conduit par nos François vers ses compatriotes, qui le receurent à bras ouuerts ; mais comme il vid son camarade retourner aux François, suiuant les paroles qu'il en auoit donné, il quitte ses gens et l'accompagne, disant qu'il vouloit esprouuer la mesme fortune de ceux auec lesquels il auoit commencé de risquer ; qu'au reste ceux qui retournoient au pays auoient des langues, et qu'ils pourroient parler aussi bien comme luy. Voila des gens adroits à surprendre des hommes aussi bien que des bestes ; mais ils sont tombez dans leurs propres lacets.

Le troisiéme de Iuillet, le Huron qui s'estoit rendu aux François auec nostre premier prisonnier, comme nous auons remarqué cy-dessus, tesmoigna à quelques-vns de ses compatriotes, qu'il s'en alloit à Montreal pour retirer des castors mis en depost entre les mains des François. On fut bien ayse de cette occasion, afin de pouuoir donner aduis à Monsieur de Maison-neufue des courses de nos ennemis, et de la retention des quatre prisonniers ; mais ce perfide n'alla pas loin sans rencontrer vne autre trouppe d'Hiroquois qu'il cherchoit, il leur fit entendre que les quatre prisonniers volontaires estoient fort mal traitez par les François, et que c'estoit fait de leur vie, en suitte de ce mensonge si noir et si perfide. Le lendemain, quatriéme du mesme mois de Iuillet, vn Algonquin ayant descouuert la piste de l'ennemy, en donna aduis à Monsieur de la Poterie, qui en fit aduertir les habitans par le tocsin et par vne volée de canon, signal ordinaire pour se tenir sur ses gardes ; cinq Hurons plus proches

du lieu où les ennemis estoient déja aux prises auec deux de nos François qui gardoient du bestial, coururent aux voix et aux clameurs des combattans, ils se ioignent auec eux, soustenant l'effort de plus de quatre-vingts hommes. A ce bruit on enuoye par eau deux chalouppes armées ; mais deuant qu'elles arriuassent au lieu du combat, les Hiroquois auoient desia tué vn François et vn Huron, et pris deux prisonniers François et deux Hurons ; ils estoient neantmoins si épouuantez, ayant veu tomber sur le carreau deux de leurs gens tuez par vn François, et quelques autres blessez, qu'ils s'enfuyoient, quoy qu'ils fussent pour le moins dix contre vn. L'vn des deux prisonniers François, estoit nepueu de Monsieur de la Poterie, lequel s'estant vn petit trop esloigné pour la chasse, se trouua pris dans les filets sans sçauoir comme il y estoit entré : le Huron tué estoit bon Chrestien, il s'estoit confessé le Dimanche precedent, comme aussi le François ; les deux Hurons captifs ne sont pas baptisez ; pour les François prisonniers, on leur rend grand tesmoignage de leur bonne vie, ils sont neantmoins vn petit en faute pour s'estre trop exposez dans la connoissance qu'ils auoient de l'ennemy. Nos quatre prisonniers volontaires, apprenant cette deffaite, iugeoient de leur vie comme ils auroient fait de la nostre en cas pareil. Expediez-nous, disoient-ils, nous sommes morts, ne nous faites point languir. Quelques-vns d'eux demanderent qu'on les instruisist deuant que de les mettre à mort ; mais on leur fit entendre, que nous n'estions pas si precipitez dans nos pensées et dans nos actions comme sont ordinairement les Sauuages : voicy vne autre alarme.

Le quatorziéme du mesme mois, iour de saint Bonauenture, parut vn homme à l'autre bord de la bourgade des Trois Riuieres, faisant voltiger en l'air vne couuerte, en sorte qu'il sembloit demander qu'on l'allast secourir. On arme vne chaloupe ; mais comme elle retardoit trop à son gré, il bastit vn petit caieul, se met dessus, et tire droit à ceux qui le venoient reconnoistre, criant en langue Françoise : Allons, allons, venez, venez. On creut à ces paroles que c'estoit l'vn de nos deux prisonniers François qui s'estoit sauué ; mais enfin on reconneut que c'estoit vn ieune Huron, nommé Armand, qui pour auoir esté nostre Seminariste, se demesle vn petit de la langue Françoise. Il auoit esté pris l'an passé et conduit au pays des Hiroquois, où il a souffert d'horribles tourmens. Comme il est bien connu des François, chacun le receut et l'embrassa auec amour ; apres auoir satisfait briefuement aux demandes plus pressantes des François : Menez moy, leur dit-il, en la maison de priere, et me faites venir vn Pere, i'ay grande enuie de me confesser. Ie vous asseure qu'il estoit bien preparé : la Foy dans le danger fait des merueilles. Apres la Confession et apres sa penitence, qu'il voulut faire deuant que de sortir de la Chapelle, il s'écria, comme s'il eust respiré de nouueau : C'est maintenant que ie suis libre, ah ! qu'il y a long-temps que ie desirois de me décharger du poids de mes offenses, ah ! que souuent ie pensois dans ma captiuité à la maison de Dieu : Ie me recommandois aux prieres des Chrestiens qui sont icy, et de ceux qui sont en France. Et en suite changeant de ton, il dit d'vn accent tout gay et tout ioyeux : Puis que nous auons satisfait à l'esprit, pensons au corps : si vous me voulez donner à disner, vous m'obligerez, il y a vingt-quatre heures que ie n'ay mangé. Dieu sçait si on luy en donna de bon cœur. Or voicy les nouuelles qu'on a tirées de sa bouche.

1. Qu'il s'estoit sauué d'vne bande d'Hiroquois composée de cent hommes, et qu'ils tenoient les deux bords de la riuiere, trois lieuës au dessous de nostre fort.

2. Qu'ils auoient rencontré à deux iournées de leur pays, depuis enuiron quinze iours, les camarades de nos prisonniers volontaires ; que cette escoüade leur auoit dit, qu'ils alloient donner aduis au pays du bon traitement que nous faisions à quatre de leurs soldats

que nous auions entre nos mains, et que là-dessus ces nouuelles trouppes auoient changé leur dessein de guerre en vn desir d'empescher qu'on ne fist aucun mal à leurs camarades, et qu'à cét effet ils s'estoient cottisez entr'eux, iusques à la quantité de Porcelaine qu'il falloit pour remplir quatre coliiers qu'on deuoit presenter à ceux qui auoient les prisonniers entre leurs mains.

3. Que ce dessein s'estoit euanoüy par le rencontre qu'ils auoient fait depuis huit iours, de ceux qui emmenoient nos deux prisonniers François, que cette bande estoit animée contre nous, par la perfidie d'vn Huron renegat, dont ie viens de parler en ce Chapitre. Ce desloyal asseuroit qu'il auoit receu commission de nos prisonniers d'aller donner aduis à leurs parens, qu'ils les tinssent au nombre des morts, tant ils estoient mal traitez des François. Armand ne se peut tenir de luy donner vn dementy : Ie connois bien, dit-il, les François, ils sont gens qui tiennent leur parole et qui abhorrent la cruauté.

4. Il nous a rapporté que nos deux prisonniers auoient encore leurs habits quand il les a rencontrez, qu'on leur auoit seulement arraché quelques ongles ; qu'il auoit demandé au plus grand, s'il vouloit rescrire aux Trois Riuieres, et que luy-mesme luy auoit preparé de l'écorce qui sert de papier, et fait de l'encre à sa mode ; que le François récriuit en effet et luy donna la lettre, mais que leur Capitaine la voulut auoir, de peur que le Huron ne prist de là occasion de se sauuer. Il adiousta que ceux qui conduisoient nos François, parloient de les conseruer si nous conseruions les Hiroquois. Dieu veuille qu'ils se souuiennent de cette parole, si tant est qu'elle soit sortie de leur bouche : car ils prennent tant de plaisir à tourmenter les captifs, qu'il y a des recompenses pour ceux qui exercent plus de cruautez en leur endroit, en sorte que les plus grands bourreaux sont les plus habiles gens et les mieux recompensez parmy eux.

Enfin ce bon ieune homme nous a appris que son escoüade deuoit descendre à Quebec à la sourdine, pour surprendre nos Sauuages Chrestiens, et qu'ils n'ont pas dessein d'espargner les François, s'ils en peuuent attrapper.

Apres le rapport de toutes ces nouuelles, les quatre prisonniers Hiroquois demanderent à Monsieur de la Poterie, qu'il fust permis à l'vn d'eux, d'aller voir ces nouueaux guerriers pour les desabuser des mauuaises impressions que ce miserable Huron renegat leur auoit données, et que par ce moyen on empescheroit les actes d'hostilité qu'ils pourroient faire enuers les François ; que si celuy qui estoit delegué ne retournoit pas, qu'on tuast les trois autres. Cette proposition ayant esté acceptée, on donne vn canot au plus ancien des prisonniers, qui tire droit à ses gens, et apres leur auoir parlé, s'en reuint la nuit crier deuant la porte de sa prison, où estant entré, il dit que les Hiroquois l'ayant apperceu, s'estoient mis aux deux costez de la riuiere pour le surprendre, et qu'ils l'auroient peut-estre offensé s'il ne se fust fait connoistre par sa voix, par son nom et par ses chansons. M'ayant reconnu, disoit-il, l'étonnement les a saisis, mais ils ont esté bien plus surpris, quand ie les ay asseurez que mes compagnons n'auoient non plus de mal que moy : alors ils ont tous inuectiué contre le Huron desloyal qui leur auoit donné de fausses idées de la bonté des François ; les voyant dans cette bonne disposition, ie leur ay dit que le moyen de nous retirer de vos mains, estoit de bannir tous actes d'hostilité du quartier des François, et de ramener au plus tost leurs prisonniers ; enfin leur ayant fait entendre que ie m'estois engagé au retour, i'ay pris mon congé, eux m'ayans promis au prealable qu'ils garderoient fidelement les aduis que ie leur donnois. Au reste ils supplient le Capitaine des François de leur enuoyer des viures et de faire tirer vn coup de canon à mon entrée dans le fort, pour marque que ie suis en lieu d'asseurance, et que ie n'ay fait rencontre d'aucuns Algonquins à mon retour. Ils en auoient si grande peur, disoit ce negociateur, qu'ils m'ont donné

vne arquebuse pour me defendre. Monsieur de la Poterie fit bien tirer vne volée de canon, mais il ne iugea pas à propos qu'on leur enuoyast des viures. Le lendemain, deux canots s'estant détachez de leur gros, se presenterent deuant le fort, vn petit au delà de la portée du canon, demandant des viures ; leurs camarades leur donnerent mille iniures du haut d'vn bastion, leur reprochant qu'ils ne les aymoient gueres, puis qu'ils n'alloient pas requerir les deux prisonniers François, qui seuls les pouuoient mettre en liberté. D'asseurer que ces prisonniers volontaires n'ayent pas eu quelque intelligence auec leurs gens, et quelque desir de nous faire tomber dans leurs embusches, c'est ce que ie ne puis faire ; il est bien probable que leurs allées et leurs venuës, et leurs grands pour-parlers, n'estoient pas tousiours innocens, veu mesme qu'on nous escrit des Hurons que les Hiroquois pris en ces quartiers-là, auoient declaré que leur dessein estoit de surprendre cette année le fort des Trois Riuieres, et que dans leurs chansons ils donnoient également des imprecations aux François et aux Algonquins. Quoy qu'il en soit, ils attendoient le mal-heur qu'ils ne preuoyoient pas, le Chapitre suiuant vous en donnera l'intelligence ; mais auant que d'y entrer, ie coucheray vne nouuelle qu'on nous vient d'apporter.

Le vingt-huitiéme du mesme mois de Iuillet, douze ou treize Hiroquois estant en embuscade à Montreal au coing d'vn bois voisin d'vne prairie, où quelques faucheurs coupoient et amassoient du foin, et d'autres ouuriers abattoient des brossailles, on entendit soudain quelques coups d'arquebuses, qui ietterent par terre vn François, et en suite on vid les Barbares iettans vn grand cry, courre à bride abattuë pour couper chemin aux autres ; mais nos gens ne s'étonnant point, mettent la main aux armes, ils deschargent trois coups sur ceux qui paroissoient, en sorte qu'on en vid tomber vn ou deux, qui furent bientost retirez dans le bois par leurs camarades. Cette prompte resistance étonna si fort ces perfides, qu'ils disparurent en vn moment. Ce pauure François qui fut tué, estoit l'vn des plus doux et des plus hommes de bien de cette habitation. Or iugez maintenant si ceux dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre, estoient bien innocens, promettans merueille aux Interpretes de Montreal.

CHAPITRE III.

De l'arriuée des Hurons, et de la deffaite de quelques Hiroquois.

Le dix-septiéme iour de Iuillet de cette année 1648. vne centaine d'Hiroquois, dont ie viens de parler sur la fin du Chapitre precedent, n'ayant pas enuie de retourner en leur pays sans faire quelque notable expedition, s'approcherent à la portée du canon du fort des Trois Riuieres : Quelques Hurons, de ceux qui restent en nos habitations pour la crainte de leurs ennemis, qui comme des lutins infestent les bois et les riuieres, se ioignirent auec nos François et auec vn petit nombre d'Algonquins, s'en allerent à leur rencontre. Les Hiroquois nous voyans auancer, s'arresterent, faisans signe qu'ils vouloient communiquer auec nous à l'amiable, et à mesme temps quelques-vns d'entr'eux s'auancerent entre les deux escoüades pour nous parler ; les nostres à mesme nombre les abordent, ils demandent qu'on leur donne ou qu'on leur vende des viures : on leur respond qu'ils aillent requerir nos prisonniers, et qu'on leur donnera toute sorte de contentement. Ils faisoient semblant d'estre pressez de la faim ; et nous auons sceu depuis que ces mines ne tendoient qu'à nous surprendre : car on a trouué plus de quatre-vingts sacs de bled d'Inde dedans leur fort. Nous voyans donc sur nos gardes, ils se retirerent fort mescontens. Comme ils tournoient visage, vn Huron captif de

leur bande, ayant reconnu parmy nous vn sien compatriote, s'auança doucement pour luy dire à l'oreille que nous estions perdus, et que dans vn iour ou deux on nous deuoit inuiter à vn pourparler, et qu'on nous enuelopperoit de tous costez, que les Hiroquois disposoient leurs armes pour ce suiet : cét aduis donné, on fait bonne garde. Sur le soir le premier de nos prisonniers volontaires, qui auoit souuent liberté d'aller voir ses compatriotes nos ennemis, retourna de leur camp, et nous dit de leur part que nous ne nous arrestassions point à certains faux bruits que quelques esprits mal faits pourroient semer. Comme ils auoient entreueu leur Huron parler auec le nostre, ils se doutoient que leur mesche ne fust découuerte : c'est pourquoy la voulant mieux cacher, ils promirent qu'ils enuoyeroient le lendemain deux de leurs gens dans nostre fort pour traiter d'affaires, mais qu'ils supplioient qu'on les renuoyast quand on les auroit entendus. Ils garderent à demy leur parole : nostre premier prisonnier les estant allé voir, retourna auec vn seul, qui se disoit parent du sieur Couture, jadis captif au pays de ces barbares.

A mesme temps que ce nouuel entremetteur se disposoit à son retour, parurent quelques canots voguans au Nord de la grande riuiere sur les riues où sont placez les François, et dans le mesme instant on vid sur les bords qui sont au costé du Sud, les Hiroquois s'embarquans à la foule, donner la chasse à grands coups de rames à ces deux canots. On sonne le tocsin, les François et les Sauuages sont armez en vn moment, on court tant qu'on peut au secours ; mais quand nos gens furent proche du lieu où ils auoient veu ces canots, ils entendirent tout à coup vne grande descharge de plusieurs arquebuses, sans pouuoir discerner si c'estoit vn veritable combat ou vne feinte : car cela se passoit dans le bois. Se souuenans de l'aduis qu'on leur auoit donné, ils crûrent que c'estoit vne ruse, c'est pourquoy ils se retirerent sur leurs pas. A peine estoient-ils en leur poste, qu'on fit courre vn bruit que deux cens Hurons venoient d'estre deffaits, et que le chamaillis qu'on entendoit prouenoit de ce combat. A ces nouuelles, le sang se glaça dans les veines, chacun baissa la teste sans mot dire, on se croyoit quasi coupable de la mort de tant d'hommes, pour auoir creu qu'vne verité fust vne feinte ou vn songe. Pendant que la tristesse deuoroit le cœur des François et des Sauuages, voila paroistre vn canot de Hurons suiuy de deux canots Hiroquois, qui sembloient le poursuiure ; chacun crie qu'on s'embarque pour donner secours à ces paures Hurons, deux canots promptement équippez vont au deuant, quantité de monde se respand sur la greue ; le canot Huron, voyant venir contre soy ces deux canots, crût d'abord que c'estoit des Hiroquois, il ne laisse pas d'auancer : enfin s'estans reconnus, ils s'entresalüent, tirans de compagnie vers nos habitations. On trouua que ces deux canots d'Hiroquois estoient deux canots pris sur l'ennemy et conduits par des Hurons, et dans le canot Huron on apperceut le Pere François Bressany, qui éleuant sa voix deuant vn grand monde qui accouroit pour apprendre des nouuelles, s'écria fortement : Allons remercier Dieu, il nous vient de donner la victoire, nos Hurons ont deffait les Hiroquois qui rodoient à l'entour de vos portes, plusieurs ennemis sont demeurez sur le carreau, dix-huit ou vingt prisonniers sont dans les liens, et les ieunes gens donnent la chasse aux fuyards. La ioye de cette nouuelle épanoüit d'autant plus les cœurs, que la tristesse les auoit resserrez : on court à la Chapelle, on chante le *Te Deum*, on embrasse le Pere, qui nous declara comme la chose s'estoit passée.

Les Hurons, disoit-il, ne descendirent point l'an passé aux François pour la crainte des ennemis, qui d'vn costé menaçoient le pays, et de l'autre obsedoient tous les chemins ; mais la necessité de haches et d'autres marchandises Françoises, les contraignant de s'exposer à tous ces dangers, deux cent cinquante hommes conduits par cinq

braues Capitaines, ont pris resolution de mourir ou de passer malgré toutes les resistances de l'ennemy. Il y a dans cette trouppe des Chrestiens et des Catechumenes iusques au nombre de plus de 120. iamais ces bons Neophytes n'ont manqué de faire publiquement leurs prieres deux fois le iour tous ensemble en la face de tous les Payens. Les Hurons sont bien quelquefois descendus en plus grand nombre, mais iamais en si bon ordre. Apres auoir fait plus de deux cens lieuës de chemin sans rien rencontrer, enfin s'approchans du fort des Trois Riuieres, ils firent entrer leurs canots dans des ionсs pour se mettre en bonne conche, afin de paroistre deuant les François ; c'est à dire qu'ils se peignoient la face de diuerses couleurs, ils oignoient leurs cheueux, en vn mot ils vouloient arriuer en bon ordre. Quelques canots qui seruoient d'auant-garde, s'estans mis au large vers l'eau, furent à mesme temps descouuerts des François et des ennemis ; ceux-cy qui estoient à l'autre bord de la riuiere, s'embarquent d'vne vitesse nonpareille pour venir fondre sur ces canots, et les François courent tant qu'ils peuuent sur la greue pour les secourir ; mais estans arriuez, comme i'ay desia dit pendant le combat qui se faisoit dans le bois, ils se retirerent pensans que ce fust vne feinte. L'auant-garde des Hurons ayant apperceu l'ennemy, en donne promptement aduis aux Capitaines, qui quittent aussitost leurs huiles et leurs peintures pour prendre les armes : ils courent de toutes leurs forces vers l'endroit où les Hiroquois se deuoient desembarquer ; mais estans arriuez trop tard, ils se rassemblent et se disposent en demy cercle ou en demy-lune, pour soustenir le premier choc de leurs ennemis, et pour les enfermer en cas qu'on en vint aux mains et aux espées. Les Hiroquois s'en viennent de furie sans toutefois faire leurs cris et leurs huées ordinaires, qui seruent de trompettes et de tambours, pour oster la peur au soldat et pour intimider l'ennemy : estans quasi à brusle-pourpoint, comme on dit, ils firent vne descharge de leurs arquebuses, que nos Hurons essuyerent se couchans par terre ; la descharge faite, ils approcherent la teste baissée, ne croyans pas trouuer tant de resistances ; mais les Hurons se releuans, et faisans leurs grands cris, et salüans en mesme temps les ennemis à grands coups de fusils. Ces pauures gens surpris s'enfuyrent de part et d'autre, excepté vne escoüade qui voulut joüer des cousteaux ; mais elle fut bien-tost enueloppée par nos gens, et si les Hurons qui faisoient le fond du demy cercle n'eussent point lasché le pied au premier bruit des arquebuses, pas vn n'en fust reschappé ; mais les poltrons leur ouurirent vne porte par où plusieurs euaderent. Trois François se trouuerent en ce combat : le Pere Bressany, qui couroit par tout donnant courage aux Hurons, et prenant garde si quelqu'vn n'auoit point besoin de son assistance, les deux autres combattirent vaillamment ; mais quand on vint à se mesler, ils demeurerent tout court, ne sçachans plus sur qui frapper : car ils ne distinguoient pas les Hiroquois d'auec les Hurons. L'vn de ces deux François voyant vn Hiroquois épouuanté, il l'aborde, luy frappe sur l'espaule : Courage, mon frere, luy dit-il, combattons vaillamment. Il le prenoit pour vne personne de nostre party ; mais vn Huron suruenant, se iette sur luy et l'emmena, dequoy le François demeura estonné : ce prisonnier par apres chantoit qu'il auoit esté pris par vn François, s'imaginant que celuy qui luy auoit frappé sur l'espaule, luy auoit dit : Tu es mon prisonnier. Le combat finy, les plus alegres suiuent les fugitifs, ils en prennent, ils en tuent, ils apportent des testes et des perruques ; mais le desir de paroistre et de se rafraischir aux Trois Riuieres, apres les fatigues d'vn chemin de plus de deux cens lieuës, les empescherent de poursuiure toute leur victoire : car vn grand nombre se sauua.

On nous a rescrit de Montreal, que l'vn de ces fuyards ayant couru iusques-là, et trauersé la riuiere, s'estoit allé rendre aux François ; il entra iusques dans la cour de l'hospital, sans ren-

contrer autre personne que Madamoiselle de Boulogne, sœur de Madamoiselle d'Ailleboust, à laquelle il tendit les bras : ceux qui sçauent que l'honnesteté et la pudeur de cette bonne Damoiselle luy donne vne crainte épouuantable de ces barbares, disoient par vn respect qu'ils portent à sa douceur et à sa vertu, qu'elle auoit pris vn Hiroquois, et qu'elle faisoit plus d'expedition par ses prieres et par son chapelet qu'elle recitoit pour lors, que les soldats par leurs espées et par leurs mousquets.

Apres cette deffaite, le Pere Bressany prit le deuant, comme nous auons dit, pour apporter ces bonnes nouuelles à nos François ; les Hurons suiuirent quelque temps apres en bon ordre, amenans leurs prisonniers, et les faisans chanter et danser à leur façon. Il faisoit beau voir enuiron soixante canots descendre doucement sur le grand Fleuue, et tous les Hurons grauement assis faire vne cadence auec leurs voix et auec leurs auirons aux chants et aux airs de leurs ennemis ; mais c'estoit chose triste et lugubre de ietter les yeux sur ces victimes, qui seront peut-estre la pasture des flammes et des ventres de ces barbares.

Ils donnerent vn prisonnier aux Algonquins, qui l'expedierent bien-tost, disans qu'il falloit quitter leurs anciennes cruautez. Les Hurons voyant leur douceur, tesmoignerent que bien-tost tout le monde se feroit baptiser en leur pays, et qu'ils prendroient pour lors les façons de faire des Chrestiens. Ils bruslerent vn Huron renegat pris entre les Hiroquois : i'apprends que la haine qu'ils conceurent contre luy prouenoit de ce qu'il auoit quitté la Foy parmy les ennemis, et que cela les fit resoudre à le traiter d'vne façon extremement cruelle.

Quand tout ce monde se fut vn petit rafraischy, et que Monsieur le Cheualier de Montmagny fut arriué aux Trois Riuieres, on commença à traiter d'affaires, les principaux s'estans trouuez en vn conseil, porterent quatre paroles representez par cinq presens. Il faut remarquer en passant que la chose qui passe pour parole et pour present dans les assemblées publiques, doit estre vn petit considerable. Le premier de ces presens n'estoit qu'vn salut et vn honneur qu'ils rendoient à Monsieur nostre Gouuerneur et à tous nos François. Le second, vne priere d'ouurir les magazins pour le commerce. Le troisiéme, vne supplication de diminuer le prix des marchandises. Le quatriéme et le cinquiéme, vne action de graces, de ce qu'on prenoit la peine de les aller instruire dans leur pays parmy tant de dangers, au trauers de tant d'ennemis, qui ne menacent que de feu et de flammes. Ils faisoient deux presens pour ce sujet ; d'autant, disoient-ils, que la chose estoit bien d'vne autre importance que tout ce qui est sur la terre. Ils nous coniuroient de perseuerer constamment, faisant voir que le pays auoit de grandes affections pour vne doctrine, qui promettoit vne vie aussi douce en ses delices que longue en sa durée.

Monsieur le Cheualier de Montmagny leur fit aussi des presens reciproques, vn entr'autres pour raffermir les esprits du pays, ébranlez pour le meurtre commis en la personne d'vn François. Les Hurons donnerent mille iniures aux meurtriers, si bien que Monsieur de Montmagny voyant qu'ils improuuoient ce forfait pour lequel ils auoient satisfait selon les loix de leur pays, il leur tesmoigna par ce present, que ce mort estoit resuscité dans son esprit. Il fit vn autre present pour les inuiter fortement à tenir la parole qu'ils auoient donnée, d'entendre volontiers les Predicateurs de l'Euangile. C'est chose estrange que les hommes ne se rendent à Dieu pour l'ordinaire que par des fleaux : depuis que les pestes, les guerres et les famines se sont iettées sur ces peuples, on a reconnu les predestinez d'auec les reprouuez ; ceux-cy sont morts comme des bestes, les autres ont pressé d'estre faits enfans de Dieu, et vn grand nombre sont montez dans les Cieux.

Enfin toutes les affaires estant termi-

nées, ces bonnes gens remonterent dans leurs petits nauires d'écorces, emmenans auec eux outre le Pere Bressany quatre autres Peres de nostre Compagnie et vn de nos Freres ; sçauoir est le Pere Gabriel Lalemant, le P. Iacques Bonin, le P. Adrian Greslon, le P. Adrian d'Aran et nostre F. Nicolas Noirclair, accompagnez de 25. ou 30. François. C'est vne grande benediction de voir le courage et le zele de ces bons Peres : le sang et la mort de ceux qui les ont precedez les animent ; leur ioye paroissoit si grande sur leurs visages, qu'on eust dit qu'ils s'en alloient tous prendre possession d'vne Couronne et d'vn empire ; et ce qui me semble encore plus estonnant, c'est que dans ces rencontres il se trouue de ieunes gens qui portez par l'exemple de ces bons Peres veulent entrer dans les mesmes risques, protestans que l'amour du salut des ames, et non pas l'espoir d'vn lucre passager, leur fait entreprendre vn voyage si long, si rude et si dangereux.

Nous auons appris depuis leur depart que cette petite armée de Hurons se trouuant vers la pointe de l'Isle de Montreal, s'estoit diuisée ; les vns voulans passer par l'habitation des François qui sont dans cette Isle, comme ils l'auoient promis à Monsieur nostre Gouuerneur ; les autres voulans prendre l'autre costé pour estre le plus court, le plus facile et le moins dangereux. Nous craignons fort que cette separation ne soit cause de leur mal-heur : car les Hiroquois irritez par leur perte, ne se tiendront pas en repos, il leur sera facile de perdre ces pauures gens, s'ils les trouuent débandez. Ie prie Nostre Seigneur qu'il soit leur guide dans le destour des chemins, leur appuy dans les fatigues, et leur bras et leur force dans les combats.

CHAPITRE IV.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

Il y a quelque temps qu'vn Sauuage des nations plus hautes ayant esté baptisé en danger de mort, receut de la main de Dieu la vie du corps et la vie de l'ame, quasi tout ensemble : mais s'estant écarté du lieu où il deuoit prendre vne instruction plus particuliere et plus à loisir, il s'oublia bien fort de son deuoir, si bien que nous estant venu voir derechef, il parut en assez mauuaise posture ; mais la veuë des bons Chrestiens le toucha et luy donna quelque enuie d'entrer en l'Eglise, dont luy-mesme se iugeoit fort indigne. Vn bon Chrestien, le voyant tout pensif, luy dit : Suis moy et fais ce que tu me verras faire ; presente à Dieu la mesme priere que ie luy feray. Là-dessus se iettant à genoux sur l'entrée de la Chapelle, qui estoit toute remplie de monde, il baisa plusieurs fois la terre, demandant publiquement pardon à Dieu, et suppliant l'assemblée de ioindre leurs prieres auec les siennes pour obtenir la remission de ses offenses, et de celles de son camarade, auquel, comme il le vid prosterné par terre, il addressa ces paroles : Parle dans ton cœur, et reconnois que tu n'es pas digne de baiser ny marcher sur la terre de cette maison. Fais toy ce reproche à toy mesme, et dis au profond de ton ame : Ie suis vn vermisseau rampant dessus la terre qui ne merite pas que les hommes pensent à moy. Oseroy-ie donc me presenter deuant Dieu ? mais puis qu'il est bon, et que i'ay regret de mes malices, il aura compassion de moy. Voila vne leçon bien preignante. Le bon fut dans ce rencontre, qu'vn Sauuage estranger amy du penitent, voyant son camarade en cette posture, crût qu'il estoit obligé de s'humilier aussi bien que les autres : cecy n'est qu'vn petit eschantillon de ce qui se passe de temps en temps. Cette

ferueur n'estant ny commandée ny contrainte, est loüable à l'occasion des Payens qui attribueroient au corps de l'Eglise les deffauts des membres. Mais parlons d'autres choses.

Vn Pere de nostre Compagnie, arriué depuis vn an en ces contrées, escrit des Trois Riuieres à Quebec, en ces termes : Ie voudrois pouuoir renfermer icy vn eschantillon de la consolation que ie ressens actuellement voyant dans nostre habitation vne assemblée des cinq ou six principales nations de ce nouueau monde quasi tous Chrestiens chanter chacun en sa langue les loüanges du grand Maistre des Sauuages et de ceux qui ne le sont pas. I'ay leu et releu autrefois les Relations sur ce sujet, et tousiours auec admiration et auec satisfaction, mais donnez moy la liberté de vous dire que i'ay commencé à les moins estimer, tant les copies approchent peu de leur original, c'est vn des spectacles qui se conçoiuent mieux qu'ils ne se descriuent.

Vn autre dit qu'il a pris vn souuerain plaisir dans vn combat ou dans vne emulation qui s'est faite entre plusieurs Sauuages. Quantité d'estrangers estans venus à S. Ioseph, faisoient parade de leurs chansons de guerre, on entendoit tous les iours leurs cabanes retentir de leurs voix, qui ne paroissoient respirer que Mars et que ses armes : les Chrestiens, voulans abaisser l'orgueil de ces fanfarons, se mirent à entonner leurs airs et leurs cantiques spirituels, auec tant de grace et tant de deuotion qu'ils me charmoient, dit le Pere, et quoy qu'ils les reïterassent assez souuent, ils me paroissoient tous les iours plus beaux. Il ne faut pas attendre beaucoup de suite en ce Chapitre, les bons sentimens ont plus d'amour que de Rhetorique.

Vn bon Neophyte, s'estant rencontré bien loin dans les bois auec vn mélange de Chrestiens et de Payens, les inuitoit tous les iours de venir aux prieres qu'il faisoit publiquement en sa cabane, les auertissant des iours de Feste, pour les solenniser d'vne façon plus particuliere que les autres iours, recitant tous ensemble leurs prieres, chantans des cantiques et disans leurs chapelets en vne cabane destinée pour cela, prestant l'oreille aux anciens qui voudroient discourir en faueur de la Foy. Ce bon homme, voyant que quelques-vns moins feruens ne l'escoutoient qu'à demy, leur disoit nettement leurs veritez : Quand vous serez à S. Ioseph, vous irez aux prieres comme les autres, on vous croira bien feruent et on sera trompé, à qui est-ce que vous croyez ? est-ce à Dieu ou aux Peres qui nous enseignent? si vous croyez en Dieu, pourquoy ne le priez vous pas aussi bien parmy les arbres que parmy les hommes ? C'est Dieu qui a fait les arbres aussi bien que les hommes, il est par tout. Si vous croyez seulement aux hommes, vous n'irez pas au Ciel. Ces Peres sont des hommes comme nous, ils ne nous disent pas croyez en nous, mais ils nous disent croyez en Dieu, ils ne sont que des Interpretes, ils sont semblables à des gens qui racontent de veritables nouuelles.

Dans ces entrefaites, vn Payen s'étant glissé la nuit en la cabane de ce bon Neophyte pour rechercher vne fille ou vne femme selon leur ancienne coustume, cét homme vrayement Chrestien, le reprit auec vne liberté et auec vn zele Apostolique ; le Payen n'osant luy faire aucun mal, pource qu'il est homme d'authorité, se donna soy-mesme, par vne rage et par vne ie ne sçay quelle phrenesie, vn coup de cousteau dans la cuisse. Nostre Neophyte, voyant le sang couler en abondance, luy dit : Quoy donc, mes paroles sont-elles changées en vn cousteau ? Adieu, ie m'en vay, ie voy bien que si ie vous parlois plus long-temps, mes paroles deuiendroient vne espée qui vous tueroit. Et la-dessus il plie bagage et s'en va chasser en vn autre endroit, où sa femme et sa fille tomberent malades ; luy, qui portoit tousiours de l'eau benite auec soy, en donna vn petit à boire à sa femme, et en forma le signe de la Croix sur le front et sur la poitrine de sa petite fille, leur disant : Portez vostre cœur à Dieu, et luy dites : guery moy, si tu me veux guerir, tu peux tout, si tu dis de moy, qu'elle

guerisse, ie gueriray ; si tu ne veux pas me guerir, suis ta pensée, ie ne crois pas en toy pour rauoir la santé. Ie me mis à genoux aupres d'elle, adioustoit-il, et ie dy à celuy qui a tout fait : Elles sont malades, tu le vois bien, fais tout ce que tu voudras faire, si tu dis qu'elles guerissent, tu me feras plaisir ; si tu ne dis mot, ie ne diray que ces deux paroles : mene les au Ciel. Ie ne sçay pas, faisoit-il, ce que pense celuy qui a tout fait, mais ie sçay bien que l'vne guerit soudainement, et l'autre se porta mieux aussi-tost, et incontinent apres recouura sa pleine santé. Dieu s'entretient volontiers auec les simples.

Ce bon homme voulant retourner ce Printemps en la residence de S. Ioseph, quelques Sorciers, ou plustost quelques Charlatans de Gaspé, luy dirent qu'il periroit dans les glaces, en effet la grande riuiere en charioit vn si grand nombre qu'elle en paroissoit quasi toute couuerte : Mais si tu veux, luy dirent ces Iongleurs, nous escarterons les glaces, inuoquons nostre Demon par nos chants et par nos tambours. Vous estes bien trompez, leur respondit-il, le Demon a-il fait les glaces pour en disposer ? ie m'en vay prier celuy qui les a faites tout deuant vous. Et se mettant à genoux, il profere ces paroles : Toy qui es bon et qui as tout fait, tu determines de ces glaces aussi bien que de tout autre chose ; ce n'est point le méchant Manitou qui en determine, c'est toy qui es tout puissant : si tu veux que nous partions demain, prends ces pensées que les glaces s'en aillent, et il n'y en aura plus ; si tu ne veux pas que nous partions, nous dirons : il est le maistre, ne partons pas. Le lendemain, chose à la verité bien remarquable, soit que les glaces qu'on voyoit ce iour là, fussent les dernieres, ou que Dieu par sa bonté les eust destournées à l'autre bord de ce grand Fleuue, quoy que c'en soit la riuiere parut toute libre, et nostre Chrestien se mocqua des Sorciers. Hé bien, disoit-il, vos chants et vos Manitous sont-ils maistres des glaces ? Parts si tu veux, luy repliquent-ils, mais si tu parts tu es perdu, car il en reuiendra d'autres qui t'abîmeront. Celuy qui les a destournées, respond-il, a-il perdu sa puissance ? ne peut-il pas empescher leur retour ? Ils partirent, et enfin arriuerent à bon port.

Vne ieune fille, aagée de 17. ou 18. ans, recherchée de quantité de personnes, pource qu'elle auoit le corps et l'esprit fort bien faits, tomba griefuement malade ; se voyant en danger de mort, elle fit cette priere à Nostre Seigneur : Ie suis bien aise d'estre malade et de mourir deuant que d'auoir esté mariée, c'est toy que i'aime, ie n'aime pas les hommes. Determine de moy comme tu voudras, ie te remercie de ce que ie suis malade, et de ce que ie souffre, et de ce que ie mourray : car tu le veux et i'en suis bien contente, la Vierge me presentera à toy apres ma mort. Quelque langueur qu'eust cette pauure enfant, elle se dressoit plusieurs fois le iour en son seant pour offrir à Dieu ses prieres, et pour reciter son chapelet. Souuent on entendoit sortir ces paroles de sa bouche : Ny la mort, ny les maladies, ny les souffrances ne m'affligent point, mais ie suis triste de ce que ie ne puis aller en la maison de prieres auec les autres ; n'auray-ie point cette consolation deuant mon trépas, d'y entrer pour receuoir celuy que ie verray bien-tost au Ciel ? Elle auoit vn si grand soin de la pureté de son ame, qu'elle demandoit à se confesser tous les iours. Celuy qui l'a plus particulierement assistée, dit que iamais elle n'a commis aucune faute mortelle, que son cœur estoit veritablement innocent, elle ne prenoit plaisir qu'au discours de l'Eternité. Quelque peu de temps deuant sa mort, ayant receu tous les Sacremens de l'Eglise, elle fut tourmentée de deux ou trois conuulsions tres-violentes ; puis reuenant à soy, elle s'adressa au Pere qui la veilloit et qui prioit aupres d'elle : Adieu, mon Pere, luy dit-elle, d'vn iugement et d'vne parole aussi ferme que iamais ; adieu, vos prieres sont exaucées, retirez vous quand il vous plaira, voila Iesus mon Epoux qui m'emmene dans le Ciel. Et là-dessus elle expira. La chair et le

sang ne luy auoient pas donné ces sentimens : car elle estoit fille d'vn tres-mauuais pere, que Dieu auoit exterminé de la terre par vn chastiment public. Quelle rage à ce mauuais homme de voir du milieu des flammes son enfant au milieu de la gloire qu'il a perduë pour s'estre tousiours bandé contre la Foy et contre la verité, dont il auoit vne si grande connoissance !

Les Religieuses de l'Hospital, qui ont tousiours eu quelques malades François, ont aussi nourry tout l'hyuer vne petite cabane de Sauuages qui nous ont bien donné de l'edification : ces bonnes Meres ne manquoient point, auec leur ferueur accoustumée, de les faire prier Dieu tous les iours en leur langue, faisans la charité des deux mains, et pour le corps et pour l'ame. Ie me souuiens, qu'allant visiter ces pauures gens, vne femme disoit de temps en temps : Mais mon Pere qui est au Ciel me pardonnera-il mes offenses ? ie me haïs moy-mesme, ie voudrois qu'on me dechirast de ce que ie l'ay fâché. Ie suis souuent triste, disoit vne autre, de ce que ie n'ay point d'esprit, ie ne sçaurois retenir les prieres qu'on nous fait faire tous les iours. Quand on demandoit à quelqu'vn d'eux s'il y auoit long-temps qu'il ne s'estoit confessé, s'il auoit passé quinze iours sans le faire, il se plaignoit disant qu'on ne l'escoutoit pas assez souuent. Il faut aduoüer que si les Hiroquois n'éloignoient point nos Neophytes de nos habitations, et si les estrangers ne se venoient point mesler auec eux, qu'on auroit des ames choisies pour leur candeur et pour leur simplicité. Le Capitaine de Tadoussac estant malade à S. Ioseph, fit paroistre que Dieu triomphe au milieu de la barbarie : le Pere qui a soin des Sauuages l'allant visiter, il luy dit : Mon Pere, toute mon esperance est en Iesus ; voila ce que ie luy dis fort souuent : Tu sçay tout, tu connois tout, me voila, dispose de moy. Estant porté à l'Hospital, le Pere luy tesmoignant vn grand desir qu'il retournast en santé, il luy dit monstrant vn Crucifix qu'il auoit fait mettre deuant ses yeux : Voila celuy qui determine, il le faut laisser faire. Le lendemain il tesmoigna par quelques paroles qu'il eust bien voulu retourner en santé ; mais voyant que ce desir croissoit, il se douta que le Demon le vouloit tromper : il se confessa deux fois ce iour-là, recherchant ses plus petites fautes auec autant de lumiere qu'en pourroit auoir vn Religieux ; puis s'adressant au Pere, luy dit vn iour deuant sa mort : Asseurement i'ay veu vn Demon, cela m'a espouuanté ; mais ie luy ay dit que ie croyois en celuy qui a tout fait, que pour luy ie le méprisois, il a disparu tout à coup. I'ay aussi esté troublé par quelques songes ; mais ie me suis souuenu que ceux qui croyoient en Dieu ne croyoient plus en leurs songes : me voila pour le present dans vne grande paix. Ie voy bien que celuy qui a tout fait veut que i'aille auec luy, i'en suis content, c'est à luy d'en determiner. Tesmoigne aux Sauuages qui sont allez en guerre que ie suis fort aise d'aller au Ciel, c'est chose estrange que des hommes éleuez dans la barbarie meurent auec vne si grande confiance, qu'on diroit qu'ils voyent de leurs yeux le bien qu'ils vont posseder. On le fit prier Dieu pour Madame la Fondatrice de cét Hospital, ce qu'il fit les mains iointes et les yeux éleuez au Ciel dans vne posture qui faisoit voir qu'il estoit touché. Ces bonnes gens ne philosophent point tant que nos Europeans : quand ils ont vne fois receu la Foy et qu'ils croyent en suite que celuy qui obeïra aux volontez de Dieu sera sauué, et que s'il commet quelque offense elle luy sera pardonnée s'il est vrayement contrit et confessé, ils s'attendent que Dieu fera infailliblement de son costé ce qu'il a promis, et en verité ils ont raison. Ie feray icy mention, pour conclusion de ce Chapitre, d'vne ceremonie des Sauuages qui nous a donné de la consolation : car ils commencent de donner vn habit tout Chrestien aux façons de faire indifferentes qu'ils ont tirées de leurs parens infideles. On a veu souuent dans les Relations precedentes que c'estoit la coustume des Sauuages de resusciter les morts qui estoient parmy eux ou gens

de consideration, ou qu'ils aymoient beaucoup pendant leur vie : cela se fait encore afin que les orphelins ne soient pas delaissez. Car celuy à qui on donne le nom de leur pere, se charge des enfans. Vn Capitaine Chrestien de S. Ioseph, voulant resusciter vn sien parent, fit vn festin, où se trouuerent enuiron 50. conuiez. C'est, par parenthese, dans les festins et par des presens qu'ils font la pluspart de leurs affaires. Tout le monde ayant pris sa place qui est la premiere qu'il rencontre, ce Capitaine harangua en ces termes : Si ie n'estois Chrestien et si ie n'auois la creance que nous deuons tous resusciter, i'aurois bien sujet de m'attrister dans la perte que ie fis l'an passé de mon nepueu, sa mort affligeroit mon cœur ; mais puis que la vie ne nous est ostée que pour nous estre renduë, puis que nous deuons nous reuoir et nous rencontrer derechef, ce n'est pas vne mort, c'est vne absence, et par consequent ie prends cette resurrection que ie fais de mon nepueu pour marque de la veritable resurrection que nous attendons. C'est donc vn tel que i'adopte pour mon nepueu, et qui me fera souuenir que mon nepueu n'est pas mort. Là-dessus il fit vn beau present au nouuel adopté, lequel repartit fort à propos : Ce present, qui me fait souuenir de l'article de nostre creance sur lequel est fondée la Foy de nostre resurrection, me remet aussi en memoire que ie suis Chrestien : ie le suis en effet, et ie tiens auec vous et auec tous ceux qui sont baptisez, qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ceux qui doiuent reuiure vne autrefois, et partant resioüyssons nous, non pas du portraict de la resurrection que nous exprimons par nostre ceremonie, mais de la veritable resurrection que nous attendons. Apres les harangues il fallut chanter selon leur coustume ; l'vn des plus considerables éleuant sa voix, chanta vn de leurs airs, dont voicy les paroles : Celuy qui me doit resusciter, c'est celuy qui me console. Voila toute sa chanson, composée de diuers tons sur lesquels il appliquoit tousiours les mesmes paroles. Dieu veuille qu'ils changent ainsi d'eux-mesmes leurs anciennes coûtumes, en des actions pleines de deuotion et de pieté.

CHAPITRE V.

Continuation du mesme sujet.

Vn Capitaine Sauuage, abordant vn Pere de nostre Compagnie, luy dit : Ie te prie, mon Pere, de venir auec moy en la maison des filles vierges, qui enseignent nos enfans. Le Pere luy répondit que ces bonnes filles l'entendroient, et qu'il n'auoit pas besoin d'interprete : Ie leur veux, repartit-il, communiquer vne affaire d'importance. Comme ils estoient tous deux au parloir auec la Mere Superieure de ce petit Seminaire, ce bon Neophyte tira vne petite croix de cuiure, qui se pouuoit ouurir et fermer, et leur dit : Tout ce qui est sur la terre n'est rien, ce qui regarde le Ciel est de prix et de valeur. Cette petite croix voudroit bien contenir vne parcelle des os sacrez qu'on honore sur les Autels, dont les ames sont en Paradis : iugez tous deux si ie suis digne d'en porter, c'est vn grand affaire, il n'en sera que ce que vous aurez determiné. La Superieure, bien edifiée de cette pieté, luy accorda sa demande, dont ce bon Neophyte se sentoit autant obligé comme s'il eût fait rencontre d'vn grand thresor.

Ces bonnes Meres sont extremement charitables, les difficultez du pays ne les estonnent point, leur Seminaire ne refuse aucune Françoise, ny aucune fille Sauuage ; l'aumosne se fait chez elles en tout temps, leur cœur est plus grand que leurs biens. Les pensionnaires en France ne greuent point les Monasteres où elles sont instruites, ce n'est pas de mesme en Canadas ; il faut non seulement nourrir et instruire les petites seminaristes, mais il les faut habiller, et à leur depart leur faire de bonnes aumosnes et souuent encore à leurs parens,

tant ils sont pauures. Il n'y a pas long-temps, qu'vne petite Huronne sortant de cette sainte et charitable maison, pour estre reconduite en son pays, ces bonnes Meres non seulement l'habillerent de pied en cap, mais ils firent encore des presens à ses parens, pour marque du contentement que cét enfant leur auoit donné. Ce n'est pas tout, il fallut fournir de viures pour elle et pour ceux qui la venoient querir : en vn mot, vous diriez qu'elles feroient volontiers tous les frais necessaires pour les mener et pour les conduire iusques en Paradis.

Vne autre Seminariste Algonquine, ayant esté nourrie, éleuée et entretenuë plusieurs années dedans ce Seminaire, ces bonnes Meres luy ont donné ses petits meubles pour son mariage, et leur charité passant au delà des mers, a obtenu son mariage d'vne Dame de merite dont la pieté est peut-estre desia recompensée au centuple dessus la terre, et le sera vn iour dedans les Cieux. C'est vrayement rechercher la gloire de Nostre Seigneur, de pouruoir aux necessitez d'autruy dans les besoins d'vne maison incommodée.

Elles nourrissoient vn Huron, dont la vertu a rauy tous ceux qui le connoissoient; quelque froid qu'il fît pendant tout l'hyuer, il ne manquoit iamais de passer au trauers des neiges et des glaces pour venir entendre vne Messe à la paroisse deuant le iour, nonobstant qu'il se trouuast par apres à celle qui se dit tous les iours dans l'Eglise de ces bonnes Meres. Cét homme passoit tous les iours vn temps si notable à genoux, que les François en demeuroient estonnez et edifiez; il ne sçauoit que c'estoit de se mettre en colere, ses plus grands mécontentemens estoient fondez sur ce qu'on ne luy parloit pas assez long-temps à son gré des veritez Eternelles. Il est retourné cette année en son pays, nous esperons que sa ferueur profitera à ses compatriotes.

Quelques Sauuages s'accusoient vn iour d'auoir le cœur tout remply de malice, le Pere qui les escoutoit leur demanda si cette malice faisoit vn long seiour dedans leurs ames? Non pas, respondent-ils, mais cependant elle ne laisse pas d'y entrer. Mais encore, poursuit le Pere, que faites vous, quand vn si mauuais hoste vous vient visiter ? Pour moy, disoit l'vn, quand ie sens que la colere vient échauffer mon cœur, ie dis à mon ame : ceux qui prient et qui croyent ne se mettent point en colere, et aussi-tost ce feu s'amortit, et quelquefois il s'esteint tout à coup. Ie suis plus meschant, disoit son compagnon ; car il me vient des pensées de haine, des pensées sales, qui gastent tout mon cœur. Mais que fais-tu dans ce rencontre, dit le Pere ? I'ay peur, respondit-il, et ie me mets à prier Dieu, et tout cela s'en va. Le saint Esprit est vn grand Maistre ; il en fait plus en vn moment, quand il luy plaist, que les Docteurs en cent ans.

Si ie dis que des ieunes hommes sollicitez par de mauuaises creatures ont fait triompher la grace de la nature, i'vseray de redites, quoy que la chose soit toute nouuelle.

Vne personne malade au milieu de ces bois, se trouua dans des angoisses et dans des presses qui la iettoient à deux doigts du desespoir. Son pauure corps abattu voulant sommeiller, son ame apperceut vn Pere, qui s'approchant d'elle, l'instruisit sur le bon-heur des souffrances et sur la cruauté de cette miserable vie ; cette pauure creature fut si consolée et si remplie de courage en vn instant, qu'elle deffioit toutes les afflictions de la terre et de l'Enfer.

Vn Capitaine Sauuage, voyant qu'vn ieune homme sembloit mespriser les aduis d'vn Pere : Sçais-tu bien que ce n'est point la crainte de la mort, ny le desir de la vie, ny l'esperance d'aucun bien de la terre qui m'a fait embrasser la priere ? depuis que i'ay la Foy, ie ne crains plus rien. Apprends donc que i'ay parlé au Capitaine des François, et que ie l'ay supplié de bannir tous ceux qui resistent à la verité ou qui la quittent. Parle maintenant, que fais-tu ? quel est ton dessein ? c'est ton cœur et ta bouche qui te rendront coupable ou

innocent, qui te retiendront ou qui te chasseront d'icy.

Le mesme, entrant dans vne cabane où il y auoit plusieurs Payens, leur fit ce petit discours : Mais encore qui vous empesche d'ouurir les yeux à la verité ? vos oreilles ne sont-elles pas percées ? ce qu'on dit est-il si monstrueux qu'il n'y puisse entrer ? si la priere est bonne que ne l'embrassez-vous ? ie vois bien ce qui vous arreste : vous craignez qu'apres vostre baptesme vous ne tombiez dans quelque yurognerie si vous trouuez de la boisson ; mais est-il possible que la seule pensée des dommages que ces boissons nous causent, ne vous puisse empescher d'en gouster ? tenez ferme, vous surmonterez ce demon des estourdis et des fous.

Vn Nipissirinien se fit Predicateur aupres d'vn Capitaine de sa nation nouuellement arriué à S. Ioseph : comme il eut apperceu que ce Capitaine prestoit l'oreille aux discours que luy tenoit vn de nos Peres, il luy dit apres que le Pere fut sorty de sa cabane : Ces gens sont admirables, ils quittent leur pays et s'en viennent du bout du monde pour nous apprendre le chemin du Ciel, iamais ils ne demandent rien, mais ils donnent, et par tout où ils sont, ils font la mesme chose, ce que l'vn enseigne l'autre l'enseigne : pour moy i'ay trouué leur doctrine si iuste et si raisonnable que ie l'ay embrassée, ie les ayme et ie les honore comme mes plus proches parens. Ce bon Neophyte iettoit dans cette ame, la premiere couche sur laquelle on a depuis tiré de beaux portraits.

Vn autre, Abnaquiois de nation, se trouuant aupres d'vn Etchemin fort malade, voyant que ses camarades auoient quelque dessein de le chanter et de le souffler à leur mode, luy dit : Mon cher amy, c'est en vain que tu auras recours aux sorceleries ou plustost aux badineries de ton pays, le Dieu que les Chrestiens honorent t'a creé, luy seul te peut guerir. Ces paroles dites en son temps, le toucherent si bien que ses gens le voulans medicamenter à leur façon, c'est à dire par des cris et par des tintamarres, dont ils se seruent pour chasser le demon qui fait mourir les hommes, iamais le malade n'y voulut obeyr. C'est à celuy qu'on adore en ce lieu-cy, qu'il faut auoir recours, disoit-il, le demon ne me sçauroit guerir. Ses parens s'adresserent à nos Peres, et leur dirent : Nous vous abandonnons nostre pauure camarade, vous connoissez celuy qui a tout fait, dites luy qu'il le guerisse, et l'asseurez que nous croirons en luy. Ie ne sçay pas si ces pauures abandonuez tiendront leur parole en leur pays, mais ie sçay bien que Dieu a guery leur compatriote contre leur attente.

Vn François, allant de Quebec à Saint Ioseph, apperceut de loin vn Sauuage qui le deuançoit, c'estoit vn Chrestien, qui ne pensoit estre veu que de l'œil duquel on ne se peut cacher : il leuoit les yeux au Ciel, s'entretenant auec Dieu, tenant son chapelet en main et se mettant à genoux auec vne deuotion qui penetroit non seulement le cœur du François, mais qui sans doute gagnoit celuy qui ne peut resister à l'amour.

Il n'est pas iusques aux enfans qui ne tesmoignent par fois quelques sentimens de deuotion. Vn petit garçon aagé de 8. à 9. ans, a dit plusieurs fois ces paroles à sa mere, voyant qu'elle ne pressoit point son baptesme : Ma mere, cela n'est pas bien que vous ne soyez pas baptisée : elle ira au feu ma mere, dit mon cœur, et là-dessus ie suis triste. Cette femme racontoit cela de son fils, adioustant qu'elle ne pouuoit sçauoir où il auoit appris toutes les prieres qu'il recitoit tous les matins et tous les soirs, sans que personne luy commandast. Le pauure petit ramassant par fois des fleurs auec son camarade, les venoit presenter à vn de nos Peres pour estre mises dessus l'Autel. Le Pere, agreant cette petite deuotion, les faisoit entrer dans l'Eglise où ces petits Anges offroient et leurs prieres et leur present à Nostre Seigneur.

Vne petite Seminariste des Meres Vrsulines, pressant fort qu'on la fist communier deuant que d'estre renduë à ses

parens, prit en cachete vn petit *Agnus* appartenant à l'vne de ses compagnes ; sa maistresse l'ayant surprise, la tança : Vous estes indigne de la communion, luy dit-elle, allez, confessez-vous, vous deuriez ieusner pour vn si gros peché. Cette pauure enfant l'ayant fait contre l'attente de sa bonne maistresse, luy vint dire : I'ay fait ce que vous m'auiez ordonné, que faut-il faire encore afin que ie ne sois point priuée de la communion? Ce n'est pas vn petit courage à vn enfant de ieusner, et notamment à vn enfant Sauuage, qui tient de ses parens, lesquels ont autant de pente au manger que les yurognes au boire.

Les enfans des Sauuages sont de petits singes, aussi bien que les enfans de l'Europe, ils imitent tout ce qu'ils voyent faire. Il est croyable que depuis que les fondemens de ce nouueau monde sont iettez, ils n'auoient iamais representé aucune procession, mais comme ils en voyent de temps en temps, ils ont commencé d'en faire à leur mode : il y a peu de iours qu'vne bande de ces petits innocens fut veuë marcher en ordre, l'vn portoit vne Croix, l'autre portoit vne banniere, d'autres des chandeliers faits à la sauuage ou à la naturelle, quelques-vns chantoient, et d'autres suiuoient deux à deux comme ils auoient veu faire : tout cela nous apprend que le Christianisme se fonde et s'establit parmy ces peuples. Les Hiroquois gastent tout : ils escartent les oüailles de leur bercail, ils les éloignent de leurs Pasteurs, ils les bannissent de leur petite Eglise, en vn mot ce fleau est bien rude. Dieu soit beny en tout temps et en tous lieux, il se faut soumettre à ses ordres ; il permet que son Eglise soit affligée, mais il voudroit bien que ceux qui ont le pouuoir de la secourir leuassent l'estendard pour sa gloire. Changeons de propos.

On demanda à vn ieune Sauuage, qui parloit de la grande perfidie des Hiroquois et de l'horrible carnage qu'ils ont fait de ceux de sa nation, quel sentiment il auoit de ces mal-heureux. Ie prie souuent Dieu pour eux, respondit-il, ie voudrois qu'ils fussent baptisez, ils auroient de l'esprit, ils iroient au Ciel : voila mon sentiment. Ces pensées ne sont pas communes à tous les Sauuages, ils sont vindicatifs au dernier point enuers leurs ennemis ; aussi est-il vray, qu'il n'est pas possible de les aimer hors de Dieu.

Ce Sauuage a bien monstré qu'vn esprit plus puissant que celuy du monde et de la chair residoit en son cœur. Puisque nous pouuons, disoit-il, témoigner à Nostre Seigneur l'amour et l'honneur que nous luy portons par nos souffrances, il me semble que c'est vne chose bonne de souffrir, et souuent mon ame en a des desirs. Le Pere qui a soin de sa conscience, venant de voir vn malade, luy dit vn iour : Ie suis triste, voyant cette personne que i'ayme et que tu aymes aussi, souffrir si rudement et si long-temps. Et moy, repart ce Sauuage, ie m'en resioüy : ne m'as-tu pas enseigné, adiousta-il, que ceux qui souffrent sont aymez de Dieu? pourquoy donc s'affliger d'estre aymé de celuy qui est tant aymable? Le Pere luy accorda qu'il auoit raison, et confessa au fond de son cœur que le Sauuage auoit agy par grace, et luy par vn mouuement de compassion naturelle.

Vn ieune garçon, voyant que ses gens retournoient de la chasse, s'écria : Voila qui va bien, ie mangeray auiourd'huy de la viande fraische. Sçais-tu bien, luy dit quelqu'vn, que les Chrestiens n'en mangent point auiourd'huy. Tu as raison, respondit-il, non seulement ie n'en mangeray point, mais ie ne veux pas seulement la regarder. Ayant sceu que les Chrestiens ieusnoient les Quatre Temps et le Caresme, il vouloit à toute force les imiter ; on luy respondit qu'il n'auoit point encore l'aage qui porte cette obligation. Si ie n'y suis pas obligé, repart-il, aussi ne m'est-il pas defendu? On luy permit ce qui estoit raisonnable conformément à ses forces et à sa façon de vie. S'estant couché certain iour sans souper, il se leua auec vn grand appetit ; l'ayant tesmoigné à quelqu'vn de nos Peres, il luy fit donner du pain : il le prit, mais il n'y toucha pas. Comme on luy en eut demandé la raison : Ie n'ay pas encore, fait-il, en-

tendu la Messe. Oüy, mais on la dira bien tard. Hé bien ie n'en mourray pas pour cela, respondit-il. Estant allé sur le soir visiter quelques Hurons en leur cabane, ils luy presenterent à manger : or comme il ieusnoit, et que d'ailleurs c'est mépriser vn Sauuage de refuser ce qu'il vous donne, il mangea, mais si peu qu'il n'outre-passa point ce qu'on peut prendre en vne collation. Ses hostes s'en apperceuant, luy representerent qu'vn bon courage ne se deuoit pas rendre si tost, que le manger estoit naturel et important à l'homme ; à cela point de repartie, sinon qu'il ne falloit pas le presser de manger dauantage.

Il n'est demeuré qu'vn seul Sauuage cette année à Montreal, et encore estoit-il aueugle ; mais en recompense il auoit de la vertu pour vingt-cinq : Ah ! que souuent, disoit-il, ie benis Dieu de ce qu'il m'a rauy les yeux, sans cela i'aurois esté toute ma vie vn orgueilleux et vn superbe, i'aurois mesprisé la priere, et les Hiroquois m'auroient mangé.

Comme il auoit pris resolution de ne point petuner le iour qu'il communieroit, ce qui est assez difficile à vn Sauuage qui prefere le tabac au boire et au manger, le Pere qui en auoit soin, luy dit vn iour, qu'il le pourroit bien tromper et contreuenir en cachete à ses resolutions ; il repartit fort gentiment : Tromperois-ie Dieu si ie trompois vn homme ? Ce n'est pas à toy, mon Pere, à qui i'ay fait cette promesse, c'est Dieu qui ne peut estre trompé. Et c'est pour cela, fit-il, que ie ne vay pas visiter les soldats François le iour que i'ay communié, pource qu'ils m'inuiteroient à petuner.

Le Pere le menant vn iour à l'Hospital dans vn temps qu'il neigeoit et qu'il faisoit fort froid, il prit son bonnet d'vne main et son chapelet d'vne autre : Disons, fit-il au Pere, nostre chapelet, puis que nous sommes ensemble, cette deuotion attendrit le Pere. Estant vne autre fois aupres du Pere, qui recitoit ses Heures Canoniales, il demeura vn assez long-temps sans se mouuoir ; le Pere, ayant bien exercé sa patience, luy demanda à quoy il auoit appliqué son esprit, pendant tout ce temps-là. Ie me resioüissois en mon cœur, de ce que tu benissois celuy qui a tout fait ; mon ame luy disoit : Ie suis bien aise que ceux qui te connoissent, te loüent et te respectent. Mais quelquesfois ie suis si triste de ce que ie l'ay fasché, et de ce que ie ne sçaurois le loüer comme vous autres, que mon cœur en est malade, et mon ame ne sçait de quel costé se tourner. Il me semble par fois qu'vne personne me parle au fond du cœur, et cependant elle ne profere aucune parole. M'entends-tu bien, disoit-il au Pere ? conçois-tu bien ce que ie veux dire ? lors que i'entends cette parole dans mon cœur qui n'est pas pourtant vne parole, mon ame est toute triste d'auoir fasché Dieu, et mes yeux se mettent à pleurer, sans que i'y prenne garde ; d'autresfois ie suis tout ioyeux, et mes yeux ne laissent pas de ietter des larmes : cela ne m'arriuoit point deuant mon Baptesme.

Le Pere ne luy voulant pas permettre si souuent la Communion, il s'en plaignoit amoureusement : Tu ne sçais pas, mon Pere, combien mon ame est triste, si tu le sçauois tu luy donnerois ce qu'elle demande. Vn François luy ayant rompu le baston dont il se seruoit pour se conduire, son cœur fut emeu, et il se retira en sa cabane sans mot dire, mais il s'en reuint bien-tost trouuer le Pere. Ie n'ay pas d'esprit, luy fit-il, ie me suis fasché, ie m'en vay à l'Eglise prier pour celuy qui a rompu mon baston. Et toy, mon Pere, prie pour moy, car ie suis plus coupable que luy. Mais tu me deuois auertir, quand tu as veu que ie me voulois fascher, ie te prie, mon Pere, ne t'en oublie pas vne autre fois. Ce bon garçon s'ennuyant d'estre tout seul de sa nation à Montreal, a voulu descendre aux Trois Riuieres ; il est croyable qu'il payera en bonne monnoye la petite consolation qu'il espere de ses gens.

Il y a peu de iours qu'vne femme, s'estant sauuée du pays des Hiroquois, nous vint dire qu'vn demon la tourmentoit, et qu'on la mist pour quelque temps auec les Vrsulines, qu'elle esperoit trouuer sa deliurance parmy ces

bonnes ames. Ie me confesseray et me communieray, elles prieront pour moy, disoit-elle, et ie seray guerie. Son regard, tant ses yeux estoient effarez, faisoit peur. Les Meres s'en chargerent auec benediction ; au bout de quelques iours cette pauure creature vint nous dire qu'elle estoit toute libre, et que Dieu l'auoit guerie en la maison des vierges. Ie m'en rapporte à ce qui en est.

Nous auons vn malade à S. Ioseph, il sera au Ciel comme nous esperons, quand on lira ce Chapitre en France. Il faut confesser que Dieu fait des misericordes à qui bon luy semble. Cét homme d'vn naturel brusque et violent, a fait quelques escapades depuis sa naissance en l'Eglise. Il nous a tesmoigné que iamais il n'en a fait qu'aussi-tost il n'ait ressenty les effets de la Iustice de Dieu : Voicy, dit-il, le dernier coup que i'ay peché, i'ay scandalisé les Chrestiens, i'ay repris mes superstitions anciennes, plus tost pour contenter quelques personnes que pour aucune creance que i'aye en ces badineries ; mais Dieu enfin m'a terrassé, il m'a remply de douleurs, depuis les pieds iusques au sommet de la teste. Il luy addresse souuent ces paroles : O qu'il est raisonnable que ie souffre ! ie ne m'en fasche point. Toy qui as tout fait, determine du temps et de la grandeur de mes maux. Ie n'ay qu'vne pensée : i'ay peché, ie veux souffrir. Ne fais qu'vne souffrance des tiennes et des miennes, peijkoutour, peijkoutour, n'en fais qu'vne, n'en fais qu'vne, et tire le payement que ie te dois pour mes offenses. Comme nous luy portasmes le Viatique en sa cabane, et que nous luy donnasmes l'Extreme-Onction, il s'addressa à ses gens, et leur dit : Ie n'ay plus de forces pour parler, mais i'ay encore assez de cœur pour pleurer le scandale que ie vous ay donné, ne retenez aucunes pensées de mes mauuais exemples. Ie ne suis pas triste de mes souffrances, mais ie le suis bien fort d'auoir fasché Dieu et d'auoir esté meschant parmy les hommes. Ie pardonne à ceux qui m'ont pressé de reprendre mes anciennes chansons, dont ie me seruois pour parler au demon ; pardonnez-moy aussi tant de mauuaises paroles et tant de mauuaises actions que i'ay commises et dont vous auez connoissance. Ie n'en puis plus, la parole me manque, priez Dieu pour moy ; mon cœur me dit que i'iray au Ciel, puisque Dieu est bon ; ie me souuiendray de vous autres, mais chassez du milieu de vos cabanes les meschans, de peur qu'ils ne vous peruertissent. Ie ne doute pas que le Ciel ne se resioüisse de la conuersion de cét homme, et que le sein d'Abraham ne soit ouuert à ce pauure Lazare, ou ce pauure Iob couuert de playes et de douleur.

CHAPITRE VI.

De quelques autres bonnes actions des Sauuages.

Ie ne fais aucune distinction entre les Sauuages de Saint Ioseph et les Sauuages des Trois Riuieres. Ce n'est pas que les vns et les autres n'ayent de l'affection pour les lieux où ils ont choisi leur demeure ; mais leurs ennemis les poursuiuent de si prés, qu'ils se iettent comme des pigeons effarez dans le premier et le plus asseuré colombier qu'ils rencontrent. Quelques familles, voyans ce debris, s'arresterent aux Trois Riuieres auec resolution de viure constamment à la Françoise. Le plus apparent d'entr'eux, dit à l'vn de nos Peres au despart de ses compatriotes : Ie pourrois m'enfuir aussi bien que les autres et viure comme eux de chasse et de pesche ; mais mon ame m'est plus chere que mon corps. Ie vois bien que ie souffriray, et que n'ayant rien que du bled, qu'il me faudra semer et recueillir auec beaucoup de peine, ie meneray vne vie fort maigre ; mais il n'importe, pendant que mon corps ieusnera, mon ame s'engraissera mangeant le pain de vie, dont ie serois plus long-temps priué, si ie m'escartois de vos habitations. Ces bonnes gens ont esté benis en toutes

façons, la terre et les forests, et les eaux, leur ont fourny des viures par dessus leurs attentes, et le Ciel les a comblez de ses richesses. Leur Capitaine dicta le Printemps deux lettres à vn Truchement, pour estre enuoyées à Quebec, à vn Pere de nostre Compagnie, dans lesquelles ce bon Neophyte protestoit, qu'il n'auoit rien tant à cœur que de viure selon les loix et selon les volontez de son Dieu.

Comme ils demeurent au milieu des François, il arriua qu'vn ieune homme les allant visiter pendant leur repas, ils luy presenterent vn morceau de chair de castor; celuy-cy le prit et le mangea sans donner la benediction. Vne femme, s'en estant apperçeuë, luy dit : Si mon petit fils ne prioit pas Dieu deuant que de manger, ie le chastierois. Ce François tout honteux, se voulut excuser, mais dans son cœur il se condamnoit soy-mesme.

Vne autre fois, vn Pere entrant dans leurs cabanes, trouua vne ieune femme toute esplorée ; luy en ayant demandé la raison : Mon nepueu, fit-elle, est mort, voila le sujet de mes larmes. Quoy donc, repart le Pere, croyois-tu que son corps fust immortel ? Ce n'est pas de son corps que ie m'attriste, c'est son ame qui cause mes douleurs et mes regrets : comme il est mort sans confession, ie crains qu'il ne soit dans les enfers. Quitte cette apprehension, et prie pour luy, dit le Pere, car comme il auoit receu le Baptesme, et qu'il craignoit d'offenser celuy qui a tout faict, il est croyable qu'il n'est pas damné, mais qu'il pourroit bien estre en Purgatoire. I'ay bien eu, repart-elle, cette pensée, i'ay desia prié pour luy, i'ay recité trois fois mon chapelet, i'ay inuoqué les Saincts qui sont au Ciel, i'ay imploré le secours des petits enfans morts apres leur baptesme, i'ay prié ceux de nostre nation qui sont en Paradis, mais tout cela est peu de chose. Dis-moy, mon Pere, ce que ie puis faire selon ma condition pour le soulagement de cette ame, et ie le feray de bon cœur.

Vn Huron, estant descendu à Kebec, et s'en allant à la chasse, fut blessé à la iambe d'vn coup d'arquebuse desbandé par mesgarde par vn sien compagnon. On le porta aussi-tost à l'Hospital, où il fut promptement pansé ; mais ce coup estoit si fascheux, qu'il luy fallut couper la iambe : or comme il vit qu'on luy accordoit le Baptesme, pource qu'il étoit en danger de mort, il s'escria : Que ce coup est fauorable qui m'ouure les portes de la vie ! les Hiroquois, si ie n'eusse point esté blessé, m'auroient peut-estre ietté dans les enfers, et ce coup me porte en Paradis. Les Meres le consolant sur l'esperance de recouurer sa santé : Vous faites, leur dit-il, vostre possible, mais ie sens bien que ie suis mort, ie ne crains plus ce passage, puisque ie suis baptisé, ie m'en vay au Ciel, où ie prieray pour vous et pour la personne qui vous a faict venir en ce pays icy. Ces bonnes Filles n'oublient pas leur bonne Mere, il n'y entre aucun malade en leur maison, il n'en part aucun qui ne soit chargé de prier Dieu pour elle. Ce braue Neophyte qui mourut le 18. de Ianuier, ne s'oubliera pas au Ciel de la parole qu'il a donnée sur terre.

L'Hospital a esté fort chargé cette année, notamment depuis la venuë des vaisseaux, il faut confesser que ces bonnes Filles ne sont iamais plus contentes, que lors qu'elles exercent les fonctions de leur Institut par des charitez veritablement heroïques ; si a-il fallu éconduire quelques malades à la venuë des Nauires, le lieu ny leurs forces ne pouuant suffire à tout. Mais ne nous esloignons point des Sauuages.

Voicy vne loüange d'autant plus asseurée qu'elle est sortie de la bouche d'vn ennemy. Quelqu'vn disant aux Hiroquois prisonniers, que si nous ne tirions aucune vengeance de leur perfidie, cela ne prouenoit pas d'vn deffaut de courage, mais d'vn desir que nous auions de leur ouurir les yeux pour l'eternité. Qu'au reste ceux qui connoissent Dieu, ne craignent point la mort, puis qu'elle leur ouure la porte à vne vie bien plus agreable que celle-cy. Tu as raison, dit l'vn des Hiroquois,

nous en auons veu l'experience de nos yeux en la personne d'Ondesson, c'est ainsi qu'ils appelloient le Pere Isaac Iogues, et mesme encore en plusieurs Algonquins que nous auons bruslez, ils se moquoient des tourmens et de la mort. Et depuis vn an, nous auons admiré le courage et la resolution d'vn nommé d'Apmang8ch (c'estoit vn braue Chrestien, appellé Bernard en son Baptesme). Ie me trouuay, adiouste l'Hiroquois, où il fut mis à mort. L'vn de mes camarades l'ayant reconneu, luy dit qu'on luy donneroit la vie, s'il se vouloit rendre ; comme il estoit d'vne nation alliée des Hiroquois Agneronons, on luy auroit tenu parole. Mais il répondit d'vne voix forte et d'vn accent courageux : Ie ne puis me rendre à des perfides et à des poltrons qui ne se fient qu'à leur nombre et à leurs surprises. Ie ne veux point de la vie. Si quelqu'vn d'entre vous a du cœur, qu'il auance, et qu'il donne des preuues de son courage contre moy. Vn de nos guerriers, que nous tenions pour vn Demon, part aussitost pour luy porter vn coup d'espée ; mais Bernard l'ayant esquiué, le transperce en vn moment, et comme il tomboit à terre, il luy fend la teste d'vne hache d'armes. Nos gens enragez, disoit l'Hiroquois, luy tirerent vn coup de fusil à la cuisse, et le percerent par le costé d'vn coup de flesche : se sentant blessé il s'escrie en langue Hiroquoise : Treue, de grace, pour vn moment. Donnez-moy vn petit de loisir, laissez-moy parler à celuy qui a tout fait, ie m'en vay auec luy au Ciel ; pour vous autres qui ne le connoissez pas, vous serez precipitez dans des flammes au fond des abismes. A ces paroles tout le monde fait halte, luy se met à genoux, il éleue ses mains et ses yeux vers le Ciel, parlant hautement, mais en langue Algonquine que nous n'entendions pas, nous estions tous dans l'estonnement ; enfin sa priere acheuée, qui dura assez long-temps, il nous enuisage d'vn regard asseuré : Faites ce que vous voudrez, nous dit-il, ie n'ay point de regret de souffrir vne mort qui me donne la vie. Ils le transpercerent de quelques coups d'espées sur la place. Voila de verité vn sainct et genereux courage.

Vn Pere de nostre Compagnie, rencontrant vne femme Sauuage fort infirme, qui venoit à la Messe parmy les neiges, luy dit qu'elle ne seroit pas obligée, mesme vn iour de Feste, de sortir de sa cabane dans vn temps si rude et auec vne si grande infirmité : Helas, respondit-elle, n'est-il pas raisonnable que tant que i'auray vn peu de force pour me traisner en la maison de priere, ie vienne honorer Dieu ? il me reste si peu de vie, que ie ne la sçaurois mieux employer, qu'à seruir vn si bon Maistre. Oüy, mais, luy dit le Pere, tu augmenteras tellement ta maladie que tu en pourrois bien mourir. I'ay eu autrefois, respondit - elle, de grandes craintes de la mort, mais depuis que i'ay eu connoissance d'vne vie bien plus heureuse que celle que nous menons sur la terre, et que mon ame a esté lauée des eaux du Baptesme, i'ay perdu cette apprehension, car il me semble que si i'auois peur de la mort i'aurois peur d'entrer dans les ioyes de l'autre vie. I'ay cette croyance et cette attente, qu'en obeyssant à Dieu et en luy demandant pardon de mes offenses, ie le verray au Ciel. Dieu a donné vne grande benediction à cette famille, non seulement cette femme est en santé, mais elle est respectée des François et des Sauuages pour sa grande modestie et pour sa charité ; on regarde son mary comme l'exemple des croyans, tant il est ferme en la Foy.

Ie ne m'estonne point, si ceux qui n'entendent pas les Sauuages et qui ne sçauroient penetrer dans leur cœur, ne leur portent pas de respect, car en verité ils n'ont aucuns attraits agreables à la nature : ils sont libres et independans au dernier point, ils n'ont ny politesse, ny entretien, ny ciuilité parmy les François ; les huiles dont ils se graissent blessent les narines, et la paureté de leurs habits et de leurs cabanes choque la veuë. Il n'y a que la pure grace que Dieu respand sur eux qui les rend aymables ; or cette grace n'est ordinairement conneuë qu'à ceux

qui voyent la face de leur interieur. Ceux mesmes qui les entendent ont parfois de la peine à les supporter, tant leurs façons de faire sont esloignées des nostres ; mais quand ils prestent l'oreille à leurs confessions et à la décharge de leur cœur, ils sentent pour eux des tendresses et des affections toutes cordiales, voyant l'Esprit de Dieu agir en Pere, en Maistre, en Amy et en Espoux dans des ames qui ne respiroient que la barbarie. L'empressement que nous apportent les Vaisseaux, ne me permet pas de reuoir ce Chapitre, où i'ay parlé de la maladie d'vn second Iob pour sa patience ; il me faut coucher icy quelques sentimens dont Dieu l'a beny à sa mort. Cét homme, n'estant depuis quelques années aucunement aymé de ses compatriotes, se vid delaissé de tout le monde. Au milieu de ses afflictions, nous estions quasi seuls qui le visitions ; aussi nous disoit-il, que nous estions son vnique consolation dessus la terre. Apres auoir long temps souffert vn Purgatoire assez rude, apres auoir enduré en penitent, il entra dans ie ne sçay quelle angoisse amoureuse, en sorte qu'il ne paroissoit plus auoir de peine que de l'absence de son Dieu. Quand te verray-ie ? luy disoit-il fort souuent, Kik8ir8mir : Ie suis en peine de toy, ton absence m'afflige ; ah fust-il ainsi que ie fusse auec toy ! ie ne me fasche point de mes souffrances ; mais ie ne puis supporter ton absence. Ie t'ayme et ie ne le voy point ! parle vn peu de moy, ô mon Dieu, et dis ces paroles, qu'il vienne, qu'il me voye, et ie seray content, car ie seray auec toy. Pour moy i'ay la croyance, que si vn Athée ou vn libertin auoit conneu cét homme dans sa santé, en sa maladie et en sa mort, qu'il seroit contraint d'auoüer qu'il n'y a qu'vn Dieu qui puisse transformer vn cœur si doucement et si fortement, et qui puisse mesler les ioyes du Ciel auec ces amertumes de la terre. Apres tout, il n'y a que le Ciel et vn homme ou deux sur la terre, qui ait eu connoissance de ces operations ; le reste du monde, ny Grec, ny François, ny Barbare, n'ont rien veu de ce qui se passoit dans le secret de cette ame.

Combien de fois auons nous veu des personnes éplorées, nous aborder auec ces paroles : Mon cœur est triste, et ie ne puis dormir en repos, de ce que ma fille se veut marier auec vne personne qui n'est pas encore baptisée. Ie sens autant de douleurs voyant mes gens s'esloigner du baptesme, comme si ie m'esloignois de mon pays et de ma propre vie. Autrefois ie m'imaginois que la mort estoit le plus grand de tous ces maux, et ie la trouuerois maintenant agreable. Ie n'ay qu'vne tristesse au monde, c'est que ie ne sçaurois retenir ces prieres, et que ie ne sçay ce qu'il faut dire à Dieu ; il me semble que mon cœur luy parle, mais ma bouche ne sçauroit prononcer ce qu'il dit. Ces fruicts ne viennent pas du crû de la nature, ils ne se trouuent et ne se cüeillent qu'au iardin de la grace.

Ce nouueau monde est de mesme nature que l'ancien, il a ses biens et ses maux aussi bien que l'Europe. Ceux-cy predominoient en l'Amerique, aussi bien qu'és autres parties de l'Vniuers. Ie ne sçay où la guerre, les maladies et les autres fleaux ont pris leur premiere origine, mais ie sçay bien qu'ils affligent ces Sauuages aussi bien que les François. Depuis que la Foy s'est venuë loger parmy ces peuples, tout ce qui fait mourir les hommes s'est trouué dans ces contrées ; quoy qu'ils n'ayent pas eu le dessous cette année dans leurs guerres, ils n'ont pas pourtant ioüy de la paix. Les maladies ont partagé leurs iours auec la santé, mais Dieu dans ces vicissitudes s'est tousiours monstré leur Pere. La petite verolle, qui fit vn carnage estrange il y a neuf ans, a fait du bien à quelques ames en affligeant leurs corps. Autrefois on n'entendoit que des tambours, des cris, des hurlemens, on ne voyoit que des festins et des furies dans ces cabanes où estoient les malades : on ne sçait quasi plus, és endroits où resident les Chrestiens, que sont deuenus ces chansons et ces tintamares ; nos malades ont eu recours à Dieu, mais auec tant de confiance, que cette con-

tagion, mortelle aux personnes aagées pour l'ordinaire, n'en a emporté pas vn ; elles attribuent ce bon-heur à celuy qui a la vie et la mort entre ses mains.

Il ne faut pas finir ce Chapitre sans faire mention d'vne petite fille qui a demeuré deux ans au seminaire des Meres Vrsulines. Le pere de cette enfant, ayant appris que sa fille faisoit des merueilles pour son aage, se mit en chemin pour la venir voir ; ayant fait plus de cent lieuës de chemin, il fut rencontré et mis à mort par les Hiroquois. Cét enfant, en ayant oüy le vent, paya le tribut que la nature exige en ces occasions ; mais comme on luy eut dit que son pere s'estoit fait baptiser depuis qu'elle ne l'auoit veu, et qu'il estoit au Ciel, cette nouuelle se changea si fort en vn moment, qu'elle n'eut plus que des ioyes pour son salut. Ses parens réchappés du combat l'ont emmenée, et depuis son depart, quelques femmes sauuages venans voir les Meres Vrsulines, leur ont dit que cette enfant les auoit instruites et leur auoit appris à reciter leur chapelet. Dieu sçait si ces bonnes filles goustoient auec delices les fruits de cette ieune plante cultiuée de leurs mains.

Parlant hier à vne femme qui a languy fort long-temps à S. Ioseph dans vne maladie qu'elle croyoit mortelle, ie luy demanday si ses douleurs et sa pauureté ne luy auoient pas bien causé de la tristesse, et si la crainte de la mort n'auoit pas bien souuent troublé son ame ? Elle ne me respondit rien sur la pauureté, parce que nous l'auions vn petit secouruë ; mais elle me dit ces paroles, d'vn accent qui faisoit voir que sa bouche s'accordoit auec son cœur : Ie t'asseure, mon Pere, que ie n'ay eu aucune tristesse en mon ame, dans toute ma maladie ; il me semble que i'estois bien aise de souffrir pour la mort, tant s'en faut que i'en eusse aucune apprehension, qu'au contraire elle me paroissoit agreable. Ie disois en mon cœur : Ie suis aupres de la maison de prieres, ie suis aupres des Peres qui ont soin de mon ame, et si ie meurs dans les bois ie seray priuée de leurs secours : cette pensée me donnoit des desirs de la mort, mais nostre Seigneur ne l'a pas voulu. Elle disoit cela dans l'Eglise, où elle se venoit confesser et communier, pour se presenter à celuy qu'elle ayme en verité, afin qu'il disposast de tout ce quelle est, selon sa tres-sainncte volonté. Cette petite Eglise bastie en la residence de Saint Ioseph, donne bien de la consolation à ces bons Neophytes, et auec raison, car ils ont leur Seigneur aupres d'eux, et la structure en est assez gentille, quoy que les vitres pour ainsi dire ne soient que de toile, et qu'elle n'ait encore ny Sacristie ny clocher, elle ne laisse pas de contenter la veuë et de donner de la deuotion à tous ceux qui la voyent. Dieu benisse les personnes qui ont contribué à sa fabrique et qui ont part à ses petits ornemens ; nos bons Chrestiens ne les oublieront pas deuant Dieu.

CHAPITRE VII.

De l'Hyuernement du Pere Gabriel Druilletes auec les Sauuages.

Voicy le troisiesme Hyuer que le Pere Gabriel Druilletes a passé auec les Sauuages, dans des trauaux capables à la verité de terrasser le corps d'vn Geant, mais tres-propres et tres-auantageux pour esleuer vn esprit qui a de l'amour pour la Croix. Les Hiroquois Agneronons qui n'ayment guere les François, qui haïssent les Hurons et qui sont enragez contre les Algonquins, contraignent ces derniers de s'escarter bien loin de nos habitations pour faire leurs grandes chasses ; mais comme la pluspart de ceux qui demeurent aupres de nous sont Chrestiens, ils demandent ordinairement à leur depart, que quelqu'vn des Peres qui entendent leur langue, les accompagne, pour n'estre priuez dans leurs longues fatigues des principaux exercices de la Religion Chrestienne, qu'ils ont nouuellement embrassée. Le Pere

Gabriel leur ayant esté accordé, huict chalouppes et plusieurs canots, tous remplis de Sauuages, nous l'enleuerent le 22. de Septembre de l'an passé 1647. pour le conduire à quatre-vingts ou à cent lieuës de Kebec, dans le pays des Ombres, pour ainsi parler, c'est à dire dans des montagnes affreuses, et parmy des forests où le Soleil ne regarde iamais la terre qu'à la dérobée.

Cette petite Armée s'estant répanduë, qui deçà qui delà sur le grand fleuue, se rallia bien-tost apres vers Tadoussac, proche d'vne petite riuiere, nommée des Sauuages K8abahiganau. Le Pere, voyant son troupeau reüny, luy distribuë le pain de la parole et de la doctrine de nostre Seigneur, en sorte que la ferueur s'estant iettée parmy ses oüailles, quelques-vnes qui, pour s'estre trop écartées du bercail, auoient perdu la ferueur et le goust des choses saintes, rentrerent en appetit, voyant l'auidité de ceux qu'on ne pouuoit assouuir, tant ils prenoient de plaisir és discours de la vie eternelle.

Vne femme Payenne qui s'estoit sauuée depuis peu du pays et de la captiuité des Hiroquois, s'alla ietter à ses pieds, le suppliant de la baptiser deuant que de s'engager plus auant dans vn si fascheux voyage. Le Pere, qui sçauoit bien qu'elle auoit esté instruite, et que son orgueil l'auoit empeschée d'embrasser vne creance qui fait profession de l'humilité, luy demanda d'où prouenoit ce changement si soudain : L'affliction, répondit-elle, m'a donné de l'esprit. Si tost que ie me vis entre les mains de nos ennemis, ie pensay en mon cœur, il me chastie, celuy qui a tout fait, pource que i'ay bouché mes oreilles à sa parole ; et au plus fort de mes tourmens, ie luy disois : Aye pitié de moy, ie n'ay point d'esprit de t'auoir fasché, fais que ie reuoye la terre des Croyans, afin que ie sois baptisée. Nostre Seigneur ayant exaucé sa priere, le Pere luy donna tout sur l'heure l'accomplissement de son desir.

Le 8. d'Octobre, ils se mirent tous en priere, demandans à Dieu vn temps fauorable pour trauerser la grande riuiere, qui est large de huict à dix lieuës en cét endroit : cette grace leur fut accordée, ils se separent vne autre fois pour se trouuer dans quelque temps au rendez-vous qu'ils s'estoient donné. Le Pere fit rencontre en ce rendez-vous, de quelques Sauuages qui estoient partis dés le commencement de Septembre, il leur administre les Sacremens de la Penitence et de l'Eucharistie auec vne ioye et vne satisfaction reciproque de part et d'autre. Les meres apportoient leurs petits enfans, les vns pour les baptiser, les autres qui l'estoient desia, pour les veoir dans leurs maladies : or quoy que quelques-vns parussent moribons, entr'autres vn hydropique, duquel on n'attendoit que la mort, si est-ce que le Pere leur ayant donné de l'eau benite, et recité sur eux quelques prieres de l'Eglise, nostre Seigneur les guerit tous auec l'estonnement de ces bons Neophytes.

Ayans faict peu de seiour en cét endroit, ils tirent tous vers vne riuiere appellée en Sauuage Kaparipataouangak, c'est à dire, terre percée, parce que l'embouchure par où elle se iette dans le grand fleuue, ne paroist qu'vne petite ouuerture de terre, et cependant cette riuiere est fort large et fort belle au delà de ce détroit. Ce fut és enuirons de cette Riuiere, que cette petite armée se ietta dans les terres, qui d'vn costé qui d'autre pour aller declarer la guerre aux Castors, aux Eslans et aux Ours, habitans de ces grandes forests.

L'Escoüade qui emmena le Pere, composée de cinquante bouches, sans compter les plus petits enfans, laissa deux chalouppes sur les riues de cette Riuiere, que nous croyons estre celle que nos François appellent la Riuiere de Matane, et suiuans les bords du grand fleuue, ils marcherent quatre iournées par vn chemin plus fortement paué que celuy de Paris à Orleans, mais non pas si plat et si vny : c'estoient des roches posées par les mains de la Nature, qui se plaist à la varieté ; les vnes estoient tranchantes, les autres émoussées, il y en auoit de rondes et de quarrées, de hautes et de basses ; en vn

mot c'estoit vn chemin de fer, et apres tout, il falloit porter sur son dos, les maisons où on vouloit loger, et les viures qu'on vouloit manger. Pour les licts, on les trouue par tout; celuy qui a fait la terre, les rochers et les bois, a basty les mattelas et les trauersains dont on se sert en la suitte des Sauuages.

Enfin le 7. de Nouembre, cette petite trouppe fait halte, pour prendre vn peu de repos, deuant que d'entrer dans ces grandes forests, où leurs trauaux deuoient redoubler. Ceux qui portoient la batterie de cuisine, composée de quelques chaudieres, s'arrestent; les viuandiers, qui n'auoient plus qu'vn peu de pois et vn peu de bled d'Inde au fond de leurs sacs, le produisent; les femmes font la cuisine sans beurre, sans viande, sans graisse, sans huile, sans sel et sans vinaigre; l'appetit supplée à tous les ragoûts, il passe deuant toutes les sauces et deuant tous les saupiquets des meilleures tables de la France. On disna sans pain et sans vin : pour le souper, il y auoit desia long-temps qu'on n'en parloit plus. Au milieu de ce festin, vn Capitaine s'écrie : Prenez courage, c'est pour la derniere fois que nous nous seruirons de nos chaudieres : il n'y a point icy de Porcs-épics, les Castors y sont rares, la neige n'est pas assez haute pour prendre l'Eslan, il se faut resoudre à la faim, ayés l'ame forte et dure, resistés au trauail. Apres cette harangue, tous les Chrestiens prevoyans les peines et les fatigues où ils s'alloient engager, non seulement ils les accepterent de bon cœur, mais en outre ils les offrirent à nostre Seigneur, afin qu'il luy plût arrester la fureur des Hiroquois, qui les bannissent d'aupres de sa maison, c'est à dire, d'aupres de l'Eglise qu'on leur a bastie; ils reïtererent cette mesme priere au iour de la naissance et au iour de la mort de nostre Sauueur.

Enuiron ce temps-là deux Hurons et vn Algonquin, craignans d'estre égorgés par la famine, se débanderent, tirans vers Kebec; mais ils n'arriuerent pas tous trois à bon port, l'Algonquin mourut en chemin; les deux autres nous ayans abordés le 26. de Nouembre, nous dirent que la faim et la maladie faisoient mourir ces pauures gens. On leur demanda si le Pere n'auoit point récrit, ils répondirent qu'ils ne l'auoient point veu à leur depart : en effet, ils auoient pris l'occasion de son absence, pour luy derober vn peu de pruneaux et vn peu de raisin, dont il soulageoit les malades.

Tous ceux qui viennent en la Nouuelle France connoissent assés les Monts de nostre-Dame, pource que les Pilotes et les Mattelots estans arriués à l'endroit du grand fleuue, qui répond à ces hautes montagnes, baptisent ordinairement par recreation les nouueaux passagers, s'ils ne détournent par quelque present l'innondation de ce baptesme, qu'on fait couler en abondance dessus leurs testes. C'est parmy ces grands precipices, où le Pere et toute sa bande marchoient, grimpoient, rouloient, cherchans au pays de la mort les moyens de soustenir leur vie.

Tout le monde estant dans l'effroy, le pauure Pere a recours à Dieu, il fait prier les Chrestiens, il les exhorte à se confier en la bonté de celuy, qui se donnant en nourriture à ses enfans, ne leur refusera pas la vie, et la conseruation de leurs corps; en effet ils trouuerent tous les iours non pas dequoy viure, mais dequoy ne pas mourir : qui apportoit vne gelinotte, qui vn lieure, qui vn porc-épic; bref, il n'y eut aucun iour que Dieu ne leur donnast quelque petite chose. Or comme l'hyuer s'auançoit fort, ils se trouuerent bien en peine, ne sçachant pas comme ils pourroient marcher sur les neiges, n'ayans point de peaux dont ils font les raquettes, qui leur seruent à cét vsage. Il arriua par bon-heur que Noël Negabamat, ayant oüy la sainte Messe le iour de saint François Xauier, voulut faire vn essay de son agilité et de ses forces anciennes; il prend son quartier pour la chasse aussi bien que les ieunes gens. Dieu luy fit rencontrer vn grand Orignac, il le poursuit, il l'attrappe, il le tuë, et apres auoir remercié nostre Seigneur de cette grace, il donne la chair aux plus necessiteux, et la peau aux femmes pour

faire des raquettes, ce qui resioüit merueilleusement tous les chasseurs.

La feste de l'Enfant nouueau né s'approchant, ils bastirent vne petite Eglise, où ils se confesserent tous et se communierent à la messe de minuit, auec vne ioye et vne consolation de leur ame, qui fut bien-tost suiuie d'vne allegresse de leurs sens : car il tomba tant de neige, qu'ils en eurent suffisamment pour tuër leurs grandes bestes ; mais comme ils en trouuoient peu, ils furent contraints de se separer en deux bandes. Georges Etouet, Capitaine de Tadoussac, donna le quartier plus abondant en chasse à Noël Negabamat, par vne charité vrayement Chrestienne et par vne coustume qui n'a rien de barbare au milieu de la Barbarie : c'est que les Capitaines d'vn pays donnent tousiours l'auantage aux Capitaines des autres nations, qui viennent chasser en leur district.

Ce Capitaine prie le Pere de l'accompagner dans ses souffrances : Ie sçay bien, mon Pere, luy disoit-il, que tu patiras auec moy : car il n'y a quasi point d'animaux au lieu où nous allons, tous les bons endroits sont remplis de chasseurs, il ne reste en ce quartier-cy, que cette vallée, où peut-estre nous trouuerons la mort, mais personne ne la craint en ta compagnie. Le Pere n'auoit garde de reculer en cette occasion, il le suit, et sans preuoir le futur, il le dispose par ses entretiens à vne sainte mort, qu'il a trouuée au milieu de l'Esté, dans l'Hospital de Kebec, où il se fit apporter deux ou trois iours deuant son trépas.

Mais pour ne m'escarter de mon chemin, comme les Chasseurs de ce Capitaine trouuoient dequoy viure passablement, quatre cabanes d'vn autre quartier se vindrent ietter entre leurs bras, crians à la faim, pource qu'il n'y auoit ny Eslans ny Castors, disoient-ils, dans leur district. Georges Etouet leur fit vn festin de tabac, c'est à dire, qu'il leur presenta dequoy petuner, n'ayant pas de viures suffisamment pour tant de monde. Il n'est pas croyable combien les Sauuages sont charitables en ces rencontres, on ne tança point ces bonnes gens, de ce qu'ils courroient sur les marches d'autruy, on leur fait part de tout ce qu'il y a dans les cabanes, ce bon Capitaine leur dit : Courage, mes freres, courrons mesmes risques, souffrons et mourons tous de compagnie, nostre consolation est que nous auons nostre Pere auec nous. Sa charité l'oblige à souffrir, et l'engage à la mort aussi bien que nous.

Le Pere les anima, leur racontant plusieurs miracles que le Fils de Dieu auoit faits, comme la multiplication des pains. Vous estes baptisez en son Nom, leur disoit-il, vous estes ses enfans, il est Tout-puissant, confiés-vous en luy, il nous tirera tous de ce danger. Ces bons Neophytes, animés par les paroles de leur Pere, prennent courage, ils trauaillent tous les iours depuis le matin iusques au soir, chassans de tous costés. Dieu les assista par dessus leur attente, ils eurent tousiours dequoy entretenir leurs forces, auec l'étonnement de ceux qui chassoient és endroits plus abondans. Quelques Payens se confians en leur Manitou, furent quatre iours sans manger, et à peine trouuerent-ils dequoy traisner leur pauure et miserable vie ; ils confesserent tous au Printemps que la bande du Pere auoit moins souffert que les autres, quoy qu'elle eust eu son depart és endroits les plus steriles de toutes ces contrées.

Enfin apres auoir bien rodé par ces monts affreux, ils descendirent vers la source de la Riuiere de Matane, dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre ; ils cheminerent sur ce fleuue glacé iusques au 3. de Mars, qu'ils arriuerent à son emboucheure, où ils auoient laissé leurs chalouppes ; ils s'attendirent les vns les autres iusques au 14. d'Auril, iour auquel ils s'embarquerent pour tirer droit à Tadoussac, où ils moüillerent l'ancre le dernier du mesme mois, et en partirent le 7. May. Comme leur Eglise située en l'ance de Saint Ioseph est dediée au glorieux Archange Saint Michel, ils auoient demandé à nostre Seigneur de s'y pouuoir trouuer le iour de sa feste. La chose

sembloit quasi impossible : car il falloit faire en vn iour et demy quarante lieuës, ce qui ne se fait pas quelquefois en vn mois ; mais le vent les fauorisa tellement, qu'ils eurent l'accomplissement de leurs souhaits. Lors qu'ils aborderent deuant Kebec, le Pere qui les auoit accompagnés, prenant vn Crucifix en main, éleua sa voix et leur fit rendre graces à Dieu à la veuë de nos François, qui voyans ce pauure Pere les pieds nuds et le corps entouré d'vne couuerture à la façon des Sauuages, et entendans les prieres de ces bons Neophytes, furent touchés si sensiblement, que quelques-vns en pleuroient à chaudes larmes. Dieu soit beny pour vn iamais, si les peines à la poursuitte de ces pauures peuples sont grandes, les consolations ne sont pas petites : qui a iamais donné quoy que ce soit auec amour, qui n'ait receu le centuple, de celuy qui nous fait trop d'honneur d'agréer nos petits trauaux ?

Ce bon Pere, s'estant vn petit rafraischy, nous consola par ses discours. Les Sauuages auec lesquels i'ay hyuerné, disoit-il, ne sont plus enfans en la Foy. I'ay trouué en eux vne fermeté et vne confiance entiere dans les dangers. Ils sont bien plus deuots enuers le saint Sacrifice de la Messe que les années precedentes ; ils se sont monstrés plus doux et plus courtois en mon endroit qu'ils n'auoient iamais fait : aussi faut-il confesser que Dieu leur a seruy de Pere d'vne façon toute particuliere et toute aymable.

Vn Sauuage, accablé d'vn abcés qui le mettoit à deux doigts de la mort, eut recours à Dieu par cette priere bien courte, mais bien cordiale : Toy qui as tant souffert pour nous, tu peux tout, ie ne te dy pas, gueris moy, c'est à toy d'en determiner : si tu le fais, ie t'en remercieray en la communion ; si tu ne le fais pas, ie ne laisseray pour cela de croire en toy. Et toy, Marie, Mere de Iesus, si tu dis à ton Fils, gueris-le ; i'iray planter vne Croix en son honneur, au sommet de ces hautes montagnes. Il fut guery dans l'octaue de son immaculée Conception.

Sa petite fille estant fort malade, sa femme promit à sainte Terese, dont elle porte le nom, de communier le iour de la feste, qui estoit bien proche. A mesme temps que la mere communioit la fille guerit soudainement.

La fille de Noël Negabamat, nommée Marie Magdeleine, fut atteinte d'vn mal qui ressembloit à vne possession plus tost qu'à vne maladie ; ses agitations donnoient de l'épouuante aux Sauuages. Le pere et la mere l'offrirent à nostre Seigneur : Tu m'auois donné quantité d'enfans, disoit ce bon Neophyte, tu me les as ostés, si tu veux prendre celle-cy, elle est à toy ; on dit qu'elle est morte, mais tu la peux ressusciter, fais tout ce que tu voudras. Le Pere voyant cét enfant, aagée d'enuiron huit ans, dans de grandes souffrances, exhorte ses parens d'entendre neuf fois la Sainte Messe, et de communier vne fois dans cette neufuaine pour le soulagement de leur fille : il plût à Dieu que la pauure enfant fust soulagée de ses grandes douleurs, et quelque temps apres leur retour aupres de leur maison de priere, elle guerit de toutes ses maladies, qui sembloient estre enracinées iusques dans la moëlle de ses os.

Vne femme fut deux iours en trauail d'enfant, chose extraordinaire aux femmes Sauuages, qui accouchent assez souuent toutes seules, comme il est encore arriué cette année ; car vne catechumene arriuant la premiere à Saint Ioseph, se deliura de son fruit, et l'accommoda et l'emmaillota toute seule, le portant elle mesme en sa cabane. Celle-cy dont ie fais mention, souffroit d'vne façon si estrange, que tout le monde la tenant pour morte, elle fit son festin d'adieu ; mais le Pere ayant appellé les Sauuages, pour offrir à Dieu le sacrifice de son fils, à ce qu'il eust pitié de cette pauure creature, le iour n'estoit pas passé que l'enfant estoit né, et la mere sans douleur et sans maladie.

Le Pere auoit porté vn peu d'onguent contre les brûlures, les bonnes gens s'en seruoient contre les engeleures, et guerissoient si promptement qu'ils en

estoient estonnés. Les femmes aagées, se voyans en vn pays si affreux, ne croyoient pas iamais pouuoir grimper au sommet des montagnes par où il falloit passer, mais se recommandans à leurs bons Anges, elles asseuroient que leurs ames en ressentoient de la ioye et leurs corps du soulagement notable.

Il arriua vne chose agreable, au sommet de l'vn de ces grands monts. Vne femme toute raccourcie de vieillesse, s'estant traisnée iusques-là, les Chasseurs se voulant recréer, l'appellerent au festin, et luy dirent : Nostre Mere, nous nous estonnons comme tu as peu surmonter tant de difficultés. Nipim8sehik Nit'Angelin, respondit-elle, c'est mon bon Ange qui m'a fait marcher et qui m'a conseruée dans les froids, dans les fatigues et dans la famine. Cela est vray, dirent-ils, et c'est pour cela qu'il faut que tu changes de nom auec cette grande montagne, vous estes tous deux de mesme aage, doresnauant tu t'appelleras Ouabask, c'est le nom de cette montagne, et tous ceux qui entendront parler de toy, s'estonneront comme en ton aage tu ayes pû venir de Kebec iusques aux monts de nostre Dame.

Ie serois trop long si ie voulois remarquer toutes les autres particularités qui se sont rencontrées en ce voyage, ie concluds ce Chapitre auec ces deux mots, qu'il falloit veritablement que Iesus-Christ souffrist pour sauuer les ames : car s'il les eût racheptées par des delices, qui est-ce qui iamais les seroit venu chercher iusques dans le fin fond de la barbarie, au pays des neiges et des glaces, de la faim et de la mort mesme ?

CHAPITRE VIII.

Des peuples nommez les Attiguamegues.

Il semble que l'innocence bannie de la pluspart des Empires et des Royaumes de l'Vniuers, s'est retirée dans les grands bois où habitent ces peuples : leur nature a ie ne sçay quoy des bontez du Paradis Terrestre, deuant que le peché y entrast ; leurs exercices n'ont rien du faste, ny de l'ambition, ny de l'auarice, ny des plaisirs qui corrompent nos villes. Depuis que le Baptesme les a faits disciples du Sainct Esprit, ce Docteur se plaist auec eux, il les enseigne hors du bruit des barreaux et des Louures, il les fait plus sçauans sans liures, que n'ont iamais esté tous les Aristotes auec leurs grands volumes.

Ils sont descendus cette année en trois bandes, la derniere estoit de quarante Canots. Ils rencontrerent aux Trois Riuieres enuiron quatre cens Sauuages, qui leur firent vne salue gentille de quantité d'arquebusades. Ces bons Neophytes, leur ayant respondu par vne riposte bien adroite, entrerent tous dans la Chapelle ; ce fut leur premiere visite, et là par vn gros quart d'heure, ils rendirent graces à Dieu de ce qu'il les auoit amenés iusques dans sa maison. Ils auoient cependant abandonné leurs canots et tout leur petit bagage au bord du grand fleuue, se comportans comme ils font dans leurs grandes forests, où iamais aucun larron n'a esté ny reconnu, ny pris, ny pendu. Ils se trouuerent enuironnés d'vn grand nombre de Hurons, et neantmoins quoy que ces peuples ne laissent ordinairement que ce qu'ils ne peuuent emporter, ces bons Neophytes ne reconnurent pas qu'on leur eût pour lors rien dérobé.

Ayans salüé nostre Seigneur ils vindrent voir le Pere qui a coustume de les instruire depuis vn long-temps ; chacun luy apportoit son petit present, qui vn petit plat de bois, qui vne petite écuelle d'écorce, qui vn morceau de chair boucanée. Vn mercier ne seroit ny riche ny chargé de toutes leurs petites denrées, desquelles on accommode d'autres Sauuages, pource que rien de tout cela n'est à l'vsage des François.

Il arriua vne chose agreable dans ces petites offrandes. Vne femme voyant que quelques François portoient des glands à leurs chapeaux, s'addresse au

Pere auec ces paroles : Mon Pere, voila bien des François qui n'ont pas tant d'esprit que toy, qui sont chargés de braueries par la teste ; ie ne sçaurois souffrir que tu n'en portes pas aussi bien que les autres, en voicy à nostre mode, que ma fille te presente. Et là dessus elle prend le chapeau du Pere sans autre ceremonie, pour y mettre vne bande de leurs ouurages de porc-épic teint en fort belle écarlatte. Le Pere souriant voulut retirer son chapeau, mais elle tint ferme ; de bonne fortune ce passement, fait à la Sauuage, se trouua trop court pour entourrer son chapeau, elle vouloit à toute force le faire alonger. Le Pere, l'ayant remerciée, luy fit voir que ce n'estoit pas vn mépris de son present, mais vne bienseance pour luy, de ne s'en pas seruir.

Ces offrandes faites, le Pere pour les regaler et pour les bien-veigner, leur donna du bled d'Inde pour faire vn petit festin à leur façon ; celuy qui le receut dit aux autres : Remercions Dieu de ce qu'il a produit ce bled, et de ce qu'il a donné la volonté au Pere de nous en faire part. Et sur le champ, ils firent vne petite oraison qu'ils prononcerent tout haut, d'vne voix et d'vn accent tout plein de modestie et de deuotion.

Pendant que quelques-vns preparoient le festin, les autres bastissoient leurs maisons ou leurs cabanes, et dans trois ou quatre heures ils furent tous logez, et le banquet tout fait, dressé et accomply.

Cela fait, chacun vint rendre compte de sa conscience. Ie ne sçay si dans les Monasteres les plus reformez, il se trouue beaucoup de personnes plus sinceres et plus candides que ces bonnes gens, qui n'ont de commerce qu'auec Dieu et auec les animaux de leurs grands bois : l'innocence qui se lit sur leur visage, et qu'on remarque en leurs actions, donne de la ioye et de la confusion à ceux qui en ont connoissance.

Le Pere, en les communiquant, fit trois remarques, qui donnent vn bel argument de leur deuotion et de la vigueur de leur foy. Pas vn d'eux dans le cours de huit ou neuf mois, n'auoit perdu son chapelet, quoy qu'ils eussent couru en diuers endroits comme des pescheurs et des chasseurs qui sont en action perpetuelle, et que d'ailleurs, pour n'estre attachés à aucune chose d'icy bas, ils oublient d'ordinaire quelque piece de leur bagage en tous les endroits où ils cabanent. Ie dis bien dauantage, les meres demandoient des chapelets pour leurs petits enfans, leur pendant au col comme vne Relique, leur faisant baiser et le recitant de fois à autres pour ces petits innocens, afin qu'ils ne fussent pas priués de la benediction de cette priere.

Secondement, ils n'ont iamais oublié les iours de festes, qu'on leur a marqués dans leur petit calendrier, faisant le matin, à midy et au soir vne petite assemblée pour offrir à Dieu leur deuotions, leurs prieres, et pour entonner leurs Cantiques d'vn mesme accord et d'vn mesme cœur.

En troisiesme lieu, en tous les endroits et en toutes les compagnies où ils se sont rencontrés, ils ont publiquement professé la creance qu'ils ont en Iesus-Christ, en telle façon que les Hurons qui ont esté en traite, c'est à dire en marchandise dans leur pays, sont retournés si édifiés et si étonnés, que nos Peres qui sont en leurs Bourgades, nous en ont rendu des tesmoignages pleins de consolation. Ce n'est pas tout, ils preschent la foy si fortement dans les nations errantes qui habitent au Nord, que ces peuples attirés à l'odeur des verités Chrestiennes, les suiuent, et nous viennent voir pour boire comme en la source, ce qu'ils ont gousté dans les ruisseaux. Cette année, nous en auons baptisé quelques-vns comme Saint Philippe baptisa l'Eunuque de la Reine de Candace apres vne seule communication, tant ils estoient solidement instruits et saintement disposés par ces nouueaux predicateurs de l'Euangile ; et ce qui semble assez estonnant, les femmes ne cedent point aux hommes en cét office : comme elles sont naturellement affectueuses et plus pressantes, elles ont moins de respects humains dans ces nouueautés si saintes et si vtiles à ces

peuples, qui croupissoient depuis tant de siecles dans les ombres de la mort.

Quelques-vns de leurs disciples ont si pleinement satisfait à nos Peres, et ont demandé de si bonne grace et auec tant d'instance le Baptesme, qu'ils l'ont emporté auec vne ioye de leur cœur, qui se peut bien sentir, mais non pas exprimer, et auec vne telle édification de quelques-vns de nos François, qu'ils en estoient rauis ; vn de nos Peres qui n'auoit point encore veu ce spectacle, s'écria : Ie n'eusse iamais creu en France ce que ie voy de mes yeux en Canada. Quand tous les trauaux de nos Peres n'auroient produit que ce fruit d'vne année, ie les trouuerois recompensés au centuple.

Vn François, ayant logé vne famille de ces bons Sauuages en sa maison, dit quelque temps apres à vn de nos Peres, qu'il ne voudroit pas pour la moitié de son bien n'auoir donné le couuert à ces hostes. Quand on me racontoit qu'ils prioient Dieu les matins et les soirs, qu'ils donnoient la benediction deuant leurs repas, qu'ils faisoient d'autres exercices de deuotion, i'écoutois cela comme des contes faits à plaisir ; mais les ayant tenus quelques iours en ma maison, mes yeux ont veu ce que mes oreilles ne pouuoient croire ; ie confesse que i'ay esté édifié, confus et étonné : ils employoient plus de la quatriesme partie d'vne heure en leurs prieres du soir, auec vne paix et vne modestie rauissante ; les meres faisoient le signe de la Croix sur leurs petits enfans, en les leuans et en les couchans ; bref ie dis auec étonnement, que l'Esprit de Dieu les instruit dans les bois, au delà de tout ce que i'aurois peu penser. Mais considerons en détail quelques-vnes de leurs actions.

Vn Chrestien, aagé de trente ans, se voyant priué de sa femme, chargé de trois enfans, se remaria dans les bois à vne Chrestienne, sans en donner aduis aux anciens qui n'estoient pas éloignés de son quartier ; le Dimanche ensuiuant, il se transporte en la cabane qui seruoit de chapelle, s'estant mis à genoux deuant vn Crucifix qui paroissoit au milieu de cette Eglise d'écorce, le plus considerable des Chrestiens prit la parole au nom de toute l'assemblée, et luy dit qu'il auoit fait vne faute notable de se marier sans en donner aduis à l'Eglise, qu'il auoit fort scandalisé tous les creans, et par consequent qu'il estoit indigne de se trouuer en leur compagnie ; qu'il pouuoit prier Dieu en son particulier, mais que sa faute ne seroit point expiée, que par vne bonne confession qu'il feroit lors qu'ils iroient aux Trois Riuieres. Ce pauure homme se retira sans mot dire, et quelques mois apres estant descendu vers les François, il se vint presenter pour receuoir telle penitence qu'il plairoit au Pere de luy imposer, il vouloit se fustiger soy-mesme deuant tous ceux de sa nation, mais on luy permit seulement de leur demander pardon. Ses compatriotes le voyant dans cette humiliation, luy dirent : C'est maintenant que tu as satisfait à Dieu et à son Eglise, et que tu pourras prier auec nous. Plaise à nostre Seigneur que ce feu ne s'éteigne iamais, et que celuy qui doit brusler le monde le trouue encore en sa vigueur.

L'Esté precedent, on auoit baptisé vne ieune femme, qui, estant de retour en son pays, tomba dans vne grande maladie. Voyant qu'elle perdoit ses forces, elle fut saisie d'vne grande angoisse, croyant qu'elle s'en alloit mourir sans confession. Iamais, disoit-elle, ie ne me suis encore confessée ; si Dieu m'eust prise incontinent apres mon baptesme, ie serois consolée ; mais ie ne me puis resoudre à la mort sans m'estre purifiée dans le Sacrement de Penitence. Dieu ne me fera-t-il point cette grace de voir encore vne fois sa maison et de m'y confesser ? Vne sienne amie luy dit qu'elle se confessast à nostre Seigneur. Ie l'ay desia fait, respondit-elle, mais ie ne seray point contente, que ie ne quitte mes offenses aupres de ceux que Dieu a establis en son Eglise pour nous absoudre de sa part. Elle et son mary redoublerent leurs voix et leurs prieres pour obtenir cette grace. Nostre Seigneur est veritablement tout-puissant, mais l'humilité, la confiance et

l'amour peuuent tout sur sa bonté, cette femme s'est si bien traisnée qu'enfin elle est venuë aux Trois Riuieres, et lors qu'elle entra dans nostre Chapelle, vous eussiez dit qu'elle commençoit de respirer. C'est maintenant, s'écria-elle, que ie suis contente, ô toy qui es tout bon, ie te remercie de m'auoir conseruée iusques à ce moment, ie ne te demande plus la vie, laisse moy confesser, et puis fais ce que tu voudras. Le Pere qui luy presta l'oreille, asseure qu'à peine trouua-il en cette ame aucun suiet de luy donner l'absolution, non qu'elle ne se connust et qu'elle ne s'expliquast fort nettement, mais pour l'innocence de sa vie. Traitant par apres auec elle en discours familier, la voyant si pure et si candide, il prit plaisir de luy faire quelques questions : Ne crains-tu point la mort, luy dit-il ? Ie la craignois deuant ma confession, mais maintenant ie l'aime. Si les Hiroquois te prenoient en remontant en ton pays, que dirois-tu ? Ie parlerois à Dieu dans mes tourmens, et luy dirois, ce que ie souffre passera bien-tost et ma gloire sera éternelle ; fortifie-moy, toy qui t'es fait mon parent et qui as voulu mourir pour moy. Ne te fasches-tu point d'estre malade ? Le moyen de me fascher, puis que Dieu le veut ainsi ? ie l'ay dit souuent, me voilà, fais tout ce que tu voudras, ie n'ay point d'esprit, c'est toy qui sçais bien ce qu'il faut faire. Ne crois-tu point que la creance et la priere que tu as embrassée t'ayent fait malade ? Cette tentation est assez ordinaire aux Sauuages, car vous diriez que de receuoir la Foy et estre persecutée, c'est vne mesme chose. Helas ! répondit-elle, ie n'ay garde de penser que la priere m'ait causé cette affliction et cette maladie, puis qu'elle est mon soulagement et ma force ; ie sens tous les iours que mon cœur est dans la ioye quand il prie ou qu'il pense à Dieu. Ie crains bien fort que plusieurs de ces contrées du Nord ne se viennent asseoir à la table d'Abraham, d'Isaac et de Iacob, et que les enfans du Royaume n'en soient bannis.

Vn petit enfant estant tombé malade pendant l'hyuer, vn des Iongleurs ou Sorciers du pays se presenta pour le guerir auec ses cris et auec ses hurlemens. Le pere de l'enfant baissa la teste sans mot dire ; la mere voyant que ce Charlatan demandoit ie ne sçay quelle recompense pour medicamenter son enfant à sa mode, luy dit : S'il estoit en ta puissance de l'enchanter contre ma volonté, ie te donnerois ce que tu demandes afin que tu ne le fisses pas ; et quand ie sçaurois que ton art luy pourroit rendre la santé, i'aimerois mieux le voir expirer deuant mes yeux que de le voir en santé par tes remedes. Tous les Chrestiens loüerent hautement sa foy et sa constance, et elle, poursuiuant sa pointe, leur dit : Or sus ayons recours à Dieu, mettons-nous tous à genoux à l'entour de l'enfant, offrons nos prieres et nos desirs à Dieu, recitons tous nostre chapelet, et laissons faire le maistre de la vie : s'il le guerit nous l'en remercierons, s'il ne le fait pas, au moins aurons nous cette consolation, que son ame n'aura point esté salie par les inuocations du demon, et qu'elle sera pour vn iamais agreable à Dieu dedans le Ciel. Il pleut à nostre Seigneur d'accorder à la foy des parens la vie et la santé de leur enfant. Cette femme fait plus de fruit parmy ces pauures peuples que ne feroient dix grands Docteurs.

Elle amena au Pere sept ou huit femmes auec leurs enfans et les presenta tous au Baptesme, le Pere les interroge et les trouue vrayement instruites ; mais il n'accorda neantmoins cette faueur qu'aux enfans, et à trois de ces Catechumenes qu'il auoit instruites assez legerement et depuis quatre années. Il fut bien estonné quand il les entendit rendre compte de ce qu'il leur auoit enseigné et des moyens dont elles s'estoient seruies pour conseruer en leur cœur l'amour et le desir de la priere, et l'affection au sainct Baptesme. Voulant éprouuer la plus feruente, et qui paroissoit la mieux née, il luy dit que le Sacrement qu'elle demandoit, ne s'accordoit qu'à de grands courages. Ie ne suis, répondit-elle, qu'vne femme,

mais s'il falloit passer au trauers des Hiroquois pour obtenir le Baptesme, il me semble que i'y passerois librement ; vous voyés que ie m'en retourne dans les bois, et que peut estre ie mourray cét hyuer, attendrez-vous à me baptiser apres ma mort ? quel regret auriez-vous de m'auoir refusé ce Sacrement, si on vous rapportoit que ie suis passée de cette vie sans l'auoir receu ?

Mais encore, luy dit le Pere, quelle gratification attends-tu de nous autres, quand tu seras auec nous dans vne mesme Eglise ? Tu sçais bien, repart-elle, que ny moy ny mon mary ne vous auons encore iamais rien demandé, si-non d'estre faits enfans de Dieu, c'est l'vnique de nos importunités. En verité, mon Pere, si on vendoit le Baptesme, ie l'achepterois quoy qu'il m'en deust couster, et ie suis assurée que mon mary est dans les mesmes sentimens. C'est assez, dit le Pere, vous serez toutes deux baptisées. Dieu sçait si la ioye s'empara du cœur de cette bonne sunamite : poursuiuons nostre route. Vn Capitaine de cette nation souhaittoit le Baptesme depuis deux ans, le Pere luy demanda ce qu'il faisoit pour s'y disposer ? J'éloigne de mon cœur et de ma bouche tout ce qui me semble estre mauuais, et si quelque chose me paroist estre agreable à Dieu, c'est cela que i'ayme. Ie sçay toutes les prieres que tu as enseignées, ie les recite fort souuent, et il ne se passe aucun iour de feste que ie ne dise trois fois mon chapelet. Ouy, mais as-tu vne forte creance des choses qui te sont enseignées ? Il faut, mon Pere, que tu sçaches, qu'auparauant que i'eusse oüy parler de la doctrine que vous enseignés, i'auois quelquesfois passé huit ans sans venir voir les François, la crainte des Agnerronons m'en fermoit les passages ; mais ayant appris de mes gens qui vous venoient voir, l'importance de ces veritez, i'ay passé à trauers de tous les dangers, ie vous suis venu prester l'oreille, et du moment que i'appris de ta bouche, qu'il y auoit vne autre vie de ioye ou de douleur, et qu'il falloit que nostre ame fust lauée dans les eaux du Baptesme, i'ay souhaitté ces eaux si ardemment, que ie ne te laisseray iamais en repos que tu ne me les ayes accordées. Mes compatriotes, me voyant sortir de mon pays, m'ont dit le dernier adieu, croyans que ie m'allois ietter entre les mains des Hiroquois ; mais i'ay respondu que les demons estoient pires que les Hiroquois, et qu'il valoit mieux estre prisonnier de ceux-cy que d'estre esclaue du malheureux Manitou ; cela n'est-il pas veritable ? disoit-il au Pere.

Tres-veritable ; mais apres tout, que penses-tu des Mysteres de nostre creance ? En voicy ma pensée : La terre n'est pas de prix ny de valeur, le Ciel n'est pas beau, le Soleil n'est point luisant ny admirable ; ce que tu nous enseignes de la vie qui ne meurt iamais, est precieux, il est beau, il est admirable, voilà ce que ie pense. C'est leur façon de s'énoncer.

Mais encore, poursuit le Pere, qu'est-ce qui te porte à croire ces verités ? peut-estre que tu t'en rapportes à mes paroles ? Pourquoy dis-tu celà ? n'es-tu pas vn homme comme les autres ? ne nous as-tu pas dit que tu n'estois qu'vn interprete ? que ta bouche empruntoit la parole de celuy qui a tout fait ? c'est à celuy-là que ie croy et non pas aux hommes ; c'est pour son amour que ie descendray de temps en temps malgré tous les perils des eaux, des hommes et des demons. Ces épreuues n'estoient que trop suffisantes pour luy donner le Baptesme auec consolation de tous costés. Or il arriua que les Hurons qui estoient aux Trois Riuieres luy déroberent l'vn de ses Canots, ce qui luy deuoit estre fort sensible, car il ne pouuoit reporter son bagage en son pays. Il en fit ses plaintes au Pere, qui aussi-tost s'en voulut mettre en peine : Mon Pere, ne faisons point de bruit, luy dit ce bon Neophyte, ie t'ay voulu donner aduis de ma perte, afin que tu dises en public que le larcin est meschant, et qu'il ne se doit iamais trouuer és endroits où reigne la priere. Le Pere, luy portant compassion, luy repliqua qu'il pourroit reconnoistre son Canot à l'embarquement des Hurons qui deuoient partir

dans peu de iours. Quand ie descouurirois le larron, ie n'aurois pas le cœur de luy faire vn affront si public ; et si ie luy faisois, il en faudroit venir aux mains : car ie voudrois emporter de force, ce qu'il ne quitteroit iamais de bon gré ; le tumulte est vne chose mauuaise, n'en parlons plus mon Pere. En effet iamais sa bouche ne s'en est plainte depuis ce temps-là.

Ie fermeray ce Chapitre par vne simplicité merueilleusement naïfue. Apres que les peres et meres se sont confessés, ils font confesser les enfans qui sont capables de ce Sacrement, mais pour ceux qui n'ont pas encore le discernement, leurs meres les apportent aux Confesseurs, et disent deuant eux leurs petites malices, qu'elles font aduoüer à leurs enfans, leur faisant demander vne penitence qu'elles accomplissent ellesmesmes pour leurs petits. Ce procedé si innocent est à mon aduis agreable aux hommes et aux Anges et à Dieu mesme.

CHAPITRE IX.

De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.

I'ay desia dit plusieurs fois que la Foy estoit pour l'ordinaire suiuie des afflictions en toutes les contrées de ce nouueau monde où elle auoit entrée. L'an passé, plusieurs Sauuages des nations du Nord, estans descendus à Tadoussac, remonterent en leurs pays auec des desirs et auec des affections bien fortes d'embrasser nostre creance. A peine en auoient-ils connoissance, que la maladie les saisit et les poursuiuit iusques dans le fond de leurs grands bois, où elle en égorgea vn bon nombre : ce fleau a donné de la terreur aux autres, si bien que plusieurs n'ont osé approcher ny du lieu, ny des personnes d'où ils pouuoient tirer la vie, croyans qu'ils estoient coupables de leur mort. Le Pere qui a soin de cette mission et qui la va cultiuer aux entrées du Printemps, fut saisi d'étonnement et de douleur, apprenant la mort si soudaine de quelques Neophytes et de plusieurs Catechumenes, et l'épouuante de ceux qui n'ayans connoissance des grands biens de l'eternité, craignoient les petits maux qu'on souffre dans les temps. Il n'a pas laissé de recueillir du fruit d'vne terre assez exposée aux iniures des saisons, ie veux dire au mélange des nations qui n'apportent ordinairement que de la confusion dans les affaires de nostre Seigneur ; mais venons au détail.

Apres qu'il eut pleinement satisfait à ceux qui frequentent ordinairement cette petite Eglise, il presta l'oreille aux Sauuages étrangers, qui ne laissoient pas d'aborder en ce port malgré les épouuantes que la nature et le demon leur auoient données ; ils racontoient comme au depart de leur pays, on les regardoit comme des gens qui venoient chercher la maladie : Mais nous esperons, disoient-ils, remporter vne bonne santé, nous sommes venus tout exprés pour nous confesser et pour receuoir celuy qui nous a faits ses enfans au Baptesme ; c'est l'vnique commerce et le seul trafic qui nous amene. Le Pere les ayans consolez et loüé hautement leur foy et leur courage, leur accorda auec plaisir les biens qu'ils recherchoient auec ardeur, et qu'ils receurent auec mille benedictions et mille actions de graces.

Non seulement les Chrestiens, mais encore quelques Catechumenes ont surmonté les affres que leur donnoient les Payens. Nos Compatriotes et mesme nos parens, disoient-ils, épouuantez par les maladies qui les accueilloient l'an passé au sortir de Tadoussac, nous vouloient arrester, disans que c'estoit fait de nostre vie si nous approchions de la maison de Prieres : mais l'esperance d'estre baptisez nous a fait quitter nostre patrie, et surmonter la crainte de nos parens pour receuoir cette faueur ; c'est à ce coup qu'elle nous sera accordée, puis que c'est l'vnique suiet de nostre venuë. Nous sçauons, mon Pere, ce

que tu nous as tant recommandé, nous auons fait nos prieres tous les iours sans y manquer, nous auons resolu d'obeïr constamment à Dieu. Tu nous as dit : Ie vous baptiseray si vous cheminez droit, demande à ceux qui nous ont veus marcher tout l'hyuer, si pas vn s'est écarté de la voye que tu luy as tracée? tu dis que c'est vne chose mauuaise de mentir, sus donc mon Pere, tiens ta parole, accorde-nous ce que tu nous as promis. Le Pere les ayant encore examinez et éprouuez quelque temps, les baptisa et en suitte les renuoya pleins de ioye en leur pays.

Entre ceux qu'il baptisa des pays plus éloignez, il s'en trouua vn doüé d'vne excellente volonté, mais d'vne memoire si courte qu'il ne pouuoit retenir les articles de nostre creance ; ce pauure homme ne sçauoit à qui s'en prendre : Si ie sçauois, disoit-il, comme il faut parler à Dieu, ie luy demanderois de l'esprit ; vous autres qui sçauez les prieres qu'il faut faire, que ne les dites vous pour moy, afin que ie sois baptisé auec vous? Ie veux aymer Dieu et ie ne sçaurois : car ie ne sçaurois retenir ce qu'il luy faut dire, mon cœur luy veut parler, mais ma bouche demeure muette, pource qu'elle ne sçait comme il faut dire. Ie crains l'Enfer et encore plus les pechez qui nous y menent, et peut-estre que n'ayant point d'esprit ie ne les pourray éuiter. Le Pere le consola et luy fit entendre que le langage du cœur valoit bien celuy de la bouche.

Vn autre, venant d'estre laué des eaux sacrées du Baptesme, et montant en Canot pour s'en retourner en son pays, s'écria au Pere qui le conduisoit de la veuë : Mon Pere, redouble tes prieres, tu m'as donné de la crainte auec le Baptesme, i'ay peur que le demon ne me rauisse les grands biens que ie remporte auec moy, ce malheureux m'attaquera bien plus fortement quand il me verra seul, ie ne le crains pas auprés de toy, il a peur de la maison de Prieres, mais lors que ie seray dans le fond des forests parmy des gens attachez à leurs superstitions, qui se mocqueront de moy quand ie feray mes prieres, c'est lors que le demon se ioignant auec leurs gausseries, me donnera bien de la peine, c'est lors que i'auray bon besoin de tes prieres ; ie tascheray de tenir ferme, mais ayde moy, mon Pere, tant que tu pourras auprés de Dieu.

Il s'est rencontré parmy ces estrangers vn fameux Sorcier ou vn Charlatan qui auoit tellement épouuanté ses Compatriotes, que pas vn de ceux qui étoient descendus auec luy n'osoit approcher de la Chapelle. Le Pere, en ayant eu le vent, l'engagea à y venir luy mesme, et luy demanda en bonne compagnie les raisons qui l'empeschoient de se rendre aux veritez Chrestiennes ; il se ietta sur ses songes : I'ay veu, dit-il, plusieurs fois cét hyuer le Manitou qui determine des oyseaux, des poissons et des animaux, il m'a promis que i'en prendrois si ie luy voulois obeïr, et de fait tant que ie l'ay consulté dans nos tabernacles et que i'ay chanté et battu mon tambour, mes attrappes aux Ours, aux Castors et aux autres n'ont point manqué. Il m'a dit que les Sauuages mouroient de faim et de maladie, pource qu'ils s'amusoient à certaines paroles où à certaines prieres qu'on leur enseignoit. Qu'au reste il auoit veu le lieu où alloient les ames baptisées et non baptisées, que ce n'estoit point le Ciel ny les abysmes, mais vn lieu vers le Soleil couchant où elles se rassemblent.

On croit en France qu'il est bien aisé de refuter ces badineries ; mais quand des esprits sont preoccupez depuis tant de siecles, et qu'ils naissent auec ces songes, et qu'ils les sucent auec la mammelle, ils ne les quittent pas si aisément : les principes qui nous sont comme éuidens, et sur lesquels nous fondons nos raisonnemens, leur paroissent au commencement fort tenebreux, mais enfin comme ils ont du rapport auec la raison, leurs esprits qui en sont doüez les reçoiuent petit à petit et les goustent, se mocquans par apres de leurs niaiseries. Pour conclusion, le Pere, l'ayant mené battant par vn discours moins riche pour la langue Sauuage, mais plus succulent que le sien, le fit taire, et se

seruant de menaces de la part de celuy qui commande au Manitou, il l'épouuanta, non pas tant qu'il eust apprehension des feux de l'autre vie qu'il ne voyoit pas, que pour la crainte que le Pere communiquant auec Dieu ne le fist bien-tost mourir, comme ils font ou desirent faire de ceux qui leur resistent, par le commerce qu'ils ont ou croyent auoir auec le demon. Enfin ce pauure homme vint trouuer le Pere en particulier, et luy demande permission d'entrer en la Chapelle pour y estre instruit auec les autres, ce qui luy fut accordé à condition qu'il condamneroit publiquement deuant les Sauuages, toutes les impostures qu'il auoit iamais auancées ; il accepta la condition, mais le Diable est tousiours Diable et ses suposts sont tousiours fourbes : il parla en effet, mais si obscurement et si ambiguëment, que les auditeurs ne sçachans ce qu'il vouloit dire, se retirerent les vns apres les autres, en sorte qu'il ne resta que le Pere auec luy, lequel apres de bons et forts aduis, ne l'éloigna pas de la Foy, mais il ne l'approcha pas si tost du Baptesme, luy demandant deux années d'épreuues.

Il en est des hommes comme des poissons pris dans les filets de l'Euangile, on en conserue quelqu'vn et on rebute les autres. Vne mere vint en ce temps-là raconter la mort de sa fille, qui en verité est toute pleine de consolation. Cette enfant desia aagée, se voyant malade à la mort, disoit à sa pauure mere : Que ie mourrois contente si i'auois vn Pere auprés de moy pour me confesser ! ie n'ay que cét vnique regret, mais ma mere, écoutez mes pechez, et quand vous verrez le Pere vous luy direz tout ce que i'ay fait, et ma confession se fera par vostre bouche. Là-dessus cette ieune ame dit tout ce qu'elle auoit sur son cœur fort innocent, et sa mere le racontant par apres fondoit en larmes deuant le Pere. Ie consolois, adioustoit-elle, mon pauure enfant : Ma fille, ne craignez point, celuy qui a tout fait est bon, croyez fortement en luy, il vous fera misericorde, allez, mon enfant, allez le voir, vous marchez deuant, ie vay apres vous, ie vous trouueray au Ciel, au pays des croyans. Quoy que ces personnes soient éloignées de nos Eglises, elles sont bien proches de leur Dieu, qui supplée auec largesse aux deffauts de ses ministres, quand cét éloignement se trouue dans les ordres de sa prouidence.

Le Pere, voyant que la crainte retenoit vne partie de ses oüailles en leur pays, se resolut de les aller chercher, il s'embarqua auec des Sauuages dans vn canot d'écorce, pour entrer en de grandes forests par des chemins quasi inaccessibles, sur vn fleuue merueilleusement rapide. Estant à michemin, il rencontre vne escoüade qui luy dit que les autres auoient décampé depuis quelque temps et qu'il ne les pourroit pas attrapper, il s'arreste donc auec ceux-cy, prenant le couuert dans leurs cabanes. Apres auoir rendu vn grand tesmoignage de leur ioye dans cette heureuse rencontre, ils le prierent sur le soir de leur faire les prieres ; mais il leur repartit qu'ils fissent à leur ordinaire, et qu'il seroit bien aise de les entendre. S'estans tous mis à genoux, l'vn d'eux prononça les prieres fort distinctement, et tous les autres le suiuoient posément et auec vne deuotion non attenduë de ces pauures barbares ; les prieres acheuées, ils reciterent en commun trois dixaines de leur chapelet, chantans vn cantique spirituel à la fin de chaque dixaine, ils en firent autant le matin du iour suiuant, et voilà, dirent-ils, comme nous auons passé tout l'hyuer, sinon que les Dimanches et les iours de festes nous prolongeons de beaucoup nos prieres.

Le Pere grandement consolé, s'en retourne auec eux à Tadoussac pour leur administrer les Sacremens de la Confession et de l'Eucharistie, et pour les instruire quelque temps, et puis les renuoyer en leur pays. Dans la communication qu'ils eurent auec le Pere, ils loüerent grandement le zele et la charité d'vne femme Chrestienne, comme la maladie les poursuiuoit par tout, cette bonne femme alloit de cabane en cabane, exhortant tout le monde à tenir

ferme en la foy, et à ietter toutes leurs esperances en Dieu. Mes sœurs, disoit-elle aux femmes malades, ne vous affligez pas de vous voir dans cette langueur, ce mal n'est rien en comparaison des feux de l'Enfer que vous souffririez si vous n'estiez pas Chrestiennes ; souuenez-vous de ce que nostre Pere nous a si souuent dit à Tadoussac, que les souffrances estoient bonnes et qu'elles seroient hautement recompensées au Ciel, et qu'il falloit payer le mal que nous auons fait par nos pechez.

Si quelque enfant venoit à mourir, elle fortifioit ses parens, et par son exemple, ayant perdu les siens auec vne grande resignation, et par ses discours, d'autant plus animez qu'ils auoient fait impression sur son esprit. Vostre enfant n'est pas mort, disoit-elle, il a changé de pays, il est sorti de la terre des mourans pour entrer au pays des viuans : s'il n'eust pas esté baptisé, vous auriez suiet de deplorer sa misere, mais vous luy faites tort de vous affliger de son bon-heur. Dieu peut-estre preuoyoit qu'il eust esté meschant, s'il eust fait vn plus long seiour sur la terre, et qu'il seroit allé au pays des demons : il l'a pris et l'a logé en sa maison pource qu'il vous ayme et qu'il cherit vostre enfant, pourquoy vous en faschez-vous ? ma consolation, dans le trépas de mes enfans qui viennent d'expirer aussi bien que les vostres, est renfermée dans ces paroles que me dit mon cœur : Tu verras tes enfans au Ciel, réioüys-toy, ils sont en asseurance. L'esprit de Dieu est éloquent dans la bouche des pauures aussi bien que dans la bouche des riches : mais changeons de propos.

Le Pere estant de retour à Tadoussac, trouua que la boisson auoit causé du desordre parmy ses gens ; il crie, il tance, il prie, il coniure, il fait voir l'énormité d'vn peché qui seroit autant enraciné dans les bois des Sauuages qu'il a iamais esté dans le fond de l'Allemagne, s'ils auoient de ces malheureuses potions ou boissons qui renuersent la teste des hommes. Les coupables couuerts de honte se declarent eux-mesmes, ils s'accusent, ils se condamnent, ils portent sentence contre eux-mesmes, ils l'executent, ils grimpent sur des rochers inaccessibles, et là estans exposez à la veuë de tous ceux qui estoient en bas, et des François mesme qui auoient mouillé l'ancre deuant cette montagne, ils se font donner de grands coups d'escourgées sur les épaules, qui plus qui moins selon la griefueté de leur crime, qui consistoit en vn excez de vin ou d'eau de vie, dont les vns s'estoient plus les autres moins estourdis la teste : c'est en ce poinct qu'ils mettent l'yurongnerie, car ceux-là mesmes qui ne perdent pas la raison passent pour yurongnes chez eux, si la boisson leur fait mal à la teste.

Il eût esté bien souhaitable que deux Apostats eussent preuenu par vn semblable chastiment le carreau de foudre que Dieu a lancé sur leurs testes.

Les Neophytes de Tadoussac ont eu vne consolation particuliere cette année, voyans plusieurs Sauuages dans leur Eglise chanter les loüanges de Dieu en diuerses langues. Le P. Martin Lionne, qui entend fort bien la langue de Miskou, où il a demeuré quelques années, s'estant trouué en cette mission auec le Pere Dequen, a instruit ceux qui ont fait quelque seiour en ce port, et baptisé les enfans qu'il iugeoit estre en quelque danger de leur vie.

CHAPITRE X.

Diuerses choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

Vn Sauuage, ayant tué vn Loutre, le mit encore tout chaud à l'entour du col d'vn François, et aussi-tost le François tomba en syncope, comme s'il eust esté mort ; le Sauuage, prenant ce Loutre par les pieds de derriere, en donne quelques coups sur le ventre du François, qui reuint à soy quasi en vn moment : ie laisse aux Medecins à iuger

de la cause, mais il est certain que ce que ie viens de dire a esté fait.

Ce Chapitre sera composé de bigarreures. Il y a desia assez long-temps que deux Sauuages voulans passer la grande Riuiere sur la fin de l'hyuer, et n'ayant point de batteau de bois ny d'écorce, ils en firent vn de glace en ayant trouué vne assez grande sur les bords, ils la font flotter, et s'estans mis dessus, ils estendent vne grande couuerture, dont ils saisirent les deux extremitez d'en bas auec leurs pieds, éleuant le reste en l'air auec leurs espées, afin de receuoir vn vent fauorable qui les fist passer ce grand fleuue à la voile, sur vn pont ou sur vn batteau de glace. Ce jeu est vn jeu de hazard, si quelqu'vn y gaigne, d'autres y perdent.

Voicy vne simplicité bien agreable à nostre Seigneur : Deux Sauuages se trouuans en danger, dont l'vn estoit Chrestien et l'autre Catechumene, celuy-cy craignant plus pour son ame que pour son corps, dit à son camarade : Que feray-ie si ie meurs, moy qui ne suis pas Chrestien ? ne pourrois-tu pas bien me baptiser ? si tu ne le fais, ie suis perdu pour vn iamais ? Ie ne sçay pas bien, repart son camarade, comme il faut faire, car i'estois bien malade quand on me baptisa ; ie me souuiens neantmoins qu'on fit le signe de la Croix sur ma teste, et qu'on me dit que mes pechés estoient effacés, et que ie n'irois point au feu, si ie ne me salissois derechef. Hé bien, dit le Catechumene, fais moy la mesme chose, car ie t'asseure que ie croy tout ce qu'on nous a enseigné. I'en suis content, répond le Chrestien ; et là-dessus il fait mettre son proselite à genoux, puis s'adressant à Dieu, il luy dit : Toy qui as tout fait, empesche cét homme d'aller en Enfer, cela ne seroit pas bien qu'il y allast, efface tout ses pechez et le destourne du mauuais chemin. Il fit en suitte le signe de la Croix sur luy, et voila vn Baptesme à la Sauuage. Dieu peut donner à ces bonnes gens vn acte d'vn vray amour, en consideration de leur foy et de leur simplicité, ce qui n'empesche pas qu'on ne leur confere par apres le veritable Sacrement. On dira qu'il seroit bien à propos, que quelques-vns d'entre eux fussent bien instruits sur la forme du Baptesme : cela est ainsi, en effet, et nous n'y manquons pas ; mais on n'ose pas confier ces grands Mysteres à toutes sortes de personnes, plusieurs s'en seruiroient sans discretion.

Voicy vne réponse prudente pour vn Sauuage. Ceux de Tadoussac, s'estans liés auec ceux de Kebec, vindrent salüer Monsieur nostre Gouuerneur, pour découurir quelles estoient ses pensées touchant les prisonniers Hiroquois qui s'estoient venus ietter entre nos mains ; ils apprehendoient que nous ne fissions la paix independamment d'eux : ils alleguoient mille raisons pour monstrer la perfidie de ces peuples et pour nous engager à continuer la guerre. Monsieur le Gouuerneur leur fit dire, qu'il s'estonnoit, comme ils vouloient entrer dans la connoissance de ses pensées, eux qui sembloient cacher leurs desseins : On voit, adiousta-il, arriuer tous les iours nombre de Sauuages étrangers, qui de vous autres les a mandés sans m'en rien communiquer ? qui les doit commander ? Vn Capitaine répondit fort addroitement : Ceux que vous voyez sont des enfans sans peres et sans parens, sans chefs et sans conduite ; leurs Capitaines qui leur seruoient de Peres estans morts l'an passé, ces pauures orphelins se sont venus retirer vers leurs Alliez. Allons, se sont-ils dit les vns aux autres, allons voir nos Amis, on nous apprend qu'ils ont la guerre, allons gouster de la chair de leurs ennemis : au reste ils sont sous vostre conduite, ils auanceront ou reculeront selon vos ordres. Cette repartie fort prompte, fut prise pour vne deffaite pleine d'esprit : car on sçauoit bien que ces étrangers auoient esté mandez.

Voicy vn autre petit trait facetieux : Vn François, desireux d'apprendre quelque chose de la langue Algonquine, pressoit fort vn Sauuage de l'instruire : celuy-cy le faisoit auec beaucoup d'affection ; mais comme ils ne s'entendoient pas bien l'vn l'autre, et que le François

rompoit la teste au Sauuage, luy disant souuent Ka kinistt8t8sir8, ie ne t'entends pas, le Sauuage se voulant deliurer de cette importunité, luy dit d'vne voix forte : Tu n'as garde de m'entendre, tu as des oreilles Françoises, et i'ay vne langue Sauuage, le moyen que tu m'entendes ? couppe tes oreilles, et prends celles de quelque Sauuage, et alors tu m'entendras fort bien.

Ie ne veux pas oublier vne gentille defaitte, accompagnée d'vne rodomontade, faite par vn poltron, dans le combat entre les Hurons et les Hiroquois. Vn Huron desia aagé, épouuanté à la veuë des feux et au bruit des armes, s'enfuit si auant dans les bois, qu'il fut vn long-temps sans paroistre : les victorieux ne l'ayant point trouué entre les morts, et le voyant de retour, luy donnerent en riant quelque soubriquet ; luy, voulant éluder leur gausserie, leur dit : Mes nepueux, vous n'auez pas subiet de vous rire et de vous gausser de moy, si bien de vostre lascheté : si vous auiez autant de courage à poursuiure l'ennemy, comme en a eu vostre oncle, vous auriez plus de prisonniers que vous n'auez pas. I'ay couru si loin et si fort, qu'enfin ceux que ie poursuiuois m'ayans lassé, ie me suis perdu et fouruoyé dans les bois, c'est pourquoy i'ay tant tardé apres les autres. Les Sauuages se payerent de cette raison, non pas qu'ils ne vissent bien que c'étoit vne fausse monnoye ; mais ils ne sçauent quasi que c'est, de couurir de honte et de confusion le visage d'vn pauure homme, iamais ils ne se poursuiuent l'espée dans les reins, pour se confondre de parole et pour se mettre à non plus.

Ie placeray en ce lieu vne action, qui doit estre mise entre les amitiez memorables de l'antiquité. Vn ieune Hiroquois aagé de 19. à 20. ans, s'estant sauué dans la défaite de ces gens dont nous auons parlé cy-deuant, mais en sorte qu'il estoit entierement hors de tout danger, voyant que son frere aisné, auquel il auoit donné parole qu'il ne l'abandonneroit iamais, ne paroissoit point, il s'en retourne froidement sur ses pas, et se doutant bien que son frere estoit pris, il le vient chercher entre les mains de ses ennemis. Il aborde les Trois Riuieres, il passe deuant plusieurs François qui ne luy disent aucun mot, ne le distinguans pas des Hurons ; il monte sur vn petit tertre, sur lequel le fort est basty, et se va froidement asseoir au pied d'vne croix, plantée à la porte du fort. Vn Huron l'ayant apperceu, ne fit pas comme les François ; il le reconnut et s'en saisit aussi-tost, le dépoüillant et le garrotant, et le faisant monter auec son frere sur vn échaffaut où estoient tous les captifs. Ce pauure garçon, interrogé pourquoy il se venoit ietter dans les feux, dans les marmites et dans les estomachs des Hurons ses ennemis, répondit qu'il vouloit courir la mesme fortune que son frere, et qu'il auoit plus d'amour pour luy que de crainte des tourmens, qu'il n'auroit peu souffrir en son pays le reproche de l'auoir laschement abandonné. Cette amitié n'est pas commune.

Il faut remarquer icy en passant la pieté des Hurons Chrestiens. Quand ils aborderent les Trois Riuieres et qu'ils vinrent à passer deuant cette croix posée à l'entrée du fort, ils commanderent à leurs prisonniers de fleschir auec eux le genoüil deuant cét arbre sacré, voulant qu'ils reconnussent par cét abaissement, la grandeur de celuy qui les a racheptez sur ce bois, et qu'ils luy fissent amende honorable, pour auoir abattu celle qui estoit plantée proche de Richelieu.

Ce que les Poëtes ont feint du rapt de Ganimedes, est fondé sur la hardiesse des Aigles ; il n'y a pas long-temps, que l'vn de ces grands oiseaux vint fondre sur vn ieune garçon aagé de neuf ans, il posa vne de ses pates sur son espaule, et de l'autre il le prit auec ses serres par l'oreille opposée. Ce pauure enfant se mit à crier, et son petit frere aagé de trois ans, tenant vn baston en main, taschoit de frapper l'Aigle ; mais il ne bransla point. Cela peut-estre l'empécha de porter son bec sur les yeux et sur le visage de cét enfant, et donna loisir à

son pere de venir au secours : cét oiseau, entendant vn bruit de voix humaines, parut vn petit estonné, mais il ne quitta pas sa prise ; il fallut que le pere, qui estoit accouru, luy cassast la cuisse, et comme de bonne fortune il tenoit en main vne faucille, à mesme temps que cét Aigle se sentant blessé se voulut éleuer, à mesme temps on luy coupa la teste. Les Sauuages disent qu'assez souuent des Aigles se sont iettés sur des hommes ; qu'ils enleuent quelquefois des Castors et des Eturgeons plus pesans que des moutons : cela ne me semble pas beaucoup probable ; quelques-vns disent que ce sont des Griffons et qu'on en a veu en ces contrées, ie m'en rapporte.

Ie ne sçay si i'ay autrefois remarqué, qu'vn François ayant tiré vn coup d'arquebuse sur vne gruë, et luy ayant cassé vne aile, cét oiseau courut droit à luy auec ses grandes iambes, portant son bec comme vne demie lance, vers sa face, mais auec vne telle impetuosité, qu'il conuint au chasseur de quitter le champ de bataille à son ennemy, qu'il vainquit enfin par finesse : car s'estant caché dans le bois, et rechargé son arquebuse, il l'empescha, non seulement de voler, mais encore de courir.

Dieu a donné de la colere à tous les animaux pour repousser ce qui leur est contraire : il n'est pas iusques aux tortuës qui ne tirent vengeance de leurs ennemis. Il y en a icy de plusieurs sortes : les vnes ont vne grosse et forte escaille, les autres l'ont plus mince et plus delicate ; celles-cy, qui n'ont pas tant d'armes deffensiues sont plus hardies. Vn François, en ayant pris vne assez grande qu'il pensoit auoir assommée, l'attacha auec vne corde par la queuë la iettant derriere son dos ; cét animal, qui a la vie assez dure, reuenant de l'endormissement que les coups qu'on auoit deschargez sur sa teste luy auoient causé, empoigne auec sa petite gueule son ennemy par le dos, mais si viuement, qu'il luy fit crier les hauts cris ; il lâche la corde pour faire tomber la tortuë, point de nouuelle, elle demeure penduë par sa gueule, serrant de plus en plus, sans iamais demordre : enfin il luy fallut couper la teste pour appaiser sa colere.

Terminons ce Chapitre par vne action, d'autant plus remarquable, qu'elle est toute nouuelle en ces contrées : les vaisseaux apportent tant de boissons, et si bruslantes, pour vendre à la dérobée aux Sauuages, que le desordre estoit entierement lamentable. Monsieur d'Ailleboust, nostre nouueau Gouuerneur, y voulant apporter remede, fit venir les Capitaines des Sauuages, et leur demanda leurs pensées sur ce subiet : c'est vn acte de prudence, de gouuerner les peuples, par ceux-là mesmes qui sont de leur nation. Ces bons Neophytes répondirent, qu'il y auoit long-temps qu'ils souhaitoient que l'yurongnerie qui passe la mer dans nos vaisseaux, n'abordast point leurs cabanes ; mais qu'ils ne pouuoient obtenir de leurs gens, qu'ils declarassent ceux qui leur vendoient ces boissons à la sourdine. Il faut donc, repart Monsieur le Gouuerneur, qu'ils subissent les loix qu'on portera contre leurs excés. S'y estant accordez, on fit battre le tambour au sortir de la grande Messe, en la Residence de Saint Ioseph : tous les Sauuages prestent l'oreille, les François qui estoient là s'assemblent, vn Truchement tenant en main l'ordonnance, la leut aux François, puis la presenta à vn Capitaine Sauuage, luy interpretant ce qu'elle vouloit dire, afin qu'il la publiast à ses gens ; elle portoit vne deffense de la part de Monsieur le Gouuerneur et de la part des Capitaines des Sauuages, de vendre ou d'achepter de ces boissons, et notamment d'en prendre auec excés, sur peine des punitions portées dans l'ordonnance, et vn commandement à tous ceux qui auroient quitté ou qui ne voudroient point embrasser la Foy, de sortir de cette Residence, où Monsieur nostre Gouuerneur et les Capitaines des Sauuages ne vouloient souffrir aucun Apostat. Les Sauuages, depuis le commencement du monde, iusques à la venuë des François en leur pays, n'ont iamais sceu que c'estoit de deffendre si solemnellement quelque chose à leur gens, sous aucune peine pour petite qu'elle soit ; ce sont peuples libres,

qui se croyent tous aussi grands seigneurs les vns que les autres, et qui ne dependent de leurs chefs qu'autant qu'il leur plaist. Cependant le Capitaine harangua fortement, et pour autant qu'il connoissoit bien que les Sauuages ne reconnoistroient pas bien les deffenses faites par vn François, il repeta plusieurs fois ces paroles : Ce n'est pas seulement le Capitaine des François qui vous parle, ce sont tels et tels Capitaines, dont il prononça les noms, c'est moy auec eux qui vous asseure que si quelqu'vn tombe dans les fautes deffenduës, nous l'abandonnerons aux loix et aux façons de faire des François. Voila le plus bel acte public de iurisdiction qu'on ait exercé parmy les Sauuages depuis que ie suis en ce nouueau Monde. Il est bon de les reduire petit à petit sous les ordres de ceux que Dieu a choisis pour commander : car encore que la liberté soit la premiere de toutes les douceurs de la vie humaine, neantmoins comme elle peut degenerer en la liberté ou plus tost en la dissolution d'Asnes Sauuages, il la faut regler et la soumettre aux loix emanées de la loy eternelle.

Pour le commandement qui estoit fait aux Apostasts de sortir de la Residence de Saint Ioseph, Paul Tesouehat, nommé vulgairement le Borgne de l'Isle, se trouua vn petit estonné : car comme il ne faisoit pas profession du Christianisme, il voyoit bien que cela s'adressoit et à luy et à quelques autres. Noël Negabamat, l'vn de nos braues Capitaines Chrestiens, le voyant tout pensif, luy dit : Il y a tant d'années que ie te presse de te rendre à Dieu et d'embrasser fortement la priere, et tu n'as iamais donné de parole assurée, parle maintenant : car ie te declare en bonne compagnie, que ie ne veux personne auprés de moy qui ne croye fortement en Dieu. Ie traite comme i'ay autrefois desiré qu'on me traitast. Le Pere le Ieune m'instruisant, m'éprouua vn assez longtemps, ie luy en sçauois bon gré, mais enfin, comme ie pris resolution d'embrasser veritablement la Foy, ie luy dy : Mon Pere, ie n'ay point deux langues, mon cœur et ma bouche parlent vn mesme langage, ie t'asseure que c'est tout de bon que ie croy en celuy qui a tout fait ; ie ne sçay pas le futur, mais si iamais ie me démens de cette parole, chasse-moy bien loin d'icy. Voilà ce que ie demanday au Pere, et c'est cela mesme qu'on te veut donner : ouure ta bouche, et laisse sortir nettement ce qui est caché dans ton cœur. Ce pauure homme, qui a si souuent tonné dans les assemblées de ses Gens, répondit qu'il n'auoit point de parole que ses gens ne fussent retournez de la guerre ; mais on luy fit bien entendre, que s'il perdoit la parole, qu'il deuoit trouuer ses pieds ; on dit le mesme à vn autre qui auoit deux femmes, qui en quitta vne bien-tost apres. Bref, ils ont donné tous deux quelque esperance de leur Conuersion : ie prie nostre Seigneur qu'il leur ouure les yeux. La superbe, qui est le plus grand vice de l'esprit, et la luxure, qui est le plus villain peché de la chair, sont deux obstacles à la Foy et à la vraye penitence.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1647. ET 1648.

Enuoyée au Reuerend Pere Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

PAR LE P. PAVL RAGVENEAV, DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA MISSION DES HVRONS.

MON REVEREND PERE,

Si nos lettres ont le bon-heur d'arriuer iusqu'en France, et si ceux qui les portent peuuent éuiter le rencontre des Hiroquois, qui sont des voleurs plus cruels que tous les Pirates de la mer, i'espere que V. R. aura de la consolation en lisant cette Relation : car elle y verra comment Dieu nous va protegeant au milieu des mal-heurs qui nous enuironnent de toutes parts, et comment cette Eglise naissante dans cette barbarie, va croissant et en nombre et en sainteté, plus que iamais nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se plaist à verser sur ces peuples les benedictions du Ciel, à mesure que les miseres nous pourront accueillir, nous le prions de tout nostre cœur qu'il continuë à nous affliger de la sorte, puisque ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire, et le salut des ames, qui est l'vnique bien qui nous amene en ces pays. Nous demandons pour cét effet l'assistance de ses SS. SS. et prieres,

Mon Reuerend Pere,

Tres-humble et obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

PAVL RAGVENEAV.

Des Hurons, ce 16. Auril 1648.

CHAPITRE PREMIER.

Situation du pays des Hurons, de leurs alliez et de leurs ennemis.

Quoy que dans nos Relations precedentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la situation d'vne partie de ces pays, toutefois i'ay creu qu'il seroit expedient d'en proposer icy brieuement vne veuë plus distincte et plus generale, tant à cause que le temps nous en a donné des notions bien plus asseurées, qu'à raison que nous deuons parler dans les suiuans Chapitres, de diuerses choses qui supposent ces connoissances.

Le pays des Hurons est entre le quarante-quatre et le quarante-cinquiéme degré de Latitude, et de Longitude demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du costé de l'Occident d'Esté vient aboutir vn Lac, dont le tour est quasi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce, qui a quelque flux et reflux, et qui dans son extremité plus éloignée de nous, a communication auec deux autres Lacs, encore plus grands, dont nous parlerons dans le Chapitre dixiéme. Cette Mer douce a quantité d'Isles, et vne entr'autres, qui a de tour pres de soixante lieuës.

Du costé de l'oüest-suroüest, c'est à dire quasi à l'Occident, nous auons la nation du Petun, qui n'est éloignée qu'enuiron douze lieuës.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Occident, nous regardons la Nation Neutre, dont les bourgs qui sont sur la frontiere en deçà, ne sont éloignez des Hurons, qu'enuiron trente lieuës. Elle a quarante ou cinquante lieuës d'étenduë.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn peu vers l'Orient, on va à la Nouuelle Suede, où habitent les Andastoëronnons, alliez de nos Hurons, et qui parlent comme eux, éloignez de nous en ligne droite, cent cinquante lieuës ; nous en parlerons au Chapitre huitiéme.

De la mesme Nation Neutre tirant presque au Midy, on trouue vn grand Lac, quasi de deux cens lieuës de tour, nommé Erié, qui se forme de la décharge de la Mer douce, et qui va se precipiter par vne cheute d'eaux d'vne effroyable hauteur, dans vn troisiéme Lac, nommé Ontario, que nous appellons le Lac Saint Louys, dont nous parlerons cy-apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois habité en ses costes qui sont vers le Midy, par de certains peuples que nous nommons la Nation du Chat ; qui ont esté obligez de se retirer bien auant dans les terres, pour s'éloigner de leurs ennemis, qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de la Nation du Chat ont quantité de bourgades arrestées, car ils cultiuent la terre et sont de mesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons et marchant vers le Midy, ayant fait trente ou quarante lieuës de chemin, on rencontre le Lac S. Louys, qui a quatre-vints ou nonante lieuës de longueur, et en sa mediocre largeur quinze ou vingt lieuës. Sa longueur est quasi de l'Orient à l'Occident ; sa largeur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa descharge forme vn bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de l'Isle de Montreal et qui va descendre à Quebec.

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoises, ennemies de nos Hurons, qui dans leur situation sont quasi paralleles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, sont les Sonnontoüeronnons, à septante lieuës des Hurons, suiuant le Sud-Sudest, c'est à dire entre le Midy et l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas suiuent les Ouiouenronnons, quasi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnontoüeronnons. Plus bas encore les Oonontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Ouiouenronnons. Les Onneiochronnons, à sept ou huit lieuës des Onnontaeronnons. Les Annieronnons sont éloignés des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës ; ils destournent tant soit peu dans les terres, et sont plus Orientaux aux Hurons. Ce sont eux qui sont les plus voisins de la Nouuelle Hollande et qui sont aussi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce seroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec en peu de iours et auec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre saults, ou plus tost courant d'eau plus rapide à passer iusqu'à Mont-Real, qui n'est distant de l'emboucheure du Lac Saint Louys, qu'enuiron soixante lieuës ; mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons et nous auec eux, de prendre vn grand destour pour aller gagner vn autre bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuiere des Prairies. Ce qui allonge nostre voyage quasi de la moitié du chemin, nous obligeant en outre à plus de soixante saults, où il faut mettre pied à terre et porter sur ses espaules tout le bagage et les canots, ce qu'on éuiteroit par le droit chemin, sans compter vne grande quantité de courans rapides où il faut traisner les canots marchant en l'eau, auec grande incommodité et danger.

Du costé du Septentrion des Hurons, il y a diuerses Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre et qui ne viuent que de chasse et de pesche, iusqu'à la Mer du Nord, laquelle nous

iugeons estre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieuës. Mais nous n'en auons autre connoissance, comme aussi de ces Nations-là, sinon par le rapport que nous en font les Hurons et quelques Algonquins plus proches, qui y vont en traite pour les Pelleteries et Castors qui y sont en abondance.

CHAPITRE II.

De l'estat general de la Mission.

Ie puis dire que iamais ce pays n'a esté plus auant dans l'affliction, que nous l'y voyons maintenant, et que iamais la Foy n'y a paru auec plus d'auantage. Les Hiroquois, ennemis de ces peuples, continuent auec eux vne guerre sanglante, qui va exterminant nos bourgades frontieres et qui fait craindre aux autres vn semblable mal-heur ; et Dieu en mesme temps va peuplant d'excellens Chrestiens ces pauures Nations desolées, et se plaist à y establir son saint Nom au milieu de leurs ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous auons baptisé pres de treize cens personnes ; mais ce qui nous console le plus est de voir la ferueur de ces bons Neophytes, et vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien de la barbarie, et qui nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respandant de iour en iour si richement iusqu'aux derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans les attentes et les alarmes d'vne armée ennemie des Hiroquois nos voisins, qui fut la cause que les Hurons ne descendirent point à Quebec, estans demeurez pour defendre leur pays menacé, et craignans aussi d'autre part vne autre armée des Hiroquois Annieronnons, qui les attendoient au passage, s'ils eussent descendu la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an passé aucun secours, et non pas mesme aucune lettre de Quebec ny de France. Mais nonobstant Dieu nous a soustenus, ayant esté luy seul nostre Pere et nostre Pouruoyeur, nostre defense, nostre ioye, nostre consolation, nostre tout, chose aucune ne nous ayant manqué, aussi peu qu'aux Apostres, lors que Nostre Seigneur les enuoya quasi tout nuds à la conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire ; et de plus nous en auons entrepris de nouuelles, non seulement parmy les Hurons, mais aussi parmy les Algonquins, Dieu donnant à nos Peres du courage au dessus de leurs forces, vn homme faisant luy seul ce qui eust donné vn employ raisonnable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij vero pauci.* Ie veux dire que quoy que nous soyons en vn pays abandonné, où la pauureté est nostre appanage, et où nous ne viuons que des aumosnes, qui venant de quinze cens lieuës, doiuent passer et la mer et la rage des Hiroquois auant que nous puissions en joüyr, ce n'est pas toutefois ce secours temporel qui nous presse, ny celuy que nous demandons auec plus d'instance : ce sont des Missionnaires desquels nous auons grand besoin, ce sont là les thresors que nous desirons de la France. I'aduoüe que pour venir icy, apres auoir trauersé l'Ocean, il faut sentir de pres la fumée des cabanes Hiroquoises, et peut-estre y estre bruslé à petit feu ; mais quoy qui nous puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur de ceux que Dieu y aura appellez, y trouuera son Paradis, et que leur charité ne pourra pas s'éteindre ny dans les eaux ny dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn pourparler de Paix auec l'Onnontaeronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant a tousiours plus vexé ce pays), et il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité : les ambassades sont reciproques de part et d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, et les

Hiroquois Annieronnons, plus voisins de Quebec, ausquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andastoëronnons, peuples de la Nouuelle Suede, leurs anciens alliez, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années auec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours et vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu ; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyons aucunement sur leurs paroles, et nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces traitez de paix que dans le plus fort de la guerre.

CHAPITRE III.

De nostre maison de Sainte Marie.

La maison de Sainte Marie ayant esté iusqu'à maintenant dans le cœur du pays, en a aussi esté moins exposée aux incursions des ennemis. Ce n'est pas que quelques auenturiers ne soient venus de fois à autre faire quelque mauuais coup, à la veuë mesme de nostre habitation ; mais n'osans pas en approcher qu'en petit nombre et à la desrobée, crainte qu'estans apperceus des bourgades frontieres on ne courust sur eux, nous auons vescu assez en asseurance de ce costé là, et Dieu mercy pas vn de nous n'y a encore esté surpris dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François au milieu de toutes ces Nations infideles ; dix-huit de nostre Compagnie, le reste de personnes choisies, dont la pluspart ont pris dessein de viure et de mourir auec nous, nous assistans de leur trauail et industrie auec vn courage, vne fidelité et vne sainteté, qui sans doute n'a rien de la terre : aussi n'est-ce que de Dieu seul qu'ils en attendent la recompense, s'estimans trop heureux de respandre et leurs sueurs et s'il est besoin tout leur sang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuersion des barbares. Ainsi ie puis dire auec verité que c'est vne maison de Dieu et la porte du Ciel ; et c'est le sentiment de tous ceux qui y viuent, et qui y trouuent vn Paradis en terre, où la Paix habite, la ioye du Saint Esprit, la charité et le zele des ames.

Cette maison est vn abord de tout le Pays, où les Chrestiens trouuent vn Hospital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes et vn hospice lors qu'ils nous viennent visiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille personnes ausquelles on a donné le giste, et quelquesfois en quinze iours les six et les sept cens Chrestiens, et d'ordinaire trois repas à chacun, sans y comprendre vn plus grand nombre qui sans cesse y passent tout le iour, ausquels on fait aussi la charité. En sorte que dans vn pays estranger, nous y nourrissons ceux qui deuroient nous y fournir eux-mesmes les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les delices ny l'abondance de la France. Le bled d'Inde pilé dans vn mortier et boüilly dedans l'eau, assaisonné de quelque poisson enfumé, qui tient lieu de sel, estant reduit en poudre, nous sert ensemble de boire et de manger, et nous apprend que la Nature se contente de peu, nous fournissant Dieu mercy vne santé moins sujette aux maladies, qu'elle ne feroit dans les richesses et la varieté des viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de nos Peres residens en cette maison, tous les autres sont dissipez dans les Missions, qui sont maintenant dix en nombre : les vnes plus arrestées dans les bourgs principaux du pays, les autres plus errantes, vn seul Pere estant contraint de prendre le soin de dix et de douze bourgades, et quelques-vns allans plus loin, les quatre-vingts et les cent lieuës, afin que toutes ces Nations

soient esclairées en mesme temps des lumieres de l'Euangile.

Nous taschons toutefois de nous rassembler tous, deux ou trois fois l'année, afin de rentrer en nous-mesmes et vaquer à Dieu seul dans le repos de l'Oraison, et en suitte conferer des moyens et lumieres que l'experience et le Saint Esprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuersion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au plus tost retourner au trauail et quitter les douceurs de la solitude pour aller chercher Dieu dans le salut des ames.

CHAPITRE IV.

De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.

Les Arendaenronnons, qui estoient à nos frontieres vers le costé de l'Orient, que nous appellions la Mission de Saint Iean Baptiste, ont receu tant d'eschecs ces dernieres années, qu'ils ont esté contrains de quitter leur pays, trop exposé à l'ennemy, et se retirer dans les autres Bourgs plus peuplez qui sont aussi de meilleure defense. Nous y auons perdu bon nombre de Chrestiens, le Ciel s'enrichissant tousiours dedans nos pertes.

Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'vne armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous ; mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez, vne bande de trois cens Sonnontoüeronnons allerent se ietter sur le bourg des Aondironnons, où ils en tuerent quantité et emmenerent tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aondironnons sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre auec les Sonnontoüeronnons, les auoient receus comme amis dans leur bourg, et leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnons s'estoient diuisez expres pour y faire plus aisément leur coup, qui en effet leur reüssit, ayans plus tost ou massacré ou saisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'apperceuoir de leur mauuais dessein, ayans tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa les Sonnontoüeronnons à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'vn de leurs hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuiuy viuement et pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise ; mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois, et en effet de part et d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes et dans la deffiance ; mais toutefois rien ne bransle ce semble de ce costé là, et ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, et que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement et à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour cette perte qu'ils ont receuë.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, enuiron trois cens, tant hommes que femmes, estans cabanez pour la chasse à deux iournées dans les bois, vers le pays ennemy, vne trouppe de Sonnontoüeronnons vint se ietter sur vne des cabanes vn peu trop escartée des autres, lors qu'elle estoit moins de deffense, la pluspart estans dissipez çà et là, selon que leur chasse auoit donné. Il y eut sept personnes tuées sur la place, et vingt-quatre tant hommes que femmes emmenez captifs, l'ennemy s'estant retiré promptement crainte d'estre poursuiuy.

Cette cabane estoit quasi toute de Chrestiens, qui s'estoient reünis ensemble pour y faire mieux leurs prieres matin et soir : et en effet ils y viuoient dans l'innocence et respandoient par tout vne bonne odeur du Christianisme. Le feu aura sans doute esté le partage de quelques-vns ; ie prie Dieu que les autres, à qui peut-estre les ennemis auront donné la vie, leur donnent en eschange la Foy et la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place, ie puis dire auec verité qu'il y auoit vne perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieune homme de vingt-quatre ans, nommé Ignace Saonaretsi, exemplaire à toute la ieunesse et irreprochable en ses mœurs, qui estoit d'vn excellent esprit, mais d'vne foy et pieté aussi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il se disposoit à la mort, disant qu'il en auoit de fortes pensées ; et pour cela il venoit d'ordinaire sus iour, dire son Chapelet en l'Eglise, outre la Messe du matin et les prieres du soir, qu'il faisoit extraordinairement longues. Il estoit heureux à la chasse ; ayant tué vn cerf, aussi-tost il mettoit les deux genoux en terre pour en remercier Dieu.

Estant dans le combat auec l'ennemy, et voyant bien qu'ils n'estoient pas de forces égales et qu'il pourroit estre emmené captif, il dit à vn sien cousin qu'il voyoit s'enfuir : Mon cousin, va porter les nouuelles à ma mere que ie seray buslé ; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort ; ie n'auray pour lors autre chose dans l'esprit que le Paradis. Il auoit proche de soy son frere aisné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptisa : et tous deux furent les premiers qui demeurerent sur la place. Leur mere et toute sa famille a embrassé la Foy depuis cette mort, et nous voyons à l'œil que ce ieune Chrestien les a laissez heritiers de sa pieté.

Ce ieune homme estoit si innocent, qu'estant question de le marier, et ses parens luy parlans d'vn party qui leur sembloit auantageux : Ie n'ose, leur dit-il, enuisager aucune fille, et ainsi ie ne la connois pas : i'ay crainte d'offenser Dieu et de me voir engagé dans le mal, par vne œillade, qui porteroit mon cœur plus loin que n'auroit esté mon dessein et le vostre.

Vn iour, deux de nos Peres estans en voyage auec luy, dans les neiges hautes de quatre pieds, par vn froid et vn vent excessif, vn des Peres n'en pouuant plus, le pria de le descharger, et voyant qu'il trembloit de froid, estant fort mal vestu, luy presenta dequoy se couurir. Ce ieune Chrestien luy respondit que volontiers il prendroit non seulement sa charge, mais aussi celle de l'autre Pere ; et en effet il se chargea de ces deux fardeaux tres-pesans, ne voulant pas se couurir dauantage, disant qu'il eust esté trop à son aise estant si bien vestu, qu'il auoit desia offert à Nostre Seigneur tout ce froid qu'il alloit endurant, et les fatigues de ce chemin fascheux pour se disposer à la Communion du lendemain, et qu'il se consoloit dans la pensée qu'vn iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'auoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps auant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en vn enterrement public : La ceremonie estant acheuée vn de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir suiuy et regardé de tant d'infideles ? Nenny, dit-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, et que les vices et les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoient ce que Dieu haïssoit, et ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuie d'vne plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tant pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauuages qu'ils auoient tuées ; sur leur retour, s'estans diuisez çà et là et sans ordre, ils furent surpris par vne centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieuës du bourg, et enuiron quarante de nos gens y demeurerent ou furent pris captifs ; ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de

Saint Ignace à s'approcher de nous et se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

CHAPITRE V.

De la Prouidence de Dieu sur quelques Chrestiens pris ou tuez par les ennemis.

Sur la fin de l'Esté vne trouppe de quelques auenturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche : ils en tuerent quatre ou cinq sur la place et emmenerent sept captifs. Quelqu'vn sauué de la meslée courut en porter les nouuelles au bourg voisin. Le Missionnaire qui y estoit accourut en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieuës de chemin et ne pouuant passer plus outre, arriué qu'il estoit sur les riuages du grand Lac ; il entend vne voix d'infideles qui l'appellent pour s'embarquer. Haste-toy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'vn en vie qui n'est pas encore baptisé. En effet les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses eslus : Ceux qui auoient receu le saint Baptesme, et qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place ; vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, restoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, et la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoüille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptiser ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eust attendu que cette grace du Baptesme pour s'enuoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs : car l'ennemy fut poursuiuy si viuement qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieuës hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore aucun coup, ny que mesme on leur eust arraché les ongles, ce qui toutefois est la premiere des caresses qu'on fait aux prisonniers de guerre. Le chef des ennemis fut pris et vn autre auec luy, le reste se mit en fuite, n'ayans pas le loisir de descharger vn seul coup de hache pour assommer les captifs qu'ils menoient. Vne bonne Chrétienne, nommée Marthe Andionra, qu'on emmenoit captiue auec son mary et deux de ses enfans, attribuë cette deliurance au secours de la Vierge, qu'elle inuoquoit durant tout le chemin, disant son chapelet, qu'vn ennemy luy arrache luy defendant de faire ses prieres. Mais ne sçauoit pas que le cœur parloit bien plus haut que la langue ; il fut le premier pris et elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les mains des ennemis, fut traité si cruellement que la pluspart luy portoient compassion : son recours estoit tout à Dieu, auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses tourmens : Mon Dieu, soyez beny de m'auoir appellé à la Foy ; que mon corps soit brisé de coups, ces cruautez n'iront pas plus loin que ma vie ; vous me ferez misericorde, et ie croy fermement que mon ame sera bien-tost auec vous dans le Ciel. Puis s'addressant à vn infidele qui estoit dans les tourmens auec luy : Mon camarade, luy disoit-il, ie te porte plus de compassion qu'à moy-mesme, car apres ces miseres ie crains pour toy vn mal-heur eternel, d'vn feu moins pitoyable que ne sont ceux qui nous tourmentent : si tu veux que ie te baptise, et si de tout ton cœur tu pries Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera misericorde. Les ennemis entendans ces discours luy coupperent la main, le separerent d'auec son compagnon et redoublerent ses tourmens, mais ils ne purent tirer de luy autre parole, sinon d'vn courage vrayment Chrestien : Vos tourmens cesseront, disoit-il, et finiront auec ma vie ;

apres cela ie ne suis plus vostre captif : i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée et ce corps tout brisé de vos cruautez.

Vne ieune fille Chrestienne de quatorze à quinze ans, auoit esté emmenée captiue à Sonnontouan : y estant arriuée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir : la peur luy donna du courage, et Dieu conduisit son innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eschapper, se iette dans des brossailles à quatre ou cinq cens pas du bourg ; tout le monde est en campagne et nuit et iour pour la chercher ; on approche du lieu où elle est, et souuent elle fut sur le point de se descouurir elle-mesme se croyant apperceuë, lors que Dieu qui vouloit la sauuer conduisoit autre part les pas de ceux qui venoient droit à elle, luy donnant assez de cœur pour demeurer ainsi cachée trois iours entiers sans boire ny manger. La troisiéme nuit, elle sort en tremblant du lieu de son azile, et prend sa route vers la Nation Neutre, ne sçachant bonnement où elle alloit. Apres trois iournées de chemin, ayant passé vne riuiere à guay, elle fait rencontre de quatre hommes qui luy demandent où elle va ; elle leur raconte sa fortune, et leur dit qu'elle s'échappe de la mort. Deux de ces hommes estoient ennemis, qui parlent de la remener dans sa captiuité, c'est à dire à vne mort certaine ; les deux autres estoient gens de la Nation Neutre, qui ayant pitié de cette petite innocente, prirent sa cause en main, disans qu'estant passée au deçà de cette riuiere, elle estoit sur leurs terres, dans vn pays de paix et non plus dans le pouuoir des ennemis. Dieu sçait auec combien de confiance elle se recommandoit à luy. Enfin les deux hommes de la Nation Neutre l'emporterent au dessus des deux ennemis. Il y auoit plus de six iours qu'elle n'auoit mangé, et toutefois elle ne sentoit ny faim, ny lassitude. Ils luy donnerent dequoy rompre son ieusne, assez pour atteindre les bourgs de la Nation Neutre, où estant en lieu d'asseurance, elle continua son chemin et arriua icy le iour de Pasques. Son pere, bon Chrestien, nommé Antoine Otiatonnety, et ses autres parens la receurent des mains de Dieu comme vn enfant resuscité.

Nous ne desirons pas ny les souffrances, ny les mal-heurs à nos Chrestiens ; mais toutefois ie ne puis m'empescher de benir Dieu dans ceux qui leur arriuent ; l'experience m'ayant fait reconnoistre que iamais leur Foy n'est plus viue, ny leur cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps qu'enuisageant les choses d'vn œil trop humain, nous auons plus de crainte et plus de compassion pour eux. Ie n'en ay veu aucuns de ceux qui sont tombez entre les mains de l'ennemy, et se sont sauuez par apres, qui ne m'ayent auoüé que dans le plus fort de leur mal ils n'y eussent esprouué vn courage plus Chrestien, vne consolation plus douce et vn recours à Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressenty toute leur vie passée, et que mesme ils n'en ressentoient apres leur deliurance. Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos Chrestiens et à nous-mesmes, et quelques grandes pertes que puisse receuoir cette Eglise, nous en benirons Dieu, voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus auantageusement que nous n'eussions osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de la terreur d'vne armée ennemie, qu'on disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg de S. Ioseph, les femmes ne songeoient qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'assaut, l'effroy et l'espouuante estoit par tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les Chrestiens, les Catechumenes et mesme plusieurs infideles accoururent à l'Eglise, les vns pour receuoir l'absolution, les autres pour presser leur Baptesme, tous craignans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels entendre, car voulant satisfaire aux vns, les autres le pressoient et luy crioient misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs

demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, et receurent ainsi le Baptesme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy et les saintes promesses de ces personnes baptisées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, et quand il appelle quelqu'vn à soy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Ie ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'vne mere pour son enfant vnique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de Sainte Marie, qui est destiné aux Sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena auec soy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu d'asseurance ? Helas ! respondit-elle, i'ayme mieux le voir tuer dedans mon sein et mourir auec moy, que de le laisser suruiure apres ma mort : mes parens qui sont infideles corromproient bien-tost son innocence et perdroient son ame en luy faisant perdre la Foy, et ie serois la mere d'vn damné. Ie prefere le salut de son ame à la vie de son corps ; ie demande pour nous deux le Ciel, et non pas vne longue vie.

CHAPITRE VI.

Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.

Le bon-heur de la guerre n'est pas tousiours tout d'vn costé : si nos Hurons ont fait des pertes, ils ont aussi eu leurs victoires où le Ciel a plus gagné qu'eux ; car la pluspart des Hiroquois qu'ils ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez à l'ordinaire, ont trouué le chemin du Ciel au milieu des flammes, et leur salut à l'heure de la mort. Mais il faut auoüer que iamais nous ne faisons aucun de ces Baptesmes qu'auec des combats et des resistances nonpareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptesme desquels il s'agit, que du costé des Hurons infideles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur eternel à ceux qu'ils n'enuisagent que d'vn œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidoit en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout ; mais leur zele et leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infideles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, et qui estant d'vn rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infideles à ne vouloir permettre qu'on baptisast quelques captifs : Eh quoy, mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs ? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis et de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables et de tromper vos ennemis ? Que si vous pensez qu'en effet la parole de Dieu que nous portons soit veritable, embrassez donc la Foy vous-mesmes, et redoutez pour vous ces feux d'Enfer que vous souhaitez à ces pauures miserables. Là-dessus il se met à prescher à toute l'assemblée, qui luy preste audience ; il parle du Paradis, de l'Enfer, de la Resurrection et parcourt les principaux mysteres de nostre Foy. Enfin voyant tout son monde gagné : Mes freres, leur dit-il, ie voy bien que la Foy est dans le fond de vostre cœur, que vous differez seulement à en faire la profession ; mais sçachez que vous irritez Dieu, vous opposant au salut de ces ames, et que l'Enfer sera vostre partage, si vous voulez que vos haines soient immortelles : bruslez leur corps à la bonne heure, qui est vostre captif ; mais leurs ames sont inuisibles et non pas de vostre

domaine ; vous auriez tort de leur souhaiter aucun mal. Apres cela il s'addresse aux captifs, leur demande s'ils conçoiuent ces veritez et s'ils desirent le Baptesme. Leur cœur y est tout disposé, tout le monde est dans le silence, et ces Baptesmes se font d'vn consentement si public, qu'on eust iugé que l'assemblée estoit toute Chrestienne.

En vne autre occasion les infideles ayans preuenu les captifs et leur ayans donné des impressions de nous et de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur, vn Capitaine Chrestien en eut aduis, et nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellez. Il prend auec soy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens ; ils s'approchent des prisonniers : Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler : si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en asseurance ; nostre cœur n'a point de cruautez ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous enuironnent sont armez de feux et de flammes, et leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang : iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, et si les auersions qu'il vous ont données de la Foy, procedent d'vn desir qu'ils ayent de vostre bien, ou plus tost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant appriuoisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, et les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptesme.

La femme d'vn de ces bons Chrestiens donna aduis à son mary que les infideles estoient animez contre luy, de ce qu'il se mesloit si auant dedans ces baptesmes, et luy conseilla de s'en deporter vne autrefois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux seruir de truchement au diable ! est-ce vn conseil d'amy ? Et faut-il que les médisances nous empeschent de gagner le Ciel et d'y mener mesme nos ennemis ? Si on parle de me tuer pour quelque autre sujet, ie pourray bien craindre la mort ; mais s'il est question et de souffrir les calomnies et de mourir pour l'auancement de la Foy, ma vie ne m'est plus rien, et ie veux bien qu'on sçache que iamais ie ne trembleray de ce costé là.

Mais ce qui a plus estonné les infideles, est d'auoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouuions vn iour nous faire assez entendre à vn captif Sonnontoueronnon (car quoy que le fond de leur langue soit le mesme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes sont si differens qu'on iugeroit que ce soient des langues diuerses). Il nous vint en pensée d'auoir recours à vne bonne Chrestienne, venuë il y a neuf ou dix ans d'vn bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, et comme elle possede parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme : Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps ; mais toutefois sa misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons : tu sçais que nos ames sont immortelles et que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne ; elle suruiura à ces cruautez que tu crains. Mais il faut que tu sçaches qu'il y a vn mal-heur eternel qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde et adoré le Createur du ciel et de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute auec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, et ce pauure captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptisé, et le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

Ie finy ce Chapitre par la mort d'vne captiue Hiroquoise. C'estoit vne ieune femme d'enuiron vingt-cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie ; toutefois l'ennuy de sa captiuité et le desir de sa patrie, l'auoient poussée à s'enfuir seule à trauers les bois ; mais l'ayant poursuiuie à la piste, on la recouura apres quelques iournées, heureusement

pour son salut. Elle tomba bien-tost malade : vn de nos Peres va pour l'instruire, il la trouue toute disposée au Baptesme et qui sçauoit tous nos mysteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, et ce que i'ay veu des Chrestiens dés le commencement de ma captiuité est entré dans le fond de mon cœur : i'ay iugé leur Foy veritable, et les Commandemens de Dieu si iustes, que i'ay creu que vrayment il estoit luy seul le maistre de nos vies. I'auois demandé le Baptesme à Ouracha (c'est le nom Huron d'vn autre de nos Peres), mais il m'a refusée, croyant peut-estre que ma Foy ne fust que sur mes levres, et non pas dans mon cœur. I'ay nonobstant vescu du depuis en Chrestienne, et i'esperois tousiours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie, donne moy le Baptesme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que i'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptisé aucun Sauuage auec plus de satisfaction. Elle vescut encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg-là, et le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens ; mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy, car les sentimens de pieté estoient si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue et ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame auec ces dernieres paroles : Iesus, ayez pitié de moy, oüy ie seray auiourd'huy auec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdeleine Arihoüaen.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis. Vne ieune femme infidele legerement malade, escoutoit attentiuement les instructions qui se donnoient à quelques Neophytes de la mesme cabane, et monstroit y prendre plaisir : mais comme elle auoit esté assez dans les débauches et n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui auoit soin de cette Mission la negligeoit, quoy qu'elle demandast souuent à prier Dieu et à estre receuë au nombre des Catechumenes. Cependant le mal s'augmenta et la mit à l'extremité. Le Pere ayant desisté vn ou deux mois d'aller en cette cabane, il y entra vn iour par accident, sans penser à cette pauure fille, qui ne songeoit qu'à luy et nuit et iour. De loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit signe de la main qu'il approchast, ne pouuant plus se faire entendre pour sa foiblesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne differeras pas de m'instruire ; tu as sans doute creu que mon cœur n'estoit pas destaché des affections qu'il a euës autrefois pour le peché, et tu m'as negligée à cause de cela : non, c'estoit tout de bon que ie voulois viure en Chrestienne, et maintenant i'y veux mourir. Hastetoy, ie te prie, et baptise moy dés auiourd'huy, car ie suis morte, et ie priois Dieu qu'il t'amenast icy : aye pitié de moy. En effet le Pere la trouua si bien disposée des instructions que iamais il n'auoit eu dessein de luy donner en instruisant les autres, et vid son cœur si fortement preuenu des graces de Dieu, et si auant dans les desirs du Paradis, qu'il la baptisa sans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel sans doute elle rendit son ame, ayant expiré peu apres.

CHAPITRE VII.

Des pourparlers de paix entre les Hurons et Onnontaeronnons.

Les Onnontaeronnons, la plus belliqueuse des cinq nations ennemies de nos Hurons, sont bien auant dans vn traité de paix auec eux. Voicy comme le tout est arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne

bande d'Onnontaeronnons ayant paru sur nos frontieres, fut poursuiuie d'vne troupe de guerriers Hurons, ausquels la victoire demeura, le chef des ennemis ayant esté tué sur la place, quelques autres saisis captifs et le reste ayant pris la fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brûlez à l'ordinaire, à la reserue du plus considerable de tous, qui eut la vie, nommé Annenraes. Ie diray seulement en passant, qu'vn de ceux qui estoient destinez pour le feu, ayant horreur des cruautez qui l'attendoient, se ietta la teste la premiere dans vne grande chaudiere d'eau toute boüillante, afin d'abreger ses tourmens auec sa vie.

Sur le commencement du Printemps, Annenraes, qui auoit eu la vie, fut aduerty sous main que quelques particuliers mescontens de ce qu'il viuoit, le vouloient tuer : il communiqua à quelque sien amy les pensées qu'il prit en suite de cela de s'eschapper et s'en retourner en son pays. L'affaire fut rapportée à quelques Capitaines, les principaux chefs du conseil, qui trouuerent à propos de l'ayder dans son dessein, esperans que cét homme estant de grande authorité à Onnontaé, pourroit leur rendre quelque bon seruice. Ils l'equiperent, luy donnerent quelques presens et le firent partir de nuit *incognito*.

Cét homme, ayant passé le Lac Saint Louys, qui nous diuise d'auec les ennemis, fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerser ce mesme Lac, à dessein de venir venger sa mort ; et qui pour cét effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens, tant Sonnontoüeronnons que Ouiouenronnons, qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre, qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons, Annenraes qu'on enuisageoit comme vn homme resuscité, se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre, et prirent des pensées de paix : en sorte qu'estans de retour à Onnontaé, et y ayans tenu conseil, ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons, auec des presens, pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cét ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation, mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années, qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays, ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena auec soy trois autres Hurons, captifs depuis peu à Onnontaé, qui nous sont demeurez. Ils arriuerent au Bourg de Saint Ignace, le neufuiéme Iuillet.

A cette nouuelle le pays se trouua puissamment partagé. Ceux des Hurons que nous appellons la Nation des Ours, craignoient cét ennemy, mesme auec ses presens. Les Bourgs plus voisins esperoient que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la souhaitoient dauantage, mais les Arendaenronnons plus qu'aucune autre Nation, à cause qu'on leur faisoit esperer qu'on leur rendroit quantité de leurs gens, captifs à Onnontaé.

Apres bien des conseils, enfin on trouua bon, pour voir plus clair en cette affaire, d'enuoyer vn ambassade reciproque à Onnontaé. Vn Capitaine Chrestien, nommé Iean Baptiste Atironta, en fut le chef, et quatre autres Hurons auec luy. Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, et porterent des presens reciproques pour respondre à ceux de l'Onnontaeronnon. Nos Hurons se seruent pour ces presens de pelleteries, precieuses dans le pays ennemy : les Onnontaeronnons se seruent de coliers de Porcelaine.

Apres vingt iournées de chemin, Iean Baptiste Atironta arriua à Onnontaé, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné auec luy. On accueillit nostre ambassade auec de grands tesmoignages de ioye, et ce ne furent que conseils l'espace d'vn mois qu'il fut là ; apres lesquels l'Onnontaeronnon conclut de renuoyer auec Iean Baptiste Atironta, vn second ambassade ; dont le chef fut vn Capitaine Onnontaeronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, et auec luy deux autres Onnontaeronnons, auec lesquels ils renuoyerent quinze

captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, vn de ceux qui auoient accompagné Iean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisiéme d'Octobre, et auoient mis en leur retour depuis Onnontaé, trente iours : car quoy qu'il n'y ait qu'enuiron dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres et le Lac Saint Louys, soit à cause du mauuais temps et des tempestes, ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Iean Baptiste, il estoit chargé de sept grands coliers de Porcelaine, dont chacun estoit de trois et quatre mille grains, (ce sont les perles et comme les diamans du pays). Ces coliers estoient de nouueaux presens de l'Onnontaeronnon, pour affermir la paix, auec parole que ce pays pouuoit encore esperer la deliurance de cent autres Hurons, qui restent dans la captiuité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnontaeronnon dans ces pensées de paix, est premierement la ioye qu'il a euë, qu'on eust donné la vie à Annenraes. Secondement, la crainte qu'il a que l'Hiroquois Annieronnon, qui deuient insolent en ses victoires, et qui se rend insupportable mesme à ses alliez, le deuienne trop fort, et ne les tyrannise auec le temps, si les Hurons deschargez d'vne partie de leurs guerres, ne reünissent toutes leurs forces contre luy. En troisiéme lieu, les Andastoeronnons, peuples alliez de nos Hurons, contribuent, dit-on, puissamment à cette affaire, soit que l'Onnontaeronnon craigne de les auoir pour ennemis, soit qu'il cherisse leur alliance. Nous en parlerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on, comme en vne affaire arrestée. Les Ouiouenronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein, et pour cét effet ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée, vn des Hurons qui estoit captif parmy eux, auec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait present à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné ; qui, dit-on, est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon, et veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontaé, de six hommes, qui partirent pour cét effet, auec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, et nommément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis, nous auons appris que nos Ambassadeurs tomberent entre les mains des cent Hiroquois Annieronnons, qui sont venus iusques sur nos frontieres, et qu'ainsi ils ont esté tuez en chemin ; à la reserue de l'Onnontaeronnon qui s'en retournoit, et de deux de nos hommes qui s'estans eschappez ont poursuiuy leur route vers Onnontaé.

Ce n'est pas tout. Au commencement du mois d'Auril, Scandaouati, Ambassadeur Onnontaeronnon qui estoit icy demeuré pour ostage, ayant disparu, nos Hurons creurent qu'il s'estoit eschappé : mais apres quelques iours on trouua son cadaure au milieu d'vn bois, assez proche du Bourg où il demeuroit. Ce pauure homme s'estoit fait mourir soy-mesme, s'estant donné vn coup de cousteau dans la gorge, apres s'estre fait comme vn lict de quelques branchages de sapin, où on le trouua estendu.

A ce spectacle on enuoye querir son compagnon, afin qu'il fût témoin comme le tout s'estoit passé, et qu'il vist que les Hurons n'auoient pû tremper en ce meurtre. En effet, leur dit-il, ie me doutois bien qu'il seroit pour faire vn coup semblable : ce qui l'aura ietté dans ce desespoir, est la honte qu'il aura euë de voir que les Sonnontoueronnons et Annieronnons soient venus icy vous massacrer iusques sur vos frontieres ; car quoy qu'ils soient vos ennemis, ils

sont nos alliez et ils deuoient nous porter ce respect, qu'estans venus icy en ambassade, ils attendissent à faire quelque mauuais coup, apres nostre retour, lors que nos vies seroient en asseurance. Il a creu que c'estoit vn mépris trop sensible de sa personne, et cette confusion l'aura ietté dans ces pensées de desespoir ; et c'est sans doute ce qu'il vouloit dire à nostre troisiéme compagnon qui s'en est retourné auec vos Ambassadeurs, lors qu'à son depart il luy dit, qu'il donnast aduis à ceux de nostre Nation, que si durant les pourparlers de cette paix, et tandis qu'il seroit icy, on faisoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir, adioustant qu'il n'estoit pas vn chien mort, pour estre abandonné, et qu'il meritoit bien que toute la terre eust les yeux arrestez sur luy, et fust en halte, tandis que sa vie seroit en danger. Voila iusqu'où nos Sauuages se piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'issuë de toutes ces affaires, et le temps nous y fera voir clair.

CHAPITRE VIII.

D'vn Ambassade des Hurons à Andastoé.

Andastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieuës, au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient ; mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieuës, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, et de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, et comptent en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647. deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage et se sentoient trop foibles contre leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, et enuoyassent quelque Ambassade à Andastoé pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont, excellent et ancien Chrestien, fut député chef de cét ambassade, accompagné de quatre autres Chrestiens et de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treiziéme d'Auril et n'arriuerent à Andastoé qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à son arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du pays des Ames, où la guerre et la terreur des ennemis auoit tout desolé, où les campagnes n'estoient couuertes que de sang, où les cabanes n'estoient remplies que de cadaures, et qu'il ne leur restoit à eux-mesmes de vie, sinon autant qu'ils en auoient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'vn pays qui tiroit à sa fin. Apres cela il fit paroistre les raretez plus precieuses de ce pays, que nos Hurons auoient portées pour en faire present, et dirent que c'estoit là, la voix de leur patrie mourante.

La response des Capitaines Andastoéronnons, fut premierement de deplorer la calamité d'vn pays qui auoit souffert tant de pertes ; puis adiousterent que les larmes n'estoient pas le remede à ces maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il falloit arrester au plus tost le cours de ces mal-heurs.

Apres quantité de conseils, ils deputerent des Ambassadeurs vers les Ennemis de nos Hurons, pour les prier de mettre les armes bas, et songer à vne bonne paix, qui n'empeschast point le commerce de tous ces pays les vns auec les autres.

Ces deputez Andastoeronnons vers les Hiroquois n'estoient pas encore de retour à Andastoé le quinziéme d'Aoust ; et toutefois Charles Ondaaiondiont estoit pressé de repartir, pour apporter icy dans le pays auant l'hyuer, la resolution des Andastoeronnons sur cette affaire. C'est pourquoy ayant laissé vn de ses compagnons à Andastoé pour estre

tesmoin de tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint auec le reste de sa suite, et ne furent icy de retour que le cinquiéme d'Octobre.

Les Sonnontoueronnons qui dés le Printemps auoient eu aduis de cét ambassade de nos Hurons, les attendoient au passage dans leur retour ; mais Charles s'en estant bien douté, éuita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus, vn grand destour par le milieu des bois, trauersant des montagnes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour, en quarante iours, auec des fatigues inconceuables, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouuelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit ; mais nous sommes asseurez que les Ambassadeurs Andastoeronnons arriuerent aux ennemis ; car Iean Baptiste Atironta, qui estoit à Onnontaé sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouuelles certaines, et vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cét effet. Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent comme de contract et de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité et font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos Hurons et l'Onneiochronnon, l'Onnontaeronnon et l'Ouiouenronnon, et même s'il se peut auec le Sonnontoueronnon, et de renouueller la guerre qu'il auoit il y a fort peu d'années auec l'Annieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce mesme traité de paix.

Charles Ondaaiondiont, estant à Andastoé, alla voir les Europeans leurs alliez, qui sont à trois iournées de là. Ils le receurent auec bien des caresses. Charles ne manqua pas de leur dire qu'il estoit Chrestien, et les pria de le mener en leur Eglise pour y faire ses deuotions ; car il croyoit que ce fust comme à nos habitations Françoises. Ils luy respondirent qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant apperceu quelques legeretez peu honnestes de quelques ieunes gens, à l'endroit de deux ou trois femmes Sauuages venuës d'Andastoé, il prit occasion de leur parler auec zele du peu de soin qu'ils auoient de leur salut, et de leur reprocher qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pelleteries et non pas à instruire les Sauuages auec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs, et luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise et de la façon que nous viuons icy parmy les Sauuages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy, estant estonné de voir vn Sauuage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qui les possedoit en maistre et en parloit auec des sentimens dignes d'vn cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a par tout esté sans reproche, et qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuures, ainsi que nous auons appris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage auec luy et mesme des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouuelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annieronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles apprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, et d'vn papier imprimé qu'ils deschirerent d'vn Liure. Il a perdu par les chemins vne desdites lettres ; nous n'auons pû entendre l'autre, sinon qu'elle est datée en Latin, *ex Nouâ Sueciâ*, de la Nouuelle Suede. L'imprimé nous semble estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation d'Europeans, alliez des Andastoeronnons, sont la pluspart Hollandois et Anglois ; ou plus tost vn ramas de diuerses

nations, qui pour quelques raisons particulieres s'estans mis sous la protection du Roy de Suede, ont appellé ce pays-là, la Nouuelle Suede. Nous auions iugé autrefois que ce fust vne partie de la Virginie. Leur Interprete dit à Charles qu'il estoit François de nation.

CHAPITRE IX.

De l'auancement du Christianisme dans les Missions Huronnes.

Il y a quelque temps que demandant à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit à son aduis le retardement des progrez de la Foy icy dans les Hurons, qui quoy qu'ils surpassent nos esperances, n'égalent pas toutefois nos desirs, voicy la response qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous, puisque les maladies, la pauureté, les mal-heurs et la mort nous accueillent aussi-tost que les Infideles ; et qu'à cela nous respondons : Que nos esperances sont dans le Ciel ; plusieurs n'entendent pas ces termes et conçoiuent aussi peu ce que nous leur disons, que si nous leur parlions d'vne langue inconnuë. Plusieurs autres, adiousta-t-il, ont de bonnes pensées, de bons desirs et mesme de bons commencemens ; mais lors que les Infideles médisent d'eux, ils n'osent poursuiure leur chemin, ils retournent dans le peché et n'en sortent pas quand ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs ; car apres ce peché, ie ne sçay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy ce qu'on y voyoit auparauant.

Cette response me sembla n'auoir rien de Sauuage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doiue s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien ; mais plus tost ie croy que nous auons sujet de benir les misericordes de Dieu sur ces peuples, de nous auoir donné vne Eglise, que ie puis asseurer estre remplie de son Esprit, et auoir vne Foy aussi forte et vne innocence aussi sainte en la pluspart de ceux qui en font profession, que s'ils estoient nez au milieu d'vn peuple tout fidele.

La Mission de la Conception est la plus feconde de toutes, et pour le nombre des Chrestiens et pour leur zele : leur Foy y paroist auec auantage, leur sainteté est respectée mesme des Infideles, trois des principaux Capitaines et plusieurs gens considerables y viuent dans vn exemple qui presche plus que nos paroles : en vn mot la Foy de cette Eglise iette dans tout le reste du pays, vne bonne odeur du Christianisme.

La Mission de Saint Michel se soustient puissamment et va croissant de iour en iour, nonobstant les oppositions des Infideles, qui iamais ne manqueront à vne Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore plus peuplée, comme aussi elle est plus ancienne.

La Mission de Saint Ignace, plus nouuelle que les precedentes, est dans vne ferueur et dans vne innocence qui estonne les Infideles, et que iamais nous n'eussions pensé voir en si peu de temps dans les commencemens d'vne Eglise.

Dans ces quatre Missions la Foy s'est augmentée au dessus de nos esperances, en sorte que partout nos Chapelles se trouuent trop petites pour le nombre des Chrestiens, mesme hors les iours de Feste : et en quelques endroits vn Missionnaire est contraint de dire deux Messes le Dimanche, afin que tout le monde y puisse assister : encore l'Eglise ayant esté pleine à chaque Messe *vsque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui se voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'exposez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges et du froid.

La Mission de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'vn seul Pere va continuellement visiter auec des fatigues bien grandes. Et nous nous sommes veus heureusement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Mission semblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous,

nous la nommons la Mission de Sainte Magdeleine.

Ceux que nous appellons la Nation du Petun, nous ayans pressez qu'on les allât instruire, nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions dans deux Nations differentes, qui composent tout ce pays là : l'vne appellée la Nation des Loups, que nous auons nommée la Mission de Saint Iean ; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est auec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure d'estre assommé des Hiroquois marchant dans la campagne, ou d'estre pris captif et y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule.

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum,* de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'vne Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris, d'vn Courage inuincible qui entreprenne tout, d'vne Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait, d'vne Longanimité qui attende auec paix les momens de la Prouidence Diuine, enfin d'vne entiere Conformité à ses tres-saintes volontez qui soit preste à voir renuerser en vn iour, tous les trauaux de dix et vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, et qu'il faut establir la conuersion de ces pays : et c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauuages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction et qui leur rendent plus doux le ioug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauuages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera, ie croy, reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord : sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes et qui heurtent puissamment des esprits éleuez et nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce qui n'est que sottise, et qu'on prenne pour operation diabolique ce qui n'a rien au dessus de l'humain ; et en suite on se croit obligé de defendre comme vne impieté, plusieurs choses qui sont dans l'innocence ; ou qui au plus sont des coustumes impertinentes, mais non pas criminelles, qu'on destruiroit plus doucement, et ie puis dire auec plus d'efficace, obtenant petit à petit que les Sauuages desabusez s'en mocquassent eux-mesmes et les quittassent, non pas par conscience, comme des crimes, mais par iugement et par science, comme vne folie. Il est difficile de tout voir en vn iour, et le temps est le maistre le plus fidele qu'on puisse consulter.

Ie ne crains point de dire que nous auons esté vn peu trop seueres en ce point, et que Dieu a fortifié le courage de nos Chrestiens au dessus d'vne vertu commune, pour se priuer non seulement des recreations innocentes, dont nous leur faisions du scrupule, mais aussi des plus grandes douceurs de la vie, que nous auions peine de leur permettre, à cause qu'il leur sembloit qu'il y auoit quelque espece d'irreligion, qui nous y faisoit craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dans la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'vsage des idolothytes et des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette seuerité n'estre plus necessaire, et qu'en plusieurs choses nous pouuons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume

du Ciel a des couronnes d'vn prix bien different, et l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

CHAPITRE X.

Des Missions Algonquines.

Le grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité vient battre nostre maison de Sainte Marie, s'estend de l'Orient à l'Occident, et ainsi sa largeur est du Septentrion au Midy, quoy qu'il soit d'vne figure fort irreguliere.

Les costes Orientale et Septentrionale de ce Lac, sont habitées de diuerses Nations Algonquines, Outaouakamigouk, Sakahiganiriouek, Aouasanik, Atchougue, Amikouek, Achirigouans, Nikikouek, Michisagnek, Paouitagoung, auec toutes lesquelles nous auons grande connoissance.

Ces derniers sont ceux que nous appellons la Nation du Sault, éloignez de nous vn peu plus de cent lieuës ; par le moyen desquels il faudroit auoir le passage, si on vouloit aller plus outre et communiquer auec quantité d'autres Nations Algonquines plus éloignées, qui habitent vn autre Lac, plus grand que la mer douce, dans laquelle il se décharge par vne tres-grande riuiere fort rapide, qui auant que mesler ses eaux dans nostre mer douce, fait vne cheute ou vn sault qui donne le nom à ces peuples, qui y viennent habiter au temps que la pesche y donne. Ce Lac superieur s'estend au Nord-oüest, c'est à dire entre l'Occident et le Septentrion.

Vne Peninsule ou destroit de terre assez petit, separe ce Lac superieur d'vn autre troisiéme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui se décharge aussi dans nostre mer douce, par vne emboucheure qui est de l'autre costé de la Peninsule, enuiron dix lieuës plus vers l'Occident que le Sault. Ce troisiéme Lac s'estend entre l'Oüest et le Sur-oüest, c'est à dire entre le Midy et l'Occident, plus vers l'Occident, et est quasi égal en grandeur à nostre Mer douce, et est habité d'autres peuples d'vne langue inconnuë, c'est à dire qui n'est ny Algonquine ny Huronne. Ces peuples sont appellez les Puants, non pas à raison d'aucune mauuaise odeur qui leur soit particuliere, mais à cause qu'ils se disent estre venus des costes d'vne mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau estant salée, ils se nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à nostre mer douce : du costé du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations suiuantes, Algonquines, Ouachaskesouek, Nigouaouichirinik, Outaouasinagouk, Kichkagoneiak, Ontaanak, qui sont toutes alliées de nos Hurons et auec lesquelles nous auons assez de commerce, mais non pas auec les suiuantes, qui habitent les costes de ce mesme Lac plus éloignées vers l'Occident : sçauoir les Ouchaouanag, qui font partie de la Nation du Feu, les Ondatouatandy et Ouinipegong, qui font partie de la Nation des Puants.

Si nous auions et du monde et des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie ; mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'vne partie, c'est à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac, en chacune desquelles nous auons desia quelques Chrestiens, qui seront, Dieu aydant, la semence d'vne plus grande conuersion. Mais les fatigues ne sont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conseruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, estant souuent les six, sept et huit mois, et quelquefois vn an entier sans pouuoir rencontrer ces brebis vrayment dissipées, car toutes ces Nations sont errantes et n'ont point de demeure arrestée, sinon en de certaines saisons de l'année, où la pesche qui s'y trouue abondante, les oblige de seiourner.

Aussi n'ont-ils point d'autre Eglise que les bois et forests, ny d'autre Autel

que les rochers, où ce Lac vient briser ses flots ; où toutefois les Peres qui vont pour les instruire, ne manquent pas de lieu commode pour y dire la sainte Messe et conferer les Sacremens à ces pauures Sauuages, auec autant de sainteté que si c'estoit dans le Temple le plus superbe de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes d'vne Eglise, et ce n'est pas depuis vn iour que la terre est le marchepied de celuy qui est son createur.

Les Nipissiriniens, qui habitent les costes d'vn autre petit Lac qui a de circuit enuiron quatre-vingts lieuës, sur le chemin que nous faisons pour descendre à Quebec, à septante ou quatre-vingts lieuës des Hurons, ont receu vne instruction plus pleine et plus continuë que les autres : comme aussi ce sont eux par où nous commençasmes il y a desia quelques années, cette Mission des Nations Algonquines que nous nommons la Mission du Saint Esprit.

Cét Hyuer dernier, quantité de ces Nations Algonquines sont venuës hyuerner icy dans les Hurons. Deux de nos Peres qui ont soin des Missions de la langue Algonquine, ont continué leur instruction iusqu'au Printemps, qui les a dissipez, et nos Peres en mesme temps sont partis pour les suiure, faisans deux Missions differentes : l'vne pour les Nations Algonquines qui habitent la coste Orientale de nostre mer douce, et pour les Nipissiriniens ; l'autre pour les Nations de la mesme langue Algonquine, qui demeurent le long de la coste Septentrionale du mesme Lac. La premiere de ces deux Missions est celle que nous nommons du Saint Esprit ; la seconde, que nous commençons cette année a pris le nom de la Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les mains de la Prouidence de Dieu que de viure parmy ces Barbares, car quoy que quelques-vns ayent de l'amour pour vous, vn seul est capable de vous massacrer quand il luy plaira, sans craindre aucune punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier de son mestier, au moins de ceux qui font profession d'inuoquer le Manitou, c'est à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traisna par les pieds dans le foyer et dans les cendres, et si quelques Sauuages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnent aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauure femme y entra si auant l'Esté dernier auec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent ; ils furent quinze iours sans manger que des feuilles d'arbres, et estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'vn arbre. Dieu les y auoit conseruez.

Vne pauure vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée ; mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim auant que d'arriuer en vn lieu d'asseurance. Ayant trouué le Pere : Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptisée il y a vn an ; à peine puis-ie me soustenir : prends courage, fais moy prier Dieu, car c'est luy qui m'a deliurée. Cette bonne femme n'est que ferueur.

Ces bonnes gens sont souuent sans Pasteur, comme ils ont vne vie errante ; mais Dieu, qui est le grand Pasteur des ames, ne manque pas à leur necessité, et leur donne vn secours d'autant plus sensible, qu'ils paroissent estre plus dedans l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque temps à estre Chrestienne, disoit qu'hyuernant il y a vn an, à cent cinquante lieuës d'icy, vne ieune Chrestienne estant grieuement malade et proche de la mort, luy auoit demandé et à plusieurs autres femmes infideles, qui estoient là presentes, qu'elles priassent Dieu pour elle. Nous le fismes, adiousta cette femme, et nous fusmes estonnées qu'incontinent elle guerit ; et ie connus

deslors que vrayment Dieu estoit le maistre de nos vies.

Vn Chrestien d'vne autre Nation Algonquine, racontoit de soy-mesme, qu'estant à l'extremité d'vne maladie il auoit refusé constamment les remedes superstitieux, dont les Infideles l'auoient pressé de se seruir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Nostre Seigneur luy auoit dit dans le cœur ; Tu n'en mourras pas ; et qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirinien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coustume parmy eux, lors qu'vn enfant est mort, de ietter son berceau, on auoit gardé celuy d'vne petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptesme, et que les Sauuages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point et se portoient bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle ; mais ce dont nous sommes asseurez est que ce bon Chrestien est d'vne vie irreprochable, et d'vne Foy inébranlable et à l'épreuue, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

CHAPITRE XI.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

Vn bon Chrestien, qui fraischement venoit de perdre quasi tous ses parens et tout son bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit instruit et baptisé : C'est maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Baptesme : la Foy est l'vnique bien qui me reste, et l'esperance du Paradis qui me console. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine et vingt robes de castor toutes neufues, elles seroient vsées et tout seroit pery auec le reste de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'instruisant, va s'embellissant tous les iours, et les biens qu'elle me promet ne periront iamais, mesme à la mort.

Dans ce mesme esprit de Foy, vne femme Chrestienne, estant sollicitée par vn Infidele à se tirer de la pauureté où elle estoit, par des voyes que sa conscience et son honneur ne pouuoient luy permettre, respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauureté, fut encore plus estonné de la Foy de cette Chrestienne, lors que s'expliquant dauantage elle adiousta que ses biens estoient dans le Ciel, que Dieu luy gardoit en depost, qu'elle en estoit tres-asseurée et en auoit l'esperance plus ferme, que n'ont ceux qui ont semé du bled lors que la saison de l'Esté estant belle, ils en attendent la recolte.

Vne femme Infidele, faisant vn iour quelques rapports à vne sienne amie Chrestienne, de quelques médisances qu'elle auoit entenduës contre elle, luy demanda si ces calomnies ne la touchoient point : Nenny, respondit-elle, parce que ie suis Chrestienne, et que la Foy m'apprend d'estre bien aise en telles occasions, et que Dieu qui void mon innocence m'en recompensera dans le Ciel. L'Infidele insista que ces choses estoient insupportables et qu'elle ne pourroit pas en endurer la milliesme partie. I'ay esté de mesme humeur que vous, repartit la Chrestienne, mais le Baptesme m'a tout changé le cœur et m'a donné d'autres pensées ; ie ne songe qu'au Paradis et ne crains plus rien que l'Enfer et le peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique bien aimable, lors qu'ils se trouuent en quelque different auec leur femme, et qu'ils voyent que les choses vont dans l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le diable n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à prier sur l'heure mesme fort innocemment de part et d'autre, et ils

trouuent au bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg de Saint Ignace, dont i'ay parlé dans le Chapitre quatriéme, ceux qui furent emmenez captifs, se voyans liez et ayans receu commandement de marcher, firent tous ensemble leurs prieres. Bien auant dans la nuit, la difficulté des chemins à trauers les neiges, et la rigueur du froid ayant obligé les ennemis qui les menoient à faire halte et allumer du feu, le plus ieune de ces bons Chrestiens, mais le plus considerable à cause qu'il estoit Capitaine, nommé Nicolas Annenharisonk, s'addressant à vne femme qu'on emmenoit aussi captiue : Te souuiens-tu, ma sœur, que nous sommes Chrestiens ? luy dit-il tout haut. Te souuiens-tu de Dieu ? De fois à autre, luy dit-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-t-il : gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera auec nous dans le plus fort de nos mal-heurs ; pour moy, dit-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, et ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, et en mourant au milieu des feux et des flammes. Çà, commençons, mes freres, et disons nos prieres. Il commença et tous le suiuirent auec autant de paix et plus de ferueur qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouueauté auec estonnement, mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent auec des yeux d'amour.

Cette femme chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit addressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité, d'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite auec les Onnontaeronnons, et s'estant troué auec nos Hurons à cette chasse, y fut pris tout des premiers par les Sonnontoueronnons, qui l'ayans reconnu ne luy firent aucun mal, et mesme l'obligerent de les suiure et prendre part à leur victoire ; et ainsi en ce rencontre cét Onnontaeronnon auoit fait sa prise, tellement neantmoins qu'il desira s'en retourner le lendemain, disant aux Sonnontoueronnons qu'ils le tuassent s'ils vouloient, mais qu'il ne pouuoit se resoudre à les suiure, et qu'il auroit honte de reparoistre en son pays, les affaires qui l'auoient amené aux Hurons pour la paix ne permettant pas qu'il fist autre chose que de mourir auec eux plus tost que de paroistre s'estre comporté en ennemy. Ainsi les Sonnontoueronnons luy permirent de s'en retourner et de ramener cette bonne Chrestienne, qui estoit sa captiue, laquelle nous a consolé par le recit des entretiens de ces pauures gens dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif dont ie viens de parler, nous a estonnez dans sa constance, au milieu des malheurs qui l'ont accueilly : car ayant perdu en ce rencontre ce fils, qui estoit son vnique, et cinq de ses neueux et vne niece, c'est à dire tout le support de sa vieillesse, il n'en a iamais lasché aucun mot, ny de plainte ny d'amertume, mais plus tost en a beny Dieu ; et se trouuant quelquefois saisi des larmes qui le surprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, et se console dans la grace qu'il a faite à son fils de mourir Chrestien. C'est luy dans la cabane duquel estoit nostre Chapelle de Saint Ignace, et chez lequel demeuroit le Missionnaire de ce bourg. Il se nomme Ignace Onakonchiaronk.

Ie ne veux pas icy obmettre vne chose qui merite que Dieu en soit beny. Au point qu'il fallut demolir l'Eglise de Saint Ignace, et que tout le bourg commençoit à se dissiper apres les pertes qui leur estoient suruenuës coup sur coup, et les alarmes qui les menaçoient d'vn dernier mal-heur, ce bon homme ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Pere qui a soin de cette Mission, il s'en alla deuant l'Autel, où apres auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere et luy tint ce discours, auquel ie ferois conscience d'adiouster aucun mot. Aronhiatiri, luy dit-il, (c'est le nom que les Hurons donnent au Pere), i'ay l'esprit

tout abattu, non pas de mon affliction, mais de la tienne. Tu t'oublies ce semble de la parole de Dieu que tu nous presches tous les iours. Ie me figure que la tristesse qui paroist sur ton visage vient de nos afflictions, de ce que cette Eglise qui estoit si florissante va se dissiper : on va abattre cette Chapelle ; plusieurs de nos freres Chrestiens sont morts ou captifs ; ceux qui restent vont se disperser de tous costez, en danger de perdre la Foy. N'est-ce pas là ce qui te trouble ? Helas ! mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à vouloir sonder les desseins de de Dieu, et pouuons-nous bien les comprendre ? Qui sommes-nous ? vn rien. Il sçait bien ce qu'il faut et void plus clair que nous. Sçais-tu ce qu'il fera ? Ces Chrestiens qui se vont dissiper porteront leur Foy auec eux, et leur exemple fera d'autres Chrestiens où il n'y en a point encore. Pensons seulement que nous ne sommes rien, que nous ne voyons goutte et que luy seul sçait nostre bien. C'est assez, ie t'asseure, pour me consoler en mon aduersité, me voyant miserable de tout point, de penser que Dieu aduise à tout, qu'il nous ayme et sçait bien ce qu'il nous faut. Il poursuiuit dans cét air vn demy quart d'heure, et le Pere admirant vne Foy si entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, et cét esprit vrayment Chrestien, en benit Dieu ; et n'ayant point d'autre pensée, sinon que Nostre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour sa consolation, il ne pût se tenir les larmes aux yeux de l'embrasser, et luy dire qu'en effet il le consoloit solidement, que ce qu'il disoit estoit veritable et qu'il parloit en la façon que les Chrestiens se doiuent consoler dans leurs afflictions. Ie n'obmettray pas icy vne circonstance assez considerable, qui est que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de son discours ; ce bon homme luy dit : Aronhiatiri, laisse moy parler iusqu'au bout, et puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inspiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chrestienne, voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Eglise pour en faire vne offrande à Dieu Comme elle se croyoit seule et sans autre tesmoin que Dieu, sa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu, luy disoit-elle, disposez de la vie de cét enfant et de la mienne, ie vous l'ay offerte dés le moment de sa naissance, ie vous offre les douleurs que i'ay receuës pour la mettre au monde, la douleur que i'ay de la voir en cét estat et tous les regrets que i'auray la voyant morte. Pardonnez-moy si ie ne puis reprimer ma douleur et mes larmes ; vous voyez bien dedans mon cœur que ie suis contente qu'elle meure, puisque vous le voulez. Cette bonne femme fut vne demie heure entiere à faire son offrande, et se retira ne sçachant pas que le Pere qui a soin de cette Mission auoit entendu sa priere. L'enfant mourut la mesme nuit.

Le lendemain, la pauure mere desolée ne manqua pas de grand matin à venir s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient pas volontaires. Et comme quelqu'vn la vouloit consoler de ce qu'elle auoit encore deux enfans au monde : Helas ! dit-elle, ce n'est pas ce qui me console, mais c'est que ma fille est au Ciel et ne peut plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse m'empescher de pleurer, Dieu void bien que mon cœur est en repos pour celle qui est morte, et qu'il n'a que des craintes pour les deux qui viuent ; car ils sont en danger de se damner, et moy aussi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle est Chrestienne, a tousiours vescu dans l'innocence et la ferueur, et quoy qu'elle soit vne des plus grandes mesnageres du pays, iamais elle n'a manqué vn seul iour à faire ses deuotions, qui sont bien longues, demeurant quelquefois les deux et les trois heures en oraison, aussi immobile, non pas mesme d'vn seul esgarement de veuë, que si elle estoit sans sentiment. Son mary luy disant vn iour qu'elle estoit trop long-temps en ses prieres et qu'elle en reuenoit toute transie de froid : Iamais, luy repliqua-t-elle, tu ne m'as reproché que ma charge fust trop pesante et mon fardeau trop lourd, lors que ie

reuiens des bois et apporte dequoy nous chauffer ; et toutefois i'en reuiens plus transie de froid que de la priere. Pourquoy ne ferois-ie pas pour le Ciel ce que ie fais pour cette vie ? Enfin cette bonne femme a tant fait par ses prieres, qu'elle a gagné son mary à la Foy, qui en estoit bien éloigné.

Ie me souuiens à ce propos de ce qu'vne autre femme Chrestienne disoit il y a quelque temps fort simplement à vn de nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel bourg, disoit-elle, il m'est venu en pensée de dire mon chapelet faisant chemin ; mais le froid et l'incommodité que ie sentois d'vn vent perçant que i'auois au visage, a fait que i'ay obey à ma chair, lors qu'elle m'a suggeré que i'attendisse à dire mon chapelet apres estre arriuée. Estant entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau feu allumé ; et ma chair a dit à mon ame : Chauffe toy auparauant, et apres tu iras à l'Eglise dire ton chapelet plus doucement. Incontinent, adioustoit cette bonne Chrestienne, i'ay connu la ruse du diable, et qu'il vouloit que ie perdisse vne partie de mon merite ; et i'ay respondu à ma chair : C'est trop de t'auoir obey vne fois, il faut que tu obeïsses à ton tour : allons prier, et nous nous chaufferons par apres. Ayant dit deux ou trois dixaines, ma chair a recommencé de me solliciter et m'a dit que c'estoit assez ou qu'au moins ie me hastasse dauantage, le froid estant trop excessif : mais mon ame luy a respondu : Ma chair, il faut que Dieu soit seruy le premier, quand tu seras tantost deuant le feu, tu ne te hasteras pas d'en sortir, hastons-nous aussi peu maintenant. Voila la spiritualité d'vne pauure femme Sauuage, qui dans vn langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature et les victoires de la grace.

Ce qui maintient dauantage ces bonnes gens dans l'esprit de la Foy, et ce qui va le plus augmentant en eux les sentimens de pieté, est vne pratique dans laquelle nous taschons de les mettre, d'offrir souuent à Dieu leurs actions, et s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraisons iaculatoires. Cette pratique est si commune à la pluspart, que même deuant les Infideles, au milieu d'vn chemin, dans la suite de leur trauail, dans le plus fort d'vne douleur ou d'vne crainte, ils prieront Dieu tout haut, et se feront ressouuenir les vns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iusqu'aux enfans qui ne suiuent en cela la pieté de leurs parens.

Ie pris plaisir il y a quelque temps de voir vne petite fille Chrestienne, qui estant sortie hors de la cabane pour joüer auec ses petites compagnes, pieds nuds et sur les neiges, y estant demeurée trop long-temps, se trouua si saisie du froid, qu'elle se mit à pleurer ; et retournant les larmes aux yeux dans la cabane, ne iettoit point d'autres mots de plainte sinon ceux-cy : Mon Dieu, ayez pitié de moy, ie vous offre le froid que ie sens à mes pieds et qui me fait pleurer : ce qu'elle alloit repetant tout le long du chemin.

Cette pauure petite innocente mourut à quelque temps de là, dans des sentimens de pieté qui me firent admirer les bontez de Dieu sur vn aage si tendre. Elle voulut durant tout le temps de sa maladie estre portée tous les iours à la Messe, ne pouuant plus se soustenir ; et il fallut luy obeyr iusqu'au iour mesme de sa mort. Elle y disoit si deuotement ses prieres que tous les assistans en estoient touchez de deuotion. Dans le plus fort mesme de sa maladie, elle ne manqua iamais à dire son *Benedicite*, à la moindre chose qu'on luy faisoit prendre, quand bien ce n'eust esté qu'vne goutte d'eau. Sa mere toute affligée, la voyant tirer aux abois, se mit à pleurer, luy disant : Ma fille, tu nous vas donc quitter ? A quoy cét enfant répondit : Oüy, ma mere, mais c'est pour aller au Ciel y estre bien-heureuse : priez bien Dieu, et vous y viendrez apres moy. Elle fut long-temps à l'agonie, ayant perdu ce sembloit, l'vsage de tous les sens ; lors que sa mere, luy voyant remuer les levres, s'en approcha, et entendit que d'vne voix mourante elle disoit en rendant l'ame, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy. Elle se nom-

moit Marguerite Atiohenret, aagée de dix ans.

Ie voyois aussi cét Hyuer vn petit enfant de quatre ans, fils d'vne fort bonne Chrestienne, qui ayant esté battu de sa mere, ne disoit autre chose en pleurant, sinon : Mon Dieu, ie vous offre les coups que i'ay receus de ma mere, ayez pitié de moy. La pauure mere se mit à pleurer auec son enfant, et à prier Dieu auec luy.

Vn bon vieillard, nommé René Tsondihouanne, remply de merites, dont la vie est constamment dans la sainteté, et qui par tout où il se trouue presche et d'exemple et de parole, et auance puissamment nostre Christianisme, estant interrogé d'vn de nos Peres, combien de fois par iour il songeoit à Dieu en vn voyage dont il estoit fraischement de retour : Vne seule fois, respondit-il fort simplement, mais qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Le Pere luy demanda si cét entretien auec Dieu estoit mentalement. Nenny, dit-il, ie me trouue mieux de luy parler, et en suis moins distrait. Quelque peu de iours apres, le mesme Pere apprit la façon d'entretien que ce bon vieillard auoit auec Dieu, en vn voyage qu'il fit auec luy. Car entrant en chemin, ce bon Sauuage se mit à dire les prieres qu'il sçauoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua sa voix petit à petit. Le Pere fut curieux de prester l'oreille, le suiuant d'assez pres, et fut tout estonné d'entendre les doux colloques qu'il faisoit. Tantost il remercioit Dieu de l'auoir appellé à la Foy ; tantost il le benissoit d'auoir créé les forests, et la terre et le ciel, tantost il deploroit la misere des Infideles. Puis tout d'vn coup il remercioit Dieu d'auoir appellé en ces pays les Predicateurs de l'Euangile. Oüy, mon Dieu, disoit-il, vous les y auez attirez auec des cordes plus fortes que le fer ; puisque ny les mesaises, ny les calomnies, ny les souffrances, ny mille dangers de la mort ne peuuent faire qu'ils se destachent d'auec nous, et retournent en leur pays, où ils viuroient à leurs aises. De fois à autre ce bon vieillard parloit plus bas et le Pere ne pouuoit en recueillir que des mots çà et là ; puis tout d'vn coup comme enflammé d'vne nouuelle ardeur, il s'écrioit : O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande et que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon, puisque vous auez pitié des pecheurs ! ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aueugles, et qui voyans ces arbres, ces forets, ce Soleil et cette lumiere, ne voyent pas que c'est vous qui auez tout creé ; et alloit continuant dans cét air deux et trois heures entieres.

Estant venu en vn lieu dangereux, il changea tout d'vn coup de ton, et tout d'vn autre accent il s'addressa à Dieu. C'est vous, mon Dieu, luy disoit-il, qui conduisez icy mes pas et qui voyez la crainte de mon cœur. Non, non, ie ne veux pas craindre la mort et ie vous abandonne ma vie, si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éuiter la mort ? et où irois-ie pour estre plus en asseurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs auiourd'huy, i'espere qu'auiourd'huy ie vous verray là haut au Ciel. En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, et le Pere qui le suiuoit de compagnie m'a asseuré que ses paroles estoient comme vn brasier ardent qui l'enflammoit luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous sert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu et ne pouuant quasi prendre d'autres pensées : Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus et qui se void incontinent perdu dans l'espaisseur d'vne forest, faisant rencontre à chaque pas d'vn arbre qui luy heurte la teste ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'vn arbre, attendant que le iour soit venu ; et tout ce que ie puis faire est de dire de fois à autres à Nostre Sei-

gneur que ie suis sans esprit et que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, i'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant ; de mesme que ie ferois si i'estois aupres de quelques babillards, et que nonobstant le bruit et l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire, disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'auec la vie ; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois, i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, et i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre, que lors que la mort m'auroit osté les forces et la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus feruent qu'il n'estoit party d'auec nous, ie voulus m'enquester plus particulierement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'étonnoit. I'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il : le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis, qui sont à craindre durant tout le chemin, et ainsi ie me disposois à la mort ; à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, et ainsi ie m'entretenois auec Dieu ; le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprist en dormant. Estant arriué en vn lieu d'asseurance, ie craignois les dangers du retour. Si i'eusse eu proche de moy vn Confesseur, la facilité du pardon eust fait peut-estre que i'eusse esté moins sur mes gardes. On me presenta à mon arriuée vne femme, ie ne voulus pas y entendre ; le lendemain on m'en amena vne mieux faite, qui trouua aussi son refus : ils me prierent de faire moy-mesme le choix de celle qui m'aggreeroit dauantage. Ie leur dy que ce n'étoit pas cela qui m'arrestoit, mais la crainte d'vn Dieu et la foy d'vn Paradis et d'vn Enfer ; et là dessus ie leur parlay de nos mysteres, qu'ils admirerent, se plaignans que les Europeans auec lesquels ils ont commerce, ne les venoient pas instruire ; et du depuis ils me laisserent en repos de ce costé là.

Tous les Ieudis ce bon Sauuage commençoit à se disposer à la Communion spirituelle ; les Samedis il se confessoit à Nostre Seigneur, comme s'il eust eu vn Prestre auec soy ; le Dimanche matin il assistoit spirituellement à la Messe et communioit mentalement, et disoit que cela l'auoit le plus fortifié, taschant la semaine suiuante de garder tous les bons propos et les promesses qu'il auoit faites à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant appris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, et qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là, il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, et vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit, me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy et de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'vne seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, et toutefois il en eut vn bien grand scrupule, disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions de merites et de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la commodité. Mais brisons ce Chapitre, car les sentimens de ces bons Chrestiens n'ont point de fin, et ce sera sans doute dans le Ciel où nous benirons Dieu des graces qu'il leur fait, et où nous verrons qu'il n'a pas moins esté leur Createur, leur Redempteur, leur Pere, et tout Amour pour eux, que pour les peuples de l'Europe. *Domini est terra et plenitudo eius, orbis terrarum et vniuersi qui habitant in eo.*

CHAPITRE XII.

Des principales superstitions qu'ayent les Hurons dans leur infidelité, et premierement leur sentiment touchant les songes.

Outre les desirs que nous auons communément, qui nous sont libres, ou au moins volontaires, qui prouiennent d'vne connoissance precedente de quelque bonté qu'on ait conceu estre dans la chose desirée, les Hurons croyent que nos ames ont d'autres desirs, comme naturels et cachez ; lesquels ils disent prouenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle de l'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata,* pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita.*

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole, en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente : mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne, non seulement ne procurant pas à son corps le bien et le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies et la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est ce dont les Hurons ne s'enquestent pas ; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, et s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, et sans voir s'il n'y a point quelque contradiction dans leur raisonnement. Ainsi lors que dans le sommeil nous songeons à quelque chose d'éloigné, ils croyent que l'ame sort de son corps et va se rendre presente aux choses qui luy sont representées durant tout ce temps-là, sans examiner plus auant l'impossibilité qu'il y auroit dans ces égaremens et ces longs voyages de nos ames destachées de leurs corps durant le temps de leur sommeil ; sinon qu'ils disent que l'ame sensitiue n'est pas celle qui sort, mais seulement la raisonnable, qui n'est pas dépendante du corps dans ses operations.

En suite de ces opinions erronnées, la pluspart des Hurons sont fort attentifs à remarquer leurs songes et à fournir à leur ame ce qu'elle leur a representé durant le temps de leur sommeil. Si par exemple ils ont veu vne espée en songe, ils taschent de l'auoir ; s'ils ont songé qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à leur resueil, s'ils ont dequoy ; et ainsi des autres choses. Et ils appellent cela Ondinnonk, vn desir secret de l'ame, declaré par le songe.

Toutesfois, de mesme que quoy que nous ne declarions pas tousiours nos pensées et nos inclinations par la parole, ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs, ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire leur veuë iusques dans le fond de l'ame, et voyent ces desirs naturels et cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien declaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entierement oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plus tost leurs Iongleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquierent du credit et font valoir leur art, disans qu'vn enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura vn Ondinnonk, c'est à dire vn desir naturel et caché de telle chose ; qu'vn malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune connoissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'vn des puissans remedes pour recouurer au plus tost la santé, est de fournir à l'ame du malade ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veuë si perçante à ces gens plus esclairez que le commun?

Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparoist sous la forme d'vn Aigle ; les autres disent le voir comme vn Corbeau, et mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerses fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins et trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerses choses : vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauuage richement peinte, selon la façon du pays, et choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'aucuns semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, et s'estans animez en chantant d'vne voix estonnante, ils disent voir ces choses comme deuant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en vne espece de tabernacle, et dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souuent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la pluspart des Hurons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont representées en songe, c'est à dire, qu'ils taschent de les auoir, mais de plus ils ont coustume de faire festin lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple, si quelqu'vn a songé qu'il prenoit en guerre vn ennemy et luy fendoit la teste auec vne hache d'armes, il fera vn festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, et demandera qu'on luy fasse present d'vne hache d'armes ; et quelqu'vn des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir vne ; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroistre liberaux et magnifiques.

Ces festins se font, disent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir sa parole, croyans qu'elle est bien aise qu'on témoigne cette satisfaction du songe fauorable qu'on a eu, et qu'en suite elle se met plus tost en deuoir de l'effectuer ; et si on y manquoit, ils pensent que cela seroit capable d'en empescher l'effet, comme si l'ame indignée retiroit sa parole.

Non seulement ils font ces festins, mais ont coustume, dans leurs chansons, de faire mention de ces songes fauorables, comme pour en haster l'effet, et afin que leurs camarades les en congratulent par auance et les en estiment dauantage ; ainsi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre, si on croyoit qu'il allast à vne victoire asseurée.

Mais apres tout, leurs songes ne sont rien que mensonges, et s'il s'en trouue quelqu'vn de veritable, ce n'est que par hazard : en sorte qu'ayant examiné le tout fort soigneusement, ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs songes ; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle, ou ait aucun commerce auec eux par cette voye ; quoy que quelques trompeurs, pour se donner du credit, disent des merueilles de leurs songes, et se fassent prophetes apres que les choses sont arriuées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euenement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient asseuré qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieillesse tres-heureuse ; et ie les ay veus mourir dés la mesme année : mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

CHAPITRE XIII.

Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.

Les Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose ; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque sorcier aura donné à celuy qui est malade ; lesquelles maladies se guerissent faisant sortir du corps du malade, le sort qui est la cause de son mal.

Ce sort sera vn nœud de cheueux, vn morceau d'ongle d'homme ou de quelque animal, vn morceau de cuir ou de bois, vne feuille d'arbre, quelques grains de sable et autres choses semblables.

La façon de faire sortir ces sorts, est quelquefois par vomitoires, quelquefois succant la partie dolente, et en tirant ce qu'on dit estre le sort. En quoy certains Iongleurs sont si subtils en leur métier, qu'auec la pointe d'vn cousteau, ils tireront ce semble, ou plus tost feront paroistre ce qu'il leur plaist, vn morceau de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir tiré du cœur ou du fond des os d'vn malade, sans toutefois auoir fait aucune incision.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait parmy eux, autres maladies que naturelles, toutefois ils sont si portez à se persuader le contraire, qu'ils croyent que la pluspart de leurs maladies sont ou de desirs ou de sortilege ; en telle façon que s'ils ne guerissent au plus tost d'vne maladie, qu'ils ne pourront nier auoir esté naturelle en sa cause, par exemple d'vn coup d'espée, d'vne morsure de quelque ours, ils disent incontinent ou que quelque sorcier s'est mis de la partie et que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete et qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent). C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouuent l'vn apres l'autre tous les remedes qu'ils sçauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible et deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid ; ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle ; dont ayans esprouué le remede, et n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, et l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin ; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis, comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison. Iusques-là mesme qu'apres que leurs Iongleurs se seront vantez d'auoir tiré du corps du malade dix et vingt sorts ; s'ils ne voyent le mal cessé, ils en attribuent la cause à quelque autre sort plus caché et inexpugnable à leur art. Et nonobstant cela ces Iongleurs et ces remedes impertinens ne laissent pas d'auoir tout leur credit dans l'esprit de nos Hurons, autant qu'en France pourroient auoir les plus habiles Medecins, et les remedes les plus exquis, quoy que souuent ils ne rendent pas la santé.

Ce qui leur donne ce credit est que comme souuent ils ont recours à ces remedes impertinens, et qu'ils s'en seruent aux moindres maux dont ils se sentent attaquez, d'vn mal de teste, d'estomac, de colique, et d'vne fievre fort legere qui passeroit d'elle-mesme en vn iour, se trouuans ou gueris ou quelque peu soulagez de leur mal, ou mesme de leur imagination, apres tels remedes, ils leur attribuent ce bon effet, ne iugeans pas que *post hoc, non propter hoc sanati sunt*, ce qui est ordinaire aux ignorans, *vt sumant non causam pro causâ*.

Ioint que non seulement les malades, mais quasi tout le monde trouuant son compte en l'vsage de la pluspart de tels

remedes, chacun est puissamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la santé, *Nam qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'vn estant tombé malade, ses parens font venir le Medecin, i'eusse mieux dit le Iongleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie est naturelle, on se seruira de breuuages, de vomitoires ou de certaines eaux dont ils feront iniection sur la partie dolente, quelquefois de scarifications, ou bien de cataplasmes. En quoy leur science est bien courte, le tout se reduisant à quelques racines puluerisées et quelques simples cueillis en leur saison.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus auant, et diront que c'est vne maladie de desir, afin qu'on les employe à deuiner quels sont ces desirs de l'ame qui la troublent. Et quelquefois sans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choses, qu'ils luy disent que son ame desire, c'est à dire qu'il faut qu'il tasche à les trouuer, s'il veut recouurer la santé. En quoy ces Iongleurs sont pleins de ruse et de malice ; car s'ils croyent que quelqu'vn ne soit pas pour en reschapper, ils diront que son ame a vn desir de quelque chose, qu'ils iugent assez que iamais il ne pourra recouurer : car ainsi cét homme mourant, on attribuë sa mort à ce desir qui n'aura pû estre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade est de consideration, ils ne manqueront pas d'ordinaire à joüer de leur reste et faire vne ordonnance de medecine qui doit mettre tout le public en action. Ils diront que l'ame du malade aura quinze ou seize desirs, dont les vns seront de choses tres-riches et precieuses, les autres de quelques danses les plus recreatiues qui soient dans le pays, de festins, de balets et de toutes sortes de passe-temps.

L'ordonnance estant faite, les Capitaines du bourg tiennent conseil, comme en vne affaire importante pour le public, et deliberent s'ils s'employeront pour le malade ; et lors qu'il y a quantité de malades qui sont personnes considerables, on ne peut croire auec combien d'ambition et de brigues, leurs parens et amis s'employent à qui aura la preference, le public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'vn, ils enuoyent des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres ; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plus tost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité ou d'auarice, toutefois il respondra d'vne voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, et que ces desirs sont de telle et telle chose.

Le rapport en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique où ils exhortent tout le monde à y contribuer, et les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres, car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'vn de l'autre taschant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'vne heure, on aura fourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desirées, qui luy demeureront ayant recouuré la santé, ou s'il mouroit, à ses parens. En sorte qu'vn homme deuient riche en vn iour, et accommodé de tout ce dont il a besoin : car outre les choses qui estoient de l'ordonnance du Medecin, le malade ne manque iamais d'en adiouster quantité d'autres, qui, dit-il, luy ont esté representées en songe, et dont par consequent depend la conseruation de sa vie.

Apres cela on proclame les danses, qui doiuent se faire dans la cabane et à la veuë du malade, trois ou quatre iours de suite, desquelles on dit aussi que dépend sa santé. Ces danses approchent pour la pluspart des branles de la France ; les autres sont en forme de balets, auec des postures et des proportions qui n'ont rien de sauuage et qui

sont dans les regles de l'art : le tout à la cadence. et à la mesure du chant de quelques-vns, qui sont les maistres du mestier.

C'est le deuoir des Capitaines de tenir la main à ce que le tout se fasse auec ordre et dans la magnificence. Ils vont dans les cabanes y exhorter les hommes et les femmes, mais nommément l'élite de la ieunesse, vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage et de s'y faire valoir, de voir et d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres-magnifiques, où vn grand monde est inuité ; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables et de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrité. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, et c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer ; et la pluspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic et de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques : et ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre et mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux Chrestiens, toutefois le mal est bien moindre que nous ne le iugions d'abord, et bien moins estendu qu'il ne nous paroissoit.

CHAPITRE XIV.

D'vne espece de sort dont les Hurons se seruent pour attirer le bon-heur.

La pluspart des choses qui semblent auoir ie ne sçay quoy de monstrueux à nos Hurons, ou qui leur sont extraordinaires, passent facilement dans leurs esprits pour des Oky, c'est à dire comme des choses qui ont vne vertu comme surnaturelle, dont ensuite ils estiment à bon-heur d'en auoir fait rencontre, et les gardent precieusement, autant que font quelques impies en Europe, des sorts ou characteres dont ils se seruent pour attirer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons estans à la chasse ont de la peine à tuer vn ours ou vn cerf, et qu'en l'ouurant ils trouuent dans sa teste ou dans ses entrailles quelque chose d'extraordinaire, vne pierre, vn serpent, ils diront que c'est là vn Oky, et que c'est ce qui donnoit cette vigueur à cét animal et qui l'empeschoit de mourir ; et ils prendront comme vn charactere, ce serpent ou bien cette pierre, et croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou mesme en foüissant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'vne figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'vn plat, d'vne cuilliere ou d'vn petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bonheur, disans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choses, et que c'est vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choses Aaskouandy.

Ils disent que ces Aaskouandy ou ces sorts, changent quelquefois de forme et de figure, et qu'vn homme ayant serré ou cette pierre ou ce serpent trouué dans les entrailles d'vn cerf, sera étonné le lendemain de trouuer en sa place vne feve ou vn grain de bled, d'autrefois le bec d'vn corbeau ou les ongles d'vn aigle. Comme si cét Aaskouandy ou Demon familier, se transformoit et prenoit plaisir de tromper ainsi les hommes par ces metamorphoses. Mais ce sont fables qui se croyent, à cause qu'elles se disent souuent, chacun disant l'auoir oüy dire de quelque autre, et pas vn ne disant l'auoir veu, sinon quelques trompeurs pour se donner credit et faire qu'on estime leur Aaskouandy et qu'on leur achepte bien cher.

Ils croyent que ces Aaskouandy portent

bon-heur à la chasse, à la pesche, dans le trafic, dans le jeu, et disent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choses ; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne chose et non pas pour vne autre ; et que pour sçauoir leur vertu, c'est à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en estre instruit en songe.

Or c'est vne pratique assez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font festin de fois à autre, comme si faisant festin en l'honneur de ce Demon familier, il leur estoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoqueront dans leurs chansons et prieront leurs amis de se mettre aussi de la partie et les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine espece de charactere qu'ils appellent Onniont, qu'ils croyent auoir vne vertu plus grande. Ils disent que cét Onniont est vne espece de serpent, quasi de la figure du Poisson armé ; et que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours et les rochers mesmes, sans que iamais il se destourne ou que rien le puisse arrester : et à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, et croyent que ceux qui peuuent le tuer ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux ; mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien cher, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur, ie diray que ie n'en sçais rien ; mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces characteres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic ; et s'ils rapportent dauantage, c'est qu'ils y ont plus porté, et souuent mesme ils en reuiennent plus gueux. Dans les pesches ie ne voy point que leurs retz y soient plus chargez de poisson. A la chasse, les plus robustes, ceux qui courent le mieux et qui sont les moins paresseux, sont ceux qui d'ordinaire en retournent les plus chargez ; et souuent dans le jeu, ceux qui y perdent dauantage, sont ceux qui font estat d'auoir quelque sort pour y attirer le bon-heur. Et c'est vn prouerbe parmy les Hurons mesme, que l'industrie, la force et la vigilance sont le plus puissant Aaskouandy qu'vn homme puisse auoir.

CHAPITRE XV.

Sentiment qu'ont les Hurons des maladies qu'ils croyent venir par sortilege. De leurs Deuins et Magiciens.

Les Hurons estiment qu'il y a vne espece de serpent monstrueux, qu'ils nomment Angont, qui porte auec soy les maladies, la mort et quasi tous les mal-heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux sousterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois et montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs et Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair et de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne feuille de bled, vn floccon de cheueux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cét onguent, reçoiuent vne vertu maligne, qui les fait penetrer iusqu'au plus profond des entrailles d'vn homme, dans ses parties les plus vitales et iusques dans la moëlle des os, y portant auec soy la maladie et la douleur, qui consomme et fait mourir ceux qui en sont atteins, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, ausquelles

le sort est attaché, ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vrayment des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sortileges, c'est ce que ie ne puis pas decider ; seulement ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun fondement assez raisonnable de croire qu'en effet il y en ait icy qui se meslent de ce mestier d'Enfer. Car premierement nous voyons que les maladies qu'ils disent estre par sortilege, sont maladies tres-naturelles et ordinaires. Secondement, nous voyons que ceux qui font estat de tirer ces sorts hors le corps des malades, ou ne sont rien que des trompeurs qui feront paroistre vne chose prodigieuse qu'ils diront auoir arrachée du profond des parties plus vitales d'vn homme, quoy que iamais elle n'y ait entré ; ou si vrayement ils font sortir par vomitoires vn floccon de cheueux, vn morceau de feuille ou de bois, ou quelque autre chose semblable, qui accompagnera les choses dont la nature se sera deschargée, c'est sans raison qu'ils s'imaginent qu'il y ait vn sort attaché à ce morceau de bois ou à ce floccon de cheueux. Enfin ceux qui ont le renom d'estre Sorciers parmy eux, et qui mesme sont massacrez sous ce soupçon, n'ont rien qui les en rende criminels, sinon ou la phantaisie d'vn malade qui dira auoir songé que c'est vn tel qui le fait mourir par vn sort, ou la malice de quelque ennemy qui en fera courir le bruit, ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'vn, qui pour l'auoir veu dans les bois ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges ; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on assomme ces pauures gens, comme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main ou venger leur mort. Or sans doute ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Hurons appellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendiouanne, certains Iongleurs qui font des Deuins et Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye et tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se meslent de faire les Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre ; voyant les choses éloignées, si par exemple les ennemis sont en campagne ; descouurant les choses cachées, qui par exemple sera l'autheur de quelque vol.

Ces trompeurs disent auoir ce pouuoir et cette veuë si transperçante par la faueur du Demon qui leur est familier, et ils sont creus à leur parole, ou au moins pourueu que de cent propheties, ils rencontrent vne fois, cela suffit à leur donner vn grand credit. I'en ay veu qui asseuroient auoir fait des prodiges, auoir changé vne baguette en vn serpent, auoir resuscité vn animal qui estoit mort ; à force de le dire quelques-vns les croyoient, et disoient mesme l'auoir veu. On s'est vanté en nostre presence de faire ces coups, pensant que nous deussions prendre les paroles pour des effets ; mais nous auons deffié ces gens-là, et pour les piquer dauantage au jeu et les engager à vne confusion publique, estant tres-asseuré qu'ils n'en viendroient iamais à bout, nous leur auons promis de grandes recompenses s'ils faisoient ces miracles : ils ont tasché de s'en retirer sans confusion ; mais leur retraite honteuse a esté vn adueu solemnel que tout leur jeu n'estoit que fourbe, et qu'ils ne paroissoient veritables qu'à ceux qui reçoiuent les mensonges sans les examiner.

I'aurois diuerses choses à adiouster touchant les superstitions de ce pays, dont sans doute la connoissance est pleine de curiositez assez remarquables ; mais le desir de la brieueté m'en fait retrancher la pluspart, qui seroient trop longues à deduire. Ce pourra estre pour quelque autre année.

CHAPITRE XVI.

Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.

A vray dire tous les peuples de ces contrées n'ont retenu de leurs ancestres aucune connoissance d'vn Dieu, et auant que nous y eussions mis le pied, ce n'estoient que des fables tout ce qui s'y disoit de la creation de ce monde. Toutesfois, quoy qu'ils fussent barbares, il restoit en leur cœur vn secret sentiment de la Diuinité et d'vn premier Principe autheur de toutes choses, qu'ils inuoquoient sans le connoistre. Dans les forests et dans leurs chasses, sur l'eau et dans le danger d'vn naufrage, ils le nomment Aireskouy Soutanditenr, et l'appellent à leur secours. Dans leurs guerres et au milieu de leurs combats, ils luy donnent le nom de Ondoutaeté, et croyent que c'est luy seul qui va partageant les victoires. Tres-souuent ils s'addressent au Ciel, en luy faisant hommage, et prennent le Soleil à témoin de leur courage, de leur misere et de leur innocence. Mais sur tout dans les traitez de paix et d'alliance auec les Nations estrangeres, ils inuoquent le Soleil et le Ciel comme arbitre de leur sincerité, qui void le plus profond des cœurs et qui est pour venger la perfidie de ceux qui trahissent leur foy et ne tiennent pas leur parole. Tant il est vray ce que dit Tertulien des Nations les plus infidèles, que la nature au milieu des perils leur fait pousser vne voix Chrestienne, *Exclamant vocem naturaliter Christianam*, ayans recours à vn Dieu qu'ils inuoquent quasi sans le connoistre. *Ignoto Deo.*

Les Ondataouaouat de la langue Algonquine, ont coustume d'inuoquer quasi tousiours dans leurs festins, celuy qui a creé le Ciel, en luy demandant la santé et vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches et en tout leur trafic, et luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a creé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a creé la terre ; et ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer et qui habite vers le Nort, d'où il enuoye les neiges et les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant et les tempestes et les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au dessous du Ciel, et soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en cette façon le Createur du monde, ils auoüent ne sçauoir qui il est ; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa bonté ; et tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect et sans culte de Religion, mais seulement vne coustume sans ame et sans vigueur, qu'ils ont, disent-ils, receuë de leurs ancestres, sans qu'elle laisse en leur esprit aucune impression, qui les dispose à receuoir plus saintement les mysteres de nostre sainte Foy.

CHAPITRE XVII.

Du meurtre d'vn François massacré par les Hurons, et de la iustice qui en a esté faite.

Depuis que nous auons mis la derniere main à nostre Relation, Nostre Seigneur nous a ietté dans des accidens si diuers, et nous a secourus dans nos angoisses par des voyes si pleines d'amour que nous auions dequoy dresser vne nouuelle Relation. Mais laissant à vne autre saison ce qui ne se peut dire en peu de mots, ie ne parleray que d'vn meurtre arriué en la personne de l'vn de nos domestiques nommé Iacques Doüart. Ce ieune homme aagé de vingt-deux ans, s'estant vn petit escarté de la maison sur le soir du vingt-huitiéme

d'Auril, fut assommé d'vn coup de hache, tres-malheureux pour les meurtriers si Dieu ne leur fait misericorde, mais tres-fauorable pour celuy qui l'a receu dans vne vie si innocente, et dans des circonstances si remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte et de douleur; le temps et le loisir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La suiuante fera voir que cét Agneau paroissoit destiné pour vn tel sacrifice. Reprenons nos brisées.

Nous ne peusmes douter que ce meurtre n'eust esté commis par quelques Hurons, nous en auons eu depuis des connoissances tres-certaines ; on nous a dit de bonne part que six Capitaines de trois bourgs differens, en estoient les autheurs et qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour mesme estoient partis de cinq lieuës loing à dessein de tuer le premier François qu'ils pourroient seulement rencontrer.

Nous sommes tres-asseurez que ces Capitaines qui ne sont pas des moins considerables du pays, se sont tousiours declarez ennemis de la Foy, et dans la suite de cette affaire ils ont fait paroistre leur rage et leur venin contre nous et contre nos Chrestiens, et quelque pretexte qu'ils puissent alleguer touchant ce meurtre, nos Capitaines Chrestiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Iesus-Christ dans les personnes de ceux qui le reconnoissent et qui l'adorent.

Le lendemain de cét attentat, nos Chrestiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouuelle, vindrent fondre de toutes parts en nostre maison de sainte Marie. Ce meurtre, disoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conspiration contre vous, nous voicy prests de mourir pour la deffense de nos Peres et pour soustenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, et les plus considerables des nations qui le composent furent conuoquez en vne assemblée generale sur cette affaire. Ceux qui sous main auoient esté les autheurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils estoient, ennemis de la Foy, disans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs et nous chasser de ce pays ; et d'aucuns mesme adioustoient qu'il falloit en bannir les Chrestiens et empescher que le nombre n'allast augmentant. Mais le zele de ces bons Chrestiens se fit paroistre auec éclat en ce rencontre : les vns disoient que volontiers ils quitteroient et leurs parens et leur patrie ; les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien, depuis qu'ils sçauoient le bon-heur de la Foy : Ie crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé ; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy et de donner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'vn autre ton et d'vne liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les autheurs : Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoiuent quelque pension secrete de nos ennemis pour nous trahir ; la Foy ne leur déplaist qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts ; qu'ils paroissent et on le verra.

Deux et trois iours se passerent dans ces combats de part et d'autre, qui ne seruoient qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens et faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous et pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y ayant plusieurs Capitaines et gens considerables, qui entraisnerent apres eux, mesme les infideles pour la pluspart : en sorte qu'il fut conclud publiquement qu'on nous satisferoit au nom de tout le pays, pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible et mesme empirer les affaires, plus tost que d'y apporter remede, qui voudroit proceder auec les Sauuages selon la iustice de France, qui condamne à la mort celuy qui est conuaincu du meurtre. Chaque pays a ses coustumes, conformes aux diuers naturels de chaque nation. Or

veu le genie des Sauuages, leur iustice est sans doute tres-efficace pour empescher le mal, quoy qu'en France elle parust vne iniustice : car c'est le public qui satisfait pour les fautes des particuliers, soit que le criminel soit reconnu, soit qu'il demeure caché. En vn mot c'est le crime qui est puny.

I'ay creu que ce seroit vne curiosité assez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy leurs coustumes et les formalitez de leur droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolution, nous fusmes appellez à leur assemblée generale. Vn ancien porta la parole pour tous, et s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauuage et qui nous apprend que l'éloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Ie n'y adiouste rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres) ; nous ne sommes plus qu'vne poignée de gens ; c'est toy seul qui soustiens ce pays et le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entreouuerte ; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cét abysme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte autant que la tienne, plus tost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'vne squelete desseichée, sans chair, sans veines, sans nerfs et sans arteres, comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'auec vn filet delicat ; le coup qui a porté sur la teste de ton nepueu que nous pleurons, a couppé ce lien. C'est vn Demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur? pourquoy n'as-tu pas obscurcy ta lumiere, afin que luy-mesme eust horreur de son crime ? Estois-tu son complice ? Nenny ; car il marchoit dans les tenebres et n'a pas veu où il portoit son coup. Il pensoit, ce miserable meurtrier, viser sur la teste d'vn ieune François, et il a frappé sa patrie d'vn mesme coup et d'vne playe mortelle. La terre s'est entre-ouuerte pour receuoir le sang de l'innocent, et a fait vn abisme qui nous doit engloutir, puisque nous sommes les coupables. Nos ennemis les Hiroquois se resioüyront de cette mort et en feront les solemnitez d'vn triomphe, voyans que nos armes nous détruisent nous-mesmes et font vn coup en leur faueur, apres lequel ils sçauent bien que ce pays ne peut suruiure. Il continua bien long-temps dans cét air, puis s'adressant derechef à moy.

Mon frere, adiousta-il, aye pitié de ce pays ; toy seul luy peus rendre la vie. C'est à toy à rassembler tous ces os dissipez. C'est à toy à refermer cette ouuerture de l'abisme qui nous veut engloutir. Aye pitié de ton pays, ie le dis tien, car tu en es le maistre, et nous venons icy comme des criminels pour receuoir nostre arrest de condamnation, si tu veux agir sans misericorde auec nous. Aye pitié de ceux qui se condamnent eux-mesmes et viennent te demander pardon. C'est toy qui as affermy ce pays par ta demeure, et si tu te retirois d'auec nous, nous serions comme vne paille arrachée de la terre qui ne sert que de joüet aux vents. Ce pays est vne Isle, la voila deuenuë flottante, pour au premier orage estre abismée dans la tempeste. Affermissez cette Isle flottante. La posterité t'en loüera sans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté et n'auons apporté que des larmes, tous prests de receuoir tes ordres et d'obeïr à ta demande. Parle donc maintenant, et demande la satisfaction que tu veux, car nos vies et nos biens sont à toy ; et lors que nous despoüillerons nos enfans pour t'apporter la satisfaction que tu desireras, nous leur dirons que ce n'est pas à toy qu'il faut s'en prendre ; mais à celuy qui nous a rendus criminels, ayant fait vn si mauuais coup. Ce sera contre luy que seront nos indignations, et nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit causé la mort, et toy nous rendras la vie, pourueu que tu veüilles parler et nous proposer tes pensées.

Apres auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs et plus gros que des allumettes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informez de toutes leurs coustumes, et nous auoient exhortez puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu et les nostres, qu'ils enuisageoient comme leur propre affaire et le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde et l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint ; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, et ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, et que le desir de la gloire et de paroistre affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette ceremonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general pour me venir parler, deux Chrestiens et deux Infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle et ne fait rien icy que par presens ; et ce sont les formalitez de droit sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurist la porte. Vn second present afin qu'on leur permist l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presens.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils, afin que tu n'ayes plus la veuë troublée, la iettant sur ce pays, qui a commis le meurtre. Suiuit le present, qu'ils appellent vn breuuage. C'est pour te remettre la voix, dirent-ils, que tu auois perduë, et qu'elle sorte auec douceur. Vn troisiéme present, pour calmer l'esprit agité. Vn quatriéme, pour appaiser les émotions d'vn cœur iustement irrité. Ces presens sont la pluspart de porcelaine, de vignots, et autres choses qui passent icy pour les richesses du pays, et qui en France seroient de grandes pauuretez.

Suiuirent neuf autres presens, comme pour eriger vn sepulchre au defunct, car chaque present a son nom. Quatre presens pour les quatre colomnes qui doiuent soustenir ce sepulchre. Quatre autres presens, pour les quatre pieces trauersantes, sur lesquelles doit reposer le lict du defunct. Vn neufuiéme present, pour luy seruir de cheuet.

Apres cela, huit Capitaines, des huit nations qui composent le pays des Hurons, apportent chacun vn present pour les huit os qui sont les plus remarquables en la structure du corps humain, des pieds, des cuisses et des bras.

Leur coustume m'obligea icy de parler, et de faire vn present d'enuiron trois milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, et qu'elle peust les receuoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie deuois leur faire, d'auoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique, comme vne espece de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction et qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede et ce qui suit n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens. Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se def-

fendre, et d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, et leur foiblesse doit trouuer vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn étranger on en demande encore dauantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, et les guerres se prendroient trop aisément entre des nations differentes.

Ceux à qui on fait la satisfaction examinent soigneusement tous ces presens, et rebutent ceux qui ne leur aggreent pas ; il faut en remettre d'autres en leur place qui puissent contenter.

Ce n'est pas tout. Le corps auquel on a erigé vn sepulchre, ne doit pas y reposer tout nud ; il faut le reuestir de pied en cap, c'est à dire qu'il faut faire autant de presens qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'estat auquel il doit estre, selon sa condition. Pour cét effet ils firent trois presens, qui ne portent que le nom des choses qu'ils representent, d'vne chemise, d'vn pourpoint, d'vn haut de chausse, des bas de chausses, des souliers, d'vn chapeau, d'vne arquebuse, de la poudre et du plomb.

Il fallut en suite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup ; c'est à dire qu'ils firent vn present qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de presens pour refermer toutes ces playes.

Suiuirent trois autres presens. Le premier, pour refermer la terre qui s'estoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime. Vn second, pour la fouler des pieds, et alors la coustume est que toute la ieunesse et mesme les plus anciens se mettent à danser, pour tesmoigner leur ioye de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pierre, afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement et ne puisse plus se rentr'ouurir.

Apres cela, ils firent sept autres presens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionnaires. Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier, mais plus tost contre les Hiroquois, ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Monsieur le Gouuerneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu que nous auons tousiours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour rouurir la porte de l'hospice de nos Chrestiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau le batteau, dans lequel ils passent la riuiere lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiron en main à vn ieune enfant qui a le soin de ce passage. Nous eussions pû exiger deux autres presens semblables, pour rebastir nostre maison, pour remettre sur pied nostre Eglise, pour redresser quatre grandes Croix qui sont aux quatre coins de nostre enclos. Mais nous nous contentasmes de cela.

Enfin ils terminerent le tout par trois presens que firent les trois principaux Capitaines du pays, pour nous raffermir l'esprit et nous prier d'auoir tousiours de l'amour pour ces peuples. Tous ces presens qu'ils nous firent, monterent enuiron à vne centaine.

Nous leur en fismes aussi de reciproques, à toutes les huit nations en particulier, pour raffermir nostre alliance auec eux. A tout le pays en commun, pour les exhorter à se tenir vnis ensemble et auec les François, pour soustenir plus fortement leurs ennemis. Vn autre present considerable, pour nous plaindre des mesdisances qu'on faisoit courir contre la Foy et les Chrestiens, comme si tous les mal-heurs qui arriuent dans ce pays, des guerres, des famines, des maladies, estoient vn effet de la Foy que nous venons leur annoncer. Nous leur fismes aussi quelques presens pour les consoler de quelques pertes, qu'ils auoient receuës depuis peu, de quelques personnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminasmes par vn present qui les asseuroit que Monsieur le Gouuerneur et tous les François de Quebec, de Montreal et des Trois Riuieres, n'auroient que de l'amour pour eux et oubliroient ce meurtre, puis qu'ils y auoient satisfait.

Dieu nous assista puissamment en toute cette affaire, qui nous succeda au dessus de nos esperances, et dans laquelle nous remarquasmes vne prouidence de Dieu si aymable sur nous et sur nostre Eglise, vne protection si paternelle, vne conduite si puissante, que nous voyons bien qu'il est vray ce que dit l'Escriture, *Dicite iusto quoniam bene.* Le tout se termina l'vnziéme de May.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable ès Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, ès années* 1647. *et* 1648. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie :* et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, en Decembre 1648.

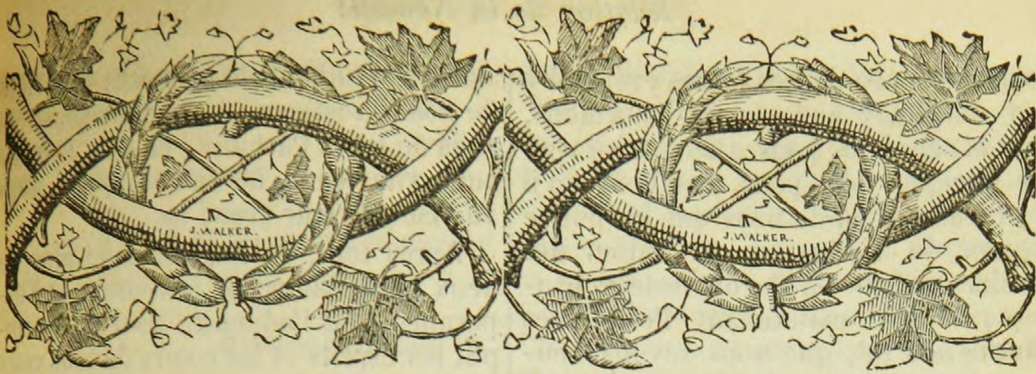
Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 30. Decembre 1648.

Signé ESTIENNE CHARLET.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1648. ET 1649.

Enuoyée au R. P. HIEROSME LALEMANT, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle France.

Par le Pere Pavl Ragveneav, de la mesme Compagnie.

Pour la faire tenir au R. P. Prouincial de la mesme Compagnie. (*)

Pax Christi.

Mon Reverend Pere,

Cette Relation que i'adresse à vostre Reuerence, luy fera voir les progrez de la Foy sur ces peuples, plus notables que iamais ils n'auoient esté par le passé, et en suite la desolation de ces Pays dans le temps que le Christianisme y a paru auec plus grand éclat. Ce qui nous console dans ces desolations, c'est que le Ciel s'enrichit de nos pertes, et se remplit des dépoüilles de cette Eglise militante, qui se soustient dedans l'orage, et qui dans le plus fort des miseres qui l'accueillent de toutes parts, se maintient fortement dans sa foy et s'anime dans l'esperance d'vne vie immortelle, qui est son vnique support. Nous voyons l'ouurage de nos mains dissipé, ou plus tost l'ouurage de la main de Dieu seul ; quantité d'Eglises naissantes, qui portent sur elles mesmes la vraye marque du Christianisme, ie veux dire la Croix de Iesus-Christ ; vn grand nombre de nos Chrestiens qui ont passé par le fil de l'espée, les autres qui ont souffert et les feux et les flammes ; des hommes, des femmes et des enfans, et ceux qui ont eschappé le fleau de la guerre, contrains d'abandonner leurs biens, leurs maisons, leur pays, et d'aller mourir dans les bois de mesaises et de faim, pour fuir vne mort plus cruelle. Ce nous est vn bon-heur, qu'vne partie de cette Croix vrayement pesante soit à nous mesmes nostre partage, que

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1650.

nous ayons veu de nos freres y répandre leur sang et y endurer des tourmens, dont la cause les pourra bien faire passer quelque iour pour martyrs ; qu'il n'y en ait pas vn de nous qui ne puisse esperer de les suiure au milieu des braziers ardens où ils ont esté consumez ; et que maintenant l'estat des affaires soit tel, que nous soyons heureusement necessitez de beaucoup souffrir et de tout craindre au seruice du grand Maistre dont nous annonçons les grandeurs en ces pays Barbares. Nous adorons ses diuines conduites, et sur nous et sur nostre troupeau ; nous le benissons du passé, et nous attendons auec amour, et ie puis dire auec la ioye de nostre cœur, ce que nostre nature pourroit redouter dauantage, car c'est ainsi qu'il merite luy seul d'estre seruy. Nous le prions que ses diuines volontez soient accomplies sur nous, et en la vie et en la mort. Vostre Reuerence nous assistera pour cét effet de ses prieres, et tous ceux qui ont quelque amour pour la conuersion de ces Peuples.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

PAVL RAGVENEAV.

De la Maison de Sainte Marie aux Hurons, ce 1. iour de May 1649.

Au R. Pere le Pere Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

—

MON REVEREND PERE,

La Relation des Hurons que i'enuoye à vostre Reuerence, luy fera voir la déroute et la desolation de ces pauures nations d'enhaut, le massacre de la fleur de nos Chrestiens, la mort glorieuse de trois de leurs Pasteurs, et leur retraite auec vne partie de leur troupeau, dans vne Isle de leur grand lac.

Aprés tout, le Baptesme de plus de deux mille Sauuages, le courage et l'esperance pour l'aduenir, dont Dieu remplit les esprits et les cœurs de tous ceux qui sont parmy les Hurons, me fait beaucoup esperer pour l'auenir.

Monsieur d'Ailleboust nostre Gouuerneur, a fait le possible pour secourir le pays en cette occasion, y enuoyant des forces et des munitions pour resister aux ennemis ; enuiron soixante François y sont montez cette année en deux bandes, dont la premiere deuoit retourner cette Automne, et l'autre hyuerner dans le pays : nous ne sçauons pas encore le succés de leur voyage, ie prie Dieu qu'il soit heureux.

Ie n'enuoye pour cette année autre relation à Vostre Reuerence, que celle des Hurons, non pas que nous manquions de sujet de donner autant de consolation à Vostre Reuerence, que iamais pour les Missions d'icy bas, où les Chrestiens Sauuages vont croissant en nombre et en vertu au delà de toutes nos esperances, mais pour interrompre le cours des Relations ordinaires d'icy bas, dont la continuation sans relasche, particulierement dans la rencontre d'vne Relation si extraordinaire des pays d'enhaut, pourroit sembler importune et affectée.

Les Iroquois nous ont donné vn peu de repos icy bas ; mais ie ne sçay si ce sera pour long-temps : nostre consolation est que les differences des temps sont aussi bien suiettes à Dieu que celles des lieux, et que nous ne deuons estre que trop contens de tout ce qu'il plaira à sa diuine Majesté d'en ordonner.

Quoy que c'en soit, Vostre Reuerence voit assez que nous auons besoin d'vn secours extraordinaire de ses saincts Sacrifices et Prieres ; c'est ce que nous la prions tres-humblement de nous octroyer, et ce que nous esperons en-

tierement de sa bonté et charité en nostre endroit,

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

Hierosme Lalemant.

De Quebec, ce 8. Septembre 1649.

CHAPITRE PREMIER.

De la prise des Bourgs de la Mission de S. Ioseph, l'Esté de l'année 1648.

L'Esté dernier de l'an passé 1648. les Iroquois, ennemis des Hurons, leur enleuerent deux bourgs frontiers, dont la pluspart des hommes de defense estoient sortis, quelques-vns pour la chasse, quelques autres pour des desseins de guerre, qui ne pûrent leur reüssir. Ces deux places frontieres faisoient la Mission, que nous nommions de S. Ioseph, dont le bourg principal comptoit enuiron 400. familles, où la Foy se soustenoit depuis long-temps auec éclat, et où les Chrestiens alloient croissans en nombre et plus encore en saincteté, par les trauaux infatiguables du Pere Antoine Daniel, vn des premiers Missionaires de ces contrées.

A peine le Pere acheuoit-il la Messe, et les Chrestiens, qui selon leur coustume auoient remply l'Eglise apres le leuer du Soleil, y continuoient encore leurs deuotions, qu'on crie aux armes et à repousser l'ennemy, lequel estant venu à l'improuiste, auoit fait ses approches de nuit. Les vns courent au combat, les autres à la fuite, ce n'est qu'effroy et que terreur par tout. Le Pere, se iettant des premiers où il voit le peril le plus grand, encourage les siens à vne genereuse deffense ; et comme s'il eust veu le Paradis ouuert pour les Chrestiens, et l'Enfer sur le poinct d'abismer tous les Infideles, il leur parle d'vn ton si animé de l'esprit qui le possedoit, qu'ayant fait bresche dans les cœurs qui iusqu'alors auoient esté les plus rebelles, il leur donna vn cœur Chrestien. Le nombre s'en trouue si grand, que ne pouuant pas y suffire, les baptisant les vns apres les autres, il fut contraint de tremper son mouchoir en l'eau (qui estoit tout ce que la necessité luy presentoit alors) pour répandre au plus tost cette grace sur ces pauures Sauuages, qui luy crioient misericorde, se seruant de la façon de baptiser qu'on appelle par aspersion.

Cependant l'ennemy continuoit ses attaques plus furieusement que iamais : et sans doute que ce fut vn grand bonheur pour le salut de quelques-vns, qu'au moment de leur mort, le Baptesme leur eust donné la vie de l'ame, et les mist dans la possession d'vne vie immortelle.

Comme le Pere eût veu que l'Iroquois se rendoit maistre de la place, au lieu de prendre la fuite auec ceux qui l'inuitoient de se sauuer en leur compagnie, s'oubliant de soy-mesme, il se souuint de quelques vieillards et malades qu'il auoit de long-temps disposez au Baptesme ; il parcourt les cabanes, il les va remplissant de son zele, les Infideles mesmes luy presentans leurs enfans à la foule, pour en faire des Chrestiens.

Cependant l'ennemy desia victorieux auoit mis tout en feu, et le sang des femmes mesme et des enfans irritoit leur fureur. Le Pere voulant mourir dans son Eglise, la trouue pleine de Chrestiens, et de Catechumenes qui luy demandent le Baptesme. C'estoit bien pour lors que leur foy animoit leurs prieres, et que leur cœur ne pouuoit démentir leur langue. Il baptise les vns, donne l'absolution aux autres, et les console tous de l'esperance la plus douce des Saincts, n'ayant quasi d'autres paroles en bouche que celles-cy : Mes Freres, nous serons auiourd'huy dans le Ciel.

L'ennemy fut aduerty que les Chrestiens s'estoient rendus en tres-grand nombre dans l'Eglise, et que c'estoit

la proye la plus facile et la plus riche qu'il eût pû esperer. Il y accourt auec des hurlemens barbares et des cris étonnans. Au bruit de ces approches : Fuyez, mes Freres, dit le Pere à ses nouueaux Chrestiens, et portez auec vous vostre foy iusqu'au dernier souspir. Pour moy, adiousta-t-il, ie dois mourir icy, tandis que i'y verray quelque ame à gagner pour le Ciel ; et y mourant pour vous sauuer, ma vie ne m'est plus rien, nous nous reuerrons dans le Ciel. En mesme temps il sort du costé d'où vient l'ennemy, qui s'arreste dans l'estonnement de voir vn homme seul luy venir au rencontre, et mesme recule en arriere, comme s'il eût porté sur son visage la terreur et l'effroy d'vne compagnie toute entiere. Enfin s'estans vn peu reconnus et s'estonnans d'eux-mesmes, ils s'animent les vns les autres, ils l'enuironnent de toutes parts, ils le couurent de fleches, iusqu'à ce que l'ayans frappé d'vn coup mortel d'vne arquebuse qui le perça de part en part tout au milieu de la poitrine, il tomba prononçant le nom de Iesus, en rendant heureusement son ame à Dieu, vrayment en bon Pasteur, qui expose et son ame et sa vie pour le salut de son troupeau.

Ce fut alors que ces Barbares se ruerent sur luy, auec autant de rage que si luy seul eust esté l'objet de leur haine. Ils le dépoüillent nud, ils exercent sur luy mille indignitez, et il n'y en eût quasi aucun qui ne voulust prendre la gloire de luy auoir donné son coup, mesme le voyant mort.

Le feu cependant consumoit les cabanes, et lors qu'il eût gagné iusqu'à l'Eglise, le Pere y fut ietté dans le plus fort des flammes, qui en firent bien-tost vn holocauste entier. Quoy qu'il en soit, il n'eût pû estre plus glorieusement consumé que dans les feux et les lumieres d'vne Chapelle ardente.

Tandis que l'ennemy s'arreste sur le Pasteur de cette Eglise, son pauure troupeau dissipé auoit tousiours plus de loisir de se sauuer ; et plusieurs en effet se rendirent en lieu d'asseurance, redeuables de leur vie à la mort de leur pere. Les autres ne pûrent se sauuer assez promptement, principalement des pauures meres desolées, qui succomboient sous la pesanteur de trois et quatre enfans, ou qui s'estans voulu cacher dans l'épaisseur des bois, s'y voyent découuertes par les cris innocens d'vn aage qui se trahit soy-mesme, appellant sur soy le malheur qu'il craint dauantage.

Il y auoit quatorze ans que ce bon Pere trauailloit en cette Mission des Hurons auec vn soin infatigable, vn courage genereux dans les entreprises, vne patience insurmontable, vne douceur inalterable, et auec vne charité qui sçauoit tout excuser, tout supporter et tout aymer. Son humilité estoit sincere, son obeyssance entiere, et tousiours preste à tout pâtir et à tout faire. Son zele l'a accompagné iusqu'à la mort, qui ne l'a pas surpris au dépourueu, quoy qu'elle ait esté bien subite. Car il portoit tousiours son ame entre ses mains, y ayant plus de neuf ans qu'il demeuroit dans les places les plus frontieres de ce pays, et dans les Missions les plus exposées à l'ennemy, attendant auec esperance et amour le bonheur de la mort, qui luy est écheuë en partage.

Mais sans doute que la Prouidence de Dieu l'auoit conduit à cette mort d'vne façon particuliere, n'y ayant que deux iours qu'il auoit fait vne confession generale, et qu'il auoit acheué en cette Maison de Saincte Marie, les Exercices Spirituels de la Compagnie, dans vne retraite de huict iours, qu'il auoit pris exprés pour vaquer à Dieu seul, et se disposer au passage de l'Eternité. Ce fut là qu'il s'enflamma plus que iamais dans les desirs de répandre et son sang et sa vie pour le salut des ames : en telle sorte qu'ayant finy ses Exercices, il ne voulut pas prendre mesme vn iour de repos, se sentant appellé de Dieu dans les trauaux de sa Mission, où il porta ce feu du Ciel, dont sans doute son ame estoit plus embrasée que iamais son corps ne l'ait esté, quoy que sainctement consumé dans le milieu des flammes. Il s'estoit separé de nous le second iour de Iuillet ; le lendemain, estant arriué en sa Mission, il prescha à

tous les Chrestiens, et en confessa vn grand nombre, leur disant qu'ils se preparassent à la mort. Le 4. iour de Juillet, lors mesme que l'ennemy parut, il ne faisoit que sortir de l'Autel et preschoit derechef à ces bons Neophytes des ioyes du Paradis et du bonheur de ceux qui meurent au seruice de Dieu. C'estoit ses derniers entretiens, estant plus proche de la mort qu'il ne pensoit ; mais Dieu l'y conduisoit auec autant de sainctеté que s'il en eût eu quelque asseurance.

C'est le premier de nostre Compagnie qui soit mort en cette Mission des Hurons. Il estoit natif de Dieppe, de parens tres-honnestes et tres gens de bien ; il sembloit n'estre né que pour le salut de ces Peuples, et n'auoit point de desir plus violent que de mourir pour eux. Nous esperons que dans le Ciel, tout ce pays aura en sa personne vn puissant intercesseur auprés de Dieu.

Quoy que quelques raisons m'obligeassent peut-estre d'estre plus reserué à publier ce qui suit, toutefois i'ay creu deuoir en rendre à Dieu la gloire qui luy en est deuë. Ce bon Pere s'apparut aprés sa mort à vn des nostres par deux diuerses fois. En l'vne il se fit voir en estat de gloire, portant le visage d'vn homme d'enuiron trente ans, quoy qu'il soit mort en l'âge de quarante-huict. La plus forte pensée qu'eut celuy auquel il s'apparut, fut de luy demander comment la diuine Bonté auoit permis, que le corps de son seruiteur fust traitté si indignement aprés sa mort, et tellement reduit en poudre, que mesme nous n'eussions pas eu le bonheur d'en pouuoir recueillir les cendres. *Magnus Dominus et laudabilis nimis*, respondit-il, Oüy, Dieu est grand et adorable à tout iamais : il a ietté les yeux sur les opprobres de ce sien seruiteur, et afin de les recompenser en Dieu, grand comme il est, il m'a donné quantité d'ames qui estoient dans le Purgatoire, lesquelles ont accompagné mon entrée et mon triomphe dans le Ciel.

Vne autre fois il fut veu assister à vne assemblée que nous tenions, touchant les moyens d'auancer la Foy en ces pays ; et alors il paroissoit nous fortifiant de son courage, nous remplissant de ses lumieres et de l'esprit de Dieu dont il estoit tout inuesty.

Quoy qu'il en soit, il nous a laissé apres soy l'exemple de toutes ses vertus, et à tous les Sauuages, mesme Infideles, vne affection si tendre pour sa memoire, que ie puis dire en verité, qu'il a rauy le cœur de tous ceux qui iamais l'ont connu.

Vne partie de ceux qui s'estoient eschappez de la prise et incendie de cette Mission de Sainct Ioseph, vinrent se refugier proche de nostre maison de Saincte Marie. Le nombre de ceux qui y auoient esté tuez ou emmenez captifs, estoit bien d'enuiron sept cens ames, la pluspart de femmes et enfans. Le nombre de ceux qui se sauuerent fut bien plus grand. Nous taschasmes de les secourir de nostre pauureté, de reuestir les nuds, de repaistre ces pauures gens qui se mouroient de faim, de pleurer auec les affligez et de les consoler dans l'esperance du Paradis. Pourueu que Dieu tire sa gloire de nos pertes, elles nous seront tousiours aymables ; et ce nous est assez, quoy qui puisse nous en couster, pourueu que nous voyïons le nombre des Esleus s'accroistre pour l'eternité, puisque c'est pour le Ciel que nous trauaillons et non pas pour la terre.

CHAPITRE II.

Estat du Christianisme en ces Pays, l'Hyuer de la mesme année 1648.

Le retour victorieux de la flotte Huronne, qui estoit descenduë aux Trois Riuieres dés le Printemps, et le secours de quatre de nos Peres, et d'vne vingtaine de François, qui arriuerent heureusement içy au commencement du mois de Septembre, fut vn coup de l'amour de Dieu sur ces Peuples, et le salut de plusieurs ames qu'il vouloit

disposer pour le Ciel. Car nous estans veus plus capables de porter plus au loin la parole et le nom de Dieu, nostre nombre estant augmenté de dix-huict de nos Peres que nous estions icy, vne quinzaine se partagerent en vnze diuerses Missions, me sentant obligé d'en enuoyer la plus grande part sans autre compagnie, sinon des Anges tutelaires de ces Peuples ; ayant donné les quatre Peres nouueaux venus pour seruir de seconds, dans les Missions les plus laborieuses, où y rendant quelque assistance, ils y pûssent en mesme temps apprendre la langue du pays.

De ces vnze Missions, huict ont esté pour le peuple de la langue Huronne, et les trois autres pour les Missions de la langue Algonquine. Par tout, les progrez de la Foy ont surmonté nos esperances ; la pluspart des esprits, mesme autrefois les plus farouches, se rendans si dociles et si souples à la predication de l'Euangile, qu'il paroissoit assez que les Anges y trauailloient bien plus que nous.

Le nombre de ceux qui ont receu le sainct Baptesme depuis vn an, est d'enuiron dix-huict cens personnes, sans y comprendre vne foule de monde qui furent baptisez par le Pere Antoine Daniel, le iour de la prise de Sainct Ioseph, dont nous n'auons pû tenir compte, aussi peu que de ceux que le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant baptiserent à la prise des bourgs de la Mission de Sainct Ignace, comme nous dirons cy-aprés. Ce nous est assez que le Ciel en ait tenu bon compte, puisqu'à vray dire, ces Baptesmes n'ont esté que pour enrichir l'Eglise triomphante.

Nous ne sçauons pas encore le succés d'vne nouuelle Mission, que nous commençasmes l'Automne dernier dans vne nation Algonquine, esloignée enuiron soixante lieuës de nous. Vn de nos Peres y fut enuoyé pour hyuerner auec ces Peuples, qui nous pressoient depuis quelques années de les aller instruire.

Nous n'auons pû en receuoir aucunes nouuelles depuis huict mois qu'il nous quitta. Ce dont nous ne pouuons douter, est qu'il y aura eu beaucoup à souffrir ; mais ce qui nous console, c'est que nous sçauons bien, que par tout les souffrances ont esté le vray prix de la conuersion des Nations conquises au Royaume de Iesus-Christ. Ces peuples habitent dans vne Isle, qui a de tour enuiron soixante lieuës dedans nostre grand Lac ou Mer douce, tirant vers l'Occident. Cette Isle se nomme *Ekaentoton*, qui a donné le nom aux peuples qui l'habitent : nous l'auons nommée l'Isle de Saincte Marie.

La Mission de la Conception estant plus ancienne que toutes les autres, non seulement a continué de porter les fruicts les plus murs pour le Ciel ; mais elle s'est tellement formée dans l'esprit veritable du Christianisme, qu'elle a seruy d'exemple et de modele à toutes les autres Nations, qui ont veu en ses mœurs ce que peut la Foy dans vn pays, quoy que Barbare quand il est deuenu Chrestien. Les hommes, les femmes et les enfans y ont fait vne profession si publique de ce qu'ils vouloient estre iusqu'à la mort, que souuent les nations voisines ne leur donnoient point d'autre nom, sinon en les nommant la Nation des Chrestiens.

En effet, leurs Capitaines y ont esté ardens à soustenir la Foy, et toutes les familles s'y sont sousmises si generalement, que ne restant plus parmy eux que fort peu d'Infideles, les Chrestiens n'y ont plus voulu tolerer aucune de leurs anciennes coustumes, qui estoient de reste de l'Infidelité, ou qui heurtoient les bonnes mœurs.

Dés le commencement de l'Hyuer, ces bons Neophytes assemblerent vn Conseil general pour conferer des moyens d'affermir la Foy parmy eux. Leur conclusion fut qu'il falloit venir trouuer le Pere qui a soin de cette Mission, afin qu'il retranchast dans leurs coustumes celles qui sont contraires à la Foy, qu'il corrigeast des autres de soy indifferentes, tout le mal qui pourroit en quelque façon en corrompre l'vsage ; qu'ils luy obeïroient de tout poinct, et le regarderoient comme portant la parole de Dieu, et en suite le premier de leurs Capitaines. Le meilleur est, qu'ils

ont tenu en cela leur parole, et qu'aux moindres doutes qui pouuoient suruenir, les Capitaines mesmes venoient au Pere pour receuoir ses ordres et les executer.

Sur la fin de l'Hyuer, quelques Infideles plus opiniastres, ayans voulu pour la guerison d'vn malade, auoir recours à de certains remedes, où l'impudicité est comme dans son regne, les filles tenant à honneur en ces rencontres de prostituer leur honneur mesme, on ne pùt en trouuer aucune qui voulust y entendre. Quelques Capitaines Infideles des Nations voisines, qui auoient esté appellez pour fauoriser ce dessein et y prester leurs voix, furent contrains de se retirer auec leur confusion, ayans trouué et des cœurs à l'espreuue, et des oreilles qui n'estoient plus ouuertes que pour les paroles du Ciel.

Voicy vn coup de zele qui m'a paru considerable, en vn vieillard aagé prés de quatre-vingts ans, qui ne peut auoir de chaleur que ce que la Foy luy en donne. En vne recreation publique, où la coustume du pays est, qu'aux guerriers entrans dans vne espece de fureur martiale, il soit permis de rompre et de briser les portes des cabanes, comme on feroit donnant l'assaut et attaquant quelque place ennemie, vn certain Infidele, homme de grand credit, pour faire vn coup hardy, et croit-on pour se venger, sous vn pretexte specieux de quelque refus que les Chrestiens luy auoient fait de quelque chose où ils y craignoient du peché, entreprit de rompre la porte de l'Eglise, et d'abattre vn arbre, au haut duquel estoit penduë la cloche qui sonnoit pour le signal des Messes et des Prieres publiques ; et afin de faire son coup auec plus d'asseurance, cét Infidele alloit penetrant les cabanes, et chantant d'vn ton animé de fureur, que son songe luy auoit commandé d'abattre la cloche des François : c'est à dire que selon les coustumes de ce pays, c'eust esté vn crime inoüy, de s'opposer le moins du monde à l'execution d'vn songe proclamé si publiquement. Vn bon vieillard Chrestien, entendant ces menaces, eut recours à Nostre Seigneur, et l'adorant, luy offrit sa vie, plus tost que de permettre vne insolence qu'il iugeoit deuoir estre à l'opprobre du Christianisme. Aprés auoir fait sa priere, entendant la voix de l'Infidele qui s'auançoit la hache en main ; sur le poinct de rabattre son coup, il se met entre deux : Vn coup de hache, disoit-il, tombera mieux dessus ma teste, que sur vne maison consacrée à l'honneur de Dieu. L'Infidele est tout estonné : Non, non, dit le Chrestien, ie professe publiquement que pour ma mort, ie ne veux pas qu'on en tire aucune iustice ; ny le public, ny celuy qui m'aura assommé n'en seront point en peine ; mais ie ne puis voir de mes yeux que la saincteté d'vne maison, où Dieu est adoré, soit ainsi profanée, et que la voix soit abattuë qui nous inuite à l'inuoquer, (c'est ainsi qu'il nommoit la clocne de l'Eglise). L'Infidele, qui selon la coustume de ces Pays, eust deu plus tost se faire massacrer que d'arrester son coup, se trouua si surpris par cette sorte d'opposition, que iamais il n'eust attenduë, qu'il deuint plus froid que du marbre, admirant et le zele de ce bon vieillard, et s'admirant soy-mesme d'auoir trouué vne resistance et si puissante à son dessein, et ensemble si douce, dans vn procedé qui en effect n'auoit rien de la Nature.

Les autres Missions ont esté puissamment aidées de ces exemples, qui ont presché plus haut que nos paroles. Et sans doute que les Anges du Ciel ont pris plaisir de voir en toutes les contrées de ce pays, la Foy y estre respectée, et les Chrestiens y faire gloire de ce nom, qui y estoit en opprobre il n'y a que fort peu d'années. Pour moy, ie n'eusse iamais creu pouuoir voir aprés cinquante ans de trauail, la dixiéme partie de la pieté, de la vertu et de la saincteté dont par tout i'ay esté témoin dans les visites que i'y ay faites de ces Eglises, qui ont esté se produisant au milieu de l'Infidelité. Ce m'a esté vne ioye tout à fait sensible de voir la diligence des Chrétiens, qui preuenoient le leuer du Soleil pour venir aux prieres publiques ; et que ces pauures gens, harassez de trauail, vinssent à la foule auant la nuit, rendre

à Dieu de nouueaux hommages ; de voir les enfans imiter la pieté de leurs peres, s'accoustumans dans cet aage innocent, d'offrir à Dieu leurs peines, leurs douleurs et leurs petits trauaux ; souuent de petites fillettes allant dans la forest y couper quelque bois de chauffage, n'auoir point d'entretien plus aimable que de dire leur Chapelet, et d'vne saincte emulation, prendre tout leur plaisir à qui surmonteroit ses petites compagnes en cette pieté. Mais ce qui m'a le plus rauy, c'est de voir que les sentimens de la Foy soient entrez si auant dans des cœurs, qu'autrefois nous appellions Barbares, que ie puis dire en verité que la grace y a estouffé en plusieurs, les craintes, les desirs et les ioyes, les sentimens de la Nature.

Vn petit enfant de six ans estoit extrémement malade dans la Mission de sainct Michel. Sa mere ne pouuant contenir ses larmes, voyant l'excés de la douleur et les approches de la mort de ce sien fils vnique : Ma mere, luy dit cét enfant, pourquoy pleurez vous ? vos larmes ne me rendront pas la santé ; mais plus tost prions Dieu ensemble, afin que ie sois bien-heureux dans le Ciel. Aprés quelques prieres : Mon fils, luy dit sa mere, il faut que ie te porte à Saincte Marie, afin que les François te rendent la santé. Helas, ma mere, luy dit ce petit innocent, i'ay vn feu qui brusle dans ma teste, pourroient-ils bien l'esteindre ? ie ne songe plus à la vie, n'en ayez point aucun desir pour moy ; mais ie vous auertiray de ma mort, et quand elle sera proche, ie vous prieray de me porter à Saincte Marie, car ie veux y mourir et estre enterré auec les excellens Chrestiens. En effet, quelques iours aprés, cet enfant aduertit sa mere que sa mort estoit proche, qu'il estoit temps de l'apporter. C'est la coustume en ces pays, quand quelqu'vn est proche de mourir, de faire vn festin solennel où on inuite tous les amis et les personnes les plus considerables, enuiron vne centaine. La mere ne voulut pas manquer à ce deuoir, desirant aussi aduertir tout le monde, des sentimens que son fils auoit pour la Foy. Cét enfant ayant veu les preparatifs du festin : Hé quoy, ma mere, luy dit-il, voulez vous me faire pecher si proche de ma mort ? ie renonce à toutes ces superstitions du pays ; ie veux mourir en bon Chrestien. Cét enfant croyoit que cette coustume fust au nombre des defenduës ; et quoy que sa mere excellente Chrestienne, l'asseurast qu'il n'y auoit aucun mal en cela, iamais il ne la voulut croire, et ne pût se resoudre à luy condescendre, que le Pere qui a soin de cette Mission, ne l'eust asseuré qu'en ce festin il n'y auoit aucun peché. Ce petit Ange nous fut apporté et il mourut entre nos bras, priant iusqu'à la mort, et nous disant qu'il alloit droit au Ciel, qu'il prieroit Dieu pour nous ; et mesme il demanda à sa mere, pour qui de ses parens elle vouloit qu'il priast dauantage lors qu'il seroit aupres de Dieu, que sans doute il seroit exaucé. Il l'a esté, car peu de temps apres sa mort, vn sien oncle des plus rebelles à la Foy qui fust en ces pays, et vne sienne tante, nous demanderent l'instruction, et se sont faits Chrestiens.

Vne petite fille de cinq ans de la Mission de Sainct Ignace, de parens Infideles, venoit tous les iours aux prieres matin et soir, et s'estoit maintenuë si constamment dans ce deuoir, mesme contre la volonté et les defenses de ses parens, que nous ne pûmes luy refuser le sainct Baptesme, voyant que l'esprit de la Foy suppleoit abondamment en elle les années qui pouuoient luy manquer, pour disposer auec liberté de soy-mesme en vne affaire où la grace a plus de droit que la nature. Quelque temps aprés, cét enfant tomba malade : les parens Infideles ayans recours aux superstitions du pays, enuoyerent querir le Magicien, ou à mieux dire vn imposteur, qui faisoit profession de ce mestier d'enfer. Ce Iongleur ne manque pas à son ordinaire de dire qu'vn certain Demon auoit reduit leur fille en cét estat ; et que pour le chasser, il falloit faire present à la malade de quelques parures et ornemens d'habits, dont les filles de cét aage sont assez desireuses. La petite malade, quoy qu'elle fust bien

basse, eut toutefois assez de force, et sa foy luy donna assez de courage pour démentir cét imposteur : Ie suis Chrestienne, dit-elle à ses parens, les Diables n'ont plus aucun pouuoir sur moy ; ie ne consens point au peché que vous venez de faire, ayant consulté les Demons ; ie ne veux point de leurs remedes, Dieu seul me guerira ; que ce Magicien se retire. Les pere et mere et toute l'assistance furent bien estonnez de cette reprimande si innocente, mais toutefois si efficace, qu'on fit retirer ce Iongleur, ne voulans pas attrister cette enfant malade ; mais leur estonnement s'accreût lors que le iour mesme cette enfant demanda d'estre portée à l'Eglise, asseurant qu'elle gueriroit, comme en effet il arriua. Ce coup a esté la conuersion du pere et de la mere, qui ont pris la foy de leur fille et ont receu le Baptesme aprés elle, benissans Dieu de les y auoir appellez auec tant de douceur.

Vne ieune fille de quinze ans, des plus accomplies du pays, encore Catechumene, auoit esté prise captiue sur la fin de l'Hyuer de l'an passé ; mais toutefois les ennemis luy auoient donné la vie, et elle demeuroit auec eux dans sa captiuité. Elle estoit fille et sœur de deux excellentes Chrestiennes qui ne regrettoient rien dauantage dans la perte qu'ils auoient faite, sinon que cette pauure captiue n'eust pas encore esté baptisée. Elle aussi dans sa captiuité ne s'oublioit pas de sa foy, et souuent s'écrioit à Dieu : Mon Dieu, et le Dieu de ma mere et de ma sœur qui vous connoissent mieux que moy et qui vous seruent si fidelement, ayez pitié de moy : ie n'ay pas esté baptisée, faites-moy cette grace auant que de mourir. Vn iour comme cette pauure affligée estoit dans vn champ de bled d'Inde, qu'elle semoit pour ceux dont elle estoit esclaue, elle entendit des voix du Ciel, qui chantoient vne musique rauissante dans l'air, du chant de nos Vespres, qu'elle auoit autrefois entenduës. Elle regarde autour de soy, croyant que quelques François l'abordassent ; mais elle ne voit rien autre chose. Elle se met à genoux, elle prie Dieu de tout son cœur, et conçoit vne esperance de se voir deliurée de sa captiuité, sans en voir les moyens ny aucune apparence. Quelques iours par aprés le mesme luy arriua ; elle se iette encore à genoux auec les mesmes sentimens. Enfin ayant pour la troisiéme fois entendu ces mesmes voix du Ciel, et sentant ses confiances redoublées et son courage plus animé, elle prie Dieu, et se iette dans vn chemin qu'elle ne connoissoit pas, pour reuenir en ces pays, sans viures, sans prouisions, sans escorte, mais non pas sans la conduite de celuy seul qui l'auoit inspirée et qui luy donna assez de forces pour arriuer icy, ayant fait plus de quatre-vingts lieuës sans aucun mauuais rencontre.

Elle nous demanda le Baptesme dés le iour de son arriuée, et voyant la main de Dieu sur elle auec tant d'amour, nous ne pûmes la differer. Elle estoit venuë droit en cette maison de Saincte Marie, quoy que son chemin plus court l'eust portée au bourg d'où estoient ses parens. Du depuis elle a tousiours augmenté en ferueur, et ne peut se lasser de raconter à tout le monde les misericordes de Dieu. Souuent dans sa captiuité elle se vid sollicitée à ce qu'elle ne pouuoit accorder sans perdre l'innocence, et iamais on ne pût tirer de sa bouche, mesme vn seul mot d'agreement ; iusque-là mesme que la voyant de cette humeur, qui ne plaisoit pas à ces Barbares impudiques, d'aucuns auoient souuent parlé de l'assommer ; et elle attendoit cette mort auec patience, aimant mieux mourir que de commettre aucun peché.

Ce Chapitre n'auroit point de fin si ie voulois raconter les effects de la grace sur ces pauures Sauuages, que nous admirons tous les iours, et dont nous benirons Dieu à tout iamais dans le Ciel, sans lassitude et sans dégoust. Ie ne puis toutefois obmettre vn sentiment assez vniuersel de quantité de bons Chrestiens, qui ayant perdu tout leur bien, leurs enfans, et ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde, sur le poinct mesme de prendre vn exil volontaire de leur pays qu'ils abandonnoient, pour

éuiter la cruauté des Iroquois leurs ennemis, en remercioient Dieu et luy disoient : Mon Dieu, soyez beny, ie ne puis regretter ces pertes depuis que la Foy m'a appris que l'amour que vous auez pour les Chrestiens, n'est pas pour les biens de ce monde, mais pour l'eternité ; ie vous beny dedans mes pertes, d'aussi bon cœur que i'aye iamais fait, car vous estes mon Pere, et c'est assez que ie sçache que vous m'aymez, afin d'estre content de tous les maux qui me peuuent arriuer.

Mais ce qui m'estonne le plus en ces rencontres, c'est que ces sentimens ne viennent pas sur le tard, aprés que la nature et la passion auroient eu les premiers mouuemens du cœur ; la grace souuent les preuient, et se rend la maîtresse, mesme des premieres saillies, qui se portent vers le Ciel plus promptement qu'aux choses de la terre. Que Dieu en soit beny à tout iamais.

CHAPITRE III.

De la prise des Bourgs de la Mission de S. Ignace, au mois de Mars de l'année 1649.

Les progrez de la Foy alloient croissant de iour en iour, et les benedictions du Ciel découloient en abondance sur ces peuples, lors que Dieu a voulu en tirer sa gloire par des voyes adorables, et qui sont du ressort de sa diuine prouidence, quoy qu'elles nous ayent esté bien rudes et qu'elles ne fussent pas dans nos attentes.

Le 16. iour de Mars de la presente année 1649. a donné commencement à nos malheurs, si toutefois c'est vn malheur, ce qui sans doute a esté le salut de plusieurs des esleus de Dieu.

Les Iroquois ennemis des Hurons, au nombre d'enuiron mille hommes, armez à l'auantage, et la pluspart d'armes à feu, qu'ils ont des Hollandois leurs alliez, arriuerent de nuict à la frontiere de ce pays, sans qu'on eust eu aucune connoissance de leurs approches, quoy qu'ils fussent partis de leurs pays depuis l'Automne, chassans dans les forests tout le long de l'Hyuer, et ayans fait dessus les neiges prés de deux cens lieuës d'vn chemin tres-penible pour nous venir surprendre. Ils reconnurent de nuict l'estat de la premiere place sur laquelle ils auoient dessein, qui estoit entourée d'vne palissade de pieux, de la hauteur de quinze à seize pieds, et d'vn fossé profond, dont la nature auoit puissamment fortifié ce lieu par trois costez, ne restant qu'vn petit espace plus foible que les autres.

Ce fut par là que l'ennemy fit irruption à la pointe du iour, mais si secrettement et promptement, qu'il estoit maistre de la place auant qu'on se mist en defense, le monde estant alors dans vn profond sommeil, et n'ayant pas eu le loisir de se reconnoistre. Ainsi ce bourg fut pris quasi sans coup ferir, n'y ayant eu que dix Iroquois de tuez, tous les Hurons, hommes, femmes et enfans ayant esté vne partie massacrez sur l'heure mesme, les autres faits captifs et reseruez à des cruautez plus terribles que la mort.

Trois hommes seulement s'eschapperent quasi nuds à trauers les neiges, qui porterent l'allarme et l'espouuante à vn autre bourg plus prochain, éloigné enuiron d'vne lieuë. Ce premier bourg estoit celuy que nous nommions de Sainct Ignace, lequel auoit esté abandonné de la pluspart de son monde dés le commencement de l'Hyuer, les plus craintifs et les plus clair-voyans s'en estant retirez dans l'apprehension du danger : ainsi la perte n'en fut pas si considerable, et ne monta qu'enuiron à quatre cens ames.

L'ennemy ne s'arreste pas là, il poursuit dedans sa victoire, et auant le Soleil leué il se presente en armes, pour attaquer le bourg de Sainct Louys, fortifié d'vne palissade assez bonne. Les femmes pour la pluspart, et les enfans n'en faisoient que sortir, au bruit de la nouuelle qui estoit arriuée des approches de l'Iroquois. Les gens de meilleur cœur, enuiron quatre-vingts personnes,

resolus de se bien defendre, repoussent auec courage le premier et le second assaut, ayans tué à l'ennemy vne trentaine de ses hommes les plus hazardeux, outre quantité de blessez. Mais enfin le nombre l'emporte, les Iroquois ayans sappé à coups de haches la palissade de pieux, et s'estans fait passage par des bréches assez raisonnables.

Sur les neuf heures du matin, nous apperceûmes de nostre maison de Saincte Marie, le feu qui consumoit les cabanes de ce bourg, où l'ennemy entré victorieux auoit tout mis dans la desolation, iettant au milieu des flammes les vieillards, les malades, les enfans qui n'auoient pas pû se sauuer et tous ceux qui estant trop blessez, n'eussent pas pû les suiure dans la captiuité. A la veuë de ces flammes et à la couleur de la fumée qui en sortoit, nous iugeasmes assez de ce qui en estoit, ce bourg de Sainct Louys n'estant pas esloigné de nous plus d'vne lieuë. Deux Chrestiens qui s'eschapperent de l'incendie, arriuerent quasi au mesme temps, et nous en donnerent asseurance.

Dans ce bourg de Sainct Louys étoient alors deux de nos Peres, le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, qui auoient soin de cinq bourgades assez voisines, lesquels ne faisoient qu'vne des onze Missions dont nous auons parlé cy-dessus ; nous la nommions la Mission de S. Ignace.

Quelques Chrestiens auoient prié les Peres de conseruer leur vie pour la gloire de Dieu, ce qui leur eust esté aussi facile, qu'à plus de 500. personnes qui sortirent à la premiere alarme et eurent tout loisir d'arriuer en lieu de sureté, mais leur zele ne leur put permettre, et le salut de leur troupeau leur fut plus cher que l'amour de leur vie. Ils employerent tous les momens de ce temps-là, comme les plus precieux qu'ils eussent iamais eu au monde ; et pendant la chaleur du combat, leur cœur n'estoit que feu pour le salut des ames. L'vn estoit à la bréche baptisant les Catechumenes, l'autre donnant l'absolution aux Neophytes, tous deux animans les Chrestiens à mourir dans les sentimens de pieté, dont ils les consoloient dans leurs miseres. Aussi iamais leur foy ne fut plus vifue, ny l'amour qu'ils eurent pour leurs bons Peres et leurs Pasteurs.

Vn Infidele voyant les affaires dans le desespoir, parla de prendre la fuite : vn Chrestien nommé Estienne Annaothalia, le plus considerable du pays pour son courage et ses exploits sur l'ennemy, ne voulut iamais le permettre. Hé quoy, dit-il, pourrions nous bien abandonner ces deux bons Peres, qui pour nous ont exposé leur vie ? L'amour qu'ils ont eu de nostre salut sera la cause de leur mort ; il n'est plus temps pour eux de fuyr à trauers les neiges : mourons donc auec eux et nous irons de compagnie au Ciel.

Cét homme s'estoit confessé generalement fort peu de iours auparauant, ayant eu vn présentiment du danger où il se vid enueloppé, et disant qu'il vouloit que la mort le trouuast disposé pour le Ciel. En effet, il s'estoit mis dans la ferueur d'vne façon si extraordinaire, aussi bien que quantité d'autres Chrestiens, que iamais nous ne pourrons assez benir les conduites de Dieu sur tant d'ames predestinées, dont sa diuine Prouidence va conduisant auec amour tous les momens et de la vie et de la mort.

Toute cette troupe de Chrestiens tomberent pour la pluspart en vie entre les mains de l'ennemy, et auec eux nos deux Peres Pasteurs de cette Eglise. Ils ne furent pas tuez sur le lieu, Dieu les reseruoit à des couronnes bien plus grandes, dont nous parlerons cy-aprés.

L'Iroquois ayant fait son coup, et tout reduit en feu le bourg de Sainct Louys, retourna sur ses pas dans le bourg de Sainct Ignace, où ils auoient laissé vne bonne garnison, afin que ce leur fust vne retraite asseurée en cas de malheur, et que les viures qu'ils y auoient trouuez, leur seruissent de rafraischissemens et de prouisions pour leur retour.

Le soir du mesme iour ils enuoyerent des découureurs pour reconnoistre l'état de nostre maison de Saincte Marie,

lesquels ayans fait leur rapport dans le Conseil de guerre, la conclusion fut prise de venir nous attaquer le lendemain matin, se promettant vne victoire qui leur seroit plus glorieuse que tous les succés de leurs armes par le passé. Nous estions en estat de bonne deffense, et ne voyons aucun de nos François, qui ne fust resolu de vendre bien cher sa vie, et de mourir en vne cause, qui estant pour les interests de la Foy et le maintien du Christianisme en ces pays, estoit plus la cause de Dieu que la nostre : aussi nostre plus grande confiance estoit en luy.

Cependant vne partie des Hurons qui s'appellent Atinniaoenten (c'est à dire la nation de ceux qui portent vn Ours en leurs armoiries), ayans armé en haste, se trouuerent le lendemain matin dix-septiéme de Mars, enuiron trois cens guerriers qui attendans vn plus puissant secours, se tenoient secrettement aux auenuës, à dessein de surprendre quelque part l'ennemy.

Enuiron deux cens Iroquois, s'estans détachez de leur gros pour prendre le deuant et venir commencer l'attaque de nostre maison, eurent au rencontre quelques auant-coureurs de cette troupe Huronne, qui prirent assez tost la fuite, apres quelque escarmouche, et furent poursuiuis viuement iusqu'à la veuë de nostre fort, quantité ayant esté tuez dans le desordre au milieu des neiges. Mais les plus courageux des Hurons, ayans tenu pied ferme contre ceux qui s'attacherent au combat auec eux, eurent du bon de leur costé, et contraignirent l'Iroquois de se refugier dans la palissade du bourg de Sainct Louys, laquelle n'auoit point esté bruslée, mais seulement les cabanes. On força ces Iroquois dans cette palissade et on en prit enuiron trente de captifs.

Le gros des ennemis ayant entendu la défaite des siens, vint fondre sur nos gens tout au milieu de leur victoire. C'estoit l'élite des Chrestiens du bourg de la Conception, et quelques autres du bourg de la Magdelaine. Leur courage ne s'abattit pas, quoy qu'ils ne fussent qu'enuiron cent cinquante. Ils se mettent en prieres, et soustiennent l'assaut d'vne place, qui ayant esté si fraischement prise et reprise, n'estoit plus d'vne defense raisonnable. Le choc fut furieux de part et d'autre, nos gens ayans fait quantité de sorties, nonobstant leur petit nombre, et ayans contraint l'ennemy souuent de lascher pied. Mais le combat ayant continué assez auant dans la nuit, ne restant plus qu'vne vingtaine de Chrestiens blessez pour la pluspart, la victoire demeura entiere entre les mains des Infideles, quoy qu'elle leur eust cousté bien cher, leur Chef ayant esté griefuement blessé, et y ayans perdu prés de cent hommes sur la place, de leurs meilleurs courages.

Toute la nuict nos François sont en armes, attendans de voir à nos portes cét ennemy victorieux. Nous redoublons nos deuotions, qui estoient le plus fort de nos esperances, nostre secours ne pouuant venir que du Ciel. Nous voyans à la veille de la feste du glorieux Sainct Ioseph, Patron de ce pays, nous nous sentismes obligez d'auoir recours à vn Protecteur si puissant. Nous fismes vœu de dire tous les mois chacun vne Messe en son honneur, l'espace d'vn an entier, pour ceux qui seroient Prestres ; et tous tant qu'il y auoit de monde icy, y joignirent par vœu diuerses Penitences, afin de nous disposer plus sainctement à l'accomplissement des volontez de Dieu sur nous, soit pour la vie, soit pour la mort, nous considerans tous comme autant de victimes consacrées à Nostre Seigneur, qui doiuent attendre de sa main l'heure qu'elles seront immolées pour sa gloire, sans entreprendre d'en retarder ou de vouloir en haster les momens.

Tout le iour se passa dans vn profond silence de part et d'autre, le pays estant dans l'effroy et dans l'attente de quelque nouueau malheur.

Le dix-neufiéme, iour du grand Sainct Ioseph, vne espouuante subite se jetta dans le camp ennemy, les vns se retirans auec desordre, les autres ne songeans qu'à la fuite. Leurs Capitaines furent contraints d'obeyr à la terreur

qui les auoit saisis. Ils precipitent leur retraite, faisant sortir en haste vne partie de leurs captifs, chargez au dessus de leurs forces, comme des cheuaux de voiture, des despoüilles qu'emportoient les victorieux, qui reseruoient à quelque autre occasion de les faire mourir.

Pour les autres captifs qui leur restoient destinez à mourir sur le lieu, ils les attacherent à des pieux fichez en terre, qu'ils auoient disposez en diuerses cabanes, où en sortant du bourg ils mirent le feu de tous costez, prenans plaisir à leur depart, de se repaistre des cris espouuantables que poussoient ces pauures victimes au milieu de ces flammes, où des enfans grilloient à costé de leurs meres, où vn mary voyoit sa femme rostir auprés de soy, où la cruauté mesme eust eu de la compassion dans vn spectacle qui n'auoit rien d'humain, sinon l'innocence de ceux qui estoient au supplice, dont la pluspart estoient Chrestiens.

Vne vieille femme eschappée du milieu de cét incendie, en porta les nouuelles au bourg de Sainct Michel, où il y auoit enuiron sept cens hommes en armes qui courrent sur l'ennemy ; mais n'ayans pû l'atteindre apres deux iournées de chemin, partie le manquement de viures, partie la crainte de combattre sans auantage vn ennemy encouragé de ses victoires et qui auoient pour la pluspart des armes à feu, nos Hurons en ayans fort peu : toutes ces choses les obligerent de retourner sur leurs pas sans auoir rien fait. Ils trouuerent sur les chemins de temps en temps diuers captifs, qui n'ayans pas assez de force pour suiure le vainqueur, qui precipitoit sa retraitte, auoient eu la teste fenduë d'vn coup de hache ; les autres restoient demy bruslez à vn poteau.

CHAPITRE IV.

De l'heureuse mort du P. Iean de Brebeuf, et du P. Gabriel Lalemant.

Le vingtiéme iour du mesme mois, nous eusmes asseurance du depart de l'ennemy ; ayant eu auant cela des nouuelles certaines, par quelques captifs eschappez, de la mort du Pere Iean de Brebeuf et du Pere Gabriel Lalemant, nous enuoyasmes vn de nos Peres et sept autres François, chercher leurs corps au lieu de leur supplice. Ils y trouuerent vn spectacle d'horreur, les restes de la cruauté mesme, ou plus tost les restes de l'amour de Dieu, qui seul triomphe dans la mort des Martyrs.

Ie les appellerois volontiers, s'il m'étoit permis, de ce nom glorieux, non pas seulement à cause que volontairement, pour l'amour de Dieu et pour le salut de leur prochain, ils se sont exposez à la mort, et à vne mort cruelle si iamais il y en eût au monde, ayans pû facilement et sans peché mettre leur vie en asseurance, s'ils n'eussent esté plus remplis de l'amour de Dieu que d'eux-mesmes ; mais bien plus tost à cause qu'outre les dispositions de charité qu'ils y ont apportées de leur part, la haine de la Foy et le mespris du nom de Dieu ont esté vn des motifs des plus puissans qui ait agi dans l'esprit des Barbares, pour exercer sur eux autant de cruautez que iamais la rage des tyrans en ait fait endurer aux Martyrs, qui ont triomphé et de la vie et de la mort, dans le plus fort de leurs supplices.

Dés le moment qu'ils furent pris captifs, on les dépoüilla nuds, on leur aracha quelques ongles, et l'accueil dont on les receut entrant dans le bourg S. Ignace, fut d'vne gresle de coups de bastons sur leurs espaules, sur les reins, sur les iambes, sur l'estomac, sur le ventre et le visage, n'y ayant partie de leur corps qui n'eût deslors enduré chacune son tourment.

Le Pere Iean de Brebeuf accablé sous la pesanteur de ces coups, ne perdit pas

pour tout cela le soin de son troupeau ; se voyant entouré de Chrestiens qu'il auoit instruits et qui estoient dans la captiuité auec luy : Mes enfans, leur dit-il, leuons les yeux au Ciel dans le plus fort de nos douleurs, souuenons-nous que Dieu est le tesmoin de nos souffrances, et en sera bien-tost nostre trop grande recompense. Mourons dans cette foy et esperons de sa bonté l'accomplissement de ses promesses. I'ay pitié plus de vous que de moy ; mais soustenez auec courage le peu qui reste de tourmens, ils finiront auec nos vies ; la gloire qui les suit n'aura iamais de fin. Echon, luy dirent-ils, (c'est le nom que les Hurons donnoient au Pere) nostre esprit sera dans le Ciel, lors que nos corps souffriront en terre. Prie Dieu pour nous, qu'il nous fasse misericorde, nous l'inuoquerons iusqu'à la mort.

Quelques Infideles Hurons, anciens captifs des Iroquois, naturalisez auec eux, et anciens ennemis de la Foy, furent irritez de ces paroles et de ce que nos Peres dans leur captiuité n'auoient pas la langue captiue. Ils coupent à l'vn les mains, ils percent l'autre d'alaines aiguës et de pointes de fer, ils leur appliquent sous les aisselles et sur les reins, des haches toutes rouges de feu, et leur en mettent vn collier à l'entour du col, en sorte que tous les mouuemens de leurs corps leur donnoient vn nouueau supplice : car voulans se pencher en deuant, les haches toutes en feu qui pendoient par derriere, leur brusloient toutes les espaules ; et s'ils pensoient à éuiter cette douleur, se plians vn peu en arriere, leur estomac et leur poitrine trouuoient vn semblable tourment ; de demeurer tous droits sans pencher de costé ny d'autre, ces haches ardentes appliquées également de tous costez leur estoient vn double supplice. Ils leur mirent des ceintures d'escorce toute pleine de poix et de rasine, où ils mirent le feu qui grilla tout leurs corps.

Dans le plus fort de ces tourmens, le Pere Gabriel Lalemant leuoit les yeux au Ciel, joignant les mains de fois à autres et iettant des souspirs à Dieu qu'il inuoquoit à son secours. Le Pere Iean de Brebeuf souffroit comme vn rocher, insensible aux feux et aux flammes, sans pousser aucun cry, et demeurant dans vn profond silence, qui estonnoit ses bourreaux mesmes ; sans doute que son cœur reposoit alors en son Dieu. Puis reuenant à soy, il prêchoit à ces Infideles, et plus encore à quantité de bons Chrestiens captifs qui auoient compassion de luy.

Ces bourreaux indignez de son zele, pour l'empescher de plus parler de Dieu, luy cernerent la bouche, luy couperent le nez et luy arracherent les levres : mais son sang parloit bien plus haut que n'auoient fait ses levres, et son cœur n'estant pas encore arraché, sa langue ne laissa pas de luy rendre seruice jusqu'au dernier souspir, pour benir Dieu de ces tourmens et pour animer les Chrestiens plus puissamment qu'il n'auoit iamais fait.

En derision du sainct Baptesme, que ces bons Peres auoient administré si charitablement mesme à la bresche et au plus chaud de la meslée, ces malheureux, ennemis de la Foy, s'aduiserent de les baptiser d'eau boüillante. Tout leur corps en fut ondoyé plus de deux et trois fois, auec des railleries piquantes qui accompagnoient ces tourmens. Nous te baptisons, disoient ces miserables, afin que tu sois bien-heureux dans le Ciel ; car sans vn bon Baptesme on ne peut pas estre sauué. D'autres adioustoient en se mocquant : Nous te traitons d'amy, puisque nous serons cause de ton plus grand bonheur là haut au Ciel : remercie nous de tant de bons offices, car plus tu souffriras plus ton Dieu t'en recompensera.

C'estoient des Hurons Infideles, anciens captifs des Iroquois, anciens ennemis de la Foy, qui autrefois ayans eu assez d'instruction pour leur salut, en mes-vsoient auec impieté, en effet pour la gloire des Peres, mais il est bien à craindre que ce ne fust aussi pour leur propre mal-heur.

Plus on redoubloit ces tourmens, les Peres prioient Dieu que leurs pechez ne fussent pas la cause de la reprobation de ces pauures aueugles, ausquels ils par-

donnoient de tout leur cœur. C'est bien maintenant qu'ils disent en repos, *Transiuimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.*

Lors qu'on les attacha au poteau, où ils souffrirent ces tourmens et où ils deuoient mourir, ils se mirent à genoux, ils l'embrasserent auec ioye et le baiserent sainctement comme l'objet de leurs desirs, de leurs amours, et vn gage asseuré et le dernier de leur salut. Ils y furent quelque temps en prieres, et plus long-temps que ces bourreaux ne voulurent leur en permettre. Ils creuerent les yeux au Pere Gabriel Lalemant, et appliquerent des charbons ardens dans le creux d'iceux.

Leurs supplices ne furent pas en mesme temps. Le Pere Iean de Brebeuf fut dans le fort de ses tourmens enuiron trois heures, le mesme iour de sa prise le 16. iour de Mars et rendit l'ame sur les quatre heures du soir. Le Pere Gabriel Lalemant endura plus long-temps, depuis les six heures du soir, iusqu'enuiron neuf heures du lendemain matin dix-septiesme de Mars.

Auant leur mort, on leur arracha le cœur à tous deux, leur ayant fait vne ouuerture au dessus de la poictrine ; et ces Barbares s'en repeûrent inhumainement, beuuant leur sang tout chaud, qu'ils puisoient en sa source d'vne main sacrilege. Estans encore tout pleins de vie, on enleuoit des morceaux de chair de leurs cuisses, du gras des iambes et de leurs bras, que des bourreaux faisoient rostir sur des charbons et les mangeoient à leur veuë.

Ils auoient tailladé leurs corps en diuerses parties et pour accroistre le sentiment de la douleur, ils auoient fourré dans ces playes des haches toutes en feu.

Le Pere Iean de Brebeuf auoit eu la peau arrachée qui couure le crane de la teste : ils luy auoient coupé les pieds et décharné les cuisses iusqu'aux os, et luy auoient fendu d'vn coup de hache, vne machoire en deux.

Le Pere Gabriel Lalemant auoit receu vn coup de hache sur l'oreille gauche, qu'ils luy auoient enfoncé iusques dans la ceruelle qui paroissoit à découuert ; nous ne vismes aucune partie de son corps, depuis les pieds iusqu'à la teste qui n'eust esté grillée, et dans laquelle il n'eust esté bruslé tout vif, mesme les yeux où ces impies auoient fourré des charbons ardens.

Ils leur auoient grillé la langue, leur mettant à diuerses fois dans la bouche, des tisons enflammez et des flambeaux d'escorce, ne voulant pas qu'ils inuoquassent en mourant, celuy pour lequel ils souffroient, et qui iamais ne pouuoit mourir en leur cœur. I'ay sceu tout cecy de personnes dignes de foy, qui l'ont veu, et me l'ont rapporté à moymesme, et qui alors estoient captifs auec eux, mais qui ayant esté reseruez pour estre mis à mort en vn autre temps, ont trouué les moyens de se sauuer.

Mais laissons ces objets d'horreur et ces monstres de cruauté ; puis qu'vn iour toutes ces parties seront doüées d'vne gloire immortelle, que la grandeur de leurs tourmens fera la mesure de leur bonheur, et que dés maintenant ils viuent dans le repos des Saincts et y seront pour vn iamais.

Nous enseuelismes ces precieuses reliques, le Dimanche 21. iour de Mars, auec tant de consolation et des sentimens de deuotion si tendres en tous ceux qui assisterent à leurs obseques, que ie n'en sçache aucun qui ne souhaitast vne mort semblable plus tost que de la craindre, et qui ne se creût tresheureux de se voir en vn lieu, où peutestre à deux iours de là, Dieu luy feroit la grace de répandre et son sang et sa vie en vne pareille occasion. Pas vn de nous ne pût iamais gagner sur soy, de prier Dieu pour eux, comme s'ils en eussent eu quelque besoin ; mais nostre esprit se portoit incontinent au Ciel, où il ne doutoit point que ne fussent leurs ames. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu qu'il accomplisse dessus nous ses volontez iusqu'à la mort, comme il a fait en leurs personnes.

Quelques remarques sur la vie du Pere Gabriel Lalemant.

Le Pere Gabriel Lalemant estoit venu le dernier au combat, et toutefois a rauy heureusement vne des premieres couronnes. Ie veux dire, que n'y ayant

que six mois qu'il estoit arriué en cette Mission des Hurons, et le dernier de tous, il a esté choisi de Dieu pour estre vne des premieres victimes immolées à la haine du nom Chrestien et de la Foy.

Il y auoit plusieurs années qu'il demandoit à Dieu auec des larmes et des souspirs, d'estre enuoyé en cette Mission du bout du monde, nonobstant sa complexion tres-delicate et que son corps n'eût point de forces, sinon ce que l'esprit de Dieu et le desir de souffrir pour son nom pouuoient luy en donner. Ie ne puis enuier au public vn escrit secret de sa main, que i'ay trouué aprés sa mort, des motifs qu'il auoit eûs de souhaitter si ardemment l'employ de ces Missions. Voicy ses propres termes.

C'est, mon Dieu mon Sauueur, 1. pour me reuancher des obligations que ie vous ay : car si vous auez abandonné vos contentemens, vos honneurs, vostre santé, vos ioyes et vostre vie, pour me sauuer moy miserable, n'est-il pas plus que raisonnable que i'abandonne à vostre exemple toutes ces choses, pour le salut des ames que vous estimez vostres, qui vous ont cousté vostre sang, que vous auez aymées iusqu'à la mort, et desquelles vous auez dit : *Quod vni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.*

2. Quand bien mesme ie ne serois point émeu par vn esprit de gratitude, à vous faire ces holocaustes de moy-mesme, ie le ferois de tout mon cœur en consideration des grandeurs de vostre adorable Majesté et de vostre bonté infiniment infinie, qui merite qu'vn homme s'immole à vostre seruice, et qu'il se perde heureusement soy-mesme, pour accomplir fidelement ce qu'il iuge estre de vostre volonté sur luy, et des inspirations particulieres qu'il vous plaist luy donner, pour le bien de vostre plus grande gloire.

3. Puis que i'ay esté si miserable que de tant offenser vostre bonté, ô mon Iesus, il est iuste de vous satisfaire par des peines extraordinaires : et ainsi ie dois marcher deuant vostre face le reste de ma vie, le cœur humilié et contrit dans la souffrance des maux, que vous auez le premier soufferts pour moy.

4. Ie suis redeuable à mes parens, à ma mere, à mes freres, et ie dois attirer sur eux les effects de vos misericordes. Mon Dieu, ne permettez iamais qu'aucun de cette famille, pour laquelle vous auez eu tant d'amour, perisse en vostre presence, et qu'il soit du nombre de ceux qui vous doiuent blasphemer eternellement. Que ie sois pour eux la victime, *Quoniam ego in flagella paratus sum ; hic vre, hic seca, vt in æternum parcas.*

5. Oüy, mon Iesus, et mon amour, il faut aussi que vostre sang, versé pour les Barbares aussi bien que pour nous, soit appliqué efficacement pour leur salut ; et c'est en quoy ie veux cooperer à vostre grace et m'immoler pour eux.

6. Il faut que vostre nom soit adoré, que vostre Royaume soit estendu par toutes les Nations du monde, et que ie consomme ma vie pour retirer des mains de Satan vostre ennemy, ces pauures ames qui ont cousté et vostre sang et vostre vie.

7. Enfin s'il est raisonnable que quelqu'vn se porte d'amour à donner ce contentement à Iesus-Christ, au peril de cent mille vies, s'il en auoit autant, auec la perte de tout ce qui est de plus doux et agreable à la nature, tu ne trouueras iamais personne qui soit plus obligé à l'entreprendre que toy. Sus donc, mon ame, perdons nous saintement, pour donner ce contentement au cœur sacré de Iesus-Christ ; il le merite, et tu ne peux t'en dispenser, si tu ne voulois viure et mourir ingrate à son amour.

Ce sont là les motifs qui auoient animé son zele à venir mourir auec nous, au milieu de cette barbarie. Il n'estoit rien de plus innocent que luy, ayant quitté le monde dés sa tendre ieunesse : et depuis dix-neuf ans qu'il estoit Religieux de nostre Compagnie, ayant tousiours marché auec vne conscience si pure, que la moindre ombre, ie ne diray pas du peché, mais des pensées qui en approchent et qui n'ont rien de criminel, ne seruoit que pour l'aider à s'vnir dauantage à Dieu.

Depuis son arriuée icy dans les Hurons, il s'estoit appliqué auec tant

d'ardeur à apprendre vne langue ingrate, si iamais il y en eut au monde, et en suite y auoit fait tant de progrez, que nous ne doutions point que Dieu ne voulust se seruir de luy en ces pays, pour l'aduancement de sa gloire. Sa charité ne trouuoit point de difference entre l'estude des sciences plus hautes qui l'auoient occupé iusqu'alors, et les difficultez espineuses d'vne langue barbare, qui n'a rien d'attrayant, sinon autant que le zele du salut du prochain y fait rencontrer de beautez. Ce n'est pas vne des peines des plus petites en ces pays, qu'il faille deuenir enfant pour apprendre à parler à l'âge de 39. ans.

Aprés tout, sa course a esté bien-tost consommée; mais en ce peu de temps, il a remply les attentes que la terre et le Ciel pouuoient auoir de ses trauaux. Il est mort en la cause de Dieu et a trouué en ces pays la Croix de Iesus-Christ, qu'il y cherchoit, dont il a porté dessus soy les marques bien sanglantes.

Quoy que, quittant le monde, il eust quitté la part que sa naissance luy donnoit à des charges honorables, toutefois ie puis dire auec verité, que la robe qu'il a empourprée de son sang, est mille fois plus precieuse que la pourpre et les plus hautes esperances que le monde luy eust pû promettre.

Il nasquit à Paris, le 31. d'Octobre de l'année 1610. Il entra en nostre Compagnie le 24. de Mars de l'année 1630. Il y est mort dans vn lict de gloire le 17. de Mars de la presente année 1649. Les Hurons le nommoient Atironta.

CHAPITRE V.

Quelques remarques sur la vie du Pere Iean de Brebeuf.

Le Pere Iean de Brebeuf auoit esté choisi de Dieu pour estre le premier Apostre des Hurons, le premier de nostre Compagnie qui y ait mis le pied, et qui n'y ayant pas trouué vn seul Sauuage qui inuoquast le nom de Dieu, y a si heureusement trauaillé pour le salut de ces pauures Barbares, qu'auant sa mort il a eu la consolation d'y voir prés de sept mille baptisez, et la Croix de Iesus-Christ arborée par tout auec gloire, et adorée en vn pays, qui depuis la naissance du monde n'auoit iamais esté Chrestien.

Il fut enuoyé en la Nouuelle France l'année 1625. par le Reuerend Pere Pierre Coton ; et pour son coup d'essay, pour son premier apprentissage, il hyuerna errant dedans les bois, auec les peuples Montagnez plus voisins de Kebec, où il eut beaucoup à souffrir, attendant l'Esté de l'année suiuante 1626. qu'il monta icy aux Hurons, deuorant les difficultez de ces langues barbares, auec vn succez si heureux, qu'il sembloit n'estre né que pour ces pays, accommodant son naturel et son humeur aux façons d'agir de ces peuples auec tant de conduite, se faisant tout à tous pour les gagner à Iesus-Christ, qu'il leur auoit rauy le cœur et y estoit vniquement aymé, lors qu'il fut contraint de retourner en France l'année 1629. les Anglois s'estans rendus les maistres de ce pays et ne voulans pas y souffrir les Predicateurs de la Foy.

L'Anglois ayant esté contraint de lascher prise, et se retirer d'vn pays qu'il occupoit iniustement, le mesme Pere y fut renuoyé l'année 1633. en laquelle il se vid obligé d'hyuerner à Kebec, n'ayant pû monter aux Hurons que la suiuante année, desia maistre en la langue, et remply des esperances qu'il auoit de la conuersion de ces peuples.

Il falloit vn homme accomply pour vne si haute entreprise, et sur tout d'vne sainteté eminente. C'est ce qu'il ne voyoit pas en soy-mesme, mais ce que tous ceux qui l'ont connu ont tousiours admiré en luy, vne vertu à qui rien ne manquoit et qui sembloit luy estre naturelle ; quoy que ce qui paroissoit au dehors ne fust rien en comparaison des thresors de grace dont Dieu l'alloit enrichissant de iour en iour et des faueurs qu'il luy faisoit.

Souuent Nostre Seigneur s'est apparu à luy, quelquefois en estat de gloire, mais d'ordinaire portant sa Croix, ou bien y estant attaché ; qui imprimoit dedans son cœur des desirs si ardens de beaucoup souffrir pour son nom, que quoy qu'il eust beaucoup souffert en mille occasions, des peines, des fatigues, des persecutions, des douleurs, tout ne luy estoit rien, et se plaignoit de son malheur, croyant que iamais il n'auoit rien souffert, et que Dieu ne le trouuoit pas digne de luy faire porter la moindre partie de sa Croix.

Nostre Dame luy est aussi tres-souuent apparuë, qui d'ordinaire laissoit en son ame des desirs de souffrir, mais auec des douceurs si grandes et vne telle soumission aux volontez de Dieu, qu'en suite son esprit en demeuroit dans vne paix profonde et dans vn sentiment esleué des grandeurs de Dieu, l'espace de plusieurs iours.

L'année 1640. qu'il passa tout l'Hyuer en Mission dans la Nation Neutre, vne grande croix luy apparut, qui venoit du costé des Nations Iroquoises. Il le dit au Pere qui l'accompagnoit ; lequel luy demandant quelques particularitez plus grandes de cette apparition, il ne luy répondit autre chose, sinon que cette croix estoit si grande, qu'il y en auoit assez pour attacher non seulement vne personne, mais tous tant que nous estions en ces pays.

Il auoit eu commandement d'escrire ces choses extraordinaires qui se passoient en luy, au moins celles dont il pourroit plus aisément se ressouuenir, car elles estoient trop frequentes, et le soin du salut du prochain, à peine luy donnoit-il quelque loisir d'escrire de fois à autre. Voicy les deux dernieres choses que i'ay trouuées dans ses memoires.

Quantité de croix me sont apparuës que i'embrassois toutes tres-volontiers. La nuict suiuante estant en oraison, me conformant aux volontez de Dieu sur moy, et luy disant : *Fiat voluntas tua ; Domine, quid me vis facere?* i'ay entendu vne voix qui m'a dit : *Tolle, Lege.* Le iour estant venu, i'ay pris en main le petit liure de l'Imitation de Iesus-Christ, et sans dessein ie suis tombé sur le chapitre *De regiâ viâ sanctæ crucis.* Depuis ce temps-là, i'ay senty dans mon ame vne grande paix et vn repos dans les occasions de souffrir.

Sur le soir, estant en oraison deuant le tres-saint Sacrement, i'ay veu en esprit sur mes habits et sur les habits de tous nos Peres, sans qu'aucun en fust excepté, des taches toutes de sang, ce qui m'a laissé dans vn sentiment d'admiration.

Nous n'en sçauons pas dauantage, et si peut-estre Dieu n'a pas voulu nous aduertir, et par ces croix et par ce sang, qu'il nous fera la mesme grace, dont il a voulu recompenser les merites de ce bon Pere, de mourir pour son nom et de répandre nostre sang pour l'establissement de sa gloire. Quoy qu'il en soit, nous le prions que sa tres-saincte volonté soit accomplie sur nous iusqu'à la mort.

Ce bon Pere se sentoit tellement porté de procurer la gloire de Dieu, et n'auoir que cela en veuë, que plus d'onze ans auant sa mort, il s'obligea par vœu, de faire et de pâtir tout ce que le reste de sa vie il pourroit reconnoistre deuoir estre à la plus grande gloire de Dieu, vœu qu'il renouuelloit tous les iours à l'Autel, au temps de la tres-saincte Communion.

Du depuis ie ne voy rien de plus frequent dans ses memoires, que les sentimens qu'il auoit de mourir pour la gloire de Iesus-Christ. *Sentio me vehementer impelli ad moriendum pro Christo.* Desirs qui luy continuoient les huict et les dix iours de suitte. Enfin voulant se faire vn holocauste, et vne victime consacrée à la mort, et afin de preuenir plus sainctement le bonheur du martyre qui l'attendoit, il s'y voüa par vn vœu qu'il conceut en ces termes :

Quid retribuam tibi, Domine mi Iesu, pro omnibus quæ retribuisti mihi? Calicem tuum accipiam, et nomen tuum inuocabo. Voueo ergo in conspectu æterni Patris tui, sanctique Spiritus, in conspectu sacratissimæ Matris tuæ, castissimique eius sponsi Iosephi, coram An-

gelis, Apostolis et Martyribus, sanctisque meis parentibus Ignatio et Francisco Xauerio; Voueo inquam tibi, Domine mi Iesu, si mihi vnquam indigno famulo tuo, Martyrij gratia misericorditer à te oblata fuerit, me huic gratiæ non defuturum: sic vt in posterum licere mihi nunquam velim, aut quæ sese offerent moriendi pro te occasiones declinare, (nisi ita fieri ad maiorem gloriam tuam iudicarem), aut iam inflictum mortis ictum non acceptare gaudenter. Tibi ergo, Domine mi Iesu, et sanguinem et corpus et spiritum meum iam ab hac die gaudenter offero; vt pro te, si ita dones, moriar, qui pro me mori dignatus es. Fac vt sic viuam, vt ita mori tandem me velis. Ita, Domine, calicem tuum accipiam et nomen tuum inuocabo. Iesu, Iesu, Iesu.

Mon Dieu et mon Sauueur Iesus, que pourray-je vous rendre pour tous les biens dont vous m'auez preuenu ? Ie prendray de vostre main le calice de vos souffrances et i'inuoqueray vostre Nom. Ie fais donc vœu en la presence de vostre Pere Eternel, et du Sainct-Esprit, en la presence de vostre Mere tres-sacrée, et de son tres-chaste espoux Sainct Ioseph, deuant les Anges, les Apostres et Martyrs, et mes bien-heureux Peres Sainct Ignace et Sainct François Xauier; oüy, mon Sauueur Iesus, ie vous fais vœu de ne iamais manquer de mon costé à la grace du martyre, si par vostre infinie misericorde vous me la presentez quelque iour, à moy vostre indigne seruiteur. Ie m'y oblige en telle façon, que ie pretens que tout le reste de ma vie, ce ne me soit plus vne chose licite, qui demeure en ma liberté, de fuir des occasions de mourir et de répandre mon sang pour vous. (N'estoit que dans quelque rencontre ie iugeasse pour lors, qu'il fust des interests de vostre gloire de m'y comporter autrement). Et quand i'auray receu le coup de mort, ie m'oblige à l'accepter de vostre main, auec tout l'agréement et la ioye de mon cœur. Et partant, mon aimable Iesus, ie vous offre dés auiourd'huy, dans les sentimens de ioye que i'en ay, et mon sang, et mon corps, et ma vie; afin que ie ne meure que pour vous, si vous me faites cette grace, puisque vous auez bien daigné mourir pour moy. Faites que ie viue en telle façon, qu'enfin vous m'octroyïez cette faueur de mourir si heureusement. Ainsi, mon Dieu et mon Sauueur, ie prendray de vostre main le calice de vos souffrances, et i'inuoqueray vostre Nom, Iesvs, Iesvs, Iesvs.

Souuent les Infideles ont conspiré sa mort. Si quelque malheur estoit arriué au pays, c'estoient les Iesuites qui en estoient la cause, et Echon le premier de tout. Si la peste regnoit et si les maladies contagieuses depeuploient quelques bourgs, c'estoit luy qui par ses sortileges faisoit venir ces Demons de l'enfer, auec lesquels on l'accusoit d'auoir commerce. La famine ne paroissoit icy que par ses ordres; et si la guerre ne leur estoit pas fauorable, c'estoit Echon qui auoit des intelligences secrettes auec leurs ennemis, qui sous main receuoit d'eux des pensions pour trahir le pays, et n'estoit venu de la France, sinon pour exterminer tous les peuples auec lesquels il agiroit, sous le pretexte d'y venir annoncer la Foy et de procurer leur bonheur. En vn mot, le nom d'Echon a esté l'espace de quelques années, tellement en horreur, qu'on s'en seruoit pour espouuanter les enfans, et souuent on a fait croire à des malades, que sa veuë estoit le Demon qui les auoit ensorcelez et qui donnoit le coup de mort. Mais son heure n'estant pas venuë, tous ces mauuais desseins qu'on auoit contre luy, ne seruoient qu'à augmenter sa confiance en Dieu, et faire qu'il marchast tous les iours comme vne victime consacrée à la mort, qu'il n'attendoit qu'auec amour, mais dont il n'osoit pas aduancer les momens.

Nostre Seigneur luy donna souuent à connoistre qu'il nous tenoit en sa protection, et que les puissances d'enfer pouuoient bien entrer en rage contre nous, mais qu'elles n'estoient pas déchaisnées. L'année 1637. qu'on crioit par tout le pays, au meurtre et au massacre! comme si nous eussions esté les

autheurs des maladies contagieuses qui rauageoient par tout, et qu'on auoit conclu de nous exterminer, vne troupe de Demons s'apparurent diuerses fois à luy, tantost comme des hommes qui entroient en fureur, d'autresfois comme des monstres espouuantables, des ours, des lions, des cheuaux indomptez, qui veulent fondre dessus luy. Ces spectres ne luy donnoient aucune horreur, ny aucun mouuement de crainte ; il iettoit sa confiance en Dieu. Il leur disoit : Faites sur moy ce que Dieu vous permet ; car sans sa volonté vn cheueu ne tombera pas de ma teste. Et à ces mots tous ces Demons disparoissoient en vn moment.

D'autrefois il voyoit la mort attachée les mains par derriere, à vn poteau, proche de luy, qui taschoit de s'élancer auec fureur ; mais ne pouuant pas rompre les liens dont il la voyoit retenuë, elle tomboit à ses pieds sans force et sans vigueur, ne pouuant pas luy nuire.

L'année 1640. estant à la Nation Neutre, il dit vn soir au Pere qui estoit auec luy, que la mort comme vne squelette décharnée, s'estoit presentée à luy en le menaçant, et ne sçachant que cela vouloit dire, il fut bien estonné que le lendemain matin, vn de nos bons amis, Capitaine du bourg où ils estoient, vint apporter les nouuelles à nos Peres, qu'vn Huron Infidele, nommé Aoenhokoui, fraischement arriué à la Nation Neutre, et deputé des anciens du pays, ayant conuoqué le Conseil, y auoit fait present de neuf haches (ce sont en ces pays de grandes richesses) à ce qu'ils assommassent nos Peres, et que les consequences de ce meurtre ne pussent pas tomber sur les Hurons. Cette affaire auoit occupé le Conseil toute la nuit, mais enfin les Capitaines de la Nation Neutre ne voulurent pas y entendre.

Il puisoit cet esprit de confiance en Dieu dans l'oraison, dans laquelle il estoit souuent tres-eleué, vn seul mot luy donnant de l'entretien les heures entieres, non pas à son esprit, de l'inaction duquel il se plaignoit pour l'ordinaire ; mais à son cœur qui sauouroit les eternelles veritez de la Foy, et qui s'y tenoit attaché auec repos, auec amour et auec ioye ; et nonobstant cette facilité d'entretien auec Dieu, il se preparoit à l'oraison aussi exactement que feroit vn Nouice dans ses premiers commencemens.

Le iour, les necessitez du prochain ne luy permettant pas de vacquer seul à seul auec Dieu, selon l'estenduë des desirs de son cœur, il preuenoit l'heure ordinaire, se leuant de tres grand matin, quoy que pour le mesme suiet, il perçast tous les iours bien auant dans la nuit, iusqu'à ce que la nature n'en pouuant plus, et le sommeil le contraignant de succomber, il se couchoit à terre, tout habillé, comme il estoit, vne piece de bois luy seruant de cheuet, et ne donnant au corps que ce qu'il n'eust pas pû luy dénier en conscience. Tantost ie trouue en ses escrits, que Dieu dans l'oraison l'a détaché de tous les sens et l'a vny à soy ; tantost qu'il a esté rauy en Dieu et l'embrassoit auec effort ; d'autrefois il dit que tout son cœur s'est transporté en Dieu par des élans d'amour qui estoient extatiques. Mais sur tout, cet amour estoit tendre à l'endroit de la sacrée personne de Iesus-Christ, et de Iesus-Christ patissant.

Souuent il sentoit cet amour, comme vn feu, qui s'estant enflammé dans son cœur, alloit croissant de iour en iour, et consumant en luy l'impureté de la nature, pour y faire regner l'esprit de grace et l'esprit adorable de Iesus-Christ.

Aux festes de la Pentecoste de l'année 1640. estant de nuit en oraison, en la presence du tres-sainct Sacrement, il se vid en vn moment inuesti d'vn grand feu qui brusloit sans rien consumer, toutes les choses qui estoient là autour de luy ; et tandis que ces flammes durerent, il se sentoit interieurement enflammé de l'amour de Dieu, plus ardemment qu'il n'auoit iamais fait.

Il a eu quantité de notables apparitions de Nostre Dame, de Sainct Ioseph, des Anges et des Saincts. Il voyoit vn iour vne haute montagne toute couuerte de Sainctes Vierges, qui estoient dans la gloire, en sorte que depuis le pied de la

montagne iusqu'au sommet, les rangs alloient diminuant, iusqu'à ce qu'ils fussent reduits à l'vnité, qui estoit Nostre Dame, assise sur le sommet de cette colline.

Quelquesfois à la veuë des seuls habits, dont la tres-saincte Vierge luy apparoissoit reuestuë, et des franges qui pendoient au bas de sa robe, il estoit tellement occupé et absorbé des éclats de sa gloire, qu'il n'osoit pas leuer les yeux plus haut, crainte d'estre opprimé de l'excés des lumieres qui iailliroient de son visage.

Mais ce n'estoient pas là les graces qu'il desiroit, ny qu'il eust iamais desirées. Et il tenoit ces faueurs là si secretes et cachées, sinon à ceux ausquels il ne pouuoit en conscience rien celer, que iamais il n'en a parlé, ny mesme donné à qui que ce soit le moindre indice. Et la conclusion qu'il en tiroit à chaque fois, estoit de s'en humilier dauantage, de se défier de soy-mesme, de s'estimer le moindre de la maison, et de craindre que le Diable ne le trompast. Enfin iamais il ne s'est conduit par ces veuës, quoy que souuent Dieu luy eust donné à connoistre les choses éloignées, et mesme luy donnast de grandes lumieres sur le secret des consciences et le profond des cœurs. Mais il se conduisoit vniquement par les principes de la Foy, par les mouuemens de l'obeïssance et les lumieres de la raison.

Vn iour, parlant en oraison à Nostre Seigneur, et luy disant, *Domine, quid me vis facere?* il entendit cette response que Iesus-Christ fit autrefois à S. Paul : *Vade ad Ananiam, et ipse dicet tibi quid te oporteat facere:* et depuis ce temps-là il fut si confirmé dans les resolutions qu'il auoit, de ne chercher iamais autre conduite que celle de l'obeyssance, que ie puis dire en verité que cette vertu estoit parfaite en luy, ne regardant que Dieu en la personne du Superieur, luy découurant son cœur auec vne simplicité d'enfant, vne docilité entiere aux responses qu'on luy donnoit, acquiesçant sans resistance à tout ce qui luy estoit dit, quoy que contraire à ses inclinations naturelles, non seulement pour ce qui paroissoit aux yeux des hommes, mais dans le profond de son cœur, où il sçauoit que Dieu recherchoit la veritable obeyssance.

Il disoit qu'il n'estoit propre qu'à obeyr, et que cette vertu luy estoit naturelle ; à cause que n'ayant pas grand esprit et grande prudence, et qu'estant incapable de se conduire soy-mesme, il auoit autant de plaisir à obeyr, qu'vn enfant qui n'a pas assez de forces pour marcher, prend plaisir à se laisser porter dans le sein de sa mere, en quelque lieu qu'il faille aller. *Agnoui in me nullum esse talentum* (dit-il en vn papier qu'il escriuit l'année 1631.), *tantum pronum esse me ad obediendum, mihi visus sum aptus ad ianuam custodiendam, ad triclinium parandum, ad culinam faciendam. Geram me in Societate, ac si essem mendicus, per gratiam admissus in Societatem, et omnia mihi cogitabo fieri ex merâ gratiâ.* Et toutesfois il estoit d'vn tres excellent iugement, et d'vne prudence aussi saincte, et autant dégagée des passions, qui nous trompent pour l'ordinaire, que ie l'admirois tous les iours dans la conduite des affaires sur lesquelles on le consultoit, ou dont on luy donnoit le maniement.

Il auoit demandé entrant en la Compagnie, d'estre Frere Coadiuteur ; et auant qne faire ses vœux, il le proposa derechef, s'estimant indigne du Sacerdoce, et tres-propre pour les offices les plus humbles, desquels en effet il s'acquittoit excellemment, toutes les fois qu'on l'y a appliqué, soit par necessité, soit quelquefois pour obeyr en cela à son humilité. Mais il n'estoit pas moins capable des grandes choses. Et lors qu'il a esté Superieur de cette Mission, et que i'ay eu le bien d'estre sous luy, i'admirois sa conduite, sa douceur qui gagnoit les cœurs, son courage vrayment genereux dans les entreprises, sa longanimité à attendre les momens de Dieu, sa patience à tout souffrir et son zele à tout entreprendre ce qu'il voyoit pour la gloire de Dieu.

Il est bien vray que son humilité luy faisoit embrasser auec plus d'amour, plus de ioye, et ie puis dire auec plus

d'inclination de nature, les choses les plus humbles et les plus penibles ; si on estoit en vn voyage, il portoit les plus pesans fardeaux ; s'il falloit aller par canot, il ramoit depuis le matin iusqu'au soir, c'estoit luy qui se iettoit tout le premier à l'eau et en sortoit le dernier, nonobstant les rigueurs du froid et des glaces ; ses iambes nuës en estoient toutes rouges et son corps tout transi. Il estoit le premier leué pour faire le feu et la cuisine, et le dernier couché de tous, acheuant de nuit ses prieres et ses deuotions, et quelque harassé qu'il fust, quelques fatigues qu'il supportast, par des chemins qui font horreur et dans lesquels les corps les plus robustes perdent courage, aprés tous les trauaux du iour, et quelquesfois de trente iours de suitte, sans repos, sans rafraischissemens, sans relasche, souuent mesme n'ayant pas le moyen de prendre vn seul repas auec loisir, il trouuoit toutefois le temps de s'acquitter de tout ce que nos regles demanderoient d'vn homme qui ne seroit point dans ces empressemens, n'obmettant aucune de ses deuotions ordinaires, quelque occupation qui luy pust suruenir. Aussi disoit-il quelquesfois, que Dieu nous donnoit le iour pour agir auec le prochain, et les nuits pour conuerser auec luy. Et ce qui estoit de plus remarquable dans ces fatigues qu'il prenoit dessus soy, c'est qu'il le faisoit si paisiblement et si adroitement, qu'on eust cru à le voir que sa nature y eust trouué son compte. Ie suis vn *bœuf*, disoit-il faisant allusion à son nom, et ne suis propre qu'à porter la charge.

Aux souffrances continuelles, qui sont inseparables des emplois qu'il auoit dans les Missions, dans les voyages, en quelque lieu qu'il fust, et à celles que la charité luy faisoit embrasser souuent au dessus de ses forces, quoy qu'au dessous de son courage, il y adioustoit quantité de mortifications volontaires, des disciplines iournalieres, et souuent deux fois chaque iour, des ieusnes tres-frequens, des cilices, des ceintures de pointes de fer, des veilles qui perçoient bien auant dans la nuit. Et aprés tout, son cœur ne pouuoit se rassasier des souffrances, et il croyoit n'auoir iamais rien enduré. Fort peu d'années auant sa mort, escriuant de soy-mesme, il en parle en ces termes : *Timui meam reprobationem, eò quòd nimis suauiter hactenus mecum egerit Deus ; tunc benè de meâ salute sperabo, cùm patiendi occasiones se dederint.* I'ay eu crainte que ie ne sois du nombre des reprouuez, voyant que Dieu m'a traité iusqu'à maintenant auec tant de douceur ; alors i'espereray que Dieu me voudra faire misericorde, lors que sa bonté me fournira les occasions de souffrir quelque chose pour son amour. Et toutesfois nous pouuons dire que sa vie n'a esté qu'vne suite de croix et de souffrances.

Quand il luy arriuoit quelque humiliation, il en benissoit Dieu et en ressentoit vne ioye interieure, disant à ceux ausquels il ne pouuoit cacher tous les mouuemens de son cœur, que ce n'estoient pas des humiliations pour luy, à cause qu'en quelque bas lieu qu'il pust estre, il se voyoit tousiours plus haut qu'il ne vouloit ; et qu'il auoit autant de pente à descendre tousiours plus bas, qu'vne pierre, qui iamais n'a de pente à monter. Aussi prioit-il les Superieurs de l'humilier ; et le bon est, que quand pour cooperer à la grace de Dieu sur luy, on ne l'epargnoit pas, on trouuoit tousiours vn esprit egal, vn cœur content et vn visage tout remply de douceur.

Cette douceur estoit en luy la vertu qui sembloit surnager au dessus de toutes les autres, elle estoit à l'epreuue de tout. Depuis douze ans que ie l'ay connu, que ie l'ay veu superieur, inferieur, egal à tout le monde, tantost dans les affaires temporelles, tantost dans les trauaux et les fatigues des Missions, agissant auec les Sauuages Chrestiens, Infideles, Ennemis, dans les souffrances, dans les persecutions et calomnies, iamais ie ne l'ay veu ou en cholere, ou mesme dans l'apparence de quelque indignation. Souuent mesme quelques-vns ont voulu le picquer exprés et le surprendre dans les choses qu'ils croyoient luy deuoir estre plus sensibles ; mais tousiours son œil estoit

benin, ses paroles dans la douceur et son cœur dans le calme. Aussi Nostre Seigneur luy auoit donné nommément cette grace.

L'année 1634. faisant les Exercices Spirituels de la Compagnie, nostre Seigneur s'apparut à luy couronné d'épines, et luy dit ces mots : *Habebis deinceps vnctionem Spiritus in verbis tuis :* Tu auras doresnauant en tes paroles l'onction du Sainct Esprit. Et l'année 1640. en son action de grace aprés la saincte Messe, il vid et sentit vne main qui oignoit et son cœur et les puissances de son ame, d'vn baume sacré. *Ex qua visione, summa animi mei pax, et tranquillitas, consecuta est,* adiouste-t-il dans ses memoires.

Fort peu de iours aprés cette vision, vne sedition s'estant éleuée contre nous dans le bourg Sainct Ioseph, dans laquelle il auoit esté bien battu, et auec luy quelques-vns de nos Peres ; les Capitaines mesmes estans les boute-feux qui allumoient la sedition, animans la populace contre nous, qui nous chargeoit d'iniures et menaçoit de nous bruler ; le soir comme le Pere remercioit Dieu de tout ce qui estoit arriué, sentant toutesfois en son cœur quelque detresse, prouenant de la crainte que ces malheureux n'empeschassent les progrés de la Foy ; Nostre Dame luy apparut, qui auoit le cœur transpercé de trois espées ; et en mesme temps il sentit vne voix interieure qui luy disoit que la tres-saincte Vierge auoit tousiours esté parfaitement sousmise aux volontez de Dieu, quoy que souuent son cœur eust esté bien auant dans l'affliction, et qu'il deuoit la prendre en son aduersité, pour l'exemple de ce que Dieu vouloit de luy.

L'huile de cette douceur n'esteignoit point les ardeurs de son zele, mais plus tost elle l'enflammoit, et estoit vn des moyens des plus puissans que Dieu luy eust donné pour gagner les cœurs à la Foy. Il le reconnoist luy mesme en ces termes, dans quelques remarques qu'il escriuoit l'année 1638. faisant vne reueuë de l'estat de son ame : Dieu, dit-il, par sa bonté, m'a donné vne mansuetude, benignité et charité à l'endroit de tout le monde, vne indifference à quoy que ce soit, vne patience à souffrir les aduersitez ; et sa mesme bonté a voulu que par ces talens qu'il m'a donnez, ie m'aduance en la perfection, et que ie conduise les autres à la vie eternelle. Et partant, adiouste-t-il, ie feray doresnauant mon examen particulier, voyant si en effet ie fais vn bon vsage de ces talens dont ie suis responsable.

Voicy vne chose bien remarquable, qui luy arriua l'année 1640. durant le temps de sa retraite pour les Exercices Spirituels ; il l'escrit en ces termes : Enuisageant l'enormité de mes pechez et leur nombre innombrable, i'ay veu Nostre Seigneur, qui d'vne misericorde infinie, m'estendoit ses bras amoureux pour m'embrasser, qui me pardonnoit le passé et s'oublioit de mes pechez, qui ressuscitoit en mon ame et ses dons et ses graces, qui m'appelloit à son amour et me disoit ce qu'autresfois il a dit à Sainct Paul, *Vas electionis est iste, vt portet nomen meum in gentibus, ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Entendant ces paroles, ie l'en ay remercié, ie m'y suis offert et luy ay dit : *Quid me vis facere? fac me virum secundùm cor tuum, nihil me in posterum separabit à charitate tua, non nuditas, non gladius, non mors,* etc.

C'estoit dans l'ardeur de ce zele qu'il s'offroit tres-souuent à Dieu, à souffrir tous les martyres du monde pour la conuersion de ces peuples. O mon Dieu, que n'estes vous connu ! escriuoit-il quelque temps auant de mourir ; que ce pays Barbare n'est-il tout conuerty à vous ! que le peché n'en est-il aboly ! que n'estes-vous aimé ! Oüy, mon Dieu, si tous les tourmens que les captifs peuuent endurer en ces pays, dans la cruauté des supplices, deuoient tomber sur moy, ie m'y offre de tout mon cœur, et moy seul ie les souffriray.

En vn autre endroit, il escrit ces mots : Deux iours consecutifs i'ay ressenty en moy vn grand desir du martyre et d'endurer tous les tourmens que les Martyrs ont soufferts.

Ce qui luy donnoit ce courage, estoit

d'vn costé la deffiance de soy-mesme, et d'autre part la confiance en Dieu, dans la conformité entiere qu'il auoit à ses diuines volontez. Vn iour luy demandant si estant pris des Iroquois, il n'auroit pas vne repugnance bien grande s'ils le faisoient dépoüiller nud ? Non, me respondit-il, car ce seroit la volonté de Dieu ; et alors ie ne songerois pas à moy-mesme, mais à Dieu. Luy demandant s'il n'auoit point d'horreur du feu ? Ie le craindrois, dit-il, si i'enuisageois ma foiblesse, car la picqueure d'vne mouche seroit capable de m'impatienter; mais i'espere que Dieu m'assistera tousiours, et aydé de sa grace, ie ne crains pas plus les tourmens effroyables du feu, que la picqueure d'vne espingle.

Ie n'aurois iamais fait, de parcourir les vertus qui estoient en luy. Ie puis dire auec verité, que i'ay de quoy en composer vne vie toute entiere, qui seroit pleine de lumieres, qu'il auoit tres-grandes dans les voyes de la sainicteté, et des faueurs de Dieu sur luy qui estoient extraordinaires, et de la fidelité continuelle auec laquelle il correspondoit à ces graces, aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, car il n'estimoit rien de petit au seruice de Dieu.

Sa pauureté estoit si dépoüillée, que mesme il n'auoit pas vne seule medaille, ny quoy que ce soit en ce monde, dont il voulust auoir l'vsage, sinon pour la seule necessité. L'année 1637. nostre Seigneur luy fit voir vn superbe Palais, richement basty, dans des beautez inconceuables et tant de varietez si surprenantes, qu'il en estoit tout rauy hors de soy et ne pouuoit pas se comprendre soy mesme. Comme ce Palais estoit vuide, n'y ayant personne dedans, il luy fut donné à entendre qu'il estoit preparé pour ceux qui demeuroient dans de pauures cabanes, et qui s'y estoient condamnez pour l'amour de Dieu. Ce qui le consola beaucoup.

Sa chasteté estoit à l'espreuue, et en cette matiere ses yeux estoient si fideles à son cœur, qu'ils n'auoient point de veuë pour les obiets qui eussent pû endommager la pureté. Son corps n'estoit point rebelle à l'esprit, et au milieu de l'impureté mesme, qui regne ce semble en ce pays, il viuoit dans vne innocence aussi grande que s'il fust demeuré au milieu d'vn desert inaccessible à ce peché. Vne femme se presenta vn iour à luy, en lieu assez escarté, luy portant vne parole deshonneste et le souffle d'vn feu qui ne pouuoit venir que d'vn tison d'enfer. Le Pere se voyant ainsi attaqué, fit sur soy le signe de la croix, sans respondre aucun mot, et ce spectre déguisé sous habit d'vne femme, disparut au mesme moment.

La pureté de sa conscience estoit comme la prunelle de l'œil qui ne peut souffrir la moindre petite poussiere, ny vn seul grain de sable. Dés l'année 1630. il escrit qu'il ne sentoit en soy-mesme aucune attache à aucun peché veniel, ny le moindre plaisir du monde; que sa volonté en estoit éloignée comme de son plus grand ennemy, et qu'il choisiroit plus tost toutes les peines des enfers, que le moindre peché. Et toutefois vn peu aprés le mesme iour, il adiouste ces mots : *Ne me Deus tanquam infructuosam arborem succideret, oraui vt me dimitteret adhuc hoc anno, et promisi me meliores fructus allaturum.* Crainte que Dieu ne me coupast par la racine, comme vn arbre sans fruit, ie l'ay prié qu'il me laissast encore cette année sur pied, et luy ay promis que ie luy porterois des fruits meilleurs que par le passé.

Il luy eschappa vne fois de dire à vn de nos Peres, que depuis qu'il estoit aux Hurons, il n'auoit recherché pas mesme vne seule fois son goust au manger. Pour moy, quoy que ie l'aye pratiqué tres-intimement, autant qu'homme du monde, ie n'ay iamais pû reconnoistre en luy aucune faute, non seulement qui fust peché, mais non pas mesme contre la moindre de nos Regles. Aussi c'estoit vn de ses bons propos depuis prés de vingt ans : *Disrumpar potius quàm vt voluntariè regulam vllam infringam.* Et cette exactitude n'estoit pas seulement en ce qui paroissoit à la veuë, mais penetroit dans le plus profond de son cœur. *Nullum in corde commercium*

mihi habendum cum creaturis. Tout le commerce de mon cœur sera auec Dieu, les creatures ne me seront plus rien. *Nunnquam quiescam, numquam dicam satis;* ie ne prendray aucun repos, iamais ie ne diray que i'auray assez fait.

Plus de quinze ans auant que de mourir, dans les memoires qu'il escriuoit, faisant la reueuë de sa conscience de mois en mois, voicy ce qu'il dit de soy-mesme : Ie sens en moy vn grand desir de mourir, pour iouïr de Dieu ; ie sens vne grande auersion de toutes les choses créées, qu'il faudra quitter à la mort. C'est en Dieu seul que repose mon cœur, et hors de luy tout ne m'est rien, sinon pour luy.

Sa mort a couronné sa vie, et la perseuerance a esté le cachet de sa sainteté, Il est mort âgé de 56. ans. Il nasquit le 25. de Mars de l'année 1593. iour de l'Annonciation de Nostre Dame, d'honnêtes parens, dans le Diocese de Bayeux. Il entra en nostre Compagnie l'année 1617. le cinquiéme iour du mois d'Octobre. Il est mort en preschant et faisant les fonctions vrayement Apostoliques, et d'vne mort que meritoit le premier Apostre des Hurons. Son martyre fut accomply le 16. iour de Mars de la presente année 1649.

CHAPITRE VI.

Estat present du Christianisme, et des moyens de secourir ces peuples.

En suite des pertes arriuées, vne partie du pays des Hurons s'est veuë dans la desolation, quinze bourgs ont esté abandonnez, chacun se dissipant où il a pû dans les bois et forests, dans les lacs et riuieres, et dans les Isles plus inconnuës à l'ennemy. Les autres se sont retirez dans les Nations voisines, plus capables de soustenir les efforts de la guerre. En moins de quinze iours, nostre Maison de Saincte Marie se veid dépoüillée de tous costez, et l'vnique qui resta sur pied dans ces lieux de terreur, plus exposez aux incursions de l'ennemy, ceux qui auoient quitté leurs anciennes demeures, y ayans mis le feu eux-mesmes, crainte qu'elles ne seruissent de retraite et de forteresses aux Iroquois.

Ce qui augmente la misere publique, c'est que la famine a esté grande cette année en toutes ces contrées, plus qu'on ne l'auoit veue depuis cinquante ans, la pluspart n'ayans pas de quoy viure, et estans contraints ou de manger du gland, ou bien d'aller chercher dans les bois des racines sauuages, dont ils soustiennent vne miserable vie, encore trop heureux de n'estre pas tombez entre les mains d'vn ennemy mille fois plus cruel que les bestes feroces et que toutes les famines du monde. La pesche en nourrit quelques-vns. Mais aprés tout, en quelque endroit que nous allions, nous n'y voyons rien que des croix, des miseres presentes, et des craintes d'vn plus grand mal, la mort estant à la pluspart le moindre des maux qui leur puisse arriuer.

Les esperances du Paradis que la Foy fournit aux Chrestiens, sont l'vnique consolation qui les soustient dans ces rencontres, et qui leur fait estimer plus que iamais les auantages du bon-heur qu'ils possedent, qui ne peut leur estre rauy, ny par les cruautez des Iroquois, ny par les langueurs d'vne famine, qui va les poursuiuant dans leur fuite, et de laquelle ils ne peuuent fuyr.

Nous auons tasché toutesfois de secourir de nostre pauureté, vne partie de ces pauures Chrestiens, et depuis ces miseres publiques, qui commencerent il n'y a pas vn an, nous en auons receu dans l'hospice de cette Maison de Saincte Marie, plus de six mille de compte fait ; et tous les iours le nombre croist aussi bien que leurs miseres : que Dieu en soit beny à tout iamais. Quoy qu'il arriue, ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire ; et s'il luy plaist augmenter la foy de ces peuples, multipliant ses croix et sur eux et sur nous, nostre cœur y est preparé, nous les embrasserons auec ioye, et nous luy dirons sur la montagne de Caluaire d'aussi bon cœur

que s'il nous auoit transportez sur la montagne de sa gloire, *Bonum est nos hic esse.*

Ie parle de la sorte, à cause que ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, *Æstimati sumus sicut oues occisionis, sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.* Depuis la naissance du Christianisme, et depuis que Iesus-Christ n'a rachepté le monde que par son sang respandu sur la Croix, nous sommes asseurez que la Foy n'a esté plantée en aucun lieu du monde qu'au milieu des croix et des souffrances. Ainsi ces desolations nous consolent, et au milieu de la persecution, dans le plus fort des maux qui nous attaquent et des plus grands malheurs dont on nous puisse menacer, nous sommes tous remplis de ioye et nostre cœur nous dict que iamais Dieu n'a eû vn amour plus tendre pour nous, que celuy qu'il a maintenant.

Au reste il ne faut pas croire que tout soit perdu. *Non est abbreuiata manus Domini.* Les Chrestiens qui sont fugitifs, n'ont pas perdu leurs ames auec leurs biens, ils portent dans leur cœur la vraye Foy, qui fait en eux vne Eglise viuante. Les Peuples qui restent à conuertir, sont du domaine de Iesus-Christ, qui nous donne assez de lumieres pour pouuoir esperer raisonnablement que nous pourrons en faire vn peuple tout Chrestien, nonobstant les pertes passées et les desolations qui ont precedé. Il est vray que le plus fort de nos esperances est en Dieu seul ; mais il en est de mesme dans toutes les affaires qui ne sont pas du ressort de la nature. Où seroit nostre merite et nostre foy, si nous ne marchions à trauers ces obscuritez ? où nostre confiance en Dieu, si nostre appuy estoit tout entier sur les moyens humains ? Qui veut voir trop clair en ses affaires, ne s'abandonne pas assez aux conduites de Dieu, et ce n'est plus en Dieu qu'il se confie, mais en soy-mesme. Nous prions nostre Seigneur, que iamais il ne permette en nous vne infidelité si grande, dans le maniment des affaires qu'il nous a mises en main, qui sont les siennes plus que les nostres.

Voicy les pensées que nous auons ; le temps y donnera plus de iour. Il est difficile que la Foy subsiste en ces pays, si nous n'auons vn lieu qui soit comme le centre de toutes nos Missions, d'où nous puissions enuoyer les Predicateurs de l'Euangile, dans les Nations répanduës en toutes ces contrées, et où nous puissions nous rassembler de fois à autres, pour y conferer des moyens que Dieu nous fournira de procurer sa gloire, et des lumieres qu'il nous donnera pour cét effet. Cette maison de Saincte Marie où nous auons esté iusqu'à maintenant, estoit dans le lieu le plus auantageux pour ce dessein, qu'on eust pû choisir, en quelque part que nous eussions esté. Mais les affaires estant dans l'estat où nous les voyons maintenant, ce seroit vne temerité à nous de demeurer en vn lieu abandonné, d'où les Hurons se retirans, et où les Algonquins ne pouuans plus auoir aucun commerce, pas vn ne viendroit nous y voir, sinon les ennemis, qui déchargeroient sur nous seuls tout le poids de leurs armes. Ainsi nous sommes resolus de suiure nostre troupeau, et fuyr auec les fuyans, puisque nous ne viuons pas icy pour nous-mesmes, mais pour le salut des ames et pour la conuersion de ces Peuples.

Mais les bourgades Huronnes, qui se sont dispersées, ayant pris diuerses routes en leur fuite ; les vns s'estans iettez dans des montagnes que nous appellons la Nation du Petun, où trois de nos Peres cultiuoient cét hyuer dernier, trois Missions diuerses ; les autres ayans pris party dans vne Isle que nous nommons l'Isle de S. Ioseph, où nous commençasmes, il y a prés d'vn an, vne nouuelle Mission ; enfin les autres estans dans le dessein d'aller dans des Isles plus éloignées de nostre grand Lac ou Mer douce, nous suiurons ceux-cy et nous tascherons d'establir nostre principale demeure et le centre de nos Missions, dans vne Isle que nous nommons l'Isle de Saincte Marie, que les Hurons appellent Ekaentoton. C'est cette Isle dont i'ay parlé dans le second Chapitre,

où i'ay dit que nous commençasmes l'Automne dernier, vne nouuelle Mission parmy les peuples Algonquins qui l'habitent, et qui est éloignée de nous enuiron soixante lieuës.

Cette Isle nous a paru deuoir estre vne demeure plus conuenable à nostre dessein, à cause que de ce lieu nous pourrons plus que d'aucun autre, vacquer à la conuersion des Hurons et des Algonquins : car nous approcherons des Algonquins Eskiaeronnon, Aoechisaeronon, Aoeatsioaenronnon, et d'vne infinité d'autres peuples alliez, tirant tousiours vers l'Occident et nous éloignant des Iroquois nos ennemis. De ce mesme lieu, nous pourrons aussi enuoyer par canot vers la Nation du Petun et vers les Peuples de la Nation Neutre qui nous desirent, quelques-vns de nos Peres, qui auront soin des Missions de ce costé là. De plus en cette Isle de Saincte Marie, nous serons tousiours dans la commodité plus grande que d'aucun autre lieu, d'entretenir et conseruer le commerce des Algonquins et des Hurons, auec nos François des Trois Riuieres et de Kebec : ce qui est necessaire, et pour le maintien de la Foy en toutes ces contrées, et pour le bien des colonies Françoises et le soustien de la Nouuelle France. Mais il faut attendre ce temps là auec patience et courage ; car ie croy que pour quelques années, nos Hurons auront de la peine à faire ce voyage, estans pressez de la famine et obligez de fuïr le fleau de la guerre. Quand ils auront eû le loisir de se reconnoistre, alors ils pourront retrouuer le chemin de Kebec, non seulement par la grande Riuiere de S. Laurent, qui peut-estre sera tousiours trop infectée des Ennemis Iroquois, mais par des voyes écartées, par lesquelles ils pourront faire ce voyage auec plus de seureté.

Cette Isle de Saincte Marie est abondante en poisson ; et les terres y sont bonnes pour estre cultiuées, selon le rapport qui nous en est fait. Volontiers nous mettrons la main à la charruë, pour y viure à la sueur de nostre visage et de nostre trauail, si les viures nous manquent d'ailleurs : car iusques à maintenant c'estoient les bourgades Huronnes qui nous fournissoient leur bled d'Inde, qui a esté le principal et quasi le total de nostre nourriture. Nous n'estimons pas cét employ indigne de nos soins ; et s'il estoit necessaire de nous rendre esclaues de nos ennemis mesmes, afin de trouuer les moyens de conseruer dans la captiuité la Foy de ces Eglises, que Dieu a fait naistre au milieu de la barbarie, et d'annoncer à tous les Peuples qui restent à conuertir en ces contrées, le nom de Dieu qu'ils n'ont pas encore adoré, volontiers nous abandonnerions et nostre liberté et nos vies à la cruauté des Iroquois, et nous irions mourir au milieu de leurs feux et de leurs braziers.

Nous ne sçauons pas ce que Dieu nous reserue, et si peut-estre vn bûcher et les flammes ne seront point nostre partage, aussi bien qu'à nos Freres pui y sont morts depuis si peu de iours, pour la cause de Dieu. Quoy qui puisse nous arriuer, nous serons trop heureux d'auoir consommé nos vies à son seruice, puis qu'il merite que tous les hommes s'immolent pour sa gloire, et qu'ils n'ayent pas vn seul moment de vie, sinon pour son sainct amour et pour le salut des ames qu'il a aimées iusques à la mort.

Depuis ce que dessus escrit, la plus-part des bourgades Huronnes qui s'estoient dissipées, ayans desir de se reünir dans l'Isle de S. Ioseph, douze des Capitaines les plus considerables, sont venus nous coniurer au nom de tout ce pauure Peuple desolé : Que nous eussions pitié de leur misere ; que sans nous ils se voyoient la proye de l'ennemy ; qu'auec nous ils s'estimoient trop forts pour ne pas se defendre auec courage ; que nous eussions compassion de leurs veuues et des pauures enfans Chrestiens ; que tous ceux qui restoient d'Infideles estoient tous resolus d'embrasser nostre Foy, et que nous ferions de cette Isle vne Isle de Chrestiens.

Aprés auoir parlé plus de trois heures entieres, auec vne éloquence aussi puissante pour nous fléchir, que l'art des

Orateurs en pourroit fournir au milieu de la France, à la pluspart de ceux qui appellent ces pays barbares, ils firent montre de dix grands colliers de pourcelaine (ce sont les perles et les diamans de ce pays), ils nous dirent que c'estoit là la voix de leurs femmes et enfans, qui nous faisoient present du peu qui leur restoit dans leur misere ; que nous sçauions assez en quelle estime ils auoient ces colliers, qui sont leurs ornemens et toute leur beauté, mais qu'ils vouloient que nous sceussions que la Foy leur seroit plus precieuse que leurs biens, et que nos instructions leur seroient plus aymables que tout ce que la terre leur pourroit fournir de richesses ; qu'ils faisoient ces presens, pour faire reuiure en nos personnes le zele et le nom du Pere Echon (c'est le nom que les Hurons ont tousiours donné au Pere Iean de Brebeuf) ; qu'il auoit esté le premier Apostre du pays, qu'il estoit mort pour les assister iusqu'au dernier souspir ; qu'ils esperoient que son exemple nous toucheroit, et que nos cœurs ne pouuoient pas leur refuser de mourir auec eux, puis qu'ils vouloient viure Chrestiens.

En vn mot leur éloquence nous emporta, ou plus tost la disposition de leurs ames, et les raisons que la nature pouuoit leur fournir. Nous ne pûmes douter que Dieu n'eût voulu nous parler par leur bouche ; et quoy qu'à leur abord nous eussions tous esté dans vn autre dessein, nous nous trouuasmes tous changez auant leur depart, et d'vn commun consentement nous crûmes qu'il falloit suiure Dieu, la part où il nous vouloit appeller, quelque peril qu'il pust y auoir pour nos vies, et quelque espaisseur de tenebres où nous puissions rester, pour la suitte du temps futur, qui n'est pas en nostre pouuoir.

Ainsi nostre dessein est de transporter tout le gros de nos forces et cette maison de saincte Marie dans l'Isle de S. Ioseph, qui sera le centre de nos Missions, et ensemble le bouleuart de ces pays. Nous auons besoin plus que iamais des prieres de la France. Quoy qui puisse nous arriuer, nous portons auec ioye nos ames entre nos mains, et nostre mort sera nostre desir, pourueu que nos vies ne soient consommées que pour le maintien de la Foy et la gloire de Dieu en toutes ces contrées.

Il ne sera pas hors de propos d'adjouster en ce Chapitre la lettre qu'écrit le Pere qui auoit soin de cette Mission, au R. Pere Hierosme Lalemant, Superieur à Kebec, puis qu'elle nous donne vne plus ample connoissance de l'estat de cette Mission.

Pax Christi.

Mon Reverend Pere,

Aprés la mort du petit Iacques Doüard assassiné l'an passé, ie me souuiens d'auoir offert à Dieu en holocauste ce que i'auois de plus cher en ce monde, dans la pensée qui me venoit qu'il n'y auoit rien, pour precieux qu'il fust, dont nous ne deussions aimer l'aneantissement, pourueu que d'iceluy quelque gloire en reuinst à Dieu ; entre autres choses que i'offrois à Dieu comme celles que ie cherissois le plus au monde, estoient les Chrestiens de la Conception dont i'auois le soin, et puis la maison de Saincte Marie : le bon Dieu a accepté mon offrande. Tous mes pauures Chrestiens de la Conception à la reserue de 3. ou 4. ont esté tuez, ou pris captifs par les Iroquois, et la maison de saincte Marie a esté détruite, quoy que plus doucement, qu'à ce que ie m'estois resolu dés long-temps auparauant en mes meditations. Mais les bons Peres de Brebeuf et Lalemant ont offert à Dieu vn bien plus agreable sacrifice, *non aliena, non sua, sed seipsos immolando*. Precieux holocauste de ces vertueux Peres, que ne puis-je vous faire continuer en ma personne ! ce sera quand il plaira à Dieu. Tous tant que nous sommes de Peres icy, nous n'auons iamais plus aimé nostre vocation qu'aprés auoir veu qu'elle nous peut esleuer iusques à la gloire du martyre ; il n'y a que mes imperfections qui m'en puissent faire quitter ma part. Helas, mon Reuerend Pere, que i'ay

besoin d'humilité et de pureté de cœur pour pouuoir aspirer à l'honneur que le bon Dieu a fait à vostre nepueu! si V. R. la demande pour moy au bon Iesus par les merites de ses quatre grands seruiteurs les PP. Iogues, Daniel, de Brebeuf et Lalemant, i'espere qu'elle me l'obtiendra, et en suite le bon Iesus me pourroit bien faire la grace de mourir pour l'aduancement de son Royaume. Ie suis depuis vn mois à Ah8endoe l'Isle de S. Ioseph, où la pluspart de nos pauures Hurons se sont refugiez. C'est icy où ie vois vne partie des miseres que la guerre et la famine ont causées à ce pauure peuple desolé : leur nourriture ordinaire n'est plus que de gland ou d'vne certaine racine amere qu'ils nomment *otsa*, et bien-heureux encore qui en peut auoir ; ceux qui n'en ont pas viuent partie d'ail cuit sous les cendres ou dans l'eau sans autre sauce, et partie de poisson boucané, dont ils assaisonnent l'eau toute pure qu'ils boiuent, comme ils faisoient auparauant leur sagamité ; il s'en trouue encore de plus pauures que tout cela, qui n'ont ny bled, ny gland, ny ail, ny poisson, et sont de pauures malades qui ne sçauroient chercher leur vie. Adioustez à cette pauureté, qu'il faut qu'ils trauaillent à défricher de nouuelles forests, à faire des cabanes, et à faire des palissades pour se garantir, l'année qui vient, de la famine et de la guerre, en sorte que les voyans vous iugeriez que ce sont de pauures morts déterrez. Ie voudrois pouuoir representer à toutes les personnes affectionnées à nos Hurons, l'état pitoyable auquel ils sont reduits : certainement elles ne pourroient se contenir de sangloter et de pleurer à chaudes larmes. Helas! que ie leur dirois volontiers de la part de tout ce pauure peuple, *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* Le tres-benin Iesus fut touché de compassion à la veuë d'vne seule veuue, dont on portoit le fils en terre ; comment seroit-il possible que ces imitateurs de Iesus-Christ ne fussent émeus à pitié à la veuë des centaines et centaines de veuues dont non seulement les enfans, mais quasi les parens ont esté outrageusement ou tuez, ou emmenez captifs, et puis inhumainement bruslez, cuits, déchirez et deuorés des ennemis. Ceux qui me touchent dauantage, ce sont les pauures veuues et orphelins de la Conception, qui estoit le Bourg communément nommé par les Hurons le Bourg Croyant, et ce auec raison, car il y auoit fort peu d'infideles de reste : l'hyuer passé il ne s'y estoit commis aucun peché public, les Chrestiens estans les plus forts pour empescher les Infideles qui en eussent voulu faire. Entre autres il y eut vn desir d'vne Danse D8ietha, à laquelle le Menestrier venu d'vn autre Bourg vouloit annexer vn festin d'Endak8andet ; ce qu'ayans entendu les Chrestiens, ils s'y opposerent si puissamment, qu'il n'y eut pas vn Capitaine qui voulust en faire la criée ; de sorte que le Menestrier fut contraint de vuider et de s'en retourner auec sa courte honte à son Bourg : ce fut la derniere action que firent nos Chrestiens en profession de leur Foy, car trois iours aprés les Iroquois les tuerent, n'en ayant emmené que six prisonniers, tout le reste ayant combattu genereusement iusques à la mort pour la defense de leur patrie. On m'a dit que Charles Ondaiaiondiont, voyant que l'ennemy les emportoit à force de monde, se mit à genoux pour prier Dieu, et que fort peu aprés il fut tué d'vn coup d'arquebuse. Aco8end8tie d'Arentet, baptisé là bas, fut trouué les mains iointes aprés sa mort ; ce fut vn des Hurons qui retrouuerent le corps du Pere de Nouë les mains iointes, sans doute qu'il l'a voulu imiter. Ie veux pour acheuer ma lettre faire part à V. R. de la priere que fit le bon René Tsondih8annen au depart des Chrestiens de la Conception qui alloient au deuant de l'ennemy : Seigneur Dieu, Maistre de nos vies, ayez pitié des Chrestiens qui vont rencontrer les Iroquois, ne les abandonnez pas, de peur que le progrés de la Foy ne soit retardé par vos ennemis, s'ils ont le dessus. Quoy que le bon homme n'obtinst pas l'effet de sa priere, il ne laissa pas de venir adorer

Dieu, en suite de la mort de Tsoendiai son gendre, et de la captiuité d'Ihanneusa son fils. I'entendis encore la priere qu'il fit en telle forme : Mon Dieu, ce qui est arriué que nos freres sont morts est le meilleur, nous n'auons point d'esprit nous autres hommes qui pretendions que l'issuë n'arriue-t-elle ainsi ; vous seul connoissez ce qui doit estre pour le mieux. Pour lors nous aduouërons dans le Ciel quand nous y arriuerons, que les choses sont bien arriuées ainsi qu'elles sont arriuées, et qu'elles ne seroient pas bien allées, si elles fussent arriuées autrement. V. R. voit par là que *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* I'ay eu l'honneur d'estre enuiron trois sepmaines durant Maistre en la langue Huronne de son bon Nepueu, *incredibile est dictu quantum insudaret linguæ addiscendæ, quantumque proficeret ; in præmium istiusmodi solertiæ nonnulli putarunt fuisse illi à Deo concessam tam felicem mortem.* La peine qu'il prenoit à apprendre la langue Huronne, et le progrez qu'il y faisoit est presque incroyable ; quelques-vns de nos Peres ont estimé que Dieu a recompensé cette grande diligence de cette heureuse mort. Adieu mon Reuerend Pere,

Que V. R. ne s'oublie pas en ses SS. sacrifices et prieres de

Son tres-humble et tres-obeyssant seruiteur,

I. M. Chavmonot,

de la Compagnie de Iesus.

De l'Isle de S. Ioseph, ce 1. Iuin 1649.

Depuis que cette Relation a paru au iour, vn vaisseau nouuellement arriué de ce nouueau monde, nous a rendu quelques lettres assez amples, qui parlent de ce qui s'est passé aux Hurons; nous n'en mettrons icy qu'vn petit échantillon, reseruant le reste en son temps.

Les Bourgades Huronnes (dit vn Pere de la Compagnie écriuant du pays des Hurons) s'estant dissipées en diuers endroits, le plus gros de ces peuples s'est refugié en la Nation du Petun, d'où i'ay grand peur que la crainte des ennemis ne les chasse. D'autres ont dessein d'establir vne Colonie à Kebec, où vn Capitaine s'est transporté tout exprés, au trauers de mille dangers, pour voir si les François aggreeroient leur dessein, et s'ils leur pourroient donner quelque secours. En verité cette pauure Eglise est digne de compassion. Ie ne doute point que nos Peres qui sont là ne les reçoiuent à bras ouuerts et ne les secourent selon leur petit pouuoir. Il les faut consoler dans la desolation generale de tout leur pays ; c'est vn peuple nouuellement acquis à Dieu, il ne l'abandonnera pas.

Trois cens familles quasi toutes Chrestiennes, se sont retirées dans l'Isle de S. Ioseph. Nous ayans priez de nous ioindre auec eux, nous auons mis le feu dans nostre maison de Saincte Marie de peur que l'ennemy ne s'en emparast. Cet edifice paroissoit magnifique aux yeux des Sauuages ; nous l'auons quitté le quinziesme iour de May de cette année 1649. non sans quelque petit retour de la Nature : car il l'a fallu destruire, au point qu'il estoit capable de receuoir les pauures vieillards et les personnes malades ou vsées, et cassées dans des trauaux capables de terrasser des Geans. Nous auons aussi abandonné les terres et les champs, d'où dépendoit vne bonne partie de nostre nourriture ; et nous voila dans vne forest, plus dénuez de secours que nous n'estions à nostre premier abord dans ce pays. Iamais nous ne fusmes plus contens, et

iamais nous n'auons eu de subjets d'vne plus sensible tristesse.

Depuis deux mois ou enuiron que nous sommes entrez dans cette Isle, Dieu nous a si puissamment secourus, que nous croyons estre en estat d'vne iuste deffense, en sorte que l'ennemy auec tous ses efforts, nous est peu redoutable dans nostre Reduit ; mais il regne dans toute la Campagne du continent voisin de nostre Isle, et en suitte il nous iette dans vne famine plus rude que la guerre. Les Hurons que nous auons suiuis ont quitté leurs terres aussi bien que nous, et en mesme temps il faut qu'ils se fortifient, et qu'eux et nous bastissions des maisons, ou plus tost des cabanes ; et si nous voulons recueillir des bleds l'an prochain, il faut abattre des forests pour auoir des champs et des campagnes. Ces trauaux, trauersez par la crainte des ennemis, sont bien pesans, il n'y a que Dieu qui les puisse addoucir.

Ce n'est pas tout, comme ces pauures Gens n'ont ny chasse, ny pesche, ny bleds, ils s'escartent qui deçà qui delà pour trouuer du gland et des racines ; nos Peres, qui ne les peuuent abandonner, les accompagnent quand ils sont en quelque nombre, aimans mieux perir de faim que de leur dénier le pain de l'Euangile ; le gland et les racines fort ameres, leur semblent vn mets plus delicieux dans cet exercice, que les plus friands morceaux de l'Europe. Ceux qui n'ont iamais gousté Dieu sans les creatures, ne sçauent pas combien il est doux, pris tout seul pour ainsi parler. *Non ex solo pane viuit homo.*

Quoy qu'il en soit, ces miseres nous doiuent sembler d'autant plus agreables, qu'elles nous donnent plus abondamment ce que nous venons chercher en ce bout du monde. Les Sauuages nous ont tant et tant de fois reproché que la Foy estoit l'vnique cause de leurs calamitez ; il est vray que cette vaine persuasion nous a fait beaucoup souffrir, et qu'elle a mis les armes en la main de plusieurs de ces barbares, contre les Peres nouuellement massacrez ; et apres tout nous voyons à l'œil, que la Croix qui a fait mourir le Fils de Dieu, donne de la vie à ces peuples, et que les persecutions engendrent la Foy. Depuis la mort du Pere Antoine Daniel, qui fut le quatriesme de Iuillet de l'an passé mil six cens quarante-huit, iusques à la mort du Pere Iean de Brebeuf et du Pere Gabriel Lalemant, bruslez et mangez le 16. et 17. du mois de cette année 1649. nous auons baptisé plus de treize cens personnes ; et depuis les derniers massacres iusques au mois d'Aoust, nous en auons baptisé plus de quatorze cens. Voila l'Eglise Chrestienne accruë de plus de deux mille sept cens ames en treize mois, sans compter ceux qui furent baptisez à la Breche, et ceux qui ont esté faits Chrestiens és autres endroits : tant ces paroles sont veritables, *Sanguis Martyrum semen est Christianorum :* le sang des Martyrs, si on les ose ainsi nommer, est la graine et la semence des Chrestiens.

Ie m'oubliois quasi de vous dire, qu'on a trouué vn papier dans les escrits du Pere Gabriel Lalemant, par lequel on cognoît, que deuant qu'il arriuast en la Nouuelle France, il s'estoit voüé et consacré à Nostre Seigneur, pour receuoir de sa main vne mort violente, soit en s'exposant autour des pestiferez en l'Ancienne France, soit en la poursuitte du salut des Sauuages en la Nouuelle, adjoustant que ce luy seroit vne faueur de mourir pour sa gloire en la fleur de son âge. Cette grace luy a esté abondamment accordée.

Pour conclusion, il y a long-temps que l'experience nous apprend que les biens qui nous sont venus de la Croix de Iesus-Christ, se recueillent et se communiquent bien plus efficacement par les croix et par les souffrances, que par les prosperitez. C'est ce qui nous console dans nos persecutions et dans nos disettes. Ne laissez pas neantmoins de nous secourir tant que vous pourrez, Dieu ne veut pas que nous trauaillions tous seuls en l'accomplissement de son ouurage : quantité d'Ames sainctes doiuent participer à cet honneur. Sainct Paul dit qu'il est mort et qu'il est viuant ; c'est ainsi que Dieu traite cette

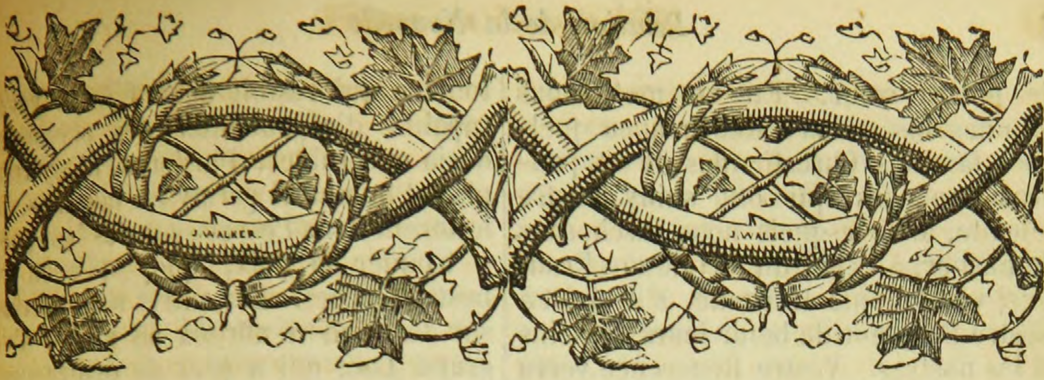
nouuelle Eglise, pour laquelle il n'y a personne entre nous qui ne desire de donner sa vie et de respandre son sang.

Puis que nous auons inseré le fragment d'vne lettre dans cette seconde edition, ie croy qu'il ne sera pas mal à propos d'adjouster vn trait fort remarquable, ou plustost vn miracle de la diuine Prouidence, sur l'equipage d'vn Vaisseau qui estoit party ce Printemps dernier pour aller en la Nouuelle France. Ce vaisseau voguant en pleine mer, assez proche du grand banc où on pêche les mouluës, son grand mast rompit sa carlingue, ou en sortit, et transperça le fond du Nauire, en sorte que les eaux y entrerent en grande abondance. L'équipage, composé d'enuiron trente-sept personnes, s'efforce d'arrester cette source. Les vns tirent à la pompe, les autres puisent auec des seaux. Quelques-vns iettent les canons et la charge du Nauire en la mer ; mais ils ne peuuent auec tous leurs efforts épuiser ce torrent qui abyma le Nauire en peu de temps. Comme ils auoient dessein de faire pescherie, ils auoient embarqué trois Chalouppes, dans lesquelles ils se ietterent, sans auoir le moyen d'embarquer aucuns viures auec eux ; on nous a rapporté qu'ils n'auoient sauué qu'vn peu d'eau de vie. Les voila donc sans biscuit et sans eau douce, dans trois petits batteaux flottans à la mercy des vents et des ondes, qui venoient d'engloutir leur Nauire. Ils ne voyoient que le Ciel et la mer, estans esloignez de plus de cent lieuës des plus prochaines terres. L'vne de ces trois Chalouppes s'écarta des deux autres dans vne nuit, ou dans quelque tempeste ; nous ne sçauons pas encore ce qu'elle est deuenuë. Les deux autres, ayant recours aux vœux et aux prieres, s'addressent à la tres-saincte Vierge, comme au refuge ordinaire des pauures abandonnez. Ils voguerent treize iours sur ces abysmes d'eaux, et firent enuiron trois cens quarante lieuës sans manger et sans boire, sinon vne petite goutte d'eau de vie ; quelques-vns disent que souuent ils se contentoient de tremper vn baston dans cette liqueur, et qu'ils le suççoient deux fois le iour pour toute nourriture. Ie ne sçay lequel des deux est plus estonnant, ou qu'ils aient vescu si long-temps sans manger, ou qu'ils soient demeurés tant de iours sans perir au beau milieu de l'Ocean. Comme ils se sentoient affoiblir, ils parlerent de tirer au sort, pour voir qui d'eux tous seruiroit d'aliment aux autres. L'vn d'eux assez gros et assez replet, leur dit : Ne tentez point le hazard, ie n'en voy point dans la trouppe qui vous puisse mieux nourrir que moy. Sur ces entrefaites parut vne tortuë de mer auprés de leurs Chalouppes, ils s'en saisissent, et l'ayant embarquée ils en succerent le sang qui les soutint quelque peu de temps. La vigueur qu'ils auoient tirée de ce froid aliment estant passée, ils parlerent derechef de tirer au sort à qui seroit mangé des autres. Tout le monde s'y accorde. Enfin le sort tomba sur ce bon gros garçon qui s'estoit presenté : Hé bien, leur dit-il, ne vous disoy-je pas bien que Dieu vouloit que vous me mangeassiez ? Voila donc la victime toute preste ; mais comme les François ne sont pas des Sauuages, l'horreur de manger de la chair humaine, et encore toute cruë (car il est bien croyable qu'ils n'auoient ny bois, ny foier), fit que l'vn d'eux monta sur le haut du mast pour ietter sa veuë le plus loing qu'il pourroit sur la mer. De bonne fortune il apperceut vn Vaisseau, il s'écrie : Nauire, Nauire, ie voy vn Nauire. A cette parole tout le monde commence à reuiure ; ils tirent droit à ce Vaisseau, qui fut bien estonné voyant tant de monde. Ils se iettent à genoux, prians qu'on leur sauuast la vie. C'estoient des Anglois, qui au commencement firent difficulté de les receuoir, disans qu'ils n'auoient pas assez de viures pour tant de personnes. Ils les supplient à mains iointes de leur donner seulement tous les iours le gros d'vn poulce de biscuit pour les empêcher de mourir. Quelques femmes Angloises qui se trouuerent dans ce Vaisseau, se ietterent aux pieds de leurs maris, les coniurans d'auoir pitié de ces pauures naufragans, s'offrant mesme

de ieusner vne partie du temps en leur consideration. Les hommes, flechis par la tendresse de ces bonnes femmes, les receurent ; et pour premiers mets, ils leur donnerent à chacun vn verre d'eau douce, et puis vn peu de boüillie. Le lendemain ils leur en donnerent vn peu dauantage pour eslargir petit à petit leur estomach, retrecy par vn si long ieûne. En vn mot ils leur sauuerent la vie, et puis les menerent en l'Isle de Madere, où ils les déchargerent. Ces bonnes gens furent assez mal traitez, à ce qu'ils disent, iusqu'à ce qu'ayans fait rencontre d'vn Pere de nostre Compagnie, et luy ayans raconté leur déconuenuë, les habitans de cette Isle, voyans que nos Peres les secouroient, leur donnerent fort amoureusement toutes les choses dont ils auoient besoin. Ce naufrage a causé bien de la perte à nos Peres de la Nouuelle France et à plusieurs de ses habitans ; mais Dieu soit beny que les hommes se soient sauuez. Nous n'en auons appris les particularitez qu'en gros et comme à bastons rompus. L'vne des plus remarquables est que ces pauures naufragans, estans arriuez en France, sont allez tous ensemble accomplir leurs vœux és maisons de la Saincte Vierge à Saumur, et de Saincte Anne en Bretagne, deuant que de rentrer en leurs propres maisons ny saluër aucuns de leurs parens ou amis.

Extraict du Priuilege du Roy.

Permission du R. P. Prouincial.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

ET AVX PAYS PLVS BAS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1649. ET 1650.

Enuoyée au R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. PAVL RAGVENEAV, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

CE n'est plus du païs des Hurons que i'addresse à vostre Reuerence la Relation de ce qui s'y est passé. Cette pauure Eglise naissante qui parut il y a vn an, toute couuerte de son sang, opprimée sous la cruauté des Iroquois, ennemis du nom de Dieu et de la Foy, a du depuis continué plus que iamais dans ses souffrances. La plus grande part de nos bons Neophytes et quelques-vns de leurs Pasteurs ont suiuy le chemin des premiers, au milieu des feux et des flammes, et maintenant sont dans le Ciel de compagnie. Vne famine espouuantable qui a regné partout, y a mis la desolation. Nous comptons plus de trois mille baptisez cette derniere année ; mais le nombre des morts est plus grand que de ceux qui ont suruescu à la ruine de leur Patrie. Les choses estant reduites à l'extremité, nous nous sommes veus obligez de quitter enfin vne place qui n'estoit plus tenable, pour en sauuer au moins les restes. Ce fut le dixiesme iour du mois de Iuin dernier, que nous sortismes de ces terres de Promission qui estoient nostre Paradis, et où la mort nous eust esté mille fois plus douce que ne sera la vie en quelque lieu que nous puissions estre. Mais il faut suiure Dieu, et il faut aimer ses conduites, quelque opposées qu'elles paroissent à nos desirs, à nos plus saintes esperances et aux plus tendres amours

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1651.

de nostre cœur. En vn mot, nous sommes descendus à Kebec auec quelques familles Chrestiennes de ces pauures Sauuages qui ont suiuy nostre retraite, auec lesquels nous tascherons de former, à l'abry du fort de nos François, vne Colonie Huronne, s'il plaist à Nostre Seigneur de benir leurs desseins et les nostres. Vostre Reuerence verra le tout en detail dans cette Relation que ie luy addresse, la suppliant de nous procurer les prieres de tous ceux qui ont quelque amour pour ces peuples. Nous en auons vn plus grand besoin que iamais.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et obeyssant seruiteur et sujet en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 1. Septembre 1650.

CHAPITRE PREMIER.

Du transport de la maison de saincte Marie dans l'Isle de S. Ioseph.

En suite des victoires sanglantes que remporterent les Iroquois sur nos Hurons au commencement du Printemps de l'an passé 1649. et en suite des barbaries plus qu'inhumaines qu'ils exercerent à l'endroit de leurs captifs de guerre, et des cruels tourmens qu'ils firent souffrir impitoyablement au Pere Iean de Brebeuf et au Pere Gabriel Lalemant, Pasteurs de cette Eglise vrayement souffrante, la terreur s'estant iettée sur les bourgades voisines qui redoutoient vn semblable malheur, tout le païs se dissipa, ces pauures peuples desolez ayans quitté leurs terres, leurs maisons et leurs bourgades, et tout ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde pour fuyr la cruauté d'vn ennemy qu'ils craignoient plus que mille morts et que tout ce qui restoit deuant leurs yeux, capable d'espouuanter des personnes desia miserables. Plusieurs, n'esperans plus d'humanité parmy les hommes, se ietterent dans l'espaisseur des bois pour y trouuer la paix, quoy qu'auec les bestes feroces. Les autres se retirerent sur des rochers affreux au milieu d'vn grand Lac, qui a prez de quatre cens lieuës de circuit, aymans mieux mourir dans les eaux et dans les precipices que dans le feu des Iroquois. Vn bon nombre ayans pris party parmy les peuples de la Nation Neutre, et dans le sommet des Montagnes que nous nommons la Nation du Petun, ceux qui restoient les plus considerables nous inuiterent à nous ioindre auec eux et de ne pas fuyr si loin, esperans que Dieu prendroit leur cause en main, lors qu'elle seroit deuenuë la nostre, et qu'il auroit soin de leur deffense s'ils auoient soin de le seruir, nous promettans pour cét effet, de se faire tous Chrestiens et d'estre fideles à la foy iusqu'à la mort, qu'ils voyoient armée de tous costez pour les exterminer.

C'estoit iustement ce que Dieu demandoit de nous en des temps de desolation, de fuyr auec les fuyans, de les suiure par tout où leur foy les suiuoit, et de ne pas negliger aucun de ces Chrestiens, quoy qu'il fust conuenable d'arrester le gros de nos forces où le gros de ces fugitifs prendroient dessein de s'arrester. C'est la conclusion que nous prismes ayans recommandé l'affaire à Dieu.

Nous détachasmes quelques-vns de nos Peres pour faire quelques Missions volantes, les vns dans vn petit canot d'escorce, pour voguer sur les costes et visiter les isles les plus esloignées de ce grand Lac, à soixante, quatre-vingts et cent lieuës de nous ; les autres prirent leur chemin par terre, trauersans la profondeur des bois et grauissans la cime des montagnes. En quelque endroit que nous marchions, Dieu estant nostre conducteur, nostre deffense, nos esperances et nostre tout, qu'y a-t-il à craindre pour nous ?

Mais il fallut, à tous tant que nous

estions, quitter cette ancienne demeure de saincte Marie ; ces edifices, qui quoy que pauures, paroissoient des chefs-d'œuure de l'art aux yeux de nos pauures Sauuages ; ces terres cultiuées qui nous promettoient vne riche moisson. Il nous fallut abandonner ce lieu, que ie puis appeller nostre seconde Patrie et nos delices innocentes, puis qu'il auoit esté le berceau de ce Christianisme, qu'il estoit le temple de Dieu et la maison des seruiteurs de Iesus-Christ ; et crainte que nos ennemis trop impies, ne profanassent ce lieu de saincteté et n'en prissent leur auantage, nous y mismes le feu nous mesmes et nous vismes brusler à nos yeux, en moins d'vne heure, nos trauaux de neuf et de dix ans.

C'estoit sur les cinq à six heures du soir, le quatorziesme iour du mois de Iuin, qu'vne partie de nous monta sur vn petit vaisseau que nous auions basty. Ie me iettay auec la plus grande part des autres, sur des arbres de cinquante à soixante pieds de longueur, que nous auions abattus dans les bois et que nous traisnasmes dans l'eau, les lians tous ensemble pour nous faire vn plancher flottant sur cet element infidelle, comme autrefois nous auions veu qu'en France on conduisoit le bois flotté dessus les eaux. Nous voguasmes toute la nuict sur nostre grand Lac, à force de bras et de rames ; et le temps nous estant fauorable, nous abordasmes heureusement au bout de quelques iours dans vne isle où les Hurons nous attendoient, et qui estoit le lieu où nous auions pris le dessein de nous reünir tous ensemble, pour en faire vne isle Chrestienne.

Dieu sans doute nous conduisoit en ce voyage : car lors mesme que nous costoyons ces terres abandonnées, l'ennemy estoit en campagne, et fit son coup le lendemain sur quelques familles Chrestiennes qu'il surprit durant leur sommeil, sur le chemin que nous auions tenu ; massacrant les vns sur la place ; les autres furent emmenez captifs.

Les Hurons qui nous attendoient dans cette Isle, appellée l'Isle de S. Ioseph, y auoient semé leur bled d'Inde ; mais les secheresses de l'Esté estoient si excessiues, qu'ils perdoient l'esperance de leur moisson si le Ciel ne leur donnoit quelque pluye fauorable. Ils nous prierent à nostre abord d'obtenir cette faueur pour eux. Nos prieres furent exaucées le mesme iour, quoy qu'il n'y eust auparauant aucune apparence de pluye.

Ces grands bois, qui depuis la Creation du monde n'auoient point esté abattus de la main d'aucun homme, nous receurent pour hostes ; et la terre nous fournit, sans la creuser, la pierre et le ciment qu'il nous falloit pour nous fortifier contre nos ennemis. En sorte que Dieu mercy nous nous vismes en estat de tres-bonne deffense, ayant basty vn petit fort si regulierement, qu'il se deffendoit facilement soy-mesme, et qui ne craignoit point ny le feu, ny la sappe, ny l'escalade des Iroquois.

De plus, nous mismes la main pour fortifier le bourg des Hurons qui ioignoit à nostre habitation ; nous leur dressasmes des bastions qui en deffendoient les approches, estans dans le dessein de prester et les forces, et les armes et le courage de nos François, qui eussent exposé tres-volontiers leur vie pour vne deffense si raisonnable et si Chrestienne, ce bourg estant vrayement Chrestien et le fondement du Christianisme respandu en toutes ces contrées.

CHAPITRE II.

De la Mission de S. Ioseph.

Cette Isle dans laquelle nous auions transporté la maison de Saincte Marie, ayant le nom de Sainct Ioseph, Patron de ces Païs, les Sauuages qui s'y étoient retirez, composoient la Mission qui portoit le mesme nom. Le bourg Huron auoit plus de cent cabanes, dont vne seule contenoit les huit et dix familles, qui font soixante et quatre-vingts per-

sonnes. Outre cela, il y auoit çà et là dans la Campagne, quelques cabanes plus esloignées, qui toutes ont donné de l'employ aux Peres qui ont eu le soin de cette Mission, sur laquelle Dieu a versé ses benedictions, à proportion des Croix qu'il y a enuoyées.

La famine y a esté extreme ; non pas que les terres qu'on y auoit ensemencées, n'eussent rendu auec l'vsure que l'on desiroit et bien au delà du centuple ce qu'on leur auoit confié ; mais à cause que de dix familles, à peine y en auoit-il vne seule qui eust pû vacquer aux trauaux qui sont necessaires pour se faire vn champ de bled d'Inde, en vn lieu, qui lors que l'on y aborda n'estoit qu'vne espaisse forest, qui n'auoit rien de disposé pour le labour. La pluspart de ces pauures exilez dans leur propre païs, auoient passé tout l'Esté et vne partie de l'Automne à viure dans les bois, de racines et de fruits sauuages, et à pescher çà et là, sur les Lacs et sur les Riuieres, quelques petits poissons, qui seruoient plus pour reculer vn peu leur mort que pour contenter leur vie. L'Hyuer estant venu, qui a couuert la terre de trois et quatre pieds de neige, et qui a glacé tous les Lacs et toutes les Riuieres, tout ce ramas de monde, s'étant rangé proche de nous, se vit incontinent dans la necessité et dans l'extremité de la misere, n'ayans fait ny pû faire aucune prouision.

Ce fut alors que nous fusmes contraints de voir des squeletes mourantes, qui soustenoient vne vie miserable, mangeant iusqu'aux ordures et les rebuts de la nature. Le gland estoit à la pluspart, ce que seroient en France les mets les plus exquis. Les charognes mesme deterrées, les restes des Renards et des Chiens ne faisoient point horreur, et se mangeoient, quoy qu'en cachete : car quoy que les Hurons, auant que la foy leur eust donné plus de lumiere qu'ils n'en auoient dans l'infidelité, ne creussent pas commettre aucun peché de manger leurs ennemis, aussi peu qu'il y en a de les tuer, toutefois ie puis dire auec verité, qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes, qu'on peut auoir en France de manger de la chair humaine. Mais la necessité n'a plus de loy, et des dents fameliques ne discernent plus ce qu'elles mangent. Les meres se sont repeuës de leurs enfans, des freres de leurs freres, et des enfans ne reconnoissoient plus en vn cadaure mort, celuy lequel lors qu'il viuoit, ils appelloient leur Pere.

Nous auons tasché de soulager vne partie de ces miseres ; mais quoy qu'en ces aumosnes nous ayons esté peut-estre au delà de ce que la Prudence eust demandé de nous, toutefois le mal estant si public et tout le monde ne pouuant pas estre secouru esgalement de nous, nous auons esté contraints de voir de nos yeux vne partie de ces spectacles qui nous faisoient horreur.

Ceux qui auoient dequoy parer aucunement à la famine, se virent attaquez d'vne maladie contagieuse, qui en emporta vn grand nombre, mais particulierement des enfans.

La Guerre auoit desia fait ses rauages, non seulement dans la desolation arriuée l'Hyuer precedent, mais en quantité de massacres qui estoient suruenus tout le long de l'Esté en terre ferme, aux enuirons de cette Isle, où la pauureté contraignoit quantité de familles d'aller chercher aussi tost la mort que la vie, dans des campagnes abandonnées à la fureur des ennemis. Mais afin que rien ne manquast aux miseres d'vn peuple affligé, tous les iours et toutes les nuits de l'Hyuer, ce n'estoient que des nuits d'horreur, dans les craintes et dans les attentes où ils estoient sans cesse d'vne armée ennemie d'Iroquois, dont ils auoient eu aduis ; qui, disoit-on, deuoit venir nous enleuer cette Isle, et exterminer auec nous les restes d'vn païs tirant à sa fin. Voila vne face d'affaire bien deplorable ; mais ce fut au milieu de ces desolations que Dieu prit plaisir de tirer le bien de ces peuples, de leur plus grand malheur. Leur cœur se trouuoit si docile à la foy, que nous faisions dans leurs esprits plus en vne parole, que iamais nous n'auions pû faire en des années toutes entieres. Ces pauures gens mourans de faim, venoient eux-

mesmes nous trouuer et nous demander le Baptesme, se consolans des esperances du Paradis, qu'ils voyoient aussi proche d'eux, qu'estoit la mort qu'ils portoient dans leur sein.

Vne mere s'est veuë, n'ayant que ses deux mamelles, mais sans suc et sans laict, qui toutefois estoit l'vnique chose qu'elle eust peu presenter à trois ou quatre enfans qui pleuroient y estans attachez. Elle les voyoit mourir entre ses bras, les vns apres les autres, et n'auoit pas mesme les forces de les pousser dans le tombeau. Elle mouroit sous cette charge, et en mourant elle disoit : Ouy, Mon Dieu, vous estes le maistre de nos vies ; nous mourrons puisque vous le voulez ; voila qui est bien que nous mourrions Chrestiens. I'estois damnée, et mes enfans auec moy, si nous ne fussions morts miserables ; ils ont receu le sainct Baptesme, et ie croy fermement que mourans tous de compagnie, nous ressusciterons tous ensemble.

Vne autre mere se voyant mourir la premiere, auec autant de paix que si elle eût entré dans vn doux sommeil, laissoit dessus son sein deux pauures orphelins, qui continuoient de la succer apres sa mort, et qui mouroient dessus leur mere, aussi paisiblement qu'ils s'y estoient autrefois endormis, lors qu'ils en tiroient et le laict et la vie.

Plusieurs en expirant recommandoient leur ame à Dieu ; d'autres disoient à leurs enfans, qu'ils ne songeassent rien qu'à luy, puisque luy seul seroit leur Pere dedans l'eternité. Quelques-vns, ayant vendu pour vn repas de gland boüilly dans l'eau, l'vnique chose qui leur restoit de tous leurs biens, et laquelle ils s'estoient reseruée, pour ne pas mourir aussi nuds qu'ils estoient sortis du ventre de leur mere, se voyans ainsi despoüillez dans les attentes de la mort, qui estoit prochaine, disoient à Dieu : Oüy, mon Dieu, ie n'ay plus rien en terre, et mon cœur n'y peut estre attaché : i'attens auec ioye la mort, qu'autrefois i'ay tant redoutée ; mais c'est dans l'esperance que vostre foy me donne que ie seray d'autant plus heureux dans le Ciel, que ie meurs maintenant miserable.

Ces pauures moribonds nous benissoient en mesme temps qu'ils enuisageoient leurs miseres, n'y en ayant aucun qui n'ait trouué en nous, et plus d'amour, et vne charité plus secourante qu'ils en esprouuoient mesme de leurs plus proches. Aussi ne nous regardoient-ils, qu'auec des yeux d'amour, comme leurs Peres, et receuans nos charitez durant leur vie, ils sçauoient bien qu'elles continueroient sur eux, mesme iusqu'apres la mort, quelques-vns de nos Peres et des François qui estoient auec nous, s'estans chargez du soin, qu'aucun autre ne vouloit prendre, non pas mesme les plus proches parens des defunts, d'enseuelir et d'enterrer ces pauures abandonnez des hommes ; mais que nous pouuons appeller les cheris de Dieu, puis qu'ils sont maintenant ses enfans, quelque barbares et miserables qu'ils ayent esté. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.*

Il s'est trouué de ces pauures Chrestiens, qui se voyans mourir dans ces miseres, nous enuoyoient querir. Hé ! ie te prie, mon frere, nous disoient-ils, enterre moy dés maintenant ; car c'est fait de ma vie, et tu vois bien que tu me dois compter entre les morts. Ce que ie crains, si ie mourois auant que d'estre enterrée, c'est que de pauures gens aussi miserables que moy, ne me dépoüillent de ce haillon, dont ma nudité est couuerte, pour se couurir eux-mesmes. Ce me sera vne consolation, entrant dans le tombeau, de sçauoir que mon corps n'aura pas cette confusion apres la mort dont i'ay eu horreur toute ma vie. Ces spectacles nous tiroient les larmes.

Il faut confesser que sans nous cette mortalité eust esté encore bien plus grande : car plusieurs n'ont vescu que de l'assistance que nous leur auons donnée, la main de Dieu ayant esté vrayement paternelle sur nous, voulant nous conseruer pour mettre dans le Ciel les restes de ce peuple mourant. Car c'est cette diuine Prouidence, qui par

des voyes toutes pleines d'amour (ie les pourrois appeller miraculeuses), nous fournissoit les moyens, non seulement de subsister nous mesmes dans cette misere publique, mais nous donnoit encore les moyens de faire du bien à tout le monde, de nous rendre les maistres des cœurs, et de gagner leur affection pour les gagner tous tant qu'ils sont à Iesus-Christ. C'est ce qu'ils admiroient eux-mesmes ; adorans en mesme temps la toute puissance de Dieu et son amour sur nous, et en suite sur eux, voyans bien que nous ne viuions que pour eux.

Tout l'Hyuer, ayans employé la iournée, les vns pour le salut des ames, les autres dans les œuures de charité, la nuit donnoit quelque treue à nostre trauail, autant qu'il en falloit pour ne pas succomber aux fatigues de la iournée, mais non pas tant que la nature en eust pris d'elle-mesme, auec vn plaisir innocent : car à vray dire, nous ne dormions que d'vn demy sommeil. Quelques froids, quelques neiges, quelques vents qui soufflassent, toute la nuit il y auoit des sentinelles exposées aux rigueurs du temps, et des rondes continuelles qui faisoient leur deuoir. Les autres, qui durant ce temps là, prenoient vne partie de leur repos, estoient tousiours dessous les armes, et comme attendans le combat.

Ce grand soin rauissoit le cœur de ces pauures Sauuages, qui tous les iours, matin et soir remplissoient nostre Eglise pour y rendre à Dieu leurs hommages. Les Sacremens y estoient frequentez auec deuotion. Les Festes et les Dimanches estoient sanctifiez par la Pieté du peuple et par les predications publiques. Les enfans y auoient leur iour sur la semaine, et les filles le leur separé, pour apprendre le Catechisme.

Mais le plus fort de nostre trauail, estoit de visiter les cabanes, pour y consoler les affligez, y secourir les pauures, pour y assister les malades, pour y disposer à la mort ceux qui en estoient les plus proches, pour y confirmer dans l'esprit de la foy les Chrestiens et les Catechumenes, et pour y gaigner les infideles à Iesus-Christ.

Nos Peres, en faisant ces visites, auoient l'œil à la pauureté d'vn chacun, et selon qu'ils iugeoient plus à propos de subuenir aux necessitez plus pressantes, ils se seruoient d'vne espece de monoye, qu'ils alloient distribuant à ces pauures ; c'estoit vn petit morceau de cuiure, marqué pour cét effet. Tous ceux qui en auoient receu par aumosne se trouuoient à nostre porte sur le Midy, et presentoient leur petite monoye. On donnoit aux vns vne certaine mesure de gland, qu'ils faisoient boüillir dans vne laixiue de cendres, pour vn premier boüillon, afin d'en oster la plus grande amertume. On distribuoit aux autres quelque morceau de poisson enfumé, qu'ils cuisoient en l'eau, dont par apres ils soustenoient leur vie. Ceux qui estoient les mieux partagez, receuoient vn peu de farine de bled d'Inde, boüillie dans l'eau.

Nous auions achepté auant qne les neiges eussent couuert la terre, cinq ou six cents boisseaux de gland. Nous auions enuoyé quelques canots pour aller chercher parmy les Nations Algonquines, cette prouision de poisson, à soixante, quatre-vingts et cent lieuës de là. Ce peu que nous auions de bled, venoit du trauail des Hurons, au temps de l'abondance. *Vnde exeunt flumina reuertuntur.* C'estoit pour eux, aussi bien que pour nous, que Dieu nous auoit fourny en son temps cette manne du Ciel : car c'est ainsi que i'appelle les plus grandes richesses que nous eussions, lesquelles estant en France, i'eusse appellé de grandes pauuretez et de grandes miseres. La nature se contente de peu ; et d'où on bannit les delices, on bannit de grands soins et on s'exempte de beaucoup d'empressemens peu necessaires à vne vie qui apres tout ne peut estre immortelle.

Quantité de personnes m'ont prié de leur faire sçauoir l'ordre que nous tenions, pour l'instruction de nos Sauuages et la suite de nos employs le long de la iournée. Ces employs n'estans pas dans l'esclat et n'ayans point de spectateurs, sinon ceux qu'on appelle les balieures de la terre et le rebut du monde,

ce que ie puis répondre à cette demande ne peut auoir rien d'esclatant. Ceux toutefois qui ne trouuent rien de petit dans les choses qui concernent le salut des ames, puis qu'ils desirent que ie descende dans ces particularitez, et que c'est pour eux et pour semblables personnes que i'escris cecy, ils sçauront qu'ayans pris pour nous-mesmes, deux ou trois heures de la nuit pour agir auec Dieu, auant que d'agir auec le prochain, le iour estant venu, les Chrestiens venoient à l'Eglise, où nous reseruions quelques Messes pour eux. Les prieres s'y faisoient publiques, à cause que plusieurs nouuellement conuertys à la foy, ne peuuent pas si tost les apprendre. Vn de nos Peres presidoit à cette deuotion, et tous les Sauuages le suiuoient, repetans sans empressement les mesmes mots. La priere acheuée, on donnoit quelque instruction à toute l'assemblée ; quelquefois leur expliquant quelqu'vn de nos mysteres ; d'autresfois, pour les confirmer dans la foy, on leur en deduisoit quelques motifs, qui nous sembloient dauantage dans la portée de leur esprit ; souuent on les exhortoit à quelque chose de pratique, afin qu'ils passassent saintement la iournée, soit qu'on les poussast à offrir à Dieu leurs trauaux, leurs peines, leurs souffrances, soit qu'on leur donnast quelque Oraison iaculatoire, qui fust leur entretien et l'ame de tout leur trauail, soit qu'on leur enseignast les moyens de resister aux tentations, et comment y ayant succombé par malheur, il faut auoir recours à Dieu et luy en demander pardon, soit enfin qu'on les incitast à son amour et aux desirs de la vie eternelle.

Cette instruction estant finie, et la plus courte qu'il se pouuoit, les premiers venus sortoient, et les autres demeuroient pour receuoir aussi l'instruction, ayant fait les prieres publiques comme les precedens. La Chapelle se remplissoit en cette façon, dix et douze fois vne matinée. Cependant d'autres Peres entendoient les confessions, et selon les necessitez plus particulieres d'vn chacun, ils leur donnoient diuers aduis. Souuent en vn matin, vn seul Pere disoit vn bon mot, à cinquante et soixante personnes. Les plus longs entretiens ne sont pas tousiours ceux qui penetrent plus auant dans le cœur.

Sur les neuf heures on fermoit la porte de l'Eglise ; et c'estoit alors que nos Peres alloient dans les cabanes y faire leurs visites, iusqu'enuiron deux heures auant la nuit. Car alors on sonnoit pour rappeller les Chrestiens aux prieres publiques, en la mesme façon qu'on les auoit fait le matin, l'Eglise se remplissant et se vuidant dix ou douze fois pour le moins ; et c'est pour lors que plusieurs de ces bons Neophytes rendoient compte de leur iournée, selon que ceux qui auoient le soin d'vn chacun les arrestoient à la porte pour cét effet, tantost l'vn, tantost l'autre ; pour sçauoir en vn mot, combien de fois ils auoient pensé à Dieu le long du iour, en quoy ils luy auoient esté plus fideles, s'ils luy auoient offert leur trauail, leur faim et leur misere, s'ils n'auoient point commis quelque faute. Cela se fait auec vne candeur qui n'a rien de barbare, et auec vne simplicité d'enfant, qui est vne marque infaillible de l'esprit de Dieu. Tousiours la nuit nous surprenoit plustost que nous ne desirions ; mais neantmoins nous la receuions auec amour, elle seule nous donnant le loisir de retourner auec Dieu ; si toutefois on peut sortir de luy, lors qu'on ne parle que de luy, qu'on n'agit que pour luy, qu'on vit en luy, dans l'attente de ne mourir iamais pour autre que pour luy.

C'estoient là nos employs, au milieu de cette barbarie deuenuë Chrestienne ; c'estoit ainsi que Dieu alloit disposant ces peuples pour le Ciel, les voyant proches de leur ruine. Nous l'allons voir dans les Chapitres suiuans.

CHAPITRE III.

De la prise et de la desolation de la Mission de sainct Jean, par les Iroquois, et de la mort du Pere Charles Garnier, qui y estoit en Mission.

Dans les Montagnes, que nous nommons la Nation du Petun, nous y auions depuis quelques années deux Missions ; en chacune il y auoit deux de nos Peres. La plus frontiere à l'ennemy, estoit celle qui portoit le nom de Sainct Iean ; dont le bourg principal, qui s'appelloit du mesme nom, estoit d'enuiron cinq à six cens familles. C'estoit vn champ arrousé des sueurs d'vn des plus excellens Missionnaires qui ayt esté en ces païs, le Pere Charles Garnier, qui le deuoit aussi arrouser de son sang, puis qu'il y est mort auec son troupeau, qu'il a conduit luy-mesme iusque dans le Paradis, le iour approchant auquel Dieu vouloit faire vne Eglise triomphante, de celle qui iusqu'alors auoit tousiours esté dans les combats, et qui pouuoit porter le nom d'vne Eglise vrayement souffrante. Nous en eusmes nouuelles sur la fin du mois de Nouembre, par deux Chrestiens Hurons eschappez d'vne bande d'enuiron trois cents Iroquois, qui nous dirent que l'ennemy estoit encore irresolu, quelle demarche il prendroit, ou vers la Nation du Petun, ou contre l'Isle où nous estions. Là dessus nous nous tenons en estat de deffense, et arrestâmes nos Hurons qui prenoient dessein de sortir en campagne, pour aller au deuant de cét ennemy. En mesme temps nous fismes porter promptement cette nouuelle à ceux de la Nation du Petun, qui la receurent auec ioye, enuisageans cette troupp ennemie comme desia vaincuë, et comme vne matiere de leur triomphe. Ils l'attendent quelques iours de pied ferme ; puis s'ennuyans que la victoire fût si tardiue à les venir trouuer, ils voulurent luy aller au rencontre, au moins les habitans du bourg de Saint Iean, hommes de main et de courage. Ils hastent leur sortie, craignans que l'Iroquois ne leur eschappe, le voulans surprendre lors qu'il est encore en chemin. Ils partent le cinquiesme iour du mois de Decembre, et prennent leur route vers le lieu d'où ils attendent l'ennemy : mais l'ennemy ayant pris vn detour, ne fut pas rencontré, et par vn surcroist de malheur pour nous, comme il faisoit ses approches du bourg, il fit prise d'vn homme et d'vne femme qui venoient d'en sortir. Il apprend de ces deux captifs l'estat de la place, et sçait qu'elle est dépourueuë de la meilleure partie de son monde ; sans delay, il haste le pas pour y mettre tout à feu et à sang, l'occasion luy en estant si fauorable.

Ce fut le septiesme iour du mois de Decembre dernier de l'annee 1649. sur les trois heures apres midy, que cette trouppe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg. L'espouuante et la terreur se iette incontinent dans tout ce pauure peuple dépoüillé de ses forces, qui se trouure vaincu lors qu'il pensoit estre vainqueur. Les vns prennent la fuite, les autres sont tüez sur la place ; le feu en donna à plusieurs les premieres nouuelles, qui consommoit desia vne partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs ; mais l'ennemy victorieux, craignant le retour des guerriers qui luy estoient allez au rencontre, hastoit si precipitamment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillards et enfans, et sur tous ceux qu'il ne iugeoit pas pouuoir le suiure assez promptement en sa fuite.

Ce furent des cruautez inconceuables. On arrachoit à vne mere ses enfans pour les ietter au feu ; d'autres enfans voyoient leur mere assommée à leurs pieds, ou gemissante dans les flammes, sans qu'il leur fust permis, ny aux vns ny aux autres, d'en tesmoigner aucune compassion. C'estoit vn crime de répandre vne larme, ces barbares voulans qu'on marchast dans la captiuité, comme ils marchoient dans leur triomphe. Vne pauure mere Chrestienne, qui pleuroit la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle auoit encore de l'amour et qu'elle ne pouuoit estouffer assez tost les sentimens de la Nature.

Le Pere Charles Garnier restoit alors seul de nos Peres en cette Mission, lors que les ennemis parurent, il estoit actuellement occupé à instruire ce peuple dans leurs cabanes qu'il visitoit. Il sort au bruit de cette alarme. Il va droit à l'Eglise, où il trouua quelques Chrestiens. Nous sommes morts, mes freres, leur dit-il, priez Dieu, et prenez la fuite par où vous pourrés eschapper. Portés vostre foy auec vous le reste de vos vies, et que la mort vous trouue songeans à Dieu, il leur donne sa benediction, et ressort promptement pour aller au secours des ames. Pas vn ne songe à la deffense, tout estant dans le desespoir. Plusieurs trouuent vne issuë fauorable pour leur fuyte. Ils inuitent le Pere de fuyr auec ; mais il est retenu par les liens de la Charité, il s'oublie de soy-mesme et il ne pense qu'au salut du prochain. Son zele le portoit et le faisoit courir par tout, soit pour donner l'absolution aux Chrestiens qu'il auoit au rencontre, soit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfans, des malades et des catechumenes, sur lesquels il respandoit les eaux du Saint Baptesme, au milieu de ces flammes. Son cœur ne brusloit d'autre feu que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces employs de Saincteté qu'il se vit accueilly de la mort, qu'il enuisageoit sans la craindre ny sans reculer d'vn seul pas. Vn coup de fusil le perça d'vne balle, vn peu au dessous de la poitrine ; vne autre balle, du mesme coup, luy déchira le petit ventre et luy donna dans vne cuisse, dont il fut terrassé. Mais son courage n'en fut pas abattu. Le barbare qui auoit fait ce coup, le despoüilla de sa sotane et le laissa nageant dedans son sang, afin de suiure les autres fugitifs.

Ce bon Pere, fort peu de temps apres, fut veu ioindre les mains, faisant quelque priere. Puis tournant la teste çà et là, il apperceut à dix ou douze pas de soy vn pauure Moribond, qui venoit aussi bien que luy, de receuoir le coup de la mort, mais qui auoit encore quelques restes de vie. L'amour de Dieu et le zele des Ames est encore plus fort que la mort. Il se met à genoux ; puis ayant fait quelque priere, il se leue auec peine et se porte le mieux qu'il peut vers cét agonizant, pour l'assister à bien mourir. Il n'auoit pas fait trois ou quatre demarches, qu'il retombe encore assez rudement. Il se leue pour la seconde fois et se met encore à genoux, et poursuit son mesme chemin ; mais son corps espuisé de son sang qui sort en abondance de ses playes, n'est pas si fort que son courage ; il retombe pour la troisiesme fois, n'ayant fait que quatre ou cinq pas. Nous n'auons pû sçauoir ce qu'il fit du depuis, vne bonne Chrestienne, qui nous a fait fidelement tout ce rapport, n'en ayant pas veû dauantage, à cause qu'vn Iroquois la surprit elle mesme, et luy déchargea sur la teste vn coup de hache-d'armes qui la terrassa sur le lieu, quoy que depuis elle en soit réchapée. Le Pere receut quelque temps apres, deux coups de hache sur les deux tempes, de part et d'autre, qui enfonçoient dans la ceruelle, c'estoit la recompense la plus riche qu'il esperast de la bonté de Dieu, pour tous les seruices passez. Son corps fut dépoüillé et laissé tout nud sur la place.

Deux de nos Peres, qui estoient dans la Mission la plus voisine, receurent quelques restes de ces pauures Chrestiens fugitifs, qui arriuoient hors d'haleine, plusieurs tout couuerts de leur sang. Toute la nuict, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde estoit d'vn semblable malheur. Sur le commencement du iour, on apprit par quelques espions que l'ennemy s'estoit retiré. Ces deux Peres partent dés le mesme moment, afin de voir eux-mesmes de leurs yeux vn spectacle bien triste, mais toutefois digne de Dieu. Ils ne trouuent que des cadaures les vns dessus les autres, et de pauures Chrestiens, les vns qui acheuoient de se consommer dans les reliques deplorables de ce bourg tout en feu, les autres noyez dans leur sang, et d'aucuns qui auoient quelques restes de vie, mais tous couuerts de playes, qui n'attendoient rien que la mort, benissans Dieu dans leur malheur. Enfin, au milieu de ce bourg

desolé, ils y apperceurent le corps qu'ils y estoient venus chercher, mais si peu connoissable, estant tout couuert de son sang et des cendres de cét incendie, qu'ils passoient outre ; mais quelques Sauuages Chrestiens reconnurent leur Pere, qui estoit mort pour leur amour. Ils l'enterrent au mesme lieu où auoit esté leur Eglise, quoy qu'il n'en restast plus aucune marque, le feu ayant tout consommé.

La pauureté de cét enterrement fut grande ; mais sa sainteté n'en fut pas moindre. Ces deux bons Peres se dépoüillerent d'vne partie de leurs habits pour couurir le mort, et ne pûrent faire dauantage, à moins que de s'en retourner tout nuds.

Ce fut vn bien riche dépost, pour vn lieu si abandonné, que le corps d'vn si grand seruiteur de Dieu ; mais ce grand Dieu trouuera bien les moyens de nous reünir tous dans le Ciel, puisque ce n'est qu'vniquement pour son amour que nous sommes ainsi dispersez, et durant nostre vie et apres nostre mort.

La crainte que l'ennemy ayant fait quelque feinte, ne retournast sur ses brisées, obligea tout ce conuoy de charité de repartir le mesme iour et sans delay, et retourner en haste d'où ils estoient partis, sans boire et sans manger, par des chemins fascheux et en vne saison bien penible, la neige ayant desia couuert la terre.

Deux iours apres la prise et l'incendie de ce bourg, les habitans retournerent, qui ayans trouué la démarche qu'auoit pris l'ennemy par vn autre chemin, s'étoient doutez du malheur arriué. Mais ils le virent de leurs yeux, et à la veuë des cendres et des corps morts de leurs parens, de leurs femmes et de leurs enfans, ils furent vne demy-iournée dans vn profond silence, assis à terre à la sauuage, et sans leuer les yeux, ny pousser mesme aucun souspir, comme des statuës de marbre, sans parole, sans regards et sans mouuement. Car c'est là le deuil des Sauuages, au moins des hommes et des guerriers, les larmes, les plaintes et les crys estant, disent-ils, pour les femmes.

La perte et du Pasteur et du troupeau nous a esté sensibles ; mais il faut qu'en l'vn et en l'autre nous adorions et nous aimions les conduites de Dieu sur nous et sur nos Eglises, et que nous soyons disposez d'agreer iusqu'à la fin tout ce qu'il voudra.

Le Pere Charles Garnier nasquit à Paris l'année 1605. Il entra en nostre Compagnie l'année 1624. et ainsi il n'auoit guere plus de 44. ans, le 7. Decembre 1649. iour auquel il mourut dans l'employ vrayement Apostolique, dans lequel il auoit vescu, depuis l'an 1636. qu'il quitta la France et monta dans le païs des Hurons.

Dés son enfance il auoit eu des sentimens de pieté tres-tendres, et principalement vn amour filial à l'endroit de la tres-saincte Vierge, qu'il appelloit sa mere. C'est elle, disoit-il, qui m'a porté dessus ses bras dans toute ma ieunesse et qui m'a mis dans la Compagnie de son Fils. Il auoit fait vn vœu de soustenir iusqu'à la mort son Immaculée Conception. Il est mort à la veille de cette auguste Feste, pour aller la solemniser plus augustement dans le Ciel.

Dés son Nouitiat, il paroissoit vn Ange, sa modestie estant si rare, qu'on le proposoit à tous les autres comme vn miroir de saincteté. Il auoit eu de tres-grandes difficultez à obtenir permission de son pere pour entrer en nostre Compagnie ; mais elles furent bien plus grandes lors que dix ans aprés cette premiere separation, il fallut luy en faire agreer vne seconde plus sensible, qui estoit son départ de la France, pour venir en ces Missions du bout du monde : nos Superieurs ayans desiré que son pere y donnast son consentement, à cause des obligations particulieres que luy auoit nostre Compagnie. Son voyage en fut retardé vne année toute entiere ; mais ce ne fut que pour enflammer ses desirs. Iour et nuict, il ne songeoit qu'à la conuersion des Sauuages, et à y consommer sa vie iusqu'au dernier souspir. Il plût à Dieu déslors de luy donner des pressentimens de la mort qui luy est arriuée, mais si puissans, si doux et si aimables, que ie puis dire que déslors il

estoit mort vrayement au monde, et que le monde luy estoit comme vn cadavre mort, pour lequel on n'a plus que de l'horreur et du dégoust. Il fut donc vn an tout entier pour combattre tous les efforts de la nature en son bon pere, qui ne pouuoit entendre à vne si dure separation. Il y employa, et amis, et larmes, et prieres, et des mortifications continuelles. Enfin il obtint ce grand coup du Ciel auec tant de ioye de son cœur, qu'il estimoit cette iournée la plus heureuse qu'il eust euë toute sa vie.

Passant la mer, il fit dans le nauire des conuersions notables. Entr'autres il fut aduerty qu'il y auoit parmy les matelots vn homme sans conscience, sans Religion et sans Dieu, qui fuyoit tout le monde et que tout le monde fuyoit. Il y auoit plus de dix ans qu'il ne s'estoit confessé. Le Pere porté de son zele ordinaire, entreprit cette humeur noire, et cét homme desesperé, et apres mille tesmoignages de charité, qu'il luy rendit, par toute sorte de soins, d'instructions et de bons offices, enfin il le gagna et luy fit faire vne confession generale, et il le mit dans vne si grande paix et ioye de conscience, que tout le monde en fut estonné et touché.

Dés qu'il fut arriué aux Hurons, on eut en sa personne vn ouurier infatigable, remply de tous les dons de la Nature et de la Grace, qui peuuent rendre vn Missionnaire accomply. Il posseda la langue des Sauuages en vn degré si eminent, qu'ils l'admiroient eux-mesmes. Il entroit si auant dans les cœurs et auec vne eloquence si puissante, qu'il les rauissoit tous à soy ; son visage, ses yeux, son ris mesme, et tous les gestes de son corps ne preschoient que la saincteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles, et se faisoit entendre mesme dans son silence : i'en sçay plusieurs qui se sont conuertis à Dieu, aux seuls regards de son visage, qui estoient vrayement Angeliques, et qui donnoient de la deuotion et des impressions de Chasteté à ceux qni l'abordoient, soit qu'il fust en prieres, soit qu'il parût rentrer en soy se recueillant de l'action d'auec le prochain, soit qu'il parlast de Dieu, soit mesme lors que la Charité l'engageoit dans d'autres entretiens qui donnoient quelque relasche à son esprit. L'amour de Dieu qui regnoit en son cœur, animoit tous ses mouuemens et les rendoit diuins.

Ses vertus estoient heroïques, et il ne luy en manquoit pas vne de celles qui font les plus grands Saincts : vne Obeïssance accomplie, capable de tout faire, et preste à ne rien faire si son Superieur ne vouloit ; vne Humilité si profonde, que quoy que tout fust eminent en luy, non seulement il s'estimoit le plus indigne de cette Mission, mais il croyoit que Dieu le punissoit terriblement de ses infidelitez, lors qu'il voyoit quelqu'vn auoir quelque opinion de luy. Ce luy estoit vn des tourmens des plus sensibles qui pût luy arriuer. Et ie sçay que souuent en ces rencontres, pour donner à ces mesmes personnes de bas sentimens de soy-mesme, il leur decouuroit ses defauts et ce qui luy donnoit plus d'horreur de soy-mesme, croyant qu'en suite on le deût auoir en horreur.

Son oraison estoit si respectueuse en la presence de Dieu, et si paisible dans le silence de toutes ses puissances, qu'à peine souffroit-il la moindre distraction, quoy qu'au milieu des employs les plus dissipans. Ce n'estoient que colloques, qu'affections et qu'amour, dés le commencement de l'Oraison, et ce feu s'alloit allumant tousiours iusqu'à la fin.

Sa mortification estoit égale à son amour : il la cherchoit et nuict et iour, tousiours couché dessus la dure et portant tousiours sur son corps quelque partie de la Croix, qu'il cherissoit durant sa vie et sur laquelle il desiroit mourir. Chaque fois qu'il retournoit de ses Missions, il ne manquoit iamais de faire racerer les pointes de fer d'vne ceinture toute herissée de moletes d'esperon, qu'il portoit sur la chair nuë ; et outre cela, tres-souuent il vsoit d'vne discipline de fer, armée aussi de pointes tres-aiguës. Son viure n'estoit autre que celuy des Sauuages, c'est à dire, le moindre qu'vn miserable gueux peut esperer en France. Cette derniere année de famine, le gland et les racines ameres

luy estoient des delices ; non pas qu'il n'en sentist les amertumes, mais il les sauouroit auec amour, quoy que tousiours il eust esté vn enfant chery et d'vne maison riche et noble, et tous les amours de son pere, esleué dés le berceau en d'autres nourritures qu'en celles des Pourceaux. Mais tant s'en faut qu'il s'estimast miserable dans ce grand abandon de toutes choses où il estoit, et qu'il eust voulu dire ce que disoit l'enfant Prodigue, *Quanti mercenarij in domo Patris mei abundant panibus ; ego autem hic fame pereo ;* qu'au contraire il s'estimoit heureux de tout souffrir pour Dieu.

Dans les dernieres lettres qu'il m'écriuit trois iours auant sa mort, pour response à vne demande que ie luy faisois touchant l'estat de sa santé, et s'il n'estoit point à propos qu'il quittast pour quelque temps sa Mission, afin de venir nous reuoir et reparer vn peu ses forces, il me respondit tres au long quantité de raisons, qui l'obligeoient de demeurer en sa Mission, mais raisons qui ne prenoient leur force que de l'esprit de charité et du zele vrayement Apostolique dont il estoit remply. Il est vray, m'adioustoit-il, que ie souffre du costé de la faim ; mais ce n'est pas iusqu'à la mort, et Dieu mercy, mon corps et mon esprit se soustiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce costé là que ie crains ; mais ce que ie craindrois dauantage, seroit qu'en quittant mon troupeau en ces temps de miseres et dans ces frayeurs de la guerre, qu'il a besoin de moy plus que iamais, ie ne manquasse aux occasions que Dieu me donne de me perdre pour luy ; et qu'en suite, ie ne me rendisse indigne de ses faueurs. Ie n'ay que trop de soin de moy-mesme, adioustoit-il, et si ie voyois que les forces fussent pour me manquer, puisque vostre Reuerence me le commande, ie ne manquerois pas de partir : car ie suis tousiours prest de tout quitter pour mourir dans l'obeïssance où Dieu me veut ; sans cela ie ne descendray iamais de la Croix où sa bonté m'a mis.

Ces grands desirs de saincteté auoient creu auec luy dés son bas âge. Pour moy, l'ayant connu depuis plus de douze ans, qu'il respandoit deuant moy tout son cœur, comme il faisoit deuant Dieu mesme, ie puis dire auec verité, qu'en toutes ces années, ie ne croy pas que hors le sommeil, il ayt esté vne seule heure sans ces desirs ardens et vehemens de s'auancer de plus en plus dedans les voyes de Dieu et d'y auancer son prochain. Hors de cela, rien au monde ne le touchoit, ny parens, ny amis, ny repos, ny consolation, ny peines, ny fatigues. Son tout estoit en Dieu, et hors de luy, tout ne luy estoit rien.

Il prenoit des malades, et les portoit sur ses épaules vne et deux lieuës, pour leur gagner le cœur et pour auoir occasion de les baptiser. Il faisoit les dix et les vingt lieuës, durant les chaleurs de l'Esté les plus excessiues et par des chemins dangereux, où sans cesse les ennemis faisoient quelques massacres ; il couroit hors d'halene apres vn seul Sauuage qui luy seruoit de guide, pour aller baptiser ou quelque moribond, ou quelque captif de guerre qu'on deuoit brusler le iour mesme. Il a passé des nuicts entieres dans des esgaremens et des chemins perdus, au milieu des neges profondes et des plus grands froids de l'Hyuer, sans que son zele fust arresté d'aucune saison de l'année.

Durant les maladies contagieuses, qu'on nous fermoit par tout les portes des cabanes et qu'on ne parloit d'autre chose que de nous massacrer, non seulement il marchoit teste baissée, où il sçauoit qu'il y eust vne seule ame à gagner pour le Paradis ; mais par vn excez de ce zele et vne industrie de Charité, il trouuoit les moyens de s'ouurir tous les chemins qu'on luy fermoit, de rompre tous les obstacles, quelquesfois auec violence. Mais ce qui estoit de plus diuin en tout ce procedé, qui n'auoit rien de la prudence humaine, c'est que dés son entrée, il gagnoit les esprits farouches d'vne seule parole, et qu'il venoit à bout de son dessein. Rien ne le rebutoit, et tousiours il esperoit en bien des ames les plus desesperées.

Il auoit vn recours particulier aux

Anges, et en ressentoit des secours tres-puissans. Des Sauuages qu'il alloit assister à l'heure de la mort, l'ont veû accompagné d'vn ieune homme, disoient-ils, d'vne rare beauté et d'vn esclat maiestueux, qui se tenoit à son costé, et qui les animoit à obeïr aux instructions du Pere. Ces bonnes gens n'en pouuoient dire dauantage, et demandoient quel estoit ce compagnon qui rauissoit ainsi leur cœur. Ils ne sçauoient pas que les Anges font plus que nous dans la conuersion des Pecheurs, quoy que pour l'ordinaire leur operation ne soit pas si visible.

Son inclination la plus grande estoit à assister les plus abandonnez ; et quelque humeur rebutante que pût auoir quelqu'vn, si chetif et impertinent qu'il pût estre, il sentoit esgalement pour tous des entrailles de Mere, n'obmettant mesme aucun acte de Misericorde corporelle qu'il pût pratiquer pour le salut des ames. On l'a veû panser des vlceres si puants et qui rendoient vne telle infection, que les Sauuages et mesme les parens plus proches des malades ne les pouuoient souffrir. Luy seul y mettoit la main tous les iours, en essuyoit le pus et nettoyoit la playe deux et trois mois de suite, auec vn œil et vn visage qui ne respiroit que charité, quoy que souuent il vist tres-bien que ces playes estoient incurables : Mais, disoit-il, plus elles sont mortelles, plus i'ay de pente à en prendre le soin, afin de conduire ces pauures gens iusqu'à la porte du Paradis, et afin d'empescher leur cheute dans le peché, en vn temps qui est pour eux le plus perilleux de la vie.

Il n'y auoit dans tout le païs des Hurons aucune Mission où il n'eust esté, et il en auoit commencé plusieurs, nommement celle où il est mort. Il agissoit auec les Sauuages dans vne grande Prudence, et auec vne douceur de Charité qui sçauoit tout excuser et tout supporter, quoy qu'elle n'eust rien de lasche.

Il n'auoit aucune attache à son trauail, ny aux personnes, ny aux lieux, ny aux employs. Mais enuisageant la volonté de Dieu esgalement en toutes choses, en quelque lieu qu'il fust, quelque occupation que l'obeïssance luy ordonnast, dés ce mesme moment, il s'y portoit auec courage, auec constance, et comme vn homme qui n'auoit plus d'autres pensées au monde, sinon de trouuer Dieu, où on vouloit qu'alors il le cherchast. Souuent on luy a fait quitter le soin des Missions, où estoit tout son cœur, pour labourer la terre, pour seruir d'vn homme de voiture et traisner sur les neiges, comme vn cheual à la charruë, pour prendre le soin des malades, pour auoir soin de la cuisine, pour aller chercher çà et là dans les bois quelques raisins sauuages, et faire les dix et douze lieuës pour en trouuer sa charge, et pour en retirer apres de longs trauaux, à peine ce qu'il faut de vin pour celebrer quelques Messes le reste de l'année. Par tout il estoit égal à soy-mesme, et à le voir, on eust iugé qu'il n'auoit point d'inclination, sinon pour ce qu'on luy voyoit faire, et que c'estoit là le vray employ où il fust appellé de Dieu. On ne fera rien, disoit-il, pour le salut des ames, si Dieu ne se met de la partie auec nous : quand c'est luy qui nous y applique, par la conduite de l'obeïssance, il est obligé de nous y assister, et auec luy nous y ferons ce qu'il attend de nous. Mais quand c'est que nous cherissons vn employ, fût-il le plus sainct de la terre, Dieu n'est pas obligé d'estre de la partie : il nous laisse à nous-mesmes, et de nous-mesmes que pouuons-nous sinon vn rien, où le peché, qui nous met au dessous du rien ?

Il n'estoit pas tellement attaché à la conuersion des Hurons, que son cœur ne le transportast aux Nations les plus esloignées, n'y eust-il que les enfans à baptiser, qui, disoit-il, sont vn gain certain pour le Ciel. Il nous disoit souuent qu'il eust esté bien aise de tomber entre les mains des Iroquois et d'estre leur captif ; que s'ils l'eussent bruslé tout vif, il eust eû pour le moins ce loisir là, de les instruire, autant de temps qu'ils prolongeroient ses tourmens ; que s'ils luy eussent donné la vie, c'eust esté vn riche moyen de procurer leur conuersion, qui nous est impossible, le chemin

nous en estant fermé, tandis qu'ils sont nos ennemis.

Ie finiray ce Chapitre par quelques points d'vne lettre que m'escriuit celuy de nos Peres qui l'enterra, et qui auoit passé en Mission auec luy les dernieres années de sa vie : voicy comme il m'en escrit.

Puis que vostre Reuerence desire que ie luy escriue ce que ie sçay des vertus du Pere Charles Garnier, ie coucheray icy ce que i'en ay remarqué. Ie puis dire en general, que ie ne connoissois point de vertu qui luy manquast, et qu'il les auoit toutes à vn haut degré. Ie puis aussi asseurer qu'en quatre ans que i'ay esté son compagnon, ie ne l'ay iamais veu faire vne faute qui fust directement contre quelque vertu. Il cherchoit vrayment Dieu dans son employ, et non pas soy-mesme ; et ie n'ay iamais pû remarquer que la nature agît en luy, particulierement dans les fonctions de nos Missions. Il se portoit ardemment à quoy que ce fust, auec autant de zele pour les affaires d'autruy et pour l'auancement des autres Eglises, comme de la sienne. Ie l'ay tousiours veu dans vne grande esgalité parmy la diuersité des succez ; son cœur, ny son visage ne paroissoit iamais troublé de quoy que ce fust. Il iouissoit d'vne grande paix d'esprit, qui prouenoit d'vne grande conformité qu'il auoit aux volontez de Dieu, à laquelle vertu, depuis quelque temps, il s'estudioit particulierement. Tout le monde sçait le zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauuages, comme il aimoit d'estre en Mission, la peine qu'il auoit à la quitter, et combien il pressoit lors qu'il estoit à la maison, pour retourner en Mission. Il me souuient que dans ma maladie, lors qu'on me croyoit tout proche de la mort, vn soir en me veillant, il me demanda, que lors que ie serois en Paradis, ie priasse pour la Mission de Sainct Ioseph, dont alors il auoit le soin, il me demanda cela vniquement, et d'vne façon que ie ne puis expliquer, et qui me fit conceuoir qu'il ne songeoit à rien qu'au bien de sa Mission. I'admirois souuent en luy qu'il ne parloit iamais en mauuaise part d'aucun Sauuage, quelque impertinent qu'il fust ; et moy souuent luy parlant de quelque faute qui m'eust dépleu en eux, il escoutoit paisiblement et l'excusoit, ou bien ne disoit mot, et iamais ie n'ay pû remarquer ny en ses paroles, ny en ses actions, si peu que ce soit de passion à l'endroit d'aucun Sauuage. Il n'auoit point d'autres pensées que des choses de sa Mission : il estoit ignorant de la France, comme vn homme qui iamais n'en eust esté ; et les nouuelles qu'il en entendoit vne fois chaque année, faisoient si peu d'impression dans son esprit, qu'il les oublioit incontinent. Ce n'estoit qu'auec violence qu'il se captiuoit à l'entretien de quelques lettres, dont il ne se pouuoit dispenser. Il sembloit n'estre nay que pour la conuersion des Sauuages ; sa ferueur en cét endroit croissoit tous les iours. Il auoit vn sensible regret quand quelque petit enfant luy eschappoit, mourant sans Baptesme : cette nouuelle le surprenoit et l'affligeoit, comme vn autre seroit affligé de la mort d'vn de ses plus proches parens. Son zele estoit infatigable : il quittoit souuent le manger et le repos pour ses Chrestiens. Ie l'ay veu partir souuent d'vn tres-mauuais temps et marcher auec de grandes incommoditez, allant d'vn bourg à l'autre, tomber dans les Riuieres ; rien n'estoit capable de l'arrester quand il estoit question de trauailler pour les Sauuages. Il s'accommodoit bien auec son compagnon, quel qu'il fust, iamais il ne m'a dit parole qui fust le moins du monde contre la Charité. Il prenoit tousiours le pire pour soy, et m'accommodoit en tout, et il taschoit de couurir sa charité du pretexte de sa propre commodité, comme si ce qui estoit le pire, luy eust esté le plus commode. Son obeïssance estoit rare, et pleine de sousmission et de simplicité, quoy qu'il fust quelquefois particulier en ses pensées ; dés le moment qu'il connoissoit vn sentiment contraire à celuy du Superieur, il agissoit auec autant d'ardeur dans l'esprit d'autruy, qu'il eust fait dans le sien. Il estoit tres-exact dans l'obseruation de nos Regles , et quelque occu-

pation qu'il eust pour la conuersion des Sauuages, iamais il n'eust perdu aucun temps de ses Oraisons, de ses lectures spirituelles, ny de son examen. Il retranchoit de son sommeil ce qui luy eust manqué pour cét effet, dans la brieueté du iour. Sa Chasteté estoit si pure qu'elle me paroissoit Angelique, dans vne Modestie aussi rare, que i'en aye point veu en France. Mais sur tout i'admirois son Humilité, il auoit vn tres-bas sentiment de soy-mesme, et quoy qu'il eust des talens eminens pour ces Missions, neantmoins il se postposoit à tous les autres. Les loüanges des hommes ne le touchoient aucunement. Ie ne l'ay iamais ouy parler, ny à son auantage, ny auec mespris d'autruy. Iusques icy sont les termes du Pere qui m'escrit.

I'ay creû que dans la naïfueté de cette lettre, ceux qui sçauent ce que c'est de la vertu solide, et qui ont l'œil ouuert aux choses qui vrayement rendent vne ame grande aux yeux de Dieu, y descouuriront vn thresor, que possedoit ce seruiteur de Dieu. I'adiousteray icy seulement, que tous ceux qui l'ont pratiqué, l'ont estimé vn Saint, et qu'il auoit l'approbation de tout le monde, sans en excepter aucun. Les Hurons le nommoient Orâcha.

Voicy encore vn petit mot qu'il escriuit de l'Isle de sainct Ioseph à ses deux freres, sçauoir est le R. P. Henry de S. Ioseph de l'Ordre des Carmes, et le R. P. Ioseph de Paris Capucin. Cette lettre fait voir la trempe de son cœur et le pressentiment qu'il auoit de sa mort. Ce petit mot, dit-il, est pour nous encourager tous trois à nous haster d'aimer nostre bon Maistre ; car ie croy qu'il est difficile que quelqu'vn de nous trois ne soit bien proche du terme de sa carriere. Redoublons donc nos ferueurs, hastons le pas, redoublons nos prieres les vns pour les autres, et faisons vne nouuelle protestation, que celuy que nostre Seigneur appellera le premier à soy de nous trois, sera l'aduocat des deux qui resteront, pour leur obtenir de Nostre Seigneur son sainct amour, et vne parfaite vnion auec luy, et vne perseuerance finale. Ie fais donc le premier cette protestation, et prie Nostre Seigneur de tout mon cœur de posseder nos trois cœurs et de n'en faire qu'vn auec le sien dés à present et dans l'eternité. Voila le style d'vn Sainct qui aimoit ses freres en Sainct et comme des Saincts : aussi auons-nous appris qu'il auoit des marques de saincteté dés sa tendre ieunesse.

Deffunct Monsieur Garnier son pere, auoit coustume de donner tous les mois quelque piece d'argent à ses enfans pour leurs petits diuertissemens dans leurs estudes ; le Pere Charles Garnier, estant pensionnaire en nostre College de Paris, et sortant les iours de congé pour s'aller vn petit recreer en ville, au lieu de porter son argent en vn ieu de paulme, l'alloit ietter dans la boëte des prisonniers du petit Chastelet. L'vn de ses bons freres, qui luy a veu donner pour vne seule aumosne toute la recreation d'vn mois, adiouste, que passant vn iour sur le Pont-neuf, et voyant vn liure sale et impie, qu'on disoit auoir esté composé par Theophile, il l'achepta et le mit en estat de n'estre iamais leu de personne, peut estre, disoit-il, que quelqu'vn le lisant offenseroit Dieu, il vaut mieux l'achepter et le perdre. Vne autre fois, ses camarades estans entrés dans vn cabaret pour y faire bonne chere, comme il estoit de la Congregation de Nostre Dame, qui deffend aux ieunes gens d'entrer dans de semblables lieux, il les attendit à la porte comme vn laquais attendroit son maistre. Ces preludes marquoient vne grande saincteté future. Ie ne m'estonne pas si Monsieur son pere, voyant que son fils vouloit estre Iesuiste, dit à l'vn de nos Peres : Si ie n'aimois vniquement vostre Compagnie, ie ne vous donnerois pas vn enfant, qui depuis sa naissance iusques à maintenant n'a iamais commis la moindre desobeïssance, et ne m'a iamais causé le moindre déplaisir. La gloire de sa mort a couronné l'innocence de sa vie.

CHAPITRE IV.

De la mort du Pere Noël Chabanel.

Voicy la sixiesme victime que Dieu a prise à soy, de ceux de nostre Compagnie qu'il auoit appellez en cette Mission des Hurons, n'y ayant eû encore aucun de nous qui y soit mort sans y respandre son sang et consommer le sacrifice tout entier.

Le Pere Noël Chabanel estoit compagnon de Mission du Pere Charles Garnier, et lors que le bourg de sainct Iean fut pris par les Iroquois, il n'y auoit que deux iours qu'ils s'estoient separez, selon les ordres qu'ils en auoient receus, nos Peres et moy ayans iugé à propos de ne pas tenir deux Missionnaires exposez dans le danger, outre que la famine y estoit si extreme, qu'ils ne pouuoient trouuer vne nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas qu'ayans vescu ensemble sous le ioug d'vne mesme Mission, ils fussent separez à la mort.

Ce bon Pere, reuenant donc où l'obeïssance le rappelloit, auoit passé par la Mission de sainct Mathias, où estoient deux autres de nos Peres, et les auoit quittez le matin du septiesme iour de Decembre. Ayant fait six grandes lieuës d'vn chemin tres-difficile, il fut surpris de la nuict au milieu des bois, estant en compagnie de sept ou huict Chrestiens Hurons. Son monde estoit couché et endormy, luy seul veilloit et estoit en priere. Sur la minuit il entend du bruit et des cris, partie de l'armée ennemie victorieuse qui tenoit ce chemin, partie aussi des captifs pris ce iour là mesme dans le bourg de sainct Iean, qui chantoient leur chanson de guerre selon leur coustume. Le Pére à ce bruit resueille ses gens, qui sans delay prennent la fuite par dans les bois, et enfin se sauuerent, s'estans dispersez çà et là, et ayans pris leur route vers le lieu mesme d'où venoit l'ennemy, quoy qu'vn peu à l'escart.

Ces Chrestiens eschappez du peril, arriuerent à la Nation du Petun, et firent leur rapport que le Pere auoit fait quelque chemin voulant les suiure ; mais que n'en pouuant plus, il s'estoit mis à genoux et qu'il leur auoit dit : N'importe que ie meure, cette vie est bien peu de chose, c'est le bon-heur du Paradis que les Iroquois ne me pourront rauir.

Sur l'aube du iour, le Pere ayant changé de route, voulant venir nous trouuer en l'Isle où nous estions, se vit arresté au bord d'vne riuiere, qui luy trauersoit son chemin. Vn Huron en a fait le rapport, adioustant qu'il le passa dans son canot au deçà de la riuiere, et que pour fuïr plus lestement, il s'estoit deschargé de son chapeau, et d'vn sac où estoient ses escrits, et d'vne couuerture qui sert à nos Missionnaires de robe et de manteau, de paillasse et de matelas, de lict et de tout autre meuble, et mesme de maison, lors qu'ils sont en campagne, n'ayans point pour lors d'autre abry. Du depuis nous n'auons pû apprendre aucune autre nouuelle du Pere.

Nous ne sommes pas asseurez comment il sera mort, et s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis, qui en effect tuerent sur le mesme chemin vne trentaine de personnes ; ou plustost que s'estant esgaré dans les bois, il y soit mort, partie de faim, partie de froid, au pied de quelque arbre où la foiblesse l'ayt obligé de s'arrester. Mais apres tout, ce qui nous semble le plus probable, c'est qu'il aura esté tué par ce Huron, le dernier qui l'ayt veu, autrefois Chrestien et depuis Apostat ; lequel pour ioüyr des despoüilles du Pere, l'aura assommé et aura ietté son corps dans la Riuiere. Si nous eussions voulu poursuiure cette affaire, ie croy que nous eussions trouué des preuues conuainquantes contre ce meurtrier ; mais dans ces miseres publiques, nous iugeasmes plus à propos d'estouffer les soupçons qu'on pouuoit en auoir, et nous-mesmes fermasmes les yeux à ce que nous estions bien aises qu'on ne vist pas. Ce nous est assez que Dieu soit seruy.

Le Pere Noël Chabanel nous estoit

venu de la Prouince de Tolose, l'année 1643. ayant esté receu en nostre Compagnie dés l'année 1630. alors aagé seulement de dix-sept ans. Dieu luy auoit donné vne forte vocation en ces païs, mais elle ne fut pas sans combat : estant icy, mesme apres les trois, les quatre et cinq ans d'estude pour apprendre la langue des Sauuages, il s'y voyoit si peu auancé, qu'à peine pouuoit-il se faire entendre dans les choses les plus communes. Cette mortification n'est pas petite à vn homme qui brusle du desir de la conuersion des Sauuages, et qui d'ailleurs n'auoit iamais manqué ny de memoire, ny d'esprit, qu'il auoit fait assez paroistre, ayant enseigné quelques années, auec satisfaction, la Rhetorique en France. Son humeur, en suite de cela, estoit si esloignée des façons d'agir des Sauuages, qu'il ne pouuoit quasi rien agréer en eux ; leur veuë luy estoit onereuse, leur entretien, et tout ce qui venoit de ce costé là. Il ne pouuoit se faire aux viures du Païs, et la demeure des Missions estoit si violente à toute sa nature, qu'il y auoit des peines extraordinaires, sans aucune consolation, au moins de celles qu'on appelle sensibles : tousiours coucher à plate terre, viure depuis le matin iusqu'au soir dans vn petit enfer de fumée, et dans vn lieu où souuent le matin on se trouue couuert de neiges, qui entrent de tous costez dans les cabanes des Sauuages, où on est remply de vermine, où tous les sens ont chacun leur tourment et de nuict et de iour, n'auoir iamais que de l'eau toute pure pour esteindre sa soif, et les meilleurs metz qu'on y mange pour l'ordinaire, n'estant que de la cole, faite de farine de bled d'Inde boüillie dans l'eau ; y trauailler sans cesse, estant tousiours si mal nourry, et n'auoir pas vn seul moment de la iournée auquel on puisse se retirer en vn lieu qui ne soit public ; n'auoir point d'autre chambre, d'autre sale, ny d'autre cabinet pour faire ses estudes, non pas mesme aucune autre lumiere que celle d'vn feu enfumé, entourré en mesme temps de dix et de quinze personnes, et d'enfans de tous aages, qui crient qui pleurent, qui y disputent, qui s'entretiennent de leur mesnage, qui y font leur cuisine, leur repas, leur trauail, en vn mot tout ce qui se fait dans la maison. Quand Dieu auec cela retire ses graces sensibles, et se cache à vne personne qui ne respire qu'apres luy ; quand il la laisse en proye à la tristesse, et aux dégousts, et aux auersions de la Nature ; ce ne sont pas là des espreuues qui soient à la portée d'vne vertu commune ; et il faut que l'amour de Dieu soit alors puissant dans vn cœur pour n'y estre pas estouffé. Ioignez les veuës continuelles des perils dans lesquels on se trouue à chaque moment, d'estre attaqué d'vn Ennemy barbare, qui souuent vous fera souffrir mille morts auant que d'en mourir d'vne seule, qui n'a que des feux et des flammes, et des cruautez inouyes. Sans doute qu'il faut vn courage digne des enfans de Dieu, pour ne pas perdre cœur au milieu de cét abandon.

Ç'a esté dans cét abandon que Dieu a voulu esprouuer les cinq et six années, la fidelité de ce bon Pere. Mais tant s'en faut que le Diable ayt iamais rien gaigné sur luy de ce costé là, quoy qu'il luy representast chaque iour, que retournant en France il y trouueroit et la ioye et le repos, et les consolations qu'il y auoit receuës tout le temps passé de sa vie, qu'il n'y manqueroit pas d'employ plus sortable à son naturel, et dans lequel tant d'ames Sainctes pratiquent hautement la vertu de Charité, dans le zele des Ames, et consomment leur vie pour le salut de leur prochain ; iamais pour tout cela il n'a voulu se détacher de la Croix où Dieu l'auoit mis ; iamais il n'a demandé d'en sortir. Mais au contraire, pour s'y attacher plus inuiolablement, il s'obligea par vœu d'y demeurer iusques à la mort, afin de mourir en la Croix. Voicy la teneur du vœu qu'il en conçeut et ses propres termes.

Domine Iesu Christe, qui me Apostolorum Sanctorum huius vineæ Huronicæ adiutorem, licet indignissimum, admirabili dispositione tuæ paternæ Prouidentiæ voluisti, Ego, Natalis Chabanel,

impulsus desiderio seruiendi Spiritui tuo sancto, in promouendâ barbarorum Huroniæ ad tuam fidem conuersione: Voueo, coram sanctissimo Sacramento pretiosi Corporis et Sanguinis tui, Tabernaculo Dei cum hominibus, perpetuam stabilitatem in hac Missione Huronicâ: omnia intelligendo iuxta Societatis et Superiorum eius interpretationem et dispositionem. Obsecro te igitur, suscipe me in seruum huius Missionis perpetuum, et dignum effice tam excelso ministerio. Amen. Vigesimâ die Iunij 1647.

Iesus-Christ mon Sauueur, qui par vne disposition admirable de vostre Paternelle Prouidence, auez voulu que ie fusse Coadiuteur des Saincts Apostres de cette vigne des Hurons, quoy que i'en sois tout à faict indigne ; me sentant poussé du desir de seruir aux intentions qu'a sur moy vostre sainct Esprit, pour auancer la conuersion à la foy, des barbares de ce païs des Hurons; Moy, Noël Chabanel, estant en la presence du tres-sainct Sacrement, de vostre Corps et de vostre Sang precieux, qui est le tabernacle de Dieu auec les hommes : Ie fais vœu de perpetuelle stabilité en cette Mission des Hurons ; entendant le tout, selon l'interpretation des Superieurs de la Compagnie et selon qu'ils voudront disposer de moy. Ie vous coniure donc, mon Sauueur, qu'il vous plaise me receuoir pour seruiteur perpetuel de cette Mission, et que vous me rendiez digne d'vn ministere si sublime. Amen.

Il fit ce vœu le iour du tres-sainct Sacrement, de l'année 1647. et quoy que du depuis ces reuoltes de la Nature ayent tousiours donné de l'exercice à sa vertu, la grace a tousiours esté la maistresse, et Dieu luy a donné cette perseuerance qu'il desiroit si ardemment.

La derniere fois qu'il se separa d'auec nous pour aller en la Mission où il est mort, embrassant et disant le dernier adieu à celuy de nos Peres qui auoit le soin de la conduite de son ame : Mon cher Pere, luy dit-il, que ce soit tout de bon cette fois, que ie me donne à Dieu et que ie luy appartienne. Mais il profera ces paroles d'vn si bon accent et d'vn visage si resolu à la vraye sainteté, qu'il toucha viuement celuy de nos Peres auquel il parloit ; lequel, ayant trouué à l'heure mesme vn de ses amys, ne pût s'empescher de luy dire : Vrayement ie viens d'estre touché ! Ce bon Pere vient de me parler auec l'œil et la voix d'vne victime qui s'immole. Ie ne sçay pas ce que Dieu veut faire, mais ie voy qu'il fait vn grand Sainct.

En effet, Dieu le disposoit au sacrifice, et il luy donnoit à luy-mesme quelque sorte de pressentiment. Il auoit dit à vn de ses amys : Ie ne sçay ce qu'il y a en moy et ce que Dieu veut disposer de moy ; mais ie me sens tout changé en vn point. Ie suis fort apprehensif de mon naturel ; toutefois, maintenant que ie vay au plus grand danger et qu'il me semble que la mort n'est pas esloignée, ie ne sens plus de crainte. Cette disposition ne vient pas de moy.

Lors qu'il partit de la Mission de sainct Mathias, le iour mesme de sa mort, parlant au Pere qui l'embrassoit : Ie vay, dit-il, où l'obeïssance me rappelle ; mais ou ie ne pourray, ou i'obtiendray du Superieur qu'il me renuoye dans la Mission qui estoit mon partage, il faut seruir Dieu iusqu'à la mort.

On verra dans la lettre suiuante, qu'il a escrite au R. P. Pierre Chabanel son frere, Religieux de nostre Compagnie, les sentimens qu'il auoit des souffrances. Peu s'en est fallu, dit-il, dans les apparences humaines, que V. R. n'ayt eu vn frere Martyr ; mais helas! il faut deuant Dieu vne vertu d'vne autre trempe que la mienne pour meriter l'honneur du Martyre. Le R. P. Gabriel Lalemant, l'vn des trois que nostre Relation dit auoir souffert pour Iesus-Christ, auoit pris ma place au bourg de sainct Louys depuis vn mois deuant sa mort, que ie fus enuoyé comme plus robuste de corps en vne Mission plus esloignée et plus laborieuse, mais non pas si fertile en Palmes et en Couronnes que celles dont ma lascheté m'auoit rendu indigne deuant Dieu. Ce sera quand il plaira à la diuine Bonté, pourueu que de mon costé

ie tasche de faire, *Martyrem in vmbrâ et Martyrium sine sanguine.* Les rauages des Iroquois sur ce païs feront peut estre vn iour le reste par les merites de tant de Saincts auec lesquels i'ay la consolation de viure si doucement parmy tant de tracas et de dangers continuels de la vie. La Relation me dispensera d'adiouster autre chose à la presente ; aussi bien n'ay-ie ny papier ny loisir qu'autant qu'il en faut pour supplier V. R. et tous nos Peres de sa Prouince de se souuenir de moy au sainct Autel, comme d'vne victime destinée peut-estre au feu des Iroquois, *Vt merear tot Sanctorum patrocinio victoriam in tam forti certamine.* Ce sont ses paroles, dignes d'vn homme qui n'attendoit que le moment du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la Mission de Sainct Matthias.

C'estoit icy la seconde des Missions que nous auions dans la Nation du Petun. Depuis la mort des deux PP. dont nous auons parlé, la necessité d'ouuriers nous obligea de ne faire plus qu'vne Mission dans toutes ces Montagnes, surchargeant les deux autres Peres qui y estoient, du soin de ces pauures Eglises desolées, qui venoient de perdre leurs Pasteurs ; et mesme quelque temps apres, nous nous vismes contraints de ne laisser qu'vn seul des deux Peres, pour tout le Christianisme, vne maladie suruenuë à l'vn d'eux, nous ayant obligez de le rappeller en vn lieu où il pust receuoir vn peu plus d'assistance.

Dans les grandes fatigues de ces Missions, exposées à tous les malheurs dont la Nature peut auoir plus d'horreur, ce n'est pas vne des Croix des moins pesantes, de se voir seul dans vne Eglise dissipée qui ne faisoit que naistre ; de se voir accablé dés le matin iusqu'au soir, d'vn monde de Catechumenes et de Chrestiens, dont il faut baptiser les vns, entendre les autres en confession, apprendre à la plus-part les Prieres et le Catechisme, et les Mysteres de nostre Foy, solliciter les infideles à ce qui est de leur salut, aller chercher et les vns et les autres dans des cabanes abandonnées, où la pauureté mesme habite, mais où l'esprit de la Foy n'y est pas moins diuin que dans les Louures et dans les Palais les plus superbes de l'Europe.

Quelques Capitaines infideles, animez contre les progrez de la Foy, et croyans qu'elle seule estoit la ruine des païs qui se font Chrestiens, firent courir vne calomnie contre nous, afin d'irriter le peuple et l'animer à la vengeance. On assemble pour cét effet les plus considerables d'vn bourg, dependant de cette Mission (c'estoit le bourg de sainct Mathieu, dont nos Peres estoient alors absens) : On publie hautement dans ce conseil de sedition, qu'vn certain Huron eschappé depuis peu de iours, des mains des Iroquois plus voisins de Kebec, y auoit veu de grands colliers de Porcelaine, enuoyez de la part d'Onnontio (c'est le nom que donnent les Hurons à Monsieur nostre Gouuerneur) ; que cét Onnontio, voulant diuertir les armes des Iroquois, crainte qu'ils ne se iettassent sur les François de Montreal, des Trois Riuieres et de Kebec, auoit enuoyé ces presens et ces colliers de Porcelaine dans le païs ennemy, afin de les inuiter de conduire vne armée dans le païs des Hurons, et qu'il leur auoit promis, que les François qui y estoient, trahiroient les Hurons et les Algonquins, faisans mine de se porter auec courage à leur deffense ; mais qu'en effet lors qu'on seroit dans le combat, ils ne tueroient personne , ayans receu des ordres secrets de sa part de ne charger leurs armes à feu, sinon de poudre seule, sans balle et sans plomb.

En suite de cette calomnie, on nous fait plus noirs que nos robes, on crie aux traistres et à la trahison, on ne parle que de nous massacrer, et les boutefeux de cette sedition disent hau-

tement, qu'il faut assommer le premier des François qu'on auroit au rencontre.

En effet, nos deux Missionaires, faisans leur course, fort peu de iours apres, à ce bourg de leur departement où ce conseil s'estoit tenu : de loin qu'on les eût apperceus, on crie : Au meurtre et au massacre. On court aux portes par où ils doiuent entrer ; on les reçoit auec des crys et des huées semblables à celles dont on accueille les prisonniers de guerre qui sont destinez pour le feu. Nos Peres entrent à leur ordinaire auec vn visage asseuré. Qui craint Dieu ne craint pas les creatures, et ceux qui ne souhaittent que de mourir en son seruice, ne palissent pas en ces rencontres. Les seditieux s'entreparlent, pour voir celuy qui leueroit la hache sur ces deux victimes innocentes. Ils ne iettent sur eux que des yeux de fureur, et leur cœur ne respire rien que le sang. Mais Dieu leur lia les mains pour ce coup. Ces deux bons Peres passent à trauers cette foule d'impies, sans receuoir aucun dommage. Plusieurs qui n'estoient pas de la coniuration, mais qui n'en pouuoient ignorer les conclusions qu'on auoit publiées, se disoient les vns aux autres : Ne sont-ce pas ceux-cy que l'on deuoit massacrer ? comment donc ont-ils trauersé au milieu de leurs ennemis preparez pour le meurtre ? on est sorty à la foule pour les tuër, et pas vn toutefois n'a fait le coup que tant de monde auoit promis de faire.

Dieu ne se contente pas de proteger nos Peres en ce rencontre ; mais pour recompenser les fatigues et les dangers de leur voyage en la monnoye dont il paye les iournées de ses seruiteurs, en vn seul iour ils baptiserent dix-sept personnes dans ce bourg où ils deuoient trouuer la mort, et ils y confesserent quantité de Chrestiens.

Le bourg de S. Iean n'auoit pas encore esté pris ny desolé par les Iroquois, lors que cette sedition arriua ; mais ce fut fort peu de iours apres, et nous auons sujet de croire que la mort du Pere Noël Chabanel, n'a esté qu'vn effect de cette coniuration, veu nommément que le Huron sur lequel tomba le soupçon de l'assassinat commis en la personne de ce Pere, estoit du bourg de S. Mathieu, et qu'vne personne de confiance nous a dit auoir entendu de sa bouche, qu'il s'estoit vanté d'estre le meurtrier et d'auoir défait le monde de cette voirie de François, et d'auoir ietté dans la riuiere son cadavre, l'ayant assommé à ses pieds. Quoy qu'il en soit, ce n'est pas vn petit bon-heur pour ceux qui viuent en ces contrées, de sçauoir et de voir que leur vie est entre les mains de tout le monde, et qu'ils doiuent attendre la mort, autant de la part de ceux mesmes qu'ils reconnoissent pour amis, que d'vn Iroquois ennemy.

En vn autre bourg, dependant de cette mesme Mission, nos Peres auoient erigé vne petite Chapelle, et ils y auoient esleué vn clocher pour y appeller les Chrestiens, et mettre dans ce nouueau Christianisme les exercices de deuotion qui estoient desia establis dans les Eglises plus anciennes. Les infideles entrent en fureur à la veuë de ces objets de pieté ; ils contrefont les possedez du Diable, s'ils ne le sont en verité ; ils rompent tout et ils profanent ce lieu de saincteté ; ils dérobent et ils pillent les petits meubles de cette pauure Eglise, et tout ce qu'auoient les Peres, qui alors en estoient absens ayans esté faire leurs visites en des bourgades plus esloignées. On porte comme en triomphe ces dépoüilles de la maison de Dieu ; on vomit des imprecations contre ceux qui preschent sa parole, et on publie hautement qu'ils meritent la mort.

Ces insolences sont arriuées plus d'vne fois ; mais qui a Dieu pour protecteur, experimente mille fois en vn seul Hyuer, que le Diable peut bien entrer en rage contre nous, et qu'il a sujet de le faire, voyant qu'on luy enleue sa proye, mais qu'apres tout, Dieu est le maistre, qu'vn seul cheueu ne peut tomber de la teste de ses seruiteurs, sans sa diuine volonté, et que la foy ne porte iamais plus de fruits, que lors qu'elle est dauantage persecutée. Il falloit que le nombre des Eslus de Dieu fust accomply en toutes ces contrées,

auant que leur desolation arriuast qui estoit si prochaine.

Vn pauure, mais excellent Chrestien de cette Mission, estoit tombé entre les mains des ennemis et n'attendoit rien que le feu pour son supplice. Il eut recours à Dieu dans sa necessité. Mon Dieu, dit-il, ie croy de tout mon cœur que vous seul estes le maistre de nos vies : si vous voulez, i'esprouueray dés auiourd'huy que ma foy m'aura déliuré de la mort, qui sans vostre secours m'est tout à fait inéuitable. Chose estrange ! ce pauure homme fut deliuré à l'heure mesme de sa captiuité, l'Iroquois qui venoit de le prendre captif, l'ayant renuoyé, sans sçauoir pourquoy. Ce Chrestien se nomme Pierre Outouré.

CHAPITRE VI.

De la Mission de Sainct Charles.

Quelques Hurons, de ceux qui l'an passé, craignans le feu des Iroquois, auoient quitté leur païs et s'esloignoient de nous pour fuïr encore plus loin ce cruel ennemy, estans arriuez en vn lieu qu'ils iugerent assez propre pour s'y habituer, s'y arresterent et y bastirent leurs cabanes, à dessein de s'y fortifier et d'y faire vn nouueau païs. Deux de nos Missionnaires, l'vn de langue Algonquine et l'autre qui parle le Huron, ayans parcouru tout l'Esté les costes de nostre mer douce, pour le secours spirituel, tant des Hurons, qui alors y estoient dispersez, que des peuples Algonquins, nous representerent à leur retour, qu'il seroit à la gloire de Dieu que quelqu'vn de nous hyuernast en ce lieu, où plus de monde deuoit se rassembler. Nous y destinasmes donc vn de nos Peres de la langue Huronne, qui nous quitta au mois d'Octobre.

Lors qu'il fut arriué en cette nouuelle habitation, quelques Chrestiens le receurent chez eux, auec vne charité qui n'eut rien de sauuage. La premiere chose qu'ils firent, fut de dresser de quelques écorces d'arbres, vne Chapelle, riche dans sa pauureté, où depuis le matin iusqu'au soir, Dieu ne laissoit pas d'estre adoré au milieu de ces vastes forests, où iamais il n'auoit receu cét hommage.

Plusieurs qui n'estoient pas Chrestiens, se rendirent aussi-tost aux instructions qu'on leur donna. Quelques autres accusoient la Foy d'estre vne chose mauuaise, et ne vouloient pas y entendre, disans que iamais leur païs n'auoit esté si affligé que lors qu'on auoit commmencé tout de bon à quitter leurs anciennes superstitions et à receuoir le Baptesme. Ces gens-là estoient les plus riches et les plus à leur aise, il falloit que Dieu les humiliast pour les sauuer.

En effect, comme ils n'auoient quasi aucune prouision de bled, et que le plus fort de leur esperance estoit sur la pesche, qui toutes les années est tres-abondante en ce lieu là, pendant l'Hyuer, iamais elle ne s'y est veuë si malheureuse que celle-cy. Ils font des trous dans la glace, espaisse de deux et trois pieds, au dessous de laquelle ayans trouué l'eau viue, ils iettent leurs rets, où d'ordinaire on puise quantité de poisson qui accourt à ces ouuertures. Mais cét Hyuer ils ne trouuoient dans leurs filets aucun poisson, dix ou douze petits harancs, qui quelquefois s'y rencontroient, estoient vne manne du Ciel, à ces pauures gens qui mouroient de faim. Ils se virent bien-tost au bout de leurs petites prouisions ; sans bled, sans gland et sans legumes. D'aucuns alloient peler les arbres et faisoient boüillir les écorces pour les rendre mangeables ; d'autres viuoient d'vne certaine mousse qui s'attache aux rochers, et d'vne espece de tondre, qui pourry dedans l'eau, s'humecte et se renfle comme vne éponge. Vne fois chaque iour, on faisoit cuire dans vne grande chaudiere vn petit morceau de poisson enfumé, qui rendoit vn boüillon amer, dont vn chacun beuuoit abondamment, afin de se remplir et d'estouffer sa faim par ces lauasses d'eau.

Ce bon Pere se vit enfin reduit à cette vie, l'espace de cinquante iours ; qui apres tout luy estoient des iours bien-heureux, qui le faisoient benir Dieu, voyant que cette misere publique abattoit la superbe de ceux qui du commencement n'auoient pas voulu l'escouter. Ils venoient comme des moutons et demandoient le sainct Baptesme, non pas dans l'attente d'aucun secours qu'ils peussent esperer d'vn homme qu'ils voyoient dans la famine aussi bien qu'eux, mais à cause qu'ils admiroient que son courage n'en fust pas abattu, qu'il estoit leur consolation dans la veuë qu'il leur donnoit alors d'vn bon-heur eternel, exempt de toutes ces miseres. Il faut bien, disoient-ils, que ce qu'il nous presche soit vray, puis qu'il ne craint pas de mourir auec nous, et de faim et de froid, et qu'il nous enseigne le mesme dans nostre pauureté, qu'il faisoit lors qu'il estoit plus à son aise.

Sur la fin de l'Hyuer, ces pauures fameliques, se voyans mourir tout vifs dans ces miseres, se dissiperent çà et là. Vne partie vinrent nous trouuer en l'Isle où nous estions, y esperans plus de secours. Le Pere les y accompagna ; et apres six grandes iournées d'vn chemin tres-penible, sur les glaces de cette mer alors glacée, il arriua heureusement en cette maison.

Vn autre de nos Peres, qui auoit hyberné en la Mission de Sainct Pierre, encore plus esloignée, n'eut pas moins à souffrir dans les mesmes miseres, qui partout ont consommé ces peuples, et dont partout Dieu a tiré sa gloire, disposant toutes ces ames pour le Ciel, par des voyes adorables.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Cette Mission estoit pour les Nations de la langue Algonquine, qui n'ont point de demeure asseurée, aussi peu que les poissons de la pesche desquels ils viuent, sur les costes du grand Lac qu'ils habitent, tantost en vn lieu et tantost en vn autre, selon les diuerses saisons de l'année, ou selon que les craintes des Iroquois les obligent de s'esloigner plus loin, du peril qui les menace chaque iour. C'est à dire que nos Peres qui ont eu le soin de cette Mission, y ont mené vne vie errante auec ces peuples errans, et ont esté quasi tousiours dessus les eaux ou sur quelques rochers affreux, battus des flots et des tempestes. Mais partout Dieu s'y est fait connoistre ; n'estant pas moins le Dieu des mers que le Dieu de la terre. Quantité de ces nations errantes ont pris feu depuis vn an aux paroles de l'Euangile ; quantité se sont faits Chrestiens et ont receu le saint Baptesme, mesme leurs Capitaines, qui iamais n'auoient voulu se faire instruire. Voicy ce que m'en escriuoit le Pere qui cét Hyuer auoit le soin de cette Mission : Ie benis Dieu, dit-il, de l'assiduité de ces bonnes gens à venir prier Dieu ; i'admire leur innocence et le desinteressement du temporel, eux ne me demandans rien, et moy n'ayant rien dequoy leur donner.

Les barbares ne sont pas si barbares qu'on les croit en France, ou pour mieux dire, il faut aduoüer que la foy dompte la barbarie, et qu'elle donne vn cœur Chrestien à des gens qui n'auoient que des cœurs de beste.

Il estoit temps que Dieu leur donnast cét esprit de foy : car le Printemps étant venu, les Iroquois, partys de deux cents lieuës de là, surprirent vne partie de ces bons Neophytes, dans le lieu qu'ils estimoient le plus asseuré pour leur vie. Ils entraisnerent dans la Captiuité, hommes, femmes et enfans, sans pardonner à cét aage innocent, qu'ils brusloient au milieu des flammes auec des cruautez inconceuables. Les voyes de Dieu sont adorables : il laisse prosperer les ennemis de son saint Nom, en mesme temps qu'il abandonne à toutes les miseres ceux qui commencent à l'adorer. Qu'il en soit beny à iamais.

CHAPITRE VIII.

De la desolation du païs des Hurons, au Printemps de l'année 1650.

Nous auions passé tout l'Hyuer dans les extremitez d'vne famine qui a regné par toutes ces contrées, et qui partout a enleué vn tres-grand nombre de Chrestiens, continuant tousiours ses rauages et iettant le desespoir partout. La faim est vn tyran inexorable, qui iamais ne dit c'est assez, qui iamais ne donne de treue, qui deuore tout ce qu'on luy donne ; et si on manque à le payer, il se repaist du sang humain, il vous déchire les entrailles, sans qu'on puisse euiter sa rage, ny se soustraire de sa veuë, tout aueugle qu'il est. Mais le Printemps estant venu, les Iroquois nous furent encore plus cruels ; et ce sont eux qui vrayement ont ruiné toutes nos esperances, et qui ont fait vn lieu d'horreur, vne terre de sang et de carnage, vn theatre de cruauté et vn sepulchre de carcasses décharnées par les langueurs d'vne longue famine, d'vn païs de benediction, d'vne terre de Sainteté et d'vn lieu qui n'auoit plus rien de barbare, depuis que le sang respandu pour son amour auoit rendu tout son peuple Chrestien.

Nos pauures Hurons affamez, furent contraints de se separer d'auec nous, au commencement du mois de Mars, pour aller chercher quelque gland au sommet des montagnes qui se découuroient de leurs neges, ou pour aller à quelques pesches, en des lieux plus exposez au Soleil du Midy, où les glaces se fondent plus tost. Ils esperoient en ces lieux escartez, de trouuer quelque petit soulagement à la famine, qui les faisoit mourir tout vifs, comme vn ennemy trop domestique renfermé dans leurs propres maisons, et qui s'estoit rendu le maistre de la place. Mais ils craignoient en mesme temps de trouuer vne mort plus cruelle et de tomber dans les feux et les flammes des Iroquois, allans ainsi chercher leur vie. Ils se confessent auant que de partir, ils redoublent leurs deuotions d'autant plus que leurs miseres s'augmentent ; plusieurs se communient pour se disposer à la mort. Iamais leur foy ne fut plus viue, et l'esperance du Paradis ne leur parut iamais plus douce que dans ce desespoir et cét abandon de leur vie. Ils diuisent leurs troupes, afin que si les vns tomboient entre les mains de l'ennemy, les autres pûssent eschapper.

Le grand Lac qui entouroit nostre Isle de S. Ioseph, n'estoit alors rien qu'vne crouste de glaces, espaisses de deux et trois pieds. A peine ces bons Chrestiens nous quittoient-ils de veuë, que ces glaces fondent sous leurs pieds : d'aucuns se noyent dans ces abysmes et y trouuerent leur tombeau ; les autres s'en retirent plus heureusement, quoy que transis d'vn froid mortel. Ce fut vne mort bien cruelle à de pauures vieillards, à des femmes et à des enfans, de rendre l'ame sur ces neges, sans aide et sans secours, mais non pas sans la consolation de celuy qu'ils adoroient dedans leur cœur, et qui iamais n'y pût mourir.

Vne vieille Chrestienne, aagée de soixante ans, ayant passé toute la nuit couchée au milieu de ces glaces, y fut trouuée pleine de vie le lendemain matin. On luy demande, qui l'auoit conseruée. Ie m'escriois de fois à autres, répondit-elle, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy : en mesme temps ie me sentois toute eschauffée, le froid me saisissant à quelque temps de là, ie recommençois ma priere, et mon corps reprenoit sa chaleur, i'ay passé toute la nuit en cette sorte, et i'attendois la mort auec plaisir. Cette pauure femme ne sçauoit rien que ces deux mots de toutes ses prieres. Elle en réchappa pour lors ; mais du depuis elle est tombée entre les mains des ennemis et y trouua la fin de ses miseres.

Nos pauures fameliques commençoient à ioüir des douceurs de leur pesche, qu'ils trouuerent assez abondante ; mais leur ioye deuoit estre plus pour le Ciel que pour la terre. Le iour de l'Annonciation, vingt-cinquiesme de

Mars, vne armée d'Iroquois ayans marché prez de deux cents lieuës de païs, à trauers les glaces et les neges, trauersans les montagnes et les forests pleines d'horreur, surprirent au commencement de la nuit, le camp de nos Chrestiens et en firent vne cruelle boucherie. Il sembloit que le Ciel conduisit toutes leurs demarches et qu'ils eurent vn Ange pour guide : car ils diuiserent leurs troupes auec tant de bon-heur, qu'ils trouuerent en moins de deux iours, toutes les bandes de nos Chrestiens qui estoient dispersées çà et là, esloignées les vnes des autres de six, sept et huit lieuës, cent personnes en vn lieu, en vn autre cinquante ; et mesme il y auoit quelques familles solitaires, qui s'estoient escartées en des lieux moins connus et hors de tout chemin. Chose estrange ! de tout ce monde dissipé, vn seul homme s'eschappa, qui vint nous en apporter les nouuelles, comme il arriua autrefois à ce prodige de Patience, auquel il ne restoit dedans ses pertes, sinon vn triste messager, qui venoit hors d'haleine luy en donner aduis et luy rendre son malheur plus sensible.

Ma plume n'a plus d'encre, pour exprimer la rage des Iroquois, en ces rencontres, elle a horreur de representer si souuent des spectacles de cruauté, ausquels nos yeux ne peuuent pas s'appriuoiser aussi peu que nos sens, qui iamais ne sont insensibles à l'excez de tous ces tourmens de fureur. Nostre vnique consolation, c'est que ces supplices d'horreur trouuent la fin auec nos vies, et que Dieu les couronnera d'vn bon-heur qui n'a point de fin.

Du depuis, les malheurs nous ont accueilly à la foule : à peine les Chrestiens qui restoient dans le bourg Saint Ioseph, auoient respiré quelques iours, pour releuer leurs esperances, apres vn coup si rude, qui les auoit tous abattus. Ils tremblent dans la crainte des flammes et de la cruauté des Iroquois ; mais vn mal qu'ils n'enuisagent que de loin, leur paroist moins terrible que la douleur presente d'vne famine insupportable, qui les portoit iusques aux rebuts de la nature et les faisoit deuorer des carcasses pourries ; la Mere n'auoit point d'horreur d'assouuir sa faim enragée du corps de son enfant, et les enfans ne pardonnoient pas au corps de leur Pere.

La faim, dit-on, fait sortir les loups hors du bois. Nos Hurons fameliques, sont aussi contraints de sortir hors d'vn bourg qui n'estoit remply que d'horreur. C'estoit sur la fin de Caresme. Helas ! que ces pauures Chrestiens eussent esté trop heureux s'ils eussent eû dequoy le ieusner au gland et à l'eau ! Le iour de Pasque, nous leur fismes faire vne communion generale ; le lendemain, ils se separerent d'auec nous, nous laissans tous leurs petits meubles, dont la pluspart declarerent publiquement qu'ils nous faisoient leurs heritiers, voyans bien que leur mort n'estoit pas éloignée, et qu'ils la portoient dans leur sein.

En effect, peu de iours s'escoulent que nous apprenons les nouuelles du malheur que nous auions preueu. Ce pauure troupeau dissipé tombe dans les embusches de nos ennemis Iroquois : les vns sont tuez sur la place ; on traisne les autres captifs, on brusle les femmes et les enfans ; quelques-vns s'eschappent du milieu de ces flammes, qui apportent l'effroy et la terreur partout.

Huit iours apres, vn semblable malheur accueille encore vne autre bande. Ce ne sont que massacres en quelque lieu qu'ils aillent. Partout la famine les suit, où ils rencontrent vn ennemy plus cruel que la cruauté mesme ; et pour comble d'une misere sans ressource, ils apprennent que deux puissantes armées sont en chemin pour les venir exterminer ; que la premiere vient à dessein de faire le dégast dans leurs champs, d'arracher leurs bleds d'Inde et de desoler la campagne ; que la seconde armée doit moissonner tout ce qui auroit eschappé la fureur des premiers. Ce n'est que desespoir partout.

Dans le plus fort de toutes ces alarmes, deux anciens Capitaines viennent me trouuer en secret, et me firent cette harangue : Mon frere, me dirent-ils, tes yeux te trompent lors que tu nous regardes : tu croy voir des hommes

viuans, et nous ne sommes que des spectres et des ames de trespassez. Cette terre que tu foules aux pieds va s'entr'ouurir pour nous abysmer auec toy, afin que nous soyons au lieu qui nous est deu parmy les morts. Il faut que tu sçaches, mon frere, que cette nuit dans vn conseil, on a pris la resolution d'abandonner cette Isle. La pluspart ont dessein de se retirer dans les bois, afin de viure solitaires et qu'homme du monde ne sçachant où ils sont, l'ennemy n'en puisse auoir la connoissance. Quelques-vns font estat de reculer à six grandes iournées d'icy ; les autres prennent leur route vers les peuples d'Andastoé, alliez de la nouuelle Suede ; d'autres disent tout haut, qu'ils vont mener leurs femmes et leurs enfans pour se ietter entre les bras de l'ennemy, où ils ont vn grand nombre de leurs parens qui les desirent, et qui leur donnent aduis, qu'ils ayent à se sauuer au plustost d'vn païs desolé, s'ils ne veulent perir dessous ses ruines. Mon frere, adioustoient-ils, que feras-tu solitaire en cette Isle, lors que tout le monde t'aura quitté ? es-tu venu icy pour cultiuer la terre ? veux-tu enseiseigner à des arbres ? ces Lacs et ces Riuieres ont-elles des oreilles pour écouter tes instructions ? pourrois-tu suiure tout ce monde qui se va dissiper ? La pluspart trouueront la mort, où ils esperent trouuer la vie : quand tu aurois cent corps pour te diuiser en cent lieux, tu ne pourrois pas y suffire, tu leur serois à charge et tu leur serois en horreur. La famine les suiura par tout, et la guerre les trouuera.

Mon frere, prends courage, m'adiousterent ces Capitaines. Toy seul nous peux donner la vie, si tu veux faire vn coup hardy. Choisis vn lieu où tu puisses nous rassembler, et empesche cette dissipation ; iette les yeux du costé de Quebec pour y transporter les restes de ce païs perdu ; n'attends pas que la famine et que la guerre ayent massacré iusques au dernier. Tu nous portes dedans tes mains et dans ton cœur. La mort t'en a rauy plus de dix mille. Si tu differes dauantage, il n'en restera plus vn seul, et alors tu aurois le regret de n'auoir pas sauué ceux que tu aurois pû retirer du danger, et qui t'en ouurent les moyens. Si tu escoutes nos desirs, nous ferons vne Eglise à l'abry du fort de Kebec. Nostre foy n'y sera pas esteinte : les exemples des Algonquins et des François nous tiendront en nostre deuoir ; leur charité soulagera vne partie de nos miseres, et au moins y trouuerons-nous quelquefois quelque morceau de pain pour nos petits enfans, qui depuis si long-temps n'ont que du gland et des racines ameres pour soustenir leur vie. Apres tout, deussions-nous mourir auec eux, la mort nous y sera plus douce qu'au milieu des forests, où personne ne nous assisteroit à bien mourir, et où nous craignons que nostre foy ne s'affoiblisse auec le temps, quelque resolution que nous ayons de la cherir plus que nos vies.

Ayant entendu le discours de ces Capitaines, i'en fis le rapport à nos Peres. L'affaire estoit trop importante pour la conclure en peu de iours. Nous redoublons nos deuotions ; nous consultons ensemble, mais plus encore auec Dieu ; nous faisons des prieres de quarante heures, pour reconnoistre ses sainctes volontez ; nous examinons cette affaire, quinze, seize et vingt fois. Il nous semble de plus en plus que Dieu auoit parlé par la bouche de ces Capitaines. Car nous voyons qu'il estoit vray, que tout le païs des Hurons n'estoit plus qu'vne terre d'horreur et vn lieu de massacre. En quelque endroit que nous iettassions nostre veuë, nous estions conuaincus, que la famine d'vn costé et la Guerre d'vn autre, acheueroient d'exterminer ce peu qui restoit de Chrestiens. Mais si nous les pouuions mener à l'abry du fort de nos François de Montreal, des Trois Riuieres ou de Quebec, nous iugions qu'en effet ce seroit là l'vnique lieu de leur refuge ; que les secours que nous pourrions leur rendre y seroient plus puissans et que leur foy y seroit plus en asseurance ; en vn mot que Dieu y seroit plus glorifié.

Ce fut vn sentiment si general de tous nos Peres, que ie ne pûs y resister, estant

d'ailleurs bien asseuré que leur cœur estoit tellement attaché aux croix et aux souffrances qu'ils cherissoient dans cette heureuse Mission, que chose au monde ne les eust pû détacher sinon l'vnique veuë de la plus grande gloire de Dieu.

L'ennemy cependant continuë tousiours ses massacres ; la famine va nous depeuplant, si nous ne hastons nostre retraicte, nous sauuerons moins de Chrestiens. Le dessein en ayant esté pris à loisir, l'execution en deuoit estre prompte, crainte que l'Iroquois n'entendant ces nouuelles, n'allast nous tendre des embusches pour nous arrester au passage.

Ce ne fut pas sans larmes que nous quittasmes ce païs, qui possedoit nos cœurs, qui arrestoit nos esperances, et qui estant desia rougy du sang glorieux de nos freres, nous promettoit vn semblable bon-heur, nous ouuroit le chemin du Ciel et la porte du Paradis. Mais quoy ! il faut s'oublier de soy-mesme, et quitter Dieu, pour Dieu, ie veux dire qu'il merite luy seul d'estre seruy, sans la veuë de nos interests, fussent-ils les plus Saints que nous puissions auoir au monde.

Dans ces regrets, ce nous fut vne consolation d'emmener auec nous de pauures familles Chrestiennes, enuiron trois cents ames : tristes reliques d'vne nation autrefois si peuplée, que les miseres ont accueilly au temps qu'elle a esté la plus fidele à Dieu. Le Ciel y auoit ses esleuz ; il s'est peuplé de nos despoüilles en depeuplant la terre ; et ce nous est assez pour nous contenter dans nos pertes, de voir que ceux qui sont restez auec nous, ayans perdu leurs biens, leurs parens, leur patrie, n'ayent pas perdu leur foy. Plus de trois mille auoient depuis vn an receu le Saint Baptesme, qu'eussions-nous pû plus saintement leur souhaitter, sinon qu'ils emportassent dans le Ciel leur innocence baptismale ? Dieu leur a fait cette grace plus tost qu'ils ne s'y attendoient, pourrions-nous bien nous plaindre qu'il leur ayt hasté ses faueurs ? puisque nous-mesmes nous nous fussions estimez trop heureux de mourir en leur compagnie pour ioüir du mesme bon-heur.

Par les chemins, qui sont d'enuiron trois cents lieuës, nous auons marché sur nos gardes, comme dans vne terre ennemie, n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne soit à craindre, et où nous n'ayons veu des restes de sa cruauté ou des marques de sa perfidie. D'vn costé nous enuisagions des campagnes, où il n'y a pas dix années que i'y comptois les huit et dix mille hommes : de tout celà, il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre, nous costoyions des terres nouuellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'vne autre part, vous eussiez veu des pistes encore toutes fraisches de ceux qu'on auoit emmenez captifs. Vn peu plus loin, il n'y auoit que des carcasses de cabanes abandonnées à la fureur de l'ennemy, ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois et s'estans condamnez à n'auoir plus d'autre demeure qu'vn perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens, peuples de la langue Algonquine, auoient esté tout nouuellement massacrez dans leur lac, de quarante lieuës de contour, lequel autrefois i'auois veu habité quasi tout le long de ses costes, et lequel maintenant n'est plus rien qu'vne solitude. Vne iournée plus en deçà nous trouuasmes vne forteresse, où les Iroquois auoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. A quelques lieuës de là, nous en trouuasmes encore vne autre. Par tout, nous marchions sur les mesmes démarches de nos plus cruels ennemis.

Au milieu du chemin, nous eusmes vne alarme assez viue, vne troupe d'enuiron quarante François et de quelques Hurons qui auoient hyuerné à Kebec, et qui montoient cette grande riuiere, apperceurent quelques pistes de nos découureurs et creurent que c'estoit l'ennemy. En mesme temps nostre auantgarde eut aussi connoissance des pistes de ceux qui venoient de nous découurir. Les vns et les autres estans retournez sur leurs pas, chacun se prepare au combat ; mais estans venus aux approches, nos

alarmes furent bien-tost changées en ioye.

Ces François que nous eusmes au rencontre, auoient fait prise depuis fort peu de iours, de quelques Iroquois qui auoient voulu les surprendre, et qui eussent fait vn coup aussi heureux qu'il estoit remply de courage, s'ils se fussent assez promptement retirez apres leur premiere descharge. Ils n'estoient que dix Iroquois, qui auoient hyuerné enuiron soixante lieuës au dessus des Trois Riuieres, où ils ne viuoient que de chasse, attendans au Printemps quelque bande, ou de François, ou de Hurons, qui passeroit par là. Ces ennemis ayans apperceu sur le soir, la fumée du feu de nos François, qui s'estoient cabanez enuiron vne lieuë proche de leurs embusches, viennent de nuict les reconnoistre, et ils eurent bien l'asseurance, dix qu'ils estoient, d'en attaquer soixante. Il est vray qu'ils se glisserent à la faueur d'vne nuict obscure, et qu'ils prirent leur route auec tant de bon-heur qu'ils ne furent pas apperceus des sentinelles, sinon lors qu'ils estoient desia dedans le camp, et qu'ils déchargerent les coups de mort sur les premiers qu'ils rencontrerent en leur chemin, tout le monde estant endormy.

Il semble que la mort ne cherchoit que les bons Chrestiens, et les colomnes de nostre Eglise Huronne, ils en tuerent sept auant qu'on se fust reconnu, entre autres vn Capitaine nommé Iean Baptiste Atironta, dont souuent nous auons parlé dans nos Relations precedentes, lequel ayant hyuerné à Kebec cette derniere année, y auoit edifié tout le monde par l'innocence de sa vie et par l'exemple de ses vertus.

Le Pere Bressany qui nous ramenoit cette troupe, auec laquelle il estoit descendu des Hurons sur la fin de l'Esté precedent, se resueille au bruit de ces meurtres, il voit à ses costez ses compagnons, qui desia auoient receu le coup de la mort: il crie aux armes, et en mesme temps il reçoit trois coups de fléche dans la teste, qui le couure tout de son sang. On accourt au secours, six Iroquois furent tuez sur la place, deux furent pris captifs ; les deux derniers, n'en pouuant plus, laschent le pied et se sauuent à la fuite. Voila quels sont nos ennemis : ils sont sur vous, lors qu'on les croit à deux cents lieuës de là ; et au mesme moment ils s'esuanouïssent de vos yeux, si ayans fait leur coup ils veulent songer à la retraicte.

Cette troupe qui nous eut au rencontre, ayant appris la desroute de tout le païs des Hurons, prend dessein de retourner dessus ses pas. Nous suiuons donc nostre chemin. Helas que ces malheureux Iroquois ont causé de desolation en toutes ces contrées ! Lors que ie montois cette grande Riuiere, il n'y a que treize ans, ie l'auois veuë bordée de quantité de peuples de la langue Algonquine, qui ne connoissoient pas vn Dieu, et lesquels au milieu de l'infidelité s'estimoient les Dieux de la terre, voyans que rien ne leur manquoit, dans l'abondance de leurs pesches, de leurs chasses, et du commerce qu'ils auoient auec leurs nations alliées ; et auec cela, ils estoient la terreur de leurs ennemis. Depuis que la foy est entrée dans leur cœur, et qu'ils ont adoré la Croix de Iesus-Christ, il leur a donné pour partage vne partie de cette Croix vrayement pesante, les ayans mis en proye aux miseres, aux tourmens et à des morts cruelles, en vn mot, c'est vn peuple effacé de dessus la terre. Nostre vnique consolation, c'est qu'estans morts Chrestiens ils sont entrez dans le partage des veritables enfans de Dieu. *Flagellat Deus omnem filium quem recipit.*

CHAPITRE IX.

De l'establissement de la Colonie Huronne à Kebec.

Apres enuiron cinquante iournées d'vn chemin tres penible, dans lequel nous fismes quantité de naufrages, plusieurs de nous estans tombez dans des

precipices affreux, et dans le milieu des abismes, d'où Dieu nous retiroit d'vne main amoureuse, contre nos esperances, enfin nous arriuasmes à Kebec, le vingt-huitiesme de Iuillet.

Nous auions seiourné deux iours à Montreal, où nous y fusmes receus auec vn cœur de Charité vrayement Chrestienne. C'est vn lieu auantageux pour l'habitation des Sauuages ; mais cette place estant frontiere à l'Iroquois, que nos Hurons fuyent plus que la mort mesme, ils ne pûrent pas se resoudre d'y commencer leur Colonie. Si l'Iroquois pouuoit estre arresté, cette Isle seroit bien-tost toute peuplée ; et mesme ie ne suis pas hors d'esperance, qu'auant l'Hyuer quelques familles de ces bons Chrestiens fugitifs n'y aillent faire leur demeure.

C'est la coustume de ces Peuples, mesme des Infideles, lors qu'vne nation se refugie dans quelque païs estranger, que ceux qui les reçoiuent les distribuent incontinent dans diuerses maisons, où non seulement on leur donne le giste, mais aussi les necessitez de la vie, auec vne Charité qui n'a rien de barbare et qui vn iour fera honte à quantité de peuples qui sont nez dans le Christianisme. I'ay veu dans les Hurons pratiquer tres-souueut cette hospitalité : autant de fois que nous y auons veû des nations desolées, des bourgs ruinez, et quelque peuple fugitif, sept et huit cents personnes trouuoient dés leur abord, des hostes charitables qui leur tendoient les bras, qui les secouroient auec ioye, et qui mesme leur distribuoient vne partie des terres desia ensemencées, afin qu'ils pûssent viure, quoy qu'en vn païs estranger, comme dans leur Patrie.

Nos Hurons se promettoient au moins vne partie de cét accueil, estans arriuez à Kebec. Les Religieuses Hospitalieres ouurirent incontinent et leur cœur, et leurs mains, et le sein de leur Charité, non seulement pour les malades, mais aussi pour quelques vnes de ces pauures familles que la famine poursuiuoit. Les Vrsulines pareillement, auec leur bonne fondatrice, Madame de la Peltrie, ont entrepris en ce rencontre, au dessus de leurs forces, mais non pas au dessus de leur confiance qu'elles ont en Dieu : elles se chargerent incontinent d'vne famille tres-nombreuse, la premiere qui dans le païs des Hurons ayt embrassé la foy. Leur seminaire fut ouuert à de petites filles, qui accreurent leur nombre, et le zele de ces bonnes Meres ne trouuant point quasi de bornes, leurs classes s'ouurirent aussi à quantité d'externes, qu'elles instruisent du Catechisme, en langue Huronne, et ausquelles elles donnent à manger, estendant ainsi leurs Charitées en mesme temps et sur les corps et sur les ames. Trois ou quatre personnes des plus considerables, se sont chargées aussi chacune du soin d'vne famille. Mais apres tout, il est resté plus de deux cents de ces pauures Chrestiens, qui n'ont peu trouuer aucun secours dans la famine qui les presse et qui les suit par tout.

Ie prie Nostre Seigneur de donner les veritables sentimens d'vne charité vrayment Chrestienne, à tous ceux qui ont vne si riche occasion de la pratiquer. En attendant qu'on puisse faire dauantage, et quoy qu'il couste, nous tascherons comme leurs Peres, de subuenir à leurs necessitez. Par les chemins, nous les auons nourris ; dans leur propre païs, Dieu nous fournissoit les moyens de soulager vne partie de leurs miseres ; nous auons respandu pour eux nostre sang et nos vies : pourrions-nous apres cela leur refuser ce qui est hors de nous, qui puisse estre en nostre pouuoir ? Ils viennent tous les iours querir chez nous la portion qu'on leur distribuë ; ils se sont bastys eux-mesmes leurs cabanes, ils tascheront par leur trauail de chercher quelque partie de leur nourriture. Si apres nous estre espuisez, nous nous voyons dans l'impuissance de continuer nos charitez, et qu'ils meurent icy de famine proche de nos François, au moins aurons-nous cette consolation, qu'ils y mourront Chrestiens.

Mais la famine n'est pas le mal qui soit le plus à craindre. C'est la terreur des Iroquois, qui menacent toutes ces contrées, qui font sentir par tout leur

barbarie, et qui de plus en plus vont continuans leur rage, non seulement contre les restes des Algonquins et des Hurons, mais tournent maintenant le poids de leur fureur contre nos habitations Françoises.

Il n'y a que fort peu de iours, qu'vne autre bande de vingt-cinq à trente Iroquois, eurent bien l'asseurance d'attaquer en plein iour, proche des Trois Riuieres, plus de soixante de nos gens qui alloient les chercher. Ces mal-heureux sont à demy-corps dans la bouë, dans des marets, et cachez dans des ioncs, d'où ils font leur décharge et où on ne peut pas les aborder. Se voyans trop pressez, ils prennent la fuyte et s'embarquent dans leurs canots. Nos gens ne peuuent pas tousiours marcher de compagnie, plusieurs demeurent en arriere. Les Iroquois les voyans desunys, tournent visage et combattent contre ceux qui sont auancez des premiers ; quand ils voyent qu'on se reünit, ils reprennent la fuyte auec ordre, et apres quelque temps, ils reprennent aussi le combat : en vn mot, ce sont des Protées qui changent de face à tout moment ; et on ne doit pas croire qu'ils soient et sans conduite et sans courage.

Nous perdismes en ce rencontre quelques-vns de nos meilleurs Soldats ; d'autres furent grieuement blessez. Les Iroquois se voyans trop viuement pressez, firent vne retraite, auec vn ordre qui n'eust rien de barbare. Aussi, leur conducteur, et le chef de ces ennemis de la foy estoit vn Hollandois, ou plus tost l'abomination d'vn peché, et vn monstre produit d'vn Pere Hollandois Herétique et d'vne Payenne.

Iusques à quand Dieu permettra-il qu'on fasse vne terre d'horreur, d'vn païs qui sans ces Barbares ne seroit que benediction? Car n'eust esté leur cruauté, le nom de Dieu auroit penetré bien auant dans vn grand nombre de peuples infideles, qui restent encore à conuertir ; la Croix de Iesus-Christ se feroit iour au milieu des tenebres du Paganisme qui y regne, et le Paradis s'ouuriroit à vn million de pauures Ames, qui n'ont que l'enfer pour partage.

Nous attendons auant l'Hyuer trois cents Chrestiens Hurons, qui viendront accroistre nostre Colonie commencée ; six cents hommes de la Nation Neutre, nous ont fait porter la parole, qu'ils viendroient l'Esté prochain, nous demander des armes et du secours, ayans maintenant guerre ouuerte auec les Iroquois ; en mesme temps, il faudroit fondre sur cét ennemy de la foy, et trouuer les moyens de leur porter la guerre dans leur propre païs. En vne année de bon succez, et apres vn effort digne du zele que tant de saintes Ames ont pour la conuersion des Sauuages, on auroit exterminé cette poignée de gens, qui ne viuent que pour renuerser les ouurages de Dieu.

Apres cela, nos esperances refloriroient, et la gloire de nos Eglises seroit encore plus grande que n'a esté l'innocence et la sainteté de celles dont nous deplorons maintenant les ruines.

Mais puis que nous parlons de l'establissement d'vne Colonie Huronne à Kebec, mettons en suitte quelques Chapitres des Sauuages circonuoisins, affoiblis en terre par les mesmes ennemis et par les mesmes persecutions, et fortifiés pour le Ciel par vne mesme creance.

CHAPITRE X.

De l'Eglise de sainct Ioseph à Sillery.

Cette Eglise n'a pas esté exempte des calamitez qui comme vn torrent ont inondé le pauure païs des Hurons. On nous escrit d'Europe, que les malheurs sont si vniuersels, qu'on diroit quasi que les colomnes de l'Vniuers sont esbranlées. Nous auons cette consolation dans nos miseres, que nostre creance est bien souuent nostre grand crime, et que la guerre d'vn Estat tout barbare est quasi changée en vne guerre Saincte : car la pluspart de nos Chrestiens ne prennent les armes depuis quelques temps, que pour conseruer

le Christianisme dans leurs nouuelles Eglises. Or comme les Croix sont le fondement de la Religion, et que Dieu n'a point détruit son Eglise par les persecutions, nous esperons que les guerres, les famines, et les martyres qui peuplent l'Eglise triomphante de nos bons Chrestiens, n'abismeront pas ces pauures Eglises militantes et souffrantes. Les fleuues qui se cachent sous terre ne sont pas perdus ; ils en sortent auec l'estonnement de ceux qui en ignorent la source et l'origine. Mais entrons en discours.

Vne troupe de Chrestiens de sainct Ioseph, s'estans ioints ce Printemps auec quelques Sauuages des Trois Riuieres et auec quelques Hurons, à dessein, comme ils disent, d'aller coupper les pieds à quelques-vns de leurs ennemis, afin d'empescher qu'ils ne les vinssent troubler dans leurs prieres, rencontrerent vn Iroquois en leur chemin, dont ils se saisirent. Quelques-vns se voulans contenter de cette proye, leur Capitaine, nommé Iean 8tag8ain8, homme grand et puissant, tres bon Chrestien et fort vaillant, repartit qu'il falloit approcher des bourgades Hiroquoises, et tascher d'en surprendre quelqu'vne. Ils auancent donc à la sourdine, enuoyant deuant eux vn Algonquin et vn Huron pour reconnoistre si l'ennemy n'est point en campagne. Le Huron fit rencontre d'vne trouppe d'Iroquois, se voyant surpris, il fait bonne mine, et pour sauuer sa vie, il commit vne lascheté et vne trahison tres-horrible. Voilà qui va bien, que ie vous aye rencontré, dit-il aux Iroquois, il y a longtemps, mes freres, que ie vous cherchois. Ils luy demandent où il alloit : Ie m'en vay, dit-il, en mon païs, chercher mes parens et mes amis : le païs des Hurons n'est plus où il estoit, vous l'auez transporté dans le vostre, c'est là où ie m'en allois pour me ioindre à mes parens et à mes compatriotes, qui ne font plus qu'vn peuple auec vous ; ie me suis eschappé des ombres qui restent encore d'vn peuple qui n'est plus. T'estu mis en chemin tout seul, luy demandent-ils ? Non pas, respond-il, i'ay pris l'occasion d'vne bande d'Algonquins qui vous viennent chercher ; ie me suis écarté d'eux de temps en temps pour rencontrer quelques-vns du païs où ie me vay rendre, afin de les liurer entre leurs mains. Les Iroquois tressaillans d'aise à cette nouuelle, se rassemblent et s'en vont, sous la conduite de ce Iudas, surprendre nos pauures Algonquins, qui se fians trop sur leurs espions ou sur leurs Découureurs, comme ils les nomment, n'attendoient pas vne salue d'arquebuses qui les mit en déroute. Plusieurs y perdirent la vie, quelques-vns se sauuerent à la faueur des bois, vn bon nombre fut mis dans les liens pour estre la curée de ces mâtins ; nostre Capitaine Chrestien se battit auec vne generosité, qui donna de l'estonnement à l'ennemy mesme. Les iugemens de Dieu sont pleins d'abysmes.

Le traistre, ayant demeuré quelque temps auec les Iroquois, eut bien la hardiesse de retourner vers les François et vers les Algonquins, pour tramer, à ce qu'on croit, vne autre trahison, sa premiere ayant si bien reüssi sans estre découuerte ; mais Dieu qui est iuste, ne permit pas qu'vne action si noire fust bien long-temps cachée. Les Algonquins qui retournerent de cette défaite plus morts que vifs, ayans declaré à leurs amis les soupçons qu'ils auoient de ce Huron, on l'interrogea sur ce fait, il parut chanceler ; on le presse de dire la verité, enfin il auouë son crime, confessant ingenuëment que l'amour de la vie et la crainte de la mort l'auoit ietté dans cette mal-heureuse desloiauté.

Monsieur le Gouuerneur le fit apprehender, et apres auoir esté conuaincu d'vne trahison si noire, il fut condamné à mort, et liuré entre les mains de ses gens mesme, pour en faire l'execution. On pensa premierement au salut de son ame, et puis on l'attacha au pilory, planté deuant le fort des François, où parut vn Huron armé d'vne hache, qui luy dit : Tu merites la mort pour auoir trahy nos amis et nos alliez. Il est vray, respond le coulpable, tuez-moy. Le Huron luy décharge vn coup de hache sur la teste, qui ne l'assomma pas ; il re-

double iusques à trois fois, et le met à mort. Voila le payement de sa trahison ; mais disons deux mots de nos pauures Chrestiens conduits au païs des feux et des flammes, nous n'en sçauons encore que peu de chose, mais ce peu est bien remarquable.

Deux Hurons captifs, eschappés des mains des Iroquois, ayans veu les horribles tourmens qu'on a fait souffrir à ces pauures victimes, nous ont comblez de douleur et de ioye. Ils disent, que ces bons Neophytes chantoient les loüanges de Dieu au milieu des flammes ; qu'il sembloit que le Ciel, sur lequel ils iettoient incessamment les yeux, leur donnoit plus de contentement et de plaisir que les feux ne leur causoient de douleurs et de tourmens ; mais ils exaltent sur tout vn nommé Ioseph Onaharé, quelques-vns ont dit qu'il meritoit la palme du martyre, car en effet, il a souffert pour Iesus-Christ, et voicy comment.

Ce ieune homme, depuis quelque temps, ne regardoit plus les Iroquois que comme les ennemys de la foy, et comme les destructeurs de la Religion Chrestienne ; il ne portoit les armes contre eux qu'en veuë de conseruer l'Eglise où il auoit pris naissance en Iesus-Christ, il s'estoit resolu de souffrir et de mourir constamment pour sa querelle : c'est pourquoy se voyant pris et garotté, il luy rendit mille loüanges, le remercia de luy auoir donné la foy et le Baptesme, pria tout haut en face de tous ses ennemis, donna courage à ses camarades, les exhortant de souffrir les tourmens qui leur estoient preparés, comme des enfans de Dieu à qui le Ciel estoit ouuert. Les Iroquois luy deffendent de prier Dieu et d'animer ses gens. Il les regarde d'vn visage assuré ; il les voit armés de fer, de feux, de flammes, de cousteaux, de haches toutes rouges ; il se moque d'eux et de leurs tourmens, il continuë sa priere : ce qui iette ces barbares dans vne telle rage qu'ils resolurent de le tourmenter d'vne façon nouuelle, s'il ne cessoit d'inuoquer son Dieu. Ils le martyriserent trois iours et trois nuits durant, et iamais ne purent l'empescher de chanter les loüanges de son Seigneur et de son maistre ; ils luy disoient, en se moquant, ce que les Iuifs obiectoient au Fils de Dieu : Demande secours à celuy que tu inuoques, dis luy qu'il te vienne deliurer. Mais ce Ieune homme, méprisant leur fureur, remercioit Dieu de la grace qu'il luy faisoit d'endurer comme vn Chrestien, et non comme vn simple Sauuage. Enfin il l'honora iusques au dernier souspir, et ceux qui ont assisté à ces grandes souffrances, disent qu'ils ne sçauent lequel des deux a paru plus estonnant à leurs yeux, ou la rage et la grandeur des tourmens, ou la constance et la generosité du Patient.

Comme on estoit sur l'impression de ce Chapitre, on a receu vne lettre, apportée par le dernier vaisseau venu de ces contrées, qui parle en ces termes à vn Pere qui en est retourné depuis peu. Voicy des nouuelles de vostre pauure Ioseph. Vn ieune Huron son grand amy, ayant esté pris auec luy et receu la vie des Iroquois, qui luy auoient donné toute liberté dans leurs Bourgades, s'est sauué, et nous a rapporté ce qui suit. N'estant point suspect aux Iroquois qui m'auoient donné la vie, ie trouuay moien de monter sur l'échafaut, où on tourmentoit Ioseph Onaharé et de luy parler vn peu de temps, il me dit ces paroles : Si iamais, mon cher amy, tu retournes au païs des Algonquins, assure-les que les Iroquois auec tous leurs tourmens, n'ont peu m'arracher la priere de la bouche, ny la foy de mon cœur ; dis leur que ie suis mort auec plaisir dans l'esperance d'aller bien tost au Ciel. En effect, adioustoit ce ieune Huron, il ne cessa de prier et de louër Dieu dans ses tourmens qui durerent trois iours entiers, et comme cette grande trouppe de Bourreaux le tourmentoient dauantage pour ce qu'il prioit, luy au lieu d'arrester ses prieres pour arrester ses tourmens, les redoubloit dauantage, leuant souuent les yeux vers le Ciel. Ce spectacle me comblant de douleur et me tirant les larmes des yeux, il me demanda si i'estois mécontent de son bon-heur. Ne m'attendris

point par tes larmes, me disoit-il, car ie t'asseure, qu'encore que ie souffre beaucoup en mon corps, mon ame n'est point triste ; ce seroit bien pour vn neant que ie m'attristerois, puis que ie suis si proche de la maison de celuy qui a tout fait. Voila, dit le Pere, dont nous auons receu la lettre, ce qu'on nous a raconté de nouueau de ce ieune homme qui vous a esté si cher.

Sortant de Saint Ioseph, il fit de soy-mesme, et sans qu'aucun l'instruisist, vne Confession generale depuis son Baptesme, et passant aux Trois Riuieres il se confessa et se communia encore auec ses camarades. Dieu le disposoit à vne si sainte et si glorieuse mort.

Ce genereux Athlete estoit natif d'vne petite nation Algonquine assez peu éloignée du pays des Hurons. Ayant ouy parler de nostre creance, et voyant que ses compatriotes ne la gouttoient pas, il descendit aux Trois Riuieres, et de là il vint iusques à Saint Ioseph à Sillery, où ayant veu la pieté des Chrestiens, il fut touché, se fit instruire, et en suite demanda et obtint le Baptesme. Nous l'auions tenu vn an dans nostre maison, et comme il se faisoit grand, il choisit vn tres-bon Chrestien, nommé Charles Ka riskatisitch pour son Pere, qui le receut et l'adopta comme son fils, et le maria à vne ieune fille Chrestienne. Il estoit d'vn naturel prompt, vif et hardy, et si la Foy n'eust esté fortement enracinée dans son ame, il y a long-temps qu'il auroit quitté la demeure et la compagnie des Chrestiens, veu mesmement que ses parens firent tous leurs efforts pour le faire retourner en son pays, iusques à luy deleguer vn sien cousin que nostre Neophyte méprisa, voyant le peu d'amour qu'il auoit pour la Religion Chrestienne.

Vne année deuant sa mort, estant allé en guerre auec vne troupe d'Algonquins dont le chef n'estoit pas baptisé, comme ils approchoient du pays de leurs ennemis, leur Capitaine voulut consulter le Demon pour sçauoir de luy quelle route ils prendroient, afin de faire rencontre à leur auantage : nostre Ioseph s'y opposa, disant que la Loy de Iesus-Christ ne permettoit aucune communication auec les mauuais esprits ; mais comme il n'estoit pas le plus fort, on dresse le Tabernacle, le Sorcier ou plus tost le iongleur y entre, il l'ébranle et le fait trembler d'vne façon estrange, il fait ses inuocations, en sorte que le Demon, ou plus tost le charlatan mesme changeant de voix et s'adressant au Chrestien, luy dit d'vn ton plein de menaces : D'où vient que tu ne veux pas qu'on me consulte ? Tu fais du hardy, et tu n'es qu'vn superbe. Tout le monde tremble à cette voix. Le Chrestien repart sans s'estonner : Tu veux ietter la peur dedans mon ame, ie ne crains ny toy, ny tes menaces, ny les Iroquois ; ie crains et i'honore celuy qui a tout fait, c'est mon Maistre et le tien ; tu n'as de pouuoir qu'autant qu'il t'en accorde. C'est moy, dit le Demon, qui ay tout fait. Tu es vn imposteur, replique nostre Ioseph, monstre tes forces, ie te deffie, tu voudrois m'ébranler, mais tu n'y perdras que tes peines. Le Demon demeura confus, et nostre Chrestien ne laissa pas de ressentir comme vn coup qui luy fut donné au costé, qui l'empescha trois iours durant de respirer, ne se mouuant qu'auec peine ; cela le surprit, mais ne l'abattit pas, il disoit en son cœur : Il n'importe, quand ie deurois mourir, ie ne cederay iamais au Manit8. Enfin s'estant fortement recommandé à Dieu, le mal le quitta en vn instant comme il l'auoit pris en vn moment.

Quelqu'vn de ses camarades, voyant qu'il ne plioit point nonobstant sa douleur, luy fit ce reproche : Ie suis marry d'auoir entrepris ce voyage auec toy, ie voudrois que nous fussions encore dans les cabanes d'où nous sommes partis, ie n'en sortirois iamais en ta compagnie, puis que tu ne fais pas comme les autres, et que tu n'obeys point à nostre Capitaine. Hé quoy donc, fit nostre Chrestien, nous sommes-nous mis en campagne pour consulter le Demon ? nos parens et nos alliez nous ont-ils dit à nostre depart : Allez dresser des Tabernacles, et faites reuiure les anciennes superstitions que nous auons quittées ? ne nous ont-ils pas recom-

mandé de couper les bras et les iambes à nos ennemis, afin que nous puissions prier Dieu et que nous puissions estre instruits en repos ? Nous cherchons des hommes, et non des Demons, c'est en ce point que i'obeïray et non pas en vos iongleries.

Comme ils estoient dans cette conteste, ils apperceurent deux Iroquois : ils quittent le combat de la langue, ils partent comme des levriers d'attache ; nostre Ioseph éleue son cœur à Dieu, et courant comme la foudre, passa bien-tost ses camarades. Les Iroquois, se sentant poursuiuis, iettent leurs robes par terre, et fuïent la mort plus viste que la tempeste ; mais nostre soldat Chrestien attrappe bien-tost celuy des deux qui auoit moins d'haleine, il luy donna vn grand coup d'espée dans le flanc, et sans s'arrester poursuiuit son compagnon ; mais comme il auoit trop d'auantage il ne le pût attrapper. Retournans sur ses pas, il rencontre le Sorcier, et luy dit : Hé bien, ton Demon t'auoit-il dit que tu te trouuerois des derniers à la course ? Si i'eusse esté femme, il m'auroit fait peur ; mais ie ne crains ny toy, ny luy, ny tous vos sortileges. Passons outre.

Le mal-heur arriué par la trahison dont nous venons de parler, ne fut pas seul. Charles Ka riskatisith, qui auoit adopté pour fils nostre Ioseph, retournant de Tadoussac à Kebec dans vne chalouppe chargée de Chrestiens, fut accueilly d'vne si grande tempeste, qu'il fit naufrage dans le grand fleuue, et pas vn n'en réchappa ; ces deux coups de foudres lancez sur la pauure Eglise de S. Ioseph ont causé vne grandissime desolation. Il faut confesser que la Foy est vn grand appuy, si elle n'eust regné dans les cœurs des femmes veufues et des filles orphelines, et des enfans abandonnez, on n'auroit entendu que des cris et des hurlemens de barbares, et des lamentations de gens desesperez, et on ne vit que des benedictions et des loüanges ; ces pauures creatures à la verité bien abattuës, mais remplies d'vne sainte resignation aux volontez de Dieu, se vindrent ietter aux pieds de nos Autels, les meres prians pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris, et les enfans pour leurs peres. Toutes se confesserent et se communierent pour le soulagement de leur ames. *Cùm occideret eos quærebant eum.* Plus Dieu les afflige, et plus ils le cherchent : qu'il soit beny à iamais dans les temps et dans l'éternité.

Nous pourrions rapporter quantité de bons sentimens et de bonnes actions des enfans de ces nouuelles Eglises, mais le peu que nous auons dit, suffira pour exciter ceux qui entendront parler de nostre desolation, de nous secourir au Ciel et en la terre. Ces Eglises sont nées dedans les Croix, elles ont engendré leurs enfans dans les souffrances, dans les persecutions, dans les epidemies, dans les famines, dedans les guerres ; elles ne se nourrissent que de larmes et que d'angoisses, elles ne sont quasi plus composées que de veufues et que d'orphelins, et si ie parlois en Sauuage, ie dirois qu'il ne reste plus que des ombres, que les viuans sont allez au Ciel. Ie ne puis apres tout desesperer, la primitiue Eglise estoit remplie de bannis, de gens faits esclaues, de condamnez aux feux, aux rouës, aux mines, aux escuries publiques, et Dieu a tiré de ces bassesses les Tiares et les Mitres, les Sceptres et les Couronnes, qui ne trouuerent leur affermissement solide que dans l'establissement du Royaume de Iesvs-Christ. Dieu veuille donner la pensée et le zele aux Princes Chrestiens de l'establir en ce nouueau monde.

CHAPITRE XI.

Des Sauuages des Trois Riuieres et des Atticamegues.

Apres le départ des vaisseaux sur la fin de l'année 1648. plusieurs Sauuages de diuerses nations s'estans rassemblés aux Trois Riuieres, tindrent vn conseil entr'eux, dans lequel ils conclurent que les articles suiuans seroient soigneusement obseruez.

1. Qu'on choisiroit l'vn des plus feruens Chrestiens de cette nouuelle Eglise, pour sonder les volontez de tous les Sauuages qui se voudroient habituer en cét endroit, touchant leur bonne ou mauuaise inclination pour la Foy et pour la Priere comme ils parlent.

2. Que tous ceux qui voudroient faire profession du Christianisme, se soûmettroient aux peines qui leur seroient imposées s'ils contreuenoient aux Loix de Iesus-Christ et de son Eglise.

3. Que l'yurognerie seroit bannie et exilée de leurs cabanes, et que si quelqu'vn tomboit dans ce crime on le mettroit en prison pour le faire jeusner quelques iours, non pas au pain et à l'eau, mais à l'eau toute pure sans autre aliment.

4. Que les Apostats, s'il s'en trouuoit aux Trois Riuieres, ou les infideles endurcis et rebelles à la Foy, ne seroient point protegez dans le fort des François.

En suite de ces conclusions, on sonda tous les Sauuages infideles. Ils respondirent qu'ils honoroient la priere, et qu'ils vouloient prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ ; il n'y en eut qu'vn seul qui rebutast la proposition qu'on luy fit de se conuertir : il y auoit long-temps qu'il frequentoit les Chrestiens, mais le Demon luy auoit mis si auant dans la teste qu'il mourroit bientost s'il se faisoit baptiser, que la crainte d'vne mort temporelle l'a ietté dans vn mal-heur eternel ; car en fuyant les Iroquois il est tombé entre leurs mains, et si Dieu ne luy a fait vne grace miraculeuse il a passé d'vn feu elementaire dans le feu des enfers. On remarqua auec estonnement que tous ceux qui l'accompagnoient se sauuerent, et que luy seul et sa famille furent la proye de ces Anthropophages.

Pour les Chrestiens, leur ferueur fut si grande, que si quelqu'vn auoit contreuenu aux ordres susdits, il se venoit presenter luy-mesme pour estre emprisonné ou pour receuoir en public la correction ou le chastiment de sa faute. Dieu veuille que cette ardeur dure longtemps.

Le courage et la force d'vn Chrestien en la Foy, nous donnera sujet de parler de la fin assez mal-heureuse de deux Sauuages. Vne escoüade de 25. ou 30. hommes estoient allez en marchandises vers la nation des 8ta8kot8emi8ek, ce sont peuples qui ne descendent quasi iamais vers les François, leur langue est meslée de l'Algonquine et de la Montagnese. Ces marchands estans munis d'armes, partie pour se deffendre, partie pour en vendre à ces peuples, l'vn d'eux voyant que sa poudre estoit humide, l'expose aux rayons du Soleil pour la faire secher, l'autre voulant donner aduis de leur venuë aux Sauuages du pays, tira vn coup d'arquebuse à quelques pas du baril où estoit cette poudre, qui prit feu en vn moment et brusla trois Sauuages, en sorte qu'on eust dit qu'ils auoient passé au trauers d'vn grand incendie, tant ils estoient noirs et défigurez. On les porte aussitost dans les cabanes des infidelles ; les charlatans ou les iongleurs, comme les plus experts medecins du pays, se presentent pour coniurer leur mal, par des cris, et par des chansons et par des tambours, plus capables de tuer vn malade que de le guerir : deux condescendirent à leur superstition, mais le troisiesme, nommé Barthelemy Chig8nabik, ne voulut iamais qu'on le soufflast, ny qu'on remplit ses oreilles de leurs hurlemens. On luy dit que c'est fait de sa vie si ces medecins ne le pansent à leur mode : Il n'importe, répond-il, la vie de l'ame est preferable à la vie du corps. Les infidelles le prient d'auoir compassion de soy-mesme, ils font approcher les Iongleurs ; il les rebute, protestant qu'il n'aura iamais recours au demon. Ceux qui faisoient profession de l'aimer le coniurent de vouloir éprouuer leurs anciens remedes, pour éuiter la mort. Ie mourray sans peine, repart-il, et ie ne puis sans peché obeyr à vos Iongleurs ; ne m'en parlez plus, ie suis Chrestien, i'ay toutes ces superstitions en horreur. Enfin ce bon Neophyte est réchapé auec la ioye et le contentement des Chrestiens, et les deux autres moururent incontinent apres le tintamarre des tambours et des hurlemens de ces

Iongleurs, ce qui donna bien de l'estonnement et de la confusion aux infideles.

Si-tost que ce braue Neophyte fut de retour aux Trois Riuieres, il se transporta à la Chapelle pour remercier Dieu de l'auoir conserué dans vn si grand danger. Sa ferueur à maintenir la Foy le rend recommandable, et nostre Seigneur prend plaisir de le consoler dans les troubles de cette miserable vie.

Vn Sauuage, disant vn iour en la presence de quelque Pere de nostre Compagnie, qu'il sentoit depuis quelque temps le poids d'vne tristesse qui luy estoit onereuse : Il faut, dit Barthelemy, que tu ne croyes pas si fortement en Dieu, que doit croire vn homme qui est baptisé : car si ta Foy estoit viue, rien ne te pourroit attrister. Iamais ie n'estois content, deuant que ie fusse Chrestien, i'auois tousiours quelque ennuy ou quelque tristesse ; mais maintenant que ie puis aller au Ciel, et que les peines de cette vie nous sont profitables, rien ne m'attriste, vne seule chose me donne du mécontentement, c'est de voir quelques-vns de mes compatriotes peu affectionnez à la Foy et à la Priere.

Voicy vn raisonnement de Sauuage que ie pourrois appeller Theologique, pource qu'il est fondé sur les principes de la Foy. Ce braue Neophyte ayant appris les souffrances et la mort du Pere Iean de Brebeuf et de nos autres Peres massacrez par les Iroquois, en tiroit ces belles conclusions : Il me semble qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ces bons Peres, leurs tourmens sont passez, et leur ioye ne finira iamais ; s'ils nous aymoient en terre, ils nous ayment encore au Ciel, car la bonté ne se perd pas en ce pays-là ; s'ils procuroient le salut des Sauuages en ce monde, ils ne sont pas pour le negliger en l'autre, où la charité ne diminuë iamais : si plus on est grand et plus on fait de bien, nous n'auons rien perdu par leur abscence. Pour moy, ie les veux imiter : ie me trouue dans le danger de nos ennemis aussi bien qu'eux, ils se pouuoient sauuer, ie le pourrois faire en m'écartant des endroits où les ennemis font leurs courses, ils sont demeurez dans le peril pour ayder ceux qui ne pouuoient pas fuyr, ils ont mieux aymé mourir instruisant les Sauuages, que de se mettre à couuert en les abandonnant ; i'en feray de mesme, ie mourray plus tost que de manquer à mes compatriotes ; le seul desir de les secourir pour leurs ames et l'amour que i'ay pour la Foy et pour la Priere, me retiendra auprés de ceux qui donnent leur vie pour nous.

Ce bon homme aymoit si tendrement ceux qui exposent leur vie pour nostre Seigneur, qu'il voulut qu'vn petit fils que Dieu luy a donné portast le nom d'Isaac, en l'honneur du Pere Isaac Iogues massacré au pays des Hiroquois. Cét enfant estant tombé malade bientost apres son Baptesme, il n'en accusa point ce Sacrement de vie comme font les infideles, il le prend entre ses bras, le porte à l'Eglise, luy fait le signe de la Croix sur le front auec de l'eau benite, le presente à Dieu auec ces paroles : Il est à toy, prends-le, ou me le rends ; tu me l'as donné, fais ce que tu voudras, tu le peux guerir, ie croy en toy, aye pitié de moy. Il ne fallut point d'autre medecine pour guerir cét enfant, il le remporta plein de vie en sa cabane ; sa mere, s'estant trouuée fort mal, se seruit du mesme remede et s'en trouua tres-bien.

Le Pere tomba malade incontinent apres ; vn François qui entend la langue des Sauuages, l'allant visiter, luy demanda quelle pensée il auoit dans sa maladie, et si le demon ne tâchoit point de luy persuader que ce mal prouenoit de sa creance : Il ne l'a pas encore fait, répondit-il, et quand il le feroit il n'y gagneroit rien : i'ay tousiours deuant les yeux vn certain discours que i'ay entendu de la bouche de Noël Negabamat, qu'on appelle à present Tek8erimet : I'ay perdu, me disoit-il, la plus part de mes enfans depuis que ie suis baptisé , ceux qui me restent sont tous malades, i'attends leur mort à tous momens, il n'y a iour qu'il ne nous arriue quelque perte ou quelque mal-heur : perdons tout, mais ne perdons point la Foy. Ces paroles me sont demeurées

profondément dans l'esprit. Ie dis souuent à celuy qui a tout fait : Ie ne veux que la pensée que tu prends de moy, fais tout ce que tu voudras et ie l'agréeray ; i'ay dessein, adioustoit-il, de me confesser et de me communier Dimanche prochain, et puis ie ne penseray plus à moy. Il le fit et guerit. Dieu n'a pas moins d'amour pour les simples que pour les sçauans.

Ie coucheray en ce lieu vne histoire assez remarquable. Vne ieune Algonquine ayant esté prise en son pays, et menée dans le pays des Hiroquois, comme elle estoit assez bien faite, et d'vn bon naturel, elle fit rencontre d'vn bon mary ; apres huict ou neuf ans de captiuité, elle tomba malade, en sorte qu'elle croyoit que c'estoit fait de sa vie. Vne autre captiue, nommée Monique, l'alla visiter. Remarquez s'il vous plaist en passant, vn trait de l'adorable prouidence du bon Dieu sur ses esleus. Cette Monique estoit aueugle quand elle fut prise, et c'est vn miracle que les Hiroquois, qui massacrent toutes les vieilles femmes et toutes les infirmes qui ne leur peuuent rendre aucun seruice, pardonnerent à vne aueugle ; mais Dieu la vouloit conseruer pour le salut de plusieurs ames. Elle a esté fort bien instruite en l'Hospital de Kebec, elle sçait la doctrine de Iesus-Christ, et en parle tres-bien, et auec beaucoup de bons sentimens ; Dieu luy a rendu, non pas la veuë toute entiere, mais autant qu'il en faut pour se conduire et pour aller consoler les femmes et les filles Chrestiennes qui gemissent comme elle, sous le poids d'vne rude captiuité : elle fait de petites assemblées, elle instruit, elle catechise, elle encourage, elle enseigne et fait faire les prieres à ses compagnes, en vn mot, Dieu luy fait faire en ce pays d'horreur et de tenebres le mestier d'vn dogique ou d'vn predicateur. Ayant donc appris que la femme dont nous voulons parler estoit malade, elle se transporte en sa cabane, et luy remet en memoire ce qu'elle auoit autrefois entendu de nostre creance ; voyant que la malade prenoit plaisir en ces discours, elle poursuit sa pointe, passe la nuict aupres d'elle, luy fait demander pardon de ses fautes, l'exhorte à souhaitter le saint Baptesme pour éuiter les peines, et pour iouyr des recompenses qu'elle luy met deuant les yeux. Cette pauure creature, animée d'vn esprit plus fort que le sien, promit à Dieu qu'elle chercheroit toutes les voyes d'estre baptisée, si sa bonté la tiroit de la mort qu'elle attendoit. Sa priere fut exaucée : elle guerit, et se voulant en suitte retirer en son pays pour accomplir sa promesse, son cœur fut combattu de diuerses pensées. Elle auoit vn petit fils aagé enuiron de 7. ou 8. ans, qu'elle aymoit vniquement, son espoux la cherissoit fort, elle estoit en pleine liberté dans les bourgades Hiroquoises, et les parens de son mary la voyoient de bon œil, elle se iettoit dans le hazard d'estre bruslée et rostie toute viue en cas de surprise dans la fuitte ; elle pretendoit aller dans vn pays desolé, où peut-estre aucun de ses parens ne restoit sur la terre pour la receuoir : il n'importe, elle est resoluë de tenir la parole qu'elle a donnée à Dieu, elle cherche les moyens d'éuader ; vne sienne amie captiue, promet de luy tenir compagnie, la conclusion est prise, elles preparent leur petit bagage qui ne pouuoit pas estre bien grand, puis qu'il ne les deuoit pas empescher ny de marcher, ny de courir dans les rencontres. La nuict destinée pour leur départ commençant de reuestir la terre et les forests de ses tenebres, cette pauure femme voulut prendre congé de son petit fils. Les Sauuages ont trop de tendresse pour leurs enfans, ils croyent souuent leur persuader par la raison, ce qu'on ne peut obtenir d'vn si bas âge que par la crainte. Elle luy tint ce discours : Mon enfant, ie ne suis pas de ce pays-cy, ayant esté prise captiue dans le pays des Algonquins et amenée dans cette bourgade, ton pere m'a espousée ; mais, mon cher fils, ie serois bien ayse de voir encore vne fois mon pays, c'est pourquoy i'ay resolu de te quitter ; ne t'en fasche point, car ie t'ayme beaucoup. L'enfant se mit à pleurer, et luy dit : Ma mere, ie veux aller auec vous, ne m'abandonnez pas.

Mon fils, repart la mere, tu ne me sçaurois suiure, tu serois cause de ma mort ; quand ie seray partie, addresse-toy à telles femmes qui sont de mon pays, elles t'enseigneront ce que tu dois sçauoir, rends-leur obeyssance, et lors que tu seras assez grand pour me venir trouuer, souuiens-toy que tu as vne mere au pays des Algonquins qui t'a aymé de tout son cœur ; mais ne me découure point, car tu serois cause que ie serois bruslée. Ayant fait son Adieu, non sans larmes et sans souspirs de part et d'autre, il suruint vn empeschement qui retarda leur fuitte sept ou huict iours, et pendant tout ce temps-là, ce pauure petit innocent ne découurit iamais le dessein de sa mere, ce silence est rare en vn âge si tendre.

Enfin ces deux fugitiues prenant l'occasion au poil, se iettent dans ces vastes forests, ne portant que la moitié de leur vie, et encore estoit-elle partagée entre la crainte et l'esperance : tout est chemin dans ces grands bois, il faut tenir sa route à la veuë des Astres, sans compas et sans boussole. Ayant desia fait quelques iournées de chemin, elles apperçoiuent des Hiroquois qui retournoient de la guerre ou de la chasse ; la peur leur oste l'esprit et vne partie de leurs forces : celle qui s'estoit renduë compagne de nostre captiue, portant auec soy vn petit enfant qu'elle auoit mis au monde fort peu de iours deuant sa fuitte, voyant que son laict s'estoit perdu et tary, tant par la peur et par l'apprehension de ses ennemis, que par les grands trauaux qu'elles souffroient en vn voyage si épouuantable, et craignant d'ailleurs que les cris et les gemissemens de ce pauure petit ne fissent perdre et la mere et l'enfant, elle luy osta la vie ; mais la pauure mal-heureuse ne conserua pas la sienne par cette mort, elle fut reconnuë et prise par ces Hiroquois, qui la garotterent pour estre la pasture des flammes dans leur bourgade : mais redoutant les feux de la terre et ne connoissant pas ceux de l'enfer, elle s'y precipita par vne mort volontaire et comme enragée.

Pendant que les ennemis poursuiuoient celle-cy, l'autre se cacha si dextrement qu'elle éuita leur prise ; et poursuiuant son chemin toute seule, enfin elle arriua au pays des Chrestiens, où elle raconta toutes ses auentures ; et apres auoir esté soigneusement instruite en la Foy de Iesus-Christ, elle fut baptisée en son nom, bien ioyeuse d'auoir troué la veritable liberté des enfans de Dieu par des dangers capables d'épouuanter des Geans.

On baptisa à mesme temps vne femme dont la conuersion ne semble pas moins miraculeuse, quoy qu'elle soit moins étrange en apparence. C'estoit vn esprit altier, vne humeur dédaigneuse et arrogante, la superbe estoit le caractere qui la distinguoit des autres femmes, et vous eussiez dit que ce mal estoit hereditaire en sa famille, tant ceux qui la touchoient en estoient empestez. Sa sœur aisnée, estant prise des Hiroquois, ayma mieux se tuer soy-mesme et vn enfant qu'elle portoit auec elle, que d'estre leur seruante ou leur esclaue. Il arriua certain iour, qu'vn Pere de nostre compagnie luy parlant, déplora auec des paroles tendres, mais efficaces, le mal-heur et la punition de sa sœur, qui auoit si souuent méprisé le Baptesme : la crainte de tomber dans le mesme chastiment s'empara si fortement de cette ame, qu'elle se fit instruire, et poursuiuit son Baptesme si ardemment, qu'elle l'obtint auec vne si grande benediction, qu'il n'y a rien de plus souple, de plus obeyssant et de plus humble que cette femme. Les épreuues l'ont renduë plus constante en la Foy : elle a perdu son mary, braue Capitaine et bon chasseur, elle n'a plus qu'vn fils pour tout support, et ce fils est tousiours malade ; ce delaissement des creatures l'attache plus fortement au Createur.

Ie ne sçay si ie dois marcher plus auant dans les bons sentimens des Sauuages, le rapport qu'ils ont les vns auec les autres peuuent donner du dégoust à vn entendement qui fuit de cent lieuës tout ce qui paroist approcher des redites, mais aussi faut-il aduoüer que plusieurs personnes nous coniurent de

ne point obmettre ce qui peut enflammer la volonté.

Quand ie pense à la vie que i'ay menée deuant que d'estre baptisé, disoit vn bon Neophyte, ie suis si confus que ie voudrois me pouuoir dérober des yeux de Dieu, et des hommes et de moy-mesme ; et si pour expier mes offenses on me disoit qu'il se faut ietter dans les mains des Hiroquois, il me semble que i'obeyrois promptement.

Vn autre, s'estonnoit que Dieu eust tant de bonté, d'auoir amené des predicateurs d'vn pays si esloigné pour le conuertir : Si moy qui ne suis qu'vn pauure homme, disoit-il, ressens tant de douleur de voir les desordres de quelques-vns de mes gens qui ne sont pas encore Chrestiens, en sorte que i'ay de la peine de les souffrir, comment est-ce que Dieu m'a souffert tant d'années ? mais qui l'a porté, nonobstant nos maladies, à me faire son enfant ? il faut bien que le cœur de Dieu soit vn cœur de Pere.

Vn autre, instruit du S. Esprit, car les hommes ne luy auoient point appris cette leçon, disoit, qu'il ne falloit pas benir Dieu et le remercier seulement pour les graces qu'il nous a faites : Il le faut benir aussi pour ceux qui ne le louënt pas ; il luy faut rendre des actions de graces pour les biens qu'il fait à ceux qui ne le connoissent pas ; il le faut adorer pour les enfans qui n'ont point encore d'esprit ny de iugement. Si quelque homme fait vn present à mes enfans, ie le remercie pour eux ; et pourquoy donc ne benirois-ie pas celuy qui leur a donné la vie et qui leur conserue auec tant de bonté ? ie le remercie mesme pour les autres enfans, afin que si leurs parens s'en oublioient, Dieu reçoiue honneur et loüange des biens qu'il depart à ses creatures.

Vn Capitaine, homme de consideration, demandoit d'estre instruit et d'estre baptisé ; le Pere à qui il s'adressa le voulant éprouuer, l'écouta assez froidement, et luy dit : Viens-moy trouuer tous les iours, et si ie ne suis pas à la maison, retourne vne autre fois. Il venoit en certain temps iusques à cinq ou six fois pour vn iour. Il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu et qui soit plus opposé à la verité que le faste et que l'orgueil ; l'humiliation est la pierre de touche de la Foy et des vertus solides : le Pere instruisoit ce Capitaine, comme s'il eust instruit vn enfant. Enfin cét homme connut bien qu'on vouloit découurir s'il auoit vne bonne et forte volonté d'embrasser vne Loy qui fait profession de la Croix, de la pauureté et de l'humilité. Il apporte aux pieds du Pere ses richesses qui consistoient en quelques colliers de porcelaine, et luy dit : Mon pere, donne tout cela aux pauures, et sçache que i'ayme la Foy plus que tous les biens de la terre. Et en suitte découurant ses épaules : Fais-moy fustiger bien serré pour mes offenses, et tu sçauras que ie ne crains point les souffrances, ny la confusion. Sa constance et vn danger de mort où il se rencontra, luy firent donner le Baptesme. Si-tost qu'il fut Chrestien, il s'écria deuant ses gens : Sçachez que c'est du fond de mon cœur que i'ay embrassé la priere ; si vous me voyez iamais reculer, ie vous donne toute liberté de vous rire et de vous mocquer de mon inconstance.

Vn chasseur, ayant eu quelque instruction, se mit à genoux pour remercier Dieu apres auoir tué vn grand Cerf ; son camarade se mit à rire : I'ay, fit-il, appris cela des Chrestiens. L'autre s'en gausse et le pousse du pied pour le faire leuer, disant qu'il auoit bien vescu iusques alors sans ces badineries, et que son bon-heur ne dépendoit pas de nos ceremonies : à quelque temps de là, ce fanfaron s'estant embarqué dans vn canot, fit naufrage, et s'en reuint tout delabré et à demy mort ; nostre chasseur luy dit : Si tu eusses prié le Dieu des Chrestiens, peut-estre t'auroit-il preserué de ce mal-heur. Ce miserable s'en gaussa derechef ; mais s'estant mis sur l'eau vne autre fois, son petit bateau d'écorce renuersa dedans par vn beau temps ; on eut peine de retirer son corps des portes de la mort, Dieu veuille que son ame en reçoiue la vie. Quoy qu'il en soit, nostre chasseur, touché de ce chastiment, nous vint trouuer et

nous dire, qu'vn nommé Atcheens, Capitaine de la nation d'Yroquet, l'auoit enchargé de se faire baptiser. Ne fais pas comme moy, luy disoit-il, i'ay negligé le Baptesme pendant la vie, ie le souhaite à la mort et ie ne le puis auoir: ah! que i'ay de regret de mourir dans vn lieu éloigné des François : mon cœur est triste, ie suis priué de l'vnique bien qui me pourroit consoler ; sois sage, mon cher amy, n'attends pas à la mort à te conuertir. Pour conclusion, ce bon chasseur fut mis au nombre des Catechumenes.

Disons deux mots des Atticamegues, et finissons ce Chapitre. Ces peuples deleguerent vn vray Israëlite d'entr'eux, pour nous venir voir, et pour emmener en leur pays le Pere qui a vn soin particulier de cette Mission. Ce pauure Pere n'y pût aller, pource qu'il n'y auoit pour lors que deux de nos Peres aux Trois Riuieres pour le secours des François et des Sauuages. Ie ne sçay lequel des deux fut plus triste, ou ce bon Israëlite, nommé Antoine, aagé d'enuiron 55. ans, ou le Pere, à qui les larmes venoient aux yeux, entendant les amoureux reproches que luy faisoit ce fidele Messager. Que diront ceux qui te souhaitent auec impatience, et qui ont vn si grand desir de se confesser? que feront mes enfans qui n'ont pas encore receu le Baptesme? ma femme qui n'a pû descendre iusques icy ne me verra pas de bon œil, si ie retourne sans t'embarquer? faut-il donc que nous soyons separez apres nostre mort? que les vns soient bien-heureux et les autres malheureux ; si i'eusse pû apporter toute ma famille sur mes espaules, ie l'aurois fait, mais les chemins sont espouuantables. Si les autres qui ne peuuent surmonter ces difficultez, viennent à mourir sans Baptesme, à qui en sera la faute? Pour conclusion le Pere ordonna que l'vn des plus sages d'entr'eux confereroit le saint Baptesme à ceux qu'on verroit en danger de mort, et qu'on porteroit les autres à former souuent des actes d'vn pur amour et d'vne contrition parfaite, pour suppléer au defaut du Sacrement de Penitence. Il est vray que ces bonnes gens menent vne vie si innocente que le Pere se consoloit dans l'impuissance de les aller secourir.

Il a sçeu depuis, que la femme d'vn Capitaine estoit morte sans confession. Iamais, dit-il, on n'a veu femme plus zelée pour la Foy, elle a conuerty son mary, son gendre, et toute sa famille, et quantité d'autres personnes. Elle demandoit tous les iours à Dieu la grace de ne point mourir qu'apres auoir receu tous ses Sacremens. Il ne luy a pas accordé cette faueur, mais il luy auoit donné vne si grande innocence et vne telle crainte et horreur du peché, qu'elle ne manquoit iamais de s'éueiller tous les Samedis sur la minuit ; et alors se mettant à genoux, elle examinoit sa conscience, puis s'adressant à nostre Seigneur, elle luy confessoit tous ses pechez comme elle auroit fait deuant vn Prestre, recitant en suite quelques prieres, comme si ce veritable Pontife luy eût donné pour penitence. Dieu est bon, et sa bonté se répand iusques dans le fond de la Barbarie.

Le Pere adiouste que quelques Sauuages instruits dedans ces vastes forests, sans iamais auoir veu aucuns Europeans, sont venus demander le Baptesme, recitans brauement les prieres qu'ils auoient apprises de la bouche des Chrestiens qui habitent ces grands bois. Il me semble que nous pouuons dire des graces de Dieu ce qu'on dit du Soleil : *Nec est qui se abscondat à calore eius*, il n'y a personne qui ne ressente quelques effets de cette chaleur diuine.

CHAPITRE XII.

De la Mission de saincte Croix à Tadoussac.

Le Pere qui cultiua l'an passé cette Mission, dit dans ses Memoires, que ce qu'il en a remarqué de plus considerable, se rapporte au zele ardent que les Sauuages Chrestiens et leurs Capitaines

ont fait paroistre pour l'amplification du Royaume de Iesus-Christ, et pour écarter le vice de leur nouuelle Eglise.

En voicy quelques exemples. Ce bon Pere les estans venu visiter apres Pasques, ils le prierent de leur faire adorer la sainte Croix, comme les Chrestiens de S. Ioseph l'auoient adorée la semaine sainte. Il ne faut pas, disoient-ils, que pour auoir esté priuez de Prêtres en ce saint Temps, nous soyons encore priuez du souuenir de la mort de nostre Redempteur. Ils se disposerent à cette grace huict iours durant, se confessans deux fois selon leur coustume quand ils passent quelques mois sans pouuoir approcher de ce Sacrement; ils firent vn ieusne public et vniuersel, et vn iour de Vendredy ils rendirent leurs deuoirs à Iesus-Christ mourant, auec tant de sentimens de pieté et de deuotion, que les François qui assisterent à cette sainte ceremonie ne pouuoient assez admirer la ferueur de ces bons Neophytes.

Quelques-vns touchez de regret d'auoir offensé Dieu, pour s'estre laissé autresfois surprendre des boissons, que les François leur portent, protesterent tout haut et tout publiquement, qu'ils estoient indignes de s'approcher de l'image de Iesus-Christ, demandant qu'il leur fût seulement permis de baiser le paué de l'Eglise.

Quelques petits enfans s'estans apperceus qu'on emportoit la sainte Croix deuant que leurs parens leur eussent fait baiser, demanderent par leurs larmes et par leurs cris, et par leurs begayemens, qu'on la remist, afin qu'ils la pûssent adorer aussi bien que les autres.

Il semble, dit le Pere, que nostre Seigneur laissa découler quelque petite goutte de son Sang dans les cœurs de ces bonnes gens; car au sortir de là les Capitaines et les principaux Chrestiens, enflammez contre le vice qui regne dauantage à Tadoussac à la venuë des vaisseaux, causé par le vin et par l'eau de vie qu'on leur vend, protesterent hautement, que ceux qui auoient approché leur bouche des playes de Iesus-Christ en son image, seroient rudement chastiez si doresnauant ils la profanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui auoient des barils pleins de ces boissons, cachez dedans la terre, les apportoient au Pere, luy disans que tandis qu'il tiendroit leur Demon familier en prison, il ne leur pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne ne traitast ou n'achetast de ces boissons que par l'ordre du Pere donné par écrit, et que si quelqu'vn y contreuenoit, qu'il seroit censé pour yurogne et puny comme tel.

En troisiéme lieu, ils supplierent tres-humblement Monsieur le Gouuerneur qu'il fist dresser vne prison à Tadoussac, et qu'il fist punir et chastier ceux qui seroient entachez de ce crime.

En quatriéme lieu, vn Capitaine assez sujet à cette maladie, protesta par vn cry public, que si iamais on le voyoit estourdy de boisson, il vouloit le premier subir toute la rigueur des loix, et que pour la mauuaise edification qu'il auoit autrefois donnée, il se feroit punir et fustiger publiquement si quelqu'vn de ses gens tomboit dans cette faute, voulant venger en sa propre personne les pechez de ceux qui estoient sous sa charge.

Quelque temps apres, vn ieune homme parut à demy yure, ce Capitaine voulut tenir sa parole. Il se trouue dans vne assemblée où estoient la pluspart de ses gens, et leur tint ce discours: Si vous auez de l'amour pour moy, faites-le maintenant paroistre, tirez vengeance de mon corps pour le peché d'vn tel; si quelqu'vn de vous m'espargne, ie le tiendray pour vn lasche et pour vn poltron, et pour vne personne peu affectionnée à la Foy et à la priere. Là-dessus il descouure ses espaules, commandant aux petits et aux grands de le fustiger; la pluspart prenans ses paroles au pied de la lettre, obeyrent fortement de la main aussi bien que du cœur. Les François qui se trouuerent à ce spectacle, voyans qu'on le frappoit tout de bon, furent attendris, et quelques-vns iusques aux larmes, admirans la constance et la ioye qu'il faisoit paroistre dans le

sacrifice qu'il offroit à Dieu pour le peché de son peuple.

Celuy qui auoit commis l'offense, voyant ce beau jeu, fut bien estonné, il s'auance et parle en ces termes à son Capitaine qui estoit son parent : Mon cousin, nous n'auons qu'vn mesme corps, estans paistris d'vn mesme sang ; tu as porté la moitié du chastiment deub à mon offense, il faut que le sacrifice s'acheue sur mon corps, l'innocent a souffert, venons au coupable. Et là-dessus il se presente à ceux qui estoient desia tous disposez de luy faire la charité qu'il attendoit de leurs mains, aymant mieux souffrir en cette vie que de porter son crime en l'autre monde.

L'vn des deux Capitaines de cette Reduction, apprenant que son frere estoit sur le point de faire diuorce auec sa femme, l'aborde auec ces paroles : Ie ne sçay si ie te dois appeller mon frere, si tu quittes ta femme, tu quitteras la Foy, et en suite tu cesseras d'estre mon parent et mon allié, ou plustost tu te declareras mon ennemy : auise à ce que tu feras, si tu sors de l'Eglise il faut sortir de Tadoussac et iamais n'y paroistre, autrement ie te feray dégrader ou abandonner dans quelque Isle deserte, d'où iamais tu ne pourras sortir. Ce pauure homme estonné d'vn tel discours, confessa ingenuëment, que son cœur vouloit estre méchant : il coniure les Chrestiens de prier Dieu qu'il luy pardonne son offense, il demande qu'on le punisse rigoureusement, et que c'est l'vnique misericorde qu'il attend de ceux qui croyent en Dieu, auec lesquels il n'osoit se trouuer dans leurs saintes assemblées, s'en iugeant tres-indigne.

Les Chrestiens auec leurs Chefs, iadis si ialoux de leur pays et de leur port de Tadoussac, qu'ils en refusoient la connoissance aux autres Nations, voyans que les Peres ne pouuoient pas les aller trouuer dans le fond de leurs grands bois, les ont inuités de venir demeurer aupres d'eux pour apprendre le chemin du Ciel, apportant pour raison, qu'estans amis en cette vie, il ne falloit pas estre diuisez en l'autre. Les 8papinachi8ek ont desia receu la Foy. Les 8mami8ek qui habitent les terres voisines de l'Isle d'Anticosti, ont commencé cette année de paroistre à Tadoussac, et de prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ. Ces bons Capitaines leur ont fait des presens pour les attirer aupres d'eux, afin de leur donner enuie d'embrasser leur creance.

Ce n'est pas tout. Ces peuples, qui cachoient iadis aux François les chemins des Nations où ils vont trafiquer, ne voulans pas mesme que nous en abordassions, nous pressent maintenant qu'ils sont Chrestiens, de les suiure dans ces vastes forests pour baptiser et pour confesser les Nations qui ne peuuent approcher de leur pays. Ils ont mené le Pere Gabriel Druillettes dans ces contrées par vn chemin nouueau, mais tres-affreux, afin qu'il visitast et qu'il consolast ceux qui ne le pouuoient venir trouuer à Tadoussac. Ie vy, dit le Pere, tant de ferueur dans ces bons Neophytes à mon premier abord, que les fatigues d'vn voyage espouuantable et qui fait peur aux Sauuages mesmes, me semblerent bien douces.

Si tost que nostre canot parut à leurs yeux, ils accoururent vers les riues d'vn grand lac sur lequel nous voguions, et m'ayant reconnu, la ioye se respandit sur leur visage ; ils se iettent à genoux, les petits enfans m'enuironnent et me caressent de tous costez, les malades s'écrient qu'ils ne craignent plus la mort, puis qu'ils ont moyen de se confesser, les principaux deleguent quelques canots pour aduertir les Sauuages voisins de ma venuë. On me dresse cependant vne petite Chapelle, qui fut bien-tost bastie.

Le Dogique, c'est à dire celuy qui fait les prieres publiques parmy ces bonnes gens, et qui les instruit en l'absence des Peres, fit rendre des actions de graces à nostre Seigneur pour nostre arriuée, il fit entonner des Cantiques aux petits et aux grands, mais auec tant de pieté et de deuotion, que ie ne pûs iamais parler que par les yeux, tant mon cœur estoit remply de consolation.

Ce bon Dogique ne manquoit pas, tous les iours, de visiter les malades, de prier

pour eux, en sorte que quelques Payens touchez de cét exemple, demandoient le Baptesme, et quelques-vns disoient tout haut que ses prieres les auoient gueris de leurs maladies.

Il rendit vn compte tres-exact au Pere de tout ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer touchant le Christianisme ; il demandoit des conseils pour soy et pour cette petite Eglise, auec autant d'humilité, de soumission et de prudence, qu'on en sçauroit souhaiter au milieu de nostre Europe.

Vn vieillard aagé d'enuiron quatre-vingts ans, fort aheurté à ses superstitions, voyant la bonne vie des Chrestiens, et prestant l'oreille aux paroles du Pere, le pria de l'instruire, protestant qu'il abandonneroit ses anciennes coustumes pour embrasser les nostres. Il venoit deux fois le iour en la Chapelle pour apprendre, comme vn enfant, les elemens de nostre doctrine, et comme sa memoire estoit fort desseichée, on le voyoit souuent se pourmener en des lieux écartez, repetant les prieres qu'on luy auoit enseignées, pour les inculquer plus auant dans le fond de son cœur.

Tous les Catechumenes poursuiuirent ardemment leur Baptesme ; vn entre autres desia aagé, voyant que le Pere luy refusoit cette grace, le remettant pour l'esprouuer iusques au Printemps de l'année suiuante, entra dedans l'Eglise, harangua fortement en la presence de tous les Chrestiens, protestant que s'il mouroit deuant ce temps-là, il accuseroit le Pere deuant la Iustice de Dieu de sa perte et de sa damnation.

Le Demon enragé de voir qu'on luy arrache des mains vne proye dont il ioüit depuis tant de siecles, a tasché de troubler ces bons Neophytes par l'imposture d'vn ieune homme, que ses parens protestent auoir enseuely et enterré, et le iour suiuant de ses funerailles il parut, disent-ils, sur le soir tout plein de vie, asseurant qu'vn certain qu'il ne connoissoit pas l'auoit tiré du sepulchre, et luy auoit enseigné la façon d'honorer Dieu ; il condamne les prieres et les deuotions des Chrestiens, auec tant d'attache à son iugement, qu'encore qu'il auoüe que le Demon soit mauuais, et qu'il faille croire en Iesus-Christ, il le veut neantmoins seruir à sa mode, traisnant deux et trois femmes apres soy. Il a fait solliciter quelques ieunes Chrestiens par sa sœur, à qui il a fait croire qu'elle pouuoit sans crime leur accorder ce qu'ils souhaiteroient d'elle, pourueu qu'ils renonçassent à la Foy et aux prieres qu'on leur a enseignées dans Tadoussac ; mais les Anges sont plus puissans que les Demons, ces bons Neophytes ont conserué la pureté de leurs corps par la pureté de leur creance.

Enfin le Pere estant sur son depart, vn bon Sauuage l'inuita au festin, luy rendant mille graces et luy donnant mille benedictions, de la peine qu'il auoit prise de les venir visiter auec tant de trauaux, l'asseurant qu'aussi-tost que l'Hyuer seroit passé, il meneroit la pluspart de ses gens à Tadoussac, pour y estre instruits plus à loisir, le priant de nommer en chaque cabane quelque bon Neophyte des plus sages et des mieux instruits, pour tenir sa place en son absence, et pour luy rendre compte en son temps des actions et des deportemens de ces nouueaux enfans de Dieu, qui en verité composent vne petite Eglise fort innocente.

Vn braue et genereux Catechumene voulut accompagner le Pere, mais il le fit passer par son pays, où ayant fait assembler ses compatriotes, il demanda le Baptesme d'vne façon bien agreable et pleine de ferueur. Mon Pere, luy dit-il, i'ay autresfois manié nos tambours et ie me suis meslé de souffler et de chanter nos malades ; ie renonce en la presence de mes gens à toutes ces superstitions, ie desire d'estre baptisé deuant eux, afin qu'estans tesmoins de la Foy que ie professe, ils soient mes accusateurs si ie n'obey à tout ce que la Loy de Iesus-Christ me commande ; ie les inuite et les coniure de me reprocher en ta presence tout ce que ie commettray contre la profession du Christianisme. Ie desire qu'ils me veillent et qu'ils examinent mes actions pour t'en faire vn fidele rapport, me soumettant

au chastiment que tu me voudras imposer, si ie contreuiens aux loix de mon Baptesme : ne fais donc point de difficulté de m'accorder cette grace, qui doit non seulement profiter à mon ame, mais qui doit encore donner lumiere à la nation des 8tak8ami8ek, qui sont distans de ce lieu de dix iournées. Mon frere, iadis Capitaine de Tadoussac, m'ayant instruit des veritez dont tu nous as parlé, i'en ay fait le recit à ces peuples qui sont mes alliez ; ie les ay espouuantez par les peines d'Enfer, ie les ay consolés par les delices dont iouyssent les Chrestiens au Ciel, ie les ay fait prier Dieu, ils m'ont tesmoigné vn grand desir d'estre instruits : baptisemoy donc, mon Pere, nous les irons voir l'Esté prochain tous deux ensemble. Il ne falloit pas éconduire vn si bon cœur.

CHAPITRE XIII.

De la venuë d'vn Hiroquois en France, et de sa mort.

Il semble bien à propos de dire deux mots de la vie de cét Hiroquois, deuant que nous parlions de sa mort. L'an 1645. vne troupe d'Hiroquois venant en guerre sur le grand fleuue de Saint Laurens, fut apperceuë par vne petite escoüade de nos Sauuages, qui s'en alloient à la chasse de leurs ennemis. Le Capitaine de nos Algonquins, nommé Simon Pieskaret, ayant descouuert le premier ces Auenturiers Hiroquois, leur dressa vne embuscade si à propos, qu'il les deffit. L'Hiroquois dont nous parlons et vn sien camarade furent faits prisonniers en ce combat. Pieskaret les amena tous deux viuans, sans les auoir outragez, contre leur coustume, et les presenta à Monsieur le Cheualier de Montmagny, Gouuerneur pour lors de tout le pays. Comme les Hurons luy auoient desia donné vn prisonnier de la mesme nation, il voulut sonder si par le moyen de ces prisonniers, les Hiroquois seroient capables d'vn bon traité de paix, afin de reünir tous ces peuples qui se déchirent et qui se deuorent d'vne estrange façon. Le succez parut fort heureux, l'un des trois prisonniers fut renuoyé en son pays auec des paroles, ou plustost auec des presens, qui inuitoient cette nation à la paix. Ils enuoyerent deux Ambassadeurs sur ce suiet dés la mesme année, et la suiuante 1646. la paix fut entierement concluë, et nos prisonniers renuoyez libres en leur pays. Celuy dont il s'agit, homme d'esprit, et puissant de corps, ayant veu les presens que Monsieur le Gouuerneur auoit faits pour sa deliurance, remporta auec soy vn amour et vn desir de reconnoissance enuers les François, disant qu'il leur estoit redeuable de sa vie, comme il est veritable. Car si Monsieur le Cheualier de Montmagny ne se fust entremis dans cét affaire, les Algonquins l'auroient bruslé et mis en pieces.

La mesme année 1646. qui vit la naissance de la paix, en vit aussi la mort. Le Pere Isaac Iogues, estant allé au pays de ces Barbares auec vn ieune François, y fut tué au mois d'Octobre : nostre Hiroquois, voyant qu'on le vouloit mettre à mort, s'y opposa ; il n'y gagna rien qu'vn coup de hache qu'il receut sur le bras, l'ayant presenté deuant le Pere pour le mettre à couuert. Ce coup receu par charité, fut peut-estre le coup de sa predestination ; car il est bien croyable, que ce bon Pere estant au Ciel, a obtenu de nostre Seigneur le salut de son ame, en reconnoissance du salut qu'il auoit voulu conseruer à son corps. La mort du Pere Iogues et la rupture de la paix fut cachée aux François et aux Algonquins tout l'Hyuer, mais au Printemps de l'année suiuante 1647. la perfidie des Hiroquois éclata par le meurtre de quantité de nos Chrestiens surpris par ces traistres.

Nostre Hiroquois ne fut point de la partie, il ne vint point en guerre auec ses compatriotes, ne se pouuant resoudre de combattre ceux qui luy auoient donné la vie ; mais enfin estant venu l'an 1648. assez proche de l'habitation des François

nommée les Trois Riuieres, pour chasser aux Castors, et ayant apperceu vne chaloupe conduite par des François, il se presenta sur le bord du grand fleuue, il crie, il appelle, il fait signe qu'on le vienne querir. Les François, le voyant seul, l'abordent et le reçoiuent dans leur vaisseau ; vn Huron pris en guerre et deuenu Hiroquois parmy eux, sortant du bois, et voyant qu'on emmenoit son camarade, fait signe qu'il le veut suiure, on l'embarque auec l'Hiroquois, et on les mene tous deux au Capitaine des Trois Riuieres. Ils auoient trois autres compagnons qui parurent quelque temps apres ; on tascha bien de les surprendre, mais la deffiance les fit éuader, excepté le plus foible qui ayant esté attrapé par vn Algonquin, fut mis à mort sur la place.

Le Huron deuenu Hiroquois, interrogé par nos Truchemens, dit tout librement, qu'il auoit dessein, sa chasse aux Castors estant faite, de chasser aux Algonquins, et qu'il en auroit pris ou tué quelqu'vn s'il en eust rencontré à son auantage. Pour nostre Hiroquois, il protesta que depuis le moment que les François luy auoient donné la vie, il auoit tousiours porté dans son corps vn cœur François, qu'il s'estoit opposé à ceux qui auoient tué le Pere Iogues, qu'il auoit receu au bras le premier coup qui fut déchargé sur ce bon Pere, il monstroit la marque. I'ay tousiours eu la pensée, disoit-il, de vous donner auis de la trahyson de mes compatriotes ; ie ne l'ay pû faire qu'à present que ie me suis ietté entre vos bras. Sa iustification ne fut pas receuë, la fourbe des meschans rend les innocens coupables, on luy met les fers aux pieds comme à vn traistre.

Quelque temps apres, deux canots remplis d'Hiroquois furent découuerts en pleine nuict sur la grande riuiere : la sentinelle en ayant donné auis au Caporal, on fit monter nostre Hiroquois sur vn bastion ; il crie à pleine teste, ses gens luy répondent, ils parlent ensemble en langue Hiroquoise ; et pour conclusion, on enuoye vne chaloupe vers ces deux canots qui amena au fort vn autre Hiroquois : en voilà deux entre les mains des François, qui donnerent le nom de Berger au premier venu pour le distinguer des autres ; il fut le lendemain enuoyé vers vne troupe de ses Gens qui estoient en armes au delà du grand fleuue, d'où il reuint accompagné de deux autres, ausquels on mit les fers aux pieds aussi bien qu'à leurs camarades. Il est vray qu'on deliura le Berger de ses entraues, pource qu'on ne creut pas qu'ayant amené les autres, il osast éuader sans eux. Quelques iours apres, d'autres bandes d'Hiroquois paroissant à tous momens, il fit si bien que deux de ses compatriotes se vindrent encore ietter dedans les fers : ce procedé donnoit de l'estonnement, quelques-vns l'attribuoient à l'amour qu'il portoit aux François, d'autres le prenoient pour vne trahyson secrette qu'il pretendoit faire reüssir en son temps ; quoy qu'il en soit, ces oyseaux s'ennuyans d'estre si long-temps en cage, trouuerent le moyen de s'enuoler nonobstant leurs fers et leurs gardes ; le seul Berger dont nous parlons resta parmy les François, les autres s'estans sauuez assez adroitement.

On fut bien en peine de ce qu'on feroit du pauure homme : les vns le vouloient faire mourir comme vn traître ; d'autres disoient que s'estant rendu à nous de bonne foy, on ne pouuoit pas le condamner à mort sur de simples soupçons de trahyson ; enfin on iugea qu'il estoit à propos de l'enuoyer en France, de peur que s'il venoit à se sauuer, il n'emportast auec soy vne trop grande connoissance du pays, et de l'estat des François et des Algonquins. On le mit donc entre les mains d'vn Pere de nostre Compagnie qui repassoit pour les affaires de ces nouuelles Eglises.

Ils s'embarquerent à Kebec le dernier d'Octobre de l'an passé 1649. ils entrerent dans le port du Havre de Grace le 7. Decembre. Le Pere pendant cette trauersée appelloit ce pauure Hiroquois de temps en temps, luy faisant reciter ses prieres qu'il sçauoit tres-bien, ayant esté instruit pendant son seiour parmy les François. Il auoit souuent demandé

le Baptesme, mais l'incertitude du futur l'auoit empesché de receuoir vn si grand bien, veu mesme qu'on luy vouloit donner vne plus grande instruction et vne plus grande connoissance de nos mysteres, et tirer de luy vne preuue plus asseurée de sa bonne volonté.

Comme on l'enuoya de l'habitation des Trois Riuieres au port de Kebec, où il se deuoit embarquer, il luy arriua vne chose tres-remarquable. Les soldats et les matelots qui estoient dans la barque, ayant peur qu'il ne sautast dans l'eau pendant la nuict, pour se sauuer à la nage, et puis à la course dans les bois, le lierent le soir fort estroitement, et le lendemain matin on le trouuoit libre et tout delié ; on le serra dauantage et on redoubla ses liens les autres nuicts, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il se pust en aucune façon dégager ; on le trouua neantmoins encore tout libre et delié le lendemain matin : cela fit croire à ceux qui estoient dans la barque, et qui ne l'entendoient pas qu'il estoit sorcier. Or moy qui escris cecy, ayant appris ce qui s'estoit passé, ie priay vn ieune homme, grand amy de cét Hiroquois, de l'aller voir, et de luy demander confidemment de quelle industrie il se seruoit pour se degager des liens dont il estoit si estroitement et si soigneusement garotté : l'Hiroquois luy répondit auec vne grande douceur et auec vne presence d'esprit fort tranquille, que se voyant si mal traité des François, desquels il auoit appris quelque connoissance de celuy qui a tout fait, il luy addressoit ces paroles dans les peines et dans les douleurs que luy causoient ses liens : Toy qui as tout fait, tu sçais bien que c'est à tort que les François me traitent si rudement, me prenant pour vn traistre, ie ne le suis pas, tu le sçais bien, aye pitié de moy. Ayant fait cette priere, mes liens, disoit-il, tomboient d'eux-mesmes sans que i'y apportasse aucune industrie. Dieu est assez bon pour faire vn miracle pour sauuer vne ame ; quoy qu'il en soit, les soldats François, vn chirurgien qui estoit dans la barque, et les matelots employerent leurs liens, leurs ligatures et leur esprit à garotter cét homme, et on le trouua tousiours delié sans que les cordes fussent en aucune façon endommagées ; mais poursuiuons nostre chemin.

Ce pauure Barbare estant arriué au Havre de Grace, et voyant d'vn costé tout le port si remply de nauires qu'ils se touchoient l'vn l'autre, et de l'autre tant de maisons rassemblées en vn mesme lieu, et conferant dans son esprit ces grands vaisseaux auec leurs petits canots d'écorces, et ces maisons auec leurs cabanes, il demeura deux heures sans parler, tant il fut saisi d'étonnement.

Au sortir du Havre, le Pere le conduisit à Dieppe. Il luy auoit donné des souliers à la Françoise ; mais comme ceux dont on se sert en son pays sont souples comme des chaussons de tricot ou de gros gands de Cerf, il ne pouuoit s'accommoder à nostre chaussure : il quitte ses bas et ses souliers, et encore que le temps fust froid et humide, et les chemins tout rompus, car c'estoit enuiron le 6. Decembre, il marchoit nuds pieds et nuë teste, aussi lestement qu'au milieu d'vn Printemps ou d'vn Esté.

Vn rencontre en ce chemin accreut son premier estonnement : il sortit du Havre vn iour de marché, et passa par diuers lieux és iours de Festes, les chemins estoient tous couuerts de monde : Comment, disoit-il, les François sont par tout ; la campagne en est pleine aussi bien que les villes ! Cela luy faisoit croire ce que quelques-vns disent par fois en riant aux Sauuages, qu'il y a autant d'hommes en France que d'arbres dans leurs grandes forets.

Les chemins estans fort glissans, ce pauure Hiroquois se fit entorse au pied, et se foula le nerf, en sorte qu'estant arriué à Dieppe, le Pere le logea à l'Hospital pour le faire panser. Les Religieuses qui gouuernent cette maison auec vne netteté et vne charité rauissante, le receurent et le firent panser soigneusement ; mais comme le mal estoit assez fascheux, le Pere voulant tirer droit à Paris, luy dit qu'il demeurast en repos en cette maison, où il

estoit aymé, et qu'il le feroit venir quand il seroit guery, dans la ville où demeuroit ordinairement le grand Capitaine des François. Ce Sauuage, voyant le depart du Pere, qui estoit sa seule et vnique connoissance, le voulut suiure, disant que son pied ne luy faisoit plus de douleur. Il se met donc en chemin, mais il n'auoit pas fait vn quart de lieuë que son pied et sa iambe s'enflerent, en sorte qu'il auoüa qu'il ne pouuoit marcher. Retourne, luy dit le Pere, en la maison d'où tu es party, tu seras receu auec charité, et ie feray en sorte qu'on te fasse venir au lieu où ie m'en vay quand tu pourras marcher. Ce bon homme, craignant de prendre vne maison pour l'autre, et voyant de loin vn François qui tiroit vers la ville, pria le Pere de luy dire qu'il prist la peine de le conduire à l'Hospital : Car pour moy, disoit-il, ie suis sourd et muet en France, i'ay laissé ma langue et mes oreilles en mon pays. Le Pere le mit entre les mains de ce François qui le rendit en la maison de misericorde, où il fut pansé et secouru iusques à son entiere guerison.

Il demeura plus d'vn mois dans cét Hospital, où il donna vne telle édification aux bonnes Religieuses qui le gouuernent, qu'elles en escriuirent en ces termes : Mon Reuerend Pere, voicy sincerement ce que nous auons remarqué dans les deportemens du Sauuage Hiroquois que vous nous auez laissé, et que nous vous auons renuoyé.

Il nous a donné des marques d'vne grande pieté, comme il n'estoit que catechumene, il n'entendoit la Messe que iusques à l'Euangile, mais en se retirant de la Chapelle il se mettoit à genoux en quelque petit coin, continuant ses prieres iusques à l'entier accomplissement du sacrifice, et cela tous les iours.

Il prioit souuent pendant le iour, mais il ne manquoit point tous les matins à son leuer de s'aller presenter à Dieu deuant l'autel, et d'y faire ses prieres ; il manioit si souuent son Chapelet que nous croyons qu'il le disoit plusieurs fois pendant le iour.

Lors qu'on portoit le Saint Sacrement aux malades de l'Hospital, vous le voyiez aussi-tost à genoux, mais dans vne posture si deuote, qu'il touchoit les cœurs de tous ceux qui l'enuisageoient.

Enfin si on le vouloit réiouyr, il luy falloit parler du Baptesme, au moindre signe qu'on luy en donnoit, son visage paroissoit guay, il portoit des marques d'vn esprit qui ne respiroit que ce bonheur.

Il nous respectoit, disent les meres, auec vne modestie qui ne ressentoit rien du Sauuage ; il estoit prompt à obeyr, tres-enclin à obliger et à secourir ceux qu'il voyoit desirer de luy quelque seruice. Le feu s'estant mis dans quelque maison voisine de l'Hospital, il fit paroistre son courage, sa force et son adresse ; se trouuant empesché dans des habits François, il se mit en calçon, et en vn moment grimpa sur les endroits les plus dangereux faisant plus luy seul que plusieurs ensemble.

Il prenoit son repas, non en Barbare, mais en homme temperant ; car encore qu'il fust grand et puissant, il mangeoit assez mediocrement, et receuoit ce qui luy estoit presenté auec vne si grande reconnoissance, qu'on l'eust pris pour vne personne éleuée dans la ciuilité Françoise.

Il se diuertissoit quelquefois auec les malades, ou auec les pauures de l'Hospital, mais tousiours auec vne si grande retenuë qu'il ne mécontentoit personne, et iamais on n'a apperceu en luy la moindre indecence, non pas mesme l'ombre d'aucune liberté indigne d'vn Chrestien, quoy qu'il ne le fust pas encore. Estant incommodé d'vn mal de gorge et d'estomach, on le fit voir au medecin qui ne iugea à propos d'y apporter aucun remede, veu que le mal se guerissoit petit à petit ; mais si-tost qu'il eut appris que le Reuerend Pere qui l'auoit amené en France, le demandoit à Paris, il ne parla plus de son mal, sa ioye fut si grande qu'il ne se mit guere en peine, ny de remedes, ny de medecin ; il prit congé de nous et de nos malades, nous laissant à tous vn regret de son depart, tant il estoit modeste et de bonne humeur.

Il arriua à Paris, enuiron le 20. Ianuier ; le Pere qui l'auoit conduit sur mer le receut auec ioye, et luy demanda s'il estoit bien guery. Ie ne sçay si la crainte d'estre vne autre fois separé de luy, n'altera point la sincerité qu'ont les Sauuages en leurs paroles, ou si la ioye de le voir ne luy déroboit point le sentiment de son mal ; quoy qu'il en soit, il témoigna qu'il estoit en tres-bonne santé, et cependant il auoit vne fievre qui luy a causé la mort, il demandoit incessamment à boire ; le Pere croyant qu'il estoit alteré pour la fatigue du chemin, luy en faisoit donner, recommandant qu'on ne luy donnast que de l'eau, mais les officiers des maisons où il le menoit le voulans caresser, luy donnoient du vin iettant de l'huyle dans vn brasier qui l'a consommé.

Il fut logé dans la maison des nouueaux conuertis par la faueur de madame la Marquise d'Ost, où il trouua la vie et la mort quasi tout ensemble : voicy ce qu'en ont remarqué ceux qui gouuernent cette maison de charité.

Le 22. Ianuier de cette année 1650. nous fut amené par les Peres Iesuistes vn Hiroquois aagé peut-estre d'enuiron 35. ans. Encore qu'il fût indisposé il ne laissa pas d'assister à tous les exercices de la maison, et notamment aux prieres, où on reconnut qu'il auoit esté instruit ; car dés la premiere fois qu'il entra dans la Chapelle il osta son chapeau et se mit à genoux, tirant vn chapelet de sa pochette, auec lequel il fit le signe de la Croix sur soy sans qu'on luy enseignast ; sa modestie exterieure donnoit vne grande marque des bons sentimens de son cœur. C'est vn grand mal de ne se pas entendre les vns les autres, on ne pouuoit pas luy demander ce qui luy faisoit mal ; enfin le quatriéme iour de son entrée dans la maison, on vit bien qu'il ne se pouuoit plus soustenir ; on le met au lict, on luy touche le poux, et on découure vne grosse fiévre qu'il auoit cachée iusques alors. Ceux qui le visitoient ne luy pouuans parler que par signes, formoient sur eux le signe de la Sainte Croix, éleuans par apres les mains au Ciel, pour luy donner suiet d'y porter son cœur ; il entendoit fort bien ce langage, faisant les mesmes choses auec tant d'affection qu'il sembloit soulagé de son mal.

Ce bon homme appelloit tousiours l'Ecclesiastique de la maison par le nom de Monsieur qu'il auoit appris conuersant auec les François ; si quelque autre se presentoit pour luy rendre quelque seruice, il détournoit sa face, repetant cette parole Monsieur, et quand le Prestre l'abordoit il ne pouuoit exprimer son desir, ny produire sa pensée. Chacun luy portoit compassion. On a iugé depuis et auec raison qu'il vouloit demander le Baptesme, mais comme on ne l'entendoit pas, il faisoit souuent venir le Prestre, croyant que le voyant si bas il le baptiseroit. Le Pere qui l'auoit amené l'alloit visiter de temps en temps, et l'asseuroit qu'il seroit baptisé, mais la crainte qu'il auoit de mourir sans ce bon-heur luy faisoit demander l'Ecclesiastique. Enfin le mal redoublant, ceux de la maison s'assemblerent à l'entour de son lict pour voir si on luy accorderoit cette faueur : quelques-vns asseuroient qu'il estoit temps, d'autres disoient que la force qu'il faisoit encore paroistre estoit vn indice qu'il n'estoit pas voisin de la mort ; on termina cette contestation par vn *Veni Creator*, pour demander lumiere au S. Esprit de ce qu'on deuoit faire : à peine eut-on acheué la priere, qu'il fut saisi d'vne conuulsion si violente, qu'on prit resolution de le baptiser tout sur l'heure ; on croyoit qu'il eust perdu le iugement, mais il fit bien paroistre le contraire ; car la violence du mal l'ayant ietté hors du lict, on reconnut qu'il s'efforçoit nonobstant sa foiblesse et nonobstant ses grandes souffrances de couurir sa nudité ; et quand il vit le Prestre reuestu d'vn Surplis et d'vne Estole auec l'eau en main, se doutant bien qu'on luy alloit donner l'accomplissement de ses desirs, il se tint en repos, arrestant la fureur de son mal ; on vit son visage tout remply de ioye. Le Pere qui en auoit soin auoit couché sur le papier quelques actes de contrition en langue Hiroquoise, afin qu'on luy suggerast de temps en

temps, notamment si on estoit contraint de le baptiser en son absence : on prononça ces paroles deuant luy pour l'exciter à demander pardon à Dieu, il les repetoit auec deuotion et auec sentiment, faisant d'autres prieres de luy-mesme qui rauissoient tous les assistans; il s'efforçoit de leuer les mains au Ciel, il baisoit le Crucifix ; en vn mot on le baptisa sur les 8. heures du soir, et demie heure apres, son ame purifiée dans le Sang de l'Agneau s'enuola au Ciel, ce qui obligea ceux qui estoient presens de reciter, non pas vn *Libera*, mais le Psaume *Laudate Dominum omnes Gentes*, en action de graces d'vne faueur si signalée. Voila ce qu'en ont écrit, et ce qu'en ont rapporté de bouche ceux qui ont esté témoins oculaires du bon-heur d'vn Hiroquois, qui auoit peut-estre mangé sa part de plus de 50. hommes.

Ie croyois que ce Chapitre concluëroit la Relation de cette année, mais le Pere Hierosme Lalemant estant retourné de la Nouuelle France par le dernier vaisseau, et n'ayant pas rencontré à Paris nostre R. P. Prouincial, nous coucherons icy la lettre qu'il luy a enuoyée pour luy rendre compte des missions qu'il a si long-temps gouuernées en ce bout du monde.

Lettre du Pere Hierosme Lalemant, au R. P. Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

—

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

V. R. aura desia appris, par le retour des premiers vaisseaux, la suitte des desastres et du débris de la Mission Huronne, causée enfin par la furie des Hiroquois. La Relation qu'en enuoye le P. Paul Ragueneau, grossie de quelques Chapitres des Missions plus voisines de Kebec, fait voir le detail et le particulier de ces mal-heurs. Nos yeux et nos cœurs, voyans et sentans ces coups de la main de Dieu, n'ont que cette repartie : Il est le souuerain Seigneur de ses ouurages, et le Maistre de nos petits desseins conceus pour sa gloire, c'est à nous d'agréer ses ordres et de n'improuuer iamais ce qu'il fait.

Ie ne sçay comme il est venu en la pensée de nos Peres, qu'il estoit à propos que ie repassasse la mer pour contribuër au remede de nos mal-heurs, y ayant en France tant de personnes capables d'y trauailler sans moy ; s'il n'y eust eu autre consideration, i'eusse eu bien de la peine de quitter la Nouuelle France. Mais leur desir ioint aux intentions de V. R. que i'ay presumées, m'y a fait enfin resoudre. I'ay laissé le gouuernail entre les mains de celuy qui auoit conduit si courageusement l'Eglise Huronne dans ses combats, et sauué si à propos les reliques ou les restes de cette pauure Mission.

Ie suis donc party de Kebec le 2. iour de Nouembre de la presente année 1650. et suis arriué au Havre de Grace le 3. de Decembre, en la compagnie du P. François Bressany, et de nostre Frere Iean Liégeois. C'est à Dieu de donner les remedes que nous cherchons à nos miseres, et à nous de prier sa diuine Majesté que nos fautes et nos manquemens ne diuertissent point sa benediction dont nous auons si grand besoin.

En attendant ce qu'il luy plaira d'en ordonner, ie croy que V. R. aura pour agreable que ie luy fasse part des suiets de consolation qui soulagerent vn petit mon ame au depart du pays, et que ie luy declare l'estat auquel ie l'ay laissé.

Arriuant au pays, il y a douze ans, ie n'y rencontray qu'vne seule famille Huronne Chrestienne, et deux ou trois qui composoient l'Eglise Algonquine et Montagnese, et voila qu'au bout de ce temps sortant du pays, à peine y laissay-je aucune famille Huronne, Algonquine et Montagnese qui ne soit entierement Chrestienne, sans parler des Nations

circonuoisines qui abordent de toutes parts en ces contrées, et de celles que nous allons chercher dans leurs demeures qui n'en promettent pas moins auec le temps.

Voire mesme ie ne puis oster de mon esprit que le temps n'est pas loin que la porte s'ouurira derechef pour les Nations d'en haut que nous auons quittées, et mon fondement est d'autant plus certain qu'il me semble appuyé sur l'Euangile, qui nous asseure que deuant le iour du Iugement il faut que toutes les Nations de la terre ayent connoissance de leur Redempteur, et que ses Loix leur soient suffisamment publiées, et selon le sentiment de plusieurs Docteurs par elles approuuées et acceptées ; de plus, comme Dieu ne fait pas ordinairement des miracles sans necessité, il est croyable qu'il se seruira des personnes qui ont desia la connoissance et l'habitude auec ces peuples, et l'vsage et le commerce de leur langue, comme autant d'instrumens proportionnez à son ouurage : cela nous doit estre vne grande consolation et vn grand renfort de patience pour attendre les temps et les momens ordonnez par la diuine sagesse et par la diuine bonté.

Vn grand Sainct disoit autrefois que l'esperance d'vne vie immortelle, estoit la vie d'vne vie mortelle : et ie puis dire ce me semble auec quelque raison, et à son imitation que l'esperance de donner vne vie immortelle, est la vie de la vie mortelle des pauures Missionnaires, qui ont gousté combien il est doux de voir sortir de cette vie des ames qui leur doiuent en quelque façon leur bon-heur eternel.

Il me semble que ce qui s'est passé aux Hurons n'a esté qu'vne petite commission de la part du Ciel pour la conuersion et pour le Baptesme de dix ou douze mille ames ; laquelle acheuée, on nous donne vn peu de relasche pour attendre auec quelque repos de nouueaux ordres.

La seconde chose qui m'a extremement consolé, est la belle disposition dans laquelle i'ay laissé nos Peres et nos Freres, et mesme nos domestiques qui ne m'ont demandé autre faueur pour tous les trauaux et pour tous les dangers du passé qu'vne permission et vne asseurance de retourner dans les mesmes emplois et dans les mesmes occasions, lors que Dieu en auroit rendu le chemin libre. l'aduouë que l'air et la generosité auec laquelle ils me l'ont demandée m'a touché, et m'a fait conceuoir que Dieu auoit quelque dessein qui causoit ces belles dispositions qu'ils ont signalées et scellées de leur propre sang ; qu'il en soit loüé à iamais, et qu'il luy plaise auancer ces heureux momens qui feront des Martyrs et des Confesseurs nouueaux dans l'Eglise de Dieu : les Peres que i'ay laissez pour les emplois des Missions et fonctions de Kebec et de ses appartenances, sont au nombre de 19. ou 20. le reste a repassé en France par les premiers vaisseaux, et par ce dernier au nombre de huict, tous bien resolus de retourner au combat au premier signal de la trompette, n'y ayant pas pour le present de viures ny d'employ suffisant pour eux dans le pays.

La 3. est l'ouuerture que Dieu nous a faite dés à present des Missions nouuelles d'icy bas : le P. Gabriel Druilletes, apres auoir passé quatre Hyuers en diuerses missions auec les Sauuages, est allé passer le cinquiéme auec les Abnaquiois qui le sont venus querir auec beaucoup de témoignages d'affection enuers leur Patriarche (comme ils l'appellent) et enuers sa doctrine : Dieu peut-estre tirera plus de bien de ce voyage que nous ne pensons pas. Nous auons receu lettres de luy depuis qu'il y est arriué qui nous donnent suiet d'en beaucoup esperer.

Le P. Charles Albanel semble vouloir aller sur ses pas et sur ses vestiges, estant party deuant mon depart pour son premier hyuernement auec les Sauuages Montagnets.

Les Atticamegues ou Poissons blancs qui font vne nation du Nord des plus considerables, ne cessent de presser qu'on les aille voir en leur pays, ce qui ne leur a pû estre accordé par le passé faute de monde ; maintenant que nous en auons à suffisance, on ne manquera

pas d'y aller au premier Printemps, si l'Hiroquois ne se iette à la trauerse.

Ceux du Saguené, autre nation du Nord, sont dans la mesme affection, on y a desia fait trois voyages, i'en espere beaucoup auec le temps, et ainsi voila dequoy nous occuper, attendant les temps et les momens de la diuine Majesté pour de nouuelles conquestes.

Le quatriéme suiet de consolation que ie voyois dans ce pauure pays desolé, est le courage et la generosité de nos Religieuses, tant Hospitalieres qu'Vrsulines, qui, iouyssant de nos débris par l'establissement de la Colonie Huronne proche de leurs Monasteres, qui leur seruent de Paroisse et de retraite tant pour les malades que pour les sains, se trouuent heureuses de iouyr de la plus haute fonction et du plus precieux exercice de leur vocation : c'est vne des esperances que i'ay de la conseruation du pays, ne pouuant penser que Dieu abandonne des ames de cette nature si saintes et si charitables ; il me semble que tous les Anges du Paradis viendroient plus tost à leur secours, si tant est, que les hommes de la terre manquassent de procurer leur conseruation en ce nouueau monde.

Le cinquiéme suiet de consolation, est la bonne disposition dans laquelle i'ay laissé M. d'Ailleboust, nostre Gouuerneur, de faire son possible pour obuier aux maux qui nous enuironnent, et pour contribuer à l'auancement de toutes ces belles esperances. Ie prie Dieu de benir le tout, et de faire en sorte que la France soit en estat de faire vn echo qui multiplie nos vœux et nos esperances au delà de toutes nos attentes.

Voila mon R. P. ce que i'auois à dire pour le present à vostre Reuerence ; reste que ie la prie que nous ayant assistez iusques icy de ses saints sacrifices et de ses prieres et de celles de toute la Prouince, il luy plaise nous continuer ce bien et cette faueur en laquelle consiste nostre principale ressource et le plus vif de nos esperances.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, ancien Escheuin et Consul de la ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer : *La Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, pays de la Nouuelle France, depuis le premier de Ianuier* 1649. *iusques en l'année* 1650. *&c.* Et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation, &c. sous pretexte de desguisement ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 19. Decembre 1650.

Signé, Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS CLAVDE DELINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, ancien Escheuin et Consul de cette Ville, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Blois, ce huictiéme Decembre 1650.

CLAVDE DELINGENDES.

LETTRE

de la R. M. Superieure de l'Hospital de la Misericorde de Kebec en la Nouuelle France,

A Monsievr N. bovrgeois de Paris.

Monsievr,

La paix de N. S.

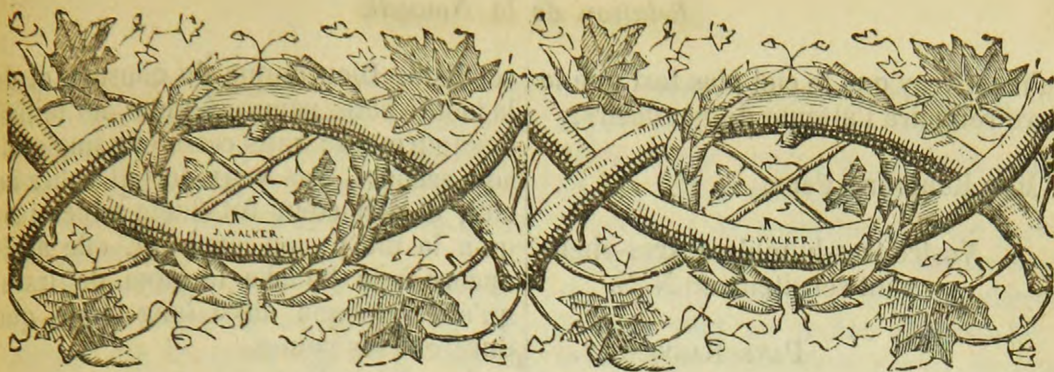
Novs n'auons point eu cette année le bonheur de vos nouuelles ; ie ne croy pas que pour cela vous ayez perdu la pensée ou l'affection de nostre petit Hospital et de nos pauures Sauuages toujours affligez. Chaque année a sa croix, cette derniere a la plus grande, qui est la ruine du pays des Hurons par les Hiroquois qui l'ont bruslé ou massacré la pluspart, et contraint les autres de s'enfuyr et disperser çà et là. Quasi tous estoient Chrestiens ; ce sont ceux que nostre Seigneur afflige, et en fait autant de victimes du Paradis. Tous les Peres, excepté deux de nouueau martyrisez, sont descendus icy à Kebec ; partie sont repassez en France. Voicy quatre cens de ces pauures Hurons Chrestiens refugiez à Kebec, et cabanez auprés de la porte de nostre Hospital, où ils viennent à la saincte Messe tous les iours. Ie n'ay iamais rien veu de si pauure ny de si deuot ; vne petite sagamité, c'est à dire vn potage de pois ou de bled d'Inde, les passe pour vn iour, et encore bien heureux d'en auoir, et bien heureux d'auoir moyen de leur en donner. Nostre petite salle des malades est aussi pleine de pauures soldats François blessez au combat des Hiroquois : vn seul a onze playes de coups d'arquebuze dangereux, et ie croy auec cela qu'il en réchappera, Dieu aydant . voyez si ce n'est pas vn miracle d'y subuenir auec si peu de drogues et si peu de linge ; et auec tout cela, nous n'auons touché que la moitié de ce que nous auons accoustumé, et ie ne sçay encore ce que nous toucherons à l'aduenir. Ie vous respands mon cœur et nostre petite misere, que ie sçay qui vous touche ; au moins vous direz vn bon mot pour nous à l'occasion, puisque desia vous auez tant fait par le passé pour cet ouurage. Ie vous recommande donc cette petite maison. Toutes mes tres-cheres Sœurs vous saluënt, et se disent de tout le cœur auec moy,

Monsieur,

Vostre tres-humble et obeyssante seruante en Iesus-Christ,

Marie de S. Bonaventvre.

De nostre Monastere des Sœurs de la Misericorde de Kebec en la Nouuelle France, ce 29. Septembre 1650.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1650. ET 1651.

Enuoyée au R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE PERE PAVL RAGVENEAV, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



E secours que nous attendions de la France dés le Printemps, n'est arriué que le treiziéme de ce mois d'Octobre, apres auoir lassé nos attentes et nos esperances. Mais enfin la flotte nous ayant amené Monsieur de Lauzon pour nouueau Gouuerneur, et en sa personne, les desirs, les esperances et la ioye de la Nouuelle France, tout le païs a repris en vn moment vne nouuelle face, et il semble qu'en perdant la memoire de nos anciennes craintes et des mal-heurs qui nous ont accueilly, on n'ayt plus d'autres sentimens que de benir Dieu d'vn bien qu'on cherit autant que la vie, et qui nous promet la venuë de tous les autres biens. Cela seul suffiroit et pourroit tenir lieu d'vne Relation toute entiere.

Mais toutefois ie ne puis me dispenser de vous écrire encore cette année nos pertes et nos gains, nos tristesses et nos ioyes, nos esperances et nos craintes, et enfin nos obscuritez plustost que nos lumieres : car à vray dire, nous marchons plus que iamais dans vne nuict obscure ; mais nous y marchons auec Dieu, qui nous y conduira. *Dies diei eructabit verbum, et nox nocti indicabit scientiam.* Nous recommandons tousiours cette Mission aux prieres de vostre Reuerence et de tous ceux qui ont de l'affection pour la conuersion des Sauuages : puis qu'apres tout, c'est en Dieu seul que nous iettons nos confiances, et

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1652.

qu'il est vray que le ciel plus tost que la terre remplira l'attente de nos desirs,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 28. Octobre 1651.

CHAPITRE PREMIER.

Estat des habitations Françoises.

LA recolte des bleds a esté cette année tres-heureuse par tout, mais principalement à Montreal, où les terres sont fort excellentes. Ce lieu seroit vn Paradis terrestre pour les Sauuages et pour les François, n'estoit la terreur des Iroquois, qui y paroissent quasi continuëllement, et qui rendent ce lieu presque inhabitable : c'est pour ce suiet que les Sauuages s'en sont retirez, et il n'y reste en tout qu'enuiron cinquante François. C'est merueille qu'ils n'ayent esté exterminez par les frequentes surprises des troupes Iroquoises, qui ont esté fortement soustenuës et repoussées diuerses fois. Monsieur de Maisonneufue a maintenu cette habitation par sa bonne conduite ; la paix y a regné entre les François, et la crainte de Dieu ; le plus grand mal-heur qui leur soit arriué a esté en la personne d'vne pauure femme Françoise, qui fut prise au mois de May par vne cinquantaine d'Iroquois, tout à la veuë du fort, et qui fut emmenée captiue. Du depuis elle a esté bruslée cruellement par ces barbares, apres qu'ils luy eurent arraché les mammelles, qu'ils luy eurent couppé le nez et les oreïlles, et qu'ils eurent déchargé sur cette pauure brebis innocente le poids de leur rage, pour se venger de la mort de huict de leurs hommes qui estoient demeurez dans vn combat de cét Esté. Dieu donna du courage et de la pieté à cette pauure femme, au milieu des tourmens : sans cesse elle imploroit son secours, ses yeux furent collez au ciel, et son cœur fut fidele à Dieu iusqu'à la mort ; en expirant, elle auoit encore à la bouche le nom de IESVS, qu'elle inuoqua aussi long-temps que durerent ses peines.

Aux Trois Riuieres, quelques François et quelques Hurons ont esté tuez cét Esté par des bandes Iroquoises. Le secours qui nous est venu cette année de France est absolument necessaire en ce lieu ; car à vray dire, il n'a pû subsister que par miracle. Les habitans attribuent leur conseruation au recours extraordinaire qu'ils ont eu à la saincte Vierge, dont il y auoit vn petit oratoire en chaque maison : l'vn estoit dedié à Nostre Dame de Lorette, l'autre à Nostre Dame de Liesse, les autres à Nostre Dame des Vertus, de bon Secours, de bonne Nouuelle, de la Victoire, et à quantité d'autres titres sous lesquels on honore la saincte Vierge en diuers lieux de la Chrestienté. C'estoit vne deuotion ordinaire à ces pauures habitans, d'aller visiter ces petits oratoires en diuers iours de la semaine, principalement les Samedis, que le concours y estoit plus grand, et en chaque maison, matin et soir, tout le monde se rassembloit pour y faire les prieres en commun et l'examen de leur conscience, et pour y dire les Litanies de la tres-saincte Vierge, le chef de la famille estant d'ordinaire celuy qui faisoit les prieres, et auquel tous les autres répondoient, femmes, enfans et seruiteurs.

A Quebec et aux habitations qui en dépendent, cette façon de faire les prieres matin et soir a esté vne deuotion ordinaire, chaque maison ayant pris vn Sainct pour Patron, et fait vn vœu public, que chacun se confesseroit et se communieroit au moins vne fois le mois. Nos Peres ont fait par tout ce qu'ils ont pû pour y mettre la paix et l'vnion des cœurs plus que iamais elle n'y auoit esté. Les visites frequentes qu'on a faites, mesme aux lieux les plus esloignez, de huict et de dix lieuës, n'ont pas esté

sans fruit : la pluspart de ceux qui sont en ce païs, aduoüent qu'en aucun lieu du monde ils n'y auoient trouué, ny plus d'instruction, ny plus d'aides pour leur salut, ny vn soin de leur conscience plus doux et plus facile.

Les Meres Hospitalieres sont plus que iamais necessaires au païs, car leur maison est toujours vn asyle asseuré pour les pauures, tant François que Sauuages ; elles y ont rendu tout le cours de l'année, et aux vns et aux autres, toutes les charitez possibles au dessus de leurs forces, quoy qu'au dessous de leur courage, car vrayement elles se confient en Dieu, et font plus qu'elles ne peuuent. Elles se passent de fort peu, aymant mieux tout souffrir que de se plaindre, ou de manquer aux pauures, qu'elles preferent à leurs propres besoins.

Les Meres Vrsulines ont esté visitées de Dieu dans l'incendie de leur maison, qui arriua le trentiesme iour de Decembre sur les deux heures apres mynuit. Le feu, qui s'estoit pris par leur boulangerie, auoit quasi gagné le haut de la maison auant qu'elles s'en fussent apperceuës. Ce fut beaucoup pour elles qu'elles ayent pû se tirer du milieu des flammes pour se ietter au milieu des neiges ; et c'est quasi vn miracle que leurs petites pensionnaires Sauuages et Françoises n'ayent pas esté bruslées. La charité de quelques-vnes de ces Meres, vrayement toute d'amour, fut plus actiue que le feu. C'estoit vn plaisir digne des yeux des Anges, de les voir trauerser ces flammes, portant dedans leur sein ces petites innocentes pour les mettre en lieu de seureté, et retourner incontinent dans le peril, sans crainte d'y demeurer elles-mesmes et d'y brusler, dans ces deuoirs de charité. Tout leur Monastere fut consommé en moins d'vne heure, et iamais on n'en pût rien sauuer que quelques meubles de leur Sacristie. C'est à dire, que ces bonnes Meres se trouuerent alors vrayement dans la pratique du vœu de Pauureté, mais d'vne façon qui rauissoit le cœur de Dieu. Le feu auoit fait vn holocauste tout entier de leurs habits, de leur maison, de tous leurs meubles, et des aumosnes, dont depuis plus de dix ans on auoit tasché de soulager vne partie de leurs necessitez. Elles voyoient tout reduit en cendres et le regardoient auec plaisir, benissant Dieu de ce que le feu faisoit ses sainctes volontez. Elles se mirent à genoux tout au milieu des neiges, et firent vne offrande à nostre Seigneur auec vn œil si plein de ioye et d'vn cœur si paisible, d'vn ton de voix si ferme, que les François et les Sauuages qui y vinrent de toutes parts n'en peurent contenir leurs larmes, soit de compassion, pleurant pour celles qui ne pleuroient pas leur mal-heur ; soit de ioye, de voir que Dieu auoit des seruantes si sainctes et si détachées d'elles-mesmes, pour ne vouloir que ce qu'il vouloit, et pour l'adorer auec autant d'amour, dans vne perte si subite de tout ce qu'elles auoient, que s'il les eust comblées en ce mesme temps de toutes ses faueurs. La perte a esté grande, mais ces bonnes Meres n'ont pas perdu leur confiance en Dieu : la crainte qu'elles ont euë qu'on ne songeast à leur retour en France, et qu'on ne les rauist d'vn païs qu'elles cherissent plus que leur vie, quoy qu'elles y ayent beaucoup à souffrir et tout à craindre ; le desir qui les presse de se mettre en état de pouuoir faire en ce païs ce que leur zele y est venu chercher, pour le salut des ames ; l'esperance qui leur fait croire que voulant tout souffrir et tout faire pour Dieu, il fera tout pour elles : ces raisons, dis-je, les ont obligées sainctement à rebastir de nouueaux edifices, s'engageant dans de nouueaux frais, dans des debtes nouuelles, et n'y épargnant rien de ce qui est iugé necessaire aux fonctions de leur institut. Dés cét Hyuer nous esperons qu'elles pourront loger dans ce nouueau bastiment, qui est desia bien auancé ; nous les y auons assistées de toutes nos forces. Cependant elles se sont logées dans vne petite maison où il n'y a que deux chambres, qui seruent de dortoir, de refectoire, de cuisine, de salle, d'infirmerie et de tout, à toute leur communauté de treize personnes et de quelques pensionnaires

dont leur charité n'a pû se dispenser, nonobstant les incommoditez presque intolerables qu'il leur a fallu souffrir, principalement durant les chaleurs étouffantes de l'Esté, et dans vne pauureté qui les a reduites à auoir besoin de toutes choses. Tout le païs a interest à leur restablissement, principalement à cause de leur Seminaire : car l'experience nous apprend que les filles qui ont esté aux Vrsulines s'en ressentent pour toute leur vie, et que dans leur ménage, la crainte de Dieu y regne dauantage, et qu'elles y esleuent bien mieux leurs enfans.

La grande Eglise de Quebec, dont on commença la bastisse il y a trois ans, n'est pas encore toute acheuée ; toutefois on commença à Noël à y faire l'Office, auec vn ordre et vne majesté qui augmente la deuotion : il y a huict enfans de chœur, des Chantres et des Officiers.

On a commencé cette année vn Seminaire, où les enfans sont en pension sous vn honneste homme qui en a pris le soin, où ils apprennent à lire et à écrire, et où on leur enseigne le plain-chant, auec la crainte de Dieu. Ce Seminaire est proche de l'Eglise et du College où ils viennent en classe et où ils se forment au bien. Sans cela nos François deuiendroient Sauuages, et auroient moins d'instruction que les Sauuages mesmes.

CHAPITRE II.

Estat de l'ancien païs des Hurons, et de la Nation Neutre.

Les Iroquois ne nous ont pas fait si rude guerre depuis vn an que nous l'apprehendions ; ils ont eu diuersion de leurs armes du costé de la Nation Neutre, où ils ont enuoyé le plus gros de leurs forces. Le succez leur en a esté fauorable, ils y ont enleué deux places qui estoient les frontieres, et dans l'vne desquelles il y auoit plus de seize cens hommes : la premiere fut prise sur la fin de l'Automne, la seconde au commencement du Printemps. Le carnage y fut grand, principalement des vieillards et des enfans, qui n'eussent pû suiure les Iroquois iusques dans leur païs. Le nombre des captifs a esté excessif, sur tout des ieunes femmes, qu'ils reseruent pour peupler leurs bourgades. Cette perte a esté bien grande, et elle a traisné apres soy la ruine et la desolation totale de la Nation Neutre, dont les autres places plus esloignées de l'ennemy, ayant pris l'espouuante, ont quitté leurs maisons, leurs biens et leur patrie, et se sont condamnées à vn bannissement volontaire pour fuyr eucore plus loin la rage et la cruauté du vainqueur. La famine poursuit par tout ces pauures fugitifs, et va les contraignant de se dissiper dans les bois, dans les lacs et dans les riuieres plus escartées, pour y trouuer quelque soulagement aux miseres qui les accompagnent et qui les font mourir.

Ceux des Hurons, qui, lors que leur païs fut ruiné, auoient pris leur route vers cette Nation Neutre, ont esté accueillis du mesme mal-heur : les vns tuez sur le lieu mesme, les autres entraisnez dans la captiuité. Ie prie Dieu que leur foy n'y soit point captiue, et que tous les tourmens ne la puissent arracher de leur cœur, ainsi que ie l'apprens de quelques-vns, qui ont fait paroistre leur pieté iusqu'à la mort. Quelques autres qui se sont sauuez plus heureusement de ces ruines, se sont iettez du costé de la Nouuelle Suede, vers le Midy ; d'autres ont tiré vers l'Occident, et quelques-vns sont en chemin pour venir icy se ioindre à nostre Colonie Huronne : vn canot qui a pris le deuant est venu nous en donner aduis.

Les anciens habitans restez des bourgs de sainct Michel et de sainct Iean Baptiste, qui auant nos mal-heurs faisoient deux de nos Missions Huronnes, ayans veu que leurs maux ne prenoient point de fin et qu'vne misere en appelloit vne autre, se sont rendus volontairement à

vne Nation des Iroquois nos ennemis, et viuent maintenant parmy eux auec autant de repos que si iamais ils n'auoient eu la guerre. Nous ne sçauons pas les desseins de Dieu sur ces peuples, mais vn tres-bon Chrestien me disoit il y a quelque temps, que peut-estre c'estoit pour le bien de la foy, que tant de bons Chrestiens fussent dissipez de la sorte, afin que le nom de Dieu fust annoncé et adoré par tout, mesme au milieu de nos plus cruels ennemis.

Apres que nous eusmes quitté l'an passé l'Isle de saincte Marie, les Hurons qui n'auoient pas suiui nostre retraite, mais nous auoient donné parole de descendre apres nous sur la fin de l'Esté, furent empeschez de leur dessein par des mal-heurs qui suruinrent à la foulle les vns apres les autres. La gelée fit mourir vne partie des bleds, ce qui continua la famine. Vne troupe de Hurons que nous eusmes à la rencontre, et qui remontoient dans leur païs, ayans hyuerné à Quebec, fut defaite dans le grand lac par vne bande d'enuiron trois cens Iroquois qui les attendoient au passage, et qui sans doute nous eussent fait mauuais parti, si Dieu ne nous eust fait éuiter leurs embusches. Vne escoüade d'enuiron cinquante hommes de la Nation du Petun qui venoient apres nous et qui suiuoient nos pistes, fut défaite par ce mesme ennemy. Quantité de familles Chrestiennes qui s'estoient dissipées çà et là pour viure de leur pesche, y trouuerent la captiuité ou la mort. Trente Iroquois eurent bien l'asseurance de descendre dans l'Isle de saincte Marie, ils y firent vne forteresse d'où ils venoient massacrer et prendre des captifs iusques aux portes du fort que nous y auions laissé, où s'estoient retirez les Hurons. On voulut assieger ces trente Iroquois, mais ils se deffendirent auec courage, ils tuerent aux approches des plus vaillans de nos Hurons, et eurent bien l'adresse auec le bon-heur, de se retirer sans rien perdre.

Sur la fin de l'Automne, vne autre troupe d'Iroquois tirerent vers cette Isle à dessein d'enleuer le reste des Hurons qui l'habitoient, ils firent vn fort en terre ferme vis à vis de l'Isle, pour prendre ceux qui en sortiroient. En effet quelques Hurons tomberent en ces embusches, entr'autres vn nommé Estienne Annaotaha, homme de consideration et de courage, lequel se voulant mettre en deffense, fut arresté par le cry des ennemis, qui luy dirent qu'ils ne venoient pas à dessein de faire aucun mal, mais qu'ils n'auoient que des pensées de paix, et qu'ils apportoient de riches presens pour inuiter le reste des Hurons qui mouroient de faim, à se refugier parmy eux pour ne plus faire desormais qu'vn peuple. Cét homme, dont la vie n'est qu'vne suite et de combats et d'auentures, et qui toujours s'est veu accompagné du bon-heur, mesme dans ses mal-heurs, sans changer de visage, fit mine de les croire, et sans monstrer aucune deffiance, il va teste leuée dedans leur fort à dessein de les tromper eux-mesmes, se doutant bien que tout leur procedé n'estoit que fourbe. Ils luy estalerent leurs presens : Ce n'est pas à moy, leur dit-il, que ces presens se doiuent faire, c'est à des testes plus chenuës que la mienne, qui sont le conseil et l'ame de nostre païs ; ce qu'ils en diront se fera : tenez-moy icy pour ostage, et enuoyez vers eux ceux d'entre vous que vous iugez auoir plus de conduite et de courage. Non pas, luy dirent-ils, c'est toy-mesme que nous deputerons pour cét effet, et tes camarades nous demeureront pour ostages. Trois Iroquois partirent auec luy pour estre les Ambassadeurs. A l'entrée de la bourgade il fait vn cry de ioye, qui est comme vn signal pour faire assembler tout le peuple, tout le monde y accourt. Mes freres, leur dit-il, le Ciel nous est auiourd'huy fauorable ; c'est auiourd'huy que i'ay trouué la vie dedans la mort, non seulement pour moy, mais pour tous ceux qui ne refuseront pas le bonheur qui vient nous trouuer à nos portes, du costé d'où nous craignions nostre plus grand mal-heur. Les Iroquois ont changé de visage ayans changé de cœur, ils n'ont plus des pensées de sang ny de feu, sinon pour les changer en feux de ioye : ce sont nos freres, ce sont nos

peres, ce sont les liberateurs de nostre patrie, qui nous donnent auiourd'huy la vie apres nous auoir conduit quasi dans le tombeau, ne la refusons pas. Il leur expose les desseins de l'Iroquois, sans témoigner quoy que ce soit de ses soupçons, ny des pensées qu'il tenoit secretes en son cœur. Les anciens Capitaines font paroistre la ioye dans leurs yeux et dans leur parole à l'abord de cette nouuelle. Ce ne sont qu'acclamations publiques de tout le peuple, des femmes et des enfans qui redoublent leurs cris de ioye et qui commencent à respirer la liberté. Les trois Iroquois qui estoient là presens, ne pouuoient rien esperer de plus auantageux au dessein qui les amenoit. On les mene dans vne cabane, où tandis qu'on les traite de ce qu'il y a dans tout le bourg de plus exquis, trois ou quatre des meilleures testes tiennent vn conseil secret auec Estienne Annaotaha, qui leur ayant découuert ses pensées, ils prirent tous vne mesme conclusion, qu'il ne falloit aucunement se fier à cét ennemy, trop infidele par tant de fois, que son dessein sans doute estoit de les tromper, mais qu'il falloit le tromper luy-mesme, et trouuer le moyen de faire quelque bon coup en ce rencontre. On en laisse l'execution à celuy qui l'auoit si heureusement commencé. Au sortir de ce conseil secret, les Capitaines vont par les ruës, encourageant les femmes, qu'elles se missent à piller leur bled d'Inde et à faire leurs prouisions pour se mettre en chemin dans trois iours, et s'en aller de compagnie auec les Iroquois, dans vn païs qu'elles ne deuoient plus enuisager comme ennemy, mais comme vne terre de promission et vne nouuelle patrie, où ils perdroient le souuenir de tous leurs maux passez, dans les ressentimens de ioye qui n'auroient point de trouble et qui les conduiroient doucement au tombeau. Cela se dit si fortement que pas vn n'en pouuoit douter : les femmes se mettent en deuoir de faire ce qu'on leur commande, les hommes preparent de leur costé ce qui est necessaire pour ce voyage, tout le monde y est occupé petits et grands. On va porter cette nouuelle dans le fort, où les Iroquois en attendoient l'issuë, et pour ne pas laisser de soupçon d'aucune fourbe, Estienne est le premier qui y retourne. Il se fit quantité d'ambassades de part et d'autre, auec autant de confiance que si iamais on n'eust esté en guerre, iusqu'à ce que nos Hurons ayans attiré dans leur fort plus de trente Iroquois, on fit main basse sur cét ennemy infidele qui n'attendoit rien que son temps pour faire le mesme coup, mais il fut preuenu. Vn d'entr'eux l'auoüa ingenuëment, et dit que pour ce coup le Demon de la guerre ne leur auoit pas esté fauorable. Ces trente Iroquois estoient l'élite de leur bande et les meilleurs courages ; trois d'entr'eux se sauuerent heureusement, ayans eu aduis du coup qui s'alloit faire, Estienne ayant voulu en cela leur rendre le remerciement du bienfait qu'il auoit receu d'eux lors qu'ayant esté pris captif ils auoient procuré qu'on luy donnast la vie, en mesme temps que le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, d'heureuse memoire, furent mis à mort par ces barbares. Les Iroquois qui estoient dans leur fort ayans appris le massacre de leurs gens, prirent incontinent la fuite, l'épouuante les ayant saisis.

Dés le Printemps, nos Hurons se doutans bien qu'vne puissante armée viendroit fondre sur eux pour venger cét affront, precipiterent leur retraite, les vns dessus les glaces, les autres par canot, aussi-tost qu'on eut moyen de s'embarquer, ils prennent leur fuite et leur retraite dans vne autre Isle nommée Ekaentoton, à soixante lieuës de là. En effet il estoit temps de desloger, les ennemis deschargerent leur rage sur quelques familles de Chrestiens, sur des vieillards et des enfans, qui, manque de canot, n'auoient pû estre embarquez. Le feu ne perd iamais ses ardeurs ny son actiuité, et les cœurs des Iroquois tandis qu'ils seront infideles, ne perdront iamais leur cruauté.

En mesme temps quantité d'Algonquins qui s'estoient assemblez dans le lac des Nipissiriniens, où ils faisoient la pesche de l'esturgeon, dans le dessein

de descendre aux Trois Riuieres, furent surpris et massacrez par vne troupe d'Iroquois ; les pauures femmes et les enfans furent traisnez à l'ordinaire dans la captiuité, toutefois quelques-vnes se sont eschappées heureusement, et ont fait les cent et les deux cents lieuës de chemin pour nous venir trouuer.

Les conduites de Dieu sont toujours adorables sur ses esleuz, autant qu'elles sont aimables : les infideles qui blasphement son nom et qui s'opposent à sa gloire, prosperent dans leurs voyes ; et les Chrestiens en mesme temps qu'ils commencent à l'adorer et à estre son peuple ne trouuent par tout que des croix, et les miseres sont leur partage : qu'il en soit beny à iamais.

Vne flotte toute de Chrestiens, d'enuiron quarante canots de Hurons partis de Ekaentoton, est arriuée heureusement pour grossir icy bas nostre colonie Huronne ; Dieu a conduit leurs pas et les a protegez des embusches des Iroquois. La faim estoit vn autre ennemy qui les pressoit et qui marchoit auec eux de compagnie, n'ayans apporté aucunes prouisions d'vn païs, qui n'estant plus pour les viuans, mais pour les morts, a esté sterile cette année, et a contraint ces pauures vagabons de venir se ietter entre nos bras, pour y receuoir en mesme temps la vie du corps auec celle de l'ame. Ce sont de nouueaux soins et des dépenses toutes nouuelles qui nous sont agreables. Dieu estendra sur eux et sur nous ses tout-aimables prouidences, puis qu'il est à tous nostre Pere. *Vbi fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ.* Ie veux dire que ces pauures Chrestiens viendront fondre à nous de tous costez, et qu'ils ne trouueront point leur repos en aucun lieu du monde, sinon proche de ceux qui les ont appellez à la foy. Dieu nous veuille enuoyer dequoy les sustenter, iusqu'à ce qu'ils ayent fait des champs capables de les nourrir.

Toutes les Nations Algonquines qui habitent vers l'occident de l'ancien païs des Hurons, et où la foy n'a pû encore trouuer passage, sont des peuples pour lesquels nous ne pouuons auoir assez de compassion ; si faut-il que le nom de Dieu y soit adoré et que la Croix y soit plantée, malgré toute la rage des Enfers et la cruauté des Iroquois, qui sont pires que les Demons de l'Enfer.

CHAPITRE III.

Estat des Missions pour la conuersion des Sauuages.

De la Residence de Sillery.

La Residence de sainct Ioseph à Sillery, peut maintenant plus que iamais seruir de refuge aux Sauuages Chrestiens dans leurs necessitez, et d'azile dans la crainte de l'ennemy, comme elle a seruy dés le commencement de matrice pour les former à la foy de l'Euangile. Ils s'y retirent d'autant plus volontiers qu'ils s'y voyent depuis cette année à couuert d'vne bonne et forte muraille, qui est flanquée aux quatre coins, et qui est en estat de soustenir l'assaut des Iroquois ; les Sauuages sçauent assez que ce n'est point vn lieu qui soit ouuert pour les Apostats de la Foy, ny pour ceux qui viuent auec scandale dans le peché. Noël Tekouerimat, leur Capitaine, leur a bien fait entendre que les murs qu'on y auoit basty n'estoient pas pour enfermer le vice, mais pour empescher qu'il n'y entrast. Vne ieune Algonquine, baptisée depuis quelques mois aux Trois Riuieres, n'y auoit pas mené vne vie assez conforme aux promesses de son baptesme ; elle estoit descenduë à Sillery auec ce mauuais bruit : Ma fille, luy dit le Capitaine dés son arriuée, il faut ou bien changer de vie, ou bien changer de lieu. Au bout de quelques iours ayant fait parler d'elle, il luy parla plus nettement : Sors d'icy, luy dit-il, le fort de Sillery n'est pas fait pour des chiens, mais pour ceux qui font paroistre leur foy par la pureté de leur vie. Il fallut obeyr sans delay : le vice, grace à Dieu, ne trouue point d'appuy parmy les

Chrestiens. Il y a eu cette année quatre de nos Peres en cette residence, mais d'ordinaire il n'en est demeuré qu'vn ou deux sur le lieu, les autres estans en campagne tant l'Hyuer que l'Esté, pour des Missions volantes dont ie parleray cy-apres.

—

De la Residence des Trois Riuieres.

La Residence de la Conception aux Trois Riuieres, est plus frontiere à l'ennemy, et plus exposée aux incursions des Iroquois ; mais ie puis dire auec verité, que iamais on n'y remarqua plus de paix, plus de repos et de pieté parmy le bruit des armes et dans les frayeurs de la guerre. La pluspart des Neophytes qui y sont en bon nombre, y ont fait leur demeure par vn motif qu'on n'attendroit pas des barbares conuertis à la foy depuis peu de temps. C'est, disoient-ils, pour combattre les ennemis de la priere que volontiers nous exposons nos vies; si nous mourons en combattant, nous croirons mourir pour la deffense de la foy. Ils auoient vn sentiment tout pareil lors qu'ils alloient à la chasse, apres s'estre confessez. La charité, disoient-ils, nous oblige de pouruoir aux necessitez des enfans et des femmes opprimées de la famine : nous ne pouuons le faire, sinon en nous mettant dans le danger d'estre pris et bruslez par les Iroquois ; mais Dieu qui est témoin de nostre cœur en sera nostre recompense, c'est pour luy obeyr plus tost que pour nous mesmes que nous nous iettons au peril. Le Dieu d'amour pour lequel ils s'exposoient si gayement aux dangers de la mort et du feu, semble auoir pris vn soin d'eux tout particulier : pas vn n'a esté pris ny poursuiuy de l'ennemy, et pour les viures, quoy que la neige n'ait pas esté fauorable en ces quartiers là durant l'Hyuer, ils n'ont pas neantmoins manqué de chasse, ny d'Orignac, ny de Castors. Ils n'ont pas esté mesconnoissans enuers celuy qui les a secourus ; car retournans de la chasse ils entroient dans la Chapelle, et pour l'ordinaire auec vne des meilleures pieces de la beste qu'ils offroient à Dieu, et qu'ils laissoient proche de l'Autel.

Vne ieune femme Catechumene se sentant incommodée dans le temps de sa grossesse, craignant de mourir sans baptesme et son enfant aussi, quitta sa compagnie dans les bois au temps que la chasse y estoit plus heureuse, et nonobstant les grands dangers de tomber viue entre les mains de l'ennemy et d'y estre bruslée, elle vint se rendre proche des Peres pour leur demander l'instruction et le Baptesme : C'est, leur dit-elle, le plus grand bien que ie souhaite au monde, la vie du corps ne me sera plus rien si ie puis estre baptisée. On l'interroge sur les prieres et sur les mysteres de nostre foy, elle estoit toute disposée : elle receut le sainct Baptesme, et peu de iours apres son enfant nouueau né, qui vint quasi mourant au monde.

Vne autre femme, chargée de six enfans, ayant perdu son mary dans les bois qui y mourut de maladie, retourna toute desolée ne pouuant tarir ses larmes. Vn de nos Peres voyant son affliction, et croyant que la charge de tant d'enfans à vne pauure veufue fût ce qui l'attristoit, tascha de luy donner quelque consolation. Ce n'est pas là mon mal, dit-elle, mes miseres ne me touchent pas, ny celles de mes enfans ; ie sçay bien et ie croy fermement que Dieu nous en recompensera dans le Ciel : pourquoy cela m'abattroit-il le courage? mais ce que tu ne sçay pas et qui me rend inconsolable, c'est que mon mary est damné : il a démenty auant que de mourir les promesses de son Baptesme ; il auoit trop d'amour pour la vie, il s'est laissé persuader à quelques infideles d'auoir recours à ces Iongleurs qui luy promettoient la santé par leurs superstitions qui nous sont deffenduës. C'est son peché pour lequel ie verse ces larmes, et la pensée qu'à toute éternité il sera mal-heureux, pour vn moment de vie qu'il esperoit trop vainement et qu'il pouuoit offrir à Dieu auec vn grand merite. Mais depuis son peché ne l'as-tu point veu prier Dieu? Ouy bien, dit-elle, il

le pria iusqu'au dernier souspir. Espere donc, luy dit le Pere, que Dieu luy aura fait misericorde et luy aura mis dans le cœur vn vray regret de son peché, car c'est vn Dieu tout de bonté. Tu consoles mon cœur, repliqua cette pauure femme affligée, ie ne cesseray donc pas de prier Dieu pour luy, ie le recommande à tes prieres qui sont meilleures que les miennes ; prie Dieu aussi pour moy, qu'il me fasse misericorde. Cette pauure femme tomba bien-tost malade d'vne grosse fievre : le Pere y court en ayant eu aduis, il la trouue en priere disant son chapelet ; le Pere luy defendit et luy dit qu'elle se contentast d'esleuer de fois à autre son cœur à Dieu par des oraisons iaculatoires. C'est ce que ie fais auec plaisir, respondit-elle, et c'est là ma consolation. Demande à Dieu qu'il te guerisse pour le bien de tes enfans s'il le iuge à sa gloire, luy adiousta le Pere. Elle le fit, et dans deux iours elle se trouua dans vne parfaite santé.

Vne Catechumene estant venuë se faire instruire, auoit laissé ses enfans à la maison, craignant qu'ils ne la détournassent de son attention : vn de ses pauures enfans estant proche du feu, vne chaudiere d'eau boüillante tomba sur luy et luy brusla tout le corps. On vient querir la mere en haste, elle demande sans se troubler congé au Pere d'aller secourir son enfant ; le Pere, l'ayant suiuie quelque temps apres, et ayant veu ce pauure enfant en tres-mauuais estat, demanda à la mere quel sentiment elle auoit eu dans cette rencontre ? I'ay creu que les Diables tâchoient de me faire haïr l'instruction et la priere, mais iamais ils n'y gagneront rien ; la mort de tous mes enfans les vns apres les autres ne m'empeschera pas de prier ny d'estre baptisée, i'ayme et i'aymeray toujours la priere, et toy ne te lasse pas de m'instruire. Cette femme est maintenant excellente Chrestienne, et sa ferueur a toujours esté croissant depuis son Baptesme.

—

De la Residence de Montreal.

La Residence de Montreal, tandis que la guerre durera auec les Iroquois, seruira plus tost aux Sauuages d'vne retraite passagere que d'vn lieu de demeure : c'est vne place tres-auantageuse pour toutes les Nations superieures qui veulent auoir commerce auec nous ; car trouuans là ce qu'ils viennent chercher, ils ne se voyent point obligez de descendre plus bas et de s'exposer à de nouueaux perils des Iroquois, qui sont plus à craindre au dessous de Montreal qu'au dessus. Deux de nos Peres, l'vn de la langue Algonquine, l'autre de la langue Huronne, y ont instruit en diuers temps plusieurs Sauuages qui les y sont venus trouuer. Vne grande partie de l'Hyuer, quelques-vns y ont fait leur demeure ; on les assembloit à l'Hospital pour leur donner l'instruction, vn iour les femmes, vn autre les enfans, et vn autre les hommes ; celle qui a soin de l'Hospital leur faisoit festin. Le iour de Pasques ils firent vne Communion generale auec des sentimens de pieté qui donnoient de la deuotion, et qui font auoüer que Dieu est autant le Dieu des Sauuages que celuy des François, des Grecs et des Romains.

—

De la Colonie Huronne.

La Colonie des Chrestiens Hurons a son departement dans l'Isle d'Orleans, qu'ils appellent d'vn nom sacré l'Isle de saincte Marie ; ils y ont fait des champs, ils y ont basty des cabanes, et ils pretendent d'y trouuer leur seconde patrie. Deux de nos Peres s'y employent auec des peines et des ferueurs, qui meritent que Dieu ayt pitié de ces pauures peuples, et qu'il en fasse pour vn iamais vn peuple tout Chrestien. Il a fallu les nourrir à nos frais cette premiere année, pour cela seul nous n'en auons pas esté quittes à huict mille liures, donnans auec plaisir ce qu'on nous enuoye de France ; mais c'est vne charité bien

employée, puis qu'elle n'a d'autre but que le salut des ames. I'ay desia escrit cy-deuant que cette Colonie se va grossir, et que des Hurons dispersez çà et là s'y doiuent rendre, elle ira croissant chaque année, si Dieu nous continuë ses benedictions comme il a fait par le passé. En tout il n'y est mort qne trois hommes et deux femmes, mais auec des sentimens de Dieu si tendres, que cela seul meriteroit de consommer nos vies en vn si sainct employ.

Les Meres Hospitalieres furent rauies durant la maladie et la mort d'vn ieune homme de vingt et deux ans, nommé Michel Ekouaendaé, dont autrefois nous auons parlé dans quelques Relations, comme d'vne conuersion miraculeuse et d'vne vertu à l'espreuue. Durant sa maladie, iamais il ne se plaignit des douleurs violentes qu'il sentoit; il n'eust pas pris mesme vne goutte d'eau pour rincer sa bouche, qu'il n'eust inuoqué Dieu et fait le signe de la Croix. Lors que le Chirurgien faisoit sur luy des operations douloureuses, qui furent assez frequentes, il les offroit à Dieu : Si les Demons, nous disoit-il, ou des Iroquois infideles tourmentoient mon corps de supplices, ie me consolerois dans la pensée que Dieu prendroit plaisir à voir ma patience, quoy que leurs cruautez et leurs pechez luy fussent en horreur. Maintenant que celuy qui fait son operation dessus moy ne la fait que pour l'amour de Dieu, qui prend plaisir à le voir faire, i'ay bien sujet de prendre patience, afin que Dieu prenne plaisir à me voir souffrir sans y estre offensé, ny de moy ny de qui que ce soit. Vn de nos Peres luy demandant s'il n'apprehendoit point la mort : Tant s'en faut, respondit-il d'vn visage ioyeux, ie la souhaite auec amour, car il me tarde que ie ne sois au Ciel, où mon cœur me donne asseurance que Dieu me recompensera de ma foy et des confiances que i'ay en luy ; ce que ie crains c'est le peché, mais i'aymerois mieux estre bruslé des Iroquois que d'offenser vn Dieu si bon.

Vn autre, nommé Quentin, qui n'auoit pas esté d'vne semblable vie, eut quasi vne semblable mort. Il auoit esté vn homme de desbauches, tout corrompu de vices, qui luy pourrissoient tout le corps, auec de cuisantes douleurs. Les Meres Hospitalieres en eurent vn soin comme si c'eust esté vn Ange descendu du Ciel : leur charité fit vn miracle, car elle toucha si viuement le cœur de ce pauure homme, qu'il nous disoit : Ouy ie commence à conceuoir les bontez infinies de Dieu, voyant la bonté de ces Meres : c'est Dieu qui leur a donné ces tendresses pour moy afin de m'obliger à les aymer et à l'aymer luy-mesme, puis que luy seul est la source de cette bonté. Il continua iusqu'au dernier souspir, de dire : Iesus ayez pitié de moy.

Quelques Dames Françoises, tres-vertueuses et tres-deuotes, m'ayans auerty qu'vne Chrestienne Huronne leur donnoit de la deuotion, priant Dieu tous les iours deuant le sainct Sacrement auec vne douceur qui paroissoit sur son visage, et qui leur donnoit des sentimens de Dieu plus esleuez qu'ils n'en auoient pour l'ordinaire, ie demanday à cette femme Huronne, quel estoit l'entretien de son cœur durant le temps de sa priere ? Ie ne sçay pas que te répondre, dit-elle : quand i'ay dit ce que ie sçay de mes prieres, ie songe à la bonté de Dieu sur moy, ie luy demande qu'il me preserue du peché, et mon cœur luy dit sans aucune parole, qu'il voit bien que c'est tout de bon que ie croy et que i'espere en luy, et que ie veux l'aimer. Mon esprit repose doucement dans cette pensée, ou plus tost dans le plaisir que sent mon ame à demeurer sans dire mot dans la iouyssance d'vn bien que ie ne te puis exprimer : cela fait que i'ay de la peine à quitter la priere, autant et plus qu'auroit vn famelique de quitter vne viande excellente auant que d'en estre rassasié.

Ie puis asseurer auec verité, que ie connois quelques-vns de ces bons Sauuages, qui ont Dieu aussi present à leur esprit depuis le matin iusqu'au soir, que s'ils le voyoient de leurs yeux, et dont le cœur est dans des desirs continuels de se voir tout à luy, à cause qu'il leur

fait bien sentir qu'il se veut donner tout à eux. D'autres ont leur deuotiou à la tres-saincte Vierge, et vn bon Chrestien me disoit il n'y a pas long-temps, que quoy qu'il luy eust demandé depuis plus de dix ans, quantité de faueurs et de choses bien difficiles, il ne se ressouuenoit pas d'auoir eu iamais son refus. C'est elle, adioustoit-il, qui m'a deliuré d'entre les mains des Iroquois, qui me tenoient captif auec le Pere Isaac Iogues, qui enfin y est mort. C'est elle qui m'a rendu autant d'enfans que la mort m'en auoit enleué ; c'est elle qui depuis le temps des miseres qui nous ont accueilly, a conserué tous ceux de ma famille, et pour la santé de leurs corps et pour celle de l'ame. C'est elle qui me donne la patience dans des douleurs continuelles que ie ressens ; c'est elle qui m'obtient cette grace que ie me mets fort peu en peine des biens de cette vie presente, et que ie n'en redoute pas les maux. Elle a guery tous ceux pour lesquels ie l'ay inuoquée, et elle fait ce que ie veux, autant que ie desire ne rien faire et ne rien vouloir que ce qu'elle voudra.

Pendant l'incendie des Meres Vrsulines, une petite fille Huronne qui y demeuroit pensionnaire, n'ayant pû se trouuer, nous creusmes pour vn temps qu'elle y estoit bruslée. Le pere et la mere de cét enfant, tous les parens, quantité de François, et moy-mesme l'ayant cherchée par tout, il ne nous restoit aucun doute qu'elle ne fust consommée auec la maison. La resignation à la volonté de Dieu estoit en cette rencontre vn acte bien heroïque à vn pere et à vne mere, qui aymoient cette fille comme la prunelle de leurs yeux ; ils verserent quantité de larmes, mais auec vne paix et dans vn calme d'esprit qui tesmoignoient bien que leur cœur trouuoit son repos en Dieu. Ils se mirent à genoux, ils luy offrirent leur enfant, et ils s'offroient eux-mesmes à brusler dans vn mesme feu, s'il le vouloit permettre ; iamais ils ne dirent aucune parole d'impatience ny de murmure contre qui que ce soit, durant l'espace de deux heures, qu'ils creurent que leur fille estoit bruslée. La plus rude parole que dit le pere aux premiers sentimens de sa douleur, fut celle-cy : Dieu nous esprouue bien rudement, mais ce nous est assez qu'il nous ayt fait misericorde, de nous auoir appellez à la foy. Ma fille est maintenant au Ciel puis qu'elle a esté baptisée, et nous la suiurons, puis que nous voulons mourir bons Chrestiens. C'est leur famille, qui la premiere dans les Hurons a receu le don de la foy. Cette petite fille, nommée Geneuieue, ayant esté heureusement retrouuée, vn de nos Peres en alla porter la nouuelle aux parens, et sçachant bien la portée de leur foy, pour les éprouuer dauantage il les interrogea des sentimens où ils estoient. Ce qui m'a touché, dit la mere, ç'a esté l'horreur que i'ay eu des frayeurs et de la douleur qu'a senty ma pauure fille, mourant dans les flammes. Ie n'ay pû empescher mes larmes à la tendresse de mon cœur, mais l'esperance qui nous reste de son salut ne nous permet plus de nous plaindre, ny de la plaindre dauantage. Elle est retrouuée, dit le Pere, elle est pleine de vie. Ce fut pour lors que toute la cabane et les parens qui s'y estoient assemblez ne peurent contenir leurs larmes, mais des larmes de ioye, qui leur fit benir Dieu et de la vie de cét enfant comme resuscitée, et de sa mort qu'ils luy auoient offerte auec vn cœur vrayement Chrestien. Cette fille est maintenant dans la maison des Meres Hospitalieres ; il semble que Dieu la veuille pour la Religion.

Vne ieune vefue Chrestienne, nommée Cecile Arenhatsi, aagée de 23. ans, s'estoit mise comme seruante chez les Meres Vrsulines à dessein de iouyr le plustost qu'elle pourroit du bon-heur entier de la Religion ; elle y auoit amené auec soy vne fille de six à sept ans, nommée Marie, qui estoit son vnique, mais elles se voyoient aussi peu que si la nature n'eust point eu de part en leur amour, la fille estant au Seminaire et la mere auec les Religieuses. C'est vn esprit tres-bon, vn naturel tres-doux, vne volonté bien meilleure, qui depuis son bas aage a toujours creu en deuotion,

et qui estant dans les Hurons entendant parler des sainctes filles (c'est ainsi que les Hurons appellent les Religieuses) tout son cœur s'y portoit, et le plus pur de ses amours. Elle n'a esté que quatre mois en mariage, toujours elle s'est conseruée innocente au milieu de la corruption, toujours dans la ferueur et dans vne humble simplicité. Les Meres estoient rauies de la voir parmy elles, elle contentoit tout le monde et y viuoit contente, voulant contenter Dieu. Elle fut le plus en danger d'estre bruslée lors que cette maison brusla : elle se vit inuestie de flammes de tous costez, elle estoit au plus haut estage ; se voyant dans le desespoir de se sauuer par aucun autre endroit, elle se ietta par la fenestre et tomba assez heureusement. Ie luy demanday apres les pensées qu'elle auoit euës dans ces flammes ? I'auois, respondit-elle, offert ma vie à Dieu, ie fusse morte bien contente, mais ie creu que Dieu m'obligeoit de me sauuer le pouuant faire, ie ne songeois qu'à luy, et ie craignois aussi que mes pechez n'eussent esté cause que ce mal-heur ne fust arriué à des filles si sainctes, de la compagnie desquelles ie suis si indigne. Elle attend auec patience et amour que ces bonnes Meres soient rebasties, et elle espere bien ne mourir iamais qu'auec elles. Outre cela elle ne peut rien gouster, et cette pensée la console et va toujours de plus en plus animant les ferueurs de sa deuotion.

Cét incendie me fait souuenir des ressentimens que tesmoignerent les Hurons, et des compassions qu'ils eurent pour les Meres Vrsulines en cette occasion. La façon des Sauuages est de porter quelques presens publics pour consoler les personnes d'vn plus grand merite dans les mal-heurs qui les ont accueilly. Nos Chrestiens Hurons s'assemblerent pour cét effet, et n'ayans point de plus grandes richesses que deux coliers de porcelaine, chacun de douze cents grains, (ce sont les perles du païs) ils vont trouuer les Meres, qui pour lors s'estoient retirées à l'Hospital, et leur portent ces deux coliers pour leur en faire deux presens. Vn Capitaine, nommé Louys Taiaeronk, parla au nom de tous ses compatriotes en ces termes.

Vous voyez sainctes filles, de pauures carcasses, les restes d'vn païs qui a esté florissant, et qui n'est plus : du païs des Hurons, nous auons esté deuorez et rongez iusques aux os par la guerre et par la famine ; ces carcasses ne se tiennent debout qu'à cause que vous les soustenez, vous l'auiez appris par des lettres, et maintenant vous le voyez de vos yeux, à quelle extremité de miseres nous sommes venus. Regardez-nous de tous costez, et considerez s'il y a rien en nous qui ne nous oblige de pleurer sur nous-mesmes, et de verser sans cesse des torrens de larmes. Helas, ce funeste accident qui vous est arriué, va rengregeant nos maux et renouuelant nos larmes, qui commençoient à tarir ! Auoir veu reduite en cendre en vn moment cette belle maison de Iesus, cette maison de charité, y auoir veu regner le feu sans respecter vos personnes toutes sainctes qui y habitiez ; c'est ce qui nous fait ressouuenir de l'incendie vniuersel de toutes nos maisons, de toutes nos bourgades et de toute nostre patrie. Faut-il donc que le feu nous suiue ainsi par tout ? Pleurons, pleurons, mes chers compatriotes, ouy pleurons nos miseres, qui de particulieres sont deuenuës communes auec ces innocentes filles. Sainctes filles, vous voilà donc reduites à la mesme misere que vos pauures Hurons, pour qui vous auez eu des compassions si tendres. Vous voila sans patrie, sans maison, sans prouision et sans secours, sinon du Ciel, que iamais vous ne perdez de veuë. Nous sommes entrez icy dans le dessein de vous y consoler, et auant que d'y venir, nous sommes entrez dans vos cœurs, pour y reconnoistre ce qui pourroit dauantage les affliger depuis vostre incendie, afin d'y apporter quelque remede. Si nous auions affaire à des personnes semblables à nous, la coustume de nostre païs eust esté de vous faire vn present pour essuyer vos larmes, et vn second pour affermir vostre courage ; mais nous auons bien veu que vos cou-

rages n'ont iamais esté abattus sous les ruines de cette maison, et pas vn de nous n'a pû voir mesme vne demy larme qui ait paru dessus vos yeux, pour pleurer sur vous mesme à la veuë de cette infortune. Vos cœurs ne s'attristent pas dans la perte des biens de la terre, nous les voyons trop esleuez dans les desirs des biens du Ciel : et ainsi de ce costé là nous n'y cherchons aucun remede. Nous ne craignons rien qu'vne chose, qui seroit vn mal-heur pour nous ; nous craignons que la nouuelle de l'accident qui vous est arriué, estant portée en France, ne soit sensible à vos parens plus qu'à vous-mesme ; nous craignons qu'ils ne vous rappellent et que vous ne soyez attendries de leurs larmes. Le moyen qu'vne mere puisse lire sans pleurer, les lettres qui luy feront sçauoir que sa fille est demeurée sans vestemens, sans viures, sans lict, et sans les douceurs de la vie, dans lesquelles vous auez esté esleuées dés vostre ieunesse : les premieres pensées que la nature fournira à ces meres toutes desolées, c'est de vous rappeller aupres d'elles, et de se procurer à elles-mesmes la plus grande consolation qu'elles puissent receuoir au monde, procurant aussi vostre bien. Vn frere fera le mesme pour sa sœur, vn oncle et vne tante pour sa niece, et en suite nous serons en danger de vous perdre, et de perdre en vos personnes le secours que nous auions esperé pour l'instruction de nos filles à la foy, dont nous auons commencé auec tant de douceur de gouster les fruits. Courage, sainctes filles, ne vous laissez pas vaincre par l'amour des parens, et faites paroistre auiourd'huy que la charité que vous auez pour nous, est plus forte que les liens de la nature. Pour affermir en cela vos resolutions, voicy vn present de douze cens grains de pourcelaine, qui enfoncera vos pieds si auant dans la terre de ce païs, qu'aucun amour de vos parens ny de vostre patrie ne les en puisse retirer. Le second present que nous vous prions d'agreer, c'est d'vn colier semblable de douze cens grains de pourcelaine, pour ietter de nouueaux fondemens à vn bastiment tout nouueau, où sera la maison de Iesus, la maison de prieres, et où seront vos classes, dans lesquelles vous puissiez instruire nos petites filles Huronnes. Ce sont là nos desirs, ce sont les vostres, car sans doute vous ne pourriez mourir contentes, si en mourant on vous pouuoit faire ce reproche, que pour l'amour trop tendre de vos parens, vous n'eussiez pas aidé au salut de tant d'ames que vous auez aimées pour Dieu, et qui seront vostre couronne dans le Ciel.

Voila la harangue que fit ce Capitaine Huron, ie n'y adiouste rien, et mesme ie n'y puis ioindre la grace que luy donnoit le ton de sa voix, et les regards de son visage. La nature a son éloquence, et quoy qu'ils soient Barbares, ils n'ont pas dépoüillé ny l'estre d'homme, ny la raison, ny vne ame de mesme extraction que les nostres.

De la Mission de Tadoussac.

Le Pere Charles Albanel a passé tout l'Hyuer, c'est à dire six mois entiers auec les Chrestiens Montagnets, qui n'ont point en tout ce temps-là de demeure asseurée : ils vont errans dedans les bois, grimpans au sommet des montagnes d'vne prodigieuse hauteur, pour y chercher les Orignaux, les Caribous, et les bestes sauuages. Dans ces fatigues il y a beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, et des froids excessifs, des lassitudes et des dégousts, de la fumée qui vous aueugle, qui vous cause des douleurs cuisantes, et tout cela sans consolation, sans douceurs et sans aucun appuy pour la nature ; il faut que la seule grace soustienne. Il est vray que Dieu se fait souuent sentir auec de grandes delices au milieu de cét abandon et de ce dépoüillement des creatures, aussi grand quasi qu'il puisse estre ; mais souuent aussi il se cache, et laisse vne ame dans l'épreuue. Quoy qu'il en soit, c'est vn employ toujours heureux pour ceux que Nostre Seigneur y appelle, et necessaire pour nos pauures

Sauuages, qui en tout temps et en tout lieu ont besoin de nostre secours, puis que par tout les tentations peuuent les suiure, et que toujours Dieu est prest de respandre sur eux ses graces.

Dés le commencement de l'Esté, le mesme Pere, à peine ayant pris dix iours de repos, est retourné en la Mission de Tadoussac pour tout l'Esté, où n'ayant pû suffire seul, vn autre s'est ioint de compagnie. Il s'y est trouué cette année plus de huict cens personnes, le nombre des Chrestiens s'estant notablement accreu, comme aussi leur ferueur et leur innocence. Ils ont esté pour la pluspart accueillis d'vn rheume fort fascheux, qui a regné tout le mois de Iuillet en ces quartiers-là, et qui en quelques-vns estoit accompagné d'vne fievre maligne et continuë. C'étoit vne ioye à nos Peres, qui n'en furent pas exempts eux-mesmes, entrant dans ces pauures cabanes d'y trouuer souuent ces bons Neophytes dans le plus fort de leurs douleurs, le Chapelet en main, les yeux tournez au Ciel ou vers vne image de Nostre Dame attachée à vne escorce à costé de leur lict ; c'estoit vne consolation les surprenant d'entendre leurs prieres. Ouy, mon Dieu, disoit l'vn, mes pechez ont merité ce chastiment. Que mes douleurs augmentent, pourueu que mon peché soit pardonné ; faites-moy, mon Dieu, misericorde. O mon Dieu, disoit l'autre, que le feu d'Enfer est bien plus ardent que celuy de ma fievre ! fortifiez mon cœur, mon bon Iesus, afin que ie souffre courageusement celuy-cy, et ne permettez pas que ie tombe dans l'autre.

—

De la Mission des Oumamioüek.

Enuiron quatre-vingts lieuës plus bas que Tadoussac, ayant appris que quelques Sauuages plus esloignez s'y deuoient assembler, le Pere Iean Dequen se ietta dans vn petit canot d'escorce pour y aller prescher l'Euangile, et faire vne Mission volante ; malgré les vagues et les tempestes il y arriua dans sa petite gondole, mais vn peu tard, plusieurs s'estans desia retirez dans les bois, et n'y restant qu'vn petit nombre sur le bord du grand fleuue de sainct Laurens. Le Pere, dans le peu de temps qu'il fut là, baptisa les enfans que les parens luy presentoient tres-volontiers ; il y confessa quelques Chrestiens, qui depuis six et sept ans auoient receu le sainct Baptesme à Tadoussac, mais n'auoient pû y retourner depuis ce temps-là. Il instruisit les autres des fondemens de nostre foy, leur promettant vne nouuelle visite pour le Printemps prochain. Ce sont peuples d'vne simplicité fort innocente, qui écoutent tres-volontiers la parole de Dieu, qui sont aisez à gagner à la foy ; mais aussi il est difficile à nous de les chercher, et à eux de venir iusques à nous.

—

De la Mission des Abnaquiois.

Sur la fin du mois d'Aoust de l'an passé 1650. deux canots Abnaquiois estans venus exprés de la part de toute la Nation pour querir le Pere Gabriel Druillettes, qui les auoit desia instruits, afin qu'il continuast à leur rendre cette charité : le Pere y retourna auec vn de nos domestiques. A vray dire, ce district là n'estoit pas de nostre ressort, sinon autant que le zele nous obligeoit de ne pas abandonner des gens de bonne volonté, disposez à la foy, mais qui n'auoient presentement que nous pour les instruire. Vne lettre d'vn R. P. Capucin, nommé le Pere Cosme de Mante, Superieur en l'Acadie des Missions des Reuerends Peres Capucins, dattée de l'année 1648. nous y encouragea beaucoup ; les paroles de la lettre estoient : Nous coniurons vos Reuerences par la sacrée dilection de Iesus et de Marie, pour le salut de ces pauures ames qui vous demandent vers le Sud, etc. de leur donner toutes les assistances que vostre charité courageuse et infatigable leur pourra donner, et mesme si en passant à la riuiere de Kinibequi vous y rencontriez des nostres,

vous nous ferez plaisir de leur manifester vos besoins ; que si vous n'en rencontriez point, vous continuerez, s'il vous plaist, vos sainctes instructions enuers ces pauures Barbares, et abandonnez, autant que vostre charité le pourra permettre, etc.

Le Pere Gabriel Druillettes partit donc de Quebec pour cette Mission le premier de Septembre 1650. accompagné de Noël Tekoüerimat, chef des Chrestiens de Sillery, qui faisoit ce voyage pour l'entretien de la paix auec ces peuples qui sont dans les terres, et auec d'autres plus esloignez qui sont dans la nouuelle Angleterre, à dessein de solliciter les vns et les autres à faire ensemble la guerre aux Iroquois. Le Pere ne retourna de ce voyage qu'au commencement de Iuin, et enuiron quinze iours apres il y fut renuoyé pour le mesme dessein, dont il n'est pas encore de retour. Ainsi ie ne puis dire, ny le succés de son voyage, ny ce que Dieu y a fait par son moyen, mais ce que ie sçay bien, c'est qu'il a eu beaucoup à souffrir. *In itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in ciuitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus, in labore, et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in ieiuniis multis, in frigore et nuditate.* Le meilleur est, quoy qu'il arriue, que Dieu en sera à iamais sa trop grande recompense.

—

De la Mission des Attikamegues.

La plus laborieuse, mais aussi comme ie croy, vne des plus aimables de nos Missions, a esté celle qu'on a faite aux Attikamegues, que nous auons nommée la Mission de sainct Pierre. Il y a desia quelques années que ces peuples là ont commencé à se faire instruire, et qu'ils ont embrassé la foy auec vne ferueur, vne douceur, vne simplicité et vne fermeté si grande, qu'il semble qu'elle leur soit comme naturelle, et que leur cœur n'ait point d'autres inclinations que pour le Christianisme ; mais depuis ce temps-là il n'y auoit eu que ceux qui nous estoient venus trouuer aux Trois Riuieres, à Sillery, ou bien à Tadoussac, qui eussent receu le Baptesme et qui fussent Chrestiens, nos Peres n'ayans pû encore les aller voir dans leur païs pour y porter la lumiere de l'Euangile. C'est ce qu'ils ont demandé cette année auec des poursuites si sainctes et des impatiences si aimables, qu'enfin leur dessein a esté accomply. Le Pere Iacques Buteux, ayant esté celuy qui iusqu'à maintenant leur a donné les instructions et ensemble le veritable esprit du Christianisme, y fut enuoyé. Le peu de santé qu'il a eu de tout temps, ou plus tost sa grande foiblesse, auec laquelle il vint en ces païs il y a dix-sept ans, et que les fatigues continuelles et l'aage ont accreu de beaucoup, nous auoient fait douter si ce ne seroit point imprudence de l'exposer dans vn voyage si penible, et en vn temps le plus fascheux de toute l'année. Mais enfin nous nous sommes confiez en Dieu, et la grace l'a emporté au dessus du raisonnement naturel, s'agissant d'vne affaire où la grace peut tout, et où la nature ne peut rien. Le Pere fut donc auerty pour ce voyage, qui a esté de trois mois entiers, où les croix ne luy ont pas manqué, mais aussi en a-il cueilly les fruits de la Croix, selon qu'il paroistra dans son iournal, que ie l'ay prié de m'écrire, et qu'il a fait auec la simplicité que ie desirois. L'ayant leu auec satisfaction, i'ay creu ne pouuoir rien faire de mieux, que de le ioindre icy tel qu'il me l'a donné.

Iournal du Pere Iacques Buteux, du voyage qu'il a fait pour la Mission des Attikamegues.

On ne sçauroit s'imaginer les poursuites que firent les bons Attikamegues pour m'attirer en leur païs ; ie n'y estois que trop porté d'affection, mais le congé

ne m'estant pas donné, ie ne pouuois accorder leurs demandes. Enfin ayant permission d'y aller, ie le signifiay aussi-tost au Capitaine d'vne bande qui estoit aux Trois Riuieres. On me choisit vn hoste qui prit charge de me fournir de tout ce qui m'estoit necessaire, d'vne traisne pour traisner apres moy mon petit bagage, de raquettes pour marcher sur les neiges, etc.

Le 27. de Mars, nous partismes quatre François, sçauoir Monsieur de Normanuille et moy, et nos deux hommes, en compagnie d'enuiron quarante Sauuages tant grands que petits ; vne escoüade de soldats nous accompagna la premiere iournée, à cause de la crainte des Iroquois. Le temps estoit beau, mais il n'estoit pas bon pour nous, à raison de l'ardeur du Soleil qui faisoit fondre les neiges, ce qui retardoit nos traisnes et chargeoit nos raquettes, et mesme nous mettoit en danger d'enfoncer dans l'eau. Ie fus surpris d'vne glace qui manqua sous mes pieds ; sans l'assistance d'vn soldat qui me presta la main, ie n'eusse pû me sauuer du naufrage, à cause de la rapidité de l'eau qui couloit dessous moy. Le chemin de cette premiere iournée fut parmy de continuels torrens rapides, et parmy des cheutes d'eau qui tombent du haut des precipices, qui faisoient quantité de fausses glaces tres-dangereuses et tres-importunes, à cause que nous estions contraints de marcher le pied et la raquette en l'eau, ce qui rendoit la raquette glissante, lors qu'il falloit grimper sur des rochers de glaces, proche des saults ou des precipices ; nous en passasmes quatre cette iournée là, tout le chemin que nous pûmes faire fut d'enuiron six lieuës, marchant dés le matin iusqu'au soir. La fin de la iournée fut plus rude que le reste, à raison d'vn vent froid qui geloit nos souliers et nos bas de chausses, qui auoient esté moüillez depuis le matin. Nostre escorte de soldats, peu accoustumée à ces fatigues, estoit estonnée, et le fut encore dauantage quand il fallut le soir faire la cabane au milieu des neiges, comme vn sepulchre dans la terre.

Le second iour de nostre depart nous congediasmes nostre escorte et auançasmes vers le haut de la riuiere. Nous rencontrasmes à vne lieuë de nostre giste vne cheute d'eau qui nous boucha le passage ; il fallut grimper par dessus trois montagnes, dont la derniere est d'vne hauteur demesurée. C'estoit pour lors que nous ressentions la pesanteur de nos traisnes et de nos raquettes ; pour descendre de l'autre costé de ces precipices, il n'y auoit point d'autres chemins que de laisser aller sa traisne du haut en bas, qui de la roideur de cette cheute alloit au delà du milieu de la riuiere, qui en cét endroit peut estre de quatre cens pas. Suiuoient enuiron de lieuë en lieuë trois autres sauts d'vne prodigieuse hauteur, par lesquels la riuiere se descharge auec vn bruit horrible d'vne estrange impetuosité, ce qui forme de hautes glaces, dont la seule veuë fait peur. C'estoit par ces lieux pleins d'horreur qu'il falloit marcher, ou plus tost se traisner comme à quatre pieds. Enfin nous nous arrestasmes au haut d'vne montagne tres-difficile à surmonter : cette iournée fut rude, et vn chacun se trouua las d'auoir marché onze heures entieres, traisnant sa charge comme vn cheual qui tire sa charruë, sans prendre ny repos ny repas aucun.

Le troisiéme iour, nous décabanasmes de grand matin, et marchasmes sur la riuiere toujours glacée, grandement large en cét endroit là : sur les deux heures apres midy, le mirage nous ayant fait paroistre en forme d'hommes quelques branches d'arbres enfoncées dans la riuiere et qui paroissoient au dehors, chacun creut que c'estoit vne bande d'Iroquois qui nous attendoient au passage. On enuoye quelques ieunes gens à la découuerte, qui firent leur rapport que c'estoit l'ennemy. Pour lors chacun des Chrestiens se dispose à receuoir l'absolution, et les Catechumenes au Baptesme. Apres cela le Capitaine exhorte ses gens au combat auec vne harangue toute Chrestienne, mettant sa confiance en Dieu ; chacun se resoluoit à vaincre ou à mourir. Aux approches, cét ennemy se trouua estre imaginaire,

mais les sentimens de deuotion estoient solides dans leur cœur ; et ie puis dire en verité, que ie n'ay iamais veu vne confiance en Dieu ny plus forte, ny plus filiale, que ie l'ay admirée parmy ces peuples, soit dans leurs maladies, soit dans leurs famines, ou dans les craintes de l'ennemy. Leurs paroles plus ordinaires, sont celles-cy : Dieu est nostre Pere, il en fera ce qu'il voudra, mais i'espere en luy, il est bon, ie crois qu'il m'assistera. Et on peut dire en verité qu'il les assiste si sensiblement, que Monsieur de Normanuille et moy ne pouuions assez admirer ses aimables et ses paternelles bontez sur ces pauures Barbares.

Le quatriéme iour ie dis la saincte Messe dans vne petite Isle, qui eut le bon-heur de receuoir cét adorable Sacrifice, qui fut le premier offert à Dieu en ces contrées. Pour ce sujet, ces bons Chrestiens tirent vne salve d'escopeterie apres l'éleuation du sainct Sacrement, et en suite de leurs deuotions vn festin de bled d'Inde et d'anguilles. Pour toutes prouisions de plus de quarante personnes que nous estions, nous n'auions qu'enuiron deux boisseaux de farine de bled d'Inde, vn de pois, et vn petit sac de biscuit de mer. La difficulté de traisner des viures nous auoit obligez de n'en prendre pas dauantage, outre qu'ils esperoient de faire quelque chasse en chemin ; mais elle ne fut pas telle qu'il nous eust esté necessaire, à peine eusmes nous ce qu'il falloit plus tost pour éuiter la mort que pour soustenir nostre vie. Pour moy, i'auois assez de mon petit meuble ; le chemin, la lassitude, et le ieusne, que ie ne desirois pas rompre au temps de la Passion, ne me permettoient pas de me charger de viures. Dieu neantmoins me donna plus de courage qu'à vn ieune homme que i'auois mené auec moy, lequel succomba sous le fais, et fut contraint de nous abandonner pour s'en retourner auec deux femmes Algonquines, qui nous quitterent deux iours apres.

Le cinquiéme et le sixiéme iour furent bien differens, et neantmoins tous deux semblables pour la fatigue des chemins ; le premier fut tout pluuieux, et le suiuant fort beau, mais l'vn et l'autre estoient fort incommodes, à cause que les neiges fonduës aux rayons du Soleil chargeoient nos raquettes et nos traînes ; pour éuiter cela, il fallut les dix iours suiuans partir de grand matin, auant que les glaces et les neiges fondissent.

Le septiéme iour, nous marchasmes depuis les trois heures du matin iusqu'à vne heure apres midy, afin de gagner vne Isle pour dire la saincte Messe le iour des Rameaux : ie la dis, mais vrayement portant sur moy vne partie des douleurs de la Passion de nostre bon Maistre, et dans vne soif qui attachoit ma langue au palais de ma bouche. La surcharge qu'il m'auoit fallu prendre apres que mon compagnon m'eut quitté, auoit aussi accreu mes peines : ces bons Chrestiens, qui auoient reconnu ma foiblesse durant la Messe, me reconforterent d'vne sagamité faite pour moy seul, d'vne poignée de galete boüillie dans l'eau, et de la moitié d'vne anguille boucanée. Apres le disner, nous dismes les prieres publiques au lieu de Vespres, chacun auoit marché le chapelet en main, le recitant en son particulier.

Le huictiéme iour, pour éuiter les torrens rapides et les dangers de la riuiere, dont les glaces commençoient à se rompre, et qui n'eussent pas pû nous porter, nous entrasmes dans le bois par vn vallon qui est entre deux montagnes ; ce n'estoit qu'vn amas de vieux arbres abattus par les vents, qui embarrassoient vn chemin tres-fascheux, et sur lequel nous auions de la peine à grauir, nos raquettes à nos pieds, qui s'engageoient dedans les branches de ces arbres. Nous gagnasmes enfin au dessus des terres vne montagne si haute, que nous fusmes plus de trois heures auant que d'estre au coupeau. Outre ma traisne, i'auois entre mes bras vn petit enfant de trois ans, fils de mon hoste : ie le portay pour soulager sa mere, qui estoit chargée d'vn autre enfant auec son bagage dessus sa traisne. Au dessus de cette montagne nous rencontrasmes vn grand lac, qu'il fallut trauerser ; chaque pas nous faisoit songer à la mort,

et nous laissoit dans les craintes de nous voir abysmez dans ces eaux ; nous y enfoncions iusqu'à my-jambe et dauantage au dessous d'vne premiere glace qui estoit plus tendre, la seconde glace nous arrestoit. Souuent le chemin trop glissant et de fausses démarches nous faisoient tomber assez rudement, et alors non seulement les jambes, mais tout le corps enfonçoit dans l'eau.

Le neufiéme iour fut extraordinaire, tant pour la longueur du chemin parmy plusieurs lacs et riuieres rapides, et la descente des montagnes, que pour le temps qu'on y employa, qui fut depuis le grand matin iusqu'au soir. La crainte que les lacs et riuieres ne se dégelassent, nous faisoit haster le pas iusqu'à l'extreme lassitude. De temps en temps pour nous animer dans les fatigues du chemin, nous chantions en marchant quelques Cantiques spirituels, c'estoit nostre vnique consolation de ietter nos pensées en Dieu.

Le dixiéme iour, nous marchasmes par diuerses montagnes, il fallut grimper et descendre, iusqu'à ce que nous arriuasmes à vn grand lac, qui a pour riues des roches toutes droites, plus hautes qu'aucune falaise de France.

L'onziéme iournée, nous partismes trois heures auant le iour pour marcher sur la glace, qu'vn vent de bize auoit durcie ; la Lune nous fauorisoit. Le iour venu nous reprismes le chemin par dans les bois et par les montagnes entrecoupées de lacs et de riuieres tres-rapides.

Le douziéme iour, apres l'Office du Vendredy Sainct, et apres auoir confessé quelques Sauuages qui deuoient se separer de nous pour suiure vne autre route, et pour faire quelques canots, nous gagnasmes le haut des montagnes et vne petite riuiere, où nous trouuasmes des cabanes de Castors, nous en tuasmes six, et continuasmes nostre route par trois grands lacs, dans le dernier desquels il y auoit vn islet, où nous couchasmes sur la neige sans cabaner.

Le treiziéme iour me fut le plus laborieux de tous : nous partismes sur les trois heures du matin par des chemins horribles au trauers des brossailles si épaisses, qu'il falloit à chaque pas chercher où appuyer le pied ou la raquette. Ie m'égaray diuerses fois, à cause que la nuit m'empeschoit de suiure les pistes de ceux qui marchoient deuant moy. En suite nous trouuasmes des lacs tous glissans, où il estoit tres-dangereux de marcher sans raquettes, crainte d'enfoncer sous les glaces, mais il estoit extremement penible de marcher en raquettes à cause de la glace formée et de la neige fonduë dessus les lacs. A midy nous nous arrestasmes, et i'eus le bien de dire la saincte Messe : c'estoit mon vnique consolation, et de là ie tirois des forces parmy tant de fatigues. Pour me refaire, on me donna vn morceau de Castor, qu'on m'auoit reserué du iour precedent ; ie l'offris à Nostre Seigneur, n'en ayant point encore mangé, ny aucune autre viande tout le long du Caresme.

Le quatorziéme iour de nostre depart, qui estoit le iour de Pasques, et le neufiéme du mois d'Auril, ce me fut vne consolation tres-sensible, de voir comme Nostre Seigneur fut honoré de nostre escoüade. Nostre petite Chapelle, bastie de branches de cedre et de sapins, estoit parée extraordinairement, c'est à dire qu'vn chacun y auoit apporté ses images et ses couuertes neuues : Apres l'eau beniste, et le pain benit, qui estoit d'vn morceau de pain que i'auois reserué à dessein, le Capitaine harangua pour exciter ses gens à la deuotion : la Communion et l'action de graces estant acheuées, et le chapelet adiousté extraordinairement, on me vint regaler de petits presens, l'vn d'vn morceau gras d'Orignac, l'autre d'vne perdrix, selon que ces pauures gens s'estoient priuez eux-mesmes pour me le reseruer, nonobstant la faim qui les pressoit autant que moy.

Le dixiéme d'Auril, nous partismes de grand matin, la pluye tombée toute la nuict auoit dégelé la premiere glace des lacs et la neige des bois, en sorte qu'il nous fallut marcher toujours dans l'eau iusqu'à my-jambe, et les raquettes

aux pieds, crainte d'enfoncer sous les secondes glaces. Apres auoir trauersé quatre lacs, nous arriuasmes à celuy où mon hoste fait sa demeure plus ordinaire. Nous allasmes nous cabaner sur vn tertre de sable, et sous des pins, où la neige estoit fonduë ; nous y dressasmes vne chapelle, où ie dis la saincte Messe en action de graces, on y planta apres vne belle Croix. Iusqu'icy nous nous estions contentez en nos cabanages d'entailler quelque Croix sur vn arbre, mais nous dressasmes en ce lieu ce bel estendart. Nous demeurasmes en repos le reste du iour, nous auions le temps de manger, si nous eussions eu dequoy ; la neige estant à demy fonduë, et le poisson ne terrissant pas encore, nous fusmes l'espace de quinze iours en grande disette. Mes gens se mirent à faire des canots, ils y trauailloient depuis le matin iusqu'au soir ; ie m'étonne comme ils pouuoient resister au trauail, ne mangeant pas en tout chaque iour, la valeur de six onces de nourriture. Leur plus grande peine estoit de nous voir pastir ; ils offroient à Dieu gayement toutes ces peines. Voyant que tout le monde cherchoit sa vie, ie me ioignis auec vn bon vieillard pour aller tendre des lacets aux lievres ; vn iour ie m'égaray dans les bois et ne pûs retrouuer ma route. Ie marchay tout le long du iour par d'estranges pays, par des montagnes et des vallées pleines d'eaux et de neiges fonduës, sans me pouuoir reconnoistre ; la lassitude, la froideur des eaux, et la nuit qui me surprenoit estant encore à ieun, me contraignirent de me ietter au pied d'vn arbre, tout moüillé et tout gelé, car il geloit tous les soirs : i'amassay des branches de pin, dont ie fis vn matelas pour me defendre de l'humidité de la terre, et vne couuerture pour m'abrier contre le froid, i'eus toutefois le loisir de trembler toute la nuit. L'alteration estoit ma plus grande peine, i'estois proche d'vn grand lac, dont ie puisois de l'eau de fois à autre pour soulager ma soif ; ie m'endormis à la fin, et à mon réueil, apres m'estre recommadé à mon Ange gardien et au feu Pere Iean de Brebeuf, i'entendis vn coup d'arquebuse. C'estoient de nos gens qui auoient esté toute la nuit en peine pour moy ; ie répondis de la voix au coup qu'on auoit tiré, qui redoubla. Ie pris la route du costé d'où venoit le son, et arriuant au bord d'vn lac, ie vis le sieur de Normanuille qui me venoit chercher en canot auec mon hoste. M'estant rendu en la cabane, on m'y traita comme vn homme resuscité, d'vn peu de poisson qu'on auoit pris, et cela se mange sans pain, sans vin, sans autre ragoust que l'appetit, qui ne nous manque pas.

Le iour de sainct Marc, apres la Procession et la Messe, on benit le lac, et on luy donna le nom de sainct Thomas, on benit aussi les canots, et on donna à chacun le nom de quelque Sainct, qu'on écriuit dessus auec de la peinture rouge. Tous les Chrestiens, auant que de partir pour aller aux lieux où se font les assemblées, se disposerent par vne Communion generale, qui se fit le premier iour de May ; le lendemain nous nous mismes en canot, et nous fusmes iusqu'au dix-huictiéme de May à voguer par diuerses riuieres, par quantité de lacs, qu'il falloit chercher par des chemins dont la seule memoire me fait horreur, par des rochers quasi inaccessibles, et souuent nous estions contrains de trauerser des terres pour trouuer des lacs ou des riuieres qui n'auoient point de communication : c'est à dire, qu'il falloit nous charger de nos canots et de nostre bagage, souuent n'ayant rien de quoy viure, et n'en pouuant trouuer.

Enfin le iour de l'Ascension, apres auoir dit la Messe sur vne belle roche toute plate, au milieu d'vne petite Isle, et apres auoir trauersé des lieux de terreur et d'effroy, nous arriuasmes au lieu de l'assemblée. Ie fus rauy d'y voir en vn lieu eminent vne haute et belle Croix, nous l'adorasmes et inuoquasmes l'assistance des Anges Gardiens, et de sainct Pierre, patron de ces contrées. En suite nous fismes vne salve d'arquebuse, à laquelle nous n'eusmes point d'autre response que les voix de quelques enfans, ce qui nous estonna. Mais le Capitaine qui parut seul peu de temps

apres, et nous vint au deuant sur le riuage, nous en emporta la raison. Mon Pere, me dit-il, si l'on n'a point répondu à vostre salve, ce n'est pas manque ny de pouuoir de le faire, ny d'amour que nous ayons pour toy : il y a icy quantité d'armes à feu, de la poudre et du plomb, et il n'y en a pas vn d'entre nous qui ne t'ayme autant qu'il a d'amour pour son salut ; mais on est maintenant aux prieres dans la Chapelle, on t'y attend pour remercier Dieu de nous auoir donné ta personne. Allons-y à la bonne heure, luy dis-je, mais qui a planté cette Croix ? Il y a long-temps, dit-il, que les premiers Chrestiens l'ont érigée ; et pourquoy ne l'auroient-ils pas fait ? adiousta-il, n'y estoient-ils pas autant obligez que les François ? mais allons, entrons dans la Chapelle. C'estoit vne cabane d'escorces faite en berceau, au fond de laquelle il y auoit vne façon d'Autel, le tout paré de couuertes bleuës, sur lesquelles estoient attachées des images de papier, et quelques petits crucifix ; nous dismes tous le chapelet de compagnie et chantasmes quelques motets de deuotion.

Les principaux me vinrent faire leurs complimens, et m'inuiterent de baptiser leurs petits enfans, i'en baptisay sur l'heure vne quinzaine ; la nuit me fit remettre les autres à la premiere commodité. Les adultes me pressoient tellement pour l'instruction, qu'à peine pouuois-je dire mon Office. Ie commençay par les vieilles gens, i'en rencontray de quatre-vingts et de cent ans, qui iamais n'auoient veu d'Europeans, mais au reste si bien disposez pour la foy, qu'on eust dit que Dieu les reseruoit comme vn S. Simeon et vne saincte Anne la Prophetesse, pour auoir connoissance de Iesus-Christ.

Quoy que le temps me fust cher et precieux, et que pour la lassitude et les fatigues des chemins, i'eusse besoin du repos de la nuit, si fallut-il permettre quelque danse en ma cabane, en signe de resiouyssance et d'action de graces, selon la façon du païs ; et le lendemain il fallut assister à quelque festin, quoy que les viures fussent rares. Le peu de neige qu'il y auoit eu durant l'Hyuer en toutes ces contrées, y auoit causé la famine : si bien que là où nous pensions trouuer des viures en abondance, nous n'y rencontrasmes que de la pauureté. Leur bonne volonté m'estoit plus que tout cela, et la bonne disposition que ie voyois en ces pauures peuples, estoit ma vraye viande, ce me sembloit.

Le lendemain, arriuerent sept ou huict familles d'vn autre endroit, dont ie baptisay les enfans. Ie disposay les Chrestiens à la Confession et à la Communion ; ie croyois y auoir beaucoup de peine, y en ayant bon nombre qui iamais ne s'estoient confessez depuis leur Baptesme et depuis leur bas aage ; mais tous tant qu'ils estoient, dés la premiere fois se confesserent aussi bien que s'ils eussent esté instruits au Catechisme comme des François. Tous auoient leurs chapelets, et sçauoient tres-bien leurs prieres, les vns les ayant enseignées aux autres.

Voicy quelques marques de la solidité de leur Christianisme et de leur foy. La premiere est en leurs confessions. Pour se ressouuenir de leurs pechez, ils apportoient diuerses marques, qui leur tenoient lieu d'écriture : les vns auoient de petits bastons de diuerses longueurs, selon le nombre et la grieueté des pechez ; les autres les marquoient sur de l'escorce auec des lignes plus longues ou plus courtes, selon qu'ils les iugeoient plus grands ou plus petits ; les autres sur quelque peau blanche et bien passée d'Orignac ou de Caribou, comme ils auroient fait sur le papier ; les autres se seruoient des grains de leurs chapelets ; mais ceux qui auoient marqué leurs pechez chaque iour sur leur calendrier, et qui se confessoient le parcourant ainsi depuis vn an, me donnerent beaucoup d'étonnement. Vne bonne femme me consola ; elle estoit descenduë il y a cinq ou six ans à Sillery, où pour lors estoit le Pere Paul le Ieune, elle y fut instruite et baptisée, et fut contrainte de suiure son mary infidele en vne petite nation où la foy n'auoit encore pû trouuer d'entrée. Elle y souffrit des persecutions estranges et continuelles

de ces mal-heureux infideles, qui se moquoient de sa pieté comme d'vne folie, de sa foy comme d'vn erreur, et de son innocence comme d'vne sotte simplicité. Ils la sollicitoient tous les iours à quitter la foy, mais elle la cherissoit plus que sa vie ; elle conseruoit son chapelet comme la chose la plus precieuse qu'elle eust au monde ; son regret estoit de ne pouuoir sçauoir ny les Festes ny les Dimanches, et par dessus cela de ne pouuoir se confesser. La crainte des Iroquois, qui auoient l'Hyuer precedent enleué trente de leurs compatriotes, augmentoit encore sa crainte de mourir sans confession : c'est pourquoy depuis quatre ans elle prioit tous les iours Nostre Seigneur d'inspirer à son mary de descendre et de la mener auec luy aux Trois Riuieres, ou d'amener en son païs quelqu'vn de nos Peres. La Diuine bonté luy accorda le moyen qu'elle esperoit le moins des deux : à mon abord elle fut rauie de ioye, et elle me vint trouuer la larme à l'œil, mais c'estoient des larmes de consolation et pour elle et pour moy. Elle me presenta son enfant à baptiser, et m'amena vne autre petite fille pour la confesser ; pour elle ie puis dire qu'elle se confessa les yeux baignez de larmes, auec de si grandes tendresses et de si grandes clartez, que cela me toucha tres-sensiblement ; i'en demeuray plusieurs iours dans vn aneantissement et confusion de moy-mesme, me souuenant de ce que i'auois veu et ouy de cette femme Sauuage. Elle a gagné tellement son mary, qu'il quitta dés l'Automne vne seconde femme qu'il auoit ; elle luy a appris les prieres et les mysteres de nostre foy ; et comme il est homme de consideration, il a gagné à Nostre Seigneur cinq ou six familles de sa Nation que i'ay baptisées cette année. Les autres que i'ay veus de la mesme Nation estoient aussi assez bien disposez, mais ie iugeay plus à propos de ne pas leur confier si tost le sainct Baptesme, à cause que quelques-vns auoient fait autrefois le mestier de Iongleurs, qui sont comme les Sorciers du païs.

Vne seconde marque du vray Christianisme parmy ceux de cette assemblée, qui est proprement des Attikamegues, est le zele qu'ils font paroistre à bannir le vice, et à ne rien tolerer parmy eux qui soit contraire aux promesses qu'ils ont faites à Dieu en leur Baptesme. Vn ieune homme auoit pris vne femme Chrestienne, sans toutefois auoir pû faire ce mariage en face de l'Eglise. (Estans à deux et à trois cens lieuës dedans les bois, le recours au Pasteur est vne charge bien onereuse). Sur quelque discorde suruenuë dans ce mariage, le mary auoit quitté sa femme et s'estoit mis auec vne autre pendant l'Hyuer. Ce pauure homme ne fut pas plus tost arriué qu'on me le defera, il se vint presenter à moy, et le scandale ayant esté public, il en demanda vne penitence publique, qui me donna, et à tous ces bons Chrestiens, plus de consolation que son peché ne leur auoit donné de peine : c'est le second scandale arriué dans vn lieu et dans vn troupeau si esloigné de la veuë de son Pasteur, où il n'y a que la crainte et l'amour de Dieu qui puisse empescher le peché.

La troisiéme marque de la solidité de leur foy, est l'assiduité et la diligence à s'acquitter des deuoirs d'vn bon Chrestien : ils ne se contentent pas de prier Dieu soir et matin, deuant leurs actions et deuant leurs repas, mais ils le font d'ordinaire six ou sept fois la nuit, interrompant autant de fois leur sommeil et se mettant à deux genoux. Iamais ie ne les ay veu estre empeschez pour quoy que ce soit, lors qu'ils ont esté aduertis pour venir aux prieres ou à l'instruction, au moindre mot ils estoient incontinent en la Chapelle ; pas vn de quelque consideration qu'il fust, n'auoit honte d'apprendre, mesme des enfans. Vn ancien Capitaine repetoit sa leçon, soit des prieres, soit de quelque air de deuotion, du sainct Esprit, de l'Ange Gardien, de sainct Ioseph, auec autant de simplicité, et auec vne humilité autant aimable, que s'il n'eust eu que huict ou dix ans. Ceux que i'auois enseignez cét Hyuer, entr'autres mon hoste, et son frere Capitaine, ont fait des merueilles par tout,

et en cette assemblée. Ie n'eusse pû souhaiter rien au monde de plus auantageux, soit pour parler, soit pour édifier de leurs exemples, soit pour attirer par presens les autres nations plus esloignées à venir écouter la priere, c'est à dire, à se faire instruire. Mon hoste donna luy seul pour cét effet douze mille grains de pourcelaine à la nation d'Erigoüechkak.

Vne quatriéme marque de la vraye foy de ce peuple, est la continuelle pensée de la mort. Parler autrefois de la mort en leur païs, c'estoit se rendre criminel et comme meurtrier ; maintenant ils ont changé de style. Quand ils parlent de cette vie, ils ne l'appellent que les quatre nuits qu'ils ont à viure : Songez qu'il faut mourir, disent souuent les Capitaines à la ieunesse, pour la maintenir en son deuoir ; songez que demain vous pouuez mourir, et qu'il faut vous tenir prests pour vn moment duquel dépend vne éternité toute entiere ou de biens ou de maux, selon que vous aurez ou seruy Dieu, ou obey au Diable.

La deuotion qu'ils ont pour les ames des trespassez, est vne autre marque de leur foy. Non loin de cette assemblée il y a vn Cimetiere, au milieu duquel on voit vne belle Croix ; on void des sepulchres larges de quatre à cinq pieds, et longs de six à sept, releuez hors de terre d'enuiron quatre pieds ; vne belle grande escorce couure le tombeau. Aux pieds et à la teste du defunct sont deux croix, et à costé vne espée, si le defunct estoit vn homme, ou quelque instrument de ménage, si c'estoit vne femme. Y estant arriué, on m'inuita de prier Dieu pour les ames de ceux qui auoient leurs corps en ce lieu. Vne bonne Chrestienne m'apporta vne robe de Castor par les mains de sa fille, aagée d'enuiron sept ans, et me dit, lors que sa fille me la presenta : Mon Pere, ce present est pour t'inuiter à prier Dieu pour l'ame de sa sœur et pour sa grande mere. Quantité d'autres me firent de semblables prieres ; ie leur promis de faire ce qu'ils desiroient de moy, mais que pour les presens ie ne les accepterois pas.

Il y a quelque temps que lors que les Chrestiens de ce lieu là mouroient, on enterroit auec eux leur chapelet ; cette coustume se changea l'an passé en vne plus saincte, à l'occasion d'vne bonne Chrestienne, qui en mourant donna son chapelet à vn autre, le priant de le garder, et de le dire pour elle au moins les iours de feste. Cette charité luy fut accordée, et cette coustume a esté introduite depuis ce temps-là : si bien que quelqu'vn estant mort, on presente son chapelet auec quelque petit present à quelqu'vn qu'on choisit de la compagnie, qui s'oblige de le porter et de le dire pour l'ame du defunct, au moins les Festes et les Dimanches. Mais reprenons la suite de mon voyage.

Apres auoir sejourné quelques iours au lieu de cette premiere assemblée, ie m'embarquay en compagnie de trente et cinq canots, pour aller en vne autre assemblée enuiron à vingt et cinq lieuës de là. Nous n'auions point d'autres prouisions que le prouenu de nostre pesche ; neuf à dix onces d'vn morceau de poisson estoit nostre ordinaire par iour, c'est à dire, que cela estoit nostre pain, nostre viande, nos entrées, nos desserts, nostre tout ; le boüillon dans lequel on auoit cuit le poisson estoit nostre boisson. Ce n'est pas que quelquefois la pesche ne fût plus abondante, mais souuent aussi il falloit nous contenter par iour de cinq ou six onces, et quelquefois moins que cela : il est vray que la nature se contente de peu, et que Dieu soustenoit nos corps aussi bien que nos ames, dans cette priuation de toutes choses.

Le lendemain de nostre embarquement, nous rencontrasmes des cheutes d'eau horribles, entr'autres en vn endroit où la riuiere ayant roulé à trauers quantité de licts de roches, tombe tout à coup comme dans vn precipice, qui est comme vn auge ou berceau de pierre, long de quelque centaine de pas. Dans ce berceau la riuiere boüillonne en telle façon, que si vous iettez vn baston au dedans, il y demeure quelque

temps sans paroistre, puis tout à coup il s'esleue en haut la hauteur de deux piques, à quarante ou cinquante pas du lieu où vous l'auez ietté. Pour éuiter ces cheutes, nous portasmes nos canots et nostre bagage par de hautes montagnes, par vn petit chemin qui estoit sur la pente d'vn precipice ; nous n'estions esloignez de la mort que d'vn pas à chaque moment.

Le troisiéme iour, nous arriuasmes où nous voulions aller, on nous y salüa d'vne descharge generale de toutes les armes à feu. Apres que leur Capitaine m'eust adressé sa harangue, qui fut courte, mais pleine d'affection et de pieté, on nous meine droit dans vne chapelle, faite d'escorce de certains pins tres-odoriferans, et bastie de la main de ces bons Chrestiens, iamais aucun European n'y auoit mis le pied. Deux Capitaines firent merueilles en parlant hautement du bon-heur de la foy, dont ils iouyssoient par nos soins et par nos charitez. L'vn d'eux que i'auois baptisé aux Trois Riuieres il y a quelques années, homme de tres-bon esprit, de riche taille, et excellent Chrestien, m'apporta vn petit faisceau de pailles, c'estoit comme vn catalogue de ceux que luy-mesme auoit instruits et tres-bien disposez pour le Baptesme. Ie fus rauy de voir que Dieu y auoit fait sans nous, ce que ie n'eusse osé esperer par moy-mesme apres de longues instructions. Les deux premiers ausquels ie parlay, furent deux freres mariez à deux ieunes femmes tres-bien faites, mais modestes, autant qu'aucune Chrestienne Europeane. L'aisné des deux freres, tenant son chapelet, me tint ce discours : Voila, dit-il, ce que ie prise plus que toutes les choses du monde ; ie n'ay iamais veu d'Europeans qu'auiourd'huy, et ie n'en desirois point voir, sinon pour estre instruit et baptisé. Il y a trois ans que ie demande à Dieu de voir ceux qui enseignent et qui baptisent ; il m'a bien obligé de t'auoir amené pour me baptiser, ie te remercie d'estre venu : ne perdons pas le temps, enseigne nous. Mais quoy, leur dis-je, sçauez-vous les prieres ? Escoute-nous, me dirent-ils, alors chacun d'eux se mit à genoux, dit ses prieres, tenant en main son chapelet : Mais d'où auez-vous ce chapelet ? Les Chrestiens, me respondirent-ils, nous les ont donnez. Il y auoit de la consolation à voir leur modestie et leur attention : ils ne perdoient pas vn seul mot de ce qu'on leur disoit ; leur ayant enseigné quelques mysteres, ils demandoient qu'on les interrogeast, et puis le possedans bien, ils se diuisoient par petites troupes pour l'enseigner aux autres qui ne s'y estoient pas trouuez. En moins de rien tous sceurent le Catechisme, et peu de iours apres ie baptisay ceux que ie vis les mieux disposez. La pluspart de cette assemblée n'auoient iamais veu d'Europeans ; ie confessay et communiay les anciens Chrestiens. Le Samedy, le Capitaine publia qu'on eust à se pouruoir des choses necessaires pour le lendemain, et qu'on ne trauaillast pas le Dimanche. Cette coustume de celebrer les iours de Festes, n'est pas seulement obseruée des Chrestiens, mais aussi des autres. Vn certain iour, comme ie sortois de la Chapelle, on me vint inuiter au festin, en vn certain lieu où il y auoit sept ou huict chaudieres penduës proche du Cimetiere. Vn vieillard prit la parole, et dit que ce festin n'estoit pas vne superstition, mais vne charité qu'il pretendoit faire à ceux qui auoient faim, et les inuiter à prier Dieu pour l'ame d'vn de ses parens defuncts. Cependant que le festin se preparoit de quelques Orignaux, d'vne vingtaine de Castors, et de graisse d'Ours, on pria Dieu pour les trespassez. Cét homme et sa femme ont de grands sentimens de Dieu, et i'oseray dire vne presence fort actuelle. Souuent sur le iour ils entroient dans la Chapelle, quoy que le sainct Sacrement n'y fust pas. Voicy quelques points sur lesquels ie l'interrogeay, et où il me respondit franchement touchant son interieur.

Interrogation. Te souuiens-tu de Dieu quelquefois durant le iour ?

Response. Ie m'en souuiens : n'est-ce pas luy qui nous donne tout, comme vn pere fait à ses enfans, qui nous gou-

uerne et nous conserue? ne faut-il donc pas se souuenir de luy, et l'en remercier souuent ?

Interrogation. Combien de fois priez vous Dieu tous les iours ?

Response. Pour moy, ie le prie pour le moins quatre fois : le matin en nous leuant, et puis quand nous sommes assemblez, nous disons toutes les prieres et deux dizaines de nostre chapelet, le soir nous disons le reste, et en me couchant ie prie encore en public ; outre cela ie le prie deuant mes actions, mais il n'y a que Dieu seul qui d'ordinaire en soit tesmoin.

Interrogation. Et les Dimanches combien de fois priez vous Dieu tous ensemble ?

Response. Quatre fois. Le matin ayant dit toutes les prieres, on dit le chapelet, et le Capitaine des prieres nous exhorte à viure en bons Chrestiens. A midy on s'assemble pour la seconde fois, la troisiéme au Soleil couchant, et la derniere auant que de nous coucher.

Interrogation. Ne vous oubliez-vous point des Festes et des Dimanches ?

Response. Cela seroit bon si ces iours n'estoient pas remplis de respect ; pas vn ne s'en oublie : regarde le catalogue de tous les Chrestiens, et vois comme les iours dignes de respect y sont marquez.

Interrogation. Et la nuict de Noël, que fistes-vous ?

Response. Nous la passasmes toute entiere sans dormir, les vns reciterent trois fois leur chapelet, les autres dauantage, et nous chantasmes ce que nous sçauons de Cantiques spirituels.

Interrogation. Quelle pensée as-tu de toy-mesme ?

Response. Que ie suis vn chien, et moins qu'vne puce aupres de Dieu.

Interrogation. Quel sentiment as-tu quand tu vois quelqu'vn des tiens qui offense Dieu ?

Response. Cela m'attriste grandement, ie prie pour luy et ie l'aduertis, mais ie ne vois pas faire de grandes fautes à mes gens. Tres-souuent ie leur parle de Dieu, ie leur dis qu'ils luy demandent pardon de leurs fautes.

Ie serois trop long de rapporter les sentimens de cét homme ; sa femme ne luy cede en rien pour la pieté ; la moindre ombre du peché leur fait peur. Les Chrestiens de cette assemblée se gouuernent à proportion de celuy-cy. Mais ie fus rauy de voir vne Chrestienne, nommée Angelique, c'est en verité vne saincte : tout le temps qu'elle ne trauaille pas, elle le donne ou à l'instruction du prochain, ou à la priere. Ie prenois vn plaisir indicible de la voir enseigner les autres, et iamais ie n'ay veu aucun Sauuage qui sceust si bien les mysteres de nostre foy ; le sainct Esprit est vn grand Maistre. *Spiritus vbi vult, spirat.* O quelle confusion pour moy, de voir comme ces pauures Barbares, sans Prestre, sans Messe, ny autre secours, se maintiennent dans vne telle pureté et ferueur. Monsieur de Normanuille en estoit touché sensiblement. Suiuons nostre voyage.

De cette seconde assemblée, nous allasmes à vne troisiéme, à trois iournées de là, en compagnie de soixante canots. Ie ne trouuay pas peu à y trauailler, à cause que ces gens venoient d'vn païs où la foy estoit encore estimée comme vne loy de mort, et où la polygamie estoit en regne. A mon abord ie leur parlay du dessein qui m'amenoit ; les Chrestiens qui m'accompagnoient, leur dirent des merueilles des grandeurs de nostre foy, et des peines que i'auois prises pour les venir instruire, leur faisant bien entendre que i'estois vne personne de consideration, mais que pour l'amour de leur salut ie m'exposois à toutes ces fatigues. Ces Sauuages s'appriuoiserent petit à petit à ces discours, et m'amenerent plusieurs enfans pour estre baptisez ; le lendemain eux et tous les Chrestiens planterent vne grande Croix, et se mirent à bastir vne Chapelle, et à preparer proche de là vn Cimetiere pour les morts. I'enseignois dans cette Eglise depuis le matin iusques au soir ; nos Neophytes de leur costé faisoient leur possible, et peu de iours apres on remarqua des changemens notables. En voicy quelques tesmoignages.

Premierement, si tost qu'on appelloit

aux prieres, chacun y accouroit, comme des fameliques à vn festin. Secondement, quand on les alloit querir pour estre instruits, ils quittoient tout, quelques empeschemens qu'ils eussent, et en quelque temps que ce fust. Troisiémement, on m'apportoit les tambours et autres instrumens superstitieux dont les Iongleurs, qui font mestier de sortilege, se seruent dans le recours qu'ils ont aux Demons qu'ils inuoquent. Quatriémement, le iour ne suffisant pas, ils me venoient querir la nuit, pour estre instruits dans leurs cabanes, où i'estois écouté comme vn Ange du Ciel. Cinquiémement, les plus anciens exhortoient la ieunesse d'escouter attentiuement et de bien retenir mes instructions afin d'apprendre d'eux auec plus de loisir ce qu'ils auroient appris de moy : la ferueur estoit generale. Quoy que plusieurs demandassent le Baptesme l'espace de dix iours que ie demeuray là, ie ne iugeay pas à propos de le confier si tost, sinon aux vieilles gens, pour qui ie craignois vne mort plus prochaine. I'y remarquay entr'autres vn vieillard aueugle de quatre-vingts ans, homme de sens et qui conceuoit parfaitement bien nos mysteres, il repetoit et enseignoit aux autres ce qui estoit le plus difficile. Cét homme, quoy qu'aueugle, estoit chery et honoré de ses gens; il ne cessoit de s'estonner d'auoir si long-temps vescu sans auoir bien conneu ny pensé à l'Autheur et au Maistre de nos vies. Dieu ce semble, ne reseruoit ce bon vieillard que pour le Baptesme.

La famine contraignit cette assemblée de se dissiper. Ils me coniurerent de retourner dans vn an auec des affections si tendres, que mon cœur en estoit tout consolé. Ie laissay ma Chapelle entre les mains du Capitaine, pour gage que ie les viendrois reuoir. Les Neophytes me demandoient des chapelets, pour donner à ceux qu'ils pourroient rencontrer dans les bois, afin de leur enseigner à le dire et les disposer au Baptesme, comme ils ont accoustumé de faire. Ie leur donnay ce que i'en auois de reste, à la reserue de quelques-vns que i'enuoyay par present à des Capitaines de quelques Nations tirant plus vers le Nord, pour les inuiter à venir les années suiuantes. Ie crois que cela aura son effet ; si ces chapelets estoient plus beaux tout iroit mieux : il n'y a pourcelaine qui soit prisée à l'égal, non pour autre cause, sinon parce qu'ils les considerent comme des choses sainctes et dediées à Dieu. Le zele de conuertir les ames est comme naturel à ces bons peuples Attikamegues : les maris gagnent leurs femmes à Dieu, et les femmes attirent leurs maris ; les parens instruisent les enfans, et les enfans gagnent leur pere et mere ; en vn mot ce païs est vn bon terroir, où la semence de la foy rend son fruit au centuple. Il y a dans tous ces quartiers-là quantité d'autres Nations, plus que nous n'en pourrons baptiser, eussions nous encore quarante ans à viure, et ces gens n'ont aucun commerce auec nous. C'est de là que les Hurons, auant que leur païs fut desolé, tiroient quasi tous leurs Castors, qui maintenant n'estans plus diuertis ailleurs viendront à nos habitations Françoises, pourueu que l'Iroquois ne trouble point nostre repos.

Nous retournasmes par vn chemin, tout autre que celuy que nous auions tenu en allant, nous passasmes par des torrens quasi continuels, par des precipices, et par des lieux pleins d'horreur en toutes façons. En moins de cinq iours, nous fismes plus de trente-cinq portages, et quelques-vns d'vne lieuë et demie : c'est à dire, qu'il faut alors porter sur ses espaules son canot et tout son bagage, et cela auec si peu de viures, que nous estions dans vne faim continuelle, quasi sans force et sans vigueur ; mais Dieu est bon, et ce nous est trop de faueur de consommer nos vies et nos iours à son sainct seruice. Au reste les fatigues et les peines qui m'eussent fait peur au seul recit, ne m'ont pas endommagé la santé. Nous fusmes de retour aux Trois Riuieres le 18. du mois de Iuin.

Depuis ce que ie viens d'escrire, i'ay eu quelque scrupule d'auoir obmis quantité de guerisons, qui ont esté comme

miraculeuses, par les prieres que font ces bonnes gens auec leurs chapelets. Leur deuotion est grande à la saincte Vierge, à l'Ange Gardien, et aux Saincts dont ils portent le nom. I'ay aussi eu crainte d'estre trop long, et à cause de cela i'ay obmis quantité de sentimens de pieté de ces bons Neophytes. Dieu en sera glorifié dedans le Ciel, où nous verrons veritablement que sa bonté est par tout égale à elle-mesme, et qu'il n'a pas moins d'amour pour de pauures Barbares, qu'il en a eu pour ceux qui depuis plusieurs siecles ont mis en luy tout leur amour.

I'espere au Printemps prochain faire le mesme voyage, et pousser encore plus loin iusqu'à la mer du Nord, pour y trouuer de nouueaux peuples et des Nations entieres, où la lumiere de la foy n'a iamais encore penetré.

Depuis ce voyage, les Iroquois sont entrez dans ce païs, qui sembloit quasi inaccessible. Vous diriez que les Predicateurs de l'Euangile, la Foy et les Croix, se font toujours compagnie en la Nouuelle France. Aussi-tost que quelque Pere seme la foy en quelque nouuelle contrée, aussi-tost les maladies ou les guerres le suiuent. La lettre suiuante, écrite depuis le voyage dont nous venons de parler, en est vne preuue éuidente. Dieu fait voir dans ce procedé, que ce n'est pas l'éloquence humaine qui persuade nostre creance, et qui engendre la foy dans des ames qui ne voyent Iesus-Christ qu'en sa Croix. Il n'appartient qu'à vn Dieu, de faire que l'esprit d'vn homme Barbare, fort attaché à ses sens, croye qu'vne doctrine est saincte et bonne, qu'il ne peut quasi embrasser, qu'en embrassant les persecutions ou la mort.

Lettre du Pere Iacques Buteux, écrite des Trois Riuieres, au R. P. Paul Ragueneau, demeurant à Quebec.

—

Mon Reverend Pere,

Pax Christi.

Les peines interieures que ie ressenty à mon depart de Sillery, où i'estois descendu par l'ordre de Vostre Reuerence, et l'abandon dans lequel me iettoit le bon Dieu, estoient sans doute des pressentimens et des auant-gouts de la croix que ie deuois rencontrer, et du calice que ie deuois boire à mon arriuée aux Trois Riuieres. Cette croix m'a esté d'autant plus sensible, que plus ie me trouuois coupable de la perte de quelques Catechumenes morts sans Baptesme, et que i'auois plus de sujet de m'attrister du massacre de quelques braues Neophytes, qui auançoient mille fois plus que moy le Christianisme parmy les peuples que Dieu m'a donnez en charge.

Les Iroquois sont entrez dans le païs des Attikamegues, iusqu'au lac nommé Kisakami ; ie n'aurois iamais creu qu'ils eussent pû trouuer ny aborder ce lac auec leurs canots : nous marchasmes enuiron vingt iours sur les neiges, au voyage que i'ay fait en ces contrées, deuant que de le rencontrer ; la longueur des chemins, les courrans d'eau, les torrens horribles et tres-frequens, n'ont pas empesché que ces Barbares n'ayent esté surprendre vingt-deux personnes dans les tenebres de la nuit. Il n'y auoit que trois hommes dans leur cabane qui se sont deffendus vaillamment, tous les autres n'estoient que des femmes et des enfans, qui apres la mort de ces trois braues combattans ont esté liez et garotez, et entraisnez comme des victimes, au païs des feux et des flammes.

Vne cabane voisine, remplie de femmes, dont les maris estoient allez à la chasse, entendans le bruit du combat, et les cris et les gemissemens de leurs

voisines, se sauuerent à la faueur de la nuit ; leurs maris retournans de la poursuite des bestes, furent bien estonnez de voir leurs compatriotes massacrez et leurs femmes en fuite. Se doutans bien qu'elles auroient tiré vers nos quartiers, ils sont venus chercher le mesme azyle. Ie crains fort que ceux qui sont répandus à l'entour de ce lac ne soient mis à mort cét Hyuer par ces mesmes Barbares, qui les surprendront d'autant plus aisément que ces pauures peuples pensent estre en asseurance.

Ceux qui se sont venus ietter entre nos bras, sont tres-dignes de compassion, tant pour la perte de leurs amis, que pour n'auoir pas eu le moyen de chasser et de ramasser des pelleteries, qui sont la monnoye dont ils acheptent des François leurs vestemens, et la pluspart de leurs viures ; en vn mot ils sont dans la derniere necessité : le moyen de viure et de ne les pas secourir? ils sont Chrestiens et vrais Chrestiens. Tant s'en faut que cette grande affliction les abatte ou les rende stupides, ou moins affectionnez à la foy ; au contraire ils sont plus ardens à remercier Dieu, à le benir, à se conformer à ses sainctes volontez. Leur seule et vnique demande iusques à maintenant dans vne necessité si pressante, n'a esté que des prieres pour ceux qui ont esté tuez, et pour ceux qui sont captifs, à ce que Dieu leur donne la force de souffrir en Chrestiens et perseuerer en la foy.

L'vn d'eux m'est venu trouuer ce matin, il a perdu dans cette deffaite, son pere, sa femme, trois de ses enfans, trois de ses ieunes freres, vne sienne sœur, et dans les ressentimens de cette grande affliction qui le touche viuement, sa bouche n'a iamais proferé aucune parole de murmure ; il benit Dieu auec vne foy qui me rauit, ces épreuues sont grandes. Dieu fait voir qu'il est Dieu dans le cœur de ces braues Neophytes. Ce bon Chrestien est priué de la femme la mieux faite et la plus accomplie que i'aye point veuë dans ces Nations : elle estoit bonne menagere, grandement industrieuse, fort liberale, tres-courageuse, modeste, charitable, humble au possible, et par dessus tout cela elle auoit vn zele pour la foy et pour le salut du prochain, qui passe au delà de ce que i'en puis dire : c'est ce zele qui l'a renduë captiue, et qui l'a fait tomber entre les mains de l'ennemy ; car estant inuitée de se retirer dans les terres du costé de Tadoussac, païs inconnu aux Iroquois, le desir qu'elle eut d'aider les Catechumenes du lac Kisagami, la fit demeurer au quartier où elle a esté prise. Elle a depuis quelque temps gagné à Iesus-Christ plus de vingt-cinq familles, elle a tellement changé le cœur de son mary par sa douceur et par sa condescendance, et par vne vertu vrayement solide, que d'vn homme farouche et sauuage, elle en a fait vn Chrestien doux comme vn agneau. Il y a plus de six ans qu'ils ne manquoient pas de trauerser de grands dangers et faire de longs chemins, pour se venir confesser et communier en son temps. Leur dessein estoit de venir passer cét Hyuer aupres de nous, pour se perfectionner en la foy dans les exercices du Christianisme.

I'aurois beaucoup de choses à dire des autres qui ont esté tuez ou faits captifs, notamment du pere de celuy dont ie viens de parler, à qui on auoit donné le nom d'Antoine en son Baptesme, sa foy, son zele, sa pieté interieure, sa patience, et ses autres vertus estoient rares ; il auoit sur tout vne presence de Dieu si remarquable, qu'on auroit de la peine de croire ce que i'en pourrois dire, c'est assez que Dieu le sçache et qu'il soit la recompense de ses bonnes actions.

Ie ne sçay encore où les Sauuages qui sont icy iront faire leur grande chasse de l'Hyuer ; on a inuité les Attikamegues, dont ie viens de parler, de descendre à Sillery : ces bonnes gens ont respondu, qu'ils n'auoient point d'autre volonté que celle de leur Pere, et que nonobstant qu'ils fussent icy en plus grand danger qu'à Sillery, qu'ils vouloient demeurer au lieu que Dieu leur ordonneroit par la bouche de celuy qui gouuernoit leurs ames. Ie me trouue bien en peine, ne sçachant quel conseil

leur donner : si ie les retiens aupres de moy, comme ie ne puis leur donner tout le secours que ie souhaiterois, ils s'écarteront de temps en temps pour aller à la chasse, et ils pourront tomber dans les embusches des Iroquois. De vous les enuoyer, comme vous estes desia beaucoup chargez de quantité de Hurons et d'Algonquins, ie ne m'y puis quasi resoudre. Et eux et moy auons peine de nous separer, ce sont mes hostes et mes nautonniers, ce sont eux qui m'ont conduit et mené dans leur païs, et qui m'y doiuent encore mener au Printemps prochain. Ils ont fait des presens de toute leur pourcelaine aux Nations plus esloignées, afin de se trouuer au temps et au lieu destiné, pour m'entendre parler des mysteres de nostre foy. S'ils prennent resolution de descendre à Quebec ou à Sillery, i'ay quelque pensée de les suiure, si V. R. l'a pour agreable, afin qu'en partant d'aupres de vous au Printemps pour retourner en leur païs, ie les puisse accompagner. Ie me recommande à ses saincts Sacrifices, ce 4. de Nouembre 1651.

Voicy vne autre lettre, dictée par vn Capitaine Chrestien, nommé Noël Negabamat ou Tekoüerimat, et enuoyée à vn Pere de la Compagnie de Iesus, repassé en France depuis quelque temps, pour les affaires de ces nouuelles Eglises : on sera bien aise de voir la naïueté de ces peuples.

Pere le Ieune, tu es mon Pere et mon amy entierement. Ie te dy que ie garderay toujours la foy et la priere, ie n'oublieray iamais ce que tu m'as enseigné ; iamais ie ne perdray courage en la foy, i'obeïray toujours aux commandemens de celuy qui a tout fait. I'ay cette pensée que ie tiendray ferme, et quand ie serois tout seul de croyant, ie croiray et prieray toujours iusqu'à la mort.

Ie te dis encore, que ie voulois aller en France pour te voir, mais on m'en a empesché ; on m'a enuoyé au païs des Abnaquiois et des Anglois, qui leur sont voisins, pour leur demander du secours contre les Iroquois. I'ay obey à ceux qui m'ont enuoyé, mais mon voyage a esté inutile, l'Anglois ne répond point, il n'a pas de bonnes pensées pour nous, cela m'attriste fort : nous nous voyons mourir et exterminer tous les iours.

Pour toy, mon Pere, aye le cœur ferme et constant, parle au grand Capitaine des François, encourage les autres Capitaines, visite les souuent, porte les à deffendre ceux qui croyent en celuy qui a tout fait. Les Iroquois sont foibles, vous estes forts ; les Iroquois sont en petit nombre, vous autres vous estes en grand nombre : si vous vouliez tout de bon destruire nostre ennemy, vous le feriez, et vous nous donneriez vne autre fois la vie.

Ie te parle derechef, mon Pere, souuienne toy de ne nous pas priuer tout à fait de ta presence. Ie compte tous les Hyuers depuis ton absence, nous allons entrer dans le troisiéme, c'est assez ; retourne, ie te prie, en nostre païs, viens voir tes anciens amis et tes enfans spirituels.

Ie t'enuoye vne robe pour te couurir, afin que tu n'ayes point de froid dans le vaisseau, quand tu reuiendras ; disposes-en neantmoins comme tu voudras, tu en es le maistre ; si vn de tes amis l'agrée tu luy peux donner, car les François ne te laisseront pas auoir froid dans leurs nauires.

Prie Dieu pour moy, pour ma femme et pour mes enfans ; i'en ay encore trois, vn garçon de six ans, vne fille de quatre ans et vn petit fils au maillot. Souuent nous parlons de toy au Pere Dequen, qui est maintenant nostre Pere, il nous parle aussi de toy fort souuent, il a grandement desir de te voir. Nous prions celuy qui a tout fait pour toy, et pour ceux qui nous assistent et qui ont pitié de nous. Ma consolation est, que si ie ne te voy plus en terre, ie te verray au Ciel. C'est Noël Tekoüerimat qui t'écrit.

Voicy encore vne lettre du Pere Martin Lyonne, adressée de la Rochelle à Paris, au Pere Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle

France, on y verra le succés du voyage qu'il vient de faire en Canada ; ce n'est qu'vne suite de croix, qu'il faut tascher de porter d'aussi bonne grace en l'ancienne France qu'on les porte en la Nouuelle.

—

Mon R. Pere,

Pax Christi.

Celle-cy vous fera part de nos biens et de nos maux, de nos ioyes et de nos tristesses. Ie ne sçay si i'oserois dire que nous soyons arriuez à bon port, puis que nous trouuons vn mal-heur dans nostre bon-heur, et qu'il nous faut chanter le Pseaume ***Miserere mei Deus***, au lieu d'entonner le *Te Deum laudamus*, que nos Matelots font ordinairement retentir quand ils sont arriuez au terme de leur voyage. Ie vous déduiray nos auentures en détail.

Nous ne sortismes l'an passé de la Rochelle que le seiziéme de Iuillet, saison dans laquelle les vents de Nord et de Nordest ne regnent guere, ce qui nous a causé vne longue et fascheuse trauersée. Estans enfin arriuez à Quebec le quatorziéme d'Octobre, nous en sommes partis le seiziéme de Nouembre. Iamais aucuns vaisseaux n'estoient sortis si tard de ces contrées : pas vn des habitans ne s'est voulu embarquer, ny pour ses affaires particulieres, ny pour les publiques, craignans les glaces du grand fleuue S. Laurens, et les tempestes de la mer. Ie ne sçay s'ils auoient vn pressentiment de ce qui nous deuoit arriuer, mais ie sçay bien que nous auons esté battus de toutes sortes de vents et de tempestes. Nous croyons tous que le commencement de Decembre seroit la fin de nostre vie, la furie des vents déchainez dura huict iours ; nous receusmes dans ce temps-là vn coup de mer si violent, que la quantité d'enuiron quatre-vingts poinçons de cailloux, et huict gros canons démontez, qui seruoient de leste à nostre nauire pour le tenir en estat, et toutes les marchandises, et nos boissons, et nos pois, qui faisoient pour lors l'vnique mets de nostre table ; en vn mot, tout ce qui estoit dans le fond du vaisseau fut renuersé, bouleuersé et ietté pesle-mesle sur vn costé de nostre nauire, ie ne sçay comme les canons ne le creuerent point. Il estoit si fort à la bande et tellement couché, que l'eau entroit par dessus le bord ; nos mats de hunes furent rompus, le biscuit qui nous restoit tout moüillé, chacun crioit misericorde. Nous demeurasmes enuiron vne heure en cét estat, et si le coup qui nous y auoit mis eut redoublé (ce qui arriue tres-souuent) le vaisseau eust renuersé et coulé à fond, mais la saincte Vierge arresta ce coup par vn vœu que nous luy fismes, et que nous auons executé. Ie ne sçay comme ce costé du nauire, chargé de tant de canons et de cailloux, et de poinçons, se seroit pû redresser sans miracle.

Enfin apres auoir essuyé cette tempeste, et d'autres moindres qui nous assaillirent encore, nous arriuasmes la nuit de Noël au lieu où nous pensions trouuer du repos, et faire nos deuotions : ce n'estoient que réjoüissance, la ioye paroissoit sur le visage de tout nostre monde resuscité ; nous tapissions la chambre du Capitaine de tout ce qu'il y auoit de plus beau dans le nauire, pour y celebrer la saincte Messe le iour de Noël ; quand tout à coup nous entendismes le tonnerre de deux canons chargez à balles, tirez sur nostre nauire : ce bruit dans les tenebres de la nuit nous ietta dans le silence. Nous estions entre l'Isle de Ré et le lieu de la terre ferme, qu'on nomme Chef de bois ; nous oüysmes en suite des hommes qui crioient à pleine teste : amene, amene, les voiles basses, moüillez l'ancre, autrement on vous enuoye cinquante volées de canon. Dieu sçait si nous fusmes surpris à ces paroles ; comme nous ne sçauions rien de ce qui se passe à present en France, nous creusmes que c'estoient quelques vaisseaux du Roy, sur lesquels nous auions pris le dessus du vent par mégarde, la nuit nous empeschant de les reconnoistre. Nous ame-

nons nos voiles, nous moüillons l'ancre, et voila quatre chaloupes chargées de soldats et de matelots qui nous abordent ; ces gens sautent dans nostre vaisseau, ils rompent les coffres, ils pillent tout ce qu'ils rencontrent, ils conduisent nostre Capitaine vers celuy qui commande cinq ou six vaisseaux qui sont en cette emboucheure, et pour trancher court, on emmene nostre nauire en Broüage. Pour moy, ie me suis retiré à la Rochelle auec nostre frere Pierre Feoté, qui est repassé en France pour sa santé.

Ce ne sont pas là toutes nos auentures, nous estions partis de Quebec deux vaisseaux de compagnie, l'vn nommé le S. Ioseph, dont ie viens de parler, et l'autre appellé la Vierge ; nous nous sommes toujours accompagnez dans le grand fleuue iusques au sortir des terres que nous nous separasmes : or comme ce dernier vaisseau estoit bien meilleur de voile que le nostre, nous le croyons trouuer au port arriué bien long-temps deuant nous, et cependant il ne paroist point ; cela nous fait coniecturer que les tempestes qui nous ont pensé abysmer l'ont englouty, et nostre coniecture est d'autant mieux fondée, que ce vaisseau estoit foible, et qu'il auoit bien eu de la peine d'arriuer en Canada, faisant grande eau dans toute la trauersée. Voila ce qui concerne nostre voyage, ie ne vous dis rien du païs, les lettres et la Relation que ie vous enuoye par auance diront tout. Ie vous prieray seulement de penser de bonne heure où vous pourrez trouuer dequoy enuoyer à nos Peres, et aux pauures Sauuages, qui fuyans les feux des Iroquois, se viennent tous les iours ietter entre leurs bras, n'ayant que la foy et le Christianisme pour toutes richesses. N'attendez aucun secours du païs, ce qu'il a coustume de donner pour vne partie de la subsistance de nos Missions est perdu. Ceux à qui les deux vaisseaux et les marchandises dont i'ay fait mention appartenoient, ne peuuent pas nous assister apres vne si grosse perte. Dieu soit beny de tout. *Quod bonum erat in oculis suis fecit.* Il faut adorer sa prouidence et se confier en ses bontez. Ie me recommande à vos saincts Sacrifices, en attendant que i'aye l'honneur de vous voir,

Mon R. P.

Vostre tres-humble et affectionné seruiteur en Nostre Seigneur,

MARTIN LYONNE.

A la Rochelle, ce 27. de Decembre 1651.

On n'a ouy aucune nouuelle du vaisseau dont il est parlé dans cette lettre depuis qu'elle est écrite.

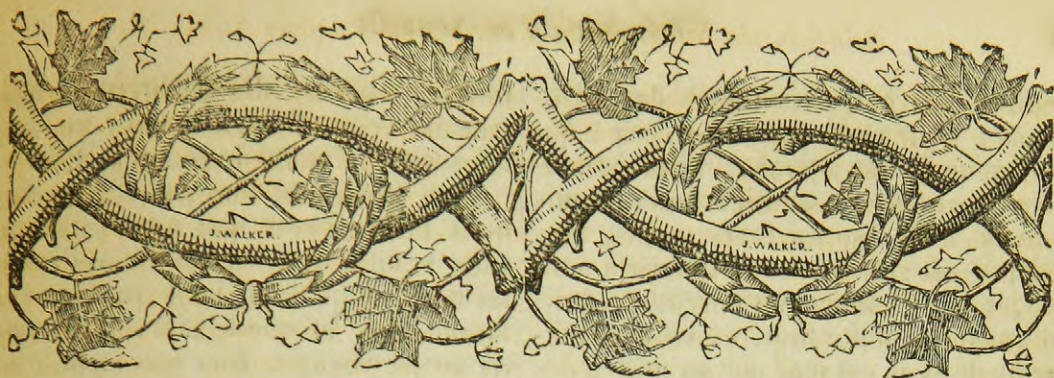
Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, donné à Poictiers, et signé par le Roy en son Conseil, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, és années* 1650. *et* 1651. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.* Et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

Permission du R. P. Vice-Prouincial.

NOVS CHARLES LALEMANT, Vice-Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris, ce 3. iour de Feurier 1652.

C. LALEMANT.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1651. ET 1652.

Enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France.

PAR LE SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

CHAPITRE PREMIER.

Lettre du Pere Superieur de la Mission au R. P. Prouincial, touchant la mort du P. Iacques Buteux.

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

La presente lettre sera pour informer vostre Reuerence de la glorieuse mort du Pere Iacques Buteux, massacré par les infideles Hiroquois, le dixiéme iour de May, de la presente année 1652.

Le Pere Iacques Buteux estoit d'Abbeuille en Picardie, né dans le mois d'Auril de l'année 1600. Il entra dans la Compagnie à Roüen, le deuxiéme d'Octobre 1620. Il fut enuoyé en ces Missions de la Nouuelle France l'année 1634. apres auoir acheué ses estudes de Theologie.

Il a employé l'espace de dix-huit années en la conuersion des peuples Montagnetz et Algonquins. Dieu luy auoit donné vne grace toute particuliere de toucher les cœurs de ces pauures gens et de leur instiller les sentimens de pieté ; de sorte qu'on reconnoissoit entre nos Neophytes, ceux qui estoient sortis de sa main, par vne tendresse de deuotion, et vn esprit de foy solide, et tout à fait extraordinaire.

C'estoit vn homme d'oraison, et d'vne mortification si constante, que sa vie a esté vn ieusne quasi continuel, il couchoit toujours sur la dure, et retranchoit de son sommeil vne grande partie de la nuit : et quoy qu'il fût d'vne complexion fort delicate, et toujours dans les souffrances de quelque maladie, il y adioustoit des mortifications volontaires au dessus de ses forces, ne pouuaut rassasier les grands desirs qu'il auoit de souffrir.

Entendant quelques personnes, qui souhaitoient plustost la mort, que de

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1653.

tomber vifs entre les mains des Hiroquois : Pour moy, disoit-il à ceux à qui son cœur deuoit s'ouurir, ie m'estimerois trop heureux, si Dieu auoit permis que ie tombasse en leurs mains, leur cruauté est grande, et de mourir à petit feu, c'est vn tourment horrible ; mais la grace surmonte tout, et vn acte d'amour de Dieu est plus pur au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos deuotions separées des souffrances, et en effet, il a esté plus de mille fois dans des lieux où l'Hiroquois estoit à craindre, sans iamais y auoir pasly, et sans que iamais la veuë d'aucun danger l'ayt arresté de faire vn pas, lors qu'il y auoit esperance d'y faire quelque chose pour la gloire de Dieu.

Sa mort a esté le seau de sa vie. Il auoit conuerty à la Foy quantité de nations Sauuages, pour lesquelles il auoit des tendresses de Pere, et qui auoient toutes pour luy des amours de veritables enfans. Mais sur tout la Nation des Attikamegues, que nous nommons les Poissons blancs, qui estoient les enfans de son cœur, et dans l'ame desquels il auoit imprimé des sentimens de deuotion si puissans et si efficaces pour leur Salut, qu'il sembloit que ces bonnes gens ne fussent nés que pour le Ciel, que l'innocence fust leur partage et que le peché fust banny de tout leur païs, depuis que la Croix du Sauueur du monde y est plantée, et que d'vn peuple tout barbare, la Charité de ce bon Pere en auoit fait vn peuple tout Chrestien. Il y auoit fait vn voyage, il y a vn an, auec des peines et des fatigues inconceuables dont nous auons fait le recit en nostre derniere Relation.

Cette année, apres auoir passé l'hyuer aux Trois Riuieres auec quantité de Sauuages, qui s'y estoient assemblez pour y receuoir ses instructions, quelques familles de Poissons blancs l'inuiterent à les suiure dans leur païs, où se deuoient trouuer quantité d'autres peuples plus esloignez en tirant vers le Nord, qui auoient donné leur parole de se rendre Chrestiens. Y eust-il mille vies à perdre et mille Hiroquois en chemin, le zele de ce bon Pere l'engagea dans tous ces perils. Ils partirent le quatriesme iour d'Auril : voicy ce qu'il m'escriuit la veille de son depart.

Mon Reuerend Pere, c'est à ce coup qu'il faut esperer que nous partirons, Dieu veuille que les resolutions soient fermes, et qu'enfin nous partions vne bonne fois, et que le Ciel soit le terme de nostre voyage. *Hæc spes reposita est in sinu meo.* Nostre équipage est foible, la pluspart d'hommes languissans, ou de femmes et d'enfans, le tout enuiron soixante ames. Les viuandiers et les prouisions de cette petite troupe, sont entre les mains de celuy qui nourrit les oyseaux du Ciel. Ie parts accompagné de mes miseres, i'ay grand besoin de prieres, ie demande en toute humilité celles de vostre Reuerence, et de nos Peres. Le cœur me dit que le temps de mon bon-heur s'approche. *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* Ce sont ses dernieres paroles.

Apres vn mois, et plus, de beaucoup de fatigues, et sur tout de la faim, qui les suiuoit par tout en ce voyage, estans souuent plusieurs iours sans que leur chasse leur donnast dequoy viure, ils se resolurent de se separer et de prendre diuerses routes. *Si venerit Esau ad vnam turmam, et percusserit eam, alia turma, quæ reliqua est, saturabitur.* Toutefois leur separation ne fut qu'au iour de l'Ascension, apres que le Pasteur eut confessé et eut repeu tout son Troupeau, et que leurs cœurs animez d'vne nouuelle deuotion, se furent disposez au voyage de l'éternité.

Les autres bandes ayans pris le deuant, le Pere resta en compagnie d'vn ieune François, accoustumé à la vie des Sauuages, et d'vn ieune Chrestien Huron. Les neiges estoient fonduës, et les riuieres déglacées. Ils s'embarquerent dans vn petit canot d'escorce, qu'ils auoient fait eux-mesmes, et ils cabanerent où la nuit les obligea de s'arrester.

Le lendemain, qui estoit le dixiesme iour du mois de May, ils continuënt leur route ; et ayans esté obligez de se debarquer par trois fois, en des endroits où la riuiere va tombant dans des pre-

cipices, et où elle n'est plus nauigable, (c'est à dire qu'en ces rencontres, il faut porter sur ses espaules son canot et tout son bagage) : Lors qu'ils faisoient leur troisiesme portage, chargez chacun de son fardeau, ils se virent inuesty d'vne troupe d'Hiroquois, qui les attendoient au passage. Le Huron, qui marchoit le premier, fut saisy si subitement qu'il n'eut pas le loisir de faire aucun pas en arriere. Les deux autres, vn peu plus esloignez, furent iettez par terre, les ennemis ayant fait sur eux la décharge de leurs fusils. Le Pere tomba blessé de deux balles à la poitrine, et d'vne autre au bras droit, qui luy fut rompu. Ces barbares se ruërent incontinent sur luy, pour le percer de leurs espées et pour l'assommer à coups de haches, auec son compagnon. Ils n'eurent point tous deux d'autres paroles en bouche, que celle de Iesus. Ils furent despoüillez tout nuds, et leurs corps furent iettez dans la riuiere.

Deux iours apres, d'autres Chrestiens qui tenoient le mesme chemin, tomberent dans les mesmes embusches, et vn ieune Algonquin, que les Hiroquois prirent vif, y fut bruslé cruellement sur le lieu mesme, n'ayant point d'autre consolation, sinon de Dieu, qu'il inuoqua iusqu'au dernier souspir. Ils reseruoient le ieune Huron pour le brusler en leur païs ; mais Dieu luy donna le moyen de rompre ses liens au bout de quelques iours, et s'estant échappé tout nud de sa captiuité, il arriua heureusement aux Trois Riuieres, le huictiesme iour de Iuin ; et ce fut luy qui nous apporta ces tristes nouuelles, assez heureuses toutefois, puis qu'elles sont glorieuses à Dieu dans la mort de ceux qui consomment leur vie pour le salut des ames.

Du depuis, les Sauuages Chrestiens allerent chercher le corps de leur bon Pere ; mais quelque diligence qu'ils y ayent apportée, iamais ils ne l'ont pû trouuer, quoy qu'ils ayent rencontré celuy de son compagnon, demy mangé des Corbeaux et des bestes.

Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam. Posuerunt morticina seruorum tuorum, escas volatilibus cœli, carnes Sanctorum tuorum bestijs terræ ; effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam, et non erat qui sepeliret.

Ie n'ay pû rien dresser que cette lettre pour la Relation. Les Peres qui ne font que de retourner de leurs Missions, m'ont rendu trop tard leurs memoires, ie les enuoye au P. Paul le Ieune, Procureur de nos Missions, qui les presentera à V. R. pour en estre fait selon sa volonté. On en peut tirer des sujets d'vne bonne et d'vne sainte édification.

S'il plaist à nostre Seigneur de preseruer le pays de la fureur des Hiroquois, nous auons de l'employ pour sa gloire, plus qu'il ne nous reste de vie ; et nous verrons son nom adoré dans ce nouueau monde, où depuis cinq mille ans il n'auoit iamais esté conneu. Nous demandons pour cét effet l'assistance de vos prieres, et de tous ceux qui ont de l'amour pour le salut des ames.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

PAVL RAGVENEAV.
de la Compagnie de Iesus.

De Kebec, ce 4. d'Octobre 1652.

CHAPITRE II.

De la Residence de Sainct Ioseph, à Sillery.

Les Chrestiens de cette Residence ont donné de l'employ toute l'année à deux de nos Peres, qui ont fait toutes les fonctions de bons pasteurs aupres de leurs oüailles, administrans les Sacremens de Baptesme, de la Confession, de l'Eucharistie, de l'Extreme-onction et de Mariage, consolans les malades, enterrans les morts, catechisans et prêchans les viuans ; en vn mot, trauaillans

des deux mains : car il a fallu, notamment cette année, ioindre le secours temporel au secours spirituel, pour deux raisons.

L'vne est, que les Hiroquois estant toujours en campagne, font que ces bons Neophytes ont peur de trouuer la mort dans les forests où ils vont chercher leur vie ; ils craignent d'estre massacrés, voulans aller massacrer des bestes qui leur seruent de nourriture la pluspart de l'année ; cette apprehension les a iettés dans vne extreme disette. L'autre est, qu'il y a eu si peu de neiges cét Hyuer passé, que ceux qui ont hazardé leur vie pour trouuer de la chasse, ont pensé mourir de faim et de froid ; si bien qu'estans dépourueus de toutes choses, ils seroient morts miserablement, ou du moins ils auroient souffert dans l'extremité, si la bonté de quelques personnes, dont la charité n'est point limitée par les bornes de la France, ne nous eut donné le moyen de les secourir.

Ie voudrois qu'on pût voir les sentimens de reconnoissance qu'ont ces bons Neophytes pour leurs Bien-faicteurs, et qu'on pût entendre les belles harangues qu'ils font sur ce sujet, qui en verité leur causent vn estonnement d'autant plus grand, qu'ils ont naturellement moins d'amour et de respect pour ceux qui ne sont pas de leur nation. Ils s'ayment les vns les autres ; mais ils n'ont que de l'importunité pour tous les Estrangers. Or quand ils voyent que des personnes, qu'on leur dit estre de merite et de de condition, comme des Capitaines ou des femmes de Capitaines, leur font du bien de mille lieuës loing, cela les touche, et leur en fait chercher la raison ; et comme ils apprennent que tous ceux qui croyent en Iesus-Christ se doiuent aimer comme des freres, puis qu'ils seront tous ensemble au Ciel, et que c'est dans cette veuë et dans cette consideration qu'on les assiste, cela leur donne vne haute idée de la Foy. Ie ne croyois pas, disoit vn iour vn Capitaine, qu'il y eust au monde des gens si bons, que d'enuoyer des presens à ceux qu'ils n'ont iamais veus. La priere et la creance ont vne estrange force, puisque de plusieurs nations elles n'en font qu'vne. Depuis que ie suis baptisé, il me semble que i'ay acquis vne grande parenté. Quand i'entre dans l'Eglise des François, il m'est aduis que les François sont mes parens. Quand ie voy vn Huron baptisé, ie le regarde comme mon parent, et si les Hiroquois estoient batisés, ie les tiendrois pour mes parens : car ils ne seroient plus meschans.

Vn autre disoit à vn Pere : Puis que tu sçais peindre la parole, c'est à dire tu sçais écrire, et que ces personnes d'importance qui sont au delà du grand Lac, c'est à dire au delà de l'Ocean, entendent des yeux, c'est à dire sçauent bien lire, dis leur que nous croyons en Dieu et que nous le prierons pour eux toute nostre vie ; que nous sommes leurs enfans, et qu'ils sont nos peres et nos meres ; et qu'ils parlent au grand Capitaine des François, afin qu'il nous secoure contre les Hiroquois, qui tuent, et qui massacrent, et qui bruslent ceux qui prient et qui croyent en Dieu.

Le Pere Superieur de nos Missions, demandant à quelques femmes Chrestiennes si elles pouuoient bien aymer des personnes qu'elles n'auoient iamais veuës ny connuës, parlant de quelques Dames qui les ont secouruës, l'vne d'entre elles prit la parole, et luy dit : Pourquoy non, mon Pere ? ces sainctes femmes de charité nous ayment bien sans nous auoir veus ; pourquoy ne les aymerions nous pas sans les voir ? Elles n'ont rien deuant leurs yeux qui les porte à nous aymer, et nous voyons leurs presens et leurs aumosnes. Elles nous ayment pour l'amour de Dieu, qui leur a commandé de faire du bien aux miserables, et nous les aymons aussi pour l'amour de Dieu, qui veut qu'on ayme ceux qui font comme luy, c'est à dire qui font du bien à tout le monde. Enfin nous aymons ces sainctes femmes de Charité sans les voir, comme nous voulons aymer Dieu sans le voir. Nous les verrons dedans le Ciel lors que nous verrons Dieu, qui leur donne ces compassions pour nous, et qui est nostre Pere, comme elles sont nos meres.

Voila la response d'vne femme Sauuage, qui n'a rien de Sauuage.

On escrit que le Capitaine des Sauuages de cette Residence, imite genereusement la bonté de ceux qui ne donnent aucunes limites à leurs cœurs et à leurs mains, qui se croyent redeuables aux Barbares aussi bien qu'aux Grecs. *Nouit bona data dare filiis suis.* Ce braue Neophyte sçait departir les biens que Dieu et les hommes luy ont donnez, aux pauures Chrestiens qu'il considere comme ses enfans. Il secourt les vieilles femmes, les pauures vefues, les orphelins ; il leur donne du pain, des pois, du bled d'Inde, des anguilles, des robes mesme. Voila ce qu'on remarque de ce Capitaine.

Vne Dame Françoise, qui s'est fait sa voisine en ce païs-là, en parle en ces termes, dans vne lettre qu'elle a enuoyée à vne personne de vertu et de condition : Noël Tekouerimat, qui se nommoit iadis Negabamat, grand Capitaine de Sillery, excellent Chrestien, qui n'a rien de Sauuage que le nom, vous remercie de l'honneur de vostre souuenir, en qualité de vostre tres-humble seruiteur ; il espere et nous aussi, que si Dieu donne la paix à l'ancienne France, que vous trauaillerés pour leur secours contre les Hiroquois ; ie laisse au R. P. le Ieune, à vous dire le detail de nos afflictions et de nos besoins. Ie parle au nom des Sauuages que i'ayme tendrement : ce sont les propres mots de sa lettre.

Adioustons quelque chose, de ce qui s'est fait en cette Residence, et qui n'a point encore paru dans les autres Relations. Voicy vn Paradoxe, qui aura peine de trouuer creance dans les esprits qui ne connoissent pas les Sauuages. On a baptisé vne ieune femme, aagée d'enuiron vingt-trois à vingt-quatre ans, qui est demeurée Vierge ayant eu trois maris successiuement. Cette pauure fille, pour la nommer ainsi, a esté nourrie dans l'innocence des premiers siecles, elle a tiré sa naissance d'vne nation fort éloignée de Kebec. Comme elle fut en l'anse de S. Ioseph, vn ieune homme, apres quelque temps de sejour, la voulant rechercher en mariage, luy fit demander secretement par vne personne de confiance, si son dernier mary ne l'auoit pas laissée enceinte ; elle répondit auec vne pudeur et auec vne simplicité si naturelle, qu'on donna facilement creance à ses paroles. Il est vray, dit-elle, que mes parens m'ont mariée trois fois, et neantmoins pas vn homme ne m'a encore touchée. Ce que ie vay dire pourra iustifier la verité de sa réponse.

Premierement, ces peuples se comportent ordinairement, les deux, trois et quatre premiers mois de leur mariage, comme s'ils estoient freres et sœurs, donnans pour raison de leur façon de faire, qu'ils s'entrayment d'vn amour de proches parens, qui ont horreur des actions de la chair. Cét amour de parenté, est plus grand et plus fort parmy les paiens, que l'amour du mariage, dans lequel enfin il degenere. Que si dans ces premiers mois ils viennent à se desgouter l'vn de l'autre, ils s'éloignent sans bruit, demeurans comme ils estoient auparauant.

Secondement, si le pere ou le proche parent d'vne fille luy commande de s'asseoir aupres du ieune homme qui la recherche, c'est à dire de l'espouser, la fille obeïra sans mot dire ; mais si elle ne l'ayme pas, ou si elle n'a pas encore enuie d'estre mariée, il a beau demeurer aupres d'elle, iamais elle ne luy souffrira aucune action de mary. Et le ieune homme n'oseroit quasi témoigner qu'il s'en fasche, autrement il feroit voir qu'il ne l'ayme pas ; mais enfin, comme il veut estre aymé reciproquement, et que ce n'est point la coustume des Sauuages de se violenter les vns les autres, la liberté estant le plus grand de tous leurs biens, il abandonne cette fille au bout de quelques mois, la laissant dans son premier estat. C'est en cette façon qne celle dont nous parlons auoit conserué sa pureté dans trois de leurs mariages. Il semble que nostre Seigneur la vouloit épouser au sainct Baptesme, deuant qu'elle eût donné son cœur et son affection à aucun homme.

Vne mere ayant perdu sa fille, qu'elle

aymoit vniquement, vn François l'allant visiter, luy dit pour la consoler, qu'il se falloit sousmettre à la volonté de Dieu, qui sçait bien quand il est temps de nous retirer de ce monde, et qu'il ne se faut iamais laisser abattre à la tristesse : Helas! dit-elle, ie ne suis pas triste de la mort de ma fille, puis que ma fille ne l'estoit pas de sa mort mesme : la pauure enfant me disoit au fort de sa maladie : Ma mere, ie suis bien aise de mourir, ie m'en vay au Ciel, ie verray celuy qui a tout fait. Ie croy, disoit cette bonne mere, qu'elle y est maintenant : car elle aymoit bien la priere, c'est pourquoy ie n'ay garde de m'attrister, voyant que ma fille est en si bon lieu.

Vn ieune homme estant mort sainctement, vn sien camarade nous dit : En verité, ie sens bien que ie serois triste de la mort de mon amy, n'estoit que ie croy fermement qu'il est au Ciel : car il alloit tout droit, il ne s'écartoit point, il croyoit fortement, il obeyssoit promptement ; ie viens de prier pour luy en la Chapelle, mais mon cœur me disoit, c'est en vain que tu pries, il est au Ciel, il n'est point retenu en chemin ; car il marchoit tout droit. Cette foy et cette simplicité sont aymables.

Voicy vne action qui fera voir que Dieu est le Docteur des ames simples. Vne bonne mere demandoit vn iour, si la priere qu'elle faisoit n'estoit point mauuaise : Car disoit-elle, ie ne l'ay apprise de personne. Quand ie couche ma petite fille dans son berceau, ie fay le signe de la Croix sur son front, puis i'adresse ces paroles à celuy qui a tout fait : Ma petite fille te dit par ma bouche et par mon cœur, car elle ne sçauroit encore parler, c'est toy qui m'as donné la vie, conserue la moy, éloigne de moy le meschant Manitou. Quand ie seray grande, ie croiray en toy, ie t'aymeray, ie t'obeiray. Voila ce que dit ma fille par ma bouche. Assiste-moy, afin que ie l'instruise bien et qu'elle te dise vn iour par soy-mesme, ce qu'elle te dit par le cœur et par la bouche de sa mere. La foy et l'amour ont bien de l'industrie.

Cette bonne Chrestienne, ayant eu l'approbation de sa priere, adíousta ce qui suit : Mon cœur est bien meschant ; nous auons en nostre cabane vn ieune garçon d'vne nation estrangere, qui fera bien grossir le papier où sont escrits mes pechés : on ne sçauroit le rassasier, il mange incessamment, et il veut tousiours manger (en effet il est trauaillé d'vne faim canine), il derobe tout ce qu'il rencontre de bon à manger ; cela me cause vne tristesse, qui à la verité ne vient pas iusques à la bouche, car ie ne dy mot, mais mon cœur est méchant, ie voudrois bien qu'il n'eust point cette fascherie. Il est vray que ie ne le hay pas ; mais ie n'ayme point ses façons de faire. Cette bonne ame prenoit les sentimens d'Adam pour des consentemens de l'esprit.

Vn homme d'vn naturel assez vif, racontoit vn iour les combats qu'il rendoit quand la nature ou les demons luy donnoient quelque pensée ou luy causoient quelque dereglement dans les sens. Ie me frappe moy-mesme, comme ie frapperois vne autre personne qui voudroit offenser Dieu. Ie me dy ces paroles : C'est le Demon qui parle, le veux-tu escouter ? es-tu encore de son party ? n'es-tu pas baptisé ? n'as-tu pas dit ces paroles, ie hay et ie renonce au meschant Manitou ? Le demon s'enfuit quand ie parle si haut, et ie demeure en paix.

Vne femme estant aupres du feu, quelqu'vn fit tomber sur elle vn tison ardent, qui la brusla bien fort et qui l'offença grandement. A mesme temps que son corps sentit la douleur, son cœur fut saisi d'vn mouuement de colere : or comme il n'y a pas loin du cœur à la bouche, ce mouuement vint iusques sur le bout des levres pour sortir auec éclat ; mais cette pensée (n'es-tu pas Chrestienne?) se iettant à la trauerse, l'arresta tout court, et fit rentrer sa colere sans que iamais elle dist vn seul mot. Ce sont ces violences qui rauissent le Ciel.

Quelques femmes Chrestiennes, s'entretenans des Religieuses Hospitalieres et des Vrsulines, qui sont en ce bout du monde, l'vne d'entre elles dit aux

autres, au sujet de leurs maladies et de leurs trauaux, dont elles parloient : Qu'importe-t-il à ces filles Vierges d'estre malades ou d'estre en santé ? La vie et la mort leur est vne mesme chose : si elles sont malades, elles souffrent patiemment et se rendent agreables à Dieu ; si elles sont en santé, elles assistent nos malades, instruisent nos enfans; si elles meurent, elles vont tout droit au Ciel, elles en sçauent le chemin. Il n'en est pas le mesme de nous autres nous n'auons pas encore de bons yeux, nous ne connoissons pas tout ce qu'il faut faire, nous ne sçauons pas, comme elles, ce qu'il faut dire à Dieu et comme il luy faut parler. Mais changeons de propos, voicy vn rencontre agreable.

Les Sauuages du quartier Sainct Ioseph estans tous à la Messe, on desroba dans l'vne de leurs cabanes, vne robe de castor toute neufue : celuy à qui elle appartenoit, ne la trouuant point à son retour, assemble les principaux d'entre eux, qui conclurent tous par des coniectures tres-apparentes, que ce vol n'auoit pas esté fait par vn Sauuage, mais par quelque François. Les ieunes gens entendans cela, courent aussi-tost apres deux François qui venoient de passer, ils les attrappent et les amenent en leurs quartiers, leur voulans oster leurs habits et tout ce qu'ils auoient, iusques à ce que le Capitaine des François eust fait retrouuer la robe où qu'il l'eût payée. Celuy à qui elle appartenoit leur dit : Tout beau, ieunes gens, mettons bas nos coustumes, puis que nous en auons embrassé d'autres ; nous ne sçauons pas comme il se faut comporter en ce rencontre, enuoyons querir l'vn de nos Peres, et il nous dira ce qu'il faut faire. Aussi-tost dit, aussi-tost fait; le Pere estant venu, il luy exposa les raisons qui leur faisoient conclure que ce larcin fust commis par vn François : C'est nostre coustume, adiousta-t-il, de despoüiller les premiers qu'on rencontre de la parenté ou de la nation de celuy qui a fait le vol. On garde ses despoüilles iusques à ce que son Capitaine ou ses parens ayent donné satisfaction à celuy auquel on a fait tort. Voila nostre coustume : mais comme nous auons receu la foy et que nous sommes baptisés, nous les quittons pour suiure celles des Chrestiens. Que doiuent-ils faire en ce cas là ? Le Pere leur dit que les fautes estoient personnelles, et qu'il falloit punir ces deux François s'ils estoient coupables, sinon qu'il les falloit mettre en liberté, et faire tout le possible pour descouurir le larron. Or encore que ces bonnes gens vissent bien que ce procedé ne leur estoit pas fauorable, pour ce qu'on ne descouure pas facilement les larrons, si est-ce qu'ils s'y accorderent, et ayans reconnu que les deux François qu'ils tenoient estoient innocens, ils les renuoyerent auec beaucoup d'humanité. Or comme ce vol estoit recent, et que le François qui l'auoit commis se voyoit en grand danger d'estre découuert, touché d'ailleurs d'vn remords d'auoir offensé Dieu, il porta cette robe à son Confesseur, le suppliant de la restituer; en sorte qu'il ne fut point connu. On reporte la robe aux Sauuages, et pource qu'ils sçauent que Monsieur le Gouuerneur du pays fait punir publiquement les crimes, on leur dit, que celuy qui estoit tombé dans cette offense, s'estoit venu confesser, qu'il auoit demandé pardon à Dieu, qu'il auoit rendu la robe, qu'on luy auoit donné vne bonne penitence. On leur adiouste qu'ils sçauoient bien, que ce qui se passoit dans le Sacrement de Penitence estoit vn secret de Dieu, à qui on declaroit ses pechés, et qu'on n'en parloit iamais aux hommes, que personne ne connoissoit le criminel. Ces bonnes gens furent rauis, voyans dans la pratique ce qu'on leur auoit presché du secret de la confession, admirans ce tribunal et cette iustice, si fauorable à ceux qui reconnoissent et qui detestent leurs offenses. Iamais ils ne demanderent et iamais ne parurent coniecturer qui pourroit estre le coupable, afin de s'en deffier, s'imaginans qu'vn homme qui confesse son peché, ne le doit iamais plus commettre, notamment s'il est tant soit peu notable.

Finissons ce Chapitre par la deuotion d'vne Dame, qui ne veut estre connuë

que de celuy des yeux duquel elle ne se peut derober. Voyant que le Pere Eternel auoit mis son fils sous la conduite de Sainct Ioseph, elle a creu que son amour l'obligeoit de suiure cét original, elle a donc mis son fils entre les mains de Sainct Ioseph, et afin d'obliger ce grand Sainct (pour ainsi dire) à le fauoriser plus particulierement, elle donne tous les ans vne aumosme, pour nourrir vn enfant, baptisé en la Residence de Sainct Ioseph. I'ay creu qu'en publiant cette deuotion, la personne qui la pratique n'en seroit pas moins cachée ; et que ceux qui ayment ces nouuelles Eglises, honoreront deuant Dieu, vne mere si sainctement amoureuse de son enfant.

CHAPITRE III.

De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans.

Ie n'ay rien à mettre sous ce tiltre, que la Lettre d'vn Pere de nostre Compagnie, adressée à vn autre Pere de sa connoissance qui a esté en ce nouueau monde : ce sont les seuls memoires que i'ay receus touchant cette Colonie, qui a ses tristesses et ses ioyes, ses malheurs et ses benedictions. Dieu veuille que ses afflictions soient limitées par cette vie, et que ses consolations soient éternelles ; mais lisons nostre lettre, voicy comme parle le Pere, apres deux mots de preambule que i'ay obmis.

Pour nouuelle de nostre Colonie Huronne, ie vous diray que le 26. iour du mois de Iuin passé, nous perdismes six de nos meilleurs Chrestiens, qui s'en alloient à Tadoussac, dans vn grand canot que nous leur auions presté. Voicy leurs noms, Pierre Ahandation, André Annenharisonk, Martin Honahahoiannik, René Hondeanionhé, Dominique Onnhoudei, et le pieux Ioseph Taondechoren. Trois enfans se perdirent auec eux, Louys, fils de Ioseph, Paul, fils de Pierre, et Nicole, fille de Martin. Ils estoient tous de nostre chere Mission de la Conception. Comme ils descendoient de l'Isle d'Orleans à Tadoussac, pour vendre de leur farine de bled d'Inde aux Algonquins, et tirer d'eux quelques peaux, pour en faire des robes à leur vsage, vne tempeste les ayant surpris au milieu de la grande riuiere, vis à vis de Tadoussac, les engloutit dans les eaux, sans qu'on ait iamais pû retrouuer ny hommes, ny canot. Ah quelle perte ! Si les grandes occupations de nostre R. P. Superieur ne l'empeschoient point de dresser vne Relation, il diroit des merueilles de nostre bon Ioseph. Quoy que vous ayez esté tesmoins oculaires de ses vertus, lors que nous demeurions ensemble chez luy, en mesme cabane, à mesme feu et à mesme table, ou plus tost à mesme pot ou à mesme chaudiere, puis que les tables ne sont pas en vsage en ce pays-là, quoy dis-je, que vous l'ayez connu, i'ay crû neantmoins que vous seriez bien aise que ie vous en parlasse, veu mesmement que i'ay eu la consolation de conuerser auec luy iusques à la mort. Ie vous diray donc :

En premier lieu, qu'il n'est iamais tombé en aucune faute notable depuis son Baptesme, ce qui est d'autant plus remarquable, qu'il auoit esté fort adonné aux femmes, au ieu et aux superstitions du pays. Iamais depuis qu'il a esté fait Chrestien, il n'est tombé dans ces trois vices, quoy que ses compatriotes l'en ayent sollicité au delà de ce qui s'en peut dire. Vne femme, deuant qu'il fut remarié, le sollicita plusieurs mois fortement ; non seulement il ne l'écoutoit pas, mais il trembloit à son abord, me disoit-il, et n'en pouuoit supporter la veuë. Elle le surprit vne fois dans les tenebres de la nuit, sous vn appenty, où ils n'auoient que Dieu pour tesmoin.

Ie fus, racontoit-il, saisi soudainement d'vne sueur qui se respandit par tout mon corps, et d'vne crainte qui troubloit tout mon esprit, dans l'apprehension que i'auois de succomber. La chair ne se laissa pas de se reuolter et de rendre vn si puissant combat contre mon esprit, que ie ne sçay lequel des

deux auroit remporté la victoire, sans vn petit rayon qui me fit faire vne Oraison à Dieu bien courte, mais bien feruente, à la faueur de laquelle ie me tiray des mains de cette femme, ou de ce tison d'enfer.

En second lieu, les sentimens qu'il auoit de la Foy estoient si rauissans, que nos Peres en estoient estonnez. Il ne pouuoit se souler de parler de nos mysteres, auec des termes et des comparaisons si proportionnées à ses Auditeurs, que luy mesme s'estonnoit, qu'ayant esté si ignorant et si idiot deuant son Baptesme, il conceust et parlast si bien des maximes de l'Euangile. De là vient qu'il faisoit assez souuent des parentheses en ses discours, pour faire entendre qu'il n'estoit rien de son estoc. *Otsinonaka Iouei.* Ie suis parent et allié des vers, ie n'ay rien de moy, c'est Dieu qui me deslie la langue. On a remarqué que plus de quatre mois deuant sa mort, il parloit toujours dans ses harangues, de l'heure incertaine de nostre départ : Tenons nous toujours prests, disoit-il, car nous serons surpris, et nous dirons auec estonnement, nous voila morts. Ses niepces m'ont fait faire cette reflexion. Il a monstré, disoient-elles, que ce qu'il inculquoit si souuent, s'est trouué veritable en sa personne ; car il est mort en vn temps et en vn lieu qu'il n'auoit pas preueu.

En troisiesme lieu, il estoit fort reconnoissant du benefice de la Foy, il commençoit le plus souuent les discours qu'il tenoit à ses gens, par ces paroles : De grace, mes freres, faites estat de la Foy. O que ie suis obligé à Dieu de m'auoir retiré des tenebres de l'idolatrie, m'esclairant du flambeau de la Foy ! Combien y a-t-il maintenant de mes compatriotes en enfer, faute d'auoir eu cette lumiere ? Et pour comble de ses faueurs, sa bonté m'a fait venir à Kebec, où ie suis au milieu de la Chrestienté, tant des François que des Algonquins, qui par leurs bons exemples, me portent au bien. Au lieu que si i'eusse pris party ailleurs, apres la déroute de mon pays, i'eusse esté en danger d'estre peruerty par les façons de faire des infideles, auec lesquels i'aurois conuersé ; mais ce que ie prise dauantage, c'est l'amour de nos Peres qui nous instruisent à Kebec, aussi bien qu'aux Hurons. Ils nous donnent le moyen de tenir nos ames toutes nettes du peché, et d'entrer en suite dans de fortes esperances que nous irons au Ciel. Quand quelqu'vn luy rapportoit quelque medisance proferée contre luy : Attendez, disoit-il, le iour du Iugement, et vous verrez ce qui en est. Ces calomnies me font du bien, car ie les offre à Nostre Seigneur en satisfaction de mes offenses.

En quatriesme lieu, l'amour qu'il auoit pour l'oraison le rendoit fort considerable. Vous vous souuenez bien que l'Hyuer que nous passasmes en sa cabane, qu'il se leuoit deuant le iour, à mesme temps que nous, qu'il faisoit oraison aussi long-temps que nous, qu'il entendoit en suite nos deux Messes, et qu'il donnoit sur le soir vn bon espace de temps à la priere en nostre Chapelle. Et tout cela ne l'empeschoit pas de se trouuer aux prieres publiques et communes qu'il faisoit faire tous les iours à sa famille. Sa deuotion enuers la Sainte Vierge estoit aymable. Il me disoit souuent : O que i'ayme la couronne ou le chapelet de la Sainte Vierge, iamais ie ne me lasse de le dire, elle m'a accordé tout ce que ie luy ay demandé en luy offrant cette priere. C'est le bon Pere Isaac Iogues, adioustoit-il, qui m'a donné cette deuotion, lors que nous estions tous deux captifs au pays des Hiroquois, souuent nous recitions ensemble nostre chapelet, dans les ruës mesme d'*Annienė,* (c'est vn bourg des Hiroquois), sans que ces infideles s'en apperceussent. Il attribuoit sa deliurance, et la benediction de sa famille à cette deuotion. Il prioit souuent pour ses bienfaicteurs, pour ceux qui se recommandoient à ses prieres et pour les Chrestiens de France qui donnoient quelque secours à ces pauures contrées. Quand il trauailloit en son champ, s'il se relachoit de son trauail, c'estoit pour s'occuper à l'oraison, et iamais il ne man-

quoit de dire quelques dizaines de son chapelet, depuis son champ iusques en sa maison.

En cinquiesme lieu, son zele pour le salut de ses compatriotes, a toujours paru grand dans son pays, mais il s'étoit augmenté de beaucoup depuis qu'il est icy. Vostre Reuerence se souuient-elle, que luy demandant vn iour, s'il auoit exhorté quelques personnes qui ne faisoient pas leur deuoir, il nous repartit : I'ayme mieux parler à Dieu pour ceux-là, et le prier pour leur conuersion que de parler à eux-mesmes : car ie sçay ce qu'il faut dire à Dieu, quand ie m'adresse à luy ; mais ie ne sçay pas comme il faut parler à ces gens-là, pour leur toucher le cœur. Reponse qui fait voir sa prudence, sa discretion, son discernement et son zele. Depuis qu'il estoit à Kebec, où la foy tient le dessus, il ne manquoit pas de visiter quasi tous les iours les cabanes, et d'exhorter vn chacun de tenir ferme en la foy, me rapportant auec vne candeur tres-aymable, les biens et les maux qu'il remarquoit ; ce qui me seruoit fort pour la conduite de mon petit troupeau.

En sixiesme lieu, Nostre Seigneur qui auoit esprouué ce bon Chrestien par la perte de sa premiere femme, de ses enfans, et de tous ses biens, par de grandes maladies, par la captiuité, par la faim, et par vne infinité de mesaises, le voulut exercer les dernieres années de sa vie, par la mauuaise humeur de sa seconde femme. Elle deuint ialouse vn an deuant sa mort, et le soupçonna si fortement d'aimer vne autre femme, qu'elle ne donnoit aucun repos à son pauure mary.

Vn iour, comme il faisoit festin à ses amis, ayant ietté les yeux par mégarde, vers le lieu où estoit cette femme, ce regard innocent qui luy donnoit de la ialousie, la ietta hors d'elle-mesme ; elle prend ses enfans deuant toute la compagnie, et leur dit en pleurant : Allons, allons, mes enfans, allons chercher vne autre demeure, vous n'auez plus de pere : ne voyez-vous pas bien qu'il vous des-aduoüe pour ses enfans, puis qu'il ne me reconnoist plus pour sa femme, ayant de l'amour pour vne autre que pour vostre infortunée mere? A mesme temps elle quitte le festin et la cabane, et s'en va dans les bois. Ie vous laisse à penser quelle affliction pour ce bon Neophyte : il me vint trouuer, et m'ayant raconté l'histoire, ie les remis ensemble. Quand ie tançois cette pauure femme, elle m'escoutoit volontiers, aduoüant que c'estoit vne forte tentation ; elle obeïssoit à tout ce que ie luy disois, mais c'estoit tous les iours à recommencer. Ie vous confesse que i'admirois la patience de ce grand homme : il souffroit ce martyre auec vne constance admirable, taschant à tous momens de ne donner aucune occasion à cette femme de nourrir ses soupçons ; mais il n'en pouuoit venir à bout, pource que Nostre Seigneur le vouloit purifier deuant sa mort, et le disposer pour sa gloire. Au reste, les Hurons qui sont descendus çà bas, sont, vne partie aux Trois Riuieres, et l'autre partie à l'Isle d'Orleans, où ie demeure auec le Pere Garreau et quatre de nos anciens domestiques. Nous viuons à demy à la Huronne, mangeans de leur sagamité, sans toutefois nous priuer tout à fait du pain des François.

Nous auons aidé ces bonnes gens à défricher des terres, comme vous aurez appris. Ils ont recueilly cette année vne assez bonne quantité de bled d'Inde, tous neantmoins n'en auront pas suffisamment pour leur prouision. Nous les secourrons comme nous auons secouru les autres, des charitez que l'on nous enuoyera de France. Nous auons fait bastir vn Reduit ou vne espece de Fort, pour les defendre contre les Hiroquois : il est à peu pres de la grandeur de celuy qui estoit aux Hurons, au lieu nommé *Ahouendaé*. Nous auons aussi fait dresser vne Chapelle assez gentille, et vne petite maison pour nous loger. Les cabanes de nos bons Neophytes sont tout aupres de nous, à l'abry du Fort. Les Hiroquois nous obligent de secourir les corps de ces pauures exilez, pour sauuer leurs ames. Dieu les conduit d'vne façon estrange, et par des voyes estonnantes ; il a sans doute enuie de

les esleuer bien haut, puis qu'il les abaisse si profondément. Qu'il soit beny dans les temps et dans l'éternité. Ces Barbares nous menacent d'vne ruine totale : *Si fuerit voluntas in cœlo, sic fiat.* Nous nous reuerrons au Ciel.

CHAPITRE IV.

De la Mission de Saincte Croix, à Tadoussac.

Nous auons desia remarqué dans les Relations precedentes, que Tadoussac n'est autre chose qu'vne anse, ou comme vn grand bassin d'eau, qui sert de Port aux Nauires François. La Nature luy a donné vne assez belle entrée, et l'a abrié contre les vents, de hauts rochers et de terres fort releuées qui l'enuironnent. Ce Port est au dessous de Kebec, esloigné d'enuiron quarante lieuës. Il est voisin d'vn beau fleuue, appellé par les François, le *Sagné*, qui se décharge en cét endroit dans la grande riuiere de Sainct Laurens, dont la largeur est bien de dix ou douze lieuës deuant ce Port. Les Sauuages qui se retirent ordinairement en ce lieu, voyans que les Algonquins et les Montagnets de la Residence de sainct Ioseph auoient receu la foy de Iesus-Christ, deleguerent quelques-vns d'entr'eux en l'année 1640. pour tesmoigner à Monsieur le Gouuerneur du pays, et à nos Peres, qu'ils desiroient participer au bon-heur de leurs compatriotes ; et par consequent qu'ils les supplioient de leur donner le Pere Paul le Ieune, pour leur apprendre vne doctrine qu'ils auoient condamnée deuant que de la connoistre ; mais qu'ils en admiroient maintenant la beauté dans les mœurs de leurs parens et de leurs alliez. Comme le Pere estoit occupé ailleurs, et qu'on vouloit esprouuer leur constance et fortifier ou eschauffer leur desir, on les remit à l'année suiuante. Le Capitaine de Tadoussac ne manqua pas de se trouuer luy-mesme à Kebec, au temps qu'on luy auoit designé. Sa requeste estant enterinée, le Pere alla donner commencement à cette Mission au mois de May de l'année mil six cens quarante et vn.

On n'a pas manqué depuis ce temps-là d'y enuoyer tous les ans vn ou deux Peres, qui passent l'Esté sur les riues de ce Port, assistans les François qui y abordent, et trauaillans à la conuersion des Sauuages qui s'y rencontrent. Le Pere Iean de Quen est celuy qui a cultiué plus ordinairement cette Mission, et qui en a commencé deux autres par l'entremise des Neophytes de cette nouuelle Eglise, comme nous dirons en son lieu. Au commencement de cette Mission, l'Eglise et le logis des Peres n'estoient qu'vne longue cabane d'écorces ; mais enfin on a dressé vne Chapelle, et vne petite chambre de bois de charpente, où le Fils de Dieu et deux de ses seruiteurs habitent, pendant que les François et les Sauuages font leur sejour en ce Port. Voicy l'ordre qui se garde dans cette Mission.

Lors que l'Hyuer commence ses approches, et que toute la contrée se dispose à changer son habit vert en vn habit blanc, et que le cristal se forme petit à petit sur le bord des riuieres, les Sauuages de Tadoussac redoublent leurs deuotions ; ils se confessent et se communient auec beaucoup de pieté ; ils font mille questions à leurs Peres et à leurs maistres, desquels ils se vont separer, pour aller faire la guerre aux Eslans, aux Cerfs, aux Caribous, aux Ours, aux Castors, et à quantité d'autres animaux plus petits, comme aux Blereaux, aux Porcs-Epics, aux Chats sauuages, aux Liévres, aux Ecurieux, aux Perdrix, et autres especes dont ie ne me souuiens pas. Comme cette chasse dure autant que l'Hyuer est long, ils demandent des Calendriers, pour reconnoistre les iours d'honneur et de respect, c'est à dire, les iours de Festes et de Dimanches, qu'ils gardent fort soigneusement. Ils demandent la solution des difficultez qui se peuuent rencontrer, en l'absence de leur Pere. Quelques-vns prient qu'on leur fasse entendre

comme il faut parler à Dieu dans la maladie ; ce qu'il luy faut dire quand on est triste, quand on ne trouue point de chasse, quand on monte quelque montagne, quand on trauerse quelque riuiere, ou quelque lac, quand on est saisi de quelque crainte, quand Dieu leur accorde ce qu'ils ont demandé. En vn mot, chacun fait ses demandes à sa mode, et selon sa portée. Cela fait, ils troussent bagage, ils leuent le camp, et leur premier pas est vers la Chapelle, où ils vont prendre la benediction de Nostre Seigneur, et en suite chacun tire vers son quartier d'Hyuer, n'allans neantmoins qu'aux endroits dont ils ont conuenu deuant que de se separer les vns des autres. Pour les Peres, ils se retirent à Kebec. Quelques-vns se ioignent par fois aux plus grosses bandes, pour les instruire dans ces profondes forests, où on ne rencontre que des arbres, des glaces et des neiges, et quelques animaux, qu'il faut prendre à la course, sur peine de la vie : car c'est la mort de ces bestes qui donne la vie à ces pauures peuples. Tous les lieux sont autant d'hostelleries basties dedans les neiges, où l'on ne trouue iamais ny pain, ny vin, ny sel, ny sauce, ny ragoust, mais vn grand appetit, à qui on ne donne quelquefois pour l'appaiser, qu'vn mets de patience, dequoy il se faut contenter les deux et les trois iours entiers. Il est vray que Dieu l'assaisonne si doucement, qu'il semble par fois qu'on soit en la table des Anges.

L'Hyuer quittant la place au Printemps, fait sortir ces chasseurs du bois, pour se ranger sur les riues du grand Fleuue, au lieu qu'ils reconnoissent plus particulierement pour leur pays. Ceux dont nous parlons, se rassemblent à Tadoussac, où les Peres qui ont charge de cette Mission, les vont trouuer. C'est en ce rencontre que la ioye se fait paroistre de tous costez : ils reuiennent quelquefois gros et gras, remenans leurs traisneaux, ou leurs petits canots chargez de gros pacquets de chair, qu'ils ont fait boucanner à la fumée. D'autrefois, quand la chasse n'a pas donné, ils sont maigres et défaits comme des squelets, ne rapportans que la peau et les os. Quoy qu'il en soit, leur abord est toujours plein de ioye, notamment à la veuë de leur Chapelle et de leur Pasteur. Mais si les oüailles font paroistre leur ioye, en verité leur Pasteur seroit insensible, s'il n'estoit remply de consolation.

Leur candeur à rendre compte de leur conscience ; l'innocence de leur vie dans l'exercice de leurs chasses, au milieu de ces grands bois, où iamais ne firent leur repaire les monstres de la superbe et de l'ambition, qui rauagent et qui mettent en feu toute l'Europe ; en vn mot, leur bonté et leur sincerité sont la ioye et la gloire de leur Pere. Les vns s'accusent publiquement des fautes qu'ils ont commises ; ils en demandent des penitences, ils n'osent entrer dans leur Eglise qu'ils n'ayent satisfait pour leurs offenses, qui tres-souuent ne sont que legeres, et qui passeroient pour des vertus en quelques endroits du monde. Quelques-vns apportent et déplient les images qu'on leur a données à leur départ, expliquans les bons actes qu'ils ont formez à la veuë de ces pourtraits, et les recours qu'ils ont eu aux Saincts qu'ils representent. Ceux qui gardent les Calendriers, et qui ont charge d'annoncer les festes, les viennent representer, pour voir s'ils ne se sont point esgarez, comme ils disent ; les chefs de chaque famille rendent comptent des prieres publiques. En vn mot, tous se confessent le plustost qu'ils peuuent, et quelque temps apres cette confession, ils s'examinent derechef, et retournent au mesme Sacrement, pour s'approcher du Fils de Dieu auec plus de netteté, disans qu'il est bien difficile de se souuenir du premier coup de tous les pechez qu'on a pû faire dans l'espace de cinq ou six mois.

Les memoires que l'on nous a enuoyez cette année, portent qu'on a veu aborder dans ce Port de Tadoussac pendant l'Esté dernier, enuiron huict à neuf cens Sauuages de diuers endroits ; qu'ils ont tous fait paroistre du respect pour la doctrine de Iesus-Christ ; qu'enuiron quatre-vingts ont esté faits enfans de

Dieu par le sainct Baptesme ; que deux à trois cens se sont venus confesser en ce lieu ; que la Chapelle, qui n'est pas des plus petites, se remplissoit quatre fois le iour, où les Catechumenes et les Neophytes se faisoient instruire ; qu'on y chantoit tous les iours pour vn temps, les loüanges de Dieu, en François, en Huron, en Algonquin, en Montagnets, et en langue Canadienne, Miscouienne ; que tous ceux qui ont receu le sainct Baptesme, y entendoient tous les iours la saincte Messe, et que les prieres s'y faisoient generalement tous les soirs, où tous les Sauuages, Chrestiens ou non, y pouuoient assister, autant que la Chapelle estoit capable de les contenir. Mais descendons à quelques actions et à quelques bons sentimens particuliers, que nous expliquerons en peu de paroles.

L'Esprit de Dieu est par tout sainct et par tout adorable ; mais il n'est pas escouté par tout également. Le silence des bois semble plus propre pour receuoir ses impressions, que le grand bruit des Louures et des Palais. Voicy l'vne de ses belles et de ses riches inuentions, pour conseruer la ferueur et la deuotion de ses nouueaux disciples, en l'absence de leurs maistres et de leurs Pasteurs. Ces bons Neophytes, du moins les plus esclairez, se voyans esloignez de leur Eglise, ne s'esloignent pas des petites pratiques de leur deuotion. Ils employent sainctement dans les bois, le temps qu'ils donnent les Dimanches et les festes à entendre la saincte Messe, lors qu'ils sont proches de leur Chapelle, ils se mettent dans la mesme posture, figurans qu'ils sont presens au Sacrifice. Ils recitent l'oraison qu'on leur fait dire au commencement et à la Messe, et pendant l'éleuation de la saincte Hostie, s'offrans en holocauste au Pere éternel auec son Fils. Et ceux qui se seroient confessez et communiez ce iour-là, examinent leur conscience, demandent pardon à Dieu de leurs pechez, se mettent à genoux deuant luy, comme aux pieds du Prestre, les declarent les vns apres les autres auec douleur, comme ils font en confession, protestans qu'ils s'amenderont et qu'ils s'en accuseront à la premiere entre-veuë à celuy qu'il a commis pour ce sujet en terre, le supplians de leur donner par auance l'Absolution ; et en suite ils font quelque penitence, conforme à celles qu'on leur donne quand ils s'approchent de ce Sacrement. L'innocence et la saincteté de cette pratique, qu'homme du monde ne leur a enseignée, font assez voir qui en est l'autheur.

Plusieurs Sauuages errans sont morts de faim l'Hyuer passé dedans les bois, pource que la neige n'estant pas tombée en abondance, n'arrêtoit pas les grandes iambes des Eslans et des Cerfs.

Vn chasseur Chrestien, nommé Charles, ayant couru trois iours sans manger, apres l'vn de ces animaux, sans le pouuoir attrapper, se vid à deux doigts de la mort ; mais se souuenant que son Dieu estoit le souuerain Seigneur des bestes aussi bien que des hommes, il se iette à genoux sur la neige, luy adresse ce peu de paroles : Toy qui as tout fait, tu es le maistre de mon corps et de mon ame, tu en determines ; si tu veux que ie meure de faim, i'en suis contens, ie mourray paisiblement et sans fascherie ; mais tu me peux donner dequoy viure, si tu veux, et me conseruer mes forces. Fais ce que tu voudras, si tu prends la pensée que ie doiue mourir presentement, ne iette point mon ame auec ces malheureux Esprits qui bruslent dans les feux, c'est l'vnique chose que ie te demande : car tu sçais bien que ie t'ayme. Son oraison finie, il se leue, il sent son courage et ses forces augmentées, il reprend la piste qu'il auoit abandonnée. Il attrappe dans peu de temps la beste qu'il auoit si long-temps poursuiuie, et enfin il la tuë quasi sans peine.

Vn autre moins deuot, se trouua en mesme temps, mais en vn autre endroit, dans vn mesme danger. Il y auoit desia cinq iours qu'il rodoit dans ces vastes forests pour découurir quelque proye. Enfin ayant fait rencontre d'vn Orignac, il luy donne la chasse deux iours durant, auec tant de fatigues causées par le ieusne et par le trauail, que les forces

venans à luy manquer, il fut contraint de s'arrester tout court. Le froid, qui estoit fort grand, commençant desia de le saisir, il tire son fusil pour le battre et faire du feu, mais ses mains engourdies luy manquent au besoin : il creut donc que c'estoit fait de sa vie. En effet, c'est ainsi que plusieurs Sauuages meurent dans les bois : ils s'engagent si auant dans la poursuite d'vn animal, qu'estans espuisés, ils n'ont plus la force, ny de faire du feu, ny de retourner en leur cabane, et le froid éteignant bien-tost le peu de chaleur qui leur reste, ils perdent la vie. Cét homme qui auoit quelque estime de soy-mesme, se voyant dans cette extremité, s'humilia. Ie sçay bien, disoit-il parlant à Dieu, que ie ne vaus rien, que ie suis vn meschant, que ie ne merite pas d'estre escouté ; mais toy tu es bon, regarde ces pauures femmes et ces pauures enfans qui sont dans nostre cabane, ils sont bien meilleurs que moy ; escoute leurs prieres, ils te demandent à manger : tu peux tout ; cét animal que ie poursuis est à toy, tu le peux donner si tu veux ; pour moy, il n'importe que ie meure, mais aye pitié de ceux qui t'ayment et qui t'obeyssent. Ce pauure homme sentit son courage releué : il se réchauffe en courant derechef apres cét Orignac, sur lequel il sentit vn si grand aduantage, qu'il le chassoit deuant soy comme on feroit vn bœuf ou vn autre animal domestique ; si bien qu'il le fit aller tout droit vers sa cabane, et quand il en fut bien proche, il luy donna le coup de la mort, et à mesme temps rendit la vie à de pauures petits innocens, ausquels ce bon homme attribua cette benediction.

Les Chrestiens estans rassemblez aupres de leur Eglise, vont assez souuent pendant le iour salüer le S. Sacrement. S'ils se veulent embarquer, s'ils vont chercher du bois de chauffage, s'ils commencent ou s'ils finissent quelque ouurage, ils vont presenter leur action au Fils de Dieu, et si la Chapelle est fermée, ils se mettent à genoux deuant la porte.

L'vn des deux Peres qui ont recueilly cette année les fruicts de cette vigne, ayant rencontré dans l'Eglise vne bonne femme, nommée Angelique, dont la premiere action du iour est de venir adorer son Maistre et son Sauueur dans sa maison. La voyant fort attentiue, et ayant remarqué qu'elle entroit tous les iours trois ou quatre fois dans la Chapelle, luy demanda en quoy elle s'occupoit deuant Dieu ? Ie remercie, respondit-elle, le Pere, le Fils et le S. Esprit, de ce que ie suis baptisée, de ce que ie suis leur fille, il me semble que mon cœur dit des paroles que ie n'entends pas. Ie remercie mon bon Ange de ce qu'il m'accompagne, et de ce qu'il a soin de moy. Ie remercie la Saincte dont ie porte le nom, de ce qu'elle prie pour moy. Mais i'honore principalement ma bonne mere la saincte Vierge, et S. Ioseph son espoux. Ie leur demande toujours quelque chose, tantost qu'ils me détournent du peché, tantost qu'ils m'obtiennent la perseuerance en la Foy iusques à la mort. Ie les prie que tous ceux qui sont baptisez, fassent grand estat de leur baptesme, et qu'ils ouurent les yeux à ceux qui ne le font pas. Ie les prie encore pour tous ceux qui nous secourent et qui nous font du bien. Le Pere luy demanda qui luy auoit enseigné cette deuotion ? Ie vous escoute parler, respondit-elle, puis me mettant en oraison, ie laisse dire mon cœur. Ie le sens quelquefois si remply de ioye, que ie ne sçay d'où cela vient. Cette bonne femme a vne merueilleuse industrie pour gagner les ames à Dieu. Elle visite les malades, les console et les encourage. Que sert-il, disoit-elle il n'y a pas longtemps à vne personne qui tiroit à la mort, de s'attrister pour la perte d'vne vie si miserable, puis que nostre Baptesme nous fait aller en vn lieu où il n'y aura plus ny mort ny maladie ? puis que nous allons voir nostre Pere ? et que là nous trouuerons nos bons Anges et que nous verrons nos freres qui ont aimé Dieu et qui luy ont obey en ce monde ?

Les François qui vont trafiquer en ces contrées, portent auec eux vn malheur quasi inéuitable : ce sont des boissons,

qui font pour l'ordinaire le plus grand peché des Sauuages. L'vn d'eux, en ayant pris par excez, s'en alla trouuer le Pere, et ietta à ses pieds quelques peaux de Castors, luy addressant ces paroles : Mon Pere, tu sçais desia mon offense, voila vne aumosne pour les pauures ; adiouste telle penitence qu'il te plaira. Le Pere luy dit, que Dieu ne se payoit pas de peaux de bestes mortes, mais d'vn veritable regret de l'auoir offensé, et que le respect qu'ils portoient à sa maison, n'y osans entrer quand ils auoient commis quelque grande offense, estoit à la verité bien loüable ; mais qu'il falloit qu'vn homme qui auoit trop pris de boisson, se passast de vin quinze iours durant, ou vn mois, quelque presse qu'on luy pust faire de boire. Cela fut executé fidelement,

Vn bon vieillard, venu de bien loing, pressant l'vn des Peres de luy donner le Baptesme, luy disoit auec affection : Ne differe pas de me donner ces eaux precieuses, qui lauent nos pechez : tu vois mes cheueux blancs, qui disent que ie ne suis pas loin du tombeau ; i'ayme la priere, c'est tout de bon que ie croy ce que tu nous enseignes : si tu me laisses retourner en mon pays sans Baptesme, ie seray surpris de la mort deuant que ie puisse retourner en ce lieu. Le Pere luy repliqua, qu'il n'estoit pas suffisamment instruit, qu'il ne sçauoit pas encore les prieres que les Chrestiens presentent à Dieu tous les iours. Ce bon homme attristé de ce refus, se iette dans l'Eglise pour presenter sa demande à Nostre Seigneur. Il luy adresse ces paroles : Toy qui gouuernes et qui determines de toutes choses, tu m'as donné le desir d'estre baptisé, donne-m'en donc l'effect. Tu sçais bien que ie ne suis pas venu icy pour trafiquer, n'estant point chargé de marchandise ; ie suis venu expres pour estre baptisé, i'ay quitté mon pays pour cela : si la pensée qu'a celuy qui est vestu de noir, et qui nous enseigne, et qui me refuse cette grace, vient de toy, ie te prie pour le moins, ne permets pas que ie meure sans Baptesme. Il faisoit cette priere quasi la larme à l'œil. Ce qui toucha si bien le Pere, qu'il l'instruisit sur les articles les plus necessaires de nostre creance pendant le peu de iours qu'il demeura à Tadoussac, et en suite l'ayant receu au nombre des enfans de Dieu, le renuoya tout ioyeux en son pays.

Les Attikamegues espouuantez par la mort du Pere Iacques Buteux leur Pasteur, que les Hiroquois ont tué, auec vn bon nombre de ses oüailles, ayans fait plus de cent lieuës de chemin dans ces grandes forests, se sont refugiez en partie au Port de Tadoussac, où ils ont fait paroistre que ce grand desastre n'a point esbranlé leur constance en la foy, ny diminué leur deuotion. I'ay remarqué (dit le Pere qui a donné ces Memoires) que la perte de leurs biens, de leur patrie, de leurs parens et de leurs amis, ne les touche pas à l'égal de la perte qu'ils ont faite de leur Pere et de leur Pasteur. Ils ne se pouuoient lasser d'en parler, et on ne les pouuoit consoler sur cette mort. C'estoit vrayement nostre Pere, disoient-ils, car il nous aymoit comme ses enfans : il nous faisoit viure au plus fort de nostre famine, et par ses aumosnes, et par ses prieres. Il auoit vn tres-grand soing de nos ames ; il nous seruoit de Capitaine, nous dirigeant dans nos petites affaires. Il est vray que nous auons tort de le pleurer, car il n'est pas mort, il est viuant au Ciel, où il prie pour ses enfans. Il faut confesser, adjouste le Pere, que l'innocence, la candeur et la simplicité de ce peuple est rauissante. Ie n'ay iamais rien veu de si traictable, de si obeïssant et de si deferant à ceux qui les enseignent.

L'vn d'entre eux estant malade, me fit appeller pour sçauoir de moy, comme vn Chrestien se doit comporter dans sa maladie. Ie le fus voir, et ie trouuay qu'il faisoit ce que ie luy aurois pû recommander. Il surmontoit la crainte naturelle de la mort, par vne excellente soumission à la volonté de Dieu, se réjoüissant de l'aller voir. Le Pere luy demanda, s'il n'auoit point quelque pensée que les chants et les tambours de leurs Iongleurs le pourroient soulager? Il y a long-temps, fit-il, que ie

me mocque de toutes ces superstitions, et que i'ay mis toute mon esperance en celuy qui determine de nos vies. Apres qu'il se fut confessé, il prit vn Crucifix attaché à son chapelet, et s'adressant à Nostre Seigneur, il luy disoit tendrement ces paroles : Toy qui te nommes Iesus, en verité tu es bon ! Quoy donc ! c'est tout de bon que tu es mort pour moy en la façon que cette image me represente ; c'est tout de bon que tu as voulu estre mon frere aisné ; c'est tout de bon que tu m'aymes, ayant voulu lauer mes pechez dans ton sang. Ie t'ay quelquefois fasché ; mais comme tu es bon et que tu escoutes ceux qui te prient, ne prends point la pensée de m'enuoyer au feu ; mene-moy auec toy, car ie t'ayme, tu le sçais bien. Ie ne suis pas marry de souffrir et d'estre malade, car ie l'ay bien merité, et toy-mesme tu as voulu souffrir. Puis se tournant vers moy, il me disoit : Mon Pere, ie prieray pour toy au Ciel ; ie diray à celuy qui a tout fait, quand ie le verray : Ayme ceux qui ont eu tant de soin de moy. L'allant voir la veille de sa mort, ie trouuay son Crucifix posé sur sa poictrine toute descouuerte. Ie luy en demanday la raison : Ie l'ay mis sur mon cœur, me dit-il, pource que ie n'ayme plus rien que celuy qui m'a sauué par sa mort, c'est luy qui me conduira dans le Ciel, qui applanira le chemin. Ie sçay bien que mes pechez se iettent à la trauerse, mais il ostera ces obstacles, il m'ouurira la porte de son Paradis, où iamais plus ie ne pourray mourir. Ie ne crains point de sortir de ce monde, puis que Iesus est auec moy. Sa femme, qui estoit aupres de luy, auroit, deuant son Baptesme, poussé les hauts cris, veu mesmement qu'elle portoit en son sein vne petite fille malade à la mort, et en regardoit vne autre quasi agonisante dans son berceau, et dans cét abysme d'affliction, la pensée du bonheur éternel dont alloit iouyr son mary, tarissoit toutes ses larmes et la consoloit. Si tost qu'il fut enterré, et l'vne de ses deux filles, elle vint trouuer le Pere, et luy dit : Ie ramasse tous les pechez que i'ay commis depuis mon Baptesme, pour les dire et les detester tout à la fois, afin que rien ne m'empesche l'entrée du Paradis, comme i'ay donné quelquefois occasion à mon mary de se fascher, ie crains que cela ne l'arreste à la porte du Ciel, et moy aussi : c'est pourquoy ie voudrois bien satisfaire pour ses offenses et pour les miennes. *Surgunt indocti, et rapiunt cœlum.*

CHAPITRE V.

De la Mission de sainct Iean, dans les Nations appellées du Porc-Epic.

Suiuons, s'il vous plaist, le Pere qui a soin de cette Mission, et prestons l'oreille à ce qu'il en dit dans ses memoires. Le lac que les Sauuages appellent *Piagouagami*, et que nous auons nommé le Lac de Sainct Iean, fait le pays de la Nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadoussac de cinq ou six iournées. On s'embarque pour y monter sur le fleuue du Sagné, et quand on a vogué quelque temps sur ce fleuue, il se presente deux chemins, l'vn plus court, mais tres-fascheux ; l'autre plus long, mais vn petit plus doux, ou pour mieux dire vn peu moins rude : car à parler sainement ces chemins ne semblent pas faits pour les hommes, tant ils sont affreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleuue du Sagné, qui à bien 80. brasses de profondeur aupres de Tadoussac, est fort inegal dans son lit, il est tout barré de rochers en quelques endroits, en d'autres il est tellement reserré, qu'il fait des courans si rapides, qu'il est insurmontable à ceux qui le nauigent : si bien qu'il faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, et quatorze par le plus long, pour aller de Tadoussac au Lac de Sainct Iean.

Et ces endroits s'appellent des portages, d'autant qu'il faut porter sur ses espaules tout le bagage, et le nauire mesme, pour aller trouuer quelque autre

fleuue, ou pour éuiter ces brisans et ces torrens, et souuent il faut faire plusieurs lieuës chargés comme des mulets, grauissans sur des montagnes, puis descendans auec mille peines et auec mille craintes dans des vallées et parmy des rochers, ou parmy des brossailles, qui ne sont connuës que des animaux immondes. Enfin à force de peine et de trauail, on trouue ce Lac, qui paroist d'vne figure ouale, et de cinquante lieuës d'estenduë ou enuiron. Il est enflé par dix riuieres qui remplissent son bassin, et qui seruent de chemin a quantité de petites Nations respanduës dans ces grandes forests, qui viennent trafiquer auec les Sauuages qui habitent vne partie de l'année sur les riuieres de ce Lac; lequel se descharge par quatre ou cinq canaux, qui ayans courru separément quatre ou cinq lieuës, se rejoignent ensemble pour faire vne seule riuiere, que nous appellons Sagné; laquelle se vient degorger dans la grande riuiere de sainct Laurens aupres de Tadoussac. Mais venons au destail de nostre voyage. Ie m'embarquay pour cette Mission le 16. de May, en la compagnie de douze canots qui s'en alloient en traite, c'est à dire en marchandise vers les peuples de ce beau Lac. Ie ne manquois point tous les matins et tous les soirs, de faire les prieres publiques, où assistoient tous les Sauuages.

Le 19. de May, iour de la Pentecoste, les Chrestiens me dresserent vn autel; chacun y apporta ses richesses pour l'orner, et quand il fut paré de tous nos biens, il estoit encore bien pauure, il eut peut-estre neantmoins plus d'effet que ces brillans, qui font sur les autels de l'Europe des lumieres d'or et d'azur. Toutes ces beautés ne s'estallent que pour toucher les cœurs et donner quelque idée de la grandeur de Dieu; le Sainct Esprit fait dans le cœur des pauures, ce que l'or et l'argent ne sçauroient faire dans l'ame des plus riches. Quoy qu'il en soit, tous nos bons Neophytes entendirent la saincte Messe auec vne riche deuotion, quoy que l'Autel fût bien pauure. Apres la Messe chacun se rembarqua dans sa petite gondole, nous iouasmes de l'auiron iusques apres midy, que nous mismes derechef pied à terre pour honorer ce sainct iour. Ie leur fy vn petit entretien sur la descente du Sainct Esprit, nous chantasmes des Cantiques spirituels en leur langue, ils reciterent tout haut leur chapelet comme à deux chœurs, et puis nous poursuiuismes nostre chemin. Nous rencontrasmes souuent sur les riues du fleuue qui nous portoit, des tombeaux de trépassés: ces peuples, étans venus l'année precedente à Tadoussac, furent saisis d'vne maladie à leur retour, qui en égorgea plusieurs. On voyoit sur leurs sepulcres les marques de leur creance, ils auoient dressé des Croix sur quelques-vns; d'autres auoient planté vn baston sur le tombeau de leur amy, duquel on voyoit pendre vn chapelet; d'autres auoient mis vn auiron marqué de Croix sur la fosse de quelque bon nauigateur. Le Dieu du Ciel est le Dieu des viuans et des morts.

Le vingtiesme du mesme mois de May, nous fismes rencontre de trois canots, dans l'vn desquels estoit vn homme, qui pour estre trop attaché aux femmes, n'a iamais pû gouster la loy de Iesus-Christ. Les Chrestiens de nostre escoüade ne se peuuent empescher de luy donner quelques sobriquets en passant. Il estoit marié à trois femmes, qui estoient toutes trois dans son canot; la plus ancienne auoit vn petit enfant né depuis deux ou trois mois: Mon Nocher, dit le Pere, luy demanda si elle voudroit bien qu'il fust baptisé. Helas! dit-elle, ie voudrois bien que la mere et l'enfant le fussent; cela depend de mon mary. Ce bon homme, luy adressant sa parole, luy dit: Si tu ne veux pas aller au Ciel, n'empesche pas pour le moins que tes femmes et tes enfans n'y aillent. Enfin il donna son consentement, et me pria, adjouste le Pere, de luy donner vn billet afin que son enfant fust admis au Baptesme, si tost qu'il seroit arriué à Tadoussac. La mere, voyant que le bonheur estoit accordé à son fils, me pressa fortement de luy faire la mesme grace au retour de mon voyage. Il y a si long-temps, disoit-elle, que ie vous

demande cette faueur. I'ay appris toutes les prieres que font les Chrestiens. Ie vous assure que c'est tout de bon que ie croy en Dieu, et que ie luy veux obeyr. Si mon mary a trois femmes, moy ie n'ay qu'vn mary, et ie ne suis pas responsable de ses defauts. Ie suis sa femme legitime, selon que ie vous ay ouy dire, puis que ie suis la premiere. Il promet qu'il me laissera viure selon ma creance ; pourquoy donc me refusez vous ce que ie vous demande depuis quatre ans ? Voyant que ie la remettois au Printemps de l'année suiuante : Helas ! s'écria-elle, qui sçait si ie passeray l'hyuer ? Si ie meurs où ira mon ame ? vous serez cause de ma perte. Enfin il fallut ouurir la porte du Baptesme, et de l'Eglise, et du salut, à celle qui frappoit si fort et si constamment depuis tant d'années.

Le soir du mesme iour, vingtiesme de May, nous arriuasmes sur les riues du Lac de Sainct Iean, où nous trouuasmes trois cabanes, dans lesquelles il y auoit bon nombre de malades, qui n'attendoient que ma venuë pour mourir contens. Ils auoient passé tout l'Hyuer dans de grandes douleurs, qui leur auoient causé vne langueur mortelle. Si tost qu'ils m'apperceurent, la ioye qui frappa leur cœur, ouurit leurs yeux et espanoüit leur visage, *ounakou ma ka michakheien*, ô que voila qui va bien que tu sois arriué ! que tu nous sois venu voir deuant nostre mort ! Il est aduerty de nostre maladie, disions-nous ; il a dit, ie les iray voir, nous auions cette pensée de toy, il ne ment point, il viendra donc nous confesser, il viendra nous donner celuy qui est mort pour nous. Enfin te voila venu. Nous sommes tous prests de nous confesser ; mais tu es las, repose toy, tu as bien trauaillé, voila du poisson et de la chair de Castor que nous auons pris dans cette riuiere prochaine, reprends tes forces. Dieu nous conseruera la vie iusques à demain, et tu nous confesseras, tu diras la saincte Messe et tu nous communieras, et puis nous mourrons en paix. La simplicité de ce peuple est aymable.

Le lendemain vingt et vniesme du mesme mois, les Chrestiens bastirent vne Eglise, qui fut en estat d'y dire la saincte Messe, en moins de deux heures. Ils sont addroits à planter des perches, pour faire vne cabane, ronde ou quarrée. Ils couurirent ces perches de leurs robes et de leurs castelognes, et voila le bastiment dressé. I'y celebray la saincte Messe ; i'entendis de confession tous les Chrestiens ; ie donnay la saincte Communion à tous ceux qui en estoient capables. Nous fismes l'action de graces publiquement ; nous chantasmes des Cantiques spirituels. Les sains et les malades estoient rauis de voir leur pays honoré, et eux fortifiez par des mysteres si adorables.

Vn Chrestien, banny de l'Eglise depuis deux ans, pource qu'il auoit pris vne seconde femme et causé du scandale par cette action à tous les fideles, n'osa iamais se presenter. Il estoit cabané loing des autres, qui le regardent comme vn excommunié ; si bien qu'il s'écarte toujours, ne conuersant quasi auec personne. La foy et les femmes balancent son cœur, mais les femmes l'emportent.

Le vingt-deuxiesme de May, nous trauersasmes le Lac, par vn temps le plus doux et le plus agreable du monde. I'auois pensé perir dans ce Lac deux ans auparauant. Vne tempeste s'éleuant tout à coup, remplit nostre petit batteau et nous ietta à deux doigts de la mort. Nous fismes huict lieuës comme des gens qui sont aux abois, combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers qui me conduisoient n'eussent eu de la force et de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulchre. Dieu qui commande aux vents comme il luy plaist, les enchaisna dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans vn calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroissoient belles comme vn crystal liquide. Et comme nous estions plusieurs canots de compagnie, ie prenois vn grand plaisir dans les diuers discours de nos Sauuages. Vne femme entr'autres raconta ce qui suit : Il y a dix Lunes ou enuiron, que trauersant ce Lac, vne tempeste nous accueillit, les vagues nous

esleuoient sur des montagnes d'eau ; moy qui n'estois pas encore baptisée, ie voulus prier Dieu dans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, et que tout le monde luy pouuoit parler, ie prononçay ces paroles : Voila qui va mal que nous mourrions icy abysmez dans les eaux. Toy qui gouuernes le Ciel et la terre, la mer et les lacs, et les riuieres, ne nous saueras-tu pas de ce naufrage ? Vn Chrestien me reprit tout sur l'heure, et me dit : Ta parole n'est pas droicte, il ne faut point dire : Voila qui va mal que nous mourrions, ne nous tireras-tu point du danger ? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire : Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre : si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'échapperons ; si tu veux que nous mourions icy, nous ne laisserons pas de t'aymer. Voila vne petite oraison bien saincte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son Baptesme ; mais depuis que les eaux sainctes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.

Le vingt-troisiesme, nous arriuasmes où estoit le gros des Sauuages. Si tost que nous fusmes apperceus, tout le monde sortit de sa cabane. Ils me receurent auec vne ioye et vne affection qui s'explique moins par la bouche, qu'elle n'est sensible au cœur. Le Capitaine fait mettre tout le monde en campagne, pour me bastir vne Eglise et vne maison. Les ieunes hommes vont abattre les poultres et les cheverons, c'est à dire de longues perches. Les femmes apportent des planches, c'est à dire des escorces pour couurir ce Palais. Les filles vont chercher des tapisseries pour orner nostre Alcoue ; ce sont des branches de sapin fort belles, dont ils tapissent le bas de leurs cabanes. Vn si grand nombre d'ouuriers, si lestes et si experts en leur art, et si affectionnez à leur ouurage, bastirent en vn moment vn Palais à Nostre Seigneur, qui auoit plus de rapport à celuy de Bethlehem qu'au Tabernacle dont sainct Pierre forma l'idée sur le mont de Tabor. Mon Eglise et ma maison estant en estat de me receuoir, ie fus bien-tost dans l'exercice de ma charge : on m'apporte les petits enfans pour les baptiser ; les adultes se disposent à receuoir la mesme grace ; chacun se prepare à la Confession et à la Communion. Les prieres, les entretiens en public et en particulier, bref, tous les exercices de la Religion Chrestienne se continuerent quasi sans relasche, tout le temps que ie fus auec eux. Ie n'en toucheray point le détail, ie diray seulement deux mots de quelques Sauuages estrangers que ie rencontray en cette assemblée.

Vn bon Neophyte du pays des Attikamegues, s'estant refugié en cette contrée, et ayant appris que l'vn des Peres qui enseignoit le chemin du Ciel estoit arriué, accourut pour me voir. Il fit paroistre vne ioye et vne satisfaction si douce, que i'en fus attendry. Ie suis baptisé, me dit-il, le Pere Buteux m'a donné le nom de Pierre en mon Baptesme. O que i'aymois ce bon Pere ! ô qu'il m'a fait de bien ! Il m'a fait perdre par le Baptesme la crainte du Manitou, c'est à dire du Demon ; Il m'a deliuré de l'apprehension de la mort ; il m'a osté l'amour de toutes les choses de la terre : ie n'ayme rien maintenant que le pays où nous deuons aller, où nous verrons nostre Pere qui a tout fait. Ie le connoissois vn petit deuant que d'estre baptisé et deuant que vostre parole eust frappé nos oreilles. I'ay toujours tasché de n'estre point meschant. I'ay toujours aymé ceux qui estoient bons. Ie defendois à mes enfans de faire aucun mal. Ie les faisois prier celuy qui nous gouuerne, quoy que ie ne le connusse pas comme ie le connois maintenant. Mon esprit ne pense quasi qu'à vous autres, qui enseignez à bien viure. Mon cœur voudroit beaucoup parler à Dieu, mais il ne sçait pas ce qu'il luy faut dire. Ie luy dis quelquefois, ayant fait les prieres qu'on nous a enseignées : Ie voudrois bien parler dauantage, mais ie ne sçay pas ce qu'il te faut dire. Ie ne sçay pas ce qu'il faut

faire pour te complaire et pour te contenter ; mais ie suis bien asseuré que les robes noires t'ayment, qu'ils sçauent comme il te faut prier ; qu'ils prient, et qu'ils demandeut pour moy ce qu'il faut demander : ie te dis tout ce qu'ils te disent ; ie te demande tout ce qu'ils te demandent pour moy. Exauce-les, car tu les aymes bien. Cette Rhetorique est aussi saincte qu'elle est simple ; elle rend les ames bonnes, et celle de Ciceron et d'Aristote les rend sçauantes.

Vn bon Israëlite, me racontant la mort de sa femme, en parloit en ces termes : Tant que tu verras que i'auray de l'esprit et le iugement bon (disoit-elle à son mary dedans sa maladie), fais-moy souuenir de Dieu, parle-moy de luy, remets-moy en memoire les points de nostre creance, rapporte ce que tu as ouy dire du Paradis, approche-toy de moy et disons encore vne fois nostre chapelet ensemble. Lors que ie ne pourray plus ny prier ny me mouuoir, fais le signe de la Croix sur mon front et sur mon cœur, et prie pour moy. Helas ! disoit ce bon homme, elle est morte en priant celuy qui a tout fait. Dieu sert de Prestre et d'Euesque quand il luy plaist, et le Sainct Esprit a des operations bien sainctes et bien secretes dans les ames de ces bonnes gens.

Vne mere me consola, m'entretenant du trépas de sa fille. Ah ! que n'estions-nous proche de toy, disoit-elle ! ma pauure fille souspiroit apres toy pour se confesser, et voyant que tu n'y estois pas, elle me dit tous ses pechez pour en demander pardon à Dieu, elle le prioit incessamment. La veille de Noël, sentant les approches de la mort, elle me dit : Ma mere, ie n'en puis plus, ie suis foible, et toute abattuë et assoupie ; puis que nous ne pouuons pas assister à la Messe de minuict, esueillez-moy en ce temps là, si ie suis assoupie, afin que i'honore pour la derniere fois le temps de sa naissance. Et ie vous prie qu'on ne m'oste point mon chapelet quand ie seray morte, car c'est l'vnique chose que i'ayme à present. Sa bonne mere ne fit point comme ceux, qui craignans de faire perdre vn peu de santé à vn malade, ou luy voulans prolonger la vie d'vn moment, luy causent bien souuent vne mort éternelle. Ces bons Neophytes n'ont point de ces delicatesses, qui tuent l'ame pour sauuer le corps.

Mais finissons ce Chapitre. Le Pere, ayant fait toutes les fonctions d'vn charitable Pasteur et d'vn Ouurier Euangelique, dans l'espace de douze iours que ses conducteurs luy accorderent, remonta dans son nauire d'escorce, emportant les cœurs de ses oüailles. Il repasse auec ses Nochers sur ses brisées. Il loge dans les mesmes hostelleries. Il trouue par tout le mesme lict, dressé depuis la naissance du monde, et qui, depuis Adam, n'a iamais esté remué, sinon par quelque tremble-terre. L'appetit luy fait trouuer vn peu de bouccan, sec comme vne semelle de soulier, delicat comme vn perdreau. Le trauail luy donne vn sommeil fort doux. La bonté et la candeur de ces braues Neophytes le comblent de ioye. Dieu luy conserue par tout la santé ; et ses iambes, et son auiron ioint aux auirons de ses Nochers, luy font trouuer la fin de son voyage, pour en entreprendre vn autre bien-tost apres.

CHAPITRE VI.

De la Mission de l'Ange Gardien au pays des Oumamiouek ou Bersiamites.

A peine le Pere Iean de Quen auoit-il acheué sa Mission du Lac de Sainct Iean, qn'il donna commencement à la Mission de l'Ange Gardien, au pays que les Sauuages de Tadoussac appellent la contrée des *Oumamiouek*. Ie croy que ce sont les Bersiamites, ou quelques alliés des Esquimaux qui habitent les costes du Nord, au dessous de l'Isle d'Anticosti. Ie m'embarquay, dit-il, dans vne Chaloupe, en la compagnie de quelques Sauuages, le douziesme de Iuin. Nous descendismes sur le grand

fleuue, qui paroit comme vne mer au dessous de Tadoussac, voguans sans relasche six iours durant ; ce qui me fait dire, que le lieu que nos Sauuages cherchoient, et qu'enfin nous trouuasmes, estoit bien esloigné de Tadoussac de 80. lieuës. Nous abordasmes vne anse, escarpée de hautes montagnes, ou plustost de hauts rochers, sur lesquels estoit vn petit nombre de ces peuples, qui nous regardoient de loing, pour voir si nous n'estions point de leurs ennemis. C'est chose estrange, que les hommes dans tous les endroits de la terre, sont ennemis des hommes. Ils se tuent, ils s'esgorgent, ils se consomment par des guerres immortelles. *Homo homini lupus, homo homini Deus,* l'Homme est vn Dieu et vn loup à l'homme. Ces pauures gens qui n'ont autre richesses, les vns que le Baptesme qu'ils sont venus chercher à Tadoussac, les autres que le desir de le receuoir, sont poursuiuis par les Sauuages de Gaspé, qui trauersent le grand fleuue pour les aller massacrer dedans le pays des bestes. Puis que les forests de cette contrée nourrissent plus d'Orignaux, plus d'Ours et plus de Castors que d'hommes. Nous ayans reconnus, ils descendirent de leurs hautes tours, basties deuant la tour de Babel. Apres auoir fait paroistre par leurs gestes et par leurs yeux, le plaisir qu'ils prenoient de nous voir, ils nous firent excuse sur leur petit nombre, disans que leurs compatriotes, cachés dans le fond des bois, n'auoient osé paroistre sur les riues du grand fleuue, de peur d'y rencontrer leurs ennemis, nous asseurans que quand nous les retournerions visiter au Printemps prochain, qu'ils viendroient en troupe pour m'escouter et pour trafiquer auec nos Sauuages de Tadoussac, qui les venoient chercher pour ce sujet.

Apres que nous nous fusmes entretenus quelque temps les vns auec les autres, ie trouuay que mes Marchands estoient deuenus des Predicateurs ; car s'estans apperceus que ces bonnes gens ignoroient ce que nous leur auons enseigné depuis peu d'années, l'vn d'eux prit la parole, pour les disposer à me prester plus fauorablement l'oreille : Cét homme que vous voyez, leur disoit-il, (se tournant vers moy) est vn homme de consideration, c'est nostre Pere et nostre Maistre, il a laué et purifié nos ames de toutes nos malices, par des eaux d'importance qu'il a versées sur nos testes. Il nous enseigne tous les iours ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour aller au Ciel. Il nous a fait entendre que celuy qui a tout fait estoit vn Esprit tres-grand, qui gouuerne le Ciel et la terre ; qu'il est par tout, qu'il void tout, encore qu'on ne le voye pas ; qu'il a vn fils qui s'est fait homme pour estre de nos parens et pour nous deliurer de nos offenses ; qu'il recompensera les bons, les mettant dans vne maison de plaisir, où l'on ne mourra iamais ; qu'il enuoyera les méchans dans des feux qui sont aux entrailles de la terre, et d'où ils ne sortiront iamais. Ce fils se nomme Iesus ; estant sur la terre il a defendu les tambours, les tabernacles, les consultes du Demon, les festins à tout manger, la pluralité des femmes. Ne tuez personne iniustement, a-t-il dit ; ne débauchez point la femme d'autruy ; ne dérobez point, ne mentez point, a-t-il dit. Ie m'en vay au Ciel, d'où ie reuiendray vn iour pour ressusciter tous les hommes, et pour emmener les bons auec moy et ietter les méchans dans le feu, a-t-il dit. Voyez maintenant quel chemin vous voulez tenir ? Le Pere vous apprendra celuy qui est bon, écoutez-le, nous l'aymons tous, nous l'admirons.

Iamais, dit le Pere, ie n'ay ouy prescher ny escouter le Predicateur auec plus d'affection. Comme ces choses estoient nouuelles à la pluspart de ces bonnes gens, ils les receuoient auec vne auidité nonpareille. Chaque personne, pendant tout le temps que nous seiournasmes en ce lieu, auoit quasi son Predicateur : car tous ceux de ma brigade preschoient. Tout leur entretien, si tost qu'ils eurent fait leur petit negoce, qui fut bien-tost expedié, n'estoit que des veritez Chrestiennes. Ie m'employay selon l'estenduë de mon petit pouuoir, à cultiuer les plantes de cette nouuelle

vigne, qui auoient desia pris quelque racine en la foy, pour nous auoir frequentez à Tadoussac, et à imprimer dans l'esprit des autres les premiers elemens du Christianisme. Enfin i'en trouuay deuant que partir vne vingtaine et dauantage, capables d'estre enroolez au nombre des enfans de Dieu. Ie les baptisay auec vne ioye reciproque de tous costez. Le Capitaine de cette escoüade, et toute sa famille, furent de ce nombre. Si tost que l'Esprit de Dieu se fut emparé de son cœur, il luy délia la langue. Cét homme, qui venoit de naistre en Iesus-Christ, en parloit en des termes qui ne manquoient ny de lumiere, ny de chaleur. Pour conclusion, il nous coniura de retourner au premier Printemps, nous asseurant qu'il s'en alloit communiquer à tous ceux de son pays, les thresors dont nous l'auions enrichy. Non seulement ie me trouueray icy auec ma troupe, disoit-il, mais i'en ameneray beaucoup d'autres qui seront bien aises de gouster la douceur de vos paroles et de ioüir des bontez que vous nous auez departies. Ayant pris congé d'eux, nous nous embarquasmes, mes Nautonniers mirent la voile au vent, nous voguasmes assez heureusement, Nostre Seigneur nous fit la grace de le pouuoir tous les iours presenter en sacrifice à son Pere. Mes Matelots estoient les Sacristins, qui dressoient et qui paroient nostre Autel, auec plus d'amour et de volonté, que de gentillesse.

CHAPITRE VII.

De la Mission de l'Assomption, au pays des Abnaquiois.

Quelques Sauuages du pays des Abnaquiois, estans venus visiter Noël Negabamat, Capitaine des nouueaux Chrestiens de la Residence de sainct Ioseph, qu'on appelle ordinairement la Residence de Sillery, et voyans que cét homme menoit vne vie toute nouuelle, rauis de la nouueauté de ses discours et de la beauté de ses mœurs, se firent instruire en sa creance, qui leur parut si belle et si raisonnable, qu'ils l'embrasserent auec ardeur ; et ayans en suite receu le sainct Baptesme, ils s'en retournerent en leur pays tous remplis de ioye, comme l'Eunuque de la Reine Candace, pour communiquer à leurs compatriotes les bonnes nouuelles de l'Euangile. Le Baptesme les fit Chrestiens et Predicateurs tout ensemble ; ils parlent hautement de Iesus-Christ, et en public et en particulier. Les principaux de leur patrie, desireux de participer à ce bonheur, deleguerent quelques-vns d'entr'eux vers le Pere Superieur de nos Missions, pour obtenir des Religieux de nostre Compagnie, qui leur enseignassent (comme ils disoient) le chemin du Ciel, dont leurs compatriotes leur auoient donné la premiere ouuerture. Ils arriuerent à sainct Ioseph le 14. d'Aoust de l'année 1646. et apres auoir exposé le sujet de leur legation, le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé. Ils l'embarquerent le 29. du mesme mois d'Aoust de la mesme année 1646. pour le porter en leur pays ; où les ayans instruits pendant tout l'Automne, tout l'Hyuer et tout le Printemps, ils le rendirent enfin à Kebec, tout chargé de Croix et de Palmes. Le 15. de Iuin de l'année 1647. ces bonnes gens attirez par le goust qu'ils auoient pris en vne doctrine qui les estonnoit et qui les consoloit tout ensemble, demandoient qu'on leur rendist leur Pere, apres quelques iours de repos et de rafraischissement. Mais on ne pût leur accorder pour iustes raisons. Ils retournerent iusques à deux et trois fois les annnées 48. et 49. sans le pouuoir obtenir, dans la creance que nous auions que d'autres Religieux plus voisins de leur contrée, les pourroient sainctement instruire. Enfin estans retournez l'an 1650. ils presserent si fort et de si bonne grace pour auoir leur Patriarche (c'est ainsi qu'ils nomment le Pere), qu'ils l'enleuerent le premier de Septembre de la mesme année, puis l'ayant ramené au mois de Iuin de l'an 1651. ils ne luy donnerent

que quinze iours de relasche pour prendre des forces d'esprit et de corps, et en suite ils le conduisirent derechef au pays des Croix, d'où il est retourné le 8. iour d'Auril de l'an passé 1652. Il n'auoit, parmy ces peuples si esloignez de nos façons de faire, qu'vn François pour compagnon de ses trauaux, qu'on pourroit appeller en verité, les trauaux d'Hercule. Mais suiuons les memoires qu'on m'a communiquez sur ses voyages.

Le premier iour de leur embarquement, fut le premier iour de leurs croix. Encore qu'il n'y ait aucun chemin dans ces grands bois, ou plustost que tous les bois et toutes les riuieres de ces contrées ne soient que des chemins faits pour les hommes et pour les bestes sauuages, et pour les poissons ; si est-ce qu'on peut prendre le plus court ou le plus long, le plus aisé ou le plus difficile, pour arriuer au terme et au but qu'on pretend. Or les Nautonniers et les Guides qui conduisoient le Pere, prirent des routes nouuelles qu'ils n'auoient iamais frequentées, et nous auons sceu depuis, que tous ceux qui les auoient tenuës, estoient ou morts de fatigue et de faim, ou auoient pensé mourir. Apres auoir vogué, et en partie cheminé quinze iours durant, par des torrens et par des chemins tres-affreux : comme ils croyoient aborder le pays des Abnaquiois, ils trouuerent qu'ils n'auoient pas encore fait la troisiesme partie de leur chemin ; et pour surcroist de leur malheur, ils estoient au bout de leurs viures et de leurs prouisions. Le Pere, voyant ses gens dans ce dernier abandon, eut recours au Dieu des hommes et des animaux : il luy offre le sacrifice de son Fils dans ces grandes forests, le coniurant par le Sang qu'il a respandu pour ces peuples, de les secourir dans leur necessité. La fin de son sacrifice fut la fin de leur disette. Comme il quittoit l'Autel, vn braue Catechumene, qui s'estoit ietté dans le fond de ces bois pour chercher quelque remede à leur famine, luy vint offrir trois Orignaux ou trois Elans qu'il venoit de mettre à mort. Cette manne qui leur rendit la vie, ne fut pas receuë sans estonnement et sans actions de graces. Ils la gousterent auec d'autant plus de ioye, qu'ils l'attendoient moins et qu'ils en auoient plus de besoin. Il est vray qu'apres vn bon repas ils en firent plusieurs de bien mauuais : car ils firent saler, à la façon des Sauuages, ce qui leur restoit de leur festin, c'est à dire, qu'ils firent bouccanner ou seicher à la fumée cette viande pour la suite de leur voyage ; ce boucan fut leur vnique mets. L'on ne sçait que c'est de pain, ny de vin, ny de sel, ny de saulce dans ces courses. Les trauaux appellent l'appetit, et l'appetit est le meilleur cuisinier du monde : tout est bon, tout est excellent dans ces rencontres. Apres ce petit rafraischissement, il fallut reprendre l'auiron pour monter contre le fil de la Riuiere sainct Iean iusques à sa source. Les basses, les cailloux, les rochers, et les portages de cinq et six lieuës qu'on deuoit rencontrer, donnerent tant d'espouuante à vn Sauuage Etchemin qui estoit de la bande, qu'il vouloit à toute force tourner le dos au pays des Abnaquiois, pour suiure le courant de la Riuiere et s'en aller à Pentagouet en l'Acadie, où ce fleuue se va dégorger dans l'Ocean. Le Catechumene dont ie viens de parler, luy ayant representé le déplaisir qu'il causeroit aux Abnaquiois, qui attendoient depuis vn si long-temps leur Patriarche, il reprit courage ; ils bandent tous leurs nerfs, ils poussent leur petit batteau d'escorce contre la rapidité des torrens, au trauers de mille naufrages ; mais au troisiesme iour, ce pauure Etchemin perdit cœur vne autre fois, et encore qu'il sceust bien que le Pere ne les eût pas égarez ny engagez dans ces détours, si est-ce que le regardant comme le premier objet de cette entreprise, il déchargeoit sur luy à tous momens le poids de sa colere, qui s'augmentoit à mesure que croissoient les difficultez et les souffrances. Enfin il fallut, pour appaiser cét importun, que le Pere se separast de son compagnon, et qu'il abandonnast son petit bagage pour alleger leur gondole. Cela fait, cét homme de mauuaise humeur prit le mors aux

dents, comme on dit ; il rame dans les torrens, il chemine dans les portages auec le Pere et auec son Catechumene, sans prendre aucun repos depuis le matin iusques au soir. Les Guilledins d'Angleterre mangent quasi toute la nuict, et cheminent tout le iour sans débrider. Les Americains de ces contrées en font quasi de mesme quand ils sont en voyage : le pauure Pere partoit au point du iour, trauailloit sans manger iusqu'à la nuict ; son souper estoit vn peu de cette chair fumée, dure comme du bois, ou vn petit poisson, s'il en pouuoit prendre à la ligne ; et apres auoir fait ses prieres, la terre estoit son lict, son cheuet vne buche, et auec tout cela il dormoit plus doucement que ceux qui ne font que resver sur la plume et sur le duuet. Enfin apres 23. ou 24. iours de bons exercices, ils arriuerent à l'vn des villages ou l'vne des bourgades des Abnaquiois, nommée *Naranchouak.* Le Capitaine du lieu, appellé *Oumamanradok*, les receut auec vne salve d'arquebusades, et embrassant le Pere, s'écria : Ie voy bien maintenant que le grand Esprit qui commande dans les Cieux nous veut regarder de bon œil, puis qu'il nous renuoye nostre Patriarche. Sa harangue fut assez longue, à la fin de laquelle s'enquestant du Catechumene, si le Pere s'estoit bien porté en chemin et si on l'auoit bien traicté, comme il eut appris que le Sauuage qui estoit du pays des Etchemins, l'auoit souuent molesté, il luy dit d'vn accent graue et fort serieux : Tu as fait paroistre, en ne portant pas de respect à nostre Patriarche, que tu n'auois point d'esprit. Tu l'as voulu quitter au milieu du chemin, tu l'as contraint de se separer de son compagnon, et d'abandonner vn petit pacquet qu'il portoit auec soy. Si tu estois de mes subjets ou de ma nation, ie te ferois ressentir le déplaisir que tu as causé à tout le pays. Ce pauure homme, au lieu de s'excuser, se condamna soy-mesme. Les Sauuages ne resistent pas aisément à la verité connuë, quoy qu'ils ne la suiuent pas toujours. Il est vray, répondit-il deuant toute l'assemblée, que ie n'ay point d'esprit d'auoir si mal traité vne personne, à qui i'ay mesme de grandes obligations. Il m'a rendu ma santé par ses prieres ; estant tombé malade, il veilla toute la nuict aupres de moy, chassant par son oraison le Demon qui me vouloit oster la vie. Me voyant infirme, il ne se contentoit pas de porter son bagage ou son pacquet aux lieux où il falloit cheminer, mais il se chargeoit encore du mien. Il obtient de celuy qui a tout fait, tout ce qu'il veut ; les eaux où nous passions estans trop basses, il demanda de la pluye pour faire grossir les torrens, il fut exaucé tout sur l'heure, et nous a bien soulagez. La faim estant preste de nous esgorger, il pria pour nous ; et celuy qui est le maistre des animaux, nous donna de la chair plus qu'il n'en falloit pour le reste de nostre voyage. Luy n'en mangeoit pas pour l'ordinaire, lors qu'elle estoit fraische ; il peschoit sur la nuict quelques petits poissons à la ligne, dont il se contentoit, nous laissant les bons morceaux. Dans le temps que les eaux n'estoient pas assez profondes, et que nostre canot estoit en danger de trouuer le fond, il descendoit à terre pour nous soulager, cheminant les six iours entiers par des brossailles et par des rochers espouuantables. Il ne mangeoit point dans ces trauaux, et le soir il se trouuoit plus frais, plus gay et plus content que nous. Ce n'est pas vn homme, c'est vn *Nioueskou*, c'est vn Esprit ou vn Genie extraordinaire ; moy ie suis vn chien de l'auoir si mal traité. Quand ie criois contre luy, ou que ie le menaçois, l'accusant d'estre la cause de nostre malheur, il ne disoit pas vn mot, ou s'il parloit, l'on eust creu qu'il estoit coupable, et que i'auois raison de le tancer, tant ses reparties estoient douces et pleines de bonté. Ouy, il est vray, ie n'ay point d'esprit, mais i'en veux auoir : ie veux aymer la priere et me faire instruire par le Patriarche. Voila la confession de ce Sauuage Etechemin, et les remarques qu'il auoit faites sur la vie du Pere. Mais suiuons nostre route.

Aussi tost qu'il eut finy son discours, il ne se trouua ny homme, ny femme,

ny enfant, qui ne vinst tesmoigner au Pere la ioye qu'ils ressentoient de son retour. Ce n'estoient que festins dans toutes les cabanes, on le venoit prendre et enleuer auec amour. Enfin te voilà, luy disoient-ils, nous te voyons, tu es nostre Pere, nostre Patriarche et nostre cher compatriote : car viuant comme nous et demeurant auec nous, tu es Abnaquiois comme nous. Tu ramenes la ioye auec toy dans tout le pays ; nous estions dans la pensée de quitter nostre patrie pour t'aller chercher, voyans que plusieurs mourroient en ton absence, nous perdions l'esperance d'aller au Ciel ; ceux que tu as instruits faisoient tout ce qu'ils ont appris de toy, mais estans malades, leur cœur te cherchoit et ne te pouuoit trouuer ; ceux qui sont morts te regretoient auec larmes, mais enfin te voilà de retour.

Quelques-vns luy faisoient vn amoureux reproche : Si tu nous as fait beaucoup de bien par ta presence, tu nous as causé de grand maux par ton absence ; si tu fusses demeuré auec nous, tu nous aurois entierement instruits ; nous ne sommes Chrestiens qu'à demy, pour ce que tu ne nous as instruits qu'à demy ; le Demon a desolé nostre pays, pour ce que nous ne sçauions pas bien comme il falloit auoir recours à Iesus, qui est son maistre.

Vn Capitaine me fendit le cœur, dit le Pere ; il me repetoit souuent en public et en particulier, qu'il aymoit ses enfans plus que soy-mesme : I'en ay perdu deux, adioustoit-il, depuis ton depart ; leur mort n'est pas ma plus grande douleur, mais tu ne les as pas baptisés, voilà ce qui me fait mourir. Il est vray que ie leur ay fait ce que tu m'auois recommandé, mais ie ne sçay si i'ay bien fait et si iamais ie les verray dans le Ciel : si toy mesme les auois baptisés, ie ne les regreterois pas, ie ne serois pas marry de leur mort, au contraire, i'en serois consolé. Du moins, si pour bannir ma tristesse, tu nous voulois promettre de ne penser de dix ans à Kebec, et de ne point nous abandonner pendant ce temps-là, tu ferois voir que tu nous aymes. Là-dessus, il me mena au tombeau de ses deux enfans, sur lesquels il auoit planté deux belles Croix peintes en rouge, qu'il alloit saluer de temps en temps, à la veuë des Anglois mesmes qui demeurent à *Koussinok*, lieu où est le Cimetiere de ces bonnes gens, pour ce qu'ils tiennent en cet endroit deux grandes assemblées, l'vne au Printemps et l'autre en l'Automne.

Vn ieune homme des plus accomplis que i'aye veu, me surprit, remarque le mesme Pere : Ie viens de bien loing, me dit-il, ie n'ay pas coustume de paroistre en ces quartiers : il y a fort long-temps que quelqu'vn, que ie ne connois pas, me presse et me sollicite au fond du cœur, de te venir trouuer et d'obeyr à ce que tu me diras : me voicy donc entre tes mains, enseigne-moy, et si ie contreuiens à ce que tu m'auras dit, chastie moy ; ie te diray tout, mon cœur te sera ouuert, et tu y escriras ce qui est dans le liure de Iesus.

Si tost que la nouuelle du retour du Pere fut portée és autres bourgades des Abnaquiois, on le vint inuiter de tous costés auec de grandes et instantes prieres, d'instruire tout le pays. Il visita premierement les 12. ou 13. habitations ou bourgades de ces peuples, qui sont rangées en partie sur la riuiere de Kenebek, que les François appellent vulgairement Quinibequi, et en partie sur la coste de l'Acadie, que les Anglois occupent ; il fut par tout receu comme vn Ange descendu du Ciel. Si les années ont leur Hyuer, aussi ont-elles leur Printemps ; si ces Missions ont leurs amertumes, elles ne sont pas priuées de leurs ioyes et de leurs consolations : I'en ay ressenty, dit le Pere, de si grandes, qu'on ne les peut exprimer, voyant que la semence Euangelique que i'auois iettée il y auoit quatre ans, dedans des terres qui ne produisoient depuis tant de siecles que des ronces et des épines, portoient des fruits dignes de la table de Dieu. Pourroit-on bien, sans ressentir vn plaisir plus grand que celuy des sens, voir des vieillards et des malades languissans mourir quasi de ioye, ayant receu leur passeport pour le Ciel ? leur peut-on fermer les yeux dans cette

allegresse, sans y participer? La mort qui fait peur à tout le monde, resiouyt vn Sauuage nouuellement baptisé, et la foy de ses parens change leurs hurlemens et leurs grands cris, en des actions de graces et en des resiouyssances de ce qu'ils se verront bien-tost les vns les autres en Paradis : voilà comme se comportent les vrays fideles au iour de leur trespas.

Apres que le Pere eut fait sa visite, et qu'il eut employé quelque temps à cultiuer les bourgades qui sont plus auant dans les terres et plus esloignées des Anglois, il prit auec soy Noël Negabamat, ou Tekouerimat, Capitaine des Chrestiens de sainct Ioseph, pour descendre en la nouuelle Angleterre. Ce braue Neophyte estoit delegué de la part des Algonquins du grand Fleuue, et le Pere estoit enuoyé comme Agent ou comme Ambassadeur par ses bons Catechumenes Abnaquiois, pour demander aux Anglois quelque secours contre les Hiroquois, qui s'efforcent d'exterminer ces pauures peuples aussi bien que les Hurons et les Algonquins. Le Pere fut à Boston, à Pleymot, bref il parcourut quasi toute la nouuelle Angleterre, sans que les Anglois se missent beaucoup en peine de secourir ces pauures nations qui leur sont voisines. Sa legation étant acheuée, il retourne vers ses chers enfans, il parle de faire vn tour vers ses freres qui estoient à Kebec. Ceux qu'il auoit instruits et qu'il auoit engendrez en Iesus-Christ, le querellent amoureusement ; mais il fallut partir pour aller rendre compte de son employ.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie dis (parlant comme les Sauuages) que les souffrances que le Pere et son compagnon rencontrerent allans au pays des Abnaquiois, dont nous venons de parler, n'estoient pas des souffrances, mais qu'ils en rencontrerent à leur retour, et luy et tous ceux qui le ramenoient, penserent mourir de faim et de froid ; quelques-vns mesmes perdirent la vie dans les neiges et dans l'excez des fatigues qu'il faut assez souuent souffrir dedans ces courses. Le Pere et son cher compagnon ont soustenu leur vie dix iours entiers saus rien manger, apres auoir ieusné tout le Caresme. Enfin ils s'aduiserent de faire boüillir leurs souliers, et en suite la camisole du Pere, qui estoit faite de cuir d'Elan, et les neiges se fondans, ils firent aussi boüillir les cordes ou les tresses des raquettes dont ils se seruoient pour ne point enfoncer quand elles estoient hautes. Tout cela leur sembloit de bon goust : la grace donne vn merueilleux assaisonnement aux amertumes prises pour Iesus-Christ. Bref, ils arriuerent à Kebec le Lundy d'apres Pasques, n'ayans ny force ny vigueur, qu'autant que le zele du salut des ames en peut donner à vn squelet. *Non ex solo pane viuit homo.* L'esprit de Dieu est vne bonne et solide nourriture. Le visage défait, et le corps abattu de ce bon Pere, n'a pas empesché qu'vn autre ne soit party auec cinq ou six Neophytes dans de petits canots d'écorce, pour aller dans les costes de l'Acadie, et par là trouuer vne entrée plus facile aux peuples, qu'on nomme les Etechemins, les Abnaquiois, les Sokoquiois, les Sourikois, les Chaouanaquiois, les Mahinganiois, les Amirgankaniois, et quantité d'autres nations sauuages qui sont sedentaires, et qui ont des bourgs de mille et deux mille combattans. Mais poursuiuons ce qui reste de la Mission faite aux Abnaquiois.

CHAPITRE VIII.

Des bonnes dispositions qu'ont les Abnaquiois pour la foy de Iesus-Christ.

Le P. Gabriel Druilletes nous donne dans ses Memoires quatre ou cinq belles marques des riches dispositions et des grandes inclinations qu'ont les peuples qu'il a visitez, à la foy de Iesus-Christ.

La premiere est tirée de leur foy, qu'ils ont conseruée et qu'ils ont augmentée pendant trois ou quatre ans, quoy qu'ils n'ayent eu aucun maistre, ny aucun Docteur pour cultiuer cette

premiere graine et cette premiere semence qu'il auoit iettée dans leurs cœurs comme en passant, et fort à la haste. Cette foy leur fait croire que celuy qui se plaist dans les ames simples les auoit extraordinairement fortifiez dans leurs tentations, et qu'il les auoit gueris miraculeusement de plusieurs maladies.

Ceux que i'auois instruits fort legerement, dit le Pere, ne faisant encore que begayer en leur langue, ont recité constamment tous les iours les prieres que ie leur auois enseignées. Ceux que i'auois baptisez en des maladies que ie croyois mortelles, n'osant pas dans ma premiere visite confier ce Sacrement à ceux qui iouyssoient d'vne pleine santé ; ceux-là, dis-je, publioient par tout, que le Baptesme leur auoit donné la vie ; et comme ils auoient appris qu'il falloit confesser les pechez où l'on tomboit apres la reception de ces eaux salutaires, ils n'attendoient pas qu'ils fussent à genoux aux pieds du Prestre ; ils s'en accusoient tout haut, demandans qu'on les punist pour des fautes bien legeres.

L'vn d'eux guery assez soudainement, s'escrioit : Ie marchois comme les bestes à quatre pieds, ie ne pouuois me tenir debout ; et aussi-tost que i'ay receu le Baptesme, i'ay couru et chassé comme les autres. Les peres et les meres me venoient presenter leurs petits enfans, que i'auois regenerez dans les eaux du Baptesme, croyant qu'ils estoient prests d'expirer : Voila, me disoient-ils, celuy que tu as resuscité par ces eaux importantes que tu as versées sur leurs testes.

Quelques-vns m'entretenoient iusques à minuict, me rendans vn compte fort naïf de leur conscience : ils me racontoient les attaques que les Iongleurs leur auoient bien souuent liurées à l'occasion de leurs maladies, les voulans panser à leur mode, par des cris et par des hurlemens, et par des inuocations du Demon. Ils ont esté cause, disoient-ils, que nous auons redoublez nos prieres, demandans à Dieu la santé de nos malades, afin qu'on ne nous pressast point de les mettre entre les mains de ces Iongleurs, et souuent nous auons esté exaucez sur le champ. Apres auoir dit à celuy qui a tout fait, ce que nous sçauions et ce qui nous venoit au cœur, nous adjoustions ces paroles : Tu connois nos cœurs, nous voulons faire pour le bien des malades, ce que fait le Patriarche ; nous te disons ce qu'il te dit, tu le sçais, nous ne le sçauons : regarde ce qu'il fait et ce qu'il te dit, c'est cela que nous voulons faire et que nous te voulons dire.

I'ay rencontré vn vieillard, aagé à peu pres de cent ans, ie l'auois baptisé dés l'an 1647. le croyant sur le bord de sa fosse : ce bon Neophyte, que ie nommay Simeon, receut la vie du corps et de l'ame si soudainement, apres trois ou quatre ans de langueur dans vne extreme vieillesse, qu'il causa de l'étonnement à tous ses compatriotes. Vous sçauez bien, leur disoit-il, que i'estois mort deuant mon Baptesme, ie ne viuois plus, ie ne pouuois me remuer, et deux iours apres on me vid en santé. I'ay tué cét Hyuer quatre Orignaux, que i'ay attrapez à la course : i'ay assommé deux Ours et mis à mort quantité de Chevreux. Ie pense incessamment à celuy qui a tout fait ; ie parle souuent à Iesus : il me fortifie, il me console. Ie suis demeuré seul de ma famille, i'ay veu mourir mon fils, et ma femme, et mes petits nepueux : i'en ay ressenty quelque douleur au commencement, mais si tost que ie me suis mis en prieres, mon cœur a esté consolé, sçachant que ceux qui croyent et qui sont baptisez vont en Paradis. I'ay remercié celuy qui a tout fait, de ce qu'ils estoient morts Chrestiens, et ie sens vne ioye dans mon ame de ce que ie les verray bien-tost dans le Ciel. Quand mon cœur se veut égarer dans la tristesse, ie me mets à genoux deuant Dieu, et la priere me fait retrouuer mon cœur.

Vn autre encore plus aagé, est si fort adonné à l'oraison, qu'il passe vne partie de la nuict s'entretenant tout seul auec Dieu, pendant que les autres prennent leur repos. Estant couché dans sa cabane, i'entendis vne fois qu'il se leuoit

à la dérobée, les tenebres le déroboient de mes yeux, mais non pas de mes oreilles. Il commença son oraison par les prieres que ie luy auois enseignées, il en adjousta d'autres si à propos, et forma des actes si amoureux, qu'ils me rauirent. Il taschoit de parler bien bas, et moy de l'écouter bien fort attentiuement. Ses gens me dirent que Dieu exauçoit souuent les prieres qu'il faisoit pour des malades ou pour d'autres sujets. I'ay remarqué cy-dessus, qu'vne partie de ceux que le Pere auoit baptisez dans l'extrémité de leurs maladies, retournans apres en santé, attribuoient cette faueur à leurs Baptêmes. Ceux qui sont morts, adjoute le Pere, n'estoient pas moins auantagés ; ils publioient par leurs actions ce que les autres prêchoient par leurs paroles. Premierement, ils rebutoient tous ceux qui leur parloient de faire venir leurs medecins ou leurs Iongleurs, pour les souffler et pour chanter sur eux, et pour battre leur tambours afin de chasser le Demon, comme ils disent, qui leur veut oster la vie.

En second lieu, ils faisoient paroistre sur leur visage et par leurs discours, qu'ils partoient de ce monde pour aller au Ciel, auec tant de paix et tant de ioye, que non seulement ils empêchoient les pleurs et les lamentations de leurs parens, mais ils leur donnoient en outre vn ardent desir de se faire instruire en la foy de Iesus-Christ, pour iouyr d'vne si douce mort.

Quelques femmes bien aagées, malades depuis deux ans, ne pouuant empescher que les Iongleurs du pays inuités par leurs parens, n'appliquassent sur elles leurs superstitions, demandoient à Dieu pendant leurs hurlemens, qu'il luy pleust de confondre leur Demon : en effet, elles se trouuoient plus mal apres ces tintamarres, et lors que ces beaux Medecins les abandonnoient, comme des personnes qui auoient desia vn pied dans le pays des morts, ces bonnes ames demandant la vie et la santé à Nostre Seigneur, la recouuroient soudainement à la veuë de ces Iongleurs.

Quantité de ces bonnes gens, poursuit le Pere, m'ont assuré, que leurs enfans morts incontinent apres le Baptesme, leur auoient paru venir du Ciel, pour les encourager à embrasser les veritez Chrestiennes. Cette veuë, disoient-ils, nous combloit d'vne ioye que nous ne pouuons exprimer, et quelques-vns de nous estans malades guerissoient quasi tout à coup. Ces pauures Neophytes me menoient sur le tombeau de ces petits Anges, pour me faire remercier Dieu de les auoir pris pour ses enfans. Là les meres me déchargeoient leur cœur, me racontans les recours qu'elles auoient eu à Dieu, et le secours qu'il leur auoit donné. Nous estions inconsolables deuant qu'on nous eust parlé du Paradis, nous pleurions tous les matins et tous les soirs la mort de nos moindres parens ; mon cœur est maintenant tout changé, il ne ressent plus ces angoisses, mesme à la mort de mon mary et de mes enfans ; mes yeux iettent bien quelques larmes au commencement, mais aussi-tost que ie viens à penser que leurs ames sont au Ciel auec Dieu, ou qu'elles y entreront bien-tost, ie sens vne ioye dans mon ame, et toute ma pensée n'est que de le prier qu'il les mette bien-tost auec luy ; que si le Demon veut par fois me ietter dans la tristesse, comme si i'auois perdu ceux que i'aymois, i'ay aussi-tost recours à celuy qui a tout fait, lequel me fait connoistre que celuy qui est auec luy n'est pas perdu.

Le second indice de l'amour qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ et pour sa doctrine, est fondée sur leur feruer et et sur quelques actions tres-remarquables, pour des hommes conceus au milieu de la Barbarie. L'ardeur estoit si grande pour retenir les prieres ou les veritez que ie leur enseignois, dit le Pere, qu'ils passoient les nuicts à repeter leurs leçons ; les vieillards se rendoient escoliers de leurs petits enfans ; les Catechumenes tres-peu versez en nostre science, estoient contraints de faire les Docteurs. Quelques-vns escriuoient leurs leçons à leur mode, ils se seruoient d'vn petit charbon pour vne

plume, et d'vne escorce au lieu de papier. Leurs characteres estoient nouueaux et si particuliers, que l'vn ne pouuoit connoistre ny entendre l'escriture de l'autre ; c'est à dire, qu'ils se seruoient de certaines marques selon leurs idées, comme d'vne memoire locale, pour se souuenir des points, et des articles, et des maximes qu'ils auoient retenuës. Ils emportoient ce papier auec eux pour estudier leur leçon dans le repos de la nuict. La ialousie et l'émulation se mettoit parmy eux, les petits combattoient auec les plus grands, à qui auroit plustost appris les prieres ; et ceux à qui ie ne pouuois pas donner tout le temps qu'ils me demandoient, m'en faisoient des reproches.

Mais il me semble que les Anges prenoient sur tout vn grand plaisir de voir l'ardeur et le courage des plus petits enfans : ils couroient tous apres moy pour estre instruits ; ils venoient aux prieres tous les soirs et tous les matins ; ils ioignoient leurs petites mains, ils se mettoient à genoux, ils prononçoient apres moy fort posément ce que ie leur faisois dire, ils continuoient tous les iours cét exercice de leur propre mouuement, ou plustost par le mouuement de celuy qui commanda aux Apostres de les laisser approcher de sa personne, puis que le royaume des Cieux leur appartient.

La troisiesme marque consiste en l'amour qu'ils ont pour leur Pere et pour leur Patriarche. Les Sauuages, qui pour l'ordinaire sont assez froids dans leurs passions, luy ont fait bien souuent ressentir la chaleur de leur affection. Ils l'honoroient dans leurs festins, du mets qu'ils donnent ordinairement à leurs Capitaines. S'il faisoit voyage auec eux, on choisissoit le meilleur canot, on luy presentoit la place la plus commode ; et s'il vouloit manier l'auiron, ils luy arrachoient des mains, disans que son occupation estoit de prier Dieu. Prie pour nous, et nous ramerons pour toy, disoient-ils. Aux endroits où il falloit porter leur petit Nauire et tout leur bagage, pour passer d'vn fleuue à vn autre, ou pour éuiter des precipices et des cheutes d'eau, ils portoient son lict, son manteau, et bien souuent sa maison, et tout celà consistoit en vne couuerture, ou vne castelogne, qui luy seruoit à tous ces vsages. Or comme il se chargeoit toujours de sa Chapelle, quelques-vns le prioient de la mettre sur les sacs ou sur les pacquets qu'ils portoient sur leurs espaules, disans que ce petit fardeau de Iesus soulageoit la pesanteur de leur charge. Quelques-vns, pour l'obliger à demeurer toujours parmy eux, s'offrirent de luy défricher de la terre et de luy donner des champs pour les faire cultiuer.

Si quelqu'vn moins affectionné à nostre creance, laissoit eschapper quelque parole contre le Patriarche, il estoit aussi-tost releué. Voicy vn exemple bien remarquable pour des Sauuages. Le Pere estant en vne bourgade assez voisine des habitations Angloises, le valet d'vn Anglois se trouua certain iour dans vne cabane, où il instruisoit ses bons Catechumenes. Cét homme, ou par malice, ou pour ce qu'il n'entendoit pas bien la langue du pays, rapporta par apres à son maistre, que le Pere auoit parlé contre les Anglois ; ce qui n'estoit pas veritable. Ces braues Neophytes apprenans que ce maistre s'en formalisoit, se transporterent en sa maison, et luy tinrent ce langage : Nous entendons mieux nostre langue que ton seruiteur ; nous étions proches du Patriarche quand il parloit, nous l'escoutions attentiuement, toutes ses paroles sont venuës droit dans nos oreilles : sois asseuré qu'il n'a iamais dit aucun mal de vous autres. Il nous enseigne que celuy qui a tout fait, haït, et condamne, et punit le mensonge ; puisque nous voulons receuoir sa loy et luy rendre obeyssance, prends ces pensées dans ton cœur : Ces gens-là ne mentent point. Au reste, il est bon que vous sçachiez que le Pere est maintenant de nostre nation, que nous l'auons adopté pour nostre compatriote, que nous le considerons, et nous l'aimons comme le plus sage de nos Capitaines, et nous le respectons comme l'Ambassadeur de Iesus, auquel nous nous voulons donner entierement, et par consequent quiconque l'attaque,

attaque tous les Abnaquiois. Le Capitaine qui prononça cette petite harangue, le fit d'vn si bon accent, que les principaux Anglois qui demeurent sur la riuiere de Kenebek, l'ayant ouye, firent venir le Pere, et le prierent par la bouche d'vn Anglois venu depuis peu de Boston, lequel parloit fort bon François, d'oublier tout ce qui s'estoit passé, l'asseurans qu'ils n'auoient plus aucune creance aux faux rapports d'vn valet estourdy ; qu'ils voyoient bien que tous les Sauuages l'aymoient, qu'ils auoient de grands respects pour luy, qu'eux-mesmes l'honoroient comme vn Ministre du sainct Euangile ; que la confiance que ces peuples auoient en luy, nourriroit la bonne intelligence entre les François, les Anglois et les Sauuages de ces contrées ; et là-dessus parurent les bouteilles et les tasses, et l'on beut largement à la santé du Pere. Et comme ils estoient de diuers endroits, chacun prioit le Pere de luy donner vne visite en son habitation, l'asseurant qu'il y seroit toujours receu auec honneur. En effet, autant de fois que le Pere nauigeant sur le fleuue de Kenebek, où ils habitent, les alloit salüer, ils le receuoient auec des témoignages d'vne sensible bienueillance ; et depuis ce temps-là, ils ont toujours parlé de luy fort auantageusement aux Sauuages.

Ceux de *Naranchouek*, qui sont de tout temps les plus considerables de cette contrée, et qui ont de grandes alliances auec plusieurs nations de la nouuelle Angleterre, voulans donner des preuues de l'amour qu'ils portoient à leur Patriarche et à sa doctrine, l'ont publiquement, dans vne grande assemblée, naturalisé et incorporé à leur Nation. Le Capitaine *Oumamanradok* qui harangua, dit hautement, que le Patriarche estoit non seulement leur maistre en la foy, mais qu'il estoit encore la meilleure teste du pays pour parler et pour determiner de leurs affaires ; et qu'encore qu'il y eust long-temps qu'il regardast le Soleil, qu'il n'estoit neantmoins qu'vn enfant ; que le Patriarche estoit vn vieillard tout remply de sagesse. Cét homme est le meilleur cerueau de tous les Abnaquiois, et le plus affectionné à nostre creance.

La quatriesme preuue des affections qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ, est tirée de leurs actions. *Cœpit Iesus facere, et docere :* Iesus commença d'operer nostre salut par ses actions, et puis par ses documens. Il ne veut pas que tous ceux qui luy appartiennent, soient des Docteurs, mais il les veut tous obeyssans. Tu nous commandes, disoient-ils au Pere, de combattre et de resister aux Demons qui nous attaquent : ils sont en grand nombre, mais leurs forces diminuent de iour en iour, et nostre courage augmente.

Le Demon qui excite et qui fomente les querelles et les inimitiez, est banny d'entre nous ; tu n'entends point de bruit dans nos cabanes ; les femmes ne s'écrient point les vnes les autres. La mort soudaine de l'vn de nos Capitaines, en suite d'vn different qu'il auoit eu auec le Capitaine de ceux qui habitent sur l'emboucheure de nostre Riuiere, nous a fait croire que cét homme, tenu pour vn grand Sorcier, l'auoit tué secretement par ses sortileges : nostre cœur réueilloit desia les anciennes inimitiez que nous auons euës auec ces peuples, et nous estions sur le point de nous couper la gorge et de nous faire la guerre ; mais tes paroles ont banny ce Demon. Tu es nostre Pere, sois aussi nostre Arbitre : parle dans nos conseils, tu seras écouté ; nous remettrons toujours nos differens entre tes mains ; nous voyons bien que tu nous aymes, souffrant, et ieusnant et priant iour et nuict pour nous autres.

Pour le Demon de l'yurognerie que tu auois chassé de nos cabanes en ton premier voyage, les Anglois l'ont ramené si tost que tu nous as quittez, mais il faut maintenant l'exterminer pour vn iamais : car il nous oste la vie, il nous cause des meurtres, il nous fait perdre l'esprit, nous rendans semblables à des enragez. Allons presentement trouuer le Commis des Anglois, et luy tenons ce discours : Toy, Commis de Pleimot et de Boston, peins nos paroles sur le papier, et les enuoye à ceux de qui tu

dépends, et leur dis que tous les Sauuages alliez, qui demeurent sur le fleuue de Kenebek, haïssent autant la boisson de feu, ou l'eau de vie, comme ils haïssent les Hiroquois, et que s'ils en font encore apporter pour en vendre aux Sauuages, qu'ils croiront que les Anglois les veulent exterminer. Peins ces paroles, et nostre Patriarche nous seruira d'Ambassadeur, il les portera à vos gouuerneurs, accompagné des principaux d'entre nous ; et apres cette deffense, si quelqu'vn s'enyure en cachette, on le fera punir selon que nostre Pere en aura ordonné.

Le Demon qui nous donne de la crainte de nos Sorciers, et de la creance pour nos Pythonesses, qui deuinent les choses futures et qui connoissent (à ce qu'elles disent) les choses absentes, ce Demon a perdu son credit. Tes prieres, et celles des petits enfans, et le recours que nous auons à Dieu, nous font voir la vanité et l'impuissance de ces Iongleurs et de leurs sortileges. Combien de fois auons-nous veu des personnes aux abois, que nous croyons ensorcelées, reuenir à la santé, ayant prié celuy qui est le maistre de tous les Demons ? Il est vray que tous les Sorciers auoüent maintenant leur foiblesse, et le pouuoir de Iesus. Quelques-vns mesmes inuitent le Pere en leurs cabanes, et le traitent fort honorablement. Le plus remarquable et le plus redouté d'entr'eux, nommé *Aranbinau,* qui autrefois auoit leué la hache sur le Pere pour l'assommer, l'ayant trouué catechisant vn sien neveu, s'est rendu si docile aux paroles du Pere, qu'il fait maintenant profession de l'auoir pour amy intime.

Quand au Demon, disoient-ils, qui nous a fait aymer la poligamie, il est fort décrié parmy nous, puis que nous voyons bien les inconueniens et les desordres qui prouiennent de la pluralité des femmes. Celuy qui dans cette bourgade pretend d'estre éleu Capitaine, ne le sera iamais, s'il ne quitte l'vne de ses deux femmes ; et quand quelqu'vn ne voudroit pas auoir de l'esprit, cela n'empescheroit pas que les autres ne se fissent Chrestiens. Ils adjousterent en suite de ces discours, apostrophans le Pere :

Prends donc courage, demeure auec nous, puis que nous sommes prests de t'obeyr. Tu es nostre compatriote ; nous sommes tous de mesme nation. Tu es nostre maistre ; nous sommes tes disciples. Tu es nostre pere ; nous sommes tes enfans. Ne nous abandonne pas à la furie des Demons. Ne croy pas qu'ils soient allez bien loing ; ils nous viendront égorger si tost que tu seras party. Deliure-toy, et nous aussi, de la peine de tant de voyages, et si longs et si fascheux, qu'on ne sçauroit rien porter auec soy ; ce qui nous met souuent en danger de mourir de faim. Nous sommes tesmoins que les principaux Anglois de ces contrées te respectent. Les Patriarches de l'Acadie nous ont dit qu'ils t'auoient escrit, que tu pouuois reuenir en nostre pays quand tu voudrois. Que deuiendront ceux qui mourront sans Baptesme ou sans confession en ton absence ? Ie vous aduoüe, dit le Pere, qu'ils m'attendrirent, et si ie n'eusse creu que Dieu me rappelloit à Kebec par la voix de mon Superieur qui me mandoit, les trauaux les plus horribles ne m'auroient iamais arraché du pays de ceux que i'ayme plus que moy-mesme.

La derniere marque de la bonté de ces peuples pour la foy, est leur esprit desinteressé. Les Sauuages Hurons et les Algonquins peuuent attendre quelque secours de nos Peres, et par leur entremise, des François ; mais les Abnaquiois ne peuuent pretendre de nous que leur instruction toute pure ; ils voyent parmy eux vn Pere et son compagnon dans la necessité de toutes choses, n'ayant pour maison que leurs cabanes d'escorce, pour leur lict que la terre, pour leur nourriture que leurs salmigondis. Ils n'attendent aucune grace des Anglois, par la faueur des Iesuites ; ils n'ont point la pensée de venir en marchandise à Kebec, leur ayant esté declaré dés l'an 1646. qu'vn ou deux canots suffisoient, pour venir tous les ans renouueller les alliances qu'ils ont auec les nouueaux Chrestiens

de sainct Ioseph. Si bien qu'ils n'ont point d'esperance, ny pour le particulier, ny pour le public, de tirer aucune vtilité temporelle de la venuë de nos Peres en leur pays. C'est Dieu seul qui leur a donné la grace et la force de perseuerer si long-temps dans des actions de pieté, sans maistre, sans docteur et sans guide. C'est luy seul qui leur fait receuoir auec ardeur les enseignemens qu'on leur donne ; c'est luy seul qui leur imprime au fond du cœur l'estime et l'affection qu'ils ont pour leur Pere ; c'est luy seul qui les fait resister si fortement et si constamment aux Demons dont ie viens de parler, qui en verité paroissoient insurmontables, en vn pays où il n'y a point de loix portées contre les Sorciers, ny contre l'yurognerie, ny contre la polygamie, ny contre les inimitiez et les haines mortelles : Dieu est leur seule et vnique loy. Or iugez maintenant, dit le Pere, si on peut abandonner ces peuples, à moins d'abandonner Iesus-Christ, qui prie fortement en leurs personnes qu'on le tire du danger d'vn precipice éternel. Peut-on laisser en proye aux Demons tant de personnes et tant de nations, composées chacune de dix ou douze mille ames, sans en auoir compassion ? Les quitter, c'est quitter Iesus-Christ ; les abandonner, c'est abandonner celuy qui nous dit aussi bien qu'à son Pere : *Vt quid dereliquisti me?* Pourquoy m'abandonnez-vous ? Ces conquestes sont dignes des Princes et des Roys Chrestiens ; mais bien peu se rendent dignes de recueillir ces palmes. On se bat bien souuent pour des roseaux, et on mesprise les lauriers et les palmes.

CHAPITRE IX.

De la Guerre des Hiroquois.

Vne lettre enuoyée des Trois Riuieres, nous fournira vn Iournal de ce qu'ont fait cette année les Hiroquois en ce nouueau monde. Les voyes de Dieu ne sont pas moins iustes, pour estre cachées. Il abaisse souuent ceux qu'il veut exalter. Il enuoye vn homme chercher des Anesses pour luy faire trouuer vn Royaume. Il exerce vn berger à tourner vne fronde, pour luy donner la victoire d'vn Geant. Les Hiroquois ont quasi iusques à present, fait plus de bien en la Nouuelle France, qu'ils n'y ont fait de mal. Ils ont deliuré quantité d'ames des feux de l'Enfer, bruslans leurs corps d'vn feu élementaire : car il est vray qu'ils ont conuerti quantité de personnes, et qu'ils sont les instrumens dont Dieu s'est seruy pour tirer le doux de l'amer, la vie de la mort, la gloire de l'ignominie, vne éternité de plaisir d'vn moment de souffrances, rudes à la verité, mais recompensées au centuple.

Les Hurons estans dans l'abondance et les Algonquins dans la prosperité, se rioient de l'Euangile. Ils vouloient massacrer ceux qui la publioient en leur pays ; ils les accusoient d'estre des sorciers, qui leur faisoient perdre secretement la vie, qui gastoient leurs bleds, qui causoient les seicheresses et les intemperies de l'air ; ils les tenoient pour des traitres qui auoient communication auec leurs ennemis pour vendre leur pays. Chose estrange, mais à la verité tres-remarquable, et qui fait voir que Dieu sçait bien par où il faut prendre les hommes pour les attirer à sa connoissance et à son amour : si tost que les Hiroquois, vaincus pour l'ordinaire par nos Sauuages, deuant qu'on leur portast les bonnes nouuelles de l'Euangile, les eurent iettés dans le precipice où ils sont encore, ces pauures gens se sont venus rendre entre nos bras, demandans l'abry et le couuert à ceux qu'ils tenoient pour des traitres ; recherchans l'amitié de ceux qu'ils auoient voulu massacrer, comme des Sorciers ; pressans qu'on leur accordast la vie de l'ame, puis qu'ils perdoient celle du corps ; souhaitans l'entrée du Ciel, puis qu'on les chassoit de leurs terres. Et il me semble que ie peux dire auec vne tres-grande apparence de la verité, que les Algonquins et les Hurons, et quantité

d'autres Nations que nous auons instruites, estoient perduës, si elles n'eussent esté perduës ; et que la plus part de ceux qui sont venus chercher le Baptesme dans l'affliction, ne l'auroient iamais trouué dans la prosperité, et que ceux qui ont rencontré le Paradis dans l'Enfer de leurs tourmens, auroient trouué le veritable Enfer dans leur Paradis terrestre. Disons donc que les Hiroquois ont rendu des hommes riches, pensans les rendre pauures ; qu'ils ont fait des saincts, pensans faire des miserables ; en vn mot, qu'on leur doit (sans toutefois qu'on leur en ait aucune obligation) la conuersion et la sanctification de plusieurs ames. Mais il faut que ie confesse, que s'ils ont fait du bien par cy-deuant, qu'ils paroissent maintenant à nos yeux comme des monstres qui sont prests de nous engloutir. Qu'on perde les biens, qu'on perde la vie, qu'on soit tué, qu'on soit massacré, qu'on soit bruslé, rosty, grillé et mangé tout vif : patience, il n'importe, pourueu que l'Euangile ait son cours, et que Dieu soit connu et les ames sauuées ; on gagne plus en ce trafic qu'on y perd. Mais que la porte du salut soit fermée aux nations plus peuplées qui habitent les riues de la mer douce des Hurons ; que les nouuelles Eglises de Iesus-Christ, fondées et establies par la pieté de la France soient ruinées, et tant de nouueaux Chrestiens liurez à la gueule de ces Lions ; que les ouuriers Euangeliques et les Pasteurs de ce bercail soient bannis et chassez d'aupres de leur troupeaux : c'est ce qu'on appelle vn grand malheur, auquel neantmoins les hautes puissances peuuent aisément remedier, nonobstant les desordres de la France, causez par des Hiroquois aussi barbares que ceux de l'Amerique. Mais c'est trop s'escarter de mon but, entrons en discours.

Le 6. de Mars de l'année derniere 1652. les Hiroquois, qui ont rodé tout le Printemps et tout l'Esté à l'entour des habitations, défirent vne escoüade de Hurons qui les alloient chercher bien loing, et qui les trouuerent bien pres sans y penser. Ils estoient en embuscade à la riuiere de la Magdelaine, six lieuës ou enuiron au dessus des Trois Riuieres : Cette escoüade, commandée par vn nommé *Toratati*, tomba entre leurs mains, et fut entierement défaite.

Le 10. de May, le Pere Iacques Buteux (comme il a esté remarqué au premier Chap. de cette Relation) fut mis à mort auec vn François qui l'accompagnoit, nommé Fontarabie.

Le 13. du mesme mois, vne troupe d'Algonquins s'en allans au pays des Attikamegues, et passans par le lieu où le Pere Buteux auoit esté massacré, furent surpris et défaits. Vn ieune homme ayant tué vn des Hiroquois qui les surprirent, fust au mesme lieu bruslé et tourmenté d'vne façon horrible.

Le 16. du mesme mois, les Algonquins des Trois Riuieres ayans appris la défaite de leurs gens, s'en allerent attendre les Hiroquois au passage ; mais ils tomberent dans les pieges qu'ils vouloient tendre à leurs ennemis ; vne autre bande d'Hiroquois cachée dans le Lac de S. Pierre, où ils alloient dresser leur embusche, les tailla en piece pour la pluspart.

Le mesme iour, arriua à Montreal vn soldat Huron, de la compagnie de Toratati, qui s'estoit sauué des mains des Hiroquois ; il rapporta que ce Capitaine auoit esté bruslé, et qu'on auoit donné la vie à ceux qui restoient de sa bande. C'est ainsi que les Hiroquois grossissent leurs troupes.

Le 15. du mesme mois, vne femme Huronne, trauaillant à Montreal à cultiuer du bled d'Inde, fut enleuée par les Hiroquois, auec deux de ses enfans. Ces miserables se cachent dans les bois, derriere des souches, dans des trous qu'ils font en terre, où ils passent les deux et trois iours quelquefois sans manger, pour attendre et pour surprendre leur proye.

Le 21. vn soldat François et vn Sauuage, trauersans le grand Fleuue dans vn canot, deuant le Fort des Trois Riuieres, furent attaquez et tous deux blessez ; le Sauuage mourut deux iours apres de ses blessures.

Le 26. du mesme mois de May, vn François qui gardoit du bestial à Montreal, fut mis à mort, et vne femme Françoise fut blessée de cinq ou six coups bien fauorables, puis qu'elle n'en mourut pas ; son courage la tira du danger. Ces Lutins sont par tout et en tout temps.

Le 8. de Iuin, deux Hurons, tendans vne ligne pour prendre du poisson, proche des Isles du fleuue appellé les Trois Riuieres, furent massacrez. Comme ce lieu est tout proche des habitations Françoises, on accourut au bruit, on poursuiuit les Hiroquois, qui se sauuerent, abandonnans leur bagage et les cheueleures de deux hommes qu'ils auoient tuez.

Le 19. du mesme mois, trois canots arriuerent par le fleuue des Trois Riuieres, portans nouuelle que les Hiroquois estoient entrez bien auant dans le pays des Attikamegues, et qu'ils les auoient défaits pour la troisiesme fois.

Le 2. de Iuillet, à cinq heures du matin, quelques Hurons s'en allans à la pesche vis-à-vis du Fort des François, à l'autre bord du grand fleuue, qui est assez large en cét endroit, les Hiroquois qui estoient en embuscade, leur courent sus ; mais ils se ietterent dans la chaloupe des François, qui les estoient venus escorter. Les Hiroquois montent dans leurs canots, ils font feu de tous costez, poursuiuans cette chaloupe ; qui mettant la voile au vent, se tira de ce danger. Estant abordée proche du Fort des François, quelques soldats s'embarquent, les Sauuages les suiuent dans leurs canots ; ils donnent la chasse aux Hiroquois, les pressent de fort pres ; mais comme ils sont adroits, ils firent halte, se mettant à l'abry de nos armes à feu ; et voyans que la peau de Lion ne les pouuoit pas couurir, ils se voulurent seruir de la peau du Renard. Ils enuoyerent vn canot vers nos gens, poussé par deux hommes, qui demandent à parlementer. On leur enuoye vn canot de nostre costé, conduit par deux Hurons et vn Algonquin : ces deux canots se parlerent enuiron demie heure, esloignez l'vn de l'autre de la portée d'vn pistolet. Les Hiroquois dirent qu'ils estoient conduits par vn nommé *Aontarisati*, leur Capitaine, et qu'il vouloit parler aux François et aux Sauuages leurs alliez. On leur fit response qu'ils descendissent vis-à-vis le Fort des François, et que là on leur parleroit : ils s'y transporterent en vn moment, et de là ils enuoyerent deux canots au quartier des François : l'vn portoit vn ieune Huron qu'ils auoient pris, et qu'ils mirent à terre en vn lieu vn peu au dessus du Fort, pour aller voir ses parens qui estoient parmy les François ; c'estoit pour les solliciter à quitter leur party : l'autre canot n'approcha pas de la terre, il s'escria de dessus l'eau, et demanda que les trois Capitaines, des François, des Algonquins et des Hurons passassent la riuiere, pour aller traiter auec leurs gens, et qu'ils enuoyeroient de leur costé les trois hommes les plus considerables d'entr'eux. On se mocqua de cette proposition, et cependant quelques canots s'approchans pour desbaucher nos Hurons, et les tirer à leur party, on en prit vn qui portoit trois Hiroquois, dont les deux estoient Capitaines fort signalez pour leurs meurtres, en toutes les habitations Françoises. Ils furent plus heureux que les autres : car nos Peres les instruisirent et les baptiserent deuant leur mort.

Le 25. du mesme mois de Iuillet, vne escoüade composée de plus de cent Sauuages, se doutans bien que les ennemis estoient respandus en diuers endroits, partirent pour en découurir quelques-vns ; ils firent deux rencontres, se battirent fort et ferme, sans que nous sçachions auec quel succez du costé des Hiroquois ; pour nos gens, ils retournerent le septiesme d'Aoust, ayant perdu deux hommes et rapportans force blessez.

Le 18. d'Aoust, quatre habitans des Trois Riuieres descendans vn peu au dessous de la demeure des François, furent poursuiuis des Hiroquois, qui en tuerent deux, à ce qu'on dit, et emmenerent les deux autres pour les sacrifier à leur rage.

Le 19. l'eschec fut bien plus grand.

Monsieur du Plessis Kerbodot, Gouuerneur des Trois Riuieres, prenant auec soy quarante ou cinquante François, et dix ou douze Sauuages, les fit embarquer dans des chaloupes pour donner la chasse à l'ennemy, et recouurer, si on pouuoit, les prisonniers et le bestial des François, que l'on croyoit enleué. Ayant vogué enuiron deux lieuës au dessus du Fort, il apperceut les ennemis dans des brossailles, sur le bord des bois ; il met pied à terre dans vn lieu plein de vases et fort desaduantageux. Quelqu'vn luy represente l'aduantage de l'ennemy, qui auoit la forest pour retraite ; il passe outre, marche teste baissée : mais son courage luy fit perdre la vie, et à quinze François. Pendant ce combat, quelques Hiroquois destachez de leur gros, casserent la teste à vn pauure Huron et à sa femme qui trauailloient en leur champ, non loing des habitations Françoises. Dieu qui balance les victoires et qui leur donne des limites, monstra dans ce desastre qu'il nous vouloit conseruer : car si les Hiroquois se fussent seruis de leur aduantage, comme la terreur s'estoit iettée parmy nos gens qui auoient perdu leur Chef, ils auroient bien esbranlez les habitans des Trois Riuieres : mais ils se retirerent comme des gens qui ne sçauoient pas iouyr de leur victoire, et laisserent les François acheuer leurs moissons, et faire leur recolte en paix, mais non sans douleur.

Le 23. du mesme mois d'Aoust, on alla visiter le lieu du combat, l'on troua ces paroles escrites sur vn bouclier d'Hiroquois : *Normanville, Francheuille, Poisson, la Palme, Turgot, Chaillou, S. Germain, Onnejochronnons et Agnechronons. Ie n'ay encore perdu qu'vn ongle.* Normanville, ieune homme, adroit et vaillant, qui entendoit la langue Algonquine et l'Hiroquoise, auoit escrit ces paroles auec vn charbon, voulant donner à entendre que les sept personnes dont on voyoit les noms, estoient prises des Hiroquois, appellez *Onnejochronnons et Agnechronnons,* et que l'on ne luy auoit fait encore autre mal que de luy arracher vn ongle. Ie crains fort que ces pauures victimes ne soient immolées à la rage et à la fureur de ces Barbares. Vne Dame honorée pour sa vertu, a escrit à quelque personne en France, qui auoit connoissance du sieur de Normanville, qu'il sembloit auoir eu quelque pressentiment de sa prise. Il est probable, disoit-il à cette Dame vn peu deuant que de tomber entre les mains de ces Barbares, qu'estant tous les iours dans les occasions, ie pourray estre pris des Hiroquois ; mais i'espere que Dieu me fera la grace de souffrir constamment leurs feux, et que i'auray le bonheur de baptiser quelques enfans moribonds, et mesme quelques malades adultes, que i'instruiray dans leur pays deuant ma mort.

Le 30. du mesme mois d'Aoust, les Hiroquois prirent encore vn ieune Huron, et l'emmenerent tout vif en leur pays.

Vne lettre datée du premier de Nouembre, parle en ces termes : Quelques Hurons nous viennent d'apprendre, que deux François ont esté recemment tuez aux Trois Riuieres, et que deux autres ont eu les bras cassez. Ils adjoustent qu'en passant la nuict vers la Roche bruslée, ils ont ouy chanter les Hiroquois, comme ils ont coustume de chanter quand ils tourmentent leurs prisonniers.

Vn Algonquin vient d'arriuer à Sillery, qui dit que ces mesmes Barbares se saisirent hier, vis-à-vis de saincte Croix, d'vn Sauuage et de deux femmes de sa nation. Quantité de nos Neophytes sont allez à la chasse en ce quartier-là, ie crains fort qu'ils ne donnent dans les paneaux de ces chasseurs d'hommes. Noël Tekoüerimat s'en va promptement armer la ieunesse, qui est icy en assez bon nombre, pour obuier à ce malheur : mais il souhaiteroit bien que Monsieur nostre Gouuerneur luy donnast vne escorte Françoise. Voila ce que porte cette lettre.

Pour comble de toutes nos calamitez, on nous asseure que les Hiroquois veulent rassembler toutes leurs forces, pour nous venir perdre l'Hyuer prochain, c'est le rapport qu'en ont fait les fugitifs,

et la raison qu'ils en donnent est fort probable. Ils disent donc que les Hiroquois d'enbas, nommés *Agnechronnons*, demanderent l'an passé du secours aux Hiroquois des pays plus hauts, nommés *Sontouaheronnons*, pour venir combattre les François ; mais que les *Sontouaheronnons* respondirent qu'ils auoient des ennemis voysins sur les bras, et que s'ils les vouloient venir aider à les détruire, qu'ils se ioindroient à eux par apres pour perdre les François. Les Hiroquois *Agnechronnons* ont accepté la condition, ils ont enuoyé leurs troupes auec celles des *Sontouaheronnons*, qui, auec ce secours ont détruit la Nation Neutre, qui leur estoit voisine. Si bien qu'ils sont obligés de se ioindre auec les Hiroquois, nommés *Agnechronnons*, pour venir combattre les François. Voilà ce que portent les memoires qui ont seruy de materiaux pour bastir ce Chapitre.

Le Demon sçait bien prendre son temps. Voyant que l'ancienne France est déchirée par ses propres enfans, il veut détruire la nouuelle, pour rétablir son Domaine et son Royaume, qu'il va perdant tous les iours, par la conuersion de ces pauures Americains septentrionnaux, dont desia quelques Milliers sont entrez au Ciel, par la porte de la Foy, du Baptesme et d'vne saincte vie. Ceux qui restent et qui forment vne Eglise fort innocente, s'écrient : Secourez-nous, vous autres, qui dites que vous estes nos freres ; ne laissez pas estouffer par les Hiroquois le germe de vostre creance, et la graine de la foy, et la semence de l'Euangile, que nous auons receuë par vostre entremise. Si vous aymez Iesus-Christ, deffendez ceux qui l'ayment et qui sont baptisez en son nom.

Il y a quelque temps qu'on demandoit des soldats, et leur solde, ou leurs appointemens ; on demandoit leurs viures et leurs armes, et leur passage : à present que le pays donne des bleds pour nourrir ses habitans, et qu'il se fait tout les iours, on ne demande plus pour le soustien de ces grandes contrées, que le payement du passage de deux ou trois cens hommes de trauail, chaque année ; les habitans du pays les nourriront et payeront leurs gages. La France, qui se descharge incessamment dans les pays estrangers, ne manque pas d'hommes pour dresser des Colonies : Dieu veuille qu'elle ait assez de charité pour les faire passer en vn lieu où ils viuroient plus saintement et plus à leur aise, et où ils seroient la deffense et le secours de Iesus-Christ, qui honore tant les hommes, qu'il les veut sauuer par le secours des hommes. C'est assés, finissons ce Chapitre par vne lettre, qu'vn Capitaine Sauuage, et bon Chrestien, à enuoyée au Pere Paul le Ieune, qui trauaille en l'ancienne France pour le salut de la nouuelle.

Pere le Ieune, il me semble que ie te voy quand on me lit ta lettre, et il me semble que ie suis auec toy quand ie te parle par la bouche ou par la plume du Pere de Quen. Ie ne mens point, il me semble que c'est auiourd'huy que tu m'as baptisé ; ie vieilly, mais la foy ne vieillit point en moy. I'ayme autant la priere au bout de quinze ans, que le premier iour que tu m'as instruit. Nous changeons en tout, nous autres gens de ce pays-cy, mais ie t'asseure que ie ne changeray iamais en ce que tu m'as enseigné et en ce que nous enseigne celuy qui nous gouuerne en ta place. Voire mème ie ne change quasi plus de lieu, ie passeray l'Hyuer prochain à *Ka-Miskouaouangachit*, que vous nommez Sainct Ioseph, comme i'y ay passé le precedent. Ie suis quasi tout François. I'ay ri quand le Pere de Quen m'a dit que tu auois monstré la robe que ie t'enuoyay l'Automne passé, à des Dames d'importance de vostre pays, et qu'elle leur auoit agreé : ce n'est pas qu'elle soit belle, c'est qu'elles ayment et qu'elles voyent volontiers ce qui vient de nous autres. I'eusse volontiers veu la robe que tu m'enuoyes ; on dit qu'il y a de l'or dessus. N'as-tu point eu cette pensée, Noël deuiendra orgueilleux quand il s'en seruira ? Ne laisse pas de l'enuoyer le Printemps prochain ; si ie meurs cét Hyuer, mon fils, quand il sera plus grand, la portera, et il logera

dans la maison qu'on a faite pour nous au Fort de Sillery. Haste-toy de venir et de nous amener quantité de porteurs d'espées, pour esloigner de nos testes les Hiroquois. Nous serons bien-tost des ames de trespassez ; n'attends pas que nous soyons au tombeau pour nous venir voir. C'est ton bon amy Noël Tekouerimat qui t'escrit, et qui te dit, qu'il priera toujours Dieu pour toy et pour ceux qui nous assistent. Parle au grand Capitaine de la France, et luy dis que les Hollandois de ces costes nous font mourir, fournissans des armes à feu, et en abondance et à bon prix, aux Hiroquois nos ennemis. Dis-luy qu'il donne secours à ceux qui croyent à celuy qui a tout fait, et qui sont baptisez. C'est la fin de mon discours.

CHAPITRE X.

De la vie et de la mort de la Mere Marie de S. Ioseph, decedée au Seminaire des Vrsulines de Kebec.

La Mere Marie de l'Incarnation, Superieure du Seminaire des Vrsulines de Kebec en la Nouuelle France, voulant consoler ses Sœurs sur la mort de la Mere Marie de sainct Ioseph, leur a enuoyé vn abregé de sa vie, de sa mort et de ses vertus. Ces Memoires estans tombez entre mes mains, i'ay creu que ce seroit faire tort au public de renfermer ce thresor dans les seules Maisons des Vrsulines. I'en ay donc tiré la pluspart des choses que ie vay déduire dans ce Chapitre.

De son Enfance.

La Mere Marie de sainct Ioseph naquit en Anjou le septiéme de Septembre de l'année 1616. Elle estoit fille de Monsieur et de Madame de la Troche de sainct Germain, ses pere et mere, personnes de vertu, de merite et de condition. Le Sainct Esprit la preuint dés sa plus tendre enfance, de mille graces et de mille benedictions, qu'elle attribuoit toutes à la saincte Vierge, disant que Madame sa mere l'auoit dediée et consacrée à cette Reyne des Vierges dés le moment de sa naissance, et que c'estoit pour ce suiet qu'elle luy fit donner le beau nom de Marie, qui luy estoit bien si agreable, que iamais elle ne s'est ouye appeller de ce nom, qu'elle n'en ait ressenty de la douceur. Cette Vierge Reyne et Mere des Vierges, respandit dans le cœur de cette petite, l'amour de la pureté et de la Religion, deuant qu'elle sceust que c'estoit que pureté et que Religion, si ce n'est que l'on dit, ce que quelques personnes ont remarqué, que l'vsage de raison luy auoit esté notablement auancé.

Messieurs ses parens, se pourmenans certain iour dans l'allée d'vn bois de l'vne de leurs maisons, enuoyerent querir leur petite Marie, qui n'auoit pour lors que quatre ans. Le valet de chambre ou le laquais qui la portoit entre ses bras, luy fit en chemin quelques caresses messeantes : la pauure enfant se mit à pleurer et à se débattre d'vne façon si estrange, que cét homme estonné eut bien de la peine de forger vn mensonge pour cacher le sujet de ses pleurs. Or ie dirois volontiers que c'est là le plus grand peché qu'elle ait iamais commis contre la pureté. M'ayant rendu en la Nouuelle France vn compte fort exact de toutes les actions de sa vie, ie puis dire (pour rendre honneur et gloire à la source de toutes les bontez) que ie ne me souuiens pas d'auoir remarqué aucune faute qui approchast de loing d'vn peché grief. Me parlant puis apres des caresses de cét homme, qui passerent en vn moment, elle pleuroit encore à chaudes larmes, non pas qu'elle creust y auoir commis aucune offense, mais par vne saincte ialousie pour la pureté, se plaignant auec douleur de ce qu'estant si particulierement dediée et attachée à la saincte Vierge, elle eust fait ce miserable rencontre, iniurieux à sa pureté.

Elle fuyoit l'abord des hommes dés ce petit aage, non par grande conduite de la raison, mais par l'instinct d'vn Esprit superieur, qui luy faisoit parler d'estre Religieuse, sans les connoistre que de nom. Monsieur son pere, la voyant d'vne humeur gentille, prenoit plaisir de la contrarier dans cette inclination ; il luy disoit souuent qu'il la vouloit marier à vn petit Gentilhomme qui estoit de son aage, et souuent luy faisoit de petits presens, qu'il disoit luy estre enuoyez de sa part. La pauure enfant se demenoit et s'affligeoit si fort, prenant cette raillerie pour vne verité, que Madame sa mere s'apperceuant que la tristesse commençoit à la dessecher, pria Monsieur son mary de se priuer de cette recreation. Arriua certain iour qu'vn homme de condition la voulant agacer, la baisa par surprise ; elle, en se retournant, luy donna vn soufflet si serré qu'il le sentit bien, quoy qu'il ne fust porté que de la main d'vn enfant.

Ayant remarqué que Madame sa mere donnoit l'aumosne aux pauures, et qu'elle parloit d'eux auec compassion ; souuent elle se déroboit d'aupres d'elle pour leur porter son déieusner et sa collation, et mesme ce qu'elle pouuoit trouuer en la cuisine. Sa bonne mere s'en estant apperceuë, non seulement ne l'improuua point, au contraire elle l'embrassa, la caressa, et luy donna toute permission de donner l'aumosne et de visiter les pauures qu'elle nourrissoit, la menant auec elle pour la resiouyr quand elle alloit distribuer ses charitez. *Bona arbor, bonos fructus facit.* D'vn bon arbre il vient de bons fruicts.

Elle auoit vne auersion naturelle aux bijous, aux affiquets, et à ces petits menus fatras, qui font bien souuent les plus belles occupations des filles qui ayment le monde. Elle portoit enuie à la condition d'vne petite bergere qu'elle voyoit en certain endroit, pour ce qu'elle estoit deliurée du soin de porter des gants, d'aiuster vn masque, de conseruer de petits ornemens qu'on luy donnoit, et de se composer à la mode. Messieurs ses parens qui la voyoient gentille, et d'vn naturel si aymable, et d'ailleurs si éloignée des façons de faire des personnes de sa condition, qu'on éleue pour le monde, la voulurent mettre dans les dispositions de se consacrer entierement à Dieu, s'il daignoit l'appeller à son seruice. Madame sa mere la conduisit elle-mesme à Tours, en l'âge de huict à neuf ans, et la confia aux bonnes Meres Vrsulines, à qui Nostre Seigneur a donné beaucoup de graces pour éleuer la ieunesse en sa crainte et en son amour.

Cette ieune Damoiselle rauit bien-tost les cœurs de toutes ses compagnes ; elle prit sur elles vn empire par ses deferences, par les ciuilitez, et par les petits seruices qu'elle leur rendoit, si bien qu'elles la regardoient comme leur petite maistresse ; et iamais ne furent ialouses de la voir aymée par dessus les autres, iusques-là, que les Religieuses se seruoient d'elle pour l'instruction des autres. Et encore qu'elle fust fort gaye et qu'elle aymast ses petits diuertissemens, c'estoit toujours sans prejudice de ses deuotions, s'appliquant auec vn grand plaisir à la lecture de la vie des Saincts, notamment de ceux qui auoient trauaillé à la conuersion des ames. De là vient qu'elle aymoit et qu'elle honoroit vniquement l'Apostre des Indes, S. François Xauier, faisant de sa vie ses innocentes delices, en sorte qu'elle se déroboit souuent de ses compagnes et se priuoit de ses recreations, pour trouuer le temps de la lire.

Ie ne sçay si la delicatesse de son naturel, ou la contention qu'elle apportoit pour acquerir la vertu, la firent tomber malade ; quoy qu'il en soit, les Medecins iugerent qu'il la falloit remettre en son air natal : elle ne fut pas long-temps chez ses parens, qu'elle ne retournast à sa premiere santé. Elle ne quitta point ses deuotions, pour estre esloignée de la maison et de la conduite des Meres Vrsulines. Elle se confessoit et communioit fort souuent ; elle donnoit quelque temps à l'oraison mentale ; elle parloit de Dieu, et portoit les domestiques à la pratique des vertus auec vn raisonnement si solide, que Monsieur et Madame

de la Troche ne pouuoient conceuoir qu'vne fille de son aage pût monter si haut, à moins que d'estre doüée d'vne grace fort extraordinaire.

Comme elle se sentit entierement guerie, elle demanda permission de retourner en son petit Paradis. Elle l'obtint, mais non sans peine : car le nouueau commerce et les nouueaux entretiens qu'elle auoit euës auec ses parens, les auoit si estroitement liez de part et d'autre, que quand il fut question de se separer, ie ne sçay qui souffrist dauantage, des parens ou de l'enfant. Elle a dit depuis, que l'amour qu'ils luy portoient, que la confiance que luy témoignoit sa bonne mere pardessus ses freres et ses sœurs, l'auoient si doucement charmée, que la violence qu'elle se fit pour les quitter, la pensa faire tomber et pasmer de douleur. D'autre costé, Messieurs ses parens iamais ne luy peurent dire Adieu ; et Madame sa mere, craignant d'exceder dans les tendresses qu'elle auoit pour sa fille, ne la pût reconduire ; elle pria vne sienne parente de luy rendre cét office d'amour et de charité.

Nostre ieune Damoiselle ayant rompu ses liens et ses chaisnes, par vn desir d'estre toute à Dieu, ne fut pas si tost esloignée de la mai on de son Pere, que la ioye s'empara de son cœur. Vous eussiez dit que l'Esprit de Dieu la faisoit voler, et qu'il la faisoit iouyr du triomphe apres cette noble victoire. A mesme temps qu'elle est renduë à la maison des Vrsulines, elle entre dans vn nouueau combat. Elle prie, elle coniure les Meres de la receuoir en leur Nouitiat, pour estre Religieuse. On luy dit qu'elle n'a pas l'aage, qu'elle n'a que treize ans ou enuiron, et qu'il en faut quatorze. Ce rebut, et ses ferueurs la faisoient deseicher ; elle prenoit garde par où la Superieure et les Religieuses deuoient passer, elle les attendoit, et les supplioit les deux genoux en terre d'auoir pitié d'elle. On luy repart, qu'elle n'a point de santé, et qu'il faut plustost parler de la renuoyer chez Messieurs ses parens, que de l'admettre au Nouitiat. La pauure enfant souspiroit et protestoit que le Nouitiat seroit sa guerison. La Mere de sainct Bernard qui l'aymoit vniquement, iugea qu'il luy falloit donner ce contentement, auec obligation neantmoins de sortir si Messieurs ses parens la vouloient retirer : elle s'accorde à ce qu'on luy demande, pour iouyr de ce qu'elle demandoit, et Dieu luy fit la grace de trouuer sa santé dans ce lieu de benediction. La crainte apres tout qu'elle eut d'en sortir, luy fit mettre aussi-tost des messagers et des lettres en campagne, pour obtenir de Monsieur son pere et de Madame sa mere, la grace d'estre Religieuse Vrsuline, sans toutefois leur dire qu'elle eut desia fait le premier pas. Voicy comme cette faueur luy fut accordée.

—

De son Nouitiat et de sa Profession.

Monsieur et Madame de la Troche voyans que leur fille entroit sur sa quatorziesme année, et qu'elle les pressoit fortement de luy accorder l'entrée en Religion, ils se transporterent à Tours, à dessein de la bien esprouuer : car quoy qu'ils l'eussent offerte à Dieu dés son berceau, en cas qu'il luy pleust l'aggréer pour sa maison, si est-ce neantmoins que l'amour qu'ils luy portoient, leur fit prendre resolution de ne la point quitter qu'à bonnes enseignes, et qu'ils ne fussent entierement conuaincus de la solidité de son appel. Si tost qu'ils sont arriués, ils la retirent du Monastere, et la tenans aupres d'eux, ils dressent deux batteries, capables de renuerser toute autre vocation moins forte que la sienne. I'auouë qu'il est bon que les parens sondent les volontés de leurs enfans : car il ne faut pas croire à toutes sortes d'esprits ; mais aussi faut-il confesser que Dieu ne crie pas toujours si haut, et qu'il ne se fait pas si fortement entendre, qu'on ne puisse diuertir l'oreille d'vn enfant, et le retirer du lieu où Nostre Seigneur luy destinoit les graces de son salut. Monsieur de la Troche qui connoissoit la trempe de l'esprit de sa fille, qui en

verité ne tenoit rien de la fille, l'attaque par vn fort raisonnement, luy faisant voir les moyens de se sauuer sans se donner tant de peine, luy representant les dangers d'vn long repentir, quand on se voit liée et garottée par vne longue chaine de souffrances, que la vie religieuse traisne apres soy. Madame sa mere la baisoit, la caressoit, luy offroit tout ce qui peut gagner le cœur d'vne ieune Damoiselle de sa condition. Toutes ces offres ne la touchoient point ; mais l'amour qu'elle sentoit pour vne mere si aymable, luy déchiroit les entrailles, quand elle pensoit à la separation.

Mais comme elle estoit d'vn naturel fort genereux, elle resista fortement aux tendresses de la nature, et Nostre Seigneur luy mit pour lors en bouche, de si beaux passages de l'Escriture, et de si belles pensées des saints peres, touchant le bonheur de la vie Religieuse, elle les deduisoit auec vne telle fluidité et auec vne telle eloquence, que ses parens et plusieurs personnes de condition qui l'escoutoient, demeurans surpris, conclurent qu'il ne falloit pas resister dauantage à l'esprit qui rend diserte la langue des enfans.

On la fit donc rentrer au Conuent des Meres Vrsulines, où le Demon, qui preuoyoit la sainteté de ce braue sujet, luy liura vne serieuse attaque. Il luy étalle dans vn beau iour toutes les raisons que Monsieur son pere luy auoit apportées pour la diuertir de son dessein ; il efface de sa memoire toutes les reparties que Dieu luy auoit suggerez ; il reueille toutes les tendresses qu'elle auoit pour vne mere, qui iamais ne se lassoit de la voir et de l'aymer : la secousse fut si grande, et les tenebres si épaisses, que sentant ses forces ébranlées, elle se ietta comme à corps perdu entre les bras de la saincte Vierge, faisant toutes les deuotions qui luy venoient en l'esprit, pour gagner son cœur et pour obtenir par son entremise, la deliurance de cette tentation. La pensée de quitter sa mere pour vn iamais l'espouuantoit ; mais enfin le desir d'estre à Dieu et de suiure les maximes de l'Euangile, luy firent prendre resolution en la presence de la saincte Vierge, de boire l'amertume du calice de son fils, et de perseuerer constamment dans sa maison, quand tous ces tourmens la deuroient accompagner iusques à la mort.

Le iour qu'elle prit le sainct habit de la Religion, luy fut encore vn iour de combat. On a coustume d'habiller les filles en ce dernier iour de leur siecle, conformément à l'estat qu'elles auroient tenu dans le monde. Nostre Nouice parut si ajustée, si modeste aux yeux de Madame sa mere, que s'approchant d'elle pour luy donner le dernier Adieu, elle la saisit, l'embrassa, et la tint si long-temps colée sur son sein, que Monsieur de la Troche, la voyant sans parole et comme pasmée, luy arracha d'entre les bras, pour la conduire à la porte du Monastere d'où elle estoit sortie. Cette separation tira quelques larmes des yeux de la fille, et laissa la mere dans vne profonde douleur. Si-tost qu'elle fut entrée, on luy oste ses habits de parade, et on luy donne auec les ceremonies ordinaires, celuy qu'elle auoit tant desiré. On luy fit aussi porter le nom de sainct Bernard : nous dirons cy-apres comme elle prit celuy de sainct Ioseph.

Nostre Seigneur la reuestit interieurement de l'onction et de la grace, signifiée par son voile et par les autres appartenances de son habit. Vous eussiez dit qu'elle commençoit par où plusieurs acheuent. I'estois rauie d'estonnement, dit la Mere de l'Incarnation, de voir en vne fille de quatorze ans, non seulement la maturité de celles qui en ont plus de vingt-cinq, mais encore la vertu d'vne Religieuse desia bien auancée. Rien de pueril ne paroissoit en sa ieunesse, elle gardoit ses Regles dans vne si grande exactitude, qu'on eust dit qu'elle estoit née pour ces actions. Et le haut sacrifice de l'entendement et de la volonté, qui fait suer tant de personnes, luy estoit comme naturel. En vn mot, son esprit toujours esgalement ioyeux, la rendoit tres-aymable et tres-agreable à toute la Communauté, et elle veilloit si soigneusement sur soy-mème, qu'il ne falloit pas luy donner deux fois des aduis sur vne mesme chose, voire

mesme elle se tenoit pour aduisée, et pour reprise des fautes qu'elle voyoit corriger en ses compagnes. Ie ne diray rien de ses deuotions, notammant de l'amour qu'elle auoit pour la saincte Vierge, nous en parlerons en son lieu, il suffit de rendre ce tesmoignage tres-authentique et tres-veritable, que depuis son entrée au Nouitiat iusques à sa mort, elle s'est toujours efforcée de respondre fidelement à la grace de sa vocation.

Les deux ans de son Nouitiat sainctement escoulez, Messieurs ses parens luy vindrent liurer la derniere bataille : Madame sa mere déplie le reste de sa rhetorique, elle met au iour toutes ses affections ; tout son amour et toutes ses tendresses, asseurant sa chere fille qu'elle la receura à bras ouuerts, si la vie d'vne Religion assez penible luy est tant soit peu desagreable ; elle proteste qu'elle ne peut, sans violence, se separer d'elle. Monsieur son pere luy represente, qu'il n'y a encore rien de fait, qu'elle est encore dans la pleine possession de sa liberté, qu'il ne faut que trois paroles pour l'enchaisner, en sorte qu'il n'y aura plus de remede à son repentir. Leur dessein n'estoit pas de resister à Dieu, mais de faire la guerre à vne vocation fondée sur le sable mouuant.

La liaison des cœurs ne se rompt bien souuent qu'auec violence. Qui dit mere, dit vne amante ; et qui parle d'vn enfant bien né, parle d'vn cœur plein d'amour et de respect. Nostre Nouice ne pouuoit quitter Dieu, ny ses parens ; elle eust desiré, ou que sa mere se fust faite Religieuse auec elle, ou que ses parens eussent conuerty leur maison en vn Monastere de son Ordre : car parler de separation, c'estoit parler de mort ; elle eust mieux aymé mourir mille fois, que de quitter le manche de la charruë, pour retourner en arriere ; et la pauure nature souffroit en elle des conuulsions et des angoisses estranges à la pensée qu'elle s'alloit priuer pour le reste de ses iours, de l'aymable conuersation de sa bonne mere.

Celuy qui tient de ses doigts toute la nature suspenduë, qui sçait le nombre des estoiles, qui donne du poids aux vents, et des limites aux flots et aux tempestes de la mer, la guerit de cette tentation en vn moment. Il luy fit voir dans son sommeil vne eschelle semblable à celle de Iacob : d'vn bout elle touchoit les cieux, et de l'autre elle estoit appuyée sur la terre. Quantité de personnes montoient par cette eschelle, aidez de leurs bons Anges, qui essuyoient doucement la sueur que le trauail et l'effort leur tiroit du front et de tout le visage. Elle en voyoit plusieurs qui tomboient à la renuerse dés le premier pas, ou dés le premier degré de l'échelle ; les autres culbutoient du milieu, et vn petit nombre surmontant les difficultez d'vn chemin si droict et si roide, arriuoient enfin au sommet, et remportoient la victoire. L'effet de cette veuë fit voir que ce n'estoit pas vn simple songe forgé dans la boutique de son imagination, mais vn remede à son mal, appliqué par les mains de son bon Ange. Il ne fallut point chercher d'Oedipe pour l'explication de cét enigme, l'Esprit de Dieu en fut l'interprete ; il cassa le noyau, et luy en fit gouster l'amande. Cét amour de l'enfant d'Adam, qui la tenoit attachée par des yeux et par vn cœur de chair, se changea en vn instant en vn amour qui ne destruit point la nature, mais qui la sanctifie ; amour plus fort, mais plus libre ; amour qui regarde non le temps, mais l'éternité. Sa fidelité à resister à cét amour estouffant ; sa generosité à ne le iamais découurir à ses parens, de peur qu'ils n'en prissent auantage pour combattre sa vocation ; sa resolution à souffrir le reste de ses iours la tyrannie de cét amour, plustost que de lascher le pied et sortir de son poste, luy meriterent cét amour sainct, cét amour dégagé, qui l'ayant déliurée de son esclauage, luy donna le moyen de presenter à Dieu, dans vne profonde paix, vn veritable sacrifice, ou plustost vn entier holocauste d'elle-mesme, s'vnissant estroitement à luy, en se separant de toutes les creatures par les vœux de sa profession, qu'elle fit à l'aage de seize ans. Et iamais depuis ce temps-là, l'amour de ses parens

ne l'a embarrassée ; et la crainte de s'en separer fut tellement bannie de son cœur, qu'elle s'en esloigna par apres de plus de mille lieuës loing sans aucune peine.

Si tost que nostre ieune Professe fut enrollée en la milice de Iesus-Christ, on luy mit les armes en la main pour combattre ses ennemis : sçauoir est l'ignorance des petites filles qu'on luy donna à instruire, et les mauuaises inclinations de leur nature. Cét exercice qui est bas dans les ames mercenaires, l'esleuoit à la dignité des Anges gardiens. Son but estoit d'enter Iesus-Christ sur ces petits sauuageons, de leur faire connoistre leurs passions et leurs mauuaises pentes, et de leur suggerer les moyens de les combattre. Si elle les instruisoit dans la ciuilité, si elle leur enseignoit à lire ou à escrire, ou si elle leur faisoit apprendre quelque ouurage, c'estoit toujours par rapport à leur salut, leur inculquant doucement comme elles deuoient sanctifier ces occupations, et en tirer vn aide pour se sauuer. En vn mot, sa fin n'a esté quasi toute sa vie, que de faire connoistre et aymer Dieu à ceux auec lesquels elle conuersoit.

Dans les occasions qui l'obligeoient de paroistre à la Grille, on remarquoit en son port et en son maintien (disent les Memoires que i'ay deuant les yeux) vne grauité et vne modestie toute extraordinaire : elle ne pouuoit souffrir d'autres entretiens que de la pieté, et si quelqu'vn, par quelque épanchement trop libre, la vouloit ietter sur vn discours qui ressentist le monde, elle le ramenoit auec vne saincte industrie ; ou s'il estoit retif, elle se retiroit de la Grille, ou bien elle se donnoit la liberté de luy parler selon ses sentimens, sans aucun respect humain, disant qu'il ne falloit pas estre moins libre et moins forte pour soustenir le bien, que quelques-vns l'estoient pour le destruire. De là vient qu'assez souuent elle demandoit à sa Superieure dispense de voir les personnes dont elle croyoit que la conuersation se passeroit sans fruict.

—

Comme Dieu l'appella, et la fit passer en la Nouuelle France.

La Mere de S. Ioseph auoit l'esprit vif et net, et beaucoup éclairé. Sa conuersation estoit aymable, son industrie à gagner les cœurs de ceux qui tenoient le timon, estoit rauissante. Comme elle se vit dans la suite du temps, approuuée et soustenuë des premieres colomnes de sa maison, sa ieunesse qui auoit encore du feu dedans les veines, la porta à deux doigts d'vn precipice, la mettant (dit mon papier) dans le danger de prendre vn chemin qui luy auroit esté fort dommageable, et qui sous ombre d'vn bien apparent, l'alloit ietter dans vne vanité fort subtile. Estant donc sur le point de prendre cét essor, Nostre Seigneur luy fit voir ce que ie vay raconter. Elle se trouua dans le repos de la nuict, à l'entrée d'vne grande place, enuironnée de boutiques de tous costez ; ces boutiques luy paroissent remplies de tous les objets et de toutes les delices capables de toucher les yeux, de gagner les cœurs et de charmer les esprits. Ces beautez mises en leur iour, brilloient auec vn merueilleux éclat : si bien que tous ceux qui entroient dans cette place, en estoient incontinent espris. Elle y vit entrer vn Religieux de sa connoissance, qui fut incontinent enchanté aussi bien que les autres. Ce qui l'épouuanta plus fortement dans ce danger, fut, que ne pouuant retourner en arriere, elle se voyoit comme dans la contrainte de se ietter dans ce precipice. Mais au moment qu'elle se croyoit perduë, il parut vne troupe ou vne compagnie de ieunes gens, faits iustement comme les Sauuages de la Nouuelle France, qu'elle n'auoit pas encore veus : l'vn d'eux portoit vn guidon escrit de certains mots d'vne langue estrangere. Elle, bien estonnée, entendit vne voix qui prouenoit de ces gens oliuastres, et qui luy disoit : Ne craignez point, c'est par nous que vous serez sauuée ; et là-dessus, se mettans en haye de part et d'autre, la firent passer au milieu d'eux, et au trauers de cette place, sans qu'elle

fust arrestée ny charmée par ses beautez ; en vn mot, ils la mirent en vn lieu d'asseurance. Or il est aisé à voir par la suite de sa vie, et par ce qui arriua à ce miserable Religieux, qui auoit pour lors la reputation de bien viure, et qui se fit apostat quelque temps apres, que cette veuë n'estoit pas vne chimere, mais vne verité. Il est vray qu'elle n'en eut pas si tost la connoissance, et qu'elle ne prenoit pas ses Bienfaicteurs pour des Sauuages : mais aussi faut-il confesser que l'affection qu'elle auoit toujours euë pour le salut des ames, s'eschauffa tous les iours de plus en plus dedans son cœur depuis cette veuë, et que la lecture des Relations qu'on enuoyoit tous les ans de Canada, luy donnoit des desirs tres-ardens d'entreprendre des choses qu'elle tenoit pour chimeriques, ne croyant pas que iamais il se deust presenter aucun iour de les effectuer. Elle en parloit souuent à la Mere Marie de l'Incarnation, qui brusloit d'vn mesme feu, qu'elles prenoient toutes deux pour vne folie, ne voyans pas de quel bois on le pourroit nourrir, et ne pouuans comprendre qu'on deust iamais enuoyer des personnes de leur sexe et de leur condition iusques au bout du monde.

Enuiron ce temps-là, Madame de la Pelterie ayant leu dans les mesmes Relations, que l'on souhoitoit en la Nouuelle France, que quelque Amazone entreprist vn voyage plus long que celuy d'Ænée, afin de pouruoir à l'instruction des petites filles Sauuages, prit resolution de fonder vn Seminaire en ce pays de Croix, et d'y conduire elle-mesme des Religieuses Vrsulines pour le gouuerner. En suite de ce dessein, elle se transporta à Tours, pour en obtenir quelques-vnes de Monseigneur l'Archeuesque, et de la Mere Françoise de S. Bernard, Superieure de leur Monastere. Monsieur l'Archeuêque approuua cette entreprise, contre l'attente de ceux qui sçauoient combien il estoit naturellement aliené de choses si nouuelles et qui estoient sans exemples. Il commande à la Superieure de donner à Madame de la Pelterie, la Mere Marie de l'Incarnation, qu'elle demandoit nommément, et de luy choisir vne compagne, par l'aduis de quelques personnes qu'il luy nommoit. Toute la Maison des Vrsulines estoit en feu, il n'y en auoit pas vne qui ne souhaitast cette seconde place, exceptée nostre ieune Professe. Vous eussiez dit que le Demon luy auoit donné vn coup de massuë sur la teste : elle estoit plus froide que la glace, elle paroissoit stupide et interdite ; et ce grand amour qu'elle auoit pour vn bien, dont la conqueste luy auoit paru si aduantageuse, mais impossible, se changea en vne grande auersion, quand elle se vit dans le pouuoir d'y pretendre. Et quoy qu'elle honorast Madame de la Pelterie, comme vne sainte, elle la regardoit neantmoins, et celle qu'on luy auoit accordée, comme des personnes perduës. C'est chose estrange, que les affaires de Dieu sont toujours accompagnées d'horreurs et de croix ! Toutes ses lumieres estoient changées en des tenebres, ses affections en éloignemens, et son amour en haine. Il est vray que ce bruit et ce tintamarre n'estoit qu'en la cuisine, ou dans la basse-cour parmy les valets, ie veux dire au bas estage des passions : car elle auoit toujours vne secrete estime au plus profond de son cœur et dans la plus haute portion de son esprit, pour vne vocation si releuée. C'est pourquoy s'estant ouuerte à sa chere compagne la Mere de l'Incarnation, ces fantosmes s'éuanoüirent, le rideau fut tiré, et le iour luy parut plus beau que iamais. Elle se va ietter aux pieds de sa Superieure, pour entrer en partage de ce bonheur ; mais elle n'eut pour response qu'vn commandement de prendre la chambre et l'Office de celle qui deuoit partir, et de demeurer en repos. Ceux qui connoissoient ses talens, et qui auoient de l'amour pour ce grand ouurage, creurent qu'il n'en falloit pas demeurer là, ils sollicitent la Mere de l'Incarnation de la demander pour compagne : la Superieure luy fit la sourde oreille. Là-dessus on se met en deuoir d'en choisir vne autre. On expose le sainct Sacrement, on fait les Prieres de quarante heures, afin que

Dieu presidast à cette élection. Chose estrange ! que dans vn si grand nombre, ceux de qui dépendoit cette élection, ne pûrent rien conclure qu'en faueur de nostre Postulante ; il y auoit en toute les autres ie ne sçay quoy, qui rompoit l'affaire. Elle s'en alla donc derechef trouuer la Mere Prieure ; elle se iette par terre, et la coniure de luy estre fauorable en ce rencontre, si elle ne connoist que Dieu ne l'ait pas pour agreable. Sa Prieure demeura sans parole : l'amour luy donnoit de la crainte de perdre vne fille qu'elle auoit tendrement éleuée, qui luy auoit donné tant de satisfaction, et qui promettoit beaucoup pour sa maison ; ces demandes reiterées, et la peur de resister à Dieu et de ne luy pas accorder ce qu'il desiroit, luy firent passer toute la nuict sans dormir ; et dans ce silence, Nostre Seigneur l'occupa si fortement, et luy donna tant de connoissance sur la vocation de sa chere fille, qu'elle se rendit, pourueu neantmoins que Messieurs ses parens y consentissent.

Aussi-tost on leur enuoye vn courrier tout exprés, pour demander vn congé, dont on ne deuoit attendre qu'vn refus. Cependant on continuë les prieres dans la maison, et nostre ieune Amazone, prend pour auocat dans sa cause le grand sainct Ioseph, luy demandant, non l'entrée dans le Canadas, mais qu'il disposast les cœurs de ses parens à suiure les mouuemens de l'esprit de Dieu, que si sa bonté luy ouuroit cette porte, elle luy faisoit vœu de prendre et de porter son nom, et de marcher sous ses auspices en ce bout du monde.

Le courrier trouua Messieurs ses parens à Angers. Il leur presenta les lettres de leur chere fille. Monsieur de la Troche les lisant, demeura tout pâmé d'étonnement. Madame sa mere leuant la bonde à ses larmes, et abandonnant les rênes à sa douleur, remplit toute sa maison d'effroy ; tout le monde accourt, chacun se plaind : le mot de Canadas, leur donne à tous de l'épouuante. Madame de la Troche, ayant vn peu repris ses espris, commande qu'on mette les cheuaux au carosse pour aller promptement empescher ce voyage. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Comme elle auoit desia vn pied dans le carosse, parut vn Pere Carme, qui ayant appris le sujet d'vn voyage si soudain, luy dit : Madame, ie vous arreste, permettez que ie vous dise vn mot en vostre maison. Elle obeït, quoy qu'auec peine, ils s'en vont tous deux ensemble trouuer Monsieur de la Troche. Ce bon Religieux, remply de Dieu, leur parla si hautement et si efficacement de l'honneur et de la grace que leur faisoit Nostre Seigneur, d'appeller leur chere fille en vne si saincte Mission ; il leur fit voir par tant de raisons, et si preignantes, le dommage qu'ils se causeroient deuant Dieu, et les torts qu'ils feroient à la saincteté de cette ame genereuse, s'ils empêchoient le cours de son voyage ; qu'ils n'eurent autre repartie, qu'vn aquiescement au plus haut de l'esprit, aux ordres de celuy qui en estoit le maistre ; s'abaissans deuant luy, et adorans sa conduite, quoy qu'ils la trouuassent bien amere. Ne voila-t-il pas des parens dignes d'auoir esté honorez d'vne si saincte fille ? Que diront deuant Dieu, les Communautés, à qui on ne demande pas des sujets si eminens, voyans vne maison donner ce qu'elle à de plus cher, et des parens se priuer de leur amour et de leur tendresse ?

Madame de la Troche ayant fait son sacrifice, ne demandoit plus que la satisfaction d'aller embrasser encore vne fois sa chere fille, de luy pouuoir aller donner le dernier adieu, et de luy porter à mesme temps, le congé et la benediction de Monsieur son pere, qui se trouuoit mal. Ce bon Religieux luy dit, auec vne saincte franchise : Non, Madame, vous n'irez pas : vos tendresses pourroient affoiblir en quelque façon, la generosité de vostre Amazone. Faites l'holocauste tout entier ; il suffit que vous luy escriuiez, selon les sentimens que Dieu vous donne. Son conseil fut suiuy. Monsieur et Mad. de la Troche escriuirent deux lettres si sainctes et si Chrestiennes, qu'elles tiroient les larmes de tous ceux qui les lisoient.

Ces nouuelles estans arriuées, on fait

porter à la Mere Marie de sainct Bernard, le nom de Marie de sainct Ioseph, suiuant le vœu qu'elle en auoit fait ; elle triomphe de ioye, se remettant en memoire la suite de sa vocation ; elle adore auec amour, le procedé de Dieu dans sa conduite : bref, elle se dispose à ce grand voyage, de mille lieuës en droite ligne, et de plus de trois mille dans les détours et dans les boulines qu'il faut faire.

Monsieur l'Archeuesque ayant appris que le choix des deux Meres estoit fait, les fit venir en son Palais : ce sainct vieillard leur donna sa benediction ; il les porta à embrasser courageusement la Croix du fils de Dieu, se seruant des mesmes paroles qu'il dit à ses Apostres, lors qu'il les enuoya en Mission, et leur ayant fait chanter le Pseaume *In exitu Israël de Ægypto, etc.* et le Cantique de la saincte Vierge *Magnificat anima mea Dominum, etc.* il les congedia auec estonnement, de voir la force et la constance de ces trois Amazones : car Madame leur fondatrice estoit de la partie.

Ayant receu sa benediction, et celle de Messieurs ses parens, il fallut prendre congé de sa chere Mere Prieure et de ses cheres sœurs. La pluspart luy portoient enuie de son bien-heureux sort, quelques-vnes trembloient à la pensée des dangers qu'elle pouuoit rencontrer sur la terre et sur les eaux. Quoy qu'il en soit, elle sortit de Tours auec sa chere compagne, le vingtiesme iour de Feurier de l'an mil six cens trente neuf. Elle n'auoit lors que vingt et deux ans et demy, et neantmoins dans tous les voyages qu'il fallut faire de Tours à Paris, de Paris à Dieppe, et de Dieppe en la Nouuelle France ; dans toutes les compagnies où elle se rencontra, en la Cour, dans les maisons particulieres, dans les Monasteres de Religieuses, elle a laissé par tout vne telle odeur de sa modestie et de sa vertu, que ie puis asseurer qu'elle dure encore à present en plusieurs endroits. Elle estoit agreable dans les dangers, elle en sçauoit diuertir la crainte par quelque petit mot, et porter le monde à la priere, qu'elle commençoit fort gayement la premiere. On ne remarquoit aucune ieunesse dans cette grande ieunesse, ce n'estoit que maturité. Son asseurance parut vn iour à la veuë de la mort qui se presenta, notamment vne fois, non pas armée d'vne faux, mais vestuë d'vne horrible glace contre laquelle leur vaisseau s'alloit briser, si Dieu par vne espece de miracle ne les eust preseruez : sa fermeté donnoit de la couleur aux visages pasles, et affermissoit les cœurs tremblans de peur. Enfin apres auoir essuyé les tempestes de l'Ocean ; apres auoir soustenu le poids des vents et des flots ; apres auoir franchy mille dangers et enduré constamment les fatigues de la mer, Dieu la fit entrer la mesme année de son départ au pays tant desiré, au pays de souffrance et de ioye, au pays des combats et des victoires, pour passer de là au sejour de la gloire d'vn triomphe éternel. Disons maintenant deux mots de ses vertus, et des faueurs que son Espoux luy a departies en ce pays de benediction.

De son amour et de son application à Iesus-Christ, et de ses souffrances.

La Mere Marie de sainct Ioseph a eu dés son enfance de grandes tendresses pour le Verbe incarné. Le R. P. Iean Bagot, Religieux bien connu dans nostre Compagnie, m'a dit, que s'estant rencontré en la maison de Monsieur son pere, au temps de sa premiere communion, il fut surpris, voyant les lumieres de cette enfant : sa confession si naïue et si iudicieuse pour son aage, l'estonna ; et les tendresses qu'elle auoit pour Nostre Seigneur en cette communion, le rauit. Ie ne luy parlois iamais du Fils de Dieu dans le peu de sejour que ie fis auprés de Messieurs ses parens, adjouste le Pere, que ie ne visse ses petites ioües toutes trempées de ses larmes ; ses yeux tout baignez, estoient si fortement collez sur moy, que ie ne pus me tenir, voyant cette saincte auidité et ce grand amour pour son Sauueur, dans vne si tendre ieunesse, de dire à Madame sa

mere que cette enfant monteroit quelque iour bien haut : *Quia virtus Domini erat cum illa.*

Toutes les lumieres, toutes les connoissances, tous les amours, et tous les sentimens qu'elle a eus de ce diuin Espoux en l'ancienne France, n'estoient que les preludes et les essais de ce qu'elle deuoit receuoir en la nouuelle. Estant vn matin en oraison, quelques six ans deuant sa mort, son ame luy parut sous la figure d'vn chasteau rauissant, et à mesme temps cét Espoux, le Fils du Tout-puissant se presentant à la porte, se fit voir à son esprit par vne communication purement intellectuelle, où le Demon n'a point de part, pour estre indépendante de tous les sens. Il estoit si éclatant, et si plein de gloire, et si rauissant en beauté (dit la personne de qui i'ay receu les memoires) ; il luy tendoit les bras, et luy iettoit des regards si amoureux, qu'elle fust morte de ioye et d'amour s'il ne l'eust soustenuë. Enfin il luy dit, en la retenant entre ses bras, et prenant vne entiere possession de son ame : Ma fille, aye soin du dehors du chasteau, et ie conserueray le dedans. Comme il vint à se retirer, elle le voulut suiure ; mais vn crespe ou vn voile se mettant entre-deux, elle entendit bien qu'il falloit reprendre le chemin de la foy, et ne iouyr de ces lumieres qu'en passant, comme on voit briller les esclairs.

Elle fut neantmoins enuiron vne sepmaine en extase, sans toutefois perdre les sens, et son Bien-aimé l'instruisit dans cette apparition de tous les mysteres de son adorable humanité ; il la reuestit de son Esprit, et la changea entierement en vne nouuelle creature. Depuis ce temps-là, son cœur n'estoit plus à elle, et on ne pouuoit parler de Iesus-Christ en sa presence, sans que son ame se fondist et se liquefiast en amour ; elle en parloit quelquefois si hautement, qu'on voyoit bien d'où procedoient ses connoissances.

Nostre Seigneur luy tenoit souuent vn langage fort interieur. Chantant vn iour le *Credo* à la saincte Messe, elle entra dans vne complaisance amoureuse en prononçant ces paroles : *Per quem omnia facta sunt,* se resiouyssant en son cœur, de ce que toutes choses auoient esté faites par son Espoux. Et comme cette ioye et cette complaisance la faisoient quasi defaillir, il luy dit : Oüy, ma fille, toutes choses ont esté faites par moy, mais ie seray refait en toy. Elle pensa s'aneantir entendant ces paroles, qui ne signifioient autre chose qu'vne saincte transformation en celuy dans lequel elle viuoit plus qu'en elle-mesme.

Ie ne sçaurois rapporter tous les effets que ces communications diuines operoient dans son ame : ce n'estoient qu'actions de graces, que loüanges, que benedictions ; elle estoit dans de continuelles reconnoissances d'estre venuë au monde sous la loy de grace, pour auoir le moyen de posseder pleinement Iesus-Christ. Elle portoit grande compassion aux ames qui ignoroient ce grand thresor, et sçauoit mauuais gré à celles, qui en ayant connoissance, ne le possedoient pas.

La veuë des beautez de son Bien-aymé, luy fit voir si à découuert la bassesse et la laideur des creatures, en vn mot, le neant de toute chose, que quelques personnes la tenoient incapable long-temps deuant sa mort, de vaine gloire et de tout autre amour que celuy qui tend à Dieu. En effet, les yeux bien purifiez qui voyent les choses dans la verité, ne sont pas beaucoup touchez du mensonge.

Il me vient en pensée que quelques-vnes de ses sœurs, lisant ce petit abregé de sa vie, pourroient bien souhaiter les mesmes douceurs et les mesmes familiaritez auec leur Sauueur. Il faut confesser que ce sucre est doux, et que cette ambroisie est pleine de delices ; mais elles me permettront de leur dire, que ces grandes consolations passageres ne se communiquent ordinairement qu'aux ames que Iesus-Christ met en croix auec luy : ce n'est qu'vn aliment et vn soustien qu'il leur donne pour porter le fardeau de ses souffrances. Nous le verrons dans ce qui suit.

Comme Nostre Seigneur luy parloit

souuent, il luy dit, quatre ans et demy deuant son trespas, qu'elle ne viuroit plus de là en auant que de foy et de croix. Ces paroles veritablement substantielles, eurent leur effet : elle n'aymoit plus rien que les souffrances, et son Espoux luy en donnoit abondamment. Elle portoit sans cesse vn estat de peines interieures si cachées, si penetrantes et si viues, que peu de personnes les pouuoient comprendre. Elle souffroit en son corps des douleurs et des foiblesses quasi continuelles : si bien que les paroles de sainct Paul : Ie suis attaché en croix auec Iesus-Christ, se trouuoient fort veritables en cette victime de l'amour souffrant. Souuent cét Amant des ames souffrantes la chargeoit du poids de sa Iustice, de sa saincteté et de ses autres attributs, par des impressions si pesantes, que sa vie n'étoit plus qu'vn martyre. Estant certain iour dans les langueurs, elle dit ces paroles à sa compagne : Si l'on me demandoit qui me fait souffrir, ie ne pourrois respondre autre chose, sinon que c'est le Verbe Incarné, que c'est celuy que i'ayme, qui me tourmente d'vne façon inexpliquable. Quelquefois elle auoit des oppressions de cœur si grandes, et des impressions des souffrances de Iesus-Christ si viues, qu'il luy sembloit souffrir vne mort plus dure que la mort mesme. Les desirs de mourir, pour iouyr de celuy qu'elle auoit veu si beau et si rauissant, allumoient en son ame vn feu si cuisant et si douloureux, qu'elle ne le pouuoit esteindre que par vne autre douleur : elle appaisoit l'amour de la ioye par l'amour des souffrances. Ce langage n'est pas estranger à ceux qui ayment et qui sçauent que pour estre hautement semblable à Iesus-Christ dedans sa gloire, il faut luy estre conforme, comme parle S. Paul, dans ses souffrances.

L'Espouse des Cantiques va chercher son Espoux, quand il est absent. L'ame que Dieu occupe en l'oraison, demeure en repos ; mais s'il se cache, elle éleue son esprit, fait marcher ses affections pour chercher et pour trouuer son bien-aymé. Nostre Canadienne suiuoit cette maxime dedans ses Croix : quand son Espoux luy en donnoit, elle les portoit auec vne paix et vne soumission à ses ordres et à sa conduite toute rauissante ; elle prenoit ce faisseau de myrrhe et le cachoit dans son sein auec amour, et quand il la priuoit de cette faueur, elle se faisoit elle mesme des Croix, elle cherchoit des mortifications, qui l'auroient bien-tost enleuée de ce monde, si ses Superieurs n'eussent donné des bornes et des limites à sa ferueur.

Comme elle connoissoit la malice et la finesse de la fille d'Adam, ie veux dire de la nature corrompuë, elle auoit vne merueilleuse addresse, non seulement pour la tuër, mais encore pour empescher que la charité de ses sœurs ne luy donnassent quelque soulagement. C'estoit la quereller que de luy dire que ses infirmités la dispensoient de suiure la Communauté, et on luy formoit vn procés, quand on la pressoit de prendre quelque soulagement dans ses foiblesses, si elles n'estoient extresmes. Ses resistances ne procedoient pas d'vn petit compliment formé du bout des levres, mais d'vne veuë de sa bassesse, se croyant estre à charge à sa Communauté ; elle cedoit d'ailleurs facilement, et se soumettoit aisément à ceux qui la gouuernoient, quand ils n'escoutoient pas ses raisons ; ce qui arriuoit peu souuent, car elle estoit fort éloquente, lors qu'elle plaidoit la cause des souffrances de Iesus-Christ, contre les delicatesses du vieil Adam.

—

De sa deuotion enuers la saincte Vierge et enuers sainct Ioseph.

Il est bien difficile d'aymer Iesus sans aymer Marie, et d'honorer Marie sans respecter sainct Ioseph. Ie puis dire auec verité, que cette saincte famille a esté la premiere, la plus noble et la plus continuelle occupation de la Mere Marie de sainct Ioseph, dans toutes les années de son pelerinage sur la terre. Iesus-Christ l'a tirée à soy, la Vierge l'a receuë, et elle a recherché sainct Ioseph.

Elle est née dans la deuotion enuers la sainte Vierge ; c'est le premier laict qu'elle a succé : sa bonne mere la dédia et la consacra dés le berceau à cette Reyne des Anges, et luy fit passer sa premiere enfance dans cette pieté. Nous auons desia dit que le nom de Marie luy fut donné dans cette veuë, et que ce nom luy estoit vn sucre en la bouche, autant de fois qu'elle le prononçoit, et que ses oreilles et son cœur sentoient toujours vn nouueau plaisir quand on l'appelloit du beau nom de Marie : cette ioye prouenoit de l'amour qu'elle portoit à cette Reyne des Anges, et on peut dire que cét amour estoit vn amour de ialousie. Car elle ne pouuoit supporter qu'on n'eust pas vn grand recours et vne grande confiance en celle dont elle experimentoit si souuent les bontés : elle luy attribuoit son éducation saincte en sa petite ieunesse ; ses desirs d'estre à Dieu et d'y porter les autres ; sa vocation en vn ordre qui trauaille au salut des ames ; l'amour de son cher fils ; la deliurance de ses peines et de ses tentations ; en vn mot, toutes les graces et les faueurs qu'elle receuoit de la bonté de son cher enfant. Elle a dit souuentefois, que depuis sa naissance iusques à l'aage de vingt ans, tous les iours, toutes les sepmaines et tous les mois de sa vie, luy auoient esté consacrés d'vne façon toute particuliere ; elle fut deliurée de cet amour bas et empressé, qu'elle portoit à Messieurs ses parens, par l'amour et par la confiance qu'elle auoit en la saincte Vierge. L'amour sainct et dégagé qu'elle leur porta depuis, n'estoit qu'vn rapport de l'amour que cette Princesse portoit à son souuerain Seigneur. Si elle obeyssoit à ses Regles, c'estoit dans l'vnion de l'obeyssance que cette aymable Mere rendoit à son fils et à son cher Espoux ; si elle auoit quelque petit temps à soy, il estoit aussi-tost consacré à la saincte Vierge. Elle estoit toujours, les premieres années qu'elle fut en la maison de Dieu, dans les recherches de nouuelles inuentions pour l'honorer, tantost par des Pseaumes, tantost par des Hymnes, et puis par des loüanges et par des vœux qui ne finissent iamais. Souuent elle recitoit auec l'Ange, mille fois le premier salut qu'il luy a fait. Si quelquefois elle tomboit dans quelque imperfection, elle s'en alloit amoureusement flatter sa bonne Mere, la coniurant de couurir cette faute de la beauté de ses vertus, afin que les yeux de son fils n'en fussent point blessés, et que le tort qu'elle luy faisoit par son offense, fût reparé par sa tres-aymable fidelité : et là-dessus, répandant son cœur à ses pieds, elle luy promettoit d'estre vne autre fois plus fidele, et de faire telles mortifications ou de reciter telles deuotions en son honneur ; elle entroit dans ses ioyes et dans ses tristesses, elle la seruoit dans ses voyages, en vn mot, ce n'estoit que confiance et qu'amour pour sa tres-honorée Dame et Maistresse.

Elle ne sentoit pas cette douceur enuers sainct Ioseph : elle en eust quasi volontiers intenté vn procés à la saincte Vierge, luy reprochant qu'elle ne luy donnoit aucun accez aupres de son cher Espoux. Elle la pressoit et la coniuroit d'auoir pitié d'elle, et de luy accorder cette grace, de la presenter à cét aymable Espoux. Ie crains, disoit-elle, que cette insensibilité ne soit vne marque de ma reprobation. Estant à Tours, retirée en solitude, elle s'en alla trouuer sa Superieure au milieu de sa retraite, pleurant comme vn enfant, de ce qu'elle n'auoit aucune deuotion enuers sainct Ioseph, cela la faisoit trembler. Sa Prieure luy dit en se souriant, que ses larmes et ses angoisses estoient vne marque de cette deuotion. Mais cela ne la consoloit point, pource qu'elle ne ressentoit pas la protection de ce grand Patriarche, comme elle experimentoit celle de sa chere Espouse.

Au temps de ses plus grandes angoisses, la Superieure des Vrsulines de Loudun s'en allant au tombeau du B. Monsieur de Salles, passa par Tours et logea dans le Monastere de nostre Canadienne : toutes les Religieuses, et elle à son tour, baiserent le sacré baume dont sainct Ioseph s'estoit seruy pour guerir cette bonne Mere, et la tirer de l'agonie. Il n'y en eut pas vne qui ne

sentist vne odeur et vn effect de ce baume, qui ne venoit point de la terre, excepté nostre Canadienne, laquelle fut priuée de cette grace ; l'odeur de ce baume ne toucha ny ses narines, ny ne produisit aucun mouuement en son cœur. Dieu sçait de quelle douleur fut saisie sa pauure ame ! C'est bien pour lors qu'elle creust, que celuy dont elle recherchoit si sainctement l'amitié, l'auoit rebutée. Si Dieu prend ses delices auec les hommes, les Saincts n'en font pas moins. Ce grand Patriarche prenoit plaisir de voir cette ame innocente courre apres ce qu'elle possedoit desia d'vne façon plus noble que celle que son ardeur pretendoit. Enfin il la voulut consoler.

Cette bonne Mere de Loudun, retournant de son voyage et passant vne autre fois par Tours, entra dans le mesme Monastere, et donna à baiser pour la seconde fois le sainct baume, qu'elle portoit toujours auec elle. La Mere Marie de sainct Ioseph trembloit en s'en approchant, elle craignoit vn second rebut ; elle se presente à genoux auec vn esprit humilié, remply neantmoins de confiance, que la tres-saincte Vierge, sa bonne mere, la donneroit pour ce coup à son Espoux. Son attente ne fut pas vaine ; elle n'eut pas si tost touché cette onction, que non seulement elle en sentit l'odeur, mais elle en fut penetrée iusques au fonds de l'ame, auec l'effect de la grace qu'elle auoit tant demandée. Le transport d'esprit qu'elle eut pour lors, fut si sensible, que la Mere de Loudun s'en apperceuant, luy dit en souriant : Voicy vn cœur puissamment pressé de Dieu. Elle, toute transportée, se retira doucement, et s'alla ietter dans vne grotte de sainct Ioseph, qui est dans le Monastere, où elle se tint enfermée enuiron deux heures, et dans ce temps-là Nostre Seigneur luy donna sainct Ioseph pour son Pere et pour son Protecteur, luy faisant entendre qu'elle estoit maintenant fille de la Vierge et de sainct Ioseph.

Cette operation toute diuine, et ces caresses si amoureuses l'aneantissoient et la faisoient fondre en larmes d'amour et de ioye ; elle sentoit dans le fond de son ame les effects puissans de cette grace, qui l'asseuroient de cette filiation, en sorte qu'elle n'en a iamais pû douter le reste de ses iours, experimentant dans la suite de sa vie, les secours d'vn Pere si puissant et si aymable. Elle en prit le nom, comme nous auons remarqué, lors qu'il luy fit donner son passeport pour aller en son pays, ie veux dire en la Nouuelle France, qu'on peut appeller le pays de S. Ioseph, puis que ces grandes contrées marchent sous ses estendards, et l'honorent comme leur Pere et leur Patron. Il la conduisit dans cette glorieuse region, dans ce Royaume des souffrances, pour estre l'vne des pierres fondamentales d'vn Seminaire et d'vn Monastere érigé sous le nom de sainct Ioseph.

—

De quelques-vnes de ses Vertus.

Les grandes lumieres et les hautes contemplations qui n'engendrent point la vertu, sont semblables à ces fleurs qui ne portent aucun fruict ; l'arbre en est beau, mais il n'est pas vtile. Il se trouue assez de personnes qui parlent de la vertu, ou qui se plaisent d'en ouyr parler, qui l'approuuent et qui l'honorent ; mais le nombre de ceux qui la pratiquent solidement est bien petit. Nostre Canadienne en faisoit son principal ; elle croyoit que toutes les veuës qui ne tendoient pas là, s'écartoient du vray chemin, et que tous les brillans qui ne representoient pas la vertu, n'étoient que de faux iours : aussi est-elle morte en vn pays où l'on ayme la verité et d'où l'on bannit les apparences. La gloire d'vne belle ame n'est pas d'auoir de beaux yeux, mais d'auoir des mains faites au tour, comme celles de l'Epouse, propres pour exercer les vertus. Voicy quelques petites marques de celles dont nostre Canadienne a esté hautement enrichie. Commençons par son humilité.

Il me semble que ie pourrois dire que le defaut de lumiere est cause que

nous craignons les loüanges et le mépris. L'ame qui voit nettement le neant de tout ce qu'i n'est pas Dieu, se met peu en peine d'estre aymée ou d'estre haye, d'estre honorée ou d'estre méprisée de ce neant. La Mere de sainct Ioseph estoit si conuaincuë de ses bassesses ; elle estoit si remplie des pensées de la grandeur de Dieu ; elle voyoit si éuidemment que de luy seul procedoit vn solide et vn veritable iugement, qu'elle pouuoit quasi dire auec S. Paul, que le iugement des hommes luy estoit de peu d'importance. Ceux qui ne recherchent que l'approbation du Roy, ne se soucient gueres de l'opinion d'vn paysan. De là vient qu'elle receuoit au fonds de son ame les mépris comme des veritez, les voyant tres-conformes à son estat, et l'honneur comme des mensonges, s'en iugeant deuant Dieu veritablement indigne : disons plustost qu'elle méprisoit l'vn et l'autre, comme vn homme sage méprise le ieu des noix, ou l'occupation des petits enfans.

Elle receuoit auec vne grande égalité d'esprit, voire mesme auec plaisir, les paroles et les actions qui tendoient à son abaissement, disant qu'elles tendoient à la verité. Elle auoit de l'amour et de la douceur pour les personnes qui la mortifioient ; elle les defendoit dans les rencontres et leur rendoit volontiers seruice dans leurs besoins.

Elle ne pouuoit souffrir qu'on l'éleuast pour sa naissance, ne reconnoissant autre noblesse que la vertu : elle disoit que la Religion rendoit tous ses sujets égaux, leur donnant à tous vne mesme naissance, et que la vertu et les vices faisoient les nobles et les roturiers. Quelqu'vn luy ayant fait demander quelque esclaircissement touchant l'vn de ses ancestres, elle fit response, qu'elle ne s'estoit iamais mise en peine de sçauoir les auantages que la Nature luy auoit donnez en ses parens ; que sa gloire estoit d'estre fille de Dieu et de son Eglise ; qu'elle mettoit tout son bonheur et sa felicité dans cette gloire. Ce n'est pas qu'elle n'aymast et qu'elle n'honorast ses parens ; mais cét amour et cét honneur se rendoit en celuy duquel ils tiroient leur veritable grandeur.

La seule pensée que Iesus-Christ son Sauueur auoit passé trente ans dans vne vie obscure et cachée, arrestant toutes ses productions au dehors, elle ne pouuoit cacher ses talens naturels, qui la rendoient fort aymable et fort recommandable à tout le monde. Mais toutes les graces et toutes les faueurs dont ie viens de parler, estoient inconnuës aux personnes qui l'approchoient de plus prés, elle-mesme en détournoit la veuë, sçachant bien que l'éclair blesse l'œil et engendre la foudre et le tonnerre. Elle suiuoit parfaitement en ce point, la conduite de ses Directeurs, qui passoient legerement sur ces faueurs extraordinaires, laissant faire à Dieu son ouurage et portant sa creature à luy estre fidele. Iamais ils ne parloient ny dehors ny dedans la maison, des operations qui ne sont pas de nostre estage ; on exaltoit l'humilité, la patience, la charité et les autres vertus. C'est dans ces voyes qu'on tenoit cette ame occupée, et ie m'asseure qu'vne partie de ses Sœurs sera estonnée, lisant ce qu'elles ont peut-estre ignoré iusques à maintenant. Il est vray qu'on luy auoit commandé depuis quelque temps d'escrire la conduite que Dieu auoit tenue sur elle depuis son enfance, afin, disoit-on, de penetrer plus auant dans son ame, qui se produisoit assez peu ; on ne vouloit pas perdre ces thresors, mais l'incendie de leur maison nous les a rauis.

Voicy vne action qui part de son humilité et de son obeyssance. La veuë qu'elle auoit de son neant luy donnoit vn grand amour pour la vie cachée, et cét amour luy donnoit quelquefois de la peur et de la crainte qu'on ne la tirast de dessous le muid, pour la placer sur le chandelier. Vn certain iour que le temps de faire élection de la Superieure s'approchoit, l'aprehension d'être éleuë luy donnant quelque trouble, elle se iette aux pieds de son Espoux, elle le caresse, elle l'amadouë, elle luy represente qu'il a passé toute sa vie dans la bassesse, qu'il a protesté que son Royaume n'estoit point de ce monde ; elle

le coniure de luy accorder la grace que sa vie ait quelque rapport à la sienne ; qu'elle soit vn hommage de sa creiche, vne dépendance de sa croix, vne suite de ses aneantissemens, puis qu'il vouloit que nostre vie fust cachée dans la sienne. Ie vous promets et vous fais vœu, luy disoit-elle, que i'aymeray, que i'honoreray celle que vous aurez éleuë, que ie vous obeïray fidelement en elle tant qu'il me sera possible : ie vous verray en la voyant, ie vous aymeray en l'aymant ; enfin elle me tiendra vostre place. Sa priere fut exaucée et son vœu accomply. Si tost que la Superieure fut éleuë, elle l'alla trouuer, luy rendit vn compte fidele de son ame, et luy déclara les voyes et les chemins que Dieu tenoit en sa conduite ; et tout cela auec la candeur et auec la simplicité d'vn enfant, auec vne deference toute naïue et toute aymable. Ie vous laisse à penser si vne Superieure pouuoit ne pas aymer vne ame si soumise, vne ame enrichie de tres-beaux talens, vne ame genereuse, qui faisoit plus qu'elle ne disoit, vne ame qui n'aymoit rien de mol, rien de bas dans sa conuersation, qui n'auoit rien de pueril deuant le monde et qui se rendoit souple et traitable à ceux qui la dirigeoient.

Ie suis tesmoin oculaire de ce dernier article, comme elle me découuroit son cœur en ce temps-là : ie fus le dépositaire de ses craintes, et de ses vœux, et de tout son procedé. Quelques personnes, voyant qu'elle estoit toujours aymée de ses Superieurs, et n'en sçachant pas le secret, disoient qu'elle se trouuoit toujours du costé des plus forts, qu'elle sçauoit gagner ceux qui commandoient, que son industrie la mettoit toujours à l'abry des tempestes qui venoient d'enhaut. Elles disoient la verité, mais elles attribuoient à vne bassesse d'esprit ce qui prouenoit d'vne haute generosité.

Ie sçay encore qu'vne personne luy a donné bien de l'exercice, et ie n'ay iamais sceu que sa bouche et son cœur se soient eschappez à son esgard. Puis qu'il n'y a point de danger maintenant de reueler les secrets de l'eschole, ie feray encore vn pas. On l'accusoit quelquefois, non pas de trop d'attache, car c'estoit vn esprit fort libre, mais de rendre trop de complaisance à quelques personnes, soit par quelque sympathie, ou pour quelque interest trop humain. Moy, qui connoissois son cœur si dégagé, ie souriois sans mot dire : car ie sçauois qu'elle auoit vne antipathie naturelle contre ceux à qui elle rendoit ces complaisances : leur humeur estoit desagreable à ses sens ; mais comme ses sens n'estoient chez elle que des valets, elle les faisoit plier sous la raison et sous la grace auec vne si grande fidelité, qu'on eust dit que ce qui leur estoit amer, se changeoit en douceur et en miel. Elle agissoit d'ailleurs auec des principes, mesme naturels, si dégagez et si genereux, qu'il luy estoit comme impossible de rechercher l'amitié ou l'appuy d'aucune creature par vne soumission basse. La conduite purement d'vn homme, ou d'vne femme, ou d'vne fille, luy estoit insupportable ; la conduite de Dieu par vn enfant l'eust abaissée iusques au neant : elle aimoit le canal par où les ordres luy venoient du Ciel, sans prendre garde s'il estoit de bois ou de terre, de plomb ou d'or.

L'vn de ses attraits pour le Canadas estoit l'amour qu'elle portoit à la pauureté, elle aymoit le pays qui la rendoit semblable à son Espoux. Le viure pauure et grossier, les froids tres-longs et tres-piquans estoient fort contraires à ses infirmitez, mais tres-conformes à ses affections. Il falloit deuiner ses besoins, tant elle estoit industrieuse à les dissimuler. Iamais on n'entendoit de plaintes, iamais de poursuites pour obtenir, non pas ce qui auroit repugné à la perfection, mais ce qui auroit esté tant soit peu moins conforme à la saincteté de ses vœux.

Ie ne dy rien de sa pureté toute Angelique, elle estoit si bien preparée et si bien armée contre les objets qui l'auroient pû ternir tant soit peu, qu'on eust dit qu'ils n'eussent osé l'approcher de mille lieuës loing, tant elle estoit sur ses gardes, et tant elle auoit d'horreur de ce qui auroit pû blesser l'innocence

des Vierges, qui suiuent par tout l'Agneau dans les Cieux.

Sa conuersation n'estoit point melancolique, on ne luy voyoit iamais vn visage refrongné, vne humeur saturnienne, ou bigeare : elle estoit gaye, d'vn entretien aymable, mais toujours modeste ; elle sçauoit disposer les cœurs, par de petites rencontres agreables, pour donner son coup bien à propos ; ses discours, quoy que de Dieu, n'étoient point ennuieux, mais profitables, à ceux mesmes qui n'aymoient pas beaucoup la vertu. Ce n'estoit point vn esprit pointilleux, ny ombrageux ; mais vn esprit franc, rond, droit, et si ferme, que ie puis dire que dans toutes les affaires qu'elle m'a communiquées, qui n'estoient pas quelquefois de petite importance, soit pour la paix, soit pour le repos et pour l'auancement de leur maison, que i'ay toujours trouué en elle vn Iugement, non de fille, mais d'vn homme de bon sens.

Ces talens et ces graces luy donnoient vn ascendant sur l'esprit des François et des Americains, qui en estoient charmés. Iamais ils ne l'approchoient, qu'ils ne sentissent et ne remportassent quelque bluette du feu qui brusloit dans son ame ; et apres tout elle estoit si Religieuse et portoit tant de respect à ses Regles, notamment au seruice diuin, qu'elle tranchoit tout court si tost que la cloche l'appelloit au Chœur. On luy dit vne fois, qu'elle auoit quitté trop tost vne personne de consideration, qui souhaitoit vn plus long entretien. Dieu ne se paye pas, respondit-elle, de nos paroles, mais de nostre obeyssance : ie quitterois vn Roy de la terre, pour obeyr au Roy du Ciel.

Elle ne fut pas si tost arriuée en la Nouuelle France, qu'elle s'appliqua à l'étude des langues du pays ; elle apprit la langue Algonquine et la langue Huronne auec assez de facilité. On peut dire que ces deux langues luy estoient deux langues sainctes, deux langues innocentes, ne s'en estant iamais seruie que pour Dieu.

Quand elle eut acquis ces deux thresors, elle departoit le pain de la parole de Dieu auec tant de grace à ces pauures peuples, que les petits et les grands l'aymoient comme leur mere. Elle en a instruit quantité, depuis les premiers élemens du christianisme iusques à les rendre dignes du sainct Baptesme et des autres Sacremens de l'Eglise : elle seruoit de Mere Spirituelle à plusieurs, leur donnant des auis et des conseils si Chrestiens pour leur conduite dans les voyes de leur salut, qu'ils en estoient rauis. Non seulement les femmes, mais encore quelques hommes, tant Hurons qu'Algonquins, luy ouuroient leurs cœurs ; ils luy proposoient leurs peines et leurs difficultés auec vne entiere confiance, et toujours ils s'en retournoient fort soulagés et fort édifiés. Son nom estoit connu dans tout le pays des Algonquins et des Hurons ; ils l'appelloient tantost Marie Ioseph en nostre langue, tantost la fille saincte et la fille de Capitaine, en langue Huronne et Algonquine, ce sont les deux noms qu'ils donnent en general, aux Religieuses de ce nouueau monde.

Si ces nouuelles plantes auoient de l'amour et du respect pour la Mere Marie de sainct Ioseph, il ne se peut dire combien elle les cherissoit, et combien sainctement elle les caressoit ; c'étoient ses creatures, pour le salut desquelles elle eust donné mille vies et eust souffert mille morts. Elle faisoit tous les ans son possible, aupres de Madame sa bonne mere, et aupres de quelques autres personnes de pieté, pour mendier quelque aumosne et quelques charitez pour ses bons Neophytes, et en contre-échange, elle leur procuroit des Mediateurs et des Mediatrices auprés de Nostre Seigneur, ce qu'elle a continué iusques à la mort.

Elle ne prenoit pas facilement l'essor, et ne croyoit pas à toutes sortes d'esprits ; elle consideroit les choses en Dieu deuant que de les embrasser, et quand elle auoit receu quelques ordres de sa part, luy seul l'en pouuoit dispenser. Les creatures ne l'en faisoient iamais demordre. Que n'a-t-on pas fait pour l'ébranler dans sa vocation de Ca-

nadas? on luy a tiré des coups capables d'abattre vn Geant. Si tost qu'elle eut fait le premier pas sortant de Tours, pour aller en cette Region lointaine, où Dieu l'appelloit, le bruit et la cause de son voyage s'estant respandu bien loing, ceux qui s'interressoient dans l'honneur de sa maison, informerent Messieurs ses parens si chaudement du malheur où ils iettoient leur fille, leur disans que le Canadas estoit vn pays perdu de reputation, que le vice y tenoit le haut bout, qu'on auoit vsé de surprise en leur endroit ; mais qu'il estoit encore aisé de rompre ce dessein. Là-dessus Monsieur de la Troche enuoye des lettres à sa fille tres-puissantes, et des ordres de l'arrester là où elle se trouuera. Nostre Canadienne, qui vit bien que ces donneurs d'auis n'entendoient pas la Geographie, prenant l'Amerique Septentrionale pour la Meridionale, ne se trompans que de huit cents lieuës et dauantage, ne s'estonna point : elle eut recours à l'oraison et à sa plume, elle agit auprés de Dieu et auprés de Monsieur son pere : le premier estoit de son party ; elle eut plus de peine à gagner le second. Elle respondit si clairement et si sagement, et auec tant de zele, qu'on fit arrester toute la violence qu'on luy preparoit ; mais on remit l'affaire entre les mains du R. P. Dom Raymond de sainct Bernard, Prouincial des RR. PP. Feuillans, qui pour ce sujet se transporta iusques à Dieppe. Comme il auoit les yeux faits aux lumieres qui viennent d'vn lieu plus releué que le Soleil, et les oreilles dégagées, il se rendit bien-tost aux raisons de nostre Canadienne, portant sentence en sa faueur.

Sa vocation ne fut pas seulement combattuë en France, on luy fit la guerre iusques en Canadas. La nouuelle que les Hiroquois auançoient tous les iours de plus en plus dans le quartier des François, et que les infirmités de cette bonne Mere croissoient à veuë d'œil, donna tant de crainte à des parens qui aymoient tendrement vne si sage fille, qu'ils la presserent et la coniurerent par tout ce qu'ils auoient de plus cher au monde, de se rendre encore vne fois visible en France. Cette ame courageuse n'auoit garde de descendre de sa Croix : comme elle estoit éloquente sur ce sujet, elle les conuainquit par des raisons si fortes, tirées de la volonté de celuy qui l'auoit appellée en ce pays de benediction, et de la fidelité qu'elle estoit obligée de luy rendre, qu'ils n'oserent plus l'attaquer par eux-mesmes, demeurans édifiés de son courage et surpris de la force de son raisonnement.

Monseigneur l'Euesque de la Rochelle, son oncle, dit franchement au R. P. Hierosme Lalemant, qui se donna l'honneur de l'aller saluër, repassant en Canadas, qu'il auoit resolu de la rappeller en France ; mais que ses lettres l'en auoient empesché : il les voyoit si puissantes en raisons, elles parloient si hautement de la perseuerance qu'on doit auoir en sa vocation, qu'il creut, qu'vn esprit plus haut que le sien les auoit dictées : c'est pourquoy il la laissa en paix. Elle aymoit cette chere contrée, comme vn parterre émaillé de fleurs, comme vn champ planté de lauriers, comme vn pays où il y a d'autant plus de Dieu, qu'il y a moins de la creature ; ce n'est pas qu'il ne soit fort bon, estant parallelle à la France ; mais n'estant pas encore bien cultiué, il porte plus de fruits pour le Ciel que pour la terre.

—

De sa patience et de sa mort.

Il me semble qu'on peut dire, que la patience est l'vne des plus fortes marques et des preuues plus authentiques de la vertu. Le moyen d'estre humble, d'estre pauure éuangeliquement, d'estre obeyssant, et de posseder beaucoup d'autres vertus, si on n'est bien armé et bien couuert du bouclier de la patience. Depuis que Nostre Seigneur eut dit à cette Amazone Canadienne, qu'elle ne viuroit plus que de foy et de croix, elle ne fit plus que languir, elle fut attaquée d'vn asme, et d'vne maladie de poulmon, et d'vne oppression de

poitrine, qui la faisoit tousser incessamment : elle crachoit le sang, et ne se pouuoit quasi mouuoir sans douleur. Elle dit confidemment à la Mere de l'Incarnation, en sa derniere maladie, qu'elle n'auoit point porté de santé depuis ces bien-heureuses paroles. La fiévre ne la quittoit quasi iamais ; le mal la faisoit souffrir, mais iamais plaindre. Iamais elle ne demandoit de particularitez ; iamais elle ne s'absentoit des obseruances, elle gardoit ses Regles ponctuellement ; il ne falloit ny Rome, ny Banquiers, ny dispenses pour elle. Comme elle auoit vne belle voix, et qu'elle entendoit bien la musique, non seulement elle chantoit et psalmodioit, mais elle conduisoit encore le Chœur, à quoy sans doute elle auoit grace : car elle y reüssissoit à merueille, nonobstant ses difficultez de poulmon. La perseuerance dans cét exercice iusques à la mort, a fait voir que sa patience estoit heroïque : aussi peut-on dire que cette patience s'estoit changée en amour de complaisance aux adorables desseins de Dieu sur sa conduite.

Si on la plaignoit, on luy donnoit de la honte ; si on luy vouloit rendre quelque petit seruice, on la iettoit dans la confusion. Les autres, à son dire, auoient bien plus de besoin d'estre soulagées que non pas elle. Lors que le mal estoit si grand, qu'elle estoit contrainte de demeurer au lict, elle rendoit vne si aymable obeyssance à ses infirmieres, elle receuoit leurs seruices auec tant de reconnoissance, elle se rendoit si complaisante à la façon dont elles la gouuernoient, qu'il n'y en auoit aucune dans la maison qui ne se tinst heureuse de la seruir. Ayant passé plus de quatre ans en des maladies, qui sembloient luy donner de temps en temps quelque peu de relasche, enfin elle sentit, le iour de la Purification de la saincte Vierge de l'année precedente 1652, le coup qui la deuoit emporter.

Tous ses maux redoublerent, elle n'auoit repos ny iour ny nuict, et cependant elle ne laissoit pas d'aller au Chœur pour y communier et pour participer aux conferences sainctes qu'on y faisoit de temps en temps. Le quatriesme iour de Mars, elle tomba dans vne telle extremité, qu'on luy fit receuoir le Viatique et l'Extreme-Onction ; mais Dieu la laissa encore vn mois en Purgatoire, c'est ainsi que i'appelle les derniers iours de sa vie.

Remarquez, s'il vous plaist, que son Monastere ayant esté bruslé et reduit en cendres l'année qui a precedé sa mort, les pauures Vrsulines estoient logées dans vn trou, pour ainsi dire : leurs licts ou leurs cabanes estoient les vnes sur les autres, comme on voit ces rayons dans les boutiques des marchands où ils rangent leurs marchandises ; elle estoit couchée dans l'vn de ces rayons. Le bruit des petites escolieres, le chant et la psalmodie du Chœur dans vne maison toute ramassée, le tintamarre qui se faisoit sur vn plancher d'aix par des sandales de bois dont se seruoient les Religieuses, le feu leur ayant dérobé leurs autres chaussures ; la fumée qui se glissoit par tout, et qui n'estoit pas bien propre pour arrester sa toux et guerir son poulmon, et mille autres incommoditez qui se rencontrent dans les maisons de ceux qui ont tout perdu par vn grand incendie : toutes ces croix, dis-je, n'ont iamais troublé la serenité de son cœur, ny alteré la douceur de sa patience. Toutes ces incommoditez ne sont encore que des roses : Nostre Seigneur luy a donné les degrez de foi et de souffrance, à proportion qu'il l'a voulu hautement éleuer dans les Cieux.

Elle apprehendoit vne maladie qui exigeast des seruices fascheux à la malade et aux Infirmieres ; elle craignoit des douleurs trop aiguës, de peur que sa foiblesse ne fist faire naufrage à sa patience ; elle souhaitoit d'estre libre des grands délaissemens interieurs qu'elle auoit soufferts autrefois, de crainte de ne pas rendre auec amour la fidelité qu'elle auoit voüée à son Seigneur. Elle tomba iustement dans ces trois espreuues ; mais celuy qui la ietta dans ces combats, luy fit remporter hautement la victoire.

Elle deuint si fortement et si pleinement hydropique, qu'on prit resolution

de luy faire des ouuertures aux iambes pour attirer les eaux qui la vouloient suffoquer. Le Chirurgien luy fit de grandes et de profondes incisions dans la chair viue, en sorte qu'on voyoit la membrane : la douleur luy fit prononcer le sainct Nom de IESVS. Puis s'apperceuant de sa plainte fort innocente : Helas ! dit-elle, ie suis bien sensible, pardonnez-moy la mauuaise édification que ie vous donne. Ce remede, appliqué la sepmaine saincte, n'eut autre effect que de luy faire tenir compagnie à son Redempteur en ce temps de souffrances. Ie ne dis rien des douleurs qu'elle souffrit quand on pansoit ses playes. Le Chirurgien, homme experimenté, voyant que la cangrene s'emparoit de ses iambes, appliqua vn appareil dans ces grandes ouuertures, qui luy causa des douleurs si cuisantes, si aiguës et si continuelles 3. iours durant, qu'on croyoit à tous momens qu'elle allast expirer.

Ces tourmens luy sembloient doux, à comparaison des angoisses interieures et des abandons qu'elle souffroit en l'ame. Elle auoit ressenty assez souuent ces grandes croix et ces délaissemens ; mais ce coup, qui fut le dernier, fut le plus violent de tous, il est croyable qu'il la purifia iusques au vif, et qu'il emporta les plus petites taches de son ame. Elle parloit de Dieu incessamment, et il luy sembloit qu'elle ne croyoit quasi pas qu'il fust ny au Ciel ny en la terre : elle agissoit, et elle ne le sçauoit pas ; elle aymoit, et elle ne le connoissoit pas. Dieu luy auoit osté la veuë et la reflexion sur les sainctes operations de son ame. En vn mot, ce coup fut la consommation de sa vie, qu'elle acceptoit auec des soumissions heroïques à sa diuine Majesté, pour honorer le *Consummatum est*, que son bien-aymé Fils prononça sur l'arbre de la Croix. C'est veritablement dans ces derniers iours de sa vie, qu'elle ne viuoit plus que de foy et de croix, et cela estoit si peu connu de ceux à qui elle n'ouuroit pas son cœur, que l'on eust dit qu'elle regorgeoit de delices. Ses colloques auec Dieu n'estoient que d'amour, que de soumission, que de resignation à ses adorables volontez. Elle ne parloit dans ses entretiens auec les personnes qui la visitoient, que des biens de l'autre vie, des bassesses de tout ce qui est sur la terre, des richesses de la saincte Religion, de la fidelité qu'on doit rendre à sa vocation. Ah ! que ie suis heureuse, disoit-elle à ses Sœurs, de mourir en vn lieu pauure, d'estre priuée des petites delices de la France ! Escriuez, ie vous en prie, à Monsieur de la Rochelle, à nos cheres Meres de France, à mes parens, et les asseurez bien que ie meurs tres-contente de les auoir tous quittez. Ah ! que ie suis satisfaite d'auoir abandonné ce que ie pouuois pretendre dans le monde ! Que mon ame est contente d'estre venuë en ces nouuelles contrées ! Faites-leur sçauoir et n'y manquez pas, les grands biens que ie ressens de ma vocation au pays des Sauuages. Elle ne se pouuoit lasser de benir Dieu des grandes graces qu'il luy auoit faites en suite de cette vocation et de cét appel. Elle disoit toutes ces choses dans son abandon, ioüissant d'vne paix secrete, qui n'exclud pas les souffrances ; paix qui nage au dessus de tous les sens, qui est logée si haut, que toutes les choses d'icy bas n'y sçauroient atteindre et ne la sçauroient troubler.

Dieu, qui fait tout pour le mieux, ne voulut pas accorder à sa fidele Amante la grace de passer de cette vie en l'autre dans ce sainct abandon, il luy donna trois iours deuant sa mort, des auant-gousts du Paradis, toutes les veuës de ses peines luy furent ostées, toutes ses douleurs furent appaisées, ce n'estoit que ioye et que delices dans son cœur. Elle dit au R. P. Hierosme Lalemant, qui la dirigeoit depuis quelques années : Ie sçay, mon Pere, que Dieu a promis à ceux qui quitteroient quelque chose en son nom, le centuple dés cette vie, et la vie éternelle en l'autre. Pour le centuple de cette vie, ie luy en donneray quittance quand il luy plaira, i'en suis tres-abondamment payée ; pour la vie éternelle, ie l'attends bien-tost. Elle renouuella ses vœux de Religion, demanda pardon aux Assistans, receut le

S. Viatique, remercia bien humblement le R. P. Paul Ragueneau, Superieur de nos Missions, des grandes assistances qu'il auoit renduës à leur Maison, notamment depuis leur incendie, le suppliant de continuer ses bontez enuers ses cheres Sœurs. Elle rendit ses actions de graces aux Medecins du pays, qui l'auoient charitablement assistée, les asseurant qu'elle prieroit Dieu pour eux dans le Ciel, s'il luy faisoit misericorde. M. le Gouuerneur l'enuoya visiter de sa part, pour se recommander à ses prieres, la suppliant en outre, de se souuenir deuant Dieu des grandes necessitez du pays qu'elle quittoit. Sa response fut toute pleine de respect et d'humilité.

Encore qu'elle baissast de momens en momens, elle auoit neantmoins l'esprit si present à soy, et si libre, que parlant à ses Sœurs dans le particulier, vn peu de temps auant sa mort, elle les entretenoit de son enterrement. Comme vous estes peu, leur disoit-elle, il ne faut pas que vous preniez la peine de me porter en terre, seruez-vous des mains d'autres personnes : ce trauail vous empescheroit de prier et de loüer Dieu, et de bien garder les ceremonies que l'Eglise a ordonnées pour l'enterrement des Religieuses. Et là-dessus comme elle aymoit vniquement l'Eglise, respectant ses plus petites ordonnances, elle leur expliquoit doucement ces ceremonies ; et montant de là iusques dans les Cieux, elle rapportoit des merueilles de l'autre vie. Nos cœurs, dit la Mere qui l'a connuë si particulierement, estoient frappez de deux fortes passions : la ioye de la voir dans ces hautes dispositions, dilatoit nos cœurs ; et à mesme temps la tristesse de la perte que nous faisions, les resserroit.

Elle fut 24. heures en l'agonie, sans iamais perdre ny le iugement, ny la parole : elle répondoit à toutes les questions qu'on luy faisoit ; elle formoit tous les actes d'amour, de soumission, de resignation qu'on luy suggeroit, et mesme en expirant elle fit connoistre qu'elle estoit presente à soy, et attentiue à ce qu'on luy disoit.

Enfin, le 4. iour d'Auril de l'année 1652. sur les 8. heures du soir, cette ame saincte faisant diuorce auec son corps, quitta la terre pour monter dans les Cieux. Sa face en mourant parut si belle et si Angelique, qu'au lieu de nous donner de la douleur de son depart, dit la Mere de l'Incarnation, Dieu nous fit sentir vn petit eschantillon de sa gloire, par vne onction interieure, si douce et si sauoureuse, qu'elle remplit tous nos cœurs de ioye ; il n'y en eut pas vne de nous qui n'experimentast l'effect d'vne grace tres-presente et fort extraordinaire, et comme vne certitude que nous auions vne bonne Aduocate auprés de Dieu. On se sentoit porté à l'inuoquer, et en l'inuoquant on ressentoit le fruict de sa demande. Plusieurs ont fait cette experience depuis sa mort.

Son conuoy ne se fit pas auec les pompes de l'Europe, mais auec tout ce qu'il y auoit d'honorable au pays, auec toutes les affections et tous les regrets des François et des Sauuages qui l'aymoient, et qui la cherissoient pendant sa vie, et qui la respectent comme vne saincte apres sa mort.

Vne heure apres, ou enuiron, que ce sacré depost fut mis en terre, vne personne digne de foy (dit la Mere qui a fait ces remarques) s'en allant pour quelque action de charité, à vne lieuë de Kebec, nostre chere defuncte luy apparut par vne vision intellectuelle. Son port estoit remply de majesté, sa face couuerte de rayons de lumiere et de gloire, ses yeux capables de consommer vn cœur : Il m'a asseuré, adjouste-elle, que ses regards causerent vn tel assaut d'amour de Dieu au fond de son ame, qu'il en pensa mourir. Elle l'accompagna iusqu'au lieu où sa charité le portoit, et se rendit encore presente au retour par vne façon fort interieure, mais tres-certaine, traitant auec luy par voye d'intelligence, sur des sujets particuliers dont ie ne puis parler.

Le lendemain, la mesme personne s'en allant à l'Isle d'Orleans sur le grand Fleuue glacé, à deux lieuës de Kebec, le flux de la mer qui monte iusques-là, fauorisé de la chaleur du Printemps,

auoit destaché et abysmé quelques-vnes de ces glaces espaisses, qui chargent tous les ans le grand Fleuue de S. Laurens, et le froid de la nuict auoit formé vne petite crouste, ou vne petite glace, sur ces endroits d'où les grandes étoient parties. La personne dont nous parlons, marchant sur cette glace fort mince, sans y faire reflexion, nostre defuncte luy parlant au fond du cœur, luy dit clairement cette parole : Arreste-toy ! Il s'arreste, il leue les yeux, qu'il tenoit baissez, et regardant à l'entour de soy, il se vit enuironné d'eau de tous costez, il perce cette petite glace auec son baston, pour voir s'il n'y en auroit point vne autre plus espaisse au dessous, comme il arriue assez souuent ; il ne trouue que des abysmes sous soy. Il se recommande à celle qui l'auoit arresté, et tout saisy de crainte, il retourne au plustost sur ses pas. Quand il fut en lieu d'asseurance, il reconnut qu'il auoit marché vn long espace de chemin sur les eaux sans enfoncer : aussi ne luy sembloit-il pas qu'il marchast, tant il se sentoit supporté. Enfin il a rendu témoignage que la Mere Marie de S. Ioseph luy auoit sauué la vie, qu'il ne pouuoit sortir de ce danger sans miracle. Il l'appelle maintenant son Ange, asseurant qu'il a receu depuis ce temps là de nouuelles faueurs de cette Ame d'élite.

Ie trouue icy la fin des Memoires qui sont tombez entre mes mains. Encore que ie sçache bien que le Pere ne découure les graces et les faueurs extraordinaires qu'il reçoit de Dieu, qu'à tres-peu de personnes ; si faut-il qu'il souffre, puis qu'il nous a donné la peine de dresser en France la Relation, qu'on fasse part au public de ce petit thresor.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Hurons, pays de la Nouuelle France, és années* 1651. *et* 1652. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, 26. Ianuier 1653.

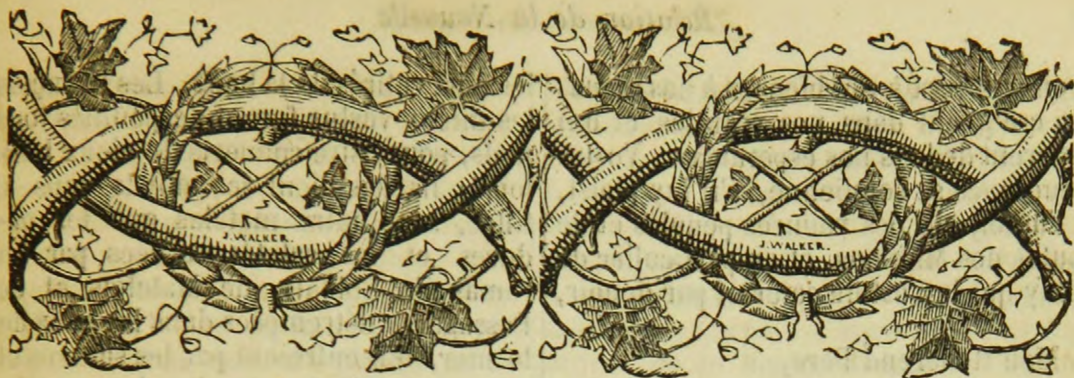
Signé, Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs François Annat, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris, ce 10. de Feurier 1653.

FRANÇOIS ANNAT.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1652. ET 1653.

Enuoyée au Reuerend Pere Prouincial de la Prouince de France

PAR LE SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



ESTANT dans le dessein d'informer V. R. de l'estat de nos Missions en ce nouueau monde; mon esprit s'est troué partagé entre la crainte et l'esperance: la perfidie des Iroquois, que nous auons éprouuée à nos despens, me fait peur, et les raisons de bonté que Dieu a fait éclater nouuellement sur ces Contrées, bannissent cette crainte, pour loger en sa place vne douce esperance. Si nos Ennemis sont desloyaux, Dieu est tres-fidele ; s'ils sont tres-meschans et tres-cruels, Dieu est tres-bon et tres-doux ; s'ils ont la pensée de nous perdre, Dieu a la volonté de nous sauuer. Nous adorons sa conduite et sur nous et sur nos Eglises. Ie puis dire auec verité, que depuis dix-huict ans que ie considere les ressorts de sa prouidence sur nos petits trauaux, i'ay remarqué qu'il n'a iamais esloigné sa veuë, ny ses regards, de ceux qui prodiguent leurs vies pour son honneur. Il nous a releuez en nous abaissant ; il nous a fait trouuer la vie dedans la mort ; et au point que la nuict d'vn profond desespoir se vouloit emparer de nos cœurs, il a fait naistre vn iour, qui donnera de l'estonnement iusques dedans la France. Les choses sont encore si recentes, que nous pouuons dire, que nous craignons sans craindre, et que nous esperons contre toute esperance. Nous enuoyons au Pere Paul le Ieune, Procureur de nos Missions, les memoires de nos bonnes et de nos mauuaises auentures, pour les presenter à Vostre Reuerence. Elle verra que nous auons besoin plus que iamais de ses prieres et des secours de tous ceux qui

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1654.

prennent part à nos biens et à nos maux, qui craignent dans nos craintes et qui esperent dedans nos esperances. Vostre Reuerence se souuienne, s'il luy plaist, à l'autel, de ces pauures peuples et de toutes nos Missions, et en particulier de celuy qui luy est de cœur et par deuoir,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

François le Mercier.

A Quebec, ce 29. d'Octobre 1653.

CHAPITRE PREMIER.

D'vn vaisseau pris par les Anglois, et des memoires dont il est parlé en la lettre precedente.

Le Pere à qui on auoit confié ces memoires ayant esté pris par les Anglois, le dix-septiesme du mois de Decembre dernier passé, les soldats qui s'estoient rendus maistres du vaisseau qui le portoit, le foüillerent et le pillerent aussi bien que les autres. Ils luy rauirent sa petite Chapelle, en vn mot, ils luy osterent iusques à son Breuiaire, n'espargnans ny Calice, ny Missel, ny ornemens sacerdotaux, non pas mesme vne meschante couuerture, dont il se seruoit les nuicts assés froides et assés longues. Ils ouurirent tous les pacquets, deplierent tous les papiers, esperans trouuer quelques pieces d'argent ; mais se voyans frustrés de leurs esperances, ils en deschirerent vne partie, ietterent l'autre en la mer, ou bien sur le tillac du nauire, où tout le monde marchoit pesle-mesle, les vainqueurs et les vaincus, les humiliés et les insolens. Le pauure Pere ramassa doucement ce qu'il pût de lettres, de papiers et de memoires. Les vns estoient en lambeaux, et les autres estoient sales, comme si on les eust retirés de la boüe. Les François les mieux vestus furent despoüillés tous nuds, pour estre couuerts de vieux haillons ; ils passoient les nuicts sous le tillac, sans autre matelas que les ordures et les saletés causées par vn ramas de Soldats, de Matelots et de Passagers, détrempées dans les eaux de la mer, qui entroient par les sabores et qui se couloient entre les deux ponts, pour seruir de lits et de couuertures à ces pauures vaincus. Enfin le nauire fut conduit à Pleymouth en Angleterre.

C'est icy, où nos François rencontrans quelques vaisseaux et quelques Capitaines leurs compatriotes tombés dans le mesme malheur, furent saisis d'vne nouuelle douleur. A peine leur nauire fut-il entré dans le port, qu'il se vit inuesty de tous costés, de bateaux et de gondoles remplis de marchands, qui monterent aussi-tost sur le tillac, pour achepter des soldats, le pillage et le vol qu'ils venoient de commettre. Le Pere vit vendre à l'encan son Breuiaire : celuy qui l'achepta, ne demanda point s'il estoit à l'vsage de Rome ou de quelque autre Diocese ; la pieté de ces bonnes gens est d'auoir de l'argent, et d'en tirer des choses sainctes aussi bien que des prophanes. Nos François voyoient mettre à l'encan leurs petits meubles, et la pluspart des passagers perdirent en vn iour, ce qu'ils auoient gagné en plusieurs années en la Nouuelle France. Quelques-vns d'entre eux disoient que la perte de ce nauire pouuoit bien monter à trois cent mille liures. Ie ne sçay si cela est veritable, mais ie sçay bien qu'on voyoit dans vne miserable rencontre, beaucoup de ioye et beaucoup de tristesse : les vns baissoient la teste et les autres la leuoient auec assés de faste, se resiouissans, *Sicut exultant victores captâ prædâ quando diuidunt spolia*, comme ces victorieux, lors qu'ils partagent leur proye et leur butin.

Il n'y a lieu au monde, excepté l'Enfer, où il ne se trouue des gens de bien, ou des personnes de bon naturel. Quelques Anglois, s'approchans du Pere, luy firent vne petite aumosne. Il faut confesser que c'est vne chose bien rude et

bien fascheuse de faire, comme on dit, naufrage au port. Ce pauure Pere, et tous les passagers, et les matelots du mesme équipage, ayans souffert les fatigues de la mer dans vn long voyage, n'estans pas loing de leur patrie, goustans par auance le repos et la douceur qu'ils attendoient de la veue et de la communication de leurs parens et de leurs amis, se virent miserablement pris et enleués par des gens qui ne portent pas le nom d'ennemis, mais qui en font toutes les actions. Dieu soit beny de tout. Pour conclusion les Anglois ayans retenu quelques iours le Pere à Pleymouth, le firent passer au Havre de Grace, à la sollicitation de quelques Capitaines François, dont les vaisseaux auoient esté pris et conduits dans ce port. Voila comme nous auons receu les fragmens des memoires qu'on nous enuoyoit.

CHAPITRE II.

De ce qui s'est passé à Montreal.

Le secours extraordinaire qu'on a enuoyé en cette habitation au dernier embarquement, a donné de la ioye, non seulement aux François qui y ont leur demeure, mais encore à tout le pays. Quelques personnes de merite et de vertu, qui ayment mieux estre connuës de Dieu que des hommes, ayans donné dequoy leuer vne bonne escoüade d'ouuriers, semblables à ceux qui rebastissoient iadis le Temple de Ierusalem, manians la truelle d'vne main et l'espée de l'autre, on a fait passer à Montreal, plus d'vne centaine de braues Artisans, tous sçauans dans les mestiers qu'ils professent, et tous gens de cœur pour la guerre. Dieu benisse au centuple ceux qui ont commencé cet ouurage, et leur donne la gloire d'vne saincte perseuerance pour la mettre à chef.

Les Peres de nostre Compagnie qui sont en cette habitation, voyans que les Iroquois la muguetoient incessamment, faisans des courses dedans l'Isle, dressans à toute heure des embuscades, tenans nos François si estroitement assiegés, qu'on n'osoit tant soit peu s'écarter, sans vn danger éuident de perdre la vie, comme il arriua à vn pauure miserable, qui pour n'auoir pas suiuy les ordres qu'on luy auoit donnés, tomba malheureusement dans les armes de ces chasseurs d'hommes ; nos Peres, dis-ie, voyans ces dangers si pressans, porterent nos François à auoir recours à la saincte Vierge, par quelque deuotion extraordinaire. On fit des ieusnes, des aumosnes, on institua les oraisons de quarante-heures, on offrit plusieurs communions en son honneur, bref on fit vn vœu solemnel de celebrer publiquement la feste de sa Presentation, demandant à Dieu par l'entremise de cette Mere des bontés, ou qu'il arrestast la fureur de ces ennemis, ou qu'il les exterminast, s'il preuoyoit qu'ils ne se voulussent pas conuertir, ny rendre à la raison. Chose estrange et tres-remarquable, les Iroquois depuis ce temps-là, non seulement n'ont eu aucun auantage dessus nous, mais ils ont perdu beaucoup de leur monde dans leurs attaques, et Dieu à la parfin, les a si fortement touchés qu'ils ont demandé la paix.

La protection de cette Reyne des hommes et des Anges parut dans vn certain rencontre, d'vne façon toute particuliere. Vingt-six François, se trouuant renfermés au milieu de deux cents Iroquois, deuoient perdre la vie sans le secours de cette Princesse. Ces Barbares firent vne descharge sur eux, d'vn lieu fort proche ; ils tirerent deux cents coups sans tuer ny blesser pas vn des nostres. Ce n'est pas qu'ils ne manient tres-bien leurs armes ; mais c'est que Dieu vouloit en cette attaque, verifier le prouerbe qui dit que ce que Dieu garde est bien gardé. Le Fils de Marie ne refuse rien à sa saincte Mere. Il écarta les balles des ennemis, et dirigea si bien celles des François qu'ils renuerserent quantité des Assiegeans, et mirent en fuite ceux qui rechapperent de la mort ou des blessures notables. I'ay leu dans

vne lettre, que les chemins par où ils passerent en s'enfuyant, furent trouués tous couuerts de leur sang ; et qu'assés long-temps apres leur départ, les chiens rapportoient des lambeaux de corps humains en l'habitation des François.

Il ne s'est passé aucun mois de l'année, disent les memoires qui sont venus iusques à nous, que ces chasseurs ne nous ayent visités à la sourdine, tachans de nous surprendre ; mais enfin le vingt sixiesme de Iuin, il en parut soixante, de ceux qui sont nommés par les Hurons, Onnontaeronnons, demandans de loing vn sauf conduit pour quelques-vns d'entre eux, crians qu'ils estoient enuoyés de la part de toute leur Nation, pour sçauoir si les François auroient le cœur disposé à la paix.

C'est chose estrange, combien ces Infideles se fient en nos paroles, quoy qu'ils n'ignorent pas qu'ils nous ayent trahis quasi autant de fois qu'ils ont traité auec nous, et qu'ils meritent en suite le reciproque. Nos François auoient bien dessein de leur rendre le change faisans main basse de ces desloyaux et de ces perfides ; mais quand ils les virent auancer sans armes et sans deffense, cette franchise amollit leur cœur, et leur fit croire que Dieu auoit exaucé les prieres qu'ils luy auoient presentées par les mains de la saincte Vierge, à laquelle ils auoient demandé du secours contre vn ennemy si traistre et si puissant.

Quand ils furent entrés dans le Fort de nos François, et qu'ils eurent exposé les pensées et les desirs de leur Nation, on ne parla plus que de confiance, de paix et de bienueillance ; vous eussiés dit que iamais on ne s'étoit fait la guerre, et qu'on n'estoit pas en disposition de iamais la recommencer. Nos François neantmoins estoient toujours sous leurs armes, et tous prests de combattre, quoy que ces bonnes gens fussent parmy eux sans verge ny baston, se contentans de la seule parole qu'on leur auoit donnée, pour toute leur deffense.

On les traita auec amour, on receut leurs presens et on leur en fit de reciproques, et apres vne resiouissance publique de part et d'autre, ils s'en retournerent en leur pays, rauis de ioye, d'auoir trouué des esprits et des cœurs amateurs de la paix. Ie trouue dans quelques memoires, qu'ils donnerent parole qu'on auroit bien-tost de leurs nouuelles, et on nous a mandé que quelques-vns de cette Nation sont descendus à Quebec auec des presens, comme il se verra au Chapitre cinquiesme, où il est parlé de la paix. Pour ceux dont nous parlons presentement, on nous dit qu'en passant à leur retour, par le Bourg d'Onneiout, ils deplierent deuant les Habitans de cette Bourgade, les presens qu'on leur auoit faits à Montreal, racontans mille biens des François : Ce sont, disoient-ils, des Demons quand on les attaque ; mais les plus doux, les plus courtois et les plus affables qui soient au monde, quand on les traite d'amis. Ils protesterent qu'ils alloient tout de bon contracter vne estroite alliance auec eux.

Les Onneiochronnons voulurent estre de la partie. Ils deleguerent vne Ambassade à Montreal, auec vn grand collier de porcelaine, qui tesmoignoit que toute leur Nation vouloit entrer dans le traité de paix que les Onnontaeronnons auoient commencé auec les François. Et pour donner quelque marque de la fidelité de leur parole, ils nous donnerent auis, que six cents Iroquois Anniehronnons estoient partis de leur pays à dessein d'enleuer le Bourg des François, basty aux Trois Riuieres : ce qui s'est trouué veritable. Il faut confesser que Dieu est vn grand ouurier, et qu'il fait en vn iour pour les hommes, ce que les hommes n'oseroient quasi esperer en trente ans. Ie dirois quasi volontiers, dans ce changement de l'esprit des Iroquois, ce que disoient deux Algonquins, il y a quelques années ; leur canot ayant esté brisé au milieu du grand fleuue, ils se ietterent sur vne glace flottante, et voyant qu'ils s'alloient perdre sans ressource, ils firent vne petite priere à Dieu, quoy qu'ils ne fussent pas encore Chrestiens. Ils ne l'auoient pas quasi commencée, que cette glace

quittant le courant qui l'emportoit, trauersa droit aux riues de ce grand fleuue, où s'estant doucement arrestée, ils se ietterent incontinent en lieu de sauueté; et à mesme temps, cette glace qui leur auoit seruy de bateau, fut fracassée deuant leurs yeux par d'autres glaces. Eux, surpris de ce miracle, ne dirent autre chose pour action de grace, que ces paroles : En verité, il a eu bien-tost fait; nous n'auions pas encore acheué le dernier mot de nos prieres, qu'il nous a deliurés du naufrage. Disons le mesme à l'esgard des Iroquois. Ils estoient remplis de rage et de fureur : on prie, on ieusne, on a recours à la saincte Vierge et à son cher Espoux sainct Ioseph, tant à Quebec, qu'aux Trois Riuieres et à Montreal; et ces Barbares sont changés en vn moment. En verité Dieu a eu bien-tost fait, c'est vn grand ouurier, *Soli Deo honor et gloria*, c'est à luy seul que ce grand changement doit estre attribué.

Quelque temps apres le changement et le pourparler de ces deux Nations, vne troupe d'Iroquois Anniehronnons, s'estant iettée dans l'Isle de Montreal pour molester les François à leur ordinaire, vne braue escoüade de Hurons Chrestiens, suruenant là dessus, découurit leurs pistes et donna la chasse à ces chasseurs si viuement, le propre iour de l'Assomption de la saincte Vierge, qu'ils prirent le Capitaine de ces coureurs et quatre des principaux de sa suite, mettant le reste en deroute. Cette prise a bien seruy à la paix generale de tous ces peuples, comme nous verrons cy-aprés.

CHAPITRE III.

De ce qui s'est passé aux Trois Riuieres.

Ie suiuray, quasi de mot à mot, ce qui est couché dans quelques lettres venues de cette Bourgade. Le Capitaine Aontarisati, dit l'vne de ces lettres, que nos Sauuages prirent l'année passée, fut si fort regretté de tous les cantons des Iroquois d'enbas ses compatriotes, qu'aussitost que la nouuelle de sa mort leur en fut portée, il se fit vne ligue generale et vne resolution de tirer vne sanglante et vne cruelle vengeance de cette mort. Le massacre de Monsieur du Plessis, nostre Gouuerneur, et de quantité des principaux de nostre Bourg, n'assouuit point leur rage : les tourmens horribles qu'ils firent souffrir à tous leurs prisonniers, tant François que Sauuages, n'éteignirent point le feu de leur colere. Ils firent vn édit dans tout leur pays qu'on ne donneroit plus la vie à aucun Huron pris en guerre ; ce qu'ils executerent en suite sur quelques miserables qui tomberent entre leurs mains. Tout cela leur parut peu de chose ; il falloit pour les consoler dans la perte d'vn si grand homme en leur idée, enleuer la Bourgade des Trois Riuieres, et mettre à feu et à sang tous les François et tous les Sauuages qu'ils y rencontreroient.

Pour l'execution de ce dessein, vne petite armée d'Anniehronnons vint prendre son quartier d'Hyuer à trois lieuës, ou enuiron, de nostre Bourgade, dans le fond des bois, croyant nous surprendre lorsque les grandes neiges et les grands froids nous feroient plustost penser au repos qu'à la guerre ; mais Dieu, qui ne vouloit pas nous donner en proye à ces loups rauissans, nous fit découurir les pistes de leurs espions, qui s'estoient auancés iusques à vne lieuë proche de nostre Bourg. Cela nous mit dans la deffensiue. On fortifia nos bastions et nos courtines, on redoubla les gardes et les sentinelles : bref on se tint si bien à couuert, que ces Ennemis, dont nous ne sçauions pas le nombre, ne trouuans plus de chasse aux enuirons du fort qu'ils auoient dressé, furent contraints de s'écarter et d'aller chercher des viures en leur pays ; mais ils n'y firent pas vn long seiour.

Si tost que la riuiere fut libre, on ne vit de tous costés, que de petites bandes de coureurs, qui taschoient de surprendre quelque chasseur ou quelque laboureur, et ieter ceux qui les vou-

droient sauuer dans leurs embuscades. Nos Sauuages se voyans si reserrés et si souuent harcelés, prirent courage, aymant mieux mourir en combattant que d'estre surpris, comme il arriuoit par fois à quelque François ou à quelques-vns de leurs compatriotes. Ils se resolurent d'arrester l'insolence de ces Trasons, qui nous venoient brauer quasi iusques à nos portes. Dieu leur a donné benediction ; car quoy qu'ils fussent en petit nombre, ils ont souuent poursuiuy d'assés grosses troupes, les contraignant de quitter leurs armes, leurs bateaux et leur bagage, pour se sauuer dans les bois.

Le neufiesme de May, vn petit canot Algonquin ayant apperceu vne embuscade cachée à l'abry des Isles des Trois Riuieres, s'enfuit à forces de rames, non pour éuiter le combat, mais pour mettre à terre, en vn cap où il y auoit des François retranchés, vne femme qui estoit dans leur petit bateau. Si tost qu'elle fut en asseurance, ils tournerent visage vers les ennemis qui les poursuiuoient ; ils n'estoient que trois hommes dans cette petite gondole, et les Iroquois remplissoient trois de leurs grands canots. Quand ces Iroquois virent la resolution de nos trois guerriers qui tâchoient de les aborder, ils furent si surpris et si estonnés, qu'ils se mirent en fuite, croyant que d'autres les pourroient poursuiure puis qu'ils estoient decouuerts.

Le troisiesme du mesme mois, Monsieur de Lauzon, Gouuerneur pour sa Majesté dans tout le pays, venant visiter nostre Bourgade, il arriua qu'à mesme temps qu'on tiroit le canon par honneur pour le saluer, que quatre ou cinq laboureurs qui tenoient le manche de leurs charrues, dans la campagne voysine, furent inuestis par vne troupe d'Iroquois, qui en tuerent deux. Nos Sauuages les poursuiuirent, mais vn peu trop tard : ils trouuerent seulement le bagage de ces voleurs, qu'ils auoient abandonné pour courir plus legerement, et pour se mettre plus tost hors des dangers d'estre attrapés.

Le vingt-huitiesme, ces chasseurs ayant tué vn petit enfant François, quasi à la portée du fusil de nos habitations, le canonier, voyant qu'il n'y auoit personne pour les poursuiure, mit le feu à vne piece de canon pour donner le signal ; mais le canon creua et rompit vne iambe à ce pauure homme, qui mourut peu de iours apres de sa blessure.

Le trentiesme, cette mesme bande surprit vn ieune Huron, que quelques laboureurs auoient mis en sentinelle sur le bord du bois, pendant qu'ils trauailloient à la terre. Ils le menerent dans vn fond, enuiron à demy lieuë de la Bourgade, où ils le firent asseoir pour luy demander en quelle posture nous estions, et pour apprendre l'estat de nos affaires. Ce bon garçon fut adroit ; il leur parla en sorte que ces brigands, ne croyant point qu'on les deust suiure, s'arresterent vn peu trop long-temps en ce lieu pour leur bien : car nos Hurons suruenant, non seulement leur firent lascher leur proye, mais ils en prirent encore quelques-vns d'eux prisonniers, qu'ils ramenerent au fort. Ie serois trop long si ie voulois rapporter toutes les attaques, les poursuites et les prises qui se sont faites de part et d'autre és enuirons de cette Bourgade : venons au siége qu'ils ont fait à leur mode.

Quoy que les Sauuages ne plantent pas des siéges à la façon des Europeans, ils ne manquent pas neantmoins de conduite dedans leurs guerres : en voicy vne preuue. Les Iroquois Anniehronnons, ayant dessein d'enleuer la Bourgade des Trois Riuieres, plustost par surprise que par force, enuoyerent premierement, autant que ie peux coniecturer, quelques petites troupes détachées de leur gros, à Montreal et vers Quebec, afin d'occuper nos François et leur oster l'enuie, aux vns de descendre aux Trois Riuieres, et aux autres d'y monter, et par ce moyen empescher le secours qu'on auroit peu donner à la place qu'ils vouloient prendre.

Cela fait, ils se vindrent cacher iusques au nombre de cinq cents dans vne anse fort voysine du Bourg des Trois Riuieres ; la pointe qui forme cette anse

les couuroit, en sorte qu'on ne les pouuoit apperceuoir. La nuict venuë, ils se diuiserent en trois bandes ; ils enuoyerent vn canot de dix hommes dans de petites Isles qui sont toutes voisines du Fort et du Bourg des Trois Riuieres, et ils firent passer onze canots au delà du grand fleuue, vis à vis de ce fort. Le reste se cacha dans les bois derriere nostre Bourgade : voicy leur pensée dans cette conduite.

Comme ils voyoient des bleds d'Inde plantés dans ces petites Isles, ils creurent que ceux à qui ces bleds appartenoient viendroient du matin trauailler à leurs champs comme c'est la coustume, et que ces dix hommes qui estoient en embuscade, prendroient quelqu'vn, qu'ils emmeneroient dans leur petit bateau, passant deuant le fort, afin de porter les François à les poursuiure ; et alors les onze canots qui estoient cachés à l'autre riue du fleuue, viendroient au secours, et en suite ils s'imaginoient que les François s'échauffans sortiroient de leur Bourg et se viendroient ieter à la foule sur les bords de ce grand fleuue, partie pour s'embarquer et deffaire ces douze canots, partie pour voir ce combat ; et pendant que les vns et les autres seroient occupés à voir et à combattre, le gros qui estoit caché derriere la Bourgade, la deuoit facilement surprendre, estant dépourueuë de la pluspart de ses Habitans. Mais la chose ne reussit pas comme ils pretendoient : car nos Sauuages, à qui ces bleds appartenoient, ne s'esloignerent point de leurs cabanes ce iour-là, qui estoit le vingtiesme d'Aoust, et ainsi personne ne bransla ; eux demeurans cachés, et nous dans l'ignorance que nous eussions de si mauuais voisins.

Le lendemain, quelques bestiaux s'étant égarés, les Habitans François prierent des Sauuages de les aller chercher dans les bois, ou sur les riues du grand fleuue : ceux qui se mirent en deuoir d'executer cette commission, retournerent bien-tost sur leurs pas, disant qu'ils auoient veu les pistes d'vn grand nombre de personnes, et que l'ennemy n'estoit pas loing. A mesme temps quelques moissonneurs, quittans leur ouurage, coururent vers la Bourgade, asseurans qu'ils auoient veus de nouueaux visages, des gens vestus d'vne façon extraordinaire, qui se tenaient à couuert dans les bois. On enuoya des espions, qui n'ayant rien rencontré, on fit passer ces auis pour des craintes mal fondées, ou pour des terreurs paniques.

Le vingt-deuxiesme du mesme mois, on retourna au trauail des moissons, et pour asseurer les moissonneurs, on posa quelques sentinelles à l'orée des bois. Les Iroquois impatiens, coururent sur l'vne de ces sentinelles pour sçauoir l'estat de nostre habitation. Cet homme gaigne au pied, mais ils l'attraperent, et luy donnerent deux ou trois coups de masse, ou de hache sur la teste, qui l'offenserent beaucoup ; mais ces coups ne furent pas mortels. On ne douta plus pour lors que les ennemis ne fussent en campagne, ou plustost dans les forests.

Le vingt-troisiesme, ils parurent sur l'eau, aussi bien qne sur la terre. Le canot qui s'estoit caché dedans les Isles, dont i'ay fait mention, voyant que personne ne paroissoit, quitte son poste pour trauerser la riuiere et s'aller ioindre à ces onze bateaux que l'ennemy auoit mis en embuscade sur l'autre riue. On luy donna la chasse, non tant pour le combattre que pour découurir par son moyen, si les ennemis estoient en grand nombre. Mais comme on ne le put attraper, le Capitaine du fort enuoya vne chaloupe armée de bons hommes au haut du fleuue.

Escoutons-le parler ; i'ay tiré ce qui suit de la copie d'vne de ses lettres. A peine nos gens estoient-ils esloignés d'vn quart de lieuë du fort, qu'ils apperceurent vn grand nombre de canots eschoués dans vne anse : ils déchargent dessus leurs armes à feu, et aussi-tost reprennent leur route vers le fort. Le Tambour, à qui i'auois commandé de donner quelques coups de baguettes sur sa caisse, en cas que la chaloupe eut découuert l'ennemy, me rappela dans le fort ; comme i'en approchois, ie vis vn grand nombre d'Iroquois, courans à bride abattue, comme on dit, à trauers

les champs, faisans mine de venir attaquer la Bourgade. Ie crie aux armes ; ie fais fermer les portes et rouler deux pieces de canon, que i'auois disposées pour ce sujet. Ces Barbares, au bruit de ce tonnerre, se iettent sur des bestiaux qui paissoient proche du Bourg ; ils les poussent dans les bois, et les ayans massacrés, ils courent sur les riues du grand fleuue, déchargeans leurs fusils sur nostre chaloupe; qui se vit assaillie de tous costés ; car les onze ou douze canots, dont nous auons parlé, vinrent fondre sur elle, la voulant contraindre de s'approcher de la terre pour estre battue, et par eau et par terre. On fit feu de tous costés : l'air fut bientost remply de flammes et de fumée. Ie fis tirer plus de vingt coups de canon en vn quart d'heure, qui n'eurent autre effet, pour ce que nos boulets n'estoient pas de calibre, que de faire retirer l'ennemy et donner passage à nostre chaloupe, qui se deffendit vaillamment, et auec bonheur : car nos gens tirerent et blesserent quelques Iroquois, et pas vn d'eux ne receut aucun dommage.

Ces demi Demons voyans qu'ils auoient esté maltraités, allerent décharger leur colere sur nos bleds d'Inde et sur nos bleds François. Ils coupoient tout ce qu'ils pouuoient rencontrer, bruslans les charruës et les charrettes laissées en la campagne, pour mettre le feu dans les tas de pois et de bled qu'ils ramassoient ; ils mirent le feu en quelques maisons escartées, tuerent les bestiaux des Peres, qu'on n'auoit peu retirer assés tost : en vn mot, on eust dit qu'ils estoient enragez, tant ils faisoient paroistre de fureur.

Ie fis rouler vn canon sur vn platon, et ie le fis tirer dessus eux : les Sauuages s'auancerent, faisans quelques escarmouches, et dans ces petits combats vn de nos Algonquins receut vn coup de fusil au genoüil, et nous blessasmes et tuasmes quelques Iroquois.

Enfin ces Barbares se retirerent, faisans mine d'auoir assouuy leur rage et leur vengeance ; mais à dessein de s'approcher la nuit de la Bourgade pour y mettre le feu, n'estant enuironnée en plusieurs endroits que de gros arbres. Nous fusmes sous les armes tant que la nuit dura ; ie redoublay les sentinelles : la Trompette et le Tambour iouerent quasi toujours au fort. On n'entendoit par tout que ces paroles : Qui va là. La Redoute tira plusieurs coups d'arquebuse, si bien que l'ennemy qui faisoit ses approches, espouuanté par ces bruits, desespera de nous pouuoir ny prendre ny surprendre.

Pendant cette nuit, arriua vn canot Algonquin qui venoit de la chasse, et qui fut bien estonné de se voir sain et sauf au milieu de tant de dangers. Il arriua aussi vn canot François, qui nous dit que le Pere Poncet auoit esté pris au Cap Rouge, és enuirons de Quebec, et qu'vne escoüade de quelques François et quelques Sauuages Chrestiens bien resolus, poursuiuoient ceux qui l'auoient enleué : mais le rencontre des Iroquois, qui nous tenoient comme assiegés, leur fit changer de dessein. Dieu nous enuoyoit ce renfort, qui releuant nostre courage, affoiblit autant le cœur de nos Ennemis.

Le lendemain vingt-quatriéme d'Août, ils se répandirent vne autre fois dans nos petites campagnes, recommençans leurs degasts : nostre canon les empescha bien de s'approcher de trop pres, mais il n'arresta point nos Hurons, qui ayans vne passion de sçauoir des nouuelles de leurs parens et de leurs amis, pris autrefois en guerre et deuenus Iroquois, s'approcherent doucement des Ennemis pour leur parler. S'estans reconnus les vns les autres, la confiance se glissa petit à petit de part et d'autre, si bien qu'en peu de temps, ce ne furent plus que conferences et qu'entretiens d'Iroquois auec les Hurons : cela continua quelques iours, en sorte qu'on eust dit que iamais on ne s'estoit battu. Nous faisions bonne garde de nostre costé, chacun demeurant en son poste, et sous les armes. Quelques Hurons du party ennemy se vindrent rendre à nous. Comme on vit ces grands pourparlers et qu'on ne doutoit point que les Ennemis ne cherchassent l'occasion de nous surprendre, il fut proposé en la maison

de Ville, si on les tromperoit eux-mesmes ; mais il ne fut pas iugé à propos pour plusieurs raisons.

Enfin on en vint iusques là, que les Ennemis s'approchoient de nous sans armes ; ils nous firent mesme des presens à diuerses fois, protestans qu'ils n'auoient plus d'amertume ny de venin dedans le cœur. Vn Huron Iroquisé, s'estant glissé parmy nos gens, emmena au camp Ennemy vne sienne fille, qu'il rencontra parmy nous, et luy et les Iroquois apprirent beaucoup de choses de sa bouche, bonnes et mauuaises. Elle leur dit qu'il nous estoit venu quelque secours, qu'vne compagnie de Hurons auoit pris des Iroquois à Montreal, et qu'on attendoit de iour à autre les victorieux et les vaincus. Celà fut cause de leur retardement : car dans les presens que nous nous estions faits les vns aux autres, ils nous auoient donné paroles qu'ils s'en retourneroient bientost en leur pays ; mais ils voulurent attendre le retour de ces Hurons, qui amenaient de leurs gens prisonniers. Dans cette treue ou attente, ils parlerent de rendre prisonniers pour prisonniers ; ils promirent de ramener le Pere Poncet et le François qui auoit esté pris auec luy.

Le trentiéme du mesme mois d'Août, les Hurons, retournans de Montreal auec leurs prisonniers Iroquois Anniehronnons, tomberent non pas tous, mais en partie entre les mains des Ennemis qui les attendoient. Nous dirons au Chapitre de la paix comme tout se passa. Entre les Iroquois pris par les Hurons, il y auoit vn Capitaine de consideration ; il parla fortement à ses compatriotes qu'il trouua desia tous disposés à la paix, poussés par vn esprit plus secret que celuy qui anime les hommes.

Ils enuoyerent promptement deux canots en leur pays, pour empescher qu'on ne fist aucun mal au Pere et à son compagnon, si on les trouuoit encore en vie ; et apres auoir renuoyé les Hurons en nostre fort, les principaux d'entre eux nous venoient visiter, entrans et couchans dans nostre Bourgade auec autant de tesmoignage d'asseurance, que s'ils eussent esté nos plus fideles et plus constans amis. Bref, ils nous ont laissé quatre ou cinq de leurs gens en ostage, protestans qu'ils rameneroient le Pere dans peu de iours, et qu'ils viendroient traiter la paix auec nous, mais vne paix veritable et du fond du cœur. Voila vn abregé de deux lettres venues des Trois Riuieres, où ces choses susdites se sont passées ; ce qui suit est tiré d'vne troisiesme qui a esté escrite par vn Pere de nostre Compagnie.

Nous attendons de iour à autre le resultat d'vn Conseil, ou d'vne assemblée generale, que tiennent nos Ennemis en leur pays, sur la proposition de la paix qu'ils nous ont faite eux-mesmes, apres mille actes d'hostilité et mille efforts de prendre nostre Bourgade des Trois Riuieres. Ils ont esté fideles dans la treue de quarante iours qu'ils nous auoient accordée : car ils n'ont point paru du tout pendant ce temps-là, et nous auons marché sur terre et vogué sur les eaux sans aucun mauuais rencontre. I'adjoûteray pour conclusion de ce Chapitre, que les Onnontaeronnons descendans à Quebec pour traiter de la paix, les Anniehronnons, dont nous venons de parler, deleguerent quelques-vns d'entre eux pour entrer dans ce mesme traité, comme il sera remarqué dans le Chapitre de la paix.

CHAPITRE IV.

De la prise et de la deliurance du Pere Ioseph Poncet.

Les Iroquois ayans massacré au mois de Iuin quelques François au Cap Rouge, lieu esloigné de trois lieuës, ou enuiron, du fort de Quebec, surprirent au mesme endroit le vingtiesme du mois d'Aoust dernier passé le P. Ioseph Poncet, et vn François nommé Mathurin Franchetot. Ce bon Pere, voyant qu'vne pauure vefue Françoise auoit du grain sur la

terre, et qu'elle manquoit de bras pour le ramasser, s'en alloit en ce quartier-là, chercher quelque bonnes personnes qui la voulussent aider à faire sa petite recolte. Il venoit de parler au François que ie viens de nommer, quelques Iroquois sortans de la forest voisine, où ils estoient cachez en embuscade, se ieterent sur eux separément et à l'improuiste, et les entraisnerent. On a commandé au Pere, à son retour, de coucher sur le papier, sa prise et toutes les auentures : il a obey auec repugnance, souhaitant que ses croix ne fussent connuës que du Roy des crucifiés ; mais vne partie de ses memoires a esté deschirée par les Anglois. Nous suiurons dans ce Chapitre ce qui est venu entre nos mains, apres auoir rapporté deux ou trois petits mots d'vne lettre escrite sur ce sujet.

Si tost que la nouuelle fut apportée à Quebec, que les Iroquois auoient enleué le P. Poncet, comme il estoit aimé de tout le monde, non seulement on en conceut vne tristesse generale, mais trente ou quarante François et quelques Sauuages Chrestiens prirent vne forte resolution de le retirer des mains de ces Barbares, quoy qu'il leur en coûtast. Ils monterent en canot le lendemain de sa prise, à dessein de preuenir l'Ennemy, l'allant attendre en quelque endroit où il deuoit passer, pour le surprendre au passage. On fait icy tant de prieres, en public et en particulier, depuis leur depart, que ie ne puis penser autre chose, ou que Dieu nous le rendra, ou que par son moyen il donnera la paix au dedans et au dehors de ce pauure pays. Et plus bas, dans la mesme lettre : Le P. Poncet fut pris le vingtiéme d'Aoust sur le soir ; le vingt vniesme, nos coureurs le suiuirent sur la nuit, et voila que le vingt sixiesme, l'vn des canots qui estoient allés donner la chasse aux voleurs qui l'emmenent, nous rapporte nouuelle que ces coureurs se sont arrestés aux Trois Riuieres, pour secourir la Bourgade, infestée par cinq cents Iroquois, qui la tiennent bouclée, rodans aux enuirons de tous costés. Ceux qui sont retournez dans ce canot, nous disent qu'ils ont trouué proche l'Isle de sainct Eloy, deux visages crayonnés auec du charbon, sur vn arbre, dont on auoit enleué l'escorce, et les noms du Pere Poncet et de Mathurin Franchetot, escrits au dessous de ces deux visages. De plus, qu'ils ont rencontré au mesme endroit vn liure dans lequel estoit escrit le sens de ces paroles : Six Hurons Iroquisez et quatre Anniehronnons emmenent le Pere Poncet et Mathurin Franchetot ; ils ne nous ont encore fait aucun mal. C'est leur coustume de traiter doucement leurs prisonniers tant qu'ils sont encore dans la crainte d'estre attrapez. Voila ce qui m'a esté escrit sur la prise de ce bon Pere. Venons maintenant aux lambeaux de ces memoires, dont ie feray vn petit abregé.

Nous arriuasmes, dit-il, à vne Riuiere fort rapide, où l'armée qui estoit allée aux Trois Riuieres auoit campé. Le Barbare qui m'auoit pris au Cap Rouge m'osta le reliquaire que ie portois au col, et le pendit au sien : comme il couroit certain iour dans les bois, ce reliquaire s'ouurit et toutes les Reliques furent perdus ; il ne resta dans la boëte de cuiure, qui composoit ce reliquaire, qu'vn petit papier, sur lequel i'auois escry de mon propre sang, comme i'estois encore au pays des Hurons, les noms de nos Peres martyrisez en l'Amerique, et vne petite Oraison, par laquelle ie demandois à Nostre Seigneur, vne mort violente pour son seruice, et la grace d'y répandre tout mon sang. De sorte, qu'ayant adroitement retiré ce papier d'entre les mains de ce Barbare, ie voyois sans cesse deuant mes yeux la sentence de ma mort, escrite de mon propre sang, si bien que ie ne m'en pouuois dédire. I'auois neantmoins vne pensée, que ces grandes ames et ces braues courages qui m'auoient precedé en ce combat, auoient esté effectiuement immolez, comme ayans des vertus veritables, et que moy qui n'en auois que les ombres et la figure, ne serois crucifié qu'en peinture.

I'auois encore dans mon Breuiaire, vne Image de S. Ignace auec Nostre Seigneur portant sa Croix, mystere

propre de nostre Compagnie, auquel ayant toujours esté fort affectionné, il luy a pleu de m'y donner quelque part, dans les fatigues extraordinaires que i'eus dans ce chemin ; l'Image de Nostre Dame de Pitié, entourée des cinq playes de son Fils, m'estoit aussi restée : c'estoit ma plus grande recréation et mon reconfort, dans mes détresses : mais la crainte que ces saincts portraits ne fussent méprisez, me fit resoudre de m'en priuer et de les cacher dans vn buisson.

Ie garday vne petite couronne de Nostre Seigneur, qui me resta seule de tout ce que ie portois sur moy quand ie fus pris. Ie la cachay si bien qu'elle ne fut iamais apperceuë de ces Barbares.

Pour reuenir à nostre voyage, quand il fut question de passer le torrent, dont i'ay parlé, on me commanda de le trauerser à beau pied : i'estois desia tout moüillé, ayant passé la nuit dans les herbiers tout trempez de la brume et de la rosée de la nuit qui fut fort froide. I'eus de l'eau iusques à la ceinture dans ce torrent ; tout cela, auec le manque de nourriture, me causa de grandes coliques et des peines excessiues. Ie ne laissay pas neantmoins de faire toutes mes deuotions à l'ordinaire, me consolant doucement auec Nostre Seigneur, de la main duquel ie prenois cette Croix, et non pas de la main des hommes.

Il me prit dans ces trauaux vn si grand engourdissement en la iambe gauche, et ie receuois vne si grande incommodité d'vne grosse ampoule qui me vint sous le mesme pied gauche, que mes hostes furent contraints de faire vn giste auquel ils ne s'attendoient pas. Ils n'auoient plus qu'vn morceau de chair boüillie, qu'ils auoient gardée de leur dernier repas, croyans arriuer en lieu où ils trouueroient des viures ; ils le mangerent dans la mesme hostellerie où nous auions logé en tout nostre voyage, sous la voute du Ciel ; et comme ie me sentois extremement épuisé, i'eus recours à mes deux Patrons, sainct Raphaël et saincte Marthe, leur disant doucement en mon cœur, que i'aurois bien besoin de quelque rafraischissement dans la soif que i'endurois, et d'vn peu de boüillon dans mon épuisement. A peine auois-ie formé ces sentimens en mon cœur, que l'vn de nos conducteurs m'apporta quelques prunes sauuages qu'il trouua par grande auenture dans les bois : car plus de six cents hommes auoient passé par cet endroit. Sur la nuit, ayant eu bien de la peine d'auoir vn peu d'eau nette pource que nous estions dans vn vilain marais, ie me couchay et m'endormis, sans autre reconfort que de ma lassitude ; mais ie fus bien estonné, que mon hoste m'éveillast et me presentast vn boüillon sans sçauoir comment il l'auoit pu faire.

Le lendemain matin, il fallut partir sans desieusner, et marcher auec vne iambe et vn pied estropié et vn corps tout rompu ; i'attribue la force que Dieu me donna, à mes chers Patrons, notamment à S. Ioseph, auquel i'auois vn grand recours. Estans arriuez, à deux heures apres midy, proche de la riuiere qui descend au quartier des Hollandois, au delà de laquelle est placé le premier Bourg des Iroquois, on nous commanda de nous despoüiller et de quitter ce qui nous restoit de nos habits François ; n'ayant plus qu'vn brayer, on ietta sur mon dos, vne houppelande bleuë toute deschirée, et on laissa à mon compagnon vn vieux pourpoint de toile tout rompu. Quelques Sauuages de nostre bande, ayans pris le deuant, estoient retournez iusques à cette riuiere auec leurs femmes, apportans des épis de bled d'Inde et des citrouilles du pays à nos conducteurs ; iamais on ne nous en presenta vn seul morceau. Il estoit tard, nous estions à ieun, estrangement harassez du chemin, couuerts de haillons fort sales, et pour rafraischissement on nous commanda de chanter et de marcher en cet équipage. C'estoit le commencement du triomphe de nos victorieux ; i'entonnay les Litanies de la sainte Vierge, le *Veni Creator* et autres Hymnes de l'Eglise.

Comme nous passions la riuiere des Hollandois, ie confessay mon compagnon qui se voulut disposer à la mort, ayant aperceu enuiron quarante ou cinquante Iroquois, qui paroissoient nous

attendre auec des bastons à la main. On nous despouilla tous nuds, à la réserue de nos brayers, et on nous fit passer au trauers de ces Barbares, rangez en haye. Ils me donnerent quelques coups de houssines sur le dos ; mais comme ie doublois le pas, l'vn de ces bourreaux m'arresta tout court, me prenant par le bras qu'il estendit, pour me descharger vn coup d'vn gros et court baston, qu'il éleua en l'air : ie donnay mon bras à Nostre Seigneur, croyant qu'il m'alloit casser et briser l'os entre le coude et le poignet ; mais le coup portant sur la iointure, i'en fus quitte pour vne meurtrissure, qui s'est éuanoüie auec le temps. Entrez que nous fusmes dans la Bourgade, on me fit monter le premier sur vn eschafaud, planté au milieu de la place publique, éleué d'enuiron cinq pieds ; mon compagnon y vint bien-tost apres moy, portant les marques des bastonnades qu'il auoit receuës ; on voyoit entre autres, les vestiges d'vne fascheuse et douloureuse cinglade, au trauers de sa poitrine.

Ie me sentois si fort et si paisible sur ce theatre, et i'enuisageois ceux qui me regardoient, d'vn œil et d'vn esprit si serein, que ie m'estonnois de moy-mesme. Ie sentis neantmoins quelque frayeur, à la veuë d'vn certain Borgne qui portoit vn cousteau d'vne main et vn morceau de leur pain de l'autre. Ie me souuenois que le bon Pere Isaac Iogues auoit perdu l'vn de ses poulces sur vn semblable eschafaud, et ne me sentant point pour lors dans la disposition de luy donner mes doigts, ie m'adressay à son bon Ange, et cet homme s'estant auancé, donna le pain qu'il tenoit à mon compagnon, et puis se retira sans faire aucun mal. Vne pluye suruenant écarta les spectateurs, et on nous conduisit sous vn petit toit, à l'entrée d'vne cabane. Là on nous fit chanter ; Dieu me mit dans vne telle soumission à ces Barbares, et ie m'abandonnay si fortement à toutes sortes de mépris qu'il n'y auoit rien que ie ne fisse, pourueu qu'il me fust commandé, et qu'il ne fust pas contre la Loy de Dieu. Ie diray icy en passant, ce que i'ay remarqué dans vne lettre particuliere, que le Pere ne réussissant pas dans toutes ces singeries selon l'idée des Sauuages, qui par consequent estans moins satisfaits, l'auroient plustost condamné à mort, vn ieune Huron captif parmy ces peuples, se presenta pour chanter, pour danser et pour faire toutes les grimaces en la place du Pere, qui n'auoit iamais appris ce mestier.

Sur le soir, poursuit le Pere, on nous conduisit dans la cabane de celuy qui m'auoit pris ; et là on me donna vn plat de leur sagamité, c'est de la boüillie faite auec de l'eau et de la farine de bled d'Inde. Les vieillards s'estans assemblez dans cette cabane, vne femme presenta vne brasse de Porcelaine pour me faire couper vn doigt. Ie n'eus plus de repugnance de donner mes mains, veu mesmement que dans les esperances que i'auois eues de la vie pendant mon voyage, et dans les desirs de trauailler en suite à la paix, ie croyois toujours qu'il estoit expedient que i'en portasse les marques et qu'il m'en coutast quelque doigt. Si bien que ie ne m'adressay plus aux Anges de ces Barbares, pour éuiter cette croix ; mais bien à sainct Gabriel pour obtenir la force de la souffrir gayement. Le Borgne qui s'estoit approché de nostre eschafaud, pour faire ce qu'il n'executa pas pour lors, me prit la main droite, considerant mes doigts ; et comme i'auois la pensée que les doigts de cette main m'estoient vn peu plus necessaires que ceux de la gauche, il la prit quittant la droite, et appellant vn enfant aagé de quatre à cinq ans, il luy donna son cousteau, me prit l'index, ou le second doigt de la main gauche, et le fit couper à cet enfant. I'offris mon sang et mes souffrances pour la paix, regardant ce petit sacrifice d'vn œil doux, d'vn visage serein et d'vn cœur ferme, chantant le *Vexilla*, et ie me souuiens que ie reiteray deux ou trois fois le couplet ou la strophe *Impleta sunt quæ concinit, Dauid fideli carmine, dicendo nationibus, regnauit à ligno Deus.*

L'Hymne acheuée, et le doigt coupé,

cet homme me met au col vne partie de la Porcelaine que cette femme auoit donnée, et de l'autre il entoura mon doigt coupé, qu'il porta à celuy qui m'auoit pris. Or comme le sang sortoit de la playe en abondance, ce Borgne y voulut appliquer le feu de sa pipe à prendre du tabac pour l'estancher, ce qui m'auroit causé vne grande douleur ; mais il fut preuenu par d'autres, qui y firent appliquer vn charbon ardent, par le mesme enfant qui me l'auoit coupé. Le sang ne laissant pas de couler, on me l'enueloppa quelque temps apres d'vne feuille de bled d'Inde, et ce fut tout l'appareil qu'on y mit, iusques à ce qu'on m'eust donné la vie. I'abrégeray, adjouste le Pere, ce qui suit, puis qu'il me semble qu'on me l'arrache des mains.

Le lendemain, on nous mena dans vne Bourgade où se deuoit tenir vne grande assemblée des notables du pays. Vne femme m'osta mes souliers, croyant peut-estre qu'on nous alloit executer à mort. Ie fis donc ce voyage nuds pieds et nud teste. Nous fusmes exposés trois iours et deux nuits, sçauoir est le Vendredy, le Samedy et le Dimanche, qui estoit la veille de la Natiuité de la sainte Vierge, à la risée, aux brocards, et aux insolences des enfans et de tout le monde : nous participasmes à la promesse qui fut faite au Fils de Dieu, deuant sa naissance : *Saturabitur opprobriis* ; il sera repeu d'opprobres : c'estoit nostre grand mets depuis le matin iusques au soir, dedans la grande place publique, où nous estions exposez. Les vns me donnoient des coups de leurs calumets sur mon doigt coupé ; d'autres y appliquoient des cendres bruslantes ; quelques-vns m'y donnoient des chiquenodes ; d'autres y appliquoient le feu de leur tabac, et d'autres la pierre chaude de leurs petunoirs. En vn mot chacun faisoit quelque mal, selon sa fantaisie. Voila ce que nous souffrions au dehors ; et au dedans nous n'attendions pour le dernier acte de cette tragedie, que des tourmens horribles et espouuantables.

La nuit du Vendredy au Samedy, ils bruslerent dans le feu de leurs calumets les deux Index de la main gauche et de la main droite du pauure Mathurin, mon compagnon : ce qu'il endura auec vne patience admirable, chantant l'*Ave maris stella* dans ses souffrances. Nous fusmes liez fort rigoureusement pendant ces deux nuits ; on attacha les liens de nos pieds et de nos mains, si haut et d'vne façon si rude et si maussade, que nous estions à demy suspendus en l'air, ce qui nous causoit vne douleur tres-grande, et si sensible qu'vn bon vieillard, voyant bien qu'elle estoit insupportable, lascha nos liens et nous soulagea vn petit.

Les anciens commanderent à la ieunesse de se contenter l'vne de ces deux nuits, de nous faire chanter et danser, sans nous causer d'autres tourmens. Ce qui n'empescha pas qu'en passant aupres des feux qui estoient en la cabane, ceux qui les entouroient, ne nous appliquassent quelque tison ardent sur la chair. Ie receus vne bonne part de ces brusleures.

Le Dimanche se passa en conseils et en assemblées, pour sçauoir ce que l'on feroit de nous. Sur le soir, on prononça nostre sentence, mais en des termes que ie n'entendis point. Ie la pris pour vne sentence de mort, et mon esprit s'y trouua si disposé, qu'il sembloit que ie voyois la grace toute preste pour me soustenir dans la cruauté des derniers tourmens ; mais ma sentence estoit plus douce. Ie fus donné à vne bonne vieille femme, en la place d'vn sien frere, pris ou tué par ceux de nostre party. Ie n'auois pas pour cela la vie sauue : car cette femme pouuoit me faire mourir par tous les tourmens que la vengeance auroit pu suggerer à son esprit ; mais elle eut compassion de moy, me deliurant de la mort, au temps que l'Eglise honore la naissance de la saincte Vierge. Ie prie Dieu de recompenser cette bonté. Si tost que ie fus entré en sa cabane, elle se mit à chanter vne chanson des morts, que deux de ses filles poursuiuirent auec elle. I'estois aupres du feu pendant ces chants lugubres ; on me fit asseoir sur vne espece de table vn peu

éleuée, et alors ie connus que i'estois donné pour vn mort, dont ces femmes renouueloient le dernier deuil, faisant ressusciter le trespassé en ma personne, suiuant leur coustume. Ie rencontray dans cette cabane, vne Algonquine captiue adoptée dans cette famille, où ie me voyois aussi adopté. Comme ie l'auois veuë autrefois et que i'entendois sa langue, cela me resiouit. Ie trouuay aussi vn Huron de mon ancienne connoissance, ce qui augmenta ma ioye.

Aussi-tost que ie fus fait parent de ma maison, on commença de panser mon doigt à la sauuage ; on y appliqua, ie ne sçay quelles racines, ou escorces cuites, qu'on enueloppa d'vn chiffon de toile, plus gras qu'vn torchon de cuisine. Ce cataplasme me dura quinze iours, si bien qu'il s'endurcit, en sorte qu'il m'estoit fort incommode. On me donna vne demie couuerte, pour me seruir de robe et de lict ; et quelque temps apres, on me fit des chausses et des souliers à leur mode ; on me donna aussi vne vieille chemise fort grasse, et tout cela auec tant de bonté sauuage et vne si grande affection, que ie n'ay point éprouué plus de cordialité parmy les Sauuages qui nous sont amis. De plus on alla payer ma vie à celuy qui m'auoit pris, par quelques milliers de porcelaine.

Pour mon pauure compagnon, il fut mené le Dimanche en vne autre Bourgade, et bruslé le Lundy, iour de la Natiuité de la sainte Vierge, qui m'auoit deliuré dés la premiere entrée de sa feste.

A trois iours de là, on apporta dans la Bourgade où i'estois, des nouuelles de l'armée qui estoit allée aux Trois Riuieres. Ie fus vn assez long-temps dans les alarmes de la mort, ne sçachant pas si elles estoient bonnes ou mauuaises ; estant bien asseuré que ie serois l'objet de leurs vengeances, au cas qu'elles fussent mauuaises.

Mais enfin il vint vn Capitaine, qui auoit charge de me faire donner la vie, et de me reconduire aux Trois Riuieres. Il écheut par vne prouidence toute particuliere que cet homme estoit de la famille où i'auois esté donné, et frere de celle qui m'auoit adopté pour son frere. Il demeuroit dans vne autre Bourgade, d'où il m'enuoya deux Hurons, pour m'inuiter de l'aller voir. Ces bonnes gens dirent des merueilles de moy aux Iroquois, les asseurans que i'estois regretté de tous les François, et que de ma vie et de mon retour dependoit la vie de leurs compatriotes, qu'on auoit laissés pour ostages aux Trois Riuieres. Ces discours me firent autant considerer que i'auois esté mesprisé. Le Capitaine dont ie viens de parler, fut rauy me voyant encore en vie ; il me donna vn vieux chapeau, qui me fit plaisir, pource qu'il y auoit douze iours que i'allois nue teste. Il me promit de me mener aux Hollandois pour me faire habiller, et en suite de me ramener aux pays des François.

On commença, sur le rapport de ce Capitaine, à faire des assemblées et à tenir des conseils pour arrester la paix auec les François, pendant lesquels ie fus mené au fort d'Orange, tenu par les Hollandois, où i'arriuay le vingtiesme de Septembre. La premiere maison que ie rencontray me receut tres-charitablement : on m'y presenta dequoy disner, et entr'autres choses i'y mangeay des pommes, dont ie n'auois point gousté depuis quinze ans ; on m'y fit encore present d'vne chemise blanche. Vn ieune homme, pris aux Trois Riuieres par les Iroquois, et rachepté par les Hollandois, ausquels il seruoit d'interprete, me vint trouuer, et apres quelque entretien, me dit qu'il se viendroit confesser le lendemain, qui estoit le Dimanche.

Vne bonne Dame Ecossoise, qui s'est montrée dans toutes rencontres tres-charitable aux François, et qui auoit fait tout son pouuoir pour rachepter le petit fils de Monsieur Petit, qui est mort depuis parmy les Iroquois, me mena en sa maison, pour leuer l'appareil d'écorce ou de racines que ces bonnes Iroquoises, dont i'ay parlé, auoient mis sur mon doigt, et l'ayant veu encore bien malade, m'enuoya au fort d'Orange pour le faire panser par vn Chi-

rurgien. Ie recontray là le Gouuerneur de ce fort, à qui le Capitaine Iroquois auoit presenté vne lettre de Monsieur de Lauzon, Gouuerneur pour le Roy sur le grand fleuue de Sainct Laurens en la Nouuelle France. Cet homme me receut fort froidement, nonobstant que la lettre qu'on luy auoit apportée me recommandast tres-auantageusement. Comme la nuit s'approchoit, et que ie m'en allois coucher sur le plancher, sans lict et sans souper, vn Sauuage demanda permission au Gouuerneur de me mener en vne maison qui luy estoit amie. I'y fus conduit et i'y trouuay vn vieillard qui me receut auec beaucoup de bienueillance. Le François dont i'ay fait mention cy-dessus, demeuroit en cette maison ; il mit ordre à sa conscience pendant trois nuits que ie demeuray auec luy, chez cet honneste homme, dont ie voudrois pouuoir reconnoistre la courtoisie, par toutes sortes de seruices, tant il me traista honnestement, lors que i'estois en vn estat le plus miserable du monde. Ie ne pouuois pas manquer d'habits, cet honneste Gentilhomme m'en presenta vn fort honneste ; et à mesme temps, vn bon Yvalon, ne sçachant rien de cet office, alloit quester par les maisons, pour trouuer dequoy m'habiller. On me dit encore que cette bonne Dame Ecossoise me preparoit la mesme charité ; mais ie les remerciay tous, et ie ne voulus iamais rien accepter qu'vn capot et des bas de chausses à la sauuage, auec des souliers François, et vne couuerture qui me deuoit seruir de lict à mon retour. Cette Dame prit le soin de tout cela, auec tant d'adresse et d'affection, qu'elle n'épargna aucun ajustement dont elle se peut auiser. Mes hostes me presserent de prendre des prouisions pour mon voyage ; mais ie me contentay de receuoir quelques pesches, d'vn marchand de Bruxelles, bon Catholique, que ie confessay à mon depart. Il fallut leur promettre à tous que ie les retournerois voir l'Esté prochain, tant ils me tesmoignerent d'amour et de bienueillance.

Sortant du quartier des Hollandois, ie fus conduit à la Bourgade de celuy qui m'auoit pris. L'allant visiter, il me rendit mon Breuiaire. De là nous allasmes au Bourg, et à la cabane où i'auois esté adopté. Ie n'y fus que deux iours : car on me vint prendre auec ma sœur, qui m'auoit donné la vie, pour me mener en la plus grande des Bourgades Iroquoises, afin d'assister aux conseils et aux assemblées, où on deuoit parler de la paix. Ie remarquay qu'on amassoit par tout des presens pour me reconduire à Quebec. Ce n'estoient plus que festins, dans lesquels on me faisoit tout le bon accueil possible. Enfin le iour de S. Michel, il fut arresté qu'on iroit demander et conclure la paix auec les François et auec leurs alliez. Cette conclusion fut prise en la Bourgade où le premier François, le bon René Goupil, compagnon du Pere Isaac Iogues, auoit esté tué par les Iroquois, le mesme iour de S. Michel. Ie m'estois toujours attendu que cette feste ne se passeroit pas sans quelque chose de remarquable.

Trois iours apres cette resolution, on me dit que le Capitaine qui m'auoit conduit au quartier des Hollandois me conduiroit au pays des François, non par eau, à cause des tempestes qui sont ordinairement en cette saison sur le lac Champlain, par où il eût fallu passer, mais par vn autre chemin, tres-fascheux pour moy, d'autant qu'il falloit marcher sept ou huit iours à pied, dans ces grandes forests, et ie n'auois ny force, ny iambes pour vn si grand trauail. Au bout de ces huit iournées, on trouue vne riuiere, sur laquelle on vogue enuiron deux iours, et puis on rencontre le grand fleuue de Saint Laurens, dans lequel se descharge cette riuiere, à soixante lieuës, ou enuiron, au dessus de l'Isle de Montreal, assez proche du lac nommé l'Ontario.

Ie me souuins pour lors de S. Ioseph, qui porta Nostre Seigneur en Egypte, par les deserts d'Arabie, comme on croit ; ie le priay de me seruir de guide et de support dans les fatigues de ce voyage. I'auois toujours eu grand recours à sa protection, dans tous mes trauaux, comme aussi à S. Michel, protecteur de l'Eglise et de la France. Et

il arriua, comme i'ay appris depuis, que le quatriesme de Septembre, iour auquel i'entray pour la premiere fois en vne Bourgade Iroquoise, qu'on chanta à Quebec le *Te Deum*, dans vne petite Eglise dediée à S. Ioseph, en action de grace de ma deliurance et de mon retour aux Trois Riuieres, vn bruit s'estant éleué, sans qu'on en ait iamais pu découurir le premier autheur, que ie m'estois eschappé des mains de l'Ennemy. Et ce mesme iour, on alla presenter le Sacrifice de la Messe pour le mesme sujet, en l'Anse de S. Ioseph, dans vne Eglise dediée à Dieu, sous le nom de S. Michel, que nous pouuons appeller l'Ange de nostre paix, puis qu'elle a esté concluë le iour de sa feste au pays des Iroquois.

Enfin le troisiesme d'Octobre, ie quittay le dernier Bourg des Iroquois pour retourner à Quebec. Ie rencontray sur vne petite colline, vn peu esloignée du Bourg, les Capitaines et les anciens du pays qui m'attendoient, auec les presens qu'ils enuoyoient comme les contrats de la paix. Ils me firent leur derniere harangue, m'excitant à lier fortement nostre nouuelle alliance. Mon conducteur s'estant chargé des presens, nous poursuiuismes nostre chemin et fismes seulement quatre lieuës cette premiere iournée. Tous ceux que nous auions à la rencontre me faisoient quelque caresse à leur mode, et me prioient de moyenner vne bonne paix auec les François.

Ie commençay et acheuay ce chemin par terre, auec des peines inconceuables. Nous partismes vn Vendredy, troisiesme d'Octobre, et nous arriuâmes à la premiere riuiere, dont i'ay parlé cy-dessus, le Samedy onziesme du mois. Nous marchions en compagnie de plusieurs Iroquois, qui s'en alloient à la chasse au Castor, au lac de l'Ontario. Les pluyes, les montagnes, les vallées, les torrens et les ruisseaux, et quatre riuieres assez grosses, qu'il fallut passer à gué et se moüiller iusques à la ceinture, vne autre plus grande qu'il fallut trauerser auec des cayeux branlans et mal liez, les viures fort courts, et du seul bled d'Inde tout nouueau, sans pain, sans vin, sans viande, sans aucune chasse, ces endroits en estans depeuplés : toutes ces choses, dis-je, me bastirent vne Croix si horrible et si continuelle, qu'il me semble que ce fut vn miracle perpetuel, que ie l'aye pu porter, dans vne peine si excessiue et dans vne si grande foiblesse. Ce fut aussi vne merueille bien particuliere que mon Guide soit toujours demeuré dans la douceur et dans la patience, me voyant si mauuais pieton. Il me semble que ie participay en petit, en ce retour, aux langueurs et aux défaillances du Roy des affligez, comme i'auois eu part en mon voyage, apres ma prise, à ses liens et à ses agonies.

Mais voicy qu'au bout de ce trauail de neuf iours, parurent trois ieunes hommes, enuoyez de la part des Anciens du pays, pour donner aduis à mon Conducteur, qu'vn Capitaine à qui on auoit fait des presens aux Trois Riuieres pour ma deliurance, venant d'arriuer au pays, rapportoit que les ostages Iroquois, laissez dans le fort des François auoient esté mis aux fers, et qu'on auoit desia cassé la teste à quelques-vns d'iceux : ce Capitaine asseuroit qu'il auoit appris cette nouuelle de la bouche d'vn Sauuage son amy. Et partant on auertissoit mon Conducteur et ses gens de prendre garde, s'ils deuoient s'engager plus auant, dans l'estat des affaires. Ie n'eus point de repartie. Mon Conducteur me dit, auec vn grand courage, que si ie voulois donner ma parole que ie tascherois de conseruer sa vie, qu'il l'exposeroit à toutes sortes de dangers, pour me ramener sain et sauf parmy les François. Ie luy donnay fort librement, et ce plusieurs fois, car il me la demanda toujours. La parole donnée et acceptée, nous nous embarquasmes et poursuiuismes nostre chemin. I'ay sceu depuis que ce faux bruit estoit fondé, sur ce qu'on auoit mis les fers aux pieds d'vn Sauuage Algonquin, qui s'étoit enyuré. Ces alarmes nous venoient de temps en temps, et quelques-vns prenoient plaisir de me les donner, croyans m'intimider ; mais ces gens-là n'estoient pas du nombre

de mes Guides, lesquels m'ont toujours traité auec beaucoup de douceur.

Comme nous commencions d'approcher de l'Isle de Montreal, mes gens auoient peur de rencontrer des Algonquins, et cependant ils s'amusoient si fort à la chasse, qui est tres-abondante en ces endroits du grand fleuue saint Laurent, que ce retardement me sembloit ennuyeux. Nostre derniere croix fut le danger de nous perdre, dans les bouillons du sault de saint Louys, à la veuë de l'habitation de Montreal. Ie creus quasi trouuer mon tombeau dans ces courants, mais ils ne me firent aucun mal, que de lauer le reste de mes fautes.

Enfin nous abordasmes heureusement en cette habitation, le vingt quatriesme d'Octobre, les neuf semaines accomplies de ma captiuité, en l'honneur de S. Michel et de tous les saints Anges. Nous en partismes le vingt cinquiesme sur le soir, et arriuasmes aux Trois Riuieres le vingt huitiesme, où nous demeurasmes iusques au troisiesme de Nouembre. Le cinquiesme, nous mismes pied à terre à Quebec ; le sixiesme, nos Iroquois, mes Conducteurs, firent leurs presens pour la paix, ausquels on répondit par d'autres presens, et ainsi vn Dimanche au soir, quatre vingt et vn iours apres ma prise, c'est à dire neuf fois neuf iours accomplis, la grande affaire de la paix tant desirée fut terminée. Les Saints Anges faisans voir par ce nombre de neuf, qui leur est dedié, la part qu'ils prenoient en ce saint ouurage, conduit tout d'vne autre façon, que les affaires des Sauuages, qui sont extremement longs en leurs assemblées et en leurs procedez. Ie n'ay esté qu'vn mois dans le pays des Iroquois. I'y entray le quatriesme Septembre. I'en sortis le troisiesme d'Octobre. Et dans ce peu de temps, i'ay communiqué auec les Hollandois, i'ay veu le fort d'Orange, i'ay passé trois fois dans les quatre Bourgades des Iroquois Anniehronnons ; le reste du temps de ma captiuité a esté employé dans mon allée et dans mon retour. Ie fus conduit par la Riuiere des Iroquois et par le lac de Champlain, et ne fis en suite que deux iournées de chemin par terre. Et ie suis reuenu par vne autre route : si bien que i'ay passé par les deux chemins que tiennent leurs armées et leurs guerriers, quand ils nous viennent chercher. Voila à peu prés ce que l'obeyssance a exigé de moy, sur mon voyage.

CHAPITRE V.

De la paix faite auec les Iroquois.

Enfin nous auons la paix : pleut à Dieu que ces paroles fussent aussi veritables dans la bouche des François, qu'elles sont douces et agreables aux Habitans de la Nouuelle France. Ouy, mais dira quelqu'vn, les Iroquois sont des perfides ; ils ne font la paix que pour trahir plus auantageusement dans vne nouuelle guerre : le passé nous est vn grand pronostique du futur ; nous auons desia eu la paix auec eux, et ils l'ont violée. Ie confesse que nous auons eu la paix auec eux ; mais ie ne sçay si iamais ils l'ont euë auec nous : car à vray dire, c'estoit nous qui les portions à la paix, nous les pressions, et par presens et par de longs conseils. Ils auoient bien quelque inclination de s'allier des François ; mais ils auoient horreur des Sauuages, notamment des Algonquins. Ceux qui auoient les yeux ouuerts connoissoient bien que cette paix n'estoit pas dans la parfaite idée des Sauuages. Mais quoy qu'il en soit du futur, duquel ie ne voudrois pas répondre, ny en l'vne ny en l'autre France, si pouuons-nous dire auec verité que ce sont presentement les Iroquois qui ont fait la paix. Ou plustost, disons que c'est Dieu : car ce coup est si soudain, ce changement si impreueu, ces dispositions dans des esprits Barbares si surprenantes, qu'il faut confesser qu'vn genie plus releué que l'humain a conduit cet ouurage. Le soir, il n'y auoit rien de si hideux, pour

ainsi dire, et de si défait, que le visage de ce pauure pays : et le lendemain il n'y a rien de si gay et de si ioyeux que la face de tous les Habitans. On se tuë, on se massacre, on saccage, on brusle, vn Mercredy par exemple, et le Ieudy on se fait des presens et on se visite les vns les autres, comme font des amis. Si les Iroquois ont quelque dessein, Dieu a aussi les siens. Ie m'asseure qu'on auouëra que ce que ie vais dire ne s'est point fait par vn pur rencontre.

Le iour de la Visitation de la Sainte Vierge, le Capitaine Aontarisaty tant regretté des Iroquois, ayant esté pris de nos Sauuages, et instruit par nos Peres fut baptisé, et ce mesme iour, ayant esté executé à mort, il monta au Ciel. Ie ne doute point qu'il n'ait remercié la Sainte Vierge de ses malheurs et de son bonheur, et qu'il n'ait prié Dieu pour ses compatriotes.

Les habitans de Montreal, comme nous auons remarqué cy-dessus, ayant fait vn vœu solennel de celebrer publiquement la feste de la Presentation de cette Mere des bontez, les Iroquois des Nations plus hautes les rechercherent de paix.

Ce fut le iour de l'Assomption de cette Reyne des Anges et des hommes que les Hurons prirent dans l'Isle de Montreal, cet autre fameux Capitaine Iroquois, qui fut cause que les Anniehronnons demanderent nostre alliance, comme nous verrons bien-tost.

Le François qui accompagnoit le Pere Poncet en sa prise, ayant esté bruslé au pays des Iroquois, ils donnerent la vie au Pere, au temps que l'Eglise honore la Natiuité de la Sainte Vierge, et il trauailla en suite si efficacement à la paix, ou plustost la Sainte Vierge, et les Saints Anges, que le iour de S. Michel, il fut arresté dans vn conseil public des vieillards du pays, qu'on rameneroit le Pere à Quebec, et qu'on lieroit fortement la paix auec les François.

Le mesme iour de la naissance de la Sainte Vierge, pendant que les Iroquois Anniehronnons concluoient la paix en leur pays, on faisoit vne procession generale à Quebec, pour gagner le cœur du Fils, par l'entremise de la Mere. On y fit marcher quatre cents mousquetaires bien armez, qui faisans leurs décharges de temps en temps bien à propos, donnerent de l'espouuante aux Iroquois, qui estoient descendus pour parler de la paix : ce qui les fit iuger que cette paix leur estoit d'autant plus necessaire, qu'ils remarquoient d'adresse en nos François, à manier les armes, dont ils venoient d'experimenter quelques effets aux Trois Riuieres.

Or dites-moy maintenant, si le hazard ou la Prouidence ont trauaillé dans ces rencontres ; et si la deuotion des habitans de la Nouuelle France, et la confiance qu'ils ont euë enuers l'Espouse du grand Saint Ioseph, patron de toutes ces nouuelles Eglises, n'a pas esté bien recompensée ? Passons outre.

Les Iroquois qui nous faisoient la guerre estoient diuisez en cinq Nations, dont voicy les noms en langue Huronne.

Les Anniehronnons, dont le pays s'appelle Anié.

Les Onneiohronnons, dont le principal Bourg se nomme Onneiout.

Les Onnontaëronnons, dont le pays et la principale Bourgade se nomment Onnontaé.

Les Sonnontouaheronnons, du pays nommé Sonnonthouan.

Les Onionenhronnons, dont le Bourg s'appelle Onneïoté.

Qui a porté toutes ces Nations à prendre des sentimens de paix, independamment les vns des autres ? Nous auons sceu de bonne part que les Sonnontouaheronnons, qui font la plus grande Nation Iroquoise et la plus peuplée, pensoient à la paix dés le Printemps, auec dessein d'y faire ioindre les Onionenhronnons, leurs plus proches voisins.

Nous auons veu au Chapitre second, comme les Onnontaëronnons, et en suite les Onneiohronnons, sont venus la demander aux François de Montreal.

Il ne restoit plus que le seul Iroquois Anniehronnon, lequel enflé de ses victoires, vouloit perseuerer dans les desirs de la guerre ; mais il a donné les mains, aussi bien que les autres. Toutes

ces pensées de paix et d'alliance sont-elles entrées quasi à mesme temps, dans les esprits farouches et insolens de ces Nations, sans vne prouidence toute particuliere ? *Deus nobis hæc otia fecit.* Disons plustost *Digitus Dei est hic.* Ce coup est vn coup de la puissance du grand Dieu. Ce qui nous console fortement dans cette sainte prouidence, est que si quelqu'vne de ces Nations venoit à se dementir, il est bien croyable que les autres nous ayant recherchés, chacune en son particulier, ne romproient pas si facilement auec nous. Mais venons au détail.

Les Onnontaeronnons, s'estant presentés au nombre de soixante à Montreal, pour sonder si le cœur des François auoit quelque disposition à la paix, le Gouuerneur de la place, se défiant d'eux prudemment, leur dit que leurs desloyautez passées rendoient leurs propositions fort suspectes, et que s'ils auoient quelque amour pour nostre alliance, il falloit le témoigner à Monsieur de Lauzon, Gouuerneur de tout le pays, qui estoit à Quebec. Le Capitaine répondit qu'il falloit bien distinguer entre Nation et Nation ; que les Onnontaëronnons n'estoient pas infideles comme les Iroquois Anniehronnons, qui recuisent leur fiel et l'amertume de leur cœur au milieu de leur poitrine, quand leur langue profere quelques bonnes paroles ; que pour luy, à qui toute la Nation auoit fait entendre ses intentions, il parloit de toutes les parties de son corps, depuis ses plus petits orteils iusques au sommet de la teste, et qu'il n'y auoit rien dans son cœur ny dans le reste de ses membres, qui dementist ce qui estoit sorty de sa bouche ; qu'il iroit voir le grand Onontio, le Gouuerneur des François, et qu'il luy feroit ses presens, dans lesquels estoient renfermez les desirs de toute sa Nation.

En effet, il descendit de Montreal iusques à Quebec, faisant soixante lieuës sur le grand fleuue. La premiere assemblée se tint en l'Isle d'Orleans, en la Bourgade des Hurons, à deux lieuës de Quebec. Ce Capitaine fit estaler ses presens, qui seruent parmy tous ces peuples Barbares, comme parmy nous les escrits et les contrats. Tout le monde estant assis, il se leua, inuoquant premierement le Soleil, comme vn tesmoin fidele de la sincerité de ses pensées, comme vn flambeau qui bannissoit la nuit et les tenebres de son cœur, pour donner vn iour veritable à ses paroles.

Ces presens consistoient en castors et en porcelaine, et chacun d'eux auoit son nom, et faisoit voir le desir de celuy qui parloit et de ceux qui l'auoient delegué.

Le premier se donnoit pour essuyer les larmes qu'on iette ordinairement à la nouuelle des braues guerriers massacrez dans les combats.

Le second deuoit seruir d'vn breuuage agreable, contre ce qui pourroit rester d'amertume dans le cœur des François pour la mort de leurs gens.

Le troisiesme deuoit fournir vne escorce ou vne couuerture, pour mettre sur les morts, de peur que leur regard ne renouuellast les anciennes querelles.

Le quatriesme estoit pour les enterrer, et pour fouler bien fort la terre dessus leurs fosses, afin que iamais rien ne sortist de leurs tombeaux qui pût attrister leurs parens, et causer dans leurs esprits quelque émotion de vengeance.

Le cinquiesme deuoit seruir d'enueloppe, pour si bien empaqueter les armes, qu'on n'y touchast plus doresnauant.

Le sixiesme, pour nettoyer la riuiere, soüillée de tant de sang.

Le dernier, pour exhorter les Hurons d'agréer ce qu'Onontio, grand Capitaine des François, deuoit conclure touchant la paix.

Comme il se faut accoustumer aux coustumes et aux façons de faire des peuples qu'on veut gagner, quand elles ne sont pas esloignées de la raison, Monsieur le Gouuerneur rendit parole pour parole et presens pour presens.

Le premier fut donné pour faire tomber la hache d'armes, des mains de l'Iroquois Onnontaëronnon.

Le second, pour briser la chaudiere,

où il faisoit cuire les hommes qu'il prenoit en guerre.

Le troisiesme, pour leur faire quitter les cousteaux qui seruoient à cette boucherie.

Le quatriesme, pour leur faire mettre bas leurs arcs et leurs fléches, et autres armes.

Le cinquiesme, pour effacer les peintures et les couleurs rouges, dont ils se barboüillent le visage, quand ils vont en guerre.

Le sixiesme, pour cacher si bien les canots, ou les bateaux qu'ils font pour les combats, qu'ils ne puissent iamais plus les retrouuer.

Ces contrats passez, tout le monde s'en réiouit. Ces Ambassadeurs, ou ces Deleguez pour la paix, emporterent leurs capots, leurs couuertures, leurs chaudieres, et autres semblables denrées, enquoy, à mon aduis, consistoient leurs presents. Ils promirent que dans quelque temps ils rapporteroient des nouuelles de la ioye vniuerselle de toute leur Nation.

Venons maintenant aux Iroquois Anniehronnons, les plus orgueilleux et les plus superbes de toutes ces contrées. Ce sont eux qui ont massacré le Pere Isaac Iogues, bruslé le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, et plusieurs autres François.

Ces Thrasons, ayant pris resolution de surprendre et de mettre à feu et à sang le Bourg des Trois Riuieres, comme nous auons veu cy-dessus, et trouuant plus de resistance qu'ils n'auoient pensé, furent changez quasi en vn moment. Dix ou douze d'entre eux parurent auec vn Guidon blanc, sur le grand fleuue, s'approchant du fort et criant qu'ils vouloient parlementer et traiter de paix ; et qu'on leur enuoyast quelqu'vn pour les escouter. Celuy qui se presenta de la part des François, commença par des inuectiues, leur reprochant leurs fourbes et leurs perfidies. Tu es vn ieune homme, respondit le Capitaine de ces Iroquois, nous auons demandé quelqu'vn qui nous écoutast, et non pas vn ieune homme pour nous venir parler. Va-t-en voir tes vieillards et ceux qui determinent de vos affaires, prends langue d'eux, et puis tu parleras. Ie sçay, repart le François, leurs sentimens : ils croyent tous que vous estes des trompeurs, qui ne sçauez ce que c'est de tenir vostre parole. Vas les consulter, et dis leur que nous auons de bonnes pensées, et que nostre cœur n'a plus de venin. Le François remonta au fort, on s'assembla en la maison de Ville, et on creut que ces Barbares n'auoient aucune volonté de la paix ; mais qu'ils cherchoient les occasions de nous surprendre. Cet homme les retourne voir. Ie vous auois bien dit, leur fit-il, que i'auois connoissance des pensées de nos Anciens. Ils vous prennent tous pour des fourbes et pour des gens auec lesquels il ne faut point parler, que par la bouche de nos canons. Si vous auiez des pensées de paix, vous parleriez de nous rendre vn de nos Peres et vn François que vos gens ont pris depuis peu, és enuirons de Quebec. Ce Capitaine fut surpris à cette nouuelle, n'ayant point connoissance de cette prise. Ie n'ay pas sceu, repart-il, qu'on ait pris des François ; mais ie m'en vais presentement enuoyer deux canots en diligence en nostre pays, afin d'empescher qu'on ne leur fasse aucun mal ; et ie te donne parole que s'ils sont encore viuans, tu les verras bien-tost dans vos habitations.

Cet homme parloit d'vn tel accent, que son cœur parut s'accorder auec ses parole. Mais vn rencontre arriua sur ces entrefaites, qui fit iuger que ce petit rayon de paix, qui commençoit à poindre, s'alloit éteindre dés sa premiere naissance. Nos François s'imaginoient que ces Barbares, ayant appris que nos Hurons tenoient quelques-vns de leurs gens prisonniers, demandoient la paix pour leur sauuer la vie, et par ie ne sçay quel malheur, disons plustost par vne secrete prouidence, ces prisonniers tomberent en leurs mains, en la façon que ie vais dire.

Vn Capitaine Huron, allant en guerre, fut auerty par les François qui sont à Montreal, qu'il y auoit des ennemis dedans leur Isle ; ce Capitaine, comme

nous auons desia remarqué, les cherche, les trouue à la piste, les poursuit, les attaque, et les ayant defaits, il prit leur Capitaine, et quatre des principaux de ses gens. Or comme il ne sçauoit pas qu'il y eust vne armée d'Iroquois aux Trois Riuieres, et qu'il falloit passer par là pour descendre à Quebec, où il vouloit mener ses prisonniers, il alla iustement donner dans les panneaux, comme on dit. Car lors qu'il y pensoit le moins, et qu'il descendoit doucement sur le grand fleuue, s'entretenant de la paix et de la guerre auec ses prisonniers, il aperceut de loin l'armée Iroquoise ; et il se vit, quasi en vn moment, de victorieux vaincu, et de triomphant captif. Vne partie de ses gens, tournant le cap de leurs petits bateaux vers la terre, se sauuerent au plustost dans les bois ; les autres ne voulant pas reculer, furent sur le point de massacrer leurs cinq captifs, pour mourir plus glorieusement, selon les idées du pays, dans le sang de leurs ennemis. Mais Dieu retint leurs bras desia leués pour ramener le coup. Il leur donna des pensées de vie et de paix, à la veuë de la mort, et dans les apparences de la continuation d'vne cruelle guerre. Aoueaté, Capitaine des Hurons, s'adressant au Capitaine des Iroquois, son captif, nommé Atonhieiarha, luy dit : Mon neueu, (c'est vn terme d'amitié vsité parmy ces peuples), ta vie est entre mes mains ; ie te peux tuer, et me sauuer aussi bien que les autres, ou me ietter au milieu de tes gens pour en massacrer autant qu'il me seroit possible : mais ton sang et celuy de tes gens ne nous retireroient pas des malheurs où vos armes nous ont ietez. Nous auons parlé d'alliance, puisque la paix est plus precieuse que ma vie, i'ayme mieux la risquer, dans le dessein de procurer vn si grand bien à mes petits neueux, que de venger par l'effusion de ton sang la mort de mes Ancestres. Au moins, mourrai-ie honorablement, si on me tuë apres t'auoir donné la vie. Et toy, si tu me laisses massacrer par tes parens, le pouuant empescher, tu passeras le reste de tes iours dans le deshonneur ; tu seras tenu pour vn lasche, d'auoir souffert qu'on mist à mort, celuy qui venoit de te donner la vie. Le Capitaine Iroquois repartit : Mon oncle, tes pensées sont droites. Il est vray que tu me peux oster la vie : mais donne-la moy, pour te la conseruer. La gloire que i'ay acquise à ma Nation par mes victoires, ne me rend pas si peu considerable dans l'esprit de mes Compatriotes, que ie ne puisse t'asseurer de la vie, toy et tes gens. Si les miens te veulent attaquer, mon corps te seruira de bouclier. Ie souffrirois plus tost qu'ils me bruslassent à petit feu, que de me rendre meprisable iusques à ce point, de ne pas honorer vostre bienfait et mon retour par vostre deliurance.

Les Onnontaeronnons, qui portoient les presens dont nous venons de parler, à Onontio, c'est à dire à Monsieur le Gouuerneur, pour disposer son esprit à la paix, s'estant embarquez à Montreal, auec ces deux Capitaines victorieux et vaincus, voyant la medaille tournée et la face des affaires bien changée par le rencontre de cette armée Iroquoise, se mirent du costé des Hurons, et protesterent tout haut, que si on attaquoit leurs conducteurs, car c'estoient les Hurons qui les auoient embarqués, qu'ils exposeroient leur vie pour eux. Atonhieiarha, Capitainè Iroquois, leur dit : Ne craignez point ; ie vous donne parole que nous serons receus fauorablement. Ils auoient fait halte pendant ce discours. Ils poussent leurs canots vers l'armée, qui les ayant reconnus, enuoient dix-huit grands canots au deuant d'eux. Ils se virent inuestis de tous costés en vn moment ; ces canots venoient tous auec vn esprit de paix : iusques-là que celuy qui les commandoit, ayant parlé en peu de mots au Capitaine Iroquois captif, son compatriote, enuoya du monde à terre pour chercher les Hurons fuyards, et leur donner asseurance de la vie et de la paix. Aoueaté, Capitaine Huron, se voyant au milieu de ses Ennemis, dont les tesmoignages de bienueillance luy paroissoient des marques de trahison, et leurs caresses des indices de sa mort, ou plustost de mille

morts auant que de mourir, se leue, et pour s'animer aux souffrances, chante d'vn ton martial ses anciennes proüesses, il rapporte le nombre d'Iroquois qu'il a tués, les cruautés qu'il a exercées sur eux, et celles dont il espere que ses neueux vengeront quelque iour, les tourmens qu'il va souffrir.

Tu n'es ny captif, ny en danger de mort, luy respondent les Iroquois ; tu es au milieu de tes freres, et tu sçauras que le François, le Huron, et l'Iroquois n'ont plus de guerre ensemble ; quitte la chanson de guerre, entonne vne chanson de paix, qui commence auiourd'huy pour ne finir iamais.

Vous estes des perfides, repart le Capitaine Huron, vostre cœur est enuenimé ; vostre esprit est remply de fourbes : si vous parlez de paix, ce n'est que pour vser d'vne trahison plus funeste, et pour nous et pour les François. Ie ne connois que trop vos ruses. Contentez-vous maintenant de manger la teste des Hurons ; mais sçachez que vous ne tenez pas encore les autres membres. Mes gens ont encore des pieds et des mains, des iambes et des bras. Cela dit, il tend le col pour estre coupé ; mais voyant que personne ne mettoit la main au cousteau : Bruslez-moy donc, leur dit-il, n'épargnez point vos supplices ; aussi bien suis-ie mort. Mon corps est desia deuenu insensible ; ny vos feux, ny vos cruautés n'estonnent mon cœur ; i'ayme mieux mourir auiourd'huy, que de vous estre redeuable d'vne vie, que vous ne me donnez qu'à dessein de me l'oster par vne trahison funeste.

Tu parles trop rudement à tes Amis, respondent les Iroquois ; nostre cœur s'accorde auec nos paroles.

Ie vous connois bien, repart Aoueaté, vostre esprit est garny de sept doublures ; quand on en a tiré vne, il en reste encore six. Dites-moy, de grace, si cette trahison que vous machinez si adroitement, est la derniere de vos malices ? Vous vous estes oubliés des paroles mutuelles que s'estoient données nos Ancestres, lors qu'ils prirent les armes les vns contre les autres : que si vne simple femme se mettoit en deuoir de descouurir la suerie, d'arracher les bastons qui la soustiennent, que les victorieux poseroient les armes, et prendroient les vaincus à mercy. Vous auez violé cette loy : car non seulement vne femme, mais encore le Grand Capitaine des François a descouuert cette suerie funeste, où se prennent les conclusions de la guerre ; il a par ses presens arraché les bastons qui la soustiennent, taschant de gagner les Nations que vous appuyez : et vous, mesprisant sa bonté, vous auez foulé aux pieds les ordres et la parole de vos Ancestres. Ils en rougissent de honte au pays des Ames, voyant que voûs violez auec vne perfidie insupportable, les loix de la nature, le droit des gens et toute la societé humaine.

Cet homme pressa ce point si fortement, que le Capitaine Iroquois fut contraint d'auoüer qu'ils auoient tort, et que doresnauant les choses passeroient d'vn autre air.

Ils furent long-temps dans cette conteste, le Huron ne pouuant croire ce qu'il voyoit, et l'Iroquois ne pouuant luy persuader que c'estoit tout de bon qu'ils auoient des pensées de paix.

Quoy qu'il en soit, les Iroquois non seulement ne firent aucun mal aux Hurons, mais ils ne parlerent plus que de festins et de resioussance, tant la face des affaires se vit changée en vn moment.

Enfin aprés quelques entretiens d'amitié, vn Capitaine Iroquois s'adressant au Capitaine Huron et le congediant auec honneur, luy dit : Mon Frere, Et Sagon, prends courage, vas faire reuerdir les campagnes des François, par les bonnes nouuelles de la paix, que nous voulons auoir auec eux et auec tous leurs alliez. On luy rend tout son bagage et celuy de ses gens, à la reserue d'vne arquebuse qui s'estoit égarée. Ce Capitaine Huron, ne pensant pas encore estre en asseurance, s'écrie : Quoy donc, oste-t-on les armes à vn homme qui se trouue seul entre cinq cents ? A mesme temps, on iette à ses pieds cent arquebuses, pour en choisir vne en la place de la sienne, que quelque soldat auoit enleuée. Cela fait, il s'embarque auec

le peu de ses gens qui luy restoient et auec les Ambassadeurs d'Onnontaé, pour voguer droit à la Bourgade des Trois Riuieres.

Ce Capitaine, qui est Chrestien, a dit depuis à vn de nos Peres, qu'il ne creut point auoir la vie sauue, iusques à ce qu'il vit son canot hors la portée des mousquets de l'armée ennemie ; c'est pour lors qu'il s'écria auec S. Pierre : Ie sçay maintenant que Dieu m'a deliuré de la main des Iroquois.

Nos François, qui ne sçauoient rien de ce qui se passoit dans le camp des ennemis, furent bien estonnez, apprenant ces nouuelles. Ils ne sçauoient quasi s'ils les deuoient croire ; mais enfin ils se rendirent quand ils eurent auis qu'vn Capitaine Iroquois Anniehronnon, nommé Andioura, vouloit descendre à Quebec, pour porter des presens à Onontio, et l'asseurer des volontés qu'ils auoient tous de faire vne vraye paix.

Cet homme partit des Trois Riuieres, au commencement du mois de Septembre, et aussi-tost qu'il fut arriué à Quebec, ayant rendu ses premieres visites, il exposa ses presens, dont voicy la signification.

Le premier estoit pour éclaircir le Soleil, obscurcy par les nuages et par les troubles de tant de guerres.

Le second estoit vn mets qu'il presentoit à Onontio, Gouuerneur des François, afin qu'estant repeu, il écoutast plus facilement les paroles de la paix, puisque les longs discours ne sont pas agreables à ceux qui sont à ieun.

Le troisiesme deuoit seruir de cure-oreille, afin que les harangues sur vn sujet si aymable, entrassent plus nettement dans son esprit.

Le quatriesme se donnoit pour dresser vne Habitation Françoise dedans leurs terres, et pour y former, auec le temps, vne belle Colonie.

Le cinquiesme, pour faire qu'vn mesme cœur et vn mesme esprit animast doresnauant tous ceux qui seroient compris dans ce traité de paix.

Le sixiesme estoit vn canot ou vn bateau pour porter Onontio en leur pays, quand il voudroit donner vne visite à ses Alliez.

Le septiesme portoit vne priere, à ce qu'on les laissast rembarquer en paix, pour retourner en leur pays, lorsqu'ils viendroient visiter leurs amis François, Algonquins et Hurons.

Le huitiesme demandoit que la chasse fust commune entre toutes les Nations confederées, et qu'on ne fist plus la guerre qu'aux Elans, aux Castors, aux Ours et aux Cerfs, pour gouster tous ensemble les friands mets qu'on tire de ces bons animaux.

Monsieur le Gouuerneur respondit par d'autres presens, qu'il fit expliquer par son Interprete, à la façon de ces peuples.

Le premier se donnoit pour redresser l'esprit d'Andioura, c'est le nom du Capitaine Iroquois qui venoit d'exposer ces presens. Si ton esprit est encore tortu, luy dit le Truchement, voicy dequoy le redresser, afin que tes pensées soient droites.

Le second estoit pour l'asseurer que nous n'auions plus qu'vn cœur auec luy et auec tous ceux de sa Nation.

Le troisiesme, pour concourir auec eux, à dresser et applanir les chemins d'vn pays à l'autre, afin de se visiter les vns les autres auec plus de facilité.

Le quatriesme, pour étendre vn tapis ou vne nappe aux Trois Riuieres, où se tiendroient les conseils et les assemblées de toutes les Nations.

Le cinquiesme, pour disposer vn lieu dans leur pays, où seroient exposez les presens d'Onontio.

Le sixiesme estoit pour rompre les liens qui tenoient captif en leur pays le P. Ioseph Poncet, que tous les François honoroient et qu'ils demandoient auec instance.

Le septiesme, pour le releuer de la place où il estoit couché et garotté.

Le huitiesme, pour luy ouurir la porte de la cabane où il estoit logé.

Le neufiesme, pour adoucir les fatigues qu'il deuoit souffrir en son chemin, à son retour.

Le dernier present estoit composé de six capots, ou espece de casaques, de

six tapabors et deux grands colliers de porcelaine, qui furent offerts aux six Ambassadeurs, pour les defendre contre les iniures du temps dans leur voyage, et pour soulager les peines qu'ils deuoient souffrir en chemin.

Il se fit quelques harangues aprés la distribution de ces presens. Noël Tekouerimat, Algonquin, inuectiua puissamment contre la perfidie des Iroquois, leur reprochant qu'ils auoient tué par cinq ou six fois de leurs Ancestres, à l'heure mesme qu'ils remenoient des prisonniers Iroquois en leur pays, pour rechercher la paix ; que les Algonquins auoient receu auec honneur tous les Iroquois qui les estoient venus visiter en leur pays ; qu'au reste, que s'ils auoient dessein de contracter vne veritable alliance, ils renuoyeroient plusieurs femmes qu'ils retenoient dans la captiuité ; que si elles estoient mariées, leurs maris les pourroient suiure pour demeurer auec elles au pays des Algonquins ; et que si ce pays ne leur estoit pas agreable, qu'ils les pourroient remener au lieu d'où ils les auroient amenées ; que c'est ainsi qu'en vsoient leurs alliez qui demeurent sur les riuages de la mer, en l'Acadie.

Vn Capitaine Huron repartit qu'il falloit maintenant oublier les anciennes querelles, et que si l'Iroquois auoit mal traité les Algonquins, qu'il leur rendoit la pareille, ayant rabaissé leur insolence par vne autre insolence, et que le Ciel punit ordinairement au double ceux qui abusent de ses faueurs dans leurs victoires.

Monsieur le Gouuerneur fit dire par son Truchement, qu'il auoit toujours desiré d'estre le Mediateur de la paix publique ; qu'il n'auoit point encore pris les armes contre les Iroquois, et que s'il eust donné liberté à ses gens de les attaquer, il y auroit long-temps que leurs Bourgades seroient reduites en cendres ; qu'ils auoient tres-bien fait de rechercher son alliance, pource qu'il se lassoit de crier si souuent : la paix, la paix ; que si presentement on ne la faisoit pas auec sincerité, les perfides éprouueroient la colere des François ; qu'au reste Annonhiasé, c'est Monsieur de Maisonneuue, Gouuerneur de Montreal, deuoit aborder au plus tost, et qu'il amenoit quantité de soldats, pour ranger nos ennemis à leur deuoir.

Vn Capitaine Huron conclut le conseil, par vne petite harangue fort éloquente, pressant les Iroquois de ramener au plus tost le Pere Poncet. Sçachez, leur dit-il, qu'il est le Pere des François, des Algonquins et des Hurons, et qu'il nous enseigne à tous le chemin du Ciel, chacun en nostre langue. Soyez asseurez que la paix qui sera confirmée par la deliurance d'vn tel personnage, sera inuiolable de nostre costé ; et que vous la cimenterez plus fortement en le rendant aux François, que si vous nous rameniez vn monde entier de Hurons, voire mesme d'autres François, si vous les teniez dans la captiuité.

Les harangues finies, et les presens donnez et acceptez de part et d'autre, on tesmoigna quelques resiouissances de tous costez, et en suite les Ambassadeurs Onnontaëronnons et Annieronnons s'en retournerent en leur pays.

Tout cela se passa au mois de Septembre, mais enfin le P. Ioseph Poncet, paroissant à Quebec le cinquiesme de Nouembre, remplit tous les cœurs des François de ioye et d'allegresse. Les lettres et les memoires qui parloient de son arriuée et des conseils tenus pour la conclusion de la paix ont esté perdus dans le vaisseau pris par les Anglois. Voicy deux petits mots, tirez d'vne lettre escrite à vne personne de condition, qui disoit beaucoup en peu de paroles. Il a donc pleu à Dieu d'exaucer nos prieres et de nous rendre le bon Pere Poncet. Sept Iroquois l'ont ramené auec huit presens, qui sont les premices de ceux que leurs Anciens doiuent apporter au Printemps, pour establir la paix generale, qui semble concluë. Le Pere Poncet asseure sur sa vie de la sincerité des intentions des Ennemis. Dieu veuille qu'il ne se trompe pas ! Amen, Amen.

Ces derniers Ambassadeurs, voyant que la saison s'auançoit, et que les glaces les pourroient arrester en chemin

dans vn long voyage, exposerent brieuement leur legation, donnerent leurs presens, auec asseurance que la paix qu'ils faisoient seroit inuiolable de leur costé, et aprés auoir pris congé de Monsieur le Gouuerneur et receu des témoignages reciproques de la bonne volonté des François, ils leur laisserent le plaisir et la ioye qu'apporte vne paix si long-temps desirée. Bonheur que ie souhaite à la France, de toute l'estenduë de mon cœur.

CHAPITRE VI.

De la paix faite auec vne Nation qui habite du costé du Sud à l'égard de Quebec.

Il semble que Dieu ayt voulu donner vne paix vniuerselle à la Nouuelle France. Plaise à sa Bonté de la rendre stable et solide. Neuf Algonquins de la Residence de Sainct Ioseph à Sillery, estant allez à la chasse du Castor, s'écarterent de quatre iournées des riues du grand fleuue, du costé du Sud-Est, c'est à dire entre l'Orient et le Midy. Comme ils marchoient, à la pointe du iour, dans ces grandes forests, cherchant quelques lacs ou quelques riuieres, où les Castors bastissent leurs maisons, ils rencontrerent les pistes de quelques hommes. Ils creurent aussi-tost que c'étoient des Iroquois. Ils marchent sur leurs brisées et sur leurs traces, quittant la chasse des Castors, pour chasser aux hommes. Ils doubloient le pas, mais sans bruit, pour n'estre descouuerts. Enfin ils trouuerent, deuant que le Soleil parut, cinq hommes endormis, dans vne cabane passagere, qu'ils auoient dressée à la façon des chasseurs. Ils se iettent aussi-tost sur leur proye. L'vn d'iceux voulant vser de resistance, fut arresté par vn coup de fusil qu'vn Algonquin luy tira dans la cuisse. En vn mot, ils se virent dans les liens des hommes quasi deuant d'estre deliurez des liens du sommeil.

Aussi-tost que nos gens eurent fait cette prise, ils perdent la pensée des Castors, ramenant ces captifs à Sillery. Or comme il y auoit en cette residence vn ramas de diuerses Nations, dont vne partie n'estoit pas encore Chrestiens, ils receurent ces captifs d'vne estrange façon. On les charge de coups de baston, on leur arrache les ongles, on leur coupe quelques doigts, on leur applique des tisons de feu ; bref on les traite en Sauuages, et comme des ennemis des Sauuages. Noel Tekouerimat, bon Chrestien et Capitaine de cette Residence, ayant ouy parler ces prisonniers, dit tout haut qu'ils n'estoient pas Iroquois et qu'il doutoit fort qu'ils fussent leurs alliez. Ils sont, disoit-il, Abnaquiois, ou voisins et amis des Abnaquiois. Il adjoustoit qu'estant vers les costes de la Nouuelle Angleterre, au dernier voyage qu'il auoit fait au pays des Abnaquiois, il croyoit auoir veu quelqu'vn de ces visages. Cela arresta le coup de leur mort ; mais il n'arresta pas la fureur de ceux qui estant enragez contre les Iroquois, souhaitoient d'assouuir leur vengeance sur ces pauures miserables. Et pour les faire mourir auec quelque iustice, ils dirent qu'il se falloit assembler pour deliberer de leur vie ou de leur mort.

Noel, qui vit bien que la passion, et non la raison, assembloit ce conseil, ne s'y voulut pas trouuer. Les factieux ne laissent pas de passer outre ; ils condamnent au feu ces pauures victimes. Nostre Capitaine Chrestien, voyant ce desordre, fait des presens pour rachepter leur vie. On fait derechef vne assemblée ; on donne la vie à quatre, et on veut brusler le cinquiesme. Mais Noel, voyant que ces assemblées n'estoient pas de toutes les Nations interessées dedans la guerre, s'écrie qu'il faut tenir vn conseil vniuersel de tous les principaux, qui se trouuoient pour lors au pays, et qu'il ne falloit pas proceder à la legere, dans des affaires si importantes, où il s'agissoit de la vie des hommes, et peut-estre d'vne nouuelle guerre. Cet aduis fut suiuy. On s'assemble, les Capitaines haranguent à leur tour. L'aduis commun

fut qu'ils estoient tous coupables, ou tous innocens, et par consequent qu'ils deuoient tous mourir, ou qu'il leur falloit donner la vie à tous. Là dessus, comme la paix n'estoit pas encore faite auec les Iroquois, Noel Tekouerimat parle fortement, disant que nous auions assez d'ennemis sur les bras, qu'il ne falloit pas en multiplier le nombre, que ces pauures gens ne venoient point en guerre, que c'estoient des chasseurs, et qu'il les falloit enuoyer en leur pays.

Les principaux du Conseil, suiuant cette pensée, conclurent qu'il n'en falloit faire mourir aucun, et qu'il estoit à propos d'en renuoyer deux en leur pays, pour donner aduis à leur Nation de ce qui s'estoit passé. On les fit venir sur l'heure mesme dans l'assemblée, où ils parurent liez et tous nuds, excepté leur brayer. Ils s'assirent à platte terre pour entendre leur sentence, qui les reiouyt fort. Vn Capitaine prenant la parole, fit vne petite harangue, leur disant qu'ils auoient tous la vie, que pas vn d'eux ne mourroit, qu'ils estoient libres. A mesme temps, on coupe leurs liens, qu'on iette au feu, on les fait leuer debout, on leur donne à chacun dequoy se couurir, et on les exhorte à chanter et à danser, et à se reiouyr, puis qu'ils estoient parmy leurs amis. Ce commandement fut executé sur l'heure, promptement, ioyeusement et magnifiquement, disent les memoires qui sont venus iusques à nous.

Apres quelque temps de réiouyssance on en renuoya deux en leur pays, et on retint les trois autres en ostages. Leur commission contenoit trois articles, distinguez par trois petits bastons, qu'on leur mit en main. Le premier portoit qu'on les renuoyoit pour exposer aux principaux de leur Nation, comme ils auoient esté pris et deliurez. Le second, qu'ils retournassent au commencement de l'Esté suiuant. Le troisiéme, qu'ils retirassent des mains d'vne Nation, qui leur est amie et voisine, nommée Sokoueki, quelques-vns de leurs parens captifs depuis deux ans, et qu'ils les amenassent à Sillery, s'ils auoient desir de contracter alliance auec les peuples qui s'y retirent ordinairement, et que la veuë de ces captifs adouciroit les yeux de ceux qui ne les auoient pas regardez de bonne grace, et qu'ils seroient le nœud de l'ancienne amitié qu'ils auoient euë autrefois par ensemble. Ces bonnes gens se voyant déclarez innocens, ne demanderent point reparation des torts qu'on leur auoit faits ; ils ne se plaignirent point des coups de bastons qu'on leur auoit donnez, ny des feux qu'on auoit appliquez sur leurs corps ; ils ne presserent point la restitution des ongles qu'on leur auoit arrachez, ny des doigts qu'on leur auoit coupez. Tous ces preludes sont comptez pour neant, pourueu qu'on n'oste point la vie ; le reste passe comme vn petit ieu. Les femmes, disent-ils, en souffriroient bien autant sans mot dire.

Ils partirent au commencement de Decembre, de l'an 1652. et ils parurent sur le grand fleuue à la fin du mois de May, de l'an passé 1653. Si tost qu'ils apperceurent la demeure des François et des Sauuages de Sillery, ils firent resonner leurs tambours en signe de paix et de resiouyssance. Ils amenoient deux vieillards des plus considerables de leur pays, chargez de presens, qui estoient comme les ordres et les commissions qui leur auoient esté donnés. Les Algonquins accourant sur les riues du grand fleuue, et ne voyant point les captifs qu'ils auoient demandez, furent d'abord mécontens ; mais ces Ambassadeurs sçachant bien qu'ils manquoient au point le plus important, rendirent de si fortes raisons de leur procedé, qu'ils calmerent les esprits des mécontens. Peut-estre que ces captifs estoient morts. Les memoires et les lettres que i'ay receus n'en disent rien.

Les esprits estant appaisez, ces nouueaux hostes furent appellez au conseil, le lendemain de leur arriuée. L'assemblée se tint en vne salle de nostre petite maison, où nous receuons et où nous instruisons les Sauuages. On commença par l'exhibition des presens, qu'on étendit sur vne corde qui trauersoit toute la salle. Ce n'estoient que des colliers de porcelaine fort larges, des bracelets,

des pendans d'oreilles, et des calumets ou petunoirs. Chacun ayant pris sa place, le plus ancien de ces Ambassadeurs prit la parole, disant à toute l'assistance qu'il venoit de deplier l'affection et l'amitié de ceux de sa Nation, figurée par ces colliers ; que leur cœur estoit tout ouuert, qu'il n'y auoit aucun ply, qu'on voyoit dans ses paroles le fond de leurs ames. Et là-dessus tirant vn autre grand collier, il l'estendit au milieu de la place, disant : Voila le chemin qu'il faut tenir pour venir visiter vos amis. Ce collier estoit composé de porcelaine blanche et violette, en sorte qu'il y auoit des figures, que ce bon homme expliquoit à sa mode : Voila, disoit-il, les lacs, voila les riuieres, voila les montagnes et les vallées qu'il faut passer, voila les portages et les cheutes d'eau. Remarquez tout, afin que dans les visites que nous nous rendrons les vns aux autres, personne ne s'égare. Les chemins seront maintenant faciles, on ne craindra plus les embuscades. Tous ceux qu'on rencontrera seront autant d'amis.

Cela fait, il se leue, et s'approchant des presens estendus, comme i'ay desia dit, il en donna l'explication, comme on feroit d'vne enigme, touchant les personnages du tableau, les vns apres les autres. Voila, faisoit-il, monstrant le premier present, le liure, ou le papier, où sont peints les ordres et les commissions que i'ay receus de mon pays, et les affaires que i'ay à vous communiquer. Quiconque mesprisera ce que porte cette peinture ou cet escrit merite qu'on luy casse la teste.

Touchant le second present, qui faisoit vne grande ceinture de porcelaine : Allons mes freres, leuez-vous, ceignez vous de cette ceinture et allons de compagnie à la chasse de l'Eslan et du Castor.

Le troisiesme est composé de quelques bastons de porcelaine qu'ils portent à leurs oreilles, si prodigeusement percées, qu'on y passe aisément vn gros baston de cire d'Espagne. Voila, s'écria-t-il, pour percer vos oreilles, afin que nous puissions nous parler les vns les autres, comme font les amis, et que nous assistions aux conseils les vns des autres.

Le quatriesme, composé de six grands colliers, pour les six Nations auec lesquelles ces Ambassadeurs renouuelloient leurs alliances, representent les robes dont elles se deuoient reuestir. Comme nous n'auons plus qu'vn cœur, il ne faut plus qu'vne façon d'habits ou de robes, afin que tous ceux qui nous verront, croyent que nous sommes tous freres, vestus de mesme parure, et que celuy qui en offensera l'vn offensera l'autre.

Cela fait, ce bon homme s'assit au milieu de la place : il prend deux grands petunoirs, faits d'vne pierre verte, belle et fort polie, longs d'vne coudée, c'étoit le cinquiesme present. Il en remplit vn de tabac, il y met le feu, et en suce ou en tire la fumée fort grauement. Toute l'assemblée le regardoit, ne sçachant pas ce qu'il vouloit dire. Enfin aprés auoir bien petuné à son aise : Mes freres, dit-il, ces deux pipes, ou ces deux petunoirs sont à vous ; il faut dorénauant que nous n'ayons plus qu'un souffle et qu'vne seule respiration, puisque nous n'auons plus qu'vne mesme ame.

Et venant au sixiesme present, qui consistoit en des liens de porcelaine, enfilez en brasses et en quelques colliers : Ah ! mes freres, s'écria-t-il, que les liens de ces pauures prisonniers nous ont mis en grand danger de tous costez ! mais enfin les voilà bas, le danger est passé. Vos Peres ont autrefois contracté alliance auec nos Ancestres ; cela s'estoit mis en oubly : vn mauuais rencontre a fait du mal à nos gens et du bien à toutes nos Nations : car nous ne nous connoissions plus, nous estions égarez, et nous voilà reunis. Ouy, mais nos pauures gens ont les doigts coupez, on les a bastonnez, on les a tourmentez. Ce n'est pas vous, mes freres, qui auez fait ce coup : ce sont ces meschans Iroquois qui vous ont tant fait de mal. Vostre veuë, blessée par ces malheureux, nous a pris pour des ennemis, vous nous auez frappés, croyant frapper des

Iroquois. C'est vne méprise : nous n'en disons mot.

Son discours fini, Noel Tekouerimat, Capitaine de Sillery, prit la parole, au nom de tous les autres Capitaines. Il remercia fort humainement ces Ambassadeurs, les loüant de ce qu'ils auoient de l'amour pour la paix et pour la bonne intelligence auec les Alliez de leurs Ancestres. Et poursuiuant son discours, il fit voir à toute l'assemblée, et notamment aux Hurons qui s'estoient montrez fort contraires aux pensées de la paix, prenant ces prisonniers pour de vrais ennemis, combien il estoit important de ne se point precipiter en des affaires de telle consequence, combien il estoit à propos de renoüer l'ancienne amitié qu'ils auoient euë auec ces peuples.

Pour conclusion, les Ambassadeurs voyant qu'ils auoient esté écoutez fauorablement, qu'on auoit agréé leurs presens et relasché leurs prisonniers, se mirent à danser et à entonner vne chanson de toute l'estendue de leur voix et de toute la force de leur poulmon. Leur chanson ne portoit que ces trois mots : C'est maintenant qu'il se faut resiouyr, puisque nos presens sont acceptez. La ieunesse, par le commandement des Capitaines, se mit de la partie, pour rendre la ioye publique, les ieunes hommes dansant à part, et les filles à part, se suiuant neantmoins les vns les autres à la mode du pays. Ainsi se termina toute cette ceremonie.

CHAPITRE VII.

La pauureté et les richesses du pays.

Iamais il n'y eut plus de Castors dans nos lacs et dans nos riuieres ; mais iamais il ne s'en est moins veu dans les magasins du pays. Auant la desolation des Hurons, les cent canots venoient en traite tous chargez de Castors. Les Algonquins en apportoient de tous costez, et chaque année on en auoit pour deux cent et pour trois cent mille liures. C'estoit là vn bon reuenu, dequoy contenter tout le monde et dequoy supporter les grandes charges du pays.

La guerre des Iroquois a fait tarir toutes ces sources, les Castors demeurans en paix et dans le lieu de leur repos ; les flottes de Hurons ne descendent plus à la traite ; les Algonquins sont depeuplez, et les Nations plus éloignées se retirent encore plus loin, craignant le feu des Iroquois. Le magasin de Montreal n'a pas achepté des Sauuages vn seul Castor depuis vn an. Aux Trois Riuieres, le peu qui s'y est veu a esté employé pour fortifier la place, où on attend l'ennemy. Dans le magasin de Quebec, ce n'est que pauureté ; et ainsi tout le monde a sujet d'estre mécontent, n'y ayant pas dequoy fournir au payement de ceux à qui il est deu, et mesme n'y ayant pas dequoy supporter vne partie des charges du pays les plus indispensables.

Les riuieres les plus profondes et les plus riches de la terre seroient bien-tost à sec, si leurs eaux s'escoulant dans la mer, les sources n'en fournissoient plus de nouuelles. Les villes et les prouinces plus proches de la mer, qui en auroient esté autrefois les plus richement arrosées, auroient tort de se plaindre des prouinces plus voisines des sources, comme si elles retenoient toutes les eaux pour elles et les enuoyoient au public.

Ce sont les Iroquois, dont il se faut plaindre : car ce sont eux qui ont arresté les eaux dedans leurs sources. Ie veux dire que ce sont eux qui empeschent tout le commerce des Castors, qui ont toujours esté les grandes richesses de ce pays.

Mais maintenant, si Dieu benit nos esperances de la paix auec les Iroquois, on fera bonne guerre aux Castors, et ils trouueront le chemin des magasins de Montreal, des Trois Riuieres et de Quebec, qu'ils ont oublié depuis ces dernieres années. Les Nations superieures descendront auec ioye, et apporteront les Castors dont ils ont fait amas depuis trois ans.

Ce Printemps, trois canots arriuerent

aux Trois Riuieres de l'ancien pays des Hurons, ou plustost du profond des terres les plus cachées de ces costez-là, où diuerses familles se sont retirées, hors le commerce de tout le reste des hommes, crainte que les Iroquois ne les y allassent trouuer.

Ces trois canots, conduits par vn Sauuage Chrestien, estoient de quatre Nations differentes, qui nous ont apporté d'excellentes nouuelles, sçauoir : qu'ils s'assemblent en vn tres-beau pays, enuiron à cent cinquante lieuës plus loin que les Hurons, tirant vers l'Occident, au nombre de deux mille hommes, et qu'ils doiuent venir de compagnie le Printemps prochain, apporter grand nombre de Castors pour faire leur trafic ordinaire, et pour se fournir de poudre et de plomb, et d'armes à feu, afin de se rendre plus redoutables aux ennemis.

Deplus, toute nostre ieunesse Françoise est en dessein d'aller en traite trouuer les Nations dispersées çà et là, et ils esperent d'en reuenir chargez des Castors de plusieurs années.

En vn mot, le pays n'est pas depeuplé de Castors, et ce sont ses mines d'or et ses richesses, qu'il n'y a qu'à puiser dans les lacs et dans les ruisseaux, où il y en a d'autant plus qu'on n'en a moins pris ces dernieres années, craignant de s'écarter et d'estre pris des Iroquois. Ces animaux d'ailleurs se multiplient en grande abondance.

Pour ce qui est de la fertilité des terres, elles sont icy de bon rapport. Les grains François y viennent heureusement, et nous pouuons en cela nous passer des secours de la France, quelque nombre que nous soyons icy. Plus il y aura d'habitans, plus serons-nous dans l'abondance.

Le bestail et les lards sont vne douceur au pays, qu'autrefois on n'osoit esperer. Le gibier y foisonne, et la chasse des Orignaux n'est pas pour y manquer.

Mais l'anguille y est vne manne qui surpasse tout ce qu'on en peut croire. L'experience et l'industrie nous y ont rendus si sçauans, qu'en vne seule nuit vn ou deux hommes en prendront des cinq et six milliers, et cette pesche dure deux mois entiers, dont on fait prouision abondamment pour toute l'année. Car l'anguille est icy d'vne excellente garde, soit sechée au feu, soit salée, et elles sont beaucoup meilleures que toutes les anguilles de la France.

La pesche du saumon et de l'esturgeon y est tres-abondante en sa saison ; et à vray dire, c'est icy le royaume des eaux et des poissons.

Le pays est tres-sain, on y voit fort peu de maladies. Les enfans y sont tres-beaux et tres-faciles à éleuer. C'est vne benediction particuliere.

CHAPITRE VIII.

La porte fermée à l'Euangile semble s'ouurir plus grande que iamais.

Le plus grand mal qu'ait fait la guerre des Iroquois, c'est d'auoir exterminé nos Eglises naissantes, désolant le pays des Hurons, dépeuplant les Nations Algonquines, faisant mourir cruellement et les Pasteurs et le troupeau, et empeschant qu'on ne passast plus outre aux Nations esloignées, pour en faire vn peuple Chrestien.

Maintenant cette paix nouuelle nous ouurira vn grand chemin vers les Nations superieures, dont la guerre nous auoit chassés. Le zele de nos Peres les y porte desia auec amour et auec ioye, comme au centre de leurs desirs.

Mais ce qui les anime dauantage, et ce qui sera vn moyen bien puissant pour conseruer la paix auec les Iroquois, c'est l'ouuerture que Dieu nous donne pour aller faire vne residence au milieu du pays ennemy, sur le grand lac des Iroquois, proches des Onnontaeronnons. Le chemin en est tres-aisé n'y ayant plus que deux cheutes d'eau, où il faut mettre pied à terre et faire vn portage qui n'est pas long, où il seroit facile de faire quelque petit reduit pour auoir le

commerce libre, et pour se rendre maistre de ce grand lac, d'où par aprés on peut aller aux Nations esloignées et mesme dans l'ancien pays des Hurons, sans nous voir obligés à ces peines inconceuables que nous auons prises autrefois, de porter et canots et bagages sur nos épaules, pour éuiter les precipices d'eau et les torrens impetueux qui ne sont pas nauigables.

Les Iroquois Onnontaeronnons nous inuitent eux-mesmes, et nous attirent par presens ; ils nous ont designé la place et nous en ont fait vn recit, comme d'vn lieu le plus heureux qui soit en toutes ces contrées. Il le sera plus, mille fois, qu'ils ne le croyent, si Dieu acheue cet ouurage, et si les Anges tutelaires des peuples qui sont à conuertir nous aident en ce dessein. Car à vray dire, ce seroit là le cœur d'vne terre qui doit deuenir sainte, puis qu'elle est racheptée du sang du Fils de Dieu, et qu'il est temps qu'il y soit adoré. Nous demandons pour ce sujet des ouuriers, que nous attendons par le premier embarquement.

CHAPITRE DERNIER.

Recueil tiré de diuerses lettres apportées de la Nouuelle France.

Le pays des Hurons qui nourrissoit trente à trente-cinq mille ames, dans l'étenduë de dix-sept à dix-huit lieuës seulement, ayant esté pillé, ruiné, bruslé, ceux qui sont eschappez de ce grand naufrage, se sont retirés en diuerses Nations. Vn bon nombre s'est venu ieter entre les bras des François, et notamment des Peres de nostre Compagnie, qui les ont si fortement secourus, qu'on escrit qu'ils auoient cet esté dernier, enuiron trois cens arpens de terre, ensemencés de leurs bleds d'Inde, c'est à dire qu'il a fallu abattre trois cens arpens de bois pour faire cette grande esplanade, tres-vtile à cette nouuelle Colonie, qui a maintenant dequoy se nourrir, mais non pas encore dequoy se couurir. Il est vray que Dieu qui a soin des petits oyseaux, ne les a pas mis en oubly : car des personnes de pieté et de vertu leur ayant enuoyé par aumosnes quelques couuertures, on les a diuisées en quatre, pour couurir quatre petits orphelins de chacune. D'autres souhaitant de faire porter leurs noms à quelques nouueaux conuertis, leur ont fait tenir quelques presens, qui ont seruy d'habits au pere et à la mere, et quelquefois à tous les enfans.

I'ay leu ce qui suit, dans vne lettre escrite par vne bonne Mere Vrsuline. Nous auons appris que nostre Seminariste Huronne, qui fut prise il y a enuiron dix ans, par les Iroquois, estoit mariée en leur pays ; qu'elle estoit la maistresse dans sa cabane, composée de plusieurs familles ; qu'elle prioit Dieu tous les iours et qu'elle le faisoit prier par d'autres : ce qui paroist d'autant plus estonnant qu'elle n'auoit que treize ou quatorze ans, quand elle fut enleuée par ces Barbares. Nous auons sa sœur en nostre maison, qui est vne ieune veufue, d'vne modestie rauissante, fort adonnée à l'oraison : elle en fait tous les iours autant que les Religieuses ; elle est dans vne presence de Dieu quasi continuelle, et si remplie de lumieres et de raisons pour l'exercice de la vertu, qu'on void bien qu'elle est gouuernée par vn esprit plus saint et plus sublime que l'esprit humain.

Les pere et mere de l'vne de nos seminaristes (que la pauureté nous contraint de tenir en fort petit nombre) estant venus voir leur fille, aagée d'enuiron dix ans, luy dirent que la paix se faisant auec les Iroquois, ceux qu'il auoit connus en ce pays-là, où il auoit esté captif, l'inuitoient d'y aller demeurer auec toute sa famille ; et là dessus, ils luy demanderent si elle ne seroit pas bien aise d'estre de la partie, et de suiure son pere et sa mere. Comment donc, respondit-elle, n'estes vous point honteux de vouloir quitter le pays de la priere, pour aller en vn lieu où vous serez en danger de perdre la Foy ? ne sçauez-

vous pas bien que les Iroquois ne croyent pas en Dieu, et qu'estant parmy eux, vous viurez comme eux ? Allez, si vous voulez, en ce miserable pays ; mais ie ne vous suiuray pas, ie ne quitteray iamais les filles saintes, si vous m'abandonnez. Ses parens, honorant son courage, l'asseurerent qu'ils ne s'esloigneroient iamais de la maison de priere.

Les saints Peres, parlant de la chasteté, la font passer pour vne vertu descenduë des Cieux, pour vne beauté inconnuë à la nature, et pour l'vne des plus belles filles ou des plus beaux fruits de la grace. Ce fruit commence à paroistre dans les vergers de ces nouuelles Eglises. I'apprends qu'vn ieune Huron, aagé d'enuiron trente ans, fortement sollicité depuis quatre ans de se marier, a toujours resisté. Enfin comme ses proches le pressoient extraordinairement, par des considerations puissantes, il alla trouuer l'vn des Peres qui ont soin de cette Eglise, et luy dit ce peu de paroles : Mon Pere, on me dit tous les iours : Marie toy ; quelle est ta pensée ? determine moy. Le Pere luy repartit qu'il n'estoit pas defendu de se marier ; qu'il le pouuoit faire. Ouy, mais, repart le ieune homme, lequel des deux est plus agreable à Dieu, de se marier, ou de ne pas se marier ? Le Pere luy respondit, que ceux qui renonçoient aux plaisirs de la terre pour mieux seruir Iesvs-Christ, luy estoient plus agreables. C'est assez, repliqua ce bon Neophyte, il ne faut plus me parler de mariage. Adieu, mon Pere, ie n'auois que ce mot à te dire.

Le Pere qui nous a fait part de cet entretien, adjouste, qu'ayant certain iour rencontré vne vefue assez ieune, venant du trauail, luy dit, la voyant fort mal vestuë, marchant pieds-nus à cause de sa pauureté : Ieanne (c'est le nom qu'elle a receu au Baptesme), la peine que tu prends pour nourrir tes pauures enfans me fait croire que tu serois bien soulagée, si tu prenois quelque bon mary qui te secourust. La pauure femme respondit par les yeux, versant beaucoup de larmes. Helas, fit-elle, où trouueray-ie vn mary semblable à celuy que i'ay perdu ? Il faut confesser, luy dit le Pere, que c'estoit vn grand homme de bien ; mais il n'est pas impossible d'en trouuer vn semblable, qui te secoure autant que celuy que Dieu t'auoit donné. Il n'importe, respond-elle, ie ne veux pas me remarier. Il y a long-temps que i'aurois vescu comme sœur auec mon mary, si on m'eust permis de faire ma volonté. Le desir que i'ay de me sauuer m'esloigne du mariage. Ouy, mais tu ne laisseras pas de te sauuer estant mariée? Il est vray ; mais ie ne serois pas si agreable à Iesvs-Christ. Luy as-tu promis de ne te plus remarier ? Non pas ; mais i'ay dessein, la premiere fois que ie me communieray, de luy dire ces paroles : Mon Dieu, ie renonce aux plaisirs du mariage ; ie prefere ton plaisir au mien. Les plaisirs d'icy bas sont courts, ceux du Ciel sont éternels. Ceux qui ne goustent pas les bons sentimens des Sauuages, diront que celuy-cy vient plustost de l'esprit de Dieu, que de l'esprit d'vn Sauuage.

Comme les bons arbres produisent de bons fruicts, cette genereuse Chrestienne a vne fille, qui suit les saintes inclinations de sa bonne mere. Cette enfant demeure auec les Religieuses Hospitalieres, seruant d'Interprete aux pauures Hurons malades, dont il y en a eu vn bon nombre toute l'année dans cette maison de misericorde. Elle a l'esprit si bon, qu'elle a appris en moins de deux ans la langue Françoise, et en suite à lire et à escrire, en sorte qu'elle deuance les petites Françoises. Elle est d'vn si bon naturel, que iamais elle ne s'excuse dans la correction de ses petits defauts ; et si on accuse quelqu'vne de ses compagnes, elle dit pour l'ordinaire que c'est elle qui a fait la faute, et qu'elle n'a pas d'esprit. Il n'y a pas long-temps qu'elle a fait sa premiere communion ; et pour preuue qu'elle connoissoit celuy qui la venoit visiter, elle s'offrit d'elle-mesme à luy, le suppliant de la retenir en sa maison, et de luy faire la grace d'estre Religieuse. Elle a vne si forte creance qu'il luy accordera cette faueur, qu'elle ne veut iamais sortir du Monastere où elle est, pour

aller voir sa bonne mere et ses parens, qui ne sont qu'à deux lieuës de Quebec. Et s'ils la viennent voir, elle a si peur qu'ils ne luy parlent de mettre le pied hors de cet hospital, qu'elle les expedie en quatre paroles ; ce qui est peu ordinaire à des enfans. Mais celuy qui donne le poids aux vents, et qui se plaist dans l'innocence, rend leurs cœurs solides et leurs langues disertes, quand il luy plaist.

Disons en passant, puisque nous parlons de l'Hospital, ce que i'ay leu dans vn bout de lettre, qu'vn Sauuage fort opiniastre et fort esloigné de la Foy, ayant esté porté en cette maison de Dieu pour y estre pansé, fut si surpris et si estonné, voyant la douceur, la bonté, la modestie et la charité de ces bonnes meres, qu'il ne faisoit autre chose que de reïterer ces paroles : Mais que pretendent ces filles, qu'attendent-elles de ces malades qui n'ont rien ? Elles donnent leurs viures, leurs moyens, leur trauail auec tant de bonté, et on ne leur donne rien ! Il faut bien qu'elles esperent d'autres biens aprés cette vie ! Ces pensées liquefierent ce cœur de fer, qui se rendit, et s'estant fait Chrestien, il fit paroistre que la charité estoit vn bon predicateur.

Mais pour dire encore deux mots de la pureté qui s'establit dans quelques ames d'élite, vne autre ieune vefue paroist si retirée depuis la mort de son mary, que mesme elle ne répond aucun mot aux hommes qui seroient capables de luy parler de mariage. Le Pere, qui a soin de son ame, en voulant sçauoir la raison, elle la rendit en ces termes : Il y a long-temps que i'ay promis à Dieu que iamais plus ie ne me remarierois. C'est pour son honneur, et non pour mon contentement, ce que i'en fais. C'est assez vescu auec les hommes, ay-ie dit en moy-mesme. Ie sçay bien que ie suis encore ieune, et que ie suis capable d'auoir des enfans, qui seroient mon soutien : ie me priue volontiers de cet appuy. Il n'importe que ie sois pauure ; mais il importe que i'ayme Dieu. Ie n'ay qu'vne petite fille ; c'est mon enfant vnique : i'ay dit souuent à Nostre Seigneur, la voilà : si tu me la veux oster, ie ne laisseray pas de t'aymer ; ie ne souhaite sa vie que pour te seruir. Qu'on en die ce que l'on voudra, ce langage du cœur est éloquent deuant Dieu. Si quelques hommes ne le goustent pas, quantité d'Anges y prennent plaisir.

Voicy vne deuotion bien innocente. Quelques femmes Huronnes sont entrées dans vn combat, à qui rendroit plus d'honneur à la sainte Vierge, et par leur bonne vie et par les prieres qu'elles luy adressoient, notamment en recitant son chapelet. Il y en a telle, qui s'endormant l'*Aue Maria* en la bouche, la continuë à son resueil, comme si le sommeil ne l'auoit point interrompuë. Et afin que le nombre de fois qu'elles le disent soit honorable à leur bonne Mere, elles mettent à chaque fois, vne de leurs perles ou de leurs diamans à part : ce sont leurs grains de porcelaine. Elles apportent tous les Dimanches, au Pere qui les conduit, le petit amas qu'elles ont fait pendant la semaine, afin de tirer de ce magasin dequoy faire vne couronne et vne écharpe à la façon du pays, à l'image de la sainte Vierge. Le Pere a marqué dans vn papier, qu'il s'est trouué cinq mille de ces perles, depuis l'Assomption iusques au quinziéme d'Octobre. Ie m'asseure que tous ceux qui sont enrolez en la Confrerie du Rosaire, ne recitent pas si souuent leur chapelet que ces bonnes Neophytes.

Il faudroit maintenant parler de la Residence de saint Ioseph à Sillery, de la Residence des Trois Riuieres, de la Mission de sainte Croix à Tadoussac, de la Mission de saint Iean en la Nation des Porcs-Epics, de la Mission des Abnaquiois, des peuples appelez les Nipissiriniens, les Piskitang, les Algonquins de la Petite Nation, et autres qu'on a commencé d'instruire en la Foy ; mais ie n'ay pas assez d'instruction pour parler en detail de tous ces peuples et de toutes ces Nations. Ie rapporteray quelque petite chose de ce qui est venu entre mes mains.

Vne femme, nommée Geneuiefue, ayant vn fils malade, aagé d'enuiron huit à neuf ans, fit son possible pour luy

faire recouurer la santé, ou pour le disposer à vne sainte mort, en cas que Dieu le voulût retirer de ce monde. Elle sollicitoit les Religieuses Hospitalieres et les Vrsulines de prier incessamment pour luy ; elle importunoit souuent nos Peres, les priant de le visiter et de le fortifier, en vn mot, de faire en sorte qu'il allast droit au Ciel, sans rien rencontrer en son chemin qui l'arrestast. Elle auoit cette pensée en l'esprit, que Dieu, sollicité par les prieres de ses amis et touché de compassion à la veuë des bonnes dispositions de son enfant, luy rendroit la santé, ou s'il le vouloit rappeller à soy, qu'il le deliureroit des peines qu'on souffre pour l'ordinaire apres la mort. Ce motif luy donnoit vn soin si violent, et de l'ame et du corps de cet enfant fort innocent, qu'elle se rendoit importune à tout le monde et à son fils mesme, luy demandant s'il n'oublioit rien dans ses confessions, et s'il auoit douleur de ses pechez. Ce pauure enfant luy disoit par fois : Ne vous attristez point, ma mere, mon cœur n'est pas meschant, il n'a rien qui le puisse gaster : i'ay dit au Pere, tout ce qu'il y auoit de mauuais. Or comme la maladie augmentoit tous les iours, quelques Iongleurs ou Medecins du pays, parens de la mere de cet enfant, luy dirent qu'ils trouueroient bien le moyen de guerir le malade. Elle fit au commencement la sourde oreille, voyant bien qu'ils se vouloient seruir de leurs superstitions et badineries ordinaires ; mais enfin, se voyant pressée, le grand amour qu'elle auoit pour la santé de son fils, qui estoit son enfant vnique, la fit dissimuler et à demy condescendre à leurs volontez. Ils abordent doucement cet enfant, luy demandant s'il ne seroit pas bien aise de guerir : il répond qu'ouy. Il faut donc, repartent-ils que vous permettiez qu'on vous chante et qu'on dresse vn Tabernacle pour consulter les Genies de l'air, touchant vostre mal. Non pas cela, dit-il, non pas cela. Et se tournant vers sa mere, il s'écrie : Ie ne veux point aller en enfer, ces choses sont defendues. En vn mot, il fit voir, par gestes et par paroles qu'il abhorroit toutes ces superstitions. Maïs comme ce n'estoit qu'vn enfant, et qu'il perdoit ses forces et sa vigueur, ces Iongleurs passerent outre. Ils luy pendent au col trois petits rondeaux, faits de brins de porc-epic de la grandeur d'vn petit ieton, disant que son mal caché dans les intestins estoit de mesme grandeur, et qu'il le falloit faire sortir. Ils luy demanderent soigneusement s'il ne voyoit rien dans ses songes, auxquels tous ces Barbares ont grande creance. Il répondit qu'il auoit veu vn canot. Aussi-tost on luy en fit faire vn petit, qui luy fut apporté, afin de contenter le Genie, ou le Demon des songes. Remarquez que tout cela se faisoit en cachette, dans la profondeur de la nuit, de peur que les Peres n'en eussent connoissance. Enfin comme ces remedes n'auoient aucun effet, les Iongleurs prennent leurs tambours, ils heurlent, ils chantent, ils soufflent le malade, ils font festin d'vn chien roux, pour arrester le cours de la maladie. Mais au lieu de soulager ce pauure enfant, sa fievre redouble auec vne telle vehemence, qu'il s'écrie qu'il brusle, qu'il sent desia le feu de l'Enfer, et qu'on le tuë. A ces cris, ces beaux medecins se retirent ; la mere épouuantée ouurant les yeux, passe le reste de la nuit en pleurs et en larmes, transpercée de douleur d'auoir donné quelque creance à ces charlatans et à ces trompeurs.

Le Pere qui a soin de ce quartier, arriuant le matin pour voir le malade, cette pauure femme l'aborde et luy dit en pleurant : Mon Pere, allons à la Chapelle, ie desire de me confesser. A peine y fut-elle entrée, qu'elle se iette par terre, versant quantité de larmes, poussant tout haut ces paroles entrecoupées de sanglots : C'est moy qui fais mourir mon fils. Ce sont mes pechés qui luy ostent la vie. C'est moy qui le tuë. Ie suis coupable et il est innocent. Ie merite la mort, et il merite de viure ; fust-il ainsi que ie mourusse et non pas luy : car il est bon et ie suis meschante. I'ay fasché celuy qui a tout fait, que feray-ie pour l'appaiser ? et se tournant vers le Pere, elle tire vn grand collier

de porcelaine de son sein, et luy dit : Voila pour appaiser celuy que i'ay fasché ; offre luy ce present par les mains des pauures. Prie Dieu pour moy, mon Pere, afin que mes pechés ne soient point imputés à mon enfant, et que la porte du Ciel ne luy soit point fermée. Ie luy preparois vne belle robe de Castor, ie te l'apporteray, mon Pere, et tu la pendras en quelque lieu dedans l'Eglise : elle parlera pour moy, et fera voir à tout le monde mon peché et ma repentance.

Enfin son pauure petit Estienne, c'est ainsi qu'il s'appelloit, mourut saintement. Cette pauure mere le baisant aprés sa mort, luy disoit : Pardonne-moy, mon fils, c'est moy qui t'ay fait mourir par mes pechés ; pardonne à ta mere, elle a peut-estre saly ta pauure ame, permettant ces sottises et ces superstitions sur ton petit corps. Ie crains que cela ne t'empesche l'entrée du Paradis. Et le voulant elle-mesme enseuelir, elle luy ioignit ses deux petites mains, comme s'il eust prié Dieu, mettant son chapelet à l'entour, et son petit crucifix entre ses doigts. Voila, mon fils, luy disoit-elle, l'image de celuy qui a nettoyé tes pechés ; c'est luy qui te logera dans sa maison, où iamais plus tu ne pourras mourir.

Voicy vne grace bien particuliere arriuée à vne bande de bons Chrestiens, qui voguoient sur le grand fleuue, sur la fin de l'Hyuer. Les glaces les entourant de tous costez, et se iettant les vnes sur les autres, en sorte qu'ils ne voyoient aucun moyen d'eschapper, attendant à tout moment vn debris de leur petit vaisseau ; le Pere qui les accompagnoit, voyant bien que sans vn secours du Ciel, c'estoit fait de leurs vies, les fit mettre en priere. Chose estrange, vous eussiez dit que leur oraison écartoit ces grands corps de glaces, et les faisoit fuir pour leur donner passage : le coup fut si soudain qu'il les estonna tous. Et pour marque que c'estoit vne faueur extraordinaire, l'effet fut grand pour leurs ames, aussi bien que pour leurs corps, d'autant que ce prodige les rendit plus fermes à la Foy, et augmenta fortement leur confiance en Dieu.

Ce qui suit n'est pas moins étonnant. Vn Chrestien malade à la mort, fut prié, sollicité et pressé par ses parens et par ses amis de se laisser panser à la façon des Sauuages, c'est à dire auec des cris, des hurlemens et des tambours, dont se seruent les Iongleurs, croyant par ce tintamarre espouuanter le Manitou qui oste la vie aux hommes. Ce bon Neophyte les rebuta, disant qu'il aymoit mieux mourir que de souffrir ces badineries et ces superstitions, plus propres à faire mourir vn malade qu'à le guerir ; mais comme il vit que ces Iongleurs se disposoient à le souffler malgré ses resistances, il se seruit du peu de force qui luy restoit, pour sortir de la cabane et pour se traisner dans le bois. Chose estrange ! à mesure qu'il s'esloigne de ces Sorciers, il s'approche de la santé : en sorte qu'il fut guery quasi en vn instant, auec vne ioye de son cœur et vn étonnement de tous ceux qui le tenoient pour mort.

Ce que ie vais dire est digne d'estre sceu. Deux ieunes filles Chrestiennes, se voyant poursuiuies par deux ieunes hommes, se iettent dans les forests qui couurent ce grand pays. Elles coururent si fort et si auant dans ce pays perdu, qu'elles furent deux mois sans paroistre. On les cherche, on les appelle ; point de nouuelles : la peur les auoit si bien esloignées qu'on les tenoit pour mortes : car n'ayant porté aucun viure auec elles, chacun croyoit que la faim les auroit égorgées. Enfin aprés auoir bien couru et bien marché dans ces grands bois, elles se trouuerent sur les riues de la grande Riuiere de S. Laurent, où ayant apperceu vn vaisseau François qui montoit à Tadoussac, elles appellerent et firent signe qu'on les embarquast, ce qui fut fait.

Bref elles arriuerent en bonne santé au logis de leurs parens, n'ayant vescu tout ce temps-là, que de racines et de petits fruicts sauuages qu'elles trouuoient dans les bois. *Non in solo pane viuit homo ;* ces paroles pouuoient estre prises au pied de la lettre à leur égard.

Vne autre ieune fille ne se ietta pas dans ce danger, mais elle y ietta vn impudent qui la pressoit auec violence : car prenant vn cousteau en main, elle luy alloit planter dans la gorge, ou dans le sein, si sa mere arriuant n'eût retenu son bras.

Le Pere qui a esté en Mission dans le lac de S. Iean, dit qu'vne fille le vint prier de luy donner le Baptesme. Il luy demande si quelqu'vn de nos Peres l'auoit instruite ; elle dit que non, et qu'elle n'a iamais veu de gens faits comme nous, portant des robes noires ; mais qu'elle a demeuré auec des Chrestiens, qui luy ont appris à prier Dieu, et qui luy ont fait connoistre l'importance du Baptesme. Le Pere, voyant sa candeur, son zele, son assiduité et sa perseuerance à demander cette grace, ne luy osa refuser. On a accordé cette mesme faueur à enuiron vne centaine de Sauuages, de ceux qui trafiquent ordinairement en ce quartier-là.

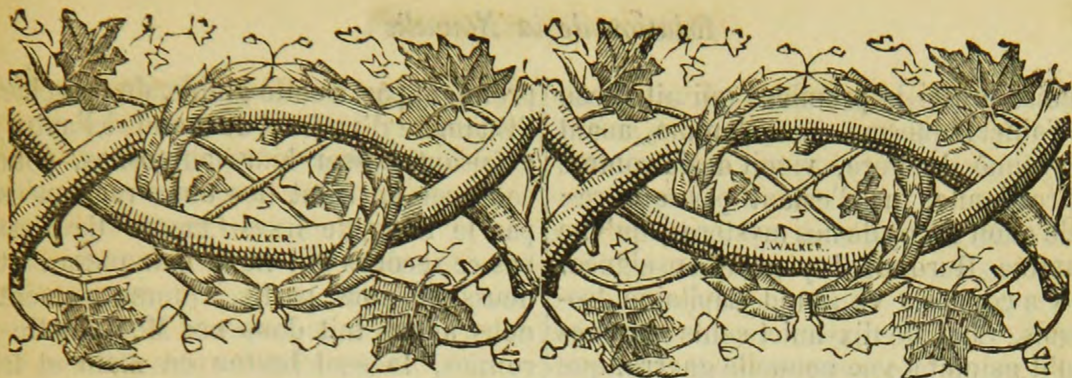
Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au pays de la Nouuelle France, és années* 1652. *et* 1653. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

Permission du R. P. Prouincial.

Novs François Annat, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré de l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris, ce 10. de Feurier 1654.

FRANÇOIS ANNAT.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

AV PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1653. ET 1654.

Enuoyée au R. P. NICOLAS ROYON, Prouincial de la Prouince de France

PAR LE R. P. FRANÇOIS LE MERCIER, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.



'AY attendu iusques à ce iour vingt et vniéme du mois de Septembre, à mettre la main à la plume, pour informer Vostre Reuerence de l'estat où nous sommes, n'ayant pû le faire plus tost, à cause que nous ne le sçauions pas nous mesmes. Nos esprits ont esté tellement partagez depuis vn an, qu'à vray dire, nous auons iouy de la paix, pensans estre en la guerre. Dieu là dedans a beny nos conduites, et des desseins de trahison qu'auoient les Iroquois nos ennemis, il en a tiré leur bien et le nostre, nous donnant vne veritable Paix, qui nous ouure les voyes et les chemins pour les aller instruire dans leur païs, et pour y porter la foy, qui d'vn peuple cruel et barbare, en fera vn peuple Chrestien. Ce sont les esperances que nous en donne l'heureux succez d'vn voyage, qu'vn de nos Peres y a fait depuis peu. C'est le Pere Simon le Moine, qui y fut enuoyé au commencement de Iuillet, et qui a laissé nos esprits en suspens iusques à son retour, qui fut il y a peu de iours, en nous comblant de ioye, autant que nous auions sujet de craindre qu'il ne fust bruslé cruellement, comme desia plusieurs de nos Peres l'ont esté par ces mal-heureux. Mais Dieu a conduit toutes les demarches du Pere dans le cœur des Nations Iroquoises. Il y a trouué vne Eglise captiue de nos anciens Hurons, il a esté receu comme vn Ange du ciel de ces bons Chrestiens. Il y a baptisé vne trentaine de petits enfans Iroquois, malades et en danger de mort, et entre les personnes adultes, vne ieune femme Iro-

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1655.

quoise a esté la premiere qui ait receu le Sainct Baptesme. Cette femme, auant la venuë du Pere, viuoit desia comme Chrestienne, ne l'estant pas encore : elle auoit la foy de nos mysteres, qu'vne captiue Huronne luy auoit enseignée. Il y a conuerty vn grand Capitaine Iroquois, Chef de dix-huict cents hommes qu'il menoit à vne nouuelle guerre, que Dieu leur a sans doute suscitée pour nous donner la Paix, ce Capitaine, ayant pressé sainctement son Baptesme, auant que d'aller au peril. Enfin le Pere y a receu des presens de la nation la plus considerable, qui est au centre des autres nations Iroquoises, qui nous inuitent à les aller instruire pour se faire Chrestiens. Nous leur auons donné parole que le Printemps prochain nous irions nous y habituer, et y bastir vne maison, semblable à celle que nous auions au milieu des Hurons, auant que la guerre nous en eust chassez. Vostre R. verra la suitte de tout cecy dans la Relation, que ie pretens escrire par voye de Iournal, afin que la distinction des temps puisse empescher la confusion qu'il y auroit en des affaires, d'ailleurs assez broüillées.

L'entreprise d'aller dés le Printemps prochain, porter vne Mission dans le cœur des Nations Iroquoises, nous oblige à demander à Vostre Reuerence le secours de six de nos Peres : car nous sommes trop peu. Monsieur de Lauzon, nostre Gouuerneur, fait estat d'y enuoyer vn nombre de François choisis, pour y commencer vne nouuelle habitation. Nous y enuoyerons de nos Peres, et quelques hommes de trauail pour y bastir vne premiere Eglise, en l'honneur de la tres Saincte Vierge. Les despenses seront excessiues ; mais estant les affaires de Dieu plus que les nostres, sa Prouidence y pouruoira. Il y a dans la France des personnes de Charité, zelées pour la conuersion des Sauuages, et qui font l'office d'Apostres dans les païs Barbares, quoy qu'ils ne quittent pas leur Patrie, leurs enfans ny leurs femmes. Il y a mesme des sainctes Vefues, de chastes Vierges, et quantité de Femmes mariées qui prennent part à cette gloire, de prescher l'Euangile d'vn bout du monde à l'autre, y faisant passer leurs aumosnes, pour cooperer au salut des ames racheptées par le Sang de Iesvs-Christ. Ce n'est pas ce secours qui nous manquera ; et deussions-nous partir, comme souuent nous auons fait dans nos Missions Huronnes, le seul baston en main et la seule confiance en Dieu pour toutes prouisions, nos Peres y sont tous resolus. Ceux qui viendront à leur secours, sçachent pour se consoler, qu'il y aura beaucoup à faire et bien plus à souffrir, et tout à craindre, ayant affaire à des Nations Barbares, qui ne respirent que le sang et qui ont beu celuy des Martyrs. Peut-estre que dés l'abord on fera rencontre. Quoy qu'il en soit, nos vies ne peuuent estre mieux consommées qu'en procurant la gloire d'vn Dieu, qui le premier a consommé sa vie pour nous. V. R. nous obtiendra pour cet effet, les prieres de tous nos Peres et Freres de la Prouince, et nous donnera, s'il luy plaist, sa sainte benediction.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant seruiteur en N. S.

François le Mercier.

A Quebec, ce 21. de Septembre 1654.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein des Iroquois Anniehronnons, dans le Traité de Paix qu'ils auoient commencé auec nous au mois de Nouembre 1653.

Apres l'heureuse deliurance du Pere Poncet, retourné de sa captiuité, et sauué quasi par miracle, de la mort et des flammes où son compagnon de fortune auoit esté huslé cruellement, les Iroquois Anniehronnons nous ayans

faits de grands presens, pour tesmoignage de la sincerité de leur cœur, et en ayans receu de reciproques, furent pressez de leur retour, voyans que l'Hyuer s'approchoit.

En mesme temps, vn nauire qui restoit encore à Quebec, fit voile pour retourner en France, et pour y porter les nouuelles de cette Paix tant desirée, et de la ioye qui s'estoit desia répanduë sur le visage et dans les cœurs de tous les peuples nos alliez, Algonquins, Montagnetz et Hurons.

Les plus beaux iours ont souuent leurs nuages, et Dieu ne veut pas en ce monde que nos ioyes y soient toutes pures. Le nauire qui retournoit en France, richement chargé des dépoüilles des Castors du païs, fut dépoüillé luymesme, estant tombé entre les mains des Anglois, qui l'attendoient dans la Manche.

Icy, en mesme temps, trois ieunes hommes Hurons, ayans fait rencontre dans les bois de deux Sauuages de la Nation des Loups, Alliez des Iroquois Anniehronnons, les surprirent de nuict, pour auoir leur butin, et les assommerent sur la place.

Ce coup de trahison fut descouuert par les Iroquois mesmes, qui auoient ramené le Pere Poncet, lors que passans à leur retour, par l'habitation de nos François, qui est aux Trois Riuieres, ils y reconneurent les despoüilles de leurs Alliez, et les robes teintes de leur sang, qui sans doute crioit vengeance au Ciel. C'estoit bien pour estouffer dans le berceau, les esperances d'vne paix qui ne faisoit que naistre. Mais Dieu y mit la main, le Gouuerneur de Trois Riuieres ayant fait mettre aux fers les meurtriers Hurons, pour en faire iustice, et pour donner à connoistre que les François n'auoient point de part en ces crimes. Les Iroquois furent contens de nostre procedé, et nous firent des presens eux-mesmes, pour la deliurance de ces trois criminels, disans que la Paix estant faite, ils estoient freres des Hurons ; qu'ils n'estoient plus qu'vne famille, et qu'ils prenoient sur eux le soin d'arrester dans leur source les consequences de ce meurtre, puisque cette Nation des Loups leur estoit alliée.

Pour nous lier plus estroitement par ensemble, les Iroquois demanderent que quelques-vns de nos François allassent en leur païs, et qu'ils nous laisseroient reciproquement des ostages, pour affermir, nous disoient-ils, ce nœud sacré d'vne amitié inuiolable, qu'ils souhaitoient conseruer auec nous, aussi long-temps que nos grands fleuues couleroient dans la mer. Deux ieunes soldats de bonne volonté se presenterent pour ce voyage, quatre Iroquois nous demeurans.

Peu de iours apres le depart des Ambassadeurs Iroquois, les plus anciens Capitaines de nos Hurons nous descouurirent vn secret, qui iusques alors nous auoit esté inconnu. Ils nous firent paroistre trois grands colliers de Porcelaine d'vne rare beauté. Ce sont, nous dirent-ils, des presens qui sont venus du profond des enfers, d'vn demon qui nous a parlé dans l'horreur d'vne nuict obscure ; mais vn demon qui nous fait peur, puis qu'il n'ayme que les tenebres et qu'il redoute la lumiere.

En vn mot, ils nous apprirent que la nuict mesme qui auoit suiuy le beau iour, auquel les Iroquois Anniehronnons auoient conclu leur traité de Paix auec nous, le chef de cet ambassade les auoit esté resueiller sur la my-nuit, pour tenir conseil auec eux ; qu'il leur auoit dit nettement, que le dessein de son voyage estoit pour les destacher d'auec nous, et transporter leur Colonie Huronne dans son païs, où estoient desia leurs parens emmenez autrefois captifs, qui ne supportoient leur absence qu'auec des regrets et des tristesses inconsolables, qu'ils les attendoient auec amour et qu'ils les accueilleroient auec ioye ; que tout le procedé qu'ils auoient tenu dans la deliurance du Pere Poncet, et dans leurs pour-parlers de Paix, n'estoit que pour couurir leur ieu, et pour auoir plus de moyen de parler sans soupçon auec nous et conduire toute cette affaire auec douceur et efficace.

Nous n'auons osé refuser ces presens, nous adiousterent ces Capitaines Hurons :

car c'eust esté rompre auec eux et refuser la Paix, qu'il faut tascher de conseruer puisque nous sommes dans l'impuissance de soustenir la guerre. Aussi ne les auons nous receus qu'auec crainte, sçachans trop bien que ce ne sont que des perfides, et qu'vne feinte amitié auec eux est mille fois plus dangereuse que ne seroit vne inimitié toute ouuerte. Peut-estre qu'en vous trompant, ils nous veulent tromper, et que nous ayans diuisez, ils ont dessein de venir plus aisément à bout des vns et des autres. Peut-estre veulent-ils se fortifier de nostre Colonie, et quand nous serions auec eux, nous obliger à prendre les armes contre vous. Peut-estre aussi qu'ils agissent auec les François dans la sincerité, et que faisans mine de vous vouloir tromper, ils veulent nous tromper nous-mesmes, nous ayans retirez de vostre protection : car qui fait vne trahison est capable d'en faire plus d'vne.

Ces Capitaines Hurons demandent là dessus nos aduis, nous adioustans qu'ils estoient resolus de viure et de mourir auec nous ; quoy que pour contenter les attentes des Iroquois, ils leur eussent fait des presens reciproques à ce mesme dessein.

Monsieur le Gouuerneur leur fit réponse; qu'ils eussent bien fait de découurir ce conseil secret, dés la nuict mesme qu'il fut tenu, qu'il estoit bon de sçauoir les pensées de ceux qui nous vouloient tromper ; que Dieu neantmoins beniroit l'innocence de nostre procedé, et que le temps nous donneroit quelque occasion de tirer le bien mesme des Iroquois et leur salut, des desseins qu'ils auroient de nous perdre.

CHAPITRE II.

Dessein des Iroquois Onnontaehronnons arriuez à Quebec au mois de Feurier 1654.

Les Iroquois Onnontaehronnons sont ceux qui l'an passé parurent à Montreal, y portans les premieres nouuelles de la Paix, quoy qu'il nous soit certain qu'ils n'y estoient venus qu'auec des pensées de la guerre. Ils enuoyerent leurs Ambassadeurs à Quebec au mois de Septembre suiuant, pour y traitter de cette Paix, y apportans de tres riches presens pour cet effet.

Ils auoient promis que l'Hyuer ils nous reuiendroient voir. Ils ont tenu leur parole ; et d'abord ils ont demandé qu'on assemblast le conseil. Leur Capitaine se voyant au milieu de tous nos François, y estale six grands colliers de Porcelaine, c'est à dire qu'il auoit six choses d'importance à nous dire.

Le premier present estoit pour calmer l'esprit des François, de peur qu'estans troubles, ils ne prissent vne parole pour vne autre, et qu'ils ne s'offensassent de quelque mot mal entendu.

Le second estoit pour tesmoigner que son cœur estoit sur sa langue, et sa langue en son cœur ; c'est à dire qu'il n'y auoit en tout son procedé qu'vne sincerité toute aymable, et dont on n'auroit pas sujet d'entrer en defiance.

Le troisiesme estoit vn May, qu'il plantoit, disoit-il, au milieu de la grande Riuiere S. Laurens, vis à vis du fort de Quebec, de la maison d'Onontio, le grand Capitaine des François (c'est Monsieur de Lauzon nostre Gouuerneur) ; vn May, qui porteroit sa cime iusques au dessus des nuës, afin que toutes les Nations de la terre le pussent voir, et que ce fust vn rendez-vous où tout le monde peust reposer en paix, sous l'ombre de ses feüilles.

Le quatriesme present se donnoit pour faire vn abisme profond iusqu'aux enfers, dans lequel on ietteroit toutes les medisances, tous les soupçons, et tout ce qui seroit capable d'alterer les esprits et de corrompre la douceur d'vne Paix que le ciel nous auoit donnée.

Le cinquiesme estoit pour oster les nüages qui auoient obscurcy le soleil. Ces nüages, dit-il, sont les discours de defiance des Algonquins et des Montagnets, qui empeschent que le soleil ne respande ses douces lumieres sur nous et sur eux. S'ils estoient moins credules

à mille faussetez, leur esprit seroit vn soleil qui donneroit du iour par tout, et dissiperoit les tenebres.

Enfin le sixiesme present estoit pour faire abismer si auant dans la terre, leur chaudiere de guerre, où ils auoient accoustumé de faire boüillir la chair humaine, et les corps decoupez en pieces de leurs captifs, qu'ils mangeoient auec cruauté, que iamais cette chaudiere abominable ne parust sur terre, puisque toute leur haine se trouuoit changée en amour.

Ce conseil se tint auec nous le cinquiesme iour de Feurier. Ce n'estoit rien que ioye, qu'ouuerture de cœur, et le soleil n'a pas des rayons plus benins que nous paroissoient les visages de ces Ambassadeurs ; mais vne nuict obscure suit aprés vn beau iour.

Nous apprenons d'vn Chrestien Huron que ce Capitaine Iroquois Onnontaehronnon estoit dans le mesme dessein qu'auoient esté les Ambassadeurs Anniehronnons, de detacher d'auec nous la Colonie Huronne, et d'attirer dans leur païs les familles entieres, hommes, femmes et enfans ; que pour l'execution il proposoit vn moyen aussi facile qu'il estoit specieux, sçauoir : que les Hurons, dés le commencement du Printemps, témoigneroient estre attirez de la beauté de Montreal, et s'y vouloir habituer, qu'ils prendroient ce chemin, et que sans doute les François fauoriseroient eux-mesmes cette retraite ; mais qu'approchant de l'Isle de Montreal, ils monteroient vn bras de la Riuiere au lieu d'vn autre, et qu'estans arriuez au dessus de cette Isle, ils y trouueroient vne bande de cinq cens Iroquois Onnontaehronnons, qui en les attendant, y bâtiroient vn fort, y feroient bonne chasse, et des canots pour faciliter le reste du voyage ; qu'au reste ce dessein deuoit estre caché, mesme aux Hurons, à la reserue de trois ou quatre qui conduiroient prudemment cette affaire, sans donner autre idée à leurs femmes et à leurs enfans, sinon de ce transport de leur demeure à Montreal ; que quatre à cinq cens Iroquois leur viendroient à la rencontre, entre les Trois Riuieres et Montreal, et qu'alors il seroit temps de publier tout leur dessein ; qu'aucun n'y pourroit contredire, puis qu'ils seroient contraints de prendre la loy du plus fort, et que plustost ce leur seroit trop de bonheur d'estre amys des vainqueurs, et d'aller en vn païs victorieux et vn païs de Paix, qui va porter la guerre au loin, n'en receuant aucun dommage.

Cet Ambassadeur Iroquois auoit fait quatre presens pour ce dessein ; mais dans l'obscurité et dans l'horreur de la nuit, à ceux qu'il croyoit estre personnes de confiance, auec promesse d'en garder le secret inuiolable.

Quand le tout nous fut rapporté, si nos Hurons furent en peine, nous le fusmes auec eux. Nous voyons bien, nous dirent ces Capitaines Hurons, que ces deux Nations Iroquoises, à l'enui l'vne de l'autre, veulent nous attirer. Quelque dessein que nous prenions, nous n'y enuisageons que du malheur. Nous auons occasion de croire, que cet empressement qu'ils tesmoignent chacun de son costé, n'est pas vn amour qu'ils nous portent, mais vn dessein de se venger sur nous, chacun d'vne iniure receuë, qu'ils n'ont pas si tost pardonnée. Les Onnontaehronnons ont sur le cœur la mort de trente quatre de leurs hommes, gens d'élite et de consideration parmy eux, que nous trompasmes il y a trois ans, en nostre ancien païs, lors qu'eux-mesmes nous vouloient tromper. Nous preuinsmes d'vn iour le malheur qui alloit fondre sur nos testes, lors qu'ils estoient dans le dessein de nous massacrer sous ombre d'vn faux traité de Paix, dans lequel ils nous vouloient surprendre. L'Anniehronnon n'aura pas oublié la mort de leur grand Capitaine Torontisati que nous brûlasmes aux Trois Riuieres, il n'y a que deux ans, lors que luy voulant nous trahir, il se vit luy-mesme trahy. Quoy qu'en cela nous soyons innocens, ils nous prennent pour des criminels, de n'auoir pas receu la mort de leur main, à l'heure qu'ils souhaitoient. Ils nous regardent comme autant de victimes consacrées à leur cruauté, et c'est ce qui

probablement les pousse à nous témoigner tant d'amour.

Ce qui accroist nostre malheur en ce rencontre, adiousterent ces Capitaines Hurons, c'est que quelque party que nous prenions, eussent-ils arraché de leur cœur ces desirs furieux qu'ils ont de se venger de nous, l'autre party se croyant mesprisé et postposé aux autres, il entrera en des rages nouuelles, il en fera vn nouueau crime, qui les irritera plus que iamais. Que si ny les vns ny les autres ne nous enleuent en leur païs, leur esperance estant deceuë, se changera en desespoir ; et se voyant esgalement trompés, ils se ioindront pour coniurer nostre ruine, ainsi nous ne voyons que des malheurs de tous costés.

Apres vne longue suspension de ce qu'ils deuoient faire, le plus ancien des Capitaines adressa sa parole à Monsieur le Gouuerneur : C'est à toy maintenant, Onontio, et non pas à nous de parler. Nous sommes morts depuis quatre ans, que nostre païs fut desolé. La mort nous suit par tout, elle est tousiours deuant nos yeux. Nous ne viuons qu'en toy, nous ne voyons que par tes yeux, nous ne respirons qu'en ta personne, et nos raisonnemens sont sans raison, sinon en tant que tu nous en donnes. C'est donc à toy, Onontio, à nous tirer de ces perils, nous disant ce qu'il nous faut faire.

Ce rencontre nous estoit fascheux : car vn traistre qui se sent criminel et qui se voit descouuert, craint qu'on ne le preuienne, et croit que son salut gist à haster la perte du plus innocent, sçachant bien qu'il merite luy-mesme d'estre perdu. Ainsi nous auions de la peine à faire paroistre que nous sceussions leur procedé ; d'ailleurs de témoigner n'en rien sçauoir, c'estoit les engager à le continuer, et en differant le remede, en rendre le mal incurable, qui tendoit à la ruine, ou des François ou des Hurons, et plus probablement autant des vns que des autres.

Enfin nous iugeasmes qu'il y auroit du mieux de faire connoistre à l'Iroquois, que de nous-mesmes nous nous portions à leur dessein, sans tesmoigner ny defiance, ny ialousie, en telle façon toutefois que nous trouuerions les moyens de differer cette entreprise à quelque année suiuante, esperant, ce qui est arriué, que Dieu donneroit iour à nos tenebres, et que le temps iroit disposant les esprits à vne Paix sincere.

Nos Capitaines Hurons dirent comme en confiance, à l'Ambassadeur Iroquois, que leur dessein reûssissoit au delà de leurs esperances, que les François leur proposoient de faire eux-mesmes vne nouuelle habitation sur le grand lac des Iroquois ; que cela estant de la sorte, il y auroit du mieux de leur communiquer leur dessein, iusqu'alors caché, sans paroistre qu'on eust voulu leur rien celer : l'Iroquois s'y accorde.

On tient conseil, on y produit les quatre colliers Iroquois, par lesquels on inuitoit la colonie Huronne de se faire vn nouueau païs, dans des terres autrefois ennemies, qu'on leur promet deuoir leur estre vne terre de Promission.

A ces presens, les Hurons ne respondirent que deux mots, et cela par deux autres presens : le premier, pour faire differer l'execution de ce dessein, au moins pour vne année ; le second present, pour exhorter les Iroquois à bastir premierement vne demeure aux robes noires, c'est à dire à nos Peres qui les enseignent, asseurans qu'en quelque lieu que nos Peres voulussent aller, la colonie les suiuroit.

Monsieur le Gouuerneur se mit de la partie, et tesmoigna agréer ce dessein par six autres presens.

Par le premier, il exhortoit les Iroquois Onnontaehronnons à faire bon accueil aux Hurons, lors qu'ils seroient en leur païs.

Par le second, il les prioit de ne pas presser les Familles Huronnes, qui ne seroient pas encore disposées à ce voyage.

Par le troisiesme, il demandoit qu'on leur laissast vne liberté toute entiere, d'aller la part où ils voudroient, soit que d'aucuns fussent portés d'inclination pour le païs des Iroquois Anniehronnons, d'autres pour Sonnont8anne, soit que d'autres respirassent vers leur an-

cien païs, ou que d'aucuns voulussent continuer leur demeure auec les François.

Le quatriesme present estoit pour mettre la voix d'Onontio dans la bouche d'Annonchiassé, c'est à dire que Monsieur nostre Gouuerneur leur tesmoignoit qu'ils n'auroient plus aucun besoin de descendre iusques à Quebec pour entendre sa voix et ses pensées sur ce traitté de Paix ; mais qu'ils pourroient agir auec Monsieur de Maison-neufue, Gouuerneur particulier de Montreal, auec autant de confiance qu'auec luy-mesme, et qu'en cela, il luy donnoit tout son pouuoir.

Le cinquiesme present estoit pour transplanter le May qu'ils auoient mis deuant Quebec, et le transporter à Montreal, afin qu'estant vne place frontiere, on s'y trouuast plus aisement.

Le sixiesme present estoit pour reünir tous les esprits des Iroquois, qui sont cinq nations differentes, afin que cette Paix fust generale, et qu'il n'y eust aucune ialousie des vns contre les autres.

Par ce moyen nous contentions tous les esprits, estans amys de tout le monde, et aucun ne pouuant se plaindre de nous, sur tout laissant chacune des Nations Iroquoises dans l'esperance d'attirer à eux les Hurons, qu'ils desiroient auec tant d'ardeur.

Cela fait, les Ambassadeurs songerent à leur retour, nous donnant asseurance d'vne Paix inuiolable.

CHAPITRE III.

Prise d'vn François à Montreal par les Iroquois Onneiochronnons au mois d'Auril 1654. *et de sa deliurance.*

Tout le long de l'Hyuer, ne s'estant rien passé qui trauersast nos ioyes, tout ne respirant que la Paix, principalement à Montreal, la grande quantité de Castors qui ont peuplé dans les ruisseaux et dans les riuieres voisines, y attirerent nos François dés le commencement du Printemps, aprés la fonte des neiges et des glaces ; de tous costez on leur faisoit bonne chasse et bonne guerre, auec autant de ioye que de profit.

Vn ieune Chirurgien, ayant suiuy sa proye et tendu ses pieges au Castor en des lieux escartez, où iamais aucune solitude ne luy auoit paru plus douce, vne bande d'Iroquois Onneiochronnons, qui estoient là venus à la chasse des hommes, y firent prise de ce chasseur aux bestes. Ils l'enleuerent promptement, le iettant dedans leurs canots sans laisser aucune marque de leur venuë. On n'eust rien sçeu de ce malheur, si par bonheur vn Huron ne se fust eschappé, qui estoit de la bande de ces ennemis, lequel ils auoient laissé au lieu de leur abord, dans l'Isle de Montreal, pour y garder leur équipage, et pour y tenir compagnie à deux ieunes femmes Iroquoises qui accompagnoient leurs maris, tant cette guerre est douce et facile à nos ennemis. Ce Huron ayant pris son temps, accourt promptement au fort de Montreal, y donne aduis qu'on soit sur ses gardes, qu'il est venu vne troupe de douze Iroquois Onneiochronnons, qui sont en queste aux enuirons, n'ayans que des pensées de guerre, de sang et de carnage. On tire le canon pour signal de retraite. Ce ieune Chirurgien se trouue seul de manque, et on ne doute point qu'il ne soit ou captif, ou tué sur la place. De Montreal, on en depesche les aduis aux Trois Riuieres et à Quebec. Nous voila derechef dans les terreurs d'vne nouuelle guerre et dans l'attente d'vne armée ennemie, le Huron échappé nous asseurant qu'elle estoit proche, et que tout n'estoit que trahison. Mais tout ne fut que pour affermir nostre Paix et pour nous faire sentir au doigt que Dieu seul trauailloit pour nous, au delà de toutes nos prudences et de ce que nous eussions osé esperer.

Au commencement du mois de May, vne bande d'Iroquois Onnontaehronnons arriuerent à Montreal, ne sçachans rien de cet acte d'hostilité. On les reçoit auec amour, on leur ouure le cœur

et la porte du fort. Apres vn accueil fauorable, on leur parle de la prise du François emmené captif ; ils sont surpris à ces nouuelles, ils tremblent et ils palissent, croyans qu'on s'en voulust venger sur eux. On les rasseure auec douceur, et on leur fait entendre que la coustume des François ne fut iamais de mesler l'innocent auec le coupable, que d'vn amy on n'en fait pas vn ennemy, s'il ne le veut estre luy-mesme.

Il y auoit en cette bande vn Capitaine qui porte le nom le plus considerable de toute sa Nation, Sagochiendagehté. Non, non, dit-il, vostre bonté sera tousiours victorieuse ; nos malices et nos fourbes ne pourront pas l'éteindre : malheur à ceux qui iamais en abuseront. Ie veux moy-mesme demeurer vostre captif et vostre ostage, iusqu'à ce qu'on ayt deliuré le François emmené captif. Ma vie respondra pour la sienne, et si ceux de ma Nation ont du respect et de l'amour pour moy, le François viura, et sa vie sauuera la mienne.

Il depute à l'heure mesme vn canot exprés, pour porter ces nouuelles à Onnontaé, dont il est Capitaine. Là on y prend l'affaire à cœur, on y amasse des presens, et on enuoye vne ambassade à Onneiout, Nation de ceux qui auoient fait le coup : on leur demande le captif, et sa liberté.

Ce ieune Chirurgien est heureusement estonné de voir en vn moment ses liens rompus. Les visages n'ont plus pour luy que des douceurs, ses ennemis estans deuenus ses amis. Et la ioye fut toute entiere à Montreal, lors qu'il y apporta luy-mesme les nouuelles de sa deliurance, et l'asseurance de la Paix pour toutes les Nations Iroquoises.

Les Onnontaehronnons qui l'auoient ramené, voyans tout le monde assemblé, font monstre de vingt colliers de Porcelaine, pour accompagner le principal de leurs presens, qui estoit nostre prisonnier remis en liberté.

Le premier collier estoit pour affermir le May, qu'Onontio, le grand Capitaine des François, auoit transporté à Montreal.

Le second, pour remettre en meilleure humeur Monsieur de Maison-neufue, iustement indigné pour cette prise iniuste, d'vn de ses nepueux qu'il aimoit.

Le troisiesme, luy deuoit seruir d'vn breuuage, pour luy faire vomir toute sa bile et tout le poison de son cœur.

Le quatriesme present, estoit pour ietter dans le feu, les liens qui auoient serré les mains et les bras du François emmené captif.

Le cinquiesme, pour rompre les cordes qui luy auoient serré les iambes.

Le sixiesme, pour brusler celles qui l'auoient lié par le milieu du corps.

Le septiesme : La Nation des Onnontaehronnons brise l'échafaut où ce captif François a esté exposé.

Le huitiesme : La Nation des Sonnontoehronnons le retire de ce lieu d'opprobre.

Le neufiesme : Les Onionenhronnons font le mesme.

Le dixiesme : Les Onneiochronnons bruslent le bois qui a seruy à cet échafaut malheureux, en sorte que les cendres mesmes n'en restent pas à la posterité, et qu'on en perde la memoire.

L'onziesme present estoit pour reünir dans les mesmes pensées de Paix, l'esprit de nos François, des Hurons et des Algonquins, en cas que la crainte eust donné à quelqu'vn de la defiance.

Le douziesme : La nature, dit le Capitaine Iroquois, a parsemé de rochers et d'écueils, les Riuieres qui nous ioignent aux François ; i'oste, dit-il, tous ces brisans, afin que tout nostre commerce en soit plus doux et plus facile.

Le treiziesme : Ie souhaite auant toutes choses, de voir en mon païs vne des robes noires qui ont enseigné aux Hurons à honorer vn Dieu.

Le quatorziesme : Nous aurons du respect pour luy, et tous les iours nous nettoyerons la natte sur laquelle il sera couché.

Le quinziesme : Nous receurons auec amour ses instructions, et nous voulons adorer celuy qui est le maistre de nos vies.

Le seiziesme : Nostre ieunesse n'aura plus de guerre auec les François ; mais comme elle est trop guerriere pour

quitter cet employ, vous sçaurés que nous allons porter nos armes contre les Ehriehronnons (c'est la Nation du chat); dés cet Esté nous y conduirons vne armée. La terre tremble de ce costé là, et tout est calme icy.

Le dix-septiesme : Si quelque accident suruenoit, qui peut trauerser cette Paix, i'auray des aisles pour voler et pour me rendre au plus tost icy : ma presence arrestera tous les desordres.

Le dix-huitiesme : I'ouure l'oreille au François, afin qu'il sçache tout et qu'il entende les nouuelles, et qu'il m'en donne aduis.

Le dix-neufiesme : Nous ne sommes plus qu'vn, le François et moy Onnontaehronnon : nos bras sont enchaisnez les vns aux autres par vn lien d'amour ; qui voudra le coupper sera nostre ennemy commun.

Le vingtiesme : Nous ne ferons rien en cachette, le Soleil en sera tesmoin ; qu'il cesse d'éclairer celuy qui voudroit chercher les tenebres : qui haît la lumiere, est indigne que le Soleil luise pour luy.

Ce furent là les vingt presens que nous firent les Iroquois Onnontaehronnons, pour affermir la Paix, qui auoit esté offensée par la prise de nostre François.

CHAPITRE IV.

Vne flotte de canots Hurons et d'Algonquins des nations superieures, alliées des François, arriuent à Montreal et aux Trois Riuieres, et y apportent d'heureuses nouuelles au mois de Iuin.

Apres la prise du Chirurgien de Montreal, et auant son retour de sa captiuité, lors que nous estions entre la crainte et l'esperance, ne sçachans pas quelle issuë auroit cette affaire, vne flotte parut de loin, qui descendoit les rapides et les cheutes d'eau, qui sont au dessus de Montreal. On eut suiet de craindre que ce fust vne armée ennemie ; mais on reconnut aux approches, que c'estoient des amys qui venoient de quatre cents lieuës loin, nous apporter des nouuelles de leur Nation, et en sçauoir des nostres.

Les habitans de Montreal et des Trois Riuieres eurent vne double ioye, voyans que ces canots estoient chargez de pelleteries, que ces Nations viennent traiter pour nos denrées françoises.

Ces gens là, estoient partie Tionnontatehronnons, que nous appellions autrefois la Nation du Petun, de langue Huronne, et partie Ondataouaouat, de langue Algonquine, que nous appellons les Cheueux releuez, à cause que leur cheueleure ne descend point en bas, mais qu'ils font dresser leurs cheueux, comme vne creste qui porte en haut.

Tous ces peuples ont quitté leur ancien païs, et se sont retirez vers les Nations plus esloignées, vers le grand lac que nous appellons des Puants, à cause qu'ils habitent proche la Mer, qui est salée et que nos Sauuages appellent l'eau puante ; c'est du costé du Nord. La desolation du païs des Hurons leur ayant fait apprehender vn semblable malheur, et la fureur des Iroquois les ayant poursuiuy par tout, ils n'ont pas creu estre asseurez, qu'en s'esloignant pour ainsi dire, iusques au bout du monde.

Ils y sont en grand nombre, et plus peuplez que n'ont esté tous ces païs, dont plusieurs ont diuerses langues, qui nous sont inconnuës ; si faut-il qu'ils connoissent Dieu, et que nous leur annoncions quelque iour ses grandeurs.

Ceux qui nous sont venus trouuer, au nombre d'enuiron six-vingts, firent rencontre en leur chemin de quelques Iroquois Sonnontoehronnons, et de quelques gens de la Nation du Loup, alliez des Iroquois Anniehronnons, qui estoient à la chasse. Ils en firent treize de captifs, qu'ils ne voulurent point traiter dans les cruautez ordinaires, non pas mesme leur lier les bras ny les mains. Dieu adoucit les cœurs barbares, quand c'est luy qui veut faire la Paix.

Cette trouppe victorieuse, arriuée heu-

reusement à Montreal, y ayant veu la disposition des esprits, et que tout tendoit à la Paix, fit present de ses captifs à Sagochiendagehté, Capitaine Onnontaehronnon, qui de son gré y estoit demeuré pour ostage, attendant le retour du François emmené captif.

Ce ne sont que festins et que chants de ioye, dans vne douce impatience, qu'on voye au plus tost ce retour. Là dessus, le François arriua, comme il a esté dit au Chapitre precedent.

Les Iroquois Onnontaehronnons qui le ramenerent, nous firent voir que Dieu trauailloit plus que nous à l'affermissement de cette Paix.

Ils nous apprennent qu'vne nouuelle guerre leur estoit suruenuë, qui les iette tous dans la crainte ; que les Ehriehronnons arment contre eux (nous les appellons la Nation Chat, à cause qu'il y a dans leur païs vne quantité prodigieuse de Chats sauuages, deux et trois fois plus grands que nos Chats domestiques, mais d'vn beau poil, et precieux) ; ils nous apprennent qu'vne bourgade d'Iroquois Sonnontoehronnons a esté desia mise à feu, et enleuée dés leur premier abord ; que cette mesme Nation a poursuiuy vne de leurs armées, qui reuenoit victorieuse du costé du grand lac des Hurons, et qu'vne Compagnie entiere de quatre-vingts hommes d'élite, qui estoit leur arriere-garde, y a esté entierement taillée en pieces ; qu'vn de leurs plus grands Capitaines, nommé Annenraes, a esté pris et emmené captif par des courreurs de cette Nation, qui sont venus faire ce coup quasi aux portes de leur bourg ; en vn mot, que tout est en feu dans les quatre Nations des Iroquois superieurs, qui se liguent et qui arment pour repousser cet ennemy, et que tout cela les oblige à vouloir tout de bon la Paix auec nous, quand mesme ils n'en auroient pas eu les pensées iusqu'alors.

Nous vismes à ces nouuelles, que Dieu nous secouroit du costé que nous ne l'attendions pas, faisant vne diuersion des armes et des forces de nos ennemis.

Cette Nation du Chat est grandement peuplée ; quelques Hurons qui se sont respandus par tout lors que leur païs fut ruiné, se sont ioints auec eux, et ont suscité cette guerre qui donne de la terreur aux Iroquois. On fait estat de deux mille hommes bien aguerris, quoy qu'ils n'ayent pas d'armes à feu. Mais ils combattent à la Françoise, essuyants courageusement la premiere décharge des Iroquois, qui sont armez de nos fusils, et fondants en suitte sur eux, auec vne gresle de fleches qui sont empoisonnées, et qu'ils tirent huit et dix fois auant qu'on puisse recharger vn fusil.

Quoy qu'il en soit, nous demeurons en paix, et le Pere Simon le Moine, retourné tout freschement des Iroquois superieurs, nous asseure qu'ils s'armoient pour aller de ce costé là, au nombre de dix-huit cents hommes.

CHAPITRE V.

Les Iroquois Anniehronnons arriuent à Quebec au mois de Iuillet, et ramenent deux François qu'ils auoient en ostage.

Deux ieunes soldats de la garnison de Quebec, estoient allez au mois de Nouembre 1653. auec les Iroquois Anniehronnons, qui nous auoient ramené le Pere Poncet deliuré de sa captiuité. On les auoit enuoyés comme pour seruir d'ostages, ou plus tost pour seruir d'vn gage asseuré, que nous n'estions vrayement qu'vn cœur, les Iroquois et nous, et que nous voulions viure en confiance les vns auec les autres.

Tout l'Hyuer on auoit veu à Montreal et aux Trois Riuieres, quantité d'Iroquois de cette Nation, qui tousiours confirmoient la Paix ; mais toutesfois quelques nouuelles suruenuës, et mesme quelques lettres de nos François, nous iettoient dans la defiance, iusqu'à ce que sur la fin de l'Hyuer, vn Capitaine Anniehronnon, fils d'vne mere Iroquoise et d'vn Pere Hollandois, nous

apporta des lettres du Capitaine du fort d'Orange, en la Nouuelle Hollande, et de quelques marchands Hollandois, qui nous tesmoignoient tous, que c'estoit maintenant tout de bon qu'ils voyoient les esprits des Sauuages leurs alliez, disposez à la Paix.

Ce mesme Capitaine Iroquois, fit vn second voyage pour nous ramener nos deux François ostages, selon la parole qu'il nous en auoit donnée. Ils arriuerent à Quebec au mois de Iuillet, fort peu de iours apres que le Pere Simon le Moine nous eut quittez pour son voyage d'Onnontagué, duquel nous parlerons au Chapitre suiuant.

Nous fusmes en peine en ce rencontre, voyant bien qu'il y auroit quelque suiet de ialousie entre les quatre Nations Iroquoises superieures, et les Iroquois Anniehronnons, chacun d'eux desirant emporter l'honneur de cette ambassade du Pere le Moine en leur païs. Les Onnontaehronnons le desiroient, à cause que c'estoient eux qui auoient porté les premieres nouuelles de la Paix. Les Anniehronnons le souhaitoient, pour ce qu'ils sont les plus proches de nous, et comme les frontieres.

Le Capitaine Anniehronnon en fit adroitement ses plaintes auec esprit. N'est-ce pas, dit-il, par la porte qu'il faut entrer en la maison, et non par la cheminée et le toit de la cabane, sinon qu'on soit voleur et qu'on veuille surprendre le monde? Nous ne faisons qu'vne cabane nous autres cinq Nations Iroquoises ; nous ne faisons qu'vn feu et nous auons de tout temps habité sous vn mesme toit. En effet de tout temps, ces cinq Nations Iroquoises, s'appellent dans le nom de leur langue, qui est Huronne, Hotinnonchiendi, c'est à dire la Cabane acheuée, comme s'ils n'estoient qu'vne famille. Quoy donc, dit-il, vous n'entrez pas dans la cabane par la porte qui est au bas estage de la maison? c'est par nous autres Anniehronnons qu'il falloit commencer. Vous voulez entrer par le toit et par la cheminée, commençant par l'Onnontaehronnon. N'auez-vous point de crainte que la fumée ne vous aueugle, nostre feu n'estant pas esteint? ne craignez-vous point de tomber du haut en bas, n'ayant rien de solide où poser vos demarches?

Cela obligea Monsieur le Gouuerneur de luy faire des presens exprez, pour l'asseurer que Ondessonk (c'est le nom du Pere Simon le Moine) iroit aussi en leur païs, pourueu qu'il le peust atteindre en chemin, et luy rendre nos lettres qui l'informeroient de nos pensées. Ces lettres luy firent haster son depart ; mais le Pere ayant pris le deuant, ne put pas estre atteint, et il poursuiuit son voyage selon le premier dessein qui auoit esté pris.

CHAPITRE VI.

Voyage du Pere Simon le Moine dans le païs des Iroquois Onnontaehronnons, en Iuillet, Aoust et Septembre.

Le second iour du mois de Iuillet, feste de la Visitation de la tres-saincte Vierge, tousiours fauorable à nos entreprises, le Pere Simon le Moine partit de Quebec pour le voyage aux Iroquois Onnontaehronnons. Il passe par les Trois Riuieres, et de là par Montreal, où vn ieune homme de bon courage, et ancien habitant, se ioint à luy auec beaucoup de pieté. Ie suiuray le Iournal du Pere, pour plus grande facilité.

Le 17. iour de Iuillet, iour de sainct Alexis, nous sortons de chez nous auec ce grand sainct voyageur, et nous partons pour vne terre qui nous est inconnuë.

Le 18. suiuans tousiours le cours de la Riuiere sainct Laurens, nous ne trouuons que des brisans et des torrens impetueux, tout parsemez de rochers et d'escueils.

Le 19. Cette Riuiere se va eslargissant et fait vn lac agreable à la veuë, de huit ou dix lieuës de longueur. Le soir, vne armée de mousquites importunes nous fut vn presage de la pluye,

qui nous moüilla toute la nuict. C'est vn plaisir plus innocent et plus doux qu'on ne pourroit croire, de n'auoir en ce rencontre aucun abry, sinon des arbres que la nature y a produits depuis la creation du monde.

Le 20. Ce ne sont que des Isles, d'vn aspect le plus beau du monde qui coupent çà et là cette riuiere tres-paisible. La terre du costé du Nord, nous paroist excellente : vers le Soleil leuant, c'est vne chaisne de hautes montagnes, que nous appellasmes de saincte Marguerite.

Le 21. Les isles continuënt. Sur le soir nous brisons nostre canot d'écorce, il pleut toute la nuict. Les roches toutes nuës, nous seruent et de lict, et de matelats, et de tout. Qui a Dieu auec soy, repose par tout doucement.

Le 22. Les precipices d'eau, qui pour vn temps ne sont plus nauigables, nous obligent à porter sur nos espaules nostre petit bagage, et le canot qui nous portoit. A l'autre costé du rapide, i'aperçoy vn troupeau de vaches sauuages, qui paissoient à leur aise en grand repos. On en void quelquesfois en ces endroits, quatre ou cinq cens de compagnie.

Le 23. et le 24. du mois, nostre pilote s'estant blessé, il fallut demeurer en proye aux maringoins, et prendre patience : souuent plus difficile pour les incommoditez qui n'ont point de relasche, ny iour ny nuict, qu'il ne seroit de voir la mort deuant ses yeux.

Le 25. La riuiere est si fort rapide, que nous sommes contraints de nous ietter dans l'eau pour traisner apres nous nostre canot parmy les roches, comme vn caualier qui mettant pied à terre mene son cheual par la bride ; le soir nous arriuons à l'emboucheure du lac sainct Ignace, où les anguilles y sont dans vne quantité prodigieuse.

Le 26. Vn grand vent meslé de pluye, nous oblige à nous debarquer apres quatre lieuës de chemin. Vne cabane est bien-tost faite : on despoüille les arbres voisins de leur escorce, on les iette sur des perches qu'on plante en terre de part et d'autre, les faisant approcher en forme de berceau, et voilà vostre maison bastie. L'ambition n'a point d'entrée dans ce palais ; il ne laissa pas de nous estre autant agreable, que si le toit en eust esté tout d'or.

Le 27. Nous costoyons les riuages du lac, ce sont rochers de part et d'autre d'vne hauteur excessiue, tantost effroyables, tantost agreables à la veuë ; c'est merueille comme de grands arbres peuuent trouuer racine parmy tant de rochers.

Le 28. Ce ne sont que tonnerres et qu'esclairs, et vn deluge d'vne pluye qui nous oblige à nous tenir à l'abry de nostre canot, qui nous sert de maison, le renuersant sur nous.

Le 29. et 30. de Iuillet, vn orage de vent continuë qui nous arreste à l'entrée d'vn grand lac, nommé Ontario : nous l'appellons le lac des Iroquois, à cause que du costé du midy, ils y ont leurs bourgades. Les Hurons sont de l'autre costé, plus auant dans les terres. Ce lac a de largeur vingt lieuës ; sa longueur, d'enuiron quarante.

Le 31. iour de sainct Ignace, la pluye et les vents nous obligent à chercher des chemins perdus. Nous trauersons de longues isles, portans nostre bagage, nos prouisions, et le canot sur nos espaules. Ce chemin semble long à vn pauure homme bien fatigué.

Le premier iour du mois d'Aoust, quelques pescheurs Iroquois nous ayans apperceus de loin, s'attrouppent pour nous receuoir. Vn d'eux accourt à nous, auançant vne demie lieuë, pour nous dire les premieres nouuelles et l'estat du païs. C'est vn captif Huron et bon Chrestien, que i'auois autresfois instruit dans vn hyuernement que ie fis auec les Sauuages. Ce pauure garçon ne pouuoit croire que ce fust celuy qu'il n'esperoit iamais reuoir. Nous debarquons à vn petit village de pescheurs. On se presse à qui portera tout nostre bagage. Mais helas ! ce ne sont quasi que femmes Huronnes, et la plus part Chrestiennes, autrefois riches et à leur aise, que la captiuité a renduës seruantes. Elles me demandent à prier Dieu, et i'eus la consolation de confesser là à mon aise nostre ancien hoste de la Nation du Petun, Hostagehtak : ses sentimens et

sa deuotion me tirerent les larmes des yeux. C'est vn fruit des trauaux du Pere Charles Garnier, ce sainct Missionnaire, dont la mort a esté si precieuse deuant Dieu.

Le second iour d'Aoust. Nous marchons dans les bois enuiron douze ou quinze lieuës. On cabane où le iour finit.

Le 3. sur le midy, nous nous trouuons sur les bords d'vne riuiere, large de cent ou six-vingts pas, au delà de laquelle il y auoit vn hameau de pescheurs. Vn Iroquois que i'auois autresfois caressé à Montreal, me fait passer en son canot, et par honneur il me porte sur ses espaules, ne voulant pas permettre que ie mette le pied en l'eau. Tout le monde m'accueille auec ioye, et ces pauures gens m'enrichissent de leur pauureté. On me conduit à vn autre bourg esloigné d'vne lieuë, où vn ieune homme de consideration me fait faire festin, à cause que ie porte le nom de son Pere, Ondessonk. Les Capitaines nous viennent faire leurs harangues, les vns apres les autres. Ie baptise de petites squelettes, qui n'attendoient peut-estre que cette goutte du precieux sang de Iesus-Christ.

Le 4. Ils me demandent pourquoy nous sommes vestus de noir? et ie prens occasion de leur parler de nos mysteres auec vne grande attention. On m'apporte vn petit moribond, que ie nomme Dominique. Le temps n'est plus auquel on nous cachoit ces petits innocens. On me prenoit pour vn grand medecin, n'ayant pour tout remede qu'vne pincée de sucre à donner à ces languissans. Nous poursuiuons nostre chemin; au milieu nous trouuons nostre disné qui nous attend. C'est le nepueu du premier Capitaine du païs, qui me doit loger en sa cabane, qui est deputé par son oncle pour nous faire escorte, nous apportant tout ce que la saison leur auoit pû fournir de plus grandes douceurs, sur tout du pain de bled d'Inde nouueau, et des espys que nous faisons rostir au feu. Nous couchons encore ce iour là à la belle estoile.

Le 5. Nous eusmes à faire quatre lieuës auant que d'arriuer au principal bourg Onnontagué. Dans les chemins, ce ne sont qu'allans et venans, qui me viennent donner le bon-iour. L'vn me traite de frere, l'autre d'oncle, l'autre de cousin; iamais ie n'eus vne parenté si nombreuse. A vn quart de lieuë du bourg, ie commençay vne harangue, qui me donna bien du credit: ie nommois tous les Capitaines, les familles, et les personnes considerables, et d'vne voix traisnante, en ton de Capitaine. Ie leur disois que la Paix marchoit auec moy, que i'escartois la guerre dans les Nations plus esloignées, et que la ioye m'accompagnoit. Deux Capitaines me firent leur harangue à mon entrée, mais auec vne ioye et vn espanouissement de visage, que iamais ie n'auois veu dans les Sauuages. Hommes, femmes et enfants, tout estoit dans le respect et dans l'amour.

La nuict, ie fais assembler les principaux, pour leur faire deux presens. Le premier, pour leur essuyer le visage, à ce qu'ils me regardent de bon œil, et que iamais ie ne voye sur leur front aucune marque de tristesse. Le second, pour leur vuider le peu de fiel qu'ils auroient encore sur le cœur. Apres plusieurs autres entretiens, ils se retirent pour consulter ensemble, et enfin ils respondent à mes presens, par deux autres presens plus riches que les miens.

Le 6. on m'appelle de diuers endroits, pour donner de ma medecine à de petits languissans et ethiques. I'en baptisay quelques-vns. Ie confessay de nos anciens Chrestiens Hurons, et ie trouuay que Dieu est par tout et qu'il se plaist à trauailler luy-mesme dans des cœurs où la foy a regné. Il s'y bastit vn temple, où il est adoré auec esprit et verité: qu'il en soit beny à iamais.

Le soir, nostre hoste me tire à part et me dit auec bien de l'affection, qu'il nous auoit tousiours aimé; qu'enfin il auoit le cœur content, voyant que toutes les bandes de sa Nation ne demandoient que la Paix; que depuis peu le Sonnontoehronnon les estoit venu exhorter à bien gerer cette affaire pour la Paix, et que pour cela il auoit fait de beaux pre-

sens ; que l'Onioenhronnon auoit apporté trois colliers pour ce suiet, que l'Onneiochronnon se tenoit heureux d'auoir esté desembarrassé d'vne mauuaise affaire par son moyen, et qu'il ne vouloit plus que la Paix ; que sans doute l'Anniehronnon suiuroit les autres, et qu'ainsi ie prisse courage, puisque ie portois auec moy le bonheur de toute la terre.

Le 7. vne bonne Chrestienne, nommée Therese, captiue Huronne, voulant me respandre son cœur hors du bruit et dans le silence, m'inuita de l'aller voir en vne cabane des champs, où elle demeuroit. Mon Dieu, quelle douce consolation de voir tant de foy en des cœurs sauuages, dans la captiuité et sans autre assistance que du ciel ! Dieu fait des Apostres par tout. Cette bonne Chrestienne auoit auec soy vne ieune captiue de quinze à seize ans, de la Nation Neutre, qu'elle aymoit comme sa propre fille. Elle l'auoit si bien instruite dans les mysteres de la foy et dans les sentimens de pieté, dans les prieres, qu'elles faisoient ensemble en cette sainte solitude, que i'en fus tout surpris. Hé, ma sœur, luy disois-je, pourquoy ne l'as tu pas baptisée, puis qu'elle a la foy comme toy, et qu'elle est Chrestienne en ses mœurs, et qu'elle veut mourir Chrestienne ? Helas, mon frere, me respondit cette heureuse captiue, ie ne croyois pas qu'il me fust permis de baptiser, sinon dans le danger de mort : baptise la maintenant toy-mesme, puisque tu l'en iuges digne, et donne luy mon nom. Ce fut là le premier baptesme d'adultes fait à Onnontagué, dont nous sommes redeuables à la pieté d'vne Huronne. La ioye que i'en conceus, estoit capable d'essuyer toutes mes fatigues passées. Quand Dieu dispose vne ame, vn coup de salut est bien-tost fait.

Quasi en mesme temps on m'appelle pour vn malade, qui n'a plus que les os ; c'est vn vlcere qui le mange, pour vn coup de fusil mal pansé. Ie luy parle de Dieu, des esperances d'vne vie éternelle et des veritez de la foy ; mais helas, les paroles du Ciel n'entrent pas dans ce cœur tout bouffy d'orgueil, il ne songe qu'à la vie presente, et quoy qu'il me tesmoigne de l'amour, il n'en peut conceuoir pour Dieu !

Le 8. Ie baptise trois petits moribonds. Ie donne et ie reçoy la consolation, me voyant au milieu d'vne Eglise de Chrestiens tous formez. Les vns viennent se confesser, les autres me racontent toutes leurs miseres, et ensemble le bonheur qui leur reste, que leur foy ne soit point captiue dans leur captiuité, et de sçauoir qu'offrans à Dieu leurs gemissemens et leurs larmes, Dieu a les yeux sur eux, et que sa saincte Prouidence a pour eux des amours de mere, et qu'ils seront libres dans le Ciel. I'apprends que plusieurs qu'on auoit fait mourir cruellement à petit feu, se consoloient dans le plus fort de leurs tourmens, ayans iusqu'au dernier souspir le sainct nom de Iesus, et dans la bouche et dans le cœur. Ie m'enqueste de tous ceux de nostre ancienne connnoissance, pour sçauoir leur fortune ; et ce m'est vne occasion de benir Dieu, de voir qu'il est par tout luy-mesme, autant parmy les Iroquois que dans le païs des Hurons. I'auois ordre de sçauoir qu'estoit deuenuë vne ieune femme Chrestienne Huronne, nommée Catherine Skouatenhré, qu'autrefois nous appellions la Religieuse, à cause de sa grande pieté, et d'vne modestie aussi rare qu'on peut en desirer en vne fille toute à Dieu. Sa sœur me dit qu'elle estoit morte en priant Dieu, ne l'ayant iamais oublié tout le cours de sa maladie, qui auoit esté longue. Vn peu deuant sa mort : Ma sœur, ie m'en vay au Ciel, luy dit-elle, car Iesus est bon, qui me fera misericorde. Pour toy, si tu me veux suiure et nous reuoir au Ciel, cherys ta foy plus que la vie, fuy le peché comme la mort, et si par malheur tu y tombes, souuiens-toy que Iesus est bon, demande luy pardon, et dis luy que tu veux l'aymer. Ces dernieres paroles sont tellement demeurées empreintes dans l'esprit de cette sœur, qui luy a suruescu, qu'elle ne peut en perdre la memoire. Cette bonne Ame ne pouuoit assez me voir, pour entendre parler de Dieu, et se

consoler auec moy des esperances du Paradis.

Le 9. sur le midy, arriue vn cry funeste de trois de leurs chasseurs massacrés par la Nation du Chat, à vne iournée de là. C'est à dire que la guerre s'allume de ce costé là.

CHAPITRE VII.

Conseil general pour la Paix, auec les quatre Nations Iroquoises ; et en suite le retour du Pere Simon le Moine de son voyage.

Le dixiesme iour d'Aoust, les deputez estans arriuez des trois Nations voisines, apres les crys ordinaires des Capitaines, à ce que tout le monde s'assemblast dans la cabane d'Ondessonk, i'ouuris cette action, dit le Pere continuant son Iournal, par vne priere publique que ie fis à genoux, et à haute voix, le tout en langue Huronne. Ie m'adressois au grand maistre du Ciel et de la terre, afin qu'il nous inspirast ce qui seroit pour sa gloire, et pour nostre bien : ie maudissois tous les Demons d'enfer, qui sont des esprits de diuision, et ie priois les Anges tutelaires de tout le païs de parler au cœur de ceux qui m'escoutoient, lors que ma parole leur frapperoit l'oreille.

Ie les estonnay grandement, quand ils entendirent que ie les nommois tous par Nations, par bandes, par familles, et chaque personne en particulier qui estoit vn peu considerable, et le tout à la faueur de mon escrit, qui leur fut vne chose autant rauissante que nouuelle, ie leur dy que i'auois dix-neuf paroles à leur porter.

La premiere, que c'estoit Onontio, Monsieur de Lauzon, Gouuerneur de la Nouuelle France, qui parloit par ma bouche, et en suite les Hurons et les Algonquins, autant que les François, puisque toutes les trois Nations auoient pour leur grand Capitaine Onontio, vn grand collier de Porcelaine, cent petits tuyaux ou canons de verre rouge qui sont les diamans du païs, et vne peau d'Orignac passée : ces trois presens ne faisoient qu'vne parole.

Ma seconde parole fut pour coupper les liens des huit captifs de Sonnontouan, pris par nos Alliez, et amenez à Montreal, comme il a esté dit cy-deuant au Chapitre quatriesme.

La troisiesme estoit pour rompre aussi les liens de ceux de la Nation du Loup, pris enuiron le mesme temps.

La quatriesme, pour remercier ceux d'Onnontagué de nous auoir ramené nostre captif.

Le cinquiesme present estoit pour remercier ceux de Sonnontouan, de l'auoir retiré de dessus l'eschafaut.

Le sixiesme, pour les Iroquois Onioenhronnons, d'y auoir aussi contribué.

Le septiesme, pour les Onneiochronnons, d'auoir rompu les liens qui le faisoient captif.

Le huitiesme, neufiesme, dixiesme et onziesme present, pour donner à ces quatre Nations Iroquoises, vne hache à chacune, pour la Nouuelle guerre où ils sont engagez auec la Nation du Chat.

Le douziesme present estoit pour refaire la teste au Sonnontoehronnon, qui y a perdu de son monde.

Le treiziesme, pour raffermir sa palissade, c'est à dire, afin qu'il se tienne en estat de deffense contre cet ennemy.

Le quatorziesme, pour luy matachier le visage : car icy c'est la coustume des guerriers, de iamais n'aller au combat qu'ils n'ayent le visage peint, qui de noir, qui de rouge, qui de diuerses autres couleurs, chacun ayant en cela, comme des liurées particulieres, ausquelles ils s'attachent iusques à la mort.

Le quinziesme, pour rassembler en vne toutes leurs pensées ; ie faisois trois presens pour ce seul article, vn collier de Porcelaine, des petits canons de verre et vne peau d'Orignac.

Le seiziesme : I'ouurois la porte d'Annonchiassé à toutes les Nations, c'est à dire qu'ils seroient les bien-venus chez nous.

Le dix-septiesme : Ie les exhortois à

se faire instruire des veritez de nostre foy, et ie fis trois presens pour cet article.

Le dix-huitiesme : Ie leur demandois que doresnauant ils ne dressassent plus d'embusches aux Nations Algonquines et Huronnes qui voudroient nous venir trouuer en nos habitations Françoises. Ie fis trois presens pour cet article.

Enfin par le dix-neufiesme present, i'essuyay les larmes de toute la ieunesse guerriere sur la mort de leur grand Capitaine Annencraos, depuis peu captif par la Nation du Chat.

A chacun de mes presens, ils poussoient du profond de la poitrine vne acclamation puissante, pour témoignage de leur ioye. Ie fus bien l'espace de deux heures à faire toute ma harangue en ton de Capitaine, me promenant, à leur ordinaire, comme vn acteur sur vn theatre.

Apres cela ils s'attrouppent par Nations et par bandes, y appellant vn Anniehronnon, qui de bon rencontre s'y trouua. Ils consultent par entr'eux l'espace de plus de deux autres heures. Enfin ils me rappellent parmy eux et me donnent seance en vn lieu honorable.

Celuy des Capitaines qui est la langue du païs, et comme l'orateur, repete fidelement le precis de toutes mes paroles. Puis se mettans à chanter en signe de resiouissance, ils me dirent que ie priasse Dieu de mon costé, ce que ie fis tres-volontiers.

Apres ces chansons, il me parle au nom de sa Nation. 1. Il remercie Onontio des bonnes volontez qu'il a pour eux, et produit pour cet effet deux grands colliers de Porcelaine.

2. Au nom des Iroquois Anniehronnons, il nous remercie d'auoir fait donner la vie à cinq de leurs alliez de la Nation du Loup, deux autres colliers pour cela.

3. Au nom des Iroquois Sonnontoehronnons, il nous remercie d'auoir retiré du feu cinq de leurs gens, deux autres colliers : suiuent à chaque present des acclamations de toute l'assemblée.

Vn autre Capitaine de la Nation des Onneiochronnons se leue : Onontio, dit-il, parlant de Monsieur de Lauzon nostre Gouuerneur absent, Onontio, tu es le soustien de la terre, ton esprit est vn esprit de Paix, et tes paroles adoucissent les cœurs les plus rebelles. Apres d'autres loüanges, qu'il disoit d'vn ton animé d'amour et de respect, il fait paroistre quatre grands colliers, pour remercier Onontio de ce qu'il les auoit encouragez à combattre genereusement contre leurs nouueaux ennemis de la Nation du Chat, et de ce qu'il les auoit exhortez à n'auoir plus iamais de guerre contre les François. Ta voix, dit-il, Onontio est admirable, de produire en mesme temps dedans mon cœur deux effets tout contraires : tu m'animes à la guerre et adoucis mon cœur par des pensées de la Paix, tu es et pacifique et grand guerrier, bienfaisant à ceux que tu aymes, et terrible à tes ennemis. Noûs voulons tous que tu nous aymes, et nous aymerons les François à cause de toy.

Pour conclure ces remerciemens, le Capitaine Onnontaerrhonnon prend la parole. Escoute, Ondessonk, me dit-il : cinq Nations entieres te parlent par ma bouche, i'ay dans mon cœur les sentimens de toutes les Nations Iroquoises, et ma langue est fidele à mon cœur. Tu diras à Onontio quatre choses, qui est le sommaire de tous nos Conseils.

1. Nous voulons reconnoistre celuy dont tu nous as parlé, qui est le maistre de nos vies, qui nous est inconnu.

2. Le May de toutes nos affaires est auiourd'huy planté à Onnontagué. Il vouloit dire que ce seroit doresnauant le lieu des assemblées et des pourparlers pour la Paix.

3. Nous vous coniurons de choisir sur les riuages de nostre grand lac, vne place qui vous doiue estre auantageuse, pour y bastir vne habitation de François. Mettez vous dans le cœur du païs puisque vous deuez posseder nostre cœur. Là nous irons nous faire instruire, et de là vous pourrez vous respandre par tout. Ayez pour nous des soins de

Peres, et nous aurons pour vous des soumissions d'enfans.

4. Nous sommes engagez dans de nouuelles guerres, Onontio nous anime. Nous n'aurons plus que des pensées de Paix pour luy.

Ils auoient reserué leurs plus riches presens pour ces quatre dernieres paroles ; mais ce que ie puis asseurer, c'est que leur visage parloit plus que leur langue, et que la ioye s'y faisoit voir auec tant de douceur, que mon cœur en estoit comblé.

Ce qui me paroist de plus aymable en tout cecy, c'est que tous nos Chrestiens Hurons et les femmes captiues ont allumé ce feu, qui brusle le cœur des Iroquois. On leur a dit tant de biens de nous, et on leur a parlé si souuent des grands biens de la Foy, qu'ils l'estiment sans la connoistre, et qu'ils nous ayment dans l'esperance que nous serons pour eux, ce que nous auons esté aux Hurons.

Pour reuenir à la suitte du iournal du Pere le Moine : l'onziesme iour d'Aoust. Ce ne sont, dit le Pere, que des festins et des resiouyssances par tout. Mais la nuit, il suruint vn malheur : le feu s'estant pris en vne cabane, on ne sçait pas comment, vn vent impetueux porte les flammes sur les autres, et en moins de deux heures on en voit plus de vingt reduites en cendre, et le reste du bourg en danger d'estre consommé. Dieu nonobstant conserua les esprits dans la ioye du iour precedent, et leur cœur aussi calme pour moy que si ce malheur ne fust point arriué.

Le 12. Nos captiues Chrestiennes, voulans se confesser auant mon depart, me donnerent de l'exercice, ou plustost le repos que ie souhaitois. Ie baptisay vne petite fille de quatre ans, qui se mouroit. Ie recouuray de la main d'vn de ces barbares, le nouueau testament du feu Pere Iean de Brebeuf, qu'ils ont fait mourir cruellement il y a cinq ans, et vn autre petit liuret de deuotion qui auoit seruy au feu Pere Charles Garnier, qu'ils ont eux mesmes tué il y a quatre ans. Ces deux Peres estoient en leur Mission, lors que cette heureuse mort leur arriua, pour recompense des trauaux de plusieurs années qu'ils auoient saintement employées en toutes ces contrées. Pour moy, qui suis tesmoin de la sainteté de leur vie et de la gloire de leur mort, ie feray plus d'estat toute ma vie de ces deux petits liurets, leurs aymables reliques, que si i'auois rencontré quelque mine d'or ou d'argent.

Le 13. Au suiet de l'embrasement arriué, pour suiure la coustume des amys en pareils rencontres, ayant conuoqué le conseil, ie leur fis deux presens pour les consoler. Et pour ce dessein, au nom d'Achiendassé (c'est le nom du superieur general de toutes les Missions de nostre Compagnie en ces contrées), premierement, ie leur plantay le premier pieu pour commencer vne cabane, c'est comme si en France on mettoit la premiere pierre d'vne maison qu'on veut bastir. Mon second present, fut pour ietter la premiere escorce qui deuoit couurir la cabane. Ce tesmoignage d'affection les contenta, et trois de leurs Capitaines m'en remercierent publiquement, par des harangues qu'on ne croyroit pas pouuoir partir de l'esprit de ceux qu'on appelle Sauuages.

Le 14. Vn ieune Capitaine, qu'ils auoient fait le chef d'vne leuée de dixhuit cents hommes, qui deuoient au plustost partir pour aller en guerre contre la Nation du Chat, me presse de le baptiser. Il y auoit quelques iours que ie luy donnois quelque instruction. Et comme ie voulois luy faire estimer cette grace, en la differant à quelque autre voyage : Hé quoy, mon frere, me dit-il, si i'ay la Foy dés auiourd'huy, ne puis-ie pas estre Chrestien ? as-tu du pouuoir sur la mort, pour luy deffendre de m'attaquer auant tes ordres ? les fleches de nos ennemis seront-elles émoussées pour moy ? veux-tu qu'à chaque pas que ie feray dans le combat, ie craigne plus l'enfer que la mort ? Si tu ne me baptises, ie seray sans courage, et ie n'oseray aller aux coups. Baptisemoy, car ie veux t'obeyr, et ie te donne ma parole que ie veux viure et mourir Chrestien.

Le 15. De grand matin, ie mene mon

Catechumene à l'escart, et voyant son cœur saintement disposé au Baptesme, ie luy donne le nom de mon cher compagnon de voyage, Iean Baptiste. Il m'embrasse, et me respand son cœur auec amour, et me proteste que Iesus sera toute son esperance et son tout.

Cependant on me cherche par tout pour me faire faire mon festin d'Adieu, tous les considerables, hommes et femmes, estans inuitez en nostre cabane en mon nom, selon la coustume du païs, afin d'honorer mon depart.

Nous partons en bonne compagnie, apres les crys publics des Capitaines, c'est à qui se chargera de nostre petit meuble.

A vne demie lieuë de là, nous trouuons vne troupe d'anciens, tous gens de conseil, qui m'attendoient pour me dire Adieu dans l'esperance de mon retour, qu'ils tesmoignent souhaiter auec empressement.

Le 16. Nous arriuons à l'entrée d'vn petit lac, dans vn grand bassin à demy seché, nous goustons de l'eau d'vne source qu'ils n'osent boire, disans qu'il y a dedans vn demon qui la rend puante ; en ayant gousté, ie trouuay que c'estoit vne fontaine d'eau salée : et en effet nous en fismes du sel aussi naturel que celuy de la mer, dont nous portons vne monstre à Quebec. Ce lac est tres poissonneux en truites saulmonnées et autres poissons.

Le 17. Nous entrons dans leur riuiere, et à vn quart de lieuë nous rencontrons à gauche, celle de Sonnontouan, qui grossit celle-cy ; elle mene, disent-ils, à Onioen et à Sonnontouan en deux couchées. A trois lieuës de là de tres-beau chemin, nous quittons à la main droite la riuiere d'Oneiout, laquelle nous paroist bien profonde. Enfin vne bonne lieuë plus bas, nous rencontrons vne batture qui donne le nom à vn village de pescheurs. I'y trouuay de nos Chrestiens et Chrestiennes Huronnes, que ie n'auois pas encore veus. Ie les confesse auec bien de la satisfaction de part et d'autre.

Le 18. Tandis que mes matelots mettent leurs canots en estat, vne de ces bonnes Chrestiennes me fit baptiser son enfant de deux ans : Afin, disoit-elle, qu'il aille au Ciel, auec sa petite sœur autresfois baptisée, que ces gens cy m'ont massacrée. I'y baptisay vn autre petit innocent qui haletoit à la mort.

Le 19. Nous aduançons chemin sur la mesme Riuiere, qui est d'vne belle largeur, et profonde par tout, à la reserue de quelques battures, où il faut se mettre en l'eau et traisner le canot, crainte que les roches ne le brisent.

Le 20. Nous arriuons au grand lac Ontario, appellé le lac des Iroquois.

Le 21. Ce lac est en furie, à cause de la rage des vents apres vn orage de pluie.

Le 22. Costoyans doucement les riues de ce grand lac, mes matelots tuent d'vn coup de fusil vn grand Cerf. Nous nous contentons de leur voir faire leurs grillades mon compagnon et moy, estant Samedy, iour d'abstinence pour nous.

Le 23. Nous arriuons au lieu qu'on nous destine pour nostre maison, et pour vne habitation Françoise. Ce sont des prairies rauissantes, bonne pesche, vn abord de toutes les Nations. Là i'y trouuay de nouueaux Chrestiens, qui se confesserent et qui me donnerent de la deuotion dans leurs sentimens de Pieté.

Le 24. et le 25. le vent nous ayant arrestez, le 26. nos matelots s'estans embarquez deuant que la tempeste fust appaisée, vn de nos canots s'entr'ouurit, et nous pensasmes estre abysmez ; mais enfin nous nous iettasmes dans vne isle, et là nous nous sechasmes tout à loisir.

Le 27. sur le soir, vn petit calme nous donne temps pour regagner la terre ferme.

Le 28. et le 29. La chasse arreste mes matelots, qui sont en la meilleure humeur du monde : car la chair est le Paradis d'vn homme de chair.

Le 30. et le dernier du mois d'Aoust, la pluye et le vent incommodent beaucoup de pauures voyageurs, qui ayans trauaillé le iour, sont mal menez toute la nuit.

Le premier iour de Septembre, iamais ie ne vy tant de bestes fauues ; mais

nous n'auions pas enuie de chasser : mon compagnon en tuë trois quasi malgré luy ; quel dommage, car nous laissasmes là toute la venaison, à la reserue des peaux et de quelques morceaux plus delicats.

Le deuxiesme du mois, faisans chemin sur de grandes prairies, nous voyons en diuers endroits de grands troupeaux de bœufs et de vaches sauuages. Leurs cornes sont en quelque façon approchantes des rameures d'vn cerf.

Le 3. et le 4. Nostre chasse ne nous quitte point, il semble que le gibier et la venaison nous suit par tout. Des bandes de vingt vaches se iettent à l'eau, quasi pour nous venir au rencontre, on en tuë à coups de hache en se ioüant.

Le 5. Nous faisons en vn iour le chemin qui nous auoit arrestez deux grandes iournées montant par des rapides et par des brisans.

Le 6. Nostre sault S. Louys fait peur à mes gens. Ils me mettent à terre quatre lieuës au dessus de l'habitation de Montreal, et Dieu me donne assez de forces pour arriuer auant midy, et celebrer la Sainte Messe, dont i'auois esté priué durant tout mon voyage.

Le 7. Ie passe outre et descends pour les Trois Riuieres, où mes matelots desirent aller.

Nous n'arriuasmes à Quebec, que l'onziesme iour du mois de Septembre de cette année 1654.

CHAPITRE VIII.

Dessein pris d'aller au Printemps de l'année prochaine commencer vne habitation dans le grand Lac des Iroquois, et d'y faire vne Mission pour tous ces peuples.

Il n'appartient qu'à Dieu de tirer la lumiere du milieu des tenebres, et de faire naistre de l'aigreur de la guerre et de la trahison, la douceur de la Paix et de l'amour, en vn mot de faire toutes choses du neant, de produire au milieu du desespoir vne douce esperance.

Nous auons souhaité de tout temps le Salut de nos ennemis, lors mesme que leur cruauté s'opposoit au salut de toutes ces contrées. C'est leur fureur qui a desolé les païs des Nations Algonquines et Huronnes, en mesme temps qu'ils auoient commencé de faire vn Peuple tout Chrestien ; ils ont bruslé cruellement et les pasteurs et le troupeau. Mais enfin le sang des martyrs s'est fait entendre dans le Ciel, et nous nous voyons appellez pour annoncer la Foy par ces cruels Barbares, qui sembloient n'estre au monde que pour s'y opposer. En vn mot, les Iroquois nous pressent de les aller instruire, et ils demandent auec instance qu'on aille bastir sur leur Lac vne habitation de François qui leur serue d'azile, et qui soit vn lien de paix entre eux et nous.

Apres auoir veu leurs poursuites, leurs Ambassades et leurs presens pour cet effet, et les plus sages des François ayans iugé d'ailleurs que c'estoit l'vnique moyen de former vne Paix veritable auec ces Nations Infideles, Monsieur nostre Gouuerneur s'est heureusement veu obligé de leur accorder leurs desirs et les nostres.

Cette parole leur en ayant esté donnée pour le Printemps prochain, leur cœur n'a pû se comprendre de ioye, leur visage nous a parlé plus que leur langue, et Dieu nous a fait esperer qu'il tireroit sa gloire et nostre bien du costé de nos ennemis, *salutem ex inimicis nostris.*

N'y eust-il que les enfans à baptiser qui meurent tous les iours sans baptesme, c'est vn gain asseuré pour le Ciel, qui vaut plus que dix mille vies ; n'y eust-il que le secours qu'attend de nous vne Eglise Captiue, y ayant plus de mille Chrestiens, hommes et femmes Huronnes, qui n'y ont pas perdu leur foy, apres auoir perdu leur païs et leur liberté, leurs parens et leur vie, nous serions obligez, estans leurs Anges tutelaires, de passer à trauers les flammes pour leur tendre les mains, et pour les conduire au Ciel. Mais puisque Dieu

nous donne occasion d'esperer quelque chose de plus auantageux pour sa gloire que tout cela, et que mesme les Infideles nous coniurent de les vouloir rendre Chrestiens, il n'est pas en nostre pouuoir de leur refuser cette grace, à moins que d'estre infideles nous-mesmes à la grace de Dieu.

Monsieur nostre Gouuerneur, voyant cette porte ouuerte au cours de l'Euangile, et ce moyen si important, et l'vnique qui nous paroisse, pour conseruer la Paix, a desia donné commission à vne personne de merite, pour commander cette nouuelle habitation. Nos François, à l'enuy l'vn de l'autre, se presentent de tous costez pour se ioindre de la partie, et le zele dans lequel on s'y porte, nous fait assez connoistre que Dieu y opere plus que nous.

Les Iroquois viendront eux-mesmes nous querir dans leurs grands canots, apres que les neges et les glaces seront fonduës. Ils nous doiuent amener de leurs filles en ostage, que les Meres Vrsulines recueilleront auec amour en leur maison de charité, pour en faire autant de Chrestiennes. Le Pere Simon le Moine est pour retourner dés cet Automne, afin d'hyuerner auec eux, et aduancer tousiours d'autant les affaires de Dieu, et la conuersion de ces peuples.

Le lieu qu'il nous ont destiné pour cette habitation nouuelle, est sur le grand lac des Iroquois, qui se répandent du costé du midy. Le costé du Septentrion, tirant vers l'occident, est l'ancien païs des Hurons, et le plus court chemin pour entretenir le commerce et de la foy et du negoce auec quantité de Nations tres peuplées, qui nous sont alliées de tout temps, et qui ont quantité d'alliances auec d'autres Nations plus éloignées, dont quelques-vnes ont desia des commencemens de la Foy, et toutes sont pour la receuoir quelque iour, puis qu'il faut que Iesus-Christ soit enfin adoré par toutes les Nations du monde.

Le peu d'ouuriers que nous sommes, pour vn païs si estendu, fait que nous leuons les mains au Ciel pour demander secours : quiconque ayme sa vie, de l'amour qu'il la faut aymer, et la veut perdre saintement, trouuera dans ces Missions abandonnées les desirs de son cœur.

CHAPITRE IX.

Estat de la Colonie Huronne dans l'Isle d'Orleans.

Quand nous quittasmes les Hurons l'année 1650. le païs estant desolé par la cruauté des Iroquois, nostre veuë fut qu'amenant auec nous les familles Chrestiennes qui pourroient nous accompagner, nous sauuerions du moins quelques restes d'vn peuple que Dieu auoit appellé à la Foy, qui seruiroit vn iour de semence, pour repeupler le Christianisme en toutes ces contrées. Ceux qui se dissiperent ailleurs ont trouué la mort qu'ils fuyoient, la plus grande part n'ayans pû s'escarter si loin de la fureur des Iroquois, qu'ils n'ayent esté comme autant de victimes, les vns bruslés cruellement, les autres tuez sur la place, ou emmenez captifs, et mesme il est arriué que plusieurs se sont massacrez les vns les autres, apres s'estre sauuez de l'ennemy, n'y ayant plus entre eux aucune forme de Republique, ny mesme aucune societé de vie, chacun se pouruoyant comme il pouuoit, et les plus forts opprimans les plus foibles, pour voler le peu qu'ils auoient.

Ceux qui nous ont suiuy, ont trouué auec nous le salut de l'ame et du corps. Pour les fixer en vn lieu arresté (les Hurons n'estans pas vne Nation errante), on leur assigna vn departement separé des François dans l'Isle d'Orleans, à la veuë de Quebec, enuiron deux lieuës au dessous. Il fallut les nourrir, hommes et enfans, les deux premieres années ; il fallut leur bastir vne Eglise et vn reduit pour les tenir en asseurance contre les Iroquois, dont la crainte les suiuoit par tout ; il a fallu leur fournir des chaudieres et des haches, et mesme dequoy

se couurir à la plus grande part des familles. Nous auons esté obligez de continuer cette depense pour quantité de pauures, de malades et de personnes inualides : en vn mot, nous leur seruons de Peres, de Meres et de tout.

Les frais vont à l'excez pour le nombre de cinq à six cens personnes, mais la Charité des saintes ames qui ont voulu contribuer à ce grand entretien est encore plus excessiue. Leur modestie retient ma plume, et ne me permet pas de les nommer ; ils se contentent que leur nom soit escrit dans le liure de vie, et sans doute qu'il sera immortel.

La deuotion et la foy regnent dans ce petit reduit : outre les prieres qu'vn chacun fait en particulier soir et matin dans sa cabane, ils assistent aux prieres publiques qui se font en l'Eglise ; à peine distingue-t-on les iours ouurables des Dimanches et des Festes, sinon par la frequence des Communions que l'on fait en ceux-cy, et par le Chapelet que l'on vient reciter sur iour, qu'ils disent hautement à deux chœurs en la place des Vespres.

L'ordre de venir aux Prieres, est distingué par trois diuers sons de cloche. Le premier appelle ceux de la Congregation, l'élite des Chrestiens. Le second coup est pour les autres. Le troisiesme, pour les enfans au dessous de quatorze à quinze ans, qui se diuisent en deux bandes, les garçons d'vn costé et les filles d'vn autre. Leur modestie et leur deuotion feroit rougir beaucoup de François.

Sortant de la Chapelle, les enfans entrent en nostre cour, diuisez derechef en deux bandes ; on leur fait vn petit catechisme : ceux qui respondent bien, gagnent quelque chose pour leur desieuner. Si quelque enfant auoit commis quelque immodestie durant les Prieres, tant luy que ses compagnons sont priuez ce iour là des faueurs ordinaires. Le mesme arriue aux filles, quand quelqu'vne d'elles manque à son deuoir dans la Chapelle. Cela les retient puissamment, leurs compagnons ou leurs compagnes leur en faisans reproche, qui leur tient lieu d'vne tres-grande punition.

La beauté de leur voix est rare par excellence, particulierement des filles. On leur a composé des Cantiques Hurons, sur l'air des Hymnes de l'Eglise, elles les chantent à rauir. C'est vne sainte consolation, qui n'a rien de la barbarie, que d'entendre les champs et les bois resonner si melodieusement des loüanges de Dieu au milieu d'vn païs, qu'il n'y a pas long-temps qu'on appelloit barbare.

Autresfois c'estoit vne superstition, qui nous a bien donné la peine à combattre, de chanter aupres des malades, inuoquant les demons de la maladie pour appaiser leur mal. Maintenant cette coustume s'est tournée en vraye deuotion ; on fait venir les filles musiciennes dans la cabane des malades, pour y chanter les loüanges de Dieu.

Vne d'entre elles estant aux abois de la mort, poussoit si doucement ces hymnes d'vn visage si plein de ioye, que celuy de nos Peres qui luy vit rendre l'ame, quasi en mesme temps qu'elle acheuoit les sacrez noms de Iesus et de Marie, ne doute point qu'ils ne fussent en son cœur, et qu'ils ne le remplissent maintenant des douceurs de l'Eternité. C'estoit vne maladie, et longue et douloureuse, qu'elle souffroit d'vn courage digne d'vn vray Chrestien, sans se plaindre, sans demander la guerison, mais disant cent et cent fois le iour : Iesus voit bien ce qui m'est bon, Iesus m'ayme, et il sçait bien que ie le veux aymer. Il voit que ie souffre beaucoup, ie veux souffrir puis qu'il le veut. Iesus seul est le grand maistre de nos vies, il doit luy seul estre obeï.

Leurs songes estoient autresfois le Dieu de leur cœur ; maintenant Dieu est dans leurs songes : car la plus part n'en ont point d'autres, sinon de Dieu et du Paradis, et de l'Enfer, et des Anges, qui les inuitent en songe à venir à eux dans le Ciel.

Vn ieune homme malade à l'extremité, vit approcher aupres de soy (il ne sçait si c'est en songe ou non) vn enfant d'vne rare beauté, qui, le regardant

d'vn œil d'amour, et luy inspirant dans le cœur des sentimens de deuotion plus doux qu'il n'auoit iamais ressenty, forma sur luy le signe de la Croix, et luy rendit à l'heure mesme vne santé parfaite. Il iugea lors, et il le croit encore, que ce soit son Ange gardien. Nous n'en sçauons pas dauantage ; mais nous sçauons bien que les Anges ne trouuent point de difference entre les ames des Sauuages et les nostres.

La mort d'vne pescheresse conuertie dans la maladie, me paroist encore plus aymable que ne fut cette guerison. Cette femme estant tombée malade, fut incontinent aduertie par vne sienne sœur, excellente Chrestienne, de se preparer à la mort par vne bonne confession, et dire au plus fort de son mal : Iesus, ayez pitié de moy, ie souffre puisque vous le voulez ; mon peché l'a bien merité. La malade obeït, Dieu luy ayant touché le cœur ; en ce mesme moment elle enuoye querir vn de nos Peres, luy descouure tous ses pechez auec douleur, et repete sans lassitude cent et cent fois auec plaisir, la petite priere que l'on luy auoit enseignée. Chaque fois qu'elle voit le Pere : Mes pechez, luy dit-elle, sont tousiours deuant moy, ie ne puis assez les pleurer, Dieu me les a-t-il pardonnés ? Enfin la huitaine acheuée : Mon cœur, dit-elle au Pere, est maintenant en Paix, i'espere en la bonté de Iesus qu'il me fera misericorde ; il m'a pardonné mes pechez, et ie verray bientost ma petite Vrsule dans le Ciel. Dés le iour mesme, elle rendit son ame à Dieu, auec des ioyes qui ne sont pas conceuables, sinon à vn cœur vrayement remply des esperances du Paradis.

Cette petite Vrsule estoit vne sienne fille d'enuiron neuf ans, qui estoit morte fort peu auparauant, prononçant iusqu'au dernier souspir : Iesus, ayez pitié de moy.

CHAPITRE X.

De la premiere Congregation de Nostre Dame parmy les Sauuages.

Ce qui a le plus aidé à mettre l'esprit de ferueur dans cette Colonie Huronne, c'est la Deuotion qu'ils ont prise cette derniere année, pour honorer la Vierge. Nos Peres, qui en ont le soin, pour les y animer dauantage, ont fait vne Congregation, où ils n'admettent que ceux et celles qui sont d'vne vie exemplaire, et qui par leur vertu se rendent dignes de cette grace.

Du commencement, cette Congregation n'estoit que de dix et douze personnes, qui rallumerent leur ferueur, se voyans choisys par preference aux autres, et obligez de remplir la dignité de ce beau nom, SERVITEVR DE LA VIERGE.

La plus part s'en voyans exclus, taschent de s'en rendre dignes ; ils demandent humblement à nos Peres, ce qu'on trouue à redire en eux, qu'ils sont prests de s'en corriger, qu'ils veulent estre enfans de Marie, ou mourir en la peine. On leur dit à chacun leurs defauts : à l'vn, qu'il est negligent aux prieres publiques ; à l'autre, qu'il n'a pas assez de soin de mettre en sa famille l'esprit de Dieu ; à vne femme, qu'elle est trop prompte à la colere ; à vne autre, qu'elle est medisante, et que par ses rapports elle met souuent la diuision dans les familles. Le bon est, que la plus part, en peu de temps, changent tellement de vie, que nos Peres sont obligez de mois en mois d'en receuoir vn grand nombre qui le meritent. Ils y entrent auec des ioyes inconceuables, dans l'esperance qu'ils conçoiuent qu'estre digne enfant de la Vierge, c'est estre comme asseuré de son salut.

Les Dimanches et les Festes, ils s'assemblent dés le point du iour. Au lieu de l'office de la sainte Vierge, qu'ils ne peuuent pas reciter, ils disent leur chapelet à deux chœurs, les hommes d'vn

costé, et les femmes de l'autre, qui sont en plus grand nombre, et ie puis dire en verité que parmy les Sauuages aussi bien qu'au reste du monde, c'est le sexe deuot. Leur assemblée est d'enuiron vne heure : car à la fin de chaque dixaine du chapelet, ils font vne pause en silence, où le Pere leur dit vn mot d'exhortation, et souuent le prefect de la Congregation, qu'ils ont choisi eux-mesmes, et bien choisi : car en effet, c'est vn Chrestien d'vne rare vertu, et remply d'vn saint zele. Apres la premiere dixaine, il les exhorte à prier auec attention, et se resouuenir que la Sainte Vierge les voit. En suite d'vne autre dixaine, il leur dit que le vray culte de la Vierge, c'est d'auoir le peché en horreur, et qu'il faut que ce soit par là qu'on reconnoisse les enfans de Marie. Vne autre fois il leur dit, que ce qui console la Vierge, c'est lors qu'elle voit qu'estans sortis de la Chapelle, ils ne s'oublient pas d'elle, et que sans cesse ils luy disent du profond du cœur : Sainte Vierge, ie veux vous seruir. En suite d'vne autre dixaine : Mes freres, leur dit-il, quand nous sommes tentez, c'est alors que vrayement la sainte Vierge voit ceux qui ont du respect et de l'amour pour elle. Disons luy dans la tentation : Sainte Vierge, c'est vostre Fils Iesus que i'ayme, plus que ce plaisir qui me tente. Si la tentation continuë, continuons à luy dire le mesme : quiconque ayme Iesus, n'ayme pas le peché.

Cette premiere assemblée du matin n'est qu'vne disposition pour la Messe, qui se dit sur le haut du iour, où plusieurs communient, auec des tendresses qui nous font voir que Iesus est le Dieu des Sauuages aussi bien que le nostre. Le Gloria in excelsis, le Credo, le Pater, tout se chante par nos musiciens et musiciennes innocens, en langue Huronne, sur le mesme chant de l'Eglise, non pas qu'ils chantent la messe ; mais ils chantent pendant la messe, ces hymnes et ces saintes prieres.

Sur le midy, ils se rassemblent pour le sermon et pour le chapelet, qui se dit encore à deux chœurs, comme le matin, meslant à la fin de chaque dixaine le chant des hymnes de l'Eglise, où ces bons Sauuages reçoiuent et donnent beaucoup de deuotion.

Le soir, proche de la nuit, on s'assemble pour vn salut, où se chantent les Litanies de Iesus, ou celles de la Vierge, et quelques motets Hurons, en l'honneur du saint Sacrement.

L'ambition des Congreganistes, c'est d'estre irreprochables en leurs mœurs, et c'est en quoy Dieu les benit. Les ieunes filles et femmes, sont quasi à couuert de la tentation dés qu'elles ont pû obtenir d'estre de la Congregation : Elle est fille de Marie, dira-t-on à vn debauché, c'est à dire, qu'il n'a rien à esperer de ce costé là. Ie suis fille de la sainte Vierge, disent-elles pour toute response, à quiconque a le front de leur porter vne mauuaise parole.

En effet, c'est vne chose rauissante de voir la tendresse et la pureté de leur conscience, dans la liberté qu'elles auroient de pecher, si la crainte de Dieu n'estoit plus forte dans leur cœur, que ne peut estre vne coustume inueterée en vn païs depuis quatre mille ans, qui leur permettoit en cela tout ce que le plaisir agrée.

Le pardon des iniures, est vne marque des plus certaines de l'amour de Dieu en vn cœur. Vne mere, voyant son fils vnique battu auec outrage, et blessé grieuement par vne femme, que la passion auoit emportée dans l'excez, quoy que le sang dont cet enfant estoit couuert, l'émeust à la vengeance qui luy estoit faite, va trouuer en pleurant le Pere qui gouuerne sa conscience : Ie te prie, luy dit-elle, viens auec moy dans la Chapelle de Marie : mon cœur voudroit estre meschant ; mais tu nous apprends que la Vierge n'ayme que la douceur : tu nous as dit qu'elle a veu crucifier son fils, qu'elle a pleuré dans ses douleurs, mais que ses larmes parloient à Dieu aussi bien que son cœur, et qu'en mesme temps elle pardonnoit à ses ennemis. Ie pleure l'outrage fait à mon fils ; mais ie veux que mes larmes soient semblables à celles de Marie, ie pardonne de tout mon cœur à celle qui m'a offensée.

Sortans de la Chapelle, ils font rencontre de la tante de l'enfant blessé, qui au bruit de ce qui estoit arriué en la personne de son nepueu, auoit esté auec escorte pour se venger de cette iniure ; vne bonne Chrestienne la voyant dedans l'emotion : Hé quoy, ma sœur, luy dit-elle, tu t'oublies donc que tu es fille de la Vierge, et que la vengeance d'vn bon Chrestien, c'est de pardonner les iniures ? Va-t'en trouuer le Pere, et qu'il te guerisse l'esprit. Cette tante venoit pour trouuer cette guerison ; mais elle estoit desia guerie, puis qu'elle le vouloit estre. C'est la sainte Vierge qui fait dans les ames ces changemens, qui ne sont point des ouurages de la nature.

Vne autre mere, voyant mourir vne fille qu'elle aymoit tendrement : Sainte Vierge, luy disoit-elle, i'estois inconsolable par le passé quand quelqu'vn de mes proches mouroit ; mais depuis que ie suis vostre fille, et que ie sçais que pour vous agreer il faut vouloir ce que Dieu veut, ie suis contente de voir mourir mon cher enfant, ie n'ay plus besoin d'autre consolation, sinon que vous estes ma mere et que ie seray vostre fille, pourueu que ie dise à Iesus que ie trouue bon ce qu'il fait.

La grace que demandent sur toutes autres choses ces bons Congreganistes, c'est celle d'vne heureuse mort, et c'est celle que la sainte Vierge leur a donnée iusques à maintenant, plusieurs estans morts cette année.

La premiere fut vne ieune femme d'enuiron trente ans. Se voyant accueillie d'vne pleuresie qui couroit, elle va dans la Chapelle de Nostre Dame, elle s'y confesse auec tant de larmes et de sanglots, que le Pere qui l'entendoit en confession, m'a asseuré n'auoir iamais esté si touché en sa vie, qu'il le fut cette fois là. Elle entend vne Messe entiere à deux genoux, nonobstant l'excez de sa douleur. Ie n'en puis plus, dit-elle en sortant ; mais puis qu'il faut mourir, ie veux mourir en honorant la Vierge. Sus iour, vn de nos Peres la va voir, il la trouua disant son chapelet : Ma sœur, luy dit le Pere, contente toy de parler en ton cœur à Dieu, et de luy dire qu'il ayt pitié de toy. Ouy bien, dit-elle, ie le diray sans cesse, car ie ne puis songer qu'à luy. En effet elle auoit tousiours cette courte priere au cœur, et souuent en la bouche ; mais lors que la vehemence du mal relaschoit quelque peu, elle reprenoit son chapelet et disoit que cette priere luy sembloit plus douce et plus aymable que toutes les autres.

Durant tout le cours de sa maladie, iamais elle ne nous demanda aucun soulagement pour son corps ; toutes ses pensées n'estoient que pour son ame ; elle ne vouloit et ne pouuoit quasi entendre parler d'autre discours. Quand mesme nous l'interrogions de son mal : Mon frere, disoit-elle, ne te mets pas en peine de ce corps languissant qui doit pourrir ; mais parle moy de Dieu, car cela seul est ce qui me console. Au moindre mot qu'on luy peust suggerer de quelque courte priere, elle l'amplifioit d'elle mesme, et nous rauissoit des sentimens de pieté qu'elle monstroit.

Au mesme temps que celle-cy estoit malade, sa mere, vne ancienne Chrestienne, l'estoit aussi, couchée vis à vis d'elle, qui mourut fort peu de iours apres. Cette pauure fille mourante, encourageoit sa mere à supporter auec amour les douleurs de la maladie, et à attendre auec ioye les moments de la mort. La mere nous asseura que nuit et iour cette bonne fille ne cessoit de prier Dieu, et qu'vne fois entre autres, apres auoir souuent reïteré cette priere : Iesus, ayez pitié de moy, menez moy dans le Ciel à l'heure de ma mort ; qu'elle s'estoit escriée : Voilà Iesus qui vient ayant pitié de moy, O que vous estes beau, mon bon Iesus ! ie vous rend graces, vous aurez donc pitié de moy : menés moy donc au Ciel, puis que ie vais mourir.

Vn de nos Peres suruenant là dessus, et la voyant proche de la mort, luy mit son Crucifix en main, luy suggerant quelques courtes prieres ; mais cette heureuse agonisante ne se contentant pas de si peu, continua d'elle-mesme à apostropher Iesus crucifié, auec des sentimens si affectueux, qu'elle tira des larmes des yeux de ce bon Pere qui

l'assistoit. C'est donc, ô bon Iesus, luy disoit-elle, pour vne pauure gueuse comme moy, que vous, le maistre de nos vies, auez souffert d'estre crucifié en la façon que ie vous voy ! Ce sont mes pechez, ô Iesus, qui vous ont dechiré tout le corps ! O malheureux peché ! ô malheureuse pecheresse ! maudits pechez qui auez fait des playes si cruelles aux pieds et aux mains de Iesus. Pourquoy vous ay-ie iamais donné entrée dedans mon cœur ? O Iesus, mort pour mes pechez ! que ne meurs-ie de douleur, de vous auoir si souuent offensé !

Sa deuotion luy donne du courage, elle reprend ses forces, elle se leue sur son seant pour l'adorer auec plus de respect, puis se recouche sur sa pauure escorce. A peine le Pere estoit sorty à quatre pas de la cabane, ne la croyant pas si proche encore de la mort qu'elle expira. Voila sans doute vne mort precieuse aux yeux de Dieu. Ce sont là les premices des fruits qu'a produits pour le Ciel, la Congregation de la Vierge. Cette femme se nommoit Magdeleine Andorons.

Le second de ceux que Dieu a appellez à soy, est vn ieune homme d'enuiron 36. ans, nommé Armand, qui depuis 17. ans ne s'estoit iamais dementy des promesses de son baptesme ; mais depuis l'establissement de la Congregation, il auoit redoublé ses ferueurs. Tous les iours il entendoit deux Messes, quelque rigueur du froid qu'il fist au plus fort de l'Hyuer ; il les entendoit les mains iointes, les deux genoux tous nuds en terre, dans vn respect de deuotion qui n'auoit rien de sauuage. Ses prieres finies, il alloit trauailler en son champ, soit pour abattre la forest voisine, soit pour brusler les arbres et rendre la terre labourable, qui est vn trauail trespenible. Le peu de repos qu'il prenoit de temps en temps, il l'employoit à dire son chapelet, souuent cinq et six en vn iour.

Estant tombé malade, il desira d'estre porté à l'hospital pour y estre assisté des saintes filles (c'est ainsi que nos Hurons appellent les Religieuses) ; elles le reçoiuent auec amour. Ces bonnes Meres ne sont que charité, non seulement pour les malades, mais pour tous les Sauuages. Sa maladie ne sembloit rien, et au bout de trois iours il parloit de sortir. Le lendemain matin, il sent vn violent mal de teste, il fait appeller vn de nos Peres de la langue Huronne, qui connoissoit son cœur depuis long-temps. Il faut, mon frere, luy dit-il, que tu me disposes à mourir. Confesse moy, car ie sens bien que le temps en approche. Il se confesse auec loisir et auec des sentimens de componction, au dessus de ce que i'en puis dire. Ouy, mon frere, ie croy, disoit-il. Iesus qui void mon cœur, void bien que ie suis fasché de ne l'auoir pas seruy fidelement. Il m'a fait bien des graces ; mais celle-cy est la plus grande, que ie me voy mourir Chrestien ; ie ne regrette point la vie, et ne crains point la mort, puisque Iesus aura pitié de moy. A peine auoit-il acheué, que la violence de son mal luy fait perdre le iugement ; mais dans tous ses delires il ne parle que de Dieu : en peu de temps il expira, ayant receu l'extreme-onction.

Sa veufue, nommé Felicité, lors que i'escris cecy, est aux abois par vn effort d'amour de Dieu, ou du moins, par les efforts d'vne victoire digne d'vne ame vrayement Chrestienne. Il n'y a que deux iours qu'il est icy arriué vn canot, enuoyé exprés des Trois Riuieres, pour l'inuiter d'aller voir vn sien frere vnique, naturalisé parmy les Iroquois, qui y sont abordez : ce frere souhaite de luy parler, et elle a tousiours eu pour luy vne tendre affection. Cette nouuelle dés son abord la transporta de ioye, et luy fit prendre le dessein de faire ce voyage. Comme elle estoit sur le point de partir, et que le canot estoit desia mis à l'eau, nos Peres ont crainte que son frere ne l'emmene auec soy dans le païs des Iroquois où il retourne : et que là son innocence et son salut ne se trouue en danger. Mes freres, répond-elle, ne craignez point pour moy : Dieu me conseruera la foy, et en suite l'innocence que ie luy ay promise, receuant le Baptesme. Il est vray que mon frere a bien du pouuoir sur mon cœur ;

mais Iesus en a dauantage. Nos Peres luy remonstrent doucement le danger de succomber à vne tentation, qui paroist innocente, de suiure vn frere qu'elle a tousiours aymé, et ils luy disent que si vrayement elle ayme Dieu, elle luy doit offrir ces violents desirs qu'elle a de le reuoir, et qu'il faut qu'en cela, elle se vainque soy-mesme, puis qu'il y va de son salut. Est-il vray, répond-elle, que pour aymer Iesus, il faille demeurer icy ? La nature a beau dire, mon cœur a beau le desirer, mes yeux ne verront point ce frere que i'ay tant souhaité. Là dessus ses yeux fondent en larmes : Non, non, dit-elle, mon voyage ne se fera point, quoy que i'en deusse estre au mourir. Chose estrange, l'effort de ce combat de la nature et de la grace est si puissant sur elle, qu'elle en tombe en vne pamoison qui la tient pres de vingt quatre heures, entierement priuée des sens et en grand danger de mourir. Quoy qu'il en soit, c'est vne marque que les cœurs des Sauuages ne sont pas insensibles aux mouuemens de Dieu, et que la foy les eleue aussi bien que nous, au dessus des sentimens de la nature.

Pour finir ce Chapitre, qui n'auroit point de fin si ie rapportois la centiesme partie de ce que Dieu fait dans leurs cœurs ; ie diray que ces bons Congreganistes ont pris vne sainte pratique tous les Dimanches, de faire vn petit present à la Vierge, chacun d'autant de grains de Porcelaine qu'ils ont dit sur la semaine de chapelets : le nombre va quelquesfois iusqu'à sept et huit cens de ces grains, qui sont les perles du païs. Leur deuotion les a portez à en faire quelques colliers en espece de broderie, où meslant les grains de porcelaine violette auec les blancs, ils escriuent ce qu'ils desirent dire en l'honneur de la Vierge.

Ils ont fait comme vn fisque public, composé de leur pauureté, ie veux dire de leurs petits presens, dont ils se seruent pour secourir les pauures auec vne pieté toute aymable. Nous les aydons à l'augmentation de ce petit thresor, y ayant appliqué quelques aumosnes venuës de France, et entre autres vne Charité de Messieurs de la Congregation de la maison professe à Paris.

Ces bons Hurons Congreganistes, s'estans assemblez depuis peu pour leur en faire vn remerciment à leur mode, leur ont destiné vn collier, où sont escrits ces mots, en porcelaine noire sur vn fond de porcelaine blanche : *Aue Maria gratiâ plena*, et ils m'ont prié d'accompagner ce present de leur deuotion, d'vne lettre que i'ay escrite en leur nom, sur de l'escorce de bouleau qui tient lieu de papier, dont voicy la teneur.

A8ataken te etsinnonron k8annionk atoen a8at.

Ennnhiek 8rochen ara atia8 endeontera aa8enhon aia8achienda en Marie Ies8s hond8en rohaone staa8aroni aaenhaon ondecha8eti ondikiok8i chiach otiok8ato eti dia enk aondioura on Ato en Ies8s hechiena Skendiunra tokha stan onëk te rehonnrak 8ario ierhe a echiendaen ; onkhiatendotondi a a8en k8ario hatindoore daathatori h8annene (ĩsa restir) da ak onachiendaenk te anda-k8ateri isa echien Sk8aahenton endi echien eetsiennonte en Ies8s hond8en te a o annra d'eesaet, onde sk8andi onrantrah8i stan te sk8annonkona thora onne io ennhaæ ontaskouentenrihatie ate o, ennhae stan iesta eskh8annontenk onde ati on8atres ti on8ahachen ion8en stan in a iakhinnont de 8arie aeodta8en, chia ao8enhaon stante hotĩese8as, isondaki8anneu, nien aakonannonh8e Ies8s hond8en, aiakhicharon tho on nonk8arota onde hasten. ahiatonk8i doki Aronhia, eronnon te onnonronk8anionti 8ario tho tho ionnonk8arotahe daeoeharonniati ti arensae non8arenso trah8i trudi stontaaataton. Tsieharaenkh8as asken 8arie stihon khondeesachien daentak8a de 8-endar ersiaskannhadesa a8erhethusen te a8achiendaenk ti onachiendaouk : aeri te on8andiont8arie aion8a hetsaronhons d'Ies8s hena ason8andienrontraak dia-8achiendaen, isa de erson8esk8en, tho ioti nonionh8a onionesk8andik onne sk8ah8ichenion ti sk8achiendoek. On8e d'hoenkh8i haonesk8andik onne a8eti hondoiarisene hondi, onrachen d'ason te iatend8esohiedocha. Isa de skachiendaenk 8arie daakaroëna tho ioti te sk8a-annia da at ond8tsa8astis ondorari de, aronhiae e8ateh8aten, endi te on8andiont tho ioti te on8a, annra doeha, onde ichien ochiensennik. Te ato en te sk8-annonh8s 8arie hersihetsaron d'Ies8s a han doierisern era8eti de 8arie oenkh8i aionesk8en. Ta8atrendaenhas de sk8a-renserrak 8arie orensa 8en eetsiatrendaendaenhas den8anensotrak endi. k8a-takhen onne i, en, a, enhron on8a en asei onne d'Ies8s hond8en thoioti de tsonh8a sk8aenasti. On 8annonh8e, din nendi a8annonh8e. Onnetho i, arih8etsi

Mes freres, nous vous honorons sans feintise. Ce n'est que depuis vn an que nostre esprit s'est ouuert, et que nous auons pris les pensées d'honorer Marie, la mere de Iesus. Ce fut lors qu'on nous dit qu'il y auoit en tous les lieux du monde, des assemblées qui se formoient pour luy dire dans le fond de l'ame : Ouy, Mere de Iesus, tu vois mon cœur, et tu vois qu'il ne ment point quand il te dit : Marie, ie te veux honorer ! On nous dit qu'à Paris, où vous estes honorez des hommes, il y a plaisir de vous voir, que vous mettez tout vostre honneur à honorer la Vierge. Vous nous auez deuancez, et nous voulons vous suiure. La mere de Iesus qui regarde les pauures, vous a poussez à ne les pas mépriser. Depuis plusieurs années vous nous auez enuoyé de riches presens. Nous nous sommes assemblez, et nous auons dit, qu'enuoyerons-nous à ces grands seruiteurs de la Vierge ? Nous auons dit : Ils n'ont en rien besoin de nous, car ils sont riches ; mais ils ayment la mere de Iesus, enuoyons leur vn collier de nostre Porcelaine, où est escrit le salut qu'vn Ange du Ciel apporta à la Vierge. Nous auons dit autant de chapelets, en l'espace de deux lunes, qu'il y a de grains dans le collier : vn grain de porcelaine noire en vaut deux de blanche. Presentez-luy ce collier, et dites-luy que nous la voulons honorer. Nous voudrions bien l'honorer autant que vous ; mais nous n'auons pas tant d'esprit que vous pour seruir Dieu. Si la mere de Iesus demande à son fils, qu'il nous donne vrayement l'esprit qu'il faut pour l'honorer, c'est alors que nous l'honorerons dauantage. Vous en serez bien aise en la mesme façon que nous sommes bien aises que vous l'honoriez mieux que nous. Vn laboureur est content quand il voit tous les epys de son champ bien meurs. Cela l'attriste, s'il en voit quelques-vns qui ne soient pas meurs, quand il faut les cueillir. Vous autres, qui honorez la Vierge de tout vostre cœur, elle vous regarde comme des epys de son champ

de Hechon sa8archotrah8indi iost8en, sehiaton, 8ade arati ithochuen a8aihen8i te a8an non dateri ahiaton.

A8ataenkhen te etsinnonronk 8annionck atoen a8a Chiaxa Oachonk 8arue harih8a sennik Louis Atharat8 anden Chaose Son deaskon.

Et au dos est escrit,

A Messieurs de la Congregation de Nostre-Dame en la Maison Professe de la Compagnie de Iesvs,

A Paris.

De la part des Chrestiens Hurons de la Congregation de Sainte Marie.

En l'Isle d'Orleans pres Quebec, en la Nouuelle France.

meurs pour le Ciel. Nous autres qui n'auons pas encore d'esprit, et qui ne faisons que commencer à seruir la Vierge, elle nous regarde comme les espys qui ne sont pas encore meurs. Cela l'attriste. Puisque vous l'aymez, demandez à Iesus que tout le champ de la Vierge soit meur comme il faut pour le Ciel, afin qu'elle soit contente. Priez pour nous quand vous direz vos chapelets, nous prierons pour vous disans les nostres. Nous sommes freres, puisque la Mere de Iesus est nostre mere, aussi bien que la vostre. Elle nous ayme, et nous voulons l'aymer. Voila ce que nous auons prié Echon de vous écrire pour nous, car nous sçauons parler, mais nous ne sçauons pas écrire.

Mes freres,

Iacques Oachonk, { C'est le Prefect de la Congregation.

Louys Taieron, Ioseph Sondouskon, { Ce sont les deux Assistans.

Vous honorent et vous salüent sans feintise.

Offrande d'vne escharpe de Pourcelaine faite par les Hurons, à la Vierge, Patrone de la Congregation de Messieurs de Paris.

Tsendaon de Aronhiae esenda erati onnonhiaskh8i clesannontenk a atatoeti de 8endat acharo nonde de charato eti, onnonk8arota da at on8enses on8acharonniati Aronhia, eronnon a8enda on8'ahiakhonk8i onde te sannonronk8annionti de k, Ga8rier, eonk8a andronnon8acharonniati, aonh8a, andoron doki, a8endaon8ahiatonk8i, 8arie re st ak8ateri son esk8ensken desachera enkh8indik, Ondeskin ata8aatarirontak aronhiae de a8enhe.

Receués, ô Dame du Ciel, ce present, que vous offre l'eslite de vos Seruiteurs Hurons. C'est vn collier plein de mystere. Il est composé de nos plus fines Perles. Il est animé, et enrichy de la Voix et du Salut que l'Ange Gabriel vous a fait autrefois. Nous n'auons rien de plus precieux en nos mains, ny rien de plus sainct dans nostre cœur pour vous estre presenté, et pour obtenir le Ciel par vostre moyen.

CHAPITRE XI.

Remarques tirées de quelques lettres et de quelques memoires venus du païs.

On escrit des Trois Riuieres deux choses qui meritent de tenir lieu dans ces Remarques.

La premiere, est qu'vne troupe d'Iroquois ayant passé l'hyuer parmy les Algonquins, on n'a remarqué aucune mes-intelligence entre ces deux Nations, les plus superbes et les plus opposées qui soient dessous le Ciel ; iusques là que les Iroquois ne donnoient iamais la vie à aucun Algonquin, quand ils le pouuoient attrapper ou surprendre dans la chasse qu'ils faisoient aux hommes.

Or non seulement ils se sont bien accordés, mais les Algonquins ont esté si satisfaits de leurs hostes, qu'ils ont permis aux femmes veufues et aux filles de leur Nation, d'épouser quelques Iroquois. Et vous diriés que Dieu n'a pas improuué ces alliances : car ces nouueaux mariés estans à la chasse auec leurs femmes Chrestiennes, et ne trouuant ny gibier, ny venaison, ils leur dirent : Il y a desia quelques iours que nous courons ces grandes forests sans rien trouuer, que ne priés vous celuy qui a fait les animaux de nous en donner pour nostre nourriture, puisque vous le connoissés ? Ces bonnes femmes se mettent en prieres ; elles demandent à manger à Dieu, comme feroit vn enfant à son pere. Chose estrange ! Quoy que ces Chasseurs eussent battu tous les enuirons de leur Cabanes sans rien trouuer, ils ne laisserent pas dés le lendemain de rencontrer et de tuer dans le mesme quartier, vn grand Eslan ; ce qui les surprit, s'estonnant bien fort de l'oraison des Chrestiens, et de la bonté de leur Dieu.

La seconde chose est, qu'enfin Paul Tessouehat, ce borgne tant fameux, autresfois Capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a esté l'orateur de son siecle en ces contrées, et le mieux disant de son temps ; enfin, dy-ie, cet homme tout bouffy d'orgueil, est mort dans l'humilité Chrestienne, donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. Les Iugements de Dieu sont estonnans ! Cette bonté infinie, voulant sauuer cet homme autresfois si opposé à la Foy Chrestienne et à la grace, à cause de son faste, l'a disposé à l'humilité par vne maladie de deux ans ; dans laquelle se voyant bas deuant Dieu, il disoit souuent au Pere qui auoit soin de son ame, quand il l'alloit visiter : Tu me fais plaisir, approche-toy, et me dis ce qu'il faut faire pour bien mourir, ie t'escouteray volontiers. Le Pere luy parlant de la grandeur de Dieu et de la temerité de ceux qui luy resistent par leurs offenses, ce pauure homme, touché iusques au fond du cœur, s'escrioit : Approche, approche, mon Pere, que ie te descouure toutes les plaies de mon ame et toutes les malices de mon cœur. Prie celuy qui a tout fait, qu'il detourne de mon chemin tous mes pechez, afin qu'en mourant ie n'en rencontre pas vn seul. De fois à autres il prenoit son Crucifix et le baisoit auec tendresse : C'est en toy seul, luy disoit-il, en qui i'ay mis ma confiance : puisque tu es mort, c'est la raison que ie meure ; et puisque tu es mort pour mes pechés, fais moy misericorde, ouure moy la porte de ta maison : ie hay cette méchante carcasse, ie la quitteray quand tu voudras. En effet il se detacha entierement des soins de son corps, qu'il auoit tant aymé, ne se souciant plus des petits soulagemens qu'on donne aux malades, notamment depuis ie ne sçay quelle veuë qu'il eut dans son sommeil. Il se trouua au pied d'vne haute montagne, dont le sommet se deroboit de ses yeux. Il entendit vne voix qui luy dit à plusieurs reprises : Monte cette montagne, c'est le chemin que tu dois tenir. Ie me trouuay à cette voix, disoit-il, saisy d'vne grande frayeur ; mes forces ne me permettans pas de grimper sur vn mont qui me paroissoit plein de precipices. Comme i'estois dans cet abattement, i'apperceus vne grande eschelle, et vn Pere à mon costé, qui me prenant par la main, me fit monter sans beau-

coup de peine. Cette veuë le consola fort, et luy donna vne grande esperance d'entrer au Ciel par Iesus-Ch. qui est cette Montagne.

On nous fait entendre que Noël Tecouerimat, Capitaine des Chrestiens de sainct Ioseph à Sillery, soustient cette nouuelle Eglise par son exemple et par son courage, faisant teste à vne troupe d'Algonquins peu affectionnés à la foy, qui se sont venus ietter en son district, à la faueur de la Paix. Ils ont tasché de le separer d'auec nous, par presens, par caresses et par quelques paroles trop hardies, l'attaquant dans vne conioncture tres-fauorable (à ce qu'ils croyoient) pour faire reussir leur dessein. Ce grand homme de bien ayant perdu quantité de beaux enfans, enfin Dieu luy a rauy son petit Beniamin, celuy qu'il aymoit auec plus de tendresse : les Ennemis de la foy et de la verité le croyant esbranlé, l'assaillirent dans son affliction. Mais ils trouuerent vne teste de fer, vn cœur d'or, et vne bouche qui iettoit des foudres, quoy qu'elle ne fust remplie que de miel. Les ayant assemblés, il leur dit : Mes freres, ie fay plus d'estat de la foy, que de toutes les choses de la terre. Ie mourray dans la creance des veritez que i'ay embrassées ; l'affliction n'abat point mon cœur ; la douceur ne le sçauroit charmer, et les menaces ne l'esbranleront iamais. Il importe peu que vous nous mesprisiés et que vous nous teniés pour des gens qui n'ont point d'esprit, nous autres qui croyons, et qui prions, et qui voulons obeïr à celuy qui a tout fait. Quand ie serois seul, et quand tous ceux qui croyent m'auroient abandonné, ie ne quitterois iamais la priere. Si vous voulés vous ranger du party de Dieu, ie suis à vous ; sinon, sçachés que tous ceux qui ont le cœur tortu et la bouche de trauers, tous ceux qui ont deux femmes, tous ceux qui se seruent encore de leurs tambours et de leurs superstitions, n'entreront iamais dans le Reduit des Chrestiens, si ie suis escouté. Il a tenu sa parole : car si quelqu'vn de ces libertins s'est venu presenter deuant Sillery, il l'a contrainct de cabaner hors l'enceinte qu'on a fait dresser pour les enfans de Dieu.

Vne lettre venuë de Sillery, dit qu'on descouure tous les iours de nouuelles Nations de la langue Algonquine. I'espere de voir dans quelque temps, dit vn Pere, les terres, ou plustost les bois, qui sont sur les bords de la mer du costé du Nord, où il y a des bourgades de Sauuages, qui parlent comme nos Montagnets, que nous entendons. Ces peuples n'ont encore iamais veu aucun European. Ils se seruent encore de haches de pierres ; ils font boüillir leur viande dans de longs plats d'escorce, qui leur seruent de chaudiere, comme faisoient autresfois nos Sauuages. Ils n'ont aucuns ferremens, tous leurs outils sont d'os, ou de bois, ou de pierres.

Vn autre dit que dans des Isles du Lac des gens de mer, que quelques-vns appellent mal à propos les Puants, il y a quantité de peuples dont la langue a grand rapport auec l'Algonquine ; qu'il n'y a que neuf iours de chemin depuis ce grand Lac iusques à la mer qui separe l'Amerique de la Chine, et que s'il se trouuoit vne personne qui voulust enuoyer trente François en ce païs-là, non seulement on gagneroit beaucoup d'ames à Dieu, mais on retireroit encore vn profit qui surpasseroit les dépenses qu'on feroit pour l'entretien des François qu'on y enuoyeroit, pource que les meilleures pelleteries viennent plus abondamment de ces quartiers-là. Le temps nous descouurira ce que nous ne sçauons encore que par le rapport de quelques Sauuages, qui nous asseurent auoir veu de leurs yeux ce qu'ils expriment de leur bouche.

La Reyne, ayant de la tendresse pour la conuersion des Sauuages, et de l'affection pour l'establissement de la Colonie Françoise en ce nouueau monde, y enuoya ce Printemps dernier quelque nombre de filles fort honnestes, tirées de maisons d'honneur. On n'en reçoit point d'autres dans cette nouuelle peuplade. Ie sçay d'asseurance, que dixhuict ans se sont écoulez, sans que le Maistre des hautes œuures qui estoit en ce païs-là ait fait aucun acte de son

mestier, sinon sur deux vilaines que l'on bannit apres auoir esté publiquement fustigées. Tant que ceux qui tiennent le timon, deffendront aux Vaisseaux d'amener de ces marchandises de contre-bande ; tant qu'ils s'opposeront au vice et qu'ils feront regner la vertu, cette Colonie fleurira et sera benite de la main du Tres-haut.

Mais pour retourner à ces bonnes Filles, Dieu leur a fait la grace apres mille dangers et mille bourrasques, d'arriuer à bon port auec vne braue et genereuse Amazone, que Dieu leur auoit donnée pour guide : c'est la Mere Renée de la Natiuité, Religieuse Hospitaliere de la Maison des Filles de la Misericorde de Quimper en Bretagne. Cette braue fille a eu quasi autant de peine, pour ainsi dire, d'entrer en ce païs de Croix et de souffrance, que les Israelites en ont eu pour entrer dans la terre de promission ; mais enfin son courage, sa fermeté, sa perseuerance luy ont obtenu le congé et la benediction de Monseigneur son Euesque, et la permission de sa superieure, et l'agréement de sa Communauté, pour aller donner secours à ses sœurs, qui exercent sainctement la Charité enuers les malades François et Sauuages, en ce bout du monde. Les tempestes et les dangers la reieterent deux fois dans le port auec toute sa troupe. La maladie la terrassa pour quelque temps ; mais son cœur, plus grand que le mal, plus fort que les dangers, l'a plus animée de l'amour de son Dieu et de la charité du prochain, que les tempestes du souffle des vents, iouyt maintenant d'vn calme et d'vne bonace qu'elle ne peut exprimer, qu'en disant qu'elle a trouué son paradis.

Changeons de propos, et descendons iusques à Tadoussac. Les nouueaux Chrestiens de cette contrée, ont leur quartier d'Hyuer et leur quartier d'Esté. L'Hyuer, ils entrent dans leurs grandes forests, pour faire la guerre aux Ours, aux Eslans, aux Caribous, aux Castors et à quelques autres animaux, qui font les mets de leurs tables. Le Pere Pierre Bailloquet de nostre Compagnie, les a suiuis cet Hyuer dans les bois. Le Capitaine de Tadoussac l'auoit demandé. On nous escrit qu'il l'a fort bien traité, c'est à dire qu'il luy a tousiours tesmoigné de l'amour et de l'affection. Cette bienueillance est à la verité vne grande douceur ; mais elle n'a pas empesché que le Pere n'ait eu la terre pour lict et pour matelas, des escorces pour vn palais moins remply d'air que de fumée ; qu'il n'ait passé quelque mois sans pain, sans vin, sans sel, sans autre ragoust que l'appetit ; qu'il n'appaisoit assez souuent qu'auec du boucan, c'est à dire auec des anguilles ou auec de la chair seichées à la fumée, et dans les ordures de leurs cabanes. Cela, bien assaisonné d'vn grand desir de souffrir pour Dieu, de la candeur et de la vertu des nouueaux Chrestiens, soustient parfaitement le corps et l'ame d'vn Ouurier Euangelique.

L'Hyuer tirant aux abois, pour donner la vie au Printemps, tous nos Chasseurs se retirerent auec tout leur bagage, sur les riues du grand Fleuue, en l'Anse, ou au Port, que nous appellons Tadoussac. C'est icy où il se fait vne confession publique, sans gehenne, sans torture et sans exaction. On dit qu'il y a vn païs où le froid est si grand, que toutes les paroles s'y gelent, et quand le Printemps s'approche, ces paroles venant à se degeler, on entend quasi en vn moment tout ce qui s'est dit pendant l'Hyuer. Quoy qu'il en soit de cette fable, il est vray que tout ce qui s'est fait de mal pendant l'Hyuer dans ces grands bois, se dit publiquement au Pere au mois d'Auril. Les premiers venus font tout haut la confession de ceux qui les suiuent, et cela, par vn zele qu'ils ont de la Iustice Chrestienne.

Cette année, vn ieune homme ayant commis quelque faute pendant l'Hyuer, reconnut en approchant du port de Tadoussac, qu'il ne luy manquoit plus que la douleur et vne bonne penitence pour son crime, remarquant au visage et à la contenance du Pere et des Anciens, que quelques-vns auoient desia confessé pour luy son peché, le regret qu'il en auoit fit qu'il ne se troubla point. Il se desembarque, va trouuer les principaux Chrestiens, n'osant paroistre deuant le

Pere ; il leur tesmoigne sa douleur, et et leur demande vn bon châtiment pour son crime. Ces bonnes gens armés de zele, luy ordonnent de se tenir à la porte de l'Eglise les genoux en terre, les mains iointes, et les espaules decouuertes, et en cette posture, demander pardon à tous ceux qui y entreroient, les suppliant de tirer vengeance sur luy de l'offense qu'il a commise contre Dieu, et du scandale qu'il leur a donné. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Ce ieune homme bien ioyeux de n'estre point banny de l'assemblée des Chrestiens, fit gaiement ce que ces bons Neophytes luy auoient ordonné. Dieu veuille que ce zele continuë long-temps ; s'il ne le faut pas exiger, aussi ne faut-il pas l'empescher.

Vn Chrestien, qui s'estoit autresfois meslé de consulter le Demon, ou le Manitou, se trouuant dans les bois, fut viuement tenté de reprendre ce malheureux mestier. Il fait dresser vn tabernacle à leur mode ; il entre dedans, contre le gré et contre la volonté de sa femme, tres-bonne Chrestienne, laquelle voyant auec douleur cette meschante action de son mary, destache vn petit crucifix qu'elle auoit à son chapelet, et le met sur ce Tabernacle. Chose estrange ! cet homme au lieu de chanter et de hurler comme ils font en consultant leur Manitou, demeura muet et interdit, sans iamais pouuoir tirer aucune voix de son estomach. Ie vous laisse à penser s'il sortit confus et étonné de son Tabernacle.

Vn Capitaine, nommé Iean Baptiste Ekhinechkaouat, estant malade à la mort dans les bois, sec et decharné comme vn squelet, se fit preparer vne medecine, composée de ie ne sçay quelle escorce et de brins de sapin infusés dans de l'eau tiede. Il prend en main cette medecine, et s'adressant à Dieu il luy dit : Toy en qui ie croy et que i'honore, tu as fait les escorces et les feuilles, qui sont les ingrediens de la medecine que ie vay prendre. Tu peux si tu veux me rendre la santé par cette medecine, rien ne t'est impossible. Rend la moy, ie t'en prie : fais que ce breuage me soit salutaire. Ie le boy au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct Esprit. Aussi-tost, dit-il, que ie l'eus aualée, ie senty qu'elle penetroit toutes les parties de mon corps, et vne force secrette qui se couloit dans tous mes membres ; et à mesme temps, il me sembla que ie voyois tout à l'entour de moy des enfans plus beaux que les Anges que vous peignés dans vos tableaux, lesquels me disoient ces paroles : Ne crains point, tu ne mourras pas ; prends courage, tu viuras. C'est ce que nous a rapporté ce bon Neophyte, homme bien sage et bien meur. Quoy qu'il en soit, son cœur fut remply de douceur et d'onction, son corps fut remis en santé, et son ame pleinement fortifiée en la Foy et en la creance qu'il a receuë des premiers.

Encore que ie passe sous silence, quantité de beaux exemples que ie remarque dans les lettres et dans les memoires qui nous ont esté enuoyés. Ie ne puis obmettre vne action de charité faite par vne ieune femme Chrestienne, appellée Antoinette Ouabistitecoué. Les Sauuages, deuant le Baptesme, n'aymoient pour l'ordinaire que leurs parens, et si quelque enfant se trouuoit destitué de ses proches, ils l'assommoient par charité, disant qu'apres auoir long-temps souffert, enfin il mouroit miserable, n'ayant personne qui le soulageast. Deux pauures petits abandonnés de la sorte sous vne pauure escorce, estoient en danger de receuoir quelque coup de hache par vn païen, sans se pouuoir quasi plaindre, et le plus grand n'auoit qu'enuiron onze ou douze ans, et sa sœur n'en n'auoit que quatre. Celuy là auoit vn collier d'écroüelles fort horribles qui luy mangeoient toute la gorge, et la petite auoit vn flux de sang qui la dessechoit iusques aux os. Nostre bonne Chrestienne, les ayant veuz dans la saleté, dans les ordures, dans des maladies si vilaines et dans le dernier abandon, en prend vn soin comme s'ils eussent esté ses propres enfans. Elle les nettoye, elle leur va souuent querir des branches de sapin qui seruent de littiere aux Sauuages,

elle leur donne à manger, elle leur fait du bois et attise leur feu, elle se leue plusieurs fois la nuict pour assister la petite, elle leur va chercher toutes les douceurs qu'elle se peut imaginer, demandant vn peu de raisin ou vn peu de prunes aux François pour leur donner. Et elle faisoit tout cela auec vne douceur, vne gaieté, vne constance, qui faisoit bien connoistre qu'elle estoit animée d'vn autre esprit que l'esprit des Sauuages.

Le Capitaine de Tadoussac rauy d'vn tel exemple, fit vne harangue au milieu de la nuict à tous ses gens, s'escriant à pleine teste : Escoutez-moy, mes Freres, escoutez-moy, ne dormés pas, reueillez-vous ; ie vous parle d'vne chose d'importance. Ce ne sont pas deux chiens que nous voyons delaissés à la porte de nos cabanes ; ce sont des hommes aussi bien que nous. Ils sont baptisés aussi bien que nous. Vous donnez à manger à vos chiens, vous les caressez quelques-fois, vous les appellez, vous les menez auec vous, et maintenant que nous sommes pressez d'entrer dans les bois, quitterons-nous ces pauures enfans, qui sont faits comme nous ? Dieu nous les donne en garde. Ayez en soin, ce sont mes enfans, nous dit-il, il regarde ce que nous ferons ; il escoute ce que nous dirons, et enfin il nous traittera comme nous les traitterons. En suitte de cette harangue, il commande à sa femme de donner tout le soulagement qu'elle pourra à ces pauures petits, et quand ils leuerent le camp, luy-mesme les embarqua dans sa chaloupe et les conduisit à Sillery, ou à Sainct Ioseph pour y estre assistez. Ceux qui connoissent le genie des Sauuages, diront auec raison, que Dieu seul peut changer les pierres en des enfans d'Abraham.

Vne ieune fille, voyant ses parens dans les larmes, pource qu'elle souffroit beaucoup et qu'elle approchoit bien fort de son trespas, leur dit d'vn ton qui faisoit paroistre plus de ioye que de tristesse. Pourquoy pleurez-vous ? Ne vous affligez pas, ie m'en vay au Ciel. Le Pere m'a dit que ceux qui estoient baptisez et qui obeïssoient à Dieu, seroient bien heureux. Ne suis-ie pas baptisée ? ne croy-ie pas en Dieu ? Ne pleurez-point, bien-tost ie ne souffriray plus. Le Pere qui a soin de cette Mission entrant là dessus, elle luy dit : Mon Pere, ie me réiouy quand ie te voy, ie ne crains point la mort, ie n'ay rien de meschant dans mon cœur, i'ay tout dit : tu as embelly mon ame, elle ira au Ciel. Mourir dans ces sentimens, ce n'est pas mourir en Barbare.

Vn Pere qui a esté bien auant dans le fleuue du Sagné, nous mande qu'il a fait rencontre au lac de sainct Iean, de deux ieunes Sauuages Chrestiens, qui se doutans bien qu'ils trouueroient vn Confesseur en ce quartier-là, auoient fait deux cens lieuës de chemin pour se venir confesser et communier, et pour emporter auec eux vn petit Calendrier, qui leur enseignast les festes de toute l'année, c'est de ceux là qu'il est vray de dire, que de *Longinquo venerunt*, qu'ils sont venus de loin pour adorer Iesvs-Christ.

Comme on acheuoit l'impression du dernier Cahier de cette Relation, on nous a rendu vne Lettre venuë de la Rochelle, qui porte qu'vn Vaisseau nouuellement arriué de Canadas, dit que les Iroquois d'en bas, que nous appellons les Anniehronnons, ayans fait rencontre sur le grand fleuue de S. Laurens, d'vn canot, ou d'vn petit bateau qui portoit le Pere Simon le Moine à Montreal, conduit par deux Iroquois Onnontaeronnons, ont tué l'vn de ses deux conducteurs, et ayant massacré quelques Hurons et quelques Algonquins, se sont saisis du Pere et l'ont mis aux liens. Son autre guide ou conducteur, voyant cette perfidie, s'est escrié auec menaces, que ses Compatriotes se ressentiroient de cette trahison ; qu'il ne se soucioit pas de la liberté qu'ils luy presentoient, qu'il courroit la mesme fortune que le Pere, et puis qu'ils l'auoient garotté, qu'ils l'enchaînassent auec luy, que iamais il ne le quitteroit : S'il est captif, ie suis captif auec luy ; si vous luy ostés la vie, donnés moy la mort, disoit-il ; si vous me mettés en liberté, deliés-le. Ces desloyaux craignans les menaces de

cet Iroquois des païs plus hauts, delierent le Pere et le rendirent à son Guide, qui le conduisit à Montreal. Là dessus le bruit est, selon que le rapporte ce Nauire, que les Iroquois d'en haut vont prendre les armes auec les François contre les Iroquois d'en bas. Quoy qu'il en soit de cette nouuelle, ie puis dire ce qui suit auec vne grande probabilité.

Premierement, que les Iroquois d'en bas, qui ont eu de la ialousie contre les Iroquois d'en haut, au traité de paix qu'ils ont commencé les premiers auec les François, ne souffriront pas aisement que ces nations superieures viennent trafiquer auec nos François, pource qu'elles ne seroient plus contraintes de passer par leurs Bourgades, à quoy le chemin les oblige quand ils vont porter leurs marchandises aux Hollandois.

Secondement, ie sçay fort bien qu'il est plus facile aux Iroquois d'en haut de descendre au quartier des François, que d'aller chercher les Hollandois. Leur Lac et nostre grand Fleuue les peuuent doucement apporter, et toutes leurs marchandises iusques aux magasins des François ; mais quand il faut prendre leur route du costé des Hollandois, ils souffrent deux grandes incommoditez. La premiere est, qu'ils sont contraints de faire la plus grande partie du chemin par terre, et à pied, et d'estre euxmesmes les mulets qui portent leur bagage et leur marchandise. La seconde, vient de l'insolence des Anniehronnons, qui, estans comme les Maistres de ce trafic, ne traittent pas tousiours ciuilement les Iroquois d'en haut. Peut-estre que ces commoditez et ces incommoditez induiront les Onontaeronons et les autres Sauuages des païs superieurs, de rompre plustost auec les Anniehronnons qu'auec les François. Peut-estre aussi que ce coup n'a esté fait que par quelques ieunes estourdis, qui seront desaduoüez de leur Nation. Cette année nous fera voir à découuert deuant que d'expirer, ce que nous ne voyons maintenant que dans les tenebres. Ie prie Dieu qu'il conduise le tout à sa plus grande gloire. Amen, Amen.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin et ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au pays de la Nouuelle France, depuis l'année* 1653. *iusques à l'Esté de* 1654. *&c.* Et ce, pendant le temps et espace de neuf années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

Permission du R. P. Vice-Prouincial.

Novs Lovys Cellot, Vice-Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, ancien Escheuin et Consul de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris, ce 22. Decembre 1654.

LOVYS CELLOT.

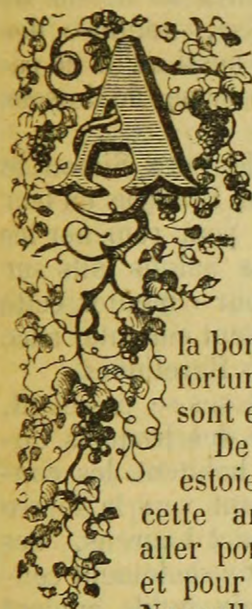


COPIE DE DEVX LETTRES

ENVOIÉES

DE LA NOVVELLE FRANCE,

AV PERE PROCVREVR DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN CES CONTRÉES. (*)



AVANT que de coucher les deux Lettres dont il est fait mention dans ce Titre, i'ay creu qu'il ne seroit pas hors de propos, de rapporter en peu de parolles, ce que nous auons appris de la bonne et de la mauuaise fortune du païs d'où elles sont enuoiées.

De cinq vaisseaux qui estoient sortis de France cette année derniere, pour aller porter quelque secours, et pour aller trafiquer en la Nouuelle France, l'vn a esté pris des Anglois, l'autre des Espagnols, vn troisiesme a esté perdu en mer, ou en quelque coste, dont on n'a eu aucune nouuelle ; les deux autres sont arriués en ce païs là, et puis retournés en France à bon port.

Or non seulement les marchands interessés dans ces trois Nauires, ont fait de grandes pertes, mais encore tout le païs en a beaucoup souffert : car outre les prouisions que l'on portoit à Monsieur le Gouuerneur et aux particuliers, le secours que la Reyne enuoyoit, comme estant tres-affectionnée à la conseruation de la Nouuelle France, et à la conuersion des Sauuages, a esté perdu entierement. L'Hostel-Dieu de Kebec, le Seminaire des Yrsulines, les nouueaux Chrestiens, et nos Peres qui les instruisent en diuers endroits, ont esté priués de la pluspart de leur subsistance, *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum.* Dieu l'auoit donné, Dieu l'a osté : son Sainct Nom soit beny. Il n'en voit pas de plus mauuais œil, ceux qui auoient fait la pluspart de ces aumosnes.

A ce malheur en est suruenu vn autre moins important, mais tousiours bien fascheux pour ceux qui ayment auec tendresse le salut de ces Peuples, et qui ont de la curiosité d'en apprendre des nouuelles. Quantité de Lettres et la Relation mesme des choses qui s'y sont passées depuis vn an, ont esté perduës. Le Messager à qui on auoit confié les paquets nouuellement arriués, a esté volé entre la Rochelle et Paris. Vne

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1656.

boëte qui estoit remplie de papiers et de Lettres a esté brisée, et tout ce qu'elle contenoit ietté çà et là par les voleurs. Le pauure Messager a ramassé tout ce qu'il a pû, et nous l'a apporté. C'est de là que nous tirerons vne partie du peu que nous allons dire.

La Relation de l'an passé, portoit que les cinq Nations Iroquoises estoient entrées dans vn grand pourparler de paix auec les François et auec les originaires leurs Alliés. Quatre de ces Nations ont perseueré dans leur premier dessein de iouïr des doux fruicts de la paix. Elles n'ont fait aucun acte d'hostilité ; ains au contraire elles ont donné des témoignages de leur bonne volonté, faisant present aux François de quelques enfans pris sur d'autres Sauuages plus esloignés, qui leur sont ennemis. La seule Nation des Iroquois nommés Agnieronnons, qui ont commerce auec les Hollandois, s'est monstrée perfide et déloyale à son ordinaire. Ces barbares nous ont attaqués en plusieurs endroits : mais auec autant d'echec de leur costé que du nostre. Ils ont tué par tout, et par tout ils ont esté tués.

Ils ont massacré vn Religieux de nostre Compagnie, nommé Iean Ligeois. Ce bon Frere, car il estoit Laïc, entendant de loing tirer quelques coups d'arquebuses, et sçachant que les Sauuages Chrestiens estoient dans leurs champs, et qu'ils pourroient estre surpris par leurs ennemis, entra dans la forest pour découurir si quelques Agnieronnons n'estoient point en embuscade. Ils y estoient en effet, et deuant qu'il les eut découuerts, ils le transpercerent d'vn coup d'arquebuse, luy couperent la teste, qu'ils laisserent apres luy auoir enleué la cheuelure. Ce bon Religieux estoit homme de cœur, tout plein d'amour pour les pauures Sauuages. La charité qu'il leur portoit luy a causé vne mort passagere, pour luy donner vne vie éternelle.

On fait mention dans vne Lettre particuliere, du courage d'vne femme Algonquine, laquelle, voyant son mary surpris et garroté par cinq Iroquois, prit vne hache en main, et de deux coups portez à droite et à gauche auec vne promptitude estonnante, ietta roides morts sur la place deux de ces Barbares ; puis ayant promptement delié son mary, s'auança pour en faire autant aux trois autres, qui, épouuantés de la fureur de cette Amazone, n'eurent qu'autant d'esprit qu'il leur en falloit pour prendre la fuitte.

Enfin apres plusieurs massacres de part et d'autre, apres auoir fait des prisonniers des deux costez, ces Barbares, ennuyés de la guerre, ou poussez d'vn esprit secret plus puissant et plus fort que celuy qui les possede, ont ramené les François captifs, et en suitte demandé leurs prisonniers auec vne protestation authentique, à leur dire, qu'ils n'attaqueroient iamais plus les François, mais qu'ils continuëroient la guerre contre les Algonquins et les Hurons, et qu'ils en massacreroient autant qu'ils en pourroient rencontrer au dessus de la Bourgade Françoise, nommée des Trois Riuieres ; mais aussi qu'ils ne paroistroient iamais en armes au dessous de cette Bourgade.

Cet accord fait, le Pere Simon le Moine est allé auec vn François en leur païs, non seulement pour remener les prisonniers que nous auions faits sur eux, mais encore pour cimenter cette paix autant qu'on la peut cimenter auec des Infideles alliés des Heretiques.

Pendant que ces choses se passoient, sont arriués à Kebec des Iroquois Onnontaeronnons, qui habitent les contrées plus hautes, tirant vers la source du grand fleuue Sainct Laurens. Ces Ambassadeurs ont non seulement confirmé et ratifié la paix qu'ils auoient commencée l'année precedente ; mais ils ont encore demandé et obtenu deux Peres de nostre Compagnie, sçauoir est le Pere Ioseph Chaumonot, et le Pere Claude Dablon, pour aller commencer vne Mission en leur païs. Et ayant appris que les Iroquois Agnieronnons n'auoient pas voulu faire la paix vniuerselle, ils les ont improuués, et apres leur auoir reproché leur perfidie, ils ont protesté hautement qu'ils ne vouloient plus de guerre, ny auec les François, ny

auec les Algonquins, ny auec les Hurons : *Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam.*

Ce n'est pas encore tout, les Iroquois mesmes les plus esloignez, appellés les Sonnontoeronnons, sont aussi venus iusques à Kebec, pour declarer qu'ils vouloient la paix. C'est vn trait de prudence : pour ce qu'ils sont molestés par vne nation, que nos François ont nommée la Nation du Chat, et ils ne veulent pas auoir tout à la fois tant d'ennemis sur les bras. Il est vray que toutes ces nations superieures sont rebutées de l'insolence des Iroquois Agnieronnons, et que la facilité du commerce auec les François, leur est plus douce que les chemins fascheux qu'ils ont pris iusques à maintenant, passant par le païs des Agnieronnons pour aller trouuer les Hollandois. Voila ce que nous auons appris de quelques Lettres et de la bouche de ceux qui sont nouuellement retournés de la Nouuelle France. Venons maintenant aux deux Lettres que nous auons promises. Il sera facile de les entendre, apres auoir leu ce que nous venons de dire.

—

Mon R. Pere,

Pax Christi.

Depuis toutes nos Lettres fermées, le Nauire ayant desia tiré le premier coup de canon, pour donner aduis aux passagers qu'il est sur son depart, vne chaloupe arriuée des Trois Riuieres et de Montreal nous apporte de bonnes nouuelles. Vous aurés appris par nos precedentes, que trente personnes, Iroquois pour la pluspart et Iroquoises, car ces bonnes gens ont amené leurs femmes auec eux, pour marque de paix ; vous aurés, dis-ie, appris qu'ils emmenent en leur païs le Pere Chaumonot et le Pere Dablon, et que dés le chemin Dieu leur touche le cœur, vne partie d'entre eux s'estant desia declarés Catechumenes.

Voicy comme en parle le Pere Chaumonot écriuant à la Mere Superieure des Vrsulines de Kebec, en date du quatriesme d'Octobre de cette année 1655. Ma R. Mere, demain, s'il plaist à Dieu, nous quitterons de veuë les dernieres habitations de nos amis, pour aller chercher celles de nos ennemis. La femme de nostre Capitaine Iroquois, se fait instruire sur les chemins, auec six autres, tant hommes que femmes, outre nos Chrestiens Hurons et nos deux Iroquois de Sonnontouan, qui est la Nation Iroquoise la plus éloignée de nous et la plus peuplée. Ce sont en tout dixhuit personnes priant Dieu soir et matin. Ie vous recommande cette petite Eglise voyageante auec leurs Pasteurs. Nostre Capitainesse m'a prié de vous escrire qu'elle tiendra parole, et qu'elle vous enuoyera, non sa fille, qui est trop petite, mais vne de ses sœurs, qui est de l'âge de Marie vostre petite Huronne. Cette Capitainesse, ayant laissé à Montreal vne sienne parente, lors qu'elle est descenduë à Kebec, l'a esté voir aussi-tost que nous y sommes arriués, et nous l'a amenée pour la faire prier Dieu, et en ma presence elle l'a instruite sur les mysteres que nous luy auons enseignés. Plaise à Dieu qu'elle fasse le mesme alors qu'elle sera de retour en son païs, et qu'elle gagne à Dieu tous ses autres parens. Elle m'a prié de vous escrire qu'elle ne fascheroit pas celuy qui a tout fait, et que c'est du fond de son cœur qu'elle veut viure et mourir Chrestienne. Elle saluë sa fille adoptiue Marie vostre Huronne, et toutes les Meres. Et moy i'aiouste qu'elles prient Dieu pour sa totale conuersion,

Vostre tres-humble seruiteur en Nostre Seigneur,

Echon. (C'est le nom Huron du Pere Chaumonot.)

En vne autre Lettre, le Pere aiouste que ces femmes Iroquoises sont rauies des chants en la langue Huronne qu'elles entendent. Elles les apprennent auec autant de deuotion qu'elles y prennent de plaisir, sur tout les chants sur le *Pater*, sur les commandemens de Dieu,

et vne priere addressée à Iesus-Christ, afin qu'il nous deliure de l'Enfer, et qu'il nous conduise au Ciel apres la mort. Quand ces chants passent de l'oreille au cœur, c'est vn coup de salut, et vne marque que Dieu y veut estre le Maistre.

Priés Dieu, s'il vous plaist, qu'il continuë ses benedictions sur de si heureux commencemens, *Amen, Amen.*

De V. R.

Vostre tres-humble seruiteur en Nostre Seigneur,

FRANÇOIS LE MERCIER.

A Kebec, ce 13. d'Octobre 1655.

Voicy la seconde Lettre enuoiée au mesme Pere.

MON R. PERE,

Pax Christi.

Il y a desia quelques iours que le vent contraire retient à nostre Rade de Kebec, le Nauire qui nous deuoit quitter dés le commencement de ce mois. Il fera voile demain matin, iour de sainct Luc, dix-huitiesme d'Octobre ; et auiourd'huy, la nuict estant desia fermée, vn canot d'Iroquois Sonnontoeronnons vient d'arriuer, qui nous apporte des nouuelles de paix de tous costés. Leur principal dessein est de nous témoigner par vne Ambassade exprés, et par les presens qu'ils apportent, qu'ils ne respirent que la paix, et que iamais ils n'auront de guerre auec nous. Ils ont fait rencontre dans leur chemin des Onnontaeronnons, qui portent dans leurs canots le Pere Chaumonot et le Pere Dablon en leur païs, pour y commencer vne nouuelle Mission ; ils nous asseurent que ces peuples sont pleins d'amour et de respect pour leurs hostes. A mesme temps quelques Hurons venus des Iroquois des païs plus bas, nommés Agnieronnons, nous disent aussi qu'ils ont veu en chemin le Pere Simon le Moine et sa compagnie, et que leurs Guides Agnieronnons leur ont fait paroistre vn cœur d'Amy, tel qu'ils nous l'ont fait paroistre dans leur Ambassade. Ces mesmes Hurons disent qu'à leur depart des Bourgades Iroquoises, les nouuelles estoient desia arriuées des approches du Pere, et de la paix faite auec nous ; ce qui auoit esté receu auec des acclamations si publiques, que les hommes, les femmes et les enfans, les Guerriers et les Capitaines, et les Anciens du païs, qui sont comme les Conseillers d'Estat, en auoient ietté des cris de ioye qui essuierent la tristesse que leur deuoit causer la nouuelle qu'ils receurent en mesme temps de la prise et de la mort de quelques-vns de leurs gens, bruslés par les Hurons et par les Algonquins. Et ainsi vous voyés que ce que i'ay dit au commencement de la presente est veritable, qu'il nous vient des nouuelles de paix de tous costés, c'est à dire de toutes les Nations Iroquoises. Cet ouurage est plus du Ciel que de la terre ; Dieu seul, à vray dire, est l'Autheur de cette paix, à laquelle la prudence humaine n'a quasi rien contribué, et mesme n'y pouuoit voir aucun iour. Si bien que nous auons suiet d'esperer que le mesme bras tout puissant continuëra ce qu'il a commencé, si nous suiuons ses conduites. Nous attendons de luy les momens de nostre bonheur. Ce qui depend de nous est de suiure les voyes qu'il nous ouure, et de ne pas empescher l'effet de ses bontés toutes aymables sur nous et sur les peuples qu'il semble vouloir conuertir par nostre moyen. Ceux qui nous soustiennent par leurs bien-faits et par leurs prieres, ont bien suiet de benir Dieu auec nous, puis qu'il accomplit leurs desirs.

Voicy la fin d'vne Lettre que ie viens de receuoir tout fraischement du Pere Dablon, par les mains des Sonnontoeronnons qui l'ont rencontré en chemin ; elle est écrite du neufiesme du courant. Nous continuons nostre chemin, dit-il, auec vn tres-beau temps, et auec de grandes esperances de vous

apporter de fort bonnes nouuelles au Printemps prochain. Les prieres se font soir et matin, et les Iroquois s'y rangent auec affection. Ce sont de petits commencemens qui font voir que Dieu a quelque haut dessein sur ces peuples, et qu'il a entendu la voix du sang qu'ils ont respandu eux-mesmes. Il écoutera aussi celles de V. R. et de tous ceux qui s'interessent en tant d'endroits pour le salut de ces pauures miserables. Nous sommes en bonne santé, graces à Dieu. La sagamité dont nous viuons n'a pas mauuais goust, ie la trouueray bonne auec le temps. Ie dors aussi bien sur la terre, que ie faisois sur vn matelas, ou que ie ferois sur vn lict de plumes. Apres tout, on trouue mieux Dieu, où il y a moins d'embarras de la creature. V. R. nous continuëra tousiours, s'il luy plaist, l'assistance de ses saincts sacrifices, et moy à estre par tout,

Vostre tres-humble et obeissant seruiteur en N. S.

Clavde Dablon.

Le Pere Ioseph Chaumonot m'escrit aussi dans les mesmes esperances, et dans la ioye de ce qu'il preuoit, et sur tout dans la satisfaction qu'il ressent de ce qu'il va souffrir pour la cause de Dieu. Car il est vray que les fruicts qu'on recueille en ces Missions, ne sont arrousés que des sueurs de ceux qui y trauaillent, comme ils l'ont esté du sang des Peres qui les ont precedés. Pourueu que Dieu y soit glorifié, nostre vie y sera trop heureusement consommée. Mais nous prions V. R. de nous procurer du secours aupres de nostre R. P. Prouincial; puisque Dieu nous donne ouuerture, il faut y aller à corps perdu et y perdre saintement son ame pour la retrouuer plus saintement dans le cœur de Iesus-Christ, qui le premier a perdu son ame pour nous. V. R. nous obtienne cette benediction. Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeissant seruiteur en N. S.

François le Mercier.

A Kebec, la nuict du 17. d'Octobre 1655.

I'aiousteray encore deux mots à ces deux Lettres. On ne parle icy (dit l'vn de ceux qui écriuent) que de Baptesmes, que de Mariages et que de bastimens, et personne n'y meurt que de vieillesse ou de mort violente.

L'vne des Maistresses du Seminaire des Vrsulines m'escrit merueille de la douceur, de la docilité et de l'esprit des enfans originaires du païs, soit François, soit Sauuages. Elle dit que les Iroquois descendus à Kebec les estans allés visiter en leurs parloirs, ont esté rauis, voyans la gentillesse des petites filles Sauuages éleuées à la Françoise; ils demandoient combien il falloit de temps pour franciser vne fille, et luy apprendre ce que de petites Huronnes faisoient paroistre en leur presence. Les femmes Iroquoises à qui les Meres Vrsulines firent festin, ne se pouuoient comprendre. La Capitainesse, pour me seruir des termes couchés sur mon papier, fut prise par les yeux à la veuë d'vne ieune Seminariste nommée Marie Arinadsit; elle la voulut voir sans barriere et sans grille entre deux : on la fit sortir hors du Monastere; elle la prit, l'embrassa, l'appella sa fille, et l'autre sa mere, elle la fit manger auec elle dans vn mesme plat. La fille, qui ne manque ny d'esprit ny d'adresse, demanda permission de faire vn present à sa mere, ce qui luy estant accordé, elle alla querir vn beau cousteau qu'elle offrit de bonne grace au grand Capitaine des Iroquois, et puis tirant vn bel étuy doré auec vn beau ruban de soie, elle le presenta à sa femme, qu'elle appella sa mere, et comme elle les vit remplis d'amour et de tendresse pour elle : Viués, leur dit-elle, auec nous doresnauant comme auec vos freres, ne soyons plus qu'vn peuple, et pour marque de vostre affection, enuoiés de vos filles au Seminaire, ie seray leur sœur aisnée, ie leur apprendray à prier Dieu, et toutes les autres choses que les meres m'ont enseignées. Et là dessus elle se mit à lire deuant eux en Latin, en François et en Huron; puis elle entonna des Cantiques spirituels en ces trois Langues. C'est là que ces bonnes gens furent tous

hors d'eux-mesmes, demandant combien il falloit de temps pour apprendre tant de choses et pour si bien franciser vne fille Sauuage, promettant qu'ils ne manqueroient pas d'enuoier leurs enfans en vne si bonne échole.

La premiere chose que font les Estrangers qui descendent à Kebec, c'est d'aller voir les filles Vierges, c'est à dire les Religieuses. Ils admirent leur charité, nommément à l'Hostel-Dieu, où ils voyent des malades secourus auec tant de propreté, auec tant de netteté, et tant de charité, par des filles douces, modestes et retenuës, qu'ils en sont surpris. Aussi faut-il confesser que d'instruire les enfans auec amour, panser les malades auec charité, courir auec zele apres les Barbares, et les amener à Iesvs-Christ, c'est vn fruict du Ciel, et non pas de la terre, vne benediction de la grace, et non de la nature.

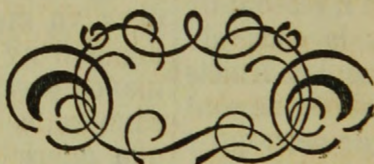


TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Année 1642.

Année 1643.

Année 1644.

ANNÉE 1645.

ANNÉE 1646.

ANNÉE 1647.

Année 1648.

Relation de ce qvi s'est passé en la mission dv païs des Hvrons..... 45

Année 1649.

Année 1650.

Année 1651.

Année 1652.

Année 1653.

Année 1654.

Année 1655.



